





DICTIONNAIRE

UNIVERSEL

DES CONTEMPORAINS.

IANKO (Abraham), chef de partisans roumains, né dans les environs d'Abrud-Banya, en Transylvanie, s'est fait connaître par la part qu'il prit aux événements politiques et militaires de cette contrée en 1848 et 1849. Nourri dans la haine des Magyars oppresseurs de sa race, il avait d'abord étudié pour entrer dans les ordres, puis s'était fait recevoir avocat à Hermanstadt; mais, pour fuir le contact des étrangers, il s'était retiré au sein des montagnes natales, où il menait la vie des paysans. Lorsque, après les événements de Vienne et de Pesth (mars 1848), il fut question d'incorporer la Transylvanie à la Hongrie, Ianko se montra des plus ardents à propager les idées de résistance. Dans la grande assemblée nationale convoquée à Blasiu par Barnutsi, il manifesta bientôt toutes les qualités qui firent de lui le chef de l'insurrection roumaine de Transylvanie. Persuadé que toute conciliation avec les Hongrois était impossible, il se retrancha avec quelques compagnons dévoués dans les montagnes d'Abrud-Banya et borna d'abord ses efforts à surprendre quelques petits bourgs magyars afin de s'y procurer des armes, puis, les habitants des montagnes voisines accourant en foule autour de lui, il étendit peu à peu ses opérations dans les trois sous-districts de Galathnar, de Turda et d'Abrud. Après l'entrée de Bem en Transylvanie, tandis que Puchner et les impériaux étaient chassés de toutes leurs positions par l'impétueux général polonais, Ianko et ses lieutenants, Accenti et Balinte, se maintinrent encore dans leurs montagnes. Maîtres de tout le reste de la Transylvanie, les Hongrois essayèrent en vain de détruire ce dernier foyer de résistance. Battu deux fois à Abrud (avril et mai 1849), le major Hatvany renonça à poursuivre les insurgés. Avec moins de 6000 hommes et quatre pièces de canon, Ianko tint en échec, pendant tout le reste de la campagne, une nouvelle armée de 18000 Hongrois commandés par Kémény. Bientôt l'arrivée des Russes força les Magyars à se replier chez eux, et les Roumains échappèrent à leur domination pour retomber sous celle de l'Autriche. Ianko réclama en vain avec Barnutsi des institutions nationales, refusa dédaigneusement la décoration et les récompenses personnelles qui lui furent offertes, et *le roi des montagnes* rentra dans son village natal.

IANKOWITSCH (Alexis), homme politique serbe, né à Temesvar, vers 1810, vint en Serbie en 1829, et entra dans l'administration. Secrétaire du prince Michel en 1839, il commença dès lors à prendre une part active aux affaires de l'État et fut l'un des plus hardis promoteurs de la révolution de 1842. Après s'être mis à la tête de la révolte, il rédigea, avec quelques autres chefs, la constitution provisoire, et dut à cette initiative la place de directeur de la chancellerie serbe qui lui fut confiée par le nouveau gouvernement. Dans cette position, il exerça, à côté de Petroniewitsch, une grande influence sur les destinées de la Serbie. Lorsque, en 1843, le prince Alexandre dut s'éloigner devant les menaces de la Russie, M. Iankowitsch, en qualité de chancelier, administra le pays jusqu'à la restauration de son pouvoir. De 1847 à 1848, il fut ministre de la justice et du culte; en 1850, il devint sénateur et coadjuteur du ministre des affaires étrangères Petroniewitsch, après avoir été lui-même à différentes reprises ministre par intérim. En 1855, il fut nommé définitivement chancelier d'État; mais il renonça à ses fonctions, l'année suivante, pour reprendre sa place au sénat, où sa parole lui assure une grande autorité.

IBRAHIM-EL-HAMI-pacha (Ibrahim le Sévère), fils aîné d'Abbas, né au Caire, en l'an de l'Hégire 1253 (1836), fut confié par son père, en haine des idées françaises, dont la famille de Mohammed-Ali subissait l'influence, à un précepteur anglais, mandé exprès de Londres, et reçut ainsi une éducation toute exclusive. Entré dans l'âge viril, que la loi musulmane fixe vers la quatorzième année, le jeune prince ne tarda pas à aborder les affaires et fut nommé, en 1853, ministre de la guerre. Il entra en fonctions sans hésitation et fit preuve, dit-on, de beaucoup de bonne volonté. Par une autre faveur, le jeune ministre d'Abbas fut fiancé à une des filles du sultan, qui craignait un refus de subsides pour la guerre d'Orient, de la part du vice-roi son vassal. Ce fut pendant un voyage d'El-Hami à Londres que survint la mort soudaine d'Abbas. Son absence fit échouer la tentative d'un parti tout-puissant qui le mettait en avant pour succéder à son père. De retour en Égypte, après l'avénement de Mohammed-Saïd, El-Hami se renferma dans la retraite; il en sor-




tit en 1856, pour revendiquer la propriété exclusive du premier chemin de fer égyptien.

IDELER (Charles-Guillaume), médecin allemand, parent de l'astronome de ce nom, est né en 1795. Titulaire d'une chaire à la Faculté de médecine de Berlin, il est conseiller intime de médecine et fait partie de la commission scientifique chargée de surveiller tout ce qui concerne l'hygiène publique et l'exercice de la médecine.

M. Ideler s'est fait surtout connaître par des ouvrages sur les maladies mentales : *Éléments de Psychiatrie* (Grundriss der Seelenheilkunde; Berlin, 1835-1838, 2 vol.); *Biographies d'aliénés* (Biographien Geisteskranker; Ibid., 1841); *Essai d'une théorie de la folie religieuse* (Versuch einer Theorie des religiœsen Wahnsinns; Halle, 1848-1850, 2 vol.); *la Folie et son importance psychologique et sociale* (der Wahnsinn in, etc.; Brême, 1848, t. I); *de Amentiæ occultæ notione a Platnero proposita* (Bern, 1854). Il a écrit en outre une *Hygiène générale à l'usage des hommes du monde* (Allgemeine Diaetetik fur Gebildete; Berlin, 1847), et un *Manuel d'hygiène* (Handbuch der Diaetetik; Berlin, 1855).

ILCHESTER (Henry-Stephen Fox Strangways, 3e comte d'), pair d'Angleterre, né en 1787, appartient à une famille élevée, en 1741, à la pairie. Après avoir fait ses études à l'université d'Oxford. il prit, à sa majorité, la place de son père à la Chambre des Lords (1808). Il est dévoué aux principes libéraux. Sous le ministère Melbourne, il occupa la charge de capitaine des hérauts d'armes de la reine (1837-1841), charge qui le fit entrer de droit au Conseil privé. De son mariage avec une fille de l'évêque de Saint-David (1812), il n'a pas eu d'enfants mâles; l'héritier de ses titres est son frère consanguin, W. Th. H. Strangways (voy. ce nom).

ILLINSKY (comte), Iskender bey.

IMBERDIS (André), magistrat français, né à Ambert (Puy de-Dôme), vers 1810, étudia le droit à Paris et fut un des défenseurs des prévenus d'avril 1835 devant la Cour des pairs. A cette époque, il s'était fait connaître par quelques travaux littéraires, tels que *le Dernier jour d'un suicidé* (2e édit., 1836, in-8); *l'Habit d'Arlequin* (1832, in-8), roman humoristique; *le Cri de l'âme* (1836, in-8), recueil de poésies. Il quitta le barreau pour la magistrature, devint premier avocat général, et, après 1848, conseiller à la Cour d'appel d'Alger. C'est en cette qualité qu'il a été appelé à diriger les longs débats de l'affaire du capitaine Doineau, traduit devant la Cour d'assises d'Oran pour assassinat sur un chef arabe (1857).

Outre les ouvrages cités, on a encore de M. Imberdis : *Histoire des guerres religieuses en Auvergne pendant les* XVIe *et* XVIIe *siècles* (1840-1841, 2 vol. in-8; 2e édit. augmentée, 1846), couronnée en 1839 par l'Académie de Clermont-Ferrand; *les Nuits d'un criminel* (1844, 2 vol. in-8), étude morale; *l'Auvergne historique depuis les Gaulois jusqu'au* XVIIIe *siècle* (1851, in-8).

INDUNO (Dominique), peintre italien, né à Milan, en 1815, fut élève de l'Académie de cette ville et de M. François Hayez, et remporta le grand prix au concours de 1837. A son retour de Rome, il s'est fixé dans sa ville natale. Il cultive la peinture historique et le genre sérieux. Il a produit notamment : *Samuel et David*, placé au musée de Vienne; *Pain et larmes*, appartenant à M. Hayez; *les Contrebandiers*, *la Douleur du soldat*, *la Quête*, *le Rosaire*, *les Refugiés d'un village incendié*, tous sujets acquis par différents amateurs; ils ont figuré la plupart aux expositions de Gênes (1842-1853), et en dernier lieu à l'Exposition universelle de Paris, en 1855. Cet artiste a obtenu une médaille d'honneur à Gênes, en 1852, et une mention en 1855.

Un artiste de sa famille, M. Gérôme Induno, également né à Milan et élève de la même académie, a figuré en même temps à l'exposition universelle de Paris, avec plusieurs tableaux de genre: *la Vivandière*, *Soldat suisse*, *Musiciens*, etc. Il a aussi obtenu une mention.

INGEMANN (Bernard-Séverin), poëte danois, né dans l'île de Falster, le 28 mai 1789, et fils d'un pasteur protestant, perdit son père de bonne heure, et fut, de la part de sa mère, l'objet des soins les plus dévoués et des plus grands sacrifices. Après avoir fait de fortes études à l'université de Copenhague, il obtint, en 1812, un prix académique sur cette question : *des Limites de la poésie et de l'éloquence*. Dès l'année précédente, il avait débuté dans la littérature par un premier volume de *Poésies* (Digte), qui fut suivi d'un recueil de chants patriotiques, sous le titre de *Procné* (1813), et du *Chevalier noir* (Den sorte Ridder (1814), épopée lyrique en neuf chants. Ces diverses œuvres, empreintes d'un profond sentiment national, excitèrent un vif enthousiasme. L'auteur aborda ensuite le théâtre. Deux de ses tragédies, *Masaniello* et *la Reine Blanche*, eurent un grand succès; mais *Mithridate*, *Turnus*, *la Voix dans le désert*, *Renauld*, *le Berger de Tolosa et le Chevalier du Lion*, ou ne furent pas mis à la scène, ou n'y réussirent pas. La plupart de ces ouvrages ont été traduits en allemand.

En 1820, M. Ingemann, à la suite d'un grand voyage à travers l'Europe, publia plusieurs petits poëmes intitulés : *Voyages poétiques en Allemagne, en Suisse, en France et en Italie*. Épris des vieilles traditions nationales, il les recueillit, les transforma, à la manière de Walter Scott et en fit des romans historiques ou religieux, ainsi qu'une épopée: *Waldemar*. Son dernier ouvrage: *Trois semaines avant Noël et le soir de Noël* (1851) a été traduit plusieurs fois en allemand. Ses œuvres diverses, publiées à Copenhague, de 1843 à 1851, forment 34 volumes.

Poëte lyrique avant tout, M. Ingemann appartient, par la grâce et la fraîcheur, à l'école d'Œhlenschlæger, dont il a été dans tous les temps l'imitateur original. Il est, depuis 1822, professeur d'esthétique et de littérature danoise à l'Académie de Soroe, près de Copenhague.

INGERSOLL (J. Charles), homme politique et historien américain, né à Philadelphie, le 3 octobre 1782, visita l'Europe à la fin de ses études, et écrivit une tragédie, *Edwy and Elgiva*, jouée et publiée dans sa ville natale. En 1808, il soutint les mesures commerciales de Jefferson dans le pamphlet des *Rights and Wrongs*, et, l'année suivante, combattit, sous le voile de l'anonyme, dans ses *Lettres du jésuite Inchiquin*, les idées erronées, répandues alors à l'étranger, sur les mœurs américaines. Élu, en 1812, membre de la Chambre des Représentants, où il a siégé presque constamment jusqu'en 1849, il se montra un des plus chauds partisans de la guerre contre l'Angleterre et ce fut lui qui, en 1814, proclama ce principe américain du droit international, que *le pavillon couvre la marchandise*. Il a occupé, pendant quatorze ans, un poste important dans la magistrature de Pensylvanie.

Le principal ouvrage de M. Ingersoll est son *Historical Sketch of the Second War between the United States and Great Britain* (Philadelphie,

1845, 1re série, 3 vol. in-8, 1852, 2e série, 2 vol.), ouvrage intéressant par les vues personnelles de l'auteur sur les événements, par le détail des mesures publiques dont il a été lui-même le promoteur ou l'agent, enfin par la vivacité et l'énergie de sa foi dans la démocratie américaine. M. Ingersoll travaille depuis quelque temps à une *Histoire des acquisitions territoriales de l'Union.*

INGLIS (sir Robert-Harry), homme politique anglais, né à Londres, le 12 janvier 1786, est fils d'un président de la Compagnie des Indes qui avait été créé baronnet en 1806. Élevé àl'université d'Oxford, il étudia la jurisprudence et se fit admettre au barreau en 1808 par l'École de Lincoln's Inn. En 1824, il fut élu membre du Parlement par le bourg de Dundalk, et, en 1826, par celui de Ripon; puis il représenta l'université d'Oxford (1828) en remplacement de sir R. Peel, qui avait résigné son mandat par suite de son changement d'opinion sur l'émancipation des catholiques. A la Chambre des Communes il est, depuis longtemps, le champion déclaré de l'Église établie pour laquelle il a maintes fois parlé avec beaucoup de chaleur. Conservateur sincère, il n'a jamais pu se plier aux idées nouvelles, qui, selon lui, mettent en péril le maintien de la foi protestante. Aussi a-t-il successivement repoussé l'émancipation des catholiques, la réforme parlementaire, l'abolition des prohibitions douanières et de l'acte de navigation, l'admission des juifs au Parlement, etc. Malgré l'intolérance de ses opinions, il a la réputation d'un homme bienfaisant et généreux et, dans les luttes de principes ou de partis, il a toujours évité les personnalités blessantes. Doué d'une instruction peu commune, il a fait partie de plusieurs compagnies savantes. — Sir Inglis est mort à Londres, le 5 mai 1855.

INGRES (Jean-Dominique-Auguste), célèbre peintre français, membre de l'Institut, est né à Montauban, le 15 septembre 1781. Son père, à la fois peintre et musicien, cultiva en lui, de préférence, le goût de la musique, et lui fit pousser assez loin l'étude du violon. On dit même qu'encore enfant, il se fit applaudir au théâtre de Toulouse, dans un concerto de Viotti. Mais une copie de Raphaël, qui se trouvait au musée de cette ville, fit naître en lui la passion de la peinture, et vers l'âge de quinze ans, il commença l'étude du dessin. Il eut pour maître M. Roques, et le paysagiste Briant, et obtint ensuite de venir à Paris, pour prendre les leçons de David.

Après quatre ans d'études, M. Ingres remporta, en 1800, le second grand prix de peinture, et l'année suivante, le premier grand prix; le sujet très-classique du concours était *l'Arrivée dans la tente d'Achille des ambassadeurs envoyés par Agamemnon pour apaiser la colère du fils de Pélée*. La composition de M. Ingres, aujourd'hui à l'École des beaux-arts, répondait au programme avec exactitude et originalité tout ensemble. Avant de partir pour Rome, il exposa, en 1802, *une Baigneuse* et un *Portrait de femme*, deux de ses meilleures œuvres; en 1804, un *portrait du Premier consul* qui se trouve à Liége, et son propre *Portrait*, et, en 1806, un *Portrait de l'Empereur*, acquis pour les Invalides. Après cette dernière exposition, qui lui valut les premières sévérités de la critique, il partit enfin pour la patrie de Raphaël, son maître de prédilection. Il trouva dans ses œuvres l'idéal qu'il cherchait et se pénétra de sa manière pour toute sa vie. Pendant ses quatre années d'études officielles, il envoya en France *une Baigneuse*, *une Dormeuse*, *OEdipe et le Sphinx*, une seconde *Baigneuse* et *Jupiter et Thétys*. Ses derniers envois ayant été accueillis avec froideur, M. Ingres, au lieu de rentrer à Paris, résolut de rester à Rome, au milieu des chefs-d'œuvre des maîtres. Il s'y maria, en 1813, avec une de ses cousines.

Les épreuves de la vie d'artiste ne lui manquèrent pas, surtout après l'évacuation des États-Romains par les troupes françaises. Il se vit obligé pour vivre de faire ce qu'il appelait « du commerce », c'est-à-dire des portraits et des esquisses à la mine de plomb, qui eurent, d'ailleurs, un grand succès. C'est pourtant l'époque de sa plus grande fécondité, car il produisait en même temps de nombreuses toiles dont quelques-unes sont comptées parmi ses meilleures : *Raphaël et la Fornarina*, *Romulus vainqueur d'Acron*, grande composition de quinze pieds sur vingt, exécutée à la détrempe pour le palais Quirinal; *le Sommeil d'Ossian*, plafond peint à l'huile au palais de Monte-Cavallo; la Chapelle Sixtine, dont M. J. Pierre Sudre, qui a reproduit toute l'œuvre de M. Ingres, a donné de si belles lithographies; *le pape Pie VII tenant chapelle à Rome; le cardinal Bibiena fiançant sa nièce à Raphaël; Virgile lisant son* Énéide *à Auguste et à Octavie; Odalisque couchée; Françoise de Rimini; Philippe V, roi d'Espagne, donnant la toison d'or au maréchal de Berwick; l'Arétin recevant avec dédain la chaîne de la Toison d'or de Charles-Quint*, auquel il a donné, pour pendant, trente ans plus tard, *Tintoret et l'Arétin; l'Épée de Henri IV; la Mort de Léonard de Vinci; Roger délivrant Angélique; Henri IV en famille* (1814-1832). Envoyés aux expositions du Louvre, tous ces tableaux, qui faisaient à l'artiste français une grande réputation en Italie, n'avaient pas chez nous le même accueil, et la critique s'obstinait à y trouver plus de bizarrerie que d'originalité.

Après avoir, en 1820, achevé son *Jésus remettant les clefs du paradis à saint Pierre*, destiné d'abord à l'église de la Trinité-du-Mont, à Rome, et fait une répétition de *Pie VII tenant chapelle*, M. Ingres vint passer quatre années à Florence, où il peignit *l'Entrée de Charlemagne à Paris*, et *le Vœu de Louis XIII*, aujourd'hui dans la cathédrale de Montauban. Ce dernier tableau parut au Salon de 1824. Le spiritualisme élevé dont il était empreint, fit enfin une sensation profonde. M. Ingres devint tout à coup le chef des peintres idéalistes, en face du romantisme naissant. Il reçut la croix, l'année suivante, et fut appelé à l'Académie des beaux-arts, comme successeur du baron Denon.

En 1827, *l'Apothéose d'Homère* se fit admirer au plafond du Louvre. C'était à la fois le chef-d'œuvre du maître et un second coup porté aux théories de la nouvelle école. Aussi l'enthousiasme et le dénigrement devinrent extrêmes et les moindres travaux de M. Ingres furent tirés de l'oubli et livrés à d'orageuses discussions. Cependant, au Salon de la même année, *le Martyre de saint Symphorien* soulevait, comme œuvre nouvelles, de vives contestations. M. Ingres avait voulu prouver qu'il était capable, lui aussi, de rendre une scène dramatique; on lui reprocha une trop grande complication d'intentions et de détails; on releva dans son dessin, ordinairement si pur, des incorrections.

La brutalité de certaines attaques affligea et découragea le peintre, qui n'exposa, de 1832 à 1834, que les portraits de *M. Bertin aîné* et du *comte Molé* et fut heureux d'être envoyé à Rome, comme directeur de la villa Médicis. Hors des atteintes de la critique, il retrouvait son courage et sa foi en lui-même, en faisant copier sous sa direction les fresques de Raphaël au Vatican. Il envoya en France plusieurs toiles nouvelles : *la Vierge à l'hostie*, *l'Odalisque avec son esclave*, et *Stratonice*, pour le duc d'Orléans. Cette

dernière toile, que M. Ingres vint terminer à Paris, en 1841, a été revendue, en 1853, 40 000 francs. Il fit, dans ce même voyage, et peu de mois avant la mort du prince, son *Portrait du duc d'Orléans*. Il composait en même temps (1843) le portrait mythologique de *Cherubini inspiré par la Muse*.

Son second retour de Rome avait été, pour M. Ingres, un triomphe. L'enthousiasme de ses compatriotes le dédommageait enfin de leur longue injustice. Il a donné depuis: *la Naissance de Vénus Anadyomène; Jésus au milieu des docteurs; Lesueur chez les Chartreux; Molière dans son cabinet; Racine en habit de cour; La Fontaine hésitant sur le chemin qu'il doit prendre; Jeanne d'Arc au sacre de Charles VII* (1842-1855), et plus récemment encore le portrait de *Madame de Rothschild*.

M. Ingres a, en outre, travaillé à la décoration du château de Dampierre du duc de Luynes. Il a été chargé de diverses peintures pour la Chambre des Pairs, et il a fait des cartons pour les vitraux de la Sainte-Chapelle de Paris et pour ceux de la chapelle de Dreux. Enfin, sous le nouvel Empire, il a exécuté, à l'hôtel de ville, un plafond représentant l'*Apothéose de Napoléon Ier* avec cette légende : *In nepote redivivus*, œuvre jugée trop parfaite pour un plafond et transportée à Saint-Cloud. A l'Exposition universelle de 1855, M. Ingres put réunir des points les plus éloignés ses principales toiles, et un salon leur fut exclusivement réservé. Là le public de toutes les nations a eu, devant les yeux, les cinquante années de cette vie d'artiste, et ces œuvres, si longtemps méconnues, puis exaltées ou rabaissées par des passions contraires, ont pu enfin être jugées avec impartialité et froideur. M. Ingres, le disciple de Raphaël et de David, le représentant du dessin correct, de la peinture sobre, de la composition idéale, le maître classique de tant de classiques élèves, a reçu du jury international, en même temps que son rival, le peintre révolutionnaire, M. Eugène Delacroix (voy. ce nom), une des grandes médailles d'honneur. Promu officier de la Légion d'honneur en 1841, il est commandeur de l'ordre depuis le mois de mai 1845.

Aux œuvres que nous avons signalées, à leur place, dans la vie de M. Ingres, nous ajouterons, pour être complet, les suivantes : *Don Pedro de Tolède* (1814); *Jean Pastorel* (1822); *M. le marquis de Pastoret* (1826); *M. Ingres père*, et un certain nombre de *Portraits* désignés seulement par des initiales.

IRVING (Washington), célèbre écrivain américain, né le 3 avril 1783, d'un père écossais et d'une mère anglaise établis à New-York, resta orphelin de bonne heure et fut élevé avec soin par ses frères aînés. Sa santé délicate nuisit un peu à ses études classiques, mais au profit du développement de son esprit d'observation. New-York, qui n'était encore que le rendez-vous d'une population hétérogène de marchands et d'émigrés, un centre de nationalités à demi éteintes, offrait alors un singulier spectacle de rivalités et de contrastes. Aussi est-ce aux impressions de sa jeunesse qu'il a dû ses plus piquants ouvrages. Ses premiers essais furent quelques articles insérés dans le *Morning Chronicle*, sous le titre de *Lettres de Jonathan Oldstyle* (1802). Mais, avant d'entrer plus loin dans la carrière littéraire, il voulut se mûrir par quelques voyages et passa en Europe. Sa santé le força d'abord de rester dans le midi de la France et en Italie; puis il visita la Suisse, Paris, la Hollande, l'Angleterre, et retourna à New-York en mars 1806. A cette époque, il prit le titre d'avocat; mais il n'a jamais exercé la profession d'homme de loi. Deux ans après parut son premier ouvrage, *Salmagundi* (1807-1808), en collaboration avec Verplanck et Paulding, sous des pseudonymes bizarres; c'était le premier livre de fantaisie de la littérature américaine; il plut par son caractère d'originalité et fit aussitôt la réputation de ses auteurs.

Quelques années plus tard, lorsque la guerre fut déclarée à l'Angleterre, M. Irving entra volontairement au service et fut attaché comme aide de camp à l'état-major du gouverneur de l'État de New-York avec le titre de colonel (1814).

Quoique *Salmagundi* eût été suivi de la satirique *Histoire de New-York, par Diedrich Knickerbocker*, où l'auteur parodiait, avec une vérité comique, la gravité importante et les préjugés étroits des Hollandais fixés en Amérique, M. Irving n'avait pourtant fait encore de la littérature qu'un passe-temps; mais, en 1818, presque totalement ruiné par la chute de la maison de commerce exploitée par ses frères, événement qu'il avait lui-même tenté de conjurer en venant à Londres surveiller leurs intérêts communs compromis, il se décida à vivre de sa plume et chercha dans les voyages un nouveau champ d'études. A la suite d'une longue exploration dans l'intérieur de l'Angleterre, il commença la publication de son *Livre d'Esquisses* (Sketch Book, 1820, 2 vol.), charmante peinture de mœurs, qu'il envoyait par fragments à New-York, où ils furent accueillis avec un grand succès. En 1822, il donna *le Manoir de Bracebridge* (Bracebridge Hall; Londres, 2 vol.), tableau des vieilles coutumes encore en vigueur dans certaines provinces de la Grande-Bretagne; enfin ses *Contes d'un voyageur* (Tales of a traveller; Londres et New-York, 1824, 2 vol.), conçus dans le même esprit, et reçus avec la même faveur que les précédents. Durant toute cette période, M. Irving passa et repassa sans cesse la Manche et se partagea entre Londres et Paris.

En 1826, déjà préoccupé de la pensée d'aborder un genre plus sérieux, il se rendit en Espagne. La vue de ce pays, si plein de grands souvenirs et de curieux monuments, le décida à écrire l'histoire. A Madrid, il commença ses travaux puisa des matériaux encore inconnus, à la bibliothèque royale et à celle du collège des Jésuites, ainsi que des renseignements tout particuliers auprès d'un descendant de Christophe Colomb, le duc de Veraguas, dont il avait gagné l'amitié, et composa son *Histoire de la vie et des voyages de Christophe Colomb* (4 vol., 1828-1830) qui a été plusieurs fois traduite en français. Une excursion dans l'antique royaume des Maures lui donna l'idée de sa *Chronique de la Conquête de Grenade* (1829, 2 vol.), et de ses *Contes de l'Alhambra*, publiés seulement en 1832 après les *Voyages et les découvertes des compagnons de Colomb* (1831). Tous ces ouvrages, édités à Londres et à New-York, se recommandaient à la fois par la science et par l'éclat du style. L'auteur, qui était retourné à Londres, en 1829, comme secrétaire de l'ambassade américaine, et qui y resta comme chargé d'affaires jusqu'en 1831, reçut la médaille d'or décernée à la plus belle composition historique, et l'université d'Oxford lui conféra le grade honorifique de docteur en droit.

De retour dans sa patrie, en 1832, après seize ans d'absence, M. Irving fut accueilli avec enthousiasme. Sa rentrée à New-York fut un triomphe. Il y resta peu de temps, et alla visiter les divers États de l'Union. Il se dirigea vers l'ouest et poussa jusque chez les Pawnies, l'une de ces tribus guerrières dont les derniers restes disparaissent chaque jour devant la civilisation. Il a raconté ses impressions de voyage dans deux livres d'un

grand intérêt : *Expéditions dans les prairies d'Amérique* et *Astoria*, récit de sa visite aux montagnes Rocheuses. Ces ouvrages, ainsi que quelques autres : *l'Abbaye d'Abbotsford et de Newstead*, les *Légendes sur la Conquête de l'Espagne* et *les Aventures du capitaine Bonneville*, forment trois volumes de *Mélanges* publiés à New-York de 1835 à 1837.

En 1842, sans qu'il eût sollicité cet honneur, M. Irving fut nommé ministre de son pays près la cour d'Espagne et remplit avec honneur sa mission. Au bout de quatre ans, il rentra à New-York où il reprit ses travaux. Retiré dans la vie privée, il s'est fait une résidence paisible à la campagne dans sa villa de Sunnyside sur les bords de l'Hudson, à 25 milles environ de sa ville natale. Aimé, comme homme privé, admiré comme écrivain, il est, dans toute l'Union, l'objet d'une vénération universelle. En 1848, il a revu une édition complète de toutes ses œuvres. Depuis, il a donné une biographie d'*Olivier Goldsmith*; une *Vie de Mahomet et de ses successeurs* (2 vol., 1849-1850), œuvre historique, jugée plus sévèrement que les précédentes; *Vie de Washington* (1855) et plus récemment *Wolfert's roost*.

M. Washington Irving est peut-être l'écrivain américain qui jouit de la renommée la plus grande dans l'ancien monde et surtout en Angleterre, où il est considéré comme un auteur national. En effet, son style pur et coloré, plein de grâce et d'harmonie, rappelle la langue de Swift et d'Addison, tandis que la vérité et l'originalité de ses peintures, l'ont fait appeler le « Wouwermans de la littérature-anglo américaine. » Plusieurs traductions ont aussi fait connaître et goûter ses œuvres en France et en Allemagne, où d'ailleurs de nombreuses éditions anglaises en ont été publiées.

IRVING (Théodore), littérateur américain, né vers 1810, est neveu du précédent. Après qu'il eut terminé ses études classiques, il rejoignit en 1828 son oncle en Espagne, l'accompagna ensuite à Paris où il se livra à des travaux assidus sur la littérature générale et fut nommé secrétaire d'ambassade à Londres. De retour dans son pays, il occupa, de 1836 à 1849, la chaire d'histoire et de belles-lettres au collége de Genève et alla exercer les mêmes fonctions à l'Académie libre de New-York.

On a de lui : *la Conquête de la Floride* (the Conquest of Florida; New-York, 1835; nouv. édit., 1851), écrite avec beaucoup d'élégance; *la Source des eaux vivifiantes* (the Fountain of living waters; 1849), livre de piété, et de nombreux articles disséminés dans les journaux littéraires. En 1854, il reçut l'ordination sacerdotale dans la communion protestante des épiscopaux.

Un second neveu de W. Irving, John-Treat Irving, a aussi quelque notoriété comme écrivain : il a publié un volume d'*Esquisses indiennes* (Indian Sketches; 1835), récit d'une excursion chez les Pawnies; et les romans de *l'Attorney* et de *Harry Harson*, insérés d'abord l'un et l'autre dans le *Knickerbocker Magazine* sous la signature de John Quod.

ISABELLE (Charles-Édouard), architecte français, né au Havre, le 24 février 1800, entra, en 1818, à l'École des beaux-arts, sous la direction d'Achille Leclère, et en sortit, en 1822, avec plusieurs médailles obtenues aux concours. Il voyagea en Italie, de 1824 à 1828, et étudia particulièrement les rotondes et édifices circulaires des diverses époques. Il construisit à Angers de 1835 à 1842, l'École des arts et métiers. Il a été décoré en 1845.

Il a publié : *Parallèle des salles rondes de l'Italie antiques et modernes*, considérées sous le rapport de leur destination, disposition, construction et décoration (1831, in-fol. avec pl.); *les Édifices circulaires et les dômes*, classés par ordre chronologique, et considérés sous les mêmes points de vue (1843-1850, in-fol.), complément de l'ouvrage précédent; *Notice* sur le tombeau de Napoléon (1844, in-8), etc.

ISABELLE II (Marie-Louise), reine d'Espagne, née à Madrid, le 10 octobre 1830, est la fille du roi Ferdinand VII et de Marie Christine sa quatrième femme. Elle doit le trône à la fameuse pragmatique sanction du 29 mars 1830, qui supprima la loi salique en Espagne, et déposséda son oncle don Carlos. D'où une guerre civile de sept années. Placée, en octobre 1832, sous la tutelle immédiate de sa mère, déclarée reine-régente, elle fut menacée de perdre son trône dès le berceau. Aussitôt après la mort de Ferdinand VII (septembre 1833), une insurrection formidable s'éleva dans le nord, sous la conduite de Zumala-Carreguy, et força la régente à conclure une quadruple alliance défensive avec l'Angleterre, la France et le Portugal (22 avril 1834), ainsi qu'à faire d'importantes concessions au libéralisme (voy. Marie-Christine). L'*Estatuto real* du 15 avril accorda une Constitution et deux Chambres.

Les cortès nouvellement convoquées consacrèrent par un vote l'exhérédation de don Carlos et les droits d'Isabelle, qui, menacés par des révoltes continuelles et par les succès des généraux carlistes, furent enfin imposés à l'Espagne par les victoires d'Espatero (voy. ce nom), et la décisive capitulation de Bergara (31 août 1839), à la suite de laquelle don Carlos passa en France, et y fut interné. Cependant ces déchirements de la guerre civile rendaient très-difficile le gouvernement intérieur. Déjà commençaient à se former deux grands partis, les *moderados* (conservateurs) et les *exaltados* (libéraux), entre lesquels flottait la reine. Les exaltados firent tourner quelque temps les embarras du gouvernement à leur profit. Au ministère Martinez de la Rosa avait succédé le ministère Mendizabal (septembre). Sous la pression des révoltes de Saragosse et de Madrid, ce ministre, médiocrement libéral, modifia l'*Estatuto real*, élargit la loi électorale et imposa les couvents. Les juntes insurrectionnelles mal satisfaites réclamèrent la Constitution de 1812, qui, après de nouvelles indécisions du gouvernement (ministère Isturiz, mai-août 1836), fut accordée à la révolte triomphante de Madrid (18 juin 1837).

Le gouvernement, aussitôt après les victoires d'Espartero, essaya de prendre sa revanche. La dissolution des cortès (septembre 1839) aboutit aux émeutes formidables de Barcelone et de Madrid, et à la fuite de Marie-Christine en France. La régence fut confiée à Espartero et la tutelle de la reine à son ami Arguelles (8 mai 1841). Une tentative des généraux O'Donnell et Diégo-Léon pour enlever la reine ne réussit pas; toutefois la mort de Diégo-Léon ne fit qu'accélérer la chute d'Espartero (mai 1843). Un instant la tutelle passa au général Castaños; mais les cortès avancèrent de onze mois la majorité d'Isabelle (8 nov. 1843).

Le retour de Marie-Christine et la victoire des moderados furent signalés par la dictature militaire de Narvaez, des lois anti-libérales et l'état de siége. Aux cortès de 1844, les progressistes laissèrent le terrain complétement libre à leurs adversaires. Bientôt la grande question du mariage de la reine vint remuer l'Europe. Les prétendants étaient l'infant François d'Assise, cousin d'Isabelle, le comte de Trapani, fils du roi des Deux-Siciles, Ferdinand II; le comte de Montemolin, fils de don Carlos, soutenu par la Russie et les autres cours du Nord, enfin le prince Léopold de Cobourg, présenté par l'Angleterre. A la suite de divisions dans

le gouvernement espagnol, et entre les gouvernements français et anglais, la politique de la France triompha tout à coup. La reine épousa son cousin, Marie-Ferdinand-François d'Assise, fils de l'infant François de Paule, et sa sœur Marie-Ferdinande-Louise, épousa le duc de Montpensier. L'agitation que causèrent ces choix en Espagne, rendit quelque force aux libéraux. Un instant la reine parut pencher de leur côté et secouer le joug de sa mère, en appelant aux affaires MM. Serrano et Salamanca (1er septembre 1847); mais dès le mois suivant, Narvaez reprit en main le pouvoir.

Ce ministre prévint le contre-coup que pouvait avoir en Espagne la révolution de Février, par un redoublement de compression. La reine se rapprocha de l'Autriche et de la Prusse, qui avaient toujours refusé de la reconnaître, noua pour la première fois avec ces puissances des relations diplomatiques, et envoya un corps d'armée pour aider au rétablissement du pape. D'un autre côté, elle rompait ses relations avec l'Angleterre. A l'intérieur, une nouvelle tentative de Cabrera et du comte de Montemolin (1848-1849) était énergiquement comprimée, et une série d'intrigues de palais n'aboutissait qu'à l'humiliation du mari de la reine, et à la consolidation du ministère Narvaez. Il céda pourtant la place, en janvier 1851, au ministère Bravo Murillo (voy. ce nom), qui promit des réformes libérales et débuta par un concordat avec le pape. Le 20 décembre, la reine, qui le 12 juillet de l'année précédente, était accouchée d'un enfant mort, mit au monde une fille, Marie-Isabelle-Françoise, héritière actuelle de la couronne d'Espagne. Le 2 février 1852, comme elle allait faire ses relevailles, elle fut blessée légèrement d'un coup de poignard par un prêtre insensé nommé Martin Merino. Cet attentat, joint à l'exemple ou même aux conseils de la nouvelle politique qui dominait en Europe, donna prétexte à des mesures réactionnaires, auxquelles les cortès de 1852 répondirent en choisissant un président libéral, M. Martinez de la Rosa (voy. ce nom). Le ministère renvoya la Chambre et présenta un projet de révision de la Constitution, qui portait réduction de la Chambre des députés, élévation du cens, établissement du budget une fois pour toutes, amoindrissement implicite de toutes les libertés civiles ou municipales de l'Espagne. La Chambre de 1853, où les anciens moderados, entre autres Nawarez, avaient fait alliance avec l'opposition libérale présenta une majorité énorme contre le gouvernement. Elle fut dissoute le 8 avril, et, à la suite d'une longue crise ministérielle, l'absolutisme entra au pouvoir en septembre avec MM. Sartorius, le comte de San Luis, Domeneche, Blaser, Gerona, Calderon et Molins.

Au bannissement de plusieurs généraux du parti constitutionnel, l'armée répondit par une sédition à la tête de laquelle se mirent les généraux O'Donnell, Messina, Serrano, Ros de Olano, et Dulce, commandant de la garnison de Madrid. Vainqueurs à Vicalvaro, ils appelèrent l'Espagne à l'insurrection, au nom de la Constitution de 1837. A la suite d'une petite guerre d'environ un mois en Andalousie, un nouveau ministère, formé le 18 juillet par le duc de Rivas, et dit *des quarante heures*, fut renversé, le 20, par l'émeute de Madrid. La reine mère s'enfuit en France et la reine confia à Espartero la formation d'un cabinet définitif, où le général eut la guerre, M. Alonzo la justice M. Santa-Cruz l'intérieur, M. Collado les finances, et M. Pacheco les affaires étrangères. Une insurrection républicaine fut écrasée le 30 juillet et, le 8 novembre, les cortès, présidées par Pascal Madoz (voy. ce nom), consacrèrent le principe monarchique remis en question, par une majorité de 194 voix contre 19.

Du reste la révolution s'accomplissait dans le sens libéral. De janvier à juin 1855, on discuta les bases constitutionnelles. L'entrée de M. Madoz au ministère des finances (février) fut signalée par la fameuse loi de *desamortizacion*, qui exalta les espérances des démocrates. Mais une émeute à Valence, et des troubles en Andalousie déterminèrent entre Espartero et O'Donnell des dissentiments envenimés par des questions personnelles et qui se manifestèrent à l'occasion de certaines modifications du cabinet. Les cortès avaient déjà voté quatre-vingt-onze lois libérales lorsque l'attitude plus révolutionnaire d'Espartero fut enfin condamnée par la reine. Le 14 juillet 1856, il dut se retirer devant la préférence notoire accordée à son rival. Une insurrection formidable éclata presque en même temps à Madrid, à Malaga, à Barcelone et à Saragosse. Rapidement comprimée, elle donna lieu à des mesures réactionnaires, dont la progression croissante devait aboutir à la chute d'O'Donnel et au rappel de Narvaez (octobre 1856). Par un effet contraire, l'excès de réaction vient d'amener juste, à un an de distance (octobre 1857), la chute du cabinet Narvaez, et la formation d'un nouveau ministère d'une nuance plus libérale, le ministère Armero-Mon (octobre 1857).

A l'extérieur, le règne d'Isabelle II a été signalé dans ces dernières années par des négociations très-animées avac l'Amérique relativement à l'île de Cuba, que les États-Unis veulent acheter et que l'Espagne ne veut pas vendre (mission Soulé, 1853-1854), et contre laquelle l'aventurier Lopez tenta, en 1850, un coup de main qu'il paya de sa vie; par le règlement des frontières pyrénéennes avec la France, enfin par une convention avec la France, la Belgique, la Sardaigne et la Suisse relativement à l'organisation du service international télégraphique. L'Espagne, dont la reine n'est pas entièrement reconnue par la Russie, est restée neutre, au moins de fait, dans la question d'Orient.

ISABEY (Jean-Baptiste), peintre français, né à Nancy, le 11 avril 1767, étudia dans sa ville natale, sous Girardet Claudot, vint à Paris en 1786, suivit les ateliers de Dumont et de David, et fit, pour vivre, des portraits. Ses premières miniatures au crayon noir estompé révélèrent tout d'un coup un artiste original. Il entreprit toutefois des compositions plus importantes, parmi lesquelles il faut citer, en première ligne, sa fameuse *Barque* (1798). Quelques années plus tard il exécuta un magnifique *Portrait en pied du premier Consul*, destiné au palais de la Malmaison et gravé alors par Lingé. Il exposa ensuite une *Revue du premier Consul dans la cour des Tuileries; la Visite de Bonaparte à la fabrique des frères Sereste à Rouen*, et *la Visite à la fabrique d'Oberkampf à Jouy*. Sa faveur auprès de Napoléon fut extrême; il jouissait de son amitié et de sa faveur particulières. Nommé peintre des cérémonies et du cabinet, chevalier, puis officier de la Légion d'honneur, il reçut un appartement aux Tuileries. Il dessina, pour l'empereur, la plupart des figures du sacre et fit tous les portraits de la famille impériale. Sa collection de miniatures est restée comme un des monuments historiques de cette époque. Sous la Restauration, il devint directeur des décorations de l'Opéra, peintre ordinaire du roi et administrateur des fêtes et spectacles de la cour. Il donna, en 1817, *une Conférence du congrès de Vienne*, grande composition au crayon noir estompé, et exposa, au même Salon, une grande aquarelle représentant une *Vue de l'escalier du Musée*, la plus belle peut-être de ses œuvres. On cite aussi de M. Isabey de beaux ouvrages de peinture sur porcelaine, notamment la *Table des maréchaux*, où il représenta

Napoléon au milieu des plus illustres généraux français. Il s'est fait connaître par de belles planches pour les *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*. — M. Isabey est mort à Paris, le 18 avril 1855.

ISABEY (Eugène-Louis-Gabriel), peintre français, fils du précédent, né à Paris, le 22 juillet 1804, adopta le genre des marines et du paysage, et débuta au Salon de 1824, par un cadre de plusieurs tableaux, qui obtint une 1re médaille. En 1827 parurent *la Plage d'Honfleur* et *l'Ouragan devant Dieppe*, puis *le Port de Dunkerque* (1831); *les Vieilles barques* (1836); *le Combat du Texel* (1839), au musée de Versailles, un de ses meilleurs tableaux; une *Vue de Boulogne* (1834), au musée de Toulouse; *l'Alchimiste* (1845); *Louis-Philippe recevant la reine Victoria au Tréport*, *le Départ de la reine d'Angleterre* (1834); *une Cérémonie dans l'église de Delft* (1847); *le Mariage de Henri IV* (1848); *l'Embarquement de Ruyter* (1851), au musée du Luxembourg; *le Départ de chasse sous Louis XIII*, à l'Exposition universelle de 1855, où il obtint une médaille de première classe. Il était déjà chevalier de la Légion d'honneur depuis 1852.

ISAMBERT (François-André), magistrat, jurisconsulte et homme politique français, est né à Aunay (Eure-et-Loir), d'une ancienne famille de la Beauce, le 28 novembre 1792. Élevé par une mère pieuse, il fut employé, lors de la réouverture des églises, comme enfant de chœur à la cathédrale de Chartres; mais pendant le cours de ses études au collége de cette ville, il prit peu à peu des idées d'indépendance religieuse qui dominèrent toute sa vie. Ses succès de classe et la bienveillance du préfet Delaître qu'il s'était acquise par une *Ode à la Paix*, en 1807, lui valurent une bourse au Lycée impérial (aujourd'hui Louis-le-Grand), où il acheva ses études en 1811. Il se présenta alors, avec succès, aux examens de l'École normale, fut reçu, mais n'y entra pas, la volonté de sa famille l'appelant à une autre carrière. Il n'en continua pas moins ses études littéraires, et, en 1813, il fit pour les *Œuvres* de Gail, dont il a été l'élève favori, la plus grande partie de l'*Atlas de géographie ancienne* (publié seulement en 1823), d'après les textes d'Hérodote, de Thucydide, de Pausanias et de Xénophon.

Après avoir été attaché à une étude de notaire, jusqu'à vingt-cinq ans, M. Isambert prit, en 1818, une charge d'avocat à la Cour de cassation et au conseil du roi, et mena de front, avec une rare activité, les affaires de son cabinet, les préoccupations de la vie publique et d'importantes publications, dont plusieurs se rattachent à la politique ou à l'histoire de son temps. Les grands *Recueils des lois et ordonnances* (voy. ci-dessous) n'étaient pas seulement d'utiles compilations, mais l'auteur y dénonçait, avec plus d'autorité que dans des brochures de circonstance, l'abus qui se faisait des ordonnances comme une usurpation du pouvoir législatif. Toujours sur la brèche, dans les discussions qui intéressaient la liberté, il attacha surtout son nom à deux causes honorables, celle de la liberté religieuse et celle de l'affranchissement des hommes de couleur dans les colonies. Son infatigable activité au service de l'une et de l'autre lui avait fait donner, par les hommes d'opinion rétrograde, le double surnom de prêtrophobe et de négrophile; mais des injures ne suffisaient pas pour arrêter ses efforts. Comme avocat aux conseils, c'était à lui que revenait, pour ainsi dire, de droit, la mission de soutenir tous les appels comme d'abus. Un des plus célèbres fut celui du curé Chasles contre l'évêque de Chartres, M. de Latil, confesseur de Charles X, et depuis cardinal. M. Isambert fit, dès lors, sa réputation de canoniste (1829). A la même époque, il publiait, pour la défense du *Courrier-Français*, dont il fut, jusqu'en 1830, un des rédacteurs, une dissertation savante *sur les Procès d'impiété* chez les Hébreux, les Grecs, les Romains et les Français.

Mais sa grande lutte d'alors fut celle qu'il soutint contre la législation exceptionnelle de nos colonies, dans le double procès des déportés et des condamnés de la Martinique, qui ne dura pas moins de cinq ans (1823-28) et se termina par la reconnaissance des droits civils des hommes de couleur et toute une série de réformes dans la législation coloniale. Les *Mémoires* qu'il a publiés sur ce sujet, ne forment pas moins de cinq volumes. M. Isambert resta toutefois étranger à la *Revue coloniale* de M. Bissette qui dépassait ses opinions.

Il intervint dans la plupart des grands procès politiques de l'époque, notamment dans ceux du colonel Caron, du général Berton, des sous-officiers de la Rochelle. Il soutint à Lyon, à Brest, de célèbres procès contre les missions et les missionnaires. Enfin, poursuivi pour un article publié dans la *Gazette des Tribunaux* contre les arrestations faites par des agents de police sans uniforme, il eut à se défendre lui-même: malgré le concours que lui prêtèrent MM. Barthe et Dupin, il fut condamné à l'amende par les premiers juges; mais il revint, muni de consultations de divers barreaux de France, devant la Cour royale de Paris, et, sur une nouvelle plaidoirie de M. Dupin, fut renvoyé de toute poursuite. A la suite de cet arrêt solennel, le préfet de police, M. Debelleyme, institua les sergents de ville et leur donna, avec un costume, un caractère public.

On dut encore aux efforts de M. Isambert, l'abrogation d'une loi de l'an v, qui frappait de peines excessives, dans l'armée, le vol entre camarades. En arrachant à un tribunal spécial de Brest l'absolution d'un accusé de ce délit, il ouvrit à beaucoup d'anciens soldats les portes du bagne et provoqua une loi plus douce, celle du 15 juillet 1829. Il fit aussi abolir les dernières cours prévôtales dans les colonies, et relâcher, en France, les malheureux retenus en prison, en vertu de leurs sentences, comme « véhémentement soupçonnés » de crimes dont on n'avait pu trouver la preuve.

C'est au milieu de cette vie militante, pour laquelle se passionnait toute la France, que M. Isambert vit éclater la révolution de 1830. Il reçut aussitôt, comme double récompense de son libéralisme et de ses travaux de jurisconsulte, la direction du *Bulletin des Lois* et le titre de conseiller à la Cour de cassation. Élu député (octobre 1830) par les colléges de Chartres et de Luçon (Vendée), il resta le mandataire de ce dernier collége jusqu'en 1848. Siégeant constamment à la gauche de la Chambre, il prit une part active à toutes les grandes discussions sur la législation criminelle, sur les traites et surtout sur l'esclavage. Fondateur de la Société des abolitionnistes de Paris, il continuait aussi de combattre les abus ou les empiétements du pouvoir ecclésiastique et entretenait contre lui, sans s'en émouvoir, les haines des hommes intéressés au maintien de l'esclavage et l'hostilité du clergé.

La révolution de 1848 modifia le rôle politique, sinon les idées de M. Isambert. Chargé, avec M. de Cormenin, de la rédaction des décrets sur le régime électoral, il se prononça contre le suffrage universel et direct, que tant d'autres n'o-

saient désavouer tout haut. Il proposait le suffrage à deux degrés, pour lequel plusieurs membres du gouvernement provisoire même avaient de secrètes préférences. M. Isambert a préparé, sur ce sujet, un recueil de documents précis et officiels qui ne doit voir le jour qu'après la mort des personnes dont il intéresse le caractère politique. Il a fait aussi partie de la commission qui a proposé une indemnité aux colons possesseurs d'esclaves, et fut exposé, pour la part qu'il prit à cette mesure, aux plus violentes récriminations.

Élu représentant du peuple dans l'Eure-et-Loir, le dernier de la liste et seulement par 23 185 voix, il prit place, à l'Assemblée constituante, dans les rangs de la droite. Membre du Comité des cultes, il se concilia, par sa modération, les suffrages des catholiques et des ecclésiastiques qui en faisaient partie et prépara, avec leur concours, une organisation légale de la liberté des cultes que l'Assemblée n'eut pas le loisir de discuter. Il fut un des premiers a réclamer l'abolition des clubs et vota en général avec la droite. Il adopta toutefois l'ensemble de la Constitution et s'associa à la déclaration que le général Cavaignac, dont il approuvait d'ailleurs la candidature, avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée, et vota la proposition Rateau qui renvoyait la Constituante. Il s'abstint dans la plupart des votes relatifs à l'expédition de Rome. Non réélu à l'Assemblée législative, il se renferma dans ses fonctions judiciaires et dans ses travaux de littérature ou de jurisprudence. Après le 2 décembre 1851 et le rétablissement de l'Empire, il conserva son poste à la Cour de cassation, dont il est devenu sous-doyen, et servit le nouveau pouvoir, sans abdiquer entièrement son indépendance. — M. Isambert qui s'était fait protestant, depuis trois ans, est mort à Paris, le 13 avril 1857.

Aux publications dont nous avons eu occasion de parler jusqu'ici, il faut ajouter : *Annales politiques et diplomatiques, ou Manuel du publiciste et de l'homme d'État*, etc..., précédé d'une *Dissertation sur le droit public et le droit des gens au* XIX*e siècle* (1823, 5 vol. in-8; 2e tirage sous le second titre seul : 1826); la *Dissertation* a été publiée à part sous le titre de : *Tableau des progrès du droit public et du droit des gens* (1823 et 1829, in-8); *Recueil complet des lois et ordonnances du royaume, à compter de 1814, avec des notices sur la législation antérieure*, etc. (1820-1830, 17 vol. in-8); *Recueil général des anciennes lois françaises de l'an 420 à la révolution de 1789*, avec la collaboration de MM. Jourdan et Decruzy (1821-1833, 29 vol. in-8); *Code électoral et municipal* (1831, 3 vol. in-8), réédition refondue et augmentée du *Code électoral* (1820, in-8); *Pandectes françaises, ou Recueil complet des lois et de la jurisprudence*, etc..... *du 5 mai 1789 au 1er janvier* (Tours, 1834, t. I et II, inachevé); *État religieux de la France et de l'Europe, d'après les sources*, etc., avec MM. de Lasteyrie, Condorcet, O'Connor, etc. (1843-1844, in-8), simple collection de *la Liberté religieuse* dans laquelle M. Isambert écrivait sous le nom de *Goubault; Examen du projet de rétablissement du chapitre royal de Saint-Denis* (1847, in-12); sans compter des séries de *Consultations*, de *Mémoires*, de *Plaidoyers*, de *Lettres*, *d'Observations*, de *Discours* et de brochures parmi lesquelles il faut remarquer la *Réfutation des écrits religieux et polémiques de M. Cormenin* (1845, in-8), et du *Devoir des électeurs contre les prétentions surannées des ultramontains* (1846, in 12), en réponse à la brochure de M. de Montalembert, du *Devoir des catholiques dans les élections*; *Dissertation sur la livre romaine et ses conséquences* (1856, 2 vol. in-8); *Histoire de Justinien et de son époque* (1857, in-8, avec portraits et cartes); etc. M. Isambert a aussi traduit les *OEuvres de Flavius Josèphe*, et les *Anecdotes de Procope*. Il a collaboré, en outre, à la *Thémis*, où il a donné plusieurs mémoires *sur la Législation des Rhodiens*, à la *Gazette des tribunaux*, à l'*Abolitionniste français*, etc. Il a fourni à *l'Encyclopédie moderne*, dite de Courtin et rééditée par MM. Didot, de vigoureux articles de science ou de polémique religieuse, qui ont contribué à maintenir dans ce recueil quelque chose de l'esprit du XVIIIe siècle. Il a été aussi un des collaborateurs de la *Nouvelle biographie générale*.

ISELIN (Henri-Frédéric), sculpteur français, né à Clairegoutte (Haute-Saône), vers 1818, étudia la sculpture dans l'atelier de Rude, suivit quelque temps l'École des beaux-arts, et débuta par plusieurs *Bustes* au Salon de 1849. Il a depuis exécuté et exposé *l'abbé Le Dreuille*, *M. E. Mourgue*, *Jean Goujon*, commandé par le ministère de l'intérieur (1852); le buste de *Murat*, pour la galerie de Versailles (1853); *l'Observation*, buste allégorique; *un Jeune Romain*, buste déjà exposé en 1852, et admis avec le précédent, à l'Exposition universelle de 1855; *le Génie du feu*, groupe, au nouveau Louvre; et au Salon de 1857, *le duc de Beaufremont* et *M. Lefébure*. Cet artiste a obtenu une 3e médaille en 1852 et une médaille de troisième classe en 1855.

ISEMBOURG (maison D'), famille allemande, ci-devant souveraine, qui possède de nombreux domaines médiatisés dans la Hesse grand-ducale et électorale. Elle comprend la ligne d'Offenbach-Birstein, qui se subdivise en Isembourg-Birstein et Isembourg-Philippseich, et la ligne de Budingen, qui se subdivise en Isembourg-Budingen de Budingen, Isembourg-Budingen de Wacchtersbach et Isembourg-Budingen de Meerholz.

ISEMBOURG-BIRSTEIN (*Wolgang-Ernest III*, prince D'), chef actuel du premier rameau de la ligne d'Offenbach-Birstein de la maison d'Isembourg, né le 25 juillet 1798, a succédé le 21 mars 1820 à son père le prince *Charles*, comme possesseur de divers bailliages qui comptent une population de plus de 25 000 habitants. Marié le 30 janvier 1827, à la princesse *Adélaïde*, de la maison d'Erbach-Furstenau, née le 23 mars 1795, il n'a point d'enfants de cette union. Son neveu, *Charles*-Victor-Amédée, fils du feu prince *Victor*-Alexandre, et de la princesse *Marie*-Crescence-Octavie, de la maison de Loewenstein, est né le 29 juillet 1838. A la même famille appartient la princesse *Caroline*, née le 25 novembre 1807, dame de la cour et du palais de l'impératrice Élisabeth d'Autriche, mariée au comte de Buol-Schauenstein (voy. ce nom).

ISEMBOURG-PHILIPPSEICH (*Georges*-Casimir, comte D'), chef actuel du second rameau de la ligne d'Offenbach-Birstein, de la maison d'Isembourg, né le 15 avril 1794, a succédé le 27 décembre 1838 à son père le comte *Henri*-Ferdinand. Il est général-major et aide de camp général du grand-duc de Hesse. De son mariage avec sa cousine *Berthe*, née le 14 juin 1821, il a trois enfants, dont l'aîné est le comte héréditaire Charles-Ferdinand-Louis, né le 15 octobre 1841. Un de ses frères, le comte *Ferdinand*, né le 14 octobre 1806, est, comme lui, aide de camp du grand-duc de Hesse.

ISEMBOURG-BUDINGEN DE BUDINGEN (Ernest-*Casimir*, prince DE), chef actuel du premier rameau de la ligne de Budingen de la maison d'Isembourg, né le 14 décembre 1806, a succédé, par

cession du 1er novembre 1848, à son frère, Ernest-Casimir, lequel est mort en 1852. Marié le 8 septembre 1836 à la princesse *Thécla*-Adélaïde-Louise-Julie, de la maison d'Erbach-Furstenau, née le 9 mars 1805, il a cinq enfants, dont l'aîné est le prince héréditaire *Bruno*-Casimir-Albert-Émile-Ferdinand, né le 14 juin 1837. Son frère, le prince *Gustave*, né le 17 février 1813, major dans le régiment des dragons de la garde prussienne, est chargé d'affaires de Prusse en Hanovre.

Isembourg-Budingen de Waechtersbach (Ferdinand-*Maximilien*, comte d'), chef actuel du deuxième rameau de la même ligne, né le 24 octobre 1824, succéda, le 9 octobre 1847, à son père le comte *Adolphe*, qui a abdiqué en sa faveur. Marié, le 17 juillet 1847, à *Augusta*, comtesse de Schaumbourg, fille de l'électeur de Hesse, il a une fille et un fils, le comte héréditaire *Frédéric*-Guillaume, né le 17 juin 1850.

Isembourg-Budingen de Meerholz (*Charles*-Frédéric-Casimir-Adolphe-Louis, comte d'), chef actuel du troisième rameau de la même ligne, né le 26 octobre 1829, a succédé le 17 avril 1852 à son oncle le comte Charles-Louis-Guillaume. Marié, le 9 juin 1846, à la comtesse *Jeanne*-Constance, de la maison de Castell, née le 8 février 1822, il a cinq enfants, dont l'aîné est le comte Frédéric-Casimir, né le 10 août 1847.

ISKANDER. Voy. Hertzen.

ISKENDER-bey (comte Illinsky), général de cavalerie dans l'armée ottomane, né en 1814, dans un village près de Bender, en Bessarabie, deux ans après l'incorporation de cette province à la Russie, par le traité de Bucharest, fut impliqué, à l'âge de quinze ans, dans une tentative de soulèvement contre les Russes, et quitta, pour toujours, sa patrie. Après avoir parcouru l'Europe pendant dix-huit mois, il arriva en Espagne, s'enrôla, comme simple soldat, dans les troupes de la reine Christine, et passa ensuite au service de don Pedro de Portugal. La guerre terminée, il se rendit en Perse et assista, en 1836, au siége d'Hérat. Il passa ensuite en Afrique, prit part, comme volontaire, aux derniers combats contre Abd-el-Kader et reçut la croix de la Légion d'honneur sur le champ de bataille.

Lorsque la guerre éclata, en 1848, entre la Hongrie et l'Autriche, le comte Illinski rejoignit le corps de Bem, son ancien compagnon d'armes, et, après le désastre du parti national, il se réfugia en Turquie et devint, presque aussitôt, chef d'escadron et aide de camp d'Omer-pacha, qu'il accompagna en Bosnie, dans le Montenegro, sur le Danube, en Valachie, en Crimée: ses exploits lui méritèrent promptement les grades de bey, puis celui de pacha; mais ses soldats continuèrent toujours à le désigner sous son titre de bey, en mémoire de l'autre Iskender-bey (Scanderbeg), dont ils le font l'émule. On cite, en effet, de lui des traits de bravoure presque fabuleux, et il s'est fait, de son vivant, une sorte de légende autour de son nom. Il a reçu quarante blessures et a été plusieurs fois laissé pour mort sur le champ de bataille. Pendant la dernière campagne du Danube (1854), il attaqua, près de Craïova, à la tête de 800 bachi-bouzouks, le régiment des hussards de Karamsin, lui tua près de 1 200 hommes et lui prit quatre canons. Après la mort du comte Ilinsky père et de sa femme, le gouvernement russe confisqua la part d'Iskender-bey dans l'héritage paternel.

ISMAÏL-pacha, *muchir* (maréchal) de l'armée ottomane, né vers 1805, en Circassie, fit ses premières armes dans la campagne de 1829 contre les Russes. Sa belle conduite, pendant la désastreuse campagne de Syrie, contre Méhémet-Ali (1839-40), la part glorieuse qu'il prit aux expéditions successives du Kurdistan, de l'Albanie, de la Bosnie, du Montenegro (1846-51), l'élevèrent rapidement aux premiers grades militaires. Lors de la dernière guerre contre la Russie, il était *ferik* (général de division). Adjoint, en cette qualité, à l'armée d'Omer-pacha, en Roumélie, et chargé de la défense du camp retranché de Kalafat, dans la Petite-Valachie, il livra aux Russes une série de combats qui furent tous glorieux pour les armes ottomanes, notamment celui de Cetate (7 et 8 janvier 1854); le 17 février de la même année, il fut élevé au grade de *muchir*, et reçut le commandement de l'armée d'Anatolie qui le reléguait sur un théâtre lointain. Depuis, de nouvelles combinaisons militaires le rappelèrent à l'armée du Danube.

ISMAÏL-pacha, médecin et homme d'État ottoman, né vers 1812, aux environs de Smyrne, de parents grecs qui avaient acquis une certaine aisance par l'industrie, fut enlevé à sa famille, à l'époque de l'insurrection grecque (1821), et vendu, comme esclave, à un chirurgien smyrniote, nommé Hadji Isaac, qui l'adopta après l'avoir fait circoncire, et l'éleva dans la religion musulmane, sous le nom d'Ismaïl. Pendant tout le cours de la guerre que les Turcs soutinrent contre les Grecs, puis contre les Russes (1822-1829), il suivit son patron, chirurgien aux armées, et apprit sous lui la pratique de son art. La guerre terminée, bien que sa science se bornât à une routine grossière, il fut chargé, à son tour, d'un service indépendant et attaché, en qualité de chirurgien-major, au 3e régiment d'infanterie de la garde. Mais, sentant l'insuffisance de ses connaissances, il demanda d'entrer, comme élève, à l'École de chirurgie, nouvellement fondée par le sultan Mahmoud, sous la direction de Namik-pacha, et réunie, quelques années après, à l'École impériale de médecine de Galata-Seraï.

En 1840, il vint à Paris, où il suivit, pendant quatre ans, les cours de la Faculté. De là, il se rendit à Pise, où il prit ses grades, et, peu après, il fut élu membre correspondant de l'Académie de médecine de Paris. Il eut dès lors, comme savant, une position exceptionnelle dans son pays, et, peu après son retour à Constantinople, il fut nommé médecin en chef de l'empire. Trois ans plus tard, élevé au rang de muchir, il fut chargé du ministère du commerce, auquel on réunit les départements de l'agriculture et des travaux publics. En 1852, il reprit possession de son ancien poste, sous le titre de directeur des affaires médicales et de l'École de médecine, et passa de là au gouvernement général de la province de Smyrne. Au bout d'un an et demi, il revint à Constantinople, où il fut nommé membre du conseil du Tanzimat, et fut ensuite chargé de nouveau de son ancien ministère. Les résultats de la carrière politique ou administrative d'Ismaïl-pacha, sont restés jusqu'ici au-dessous des services qu'il a rendus comme chef du corps médical. On lui doit l'amélioration des hôpitaux, la propagation de la vaccine dans tout l'empire, au moyen de dispensaires établis dans la capitale et dans les provinces, la création d'une *Gazette médicale*, etc. Ismaïl-pacha est décoré des ordres de son pays, et grand officier de la Légion d'honneur.

ISMAÏL pacha (Georges Kmety), général hongrois, aujourd'hui *ferik* (général de division) de l'armée ottomane, est né vers 1814, dans le comtat de Goemoez, à Pokoragy, où son père, qu'il

perdit de bonne heure, était ministre évangélique. Sous la direction d'un de ses oncles, ministre à Nyiregyhaz, il commença ses études qu'il devait continuer, comme boursier, au lycée évangélique de Presbourg. Privé, par suite d'une erreur, de l'allocation qui lui était destinée à cet effet, il partit pour Vienne et se fit soldat. Ses capacités le firent bien vite distinguer, et, en 1848, lorsqu'éclata l'insurrection de Hongrie, il était officier supérieur. Après avoir pris une part brillante à cette lutte héroïque, il se réfugia en Turquie, au mois d'août 1849, avec Bem et les autres généraux hongrois; et, peu de temps après, il embrassa l'islamisme, afin de se soustraire aux demandes d'extradition présentées par les gouvernements d'Autriche et de Russie. Il entra dans l'armée avec le grade de *liva* (général de brigade). Attaché, pendant la dernière guerre, au *muchir* de l'armée d'Asie, Wassif-pacha, en qualité de chef d'état-major, il partagea, avec le général anglais Williams (voy. ce nom), l'honneur de la défense de Kars. Après la capitulation, il revint à Constantinople, où il fut élevé au grade de général de division.

ISMAÏL-pacha, le second des trois fils d'Ibrahim, né au Caire, en l'an 1248 de l'hégire (1830), fut envoyé en France avec son frère Ahmed-Rifaat (voy. ce nom), et fréquenta également l'École d'état-major. De retour en Égypte en 1849, il fit de l'opposition à Abbas et fut un des membres les plus actifs du *parti des Princes*. A la suite d'un voyage à Constantinople, il fut, comme son père, nommé pacha (général de division). En 1853, il fut accusé, par le gouvernement d'Abbas, d'avoir assassiné un de ses familiers; mais cette affaire, par laquelle Abbas voulait perdre le *parti des Princes* dans l'opinion européenne, fut étouffée, grâce à quelques influences puissantes. En 1855, Ismaïl partit pour la France, chargé, dit-on, d'une mission confidentielle par son oncle Mohammed-Saïd, et, à son retour, il passa par l'Italie, où il alla porter au pape des présents magnifiques et une lettre autographe du vice-roi d'Égypte. Il est membre du conseil d'État.

ISTRIA. Voy. DORA D'ISTRIA.

ISTURIZ (don Xavier DE), homme politique espagnol, né à Cadix, en 1790, est fils d'un commerçant basque établi dans cette ville. Connu pour son patriotisme, lors de l'invasion française, il fut, avec son frère Thomas, député aux cortès nationales, de 1812 à 1814. Quand Ferdinand, restauré, récompensa par l'exil ou la prison ses plus dévoués serviteurs, M. Isturiz offrit sa maison à l'assemblée des mécontents, et présida au fameux soulèvement de Riego (1er janvier 1820), qui fit succéder à un despotisme de six ans une anarchie de trois années. Après le rétablissement de la Constitution, M. Isturiz se rendit à Madrid, fonda, avec Alcana et Galiano, plusieurs clubs libéraux et contribua, peut-être involontairement, aux excès qui signalèrent alors le triomphe de la révolution. Ennemi déclaré du parti constitutionnel modéré, représenté alors par MM. Arguelles et Martinez de la Rosa, il profita de son élection aux cortès, en 1822, pour faire à ce dernier, devenu ministre, une guerre violente. Président des cortès, en 1823, il fut un de ceux qui votèrent, au sein des juntes révolutionnaires de Cadix et de Séville, le décret de déchéance du roi.

Lors de la restauration, il s'enfuit en Angleterre, et prit à Londres un intérêt dans la maison de commerce Zulueta. Condamné à mort par contumace, il fut amnistié par Marie-Christine, en 1834, revint en Espagne, et fut nommé, par la ville de Cadix, *procurador* aux cortès. Il y déploya un zèle ultra-démocratique, et excita, avec Galiano, Calatrava, Caballero et las Navas, ce soulèvement de la garde nationale de Madrid (15 août 1835), qui renversa le ministère Toreno.

Sous le ministère Mendizabal, M. Isturiz, son ami particulier et l'un de ses conseillers les plus intimes, fut nommé président de la chambre des *procuradores*, sorte de conseil d'État institué par Mendizabal. Le licenciement de cette réunion, qui s'était montrée trop libérale, détermina, entre le ministre et M. Isturiz, une querelle qui faillit aboutir à un duel. Les *procuradores* furent rappelés; mais M. Isturiz, non réélu, se vengea par une opposition active dont le résultat définitif fut la chute de Mendizabal, et l'entrée de son rival au ministère. Nommé secrétaire d'État des affaires étrangères et président du conseil, le 15 mai 1836, M. Isturiz mécontenta tous les partis par ses allures tranchantes. L'émeute de la Granja (août 1836), à la suite de laquelle fut rétablie la Constitution de 1812, le contraignit à se réfugier à Lisbonne, puis en Angleterre. De là, il vint à Paris, et se rattacha au parti des monarchistes exilés, représenté par Toreno, Miraflores et le duc de Frias. Amnistié de nouveau, en 1837, il fut envoyé aux cortès par la ville de Cadix, en 1838, et nommé président du congrès de 1839.

Pendant la régence d'Espartero, M. Isturiz travailla secrètement à la restauration de Marie-Christine, qui lui accorda toute sa confiance lors de la question des mariages espagnols. Il remplaça Narvaez au ministère, de février à mars 1846, fut de nouveau supplanté par ce général, et enfin prit possession définitive du cabinet au mois d'avril, avec MM. Alon et Pidal. C'est sous son ministère que furent conclus les mariages de la reine et de sa sœur. Mais, au mois de décembre suivant, il dut se retirer devant un vote de défiance des cortès. Depuis, il s'est fixé à Cadix, où il vit étranger à la politique.

ITIER (André-Victor-Alcide-Jules), administrateur et voyageur français, né vers 1805, entra de bonne heure dans le commerce. En 1842, il fut choisi comme délégué des ministères du commerce et des finances pour la mission de Chine. Attaché, en 1847, à l'administration des douanes, il devint, trois ans après, inspecteur général de ce service et directeur du bureau des douanes de Montpellier. Il a été nommé en novembre 1846, officier de la Légion d'honneur.

On a de M. Itier, outre des *Rapports*, *Notes* et *Mémoires* sur des questions commerciales ou administratives, la *Relation* de son voyage de trois années, sous le titre de *Journal d'un voyage en Chine, pendant les années* 1843, 1844, 1845 *et* 1846 (1853, 3 vol. in-8).

J

JABLONOWSKI (*Stanislas*, prince), chef actuel de la maison polonaise de ce nom, né le 10 mars 1799, a succédé, le 26 mars 1855, à son frère le prince Antoine. Il a épousé le 12 novembre 1825 *Marie*, comtesse Wielopolska, dont il n'a point eu d'enfants. Un de ses cousins, le prince *Ladislas*, né le 16 juillet 1818, est gentilhomme de la cour de Russie. A la même famille appartiennent

les trois frères : le prince *Charles*, né le 13 mars 1807, grand maréchal héréditaire des royaumes unis de Galicie et Lodomérie; le prince *Félix* Jablonowski, né le 18 mai 1808, feld-maréchal lieutenant au service d'Autriche; le prince *Maurice*, né le 2 septembre 1809, colonel dans l'armée autrichienne et commandant du 8ᵉ régiment de hussards.

JACKSON (rév. John), évêque de Lincoln et pair d'Angleterre, est né en 1811, à Londres. Il fit ses classes au collége de Reading et sa théologie à l'université d'Oxford, de laquelle il tient son diplôme de docteur. Ordonné ministre en 1835, il se maria peu de temps après, obtint un bénéfice en province, et fut nommé, en 1846, recteur de Saint-James à Westminster. L'année suivante, il fut désigné pour officier devant la reine en qualité de chapelain ordinaire. Après avoir prêché deux fois à Oxford, il devint chanoine de Bristol et fut élevé, en 1853, au siége épiscopal de Lincoln, qui lui ouvrit de droit les portes de la Chambre des Lords. Le revenu annuel de son diocèse est estimé à 5000 liv. st. (125 000 fr.). On a de lui divers ouvrages religieux : *le Vrai Chrétien* (the Christian character, 1850; 4ᵉ édit. 1853); *du Repentir* (Repentance, its nature, 1856; 5ᵉ édit., etc.).

JACOB (Pierre-Irénée), chirurgien français, né en 1782, fit à Paris ses études spéciales et y reçut, en 1829, le diplôme de docteur. Il a servi longtemps comme pharmacien militaire et a fait en cette qualité, sous l'Empire, les campagnes d'Autriche, de Prusse, de Pologne, d'Espagne et de Russie; puis il a été chargé du service pharmaceutique de l'hôpital du Gros-Caillou. M. Jacob a été décoré en 1832. Auteur de mémoires et d'articles disséminés dans les journaux et dictionnaires, il a rédigé depuis 1816, en collaboration avec MM. Broussais et Marchal, le *Recueil des mémoires de médecine, de chirurgie et de pharmacie militaires* (1816-1855, 75 vol. in-8).

JACOB (Nicolas-Henri), lithographe français, né à Paris, en 1781, étudia d'abord la peinture sous David, Dupasquier et Morgan, et se consacra ensuite au dessin et à la lithographie. De 1805 à 1814, il fut, à Milan, dessinateur du prince Eugène, et devint ensuite professeur de dessin à l'École d'Alfort. En 1835, il ouvrit à Paris un atelier d'élèves. On cite de lui : *les Trois passages de la vie humaine*, dessin à la plume; *le prince Borghèse*, le *Portrait de L. David* (1805-1822); le *Grand Atlas* de l'ouvrage de Dupuytren sur l'extraction de la pierre; les planches des *Régions du corps humain*, du *Traité de l'anatomie de l'homme* (1825-1834); le *Palais de Versailles* (1837); un *Cours complet de dessin, figures, paysages, fleurs, ornements* (1838, in-fol.); une *Galerie des représentants*, commencée avec M. Émile Desmaisons (1849), etc. M. H. Jacob a obtenu une médaille d'or en 1824, et la décoration en 1838.

JACOB-PETIT (Jacob PETIT, dit), artiste et industriel français, né à Paris, en 1796, étudia d'abord seul la peinture, puis suivit l'atelier de Gros et fut attaché, en 1822, à la manufacture de Sèvres. Il visita ensuite l'Italie, la Suisse, l'Allemagne, séjourna quelques années en Angleterre, où il étudia diverses industries, tout en peignant des décors, et revint en France pour ouvrir à Fontainebleau un établissement de porcelaines (1831). On lui doit plusieurs procédés nouveaux de fabrication et des modèles estimés, tirés la plupart d'un ouvrage composé, gravé et édité par lui-même, dont l'original est aujourd'hui à la Bibliothèque nationale, et qui a pour titre : *Recueil de décorations intérieures, comprenant tout, ameublement, orfévrerie, menuiserie, serrurerie....* (1830-31, in-folio).

JACOBBER (N......), peintre français d'origine allemande, né à Bliekastel (Bavière), en 1794, fut, à Paris, l'un des derniers élèves de l'artiste hollandais Gérard Van Spaendonck et se consacra comme son maître au genre des fleurs et des fruits. Naturalisé français, il fut attaché, de 1823 à 1835, à la manufacture de Sèvres, y exécuta d'importantes commandes et parut en même temps aux Salons. Ses nombreux ouvrages, exécutés sur toile, sur porcelaine, sur lave, à l'huile et au pastel, ont fait à cet artiste une réputation d'originalité dans un genre secondaire et monotone. Il faut citer de M. Jacobber, au milieu d'une variété infinie de *Fleurs* et *Fruits* : *la Couronne de fleurs*, *la Couronne de roses*; de nombreux cadres de *Touffes* et *Bouquets*, acquis par la maison du roi, le ministère d'État et les riches particuliers (1822-1855). Il a obtenu, pour ce genre spécial, une 2ᵉ médaille en 1831, une 1ʳᵉ en 1839, et la décoration en mai 1843.

JACOBS (Paul-Émile), peintre allemand, né à Leipsick, vers 1800, est fils du philologue de ce nom. Après des études à l'Académie de Munich, il débuta par un dessin, *Mercure et Argus*, et par deux toiles, *la Fuite au désert*, *Adam et Ève trouvant le cadavre d'Abel*, qui commencèrent sa réputation. Il séjourna à Rome de 1824 à 1836 et y peignit plusieurs tableaux où il s'attacha à la perfection de dessin de l'école de Raphaël. Ce sont, entre autres, *la Résurrection de Lazare* et *l'Enlèvement de Proserpine*. A son retour en Allemagne, il décora le château de Hanovre de tableaux historiques. Les principales toiles qu'il a exécutées depuis sont : *le Marché aux esclaves grecques*, *une jeune Grecque à sa toilette*, *une Femme turque jouant de la harpe*, *la Sultane Scheherazade*, une de ses plus belles toiles; *Samson et Dalila*, *Judith et Holopherne*, qui remporta le grand prix à l'exposition de Philadelphie en 1850; *Luther à la diète de Worms*, et quelques autres toiles dont les sujets sont empruntés à l'histoire du seizième siècle. Ses *Esclaves grecques* ont paru à l'Exposition universelle de Paris en 1855. M. Jacobs est peintre de la cour de Gotha et membre de l'Académie des beaux-arts de Berlin.

JACOBS (Jacques-Albert-Michel), dit aussi JACOBS-JACOBS, peintre belge, né à Anvers, en 1812, étudia sous M. Ferd. de Braekeleer, fit ensuite un long voyage en Orient, et se livra comme son maître au genre du paysage et des marines. On cite surtout de cet artiste : *Constantinople*, *Halte d'Arabes*, *Ruines de Karnack*, *Plaine de Thèbes inondée* (1835-1850), etc. Il est, depuis 1851, membre de l'Académie royale de Belgique et chevalier de l'ordre de Léopold.

JACOBSON (Henri-Frédéric), jurisconsulte allemand, né en 1804, à Marienwerder, étudia le droit à Kœnigsberg, Berlin et Gœttingue, prit ses grades dans la première de ces universités, et fut chargé, en 1831, d'enseigner le droit. Depuis 1836, il a rang de professeur titulaire. Il s'est spécialement occupé du droit ecclésiastique ancien et moderne. Ses ouvrages les plus estimés sur ce sujet sont : *Essais de droit ecclésiastique* (Kirchenrechtliche Versuche; Kœnigsberg, 1831-1833, 2 vol.), et l'*Histoire des origines du droit ecclésiastique en Prusse* (Geschichte der Quellen des Kirchenrechts des Preuss. Staats; Ibid., 1837-1844, 3 vol.). Mêlé à la plupart des polémique

religieuses qui se sont produites, il a aussi fait paraître des articles et des brochures, notamment sur la question des mariages mixtes (1835), et sur la situation du protestantisme en Bavière (1844).

JACOBY (Jean), homme politique allemand, né en 1805, à Kœnigsberg, fit ses études à Berlin et à Heidelberg, s'établit, en 1830, comme médecin, dans sa ville natale, et y acquit la réputation d'un habile praticien. Il fit beaucoup de bruit, en Allemagne, par la publication d'une brochure politique, intitulée : *Quatre questions résolues par un habitant de la Prusse orientale* (Vier Fragen beantwortet von einem Ostpreussen, Mannheim, 1841); elle lui valut une condamnation à trois ans de prison et à la perte de la cocarde nationale, condamnation annulée plus tard par la cour d'appel. En 1848, il devint un des chefs les plus redoutables de l'opposition. Membre du premier parlement de Francfort, de l'Assemblée nationale de Berlin, de la seconde Chambre de la Prusse et de l'Assemblée nationale allemande, il ne parla qu'en de rares et importantes occasions; mais il déploya une grande activité pour l'organisation du parti démocratique. Après la dissolution violente du parlement, il se retira en Suisse; puis, apprenant qu'il était accusé dans sa patrie du crime de haute trahison, il se constitua prisonnier à Kœnigsberg et sortit victorieusement d'un procès dont les débats durèrent sept semaines et préoccupèrent toute l'Allemagne. Réélu aussitôt député à la première Chambre de Prusse, M. Jacoby n'accepta pas ce mandat, et revint à la pratique de la médecine. Ses écrits politiques, avidement accueillis, n'ont eu qu'un intérêt d'actualité.

JACQUAND (Claudius), peintre français, né à Lyon, en 1805, étudia à l'Académie de cette ville, sous la direction de M. Fleury Richard, et fit ses débuts au Salon de 1824. Livré d'abord à la grande peinture historique, il cultiva depuis celle de genre et exécuta, soit à Paris, soit à Lyon, de nombreux tableaux commandés par la liste civile ou acquis par les amateurs. De 1848 à 1855, il a vécu à Boulogne-sur-mer, et a fait pour cette ville une série d'œuvres importantes. Il a surtout exposé depuis ses débuts : *le Viatique*, *une Cour de prison* (1824); *Thomas Morus*, *la Mort d'Adèle de Cominges* (1831-1834); *le Baiser dudépart*, *les Quatre âges d'une fleur*, *les Enfants du peintre* (1836); *Jocelyn aux pieds de l'évêque*, *Laurence attendant Jocelyn*, *Gaston dit l'ange de Foix*, *l'Aveu* (1837); *le Sacre de Charlemagne*, *le Chapitre de Rhodes en* 1514, pour les galeries de Versailles (1839); *le Page indiscret* (1841); *Henri de Bourgogne roi de Portugal*, *la Prise de Jérusalem*, pour Versailles (1846-47); *les Redevances d'automne*, *les Orphelins*, *le Dernier Bijou*, *l'In pace*, *saint Bonaventure créé cardinal*, au Luxembourg (1847-1852); *l'Amende honorable*, *le Baptême de Clovis* (1853); *la Dernière entrevue de Charles Ier et de ses enfants*, à l'Exposition universelle de 1855; la *Clémence de Pierre le Grand*, des *Reîtres*, *le Repas interrompu* (1857), etc., etc.

M. Claudius Jacquand a obtenu une 2e médaille en 1824, une 1re en 1836, et la décoration en mai 1839.

JACQUEMIER (Jean-Marie), médecin français, né en 1806, à Tutegny (Ain), fit ses études spéciales à Paris, où il reçut en 1837 le diplôme de docteur. Ancien interne des hôpitaux, et particulièrement de l'hôpital de la Maternité, il s'est livré à la pratique des accouchements et a écrit sur cette matière : *Recherches sur l'utérus humain pendant la gestation* (1839, in-8); *Manuel d'obstétrique fondé sur l'observation* (1845, 2 vol. in-18), suivi d'études spéciales sur les maladies des femmes grosses et celles des enfants nouveau-nés; *Manuel des accouchements* (1846, 2 vol. in-8); *Développement de l'œuf humain* (1850, in-8). En outre, il a travaillé au *Supplément des dictionnaires de médecine* d'A. Tardieu, aux *Archives générales de médecine*, et il a revu et annoté la traduction nouvelle du *Manuel des accouchements* de Naegele (1852).

JACQUEMIN (Émile), agronome français, né vers 1805, s'est d'abord fait connaître par un certain nombre de mémoires et d'articles d'histoire naturelle insérés dans *le Magasin universel* (1838), et les *Actes* de l'Académie carlo-léopoldine de Nassau. Il est auteur de plusieurs ouvrages qui ont pour objet les diverses branches de l'agriculture : *la Suisse saxonne* (1838-1840, in-8, grav.), d'après A. Tromlitz; *la Nature et ses productions* (1841, in-12; dernière édition, 1850); *l'Allemagne agricole, industrielle et politique* (1842, in-8), notes d'un voyage de trois années dans ce pays; *l'Instruction agricole de la population des campagnes* (1843, in-8), plan d'enseignement soumis à la Chambre des Députés; *l'Agriculture de l'Allemagne* (1843, in-8); *Petit cours d'agriculture en France* (1845, in-8); *Manuel populaire d'agriculture pratique* (1851, in-16), etc.

JACQUEMINOT (Jean-Baptiste-François), comte DE HAM, administrateur français, ancien pair et conseiller d'État, né à Nancy, le 3 octobre 1781, est fils d'un sénateur créé comte sous l'Empire. Entré en 1799 dans l'administration militaire, comme élève commissaire des guerres, il fit la seconde campagne d'Italie et toutes celles qui ont eu lieu depuis en Allemagne, en Russie et en France. En 1811, il parvint au grade d'ordonnateur, et à celui d'intendant en 1817, lors de la réorganisation de l'intendance militaire. Après la révolution de Juillet, il entra au conseil d'État, se retira de l'administration en 1831, et fut, à la fin de l'année suivante, élevé à la dignité de pair de France (7 novembre 1832). De 1841 à 1842, il remplit les fonctions d'intendant militaire de la garde nationale de Paris. La révolution de Février le fit sortir du conseil d'État (11 mars 1848), où plusieurs fois il avait présidé la chambre des vacations. Depuis cette époque il vit dans la retraite. Il est, depuis le 24 juin 1835, grand officier de la Légion d'honneur.

JACQUEMINOT (Jean-François, vicomte), général, ex-pair de France et député, né à Nancy, le 23 mai 1787, s'engagea comme volontaire sous le Consulat, prit part aux grandes guerres de l'Empire, se distingua dans plusieurs affaires, atteignit rapidement les grades supérieurs, et, en 1814, fut nommé colonel avec le titre de baron. La Restauration brisa sa carrière. Mis en demi-solde, il se retira du service et alla fonder une filature à Bar-le-Duc. En 1828, il entra à la Chambre des Députés, se rangea parmi les membres de l'opposition et fit partie des 221 qui refusèrent, dans l'Adresse au roi, leur concours au ministère Polignac.

Après la révolution de Juillet, il contribua de tous ses efforts à l'établissement de la nouvelle dynastie. Il en fut récompensé par sa double nomination, lors de la retraite du général La Fayette, au grade de maréchal de camp et de chef d'état-major de la garde nationale de Paris (1830). Mais les électeurs des Vosges, qu'il représenta jusqu'en 1834, n'approuvèrent pas son dévouement au pouvoir et lui retirèrent leur mandat. M. Jacqueminot fut dès lors, et pendant douze ans,

élu député par le 1er arrondissement de la capitale. En 1836, il présenta le rapport d'un projet de loi relatif à la garde nationale de la Seine, fut, dans la session suivante, nommé vice-président de la Chambre, combattit, en 1839, la coalition, se montra l'un des adversaires les plus ardents du ministère du 1er mars et ne rentra dans la majorité que sous l'administration de M. Guizot. La dignité de pair de France lui fut conférée le 27 juin 1846.

Lieutenant général depuis le 24 août 1838, M. Jacqueminot fut choisi par la cour des Tuileries pour succéder au maréchal Gérard dans le commandement supérieur des gardes nationales de la Seine (1842). C'est à son instigation qu'a été présentée la loi qui rend l'uniforme obligatoire. La révolution de Février le surprit comme tant d'autres : il ne sut pas s'opposer aux manifestations populaires, ni empêcher les citoyens armés de se réunir sans l'ordre de leurs chefs. Dans la nuit du 23 au 24, le commandement, que moralement il n'exerçait déjà plus, passa au maréchal Bugeaud, puis au général Lamoricière. Mis à la retraite au mois d'avril suivant, il n'a pas demandé à en être relevé, et n'est plus sorti de la vie privée.

JACQUES (Amédée), philosophe français, né à Paris, en 1813, et fils du peintre miniaturiste de ce nom, fit ses études au collége Bourbon, et entra à l'École normale en 1832. Il en sortit agrégé de philosophie, professa successivement aux colléges de Douai, d'Amiens, de Versailles et à celui de Louis-le-Grand, et en 1842, fut chargé, à l'École normale, d'une conférence. En 1847, M. Jacques fut l'un des fondateurs de *la Liberté de penser*, organe de plusieurs des membres de l'enseignement philosophique universitaire, et il dirigea cette revue, à laquelle il fournit lui-même de remarquables articles, à travers les diverses phases que les événements politiques lui firent subir, jusqu'au coup d'État du 2 décembre 1851. A cette époque, M. Jacques, déjà destitué de ses fonctions universitaires par le conseil supérieur de l'instruction publique, partit pour Montevideo, où, recommandé par M. de Humboldt, il était appelé à fonder une École universelle. Il y fut accueilli avec faveur, mais il ne trouva pas d'éléments de prospérité suffisants pour cette institution, et, après plusieurs excursions scientifiques dans l'Uruguay, il fut appelé à la direction du cadastre.

On a de lui : *de Platonica idearum doctrina, qualem eam fuisse tradit Aristoteles* (1837, in-8), thèse pour le doctorat; *Manuel de philosophie*, à l'usage des colléges (1847, in-8), avec MM. Simon et Saisset : M. Jacques en a rédigé l'*Introduction* et la *Psychologie;* un *Mémoire sur le sens commun* comme principe et méthode philosophique (1841, in-4), présenté à l'Académie des sciences morales et politiques; etc. Il a édité les *Œuvres philosophiques de Fénelon* (in-12) et les *Œuvres de Leibnitz* (2 vol. in-12), avec une introduction pleine de vues nouvelles et indépendantes sur la filiation de l'école cartésienne. Il a en outre, collaboré au *Dictionnaire des sciences philosophiques* et à la *Revue de Paris*, où il a donné récemment la relation d'une partie de ses voyages (*Excursion au Rio Salado et dans le Chaco*, 1857).

JACQUINOT (Charles-Hector), marin français, né à Nevers, le 4 mars 1796, entra en 1812 au service maritime. Nommé successivement enseigne en 1820, et lieutenant de vaisseau en 1825, il commanda la frégate *la Zélée*, conserve de *l'Astrolabe*, dans le voyage de circumnavigation exécuté de 1837 à 1840, sous le commandement de Dumont d'Urville. A son retour il reçut, comme prix de son dévouement aux intérêts scientifiques de l'expédition, le grade de capitaine de vaisseau (21 décembre 1840). Après 1848, il dirigea quelque temps les mouvements du port à Toulon, devint contre-amiral le 3 février 1852, commanda en sous-ordre l'escadre d'évolutions de la Méditerranée, puis la division navale du Levant, et occupa le Pirée (25 mai 1855), à la tête du corps expéditionnaire. Il est grand officier de la Légion d'honneur depuis le 12 août 1854. Après la mort de Dumont d'Urville (1842), M. Jacquinot fut chargé de continuer la publication de son dernier voyage, qui a paru sous le titre : *Voyage au pôle sud et dans l'Océanie* (1843-1854, 22 vol. in-8 et atlas).

Son frère, Honoré Jacquinot, né le 1er août 1814, à Moulins-Engilbert (Nièvre), fit également partie du voyage de *la Zélée* en qualité de chirurgien de marine. Dans l'ouvrage cité plus haut, il a dirigé, avec M. Hombron, tout ce qui concerne l'histoire naturelle et a écrit les *Considérations générales sur l'anthropologie*, *la zoologie* (5 vol. in-8) *et la botanique* (2 vol. in-8). Reçu docteur en médecine en 1848, M. Honoré Jacquinot exerce sa profession à Nevers.

JACQUOT (Georges) statuaire français, né à Nancy, le 15 février 1794, et fils d'un sculpteur ornemaniste, suivit, encore enfant, son père à Paris, et étudia sous lui la sculpture de décoration. Il entra ensuite dans les ateliers de Ramey fils, du baron Gros et de Bosio, et concourut, dès 1813, à l'École des beaux-arts : il y remporta un second prix en 1817 et le grand prix au concours de 1820, sur ce sujet : *Caïn maudit entendant la voix de l'Éternel*. De retour de Rome en 1826, il reparut dès l'année suivante aux Salons, où il avait figuré presque sans interruption depuis 1817. Il a principalement exposé : *Daphné se mirant dans les eaux du Pénée; Pâris et Hélène; l'Amour sur un cygne; un Amour sur un dauphin; Mercure séparant deux serpents* (1831); *Jeune fille surprise au bain; Hercule enlevant Alceste; l'Amour à la colombe; la Surprise* (1842); *Hercule délivrant Déjanire; les Saisons, la chasse et la pêche; Jésus confondant l'incrédulité de saint Thomas; le dernier soupir du Christ;* la statue colossale du *Roi* (1831); les bustes de *Louis XVIII*, de *Louis-Philippe*, et divers autres; *le Faune et la bacchante*, admis à l'Exposition universelle de 1855; enfin l'*Exaltation de la croix*, bas-relief, au Salon de 1857. Cet artiste, attaché, comme l'indiquent les titres de ses œuvres, aux traditions classiques, a encore exécuté : pour la maison du Roi, un *Pâris*, en marbre des Pyrénées (1824); les bustes des généraux *Duroc* et *Ruty;* pour le ministère de l'intérieur, *le Génie de la guerre;* pour la préfecture de la Seine, un *saint Joseph*, etc. Il a concouru à la décoration du nouveau Louvre, où il a sculpté, entre autres morceaux, un groupe de *Cariatides*. Il a obtenu une 2e médaille en 1831.

JADIN (Louis Godefroy), peintre paysagiste français, né à Paris, en 1805, étudia sous M. Hersent, et s'attacha dès ses débuts aux sujets de chasse et à la peinture de nature morte. Il fréquenta plus tard l'atelier de M. Abel de Pujol, et aborda alors le paysage avec figures. Vers 1835 il fit un voyage en Italie et fournit à son retour un grand nombre de toiles à l'ancienne galerie du duc d'Orléans. M. Jadin a principalement exposé : *les Plaines de Montfort l'Amaury; la Fabrique* dite *du Poussin*, près de Rome; *la Villa d'Este; le Château Saint-Ange;* des *Attributs de chasse sur fond d'or*, pour une salle à manger gothique; divers *Paysages* d'après nature, souvent avec des

animaux et des groupes de gibier, de nombreux tableaux représentant *l'Hallali*, *le Débuché*, *le Relancé*, *la Retraite*, tous les préparatifs de la chasse et ses épisodes; des *Meutes*, figurant à peu près tous les types des diverses races; sujets pris la plupart dans les vèneries et les chasses royales et princières, et commandés ou acquis par les ducs d'Orléans et de Nemours, la famille Arago, la maison Giroux, le prince de Wagram et les grands-veneurs successifs de la couronne (1831-1853). M. Jadin a envoyé à l'Exposition universelle de 1855 huit tableaux, dont quelques-uns précédemment exposés: *l'Assemblée de la vénerie*, *la Retraite prise*, appartenant au comte Ney; *l'Ébat des chiens*, *Rigolette* (cabinet de Mme de Vatry); *Trippoo à seize ans*, au baron Dejean; *six Têtes de chiens*, au comte de Barral; *un Relai de chiens à la coulée de Mailly; la Meute travaillant un terrier de blaireau;* enfin, au Salon de 1857, de nouveaux sujets de chasse, ainsi que les *Sept péchés capitaux*, représentés par sept variétés canines. M. Jadin a reproduit lui-même plusieurs des mêmes sujets et des mêmes épisodes à l'aquarelle, genre qu'il a d'abord enseigné dans son atelier. On cite aussi de lui quelques essais de gouaches vernies, tels que *l'Homme armé*, et plusieurs *Bassets* et *Limiers*.

Cet artiste a obtenu pour le paysage une 3[e] médaille en 1834, pour le paysage et les animaux une 2[e] médaille en 1840, une 1[re] en 1848, et une médaille de troisième classe en 1855. Il a été décoré en avril 1854.

JAEGER (Gustave), peintre allemand, né à Leipsick, le 12 juin 1808, reçut des leçons de dessin dans sa ville natale, puis suivit les cours de l'Académie de Dresde. En 1830, il alla étudier à Munich, sous la direction de M. Julius Schnorr de Carolsfeld, qui ne tarda pas à l'employer à des travaux importants. En 1836, M. Jaeger fit le voyage de Rome. Un de ses bons tableaux, *l'Ange du Seigneur s'avançant à la rencontre de Balaam*, date de cette époque. De retour à Munich l'année suivante, il exécuta, pour la décoration du nouveau Palais royal, une série de grandes fresques, d'après les cartons de son maître J. M. Schnorr, dans les salles de Habsbourg, de Barberousse et de Charlemagne. Il y peignit notamment: *la Victoire de Rodolphe de Habsbourg sur Ottokor; l'Élection de Frédéric à l'Empire; l'Entrée à Milan; la Paix de Venise; la Mort de Frédéric; le Sac de Pavie; le Concile de Francfort*, avec M. Palme; *le Couronnement de Charlemagne à Rome;* puis des fresques plus petites, d'après ses propres dessins.

En 1846, M. Jaeger entreprit la décoration de la salle de Herder, au château du grand-duc de Weimar, et y exécuta une série de fresques qui ne fut achevée qu'en 1848. Il donna dans l'intervalle deux belles œuvres à l'huile: *la Mort de Moïse*, achetée par la Société des arts de Saxe, et *l'Ensevelissement du Christ*.

M. Jaeger a été appelé à Leipsick, en 1847, comme directeur de l'Académie des beaux-arts. Dans cette position, qu'il occupe encore, il a exercé sur toute l'école saxonne une influence décisive. En 1850, il retourna à Munich, où M. Schnorr lui céda une des fresques de la grande salle des Niebelungen. Depuis sa rentrée à Leipsick, il est définitivement revenu à la peinture à l'huile et aux sujets historiques ou religieux. Il jouit de la réputation d'un des maîtres de la peinture allemande; on loue en lui l'ampleur du style, la clarté de la composition, la noblesse, l'expression, le naturel, la hardiesse de touche, et, avec la correction du dessin, le sentiment de la lumière et de la couleur.

JAGER (l'abbé J... N...), théologien et helléniste français, né en Lorraine, vers 1805, étudia la théologie au séminaire de Nancy et reçut les ordres avant 1830. Chanoine honoraire des diocèses de Nancy et de Paris, il est depuis plusieurs années professeur d'histoire ecclésiastique à la Sorbonne.

Parmi ses nombreux ouvrages nous rappellerons: une traduction française des *Œuvres de Démosthènes* (1835, 2 vol. in-8); *le Célibat ecclésiastique* (1835, in-8), considéré dans ses rapports religieux et politiques; *le Protestantisme aux prises avec la doctrine catholique* (1836, in-8), controverse avec plusieurs ministres anglicans d'Oxford; *Histoire de Photius* (1844, in-8; 2[e] édit., 1853), plus complète que celle du père Chrysostôme Faucher (1772); *Vetus Testamentum* (1839, 2 vol. gr. in-8), en grec et en latin, version de Sixte-Quint; *Novum Testamentum* (1842, gr. in-8), avec les variantes; *la Sainte Bible* (1837-1844, 3 vol. gr. in-8 avec gravures et in-fol.), traduction entièrement nouvelle; *Histoire du clergé de France pendant la Révolution* (1852, 3 vol. in-8).

Citons à part ses travaux d'après l'allemand avec notes et introductions historiques: *Histoire du pape Grégoire VII et de son siècle* de J. Voigt (1838, 2 vol. in-12; 4[e] édit. corrigée, 1854); *Histoire du pape Innocent III et de son siècle*, de Hurter (1839); *Histoire de Jésus-Christ*, du comte de Stolberg (1842, in-8); etc. L'abbé Jager a été un des rédacteurs assidus de l'*Encyclopédie catholique;* son *Cours d'histoire ecclésiastique* a paru dans les colonnes de *l'Université catholique*, recueil auquel il a également collaboré.

JAHN (Othon), écrivain et archéologue allemand, né le 16 juin 1813, à Kiel (Holstein), alla achever ses études à Berlin (1833), sous la direction de Lachmann et de Gerhard. Docteur en philosophie, en 1836, il visita longuement la France et l'Italie, puis ouvrit à Kiel, en qualité d'agrégé, un cours particulier d'archéologie et de philologie, et y publia *Telefus et Troïlus* (Kiel, 1841); *Pentheus et les Ménades* (1842); *Specimen epigraphicum in memoriam Kellermanni* (même année), etc., qui fondèrent sa réputation. Il fut appelé, en 1842, à l'université de Greifswald, comme professeur adjoint, puis titulaire, d'archéologie et de philologie. En 1847, il alla occuper la même chaire à Leipsick, où il fut, en outre, jusqu'en 1851, directeur du musée archéologique. Destitué de ses fonctions, pour avoir pris part au mouvement national de 1848 et 1849, il rentra dans la vie privée.

M. Jahn a encore publié, comme archéologue, outre plusieurs dissertations insérées dans la *Gazette archéologique* de Gerhard: *le Tableau de Polygnote à Delphes* (das Gemaelde des Pol., etc. Kiel, 1841); *Pâris et Œnone* (Greifswald, 1845); *l'Art hellénique* (die hellenische Kunst.; Ibid., 1846); *Peitho, la déesse de la persuasion* (Ibid., 1847); *Dissertations archéologiques* (Archæologische Aufsaetze; Ibid., 1845); *Études archéologiques* (Archeologische Beitraege; Ibid., 1847); *le Ciste de Ficoroni* (die ficoronische Cista; Leipsick, 1852); *Description de la collection de vases du roi Louis dans la Pinacothèque de Munich* (Beschreibung der Vasensammlung Kœnig L., etc.; Munich, 1854, avec 11 planches), etc.

Parmi ses travaux de philologie, on remarque des éditions critiques de *Perse* (Leipsick, 1843 et 1852); de *Censorinus* (Berlin, 1845); de *Florus* (Leipsick, 1852); de *Juvenal* (Ibid., 1852. t. I); du *Brutus* et de l'*Orateur*, de Cicéron; dans la grande édition de Haupt-Suppe, de *Psyché et Cupidon*, d'Apulée (Ibid., 1856), etc. Livré à des études sérieuses sur la musique, M. Jahn a donné un grand nombre d'articles dans la *Gazette musi-*

cale de Leipsick, une étude sur le *Paulus* de Mendelssohn (Kiel, 1842); une édition critique du texte du *Fidelio* de Beethoven (Leipsick, 1851), et enfin une remarquable étude critique et biographique sur *W. A. Mozart* (Ibid., 1856, 2 vol.). Il fournit aussi des mémoires aux *Comptes rendus* de l'Académie des sciences de Leipsick, dont il est membre.

JAHR (G... H... G...), médecin français, né vers 1802, en Allemagne, pratiqua d'abord la médecine dans son pays, et vint se faire recevoir docteur à Paris (1840), où il continue d'exercer. Élève distingué d'Hahneman, il a beaucoup contribué, par ses écrits, à propager sa doctrine en France; nous citerons entre autres : *Manuel des médicaments homœopathiques* (1834-1835, 2 vol. in-8); *Manuel d'homœopathie* (1835, 2 vol. in-8; 5ᵉ édit. augmentée, 1840, 4 vol.), divisé en matière médicale et répertoire thérapeutique; cette dernière partie offre, indépendamment de nombreuses observations propres à l'auteur, le résumé des répertoires pratiques les plus accrédités en Allemagne; *Nouvelle pharmacopée homœopathique* (1841, in-12; 2ᵉ édit., 1853), qui a été augmentée par M. Cattellan; *du Traitement du choléra* (1848); *des Maladies de la peau* (1850, in-8); *des Maladies nerveuses et de plusieurs affections chroniques* (1854, in-12), etc. Quelques-uns de ces ouvrages ont également paru en allemand.

JAL (Auguste), littérateur français, né en 1791, à Lyon, servit, sous l'Empire, dans la marine militaire, fit plusieurs campagnes, et parvint au grade de lieutenant de vaisseau. Au retour de la paix, il donna sa démission et se mit à écrire des nouvelles et des articles de journaux; il débuta dans *le Fureteur ou l'Anti-Minerve* (1817); puis collabora au *Miroir* (1821); à *la Pandore*, devenue plus tard le *Figaro*; au *Constitutionnel* et au *Courrier des Électeurs*. Il s'occupa aussi beaucoup de critique d'art, et l'on a de lui des comptes rendus de Salons, rédigés avec verve et une grande sûreté de goût : *l'Ombre de Diderot* (1819); *l'Artiste et le Philosophe* (1824); *Manuscrit de 1805* (1827), sous le pseudonyme de Gab. Pictor; *les Causeries du Louvre* (1833), etc. En 1834, il fut chargé, par le gouvernement, d'une mission en Italie, pour y recueillir tous les documents anciens qui pourraient intéresser l'histoire de la marine. Les résultats de ses recherches furent consignés par lui dans le savant ouvrage intitulé : *Archéologie navale* (1839, 2 vol. gr. in-8, avec vignettes), publié par ordre du roi Louis-Philippe, et qui obtint de l'Académie des inscriptions le second grand prix Gobert. Peu de temps après, il fut nommé historiographe et conservateur des archives de la marine. Il est, depuis 1846, officier de la Légion d'honneur.

M. Jal a consacré, depuis près de vingt ans, tous ses loisirs à des études d'archéologie marine et a fait paraître : *Virgilius nauticus* (1843, gr. in-8, Imp. roy.), examen des passages de l'*Énéide*, relatifs à la navigation; *Glossaire nautique* (1850, in-4), répertoire polyglotte des termes anciens et modernes; etc. Il a traité le même sujet sous une forme amusante ou instructive dans le *Musée des Familles*, la *Revue des Deux-Mondes*, la *Revue britannique*, l'*Encyclopédie des gens du monde*, et surtout *la France maritime*. Il faut encore citer de lui : *Résumé de l'histoire du Lyonnais* (1826); *Scènes de la vie maritime* (1832, 3 vol. in-8), avec des notes explicatives; *De Paris à Naples* (1835, 2 vol.), études de mœurs; *Soirées du gaillard d'arrière* (1840, 3 vol.); *les Trois couleurs nationales* (1845), etc.

JALABERT (Charles-François), peintre français, né à Nîmes, en 1819, suivit l'atelier de P. Delaroche. Après trois concours consécutifs, qui ne lui valurent qu'un second prix, il passa trois ans en Italie et en rapporta son tableau de *Virgile lisant ses Géorgiques*, qui figura au Salon de 1847, et fut placé depuis au Luxembourg. M. Jalabert s'exerça ensuite à la fois dans le portrait, le genre et la peinture religieuse. Dans ce dernier style, il produisit un *saint Luc*, commandé pour Sèvres (1852); une *Annonciation*, au ministère d'État (1853); *le Christ aux Oliviers* (1855), etc. Comme paysagiste ou peintre de genre, il a donné *la Villanella*, souvenir de Rome; *les Nymphes écoutant Orphée*, *Roméo et Juliette*, *Raphaël* (1849-1857), qui attestent chez lui le sentiment vrai du paysagiste. Il a obtenu une 3ᵉ médaille en 1847, une 2ᵉ en 1850, et une 1ʳᵉ en 1853.

JALEY (Léon-Louis-Nicolas), sculpteur français, membre de l'Institut, né à Paris, le 27 janvier 1802, reçut les premières leçons de sculpture de son père, Louis Jaley, graveur en médailles, dont Gabet le dit inexactement le frère. Entré, en 1820, à l'École des beaux-arts, sous la direction de Cartelier, il remporta le second prix en 1824, et le grand prix en 1827, concurremment avec M. Lanno; le sujet du concours était : *Mutius Scévola*. Pendant son séjour en Italie, il fit, comme envoi de Rome, un bas-relief figurant une *Scène pastorale*, qui fut remarqué au Palais des beaux-arts.

Depuis son retour, en 1833, M. Jaley a paru avec succès aux Salons, où il avait précédemment envoyé plusieurs *bustes*, en 1824 et 1827. Il a exposé successivement : *la Prière*, statue, placée au musée du Luxembourg; le buste du *marquis Saint-Aulaire* (1833); *la Pudeur*, *le Paria*, *le général Reyer*, le *Gloria in excelsis*, groupe en marbre; *le duc d'Orléans*, pour la Chambre des Pairs (1844); une statuette de *Bacchante*, *l'Amour maternel*, *la Rêverie*, souvenir de Pompeï; le buste de *Dalayrac*, pour le foyer de l'Opéra-Comique; ceux de *MM. Ganneron*, *Haquet*, et divers autres. *La Prière*, *la Pudeur*, *la Bacchante* et *la Rêverie*, ont été les seuls envois de cet artiste à l'Exposition universelle de 1855.

M. Jaley a aussi exécuté, pour le musée de Versailles, de 1836 à 1847, les bustes et statues de *Philippe Auguste*, de *Louis XI*, de *Bailly*, de *Mirabeau*, du *comte d'Hautpoul*, des *maréchaux Gérard* et *Lobau*. Il a obtenu deux secondes médailles en 1833 et 1848, une 1ʳᵉ en 1836, et une médaille de deuxième classe en 1855. Il a été élu membre de l'Académie des beaux-arts en 1856, en remplacement de David d'Angers. Il est chevalier de la Légion d'honneur depuis avril 1837.

JAMES (George PAYNE RAINSFORD), un des plus féconds écrivains de l'Angleterre, né à Londres, en 1801, reçut d'abord une éducation assez incomplète d'un émigré français et d'un ministre protestant. Aussitôt après la paix il passa sur le continent (1815) et fit, à Paris, un séjour de plusieurs années. De temps en temps, il envoyait, sous le voile de l'anonyme, des nouvelles à la *Literary fund Society*, qui plus tard les fit paraître en un recueil intitulé *le Collier de perles* (String of pearls, 2 vol.). Sa famille ayant été ruinée par la mort de lord Liverpool, qui la protégeait, M. James songea à tirer parti de ses talents littéraires. Encouragé par Washington Irving (voy. ce nom) et Walter Scott, il débuta, dans un genre fort à la mode alors, par le roman historique de *Richelieu* (1829). Cet essai remarquable annonçait une imagination brillante et de l'habileté naturelle à manier les événements et les caractères. Mais une trop grande facilité ainsi que

le désir de traiter tous les genres firent plus d'une fois mentir ces promesses.

Il serait trop long d'enumérer les ouvrages de M. James, auxquels le dernier catalogue de la librairie de Londres a consacré plusieurs colonnes; qu'il nous suffise de choisir parmi ses romans ceux qui ont été le mieux accueillis du public : *la Beauté d'Arles*, *Darnley*, *Marion Delorme* (1830); *Philippe-Auguste*, *Henry Masterton* (1832) et *John Marston Hall* (1834), qui en est la suite; *Marie de Bourgogne*, *la Gipsy*, *Un sur mille* (One in a thousand; 1835); *Attila* (1836); *le Voleur* (1838); *le Huguenot*, *Charles Tyrrel* (1839); *Corse de Leon ou le Brigand* (1841); *Morley Ernstein* et *la Jacquerie* (1842); *le Grand chemin du roi*, *le Faux héritier* et *Marie Stuart* (1843); *Arrah Neil* (1845); *Heidelberg* (1846); *Russell* (1847); etc. La plupart de ces romans ont été traduits en allemand et quelques-uns en français. Citons encore *l'Homme des bois* (the Woodman, 1849); un drame fantastique, *Camaralzanam* (1848), et *John Jones' Tales* (1849), contes pour les enfants tirés des annales d'Angleterre.

M. James ne s'est pas montré moins habile comme historien, et quelques-uns de ses travaux, malgré la précipitation de l'exécution sont consultés avec fruit. Son début dans ce genre, *l'Histoire de la chevalerie* (History of chevalry; 1830), lui valut la charge honorifique d'historiographe de la Grande-Bretagne, que les circonstances l'obligèrent bientôt à résigner. Il écrivit ensuite *la Vie des grands capitaines* (1832); une *Histoire de Charlemagne* (1832); *Vie du prince Noir* (1836); *les Femmes célèbres* (Memoirs of celebrated women, 1837); *les Hommes d'État étrangers*, et des notices biographiques pour la *Cyclopædia* de Lardner; *Louis XIV et son siècle* (the Life and times of Louis XIV; 1838, 4 vol. in-8); *Correspondance de James Vernon* de 1696 à 1708 (J. Vernon's Letters; 1841, 3 vol.), et *Histoire de Richard Cœur de Lion* (1842-1849, 4 vol. in-8).

En 1850, cet écrivain fut nommé consul aux États-Unis et alla s'établir avec sa famille dans le comté de Berkshire (Massachussets). Sa popularité, qui était déjà fort grande en Amérique, n'a fait que croître depuis son arrivée; il a repris la plume et a fait paraître une nouvelle série de romans : *But et Obstacles* (Aims and Obstacles; New-York, 1851); *Pequinillo* et *une Vie tourmentée* (a Life of vicissitudes, 1852); *Agnès Sorel* (Londres, 1853); *Old dominion* (1855).

JAMES (l'abbé A... F...), théologien français, né vers 1800, ancien vicaire général, a publié d'abord divers *Tableaux synoptiques* sur la vie et les voyages de Jésus-Christ, sur l'histoire universelle de l'Église, sur l'histoire de France, (1832-1834). Il est en outre auteur des ouvrages suivants : *Histoire du Nouveau Testament et des Juifs* (1836, in-4; 2ᵉ édit., 1849); *Histoire de l'Ancien Testament* (1839, 2 vol. in-4); *Dictionnaire de l'Écriture sainte* (1837, in-8; 5ᵉ édit. augmentée, 1853), répertoire et concordance de tous les textes mis dans un ordre méthodique; *Repertorium biblicum* (1844, in-8). Il a aussi traduit de l'italien *le Triomphe du saint-siége et de l'Église* (2 vol. in-8), du pape Grégoire XVI; il a revu la 4ᵉ édition du *Dictionnaire historique de la Bible* (1846, in-8) de dom Calmet, et publié différentes brochures de controverse religieuse.

JAMES (Constantin), médecin français, né en 1813, à Bayeux (Calvados), suivit comme interne les hôpitaux de Paris et fut reçu docteur en 1840. Il débuta dans la carrière scientifique par la rédaction de deux ouvrages de Magendie : *Leçons sur les phénomènes physiques de la vie* (1836-1837, 3 vol. in-8) et *Leçons sur le système nerveux* (1839, 2 vol. in-8). En 1841, il ouvrit à l'Athénée un cours de médecine qui dura plusieurs années et fonda ensuite la Société de vaccine. Parmi ses écrits on remarque : *des Névralgies et de leur traitement* (1841, in-8); *Voyage scientifique à Naples* (1844, gr. in-8), fait en compagnie de F. Magendie; *Études sur l'hydrothérapie* (1846, in-8); *Guide pratique aux principales eaux minérales de France et de l'étranger* (1851, in-8; 3ᵉ édit., 1857); *Rapport sur les eaux minérales de la Corse* (1854), à la suite duquel il reçut la croix d'honneur, et une foule d'articles insérés dans le *Journal de la vaccine*, dont il est le fondateur.

JAMESON (Anna MURPHY, mistress), femme de lettres anglaise, est née le 19 mai 1797, à Dublin. Fille d'un peintre de la cour, elle reçut une éducation soignée et se familiarisa de bonne heure avec les chefs-d'œuvre de la littérature et des arts. En 1824, elle se maria avec un légiste qui, dix ans plus tard, fut appelé à des fonctions judiciaires à Toronto, dans le Haut-Canada; mais cette union mal assortie fut rompue dans la suite d'un commun accord. Le premier livre de mistress Jameson, qui le fit paraître sans signature, eut un immense succès; c'était un mélange d'observations critiques et de souvenirs rapportés d'un voyage en France et en Italie, intitulé le *Journal d'une ennuyée* (Diary of an ennuyee; Londres, 1826); elle y racontait, sous un voile transparent, sa propre histoire avec un abandon plein de charme joint à un sentiment enthousiaste de la nature. Ce genre pittoresque fit une sorte de révolution dans la littérature des voyages, qui a toujours été en faveur auprès du public anglais.

Mistress Jameson écrivit ensuite une série d'esquisses biographiques et de portraits littéraires, qui, pour être l'œuvre d'un talent plus consommé, n'eurent pas un succès égal à celui de ses débuts : *les Amours des poëtes* (the Loves of the poets; 1829, 2 vol.), où elle s'attache à faire ressortir l'influence que les femmes ont exercée sur les écrivains illustres; *Dictionnaire des reines célèbres* (Lives of the celebrated female sovereigns; 1831, 2 vol.), traduit en français par Mme de Montanclos; *les Héroïnes de Shakspeare* (Characteristics of women; 1832), études délicates et finement observées pour lesquelles elle a dessiné elle-même un grand nombre de gravures; *les Beautés de la cour de Charles II* (Beauties of the court of Charles II; 1833). L'année suivante parurent ses *Esquisses et récits de voyages* (Visits and sketches at home and abroad; 1834, 4 vol.), qui contiennent, outre le *Journal d'une ennuyée* déjà imprimé, des entretiens pleins de goût sur des questions morales et littéraires, des contes, des essais, des études de mœurs.

A cette époque, elle avait fait un assez long séjour en Allemagne; à Vienne, elle avait connu Gœthe et sa spirituelle belle-fille, ainsi que M. de Metternich et divers autres célèbres contemporains; à Dresde, elle vit la princesse Amélie de Saxe dont elle traduisit les drames et comédies sous le titre : *Scènes de la vie allemande* (Pictures of the social life of Germany; 1840, 2 vol.). Son dernier livre de voyages, *Études et promenades au Canada* (Winter studies and summer rambles in Canada; 1838), offre une peinture fidèle de la vie des colons et des Indiens à demi civilisés.

Depuis quinze ans, mistress Jameson, dont l'ardeur au travail est infatigable, a consacré exclusivement sa plume à de sérieux travaux sur l'art et les artistes; la plupart lui ont coûté beaucoup de recherches, et tous montrent en elle un esprit

judicieux, un goût élevé et l'amour des belles et grandes choses. Tels sont les ouvrages suivants : *les Musées de Londres* (Handbook to the public galleries of art in and near London; 1842), et *les Galeries particulières d'Angleterre* (Companion to the most celebrated private Galleries of art in England; 1844), revue des principales œuvres accompagnée de notes historiques et de biographies des peintres italiens depuis Cimabuë jusqu'à Bassano. Mais sa meilleure production, en ce genre, est l'espèce de trilogie qu'elle a consacrée à l'histoire de l'art religieux : elle le montre d'abord dans les légendes de l'Écriture et des martyrs (*Sacred and legendary art*; 1848), puis dans les communautés des XIIIe et XIVe siècles (*Legends of the monastic orders;* 1850), et, en dernier lieu, dans les traditions qui se rapportent à la Vierge (*Legends of the Madonna;* 1852). Cette publication, enrichie de dessins dus au crayon de l'auteur, renferme de minutieux détails sur le développement des beaux-arts chez les chrétiens; la partie technique y est soigneusement traitée et peut rendre d'utiles services aux artistes.

Parmi les ouvrages plus récents de mistress Jameson, nous mentionnerons : les *Souvenirs et essais artistiques* (Memoirs and essays illustrative of art; 1846), mélanges d'articles imprimés dans divers journaux; *le Canada* (1855, in-16), nouvelles esquisses de voyages; *Pensées, réminiscences et fantaisies* (A Common-place-book of thoughts, memoirs and fancies original and selected; *1855, in-8; 2e édit., 1856*), comprenant d'une part la morale, de l'autre la littérature et les arts; *les Sœurs de Charité catholiques et protestantes* (The Sisters of Charity; 1855), et *la Communion du travail* (Communion of labour; 1856), petits livres où elle exprime vivement l'espoir de voir bientôt son sexe affranchi des liens et des préjugés qui, à ses yeux, le déshonorent.

JAN DE LA HAMELINAYE (Jacques-Félix, comte), général français, né à Montauban (Ille-et-Vilaine), le 22 février 1769, était, en 1791, sous-lieutenant au 36e régiment d'infanterie. Capitaine en 1794, il effectua, à la nage, le passage de la Roër, au-dessous de Juliers, et, malgré le feu de l'ennemi, s'empara de la rive opposée. De l'armée du Danube, il passa en Italie (1800), devint chef d'état-major de la division Souham, et eut un cheval tué à Elchingen (1805). Bernadotte le prit plus tard pour aide de camp et l'emmena avec lui dans son gouvernement des villes anséatiques. Le combat de Lintz lui valut le grade de général de brigade (12 juin 1809), dont il se rendit encore plus digne par la belle retraite qu'il fit, le mois suivant, à Wagram. Nommé baron de l'Empire en 1810, il eut le commandement des côtes de l'Italie méridionale, et soutint avec avantage les attaques réitérées des flottilles anglaises. En Catalogne (1811), où il commanda l'avant-garde, il se distingua aux affaires de la Garriga et d'Altafulla. Rappelé en France avec le grade de général de division (5 janvier 1814), il fit glorieusement cette dernière campagne; mais, obligé par une maladie aiguë de quitter l'armée, il se retira à Orléans, d'où il envoya sa soumission aux Bourbons.

Quand Napoléon revint de l'île d'Elbe, M. de La Hamelinaye commandait la Mayenne; il fit, avec le duc de Bourbon, les plus grands efforts pour maintenir les troupes dans l'obéissance. Il fut néanmoins envoyé à Tours, où, l'un des premiers, il prescrivit aux soldats de reprendre la cocarde blanche. Ceux-ci se mutinèrent, la garde nationale refusa de marcher contre eux, et le général quitta la ville sous une grêle de pierres; il y revint avec l'approbation du roi et licencia neuf régiments. Il exerça d'autres commandements à l'intérieur, fut créé vicomte en 1827, comte en 1829, et termina sa carrière militaire à la révolution de Juillet, qui l'admit, en 1832, dans les cadres de la retraite, où il figure encore (1857). Depuis cette époque, il s'est retiré dans ses propriétés de la Mayenne. Il est grand officier de la Légion d'honneur (le 20 septembre 1820).

JAN-SAHIB, femme poëte indienne, née à Farrukhabad, en 1820, étudia, dès son enfance, la musique et la littérature, apprit le persan et lut, dans cette langue, le *Gulistan*, le *Bostân* et le *Bahar-Danish*. Elle s'est particulièrement appliquée à la poésie hindoustanie. Son *Diwân* (recueil de ses poésies), imprimé en 1847, s'est promptement répandu dans l'Inde, parmi les lettrés, surtout à Lucknow, où elle réside. Ses poésies se distinguent par beaucoup de finesse et des traits d'esprit délicats et ingénieux.

JANCIGNY (Adolphe-Philibert DUBOIS DE), voyageur et diplomate français, né à Paris, en 1795, et fils du savant de ce nom, mort en 1808, entra dans le service militaire, fit les dernières campagnes de l'Empire, puis visita une première fois l'Orient. Mis à la demi-solde par la Restauration, il reprit ses voyages, et séjourna, jusqu'en 1829, aux Indes orientales, où il étudia de près la constitution de l'empire indo-britannique. A peine de retour en France, il dut repartir pour l'Inde en 1830 et devint peu après, avec l'agrément de la France et de l'Angleterre, aide de camp du roi d'Oude, qui le chargea, en 1835, d'importantes négociations en Europe. Il fut alors attaché au ministère des affaires étrangères, puis envoyé en Chine, en 1841, pour soutenir les intérêts du commerce français pendant la guerre de l'Angleterre contre ce pays. De là, il passa à Java, dont il étudia, jusqu'en 1845, la statistique et les diverses ressources. Il fut, à son retour, nommé directeur des contributions indirectes. Il a reçu la décoration en mai 1837.

M. Dubois de Jancigny a fourni à divers recueils, tels que la *Revue des Deux-Mondes*, l'*Encyclopédie moderne*, la *Nouvelle biographie générale*, et, en 1857, aux journaux quotidiens, de nombreux articles, notices et fragments sur l'Orient. Nous citerons : *État actuel des Indes anglaises*, *l'Indus*, *Affaires de Chine* (1840, in-8); *Progrès de la puissance anglaise en Chine et dans l'Inde* (1841); *l'Inde et le Japon* dans l'*Univers pittoresque* (1845-1850); *Études sur les Indes néerlandaises et sur Akbar* (1853-54), etc.

JANET (Ange-Louis), dit JANET-LANGE, peintre français, né à Paris, le 19 novembre 1818, passa quelques années dans les ateliers de Collin et de M. Ingres, et au départ de ce dernier pour la villa Médicis, entra chez M. H. Vernet, dont il s'est assimilé la manière, et avec lequel il devait exécuter et signer plus tard (1843) les dessins de l'*Histoire de Napoléon*. M. Janet a envoyé aux expositions, entre autres tableaux: *un Haras* (1836); *le Christ aux Oliviers* (1839), au musée de Castelnaudary; *Isaac bénissant Jacob* (1843); *l'Abdication de Fontainebleau* (1844), donné à la ville de Tours; *le Bon pasteur* (1845); *le Baiser pris et rendu* (1846). Vers la même époque, le maréchal Soult le chargeait de dessiner une série d'uniformes militaires, restée aux archives du ministère, et les éditeurs de *l'Illustration* lui confiaient la direction artistique de leur revue. Une foule d'éditeurs lui demandèrent dès lors des dessins pour les publications populaires. Son retour à la peinture a été signalé dans ces derniers temps par *les Pèlerins d'Emmaüs*

(1849), pour le ministère de l'intérieur; *Néron disputant le prix de la course aux chars*, à l'Exposition universelle de 1855, grande toile pleine de hardiesse et de mouvement, et qui, par la discussion même à laquelle elle a donné lieu parmi les critiques, a consolidé la réputation d'habileté et de savoir-faire de l'auteur. Citons encore: *Napoléon III distribuant des secours aux inondés de Lyon*, au Salon de 1857. M. Janet-Lange a lui-même lithographié quelques-uns de ses tableaux, notamment ceux exposés en 1846.

JANIN (Antoine, baron), général français, né à Chambéry (Savoie), le 18 septembre 1775, s'engagea au 14e de chasseurs à cheval, en 1792, franchit aisément les grades subalternes et passa, en qualité de lieutenant (1801), dans la gendarmerie d'élite; en 1810, il y devint chef d'escadron, avec rang de colonel. Après avoir organisé, à Milan, la garde du prince Eugène, qui venait d'être nommé vice-roi d'Italie, il suivit l'empereur en Espagne et en Russie, et reçut de lui, en 1813, le titre de baron. Il fut chargé, l'année suivante, d'escorter Marie-Louise à Blois. Il ramena de cette ville une grande partie des fourgons contenant le trésor impérial, qu'il conduisit au palais des Tuileries, siége du nouveau gouvernement, et entra, comme colonel, dans la gendarmerie royale (1814). Il accompagna, au 20 mars, Louis XVIII jusqu'à la frontière et obtint, en 1816, en récompense de sa fidélité, le brevet de maréchal de camp et une inspection générale. En juillet 1830, il commandait à Bordeaux et avait tout préparé pour une énergique résistance. Mais, à la nouvelle de la victoire populaire, il arbora le drapeau tricolore et envoya sa soumission au duc d'Orléans, qui le nomma lieutenant général, le 30 août 1830. M. Janin est, depuis 1845, placé dans le cadre de réserve. Il avait été promu, le 3 novembre 1827, grand officier de la Légion d'honneur.

JANIN (Jules-Gabriel), célèbre critique français, né à Saint-Étienne (Loire), le 11 décembre 1804, et fils d'un avocat, commença au collége de sa ville natale d'excellentes études qui donnèrent les plus grandes espérances à ses parents. Ils se décidèrent à l'envoyer à Paris, pour les lui faire achever au collége Louis-le-Grand. Là, M. Jules Janin, qui, dans ses *Contes nouveaux*, a donné de touchants détails sur son départ, eut pour condisciples MM. Boitard, Lerminier, Sainte-Beuve, et l'assassin Lacenaire. Ses succès y furent moins brillants qu'à Saint-Étienne et il ne se fit remarquer que par son opposition voltairienne au système d'enseignement de la Restauration. Ses études finies, il alla s'établir, avec une vieille tante octogénaire, dans une mansarde de la rue du Dragon, où il vécut en donnant des leçons au cachet. Prédestiné au journalisme par la verve mordante de son esprit, il écrivit d'abord dans des feuilles de théâtre, puis fut admis par M. Nestor Roqueplan au *Figaro*, où il continua, contre le gouvernement et les jésuites, la petite guerre qu'il avait commencée au collége. Ses articles eurent du succès et lui firent une certaine réputation. Mais tout à coup il passa dans un autre camp et devint, sous M. de Martignac, rédacteur de *la Quotidienne*, bien qu'il prétendît rester toujours le « même homme », et ne pas s'épargner l'opposition, au besoin. Sa nouvelle position attira dès lors sur lui le reproche de légèreté et d'inconsistance. Cependant, il quitta *la Quotidienne*, quand M. de Polignac entra au pouvoir, et écrivit dans des feuilles d'un libéralisme modéré. Il fonda la *Revue de Paris*, avec quelques écrivains d'élite, et le *Journal des Enfants*, en même temps qu'il publiait son premier roman : *l'Ane mort et la jeune femme guillotinée*, assemblage bizarre de choses délicates et monstrueuses, aboutissant à une fin lugubre (1829, 2 vol.; nombreuses édit.). L'année suivante, il donna *la Confession* (1830, 2 vol. in-12), roman politique et religieux, dont le style parut à la fois hardi et correct, mais où les caractères manquaient de cette profondeur et de cette vie qui donnent la popularité.

M. Jules Janin, dont jusque-là « l'opposition a « été la vie, » se montra tout aussitôt hostile à la monarchie de Juillet. « Le premier, dit-il, qui a « jeté des paroles d'opposition, après Juillet, et « qui les a signées, c'est moi. » Bientôt en effet, il publia *Barnave*, son plus long ouvrage (1831, 4 vol. in-12). C'est une suite d'épisodes et de contrastes au milieu desquels est étalée la honte de Philippe-Égalité, avec une satire violente contre la famille d'Orléans, pour introduction. Il y fut répondu aussitôt, sous ce titre : *la Branche royale d'Orléans, ou le Barnave de M. Jules Janin réfuté par l'histoire* (in-8). Un des chapitres les plus remarquables de l'ouvrage, qui eut, dit-on, plusieurs collaborateurs, celui intitulé *les Filles de Séjan*, est cité partout comme l'œuvre de M. Félix Pyat, qui avait alors, avec M. Jules Janin, des relations amicales bientôt rompues par des dissidences de toute nature. Toutefois, l'auteur rentra bientôt en grâce auprès du roi Louis-Philippe, obtint la croix de la Légion d'honneur, et prit, après Geoffroy et Hoffman, la rédaction du feuilleton dramatique du *Journal des Débats*.

L'entrée de M. Janin aux *Débats* est une époque dans sa vie, et peut-être aussi dans l'histoire de la critique littéraire contemporaine. Laissant de côté la sévérité dogmatique de ses prédécesseurs, il se fit bientôt goûter du public par la légèreté gracieuse et l'esprit souvent paradoxal de ses feuilletons. Retranché derrière les colonnes de son journal, il s'y creusa « un grand trou » d'où il put faire et détruire tant de réputations. Il devint et se nomma lui-même « le prince de la cri- « tique; » il exerça, en effet, du seul droit de son esprit et sans aucune déclaration de principes, la plus arbitraire comme la plus absolue des royautés.

M. Jules Janin continuait de faire des livres. En 1832, il avait publié des *Contes fantastiques* (4 vol. in-12), et en 1833, des *Contes nouveaux* (4 vol. in-12), deux séries de romans et de nouvelles, déjà insérés dans divers recueils périodiques. On trouvera plus loin le sommaire, de ce qu'il a composé ainsi de volumes, par la réunion de fragments et d'articles répandus d'abord dans tous les organes de la publicité. Quelques romans de longue haleine, notamment *le Chemin de traverse* (1836, 2 vol. in-8; (3e édit., 1841, in-8), eurent à cette époque un assez grand succès, et une foule de publications de librairie pittoresque s'écoulèrent sous son nom.

La couronne du critique eut d'ailleurs ses épines. Le 16 octobre 1841, M. Janin épousa une riche héritière, jeune et jolie, et eut l'imprudence de donner, dans *le Journal des Débats*, à la place du feuilleton littéraire, le compte rendu le plus minutieux de son bonheur. Cet article singulier, qu'il intitula *le Mariage du critique*, lui valut de la part de Rolle, l'un des rédacteurs du *National*, une spirituelle et sanglante réplique et, pendant assez longtemps, il garda, dans la presse, le surnom du critique marié. En 1844, à propos de la reprise du *Tibère* de Chénier, une violente sortie contre les hommes et les choses de la révolution lui attira, cette fois, sous une forme plus blessante, les récriminations de son ancien ami, M. Félix Pyat, alors rédacteur de *la Réforme*. Au lieu de répondre dans son journal, M. Jules Janin, aigri par des dissentiments plus intimes, traduisit l'écrivain républicain et le gérant du journal en police cor-

rectionnelle et fit condamner l'un à 100 fr., l'autre à 300 fr. d'amende, sans compter la prison. Lorsque la révolution de Février eut renversé Louis-Philippe, le critique aborda volontiers les questions politiques, soit pour réhabiliter le roi déchu, soit pour combattre les hommes du nouveau pouvoir. Il n'a d'ailleurs jamais accepté ni sollicité de fonctions, et s'est borné à sa dictature littéraire, qu'il doit, pourtant, dit-on, abdiquer prochainement.

M. Jules Jannin qu'on n'a pas craint de comparer à Mme de Sévigné, lui ressemble moins par le style que par un babil intarissable et un piquant commérage, qui ont leur place dans une lettre, mais que Mme de Sévigné, sérieuse et grave à l'occasion, n'eût pas sans doute trouvé toujours de mise devant le public. Sa phrase est vive, légère, fine, et tout à fait appropriée au genre du feuilleton. Cette recherche, ce papillotage, qui fatiguerait à la longue, divertit à son jour et en passant. De là, dans le journalisme littéraire, une grande autorité. On est volontiers, dans les questions du moment, de l'avis de qui nous amuse, et l'on est tout étonné, ensuite, de voir les critiques du critique faire sortir du rapprochement des années, de bien autres contradictions dans ses appréciations littéraires que dans ses adhésions politiques.

Aux ouvrages que nous avons signalés dans le cours de cette notice, ajoutons, dans le genre du roman: *Voyage de Victor Ogier en Orient*, suite de romans, contes, etc. (1834, in-12, 1re série t. I-III); *un Cœur pour deux amours* (1837, in-8); *les Catacombes*, romans, nouvelles et mélanges (1839, 6 vol. in-18); *la Religieuse de Toulouse* (1850, 2 vol. in-8), etc.; dans l'histoire littéraire, le genre descriptif, les mélanges: *Tableaux anecdotiques de la littérature française depuis François Ier* (1829, in-8); *Histoire du théâtre à quatre sous* (1832, in-12); *Cours sur l'histoire du Journal en France*, professé par l'auteur, à l'Athénée, en 1834 (in-8): *Fontainebleau*, *Versailles*, *Paris* (1837, in-18); *Histoire de France*, servant de texte explicatif aux *Galeries de Versailles* (1837-1843, 3 formats); *Versailles et son musée historique*, description complète, etc. (gr. in-18); *Voyage en Italie* (1839, in-8, gravures), publié d'abord sous forme de lettres, dans les *Débats*; *le Prince royal* (1842, in-18), écrit dans un style louangeur qui a été vivement reproché à l'auteur de *Barnave*; *la Normandie historique*, *pittoresque et monumentale* (1842-1843, gr. in-8, avec grav.); *la Bretagne historique*, etc. (1844), formant le pendant du précédent; *Voyage de Paris à la mer* (1847, in-16); *les Symphonies de l'hiver* (1857, in-8), etc.

Sans vouloir compter ensuite les publications qui ont mis le nom de M. Jules Janin au nombre de leurs collaborateurs, disons qu'il a fourni des *Préfaces*, des *Introductions*, des *Essais*, des *Notices* à une quantité incroyable d'œuvres contemporaines ou de réimpressions d'ouvrages anciens, puis des articles à presque tous les journaux et revues littéraires, recueils, magasins, albums, keepsakes, etc. Il a traduit, en l'abrégeant, la *Clarisse Harlowe* de Richardson (1846, 2 vol. in-12). Il a donné avec MM. Phil. Chasles et Théophile Gautier, *les Beautés de l'Opéra*, ou chefs-d'œuvre lyriques illustrés (1844, in-8, édit. de luxe), et, avec MM. A. Houssaye et Sainte-Beuve, sous le titre de suite de l'*Histoire du chevalier Desgrieux et de Manon Lescaut* (1847, in-16), des fragments sur *Manon Lescaut*. Enfin sous le titre un peu pompeux d'*Histoire dramatique et littéraire* (4 vol. in-18), il a composé lui-même, dans ces dernières années, un recueil de ses principaux feuilletons, qui restent, malgré toute l'énumération qui précède, l'œuvre capitale de sa vie.

JANMOT (Anne-François-Louis, dit *Jean-Louis*), peintre français, né à Lyon, le 2 mai 1814, étudia la peinture sous Victor Orsel, l'un des chefs de l'école lyonnaise, et vint à Paris, en 1834, suivre les cours de l'École des beaux-arts et l'atelier de M. Ingres. Il débuta au Salon de 1840 et retourna à Lyon où il exécuta, entre autres commandes, une fresque de *la Cène*, pour la chapelle de l'hospice de l'Antiquaille (1845). Il continua ses envois aux Salons et se fit remarquer par des compositions pleines de mystiques excentricités. Il a surtout donné dans ce genre, au mois d'avril 1854, les dix-huit tableaux du *Poëme de l'Ame*, exposés dans les galeries particulières du passage du Saumon.

Parmi ses autres œuvres, citons: *la Résurrection du fils de Naïm* (1849); *l'Assomption de la Vierge*, *ou la Réhabilitation de la femme*, *Fleur des Champs* (1845); son *Portrait* (1846); *le R. P. Lacordaire* (1847); *le Songe du Christ au Jardin des Oliviers*, où défilent tous les antagonistes de la religion, depuis Néron jusqu'à Voltaire et Marat (1849); le *Portrait du général Gémeau*, commandé par une société de souscripteurs lyonnais, pour le musée de leur ville (1852); une *Cène*, pour l'église des Célestins de Lyon, etc. Les dix-huit tableaux de l'*Histoire de l'Ame* et la *Fleur des Champs* de 1845 ont figuré à l'Exposition universelle de 1855. M. Louis Jannot a publié, en 1854, avec sa grande œuvre de peinture mystique, un poëme explicatif en dix-huit chants, intitulé: *l'Ame* (Lyon, brochure in-12).

JAPY frères, raison sociale d'une grande famille d'industriels français, établis à Beaucourt (Haut-Rhin), près de Belfort. Ils dirigent, depuis trois générations, l'établissement que Frédéric Japy, l'ancêtre commun de la famille, fonda en 1780, et qui s'est agrandi peu à peu, par l'augmentation même de sa famille. En 1806, il le laissa à ses enfants, et malgré le passage des alliés qui, en 1815, l'anéantirent de fond en comble, cette usine, modeste à ses débuts, est devenue une petite ville manufacturière, qui compte aujourd'hui plus de 6000 ouvriers. Cette colonie, dotée par ses fondateurs d'une église, d'écoles, d'asiles et d'une maison de retraite, occupe sa population à la confection de tout ce qui est relatif à l'horlogerie, à la quincaillerie et à la mécanique. Des pièces innombrables, fabriquées en grandes masses et livrées à des prix presque insignifiants, ont, en grande partie, remplacé chez nous les produits économiques de Genève et de la Suisse, qui, plus d'une fois même, a emprunté à Beaucourt les moyens de continuer ses exportations.

La maison Japy, qui a paru sans interruption, depuis 1802, à toutes les expositions industrielles, nationales ou étrangères, et qui, en dernier lieu, occupait, à l'Exposition universelle de 1855, une immense vitrine dans la galerie des Panoramas, a remporté dans ces concours: une médaille de bronze en 1802, une mention en 1806, sept médailles d'or ou rappels de 1819 à 1849, une *council-medal*, à Londres, en 1851, une médaille d'argent à New-York, en 1853, et à Paris, en 1855, trois médailles à la fois, une de deuxième classe, pour la mécanique; une de première pour les ouvrages en métaux, et, pour l'horlogerie, une grande médaille d'honneur.

En dehors de leur célébrité collective, plusieurs des membres de cette famille ont eu leurs distinctions particulières: M. Frédéric-Guillaume Japy, fils aîné du fondateur, et qui a introduit dans l'industrie commune de nombreuses améliorations, a reçu la décoration en avril 1819; M. Louis-Frédéric Japy a été promu au grade d'officier de la

Légion d'honneur en novembre 1851; Ingénu Japy, leur frère, est mort en juillet 1856, à l'âge de cinquante-quatre ans, regardé comme un des habiles horlogers de l'époque.

Une de leurs sœurs a épousé M. Louis-Auguste Monnin-Japy, ancien commerçant suisse, aujourd'hui l'un des maires de Paris, député de la Seine depuis 1853, membre du consistoire réformé, officier de la Légion d'honneur, et l'associé-gérant, à Paris, de la maison de ses anciens patrons, ses beaux-frères.

JAQUOTOT (Mme Marie-Victoire), artiste peintre française sur porcelaine, née à Paris, en 1778, fut chargée, dès les premières années de l'Empire, de travaux pour la manufacture de Sèvres, et exécuta, entre autres pièces, un service de dessert donné par Napoléon à Alexandre, après la paix de Tilsitt. Elle figura à toutes les expositions annuelles, de 1808 à 1827, puis ne reparut plus qu'au Salon de 1836. Nommée peintre du cabinet du roi en 1817 et premier peintre sur porcelaine du roi en 1828, elle conserva ce titre sous le règne de Louis-Philippe. Elle dirigeait en même temps, pour les dames, un atelier de dessin et de peinture qui eut, surtout vers la fin de la Restauration, une grande vogue.

Mme Jaquotot a principalement exposé : des *Portraits* et des *Camées* (1808); *la Vierge de Foligno*, *la Belle Féronnière* (1812); *Corvisart*, d'après Gérard; *la Vierge à la chaise* (1814); *la Vierge aux œillets*, *la Vierge aux poissons*, *le Portrait d'Henri IV* (1819); *la Sainte-Famille*, de Raphaël, *la Joconde*, du Titien (1822); *la Corinne*, de Gérard, *Anne de Boleyn*, d'après Holbein (1824); *Psyché et l'Amour*, d'après Gérard; *Danaé*, de Girodet (1827); *la Vierge au voile*, de Raphaël (1836). En dehors des Salons, on cite de cette artiste, comme peintures de premier mérite : *la Belle jardinière*, d'après Raphaël : *Anne de Clèves*, d'après Van Dyck : *Napoléon*, d'après Gérard; *Atala et Chactas*, d'après Girodet (1808-1832) ; un grand nombre de portraits historiques du cabinet du roi (1825), ainsi que des portraits d'après nature, tels que ceux de *Wellington*, *lady Darnley*, les *duchesses d'Orléans* et *de Berri*, etc., et une grande quantité de dessins. Mme Jaquotot avait obtenu, dès 1808, une médaille d'or, la première qui ait été accordée à la peinture sur porcelaine. Elle est morte à Florence, en 1855, laissant M. Philippe Comairas héritier d'une magnifique collection de peintures et de dessins, dont la direction des musées a cherché en vain à acquérir quelques œuvres.

JARDOT (Alexandre-Anne), écrivain militaire français, né vers 1805, fut admis à l'École de Saint-Cyr, servit en Algérie et obtint, en 1851, le grade de chef d'escadron d'état-major. Il est attaché à la place de Paris et il a reçu, en 1851, la croix d'officier de la Légion d'honneur.

On a de lui diverses publications spéciales : *Statistique militaire de l'Ille-et-Vilaine* (1836, in-4); *Révolutions des peuples de l'Asie moderne* (1839, 2 vol. in-8), *des Routes stratégiques de l'Ouest* (1839), *des Chemins de fer de l'Europe centrale* (1842, in-8), considérés comme lignes stratégiques; *la Chine ancienne et moderne* (1844, in-8); etc. Cet officier est un des collaborateurs assidus du *Spectateur militaire*.

JARJAVAY (J... F...), médecin français, né vers 1819, fit ses études spéciales à Paris et fut reçu docteur en 1846. D'abord interne distingué des hôpitaux, il est aujourd'hui agrégé de chirurgie (1847), chef des travaux anatomiques à la Faculté et chirurgien de l'hospice de Lourcine. Avant 1855, il était attaché à celui des Enfants-Trouvés. M. Jarjavay est chevalier de la Légion d'honneur.

On a de lui : *de l'Influence des efforts sur la production des maladies chirurgicales* (1847, in-8); *des Opérations applicables aux corps fibreux de l'utérus* (1850, in-8); *Traité d'anatomie chirurgicale* (1852-1853, 2 vol. in-8), qui traite de l'anatomie dans ses rapports avec la pathologie externe et la médecine opératoire; *Recherches sur l'urètre de l'homme* (1856, in-4). Il fait partie des Sociétés médicale, anatomique et de chirurgie.

JARRY DE MANCY (Adrien), historien français, né à Paris, le 6 décembre 1796, ancien élève de l'École normale, devint professeur d'histoire au collége Saint-Louis et fut chargé, après la révolution de Juillet, d'enseigner l'histoire et les antiquités à l'École des beaux-arts ; il y remplit aussi les fonctions de bibliothécaire. Grand admirateur de l'*Atlas* de Lesage (comte de Las Cases), il a appliqué sa méthode à l'histoire des hommes et des choses, et, de 1827 à 1835, a publié les tableaux suivants : *Atlas historique et chronologique des littératures anciennes et modernes, des sciences et des beaux-arts* (1827-1829, 25 tabl. gr. in-fol.), rédigé en société avec MM. Ferd. Denis, Léonard Chodzko, etc.; *Tableau complémentaire de l'Atlas des littératures* (1835, in-fol.). C'est un inventaire rapide, mais complet de toutes les productions de l'intelligence, distribuées méthodiquement et rangées par ordre chronologique; ces tableaux offrent avec exactitude la carte de tout le chemin que l'esprit humain a parcouru depuis les temps les plus reculés.

M. Jarry de Mancy a fait paraître, après ce grand travail : les *Concours de l'université jusqu'en* 1825 (1826); *les Concours des 32 colléges royaux des départements de France* (1828); *Tableau de l'École polytechnique, depuis sa fondation jusqu'en* 1827 (1828); *Tableau statistique des deux Chambres* (1827); *la Russie et les Polonais en* 1829; *la Turquie et les Grecs en* 1829; *Tableau des révolutions de Pologne* (1831), avec M. Léon. Chodzko; *Tableau des révolutions de Portugal* (1832); *Tableau des révolutions de Suisse* (1832): etc. On doit encore au même auteur : *le Livre d'honneur de l'Université*, une collection de portraits des personnages les plus célèbres de l'histoire moderne connue sous le titre d'*Iconographie instructive* (1827 et ann. suiv.), et *les Hommes utiles de tous pays* (1833-1841, 5 vol. gr. in-8). M. Jarry de Mancy a été décoré le 8 août 1843.

M. Jarry de Mancy a épousé, vers 1830, Mlle Adèle Le Breton, veuve Le Breton, née à Paris, le 29 avril 1794, et qui cultive la peinture. Elle a publié sur l'art du dessin, d'après la méthode de son père, deux ouvrages : *Traité de perspective simplifiée* (1828, 2 vol. in-4), et *le Dessin d'après nature et sans maître* (1829-1830, 2 vol. in-fol.).

JASMIN (Jacques), poëte français, né à Agen, le 6 mars 1798, et fils d'un tailleur, embrassa l'état de perruquier, auquel, malgré ses succès poétiques, il est resté toujours fidèle, se vantant de faire ainsi, d'une façon ou de l'autre, la barbe à tous ses confrères. Il débuta, en 1825, par une pièce de vers en langage agénois, intitulée : *Me cal mouri* (Il me faut mourir). Depuis, il a donné une série de poëmes qui l'ont rendu célèbre, non-seulement dans sa province et en France, mais dans toute l'Europe, et qui lui ont valu des présents de toutes les villes méridionales, des prix aux Académies de Toulouse et de Bordeaux, la bienveillance de Louis-Philippe, qui voulut le recevoir en audience particulière, en 1846. M. de Salvandy lui fit donner la croix de la Légion d'hon-

neur, la même année, et des notices lui furent consacrées par M. Sainte-Beuve et Charles Nodier.

Les principaux ouvrages de M. Jasmin sont : *Lou Chalibari* (le Charivari, 1825), poëme comique; *lou Tres de mai* (le Trois mai; 1830), publié à l'occasion de l'érection de la statue de Henri IV, à Nerac; *l'Abuglo de Castel-Cuillé* (La jeune aveugle de Castel-Cuillé, 1836), traduit par Longfellow; *lous Dus Frays bessous* (Les deux Jumeaux, 1847), dedié à M. de Salvandy, et surtout un recueil intitulé: *les Papillotes de Jasmin* (Las Papillotos de Jasmin), dont la première partie parut en 1835, la seconde, en 1843, et qui renferme un certain nombre de pièces très-remarquables, entre autres: *Framonnelle*, l'*Ode à la Charité*, *Marthe*, *l'Hymen et le Célibat*, etc., M. Jasmin est le dernier des troubadours; il fait revivre leur esprit et a ressuscité leur langue. Rien n'égale le charme de sa versification imagée et elliptique, le sel ou le sentiment de ses poëmes, si ce n'est peut-être la puissance de mimique et la vivacité avec laquelle il les déclame.

JAUBERT (N...., comte), ancien ministre et pair de France, né en 1799, à Paris, est fils d'un conseiller à la Cour de cassation mort en 1822. D'abord avocat, puis maître de forges, il se jeta, après la revolution de Juillet, dans la carrière politique et siégea à la Chambre des Députés pour le département du Cher, de 1831 à 1844; il s'y montra d'abord partisan des idées doctrinaires qu'il soutint à la tribune avec beaucoup d'esprit. Plus tard, il devint l'ami de M. Thiers, qui, au 1er mars 1840, lui confia dans son cabinet le portefeuille des travaux publics. Jeté un moment dans les rangs de l'opposition, il n'en fut pas moins nommé, en 1845, pair de France et appuya de nouveau la politique conservatrice. Il est, depuis plusieurs années, l'un des administrateurs des usines métallurgiques d'Imphy et de Fourchambault. M. Jaubert est, depuis 1835, officier de la Légion d'honneur; il a présidé, en 1856, la Société de botanique.

Philologue et botaniste, il a écrit quelques ouvrages estimés : *Vocabulaire du Berri et des provinces voisines* (1838, in-8), entièrement refondu, en 1846, sous le titre de: *Glossaire du centre de la France* (T. I, in-8), et qui a obtenu un prix de l'Institut; *Lettres écrites d'Orient* (1842), insérées dans la *Revue des Deux-Mondes ; Illustrationes plantarum orientalium* (1842, 5 vol. in-4), magnifique collection faite avec M. Ed. Spach et contenant un choix de plantes nouvelles ou peu connues du Levant; *la Botanique à l'Exposition universelle* (1855, in-8); un *Mémoire sur les cours d'eau* (1856), etc.

JAY (J.... L.....), jurisconsulte français, né vers 1805, fit à Paris ses études de droit et fut inscrit au tableau des avocats de la Cour royale. Il a publié sur le droit pratique un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on remarque : *Manuel des greffiers et des justices de paix* (1843, in-8; 2e édit., 1853); *Traité des conseils de famille* (1843, in-18; 3e édit., 1854); *Traité des scellés, inventaires et prisées* (1846, in-8; 2e édit, 1854); *Guide des huissiers* (1847, in-8; 2e édit., 1849); *Nouveau traité de la compétence judiciaire des juges de paix* (1848, in-8); *Annales et répertoire général de la science des juges de paix* (1850, 5 vol. in-8), nouvelle collection de jurisprudence et de doctrine, qui a pour complément un *Bulletin chronologique* (1852, 2 vol. in-8), annoté et expliqué, s'étendant de 1563 à 1852; *des Pensions civiles* (1853, in-18); *Dictionnaire général des justices de paix* (1855, 2 vol. in-8); *Traité des contraventions* (1856, 2 vol. in-8). Après avoir rédigé le *Journal des commissaires-priseurs* (1843), M. Jay a fondé, en 1847, les *Annales des juges de paix*.

JAY (Adolphe-Marie-François), architecte français, né à Lyon, le 13 juillet 1789, entra à l'École des beaux-arts au commencement de 1811, comme élève de Percier et y resta jusqu'en 1819. Il alla ensuite poursuivre ses études en Italie. Peu de temps après son retour, il fut attaché (1831) aux constructions des greniers de réserve du boulevard Bourdon, commencés en 1807, successivement dirigés par MM. Delaunay, Caristie et Gourlier, et terminés par M. Jay, en 1848. Dans l'intervalle il construisit (1825) la barrière du Trône, avec ses deux colonnes. Il est architecte de la ville de Paris, pour la section des Abattoirs, de l'Entrepôt des vins et des barrières, architecte du cimetière de l'Est, enfin professeur de construction à l'École des beaux-arts. Il a été décoré en décembre 1850.

M. Fr. Jay a publié, depuis 1831, de nombreux *mémoires* sur des questions d'architecture; entre autres un *Examen des différentes pierres provenant des vallées avoisinant le canal de l'Ourcq* (Extrait de l'*Architecte*, 1832, in-8). Il a réédité, en l'annotant, *l'Architecture pratique nouvelle, ou Bullant rectifié et entièrement refondu* (2 vol. in-8), avec Alexandre Michié.

JAY (William), publiciste américain, né à New-York, le 16 juin 1789, et second fils du célèbre abolitionniste de ce nom, commença l'étude de la loi à Albany, mais une maladie d'yeux le força d'y renoncer, et il se retira avec son père dans une maison de campagne à Bedford. Depuis la mort de ce dernier (1829), il est entré dans la vie publique et a presque continuellement occupé une haute position dans la magistrature de son comté. Abolitionniste ardent lui-même, il a attaqué l'esclavage dans un grand nombre de brochures et de discours qui ont été réunis sous le titre de *Miscellaneous Writings on Slavery* (Boston, 1854, fort volume in-8). M. William Jay est un des fondateurs de la Société Biblique américaine. Il a aussi été président de la Société des amis de la paix. En 1832, il a publié un travail soigné et complet sur la vie et les opinions de son père, avec des extraits de sa correspondance et de ses papiers (*the Life and Writings of John Jay*).

Son fils, John Jay, né en 1837, abolitionniste comme lui, a écrit plusieurs pamphlets sur l'esclavage. Il a notamment réclamé pour les noirs le droit d'avoir des délégués siégeant au consistoire de l'église épiscopale du diocèse de New-York.

JAYR (Henri), administrateur français, ancien pair et ministre, né à Bourg (Ain), vers 1800, et fils d'un avoué de cette ville, étudia le droit à Paris et prit le diplôme d'avocat. Nommé conseiller de préfecture et secrétaire général dans l'Ain (août 1830), il devint préfet de ce département (25 mai 1834) et administra tour à tour ceux de la Loire (1837), de la Moselle (1838) et du Rhône (janvier 1839). Malgré son élévation à la pairie (9 juillet 1845), il resta préfet à Lyon jusqu'au moment où il vint remplacer, dans le cabinet Guizot, M. Dumon, comme ministre des travaux publics (9 mai 1847). Ce fut en cette qualité qu'il présenta aux Chambres plusieurs projets de loi relatifs aux chemins de fer de Lyon, d'Avignon, de Dieppe, du Centre, etc., et qu'il adressa au roi un rapport sur l'organisation des corps des mines et des ponts et chaussées. M. Jayr qui s'est retiré de la vie politique lors de la révolution de Février, est devenu l'un des principaux administrateurs du chemin de fer de l'Est. Il est commandeur de la Légion d'honneur (10 janvier 1845).

JAZET (Jean-Pierre-Marie), graveur français, né à Paris, le 31 juillet 1788, et de bonne heure orphelin, fut recueilli par son oncle Debucourt, graveur à l'aqua-tinta. Il fit de rapides progrès et eut l'idée de porter dans les tableaux d'histoire un procédé de gravure, alors nouveau et qu'on ne croyait convenir qu'aux paysages. Il se mit dès lors à reproduire les épisodes de la France républicaine ou impériale et s'attacha aux œuvres de David, Gros et M. Horace Vernet. Son premier succès fut *le Bivouac du général Moncey*, d'après H. Vernet. Vinrent ensuite : *le Serment du jeu de paume*, *Nazareth*, *Iéna*, *Wagram*, *la Bataille de Clichy*, *le Retour de l'île d'Elbe*, *une Course à Rome*, *Mazeppa*, *le Giaour*, *le Pont d'Arcole*, *l'Atelier d'Horace Vernet*, et aussi l'*Entrée de Charles X à Paris*. A l'exposition universelle de 1855, M. Jazet a donné trois gravures remarquées déjà aux Salons de 1838 et 1839 : une *Chasse au sanglier*, une *Chasse au lion*, *la Prise de la porte de Constantine*, d'après M. H. Vernet, et au Salon de 1857 : *Louis XV à Fontenoy*, *Retour de la chasse au lion*, et *le Trappiste en prière*. Il a aussi reproduit quelques tableaux de MM. Grenier, Laurence, Cogniet, Steuben et Biard.

M. Jazet, l'un des graveurs les plus populaires des plus célèbres de nos peintres, a montré par sa fécondité la souplesse et la variété de son talent. Mais il n'a pu triompher entièrement du discrédit assez grand de la gravure à l'aquatinta. Honoré d'une médaille dès 1819, il a été décoré en 1846.

Il a deux fils, MM. Eugène et Alexandre Jazet, qui ont fait, comme lui, de la gravure. Le second a donné à l'Exposition universelle de 1855 une œuvre dont le sujet et l'exécution rappellent son père : *les Enfants de Paris devant Witepsk*, d'après M. H. Vernet. Eugène a eu une fin tragique en 1856.

JEAN (Népomucène-Marie-Joseph), roi de Saxe, né le 2 décembre 1801, est le dernier fils du roi Maximilien, mort en 1838, et de la princesse Caroline de Parme. Entré, à l'âge de vingt ans, au ministère des finances, il en était président lorsqu'il se retira en 1831, pour prendre le commandement général des gardes nationales du royaume, qu'il conserva jusqu'en 1846. Comme membre de la première Chambre, il prit une part active aux travaux de la diète saxonne et notamment à la discussion de la Constitution de 1831. Ses hautes fonctions ne l'empêchèrent pas de se livrer à son goût pour les études archéologiques et littéraires. Il a visité deux fois l'Italie et publié, sous le pseudonyme de *Philalethes*, une traduction allemande de la *Divine comédie*, accompagnée de savantes notes critiques et historiques (Leipsick, 1839-1849, 3 vol). Il est, depuis 1824, président de la Société des antiquaires de Saxe et il a présidé, en 1852 et en 1853, la Société allemande d'histoire et d'antiquités.

Devenu maître du trône, après la mort de son frère le roi Frédéric-Auguste, décédé sans postérité, le 9 août 1854, il se montra hostile aux puissances occidentales, dans les affaires d'Orient. Peu de mois après son avénement, une diète extraordinaire adopta plusieurs propositions royales relatives à l'abolition de la juridiction seigneuriale et à la réforme du code pénal et du code de procédure criminelle. — Pour la famille du roi Jean, voy. Saxe (maison royale de).

JEANDEAU (François), ancien représentant du peuple français, né à Charolles (Saône-et-Loire), le 18 septembre 1812, et fils d'un marchand de fer, entra à l'École des arts et métiers de Châlons-sur-Marne, dont son oncle était directeur, et vint, en 1832, suivre à Paris des cours de mathémathiques. Après les journées de juin de cette année, il réussit à enlever aux mains de la justice militaire un de ses amis, blessé sur une barricade. De retour à Charolles, il y remplit quelque temps les fonctions de professeur de mathématiques et d'architecture. En 1834 il devint ingénieur mécanicien aux mines de Blanzy, et quelques années après chef du montage des machines dans les ateliers du Creuzot. De là il se rendit à Chalons-sur-Saône, où il fonda un atelier de mécanicien. En 1848, les démocrates de Saône-et-Loire le choisirent pour candidat aux élections complémentaires du 4 juin. Membre du Comité du travail, il vota ordinairement avec l'extrême gauche et suivit la ligne politique du journal *la Réforme*, dont il était rédacteur. Après l'élection du 10 décembre il fit une très-vive opposition à la politique de l'Élysée, et fut un des signataires de la demande de mise en accusation présentée par M. Ledru-Rollin contre Louis-Napoléon et ses ministres à l'occasion de l'expédition de Rome. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative et se remit à la tête de ses ateliers.

JEANRON (Philippe-Auguste), peintre français, né le 10 mai 1809, à Boulogne-sur-mer, était fils d'un soldat du camp de Boulogne, chef d'ateliers régimentaires, qui suivit l'armée à Walkren et fut au nombre des prisonniers que les Anglais emmenèrent à Porstmouth. Il passa quelques-unes de ses plus jeunes années dans les forges de la Haute-Vienne et vint à Paris vers 1828. Il s'y lia avec Sigalon et aborda à la fois la peinture et les travaux littéraires, avec les conseils et les encouragements de Godefroy Cavaignac. Il prit part aux journées de Juillet, présida peu après la *Société libre de peinture et de sculpture*, ouvrit des conférences qui eurent une certaine vogue, et, s'occupant de diverses publications, écrivit des articles dans *la Pandore*, la *Revue française*, la *Revue du Nord*; des *Commentaires* pour la *Vie des peintres* de Vasari, une *Histoire de l'école française*, une brochure sur *l'Origine et le progrès de l'art*, etc. (1835-1848). M. Jeanron prenait part en même temps aux expositions annuelles. La plupart de ses sujets, comme ses *Douze épisodes de la vie du prolétaire*, pour M. Ledru-Rollin, étaient empruntés à la vie populaire et appartenaient à ce qu'on a appelé depuis le réalisme, servaient de complément aux théories nouvelles que le peintre développait dans des cours, et ne furent pas sans quelque influence sur les écoles naissantes.

Les œuvres principales de M. Jeanron, pour la peinture, sont : en 1831, *les Petits patriotes*, sa première toile exposée, récompensée de la médaille d'or, achetée pour le Luxembourg, puis donnée à la ville de Caen; en 1833, une *Halte de contrebandiers*, *les Ouvriers en grève;* en 1834, les *Paysans limousins;* en 1836, *les Forgerons de la Corrèze;* en 1840, *les Criminels cueillant le poison de l'Upas;* en 1846, *des Bohémiens;* en 1850, *la Fuite* et *le Repos en Égypte*, acquis par le duc de Luynes, *le Port abandonné d'Ambleteuse*, placé au musée du Luxembourg; *la Plage d'Andresselles*, *la Pose du télégraphe électrique au cap Gris-Nez;* en 1852, une *Suzanne au bain*, *les Pêcheurs à la traille;* en 1853, une *Vue du cap Gris-Nez*, *la Morte-Eau;* en 1855, *le Camp d'Equihem* et *un Berger breton*, admis à l'Exposition universelle; enfin au Salon de 1857, onze tableaux, notamment *Fra-Bartholomeo*, *Raphaël et la Fornarina*.

Il faudrait joindre à cette liste de nombreuses aquarelles, des gravures à la pointe sèche (1850), des portraits estimés, entre autres ceux de MM. *Tripier*, *Lebâtard*, *Subervic*, *Aimé Martin*, *Odier*,

Eugène et *Godefroy Cavaignac* et l'illustration de l'*Histoire de dix ans*.

En 1848, le gouvernement provisoire « requit le citoyen Jeanron pour veiller aux richesses du Louvre et des musées nationaux ». Le nouveau directeur préserva le Louvre dans les embarras de 1848, organisa aux Tuileries l'*Exposition libre*, composée de 5000 toiles, et réunissant dans les mêmes salles la peinture et la sculpture. Il présenta à l'Assemblée constituante un *Rapport* préparé par lui et MM. Mérimée et Duban, et obtint les deux millions nécessaires pour la restauration du Louvre, les jardins et la galerie d'Apollon. On dut aussi à son initiative l'achèvement du salon des Sept cheminées, pour l'École française, et celui de l'entresol de la galerie du bord de l'eau, qu'il destinait à l'exhibition de 20 000 dessins, la plupart soustraits aux regards du public. Il exécuta en outre divers voyages dans l'intérêt de nos musées de province. Ajoutons encore aux actes de M. Jeanron, pendant ces deux années d'une direction si remplie, le classement des tableaux du Louvre par ordre chronologique et par écoles, la réorganisation de la Calchographie, avec création d'une succursale au Luxembourg, l'établissement pour les besoins du musée d'une imprimerie en taille douce, l'ouverture du musée Égyptien, l'accroissement de la division ethnologique, etc.

Rentré dans la vie privée en 1850, M. Jeanron a reçu la décoration à la suite de l'Exposition de 1855. Auteur de nombreux *Rapports* sur toutes les questions qui intéressent l'art et les musées, il en a extrait de curieux *Mémoires*, dont une partie a été autographiée.

JÉHOTTE (Louis), sculpteur belge, né à Liége, en 1805, et fils d'un graveur sur pierre, alla étudier au collége liégeois fondé à Rome par Lambert Darchis, et eut pour maîtres Kessels et Thorwaldsen. Son œuvre principale est le *Monument de M. de Méan*, dernier prince-évêque de Liége, groupe de marbre blanc dans le goût de la Renaissance, placé dans l'église métropolitaine de Saint-Rombaut. Outre les bustes du *roi Léopold*, de *l'archevêque Charles d'Argenteau*, du *baron de Stassart*, du *général Desprez*, on a de M. Jéhotte une statue du *prince Charles de Lorraine*, érigée en 1848 à Bruxelles, devant le palais de l'Industrie; *une Baigneuse*, au musée particulier de M. le duc d'Arenberg, etc. A l'Exposition universelle de Paris, en 1855, il a envoyé une statue en bronze de *Caïn*. M. Jéhotte est correspondant de l'Académie royale de Belgique.

JELLACHICH DE BUZIM (Joseph, baron DE), feld-maréchal autrichien et ban de Croatie, né à Peterwaradein, le 16 octobre 1801, et fils du général du même nom mort en 1810, fit de brillantes études militaires à l'École de Marie-Thérèse, à Vienne, et entra, en 1819, comme sous-lieutenant, dans un régiment de dragons. A la suite d'une retraite d'une année, occasionnée par une grave maladie, il rentra en 1830, comme capitaine en second, dans le régiment frontière d'Ogulini, passa l'année suivante en Italie, fut occupé en 1835 à purger de ses brigands la frontière de Bosnie, et fut nommé major au 48e d'infanterie et adjudant du gouvernement autrichien en Dalmatie. Lieutenant-colonel en 1841, et colonel en 1842, il fit, en Bosnie, la campagne de 1845, signalée par le brillant combat de Pozvisd.

Le courage et l'habileté du baron Jellachich l'avaient rendu très-populaire parmi les sujets slaves de l'Autriche, quand éclata la révolution de 1848. A la demande du pays, M. de Metternich lui conféra la dignité de ban de Croatie, avec le titre de lieutenant feld-maréchal et le commandement des villes frontières de Warasdin et de Carlstadt. Dans cette position, le baron Jellachich joua pendant deux ans un rôle multiple, difficile à suivre. Représentant armé du panslavisme, et sûr de l'appui des populations, il provoqua contre la Hongrie une insurrection croate, que l'empereur d'Autriche fut d'abord obligé de condamner. Révoqué de ses fonctions, il fit mine de se jeter dans les bras de la Russie, se déclara presque indépendant et convoqua une diète de tous les Slaves à Agram. Puis il se rendit à Inspruck, auprès de l'empereur d'Autriche (juin 1848), et bientôt des papiers saisis par les Hongrois révélèrent qu'il n'avait jamais cessé, malgré l'éclat de sa destitution, de recevoir un fort subside du cabinet de Vienne. A la suite de conférences qui durèrent tout le mois de juillet, soit avec M. Kossuth, soit avec l'empereur, il publia un manifeste menaçant et fit avancer les Slaves, qui se signalèrent par une guerre d'assassinats et de pillages. Après une marche victorieuse sur Pesth (septembre), il fut battu, coupé dans sa retraite et presque anéanti.

C'est à ce moment que l'Autriche, sortant de la neutralité apparente qu'elle avait jusqu'alors gardée, prononça la dissolution de la diète et nomma le ban capitaine général de la Hongrie. Celui-ci, rejeté sur Vienne, avec les débris de ses troupes, aida Windisch-Graëtz à arracher cette capitale aux démocrates (octobre 1848). Les deux généraux vainqueurs se tournèrent alors contre la Hongrie, et, à la suite de plusieurs combats heureux, établirent leur quartier général à Raab, à Bude et enfin à Pesth (janvier 1849), d'où ils furent chassés en avril, par les efforts réunis de Perczel, Georgey et Dembinski. Le baron Jellachich se réunit alors à l'armée du sud pour s'opposer aux progrès de Bem en Transylvanie. Battu, le 14 juillet, à Hegyes, il s'occupa de sauver les restes de ses 50 000 hommes, et n'eut aucune part à la fin de la guerre. Retiré à Agram, il y reçut confirmation de sa dignité de ban, avec le titre nouveau de gouverneur militaire du pays. En octobre 1853, lors de la guerre du Monténégro, l'Autriche lui confia le commandement du corps d'observation du bas Danube.

Le ban Jellachich s'est fait connaître comme écrivain par la publication d'un recueil de *Poésies* (Gedichte; Vienne, 1850), où l'on trouve de la grâce et du sentiment.

JELLINEK (Adolphe), théologien et philologue allemand, né à Drslowitz, en Moravie, le 26 juin 1820, est frère du révolutionnaire Hermann Jellinek, fusillé à Vienne le 23 février 1849, pour sa participation aux événements d'octobre. D'une famille israélite, il se livra de bonne heure à l'étude du Talmud, tout en suivant les cours des colléges de Prossnitz et de Nickolsbourg. Il fréquenta ensuite l'université de Prague, et en 1842 celle de Leipsick, où il étudia particulièrement les langues orientales et la philosophie. En 1845, enfin, s'étant fait connaître parmi ses coreligionnaires par plusieurs sermons prononcés à la synagogue de Leipsick, il fut nommé prédicateur de la commune israélite de cette ville. Appartenant au parti du progrès modéré, M. Jellinek exerce dans cette position une influence notable sur la population juive de l'Allemagne, dont une grande partie se réunit annuellement à Leipsick, à l'époque des grandes foires de cette ville.

M. Jellinek est surtout connu en Allemagne par ses ouvrages sur la Kabbale. On lui doit, outre une traduction critique de la *Kabbale* de notre compatriote M. Frank (voy. ce nom) (Leipsick,

1844); des *Recherches historiques sur la Kabbale* (Beitraege zur Geschichte der Kabbala, Ibid., 1851-1852); *Moses-ben-Schem-Tob de Leon et ses rapports avec le Sohar* (Moses etc., und sein Verhaeltniss zum Sohar; Ibid., 1851); *Choix d'écrits de mystique cabalistique* (Auswahl Kabbalistischer Mystik; Ibid., 1852 et 1853), d'après des manuscrits des bibliothèques de Paris et de Hambourg, et suivi de recherches historiques et de commentaires critiques, etc.

Les autres écrits de M. Jellinek se rapportent à la littérature juive et aux langues orientales. Nous citerons parmi les premiers : *Midrasch ele Eskera* (1853), publié pour la première fois, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Hambourg; *Betha-Midrasch* (1853), recueil de diverses dissertations de l'ancienne littérature juive; *Saint Thomas d'Aquin et la littérature juive* (Thomas von Aquino in der jüdischen Literatur, 1853); *Documents pour servir à l'histoire des croisades, d'après des manuscrits hébreux* (Zur Geschichte der Kreuzzüge, nach etc., 1854).

Ses travaux de philologie orientale consistent en dissertations insérées dans le journal *l'Orient* et en divers mémoires : *Sefat Chachamin* (1846; supplément, 1847), contenant l'explication des mots arabes et perses qui se trouvent dans le Talmud; *Introducton à Chobot-ha-Lebabot* de Bachja (Einleitung zu Bachja's, etc., 1846), etc.; et en éditions telles que celles des *Poëmes religieux* de Salomon Ibn-Gabriol (1853), du dictionnaire *Maarich* de Menahem de Lousam (1853), du *Dialogue sur l'âme* de Galien (1852), etc.

M. Jellinek a rédigé, en outre, le *Journal du Sabbat* (Sabbatblatt; Leipsick, 1845-1846), et collaboré à *l'Univers israélite*. Il a aussi fait imprimer un nombre assez considérable de ses *Sermons* prêchés à la synagogue de Leipsick. — M. Jost a publié sur lui et sur la science dont il s'occupe : *Adolphe Jellinek et la Kabbale* (Leipsick, 1852).

JERDAN (William), publiciste écossais, né le 16 avril 1782, à Kelso (comté de Roxburgh), où il fit ses premières études, étudia successivement le droit chez un attorney d'Édimbourg, le commerce dans une maison d'exportation de Londres, et la chirurgie à bord d'un vaisseau-hôpital de Portsmouth. En 1806, il entra dans la carrière du journalisme dont il est aujourd'hui l'un des doyens. Attaché d'abord, comme sténographe (*reporter*), au *Pilote*, au *Morning Post*, au *Satirist* dont il fut propriétaire, il devint, en 1813, éditeur du *Sun*, qui, à cette époque, était l'organe le plus accrédité des tories. C'est à ce journal qu'il adressa, en 1814, un récit qui fit sensation, des événements politiques dont Paris venait d'être le théâtre.

M. Jerdan a surtout attaché son nom à la fondation de la *Literary Gazette* (1817), excellente revue qu'il a dirigée avec beaucoup de talent jusqu'en 1850. Outre un grand nombre d'articles disséminés dans les journaux, il a écrit la partie biographique de la *Galerie des hommes célèbres du* XIXe *siècle* (National gallery of eminent personnages of the XIX century), éditée par Fischer, et des souvenirs personnels (*Auto-biography*; 1852-1853, 4 vol. in-8). Il est membre de la Société des Antiquaires et l'un des fondateurs de la Société royale de littérature et du club des Mélodistes. Le gouvernement lui a donné, en 1852, une pension de 100 liv. (2500 fr.) par an, pour services rendus aux lettres et aux arts; quelque temps auparavant, il avait été l'objet d'une souscription particulière due à la munificence de plusieurs membres de l'aristocratie.

JERICHAU (A...), sculpteur danois, né vers 1815, reçut une première éducation bien incomplète dans son pays, et partit en 1839 pour Rome, où il mit à profit les leçons de son compatriote Thorwaldsen et où il se fixa. Ses principaux ouvrages sont : *le Mariage d'Alexandre avec Roxane*, bas-relief pour une frise d'un des châteaux royaux de Copenhague : *Hercule et Hébé*, groupe colossal (1846); une *Pénélope*, en marbre, une de ses œuvres les plus remarquables; un *Chasseur dévoré par une lionne dont il a pris les lionceaux*; une *Ascension*, qui a remporté le grand prix proposé par la princesse Albert de Prusse, et placée dans une des résidences de la princesse. M. Jerichau appartient à l'école classique et s'attache avant tout à la correction et à la pureté de la forme, sans dédaigner le mouvement et l'énergie.

Sa femme, madame Élisabeth JERICHAU-BAUMANN, née à Varsovie, vers 1825, s'est acquis beaucoup de réputation dans la peinture. Élève de l'Académie de Dusseldorf, elle a su garder, en dehors de toute école, une originalité qui s'est développée par l'étude passionnée de la nature. Fixée depuis longtemps à Rome, avec son mari, elle se plaît à représenter la vie du peuple romain. Ses sujets sont simples pour la plupart, mais traités avec beaucoup de vigueur, et une grande science des effets de lumière. Ses tableaux, quoique très-nombreux, n'ont pas, en général, de titres particuliers, mais sont ordinairement désignés sous le nom général de scènes populaires.

JERMYN (Frédéric-William HERVEY, comte), homme politique anglais, né en 1800, à Londres, est le fils aîné du présent marquis de Bristol (voy. ce nom). Après avoir fait ses études à l'université de Cambridge, il épousa en 1830 une fille du duc de Rutland et entra la même année à la Chambre des Communes, où il a été constamment réélu par le bourg de Bury St. Edmond. Sous l'administration de sir R. Peel dont il partageait les opinions, il a rempli l'office de trésorier de la maison de la reine (1831-1846), charge qui lui a donné accès au Conseil privé. Il est colonel de la milice du comté de Suffolk.

JÉRÔME (Jérôme-Napoléon BONAPARTE), prince français, maréchal, ex-roi de Westphalie, né à Ajaccio le 15 décembre 1784, est le plus jeune et le dernier survivant des frères de l'empereur Napoléon Ier. Emmené en France par sa famille qui venait d'être bannie de la Corse (1793), il fit ses études au collége de Juilly, en sortit après le coup d'État de brumaire et fut placé comme aspirant dans la marine. Dès l'année suivante, il fut fait lieutenant de frégate (1801). Il fut attaché à l'expédition de Saint-Domingue, commandée par le général Leclerc, son beau-frère, qui le renvoya bientôt pour annoncer la nouvelle de l'heureux débarquement des troupes; sa mission remplie, il monta de nouveau à bord de *l'Épervier*, établit une croisière en avant de la Martinique, et, forcé par les Anglais de renoncer à sa surveillance, il vint relâcher à New-York. Ce fut dans cette ville qu'il épousa miss Élisabeth Patterson, fille d'un riche planteur de Baltimore; l'envoyé d'Espagne se chargea de demander la main de la jeune Américaine, le consul de France signa au contrat et l'abbé Caroll, premier évêque catholique des États-Unis, célébra la cérémonie nuptiale, qui eut lieu le 24 décembre 1803. Ce mariage, contracté sans son assentiment, irrita Napoléon, qui, se fondant sur la minorité de son frère, fit déclarer, malgré toutes ses supplications, la nullité de l'acte. La jeune femme, amenée par l'*Erin* à Amsterdam, ne put même toucher terre et dut se rendre immédiatement en An-

gleterre; elle s'établit aux environs de Londres et un mois après donna le jour à un fils, Jérôme-Napoléon (7 juillet 1805), le seul rejeton de cette union qui, malheureusement pour lui, coïncidait avec celle que Lucien venait de conclure en dehors de la politique fraternelle.

Après avoir subi une disgrâce passagère, le prince Jérôme fut, à la fin de l'année 1805, chargé par l'empereur de réclamer du dey d'Alger deux cent cinquante Génois retenus en esclavage; il accomplit cette mission avec un succès complet. Devenu capitaine de vaisseau, il conduisit, en 1806, une escadre de huit bâtiments de ligne à la Martinique, et fut, à son retour, promu au grade de contre-amiral. L'année suivante, il quitta le service de mer pour prendre le commandement d'un corps auxiliaire de Bavarois et de Wurtembourgeois à la tête duquel il occupa, dans la campagne de Prusse, la province de Silésie. Nommé, lors de la paix de Tilsitt, général de division (14 mars 1807), il épousa, le 7 août suivant, la princesse Frédérique, fille du roi de Wurtemberg, et fut le 1er décembre mis sur le trône de Westphalie, royaume créé tout exprès pour lui.

Quoiqu'il ne pût être, en politique, qu'un simple lieutenant de Napoléon, il s'appliqua avec quelque énergie à l'accomplissement de ses devoirs; il restaura les finances, réforma les abus de l'administration, introduisit la liberté des cultes et embellit Cassel, sa capitale. Sa conduite, toutefois, ne fut pas toujours de nature à obtenir l'approbation de l'empereur qui, à plusieurs reprises, le manda à Paris pour lui rappeler d'une façon plus ou moins sévère, ce qu'un trône impose d'obligations. Appelé, en 1812, à commander un corps d'armée formé de troupes allemandes, il se distingua aux combats d'Otrowno et de Mohilew; mais plus vaillant soldat qu'habile capitaine, il se laissa surprendre à Smolensk, et à la suite de cet échec qui eut pour résultat de ruiner une opération des plus importantes, il se vit reléguer à Cassel. Bientôt forcé de se retirer devant les Russes (octobre 1813), il rallia quelques détachements français et rentra en Westphalie, d'où il sortit précipitamment, en apprenant l'issue de la bataille de Leipsick. En 1814, il rejoignit à Munich la reine, dont l'affection ne se démentit pas dans ces jours d'adversité, résida à Trieste et à Naples, et revint à Paris au mois d'avril 1815. Durant les Cent-Jours, il assista à la cérémonie du Champ de Mai ainsi qu'aux séances de la Chambre des Pairs, où il avait place à titre de prince français. Il reçut un commandement dans la campagne de Belgique, fut blessé au combat d'Hougoumont et fit à Waterloo des prodiges de valeur; il n'abandonna le champ de bataille que lorsque tout espoir de succès fut perdu. Napoléon le ramena à Paris.

Lors de la seconde abdication, Jérôme quitta secrètement la capitale (27 juin) et parvint, après avoir erré longtemps en France et en Suisse, à rejoindre sa femme dans le Wurtemberg, où il lui fut permis par les puissances alliées de rester, à la condition de vivre obscurément et de n'avoir point de compatriotes à son service. En 1816, son beau-père lui conféra le titre de prince de Montfort et, pendant trente ans, il résida tour à tour au château de Baimbourg, près de Vienne, à Trieste et à Florence, où il avait un palais. Il vit, en 1836, mourir la princesse Frédérique; mais il put continuer de vivre avec la même splendeur, grâce à la pension que la fortune immense de son gendre, le comte Demidoff, permit à sa fille aînée de lui faire, de 1842 à 1849.

Le prince Jérôme avait entamé, en son nom personnel, des négociations avec le gouvernement de Louis-Philippe, afin d'être réintégré dans ses droits de citoyen, et il fut autorisé à habiter Paris à titre provisoire. Il s'y établit à la fin de 1847, accueillit avec espoir la révolution de Février qui mettait fin à la longue proscription de sa famille, rallia autour de lui l'ancien parti bonapartiste, et prépara par tous les moyens d'action la triomphante élection de son neveu à la présidence de la République. Ce dernier lui témoigna sa gratitude, en le nommant tout d'abord gouverneur général de l'hôtel des Invalides (27 décembre 1848), puis en lui conférant la dignité de maréchal de France (1er janvier 1850), comme ayant exercé deux fois le commandement en chef, en Silésie et à Waterloo. A la suite du coup d'État de 1851, il fut appelé à la présidence du Sénat, réintégré dans son titre de prince français, et pourvu d'une maison militaire, d'une liste civile et des résidences nationales du Palais-Royal, de Villers-le-Bel et de Meudon. En l'absence de l'empereur, il a présidé, à différentes reprises, le conseil des ministres. — En 1854, le capitaine Du Casse a publié *le Journal des opérations militaires du roi Jérôme en Silésie* (2 vol. in-8), suivi de sa correspondance inédite avec Napoléon.

De son premier mariage avec miss Patterson, le prince Jérôme n'a eu qu'un fils, *Jérôme-Napoléon* BONAPARTE, né en 1805, et qui habite Baltimore, où il a épousé une Américaine, miss Suzanne Mai; il n'a jamais cherché à se mettre en évidence et il passe tranquillement sa vie au milieu des travaux de la campagne. Un fils de ce dernier, *Jérôme* BONAPARTE, né en 1832, est venu en France, depuis le rétablissement de l'Empire. Admis comme sous-lieutenant dans l'armée, il a été décoré pendant la guerre de Crimée. Il est, depuis 1855, officier à la suite au 1er chasseurs d'Afrique.

De son mariage avec la princesse Frédérique de Wurtemberg, le prince Jérôme a eu deux fils: *Jérôme*, comte DE MONTFORT, né en 1814 et mort en 1847 à Florence; *Napoléon-Joseph-Charles-Paul* (voy. NAPOLÉON), et une fille, *Mathilde-Lætitia-Wilhelmine*, comtesse Demidoff, dite princesse MATHILDE (voy. ce nom).

JERROLD (Douglas), littérateur anglais, né en 1805, à Sheerness (comté de Kent), et fils du directeur de la troupe dramatique qui exploitait cette ville, se crut pour la carrière navale une vocation irrésistible et obtint une commission de midshipman à bord d'un vaisseau de ligne où se trouvait déjà Cl. Stanfield, le célèbre peintre de marine. Deux ans de service suffirent pour lui ôter ses illusions; il donna sa démission et demanda à entrer dans une imprimerie. A Londres, où il vint peu de temps après (1822), il travailla à la composition d'un grand journal dans lequel, après avoir lutté avec courage contre la nécessité, il inséra un article qui fit sensation: c'était un essai sur le drame lyrique, que lui avait suggéré l'audition du *Freyschütz* de Weber. M. Jerrold n'avait pas vingt ans lorsqu'il écrivit sa première pièce de théâtre, *Suzanne aux yeux noirs* (Black-eyed Susan; 1826), dont l'immense succès sauva d'une déconfiture la direction de Drury Lane. Maître dès lors des faveurs de la foule et cherchant ses sujets dans la vie réelle, au lieu de les emprunter aux scènes françaises, il alimenta le répertoire des théâtres de Londres et traita avec une égale facilité le genre larmoyant et le genre comique. Le drame du *Jour de la rente* (the Rent day), joué en 1830, et un des meilleurs tableaux intimes qu'il ait tracés, montre chez lui un rare talent d'observation. La vogue de ses pièces, qui avaient enrichi plusieurs directions, le décida à exploiter lui-même le petit théâtre du Strand; il y donna *Nell Gwynne*, qui

réussit, mais ayant voulu s'élever jusqu'à Drury Lane, il éprouva des revers, et, dégoûté de l'administration, il revint tout entier à la littérature.

Ce fut alors que, sous le titre de *Heads of people*, traduit en français : *les Anglais peints par eux-mêmes* (1839), il créa un genre dont on a beaucoup abusé depuis. Cette publication, illustrée par Cruikshank et Meadows, et à laquelle les écrivains en renom prêtèrent leurs concours, contient de lui les types du *Rat d'église*, de *l'Homme de loi*, de *l'Usurier*, etc. Il fournit ensuite *Blackwood's Magazine*, sa *Galerie d'Originaux* (Men of character; 1838, 3 vol.; 2ᵉ édit., 1850), série nouvelle de types conçus avec autant d'*humour* que d'observation malicieuse. Il en mit quelques-uns à la scène; mais la tentative ne fut pas heureuse cette fois.

Quelque temps après la fondation du *Punch*, M. Jerrold prit une part des plus actives à la rédaction de cette feuille satirique. Ses premiers articles furent une suite d'essais signés de la lettre Q; puis il y donna *l'Histoire d'une plume* (the Story of a feather); ses *Caquets de l'accouchée* (the Caudle lectures), et *les Lettres de Punch à son fils* (Punch's letters to his son). Vers 1843 il fut chargé de *l'Illuminated Magazine*, où parurent ses *Chroniques de Clavernook* (Chronicles of Clavernook), l'un de ses meilleurs ouvrages; cette revue ayant cessé de paraître, il en fonda une à lui sous son nom, *the Douglas Jerrold's Shilling Magazine*, qui reçut, entre autres, la joyeuse nouvelle de *saint Gilles et saint James*.

Depuis ce fécond écrivain partagea son temps entre le journal *le Punch*, l'art dramatique et la publication d'un journal politique hebdomadaire, *Lloyd's Weekly London newspaper*, commencé par lui en 1852, et dont le tirage s'élève par semaine à plus de 40000 exemplaires. Parmi ses pièces les plus récentes, on peut mentionner comme ayant le plus de valeur : *les Miracles du jour* (Time works wonders); *les Joujoux à la mode* (the Bubbles of the day), une des plus piquantes comédies du répertoire moderne; *la Patte de velours* (the Cat's paw); *le Prisonnier de guerre* (the Prisoner of war); *Retiré des affaires* (Retired from business), joué avec succès en 1851 : *le Cœur d'or* (the Heart of gold), drame; *la Robe de noces* (the Wedding gown); et *la Fiancée de Ludgate* (the Bride of Ludgate), reprises l'une et l'autre en 1855 à Drury Lane. M. Jerrold, qui a la réputation d'un homme généreux et bienveillant, s'est associé de la manière la plus active à l'établissement de la *Literary Guild*, caisse de secours en faveur des gens de lettres, dont MM. Bulwer et Dickens ont eu l'idée. — Il est mort le 8 juin 1857.

JERSEY (Georges CHILD-VILLERS, 5ᵉ comte DE), pair d'Angleterre, né en 1773, à Middleton-Park (comté d'Oxford), appartient à une branche cadette des ducs de Buckingham, élevée, en 1691, à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de lord Villiers, il fit son éducation à l'université de Cambridge, et prit, en 1805, les titres de son père, ainsi que son siége à la Chambre des Lords. Il est attaché au parti conservateur et protectionniste. A diverses reprises, il a rempli des charges de la couronne : grand chambellan de 1830 à 1834, grand écuyer de 1841 à 1846, il a occupé de nouveau ces dernières fonctions sous le ministère Derby en 1851. Il fait partie du Conseil privé depuis 1830 et est grand-croix de l'ordre du Hanovre. De son mariage avec une fille du comte de Westmoreland (1804) il a cinq enfants, dont l'aîné est le vicomte VILLIERS (voy. ce nom).

JERVIS (sir John), magistrat anglais, né à Chester, en 1802, servit quelque temps dans l'armée, puis étudia la jurisprudence et fut admis au barreau (1824) par la société de Middle-Temple. Il ne tarda pas à se faire remarquer par la solidité de ses connaissances, et publia sur la législation ou la pratique judiciaire des ouvrages dont plusieurs ont été réimprimés. Porté constamment à la Chambre des Communes depuis 1832 par les électeurs de Chester, il a voté avec les radicaux, et s'est prononcé pour la révision des pensions servies par l'État, pour les courtes législatures, la réforme des tarifs, l'extension du droit de suffrage, etc. L'arrivée du parti whig au pouvoir, en juillet 1846, lui valut le poste important de procureur général, qu'il a échangé, en 1850, contre celui de président de la cour des plaids communs (affaires civiles). A cette époque, il s'est retiré de la vie parlementaire. — Il est mort le 1ᵉʳ novembre 1856.

Son fils, John JERVIS, né à Londres, en 1826, et élevé à Cambridge, a représenté, en 1847 et 1848, à la Chambre basse, le bourg d'Horsham.

JEWSBURY (miss Geraldine-Endsor), femme de lettres anglaise, née à Manchester, vers 1824, a passé sa vie presque tout entière dans cette ville industrielle, où elle réside encore aujourd'hui. Sa sœur aînée, mistress Fletcher, qui a écrit *les Trois Histoires*, dirigea sa première éducation, et lui prédit une réputation littéraire plus brillante que la sienne. Miss Jewsbury débuta par *Zoé ou Deux existences* (Zoe or History of two lives, 1845), roman plein de verve et de passion : *les Belles-sœurs* (the Half-Sisters, 1848), où il y a de beaux effets tirés du contraste des deux héroïnes, l'une fille du Midi, l'autre fille du Nord, obtinrent autant de vogue que *Zoé*.

Les ouvrages postérieurs de cette dame, écrits dans une manière tranquille et familière, sont : *Marianne Withers* (Marian Wither, 1850), offrant de curieuses peintures des mœurs bourgeoises des classes industrielles; *Constance Herbert* (1854), enseignant la loi du devoir et l'abnégation à l'individu; *l'Enfant adoptif* (History of an adopted child, 1852), conte moral à l'usage de la jeunesse; *les Ennuis de la noblesse* (the Sorrows of the gentility, 1856, 2 vol.), l'un de ses meilleurs livres; etc.

JOANNE (Adolphe-Laurent), littérateur français, né à Dijon, le 15 septembre 1813, vint, en 1827, à Paris, fit ses classes au collége Charlemagne et débuta, dans le journalisme, par des comptes rendus fournis au *Journal de l'Instruction publique*. En 1836, il s'inscrivit, comme avocat, au barreau de Paris, et après trois ans d'exercice, se tourna définitivement vers la littérature. Attaché successivement *au Journal général des Tribunaux*, *au Droit*, à *la Revue britannique*, *au National*, il publia, dans tous ces recueils, de très-nombreux articles et études d'histoire, de législation et de littérature. Il fut, en 1843, avec MM. Paulin et Charton, un des trois fondateurs de *l'Illustration*. Vers la même époque, il fit plusieurs voyages en Suisse et en Allemagne, et donna, d'après ses notes personnelles, ses premiers *Itinéraires*, qui sont devenus le point de départ de toute une série de publications. La nouvelle collection entreprise en dernier lieu, sous sa direction, pour *la Bibliothèque des Chemins de fer*, doit comprendre, sous le nom *des Guides-Joanne*, environ cent vingt volumes. M. Joanne qui a, pour ainsi dire, créé chez nous une littérature spéciale, en s'efforçant d'unir, dans le tableau le plus complet d'un pays et d'un peuple, l'intérêt du récit à l'exactitude des rensei-

gnements, est parvenu à faire un livre de lecture du *Vade-mecum* du voyageur.

On a de lui : *Histoire générale des voyages*, traduit de l'anglais, de N. Desborough-Cooley (1840-41, 3 vol. in-12), avec Em. Forgues; *Itinéraire descriptif de la Suisse, du Jura, de Baden-Baden* et de *la Forêt-Noire*, etc. (1841, in-12, plusieurs éditions); *les Spectres de Noël, le Combat de la vie*, traduits de Dickens (1848, in-18); *Voyage illustré dans les cinq parties du monde* (1849, pet. in-fol, 633 gr.); *Souvenirs des Alpes*, (1852) poésie; *Itinéraire de l'Écosse* (1852); *la Case de l'oncle Tom* et *la Clef* du même ouvrage, traduits de l'anglais (1853), avec M. Em. Forgues; *Itinéraire de l'Allemagne du Nord* (1854); *des Bords du Rhin* (1854); *de l'Allemagne du Sud* (1855); *Spa et ses environs* (1855); *de Paris à Bordeaux; de Paris à Nantes; les Environs de Paris illustrés* (1856); *de Paris à Lyon et à Auxerre, Fontainebleau, Versailles et les deux Trianons* (1857), etc.

JOBARD (J. B. A. M.), savant belge d'origine française, est né à Baissey (Haute-Marne), le 14 mai 1792. En 1811, il fut nommé géomètre du cadastre à Groningue, remplit ensuite les mêmes fonctions à Maestricht et les conserva après les événements de 1815. En 1816, il se livra plus spécialement à l'étude des arts utiles, notamment de l'art lithographique, qu'il importa en Belgique. Ses travaux sur la lithographie lui valurent, en 1828, le premier prix de la Société d'Encouragement de Paris. Mais il s'était déjà tourné vers les questions d'économie sociale et industrielle, dont il n'a cessé de s'occuper depuis. Il est contrôleur au département des finances de Belgique et conservateur du musée de l'industrie belge.

Esprit laborieux, fécond, mais mobile et inquiet, M. Jobard s'est laissé entraîner parfois dans des contradictions qui l'ont tour à tour éloigné et rapproché des socialistes et des économistes. Son thème favori est la création de la propriété intellectuelle, ou, selon son expression le *Monautopole*. Après avoir donné les premiers aperçus de sa théorie dans son *Projet de loi sur les brevets d'invention* (1832), et dans ses brochures intitulées : *de la Propriété de la pensée* (1837), et *Création de la propriété industrielle* (1843), il l'a exposée *in extenso* dans sa *Nouvelle économie sociale, ou Monautopole industriel, artistique, commercial et littéraire, fondé sur la pérennité des brevets d'invention, dessins, modèles et marques de fabrique* (Bruxelles, 1844, in-8). Il y est revenu dans une multitude d'écrits, dont voici les plus importants : *le Monautopole, ou Code complémentaire d'économie sociale* (Bruxelles, 1845); *Constitution d'une noblesse industrielle à l'aide des marques de fabrique* (Ibid., 1845); *Chacun doit être propriétaire et responsable de ses œuvres* (Ibid., 1845); *l'Automonergon* (*travail pour soi seul*); *Organisation de la propriété intellectuelle; les Nouvelles inventions* (1857, 2 vol. in-8), etc. M. Jobard a aussi publié une série de *Voyages industriels* en Angleterre, en Suisse, en Bavière, etc., et une foule de pamphlets sur différents sujets d'économie politique. Il a longtemps signé dans *la Presse* les comptes rendus scientifiques avec l'abbé Moigno. Il dirige maintenant à Bruxelles le *Bulletin de l'industrie belge*. Il a envoyé à l'Exposition universelle de Paris en 1855 une lampe ingénieuse, la *lampe pour un*, qui met l'éclairage d'une seule personne au dernier minimum de dépense.

JOBBÉ-DUVAL (Amand-Marie-Félix), peintre français, né à Carhaix (Finisterre), le 16 juillet 1821, vint à Paris dès 1829, entra dans l'atelier de M. Paul Delaroche, obtint plusieurs médailles à l'École des beaux-arts, et débuta au Salon de 1841 par *le portrait de M. Kyrrn*. Il exposa, l'année suivante, *le Portrait de M. Théophile Gautier*, et, depuis, des études de genre et des sujets religieux ; *le Cercueil, le Repas*, des *Têtes d'anges* (1843); *Marguerite dans le jardin de Marthe*, tiré de Gœthe (1845); *la Sainte-Famille au nid* (1848); *l'Évanouissement de la Vierge, la Moisson*, au musée du Mans; *le Baiser* (1849); *le Jeune malade*, pour le ministère de l'intérieur; *l'Hiver, le Printemps* (1850); *la Fiancée de Corinthe, M. Jobbé-Duval père* (1853); *le Jeune malade* de 1850, *l'Oaristis*, autre sujet d'André Chénier, *M. Bellot, la Toilette d'une fiancée*, appartenant à M. Ach. Fould, admis à l'Exposition universelle de 1855; et au Salon de 1857, *le Rêve, le Calvaire* et *les Juifs chassés d'Espagne*.

M. Jobbé-Duval a exécuté, en dehors des Salons, un certain nombre de *Portraits*, dont une vingtaine au Havre, en 1849; quatre sujets dans la chapelle de Saint-Charles Borromée, à Saint-Séverin de Paris, figurant *les Vertus théologales*, *la Peste de Milan, la Mort du saint* et son *Apothéose* (1853); le portrait de *Jean Bullant* l'architecte, pour la collection des artistes destinés à la galerie d'Apollon et commandés à la manufacture des Gobelins. Il a obtenu une 3e médaille en 1850.

JOBERT [DE LAMBALLE] (Antoine-Joseph), médecin français, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine, né à Lamballe (Côtes-du-Nord), en 1799, vint à Paris en 1820, et obtint successivement, par concours, les places d'interne dans les hôpitaux (1821), d'aide d'anatomie (1827) et de prosecteur (1828). Reçu docteur à cette époque, il devint, peu après, chirurgien du bureau central (1829), agrégé de la Faculté (1830), et, après quelque temps de service intérimaire, chirurgien de l'hôpital Saint-Louis: en 1847, il passa, avec le même titre, à l'Hôtel-Dieu. Dans le même intervalle, il avait été nommé, en juillet 1830, avec Dupuytren, chirurgien de l'hospice provisoire de Saint-Cloud, médecin consultant du roi, et titulaire du cours de clinique chirurgicale, qu'il professe encore. Il est, aujourd'hui, chirurgien ordinaire de l'empereur, membre de l'Académie de médecine (section de pathologie chirurgicale) depuis 1840, membre de l'Académie des sciences, comme successeur de Magendie, depuis le 31 mars 1856, et commandeur de la Légion d'honneur, en date du 6 juin 1849.

M. Jobert (de Lamballe), dont la pratique et l'enseignement ont un égal succès, a écrit de nombreux et importants traités, thèses et mémoires, parmi lesquels nous citerons : *Traité théorique et pratique des maladies chirurgicales du canal intestin* (1829, 2 vol. in-8), auquel l'Institut a décerné un prix de 2000 francs; *Plaies d'armes à feu; Mémoire sur la cautérisation et description d'un spéculum à bascule* (1833); *des Collections de sang et de pus formées dans l'abdomen* (1836); *Études sur le système nerveux* (1838, 2 vol. in-8); *Traité de chirurgie plastique* (1849, 2 vol. in-8) et *Atlas* de 48 pl. in-fol.); *Traité des fistules vésico-utérinaires* (1852, in-8), suite du précédent; *Considérations anatomiques et thérapeutiques* sur le même sujet (1856); des *Recherches* ou *Réflexions* sur la texture de l'utérus, objet de ses études spéciales; sur l'invagination, sur un nouveau spéculum, etc.; des articles fournis à *la Gazette médicale*, au *Journal* et au *Bulletin thérapeutique*, à *la Gazette des Hôpitaux* (1832-1857).

JOCHMUS (A.) général allemand, né à Hambourg, en 1808, fut d'abord destiné au commerce. Le mouvement philhellène de 1827 l'en-

traîna dans la carrière militaire. Il assista, comme volontaire, à la prise de Missolonghi et d'Anatoleko, devint capitaine en 1828, puis adjudant du général Church. A l'avénement du roi Othon (1832), il fut placé au ministère de la guerre comme capitaine d'état-major et dressa le plan de la nouvelle Sparte. Il venait de faire la campagne contre les insurgés de la Morée, lorsque l'ambassadeur anglais, sir Edmond Lyons, le fit entrer dans la légion anglo-espagnole, commandée par le général de Lacy Evans. Fait lieutenant-colonel à l'attaque des lignes de Saint-Sébastien, il devint, quelque temps après, sous-chef d'état-major du général Reid. Colonel en 1836, il remplaça ce dernier comme chef d'état-major, et, après la prise d'Irun, fut fait, par Espartero, général de brigade et chef d'état-major général de toute l'armée des Asturies. De retour en Angleterre en 1838, le général Jochmus fut envoyé par lord Palmerston à Constantinople, pour y dresser, avec lord Ponsonby, le plan de la campagne de Syrie. Chargé ensuite de l'exécuter lui-même, il passa en Asie, avec le grade de général de division et le titre de pacha à deux queues, donné alors pour la première fois à un Européen. L'amiral Stopford le choisit pour chef d'état-major des armées combinées, turque, anglaise et autrichienne du mont Liban, et son courage au siége de Saint-Jean-d'Acre lui valut le titre de général en chef (décembre 1840). Après la campagne, il revint à Constantinople, où il remplit pendant sept ans les fonctions de sous-secrétaire d'État au ministère de la guerre.

Lorsque la révolution de 1848 éclata, il regagna l'Allemagne, et, à la retraite de M. de Gagern, il fut appelé par l'archiduc Jean, vicaire de l'empire, au ministère des affaires étrangères et de la marine (17 mai 1849). Après avoir eu à tenir tête à plusieurs insurrections, il recula devant l'impopularité que les circonstances lui avaient faite, donna sa démission au mois de décembre et rentra dans la vie privée. Depuis, il a voyagé successivement à Constantinople, à Francfort et à Londres. Le général Jochmus est décoré d'une multitude d'ordres grecs, turcs, russes et allemands.

JOERG (Jean-Chrétien-Godefroy), médecin allemand, né le 24 décembre 1779 à Predel, près Zeitz (Saxe prussienne), fit ses études médicales à l'université de Leipsick, où il fut reçu, en 1805, docteur et agrégé, et où il devint plus tard professeur ordinaire d'obstétrique et de directeur de la Maternité. Il est également connu comme professeur, comme praticien et comme écrivain. Ses ouvrages sur les maladies des femmes, surtout ses travaux d'obstétrique, sont très-estimés et ont été répandus dans toute l'Allemagne par de fréquentes réimpressions. — M. Jœrg est mort le 20 septembre 1856.

On cite particulièrement de lui : *l'Art d'accoucher* (Lehrbuch der Hebammenkunst; Leipzick, 1856, 5e édit.); *Manuel d'obstétrique* (Handbuch der Geburtshülfe; Ibid., 1833, 3e édit.); *Manuel des maladies des femmes* (Handbuch der Krankheiten des Weibes; Ibid., 3e édit. 1831); *de l'Imputabilité des femmes grosses ou en couches* (die Zurechnungsfähigkeit der Schwangern und Gebaerenden; Ibid., 1837); *Judicibus medicisque forensibus viam ac rationem peccata ab obstetricibus vel medicis in curandis gravidis, parturientibus et puerperis contra artis obstetricæ præcepta commissa eruendi explicavit* (Ibid., 1845); *Dissertation contre la policlinique d'obstétrique du docteur Germann* (Streitschrift gegen Dr G. geburtshülfliche Poliklinik; Ibid., 1854), etc.

M. Jœrg a traité aussi avec succès diverses questions d'orthopédie et ses ouvrages : *les Pieds-bots* (über die Klumpfüsse; Maubourg, 1806), et *les Déviations dans la structure du corps humain* (über die Verkrümmungen des menschlichen Kœrpers; Leipsick, 2e édit. 1816), ont exercé de l'influence sur cette branche de la médecine.

Mentionnons encore : *le Mariage, au point de vue de la nature, de la morale et de l'Église* (die Ehe aus dem, etc.; Leipsick), avec Tzschirner; *Manuel de thérapeutique spéciale à l'usage des médecins* (Handbuch der speciellen Therapie fur Aerzte; Ibid., 1835); *Guide des maladies des enfants* (Handbuch zum Erkennen und Heilen der Kinderkrankheiten; Ibid., 2e édit., 1836); *les Phases de développement de l'homme physique, moral et intellectuel* (der Mensch auf seinen.... Entwickelungsstufen; Ibid., 1845), etc. M. Jœrg a aussi écrit dans une forme populaire, quelques livres destinés à vulgariser la science : *les Dix commandements d'hygiène* (Zehn Gebote der Diaetetik; Leipsick, 1847); *Catéchisme de santé* (Gesundheitskatechismus; Ibid., 1850); *Création de l'empire sur soi-même* (die Erziehung des Menschen zur Selbstbeherrschung; Ibid., 3e édit., 1850).

JOERG (Édouard), médecin allemand, fils du précédent, né le 19 janvier 1808, à Leipsick, fit ses études à la Thomasschule et à l'université de cette ville, et obtint, en 1832, le grade de docteur en médecine. Après un long voyage à travers l'Allemagne méridionale, la France, l'Angleterre, la Belgique et les Pays-Bas, il s'embarqua, en 1837, à Brême, pour les États-Unis, afin d'observer la fièvre jaune en Amérique même. Après avoir passé huit ans, à Cuba, à étudier les maladies tropicales, il alla compléter, dans l'Amérique du Nord, ses observations sur le choléra asiatique, et s'établit pendant quelque temps à Belleville, dans l'Illinois, auprès de son frère Théodore, qui y possédait une maison de commerce, et alla enfin se fixer à Oleona, en Pensylvanie, et tout en faisant de nouvelles observations, s'occupa de mettre en œuvre les matériaux dus à une expérience de vingt ans.

M. Édouard Jœrg a publié jusqu'à ce jour : *Influence funeste du climat tropical sur les habitants des zones tempérées; Exposé du cours des maladies tropicales, de la fièvre jaune et du choléra asiatique, et traitements de ces maladies* (Darstellung des nachtheiligen Einflusses des Tropenklimas auf Bewohner gemaessigter Zonen, etc.; Leipsick, 1851); *Instructions préventives contre les maladies tropicales, et traitement*, etc. (Anweisung die Tropenkrankheiten, etc., zu verhüten oder sicher zu heilen; Ibid., 1854), à l'usage des voyageurs et des émigrants dans les pays chauds; *de la Possibilité de préserver entièrement les États de l'Europe de l'invasion du choléra asiatique* (die gaenzliche Unterdrückung der asiatischen Cholera, etc.; Ibid., 1855), avec une préface de M. Jœrg père, etc.; et, en dehors de cet ordre spécial, une dissertation de médecine légale : *de Morbo pulmonum organico ex neo-natorum respiratione incompleta orto* (Ibid., 1836).

JOHNSTON (Alexandre-Keith), géographe anglais, né à Kirkhill, en Écosse, le 28 décembre 1804, se destina d'abord à la médecine et abrégea ses études classiques. Il entra ensuite dans l'atelier d'un graveur et acquit ce dessin pur et fini qui caractérisa plus tard ses ouvrages. Il refit lui-même son éducation, en se livrant avec ardeur à la lecture. Sa passion pour l'étude de la géographie lui inspira le projet de fonder une école de cette science dans son pays. Ce ne fut qu'après avoir pratiqué les meilleurs géographes anglais et étudié, dans leur idiome, tous les tra-

vaux des savants français, italiens, espagnols et allemands, qu'il publia l'*Atlas national* (the National atlas; Édimbourg, 1843, in-fol.). Cette première œuvre, fruit de treize ans de travail, lui valut l'honneur d'être élu membre de la Société royale géographique de Londres et géographe royal pour l'Écosse.

M. Johnston est surtout connu pour avoir fait, sur une large échelle, l'application de la physique à la géographie. Il en puisa l'idée dans les écrits de MM. de Humboldt et Ritter. Aidé des conseils de ces savants, il produisit, sur le plan de Berghaus (voy. ce nom), avec la collaboration de M. Petermann, son *Atlas physique* (The physical Atlas; Édimbourg, 1848, in-fol., nouv. édit. refondue en 1856). M. Johnston fut alors nommé membre honoraire ou correspondant des plus importantes sociétés de géographie britanniques et étrangères. Ses travaux sur la géographie médicale l'ont fait aussi admettre dans la Société épidémiologique de Londres. Il lui a été décerné une grande médaille pour un beau globe de géographie physique, à l'Exposition universelle de 1851.

Il faut citer encore, de M. Johnston : *Dictionnaire géographique* (Geographical Dictionary; Londres, 1850, in-8; 2e édit., 1855), ouvrage aussi exact que complet; *Atlas de géographie historique*, pour servir à l'*Histoire de l'Europe* d'Alison, et une série d'ouvrages d'éducation remarquables par l'exactitude et la beauté de l'exécution, tels que *Cartes murales*, *Atlas de géographie, physique, générale et classique* (Atlasses of physical, etc.), de 1852 à 1856; *Atlas d'astronomie* (an Atlas of sstronomy, 1855; *Carte géologique générale de l'Europe* (a General and Geological map., etc., 1856), etc.

JOHNSTON (Alexandre), peintre écossais, né à Édimbourg, en 1816, vint étudier à l'Académie royale de Londres et exposa dès 1836. La peinture des scènes familières de l'histoire est le genre qu'il a choisi. Ses meilleures toiles sont empruntées aux annales et aux légendes de l'Écosse : *le Noble berger* (1840); *le Dimanche matin* (1841); *le Mariage d'un covenantaire* (1842); *Lord et lady Russell en prison* (1846), grande page d'histoire qui se trouve à la galerie Vernon; *l'Arbre du rendez-vous*, *la Présentation de Flora Mac-Donald au prince Charles-Édouard*, qu'on a vue à l'Exposition universelle de Paris en 1855.

JOIGNEAUX (Pierre), journaliste et agronome français, ancien représentant du peuple, né à Varennes (Côte-d'Or), en 1815, suivit les cours de l'École centrale des arts et manufactures, prit part, dans la presse républicaine, aux luttes de l'opposition contre le gouvernement de Louis-Philippe, et fut un des rédacteurs du *Journal du peuple*. Sa collaboration à *l'Homme libre*, journal démocratique imprimé clandestinement, lui attira une condamnation assez sévère. Mis en liberté, il publia *les Prisons de Paris* par un ancien détenu (Paris, 1841, in-8). Il retourna, en 1842, dans le département de la Côte-d'Or, fonda à Beaune les *Chroniques de Bourgogne*, et dirigea successivement le *Courrier de la Côte-d'Or*, la *Revue industrielle et agricole de la Côte-d'Or* et *le Vigneron des deux Bourgognes*.

En même temps il étudia l'agriculture, et bientôt il joignit la pratique à la théorie dans sa ferme des Quatre-Bornes, à une lieue de Châtillon-sur-Seine. Il vivait au milieu des paysans et partageait leurs travaux, lorsqu'après la proclamation de la République il se vit appelé aux fonctions de sous-commissaire. Il fut ensuite envoyé à l'Assemblée constituante, le huitième sur dix, par 44420 suffrages. Membre du Comité des travaux publics, il siégea à l'extrême gauche, vota constamment avec la Montagne et rejeta l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, il combattit, au dedans et à l'extérieur, la politique de l'Élysée, et fit encore partie de la Montagne à l'Assemblée législative. Il fonda un journal démocratique (*la Feuille du village*) spécialement adressé aux habitants des campagnes, s'efforça de mettre ses idées et son langage à la portée des paysans, et prit ainsi dans la presse républicaine une place à part, et fut même comparé par ses amis à Paul-Louis Courrier son modèle. Il était devenu assez populaire pour que son nom fût mis en avant par son parti pour la candidature à la présidence de la République, à l'approche de 1852, lorsque le coup d'État du 2 décembre le rejeta hors de la vie politique. Expulsé du territoire français il se réfugia à Saint-Hubert, dans le Luxembourg belge, et y reprit ses études et ses travaux agronomiques. Outre ses articles publiés dans le *Moniteur de l'agriculture* et reproduits par *l'Estafette*, il a fait paraître plusieurs ouvrages qui lui ont mérité, de la part du gouvernement belge, divers encouragements.

JOINVILLE (François-Ferdinand-Philippe-Louis-Marie d'Orléans, prince de), prince français, ancien vice-amiral, né à Neuilly, le 14 octobre 1818, est le troisième fils du feu roi Louis-Philippe et de la reine Marie-Amélie. Comme ses frères, il fut appelé à recevoir l'éducation des colléges sous la direction d'un précepteur particulier. Destiné à la marine, il fit, en compagnie du capitaine Hernoux, qui devint son aide de camp, quelques voyages sur les côtes de France et d'Italie, et se présenta à l'École navale de Brest dans un examen public. Reçu élève enseigne, il fut assujetti à toutes les exigences du service, devint, en 1836, lieutenant de vaisseau, rallia dans le Levant l'escadre de l'amiral Hugon et débarqua en 1837 à Bone, pour aller rejoindre devant Constantine son frère le duc de Nemours; mais il arriva trop tard, la ville était prise.

L'occasion de se distinguer lui fut donnée en 1838, lors de la déclaration de guerre au gouvernement mexicain. A bord de la corvette *la Créole*, il montra beaucoup d'audace et d'habileté dans la manière dont il attaqua les batteries du fort Saint-Jean d'Ulloa (27 novembre); quelques jours après, à la tête d'un détachement de matelots, il força les portes de la Vera Cruz, et prit de sa main, au milieu d'une vive fusillade, le général Arista. Cette brillante conduite valut au prince la croix de la Légion d'honneur et les insignes de capitaine de vaisseau.

En 1840 il reçut la mission de ramener de Sainte-Hélène les restes mortels de l'empereur Napoléon, et, ayant appris que la guerre était imminente, annonça hautement sa résolution, s'il était attaqué, de se défendre à toute extrémité, plutôt que de rendre ce dépôt sacré. Après plusieurs croisières aux États-Unis, dans la Méditerranée et au Sénégal, il se rendit en 1843 à Rio-Janeiro, où il épousa, le 1er mai, la princesse Francesca de Bragance, sœur de don Pedro II. Élevé, la même année, au grade de contre-amiral et autorisé à assister, avec voix délibérative, aux séances du Conseil d'amirauté, il prit une part active aux travaux de la commission supérieure pour l'examen des questions relatives à l'organisation de la marine à vapeur et siégea quelquefois à la Chambre des Pairs. Au mois d'août 1845, il prit le commandement de l'escadre d'évolution qui croisait sur les côtes du Maroc, bombarda Tanger et s'empara de Mogador. A la suite de ces opérations militaires il fut nommé vice-amiral.

Tenant presque constamment la mer, le prince

de Joinville se trouvait à Alger avec le duc d'Aumale lorsqu'arriva la nouvelle des événements de février 1848. Aussitôt il remit son commandement aux autorités républicaines, s'embarqua pour l'Angleterre et rejoignit à Claremont la famille exilée. Lorsque l'Assemblée constituante s'occupa du projet de décret sur le bannissement de la branche cadette, il adressa au président une protestation pleine de dignité. Depuis cette époque, il a vécu dans la retraite ou fait quelques voyages d'étude, et son nom, longtemps si populaire en France, ne s'est jamais trouvé mêlé aux intrigues politiques dont les familles royales déchues ont été l'occasion, dans les dernières années de la République. Le prince de Joinville a deux enfants : Françoise-Marie-Amélie, née en 1844, et Pierre-Philippe, duc de Penthièvre, né en 1845.

Il a publié dans la *Revue des Deux-Mondes*, ses études sur la marine française (1844-1852), et sur la guerre de Chine (1857). La première, intitulée : *Note sur l'état des forces navales de la France*, fit une vive sensation; elle a été réimprimée à Francfort (1846, in-16).

JOLLIVET (Pierre-Jules), peintre français, né à Paris, le 27 juin 1803, étudia sous le baron Gros et sous François Dejuinne et entra, en 1822, à l'École des beaux-arts, où il resta jusqu'en 1825. Il s'occupa de la lithographie dès son apparition et pendant un voyage en Espagne, qui lui fournit les sujets de ses tableaux de genre les plus estimés, il exécuta des planches lithographiées pour la grande collection du musée royal de Madrid. De retour en France, il débuta au Salon de 1831, par *la Maison de l'Alcade*, *le Palais d'Aranjuez* et *le Portrait de Philippe IV et de ses enfants*, d'après Velasquez, et exposa depuis : *les Brigands de Valence; la Halte des gitanos; Christophe Colomb; Quentin Durward* (1833); *une Guérilla; la Soirée castillane; Philippe II* (1834); *le Procès de Jeanne d'Arc; Lara*, d'après Byron, au musée du Luxembourg (1835); *un Muletier espagnol; Jésus et la Samaritaine* (1839); *le Couronnement d'épines; le Corsaire*, d'après Byron; *los Trilladores* (1840); *le Massacre des Innocents*, au musée de Rouen (1845); *Vue de Jumiéges* (1847); *la Vierge aux douleurs* (1850). A l'Exposition universelle de 1855, outre divers sujets déjà exposés, il a donné la grande toile historique de *l'Installation de la magistrature en* 1849, appartenant à l'État.

M. Jollivet a exécuté, pour le musée de Versailles : *les Premières assises de Jérusalem*, *Louis VIII prenant l'oriflamme à Saint-Denis*, dans la salle des Croisades; *Louis XII à Agnadel*, dans la galerie des Batailles, et *les Combats de Hooglède, de Turcoing et d'Aïcha*, dans les Campagnes de la République et de l'Empire. On cite encore de lui : *Jésus guérissant les malades*, à Vitry-le-François : les *cartons* des peintures sur émaux du porche de Saint-Vincent de Paul; *saint Germain bénissant sainte Geneviève*, pour la préfecture de la Seine; un *Portrait en pied de Charles-Quint*, peint en Espagne, au comte de Saint-Priest; un *Combat de taureaux à Madrid; la Visite du Directeur*, avec costumes espagnols, etc., etc. M. Jollivet a obtenu une 2e médaille en 1833, une 1re en 1835 et la décoration en mai 1851.

JOLLY (Paul), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Châlons-sur-Marne, vers 1795, débuta, comme écrivain médical, dans sa ville natale et vint achever ses études à Paris, où il fut reçu docteur en juin 1821. Joignant au savoir une pratique habile, il devint, en 1825, secrétaire général de l'Athénée de médecine, puis, en 1839, membre de l'Académie de médecine, dans la section de thérapeutique et d'histoire naturelle. Il a été décoré en août 1833.

On a de lui : *Essais sur la topographie physique et médicale de Châlons-sur-Marne*, couronné par la Société académique de cette ville (1820, in-18); *Propositions de physiologie médicale, d'hygiène*, etc. (1821), thèse; *de l'État sanitaire et des moyens d'assainir les landes de Bordeaux* (1834); *de l'Imitation, considérée dans ses rapports avec la philosophie, la morale et la médecine* (1846, in-8); des *Lettres* et *Rapports* sur le choléra (1832 et 1853); quelques *Remarques pratiques sur la prophylaxie et le traitement du choléra* (1854, in-8), etc.; et des articles dans la *Nouvelle bibliothèque médicale* et le *Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques*, dont il a conçu l'idée et dirigé l'exécution.

JOLY (Jean-Baptiste-Jules DE), architecte et lithographe français, né à Montpellier, le 22 novembre 1788, étudia l'architecture sous Delespine, entra à l'École des beaux-arts en 1808 et en sortit, en 1815, avec cinq médailles et le prix départemental. S'occupant alors de lithographie, il fit, avec Fragonard, le *Recueil classique d'ornements et de bas-reliefs de sculpture pris dans les monuments anciens et dans ceux de la Renaissance*, dont les planches in-folio ont figuré au Salon du Louvre en 1819. Il a exposé encore depuis une *Vue du port de Métaponte* (1833), destinée aux *Antiquités de Métaponte*, de MM. A. de Luynes et Debacq, et les dessins représentant tout le détail des travaux exécutés par lui à la Chambre des Députés (1836 et 1839).

M. de Joly a été chargé de l'organisation des expositions industrielles de la cour du Louvre en 1823 et 1827. En 1826, il agrandit et restaura le ministère de l'instruction publique et celui des affaires ecclésiastiques, dirigea, vers le même temps, les travaux du ministère de l'intérieur, et fut nommé peu après architecte de la Chambre. De 1828 à 1833, il construisit l'ancienne salle provisoire des séances, et appropria le palais législatif, dont il est resté jusqu'ici l'architecte. Il a publié, à la suite de ces travaux, les *Plans, coupes, élévations et détails de la restauration de la Chambre des Députés, de la nouvelle salle des séances, de la bibliothèque*, etc. (in-folio, 1840). On voit, dans cet ouvrage, un des premiers et des heureux essais de charpente en fer. M. de Joly a été décoré en octobre 1826.

JOLY (Vincent-Victor), écrivain belge, né à Bruxelles, en 1807, débuta dans les lettres en 1830, aborda ensuite le théâtre, et vint, en 1834, faire représenter, à Paris, quelques vaudevilles. Connu surtout comme critique humoriste, il est, devenu en 1852, rédacteur en chef du journal *le Sancho*.

On a de lui : *Humble allocution à nos hommes d'État*, signée V.... L... (1832, brochure); *Gonzalve, ou les Proscrits* (1833), drame en 3 actes; *le Juif errant* (1834), mystification fantastique en 3 tableaux; *une Tuerie au* XVIe *siècle, Jean de Werth, Coup d'œil sur le Salon de* 1839; *des Jésuites et de quelques engouements littéraires* (1836-1847), etc. Il a collaboré aux *Belges illustres*, aux *Belges peints par eux-mêmes*, etc.

JOMARD (Edme-François), ingénieur géographe archéologue français, membre de l'Institut, né à Versailles, le 22 novembre 1777, fit ses premières études au collége Mazarin, où il eut pour professeur le critique Geoffroy, entra ensuite à l'École des ponts et chaussées, et de là à l'École polytechnique, lors de son ouverture en 1794. Il

en sortit comme ingénieur-géographe et compléta ses études à l'École de géographie du cadastre. A vingt et un ans, il faisait partie de l'expédition de l'Égypte. Dès le début de la campagne, il concourut au plan topographique d'Alexandrie, mesura et dessina, sous la direction de Monge, les monuments les moins connus; lut, à ce sujet, divers *Mémoires* à l'Institut du Caire, et rassembla, avec les savants et les artistes choisis pour cette mission scientifique, les matériaux qu'il devait plus tard utiliser dans de nombreux ouvrages. Les vents contraires l'ayant retenu dans l'archipel, lorsqu'il revenait d'Égypte en 1802, il en profita pour explorer les îles Ioniennes.

A peine de retour à Paris, M. Jomard fut envoyé par le dépôt de la guerre aux frontières de Bohême et surveilla les opérations topographiques exécutées dans le Haut-Palatinat. Il publia dès lors, en Allemagne, les premiers résultats de ses travaux en Afrique. Rappelé, en 1803, pour concourir à la *Description de l'Égypte*, il devint, peu après, à la mort de Conté, secrétaire de la commission, et en 1807, à la mort de Lauret, commissaire du gouvernement pour la gravure et l'impression de cet ouvrage, auquel il a consacré dix-huit années. Les négociations dont il se chargea en Angleterre, auprès de sir Joseph Banks, à la suite de la paix de 1814, lui permirent d'en terminer les parties incomplètes, celles relatives aux monuments au pouvoir des Anglais, si difficiles à relever jusque-là, même d'une manière inexacte. Dans ce voyage, il se lia avec William Allez et divers philanthropes, antiquaires, savants et voyageurs; il étudia les écoles de Bell et de Lancaster, et rapporta d'Angleterre, outre des notes, des dessins et des cartes publiés ou gravés à son retour, divers instruments et produits utiles, la règle logarithmique, les tapis économiques et la pierre artificielle, au moyen de laquelle il proposa souvent de reproduire, pour les musées français, les gigantesques monuments de l'Égypte; ce qu'il fit en petit pour son cabinet égyptien d'Arcueil.

M. Jomard fut, à cette époque, un des membres actifs de la commission pour l'enseignement mutuel. Au mois de juin 1815, il fonda, avec le pasteur Martin et sous le patronage de la municipalité de Paris, la grande école-modèle de l'église de Saint-Jean de Beauvais, qui fut fermée sous le ministère Corbière. Il fonda, vers le même temps, la nouvelle Société d'éducation dont il fut le secrétaire. En 1818, il fit obtenir au voyageur Caillaud (voy. ce nom) la nouvelle mission qui le conduisit dans les parties inexplorées de la Nubie. Il rédigea, en 1821, les règlements de la Société de Géographie, qu'il a souvent présidée, et décida, en 1826, après dix ans d'efforts, la fondation de l'Institut des Égyptiens, dont il fut nommé directeur. Deux ans après, une ordonnance royale (juin 1828), le créa conservateur administrateur à la bibliothèque, pour le nouveau département de la géographie et des voyages, et le chargea d'une organisation qu'il a depuis terminée, au grand profit de l'histoire de la science, du commerce et des voyageurs.

La plupart des ouvrages de M. Jomard se rattachent spécialement à la géographie, dont ils embrassent toutes les branches. Ils sont accompagnés de notes et d'éclaircissements historiques, d'observations sur les mœurs des différents pays, leurs progrès, leur civilisation, et sont toujours le résumé exact des découvertes les plus récentes. Les plus connus sont : *Voyage à l'oasis de Syouah* (1819), d'après les notes de Caillé, Caillaud et Drovetti; *Remarques sur les rapports de l'Éthiopie et de l'Égypte, sur la communication du Niger ou Nil des noirs avec le Nil égyptien, sur le cours du Sénégal et de la Gambie* (1822-1828); *Notice historique et géographique sur le Nedj* (1825); une double *Notice* sur les voyages de Caillaud en Nubie (1819-1823); plusieurs *Aperçus* et *Coups d'œil sur les nouvelles découvertes dans l'Afrique centrale* (1824-1827); *Vocabulaire des voyageurs* dans l'*Atlas ethnographique* de Balbi; etc. Enfin, de la *Description de l'Égypte* (1803-1821), éditée de nouveau sous sa direction, en 1820, il a extrait toute sa rédaction personnelle qui ne forme pas moins de quatre volumes, sous ce titre : *Recueil d'observations et de mémoires sur l'Égypte ancienne et moderne, ou Description historique et pittoresque des principaux monuments* 1830, in-8), avec des recherches sur les connaissances des anciens Égyptiens et des remarques sur la géographie archéologique et les beaux-arts.

Outre les planches qui accompagnent la plupart de ces publications, M. Jomard a fait graver séparément, la *Carte des positions de l'oasis de Syouah* (1824); plusieurs *Cartes d'Égypte*, notamment de l'Égypte inférieure, et diverses cartes pour les collèges. Il a aussi donné un grand nombre de brochures ou mémoires d'histoire et d'archéologie: *sur les Lignes numériques des anciens ; sur l'Étalon métrique* et *un Tableau astronomique découverts à Thèbes; sur le Système métrique des Égyptiens; sur leurs Coudées, sur la Classification des hiéroglyphes; Parallèle entre les antiquaires de l'Inde et de l'Égypte; une Notice* sur de Beaufort; puis les *Éloges de Monge, de Conté, de Lancret*, retranchés par ordre supérieur de *la Description de l'Égypte;* enfin, de nombreux articles dans le *Journal asiatique* et dans les diverses *Revues* savantes.

D'autres publications de M. Jomard, avec ou sans nom d'auteur, se rapportent à l'enseignement mutuel, dont il a fondé lui-même une école à Versailles : *Rapport sur la machine à graver ; Arithmétique élémentaire; Description de la règle à calculer; la Lithographie appliquée aux cartes géographiques; Note sur la tachygraphie; du Progrès des écoles d'enseignement mutuel*, en France et à l'étranger; des *Remarques sur l'école d'Hofwill* (Suisse); *du Nombre des délits criminels, comparé à l'état de l'instruction primaire* (1827); *Tableaux sommaires de l'état et des besoins de l'instruction primaire dans le département de la Seine*, avec des *Observations sur la nécessité et les moyens de la faciliter pour tous les Français*. En dehors des séries qui précèdent, nous pourrions citer de M. Jomard des ouvrages de diverse nature, tels que : *des Fosses propres à la conservation des grains* (in-4); *de l'École égyptienne de France*, et une foule de *Dissertations*, de *Rapports* et autres travaux dont la liste nous entraînerait trop loin. Ce savant a été élu, en 1818, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres; il fait, en outre, partie des Académies de Turin, de Naples, de Berlin, de Copenhague, de la Société d'Encouragement, de celles de géographie et d'amélioration pour l'enseignement mutuel. Il est, depuis avril 1838, officier de la Légion d'honneur.

JOMINI (Henri, baron), général et historien français, né à Payerne (canton de Vaud), le 6 mars 1779, servait dans un des régiments suisses à la solde de la France, lorsque, à la suite du 10 août 1792, tous les corps étrangers furent licenciés. Il embrassa alors la carrière commerciale. Quelques années après, il rentra en Suisse et devint, malgré sa jeunesse, lieutenant-colonel de la milice et secrétaire général des affaires de la guerre. Les événements politiques lui firent bientôt perdre cette position; il revint en France, et,

sur la recommandation de Ney, fut placé dans une maison de commerce de Paris (1803). Mais, loin de négliger les études théoriques qu'il avait commencées sur la tactique, il fit paraître, cette année-là, son *Traité des grandes opérations militaires* (3ᵉ édit., 1819, 3 vol. in-8 et atlas), contenant la relation critique et comparative des campagnes de Frédéric II et du général Bonaparte.

En 1804, M. Jomini obtint dans l'armée française le grade de chef de bataillon et passa colonel l'année suivante. Il venait de terminer un *Mémoire sur les probabilités de la guerre de Prusse* (1806, in-8), lorsqu'il fut chargé, durant les campagnes de 1806 et de 1807, des fonctions de chef d'état-major dans le corps du maréchal Ney, qui était resté son protecteur. Il s'en acquitta de manière à mériter les bonnes grâces de l'empereur, qui lui envoya le titre de baron. En 1808, il suivit Ney en Espagne; mais ce dernier, ayant appris qu'il s'attribuait les succès du corps d'armée placé sous son commandement, le fit mettre en disponibilité. M. Jomini, à qui l'inaction pesait, sollicita alors son congé afin d'entrer au service de la Russie, qui lui offrait le grade de général-major. Il ne tarda pas cependant à rentrer en faveur et fut, en 1811, nommé général de brigade; on rétablit même pour lui la charge d'historiographe de France, qui n'avait pas été exercée depuis Marmontel, et il eut mission d'écrire les hauts faits de la grande armée.

Appelé au service actif en 1812, M. Jomini devint tour à tour gouverneur de Wilna et de Smolensk, bientôt évacués par nos troupes. Il déploya, dans la retraite, beaucoup d'énergie et de sang-froid, et contribua d'une facon décisive à la victoire de Bautzen. Le maréchal Ney, qui lui avait rendu auprès de lui les fonctions de chef d'état-major, crut devoir le proposer pour le grade de généra de division; mais Napoléon refusa durement et alla même jusqu'à renvoyer M. Jomini en France pour le punir de certaines négligences dans son service. Ce fut alors que, irrité d'un tel traitement, M. Jomini profita d'un armistice qui venait d'être conclu à Plæswitz pour abandonner le drapeau français et rejoindre les alliés. Cette désertion, bientôt connue, fut frappée par un conseil de guerre d'une condamnation à mort par contumace. Presque en même temps l'empereur de Russie, Alexandre, nommait le condamné lieutenant général et l'attachait à sa personne en qualité d'aide de camp. Mais M. Jomini ne voulut accepter aucun commandement, dans l'armée russe, jusqu'à la fin de la guerre, et il garda, comme Napoléon l'a reconnu lui-même, le plus profond secret sur le plan d'opérations dont il avait connaissance.

En 1815, il accompagna de nouveau le czar à Paris et reçut de Louis XVIII la croix de Saint-Louis. Il resta quelque temps en France pour travailler, avec le colonel Koch, à la refonte de sa grande *Histoire critique et militaire des guerres de la Révolution, de* 1792 *à* 1801 (1806, 5 vol. in-8; 3ᵉ édit., 1819-1824, 15 vol. in-8 et 4 atlas in-folio), ouvrage qui lui a fait un nom distingué parmi les tacticiens modernes. Vers la même époque, il publia, pour se justifier des attaques passionnées que lui avait attirées sa défection: *Correspondance avec le général Sarrazin sur la campagne de* 1813 (1815, in-8), et *Correspondance avec le baron Mounier* (1821, in-8). La *Lettre* qu'il adressa, en 1841, à M. Capefigue roule encore sur le même sujet. En 1822, M. Jomini retourna en Russie où il fut chargé par Alexandre de compléter l'éducation militaire du grand-duc Nicolas: quand ce dernier hérita de la couronne (1825), il le mit au nombre de ses aides de camp. Depuis 1855, l'empereur Alexandre II lui a permis de résider à Bruxelles.

Outre les ouvrages déjà cités, on a encore de ce savant officier général: *la Suisse dans les intérêts de l'Europe* (1821, in-8), une curieuse *Vie politique et militaire de l'empereur Napoléon racontée par lui-même au tribunal de César, d'Alexandre et de Frédéric* (Paris, 1827, 4 vol. in-8); un *Tableau analytique des principales combinaisons de la guerre et de leurs rapports avec la politique des États* (Saint-Pétersbourg, 1830, in-8; 5ᵉ édit., Paris, 1837), etc.

JONESCO (Jean), agronome roumain, né en 1818 à Romano (Moldavie) d'une ancienne famille de petits propriétaires fonciers, dont le véritable nom était Isacesco, est fils de l'archidiacre, vicaire général du diocèse de Romano, désigné sous le surnom de Popa Jon Rossou (le Rouge). Ce prénom de Jon est devenu pour ses fils, un nom patronymique. Après avoir terminé ses études au lycée national de Jassy, le jeune Jonesco fut envoyé, aux frais du gouvernement, à l'Institut agricole français de Roville, près Nancy, où il étudia pendant plusieurs années sous Mathieu de Dombasle. A son retour en Moldavie, il fut nommé secrétaire de la curatelle des écoles. La part qu'il prit, en 1848, aux mouvements de la Valachie le força de chercher un refuge en Turquie, où Réchid-pacha, après lui avoir confié des missions dans la Dobrudja et la Thessalie, le chargea de l'établissement d'une ferme-modèle sur ses propres domaines. M. Jonesco est rentré depuis dans son pays, a été nommé par le gouvernement intérimaire intendant général des nouveaux districts bessarabiques, avec mission d'en dresser la statistique complète. Ses ouvrages déjà publiés sont: *Excursion agricole dans la Dobrudja et dans la Thessalie* (Constantinople, 1850 et 1853, 2 vol. in-8 en français); *le Calendrier du bon cultivateur* (Jassy), en roumain.

Son frère, Nicolas JONESCO, né en 1820, a fait comme lui ses études au lycée national de Jassy, où il devint à son tour professeur. Il a rédigé, en 1856, sous la direction de M. Cogalniceano, *l'Étoile du Danube* (Stoarea Dunuri), feuille libérale qui soutint la cause de l'union des principautés: elle fut supprimée; M. Jonesco passa à Bruxelles et y fonda, sous le même titre (4 décembre 1856), une feuille rédigée en français et dévouée aux mêmes principes.

JONGKIND (Johan-Bartold), peintre français d'origine hollandaise, né vers 1822, vint de bonne heure en France, où il étudia la marine sous M. Eug. Isabey, et débuta au Salon de 1845. Il a depuis exposé: *un Port de mer* (1848); *Vue du Port d'Harfleur* (1850); *Saint-Valery en Caux, le Tréport* (1852); *Cours de la Seine, Clair de lune, Souvenir du Havre* (1853); *Vue de Notre-Dame, prise du pont de la Tournelle, le Quai d'Orsay, le Lever de la lune près de Paris*, admis à l'Exposition universelle de 1855; et de nouvelles *Marines* au Salon de 1857. Il a obtenu une 2ᵉ médaille en 1852.

JORDAN (Sylvestre), jurisconsulte et homme politique allemand, né le 30 décembre 1792, à Omes, près Innsbruck, d'une famille d'ouvriers, se livra à l'étude au milieu des luttes les plus pénibles contre la misère. Il fut soutenu par les conseils de son oncle, François Jordan, connu dans le Tyrol comme poëte populaire, sous le nom du *Pauvre Cordonnier*, et, grâce à la protection du pasteur d'Axam, il put entrer, en 1806, au collége d'Innsbruck. Il termina ses classes à Munich, et alla, en 1813, étudier le droit à Landshut. En

1815 il retourna dans son pays, mais, accusé par le clergé de blasphème et de penchant à l'athéisme, il fut forcé de quitter le Tyrol. Il séjourna successivement à Landshut, à Munich, à Francfort-sur-le-Mein et à Heidelberg (1815-1821). Les travaux de jurisprudence qu'il publia dans cet intervalle le firent nommer, en 1821, professeur adjoint et, l'année suivante, professeur titulaire de droit à l'université de Marbourg, qu'il fut appelé à représenter dans l'assemblée des États de la Hesse-Électorale. Son activité et ses talents lui donnèrent une grande influence sur les débats de la diète; mais son attachement aux principes libéraux mécontenta son gouvernement à un tel point que sa réélection, en 1833, fut l'occasion de la dissolution de la diète (18 mars).

Peu de temps après, sur la dénonciation d'un criminel gracié, M. Jordan se vit accusé d'affiliation aux sociétés secrètes et de participation aux attentats de 1832 et de 1833. Il fut arrêté et, après dix années de détention préventive, condamné, en 1843, à cinq ans de prison. En 1845, l'affaire fut jugée de nouveau devant la cour d'appel, et M. Jordan, dont la non culpabilité n'avait jamais été mise en doute dans l'opinion publique, fut acquitté. Ce procès, dans lequel on avait sacrifié à l'animosité du pouvoir douze ans de la vie d'un homme reconnu innocent, causa une grande sensation dans toute l'Allemagne, et valut à M. Jordan des sympathies qui le firent élire, en 1848, membre du parlement de Francfort. Il y travailla à maintenir l'harmonie entre les différentes fractions de l'assemblée, et se plaça, par ses votes, dans les rangs du parti modéré. L'année suivante, il reprit sa place de professeur de droit à l'université de Marbourg.

On doit à M. Jordan comme travaux de jurisprudence : *Essais sur le droit criminel général* (Versuche über allgemeines Strafrecht; Marbourg, 1818); *Manuel du droit criminel général et du droit criminel allemand* (Lehrbuch des allgemeinen und deutschen Strafrechts; Ibid., 1831), etc., sans compter des articles dans les revues et recueils littéraires allemands. Il faut citer à part : *Ma défense dans l'affaire criminelle intentée contre moi* (Selbstvertheidigung in der wider mich geführten Criminaluntersuchung; Manheim, 1844). M. A. Boden a publié au sujet de ce même procès : *Trois défenses* (Drei Vertheidigungsschriften Jordan's; Francfort, 1843 et 1844).

JORDAN (Guillaume), écrivain allemand, né vers 1810, à Berlin, y fit ses études, y obtint le grade de docteur en philosophie, et vécut ensuite plusieurs années à Kœnigsberg et à Leipsick. Forcé en 1845 de quitter cette dernière ville et le royaume de Saxe par suite d'une accusation d'athéisme, il se rendit à Brême, d'où il revint en 1848 à Berlin. Nommé député à l'Assemblée nationale de Francfort, il s'y distingua comme orateur parmi les membres de la gauche. Mais, à l'occasion de la question polonaise (24 juillet), il rompit avec la montagne et vota dès lors sous les auspices du parti Gagern. En butte à de vives attaques de la part de ses anciens amis politiques, il fut nommé conseiller de marine au ministère de l'empire germanique, et il garda ce titre jusqu'au moment de la vente aux enchères de la flotte allemande.

On a de M. Jordan une bonne *Histoire de l'île d'Haïti* (Geschichte der Insel Haiti; Leipsick, 1846-1849. 2 vol.) et plusieurs ouvrages de poésie inspirés des opinions politiques libérales et des principes philosophiques de la jeune école hégélienne, tels que : *la Cloche et le canon* (Glocke und Kanone; Kœnigsberg, 1842); *l'Allemagne orientale* (Ostdeutschland; Ibid., 1842); *Fantaisies terrestres* (Irdische Phantasien; Ibid., 1842); *Chansons populaires et légendes de la Lithuanie* (Lithauische Volkslieder und Sagen; Berlin, 1844); *Écume* (Schaum. Leipsick), recueil de poésies philosophiques; *Demiourgos* (Ibid., 1852), épopée philosophique qui fut très-remarquée.

JORDAN (Rodolphe), peintre allemand, né à Berlin, le 4 mai 1810, fit ses études à l'Académie des beaux-arts de Dusseldorf et à Berlin sous la direction de Wach. Il s'était livré d'abord à la peinture religieuse; avant de céder à son penchant pour la peinture de genre, où il a excellé. Conduit par le besoin de réparer sa santé aux bains de l'île d'Helgoland dans la mer du Nord, il s'y inspira des scènes de la vie maritime qu'il avait sous les yeux et y trouva le sujet de la plupart de ses toiles. Son premier tableau, *la Demande en mariage dans l'île d'Helgoland* établit sa popularité. C'est une scène de mœurs toute spéciale, ou la comédie et le sentiment sont heureusement mélangés; on divisa le sujet en parties, pour en faire des albums; on y prit le thème d'une chanson qui se chante encore dans les rues de l'île, et le poëte comique Louis Schneider de Berlin la transporta même au théâtre.

Dans ce même genre, que les Allemands appellent humoristique, M. Jordan produisit successivement : *les Bottes oubliées*, scène bouffonne; *l'Examen du matelot*; *le Soir sur le rivage*, charmante idylle, où le peintre s'est représenté lui-même avec sa fiancée; *le Repos du dimanche pour les marins*; *les Joies de la famille*, représentant la naissance d'un premier-né; *les Vieillards heureux* (1834-1840). Cherchant ensuite des scènes plus tragiques, il donna *le Retour des matelots*, représentant la femme d'un pêcheur, qui, au milieu de la joie générale, cherche vainement son mari noyé; deux *Naufrages sur les côtes de Normandie*, le second empreint d'un caractère religieux, et une foule d'autres toiles, qui ont été reproduites par le burin ou la lithographie. Dans toutes on trouve, avec une couleur harmonieuse, mais un peu monotone, et un dessin parfois incorrect, un sentiment profond de la poésie et une grande habileté de composition. On dit que M. Jordan, qui s'est beaucoup occupé de l'esthétique et de l'histoire de la peinture, prépare des publications sur ce sujet. Il est membre de l'Académie des beaux-arts de Berlin, décoré de plusieurs ordres nationaux ou étrangers, et à son atelier est suivi par de nombreux élèves.

JOSAPHAT. Voy. SNAGOVEANO.

JOSEPH (Frédéric-Ernest-Georges-Charles), ancien duc régnant de Saxe-Altembourg, né le 27 août 1789, a succédé, le 29 septembre 1834, à son père le duc Frédéric. Il fonda en 1838 un séminaire pédagogique, ayant pour annexe un institut des sourds-muets, et mit Altembourg en communication avec Leipsick par un chemin de fer. Le 30 novembre 1848, il se démit de la régence en faveur de son frère, le duc *Georges*-Charles-Frédéric, et prit le titre de duc Joseph de Saxe. Il est lieutenant général au service de Prusse et a le même grade dans l'armée de Hanovre. Marié le 24 avril 1817 à la duchesse *Amélie*-Thérèse, fille de Louis duc de Wurtemberg, et morte le 28 novembre 1848, et dont la perte le décida à abdiquer, il a quatre filles, *Marie*, reine de Hanovre; Henriette-Frédérique-*Thérèse*-Élisabeth, née le 9 octobre 1823; *Élisabeth*-Pauline-Alexandrine, née le 26 mars 1826, mariée le 10 février 1852 à Nicolas Frédéric-*Pierre*, grand-duc d'Oldembourg, et *Alexandrine*-Frédérique-Henriette-Pauline-Marianne-Élisabeth, née le 8 juillet 1830, mariée le 11

septembre 1848, sous le nom d'Alexandra-Josefowna au grand-duc de Russie, Constantin, frère de l'empereur Alexandre II.

JOSIKA (Nicolas, baron), célèbre romancier hongrois, né à Torda, en Transylvanie, le 28 septembre 1796, d'une famille noble et riche, eut, dans la maison paternelle, d'excellents professeurs particuliers et fréquenta ensuite les meilleurs établissements du pays. Ayant fini à seize ans ses études de droit, il entra, comme cadet, dans un régiment de dragons piémontais, fut nommé lieutenant en 1813, adjudant en 1814, bientôt capitaine et, après la paix, chancelier du roi de Sardaigne. En 1818, il quitta le service, retourna en Hongrie, se maria avec une riche personne, et resta veuf après quelques années d'une union qui ne fut heureuse ni pour l'un ni pour l'autre. Pendant quelques années, le baron Josika s'occupa, dans la retraite, d'études sérieuses et particulièrement d'économie rurale; puis, il se jeta dans le mouvement de la vie politique et fit une vive opposition à l'Autriche dans la fameuse diète transylvanienne de 1834. La hardiesse de ses discours déplut au parti noble qui l'avait élu comme un des siens, et il ne fut point renommé à la session suivante. Ses déceptions politiques et aussi des ennuis domestiques, le tournèrent vers les travaux littéraires; il étudia avec passion les langues étrangères, l'allemand, le français, l'espagnol et l'italien, et publia, pendant quatorze ans, de 1834 à 1848, une série de romans, la plupart historiques, ainsi qu'une foule d'articles dans les journaux de son pays.

Dès 1847, le baron Josika avait été réélu à la diète de Transylvanie, comme second député du comitat de Szolnok, et avait travaillé de tous ses efforts à la réunion de la Transylvanie et de la Hongrie. Rendu populaire par son opposition à l'Autriche, il prit, à la révolution de 1848, une part très-active, comme membre de l'assemblée des magnats, et ne tarda pas à être nommé membre du Comité de défense nationale. Après la déclaration d'indépendance du 14 avril 1849, il fut appelé à faire partie du tribunal de grâce, siégeant à Pesth, et se trouva assez compromis pour être obligé d'abandonner le pays, après la catastrophe de Vilagos. Pendant que, retiré à Bruxelles, le baron Josika cherchait des moyens d'existence dans un redoublement d'activité littéraire, on le pendait en effigie à Pesth, avec Kossuth, et trente-cinq autres de ses amis politiques.

Ses œuvres sont très-nombreuses et très-répandues, tant en Allemagne qu'en Hongrie. C'est le Walter Scott de son pays. Dans ses romans historiques, empruntés aux traditions nationales, l'on trouve, sans aucunes longueurs, des études très-fortes de mœurs et de sentiments; c'est, au jugement des Hongrois, une sorte de résurrection saisissante du passé de leur patrie. Le style, l'invention, les caractères, l'observation y sont pleins de puissance. Ils ont été traduits en allemand par Klein et par la seconde femme de l'auteur, la baronne Podmaniczky, qu'il épousa en 1847. Nous mentionnerons parmi les principaux: *Irany* (Pesth, 1835); *Vaslatok* (Ibid., 1834); *Abafi* (3e édit., 1851); *le Poëte Zrinyi* (Zrinyi a koeltoe; 1843, 4 vol.); *le Dernier Bathory* (Az utolso Batory; 2e édit., 1840, 3 vol.); *les Bohémiens en Hongrie* (A Eselek Magyarorszagban; 2e édit., 1845, 4 vol.); *Étienne Josika* (Josika Istvan; 1847, 5 vol.); *la Famille Mailly* (Familie Mailly; Leipsick, 1850, 2 vol.), que l'auteur publia en allemand; enfin l'*Histoire d'une famille hongroise pendant la révolution* (Egy magyar esalada forradalom alatt; Brunswick, 1851, 4 vol.). Aujourd'hui, les œuvres complètes du baron Josika ne se montent pas à moins de 70 volumes.

JOSSON (Louis-Joseph), magistrat français, né le 4 octobre 1791, à Orchies (Nord), et fils d'un commerçant, étudia le droit, fut admis, en 1816, au barreau de Douai et nommé, en 1818, juge d'instruction au tribunal de première instance de cette ville; il remplit ces fonctions jusqu'en 1822, où il fut appelé à la présidence du même tribunal. Lors de la révolution de Juillet, il eut à se prononcer en référé sur les ordonnances de Charles X; n'écoutant que sa conscience, il les déclara « illégales, inconstitutionnelles et non obligatoires pour les magistrats et les citoyens. » Cet acte d'indépendance, peut-être unique en dehors de Paris, valut à M. Josson la présidence du tribunal civil de Lille, qu'il n'a cessé d'occuper. De 1837 à 1839 il représenta à la Chambre des Députés le deuxième collége de Lille et prit une part active aux travaux parlementaires. Il est officier de la Légion d'honneur depuis le 4 mai 1844.

JOST (Isaac-Marc), érudit allemand, né à Bernbourg, le 22 février 1793, d'une famille israélite, fréquenta plusieurs gymnases allemands, et acheva ses études aux universités de Gœttingue et de Berlin. S'étant voué spécialement à la philologie, il ouvrit, à Berlin, en 1816, une école qui subsista jusqu'en 1835, et qu'il avait lui-même interdite aux élèves chrétiens. En 1835, il accepta dans une école juive de Berlin, spécialement destinée à l'instruction professionnelle un emploi de professeur qu'il occupe encore aujourd'hui.

On doit à M. Jost un certain nombre d'ouvrages d'histoire ou de philologie spécialement relatifs à la nation et à la langue juives. Nous citerons: *Histoire des Israélites* (Geschichte der Israeliten; Berlin, 1820-1829, 9 vol.), véritable monument élevé à la gloire de sa race; *Nouvelle histoire des Israélites de* 1815 *à* 1845 (Neue Geschichte der Israeliten, von 1815-1845 (Ibid., 1846-1847, 3 vol.); une *Histoire générale du peuple juif* (Allgemeine Geschichte des jüd. Volkes; Ibid., 1831-1832, 2 vol.); une traduction de *la Mischna*, texte et commentaires; (Ibid., 1832-1834, 6 vol.); une édition des *Annales israélites* (Israelitische Annalen; Francfort, 1839-1841); *Jellinek et la Kabbale* (voy. Jellinek); enfin des brochures nombreuses qui attestent sa ferveur religieuse et son zèle pour les intérêts de sa race, notamment *Contre les projets de loi de la Prusse* (1842), etc.

M. Jost est aussi auteur de plusieurs livres de grammaire, de littérature et de pédagogie: *Traité de langue anglaise* (Lehrbuch der engl. Sprache; Berlin, 1826; 4e édit., 1852), avec Burckhardt; *Glossaire de Shakspeare* (Erklaerendes Wœrterbuch zu Shakspeare; Ibid., 1831); *Manuel théorique et pratique de l'éducation allemande* (Theoretisch-praktisches Handbuch zum Unterricht im, etc.; Ibid., 1835); *Traité du haut allemand écrit et parlé* (Lehrbuch des hochdeutschen Ausdrucks in, etc.; Brunswick, 1852). Enfin, il a dirigé un journal juif, *Sioh*, de 1841 à 1842, avec un autre israélite, M. Creizenach.

JOTTRAND (Lucien), avocat et publiciste belge, né en 1803, à Genappes (province de Brabant), se signala de bonne heure parmi les adversaires de l'administration hollandaise. Outre de nombreux articles dans *le Courrier des Pays-Bas*, *le Courrier belge*, *la Sentinelle*, etc., il publia plusieurs brochures inspirées par un esprit très-libéral: *Guillaume-Frédéric d'Orange Nassau avant son avénement au trône des Pays-Bas* (Bruxelles, 1827); *Garanties de l'existence du royaume des Pays-Bas* (Ibid., 1829). En 1830, il fit partie du congrès qui organisa la Belgique indépendante. Il soutint la candidature du duc de Leuchtemberg et s'abstint de voter lors de l'élection du prince

de Saxe-Cobourg. Envoyé à la Chambre des Députés, il s'est rangé du côté des libéraux. Sous le ministère de Theux, il publia, en 1846, *la Nouvelle Constitution de New-York pour 1847*, avec un commentaire conforme aux idées de l'opposition. Il contribua de tous ses efforts à la chute du parti clérical, soutint de ses votes le ministère de MM. Frère et Rogier, et publia, en 1849, un écrit très-remarqué : *les Églises d'État, dernière cause d'intolérance religieuse*.

M. Jottrand est du petit nombre des libéraux belges qui, par crainte de la France, se tournent du côté de l'Allemagne. Bien que, dans ses discours et dans ses écrits, il fasse usage de notre langue, il se rattache au parti flamand, comme l'attestent deux opuscules qui ont pour titre : *des Relations politiques et commerciales entre la Belgique et la France* (1841); *Notre frontière du nord-ouest* (1844). Depuis le 2 décembre, ses défiances contre la politique française se sont manifestées dans la presse avec une certaine vivacité.

JOUFFROY (François), sculpteur français, membre de l'Institut, né à Dijon, le 1er février 1806, vint à Paris étudier la sculpture dans l'atelier de Ramey fils, entra à l'École des beaux-arts en 1824 et y remporta quatre premières médailles, le second prix en 1826, et le grand prix de Rome en 1832; le sujet du concours était : *Capanée renversé des murs de Thèbes*. Pendant son séjour en Italie, il envoya au Palais des beaux-arts *le Pâtre napolitain sur un tombeau* (1834), admis l'année suivante au Salon.

De retour à Paris, M. François Jouffroy produisit et exposa successivement : *Caïn maudit* (1838); le buste de *Monge*, pour le ministère de l'intérieur; la statuette de *M. de Lamartine; une Jeune fille confiant son premier secret à Vénus*, ou *l'Ingénuité*, composition devenue promptement populaire et acquise pour le musée du Luxembourg (1839); *la Désillusion* (1840); le buste du *comte Merlin* (1844); *le Printemps* et *l'Automne*, pour les salles d'horticulture de la Chambre des Pairs (1845); divers *Bustes* très-estimés, entre autres celui de *Mme Arsène Houssaye* (1847) : *la Rêverie* (1848); les bustes du *maréchal Dode de La Brunerie*, de *Joseph Couturier*, de la *comtesse de Cholot*, veuve de Talma (1850); *l'Abandon* (1853). M. Jouffroy n'a envoyé à l'Exposition universelle de 1855 que *l'Ingénuité*, de 1839.

Cet artiste a exécuté, en dehors des expositions, divers *Bustes* pour des particuliers, *un Bénitier* pour l'église Saint-Germain l'Auxerrois, d'après le dessin de Mme de Lamartine (1843), et plus récemment (1854), un des groupes de grandeur colossale du portail de l'église Saint-Gervais.

M. Jouffroy, dont les œuvres se recommandent par la pureté du style et la grâce antique, quelquefois peut-être un peu maniérée, a obtenu deux secondes médailles en 1838 et 1848, une 1re en 1839, une mention en 1855, et la décoration en juin 1843. Il est entré à l'Académie des beaux-arts en 1857, en remplacement de Ch. Simart.

JOUIN (Pierre), ancien représentant du peuple français, avocat, né à Rennes, en 1808, étudia le droit et se fit inscrire au barreau de sa ville natale. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du peuple, par 88 045 voix. Membre du Comité des cultes, il vota avec la gauche contre le maintien de l'état de siége pendant la discussion de la Constitution, contre le cautionnement des journaux, pour la liberté des clubs, pour la suppression complète de l'impôt du sel, pour l'amnistie générale, etc. Dans toutes les autres questions il s'unit à la droite. Partisan des deux Chambres, il adopta néanmoins l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, il fit à la politique du Président une opposition modérée et admit la proposition Rateau (voy. ce nom). Le parti légitimiste fit échouer sa candidature à l'Assemblée législative, et il reprit sa place au barreau de Rennes.

JOURDAIN (Charles), philosophe et littérateur français, né à Paris, le 24 août 1817, est fils de l'orientaliste de ce nom, connu par ses savantes recherches sur les traductions d'Aristote. Après avoir terminé ses études de droit, il voulut entrer dans l'enseignement et prit le diplôme de docteur ès lettres en 1838. Reçu agrégé pour les classes de philosophie en 1840, il occupa plusieurs chaires, notamment, à Paris, celle du collége Stanislas. En 1849, il fut appelé au ministère de l'instruction publique et des cultes, comme chef du cabinet du ministre, et prit une part importante à la préparation de la loi du 15 mars 1850, sur la liberté de l'enseignement (voy. PARIEU). Depuis, M. Jourdain est devenu, au même ministère, chef de la division de la comptabilité générale. Il est, depuis le 8 mai 1850, chevalier de la Légion d'honneur.

On a de M. Jourdain, qui s'est toujours efforcé de maintenir l'alliance scientifique de la religion et de la philosophie : *Doctrina Gersonii de theologia*, et *Dissertation sur l'état de la philosophie naturelle en Occident, et principalement en France, pendant la première moitié du XIIe siècle* (1838); un cours de philosophie, sous le titre de *Questions de philosophie pour l'examen du baccalauréat*, etc. (1848, in-12), souvent réédité et, dans ces derniers temps, sous le titre de *Notions de logique;* un important mémoire *sur la Philosophie de saint Thomas*, couronné en 1856 par l'Académie des sciences morales et publié depuis (1858, 2 vol. in-8) : *le Budget de l'Instruction publique et des établissements scientifiques et littéraires* (1857, in-8), etc. M. Jourdain a donné, en outre, une édition revue et augmentée des *Recherches critiques*, de son père; des éditions des *OEuvres philosophiques d'Arnauld* (1843, in-8) et de *Nicole* (1844, in-12), avec une *Notice* sur chacun de ces écrivains; etc. Il a contribué à fonder et il a dirigé, pendant la première année (1842-1843), la *Revue de l'instruction publique*, publiée par la maison Hachette.

JOURDAN (Louis), journaliste français, né en 1810, à Toulon (Var), y commença ses études qu'il acheva à Aix. Il débuta de très-bonne heure dans les lettres. A peine adolescent, il écrivait dans une feuille de Toulon, *l'Aviso de la Méditerranée*, où il publia des *Fragments de romans inédits* sous le pseudonyme d'*un Pauvre diable*. En 1831, il fonda dans la même ville, avec MM. Courdouan et Henri Monnier, le journal *le Croquis*. Devenu peu après un des fervents adeptes du saint-simonisme, il partit, en 1833, pour la Grèce, où il rédigea en chef *le Sauveur*, que venait de fonder le général Coletti. Rentré en France, il prit, en 1835, une part très-active avec MM. Enfantin, Carrette et Varnier, à la rédaction et à la publication de *l'Algérie*, qui n'a cessé de paraître qu'en 1847.

Dès les premiers jours de la révolution de Février, M. Jourdan alla à Toulon fonder une feuille consacrée aux élections de la Constituante. Il prit en mains, le 29 juillet 1848, la rédaction en chef du journal *le Spectateur républicain*, dont la loi du timbre suspendit la publication 8 septembre suivant. Il fut plus tard l'un des principaux rédacteurs du *Crédit*, inauguré le 1er novembre 1848 et qui disparut en 1849. Enfin, dans le cours de cette même année, M. Jourdan entra à

la rédaction du *Siècle*. Il n'a cessé, depuis cette époque, d'y prendre une part active soit par ses comptes rendus des travaux et débats de l'Assemblée législative jusqu'à sa dissolution, soit par une foule d'articles traitant d'économie politique et de matière religieuse, tous empreints d'un esprit éclairé de modération. Mêlé, dans ces derniers temps, au mouvement industriel, il a fondé avec M. Millaud (voy. ce nom) le *Journal des actionnaires*.

JOURDY (Paul), peintre français, né à Dijon, le 15 décembre 1805, et fils d'un ancien négociant qui le destinait au commerce, vint à Paris en 1815 et suivit les cours de l'école de dessin, puis les ateliers de Lethière et de M. Ingres. Il remporta le second grand prix au concours de 1828 et le grand prix en 1834, sur ce sujet : *Homère chantant ses poésies*. Pendant son séjour à Rome il fit divers envois au Salon, où il avait figuré dès 1831. Ses principales œuvres sont : *la Mort de Virginie*, grand dessin (1834); *Ève tentée par le démon* (1836); *Jeune fille attachant sa boucle d'oreille*, acquis par le roi de Hollande (1839); *Prométhée enchaîné*, au musée de Dijon (1842); *le Christ au milieu des docteurs*, au collége de Bourges; *le Baptême du Christ*, à l'église des Blancs-Manteaux (1843-46; *le Bon Samaritain*, acquis par l'État (1847); *les Sept sacrements*, peinture murale de l'église Sainte-Élisabeth (1850); plusieurs cartons de vitraux pour Sainte-Clotilde (1853); *une Baigneuse* (1852), et *les Douceurs de la Paix*, au Salon de 1857, tableau dont l'exécution a été interrompue par la mort de cet artiste, arrivée le 28 octobre 1856.

M. Jourdy avait obtenu une 2ᵉ médaille en 1842, une 1ʳᵉ en 1847. Il était depuis 1851 président du Comité central des artistes.

JOUSLIN DE LA SALLE (A. F.), auteur dramatique français, né à Paris, en 1794, suivit d'abord le barreau et collabora aux journaux de l'opposition. Sous la direction de Harel, il exerça à la Porte-Saint-Martin les fonctions de régisseur général et passa, en 1832, au Théâtre-Français en qualité de directeur; il fut remplacé par M. Vedel.

On a de lui : *Quelques essais* (1817, in-18); *Petit cours de jurisprudence littéraire* (1818, 2 vol. in-8); *de l'Équilibre en Europe* (1818); et un certain nombre de vaudevilles et de mélodrames en collaboration avec MM. Alhoy, Carmouche, Devilleneuve, Dupeuty, etc. Il vient de publier encore dans la *Revue française* une suite de *Souvenirs dramatiques* (1857-1858).

JOUVET [du Puy-de-Dôme], ancien député et représentant du peuple français, avocat, est né dans le département du Puy-de-Dôme, en 1796. Après avoir achevé ses études de droit, il se fit inscrire au barreau de Clermont, exerça avec beaucoup de succès sa profession et fut élu plusieurs fois bâtonnier de l'ordre. Après la révolution de Juillet, l'opposition libérale le fit entrer au conseil général du Puy-de-Dôme. En 1834, il fut envoyé à la Chambre des Députés par un des colléges de Clermont, et prit place à côté de M. Odilon Barrot. Son mandat ne fut point renouvelé aux élections de 1842, où il eut pour concurrent M. de Morny. En 1848, il fut mis à la tête de la municipalité de Clermont, et envoyé à la Constituante par 107 624 suffrages. Membre du Comité de la justice, il vota ordinairement avec le parti du général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre il combattit la politique de l'Élysée, réclama la liberté des clubs et de la presse et condamna l'expédition de Rome. Une longue absence l'empêcha de prendre part aux derniers travaux de la Constituante. Non réélu à la Législative, il reprit sa place au barreau de Clermont.

JOUY (Joseph-Nicolas), peintre français, né à Paris, en octobre 1809, étudia sous M. Ingres et débuta, comme portraitiste, au Salon de 1827. Il n'a figuré qu'irrégulièrement aux Salons suivants, où l'on a remarqué de lui, jusqu'en 1852 : *Portrait d'un jeune Grec* (1833); *l'Amende honorable d'Urbain Grandier* (1839); *le capitaine Tronçon du Coudray*, *la Bataille de Rocroy*, *la Prise de Furnes*, *l'Assaut de Sierk*, *la Reddition de Dunkerque*, pour les galeries de Versailles; *la Crèche*, *Mme Person* (1852), etc., et de nombreux *Portraits*. Il a obtenu une 3ᵉ médaille en 1834, une 2ᵉ en 1835, et une 1ʳᵉ en 1839.

JUBINAL (Michel-Louis-Achille), littérateur français, député, né à Paris, le 24 octobre 1810, appartient à une famille originaire de Bigorre. Élève de l'École des chartes, il publia, de 1834 à 1845, divers manuscrits littéraires du moyen âge ainsi que des ouvrages à gravures, entre autres : *Jongleurs et trouvères* (1835, in-8); *Mystères inédits du* XVᵉ *siècle* (1836-1837, 2 vol. in-8), avec une introduction historique et des notes; *les Anciennes tapisseries historiques* (1837, 2 vol. in-fol., pl.), collection des monuments les plus remarquables de ce genre depuis le XIᵉ jusqu'au XVIᵉ siècle; *la Armeria real* (1837, 2 vol. in-fol., fig. et *supplém.*, 1846, in-fol.), description des principales pièces du Musée d'artillerie de Madrid; une édition des *OEuvres complètes de Rutebeuf* (1838, 2 vol. in-8), et un *Nouveau recueil de fabliaux* (1839-1842, 2 vol. in-8). En même temps, il envoyait, à plusieurs revues littéraires et scientifiques, des articles dans lesquels on rencontre une habile mise en œuvre plutôt que de l'érudition.

Nommé, en 1839, professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Montpellier, M. Jubinal reçut, en 1846, la croix d'honneur; l'année précédente, il avait adressé à M. de Salvandy une série de *Lettres* (1845, in-8) au sujet des manuscrits de la Bibliothèque royale de la Haye. Lors de la révolution de Février, il donna sa démission, accourut à Paris, prit la présidence du club de l'Égalité et en signa les manifestes. Il se rapprocha ensuite du parti modéré. En 1849, il chercha, dans sa *Lettre à M. Paul Lacroix*, à justifier M. Libri (voy. ce nom) des accusations qui pesaient sur lui, et attaqua avec beaucoup de vivacité l'ex-ministre Carnot, dans sa *Lettre inédite de Montaigne* (1850). Au mois de mai 1852, il devint député de la circonscription de Bagnères au Corps législatif, comme candidat du gouvernement, et il a été réélu en juin 1857. Sa collaboration aux journaux du pouvoir, à Paris et en province, n'a pas cessé d'être très-active. L'un des correspondants de l'*Indépendance belge*, il vient de prendre la direction du journal *le Messager*, qui a remplacé *l'Estafette* (1858). On a encore de M. Jubinal : *Vers à Napoléon III* (1853 et 1855), et un *Catalogue* des livres et objets d'art qu'il a donnés, en 1853, à la ville de Bagnères, pour former une bibliothèque et un musée.

JUDICIS (Louis), auteur dramatique français, né en Bretagne, en 1819, débuta dans la littérature par des articles et des notices fournis à différentes publications. Il est, depuis 1848, secrétaire de la mairie du Vᵉ arrondissement de Paris. Il a travaillé, depuis la même époque, pour divers théâtres, comme collaborateur habituel de M. Alph. Arnault (voy. ce nom). Nous nous bornons à rappeler : *les Pâques véronaises; sur la Gouttière; Constantinople; les Cosaques*, etc.

JUDITH (Mlle......), actrice française, née à Paris, vers 1825, et alliée à la famille de Mlle Rachel, embrassa, comme elle, la carrière dramatique et débuta sur la petite scène des Folies, en 1842. Accueillie partout avec un succès auquel ne nuisit pas sa beauté juive, ni plus tard le retentissement de quelques procès, elle passa une année aux Variétés, débuta aux Français, le 12 décembre 1846, et fut reçue pensionnaire. Elle suivit un instant Mlle Rachel dans sa retraite, mais ne tarda pas à rentrer à la Comédie-Française, où elle est devenue sociétaire en janvier 1852. Ses rôles les plus heureux ont été ceux de Rosine et de la Marquise, dans la trilogie de Beaumarchais, de Charlotte Corday, de Mlle Aïssé, dans les pièces de ce nom; de Pénélope, dans *Ulysse*, d'Alcmène, dans *Amphytrion*, etc.

JUGELET (Jean-Marie-Auguste), peintre de marine français, né à Brest, en 1805, et fils d'un sous-commissaire de la marine, vint à Paris étudier sous M. Gudin et débuta par une série de toiles et de dessins maritimes au Salon de 1831. Il a depuis exécuté, sur les bâtiments de l'État, de fréquents et lointains voyages, et s'est fait un nom distingué dans la spécialité des vues de mer et des rades. Il a principalement exposé, jusqu'en 1852: *Soleil levant en pleine mer*, *Baie de Dinan* (1831); *Environs de Brest* (1833); *Port du Havre*, *Vue de Honfleur*, le *Mont Saint-Michel*, *la Falaise d'Étretat* (1835); *Effet de brouillard*, *Port du Conquet* (1836); *la Rade de Toulon*, *la Vera-Cruz* et *Saint-Jean-d'Ulloa* (1840); *Jésus-Christ apaisant la tempête* (1845); *Vue de Noli*, *Environs de Dieppe*, *Bateaux pêcheurs dieppois* (1847); *Effet de tempête*, *l'Ile du Grand-Bé*, *le Port de Gênes*, acquis par le ministère de l'intérieur (1850); *Vue de Cannes*, *Environs d'Alassio près de Nice* (1852), etc. Cet artiste, qui a aussi exécuté, pour le musée de Versailles, *le Combat de l'Aréthuse contre la Belle-Poule*, a obtenu une 3e médaille en 1836, et la décoration en avril 1847.

JUILLERAT (Paul), littérateur français, né à Paris, vers 1815, est fils d'un ministre protestant, longtemps pasteur au temple des Billettes, et encore aujourd'hui membre du Consistoire calviniste de Paris. Il débuta, comme littérateur, en 1837, et fut, peu après, attaché au ministère de l'intérieur, où il est chef de bureau. Il a été decoré au mois de décembre 1855.

On a de M. Juillerat: *Lueurs matinales* (1837, in-8), poésies; *les Solitudes* (1840, in-8), poésies; *la Reine de Lesbos*, drame antique en un acte, en vers, joué au Théâtre-Français, en 1854; *le Lierre et la Tortue* (1855), comédie en un acte, en vers, passée du répertoire de l'Odéon à celui des Français; un volume de *Nouvelles* (1853); *les Manteaux blancs* (1857), etc.

JUILLERAT (Mlle Clotilde Gérard, dame Paul), artiste peintre, femme du précédent, née à Lyon, vers 1805, étudia la peinture sous P. Delaroche et débuta au Salon de 1833. Mariée en 1840, elle continua ses envois sous le nom de son mari. Presque exclusivement consacrée au portrait, elle a surtout exécuté ou exposé: *la marquise de Castel-Bajac*, *le duc F. de La Rochefoucauld* (1833); *Mme Voisel*, *la comtesse d'Osmond*, *Mme J. B. Goyet*, *MM. Goyet*, *Jacques Herz* (1834); *Mendiant et son enfant endormi* (1836); *sainte Élisabeth de Hongrie ramenant un petit mendiant* (1841); *Toilette d'Anne d'Autriche*, *sainte Thérèse d'Avila*, *la veuve Scarron*, *l'Enfant rêveur*, pastels (1837-1846); de nombreux dessins et *Têtes d'étude* (1845-1855). Madame P. Juillerat a obtenu une 3e médaille en 1834, une 2e en 1836, et une 1re en 1841.

JULIEN (René-François), ancien représentant du peuple, avocat, né en 1793, à Tours, où son père était entrepreneur de bâtiments, fit ses classes dans cette ville, son droit à Paris, et revint s'inscrire au barreau de Tours. En 1813, il fut secrétaire du premier commissaire extraordinaire envoyé par l'empereur, et sauva la vie à l'un des accusés de la conspiration de Saumur. Dévoué, sous la Restauration, au parti libéral, il s'attira par son zèle à défendre le nom et les idées de Manuel, une punition disciplinaire du conseil de son ordre, et, par compensation, l'amitié de Béranger. M. Julien fut, à Tours, le correspondant de la Société *Aide-toi, le ciel t'aidera*. A la révolution de Juillet, il prit la direction des affaires du département et de la ville, et, après le rétablissement de l'ordre, il resta premier adjoint. Quand éclata la révolution de 1848, il dut, dans le nuit même du 24 février, prendre en main l'administration municipale; mais il quitta ses fonctions, quand on eut proposé sa candidature à l'Assemblée constituante. Élu le second, après M. Crémieux, par 66 655 voix, il appartint, dans l'Assemblée, à la fraction la plus modérée du parti démocratique, et, à part les questions du bannissement de la famille d'Orléans, de l'abolition de la peine de mort, et des deux Chambres, où il resta fidèle à la gauche, il vota ordinairement avec la droite. Non réélu à la Législative, il a repris sa place au barreau de Tours.

JULIEN (Stanislas-Aignan), célèbre sinologue français, membre de l'Institut, est né à Orléans, le 21 septembre 1799. Fils d'un simple porte-faix qui s'était élevé par son génie naturel pour la mécanique, au-dessus de sa condition première, il fut élevé au séminaire de sa ville natale, où il se fit remarquer par ses dispositions pour l'étude des langues. Il s'appliqua particulièrement à la langue grecque, alors assez négligée, et, ses classes terminées, il vint à Paris en poursuivre l'étude, sans cependant négliger les langues modernes de l'Europe qu'il avait apprises avec une rapidité extraordinaire. Sans fortune, M. Julien donna des leçons pour vivre, et enseigna tout ce qu'il savait, y compris la calligraphie.

Il suivait alors, au collége de France, les cours de Gail, qui le distingua et le choisit pour suppléant et il eut bientôt dépassé son maître. Un hasard lui ayant fait connaître, vers 1823, un des rares auditeurs du cours de chinois d'Abel Rémusat, M. Stan. Julien se sentit attiré par une étude si neuve en France. Il avait déjà publié quelques pièces de vers latins et une traduction des poésies modernes de l'hellène Caloos, *la Lyre patriotique de la Grèce* (1824, in-18). Une édition et une version en six langues du poëme de Coluthus, *l'Enlèvement d'Hélène* (1829, in-8), fut le dernier tribut qu'il paya aux lettres grecques.

En moins d'un an, il se rendit maître des principales difficultés de la langue chinoise, et il entreprit de lui-même une traduction latine du philosophe chinois Meng-Tseu, qui parut aux frais de la Société asiatique de Paris et qui fut jugée irréprochable: *Meng-tseu sive Mencium, inter sinenses philosophos, ingenio, doctrina, nominisque claritate Confucio proximum edidit, latina interpretatione, ad interpretationem tartaricam utramque recensita, instruxit* St. Julien (1824, 2 vol. in-8). Bien loin encore de la vaste érudition et de la fécondité d'Abel Rémusat, il manifestait une aptitude philologique bien supérieure. Possédant à la fois le chinois ancien et moderne, il ne cessa plus de doter la science de traductions des ouvrages chinois les plus importants dans tous les genres. Il donna un échantillon du théâtre chinois, dans le *Hoei-lan-ki ou*

l'Histoire du cercle de craie (Londres, 1832, in-8), et dans le *Tchao-chi-kou-eul* (1834, in-8), dont le sujet, déjà connu en Europe, grâce aux missionnaires, avait inspiré à Voltaire son *Orphelin de la Chine*. Pour faire mieux connaître encore les romans chinois qu'Abel Rémusat avait déjà popularisés par son *Iu-kiao-li*, il exécuta une version de *Blanche et bleue ou les deux Couleuvres-Fées* (1834, in-8), et plusieurs autres traductions de nouvelles, publiées dans le tome V du *Salmigondis* et *le Constitutionnel*. Le premier, il réussit à traduire les poésies chinoises qu'un emploi continu d'allégories et d'allusions à des faits inconnus en Europe nous rendait inaccessibles.

A côté de ces productions purement littéraires, M. Stan. Julien en poursuivait de plus sérieuses et nous servait d'interprète pour l'intelligence des doctrines philosophiques et religieuses de la Chine. Il traduisit *le Livre des récompenses et des peines* (1835, in-8), où est consignée la doctrine des Tao-ssé, et l'ouvrage de Lao-tseu, le père de la philosophie chinoise, *le Livre de la voie et de la vertu* (1841, in-8). En 1852, il fit paraître la traduction, depuis longtemps préparée, de l'*Histoire de la vie d'Hiouen-Tsang et de ses voyages* (Impr. imp., in-8), ouvrage si important pour l'histoire et la géographie de l'Inde et la connaissance du bouddhisme. Pour se mettre mieux en état d'interpreter le voyageur chinois, M. Stan. Julien avait appris le sanscrit. Il put alors découvrir les lois de transcription des mots sanscrits rendus en chinois, découverte sans laquelle les renseignements que les Chinois nous ont transmis sur l'Inde, eussent perdu beaucoup de leur valeur. Il traduit actuellement de Hiouen-Tsang, *Mémoires sur les contrées occidentales* (1857, Impr. imp., in-8, tome I).

M. Stan. Julien voulut aussi nous initier aux procédés de l'industrie et des arts en Chine; il traduisit un *Résumé des principaux traités chinois sur la culture des mûriers et l'éducation des vers à soie* (1837, in-8), et plus tard un *Traité sur l'art de fabriquer la porcelaine* (1856, in-8), ainsi que des *Notices* sur quelques points de la technologie chinoise, insérés dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences*. La parfaite sûreté du sens donné par M. Stan. Julien, dans ces diverses traductions, fut l'objet d'une démonstration remarquable : les procédés qu'il fit connaître, furent appliqués et vérifiés par l'expérience. Doué d'une aptitude héréditaire pour l'intelligence des choses mécaniques, le traducteur excelle à saisir les descriptions et les procédés jusque sous les termes techniques les plus spéciaux, et, par une sorte d'intuition, il comprend assez les traités des sciences auxquelles il est étranger, pour les reproduire.

M. Stan. Julien avait été nommé, en 1828, sous-bibliothécaire de l'Institut. A la mort d'Abel Rémusat, il obtint sa chaire au collége de France, dont il est devenu administrateur en 1855. Le 15 mars 1833, il fut élu membre de l'Académie des inscriptions, en remplacement de Saint-Martin. En 1845, M. Julien, qui avait procuré à la Bibliothèque royale un grand nombre d'ouvrages chinois rares, fut nommé conservateur adjoint dans cet établissement, et spécialement chargé du dépôt chinois. Membre honoraire ou correspondant de la plupart des Académies de l'Europe, il est officier de la Légion d'honneur et décoré de divers ordres étrangers. Il est, de l'aveu de tous, le premier sinologue de l'Europe, et il joint à la connaissance de toutes les branches de la littérature chinoise, celle du mantchou et du mongol. Il entretient un commerce épistolaire avec la Chine, où l'on assure qu'il jouit d'une grande renommée. Il a eu néanmoins à soutenir contre quelques-uns de ses confrères, des discussions dans lesquelles on aurait voulu le voir porter plus d'indulgence. Sa longue et trop vive polémique avec M. Pauthier se retrouve surtout dans les opuscules suivants : *Simple exposé d'un fait honorable odieusement dénaturé*, etc. (1843, in-8), et *Exercices pratiques d'analyse, de syntaxe, et de lexigraphie chinoises* (1842, in-8).

JULLIEN (Pierre-Adolphe), ingénieur français, né à Amiens (Somme), en février 1803, et fils de Jullien de Paris, le conventionnel, entra à l'École polytechnique en 1821, passa dans le corps des ponts et chaussées après avoir fait ses études, et fut envoyé en 1827 à Nevers comme ingénieur, et chargé de la construction importante alors du pont-canal du Guétin sur l'Allier, puis, en 1832, d'un autre pont-canal à Digoin sur la Loire. Ces divers travaux terminés en 1837, il reçut le grade d'ingénieur en chef et la décoration. Il fut appelé, en 1838, à diriger les travaux de la navigation dè l'Aisne et, quelques mois après, la construction du chemin de fer de Paris à Orléans, avec le titre d'ingénieur en chef. Enfin, en 1844, il dirigea, comme ingénieur en chef directeur, l'établissement de la ligne ferrée de Paris à Lyon par la Bourgogne. En 1848, après la dissolution de la compagnie, M. Jullien continua pour l'État les travaux inachevés et reçut, en juin 1851, à Dijon, du président de la République, la croix de commandeur de la Légion d'honneur. La ligne de Lyon ayant été de nouveau concédée à une compagnie en janvier 1852, il fut confirmé dans son poste de directeur des travaux et de l'exploitation, devint, la même année, inspecteur divisionnaire des ponts et chaussées, et prit sa retraite en juillet 1854, après l'achèvement de tous les travaux. En 1857, il a été délégué par les banquiers de Paris pour étudier sur les lieux, et au point de vue de l'intérêt des actionnaires, la question des chemins de fer russes.

JULLIEN (Marcel-Bernard), littérateur et grammairien français, né à Paris, le 2 février 1798, et fils d'un ancien professeur d'humanités au Prytanée de Saint-Cyr, fit ses études au collége de Versailles, et débuta dans l'enseignement comme professeur de septième à Sainte-Barbe. Nommé professeur de rhétorique à Bourbon-Vendée en 1820, et à Saint-Maixent en 1824, il revint l'année suivante à Paris, puis fut, de 1831 à 1835, principal du collége de Dieppe. Fixé enfin à Paris, il prit les grades de docteur ès lettres et de licencié ès sciences, et travailla dès lors constamment pour la librairie de MM. Hachette. Il a encore professé un cours, en 1844 et 1845, à l'Athénée.

M. Bernard Jullien, qui a été longtemps secrétaire de la Société des Méthodes d'enseignement, et, de 1843 à 1850, directeur de la *Revue de l'instruction publique*, a publié de nombreux travaux de grammaire et de littérature, notamment : *Observations sur les conjugaisons françaises* (1824, broch.); *Abrégé de grammaire française* (1834, in-8); *sur l'Étude et l'enseignement de la grammaire*, et *de Physica Aristotelis*, thèses (1836); *Histoire de la Grèce ancienne* (1837, in-12); *Méthode brévidoctive* (1841, in-12); *Petits traités d'analyse grammaticale et d'analyse logique* (1842, in-18); *Histoire de la poésie française à l'époque impériale* (1844, in-12); *Cours supérieur de grammaire* (1849, 2 vol. in-8), dans le *Cours complet d'éducation pour les filles*; *Cours raisonnés de langue française* (1851-1856), comprenant 23 volumes; *Manuel des examens dans les écoles primaires* (1851); *de Quelques points des sciences dans l'antiquité*. *Thèses de grammaire; thèses de*

littérature; thèses de critique et Poésies (1857, 4 vol. in-8). Il a aussi donné des éditions d'auteurs classiques et fourni des articles aux journaux et revues d'éducation.

JUNGHUHN (François-Guillaume), voyageur et naturaliste allemand, né à Mansfeld en Prusse, le 26 octobre 1812, étudia la médecine, la botanique et la géologie aux universités de Halle et de Berlin, et entra ensuite comme médecin dans l'armée prussienne. Par suite d'un duel, il fut condamné à vingt ans de prison, mais, après avoir été détenu pendant vingt mois à la forteresse d'Ehrenbreitstein, il parvint à s'évader et à gagner la France. Il passa de là en Algérie et entra comme officier de santé dans la légion étrangère. Forcé de donner sa démission pour revenir à Paris se guérir d'une blessure reçue dans un combat contre les Arabes, il sollicita sa grâce auprès du roi de Prusse et l'obtint. En 1835, il s'embarqua en Hollande comme officier de santé pour les îles de la Sonde. Après avoir exercé pendant un an à Batavia les fonctions de médecin militaire, il explora, de 1836 à 1840, l'île de Java et fut envoyé alors par le gouvernement hollandais à l'île de Sumatra, où il fit, non sans courir des dangers graves, des études scientifiques, ethnographiques et statistiques sur les contrées habitées par le peuple malais anthropophage, les Battas. Il rentra à Batavia en 1842, continua pendant plusieurs années ses excursions scientifiques dans l'île de Java, fut nommé, en 1845, par le gouvernement hollandais membre de la commission scientifique. En 1848, sa santé, affaiblie par des fatigues sans nombre, le força de revenir en Europe. Il y arriva au commencement de 1849 et se fixa en Hollande, où il consacre ses loisirs à classer et à publier les observations qu'il a recueillies durant ses voyages.

On lui doit, outre plusieurs articles insérés dans les revues et recueils scientifiques, notamment dans le *Journal des Indes hollandaises* (Tijdschrift voor Neêrlandsch Indië) les travaux suivants : *Voyages topographiques et scientifiques* (Topographische und naturwissenschaftliche Reisen; Magdebourg, 1847), ouvrage publié par M. Nees van Esenbeck; *les Contrées des Battas en Sumatra* (texte hollandais, Leyde, 1847, 2 vol.; traduction allemande, Berlin, 1847, 2 vol.); *Java au point de vue topographique, botanique et géologique* (Java, seine Gestalt, Pflanzendecke und innere Bauart; Leipsick, 1852, 3 vol.; 2e édit., 1854), ouvrage qui a été traduit du hollandais en allemand et qui est regardé comme l'œuvre la plus importante qui existe jusqu'à présent sur l'histoire naturelle de l'île de Java; *Retour de Java en Europe* (Zurückreise von Java nach Europa, traduction allemande; Leipsick, 1851); *Onze paysages de Java faits d'après nature* (Eilf Landschaftsansichten von Java nach der Natur gezeichnet mit erklaerendem Text; Ibid., 1853-1856, grand in-folio).

Divers savants se sont occupés aussi à faire connaître les résultats des voyages de M. Junghuhn. M. Herklots a commencé la description des animaux fossiles, et M. Güppert celle des plantes fossiles dont on lui doit la découverte. Enfin plusieurs botanistes distingués, Miquel, de Vriese, Bentham, Molkenboer, Hasskarl, Spring, de Bruyn, Dozy, Büse, Van der Hæven (voy. la plupart de ces noms), etc. publient depuis 1851 un grand ouvrage intitulé : *Plantæ junghunianæ, enumeratio plantarum quas in insulis Java et Sumatra detexit* (Lugduni Batav., 1851 et suiv.), contenant la description de l'herbier de M. Junghuhn.

JUNOT. Voy. ABRANTÈS (D').

JURGENS (Charles-Henri), publiciste allemand, né à Brunswick, le 3 mai 1801, fit ses classes au collège de cette ville et étudia la théologie à l'université de Gœttingue. Pasteur d'Amelunxborn (1824), puis ministre à Stadtoldendorf (1834), il se fit connaître par plusieurs écrits dirigés contre certaines institutions bureaucratiques de l'Église protestante, et par suite desquels le gouvernement de Brunswick s'opposa à son admission dans l'assemblée des États dont il avait été élu membre à diverses reprises. En 1848, il fit partie du premier parlement, du Comité des cinquante et de l'Assemblée nationale de Francfort. Il se distingua par ses efforts à la tribune ou dans la presse pour organiser un parti conservateur. Votant d'abord sous les auspices de M. Gagern, il repoussa son projet d'un empire prussien et devint un des fondateurs du parti dit *grand-germanique* (grossdeutsch). Au milieu de l'année 1849, M. Jurgens reprit son ministère à Stadtoldendorf. En février 1852, il alla s'établir à Hanovre où il dirigea pendant un an la *Gazette* de cette ville. A l'avénement du ministère Schele il rentra dans la vie privée.

Outre un grand nombre d'articles et de brochures sur des questions politiques et religieuses, on a de M. Jurgens un ouvrage historique estimé : *Luther depuis sa naissance jusqu'à la querelle des indulgences* (Luther von seiner Geburt bis zum Ablassstreite; Leipsick, 1846-1847, 3 vol.) et un livre de souvenirs personnels intitulé : *Documents et études pour servir à l'histoire de la Constitution germanique* (zur Geschichte des deutschen Verfassungswerkes; Brunswick, vol. 1 et 2, 1850 et suiv.)

JUSSIEU (Laurent-Pierre DE), écrivain moraliste français, ancien député, né à Lyon le 7 février 1792, est neveu de Laurent de Jussieu, le célèbre botaniste. Il n'arriva aux affaires qu'après la révolution de Juillet : secrétaire général du département de la Seine sous l'administration de M. de Rambuteau, il a siégé à la Chambre des Députés pendant la législature de 1839-1842. La révolution de Février l'a fait rentrer dans la vie privée. En 1855, il habitait Florence.

M. de Jussieu s'est fait connaître par quelques ouvrages d'éducation, dont le meilleur est sans contredit *Simon de Nantua* (1818, in-8), qui a remporté le prix fondé par la Société de l'instruction élémentaire, a eu plus de trente éditions et a été traduit en sept langues ainsi que dans les divers patois français. L'Académie française a accordé le prix Montyon aux *Œuvres posthumes de Simon de Nantua*, que le même auteur a publiées en 1829. Il a encore écrit en ce genre : *Antoine et Maurice* (1821, in-12), qui a eu un prix de la Société pour l'amélioration des prisons; *les Petits livres du père Lami* (1830-1842, 6 vol. in-12; nouvelle édit., 1853), qui ont pour objet les connaissances les plus utiles en histoire, en géographie, en industrie; des récits familiers pour l'amusement des soldats : *Cloud Grandgambe* (1854), etc.

Comme essai poétique, M. de Jussieu a donné, en 1829, un joli recueil de *Fables et contes en vers*, qui a été augmenté, en 1844, de toutes les pièces de vers composées par l'auteur pour son petit journal de la jeunesse, intitulé *le Bon Génie*. Il a aussi fourni quelques travaux d'histoire naturelle aux *Mémoires du Muséum* et au *Journal des Mines*. Mais, préoccupé surtout de l'instruction populaire, il a contribué à propager les méthodes de l'abbé Gaultier, dont il a tracé un *Exposé analytique* (1822, in-8; nouv. édit., 1833).

Son frère, M. Alexis DE JUSSIEU, né en 1797, était avocat lorsque la révolution de Juillet lui ouvrit

la carrière politique. Il entra dans l'administration, fut quelque temps préfet de la Vienne et remplit, en 1837, les fonctions de directeur de la police générale au ministère de l'intérieur. On a de lui des brochures pleines d'énergie contre le ministère Villèle et un résumé des événements de 1823 à 1830, intitulé : *Discussions politiques* (1835, in-8).

JUSTE (Théodore), historien belge, né à Bruxelles, en 1818, secrétaire de la commission centrale d'instruction et membre de l'Académie d'archéologie de Belgique et de la Société des lettres, sciences et arts du Hainaut, a publié un grand nombre d'ouvrages destinés à populariser l'histoire de France et celle de sa patrie, entre autres : *Histoire élémentaire et populaire de la Belgique* (Bruxelles, 1838; 3e édit. augmentée, 1848, in-18); *Histoire populaire de la Révolution française* (1839, in-8), *du Consulat et de l'Empire* (1840, in-18); *un Tour en Hollande* (1839, in-18); *Essai sur l'histoire de l'instruction publique en Belgique* (1844, in-8); *Précis de l'histoire moderne considérée dans ses rapports avec la Belgique* (1845; 2e édit., 1848, in-12); *Précis de l'histoire du moyen âge* (1848, 5 vol. in-12); *Histoire de la révolution belge de* 1790 (1846, 3 vol. in-12); *Charlemagne* (1846, in-12); *les Pays-Bas sous Philippe II* (1855, 2 vol. in-8), etc. Il a donné des articles dans plusieurs revues et journaux.

JUSUF, général français, né à l'île d'Elbe, vers 1807, ou, selon d'autres, dans une ville du sud de la France, en 1810, habitait, du moins, l'île d'Elbe en 1814 et y vit Napoléon. On voulut l'envoyer faire ses études à Florence, mais le vaisseau sur lequel il fut embarqué fut capturé par un corsaire tunisien, et l'enfant échut en partage au bey qui, charmé de son bon air et de son intelligence, le rangea parmi ses favoris et lui fit apprendre le turc, l'arabe et l'espagnol. Une intrigue avec la fille même du bey, suivie du meurtre d'un eunuque, le força à fuir; il parvint à s'embarquer, en 1830, sur le vaisseau français *l'Adonis*, après s'être défait de trois ou quatre soldats envoyés à sa poursuite. Il s'engagea au service de la France, débarqua à Sidi-Ferruch, devint, la même année, capitaine au 1er de chasseurs d'Afrique et fut chargé, en 1831, comme interprète, de plusieurs missions très-périlleuses. En 1832, il fut décoré pour avoir vaillamment contribué à la prise de la citadelle de Bone, qu'il conserva à la France par une série de traits d'une incroyable énergie.

Chef d'escadron de spahis en 1833, officier de la Légion d'honneur en 1835, il fit, l'année suivante, la campagne de Tlemcen et fut nommé, par anticipation, bey de Constantine. L'année suivante, il vint à Paris, où l'étrangeté de ses aventures, sa brillante carrière militaire et la beauté mâle de son visage, firent de lui le héros du jour. Bientôt de retour en Afrique, il servit, de 1838 à 1841, comme lieutenant-colonel des spahis et, en 1842, comme colonel de la cavalerie indigène. Le général Bugeaud le nomma maréchal de camp sur le champ de bataille d'Isly. En 1845, le général Jusuf fit un second voyage à Paris, où il embrassa le christianisme, et épousa une nièce du général Guilleminot. De 1845 à 1848, il prit part à toutes les péripéties de la guerre avec Abd-el-Kader, qu'il battit à Teude et qu'il faillit une fois faire prisonnier. Il faisait partie en 1857, de la seconde expédition de la Kabylie. — On a du général Jusuf un ouvrage très-curieux *sur la Guerre en Afrique*, publié à Paris en 1850.

JUYNBOLL (Théodore-Guillaume-Jean), orientaliste hollandais, né à Rotterdam le 6 avril 1802, élève des meilleurs maîtres de son pays, fut reçu docteur en théologie en 1826, et devint successivement pasteur à Voochout, près de Leyde, puis professeur d'arabe à l'Athénée de Franeker, en Frise (1841), et aux universités de Groningue et de Leyde. Il est membre de l'Académie royale des sciences d'Amsterdam et fait partie de diverses sociétés étrangères.

On a de lui plusieurs dissertations savantes sur la langue hébraïque et sur l'histoire et la littérature arabes, dont les principales sont réunies sous ce titre : *Leller Kundige Bydragen;* et un certain nombre de *Discours* et de *Dissertations* en langue latine, insérés dans les *Annales* de l'Académie de Groningue et divers autres recueils. Il a édité plusieurs ouvrages arabes importants : le *Meraçid-el-ittila*, *Nodjoum-ez-zâhira*, etc.

K

KAHNIS (Charles-Frédéric-Auguste), théologien allemand, né à Greiz le 22 décembre 1814, termina à Halle ses études universitaires, suivit les cours de Tholuck et de Michaelis, prit, en 1842, ses degrés à Berlin, et reçut, en 1844, le titre de professeur adjoint de théologie à Breslau. Considérant la foi absolue en Jésus-Christ comme le seul but de la théologie protestante, il abandonna, en 1848, la religion officielle de la Prusse, pour se rallier à la secte des anciens luthériens. Depuis 1850, il professe la théologie à Leipsick. Il est vice-président du collége des missions et rédige le *Journal des écoles et des paroisses*, auquel il a fourni beaucoup d'articles.

Ses principaux ouvrages sont : *Ruge et Hegel* (Quedlinbourg, 1838), étude critique; *la Science moderne et la foi de notre Église* (die Moderne Wissenschaft und der Glaube unserer Kirche; Berlin, 1842); *de Ratione quæ philosophiæ græcæ cum religione Christiana intercedit* (Ibid., 1842); *la Doctrine du Saint-Esprit* (die Lehre vom heiligen Geiste; 1847); *de Spiritus sancti persona* (1845); *Doctrine de la sainte Cène* (die Lehre vom heiligen Abendmahl, 1851); *la Doctrine de l'union* (die Unionsdoctrin; Leipsick, 1853); *des Progrès du protestantisme allemand depuis le milieu du dernier siècle* (der Gang des deutschen Protestantismus seit, etc., 1854), traduit en anglais (Édimbourg, 1856), le meilleur travail historique de l'auteur; etc.

KALERGIS (Demétrius), général grec, ancien ministre de la guerre, né en 1803 ou 1804, dans l'île de Candie, et orphelin de bonne heure, fut élevé par un de ses oncles, qui l'institua son héritier. Il prit une part active et brillante à la guerre de l'indépendance : au combat de Trispyrghi et Callirhoé, dans les plaines d'Athènes, il eut la jambe fracassée par une balle et tomba au pouvoir des Turcs, qui lui coupèrent une oreille. Aide de camp du général Fabvier et, plus tard, du président Capo d'Istria, il fut compté, pendant longtemps, parmi les adhérents du parti napiste; mais dévoué avant tout aux intérêts nationaux, il fut le principal chef de la révolution du 3/15 septembre 1834 et contribua beaucoup

par la fermeté de son attitude à sauver la nouvelle dynastie. Le roi le promut au grade de général et le nomma son aide de camp sans lui témoigner de sympathie. Mal vu à la cour, humilié par le ministère Colettis, puis destitué de ses fonctions d'aide de camp (août 1845) et nommé inspecteur de l'armée en Arcadie, le général Kalergis donna sa démission, obtint, avec peine un congé, passa à Corfou, et de là à Londres.

Il y rencontra le prince Louis Bonaparte et se lia intimement avec lui. A la fin de 1846, il quitta Londres subitement sur un bâtiment de guerre anglais qui le transporta à Zante; la coïncidence de ce départ avec celui du prince Louis-Napoléon, qui, vers la même époque, se rendit secrètement en Italie, d'où il entretint une correspondance active avec le général, accrédita un bruit qui causa une certaine émotion à Athènes, celui d'une entreprise appuyée par l'Angleterre et ayant pour but de placer l'héritier de Napoléon sur le trône de Grèce. Quels que fussent ses projets, le général Kalergis, à Zante, se trouvait à portée des événements. En apprenant la chute du ministère Tzavellas (20 mars 1848), il voulut se rendre à Argos; mais à peine était-il débarqué à Patras, que le gouvernement, inquiet des ovations dont il avait été l'objet, le fit arrêter et conduire sous escorte à Athènes. Cependant il obtint, au bout de quelques jours, l'autorisation de se rendre au sein de sa famille et passa les cinq années suivantes à Argos, à Hydra et à Nauplie, où étaient ses fils. L'un d'eux, Emmanuel, fut appelé en 1853, à Paris par l'empereur, par les soins duquel il fut placé à l'École militaire de Saint-Cyr, et, ensuite, à l'Ecole d'état-major.

L'année suivante, l'avénement du cabinet Maurocordato, imposé au roi Othon par les puissances occidentales, plaça M. Kalergis à la tête du ministère de la guerre (juin 1854). C'était une nouvelle offense que le roi, et surtout la reine, irritée déjà contre le général par d'anciens griefs, ne pardonnèrent pas. Bientôt la situation devint telle que le nouveau ministre dut offrir sa démission (1856). Il continua de résider à Athènes. Le général Kalergis a épousé la fille d'un riche primat de Corinthe, célèbre dans toute la Grèce par sa beauté. Une de ses filles a été mariée, en 1849, à Argos, à M. André Condouriotis, fils de l'ancien président du conseil.

KALI KRISCHNA BAHADOUR (le radja), l'un des littérateurs les plus distingués de l'Inde, né en 1805 à Calcutta, appartient à une famille qui, depuis plus d'un siècle, est attachée aux Anglais. Son aïeul fut secrétaire du gouverneur Warren Hastings, et son père, Radj Krischna, se fit un nom comme écrivain hindoustani. Kali Krischna a étudié les langues et les littératures de l'Europe occidentale. Il est membre des Sociétés asiatiques de Calcutta, de Londres et de Paris. Le gouvernement anglais et les princes indigènes lui ont prodigué les décorations, les médailles et d'autres marques d'honneur. Il possède une typographie d'où sont sortis un assez grand nombre d'ouvrages de sa composition. Quelques-uns sont en hindoustani et en bengali; le reste consiste en traductions anglaises d'ouvrages persans et sanscrits, ou en traductions de l'anglais en bengali et en ourdou, comme *Rasselas, roi d'Abyssinie* (Calcutta, 1833); *Fables de Gay* (1836, in-8); etc.

KAMEHAMEHA IV (Alexandre Liho-Liho), roi constitutionnel d'Hawaï (Iles Sandwich), né en 1833, et fils du roi Kamehameha III, est monté sur le trône à la fin de 1854 et a pris le nom du fondateur de la dynastie, adopté par ses successeurs à leur avénement. Il a reçu des missionnaires protestants une éducation européenne et il parle avec facilité les langues anglaise et française. En 1852, il a visité plusieurs contrées de l'Europe et a tiré, dit-on, de ses voyages, un grand profit pour la civilisation déjà florissante de son pays. A la mort du vieux roi, il s'est empressé de rompre les négociations entamées avec les États-Unis pour la cession des îles Sandwich et a protesté dans son parlement de sa ferme volonté de maintenir ses droits ainsi que l'indépendance nationale. Au mois de juillet 1856, il a épousé miss Emma Rooke, fille d'un médecin anglais, née en 1836, et qui descend par sa mère de John Young, le premier homme blanc qui se soit établi dans cet archipel il y a soixante-dix ans.

KANARIS (Constantin), célèbre marin grec, natif de l'île d'Ipsara, fut d'abord capitaine d'un petit navire marchand. Pendant la guerre de l'indépendance grecque, il se signala comme habile et audacieux conducteur de brûlots, et se rendit redoutable aux Turcs. Dès 1822, il parvint, dans le canal de Chios, à incendier une première fois une partie de la flotte ennemie, pendant la nuit du 18 au 19 juin. Il ne fut pas moins heureux, le 22 novembre suivant, dans la rade de Ténédos. En 1824, après avoir brûlé une frégate en vue de Samos et une corvette dans le port de Mitylène, il servit, sous les ordres de Miaulis, avec le grade de capitaine. Le 4 août 1825, au moment où la flotte égyptienne se disposait à prendre les troupes envoyées en Morée par Méhémet-Ali, il forma l'audacieux projet d'incendier les vaisseaux dans le port même d'Alexandrie. Mais ses brûlots, repoussés par un vent contraire, se consumèrent en pleine mer, sans faire aucun mal à l'ennemi. L'année suivante, Kanaris fut chargé du commandement de la frégate *l'Hellas;* et, en 1827, il parut à l'Assemblée nationale grecque comme représentant d'Ipsara.

Nommé par Capo d'Istria commandant de Monembasia, il reçut plus tard le commandement d'une flotte de guerre. Après l'assassinat du président (9 octobre 1831), il se retira des affaires et vint s'établir à Syra. Plus tard, il servit de nouveau, comme capitaine de vaisseau de première classe, et fut, en 1848 et 1849, ministre de la marine et président du conseil. Rentré au ministère le 26 mai 1854, il a donné sa démission au mois de mai 1855. Kanaris a été appelé le *Thémistocle de la Grèce moderne*, et son nom et ses exploits ont été popularisés chez nous par les vers de M. Victor Hugo.

KANE (Élisha-Kent), voyageur américain, né le 3 février 1822, à Philadelphie, reçut le grade de docteur à l'université médicale de Pensylvanie en 1843, et entra, comme aide chirurgien, dans la marine des États-Unis. Il accompagna la première ambassade américaine en Chine. Suivant ses goûts aventureux, il visita la Chine, les Philippines, Ceylan et l'intérieur de l'Inde. A Luçon, il osa descendre dans le cratère du volcan de Taël, le corps tenu par une corde de bambou attachée à un escarpement. Vers la même époque, il fut dangereusement assailli par des voleurs, et plus tard par une tribu entière de la race des *Negritos*. Son compagnon de voyage, le baron prussien Loë, mourut de ses fatigues à Java. Le docteur Kane vint ensuite en Égypte, remonta le Nil jusqu'aux frontières de la Nubie, et, après avoir traversé la Grèce à pied, il retourna par l'Europe aux États-Unis, en 1846. Il fut aussitôt envoyé à la côte d'Afrique et essaya, en 1847, de visiter les marchés aux esclaves de Whydah; mais il fut atteint de la fièvre et retourna en Amérique dans un état de santé presque désespéré. Cependant, à peine rétabli, il partit, comme volontaire, pour

la guerre du Mexique. Chargé par le président Polk de dépêches importantes pour le général en chef, il traversa le pays ennemi avec la compagnie du brigand Dominguez pour escorte et faillit succomber, après un avantage sur les Mexicains, dans une lutte contre ses propres compagnons. Il resta au Mexique jusqu'à la fin des hostilités.

En 1850, il fit partie de la première expédition américaine, envoyée à la recherche de sir John Franklin par M. Grinnell, marchand de New-York, et publia le récit de ce voyage : *the United States Grinnell expedition in search of sir John Franklin, a personal narrative* (New-York, 1854, in-8). Il était reparti, le 31 mai 1853, pour une seconde expédition aux régions arctiques, chargé du commandement du navire *l'Advance*. Elle dura deux années, au bout desquelles on le croyait perdu à son tour. Un des principaux résultats de ses recherches fut la découverte d'une mer polaire complétement ouverte. Depuis son retour, il s'est vu invité par lady Franklin (voy. ce nom) à prendre le commandement d'une nouvelle expédition ; mais il était dans l'impossibilité de l'accepter. Le docteur Kane a rendu compte de son deuxième voyage, sous le titre d'*Explorations arctiques* (Arctic Explorations; New-York, 1856, 2 vol. in-8, avec illustrations). Le Congrès des États-Unis a souscrit pour un grand nombre d'exemplaires de cet ouvrage. Le docteur Kane a reçu aussi, en récompense de ses travaux, la grande médaille d'or annuelle de la Société géographique de Londres. — Ce courageux voyageur est mort à la Havane le 16 février 1857.

KANE (Sir Robert), médecin anglais, né à Dublin, en 1810, et fils d'un fabricant de produits chimiques de cette ville, étudia à loisir la chimie, pour laquelle il avait un goût très-vif, dans le laboratoire de son père. Il fut ensuite attaché à l'hôpital de Meath, reçu licencié en 1832, et membre du Collége irlandais des médecins en 1841. Dès 1830, il obtint le prix offert par le docteur Graves, pour le meilleur mémoire *sur la Fièvre typhoïde*. Dans ce premier ouvrage, il prenait parti contre l'école de Broussais. En 1832, au moment où il venait d'être élu membre de la *Royale irish Acadmy*, il fonda à Dublin le *Journal des sciences médicales*, qui fut d'abord l'organe de la chimie et de la pharmacie et s'étendit plus tard à la médecine pratique; il y collabora jusqu'en 1834. Peu de temps après, il fut nommé professeur de chimie à l'École de pharmacie de Dublin. Remplacé par le docteur Aldridge en 1845, il occupa jusqu'en 1847 la chaire d'histoire naturelle, à laquelle l'avait appelé la *Royal Society* de cette ville. L'année précédente, il avait été placé à la tête du musée de l'industrie irlandaise, qu'il avait contribué à fonder. On lui confia en même temps la collection zoologique et minérale de Mountjoy.

M. Kane a surtout écrit des articles remarquables *sur la Composition des humeurs dans la diabète* et *sur les Propriétés de l'hydrogène*, insérés dans le *Journal of medical Science* (1832-1833); un mémoire *sur la Matière colorante des lichens*, dans les *Philosophical transactions* (1840) de la Société royale de Londres; et des *Éléments de chimie* (1841-1842), ouvrage estimé qui a eu plusieurs éditions. Son livre sur *les Ressources industrielles de l'Irlande*, attira l'attention de sir Robert Peel. En 1845, il fut chargé, avec MM. Lindley et Playfair, d'étudier la maladie des pommes de terre. Il a fait, en chimie, quelques découvertes que l'Académie irlandaise a honorées de la médaille d'or de Cunningham; ainsi il a reconnu, un des premiers, la véritable nature de l'ammoniaque. Le gouvernement a récompensé ses travaux par le titre de chevalier (1846).

KANNEGIESSER (Charles-Frédéric-Louis), littérateur allemand, né à Wendemarck, dans la Haute-Marche, le 9 mai 1781, fit ses humanités au cloître-gris de Berlin, sa théologie et sa philosophie à l'université de Halle. Professeur particulier à Weimar, en 1805; professeur à l'école des orphelins de Berlin, en 1807; sous-recteur, en 1811, et recteur, en 1814, du gymnase de Prenzlau, il devint, en 1822, directeur du gymnase Frédéric à Breslau, où il occupa, en même temps, une chaire et fit à l'université des cours très-goûtés sur Klopstock, Gœthe et Shakspeare. Après avoir gardé très-longtemps ses fonctions à Breslau, il a pris sa retraite vers 1848, et s'est retiré à Berlin dans la vie privée.

Les principaux travaux de M. Kannegiesser, dont l'érudition est très-estimée en Allemagne, sont des traductions d'ouvrages anciens ou étrangers. Il faudrait citer toutes les grandes œuvres de l'antiquité et des littératures modernes : la *Divine Comédie* du Dante (Amsterdam et Leipsick, 1809-1821 ; 4e édit. revue; Leipsick, 1843); les *Poésies lyriques* du même (Ibid., 1827 ; 2e édit., 1842, 2 vol.), en collaboration avec MM. Wite et de Lüdemann; les *Odes* d'Horace (Ibid., 1821); d'*Anacréon* et de *Sapho* (Prenzlau, 1827); puis une foule d'écrits de lord Byron, de Mme de Staël, de Léopardi, de Silvio Pellico, de Mickiewicz, de Sjœberg, de Stagnelius, d'Œrsted, de Bernhard, etc., des poëmes même de la langue romane et de la vieille langue saxonne, ou de la langue provençale (*Poésies des Troubadours*; Tubingue, 1852).

M. Kannegiesser a aussi donné un certain nombre d'ouvrages originaux : des *Poésies* (Gedichte); *Amour* et *Hymen* (Amor und Hymen), poëme idyllique; des *Comédies pour la jeunesse* (Schauspiele fur die Jugend; Berlin, 1844-1849, 12 petits volumes); plusieurs grands drames : *Mirza*, *Dorothée*, *le Pauvre Henri* (der arme Heinrich), représenté à Breslau avec succès ; *Iphigénie à Delphes* (Iphigenia in Delphi; Leipsick, 1843); *Robert Bruce*, *Télémaque et Nausicaa*, poëme épique (Nuremberg, 1846); *le Chant du cygne de plusieurs poëtes célèbres* (Schwanengesaenge berühmter Dichter; Tubingue, 1853); *Frauenlob* (Berlin, 1853); une *Grammaire italienne* (Italienische Grammatik; Leipsick, 1844, 2 vol.); un *Declamatorium allemand* (Deutsches D., Ibid., 3e édit., 1850-1851), recueil de morceaux oratoires; *l'Orateur allemand* (der Deutsche Redner, Ibid., 1844); des dissertations pédagogiques ou littéraires, etc.

KARAJICH (Wolf), littérateur slave, est né le 26 octobre 1787 à Trschich, petit village de la Serbie turque, situé sur la frontière d'Autriche. Élevé à l'école des dissidents grecs de Carlowitz, il fréquenta quelque temps l'université de Vienne, et joua un certain rôle durant la longue insurrection de ses compatriotes contre le gouvernement ottoman : il servit de secrétaire à quelques-uns des chefs nationaux, fut employé en la même qualité par le Sénat de Belgrade et le prince Kara-Georges, et se réfugia en Autriche lors du triomphe complet des Turcs, en 1813. D'après l'avis de Kopitar, savant slave, il entreprit de faire connaître les richesses de la poésie serbe, commune aux Illyriens, aux Bosniens, aux Croates, etc., et dont Herder et Gœthe, sur des fragments publiés par le dalmate Fortis, avaient parlé avec enthousiasme. Il parcourut, dans ce dessein, toutes les provinces où l'idiome slave est en usage, et donna son recueil de *Chants populaires serbes* (Narodne Sprske Pjesme; Vienne, 1814-1815, 2 vol.), augmenté de deux autres volumes en 1823 et 1833, et dont la troisième édition (1841-1846) est encore plus étendue. Cet ouvrage, le

plus complet de ce genre, a été traduit partiellement en allemand, par Mme Robinson sous le nom de *Talvi*, MM. Gernard, Kapper, etc., et en anglais, par sir John Bowring.

Vers la même époque, M. Karajich publia une *Grammaire serbe*, traduite en allemand par Jacquer Grimm, et où il a simplifié avec talent les règles de sa langue, et un *Dictionnaire serbe allemand* (1818), réimprimé en 1852. Dans ces deux ouvrages estimés, il s'est efforcé de faire prévaloir la langue du peuple sur le dialecte conventionnel jusque-là usité dans la liturgie et les compositions littéraires, et a adopté malheureusement les signes de l'alphabet russe au lieu des signes dont s'est servi Gaj, son savant compatriote (voy. ce nom). Depuis que la Serbie a reconquis son indépendance, il habite tantôt ce pays, tantôt l'Allemagne, où il a été associé aux Académies de Gœttingue, de Berlin et de Vienne: il a aussi reçu de l'université d'Iéna le diplôme de docteur en philosophie, et le gouvernement russe lui fait une pension depuis fort longtemps.

Outre les ouvrages cités, on a encore de M. Karajich : *l'Aurore* (Danitza ; Vienne et Bude, 5 vol.), annuaire littéraire serbe qui parut de 1826 à 1834 ; *Vie du prince Milosch;* une collection de *Proverbes serbes* (Vienne, 1849 ; 2ᵉ édit.) : *le Monténégro et les Monténégrins* (Montenegro und die Montenegriner), en allemand; *le Nouveau Testament* (Vienne, 1847), d'après l'ancienne version slave encore en usage en Russie; *Contes populaires serbes (Ibid., 1853)*, dont sa fille Wilhelmine a fait une traduction allemande.

KARR (Jean-Baptiste-Alphonse), littérateur français, né à Paris, le 4 novembre 1808, et fils d'un pianiste distingué, vécut d'abord modestement, avec sa mère, aux environs de Paris, et réussit à être chargé d'une classe de cinquième au collége Bourbon, où il avait fait lui-même de brillantes études. Sous la double influence du romantisme et d'une première passion qui lui fournit le sujet de ses débuts littéraires, il cultiva la poésie et envoya une pièce de vers au directeur du *Figaro*, qui répondit en lui demandant de la prose. Il devint, dès lors, un des rédacteurs de la feuille satirique. Déçu dans son amour, il mit en prose ce roman de sa jeunesse qu'il avait d'abord écrit en vers. Dans ce récit, qu'il intitula : *Sous les tilleuls* (1832, 2 vol. in-8), on trouve ce mélange d'ironie et de sentiment, de bon sens et de fantaisie, qui donne un charme particulier aux œuvres de cet écrivain, et en même temps cette affectation d'originalité qui a parfois nui à son originalité véritable. Après ce roman, parurent successivement : *Une heure trop tard* (1833, in-8) ; *Fa dièze* (1834, in-8) ; *Vendredi soir* (1835, in-8), dernier écho des souvenirs de jeunesse : et *le Chemin le plus court* (1836, 2 vol. in-8), roman des illusions perdues, et qui est aussi, dit-on, la propre histoire de l'auteur.

Le grand nombre de romans publiés dans la suite par M. Alphonse Karr, témoigne surtout de sa fécondité. Nous citerons toutefois à part : *Einerley* (1838); et *Ce qu'il y a dans une bouteille d'encre*, comprenant : *Geneviève* (1838), 2 vol. in-8) une de ses plus poétiques créations; *Clotilde* (1839); *Hortense* (1842), et *Am Rauchen* (même année). Viennent ensuite : *Pour ne pas être treize* et *De midi à quatorze heures* (1842); *Feu Bressier* (1844), publié d'abord dans la *Revue des Deux-Mondes; Voyage autour de mon jardin* (1845), 2 vol. in-8); *la famille Alain* (1848, 3 vol. in-8); *Histoire de Rose et de Jean Duchemin* (1849); *les Fées de la mer* (1850); *Clovis Gosselin* (1851); *Contes et nouvelles* (1852); *Agathe et Cécile*, *Fort en thème*, un de ses meilleurs romans; *Soirées de Sainte-Adresse*, *les Femmes*, *Raoul*, *Lettres écrites de mon jardin*, *Au bord de la mer* (1852-1855); *Promenades hors de mon jardin*, (1857), etc.

Au milieu de ces publications, M. Karr était resté journaliste. Rédacteur en chef du *Figaro* en 1839, il fonda, au mois de novembre de cette même année, *les Guêpes*, satire mensuelle des mœurs et des ridicules du jour. Cette petite revue aristophane, qui eut un succès des plus retentissant, attira au critique de vives inimitiés, voire même, de la part d'une main féminine, une tentative de meurtre qui, heureusement, n'aboutit qu'à une égratignure. *Les Guêpes*, qui sont devenues, dans la suite, *les Guêpes illustrées* (1847), et *les Guêpes à la Bourse*, ont été en partie réimprimées (1853, 4 vol. in-18).

Après la révolution de 1848, M. Alphonse Karr se présenta aux élections pour la Constituante, dans la Seine-Inférieure; il eut une grande majorité dans les villes, mais subit dans les campagnes un échec qui le dégoûta pour longtemps de la vie politique. Il publia, à cette époque, *le Livres des cent vérités* (in-8) et fonda *le Journal*, où il défendit, contre les socialistes, la politique modérée de la Constituante et du général Cavaignac. Depuis 1852, il a repris, dans *le Siècle*, l'œuvre des *Guêpes*, sous le titre de *Bourdonnements*, et publié *une Poignée de vérité* (1857). Il est en ce moment à Nice, où il s'occupe en grand d'horticulture, objet d'une des passions les plus constantes de sa vie. On sait qu'un dahlia porte son nom. Il publie, à Nice, un journal intitulé : *Nice, ses plaisirs et ses agréments.*

M. Alphonse Karr a encore collaboré à la *Revue des Deux-Mondes*, à *l'Artiste*, à *l'Esprit*, aux *Cent et un*, aux *Français peints par eux-mêmes*, où il a fait son propre portrait dans l'article intitulé *l'Horticulteur;* aux *Fleurs animées*, etc. Honoré de plusieurs médailles de sauvetage, il est chevalier de la Légion d'honneur depuis le 24 avril 1845.

KASTNER (Charles-Guillaume-Dieudonné), chimiste et physicien allemand, né à Greifenberg, (Poméranie), le 31 octobre 1783, d'une famille pauvre, fut d'abord employé dans diverses pharmacies et étudia avec soin la chimie. Après avoir gagné lui-même l'argent nécessaire à son éducation, il prit tous ses grades à l'université d'Iéna, et obtint, en 1805, la chaire de chimie à Heidelberg. C'est là qu'il publia ses premiers ouvrages scientifiques : *Chimie* (1806-1807, 2 vol.); *de l'Établissement d'une chimie scientifique* (Bertraege zur Begründung einer wissensch. Chemie (1806); et *Éléments de physique expérimentale* (Grundriss der Experimentalphysik, 1820-22; 2ᵉ édit., 2 vol.). Nommé professeur à Halle, en 1812, M. Kastner passa, en 1818, à Bonn, et, en 1821, à Erlangen, où il a toujours occupé la chaire de physique et de chimie. — Il est mort le 15 juin 1857.

On doit encore à ce savant : *Éléments de physique et de chimie* (Grundzüge der Physik und Chemie; Nüremberg, 2ᵉ édit., 1832-1833, 2 vol.), *Manuel de météorologie* (Eandbuch der Meteorologie; Erlangen, 1821-1825, 3 vol.); *Théorie de la polytechnochimie* (Eisenach, 1827-28, 2 vol.); *Manuel des sciences naturelles appliquées* (Handbuch der angewandten Naturlehre; Stuttgart, 1835-1849, 21 livr.); *la Chimie expliquant la physique expérimentale* (Chemie zur Erlaeuterung der Experimentalphysik; Erlangen, 1850). Citons encore le recueil périodique, *l'Ami de l'industrie allemande* (Deutscher Gewerbsfreund; Halle, 1815-1824, 4 vol.); et *les Archives d'histoire naturelle* (Archiv für gesammte Naturlehre; Nürem-

berg, 1814-1829, tome I-XVIII), qui parurent, de 1830 à 1840, sous le titre d'*Archives de chimie et de météorologie* (Ibid., t. I-IX).

KASTNER (Jean Georges), musicien français, né à Strasbourg, vers 1812, est connu en France comme érudit plutôt que comme compositeur. Habitant tour à tour Paris, Strasbourg et Berlin, il a écrit des œuvres lyriques, et fourni des articles aux journaux français et allemands. Il est membre de l'Académie de Berlin et correspondant de l'Institut de France.

On cite de M. G. Kastner, entre autres œuvres d'érudition artistique : *la Danse des morts*, avec les instruments de musique (1852); *l'Histoire de musique militaire en France* (1852); *l'Histoire musicale des cris de Paris* (1855); *la Sirène* (1857); *la Harpe éolienne* (1857), etc.

KATE (Hermann-Frédéric-Charles DE), peintre hollandais, né à Amsterdam, en 1822, passa quelques années dans l'atelier de Cornelis Krusemann et y acquit cette manière fine et ce talent d'observation qui caractérisent la plupart de ses toiles de genre. On distingue, parmi ses ouvrages : *les Prisonniers calvinistes sous Louis XIV*, *la Bénédiction paternelle*, des *Intérieurs*. Il a envoyé à l'Exposition universelle de Paris : *les Discussions politiques*, une *Fête champêtre;* au Salon de 1857, *un Enrôlement militaire*, et *les Pêcheurs de Marken.* Il a obtenu une mention en 1855.

KAVANAGH (miss Julia), femme de lettres irlandaise, née en 1824, à Thurles (comté de Tipperary), suivit, encore enfant, sa famille sur le continent. et fit son éducation à Paris, où un long séjour lui donna la connaissance exacte des mœurs et de la société française; elle en tira plus tard un excellent parti dans ses romans. De retour à Londres en 1844, elle inséra dans divers recueils périodiques des essais et des nouvelles. Après avoir fait imprimer un conte pour les enfants, *les Trois Sentiers* (the Three Paths, 1847), elle écrivit *Madeleine* (1848), puis *Nathalie* (1851), double peinture des habitudes méridionales en France; *les Femmes de France au* XVIIIe *siècle* (Women in France of the XVIIIth century; 1850, 2 vol. in-8), études légères et remplies d'esprit, qui complètent la série de ses travaux sur sa patrie d'adoption, et forment jusqu'ici son ouvrage le plus remarquable.

On a encore de miss Kavanagh : *les Femmes chrétiennes* (Women of Christianity; 1852, in-8), petite galerie des femmes qui se sont dévouées pour le soulagement des misères humaines; *Daisy Burns* (1853), roman intime. Après cette dernière publication, elle partit pour faire un long voyage en France, en Suisse et en Italie. Ses dernières productions sont : *Grace Lee* (1854, 3 vol.), et *Rachel Gray* (1855, 1 vol.), deux romans destinés à peindre la vie anglaise à notre époque, et que l'auteur a écrits avec une finesse d'observation toute féminine et une verve toute française.

KAULBACH (Guillaume DE), célèbre peintre allemand, directeur de l'académie des arts de Munich, est né le 15 octobre 1805, à Arolsen, dans la principauté de Waldeck. Son père, qui était orfèvre, excellait dans la gravure et faisait avec talent la miniature et le portrait. Il destina de bonne heure son fils à la peinture, mais celui-ci ne se sentait pas pour l'art cette passion précoce, qui révèle quelquefois le génie. Son enfance fut assez triste et lui laissa un certain fonds de misanthropie et d'humeur satirique qui lui fit plus tard des ennemis. Des entreprises aventureuses avaient jeté sa famille dans une situation difficile; au milieu de bien des traverses, l'éducation du jeune homme fut abandonnée au hasard. Enfin, par désœuvrement, il commençait, sous la direction de son père, à apprendre le dessin, lorsqu'un jour il lui tomba sous la main un livre de gravures représentant des scènes du théâtre de Schiller ; ce livre décida de sa vocation, et, en 1822, sa famille ayant pu l'envoyer à l'Académie de Dusseldorf, il s'y montra l'élève docile de M. de Cornélius. Il sembla, en effet, se pénétrer des principes de ce maître austère et c'est à l'école de l'idéal pur qu'appartinrent ses premiers essais publics, l'*Apollon au milieu des Muses*, et les autres peintures qu'il exécuta à Munich sous la direction même du maître (1828-29). Cependant, à la même époque, il achevait une œuvre audacieuse et uniquement inspirée de la réalité, *la Maison des fous*, dont il avait trouvé depuis longtemps, dans un hospice de Dusseldorf, l'idée et les modèles. M. Kaulbach revint encore au style simple et sévère dans les sujets antiques, comme dans *la Fable de Psyché et l'Amour*, qui lui fournit seize peintures murales pour le palais du duc Maximilien de Bavière; mais il s'en écarta de plus en plus dans les inspirations qu'il emprunta par la suite à Klopstock, à Gœthe, à Wieland.

En 1837, l'évolution de son talent est accomplie; il fait paraître sa fameuse *Bataille des Huns*. Subordonnant l'histoire à la légende, il représente au-dessus du champ de bataille, où gisent les cadavres immobiles des Huns et des Romains, leurs ombres qui prolongent avec acharnement la lutte dans les airs. On a dit, en Allemagne, que cette page, assurément nouvelle et hardie, était le dernier mot de l'art moderne. L'hiver suivant, il donne ce qu'on appelle son épopée des animaux, *le Roman du Renard* (Reineke Fuchs); *un Groupe de Bédouins*, et surtout l'esquisse d'une seconde grande composition héroïque, *la Destruction de Jérusalem*, où le merveilleux se mêle encore à l'histoire. Le roi de Bavière, Louis Ier, offrit pour cette œuvre une place digne d'elle dans la nouvelle Pinacothèque de Munich. L'artiste acheva de l'y peindre en 1846.

Son nom fut, dès lors, populaire dans toute l'Allemagne. On l'appela à Berlin pour décorer de six grandes compositions historiques une salle du nouveau musée. Il se mit à l'œuvre dans l'été de 1847 et exécuta d'abord ce vaste tableau de *la Tour de Babel*, dont on a vu le carton à l'Exposition universelle de Paris en 1855. Sa *Bataille des Huns* et sa *Destruction de Jérusalem*, reproduites par lui-même ou par ses élèves, retrouvent ici chacune leur place. De colossales figures historiques ou allégoriques, *Moïse*, *Solon*, *l'Histoire*, *la Légende*, etc., et une longue frise complètent les compositions principales que séparent des piliers peints en grisaille. Quelques cartons de ces peintures accessoires sont aussi venus à Paris, et couvraient, avec celui de *la Tour de Babel*, toute la largeur de la grande salle des sculptures.

Pendant les nombreuses années dont les étés sont consacrés à ce travail, M. Kaulbach ne perd pas les loisirs de l'hiver; il revient à Munich peindre pour la Pinacothèque une suite de fresques représentant toute l'histoire de l'art depuis la Renaissance. Ces travaux gigantesques ne l'empêchent pas de faire une foule de portraits, de dessins, d'illustrations pour divers ouvrages, entre autres pour une édition in-folio des *Évangiles* et pour le *Théâtre de Shakspeare*.

La plupart des œuvres de M. Kaulbach ont été reproduites par le burin, et quelques-unes dans des dimensions extraordinaires. On cite surtout la

gravure de *la Destruction de Jérusalem*, à laquelle MM. Ch. Waagen et H. Merz consacrèrent huit années (1844-52), et qui fut aussi exposée en 1855.

Malgré les vives critiques dont il a été l'objet, et qui paraissent s'adresser plutôt au caractère de l'homme qu'au talent de l'artiste, M. Kaulbach passe généralement pour le premier peintre d'histoire de l'école de Cornélius. On lui attribue des qualités rarement réunies: la puissance et la correction, la science du coloris, la pureté du dessin. Enfin, pour parler à propos d'un Allemand la langue de l'Allemagne, l'idéalisme et le naturalisme se fondent chez lui dans un heureux éclectisme. Il serait trop long d'énumérer tous les ordres dont il est décoré, et les académies dont il est membre.

Son neveu, M. Frédéric Kaulbach, de Munich, cultive aussi la peinture, et à envoyé à l'Exposition universelle de Paris trois *Portraits* parmi lesquels on remarquait celui de son oncle.

KEAN (Charles-Jean), tragédien anglais, né à Waterford (Irlande), le 18 janvier 1811, est le fils unique du fameux Edmond Kean, un des maîtres de la scène moderne. Il était depuis trois ans au collége d'Eton lorsque sa mère, réduite à la dernière misère par les folies de son mari, le rappela auprès d'elle (1827). Quelques mois après, un engagement lui fut proposé par le directeur du théâtre de Drury-Lane, qui comptait surtout sur l'influence du nom, et il débuta dans *Douglas*, tragédie de Home. Froidement accueilli de la presse et du public, il se mit à parcourir la province, passa en Amérique (septembre 1830) et ne revint à Londres qu'en 1838, après avoir gagné plus de 30000 livres (750000 fr.). Il donna à Drury-Lane une série de représentations très-suivies, dans lesquelles les rôles de Richard III et d'Hamlet lui valurent enfin quelque popularité.

En 1839, M. Kean visita une seconde fois les États-Unis, puis la Havane, revint, en 1840, jouer *Macbeth* au théâtre d'Haymarket, et y épousa l'actrice Ellen Tree (janvier 1842). En 1846, il fit une dernière tournée en Amérique; elle ne fut pas aussi heureuse que les précédentes. Revenu en Angleterre, il parcourut de nouveau la province, qui l'a toujours reçu avec beaucoup d'enthousiasme. Après avoir rempli deux engagements de saison à Haymarket, il prit la direction de *Princess'Theatre* (28 septembre 1850), scène où il a été fort applaudi dans *le Roi Jean*, *Henry IV*, *les Frères corses*, *Sardanapale*, *Faust*, *Louis XI*, *Henry VIII*, etc. A diverses reprises, la reine a chargé M. Kean d'organiser les soirées dramatiques qui ont lieu tous les ans au palais de Windsor.

KEANE (Edward-Arthur-Wellington Keane, 2e baron), pair d'Angleterre, né en 1815 à Londres, est fils d'un général qui, pour ses services dans l'Inde, reçut une pairie en 1839. A dix-huit ans, il entra dans l'armée, devint aide de camp de son père pendant la campagne de l'Afghanistan (1839) et se retira avec le grade de capitaine. En 1844, il entra à la Chambre des Lords, où il s'associa à la politique libérale. N'ayant pas d'enfants, il a pour héritier présomptif son frère, John-Manley-Arbuthnot Keane, né en 1816 à Valenciennes, et qui a servi aussi dans l'infanterie.

KEFERSTEIN (Chrétien), géologue allemand, né à Halle le 20 janvier 1784, fit ses classes à un des colléges de cette ville, étudia ensuite le droit et occupa, de 1806 à 1815, divers emplois au tribunal de sa ville natale. Il s'établit alors comme homme de loi; mais bientôt il renonça à cette profession pour se livrer exclusivement à l'étude de la minéralogie et de la géologie, sciences qu'il avait cultivées, dès sa jeunesse, avec prédilection. Après avoir exploré l'Allemagne, les Alpes, la France, l'Italie et la Hongrie, M. Keferstein publia, sur le basalte en général (Halle, 1819) et sur les formations basaltiques de l'Allemagne occidentale (Ibid., 1820), ses premiers écrits, où il soutenait, contre l'école des Werner, l'hypothèse de l'origine volcanique de ces roches.

Depuis cette époque, il a fait paraître : *Tableaux de géognosie comparée* (Tabellen über die vergleichende Geognosie; Halle, 1825); *Histoire naturelle du globe terrestre* (Naturgeschichte des Erdkœrpers; Leipsick, 1834, 2 vol.); *Histoire et littérature de la géognosie* (Geschichte und Literatur der Geognosie; Halle, 1840); *Mineralogia polyglotta* (Ibid., 1849); *Souvenirs d'un vieux géognoste* (Erinnerungen aus dem Leben eines alten Geognosten; Ibid., 1855), etc.

M. Keferstein, l'un des chefs, dans son pays, de l'école plutonienne, a fondé en outre *l'Allemagne géologique* (Deutschland geognostischgeologisch dargestellt; Weimar, 1821-1831, 7 vol.), revue scientifique à laquelle se rattache la première *Carte géognostique générale de toute l'Allemagne* (1821) qui ait paru. S'occupant dans ces dernières années de recherches historiques sur les anciens Celtes, il a publié sur ce sujet un ouvrage assez considérable : *Opinions sur les antiquités celtiques, sur les Celtes en général, sur les Celtes en Allemagne en particulier, et sur l'origine celtique de la ville de Halle* (Ansichten über die celtischen Alterthümer, etc.; Halle, 1846-1851, 3 vol.), et *les Hallores* (Ibid., 1843), où il essaya de prouver que les ouvriers des salines de Halle, connus en Allemagne sous le nom de *Halloren*, sont d'origine celtique.

KEBLE (le révérend John), poëte religieux anglais, né vers 1800, fit de brillantes études à l'université d'Oxford, où il revint plus tard occuper une chaire de poésie. Consacré ministre, il s'occupa de littérature, et le premier fruit de ses travaux dans cette direction fut un livre de poésies religieuses, *l'Année chrétienne* (Christian year), qui eut plus de quarante éditions. Le succès de ce livre, d'ailleurs purement écrit, engagea l'auteur à publier un autre recueil poétique analogue, mais moins bien accueilli, *l'Année chrétienne de l'enfance* (the Child's christian year). On doit encore à M. Keble un volume de pieuses inspirations sous ce titre : *Lyra Innocentium*, et une traduction en vers anglais des *Psaumes de David*.

Depuis plusieurs années, le pasteur-poëte s'est consacré tout entier à l'administration d'une petite paroisse près de Winchester. Les seuls ouvrages qu'il ait publiés en ces derniers temps sont des *Sermons* et une série de discours sur *la Tradition primitive*.

KEIL (Jean-George), littérateur allemand, né à Gotha, le 20 mars 1781, accepta la place de second bibliothécaire du grand-duc de Weimar, jusqu'en 1814, se fixa ensuite à Leipsick et devint, en 1828, chanoine du chapitre collégial de Wurzen, dont il est depuis 1831 le doyen. Il s'est surtout occupé de la langue et de la littérature espagnoles, et il est membre de l'Académie royale de Madrid. Il a donné, avec traduction allemande, des éditions de la *Vida de Lazarillo de Tormes*, par Hurtado de Mendoza (Gotha, 1810), et du *Gran Tacano* de Quevedo Villegas (Ibid., 1812, vol. I), des éditions des *OEuvres de Calderon* (Leipsick, 1820-1822, 1827-1830, 4 vol.); une *Grammaire espagnole* (Spanische Sprache; Gotha 1814; 2e édit., Leipsick, 1837), etc.: puis une *Gram-*

maire italienne (Italienische Sprachlehre; Erfurt, 1812; 3e édit. 1831); une édition de la *Vita nuova* et des *Rime* du Dante (Chemnitz, 1810), etc. Ses dernières publications sont des ouvrages d'imagination : *Lyre et Harpe* (Leipsick, 1834), recueil de poésies; *Contes et histoires d'un grand-père* (Maerchen und Geschichten eines Grossvaters; Ibid., 1847); *Nouveaux contes*, etc. (Neue Maerchen; Ibid., 1849). M. Keil, qui possède une galerie de tableaux assez considérable et une belle collection de gravures, laissées par son parent le graveur Bause, en a publié un *Catalogue* avec une *Notice biographique sur Bause* (1849). — Il est mort le 1er juillet 1857.

KELLER (Joseph), graveur allemand, né à Linz sur le Rhin, au mois de mars 1815, suivit l'Académie de Dusseldorf, se fit connaître, très-jeune encore, par la reproduction heureuse des œuvres spiritualistes de Cornélius et d'Overbeck. Il est devenu à son tour professeur de gravure à Dusseldorf et il y a formé de nombreux élèves, dont plusieurs sont déjà des maîtres distingués.

Parmi ses œuvres, qui se font remarquer par la sobriété des effets, la grandeur du style et la fermeté du burin, nous citerons : *la Madone*, de Deger; *les Évangélistes*, d'après Overbeck; le *Roland*, de Jul. Hubner; un *Christ sur le sein de Marie*, d'après Ary Scheffer; *la Trinité*, d'après Raphaël. Envoyé en Italie aux frais de la Société des arts du Rhin et de Westphalie, il dessina d'abord, puis grava pendant son séjour à Rome, *la Dispute du saint Sacrement*, de Raphaël. M. Keller a envoyé à Paris, en 1838, *la Théologie*, *les Vierges sages* et *les Vierges folles*, *la Mort de Frédéric II*, *Roland délivrant Isabelle*, un *Jésus-Christ* et *les Quatre Évangélistes*, qui obtinrent une 1re médaille, et à l'Exposition universelle de 1855 *Jésus-Christ au tombeau et les saintes femmes*, d'après M. Ary Scheffer, qui lui valut une mention.

KELLER (Godefroy), poëte suisse, né en 1819, à Zurich, se destina d'abord à la peinture de paysage, et alla même passer deux ans à Vienne pour se fortifier dans la pratique de cet art. De retour en Suisse, en 1842, il s'occupa exclusivement de travaux littéraires. Son premier recueil de *Poésies* (Gedichte; Heidelberg, 1846) fut accueilli avec une faveur si marquée que le sénat de Zurich lui accorda une pension pour aller compléter à Heidelberg (1848) et à Berlin (1850) ses études de philosophie et de littérature dramatique. Depuis 1855, il habite sa ville natale.

On a encore de lui : *Nouvelles poésies* (Neuere Gedichte; Brunswick, 1851; *Henri le Vert* (der grüne Heinrich; Ibid., 1854), roman historique; *les Gens de Seldwyla* (die Leute von Seldwyla; Ibid., 1856), contes et tableaux de mœurs.

KELLER VON STEINBOCK (Frédéric-Louis), jurisconsulte suisse, né à Zurich, le 17 octobre 1799, étudia le droit en Allemagne et obtint en 1822 le grade de docteur à l'université de Gœttingue. Nommé, en 1845, professeur de droit à Zurich, il devint successivement juge et président de la cour supérieure, membre du conseil de l'instruction publique, et, en 1830 membre du grand conseil, qu'il présida en 1832 et 1834. Il représenta en outre le canton de Zurich à diverses reprises à la diète suisse, au sein de laquelle il contribua à plusieurs réformes. En 1843, malgré les distinctions honorifiques qu'il avait obtenues dans sa patrie, il alla occuper à l'université de Halle une chaire de droit que lui offrait le ministre Eichhorn. Appelé en 1847 à Berlin, pour remplacer Puchta qui venait de mourir, comme professeur ordinaire de droit, il a reçu du roi de Prusse le titre de conseiller intime de justice. Son programme embrasse le droit romain, le droit particulier, le droit commercial et le droit civil. Il a aussi professé un cours public sur Cicéron, dont il a fait une étude approfondie. Depuis 1849, M. Keller von Steinbock a pris part au mouvement politique de sa patrie adoptive. Membre de la seconde Chambre de Berlin, et plus tard du parlement d'Erfurt, il a voté dans ces deux assemblées sous les auspices du parti conservateur, tandis qu'en Suisse il avait été un des représentants du libéralisme.

Ses principaux ouvrages sont : *De la* litis contestatio *et du jugement* (über *litis contestatio* und Urtheil; Zurich, 1827); *Semestria ad M. Fullium* (Ibid., 1842-1850, 2 vol.); *la Procédure romaine et les actions* (Der rœmische Process und die Actionen; Leipsick, 1852). Il a collaboré à divers *Recueils* périodiques, et dirigé, de 1833 à 1837, la *Chronique mensuelle de la jurisprudence de Zurich*.

KÉMAL-effendi, diplomate ottoman, né à Constantinople l'an 1224 de l'hégire (1809), reçut une brillante éducation et entra, à dix-huit ans, dans les bureaux des finances. En 1833, il fut attaché, en qualité de secrétaire-interprète, à la mission d'Esa'ad-effendi, chargé d'aller complimenter de la part du sultan, Méhémed châh, sur son avénement au trône de Perse. L'année suivante, il fut chargé lui-même d'une mission à Ispahan et à Téheran, où il passa deux années. A son retour à Constantinople, il fut attaché aux bureaux de la Porte et fut désigné, en 1841, pour porter à Méhémet-Ali le hatti-cherif rédigé d'après les bases du traité du 15 juillet, avec l'ordre secret de prononcer la déchéance du vice-roi, en cas de non-acceptation. Après une autre mission dans les pachaliks de Diarbekir, de Mossoul et de Bagdad, qui le retint seize mois éloigné de Constantinople, Kémal-effendi, nommé membre du conseil de l'instruction publique, songea à commencer l'exécution d'un plan qu'il avait conçu depuis longtemps pour la réforme complète de l'enseignement en Turquie. Prévoyant toutes les difficultés qu'il aurait à surmonter, il en prévint une partie en établissant, à ses propres frais, une école secondaire sur le modèle européen; l'essai réussit, et Kémal, nommé inspecteur général des écoles de l'empire, et assuré désormais du concours de l'État, put expérimenter son système sur une plus vaste échelle, et d'après de nouvelles données recueillies pendant un voyage qu'il entreprit par ordre du gouverneur en France, en Angleterre et en Allemagne (1851). Mais, à la suite de la mort de son fils unique, âgé de seize ans et qui donnait les plus brillantes espérances, le sultan l'éloigna de Constantinople et le nomma représentant à Berlin.

Kémal-effendi est fonctionnaire du premier rang et auteur d'un grand nombre d'ouvrages relatifs la plupart à l'enseignement; nous citerons parmi les principaux : le *Guide de la conversation en persan et en turc* (Constantinople, 1842); une *Méthode pour apprendre la langue persane*, un *Abrégé de Géographie*, et beaucoup d'autres livres élémentaires à l'usage des écoles.

KEMBLE (John-Mitchell), philologue anglais, né à Londres en 1807, et le fils aîné du célèbre comédien Charles Kemble, mort en 1854, se consacra d'abord à l'étude de la jurisprudence et fut admis au barreau sous les auspices de la société de Lincoln's Inn. Mais il est surtout connu par ses constantes recherches sur les premiers temps de l'histoire d'Angleterre. Après avoir donné une bonne édition du *Poëme de Beawulf* (Londres, 1832; 2e édit., 1837), chronique rimée du xe siècle, il

vint à Cambridge faire un cours sur la littérature anglo-saxonne, qui a paru avec des additions dans son *Histoire des origines de la langue anglaise* (First history of the english Language or Anglo-saxon period; Cambridge, 1834). Revenant plus tard et d'une manière détaillée sur le même sujet, il écrivit en allemand les *Tables généalogiques des Saxons occidentaux* (1836), où il démontre que les prétendus noms historiques de la Bretagne doivent être rejetés parmi les fables de la mythologie et qu'il n'y a de certitude à cet égard qu'à dater de l'introduction du christianisme. Dans son dernier ouvrage, *Codex diplomaticus ævi saxonici*, imprimé aux frais de la Société historique dont il est le fondateur, il a réuni tous les monuments relatifs à la période saxonne.

M. Kemble est, en outre, rédacteur en chef d'un recueil littéraire qui paraît depuis 1835, *the British and foreign Review*, et à l'aide duquel il a propagé de tout son pouvoir la langue et la littérature allemandes. — Il est mort le 27 mars 1857.

KEMBLE (Frances-Anna, dite Fanny), tragédienne anglaise, sœur du précédent, née en 1811, à Londres, fut destinée à soutenir la gloire dramatique de la famille. Formée par son père et par sa tante, la célèbre mistress Siddons, elle débuta à Covent-Garden (octobre 1829), par le rôle de Juliette, qu'elle joua avec une grâce touchante. En 1832, elle donna, sur les principaux théâtres des États-Unis, une série de représentations, qui ne firent qu'ajouter à sa réputation. Ce fut vers ce temps qu'elle épousa M. Pearce Butler, riche propriétaire de Philadelphie, dont elle se sépara en 1849, après avoir perdu, par son éloignement de la scène, le fruit de ses premiers triomphes. Depuis cette époque, mistress Kemble n'a plus joué en public; mais toujours passionnée pour l'art dramatique, elle a fait à Londres et même à Paris des lectures de Shakspeare. Ses plus belles créations ont été les rôles de Juliette, de Portia dans l'ancien répertoire, de Bianca dans le *Fazio* du rév. Milman, et de Julia dans le *Bossu*.

On a d'elle quelques ouvrages en vers et en prose qui témoignent un goût pur et de nobles sentiments: *François Ier* (Francis the first; 1830), tragédie qu'elle a écrite à dix-sept ans; *l'Étoile de Séville* (the Star of Seville; 1832), drame; un *Journal d'un séjour aux États-Unis* (Journal of a residence in the United-States; 1835), un volume de *Poésies diverses* (1842); et, sous le titre *d'une Année de consolation* (a Year of consolation), le récit de ses impressions durant un voyage qu'elle a fait en Italie avec sa sœur Adélaïde.

Sa sœur, miss Adélaïde Kemble, plus tard mistress Sartoris, née à Londres, vers 1820, a abordé la scène comme actrice et comme chanteuse. Se prêtant également au drame et à l'opéra, elle a surtout brillé dans ce dernier genre sur la scène de Covent-Garden.

KÉMÉNY (Sigismond, baron), journaliste et littérateur hongrois, né en 1816, dans la Transylvanie, fit ses études dans un collège catholique, puis dans un collége réformé. En 1834, lors de la diète de Clausenbourg, il se rendit dans cette ville et se lia avec les principaux personnages de l'opposition hongroise. Dès 1830, il prit la direction d'une feuille très-libérale de la Transylvanie, intitulée *Erdelye-hirado*, et fut nommé, la même année, député à la diète, où il devint bientôt, avec M. Denys Kémény et le républicain Louis Kovacs, l'un des représentants les plus énergiques de l'opposition. En 1842, il se retira dans ses terres pour se livrer exclusivement à des travaux littéraires et fit paraître, l'année suivante, sous le titre de *Brigue et opposition* (Korteskedés ès ellenszerei, 1843), un livre à la fois sévère pour les libéraux et le pouvoir, et qui lui fit beaucoup d'ennemis, mais assura sa réputation comme écrivain politique. En même temps, il obtenait un succès de vogue avec un roman, *Gyulai Pal* (Pesth, 1844-1846, 5 vol.). A la fin de 1847, le baron Kémény se rendit à Pesth et inséra des articles dans le journal *Pesti Hirlap*, dont il devint bientôt l'un des rédacteurs ordinaires.

Nommé, en 1848, député à l'Assemblée nationale de Hongrie, il s'y tint un peu à l'écart et n'eut d'autorité que comme journaliste. En avril 1849, il fut appelé, comme conseiller, au ministère de l'intérieur; en même temps, il entrait, avec Csengery, au journal de Szemere, *Respublica*. Mais après la catastrophe de Vilagos, il se tourna contre le gouvernement et lui fit une vive opposition, qui se résuma dans deux pamphlets: *Après la révolution* (Forradalom utan; Pesth, 1850) et *Encore un mot sur la révolution* (Megegyszoa forradalom utan; Ibid., 1851). Mis en liberté par les conseils de guerre après une courte arrestation, il fut encore quelque temps un des collaborateurs les plus actifs du *Pesti-Napto*.

On a du baron Kémény, outre ses articles dans les publications nationales, des esquisses biographiques très-estimées: *Caractères des deux Vesseleny* et du *comte Étienne Szecheny* (Pesth, 1850); un roman de mœurs: *Homme et femme* (Ferj és no; Ibid., 1852, 2 vol.), etc.

KENDALL (Georges-Wilkins), publiciste américain, né vers 1810, dans l'État de Vermont, fut élevé à New-York, où il résida jusqu'en 1835. A cette époque, il alla prendre, à la Nouvelle-Orléans, la rédaction du *Picayune*, un des journaux les plus populaires de l'Union et suivit, comme volontaire, l'expédition du Texas ainsi que la guerre du Mexique. Il a publié la relation de ces deux entreprises sous le titre de: *Narrative of Texan expedition* (New-York, 1844, 2 vol.) et *History of the war between the United States and Mexico* (Ibid., 1850, 2 vol.). On lui doit aussi plusieurs ouvrages d'imagination.

KENNEDY (John-Pendleton), romancier américain, né le 25 octobre 1795, à Baltimore, prit ses grades au collège de cette ville, en 1812, et embrassa la carrière du droit. Il publia pendant deux ans (1817 et 1819), avec quelques amis, une sorte de pamphlet périodique: *le Livre rouge* (Thered book). Ce ne fut qu'en 1832 qu'il donna son premier roman: *la Grange aux hirondelles*, ou *le Séjour en Virginie* (Swallow baron, etc), où il décrit l'état des mœurs et de la société, dans ce pays, au commencement de ce siècle. Viennent ensuite: *Robinson Fer-à-cheval* (Horse shoè Robinson 1835), récit des aventures d'un vieux soldat dans la Caroline du Sud, pendant les guerres de l'indépendance; *Rob of the Bowl* (1838), tableau des querelles entre protestants et catholiques dans le Maryland. Ces romans de M. Kennedy qui rappelle, par son style facile et son humeur douce et sereine, la manière de M. Washington Irving, ont été réimprimés plusieurs fois, notamment, en 1852, à New-York, en 3 volumes in-12, avec illustrations.

M. Kennedy est aussi connu comme homme politique. Il a occupé, au Congrès, une place importante, comme l'un des principaux membres du parti whig. Il a publié, en 1840, une satire politique: *the Annales of Quodlibet*, et en 1844, une apologie de son parti: *a Defence of the Whigs*. Il a écrit une *Vie de William Wirt*, son ami politique, avec des extraits de sa correspondance (2 vol. in-8, 1849). On cite avec éloges plusieurs de ses adresses et discours.

KENNEDY (Tristram), député irlandais, né en 1805, à Donagh (comté de Donegal), et fils d'un ministre protestant, fut élevé au collége de Foyle, étudia la jurisprudence, fut chargé de la gestion des domaines du marquis de Bath et se fit admettre en 1834, au barreau de Dublin. Quelques années auparavant, il avait été haut shérif du comté de Londonderry. C'est un libéral, qui s'est beaucoup préoccupé des améliorations agricoles; il siége au Parlement pour le bourg de Louth (1852). On lui doit un établissement fort utile, une sorte d'école de droit (*Law Institute*), qu'il a fondé à Dublin et dont il est le directeur.

KENRICK (Francis-Patrick), archevêque catholique américain, né à Dublin (Irlande), le 3 décembre 1797, entra, en 1815, au collége de la propagande, à Rome et fut ordonné prêtre en 1821. La même année, il alla aux États-Unis, et devint professeur au collége de Saint-Joseph, à Bardstown (Kentucky). Il fut consacré évêque en 1830, et alla s'établir à Philadelphie, comme coadjuteur de l'évêque de ce diocèse, auquel il succéda douze ans après. Enfin, il a été appelé, en 1851, au siége archiépiscopal de Baltimore.

Dès 1828, il s'était fait connaître, comme polémiste spirituel et mordant, par ses *Lettres d'Omicron à Oméga*, en réponse à une série d'articles sur l'Eucharistie, du président du collége presbytérien de Danville (Kentucky) et signés *Oméga*. Il a publié, depuis, plusieurs ouvrages de théologie : *Theologia dogmatica* (1839-1840, 4 vol. in-8); *Theologia moralis* (Philadelphie, 1841-43, 3 vol. in-8); *sur la Suprématie du saint-siége et l'autorité des conciles généraux* (On the Primacy of the Holy See, 1839), réimprimé avec de nombreuses additions en 1845 et traduit en allemand; *sur la Justification* (On the Justification; 1841, in-12); *sur le Baptême* (On Baptism, 1843); une traduction en anglais des *Quatre Évangiles* (1849), et du *Nouveau Testament* (1851), avec des notes philologiques; une compilation latine : *Concilia provincialia Baltimori habita ab anno* 1829 *usque ad annum* 1850 (Baltimore, 1851); enfin, une série de lettres sous ce titre : *l'Église catholique vengée* (A Vindication of the Catholic Church, 1856), etc.

KENYON (Lloyd KENYON, 3[e] baron), pair d'Angleterre, né en 1885, à Gredington-Hall (comté de Flint), est petit-fils d'un magistrat élevé, en 1788, à la pairie. Il fit ses études à l'université d'Oxford et prit, en 1855, la place de son père à la Chambre des Lords, où il vote avec le parti conservateur. De son mariage avec une fille de lord Walsingham (1833), il a neuf enfants, dont l'aîné, Lloyd KENYON, est né en 1835.

KEOGH (William), magistrat et député irlandais, né à Galway, en 1817, fit, à l'université de Dublin, d'excellentes études, fut admis au barreau en 1840, et se signala par un ouvrage sur *les Usages de la cour de Chancellerie en Irlande* (the Practice of the court of Chancery in Ireland; 1 vol.). Il était membre des conseils de la reine (1849) lorsque, au retour du parti whig aux affaires, il reçut les fonctions d'avocat général (décembre 1852), puis de procureur général (février 1855) pour l'Irlande. Envoyé au Parlement par le bourg d'Athlone (1847), M. Keogh y soutint d'abord la politique conservatrice, en donnant toutefois son adhésion aux réformes économiques de sir R. Peel. Réélu en 1852, il s'est complétement rallié aux libéraux et a demandé avec eux l'extension des droits électoraux, le vote au scrutin, l'admission des juifs au Parlement, les courtes législatures, etc. On a encore de ce magistrat : *l'Irlande sous l'administration du comte de Grey* (Ireland under earl de Grey), qui embrasse une des périodes les plus prospères de ce pays (1838-1844), et plusieurs autres écrits politiques.

KEPPEL (George-Thomas), officier et politique anglais, né en 1799, du second mariage du comte d'Albemarle, entra à seize ans au service militaire, assista à la bataille de Waterloo, fit quelques campagnes dans l'Inde et devint lieutenant-colonel d'infanterie, en 1841. Il a fait partie de la maison de la reine et, sous l'administration de lord Russell (1846), il a été au nombre des secrétaires de ce ministre. Élu député, d'abord pour Norfolk, puis pour Lymington, il a siégé au Parlement, avec les libéraux, de 1832 à 1835, et y est rentré de 1847 à 1852. On a de lui des livres de voyages : *une Excursion dans les Balkans* (Journey across the Balcan); *de l'Angleterre aux Indes* (Journey from India to England), etc.

KEPPEL (Henri), marin anglais, frère du précédent, né le 14 juin 1809, entra dans la marine en 1832 et fut promu, en 1833, au grade de commandeur et, en 1837, à celui de capitaine. De 1841 à 1845, il commanda *la Dido*, qui fit partie de la flotte envoyée contre la Chine en 1842. Il détruisit plusieurs repaires de pirates, dans deux expéditions qu'il fit (1843-1844), de concert avec James Brooke, sur les côtes et dans l'intérieur de Bornéo. On a de lui : *Expédition de* la Didon *sur les côtes de Bornéo* (The expedition to Borneo of H. M. S. Dido; Londres, 1846; 2[e] édit., 2 vol. in-8), traduit en hollandais, et *Visite du* Méandre *à l'archipel indien* (A visit to the Indian Archipelago in H. M. S. Maeander; Ibid., 1853, 2 vol. in-8). Ces deux ouvrages renferment des extraits du journal personnel de sir J. Brooke (voy. ce nom), dont M. Keppel a toujours été l'admirateur et qu'il a défendu contre les attaques passionnées auxquelles il a été en butte.

KÉRATRY (Auguste-Hilarion DE), homme politique et littérateur français, né à Rennes, le 28 octobre 1769, et fils d'un gentilhomme qui présida la noblesse aux états de Bretagne, en 1789, fut destiné à la magistrature, et étudia le droit en sortant du collége de Quimper. Gagné par les idées de la révolution, il adressa à la Constituante, au moment où il venait d'hériter de son père, une pétition en faveur du principe d'égalité dans le partage des successions. En 1790, il vint à Paris, s'y lia avec Legouvé et Bernardin de Saint-Pierre, et publia, à titre d'essai littéraire, un recueil de *Contes et Idylles* (1791, in-12), inspirés de Gessner. Sous la Terreur, il subit par ordre de Carrier, une détention de quelques mois à Nantes, et fut réclamé par ses compatriotes qui se portèrent caution de son civisme.

Depuis cette époque jusqu'à la Restauration, M. de Kératry vécut éloigné des affaires publiques, se contentant de faire imprimer, de temps à autre, des aperçus philosophiques ou littéraires, entre autres : *le Voyage de vingt-quatre heures* (1800); *Lusus et Cydippe* (1801), roman grec; *Mon habit mordoré* (1802, 2 vol.), roman moderne; *Ruth et Noémi* (1811); *de l'Existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme* (1815); *Inductions morales et philosophiques* (1817); ouvrages plus remarquables par la générosité des sentiments que par la profondeur des idées.

Élu député du Finistère en 1818, l'auteur vint grossir, à la Chambre, les rangs des défenseurs de nos libertés, et se vit fortement soupçonné d'avoir trempé dans la conspiration militaire de Saumur

(1820); il fut même désigné comme complice par le procureur général de Poitiers, et dut publier avec le concours de Benjamin-Constant, une apologie de sa conduite. En 1822, écarté de la Chambre nationale par les influences ministérielles, il continua, dans le *Courrier-Français*, dont il avait été l'un des fondateurs, de prendre la plus vive part à la lutte du parti libéral contre la réaction. Ses articles lui attirèrent deux procès en cour d'assises, où, grace à l'habileté de ses avocats, de M. Mérilhou surtout (1825), il fut deux fois acquitté. Jusqu'en 1830, M. de Kératry, à qui les élections de 1827 avaient rendu son mandat législatif, montra la même ferveur dans le libéralisme : il vota l'Adresse des 221, signa la protestation des députés de la gauche contre les ordonnances de Juillet et se mêla aux négociations relatives à l'avénement de la nouvelle dynastie. Aussi, après la révolution, fut-il appelé un des premiers au conseil d'État, dont il ne tarda pas à devenir un des vice-présidents, et, plus tard, à la Chambre des Pairs, où il soutint jusqu'au dernier moment, la politique conservatrice. En 1848, il fit éclater une vive indignation contre les circulaires de M. Ledru-Rollin, et malgré ses quatre-vingts ans, il se jeta aussi résolûment qu'autrefois au milieu des luttes et des complications politiques de l'époque; il réussit, après avoir échoué aux élections de la Constituante, à obtenir un siége à la Législative (1849). Comme doyen d'âge, il présida cette assemblée au début de ses travaux et prononça, à cette occasion le discours le plus hostile aux institutions républicaines. Le coup d'État du 2 décembre mit fin à sa carrière politique.

Outre les ouvages cités, on a encore de M. de Kératry : *du Beau dans les arts d'imitation* (1822, 3 vol.), qui a pour complément *le Guide de l'artiste et de l'amateur* (1823); *Examen philosophique de Kant* (1823, in-8), et plusieurs romans oubliés : *le Dernier des Beaumanoir* (1824); *Frédéric Styndall* (1827); *une Fin de siècle* (1820); *Saphira* (1836), etc. Il a été aussi l'un des plus actifs collaborateurs du *Dictionnaire de la conversation*.

KERAUDREN (Pierre-François), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Brest, le 16 mai 1769, fit ses classes à Quimper, commença l'étude de la médecine, dans sa ville natale et s'engagea dans le service de santé de la marine. Après avoir parcouru divers grades, il revint en France, fut nommé professeur à l'École de santé de la marine et compléta ses études à Paris, où il fut reçu docteur en janvier 1804. Il fut ensuite désigné comme médecin en chef de l'armée navale équipée à Rochefort, organisa le service de l'expédition du capitaine Baudin, reçut, en 1806, le titre de médecin en chef consultant de la marine, puis, à la suite d'importantes missions dans les ports français, belges et hollandais, inspecteur général du service de santé de la marine; fonctions qu'il n'a résignées que dans ces dernières années. M. F. Keraudren a été admis à l'Académie de médecine (section d'hygiène publique), en 1821. Il a été créé commandeur de la Légion d'honneur en avril 1835.

On a de lui : *Réflexions sur le scorbut* (1804, in-8); *Observations sur la syphilis dégénérée* (1811, broch.); *sur les Causes des maladies des marins* (1817), traduit en russe; *de la Fièvre jaune aux Antilles et sur les vaisseaux du roi* (1822); *Mémoire sur le choléra de l'Inde* (1831), etc., et de nombreux articles fournis à divers recueils spéciaux et périodiques.

KERGORLAY (Florian-Henri, comte DE), député français, né en 1801, à Paris, est le fils aîné d'un des pairs de la Restauration, mort en 1856. Agronome distingué, il se retira, après la révolution de Juillet, dans le département de la Manche et y fonda une ferme-modèle dirigée par un élève de Grignon. Candidat officiel au Corps législatif en 1852 et en 1857, il siége pour la circonscription de Saint-Lô; il fait partie du conseil général des hôpitaux et hospices de Paris. En 1849, il a reçu la croix d honneur.

Son frère, le vicomte Louis-Gabriel-César DE KERGORLAY, né à Paris, en 1804, entra, en 1820, à l'École polytechnique, servit dans l'artillerie et fut réputé démissionnaire en 1830, pour refus de serment. Il fut mêlé aux complots légitimistes sous le dernier règne, notamment à l'affaire du *Carlo Alberto*, en 1832. Il a fondé, en 1848, avec M. Arthur de Gobineau, la *Revue provinciale*.

KERN (J. Conrad), homme d'État suisse, né en 1808, au bourg de Berlingen près d'Arenenberg (canton de Thurgovie), fit ses études à Diessenhofen et à Zurich et alla suivre les cours de théologie à l'université de Bâle. Mais il se tourna bientôt vers la science du droit qu'il étudia successivement à Berlin, à Heidelberg et à Paris. Rentré dans son pays, avec le titre de docteur en droit, il remplit, depuis 1837, dans le canton de Thurgovie les fonctions de président du tribunal suprême et celles de president du conseil de l'instruction publique. A la même époque, il concourut activement à la réorganisation des institutions cantonnales et se distingua dans cette circonstance par son esprit libéral et son talent oratoire. Il se fit aussi remarquer par les mêmes qualités dans la diète et dans l'Assemblée nationale, comme représentant de son canton, avant et depuis la nouvelle Constitution fédérale.

M. Kern eut un rôle très-honorable dans les complications que suscita, en 1838, entre la France et la Suisse la demande d'extradition du prince Louis-Bonaparte (voy. NAPOLÉON III), par le gouvernement français. En présence des demandes et des menaces de notre ambassadeur, le duc de Montebello, M. Kern, en sa qualité de député du canton de Thurgovie, dans lequel était située la commune de Salenstein qui avait donné au prince des titres de bourgeoisie, prit sur lui de défendre avec énergie le droit d'hospitalité de ce canton et la liberté du proscrit. Le grand conseil de Thurgovie, auquel il rendit compte ensuite de sa conduite, l'approuva par un vote unanime, et la nation entière s'apprêtait à défendre le droit d'asile contre les armes françaises, lorsque l'éloignement volontaire du prince mit fin à toute cette affaire.

En 1848, M. Kern prit une part active à la réforme libérale qui s'accomplit en Suisse. Membre de la commission chargée d'élaborer la Constitution fédérale, il en fut nommé le rédacteur et le rapporteur, de concert avec M. Druey, chargé de la rédaction française. La nouvelle Constitution dut en grande partie à l'autorité de ces deux rédacteurs d'être adoptée plus facilement des autorités cantonnales et des populations. En 1850, M. Kern fut nommé président du tribunal fédéral, à l'organisation duquel il avait également contribué. Le canton de Thurgovie l'a élu ensuite député au conseil national et au conseil des États. Il faut lui rapporter en grande partie la création de l'École polytechnique de Zurich : président du conseil de cette école, c'est à lui qu'elle doit la plupart des professeurs distingués qu'elle a pu réunir.

Dans ces derniers temps, M. Kern est venu à Paris comme envoyé extraordinaire de son gouvernement à l'occasion du conflit amené entre la Suisse et la Prusse par l'affaire de Neufchâtel. Grâce à ses anciennes relations d'amitié avec l'empereur, il détermina le gouvernement français qui avait

déjà pris une attitude hostile contre son pays, à remplir le rôle de conciliateur. Sur la simple assurance qu'il rapporta de l'appui promis par la France au gouvernement suisse contre les prétentions de la Prusse, l'Assemblée fédérale, qui avait récemment préparé la guerre, consentit à faire les premiers sacrifices à la paix, en mettant en liberté les prisonniers neuchâtelois.

KERNER (André-Justin) poète et médecin allemand, né le 18 septembre 1786, à Loudwigsbourg en Wurtemberg, étudia la médecine à l'université de Tubingue, de 1804 à 1808. Il pratiqua son art pendant plusieurs années à Gaildorf, se fixa en 1818 à Edinsberg, où il fut durant trente-trois ans médecin supérieur officiel. Privé de la vue, il reçut une double pension du gouvernement de Wurtemberg et du roi Louis de Bavière, ami et protecteur des lettres.

M. Kerner occupe, comme poëte, un rang honorable. L'un des fondateurs de l'école moderne de Souabe, il a publié plusieurs recueils de poésies, dont quelques-unes empreintes d'une fantaisie rêveuse et mélancolique, ont dû aux mélodies que M. Robert Séhumann (voy. le nom) a faites pour elles, un charme et une popularité de plus. Elles sont toutes réunies dans les recueils suivants : *Almanach poétique* (Poetischer Almanach; Heidelberg, 1812), *Poesies allemandes* (Deutscher Dichterwald; Tubingue 1813); *Poésies romantiques* (Romantische Dichtungen; Carlsbad 1817) et *Poésies* (Gedichte; Stuttgart, 1826; 4ᵉ édit., 1848) : ce dernier recueil a reparu, considérablement augmenté; sous le titre : *les Dernières fleurs* (der letzte Blütenstrauss; Stuttgart et Tubingue, 1853).

Parmi les ouvrages en prose de M. Kerner, on cite en première ligne la célèbre histoire de *la Visionnaire de Prevorst* (Die Seherinn von Prevorst; Stuttgart, 1829; 4ᵉ édit., 1846. 2 vol.), récit des faits extraordinaires qui eurent lieu, en 1846, sous les yeux de l'auteur; puis plusieurs ouvrages de médecine ou relatifs au magnétisme animal : *l'Acide sébacique et son influence sur l'organisme* (die Fettsaeure und ihre Wirkungen auf etc.; Ibid. 1822); *les Bains de Wildbad dans le royaume de Wurtemberg* (das Wildbad; Tubingue, 1811; 4ᵉ édit., 1839); *Histoire de deux somnambules* (Geschichte zweier Somnambulen; Carlsruhe, 1824); *Comptes rendus sur Prevorst* (Blaetter aus Prevorst; Carlsruhe, 1831-1834. 5 livraisons); avec M. Eschenmayer: *Histoire de quelques possédés des temps modernes* (Geschichte Besessener neuerer Zeit; Carlsruhe, 1834; 2ᵉ édit., 1835); *un Phénomène naturel mystérieux* (Eine Erscheinung aus dem Nachtgebiete der Natur; Stuttgart, 1836); enfin une *Histoire de la prise de Weinsberg dans l'année* 1525 (Geschichte der Bestürmung der Stadt Weinsberg, etc.; Heilbronn; 2ᵉ édit., 1818), faite d'après les sources authentiques, et des *Souvenirs de ma jeunesse* (Bilderbuch aus meiner Knabenzeit; Brunswich, 1839), contenant de gracieuses pages. — Un fils du célèbre médecin poëte, M. Théobald KERNER, s'est aussi fait connaître par la publication de quelques poésies.

KERVYN DE LETTENHOVE (Joseph-Marie-Bruno-Constantin), historien et littérateur belge, né à Saint-Michel, dans la Flandre occidentale, le 17 août 1817, est, depuis 1850, correspondant de l'Académie royale de Belgique. Son mérite n'est pas moins apprécié en France qu'en Belgique, et l'Académie française a couronné, en 1856, une *Étude sur les Chroniques de Froissart*, œuvre remarquable de ce savant écrivain.

On a de lui : *Histoire de Flandre* (Bruxelles, 1847-1850, 6 vol. in-8; 2ᵉ édit., Bruges, 1853-1854, 4 vol. in-8), qui a obtenu en Belgique le prix quinquennal d'histoire; *Œuvres choisies de Milton* (Paris, 1839, in-8, anonyme), traduction nouvelle avec texte en regard. Il a publié comme éditeur : *les Cronikes des comtes de Flandres* (Bruges, 1849, in-8); *Mémoires de Jean de Dadizeele, souverain bailli de Flandre, haut bailli de Gand*, etc. [1431-1481] (Ibid., 1850, in-4); etc. et a fourni différents travaux aux *Mémoires* et au *Bulletin* de l'Académie royale de Belgique.

KESTNER (Charles), industriel français, ancien représentant du peuple, né en 1804, en Alsace, est depuis plus de vingt ans à la tête d'une grande fabrique de produits chimiques qu'il a fondée à Thann. Employant des centaines d'ouvriers dont il a su en tout temps se concilier la sympathie, il a obtenu plusieurs récompenses aux expositions nationales de l'industrie, notamment une médaille d'or en 1849 et une médaille d'honneur à l'Exposition universelle de 1855. Il a fait partie, de 1849 à 1851, de la chambre de commerce de Mulhouse. Envoyé à l'Assemblée constituante par 50 873 suffrages, le troisième sur les onze représentants du Haut-Rhin, il ne démentit pas les principes démocratiques qu'il avait toujours professés et vota constamment avec la Montagne. Il ne fut point réélu à la Législative.

KETTELER (Wilhem-Emmanuel, baron DE), prélat catholique allemand, né en 1811 à Munster, fit ses études avec l'intention de suivre les carrières de l'État, fut admis au barreau et n'était encore que référendaire, lorsqu'en 1837 il renonça brusquement au monde pour se consacrer à l'Église. Après avoir reçu l'ordination, il fut envoyé dans la paroisse de Hopster, en Westphalie. En 1848 il fit partie, de l'Assemblée nationale de Francfort et s'y fit remarquer par le discours qu'il prononça après le meurtre du prince Lichnowski. A cette époque, il fit à Mayence six sermons célèbres (*Die grossen socialen Frangen der Gegenwart*). L'année suivante, il fut appelé à administrer une paroisse catholique de Berlin, et de là passa, en 1850, à Mayence, où il succéda, comme évêque, à M. Kaiser. Il s'empressa de réfuter dans un mandement la fameuse lettre de Ronge. La ville de Munster lui doit une école spéciale de théologie.

KEYSER (Nicaise DE), peintre belge, né à Sandvliet (province d'Anvers), en 1813, était simple berger lorsqu'il manifesta sa vocation pour les arts. Placé, aux frais d'une protectrice, à l'Académie d'Anvers, il y reçut les leçons de MM. Jacobs-Jacobs et Van Brée, et, en 1834, produisit un *Christ en croix*, destiné à une église catholique de Manchester et qui eut un grand succès.

En 1836, il donna *la Bataille de Courtray*, et en 1839, le plus célèbre de ses tableaux, *la Bataille de Woringen*, placé aujourd'hui au palais de la Nation à Bruxelles (1839.) On a encore de lui : *le Calvaire*, *saint Dominique*, *la Bataille des Éperons d'or*, *Charles-Quint en méditation*, *l'Antiquaire*, *la Bataille de Senef*, celle de *Nieuport*, le *Portrait du roi Guillaume II*, etc. Il a envoyé un *Portrait* à l'Exposition universelle de Paris en 1855. Dans les derniers temps il a négligé la grande peinture historique pour les tableaux de genre. Il a donné dans cette nouvelle manière : *sainte Élisabeth faisant l'aumône* (1851), qui appartient au roi Léopold.

M. Nicaise de Keyser est un des chefs de la nouvelle école belge, qui se rattache si étroitement à l'école moderne française de Paul Delaroche. Mais sous cette influence, il a conservé heureusement quelque chose du style des grands maîtres flamands.

KI-CHAN, oncle de l'empereur de la Chine, est grand mandarin et ancien ministre de l'empire. Homme capable et résolu, il fut envoyé à Canton par Tao-Kouang, précédent empereur, pour remplacer le gouverneur Lin, qui avait maltraité les Anglais. Ceux-ci, lésés dans leur commerce d'opium, venaient de remonter la rivière de Canton, bombardant les deux rives, et de s'emparer de l'archipel de Tchou-san. Ki-chan comprit à quels ennemis il avait affaire et dans quels périls l'imprudence et la présomption de son prédécesseur avaient mis le gouvernement. Il n'hésita pas à accepter l'*ultimatum* posé par les barbares, c'est-à-dire qu'il évita une guerre désastreuse, au prix de conditions assez dures, une forte indemnité payée aux Anglais, la cession de Hong-Kong, etc. Mais lorsque le traité fut soumis à la sanction de l'empereur, le Fils du ciel le rejeta avec colère. Ki-chan fut rappelé ignominieusement et subit la plus éclatante disgrâce. Il fut dégradé publiquement, ses biens furent confisqués, ses concubines vendues, sa maison rasée, lui-même fut exilé au fond de la Tartarie, à Lassa. C'est là qu'il a été rencontré par MM. Huc et Gabet, qui ont donné dans leur *Voyage au Thibet* d'amples détails sur ce personnage.

En 1853, l'empereur actuel, Hien-foung (voy. ce nom), abattu par les succès de la grande insurrection (voy. TIEN-TÉ), rappela Ki-chan et l'envoya en qualité de commissaire impérial dans les deux provinces de Kouang.

KIEDERICH (Paul), peintre allemand, né à Cologne, en 1810, fit ses études à l'Académie de Dusseldorf et débuta par une toile de grande dimension, *Charles-Quint au couvent de Saint-Just*, inspirée de deux vers de Platon, et donna ensuite, entre autres toiles d'histoire ou de genre historique, d'une exactitude poussée jusqu'à la recherche : *le Grand maître de Malte Lavalette invitant sur son lit de mort, les chevaliers de Saint-Jean au courage et à la concorde; la Reine Marguerite pleurant devant la tête du duc de Suffolk; le Peintre mort*, tableau de genre où l'artiste s'est représenté lui-même; *une Prison*, etc, puis des dessins et des portraits historiques, entre autres ceux de *l'empereur Henri V*, de *Philippe le Bon*, de *Charles le Hardi*, du *duc de Bourgogne*.

KI-IN, ministre de l'empire chinois, membre de la famille impériale, fut envoyé par l'empereur Tao-Kouang, prédécesseur de l'empereur actuel Hien-foung (voy. ce nom), conclure avec les Anglais le traité de Nankin. Ce traité signé et ratifié, Ki-in fut nommé gouverneur des deux Kouang et vint occuper le poste difficile de Canton. Dès cet instant, il eut une grande influence sur l'esprit de Mou-tchang-Ha (voy. ce nom), le premier ministre, et, grâce à son intervention, les difficultés qui s'élevèrent encore entre les Occidentaux et les Chinois n'eurent rien de grave. L'attitude et les actes des conservateurs progressistes irritèrent la population de Canton et des milliers de placards signalèrent le nom de Ki-in à la haine et aux vengeances populaires. Ces mécontentements n'eurent alors aucune influence sur le caractère politique de Ki-in. L'empereur, satisfait de ses services, le rappela à Pékin, lui conféra de nouvelles dignités, l'éleva à de plus hautes fonctions et le donna pour collègue à Mou-tchang-Ha. Ki-in commença à réaliser quelques réformes. Comprenant que les soldats chinois, armés d'arcs et de flèches, ou embarrassés de vieilles arquebuses à mèche, ne pouvaient lutter contre les troupes européennes, il essaya de changer cet équipement grotesque, et fit remplacer l'arquebuse à mèche par le fusil à piston.

Ki-in, avant d'avoir subi aucune disgrâce, faisait souvent l'éloge des gouvernements de l'Angleterre, des États-Unis et de la France. Il possédait toute la confiance de l'empereur Tao-Kouang, dont il était le proche parent. Au faîte des grandeurs, il avait reçu de lui la plus haute marque d'estime : il avait été désigné pour présider aux funérailles de l'impératrice douairière.

A l'avénement de l'empereur actuel (1850), Ki-in fut une des premières victimes de la réaction. Il fut révoqué et accusé d'avoir favorisé les Anglais. Mais, au milieu des dangers dont les triomphes de la grande insurrection chinoise menace son trône, l'empereur Hien-foung a rappelé cet homme d'État et l'a envoyé en mission dans le Kiang-si (1853).

KIEPERT (Henri), géographe allemand, né à Berlin, le 31 juillet 1818, fit toutes ses études dans cette ville et se distingua de bonne heure par son aptitude pour les travaux géographiques. Élève du célèbre Ch. Ritter (voy. ce nom), il entreprit, en 1841, avec les professeurs Schœnborn et Loew, un voyage d'exploration scientifique dans l'Asie Mineure. Appelé, en 1845, à Weimar, en qualité de directeur technique du grand Institut géographique de cette ville, il exerça ces fonctions durant sept ans, et retourna se fixer dans sa ville natale à la fin de l'année 1852.

M. Kiepert débuta par la publication d'un *Atlas de la Grèce et de ses colonies* (Atlas von Hellas und den hellenischen Colonien; Berlin, 1840-1846, 24 feuilles; 2e édit. 1851), beau travail auquel M. Ritter avait collaboré. Il donna ensuite : cinq cartes sur la Palestine dans la *Palæstina* de Robinson et Smith (Halle 1843, 3 vol.); un *Atlas biblique* (Berlin, 1846; 3e édit. 1854, 8 feuilles), dressé d'après les dernières recherches scientifiques et accompagné de notes explicatives; *l'Asie Mineure* (Ibid., 1843-1845, 6 feuilles), travail non moins estimé en France et en Angleterre qu'en Allemagne; *l'Empire turc en Asie* (Karte des türkischen Reiches in Asien; Ibid. 1844, 2 feuilles), d'après ses propres recherches et celles du baron Vincke, de MM. Fischer, Moltke, Schœnborn et Koch; *la Carte murale de l'ancienne Grèce* (Wandkarte von Altgriechenland; Weimar, 1847, 9 feuilles); *Atlas historique géographique du monde ancien* (Historisch-geographischer Atlas der alten Wel; Ibid., 1848, 16 feuilles, planches et texte, 1851; 9e édit.), ouvrage fort répandu en Allemagne; *la Carte murale de l'ancienne Italie* (Wandkarte von Altitalien; Ibid., 1858, 12 feuilles); *les Environs de Rome* (Umgebungen von Rom; Ibid., 1850, 4 feuilles); *Atlas du globe terrestre entier, à l'usage des écoles* (Schulatlas der ganzen Erde; Ibid., 3e édit. 1850, 25 feuilles); *Carte murale de l'empire romain* (Wandkarte des rœmischen Reiches; Ibid., 1852, 12 feuilles); *Atlas de l'Asie* (Atlas von Asien; Berlin, 1853), faisant partie de *l'Erkunde* de Ritter; etc.

On a, en outre, de M. Kiepert de très-intéressants articles dans *le Journal de géographie universelle* et quelques brochures et mémoires sur des points de la science géographique. En 1844, ses *Commentaires historiques géographiques des guerres entre l'empire d'Orient et les rois persans de la dynastie des Sassanides*, envoyés par l'auteur à un concours ouvert par l'Institut de France, lui valurent le premier prix.

KIERS (Pierre), peintre hollandais, né à Graeneveld près de Meppel, dans la Dreuthe, en 1807, étudia sous le peintre Douwe de Hoop, mort si jeune, et cultiva comme son maître et ami le genre et les intérieurs. Il s'est fixé à Amsterdam

et y a exécuté ses différents sujets, dans lesquels il cherche à varier indéfiniment les mêmes effets. Sa spécialité pour ce moment est celle des reflets le lampes. On a de lui : *une Dame sortant de chez elle le soir*, heureux effet de lanterne; *une Dame lisant la Bible*, *Intérieur d'une maison hollandaise*, *le Peintre dans son atelier*, trois effets de lampe qui ont été très-remarqués à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, etc.

KIESER (Dietrich-George), médecin et naturaliste allemand, né le 24 août 1779, à Harbourg (Hanovre), étudia la médecine à Würtzbourg et à Gœttingue, où il obtint, en 1804, le diplôme de docteur, et pratiqua la médecine jusqu'en 1812 à Winsen et à Lühe. Il fut ensuite, pendant deux ans, professeur extraordinaire à l'université d'Iéna, puis suivit l'armée allemande, assista aux campagnes de Belgique et de France, et devint, après la bataille de Waterloo, directeur des hôpitaux militaires de Liége et de Versailles. De retour à Iéna, il ouvrit de nouveau ses cours de médecine et acquit promptement, comme professeur, une grande réputation. Professeur ordinaire de médecine depuis 1824, directeur d'une clinique privée, de médecine, de chirurgie, et surtout d'ophthalmologie depuis 1831 jusqu'à 1847, médecin de l'université depuis 1838, directeur de l'hôpital public des aliénés depuis 1846, et fondateur, l'année suivante, d'un établissement particulier de psychiatrie, appelé *Sophronisterium*. M. Kieser a été nommé, en outre, conseiller de la cour de Prusse, et conseiller intime de la cour de Saxe-Weimar. De 1831 à 1848, il a représenté l'université de Iéna à l'assemblée des États de Weimar, où dans les quatre dernières années, il a occupé la place de vice-président. Il a fait ensuite partie du parlement de Francfort qui précéda l'Assemblée nationale.

M. Kieser dont le programme, comme professeur, embrasse la pathologie et la thérapeutique particulières et générales, l'histoire de la médecine, l'anatomie et la physiologie des plantes et le magnétisme animal, a aussi traité, dans plusieurs ouvrages, ces divers sujets, auxquels il a joint, dans ces dernières années, l'étude des maladies mentales. Nous citerons : *Études d'anatomie comparée* (Beitraege zur vergleichenden Anatomie; Bamberg, 1806), avec Oken; *Aphorismes de la physiologie des plantes* (Aphorismen aus der Physiologie der Pflanzen; Gœttingue. 1808); *des Causes du diagnostic et de la guérison de la cataracte* (über die Ursachen, Kennzeichen und Heilung des schwarzen Staars; Ibid., 1808); *Mémoire sur l'organisation des plantes* (Harlem, 1812), dissertation couronnée par l'Académie de Harlem; *Éléments de pathologie et de thérapeutique de l'homme* (Grundzüge der Pathologie und Therapie des Menschen; Iéna, 1812); *Système de médecine* (System der Medicin; Halle, 1817-1819. 2 vol.); *de Febris puerperarum indole, varia forma et medendæ ratione* (Iena, 1825-1829, 7 vol.); *Système du magnétisme tellurique ou animal* (System des Tellurismus oder, etc.; Leipsick, 2ᵉ édit., 1826, 2 vol.); *Éléments de psychiatrie* (Elemente der Psychiatrick; Breslau et Bonn, 1855); etc. Il a fourni en outre un grand nombre de dissertations et de mémoires aux *Programmes* de l'université d'Iéna et rédigé, depuis 1817, avec MM. Eschenmayer, Nasse et Nees von Esenbeck, les *Archives de magnétisme animal* (Archiv für thierischen Magnetismus; 12 vol.) et de 1842 à 1848 la partie scientifique de la *Nouvelle revue littéraire de Iéna*.

KILIAN (Hermann-Frédéric) médecin allemand, né à Leipsick, le 5 février 1800, et fils du médecin et auteur distingué de ce nom, fut emmené encore enfant, par son père à Saint-Pétersbourg, et commença ses études de médecine en 1806, à Wilna; il fréquenta ensuite plusieurs universités d'Allemagne, d'Angleterre et d'Écosse, retourna en Russie en 1820, avec le diplôme de docteur, et fut nommé professeur suppléant à l'Académie de médecine de Saint-Pétersbourg et médecin de l'hôpital d'artillerie. En 1825, il revint en Allemagne et, après avoir séjourné quelque temps à Mannheim, il fut appelé à l'université de Bonn où il devint, en 1828, professeur adjoint de médecine, en 1831, professeur titulaire d'obstétrique, directeur de la clinique obstétricale et, en 1853, doyen de la Faculté. Le roi de Prusse lui a conféré le titre de conseiller intime de médecine.

M. Kilian s'est surtout occupé de la science obstétricale. Ses principaux écrits sur cette matière, sont : *la Circulation du sang de l'enfant qui n'a pas encore respiré* (Ueber den Kreislauf des Blutes im Kinde, etc; Carlsruhe 1826); *la Chirurgie obstétricale* (die Operationslehre fur Geburtshelfer Bonn; 2ᵉ édit., 1844-1853, 3 vol. 12 planches.); *la Science et l'art de l'obstétrique* (die Geburtslehre von Seiten der Wissenschaft und Kunst; Francfort, 2ᵉ édit., 1852, 3 vol.); *Atlas obstétrical* (Geburtshülflicher Atlas; Dusseldorf, 1835-1844. 4 liv.) *de l'Étude de la science obstétricale* (über geburtshülfliches Studium; Bonn, 1846), *Armamentarium Lucinae novum* (Ibid., 1856, avec 355 grav.) contenant une collection considérable de dessins d'instruments anciens et nouveaux.

On cite parmi les autres travaux de cet auteur : *Recherches anatomiques sur la neuvième paire de nerfs du cerveau* (Anatomische Untersuchungen uber das neunte Hirnnervenpaar; Pesth et Leipsick, 1822); *les Universités de l'Allemagne au point de vue des sciences naturelles de la médecine* (die Universitaeten Deutschlands in naturwissenschaftlicher und medicinischer Hinsicht; Heidelberg, 1828); *Études sur l'ostéomalaxie chez les femmes* (Beitraege zu einer genauern Kenntniss der allgemeinen Knochenerweichung der Frauen; Bonn, 1829); *Description de nouvelles formes du bassin*, etc. (Schilderung neuer Beckenformen, etc.; Mannheim, 1854), etc.; puis de savantes dissertations, notamment : *de Spondylolisthesi gravissimæ pelvangustiæ causa nuper detecta* (Bonn, 1853).

KIMBALL (Richard B.), romancier américain, né en 1815, à Lebanon (New-Hampshire), fit ses études au collége de Dartmouth, y prit ses degrés en 1834, puis commença des études de droit, qu'il vint, un an après, continuer à Paris. Il parcourut ensuite l'Europe et, à son retour aux États-Unis, il se fit homme de loi à Waterford, puis à New-York, où il il a séjourné depuis. Il a fait un nouveau voyage en Europe en 1842.

M. Kimball a collaboré activement, pendant plusieurs années, au *Knickerbocker Magazine*, où il a publié son principal ouvrage : *Saint-Léger ou les Fils de la vie* (Saint-Leger or the Threads of the life; 1849, in-12), roman philosophique exposant le travail d'un esprit à la recherche de la vérité et mêlant des scènes dramatiques à des observations originales. On a encore de lui une intéressante étude sur Cuba : *Cuba et ses habitants* (Cuba and Cubans; New-York, 1849, in-12); un recueil de contes et d'esquisses plein de gaieté : *Roman de la vie d'étudiant à l'étranger* (Romance of Student Life abroad; 1853, in-12).

KIND (Charles-Théodore), philologue allemand, né à Leipsick, le 7 octobre 1799, étudia le droit dans sa ville natale, et y devint successivement avocat, docteur en droit, et membre du conseil de la Faculté de droit (1835). Depuis 1846 il est

conseiller de justice et membre de la chambre appelée *Spruch collegium*.

M. King s'est occupé spécialement de la Grèce moderne et a beaucoup contribué à répandre en Allemagne la connaissance de la langue, de la littérature et de l'état politique et social de ce pays. Parmi les ouvrages composés dans ce but, on remarque : *Chrestomathie grecque-moderne* (Neugriechische Chrestomathie; Leipsick, 1825); ***Texte original et traduction allemande de chants populaires de la Grèce moderne*** (Neugriechische Volkslieder im Original und mit deutscher Uebersetzung; Grimma, 1830, formant le tome III de l'***Eunomia*** d'Iken); ***Études pour servir à la connaissance de la Grèce moderne*** (Beitraege zur bessern Kenntniss des neuern Griechenland; Neustadt sur l'Orla, 1831); une édition du *Panorama de la Grèce* d'Alexandre Soutsos, avec des commentaires et un dictionnaire; Leipsick, 1835); la traduction allemande du roman politique du même auteur : *l'Exilé de* 1831 (der Verbannte von 1831; Berlin, 1837); un ***Dictionnaire allemand et grec moderne*** (Handwœrterbuck der deutschen und neugriechischen Sprache; Leipsick, 1841); une ***Anthologie grecque-moderne*** (Neugriechische Anthologie; Ibid., 1841); un second recueil de ***Chants populaires de la Grèce moderne*** (Neugriechische Volkslieder; Ibid., 1849); enfin un grand nombre d'articles critiques et littéraires dans divers recueils, notamment dans le ***Journal de conversation littéraire*** de Leipsick.

KING (Charles), publiciste américain, né à New-York, le 16 mars 1789, et second fils de Rufus King, mort en 1853, vice-président des États-Unis, suivit son père qui venait d'être nommé ministre à Londres (1796), et fut élevé en Angleterre, puis à Paris, et placé ensuite dans la maison de banque Hope et Cie, à Amsterdam. Revenu en Amérique à la fin de 1806, il se livra au commerce dans sa ville natale (1810-1823), servit, comme volontaire, dans la guerre de 1812, fut nommé à la législature de l'État de New-York (1813-1823), et fonda, en 1819, un journal quotidien, le ***New-York American***, qui devint, sous sa direction, le principal organe du parti démocratique de cette ville et se fondit, en 1847, dans le ***New-York Courier***. En 1848, M. King fut nommé président du collége de Columbie (New-York). Il a eu, pendant vingt ans, une grande autorité comme publiciste, et a constamment uni à l'indépendance, une modération trop rare dans le journalisme américain. Il a pris aussi un certain rang en littérature, par ses articles de critique hebdomadaire.

KINGLAKE (Alexandre-William), littérateur anglais, né à Taunton, en 1802, étudia au collége d'Eton et à l'université de Cambridge, et se fit admettre au barreau en 1837. Il partit alors pour l'Orient et, durant son voyage, écrivit à plusieurs amis une correspondance fort enjouée contenant le récit de ses impressions et de ses aventures. Il la réunit, à son retour, pour la publier, mais il ne trouva ni libraires, ni directeurs de journaux qui acceptassent son manuscrit et, découragé de ses tentatives littéraires, il se remit à plaider. En 1849, ce même voyage parut, sous le voile de l'anonyme, par lettres; le succès en fut si complet que des éditions multipliées n'ont pas encore épuisé la curiosité publique en Angleterre et en Amérique. Ce livre, tout à coup devenu classique et qui a donné lieu à une série d'imitations plus ou moins heureuses, avait pour titre le mot grec *Eothen* (d'Orient); il a été traduit dans la plupart des langues européennes. Quant à l'auteur, qui avait ainsi gagné le renom de charmant et spirituel conteur, il n'a plus rien écrit depuis, si ce n'est des articles politiques dans la *Quaterly Review*. Établi à Londres, il plaide près la cour de la Chancellerie.

KINGSLEY (rév. Charles), littérateur anglais, né le 12 juin 1819, au village d'Holne (comté de Devon), fit ses hautes classes à l'université de Cambridge. Ayant abandonné l'étude du droit pour embrasser l'état ecclésiastique, il obtint la cure d'Eversley dans le Hampshire et se maria. Son premier essai littéraire fut un drame lyrique, ***la Tragédie de la Sainte*** (the Saint's tragedy; 1848), où il mit en scène, avec une certaine puissance, la vie d'Élisabeth de Hongrie. Entraîné par le mouvement démocratique socialiste de l'époque, il écrivit, sous le titre d'***Alton Locke*** (1850, 2 vol.), l'histoire imaginaire d'un tailleur poëte qui lui servit de cadre pour tracer une peinture énergique des abus et des vices de la société moderne. Ce livre produisit une grande sensation, et l'auteur, vivement critiqué et surnommé *le prêtre chartiste*, lui donna pour pendant non moins hardi ***la Fermentation*** (Yeast, a problem; 1851): discutant le problème de la misère, il en place la solution dans le christianisme régénéré et devenu l'unique code moral de l'humanité. Les romans d'***Hypatie*** (1852; 2e édit., 1856), et de ***Phaeton*** (1852), appartiennent au même genre de critique sociale; mais le sentiment pratique s'y perd au milieu de digressions mystiques.

Non content de poursuivre avec éloquence le désordre social, le rév. Kingsley a essayé d'y porter remède en venant au secours des classes ouvrières. Unissant ses efforts à ceux de quelques philanthropes, il a organisé des secours, ouvert des cours publics, fondé des écoles, propagé par la presse et la parole ses théories d'amélioration, qui rappellent la maxime de Fourier : « Associer le capital, le travail et le talent, » avec la morale évangélique pour base et pour règle. Comme application, une association des ouvriers tailleurs de Londres fut organisée en grande partie par ses soins, et, grâce à un emprunt qui défraya son premier établissement, elle réussit. D'autres associations industrielles furent entreprises sur ce modèle avec plus ou moins de succès. Le rév. Kingsley est chanoine honoraire de Midleham.

Citons encore de lui : un traité sur ***l'Association appliquée à l'agriculture*** (Application of associative principles to agriculture, 1852), qui reproduit la plupart des idées de l'économiste Stuart Mill sur ce sujet; ***Sermons de village*** (Twenty five village sermons, 1852), où il ne ménage pas l'orgueil et l'égoïsme des nobles et du haut clergé; ***Vers l'Ouest!*** (Westward ho! 1854, 3 vol.; 2e édit., 1855), voyages et aventures d'un chevalier anglais du temps d'Élisabeth; ***Alexandrie et ses écoles*** (Alexandria and her schools; 1854, in-8), exposition philosophique du gnosticisme; ***Glaucus ou les Merveilles de la mer*** (Glaucus, 1855) et ***les Héros*** (the Heroes; 1855), livres d'éducation populaire; un nouveau volume de ***Sermons*** (1856), etc.

KINGSTON (Robert KING, 4e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1796, descend d'une famille irlandaise élevée, en 1821, à la pairie. Connu d'abord sous le nom de King, il fit ses études à l'université d'Oxford et siégea quelque temps à la Chambre des Communes. En 1839, il passa à la chambre haute, où son vote continue d'être acquis au parti libéral. Ne s'étant pas marié, il a pour héritier présomptif son frère, James KING, né en 1800.

KINKEL (Jean-Godefroy), poëte et écrivain

allemand, homme politique, né le 11 août 1815, à Obercassel, est fils d'un ministre protestant. Élevé au sein d'une famille pieuse, il eut lui-même une jeunesse fervente et alla, en 1831, à Bonn, pour y étudier la théologie, puis il suivit, à Berlin, les leçons des professeurs Marheineke, Neander et Hengstenberg. Agrégé à la Faculté théologique de Bonn, en 1837, il ouvrit des cours de théologie historique et d'art chrétien qui eurent beaucoup de succès, et lui firent une réputation d'orateur distingué. Aussi, au bout de deux ans, il fut appelé à exercer, dans une des églises protestantes de Cologne, les fonctions de prédicateur. C'est là qu'il fit la connaissance de Mme Johanna Mockel, séparée depuis quelques années de son premier mari, libraire de cette ville, et qui appartenait à la religion catholique. En 1843, il l'épousa, malgré la vive opposition de la Faculté théologique de Bonn et du clergé protestant. Cet événement jeta M. Kinkel hors de la carrière ecclésiastique. Il se livra spécialement à des études historiques sur l'art moderne, fit quelques voyages d'exploration, et, après avoir pris de nouveaux grades à la Faculté philosophique de Bonn, il fit, en 1845, un cours public d'histoire asiatique et de littérature dramatique, qui attira un auditoire nombreux, et lui fit conférer, au bout de quelques mois, le titre de professeur adjoint par l'université.

D'un caractère mobile et enthousiaste, M. Kinkel se jeta tout entier dans le mouvement révolutionnaire de 1848. La fondation d'un club d'ouvriers, la publication d'une brochure : *Artisans, sauvez-vous!* (Handwerk rette dich! Bonn, 1848), ses professions de foi dans la *Gazette de Bonn* (Bonner Zeitung), et dans le journal *le Spartacus*, qu'il fonda lui-même, le désignèrent bientôt comme un des chefs de la démocratie socialiste des provinces rhénanes. La ville de Bonn l'envoya comme député à la seconde Chambre de Berlin; mais, après la prise à main armée de l'arsenal royal de Siegbourg, M. Kinkel, qui avait pris part à cet événement, fut forcé de s'enfuir de la Prusse. Il se rendit dans le Palatinat, se mêla au soulèvement du grand-duché de Bade et fut fait prisonnier par les troupes prussiennes en juin 1849. Condamné à la détention perpétuelle par le conseil de guerre de Rastadt, il fut, deux ans plus tard (avril 1850), appelé devant la Cour d'assises de Cologne, dans le procès relatif à la prise de l'arsenal. Il présenta sa défense lui-même, et, par un discours brillant qui se répandit dans toute l'Allemagne, il obtint du jury d'être déclaré non coupable dans cette affaire. Transféré à la fameuse forteresse de Spandau, pour y subir la peine à laquelle il avait été condamné dans le duché de Bade, il parvint, dès le mois de novembre de la même année, à s'évader, et se réfugia en Angleterre. Cet événement, entouré de circonstances romanesques et de mystères, causa, en Allemagne, la plus grande sensation, la prison de Spandau ayant toujours passé pour rendre, par sa construction même, toute évasion impossible. M. Kinkel dut particulièrement son salut au dévouement d'un de ses anciens élèves, M. Charles Schurz, qui, après avoir combattu dans le duché de Bade, avait été aussi condamné à la peine capitale et qui, s'étant échappé, par la fuite la plus extraordinaire, au moment même de l'exécution, avait bravé de nouveau la mort en traversant toute l'Allemagne pour délivrer son maître et son ami. Nouveau Blondel, il s'était mis en communication avec lui en jouant, sous les fenêtres de la prison, des airs composés par la femme du détenu. Un jugement relatif à cette affaire, encore énigmatique, a été rendu, à la fin de 1856, contre le docteur en médecine Falkenberg, déjà détenu pour cause politique. M. Kinkel passa en Amérique en 1851. Revenu en Angleterre, il occupe une place de professeur dans un établissement d'enseignement public.

Parmi les ouvrages qui ont fait à M. Kinkel une place importante dans la littérature allemande, on cite en première ligne un poëme épique : *Othon le tireur, histoire rhénane en douze aventures* (Otto der Schütz, eine rheinische Geschichte in zwœlf Abentheuern; Stuttgart, 1846; 9ᵉ édit., 1852), et un recueil très-vanté de *Poésies lyriques* (Gedichte; Ibid., 1843; 3ᵉ édit., 1850). Viennent ensuite plusieurs ouvrages en prose : *l'Aar, contrée, histoire et vie populaire* (die Ahr, Landschaft, etc.; Bonn, 1846); *Histoire de la peinture, de la sculpture et de l'architecture des peuples chrétiens* (Geschichte der bildenden Künste bei den christlichen Vœlkern; Ibid., 1845, t. I); *Contes* (Erzaehlungen; Stuttgart, 1849; 2ᵉ édit., 1851), en collaboration avec Mme Johanna Kinkel; *le Guide à travers de la vallée de l'Aar et description des villes Linz, Remagen et Sinzig* (der Führer durch das Ahrthal, etc.; Bonn, 2ᵉ édit., 1851). M. Kinkel a rédigé, en outre, l'annuaire littéraire du Rhin, *Vom Rhein* (Essen, 1847), et collaboré à plusieurs journaux et revues périodiques. Il a été publié sur lui, par M. Strodsmann, un ouvrage considérable, *Gottfried Kinkel* (Hambourg, 1850, 2 vol.).

Sa femme, Mme Johanna Kinkel, qui passe pour unir à l'énergie du caractère la supériorité de l'esprit, s'est fait connaître par sa participation active à la vie politique et aux travaux littéraires de son mari. Musicienne distinguée, elle a publié, pendant le cours de son premier mariage, sous le nom de Johanna Mathieux, plusieurs compositions qui jouissent d'une certaine popularité. Sous le nom de Johanna Kinkel, elle a écrit, outre les *Contes*, publiés en commun avec son mari : *Huit lettres sur l'enseignement du piano* (Acht Briefe über den Clavierunterricht; Stuttgart, 1852).

KINNAIRD (Georges-William-Fox Kinnaird, 9ᵉ baron), pair d'Angleterre, né en 1807, est issu d'une ancienne famille écossaise. Ayant succédé, en 1826, aux honneurs de son père, il fut élevé, sous l'administration de lord Grey, à la pairie héréditaire (1831), sous le titre de baron Rossie. Il a rempli, auprès de la reine, la charge de grand écuyer (1840-1841), et fait, pour ce motif, partie du Conseil privé. Ses opinions sont libérales. De son mariage avec la fille de lord de Mauley (1827), il a deux enfants dont l'aîné, Charles-Fox Kinnaird, est né en 1841.

KINNOUL (Thomas-Robert-Drummond Hay, 10ᵉ comte de), pair d'Angleterre, né en 1785, descend d'une ancienne famille écossaise élevée, en 1711, à la pairie héréditaire. Ayant succédé, en 1804, aux honneurs de son père, il prit à sa majorité son siége à la Chambre des Lords, où il s'est toujours associé aux actes du parti conservateur. Il est lord-lieutenant du comté de Perth. De son mariage avec la fille d'un baronnet (1824), il a sept enfants dont l'aîné, Georges, vicomte Dupplin, est né à Londres en 1827.

KINSKY (*Ferdinand*-Bonaventure, prince de), chef actuel de la maison princière de ce nom, établie en Autriche et en Bohême, est né le 22 octobre 1834; il a succédé, en 1836, à son père Rodolphe, comme prince de Kinsky, de Wchinitz et Tettau, sous la tutelle de sa mère *Wilhelmine*-Élisabeth de Colloredo-Mannsfeld et de son oncle le comte Joseph. Déclaré majeur en octobre 1855, il s'est marié, le 5 avril 1856, à *Marie*, fille

du prince *Charles*-François-Antoine de Liechtenstein, née le 19 septembre 1835.

KINTORE (François-Alexandre KEITH-FALCONER, 8e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1828 à Wadley-House (comté de Berks), descend par les femmes de l'ancienne famille écossaise des Keith. En 1849, il prit, à la Chambre des Lords, la place de son père, qui, en 1838, avait obtenu une pairie héréditaire. Il est député-lieutenant des comtés d'Aberdeen et de Kincardine. De son mariage avec sa cousine, miss Hawkins (1851), il a un fils, Algernon-Hawkins-Thomond lord INVERURIE, né en 1852.

KIORBOE (Charles-Frédéric), peintre suédois, né à Stockholm, vers 1815, eut pour maître l'artiste hollandais Henning, se voua à la peinture de genre et au paysage et vint de bonne heure à Paris, où il s'est fixé depuis une douzaine d'années. Il a surtout exposé : *Hallali de cerf* (1844); *Renard pris au piége* (1846); *Chiens de Tartarie*, *Course de trotteurs sur un lac en Suède*, *Surprise réciproque*, *Nature morte*, *un Terrier*, à l'Exposition universelle de 1855, et au Salon de 1857, *Shetland Pony*, et des *Chiens de relais* de la meute impériale. Il a obtenu une 3e médaille en 1844 et une 2e en 1846.

KIP (William-Ingraham), théologien américain, évêque de Californie, né à New-York, le 3 octobre 1811, d'une ancienne famille hollandaise, étudia le droit, puis la théologie, et fut ordonné diacre de l'Église épiscopale, en 1835. Après avoir eu la charge de plusieurs églises de New-York et d'Albany, il fut consacré, en 1853, évêque missionnaire de Californie et, depuis cette époque, il habite San-Francisco.

M. Kip s'est fait, par plusieurs ouvrages de religion et de théologie, une réputation d'érudit et d'écrivain : *le Jeûne du carême, histoire, objet et véritable observance du carême* (the Lenter Fast, etc., 1843, in-12; New-York, 6 édit.); *le Double témoin de l'Église* (the Double witness of Church; Ibid., 1844, in-12, plusieurs édit.), où il présente l'Église épiscopale, terme moyen entre le catholicisme et les sectes protestantes, comme possédant seule la vérité; *les Fêtes de Noël à Rome* (the Christmas Holidays in Rome; Ibid., in-12, 1845), souvenirs d'un voyage en Italie; *les Premières missions des jésuites dans l'Amérique du Nord* (Early jesuit missions in North America; Ibid. in-12, 1846, avec cartes), ouvrage tiré spécialement des *Lettres édifiantes* et des récits originaux des missionnaires jésuites; *les Premiers conflits du christianisme* (the Early conflicts of christianity; Ibid., in-12, 1851); *les Catacombes de Rome* (the Catacombs of Rome; Ibid., in-12, 1854); etc. Il a fourni aussi un grand nombre d'articles aux revues religieuses.

KIRKLAND (Caroline STANSBURY, mistress), romancière américaine, née à New-York, et fille d'un libraire de cette ville, a épousé un théologien et critique distingué, M. William Kirkland, qui, après une résidence de quelques années à Geneva (État de New-York), la conduisit dans le Michigan; elle y habita trois ans. En 1847, elle prit, à New-York, la direction d'une revue, qui fut transférée à Philadelphie, et qu'elle dirigeait, dans ces derniers temps, avec le professeur Hart, sous le nom de *Sartain's Magazine*.

Ses principaux écrits, remarquables de vivacité, d'enjouement et de verve un peu satirique, sont: *le Nouveau foyer* (New home; 1339, in-12), où elle décrit sa vie et ses impressions dans l'Ouest sous le pseudonyme de Mary Clavers; *la Vie des forêts* (Forest Life, 2 vol. in-12, 1842) et *les Clairières de l'Ouest* (Western Clearings; in-12; New-York, 1846); *Essai sur la vie et les écrits de Spenser* (in-12; Ibid., 1846); *Vacances à l'étranger, ou l'Europe vue par une habitante de l'Ouest* (Holidays abroad or Europe from the West; 2 vol. in-12; Ibid., 1848); *le Livre du soir, ou Causeries du foyer sur la vie et les mœurs de l'Ouest* (the Evenings book; 1852, grand in-8 illustré); *un Livre pour le cercle du foyer, ou Pensées familières sur divers sujets littéraires, sociaux et moraux* (A Book for the Home circle), etc., plus spécialement destinés aux enfants.

KIRWAN. Voy. MURRAY.

KISS (Auguste), sculpteur prussien, né à Pless (Haute-Silésie), le 11 octobre 1802, commença son éducation artistique à l'école de Gleiwitz. A vingt ans, il vint suivre, sous Rauch, les cours de sculpture à l'Académie de Berlin et débuta par des bas-reliefs pour des églises ou d'autres édifices publics, des groupes de nymphes, des tritons et des ornements pour une fontaine à Charlottenhof, d'après des dessins de Sehinkel. En 1839, parut le modèle en plâtre de son fameux groupe de l'*Amazone luttant contre une panthère*. L'enthousiasme qui l'accueillit fut général en Allemagne, et son œuvre fut coulée en bronze au moyen d'une souscription ouverte jusque dans les églises. Elle prit place au musée de Berlin en 1845. L'artiste en envoya à l'Exposition universelle de Londres, en 1851, un plâtre qui eut un premier prix et fut acheté par l'Amérique.

On lui doit encore: *Frédéric le Grand*, statue équestre en bronze pour la ville de Breslau; deux statues de *Frédéric Guillaume III*, l'une avec attributs héroïques et quatre *Allégories* aux angles du piédestal, avec des bas-reliefs représentant *les Victoires de la Prusse; saint Michel terrassant le dragon*, souvenir de la pacification de Bade, dont il a fait présent au roi Frédéric Guillaume IV. La ville de Carlsruhe en possède une copie en zinc. Il a envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, un *saint Georges*, groupe équestre, dont les dimensions colossales ont surtout frappé les regards. En France, M. Kiss, comme beaucoup d'artistes allemands, passe pour perdre parfois, sous le rapport du goût, ce qu'il gagne sous celui de l'énergie. Il est membre de l'Académie des arts de Berlin.

KISSELEFF (Paul-Dmitrévitch, comte DE), général et diplomate russe, né à Moscou, en 1788, d'une famille noble et ancienne, entra, à seize ans, au corps des chevaliers-gardes; il fit ses premières armes dans la guerre que termina le traité de Tilsitt et combattit à Eylau, à Friedland, et plus tard à la Moskowa. Devenu, pendant la campagne de France, aide de camp de l'empereur Alexandre, il l'accompagna au Congrès de Vienne et à la seconde entrée des alliés à Paris. Chargé, durant cet intervalle, de plusieurs missions délicates, il s'en acquitta avec distinction, et, de retour dans sa patrie, il reçut, avec le grade de général-major, le poste important de chef d'état-major de la deuxième armée, commandée par le maréchal de Wittgenstein (1816). Sa faveur continua sous le czar Nicolas, et, en 1828, il fut appelé à concerter, avec le comte Diebitch, le plan de la seconde campagne contre les Turcs; il y prit lui-même une part active, dirigea le passage du Danube sous le feu de l'ennemi et mérita le grade de lieutenant général. Chargé, l'année suivante, du commandement des troupes cantonnées en Valachie, il s'avança en Bulgarie, pour couvrir les flancs de l'armée

principale, et s'arrêta sur la nouvelle de la signature des préliminaires de la paix (septembre 1829).

Le général de Kisseleff qui, pendant son séjour dans les principautés, avait fait une étude spéciale de l'histoire et de la situation de ces pays, succéda alors au titre et aux fonctions du comte Pahlen et du général Zottouchin, présidents plénipotentiaires des divans de Valachie et de Moldavie, pour la confection des règlements organiques. Chargé en même temps du commandement en chef du corps d'occupation, il réunit entre ses mains tous les pouvoirs civils et militaires et exerça durant cinq ans (1829-1834) une véritable dictature dans les principautés. Il les quitta, au commencement de 1834, après la promulgation des règlements organiques et l'élection des nouveaux hospodars, Michel Stourdza et Alexandre Ghika (voy. ces noms). Il avait espéré dit-on, faire ériger, à son profit, les deux provinces en un grand-duché de Dacie, sous la protection de la Russie. Malgré les sympathies personnelles qu'il sut inspirer aux Moldo-Valaques et les bienfaits incontestables de son gouvernement, il ne réussit pas à rendre la Russie populaire chez eux.

A son retour à Saint-Pétersbourg, le général de Kisseleff reçut les titres de général en chef d'infanterie et de membre du Conseil supérieur de l'empire, avec la mission de coloniser les paysans de la couronne affranchis. Lors de la création du ministère des domaines impériaux, en 1838, il en fut le premier titulaire. Son administration lui a valu le titre de comte et la place de directeur en chef de la 5e section de la chancellerie privée du czar. Il a été nommé, en 1856, après le rétablissement de la paix, ambassadeur de Russie en France, poste longtemps occupé, avant la guerre, par son plus jeune frère (voy. ci-après) avec lequel il a été alors confondu par les journaux.

KISSELEFF (Nicolas, comte DE), frère du précédent, conseiller privé et conseiller d'État en service ordinaire à la cour de Russie, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de cette puissance près le saint-siége (1856), est né en 1800. D'abord secrétaire de légation à Berlin, il passa, avec la même qualité, à Paris, en 1829, peu de jours avant l'avénement du ministre Polignac. En 1838, il suivit le comte Pozzo di Borgo à Londres, comme conseiller d'ambassade, et revint, l'année suivante, à Paris, avec le même titre. Après le rappel du comte Pahlen, il fut placé à la tête de la légation, en qualité de chargé d'affaires, et servit d'intermédiaire dans l'affaire du prêt que l'empereur de Russie fit à la Banque de France, en 1847. Quand la révolution de Février éclata, M. de Kisseleff, sur les instructions secrètes de son gouvernement, se renferma vis-à-vis de la nouvelle République dans un rôle passif, se bornant à une politique d'expectative. Élevé au rang de ministre plénipotentiaire après l'élection du prince Louis-Napoléon à la présidence, accrédité plus tard auprès de l'empereur Napoléon III, en qualité d'ambassadeur (janvier 1853), le comte de Kisseleff assista à tous les pourparlers qui précédèrent la rupture entre la Russie et les cours alliées. Le 4 février 1854, il reçut ses passe-ports et quitta Paris trois jours après. Il a été, depuis, accrédité, en qualité d'ambassadeur extraordinaire de la cour de Russie près le saint-siége. Il est, quoique dans un âge encore peu avancé, le doyen du corps diplomatique de Russie.

KITTL (Jean-Frédéric), musicien allemand, né le 8 mai 1809, au château de Worlik (Bohême), où son père était grand bailly et justicier, fit des études de droit et fut, jusqu'en 1842, employé du gouvernement à Prague. Il quitta alors le service de l'État pour se livrer entièrement à la musique, qu'il avait toujours cultivée. Élève pour l'harmonie et le contre-point, de Tomaschek, il se fit connaître par quelques compositions, remarquées par Spohr et Mendelssohn, et fut nommé au concours (1843) directeur du Conservatoire de musique de Prague. Il est membre de la Société royale de Stockholm et de plusieurs sociétés musicales de l'Europe.

On cite de M. Kittl trois opéras : *les Français à Nice* (19 février 1848), dont une marche est devenue populaire; *Fleur des bois* (Waldblume, février 1852), et *les Iconoclastes* (Bilderstürmer, avril 1854); puis des *Morceaux de piano*, des recueils de *Chansons*, une *Ouverture* pour concert, trois *Symphonies*, entre autres *la Chasse;* une *Messe solennelle*, etc.

KLAGMANN (Jean-Baptiste-Jules), sculpteur français, né à Paris, le 1er avril 1810, étudia sous Ramey fils, suivit de 1825 à 1829 les cours de l'École des beaux-arts, et débuta par un envoi de cinq *statuettes* au Salon de 1834. Il a fait tour à tour de la sculpture monumentale, des bustes et médaillons-portraits, et, dans ces dernières années, est devenu fondeur. Il faut citer de cet artiste : *le Dante*, *Machiavel*, *Shakspeare*, *Corneille*, *Byron*, statuettes (1834); *les Saintes femmes au tombeau*, *le Saint homme Job* (1835); *Nymphe endormie* (1842); *Enfant tenant un lapin* (1844); *Petite fille effeuillant une rose* (1846); *les Attributs de la Passion*, bas-relief pour l'église Saint-Cyr, à Issoudun (1848); des *Bustes*, médaillons, groupes, etc.; les motifs principaux de l'epée offerte par la ville de Paris au comte de Paris (1842); quatre *Cavaliers* pour un vase commandé par le duc d'Orléans (1843), et les sculptures décoratives et monumentales du Théâtre-Historique (1846-48). M. Jules Klagmann a été décoré en 1853.

KLAPKA (Georges), général hongrois, né à Temeswar, le 7 avril 1820, entra au service à dix-huit ans, fut d'abord attaché au corps d'artillerie et passa, en 1842, dans le régiment hongrois des gardes du corps. Pendant son séjour à Vienne, il compléta ses études sur l'art militaire. Envoyé, en 1847, dans le 12e régiment de frontières, il se dégoûta bientôt de ce service, et donna sa démission. Il se préparait à entreprendre un voyage à l'étranger, quand éclata la révolution de 1848. Le jeune officier reprit son épée, pour la tourner contre l'Autriche. Plein d'enthousiasme pour la cause de la nationalité hongroise, il se mit à la disposition du ministère présidé par le comte Batthiany. Il fut d'abord chargé d'une mission en Transylvanie auprès des Szeklers, qu'il entraîna dans le parti des Magyares. Puis, quand la diète, poussée en avant par Kossuth (voy. ce nom), eut décrété la levée en masse, il prit le commandement d'une compagnie de *honveds* et se distingua dans la guerre engagée contre les Serbes sur les rives du Danube. A la fin de 1848, il était chef d'état-major du général Kis; après la défaite de Kaschau (4 janvier 1849), il fut chargé de remplacer Messaros à la tête de son corps d'armée.

Comme général, M. Klapka montra, malgré sa jeunesse, autant de prudence que de bravoure, sut donner à ses soldats improvisés la solidité nécessaire pour tenir tête aux vieilles bandes autrichiennes, et, avec des recrues mal équipées, défendit la ligne de la Theiss, pendant que le gouvernement national s'établissait à Debreczin.

Il ne put cependant arracher la victoire aux Impériaux dans la bataille des trois jours livrée près de Kapolna (26-28 février 1849) : mais, quand les Hongrois reprirent l'offensive, il décida, comme chef du premier corps d'armée, le succès des batailles d'Isassegh (6 avril) et de Najysarlo (19 avril). Le 26 avril, il commanda l'aile gauche dans le combat livré devant Komorn aux Autrichiens, qui assiégeaient cette place. Cette brillante campagne d'avril, qui amena la retraite de Windischgraetz (voy. ce nom), fit le plus grand honneur aux armes hongroises. Les Magyares étaient près de marcher sur Vienne.

Appelé à Debreczin par Kossuth, qui venait de proclamer l'indépendance de la Hongrie et la déchéance de la maison de Habsbourg, le jeune général fut nommé ministre de la guerre et entra complétement dans les vues du gouvernement révolutionnaire. Acceptant, dans toutes ses conséquences, le principe de la souveraineté du peuple et associant à la cause de la nationalité celle de la liberté universelle, il suivit les inspirations de Kossuth, et, dans le plan qu'il dressa pour la campagne d'été, il assigna une place importante aux secours fournis par la démocratie polonaise. Mais tous les chefs de l'armée ne partageaient pas ses sentiments; Gœrgey (voy. ce nom), trouvant déjà que la révolution allait trop loin, refusa de porter la guerre hors de la Hongrie et de marcher sur l'Autriche avant d'avoir repris la ville d'Ofen. Le siége eut lieu malgré les avis de M. Klapka et donna aux impériaux le temps de réparer leurs forces en attendant l'intervention russe. Après la prise d'Ofen, M. Klapka quitta le ministère et prit le commandement de la place de Komorn. Il essaya vainement de rétablir la concorde entre Kossuth et Gœrgey, qui, frappé de destitution, persistait à concentrer ses forces autour de Komorn, au lieu de repasser la Theiss et de se replier sur Szegedin, où le gouvernement s'était réfugié. Après les sanglants combats du 2 et du 11 juillet, l'armée hongroise fut enfin contrainte d'abandonner ses positions et opéra sa retraite vers Arad.

Au moment où se concluait la malheureuse capitulation de Vilagos (13 août 1849), M. Klapka se maintenait héroïquement à Komorn. Par de courageuses sorties, il avait jusqu'alors continuellement tenu en haleine l'armée assiégeante; le 5 août, il avait débloqué la place, jeté les Autrichiens dans le Danube, renouvelé les approvisionnements de la citadelle et poussé les avant-postes jusqu'à Raab. Il menaçait l'Autriche et la Styrie quand il apprit la defection de Gœrgey. Forcé de se renfermer dans Komorn, il résolut de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. Tandis que toute la Hongrie faisait sa soumission, il voulut soutenir seul tout l'effort des armées impériales. Pendant plusieurs semaines, l'Europe tout entière eut les regards fixés sur Komorn, et le nom de Klapka, jusqu'alors peu connu hors de sa patrie, devint aussi célèbre que ceux de Bem et de Kossuth. Enfin, le 27 septembre 1849, une convention fut conclue entre les derniers défenseurs de la place et le maréchal Haynau. La cour d'Autriche, qui d'abord avait exigé que les « rebelles » se rendissent sans condition, se résigna à leur accorder la vie sauve et la liberté.

M. Klapka partit aussitôt pour l'exil et se rendit en Angleterre. De Londres il passa en Italie et en Suisse. Depuis quelques années, il vit à Genève, où il s'est fait naturaliser. Aux élections de 1856, les radicaux l'ont fait entrer au conseil et l'ont donné pour collègue à M. Fazy (voy. ce nom).

Il a publié à Leipsick ses *Mémoires* (1850), suivis de *la Guerre nationale en Hongrie et en Transylvanie* (1851, 2 vol.). Plus récemment, la guerre d'Orient lui a fourni l'occasion de revendiquer, dans un écrit remarquable, les droits de sa patrie opprimée. Dans une pièce de vers récente, M. Ponsard a mêlé l'éloge de Klapka à celui du marechal Canrobert, qui a vivement applaudi à l'hommage rendu au défenseur de Komorn.

KLEIN (Jean-Adam), peintre et graveur allemand, né à Nuremberg, le 24 novembre 1792, étudia le dessin sous Ambroise Gabler, suivit, de 1811 à 1815, les cours de l'Académie de Vienne, et puisa dans le tumulte militaire de ces quatre années de nombreux sujets pour ses albums et ses tableaux. Après avoir visité la Styrie, la Hongrie et la plupart des villes des bords du Danube, il revint, en 1815, à Nuremberg, et débuta, par quelques toiles dont le produit lui permit de parcourir les bords du Rhin, du Mein et du Necker. Il suivit pendant trois nouvelles années (1816-1819) les cours de l'Académie de Vienne, et partit pour l'Italie, où il eut part aux libéralités du prince Louis, héritier du trône de Bavière, et aborda enfin la grande peinture. De retour à Nuremberg, en 1822, il y peignit un grand nombre de tableaux pleins de vie et de mouvement, qui représentent pour la plupart des *Scènes de bivouac*, des *Transports*, des *Trains militaires* et des *Épisodes de bataille*. Il excelle à reproduire les types populaires et comme peintre de chevaux il jouit de la plus grande réputation en Allemagne. Il est aussi au premier rang parmi les peintres classiques de son pays, par ses paysages, qui se distinguent surtout par la composition et l'harmonie, ainsi que par ses portraits, qui ont du style et de l'expression, quoique les uns et les autres pèchent par la couleur. M. Klein, habile graveur, a reproduit la plupart de ses compositions et celles d'un grand nombre d'artistes. Ses planches sont très-goûtées par les Allemands pour la finesse et la perfection. — Il avait un plus jeune frère, George Klein, né en 1805, et mort à vingt-deux ans, qui a laissé dans la gravure plusieurs essais remarquables.

KLEIN (Charles-Auguste, baron DE), compositeur allemand, né à Manheim, en 1794, et fils d'un écrivain distingué, reçut une éducation très-variée et étudia particulièrement les sciences naturelles et la musique. Doué d'une véritable vocation pour cette dernière, il composait, dit-on, à sept ans. En 1809, il fit une ouverture et plusieurs morceaux pour un mélodrame de son père, intitulé : *Appel à la jouissance de la vie*. Encouragé par les éloges qu'il reçut, il se livra avec ardeur à des études musicales que sa santé le força souvent d'interrompre. En 1817, il vint à Paris, où il reçut de Méhul mourant les plus vifs encouragements, auxquels Beethoven lui-même joignit ensuite les siens. On cite, parmi les ouvrages assez nombreux, de M. de Klein : des *Sonates* pour piano et violon, une *Fantaisie* pour le piano intitulée : *le Printemps*; des *Symphonies*, des *Quatuors*, des *Trios*, une *Ouverture* pour concert, des *Chansons*, et surtout une ouverture pour la tragédie d'*Othello*, qui fut exécutée à Berlin avec le plus grand succès. Ces compositions se distinguent par des effets d'orchestration puissants, mais dont la bizarrerie a soulevé, dans la critique allemande, diverses polémiques.

KLEIN DE KLEINENBERG (Georges-Charles-Benjamin), général français, né à Fortschwihr (Haut-Rhin), le 6 septembre 1781, d'une ancienne maison allemande, s'enrôla volontairement, en 1796, au 3e de hussards et fit la guerre en Hollande et sur le Rhin. Il comptait déjà dix campagnes lorsqu'il fut nommé sous-lieutenant en 1806. Blessé au genou et décoré à Friedland, il passa à l'armée d'Espagne où, de 1808 à 1811, il

combattit avec une extrême bravoure, et revint prendre une part active aux grandes luttes qui suivirent l'expédition de Russie. A Waterloo, il s'empara d'un drapeau et eut un cheval tué sous lui. Chef d'escadron à la Restauration, il fut d'abord licencié, rentra, en 1816, dans les cadres de l'armée comme lieutenant-colonel, et assista, en Espagne, aux siéges de Pampelune et de Lérida (1823). Colonel après la révolution de Juillet, il fit, à la tête du 3ᵉ de hussards où il avait été simple cavalier, ses dernières campagnes en Belgique (1831-1832). Promu, le 16 novembre 1840, au grade de maréchal de camp, il commanda la subdivision militaire de la Marne, puis celle du Jura, et fut mis à la retraite en 1848.—M. de Kleinenberg est mort à Saint-Germain en Laye au mois de janvier 1856.

KLEMM (Frédéric-Gustave), historien allemand, né à Chemnitz (Saxe), le 12 novembre 1802, fit ses études dans sa ville natale, à Freiberg et à l'université de Leipsick et obtint, en 1825, le grade de docteur en philosophie. Il vécut quelques années à Dresde, où la bibliothèque lui fournit les matériaux d'une *Histoire de Bavière* (Geschichte von Baiern; Dresde, 1828, 3 vol.) et d'une étude sur *Attila, d'après l'histoire, le mythe et la légende* (Leipsick, 1827). Il alla, en 1830, à Nuremberg, y rédigea, pendant un an, le *Courrier de la paix et de la guerre*, et fut appelé alors à Dresde, comme second secrétaire de la bibliothèque royale, dont il devint bibliothécaire à la mort d'Ébert (1834). Il fut, en outre, nommé secrétaire de la Société archéologique du royaume de Saxe et conservateur de la collection des vases et porcelaines du palais japonais, dépôt si précieux pour les études historiques, archéologiqueset ethnographiques, que sa nomination de bibliothécaire en chef et de conseiller de la cour, en 1852, l'obligea de quitter.

Le principal fruit des études de M. Klemm est une *Histoire universelle de la civilisation humaine* (Allgemeine Culturgeschichte der Menschheit; Leipsick, 1843-1852). Tomes I-X), dont les *Lettres amicales* (Freundschaftliche Briefe; Ibid., 1847; 2ᵉ édit., 1850, peuvent être regardées comme le supplément. On cite ensuite, outre un grand nombre d'articles et de mémoires dans divers journaux et revues littéraires: *Manuel de l'archéologie germanique* (Handbuch der germanischen Alterthumskunde; Dresde, 1835); *Études historiques sur les collections scientifiques et artistiques en Allemagne* (zur Geschichte der Sammlungen für Wissenschaft und Kunst, etc.; Zerbst, 1837; 2ᵉ éd., 1838); deux ouvrages de touriste: *Italica* (Dresde, 1839); relation d'un voyage fait, en 1838, avec le prince Jean de Saxe, et *Voyage de vacances* (Ferienreise; Ibid., 1853), contenant d'intéressantes notices sur les bibliothèques et musées de Linz, Salzbourg, Vienne et autres villes allemandes; enfin, une *Étude sur les femmes* (die Frauen; Ibid., 1854), où l'auteur représente leur état et leur influence, aux diverses époques de l'histoire et dans les diverses zones de la terre. M. Klemm a encore commencé la publication d'un autre grand travail, préparé depuis de longues années, et destiné à compléter son principal ouvrage: il a pour titre: *Science de la civilisation en général* (Allgemeine Culturwissenschaft; Leipsick, 1855).

KLENZE (Léon DE), célèbre architecte allemand, né à Hildesheim en 1784, et fils d'un magistrat, fut élevé au collége de Charles à Brunswick et compléta son éducation générale et scientifique à l'université de Berlin; quant à ses études spéciales, il suivit avec beaucoup d'assiduité les cours de l'Académie des beaux-arts sous la direction du professeur Gil. Ce ne fut pas, toutefois, sans avoir à lutter contre la volonté de sa famille. Après un séjour de plusieurs mois à Paris, il alla faire un voyage en Sicile et en Italie et obtint, en 1808, un emploi à la cour du roi Jérôme. Lorsque le royaume de Westphalie fut démembré en 1813, il s'établit à Munich, où il se concilia les bonnes grâces du prince héréditaire qui, dès cette époque, lui fit part de ses projets artistiques. Cette puissante protection lui valut successivement plusieurs charges éminentes; architecte de la cour en 1815, inspecteur des bâtiments royaux en 1819, il accompagna le prince Louis de Bavière dans son excursion en Italie (1823), présida, en 1830, le comité des monuments, et fut nommé, en 1831, conseiller intime; la même année, il reçut des lettres de noblesse.

On peut dire que l'histoire de l'architecture allemande s'est résumée pendant quelque temps dans le nom et les travaux de M. de Klenze. En effet, ce fut par son influence que s'accomplit ce mouvement remarquable de la renaissance des arts dont la Bavière a donné l'exemple. Grâce à une activité et à une puissance d'imagination merveilleuses, il couvrit, en quinze ans, ce pays, alors si arriéré, de monuments qui, pour l'ensemble et la grandeur, peuvent au premier abord rivaliser avec ceux de l'ancienne Grèce. Nous citerons surtout la *Glyptothèque* (1820-1830), galerie de sculpture; la *Pinacothèque* (1826), galerie de tableaux, et le *Walhalla* (1830-1839), temple destiné à toutes les gloires de l'Allemagne, et pour lequel le Parthénon a servi de modèle. Puis viennent au second rang: la *Maison de chasse* (1822), le *Ministère de la guerre* (1824), l'*Odéon* (1826), la *Résidence* (1827), le *Palais Maximilien* (1828), le *Musée impérial de Saint-Pétersbourg* (1839), ainsi que plusieurs châteaux ou maisons particulières construits dans la manière florentine.

On a reproché à M. de Klenze d'avoir dépensé un talent très-réel à reproduire, imiter ou rappeler les styles classiques des Grecs, des Romains et des Italiens. Cependant, en reconnaissant qu'il dut, dans tous ses travaux, se conformer d'une façon presque absolue à la passion exclusive du roi pour les chefs-d'œuvre de l'antiquité, on doit dire à sa louange qu'il a constamment fait preuve d'un goût pur, d'un dessin large et correct, et porté une variété infinie dans les détails; mais les rares ouvrages qu'il a élevés d'après le style gothique, passent pour manquer, en général, de sentiment et de caractère.

On cite de lui plusieurs traités et portefeuilles, entre autres: *Aphorismes artistiques* (Aphoristische Bemerkungen, 1838), publiés à la suite d'un voyage qu'il fit en Grèce en 1834; et *Recueil d'essais d'architecture* (Sammlung architectonischer Entwürfe, in-4), qui contient les meilleurs de ses dessins. M. de Klenze appartient à la plupart des Académies artistiques de l'Europe et compte depuis longtemps au nombre des associés étrangers de l'Institut de France.

KLEVENHULLER-METSCH (*Richard*-Marie-Jean-Basile, prince DE), prince allemand, reconnu en Autriche comme altesse sérénissime, est né le 23 mai 1813. Il est prince de Klevenhuller-Metsch et Aichelberg, comte de Hohen-Osterwitz et Annabuchl, baron de Landskron et Wernberg, seigneur de Carlsberg, seigneur des terres du comte de Hardegg, de Fronsberg, Prutzendorf, Ladendorf, etc., dans la basse Autriche et de Kemmerbourg en Bohême, grand maître héréditaire de la cour en Autriche et grand écuyer héréditaire en Carinthie, magnat de Hongrie et membre de la chambre impériale-

royale. Il a succédé au prince François, son père, le 2 juillet 1837. Marié le 8 décembre 1836 à la princesse Antoinette-Marie, fille du prince Lichnowski, il a eu d'elle deux filles et trois fils, dont l'aîné, Jean-François-Charles-Édouard, est né le 19 décembre 1839.

KLOTZ (Reynold), philologue allemand, né à Holberg en Saxe, le 13 mars 1807, et fils d'un écrivain distingué, reçut de son père sa première éducation littéraire et fréquenta ensuite les lycées de Stolberg et de Leipsick, et l'université de cette dernière ville. Docteur en philologie, en 1831, il professa cette science, dès 1832, au séminaire philologique, dont il devint, en 1834, directeur adjoint. En 1849, il obtint, à la Faculté, la chaire laissée vacante par la mort d'Hermann, et la dut à une faveur spéciale du gouvernement, malgré la vive opposition de plusieurs de ses futurs collègues, qui, tout en rendant hommage à sa science et à son talent d'écrivain, manifestaient contre lui des antipathies personnelles ou des hostilités politiques.

M. Klotz avait débuté par des *Commentaires* sur le *Gallus* de Lucain (Leipsick, 1831), et sur les *Œuvres complètes* de Clément d'Alexandrie; Ibid., 1831-1834); il donna ensuite des éditions annotées du *Livre des particules de la langue grecque* de Devarius (Ibid., 1835-1842, 2 volumes); des *Phéniciennes* et de la *Médée* d'Euripide (Gotha, 1842), ainsi qu'une *Lettre critique à Hermann* (1840), dans laquelle il prend hautement le parti du savant philologue contre ses nombreux adversaires.

S'occupant spécialement de Cicéron, il a publié tout un livre intitulé : *Quæstiones tullianæ* (Leipsick, 1830), et des éditions critiques de plusieurs de ses ouvrages *Caton l'ancien* (Leipsick, 1831), *Lælius* (Ibid., 1833); *Discours divers* (Ibid., 1835-1839, 3 volumes). Il a aussi revu le texte tout entier de ses *Œuvres* pour la collection des classiques latins de Teubner, et traduit quelques parties de ses ouvrages philosophiques. Enfin, on lui doit une édition de *Térence*, enrichie de savants commentaires (Leipsick, 1838-1840, 2 volumes); un *Manuel de l'histoire de la littérature latine* (Handbuch der lat. Literaturgeschichte; Ibid., 1846, Tome I); un *Dictionnaire de la langue latine*, en collaboration avec d'autres savants (Handwœrterbuch der lat. Sprache; Brunswick, 1853, inachevé); ainsi que de nombreux articles insérés dans les *Annuaires de philologie et de pédagogie* de Jahn.

KLUMPP (Frédéric-Guillaume), écrivain pédagogique allemand, né à Closter Reichenbach, dans le Wurtemberg, le 30 avril 1790, et fils d'un chirurgien, étudia au collége de Stuttgart, et de 1804 à 1813, suivit les cours de théologie de plusieurs séminaires de son pays. Attiré vers l'enseignement, il professa à la fois, à Stuttgart, en 1823, la littérature ancienne et les mathématiques. Adversaire de la direction purement philologique donnée aux études allemandes, il voulut travailler à leur imprimer tout ensemble un caractère plus littéraire et plus pratique, d'après le système des écoles allemandes d'instruction professionnelle dites philanthropiques. Un livre qu'il publia sur ce sujet, *les Écoles savantes d'après les lois fondamentales d'un véritable humanisme et les besoins du temps* (die gelehrten Schulen nach den Grundsaetzen des wahren Humanismus; Stuttgart, 1829-1830, 2 volumes), fit sensation dans toute l'Allemagne, et le roi de Wurtemberg lui concéda un domaine pour y fonder une école et faire l'épreuve de sa méthode.

Établie en 1831, la nouvelle institution attira d'abord un certain nombre d'élèves, puis fut délaissée peu à peu, et M. Klumpp fut contraint par mille difficultés de détail d'introduire en grande partie l'élément classique dans son enseignement. Ne renonçant pas cependant à ses plans de réforme il les publia, modifiés par l'expérience, sous ces titres : *la Direction des écoles pratiques* (über die Errichtung von Realschulen; Stuttgart, 1836), et *les Progrès du Gymnase de Stuttgart pendant les vingt dernières années* (das Gymnasium in Stuttgart in seiner Entwickelung; Ibid., 1838). Ses concessions, rallièrent autour de lui un grand nombre de professeurs qui s'inspirèrent de ses conseils. Enfin, en 1845, le roi le chargea d'élaborer un plan officiel d'études qui a cours aujourd'hui dans la plus grande partie du Wurtemberg, et fait de ce pays le plus pratique de toute l'Allemagne. En récompense des travaux de toute sa vie, il a été nommé, en 1847, membre ordinaire du grand conseil des études et rapporteur des écoles pratiques supérieures et secondaires.

On a encore de M. Klumpp une édition remaniée des *Jeux de la jeunesse* (Jugendspielen) et de la *Gymnastique* de Guts Muths (Gymnastik; Stuttgart, 1845).

KMETY (Georges). Voy. ISMAÏL-pacha.

KNAPP (Albert), poëte allemand, né en 1798 dans un village de Wurtemberg, étudia d'abord la théologie, prêcha quelque temps, et fut enfin nommé pasteur à Stuttgart. Dans cette position, se livrant à son goût pour la poésie, il fit des chants religieux, et en composa, sous le titre de *Christoterpe* un grand recueil, dont il publia une livraison par année à partir de 1833. Parmi les autres recueils très-nombreux que M. Knapp a produits, et qui ont ramené à leur vrai caractère la poésie et la musique religieuses, nous citerons : *Poésies chrétiennes* (Christliche Gedichte; Stuttgart 1829, 2 vol.; 3e édit., Bâle, 1833); *Nouvelles poésies* (1834), réunies aux précédentes sous le titre général de *Poésies* (*Gedichte*; Stuttgart, 1843, 3 vol.); *Chants évangéliques pour l'église et pour la maison* (Evang. Liederschatz fur Kirche und Haus; Stuttgart et Tubingue, 1837, 2 vol.; 2e édit., 1850), auxquels font suite les *Chants chrétiens* (Christenlieder; Stuttgart, 1841), collection précieuse des hymnes chrétiennes de tous les siècles; *Réflexions sur le projet d'un livre de cantiques pour l'Église évangélique de Wurtemberg* (Ansichten über den Gesangbuchentwurf für etc. 1840). M. Knapp a aussi publié dans le genre profane et sous le titre de *Hohenstaufen* (Stuttgart, 1840), une suite de récits et de légendes poétiques.

KNAUS (Louis), peintre de genre allemand, est né à Wiesbaden, dans le duché de Nassau, le 5 octobre 1829. La révélation précoce de son talent lui assura une éducation artistique que son père, opticien sans fortune, n'aurait pu payer. Il reçut d'abord les leçons de Jacobi, peintre de la cour grand-ducale et mérita bientôt d'être envoyé à Dusseldorf avec une pension de l'État. Il y eut pour maîtres le portraitiste Sohn et M. Schadow. Celuici-ci, par son dédain pour la peinture de genre vers laquelle M. Knaus se sentait porté, le força de quitter l'Académie (1847). Il prit alors la nature pour guide et se mit à étudier avec passion des types de paysans et à les reproduire. Le prix de quelques portraits lui permit de revenir à Dusseldorf au moment où se fondait la caisse de peinture (*Malkasten*), et il se lia avec MM. Lessing, Leutze et Weber.

On cite de ce peintre encore si jeune : *la Fête rustique* (1847), son premier succès d'exposition;

le Jeu de cartes, au musée de Dusseldorf, *l'Instituteur et ses Abeilles*, *la Fête de village*, qui le fit nommer membre de l'Académie d'Amsterdam, et *le Convoi funèbre*, qui lui valut une médaille d'or à Berlin (1852). M. Knaus, qui s'est fixé à Paris depuis plusieurs années, a envoyé à l'Exposition universelle de 1855, *le Matin après une fête de village*, *un Campement de Bohémiens*, et *l'Incendie de la ferme*; et au Salon de 1857, *un Convoi funèbre* et *les Petits fourrageurs*. Il a obtenu, comme peintre de genre, une 2e médaille, en 1853, une médaille de 1re classe en 1855 et le rappel de cette dernière en 1857.

KNIGHT (Charles), libraire et littérateur anglais, né à Windsor, vers 1790, et associé de bonne heure au commerce de librairie de son père, lui succéda et commença à se faire connaître par la fondation de *l'Etonian*, revue littéraire qui avait pour collaborateurs d'anciens écoliers du collége d'Eton. Il s'établit à Londres, où son premier soin fut d'éditer, sur un plan plus large, un journal auquel, suivant l'usage anglais, il attacha son nom : *the Knight's Quarterly Magazine*, et où Macaulay fit insérer ses premiers essais. Ensuite, sous le patronage de la Société des connaissances utiles, il entreprit des publications à bon marché, dont la circulation immense n'a été dépassée que par celles des frères Chambers (voy. ce nom) : le *Penny Magazine* et la *Penny Cyclopædia* (1827) peuvent être cités comme des modèles du genre.

D'autres livres populaires, édités par M. Knight, ont obtenu du public le plus favorable accueil ; de ce nombre sont ses beaux ouvrages à gravures, *l'Histoire d'Angleterre*, la *Bible pittoresque*, le *Shakspeare pittoresque*, la bibliothèque des volumes à vingt-cinq sous (*Shilling volumes*), et surtout l'*Encylopédie anglaise* (English Cyclopædia), vaste répertoire des connaissances modernes terminé à la fin de 1857. Lorsque le droit de poste fut substitué au timbre des journaux, il établit, sous le titre de *Knight's Weekly*, *newspaper*, une feuille destinée, par un arrangement ingénieux, à supprimer les frais de la presse provinciale, mais qui n'eut pas le succès qu'il en attendait.

M. Knight s'est aussi fait un nom honorable en littérature par quelques écrits sur l'impôt exorbitant qui frappe le papier, et par une *Vie de Shakspeare* (1852), une des meilleures qui aient paru, placée en tête de l'excellente édition qu'il a donnée des *OEuvres* de ce poëte. Plus récemment il a fait paraître, sous ce titre : *Savoir c'est pouvoir* (Knowledge is power; 1855, in-8), un aperçu des forces productives de la société résultant du travail, du capital et du talent; et *le Vieil imprimeur et la presse moderne* (the old Printer and the modern press), choix d'articles insérés dans différents recueils périodiques.

KNIGHT (John-Prescott), peintre anglais, né en 1803, à Stafford, et fils d'un comédien distingué, fut placé d'abord chez un commerçant; il étudia ensuite sous de G. Clint et débuta par deux toiles à la *Bristish institution*. A l'Exposition universelle il a envoyé : *les Naufrageurs* et *John Knox cherchant à arrêter la violence du peuple*. Son talent sobre, élégant, harmonieux est très-apprécié de ses confrères. Comme peintre de portraits, il a aussi une grande réputation. Cet artiste, élu membre associé de l'Académie anglaise en 1836, est devenu, en 1844, membre titulaire.

KNOWLES (James-Sheridan), célèbre auteur dramatique anglais, né en 1784 à Cork (Irlande), fut élevé sous la direction de son père, qui était professeur de grammaire, vint à Londres en 1792, et manifesta de bonne heure un goût très-vif pour le théâtre. Sa charmante ballade du *Barde gallois* (the Welsh harper, 1798), qui est restée populaire, a été composée par lui à l'âge de quatorze ans. Introduit alors auprès de W. Hazlitt, qu'il nomme lui-même « son père intellectuel, » il fut aussi guidé par Ch. Lamb et Coleridge, se forma un goût sûr à leur école et se livra tout entier à l'étude des écrivains classiques et surtout de Shakspeare.

De retour en Irlande vers 1806, il résolut, malgré les efforts de ses parents, d'aborder la scène. Il échoua devant le public de Dublin, s'engagea dans une troupe nomade (1809), qui possédait alors le fameux Edmond Kean, et écrivit pour celui-ci son premier drame, *Léo le Bohémien* (Leo the gypsy), qui fut représenté avec succès à Waterford. L'année suivante, afin de subvenir à ses frais de voyage, il publia par souscription un volume de *Poésies diverses* (Fugitive pieces, in-8). Bientôt las d'une existence si précaire, il se retira à Belfast et y ouvrit des cours de grammaire et de déclamation. Ce fut là pourtant qu'il composa en secret le drame de *Brian Boroihme*, qui, de même que le précédent, ne figure pas sur la liste de ses œuvres imprimées.

La tragédie de *Caïus Gracchus*, qui date de 1815, et qui fut reprise à Covent-Garden en 1823, commença la fortune dramatique de M. Sheridan Knowles. Cinq ans plus tard, il donnait à Glasgow celle de *Virginius* (1820), qui, écrite pour Kean, devint, par une circonstance fortuite, un des plus grands triomphes de Macready (voy. ce nom). Si nous ajoutons *Guillaume Tell* (William Tell, 1834), un des beaux rôles du même acteur, la comédie du *Bossu* (the Hunchback, 1832), où Fanny Kemble a été fort applaudie dans le rôle de Julia, et celle de la *Chasse d'amour* (the Love chase, 1836), écrite au retour d'un voyage aux États-Unis, on aura l'ensemble des meilleures pièces de cet auteur. Il les choisissait de préférence pour se montrer au public ; car, en imitation de Shakspeare qu'il avait pris pour modèle, il jouait lui-même ses propres œuvres, excellant surtout à rendre les caractères fortement tracés. Mais, quoiqu'on l'ait toujours traité à Londres avec une extrême bienveillance, l'acteur, chez lui, n'a jamais été à la hauteur du poëte.

Le théâtre de Sh. Knowles comprend des tragédies, des comédies et des drames. Il faut ajouter aux tragédies déjà citées : *Alfred le Grand* (1831); *la Fille du naufragé* (the Wrecker's daughter, 1837); *Jean de Procida* (1840), épisode du prétendu massacre des Français en Sicile; *la Rose d'Aragon* (the Rose of Aragon, 1842), jouée à Haymarket; à ses comédies : *le Mendiant de Bethnal Green* (the Beggar of B., 1830); *la Malice d'une femme, ou les Déguisements de l'amour* (the Woman's wit, 1838), pièce assaisonnée de saillies; *la Vieille fille* (the Old maid, 1841), caractère finement observé; *le Secrétaire* (the Secretary, 1843), qui fut sa dernière production dramatique. Ses mélodrames sont : *l'Épouse* (the Wife, 1833); *la Fille* (the Daughter, 1834), représentées l'une et l'autre à Dublin; *la Jeune fille de Marienbourg* (the Maid of Marienborough, 1838), etc. Son théâtre a été réimprimé plusieurs fois (*Knowle's the Dramatic Works*, 1855, 2 vol., dernière édition).

Le jugement des critiques contemporains sur cet auteur se résume à peu près ainsi : en relevant le théâtre anglais qu'il a trouvé en décadence, il a continué, sans manquer pourtant d'originalité, les traditions des anciens maîtres de la scène et en particulier de Shakspeare; ses personnages vivent, ont des passions humaines, et l'auteur les fait mouvoir avec un grand esprit de suite; son style est en général correct, élégant

même; son dialogue, vif et facile. Ses caractères de femmes ont surtout été remarqués. On pourrait lui reprocher une certaine précipitation et des intrigues défectueuses. La plupart de ses ouvrages dramatiques sont restés au répertoire courant des théâtres de Londres.

Vers 1845, M. Sheridan Knowles, dont un travail trop assidu avait ruiné la santé, dut renoncer à la scène; il paraît que des scrupules religieux vinrent l'affermir dans cette résolution. Le roman, genre dans lequel il s'essaya à soixante-trois ans, ne lui réussit nullement, et les deux ouvrages qu'il publia, *Georges Lovell* (1847, 3 vol.) et *Henry Fortescue* (1848), imprimés par le *Sunday Times*, parurent tout à fait indignes de lui. Les nouvelles et pièces de vers éparses dans les journaux littéraires ont fait l'objet d'un recueil intitulé : *l'Improvisateur* (the Elocutionist). En 1848, il reçut du gouvernement, à la requête des auteurs dramatiques, une pension de 200 livres (5 000 fr.) qui l'aide à vivre, et la sinécure de conservateur de la maison où naquit Shakspeare à Stratford-sur-Avon. Les idées mystiques s'étant emparées de lui, il s'est associé à une communauté de Baptistes et a prêché en public avec une certaine abondance. Cette recrudescence du sentiment religieux a inspiré ses derniers livres contre les pratiques du catholicisme, tels que : *le Rocher de Rome* (the Rock of Rome) et *l'Idole détruite par son propre prêtre* (the Idol demolished by its own priest).

KOBELL (François DE), minéralogiste et poëte allemand, né à Munich, le 19 juillet 1803, fils d'un jurisconsulte mort en 1838, et petit-fils du célèbre paysagiste Ferdinand Kobell, fit ses études dans sa ville natale, où sa famille était très-honorée, et y obtint, dès l'âge de vingt-trois ans, une chaire de minéralogie, en qualité de professeur adjoint. La publication de sa *Caractéristique des minéraux* (Nuremberg, 1830-1831, 2 vol.), lui mérita ensuite sa nomination de professeur titulaire de minéralogie à l'université de Munich. Dès lors il fit paraître une suite de bons ouvrages spéciaux : *Tableaux pour servir à déterminer les minéraux à l'aide de simples expériences chimiques* (Tafeln zur Bestimmung der Mineralien, etc.; Munich, 5ᵉ édit., 1853), traité d'une grande utilité pratique, traduit en plusieurs langues; *Éléments de minéralogie* (Grundzüge der Mineralogie; Nuremberg, 1838); *Minéralogie* (Ibid., 1847); *Esquisse du règne minéral* (Skizzen aus dem Mineralreich; Munich, 1850); *Nomenclature minéralogique* (die Mineralnamen und die mineralogische Nomenclatur; Ibid., 1853); *Galvanographie* (Ibid., 1842; 2ᵉ édit., 1846), où l'auteur expose une méthode, inventée par lui, pour obtenir par la galvano-plastie des planches gravées.

En récompense de ces travaux scientifiques, M. de Kobell, décoré de plusieurs ordres, devint membre de l'Académie des sciences de Bavière, conservateur en chef de la collection minéralogique de Munich, etc. Mais il a acquis à un autre titre la popularité dont son nom jouit en Allemagne. Il la doit aux poésies qu'il a écrites dans les dialectes de Bavière et du Palatinat, suivant l'exemple donné par Hebel, d'introduire dans la poésie les patois particuliers de l'Allemagne. Il est, sans contredit, un des auteurs qui ont le mieux réussi dans ce genre, et, grâce à la fraîcheur des idées et à la naïveté vraie du langage, toute l'Allemagne a accueilli avec faveur ses *Poésies en patois de la Bavière supérieure* (Gedichte in oberbayerischer Mundart; Munich, 4ᵉ édit., 1850); ses *Poésies en patois du Palatinat* (Gedichte in pfalzischer Mundart; Ibid., 3ᵉ édit., 1849); ses *Dictons et sentences* (Schnadahüpfle und Sprüchle; Ibid., 2ᵉ édit., 1852), et ses trois poëmes dans le dialecte de la Bavière supérieure: *der Hansle vo' Finsterwald; der schwarzi Veitl*, et *D'Kranzner Resei* réunis en un volume (Munich, 1852). On cite aussi de M. Kobell un recueil de *Poésies* en allemand pur (Hochdeutsche Gedichte; Ibid., 1852).

KOCH (Jean-Baptiste-Frédéric), officier et écrivain militaire français, né à Nancy, en 1782, est le neveu de Guillaume de Koch, membre des assemblées de la République et auteur des *Révolutions de l'Europe* et des *Traités de paix*. Admis, en 1800, dans la garde consulaire à cheval, il passa, bientôt après, dans l'infanterie et fit à la grande armée les premières campagnes de l'Empire. En Espagne, il eut plus d'une fois l'occasion de mettre au service de ses chefs ses connaissances stratégiques: il y gagna les grades de capitaine (1809) et de chef de bataillon (1811). Envoyé en Saxe en 1813, il y fut attaché au 3ᵉ corps d'armée et devint, après la bataille de Lutzen, l'aide de camp du général Jomini (voy. ce nom), avec lequel il noua des relations fondées sur la conformité de leurs goûts pour l'étude de l'histoire militaire. Mais il ne le suivit pas dans sa défection et combattit jusqu'à Waterloo.

A la seconde Restauration, M. Koch se rendit en Russie auprès du général Jomini et prépara avec lui la troisième édition de son *Histoire des campagnes de la Révolution* (Paris, 1819-1824, 15 vol. in-8). Ayant obtenu sa réintégration sur les cadres de l'armée française, il rentra en France (1817) et fut attaché quelque temps à l'École d'application d'état-major; mais son cours fut suspendu pour cause de tendances bonapartistes. Le gouvernement de Juillet lui donna enfin l'avancement auquel il avait droit depuis longtemps et le nomma colonel en 1834, et général de brigade le 1ᵉʳ septembre 1841. La loi sur les limites d'âge l'a fait placer dans la section de réserve de l'état-major général. Il est officier de la Légion d'honneur depuis le 10 août 1813.

Outre sa collaboration au grand ouvrage de M. Jomini, M. Koch a écrit différents livres estimés, entre autres des *Mémoires pour servir à l'histoire de la campagne de* 1814 (1819, 2 vol. in-8 avec atlas), qui font autorité; et un *Examen raisonné de l'ouvrage intitulé :* la Russie dans l'Asie Mineure (1840), où il signale les fautes du maréchal Paskewitsch dans les campagnes de 1828 et 1829. Il s'était d'abord fait connaître par la traduction d'un ouvrage renommé en Allemagne, les *Principes de stratégie* du prince Charles (1818, 3 vol. in-8), et par de nombreux articles critiques dans le *Bulletin des sciences militaires*, dont il était le principal rédacteur. Plus récemment, il a recueilli et publié en les annotant les *Mémoires de Masséna* (1849, 4 vol. in-8).

KOCH (Charles-Henri-Emmanuel), naturaliste et voyageur allemand, né en 1809, à Weimar, étudia les sciences naturelles et la médecine à Wurtzbourg et à Iéna, et obtint, vers 1833, les grades de docteur et d'agrégé à l'université de cette dernière ville. En 1836, il entreprit dans les provinces méridionales de la Russie un voyage d'exploration scientifique, à la suite duquel il publia son intéressant *Voyage à travers la Russie à l'isthme du Caucase* (Reise durch Russland nach dem kaukasischen Isthmus; Stuttgart, 1842-1843, 2 vol.). A son retour à Iéna il fut nommé professeur adjoint de botanique, mais en 1843, il repartit pour aller puiser dans la Turquie, l'Arménie, les montagnes du Pont, la Grusie, la mer Caspienne et le Caucase, les matériaux d'un nouvel ouvrage intitulé : *Voyages en Orient* (Wan-

derungen im Orient; Weimar, 1846-1847, 3 vol.), et très-estimé en Allemagne. Lors de la guerre d'Orient, le troisième volume en a été réimprimé à part, sous le titre : *la Crimée et Odessa* (die Krimm und Odessa; Leipsick, 1854).

On a encore de M. Koch quelques autres ouvrages savants et consciencieux : *le Système naturel du règne végétal démontré dans la flore d'Iéna* (das natürliche System des Pflanzenreichs nachgewiesen in der Flora von Iena ; Iéna, 1839); *la Retraite des dix mille d'après* l'Anabase *de Xénophon* (der Zug der Zehntausend nach, etc.; Leipsick, 1850); *Flore de l'Orient* (Beitraege zu einer Flora des Orients; Halle, 1848-1854); *la Route militaire du Caucase et la presqu'île de Taman* (die Kaukasische Militairstrasse und, etc.; Leipsick, 1351), etc.; puis une excellente *Carte de l'isthme du Caucase et de l'Arménie* (Karte von dem kaukasischen Isthmus, etc.; Berlin, 1851, 4 feuilles), accompagnée de notes explicatives sur l'état politique, ethnographique, botanique ou géognostique de ces pays.

KOCH-STERNFELD (Joseph-Ernest, chevalier DE), historien et économiste allemand, né en 1778 à Mittersill (Autriche), fit ses études au collége et à l'université de Salzbourg, exerça diverses fonctions administratives dans cette ville, et y devint conseiller des finances en 1810. Appelé en 1815 à Munich, pour diriger le bureau de statistique, il y publia la *Gazette d'histoire, de géographie et de topographie de la Bavière* (Zeitschrift für Geschichte, etc.; 1816-1817, 8 vol.). De 1816 à 1830, commissaire diplomatique et politique, il prit part aux négociations avec l'Autriche au sujet des frontières. Rentré, depuis 1830, dans la vie privée, il a poursuivi jusqu'en ces derniers temps ses recherches historiques.

M. Koch-Sternfeld a débuté dans la carrière littéraire en envoyant à un concours de l'Académie de Saint-Pétersbourg une dissertation d'économie politique *sur les Moyens de subsistance dans les États civilisés* (Versuch über Nahrung und Unterhaltung in, etc.; Munich, 1805). Il donna ensuite une série d'études historiques, géographiques et statistiques sur Salzbourg et ses environs : *la Vallée de Gastein* (das gasteiner Thal; Salzbourg, 1810; 2e édit. intitulée *Tauern*, Munich, 1820); *Salzbourg et Berchtesgaden* (Salzbourg, 1810, 2 vol.); *l'Allemagne, ses diverses contrées, peuples, mœurs et États* (Beitraege zur deutschen Laender, Vœlker, etc.; Munich, 1825-1833, 3 vol.); *Éléments de la connaissance générale des États* (Grundlinien zur allgemeinen Staatenkunde; Ibid., 1826), résumé de cours publics de statistique et de géographie, faits par l'auteur à l'université de Munich; *l'Empire des Lombards en Italie* (das Reich der Langobarden in Italien; Ibid., 1839); *l'Histoire, ses attributs et son but* (Betrachtungen über die Geschichte, ihre Attribute, etc., und ihren Zweck; Ibid., 1841); *la Géographie et l'industrie* (das geographische Element im Welthandel, etc.; Ibid., 1843); *les Alpes par rapport à l'histoire de la civilisation*, etc. (Culturhistorische Forschungen über die Alpen; Ibid., 1851-1852, 2 parties); *de l'Histoire primitive, profane et ecclésiastique de la Bavière et de l'Autriche* (Begründungen zur aeltesten Profan- und Kirchengeschichte von Bayern, etc.; Ratisbonne, 1854); *le Christianisme et sa propagation jusqu'au* VIIIe *siècle*, etc. (das Christenthum und seine Ausbreitung, etc.; Ibid., 1855): *Reichensberg sur l'Inn* (Munich, 1855): etc. M. Koch-Sternfeld a collaboré en outre aux *Comptes rendus* (Abhandlungen) de l'Académie des sciences de la Bavière, dont il est membre. Plusieurs des études qu'il y a insérées, ont été réunies sous ce titre : *Coup d'œil sur l'Histoire primitive de la Bavière* (Rückblick auf die Vorgeschichte von Baiern; Munich, 1853).

KOCK (Charles-Paul DE), célèbre romancier français, né en 1794, à Passy, près Paris, est fils d'un banquier hollandais qui périt sur l'échafaud révolutionnaire; son frère a occupé de hauts emplois à la cour des Pays-Bas. Après avoir reçu, dans la maison de sa mère, une éducation très-incomplète, il entra, à l'âge de quinze ans, dans les bureaux de MM. Schœrer et Fainguerlin, pour y apprendre les éléments du haut commerce. Mais la passion d'écrire le tourmentait, et au bout de quelque temps, il reprit sa liberté, pour se livrer exclusivement à ses goûts littéraires, malgré l'opposition de sa famille. En 1811 (il avait à peine dix-sept ans), il terminait son premier roman, *l'Enfant de ma femme*, et, faute d'avoir pu le faire accepter à aucun libraire, il l'éditait à ses frais (1812, 3 vol. in-12).

Accueilli par le public avec indifférence, il se tourna vers le théâtre et donna, presque coup sur coup, cinq mélodrames des plus lugubres à l'Ambigu-Comique : *Madame de Valnoir* et *Catherine de Courlande* (1814); *la Bataille de Veillane* et *le Troubadour portugais* (1815); *le Moulin de Mansfeld* (1816). Peu de temps après, il abordait le vaudeville et l'opéra-comique avec plus de succès. Il écrivit, dans le premier genre : *M. Mouton* (1818), avec Armand Gouffé; *M. Graine de Lin* (1820); *les Époux de quinze ans* (1821); *une Bonne fortune* (1825); *le Calendrier des vieillards* (1826). A l'Opéra-Comique, il réussit plus complètement encore, notamment dans *une Nuit au château* (1818); *l'Ile de Babilari* (1819); *le Philosophe en voyage* (1821); *les Infidèles* (1823); *le Muletier* (1823).

Ayant vu ses derniers livrets, *les Enfants de maître Pierre* (1825) et *le Camp du Drap d'or* (1828), moins applaudis, M. P. de Kock cessa d'exploiter la scène lyrique et revint au genre qui lui a fait en peu de temps une réputation européenne. C'est en effet dans ses romans qui, tous ou à peu près, ont été traduits à l'étranger et sont arrivés à un grand nombre d'éditions, qu'il a déployé librement ses qualités originales, sa gaieté et un talent réel d'observation. Aussi franc que Pigault-Lebrun, mais moins licencieux et n'affichant aucune prétention philosophique, il a peint avec beaucoup d'entrain et de vérité les mœurs du peuple et de la petite bourgeoisie; la grisette, surtout, est un type qu'il excelle à rendre. Si sa manière est quelquefois triviale et tourne à la sensiblerie, si son style, assez rapide d'ailleurs, tombe dans la monotonie et la négligence, sa narration est vive, pleine d'intérêt, ses situations sont vraies, ses incidents comiques, ses caractères variés et ressemblants. Ce qu'il y a de curieux, c'est que ses défauts, qui tiennent plus à sa façon d'écrire qu'à son genre d'esprit, disparaissent presque complétement sous la plume du traducteur, pour ne laisser voir en lui que l'observateur ingénieux et le conteur amusant; et ainsi s'explique l'opinion longtemps répandue en Europe sur la valeur de ses œuvres, que l'on plaçait au premier rang de la littérature française.

La liste des romans de M. Paul de Kock en contient plus de cinquante; nous les rapporterons à deux périodes, dont la première, de 1820 à 1834, la plus fertile en succès, comprend : *Georgette, ou la Nièce du tabellion* (1820, 4 vol. in-12); *Gustave, ou le Mauvais sujet* (1821, 3 vol.); *Frère Jacques* (1822, 4 vol.); *M. Dupont* (1824, 4 vol.); *André le Savoyard* (1825, 5 vol.); *le Barbier de Paris* (1826, 4 vol.); *Jean* (1828, 4 vol.); *la Femme, le mari et l'amant* (1829, 4 vol.); *le Cocu* (1831,

4 vol.), qui, malgré son titre un peu gaulois, est peut-être le moins risqué de ses ouvrages; *la Pucelle de Belleville* (1834, 4 vol.), etc. Vers cette époque, la manière de cet auteur s'est modifiée : ses romans se sont multipliés et, sans cesser d'être pour ses lecteurs l'unique représentant de la gaieté française, il a exagéré ses effets, aux dépens du naturel et de la bonhomie. Cependant nous citerons : *Zizine* (1836, 2 vol. in-8); *un Tourlourou* (1837, 2 vol.); *Mœurs parisiennes* (1837, 4 vol.), collection d'agréables nouvelles; *Moustache* (1838, 2 vol.); *l'Homme aux trois culottes* (1840, 2 vol.); *Ce monsieur!* (1842, 3 vol.); *l'Amoureux transi* (1843, 4 vol.), le premier des romans de M. P. de Kock qui ait été publié en feuilletons; *Sans cravate* (1844, 4 vol.); *l'Amant de la lune* (1847, 10 vol.), excursion malheureuse dans le domaine des intrigues compliquées; *une Gaillarde* (1849, 6 vol.); *Cerisette* (1850, 6 vol.); *un Monsieur très-tourmenté* (1854, 2 vol.); *la Bouquetière du Château-d'eau* (1854, 6 vol.); *la Demoiselle du cinquième* (1856, 3 vol.); *Taquinet le bossu* (1857, in-4); *le Millionnaire* (1857, 5 vol. in-8), etc.

C'est surtout au théâtre que la verve intarissable de M. Paul de Kock s'est donné carrière : seul ou en collaboration avec MM. Carmouche, Cogniard frères, Dupeuty, Valory, Boyer et Varin, il a fait représenter, depuis plus de trente ans, sur les scènes de genre, une centaine de vaudevilles. En laissant de côté ceux qu'il a tirés de presque tous ses livres, on remarque : *le Commis et la grisette* (1834); *Samson et Dalila* (1836); *la Bouquetière des Champs-Élysées* (1838); *un Bal de grisettes* (1839); *les Jeux innocents* (1842); *le Théâtre et la cuisine* (1844); *les Bains à domicile* (1845); *la Garde malade* (1846); *l'Atelier des demoiselles* (1848); *les Quatre coins de Paris* (1850); *Entre deux Cornuchet* (1851); *le Poupard* (1853); *un Vieux loup de mer* (1854); *les Voleurs* (1856); *un Duel d'éléphants* (1857), etc.

M. Paul de Kock a encore publié des *Contes en vers* (1824, in-12, et *la Bulle de savon* (1829, in-18; nouv. édit., 1835), recueil de chansons, et a fourni des articles au *Foyer de l'Opéra*, au *Paris-Londres*, au *Livre des Cent et un*, au *Diamant à dix facettes*, à *la Grande ville*, à la *Galerie des artistes dramatiques*, au *Musée des familles*, etc. La collection complète de ses *OEuvres* (théâtre non compris) a été entreprise quatre fois : en 1834 (30 vol. in-8), avec vignettes de Raffet; en 1841 (26 vol. in 18); en 1844 (56 vol. in-8), et en 1849, dans les *Romans populaires illustrés*.

KOCK (Henri DE), littérateur français, né à Paris, en 1821, fils du précédent, a débuté de bonne heure, comme son père, et il a produit avec la même facilité des romans et des pièces; parmi les uns, nous rappellerons : *Berthe l'amoureuse* (1843, 2 vol. in-8); *le Roi des étudiants et la Reine des grisettes* (1844, 4 vol. in-8); *les Amants de ma maîtresse* (1845, 2 vol. in-8); *Lorettes et gentilshommes* (1847, 3 vol. in-8); *les Lorettes vengées* (1853, 3 vol. in-8); *l'Amant de Lucette* (1855, 3 vol. in-8); *les Femmes de la Bourse* (1857, in-18); *Brin d'amour* (1857, in-18); *le Médecin des voleurs*(1857), qui paraît dans *le Passe-Temps*, journal hebdomadaire où il a écrit une série de biographies contemporaines.

Au théâtre, M. Henri de Kock a fait jouer : *l'Eau et le feu* (1846), avec son père; *la Danse des écus* (1849); *l'Hôtel de Nantes* (1850); *la Vie en rose* (1856), pièce en cinq actes avec M. Barrière; *les Frères de la côte* (1856), drame en cinq actes; *Après la pluie*, comédie en un acte (1857), etc. Il a aussi donné des nouvelles à *la Patrie* et au *Figaro*, deux séries intitulées : *les Petits chiens de ces dames* (1856) et *la Tribu des gêneurs* (1857).

KOECHLIN (André), manufacturier français, ex-député, né en 1789, en Alsace, est cousin des frères Jacques et Nicolas Kœchlin, qui furent, l'un et l'autre, aussi grands industriels que grands citoyens. En 1818, il fut mis à la tête de la maison Dollfus-Mieg, qui alors, comme aujourd'hui, embrassait la filature, le tissage et l'impression des toiles peintes. Cette maison prit, sous sa direction, un tel accroissement, qu'avant 1830, il put se retirer avec une belle fortune; il en disposa pour fonder, en son propre nom, à Mulhouse, un établissement considérable pour la fonte des métaux et la construction des machines.

Ses opinions libérales le firent nommer maire de Mulhouse, après la révolution de Juillet, et il appliqua tous ses efforts au développement de l'instruction publique dans cette ville. Élu plusieurs fois député du Haut-Rhin (1831-1841 et 1846), il appuya les divers ministères et soutint particulièrement, dans sa politique extérieure et intérieure, le cabinet Guizot, jusqu'en 1848.

Comme industriel, M. A. Kœchlin jouit d'une grande réputation; il a obtenu, depuis 1834, cinq médailles d'argent à nos diverses expositions, et une grande médaille d'honneur à celle de 1855.

KOECHLY (Hermann-Auguste-Théodore), philologue allemand, né à Leipsick, le 5 août 1815, fit ses études à Berlin et à l'université de Leipzig, entra dans l'enseignement et devint, en 1840, professeur à la Kreuzschule de Dresde. Il fonda dans cette ville la Société des colléges et prit dès lors, sur les affaires de l'instruction publique en Saxe, une certaine influence qui s'accrut dans l'année 1848. Membre de la seconde Chambre de ce pays, l'année suivante, il y siégea dans les rangs du parti libéral, mais les événements de mai le forcèrent à s'enfuir de Dresde; il chercha un asile en Belgique et séjourna quelque temps à Bruxelles, où il écrivit deux ouvrages de philologie. En 1851, il fut appelé à Zurich pour remplacer le célèbre Orelli, comme professeur de littérature et langues grecque et romaine.

On a de M. Kœchly plusieurs bons travaux de philologie et d'archéologie, tels que : *sur l'Antigone de Sophocle* (Vorlesung über Sophokles Antigone; Dresde, 1844); des éditions critiques (*Pseudo-Manetho et Maximus*; Paris, 1851; *Quintus Smyrnaeus*; Leipsick, 1850); une excellente *Histoire de l'art militaire en Grèce* (Geschichte des griechischen Kriegswesens; Aarau, 1852), avec M. Rustow; des dissertations insérées dans les *Programmes* de l'université de Zurich, et quelques écrits de pédagogie se rapportant à son séjour à Dresde : *de l'Enseignement dans les colléges* (über das Princip des Gymnasialunterrichts, etc.; Dresde, 1845); *de la Réforme des colléges* (Zur Gymnasialreform; Ibid., 1846), etc.

KOEHLER (Christian), peintre allemand, né à Werben, dans la Vieille-Marche, le 13 octobre 1809, fit ses études à l'Académie de Dusseldorf, sous M. Bendemann : il s'est fait une spécialité des différents épisodes de l'histoire sainte, où figurent des femmes juives. On cite de lui, dans ce genre : *Éléazar et Rébecca; la Première entrevue de Jacob et de Rachel; Moïse sauvé des eaux*, sujet traité deux fois par l'artiste; *Suzanne au bain; Agar dans le désert; David portant la tête de Goliath* et *David vainqueur de Goliath fêté par les filles d'Israël; Judith et Holopherne; la Fille de Jephté; Marie au tombeau du Christ*. Il a aussi traité deux fois *Sémiramide au milieu des rebelles*, puis

quelques tableaux de genre : *Deux jeunes filles; la Fiancée à sa toilette*; enfin des figures allégoriques : *une Vérité*, *la Poésie*, et *le Réveil de la Germanie*, qui devint assez populaire pendant la révolution de 1848. La plupart de ces œuvres, dont quelques-unes comptent parmi les meilleures de l'école de Dusseldorf, ont été reproduites par la gravure ou la lithographie. Le choix de ses sujets le rapproche de M. Horace Vernet, qu'il surpasse, au dire de ses compatriotes, en originalité, mais au-dessous duquel il se place à coup sûr par son indifférence affectée pour la couleur locale. Il se distingue aussi comme portraitiste.

KOEK-KOEK (Bernard-Cornélius), paysagiste hollandais, né à Middelbourg, le 11 octobre 1803, est le fils de Jean-Hermes Kœk-Kœk, peintre de marines très-distingué, mort en 1851. Il eut pour maîtres Schelfhout et Van Oos. On a de M. Kœk-Kœk un grand nombre de paysages, où il a su allier l'expression la plus vraie à la conception la plus poétique. En 1840, il a obtenu à Paris une 3e médaille pour *un Intérieur de bois*, paysage avec animaux et figures; une 2e en 1843, pour un autre *Intérieur de bois*, et une de 1re à l'Exposition universelle de 1855, pour *un Paysage en automne* et *un Bois en hiver*. Il est chevalier de la Légion d'honneur, chevalier du Lion néerlandais, chevalier de l'ordre de Léopold. Directeur actuel de l'école de dessin de Clève, il a publié, en 1850, à Amsterdam, *les Souvenirs et communications d'un paysagiste* (Erinnerungen und miltheilungen eines Laudchaftsmalers).

Trois frères de M. Bernard-Cornélius Kœk-Kœk sont avantageusement connus dans les arts.

KOELLIKER (Albert), physiologiste allemand, né en 1817, aujourd'hui professeur d'anatomie et de physiologie à l'université de Wurtzbourg, a fait, dès sa jeunesse, une application constante du microscope aux sciences naturelles, et s'est placé, par ses savantes observations, à la tête de l'école moderne appelée en Allemagne l'école historique. Après avoir inséré, en 1841, quelques articles dans *le Repertorium* de Valentin sur les appareils reproducteurs des invertébrés, il écrivit, en 1842, une thèse sur l'origine de l'œuf chez les insectes, compara le développement de cet organe chez les animaux articulés et chez les vertébrés, et publia divers mémoires sur les céphalophodes (Zurich, 1844), et sur les planaires (Ibid., 1846). Ce furent les matériaux qui servirent à son grand ouvrage intitulé : *Histologie* (1850-1852, 2 vol.), et dont l'anatomie corpusculaire fait le sujet; un abrégé en a été donné par lui sous le titre de *Manuel de la structure humaine* (Handbuch der Gewebelehre des Menschen, 1852, 1 vol., pl.; 2e édit., 1855): il a été traduit en anglais aux frais de la société de Sydenham.

KOENIG-bey (Mathieu-Auguste Kœnig, dit), savant français au service de l'Égypte, né à Paris en 1802, suivit les cours du collége de Henri IV, et commença, dès la rhétorique, l'étude des langues orientales avec lesquelles il s'est familiarisé depuis par un séjour de plus de trente années dans le Levant. Parti pour l'Égypte, en 1820, il résida quelque temps à Alexandrie, et employa cinq années à visiter en détail cette contrée et les provinces environnantes, la Syrie, le Sennaar, le Kordofan, le Darfour, etc. Il fut nommé, en 1827, professeur de langue française à l'École d'état-major de Djihad-Abad, à quatre lieues du Caire, et traduisit en arabe un grand nombre d'ouvrages de sciences et de tactique militaire. Méhémet-Ali lui confia l'éducation des jeunes princes de sa famille (1834), et lui conféra au sortir de ses fonctions, le titre de bey, avec la charge de directeur du bureau de traduction au ministère des affaires étrangères. Maintenu dans son poste par Abbas-pacha, qui, malgré son éloignement pour ce petit groupe d'hommes d'élite que son grand-père avait réunis autour de lui, ne pouvait s'empêcher d'apprécier ses talents et ses services, M. Kœnig recouvra toute son influence à l'avénement de Saïd-pacha (voy. ce nom), autrefois son élève, qui l'appela à remplir, en qualité de secrétaire de ses commandements, un poste de confiance auprès de sa personne. — Kœnig-bey, chevalier de la légion d'honneur, depuis plusieurs années, a reçu du Sultan actuel le grade de fonctionnaire civil du premier rang.

KOENIG (Heinrich-Joseph), écrivain allemand, né à Fulde (Hesse-Cassel), le 19 mars 1790, d'une famille pauvre, entra en apprentissage chez un tailleur de sa ville natale, puis, sur les instances d'un professeur, suivit les classes du village. Ses commencements furent très-pénibles, et l'éducation qu'il avait reçue ne le préserva pas de la misère. Marié à vingt ans, il dut, pour vivre, se faire copiste. Sans perdre courage, il travailla pour les théâtres de société, et les succès qu'il y obtint contribuèrent à le faire nommer aux fonctions de secrétaire des finances, à Fulde, puis à Hanau.

A peine connu par quelques productions de littérature facile, M. Kœnig se laissa entraîner aux agitations de la vie politique. Élu deux fois député (1832-1833), il ne craignait pas, quoique fonctionnaire, de blâmer vivement certains actes du gouvernement, mais son opposition ne trouva pas d'écho au sein des États, et, désabusé une première fois de la politique, il revint à la littérature. Néanmoins, il fut puni de cette indépendance par un changement de résidence, et renvoyé à Fulde (1835), en qualité de secrétaire du tribunal supérieur. Il y resta douze ans, et y prépara ses meilleurs ouvrages. En 1847, séduit de nouveau par la vie parlementaire, il donna sa démission, partit pour Hanau et fit encore une fois partie des États de Hesse-Cassel.

Des œuvres dramatiques de M. Kœnig nous ne rappellerons qu'une tragédie : *Othon III* (Leipsick, 1836). C'est comme romancier qu'il s'est acquis, tant par ses tendances libérales que par son talent, le plus de popularité et a donné lieu, par un mélange d'affectation d'esprit et de trivialité de style, aux discussions les plus vives. Ses principaux romans, sont : *la Sublime fiancée* (die hohe Braut : Leipsick, 1833; 2e édit., 1844); *les Vaudois* (die Waldenser; Ibid., 1836); *William Shakspeare* (William's Dichten und Trachten; Hanau, 1839; 2e édit., 1850), une de ses meilleures œuvres; *la Vie allemande* (Deutsches Leben in deutschen Novellen; Leipsick, 1842-1844), qui comprend deux histoires de femmes : *Régine* et *Véronique; les Clubistes de Mayence* (die Clubisten von Mainz; Ibid., 1847), que les partisans de l'auteur déclarent le meilleur roman historique de l'époque; *une Jeunesse de plus* (Auch eine Jugend; Ibid., 1852), récit d'événements empruntés à la vie même de l'auteur; *la Maison et l'univers* (Haus und Welt; Brunswick, 1852); *le Carnaval du roi Jérôme* (Kœnig Jerom's Carnaval; Ibid., 1853), tableau énergique et très-étudié d'une époque de démoralisation. On doit aussi à M. Kœnig des *Esquisses littéraires sur la Russie* (Literarische Bilder aus Russland; Stuttgart, 1837), et *une Excursion à Ostende* (eine Fahrt nach Ostende; Leipsick, 1845).

KOENIGSEGG-AULENDORF (François-Xavier,

comte DE), chef actuel de la maison allemande de ce nom, né le 15 mars 1787, est magnat de Hongrie, chambellan de l'empereur d'Autriche et membre héréditaire de la première Chambre du royaume de Wurtemberg. Marié, le 14 juillet 1811, à *Marie*-Anne, de la maison de Hagy-Karoly, morte le 9 mars 1848, il a huit enfants, parmi lesquels nous citerons le comte héréditaire *Gustave*, né le 19 avril 1813, et le comte *Alfred*, né le 30 juin 1817, chambellan et major au service de l'Autriche, aide de camp de l'empereur François-Joseph.

KŒNIGSWARTER (Jean-Louis), économiste français, naturalisé en 1848, est né à Amsterdam, en 1816. Il vint à Paris en 1835, fit son droit et se consacra à l'étude de l'économie politique. Reçu docteur en droit, en 1839, il est devenu membre de la Société des antiquaires de France et correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques. Il a reçu la croix de la Légion d'honneur en décembre 1850.

On a de lui: *Essai sur la législation des peuples anciens et modernes, relativement aux enfants nés hors mariage* (1842, in-8); *Études historiques sur le développement de la société humaine* (1850, in-8); *Histoire de l'organisation de la famille en France* (1851, in-8), couronné par l'Académie des sciences morales et politiques; *Sources et monuments du droit français, antérieurs au XVe siècle, ou Bibliothèque de l'histoire du droit civil français* (1853, in-18); *Essai de statistique comparée sur le royaume des Pays-Bas* (1857); des *Mémoires* lus à l'Institut, et des articles ou des *Rapports* insérés dans la *Revue de législation*, l'*Annuaire* de la Société des antiquaires, et autres recueils.

Un de ses frères aînés, M. Maximilien KŒNIGSWARTER, né en 1814, a dirigé, jusqu'en 1852, une maison de banque qu'il avait fondée, à Paris, en 1835, avec ses frères. Naturalisé français et connu dès 1849, par ses manifestations de dévouement au Président Louis-Napoléon, il a été porté, en 1852 et 1857, comme candidat officiel au Corps législatif, et élu dans le département de la Seine. Il a reçu la décoration en janvier 1852.

KOEPPEN (Frédéric), philosophe allemand, né à Lubeck, le 21 avril 1775, et destiné à la carrière ecclésiastique, alla étudier la théologie à Iéna. Mais les leçons de Reinhold et Fichte, et l'amitié qui le liait à Jacobi, le tournèrent vers la philosophie. Il fut pourtant, de 1804 à 1807, ministre protestant à Brême. Il occupa ensuite, pendant vingt ans, une chaire de philosophie à l'université de Landshut; lorsque celle-ci fut supprimée (1827), il passa à celle d'Erlangen, à laquelle il ne cessa plus d'appartenir.

La direction théologique des premières études de M. Kœppen se fait ressentir dans ses écrits philosophiques. Disciple dévoué de Jacobi, il a essayé de concilier le christianisme avec la philosophie en admettant, comme son maître, la nécessité de la foi religieuse.

Ses principaux ouvrages sont: *l'Essence de la philosophie* (Darstellung des Wesens der Philosophie; Nuremberg, 1810); *la Philosophie du christianisme* (Philosophie des Christenthums (Leipsick, 1813-1815, 2 vol.; 2e édit., 1828); *Politique d'après les principes de Platon* (Politik nach platonischen Grundsaetzen; Ibid., 1818); *Jurisprudence d'après les principes de Platon* (Rechtslehre, etc.; Ibid., 1819); *Lettres confidentielles sur les livres et le monde* (Vortraute Briefe über Bücher und Welt; *Ibid.*, 1820-1823, 2 vol); *Philosophie de la philosophie* (Hambourg et Gotha, 1840), etc.

KOEPPEN (Pierre DE), célèbre statisticien russe, né à Charkow, le 19 février 1793, fit ses études au collége et à l'université de sa ville natale, sous des professeurs étrangers, et obtint le grade de docteur en droit en 1814. Après avoir servi dans la dernière guerre contre la France, il débuta par un important ouvrage, écrit en allemand, comme la plupart de ses livres: *Sources de l'histoire littéraire de la Russie* (Uebersicht der Quellen einer Literaergeschichte Russlands; Saint-Pétersbourg, 1818), et publia en même temps une collection de manuscrits, déjà recueillis par lui dans divers voyages, et réimprimés plus tard, en fac-simile, dans le *Bulletin* de l'Académie de Saint-Pétersbourg. En 1822, il entreprit un grand voyage dans le sud de la Russie, en Pologne, en Suède, en Allemagne et en Transylvanie. A son retour, en 1825, il fonda deux recueils où l'on trouve des dissertations très-curieuses sur les antiquités russes et slaves: *les Feuilles bibliographiques* (Bibliographische Blaetter) et *les Matériaux d'une histoire de la civilisation russe* (Materialien zur Culturgeschichte, etc.). En 1827, il fit partie d'une commission chargée de constater l'état des domaines en Tauride, et fut chargé de réviser le cadastre de cette province. Quelque temps après, il fut envoyé, avec une mission semblable, dans les provinces du Wolga, et plus récemment (1851) dans les provinces du Don. Membre de l'Académie de Saint-Pétersbourg, M. Kœppen est depuis 1826 chef de division au ministère des domaines.

Son œuvre capitale est d'avoir établi la statistique de l'élément russe dans les différentes provinces de l'Empire. Il y a consacré environ vingt ouvrages et notamment: *sur les Apanages non-russes* (über die nichtrussen Apanageguter): *sur la Nationalité des habitants de quelques provinces* (über die Nationalitaet, etc.); *sur les Allemands du gouvernement de Saint-Petersbourg* (über die Deutschen, etc.) et plusieurs autres travaux dont la plupart ont paru dans les *Mémoires* de l'Académie de 1838 à 1850. Il a exécuté une excellente *Carte ethnographique de la Russie d'Europe* imprimée en quatre planches aux frais de la Société russe de géographie (Saint-Pétersbourg, 1851).

De ses voyages et de ses missions successives, M. Kœppen a rapporté les matériaux d'une série d'autres ouvrages dont voici les principaux: *les Pays du nord de l'Hellespont* (Nordgestade der Pontus; Vienne, 1822); *la Triple Hécate et son rôle dans les mystères* (Die dreigestaltete Hecate, etc.; Vienne, 1823); *Coup d'œil sur les antiquités et l'art de la Russie* (Nachricht über Altherthümer, etc.; 1822); *Histoire de la production et du commerce des vins en Russie* (die Geschichte des Weinbaus, etc.; Saint-Pétersbourg, 1832); *Collections de Crimée*, ouvrage écrit en russe (Saint-Pétersbourg; 1837); *les Eaux et forêts dans les provinces du Volga* (über den Wald und Wasservorrath, etc.; 1841); *sur les Postes* (über den Briefverkehr; 1841); *sur l'Approvisionnement de la Russie* (über den Kornbedarf Russlands; 1842); *Voyage statistique dans le pays des Cosaques du Don* (Statistische Reise, etc.; 1852).

KOESTLIN (Chrétien-Reinhold), jurisconsulte allemand, né en 1813 à Tubingue, suivit les cours de droit à Heidelberg et à Berlin. Après avoir exercé quelque temps la profession d'avocat, il entra dans l'enseignement et obtint, en 1840, une chaire de droit à l'université de Tubingue. Ses ouvrages sont nombreux et estimés; nous mentionnerons: *de la Constitution wurtembergeoise* (Wurtemb. Verfassung; Stuttgart, 1834); *de la Doctrine de la peine de mort* (die Lehre von Todtschlag; Ibid., 1838); *le Perduellio sous les rois de*

Rome (die *Perduellio* unter den rœmischen Kœnigen; Tubingue, 1841); *Nouvelle révision des principes du droit public* (Neue Revision der Grundbegriffe des Staatsrechtes; 1844, 2 vol.); *des Diverses formes de l'instruction criminelle en Allemagne au* XIX*e siècle* (der Mendepunkt des deutschen Strafverfahrens, etc.; 1849); *Système du droit criminel* (System des deutschen Strafrechts; Tubingue, 1855). Il a donné, sous le nom de Chr. Rheinold, des *Contes et Nouvelles* qui ont été réunis en 3 vol. en 1847. — M. Kœstin est mort le 14 septembre 1856.

KOHL (Johann-Georg), voyageur et écrivain allemand, né le 28 avril 1808, à Brême où son père était commerçant, étudia ensuite le droit aux universités de Gœttingue, de Heidelberg et de Munich, et obtint, en 1832, une place de précepteur dans la famille du baron de Manteuffel et, plus tard, dans celle du comte Medem. Il habita la Courlande, puis parcourut la Livonie, visita Dorpat, Saint-Pétersbourg, Moscou, le midi de la Russie, et retourna, en 1838, en Allemagne. Il se fixa à Dresde, d'où il a fait des excursions dans toutes les parties de l'Europe.

Parmi les ouvrages qui sont le résultat de ses voyages et que recommandent également la solidité des connaissances, le talent d'observation et le mérite du style, on remarque : *Esquisses et tableaux de Saint-Pétersbourg* (Petersburg in Bildern und Skizzen; Dresde et Leipsick, 1841, 2 vol.; 2e édit., 1846, 3 vol.); *Voyages dans l'intérieur de la Russie et de la Pologne* (Reisen im Innern von Russland und Polen; Ibid., 1841, 3 vol.); *Voyages dans la Russie méridionale* (Reisen in Sudrussland; Ibid., 1841, 2 vol.; 2e édit., 1846-1847, 3 vol.; *Cent jours dans les États autrichiens* (Hundert Tage auf Reisen in den œster. Staaten.; Ibid., 1842, 2 vol.); *Voyage en Hongrie* (Reise in Ungarn.; Ibid., 1842, 2 vol.); *Voyages dans la Styrie et dans la Haute-Bavière* (Reisen in Steiermark und dem Bair. Hochlande; Ibid., 1842); *Voyage en Angleterre* (Reisen in England; Ibid., 1844, 3 vol.); *Voyage en Écosse* (Reisen in Schottland; Ibid., 1844, 2 vol.); *Voyage en Irlande* (Reisen in Irland; Ibid., 1843, 2 vol.); *les Iles Britanniques et ses habitants* (Land und Leute der britischen Inseln.; Ibid., 1844, 3 vol.); *Voyage dans le Danemark et dans les duchés de Schleswig et de Holstein* (Reisen in Danemark und den Herzogthümern; Leipsick, 1846, 3 vol.); *Rapports des nationalités et langues germaniques et danoises dans le Schlesvig* (Bemerkungen über die Verhaeltnisse der danischen und deutschen Nationalitaet und, etc.; Stuttgart, 1847); *Voyages dans les Alpes* (Alpenreisen; Leipsick, 1849-1851, 3 vol.); *Voyages dans les Pays-Bas* (Reisen in den Niederlanden; Ibid., 1850, 2 vol.); *Voyages en Istrie, Dalmatie et Monténégro* (Reise nach Istrien, Dalmatien und Montenegro; Dresde, 1851, 2 vol.); *Voyage dans le sud-est de l'Allemagne* (Reisen im sud-œstlichen Deutschland; Leipsick, 1852, 2 vol.)

On a de M. Kohl d'autres écrits d'un intérêt plus scientifique : *Influence du climat sur l'homme* (Der Verkehr der Menschen in seiner Abhaengigkeit zu der Erdoberflaeche; Dresde, 1841); *le Rhin* (Leipsick, 1851, 2 vol.); et *le Danube* (Trieste, 1853), ouvrages sérieux de géographie et d'histoire; puis quelques livres d'études psychologiques : *Esquisses de la vie de la nature et des peuples* (Skizzen aus Natur und Volkerleben; Dresde, 1851, 2 vol.); *Mes Cabanes* (Aus meinen Hütten; Leipsick, 1852, 2 vol.) Depuis plusieurs années, il rassemble les matériaux d'une *Histoire de la découverte de l'Amérique*.

Sa femme, Mme Ida Kohl, a publié en commun avec lui : *Esquisses sur l'Angleterre* (Englische Skizzen; Leipsick et Dresde, 1843, 3 vol.), et donné seule : *Paris et les Français* (Paris und die Franzosen; Leipsick, 1845, 3 vol.)

KOLOWRAT (François-Antoine Liebsteinski), homme politique allemand, né à Prague, le 13 janvier 1778, d'une des plus anciennes familles de la Bohême, reçut une éducation brillante, se maria avec la comtesse Rosa de Kinski, et obtint à Prague une des premières dignités municipales. Pendant les guerres de l'Empire, il devint haut burgrave de Bohême, et fit preuve de beaucoup de prudence, de caractère et d'humanité. Libéral par conviction et par politique, il essaya de réveiller le sentiment national et démocratique dans le pays, et, pour y parvenir, encouragea l'étude de la langue nationale et le développement de la littérature. Mécène intelligent, il payait des peintres et des poëtes pour retracer les grands souvenirs historiques de la patrie, en même temps qu'il fondait à Prague un musée et une bibliothèque. L'industrie et l'économie rurales se relevèrent aussi grâce à ses efforts. Nommé au conseil d'État de Vienne, en 1826, il y fit une opposition très-vive aux principes et aux tendances de M. Metternich et fit plusieurs fois pencher vers son avis l'empereur François. L'avénement de l'empereur Ferdinand donna à M. Kolowrat une nouvelle influence. Sous son impulsion, des améliorations notables furent apportées au sort de l'Italie, de la Hongrie et de la Bohême. Mais, après la révolution de 1848, il se retira des affaires pour n'y plus rentrer. M. Kolowrat n'a pas d'enfants; avec lui doit s'éteindre la branche des Liebsteinski Kolowrat.

KOMENDA (Antoine), virtuose et compositeur allemand, né à Raps, dans la Basse-Autriche, le 18 janvier 1795, et destiné à la carrière ecclésiastique, eut le malheur de perdre un œil dans son enfance, et la fatigue de l'œil unique qui lui restait ne lui permit pas de continuer ses études de littérature et de théologie. Il se tourna vers la musique et apprit à la fois, sous la direction d'un prêtre, le chant, le piano, le violon et l'orgue. Professeur à l'école de musique de Closterneubourg en 1811, il devint maître de chapelle du chapitre et de la ville. En 1847, la faiblesse de sa santé le força de prendre sa retraite et de laisser le professorat pour la composition. On a de lui plus de soixante œuvres, des *Symphonies*, des *Concertos*, etc.; mais il s'est surtout distingué dans la musique d'église, à laquelle il a su conserver un caractère sévère et élevé.

KONINCK (Louis-Guillaume de), naturaliste belge, né vers 1795, s'est livré aux études scientifiques et à de nombreuses recherches sur les gîtes métallifères de la Belgique. Il est, depuis juillet 1838, professeur extraordinaire de chimie organique et de paléontologie à l'université de Liége. En décembre 1842, il a été admis à l'Académie des sciences, lettres et arts de Belgique. Il est chevalier de Léopold, et a reçu la croix d'honneur en octobre 1847.

On a surtout de lui : *Description des coquilles fossiles de Besele-Boom*, *Schelle*, etc. (1838, in-4); *Description des animaux fossiles qui se trouvent dans le terrain carbonifère de la Belgique* (Liége et Paris, 1842-44, 2 vol. in-4), suivie d'un *Supplément*, publié en 1851; *Notice sur la valeur du caractère paléontologique; Recherches sur les animaux fossiles* (1847), etc., et des articles ou mémoires dans *le Bulletin* de l'Académie des sciences.

KONTSKI (frères DE), famille de musiciens polonais, dont le nom est très-connu en Europe. Fils de Grégoire de Kontski, simple employé au tribunal civil de Cracovie, malgré son ancienne noblesse, ils sont au nombre de cinq : Charles, né à Varsovie le 6 septembre 1815; Antoine, né à Varsovie le 27 octobre 1817; Stanislas, né à Varsovie le 8 octobre 1820; Apollinaire, né à Cracovie, le 23 octobre 1823, et une fille, Eugénie, née à Varsovie, le 25 novembre 1816.

Ils reçurent des leçons au Conservatoire de Cracovie, et chez le compositeur russe Bianchi. Charles, Stanislas et Apollinaire choisirent le violon, Antoine et Eugénie, le piano. De 1827 à 1845, ils obtinrent un succès prodigieux dans toutes les capitales de l'Europe, et notamment à Paris, où les deux aînés, Charles et Antoine, se firent encore entendre en 1854. Ils ont aussi fait des courses très-fructueuses en Amérique. On doit à Charles quelques essais de composition.

KOPPE (J. G.), économiste allemand, né à Beesdau, près de Luckau, le 21 janvier 1782, d'une famille très-pauvre, fut élevé au collége de Lubben, et entra, à quinze ans, dans une maison spéciale d'études d'agriculture. Régisseur ou fermier de plusieurs grands domaines, et professeur d'économie rurale à l'Académie de Moglin, il a mené de front la pratique et la théorie de l'agriculture moderne. En 1842, il a été nommé membre du collége d'économie rurale, puis conseiller d'économie rurale à Moglin, et, en 1846, membre du synode général de Berlin. Enfin, en 1849, il a été élu membre de la première Chambre, à laquelle il n'a pas cessé depuis d'appartenir.

Outre une édition des *Conseils d'économie rurale* (Mittheilungen aus dem Gebiete der Landwirthschaft; Leipsick, 1814-1824, 6 vol.), à laquelle M. Koppe a concouru, on a de lui : *Révision des systèmes d'agriculture* (Revision der Ackerbausysteme; Berlin, 1818); *Leçons d'agriculture et d'élevage* (Unterricht im Ackerbau und in der Viehzucht; Ibid., 1821, 2 vol.); *Guide nouveau et utile d'économie rurale* (Anleitung zu einem neuen vortheilhaften Betriebe der Landwirthschaft; Ibid., 1829, 3 vol.; 5e édit., 1852); *Situation de l'économie rurale dans le Brandebourg* (Darstellung der landwirthschaftlichen Verhaeltnisse in der Mark Br.; Ibid., 1839); *Conseils pour la connaissance, l'élevage et le soin des mérinos* (Ibid., 1827); *de la Production de la betterave considérée dans ses rapports avec l'économie politique et l'industrie* (Ibid., 1841); *des Grands et des petits domaines par rapport au bien public* (Ibid., 1850), et plusieurs dissertations spéciales.

KORTE (Pierre-Chrétien), général français, sénateur, est né en Prusse le 7 juillet 1788. Il s'engagea, à seize ans, dans le 7e de hussards, fit la plupart des campagnes de l'Empire, et, de simple cavalier, s'était élevé au grade de lieutenant, lorsqu'il fut blessé de trois coups de baïonnette au combat de Brienne (1814). Capitaine sous la Restauration, il passa chef d'escadron en 1832, et fut envoyé en Algérie, où il commanda les spahis récemment organisés, puis les chasseurs d'Afrique (1840). Sa brillante conduite, dans plusieurs expéditions, lui valut, en 1843, le grade de maréchal de camp. Il fut nommé par le général Cavaignac général de division en 1848. Dévoué au gouvernement de l'Élysée, il contribua, le 4 décembre 1851, à réprimer l'insurrection qui suivit le coup d'État. Le général Korte, qui commande depuis quelques années la première division de cavalerie de l'armée de Paris, est entré au Sénat le 31 décembre 1852. Il a été promu au rang de grand-croix de la Légion d'honneur au mois de mai de la même année.

KOSAK-LUSANSKI. Voy. DAHL.

KOSEGARTEN (Jean-Gottfried-Louis), orientaliste allemand, né à Alten-Kirchen, dans l'île de Rugen, le 10 septembre 1792, et l'un des fils du poëte Louis Kosegarten, étudia la théologie et la philologie à Greifswald; mais, plus porté par son goût vers les langues orientales, il vint à Paris, en 1812, et s'y lia avec les orientalistes célèbres de Chézy et Silvestre de Sacy. De retour en Allemagne, en 1815, il n'obtint à Greifswald qu'une chaire de professeur adjoint de théologie et de philosophie, qu'il abandonna pour une chaire de littérature orientale à Iéna. C'est dans cette ville qu'il commença les travaux importants auxquels il doit sa réputation : une édition des *Moallaka* du poëte arabe Amru-ben-Kelthum (1819), une traduction allemande du poëme indien *Nala* (1820), en collaboration avec Iken; une traduction du livre persan *Tûti-nâmeh* et une collection des fables persanes (1822); une édition des *Libri Coronæ legis, id est commentarii in Pentateuchum Karaitici ab Aharoine-ben-Elihu conscripti aliquot particulæ* (1824). L'université de Greifswald l'ayant rappelé alors, comme professeur de langues orientales, M. Kosegarten y continua ses publications : *Remarques sur le texte égyptien d'un papyrus de la collection Minutoli à Berlin* (1824); *Commentatio de prisca Ægyptiorum litteratura* (Weimar, 1828), *Chrestomathia arabica* (Leipsick, 1828), etc. Il édita les *Annales arabes* de Taberi (Greifswald, 1831); la collection des chants indiens, intitulée *Kitâb al Aghâni* (Ibid., 1840 et suiv.), et le recueil de fables indiennes, *Pantschatantra* (Bonn, 1848).

On doit aussi à M. Kosegarten d'importants ouvrages sur la Poméranie : une édition de la *Pomerania* de Kantzow (Greifswald, 1815-1817, 2 vol.); *les Monuments historiques de la Poméranie et de l'île de Rugen* (Ibid., 1834, 1er vol.), et un *Codex Pomeraniæ diplomaticus* (Ibid., 1843 et 1849).

KOSSUTH (Louis), chef de la révolution hongroise de 1848, est né à Monok, dans le comitat de Zemplin, le 16 septembre 1802, d'une ancienne famille croate, noble mais sans fortune, dont dix-sept membres avaient été poursuivis pour haute trahison, par le gouvernement autrichien, de 1527 à 1715. Fils d'un avocat, il fit de bonnes études au collége protestant de Scharasehpatack, et reçu avocat en 1826, il débuta, avec succès, dans sa ville natale. En même temps, il se rendait déjà populaire par ses discours libéraux dans l'assemblée du comitat, et en s'interposant entre le peuple et la noblesse, lors des troubles provoqués par le choléra. En 1830, il fut choisi comme homme d'affaires par la comtesse Szapary, dont il se sépara bientôt à la suite de démêlés relatifs à la reddition de ses comptes. Il alla s'établir à Pesth en 1831, et s'y fit, comme avocat, une nouvelle clientèle. Il débuta, l'année suivante, comme homme politique, à la diète de Presbourg, où il remplaçait un magnat absent. Le peu de succès de son premier discours le détermina à exposer dans un journal ses idées démocratiques. Il fonda, avec le concours de Wesselényi, sous le nom de *Diète*, deux feuilles, l'une tirée seulement à cent exemplaires, et distribuée dans les comitats, l'autre lithographiée, pour échapper à la censure. Il y faisait, avec beaucoup de verve et de bon sens, le compte rendu et le commentaire des séances de l'assemblée, et contribuait

ainsi à développer le sens politique des Hongrois. Le gouvernement en défendit bientôt la publication, et fit arrêter, à Bude, Scheneyi, Wesselényi et Kossuth, qui furent condamnés par la chambre des septemvirs à un emprisonnement de quatre années (1839). L'amnistie de 1840, arrachée à l'Autriche par l'opposition de la diète hongroise leur rendit la liberté, et, dans l'enthousiasme populaire, on ouvrit, en faveur de Kossuth, une souscription nationale.

En 1841, M. Kossuth fonda, pour un libraire de Pesth, le *Pesti Hirlap* (Journal de Pesth), qui eût bientôt 4000, puis 7000 abonnés, et devint le seul organe des idées libérales, en Hongrie. Les réclamations de cette feuille pour la publicité des débats judiciaires, emportèrent le vote de la diète en 1842. Enrichi par sa plume, l'habile publiciste put acheter, à Grân, un domaine de 30 000 florins. Cependant, sur le refus que fit son éditeur d'augmenter son traitement, en raison du nombre toujours croissant des abonnés, il quitta la rédaction du journal. On dit qu'à cette époque Kossuth, sollicitant du prince de Metternich l'autorisation de fonder une feuille rivale, reçut de lui l'offre d'une subvention, pour rédiger un journal conservateur. Repoussant ces tentatives de séduction, il s'occupa, de 1844 à 1847, d'industrie, de commerce, d'affaires de crédit particulier. Il créa, au capital de 500 000 florins, une société commerciale qui ne fit que des pertes et une société nationale de secours mutuels, dont la cotisation était de 5 0/0 du revenu. Cette dernière eut des succursales dans toute la Hongrie; et s'il est douteux qu'elle ait enrichi son fondateur, elle lui valut, du moins, une grande popularité.

En 1847, le comitat de Pesth envoya M. Kossuth à la diète, où, avec une éloquence qu'on ne lui connaissait pas encore, il dressa aussitôt le programme de ses réclamations politiques : affranchissement des paysans, suppression des corvées civiles, liberté de la presse. La révolution française en février 1848, vint exalter le parti démocratique dont il fut dès lors le chef reconnu. Le 3 mars, il prononça un discours fougueux qui contribua à provoquer, à Vienne, l'insurrection du 13 mars, et, le lendemain du triomphe des insurgés, il alla les féliciter à la tête d'une députation de la jeunesse hongroise. C'est alors que le gouvernement autrichien donna la vice-royauté de Hongrie à l'archiduc Étienne, et arrêta que ce royaume aurait une administration séparée, et sous la présidence du comte Batthyany, un ministère distinct où M. Kossuth eut le portefeuille des finances (17 mars). Celui-ci, se défiant de ces concessions, réclama une déclaration complète d'indépendance qui fut refusée, et s'occupa, dès lors, par l'émission de billets de banque que le comte Esterhazy garantit sur son trésor particulier, de préparer des ressources à la Hongrie, dans l'éventualité d'une guerre qu'il prévoyait.

Le soulèvement de la Croatie, de la Dalmatie, de l'Esclavonie et du Banat, provoqué par l'Autriche contre la Hongrie, et dirigée par le ban Jellachich, amena une série de complications favorables au gouvernement autrichien. Après avoir essayé vainement de se le concilier par l'abandon solennel de la cause italienne, dans une déclaration qui lui coûta une partie de sa popularité, M. Kossuth ne chercha plus de secours que dans sa propre énergie, et dans l'exaltation du sentiment national. A la suite de différends très-vifs avec lui, les membres modérés du cabinet, Batthyany et Messaros, donnèrent leur démission (septembre 1848), et sous le titre de président du Comité de défense nationale, M. Kossuth devint le véritable dictateur de la Hongrie. Il alla dans chaque district encourager lui-même l'armement des volontaires, lança quatre armées pour repousser l'invasion autrichienne et transporta, après la prise de Pesth, le siége du gouvernement à Debreczin, où fut rédigée la déclaration du 14 avril 1849, qui proclamait l'indépendance de la Hongrie, l'établissement de la république, et la déchéance perpétuelle de la maison de Habsbourg.

M. Kossuth fit une entrée triomphale dans Pesth reconquise, avec le titre de chef provisoire de l'État, et envoya des ambassades, qui restèrent infructueuses, pour réclamer le secours des puissances occidentales. Il prêcha contre l'Autriche et la Russie une véritable croisade, pour laquelle le peuple hongrois partit avec enthousiasme. Alors eurent lieu les campagnes victorieuses de Bem, en Transylvanie, et de Gœrgei dans les Karpathes. Les succès de ce dernier inspirèrent au dictateur une confiance illimitée, qui accéléra la ruine de sa cause. Placé entre le besoin qu'il avait de son talent, et la crainte qu'il avait de son caractère et de son influence sur l'élément magyare, il chercha à le gagner et ne réussit qu'à se perdre. Au lieu de punir son insubordination et son refus d'obéir au Comité de défense, il lui avait confié, en janvier 1849, le commandement du corps d'armée de Dembinski. Après la prise de Pesth, il le choisit pour ministre de la guerre. Quand l'indiscipline de Gœrgei, enhardie par tant de faiblesse, ne connut plus de bornes, et qu'au lieu de se retirer sur la Theiss, suivant le plan de M. Kossuth, il s'obstina au siége de Komorn, le dictateur lui retira un instant son commandement, pour le lui rendre presque aussitôt. Une autre fois, Kossuth marcha à la tête de 3000 hommes contre le général indocile; mais il dut céder jusqu'au bout à l'ascendant de Gœrgei, et après la défaite de Temeswar et les négociations infructueuses entamées avec le prince Paskewitsch pour donner la couronne de Hongrie à un prince russe, il se déchargea sur lui de l'inévitable capitulation de Vilagos, lui transmettant, par une abdication formelle, tous ses pouvoirs. Malgré les conseils désespérés de Bem, M. Kossuth, ne croyant plus la lutte possible, gagna la frontière turque, dans le but de s'embarquer à Constantinople pour l'Angleterre. Il était suivi des généraux Bem, Dembinski, Perczel, Guyon et d'environ 4000 hommes. Arrêté par les autorités turques, il se vit d'abord menacé d'être livré à l'Autriche, s'il ne consentait à se faire sujet ottoman et à embrasser l'islamisme. Il refusa énergiquement, et fut interné, avec quelques-uns de ses compagnons, à Widdin, en Serbie, puis à Koutahia, en Asie Mineure et ne fut relâché que le 22 août 1851, à la suite de réclamations très-pressantes des gouvernements anglais et américain. Il s'embarqua le 1er septembre, toucha à Gênes, où il fut l'objet d'une ovation, débarqua à Marseille, se vit refuser, par le ministère, l'autorisation de traverser la France, reprit la mer, reçut les plus grands honneurs à Gibraltar, à Lisbonne, et arriva à Southampton, le 28. On l'accueillit en Angleterre avec le plus vif enthousiasme. Avant la fin de l'année, il partit sur *le Humboldt*, pour les États-Unis d'Amérique, où l'attendaient les mêmes sympathies. Il y fit des discours publics très-goûtés à l'appui du principe de non-intervention, dont la violation par la Russie avait été si funeste à la cause de son pays, et y recueillit des souscriptions en faveur de la nationalité hongroise. De retour à Londres, en 1852, il vit son nom mêlé à l'émeute dont Milan fut le théâtre au mois de février de l'année suivante; mais il désavoua hautement la participation qu'on lui attribuait dans cette prise d'armes dont les auteurs s'étaient servis d'un blanc-

seing, délivré par lui, à une autre époque, et dans des circonstances toutes différentes. Cependant, sur le bruit qu'il faisait, à Londres, des préparatifs pour un soulèvement général de la Hongrie, des perquisitions eurent lieu, mais sans aucun résultat, et M. Kossuth, sommé de s'expliquer, déclara ouvertement qu'il était prêt à recommencer la guerre contre l'Autriche, mais que ses dépôts et ses approvisionnements n'étaient pas en Angleterre. Il forma, avec MM. Mazzini et Ledru-Rollin, une sorte de triumvirat democratique et il a signé, avec eux, divers manifestes destinés à entretenir ou à réveiller, dans toute l'Europe, le sentiment révolutionnaire, plutôt encore que le sentiment national.

M. Kossuth vit à Londres, avec une fortune indépendante, au sein de sa famille; sa femme avait pu le rejoindre, dès l'époque de sa captivité à Koutahia, et le gouvernement autrichien lui a renvoyé spontanément sa fille et ses deux fils. C'est un homme de petite taille et de grêle apparence, avec une physionomie expressive et d'une extrême mobilité. On ne peut nier qu'il n'ait montré, dans les circonstances décisives où il s'est trouvé, un courage civil extraordinaire, et quant au manque de fermeté qu'on lui a reproché dans sa conduite avec les chefs militaires, il ne nous appartient pas de dire jusqu'à quel point il lui était possible de poursuivre son œuvre d'affranchissement, sans s'appuyer sur eux.

Diverses publications ont été faites sur M. Kossuth : nous citerons celle qui a paru en Allemagne sous ce titre : *Louis Kossuth* (Leipsick, 1851-1852, 2 volumes). Il a été publié aussi un *Choix des discours de Kossuth*, par M. F. W. Newmann (Select Skectches of K., 1853, in-8).

KOURCHID-pacha. Voy. GUYON.

KOUR-SINGH [le lion], chef indien, issu de race royale, est né à la fin du dernier siècle, dans une petite cité des bords du Gange. Dans ses propres mémoires, publiés à Bénarès en 1850, il rapporte que son père était un homme dur et cruel « qui lui préférait de beaucoup sa panthère favorite. » Sa mère le mit au monde, pendant la guerre des Indes, alors qu'elle fuyait, de solitude en solitude, devant les conquérants européens. Le jeune Kour-Sing, auquel les souvenirs de son enfance inspirèrent de bonne heure la haine des Anglais et le désir de la vengeance, prit une part active, pendant le premier tiers de notre siècle, à toutes les guerres soutenues par les souverains indigènes contre la Compagnie. Après 1840, une feinte soumission valut au rebelle une pension considérable de la part du gouvernement de Calcutta. Il se lança alors dans les spéculations, et fonda une vaste fabrique d'armes, avec l'aide d'un ancien ouvrier des manufactures de Liége. Après plusieurs faillites, l'entreprise réussit, et Kour-Sing ne tarda pas à devenir millionnaire. En 1851, il envoya des armes de luxe à l'Exposition universelle de Londres, et obtint une médaille d'honneur.

Quelques mesures irritantes de la Compagnie poussèrent Kour-Sing à la révolte, dans le même temps que le rajah de Cawnpore, Nana-Saïb, avec lequel il était étroitement lié. Bientôt, celui que les Anglais appelaient, avant la guerre, « le vieux fou, » fut un des chefs les plus redoutables de l'insurrection, surtout après le massacre d'Arrah; il eut une telle influence, dans la partie centrale de la péninsule, qu'il lui suffisait de se montrer à la tête de quelques hommes, pour faire éclater la révolte. C'est un de ceux qui prolongent aujourd'hui (1858) la lutte contre les troupes anglaises.

KRAFT (Jens-Edvard), savant norvégien, né le 22 décembre 1784, à Christiansand, fit ses études à l'université de Copenhague, passa, en 1808, l'examen de droit, et fut nommé en 1811 interprète juré auprès du tribunal des prises dans sa ville natale. Après avoir occupé diverses places au ministère norvégien, il devint juge de première instance du district de Mandal. Il est membre de la Société des sciences de Throndhjem, de la Société de statistique universelle de Paris, etc., et chevalier de l'ordre suédois de Wasa.

M. Kraft a publié avec Nyerup : *Dansk-Norsk Literatur-Lexicon* (Copenhague, 1818-1819, 2 part. in-4), excellente bio-bibliographie danoise-norvégienne, qu'il complète jusqu'à nos jours pour la partie norvégienne (Norsk Forfatter-Lexicon; Christania, 1857, in-8, liv. V-I). M. Erslev (voy. ce nom) a déjà donné une suite à cet ouvrage pour ce qui concerne le Danemark. On doit aussi à M. Kraft : *Documents statistiques sur les cures norvégiennes* (Statistiske Efterretninger om norske Præstekald, 1828, in-8) et la meilleure et la plus complète : *Description topographique du royaume de Norvége* (Topographisk-Statistisk Beskrivelse over Kongeriget Norge, 6 forts vol. in-8; Christiania, 1820-1835; édit. refondue 1838-1842), dont il a donné un abrégé, sur le même plan, sous le titre de : *Manuel historique-topographique* (Historisk-topographisk Haandbog over Kongeriget Norge, 1845-1848, in-8). Le gouvernement et la Société des sciences de Throndhjem ont contribué par des subventions à cette utile publication.

KRAGH (Pierre), missionnaire danois, né le 20 novembre 1794, à Gimming près Randers, entra en 1817 au séminaire groenlandais et fit de tels progrès dans l'étude de la langue groenlandaise qu'au bout d'un an il fut envoyé comme missionnaire à Egedesminde. Non content de prêcher dans l'idiome du pays, il se mit à traduire, pour l'usage de ses pauvres paroissiens, plusieurs parties de l'Ancien Testament, des sermons, des traités de religion, des chansons et des cantiques, des nouvelles, des fables, enfin un traité d'astronomie. Un grand nombre de ces traductions ont été plus tard imprimées. M. Kragh a aussi publié en danois et en groenlandais *les Entretiens du soir de Hans Egède avec ses disciples* (Hans Egedes Aftensamtaler med sine disciple; Copenhague, 1837, in-8). Plusieurs de ses lettres se trouvent dans les *Relations mensuelles de la Société biblique de Danemark*, rédigées par Mœller (1822-1829), et dans le *Dansk Religions Aftenblad*, de Rœnne (1825-26-27, 1829). M. Kragh releva en 1825 la mission de Uppernivik, abandonnée depuis quarante ans. Rentré dans sa patrie, en 1828, il y remplit les fonctions de pasteur.

KRASZEWSKI (Joseph-Ignace), littérateur et poëte polonais, né à Varsovie, le 26 juillet 1812, fit ses études à Wilna, et compléta son éducation par les voyages. De retour dans sa patrie, il vécut à la campagne, en dehors de tout mouvement politique. Ses ouvrages ne forment pas moins de 120 volumes, et embrassent la critique, la géographie, l'histoire, la poésie et le roman.

Nous citerons : *Études littéraires* (Studya literackie; Wilna, 1842); *Nouvelles études littéraires* (Nowe Studya literackie; Varsovie, 1843, 2 vol.); *Voyage en Pologne, en Volhynie et en Lithuanie* (Wspomnienia, Polesia, Wolynia i Litwy; Wilna, 1840; 2 vol.); *Voyage à Odessa* (Wspomnienia Odessy; Ibid., 1845-1846; 3 vol.); *Histoire de Wilna depuis* 1750 (Wilno od poczatkow jego do 1750; Ibid., 1840-1842, 4 vol.); *la Lithuanie* (Litwa; Varsovie, 1847-1850, 2 vol.), etc.; puis, parmi les romans ou les volumes de poésie qui

ont le plus contribuée à sa réputation : *Swiati poeta*, *Ulana* (Wilna, 1843); *Latarnia czarnochiezka* (Varsovie, 1843, 4 vol.; 2e édit., 1844); *Pod wloskiem niebem* (Leipsick, 1845); deux poëmes épiques souvent réimprimés : *Anafielas* (Wilna, 1840-1843, 3 vol.) et *Szatan i Kobieta* (Wilna, 1841); etc.

KRAUT (Guillaume-Théodore), jurisconsulte allemand, né à Lunebourg, le 15 mars 1800, étudia le droit à Gœttingue et à Berlin, sous la direction de Hugo, K. F. Eichorn et Savigny. En 1825 il devint assesseur auprès du collége de justice de Gœttingue, puis professeur adjoint dans la même ville (1828) et enfin professeur titulaire (1836). L'année suivante, lorsque sept professeurs de l'université furent menacés de destitution à cause de leurs opinions politiques, il crut de son devoir, sans être compromis comme eux, de protester en leur faveur. M. Kraut a siégé, de 1850 à 1853, dans la première Chambre hanovrienne, comme député de l'université.

On a de lui, outre de nombreuses *Dissertations* dans des journaux scientifiques, plusieurs ouvrages importants : *Plan d'un cours de droit privé allemand, y compris le droit féodal* (Grundriss zu Vorlesungen über das deutsche, etc.; Gœttingue, 1830; 3e édit. 1845); *la Tutelle, d'après les principes du droit allemand* (die Vormundschaft, etc.; Ibid., 1845-1847, 2 vol); *l'Ancien droit municipal de Lunebourg* (das alte Stadtrecht von Lüneburg; Ibid., 1845), etc.

KREBS (Charles-Auguste MIEDKE), compositeur allemand, né le 16 janvier 1804, à Nuremberg, où ses parents avaient une place au théâtre, orphelin de bonne heure, et adopté par la famille du régisseur de l'opéra de Stuttgart, dont il prit le nom. Il reçut une éducation musicale soignée : à l'âge de sept ans il joua déjà en public, et entreprit la musique d'un vaudeville de Kotzebuë : *Feodora*. Trois ans plus tard, il écrivit plusieurs quatuors et sonates. Après avoir abandonné pendant deux ans la musique pour se préparer à l'état ecclésiastique, auquel son père adoptif le destinait, il obtint d'y revenir et fit de tels progrès qu'à l'âge de quinze ans il était un des bons professeurs de Stuttgart. Il se rendit à Vienne, où il se signala comme pianiste et comme compositeur, et obtint la place de maître de chapelle à l'opéra de la cour. Il la quitta pour celle de directeur de musiqueau théâtre de Hambourg. C'est à lui que l'Opéra de cette ville doit sa réputation actuelle. En 1833, il fonda une institution pour le chant et pour l'enseignement musical qui a produit un grand nombre d'excellents élèves. Il est passé depuis à Dresde, où il remplit avec M. Reissiger, les fonctions de maître de chapelle. Il a épousé Mlle Michalesi, qui, sous le nom de Mme Michalesi-Krebs, est connue aujourd'hui comme une des cantatrices les plus distinguées de l'Allemagne.

Parmi les meilleures compositions de M. Krebs on remarque deux opéras, *Sylva ou le pouvoir du chant*, et *Agnès*, puis un assez grand nombre de *Romances* et de *Mélodies*.

KREHL (Auguste-Louis-Dieudonné), philologue et théologien protestant allemand, né à Eisleben (Prusse), le 2 février 1784, acheva ses études à Leipsick, fut pendant trois ans précepteur, obtint, en 1810, une chaire de philologie à l'École des pages de Dresde, et passa, en 1814, à l'académie des Chevaliers, comme professeur de langues anciennes. Il avait donné son édition des *Institutiones grammaticæ* de Priscien, avec un commentaire et des notes (Leipsick, 1819-1820, 2 vol.). Peu après, il fut nommé ministre d'une des paroisses protestantes de Meissen et professeur de langue hébraïque à l'école de cette ville.

M. Krehl n'a plus fait paraître dès lors que des ouvrages de théologie, qui lui ont valu, lors de la fête séculaire de la Confession d'Augsbourg, le titre de docteur en théologie, et, en 1834, la chaire de théologie à l'université de Leipsick. Il dirige aussi dans cette ville l'école d'éloquence sacrée, et il occupe avec distinction la place de prédicateur de l'université. On cite surtout de lui sa traduction libre de *l'Imitation de Jésus-Christ* (Leipsick, 1844; 3e édit. 1853), si répandue dans toute l'Allemagne et surtout dans les pays où se trouvent des émigrants allemands; puis un *Livre de sermons pour tous les dimanches et pour les jours de fête* (Predigtbuch auf alle Sonn-und Festtage; Meissen 1825-1826; 2e édit. augmentée, Leipsick, 1841); *Vie dans l'esprit de Jésus-Christ* (Leben im Geiste Christi; Ibid. 1844, 2 vol.), autre recueil de sermons; *Manuel du Nouveau Testament*, etc. (Neutestamentliches Handwœrterbuch, etc.; Ibid. 1843); un commentaire de *l'Épître aux Romains* (Ibid., 1845); quelques livres de piété et de prières (1835-1853), etc. — M. Krehl est mort le 14 août 1855.

KREIL (Charles), astronome et physicien allemand, né, le 4 novembre 1798, à Ried, en Autriche, étudia le droit, les mathématiques supérieures et l'astronomie à l'université de Vienne, et fut attaché successivement aux observatoires de Vienne, de Milan et de Prague (1838). Il devint, en 1845, directeur de celui de cette dernière ville. Les travaux qu'il publia durant l'exercice de ses fonctions, lui valurent, en 1851, la place de directeur de l'établissement central de météorologie et de magnétisme terrestre, qu'il occupe encore aujourd'hui.

Nous citerons parmi les écrits de M. Kreil : *Tables historiques et théoriques sur les comètes* (Cenni storici e teoretici sulle comete; Milan, 1832): *Observations sur le mouvement de libration de la lune* (Osservazioni sulla librazione della luna; Ibid. 1836); *de l'Influence de la lune sur l'état atmosphérique de la terre* (Versuch den Einfluss des Mondes auf...zu erkennen; Prague, 1841); *Observations sur la grande comète de 1843* (über den grossen Cometen von 1843; Ibid. (1843); *de la Nature et du mouvement des comètes* (Ueber die Natur und Bewegung der Cometen; Ibid. 1843); *Études géographiques et magnétiques en Bohême* (Magnetische und geographische Ortsbestimmungen in Bœhmen; Ibid. 1846); *Études géographiques et magnétiques dans l'empire autrichien* (Magnetische und geographische Ortsbestimmungen im œsterreich. Kaiserstaate; Vienne, 1846-1851, 5 vol.); *de l'Influence des Alpes sur la manifestation de la force magnétique terrestre* (über den Einfluss der Alpen auf, etc.; Ibid. 1850); *Influence de la lune sur la déclinaison magnétique*, etc. (Einfluss des Mondes auf die, etc.; Ibid. 1852-1853, 2 vol.); *Comptes rendus de l'établissement central de météorologie et de magnétisme terrestre* (Berichte über die Centralanstalt fur Meteorologie, etc.; Ibid. 1852 et suiv.); *Observations magnétiques à Prague* (Resultate aus den magnetischen Beobachtungen In Prag; Vienne, 1855).

M. Kreil a publié en outre deux volumes d'observations faites à l'observatoire de Milan sur le magnétisme terrestre (1836-1838) qui forment le *Supplément* des *Effemeride astronomiche* (Milan). Il a fourni enfin à divers recueils scientifiques, notamment aux *Observations de l'observatoire de Prague* (1839-1850), aux *Comptes rendus* et aux *Mémoires* de l'Académie impériale des sciences

de Vienne, des travaux dont plusieurs ont été imprimés à part. Depuis 1852, il rédige, à Vienne, les *Annales* de l'Établissement central autrichien de météorologie et de magnétisme terrestre.

KRŒYER (Henri-Nicolas), naturaliste danois, né à Copenhague, le 22 mars 1799, s'occupa d'abord de médecine, puis de philologie et d'histoire. Par enthousiasme pour l'antiquité classique il alla prendre rang parmi les défenseurs de la Grèce renaissante. Bientôt de retour à Copenhague (1823), il fut nommé professeur adjoint à l'école latine de Stavanger (1826), et se livra avec ardeur à l'étude de l'histoire naturelle qu'il enseigna plus tard dans diverses écoles de Copenhague (1831-1834). Il entreprit plusieurs voyages, et de 1834 à 1836, visita les côtes du Danemark et d'une partie de la Suède. Appelé à faire partie de la Commission française du Nord dirigée par M. G. Gaimard (1838-1840), il prit part à l'exploration des côtes de la Norvége, et fut chargé de décrire les poissons, crustacés, mollusques, acalèphes recueillis ou observés dans le cours de l'expédition. En 1840, il reçut la mission de former des collections d'histoire naturelle pour les musées du roi, et se rendit dans l'Amérique du Sud (1840-1841). A son retour, il fut nommé inspecteur au musée royal d'histoire naturelle (1842) et fut chargé d'inspecter les pêcheries du golfe de Rinkjœbing (1843). La même année, il fut envoyé, aux frais de l'État, à l'assemblée des naturalistes, physiciens et médecins, tenue à Graetz, et reçut de l'université de Kiel le diplôme de docteur en philosophie (1843). M. Krœyer, membre de l'Académie des sciences de Danemark, a été décoré de la Légion d'honneur (1841).

Outre quelques ouvrages élémentaires qui ont eu plusieurs éditions, il a publié : *les Bancs d'huîtres du Danemark* (De danske Œsterbanker; Copenhague, 1837, avec carte); *Description des poissons du Danemark* (Danmarks fiske beskrevne, 1834-1853, 3 vol. gr. in-8); et des mémoires dans les *Traités* de l'Académie des sciences, dans les *Archives* de Riise, et surtout dans la *Revue d'histoire naturelle* (Natur historisk Tidsskrift), qu'il édite depuis 1843, avec le concours des plus célèbres naturalistes.

KROGH (Gérard-Christophe DE), général danois, né en 1785, reçut à cinq ans, en vertu des priviléges de la noblesse, le brevet de cornette, et à dix, celui de lieutenant. En 1807, il prit part à la défense de Copenhague contre les Anglais, et fut fait capitaine. Colonel en 1840, il eut un commandement sédentaire dans la capitale et remplit en même temps à la cour les fonctions de chambellan. Depuis 1847, il était général-major, lorsqu'en 1850, il fut placé à la tête de l'armée danoise, en remplacement du général Hedemann. Dès le 24 juillet, il commença ses opérations, en repoussant les insurgés à Itstedt; la bataille dura deux jours. Au mois de septembre, il contribua encore à battre le général Willisen devant Eckernfœrde. A la paix, M. de Krogh reçut le commandement des duchés. Il est aujourd'hui au nombre des sept lieutenants généraux de l'armée.

KRÜGER (François), peintre allemand, né à Dessau, en 1796, n'eut d'autres maîtres que lui-même et la nature, et débuta par des aquarelles représentant des paysages ou des animaux. Il vint à Berlin, y fit, pour vivre, des portraits auxquels il apportait une grande promptitude d'exécution et de l'habileté à saisir la ressemblance. Une commande de l'empereur de Russie le mit tout à fait en lumière (1830) : c'était *la Parade d'un régiment de cuirassiers prussiens*, son premier tableau à l'huile, dans lequel il sut éviter la monotonie et la roideur inhérentes à un pareil sujet. Devenu dès lors le peintre de toutes les cours d'Allemagne et le portraitiste de toutes les familles royales ou princières, il peignit et même à plusieurs reprises : *l'Empereur d'Autriche à cheval avec sa suite; le Roi Frédéric-Guillaume IV*, avec sa suite et les membres de sa famille; *le Roi de Hanovre*, et sa famille; *l'Empereur de Russie*, etc. Voué aux tableaux officiels, il sait sauver par l'intérêt de la composition l'ennuyeuse gravité des cérémonies allemandes. Son *Serment de l'année* 1840, auquel il travailla quatre années, est un modèle en ce genre. M. Krüger envoya à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, quatre tableaux résumant les qualités de sa peinture : *le Portrait de S. A. R. le grand amiral prince Adalbert de Prusse, un Intérieur d'écurie, deux Chiens de chasse*. Il a obtenu une médaille de première classe. Il est officier de l'Aigle-Rouge, commandeur de l'ordre de Sainte-Anne, officier de l'ordre de Saint-Wladimir et chevalier de plusieurs autres ordres. — M. Krüger est mort le 21 janvier 1857.

KRUSE (Frédéric-Charles-Hermann), historien allemand, né à Oldenbourg, le 21 juillet 1790, étudia la théologie et le droit à Leipsick. Mais bientôt il céda à son goût pour l'histoire, dont il s'occupa exclusivement. Agrégé en 1813, il obtint une place dans une école libre de Leipsick. Il occupait une chaire à Breslau, lorsqu'il publia ses premiers ouvrages : *sur la Mesure du Pont-Euxin par Hérodote* (über Herodot's Ausmessung des Pontus Euxinus; Berlin, 1818); *Budorgis, ou l'ancienne Silésie avant l'établissement de la religion chrétienne* (Budorgis, oder das alte Schlesien, etc.; Dresde, 1819). Ce dernier travail fut le point de départ d'une suite de publications sur les antiquités de la Silésie et des autres provinces de l'Allemagne, notamment : *Archives d'histoire et de géographie anciennes et d'antiquités* (Archiv fur die alte Geschichte, Geographie, etc.; Breslau et Leipsick, 1821-1823, 3 vol.). Cet ouvrage le fit appeler comme professeur d'histoire et de géographie ancienne et du moyen âge à l'université de Halle, où il devint secrétaire de la Société saxo-thuringienne. En cette qualité, il a publié : *Tabula Germaniæ imprimis secundum Tacitum et Ptolemæum* (Leipsick, 1823), et *les Antiquités allemandes* (Deutsche Alterthümer; Halle, 1824, 4 vol.). Quelque temps après, il donna son grand ouvrage intitulé : *Hellas* (Leipsick, 1825 1827, 3 vol.), où tant de savants de divers pays ont puisé les matériaux de leurs propres livres sur la Grèce et ses antiquités.

Nommé, en 1828, professeur titulaire d'histoire russe et d'histoire universelle à l'université de Dorpat, M. Kruse apprit, en un an, la langue russe et l'ancienne langue slave et écrivit bientôt dans tous les journaux scientifiques de l'empire : *les Annales de Dorpat* (1833-1835), *le Journal pour l'instruction du peuple, le Bulletin* de l'Académie de Saint-Pétersbourg, et dans *les Mémoires* de l'Académie danoise. Il fondait en même temps, avec plusieurs de ses amis, des sociétés savantes à Dorpat, à Riga et à Revel, et publiait de nouveaux travaux très-importants, notamment sur les provinces de la mer Baltique : *Necrolivonica* (Dorpat, 1842); *Antiquités russes* (Ibid., 1844-1845, 2 vol.); *Histoire des origines des provinces de la mer Baltique* (Moskou, 1846); *Chronicon Nortmannorum* (Dorpat, 1850), etc. M. Kruse est rentré en Allemagne depuis 1853.

KRUSEMAN (Cornélis), peintre hollandais, né à Amsterdam, en 1797, fut envoyé de bonne heure à l'Académie des beaux-arts de cette ville et eut

ensuite Daiwaille pour maître. Il se livra d'abord au genre et aux intérieurs; mais un voyage en Italie, vers 1820, et l'etude des chefs-d'œuvre de l'école romaine, le convertirent à la grande peinture historique. Il a donné lui-même une relation de son séjour en Italie : *Antekeningen betreffend eene konstrui en verblijf in Italie* (la Haye, 1826). Nous citerons parmi ses toiles historiques ou religieuses les plus estimées : *la Prédication de saint Jean*, tableau de dimensions colossales; *Madeleine*, *l'Ensevelissement*, un *Ecce homo*, *le Départ de Philippe II*, *une Scène de la guerre de 1831*, *le Prince d'Orange blessé à Bautersem.* Dans ces derniers temps, il est revenu à la peinture de genre et a cultivé le portrait. Il a obtenu la médaille d'or à la grande exposition de Bruxelles en 1851. — Il est mort le 14 novembre 1857.

KRUSEMAN (Jean-Adam), frère du précédent, né à Harlem, en 1804, a également étudié sous C. H. Hodget et J. Daiwaille. Il a été plusieurs années sous-directeur de l'Académie d'Amsterdam et s'est fixé à Driebergen, où il s'est fait une réputation de portraitiste distingué. Il s'est de plus livré à la peinture de genre et d'histoire et a surtout exécuté : *Élisée et la Sunamite*, *Jeune fille au repos*, tous deux au musée de Harlem; *la Méridienne*, qui a paru à l'Exposition universelle de Paris en 1855, etc. Il est chevalier du Lion néerlandais, et correspondant de plusieurs académies allemandes.

Un neveu des précédents, M. Frédéric Kruseman, né à Harlem, en 1817, a étudié sous Jean Reekers, à Harlem, ainsi que sous M. Kœk-Kœk; il cultive exclusivement le paysage.

KÜCKEN (Frédéric-Guillaume) musicien allemand, né le 10 novembre 1810, à Bleekede (Luneburg), attira par ses premières compositions l'attention du grand-duc de Schwérin et devint, à l'âge de dix-neuf ans, professeur de musique du prince héréditaire, qu'il accompagna à Berlin. Il y prit les leçons de Rombach et publia son premier opéra : *la Fuite en Suisse* (die Flucht nach der Schweiz) qui eut un très-grand succès dans toute l'Allemagne. Après avoir vécu pendant quelque temps à la cour du roi de Hanovre, il se rendit à Vienne (1838) où quelques-unes de ses romances, d'une richesse de mélodie remarquable, telles que : *la Fille de Judée* (das Maedchen aus Juda); *la Sérénade maure* (das maurisahe Staendchen), eurent une grande popularité. De 1843 à 1846, il vint à Paris où il prit de M. Halévy des leçons d'instrumentation et où il composa son opéra, *le Prétendant* et un grand nombre de romances, six entre autres sur des paroles de son ami Henri Heine. La réputation que ces compositions firent dès lors à M. Kücken, lui attira des offres très-avantageuses. Un éditeur anglais s'est engagé par un traité à lui payer, pour huit romances par an, 5000 fr. de rente à partir de 1851. M. Kücken, après avoir séjourné dans différentes grandes villes, a été appelé à remplir à Stuttgart, les fonctions de maître de la chapelle du roi de Wurtemberg.

On cite parmi ses compositions, cinq *Sonates pour piano et violon*; et près de cent-vingt *Romances*. Les paroles d'un grand nombre de ses mélodies ont été traduites en français et en anglais. Plusieurs ont été réunies dans un recueil intitulé : *les Échos de l'Allemagne* (Paris 1856-1857, 2 livraisons). Les œuvres de M. Kücken se distinguent surtout par les chants. Il a obtenu, en 1848, aux fêtes philharmoniques de différentes villes allemandes, tous les premiers prix et, en 1852, les trois prix de chant décernés par le comité de la fête musicale d'Anvers.

KUHN (Otton-Bernard) chimiste allemand, né à Leipsick, le 6 mai 1800, et fils d'un médecin connu comme auteur de plusieurs ouvrages, fit ses études dans cette ville, à Dondorf, à Grimma et à Gœttingue. Agrégé à la Faculté de médecine de Leipsick en 1825, il y obtint, en 1828, le grade de docteur et deux ans après, avec le titre de professeur titulaire, la chaire de chimie qu'il occupe encore aujourd'hui. On cite de lui : *Essai d'une Anthropochimie* (Versuch einer Anthropochemie; Leipsick, 1824); *Chimie pratique à l'usage des médecins* (Praktische Chemie fur Staatsaerzte; Ibid., 1829): *Instructions pour les recherches chimiques qualitatives* (Anleitung zu qualitativen chemischen Untersuchungen; Ibid., 1830); *Manuel de Stœchiométrie* (Lehrbuch der Stœchiométrie, 1837): *Système de chimie inorganique* (System der unorganischen Chemie; Gœttingue, 1848).

KÜHNE (Gustave), littérateur allemand, né à Magdebourg (Prusse), le 27 décembre 1806, acheva ses études à l'université de Berlin, obtint le grade de docteur en philosophie et se rendit, en 1835, à Leipsick où il rédigea, jusqu'en 1842, la *Gazette du monde élégant* (Zeitung für die elegante Welt). Depuis 1845, il est rédacteur en chef de *l'Europe, Chronique du monde littéraire.*

M. Kühne a écrit des nouvelles, des romans, des ouvrages de peinture de mœurs, et aussi des drames. Dans ces différents genres, M. Kühne, malgré un style élégant et pur, semble être plutôt un penseur qu'un écrivain. Sa préoccupation constante de l'idée lui a fait surtout négliger l'action et a nui au succès de ses ouvrages narratifs ou dramatiques. Les œuvres de critique et de philosophie vont mieux à la nature de son talent.

On remarque parmi ses meilleures œuvres : *Nouvelles* (Berlin, 1831); *les deux Madeleines, ou le Retour de Russie* (die beiden Magdalenen oder, etc.; Leipsick, 1833; *une Quarantaine dans la maison des fous* (Eine Quarantaene im Irrenhause) (Ibid., 1835); *Nouvelles du couvent* (Klosternovellen (Ibid., 1838, 2 vol.), les plus interessants de ses récits; *Isaura de Castille*, et *l'Empereur Frédéric*, drames (1838); *Caractères d'hommes et de femmes* (Weibliche und maennliche Charactere; Ibid., 1838, 2 vol.); *les Rebelles d'Irlande* (Ibid., 1840, 3 vol.); *Sospiri, histoires vénitiennes* (Sospiri, Blaetter aus Venedig; Brunswick, 1841): *Portraits et silhouettes* (Hanovre, 1843, 2 vol.); *Mon carnaval à Berlin* (Brunswick, 1843; *Hommes et femmes de l'Allemagne*, le plus fort de ses ouvrages critiques et psychologiques (Deutsche Maenner und Frauen; Leipsick, 1851; *Mort de Frœbel et continuation de sa doctrine* (Frœbels Tod und der Fortbestand seiner Lehre; Liebenstein, 1852; *Esquisses des villes et paysages allemands* (Skizzen deutscher Staedte und Landschaften) et *Missionnaire prosélyte*, roman tiré des papiers de familles allemandes et italiennes.

KUHNEN (Pierre-Louis), peintre belge d'origine allemande, né à Aix-la-Chapelle, en 1812, a cultivé avec succès le paysage et s'est fixé, vers 1840, à Bruxelles. Ses principaux sujets ont figuré au Salon de cette ville et à ceux de Paris. On cite avec éloge : *Effet de soleil couchant*, exposé à Paris (1846); *Incendie d'un château féodal; l'Approche de l'orage dans les ruines de Schimpen*; *la Vallée de l'Ahr*; *le Manoir en ruines*; *la Mare*, effet de crépuscule (1847-1842); *Intérieur de forêt*, admis à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, etc. Il a obtenu une médaille d'or à Bruxelles, en 1845, et une 3e médaille à Paris, en 1846. — Il a épousé la fille d'un artiste qui, sous le nom de Mme Kuhnen, s'est fait connaître aussi comme paysagiste.

KÜHNER (Raphaël), grammairien allemand, né à Gotha, le 22 mars 1802, et fils du peintre Frédéric Kühner, conseiller intime de la cour de Gotha, alla, en 1821, suivre à Goettingue les leçons de Guill. Mitscherlich, Ottfr. Müller et Dissen. A peine reçu docteur, il fut nommé, en 1824, professeur au lycée de Hanovre. Il s'occupa particulièrement de grammaire, et ses livres pour l'enseignement du grec et du latin, traduits en plusieurs langues, sont très-repandus en Allemagne, en Angleterre, en Suède et Norvége et dans l'Amérique du Nord.

Nous citerons de lui, pour l'étude du grec : *Essai d'un arrangement logique de la syntaxe grecque* (Versuch einer Anordnung der griech. Syntax., Hanovre, 1829); *les Anomalies du verbe grec* (Ibid., 1831); et sa *Grammaire complète de la langue grecque* (Ausführliche Grammatik der griech; Sprache, Ibid., 1834-35, 2 vol.), d'où il a tiré une *Grammaire grecque pour les écoles* (Schulgrammatik, etc., 3ᵉ édit., 1850), et une *Grammaire grecque élémentaire* (Elementargrammatik, etc., 13ᵉ édit., 1852), etc.; pour l'étude de la langue latine, une *Grammaire élémentaire* (Ibid., 1841, 13ᵉ édit., 1855); une *Grammaire d l'usage des classes supérieures* (Schulgrammatik, etc. für die obern Gymnasialclassen, 4ᵉ édit., 1855), et l'*Introduction à l'étude de la langue latine* (Lateinische Vorschule, 7ᵉ édit., 1855).

On a en outre de M. Kühner une dissertation latine : *M. T. Ciceronis in philosophiam merita* (Hambourg, 1825), couronnée par l'Académie de Gœttingue, et quelques éditions estimées.

KÜHNHOLTZ (Henri-Marcel), médecin français, né le 28 janvier 1794, à Cette (Hérault), fit à Montpellier ses études spéciales et y reçut en 1817 le diplôme de docteur. En 1828, il fut chargé de suppléer le professeur Lordat et devint, peu de temps après, bibliothécaire de la Faculté. Depuis 1836, il est correspondant de première classe de l'Académie de médecine.

On remarque parmi les ouvrages de M. Kühnholtz : *Idée d'un cours de physiologie appliquée à la pathologie* (1829, in-8); *de l'Ensemble systématique de la médecine judiciaire* (1835, in-8); *Cours d'histoire de la médecine et de bibliographie médicale* (1837, in-8), professé à Montpellier l'année précédente; *Éloge de Celse* (1838, in-8); *Considérations générales sur la régénération des parties molles du corps humain* (1841, in-8); *Paris et Montpellier* (1844, in-8), sous le rapport de la philosophie médicale; etc. Il a fourni de nombreux articles à divers recueils, aux *Annales de médecine clinique*, à la *Gazette médicale*, aux *Éphémérides médicales*, et surtout au *Journal de la Société pratique* de Montpellier. Philosophe distingué, M. Kühnholtz a travaillé, en outre, au *Dictionnaire de la langue romane* de Raynouard, aux *États généraux* de M. Aug. Bernard, aux *Lettres missives des Gaules*, aux *Historiens des Gaules*, etc. Il a contribué à la publication des *Manuscrits inédits du Tasse* (Turin, 1838), et son dernier travail est une étude très-développée sur *les Spinola de Gênes* (1852, in-8), accompagnée de plusieurs pièces inédites et d'un grand nombre de notes.

Son fils, M. Barthélemy-Achille KÜHNHOLTZ, né à Montpellier, le 4 mars 1828, a pris part à la rédaction de quelques journaux de la province et de Paris; il est auteur de *l'Histoire de l'université de Montpellier* (1840 in-8), extraite du journal *les Écoles*.

KUGLER (François-Théodore), esthéticien allemand, né le 19 janvier 1808, à Stettin (Prusse), étudia, dans diverses universités, la philologie et les beaux-arts, et devint, en 1833, professeur à l'Académie et agrégé à l'université de Berlin. En 1835, il entreprit, avec le poète Gaudy, un voyage en Italie, durant lequel il recueillit les matériaux de son *Manuel de la peinture depuis Constantin le Grand jusqu'aux temps modernes* (Handbuch der Geschichte der Malerei von, etc.; Berlin, 1837, 2 vol.). Cet ouvrage, dont une nouvelle édition, augmentée et corrigée, fut faite sous les yeux de l'auteur par M. Jac. Burckhardt (Berlin, 1842), et qui a été traduit en anglais par sir Charles Eastlake, passe pour l'une des meilleures compilations du même genre. Quelques années plus tard, parut le *Manuel de l'histoire des arts* (Handbuch der Kunstgeschichte; Stuttgart, 1841-1842; 3ᵉ édit., 1854-1855), œuvre plus élevée dans laquelle M. Kugler donne un aperçu du développement des beaux-arts en général et cherche les rapports qui existent entre leur histoire et l'histoire générale d'une époque.

A la suite de ces publications, M. Kugler devint, en 1842, membre du sénat de l'Académie des beaux-arts de Berlin. Appelé, l'année suivante, dans le ministère, pour y surveiller les services relatifs à ses études, il fut, peu après, chargé de la mission d'explorer les divers musées, collections et monuments historiques de l'Allemagne, de la France et de la Belgique. De retour à Berlin, il publia le compte rendu de ses observations sous ce titre : *des Institutions et établissements de France et de Belgique, qui ont pour but le progrès des arts et la conservation des monuments* (über die Anstalten und Einrichtungen zur Fœrderung der bildenden Künste, etc., in Frankreich und Belgien; Berlin, 1846). En 1849, M. Kugler fut attaché à l'administration du ministre Ladenberg, comme conseiller référendaire et prépara, en cette qualité, une organisation générale des beaux-arts, qui n'a pas été réalisée. Depuis 1856, il est conseiller intime supérieur du gouvernement.

Outre les ouvrages déjà cités, on a de cet écrivain : *Esquisses* (Skizzenbuch; Berlin, 1830); *Monuments du moyen âge en Prusse* (Denkmaeler, der bildenden Kunst im Mittelalter, etc.; Ibid., 1830, inachevé); *la Polychromie de l'architecture et de la sculpture grecques*, etc. (über die Polychromie der griechischen Arch., etc.; Ibid., 1835); *Description et histoire de la chapelle du château de Quedlinbourg* (Beschreibung und Geschichte der Schlosskapelle, etc.; Ibid., 1838), avec M. F. Ranke; *Description des œuvres d'art de Berlin et de Potsdam* (Beschreibung der Kunstschaetze von, etc.; Ibid., 1838, 2 vol.); *K. F. Schinkel et ses œuvres* (Schinkel, eine Characteristik seinen künstlerischen Wirksamkeit; Berlin, 1842); *de l'Art dans ses rapports avec les gouvernements, et surtout au point de vue de l'administration en Prusse* (über die Kunst als Gegenstand der Staatsverwaltung mit, etc.; Ibid., 1847); *Leçons sur les différents systèmes d'architecture religieuse* (Vorlesungen über die Systeme des Kirchenbaus; Ibid., 2ᵉ édit., 1852); *Essais sur les beaux-arts* (Kleine Schriften und Studien zur Kunstgeschichte; Ibid., 1853-1854, 3 vol.); *Histoire de l'architecture* (Stuttgart, 1855-1856 et suiv.). Une grande partie de ces livres ont été traduits en anglais et en italien.

M. Kugler est aussi auteur de quelques écrits historiques et littéraires, tels que : *Chansons des artistes allemands* (Liederbuch für deutsche Künstler; Berlin, 1833), avec M. Reinick; *Poésies* (Gedichte; Stuttgart et Tubingue, 1840); *Histoire de Frédéric le Grand* (Geschichte Friedrich der Grossen; Leipsick, 1840; 3ᵉ édit., 1848. Nouvelle édit., grand in-4, illustrée par Adolphe Menzel; Ibid., 1856), traduite en plusieurs langues;

Histoire moderne de la Prusse depuis le grand électeur jusqu'à nos jours (Neuere Geschichte des preussischen Staates und Volkes von der Zeit, etc.; Berlin, 1844. Tome I); *Mélanges littéraires* (Belletristrische Schriften; Stuttgart, 1852-1854, 8 vol.), comprenant deux drames: *Jacobaea* et *le Doge de Venise*, qui ont été représentés avec succès sur plusieurs théâtres, etc., etc. Il a, en outre, collaboré et il collabore encore activement à plusieurs revues, notamment au *Journal artistique* d'Eggers. Il a dirigé lui-même *le Musée* (Museum, 1833-1838), et avec M. Fœrster le *Journal artistique* (Kunstbatt) fondé par Schorn.

KUHLMANN (Charles-Frédéric), chimiste français, né à Colmar, le 22 mai 1803, étudia la chimie à la Faculté de Strasbourg et dans le laboratoire de Vauquelin. Il fut autorisé, en 1823, par décision ministérielle, à fonder, à Lille, une chaire de chimie appliquée aux arts et à l'industrie, et l'occupa jusqu'en 1854, époque de la création de la Faculté des sciences de Lille. Il possède, dans le Nord, un grand nombre d'établissements industriels dont le plus important est la fabrique de produits chimiques de Loos. Il est président de la chambre de commerce et directeur de la monnaie de Lille, membre du conseil central de salubrité et du conseil général du Nord, et officier de la Légion d'honneur depuis 1854. Il a pris part à toutes les discussions économiques qui intéressent son département, telles que la question des sucres, celle des céruses, etc.

Les travaux scientifiques de M. Kuhlmann se trouvent dans les *Mémoires* et les *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, les *Annales de chimie et de physique*, les *Mémoires de la Société des sciences de Lille*, et dans plusieurs ouvrages spéciaux, tels que: *Expériences chimiques et agronomiques* (1847); *Expériences concernant la théorie des engrais* (1843); *Application des silicates alcalins solubles au durcissement des pierres calcaires poreuses, à la peinture et à l'impression* (1855). Ses principaux mémoires concernent la fabrication de l'acide sulfurique (1826), les applications de la garance (*Ann. de ch. et de ph.*, tome IV), la théorie de la fermentation des alcools, des éthers (1830, 1838), la fabrication des sucres (1832, 1834, 1835, 1840), la formation de l'acide nitrique et de l'ammoniaque sous l'influence des corps poreux (1837, 1839), la préparation des chaux hydrauliques et des ciments (1840, 1841), la fixation des couleurs et des mordants dans la teinture (1856), etc. On lui doit encore une application des carbonates alcalins en vue d'éviter les incrustations des chaudières à vapeur.

KULLAK (Théodore), pianiste et compositeur allemand, né le 12 septembre 1818, à Krotoczyn (duché de Posen), dut à la protection du prince Antoine Radziwill de faire d'excellentes études musicales sous la direction du professeur Agthe, à Posen, de MM. Taubert et Dehn, à Berlin, et de Czerny, à Vienne. A onze ans il débuta, comme pianiste, dans un concert donné à Posen devant la cour. Après avoir suivi, pendant cinq années, les cours de l'université de Berlin, il alla, en 1842, donner à Vienne et dans toute l'Autriche des concerts qui eurent du succès. Rappelé à Berlin, l'année suivante, comme professeur de musique de la maison royale, il fut nommé, en 1846, pianiste du roi de Prusse et, en 1854, décoré de l'Aigle-Rouge.

Virtuose et professeur éminent, M Kullak a formé un grand nombre d'élèves distingués et contribué à la fondation de plusieurs établissements à Berlin, tels que l'Association des musiciens (*Tonkünstlerverein*, 1846); le Conservatoire de musique (1850), dont il fut, pendant cinq ans, un des directeurs, et la nouvelle Académie de musique (1855), qui compte, avec lui, parmi ses professeurs, les musiciens les plus renommés de la capitale. M. Kullak a donné aussi de nombreuses compositions: des *Transcriptions pour piano de mélodies nationales allemandes, espagnoles, russes et hongroises;* divers morceaux, tels que: *la Gazelle, Perles d'écume, Scheherazade, Psyché, les Arpéges*, etc., etc.; *l'École du jeu en octaves* (Schule des Octavenspiels), très-appréciée des pianistes; plusieurs *Sonates* ou *Trios;* un *Concerto pour piano avec accompagnement d'orchestre;* des *Études, Romances*, etc., etc.

KURANDA (Ignace), publiciste allemand, né en 1812, à Prague, fonda, en 1841, après avoir voyagé en Allemagne et en Belgique, *le Messager des frontières* (die Grenzboten), feuille politique hebdomadaire qu'il rédigea tantôt à Leipsick, tantôt à Berlin. Lors de la révolution de 1848, il en céda la propriété à MM. Freytag et Schmidt. Député de Vienne au parlement de Francfort, il fit partie du comité des Cinquante et fut un des trois envoyés qui tentèrent inutilement de ramener la Bohème à la cause allemande. A la fin de l'année, il fonda à Vienne un nouveau journal, l'*Ostdeutsche Post*, dont il est encore aujourd'hui rédacteur en chef. On a de lui des *Nouvelles* (Novellenalbum; Leipsick, 1842, 3 vol.) et *la Belgique depuis sa révolution* (Belgien seit seiner Revolution; Ibid., 1846).

KURRER (Jacques-Guillaume-Henri DE), savant industriel allemand, né le 8 juin 1781, à Langenbranden (Wurtemberg), entra, à l'âge de 15 ans, dans une fabrique de toiles teintes. Il acquit, par ses études particulières, une connaissance approfondie de l'art de blanchir et de teindre les étoffes, et dirigea ensuite, pendant près de quarante ans, plusieurs grandes fabriques. Il se retira en 1843 à Prague, pour se consacrer exclusivement à des travaux scientifiques, qui lui ont valu le titre de docteur en sciences économiques de l'université de Landshut.

Les principales publications sur lesquelles repose la réputation de M. de Kurrer en Allemagne et à l'étranger sont les suivantes: *l'Art de blanchir des étoffes végétales*, etc. (die Kunst vegetabilische, etc. Stoffe zu bleichen; Nuremberg, 1831); *les Dernières expériences dans l'art de blanchir les étoffes* (die neuesten Erfahrungen in der Bleichkunst; Ibid., 1838; *Histoire de l'art d'imprimer sur étoffes* (Geschichte der Zeugdruckerei; Ibid., 1840; 3ᵉ édit., 1844); *l'Art d'imprimer sur étoffes et de teindre les étoffes dans toute son étendue* (die Druck und Faerbekunst in, etc.; Vienne, 1848-1850, 3 vol.); *de la Manière de blanchir la toile*, etc. (über das Bleichen der Leinewand, etc.; Brunswick, 1850), etc. Il a traduit en allemand l'ouvrage de Vitalis sur *l'Art de teindre* (Grundriss der Faerbekunst), et avec M. Dingler: *l'Art de teindre de Bancroft*, avec notes, de nouvelles observations et expériences (Faerbebuch; Augsbourg, 1817-1818).

Il a aussi collaboré activement aux *écrits technologiques de Hermbstaedt* (Hermbst.'s technologische Schriften); au *Dictionnaire technologique* (Paris, 11ᵉ vol., 1827; à *l'Encyclopédie* d'Ersch et Gruber, etc. Enfin il a rédigé avec le concours d'autres techniciens la *Nouvelle revue de l'art d'imprimer sur l'indienne et sur le coton* (Neues Journal für die Indien, etc.; Nuremberg, 1815-1817, 4 vol.); *Magasin de l'art d'imprimer sur étoffes* (Magazin für Druck und Faerbekunst; Ibid., 1818-1820, 3 vol.); et le *Journal polytechnique* de Dingler.

KURTZ (Jean-Henri), théologien allemand, né en 1809, à Montjoie (Prusse rhénane), acheva ses études théologiques à Halle et à Bonn, fut attaché en 1835 au gymnase de Mittau, et alla occuper en 1850 la chaire d'histoire ecclésiastique à l'université de Dorpat. Ses nombreux écrits, qui sont en grande faveur dans la communion luthérienne, embrassent à la fois le dogme et l'histoire; nous citerons notamment : *la Bible et l'astronomie* (Bibel and Astronomie; Mittau, 1842; 3e édit., 1843), où il s'efforce de concilier le texte sacré avec les découvertes scientifiques; *Cours d'histoire sainte* (Lehrbuch der heiligen Geschichte; Kœnigsberg, 1843; 7e édit., 1855); *de l'Unité du Pentateuque* (die Einheit des Pentateuchs; Ibid., 1844); *de l'Unité de la Genèse* (die Einheit des Genesie; Berlin, 1846); *Histoire biblique* (Biblisch Geschichte; Ibid., 1847; 3e édit., 1854); *Cours d'histoire ecclésiastique* (Lehrbuch der Kirchengeschichte; Mittau, 1849; 3e édit., 1853); *Symbolique du tabernacle* (Symbolik der Stiftshütte; Leipsick, 1851); *Abrégé de l'histoire de l'Église* (Leitfaden der Kirchengeschichte; Mittau, 1852; 3e édit., 1856), à l'usage des établissements religieux; etc.

KURZ (Henri), littérateur allemand, né en 1805, à Paris, fut élevé en Allemagne, et après avoir étudié la théologie à Leipsick, revint en 1827 apprendre les langues orientales à Paris. Fixé à Augsbourg en 1832, il fut chargé de la rédaction du *Temps*, journal d'opposition démocratique, et se fit condamner par la hardiesse de ses articles à deux ans de prison. A l'expiration de sa peine (1834), il passa en Suisse et occupa la chaire de littérature allemande d'abord à Saint-Gall, et depuis 1839 à Aarau.

On a de M. H. Kurz : *Mémoire sur l'état politique et religieux de la Chine, 2300 ans avant notre ère* (Paris, 1830), en français; la traduction allemande d'un roman chinois (1836); *Manuel des poëtes allemands* (Handbuch der poetischen Nationalliteratur; Zurich, 1840-1843, 3 vol.); complément, le *Manuel des prosateurs* (H. der deutschen Prosa; Ibid., 1845. 3 vol.); une remarquable *Histoire de la littérature allemande* (Geschichte der deutschen Literature; Leipsick, 1851-1855, 2 vol.), etc.

KÜSTNER (Karl-Théodore DE), intendant général des théâtres royaux de Berlin, né à Leipsick, le 26 novembre 1784, étudia le droit à l'université de sa ville natale et de Gœttingue, et, après avoir voyagé quelque temps dans les principaux pays de l'Europe, prit, en 1810, le grade de docteur en droit. En 1813, il s'engagea dans le corps volontaire des Saxons, sous les ordres du prince de Saxe-Cobourg, et à la paix il fut nommé conseiller de sa cour. Fixé à Leipsick, il prit en 1817 la direction du théâtre de cette ville, dont il fit un des meilleurs de l'Allemagne. Il l'administra pendant onze années. En 1833, après avoir dirigé pendant un an le théâtre de Darmstadt, il devint directeur de celui de Munich, lui rendit la prospérité, et reçut du roi Louis de Bavière, pour ses services, des titres de noblesse et la croix de commandeur de l'ordre de Saint-Michel.

En 1842, M. de Küstner quitta Munich et passa à Berlin en qualité d'intendant général des théâtres royaux. Il remplit ces fonctions au milieu de grandes difficultés, surmonta les embarras causés par l'incendie du grand Opéra en 1843, et traversa avec honneur les années, si pénibles pour les théâtres, de 1848 et 1849. Il a pris sa retraite en 1851, et le roi de Prusse lui donna à cette époque la croix de seconde classe de l'ordre de l'Aigle-Rouge.

C'est à M. de Küstner que les écrivains dramatiques doivent l'introduction en Allemagne de l'usage de donner à chaque représentation une certaine partie de la recette à l'auteur de la pièce ou à ses héritiers. Il a fondé aussi des caisses pour les acteurs hors de service, formé le *Buhnenverein*, société de trente-deux théâtres allemands, ayant pour but de garantir les droits réciproques des directeurs et des artistes, et il s'est montré en toute rencontre le protecteur éclairé des intérêts de l'art dramatique.

M. de Küstner est auteur de quelques écrits : *Bagatelles dramatiques* (Dramatische Kleinigkeiten; Leipsick, 1815); *le Théâtre de Leipsick* (Rückblick auf das Leipzigen Stadttheater, 1831), compte rendu de sa direction; *les Deux frères* (Die beiden Brüder; Darmstadt, 1833), tragédie.

KÜTZING (Frédéric-Traugott), naturaliste allemand, né le 8 décembre 1807 à Rittebourg (Thuringe), étudia d'abord la pharmacie et alla compléter, à l'université de Halle, ses études d'histoire naturelle. Une découverte scientifique qu'il fit, en 1834 et qu'il communiqua à M. A. de Humboldt, le fit charger, en 1835, par l'Académie de Berlin, d'une mission scientifique dans l'Europe méridionale. De retour de ce voyage, dont il rapportait des observations précieuses sur les plantes aquatiques de la Méditerranée et de l'Adriatique, il fut nommé professeur de sciences naturelles à l'École polytechnique de Nordhausen.

Depuis cette époque, M. Kützing a publié toute une suite de travaux relatifs aux plantes aquatiques, et dont la plupart ont une grande importance scientifique : *Synopsis Diatomearum* (Halle, 1833); *Transformation d'algues inférieures en algues supérieures et en genres de familles et de classes entièrement différentes, de cryptogames supérieurs*. (die Umwandlung niederer Algenformen in hœbere, sowie auch in Gattungen, etc.; Harlem, 1839), savante dissertation couronnée par l'Académie des sciences de Harlem; *Phycologia generalis* (Leipsick, 1843); *les Bacillariées ou diatomées à enveloppe siliceuse* (die Kieselschaligen Bacillarien oder Diatomeen; Nordhausen, 1844, avec 30 planches); *de la Transformation d'infusoires en algues inférieures* (über die Verwandlung der Infusorien in niedere Algenformen; Nordhausen, 1844); *Phycologia germanica* (Ibid., 1845); *Tabulæ phycologicæ* (Ibid., 1845-1855, 50 livraisons avec plus de 200 planches); *Species Algarum* (Leipsick, 1849), etc.

On cite encore du même auteur : *Éléments de la botanique philosophique* (Grundzüge der philosophischen Botanik; Leipsick, 1851-1852, 2 vol.); *Manuel d'histoire naturelle* (Compendium der Naturgeschichte; Nordhausen, 1837); *la Chimie et ses applications à la vie pratique* (die Chemie und ihre Anwendung auf das praktische Leben; Ibid., 1838); *les Sciences naturelles dans les écoles*, etc. (die Naturwissenschaften in den Schulen; Nordhausen, 1850); *Éléments de géographie* (Elemente der Geographie; Nordhausen, 2e édit., 1853), etc.

L

LABANOFF DE ROSTOFF (Alexandre, prince), général russe, né en 1788, fils du prince Jacques Labanoff, membre du conseil et grand chambellan de la cour impériale de Russie, mort en 1831, et neveu du prince Dmitri, ministre de la justice, mort en 1838, appartient à l'une des trente familles qui prétendent descendre, en ligne mâle, directe et légitime, de Rurik, premier fondateur de l'empire russe. Il a été, de 1817 à 1828, aide de camp d'Alexandre, puis de Nicolas. Sa santé l'ayant obligé à quitter le service militaire, il se retira, en 1828, avec le grade de général-major et se consacra tout entier à des travaux littéraires. Il a voué une sorte de culte à la mémoire de la reine Marie Stuart et s'est appliqué à découvrir dans toutes les bibliothèques d'Europe les documents relatifs à son héroïne. Ses patientes recherches en Angleterre, en France, en Italie, en Espagne, ont eu pour résultat la publication d'un recueil considérable : *Lettres, instructions et mémoires de Marie Stuart*, etc., (Paris et Londres, 1844, 7 vol. in-8), sur lequel M. Mignet a écrit de nombreux articles dans *le Journal des savants*, et qui restera comme un des monuments de l'histoire du XVIe siècle.

LABARRE (Théodore), compositeur et harpiste français, né à Paris, le 5 mars 1805, reçut des leçons de harpe de Cousineau, de Bochsa et de Naderman, de 1812 à 1820. Entré au Conservatoire en 1818, il y eut successivement pour maîtres de composition Dourlen, Éler, Fétis et Boïeldieu. En 1823, il obtint le second grand prix, avec une cantate intitulée : *Pyrame et Thisbé*. L'année suivante, il quitta le Conservatoire pour aller chercher en Angleterre des succès plus fructueux, comme harpiste et comme compositeur : puis il parcourut la Suisse et l'Italie. En 1837, il se maria et se fixa à Londres, où ses concerts et son enseignement ont également soutenu sa réputation.

On a de M. Labarre plusieurs opéras, entre autres : *les Deux familles*, en trois actes, joué à la salle Ventadour en 1831 ; *l'Aspirant de marine*, en deux actes, au théâtre de la Bourse en 1834 ; puis un ballet, *la Révolte au sérail*, qui a eu beaucoup de succès à l'Opéra en 1833. Mais M. Labarre a surtout montré un mérite original dans la romance, dont il s'est fait une sorte de spécialité ; ses compositions les plus célèbres en ce genre sont : *le Contrebandier*, *la Jeune fille aux yeux noirs*, *la Pauvre négresse*, *la Fille d'Otaïti*, *Méphistophélès*, *la Tartane*, *Cora ou la Vierge du soleil*. Il compte aussi environ deux cents œuvres instrumentales, parmi lesquelles il faut citer comme très-connus : *Souvenirs de la Dame blanche*.

LABARRE (Louis), littérateur et journaliste belge, né en 1810, à Dinant (province de Namur), dirigeait à vingt ans l'école primaire de cette ville, lorsqu'il publia dans un journal, contre le ministre hollandais Van Maanen, une lettre qui le fit destituer ; mais, quelques jours après, éclata la révolution. Dévoué à la cause de l'indépendance et se déclarant contre les concessions que la royauté croyait devoir faire à l'Europe, il se jeta dans les rangs de la démocratie républicaine. En 1836, il fit paraître un volume : *Satires et Élégies*, qui eut du succès, puis quelques autres pamphlets, *les Journées de septembre en* 1839, dont 4 000 exemplaires furent enlevés en quelques jours. Il prit alors la direction du *Charivari belge*, organe d'une redoutable opposition. En 1840, le peintre Wiertz ayant mis au concours la question de *l'Influence pernicieuse du journalisme sur les arts et les lettres*, le jury, composé d'artistes, couronna à l'unanimité le mémoire présenté par M. Labarre, qui reçut pour prix le *Patrocle*, premier chef-d'œuvre de M. Wiertz.

Après avoir fait représenter au théâtre de la Monnaie *une Révolution pour rire*, comédie en trois actes, qui réussit, M. Labarre vint à Paris et fut accueilli au *National*, où il publia, pendant quelques mois, une revue mensuelle sous ce titre : *la Comédie parisienne*. Il fit accepter par le comité du Théâtre-Français une pièce dont le sujet était emprunté à l'histoire de 1792, mais dont la censure empêcha la représentation. En 1847, lors de la grande levée de boucliers du parti libéral contre le cabinet catholique, l'ancien directeur du *Charivari belge* devint rédacteur en chef de *la Tribune* de Liége ; mais, après la victoire des libéraux, il resta dans les rangs de l'opposition la plus avancée et soutint, dans le journal républicain *la Nation* de Bruxelles, une ardente polémique contre ses alliés de la veille et contre les restes du parti vaincu.

Après le 2 décembre 1851, ce journal se déclara hautement contre le coup d'État et servit d'organe aux réfugiés de Bruxelles et de Londres. La violence de ses attaques contre la politique et la personne même du Président donna lieu aux réclamations de l'ambassade française. M. Labarre comparut devant le jury qui l'acquitta ; mais la loi Faider, qui vint protéger contre la presse les souverains étrangers, sans lui imposer silence, le força de changer le ton de ses articles. *La Nation* cessa de paraître, et fut remplacée par *le National*, dont M. Labarre n'a cessé d'être un des plus ardents collaborateurs. Il a recueilli, en 1855, ses meilleures pages sous le titre pittoresque de : *Souvenirs du drapeau* (2 vol.).

LABAT (Jean-Baptiste), compositeur français, né à Verdun (Tarn et Garonne), le 14 juin 1802, et fils d'un marchand de grains, suivit librement son goût pour la musique, qu'il étudia à Toulouse, à Verdun et en dernier lieu à Paris. Après avoir passé quelque temps au Conservatoire, dans les classes de MM. Benoist et Fétis, il fut appelé, en 1828, à la direction de l'orgue et de la maîtrise de Montauban. Il est resté jusqu'ici dans cette ville, où il s'est efforcé de ranimer les études musicales. A défaut d'une école de musique communale, qu'il n'a pu obtenir, il a ouvert un cours gratuit d'harmonie (1838) et fondé une société philharmonique, qui n'a pas eu de durée.

M. Labat a publié, de 1828 à 1844, de nombreuses compositions : un *O Salutaris*, deux *Adorations*, un *Oratorio* pour Noël, un *Lauda Sion*, une *Messe solennelle* ; etc. Il a aussi donné, comme travaux littéraires (1848-1852), des *Études* sur les Noëls et sur sainte Cécile ; une *Esquisse de l'histoire de l'orgue*, et une *Étude philosophique et morale sur l'histoire de la musique* (Paris, 2 vol. in-8). Il a collaboré à divers recueils spéciaux.

LABBÉ [de la Moselle], ancien représentant du

peuple français, né dans l'arrondissement de Briey, en 1801, fit son droit, s'établit à Metz, comme notaire, puis se démit de sa charge pour devenir maître de forges. Gendre de M. Genot, ancien député de l'opposition, affilié lui-même, sous la Restauration, à plusieurs sociétés secrètes, il professa de tout temps des opinions très-radicales. Il accueillit avec enthousiasme la révolution de 1848. Membre du conseil municipal de Metz et du conseil général de la Moselle, depuis plus de quinze ans, il fut élu représentant du peuple, le troisième sur onze, par 92 638 suffrages et prit place au comité du commerce et de l'industrie. Il vota d'abord avec le parti du général Cavaignac; mais, après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la droite, soutint le ministère présidé par M. Odilon Barrot, admit la proposition Rateau, approuva l'expédition de Rome, etc. Non réélu à la Législative, il retourna dans la Moselle et reprit l'exploitation de ses forges. Il n'a pas cessé de faire partie du conseil général du département.

LA BÉDOLLIÈRE (Émile GIGAULT DE), journaliste et littérateur français, né à Paris, vers 1814, neveu du comte L. Gigault de La Bédollière de Bellefont, dont il prit le second nom, débuta dans la littérature, en 1833, par une *Vie politique du marquis de La Fayette* (broch. in-8), qui lui ouvrit aussitôt l'accès d'une foule de journaux et de publications, auxquels il a fourni, pendant plus de vingt ans, des articles de tous les genres, prose ou vers, traductions, études historiques, nouvelles, etc. Attaché au *Siècle* avec le titre de bibliothécaire, il y rédige, depuis 1850, le courrier quotidien de ce journal. En 1857, il s'est porté sans succès candidat de l'opposition aux élections du Corps législatif.

On cite principalement de M. de La Bédollière : *Soirées d'hiver* (1838, in-12); *Beautés des victoires et conquêtes des Français* (1841, 3 vol. in-8, nouv. édit., 1847, 2 vol. in-8); *les Industriels* (1841 et 1846); *la Sirène* (1845); *Histoire des mœurs et de la vie privée des Français* (1847, 3 vol. in-8); *Histoire de la garde nationale* (1848, in-18); *le Panthéon*, dans les *Paris anecdoctiques* (1853, in-32); *Kinburn et la mer Noire, le Congrès de la paix* (1856, in-4): une traduction, presque complète aujourdui, des *OEuvres* de Fenimore Cooper, en livraisons populaires (1849-1855); *la Case de l'oncle Tom, le Compagnon de l'oncle Tom*, traductions: enfin, un nombre considérable de volumes, brochures, articles dits de librairie et d'actualité, qui attestent tout au moins beaucoup d'activité et une grande variété de connaissances.

LABENSKI (Xavier, comte), poëte russe, né en Pologne, vers 1790, s'est fait connaître par des volumes de vers français écrits avec correction et une certaine douceur. Citons : *Poésies* (Paris, 1827); *la Vision d'Empédocle* (Paris, 1829), recueil d'élégies amoureuses; *Érostrate*, poëme philosophique en six chants (1840), la première œuvre qu'il ait signée de son nom; les autres avaient paru sous le pseudonyme de *Jean Polonius.* M. Labenski, longtemps attaché à la légation russe de Londres, a occupé un haut emploi à la chancellerie de Pétersbourg. Il était conseiller d'État et secrétaire du cabinet de M. de Nesselrode, lorsqu'il mourut, en décembre 1855.

LABICHE (Eugène-Marin), vaudevilliste français, né à Paris, le 5 mai 1815, fit ses classes au collége Bourbon (lycée Bonaparte) et entra à l'École de droit, où, en prenant ses diplômes, il se livrait déjà à la littérature. Il débuta, dès 1835, par des nouvelles dans les petits journaux de l'époque, *l'Essor*, *le Chérubin*, *la Revue de France*, etc. En 1838, il publia un roman, *la Clef des champs*, et écrivit, en collaboration avec MM. Marc Michel et Lefranc, *M. de Coyllin ou l'Homme infiniment poli*, pour les débuts de M. Grassot au Palais-Royal. Malgré le succès douteux de cet essai, M. Labiche se voua dès lors à ce genre de vaudeville excentrique, tant exploité depuis, qui, sous un titre extraordinaire et en vue d'un acteur comique, entasse, dans un imbroglio continuel, les quiproquos les plus invraisemblables et les situations les plus risquées. Il mit toute l'originalité bouffonne que ce genre réclame, au service de MM. Ravel, Grassot et Sainville. Il eut pour fidèles collaborateurs MM. Marc Michel et Lefranc, sans compter, à l'occasion, MM. Varin, Eug. Nyon, Dumanoir, Clairville, etc. Sous le pseudonyme de *Dandré*, M. Labiche a collaboré, avec M. Ancelot, à *l'Article 960*.

Les pièces qu'il a fait jouer au Palais-Royal, au Vaudeville, aux Variétés, au Gymnase et aux théâtres des boulevards, s'élèvent à plus de 75; parmi les plus applaudies figurent : *Deux papas très-bien* (1845); *Frisette* (1846); *Mme Larifla* (1849); *Embrassons-nous, Folleville* (1850); *un Garçon de chez Véry* (1850); *une Femme qui perd ses jarretières*, *un Chapeau de paille d'Italie* (1851), la pièce préférée de M. Ravel; *Edgard et sa bonne* (1852); *Otez votre fille, s'il vous plaît* (1854); *Si jamais je te pince!* (1855); *la Perle de la Canebière* (1856); *l'Affaire de la rue de Lourcine* (1857), etc.

LABINTZOFF (Jean), général russe, né dans le gouvernement de Toula, en 1800, entra, en 1826, à l'armée du Caucase, dans laquelle il a conquis tous ses grades. Pendant la guerre de 1828 contre la Turquie, il n'était encore que lieutenant des chasseurs à pieds. Sa brillante conduite à la prise de Kars, où il enleva deux canons et trois drapeaux, attira sur lui l'attention du général en chef, qui lui confia plusieurs missions difficiles. En 1838, il fut promu au commandement des chasseurs de Kabarda et devint bientôt général-major (1839). Lors de l'expédition du prince Woronzoff contre Dargo, résidence de Schamyl, il rendit des services signalés qui lui valurent le grade de lieutenant général (1845). Il fit alors élever, au pied des montagnes, dans le plus proche voisinage des tribus indépendantes, le fort de Tchir-Jourta, sur le Soulak, position importante qui assure la plaine de Chamhal contre les invasions des Circassiens.

LABLACHE (Louis), chanteur italien, est né à Naples, le 6 décembre 1794, d'un père français qui fut dépouillé par la révolution italienne, en 1799, et mourut de chagrin. A l'âge de douze ans, il entra au Conservatoire de Naples, par la protection de Joseph Bonaparte, y étudia le chant et quelques instruments, entre autres le violoncelle. Élève intelligent mais indocile, il se sauva cinq fois du Conservatoire, pour aller s'engager sur les théâtres de Naples ou de Salerne et il fallut recourir aux gendarmes pour le ramener à ses études.

Il débuta enfin au théâtre de San Carlino, comme *buffo napoletano* (1812) et l'année suivante, après avoir épousé la fille de l'acteur Pinotti, alla remplir le même emploi à Messine. Bientôt engagé au théâtre de Palerme, comme première basse chantante, il y fit un début éclatant dans l'opéra *Per Marc Antonio*. En 1817, la Scala de Milan s'ouvrit à lui, et sa renommée commença à se répandre. Mercadante écrivit pour lui

l'opéra d'*Elisa e Claudio*. Pendant cinq ans, il parcourut l'Italie et eut, à Milan, à Venise et à Turin, le même succès. Il vint à Vienne en 1824, et, dans leur enthousiasme, les Viennois lui offrirent une médaille d'honneur. Il y avait douze ans que M. Lablache avait quitté sa patrie, quand le roi de Naples, Ferdinand Ier, l'y rappela avec le titre de maître de chapelle et lui procura un engagement au théâtre Saint-Charles. C'est dans les œuvres de Rossini et de Bellini, particulièrement dans *Semiramide* et dans *Zaira*, qu'il se fit applaudir de ses compatriotes.

M. Lablache vint, en 1830, chercher à Paris un succès décisif. Il débuta aux Italiens dans *il Matrimonio segreto*. Ce fut le commencement d'une suite de triomphes. Il réussit également dans le genre bouffe et dans le genre sérieux. En 1833, il retourna à Naples jouer l'*Elisir d'amore*, mais il revint à Paris l'année suivante et consacra dès lors à cette ville tous ses hivers, comme à Londres tous ses printemps.

M. Lablache possédait une voix de basse merveilleusement souple, la plus belle à la fois et la plus forte qu'on ait jamais entendue au théâtre Italien. Les pièces où il a été le plus applaudi sont, avec celles que nous avons déjà citées : *Anna Bolena*, *la Gazza ladra*, *la Cenerentola*, *I puritani*, *la Norma*. Comme Tamburini, son compatriote, cet artiste a su se faire estimer dans la bonne compagnie et y tenir sa place. En Angleterre, il a donné des leçons à la reine Victoria. Malgré le temps qu'il a consacré, dit-on, à la passion du jeu, il a pu ajouter à son talent musical des connaissances littéraires. Il vécut depuis retiré aux environs de Naples.

LA BOISSIÈRE (Paul TRAMIER DE), ancien député et représentant du peuple français, né à Pernes (Vaucluse), le 4 mars 1799, d'une ancienne famille de notaires, prit du service sous la Restauration et entra dans la garde royale. Mais, plus dévoué à la Charte qu'aux Bourbons, il accepta la révolution de Juillet et en voulut toutes les conséquences. En 1831, il fut nommé à la Chambre des Députés, et siégea sur les bancs de l'extrême gauche. Impliqué dans les affaires des 5 et 6 juin 1832, il fut poursuivi et éloigné de France. Il y rentra après l'amnistie de 1839, et se livra à des entreprises industrielles, surtout à l'exploitation de carrières d'albâtre et de plâtre. Après la révolution de Février, il fut chargé d'administrer le département de Vaucluse, et, dans ses fonctions de commissaire, se concilia les suffrages des républicains modérés. Élu par 38 934 voix, le premier des six représentants du département, il fit partie du comité de l'intérieur à l'Assemblée constituante, et vota, en général, avec la fraction du parti démocratique qui soutenait le général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il se rallia plus étroitement à la gauche, et ne fut pas réélu à la Législative.

LABORDE (Étienne), officier français, ancien représentant, né à Carcassonne, le 3 décembre 1782, s'enrôla dans un régiment d'infanterie, devint lieutenant en 1811, fit les campagnes d'Allemagne et de Russie, où il fut deux fois blessé. Il était adjudant-major lorsqu'il accompagna Napoléon à l'île d'Elbe. Il assista à la bataille de Waterloo et fut, à la Restauration, relégué dans les compagnies sédentaires. Nommé lieutenant-colonel du 45e de ligne, en 1830, il prit part à la campagne de Belgique, eut ensuite le commandement de la place de Cambrai, et fut admis, en 1838, à la retraite. Dévoué au parti bonapartiste, il prit part à la tentative de Boulogne, en 1840, et fut condamné par la Cour des Pairs à deux années d'emprisonnement qu'il obtint de subir à Chaillot, dans une maison de santé. Après avoir échoué, en 1848, aux élections de l'Assemblée constituante, il fut élu, en 1849, par la Charente-Inférieure, et vint siéger à la Législative, dans les rangs de la majorité hostile aux institutions républicaines. Toutefois, après la dispersion de l'Assemblée (2 décembre 1851), il se retira de la vie publique. Officier de la Légion d'honneur depuis 1814, il a été promu, en 1849, au rang de commandeur.

On a de lui, sous le titre de *Napoléon et sa garde* (1814; 2e édit., 1840), une relation intéressante du voyage de Fontainebleau à l'île d'Elbe, du séjour de l'Empereur dans cette île, et de son retour en France.

LA BORDE (Léon-Emmanuel-Simon-Joseph, comte DE), archéologue et voyageur français, membre de l'Institut, né à Paris le 12 juin 1807, est fils d'Alexandre de La Borde qui s'est fait un nom par ses travaux sur les arts et qui joua un rôle politique sous la Restauration et sous la monarchie de Juillet. Comme son père, il voulut débuter par des voyages. Il se rendit en Égypte, à l'âge de vingt ans et entreprit de là une exploration de l'Arabie Pétrée, de concert avec M. Linant (voy. ce nom). Habile dessinateur, il remplit ses portefeuilles et compléta une instruction déjà fort solide. De retour en Europe, en 1830, il commença, sous le titre de *Voyage de l'Arabie Pétrée*, la publication de ses observations sur ce pays. Le succès de cet ouvrage, dont les planches étaient exécutées par d'habiles artistes (1830, in-fol.), engagea M. L. de La Borde à commencer une publication analogue, le *Voyage en Orient* (1838-1855, livraisons 1-36), entrepris avec le même luxe, mais qui, comme la plupart de ses nombreux ouvrages, n'est pas encore entièrement terminée.

L'histoire des arts attirant ensuite sa curiosité, il commença, en 1839, une *Histoire de la gravure en manière noire*, annoncée comme le tome V d'une *Histoire de l'impression* dont il avait donné six ans auparavant le *spécimen*, dans une publication abandonnée dès son début (*Essais de gravure*, 1833, in-4, 1re livraison). Il fit paraître, l'année suivante, des *Recherches sur la découverte de l'imprimerie* (1840, in-4).

La mort de son père (1840) ouvrit à M. L. de La Borde la succession de tous les honneurs auxquels il avait été élevé. Il le remplaça comme député de la ville d'Étampes, dont le collége électoral le préféra à M. Bethmont, candidat de l'opposition (1841). L'année suivante, il prit aussi sa place à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Mais, pour justifier les suffrages que son nom lui assurait, il avait publié, avant son élection, un *Commentaire géographique sur l'Exode et les Nombres* (1842, in-fol.), dans lequel se trouvent résumés les résultats de ses recherches géographiques sur la Palestine et l'Arabie Pétrée; on y a particulièrement remarqué un chapitre sur la magie, dont l'auteur paraît admettre la réalité.

M. L. de La Borde, à la Chambre des Députés, resta assez étranger à la politique générale et vota, en toute circonstance, pour le ministère. Mais il s'intéressa vivement à une question, celle de la translation de la Bibliothèque royale. Il commença alors la publication de ses *Lettres sur les bibliothèques* (1845, in-8, 1re, 2e, 4e, 8e lettres, avec pl.), qu'il n'a pas complétées. L'une d'elles, la quatrième, *sur le Palais Mazarin*, offrait un véritable intérêt historique. Ces lettres furent l'occasion d'un ouvrage conçu sur un plan plus vaste : *les Monuments de Paris*, dont la 1re livraison parut en 1846, mais resté aussi inachevé.

Une autre publication somptueuse, tout à fait en harmonie avec les études favorites de M. L. de La Borde, *le Parthénon*, commencée en 1847, n'est encore arrivée qu'à sa sixième livraison.

Ces travaux, quoique inachevés, marquaient néanmoins la place de M. de La Borde dans l'un de nos établissements artistiques. En 1847, à la mort de M. de Clarac, Louis-Philippe l'appela à la conservation du Musée des antiques au Louvre, position que lui enleva la révolution de 1848. Il fut pourtant chargé par le gouvernement provisoire, de concert avec MM. Mérimée et Chalons d'Argé, de rechercher dans les Tuileries les objets qui mériteraient le plus d'être conservés. Rentré, après l'élection du 10 décembre, en possession de sa place de conservateur au Louvre, il eut sous sa garde les monuments de la Renaissance et de la sculpture moderne. Il a rédigé un *Catalogue raisonné des émaux* qui appartenaient à son département (1852, in-12).

M. de La Borde revint alors à ses recherches sur l'histoire des arts et, à la suite d'un voyage en Belgique, les documents inédits qu'il recueillit sur la cour des ducs de Bourgogne lui fournirent d'abord la matière d'un *Essai de catalogue des artistes des Pays-Bas* (1849, in-8). Il commença en même temps sous le titre : *les Ducs de Bourgogne*, une publication destinée à faire connaître l'état des arts et de l'industrie dans la France et les Pays-Bas, au XVe siècle. Les trois premiers volumes publiés forment la deuxième partie de l'ouvrage et comprennent les pièces justificatives. En 1850, parut aussi le tome Ier de *la Renaissance des arts à la cour de France* (in-8), qui doit comprendre quatre volumes. M. L. de La Borde a fourni à la *Revue archéologique* de nombreux articles qui ont été réunis sous le titre de *Mémoires et dissertations* (1852, in-8). Il a collaboré à divers autres recueils, notamment à *la Revue des Deux-Mondes*.

M. L. de La Borde a été, en 1851, membre de la commission de l'Exposition universelle de Londres, et, en 1855, de celle de l'Exposition universelle de Paris. En 1854, à la suite de dissentiments administratifs, il a donné sa démission de conservateur du Louvre. Il est officier de la Légion d'honneur depuis le 25 avril 1847.

LABORDE (Henri, vicomte DE), peintre français, né à Rennes, le 21 mai 1811, et fils du général de ce nom créé comte en 1808, étudia sous Paul Delaroche et exposa un certain nombre de tableaux d'histoire et de paysages : *Agar dans le désert*, au musée de Dijon (1836) : *la Conversion de saint Augustin*, acquis par l'État (1837); *la Prise de Damiette*, *les Chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem*, pour les galeries de Versailles (1841 et 1845); *Dante à la Verna*, paysage maintenant au palais de Saint-Cloud (1847); *la Passion du Christ*, à la cathédrale d'Amiens (1848); *la Mort de Monique* (1838), qui a reparu à l'Exposition universelle de 1855; etc.

M. H. de Laborde, dont la gravure et la lithographie ont reproduit les toiles principales, a obtenu une 2e médaille en 1837, une 1re en 1847. Il a donné des articles estimés à plusieurs recueils, notamment à la *Revue des Deux-Mondes*, et est devenu, en mars 1855, conservateur adjoint de la Bibliothèque impériale, au cabinet des estampes.

LABORDÈRE [de la Somme], ancien représentant du peuple français, né à Villeneuve d'Agen (Lot-et-Garonne), en 1798, fit ses études de droit et entra dans la magistrature. Avant la révolution de Février, il était président du tribunal civil de première instance de la ville d'Amiens et faisait partie de l'opposition libérale. Nommé représentant du peuple par 83 326 voix, le treizième sur quatorze, dans le département de la Somme, il fit partie du comité de législation, et vota ordinairement avec la droite. Il adopta toutefois l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée. Réélu à l'Assemblée législative, il y fit partie de la majorité hostile à la République. M. Labordère a été décoré au mois de mai 1843.

LABOUCHÈRE (Pierre-Antoine), peintre français, né à Nantes, vers 1818, étudia la peinture à Paris sous Paul Delaroche et débuta au salon de 1844. Il a particulièrement traité des sujets de l'histoire protestante, et a exposé : *Henri de Saxe*, *Marino Sanuto*, *Charles-Quint à Londres* (1844); *Mélanchton, Pomeranus et Cruciger traduisant la Bible* (1846); *Richelieu et le père Joseph* (1847); *Colloque de Genève en 1549* (1850); *Luther à Wittemberg*, *Érasme chez Thomas Morus*, à l'Exposition universelle de 1855; *Luther à la diète de Worms* (1857). Cet artiste a obtenu une 3e médaille en 1844 et une 2e en 1846.

LABOUCHÈRE (sir Henry), homme d'État anglais, né en 1798, à Highlands (comté d'Essex), prit ses grades universitaires à Oxford et représenta, de 1826 à 1830, le bourg de Saint-Michel au Parlement, puis celui de Taunton pour lequel il siége encore (1857). Homme d'une grande expérience, il a dans le parti des whigs, auquel il appartient, une certaine autorité pour tout ce qui concerne l'industrie et le commerce. En 1832, il entra au Conseil de l'amirauté, et, en 1835, au Conseil privé. Son nom se retrouve dans les diverses combinaisons ministérielles qui ont amené ses amis au pouvoir; sous l'administration de lord Melbourne, il occupa le poste de sous-secrétaire d'État des colonies (1839-1841); sous celle de lord J. Russell, il fut d'abord secrétaire d'Irlande, puis présida le Bureau du commerce, dont il avait déjà fait partie de 1846 à 1852. Au mois de novembre 1855, il a été appelé par lord Palmerston au ministère des colonies, rendu vacant par la mort subite de sir W. Molesworth.

LABOUÈRE ou **LABOUHÈRE** (Tancrède DE), peintre français, né à Angers, en 1801, vint étudier à Paris sous C. Brune et M. Picot, visita ensuite le Dauphiné, la Suisse et l'Italie, et débuta au salon de 1827. Plus tard il visita de nouveau l'Italie et poussa ses excursions jusqu'en Orient. Il a principalement exposé, jusqu'en 1852 : *Études du Dauphiné*, *Sites des Pyrénées*, *Vues d'Italie*, *Vue de Pierrefite*, *Campagne de Rome*, *la Moisson*, *Désert de Suez*, *la Vallée des tombeaux ou Moïse sauvé du Nil* (1829-1851); des *Paysages*, quelques sujets de genre, etc. Il a été décoré en avril 1843.

LABOULAYE (Édouard-René LEFEBVRE-), jurisconsulte français, membre de l'Institut, né, à Paris, le 18 janvier 1811, étudia le droit dans cette ville, et se fit d'abord connaître par une *Histoire du droit de propriété foncière en Europe depuis Constantin jusqu'à nos jours* (1839, in-8), couronné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres. On vit, non sans quelque surprise, sur le titre de cet ouvrage, l'auteur qualifié de fondeur de caractères. M. Laboulaye a, en effet, exercé pendant quelque temps cette profession, mais sans cesser toutefois de se livrer à ses études. Il publia ensuite un *Essai sur la vie et les doctrines de Frédéric-Charles de Savigny* (1842, in-8), dans lequel il montra toute l'importance des principes de l'école historique. La même

année, il devint avocat à la Cour royale de Paris. A peu d'intervalle, il fit paraître des *Recherches sur la condition civile et politique des femmes, depuis les Romains jusqu'à nos jours* (1843, in-8), ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques; un *Essai sur les lois criminelles des Romains concernant la responsabilité des magistrats* (1845, in-8), couronné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Admis alors au nombre des membres de cette dernière compagnie, M. Laboulaye est, en outre, depuis 1849, professeur de législation comparée au Collége de France. Quoiqu'il n'ait pas le grade de docteur en droit, il est un des hommes dont l'enseignement et les livres, grâce à l'alliance d'une clarté élégante et d'un savoir réel, sont les plus propres à régénérer, en France, l'étude de l'histoire du droit.

Parmi ses autres écrits, il faut citer : *Histoire politique des États-Unis, depuis les premiers essais de colonisation jusqu'à l'adoption de la Constitution fédérale*, 1620-1789 (1855, in-8, t. Ier); l'ouvrage complet aura trois volumes. On doit à cet écrivain plusieurs traductions : *Histoire de la procédure civile chez les Romains*, par Ferd. Walter (1841, in-8); *OEuvres sociales de Channing*, précédées d'un *Essai sur sa vie et ses doctrines* (1854, in-18); *de l'Esclavage*, par le même, précédé d'une *Préface* et d'une *Étude sur l'esclavage aux États-Unis* (1855, in-18). Il a donné, avec M. Dupin, une nouvelle édition, enrichie de notes savantes, des *Institutes coutumières* de Loisel, suivies d'un *Glossaire du droit ancien* (1845, 2 vol. in-12). Il a fourni, en outre, de nombreux articles à la *Revue de législation et de jurisprudence*; il est l'un des directeurs de la *Revue historique de droit français et étranger*, et collabore au *Journal des Débats*. Sous le titre d'*Études contemporaines sur l'Allemagne et les pays slaves* (1855, in-18), il a réuni les articles qu'il avait publiés dans cette feuille sur la question d'Orient. N'oublions pas un recueil de gracieux contes, intitulé *Souvenirs d'un voyageur* (1857, in-16).

LABOULAYE (Charles-Pierre LEFEBVRE-), fondeur français, frère du précédent, né à Paris, en 1810, suivit, de 1831 à 1833, les cours de l'École polytechnique et fit partie de l'artillerie de terre, dont il sortit lieutenant démissionnaire en 1836. Il se tourna vers l'industrie, étudia la fonte des caractères dans l'ancien établissement d'Henri Didot, créa lui-même une fonderie et s'appliqua à obtenir toutes sortes de matrices à l'aide de gravures sur cuivre et sur bois. On lui doit, entre autres inventions spéciales, un moule pour lettres d'affiches et diverses machines-types, composées d'alliages aussi économiques qu'ingénieux. Différents *spécimens* ont paru aux expositions industrielles depuis 1839 et mérité à l'inventeur trois médailles d'or successives, de 1839 à 1849.

M. Ch. Laboulaye, qui s'est occupé des questions scientifiques et des intérêts de la librairie, a publié : *Organisation du travail* (1848, broch. in-12); *Traité de cinématique* (1849, in-8); *à Messieurs les actionnaires de la Fonderie générale* (1849); des *Lettres*, *Rapports*, etc. Il a été éditeur et collaborateur de l'important *Dictionnaire des arts et manufactures*.

LABOULIE (Joseph-Balthazar-Gustave DE), homme politique français, né à Aix (Bouches-du-Rhône), le 25 août 1808, reçu avocat en 1828, fit, sous la Restauration, un chemin rapide dans la magistrature. Substitut à Draguignan (1822), puis à Marseille (1825), procureur du roi (1827), et avocat général à Riom, il venait d'être appelé par M. de Chantelauze aux fonctions de premier avocat général près de cette Cour importante lorsque la révolution de 1830 vint arrêter sa carrière. Le 10 août, il donna sa démission, et se retira à Aix, où, pendant dix-huit ans, on l'a vu consacrer son talent à défendre les journaux ou les accusés légitimistes du Midi. Élu député (1834-1837) par la ville de Marseille, il siégea à la Chambre dans les rangs des vingt-cinq représentants de l'extrême droite, parla en faveur de la réforme électorale et de la colonisation de l'Algérie, et attaqua les lois de septembre ainsi que le monopole universitaire.

M. de Laboulie, qui avait repris sa place au barreau d'Aix, depuis 1837, parut accepter sans trop de répugnance la République. Envoyé à la Constituante par les électeurs des Bouches-du-Rhône, le sixième sur dix, il fit partie du comité de la rue de Poitiers, et n'en vota pas moins avec une certaine indépendance contre le cautionnement des journaux et pour l'abolition de la peine de mort. Réélu le cinquième par le même département à la Législative (1849), il continua de siéger à droite. Dans la discussion qui précéda la loi du 16 juillet 1850 sur la presse, il contribua, par ses efforts réitérés, à faire adopter l'amendement de M. de Tinguy, relatif à la signature des articles politiques ou philosophiques. Son nom resta attaché avec celui de son collègue, à cet article de législation qui, sous le prétexte de moraliser la presse, changea radicalement les conditions du journalisme. Après le coup d'État du 2 décembre 1851, M. de Laboulie reprit sa place au barreau, et se tint soigneusement à l'écart de la carrière politique.

LABOULLAYE (Ferdinand DE), auteur dramatique français, né vers 1810, a écrit en collaboration un certain nombre de vaudevilles et de drames. Nous citerons de lui quelques jolies comédies représentées avec succès au Théâtre-Français et à l'Odéon : *Molière au* XIXe *siècle* (1844), en vers; *Corneille et Rotrou* (1845), en prose; et *Corneille chez Poussin* (1847).

LABOURT (L. A.), économiste et archéologue français, né en 1793, à Montmorillon (Vienne), fit ses études de droit et entra dans la magistrature sous la Restauration. Nommé procureur du roi à Doullens, il résigna ces fonctions après la révolution de Juillet et se livra à des recherches d'archéologie et d'économie politique. Il est membre de plusieurs sociétés savantes de la province. On a de lui : *Essai sur l'origine des villes de Picardie* (1840, in-8), couronné par la Société des antiquaires d'Arras; *Recherches sur l'origine des ladreries et léproseries* (1854, in-8); plusieurs *Lettres* ou *Notices* sur les antiquités picardes, insérées dans divers recueils scientifiques ou imprimées à part; un choix de légendes populaires publié sous le titre de *Bibliothèque picarde* (1855); des *Recherches sur l'intempérance des classes laborieuses et sur les enfants trouvés* (1848, in-8), livre excellent, où l'auteur a refondu deux mémoires sur cette double question parus en 1837 et en 1846; *l'Eau de mort* (1853), qui développe d'une manière saisissante les funestes effets de l'ivrognerie.

LABROUSSE (Émile), ancien représentant du peuple français, né à Cahors (Lot), en 1800, fils d'un patriote de 1792, et resté de bonne heure orphelin, fit au collége de sa ville natale de brillantes études, vint à Paris pour les compléter, fut pendant plusieurs années sous-directeur à l'École polytechnique, et prit ensuite la direction

d'un pensionnat. Après la révolution de 1830, il fut nommé payeur à l'armée du Nord; mais il donna bientôt sa démission, et en 1832, il passa en Belgique. Suspect de propagande républicaine, il fut d'abord interné à Bruges, mais, sur les réclamations de MM Gendebien, Brouckère, etc., qui protestèrent à la tribune des députés belges contre ce déni d'hospitalité, il obtint la permission de résider à Bruxelles. Il fonda, avec l'aide des libéraux, une école centrale de commerce et d'industrie. Après la révolution de Février, il rentra en France, et fut envoyé dans les départements du Lot de la Corrèze et du Cantal, avec le titre de commissaire général de la République. Élu représentant du peuple dans le Lot, le dernier sur sept, par 34 000 voix, il fit partie du comité de l'instruction publique et vota ordinairement avec l'extrême gauche. Il adopta toutefois l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, il combattit très-vivement la politique de l'Élysée. Réélu par 31 452 suffrages, il s'associa aux principaux actes de la Montagne, protesta contre la loi du 31 mai et s'opposa à la révision de la Constitution. Après le coup d'État du 2 décembre, il fut compris dans le décret d'expulsion et se réfugia de nouveau en Belgique.

LABROUSSE (Fabrice), auteur dramatique français, né vers 1810, débuta dans la carrière des lettres par rédiger *les Annales du théâtre* avec MM. Marty et Blaisot. En même temps il s'essaya dans le drame et fit représenter en collaboration avec MM. Albert et F. Laloue, ses amis, une cinquantaine de pièces, dans le nombre desquelles nous citerons : *Fleurette* (1833); *Juliette* (1834); *le Général Marceau* (1837); *Don Pèdre le mendiant* (1838); *la Nuit du meurtre* (1839); *Pauline* (1841); *le Chien des Pyrénées* (1842); *le Palais-Royal et la Bastille* (1843); *un Enfant du Peuple* (1847); *Rome* (1849), défendue à la quatrième représentation par l'autorité, etc. Mais c'est dant le genre militaire qu'il a travaillé de préférence, et la plupart de ses ouvrages ont alimenté le répertoire du Cirque : *la Ferme de Montmirail* (1840); *Murat* (1841); *le Prince Eugène* (1843); *le Vengeur* (1843); *l'Empire* (1845); *la Révolution française* (1847); *la Prise de Caprée* et *Bonaparte* (1852); *le Consulat et l'Empire* (1853); *l'Armée d'Orient* (1855), etc.

LABROUSTE (François-Marie-Théodore), architecte français, né à Paris, le 21 mars 1799, fit ses études au collége Sainte-Barbe et entra ensuite dans les ateliers de Vaudoyer et de M. Hippol. Lebas; il suivit en même temps les cours de l'École des beaux-arts, et remporta le grand prix d'architecture au concours de 1827, sur ce sujet : *un Muséum d'histoire naturelle*. Pendant son séjour à la villa Médicis il envoya le *Temple de Vesta*, à Tivoli, *les Tombeaux étrusques* de Corneto (1830) et le *Temple d'Hercule*, à Corée (1832), choisi par la commission de l'Institut pour figurer à l'Exposition universelle de 1855. De retour à Paris en 1833, il exécuta des travaux particuliers et, quelques années plus tard, les nouveaux bâtiments du collége Sainte-Barbe, sur la place du Panthéon Parmi les nombreuses constructions qu'il a dirigées on cite encore la *Maison* dite *du cadran solaire*, dans la rue de Rivoli (1854). En 1855, il a remplacé Visconti aux bâtiments de la Bibliothèque impériale, dont il poursuit la reconstruction, ainsi qu'au dépôt des marbres.

M. Théod. Labrouste est architecte du gouvernement, attaché à la bibliothèque de l'Arsenal et au monument de Louis XIII (place royale), architecte du collége Sainte-Barbe, dirigé par son frère, M. Aug. Labrouste, et membre du jury de l'École des beaux-arts. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1854 et promu officier en 1856.

LABROUSTE (Pierre-François-Henri), architecte français, frère du précédent, né à Paris, le 11 mai 1801, suivit le même collége et les mêmes ateliers et entra en 1819 à l'École des beaux-arts, où il remporta le second prix d'architecture en 1821, le prix départemental en 1823 et le grand prix en 1824, sur ce sujet : *une Cour de cassation*. Après son retour de Rome, où son séjour fut marqué par l'envoi de neuf dessins du *Temple de Neptune à Pæstum*, en 1829, il surveilla comme inspecteur, sous M. Duban, les travaux du nouveau Palais des beaux-arts; il fut nommé (1838) architecte de la bibliothèque Sainte-Geneviève, chargé, en 1840, de l'organisation des funérailles de Napoléon Ier, et, en 1843, de la construction de la nouvelle bibliothèque Sainte-Geneviève, terminée en six années. M. Labrouste a développé dans cette construction des idées nouvelles et un mode d'architecture qu'on a voulu nommer romantique; le système de charpente est visible, et le fer, qui a depuis joué un si grand rôle dans les constructions, y est déjà employé avec bonheur. Si on a critiqué le goût des ornements, tout le monde à applaudi à l'habileté avec laquelle l'édifice a été approprié à sa destination.

Dans le même temps il obtenait, à la suite d'un double concours (1837 et 1840), l'exécution des travaux de l'hospice de Lausanne et de la prison cellulaire d'Alexandrie; il construisait aussi le collége préparatoire de Sainte-Barbe à Fontenay-aux-Roses.

En 1848, M. Henri Labrouste fut appelé au conseil de perfectionnement des manufactures de Sèvres et des Gobelins et chargé par le ministère de l'intérieur des funérailles des victimes de juin. Les dessins de cette décoration ont été exposés par M. Mauguin au salon de 1849. Membre des jurys électifs des Beaux-Arts de 1848 à 1855, il est en outre architecte du diocèse de Rennes, vice-président de la Société centrale des architectes, attaché aux monuments historiques et, depuis 1854, au conseil des bâtiments civils. Il a obtenu une médaille de première classe à l'Exposition universelle de 1855, où figurait son envoi de 1829. Il avait reçu précédemment une médaille d'or au concours de Versailles, en 1842, la décoration en 1841 et la croix d'officier en janvier 1852.

LACABANE (Jean-Léon), paléographe français, né à Fons (Lot), le 21 novembre 1798, se livra de bonne heure aux études historiques, fut admis à l'École des chartes lors de la fondation de cet établissement, en 1821, et entra quelques années plus tard comme employé au département des manuscrits de la Bibliothèque royale, dont il est aujourd'hui conservateur adjoint. Lors de la réorganisation de l'École des chartes, en 1847, il y fut nommé professeur. En 1841, il fut élu membre de la Société des antiquaires de France et il a été le premier président de la Société de l'École des chartes (1839). Il a reçu la décoration le 11 juin 1845.

Très-versé dans notre histoire nationale, M. Lacabane a cependant peu produit. On cite de lui une brochure intitulée : *de la Poudre à canon et de son introduction en France* (1845); des mémoires estimés insérés dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, notamment *sur la Mort d'Étienne Marcel* (t. I), et quelques articles dans le *Dictionnaire de la conversation*. Il prépare depuis longtemps une édition de Froissart.

LACAZE (Bernard), ancien représentant du peuple français, conseiller d'État, né à Vic de Bigorre

(Hautes-Pyrénées), en 1799, fut à seize ans envoyé par sa famille en Amérique, où il resta sept ans (1815-1822). Il passa quelque temps au *Champ d'Asile* (Texas), dans la colonie fondée par le général Lallemand, se rendit à New-York, où il étudia le droit américain, puis alla s'établir comme avocat à la Nouvelle-Orléans. De retour en France, il se fit recevoir avocat à Toulouse, se fixa à Pau et y plaida avec un certain succès. Un des chefs de l'opposition libérale, il fut élu en 1841 conseiller général des Hautes-Pyrénées. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple, comme candidat démocrate, par 23356 voix, le quatrième sur six, et fit partie, à la Constituante, du comité de législation. Il vota presque constamment avec la droite mais approuva l'ensemble de la Constitution républicaine. Attaché au comité de la rue de Poitiers, il appuya, surtout dans l'Assemblée législative, où il fut envoyé par 24652 suffrages, toutes les lois contre-révolutionnaires. Après le coup d'État du 2 décembre il entra au conseil d'État. M. Lacaze est depuis 1839 chevalier de la Légion d'honneur.

LACHAISE (Claude), médecin français, né à Mâcon, en 1791, était chirurgien militaire sous l'Empire. Il compléta à Paris ses études spéciales et reçut en 1820 le diplôme de docteur. Élève d'Esquirol, il fut attaché pendant huit ans à une maison d'aliénés. En 1839, il figura au nombre des candidats portés par l'Institut pour faire partie de l'expédition scientifique qui devait explorer l'Algérie. Il exerce aujourd'hui sa profession à Batignolles.

Collaborateur assidu de la *Revue médicale*, de la *Gazette des hôpitaux*, du *Dictionnaire des dictionnaires* de Fabre, le docteur Lachaise est auteur des ouvrages suivants : *Topographie médicale de Paris* (1822, in-8), examen des causes qui peuvent avoir une influence sur la santé des habitants; *Hygiène physiologique de la femme* (1825, in-8); *Précis sur les courbures de la colonne vertébrale* (1827, in-8); *les Médecins de Paris jugés par leurs œuvres* (1845, in-8), statistique biographique et critique publiée sous le pseudonyme de Sachaile. On lui attribue aussi la rédaction d'ouvrages importants sur la folie et sur les maladies des femmes, signés par quelques-uns de ses confrères.

LACHAMBEAUDIE (Pierre), fabuliste français, né en 1806, à Sarlat (Dordogne), et fils d'un petit cultivateur, reçut une instruction élémentaire, entra chez un commerçant de Lyon en qualité de teneur de livres, et revint trois ans plus tard à Sarlat, où il publia, en 1829, son premier recueil de vers, modestement intitulé *Essais poétiques* (in-12). Des revers de fortune ayant frappé sa famille, il accepta un emploi dans l'administration du chemin de fer de Roanne et rédigea en même temps *les Échos de la Loire*, revue poétique à laquelle travailla M. Fialin de Persigny. En 1832, il se laissa séduire par les prédications des saint-simoniens, qu'il suivit à Paris, assista aux réunions de la rue Montigny et fut au nombre des solitaires de Ménilmontant. Dénué de ressources, il mena quelque temps une existence errante, vivant au jour le jour, mais ajoutant sans cesse de nouvelles pièces à son recueil, qu'il portait partout avec lui. Grâce à M. Enfantin, qui lui porta intérêt, il put faire paraître ses *Fables populaires* (1839, in-18; 7e édit., augmentée, 1849); elles justifièrent leur titre par le succès, et obtinrent de l'Académie française le prix de 2000 fr. fondé par M. de Maillé.

Lors de la révolution de Février, il se trouva, un peu malgré lui, lancé dans la vie politique, fit partie du bureau dans les clubs de MM. Blanqui et Esquiros, fut détenu à la suite des journées de juin et relâché sur l'intervention de Béranger. Arrêté de nouveau après le 2 décembre 1851, il fut interné sur *le Duguesclin* et n'échappa à la colonie de Cayenne que grâce au bon souvenir de M. de Persigny, qui fit commuer la déportation en exil. M. Lachambeaudie se retira à Bruxelles, où il vécut péniblement du produit des romances qu'il composait. Poëte de second ordre, ses fables, d'un style plus correct et plus élégant que fort, sont pour la plupart des moralités développées au moyen d'exemples; on cite comme ses meilleures : *la Goutte d'eau*, *le Cheval et la locomotive*, *le Rossignol*, *l'Étoile et la fleur*, *la Source;* etc.

LACHAUD (Charles-Alexandre), avocat français né le 25 février 1818, à Treignac (Corrèze), s'inscrivit, après avoir fait son droit, au barreau de Tulle. Le fameux procès Lafarge fit tout à coup sa réputation. Mme Lafarge, qui par hasard l'avait entendu plaider, frappée de son talent, s'était promis d'avance d'y recourir au besoin. Mis en évidence par cette affaire, il plaida encore en province quelques causes importantes, notamment celle de Jacques Besson dans le procès Marcellange. En 1844, M. Lachaud vint se fixer à Paris où il épousa, la même année, la fille de l'académicien Ancelot, qui achevait alors de se ruiner dans la direction du Vaudeville. Il vint généreusement au secours de son beau-père, dont il satisfit tous les créanciers. Après quelques années d'efforts pénibles pour percer dans les rangs du barreau parisien, il parvint à s'y faire une des premières places, surtout devant la Cour d'assises. Sa parole facile, naturellement élégante, insinuante et sympathique, a en effet toute son influence sur le juge et sur l'auditoire des causes criminelles. A celles déjà rappelées, ajoutons les affaires Bocarmé, Pavy, de Preigne, Carpentier, Lescure et, plus récemment, de Mercy (mai 1858). — M. Lachaud vient d'être élu membre du conseil de l'ordre, en remplacement de M. Chaix-d'Est-Ange, devenu procureur général (1858).

LACHNER (François) musicien allemand, né à Rain sur le Danube, le 2 avril 1804, et fils d'un organiste, apprit la musique dès l'enfance, et à quinze ans, il se faisait remarquer par son habileté sur l'orgue, le piano et le violon; élève de Winter à Munich, et d'Heisenhofer à Vienne, il eut des rapports d'amitié avec Schubert et Beethoven, se pénétra de leur genre, et écrivit surtout avec succès des symphonies. Après avoir été organiste de l'église protestante de Vienne (1824), chef d'orchestre au théâtre de la Porte de Carinthie (1826), maître de chapelle à Manheim (1834), il fut appelé à la cour de Bavière, et nommé, en 1852, directeur général de la musique du roi. Dans ces différentes positions, il se fit remarquer par son zèle constant pour son art, fondant des écoles, dirigeant des concerts, et produisant beaucoup.

M. Lachner, plus renommé en Allemagne comme chef d'orchestre que comme compositeur, a donné au théâtre de Munich quatre opéras dont un seul put s'y soutenir : *Catarina Cornaro*, et écrit pour *l'Œdipe roi* de Sophocle, une partition qui est regardée comme une de ses meilleures œuvres. Parmi ses oratorios, on cite : *les Quatre âges de l'homme*, et *Moïse*; parmi ses symphonies, la *Sinfonia passionata*, qui obtint le premier prix à Vienne, dans un concours où Strauss remporta le second; puis des *Sonates*, des *Caprices*, des *Variations* sur l'*Obéron*.

Deux de ses frères, Ignace et Vincent LACHNER, ont été successivement, après lui, organistes à l'église réformée de Vienne, et maîtres de chapelle

dans plusieurs cours et théâtres d'Allemagne ; le premier est surtout renommé comme professeur, et tous les deux ont écrit un certain nombre de compositions musicales estimées.

LA COMBE (Joseph-Félix LEBLANC DE), ancien officier français, né à Lorient (Morbihan), le 18 mars 1790, colonel à vingt-cinq ans, vit aujourd'hui retiré à Tours (Indre-et-Loire), après avoir renoncé volontairement, en 1830, à une carrière qui promettait d'être brillante. Il s'est fait connaître par ses travaux sur l'illustre dessinateur Charlet, avec lequel il était particulièrement lié : il a publié sa correspondance et le catalogue de son œuvre dans un livre plein d'intérêt, intitulé : *Charlet, sa vie, ses lettres, description raisonnée de son œuvre* (Tours, 1856, in-8).

LACOMBE (Francis), journaliste français, né à Toulouse, en 1817, y étudia d'abord la médecine, fit, en même temps, ses premières armes dans *la Gazette du Languedoc*, et vint, en 1837, à Paris ; il travailla successivement à *l'Écho de France*, à *l'Écho Français*, à *la Patrie*, etc. ; fonda ensuite les *Débats industriels*, que les susceptibilités d'Armand Bertin firent changer en *Vigie industrielle*. En 1848, il fut attaché à *l'Assemblée-Nationale* pour traiter l'économie politique et la bibliographie ; ses attaques incessantes contre M. Louis Blanc lui attirèrent, avec le frère de celui-ci, M. Edmond Blanc, un duel au pistolet, dans lequel il reçut une balle qui fut amortie par une pièce de cinq francs. Il continua de collaborer au *Spectateur*, titre nouveau de *l'Assemblée-Nationale*. On a de lui : *de l'Organisation générale du travail* (1848, broch., 4 éditions), et, sous le titre d'*Études sur les socialistes modernes* (1851, in-8), un recueil de ses articles.

LACOMBE (Louis), pianiste français, né à Bourges, en 1818, parut tout enfant en public, et réussit de bonne heure dans l'improvisation. Admis, en 1829, au Conservatoire, il remporta le premier prix de piano, en 1831, et alla se faire entendre en Belgique, en Allemagne et dans le midi de la France. Fixé à Paris depuis son retour, il s'est fait un nom estimé d'exécutant et de compositeur. Nous citerons seulement, parmi ses œuvres connues ou récentes : *les Harmonies de la nature*, *les Adieux à la patrie*, *le Retour des guerriers*, *la Polonaise*, *le Grand galop*, *la Ronde fantastique* : des *Trios*, des *Quintettes*, et des *Symphonies*, entr'autres celles de *Manfred* et d'*Arva*.

LACORDAIRE (Jean-Baptiste-Henri), célèbre prédicateur français, fondateur d'un nouvel ordre de Dominicains, est né à Recey-sur-Ource (Côte-d'Or), le 18 mai 1802. La mort de son père, qui était médecin, le laissa de bonne heure, avec trois frères, à la charge de sa mère, qui s'attacha à leur donner une éducation catholique. Pourtant le jeune Henri fut à peine mis au collége de Dijon, que, suivant l'impulsion générale de réaction qui animait la jeunesse contre les tendances de la Restauration, il se signala par l'ardeur de ses opinions voltairiennes, en même temps que par l'opiniâtreté de son caractère. Il n'en fit pas moins de fortes études et les termina, dès 1819, avec tous les honneurs universitaires. A dix-sept ans, il suivit les cours de la Faculté de droit de Dijon, et continua de se faire remarquer à la fois par son intelligence et ses tendances antireligieuses. Membre d'une société littéraire de jeunes gens, la Société de l'Étude, il s'y signalait en toute occasion par ses attaques contre le catholicisme. Son droit terminé, il vint à Paris, travailla pendant dix-huit mois chez un avocat à la Cour de cassation et débuta au barreau comme stagiaire.

Tout à coup, en 1824, il entre au séminaire de Saint-Sulpice, et, trois ans après, sans que les orages intérieurs qui l'y ont jeté soient bien calmés, il est ordonné prêtre. D'abord aumônier d'une communauté de religieuses, il le devient ensuite du collége de Juilly, où il fait connaissance avec l'illustre auteur de *l'Essai sur l'indifférence*. Lamennais le subjugue par l'ascendant du caractère et du talent, et se prépare en lui un des plus brillants défenseurs de ses doctrines.

La révolution de Juillet 1830 trouva l'abbé Lacordaire aumônier du collége Henri IV et encore inconnu. Lamennais et M. de Montalembert se l'associèrent pour la fondation de *l'Avenir*, qui parut le 18 octobre suivant, avec cette devise « Dieu et la liberté, » qui s'expliquait par cette autre : « le pape et le peuple. » Le journal réclamait hautement, avec la liberté religieuse, toutes les libertés civiles et politiques. La véhémence de son langage et l'audace de ses théories le conduisirent en Cour d'assises (janvier 1831), où l'abbé Lacordaire plaida lui-même et se fit acquitter et applaudir. Il avait vainement tenté quelques mois auparavant de cumuler le titre d'avocat avec les fonctions de prêtre ; le conseil de l'ordre, malgré l'éclat donné à sa demande, avait refusé de l'inscrire au tableau.

M. Lacordaire eut bientôt une autre occasion de paraître devant la justice. Non content de revendiquer, comme publiciste, la liberté d'enseignement promise par la Charte de 1830, il ouvrit, sans demander d'autorisation, avec MM. de Montalembert et de Coux, dans la rue des Beaux-Arts, une *École libre*, qu'ils refusèrent de fermer, malgré les sommations de l'autorité, et qu'ils n'évacuèrent que devant l'intervention de la force publique. La mort du père de M. de Montalembert, en appelant celui-ci à la pairie, enleva l'affaire aux tribunaux ordinaires, et la Chambre des Pairs devint pour les illustres maîtres d'école, condamnés au *minimum* de la peine, cent francs d'amende, le théâtre du plus solennel triomphe.

Il fut bientôt troublé. Au milieu de l'incertitude que jetait dans le clergé de la France et de l'Europe la nouveauté des doctrines soutenues avec tant de talent, survint la fameuse *Lettre encyclique* de Grégoire XVI (18 septembre 1832), effrayé de l'étrange concours de « ses terribles amis. » Repoussant à la fois tous leurs dogmes, il déclarait « toute idée de régénération de l'Église, absurde ; — la liberté de conscience, un délire ; — la liberté de la presse, funeste ; — la soumission inviolable au prince, une maxime de foi ; etc. »

Les trois chefs de *l'Avenir* étaient allés solennellement à Rome pour prévenir cette condamnation. Lamennais sortit frémissant de la ville papale et répondit à *l'Encyclique* par les *Affaires de Rome* et les *Paroles d'un croyant*. M. Lacordaire se prosterna sur le tombeau de saint Pierre et se releva soumis et transformé.

De retour à Paris, il se livre à la prédication. Il débute avec éclat au collége Stanislas par des sermons qui lui attirent les censures archiépiscopales, à cause de l'influence Lamennaisienne dont ils sont encore pénétrés (1834). L'année suivante, il ouvre ses conférences de Notre-Dame et appelle autour de sa chaire la foule mondaine par des séductions que ne connaissait pas la parole sacrée. Traitant de toutes choses, sous prétexte de religion, il entretient la génération moderne des intérêts et des émotions du moment, de nationalité, de liberté, de politique et d'industrie, des chemins de fer et de Napoléon. La nouveauté et

l'éclat de son langage, l'audace de ses mouvements, le souvenir récent des luttes et des orages qu'il avait traversés, tout, en lui, répondait à la fermentation inquiète de l'époque et captivait les esprits. La question sociale se posait à Notre-Dame, et, du même coup, le romantisme y triomphait. L'autorité supérieure, alarmée de ces succès mêmes, se faisait remettre inutilement d'avance le plan et le cadre de ces insaisissables improvisations.

M. Lacordaire, cherchant déjà un point d'appui hors de la hiérarchie ecclésiastique française, fit alors un second voyage de Rome (1836) et reçut du pape un bon accueil. Il y écrivit sa *Lettre sur le Saint-Siége* qui ne fut publiée qu'en 1838; c'était la retractation solennelle des doctrines de *l'Avenir* et une véritable déclaration de guerre contre la raison humaine, « cette fille du néant, » cette puissance « qui vient du démon, » inconciliable avec la foi « qui vient de Dieu. »

Il revint prêcher à Notre-Dame le carême de 1838, eut le même succès auprès du public, excita, dans le clergé conservateur, les mêmes inquiétudes, et repartit pour Rome une troisième fois. Sortant enfin de la dépendance de l'épiscopat, il entra au couvent de la Minerve, et, le 6 avril 1840, il prit l'habit de dominicain, en ajoutant à ses prénoms le nom du fondateur de l'ordre. C'est alors qu'il écrivit la *Vie de saint Dominique* (Paris, 1840, in-8°, avec portrait), ouvrage qui contient la justification plus poétique qu'historique de l'Inquisition, et qui, traduit en plusieurs langues, excita généralement au moins un vif intérêt de curiosité.

L'année suivante (15 février 1841), le nouveau frère prêcheur reparut, la tête rasée et en robe blanche, dans la chaire de Notre-Dame, où, exaltant encore la nationalité française, il s'écriait : « Glorifiez-vous d'être baptisés et surtout d'être baptisés Français.... Je suis bien long; c'est votre faute. C'est votre gloire que je raconte. Allons! il vous faut boire jusqu'à la lie ce calice de gloire!» Tel était le ton ordinaire de son éloquence. Il alla prêcher à Bordeaux, à Nancy, à Lyon, à Grenoble et dans plusieurs autres villes, où la nouveauté de sa manière et de ses sujets partageait les esprits entre l'admiration et la surprise.

Lorsque la révolution de Février éclata, le P. Lacordaire parut se ressouvenir de ses anciennes doctrines républicaines. Envoyé à la Constituante par les Bouches-du-Rhône, il vint prendre place, sous son froc blanc, au sommet de la Montagne, deux bancs au-dessus de Lamennais. Il aborda, dès les premiers jours, mais sans beaucoup de succès, la tribune, et prétextant que les débats parlementaires, plus périlleux d'ailleurs que les plaidoyers sans réplique de la chaire, ne convenaient pas à sa robe et à son caractère sacré, il se hâta de donner sa démission (15 mai). Depuis, un seul discours du P. Lacordaire a eu un certain retentissement, d'ailleurs promptement étouffé. C'est un sermon prononcé à Saint-Roch, en 1853, et dont les allusions politiques ont donné lieu à des débats qui l'ont fait éloigner momentanément de la prédication. « L'abbé Lacordaire, a-t-on dit, aime toujours à marcher au bord du précipice d'où il est sorti. » Le célèbre orateur, dont la voix s'est beaucoup affaiblie, a pris la direction du collége libre de Sorrèze (Tarn).

On a de M. Lacordaire, outre les ouvrages que nous avons eu occasion de citer : *Considérations philosophiques sur le système de M. de Lamennais* (1834, in-8); *Mémoire pour le rétablissement en France de l'ordre des frères prêcheurs* (1840, in-8); *Conférences de Notre-Dame de Paris* (1835-1850, 3 vol. in-8); *Conférences du R. P. Lacordaire, prêchées à Lyon et à Grenoble* (Lyon, 1845, in-8); un certain nombre de *Sermons* isolés et les *Éloges funèbres* de M. de Forbin-Janson, du général Drouot et d'O'Connell (1844-1847, in-8).

Parmi les études biographiques et critiques dont il a été l'objet, nous citerons celles que lui ont consacrées M. Loménie dans la *Galerie des contemporains illustres*, et M. Sainte-Beuve dans ses *Causeries du lundi* (1851, t. I).

LACORDAIRE (Jean-Théodore), naturaliste français, frère aîné du précédent, né le 1er février 1801, à Recey-sur-Ource (Côte-d'Or), fit ses classes au lycée de Dijon et étudia le droit dans la même ville; mais, poussé par un goût prononcé pour l'histoire naturelle, il entreprit, de 1825 à 1832, quatre voyages dans l'Amérique méridionale, sur lesquels, à son retour, il publia de nombreux articles dans la *Revue des Deux-Mondes* et *le Temps*. En 1835, il accepta du gouvernement belge la chaire de zoologie à Liége, puis celle d'anatomie comparée; il est aujourd'hui le doyen de cette université.

Outre une foule de travaux disséminés dans les journaux français et belges, on a de lui : *Introduction à l'entomologie* (1834-1837, 2 vol. in-8 pl.), comprenant les principes généraux de l'anatomie et de la physiologie des insectes et un résumé des systèmes de classification proposés; *Faune entomologique des environs de Paris* (1835, in-18), rédigée avec le docteur Boisduval et dont il n'a paru qu'un volume réimprimé avec additions, en 1854, dans *l'Histoire naturelle des insectes; Monographie des érotyliens* (1842, in-8), de la famille des coléoptères; *Nouveau manuel de l'anatomie comparée* (1849, 3 part. in-8), traduit de l'allemand de Ch. de Siebold; etc.

Des quatre frères de ce nom, le troisième est ingénieur civil à Dijon et le dernier, chef d'escadron au 6e hussards.

LACORNÉE (Jacques), architecte français, né à Bordeaux, le 22 septembre 1782, et fils d'un modeste tailleur de pierres, reçut à l'académie de sa ville natale, les premières notions des mathématiques, du dessin et de l'architecture, et vint à Paris en 1800. Élève de l'academicien Bonnard, il suivit, jusqu'en 1808, les cours de l'École des beaux-arts et en sortit avec le prix départemental, après avoir obtenu onze médailles et avoir été admis deux fois en loge. Quelques temps après, il fut attaché à l'inspection des travaux du palais du quai d'Orsay (1810), puis à l'inspection générale des travaux de la manufacture des tabacs (1817). Nommé, en 1818, à la mort de Bonnard, architecte en chef du palais d'Orsay, il en a terminé la construction; on cite la grande salle du conseil d'État comme un des plus remarquables des monuments modernes de Paris. M. J. Lacornée a exécuté seul et sur ses propres plans, de 1848 à 1854, le nouveau palais du ministère des affaires étrangères, dans un style plus élégant que grandiose, et avec une heureuse distribution de toutes les dépendances. Dans l'intervalle, il a tracé les plans ou dirigé les travaux des principales manufactures de tabacs de France et élevé les vastes bâtiments et magasins de celle de Paris.

On doit encore à M. Lacornée les restaurations de plusieurs châteaux et hôtels, le tombeau du duc Decrès, au cimetière de l'Est (1821-1829), et une collection précieuse de dessins, de minutes et d'objets d'art, destinée à la ville de Bordeaux. Décoré de la Légion d'honneur, en mai 1840, M. Lacornée a été fait officier de cet ordre en 1854. — Il est mort à Paris en 1856.

LA COUR (DE). Voy. DE LA COUR.

LACRESSONNIÈRE (Louis), acteur français dont le vrai nom serait, suivant l'auteur de la *France littéraire*, LE SOT DE LA PENNETERIE, est né en 1817, à Chauny (Haute-Marne). Il fit ses classes au collége de cette ville, entra dans le commerce, joua ensuite quelques mois à la Gaîté, et passa une année au Conservatoire. Successivement engagé aux théâtres de Bourges, de Nevers, d'Orléans et de Belleville, il fut attaché, en 1842, à l'Ambigu, d'où il passa, en 1847, au Théâtre-Historique, et fut dans toute cette période l'artiste privilégié de MM. Al. Dumas et Fr. Soulié, qui lui confièrent les premiers rôles de leurs pièces principales. C'est alors qu'il épousa Mme Perrier (voy. ci-dessous). Engagé ensuite à la Porte-Saint-Martin, il entra, en 1849, à la Gaîté, qu'il quitta momentanément, en 1851 et 1855, pour paraître au Vaudeville et au Cirque-Impérial. Les rôles qui ont le plus popularisé le nom de cet acteur sont ceux de Monteclain et de Georges dans *la Closerie des genêts;* de Charles Ier dans *les Mousquetaires;* de Paul Didier dans *les Bohémiens*, et le double personnage de Lesurques et de Dubosc dans *le Courrier de Lyon*.

LACRESSONNIÈRE (Marie-Marguerite GERIMER, dame PERRIER, puis dame), actrice française, femme du précédent, née à Lyon, vers 1822, parut fort jeune au théâtre, fut tour à tour engagée à Chambéry, à Lyon, à Poitiers, à la Rochelle, à Alençon, et joua une première fois à la Gaîté, dans *la Belle écaillère*, en mai 1842. Après cinq ans passés au théâtre de Marseille, elle fut engagée pour l'ouverture du Théâtre-Historique, et se maria en 1847 avec M. Lacressonnière, sous le nom duquel elle fut dès lors connue. Le Théâtre-Historique fermé, elle rejoignit son mari à la Gaîté, où, jusqu'en 1855, elle a créé, dans le même répertoire, Louise dans *la Closerie des genêts*, Henriette de France dans *les Mousquetaires*, Louise dans *le Courrier de Lyon*, etc. Depuis, elle a appartenu au Cirque et à l'Odéon, et a joué dans *la Reine Margot*, *la Jeunesse*, *l'École des ménages*, etc.

LACRETELLE (Charles-Joseph DE), dit *Lacretelle jeune*, historien français, né à Metz en 1766, et frère puîné de l'avocat de ce nom, membre des assemblées révolutionnaires, vint fort jeune à Paris et débuta, sous le patronage de son frère, au *Journal des Débats*, comme rédacteur du compte rendu des séances de l'Assemblée constituante. En même temps, il fournissait des articles à plusieurs journaux du parti modéré, entre autres au *Précurseur*. Proscrit au 13 vendémiaire (an IV) comme un des chefs du mouvement contre la Convention, il ne fut pas plus heureux après la révolution du 18 fructidor (an V) et, successivement détenu à la Force et au Temple, il ne sortit de prison qu'au 18 brumaire (an VIII). Sous l'Empire, M. Ch. de Lacretelle fut nommé membre du bureau de la presse, obtint, en 1810, le brevet de censeur, et fut ensuite appelé à la chaire d'histoire de la Faculté de Paris, où son cours fut longtemps un des plus suivis. Déjà ses premiers ouvrages avaient eu du succès et son *Histoire de France pendant le* XVIIIe *siècle* (1806, 6 vol. in-8), avait été louée autant pour le talent et le goût qu'il y avait déployés que pour l'impartialité. En 1813, il remplaça Esménard à l'Académie française, où il prononça, en qualité de président, de remarquables discours. Rallié, avec empressement, aux Bourbons, en 1814, il reprit sa chaire pendant les Cent-Jours. Son dévouement à la royauté ne le conduisit pas à s'associer aux excès des mauvais jours de la Restauration, et, lorsque de Peyronnet présenta sa loi dite de justice et d'amour sur la police de la presse, il prononça, au sein de l'Académie, une harangue éloquente, qui provoqua, de la part de ce corps littéraire, une adresse au roi en faveur de la presse menacée. Cette opposition fit perdre à l'académicien les fonctions de censeur dramatique, qu'il exerçait depuis quelques années. Sous la royauté de Juillet, M. Ch. de Lacretelle fut successivement suppléé dans sa chaire d'histoire par MM. du Rozoir et Rossew Saint-Hilaire, et n'y reparut lui-même que rarement et dans des circonstances solennelles. Il ne prit sa retraite qu'en 1853. Dès 1848, il s'était retiré à Mâcon, où il est mort, le 2 mars 1855. Décoré par Napoléon Ier de l'ordre de la Réunion en 1813, il était, depuis le 24 avril 1845, commandeur de la Légion d'honneur.

Outre l'ouvrage que nous avons cité, les principaux travaux historiques de Lacretelle sont : *Précis historique de la Révolution française* (1801-1806, 6 vol. in-8); *Histoire de France pendant les guerres de religion* (1814-1816, 4 vol. in-8); *Histoire de la Révolution française* (1821-1826, 8 vol. in-8), faisant suite à son *Histoire de France pendant le* XVIIIe *siècle*, mais écrite dans un tout autre esprit et avec moins de talent; *Histoire de France depuis la Restauration* (1829-1835, 4 vol. in-8); *Histoire du Consulat et de l'Empire* (1845-1846, 6 vol. in-8), malheureuse concurrence d'un vieillard contre l'ouvrage de M. Thiers. On a encore de lui les éloges de *Florian* (1812), et de *Bailly* (1836); un *Recueil de discours, rapports*, etc. (1841, in-4); *Testament philosophique et littéraire* (1840, 2 vol. in-8); *Dix années d'épreuves pendant la Révolution* (1842, in-8); plusieurs *Discours* prononcés à la Faculté des lettres ou à Mâcon, etc. Il a aussi collaboré à plusieurs publications, notamment au *Voyage pittoresque de Constantinople et des rives du Bosphore* (1807); à la *Biographie universelle* où l'on distingue ses articles *Henri IV* et *Louis XV;* à *l'Art de vérifier les dates*, au *Spectateur politique et littéraire*, etc.

LACROIX (Paul), littérateur français, connu sous le pseudonyme de *bibliophile Jacob*, est né à Paris, le 27 février 1806. Au sortir de ses études, il débuta dans *le Figaro* et *la Psyché;* puis il se fit connaître par une longue série de romans qui empruntent surtout leur intérêt aux curieux détails qui les remplissent. Ceux qui sont consacrés à la peinture des mœurs ont eu moins de succès. Nous citerons dans l'un et l'autre genre, de 1829 à 1835 : *l'Assassinat d'un roi* (2 vol.); *le Couvent de Baïans; Soirées de Walter Scott à Paris; les Deux fous* (2 vol.); *Contes du bibliophile Jacob à ses petits-enfants* (2 vol.); *Vertu et tempérament, histoire du temps de la Restauration* (2 vol.); *Convalescence du vieux conteur* (2 vol.); *Suite de la convalescence du vieux conteur; Quand j'étais jeune, souvenirs d'un vieux* (2 vol.); *le Bon vieux temps, suite des Soirées de Walter Scott* (2 vol.); *la Folle d'Orléans, histoire du temps de Louis XIV* (2 vol.), etc.: de 1836 à 1840 : *Pignerol, histoire du temps de Louis XIV* (2 vol.); *Mon grand fauteuil* (2 vol.); *l'Homme au masque de fer*, où il soutient la thèse que cet homme fut le surintendant Fouquet; *une Femme malheureuse, fille-femme* (2 vol.); *Aventures du grand Balzac* (2 vol.); *les Adieux des fées; de Près et de loin* (2 vol.); *la Sœur du Maugrabin, histoire du temps d'Henri IV* (2 vol.); *le Roi des Ribauds, histoire du temps de Louis XII* (4 vol.); *un Divorce, histoire du temps de l'Empire* (2 vol.); *la Danse macabre, histoire fantastique du* XVe *siècle* (2 vol.); *Médianoches* (4 vol.); *les Francs-taupins* (6 vol.); *le Vieux conteur* (2 vol.); *le Marchand du Havre, la Chambre des poisons, histoire du temps de Louis XIV* (2 vol.); *Amante et mère* (2 vol.); *la Marquise de Chatillard* (2 vol.); *Pe-*

tites histoires pour la jeunesse; Lettres d'Abélard et d'Héloïse, etc.; enfin, de 1841 à nos jours : *la Comtesse de Choiseul-Praslin, histoire du temps de Louis XV* (2 vol.); *le Chevalier de Chaville; le Singe, histoire du temps de Louis XIV* (2 vol.); *un Duel sans témoin* (2 vol.); *la Nuit des noces* (2 vol.); *le Siége de Gênes* (2 vol.); *les Va-nu-pieds* (2 vol.); *une Bonne fortune de Racine, Récits historiques à la jeunesse, le Fils du notaire, le Ghetto ou le Quartier des Juifs, la Dette de jeu* (2 vol.); *Simples récits*, etc., en tous plus de 80 volumes.

M. Paul Lacroix est aussi auteur d'un drame en cinq actes et en vers: *la Maréchale d'Ancre* (1840), reçu à l'Odéon, en 1828, et arrêté par la censure, ainsi que d'une traduction d'un drame célèbre de Werner, *le 24 Février* (1849).

Pour justifier son pseudonyme de bibliophile, M. Paul Lacroix a publié de nombreux travaux d'histoire et de philosophie, sciences pour lesquelles il montre une extrême aptitude. Il faut citer de lui de très-paradoxales *Dissertations sur quelques points curieux de l'Histoire de France et de l'Histoire littéraire* (1834-1838, 2 vol.); *une Histoire du XVIe siècle en France* (1834); *l'Origine des cartes à jouer* (1836); avec Henri Martin: *Histoire de la ville de Soissons depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours* (1837-1838, 2 vol. in-8); *le Moyen âge et la Renaissance* (1847-1852, 5 vol. in-4); *Continuation de l'Histoire de France d'Anquetil* (1850, 4 vol.); enfin *une Histoire politique, anecdotique et populaire de Napoléon III* (1853, in-8); etc. Il a publié aussi une série très-nombreuse de catalogues à l'usage des bibliophiles, fondé et dirigé avec Thoré, de 1842 à 1848, *le Bulletin de l'alliance des arts*, donné des éditions assez estimées, de *Marot*, de *Rabelais*, de *Beroalde de Verville*, de *Marguerite de Navarre*, de *Dangeau*, de *Calvin*, etc., collaboré à une foule de journaux et de recueils, parmi lesquels il faut citer *les Annales du commerce, le Garde national, le Journal des Demoiselles, la Revue de Paris, le Mercure du XIXe siècle*, qu'il dirigea longtemps en société avec M. Amédée Pichot, etc. Enfin, il s'est fait connaître, comme naturaliste, par un *Petit Buffon illustré* (1831, 4 vol. in-32), et comme économiste, par une *Histoire de la prostitution chez tous les peuples du monde* (1854-1856, 6 vol.), publiée sous le pseudonyme de Pierre Dufour et qui fut l'objet de poursuites judiciaires.

M. Paul Lacroix, décoré de la Légion d'honneur depuis 1835, est actuellement conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal.

LACROIX (Jules), littérateur français, frère du précédent, né à Paris, en 1809, est aussi auteur d'un grand nombre de romans, parmi lesquels nous citerons les plus remarqués : *une Grossesse* (1833); *Corps sans âme* (1834, 2 vol.); de 1834 à 1840: *une Fleur à vendre* (2 vol.); *le Tentateur, le Flagrant délit* (2 vol.); *les Parasites* (2 vol.); *les Premières rides ou la Vicomtesse de Florestan* (2 vol.); *le Neveu d'un lord* (2 vol.); *le Bâtard* (2 vol.); *la Rente viagère* (2 vol.); *le Banquier de Bristol* (2 vol.); de 1840 à 1857 : *Quatre ans sous terre* (3 vol.); *Lucie* (2 vol.); *l'Honneur d'une femme* (2 vol.); *le Château des Atrides* (2 vol.); *les Folles nuits* (2 vol.); *la Vipère* (2 vol.); *le Voile noir* (2 vol.); *la Poule aux œufs d'or* (2 vol.); *l'Étouffeur d'Édimbourg* (2 vol.); *le Masque de velours; une Liaison dangereuse; Mémoires d'une somnambule ou les Mille et une nuits parisiennes* (5 vol.); *un Grand d'Espagne* (2 vol.); *Histoire d'une grande dame* (2 vol.); *le Mauvais ange* (3 vol.), etc.

M. Jules Lacroix a donné au Théâtre-Français deux drames en cinq actes, en vers, *le Testament de César*, (1849) et *Valéria* (1851), en collaboration avec M. Auguste Maquet, et joué par Mlle Rachel. On lui doit, en outre, un volume de poésies, *les Pervenches* (1838), et une traduction de *Macbeth*, en vers français.

LACROIX (Gaspard-Jean), paysagiste français, né vers 1820, à Turin (Piémont), fut élève de M. Corot et s'est fait remarquer par une sérieuse étude de la nature. Ses principales productions sont: *la Campagne de Rome, Vue de Bonnelles* (1841); *Pêcheurs catalans à Port-Vendres, Vue d'Auvergne* (1842); *Promenade sur l'eau* (1844); *l'Avare qui a perdu son trésor* (1847); trois *Vues prises à Bougival* (1848); *Érigone*, des *Baigneuses* (1850); *Mercure endormant Argus* (1852); *Bords du Morin* (1853). Il a envoyé deux paysages à l'Exposition universelle de 1855: *Effet du soir, le Chemin vert près de Meaux*; et un *Site* au salon de 1857. Il a obtenu une 3e médaille en 1842, et deux secondes, en 1843 et 1848.

LACROIX (Paul-Joseph-Eugène), architecte français, né à Paris, le 19 mars 1814, et fils de la nourrice du prince Louis-Napoléon, aujourd'hui empereur, suivit, de 1836 à 1839, l'École des beaux-arts, sous la direction de M. Constant Dufeux. Au retour d'un voyage en Italie, il fut désigné pour restaurer l'hôtel de ville de Saint-Quentin. Nommé, en 1852, architecte de l'Élysée impérial, dont il entreprit les nouvelles constructions, il fut associé à M. Lefuel comme architecte adjoint des Tuileries et inspecteur des châteaux de la couronne. Il a envoyé à plusieurs salons divers dessins et projets ; le *Tombeau du Pape Adrien V à Viterbe*, (1841); un *Projet de mairie* pour le Xe arrondissement (1844); un *Projet de monument national*, à la mémoire du maréchal Ney (1845); un *Projet de temple luthérien*, pour la place de l'Europe; la *Restauration de l'église de Vitry-sur-Seine*, pour le ministère de l'intérieur (1846) ; *l'Hôtel de ville de Saint-Quentin au XVIe siècle* (1847); la *Tribune gothique* de l'église de cette ville (1848), et un *Projet de marché*, pour la rue de Sèvres (1849). Il a obtenu une 3e médaille en 1849, et reçu la décoration en 1857.

LACROSSE (Bertrand-Théobald-Joseph, baron DE), sénateur français, ancien député et représentant du peuple, ancien ministre, né en 1794, est le fils du célèbre contre-amiral Raymond de Lacrosse, créé baron sous l'Empire. Il entra lui-même dans la marine en 1809, comme aspirant, puis passa en 1813 dans la garde impériale. En 1815, il fut compris dans le licenciement de l'armée de la Loire. Retiré à Brest, il y fut élu, en 1830, colonel de la garde nationale, et en 1834, envoyé à la Chambre des Députés. Réélu jusqu'en 1848, il fit partie de la gauche dynastique, soutint en 1840 le ministère Thiers, et se retrouva, pendant la longue administration de M. Guizot, dans l'opposition. Les attaques injurieuses du journal ministériel, *le Globe*, contre la mémoire de son père amenèrent, entre lui et M. Granier de Cassagnac, un duel dans lequel il reçut une balle qui lui fractura la cuisse et le rendit boiteux pour la vie. M. de Lacrosse prenait une part active aux travaux de la Chambre et surtout aux discussions qui intéressaient la marine. Il contribua, en 1846, à faire voter, pour la réorganisation de la flotte, ce crédit extraordinaire de quatre-vingt-treize millions dont le ministère ne voulait pas.

En 1848, il fut élu représentant du Finisterre, le septième sur quinze, par 80 491 voix. Dans l'Assemblée constituante, à part la question du bannissement de la famille d'Orléans et celle des

deux Chambres, il vota avec la droite. Après l'élection du 10 décembre il fut appelé au ministère des travaux publics, dans le premier cabinet de Louis-Napoléon, et le garda jusqu'au message du 31 octobre. Réélu à la Législative, le premier de son département, il continua de soutenir la politique intérieure et extérieure de l'Élysée, et lors du coup d'État du 2 décembre, il fit partie de la Commission consultative. Le décret du 25 janvier 1852 le comprit parmi les premiers sénateurs, avec le titre de secrétaire du Sénat. Le baron de Lacrosse, promu officier de la Légion d'honneur le 28 mars 1851, est aujourd'hui commandeur.

LADENBERG (Adalbert DE), homme d'État prussien, né à Ansbach, le 18 février 1798, fit ses études au collége Frédéric-Guillaume de Berlin, s'engagea, en 1815, dans les dragons de la garde, prit son congé, l'année suivante, comme lieutenant, et après avoir achevé ses études de droit à Berlin, à Heidelberg et à Gœttingue, entra dans la magistrature. Assesseur, de 1818 à 1824, auprès des tribunaux de Cologne et de Coblentz, il devint, en 1830, directeur des finances dans les gouvernements de Kœnigsberg et de Mersebourg, gouverneur de Trèves, en 1834, enfin, en 1839, chef de division au ministère de l'instruction publique et des cultes, conseiller intime et membre du conseil d'État. Ministre par intérim de l'instruction publique, de mai à octobre 1840, il garda, sous M. Eichhorn, la direction de l'instruction publique, avec le titre de plénipotentiaire auprès de l'université de Berlin. Les démissions successives de M. Eichhorn, Schwérin et Rodbertus, en 1848, firent peser sur lui, pendant quatre mois, tout le poids d'un redoutable intérim, jusqu'à ce qu'il entrât lui-même, le 8 novembre, dans le nouveau ministère formé par le comte de Brandenbourg. On lui doit la fondation du conseil évangélique, la révision de la loi sur l'enseignement, et la réorganisation des musées de la Prusse. En 1850, il donna sa démission, à la suite de la convention d'Olmutz qui rendait à l'Autriche sa prépondérance, et le roi le nomma conseiller intime et président de la chambre des comptes avec le titre d'excellence. — M. de Ladenberg est mort le 15 février 1855.

On a de lui : *Examen du système des hypothèques en Prusse et en France* (Uebersicht der preuss. und Franz. Hypothekenverfassung; Cologne, 1829) : et *Procédure civile et criminelle de la Prusse* (Preussens gerichtliches Verfahren der Civil-und criminalsachen; Ibid, 3ᵉ édit., 1842).

LADOUCETTE (Louis-Napoléon-Lætitia-Charles, baron DE), sénateur français, né à Paris, en 1807, est le fils aîné de l'ancien député de la Moselle, préfet sous l'Empire, mort en 1848. Élève de l'École spéciale militaire de Saint-Cyr, il donna sa démission d'officier de cavalerie, en 1837, pour entrer au conseil d'État; il était devenu maître des requêtes lorsque la révolution de Février lui enleva cette position. Repoussé aux élections de la Constituante, en 1848, il obtint, à celles de la Législative, le mandat de représentant de la Moselle. M. Ladoucette, qui avait par avance accepté le programme parlementaire du parti conservateur, l'a soutenu par ses votes jusqu'à la dissolution de l'assemblée. Il a été appelé au Sénat dès le 27 janvier 1852. Il est chevalier de la Légion d'honneur depuis le mois de juillet 1851.

Son frère, M. Eugène-Dominique-François DE LADOUCETTE, né, en 1809, est député au Corps législatif. Sous le règne de Louis-Philippe, il était entré dans la carrière administrative. Il a quitté, en 1852, la sous-préfecture de Saint-Étienne pour le présenter, avec l'appui du gouvernement, devant les électeurs de Rethel, qui lui ont renouvelé leur mandat, en 1857. Il a été décoré en 1844.

LAEMLEIN (Alexandre), peintre d'origine allemande, naturalisé français en 1848, est né le 9 décembre 1813, à Hohenfeld-sur-le-Mein, en Bavière; fils unique d'un pauvre journalier de la campagne, il vint, à l'âge de dix ans, à Paris, chez son oncle Alexandre Laemlein, joueur savant dont on a une *Encyclopédie des échecs* et une *Collection de problèmes*, et qui tenait l'hôtel de l'Échiquier dans le quartier Feydeau. Il fut placé chez un graveur, puis suivit les cours de l'École des beaux-arts, sous la direction de Regnault (1829) de M. Picot, chez lequel il exécuta plusieurs esquisses conservées dans son atelier. De 1825 à 1839, M. Laemlein exécuta, avec M. Alaux, sa restauration de la galerie du Primatice, à Fontainebleau, et divers travaux à Versailles et au palais de Saint-Cloud. Il débuta au salon de 1836 par *un Portrait*, et donna aux salons suivants : *la Chasteté de Joseph*, *le Réveil d'Adam*, *Tabitha ressuscitée par saint Pierre*, à l'église de Saint-Pierre de Gobert, près Agen; *la Charité*, *l'Échelle de Jacob*, *la Vision de Zacharie*, au musée de Rochefort, trois sujets qui ont reparu à l'Exposition universelle de 1855; et au salon de 1857, *Diane et Endymion*, un *Portrait*.

M. Laemlein a fait aussi des lithographies, des essais d'eaux-fortes, des peintures sur émail, des compositions pour la manufacture de Sèvres, des *Portraits* pour le palais de Versailles, entre autres ceux de *Philippe le Hardi*, de *Jean sans Peur*, du *maréchal de Boucicault* et celui de *Raymond Dupuy*; enfin des copies, dont quelques-unes ont reproduit les toiles originales avec assez de fidélité pour tromper l'œil même des auteurs. Cet artiste a été chargé, en 1855, du plafond du salon dit de Louis XIV à Baden-Baden, et nommé, la même année, professeur à l'école spéciale de dessin. Il a obtenu, pour le genre historique, une 3ᵉ médaille en 1841, une de seconde classe en 1843, et une mention en 1855.

LAFAGE ou **LAFASGE** (Juste-Adrien DE), compositeur français, né à Paris le 27 mars 1805, prit, comme enfant de chœur à Saint-Philippe du Roule, un tel goût pour la musique religieuse, que ses parents, malgré d'autres projets, durent l'abandonner à son penchant. Élève du savant professeur Perne, puis de Choron, il étudia, avec le plaint-chant, l'harmonie et le contre-point, et commença des recherches sur la musique de l'antiquité et du moyen âge. En 1828, un subside de la liste civile lui permit de faire le voyage d'Italie. A Rome, il s'exerça, avec l'abbé Baini, à l'ancien style fugué; à Florence, il fit représenter une petite farce intitulée : *I Creditori*. Dans un second voyage, en 1833, il s'occupa plus spécialement de recherches sur la musique religieuse et son histoire. Il avait été nommé en 1829, maître de chapelle à Saint-Étienne du Mont.

On a de M. Lafage qui a consacré à l'enseignement une grande partie de sa vie, la continuation du *Manuel de musique* de Choron (1836-1838); une *Semiologie musicale ou Exposé des principes élémentaires de la musique* (Paris, 1837); des articles didactiques dans *la Revue musicale*, *les Tablettes universelles*, *la Revue encyclopédique*, *la Revue et Gazette musicale* dont il est un des principaux rédacteurs, etc. Il a donné une édition des *Œuvres complètes* de Choron.

Comme compositeur, il a écrit plusieurs *Messes*, deux livres de *Motets* (1832-1837); un *Ordinaire de l'office divin* (Paris, 1832-1835); un *De profundis* et des *Psaumes*, et comme musique profane, des *Fantaisies*, des *Variations*, des

Romances et un recueil de *Chansons morales à deux voix* (1829).

LA FARELLE (Félix DE), économiste français, né à Anduze (Gard), le 7 mai 1800, d'une ancienne famille noble, quoique obscure, entra, sous la Restauration, dans la magistrature, donna sa démission en 1830 et se livra plus librement à son goût pour les études économiques. Il avait déjà publié l'année précédente : *du Progrès social au profit des classes populaires non indigentes ou Études philosophiques et économiques sur l'amélioration matérielle et morale du plus grand nombre* (Nîmes, 1839, 2 vol. in-8; 2e édition, Paris, 1847, in-8), ouvrage dont le titre indique assez les tendances et qui obtint un des grands prix Montyon. Il a donné depuis : *Histoire des institutions municipales de la ville de Nîmes*, imprimée aux frais du conseil municipal de cette ville; *Plan d'une réorganisation disciplinaire* des classes industrielles de la France (in-12, 1842, réimprimé dans la seconde édition du *Progrès social*), où l'auteur réclame des institutions analogues aux anciennes corporations; des *Études statistiques sur l'industrie de la soie en France*, qui ont beaucoup servi aux ouvrages ultérieurs sur cette industrie; *Coup d'œil sur le régime répressif et pénitentiaire des principaux États de l'ancien et du nouveau monde* (1844, grand in-8), etc.

Élu député de l'arrondissement d'Alais en 1842, M. de La Farelle, assez étranger à la politique proprement dite, fit partie de la grande commission chargée de préparer une loi sur le régime pénitentiaire (1843), dont M. de Tocqueville fut le rapporteur : sous-rapporteur lui-même, il coordonna tous les documents officiels, dans un travail qui fut imprimé et distribué par ordre de la Chambre. Il s'occupa spécialement, dans les sessions suivantes, des questions relatives aux cours d'eau, et fut rapporteur, en 1847, de la loi sur le chemin de fer de Lyon à Avignon, et prit une part active à tous les travaux législatifs qui rentraient dans ses études spéciales. Depuis 1838, M. de La Farelle vit retiré dans l'Aveyron. Il a donné un certain nombre d'articles à la *Revue des économistes*.

LA FARINA (Joseph), littérateur et homme politique italien, né à Messine, en 1815, avait treize ans à peine, quand il partagea, pendant onze mois, la captivité de son père, détenu pour cause politique. A l'âge de dix-neuf ans, il reçut le diplôme de docteur en droit civil et ecclésiastique à l'université de Catane. En 1837, il figura parmi les chefs du mouvement sicilien, et s'expatria après la défaite de son parti. Rentré dans son pays, en 1839, il se fit avocat criminel, sans renoncer à la politique. Il fonda plusieurs journaux, *le Spettatore Zancleo*, *le Phare* et *la Sentinelle du Phare*, qui furent tour à tour supprimés. Le gouvernement lui interdit enfin la rédaction de toute feuille publique et même la publication de ses œuvres, notamment de ses *Souvenirs de Rome et de la Toscane*. Il se décida alors à quitter de nouveau son pays et s'établit à Florence, où il trouvait plus de liberté. Il y publia d'abord les deux volumes de son *Étude sur le* XIIIe *siècle*, puis une série d'éditions illustrées : *l'Italie* (1 vol.); *l'Allemagne rhénane* (1 vol.); *la Suisse* (2 vol.); *la Chine* (4 vol.), et commença l'*Histoire d'Italie racontée au peuple*, aujourd'hui terminée. Il écrivit aussi deux drames historiques, *Matteo Palizzi* et *l'Abandon d'un peuple*, accueillis avec faveur.

Lorsque les mouvements de réforme commencèrent en Italie, M. La Farina eut une grande part à celui de la Toscane, où il fonda le premier journal démocratique et anti-papiste, *l'Alba*. Il rédigea une pétition relative à la garde nationale, qui fut signée par 40 000 personnes. Mais, quand la révolution eut éclaté en Sicile, il se hâta d'y retourner et fut nommé membre du comité de la guerre, puis représentant au parlement, où il prit l'initiative de mesures importantes. La déchéance du roi de Naples ayant été prononcée le 8 mai 1848, il obtint qu'avant de procéder à l'élection d'un nouveau roi, on voterait une Constitution nouvelle. Au mois de juin, le gouvernement provisoire l'envoya, en qualité de commissaire, d'abord à Rome et en Toscane, puis auprès de Charles-Albert. A son retour à Palerme, M. La Farina fit partie du ministère (13 août) et cumula les portefeuilles de l'instruction publique, des travaux publics et de l'intérieur. Après la prise de Messine par les troupes du roi Ferdinand, il osa prendre en main le ministère de la guerre, qu'il garda jusqu'en février 1849. Au dernier moment de la lutte, il proposa des mesures d'énergie, qu'il s'offrit, sous sa propre responsabilité, à exécuter; mais ses avis n'ayant pas prévalu, il repartit pour l'exil. Il vit, depuis, à Turin, du travail de sa plume.

M. Jos. La Farina a encore publié : *Histoire de la révolution de Sicile en* 1848 *et* 1849 (2 vol.); *Histoire d'Italie, de* 1815 *à* 1850 (6 vol.), ouvrage complet et dont on a loué l'impartialité; *Histoire des controverses entre le pouvoir civil et le pouvoir ecclésiastique*, plus remarquable par la science que par le style. Il dirige aujourd'hui la *Revue encyclopédique italienne*.

LAFAYE (Benjamin LAFAIST et), philologue français, né vers 1810, ancien élève de l'École normale, reçu agrégé pour les classes de philosophie en 1832, professa cette science au collége d'Orléans jusqu'en 1838, puis à celui de Marseille jusqu'en 1849. Passant dans l'enseignement supérieur, il devint professeur de philosophie à la Faculté des lettres d'Aix dont il est le doyen. M. Lafaye est chevalier de la Légion d'honneur.

Étudiant depuis vingt-cinq ans la langue française, sous un même point de vue, il a publié, dès 1841, sous le titre de *Synonymes français, synonymes grammaticaux* (Paris, in-8), un très-savant ouvrage sur les lois de la synonymie dans les mots à radical identique. Ce livre, auquel l'Institut a décerné le prix de linguistique en 1843, a été fondu par l'auteur dans son *Dictionnaire des synonymes de la langue française* (1858, gr. in-8 à 2 col., 1100 pages, avec une *Introduction*), ouvrage philosophique et philologique à la fois, le plus considérable peut-être qui ait été entrepris, sur le même sujet, dans aucune langue : il vient d'obtenir un des grands prix de l'Académie française. On a encore de M. Lafaye, dont le double nom a induit en erreur les bibliographes, ses deux thèses pour le doctorat : *sur la Philosophie atomistique* et *de Definitione* (1833, in-8).

LAFAYE (Prosper LAFAIT, dit), peintre français, né à Mont-Saint-Sulpice (Yonne), vers 1808, étudia sous M. Auguste Couder, et débuta comme paysagiste au salon de 1833. Il s'est livré depuis à la peinture historique et a surtout exposé : *le Tambour de village* (1833); *la Bataille de Bouvines* (1835); *le Choléra à Paris*, *le Chant du départ*, *Combat de Céramo*, *Prise de Dourlach*, *Bataille d'Ascalon*, pour les galeries de Versailles; *Intérieur de magasin*, *Bal masqué* (1837-1842); *la Salle des Croisades* (1845); *Joséphine* (1848); *Vitraux* (1852), et à l'Exposition universelle de 1855, sous le titre de : *Caractères de La Bruyère*, deux tableaux inspirés de maximes de cet auteur. M. Lafaye a obtenu une 2e médaille en 1842.

LA FAYETTE (Oscar DE), ancien représentant du peuple français, né à Paris, en 1816, est petit-fils du général La Fayette et fils de Georges de La Fayette, mort en 1849. Il entra, en 1833, à l'École polytechnique, passa à l'École d'application de Metz, fut nommé officier d'artillerie et fit plusieurs campagnes en Algérie, où il obtint les épaulettes de capitaine et la décoration de la Légion d'honneur. En 1847, il s'associa au mouvement des banquets réformistes. Après la révolution de Février, le gouvernement provisoire le nomma commissaire général de la République dans le département de Seine-et-Marne, où il fut élu représentant, le second sur neuf, immédiatement au-dessous de son père, par 43 652 voix. A la Constituante, il vota ordinairement avec le tiers parti républicain, et, après l'élection du 10 décembre, fit une opposition modérée à la politique de l'Élysée. Il fut reélu par le même département, mais le dernier de la liste, à la Législative.

LA FAYETTE (Edmond DE), ancien représentant du peuple français, né à Chavignac (Haute-Loire), en 1818, petit-fils du général et frère du précédent, fut élevé dans les idées libérales. Après la révolution de Février, il se présenta aux suffrages des électeurs de la Haute-Loire et fut envoyé à l'Assemblée constituante, le troisième sur huit, par 33 356 voix. Il vota constamment avec la droite jusqu'à l'élection du 10 décembre. Il se rapprocha alors du parti démocratique et vota souvent avec la gauche jusqu'à la dissolution de l'Assemblée. Le parti démocratique de la Haute-Loire n'en fit pas moins échouer sa candidature à l'Assemblée législative. Depuis lors, il n'a plus reparu sur la scène politique.

LAFERRIÈRE (Louis-Firmin-Julien), jurisconsulte français, membre de l'Institut, né à Jonzac (Charente-Inférieure), le 5 novembre 1798, devint, en 1821, avocat à la Cour royale de Bordeaux. En 1838, il fut nommé professeur de droit administratif à la Faculté de Rennes, puis, en 1847, inspecteur général des Facultés de droit. En 1849, il fut élu conseiller d'État par l'Assemblée législative. Recteur de l'Académie départementale de Seine-et-Oise sous l'empire de la loi du 15 mars 1850, il fut ensuite chargé de l'administration de l'Académie de Toulouse. Il a été appelé, par le décret du 14 avril 1855, à faire partie de la sixième et nouvelle section de l'Académie des sciences morales et politiques. M. Laferrière est officier de la Légion d'honneur depuis le 6 mai 1846.

On a de lui : *Essai sur l'histoire du droit français* (1836-1838, 2 vol. in-8), ouvrage qui a partagé le prix Gobert en 1839; *Cours de droit public et administratif* (Rennes, 1839, in-8; 4e édit., Paris, 1854, 2 vol. in-8); *Notice sur J. M. Lehuérou* (1844, in-8); *Histoire du droit civil de Rome et du droit français* (1846-1853, tom. I-IV : l'ouvrage entier aura 6 volumes); *Essai sur la réforme hypothécaire et sur le développement du crédit foncier* (1848, in-8); *de l'Enseignement administratif dans les Facultés de droit* (1849, in-8); *Histoire des principes, des institutions et des lois pendant la Révolution française, depuis 1789 jusqu'à 1804* (1850, in-12; 2e édit., 1852). M. Laferrière, qui a collaboré à la *Revue de législation et de jurisprudence* et à la *Revue de droit français et étranger*, est un des directeurs de la nouvelle *Revue critique de législation et de jurisprudence*.

LAFERRIÈRE (Adolphe), acteur français, né à Alençon, vers la fin du dernier siècle, commença ses études au lycée Bonaparte. Mais des revers de fortune l'empêchèrent de les continuer. Comme il avait une belle voix, Choron l'admit à son école et le fit débuter avec M. Duprez au Théâtre-Français dans les chœurs d'*Athalie*. Puis, il déserta la musique pour le drame, débuta à Montmartre, parut avec succès à l'Ambigu, dans *Calas*, de Victor Ducange, et obtint, grâce à M. Frédérick-Lemaître, un engagement à la Porte-Saint-Martin, où il joua dans *Marino Faliero*. Picard lui prédit alors un bel avenir et *Schœnbrunn*, *Schylock*, *l'Homme du monde*, *la Première affaire*, ne tardèrent pas à justifier la prophétie. Engagé aux Français, il y joua les rôles de Séide dans *Mahomet*, de Saint-Mégrin dans *Henri III;* mais s'étant vu refuser celui d'*Hamlet*, il quitta notre première scène et n'y reparut que pour remplir le rôle d'Arthur dans *Térésa* de M. Alex. Dumas. Il passa peu après en Suisse, puis en Russie, où il excita, dans *l'Escroc du grand monde*, l'enthousiasme de l'empereur; il fut comblé de présents. Revenu en France, il entra à la Gaîté en 1837, y remplit le rôle de Georges dans *Pauvre mère*, et joua successivement *Marcel*, *le Pauvre idiot*, *le Sonneur de Saint-Paul*. Il parut encore au Vaudeville, dans *Marguerite* et au Théâtre-Historique, dans *le Chevalier de Maison-Rouge*, où le rôle de Maurice lui fit une grande popularité. Au retour d'une longue tournée dans les principales villes de France et d'Espagne (1853), M. Ponsard lui confia le rôle de Georges de *l'Honneur et l'argent*, et l'acteur, habile à se rajeunir, contribua pour sa part au succès de cette belle œuvre, à l'Odéon, où il a créé, depuis, un second Georges dans la *Conscience* (1855), et Léon, dans *la Bourse* (1856). Dans les intervalles, M. Laferrière a paru sur la scène de la Gaîté et a repris ou créé divers rôles dans *le Médecin des enfants*, *la Fausse adultère*, *Fou par amour*, etc. (1853-1857).

LAFITTE (Jean-Baptiste-Pierre), littérateur français, né vers 1805, vint de bonne heure à Paris et se jeta dans la carrière du journalisme. Il se fit connaître par quelques comédies : *l'Amitié des femmes* (1831), en un acte et en vers; *Jeanne Vaubernier* (1832), et *Voltaire et Mme de Pompadour* (1833), en trois actes. Il travailla aussi pour les théâtres de genre et collabora à plusieurs drames et vaudevilles, tels que : *Naissance et mariage* (1835); *Valérie mariée* (1837); *Lauzun* (1840); *l'Angélus* (1846), etc. Après avoir été chargé de revoir en 1835 les *Mémoires* du comédien Fleury, il se mit à écrire des romans historiques et fit paraître successivement : *les Trois Maries* (1841, 2 vol. in-8); *le Docteur rouge* (1844, 3 vol. in-8); *le Gage du roi* (1845, 2 vol. in-8); *le Gantier d'Orléans* (1845, 3 vol. in-8), etc. En 1852, il a fait représenter, avec M. Eug. Nyon, à l'Odéon, *le Pour et le contre*, comédie en prose, reprise aux Français l'année suivante.

LAFOND [DE LURCY] (Gabriel), voyageur et publiciste français, né le 25 mars 1802, à Lurcy-Lévy, dans l'Allier, fils aîné d'un officier et petit-fils, par sa mère, du voyageur Guy de Mayet, perdit son père en 1806 et fut destiné à faire partie des pages de Murat. Il commença ses études au lycée de Nantes. En 1818, la lecture des *Relations de voyages* le décida à partir, comme pilotin, sur *le Fils de France*. Second capitaine un an après, lieutenant en 1820, commandant en 1822, il fut ensuite capitaine armateur du *Candide* et du *Pinto*. Il passa successivement sur une quinzaine de bricks ou navires, et visita tour à tour le Pérou, la Colombie, la république de l'Équateur, le Chili, les îles Sandwich, les Philippines, la Chine, les Moluques, les Célèbes, le Guahani et les Mariannes. Résidant parfois longtemps et à divers intervalles dans les mêmes lieux, il re-

cueillit d'assez précieux documents maritimes, géographiques ou historiques.

De retour à Paris en 1833, M. Lafond y créa une direction maritime et commerciale, destinée à faciliter les relations entre les ports et le commerce parisien. Plus tard (1836), il fonda *l'Union des ports*, société anonyme, ayant le même but et prit une part active à la formation de diverses sociétés de prêt et d'armements maritimes. Choisi par Costa-Rica pour consul en 1849, il émit dès lors le projet de la communication des deux Océans, à travers cette république, entre les deux baies du Golfo-Dolce et de Boca-Real-Toro. Il devint, peu après, son seul chargé d'affaires. M. Lafond a été, avec MM. Ad. Blanqui, Fix, Percier, etc., l'un des fondateurs de la Société des Économistes en 1835. Il est membre de la Société de géographie de Paris et correspondant de l'Institut de Londres. Décoré de la Légion d'honneur en 1845, il a reçu, en 1838, l'ordre d'Isabelle la Catholique et la croix de Grégoire le Grand en 1854. Il est commandeur dans l'ordre américain du Soleil et décoré de toutes les distinctions de la Colombie et du Pérou.

M. Lafond avait commencé à publier les observations et les notes, rapportées de ses courses lointaines, sous le titre de : *Quinze ans de voyages autour du monde* (1839, 2 vol. in-8). Cet ouvrage reparut plus tard, continué et considérablement augmenté, sous le titre plus général de : *Voyages autour du monde et naufrages célèbres* (1842, 8 vol. in-8). Citons ensuite : *des Iles Marquises et des Colonies de la France* (in-8); *un Mot sur l'émancipation de l'esclavage et du commerce maritime de la France* (in-8); *Étude sur l'Amérique espagnole, sous le rapport des intérêts de la France et de sa navigation* (in-8, daté de l'Équateur); *Guide général de l'assureur et de l'assuré en matière d'assurance maritime*, le premier ouvrage pratique en ce genre (2e édition refondue, 1845, in-8); des *Cartes* de l'Amérique centrale et de l'Amérique espagnole.

LAFONT (Charles), auteur dramatique français, né en 1809, écrivit d'abord dans les journaux de 1830 et aborda ensuite le théâtre où il obtint d'honorables succès sans recourir à la collaboration. Ses principaux drames sont : *la Famille Moronval* (1834); *François Jaffier* (1836); *Jarvis l'honnête homme* (1840), remis en trois actes sous le titre du *Marchand de Londres*; *le Séducteur et le mari* (1842); *la Folle de la Cité* (1843); *la Marquise d'Aubray* (1848); *Madame de Laverrière* (1850). Au Théâtre-Français il a donné : *le Chef-d'œuvre inconnu* (1837), drame fort bien interprété par M. Beauvallet; *un Cas de conscience* (1839), qui servit de début à Mlle Doze; et à l'Odéon : *Ivan de Russie* (1841), tragédie en cinq actes : *un Dernier Crispin* (1854), comédie en un acte et en vers. M. Lafont est bibliothécaire à Sainte-Geneviève; il a été décoré en 1847.

LAFONT (Pierre-Chéri), artiste dramatique français, né à Bordeaux, en 1801, fut d'abord chirurgien de marine et fit deux voyages dans les Indes. Venu à Paris en 1822, pour concourir pour le prix d'opéra au Conservatoire, il s'exerça chez Doyen et fut engagé, la même année, au Vaudeville par Desaugiers. Il y remplaça le fameux Gonthier, eut du succès dès ses débuts et passa aux Nouveautés, en 1832. Depuis quelques années déjà, il allait jouer régulièrement quelques mois en Angleterre, où il avait, en 1829, épousé Jenny Colon. Les Nouveautés ayant fermé, il revint au Vaudeville, qui brûla peu après; il entra alors aux Variétés (1839) et y compta, pendant dix ans, de nombreuses créations, notamment dans *l'Amour*, *le Chevalier de Saint-Georges*, *Halifax*, *la Nuit aux soufflets*, *les Deux brigadiers*, *le Chevalier du Guet*, *le Lion empaillé*, etc. Rentré au Vaudeville, en mai 1855, il s'y est renfermé dans les comiques élégants et les rôles militaires.

LAFONTAINE (Joseph-Pierre), général français, ancien représentant du peuple, est né à Moscou, le 21 mars 1792. Élève de l'École militaire de Saint-Cyr, il fut attaché comme sous-lieutenant au 12e de ligne (1811) et fit ses premières armes en Russie; plusieurs actions d'éclat lui valurent coup sur coup durant cette campagne les grades de lieutenant et de capitaine. Aide de camp du général Gérard en 1813, il lui sauva la vie à Ligny, et, après s'être distingué dans les guerres de Saxe, de France et de Belgique, il fut mis en non-activité au second retour des Bourbons (20 octobre 1815). Établi à Dijon, M. Lafontaine se mit à la tête de l'opposition avancée et harcela le pouvoir avec une ardeur qui lui attira toutes sortes de rigueurs : prison, mise en réforme, grosses amendes. A la révolution de Juillet, il accourut reprendre du service, fut de nouveau l'aide de camp du maréchal Gérard, et la campagne d'Anvers lui fit donner l'épaulette de chef de bataillon. En 1837, il passa en Afrique, y commanda le 62e de ligne et prit part à l'expédition de la Tafna, ainsi qu'à celles qui suivirent. Nommé maréchal de camp en 1841, il revint en France rétablir sa santé, épuisée par les fatigues d'une guerre sans relâche. Il était, en février 1848, à la tête du département de la Nièvre, où il fut élu représentant du peuple à l'Assemblée constituante. Peu de jours après (12 juin), il fut élevé au grade de général de division. A l'Assemblée, il ne vota guère avec la gauche que contre les deux Chambres, et dans presque toutes les questions politiques ou sociales, il s'associa à la politique de la droite. Il paya de sa personne aux journées de juin et reçut une blessure. Après l'élection du du 10 décembre, il soutint le gouvernement du Président et appuya la proposition Rateau (voy. ce nom); mais il ne fut pas réélu, en 1849, à la Législative. Le général Lafontaine fit alors partie du Comité supérieur d'infanterie. Il commande, depuis 1854, la première division de l'armée de Lyon. L'année précédente, il avait reçu le cordon de grand officier de la Légion d'honneur.

LAFONTAINE (Louis-Marie-Henri Thomas, dit), artiste dramatique français, né à Bordeaux, le 29 novembre 1826, d'une famille à laquelle a appartenu l'auteur des *Éloges*, fut destiné à la prêtrise et mis au séminaire; mais il s'en évada avec audace et habileté, vécut quelque temps en vagabond, comptant sur son savoir-faire pour se créer des ressources, puis s'embarqua comme matelot. A dix-sept ans, il était commis en soieries dans une ville de province, lorsqu'il y fit ses débuts dans *la Tour de Nesle*, sous le nom de *Ch. Rooch*. Bientôt il vint à Paris, avec son frère, et tous deux, sur la route, se firent colporteurs. Il joua *l'Éclat de rire* au théâtre de Batignolles, fut ensuite engagé à la Porte-Saint-Martin et enfin au Gymnase. *Brutus, lâche César! Faust*, *la Femme qui trompe son mari*, *le Mariage de Victorine*, *Philiberte*, *le Pressoir*, *le Fils de famille*, *Diane de Lys*, lui ont fourni ses principaux rôles et consacré sa réputation. Du Gymnase, qu'il a quitté pour débuter au Théâtre-Français, sans y obtenir d'engagement, il est allé au Vaudeville, où il a joué *Dalila*, en 1857, avec un grand succès.

LA FORCE. Voy. Caumont La Force.

LAFOREST (Démophile), ancien représentant

du peuple français, né à Mâcon (Saône et Loire), en 1796, et fils d'un maître de pension, étudia le droit et s'établit à Lyon, comme notaire. Sous le règne de Louis-Philippe, il professa des opinions très-libérales et eut dans sa ville une grande influence politique. Après la révolution de Février, le parti populaire le mit à la tête de l'administration municipale. Il montra beaucoup d'habileté dans ces circonstances difficiles, se concilia les divers partis, et fut envoyé à l'Assemblée nationale par 126 743 voix, le premier sur la liste des quatorze élus du Rhône. Pendant toute la durée de la Constituante, il fut fréquemment en congé et ne prit part qu'à un petit nombre de votes. Classé dans le parti républicain non socialiste, il adopta l'ensemble de la Constitution. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative, et continua de diriger à Lyon son étude de notaire. Nommé chevalier de la Légion d'honneur, le 16 août 1850, il est aujourd'hui membre de la Commission municipale de Lyon et conseiller général du département du Rhône.

LAGACHE (Célestin), ancien représentant du peuple français, né à Courcelles-Epayelle (Oise), le 20 août 1809, fut attaché, en 1830, au service sténographique du *Moniteur officiel*, et devint, en 1834, sténographe réviseur. Après la révolution de Février, candidat du parti avancé, dans le département de l'Oise, il fut élu par 72 732 voix, le quatrième sur dix, et fut secrétaire du Comité de l'administration départementale et communale. Il vota en général avec la droite et ne fut pas réélu à la Législative.

LAGARDE [de la Gironde], ancien représentant du peuple français, né en 1803, à Bordeaux, fut reçu avocat sous la Restauration, et acquit au barreau de sa ville natale la réputation d'un orateur brillant, et d'un jurisconsulte habile. Il appartenait à l'opposition dynastique, lorsqu'en 1848 il fut envoyé, par 88 000 suffrages, le sixième sur quinze, à l'Assemblée constituante, où il prit fréquemment la parole. Il y vota habituellement avec la droite. Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de l'opposition démocratique et se prononça contre les deux Chambres, la proposition Rateau, l'augmentation du traitement présidentiel, le maintien des impôts de consommation et l'expédition d'Italie. Rapporteur du projet de loi sur la suppression de l'impôt du sel, il conclut à une réduction des deux tiers (27 décembre 1848). Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative, et reprit sa place au barreau de la Cour d'appel de Bordeaux.

LAGNEAU (Louis-Vivant), médecin français, né à Chalons-sur-Saône, le 8 novembre 1781, a été reçu docteur, à Paris, en 1803. Pendant les guerres de l'Empire, il devint chirurgien-major de la garde impériale, fut décoré en 1808, et nommé membre de l'Académie (section de médecine opératoire) en 1823. Il a dû sa réputation à un livre élémentaire, mais remarquable pour le temps où il parut : *Exposé des symptômes de la maladie vénérienne, des diverses méthodes de traitement qui lui sont applicables, et des modifications qu'on doit leur faire subir.* D'abord simple thèse inaugurale, ce traité, successivement augmenté, eut cinq éditions, de 1803 à 1818. Le docteur Lagneau a encore publié : *de la Syphilisation et de la contagion des accidents secondaires de la syphilis* (1853).

LA GRANGE (Adélaïde-Édouard LE LIÈVRE, marquis DE), sénateur français, membre de l'Institut, né le 17 décembre 1796, d'une vieille famille de noblesse parisienne, est fils d'un lieutenant général qui perdit un bras à la bataille d'Essling. Entré au service militaire en 1813, il était capitaine d'état-major en 1815. Quelques années plus tard, il donna sa démission pour embrasser la carrière diplomatique, où la faveur dont jouissait son père, à la cour, lui procura un rapide avancement. De 1821 à 1830, il fut attaché à Madrid, secrétaire de légation à Carlsruhe et d'ambassade à Vienne, chargé d'affaires en Hollande. A la révolution de Juillet, M. de La Grange, par fidélité à la dynastie déchue, rentra dans la vie privée. Cependant, après avoir été sans succès, le candidat de l'opposition dans l'Eure (1834), il obtint l'appui du gouvernement, trois ans plus tard, pour se faire élire député dans la Gironde. Il soutint la politique ministérielle, vota constamment avec la majorité, et garda son siége au palais Bourbon jusqu'en 1848. Rejeté, par la révolution de Février, dans les rangs de l'opposition, il fit partie de la Législative, s'associa aux principaux actes de la majorité monarchique, et fut un des trente-sept représentants de cette Assemblée que le chef du pouvoir introduisit au Sénat, en janvier 1852. Il est grand officier de la Légion d'honneur.

M. de La Grange a été élu, en 1846, membre libre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Cette nomination est due à diverses notices de numismatique et à la publication des *Mémoires authentiques de Jacques Nompar Caumont, duc de La Force* (1843, 4 vol. in-8), dont l'éditeur est un des descendants. Il a aussi fait paraître, en français, *les Pensées de Jean-Paul Richter*, extraites de ses différents ouvrages (1836, 2e édit., in-8), ainsi que quelques brochures politiques.

LAGRANGE (Charles), homme politique français, ancien représentant du peuple, né à Paris, en 1804, servit d'abord dans l'artillerie de marine, où il se signala, en 1823, pendant l'expédition d'Espagne. Ayant pris son congé en 1829, il entra dans le commerce. Il combattit dans les journées de Juillet 1830, et, en 1834, fut l'un des plus ardents promoteurs de l'insurrection lyonnaise. Traduit, l'année suivante, devant la Cour des Pairs, il se fit remarquer entre tous les accusés par la violence et l'exaltation de sa défense. Condamné à la détention perpétuelle, et enfermé à Sainte-Pélagie, il parvint à s'échapper, se réfugia à l'étranger, et rentra en France, après l'amnistie générale de 1839. Nous retrouvons M. Ch. Lagrange parmi les chefs de l'insurrection, en février 1848; on lui attribue même une part importante dans le dénoûment de la lutte.

Dans la soirée du 23 février, alors que la chute du ministère Guizot et le triomphe de la réforme avaient causé une satisfaction générale, et que tout s'illuminait, un coup de pistolet, tiré sur le commandant du poste du ministère des affaires étrangères, au boulevart des Capucines, provoqua de la part de la troupe une décharge meurtrière sur la foule rassemblée devant l'hôtel; ce fut le signal d'un soulèvement nouveau qui aboutit à la proclamation de la République. Suivant une version très-répandue, ce coup de pistolet aurait été tiré par M. Lagrange, qui s'est défendu énergiquement de cet attentat. Du reste, homme d'action, il s'empara, le lendemain, avec M. Marchais, de l'hôtel de ville, et c'est entre ses mains que tomba l'acte d'abdication de Louis-Philippe. Nommé, mais pour quelques jours à peine, gouverneur de l'hôtel de ville, il fut élu colonel de la 9e légion, puis, aux élections partielles du 4 juin, représentant du peuple à la Constituante pour le département de la Seine, à une majorité de 78 683 voix. A la Constituante et à la Législa-

tive, où il fut réélu l'année suivante, il siégea à la Montagne, vota ordinairement avec l'extrême gauche et se fit remarquer plusieurs fois à la tribune par sa faconde originale. Expulsé de France, après le coup d'État du 2 décembre 1851, M. Lagrange se réfugia en Belgique, où il fut interné à Bruges, et dut passer ensuite en Angleterre. Il est revenu depuis sur le continent et s'est fixé en Hollande.

M. Lagrange a publié son *Discours* prononcé devant la Cour des Pairs en 1835 (1835, in-8), et un *Discours sur l'amnistie*, extrait de la *Revue démocratique et sociale* (1849, in-8).

LAGRENÉ ou **LAGRENÉE** (Théodore-Marie-Melchior-Joseph DE), diplomate français, ancien pair de France, né près d'Amiens, le 14 mars 1800, fit ses études au séminaire de Saint-Acheul, et se destina à la carrière diplomatique. Successivement secrétaire d'ambassade en Russie, où il se maria, ministre à Darmstadt, ministre plénipotentiaire en Grèce (1826-1842), il fut chargé, en 1844, de diriger l'importante mission envoyée en Chine, et sut habilement sauvegarder les intérêts du commerce français. A son retour, il fut créé, en juillet 1846, pair de France, et il siégea au Luxembourg jusqu'en 1848. Rentré alors dans la vie privée, il est devenu depuis l'un des membres du conseil d'administration du chemin de fer du Nord. M. de Lagrené est grand officier de la légion d'honneur depuis le 8 juillet 1846.

LA GUÉRONNIÈRE (Louis-Étienne-Arthur, vicomte DE), publiciste et homme politique français, né en 1816, d'une famille noble de Poitiers, n'appartint jusqu'en 1848 au journalisme que par quelques articles publiés dans diverses feuilles de la province; ses sentiments personnels et les traditions de sa famille le rattachaient à l'opinion légitimiste et, dès 1835, il publia dans *l'Avenir national* de Limoges, quelques pages qui marquaient ces premières tendances, et qui attirèrent l'attention sur lui. Ce fut vers cette époque qu'il contracta avec M. de Lamartine cette liaison à laquelle il dut tant de relief.

Lorsque la révolution de Février éclata, celui-ci voulut le faire nommer préfet de la Corrèze; M. de La Guéronnière refusa; il préféra rester à Paris auprès de son illustre ami sans aucune position officielle. Bientôt le journal politique *le Bien public*, fondé à Mâcon en 1846 par M. de Lamartine, tenta de prendre rang dans la presse parisienne. M. de La Guéronnière soutint de sa fortune et de sa plume cette feuille qui cessa de paraître vers la fin de la même année. Il appartint ensuite pendant quelques mois à la rédaction de *la Presse*, et enfin, se séparant de M. de Girardin dont il ne pouvait suivre les transformations politiques, il retourna en 1850 à M. de Lamartine, qui lui confia la rédaction en chef de son nouveau journal, *le Pays*.

Quelque temps avant le 2 décembre 1851, M. de La Guéronnière entreprit une série de *Portraits politiques* qui s'ouvrit par une étude sur le Président de la République et s'arrêta, pour le moment, au deuxième *portrait*, celui du comte de Chambord. L'étude sur Louis-Napoléon eut un grand retentissement; M. de Lamartine désapprouva publiquement le rédacteur en chef de son journal. La situation que faisait dans l'opinion publique, à M. de La Guéronnière, sa scission avec ses anciens amis politiques, présageait l'accueil qu'il fit bientôt au coup d'État du 2 décembre. Il en prit hautement la défense et fut un des hommes les plus importants proposés, aux élections de 1852, comme candidats au Corps législatif. Nommé député du Cantal, il résigna son mandat pour entrer au conseil d'État en 1853. Décoré au mois d'août 1852, il est officier de la Légion d'honneur.

Comme écrivain, M. de La Guéronnière appartient à l'école de M. de Lamartine et de Chateaubriand. Dans les journaux où il suivait les instructions politiques du premier, il avait la manière large et exubérante de son maître. On a de lui *les Hommes d'État d'Angleterre* (1853, in-8), et *Études et portraits politiques contemporains* (1856, in-8), suite d'esquisses comprenant, outre les deux portraits insérés, en 1851, dans le *Pays* : l'empereur Nicolas Ier, le roi Léopold Ier, le prince de Joinville, M. Thiers, le comte de Morny et le général Cavaignac. Il fournit des articles au *Moniteur*.

LA HITTE (Jean-Ernest DUCOS, vicomte DE), général français, sénateur, ancien ministre, né à Bessières (Haute-Garonne), le 5 septembre 1789, sortit de l'École polytechnique en 1809, fut envoyé en Espagne comme lieutenant d'artillerie et y fit cinq campagnes, pendant lesquelles il se distingua à Cadix, à Vittoria, à Pampelune, à la Bidassoa et au blocus de Bayonne. Il revint en France avec le grade de capitaine. Sous la Restauration, il prit part à l'expédition de 1823 qui lui valut le grade de colonel, puis à celles de Morée (1828) et d'Alger (1830), où il commanda l'artillerie. Nommé maréchal de camp en 1829, et attaché à la personne du Dauphin, il se vit arrêté dans sa carrière par la révolution de Juillet. Ce ne fut qu'après avoir passé deux ans en Afrique, et à la suite des combats de la Mouzaïa et de Médéah, qu'il obtint le brevet de lieutenant général (21 juin 1840).

M. de La Hitte devint président du Comité d'artillerie, dont il dirigea les travaux jusqu'en 1848 avec une habileté reconnue. Le décret du gouvernement provisoire vint le mettre à la retraite (1848). Il se rangea dès cette époque dans le parti napoléonien, et, bien qu'il ne fît point partie de l'Assemblée, il fut choisi par le Président de la République comme ministre des affaires étrangères (novembre 1849), en remplacement de M. de Rayneval, non acceptant. Il garda ce portefeuille jusqu'au 9 janvier 1851, époque où une modification ministérielle fit entrer au conseil M. Drouyn de Lhuys. Cette année même, M. de La Hitte, qui avait échoué aux élections partielles du 10 mars 1850, à Paris, vint représenter le département du Nord à l'Assemblée législative. Après le coup d'État, il fut élevé à la dignité de sénateur dès la première promotion (janvier 1852). Comme général de division, il fait partie de la réserve. Il est, depuis le 27 avril 1846, grand officier de la Légion d'honneur.

LAHODDE (Lucien DE), chansonnier et pamphlétaire français, plus célèbre par le bruit que fit son nom en 1848 que par ses poésies, né vers 1808, prit aux conspirations, sous le règne de Louis-Philippe, une part dont la révolution de Février devait révéler les secrets. Il était l'un des rédacteurs du *Charivari* et de *la Réforme*, et se faisait remarquer dans cette dernière feuille radicale par la violence et l'exagération de ses articles. Ces antécédents lui permirent, en 1848, de s'installer comme secrétaire général, à la préfecture de police, auprès de MM. Caussidière et Sobrier. Mais bientôt on reconnut que le fougueux démocrate avait été payé sous le dernier règne 300 fr. par mois pour adresser à la police des rapports hebdomadaires sur ses aims intimes du parti républicain. Ceux-ci, réunis en tribunal secret au Luxembourg, condamnèrent le traître à se donner lui-même immédiatement la mort. Sur son refus,

il fut enfermé à la Conciergerie, où il resta jusqu'au 15 mai. M. Lucien de Lahodde se vengea en publiant son fameux pamphlet : *la Naissance de la république en* 1848 (1850, in-12), qu'il fit suivre d'une *Histoire des sociétés secrètes et du parti républicain de* 1830 *à* 1848 (1850, in-8). — On a encore de lui : *Chansons* (1831), *Strophes et chansons politiques* (1844-45), quelques satires : *les Gémonies*, *le Suicide*, etc.

LAHURE (Auguste-Charles), imprimeur français, né à Paris le 26 février 1809, et fils de M. Lahure, notaire honoraire, ancien membre du conseil général et municipal de la ville de Paris, sortit comme officier, de l'École de Saint-Cyr. Après avoir quitté le service en 1836, il entra comme associé dans la célèbre imprimerie que dirigeait M. Crapelet. A la mort de ce dernier (1843), il s'associa avec M. Crapelet fils, et devint enfin le seul chef de la maison qui porte aujourd'hui son nom.

M. Lahure lui a donné les plus larges développements. Il a porté à dix-neuf les presses mues par la vapeur, et dont plusieurs sont d'une dimension inconnue jusqu'ici. Il a réuni dans ses ateliers tous les accessoires de l'imprimerie : fonderie, stéréotypie, galvanoplastie, assemblage des feuilles imprimées, etc. Il a fréquemment reproduit des livres en langues étrangères, et les ouvrages de sciences qui présentent le plus de difficultés au point de vue typographique. Imprimeur de la Société de l'histoire de France, du Sénat et de la Cour de cassation, il s'est chargé de l'impression de la plus grande partie des publications classiques et autres de MM. Hachette, et a associé son nom au leur, comme éditeur de quelques-unes.

Nous rappellerons spécialement le *Journal pour tous* (1856), publication tentée dans un moment difficile, et qui, atteignant les dernières limites du bon marché, a donné au roman illustré une popularité inouïe : traitée d'abord d'entreprise impossible et folle, cette feuille populaire se tirait, au bout de quelques mois, à plus de 100000 exemplaires, et avait suscité une foule d'imitations, la plupart serviles. Citons encore : *la Semaine des Enfants*, magasin d'images et de lectures instructives et amusantes; le *Moniteur des Comices*, journal hebdomadaire des associations, des établissements et des intérêts agricoles; puis ces grandes collections des chefs-d'œuvre littéraires, anciens et modernes, français et étrangers, entreprises de concert avec MM. Hachette (voy. ce nom). Notre *Dictionnaire des contemporains*, imprimé chez M. Lahure, est une preuve de plus de l'importance des ressources de cette maison : elle a pu le faire composer avec la rapidité d'un journal quotidien, et s'est engagée à conserver indéfiniment la composition de toutes les feuilles, sans qu'une pareille absorption de caractères et du matériel accessoire ait ralenti aucun de ses services.

LAINÉ (Pierre-Jean-Honorat), marin français, ancien représentant du peuple, né le 4 décembre 1796, entra en 1812 à l'École navale de Brest. Élève de marine, il se signala par son courage dans l'incendie qui éclata à Smyrne le 18 novembre 1816. Enseigne en 1817 et lieutenant en 1821, il prit part aux opérations de la flotte contre les côtes d'Espagne, se distingua à l'attaque du fort Santi-Pietri (1823), et reçut la croix d'honneur. Nommé capitaine de vaisseau en 1831, il devint contre-amiral le 30 avril 1840, puis commandant supérieur de la marine à Alger (1841) et préfet de l'arrondissement de Cherbourg (1842). Après avoir commandé, de 1843 à 1846, la station navale du Brésil et de La Plata, il fut élevé au rang de vice-amiral le 27 mars 1847. Aux élections générales de 1849, il fut nommé, le troisième des représentants de la Gironde, à l'Assemblée législative, où il vota habituellement avec la droite; il y fit partie des Commissions relatives au nouveau régime politique des colonies et à l'enquête parlementaire sur la marine. M. Lainé, qui a siégé depuis au conseil d'Amirauté, est grand officier de la Légion d'honneur depuis le 29 décembre 1849.

LAING (Samuel), homme politique anglais, né vers 1813, à Kirkwall en Écosse, fit ses études au collége de Saint-Jean, à Cambridge, y donna quelque temps des leçons de mathématiques, et, ayant embrassé la carrière du barreau, fut reçu, en 1840, avocat par l'école de Lincoln's Inn. Bientôt après, il devint secrétaire particulier de M. Labouchère, qui présidait alors le bureau du commerce, et fut attaché par lui à la division nouvelle des chemins de fer. On lui doit le remarquable *Rapport sur les chemins de fer anglais et étrangers* (A Report on British and foreign railways; 1844), et celui de 1845, où il proposait une série de mesures qui auraient peut-être prévenu la crise industrielle de cette époque. En 1846, M. Laing résigna ces fonctions et revint exercer au barreau. Deux ans après, la compagnie de Brighton le plaça à la tête de son railway, dont il est parvenu à doubler la circulation. Il a aussi présidé la Société du Palais de cristal, qui doit à ses efforts l'ouverture, en 1854, de l'exposition permanente de Sydenham. Enfin son nom se rattache aux grandes opérations des chemins de fer du continent, tels que ceux du Centre en France, d'Anvers et de Rotterdam aux Pays-Bas, du Great Western au Canada. Aux élections générales de 1852, M. Laing a obtenu le mandat représentatif du comté de Wick; il est libéral et partage les vues politiques et financières de M. Gladstone.

LAISNÉ (Jean-Charles), architecte français, né à Fontenay-aux-Roses, près Paris, le 3 janvier 1819, étudia l'architecture sous Huvé et M. Lenormand, et remporta un second prix au concours de 1844. Il fut attaché peu après à la Commission des monuments historiques, pour laquelle il a dessiné diverses études et restaurations exposées depuis 1852. Nous citerons : *Notre-Dame d'Étampes*, *l'Abbaye d'Ourscamp* (1852), admis ensuite à l'Exposition universelle de 1855 : *le Pont du Gard*, avec M. Questel; des aquarelles, entre autres *Saint-Pierre de Caen*, etc. Il a obtenu une 2e médaille en 1852 et une mention en 1855.

LAISSAC (Gustave), publiciste français, ancien représentant du peuple, né à Montpellier, le 2 août 1809, d'une famille d'artisans, reçut une éducation libérale et vint à Paris suivre les cours de droit. En 1830, il obtint la croix de juillet et fut nommé sous-préfet à Château-Chinon (Nièvre). Mais il ne tarda pas à se faire destituer, revint à Paris, et fut quelque temps secrétaire de M. Mauguin. En 1832, il retourna dans sa ville natale et y fut impliqué dans un procès politique. Acquitté par le jury après trois mois de prévention, il acheva ses études de droit à la Faculté de Toulouse, puis il se fit inscrire au tableau des avocats de Montpellier. Il acquit rapidement de la réputation et fut dans le Midi un des défenseurs ordinaires du parti républicain. Il participait en même temps à la rédaction de plusieurs journaux démocratiques, tels que la *Révolution de la Tribune;* mais il ne se borna point à la polémique et publia, dans *le Journal des Économistes*, un travail remarquable sur la question viticole; on lui doit encore des études intéressantes sur Barbeyrac et sur le droit public européen au XVIIe siècle. En 1842, il obtint comme candidat à la dépu-

tation, à Narbonne, un grand nombre de voix. Nommé par le gouvernement provisoire de 1848 procureur général près la Cour d'appel de Montpellier, il fut élu représentant de l'Hérault à la Constituante, et son élection ayant été annulée pour quelques vices de forme, il fut réélu le 17 septembre. Jusqu'à fin de son mandat, il vota, en général, avec la gauche, et, après l'élection du 10 décembre, combattit la politique du Président. Il ne fut pas renvoyé à la Législative.

LAITY (Armand-François-Ruperch), officier français, sénateur, né à Lorient, en 1812, fut admis, à dix-neuf ans, à l'École polytechnique, d'où il sortit dans l'artillerie de terre. En 1836 il était, comme lieutenant de pontonniers, en garnison à Strasbourg lorsqu'il s'associa avec enthousiasme à la tentative du prince Louis-Napoléon Bonaparte, et, au jour dit (30 octobre), il réussit à faire déclarer son bataillon pour le neveu de l'Empereur. Traduit avec ses complices devant la Cour d'assises de Strasbourg, il fut acquitté avec eux, et fut particulièrement l'objet des ovations de la foule, qui criait : « Vivent les opinions du lieutenant Laity ! » Il donna sa démission l'année suivante. Mais, en 1838, la publication d'une brochure intitulée : *Relation historique des événements du 30 octobre* 1836 ; *le Prince Napoléon à Strasbourg* (Strasbourg, 1838, in-8), le fit condamner par la Cour des Pairs, malgré les sympathies du parti libéral et la plaidoirie de Michel (de Bourges), à cinq ans de prison et à 10000 francs d'amende. Après l'élection de Louis-Napoléon à la présidence, M. Laity reprit son grade dans l'armée. Il était capitaine au 7ᵉ régiment d'infanterie légère, lorsqu'il donna sa démission en 1852. Il est devenu, en 1854, préfet des Basses-Pyrénées, et en 1857 sénateur. Nommé chevalier de la Légion d'honneur le 2 décembre 1849, il est commandeur de cet ordre depuis le 31 décembre 1855.

LAJARD (Jean-Baptiste-Félix), archéologue français, membre de l'Institut, né à Lyon, le 30 mars 1783, fit à Paris de brillantes études et dut à la protection de son oncle, le célèbre chimiste Chaptal, son admission dans la diplomatie. Il fut attaché en qualité de secrétaire à l'ambassade envoyée en Perse en 1808 ; de là il passa comme secrétaire de légation à Dresde, puis à Varsovie. A son retour en France en 1814, il eut un différend avec M. de Talleyrand et quitta la carrière diplomatique. Après la seconde Restauration, il obtint l'emploi de percepteur des finances à Marseille et passa, en 1825, à la recette particulière de Saint-Denis (Seine). Il se livra dès lors à l'étude des antiquités orientales, dont il avait puisé le goût en Perse, et réunit une collection de monuments asiatiques. Guidé par les conseils d'Abel Rémusat et de Saint-Martin, il entreprit sur les religions de l'Orient de vastes recherches, auxquelles l'Académie des inscriptions vint donner une direction plus spéciale, en mettant au concours l'origine et l'histoire du culte de Mithra. M. Lajard obtint le prix en 1829, et se vit même admis, l'année suivante (7 mai), dans cette compagnie, quoiqu'il n'eût encore rien publié.

Apportant dès lors une nouvelle ardeur à ses études mythologiques, il préluda, par de nombreux mémoires sur des monuments mithriques, à la publication des deux grands ouvrages dans lesquels sont exposées ses vues sur les religions de l'Asie occidendale : *Recherches sur le culte, les symboles et les monuments figurés de Vénus* (1837, in-4, non encore terminé), et *Recherches sur le culte public et les Mystères de Mithra* (1847, in-4). Ces mémoires ont paru séparément et dans *le Journal asiatique*, *les Nouvelles annales de l'Institut archéologique de Rome et les Mémoires de l'Académie des inscriptions*. Il a pris part à l'exécution des tomes XX et XXI de l'*Histoire littéraire de la France*.

Après la révolution de Juillet, M. Lajard résigna ses fonctions administratives. Tout entier à ses travaux, il se chargea de publier les ouvrages que Rémusat et Saint-Martin avaient laissés inédits. Partisan décidé des origines assyriennes de toutes les religions de l'antiquité, il conçut un système d'exégèse mythologique dont il défendit contre des adversaires redoutables, tels que Letronne, les principes et les applications. La découverte des monuments de Khorsabad, de Nimroud et de Koioundjik l'a encore confirmé dans ses opinions. L'un de ses derniers mémoires, intitulé : *Recherches sur le culte du cyprès pyramidal chez les peuples civilisés de l'antiquité*, forme à lui seul le tome XX des *Mémoires* de la nouvelle série de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. M. Lajard, qui vit retiré à Tours, a été un des fondateurs de la Société asiatique de Paris en 1822. Il appartient à diverses académies étrangères.

LAKEMAN (sir Stephen-Bartlett), général anglais, né en 1825 à Dartmouth (comté de Devon), fut élevé au collége Louis-le-Grand à Paris. Il entra de bonne heure au service militaire, fit une campagne dans l'Inde contre les Sikhs et rejoignit, en 1852, le général Cathcart, alors engagé au milieu d'une lutte meurtrière avec les tribus de la Cafrerie. A la tête d'un corps franc de cent cinquante hommes, qu'il avait organisé et nommé *Waterkloof rangers*, il entreprit de nombreux coups de main et fit, la nuit surtout, des excursions chez l'ennemi qui, témoin de l'audace de ses soldats, leur avait donné le surnom de *Chasseurs de la mort*. Les services qu'il rendit durant cette guerre furent récompensés par le titre de chevalier, en 1853. L'année suivante, il passa en Turquie, prit du service dans l'armée ottomane et fit, avec Iskender-bey, la campagne du Danube et de la Valachie. Il a reçu du sultan le titre de Misa-pacha.

LALAING D'AUDENARDE (Charles-Eugène, comte DE), général français, sénateur, né vers 1780, appartient à une famille noble du Brabant. Écuyer cavalcadour de Napoléon, il fit la campagne de 1806, comme chef d'escadron de cuirassiers, fut décoré en 1807, devint colonel en 1809 et passa aux lanciers rouges de la garde impériale. Après la campagne de Russie, il fut nommé général de brigade (5 décembre 1812), se distingua à la bataille de Dresde et servit ensuite en Belgique. Complétement rallié aux Bourbons, il suivit le roi à Gand et reçut en récompense le commandement de la compagnie des gardes du corps sous les ordres du duc de Mouchy ; il prit part à la guerre d'Espagne, fut promu au grade de lieutenant général (1823), et, jusqu'en 1848, fut employé à l'intérieur, soit dans les divisions militaires, soit dans les inspections générales. M. Lalaing d'Audenarde, placé en réserve depuis 1852, est grand officier de la Légion d'honneur ; il siége au Sénat depuis la création (janvier 1852).

LA LANDELLE (Guillaume-Joseph-Gabriel DE), littérateur français, né à Montpellier, le 5 mars 1812, d'une ancienne famille bretonne, fit ses études au collége de Strasbourg et entra comme élève, à seize ans, dans la marine royale. Il était lieutenant de frégate en 1839, lorsqu'il donna sa démission, après onze ans de service actif au Brésil, en Portugal, à la Guadeloupe et dans les ports. Il débuta alors dans la littérature par des articles

sur les gens de mer, dans *les Français peints par eux-mêmes* et *le Prisme* (1840-1842), et se fit peu à peu une réputation comme romancier maritime. En 1841, il concourut à la fondation du journal *la Flotte* et devint ensuite rédacteur de l'*Union catholique* et du *Commerce*. Après la révolution de 1848, il travailla à plusieurs feuilles politiques contre-révolutionnaires, *la Liberté*, *l'Avenir national*, *la Mode*, et surtout à ces petits journaux éphémères, *le Pamphlet*, *le Lampion*, qui eurent une grande publicité.

Depuis 1840, M. de La Landelle a publié, dans toute sorte de journaux et de recueils, un nombre considérable de nouvelles et romans dont la plupart se distinguent par la vérité des scènes de la vie maritime et l'intérêt du récit. Il s'est particulièrement inspiré de Cooper et de Marryat. Les plus importants de ses romans ont paru en volumes et en forment environ soixante. Quelques-uns ont été traduits dans diverses langues, notamment en espagnol, au Chili et au Pérou. Ceux qui ont eu le plus de vogue sont : *la Gorgone* (1844, 6 vol. in-8); *une Haine à bord* (1843); *la Couronne navale* (9 vol. in-8, 1848); *les Iles de glace* (4 vol. in-8, 1850); *les Princes d'Ebène* (10 vol. in-8, 1852); *le Dernier des flibustiers* (1857, 5 vol. in-8). M. de La Landelle a aussi donné quelques poésies, *la Vie du Marin*, poëme (1852), et *le Gaillard d'avant*, chansons maritimes. En 1844, il a publié une réponse à la note du prince de Joinville *sur l'État des forces navales de la France*.

LALANNE (Léon-Louis CHRÉTIEN-), ingénieur français, né à Paris, le 3 juillet 1811, fut, de 1829 à 1831, élève de l'École polytechnique, et entra dans le service des ponts et chaussées, où il est aujourd'hui ingénieur en chef de seconde classe. Il s'est surtout occupé de théories scientifiques et de leurs applications, et a écrit sur divers sujets des ouvrages et mémoires fort nombreux. Il est de plus l'inventeur d'une *balance à calcul*, d'un *arithmoplanimètre*, au moyen duquel on accomplit, sans calcul, une foule d'opérations, d'une *balance algébrique*, et autres instruments d'une utilité pratique, qui résout les équations jusqu'au septième degré inclusivement. Il a obtenu pour ces inventions l'approbation de l'Académie des sciences, et pour les *Mémoires* où elles sont exposées, plusieurs médailles d'or de la Société des ingénieurs. M. Lalanne a été avec M. Arnoux (voy. ce nom), un des constructeurs du chemin de fer de Paris à Sceaux (1846).

Au mois de mai 1848, il fut appelé à prendre la direction des ateliers nationaux, au moment où leur organisation donnait de si grandes craintes. A la suite des journées de juin, la commission d'enquête rendit hautement hommage à son courage. Chargé, en 1852, de la direction des travaux publics de la Valachie, il quitta Bucharest, lors de l'invasion des Russes auxquels il refusa son concours. Il fut renvoyé sur le Danube, en 1855, par le gouvernement français, et y perça une route dans la Dobrutcha. Il dirige, depuis 1856, les travaux du chemin de fer de l'Ouest-Suisse. Décoré de la Légion d'honneur en avril 1846, il a été promu depuis au grade d'officier.

On a de lui : *Essai philosophique sur la technologie*, extrait de l'*Encyclopédie nouvelle* (1840, in-8); *Tables nouvelles pour abréger divers calculs* (Imprimerie royale, 1840, in-8, 7 planches); *Tables graphiques; Nouvelles tables graphiques à l'usage des chemins de fer* (1842 à 1843, in-8); *Description et usage de l'abaque ou compteur universel* (1845, in-32); *Instruction sur les règles à calcul* (1851, in-12), etc.; des *Notes*, *Travaux*, *Mémoires*, *Petits traités*, fournis aux *Annales des ponts et chaussées*, à l'*Encyclopédie moderne*, à *l'Instruction populaire*, à *Patria*, aux *Cent Traités*, etc.

LALANNE (Marie-Ludovic CHRÉTIEN-), archiviste et littérateur français, frère du précédent, né à Paris, le 23 avril 1815, fut, de 1839 à 1841, élève pensionnaire de l'École des chartes. Il fut attaché, en 1846, à la commission des travaux historiques et se mêla dès lors avec activité au grand mouvement de la librairie parisienne. Il a été un des experts désignés dans l'affaire Libri (voy. ce nom). De 1852 à 1856, il a été rédacteur en chef et directeur de l'*Athenæum français* jusqu'à la fusion de ce recueil avec la *Revue contemporaine*. Il fonda alors avec M. P. Pougin une revue mensuelle, *la Correspondance littéraire*.

M. Ludovic Lalanne a publié : *Recherches sur le feu grégeois et sur l'introduction de la poudre en Europe* (1841 et 1845, in-4), couronné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres; *Curiosités littéraires*, *Curiosités bibliographiques*, *Curiosités biographiques*, *Curiosités des traditions, des mœurs et des légendes*, *Curiosités militaires*, dans la *Bibliothèque de poche* (5 vol. in-16, 1845-1847); *Dictionnaire de pièces autographes volées aux bibliothèques publiques de France*, avec M. Bordier (1851-1853, in-8), etc.; des *Notes*, *Mémoires*, *Examens critiques* et articles, fournis à la *Bibliothèque de l'École des chartes*, au *Million de faits*, à *Patria*, à la *Biographie portative universelle*, aux *Archives de l'art français* et à *l'Athenæum*.

LA LOYÈRE (Pierre-Joseph-Armand-Jean-Baptiste-Marie-Catherine DE BEUVERAND, comte DE), général français, né à Dijon, le 26 février 1782, issu d'une ancienne famille de la Bourgogne, s'enrôla comme volontaire au 10e de chasseurs à cheval (an X), fit avec ce corps la campagne de 1805 et se distingua à la bataille d'Austerlitz, où son intrépidité lui valut la croix d'honneur. Aide de camp de son oncle le général de Nansouty, il se signala de nouveau dans les campagnes de Prusse et de Pologne, notamment à Friedland, où il eut deux chevaux tués sous lui. Capitaine en 1809 et chef d'escadron de cuirassiers en 1811, il prit une part active à la guerre de Russie, fut blessé à Lutzen, passa, en 1814, dans la garde en qualité de chef d'état-major de cavalerie, et fut admis à la paix dans la maison militaire du roi, où il eut le commandement d'une compagnie de mousquetaires.

Promu au grade de maréchal de camp le 19 mars 1815, il exerça les fonctions d'inspecteur de son arme et fut tour à tour placé à la tête des subdivisions de Saône-et-Loire et de la Côte-d'Or. Durant la campagne de 1824 en Espagne, il commanda la brigade suisse à Madrid. La révolution de Juillet le mit en non-activité et il figure, depuis 1853, dans la section de réserve. Il était commandeur de la Légion d'honneur (1er mai 1821). — M. de La Loyère est mort en 1857.

LAMARCHE (Hippolyte DUMAS DE), journaliste français, né le 28 février 1789, à Trévoux (Ain), entra à quinze ans dans la marine et se signala, à l'époque du siége de Stralsund, dans une bataille contre les Suédois. En 1810, il passa dans l'armée de terre et fut promu en Espagne au grade de capitaine, que lui ôta la Restauration et qui lui fut restitué à la révolution de Juillet. Après le licenciement de l'armée de la Loire, dont il faisait partie, M. de Lamarche, retiré dans sa famille, s'occupa d'abord de travaux industriels, notamment de la fabrication du sucre; mais son goût pour l'étude l'entraîna vers la littérature et, le 3 juin

1830, il fit représenter à l'Odéon une imitation en trois actes et en vers du *Marchand de Venise* de Shakspeare, qui eut du succès. Les événements de 1830 l'éloignèrent de la carrière dramatique. Il alla prendre part à la révolution de Belgique avec son jeune frère, qui mourut en combattant auprès de M. de Mérode. Nommé chef du bureau de la cavalerie au ministère de la guerre, il conserva ces fonctions jusqu'en 1831. A son retour en France, il traita avec autorité la question belge dans le *Messager des Chambres;* puis il passa au *Commerce* et de là au *Siècle*, où il a été successivement le collaborateur de MM. Chambolle, Perrée et Havin. Il s'y occupe spécialement de la politique étrangère; on l'a appelé le diplomate du *Siècle*, et plusieurs fois les événements ont témoigné de la sûreté de ses prévisions. M. de Lamarche a écrit des chansons restées inédites, qui ont reçu, dit-on, l'approbation de Béranger. Il a publié, en 1854, *les Turcs et les Russes* (in-4).

LA MARMORA (Alphonse, marquis DE), général piémontais, ministre de la guerre, né le 17 novembre 1804, est l'avant-dernier des seize enfants du marquis Célestin Ferrero de La Marmora et de Mlle de Berzé. Sa mère, restée veuve en 1805, le confia à une de ses filles aînées, qui veilla avec beaucoup de soin sur son éducation. Admis, en 1816, à l'Académie militaire, il en sortit, en 1823, lieutenant d'artillerie, devint quelque temps après adjudant-major, s'occupa surtout de l'équitation, de la gymnastique, du tir, et organisa des écoles normales pour les sous-officiers et soldats. Capitaine en 1831, il visita durant ses congés les établissements militaires de l'Europe et de l'Orient, et fut chargé à plusieurs reprises de la remonte des chevaux en Autriche et en Italie. Il était major depuis 1845 lorsque éclata la guerre de l'indépendance. Il eut des mentions honorables aux affaires de Monzambano, Borghetto, Valleggio, Peschiera, et reçut une médaille d'or; il se distingua spécialement, le 2 avril 1848, sur les hauteurs de Pastrengo par l'heureuse diversion qu'il sut faire contre les derrières de l'armée autrichienne et qui permit aux Piémontais en désordre de se reformer et de débusquer l'ennemi. Ce fait d'armes lui rendit les bonnes grâces de Charles-Albert, qu'il ne s'était point conciliées jusque-là par ses tentatives de réforme militaire.

Sa fermeté au milieu de l'agitation populaire qui faillit mettre en péril la personne du roi à Milan, fit nommer M. de La Marmora général de brigade (27 octobre 1848) et chef d'état-major de Chrzanowski, fonctions qu'il résigna bientôt. Lorsque l'armistice fut dénoncé (20 mars 1849), il commanda un corps de réserve, tenta d'abord une intervention en Toscane, puis reçut l'ordre de coopérer aux efforts de l'armée sarde, qui venait de passer le Tessin. Mais son éloignement du théâtre de la guerre l'empêcha d'arriver assez tôt pour entrer en ligne : la bataille de Novare venait d'être perdue. Mais il put reprendre la place forte de Reta à la division lombarde, qui s'y était jetée afin de donner la main aux révoltes de Gênes.

Nommé lieutenant général par le nouveau roi, il fut peu de temps après chargé du ministère de la guerre (3 novembre 1849), qu'il avait passagèrement occupé deux fois, du 27 octobre au 15 novembre 1848 et du 2 au 9 février 1849. L'armée sarde n'existait guère plus que de nom; il prit à tâche de la réorganiser à tout prix, d'en éliminer les réfugiés et surtout d'épurer l'état-major général en dépit des plaintes qui s'élevèrent de tous côtés contre lui.

A la suite du traité du 29 janvier 1855, qui admettait la Sardaigne dans le concert des puissances occidentales, M. de La Marmora résigna le portefeuille de la guerre et prit le commandement de la division envoyée en Crimée (mai) : placé en réserve, il ne put seconder les alliés d'une manière efficace qu'au passage de la Tchernaïa, où ses carabiniers repoussèrent les Russes par un feu des plus nourris. A la fin de la guerre, il reçut l'ordre du Bain et la grand'croix de la Légion d'honneur, et rentra avec les mêmes fonctions au cabinet présidé par M. de Cavour.

LA MARMORA (Albert, comte DE), frère aîné du précédent, né en 1789, servit dans l'armée française, fit les dernières campagnes de l'Empire, et parvint ensuite dans son pays au grade de major général (1840) et de lieutenant général (1848). On a de lui un ouvrage très-estimé, écrit en français : *Voyage en Sardaigne* (Paris et Turin, 1839-1840, in-8, 2ᵉ édit. et atlas in-4), description statistique, physique et politique de cette île.

LA MARMORA (Alexandre, chevalier DE), frère des précédents, né en 1799, s'est aussi distingué dans le service militaire. Major-général en 1848, il fit avec honneur la première campagne contre l'Autriche, fut élevé, en 1849, au rang de lieutenant général et commanda la division de Gênes. S'étant joint au corps expéditionnaire qui avait pour chef son frère Alphonse, il mourut du choléra peu de temps après son arrivée en Crimée (1855).

L'aîné des frères de cette nombreuse famille, Charles, marquis de LA MARMORA, prince de Masserano, né en 1788, et lieutenant général, est mort en 1854.

LAMARRE (Achille-Joseph, comte DE), sénateur français, né le 11 février 1790, fit avec distinction les guerres de l'Empire, gagna, en Russie, le grade de capitaine et reçut, pendant la campagne de Saxe, la croix d'officier de la Légion d'honneur (juillet 1813). Au retour des Bourbons, il passa dans le corps royal d'état-major, devint chevalier de Saint-Louis, et obtint de Charles X le titre de comte, qui fut une des dernières créations nobiliaires de ce roi. En 1832, il donna sa démission de lieutenant-colonel et s'occupa de l'amélioration de la race chevaline; pendant quelques années, il présida le *Jockey's club*. Par décret du 31 décembre 1852, il a été élevé à la dignité de sénateur.

LAMARTINE (Marie-Louis-Alphonse PRAT DE), illustre poëte français, membre du gouvernement provisoire de 1848, est né à Mâcon, le 21 octobre 1790. Son nom de famille est de Prat; le nom de Lamartine, qu'il a pris, était celui d'un oncle maternel. Son père avait été major d'un régiment de cavalerie sous la monarchie, et sa mère était la petite-fille de Mme des Roys, sous-gouvernante des princes d'Orléans. Pendant la Terreur, sa famille vivait retirée dans sa propriété de Milly, où il fut élevé au sein d'une sérénité domestique, qu'il se plaît à décrire dans ses *Confidences*, apprenant à lire dans la Bible de Royaumont, aux innombrables gravures. Il acheva son éducation à Belley, chez les Pères de la foi, puis, après quelque séjour à Paris et à Lyon, il fit un premier voyage en Italie. C'était vers la fin de l'Empire : toute son âme éprouvait contre le régime et les institutions d'alors cette haine ardente qui s'exhala plus tard dans la *Préface* des *Méditations*. La gloire ne le consolait pas de l'absence de la liberté, et la défaveur jetée sur les idées et la poésie le mettait en révolte contre les mathématiques, « ces chaînes de la pensée. » A son retour d'Italie, son esprit, incertain et tourmenté, se tourna vers le théâtre, et Talma accueillit, comme d'heureuses promesses d'avenir, ses premiers essais. Mais, en

1813, le jeune homme retourna en Italie entretenir ses rêves de poésie et abriter des mystères d'amour: Elvire, la voisine de campagne et d'enfance, l'inspiratrice des premiers sentiments et des premiers chants s'était transformée en Graziella. En 1814, le poëte revint en France, pour servir le roi légitime, et entra dans les gardes du corps, qu'il ne quitta qu'à la fin des Cent-Jours.

Après quatre années nouvelles de rêveries, de plaisirs et de voyages, M. de Lamartine prit enfin rang dans la poésie par un premier recueil simplement intitulé: *Méditations poétiques* (1820, in-18): ce modeste volume, qui eut tant de peine à trouver un éditeur, et qui contenait *l'Isolement*, *le Désespoir*, *le Lac*, etc., mettait au monde un genre nouveau et créait la poésie lyrique française du siècle. Il fut accueilli par une admiration universelle et rappela, par le succès comme par l'inspiration religieuse, *le Génie du christianisme;* 45 000 exemplaires s'en répandirent en moins de quatre ans.

Il ouvrit à l'auteur la carrière diplomatique. Attaché à la légation de Florence, M. de Lamartine épousa, dans cette ville, une jeune et opulente Anglaise qui avait reçu une brillante éducation artistique et littéraire, et qui apportait au poëte, comme une double dot, son enthousiasme et ses richesses. Il devint successivement secrétaire d'ambassade à Naples et à Londres, puis chargé d'affaires en Toscane. Une fortune considérable, provenant de son mariage et du produit de ses œuvres, permettait à M. de Lamartine toutes les splendeurs de l'existence aristocratique, conforme à ses goûts, mais sans lui faire oublier la poésie. En 1823, parurent les *Nouvelles Méditations*, qui, malgré les beautés de l'*Ode à Bonaparte*, de *Sapho*, du *Poëte mourant*, etc., furent lues avec moins d'empressement que leurs aînées. Elles furent suivies de deux petits poëmes remarquables, le premier par la profondeur philosophique, le second par le mouvement: *la Mort de Socrate* et *le Dernier chant de Child-Harold*. Dans ce dernier, une admirable, mais sévère tirade sur l'Italie, se terminant par ces deux vers:

« Je vais chercher ailleurs (pardonne, ombre romaine!)
Des hommes, et non pas de la poussière humaine. »

excita les susceptibilités patriotiques du colonel Pepe, qui provoqua le poëte en duel et le blessa dangereusement. En 1825, M. de Lamartine écrivit *le Chant du sacre*, à l'occasion duquel il fut fait chevalier de la Légion d'honneur. Après diverses poésies détachées, il publia, en 1829, le recueil des *Harmonies poétiques et religieuses*, dont le caractère avait quelque chose de plus intime et de plus rêveur encore que toutes ses poésies passées, et où le trône et l'autel, comme on disait alors, trouvaient leur plus brillant et leur plus dévoué défenseur. Le poëte, rentré en France la même année, fut élu membre de l'Académie française en remplacement du comte Daru.

Lorsque éclata la révolution de 1830, il venait d'être nommé ministre plénipotentiaire en Grèce. La monarchie de Juillet lui fit des avances qu'il refusa par respect pour lui-même et pour la cause qu'il avait servie. Cependant, se sentant dans un siècle d'action, il songeait à agir, sans se lier. « On peut regretter le passé, disait-il, mais il ne faut pas perdre le jour à pleurer inutilement.... Il ne faut pas prendre gratuitement la part d'une faute que l'on n'a pas commise.... Il faut rentrer dans les rangs des citoyens, penser, agir, parler, combattre avec la famille des familles, le pays. » Dès lors, les préoccupations politiques, chez M. de Lamartine, l'emportèrent, sans la tuer encore, sur la poésie. Il se présenta, comme candidat à la députation, successivement à Toulon et à Dunkerque; il échoua et fut, à cette occasion, l'objet d'une des plus violentes attaques de la *Némésis*. Sa réponse au poëte Barthélemy lui donna, sur son adversaire, tous les avantages de la dignité, de la poésie et du bon goût.

Repoussé, pour le moment, de la vie publique, M. de Lamartine entreprit, en 1832, un voyage en Orient, le pays de ses aspirations et de ses rêves. Au mois de mai, il s'embarqua à Marseille, avec sa femme et sa fille, Julia, sur un vaisseau qu'il avait équipé et armé lui-même. Il emportait une bibliothèque, tout un arsenal, une collection de présents princiers pour les chefs des pays qu'il devait visiter. Le poëte, l'émir français (*Émir frangi*), comme disaient les Arabes, voyageait en souverain, achetant des maisons pour y descendre, et ayant à son service des caravanes de chevaux à lui. Un jour, il luttait d'improvisations poétiques avec un des premiers bardes de l'Asie; un autre jour il était accueilli chaleureusement par la célèbre visionnaire, lady Stanhope, qui lui annonçait, en termes incroyablement prophétiques, un grand cataclysme européen et le rôle de sauveur qui l'attendait dans son pays. Ce voyage, qui dura seize mois, fut signalé par une grande douleur, la mort de Julia, qui succomba à Beyrouth, et dont le corps fut ramené tristement en France sur ce même vaisseau où sa gracieuse jeunesse avait répandu tant de joie et inspiré tant de poésie. Il eut, du moins, pour fruit, un beau livre: le *Voyage en Orient*, *souvenirs*, *impressions*, *pensées et paysages* (1835, 4 vol. in-8), œuvre splendide de forme et souvent hardie de pensée, mais dont les négligences de composition et les inexactitudes géographiques, exagérées encore par la critique, ont compromis le succès: elle contient tout, ou, si l'on veut, de tout: religion, histoire, philosophie, politique, poésie, et sur tout, des aperçus nouveaux et pleins de grandeur.

Pendant son absence, M. de Lamartine avait été élu député à Dunkerque. Il ne prit de place, à la Chambre, dans aucun des partis qui la divisaient, et, lorsqu'il parut à la tribune, dès les premiers jours de 1844, dans la discussion de l'Adresse, il ne sut parler que de choses supérieures ou étrangères à la politique, de justice, de morale, de tolérance et de charité. Le poëte, le philosophe et le chrétien qui se trahissaient dans ses essais oratoires, se révélèrent tout entiers, l'année suivante, dans le grand et beau poëme de *Jocelyn* (1835, 2 vol. in-8). Annoncé, sous la forme décousue d'un journal trouvé chez un curé de village, comme un épisode, comme un simple fragment d'un vaste poëme humanitaire qui devait embrasser tous les âges de la nature et toutes les époques de la civilisation, c'était un poëme complet en lui-même, débordant de vie et de passion, unissant au lyrisme le mouvement dramatique et au sentiment des problèmes éternels de la philosophie, la peinture des luttes sanglantes de la société ou des orages du cœur. *Jocelyn* fut accueilli d'abord, dans le monde littéraire, avec étonnement. « Il se fit, autour de ce livre, dit M. J. Janin, un grand silence. » Mais bientôt, après les premières hésitations de la critique, il apparut à la plupart des esprits, comme le premier modèle ou la première ébauche de la seule épopée qui convienne à notre temps. Deux ans plus tard, *la Chute d'un ange* (1838, 2 vol. in-8), autre épisode antédiluvien du grand poëme universel, fut accueilli avec une froideur que justifiaient les négligences de la forme et les exagérations de la pensée. L'année suivante, paraissaient encore les *Recueillements poétiques* (1839, in-8 et in-18), dernier essai de poésie intime, en tête duquel l'auteur mettait sous forme de lettre, une *Préface* qui déclarait, au nom du devoir social,

imposé à tous, la poésie vassale de la politique.

Dans le même temps, M. de Lamartine faisait, à la Chambre, comme orateur, de remarquables progrès. La question d'Orient, l'abolition de la peine de mort, la défense des études littéraires, attaquées par Arago, divers projets de loi relatifs à l'assistance sociale, etc., lui fournirent le sujet de discours qui charmaient les députés, sans entraîner les votes, et étaient ensuite lus avidement dans tous le pays. Conservateur progressiste, il se plaçait entre le ministère et les oppositions, blamant l'immobilité de l'un sans s'associer aux rancunes des autres. Sous le ministère du 15 avril (1837-1839), il prit parti pour M. Molé contre la coalition et combattit avec une extrême vivacité une ligue d'intérêts qui révoltait sa conscience. A partir de cette époque, M. de Lamartine forma, dans la Chambre, pendant quelques années, un parti peu nombreux, qui s'appelait le *parti social*, dénomination alors très-obscure, devenue depuis si claire et si redoutée. Laissant de côté les questions purement politiques et mêlant des réminiscences saint-simoniennes à l'orthodoxie religieuse, il avait pour but le progrès universel du pays et pensait y atteindre « en législatant le christianisme. » A l'extérieur, M. de Lamartine, à qui l'on reprochait de manquer du sens pratique, proposait de remplacer l'empire ottoman, dont la chute lui semblait imminente, par une vaste colonisation européenne de l'Asie, et demandait qu'un congrès des grandes puissances en fixât d'avance les conditions et les bases. C'est à ce point de vue qu'il traita, sans avoir aucune action sur la Chambre, la fameuse question d'Orient, sous MM. Thiers et Guizot qu'il combattit tour à tour.

Son éloquence eut le même sort dans les discussions relatives aux fortifications de Paris, à la loi de régence, au droit de visite, à la flétrissure des députés légitimistes qui avaient fait le voyage de Belgrave-square, etc. En 1844, pour essayer de prouver son aptitude aux choses pratiques, il fit une étude particulière de la question des sucres et traita, dans les termes les plus techniques, cette affaire si spéciale et si compliquée. A cette époque, il s'était rapproché du ministère et se voyait accueilli avec faveur par le roi Louis-Philippe, qui lui offrit, à plusieurs reprises, un portefeuille dans diverses combinaisons ministérielles. Mais il s'éloigna peu à peu d'un parti, qu'il flétrit du nom de « parti des bornes » et s'associa enfin tout entier à l'opposition que les journaux et les banquets réformistes organisaient contre la politique de M. Guizot. Il provoqua de tous ses efforts, contre elle, ce qu'il appelait « la révolution du mépris. »

Il devait lui porter le plus rude coup en publiant *l'Histoire des Girondins* (1847, 8 vol. in-8 et in-18), toute empreinte de sentiments républicains et propre à en inspirer. Tout en racontant avec une effrayante vérité les crimes sanglants d'une terrible époque, l'auteur en faisait sortir, pure et rayonnante, l'idée « que le sang ne souille pas » et enseignait l'indulgence pour les acteurs, jusque-là les plus redoutés du drame de 93. Aussi, quand le 24 février 1848, la monarchie se fut encore une fois perdue, en France, par un éloignement opiniâtre pour la liberté et les réformes, M. de Lamartine se trouvait dans son rôle, en précipitant le pays dans une nouvelle œuvre révolutionnaire. Dans cette dernière et tumultueuse séance de la Chambre, en présence même de la duchesse d'Orléans qui venait confier son fils à la représentation nationale, ce fut lui qui réclama, sinon le premier, du moins, avec le plus d'autorité, l'institution d'un gouvernement provisoire. Il mit ensuite lui-même M. Dupont de l'Eure au fauteuil de la présidence, abandonné par M. Sauzet, dicta aux scrutateurs une première liste de noms parmi lesquels était le sien, et se rendit à l'hôtel de ville avec les autres membres du nouveau gouvernement, dont les derniers frémissements de l'émeute modifièrent un peu la composition.

M. de Lamartine prit, dans les luttes qui éclatèrent aussitôt entre ses collègues, le rôle de modérateur, et son nom fut bientôt, pour tout le pays, un symbole d'ordre et de conservation. Pendant plusieurs jours, sa parole fut la seule protection de l'hôtel de ville. Ce qu'il dépensa alors de forces physiques et morales, d'éloquence, de courage, de sang-froid est inconcevable. On se rappelle sa réponse, le 25 février, aux bandes formidables qui voulaient imposer le drapeau rouge. « Pour ma part, je ne l'adopterai jamais. Car le drapeau tricolore a fait le tour du monde, avec la République et l'Empire, avec vos libertés et vos gloires, et le drapeau rouge n'a fait que le tour du champ de Mars, traîné dans les flots de sang du peuple. » Il fit des efforts moins heureux pour empêcher la proclamation immédiate de la République. A ceux qui la réclamaient impérieusement, il ose répondre : « Ce que vous me demandez, c'est la confiscation des droits de 34 000 000 de Français. » La proclamation de la République, sauf l'assentiment de la nation, et, le lendemain, sans aucune réserve, marquait les progrès de la pression populaire. Dans le partage du pouvoir, M. de Lamartine prit le ministère des affaires extérieures et écrivit ce brillant manifeste aux puissances étrangères qui, tout en déchirant les traités de 1815, en admettait « les circonscriptions territoriales, comme un fait que la République prenait pour base et pour point de départ de ses rapports avec les autres nations. » Il unissait, sous les splendeurs de sa parole, les assurances pacifiques et les menaces contenues, le respect des gouvernements établis et les espérances d'une vaste propagande révolutionnaire.

La popularité de M. de Lamartine, pendant quelques mois, fut immense: la bourgeoisie surtout voyait en lui son seul et dernier rempart contre l'anarchie ou la tyrannie des partis et des systèmes, et sa parole, qui pacifiait les foules, dans Paris, calmait les inquiétudes de la France entière; c'est ainsi, qu'après la fameuse circulaire du 8 mars (voy. LEDRU-ROLLIN) qui répandit tant d'alarmes, il se chargea d'en atténuer l'effet. Aussi, aux élections générales pour la Constituante, sa candidature se posa-t-elle spontanément, sur tous les points à la fois, et douze départements l'élurent, sans compter tous les milliers de suffrages isolés que la reconnaissance donna, dans les autres, à son nom. Il opta pour le département de la Seine, qui l'avait placé, sur la liste de ses trente-quatre élus, en tête de ses collègues. A la réunion de l'Assemblée, le 4 mai, son apparition fut un vrai triomphe, qui se renouvela pendant les quatre jours suivants. Le compte rendu qu'il fit de son administration, fut interrompu par tant d'acclamations qu'il dut lui-même, pour l'achever, implorer le silence. Mais, lorsqu'il fut question de constituer le pouvoir exécutif, son union, apparente ou réelle, avec M. Ledru-Rollin, porta à toute cette faveur une première atteinte; on accusa Cicéron de pactiser avec Catilina, et, malgré l'excuse poétique de M. de Lamartine, qui prétendait conspirer, comme le paratonnerre avec la foudre, pour la conjurer, il ne fut élu, le 10 mai, que le quatrième des cinq membres de la Commission exécutive, à côté du chef de la Montagne qu'il avait pris sous son patronage. Il fut renversé du pouvoir, avec ses collègues, par l'explosion des jour-

nées de juin, après avoir fait de vains efforts pour les prévenir, et pour écarter, dans la personne de Louis-Napoléon Bonaparte, un autre danger qu'il voyait déjà se préparer contre la République.

Rentré sur les bancs de l'Assemblée, M. de Lamartine prit une part indépendante à ses travaux et à ses votes; mais il ne reconquit, dans les débats publics et encore moins dans les intrigues qui souvent les dominaient, aucune prépondérance. Au moment de l'élection pour la présidence, il y eut à peine quelque agitation autour de son nom dans la presse. Malgré les efforts du *Bien public*, son journal de Mâcon qui l'avait suivi à Paris, et ceux du *Pays* où sa cause était défendue avec tant de talent et de dévouement par MM. Pelletan et de La Guéronnière, M. de Lamartine prouva une fois de plus, et avec plus d'évidence que jamais, combien les hommes s'usent vite en France et dans les temps de révolution. Aux élections de 1849, pour la Législative, il ne se trouva pas un seul département, même celui de sa ville natale, pour accepter ou soutenir sa candidature. Il fallut qu'à une élection partielle, un département auquel il avait été jusque-là étranger, celui du Loiret, eût honte d'un tel oubli et de tant d'ingratitude, pour que le fondateur de la République trouvât une place obscure dans la dernière Assemblée républicaine. Le coup d'État du 2 décembre le rendit à la vie privée et à la littérature.

M. de Lamartine y rentra avec toute la dignité que donne l'indépendance. Seulement, malgré la richesse illusoire des concessions territoriales que lui avait faites le sultan, malgré l'exploitation de ses œuvres par une société financière, malgré une vaste organisation de souscriptions françaises et étrangères, la ruine de sa fortune, au milieu des agitations publiques et des dissipations insouciantes d'une vie d'artiste et de grand seigneur, l'avait condamné à une sorte de travaux forcés littéraires, qu'il subit avec courage, mais dans lesquels il a consumé en une foule de productions éphémères, plus de force et plus d'intelligence qu'il ne lui en aurait fallu, en se concentrant, pour produire trois ou quatre grandes œuvres immortelles.

Une appréciation générale du caractère politique comme du génie littéraire de M. de Lamartine, est inutile, après le récit et les indications qui précèdent. On peut dire de toute sa vie ce qu'on disait déjà de tous ses livres, il y a vingt ans: « Ce qui ressort, ce qui est toujours en relief, c'est le poëte. » Chez lui, en effet, c'est dans le poëte que l'historien, l'orateur, le publiciste, le révolutionnaire viennent se confondre. De là sa faiblesse et sa force. Nature chevaleresque, esprit large et élevé, âme honnête, il n'a rien des qualités ou des défauts qui font les politiques. Placé entre deux systèmes contraires, tels que la monarchie et la démocratie, l'ordre et la liberté, la religion et la philosophie, l'Église et l'État, il comprend trop bien et respecte trop l'élément de vérité ou la part de justice qui réside dans chacun d'eux, pour poursuivre le triomphe de l'un par l'extermination ou l'asservissement de l'autre. Oubliant les faits qui sont les nécessités du présent, pour l'idéal, qui sera peut-être la réalité de l'avenir, il domine de trop haut un débat contradictoire, pour le conduire, et, à part ces heures de crise où le courage personnel et le génie exercent une fascination immédiate, son éloquence a eu presque autant d'inutilité que d'éclat. Mais quelles ressources, pour les créations de l'art, dans cette richesse poétique d'organisation! En dehors des chefs-d'œuvre qui ont doté la France d'une poésie lyrique nouvelle et d'un genre nouveau d'épopée, il y a, dans les plus imparfaites ébauches de M. de Lamartine, un grand courant d'inspiration au milieu duquel chaque passion, chaque idée, s'anime de la vie, ou s'éclaire de la lumière qui lui est propre. Dieu et l'homme, la société et la nature, la religion et la politique, tous les objets de la pensée et du sentiment viennent alimenter tour à tour ce foyer resplendissant de la poésie universelle.

Reprenons la suite de ses publications depuis *les Girondins*. Voici les principales : *Trois mois au pouvoir* (1848, in-8), dont les *Pages d'histoire de la révolution de Février* 1848, de M. Louis Blanc ne sont que la réfutation ; *Histoire de la révolution de* 1848 (1849, 2 vol. in-8) ; *les Confidences* (1849, in 8) ; *Toussaint Louverture*, poëme dramatique en cinq actes et en vers, joué à la Porte-Saint-Martin (6 août 1850) ; *les Nouvelles confidences* (1851, in-8), publiées par la *Presse* ; *Geneviève*, mémoires d'une servante (1851, in-8), inséré dans *le Constitutionnel* ; *le Tailleur de Saint-Point* (1851, in-8) ; *Graziella* (1852, in-32) ; *Histoire de la Restauration* (1851-1853, 6 vol. in-8) ; *Nouveau voyage en Orient* (1853, 2 vol. in-8) ; *Visions* (1852, in-32), fragment d'un poëme dont le sujet devait être l'histoire de l'âme humaine et de ses transmigrations à travers des existences et des épreuves successives, depuis le néant jusqu'à la réunion au centre universel, Dieu ; *Histoire de la Turquie* (1854, 6 vol. in-8) ; *Histoire de la Russie* (1855, 2 vol. in-8), publications données en prime par les journaux, etc. ; puis une suite d'improvisations périodiques, tour à tour politiques et littéraires, sous les titres de *Conseiller du peuple* (1849-1850) ; *le Civilisateur* (1851) et *familier Cours de littérature* (1856 et suiv.), dont tant d'*Entretiens* ont conquis une juste popularité malgré quelques défaillances de doctrine, vivement relevées par M. Pelletan (voy. ce nom) ; enfin un nombre considérable de *Discours*, de brochures, d'extraits et de réimpressions, qui ne peuvent trouver ici leur place. Rappelons seulement que la plupart des productions de M. de Lamartine ont été traduites dans toutes les langues européennes, et qu'en France, sous le titre d'*OEuvres complètes* elles sont l'objet, dans divers formats, d'éditions perpétuelles.

LAMBERG (Gustave-Joachim, prince DE), chef actuel d'une maison princière autrichienne, né le 21 décembre 1812, a succédé, le 11 mai 1831, à son père le prince Charles-Eugène, comme grand chambellan et grand veneur dans l'archiduché au-dessus de l'Ems, grand écuyer en Carniole, magnat de Hongrie, grand d'Espagne, etc. De son mariage avec Catherine *Hradeck*, née le 8 décembre 1824, il a une fille et sept fils, dont l'aîné est le comte Gustave-Guillaume-Émile, né le 13 septembre 1841.

LAMBERT-bey (Charles-Joseph), ingénieur français, ex-fonctionnaire égyptien, né en 1804, à Valenciennes (Nord), entra, à l'âge de dix-huit ans, à l'École polytechnique et fut admis, à la suite de brillants examens, dans le corps des mines. Vers 1829, il embrassa avec ardeur la doctrine de Saint-Simon, à laquelle il est demeuré fidèle, et, après la dispersion des sectaires (1832), il partit avec leur chef (voy. ENFANTIN) pour l'Égypte, dans le dessein de coopérer à la grande entreprise de la canalisation de l'isthme de Suez. Depuis cette époque jusqu'en 1851, il seconda puissamment, par ses divers travaux et par les fonctions qu'il remplit, le mouvement civilisateur que Méhémet-Ali avait imprimé à l'Égypte, fut employé au barrage du Nil, voyagea à diverses reprises dans le désert arabique, en Nubie, dans le Kordofan, pour l'exploration des mines, fit de nombreuses excursions dans le Delta pour la topographie, et fut chargé de l'organisation et de l'inspection de plusieurs

écoles. Le talent dont il fit preuve dans ses diverses missions lui concilia de plus en plus la faveur et l'estime du vice-roi, qui le nomma directeur de l'École polytechnique et de l'observatoire de Boulac, et, au mois d'avril 1847, lui conféra le titre de bey. Il était chevalier de la Légion d'honneur depuis 1843. En retraite de ses fonctions égyptiennes depuis le commencement de 1851, M. Lambert s'est retiré à Paris, où il s'occupe encore de travaux scientifiques.

LAMBINET (Émile), peintre français, né à Versailles, vers 1808, étudia sous Drolling et sous M. Hor. Vernet et débuta comme paysagiste au Salon de 1833. Il fit ensuite plusieurs voyages dans les contrées du Midi, en Orient, en Algérie et en Hollande, et exposa principalement : *Vue de Senlisse, près Dampierre* (1833); *Sites de Dauphiné* (1837); *Vallée de Chevreuse, les Balmes, près Grenoble* (1839); *le Torrent* (1843); *Cimetière des Palmiers nains, à Bou-Zareha* (1846); *les Baigneuses*, commandé par le ministère d'État (1849); *une Châtaigneraie, la Plaine de Malvoisine* (1853); *Avant la pluie, le Matin, Sous bois, Chemin creux, les Seigles*, à l'Exposition universelle de 1855; et au Salon de 1857 : *Environs de Delft, la Ferme, Au mois de mai*. Cet artiste a obtenu une 3e médaille en 1843, une 2e en 1853, et une mention en 1855.

LAMBQUIN (Estelle Guénard, dame), actrice française, né à Briare (Loiret), en 1811, fut attachée, presque enfant, à la chapelle du roi, débuta, en 1830, au théâtre de Belleville et, en 1833, à la Gaîté. Partie peu après pour la province, où elle épousa l'acteur Louis Lambquin, elle revint à Paris en 1838, joua successivement au Panthéon, à l'Ambigu, au Cirque (1839-1842) et obtint au concours la place laissée vacante par la mort de Julienne au Gymnase. Elle reparut encore sur les scènes de la Gaîté et du Vaudeville (1850-1853), et fut appelée, en mai 1854, aux Français, où elle tient avec supériorité l'emploi des duègnes et le rôle de Mme Pernelle, que lui a donnés la retraite de Mme Thénard.

LAMBRUSCHINI (l'abbé Raphaël), écrivain pédagogique italien, né à Gênes, le 14 août 1788, fut élevé, jusqu'à l'âge de dix-sept ans, dans la maison paternelle, et alla à Rome, en 1805, pour y faire ses études ecclésiastiques, qu'il continua à Orvieto, sous la direction de son oncle, évêque du diocèse et plus tard cardinal. En 1812, il fut obligé d'émigrer pour quelque temps en Corse. En 1816, il se rendit à Florence, avec sa famille, et s'établit avec elle, l'année suivante, dans une maison de campagne, près Tigline, où il passa douze ans dans l'étude des sciences naturelles, de l'agriculture et de l'économie politique. A partir de 1830, il se voua tout entier à la cause de l'éducation, qu'il servit, en Toscane, par son influence personnelle et par ses ouvrages.

L'abbé Lambruschini s'est fait connaître, dès 1826, par sa collaboration à l'*Anthologie italienne*, au *Journal toscan d'agriculture*, au *Guide de l'instructeur*, fondé par lui-même en 1836, et qui parut jusqu'en 1844; enfin aux *Actes de l'Académie des Géorgophiles*, dont il est membre. Son principal ouvrage pédagogique est intitulé : *de l'Éducation* (Florence, 1849); un *Traité de l'instruction*, qu'il avait entrepris, est resté inachevé. Ces écrits se recommandent par l'élévation des sentiments et la clarté élégante du style.

Bien qu'étranger à la politique, l'abbé Lambruschini n'en a pas moins été élu membre de l'Assemblée nationale de 1848, où il siégea parmi les libéraux modérés. Il prit alors une certaine part à la rédaction du journal *la Patrie*. Retiré de nouveau à la campagne, il s'y occupe exclusivement d'agriculture et d'éducation.

LAMÉ (Gabriel), mathématicien français, membre de l'Institut, né en 1795, sortit, en 1816, de l'École polytechnique, comme élève ingénieur des mines, et passa plusieurs années au service du gouvernement russe, avec un grade élevé dans le génie des voies de communication. A son retour en France, il fut nommé professeur de physique à l'École polytechnique, remplit ces fonctions jusqu'en 1845 et devint alors examinateur à la même école. En 1848, il fut appelé à la chaire de calcul des probabilités à la Faculté des sciences de Paris. Admis, en 1843, à l'Académie des sciences (section de géométrie), en remplacement de Puissant, il a été décoré dans ces dernières années.

On a de lui surtout des travaux importants sur l'élasticité, qu'il a résumés dans un ouvrage spécial : *Leçons sur la théorie mathématique de l'élasticité* (1852, in-8, avec planches). Il a, en outre, inséré divers mémoires de physique mathématique, d'analyse et de géométrie, dans les principaux recueils scientifiques, surtout dans le *Journal de mathématiques pures et appliquées*, de M. Liouville (1837 et suiv.), les *Comptes rendus* des séances de l'Académie (1838 et suiv.), et le *Journal de l'École polytechnique* (1833 et suiv). M. Lamé a publié, sous le nom de *Cours de physique de l'École polytechnique* (2e édit., 1836, 3 vol. in-8), un des traités de physique les plus estimés que nous possédions.

LAMENNAIS (abbé Jean-Marie Robert de), né à Saint-Malo, vers 1775, d'une famille d'armateurs récemment anoblie, est le frère aîné du prêtre révolutionnaire mort en 1854. Il dirigea ses premiers pas dans l'étude de la langue latine. D'un esprit plus calme et d'un caractère moins altier, il tenta plusieurs fois d'employer l'ascendant que lui donnait l'âge pour ramener à ses propres sentiments son indisciplinable élève. Lorsque celui-ci, après un premier écart, pendant sa jeunesse, fut revenu avec ardeur à la foi catholique, il composa avec lui : *Tradition de l'Église sur l'institution des évêques*, etc. (1814, 3 vol. in-8), et *Réflexions sur l'état de l'Église en France pendant le* XVIIIe *siècle*, etc. (1814, 3 vol. in-8).

Dévoué aux œuvres pieuses ou utiles, il a lui-même fondé l'ordre des frères de Saint-Joseph, consacrés à l'éducation. Ancien grand vicaire de Saint-Brieuc et vicaire général de la grande aumônerie de France jusqu'en 1824, M. l'abbé de Lamennais est aujourd'hui chanoine honoraire du diocèse de Rennes. Il a encore publié : *de l'Enseignement mutuel* (1819, in-8); *Règles des Filles de la Providence établies à Saint-Brieuc* (Rennes, 1847, in-32), etc.

LAMI (Louis-Eugène) ou Lamy, peintre français, né à Paris, le 12 janvier 1800, suivit les ateliers de Gros et de M. Horace Vernet et entra, en 1817, à l'École des beaux-arts, où il resta trois années. Vers 1824, il s'occupa de la gravure sur pierre et d'illustrations lithographiques, et aborda le portrait et l'aquarelle, qu'il n'a jamais abandonnés et qu'il a enseignés plus tard aux enfants d'Orléans. Il a fait plusieurs voyages en Russie, en Espagne, en Italie, en Angleterre, en Belgique, et plus récemment (1854), en Crimée et dans les principautés danubiennes. Après avoir débuté, au Salon de 1824, par des *Études de chevaux* et le *Combat de Puerto de Miravente*, acquis pour le musée du Luxem-

bourg, il a exposé depuis, comme tableaux de genre et d'histoire : le *Combat de Trameced; une Mêlée dans la campagne du Balkan; Charles Ier recevant une rose en se rendant à sa prison*, au musée du Luxembourg; *les Manœuvres russes au sacre de Nicolas Ier*, au marquis de Vogué; un *Attelage rustique;* une *Course au clocher*, et un *Trait de bravoure moscovite*, tous deux à la galerie Demidoff; *une Voiture de masques; Cromwell;* la *Scène du sonnet* du *Misanthrope;* et, entre autres portraits, *le maréchal de Hohenloë Barstenstein;* la *Bataille de l'Alma*, commandée par l'Empereur, à l'Exposition universelle de 1855.

Ses principales aquarelles sont : *un Bal aux Tuileries;* une *Course à Chantilly;* la *Prise de Constantine; la Revue des chasseurs; un Bal de l'Opéra ;* les *Palais Durazzo* et *San Lorenzo ; Via Novissima*, à Gênes; le *Lever de la reine*, à Saint-James, et *l'Orgie* (1853) admises aussi à l'exposition de 1855; enfin, quatre aquarelles historiques, au Salon de 1857. On voit de lui, dans les galeries de Versailles : la *Bataille de Cassano*, la *Prise de Maëstricht*, les *Combats d'Hondscoot* et de *Watignies*, l'*Affaire de la Claye*, la *Capitulation d'Anvers*, etc. M. Lami a fourni aux publications illustrées, vers 1828, une foule de *vignettes*, et donné divers recueils de lithographies de genre, entre autres : le *Voyage en Angleterre et en Écosse*, et *les Contre-temps*. Il a obtenu une médaille de deuxième classe en 1855. Il est décoré depuis janvier 1837.

LAMORICIÈRE (Christophe-Léon-Louis JUCHAULT DE), général français, ancien ministre et représentant du peuple, né à Nantes, le 5 février 1806, d'une famille légitimiste, fut élève de l'École polytechnique, de 1824 à 1826, passa à l'École d'application de Metz, d'où il sortit dans le génie, et lieutenant en 1830, il dut aux campagnes d'Afrique, une des fortunes militaires les plus rapides. Aussitôt après l'expédition d'Alger, il fut nommé capitaine des zouaves, lors de la création même de ce corps, et se fit bientôt remarquer par son intelligence et son audace. En 1833, le général Avizard lui confia la direction du premier bureau arabe et, la même année, il devint chef de bataillon des zouaves, dont il fut promu lieutenant-colonel en 1835 et colonel en 1837, à la suite du siége de Constantine, où il s'était signalé et avait été blessé par l'explosion d'une mine. En 1839, il fut rappelé à Paris; mais, de retour en Afrique en 1840, il se distingua encore à Mouzaïa, fut nommé, la même année, maréchal de camp, en 1843 général de division, en 1844 commandeur de la Légion d'honneur, et gouverneur de l'Algérie par intérim, en 1845. Le général de Lamoricière n'a pas fait, en Afrique, moins de dix-huit campagnes. A la suite des affaires de Tagdempt et de Mascara, il avait reçu les plus vifs éloges du général Bugeaud (5 juin 1841), qu'il ne seconda pas avec moins d'éclat dans les campagnes difficiles qui suivirent et à la bataille d'Isly (14 août 1845). Il termina sa carrière militaire par un double bonheur : il organisa l'expédition qui fit tomber aux mains du duc d'Aumale la smalah d'Abd-el-Kader (1847) et, enveloppant ensuite l'émir lui-même, le força de se rendre au jeune prince. Il fut alors promu grand officier de la Légion d'honneur.

C'était au commencement de 1848. Le général de Lamoricière était déjà entré, deux ans auparavant, dans la carrière parlementaire. Envoyé à la Chambre des Députés par le collége de Saint-Calais (Sarthe), deux mois après avoir échoué, comme candidat, dans le premier arrondissement de Paris (août 1846), il prit place sur les bancs de l'opposition dynastique, et fut désigné comme ministre de la guerre dans les combinaisons Thiers, Molé ou Barrot, essayées inutilement par la monarchie de Juillet aux abois. Le 24 février 1848, il parut sur le théâtre de l'émeute, en uniforme de colonel de la garde nationale, proclamant l'abdication du roi et la régence de la duchesse d'Orléans; mais son cheval fut tué, lui-même fut blessé, et il ne dut son salut qu'à l'intervention de quelques ouvriers qui l'arrachèrent à la fureur de leurs camarades. Il refusa, des mains du gouvernement provisoire, le portefeuille de la guerre ainsi que tout commandement militaire à l'intérieur, et fut élu représentant du peuple dans la Sarthe, le sixième sur douze. Pendant les journées de juin, il se mit à la disposition du général Cavaignac, combattit l'insurrection au faubourg Poissonnière et à la Bastille, et accepta, le 28, le ministère de la guerre qu'il garda jusqu'au 20 décembre 1848. Fidèle à la politique et à la fortune du général Cavaignac, il se rattacha par ses votes, comme par ses actes, à la fraction la plus modérée du parti démocratique, ne se prononçant avec la gauche, jusqu'au 10 décembre que dans la question des deux Chambres. Il y parla plusieurs fois avec beaucoup d'habileté et même d'éloquence, notamment lorsqu'il développa le plan de l'exonération militaire qu'il proposait de substituer au remplacement.

Après l'élection présidentielle, le général de Lamoricière ne fit aucune opposition systématique au nouveau pouvoir, tout en désapprouvant la direction donnée aux affaires d'Italie. Réélu à la Législative par les départements de la Seine et de la Sarthe, et le premier sur la liste de celui-ci pour lequel il opta, il s'y montra un des plus fermes défenseurs de la Constitution républicaine. En juillet 1849, au moment de l'intervention des armées russes en Hongrie, il fut chargé, par le Président, d'une mission extraordinaire à la cour de Russie; il y arriva après la chute de la nationalité hongroise, et se vit parfaitement accueilli par le czar. Mais il demanda son rappel aussitôt qu'il apprit le renvoi du ministère Odilon Barrot. M. de Lamoricière usa dès lors de son influence sur l'Assemblée, dont il fut élu plusieurs fois vice-président, pour combattre la politique et prévenir les desseins de l'Élysée. Il vota, le 19 juillet 1851, contre la révision de la Constitution, et le 17 novembre, pour le projet qui devait soumettre à l'Assemblée la puissance militaire, en cas d'événement. Arrêté dans la matinée du 2 décembre, il fut d'abord enfermé à Ham, puis conduit jusqu'à Cologne par les agens de la police. Quelques mois après, soumis comme officier inscrit dans les cadres de l'activité, au serment exigé par la nouvelle Constitution, il le refusait avec éclat par une lettre publiée dans tous les journaux. Depuis cette époque, il a résidé soit en Allemagne, soit en Belgique, soit en Angleterre. A la fin de 1857, à l'occasion de la mort presque subite d'un de ses enfants, qui se trouvait en France avec sa mère, l'Empereur accorda spontanément au général l'autorisation d'y rentrer.

LAMOTHE (Léonce DE), économiste et antiquaire français, est né à Bordeaux, le 21 septembre 1811. Après avoir été reçu avocat, il entra, vers 1837, à la préfecture de la Gironde où, en sa qualité de chef de bureau, il adressa au préfet un grand nombre de rapports sur les travaux de la Commission des monuments historiques du département. Il a donné sa démission pour se livrer exclusivement aux recherches archéologiques; il est secrétaire général de l'Académie de Bordeaux, et inspecteur des établissements de bienfaisance.

On doit à ce laborieux écrivain, outre plusieurs *Notices* sur les églises de la Gironde et des arti-

cles nombreux insérés dans *le Journal des Économistes*, *la Semaine*, *le Mémorial bordelais* et des revues locales : *Choix des types les plus remarquables de l'architecture* (1846, in-fol.); *Statistique de la Gironde* (1847, in-4), avec M. Gust. Brunet; *Nouvelles études sur la législation charitable* (1849, in-8), etc.

LANCE (Étienne-Adolphe), architecte français, né à Littry (Calvados), le 3 août 1813, suivit, de 1832 à 1835, les cours de l'École des beaux-arts, sous la direction de Blouet; il fut ensuite un des élèves et des dessinateurs de Visconti. Au sortir de ces études, il se livra également aux travaux d'architecture et aux publications relatives aux beaux-arts, et fut un des premiers membres de la Société centrale des architectes, fondée en 1842. En 1837, il remporta le premier prix au concours sur le projet d'un abattoir public pour Rambouillet. Il fut ensuite attaché comme inspecteur ordinaire au conseil des bâtiments civils et nommé, en 1850, inspecteur des travaux de restauration de l'abbaye de Saint-Denis.

M. Adolphe Lance a publié : *du Concours comme moyen d'améliorer l'architecture et la situation des architectes* (1848, in-8); deux *Notices* sur Achille Leclère et sur Abel Blouet (1854, broch. in-8); plusieurs *Rapports*, notamment celui sur l'*Assainissement des habitations insalubres* (1851, in-8), et divers articles dans *le Siècle*. Il a encore fondé et dirigé, pendant un an, *le Moniteur des Architectes*, et rédige depuis six ans la partie critique ou historique et descriptive de l'*Encyclopédie d'architecture*, fondée par M. Victor Calliat, en 1850. Depuis 1854, M. Adolphe Lance fait partie de la Commission des monuments historiques, pour laquelle il est architecte diocésain de l'Yonne.

LANCE (George), peintre anglais, né le 24 mars 1802, à Little-Easton, village près de Colchester, débuta, dès 1828, à l'Académie royale de Londres, dont il est l'élève et, depuis 1835, exposa tous les ans, ainsi qu'à la société dite la *British Institution*. On cite parmi ses bonnes toiles : *la Toque rouge*, à la Galerie nationale; *Melanchthon*, qui obtint un prix à Liverpool, et la restauration d'une belle *Chasse au sanglier* de Vélasquez, pour lord Cowley. Mais il a surtout peint d'une manière brillante et sous mille formes les fleurs, les fruits et la nature morte. On a vu de lui à l'Exposition universelle de Paris, en 1855 : des *Fruits*, *la Coquette du village*, et, sous le titre de : *la Vie et la Mort*, un amas de choses disparates, dont le rapprochement bizarre paraît plaire au public anglais.

LANCEREAU (Édouard), orientaliste français, né à Sedan en 1819, vint de bonne heure à Paris, y fut reçu licencié ès-lettres et étudia le sanscrit sous la direction de MM. Langlois et Burnouf. Professeur suppléant au collége Charlemagne, il a renoncé à ces fonctions en 1847, pour se livrer exclusivement à l'étude des langues orientales. Il a composé, à l'usage des élèves de l'École des langues orientales vivantes, une *Chrestomathie hindie et hindouie* (1849), fourni, de 1847 à 1855, au *Journal asiatique* et à l'*Encyclopédie du* XIX*e siècle* des mémoires et des articles sur l'Inde et les contrées voisines, et publié, en 1855, la traduction de l'*Hitopadésa* (Instruction salutaire), recueil d'apologues, d'après les textes de Calcutta, de Serampour et de la Bibliothèque impériale.

LANCRENON (Joseph-Ferdinand), peintre français, né en 1791, au village de Lods (Doubs), a étudié sous Girodet-Trioson et peint quelques sujets d'histoire et allégories : *Tobie rendant la vue à son père* (1817); *la Paix, la Justice et l'Abondance*; *Alphée et Aréthuse* (1831); *une Jeune fille venant trouver le fleuve Scamandre* (1834), au musée du Luxembourg; *un Enfant jouant avec son chien* (1845). Les tableaux d'*Alphée* et de *la Jeune fille* ont reparu à l'Exposition universelle de 1855. M. Lancrenon habite Besançon. Il a obtenu une 1re médaille en 1847.

LANDELLE (Charles), peintre français, né à Laval (Mayenne), vers 1815, étudia sous P. Delaroche et débuta par un *Portrait de l'auteur* au Salon de 1841. Il s'est depuis consacré à l'histoire et aux sujets religieux et a surtout exposé, au milieu de voyages souvent lointains : *Fra Angelico de Fiesole* (1842); *la Charité*, *l'Élégie*, *l'Idylle* (1844); *Fleurette abandonnée par Henri IV*, *la Vierge et les saintes femmes au tombeau*, commandé par le ministère de l'intérieur (1845); *les Petits Bohémiens*, *Jeune Égyptienne* (1846-1847); *sainte Cécile*, *Eucharis*, divers *portraits* (1848); *la République*, pour le ministère des travaux publics (1849); *l'Antiquaire*, *Béatitudes*, *la Renaissance*, pour le Louvre (1850-1853); *le Repos de la Vierge*, à l'État; huit *portraits*, à l'Exposition universelle de 1855; *la Juive de Tanger*, *Jeune fille finlandaise*, *Femme arménienne*, tous deux à M. Ach. Fould, au Salon de 1857; de nombreux *portraits* et *pastels*, entre autres *Mlle Fix*, *Alfred de Musset* (1855), etc. M. Ch. Landelle a obtenu une 3e médaille en 1842, une 2e en 1845, une 1re en 1848, une de troisième classe et la décoration à la suite de l'Exposition universelle.

LANDOR (Walter-Savage), écrivain anglais, né en 1775, à Ipsley-Court (comté de Warwick), fit ses études à Rugby, puis à l'université de Cambridge; maître d'une immense fortune, il se mit de bonne heure à courir le monde. On rapporte qu'en 1806, dans un accès de colère, il fit démolir une de ses résidences qui lui avait coûté plus de 400 000 fr. En 1808, à la nouvelle de l'insurrection espagnole, il leva un corps de troupes qu'il équipa et entretint à ses frais, et vint se mettre à la disposition de Blake qui gouvernait la Galicie. Il faisait passer en même temps aux insurgés une somme importante. La junte suprême de Séville lui adressa des remercîments et, peu de temps après, le brevet de colonel dans l'armée nationale. Plus tard, lorsque Ferdinand VII eut renversé la Constitution de 1812, M. Landor renvoya à don Cavallos remercîments et brevet, en ajoutant ces paroles : « qu'il s'était mis au service des patriotes qui voulaient la liberté de leur pays, et qu'il n'avait rien de commun avec un prince parjure et traître. »

Après avoir épousé la fille d'un gentilhomme français (1811), il alla résider à Florence dans le palais des Médicis, puis à Fiesole, où il acheta la magnifique villa du comte Gherardesca. Depuis quelques années, il s'est définitivement fixé en Angleterre, à Bath, a partagé sa grande fortune entre ses trois enfants. Robert Southey professait une vive admiration pour M. Landor, et lady Blessington le dépeint, dans sa correspondance, comme un *gentleman* parfait et un homme de l'esprit le plus franc.

Comme écrivain, M. Landor débuta par une tragédie, *le Comte Julien* (Count Julian), ayant pour sujet, comme le *Roderick* de Southey, l'introduction des Maures en Espagne. Ce fut l'origine de l'intimité des deux poëtes. Il donna ensuite *Gebir*, poëme d'abord écrit en vers latins, et auquel Wordsworth a fait des emprunts. Le recueil de ses *OEuvres poétiques*, où l'on trouve encore une comédie, a paru dans ces derniers temps.

M. Landor, malgré les éloges donnés à sa poésie, a plus de mérite comme prosateur. Ses *Dialogues imaginaires* (Imaginary conversations of Greeks and Romans; nouvelle édition, 1853, in-8), où il met en scène des hommes célèbres de l'antiquité, ont eu une grande vogue, grâce à un style incisif, à l'originalité des idées ou des paradoxes et à la vivacité des caractères. Vers 1850, il a publié sous ce titre : *Dernier fruit d'un vieil arbre* (the Last fruit of an old tree), un recueil d'esquisses philosophiques qui atteste encore une assez grande vigueur d'esprit. On lui doit, en outre, beaucoup d'articles insérés dans la presse libérale, et notamment dans l'*Examiner*.

LANDRIN (Armand-Pierre-Émile), avocat français, ancien représentant du peuple, né le 19 mai 1803, à Versailles, fut élevé par un savant ecclésiastique, manifesta une sorte de vocation pour le barreau, fut reçu avocat et exerça pendant plusieurs années près le tribunal civil de sa ville natale. Après y avoir, en juillet 1830, renouvelé la commission municipale, il vint, la même année, se faire inscrire au tableau de la Cour royale de Paris, collabora fréquemment à la *Gazette des Tribunaux*, et ne s'occupa, jusqu'en 1848, que des affaires spéciales de sa profession. Nommé, après le 24 février, procureur de la République près le tribunal de la Seine, il déploya beaucoup de zèle, fit respecter les ateliers de composition de *l'Assemblée-Nationale* et de *la Presse*, et, d'un autre côté, prit part aux réunions politiques tenues au ministère de l'intérieur, en vue d'imprimer au gouvernement provisoire une action plus révolutionnaire. Plus tard, dans l'instruction relative à la journée du 15 mai, il agit de concert avec M. Portalis et parut ne se préoccuper que de rechercher les coupables sans acception de personnes. Chargé de demander à l'Assemblée nationale l'autorisation de poursuivre M. Louis Blanc, il se vit désavoué par M. Crémieux, ministre de la justice, et donna, avec un éclat fâcheux pour celui-ci, sa démission de magistrat (3 juin). M. Landrin avait été élu le 23 avril représentant de Seine-et-Oise, le troisième sur douze, par 72 208 suffrages; il vota en général avec le parti démocratique modéré, et résigna son mandat le 20 avril 1849; depuis cette époque, il a repris sa place au barreau de Paris. Il a été porté candidat de l'opposition aux élections de 1857 pour le Corps législatif dans son departement.

LANDSEER (sir Edwin), un des plus célèbres peintres de l'école anglaise contemporaine, né à Londres, en 1803, est le second des trois fils d'un graveur distingué, mort en 1852, dans un âge très-avancé. Destiné à la carrière des arts, il apprit le dessin sous la direction de son père, manifesta pour la reproduction des objets des dispositions extraordinaires, et, au lieu de suivre les écoles ou l'Académie, il n'eut en quelque sorte d'autre maître que la nature et sa propre imagination, secondée par les efforts d'une volonté énergique. Encore enfant, il maniait les pinceaux avec une dextérité surprenante, et, lorsqu'il exposa, en 1819, à seize ans, son *Combat de chiens*, qui attira sur lui l'attention des amateurs, il avait déjà esquissé ou peint bon nombre de portraits d'animaux, chiens, chevaux et chats. La belle composition des *Chiens du mont Saint-Gothard* (1821) le plaça sans débat au premier rang des artistes contemporains. Mais, au lieu de se laisser enivrer par le succès, il suivit les avis du peintre Haydon, qui lui conseillait de faire de l'anatomie animale une étude plus approfondie. Vers le même temps, on le vit fréquenter les cours de l'Académie des beaux-arts.

A dater de cette époque, la manière de cet artiste se modifia sensiblement; sans cesser d'apporter un soin extrême à sa peinture, il s'attacha davantage aux accessoires et mit plus de relief dans le dessin. Reçu membre associé de l'Académie dès 1827, et membre titulaire en 1830, il exposa successivement plusieurs études de lions, une suite de belles scènes tirées des mœurs de la haute Écosse, puis *la Chasse aux faucons* (1832); *sir W. Scott et ses chiens* (1833); *l'Abbaye de Bolton* (1834); *le Départ des bestiaux* (1835); *le Retour de la chasse* (1837); *un Honorable membre de la société humaine* (1838), qui n'est autre qu'un magnifique terre-neuve; *la Maison du berger* (1842); *la Loutre* (1844); *la Paix* et *la Guerre* (1846), deux admirables pendants de la galerie Vernon; *Van Amburgh et ses animaux* (1847); un beau portrait de son père (1848); *la Famille du forestier* (1849); *un Dialogue à Waterloo* (1850); *le Rêve d'une nuit d'été* (1851); *la Nuit* et *le Matin* (1853); *Sauvé!* (1856); etc. A l'Exposition universelle de Paris, en 1856, il avait envoyé neuf tableaux, parmi lesquels on a beaucoup remarqué : *les Animaux à la forge*, *Jack en faction*, *les Chiens au coin du feu* et *le Déjeuner*.

Peintre favori de l'aristocratie, M. Landseer a rapidement gagné une fortune considérable qui rappelle celle du fameux Lawrence. Tous les genres de son art lui sont familiers; il a signé beaucoup de portraits, de fresques, de paysages, de toiles d'intérieur et d'histoire ; mais c'est à reproduire les scènes de la vie des animaux qu'il excelle et nul encore n'a déployé dans ce genre si restreint autant de finesse, de sentiment, de variété et d'exactitude. Anobli en 1850, il a obtenu du jury international de Paris, en 1855, une des grandes médailles d'honneur.

LANDSEER (Charles), peintre anglais, né vers 1805, frère cadet du précédent, fréquenta l'atelier de Haydon, exposa pour la première fois en 1828 et devint, en 1845, membre de l'Académie, qui lui confia, en 1851, les doubles fonctions d'administrateur et de professeur. C'est un artiste qui a du savoir-faire; bon coloriste, soigneux et correct dans ses compositions, qu'il emprunte d'habitude au genre historique ou familier. Nous citerons de lui : *Clarisse Harlowe en prison*, *Paméla*, *la Bataille de Langside* (1837); *les Moines de Melrose* (1843); *le Retour de la fête de l'arc* (1844), etc.

Le frère aîné des précédents, Thomas Landseer, a reproduit par la gravure un grand nombre de tableaux de sir Edwin avec beaucoup de succès; il est aussi connu par une série d'eaux-fortes gravées d'après ses propres dessins et dont les singes forment le sujet habituel. En 1855, il a commencé à graver *le Marché aux chevaux* de Mlle Rosa Bonheur.

LANE (Richard-James), lithographe anglais, né en 1800, est fils d'un ecclésiastique d'Hereford. Élève de Charles Heath dès 1816, il fit, en 1824, quelques essais de lithographie qui lui procurèrent en peu de temps la réputation d'un artiste consciencieux autant qu'habile. Depuis 1827, il fait partie de l'Académie anglaise des beaux-arts. Les nombreux dessins qu'il a envoyés à l'Exposition universelle de 1855 lui ont valu une mention.

LANESBOROUGH (George-John-Danvers-Butler Danvers, comte de), pair représentatif d'Irlande, né en 1794, à Londres, descend d'une ancienne famille royaliste. Il hérita des titres de son cousin en 1847 et fut élu membre à vie de la Chambre des Lords en 1849; il est libéral.

LANGALERIE (Pierre-Henri Géraud de), prélat français, né en 1810, à Sainte-Foy (Gironde), d'une ancienne famille de la Guienne qui avait été protestante avant la révocation de l'édit de Nantes, fut d'abord professeur de physique et de mathématiques au grand séminaire de Bordeaux, préfet des classes au petit séminaire, secrétaire général de l'archevêché, puis professeur de droit canonique à la Faculté de théologie. Il occupa ensuite quelque temps la cure de sa ville natale. Nommé vicaire général de l'archevêque de Bordeaux 1852, depuis longtemps désigné pour l'épiscopat et il a été appelé, le 14 février 1857, à remplacer M. Devie sur le siége de Belley.

LANGENBECK (Maximilien), médecin allemand, est fils d'un chirurgien très-connu par ses travaux d'anatomie, et mort en 1851. Il étudia la médecine sous la direction de son père et devint professeur à l'université de Gœttingue. Il a écrit entre autres ouvrages : *Recherches cliniques de chirurgie et d'ophthalmologie* (Klinische Beitraege aus dem Gebiete der Chirurgie und der Ophthalmologie; Gœttingue, 1840-1850, 2 vol.); *de la Police médicale* (über die Wirksamkeit der medicinischen Polizei; Ibid., 1847).

LANGENN (Frédéric-Albert de), jurisconsulte et homme d'État allemand, né à Mersebourg, en Saxe, le 26 janvier 1798, s'occupa spécialement de droit et d'histoire à l'université de Leipsick. Reçu professeur en 1820, il passa presque aussitôt dans la magistrature, et, après avoir été un an conseiller de la haute Cour royale, devint, en 1823, conseiller à la Cour d'appel de Dresde, et conseiller de régence en 1829. Plein de zèle et de dévouement, il fit partie, après les mouvements populaires de 1830 et 1831, de diverses commissions, s'occupa de l'organisation de la garde communale, et fit le plan de la loi sur le rachat du service militaire. Commissaire provisoire du gouvernement à Leipsick en 1831, il fut nommé directeur du cercle en 1834, et, l'année suivante, gouverneur du prince Albert de Saxe, conseiller intime et membre du conseil d'État. En 1836, il présenta la loi sur la procédure à la Cour de justice d'État, dont il fut nommé membre en 1837. En 1845, il déposa ses fonctions de gouverneur du prince Albert, et fut nommé conseiller secret titulaire, et directeur du ministère de la justice. Il devint, en 1849, premier président de la haute Cour d'appel de Dresde.

On a de M. Langenn plusieurs ouvrages de jurisprudence et d'histoire : *Examen de quelques questions pratiques de droit* (Erœrterungen praktischer Rechtsfragen; Dresde et Leipsick, 1829, 3 vol.); *Vie d'Albert le Brave* (Leben Herzog Albrecht's des Beherzten, 1838); *Maurice, duc et prince électeur de Saxe* (Moritz herzog, etc., 1841, 2 vol.), etc., et des dissertations dans les revues et journaux scientifiques de l'Allemagne.

LANGERON (Gaspard-Louis, chevalier de), général français, né à Landau (Bas-Rhin), le 1er janvier 1772, appartient à la même famille que le comte de Langeron, qui devint lieutenant général au service de la Russie. Il partit, comme volontaire, en 1792, servit aux armées des Alpes, du Rhin et d'Italie sous la République, et fut employé plusieurs années en Corse. Il était chef de bataillon lorsqu'il passa, en 1808, en Allemagne où il se distingua, et de là en Espagne et en Portugal. Il fut élevé au grade de général de brigade vers la fin de la campagne de France (26 février 1814). Sous la Restauration, M. de Langeron séjourna longtemps en Corse avec les fonctions d'inspecteur-adjoint de l'infanterie. Le gouvernement de Juillet l'admit dans la 2e section (réserve) de l'état-major général, où il se trouve encore. Il est, depuis le 24 août 1820, commandeur de la Légion d'honneur.

LANGLAIS (Jules), avocat et publiciste français, conseiller d'État, ancien représentant du peuple et ancien député au Corps législatif, est né à Mamers (Sarthe), le 27 février 1810. Fils d'un ouvrier tisserand, fut élevé, pendant cinq ans, aux frais de sa ville natale. Au sortir du collége, il entra au séminaire du Mans, où il eut pour professeur de théologie l'abbé Bouvier. En 1829, il était clerc minoré et professeur de rhétorique au collége de Mamers. La révolution de Juillet changea le cours de ses idées et le détourna de la profession ecclésiastique. Il fut quelque temps précepteur dans une famille de la Mayenne; puis vint à Paris en 1833 étudier le droit. Il était en même temps, l'un des rédacteurs ordinaires du journal religieux *la Dominicale*. Reçu avocat en 1837, il envoya des articles à plusieurs journaux, et devint, pour les questions de jurisprudence, un collaborateur assidu de l'*Encyclopédie catholique du dix-neuvième siècle*. En 1840, il se fit admettre par M. de Girardin à *la Presse*, et devint l'avocat ordinaire du journal qui soutenait alors le ministère Guizot, et pour lequel il plaida contre *la Démocratie pacifique*. Un procès intenté par un électeur de l'Aube au sujet d'une inscription frauduleuse sur les listes électorales fut gagné parM. Langlois devant le tribunal de Troyes, et le mit tout à fait en évidence. Il fut chargé de la défense du notaire Lehon, poursuivi pour une banqueroute frauduleuse de plusieurs millions.

Mêlé à la vie du journalisme et très versé dans la connaissance spéciale des lois qui ont régi la presse sous tous les régimes, il préparait sur cette matière un ouvrage étendu, lorsque la révolution de Février lui ouvrit la carrière législative. Rallié à l'ordre de choses nouveau, il se présenta comme candidat républicain aux électeurs de la Sarthe, et fut nommé représentant du peuple par 58535 suffrages, le dernier sur une une liste de douze élus. Membre du Comité de la justice, il vota d'abord avec le parti démocratique modéré. Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la droite et soutint la politique intérieure et extérieure du Président. Réélu le quatrième à l'Assemblée législative, il y fit partie de la majorité jusqu'au moment de la rupture entre l'Élysée et les chefs de la droite parlementaire et se rattacha alors à la politique qui triompha par le coup d'État du 2 décembre. Présenté, sous les auspices du gouvernement, comme candidat à la députation, il fut élu dans la circonscription de Mamers. Au Corps législatif, il a pris souvent la parole et a coopéré activement à la discussion de plusieurs projets de loi. En 1853, il fut rapporteur de la commission chargée d'examiner le projet relatif à la composition du jury. Dans la session, en 1855, rapporteur du nouveau projet d'organisation municipale, M. Langlais, réélu député en 1857, a donné la même année sa démission pour entrer au conseil d'État. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

LANGLÉ (Joseph-Adolphe-Ferdinand), auteur dramatique français, né à Paris, le 21 novembre 1798, et fils d'un compositeur distingué mort dans les premières années de ce siècle, fit ses études au lycée Bonaparte, et remplit sous les Bourbons la charge d'historiographe du musée Dauphin. A partir de 1820 il prit une part active au mouvement de la presse parisienne, fit insérer dans les journaux un grand nombre d'articles politiques et littéraires, publia des brochures d'actualité,

beaucoup de poésies et de chansons, et se fit même l'éditeur de quelques poëmes du moyen âge, tels que *les Contes du gay sçavoir* (1828) et *l'Historial du jongleur* (1829). Mais il est plus connu par sa collaboration dramatique et il a fait représenter avec MM. Romieu, Dittmer, de Courcy, Devilleneuve, plusieurs pièces et vaudevilles : *Apollon II* (1825); *les Biographes* (1826); *un Tour en Espagne* (1830); *le Tailleur et la Fée* (1831); *le Camarade de lit* (1833); *la Jacquerie* (1839), opéra en quatre actes de J. Mainzer; *un Bas-bleu* (1842); *le Lansquenet* (1845); *le Sourd* (1853), opéra-comique d'après la pièce de Desforges; *une Sangsue* (1854); etc. Son fils, Anatole LANGLÉ, a donné en 1854 la comédie en vers de *Murillo*.

LANGLOIS (Louis), ancien représentant du peuple français, né dans le département de l'Eure, en 1805, fit son droit et s'inscrivit comme avocat au barreau de Paris. Il publia dès lors sur des questions administratives plusieurs mémoires, notamment : *des Institutions locales et municipales en France* (Paris, 1833, in-8); *Observations sur la loi du 22 mars 1831, relative à la garde nationale* (1836, in-8); *Traité des droits des sociétaires ou actionnaires étrangers dans les entreprises industrielles de la France*, etc. Sous le règne de Louis-Philippe, il prit part aux luttes de l'opposition radicale contre le ministère Guizot, et fut à Louviers le principal adversaire de M. Charles Lafitte, dont il parvint à faire annuler l'élection. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du peuple dans le département de l'Eure, le huitième sur neuf, par 51 482 voix. Membre du comité de l'agriculture et du crédit foncier, il vota ordinairement avec le parti démocratique modéré. Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la gauche et combattit la politique intérieure et extérieure de l'Élysée. Il repoussa la proposition Rateau, et ne fut pas réélu à l'Assemblée législative.

Pendant qu'il siégeait à la Constituante, il fit paraître un écrit remarquable, intitulé : *du Crédit privé dans la société moderne, et de la réforme des lois qui doivent le constituer, réforme du régime hypothécaire, projet de crédit foncier sans cours forcé* (Paris, 1848, in-8, extrait du t. V de la *Revue du droit français et étranger*).

LANGLOIS (Jean-Charles, dit *le colonel*), officier français et peintre de batailles, né à Beaumont-en-Auge (Calvados), le 22 juillet 1789, entra à l'École polytechnique en 1806; il en sortit en 1807, entra dans l'état-major d'infanterie, et se livra presque aussitôt à la peinture, qu'il étudia dans les ateliers de Girodet, du baron Gros et de M. Horace Vernet. Ses premiers tableaux, représentant des batailles de l'Empire, furent exposés au salon de 1822. Nommé peu après capitaine aide de camp du maréchal Gouvion Saint-Cyr, il fit avec lui la guerre d'Espagne, pendant laquelle il gagna le grade de chef de bataillon du corps royal d'état-major. Bien que depuis son retour de Catalogne, où il s'était arrêté quelque temps après la cessation des hostilités, les travaux artistiques l'aient plus occupé que le service militaire, il ne prit sa retraite qu'en 1849.

Dans cet intervalle, M. Langlois avait fréquemment exposé aux différents salons, mais depuis la mort du paysagiste Pierre Prévost (1833), il avait principalement adopté le genre des tableaux panoramiques, qui est en quelque sorte une création de ce dernier. Établi d'abord dans un vaste atelier de la rue des Marais, il transporta plus tard son exposition permanente dans la Rotonde du milieu des Champs-Élysées, devenue en 1855 une des annexes du Palais de l'industrie. Pour la composition de ces toiles immenses, toutes exécutées sous son active direction, il entreprit plusieurs voyages, notamment celui d'Afrique (1829) et celui de Crimée (1855).

Les panoramas les plus connus et les plus estimés de M. Charles Langlois sont : la *Bataille de la Moskowa* (1835); *l'Incendie de Moscou* (1839); la *Bataille d'Eylau* (1843); le *Combat des Pyramides* (1849). En dehors de ces sujets populaires, couronnés chacun d'un succès de quatre années, il a particulièrement exposé, de 1822 à 1850, la *Bataille de Sedinam*, le *Paysage du Lech* et celui du *Larsobispo*, *une Cascade du Mont-Dore*, *la Traversée de la Bérésina*, le *Combat de Navarin*, commandé par le ministère de la marine, la *Bataille de Montereau*, plusieurs *vues d'Alger*, le *Combat de Sidi-Feruch* (1834); l'*Entrevue du général Maison et d'Ibrahim-pacha à Navarin*, le *Passage de la Linth*, commandé par le ministère de l'intérieur; et à l'Exposition universelle de 1855 : les *Ruines de Karnac*, *l'Incendie de Smolensk* et la *Bataille de la Moskowa*.

Parmi les nombreuses commandes de la maison du roi, exécutées par M. Ch. Langlois et placées la plupart dans les galeries de Versailles, nous citerons les *Batailles de Potosk*, de *Benouth*, de *Castella*, de *Campo d'Arenas*, et la *Prise du château de Morée*. Cet artiste a obtenu, à la suite des salons, une 2e médaille en 1822, et une 1re en 1834. Décoré en 1823 pour ses services militaires, il a été fait officier de la Légion d'honneur en novembre 1832.

M. Ch. Langlois a publié, de 1826 à 1830, le *Voyage pittoresque et militaire en Espagne et en Catalogne*, accompagné de notes et d'explications sur les batailles, et dédié au maréchal Gouvion Saint-Cyr (in-fol., orné de 40 planches); il est l'auteur de *Notices* ou *Explications* de ses divers panoramas (1835-1849, brochures in-8) et de la *Relation de la bataille des Pyramides*, extraite en partie des dictées de l'Empereur à Sainte-Hélène et des pièces officielles (1853, 2e édit., 1854). Il a aussi donné à la *France départementale*, vers la fin de 1848, *Gustave IV, roi de Suède, pendant les premières années de son exil*.

LANJUINAIS (Victor-Ambroise, vicomte), homme politique français, né en 1801, est le second fils du célèbre conventionnel de ce nom qui présida, en 1815, la Chambre des Représentants. Après avoir terminé, à Paris, ses études de droit, il fut reçu avocat en 1822 et se fit inscrire au tableau de la Cour royale. Nommé, en 1830, substitut près le tribunal civil de la Seine, il fut destitué, en 1831, à cause de ses opinions avancées. En 1837, il entra à la Chambre des Députés pour l'arrondissement d'Ancenis et fut réélu en 1842 et en 1846; il prit dans les rangs de l'opposition une place honorable, fit partie des 213, vota pour les incompatibilités et l'adjonction des capacités, contre les dotations princières, les fortifications, le recensement et l'indemnité Pritchard, et fit connaître à la tribune les déprédations commises par le commis Benier à la manutention des vivres de l'armée. En 1845, il se rendit acquéreur, avec MM. de Tocqueville, de Beaumont et Combarel, du journal *le Commerce*, où il traita lui-même les questions agricoles et maritimes.

Après la révolution de Février, M. Lanjuinais fut élu représentant à l'Assemblée constituante par la Loire-Inférieure et s'associa constamment aux actes politiques de la droite modérée : il attacha son nom à l'amendement qui modifiait la proposition Rateau (voy. ce nom) dans ce sens que les lois à faire et la date précise de la dissolution de l'Assemblée étaient désignées. Repoussé d'abord aux élections générales de la Législative,

il passa le premier à Paris, grâce à l'appui de l'Union électorale, lors des élections complémentaires du 13 juillet 1849. Depuis le 2 juin, il avait pris au ministère du commerce la succession de M. Buffet et remplacé par intérim M. de Falloux à celui de l'instruction publique. Deux actes, entre autres, marquèrent son passage au pouvoir, la diminution des quarantaines pour les bâtiments venant du Levant, et l'autorisation accordée aux évêques de se réunir librement en conciles ou synodes. Partisan des formes parlementaires, il se retira le 31 octobre, avec M. Odilon Barrot, devant les premières tentatives de gouvernement plus personnel de la part du Président, et tint dès lors dans l'Assemblée une ligne de conduite qui le rapprocha davantage de la minorité républicaine.

Rendu à la vie privée par le coup d'État, M. Lanjuinais s'est présenté, comme candidat de l'opposition, aux élections du Corps législatif, en 1857. Il est chevalier de la Légion d'honneur depuis 1837. On a de lui plusieurs brochures politiques, entre autres : une *Notice sur la vie et les ouvrages de son père* (1832, in-8; deuxième édit., 1855).

Son frère aîné, M. Paul-Eugène comte LANJUINAIS, né à Rennes le 6 avril 1789, prit, en 1827, la place de son père à la Chambre des Pairs où il siégea jusqu'en 1848. Ses votes en général étaient favorables au gouvernement. Il est officier de la Légion d'honneur.

LANNO (François-Gaspard-Aimé), sculpteur français, né à Rennes, le 7 janvier 1800, suivit, en 1818, l'atelier de Fréderic Lemot, puis celui de Cartellier et entra, la même année, à l'École des beaux-arts, où il remporta le seul prix de sculpture décerné en 1825, sur le sujet de *Prométhée enchaîné*, et le grand prix au concours de 1827, sur celui de *Mutius Scévola*. Pendant son séjour à Rome, il envoya *Pandore chez Épiméthée*, bas-relief en plâtre remarqué au Palais des beaux-arts (1831). De retour à Paris, en 1833, M. Lanno a principalement exposé : *Lesbie*, statue en marbre (1834); les statues de *La Chalotais* (1836), de *Montaigne* (1838), de *Fénelon* (1840), ces deux dernières commandées par la ville de Périgueux; *le maréchal Brune*, statue en bronze inaugurée à Brives-la-Gaillarde en 1843; un buste de *Montaigne*, commandé par le ministère de l'intérieur (1849), et une troisième statue de *Montaigne*, modèle en plâtre (1853); le buste de *M. Dubois* et divers autres. Le *maréchal Brune* de 1843 et le *Montaigne* de 1849 ont été les seuls envois de cet artiste à l'Exposition universelle de 1855. Il a paru au salon de 1857 avec un *Buste*. M. Lanno a obtenu une 2ᵉ médaille en 1843, et une médaille de troisième classe en 1855, en même temps que la décoration.

LANNOY (Marie-Antoine DE), architecte français, né à Paris, le 28 juin 1800, étudia sous Vaudoyer, Delespine et M. Hip. Lebas, remporta un second prix en 1826, et le grand prix de Rome au concours de 1828, sur ce programme : *une Bibliothèque publique*. Son séjour en Italie fut signalé par les envois du *Temple d'Antonin et de Faustine*, et *l'Étude de l'Ile Tiberline* (1832), qui a figuré à l'Exposition universelle de 1855. Depuis son retour, attaché aux travaux publics, il a été architecte de la Banque, jusqu'en 1849, et a exécuté diverses constructions particulières. Il a fait plusieurs voyages artistiques en Allemagne, en Italie, en Algérie, et repris ses envois aux salons, parmi lesquels il faut rappeler : *Projet d'agrandissement de la Bibliothèque royale* (1827); *Études architecturales en Italie*; *Études artistiques dans la régence d'Alger* (1835-37); le *Tombeau de Robert de Naples* (1852), etc.

LANOUE (Félix-Hippolyte), peintre français, né à Versailles, le 14 octobre 1812, entra, vers 1830, dans l'atelier de Victor Bertin, puis dans celui de M. Horace Vernet, suivit en même temps l'École des beaux-arts, où il remporta un prix de perspective en 1832, un second prix de paysage historique en 1837 et le grand prix au concours de 1841, sur ce sujet : *Apollon gardant les troupeaux d'Admète*. Son séjour officiel à Rome, où il avait fait déjà un premier voyage, interrompit jusqu'en 1847 ses envois aux salons, qui dataient de 1833. A son retour en France, il parcourut les vallées de l'Isère et les contrées du Midi, et visita plus tard la Hollande (1850) et la Russie (1853).

M. Lanoue a principalement exposé : des vues de *Rouen*, de *Sassenage*, de *Versailles*, de *Satory*, de *Fontainebleau*; des sites de *Forêts* et de *Torrents*; *les Hauteurs de la vallée de la Solle*, *les Bords du Gardon*, *la Vallée de Bièvre*, *les Étangs Gobert*; des *Vues de Terracina*, de *Capri*, de *Ponte-Mole*, *les Tombeaux étrusques*, les *Ruines d'Adrien*, à Tivoli, *la Villa de Quintilien*, des *Souvenirs de la Villa Médicis*, du *Parc Chigi*, des *Bois de la Haye*; des paysages animés, tels que *le Repos des animaux*, *Apollon chez Admète*, *le Soir*, et beaucoup d'autres encore (1831-1853); et à l'Exposition universelle de 1855, une *Vue prise à Pont-Rousseau*, près de Nantes, et *les Bords de la Newa*. M. Lanoue a encore exécuté pour le ministère de l'intérieur : *les Saintes femmes au tombeau*, divers tableaux pour Versailles, puis pour l'église Saint-Étienne du Mont : *saint Benoît fondant ses monastères dans les déserts du Subiaco* (1853). Il a obtenu une 2ᵉ médaille en 1857, et une mention en 1855.

LA NOURAIS (Prosper-Alexis GAUBERT DE), économiste français, né à Saint-Léonard, près d'Épiniac (Ille-et-Vilaine), le 27 juillet 1810, s'est occupé d'agriculture et d'études économiques et financières. Il est membre de la Société d'agriculture et des arts de Seine-et-Oise. On a de lui : *les Chemins de fer et les Chambres* (1841, broch. in 8); *l'Association des douanes allemandes, son passé, son avenir*, avec M. Em. Bères (1841, in-8); *de l'Association douanière entre la France et la Belgique* (1842, in 8); une traduction de l'*Histoire des Assassins* (1855), de Haumer, avec M. Hellert, etc., et des articles fournis à l'*Annuaire d'économie politique*, au *Journal des économistes*, à l'*Encyclopédie des gens du monde* et à la *Revue germanique*, dont il fut cinq ans le principal rédacteur (Strasbourg, 1835-1840).

LANSAC (François-Émile DE), peintre français, né en 1805, à Tulle (Corrèze), fut élève de MM. Langlois et Ary Scheffer, adopta d'abord le genre historique, et exposa : *Épisode du siége de Missolonghi*, la *Jeune fille à la fontaine*, *Trait de courage du commandant Daru* (1842); un *Sujet tiré des Confessions de J. J. Rousseau* (1846); des *Chasseurs au marais* (1852), etc. Il s'est depuis plus spécialement adonné au portrait, et surtout au portrait équestre, et a donné : *Napoléon*, *Olivier de Clisson*, pour les galeries de Versailles; *le duc d'Orléans*, *le prince Louis-Napoléon*, *l'Aumônier du régiment*, *le Trompette des guides*, à l'Exposition universelle de 1855; *Terrier anglais*, *Chevaux en liberté*, etc., au salon de 1857. Il a obtenu une 3ᵉ médaille en 1836, une 2ᵉ en 1838, et une mention en 1855.

LANSDOWNE (Henry PETTY FITZ MAURICE, 3ᵉ marquis DE), homme d'État et pair d'Angle-

terre, né en 1780, à Londres, est issu d'anciens barons irlandais élevés, en 1760, à la pairie héréditaire. Il fit ses études à Westminster, à Édimbourg et à l'université de Cambridge qui, en 1811, lui conféra le diplôme de docteur ès lettres. Dès 1802, il devint membre du Parlement et fut réélu par différents bourgs jusqu'en 1809, époque où il quitta le nom de lord Petty pour prendre les titres et le siége de son beau-frère à la Chambre des Lords. Dévoué aux doctrines des whigs, il débuta dans la carrière politique en entrant, comme chancelier de l'Échiquier, dans le ministère dit *de tous les talents*, présidé par Fox (1806-1807). Mais la longue administration des tories l'éloigna pendant vingt ans des affaires et le réduisit au rôle d'orateur de l'opposition devant les pairs, rôle qu'il tint avec beaucoup de fermeté et de persévérance, et qui lui acquit dans son parti une influence considérable.

Après la mort de Canning, lord Lansdowne fit partie, comme secrétaire de l'intérieur, du ministère Goderich, qui n'eut que quelques mois d'existence (1827). Depuis cette époque, son nom figure à chaque rentrée des whigs au pouvoir. Lord Grey lui remit la présidence du conseil (1830-1834), qu'il déposa à l'avénement de sir R. Peel aux affaires, et reprit, avec lord Melbourne, jusqu'à la fin de 1841. Il s'associa de la manière la plus active à la politique générale de ses collègues ainsi qu'aux mesures d'amélioration intérieure, telles que les bills de la réforme parlementaire, de la corporation municipale, de la réforme ecclésiastique, de la taxe unique des lettres, qui ne furent votés qu'avec la plus extrême répugnance par l'aristocratie. Lorsque lord J. Russell reçut la difficile mission de continuer la réforme économique commencée par sir R. Peel (1846), il plaça le cabinet sous la présidence du marquis de Lansdowne; ce dernier n'a pas cessé, si l'on en excepte l'année 1852 où lord Derby eut la direction des affaires, de conserver ce poste d'honneur. En plusieurs circonstances critiques, notamment en juin 1854 et en février 1855, il a été mandé par la reine pour concourir à la composition d'un nouveau cabinet. Aujourd'hui, il est regardé comme le chef le plus accrédité de l'ancien parti whig. Depuis 1806, il fait partie du Conseil privé et, en 1836, il a reçu les insignes de l'ordre de la Jarretière.

De son mariage avec la fille de comte d'Ilchester (1808), il a deux enfants, dont l'aîné, Henry, comte de Shelburne, né en 1816, à Londres, a été élevé à Cambridge et siége, depuis 1837, à la Chambre des Communes pour le bourg de Calne; il a été lord de la trésorerie de 1846 à 1847.

LANTHONNET (Frédéric), général français, né à Bar-le-Duc (Meuse), le 19 mai 1788, fut élève de l'École militaire de Fontainebleau (1806), en sortit en qualité de sous-lieutenant aux chasseurs à cheval, se distingua dans la campagne de 1809, fut blessé à Wagram et attaché, en 1813, au général Exelmans. Au 20 mars 1814, il se porta, avec l'escadron qu'il commandait, au-devant de l'empereur jusqu'à Fontainebleau. Nommé colonel par le gouvernement provisoire, il ne fut pas reconnu dans ce grade par Louis XVIII et resta en demi-solde jusqu'en 1825. Mais la dynastie de Juillet, à laquelle il se dévoua, lui donna le commandement du 1er de hussards qu'avait occupé le duc d'Orléans, puis le brevet de maréchal de camp (26 avril 1841), et l'employa en cette qualité dans divers départements. M. Lanthonnet est, depuis 1849, placé dans le cadre de réserve. Il avait été promu, le 16 novembre 1846, commandeur de la Légion d'honneur.

LAPEYRE (Junius-Germinal), général français, est né le 6 avril 1794, à Villeneuve (Haute-Garonne). Entré au service militaire en 1813, il fit les campagnes de l'armée du Nord; à Waterloo, il reçut plusieurs coups de feu, fut percé de six coups de baïonnette et tomba au pouvoir de l'ennemi. Après être resté deux ans en congé illimité, il fut rappelé en 1818, gagna sa première épaulette en 1823, et devint capitaine lors de la campagne d'Anvers. Chef de bataillon en 1840, il partit, en 1842, pour l'Afrique et fut cité trois fois à l'ordre du jour de l'armée pour sa brillante conduite pendant les opérations exécutées dans la province de Constantine, de mars à septembre 1843, notamment dans les montagnes de l'Edough et aux environs de Collo.

Promu, en 1847, colonel du 41e de ligne, il se fit remarquer par beaucoup d'activité et un zèle extrême pour les intérêts du soldat. Le 10 mai 1852, il fut élevé au grade de général de brigade et appelé en même temps au commandement de la Charente-Inférieure, puis à celui de la Marne. Il exerça ces dernières fonctions jusqu'à son admission au cadre de réserve (mars 1856). Il est, depuis le 11 avril 1850, commandeur de la Légion d'honneur.

LAPIERRE (Louis-Émile), peintre français, né à Paris, vers 1818, étudia le paysage sous Victor Bertin, débuta au salon de 1845 et fit ensuite un voyage en Italie. Il a exposé entre autres paysages historiques ou animés : *Daphnis et Chloé*, *l'Abbaye de Thélème* (1845-47); *le Jardin Boboli*, à Florence, *A quoi rêvent les jeunes filles*, *le Soleil couchant* (1848); *la Fontaine Égerie*, *les Saisons* (1850); *Soleil couchant*, *Sous les Chênes*, à l'Exposition universelle de 1855, etc. Il a obtenu une 2e médaille en 1848.

LAPITO (Louis-Auguste), paysagiste français, né à Saint-Maur près Paris, en 1805, passa quelque temps dans une étude de notaire, entra en 1820 chez M. Watelet et compléta ses études artistiques par des voyages dans la France, l'Italie, la Suisse, l'Allemagne et la Hollande. Ses deux premiers tableaux furent une *Vue du Simplon* et un *Site d'Auvergne* (1827). Parmi ceux qui suivirent, on remarqua : *un Chalet* (1831); *le Lac Majeur* (1833); *les Andelys* (1836); *les Cascatelles* (1842); *le Calvaire*, *Sisteron* (1852); *le Golfe Rapallo*, à l'Exposition universelle de 1855; *la Vallée de Royat* (1857), etc. M. Lapito, qui est un coloriste habile, s'est aussi exercé avec goût dans l'aquarelle. Beaucoup de ses paysages sont dans les galeries royales, à Saint-Cloud, au Luxembourg, aux Tuileries, au palais d'Orsay, dans divers musées de France, ou dans les cabinets d'amateurs distingués de la Belgique, de la Hollande et de l'Allemagne.

Cet artiste s'est fréquemment distingué aux expositions étrangères. Il a donné : à Bruxelles (1842 et 1848), une *Vue de Ventimiglia*, qui obtint une médaille d'or, et fut placée depuis dans la galerie du roi de Hollande, et une *Vue de Savonne* aujourd'hui dans le musée de Léopold; à Anvers, en 1855, un *Site des montagnes de Grasse*, qui lui mérita l'ordre de Belgique. Il a obtenu, en France, une 2e médaille en 1833, une 1re en 1835, la croix d'honneur en 1836, et une mention en 1855.

LA PLACE (Charles-Émile-Pierre-Joseph, marquis de), général français, sénateur, né à Paris, le 5 avril 1789, est le fils de l'illustre astronome que l'empereur avait créé comte et Louis XVIII marquis. Ancien élève de l'École polytechnique et de l'École de Metz, il entra, en 1809, au

2e d'artillerie, fit les guerres d'Espagne, de Russie, d'Allemagne et fut nommé chef d'escadron pendant la campagne de France. Il se rallia à la Restauration et soutint le gouvernement par ses votes dans la Chambre des Pairs où il était entré par hérédité en 1817. Il fut alors nommé colonel hors cadre. Après 1830, il fut chargé d'organiser à Douai le 1er d'artillerie et reçut, en 1837, le grade de maréchal de camp avec le commandement de l'École de La Fère, qu'il quitta, en 1840, pour prendre celui de Vincennes. Lieutenant général depuis le 9 avril 1843, M. de La Place a été plusieurs fois chargé d'inspections générales et de missions relatives à l'arme qu'il représente. Dévoué au gouvernement du 2 décembre, il a été employé à l'intérieur, conservé au sein du comité d'artillerie dont il est un des plus anciens membres et élevé, le 31 décembre 1852, à la dignité de sénateur. Il est, depuis le 26 avril 1846, grand officier de la Légion d'honneur.

LA PLACE (Cyrille), marin français, né en mer, le 7 novembre 1793, entra, à l'âge de seize ans, comme élève dans la marine impériale, et devint successivement enseigne (1812), lieutenant de vaisseau (1819) et capitaine de corvette (1828). Ses connaissances particulières le firent désigner, après la révolution de Juillet, pour accomplir deux importantes expéditions scientifiques, dont il donna la relation dans les ouvrages suivants : *Voyage autour du monde par les mers de l'Inde et de la Chine* (Imprim. roy., 1833-1839, 5 vol. in-8 avec atlas), exécuté sur la corvette de l'État *la Favorite* pendant les années 1830, 1831 et 1832; et *Campagne de circumnavigation de la frégate* l'Artémise *pendant les années* 1837, 1838, 1839 *et* 1840 (1845-1848, 4 vol. in-8 avec planches). Cette dernière mission, accomplie avec un rare bonheur, lui valut le grade de contre-amiral le 12 juillet 1841. Après avoir commandé, de 1844 à 1847, la station navale des Antilles, il fut nommé vice-amiral (11 juin 1853), siégea au Conseil d'amirauté et devint, en 1857, préfet de l'arrondissement maritime de Brest. M. La Place est grand officier de la Légion d'honneur depuis le 7 mai 1851.

LAPLANE (Henri-Pierre-Félix DE), archéologue français, ancien magistrat et député, né à Sisteron (Basses-Alpes), le 28 février 1806, a fait ses études à Forcalquier et à Aix. Après avoir été inscrit comme avocat au barreau de Grenoble, il fut, en 1826, attaché au tribunal de Tarascon. Retiré en 1830, il vint plus tard s'établir dans le Pas-de-Calais et se consacra, comme l'avait fait son père, à l'étude des anciens monuments de notre histoire. Il publia divers travaux qui le firent admettre dans la Société des antiquaires de la Morinie, entre autres : *Notices bibliographiques sur deux ouvrages imprimés au* XVe *siècle* (1845, in-8), et *l'Église de Sisteron* (1846). A cette époque, il remplaça à la Chambre des Députés le général Laidet et fit partie de la majorité sous le dernier ministère de la monarchie constitutionnelle. Après la révolution de 1848, il reprit ses travaux historiques; son dernier ouvrage est une monographie sur *les Abbés de Saint-Bertin* (Saint-Omer, 1854, in-8).

LAPOINTE (Savinien), ouvrier poëte français, est né à Sens (Yonne), en 1812. L'invasion de 1814 obligea ses parents de se réfugier à Paris. Le père, qui était cordonnier, commençait à assurer par son travail le pain de la famille, lorsqu'une grave maladie le força d'entrer à l'hôpital. Le jeune Savinien travailla dès lors du même état, et fut reçu dans une chambrée où il mena quelque temps la vie commune pratiquée dans ces sortes d'associations. Entraîné un instant par la société de dangereux amis, il revint à la ferme résolution de vivre en travaillant pour rester un honnête homme. Mais il demanda à la lecture et à l'étude des distractions contre l'ennui d'un labeur ingrat et monotone. Il choisit pour maîtres Jean-Jacques Rousseau et Béranger. Le 27 juillet 1830, il courut aux barricades, et, sans se contenter d'un changement de dynastie, ne renonça point à la lutte après l'établissement de Louis-Philippe. La part qu'il prit aux insurrections républicaines le fit condamner à la prison. Il retrouva, à Sainte-Pélagie, les souvenirs de Béranger et profita de ses loisirs forcés pour compléter son instruction. Il y écrivit ses premiers essais poétiques, qui parurent dans la *Ruche populaire*, journal exclusivement rédigé par des ouvriers. La forme de ses vers était rude, martelée, souvent incorrecte, mais elle ne manquait ni d'originalité, ni de vigueur. M. Olinde Rodrigues (voy. ce nom), reconnut dans M. Lapointe un véritable poëte, et il inséra plusieurs de ses pièces dans son recueil des *Poésies sociales des ouvriers* (1841, in-8). Le pauvre cordonnier, qui vécut longtemps dans une mansarde de la rue Galande, reçut de la presse libérale les plus vifs encouragements. Béranger, Victor Hugo, Eugène Sue, propagèrent sa réputation, et, grâce à leur patronage, il put faire paraître un premier volume de poésies : *une Voix d'en bas* (1844, in-8, avec gravures et portrait).

Après le 24 février, M. Savinien Lapointe se présenta sans succès comme candidat à l'Assemblée constituante. Partisan de la démocratie la plus avancée, il publia, dans *la Vraie république* et dans *l'Organisation du travail*, des vers inspirés par les passions de l'époque et notamment des satires, *les Prolétariennes*, qui parurent quelques jours avant les journées de juin. Vint ensuite *la Baraque à Polichinelle*, petites scènes de la vie sociale et politique, avec deux scènes en vers : *l'Annonce* et *les Factieux du* 29 *janvier* (1849, br. in-8). Plus tard, il fit paraître une œuvre plus importante, *les Échos de la rue* (1850, in-32), poésies dédiées à Béranger, et des contes du foyer, sous ce titre : *Il était une fois* (1853, in-32). Forcé par les événements politiques de renoncer à la satire et ne trouvant pas dans le culte de l'art pour l'art de suffisantes ressources, M. S. Lapointe a fondé un journal spécialement adressé aux corroyeurs et aux cordonniers; mais son entreprise n'a point réussi. En cherchant la renommée, il n'a point trouvé le chemin de la fortune. Honoré de l'intimité de Béranger jusqu'à ses derniers moments, il a publié, sous le titre de *Mémoires sur Béranger* (1857, in-8), un livre rempli des plus intéressants détails.

LAPPE (Charles), poëte allemand, né le 24 avril 1774, à Wusterhausen, près Wolgast, en Poméranie (Prusse), et fils d'un ministre protestant, obtint, en 1801, au collége de Stralsund, une place de professeur, qu'il occupa pendant seize ans. Depuis, il vécut à Putte, près Stralsund, dans le calme et la retraite. Parmi ses ouvrages, qui respirent l'amour de la nature et témoignent de la bienveillance de ses sentiments, on cite surtout son poëme *Nord ou sud*, puis : *Mélanges* (Vermischte Schriften; Berlin, 1829); *Couronnes mortuaires* (Friedhofskraenze; Stralsund, 1831), recueil des meilleures poésies allemandes sur la mort et le tombeau; *le Voyage miraculeux de Klim et de Gulliver* (Klim's und Gulliver's wunderbare Reise; Ibid., 1832); *l'Ile Felsenbourg* (die Insel Felsenburg; Nuremberg, 2e édit., 1834), sorte d'imitation du *Robinson*;

Fleurs de la vieillesse (Blüten des Alters; Stralsund, 1841), etc. On a publié ses *OEuvres poétiques complètes* (Saemmtliche poetische Werke; Rostock, 1836 et 1840, 5 vol. in-8).

LAPPENBERG (Jean-Martin), historien et archéologue allemand, né à Hambourg, le 30 juillet 1794, fut envoyé par son père, qui était médecin, à Édimbourg, pour y étudier la médecine, l'histoire et les sciences politiques. Après un long séjour dans la Grande Bretagne, il fit son droit à Berlin et à Gœttingue, et fut reçu docteur en 1816. Envoyé à la cour de Prusse, avec le titre de ministre résident, par le gouvernement de son pays, il prit part au congrès de Troppau. En 1823, il obtint la direction des archives du sénat de Hambourg, et eut le bonheur de retrouver un grand nombre de mémoires précieux. Il recueillit aussi, en visitant le nord de l'Europe, une importante collection de notes diplomatiques. Après le changement de la constitution de Hambourg, en 1848, M. Lappenberg fit partie du nouveau sénat. En 1850, il assista, comme plénipotentiaire, aux négociations de Francfort, qui eurent pour résultat la pacification de l'Allemagne par la convention d'Olmutz.

M. Lappenberg, comme historien, a particulièrement reconstruit, au moyen des sources primitives, tout le passé de sa ville natale. Ses principaux ouvrages sont : la continuation de l'*Histoire des origines et de la fondation de la Hanse allemande*, de Sertorius (Urkundliche Geschichte des Ursprungs der deutschen Hansa; Hambourg, 1830, 2 vol.); l'*Histoire d'Helgoland* (Geschichte Helgolands; Ibid., 1831); *la Carte de l'Elbe de Melchior Lorichs* (Die Elb-Karte..., Ibid., 1847); l'*Histoire du comptoir de la Hanse à Londres* (1851); les *Origines de Hambourg* (Hamburgisches Urkundenbuch; Ibid., 1842, t. Ier); *Antiquités du droit de Hambourg* (Hamburger Rechtsalterthümer; Ibid., 1845, t. Ier), etc., sans compter une foule de journaux, d'éditions et de traductions d'anciens auteurs hambourgeois, des articles dans l'*Encyclopédie générale* allemande, etc. (1830 à 1857). Mais son œuvre la plus remarquable, pour la clarté à la fois et l'érudition, est l'*Histoire d'Angleterre* (Geschichte von England; Hambourg, 1834-1853, 3 vol.), traduite en anglais par M. Thorpe (Londres, 1845 et suiv.).

LAPRADE (Pierre-Marin-Richard-Victor DE), poëte français, membre de l'Académie française, né le 13 janvier 1812, à Montbrison (Loire), fit de bonnes études à Lyon et débuta, en 1839, par un poëme intitulé : *les Parfums de Madeleine*, dont le tour harmonieux et mélancolique indiquait un nouveau disciple de Lamartine. Remontant à des inspirations plus élevées, il puisa dans la lecture des livres sacrés des sujets vraiment originaux, tels que *la Colère de Jésus* (1840), et donna la légende spiritualiste de *Psyché* (1841). Il réunit ensuite les pièces disséminées dans la *Revue du Lyonnais*, la *Revue Paris* et la *Revue des Deux-Mondes*, et en forma le recueil des *Odes et Poëmes* (1844, in-18). L'année suivante, il reçut de M. de Salvandy une mission en Italie et s'occupa d'y faire, dans les bibliothèques, des recherches historiques. Décoré à son retour (1846), il fut appelé, en 1847, à la chaire de littérature française qu'il occupe encore à la Faculté des lettres de Lyon.

Ses derniers recueils : *Poëmes évangéliques* (1852, in-18; 2e édit., 1853) et *les Symphonies* (1855, in-18), marquent un progrès réel sur les précédents : elles lui assignaient une place à l'Académie française, où après plusieurs candidatures il vient d'être élu (1858).

LARABIT (Marie-Denis), homme politique français, sénateur, né le 15 août 1792 à Roye (Somme), fit ses classes au lycée Napoléon. Admis, en 1810, à l'École polytechnique, il en sortit dans l'arme du génie militaire, prit part aux campagnes de Saxe et de France, accompagna à l'île d'Elbe l'Empereur, auquel il avait voué une admiration sans bornes, et assista à presque tous les engagements de la campagne de 1815. Il était capitaine lorsque l'armée fut licenciée. En 1818, il reprit du service, fut employé aux fortifications de Rocroy, de Bayonne et de Soissons, fit partie de l'expédition d'Espagne contribua à la prise du Trocadéro et de l'île de Léon, et fut attaché, en 1826, au comité des fortifications.

Après la révolution de juillet 1830, qui l'avait compté au nombre des combattants populaires, M. Larabit entra dans la vie politique et fut élu député de l'arrondissement d'Auxerre, qui, jusqu'en 1848, ne cessa de lui renouveler son mandat. Sa conduite à la Chambre suivit toutes les variations du parti de l'opposition dynastique. Patriote et enthousiaste des institutions impériales qu'il aurait voulu associer à des tendances démocratiques, il était moins éloigné de la monarchie que du gouvernement républicain; mais il ne pouvait pardonner aux conservateurs leur attitude devant l'étranger. Orateur un peu diffus, sa parole honnête et loyale était au service des nationalités opprimées, et rappelait le pouvoir dans les affaires du dehors à l'énergie et à l'honneur. Il refusait, à l'intérieur, de s'associer au mouvement réformiste et aux propositions radicales qui venaient de l'extrême gauche.

Élu, après 1848, représentant du peuple à la Constituante, le second sur neuf, par le département de l'Yonne, où il jouit d'une grande considération, M. Larabit prit une part active aux travaux de l'Assemblée et se rattachant au parti modéré, vota presque toujours avec la droite, avant et après l'élection du 10 décembre. Pendant les journées de juin, tombé aux mains des insurgés, il se chargea de transmettre leurs propositions à l'Assemblée ; sa mission ayant échoué, il retourna par respect de la foi jurée, se reconstituer prisonnier. A la Législative, où il fut renvoyé par le même département, il se rapprocha de plus en plus du parti de l'Élysée; mais, fidèle aux traditions parlementaires, il ne donna pas son approbation au coup d'État du 2 décembre, et fit partie de la réunion des représentants qui eut lieu sous la présidence de M. Daru à la mairie du Xe arrondissement. Rallié plus tard au nouveau régime, il accepta le 4 mars 1853, un siége au Sénat. Officier de la Légion d'honneur depuis 1851, il a été élevé, le 8 juillet 1855, au rang de commandeur.

LARCHEY (François-Étienne), général français, né, le 20 janvier 1795, à Cambrai, où son père commandait l'artillerie, fit de brillantes études aux lycées de Rennes et de Besançon, passa comme élève d'artillerie au prytanée militaire de La Flèche, puis à l'École de Saint-Cyr, d'où il sortit, le 1er avril 1814, avec l'épaulette de lieutenant au 6e d'artillerie à pied. Mis en demi-solde à la rentrée des Bourbons, il servit, en 1815, au corps réuni sous Paris et dut regagner ses foyers, lors du licenciement général de l'armée. Deux ans plus tard, il reprit sa place dans son ancien régiment, dont il devait un jour devenir le chef, et fit, en 1823, la guerre d'Espagne pendant laquelle il commanda l'artillerie à Burgos. Depuis cette époque, il fut tour à tour employé aux arsenaux comme capitaine d'une compagnie d'ouvriers à l'École d'application de Metz et dans l'état-major du duc de Montpensier.

L'avancement de M. Larchey fut peu rapide : capitaine en 1828, major en 1843, il organisa le parc de siége de l'armée des Alpes, à la fin de 1848, et fut chargé, en avril 1849, de diriger l'artillerie de la division expéditionnaire de la Méditerranée. Il assista à la prise de Rome et occupa quelque temps le château Saint-Ange. Rentré en France, comme colonel du 6e d'artillerie, il fut promu deux ans après au grade de général de brigade. En cette qualité, il fut, le 13 novembre 1854, appelé au commandement militaire de Constantinople, Varna et Gallipoli, commandement considérable qu'il devait exercer, non-seulement sur les troupes, mais sur l'administration, les hôpitaux, la justice militaire et les divers services que comprenaient nos grands dépôts de l'armée d'Orient. Il sut, dans ce poste difficile, déployer un esprit assez ferme et assez conciliant pour faire aimer et respecter le nom français chez un peuple si éloigné de nos usages.

Rappelé, en avril 1856, après la conclusion définitive de la paix, M. Larchey, qui était général de division depuis le 3 mai 1855, a été pourvu d'un commandement dans la garde impériale. Le sultan, qui l'estimait d'une façon toute particulière, lui remit dans son audience d'adieu les insignes du Medjidié de deuxième classe et un magnifique sabre d'honneur estimé 25 000 fr. Promu officier de la Légion d'honneur en 1846, il est aujourd'hui commandeur.

LARCY (Charles-Paulin-Roger Jubert, baron de), homme politique français, né le 20 août 1805 au Vigan (Gard), est fils d'un sous-préfet de la Restauration. Il fit ses études au collége Henri IV, fut reçu, en 1826, avocat à Paris, entra l'année suivante dans la magistrature, en qualité de juge auditeur, et fut nommé, en 1829, substitut du procureur du roi à Alais. La chute de la branche aînée ayant amené sa démission, il prit place au barreau de Nîmes, où il se distingua bientôt par sa parole brillante et incisive dans les affaires politiques dont il fut chargé. Une brochure de lui, *la Révolution et la France* (1831), lui valut les félicitations de Chateaubriand. Élu, en 1833, membre du conseil général du Gard, dont il n'a cessé de faire partie jusqu'en 1848, il fut envoyé à la Chambre des Députés, en 1839, par les électeurs de Montpellier, qui lui renouvelèrent leur mandat à la législature suivante. Avec M. Berryer et ses amis de l'extrême droite, M. de Larcy fit au ministère Guizot une guerre incessante, et combattit d'une manière aussi vive que spirituelle le système de corruption et d'abaissement qu'on lui attribuait. Il fut, à la fin de 1843, un des cinq députés qui firent au comte de Chambord la fameuse visite de Belgrave-Square, se virent *flétris* dans l'Adresse au roi, au mois de janvier suivant, donnèrent avec éclat leur démission et furent réélus, en dépit de tous les efforts contraires.

Aux élections de 1846, la candidature de M. de Larcy, ardemment combattue par le préfet, M. Roulleaux-Dugage, échoua. Porté candidat, au commencement de 1848, dans une élection partielle, il venait d'être élu, le 24 février, lorsque l'on apprit la chute de la monarchie de Juillet. Dans sa profession de foi, comme candidat à la Constituante, il n'hésita pas à accepter la République à titre d'expérience, et la popularité que lui avait faite sa constante opposition, lui valut une double élection dans l'Hérault et le Gard. Il opta pour ce dernier département où il avait été nommé le quatrième sur dix, prit une part active aux discussions de l'Assemblée, et vota constamment avec la droite. Réélu à la Législative, il appuya toutes les mesures réactionnaires proposées ou adoptées par la majorité, se prononça pour la loi électorale du 31 mai et la révision de la Constitution, sans vouloir servir toutefois la politique particulière de l'Élysée. Aussi, lors du coup d'État du 2 décembre 1851, il s'associa à la protestation de ses collègues, dans la réunion du Xe arrondissement. Depuis 1852, il est rentré dans la vie privée.

LARDNER (Dionysius), un des savants les plus distingués de l'Angleterre, né à Dublin, le 3 avril 1793, reçut dans les écoles de son pays l'éducation insuffisante de cette époque, et passa quatre années dans l'étude de son père, qui était avoué près de la haute Cour; mais, ne se sentant aucun goût pour cette profession, il suivit de lui-même, en 1812, les cours de l'université de Dublin et remporta, en peu de temps, une quinzaine de prix de sciences physiques et mathématiques. Bachelier ès arts en 1817, il resta jusqu'en 1827 attaché à l'enseignement du collége de la Trinité.

Dans cette période de dix ans, il se fit connaître par plusieurs ouvrages sur les mathématiques pures, entre autres le traité *de la Géométrie algébrique* (Treatise on algebraical geometry, 1823); celui du *Calcul différentiel et intégral* (On the differential and integral calculus, 1827), et les commentaires des six premiers livres d'Euclide, suivis de la géométrie des solides. Sa réputation s'accrut encore lorsqu'il publia son *Cours populaire de la navigation à vapeur* (Popular lectures on the steam-engine, 1827), recueil de leçons très-fréquentées qu'il fit devant la Société royale de Dublin, et qui lui valut une médaille d'or frappée à cette occasion. Dans cet excellent livre, plusieurs fois corrigé et augmenté (*Steam-engine and its uses*; 1856, dern. édit.), il traite déjà, quoiqu'on ait prétendu le contraire, de la possibilité d'appliquer la vapeur à la navigation transatlantique. En même temps, il collabora activement à l'*Encyclopédie d'Édimbourg* (1809-1831), à l'*Encyclopédie métropolitaine* du docteur Rose (1815 et ann. suiv.), à la *Revue d'Édimbourg*, etc., et écrivit pour *la Bibliothèque des connaissances utiles*, une série de traités sur les diverses branches de la physique, notamment une analyse détaillée des travaux de Newton sur l'optique.

En 1828, M. Lardner, qui avait reçu de l'université de Dublin le diplôme de docteur, vint prendre, sur l'invitation de lord Brougham, la chaire de philosophie naturelle et d'astronomie à l'université récemment fondée à Londres. A cette époque, il conçut le plan d'une vaste encyclopédie populaire ou plutôt d'une collection de traités séparés sur toutes les branches des connaissances humaines, et l'exécuta avec le concours de la maison Longman et Cie. Des savants et des écrivains de premier ordre furent sous sa direction chargés de la rédiger : W. Scott, Southey, Mackintosh, Th. Moore, Lindley, Powell, Sismondi, etc. Sir John Herschel (voy. ce nom) y donna son célèbre *Discours sur l'étude de la philosophie naturelle*, ainsi qu'un *Traité d'astronomie* souvent réimprimé, et sir D. Brewster, son *Manuel d'optique*. Quant au fondateur lui-même, il traita la mécanique (avec Kates), l'hydrostatique, la géométrie, l'arithmétique, et, avec Walker, l'électricité, le magnétisme et la météorologie. Une seconde édition de cette collection précieuse, mais encore incomplète, a paru en 1854 (*Lardner's Cabinet cyclopædia*, 135 vol. in-12). M. Lardner en abandonna la direction pour suivre la discussion des lois sur les chemins de fer et prendre dans la presse et auprès des comités du parlement la défense des compagnies qui l'avaient chargé de leurs intérêts.

A la suite d'un scandaleux procès que lui suscita l'enlèvement de la femme du capitaine Heawide

(1840), il fut obligé de quitter l'université de Londres, paya au mari outragé une somme de 8000 livres sterling (200000 fr.), et se retira d'abord en France, puis aux États-Unis. Là, pendant quatre ans, il fit de ville en ville et jusqu'à Cuba, sur la théorie et la pratique des sciences, des lectures publiques, qui, éditées ensuite à New-York, en deux gros volumes, n'eurent pas moins de quinze éditions successives. En 1845, il revint en Europe et continua à Paris le cours de ses travaux. Il y est, dit-on, le correspondant d'un journal démocratique, *the Daily News*.

Parmi les nombreux ouvrages qu'il a fait paraître encore, et qui font partie des meilleurs livres élémentaires des temps modernes, on remarque : *de la Chaleur* (Treatise on heat, 1844); *Manuel d'optique* (Handbook of optics); *Économie des chemins de fer* (Railway economy, 1850), suivie d'un exposé des résultats pratiques obtenus en Angleterre, sur le continent et en Amérique; *Revue de l'Exposition universelle de Londres* (the Great exhibition reviewed, 1852), série de lettres adressées au *Times*; *Manuel de philosophie naturelle et d'astronomie* (Handbook of natural philosophy and astronomy; 1852, 6 vol.; 2e édit., 1855), refonte générale de tout ce qui a été écrit sur ces matières; *de la Physique animale* (On animal physics, 1854); *les Phénomènes ordinaires* (Common things explained, 1855); *Traité d'électricité et de magnétisme* (Handbook of electricity and magnetism, 1855); etc. Plusieurs *Mémoires* qu'il a lus à la Société royale de Londres ont été imprimés dans les *Transactions*. Les écrits de ce savant, si essentiellement vulgarisateur, se distinguent tous par la clarté de l'exposition et par un style familier qui ne nuit en rien à la solidité de l'enseignement.

En 1853, M. Lardner a commencé, sous le titre de *Musée des sciences et des arts* (Museum of Science and Art; 1856, t. X, in-12), la publication, à un *penny* la livraison, d'une série de petits livres sur les diverses parties de la science et leurs applications aux arts et à l'industrie.

LARGETEAU (Charles-Louis), astronome français, membre de l'Institut, né à Mouilleron-en-Pareds (Vendée), le 22 juillet 1791, débuta dans la carrière scientifique par une active collaboration à *la Connaissance des temps* et à divers *Recueils* de mathématiques pures. En 1832, il fut attaché, en qualité d'astronome adjoint, au Bureau des longitudes, où il est encore aujourd'hui. A la mort de Pariset, en 1847, il le remplaça à l'Institut comme membre libre de l'Académie des sciences. Il a reçu en juin 1837, la décoration de la Légion d'honneur. — M. Largeteau est mort le 11 septembre 1847.

On n'a de lui que des *Tables*, *Notes* et *Tableaux* d'observations astronomiques et scientifiques, fournis à *la Connaissance des temps* et aux *Mémoires de l'Académie des sciences* (1833-1856).

LARIBOISIÈRE (Charles-Honoré BASTON, comte DE), sénateur français, ancien député et pair de France, né à Fougères (Ille-et-Vilaine), le 21 septembre 1788, et fils d'un général d'artillerie anobli par Napoléon, fut admis, en 1807, à l'École polytechnique. Lieutenant dans l'arme de l'artillerie, qu'il avait choisie, il assista à la bataille de Wagram, et fut ensuite attaché à son père comme aide de camp. A son retour de Russie où il eut les pieds gelés, il fut nommé chambellan, et, en 1815, officier d'ordonnance de l'Empereur. Après Waterloo, il donna sa démission de capitaine; mais il refusa d'entrer dans la société secrète des carbonari, dont les tendances n'étaient pas en harmonie avec ses opinions aristocratiques.

Élu plusieurs fois député par l'arrondissement de Fougères (1829-1835), il vota avec l'opposition l'Adresse des 221, puis se montra dévoué à la politique inaugurée par la monarchie de Juillet. A la Chambre des Pairs, où il siégea depuis 1835, il soutint par son vote la politique ministérielle. Il commandait alors, dans la garde nationale, la cinquième légion, qui passait pour la plus démocratique de Paris. La révolution de Février le rendit à la vie privée jusqu'aux élections de l'Assemblée législative (mai 1849), qui le compta dans les rangs de la minorité dévouée à la politique napoléonienne. Après le 2 décembre, M. de Lariboisière fut élevé à la dignité de sénateur dès le 25 janvier 1852. Il est grand officier de la Légion d'honneur depuis le 14 décembre 1850.

LARIVE (Auguste DE), chimiste suisse, né à Genève, en 1801, et fils du célèbre physicien mort en 1834, se signala d'abord, de 1827 à 1830, par un grand nombre d'expériences faites en société avec Marcet et occupa, à la même époque, la chaire de physique à l'académie de sa ville natale. A la suite de l'agitation démocratique de Genève, en octobre et décembre 1830, il dut s'exiler quelques années en Angleterre, où il partagea les travaux de la Société royale de Londres. De retour en Suisse, il dirigea, de 1836 à 1841, la *Bibliothèque universelle de Genève* et reprit ensuite, lors de l'application de l'électricité à la métallurgie, l'exercice à peu près exclusif de ses manipulations chimiques, auxquelles il avait dû, dès ses débuts, une certaine célébrité. M. A. Larive est aujourd'hui correspondant de l'Institut de France (Académie des sciences), membre de la Société royale de Londres et de différentes Académies de l'Europe.

On a surtout de lui : *Mémoires sur les caustiques* (1824, in-4); *Théorie de la pile voltaïque* (1836, in-8); *Archives de l'électricité*, supplément à la *Bibliothèque universelle de Genève*, ainsi que des *Mémoires* et des *Notices* sur plusieurs savants de ses compatriotes (1817-1854).

LARIVIÈRE (Philippe-Charles, dit DE), peintre français, né à Paris, le 31 septembre 1798, reçut les premières leçons de son père, entra à quinze ans dans l'atelier de Paulin Guérin, puis suivit ceux de Girodet et du baron Gros et, en 1813, l'École des beaux-arts; il y obtint successivement le second prix de peinture en 1819, une médaille spéciale d'encouragement en 1820, et le grand prix au concours de 1824, dont le sujet était *la Mort d'Alcibiade*. Pendant son séjour à Rome, il exposa au Salon de 1827 *un Prisonnier du Capitole visité par sa famille*, et fit en 1830, comme envoi de cinquième année, *la Peste de Rome sous le pontificat de Nicolas V*, admis au salon de l'année suivante et placé plus tard au musée du Luxembourg. De retour en 1831, il envoya au salon de cette année et à ceux qui suivirent : *Le Tasse malade à Saint-Onufre*, acquis par la comtesse de Fourcroy; *Deux religieux en méditation* (1831); plusieurs *portraits* et *Têtes d'étude* (1833-1840); les portraits en pied du *maréchal Magnan*, de *l'amiral Mackau*, du *général Charon* (1853). Il a envoyé à l'Exposition universelle de 1855, avec la *Peste* de 1831, le portrait du *maréchal Leroy Saint-Arnaud*, *la Pentecôte*, carton des vitraux peints d'après cet artiste pour la chapelle de Dreux; et au Salon de 1857, *saint Vincent martyr*, ainsi que de nouveaux portraits officiels.

M. Charles Larivière a exécuté pour le musée de Versailles : les *Batailles* d'*Ascalon*, de *Mons en Puelle*, de *Cocherel*, de *Castillon*, la *Prise de Bologne*, avec M. Naigeon; l'*Assaut de Brescia*, l'*Entrevue de François Ier et de Clément VII*, avec

M. J. Dupré; la *Levée du siége de Malte*, le *Siége de Dunkerque*, la *Bataille des Dunes*, *l'Arrivée du duc d'Orléans à l'hôtel de ville en juillet* 1830, l'*Entrée des Français en Belgique*; et les portraits de *Vauban*, des maréchaux *Gérard*, *Rochambeau*, *Trévise*, *Mouton*, *Lobau*, *Mortier*, *Drouet*, *Bugeaud*, de *l'amiral Roussin*, du *Bey de Tunis* et d *Ibrahim-pacha*. La plupart de ces sujets ont figuré aux salons de 1834 à 1847. Cet artiste a obtenu une 1re médaille en 1831, et une médaille de première classe en 1855. Il a été décoré en février 1836.

LA ROCHEFOUCAULD (famille DE), ancienne maison ducale française, qui a réuni successivement, depuis 1517, les titres de baron, comte, duc et pair, avec le nom de Liancourt, héréditaire pour le fils aîné du chef de la maison. Elle se compose aujourd'hui de trois branches : la branche aînée des ducs de LA ROCHEFOUCAULD, et celles des ducs d'ESTISSAC et de DOUDEAUVILLE.

La branche ducale de La Rochefoucauld a pour chef actuel le duc *François*-Marie-Auguste-Émilien, né en 1794. Il a trois fils : le comte François, né le 14 avril 1818, Alfred, né le 5 septembre 1820, et Georges, né le 8 mars 1828. — Frères du duc : le comte Olivier, né à Altona, en 1796, Frédéric, né le 9 juin 1802, et Hippolyte, né le 13 août 1804. L'oncle du duc, le marquis Fr. Gaëtan, né le 5 février 1799, était député du Cher avant 1848.

La branche ducale d'Estissac a pour chef le duc *Roger*-Paul-Louis-Alexandre, né le 17 mai 1826, marié en 1853 à la fille du comte Paul de Ségur. — Il a deux sœurs et un frère : le comte Arthur, né le 1er mai 1831. Sa mère, fille du marquis d'Essoles, née le 17 juillet 1803, est veuve depuis avril 1856. — Il a deux oncles : les comtes Wilfrid, né le 8 février 1798, et François-Joseph, né le 15 mai 1820.

La branche des ducs de Doudeauville a pour chef Louis-François-*Sosthènes*, né le 15 février 1785, grand d'Espagne. Marié deux fois (1807 et 1851), il a du premier lit : le vicomte Stanislas, né le 9 avril 1822, et le comte Sosthènes, duc de Bisaccia, né le 1er septembre 1825.

LAROCHE-LAMBERT (Henri-Michel-Scipion, marquis DE), sénateur français, né le 30 décembre 1789, à Paris, appartient à une ancienne famille d'Auvergne. Sous la Restauration, il fit partie des gentilshommes honoraires de la chambre. Il vivait depuis 1830 dans la vie privée lorsqu'un décret du 9 juin 1857 l'éleva à la dignité de sénateur. C'est le seul membre du Sénat qui n'ait point reçu de décoration.

LA ROCHEJAQUELEIN (Marie-Louise-Victoire DE DONNISSAN, marquise DE), fille unique du marquis de Donnissan, née à Versailles, le 3 octobre 1772, reçut une éducation distinguée de sa mère, dame d'atours d'une des tantes de Louis XVI. A dix-sept ans, elle épousa le marquis de Lescure, son cousin germain, qu'elle suivit en 1792 en Vendée, où elle distribua les premières cocardes blanches; à la fois secrétaire et aide de camp, elle expédiait les dépêches et les portait elle-même. Son zèle la soutint jusqu'à la bataille de Cholet, où son mari fut blessé mortellement. Enceinte et tenant dans ses bras un enfant de dix mois, exposée à toutes les privations d'une armée en déroute, elle quitta ses compagnons après la défaite de Savenay, se réfugia au milieu des bois et y accoucha de deux filles au mois d'avril 1794. L'année suivante, elle profita de l'armistice pour se rendre aux environs de Bordeaux dans son château de Citran, d'où la révolution du 18 fructidor la força quelque temps de s'éloigner. En 1801, elle épousa en secondes noces le marquis Louis de La Rochejaquelein, qui fut tué le 4 juin 1815 au pont des Mathes, à la tête d'une colonne de Vendéens. Douée d'une âme aussi ferme que généreuse, elle n'eut de cette double perte d'autre consolation que celle de retracer les événements auxquels elle avait pris part; son ouvrage, simplement intitulé *Mémoires* (1815, in-8), a eu plusieurs éditions et a été traduit à l'étranger. Mme de La Rochejaquelein, qui a eu huit enfants de son second mariage, s'était depuis longues années retirée à Orléans, où elle est morte en 1857.

LAROCHEJAQUELEIN (Henri-Auguste-Georges DU VERGIER, marquis DE), né le 28 novembre 1805, est le fils de la précédente et du héros vendéen, général en chef de l'armée royale, qui périt, les armes à la main, le 4 juin 1815. En 1817, le jeune marquis reçut, des mains de l'ambassadeur de Prusse, à Paris, une magnifique épée que lui offraient les officiers de l'armée prussienne, comme hommage de leur admiration pour le dévouement et la fidélité héréditaires de sa famille. Élève de Saint-Cyr, puis officier de cavalerie, il fit dans l'armée russe, en 1828, la campagne de Turquie, en qualité de volontaire. Dès 1815, il avait été créé pair de France; mais la révolution de Juillet arriva avant que l'âge lui eût permis de prendre son siége à la Chambre haute. Il y renonça alors, se compromit dans le soulèvement de la Vendée, et fut condamné à mort par contumace. Plus tard, il se jeta dans les entreprises industrielles, et attacha surtout son nom à celles des *Inexplosibles* de la Loire. En 1842, le département du Morbihan l'envoya à la Chambre des Députés et il y prit tout d'abord, dans le parti légitimiste, le rang et l'attitude qui convenaient à son origine. Dans l'intervalle de la session de 1843, il fit le pèlerinage de *Belgrave-Square*, et donna sa démission avec ses collègues légitimistes, après la solennelle *flétrissure* que la majorité, sous la pression du ministère Guizot, leur infligea dans l'Adresse, le 24 janvier 1844. Renvoyé à la Chambre par les électeurs, il prit la parole dans les discussions sur le recrutement de l'armée, la réforme des prisons, la réforme électorale, les congrégations religieuses, etc. Partisan des idées de M. de Genoude qui s'efforçait d'allier le principe de la légitimité monarchique avec la souveraineté du peuple, il vota constamment avec l'opposition.

Après la révolution de Février, M. La Rochejaquelein donna, en son nom et au nom de la Vendée tout entière, une adhésion non équivoque aux événements accomplis. Élu représentant à l'Assemblée constituante par le Morbihan, le quatrième sur douze, il y vota le plus souvent avec la droite; il se prononça pourtant avec la gauche contre le cautionnement des journaux, pour l'abolition de la peine de mort, pour l'amendement Grévy, et pour la suppression de l'impôt du sel. A la Législative, où il fut réélu par le même département, il arbora avec une fermeté nouvelle, en face des institutions républicaines ébranlées, le drapeau de son parti. Il déposa même une proposition tendante à appeler le peuple à se prononcer par *oui* et par *non* entre la République et la Monarchie. Après le coup d'État du 2 décembre, il prêta serment au nouveau régime, comme président du conseil général de la Vendée, et, quelques semaines après le rétablissement de l'Empire (31 décembre 1852), il accepta le titre de sénateur. Il a été nommé officier de la Légion d'honneur.

On a de M. La Rochejaquelein quelques brochures : *Considérations sur l'impôt du sel* (1844, in-8); *Opinion sur le projet de loi relatif à la réforme des prisons* (même année, in-8); *A M. de La-*

mennais (1848, in-8); *Situation de la France* (1849, in-8), et plusieurs discours.

LA ROCHEJAQUELEIN (Auguste, comte DE), général français, né vers 1783 dans le Poitou, est oncle du précédent. Emmené en émigration à Saint-Domingue, il revint en France en 1801 avec son frère Louis, et, bien qu'il fût, par les traditions de sa famille, attaché à la cause des Bourbons, il prit du service dans les armées impériales. Couvert de blessures à la bataille de la Moskowa, il tomba au pouvoir des Russes qui, à la recommandation du comte de Provence, le traitèrent avec beaucoup d'égards. En 1814, il entra dans la garde royale, gagna la Vendée durant les Cent-Jours et y reçut le commandement du 4e corps; blessé au combat de Mathes, où son frère fut tué, il se retrancha dans le pays insurgé et sut s'y maintenir. Sa fidélité valut à M. de La Rochejaquelein le grade de colonel du 1er régiment des grenadiers à cheval, et, en 1818, celui de maréchal de camp. Il fit en cette qualité la guerre d'Espagne (1823), commanda ensuite une brigade de cavalerie de la garde et prit part, dans les rangs de l'armée russe, à la campagne de 1828 contre les Turcs. Admis à la retraite après la révolution de Juillet, il fut accusé, en 1832, d'avoir fomenté les troubles de la Vendée; condamné à mort l'année suivante, il purgea sa contumace en 1835 devant la Cour de Versailles et établit son alibi d'une façon si précise que son avocat, Philippe Dupin, n'eut pas besoin de prendre la parole. En 1857, à l'occasion de la mort de sa belle-sœur, il reçut du comte de Chambord une lettre de condoléance publiée par les journaux légitimistes, et où ce prince faisait un éloge enthousiaste des « héroïques exploits » de la Vendée. M. de La Rochejaquelein a été nommé, en 1823, commandeur de la Légion d'honneur.

LA ROUNAT (Charles ROUVENAT, dit), littérateur français, né en 1819, fit ses classes à Charlemagne, et se tourna vers la littérature. En 1848, entraîné dans le mouvement révolutionnaire, il fut secrétaire de la Commission du Luxembourg. Redevenu homme de lettres, il aborda le théâtre et fit en collaboration de nombreux et lestes vaudevilles, qui eurent du succès. Au 1er juillet 1856, il est devenu directeur du théâtre de l'Odéon. On a de lui, avec MM. Montjoie et Siraudin : *les Associés* (1849); *le Mariage de Poissy* (1850); *les Malheurs heureux, une Bonne qu'on renvoie* (1851); *un Homme entre deux airs*, *Pulcriska et Léontino* (1853); *la Pile de Volta* (1854); *une Panthère de Java* (1855), pièces légères, en un acte, jouées aux Variétés ou au Palais-Royal; puis, sous son nom seul, une comédie : *les Vainqueurs de Lodi* (en un acte, Gymnase, 1856), et un roman : *la Comédie de l'amour*. Il a écrit dans divers journaux et recueils, notamment dans la *Revue de Paris* (1855-1857).

LARREY (Hippolyte), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né vers 1810, et fils de l'illustre Larrey, mort en 1842, entra d'abord dans le service de santé de l'armée, où il obtint, par concours, différents grades, et fut reçu docteur à Paris en 1832; il fut chargé du service médico-chirurgical de l'hôpital Picpus, pendant le choléra. Il assista, comme aide-major, au siége d'Anvers, après lequel il fut nommé chevalier de l'ordre de Léopold. En 1841, il obtint, par le concours, la place de professeur de pathologie chirurgicale au Val-de-Grâce. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1843, il a été créé officier en décembre 1851.

M. Larrey a publié : *Relation chirurgicale des événements de Juillet à l'hôpital militaire du Gros-Caillou* (1830), dont la deuxième édition contient un rapport de Dupuytren; *Histoire chirurgicale du siége de la citadelle d'Anvers* (1831, in-8); *du Meilleur traitement des fractures du col du fémur* (1835), thèse d'agrégation; un discours sur *la Méthode analytique en chirurgie* (1841); plusieurs notices sur la chirurgie et l'hygiène militaire, et un grand nombre d'articles dans *la Clinique*, *la Gazette médicale* et *la Gazette des Hôpitaux*.

LARRIEU (Amédée), ancien représentant du peuple français, né à Brest (Finisterre), en 1807, et fils du propriétaire d'un des premiers vignobles bordelais, le Haut-Brion, se consacra de bonne heure à l'étude des questions vinicoles, et, bien qu'il eût suivi à Paris les cours de droit, il préféra la culture de la vigne à la profession d'avocat. Élevé par sa famille dans les idées légitimistes, un séjour de deux ans aux États-Unis changea complétement ses sentiments politiques. En 1846, il fut, dans le collége électoral de Bordeaux, le concurrent de l'économiste Blanqui, candidat ministériel, qui ne l'emporta qu'après trois jours de ballottage, avec quatre voix de majorité. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du peuple par 51 962 suffrages. Membre du comité du commerce et de l'industrie, il vota ordinairement avec le parti démocratique modéré, jusqu'à l'élection du 10 décembre, s'associa ensuite aux attaques de la gauche contre le gouvernement du président, rejeta la proposition Rateau, qui congédiait l'Assemblée et ne fut point réélu à l'Assemblée législative.

LASAULX (Ernest DE), philologue et archéologue allemand, né le 16 mars 1805, à Coblentz, et fils de l'architecte de ce nom, étudia, de 1824 à 1830, aux universités de Bonn et de Munich et habita successivement Vienne, Rome, Athènes, Constantinople et Jérusalem. De retour en Allemagne, en 1835, il obtint une chaire de philologie à Wurtzbourg, d'où il passa, neuf ans après, à l'université de Munich, en qualité de professeur titulaire de philologie et d'esthétique. Malgré la vogue de ses cours, il perdit sa place, en 1847, à la chute du ministre Abel, auquel il avait voulu faire voter par l'académie un témoignage d'estime. Député à l'Assemblée nationale de Francfort, il y vota dans les questions religieuses avec la fraction catholique, et dans les questions politiques avec le parti grand-germanique. En 1849, il fut rétabli dans sa chaire. Il a été nommé en outre membre de la seconde Chambre de Bavière.

On a de M. Lasaulx une série de travaux originaux et savants, tels que : *l'Oracle de Dodone* (Wurtzbourg; 1841); *du Sens de la fable d'Œdipe* (über den Sinn der Œdipussage; Ibid., 1841); *les Sacrifices de propitiation des Grecs et des Romains* (die Sühnopfer der Griechen und Rœmer; Ibid., 1841); *la Complainte de Linus* (über die Linosklage; Ibid. 1842); *les Prières des Grecs et des Romains* (die Gebete der Griechen und Rœmer; Ibid., 1842); *la Fable de Prométhée et sa signification* (Prometheus : die Sage und ihr Sinn, Ibid., 1843); *de l'Imprécation chez les Grecs et les Romains* (über den Fluch bei Griechen und Rœmern; Ibid., 1843); *le Serment chez les Grecs* (der Eid bei den Griechen; Ibid., 1844); *le Serment chez les Romains* (der Eid beiden Rœmern; Ibid, 1844); *l'Étude des antiquités grecques et romaines* (über das Studium der griechischen und rœmischen Alterthümer; Munich, 1846); *de la Marche progressive de la vie romaine et grecque et de l'état actuel de la vie allemande* (über den Entwickelungsgang des griech. und rœmisch. etc.; Ibid.,

1847); *les Livres du roi Numa* (die Bücher des Kœnig Numa; Ibid., 1847); *la Géologie des Grecs et Romains* (die Geologie der Griechen und Rœmer; Ibid., 1851); *Études sur l'histoire et la philosophie du mariage chez les Grecs* (Zur Geschichte und Philosophie der Ehe bei den Griechen; Ibid., 1852); *la Chute de l'Hellénisme*, etc. (der Untergang des Hellenismus; Ibid., 1854); *Étude sur l'antiquité classique* (Studien des klassischen Alterthums; Ratisbonne, 1854, in-4), recueil de dissertations académiques, etc., etc.

Deux frères du précédent, Othon DE LASAULX et Hermann DE LASAULX, se sont fait connaître comme architectes. Le premier, après avoir vécu pendant longtemps à Elberfeld, émigra, en 1850, pour le Texas; le second s'est fixé à Coblentz.

LA SAUSSAYE (Jean-François de Paule Louis PETIT DE), antiquaire français, membre de l'Institut, né à Blois, le 6 mars 1801, d'une très-ancienne famille de l'Orléanais, qui compte saint François de Paule parmi ses membres, entra d'abord dans la carrière militaire et servit dans les gardes du corps du roi. Fixé ensuite dans sa ville natale comme percepteur des contributions, il se livra à l'archéologie et fit exécuter des fouilles dans les environs. Plus tard, encouragé par son compatriote Pardessus, membre de l'Académie des inscriptions, il soumit à cette compagnie un mémoire manuscrit intitulé : *Histoire de la Sologne blaisoise*, où étaient exposés les résultats de ces fouilles. Il obtint, en 1835, une médaille au concours des antiquités nationales.

La révolution de Juillet brisa la carrière administrative de M. de La Saussaye qui, mis en possession d'une grande aisance par un récent mariage, se consacra tout entier à l'archéologie et surtout à la numismatique. Il fonda, à Blois, en 1836, de concert avec un de ses amis, habile antiquaire, M. Cartier (d'Amboise), la *Revue de numismatique*, qu'il n'a pas cessé de diriger, et dans laquelle il a inséré un grand nombre de dissertations. Ce recueil, qui le mit en relation avec tous les antiquaires de France, fut le point de départ de sa réputation. Ayant sous les yeux, dans son pays, deux monuments historiques des plus remarquables, les châteaux de Blois et de Chambord, il entreprit d'en écrire l'histoire et le fit avec le plus grand succès : l'*Histoire du château de Chambord* (1837, in-4), a eu six éditions; celle *du château de Blois* (1840, in-4), qui en a eu trois, obtint une médaille d'or de l'Académie des inscriptions, qui avait choisi l'auteur, l'année précédente, pour correspondant.

Plus spécialement versé dans l'étude de la numismatique gauloise, M. de La Saussaye conçut le projet d'une description complète des monnaies de la Gaule et fit paraître, à Blois, en 1842, sous le titre de *Numismatique de la Gaule narbonnaise* (in-4), la première partie de ce grand travail, qu'il n'a malheureusement pas continué, et qui lui ouvrit, néanmoins, en 1845, les portes de l'Institut. Il essaya alors de se fixer à Paris; mais l'amour du sol natal le rappelait souvent dans le Blaisois. Grâce à ses soins, la bibliothèque publique de la ville de Blois s'enrichit d'une foule d'ouvrages importants. Distrait de ses études par diverses fonctions locales, il ne s'est plus guère occupé que de la réimpression et de l'amélioration de ses premiers ouvrages. En 1855, M. de La Saussaye, qui cherchait, depuis 1848, à rentrer dans la carrière administrative et qui, comme conseiller général du Loir-et-Cher, avait pris une part active aux affaires du département, fut nommé recteur de l'Académie de Poitiers, dont l'importance venait d'être accrue par la réorganisation des circonscriptions universitaires. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1845, il est actuellement officier de cet ordre.

On a encore de lui : *Antiquités de la Sologne blaisoise* (1848, in-4, avec atlas); *Histoire de la ville de Blois* (Blois, 1846, in-12), et *Guide historique du voyageur à Blois* (in-12), qui a paru anonyme en 1855. Il a aussi fourni quelques dissertations aux *Annales de l'Institut archéologique de Rome* et aux *Mémoires* de la Société des antiquaires de France, dont il a été président pendant l'année 1846.

LASSAGNE (Alphonse), acteur français, né vers 1805, débuta, sans beaucoup de succès, sur des théâtres de société, parcourut la province et parut, en 1840, au Palais-Royal, dans *un Brelan de troupiers*. De là il fut engagé aux Folies-Dramatiques, puis aux Variétés, qu'il n'a plus quittées. *Drin-drin*, *le Voyage à Saint-Denis*, *l'Amour, qué qu'c'est qu'ça?*, *Mademoiselle Rose*, *les Mystères de l'été*, la reprise des *Saltimbanques*, etc., ont mis tour à tour en relief ses efforts pour recueillir l'héritage des Brunet, des Vernet et des Odry.

LASSAIGNE (Jean-Louis), chimiste français, né vers 1798, se consacra de bonne heure à l'étude et à la pratique des sciences chimiques. Il professa successivement le cours de chimie à l'École spéciale du commerce et à l'École vétérinaire d'Alfort. Depuis 1854, il s'est fixé à Paris et a été attaché, comme chimiste expert, au tribunal de première instance de la Seine. Il fait partie, depuis 1827, de la Société d'émulation de Cambrai.

On a surtout de lui : *Abrégé élémentaire de chimie organique et inorganique* (1829, 2 vol. in-8; 4e édit., 1846, avec un atlas); *Dictionnaire des réactifs chimiques employés dans toutes les expériences* (1839, in-8, et fig.); *Traité de l'histoire naturelle et médicale des substances employées dans la médecine des animaux domestiques* (1841, in-8), en société avec M. Delafond; des *Observations*, des *Rapports* et de nombreux articles fournis au *Journal de chimie médicale*, au *Bulletin de l'Académie de médecine*, etc.

LASSALLE (Émile), lithographe français, né à Bordeaux, en 1813, y étudia le dessin sous M. Pierre Lacour, vint ensuite à Paris et débuta par un premier cadre de lithographies au Salon de 1834. Il concourut, à cette époque, à l'illustration de publications populaires, telles que *les Cimetières de Paris*, *une Promenade au Père-Lachaise*, etc. S'attachant depuis à la reproduction des tableaux importants de notre jeune école, il a donné une suite d'œuvres nombreuses et variées dont la plupart ont figuré aux salons de 1841 à 1855. Nous citerons : *la Pèlerine*, de M. Rodolphe Lehmann; un *Groupe de jeunes filles*, de M. C. Landelle; *les Chiens courants*, de M. Alfred Dedreux (1847); *Sapho*, de M. Barrias; *Érigone*, de M. Biennoury (1848); *Bonaparte* et *Napoléon*, de M. Paul Delaroche; *Cléopatre*, de M. Gigoux; plusieurs *Portraits*, etc.; quelques-uns de ces sujets ont reparu à l'Exposition universelle de 1855, avec le *Napoléon III* de M. A. Dedreux; *l'Angoisse* et *la Femme napolitaine*, de Léopold Robert; *le Petit distrait*, de M. Landelle, et *une Meute*, d'après M. Jadin. On doit encore à M. Ém. Lassalle, en dehors des salons : *la Vierge à la chaise*, d'après Raphaël; *le Dernier soupir du Christ*, d'après Prud'hon; *la Médée poursuivie*, de M. Delacroix; *le Faust au sabbat*, de M. Ary Scheffer, etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1847, et une 1re en 1848.

LASSARRE [de la Creuse], ancien représen-

tant du peuple français, né dans le département de la Creuse, vers 1803, exerça, jusqu'en 1821, la profession d'avocat, et fut alors nommé substitut, puis procureur du roi près le tribunal de Guéret, en 1839. Il soutint sans succès, en 1846, contre M. Boutmy, accusé de corruption électorale, un procès qui fit grand bruit. Après la révolution de Février, il se rallia au nouveau gouvernement et devint procureur de la République. Envoyé par les électeurs modérés de la Creuse à la Constituante, le dernier sur sept représentants, et membre du comité de la justice, il vota constamment avec la droite dans toutes les questions politiques ou sociales. Néanmoins, il adopta l'ensemble de la Constitution républicaine et déclara que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée, et approuva l'expédition de Rome. Non réélu à l'Assemblée législative, il fut nommé par le gouvernement, juge au tribunal de Guéret.

LASSEN (Christian), célèbre orientaliste allemand, né à Berghen, en Norvége, le 22 octobre 1800, fit ses études à Christiania, et, après la mort de son père, à Heidelberg et à Bonn, où il eut pour maître Guillaume de Schlegel, qui l'envoya à Paris et à Londres, copier et collationner des manuscrits pour son édition des *Râmâyana*. A Paris, il connut Eugène Burnouf, et publia avec lui, aux frais de la Société asiatique, un *Essai sur le Pali* (1826). Reçu docteur à Bonn, en 1827, avec une thèse intitulée : *Commentatio geographica atque historica de Pentapotamia Indica*, il prit ses licences pour l'enseignement, et devint, en 1830, professeur adjoint de langue et de littérature indiennes, puis titulaire en 1840.

M. Lassen, outre des éditions critiques de nombreux manuscrits indiens ou persans, a publié deux grands ouvrages : *les Antiquités indiennes* (Indische Altherthumskunde: Bonn, 1844-1858, 3 vol.), et *les Vieilles inscriptions cunéiformes de la Perse* (die altpersischen Keilinschriften; Ibid., 1836). Parmi ses autres travaux, il faut citer un recueil de fables, *Hitopadesa* (Ibid., 1831, 2 vol.), publié avec Schlegel; une édition du *Gitagovinda* de Jayadeva (Ibid., 1837); le *Gymnosophista, sive Indicæ philosophiæ documenta* (Ibid., 1832); *Anthologia sanscrita*, avec notes (Ibid., 1838); *Institutiones linguæ pracriticæ* (Ibid., 1837), l'un des premiers ouvrages sur cet idiome; une savante *Introduction à l'histoire des rois grecs et indo-scythes de la Bactriane, du Caboul et de l'Inde* (Zur Geschichte der griech. und indo-scythischen Kœnige, etc.; Ibid., 1838); une édition critique d'une partie du *Vendidad* (Ibid., 1852). Enfin, M. Ch. Lassen a fourni des mémoires très-importants au *Journal de l'Orient* (Zeitschrift für Kunde des Morgenlandes), dont il eut un instant la direction, à l'*Encyclopédie* de Gruber, à la *Bibliothèque indienne* (Indische Bibliothek), au *Musée du Rhin* (Rheinisches Museum), et à divers autres recueils.

LASSUS (Jean-Baptiste-Antoine), architecte français, né à Paris, le 19 mars 1807, étudia sous la direction de Vaudoyer et entra, en 1828, à l'École des beaux-arts, où il resta jusqu'en 1830. Il se livra alors à diverses études d'archéologie, fut attaché au comité historique des arts et monuments, et dessina plusieurs *Projets de restauration* d'édifices gothiques ou de la renaissance. De 1833 à 1837, il exécuta et exposa : une *Vue des Tuileries en* 1564, *la Sainte-Chapelle au* XVe *siècle*, la *Façade* et les *Détails de la cathédrale de Chartres*, fragments de son grand ouvrage, et la *Restitution du monastère et du réfectoire de l'ancienne abbaye de Saint-Martin des Champs* (Conservatoire des arts et métiers), faisant partie de la *Statistique monumentale de Paris*. Ces dessins ont reparu à l'Exposition universelle de 1855, avec ceux de l'*Église Saint-Aignan* (Loir-et-Cher), et les détails de la *Châsse de sainte Radegonde*, demandée, en 1854, par l'évêché de Poitiers.

En 1840, M. Lassus fut chargé, conjointement avec M. Viollet-Le-Duc, de l'inspection des travaux de la Sainte-Chapelle, terminés en 1856. Vers le même temps, lorsqu'il s'agit de rendre au culte l'église Saint-Germain l'Auxerrois, il en dessina et dirigea la restauration. Il obtint encore, avec M. Viollet-Le-Duc, à la suite d'un concours, la restauration de Notre-Dame de Paris, et la construction de la nouvelle sacristie (1845). En 1854, il commença l'église paroissiale de Belleville.

M. Lassus a publié plusieurs ouvrages, dont le plus important est la *Monographie de la cathédrale de Chartres, architecture, sculptures et peintures*, avec MM. Amaury Duval et Didron, publiée par ordre du roi et du ministère de l'instruction publique (Imprimerie royale, 1843, in-fol.). Il a donné de nombreux et sérieux articles aux *Annales archéologiques*, et s'est mêlé aux discussions artistiques qui eurent lieu, en 1845, par une petite brochure : *Réaction de l'Académie des beaux-arts contre l'art gothique* (1846, in-8).

Outre les titres qui se rattachent aux travaux précédents, M. Lassus est chargé du service des édifices diocésains, pour les diocèses de la Sarthe et de l'Eure-et-Loir, et partage celui de la Seine avec M. Viollet-Le-Duc. Il a été décoré en août 1850. — M. Lassus est mort subitement aux eaux de Vichy, le 14 juillet 1857.

LASTEYRIE (Ferdinand, comte DE), homme politique français, né en 1810, est fils du philanthrope de ce nom, mort en 1849, et qui avait épousé la fille de La Fayette. Après avoir étudié, de 1827 à 1830, à l'École des mines, il servit, pendant la révolution de Juillet, d'aide de camp à son grand-père, et fut successivement employé dans les ponts et chaussées jusqu'en 1837, au ministère de l'instruction publique et à celui de l'intérieur. Nommé député du quatorzième arrondissement de la Seine (1842), il se rangea, dans l'opposition de gauche, sous la bannière de M. Odilon Barrot, contribua de tous ses efforts au mouvement réformiste, et assista, en 1847, à plusieurs banquets. Après la révolution de Février, il représenta la ville de Paris à la Constituante et à la Législative et prit une part des plus actives aux discussions de ces deux assemblées. Il fut membre du comité de constitution et rapporteur de plusieurs projets de loi, vota, en général, avec la fraction des représentants modérés et repoussa les plus importantes mesures de la majorité réactionnaire, telles que la loi électorale du 31 mai et la révision du pacte fondamental. Lors du coup d'État, il protesta dans la réunion du X[e] arrondissement, et fut quelque temps retenu en prison. Il ne reparut sur la scène politique qu'en 1857 : sa candidature, aux élections du Corps législatif, réunit alors plusieurs milliers de voix de l'opposition à Paris.

Appartenant à différentes compagnies savantes, entre autres à la Société des antiquaires de France, M. de Lasteyrie a coopéré à la fondation de la Société d'encouragement ainsi qu'à la propagation de l'enseignement mutuel. Il a publié les ouvrages suivants : *Histoire de la peinture sur verre d'après ses monuments en France* (1837-1856, in-fol.), couronné en 1841 par l'Institut; *Rapport sur les manufactures de Sèvres et des Gobelins* (1850); *Théorie de la peinture sur verre* (1853, in-8); *la Cathédrale d'Aoste* (1854, in-8),

qui ouvre une série d'études archéologiques sur les églises des Alpes ; etc.

LASTEYRIE (Jules, comte DE), homme politique français, né en 1810, au château de la Grange (Seine-et-Marne), est cousin du précédent et beau-frère de M. de Rémusat. Entré de bonne heure au service de dona Maria, il prit part à l'expédition qui chassa, en 1832, don Miguel du Portugal. En 1842, il fut envoyé à la Chambre des Députés par les électeurs de La Flèche, vota avec le centre gauche et fut, en 1845, chargé du rapport du projet de loi sur le régime des colonies; il se montrait fort assidu à suivre les travaux parlementaires et savait se faire écouter de la majorité. La révolution de 1848 le jeta complétement dans l'opposition contre-révolutionnaire; représentant de Seine-et-Marne, il se prononça, à la Constituante, en faveur des deux Chambres, du vote à la commune, de la proposition Rateau et de l'expédition d'Italie, fut réélu le premier de son département et prit, à la Législative, une attitude des plus hostiles à la République et au président tout ensemble. Il fut un des dix-sept membres choisis par le ministère, en 1850, pour préparer la loi électorale du 31 mai contre le suffrage universel. Mais, à la session suivante, il devenait l'organe habituel des adversaires du pouvoir exécutif, attaquait la Société du 10 décembre, posait la candidature du prince de Joinville et protestait énergiquement contre le coup d'État. Expulsé du territoire français en 1852, il fut compris dans le décret d'amnistie du 7 août de la même année. On a de lui quelques articles historiques et économiques, publiés, de 1841 à 1847, dans la *Revue des Deux-Mondes*.

LA SUSSE (Louis-Frédéric REGNAULT, baron DE), marin français, né le 3 juillet 1788, s'engagea, dès l'âge de quinze ans, à bord des vaisseaux de l'État et se distingua par son courage dans plusieurs combats des mers de l'Inde. Nommé lieutenant de vaisseau le 7 mai 1812, il commanda, quelque temps après, la goëlette *la Lyonnaise*, à la station du Brésil. Appelé à siéger au conseil des travaux en 1833, il eut, pendant plusieurs années, le commandement du vaisseau *le Montebello*, devint contre-amiral le 30 mai 1837 et reçut la mission de rétablir dans le Levant la station chargée de veiller à la protection du commerce français (1838-1841). Élevé au grade de vice-amiral (2 juin 1844), il inspecta les équipages de ligne en 1846 et présida le conseil des travaux en 1847, et le Conseil d'amirauté en 1851. L'année suivante, il a commandé en chef l'escadre d'évolution de la Méditerranée. Admis en 1855 dans le cadre de réserve de l'état-major général, M. de La Susse est depuis 1843 grand officier de la Légion d'honneur.

LATENA (Nicolas-Valentin DE), magistrat français, né à Ancy-le-Franc (Yonne), le 5 juillet 1790, d'une très-ancienne famille militaire du canton de Fribourg, étudia le droit à la Faculté de Paris, et fut chargé en 1815 de la sous-direction des bureaux du comité des gardes nationales de France, présidé par le comte d'Artois. Ce prince le fit nommer, en 1819, conseiller référendaire de deuxième classe à la Cour des comptes, et, en 1829, le promut à la première classe, sur la présentation de cette cour. M. de Latena, qui a souvent été appelé à faire partie de commissions importantes, est devenu conseiller-maître en 1837, bien qu'il n'ait jamais déguisé son attachement à la branche aînée des Bourbons. Au mois de juillet 1848, il fut chargé, par une délégation de l'Assemblée constituante, de faire une enquête sur l'administration et la comptabilité des ateliers nationaux. Magistrat voué de bonne heure à de sérieuses études littéraires, il a publié récemment un ouvrage philosophique intitulé : *Étude de l'homme* (1854, in-8; 2e édit. corrigée, 1856), dont le style sévère et l'observation fine et exacte ont été dans la presse l'objet d'unanimes éloges.

M. de Latena avait un frère, Pierre-Antoine-Jules DE LATENA, né en 1797, mort en 1845, qui entra, en 1814, dans les gardes du corps de Louis XVIII et suivit ce prince à Gand. A la révolution de Juillet, il donna sa démission de chef d'escadron pour se livrer à la littérature. Il a collaboré à la *Biographie universelle* de Michaud ainsi qu'à l'*Encyclopédie des gens du monde*.

LATHAM (Robert-Gordon), philologue anglais, né en 1812, à Billingsborough (comté de Lincoln), où son père était vicaire, étudia les humanités au collége d'Eton, et passa, en 1849, à Cambridge où il prit tous ses grades universitaires; il y reçut également le diplôme de docteur en médecine. Sans abandonner tout à fait cette dernière science, il se livra aux recherches philologiques et fit, en 1822, un voyage en Danemark et en Norvége dans l'intention d'étudier les idiomes scandinaves. A son retour, il publia une traduction anglaise du poëme de Tegner, *Axel et Frithiof*, et des esquisses de mœurs : *la Norvége et les Norvégiens* (Norway and Norwegians, 1834).

Reportant dès lors ses efforts sur sa propre langue, M. Latham, qui en possédait à fond le mécanisme et les lois, tenta d'opérer une réforme dans l'alphabet; le *Précis de l'essai de Rask sur les sifflantes* (Abstract of Rask's Essay on the sibilants), et l'*Appel aux écrivains anglais et américains* (An Address to the authors of England and America) n'eurent pas d'autre but. La langue grecque, dont il publia une grammaire abrégée (*Grammatical sketch on the greek language*), était en quelque sorte le modèle qu'il proposait à ses compatriotes. Ces travaux, qui avaient ému les savants, le désignèrent, en 1840, pour une chaire de langue et de littérature nationales à l'université de Londres.

Les ouvrages suivants, plus sérieux au point de vue de la philologie, appartiennent au même ordre d'idées : *de la Langue anglaise* (On the english language, 1841 ; 4e édit., 1850), où l'auteur, faisant usage des travaux allemands, présente le tableau historique du développement et des progrès de la langue; *Grammaire élémentaire* (Elementary grammar; 1843, nouvelle édit., 1852); *Histoire et origine de la langue anglaise* (History and etymology of the english language, 1845), traité plein de curieuses remarques et qui est complété par les *Essais de logique appliquée à la grammaire et à l'étymologie* (Outlines of logic applied, etc., 1847); etc. Le *Manuel de la langue anglaise* (Handbook of the english language), qui a paru en 1851, est un excellent résumé des travaux que nous venons d'indiquer.

En même temps qu'il donnait une édition de la *Germania* de Tacite (1850), avec des notes historiques et linguistiques, ce laborieux savant entrait dans une voie tout à fait nouvelle et publiait sur une question très-controversée d'ethnographie un ouvrage original, *de la Variété des races humaines* (Natural history of the variety of men, 1850), et un recueil de cours publics faits à Liverpool, *l'Homme et ses migrations* (Men and its migrations, 1851) : il cherche à y prouver, d'accord avec les théologiens, l'unité du genre humain et à ramener toutes les variétés d'hommes au couple primitif de la tradition biblique.

M. Latham est un des fondateurs de la Société philologique de Londres. La plupart de ses re-

cherches ont d'abord été insérées dans les *Rapports* de la Société pour l'avancement des sciences, le *Philosophical Magazine*, le *Philosophical journal* d'Édimbourg et divers recueils littéraires. En 1853, il a entrepris une édition nouvelle du grand *Dictionnaire* de Johnson et, en 1854, il a été chargé du classement de la section ethnologique au palais de Sydenham. Ces occupations nombreuses n'ont pas fait négliger à M. Latham l'exercice de la médecine : il a été successivement attaché à la maison de secours (*dispensary*) de Saint-James et Saint-Georges, à l'hôpital du Middlesex, etc.

LATIL (Mathieu-François-Vincent), peintre français, né à Aix, le 8 février 1796, vint étudier à Paris dans l'atelier de Gros, suivit l'École des beaux-arts et débuta au Salon de 1824. Il a surtout exécuté et exposé, entre autres tableaux d'histoire et sujets religieux : *Byrane abandonnant Olympe* (1824) ; *le Lavement des pieds*, commandé par la ville de Paris (1827) ; la *Tunique de Joseph ; Moralité du peuple en l'absence des lois, en juillet* 1830 (1830) ; *la Fille du vétéran* (1838) ; *Épisode de l'histoire des naufrages* (1841) ; *Jésus-Christ guérissant un possédé; saint Paul en Macédoine* (1845) ; la *Mission des apôtres* (1847) ; *saint Jean le précurseur* (1849) ; des *portraits*, etc. (1832-1851). Il a obtenu une 2e médaille en 1827, et une 1re en 1847.

Cet artiste a épousé, en 1833, Mlle Eugénie Henry, artiste peintre, née à Moscou, en 1808, qui s'est fait connaître comme portraitiste, et a obtenu une 2e médaille en 1831.

LATOUR (Antoine de), poëte et littérateur français, né à Saint-Yrieix (Haute-Vienne), en 1808, eut pour maître, au collége de Dijon, M. Daveluy, aujourd'hui directeur de l'École française d'Athènes, qui lui inspira le goût de l'enseignement. En 1826, il entra à l'École normale, où il suivit particulièrement la direction de M. Michelet. Agrégé des classes supérieures, il occupa quelque temps une chaire au collége Bourbon, puis au collége Henri IV. Le roi Louis-Philippe lui confia l'éducation du duc de Montpensier, auprès duquel il est resté, même après 1848, comme secrétaire des commandements, et dont il partage fidèlement l'exil. Il est décoré d'un grand nombre d'ordres étrangers et officier de la Légion d'honneur.

M. A. de Latour a débuté, en poésie, par un recueil de vers qui respirent une douce et vague mélancolie : *la Vie intime* (1833, in-8 ; 2e édit., corrigée et augmentée de pièces nouvelles, 1835). Ses *Poésies complètes* (1841, 2 vol. in-18) comprennent, avec *la Vie intime*, *Loin du foyer*, dont le titre seul indique le même genre de poésie tendre et délicate. Comme prosateur, il a publié : *Essai sur l'étude de l'Histoire de France au* XIXe *siècle* (1835, in-8), traçant nettement les limites de l'école symbolique, représentée par M. Michelet, et suivi de notices remarquables sur *la Sorbonne* et sur *la Chronique de Saint-Séverin; Luther, étude historique* (1835, in-12), livre curieux tiré à 100 exemplaires et fort recherché aujourd'hui; puis, dans la *Revue des Deux-Mondes*, des articles sur Malherbe et Racan, des notices sur Sarazin, Vertot, Saint-Réal, etc., réunis sous le titre de *Petits chefs-d'œuvre historiques* (1846, 2 vol. in-12) ; la *Relation du voyage en Orient de S. A. R. M. le duc de Montpensier*, sous forme de lettres (1847, in-8, avec un album de 30 pl. gr. in-folio, dessiné par M. de Sinety), écrite à la suite d'une excursion avec son royal élève à Tunis, en Égypte, en Turquie et en Grèce.

M. A. de Latour est connu surtout comme traducteur de Silvio Pellico, dont il a contribué à populariser en France le nom et les écrits. Sa traduction de *Mes Prisons* a été souvent réimprimée. On lui doit en outre la traduction des *Mémoires d'Alfiéri* (1840) ; du *Théâtre* et des *Poésies* de Manzoni (1841) ; de *la Colonne infâme* du même auteur (1843), etc. Depuis qu'il a quitté la France, il a fait paraître des *Études sur l'Espagne* (1855-1857, 3 vol. in-8), fruit de plusieurs années d'observation personnelle.

LATOUR [de Saint-Ybars] (Isidore Latour, dit), auteur dramatique français, né à Saint-Ybars, village de l'Ariége, vers 1809, fit ses études, à Toulouse, où il fut reçu avocat, et se fit inscrire au barreau. Depuis 1834, on rencontre fréquemment son nom soit dans les journaux littéraires du Midi, soit parmi les concurrents des Jeux Floraux. Son premier essai dramatique, *le Comte de Gowrie*, fut même représenté à Toulouse avec succès (1836). Il se rendit ensuite à Paris, publia un recueil de poésies catholiques, *Chants du néophyte* (1837, in-8), qui passa à peu près inaperçu, et fit recevoir au Théâtre-Français la tragédie de *Vallia* (1841). Marchant sur les traces de M. Ponsard, il se voua à la tâche difficile de ressusciter la tragédie classique, et donna successivement sur la même scène : *Virginie* (1845), qui ne réussit guère, malgré le concours de Mlle Rachel, et *le Vieux de la montagne* (1847), qui réussit encore moins. Il a fait aussi représenter : à l'Odéon, *le Tribun de Palerme* (1842), en prose; *le Syrien* (1847), en vers ; et, à la Porte-Saint-Martin, *les Routiers* (1851), drame en vers. En 1857, M. Latour (de Saint-Ybars) s'est porté inutilement candidat de l'opposition aux élections du Corps législatif. Il est, depuis 1846, chevalier de la Légion d'honneur.

LATOUR-DUMOULIN (Henri), publiciste français, député au Corps législatif, né à Besançon, en 1822, fit ses études à Paris, au collége Saint-Louis, puis suivit les cours de droit et se fit recevoir avocat. Livré à l'étude de l'économie politique et du droit administratif, il publia, en 1846 et 1847, quelques articles dans *le Courrier-Français* et dans *le Commerce*. De 1848 à 1851, il fut successivement rédacteur du journal *l'Assemblée-Nationale*, rédacteur en chef du *Courrier-Français* et directeur du *Bulletin de Paris*. Il avait fondé, en 1849, le comité de la presse modérée et il fit partie, comme délégué de ce comité, de la réunion politique que présidait le comte Molé. Adhérant aux événements de décembre 1851, il fut nommé, au ministère de la police générale, le 6 avril 1852, directeur général de l'imprimerie, de la librairie et de la presse. Une élection partielle, en 1853, le porta au Corps législatif comme député du Doubs, où il a été réélu en 1857. De 1852 à 1855, M. Latour-Dumoulin a été successivement promu aux grades de chevalier et d'officier de la Légion d'honneur. Il est grand commandeur du nombre extraordinaire de Charles III d'Espagne.

LATRADE (Louis Chassaignac de), représentant du peuple français, né à Paris, en 1812, fut admis à l'École polytechnique, en 1831, mais quitta le service de l'État en 1833, prit une part active aux manifestations républicaines de cette époque et fut impliqué dans plusieurs procès politiques. Il fit longtemps partie de la rédaction du *National*. En 1848, le gouvernement provisoire le nomma commissaire dans la Gironde. Les habitants de Bordeaux méconnurent son autorité, et il passa avec le même titre dans le département de la Dordogne, qui le choisit pour représentant à la Constituante. Élu en même temps par la Corrèze, il opta pour ce dernier département, où il

avait été nommé le second sur huit. Il suivit dans l'Assemblée la ligne politique du *National* et contribua de toutes ses forces à placer et à maintenir le pouvoir dans les mains du général Cavaignac. Membre du comité de l'intérieur et des travaux publics, il prit souvent la parole dans les bureaux et dans l'Assemblée. Réélu à la Législative par 37000 suffrages, il se rapprocha de la Montagne et fit au gouvernement de Louis-Napoléon une opposition très-vive. Après le coup d'État du 2 décembre, il fut porté le cinquième sur la liste des représentants expulsés du territoire français, et se retira en Belgique.

LAUBE (Henri), littérateur et poëte allemand, né à Sprottau, en Silésie, le 18 septembre 1806, acheva ses études à Halle et à Breslau. Professeur dans cette dernière ville, il se décida à céder à sa vocation littéraire et passa à Leipsick, en 1831. En 1834, il fit le voyage d'Italie, avec M. Gützow : compromis à son retour, dans une affaire de société secrète, il fut éloigné de la Saxe, arrêté à Berlin et condamné à neuf mois de prison. Après sa mise en liberté, il fit de nouveaux voyages. En 1836, il se maria avec la veuve du professeur Haenel, qui partagea la captivité nouvelle qui lui fut infligée quelques mois après. En 1839, M. Laube visita la France, puis revint se fixer à Leipsick, d'où il fut envoyé, en 1848, à l'Assemblée de Francfort par le cercle d'Elnbogen, ville de la Bohême. Il prit place au centre, parmi les conservateurs modérés, et donna sa démission, en 1849, à la suite d'un dissentiment avec quelques-uns de ses collègues sur la question de l'empire. La même année, il fut nommé directeur du théâtre de Vienne, et ses fonctions administratives ont ralenti depuis, son activité littéraire.

On a de M. Laube un grand nombre de romans et de nouvelles, écrits dans un style vif et original, avec une grande habileté de narration. Nous citerons : *l'Actrice* (die Schauspielerin; Manheim, 1835); *Lettres d'amour* (Liebesbriefe; Leipsick, 1835); *le Bonheur* (das Glück; Manheim, 1837); *le Prétendant* (der Praetendent; Leipsick, 1842); *la Comtesse de Chateaubriand* (die Graefin Chateaubriand; Ibid., 1843, 3 vol; 2ᵉ édit., 1846); *les Femmes de George Sand* (George Sand's Frauenbilder; Bruxelles, 1844); *Trois villes royales dans le Nord* (Drei Kœnigsstaedte im Norden; Leipsick, 1845, 2 vol.); *le Comte belge* (der belgische Graf; Manheim, 1845); *Paris en 1847* (Paris, 1848), etc.: puis des œuvres historiques ou politiques telles que : *le Nouveau siècle* (das neue Jahrhundert; Leipsick, 1832-1833, 2 vol.); *la Jeune Europe* (das junge Europa; Manheim, 1833-1837, 4 vol.); une *Histoire de la littérature allemande* (Geschichte der deut. Litteratur; Stuttgart, 1840, 4 vol.); un livre important sur *le Premier parlement allemand* (das erste deutsche Parlament; Leipsick, 1849, 3 vol.), etc.; enfin des œuvres de critique humoristique, entre autres des *Impressions de voyage* (Reisenovellen; Manheim, 1834-1837, 6 vol.; 2ᵉ édit., 1847), qui rappellent, avec encore plus d'aigreur contre la mère patrie le ton des *Reisebilder* de Henri Heine; *Caractères modernes* (Moderne Charakteristiken; Ibid., 1835, 2 vol.), galerie de portraits que l'on a trouvés fort piquants; *les Châteaux de plaisance français* (die Franzœsische Lustschlœsser; Ibid., 1840, 3 vol.) : *le Bréviaire du chasseur* (das Jagdbrevier; Leipsick, 1841).

M. Laube a aussi abordé le théâtre et y a réussi particulièrement dans ces derniers temps. Son *Gustave Adolphe* est une œuvre de jeunesse; mais on a beaucoup applaudi son *Monaldeschi*, sa *Sorcière* (die Bernsteinhexe); son *Struenzée* et les comédies *Rococo*, *Gottsched* et *Gellert*, *le prince Frédéric*, etc. *Ses Œuvres dramatiques* (Dramatische Werke, ont paru à Leipsick (1845-1848, 6 vol.). Il a dirigé avec succès pendant dix ans (1832-1844) *la Gazette du monde élégant* (Zeitung für die elegante Welt), transformée plus tard en *Gazette élégante* (Elegante Zeitung). Il a eu aussi la direction anonyme du *Journal de minuit* (Mitternachtszeitung). Il a donné une édition des *Œuvres complètes* (Saemmtliche Werke) de Heinse (Leipsick, 1838, 10 vol.).

LAUDER (Robert-Scott), peintre écossais, né en 1803, près d'Édimbourg, dut à l'aide de sir Walter Scott de pouvoir embrasser la carrière des arts pour laquelle il se sentait un penchant décidé. Il étudia quelque temps à l'Académie d'Édimbourg, puis au *British Museum* de Londres. Un séjour de cinq années en Italie (1833-1838) acheva de mûrir son talent. Cet artiste est fort apprécié chez ses compatriotes autant pour la couleur que pour l'exécution. Ses meilleurs tableaux de genre sont empruntés aux romans de Walter Scott : *la Fiancée de Lammermoor*, *le Jugement d'Effie Deans*, *Meg Merrilies*, *Claverhouse faisant fusiller Morton*, acheté en 1844 au prix de 10000 francs; *Gow Chrom* (1846), etc. Ajoutons en seconde ligne de bons portraits et deux grandes toiles de sainteté : *le Christ enseignant l'humilité* et *le Christ marchant sur les eaux*, exposés l'un et l'autre, en 1847 au concours de Westminster-Hall; la dernière appartient à la société écossaise qui s'est formée pour l'encouragement des arts. M. Lauder est, depuis 1826, membre de l'Académie d'Édimbourg; en 1849, il est revenu habiter cette ville.

LAUDERDALE (James MAITLAND, 9ᵉ comte DE), pair d'Angleterre, né en 1784 à Londres, appartient à une ancienne famille écossaise élevée, en 1806, à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de lord Maitland, il prit, en 1839, la place de son père à la Chambre des Lords, où il vote avec le parti conservateur. Il est lord-lieutenant du comté de Berwick. N'étant pas marié, il a pour héritier de ses titres son frère puîné, sir Anthony MAITLAND, né en 1785, et vice-amiral depuis 1854.

LAUGÉE (Désirée-François), peintre français, né à Maronne (Seine-inférieure), le 25 janvier 1823, entra en 1840 dans l'atelier de M. Picot et suivit cette même année les cours de l'École des beaux-arts; il débuta ensuite au salon de 1845, et aborda à la fois l'histoire et le portrait. Outre des *Portraits* (1845-1853), il a exécuté entre autres œuvres remarquées aux salons : *Van Dick à Savelthem*, *le Meurtre de Rizzio*, *la Mort de Zurbaran*, commandé par le ministère de l'intérieur (1850); *le Siége de Saint-Quentin*, *la Mort de Guillaume le Conquérant* (1853); *Lesueur chez les Chartreux*, le portrait de *l'acteur Leroux*, à l'Exposition universelle de 1855; *sainte Élisabeth de France*, *le Déjeûner du moissonneur*, *sur le Pas de la porte* (1857). Cet artiste a obtenu une 3ᵉ médaille en 1850 et une médaille de deuxième classe en 1855.

LAUGIER (Ernest-Paul-Auguste), astronome français, membre de l'Institut, né en 1812, à Paris, sortit, en 1834, de l'École polytechnique, pour entrer, comme élève-astronome, à l'Observatoire de Paris. Il a pris, pendant vingt ans, une part active aux travaux de cet établissement. Il est aujourd'hui membre du Bureau des longitudes et examinateur de classement et de sortie à l'École navale. En 1843, il fut élu membre de

l'Académie des sciences en remplacement de Savary. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

On a de lui : *Recherches sur la rotation du soleil autour de son centre de gravité* (1841); *Calcul des éléments paraboliques de la comète découverte en octobre 1840 par M. Bremiker* (*Comptes rendus* des séances de l'Académie, 1840); *Découverte d'une nouvelle comète, le 28 octobre 1842* (Ibid., 1842), qui obtint la grande médaille de la fondation de Lalande; *sur les Taches du soleil* (Ibid., 1842, et *Recueil des savants étrangers*); *Recherches sur le pendule* (1845); et un grand nombre de notes et communications présentées à diverses époques à l'Académie des sciences, notamment *sur la Construction d'un cercle méridien portatif pour la détermination des positions géographiques* (1852).

LAUGIER (Stanislas), chirurgien français, membre de l'Académie de médecine, né à Paris en 1798, et fils d'un ancien professeur de chimie, remporta en 1825 la médaille d'or des internes des hôpitaux, fut reçu docteur en 1828 et, l'année suivante, agrégé de la Faculté. En 1831, il fit partie du bureau central et devint, quelque temps après, chirurgien consultant du roi Louis-Philippe. Attaché à l'hôpital Necker en 1832, et à l'hôpital Beaujon en 1836, il est actuellement chirurgien de l'Hôtel-Dieu et professeur de clinique chirurgicale de la Faculté à l'hôpital de la Pitié. Il est entré à l'Académie de médecine en 1844. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

On doit à M. Laugier une série d'écrits et de mémoires dont la plupart sont insérés dans un recueil fondé par lui, *le Bulletin chirurgical*. Nous citerons : *Mémoire sur la physiologie pathologique du choléra asiatique* (1832); *Appareil à extension permanente pour les fractions obliques du corps et du col du fémur* (1833); *Nouveau signe des fractures du crâne pénétrant dans la caisse du tympan* (1839); *Mémoire sur l'amputation des membres dans le cas de fractures comminutives et de plaies des articulations; Mémoire sur la compression des parties osseuses dans les tumeurs blanches; Comparaison des avantages et des inconvénients respectifs de la désarticulation du bras et de son amputation à la partie supérieure* (1840); *Notice sur un nouveau procédé d'amputation circulaire de l'avant-bras; Amputation de la cuisse dans l'articulation coxo-fémorale* (1841); trois thèses de concours : *des Cals difformes et des opérations qu'ils réclament* (1841 in-8); *des Varices et de leur traitement* (1842, in-8); *des Lésions de la moelle épinière* (1848, in-8); *Nouvelle aiguille à lame mobile pour l'abaissement de la cataracte* (1852). Il a donné en outre, avec le docteur Richelot, une traduction annotée du *Traité des maladies des yeux* de Mackensie (1845).

LAUGIER (Jean-Nicolas), graveur français, né à Toulouse, en 1785, étudia tout enfant l'art de la gravure, et s'appliqua de préférence aux sujets d'histoire. Il débuta au salon de 1817 et attacha dès lors son nom à un grand nombre de collections et d'ouvrages illustrés. Retiré à Corneille-en-Parisis et plus tard à Argenteuil, il fit à différents salons l'envoi de ses œuvres les plus estimées. Il a principalement gravé, parmi les sujets de l'école française : *Léonidas aux Thermopyles*, *Napoléon Ier*, d'après David; *Héro et Léandre*, *la Mort de Léandre*, d'après Delorme; *Zéphyr se jouant sur les eaux*, d'après Prud'hon; *la Mort de Sapho*, *la Peste de Jaffa*, d'après le baron Gros; *Mme de Staël*, d'après Gérard; *Pygmalion*, d'après Girodet; *Daphnis et Chloé*, d'après M. Hersent; *le Tibre*, figure antique; *le portrait de Wasingthon*, d'après M. Léon Cogniet, etc. Ces œuvres se succédèrent de 1817 à 1840. Après une interruption de neuf ans, causée en partie par un long séjour de l'artiste au milieu des musées d'Italie, il a envoyé aux derniers salons (1849-1852) *la Belle jardinière*, de Raphaël, et *la sainte Cécile*, de Stella. Ces deux dernières planches ont paru à l'Exposition universelle de 1855, avec *le Zéphyr* et *la Peste de Jaffa*. On a encore de lui : *la Sainte-Famille*, de Léonard de Vinci, et d'après Girodet, les gravures d'*Hymen et Naissance*, recueil poëtique dédié aux M. M. I. I. (1812 in-4, Imprimerie impériale), ainsi que les vignettes d'un *Don-Quichotte* illustré (1820, in-8). Il a obtenu une médaille d'or au salon de 1817, une 1re médaille en 1831, et la décoration au mois de janvier 1835.

LAUGIER (César de Bellecour, comte de), général toscan, né, le 5 octobre 1789, à Porto-Ferrajo (île d'Elbe), et fils d'un officier supérieur, fut placé au collége ecclésiastique de Monte-Oliveto, où il apprit fort peu de chose. Il en sortit en 1805 et, après avoir fait, pendant un an, quelques études de mathématiques, il entra, comme cadet, dans les troupes du grand-duc de Toscane. Bientôt un malheureux duel l'en fit sortir et, en 1807, il s'enrôla comme soldat dans le corps des vélites de la garde impériale. Il se distingua en Espagne, reçut plusieurs blessures et gagna la croix d'honneur au combat d'Esquirols. Lieutenant adjudant-major en 1811, capitaine en 1813, il se signala encore en Russie ainsi qu'au service du prince Eugène, et finit par tomber aux mains des Autrichiens. A la chute du royaume d'Italie, M. de Laugier, au lieu d'être renvoyé comme les autres prisonniers, se vit placé, avec son grade, dans le nouveau régiment de Wimpfen. Il refusa de servir sous l'uniforme autrichien, et fit accepter, non sans peine, sa démission. Il se rendit à Naples pour entrer dans l'armée de Murat, fut nommé, le 1er mars 1815, chef de bataillon, et, par ses services contre Radetzky, mérita la décoration des Deux-Siciles.

Après être resté quelque temps prisonnier de guerre en Hongrie, M. de Laugier rentra en 1816 en Toscane, et ne fut admis dans l'armée qu'en 1819, comme simple capitaine. Chef de bataillon en 1835, il parcourut alors assez vite les grades supérieurs, et fut enfin, le 26 mai 1848, nommé commandant en chef du corps de troupe destiné à opérer contre l'Autriche. Trois jours après, il se trouvait à Curtatone, près de Mantoue et, ayant attendu en vain l'appui de Charles-Albert, il soutenait, pendant six heures, avec moins de 5000 hommes, dont la plupart n'avaient jamais vu le feu, et six petites pièces de canon, le choc de 30000 Autrichiens, secondés par une artillerie formidable et commandés par Radetzky en personne. Forcé à la retraite, il fut jeté à terre, foulé aux pieds par sa propre cavalerie. Étant parvenu à remonter à cheval, il réussit à ramener, à Goïto, les restes de son corps d'armée. Cette belle conduite lui valut la médaille de Savoie et les insignes de commandeur de l'ordre de Saint-Étienne. Après la capitulation de Milan (5 août 1848), il parvint à rentrer en Toscane sans perdre un seul homme, et avec toute son artillerie et ses bagages.

Dans la révolution qui éclata dans son pays, l'année suivante, M. de Laugier prit parti pour le grand-duc, qui s'était enfui à Gaëte, contre le gouvernement provisoire présidé par Guerrazzi (voy. ce nom). Déclaré traître à la patrie et mis au ban de la Toscane, il réunit une petite armée qui ne tarda pas à l'abandonner et, suivi d'une trentaine d'hommes, il alla se réfugier en Piémont. Il se rendit de là auprès de Léopold II et rentra avec lui en Toscane. Chargé du ministère de la

guerre, il se mit en devoir de réorganiser l'armée, fonda des écoles, créa trois arsenaux sur le modèle de celui de Vincennes et poursuivit tout un plan de réformes; mais contrarié par l'opposition continuelle de ses collègues et faiblement soutenu par le grand-duc, il donna sa démission le 12 octobre 1851. Léopold ajouta alors le titre de commandeur de l'ordre de Saint-Joseph, à ceux de lieutenant-général et de commandeur de l'ordre de Saint-Louis de Parme qu'il lui avait conférés pendant son ministère.

Le général de Laugier compte parmi les meilleurs et les plus féconds écrivains militaires de l'Italie. Il a donné aussi plusieurs écrits littéraires, même des œuvres dramatiques. Parmi ses nombreux ouvrages, nous citerons : *Règlements pour le service et pour l'exercice et les évolutions des troupes toscanes* (Florence, 1817, 5 vol.); *les Italiens en Russie* (Ibid., 1825-1826, 4 vol.); *l'Art de ne pas se faire tuer ni blesser en duel* (Ibid., 1828); *Côme et Lavinia* (Ibid., 1829), roman historique; *Fastes et vicissitudes des peuples italiens, de* 1801 *à* 1815 (Ibid., 1829-1832, 13 vol.); *les Italiens à Montevideo* (Livourne, 1846); *Aperçu sur la campagne des troupes toscanes en Lombardie* (Pise, 1849); *Nouveaux règlements pour toute espèce d'instruction et de service, à l'usage des troupes toscanes* (Florence, 1850, 5 vol.); *Récit historique de la bataille de Curtatone et Montanara, le* 29 *mai* 1848 (Ibid., 1854), etc.

LAUNOIS (Auguste), ancien représentant du peuple français, né à Bar-le-Duc (Meuse), le 16 janvier 1806, entra, en 1824, à l'École militaire de Saint-Cyr, servit successivement dans le 11ᵉ régiment de dragons et au 55ᵉ de ligne et fit plusieurs campagnes en Afrique; mais, parvenu au grade de capitaine, il donna sa démission, en 1838. Après avoir rempli quelque temps à Bone les fonctions d'ingénieur civil, il retourna dans la Meurthe pour se consacrer à l'exploitation de ses propriétés et accepta les fonctions gratuites d'inspecteur des écoles primaires dans son arrondissement. Dans les dernières années du règne de Louis-Philippe, il prit part aux luttes de l'opposition libérale contre le ministère. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du peuple, le premier de la liste, de son département par 47 569 voix. Membre du comité de la guerre, il vota, dans un grand nombre de questions avec l'extrême gauche, avant comme après l'élection du 10 décembre. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative, et retourna dans ses propriétés, où il vit, depuis le coup d'État du 2 décembre, en dehors des affaires publiques.

LAURE (Jean-François-Hyacinthe-Jules), peintre français, né à Grenoble, le 14 mai 1806, entra en 1824 dans l'atelier de M. Hersent et suivit, de 1825 à 1829, les cours de l'École des beaux-arts. Après avoir visité ensuite l'Italie et l'Espagne, il débuta au salon de 1834. Il a traité l'histoire et le portrait. Ses principaux sujets exposés sont : *Lelia*, *Sténio*, *Magnus* d'après le roman de *Lelia; Hamlet*, *Horatio*, *le Fossoyeur*; une *Paysanne de Rome*, *le Moine en prière*, *la Méditation*, *la Mélancolie*, *les Couvents d'Aréquipa*, *Mozart et Clément XIV*, *la Seine*, allégorie; une *Tête de Christ*, tableau de cire; les portraits de *MM. Massol*, *Carnot*, *Fortune*, *Charton*, *Reybaud*, *Richard Owen*, *Ph. Benoist*, de *Mmes Laure*, sa mère, *Flora Tristan*, *Fanny Cerrito*, *Frezzolini*, de *Mlles Daras*, *Lola Montès*, *Madel*, *Brohan*, *Siona Lévy*, et de nombreuses *Esquisses* ou *Têtes d'études* (1834-1853); *Mignonnette et Champrosé*, à l'Exposition universelle de 1855; des *Portraits*, au salon de 1857. Il a exécuté, pour le ministère de l'intérieur, *l'Assomption de la Vierge* (1842); *Milton dictant le* Paradis perdu *à ses filles;* et pour la préfecture de la Seine, *saint Pomnole guérissant un boiteux*; enfin, d'après M. Schnetz, la copie d'*Alcuin présenté à Charlemagne*, placée dans les galeries de Versailles, et avec M. Alb. Lenoir, *Louis IX déposant les reliques d'Orient dans la Sainte-Chapelle*, tableau dont il a fait les figures et qui, exposé en 1836, a reparu en 1855. Il a obtenu une 3ᵉ médaille en 1836.

LAURENCE (Justin), administrateur français, ancien député, né le 28 août 1794, à Mont-de-Marsan (Landes), fit à Paris ses études de droit, revint, vers 1820, dans sa ville natale, y acquit au barreau une certaine réputation et obtint, en septembre 1830, les fonctions d'avocat général près la Cour royale de Pau. Élu député de Mont-de-Marsan en 1831, il siégea dix-sept ans à la Chambre et prit une part importante à ses travaux et à ses discussions; d'abord partisan des réformes et destitué par Casimir Périer à cause de ses votes patriotiques (1832), il consentit à faire partie des deux commissions d'Algérie (1833), fut chargé, en qualité de procureur général, d'y organiser la justice : rallié à la majorité conservatrice, il soutint la politique extérieure et intérieure du ministère Guizot. Dévoué, d'ailleurs, aux intérêts de la colonie algérienne, il contribua beaucoup à y établir un système définitif d'administration. Ce fut lui qui fixa le principe de la législation actuelle sur les céréales (1832), et qui amena l'abolition du monopole du sel (1839).

Lorsque la direction des affaires d'Algérie fut créée au ministère de la guerre (juillet 1837), M. Laurence y fut appelé et nommé en même temps conseiller d'État en service extraordinaire. Remplacé par le général Daumas, il passa à la direction des contributions directes qu'il conserva jusqu'à la révolution de Février. Il est officier de la Légion d'honneur depuis le 1ᵉʳ mars 1842.

LAURENCIN (Auguste-François-Zéphyrin CHAPELLE, dit), auteur dramatique français, né vers 1810, débuta, après 1830, au théâtre où il a, depuis vingt-cinq ans, fait représenter un très-grand nombre de pièces, sous les pseudonymes de *Laurencin*, d'*Auvray*, de *Léonard* et de *Lucy;* mais c'est le premier qu'il a le plus souvent adopté, soit seul, soit dans sa collaboration avec MM. Bayard, Varin, Paul Duport, etc. La plupart de ses vaudevilles ont été joués au Gymnase, pendant l'interdiction dont cette scène fut frappée par la Société des auteurs dramatiques et qui se prolongea jusqu'à la retraite de M. Delestre-Poirson.

Parmi ses ouvrages, on remarque : *Ma femme et mon parapluie* (1835), comiquement interprété par Vernet; *Lestocq* (1836); *une Maîtresse femme* (1837); *Mateo ou les Deux Florentins* (1838); *le Père Pascal* (1837); *Bocquet père et fils* (1840); *l'Abbé Galant* (1841), un des meilleurs rôles de M. Bouffé; *Quand l'amour s'en va* (1843); *Turlurette* (1844); *le Vicomte Giroflée* (1846); *la Chasse aux millions* (1847); *les Cascades de Saint-Cloud* (1849); *J'ai marié ma fille* (1851); *Paris qui pleure et Paris qui rit* (1852), drame; *Brelan de maris* (1854); *le Beau-père* (1857), etc.

LAURENÇOT (Charles-Henri-Ladislas), auteur dramatique français, né vers 1805, est auteur d'un assez grand nombre de vaudevilles, joués sous le pseudonyme de *Léonce*. Nous citerons, entre autres : *la Nouvelle Clary* (1829); *les Boudeurs* (1833); *un Bonheur ignoré* (1836); *un Mensonge* (1838); *le Marquis de Brancas* (1839); *Attendre et courir* (1840); *Chacun chez soi* (1845);

la Fille à Nicolas (1846); *une Position délicate* (1846); *le Bonheur sous la main* (1847); *un Déménagement* (1848); *les Guérillas* (1849), drame; *le Voile de dentelle* (1854). Ses collaborateurs habituels étaient MM. Petit, Lubize, E. Nus, Moléri, etc. Il a aussi écrit, pour l'Odéon, quelques comédies : *un Rêve* (1846), en un acte, et *un Valet sans livrée* (1850), en un acte; et pour le Théâtre-Français, *le Gendre d'un millionnaire* (25 février 1846), en cinq actes, qui rencontra, de la part du public, une violente opposition.

LAURENS (Jean-Baptiste), littérateur et artiste français, né le 14 juillet 1811, à Carpentras (Vaucluse), fut d'abord employé de l'administration des finances. Il est, depuis longtemps, agent comptable de la Faculté de médecine de Montpellier. Après avoir collaboré aux *Voyages pittoresques dans l'ancienne France* de Taylor et Nodier, il publia, avec son ami Just Renouvier, une série de monographies monumentales (1835-1839) sur les vieilles maisons de Montpellier, l'abbaye de Valmagne, les églises de l'Hérault, etc. On a encore de lui : *Souvenirs d'un voyage d'art à l'île Majorque* (1840, in-8); *Exemple d'architecture pittoresque* (1841), choisis dans le Bas-Languedoc; *Promenades à Lavalette* (1841); *de Lyon à la Méditerranée* (1854, in-8); etc.

LAURENS (Joseph-Auguste-Jules), peintre et lithographe français, né à Carpentras, en 1825, et frère du précédent, reçut de lui ses premières leçons, puis suivit l'atelier de P. Delaroche. Il a cultivé surtout l'aquarelle et la lithographie et a débuté par plusieurs *dessins* et *sépias* au salon de 1840. Sept ans plus tard, il reçut du gouvernement, avec M. Hommaire de Hell, la mission de parcourir la Turquie, la Perse et l'Asie Mineure, et dirigea du côté des Portes de Fer ce voyage, pendant lequel il étudia et releva des sites et des costumes encore à peu près inconnus. Il a entrepris, en 1856, la publication de ces dessins dans un volumineux ouvrage, intitulé : *Voyage en Turquie et en Perse*, dont divers fragments ont figuré dans *l'Illustration* et au salon de 1857 (gr. in-fol.; 1856, et suiv.). Il faut encore citer de cet artiste, comme tableaux : *la Vue de la grande Chartreuse*, *les Environs de Vaucluse* (1840-1845); *les Bords du Danube*, *Téazich* (1850); *sur la Route du Téhéran*, à l'Exposition universelle de 1855; *Campagne de Téhéran*, *Près Marlotte* (1857); et comme lithographies : *Méditation*, *Chiens*, d'après M. Diaz; *le Christ au tombeau*, etc. Il a obtenu une 3ᵉ médaille en 1853, une mention en 1855 et un rappel en 1857.

LAURENT (Paul-Marie), dit LAURENT DE L'ARDÈCHE, homme politique et publiciste français, né à Saint-Andéol, le 4 septembre 1793, fut avocat à la Cour de Grenoble, puis à Privas, et se fit homme de lettres, en 1824. Il se livra d'abord à de sérieuses recherches historiques sur les commencements et les progrès de la révolution dans le Dauphiné, et annonça, dès 1825, sur ce sujet, un ouvrage qui n'a pas encore vu le jour. Séduit, en 1829, par les doctrines saint-simoniennes, il s'en fit, dans le Midi, l'ardent propagateur; mais il se retira de l'école nouvelle, en 1832, à l'occasion des réformes introduites alors par M. Enfantin (voy. ce nom). Deux ans plus tard, il fut un des défenseurs des accusés d'avril. Ayant quitté le barreau pour la magistrature, il fut nommé juge de première instance à Privas, en 1840. Après la révolution de 1848, il fut nommé par le gouvernement provisoire commissaire de la République dans le département de l'Ardèche, y fut élu représentant du peuple, le cinquième sur neuf, et prit, dès lors, le nom de Laurent de l'Ardèche. A la Constituante et à la Législative, il siégea et vota constamment avec l'extrême gauche. Sorti de la carrière politique, en 1851, il se renferma d'abord dans ses travaux philosophiques ou littéraires. En 1854, il a été nommé conservateur à la bibliothèque de l'Arsenal.

Parmi ses publications, nous citerons : *Résumé de l'histoire du Dauphiné* (1825, in-18); *Résumé de l'histoire de la philosophie* (1826, in-18); *Histoire de Napoléon* (1828, in-18; 2ᵉ édit., 1838, in-8; 3ᵉ édit., 1849), sa principale œuvre historique et littéraire, illustrée par MM. Horace Vernet et Hipp. Bellangé; *du Principe d'autorité en politique, des causes de sa décadence et des moyens de le relever* (1844); *de la Prescription en matière de partage d'ascendants* (1846); *Coup d'œil philosophique sur la révolution du 2 décembre* (1852); *Réfutation des* Mémoires *du duc de Raguse* (1857, in-8); etc. M. Laurent avait donné, dès 1828, sous le pseudonyme d'Ibranet Deleuze, *une Réfutation de l'abbé de Montgaillard*, dont il a signé, en 1843, la troisième édition de son vrai nom. Cet ouvrage est l'un des premiers de notre siècle, où l'on ait tenté d'expliquer et de réhabiliter Robespierre. Il a collaboré au journal *le Globe*; fondé, avec M. Crépu, *l'Organisateur*, « journal de la doctrine saint-simonienne » (1829-1830), et écrit une partie des *Prédications* (1832, 2 vol. in-8). Il a travaillé ensuite au *Producteur*, feuille méridionale de 1830, au *Progressif du Gard* (1834), et, en 1848, à *l'Almanach républicain* et à *la République*, pendant les premiers mois qui suivirent la révolution de Février. Il a été décoré en mars 1847.

LAURENT (Aimé), ancien représentant du peuple français, avocat, né dans le département de la Haute-Loire, en 1801, et fils d'un ancien membre des assemblées républicaines, étudia le droit et se fit inscrire au tableau des avocats du Puy. Nommé conseiller de préfecture après la révolution de Juillet, ses opinions libérales le firent destituer en 1834. Il rentra au barreau, que lui fit quitter, encore une fois, en 1848, son élection à l'Assemblée constituante. Membre du comité de de législation, il vota ordinairement avec le parti démocratique modéré, qui soutenait le général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il combattit, sur plusieurs points, la politique du Président, mais sans s'associer à aucune opposition systématique. Le parti démocratique socialiste fit échouer sa candidature à l'Assemblée législative, et il reprit sa place au barreau du Puy.

LAURENT (Jules), artiste français, né à Epinal, vers 1798, et fils du peintre d'histoire Jean-Antoine Laurent, mort en 1833, le remplaça comme directeur du musée départemental des Vosges. Porté par ses goûts vers la sculpture, il fit quelques envois aux salons, notamment en 1839, où sa *Jeune fille jouant avec un chevreau* obtint une 3ᵉ médaille. Il s'est surtout occupé de travaux d'archiviste et a donné, en 1848, *le Catalogue des monnaies, médailles anciennes et modernes du musée des Vosges* (in-8). Il avait précédemment publié, avec son père et M. P. Laurent, son frère, ancien professeur à l'École forestière de Nancy, et connu par ses travaux scientifiques : *le Cours du dessin linéaire à l'usage des écoles des beaux-arts et de celles des arts mécaniques* (1827, in-fol., et pl.).

LAURENT (Marie LUGUET, dite Marie-), artiste dramatique française, née à Tulle, en 1826, d'une famille vouée au théâtre, monta tout enfant sur la scène, joua, à Rouen, *Paul et Virginie*,

avec son frère René, parut, à l'Odéon, dans le rôle de Tullie, de *Lucrèce* (1843), et fut engagée, en 1846, pour les premiers emplois au théâtre de Bruxelles. Elle s'y maria avec le chanteur Laurent, mort en 1852; joua à Marseille, en 1846, sous le nom de Marie-Laurent, et revint à Paris, où elle a été attachée successivement à l'Odéon, à l'Ambigu et à la Porte-Saint-Martin. Elle a trouvé dans *François-le-Champi* (1849), *Maître Favilla*, *la Poissarde*, *la Case de l'oncle Tom* (1853), *le Fils de la Nuit*, *les Chevaliers du brouillard* (1857) etc., les rôles qui conviennent le mieux à la sonorité de son organe et à la forte accentuation de ses traits.

LAURENT-PICHAT (Léon), littérateur français, né à Paris, le 12 juillet 1823, fut élevé à Saint-Mandé, dans l'institution Chevreau, puis suivit les classes du collége Charlemagne; accueilli de bonne heure dans la maison de M. Vict. Hugo, il montra pour la poésie des dispositions précoces. A dix-huit ans, une belle fortune lui permit d'entreprendre, avec son ami, M. Henri Chevreau (voy. ce nom), le voyage d'Italie, de Grèce, d'Égypte et de Syrie. Un volume de vers, où éclatent toutes les ardeurs de l'adolescence heureuse, *les Voyageuses* (1844), composé par les deux amis, fut le fruit de ce voyage. En 1847, M. Laurent-Pichat publia seul les *Libres paroles*, recueil de poésies politiques et sociales. Après avoir travaillé au *Propagateur de l'Aube*, dirigé par M. Louis Ulbach, il est devenu rédacteur-propriétaire de la *Revue de Paris*, en 1854; il n'a pas cessé jusqu'au moment de sa suppression (janvier 1858), d'y publier des vers, des nouvelles, et d'y faire de la critique avec un talent sobre, original et une grande liberté d'esprit. Il a réuni, en 1855, sous le titre de *Cartes sur table*, les récits déjà parus dans cette revue: *le Bourgeois fantôme*, *la Villa de Piétro*, *le Secret de Polichinelle*. En 1850, parut la *Chronique rimée*, composée de trois parties : *les Légendes*, *la Chronique de Jacques Bonhomme*, *les Heures de Patience;* cette trilogie a valu à l'auteur les applaudissements de tous ceux qui aiment que la poésie se transforme au contact des idées nouvelles, et qu'elle aborde franchement les problèmes obscurs, mais souvent si poétiques de la philosophie sociale. En 1857, M. Laurent-Pichat a publié un nouveau roman, *la Païenne*, qui accuse, dans les idées et le style de l'auteur, à la fois plus de force et de mesure.

LAURENTIE (P... S...), publiciste français, est né à Houga (Gers), le 21 janvier 1793, le jour même de la mort de Louis XVI, et cette date, dit-on, n'a pas été sans influence sur la direction de ses idées. Fils d'un grainetier, il fut élève, puis professeur au collége de Saint-Sever. Il fit, en 1814, une profession de foi royaliste et fut nommé régent de rhétorique après les Cent-Jours. Venu à Paris en 1816, il fit ses premières armes dans *la Quotidienne*, et bientôt il devint propriétaire d'un tiers du journal. Professeur de rhétorique au collége Stanislas en 1817, et professeur d'histoire à l'École polytechnique de 1818 à 1822, il accepta, à cette dernière date, une place de chef de bureau à la préfecture de police; mais il la quitta, l'année suivante, pour les fonctions d'inspecteur général des études. Il fut mêlé, en cette qualité, aux persécutions dirigées contre le collége de Sorrèze par M. de Frayssinous.

De retour à Paris, M. Laurentie fit dans son journal une opposition très-vive au ministère Villèle. Inquiété pour ce fait, il se retira de *la Quotidienne* en vendant sa part de ce journal au omte d'Artois. Cette retraite ayant été exploitée ar l'acquéreur dans l'intérêt d'une feuille monarchique rivale, il en résulta un procès, dans lequel M. Berryer plaida pour M. Laurentie, et à la suite duquel ce dernier qui le gagna, fut destitué brutalement (1826). Il revint alors à son journal et fit, en 1827, une très-vive oppposition au ministère Martignac. Le cabinet Polignac sembla réaliser son idéal politique. Toutefois il crut devoir, le 29 juillet 1830, porter quelques conseils aux Tuileries, où sa présence faillit lui coûter la vie. Après avoir abandonné *la Quotidienne* à M. de Brion, il fonda, en 1831, *le Courrier de l'Europe*, puis *le Rénovateur*, qui finirent par se fondre dans l'ancienne *Quotidienne*, dont il reprit la direction sous l'inspiration constante de M. Berryer. C'est à cette époque que le publiciste légitimiste commence à développer son paradoxe de la liberté fondée sur le droit divin. A la suite de plusieurs poursuites, *la Quotidienne* se transforma dans *l'Union monarchique*, puis devint simplement, en 1848, *l'Union*, journal qui fut soutenu longtemps par le feu duc de Montmorency, et que M. Laurentie continue de diriger aujourd'hui avec M. Lubis.

Outre ses articles remarquables, par l'élévation de la pensée et l'élégance du style, M. Laurentie a publié un grand nombre d'ouvrages historiques, politiques ou philosophiques : *de l'Éloquence politique, de son influence dans les gouvernements populaires et représentatifs* (1819, in-8); *Études littéraires et morales sur les historiens latins* (1822, 2 vol. in-8); *de la Justice au* XIX*e siècle* (1822, in-8); *Introduction à la philosophie*, ou *Traité de l'origine et de la certitude des connaissances humaines* (1826, in-8); *Considérations sur les Constitutions démocratiques* (1826, in-8); *de l'Étude et de l'enseignement des lettres* (1828, in-8); *Methodus nova instituendæ philosophiæ* (1827, in-8); une traduction de la *Vie d'Agricola* (1829); *de la Légitimité et de l'usurpation* (1830, in-8); *Histoire des ducs d'Orléans* (1832-1834, in-8); *de la Révolution en Europe* (1832, in-8); *Lettres sur l'éducation* (1835, in-18); *Histoire de France, divisée par époques, depuis les origines gauloises jusqu'au temps présent* (1841-1843, 8 vol. in-18); *Théorie catholique des sciences; Introduction à l'Encyclopédie du* XIX*e siècle* (1836, in-8; 4e édit., 1846); deux brochures *sur la Liberté de l'enseignement* (1844 et 1845); *de la Démocratie et des périls de la société* (1849, in-16); *de l'Esprit chrétien dans les études* (1852); un complément à son *Histoire de France* (1855, in-8), et quelques autres opuscules, tels que sa profession de foi, *A mon pays* (Auch, 1849).

LAURIANO (Augustin Tribonius), historien et philosophe roumain, né en Transylvanie, vers 1815, compléta ses études à Vienne (Autriche), où il resta jusqu'en 1844. Appelé alors au collége de Saint-Sava, à Bucharest, comme professeur de philosophie, il commença, peu après, avec M. Nicolas Balcesco, la publication du *Magasin historique de la Dacie*, recneil de documents historiques concernant les pays roumains, et y joignit plus tard celle de *l'Universel*, revue scientifique et littéraire, continuée depuis par M. Crotciosco. En mars 1848, il quitta Bucharest et passa en Transylvanie où il prit une part considérable aux mouvements politiques. Après la soumission des Hongrois, il retourna à Vienne, où il poursuivit avec ardeur ses travaux historiques. En 1851, il fut rappelé en Moldavie par le prince Grégoire Ghika, comme inspecteur des écoles moldaves.

Les principaux ouvrages de M. Lauriano sont : *Tentamen criticum in linguam romanicam* (Vienne, 1840), ouvrage très-remarqué en Allemagne, et dans lequel l'auteur s'efforce de démontrer que l'idiome actuel des Moldo-Valaques se rattache plus directement au latin qu'aucune autre langue

néo-latine; *le Magasin historique de la Dacie* (Magazinu historicu pentra Dacia; Bucharest, 1844-1847, 4 vol. in-8); *Coup d'œil sur l'histoire des Roumains des deux Dacies* (Ibid., 1846), publié simultanément en français, en roumain, en allemand et en latin; *Histoire des Roumains, en III livres* (Istoria Romanitor; Jassy, 1843), précis élémentaire, à l'usage des écoles, depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1834; etc.

LAUSSEDAT (Louis), ancien représentant du peuple français, né à Moulins (Allier), en 1809, étudia la médecine, et, reçu docteur, s'établit dans sa ville natale. Après la révolution de Juillet, dont il adopta les principes avec ardeur, il y devint un des membres les plus actifs de l'opposition, et acquit, par son talent médical, une nombreuse clientèle. Chirurgien de l'hôpital général et de plusieurs établissements de charité, il fut délégué, en 1845, au congrès des médecins français, par ses confrères de l'Allier. Rédacteur du *Patriote* de Moulins, conseiller municipal, il prit part à la campagne des banquets réformistes. En 1846, il fut nommé représentant du peuple, le sixième sur huit, par 47 922 voix. Membre du comité de l'instruction publique, il parut quelquefois à la tribune pour soutenir diverses propositions démocratiques, et vota ordinairement avec la Montagne. Après l'élection du 10 décembre, il combattit très-vivement la politique de l'Élysée et appuya la demande de mise en accusation présentée par M. Ledru-Rollin contre Louis-Napoléon et ses ministres, à l'occasion du siége de Rome. Repoussé néanmoins, aux élections de la Législative, par les démocrates socialistes de l'Allier, il reprit l'exercice de sa profession. Après le coup d'État du 2 décembre, il reçut l'ordre de quitter la France, et alla se fixer à Bruxelles.

LAUZANNE DE VAUXROUSSEL (Augustin-Théodore, chevalier DE), vaudevilliste français, né à Vernelle (Seine-et-Marne), le 4 novembre 1805, d'une ancienne famille de Bretagne, débuta avec bonheur au théâtre par une parodie, en vers burlesques, du drame d'*Hernani*, ce nouveau *Cid* de l'école romantique. Grâce à l'esprit et à la verve comique qui l'animaient, *Harnali, ou la Contrainte par cor*, interprété par Arnal, eut une longue suite de représentations. M. de Lauzanne devint dès lors le collaborateur intime de M. Duvert (voy. ce nom), dont il a épousé la fille. Des succès nombreux, dus à cette communauté de travail, ont réuni leurs noms d'une façon inséparable. Nous citerons parmi les pièces les plus applaudies : *M. Chapolard* (1831); *l'Assassin* (1833); *la Filature* (1834); *M. et Mme Galochard* (1836); *la Femme de ménage* (1839); *Riche d'amour*, *Beau gaillard*, *Capitaine de voleurs* (1846); *la Poésie des amours* (1849); *A la Bastille*, *le Pont cassé*, *le Supplice de Tantale* (1850).

LAVALLÉE (Théophile), historien français, né vers 1805, entra, en 1838, comme répétiteur civil à l'École spéciale de Saint-Cyr. A cette époque, il s'était fait connaître par un excellent traité de *Géographie physique, historique et militaire de la France* (1836, in-18; 4e édit. corrigée, 1853), adopté pour l'enseignement des écoles militaires et augmenté, en 1851, d'un *Atlas* in-folio. Peu de temps après, il fit paraître par livraisons son *Histoire des Français* (1838-1839, 3 vol. in-8; 10e édit., 1854, 4 vol. in-18), un des meilleurs abrégés de notre histoire nationale, et qui, conçu avec une grande élévation d'esprit, obtint un légitime succès. En 1852, il devint professeur titulaire d'histoire et de littérature à l'École militaire de Saint-Cyr, et reçut, en 1854, la croix d'honneur.

On a encore de M. Th. Lavallée : *Histoire de Paris* (1851, gr. in-8, fig.); *Histoire de la maison royale de Saint-Cyr* (1853, gr. in-8), depuis sa fondation jusqu'en 1793, où elle fut supprimée; *Histoire de l'empire ottoman* (1854, gr. in-8, fig.), ouvrage de circonstance. En 1854, M. Lavallée a entrepris la publication des *Œuvres complètes de Mme de Maintenon*, qui doivent former 10 volumes, et, de 1855 à 1857, il a refondu et mis au courant de la science la *Géographie universelle de Malte-Brun* (6 vol. gr. in-8).

LA VALETTE (N..., marquis DE), diplomate français, sénateur, né vers 1810, appartient à la famille du directeur des postes de l'Empire, dont la femme, célèbre par son dévouement conjugal, est morte en 1855. Il entra dans le corps diplomatique, sous le dernier règne, et devint secrétaire d'ambassade à Stockholm en 1837, consul général à Alexandrie en 1841, et ministre plénipotentiaire à Hesse-Cassel en 1846. Rappelé en 1849, il fut nommé, au commencement de 1851, envoyé extraordinaire à Constantinople et occupa ces difficiles fonctions jusqu'au moment où, paraissant être, à cause de ses antécédents dans la question des lieux-saints, un obstacle personnel au succès d'une conciliation, il demanda à rentrer en France, et fut remplacé, le 17 février 1853, par M. Delacour. Le 23 juin de la même année, il fut élevé à la dignité de sénateur. M. de La Valette est grand officier de la Légion d'honneur depuis le 15 avril 1852.

LA VALETTE (Adrien, vicomte DE), journaliste français, né à Paris, en 1815, d'une famille connue par ses sentiments légitimistes, s'occupa, pendant la monarchie de Juillet, de l'étude des sciences et de leurs applications et aida MM. Bailly de Merlieux et Jullien (de Paris) dans leurs publications périodiques. Après les journées de Février 1848, pendant lesquelles il passe pour avoir sauvé le jeune duc de Chartres, il envoya, le 26, à *la Gazette de France*, qui ne l'inséra pas, une protestation contre l'adoption de la forme républicaine avant la convocation d'une assemblée. Le 29 du même mois, il créait au parti royaliste un organe politique important, dans le journal *l'Assemblée-Nationale*, feuille qui, entre les mains d'illustres hommes d'État en retraite, s'est dévouée au système de la fusion entre les deux branches de la maison de Bourbon. Plusieurs fois poursuivie, avertie ou suspendue (1852-1856), *l'Assemblée-Nationale* s'était transformée récemment sous le titre du *Spectateur* (juin 1857), lorsqu'elle a été définitivement supprimée à la suite de l'attentat du 14 janvier 1858.

LAVARANDE (Louis-Léopold DE PECQUEULT DE), général français, né en 1813, fut admis, en 1831, à l'École spéciale de Saint-Cyr, partit, en 1840, pour l'Algérie et y conquit, pendant treize ans, tous ses grades. Cité douze fois à l'ordre du jour, il se distingua surtout à El-Bordj, devant Mascara, dans la première expédition de Kabylie, à Zaatcha, et devint successivement capitaine (1843), chef de bataillon (1848), et colonel (1853); ce fut seulement à cette date qu'il rentra en France. Envoyé en Orient en 1854, il s'élança, au passage de l'Alma, à la tête des zouaves à travers la mitraille, devint commandeur de la Légion d'honneur et fut promu, en mars 1855, au grade de général. Il était chef d'une brigade d'infanterie au deuxième corps lorsqu'il contribua puissamment à la prise des ouvrages blancs (8 juin) qui prirent son nom; mais, le lendemain, en opérant une reconnaissance, il eut la tête emportée par un boulet (9 juin 1855).

LAVERGNE (Alexandre-Marie-Anne DE LAVAISSIÈRE DE), romancier et auteur dramatique français, né à Paris, le 17 mars 1808, d'une ancienne famille noble d'Auvergne, fit ses études au collége Henri IV, où il eut pour camarade de classes le duc d'Orléans. Orphelin de bonne heure, il eut pour tuteur M. Mauguin, fit son droit, puis entra au ministère de la guerre, où M. Martineau Deschenez, son oncle maternel, était secrétaire général. Depuis 1846, il y occupe le poste de chef de bureau aux affaires de l'Algérie. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

M. A. de Lavergne débuta dans la littérature, en 1836, par des traductions et des nouvelles publiées dans le journal *le Commerce*, et donna ensuite, dans *le Siècle*, des feuilletons qui furent remarqués et des romans qui eurent de la vogue; les principaux sont: *le Comte de Mansfeld* (1840); *la Pension bourgeoise* (1841; 2e édit., 1843); *la Duchesse de Mazarin* (1842, 2 vol. in-8; 2e édit., 1846); *la Recherche de l'inconnu* (1843, 2 vol. in-8), traduit en allemand en 1844; *Il faut que jeunesse se passe* (1851, 3 vol. in-8); etc. Citons encore: *Châteaux et ruines historiques en France* (1845, gr. in-8 illustré). M. de Lavergne dont la *Littérature française contemporaine* fait deux écrivains, a aussi écrit plusieurs pièces de théâtre, dont quelques-unes tirées de ses romans: *le Comte de Mansfeld*, en quatre actes (1841); *Mlle Aïssé*, en cinq actes, au Théâtre-Français, avec M. Paul Foucher; etc.

LAVERGNE (Louis-Gabriel-Léonce GUILHAUD DE), littérateur et économiste français, membre de l'Institut, né le 24 janvier 1809 à Bergerac (Dordogne), fut élevé à Toulouse, devint un des principaux rédacteurs de la *Revue du Midi*, et fournit des mémoires au recueil de l'Académie scientifique de cette ville; ses travaux littéraires, qui lui avaient valu une certaine célébrité locale, le firent élire au nombre des maîtres et mainteneurs des Jeux floraux. S'étant dévoué à la politique des doctrinaires, il vint à Paris, entra au conseil d'État, en qualité de maître des requêtes (1842), devint ensuite sous-directeur du ministère des affaires étrangères, et fut élu, par la protection de ses patrons ministériels, député de l'arrondissement de Lombez en 1846. Resté fidèle au système renversé en 1848, il reprit la plume et continua sa collaboration à la *Revue des Deux-Mondes*, où, depuis 1840, il a inséré beaucoup d'articles sur l'histoire contemporaine et les relations extérieures ainsi que des études de littérature, de voyages et d'économie politique. Ces divers travaux, sa collaboration au *Journal des Économistes* et son *Essai sur l'économie rurale en Angleterre, en Écosse et en Irlande* (1854, in-8), ont été des titres suffisants pour lui faire obtenir, en 1855, la place que la mort de Léon Faucher avait laissée vacante à l'Académie des sciences morales et politiques. Sous le pseudonyme de *Ch. Saint-Laurent*, il a fait paraître, en 1841, un *Dictionnaire encyclopédique usuel* (gr. in-8), avec le concours de plusieurs professeurs de Toulouse.

LAVIEILLE (Jacques-Eugène-Adrien), graveur français, né à Paris, en janvier 1818, fit quelques études au lycée Bourbon et apprit ensuite, chez son père, l'état de tapissier. A dix-huit ans, il suivit l'École des beaux-arts avec Tony Johannot, dont il resta l'ami, entra dans l'atelier de M. Porret et alla passer une année à Londres, en 1837, auprès de Williams. Il cultiva dès lors la gravure sur bois. En 1842, il accompagna M. Horace Vernet en Russie, dans l'intention d'y vulgariser cet art nouveau, et de se faire une position à l'académie moscovite; la condition expresse de naturalisation lui fit manquer ce but et abrégea son voyage. Il a fait depuis des excursions en Angleterre. On a de lui: *neuf sujets* sur bois, destinés à l'*Histoire des Peintres*; *le Lunage hollandais*, d'après Van-Ostade; *les Bûcherons à la forêt*, d'après M. Charles Jacques; *neuf nouveaux sujets*, admis à l'Exposition universelle de 1855, d'après Mlle Rosa Bonheur, MM. Daubigny, Millet et Jacques, entr'autres *les Six premiers* et *les Six derniers mois de l'année*, *Intérieur de ferme* (1857), etc. En dehors des salons, cet artiste a gravé nombre de sujets d'après M. Eugène Lavieille, son frère, ou d'après M. Gustave Doré, notamment dans les *Contes drolatiques* de Balzac, illustrés et édités en 1852. Il a obtenu une médaille d'or en 1849.

LAVILLE (Gaétan-Joseph-Prosper-César, baron DE), général piémontais d'origine française, né à Turin, le 31 août 1775, entra comme volontaire dans les dragons du roi de Sardaigne au mois de mars 1791, et devint sous-lieutenant en 1792, et lieutenant en 1796. Dans un combat livré sous les murs de Vérone (an VII), il fit mettre bas les armes à un bataillon autrichien aux prises avec un régiment français, et, pour cette action hardie fut fait capitaine. Chef d'escadron au 1er de hussards piémontais (an IX), il devint aide de camp du maréchal Bessières, et fit, à la grande armée, les campagnes d'Autriche et de Prusse; il passa ensuite dans l'état-major du roi Louis qui l'emmena en Hollande. Après avoir combattu à Essling et à Wagram, il fut nommé colonel (20 juillet 1809) et envoyé, en 1811, en Espagne.

L'année suivante, M. de Laville fit la campagne de Russie et se signala aux batailles de Smolensk, de la Moskowa, de Malojaroslawetz, et au passage de la Bérésina. Promu, le 5 décembre 1812, général de brigade, il fut attaché au 1er, puis au 13e corps d'armée, en qualité de chef d'état-major, et reçut, à l'attaque du pont de Hambourg, un coup de feu qui le mit hors de service. Durant les Cent-Jours, Davoust le choisit pour secrétaire général du ministère de la guerre. Mis en disponibilité après Waterloo, il fut chargé, en 1819, d'une inspection générale d'infanterie et retraité en 1826. — M. de Laville, retiré dans sa ville natale, y est mort au mois de juin 1856.

LA VILLEGILLE (Paul-Arthur NOUAIL DE), archéologue français, né à Paris, le 13 mars 1803, entra d'abord dans le service militaire, où il parvint au grade d'officier d'état-major. Mis à la retraite depuis quelques années, il a repris ses travaux d'archéologie et a présidé, à plusieurs reprises, la Société des antiquaires de France, dont il est un des plus anciens membres. Il est attaché au comité des publications des monuments historiques. Il a reçu la décoration en avril 1846.

On lui doit principalement: *Anciennes fourches patibulaires de Montfaucon* (1836, in-8, 6 plans); le *Journal historique et anecdotique du règne de Louis XV* (1847-1854, 3 vol. in-8), mis en ordre d'après les manuscrits de l'avocat Barbier; *Procès-verbaux des séances du Comité historique*, avec M. Taranne (Impr. nationale, 1850, in-8): *Esquisse pittoresque du département de l'Indre* (1853) et un grand nombre de *Rapports*, *Notices* et *Mémoires*, surtout dans la collection de la Société des antiquaires de France.

LA VILLEMARQUÉ (Théodore HERSART, vicomte DE), érudit français, né en 1812 en Bretagne, s'est distingué par la publication de quelques ouvrages sur la langue et la littérature bretonnes. Nous citerons: *Barzas-Breiz* (1839, 2 vol.

in-8), chansons populaires recueillies et imprimées avec une traduction française, des arguments, des notes et les mélodies originales; *Contes populaires des anciens Bretons* (1842, 2 vol. in-8), précédés d'un essai sur l'origine des épopées chevaleresques de la Table ronde; *Nouvelle grammaire bretonne* (1849, in-8); *Poëmes des bardes bretons du VIe siècle* (1850, in-8), traduits pour la première fois. Il a aussi collaboré à *la Bretagne ancienne et moderne*, et publié, après la mort de Legonidec, son *Dictionnaire français-breton* (Saint-Brieuc, 1847, in-4). M. de La Villemarqué vient d'être élu membre libre de l'Académie des inscriptions (1858). Il a été décoré en 1846.

LAVOCAT (Gaspard), député français, né en 1794, fut nommé, en sortant de l'École de Saint-Cyr, sous-lieutenant au 5e des tirailleurs de la garde et assista aux dernières campagnes de l'Empire. Démissionnaire, en 1818, il était, deux ans plus tard, rentré comme sous-officier aux cuirassiers de Berri lorsqu'il fut impliqué dans la conspiration militaire du 19 août 1820 et condamné à mort par la Cour des Pairs. En 1824, il prit une part active à un nouveau complot contre le gouvernement et fut l'objet, par contumace, d'une seconde condamnation à mort. Gracié toutefois sur un rapport de M. de Peyronnet qu'il avait su intéresser en sa faveur (1826), il fonda à Paris une tannerie, qu'il exploita jusqu'en 1833. Après la révolution de Juillet, il était devenu lieutenant-colonel de la 12e légion de la garde nationale qu'il commanda encore de 1846 à 1848, et avait été chargé de conduire à Ham les anciens ministres de Charles X. On lui confia, en 1833, la direction de la manufacture des Gobelins. Élu député de l'arrondissement de Vouziers en 1834, il le représenta à la Chambre pendant quatorze ans. M. Lavocat est commandeur de la Légion d'honneur depuis le 14 juillet 1837.

LAVOLLÉE (Paul-Aimé), administrateur français, né à Dammartin (Seine-et-Marne), le 25 avril 1795, fut élevé au collége de Juilly et entra, en 1815, dans l'administration des douanes. Après avoir parcouru les divers degrés de la hiérarchie, il fut appelé, en 1831, à l'inspection des finances. Il fut chargé, en 1837, d'une mission en Italie, à Malte, en Grèce, en Turquie et en Égypte, ayant pour objet l'organisation du service des paquebots-postes du Levant, et, en 1839, d'une mission aux Antilles et aux États-Unis (1839) pour l'étude de diverses questions coloniales. A son retour, il passa, en qualité de sous-directeur, à l'administration des postes. Nommé, en 1843, directeur du commerce extérieur au ministère de l'agriculture et du commerce, il prit sa retraite en 1848, lorsque M. Flocon fut appelé à ce département. Rallié, après l'élection du 10 décembre, à la politique napoléonienne, il a été nommé, en 1852, conseiller-maître à la Cour des comptes. Officier de la Légion d'honneur depuis 1845, il est commandeur des ordres de Saint-Wladimir de Russie et grand-croix de l'ordre de François Ier de Naples.

Outre plusieurs articles insérés dans diverses revues et dans le *Dictionnaire de l'administration*, il a publié : *Notes sur les cultures et les productions de la Martinique et de la Guadeloupe* (1839, in-4); *Questions de douanes* (1839, in-8); *la Protection et la prohibition en France et en Angleterre* (1851, in-8), etc.

LAVOLLÉE (Charles-Hubert), littérateur français, neveu du précédent, né à Paris, le 11 octobre 1823, fit partie, en 1843, de la mission envoyée en Chine sous les ordres de M. de Lagrenée. A son retour (1846), il fut décoré et entra au ministère du commerce. En 1855, il passa au ministère de l'intérieur, où il est maintenant chef de bureau. Depuis 1846, il a collaboré successivement à la *Revue nouvelle*, à la *Revue de l'Orient*, à *l'Assemblée-Nationale*, à *l'Illustration* et surtout à la *Revue des Deux-Mondes*, où il traite spécialement de questions commerciales et économiques ou de sujets se rattachant à son voyage en Chine et dans les Indes. Son principal ouvrage est : *Voyage en Chine* (1852, in-8).

LAVOYE (Anne-Benoite-Louise), cantatrice française, née à Dunkerque, vers 1818, suivit les cours du Conservatoire de Lille et de celui de Paris, où elle fut élève de Mme Damoreau et d'où elle sortit en 1842, avec le premier prix d'opéra-comique. L'année suivante elle débuta à la salle Favart dans *l'Ambassadrice*, créa ensuite *la Syrène* et *Haydée*, et parut dans *le Domino noir*, *la Part du Diable*, *les Diamants de la couronne* et autres pièces ou reprises de cette époque. Depuis 1849, elle a quitté Paris et voyage à l'étranger ou dans les départements. Elle a joué le grand opéra et l'opéra-comique à Genève, Bruxelles, Marseille, Lyon, Bordeaux et Rouen.

LAW. Voy. ELLENBOROUGH.

LAWOESTINE (Alexandre-Charles, marquis DE), général français, sénateur, né en 1782, est issu d'une famille noble d'Allemagne. Sous-lieutenant de cavalerie en 1805, il fit les campagnes de la grande armée, passa en Espagne où il devint aide de camp du général Sébastiani, et fut rappelé en 1812 pour prendre part à la guerre de Russie. Sa brillante conduite à cette époque lui valut coup sur coup les grades supérieurs de chef d'escadron après la Moskowa et de colonel après le combat d'Arcis-sur-Aube. A Waterloo, il commandait le 3e de chasseurs. Retiré volontairement du service sous la Restauration, M. de Lawœstine fut remis en activité en 1830 et reçut le brevet de maréchal de camp. Apres avoir été employé à l'intérieur, il fut nommé lieutenant général (1841). Admis d'office à la retraite en 1848, réintégré en activité l'année suivante, il s'attacha à la fortune politique du parti napoléonien et fut mis à la tête de la garde nationale de Paris quelques jours avant le coup d'État. Il a été compris dans la première liste des sénateurs (janvier 1852). Il est, depuis le 24 avril 1847, grand officier de la Légion d'honneur.

LAWRENCE (Abbott), homme politique et philanthrope américain, né à Groton (Massachussets), le 16 décembre 1792, reçut l'instruction élémentaire des écoles de district et entra, en 1808, chez son frère Amos, commerçant à Boston. En 1814, il forma avec lui une association pour la vente des marchandises étrangères, fit plusieurs voyages en Europe, et, grâce à l'essor général de l'industrie, donna à sa fortune les bases les plus solides. S'occupant ensuite de la production nationale, il établit plusieurs usines. Après 1830, il fonda dans le comté d'Essex un nouveau centre de population auquel il donna son nom; aujourd'hui Lawrence est une petite ville, qui doit sa prospérité naissante aux bienfaits de son fondateur. Celui-ci a développé ses projets à cet égard dans une série de *Lettres*, publiées en 1846 dans les journaux de Richmond.

Deux fois membre du Congrès (1834 et 1839), il remplit, en 1849, les fonctions d'ambassadeur en Angleterre, après avoir refusé d'entrer dans le ministère du président Taylor. On doit à M. Law-

rence un grand nombre d'établissements de charité, de religion et d'enseignement : nous citerons entre autres la *Lawrence University* (1849), à Appleton, et la *Lawrence scientific school*, à Cambridge, pour laquelle il a donné plus de 500 000 francs. — Il est mort à Boston en août 1855.

LAWRENCE (William), chirurgien anglais, né vers 1785, fit des études spéciales à l'hôpital Saint-Barthélemy de Londres, et, dès qu'il eut reçu son diplôme, s'appliqua avec ardeur à l'étude de l'anatomie et de la physiologie. Admis, en 1813, à la Société royale, il occupa, de 1815 à 1819, la chaire de médecine opératoire au collége des chirurgiens et donna sa démission pour être attaché à l'hôpital Saint-Barthélemy, puis à l'hôpital Ophthalmique. Dans sa jeunesse, il se fit, en mainte circonstance, l'ardent avocat des réformes médicales, qui sont en partie consacrées aujourd'hui par l'opinion; les articles qu'il envoya à ce sujet à *la Lancette* furent remarqués. Un de ses premiers ouvrages fut l'*Introduction à l'anatomie comparée* (Introduction to comparative anatomy; Londres, 1810). Peu de temps après, parurent ses *Leçons de physiologie* (Lectures on the physiology, zoology and natural history of man; 1834, 6e édit.), qui donnèrent lieu à des discussions animées avec ses confrères et contribuèrent surtout aux progrès de l'enseignement scientifique en Angleterre, par la forme claire et agréable du style; à une époque où la physiologie n'était encore qu'un amas de généralités vagues et confuses, il eut le mérite d'essayer de lui faire une place parmi les sciences d'induction. Il y a, dans ces premiers travaux, des opinions souvent hasardées, que plus tard il s'est empressé lui-même d'écarter ou de mieux établir.

M. Lawrence a beaucoup écrit, et sur des parties très-diverses de la science médicale; voici ses principaux ouvrages : *Manuel d'anatomie comparée* (Manual of comparative anatomy; Londres, 1827), traduit de Blumenbach et augmenté d'observations particulières; *Descriptions anatomico-chirurgicales* (Anatomico-chirurgical descriptions; in-fol.), comprenant le nez, la bouche, le larynx et la gorge; *Traité des maladies vénériennes de l'œil* (Treatise on venereal diseases of the eye; 1830, in-8); *Traité des fractures* (Treatise on ruptures; 1838, in-8); *Traité des maladies de l'œil* (Treatise on diseases of the eye; 1841), un de ses travaux les plus estimés. Il a également consigné un grand nombre d'articles dans *la Lancette*, où l'on trouve complets ses cours de chirurgie, et dans les *Mémoires* de la Société médicale et chirurgicale de Londres. M. Lawrence est, depuis quelque temps, président du Collége des chirurgiens; il appartient à plusieurs compagnies savantes du continent et compte au nombre des associés étrangers de l'Académie française de médecine.

LAYA (Alexandre), avocat et littérateur français, né à Paris, en 1806, est fils de Jean-Louis Laya, l'auteur de *l'Ami des lois*, mort en 1833, et de Mlle Arabelle Dagonville, aujourd'hui Mme Achille Comte (voy. ce nom). Jeune encore, il entra, sous M. de Montalivet, au ministère de l'intérieur, où il devint chef de bureau, donna ensuite sa démission et alla passer quelque temps en Angleterre. A son retour, il s'inscrivit au barreau de Paris. En 1849, il a été plusieurs mois rédacteur en chef de *l'Ordre*, qui venait d'être fondé par M. Chambolle.

On a de M. Alexandre Laya : le *Guide municipal, ou Almanach quotidien des maires, adjoints, curés*, etc., pour 1843 (1842, tableaux in-plano); *Droit anglais, ou Résumé de la législation anglaise, sous la forme de codes* (1845, 2 vol. in-8); *Études historiques sur la vie privée, politique et littéraire de M. Thiers, histoire de 15 ans* (1846, 2 vol. in-8), la plus complète monographie sur cet homme politique; *de la Présidence de la République* (1848, in-12); *les Romains sous la République* (1850, in-8); de nombreux articles fournis au *Bien-être universel*, au *Siècle*, à la *Revue parlementaire et administrative*, etc. Il a signé, avec M. Léon Laya, une édition des *Œuvres de J. L. Laya*, avec *Notice* (1836, 5 vol. in-8), et publié, en 1854, sous le titre de *Théâtre de M. Alexandre Laya*, les pièces *César Borgia*, *Jeanne Shore*, *Corinne*, *Paul Didier*, qu'une suite de mésaventures que raconte la *Préface*, ont jusqu'ici écartées de la scène.

LAYA (Léon), littérateur français, frère du précédent, né à Paris, en 1809, a été, pendant quelques années, bibliothécaire au palais de Fontainebleau et s'est principalement occupé de théâtre. Après avoir collaboré avec plusieurs auteurs et signé quelques pièces de son simple prénom, il a obtenu, dans ces dernières années, de complets et brillants succès à la scène. On a de lui : *la Liste de mes maîtresses* (1828), et *un Mari du bon temps* (1841), comédies en un acte, avec M. Regnault; *la Lionne* (1840), en deux actes, avec M. Ancelot; *le Hochet d'une coquette*, *l'Œil de verre*, *Je connais les femmes* (1840), vaudevilles en un acte; *le Premier chapitre*, en un acte; *une Maîtresse anonyme* (1842), en deux actes; *la Peau du Lion* (1844), en deux actes; *l'Étourneau*, en trois actes; *Georges et Maurice*, en deux actes; *Rage d'amour*, *le Groom*, en un acte; ces quatre derniers avec Bayard (1844-1849); *Emma ou un Ange gardien*, en trois actes (1844); *le Poisson d'avril* (1845), en un acte; *un Coup de lansquenet* (1847), en deux actes; *Léonie* (1848), mélodrame en un acte; *les Cœurs d'or* (Gymnase, 1854), en trois actes avec M. J. de Prémaray; *les Jeunes gens* (Français, 1855), en trois actes, imitation originale des *Adelphes* de Térence; *les Pauvres d'esprit* (Ibid., 1856), en trois actes, paradoxe peu favorable aux gens de lettres de profession; etc.

LAYARD (Austen-Henry), voyageur et politique anglais, né à Paris, le 5 mars 1817, appartient à une de ces familles protestantes que la révocation de l'édit de Nantes fit passer en Angleterre. Après avoir terminé son éducation, il étudia quelque temps la jurisprudence et l'abandonna pour voyager avec un de ses amis. Il parcourut l'Asie Mineure et la Syrie, pendant l'automne de 1839 et l'hiver de 1840, et descendit la rive droite du Tigre où l'on supposait avoir été l'emplacement de l'antique Ninive. En 1842, il avait traversé une seconde fois Mossoul et, à cette époque, il y avait rencontré le consul de France, M. Botta (voy. ce nom), qui lui communiqua les dessins des sculptures gigantesques et des bas-reliefs dont il venait le premier de révéler l'existence au monde savant.

Après avoir obtenu de sir Stratford-Canning, ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, les moyens nécessaires pour prendre part à ce grand travail de découvertes, M. Layard partit pour la Turquie d'Asie au mois d'octobre 1845, en ayant soin de garder le secret le plus absolu sur l'objet de son voyage. De Mossoul, il descendit le cours du Tigre sur un frêle radeau, aborda la rive gauche après quelques heures de navigation, pour prendre à sa solde un groupe d'Arabes errants, et commença les fouilles sur un monticule situé à vingt minutes de chemin, et à l'est du village

portant le nom caractéristique de Nemroud. Dès le premier jour, elles produisirent d'importants résultats, et la conviction fut pour lui acquise qu'il venait de découvrir l'ancienne Ninive. Les nombreux bas-reliefs, sculptures, inscriptions, qu'il en a exhumés, furent promptement transportés au *British museum* de Londres.

Toutes les découvertes de ce voyageur ont été gravées et publiées dans un atlas in-folio; de plus, il les a décrites lui-même avec un soin scrupuleux dans son ouvrage intitulé *Ninive et ses ruines* (Nineveh and its remains; 1849, in-8), qui a eu plusieurs éditions. Au reste, cette collection ne diffère point sensiblement de celle que le musée du Louvre doit à M. Botta.

A son retour, M. Layard fut nommé, en récompense de ses travaux, attaché d'ambassade à Constantinople. Lors de la retraite de lord Palmerston en 1852, il fut appelé, par lord J. Russell, au poste éminent et lucratif de sous-secrétaire d'État au département des affaires étrangères, et entra, la même année, à la Chambre des Communes, comme représentant d'Aylesbury. Il ne tarda pas à y prendre une position brillante parmi les membres du parti libéral; ce fut lui qui, par ses efforts réitérés, fit passer la motion de M. Roebuck sur l'enquête des événements de Crimée. Il ne réussit pas de même, en 1855, lorsqu'il se fit l'organe des plaintes générales contre l'administration civile et qu'il exposa ses plans pour en réformer les parties défectueuse. En même temps il repoussait formellement l'offre des lords Derby et Aberdeen, d'accepter une place dans leur cabinet, préférant rester fidèle à ses convictions politiques. En 1854, il a suivi en amateur les opérations de l'armée alliée jusqu'en Crimée, et, en 1856, après la conclusion de la paix, il a fondé à Constantinople une banque nationale, dont il est président. M. Layard est correspondant de l'Institut de France.

LAYRLE (Marie-Jean-François), marin et administrateur français, né en 1803, à Tarbes, fut élève de l'École navale de Brest, et obtint successivement les grades de lieutenant de vaisseau (1830), de capitaine de corvette (1837) et de capitaine de vaisseau (1843). L'année précédente, il avait accepté les fonctions de gouverneur de la Guyane française (1842); puis, il passa, en la même qualité, à la Guadeloupe. Rappelé après la révolution de Février, il quitta le service actif pour entrer dans l'administration et devint directeur du personnel et des mouvements de la flotte (janvier 1849). Sous le gouvernement impérial, il a été promu, par décret du 21 juin 1853, au rang de conseiller d'État ordinaire hors section. M. Layrle est commandeur de la Légion d'honneur depuis le 28 avril 1847. — De ses deux fils, l'un, Charles-Louis-Marie, né en 1831, est sous-ingénieur maritime; l'autre, Charles-Jules, né en 1834, est enseigne de vaisseau.

LAZAREFF (Jean et Christophe, comtes DE), chambellans de l'empereur de Russie et conseillers d'État actuels, curateurs de l'institut Lazareff des langues orientales de Moscou, sont les chefs d'une des plus illustres familles arméniennes de Russie. Leur père, Joachim, fonda, en 1815, le célèbre institut qui porte le nom de sa famille, et dans lequel 500 jeunes Arméniens, de toutes les parties de l'empire, reçoivent une instruction propre à leur ouvrir l'accès de toutes les carrières, militaire, civile, politique, religieuse même. Curateurs de cet institut, ils en ont élevé la dotation à plus d'un million de roubles (4 millions de francs). Un troisième frère, Lazareff, général-major, s'est distingué dans les guerres de la Russie contre la Perse et la Turquie en 1828 et 1829. Un quatrième, Artémi, est mort la même année que son père, à la bataille de Leipsick.

LAZERGES (Jean-Raimond-Hippolyte), peintre français, né à Narbonne, le 5 juillet 1817, et fils d'un boulanger de cette ville, ne put suivre qu'à vingt ans les goûts d'artiste qu'il avait manifestés dès l'enfance. Il vint à Paris en 1837, étudia quelque temps sous David d'Angers, puis sous François Bouchot, et débuta par un *Portrait* au salon de 1840. Il a principalement exécuté depuis cette époque : une *Descente de croix*, pour la chapelle du château d'Eu; *Jésus aux Oliviers*, pour l'hôpital de Beaune; *la Mort de la Vierge*, pour la chapelle des Tuileries; *le Génie éteint par la Volupté*, au musée de Carcassonne; *Suzanne au bain*, *l'Albane dans son atelier*, tous deux à M. Ach. Fould (1841-1853); une nouvelle *Descente de croix*, un *Ecce Homo*, *saint Sébastien mis au tombeau*, acquis par l'État, et tous trois envoyés à l'Exposition universelle de 1855. M. Lazerges a obtenu une 3ᵉ médaille en 1843, et une 2ᵉ en 1848. Le gouvernement lui a commandé, en 1856, *l'Empereur distribuant des secours aux inondés de Lyon*, exposé en 1857.

LEAKE (William-Martin), officier et voyageur anglais, né vers 1780, est peut-être le plus exact et le plus véridique des auteurs qui ont traité de la Grèce moderne. Il a consacré cinq années à parcourir ce pays en tous sens (1804-1809) alors qu'il se débattait sans secours contre la domination turque. Le résultat de ses patientes études se retrouve dans les ouvrages suivants : *Topographie d'Athènes* (1821; 2ᵉ édit., 1841, 2 vol.); *Voyages en Morée* (Travels in the Morea; Londres, 1830, 3 vol.); *Voyages dans le nord de la Grèce* (Travels in northern Greece; 1835, 4 vol.). Étendant ses excursions jusqu'à l'Asie Mineure et aux îles de l'Archipel, il publia encore : *Voyage en Asie Mineure* (a Tour in Asia Minor, 1824); *Mémoire sur l'île de Cos*, publié, en 1843, dans les *Transactions* de la Société royale, dont le colonel Leake est membre. Dans ces derniers temps, à la suite d'une nouvelle exploration, il a écrit : *la Grèce après vingt-trois ans de protectorat* (Greece at the end of twenty three years of protection, 1851), tableau favorable de la situation politique et sociale d'un pays généralement assez maltraité par ses historiens. Ces divers ouvrages joignent la sagacité du critique à une érudition et à un talent d'exposition remarquable.

LE BARBIER DE TINAN (Marie-Charles-Adelbert), marin français, né le 30 août 1803, fut admis, à l'âge de quinze ans, à l'École navale de Brest. Après avoir fait, comme enseigne, partie de l'expédition maritime contre les côtes d'Espagne (1823), il devint successivement lieutenant de vaisseau (1829), capitaine de corvette (1837) et capitaine de vaisseau (1843); il siégeait au Conseil d'amirauté lorsque, le 3 février 1851, il fut nommé contre-amiral. Au début de la guerre d'Orient, il prit le commandement de la station navale du Levant et s'associa au débarquement des troupes françaises à Gallipoli, ainsi qu'au blocus des ports de la Grèce. Ses constants services lui valurent le rang de vice-amiral (7 juin 1855), et une place au comité consultatif de l'Algérie. Il est, depuis 1849, commandeur de la Légion d'honneur.

LEBARILLIER (Louis-Constant), représentant du peuple français à l'Assemblée constituante de 1848, né à Lebisey, près de Caen (Calvados), le 2 octobre 1805, et fils d'un agriculteur, se des-

tina d'abord à l'état ecclésiastique, auquel il renonça pour obéir à sa famille. Bientôt après il faisait une guerre très-vive au parti du trône et de l'autel et devenait à Caen l'un des plus ardents agitateurs de la jeunesse libérale. Après la révolution de 1830, il continua de défendre les principes de 1789. Riche propriétaire, il mettait toute l'influence que lui donnait sa fortune au service de l'opposition radicale. Après la révolution de Février, il fut nommé, conjointement avec M. Auguste Marie, commissaire du gouvernement provisoire dans le département du Calvados. Il se concilia les suffrages de tous les partis par la modération de son caractère, et fut élu représentant du peuple, le troisième sur douze, par 80832 voix. Membre du comité de l'agriculture et du crédit foncier, il vota ordinairement avec la gauche, tout en soutenant le gouvernement du général Cavaignac, et se prononça contre le rétablissement du cautionnement des journaux, contre le maintien de l'état de siége, etc. Il s'abstint de voter sur l'impôt progressif et sur le droit au travail, et rejeta l'amendement Grévy (voy. ce nom). Après l'élection du 10 décembre, il fit une opposition constante à la politique présidentielle et appuya la proposition tendant à mettre en accusation Louis-Napoléon et ses ministres à l'occasion de l'expédition de Rome. Non réélu à l'Assemblée législative, il s'est retiré en Touraine, où il a entrepris l'exploitation d'un vaste domaine agricole.

LE BAS (Philippe), helléniste et archéologue français, membre de l'Institut, né à Paris, le 17 juin 1794, est fils du conventionnel de ce nom. Après avoir fait ses études chez les oratoriens, il s'engagea dans la marine, à seize ans, et passa, trois ans après, dans l'armée de terre, où il devint maréchal des logis de la garde impériale. Il fit les campagnes de 1813 et 1814, puis quitta le service et occupa, pendant six ans, un emploi dans les bureaux de la préfecture de la Seine. Choisi, en 1820, par la reine Hortense pour faire l'éducation du prince Louis-Napoléon, aujourd'hui Napoléon III, il ne rentra en France qu'en 1828. Reçu presque immédiatement licencié et docteur ès lettres (1829) et agrégé des classes supérieures, il fut chargé d'une division au collége Saint-Louis. Il prit une part active à la révolution de Juillet et est cité comme ayant rétabli le premier sur le fronton du Panthéon l'inscription primitive. La même année, il devint maître de conférences à l'École normale, où il a enseigné l'histoire jusqu'en 1834 et, depuis cette époque, la langue et la littérature grecques.

M. Le Bas a été élu, en 1838, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, où ses connaissances en épigraphie et en numismatique lui marquaient une place. De 1843 à 1851, il a exécuté un double voyage archéologique en Grèce et en Asie Mineure. Il a été décoré le 25 avril 1847. Bibliothécaire administrateur à la bibliothèque de la Sorbonne, il y a établi une classification nouvelle des livres et dressé, par le dépouillement de toutes les collections et publications périodiques, une précieuse table analytique, par noms d'auteur, d'écrits qui, sans cela, resteraient perdus dans un immense dédale.

Nous citerons d'abord de M. Le Bas les travaux qui se rapportent plus particulièrement à l'épigraphie : sa thèse française pour le doctorat, *Dissertation sur l'utilité de l'épigraphie pour l'intelligence des auteurs anciens* (1829, in-8); *Explication des inscriptions grecques et latines trouvées par l'armée d'Afrique*, etc. (1836, in-8); *Explication des monuments d'antiquité figurée recueillis en Grèce par la commission de Morée* (1835-1837, in-8) : *Antiquités grecques et romaines*, etc. (1836, in-12); *Restitution et explication des inscriptions grecques de la grotte de la Vipère, de Cagliari*, etc. (1840, in-8); enfin son *Voyage archéologique en Grèce et en Asie Mineure* (1847 et suiv., in-folio avec atlas), ouvrage encore inachevé et qui ne formera pas moins de 12 volumes.

M. Le Bas a donné aux *Classiques latins* de M. Nisard un *Commentaire de Tite Live;* à l'*Univers pittoresque* de MM. Didot : *Allemagne* (1838-1842, 3 vol. in-8); *Suède et Norvége* (1838); *Asie Mineure* (1856); *Autriche et Bohême* (1842). Il a dirigé pour les mêmes éditeurs un grand ouvrage sur la France, comprenant les *Annales historiques* (2 vol. in-8, avec 33 cartes) et le *Dictionnaire encyclopédique de l'histoire de France* (12 vol. in-8, avec 620 planches). Il a traduit, dans la collection des *Mémoires dramatiques* : les mémoires de *Brandes* et d'*Iffland* (1823, 3 vol. in-8); dans la *Bibliothèque anglo-française* de Sullivan : *le Marchand de Venise* et *Othello* (1836, 2 vol. in-8); dans les *Romanciers grecs* de Merlin : *Eumathe* et *Nicétas* (1828-1841, in-18); etc. Citons encore la traduction de l'*Atlas historique des États européens*, de Kruse (1834, in-fol.). M. Lebas a fourni aussi divers articles à la *Revue archéologique*, à la *Revue des Deux-Mondes*, au *Journal de l'instruction publique*, etc.

On lui doit enfin un très-grand nombre de publications élémentaires sur les littératures grecque et latine, sur la langue allemande, sur l'histoire, etc., la plupart avec divers collaborateurs, notamment : avec M. Regnier (voy. ce nom) : *Cours complet de langue allemande* (1830-1833, 7 vol. in-12); *Cours de versions grecques* (1834); *Cours de Thèmes grecs* (1843); *Chrestomathie polyglotte* (1835, in-8); *Précis d'histoire du moyen âge* (1838, in-12); *Précis d'histoire romaine* et *Précis d'histoire de France* (1839, 2 vol.); *Précis d'histoire moderne* (1841, 2 vol.); plusieurs traductions interlinéaires de classiques grecs; etc.

LE BAS (Louis-Hippolyte), architecte français, membre de l'Institut, né en 1782, à Paris, où son père a été conseiller à la Cour royale, suivit les ateliers de Vaudoyer, Percier, Fontaine et les cours de l'École des beaux-arts; il y remporta 18 médailles, le prix départemental et, au concours de 1806, un second grand prix, qui ne put alors l'exempter du service militaire. Nommé, quelques années après, inspecteur des travaux de la Bourse, puis de ceux de la chapelle expiatoire du Roule, il entreprit, en 1822, le monument de Malesherbes au Palais de justice, étudia celui projeté en l'honneur de Louis XVIII au Palais Bourbon et exécuta plusieurs édifices publics dans les départements. Il exposa dans cet intervalle (1808-1828) : *Intérieur d'une salle décorée pour musée*, dans le style du XVe siècle; *Projet des quatre grands cimetières*, demandé par la ville de Paris; *Fontaine monumentale* pour la place de la Bourse; et des *Fragments* d'un ouvrage commencé avec Debret, sous le titre d'*Œuvres complètes de Jacques Barozzi et Vignole* (1827-1835, in-8). Ces *dessins* et ces *études* lui valurent deux médailles d'or en 1808 et 1819. En 1824, M. Hippolyte Le Bas obtint, à la suite d'un double concours, les travaux de la prison modèle de la rue de la Roquette, pour les jeunes détenus, et ceux de l'église Notre-Dame de Lorette. Ce sont les deux œuvres capitales de cet architecte. Le dernier de ces deux édifices, entrepris avec un budget restreint, qui n'a guère été dépassé, est une basilique italienne, exécutée, d'après les données officielles, sur le modèle de Sainte-Marie-Majeure de Rome, avec un luxe de décoration qui convient d'ailleurs à cette riche et mondaine paroisse.

M. Hip. Le Bas dirige, depuis près de trente ans,

un atelier qui a continué celui de Debret et d'Huyot, et qui compte peu d'interruptions dans ses succès annuels à l'Académie. Cet architecte a encore exécuté les bâtiments nouveaux de l'Institut, la salle des séances particulières de l'Académie française, et a restauré ou plutôt repris la salle des séances de l'Académie de médecine (1832-1843). Admis à l'Institut (section des beaux-arts), en 1825, comme successeur de Delespine, il a été longtemps, jusqu'en 1854, membre du conseil des bâtiments civils. Il est encore aujourd'hui architecte des travaux publics, chargé de l'entretien de l'Institut et du monument Henri IV, professeur à l'École des beaux-arts, pour le cours de l'histoire de l'architecture, officier de la Légion d'honneur depuis avril 1847, etc.

Son fils, M. Gabriel-Hippolyte Le Bas, peintre de paysages et d'aquarelles dans le genre Charlet, a fréquemment figuré aux salons et obtenu une 3e médaille en 1845.

LEBEAU (Jean-Louis-Joseph), homme d'État belge, né à Huy, le 2 janvier 1794, d'une famille appartenant à la classe moyenne, fut d'abord avocat à la Cour d'appel de Liége, où il se lia avec MM. Deveaux et Rogier. Ils fondèrent ensemble, dans cette ville libérale, un journal intitulé *Mathieu Laensberg*, qui s'appela plus tard le *Politique*, et fut un des organes les plus énergiques de l'opposition nationale contre l'administration hollandaise. M. Lebeau publia vers le même temps un *Recueil politique et administratif de la province de Liége*, et plus tard, ses *Observations sur le pouvoir royal*, qui rendirent son nom populaire. Il fut à cette époque un des fondateurs de l'association nationale, dite *l'Union*, qui réunissait le parti catholique et le parti libéral dans les mêmes efforts contre la domination étrangère.

Lorsque la révolution de 1830 éclata, le gouvernement provisoire confia à M. Lebeau le poste d'avocat général près la Cour de Liége. Il fut ensuite envoyé au Congrès par le district de sa ville natale, et en devint un des membres les plus influents. Avec MM. Devaux et Royer, il forma entre les catholiques et les libéraux fidèles à *l'Union* un parti de juste milieu, qu'on appela le parti doctrinaire, et dont il fut l'orateur. Au nom de ce parti, il se prononça hautement contre tout projet de réunion à la France et combattit la candidature du duc de Nemours. Après avoir voté en faveur du duc de Leuchtemberg, il contribua de tous ses efforts à l'élection du prince Léopold de Saxe-Cobourg. M. Lebeau était alors ministre des affaires étrangères (1831). En cette qualité, il dirigea les négociations engagées entre la Belgique et la Conférence de Londres. La diplomatie européenne reconnut la dissolution du royaume des Pays-Bas; mais elle rendit à la maison d'Orange le Luxembourg insurgé. Le Congrès national repoussa d'abord les arrangements adoptés par la Conférence sous le nom de *Traité des dix-huit articles*. Pour vaincre l'obstination des patriotes qui, par la voix de M. Gendebien, protestaient contre l'abandon du Luxembourg, M. Lebeau eut besoin de joindre à la modération et à l'habileté d'un diplomate une véritable éloquence. Le prince Léopold n'acceptait la couronne de Belgique qu'autant que le Congrès accepterait de son côté les dix-huit articles. Dans ces circonstances difficiles, la majorité, entraînée par M. Lebeau, crut nécessaire d'acheter l'appui de l'Angleterre par les concessions les plus dures, et ratifia le traité (9 juillet 1831).

Après cette victoire de la politique modérée, M. Lebeau quitta volontairement le pouvoir. Ses compatriotes le choisirent pour représentant, et sa voix eut dans la Chambre une incontestable autorité. Lorsque l'invasion des Hollandais en Belgique et la défaite de Louvain contraignirent le roi Léopold d'invoquer le secours d'une armée française, M. Lebeau, malgré ses préventions contre la France, se réjouit de voir sa patrie qui ne pouvait se défendre elle-même, sauvée par nos armes; il rentra au ministère et conserva, de 1832 à 1834, le portefeuille de la justice; c'est alors qu'eurent lieu le mariage du roi des Belges avec Louise d'Orléans, fille de Louis-Philippe (9 août 1832), la remise de la citadelle d'Anvers à la Belgique (1er janvier 1833), et la conclusion de la Convention de Londres (21 mai 1833), qui établit pour cinq ans le *statu quo* et donna raison à la politique de ménagements et de termes moyens suivie depuis 1831 par M. Lebeau.

En 1834, à la suite de quelques manifestations orangistes, le peuple de Bruxelles saccagea, pendant les journées du 4 au 6 avril, les maisons de plusieurs partisans de l'étranger. Le ministre de la justice fut accusé de faiblesse envers l'émeute, et presque rendu complice des désordres qu'il n'avait pas su prévenir. Quelque temps après, le cabinet doctrinaire dont il faisait partie fut remplacé par un ministère mixte catholico-libéral. M. Lebeau était gouverneur de la province de Namur, lorsqu'au mois de mars 1840, le cabinet de Theux donna sa démission. Il rentra au pouvoir avec M. Rogier, et prit le portefeuille des affaires étrangères. Le nouveau ministère ne dura qu'un an. Il se retira devant l'opposition violente du parti catholique qui dominait dans les deux Chambres. Les hommes d'État les plus modérés du parti libéral et les doctrinaires les plus conciliants parmi lesquels s'était distingué jusqu'alors M. Lebeau, se virent conduits à faire alliance avec les radicaux et les démocrates pour défendre ou reconquérir les libertés de la nation. La coalition triompha en 1847; M. Lebeau fut, dès lors, le ferme appui du cabinet Frère et Rogier. Il compte depuis parmi les principaux adversaires du parti clérical.

LEBER (Jean-Michel-Constant), littérateur français, né à Orléans, le 8 mai 1780, avait fait de bonnes études et avait visité l'Angleterre et l'Italie, lorsqu'en 1807, il entra, comme surnuméraire, dans les bureaux du ministère de l'intérieur. Longtemps chef du bureau du contentieux des communes, et mis à la retraite en 1839, il alla se fixer dans sa ville natale. D'abord membre titulaire de la Société des antiquaires de France, il en est encore correspondant. Aussi estimé comme érudit que comme administrateur, il a publié : *des Cérémonies du sacre, ou Recherches historiques et critiques sur les mœurs, les coutumes, les institutions et le droit public des Français dans l'ancienne monarchie* (1825, in-8); *Histoire critique du pouvoir municipal* (1829, in-8); *de l'État de la presse et des pamphlets depuis François Ier jusqu'à Louis XIV* (1834, in-8), réfutation d'un opuscule de Charles Nodier *sur la Liberté de la presse avant Louis XIV; Code municipal annoté*, (1838, in-8), en société avec M. de Puibusque; etc.

M. Leber a aussi édité, avec MM. J. B. Salgues et J. Cohen, une *Collection des meilleures dissertations, notices et traités particuliers relatifs à l'histoire de France* (1826-1842, 20 vol. in-8) et inséré des dissertations dans le *Recueil des savants étrangers* de l'Académie des sciences morales et dans les *Mémoires* de la Société des antiquaires, etc. L'un des collaborateurs du *Bulletin du Bibliophile*, il s'était formé une nombreuse et riche bibliothèque, dont il a publié le catalogue (1839-1852, 4 vol. in-8), et qu'il a vendue à la ville de Rouen.

LEBERT (Hermann), médecin français, né vers 1810, a étudié la médecine en Allemagne. Reçu docteur, en 1834, par l'université de Zurich, il vint s'établir à Paris, où, en 1847, il obtint l'autorisation d'exercer. Depuis peu de temps, il est retourné en Allemagne et s'occupe d'enseignement. On a de lui : *Physiologie pathologique* (1845, 2 vol. in-8 et atlas), recherches expérimentales faites à l'aide du microscope sur l'inflammation, les tumeurs, les tubercules, etc.; *Traité pratique des maladies scrofuleuses et tuberculeuses* (1849, in-8), couronné par l'Académie de médecine, dans les *Mémoires* de laquelle il avait déjà paru (t. XIV) sous un titre différent; *Traité pratique des maladies cancéreuses* (1851, in-8), auxquelles il a ajouté les affections curables confondues avec le cancer.

LEBLANC (l'abbé V...), ancien représentant du peuple français, né à Lorient (Morbihan), le 9 novembre 1813, fut chargé, à la fin de ses études, de professer la rhétorique au petit séminaire de Sainte-Anne d'Auray. Il se livra ensuite à la prédication; mais l'état de sa santé l'obligea d'y renoncer; il revint à Sainte-Anne, et y professa les mathématiques. En 1848, l'influence du clergé, prépondérante dans le Morbihan, le fit inscrire, avec son collègue, M. l'abbé Daniélo (voy. ce nom), sur la liste des candidats à l'Assemblée constituante. Nommé par 61 000 suffrages, il fit partie du comité de l'instruction publique. Il vota, avec une assez grande indépendance, contre le bannissement de la famille d'Orléans, contre le maintien de l'état de siége pendant la discussion de la Constitution, pour la sanction de la Constitution par le peuple, et pour la suppression complète de l'impôt du sel. Partisan des deux Chambres et du vote à la commune, il adopta cependant l'ensemble de la Constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée. Non réélu à la Législative, il reprit ses fonctions de professeur.

LEBLANC (Urbain), vétérinaire français, membre de l'Académie de médecine, né à la Commanderie, près de Bressuire (Deux-Sèvres), le 26 novembre 1796, et fils d'un cultivateur, fut élève de l'École d'Alfort et se fit remarquer aux expositions de 1821 et 1823, par l'envoi de quelques appareils utiles et ingénieux pour la pratique de la médecine vétérinaire. Il est, depuis 1832, vétérinaire de la préfecture de police de la Seine. Il a été répétiteur à l'École d'Alfort, et a fondé un atelier de maréchalerie dans lequel il s'est associé son fils. Il a été admis à l'Académie de médecine en 1852. Il est membre de la Société médicale d'émulation et chevalier de la Légion d'honneur depuis 1847.

On a de lui : *Traité des maladies des yeux observés sur les animaux domestiques, principalement sur le cheval* (1823, in-8), couronné par la Société d'émulation; *Atlas ou Dictionnaire de médecine et de chirurgie vétérinaires*, avec M. Trousseau (1829, 27 pl. in-fol.); *Recherches expérimentales sur les caractères physiques du sang*, avec le même (1832, in-8); *sur les Effets de l'inoculation du pus et du mucus morveux* (1839); *Traité de pathologie comparée, ou Éléments de médecine et de chirurgie comparées dans l'homme et les animaux* (1855, 2 vol. in-8), avec M. Follin; un certain nombre de brochures sur les diverses maladies du cheval et des animaux domestiques; puis des articles sous les titres de *Notices*, *Réflexions*, etc., dans les recueils spéciaux; etc. Il a dirigé et rédigé, de 1843 à 1847, la revue zooiatrique intitulée : *la Clinique vétérinaire* (5 vol. in-8).

LEBLANC DE PRÉBOIS (François), officier français, ancien représentant du peuple, né en 1804, à Yverdun (Suisse), est fils d'un officier supérieur d'artillerie. Admis, en 1822, à l'École militaire de Saint-Cyr, il entra, deux ans plus tard, dans le corps d'état-major, fut attaché, en 1830, en qualité de lieutenant, à l'expédition d'Alger, devint capitaine en 1832, et prit une part honorable aux événements militaires de notre colonie jusqu'en 1843, époque où il fut rappelé en France, pour avoir émis, sur l'administration de cette contrée, des idées tout à fait contraires à celles du gouvernement. Il les développa, en effet, dans les ouvrages suivants dont les titres sont suffisamment explicites : *Nécessité de substituer le gouvernement civil au gouvernement militaire* (1840, in-8); *Conditions essentielles du progrès en Algérie* (1840, in-8); *l'Algérie prise au sérieux* (1842, in-8); *les Départements algériens* (1844, in-8). En outre, il fonda, pour défendre cette thèse de l'assimilation complète de l'Algérie à la France, une feuille spéciale (1843), qui passa bientôt entre les mains d'anciens disciples de Saint-Simon.

Lors des élections de 1848, M. Leblanc de Prébois ne fut pas oublié par les colons de l'Algérie, appelés, pour la première fois, à exercer leurs droits politiques, et à la suite d'une profession de foi très-républicaine, il fut élu, le troisième sur quatre, représentant à l'Assemblée constituante. Il y vota néanmoins en général avec la droite et soutint, après l'élection du 10 décembre, la politique intérieure et extérieure de l'Élysée. Non réélu en 1849, il fut promu, le 29 mai 1851, au grade de chef d'escadron et mis à la disposition du gouverneur général de l'Algérie.

On a encore de lui : *Réorganisation de l'armée et de sa solde* (1848), par laquelle il prétendait réaliser 150 millions d'économie sur le budget de la guerre.

LEBLEU (Philippe-Ézéchiel), ancien représentant du peuple français, né à Dunkerque (Nord), le 30 décembre 1804, et fils d'un médecin distingué, fit de bonnes études au collége de Douai et fut reçu à l'École polytechnique en 1824. Il passa, en 1826, comme officier de génie à l'École d'application de Metz. En 1830, il était lieutenant au 2e régiment du génie en garnison à Arras; à la première nouvelle des ordonnances de Juillet, il se prononça ouvertement pour la résistance. Envoyé à Lyon comme officier d'état-major, en 1832, il manifesta des sympathies pour les ouvriers. En 1833, il fut attaché au service des places de guerre, et envoyé à Dunkerque, où il contribua à la fondation d'un journal républicain, *la Vigie*. De Dunkerque, il fut envoyé à Montpellier, puis à Oran. Son ancienneté de grade et ses services en Afrique lui valurent, en 1845, la décoration. De retour en France, il eut pour résidence la place de Béthune. En 1848, ses opinions démocratiques, bien connues dans le département du Pas-de-Calais, le firent nommer représentant du peuple, le onzième sur dix-sept, par 75 302 voix. Membre du comité de la guerre, il vota ordinairement avec la fraction la plus modérée du parti Cavaignac. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative, et, en 1850, revint se fixer à Dunkerque.

LEBLOND (Désiré-Frédéric), avocat français, ancien représentant du peuple, né à Paris en 1812, et fils d'un ancien conseiller de la Cour royale, étudia le droit, s'inscrivit au barreau, en 1833, et se fit la réputation d'un avocat habile et spirituel. Ses opinions démocratiques lui valurent d'être choisi pour conseil par plusieurs sociétés ouvrières et par les journaux républicains, *l'Atelier*

et la *Revue nationale*. Il défendit un grand nombre d'accusés politiques, et quand il ne gagnait point les causes, ses plaidoiries étaient citées comme d'éclatantes apologies du parti radical. En 1848, dès le lendemain de la révolution, il fut nommé substitut du procureur général près la Cour d'appel de Paris. Il se présenta au suffrage des électeurs de la Marne et fut nommé représentant du peuple, le huitième sur neuf, par 48 540 voix. Avant d'entrer à l'Assemblée, il résigna ses fonctions judiciaires. Membre du comité du travail, il vota ordinairement avec la fraction la plus modérée du parti Cavaignac. Il fut l'auteur de la proposition tendant à faire nommer le président de la République par l'Assemblée nationale. Après l'élection du 10 décembre, il fit peu d'opposition au gouvernement de Louis-Napoléon, ne fut point réélu à l'Assemblée législative, et reprit sa place au barreau de Paris. M. Leblond fait aujourd'hui partie du conseil de l'ordre des avocats de Paris.

LE BON-DESMOTTES (Louis), général français, né vers 1789, entra, en 1806, dans les gendarmes d'ordonnance de la garde impériale et fit avec eux la campagne de Prusse. Incorporé, après le licenciement de ce corps, dans les chasseurs à cheval, il passa en Espagne (1808), fut blessé à Bonavente d'un coup de sabre et rejoignit la grande armée en Allemagne avec le grade de sous-lieutenant (1809). Il prit part jusqu'en 1814 à toutes les grandes guerres de l'Empire, reçut plusieurs blessures à Bautzen, Goldberg et Muhlberg, et assista à la bataille de Waterloo en qualité d'aide de camp du général de Saint-Laurent.

Mis en demi-solde en 1815, M. Le Bon-Desmottes fut replacé au 5e chasseurs, avec lequel il fit la campagne de Catalogne en 1823. Son intrépidité à l'affaire de Martorel, où il commandait l'avant-garde du général Achard, le fit entrer dans la garde royale, par décision particulière du duc d'Angoulême. Chef d'escadron du 8e cuirassiers (1828), il fut, en 1838, nommé colonel d'un régiment de carabiniers, et maréchal de camp le 26 avril 1846. Employé en cette qualité à l'intérieur, il devint, en 1851, général de division. Il avait reçu, deux ans auparavant, la croix de commandeur de la Légion d'honneur.

LEBORNE (Aimé-Ambroise-Simon), compositeur français, né à Bruxelles, le 29 décembre 1797, et fils d'un artiste dramatique, fit ses premières études musicales à l'école gratuite de Versailles, fut admis en 1811 au Conservatoire, où il reçut des leçons de composition de Chérubini, obtint au concours de l'Institut un second grand prix en 1818 et le premier en 1820. Au bout de ses quatre années de séjour en Italie comme pensionnaire du gouvernement, il se fixa à Paris et fit représenter à l'Opéra-Comique, *le Camp du drap d'or* (23 février 1828), ouvrage qui, malgré la collaboration de MM. Batton et Rifaut, ne trouva qu'un froid accueil auprès du public. Dans la même année, il inséra quelques morceaux dans *la Violette*, opéra de M. Carafa. Plus tard il donna au même théâtre *Cinq ans d'absence* (1833), en deux actes, et *Lequel?* (1838), en un acte. Successivement répétiteur de solfége au Conservatoire (1816), puis professeur de la même classe (1820), il a été, le 13 août 1836, appelé à remplacer Reicha comme professeur de composition. Sous le dernier règne, il a eu le titre de bibliothécaire de la chapelle du roi.

LEBORNE (Joseph-Louis), peintre français, né à Versailles, le 13 juin 1796, suivit, de 1812 à 1823, les cours de l'École des beaux-arts et l'atelier du chevalier Regnault. Il se livra à la fois à la peinture de paysage historique et à la lithographie, et exposa fréquemment jusqu'en 1840. Depuis cette époque, il est conservateur du musée de Nancy. Il faut rappeler de cet artiste, dont les envois sont devenus rares : *Méléagre tuant le sanglier de Calydon*, *Vue prise en Savoie*, deux tableaux qui ont été très-remarqués et reproduits par la gravure.

LEBOUTEUX (Denis), architecte français, né aux Batignoles-Saint-Denis, près Paris, le 6 août 1819, entra en 1833 à l'École des beaux-arts, suivit successivement les trois ateliers d'Adhémar, d'Huyot et de M. Hypolyte Lebas et remporta le grand prix de 1849, sur ce sujet : *une École des beaux-arts*. A la suite de son séjour en Italie, il passa dix-huit mois en Grèce et releva (1852) le *Temple d'Apollon*, à Phigalie; cet envoi a figuré, en 1854, au Palais des beaux-arts, et l'année suivante à l'Exposition universelle. De retour en 1855, M. Lebouteux a été aussitôt attaché comme sous-inspecteur à la ville de Paris pour la section des Écoles.

LE BOYS DES GUAYS (J... F... E...), auteur religieux français, né vers 1807, à Saint-Amand (Cher), fit son droit, s'inscrivit au barreau de sa ville natale et devint substitut; mais il quitta la magistrature pour se consacrer entièrement à la propagation d'une ancienne secte religieuse dont il est le chef et qui s'appelle *Société des membres de la nouvelle Église du Seigneur Jésus-Christ*. Sa doctrine est une application des rêveries mystiques de Swedenborg, que du reste il s'est efforcé de répandre avec un entier désintéressement.

M. Le Bois des Guays a, depuis 1842, traduit du philosophe suédois qui, comme on sait, écrivait habituellement en latin : *Doctrine de la nouvelle Jérusalem sur l'Écriture sainte* (1842); *du Divin amour* (1843); *de la Foi* (1845); *de la Nouvelle Église* (1847); *la Vraie religion chrétienne* (1852-1854, 2 vol. in-8), contenant toute la théologie de la secte; *de la Divine Providence* (1855); etc. Tous ces ouvrages ont été imprimés à Saint-Amand aux frais du traducteur.

LEBRALY (Charles-Eugène), ancien représentant du peuple français, né à Ussel (Corrèze), en 1802, se livra d'abord à ses goûts littéraires, concourut plusieurs fois pour le prix de poésie aux Jeux floraux à Toulouse, et obtint l'églantine d'or. Sous le règne de Louis-Philippe, il fut nommé conseiller de préfecture de la Corrèze, puis sous-préfet de Boussac (Creuze). En 1848, il fut élu représentant à la Constituante dans la Corrèze, le dernier sur huit, par 24 244 voix. Membre du comité de l'administration départementale et communale, il vota ordinairement avec la droite. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique intérieure et extérieure de l'Élysée. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative et retourna à Ussel. Membre du conseil général de la Corrèze, il a été décoré en 1853.

LEBRETON (Charles-Louis), ancien représentant du peuple français, né à Ploermel (Morbihan), le 15 décembre 1807, et fils d'un percepteur des contributions, étudia la médecine et fit quelques voyages comme chirurgien de marine. Il compléta son instruction à la Faculté de Paris et obtint le diplôme de docteur (1829). Établi comme médecin à Pleyben, résidence de sa famille, il y propagea les doctrines démocratiques et fut le correspondant du *National*. En 1848, les républicains du Finisterre le choisirent pour candidat à la Constituante. Nommé, le cinquième sur quinze, par 99 416 voix, il fut se-

crétaire du comité de la marine. Il vota ordinairement avec le parti du *National*. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée, et désapprouva l'expédition de Rome. Non réélu à l'Assemblée législative, il reprit l'exercice de la médecine.

LEBRETON (Eugène-Casimir), général français, ancien représentant du peuple, député, né en 1791, à Nogent-le-Rotrou, s'enrôla comme volontaire, en 1813, et fit les dernières campagnes de l'Empire. En 1828, il fut attaché, comme capitaine-rapporteur, au conseil de guerre de Paris, et ses réquisitoires, empreints d'idées libérales, furent souvent cités avec éloge. Chef de bataillon au 53e de ligne (1830), il fut employé en Bretagne lors des troubles royalistes, puis en Algérie (1836), où il commanda le premier à Mascara, l'ancienne capitale de l'émir. Il remplissait, depuis 1837, les fonctions de directeur des études à l'École militaire de La Flèche, lorsqu'il fut nommé colonel au 22e de ligne (1840). De retour en Afrique, il prit avec son régiment une part brillante aux expéditions de 1841 à 1846, et son nom se rattache à tous les souvenirs glorieux de cette époque.

Général de brigade en 1847, M. Lebreton vit s'ouvrir devant lui, après le 24 Février, la carrière parlementaire à laquelle il avait vainement aspiré l'année précédente. Élu représentant du peuple, le cinquième sur sept, dans le département d'Eure-et-Loir, sous les auspices du parti républicain, il devint un des questeurs de l'Assemblée constituante. Il vota généralement avec la fraction la plus modérée du parti démocratique. A la Législative où il fut réélu, il fit partie de la majorité hostile à la République, et se rallia, lors du coup d'État, à la politique napoléonienne. L'année précédente il avait été élu au grade de général de division et à la dignité de grand officier de la Légion d'honneur. Au Corps législatif où il est entré, en 1852, comme candidat du gouvernement et a été réélu en 1857, il représente une des circonscriptions de la Vendée.

LEBRETON (Théodore), poëte français, ancien représentant, né à Rouen, en 1803, et fils d'un journalier et d'une blanchisseuse, entra, à l'âge de sept ans, faible et maladif, dans une fabrique d'indiennes, en qualité de *tireur*, et dut, pour un salaire de 50 cent., travailler quatorze heures par jour à étendre de la couleur dans les châssis. Il apprit tout seul à lire, puis à écrire, et enfin, sans trop se préoccuper de l'orthographe, il fit des vers naïfs, touchants, harmonieux, que Mme Desbordes-Valmore la première a loués. Grâce à elle, un journal rouennais inséra deux pièces : *l'Impiété* et *le Délire poétique*. Bientôt Chateaubriand, MM. Victor Hugo, Lamartine, Béranger, témoignèrent au poëte prolétaire leurs sympathies, et, en 1837, un éditeur s'offrit pour publier un premier recueil : *Heures de repos d'un ouvrier* (Rouen, in-18). Dès lors, sa réputation fut faite, et David d'Angers moula son médaillon en bronze.

En 1840, la ville de Rouen tira son poëte des ateliers, en le nommant conservateur de la bibliothèque Leber, et, en 1848, 150 000 suffrages le nommèrent, le quatrième sur vingt, représentant à l'Assemblée constituante, où il vota habituellement avec le parti démocratique modéré. Il ne fut pas réélu à la Législative.

M. Théodore Lebreton, membre ou correspondant de plusieurs Sociétés savantes, a publié, outre ses *Heures de repos*, qui ont eu trois éditions : *Nouvelles heures de repos d'un ouvrier* (Rouen, 1842, in-8); *Espoir*, recueil de nouvelles poésies (Ibid., 1845, in-18); *la Fraternité, revue maçonnique*, recueil mensuel de la franc-maçonnerie rouennaise (1843-1848).

LEBRUN. Voy. PLAISANCE (duc de).

LEBRUN (Pierre-Antoine), poëte français, membre de l'Académie française, sénateur, né à Paris le 29 novembre 1785, attira par des essais poétiques très-précoces, entre autres par une tragédie de *Coriolan*, l'attention de François de Neufchâteau, un des ministres du Directoire, qui le nomma élève du Prytanée français (lycée Louis-le-Grand) en 1797. Quelques années après, une *Ode* dédiée à la grande armée, ayant pour sujet la campagne d'Austerlitz, lui valut une pension de 1 200 francs. Toutefois on ne le compta point parmi les poëtes officiels : à peine en dix ans publie-t-il deux ou trois pièces (*la Guerre de Prusse*, *la Colère d'Apollon*), et ce ne fut qu'après la chute de l'Empire qu'il songe à célébrer ses gloires, dans *Jeanne d'Arc*, *Super flumina*, *le Vaisseau de l'Angleterre*, et surtout dans le *Poëme sur la mort de l'Empereur*, morceau plein d'énergie et de grandeur. Ces regrets, trop vivement exprimés, lui firent ôter la recette particulière qu'il avait au Havre, dans les contributions, et un peu plus tard la pension impériale.

Rendu tout entier à la vie littéraire, M. Lebrun aborda le théâtre, où il avait déjà donné la tragédie d'*Ulysse*, qui, jouée en 1814, se perdit dans le tumulte des circonstances politiques. Une autre tragédie, *Pallas*, *fils d'Évandre*, composée en 1806, resta dans son portefeuille jusqu'en 1822. C'étaient des études qui accusaient, chez l'auteur, un sentiment assez élevé de l'antiquité. Après avoir partagé, en 1817, le prix de poésie avec M. Saintine dans un concours académique, dont le sujet était *le Bonheur de l'étude*, et dans lequel figuraient V. Hugo et C. Delavigne, M. Lebrun fit représenter, le 6 mars 1820, au Théâtre-Français, *Marie Stuart*, la seule tragédie de cette époque qui ait mérité de rester au répertoire. Grâce aux emprunts sobrement faits à Schiller, au pathétique du sujet, et surtout à un certain degré d'innovation habilement mesuré, cette pièce fut accueillie avec joie par l'école romantique dont elle était le premier succès. En 1825, M. Lebrun réussit moins avec *le Cid d'Andalousie*, que la critique jugea trop audacieux. Il se vengea de cet échec injuste en composant son *Voyage de Grèce*, poëme que M. Thiers, alors journaliste, appelait « une composition pleine de charme », et qui eut la plus grande vogue. L'année même où il le publia (1828), M. Lebrun entra à l'Académie française, en remplacement de François de Neufchâteau, son premier protecteur.

La révolution de 1830 rouvrit à M. Lebrun la carrière de la haute administration : il dirigea jusqu'en 1848 l'Imprimerie royale et fut un des rares écrivains que Louis-Philippe honora d'un siége à la Chambre des Pairs. Promu officier de la Légion d'honneur le 30 avril 1836, il fut appelé, le 8 mars 1853, à faire partie du Sénat.

La publication des *OEuvres de P. Lebrun* a été commencée en 1844 (2 vol. in-8); un troisième volume doit comprendre les discours académiques et beaucoup de pièces inédites.

LEBRUN (Pauline GUYOT, connue sous le nom de Camille), femme de lettres française, née vers 1815, est auteur d'un roman, *une Amitié de femme* (1843, in-8); de livres d'éducation : *Petites histoires vraies* (1844); *les Vacances* (1845); *Madeleine* (1851); *Contes moraux* (1852); d'une *Histoire descriptive et pittoresque du Dauphiné*

(1847, in-8), et de diverses traductions de l'anglais. Collaboratrice du *Musée des Familles*, de la *Revue britannique* et de la *Nouvelle Biographie générale*, elle a fondé, sous ce titre : *le Miroir de la France* (1849-1855, 2 vol. in-8), un recueil de tableaux historiques.

LECANU (Louis-René), pharmacien français, membre de l'Académie de médecine, né à Paris, en 1800, y fut reçu docteur, en 1837, avec une thèse *sur le Sang considéré sous le rapport de ses éléments constitutifs*. Ancien chef des travaux chimiques du collége de France et membre du conseil de salubrité, il fait, depuis plus de vingt ans, à l'École de pharmacie, en qualité de professeur titulaire, des leçons solides et très-suivies. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

Plus occupé de la science que de la pratique, il a publié, avec M. Bussy, un excellent *Cours complet de pharmacie* (1842, 2 vol. in-8), et inséré dans différents recueils scientifiques, particulièrement dans le *Journal de Pharmacie*, un grand nombre de mémoires, de notices, d'observations et de rapports dont les principaux sont : *Recherches sur le sang*, couronnées à la fois par l'Académie de médecine et par l'Institut ; *Recherches sur les corps gras* (1834, in-8); *Documents scientifiques et administratifs concernant l'emploi des chlorures d'oxydes*, etc. (1843, in-8); etc.

LE CHATELIER (Louis), ingénieur français, est né à Paris, au mois de février 1815. Élève de l'École polytechnique de 1834 à 1836, il en sortit dans le service des mines et y remplit aujourd'hui les fonctions d'ingénieur en chef de deuxième classe. On a de lui plusieurs ouvrages pratiques sur les chemins de fer : *Recherches expérimentales sur les machines locomotives*, publiées avec M. Gouin; *Chemins de fer de l'Allemagne* (1845, in-8), description statistique, système d'exécution, frais d'établissement, etc.; *Études sur la stabilité des machines locomotives en mouvement* (1849, in-8); *Guide du mécanicien constructeur et conducteur de machines locomotives* (1851, in-8, et atlas), en collaboration avec MM. Eug. Flachat, Poiseuille, etc. Il a aussi concouru à la rédaction des *Annales des mines* et de *Patria*.

LECHESNE [DE CAEN] (Auguste), sculpteur français, né à Caen, vers 1818, vint à Paris étudier et pratiquer la sculpture et se fit connaître, en 1840, par l'exécution de la frise de la Maison dorée. Il a introduit, dans l'ornementation monumentale, au moyen de branchages animés de groupes d'animaux, beaucoup de richesse et de variété. On a de lui, outre de nombreux travaux exécutés dans divers hôtels et constructions particulières, des études et des modèles envoyés au salon depuis 1848, tels que : *Amour et jalousie*, combat d'oiseaux (1848); *Pendant le sommeil*, *Douleur et combat* (1849); *Chasse au sanglier*, *Combat et frayeur*, *Victoire et reconnaissance* (1853); deux groupes de *Dénicheurs*, à l'Exposition universelle de 1855, en plâtre; les mêmes, en bronze, au salon de 1857. Ces divers sujets ont valu à cet artiste une 2e médaille en 1848, et la décoration en novembre 1855.

LECLER (Félix), ancien représentant du peuple français, né à Aubusson (Creuse), en 1808, fit ses classes au petit séminaire d'Ajain, suivit à Paris les cours de droit, et revint s'inscrire au barreau de sa ville natale. Il n'exerça pas longtemps la profession d'avocat. Après avoir rédigé, pour M. Sallandrouze, quelques rapports sur l'état de l'industrie en Espagne, sur les paquebots transatlantiques, etc., il envoya des articles au journal *le Siècle*, et fit, dans *l'Album de la Creuse*, une opposition assez modérée à la politique du ministère Guizot, auquel il ne tarda pas à se rallier. Nommé en 1848, commissaire de la République dans le département de la Creuse, il excita des réclamations qui lui firent donner pour collègue un républicain de la veille, M. Guizard. Il fut choisi pour candidat à la Constituante par le parti modéré, et élu, le quatrième sur sept, par environ 19 000 voix. Secrétaire du comité des finances, il vota ordinairement avec le parti du général Cavaignac, et se rapprocha de la droite après l'élection du 10 décembre. Non réélu à la Législative, il obtint un emploi au ministère des finances. Depuis les événements du 2 décembre, il a été nommé payeur à Rodez.

LECLERC [de la Meurthe], ancien représentant du peuple français, né à Nancy (Meurthe), en 1800, et fils d'un artisan, était, en 1848, maître serrurier dans sa ville natale, lorsque les clubs républicains le choisirent pour candidat à l'Assemblée constituante, et 75 065 voix sur 100 106 votants le nommèrent représentant du peuple, le neuvième sur onze élus. Membre du comité de la guerre, il vota ordinairement avec le parti démocratique modéré. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée, sans aller jusqu'à appuyer les demandes de mise en accusation contre le Président et ses ministres. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative, et retourna à sa modeste boutique de serrurier.

LE CLERC (Joseph-Victor), érudit français, membre de l'Institut, doyen de la Faculté des lettres de Paris, né, dans cette ville, le 2 décembre 1787, fit ses études au lycée Napoléon, obtint deux fois, aux concours de 1806 et 1807, le prix d'honneur de rhétorique, ainsi que le prix dit de l'Institut, et entra, l'année suivante, comme maître d'études à son ancien lycée. En 1809 et en 1810, il y fit un cours public de langue grecque et de poésie latine, y fut, en 1811, chargé de la classe de troisième et succéda, en 1815, à M. Villemain, comme professeur de rhétorique au lycée Charlemagne. Nommé depuis peu, maître de conférences à l'École normale, lors de son licenciement (1822), il devint, en 1824, professeur titulaire d'éloquence latine à la Faculté des lettres de Paris, chaire dans laquelle il a d'abord été suppléé par M. Ern. Havet, puis par M. Berger. M. Leclerc, doyen de la Faculté des lettres depuis 1832, conseiller ordinaire du Conseil de l'instruction publique depuis 1843, et haut dignitaire de l'Université, a été élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1834, en remplacement de Pougens. Décoré de la Légion d'honneur en 1826, il a été promu au rang de commandeur en avril 1847.

On a de lui : *Éloge de Messire Michel, seigneur de Montaigne*, suivi de *Brennus*, dithyrambe, et de *la Mort de Rotrou*, poëme et chant lyrique (1812, in-8), morceaux honorés de trois mentions de l'Académie française; l'*Éloge* a reparu en tête des *Essais* édités par M. J. Lefèvre (1826); *Chrestomathie grecque* (1812, in-4), souvent rééditée; *Lysis*, poëme trouvé par un jeune Grec, suivi du *Pervigilium Veneris* (1814, in-8), traduits en vers français; *Pensées de Platon* (1818, in-8), rééditées en 1824, avec une *Histoire du platonisme; Nouvelle rhétorique française* (1822; 10e édit., 1848); *Œuvres complètes de Cicéron*, en latin et en français (1821-1825, 30 vol. in-8; 1823-1827, 35 vol. in-18), avec une recension du texte adoptée dans toutes les éditions postérieures de cet écrivain; *des Journaux chez les Romains* (1838, in-8), un des livres les plus curieux de

l'érudition moderne; un grand nombre d'éditions et annotations, telles que celles de la *Grammaire latine de Port-Royal*, des *Tusculanes*, des *Mémoires de l'abbé Morellet*, etc.; des articles fournis à la *Biographie universelle* de Michaud et à la *Nouvelle Biographie générale* de Didot, au *Journal des Débats*, etc. M. Victor Le Clerc, attaché en 1838 à la commission pour la continuation de la grande *Histoire littéraire de la France*, commencée par les Bénédictins, en est le président depuis la mort de Daunou (1840) et a publié, en 1856, le tome XXIII, qui s'arrête au XIII[e] siècle.

LECLERC (Louis), économiste français, né à Paris en 1799, fut d'abord employé dans les forges, puis entra, sous la Restauration, à l'École de commerce de Paris en qualité de comptable, et, après 1830, professa dans cet établissement la littérature et la géographie. En 1836, il prit la direction de l'École néopédique, institution libre fondée pour toutes les branches de l'enseignement secondaire et se retira en 1848. Depuis plus de vingt ans, il s'est occupé d'économie politique et plus spécialement des questions qui touchent aux intérêts agricoles. Ainsi il a publié : *Études sur les vins français et étrangers* (1842, in-8), avec M. Joubert; *Écoliers et vers à soie;* un *Bulletin d'OEnologie;* etc. Membre du jury des expositions de 1849 et de 1851, il a été chargé, en 1852, d'une mission du gouvernement dans le midi de la France pour étudier la situation de l'industrie viticole; il en a publié le résultat en 1853 sous le titre : *les Vignes malades* (in-8), rapport adressé à M. de Persigny. M. Leclerc a collaboré à l'*Encyclopédie des gens du monde*, à la *Revue d'économie politique*, au *Journal des Économistes* et à différentes feuilles politiques, notamment au *Constitutionnel*.

LECLERC-DOSTEIN (François LAFAGE, baron), général français, est né, le 10 avril 1776, au village de Gaujac (Lot-et-Garonne). Enrôlé volontaire dans un régiment de cavalerie, il fit les campagnes de l'an III à l'an VI aux armées des Alpes et d'Italie, et reçut l'épaulette de sous-lieutenant sur le champ de bataille. Il assista ensuite, dans l'expédition d'Égypte, aux combats de Salahieh (an VI), où il fut fait capitaine, de Belbeis et de Terrané, où il fut deux fois blessé. Rentré en France avec le grade de chef d'escadron, il fit quelque temps partie de la gendarmerie et devint ensuite commandant de place à Brandebourg et aide de camp du duc de Feltre, auprès duquel il prit part à la campagne de 1809 en Allemagne. Il conserva ses fonctions jusqu'en 1816, époque où, par la protection de ce dernier, il reçut le titre de baron. Colonel depuis 1809, il fut, en 1820, mis à la tête de la légion de gendarmerie d'élite et fut promu au rang de maréchal de camp le 17 octobre 1821. Vers la fin de la Restauration, il fut admis à faire valoir ses droits à la retraite. Fils adoptif du général Leclerc, qui avait commandé la cavalerie à la bataille d'Héliopolis et avec lequel il a souvent été confondu, il avait substitué le nom de celui-ci à son nom patronymique de Lafage. — Il est mort à Joigny au mois de janvier 1857.

LECLERCQ (Mathieu-Nicolas-Joseph), homme politique belge, né à Herve, près de Liége, en 1796, entra de bonne heure dans la magistrature et fut, avant la révolution de 1830, conseiller à la Cour supérieure de justice de cette dernière ville. Il fit partie du Congrès national, se prononça ouvertement pour l'exclusion de la maison de Nassau et pour la candidature du duc de Nemours, et se démit de son mandat, qu'il jugeait rempli, après la promulgation de la Constitution et le choix du régent (mars 1831). L'année suivante, il devint conseiller, puis, quatre ans après, procureur général à la Cour de cassation et fit partie des législatures de 1831 et de 1840. Pendant cette dernière, il a occupé le ministère de la justice. Il fut appelé, un an plus tard, aux fonctions de procureur général près la Cour suprême de Bruxelles.

M. Joseph Leclercq fait partie, depuis sa création, de l'Académie royale de Belgique. Il est grand officier de l'ordre de Léopold et décoré de plusieurs autres.

LECLÈRE (Adolphe-Victor-Jean-Baptiste), acteur français, né à Reims, en 1802, s'engagea en 1820 dans une troupe nomade, et, après bien des tribulations, fut admis au Théâtre-Français de Rouen, où il resta treize ans. En 1841, il vint à Paris, débuta avec succès au Vaudeville dans *l'Homme blasé*, *Riche d'amour*, etc., et fut encore plus heureux aux Variétés où, depuis 1848, les bons rôles ne lui ont pas manqué. (*A la Bastille*, *Paris qui dort*, *un Monsieur qui prend la mouche*, etc.) Il a su plus d'une fois se faire applaudir à côté d'Arnal.

LECOINTE (Suzanne-Alexandre), littérateur français, né, le 11 novembre 1797, à Laon, entra, en 1814, dans l'administration de la préfecture de l'Aisne et y devint chef de bureau en 1832. Il a exercé longtemps la profession de libraire. Il rédige depuis 1827 le *Journal de l'Aisne*, ainsi que l'*Annuaire de l'Aisne*, fondé en 1810. Il a publié : *Éloge de la clémence* (1819), poëme; *Essais poétiques* (1823, in-8); *Dictionnaire des communes de l'Aisne* (1837, in-8), avec M. J. J. Baget; *Collection annotée des actes administratifs de la préfecture de l'Aisne* (1836-1837, 4 vol. in-8).

LECOINTE (Jean-François-Joseph), architecte français, né à Abbeville, le 21 juillet 1783, vint presque enfant à Paris, étudia sous Bélanger, et fut, en 1811, attaché aux travaux du Pont-neuf sous Lepeyre. Chargé avec M. Hittorff, sous la Restauration, de diriger les fêtes et les cérémonies de la cour, il régla et dessina avec lui les funérailles du prince de Condé, du duc de Berri, du roi Louis XVIII, le baptême du duc de Bordeaux, le sacre de Charles X, et fut nommé, avec son collègue, architecte du roi aux Menus-Plaisirs et chevalier de la Légion d'honneur (1825). La même année les deux artistes restaurèrent la salle Favart et l'année suivante construisirent le théâtre de l'Ambigu-Comique. Parmi les travaux particuliers de M. Lecointe, il faut citer l'achèvement des écuries d'Artois, le tombeau du général Frère et plusieurs hôtels ou châteaux. Il a surveillé, avec M. Gilbert aîné, les travaux de la prison cellulaire de Mazas, terminée en 1848.

LECOINTE (Charles-Joseph), paysagiste français, fils du précédent, né à Paris, en 1818, étudia sous MM. Picot et Aligny et débuta au salon de 1843. Il fit ensuite un voyage en Italie, concourut, à son retour, à l'École des beaux-arts, où il remporta le grand prix de paysage historique en 1849, et fit un second séjour en Italie. Il a exposé : *Paysage, effet de soir* (1843); *l'Enfant prodigue* (1844); *le Bon Samaritain*, *la Vallée de Chevreuse* (1845); *la Fuite en Égypte* (1846); *le Berger et la Mer*, *le Lac de Côme*, *le Héron*, commandé par le ministère de l'intérieur (1847-49); *le Figuier maudit*, acquis par l'État, à l'exposition universelle de 1855; *l'Aqua Claudia*, etc. (1857). Il a exécuté récemment deux *Paysages*

avec épisodes de la Vie de sainte Geneviève, à Saint-Roch, et *l'Ile Saint-Denis*, dans la galerie dite du Département, à l'hôtel de ville de Paris. M. Ch. Lecointe a obtenu une 3e médaille en 1844, et une médaille de troisième classe en 1855.

LECOMTE (Jules), littérateur français, né à Boulogne-sur-mer, le 20 juin 1812, et fils d'un officier de marine, fut embarqué à quinze ans, comme pilotin, sur un navire allant à la Martinique. Après six années de voyages au long cours, il était parvenu au grade de lieutenant lorsqu'il abandonna la navigation pour les lettres. Il vint à Paris, s'y consacra exclusivement à la littérature maritime alors en vogue et débuta par un petit traité intitulé : *Pratique de la pêche de la baleine dans les mers du Sud* (1833, in-8); et la *Relation d'un naufrage sur la côte d'Afrique* (broch. in-8, 1833). Il fonda *le Navigateur* (1834), recueil mensuel, puis la *Revue maritime*, et concourut, comme rédacteur en chef, aux trois premiers volumes de *la France maritime* (1837-1840), publication hebdomadaire illustrée, où il donna un grand nombre d'articles. Il mit encore à profit ses connaissances techniques en publiant un *Dictionnaire pittoresque* (1836, in-4), les *Chroniques de la Marine française de 1793 à 1815* (1836-37 5 vol. in-8), avec M. Fulgence Girard; et des romans maritimes : *l'Abordage* (1835, 2 vol. in-8), *l'Ile de la Tortue* (1837), 2 vol. in-8).

M. J. Lecomte aborda ensuite le roman de mœurs en feuilletons ou en volumes, le théâtre, l'histoire, la critique, le journalisme, et fit preuve d'un talent souple et d'un assez grand esprit d'observation. A partir de 1848, il prit une part active à la rédaction politique et littéraire du journal *l'Indépendance belge;* il y créa le feuilleton du *Courrier de Paris* dont les piquantes révélations sur toutes choses eurent bientôt un retentissement européen. Ces causeries, qu'il écrivit pendant près de huit ans, parurent d'abord signées d'un N.; mais le désir de donner satisfaction au prince Bacciochi, qui s'y trouvait offensé (1851), fit lever à l'auteur le voile de l'anonyme. A la fin de 1856, il eut devant le tribunal correctionnel de Paris, une affaire que l'*Inpépendance belge*, dont il cessa dès lors de faire partie, a reproduite dans tous ses détails. M. J. Lecomte a donné plusieurs de ses ouvrages sous le nom de *Du Camp* qui était celui de sa mère, et publié sous le pseudonyme de *Van Engelgom*, des *Lettres sur les écrivains français* (1832), qui ont fait un grand bruit. Grâce à ses relations en Belgique, il s'est efforcé de contribuer à la conclusion du traité international qui a mis enfin un terme à la contrefaçon belge.

Ses écrits aussi divers que nombreux ont été, en grande partie, réimprimés et forment une collection de plus de 50 volumes in-8. A ceux que nous avons déjà cités, nous ajouterons : *le Capitaine Sabord* (1839, 2 vol. in-8; 1844, 4 vol. in-12); *Bras de fer* (1840, 2 vol. in-8; 1844, 4 vol. in-12); *Folies parisiennes* 1840, 2 vol. in-8.); *la Marquise invisible* (1843), 2 vol. in-8); *l'Italie des gens du monde*, *Venise*, *description littéraire*, *historique*, *artistique*, etc. (1844, in-8), traduit en italien et en allemand; *la Femme pirate* (1846, 3 vol. in-8); *les Pontons anglais* (1850-52, 5 vol. in-8), publiés en feuilletons sous le nom de Jules Du Camp, ainsi que l'*Histoire de la Révolution de Février jusques et y compris le siége de Rome* (1850, in-4). Il prépare depuis longtemps, sous le titre de *Mémoires du Temps*, une grande revue du monde, des lettres et des arts. Il a collaboré en 1857 au *Monde illustré*, sous le pseudonyme d'*André*, puis au *Figaro*. M. J. Lecomte est décoré de plusieurs ordres étrangers.

LECOMTE (Hippolyte), peintre français, né à Puyseaux (Loiret), en 1781, étudia, jeune encore, dans l'atelier de Regnault, s'exerça ensuite au genre du paysage sous la direction de Pierre Mongin et débuta, dès 1804, au salon. Il devint presque aussitôt un des peintres privilégiés de la liste civile et fournit au Musée historique de Versailles une trentaine de toiles de la plus grande dimension, sans parler de celles qu'il exécuta avec M. Alaux (voy. ce nom). M. Hip. Lecomte avait épousé une sœur de M. Horace Vernet; mais ce mariage aboutit à une séparation si complète que celle-ci, dans les dernières années de la monarchie de Juillet, fut appelée à recevoir une pension du ministère, à titre de veuve d'artiste. Depuis la chute de Louis-Philippe, cet artiste n'a plus reparu aux salons. De nouveaux voyages en Suisse, en Italie et dans d'autres pays qu'il avait déjà visités, occupent une partie de ses loisirs.

M. Hippolyte Lecomte a principalement exposé, depuis 1804 : un *Départ de croisés*, au château de la Malmaison; une *Vue de Mantoue; Henri IV et le paysan; Blondel racontant les exploits de Richard*, au Luxembourg; *l'Évasion de Marie-Stuart; une Vue de Neuilly; les Quatre époques de la Vie d'un cheval;* quatre sujets tirés de l'histoire de *Cinq-Mars* (1833-34); des *Convois*, des *Marches*, des *Épisodes* et des *Types* nombreux de la vie militaire; quelques paysages, tels que : *la Marche des animaux au soleil couchant* (1827); *la Chute d'une avalanche au mont Saint-Bernard*, etc. Il a également envoyé aux salons la plupart des tableaux qui lui ont été achetés ou commandés pour Versailles, entre autres : les *Prises de Landrecies*, d'*Oppenheim*, de *Baccarach*, de *Creutznach:* les *Redditions de Mayence*, *Callioure*, *Bingen*, les *Combats du Pas de Suze* et de *Nordlingen*, *la Bataille de Cassel*, *la Levée du siége d'Arras*, dans les guerres de Louis XIII et de Louis XIV : *l'Entrée de Louis XV à Anvers*, *la Prise de Bréda*, celle de *Gertruydemberg*, *le Combat de Salo*, *le Bivouac d'Ostérode*, *Napoléon rendant à Astorga la liberté aux captifs anglais*, reproduit par MM. Alaux et Baillif; *la Prise des retranchements de la Corogne*, *en* 1823; *le général Laharpe*, *Richelieu faisant à Louis XIII le don du Palais-Royal*, etc. Parmi les sujets traités avec M. Alaux, on remarque : *le Passage du mont Saint-Bernard*, *les Deux attaques de la bataille de Montebello*, *le Traité de Ratisbonne* et *la Fondation de l'Académie française*.

LECOMTE (Charles-Hippolyte-Émile), peintre français, né à Paris, en 1821, étudia dans l'atelier de M. Léon Cogniet la peinture de genre et d'histoire et débuta au salon de 1833. Nous citerons de cet artiste : un *Ecce Homo*, *der Abschied* (le Départ), inspiré d'une ballade allemande; des *Études* et *Souvenirs* d'un double voyage fait en Italie et en Styrie, vers 1844; *l'Aria Cattiva* (1846); *l'Aurore*, *la Nuit*, *le comte Ugolino et ses enfants*, *la Visitation*, *jeune Styrienne jouant avec une panthère*, *Orphée et Eurydice*, *sainte Catherine d'Alexandrie*, commandé par le ministère de l'intérieur (1843-1853); un sujet de genre, *la Reine de Navarre*, admis à l'Exposition universelle de 1855; des *Pifferari* et plusieurs *portraits* (1857), etc. M. Ém. Lecomte a obtenu, pour l'histoire, une 3e médaille en 1843.

LECOMTE (Narcisse), graveur français, né à Paris, le 7 avril 1794, et fils d'un employé au ministère de la police générale, qui le laissa libre à quinze ans de choisir sa carrière, entra à l'École des beaux-arts en 1801, y remporta jus-

qu'en 1810 les diverses médailles, entre autres la première de perspective et étudia dans le même temps le dessin et la gravure dans les ateliers du chevalier Regnault, de Pauquet et de Frédéric Lignon. Il adopta la gravure d'histoire au burin et débuta au salon de 1822. Il a gravé et exposé depuis cette époque une foule d'œuvres très-estimées, entre autres : *l'Éducation d'Achille*, *Six petits Amours*, *Marius à Minturnes; la Vierge* dite *au coussin vert*, *la Vierge à l'oiseau*, *la Sainte-Famille*, de Raphaël; *le Tintoret*, peint par lui-même; *Lamennais*, *la Bohémienne annonçant la tiare à Sixte-Quint enfant*. Plusieurs des sujets précédents ont reparu à l'Exposition universelle de 1855, avec *la Vierge au voile*, de Raphaël, et *Dante et Béatrice*, d'après M. Ary Scheffer. M. Narcisse Lecomte a gravé de plus un grand nombre de portraits et vignettes pour des publications illustrées. Il a obtenu une 3e médaille en 1833, et une 2e en 1846.

LECOMTE (Aubry). Voy. AUBRY-LECOMTE.

LECONTE (John), naturaliste et voyageur américain, né à New-York, en 1825, entra au Collége des médecins, prit une connaissance approfondie des diverses branches de l'histoire naturelle et reçut, en 1846, le diplôme de docteur. En 1844, il entreprit d'explorer les territoires éloignés de l'Union et commença par le lac Supérieur, qu'il remonta jusqu'aux sources du Mississipi. Après s'être aventuré, l'année suivante, dans les montagnes Rocheuses, il fit un second voyage au lac Supérieur, qu'il visita une troisième fois, en 1848, en compagnie du savant Agassiz. Les résultats de ses diverses explorations ont été consignés dans le *Voyage au lac Supérieur* du botaniste suisse. De 1849 à 1851, il parcourut, dans l'intérêt des mêmes recherches scientifiques, la Californie méridionale; il reconnut, au milieu des plus grands périls, les rives du rio Colorado depuis sa jonction avec le Gela jusqu'à la mer, et fut le premier Européen qui ait pu remonter le cours de cette rivière à une si grande distance. Les écrits de ce jeune savant, en grande partie relatifs à l'entomologie, sont disséminés dans le *Journal de l'Académie des sciences*, les *Annales du Lycée d'histoire naturelle* de New-York, le *Journal d'histoire naturelle* de Boston, etc.

LECONTE DE LISLE (Charles-Marie), poëte français, est né en 1820, à l'île Bourbon. Attiré de bonne heure vers la France, il y fit d'abord plusieurs voyages et vint enfin se fixer à Paris en 1847. Après s'être jeté, un instant, dans la politique révolutionnaire en 1848, il se tourna tout entier vers les lettres et se fit connaître, en 1853, par ses *Poëmes antiques* (in-12), publiés d'abord dans la *Revue des Deux-Mondes*, et, en 1855, par ses *Poëmes et poésies* (in-12). Ces deux volumes suffirent pour donner rang à M. Leconte de Lisle parmi nos poëtes. Il est de cette école, amoureuse de la forme, qui travaille le vers comme une sculpture. Dédaigneux du présent, il prend pour sujets les plus antiques légendes de la Grèce ou de l'Inde et néglige assez volontiers, pour la peinture des magnificences extérieures de l'Orient, le sentiment et l'analyse des passions humaines.

LECOQ (Henri), naturaliste français, né le 14 avril 1802, à Avesnes (Nord), étudia la pharmacie à Paris, reçut le diplôme de docteur en 1827, et alla s'établir à Clermont-Ferrand. Depuis plus de vingt ans, il est professeur d'histoire naturelle à l'École préparatoire de médecine de cette ville en même temps que conservateur du cabinet de minéralogie et directeur du jardin de botanique. Il a aussi présidé la chambre de commerce. Il est, depuis 1850, chevalier de la Légion d'honneur.

Membre de plusieurs sociétés savantes, M. Lecoq a beaucoup écrit sur la chimie, la botanique, la géologie et l'agriculture; ses plus remarquables travaux sont : *Éléments de chimie appliquée aux sciences* (1826, 2 vol. in-8), avec M. Girardin; *Précis de botanique* (1828, in-8); *Dictionnaire raisonné des termes de botanique* (1830, in-8), *Traité des plantes fourragères* (1844, in-8), flore des prairies naturelles et artificielles; *Catalogue raisonné des plantes vasculaires du plateau central de la France* (1847, in-8); *Remarques sur l'horticulture* (1849, in-8), en Italie et en Allemagne; *Études de la géographie botanique de l'Europe* (1854-1855, 4 vol. in-8).

Comme géologue, il a fait paraître : *Vues et coupes des principales formations du Puy-de-Dôme* (1828, in-8 et atlas), avec M. J. B. Bouillet, ouvrage complété par un *Itinéraire* du département; *Éléments de géographie physique et de météorologie* (1836-1837, in-8), pour servir d'introduction à l'étude de la géologie; *Éléments de géologie et d'hydrographie* (1842, 2 vol. in-8 pl.), qui complètent le précédent; *des Glaciers et des Climats* (1847, in-8), recherches sur les forces diluviennes et les phénomènes glaciaire et erratique; *Observations météorologiques* (1855, 2 vol. in-8), faites pendant les années 1850 et 1851 à Clermont. M. Lecoq a encore écrit, sous le titre général de *Description pittoresque de l'Auvergne*, plusieurs notices topographiques. Il a été fréquemment chargé de rapports sur des questions d'économie rurale et horticole, et il rédige presque seul les *Annales de l'Auvergne* (30 vol. in-8), recueil qu'il a fondé en 1828.

LE COURTIER (l'abbé F. J.), théologien français, né vers 1800, a été pendant longtemps, à Paris, curé des Missions Étrangères Prédicateur distingué, il a prononcé un grand nombre de sermons reproduits en partie par les journaux catholiques. Il est aujourd'hui archiprêtre et chanoine théologal de Notre-Dame, et chevalier de la Légion d'honneur. On a de lui : *Manuel de la messe* (1835, in-12; 3e édit., 1854); *Explication des messes de l'Eucologe de Paris* (1837-1838, 2 vol. in-18); *le Dimanche* (1839, in-8; 2e édit., 1849), etc.

LE CROM (l'abbé Mathurin-Marie), ancien représentant du peuple français, né à Crédin (Morbihan), le 27 septembre 1800, fit ses études au séminaire, et, ordonné prêtre, devint professeur de théologie. En 1849, il était chanoine titulaire de la cathédrale de Vannes, lorsque le parti légitimiste le fit élire représentant à l'Assemblée législative. Il suivit la ligne politique de MM. Falloux et Montalembert, et appuya toutes les lois et mesures répressives, sans se rallier entièrement à la politique de l'Élysée. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il a repris sa place au chapitre de Vannes.

LÉCURIEUX (Jacques-Joseph), peintre français, né à Dijon, le 13 août 1801, étudia d'abord à l'école de Dijon, sous la direction d'Anatole Devosge, puis vint suivre à Paris l'atelier de Guillon Lethière et les cours de l'École des beaux-arts, de 1822 à 1826. Il débuta au salon de 1827, et figura depuis à presque toutes les expositions annuelles. Vers la fin de 1849, il refusa de remplacer son maître Devosge comme directeur du musée de Dijon. Cet artiste a principalement exposé, comme peintre de genre et d'histoire :

François Ier au tombeau de Jean sans Peur à Dijon, *saint Louis à Damiette*, *les Derniers moments de Louis XI*, *les Brigands travestis en moines*, *Jeune fille donnant ses cheveux aux pauvres*, *la Résurrection de la fille de Jaïre*, *l'Amour des fleurs*, *les Fiançailles de Rébecca*, *le Petit Chaperon rouge*, *Salomon de Caus à Bicêtre* (1827-1852); comme portraitiste : *Marie de Bourgogne*, *Martin Luther*, *MM. Bouchet*, *Germain Delavigne fils*, *Dentu*, *Rabou*, *Villeneuve*, *Alta*, *Ducornet*, etc. Il a encore exécuté : *saint Bernard fondant Clairvaux*, *saint Vincent de Paul prenant les fers d'un forçat;* un *saint Guillaume*, pour le ministère d'État; *saint Bernard prêchant à Vézelay la croisade; la Glorification de sainte Geneviève*, à l'église des Blancs-Manteaux, etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1844, et une 2e en 1846.

LÉCUYER (Louis-Victor-Alfred), ancien représentant du peuple français, né à Corbeil (Seine-et-Oise), le 31 décembre 1814, et fils d'un menuisier, reçut à l'école mutuelle les premiers éléments de l'instruction. Après avoir travaillé dans une fabrique d'indiennes, il apprit le métier de serrurier, puis, en 1834, il entra comme ouvrier mécanicien dans les ateliers de construction de la fabrique de Chantemerle (Essonne), où il resta jusqu'en 1848. Devenu secrétaire, puis président de la Société de secours mutuels de Chantemerle, Essonne et Corbeil, et signalé par le courage qu'il montra dans plusieurs sinistres, il entra, le 26 février 1848, au conseil municipal de Corbeil, et fut choisi par les clubs républicains pour candidat à l'Assemblée nationale. Nommé le quatrième avant le duc de Luynes, Pagnerre et M. Remilly, par 69,925 suffrages, il fit partie du comité du travail. Il vota ordinairement avec le parti démocratique modéré. Non réélu à la Législative, il reprit ses travaux de mécanicien.

LEDEBUR (Léopold-Charles-Guillaume-Auguste DE), historien allemand, né à Berlin, le 2 juillet 1799, n'eut guère d'autre maître que lui-même. Au commencement de 1816, il entra dans un régiment d'infanterie de la garde, devint lieutenant en second à la fin de l'année, premier lieutenant en 1827, et prit sa retraite, comme capitaine, en 1828. Lors de la fondation du nouveau musée de Berlin, il fut nommé directeur de la salle royale des arts, du musée des antiquités prussiennes et des collections ethnographiques.

On doit à M. Ledebur un certain nombre de travaux historiques importants, tous publiés à Berlin : *le Pays et le peuple des Bructères* (das Land und Volk der Brukterer, 1827); *Notes et éclaircissements sur les campagnes de Charlemagne contre les Saxons et les Slaves* (Kritische Beleuchtung einiger Punkte in den Feldzügen Karl's des Grossen, etc., 1829); *les Cinq campagnes de Munster et les sept pays de la Frise* (die fünf münsterschen Gaue und die sieben Seelande Frieslands, 1836); *la Littérature des dix dernières années et la connaissance de la Germanie entre le Rhin et le Weser* (Blicke auf die Literatur des letzten Jahrzehends, etc., 1837); *Preuves trouvées dans les pays de la mer Baltique de relations commerciales avec l'Orient* (über die in den Balt'schen Laendern gefundenen Zeugnisse, etc., 1840); *la Campagne de Mayence* (der Maiengau, etc., 1842); *Thuringe du Nord et Hermondures ou Thuringiens* (Nordthüringen und die Hermundurer, etc., 1842 et 1852); *Coup d'œil sur les armoiries royales prussiennes* (Streifzüge durch die Felder des kœnigl. preuss. Wappens, 1842); *le Comte de Valkenstein am Harz* (1847); *les Antiquités païennes du cercle de Potsdam* (die heidnischen Alterthümer des Regierungsbezirks Potsdam, 1852); *Recherches dynastiques* (Dynastische Forschungen, 1853-1856); *Dictionnaire de la noblesse prussienne* (Preuss. Adelslexikon, 1854); *Souvenirs de la guerre de 1806 et 1807* (Erlebnisse aus den Kriegsjahren 1806 und 1807; 1855). M. Ledebur a aussi donné une très-importante édition des *Archives générales de l'histoire de Prusse* (Allgemeine Archiven für die Geschichtskunde des preuss Staates, 1830-1836, 21 vol.).

LEDHUY (Carle), romancier français, né vers 1804, à Coucy-le-Château (Aisne), termina ses études au collége Bourbon, entra, sous les auspices de Chateaubriand, dans la presse royaliste et collabora successivement à *la Quotidienne*, à *l'Union catholique* et à *la Mode*. Cette feuille est la seule qui, grâce à lui, ait publié le compte rendu de la dernière séance de la Chambre des Pairs (24 février 1848), où il occupait un emploi de sténographe. Il est aujourd'hui attaché au ministère de l'instruction publique.

Dans l'espace de dix ans (1834-1844), il a écrit une douzaine de romans, parmi lesquels il suffit de citer : *Comment meurent les femmes* (1836, 2 vol. in-8); *la Belle Picarde* (1837, 2 vol. in-8); *les Mémoires de la Mort* (1838, 4 vol. in-8), et *les Sires de Coucy* (1844, in-12), étude historique qui ne manque pas de vérité. La connaissance qu'il a de la littérature allemande lui a permis de populariser les productions de quelques écrivains d'outre-Rhin, entre autres les dramatiques récits de Spindler : *le Jésuite* (1835, 3 vol. in-8); *les Trois As*, *la Nonne*, *la Danse des Esprits*, etc. Il a aussi fondé, en 1840, un recueil hebdomadaire, à l'imitation des *Guêpes* d'Alph. Karr, intitulé *les Pichenettes*, et dont il a paru quelques numéros. Après un long silence, il a donné un nouveau roman, *le Capitaine d'Aventure* (1853, in-8).

LEDRU-ROLLIN (Alexandre-Auguste, dit LEDRU), avocat, jurisconsulte et homme politique français, né à Paris, le 2 février 1808, est fils du médecin Jacques-Philippe Ledru, membre de l'Académie de médecine et de la Société des antiquaires, et petit-fils du physicien Nicolas-Philippe Ledru, si connu, comme prestidigitateur, sous le nom de Comus et professeur de physique des enfants de France, sous Louis XV. Destiné à la carrière du barreau, le jeune Ledru, après avoir fait de bonnes études, suivit le cours de droit, fut reçu avec distinction licencié et docteur, et prêta serment, comme avocat, en 1830. Peu après, pour se distinguer, au palais, d'un confrère homonyme, M. Charles Ledru, il ajouta à son nom celui de Rollin, nom de sa bisaïeule maternelle.

M. Ledru-Rollin commença à se mettre en évidence après l'insurrection de juin 1832, en rédigeant contre l'état de siége une consultation qui contribua à le faire lever par la Cour de cassation. Les journées d'avril 1834 lui fournirent ensuite l'occasion d'attirer encore davantage sur lui l'attention, par la publication d'une brochure intitulée *Mémoire sur les événements de la rue Transnonain* (1834, 2e édit.), et qui fut vendue à 4000 exemplaires en six jours. Il mit dès lors son talent et son ardeur au service de tous les républicains poursuivis. Il défendit tour à tour devant le jury *la Nouvelle Minerve* (1835), *le Charivari*, *le Journal du Peuple* (1838), etc., et, devant la Cour des Pairs, Marc Caussidière, dans le procès de Lyon; Lavaut et Dupoty accusés, l'un de complicité directe, l'autre de complicité morale dans les tentatives de régicide de Meunier et de Quénisset (voy. DUPOTY). La hardiesse de ses déclarations politiques, les élans de sa parole, la vi-

gueur de son argumentation faisaient à M. Ledru-Rollin une place à part au barreau de Paris.

Il se livrait en même temps à des travaux spéciaux de jurisprudence. En 1837, il prenait en main la direction du *Journal du Palais* et donnait, en outre, une nouvelle édition des 46 années précédentes de cet ancien et complet recueil (*Journal du Palais; Recueil*, etc., *de* 1791 *à* 1837; 3ᵉ édit., 27 vol. gr. in-8; — de 1837 à 1847, 17 vol. in-8). Il faisait aussi rédiger parallèlement à ce recueil, sous le titre de *Jurisprudence française ou Répertoire du Journal du Palais*, un important ouvrage dogmatique qui en était comme la table générale et qui contenait, avec la jurisprudence de 1791 à 1845, l'histoire du droit, la législation et la doctrine des auteurs (1843-1848, 8 vol. in-4). Une remarquable *Introduction*, sortie de sa plume, traite de l'influence de l'école française sur le droit au XIXᵉ siècle. Il faut ajouter encore à ces ouvrages: la *Jurisprudence administrative en matière contentieuse de* 1789 *à* 1831 (1844-1846, 9 vol. in-8). Il fut aussi à la même époque rédacteur en chef du journal *le Droit*. En 1838, il avait acheté une charge à la Cour de cassation, auprès de laquelle semblaient l'appeler ses titres comme jurisconsulte.

M. Ledru-Rollin s'était présenté, en 1839, comme candidat à la députation, devant le collége de Saint-Valery-sur-Somme, sous le patronage de M. Odilon Barrot, qui, malgré la distance de leurs opinions, n'hésitait pas à grossir d'un appoint républicain la fameuse coalition contre le ministère Molé, composée déjà de tant d'éléments hétérogènes. Mais son refus d'adoucir sa profession de foi, qui fut trouvée trop avancée par des électeurs influents, le fit échouer de 11 voix. Deux ans plus tard, il fut désigné aux électeurs républicains du second collége du Mans, comme digne de remplir le vide que la mort de Garnier-Pagès laissait dans le parti. M. Ledru-Rollin fit au Mans une profession de foi ouvertement républicaine, qui fut un des événements de l'époque. Tandis que les électeurs l'envoyaient à la Chambre à l'unanimité moins 3 voix, le gouvernement le poursuivit pour le langage qu'il avait tenu devant eux, et, se défiant du jury de la Sarthe, le traduisait devant la Cour d'assises d'Angers. Il y parut assisté de MM. Odilon Barrot, Berryer et Marie. La défense, si fière qu'elle fut, ne put détourner du nouveau député une condamnation à quatre mois de prison et à 3000 fr. d'amende, condamnation qui fut annulée, pour vice de forme, par la Cour de cassation.

Comme on s'y attendait, M. Ledru-Rollin devint l'orateur de l'extrême gauche. Les diverses phases de son procès avaient encore mis en relief son éloquence de tribun, passionnée, véhémente, parfois trop ambitieuse. On a beaucoup cité cette apostrophe au procureur général de la Cour de cassation, que nous voulons reproduire parce qu'elle donne bien l'idée des mouvements oratoires auxquels il aimait alors à se livrer : « Procureur général, qui vous donne l'investiture? Le ministère. Moi, électeur, je chasse les ministres. Au nom de qui parlez-vous? Au nom du roi. Moi, électeur, l'histoire est là pour le dire, je fais et défais les rois. Procureur général, à genoux! à genoux donc devant ma souveraineté! Discuter mon impartialité, c'est porter la main sur ma couronne électorale. » Genre d'éloquence plus fait pour frapper les masses que pour conduire des assemblées délibérantes.

M. Ledru-Rollin eut bientôt à lutter contre la gauche dynastique aussi bien que contre les centres. Isolé, avec la minorité républicaine, au milieu de partis divisés entre eux par des intérêts particuliers, mais réunis contre lui par un intérêt commun, celui de la conservation de la forme monarchique, il n'avait pas assez de souplesse pour se prêter aux tactiques changeantes des coalitions et recevoir, contre les ministres d'aujourd'hui, le mot d'ordre des ministres de demain. Aussi eut-il de la peine à se faire écouter de la Chambre. Doué d'autant de force que Garnier-Pagès l'était d'habileté, il lui fallait prendre et garder la parole de haute lutte, et ses discours avaient le plus grand retentissement dans le pays. Pendant les sept dernières années de la monarchie il ne laissa passer aucune occasion de combattre et de flétrir, au nom de son parti, un système de politique condamné, avec plus ou moins d'énergie, par toutes les fractions du libéralisme. Nous ne pouvons qu'indiquer ici les principaux sujets sur lesquels s'est exercé le talent de parole de M. Ledru-Rollin : le budget, et particulièrement le chapitre des fonds secrets (10 mars 1842, 1ᵉʳ mars 1843, 1ᵉʳ juin 1846, juin 1847); les traitements infligés aux prisonniers politiques du mont Saint-Michel (23 mai 1842); les lois de chemins de fer (3 mai 1842); les fortifications de Paris, dirigées, disait-il, non contre l'invasion étrangère, mais contre la liberté (27 mai 1842); la loi de régence, qu'il appelait une téméraire usurpation (1842); le projet de refonte des monnaies, à propos duquel il s'élevait contre la tendance de l'État à absorber l'industrie et l'activité privées (10 mars 1843); l'indemnité Pritchard (12 avril 1844); la *flétrissure* infligée aux légitimistes dont il excusait les regrets par le dégoût du présent (27 janvier 1844); la discussion sur l'abolition de l'esclavage, où il eut une fois M. Berryer pour adversaire (mai 1845, avril et juin 1847); les restrictions du droit électoral (12 mars 1847); la question suisse et le Sonderbund (26 juin 1847); le droit de réunion (9 février 1848); les questions de politique générale (19 et 22 janvier 1846, 9 février 1847); enfin les questions sociales (26 juillet 1844, juin 1845, juin 1847, etc.), dans lesquelles il paraissait se faire le défenseur officiel des classes ouvrières.

Abandonné, dans la Chambre, par les différentes fractions de l'opposition, M. Ledru-Rollin n'était pas mieux soutenu dans la presse. Non-seulement les journaux de MM. Thiers et Barrot s'unissaient souvent aux feuilles ministérielles contre lui, mais, le seul journal républicain, *le National* lui-même, qui avait dès l'origine combattu sa candidature auprès des électeurs du Mans, loin de l'avouer ensuite pour son organe ou son chef, minait sourdement sa prépondérance. Il refusait surtout de s'associer à ses manifestations en faveur des classes laborieuses. Général sans soldats, comme l'appelait la gauche dynastique, M. Ledru-Rollin chercha des appuis en dehors des anciens partis politiques, et fonda une nouvelle feuille plus avancée, *la Réforme*, qu'il soutint à la fois de sa plume, de sa parole devant le jury et de sa bourse. Là se développèrent librement ses vues politiques et aussi ses principes, ou plutôt ses tendances de réforme sociale. On y remarqua particulièrement le manifeste publié à la fin de la session de 1845, et où l'homme que plus tard les écoles socialistes proprement dites devaient traiter avec tant de dédain, comme un démocrate non socialiste, s'exprimait ainsi, au grand étonnement des partis purement politiques : « Les travailleurs ont été *esclaves*; ils ont été *serfs*, ils sont aujourd'hui *salariés*; il faut tendre à les faire passer à l'état d'*associés*.... L'État, jusqu'à ce que les prolétaires soient émancipés, doit se faire le banquier des pauvres.... Au citoyen vigoureux et bien portant l'État doit le travail; au vieillard, à l'indigent il doit aide et protection ». Ainsi, pendant que les partis dynastiques s'épuisaient en luttes stériles autour d'un

pouvoir endormi dans une sécurité trompeuse, M. Ledru-Rollin se faisait le chef du mouvement nouveau qui devait, à un jour donné, dévorer la monarchie et bouleverser tous les intérêts et toutes les situations politiques.

En 1846, pour se livrer plus librement à son rôle public, M. Ledru-Rollin vendit sa charge d'avocat à la Cour de cassation, qu'il avait achetée 300000 francs, et sur laquelle il subit une perte de 90000 francs; dépréciation qui valut d'amères ironies de la part des journaux conservateurs au soi-disant organisateur du travail. La fortune personnelle de M. Ledru-Rollin était en effet compromise de jour en jour par ses préoccupations politiques, malgré le surcroît de ressources que lui avait apporté un mariage brillant et quelque peu romanesque. Dès sa seconde année de législature, son attitude comme chef du parti républicain, l'éclat de son talent oratoire, avaient excité une vive sympathie chez une jeune et riche personne, fille d'un Français et d'une Anglaise, et élevée en Angleterre. A la suite d'une seule entrevue, ménagée, au salon de peinture, par des amis communs, le mariage fut décidé. La cérémonie religieuse eut lieu dans la chapelle de la Chambre des Députés, avec Arago et M. de Lamartine pour témoins (6 mai 1843).

En dehors de la Chambre et de son journal, M. Ledru-Rollin prenait part à toutes les manifestations de l'opinion républicaine. Il faut rappeler son discours au banquet malencontreux organisé par *le National* en l'honneur d'O'Connel, qui repoussa si rudement les sympathies républicaines (1844); l'allocution pathétique prononcée sur la tombe de Godefroy Cavaignac; divers plaidoyers devant le jury, où la défense de l'accusé disparaissait dans les superbes protestations du chef de parti, et surtout ses communications à ses électeurs du Mans, à la fin de chaque session. Ses manifestes électoraux, notamment celui qui signala sa seconde réélection (31 juillet 1846), marquaient de plus en plus le caractère social que tendait à prendre la révolution. Ce dernier, inséré dans *la Réforme*, sous le titre d'*Appel aux travailleurs*, s'adressait, en dehors du cercle des électeurs à 200 francs, à la masse laborieuse, faisait de leur misère une peinture exagérée, et leur promettait pompeusement, comme consolation et remède, le suffrage universel.

Le caractère de la politique de M. Ledru-Rollin se dessina non moins nettement dans la fameuse campagne des banquets organisés dans l'intérêt de la réforme électorale. Pour la première fois, le chef de la gauche républicaine se trouva dans les mêmes rangs que des chefs de l'opposition dynastique, propagateurs imprudents d'une agitation qui devait tromper tous leurs calculs; mais, au sein de cette universelle coalition réformiste, il marqua promptement son rôle particulier. Les toasts dynastiques, gages donnés par l'opposition constitutionnelle à un système dont elle ne demandait que l'élargissement, furent l'occasion de scissions éclatantes entre MM. Odilon Barrot, Duvergier de Hauranne et leur ombrageux allié. C'est ainsi que M. Ledru-Rollin ne parut pas au banquet du Château-Rouge, et, qu'au contraire, il parut seul aux banquets de Lille, de Chalons-sur-Saône et de Dijon, où ses discours, également empreints de l'esprit socialiste et républicain, étaient comme les programmes de la révolution qui allait éclater et le dépasser à son tour.

Aussi, quand à la suite des complications amenées par l'interdiction du banquet du XII[e] arrondissement, l'insurrection de Février eut emporté la monarchie de Juillet, M. Ledru-Rollin fut naturellement l'homme de la situation et en eut le premier les honneurs, les charges et les périls. Au moment où la majorité des députés, acceptant la régence de la duchesse d'Orléans, se disposait à proclamer la royauté du comte de Paris, malgré l'opposition de MM. Marie, Crémieux et Larochejaquelein, M. Ledru-Rollin, qui avait suivi toutes les phases de la lutte, dans la rue, accourt à la Chambre pour empêcher à tout prix ce dénoûment monarchique. Grâce à sa force athlétique, il occupe la tribune autour de laquelle se livrait un véritable assaut, en reste maître et reprend lentement la proposition d'un gouvernement provisoire émise avant son arrivée, puis la laisse développer encore par M. de Lamartine, jusqu'à ce qu'enfin le flot populaire que M. Marc Caussidière lui a promis, une demi-heure auparavant, de diriger sur l'Assemblée, l'envahisse et la disperse.

Porté un des premiers sur la liste des membres du gouvernement provisoire, par les acclamations de la foule, M. Ledru-Rollin sentit bientôt toute l'énormité de la tâche qui retombait sur lui, s'il est vrai, comme il l'a répété plus tard, qu'il ait dit à M. de Lamartine, en montant à l'hôtel de ville : « Mon ami, nous allons au Calvaire ». Sa situation était en effet particulièrement difficile. Chef, en apparence, d'une révolution dont il avait senti d'instinct le caractère plutôt qu'il n'en avait prévu les conséquences, c'était à lui que les classes laborieuses allaient réclamer la satisfaction de toutes ces aspirations sociales dont il s'était fait une arme contre la monarchie. Mais la victoire du peuple, en lui donnant pour associés au pouvoir des hommes anciens et des hommes nouveaux, avait fait évanouir, entre eux et lui, d'anciens dissentiments, ou fait naître de nouvelles divergences. D'un côté, les hommes du *National*, qui n'avaient jamais demandé que la forme républicaine, avaient hâte maintenant de consacrer et de régulariser leur conquête: de l'autre, les chefs ou les adeptes des diverses écoles socialistes demandaient qu'on livrât la France à l'expérience de leur système et lui promettaient, à ce prix, le bonheur que la royauté n'avait pu lui donner. Pour les uns, la révolution était finie, pour les autres, elle commençait à peine. Les premiers, plus nombreux dans le gouvernement, formaient le parti de la modération et se résumaient pour le pays dans le grand nom de M. de Lamartine; les autres, plus fougueux et plus puissants auprès des masses, ne voyaient personne au pouvoir qui pût devenir leur chef que M. Ledru-Rollin. De là résultèrent, pour celui-ci, des tiraillements sans nombre, des contradictions entre les paroles et les actes, une suite de sacrifices à des nécessités opposées, au milieu desquels il perdit promptement sa popularité auprès des masses tout en devenant un objet de haine et d'épouvante pour la bourgeoisie.

Les membres du gouvernement provisoire, voulant, quels que fussent au fond leurs dissentiments, épargner au pays les désastres qu'aurait fait éclater la démission d'un seul, s'étaient promis de se faire réciproquement toutes les concessions nécessaires au maintien de la paix publique. M. Ledru-Rollin fut fidèle à cet engagement, et, repoussant les tentations de dictature que pouvaient lui suggérer ces grandes manifestations populaires qui étaient une ovation pour lui, une menace pour ses collègues, il préféra borner sa responsabilité à celle des décrets signés en commun et accepta loyalement la solidarité de tous leurs actes et de leurs fautes, même de celles qu'il avait le plus vivement blâmées. Il a donc sa part dans toutes les mesures prises par le gouvernement provisoire, telles que l'abolition de la peine de mort en matière politique, la proclamation immédiate du gouvernement républicain, la re-

connaissance du droit au travail, l'abolition de l'esclavage, l'organisation de la commission des travailleurs qui eut son siége au Luxembourg, la réduction des heures de travail, l'abolition de l'exercice sur les boissons et d'une partie des droits d'octroi, l'abolition de la contrainte par corps, l'établissement de l'impôt général des 45 centimes à la place duquel il demandait un impôt particulier de 1 franc 20 centimes sur les riches, etc.

Comme ministre de l'intérieur, il eut une part toute spéciale dans l'organisation du suffrage universel qu'il avait si longtemps revendiqué et dans l'exécution de l'immense travail qui en facilita l'application. Il fit battre le rappel dans la journée du 16 avril et empêcha le renversement du gouvernement provisoire. Il alla protéger lui-même contre le pillage les presses de M. de Girardin qui avait donné, dans son journal, le signal des attaques contre les actes de ses collègues et surtout contre les siens. Ce fut à son influence sur les masses que l'on dut le retour de l'armée dans Paris. Deux choses encore appartiennent à M. Ledru-Rollin et lui ont été amèrement reprochées : ce sont les circulaires (voy. Jules Favre) et les commissaires extraordinaires de la République. Les pouvoirs illimités de ceux-ci, les distinctions alarmantes établies par celles-là entre les vainqueurs et les vaincus de Février, entre les hommes de la veille et ceux du lendemain, causèrent dans le pays une émotion que la parole modératrice de M. de Lamartine eut plus d'une fois besoin de calmer. Mais les effets ne répondirent pas aux menaces, et jamais administration sortie d'une semblable révolution, non-seulement n'exerça moins de vengeances, mais ne fit moins de destitutions et ne respecta autant les positions et les intérêts de ses adversaires et de ses ennemis. Une faute plus grave du gouvernement provisoire, à laquelle M. Ledru-Rollin eut une grande part, est le retard apporté aux élections pour l'Assemblée constituante qui, quelques semaines plus tôt, n'eût compté que des membres dévoués à la République. Les candidatures réactionnaires ne se produisirent que dans les derniers jours.

Il en fut le premier puni. Poursuivi par les attaques de la presse, chargé d'accusations contradictoires, M. Ledru-Rollin perdait chaque jour en autorité devant le pays ce que gagnait M. de Lamartine. Porté, comme ce dernier, candidat dans un certain nombre de départements, il ne fut élu que dans celui de Saône-et-Loire, où l'illustre citoyen de Mâcon n'avait pas voulu que leurs deux noms fussent séparés, en Algérie et à Paris, où la liste du gouvernement provisoire passa tout entière. Il n'eut, dans cette dernière ville, sur près de 300 000 électeurs, que 132 000 suffrages. L'Assemblée constituante une fois réunie, M. Ledru-Rollin, comme tous ses collègues, rendit compte de ces deux mois de pouvoir, et reçut un accueil dont la froideur contrastait avec les applaudissements enthousiastes prodigués à quelques-uns des fondateurs de la République. Il fut néanmoins admis à faire partie de la Commission exécutive; mais il vint le dernier sur la liste des cinq membres, et n'obtint que 458 voix sur environ 800 votants. Encore fallut-il, pour le faire passer, l'intervention toute-puissante de Lamartine, qui porta lui-même, par là, une première atteinte à sa popularité. La journée du 15 mai tourna encore contre lui. Comme la manifestation du 16 avril, elle avait pour but de faire triompher le parti violent dont il était désigné comme le chef. M. Ledru-Rollin fit pourtant les plus grands efforts pour calmer le peuple, et prévenir l'invasion de l'Assemblée, et après cet attentat contre la représentation nationale, il se rendit, aussi promptement que M. de Lamartine, à l'hôtel de ville, pour y représenter, contre toutes les éventualités de l'émeute, le gouvernement légal dont il faisait partie, malgré le conseil qui lui était donné par quelques représentants éperdus « de prendre la présidence pour les sauver de l'anarchie. »

M. Ledru-Rollin resta au pouvoir, sous le coup d'une suspicion constante, jusqu'au 24 juin, et ne se signala, dans cet intervalle, que par un véhément discours contre l'admission du prince Louis-Napoléon dans l'Assemblée et par une première défense de MM. Louis Blanc et Caussidière, dont on demandait la mise en accusation, à l'occasion de l'attentat du 15 mai (3 juin). Lorsque la Commission exécutive eut cédé la place à la dictature du général Cavaignac, M. Ledru-Rollin fut heureux de sortir d'une situation fausse, et, reprenant son titre de simple représentant, il put défendre plus librement, contre des attaques sans cesse renouvelées, sa personne, celle de ses amis et les intérêts ou les principes du parti démocratique. On retrouvera au *Moniteur* de 1848 comme les annales de toutes ces luttes au milieu desquelles M. Ledru-Rollin grandit chaque jour comme orateur, aux yeux mêmes de ceux qui l'avaient trouvé le plus faible comme homme d'action ou comme homme d'État. Nous rappellerons ici son apologie personnelle devant la commission d'enquête (voy. Bauchart); une seconde défense de MM. Caussidière et Louis Blanc contre une nouvelle demande d'autorisation de poursuites (25 août); son discours contre le rétablissement du cautionnement des journaux, dans lequel il rappelait, en défendant la liberté de la presse, tous les outrages dont celle-ci l'avait abreuvé; les discours contre l'état de siége (4 septembre), pour le droit au travail (12 septembre); son interpellation sur l'entrée au ministère de MM. Dufaure et Vivien (16 octobre); ses explications sur les journées de juin, dans le grand procès de tribune fait au général Cavaignac (25 novembre); enfin, sa première protestation contre le projet d'intervention à Rome, déjà conçu et à demi exécuté par le général Cavaignac, à la veille de l'élection présidentielle (30 novembre).

M. Ledru-Rollin était lui-même un des candidats à la présidence. Mais, malgré un nouveau rapprochement au banquet des écoles, entre lui et le parti socialiste, les chefs des différents systèmes, entre lesquels il évitait de se prononcer, lui gardaient toujours rancune, et, à la suite d'une vive querelle entre la *Voix du peuple* et la *Révolution démocratique et sociale*, la candidature de M. Raspail fut préférée à la sienne. Réduit à ses seules forces, le parti montagnard donna à M. Ledru-Rollin 370 119 suffrages.

Après l'élection du 10 décembre, le chef de la Montagne combat avec une vivacité nouvelle la politique de moins en moins républicaine soutenue par la majorité de la Constituante. Il s'élève à plusieurs reprises contre les pouvoirs du général Changarnier (23 décembre 1848, 23 mai 1849); il combat l'ensemble de la politique extérieure du cabinet (8 janvier); il repousse l'application rétroactive de la juridiction de la haute Cour nationale à l'attentat du 15 mai (20 janvier); il soutient la liberté d'association, et défend la légalité de la *Solidarité républicaine* (27 et 31 janvier); il reproduit, en face de M. Odilon Barrot, le discours véhément qu'il a prononcé, contre sa politique, au banquet du Chalet, le jour de l'anniversaire de la révolution de Février (3 mars); il est ramené, dans la question des clubs, par les accusations de M. Denjoy, à justifier une fois de plus sa conduite, comme membre du gouvernement provisoire (11 et 12 avril); et les violents débats de ces deux journées sont suivis d'un duel entre lui et son accusateur. Mais

les plus nombreuses et les plus violentes batailles parlementaires de cette période se livrent à propos de l'expédition de Rome ; elles remplissent près de dix séances de la Constituante (20 février, 12, 30 et 31 mars, 16 avril, 9, 10 et 11 mai, etc.), et font pressentir les luttes suprêmes, au bout desquelles il va bientôt succomber dans l'Assemblée législative.

L'infatigable tribun portait cependant dans les départements une nouvelle agitation électorale. Les banquets du Mans, de Châteauroux, de Moulins, réunissaient autour de lui des milliers d'auditeurs et attestaient toute l'influence qu'il ressaisissait au sein des populations ouvrières. A la suite de celui de Moulins, au sortir des plus bruyantes ovations, il faillit être, sur la place même de l'hôtel de ville et par les mains de plus de 150 hommes de la garde nationale, la victime d'un horrible assassinat. Sa voiture fut toute percée des coups de baïonnettes, de sabres ou d'épées et des projectiles de toutes sortes, auxquels lui et ses amis n'échappèrent que par miracle. Le récit de cet attentat, fait à l'Assemblée par M. Ledru-Rollin, avec une extrême modération de langage, y causa une sensation profonde (2 mai).

Les élections de la Législative mirent au grand jour le revirement de l'opinion publique en faveur de M. Ledru-Rollin. Cinq départements : la Seine, l'Allier, le Var, Saône-et-Loire et l'Hérault l'élurent à la fois comme représentant, sans compter les nombreux suffrages qu'il réunit dans la Gironde, la Haute-Garonne, les Bouches-du-Rhône, la Seine-Inférieure, le Gard, le Gers, l'Eure et la Sarthe.

Il ne jouit pas longtemps de la puissance que pouvait lui donner dans la Législative cette multiple élection. Après une nouvelle sortie contre le général Changarnier (30 mai), il se hâta de reprendre en mains la cause de la république romaine. Le 11 juin, sa protestation au nom de l'article 5 de la Constitution se terminait par ces paroles : « La Constitution est violée, nous la défendrons par tous les moyens, même par les armes. » Une demande de mise en accusation du président et de ses ministres, accompagnait cette conclusion menaçante. Le surlendemain, 13 juin, le chef de la Montagne, poussé par quelques fougueux meneurs, descendait dans les rues de Paris, pour tenter, sans confiance, la fortune des armes auxquelles il avait fait appel. Mais cet appel n'avait pas été entendu. Le choléra remplissait alors Paris de cadavres, et le vent n'était pas à l'insurrection. Un petit nombre de représentants, une centaine d'artilleurs, commandés par M. Guinard (Voy. ce nom), une poignée d'hommes du peuple, lui font cortége jusqu'au Conservatoire des arts et métiers, où il est bientôt cerné par les troupes. Refoulés de cour en cour par des soldats qui les couchent en joue, les représentants sont ensuite laissés quelque temps seuls dans l'intérieur, d'où il leur est facile de sortir par la porte du jardin. M. Ledru-Rollin resta caché, pendant vingt-trois jours, dans la banlieue, puis gagna la Belgique et passa de là en Angleterre, d'où il adressa une protestation contre l'arrêt qui le traduisait devant la haute Cour nationale; celle-ci le condamna par contumace à la déportation.

M. Ledru-Rollin vécut, à Londres, des restes de sa fortune et du produit de sa plume. Il a publié d'abord le récit des derniers événements sous ce titre : *Le 13 juin* 1849 (In-18), puis deux ouvrages plus étendus : *de la Décadence de l'Angleterre* (Paris 1850, 2 vol. in-8, avec pièces justificatives et des tableaux), et *la Loi anglaise* (2 vol. in-8). Il a été aussi l'un des principaux rédacteurs de *la Voix du proscrit*. Car, au milieu de la défaite de son parti, il a employé jusqu'au bout ce qui restait d'influence à son nom. Uni tour à tour aux principaux proscrits des divers pays où la république a succombé, MM. Kossuth, Mazzini, Ruge, etc., il forma avec eux un comité révolutionnaire destiné à centraliser les efforts de la démocratie européenne. En 1857, impliqué avec M. Mazzini, dans un obscur complot contre la vie de l'empereur Napoléon III, il fut poursuivi devant la Cour d'assises de la Seine, et, malgré ses protestations dans la presse anglaise, condamné une seconde fois, par contumace, à la déportation.

Après avoir reproduit, sans passion et sans autre guide que les événements, la vie publique de M. Ledru-Rollin, avec les aspects divers par lesquels elle reflète successivement les différentes phases de la révolution elle-même, il nous reste à la résumer sinon à la juger. L'ancien chef de la Montagne nous paraît être avant tout un grand agitateur révolutionnaire, une sorte d'O'Connell républicain. Continuateur légitime, selon les uns, selon les autres, imitateur malheureux de Danton avec lequel il a, comme orateur, plus d'une ressemblance, il s'est montré plus puissant pour détruire que pour fonder, et n'a pas eu le don d'organiser après avoir su conquérir. En politique, il a une foi également intrépide dans la république et dans le suffrage universel, par lequel la république s'est suicidée. Au milieu du mouvement socialiste qui travaillait, depuis 1830, la France et l'Europe, il a compris toute la force que l'opposition politique pouvait trouver contre un gouvernement dans le sentiment du malaise social; mais, répugnant par nature aux utopies, aux systèmes d'organisation radicale, il ne concevait d'autres remèdes à la situation des classes laborieuses et souffrantes, avec quelques institutions de protection et d'assistance, qu'un changement d'assiette de l'impôt et une répartition équitable de toutes les charges de la société : seuls remèdes possibles peut-être, mais qui exigent avant tout l'ordre dans la rue, le travail dans les ateliers et la confiance dans les esprits. Le caractère de M. Ledru-Rollin explique sa vie, sa force dans l'opposition, son insuffisance au pouvoir, ses alliances diverses et les défections dont elles ont été suivies, tout l'enthousiasme et toutes les haines qu'il a excités.

Aux publications de M. Ledru-Rollin que nous avons citées, il faut ajouter, outre ses principaux *Discours* et *Plaidoyers*, imprimés à part, les écrits suivants : *Lettre à M. de Lamartine, sur l'État, l'Église et l'enseignement* (1844, in-8); *du Paupérisme dans les campagnes et des réformes que nécessite l'extinction de la mendicité*, et diverses brochures sur le gouvernement direct, dans lesquelles il se sépare nettement des écoles socialistes qui attendent tout de l'État.

LEDUC (Pierre-Étienne-Denis LEDUC, dit SAINT-GERMAIN), littérateur français, né à Paris le 1er janvier 1799, fils d'un sculpteur et orphelin à douze ans, fut élevé à Saint-Germain par une de ses tantes et prit le nom de cette ville. Destiné au notariat, il fut clerc dans différentes études; mais il ne tarda pas à se tourner vers les lettres. Il traduisit d'abord, avec J. A. Buchon, ancien professeur, *les Antiquités de la Grèce* (2 vol. in-8); puis il écrivit, avec M. Bailleul, un traité de géographie intitulé *le Bibliomappe* et fit un *Atlas de la France* pour l'éditeur Baudoin. En 1829, il collabora aux journaux *la Pandore*, *le Figaro* et *le Corsaire;* publia, en 1830, avec J. A. Buchon, une édition des *Mémoires de Saint-Simon* (20 vol. in-8). De 1834 à 1847, il fournit des articles au *Paris révolution-*

naire et plusieurs feuilletons au *National*, rédigea une douzaine de volumes pour la collection de *Maître Pierre ou le Savant du village*, et publia : *Vacances en Suisse* (1836, 2 vol. in-12); *l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande* (1837, 3 vol. in-12); *Sir Richard Arkwright*, étude de mœurs anglaises (1840); *Campagnes de Mlle Thérèse Figueur* (1842); *les Religions de l'Amérique et de l'Océanie* (1844, gr. in-8), dans l'*Histoire universelle des religions*; *le Nouvel ami des enfants* (1847), écrit pour le comte de Paris; etc.

Depuis 1848, M. Saint-Germain Leduc s'est beaucoup occupé d'agriculture et a publié sur ce sujet, outre un assez grand nombre d'articles dans l'*Illustration*, trois essais dans les *Cent traités* (1849); *Curiosités des inventions et découvertes* (1855); *Conservation, assainissement et commerce des grains* (1855, in-12; etc.).

LEE (R. Bowdich, mistress), femme auteur anglaise, née vers 1800, accompagna en Afrique son premier mari, M. Bowdich, chargé d'une mission pacifique auprès des chefs de la Cafrerie et, durant son séjour à la colonie du Cap, recueillit les matériaux de son intéressant recueil des *Contes étrangers* (Stories of strange lands, 1825) dont les mœurs des tribus sauvages étaient le principal sujet. Il fut suivi des *Voyageurs africains* (the African wanderers; 3e édit., 1854), récit d'aventures, écrit avec autant de charme que de fidélité et qui est devenu populaire. Cette dame vint ensuite habiter Paris, où elle vécut dans la société de littérateurs et de savants, de Cuvier entre autres, sur lequel elle a écrit un excellent *Mémoire* (1831). Cultivant par goût les sciences naturelles, elle a publié plusieurs traités souvent réimprimés : *Éléments d'histoire naturelle* et *la Taxidermie*, adoptés par le Comité d'éducation nationale; une *Histoire naturelle à l'usage des familles* (Familiar natural history, 1852); une *Histoire des poissons d'eau douce* (History of fresh-water fishes), dont elle a dessiné les illustrations elle-même; *Mœurs et instincts des oiseaux, reptiles et poissons* (1854), etc.

LEE (Frédéric-Richard), paysagiste anglais, né vers la fin du dernier siècle, à Barnstaple (comté de Devon), entra d'abord au service militaire, reçut de bonne heure un brevet d'officier au 56e régiment d'infanterie et fit la campagne de Waterloo. A la paix, il donna sa démission, étudia la peinture et réussit en peu de temps à se faire remarquer du public. Un de ses premiers paysages obtint des directeurs de la *British institution* un prix de 50 liv. (1250 fr.). En 1824, il fut admis aux expositions de l'Académie; dix ans plus tard, cette société lui donnait le titre de membre associé et, en 1838, celui d'académicien. On a surtout de lui, entre autres tableaux, très-goûtés de l'aristocratie et disséminés dans les galeries particulières : *Brise de mer*, site emprunté aux côtes du Lincolnshire, au Musée national; *l'Avenue du parc de Sherbrooke*, à lord Lansdowne; *l'Orage sur un lac*; *les Eaux argentées*, *la Cabane du pêcheur* (1854), *le Braconnier*, qui a figuré à l'Exposition universelle de Paris en 1855, à l'alderman Salomons. En 1848, cet artiste a peint une série de paysages avec M. Sydney Cooper.

LEECH (John), dessinateur anglais, né à Londres vers 1816, fut élevé à la grande école de Charterhouse. Il suivit le cours de dessin de l'Académie royale et exposa quelques tableaux de genre. Il a fourni au journal satirique, *le Punch*, un grand nombre de dessins et caricatures sur les questions du jour; c'est un des meilleurs élèves de Cruikshank. Un de ses plus amusants recueils est intitulé *Esquisses d'intérieur* (Pictures of life and character). En 1856, il a illustré un compte rendu critique de l'Exposition universelle de Paris.

LEEDS (Francis-Godolphin d'Arcy Osborne, 7e duc de), pair d'Angleterre, né en 1798, descend de l'ancienne famille des Osborne élevée en 1509 à la pairie et en 1674 à la dignité ducale. Connu d'abord sous le nom de lord Carmarthen, il fit ses études à l'université d'Oxford, entra à la Chambre des Lords du vivant de son père et hérita de ses titres en 1838. Il appartient au parti libéral. N'ayant pas d'enfants de son mariage avec lady Hervey (1828), il a pour héritier son cousin lord Godolphin (voy. ce nom).

LEEMANS (Conrad), archéologue hollandais, né à Zalt-Boëmel, dans la Gueldre, le 28 avril 1809, et fils d'un médecin qui s'était retiré à Leyde, étudia, à l'université de cette ville, la théologie et l'archéologie. En 1829, il vint à Paris explorer les richesses de nos musées; mais, pendant les deux années suivantes, il interrompit ses études pour se joindre en volontaire à la guerre contre la Belgique. Il partit ensuite pour l'Angleterre, où il a fait, depuis, deux autres voyages scientifiques. Spécialement occupé des monuments égyptiens, il donna à Leyde, en 1835, l'année même où il fut reçu docteur, une riche édition des *Hieroglyphica* d'Hérapollo et commença la grande publication des *Monuments égyptiens du Musée des antiques de Leyde*, qui ne fut terminée qu'en 1852. A la mort de Reuvens, son maître, il devint directeur provisoire du musée des antiques, et bientôt premier conservateur. Il a fait tous ses efforts pour enrichir les collections et recueillir les monuments épars dans toutes les villes de la Hollande. En 1838, parurent ses *Monuments égyptiens portant des légendes royales*, qui lui valurent la place de directeur du musée. Il a donné depuis : *Description raisonnée des monuments égyptiens de Leyde* (1840); *Animadversiones ad musei Lugduni Batavensis inscriptiones græcas et latinas*; *Description des antiquités asiatiques et américaines du musée de Leyde* (1842); *Antiquités romaines de Maëstricht*; *Papyri græci musei Lugduni Batavensis* (1843); *Mémoire sur la peinture des anciens* (1854); etc.

LEESER (Isaac), hébraïsant américain, né en 1806 à Neukirch (Westphalie), fut élevé au gymnase de Munster et passa, en 1825, aux États-Unis où il se livra au commerce. Depuis 1829, il est rabbin de la synagogue de Philadelphie. Ses principaux ouvrages sont : *les Juifs et la loi mosaïque* (the Jews and the mosaic law; 1833); *Discours religieux* (Discours argumentative and devotional; 1836-1840, 2 vol.); *Formulaire de prières d'après le rite portugais* (Portuguese form of prayers; 1837, 2 vol.), avec le texte hébreu en regard; *le Pentateuque* (Pentateuch; 1846); *Géographie physique et historique de la Palestine* (a Descriptive geography of Palestine; 1852), traduite de l'allemand; des petits livres d'éducation et de morale; etc. Depuis 1843, il rédige *le Jewish advocate*, recueil destiné à défendre les intérêts de ses coreligionnaires dans le nouveau monde.

LEFAUCHEUX (Émile), armurier français, est le fils de l'industriel inventeur des pistolets et carabines dits *revolvers Lefaucheux*, et a poursuivi l'application du système de son père dans quelques nouvelles armes par lui récemment imaginées. A la suite d'expériences, faites en 1855, sur des revolvers Colt, Adams et Lefaucheux, celui de ce dernier a été adopté pour la marine, par

arrêté de septembre 1856. Le même procédé avait valu à son auteur, en 1855, une médaille d'honneur à l'Exposition universelle.

LEFÉBURE DE FOURCY (Louis-Étienne Lefebvre), mathématicien français, né à Paris, en 1787, suivit de 1803 à 1805 les cours de l'École polytechnique, et fit à sa sortie partie de l'artillerie de terre. Il entra ensuite dans le corps des ingénieurs des mines, dont il parcourut les divers grades jusqu'à celui d'ingénieur ordinaire de première classe, et se consacra à l'instruction. Il fut successivement nommé examinateur d'admission à l'École polytechnique (1831), et professeur à la Faculté des sciences (1838), pour les cours de calcul différentiel et intégral. Il fait en outre partie de toutes les commissions d'examen pour les brevets de capacité et l'admission dans les écoles du gouvernement, et son enseignement est très-suivi. Il a été décoré en mai 1849.

On a de lui : *Leçons d'algèbre* (1826 ; 5e édit., 1844) ; *Leçons de géométrie analytique* (1827 ; 5e édit. 1847), comprenant la trigonométrie rectiligne et sphérique, les lignes et surfaces des deux premiers ordres ; *Traité de géométrie descriptive* (1832 ; 5e édit., 1847, in-8 et atlas) ; *Éléments de trigonométrie* (1847, in-8), et autres travaux de mathématiques pures et transcendantes édités par Mallet-Bachelier.

LEFÉBURE-WÉLY (Louis-Alfred-Alfred), organiste-compositeur français, né à Paris, le 13 novembre 1817, et fils d'un organiste de Saint-Roch, qui lui donna une éducation musicale précoce, joua, dès l'âge de huit ans, sa première messe à l'orgue de cette église. Quelque mois après, il remplaça son père devenu paralytique, en exécutant aux offices les compositions préparées exprès pour ses petites mains par la prévoyance paternelle. Après la mort de son père (1831), il conserva, grâce à la reine Amélie, sa place d'organiste à Saint-Roch, et commença en même temps des études sérieuses sous MM. Séjan, Mérault et Rigel. Reçu, en 1832, au Conservatoire, il suivit tour à tour la classe d'orgue de M. Benoist, celles de piano de MM. Laurent et Zimmermann, et celle de composition de Berton. Il remporta successivement les deux seconds et les deux premiers prix d'orgue et de piano (1833-1835). Après avoir reçu aussi les leçons de M. Halévy, il ne tarda pas à venir grossir les rangs de nos compositeurs. En 1847, il quitta l'orgue de Saint-Roch pour entrer à la Madeleine, où il a, jusqu'à la fin de 1857, attiré la foule, soit par ses improvisations, soit par l'exécution de morceaux classiques, ou de ses compositions personnelles. M. Lefébure-Wély est, depuis 1850, chevalier de la légion d'honneur.

Il est auteur de plusieurs *Messes*, dont une à grand orchestre. On lui doit aussi un grand nombre de morceaux de salon estimés, deux *Symphonies*, un *Quatuor*, un *Quintette* pour instruments à cordes, des *Études* pour orgue et piano, des *Cantiques* et douze *Offertoires*. C'est à M. Lefébure-Wély, dont le jeu se recommande par la grâce et par une certaine coquetterie d'expression, que l'on doit, en quelque sorte, la révélation de *l'Orgue expressif*, créé par MM. Cavaillé-Coll, sous le nom de *Poïkilogue*, et connu depuis sous ceux de *Melodium*, *Harmonium* et *Harmonicorde*. Dans ces derniers temps il s'est beaucoup occupé de photographie, et a été associé quelque temps, pour l'exploitation de cette industrie artistique, à MM. Nadar jeune et H. Lefort.

LEFEBVRE (Armand-Édouard), conseiller d'État français, membre de l'Institut, né en Hollande, en 1807, et fils d'un ministre plénipotentiaire de France alors à Hambourg, fut, dès la Restauration, employé supérieur au ministère des affaires étrangères. Écarté de ses fonctions par la révolution de Juillet, il ne rentra dans la carrière diplomatique qu'en 1850 et fut alors nommé ministre plénipotentiaire à Calsruhe et, l'année suivante, à Berlin. Il fut compris, en janvier 1852, dans la première liste des membres du nouveau conseil d'État. Il a été créé commandeur de la Légion d'honneur au mois de décembre de la même année, et, en 1855, nommé d'office membre de l'Institut dans la nouvelle section de l'Académie des sciences morales et politiques.

On a de lui : une *Histoire des cabinets de l'Europe pendant le Consulat et l'Empire* (1845-1847), écrite avec les documents réunis aux archives des affaires étrangères, et dont le tome III s'arrête en 1808 ; et de nombreux articles dans la *Revue des Deux-Mondes*, entre autres : *la Crise d'Orient* (1838) ; *Méhémet-Ali* (1839) ; *les Bourbons d'Espagne* (1847), etc.

LEFEBVRE (Charlemagne-Théophile), voyageur français, né vers 1805, fut élève de l'École de marine. Il était lieutenant de vaisseau lorsqu'il reçut du gouvernement, en 1839, avec MM. Petit, médecin, Dillon, naturaliste, et Vignaud, dessinateur, la mission d'étudier les mœurs, les usages, les institutions civiles et religieuses de l'Abyssinie, et de rechercher les moyens d'ouvrir quelques relations à notre commerce dans ce pays. Les résultats de cette expédition, qui dura cinq ans, ont été publiés sous les auspices du ministre de la marine : *Voyage en Abyssinie exécuté de* 1839 *à* 1843 (1845-1850, 6 vol. in-8 et 200 pl. in-fol.). La partie botanique (t. IV et V) a été confiée aux soins du savant Richard, de l'Institut. Ce voyage, un des plus consciencieux qui aient été faits en Afrique, coûta la vie à trois membres de la commission, et M. Lefebvre revint seul en France avec de riches collections. Il est retourné, en 1854, en Abyssinie pour essayer d'y développer quelques éléments de colonisation française.

LEFEBVRE (Charles), peintre français, né à Paris, vers 1798, étudia sous Gros et M. Abel de Pujol et débuta au salon de 1827. Il a traité particulièrement l'histoire et le portrait et a exposé, à la suite de divers voyages en Espagne, en Suisse et en Allemagne : *le Prisonnier de Chillon* (1827) ; *la Madeleine repentante* (1831) ; *Louis XI refusant la grâce de Nemours* (1833) ; *la Vierge miraculeuse* (1838) ; *Souvenirs de Normandie* (1841) ; *Jésus-Christ aux limbes* (1845) ; *Guillaume le Conquérant*, *Jeune bacchante*, acquis par le ministère de l'intérieur (1850) ; un *Ecce Homo*, *la Femme de Candaule*, *le docteur Adelon*, tous trois à l'Exposition universelle de 1855 ; et au salon de 1857, *le Triomphe d'Amphitrite*, *une Bohémienne*, des *Bretons*, le portrait de M. Al. Goria, etc. Cet artiste a obtenu une 2e médaille en 1833, une 1re en 1845, et une de troisième classe en 1855.

LEFEBVRE (Mlle Constance-Caroline), cantatrice française, née à Paris, en 1830, se destinait à l'enseignement et donnait des leçons de musique dans une famille où le hasard la fit connaître de M. Auber. Entrée d'après ses conseils au Conservatoire, elle y obtint le prix de chant en 1851, et débuta l'année suivante à l'Opéra-Comique. Admise dans un rang inférieur, elle doubla Mme Ugalde ou joua des rôles secondaires jusqu'à *la Chanteuse voilée*, qui fut une complète révélation de son talent. Elle a repris ou créé sans interruption, depuis ce premier succès, les grands rôles du *Val d'Andorre*, du *Songe*

d'une nuit d'été, du *Toréador*, celui de Catherine dans *l'Étoile du Nord*, de *la Dame de Pique*, et en dernier lieu celui de Psyché, dans la pièce de ce nom (mars 1857.) Mlle Lefebvre, qui joint une savante méthode à une voix très-agréable, est particulièrement recherchée pour l'exécution des cantates couronnées par l'Institut.

LEFEBVRE (Charles-Aimé), littérateur belge, né à Cambrai, le 18 décembre 1811, fit partie de l'Université de France, puis passa en Belgique et fonda un collége libre à Saint-Josse-ten-Node, près Bruxelles. Il est auteur de plusieurs ouvrages qu'il a souvent signés du pseudonyme de Jean-Paul Faber : *Scènes de la vie privée des Belges* (Bruxelles, 1833, in-8); *Méthode mutuelle simultanée* (Ibid., 1836, 2 part. in-8), qui doit embrasser tout le cercle des connaissances humaines; *Préliminaires des sciences* (Ibid., 1839, 2 vol. in-12); *Revue du musée de Bruxelles* (1840, in-8), qui a paru en partie dans le feuilleton du *Courrier belge; la Littérature et les Littérateurs de la Belgique* (1841, in-12); *l'Art du style* (1841; 2e édition, 1845); *Notes d'un voyageur sur la Hollande* (1842, in-8): *le Cardinal Giraud* (Paris, 1851, in-8); *Van der Burch, archevêque de Cambrai* (1852, in-8), extrait des mémoires de la Société d'émulation de cette ville, où M. Lefebvre est revenu résider depuis quelque temps.

LEFEBVRE DE BÉCOUR (Charles), diplomate français, né à Abbeville (Somme), le 25 septembre 1811, fit son droit à Paris, entra en 1834 dans les bureaux du ministère des affaires étrangères, fut envoyé à Buenos-Ayres en 1840 et y resta jusqu'en 1842. Il fut ensuite consul à Manille, à Macao et à Calcutta. Rentré en 1851 dans les bureaux du ministère comme sous-directeur à la division politique, il est devenu, au commencement de 1856, ministre plénipotentiaire de la Confédération argentine. M. Lefebvre de Bécour est officier de la Légion d'honneur et commandeur de l'ordre du Danebrog.

Il a publié : *la Belgique et la révolution de Juillet* (1835, in-8), avec M. L. Bellaguet. Il a traduit de l'italien du général Coletta, *Histoire du royaume de Naples depuis Charles VII jusqu'à Ferdinand IV*, 1734 à 1825 (1835, 4 vol. in-8). Il a collaboré à la *Revue des Deux-Mondes*, au *Constitutionnel*, à *l'Impartial* et au *Journal des Débats*, dans la rédaction duquel il avait remplacé M. de Bourqueney.

LEFEBVRE-DURUFLÉ (Noël-Jacques), manufacturier français, ancien ministre, sénateur, né à Pont-Audemer (Eure), le 19 février 1797, doit sa fortune à l'industrie. Vers 1824, il fonda à Elbeuf une fabrique de draps, qui prit une extension rapide et considérable. Sous Louis-Philippe, sa candidature à la députation fut opposée plusieurs fois et toujours sans succès, par l'opposition dynastique, à celle de M. Ern. Hébert (voy. ce nom). M. Lefebvre-Duruflé, dont le second nom est celui de sa femme, faisait partie du conseil général de l'Eure lorsque ce département l'envoya à l'Assemblée législative (1849). Il appartint longtemps à la majorité, dont il ne se détacha que pour soutenir la politique particulière de l'Élysée. Lors du coup d'État de décembre 1851, il fut appelé à la Commission consultative, et plus tard au ministère de l'agriculture, du commerce et des travaux publics (25 janvier 1852). Il a quitté ces fonctions élevées, où son passage fut trop court pour être marqué par aucune mesure saillante, pour entrer au Sénat, par décret du 28 juillet 1852. Le 5 janvier de la même année, il avait été promu officier de la Légion d'honneur.

LEFEUVE (Charles), littérateur français, né à Paris à la fin de 1818, et fils d'un directeur de théâtre, fit ses études au collége Bourbon et fournit d'abord des articles littéraires à divers journaux de Paris et des départements. Il a écrit de plus trois volumes de *Poésies* (1842-1844); un *Éloge historique* du médecin Bordeu; l'*Histoire de Sainte-Geneviève* (1842), et l'*Histoire de Saint-Germain l'Auxerrois* (1843); d'intéressantes monographies du *Lycée Bonaparte* (1851) et du *Collége Rollin* (1853); *Interlaken*, roman; et un drame en vers sous le titre de *Léa* (1851), qui n'a point été représenté.

LEFÈVRE (Jacques), éditeur français, né à Neufchâteau (Vosges), en 1779, fut d'abord apprenti dans l'imprimerie Didot. Enrôlé à seize ans dans l'artillerie de marine, il parvint au grade de sergent-major, se formant et s'instruisant au milieu de ses campagnes. De retour à Paris en 1803, il ouvrit une librairie qui a publié, pendant une période de cinquante-trois ans, une collection de *Classiques français*, regardée jusqu'ici comme l'une des plus irréprochables; la première série, publiée sous la Restauration, comprend 73 volumes in-8, soigneusement imprimés chez MM. Didot; quelques auteurs, Corneille, Molière, Racine, etc., ont été particulièrement édités avec luxe et toujours sous la surveillance immédiate de cet éditeur, à la fois habile libraire et savant bibliophile.

LEFÈVRE (Désiré-Achille), graveur français, né à Paris, en 1798, et fils de Sébastien Lefèvre, étudia sous son père et traita, comme lui, la gravure d'histoire et les vignettes. Après avoir fourni des œuvres nombreuses à une foule de publications illustrées, il s'est plus spécialement occupé de lithographie. Nous citerons de lui : *le portrait du général Foy* (1827); *l'Empereur Napoléon*, d'après Steuben (1829); *l'Enfant endormi*, de Proud'hon (1831): *J. J. Rousseau dans sa jeunesse*, *la Bataille d'Aboukir*, d'après Gros; *la duchesse d'Orléans et le comte de Paris*, d'après M. Winterhalter (1835-1843); *l'Annonciation*, de Murillo; *la reine Amélie*, etc. (1844-1849); les vignettes de nombreux classiques (1832-1853). Ce graveur a obtenu une 2e médaille en 1831, une 1re en 1843, et la décoration en mai 1851.

LEFEVRE (Charles-Shaw), homme politique anglais, né en 1794, fut élevé au collége de la Trinité à Cambridge et embrassa la carrière du barreau (1819), où il s'est distingué, en plusieurs occasions, par une grande connaissance des affaires litigieuses. En 1830, il entra au Parlement et n'a cessé jusqu'à présent d'y siéger avec les membres du parti libéral. Nommé président (*speaker*) en 1839, lors de la retraite de M. Abercromby, il continua de remplir ces importantes fonctions pour les législatures de 1841, 1847 et 1852. M. Lefevre est un des propriétaires de la grande brasserie de Whitbread à Londres. En quittant la présidence des Communes (1857), il a, suivant l'usage, reçu un siége à la Chambre des Lords avec le titre de vicomte Eversley, sous lequel il est maintenant connu.

LEFÈVRE-DEUMIER (Jules LEFÈVRE, dit ensuite), littérateur français, né vers 1814, débuta dans les lettres par quelques volumes de poésie et travailla ensuite à des publications historiques ou illustrées. Marié, en 1848, à Mlle Roulleaux-Dugages (voy. ci-après), il obtint, l'année suivante, le poste de bibliothécaire particulier de Louis-Napoléon et, au rétablissement de l'Empire, le titre de bibliothécaire de l'Élysée et des

Tuileries, avec la décoration de la Légion d'honneur. — M. Lefèvre-Deumier est mort en 1857.

On a de lui : *Confidences* (1833, in-8), poésies; *Sir Lionel d'Arquenay* (1834, 2 vol. in-8); *les 86 Départements de la France et ses colonies* (1835, in-18); *la Résurrection de Versailles*, poëme lyrique (1837); *les Martyrs d'Arezzo* (1839, 2 vol. in-8); *OEuvres d'un désœuvré; les Vespres de l'abbaye du Val* (1842, 2 vol. in-8), rééditées en 1845; *Lettre à Louis Napoléon Bonaparte* (brochure in-12, 10 décembre 1848); *Oui ou Non? Projet d'organisation morale et pratique du droit à l'assistance* (1849), avec M. Marion; *OEhlenschläger* (1854), le poëte national du Danemark; *A la reine Victoria* (1856) et autres poésies de circonstance.

LEFÈVRE-DEUMIER (Marie-Louise ROULLEAUX-DUGAGES, dame), artiste sculpteur française, femme du précédent, née à Argentan (Orne), vers 1824, appartient à une famille aujourd'hui connue dans la carrière diplomatique. Portée par goût vers la sculpture, qu'elle avait étudiée comme art d'agrément, elle débuta, en 1850, au salon, sous le nom de son mari, et a continué depuis ses envois, accueillis de la presse avec une faveur marquée. Elle a coopéré, vers la fin de 1855, au journal intitulé *le Travail universel*. Il faut rappeler de cette dame, non moins connue comme femme du monde que comme artiste : *Jeune pâtre de l'île de Procida* (1850); *le Prince président*, buste (1852); *Mgr Sibour* (1853); *Portrait du fils de l'auteur*, exposé en 1853 et 1855. *Virgile enfant*, statue; *Matrone romaine*, *le général Paixhans*, bustes (1857), etc. Elle a obtenu une 3e médaille en 1853, et une mention en 1855.

LE FLAGUAIS (Joseph-Alphonse), poëte français, né le 19 mars 1805, débuta de bonne heure dans la carrière littéraire par deux recueils intitulés : *Poésies élégiaques* et *Mélodies françaises* (1826, 2 vol. in-18), qui se ressentaient de l'influence romantique. Il publia ensuite : *les Neustriennes* (1835, in-8; 2e édit., 1847), chroniques et ballades rimées; *Poésies d'un jeune aveugle* (1839, in-18); *Marcel* (1843, in-12), poëme; *Guillaume et Mathilde* (1855, in-8), légendes; et différents morceaux, insérés dans les *Mémoires* de l'Académie de Caen et *l'Art en province*. En 1850, il a commencé la réimpression de ses *OEuvres complètes*, qui formera quatre volumes. M. Le Flaguais est un des conservateurs de la bibliothèque de Caen.

LE FLO (Adolphe-Charles-Emmanuel), général français, ancien représentant du peuple, né à Lesneven (Finistère), en 1804, fut élève de l'École militaire de Saint-Cyr, passa en Afrique comme lieutenant, en 1831, y fut fait capitaine, puis chef de bataillon, après sa brillante conduite devant Constantine. Élu représentant du Finistère à la Constituante, aux élections supplémentaires du 17 septembre 1848, il ne prit aucune part aux travaux de l'Assemblée avant la fin de mars 1849, et remplit, dans l'intervalle, une mission diplomatique à Saint-Pétersbourg. A son retour, il prit place dans les rangs de la droite et soutint la politique de Louis Napoléon. Réélu, le deuxième, à la Législative, il y fit partie de la majorité hostile à la République, jusqu'au moment de la scission entre la droite parlementaire et l'Élysée. Il prit alors parti contre la politique napoléonienne, et fut, comme questeur de l'Assemblée, un des plus vifs adversaires des projets du pouvoir exécutif. Aussi, dès le matin du coup d'État du 2 décembre, fut-il arrêté à l'hôtel même de la Présidence, puis compris dans le premier décret d'expulsion du 9 janvier 1852. Il se retira en Belgique. Le général Le Flo, aujourd'hui rentré en France, est commandeur de la Légion d'honneur depuis le 23 janvier 1848.

LEFORT (Pierre-Alexandre-Francisque), ingénieur français, né à Paris en 1807, fut, de 1827 à 1829, élève de l'École polytechnique et fait, depuis cette époque, partie du corps des ponts et chaussées, où il est parvenu au grade d'ingénieur en chef de première classe. Il a dirigé diverses constructions sur les lignes de chemins de fer du Nord et a été chargé d'étudier de nombreux projets. Il a été décoré en avril 1846. On a de lui : une *Notice sur les travaux de fixation des dunes* (1832, broch.); des *Études relatives à la construction des ponts biais* (1839, in-8); plusieurs *Rapports*, entre autres celui sur la ligne de Valenciennes à Mézières; etc.

LEFRANC (Pierre-Joseph), ancien représentant du peuple français, né à Montmirey-la-Ville (Jura), en 1815, et fils d'un ancien volontaire de 1792, fut occupé, dans sa première jeunesse, aux travaux des champs. Il entra à seize ans dans une étude de notaire et apprit, presque sans maître, les langues classiques. Après avoir suivi les cours de la Faculté de droit de Paris, il écrivit en 1844 dans la *Revue indépendante*, où il signait ses articles du nom de Jacques Bonhomme. En 1846, la famille Arago le choisit pour rédacteur en chef du journal qu'elle fonda à Perpignan, *l'Indépendant des Pyrénées-Orientales*, organe de l'opposition démocratique qui fit une guerre sans relâche à l'administration et au général Castellane, et auquel la vivacité de sa polémique attira un grand nombre de procès. Après la révolution de Février, M. Pierre Lefranc fit partie de la commission administrative du département et fut envoyé à la Constituante, le quatrième sur cinq, par 14 794 voix. Membre du comité des finances, il vota ordinairement avec l'extrême gauche. Après l'élection du 10 décembre, il fit une opposition très-vive au gouvernement de Louis-Napoléon et appuya la demande de mise en accusation présentée par la Montagne contre le Président et ses ministres à l'occasion de l'expédition de Rome. Réélu le quatrième à la Législative, il s'associa à tous les efforts tentés par le parti démocratique, protesta contre la loi du 31 mai et s'opposa à la révision de la Constitution. Le coup d'État du 2 décembre a mis fin à sa carrière politique.

LEFRANC (Pierre-Charles-Joseph-Auguste), auteur dramatique français, né le 2 février 1814, à Bussières près Mâcon, se fit recevoir avocat à Paris et se mêla activement au mouvement de la presse parisienne. Il rédigea *les Papillottes*, *l'Audience* et *les Coulisses*, créa *la Chaire catholique*, journal de la prédication, et donna des articles au *Chérubin*, à *la Vogue*, au *Journal de Paris*, à la *Revue de France*, à *l'Époque*, à la *Revue des théâtres*, à la *Galerie des artistes* de 1853, etc. Comme vaudevilliste, il est auteur d'un grand nombre de pièces en collaboration avec M. Labiche. Nous citerons : *une Femme tombée du ciel* (1836); *l'Article 960* (1839); *le Fin mot* (1840); *un Grand criminel* (1841); *une Femme compromise* (1843); *une Existence décolorée* et *l'Enfant de quelqu'un* (1847); *une Idée fixe* et *les Roués innocents* (1850); *En manches de chemise* (1851), *un Ut de poitrine* (1853); *un Mauvais coucheur* (1854), etc. La plupart de ces pièces ont été applaudies sur la scène du Palais-Royal.

LEFUEL (Martin-Hector), architecte français, membre de l'Institut, né à Versailles, le 14 no-

vembre 1810, étudia l'architecture sous son père, puis sous la direction d'Huyot, entra en 1829 à l'École des beaux-arts, y remporta le second prix d'architecture en 1833 et le grand prix en 1839, sur ce sujet : *un Hôtel de ville pour Paris*. Son séjour en Italie fut marqué par l'envoi des *trois Temples de la Piété, de l'Espérance* et *de Junon Matuta*, envoyés par la commission de l'Institut à l'Exposition universelle de 1855. A son retour, M. Hector Lefuel ouvrit un atelier d'élèves, dirigea plusieurs travaux particuliers et dessina, pour le palais de Florence, une *Cheminée monumentale*, exécutée par M. Ottin (1848). Nommé vers cette époque architecte du château de Meudon, il remplaça ensuite Abel Blouet au palais de Fontainebleau et fut chargé, à la mort de Visconti (1854), de l'achèvement de la réunion du Louvre aux Tuileries, terminée en août 1857. Les plans et dessins laissés par ce dernier architecte ont été sérieusement modifiés, dans l'aménagement, les détails et les motifs d'exécution.

M. Hector Lefuel a enfin conduit, comme architecte en chef, les travaux du Palais des beaux-arts, pour l'exposition universelle ee 1855, et commencé en 1856, pour M. Achille Fould, un grand hôtel dans le faubourg Saint-Honoré.

Membre de l'Institut depuis 1855, en remplacement de M. Gauthier, il est aujourd'hui architecte en chef du Louvre et des palais impériaux, et membre du jury d'architecture à l'École des beaux-arts. Il a obtenu une médaille de troisième classe à la suite de l'exposition de 1855. Décoré en mai 1854, il a été promu au grade d'officier le 15 août 1857.

LEGEARD DE LA DIRIAYS (Joseph-Prudent), magistrat français, ancien représentant du peuple, né à Rhétiers (Ile-et-Vilaine) en 1788, fut élevé dans les idées religieuses et monarchiques, entra dans la magistrature en 1816, fut procureur du roi à Saint-Brieuc jusqu'en 1823, et devint ensuite conseiller à la Cour d'appel de Rennes. Après la révolution de Juillet, il reconnut le nouveau gouvernement et fut nommé président de chambre en 1838. En 1848, le gouvernement provisoire le maintint dans ce poste, et les électeurs d'Ille-et-Vilaine l'envoyèrent à la Constituante, le neuvième sur quatorze, avec 78 937 voix. Président du comité de la justice, il vota constamment avec la droite et adopta toutefois l'ensemble de la Constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique intérieure et extérieure de l'Élysée. Non réélu à l'Assemblée législative, il reprit son siége de président de chambre à la Cour d'appel de Rennes. Il est membre du conseil général d'Ille-et-Vilaine, et chevalier de la Légion d'honneur depuis le 30 avril 1821.

LEGENDRE (R.), ancien député et représentant du peuple français, né à Pont-Audemer (Eure), en 1782, étudia le droit et s'établit, comme avocat, dans sa ville natale. Ami de Dupont (de l'Eure), dont il partagea toujours les opinions politiques, il s'associa à toutes ses luttes contre la Restauration. En 1829, le collége électoral de Pont-Audemer l'envoya à la Chambre des Députés, où il fut un des plus fermes adversaires du ministère Polignac. Après l'établissement de la monarchie de Juillet, il suivit Dupont (de l'Eure) dans l'opposition. Non réélu, en 1834, à Pont-Audemer, où il eut pour concurrent M. Hébert, il le fut à Mamers. En 1837, il échoua complétement, et ne rentra à la Chambre qu'en 1842, comme député de Brionne. Il s'associa aux attaques de l'extrême gauche contre le ministère Guizot, ne fut pas réélu en 1846, et prit une part chaleureuse à la campagne des banquets réformistes. Après la révolution de Février, le gouvernement provisoire le nomma commissaire général de la République dans le département de l'Eure; il y fut élu représentant du peuple par 91 264 voix. Membre du comité de législation, il vota ordinairement avec la gauche et, après l'élection du 10 décembre, fit une vive opposition à la politique de l'Élysée. Il vit échouer sa candidature à l'Assemblée législative, mais, dans le conseil général du département de l'Eure, il continua de défendre les institutions républicaines et protesta, en 1850, contre les projets de révision. Après le coup d'État du 2 décembre, il resta en dehors des affaires publiques.

LEGENTIL (Charles), industriel français, ancien pair, né à Rouen, le 9 mars 1783, suivit d'abord la carrière du haut commerce, où il acquit une fortune considérable et fut appelé, à plusieurs reprises, à faire partie du jury des expositions de l'industrie. En 1828, il devint membre honoraire du comité consultatif des arts et manufactures, et par la suite il siégea trois fois au tribunal du commerce de la Seine. Désigné par le conseil général du commerce pour lui présenter un rapport sur la question des laines étrangères, il contribua à faire réduire d'un quart les droits d'importation. Il a toujours parlé, agi et écrit dans le sens de la plus grande extension de la liberté commerciale sans pousser jusqu'au libre échange l'application de ses principes. Sur la demande de ses collègues, il reçut, en 1831, la croix d'honneur.

Élu député par le 3ᵉ arrondissement de Paris, M. Legentil se fit remarquer par son activité dans les travaux intérieurs de la Chambre; attaché à la dynastie de Juillet, il en soutint les divers ministères et, au renouvellement de 1842, il dut céder la place à M. Billault, porté par l'opposition. Le 4 juillet 1846, une ordonnance royale l'éleva à la dignité de pair de France. Depuis 1848, il n'avait conservé de ses anciennes fonctions que celles de président de la chambre du commerce de la Seine et de régent de la Banque de France. En 1855, il les résigna pour se retirer tout à fait dans la vie privée et mourut peu après. Le 17 octobre 1851, il avait été promu au rang de commandeur de la Légion d'honneur.

LE GLAY (André-Joseph-Ghislain), archéologue français, né le 29 octobre 1785, à Arleux (Nord), vint étudier la médecine à Paris, où il fut reçu docteur en 1812, et alla s'établir à Cambrai. Le goût des travaux d'archéologie qui se manifesta de bonne heure chez lui le fit à peu près renoncer à l'exercice de sa profession. Ses premières recherches, qui se portèrent sur les antiquités de son pays natal, furent insérées dans le recueil de la Société d'émulation, dont il fut tour à tour secrétaire et président: elles traitent *de l'Étude du grec dans les Pays-Bas, des Duels judiciaires, des Fêtes et cérémonies publiques de l'Église métropolitaine de Cambrai*, etc. Nommé, vers 1825, bibliothécaire de cette dernière ville, il devint, après 1830, archiviste du département du Nord et correspondant de l'Académie des inscriptions. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1838.

On doit encore à cet érudit, qui passe pour un des plus distingués de la province : *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Cambrai* (1831, in-8), qui contient plus de mille articles; *Mélanges historiques et littéraires* (1834, in-4), *Analectes historiques* (1839-1852, 2 vol. in-8), documents inédits pour servir à l'histoire des faits, des mœurs et de la littérature; *Maximilien Iᵉʳ et Marguerite d'Autriche* (1840, in-8), esquisses biographiques complétées par la *Correspondance* (2 vol. in-8) de ces deux personnages, publiée la même année; *Négociations diplomatiques entre la France*

et l'Autriche (1845, 2 vol. in-4) durant les trente premières années du XVIe siècle; *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Lille* (1848, in-8), *Cameracum christianum* (1849, in-4), histoire ecclésiastique du diocèse de Cambrai: *Glossaire topographique de l'ancien Cambrésis* (1849, in-8); *Archives des églises et des maisons religieuses* (1852, in-8); *Vies des Saints* (1855-1857, 6 vol. in-8), nouvelle édition de Butler et de Godescard. M. Le Glay a fourni en outre un très-grand nombre de notices et d'articles aux *Archives historiques*, aux *Mémoires* de la Société de Lille, à la *Revue numismatique*, à l'*Annuaire du Nord*, aux *Mémoires* de la Société des antiquaires, etc.

LE GLAY (Edward-André-Joseph), fils du précédent, né à Cambrai, le 6 mars 1814, s'est aussi occupé d'archéologie. Élève de l'École des chartes, il fut quelque temps conservateur-adjoint des archives de Lille, puis passa dans l'administration, en qualité de conseiller de préfecture. Depuis 1848, il a été sous-préfet de Gex, de Moissac et de Libourne (août 1857). M. Le Glay fils a été décoré en 1852.

Il a édité des romans du moyen âge, collaboré à quelques revues du Nord, et publié: *Fragments d'épopées romanes du* XIIe *siècle* (1838, in-8), traduits et annotés; *Histoire de Jeanne de Constantinople, comtesse de Flandre* (1841, in-8), et *Histoire des comtes de Flandre* (1843-1844, 2 vol. in-8), qui s'étend jusqu'à l'avénement de la maison de Bourgogne.

LE GORREC (Claude-Jean-Marie), ancien député et représentant du peuple français, membre du Corps législatif, né à Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord), le 5 mai 1800, fit ses études de droit, se fixa à Pontrieux, fut nommé maire de cette commune, où il possède de grandes propriétés, et devint, après 1830, membre du conseil général des Côtes-du-Nord. Durant les législatures de 1839, de 1842 et de 1846, il représenta, à la Chambre des Députés, l'arrondissement de Guingamp, et prit place sur les bancs de l'extrême gauche. En 1848, 89 873 suffrages l'envoyèrent à l'Assemblée constituante, le sixième sur la liste des seize élus des Côtes-du-Nord. Membre du comité de l'agriculture et du crédit foncier, il vota presque constamment avec la droite. Il adopta toutefois l'ensemble de la Constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée. Réélu à l'Assemblée législative, il continua de faire partie de la majorité, vota la loi du 31 mai, et se prononça pour la révision de la Constitution. Après le coup d'État du 2 décembre, il se présenta, sous les auspices du gouvernement, comme candidat au Corps législatif, et fut nommé dans la circonscription de Guingamp, où il a été réélu en 1857. Il fait également partie du conseil général des Côtes-du-Nord, pour le canton de Pontrieux.

LEGOUVÉ (Ernest-Wilfrid), littérateur français, né à Paris, le 15 février 1807, et fils de l'auteur du *Mérite des femmes*, débuta par une pièce de vers sur *la Découverte de l'imprimerie*, qui obtint le prix de l'Académie française en 1827. Il publia ensuite des romans qui ne furent pas très-remarqués: *Max* (1833); *les Vieillards* (1834); *Édith de Falsen* (1840), l'un de ses meilleurs ouvrages. En 1847, il fit, au collége de France, sur *l'Histoire morale des femmes*, des leçons gratuites qu'il publia l'année suivante. Mais M. Ernest Legouvé doit surtout sa réputation à un certain nombre d'ouvrages dramatiques qui lui ont ouvert, en 1855, les portes de l'Académie française, où il a remplacé Ancelot.

Il a jusqu'ici donné au théâtre, avec M. Prosper Dinaux: *Louise de Lignerolles*, drame en cinq actes et en prose, qui a fourni à Mlle Mars un de ses derniers bons rôles et est resté au répertoire du Théâtre-Français; avec M. Scribe, trois œuvres capitales: *Adrienne Lecouvreur* (1849), *Bataille de dames* (1851), *les Contes de la reine de Navarre* (1851), qui furent représentées au Théâtre-Français, et dont la première dut un succès soutenu au talent de Mlle Rachel. Il avait écrit pour cette tragédienne une pièce en cinq actes, *Médée*, qu'après de longues tergiversations, elle refusa décidément de jouer: il en résulta un assez long procès que M. Legouvé gagna et dont il abandonna les dommages-intérêts à la Société des gens de lettres et à la Société des auteurs dramatiques. *Médée*, traduite en italien par M. Montanelli, a été jouée en 1856, au Théâtre-Italien, et ensuite dans toutes les capitales de l'Europe, avec le plus éclatant succès, par Mme Ristori. Citons encore trois comédies: *Par droit de conquête*, qui a réussi en 1855; *le Pamphlet*, satire à l'adresse de certains biographes, et qui a échoué, malgré son à-propos (octobre 1857), et *les Doigts de Fée*, en cinq actes, avec M. Scribe (mai 1858). On trouve dans toutes ces pièces de l'esprit, de la verve, un style pur, sans être académique, et de la finesse d'observation.

On a encore, de M. Legouvé, une tragédie non représentée, *Guerrero ou la Trahison* (1845); une traduction du *Prométhée enchaîné* d'Eschyle; *les Morts bizarres*, poëmes dramatiques (1832), ainsi que des articles dans *la Presse*, dans *l'Illustration*, dans *le Dimanche des enfants*, dans la *Galerie historique des hommes célèbres d'Italie*, dans le *Royal keepsake*, dans *le Keepsake Paris-Londres*, etc.

LEGOYT (Alfred), économiste et statisticien français, né à Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme), le 28 novembre 1815, fit ses classes au collége de cette ville et vint à Paris suivre les cours de droit. Secrétaire de M. Tissot, de l'Académie française, de 1836 à 1839, il prit part à la préparation de plusieurs de ses publications littéraires, puis il entra au ministère de l'intérieur, où il remplit les fonctions de chef de bureau de l'administration générale et de secrétaire de la commission permanente des archives. Depuis 1849, plusieurs mesures administratives importantes furent dues à son initiative, entre autres le décret de 1850, qui met au concours la nomination aux emplois d'archivistes départementaux, et l'organisation nouvelle du dénombrement de la France, en 1851, sorte de vaste enquête sur la population, considérée sous les points de vue les plus divers.

Appelé, au mois de mars 1852, à remplacer M. Moreau de Jonnès, dans la direction du bureau de la statistique générale de France, M. A. Legoyt provoqua aussitôt (1er juillet) l'organisation, dans chaque canton de l'Empire, d'une commission permanente non rétribuée, chargée de dresser, *tous les ans*, la statistique de la production agricole, et, *tous les cinq ans*, celle de l'industrie. Puis il prépara l'instruction ministérielle du 24 septembre 1853, qui régularisa et étendit les opérations du bureau de la statistique générale. En décembre 1854, il a fait paraître le tome XIV de la grande *Collection de la statistique générale de France*, précédé d'une *Introduction*.

On doit encore à ce laborieux économiste: *la France statistique* (1843, gr. in-8), qui obtint, en 1845, l'un des prix de statistique décernés par l'Académie des sciences et où les faits, coordonnés dans une série de tableaux, sont accompagnés de toutes les déductions auxquelles ils peuvent donner lieu; *le Livre des chemins de fer, ou Es-*

sai statistique sur les chemins de fer français et étrangers (1845, in-12); *Recherches sur la charité officielle et privée à Londres* (1847, in-8), étude et statistique complète du paupérisme et des moyens employés inutilement pour le détruire; *Essai sur la centralisation administrative* (1849, in-8), panégyrique exclusif d'un système dont on fait ressortir les avantages sans en laisser voir les défauts. Citons encore : *Introduction à l'étude du mouvement de la population en France et dans le reste de l'Europe*, destinée au quinzième volume de la *Statistique de France; Rapport au ministre sur le mouvement de la population en France en* 1843 (in-4): *Notices historiques et statistiques sur les chertés anciennes et modernes*, sous presse (in 8); *Matériaux pour une histoire de la statistique* (in-8). La plupart des recueils et publications générales d'économie politique, de statistique et de science administrative comptent M. Legoyt parmi leurs collaborateurs.

LEGRAND (Pierre), publiciste français, député, né à Lille, le 2 juin 1804, étudia le droit à Paris, se fit inscrire, en 1830, au barreau de sa ville natale, dont il devint bientôt conseiller municipal, puis fut nommé, en 1840, conseiller de préfecture. Membre de la Société des sciences et des arts de Lille, il a collaboré aux *Annales de législation et de jurisprudence* et publié : *le Bourgeois de Lille* (1831), tableaux de mœurs flamandes; *Voyages en Hollande, en Suisse et dans le midi de la France* (1833); *Législation des portions ménagères* (1850, in-8), où est traitée la question des biens communaux dans le Nord, etc. Après le coup d'État du 2 décembre, il se présenta, comme candidat non officiel, aux électeurs de Lille et fut envoyé au Corps législatif par les républicains et les légitimistes réunis. Il prêta le serment exigé et fit partie de la législature. Il a pris une part assez active aux travaux de l'Assemblée, notamment à l'élaboration de la nouvelle législation militaire, sujet sur lequel il avait déjà publié, en 1835, de très-sérieuses *Études*. Il a été réélu en 1857. Il est décoré depuis le 8 février 1850.

LEGRAND [DE L'OISE] (Léon-Victorin), administrateur français, ancien député, né à Saint-Just (Oise), le 20 janvier 1791, d'une famille de cultivateurs, fut destiné à suivre la carrière des finances, obtint, à l'aide de protecteurs puissants, un avancement rapide, et devint inspecteur en 1821. Il se démit de ses fonctions à l'arrivée de M. de Villèle au ministère (1824), et il s'occupait de travaux agricoles lorsqu'aux élections générales de 1831, il fut envoyé à la Chambre des Députés par l'arrondissement de Clermont. Son mandat lui a été renouvelé jusqu'à la révolution de Février. M. Legrand fit d'abord partie de l'opposition, mais il se rapprocha bientôt du ministère qui le nomma conseiller d'État, puis directeur général de l'agriculture et des haras. M. d'Argout le plaça ensuite à la tête de l'administration des forêts qu'il réorganisa avec autant de zèle que d'intelligence. Mais il donna sa démission en même temps que ses amis politiques quittaient le ministère (1838) et rentra dans les rangs de l'opposition dynastique. M. Dumon l'appela, en 1840, à la direction générale des contributions directes, d'où il passa ensuite à celle des forêts. Il soutint, comme député, la politique du dernier ministère de Louis-Philippe. Il a laissé, comme administrateur, une grande réputation de justice et de régularité. M. Legrand a été promu, en juin 1844, au rang de commandeur de la Légion d'honneur.

LEGRAND [d'AMIENS] (A....), médecin français, né à Amiens, vers 1800, reçu docteur, à Paris en août 1827, s'est signalé par ses tentatives pour substituer l'or au mercure dans le traitement de la syphilis et des maladies de la peau. Il est médecin du bureau de bienfaisance du X[e] arrondissement et décoré depuis 1846. On a de lui : *de l'Or, de son emploi dans le traitement de la syphilis, etc.* (1825; 2[e] édit., 1832); *de l'Or dans le traitement des scrofules* (1837); *de l'Hydropathie* (1843); *de l'Analogie et des différences entre les tubercules et les scrofules* (1849), honoré d'une mention au concours Portal; *sur le Traitement des maladies scrofuleuses des os* (1850), et divers *Rapports*, *Notes*, *Mémoires* et *Extraits* de recueils spéciaux.

LEGRAND (Charles-Dominique, dit PAUL), artiste dramatique et pantomime français, né à Saintes, le 4 janvier 1820, vint très-jeune à Paris, et fut successivement bijoutier, commis voyageur, courtier, tout en jouant successivement au théâtre Bonne-Nouvelle, au Luxembourg et sur la scène de la Madeleine, créée et inaugurée en 1840. Engagé l'année suivante aux Funambules pour doubler Deburau, il y resta jusqu'en 1847, et prit le prénom de *Paul* pour se distinguer de nombreux homonymes. En 1848 il fit à Londres un court séjour, puis vint reprendre avec M. Ch. Deburau le répertoire resté libre depuis la mort de Deburau père. Il passa, en 1852, aux Folies-Mayer, devenues les Folies-Concertantes et les Folies-Nouvelles, et représenta sur cette scène tous les types de Pierrot dans de nombreuses pantomimes, faites pour lui par les chefs de l'école réaliste et souvent par lui-même, et donna à ce muet personnage un costume moins uniforme que la classique casaque blanche. En 1856, il a pris part à l'organisation du pré Catelan, et y a monté sur une grande échelle, au milieu de décors et de feuillages naturels, une série de danses et de grandes pantomimes.

LE GUILLOU (l'abbé Corentin-Marie), compositeur et théologien français, naquit à Quimperlé (Finistère) le 31 janvier 1804. Après avoir étudié chez les jésuites, il reçut la prêtrise en 1829 et fut placé par M. de Quélen à l'hôpital de la Charité en qualité d'aumônier. Il a composé beaucoup de musique religieuse, ne demandant, dit-il, d'inspirations qu'à une piété franche. On a de lui une *Messe solennelle* (1838), divers *Motets*, *Psaumes* et *Offertoires*, plus de deux cents cantiques, et même des albums de romances pieuses, telles que *Fleurs de bruyères*, *Branches d'aubépine*, etc. L'abbé Le Guillou a publié des livres nombreux, presque tous relatifs à la dévotion, aux saints ou à la Vierge.

LEHARIVEL-DUROCHER (Edmond-Victor), sculpteur français, né à Chanu (Orne), le 20 novembre 1816, étudia la sculpture sous Ramey fils et M. Dumont, suivit, de 1838 à 1844, l'École des beaux arts, y remporta les prix de tête d'expression et de figure modelée, et débuta au salon de l'année suivante. Il a principalement exposé : *le Rédempteur et la Vierge*, groupe en plâtre; *la Cène*, bas-relief, acquis par le ministère de l'Intérieur (1849); *la Rêverie*, statuette; *un Miracle de Jésus-Christ enfant*, bas-relief acheté par l'État. La *Cène* de 1849 a reparu à l'Exposition universelle de 1855, avec une *sainte Geneviève* et *saint Théodechilde*, statues commandées par la ville de Paris pour l'église Sainte-Clotilde; un *Médaillon* en marbre, et le *Monument des trois frères Eudes*, destiné à la ville d'Argentay. Cet artiste a encore exécuté un *Groupe d'anges*, placé dans l'église Saint-Sulpice, le *buste de Racine*, à l'École normale, plusieurs *bustes* et *statuettes*,

au salon de 1857. Il a obtenu une 3e médaille en 1849, une mention en 1855, et une 2e médaille en 1857.

LEHMANN (Charles-Ernest-Rodolphe-Henri), peintre allemand naturalisé français, né à Kiel (duché de Holstein), le 14 avril 1814, et fils d'un peintre distingué, reçut de son père les premières leçons de dessin, vint ensuite en France, où il entra dans l'atelier de M. Ingres, et débuta au salon de 1835, avec un tableau religieux, *Tobie et l'ange*. Il exposa ensuite : *la Fille de Jephté*, *le Cid*, au musée de Lyon; *le Pêcheur* (1837), au musée de Carcassonne; *sainte Catherine, portée au tombeau par les anges; la Vierge avec l'enfant Jésus* (1840); *les Filles de la source* et *Mariuccia* (1842); *les Créanciers*, *Hamlet et Ophélia* (1846); *Léonide* (1849), au musée de Nantes; *la Consolation des affligés*, *Prométhée* (1851), au Luxembourg; une *Pieta* et une *Assomption*.

M. Henri Lehmann s'est fait aussi, à côté de MM. Ingres et Flandrin, une grande réputation de portraitiste. On cite surtout les portraits de *Liszt*, de *la marquise de Bedmar*, de *la comtesse d'Agoult*, de *la princesse de Belgiojoso*, de *Mme la comtesse Lehon*, du *comte de Nieuwerkerque*, d'*Alphonse Karr*, de *Mme Arsène Houssaye;* enfin, au château de Versailles, le portrait de *Hugues de Payers*. On lui doit encore des peintures murales, entre autres celles de chapelles dans l'église Saint-Merry, où il a représenté *l'Annonciation*, *le Baptême du Christ*, *la Pentecôte*, et *la Confession*. Il fut décoré par Louis-Philippe, à la suite de ce grand travail. Chargé par l'Empereur, en 1852, de décorer la galerie des fêtes à l'hôtel de ville, il y exécuta, en dix mois, cinquante-six compositions, qui lui valurent la croix d'officier et qui ont été reproduites par la photographie. Il vient d'achever les peintures des deux hémicycles de la nouvelle salle du Trône, au palais du Sénat, et les six murs qui forment le transsept de la nouvelle église Sainte-Clotilde.

Nous citerons, à part les envois de M. Lehmann à l'Exposition universelle de 1855 : *l'Enfant Jésus et les mages*, *l'Adoration*, *Jérémie*, *Vénus Anadyomène*, *Ondine*, *le Rêve d'Erigone*, projet de plafond, *le Lai d'Aristote*, toile de genre semi-historique, et plusieurs portraits non désignés.

Cet artiste, qui s'est inspiré tour à tour des livres saints, d'Eschyle, de Shakspeare, de Gœthe et de Victor Hugo, unit ordinairement à un dessin soigné un grand éclat de couleur, qui n'exclut pas toujours une certaine poésie rêveuse. Il a obtenu, outre les décorations citées plus haut : comme peintre d'histoire, une 2e médaille en 1835, une 1re en 1840; comme portraitiste, une 1re médaille en 1848, et une des médailles de première classe en 1855.

LEHMANN (Rodolphe), peintre allemand naturalisé français, frère du précédent, né à Hambourg, le 19 août 1819, fut élève de son père et de son frère, et s'est fait à côté de ce dernier un nom distingué. Depuis longtemps, à part quelques voyages en Allemagne et en Angleterre, il réside à Rome, où son atelier est le rendez-vous des plus illustres voyageurs. La plupart de ses toiles, qui retracent les mœurs, les costumes ou le ciel de l'Italie, ont paru à nos salons, de 1842 à 1855. Nous citerons : *la Fileuse*, *une Pèlerine des Abruzzes dans la campagne de Rome*, *la Faneuse*, *Grazia*, *Mater amabiles*, *le pape Sixte-Quint bénissant les marais Pontins* (Musée de Lille); *Haydée*, *une Chevrière des Abruzzes*, *Graziella*, et quelques *portraits*. Il a répété plusieurs fois chacun de ces tableaux pour satisfaire aux demandes des amateurs; aussi ses œuvres sont-elles plus nombreuses que ses sujets. Il a obtenu une 3e médaille en 1843, deux secondes médailles en 1845 et 1848, et une mention en 1855.

LEHMANN (Pierre-Martin-Orla), homme politique danois, né à Copenhague, le 19 mai 1810, passa, en 1833 et 1835, l'examen de fonctionnaire judiciaire et se montra de bonne heure propagateur ardent des idées libérales, qu'il a toujours soutenues. Il acheva ses études de droit romain à Berlin. Mêlé activement au mouvement politique que fit naître l'institution des États provinciaux, il fournit à *la Poste de Copenhague* et à *la Patrie* (Fædrelandet) de remarquables articles sur les finances, l'industrie, la liberté de la presse, les affaires du Schleswig, et fut nommé, en 1840, député aux États des Iles. Traduit devant la haute Cour pour un discours prononcé à Nykjœbing, il fut condamné, en 1842, à trois mois de prison. Sa *Défense* (Forsvarstale; Copenhague, 1842), fut deux fois éditée dans la même année et traduite en allemand (Kiel, 1842, in-8). Après avoir voyagé en France, en Italie, en Allemagne et en Suisse (1842-1843) il se fit recevoir avocat à la haute Cour. Lorsque le parti du *Danemark jusqu'à l'Eider* (Eider danske) parvint aux affaires (22 mars 1848), M. Lehmann, qui en était l'un des chefs les plus populaires, fut nommé ministre sans portefeuille. Il se retira, avec la plupart de ses collègues, le 15 novembre 1848. Appelé à faire partie de la haute Cour d'État chargée de juger le ministère Œrsted, il fut récusé par les inculpés. Il remplit les fonctions de préfet (*amtmand*), et continue à exercer une grande influence dans les Assemblées législatives.

LEHON (Charles-Aimé-Joseph, comte), homme politique belge, né en 1792, à Tournay, embrassa la carrière du barreau et s'établit comme avocat, à Liége. Son habileté et aussi le brillant mariage qu'il contracta avec Mlle Mosselmann, fille du plus riche propriétaire de houilles de la Belgique, lui acquirent bientôt une telle influence que, dès 1835, il fut chargé, par ses concitoyens, de les représenter à la deuxième chambre des États généraux, qui se réunissaient à la Haye. Il s'y fit remarquer par plusieurs excellents discours relatifs à l'agriculture, aux douanes ou à l'industrie, et prit rang parmi les adversaires les plus prononcés de l'administration hollandaise. Lors de la révolution de septembre 1830, il vint siéger au Congrès national, concourut puissamment à l'élection du duc de Nemours (3 février 1831), et fut un des membres chargés de faire agréer sa candidature au roi Louis-Philippe. Nommé ministre plénipotentiaire à Paris, par le régent Surlet de Chokier (mars 1831), il se maintint dans ces difficiles fonctions pendant douze ans, eut une grande part aux négociations relatives au mariage du roi Léopold avec la princesse Louise d'Orléans et fut mêlé à toutes les questions débattues entre les deux pays limitrophes. Le roi Léopold le récompensa de ses services par le titre de comte, malgré les reproches que lui adressait l'opposition, de déférer trop facilement aux vœux du gouvernement français. En 1842, M. Lehon se vit forcé, à la suite de l'immense retentissement des affaires de son frère, notaire à Paris, depuis 1826, de donner sa démission. Sa femme, qui continua de résider en France, a jeté le plus grand éclat dans les salons parisiens. Pour lui, il se retira à Tournay et siégea, jusqu'en 1856, à la Chambre des Représentants, où il seconda les efforts du parti modéré. Les relations de sa famille avec le pouvoir issu, en France, des événements de décembre, furent exploitées par l'opposition libérale contre sa popularité. M. le comte

Lehon, commandeur de l'ordre de Léopold, est grand officier de la Légion d'honneur.

Son fils aîné, Louis-Xavier-Leopold **Lehon**, auditeur, puis maître des requêtes au conseil d'État français, était, lors du coup d'État, chef du cabinet de M. de Morny. Il est entré, depuis, par une élection partielle (1856), au Corps législatif, où il a remplacé M. Benoit-Champy, député de l'Ain; il a été réélu en 1857.

LEHOUX (Pierre-François), peintre français, né à Paris, vers 1808, étudia sous M. Hor. Vernet, fit ensuite un voyage en Orient, et débuta au salon de 1831. Il a surtout exposé: *Vue d'Alexandrie*, *Ruines de Thèbes* (1831); *Camp d'Arabes*, *Mosquée d'Alexandrie* (1833); *la Mort d'un fils*, *Bedouins; les Adieux de l'hôtesse arabe*, *le Port de Beyruth*, *Halte d'Arabes*, *Ruth*, *Ermites du mont Liban*, *la Vallée du Jourdain*, *l'Improvisateur nubien* (1834-1853); *le Réveil*, *la Visite du médecin* (1857), etc. Il a obtenu une 2e médaille en 1833.

LEICESTER (Thomas-William **Coke**, 2e comte de), pair d'Angleterre, né en 1822, à Holkham, est fils d'un député qui, après avoir siégé cinquante-huit ans à la Chambre des Communes, fut élevé, en 1837, à la pairie héréditaire. Il entra, en 1842, à la Chambre haute, où il vote avec le parti libéral, et fut nommé, en 1846, lord-lieutenant du comté de Norfolk. De son mariage avec miss Whitbread (1843), il a huit enfants, dont l'aîné, Thomas-William, vicomte **Coke**, est né en 1848.

LEIGH (William-Henry **Leigh**, 2e baron), pair d'Angleterre, né en 1824, à Adlestrop-House, appartient à une branche de la famille éteinte des comtes de Chichester. Élevé à l'université de Cambridge, il prit, en 1850, la place de son père à la Chambre des Lords, où il s'associe aux votes du parti libéral. Il est député-lieutenant du comté de Warwick. De son mariage avec une fille du marquis de Westminster (1848), il a quatre enfants, dont l'aîné, Gilbert-Henry-Chandos **Leigh**, est né à Londres en 1851.

LEIGH HUNT. Voy. **Hunt**.

LEININGEN. Voy. **Linange**.

LEINSTER (Auguste-Frédéric **Fitz-Gerald**, 3e duc de), pair d'Angleterre, né en 1791, à Londres, descend des barons d'Offaley, très-ancienne famille d'Irlande, élevée au rang ducal, en 1766, et à la pairie héréditaire, en 1747. Il succéda, en 1804, aux honneurs de son père, et se distingua, à la Chambre haute, par ses opinions liberales; en 1831, il fut nommé membre du Conseil privé. Il a, dans la noblesse irlandaise, le rang de seul duc (*sole duke*), de premier marquis et de premier comte. De son mariage avec la fille du comte d'Harrington (1818), il a quatre enfants, dont l'aîné, Charles-William, marquis de **Kildare**, né en 1819, à Dublin, a fait ses études à Oxford, et a siégé, de 1847 à 1852, à la Chambre des Communes, parmi les libéraux.

LEISNIER (Nicolas-Auguste), graveur francais en taille douce, né à Paris, en 1787, étudia, sous Halbon, la gravure des ornements, des figures et de l'architecture pittoresque. Il débuta, par un premier cadre de planches, au salon de 1822 et travailla, depuis, à un grand nombre de publications artistiques. Il fit ensuite plusieurs voyages, notamment en Allemagne et à Genève, dont il rapporta plusieurs de ses sujets les plus estimés. Il a exposé, depuis 1822, outre les planches principales tirées de diverses publications: *le portrait de Rabelais* (1824); *le Porche intérieur de la cathédrale de Cologne*, des *Vases étrusques* et d'autres de différents styles, commandés par le roi de Prusse (1827-1834); *la Chapelle de la Vierge*, à Saint-Sulpice (1831); le *Marc-Antoine* et *la Fornarina*, de Raphaël; une *Église*, d'après Peter Neels (1839 et 1846); le *Michel Cervantes*, de Vélasquez (1853), donné, avec *Ptolémée Philadelphe et Arsinoé*, d'après un camée du cabinet de l'empereur d'Autriche, à l'Exposition universelle de 1855, etc. — Cet artiste a particulièrement attaché son nom aux *Cérémonies du sacre de Charles X*, au *Voyage en Nubie*, aux *Souvenirs du golfe de Naples*, à la *Description de l'Égypte* et à celle de *la Morée*, et à l'*Iconographie grecque et romaine*. Il a obtenu une médaille d'or en 1824, une 1re médaille en 1831 et la décoration en mai 1834.

LEITRIM (William-Sydney **Clements**, 3e comte de), pair d'Angleterre, né à Dublin, vers 1805, appartient à une ancienne famille irlandaise. Connu d'abord sous le nom de lord Clements, il servit dans l'armée et se retira avec le grade de lieutenant-colonel, en 1855, lorsqu'il prit la place de son père à la Chambre des Lords. De 1839 à 1847, il avait représenté le bourg de Leitrim à la Chambre basse, où il votait déjà avec le parti libéral. Il n'est pas marié et a pour héritier présomptif, son frère puîné, Charles-Skeffington **Clements**, né en 1807, et député pour la législature de 1847.

LEJEUNE (Alexandre-Louis-Simon), botaniste belge, né à Verviers, près de Liége, en 1779, fit ses études médicales, fut reçu docteur, et se livra à la botanique et aux sciences naturelles. Il se lia avec le célèbre Decandolle, pendant le séjour que celui-ci fit en Belgique en 1803, et plus tard, de 1806 à 1812; il prit, aux recherches du naturaliste genevois, une part avouée par celui-ci. Il a été nommé, dès la création de l'Académie royale de Belgique, membre effectif de la classe des sciences. On a de lui deux ouvrages estimés: *Flore de Spa* (Liége, 1811-1816, 3 vol. in-8), et *Choix des plantes de Belgique* (Ibid., 1825-1830, 2 vol. in-4).

LELEUX (Adolphe), peintre de genre français, né à Paris, en 1812, embrassa la carrière des arts sans autre guide ni maître que la nature. Il fit d'abord, pour vivre, de la gravure, de la lithographie, des vignettes, et, après plusieurs années de luttes et de labeurs, débuta au salon de 1835, par *un Voyageur*, aquarelle qui fut remarquée. Il put faire alors une première tournée artistique qui lui fournit trois études: *Chasseur des côtes de Picardie* (1836); *Gardeur de porcs* et *Joueur de musette* (1837). Il étudia ensuite à loisir la nature âpre et sauvage de la basse Bretagne et cette variété de costumes qu'il a souvent reproduite avec bonheur. De 1838 à 1842, parut une série de scènes bretonnes: *un Marché en basse Bretagne*, *un Mendiant dans son intérieur* (1838); *Braconniers bretons* (1839); *Bûcherons bretons*, *Jeunes Bretonnes* (1840); *le Rendez-vous de chasse breton* (1841); *la Danse bretonne*, acheté par le duc d'Orléans; *le Paralytique breton* (1842), etc. A la suite d'excursions dans les Pyrénées aragonaises et, plus tard, en Algérie (1847), il continua d'exposer: *le Chanteur espagnol à la porte d'une posada* (1843), au duc de Montpensier; *les Cantonniers espagnols* (1844), en Angleterre; *Départ pour le marché*, *un Chariot de bœufs*, *les Contrebandiers espagnols* (1846), au duc de Saxe-Cobourg; *le Départ*

d'*un contrebandier espagnol*, aquarelle, à la duchesse de Montpensier; *les Jeunes pâtres espagnols* (1847), au musée de Toulouse: *les Bergers des Landes*, *le Retour du marché; les Pêcheurs picards*, *Deux petits pâtres bretons*, au duc d'Aumale; *les Faneuses bretonnes*, *l'Improvisateur arabe*, pour le ministère de l'intérieur (1848); *la Danse des djinns* (1849), etc.

Les événements de 1848 jetèrent M. Ad. Leleux dans une voie nouvelle; il donna : *le Mot d'ordre*, scène de juin 1848; *la Sortie*, autre scène de juin; *une Patrouille de nuit à cheval*, scène de Février, au musée de Lyon; *une Promenade publique à Paris*, appartenant à l'Empereur; *un Convoi de prisonniers de juin*, à la Société de Boulogne-sur-mer (1849-1852). Ce tribut payé à la politique, *la Forge et l'étable*, *le Chemin creux de Bretagne*, *les Bedouins attaqués par des chiens*, *les Petits Bedouins à une source*, *la Demande en mariage de Jean Bonnin*, scène de *François le Champi*, marquèrent son retour à ses premières études. Il a encore exposé, en 1851 : *un Suicide breton*, *Petits marchands de hannetons*, *un Jeune marchand de chiens*; en 1852, *un Paysage bourguignon*, *un Chien tourmenté par des dindons*, *Place du marché de Dieppe*, à l'Empereur; en 1853, *le Dépiquage des blés en Algérie*, au ministère de l'intérieur; *les Terrassiers après le repas*, au musée de Marseille; *l'Arrivée au champ de foire*, à l'Empereur; enfin, à l'Exposition universelle de 1855 : *Poules et coqs*, *Enfants conduisant des oies*, *un Portrait de jeune fille*, *Deux jeunes pâtres conduisant leurs bêtes aux champs*; et au salon de 1857, *la Petite Provence à Paris*, *une Cour de cabaret*, *Jeunes tricoteuses*, etc. Ajoutons encore aux œuvres de ce fécond artiste : *la Jeune fille au piano*, *le Meunier affûtant ses outils*, *la Rentrée du troupeau*, *Effet du soir*, *les Bœufs au labour*, *Deux têtes d'enfant*, et quinze sujets à l'aquarelle, divisés en trois parties : *la Vache*, *la Prairie* et *la Laiterie*; etc.

Les œuvres de M. Adolphe Leleux, dont on a voulu faire un des chefs de l'école réaliste, à cause de son exactitude à reproduire la nature, n'appartiennent à aucun système exclusif; elles sont au moins aussi populaires en province qu'à Paris. Plusieurs villes, Amiens, Rouen, le Havre, ont ses tableaux dans leurs musées et lui ont décerné des médailles. A nos salons de Paris, il a obtenu une 3ᵉ médaille en 1842, deux secondes en 1843 et 1848, et la décoration en novembre 1855.

LELEUX (Armand), peintre de genre, frère du précédent, né à Paris, en 1818, entra en 1832 dans l'atelier de M. Ingres et le suivit à la villa Médicis, en 1834. Mais deux ans en Italie ne purent changer son goût pour le genre familier. À son retour en France, il exposa à la fois, au salon de 1839, une petite *Scène bretonne* et un *saint Jérôme lisant la Bible*, et se tourna définitivement vers la peinture de genre dans laquelle son frère s'était déjà fait un nom. Il donna dès lors : *le Retour de chasse* (1840); un *Intérieur d'étable* (1841); un *Intérieur d'atelier* (1842); deux *Scènes de la Forêt-Noire*, *Repos de Montagnards*, *Laveuse à la fontaine* (1844); *les Zingari*, un *Intérieur de forge* (1845); *Danse suisse*, un autre *Intérieur d'atelier*, *Villageoise*, *Chasseur des Alpes* (1846). Au milieu de ces travaux, M. Leleux avait fait deux nouveaux voyages en Italie et un voyage en Allemagne. En 1846, le gouvernement l'envoya en mission artistique à Madrid.

Il a donné depuis : une *Mendiante espagnole*, *le Guitarero*, *Arriero andaloux*, *un Intérieur* (1847); *le Contrebandier*, *la Fileuse*, *la Fenaison*, l'une de ses meilleures œuvres, au musée de Grenoble (1848); *les Lavandières* (1849); *une Posada*, *les Forgerons*, effet de nuit; *un Guide du Saint-Gothard*, acquis en 1850 par le Président de la République; une *Tricoteuse suisse* (1853), à la maison de l'Empereur; *la Manola*, *Arrieros*, etc. (1853); *Fontaine suisse*, *Amoureux dans les bois*, *Récréation maternelle*, *Scène d'intérieur*, *l'Entretien*, à l'Exposition universelle de 1855; et au salon de 1857, *le Bouquet de la moisson*, *le Grand-père*, *une Dévideuse*, *Sabotier*, *la Rencontre*, etc. Cet artiste a obtenu une 3ᵉ médaille en 1844 et deux secondes en 1847 et 1848.

LELEWEL (Joachim), homme politique et historien Polonais, né à Varsovie, le 21 mars 1789, d'une famille noble, commença ses études au collége des Piaristes; il alla les achever au collége de Krzemieniec (Volhynie), où il devint maître d'histoire en 1809. Nommé professeur suppléant d'histoire universelle à l'université de Vilna en 1814, il fut, en 1816, appelé à occuper la même chaire, avec le titre de professeur ordinaire, à l'université de Varsovie, où il remplit également les fonctions de conservateur à la bibliothèque nationale. Quelques années plus tard, il retourna à l'université de Vilna. Ses leçons sur l'ancienne histoire nationale furent si suivies que le gouvernement russe prit ombrage de la popularité du professeur, et l'exila de Vilna après l'avoir destitué, en 1824. Cette persécution ne fit que grandir le vertueux patriote dans l'estime de la nation polonaise. Député à la diète en 1828, il contribua, par ses discours et ses écrits, à faire éclater la révolution de 1830, et fut successivement appelé à faire partie du comité exécutif, du gouvernement provisoire, et enfin du gouvernement national, après la chute du dictateur Chlopicki, dont il avait été l'adversaire. Le club patriotique le choisit pour son président. Malgré ses convictions républicaines, M. Lelewel ne montra pas assez d'énergie et compta trop sur l'intervention étrangère. Lorsque la Russie eut triomphé, il s'éloigna de sa patrie, et vint chercher un asile en France (octobre 1831) où il fut nommé président du comité de l'émigration polonaise. Le gouvernement de Louis-Philippe ne tarda pas à l'exiler de Paris, à raison des diverses proclamations qu'il avait signées, et finit par le bannir du territoire français, à la prière de l'ambassadeur de Russie (mars 1833). M. Lelewel s'est retiré à Bruxelles, où il fit pendant quelque temps, des leçons à l'université nouvellement érigée. Le désintéressement dont il a toujours fait preuve, lui a valu l'estime même de ses adversaires politiques.

On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages écrits en polonais et en français : on se contentera de citer les suivants : *l'Edda des Scandinaves* (Wilna, 1807); *Coup d'œil rétrospectif sur les antiquités du peuple lithuanien* (1808); *Recherches sur le chroniqueur Mathieu Cholewa* (1811); *Recherches sur la géographie ancienne* (Varsovie, 1818); *Découvertes des Carthaginois et des Grecs dans l'Océan Atlantique* (1821); *Ancienne bibliographie polonaise* (1823-1826, 2 vol.); *Monuments de la langue et de la Constitution de Pologne et de Masovie aux* XIIIᵉ, XIVᵉ *et* XVᵉ *siècles* (1824); *Essai historique sur la législation polonaise civile et criminelle, de 730 à 1430* (Varsovie, 1828, en polonais; Paris, 1830, en français); *Histoire de Pologne* (Dzieje polski; Varsovie, 1829), dont il a donné en français une édition remaniée (Lille, 1844, 2 vol. in-8 avec atlas in-4); *Histoire de la Pologne sous Stanislas-Auguste* (trad. en allemand par Drake; Brunswick, 1831); *Analyses et parallèle des trois Constitutions polonaises de* 1791,

1807 et 1815 (Varsovie, 1831, trad. française; Paris, 1832, in-32); *Numismatique du moyen âge* (Paris et Bruxelles, 1835, 2 vol. in-8 avec un atlas et des planches in-4); *Petits écrits géographiques et historiques* (trad. en allemand, par Neu; Leipsick, 1836); *Pythéas de Marseille et la Géographie de son temps* (Paris, 1836, in-8); *Histoire de la Lithuanie et de la Petite-Russie jusqu'à leur union avec la Pologne* (1839); *Études numismatiques et archéologiques, type gaulois ou celtique* (Bruxelles, 1840, in-8 avec un atlas in-fol.); *Traités critiques* (Rozbiory dziel; Posen, 1844); *la Pologne au moyen âge* (Ibid., 1846-1851, 3 vol.), considérée sous le rapport archéologique, juridique, bibliographique; *Géographie du moyen âge* (Berlin, 1852, 4 vol., avec un atlas gravé par l'auteur); *Géographie des Arabes* (Paris, 1851, 2 vol.). Plusieurs de ces ouvrages ont été traduits en russe, en allemand, etc. Il a donné des articles à la *Revue numismatique belge*, fait imprimer plusieurs des discours prononcés par lui en diverses occasions, et édité en français et en polonais des *Fragments des Voyages de Guillebert de Lannoy* (1846).

LELOIR (Jean-Baptiste-Auguste), peintre français, né à Paris, le 27 juillet 1809, entra dans l'atelier de M. Picot, vers 1827, et l'année suivante à l'École des beaux-arts. A la suite d'un voyage en Italie, il débuta par un *Portrait* au salon de 1835. Il a surtout exposé : *Ruth et Noémi, la Parabole des dix Vierges, le bon Ange, sainte Cécile, Marguerite en prison* (1839); *Jeunes paysans au bas de la Voie sacrée, Homère* (1842), au musée du Luxembourg; *la Cène*, pour le ministère de l'intérieur; *Famille chrétienne livrée aux bêtes; le Christ et la Samaritaine; la Nuit de la Toussaint; les Chrétiens aux catacombes; les Athéniens captifs à Syracuse;* de nombreux *portraits*, la plupart en pied, des *Études d'enfants; la Vierge et saint Jean après la mort du Christ*, à l'Exposition universelle de 1855; et au salon de 1857, *le Départ du jeune Tobie*. Il a exécuté aussi différents travaux de décoration, notamment aux églises Saint-Germain l'Auxerrois et Saint-Merry. Il a obtenu une 3e médaille en 1839, et une 2e en 1841.

Sa femme, Héloïse Colin, née à Paris, vers 1820, s'est également fait un nom dans la peinture de genre et dans le portrait. Connue aux salons, dès 1835, par des aquarelles envoyées de Nîmes, où demeurait alors sa famille, et où elle avait étudié sous son père, elle a continué d'exposer, depuis 1843, époque de son mariage, sous le nom de Mme Leloir. Elle a traité aussi la miniature et les sujets allégoriques, et a obtenu une 3e médaille en 1844 pour l'aquarelle.

LÉLUT (Louis-Francisque), médecin et philosophe français, membre de l'Institut, député, né à Gy (Haute-Saône), le 15 avril 1804, d'une famille où la profession de médecin était presque héréditaire, vint faire ses études spéciales à Paris. La disposition philosophique de son esprit le tourna vers la branche psychologique de la médecine, et il se livra à la clinique des maladies mentales. Deuxième médecin des hôpitaux, et attaché à l'hospice de Bicêtre, il se fit connaître d'abord par quelques *Mémoires*, un, entre autres, intitulé : *Recherches des analogies, de la folie et de la raison*, publié en 1834, dans *la Gazette médicale*. En 1835, dans son ouvrage intitulé : *Qu'est-ce que la Phrénologie?* il déclara la guerre à la doctrine de Gall, dont il démontra plus vigoureusement l'inanité, huit ans plus tard, dans un autre écrit intitulé : *Rejet de l'organologie phrénologique* (1843).

En 1836, M. Lélut avait essayé, dans son livre du *Démon de Socrate*, d'établir que ce grand philosophe avait été halluciné. Les nombreuses critiques auxquelles cette opinion donna lieu n'ébranlèrent pas l'auteur, qui, dans une seconde édition, l'a reproduite, étayée de nouveaux arguments. Il a fait avec plus de rigueur pour Pascal ce qu'il avait tenté pour Socrate, en montrant dans la vie et dans quelques-uns des écrits de ce grand penseur la preuve de la maladie mentale à laquelle il était en proie. Son livre sur *l'Amulette de Pascal* (1856, in-8) est précédé d'une théorie sur la formation des hallucinations, exposée avec une remarquable clarté.

M. Lélut a publié en outre d'assez nombreux *Mémoires* sur divers points de psychologie physiologique, de médecine et d'ethnologie. Adversaire du matérialisme brutal de l'école de Broussais, il se place par ses doctrines entre l'école purement physiologique et celle de M. Jouffroy. Il a été élu, en 1844, non sans une vive opposition de la part de l'école éclectique, membre de l'Académie des sciences morales et politiques.

La considération dont M. Lélut jouissait dans son département l'y fit choisir en 1848 pour candidat à la Constituante. Élu le huitième sur neuf, il vota constamment avec le parti modéré, se déclara pour la canditature du général Cavaignac, mais se rattacha après l'élection du 10 décembre à la politique de l'Élysée et fut renvoyé à l'Assemblée législative, où il suivit la même ligne de conduite. Lors du coup d'État du 2 décembre, il fut compris dans la Commission consultative. Son département l'accueillit comme candidat du gouvernement au Corps législatif; et il a été réélu en 1857. M. Lélut dans cette assemblée a pris part à un certain nombre de discussions, et s'y est montré surtout le défenseur persévérant du système pénitentiaire cellulaire. Il a publié à ce sujet divers écrits et son autorité de médecin et d'aliéniste est d'un grand poids dans les débats relatifs aux effets physiques et moraux de l'isolement des détenus. Quoique médecin des aliénées de l'hospice de la Salpêtrière, depuis plus de quinze ans, M. Lélut ne pratique pas la médecine; mais il en a repris momentanément l'exercice, en 1854, pendant l'épidémie du choléra, dans son département. Il est depuis le 14 août 1854 officier de la Légion d'honneur.

LEMAIRE (de l'Oise), député français, né à Nanteuil-le-Haudoin (Oise), en 1783, d'une famille de cultivateurs, se fit maître de poste, sous l'Empire, et a conservé plus de trente ans cet emploi. Maire de sa commune et membre du conseil général du département, il remplaça, en 1832, à la Chambre des Députés le maréchal Gérard, qui venait d'être nommé pair de France, et fut constamment réélu par le collége de Senlis jusqu'à la révolution de Février. M. Lemaire soutint dans cette longue carrière parlementaire, les divers ministères du dernier règne. En 1849, il reparut à l'Assemblée législative, dans les rangs de la majorité composée des anciens partis, et se rallia ensuite à la politique de l'Élysée. Après le coup d'État, il fut désigné comme candidat officiel, aux élections du Corps législatif, et devint encore une fois député de l'Oise en 1852; il a été réélu en 1857. M. Lemaire, chevalier de la Légion d'honneur en 1836, a été, en 1852, promu officier.

LEMAIRE (Auguste), humaniste français, né le 11 janvier 1802, à Triancourt (Meuse), est neveu du latiniste de ce nom, mort en 1832. Il fit ses études à l'institution Sainte-Barbe, prit, en 1823, le diplôme de docteur ès lettres et enseigna la rhétorique au collége Louis-le-Grand.

Il a préparé pour la *Collection des classiques latins* de son oncle les éditions de Properce, Térence, Velleius, Paterculus, Silius Italicus, Pline le jeune, et surtout de Lucrèce (1838, 2 vol.), exclu d'abord par ordre de Louis XVIII. Il a augmenté la *Grammaire des Grammaires* de Girault-Duvivier (15e édit. 1853, 2 vol.). On a aussi de lui un poëme, *de l'Affranchissement des Grecs*, qui remporta, en 1827, le prix de poésie à l'Institut. M. Lemaire a été décoré en 1845. — Son frère, M. Hector LEMAIRE, qui a aussi travaillé à la grande *Collection des classiques latins*, est professeur de rhétorique au lycée Charlemagne; il a reçu la croix d'honneur en 1850.

LEMAIRE (Philippe-Henri), sculpteur français, membre de l'Institut, député, né à Valenciennes (Nord), en 1797, fut élève de Cartellier et obtint le grand prix de Rome au concours de 1821, sur ce sujet : *Alexandre chez les Oxydraques*. Il débuta au salon de 1831 par la *Jeune fille effrayée par un serpent*, placée au musée du Luxembourg. En 1836, il fut chargé, à la suite d'un concours, de décorer le fronton de la Madeleine. Cette vaste composition, son œuvre capitale, lui ouvrit les portes de l'Académie des beaux-arts, qui le choisit, en 1845, comme successeur de Bosio. M. Lemaire a exécuté, pour les galeries de Versailles, les statues de *Kléber* et de *Louis XIV;* un bas-relief en bronze (1843), un *saint Marc*, pour la Madeleine, quelques bustes d'hommes politiques et un *Archidamas se préparant à lancer le disque* (1847). Il a exécuté, en 1856, pour sa ville natale, l'important *Monument de Froissard*, statue et bas-relief dont les modèles ont figuré au salon de 1857, avec ceux d'autres statues faites pour la même ville et une *Tête de Christ*, sa dernière œuvre. Aux expositions, il a successivement obtenu une 1re médaille dès 1828, la décoration de la Légion d'honneur en 1834, et le rang d'officier de cet ordre en 1842. En 1852, il est entré dans la vie politique comme candidat officiel au Corps législatif, où il a été envoyé par le département de l'Oise et réélu en 1857.

LEMAÎTRE (Augustin-François), graveur français, né à Paris, en 1797, fut élève de Michallon et de Fortier, et débuta au salon de 1822 par des *Vues* de monuments français et des *Paysages* de Claude Lorrain. Les années suivantes, il exposa les *Ruines du théâtre de Taormine*, d'après Forbin, des *Vues* de Naples et de la Sicile, d'après M. T. Turpin de Crissé, *l'Enlèvement de Proserpine*, de Rémond, *la Chapelle des Feuillants*, d'après Daguerre. Quelques lithographies, datant de cette époque, notamment *l'Église de Rueil*, accrurent sa réputation.

Depuis lors les nombreuses planches de M. Lemaître appartiennent à d'importantes publications et ne forment qu'une faible partie des œuvres exécutées par lui ou sous sa direction. Citons : *Naples et la Sicile*, l'*Expédition scientifique de Morée*, *l'Algérie*, la *Description de la Perse*, *Rome au siècle d'Auguste*, les *Documents inédits* du comte Delaborde sur l'Acropole et le Parthénon, le *Dictionnaire encyclopédique de l'histoire de France* (Didot, 1842), etc. Il a surtout traité les sujets d'histoire naturelle et les formes végétales; mais dans ces vastes collections, les dessins et les gravures propres de M. Lemaître ressortent généralement peu de celles des artistes dont il a su s'entourer. M. Lemaître, qui dans ces derniers temps s'est occupé activement du commerce des estampes, a gravé *la Revue* et *le Bivouac*, *le Port d'Alger*, sujets exposés en 1850 et 1853. Il a obtenu une mention à l'Exposition universelle de 1855, où figurait *le Berger et la mer*, d'après M. Turpin de Crissé, déjà exposé en 1839. Il avait reçu précédemment une 2e médaille en 1824, et une 1re en 1831.

LEMAÎTRE (Anne-Clara), aujourd'hui Mme CLÉMENT, fille du précédent, née à Paris, vers 1827, fut élève de son père, et partagea de bonne heure ses nombreux travaux. Elle s'est appliquée surtout aux sujets d'architecture et a donné un grand nombre de planches à la *Description de l'Arménie et de la Perse*, à *Rome au siècle d'Auguste*, au *Voyage en Grèce et en Asie* et à d'autres publications pittoresques. La plupart ont figuré aux salons depuis 1846. Mariée en 1851, elle a exposé depuis sous le nom de Mme Clément et obtenu une mention en 1855.

LEMAITRE (Frédérick), célèbre acteur français, né au Havre, en juillet 1798, d'une famille d'artistes, fit ses études dans sa ville natale, et entra au Conservatoire où il reçut, deux ans, les leçons de Lafon. Il se présenta à l'Odéon, où il ne put débuter, malgré le suffrage de Talma, et se résigna à figurer sur les derniers théâtres de Paris. Engagé à l'Odéon, en 1826, il joua dans *Narcisse et Théramène*, et entra, l'année suivante, à la Porte Saint-Martin. Une pièce restée célèbre, *Trente ans ou la Vie d'un joueur*, rendit son nom populaire. Dès lors sa vie d'artiste fut comme une promenade d'un théâtre à l'autre. En 1830 il joue à l'Ambigu *les Comédiens*, et *Peblo* avec Mme Dorval. En 1831, il reparaît à l'Odéon dans *le Maréchal d'Ancre*, *le Moine*. Il crée ensuite aux Folies-Dramatiques, ce type fameux de Robert-Macaire, dans la pièce de ce nom, dont il était lui-même, avec MM. Antier et Saint-Amand [Amand Lacoste], un des auteurs (1834, in-8.), et qui eut un si grand succès de scandale. Bientôt MM. Alexandre Dumas et V. Hugo lui confièrent *Richard d'Arlington* et *Lucrèce Borgia*.

En 1835, M. Frédérick Lemaître fit une tournée en Angleterre et fut à son retour engagé aux Variétés, où le drame avait fait invasion avec le *Kean* de M. Dumas. A l'ouverture de la Renaissance, *Ruy-Blas* fit à la fois le triomphe de l'artiste et la fortune du nouveau théâtre. Après des réapparitions passagères à l'Ambigu, à la Porte-St-Martin, il fut engagé aux Français en 1842, il joua dans *Brunehaut et Frédégonde* et dans *Othello;* mais il fut peu goûté par un public trop délicat et revint aux boulevards. A la Porte-St-Martin, il créa *Don César de Bazan*, *la Dame de St-Tropez*, *les Mystères de Paris*, et surtout *le Chiffonnier* de M. Félix Pyat. Il y joua encore *Michel Brémond*, *le Docteur noir*, *Mlle de La Vallière*, *Tragaldabas*, etc. En 1845, il était retourné à Londres et y avait fait réussir *Robert-Macaire*. Il refusa, en 1848, un engagement que M. Bocage lui offrait à l'Odéon. Depuis, il a joué *Paillasse* à la Gaîté (1850); *le Roi des drôles* aux Variétés (1852); *Toussaint Louverture* (1851) et *le Vieux caporal* (1853) à la Porte-St-Martin; *la Bonne aventure*, *Henri III*, à la Gaîté (1854-1855); *André Gérard*, à l'Odéon (1856).

Frédérick Lemaître, qui dans ces derniers temps suppléait à sa voix usée par les effets de la pantomime, est vraiment l'acteur du drame romantique. Le bouffon et le tragique vont également à son talent. Il a été appelé le « Talma du boulevard. » — Il a un fils, M. Charles-Frédérick LEMAÎTRE, qui a joué le vaudeville et écrit quelques pièces, entre autres, *Fais la cour à ma femme*, en un acte (Ambigu, 1850).

LEMAOUT (Emmanuel), naturaliste français, né à Paris, vers 1812, prit, en 1842, le grade de docteur en médecine et, se tournant vers l'étude de l'enseignement des sciences naturelles, fut at-

taché, comme démonstrateur, puis comme professeur, à la Faculté de médecine, où il est resté jusque dans ces dernières années. Il est aujourd'hui spécialement occupé par de grandes et riches publications éditées chez M. Curmer.

On a surtout de lui : *le Jardin des Plantes* (1840), avec M. Couailhac; *Cahiers de physique, de chimie et d'histoire naturelle* (1841, in-4); *Leçons analytiques de lecture à haute voix* (1842, in-8; nouv. édit., 1856); *Leçons élémentaires de botanique*, précédées d'un *Spécimen*, en 1843 (2 part. avec 500 grav., 1845); *Atlas élémentaire de botanique* (1684 fig., 1848), avec texte en regard; *les Mammifères* et *les Oiseaux* (1851-1854, 2 vol. gr. in-8, illustrés), splendide publication d'où l'éditeur a tiré ses principaux envois à l'Exposition universelle de 1855.

LE MARCHANT (sir Denis), homme politique anglais, né en 1795, à Newcastle-sur-Tyne, est fils d'un général de cavalerie. Admis au barreau de Londres en 1822, il remplit d'abord quelques charges judiciaires et quitta la magistrature pour entrer dans l'administration politique. Zélé partisan des idées libérales, il fut nommé, par lord Melbourne, secrétaire du bureau de commerce (1836), puis secrétaire de la Trésorerie (1841); après la retraite des conservateurs, il passa, en la même qualité, au ministère de l'intérieur (1847), et pour la seconde fois au bureau du commerce (1848). De 1846 à 1847, il siégea à la Chambre des Communes pour la ville de Worcester. En 1850, il a été appelé à occuper, auprès de ce corps politique, l'office lucratif de *clerc* (50 000 fr. par an), qui correspond à peu près à celui de questeur. En récompense de ses services administratifs, il a reçu, en 1841, le titre de baronnet. On a de sir D. Le Marchant la publication des *Mémoires du règne de George III* (Memoirs of the reign of George III), par Horace Walpole.

Son frère, sir John-Gaspard LE MARCHANT, né en 1803, entra au service militaire en 1821; il commandait un régiment d'infanterie lorsqu'il fut nommé gouverneur de Terre-Neuve (1847); de là il passa, en 1852, à la Nouvelle-Écosse. Plusieurs campagnes dans les rangs de l'armée espagnole, durant les troubles de la minorité, lui ont valu le grade de brigadier général et des décorations.

LEMAROIS (Jules-Napoléon-Polydore, comte), sénateur français, né à Paris, en 1801, est fils du général Lemarois qui servit de témoin à Napoléon lors de son mariage avec Joséphine. Héritier d'une immense fortune dont il fait, dit-on, le plus noble usage, il est entré fort tard dans la carrière politique. Candidat malheureux aux élections pour la Constituante en avril 1848, il réussit, l'année suivante, à être nommé représentant de la Manche à l'Assemblée législative. Il fit partie de la majorité conservatrice, et, fidèle aux sympathies de sa famille, se rallia au parti de l'Élysée. Le retour du régime napoléonien l'a fait entrer au Sénat (1852). Décoré en 1843, il est aujourd'hui officier de la Légion d'honneur.

LEMER (Jean-Baptiste-Raymond-Julien), littérateur français, né à Rochefort, le 7 juin 1815, fit ses études à Paris, sous la direction de M. Ad. Blanqui, son parent. D'abord clerc de notaire et d'avoué, puis, employé au ministère de la marine (1841), il se résolut en 1844, à se consacrer exclusivement à la littérature. Après une collaboration active à la plupart des petits journaux de modes et de théâtre, il s'essaya, en 1848, au journalisme politique, dans *la Liberté*, *le Courrier-Français*, *la Semaine*, etc. Il a inséré, depuis 1850, des comptes rendus dramatiques, littéraires ou industriels dans une foule d'organes de la presse périodique; publié un *Manuel de l'exposant* (1849, in-8); *les Poëtes de l'amour* (1850, in-32) et *les Lettres d'amour* (1852, in-32), recueils spéciaux des pages érotiques de toute notre littérature; édité avec des *Notices*, les *OEuvres de Corneille* (1854, 2 vol. in-18), et le *Journal d'un voyage aux mers polaires exécuté à la recherche de sir John Franklin en 1851 et 1852*, par J. R. Bellot (1854, in-8), etc. M. Lemer, qui a écrit sous les pseudonymes de *J. Raymond Bachaumont*, *Raymond de Lerme*, et a fondé *la Sylphide* (1853), et *la Lecture*, journal de romans (1856), auquel est annexée une *Biographie universelle*.

LEMERCIER (Augustin-Louis, comte), sénateur français, est né le 22 février 1787. Fils d'un sénateur de l'Empire, il fut d'abord page de Napoléon, entra ensuite au service militaire, fit les dernières campagnes de la grande armée et donna sa démission du grade de lieutenant-colonel après la bataille de Waterloo. Sous la Restauration, il fut envoyé à la Chambre des Députés par l'arrondissement de Domfront (1827), et vota d'abord avec les libéraux modérés. Après avoir siégé, comme député, dans les rangs des conservateurs, depuis 1830 jusqu'en 1845, il fut appelé, le 9 juillet 1845, à prendre place, au Luxembourg, à côté de son père. Au mois de janvier 1852, il a été compris dans la première promotion des membres du nouveau Sénat. Il est commandeur de la Légion d'honneur (17 octobre 1831).

LEMERCIER (Jean-Baptiste-Nicolas, vicomte), député français, né en 1789, et frère cadet du précédent, servit d'abord dans la marine, et échangea, en 1809, le grade d'enseigne de vaisseau contre une lieutenance dans un régiment de dragons. Il déploya une grande bravoure en Espagne et en France, reçut plusieurs blessures et ne quitta le service qu'avec le grade de colonel. Retiré dans ses foyers, il devint tour à tour maire de Saintes et membre du conseil général de la Charente-Inférieure. Élu, en 1842, et en 1846 député de Cognac, il soutint, au dedans et au dehors, la politique conservatrice. En 1852, il vint siéger, comme candidat du gouvernement, au Corps législatif, où il a été remplacé, en 1855, par M. Tesnière. Il avait, depuis le 28 août 1839, le rang de commandeur dans la Légion d'honneur. — Son fils, le vicomte Anatole LEMERCIER, né en 1822, ancien attaché d'ambassade à Lisbonne, est entré, en 1852, au Corps législatif, comme candidat officiel, pour l'une des circonscriptions de la Charente-Inférieure, et a été réélu en 1857.

LEMERCIER (Rémond-Jules), imprimeur français, né en 1802, s'occupa de la lithographie dès son introduction en France et fit, avec Motte, des tentatives de lavis lithographiques. En 1837, il s'associa avec l'imprimeur Bénard, qui, de son côté, avait fait déjà d'heureux essais des presses lithographiques et, secondé par des actionnaires, ils donnèrent un immense développement à l'imprimerie artistique, que M. Lemercier dirige seul aujourd'hui. Il a édité de magnifiques travaux chromolithographiques, dont beaucoup sont commandés par l'étranger et qui ont figuré avec succès à toutes les expositions de l'industrie depuis 1839. Il y a obtenu une médaille d'argent en 1839, deux médailles d'or en 1844 et 1849, une médaille d'honneur à l'Exposition universelle de 1855, et la décoration en avril 1847.

LEMOINE (Édouard), littérateur français, né à Paris vers 1810, fit ses études au collége Bourbon. Après avoir été répétiteur, il débuta dans les

lettres par un vaudeville, *Norbert ou le Campagnard* (1832), composé en société de son frère Adolphe. Il se jeta ensuite dans le journalisme libéral, fonda à Chalons-sur-Saône *le Drapeau tricolore* et collabora activement à *la Constitution de* 1830, au *Siècle* et à *la Patrie*. Il est attaché, depuis plusieurs années, à l'administration du Gymnase. On a de lui des *Physiologies* (1841); *l'Abdication du roi Louis-Philippe* (1851, in-18), récit des conversations qu'il a eues à Claremont avec le roi exilé; *le Dessous des cartes* (1854), recueil de nouvelles; et des articles disséminés dans *les Étrangers à Paris*, *les Scènes de la vie des animaux* et *le Dictionnaire de la conversation*, etc.

LEMOINE (Adolphe), dit LEMOINE-MONTIGNY, auteur dramatique français, frère du précédent, né à Paris en 1812, fut connu de bonne heure au théâtre sous le dernier de ces deux noms. Il dirigea quelque temps la Gaîté avec M. Meyer et succéda à M. Delestre-Poirson dans l'exploitation du privilége du Gymnase (1844). Grâce à son activité et à son expérience, la vogue est revenue à ce théâtre, qui peut, à bon droit, passer pour une des premières scènes littéraires de Paris. C'est là que depuis dix ans on a applaudi les meilleurs ouvrages dramatiques de Balzac, Mme Sand, MM. Émile Augier, Alexandre Dumas fils, Sandeau, etc. Quant à l'habile directeur, qui s'est entièrement consacré aux soins multipliés de son administration, il est auteur, en collaboration, de quelques vaudevilles et drames, entre autres : *le Doigt de Dieu* (1834); *la Découverte du quinquina* (1836); *Zarah* (1837); *Samuel le marchand* (1838), etc. *Un Fils* (1839) est la seule pièce qu'il ait écrite seul. M. Lemoine-Montigny a épousé Mlle Rose Chéri (voy. ce nom).

LEMOINE (Gustave), auteur dramatique français, frère des précédents, s'est fait surtout connaître par le libretto d'un opéra-comique, *le Mauvais œil* (1836), et les nombreux albums de romances, dont Mlle Loïsa PUGET, devenue plus tard sa femme, composait la musique. Parmi ces petites œuvres, moins remarquables par la poésie que par les mélodies si gracieuses, si vives et souvent si originales auxquelles elles servirent de thème, il faut au moins rappeler l'*Ave Maria*, *la Demande en mariage*, *le Soleil de ma Bretagne*, *la Dot d'Auvergne*, *Depuis la Noël*, *la Prière de ma mère*, etc., etc. Mais au milieu de la plus grande popularité que le genre de la romance puisse donner, Mlle Loïsa Puget rentra tout à coup dans le silence.

M. G. Lemoine a donné plusieurs drames qui ont obtenu un grand succès : *une Femme malheureuse* (1837); *l'Abbaye de Castro* (1840); *les Prussiens en Lorraine* (1840); *la Grâce de Dieu* (1841), jouée de cinq à six cents fois à la Gaîté, et mise au théâtre des Italiens sous le titre de *Linda di Chamounix*; *la Dot de Suzette* (1842); *Mlle de La Faille* (1843), etc. Il a écrit aussi en collaboration quelques vaudevilles : *Carlin à Rome* (1837); *l'Habit noisette* (1840); *l'Article* 213 (1846); *une Femme qui se jette par la fenêtre* (1847); *la Niaise de Saint-Flour* (1848); *le Mariage au miroir* (1852). M. et Mme Lemoine habitent aujourd'hui un petit domaine au pied des Pyrénées.

LEMOINE (John), publiciste français, né à Londres, de parents français, en 1814, commença en Angleterre ses premières études, qu'il acheva en France. Les langues anglaise et française lui étaient aussi familières l'une que l'autre. C'était un précieux avantage dont le directeur des *Débats* sut profiter en lui confiant, en 1840, la correspondance anglaise de son journal. Ce fut le début de M. Lemoine dans cette importante feuille, à laquelle il n'a pas cessé d'appartenir. Il y a constamment traité les questions de la politique étrangère; il y a aussi donné des articles littéraires dont les écrivains anglais lui ont en général fourni les sujets.

M. John Lemoine, dont les écrits réunissent à une netteté élégante de style une gravité d'idées toute britannique, a fourni de nombreux travaux à *la Revue des Deux-Mondes*; quelques-uns se rattachent à l'histoire politique, comme ceux-ci : *de la Monarchie des Afghans*, *les Druses et les Maronites*, *les Anglais et les Russes dans le Caboul* (1842). D'autres sont des études sur l'Angleterre, parmi lesquelles nous citerons : *Mœurs électorales de la Grande-Bretagne*; *de la Législation anglaise sur les céréales*; *de l'Éducation religieuse des classes manufacturières*; *l'Église d'Irlande*; *l'Irlande et le Parlement anglais* (1847); plusieurs enfin sont des études biographiques parmi lesquelles on a distingué : *la Vie de Brummel* (1844); *la Cour de Berlin*, *la Cour de Saint-Pétersbourg*, *Caroline de Brunswick* (1846).

LEMOINE (Henri), compositeur et éditeur de musique français, né à Paris, le 21 octobre 1786, et fils d'un guitariste, entra au Conservatoire en 1798 et y obtint plusieurs prix, entre autres le premier prix de piano en 1809. Il recommença, en 1821, ses études d'harmonie sous la direction de Reicha. A la mort de son père en 1817, il lui avait succédé comme éditeur de musique. On lui est redevable de la publication des œuvres d'Hérold, de H. Herz et de Bertini. Auteur lui-même de différentes séries de morceaux pour piano et de plusieurs cahiers de contre-danses et de walses, il a écrit une *Méthode pratique pour piano* (1827, in-4; dern. édit., 1853); des *Solféges élémentaires* (1829, in-8; 3ᵉ édit., 1843), en société avec Carulli; un *Traité d'harmonie pratique* (1836, in-8); *les Tablettes du pianiste* (1844, in-18), etc.

LEMON (Marc), journaliste anglais, né le 30 novembre 1809, a contribué à la fondation du *Punch*, le seul journal satirique de l'Angleterre, et lorsque M. Mayhew se retira, il lui succéda comme rédacteur en chef. Cette feuille, rédigée avec beaucoup d'esprit et de talent, est regardée comme le pendant de notre *Charivari* et use largement de la liberté entière qu'elle a de traiter à son point de vue les matières politiques; elle se tire à 8000 exemplaires et ne paraît qu'une fois par semaine. M. Lemon collabore en outre à divers recueils littéraires, les *Household Words* de Ch. Dickens, *l'Illustration de Londres*, etc.; il a fait aussi représenter sur les scènes de second ordre plus de cinquante pièces, où l'on trouve de l'entrain et une remarquable facilité.

LE MOYNE (Nicolas-René-Désiré), ingénieur français, né en 1796, fut admis en 1814 à l'École polytechnique et classé, à sa sortie, dans le service des ponts et chaussées. Il est aujourd'hui ingénieur de première classe dans les Vosges. Il a été décoré en 1837.

Nous citerons parmi ses écrits : *des Ponts suspendus* (1825, in-4); *du Service des ponts et chaussées en Prusse et dans les Pays-Bas* (1829, in-8); *Association par phalanges* (1838, in-8), un des livres les plus sérieux de l'école de Fourier, qui compta tant de disciples parmi les anciens élèves de l'École polytechnique; *Calculs agronomiques* (1849, in-8), etc.

LEMOYNE-SAINT-PAUL (Paul LE MOYNE, dit), sculpteur français, né à Paris, en juillet

1784, et fils d'un orfévre, suivit les cours de l'École des beaux-arts, obtint une mention au concours de 1808, et débuta par un *Groupe* au salon de 1814. Quelques années après, il fit un premier voyage à Rome, où il exécuta différents travaux et revint à Paris, à la suite d'un séjour de neuf années en Italie. Il y est retourné vers 1840, s'est fixé à Rome, où il est devenu professeur de sculpture à l'Académie des beaux-arts, conseiller de l'Académie pontificale de Saint-Luc et enfin correspondant de l'Institut de France, pour la section des beaux-arts (1847).

Il faut citer de cet artiste, dont les premières œuvres sont plus connues que les dernières : *Jeune fille jouant avec un enfant; Galathée sur un dauphin; Bacchante et jeune faune; l'Espérance; Jeunes chevriers; sainte Juliette; Médée; Jeune femme sur une tombe*, statues et groupes exposés à Paris (1814-1837); *la Vierge et l'enfant Jésus; la Nymphe Écho;* des *Allégories*, figures et bas-reliefs pour monuments et tombeaux, etc., exécutés à Rome (1818-1848). Il a obtenu une médaille d'or en 1817 et la décoration en août 1837.

LENEPVEU (Jules-Eugène), peintre français, né à Angers, en 1819, étudia sous M. Picot, débuta par une *Idylle* au salon de 1843 et remporta le grand prix de Rome au concours de 1847 (sujet du programme : *Mort de Vitellius*). De retour d'Italie en 1853, il a continué aux salons ses envois, parmi lesquels nous citerons : *Portrait d'un enfant* (1844); *saint Saturnin* (1847); *les Martyrs aux catacombes, Pie IX à la chapelle Sixtine, la Fête-Dieu à Venise*, à l'exposition universelle de 1855; *Noce vénitienne*, acquis par M. Em. Pereire, au salon de 1857. Il a obtenu une 3e médaille en 1847, et une de seconde classe en 1855.

LENGLET (Lucien), magistrat français, ancien représentant du peuple, né à Arras (Pas-de-Calais), le 9 mars 1796, et fils d'un membre du Conseil des anciens, fut élevé dans les idées démocratiques. Après avoir terminé ses études de droit, il s'établit, comme avocat, dans sa ville natale, et devint un des principaux rédacteurs du *Progrès du Pas-de-Calais*. Après la révolution de 1830, il entra dans la magistrature, mais il resta dans les rangs de l'opposition, et prit même une part active à la campagne des banquets réformistes. En 1848, le gouvernement provisoire le nomma procureur général près la Cour d'appel d'Amiens, et les électeurs du Nord l'envoyèrent à la Constituante, le vingt-deuxième sur vingt-huit, par 118 013 voix. Membre du comité de l'instruction publique, il vota ordinairement avec le parti démocratique modéré. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée, en votant contre l'interdiction des clubs et pour l'amnistie des transportés, et en condamnant l'expédition de Rome. Non réélu à l'Assemblée législative, il est aujourd'hui conseiller à la Cour impériale de Douai.

LENGLET (Émile-Eugène), ancien représentant du peuple français, né à Arras (Pas-de-Calais, le 1er avril 1811, d'une famille de négociants, fit ses études au collége de sa ville natale, vint à Paris en 1829 pour suivre les cours de la Faculté de droit et prit part, l'année suivante, à l'insurrection de juillet. Reçu avocat, il se fit inscrire au barreau d'Arras, où il professa ouvertement des opinions radicales. Il fut le défenseur habituel et l'un des rédacteurs du journal républicain *le Progrès du Pas-de-Calais*. Membre du conseil municipal d'Arras et premier adjoint, il fut désigné, le 27 février 1848, pour porter au gouvernement provisoire l'adhésion de ses compatriotes, puis nommé représentant du peuple, l'avant-dernier sur dix-sept, par 72 900 voix. Il prit place sur les bancs de la gauche et demanda plusieurs fois la parole pour soutenir à la tribune les principes démocratiques. Il vota, en général, avec la gauche non socialiste. Après l'élection du 10 décembre, il cessa de prendre part aux travaux de l'Assemblée et donna sa démission le 3 janvier 1849. Il ne fit point partie de l'Assemblée législative et reprit place au barreau d'Arras.

LENNÉ (Pierre-Joseph), horticulteur et architecte allemand, né à Bonn le 29 septembre 1789, et fils d'un jardinier botaniste très-distingué, fit des études de botanique à l'école d'horticulture de sa ville natale, puis visita successivement Paris, Genève et Vienne, où l'empereur le nomma ingénieur des jardins de la cour, et le chargea d'embellir celui de Luxembourg. M. Lenné revint à Bonn en 1815. Il a exécuté, en Prusse, une série de travaux analogues et appliqué l'architecture à l'embellissement des jardins, avec une originalité qui l'a rendu populaire. En 1839, son nom fut donné à une place de Berlin.

L'œuvre capitale de M. Lenné est la réunion des différentes résidences royales placées dans le réseau de Potsdam. Il y travailla sept années consécutives, de 1833 à 1840. Ses autres travaux, dont quelques-uns attestent un habile ingénieur, sont l'assainissement et l'agrandissement de Coblentz, la prison de cette ville (1815), le pavillon Hardenberg à Potsdam, la restauration complète de Sans-Souci, où son buste fut inauguré en 1848; Charlottenhofer, la Colonie-Russe (1830-1833); Charlottenbourg (1820 à 1830), la transformation de la ménagerie de Berlin en jardin public (1832-1840); le jardin zoologique, le plan d'un canal au sud de Berlin, l'école d'horticulture, l'école d'architecture naturelle, etc.

LENNEP (Jacob VAN), célèbre romancier hollandais, né à Amsterdam, le 25 mars 1802, et fils d'un poëte distingué mort en 1853 dans un âge avancé, reçut, sous la direction de son père, une excellente éducation, embrassa la carrière du barreau, ne tarda pas à se faire une grande réputation par ses connaissances en droit et fut même, à différentes reprises, chargé d'emplois considérables. Sans négliger la nombreuse clientèle qu'il s'est acquise, il a, depuis trente ans, cultivé avec succès divers genres de littérature, notamment le roman, et a mérité de ses compatriotes le surnom de Walter Scott hollandais. En effet, comme ce dernier, avec lequel il a plus d'un trait de ressemblance, il a introduit l'histoire de son pays dans le domaine de la fiction; son style est élégant, sa fable intéressante. On lui a seulement reproché de prendre les écrivains anglais pour modèles exclusifs.

Il débuta dans la littérature, quelque temps avant 1830, par un recueil de poésies, intitulé *Légendes nationales* (Vaderlandsche Legenden; Amsterdam, in-8), et ayant pour objet les traditions et les fastes héroïques. Puis, la révolution belge lui fournit l'occasion de s'essayer au théâtre dans deux comédies politiques qui obtinrent beaucoup de vogue, *le Village frontière* (Het dorp aan die Grenzen, 1830), et *le Village au delà de la frontière* (Het dorp over die Grenzen, 1830). La liste de ses romans s'élève à plus de cinquante; les principaux sont : *Nos aïeux* (Onze voorouders), longue série de récits historiques où il passe en revue toute l'histoire de la Hollande; *la Rose de Dekama*, traduit en 1847 en anglais et l'un des plus populaires; et *le Fils adoptif* (de Pleegzoon). Très-versé dans la connaissance de la littérature

anglaise, il a traduit des poëmes de Southey et de Tennyson, ainsi que plusieurs des drames de Shakspeare, entre autres *Roméo et Juliette* et *Othello* (1852), qui, transportés sur la scène d'Amsterdam, n'ont reçu du public qu'un assez froid accueil. La *Bibliothèque des meilleurs romans étrangers* a donné de lui, en français, *les Aventures de Ferdinand Huyk*.

On a encore de M. van Lennep une *Histoire de la Hollande septentrionale*, racontée aux enfants; une *Description des vieux châteaux de la Hollande*, des opéras, des comédies, et un annuaire littéraire, *la Hollande*, qu'il a édité en 1850. Ses œuvres dramatiques ont été réimprimées avec luxe à Amsterdam (1852-1855). Il travaille, depuis quelques années, à une édition complète du poëte hollandais Vondel.

LENNOX (lord Arthur), homme politique anglais, né en 1806, est frère du cinquième duc de Richmond (voy. ce nom). A l'âge de dix-sept ans, il entra au service militaire comme enseigne, et en 1842 il avait le grade de lieutenant-colonel. Député de Chichester à la Chambre des Communes (1831-1846), il représenta quelques mois Yarmouth en 1847, et renonça alors à la vie politique. Après avoir appuyé le bill de la réforme parlementaire et d'autres mesures libérales, il passa au parti conservateur et fit partie de l'administration de sir R. Peel comme lord de la Trésorerie (1844-1845), et comme directeur du dépôt de la guerre (1845-1846).

LENNOX (lord Henry-Charles-George GORDON), homme politique anglais, né en 1821 à Goodwood (comté de Sussex), est le second fils du cinquième duc de Richmond. Élevé au collége de Westminster et à l'université d'Oxford, il fut d'abord attaché au cabinet du comte d'Aberdeen, alors ministre des affaires étrangères (1841-1846), et succéda à son oncle dans la représentation électorale de Chichester à la Chambre des Communes (1846). Il appartient au parti de la conservation. Sous le ministère de lord Derby, il a fait partie de la Trésorerie (1852).

Son frère, lord Alexandre-Francis-Charles GORDON), né en 1825, est capitaine de la garde à cheval. Il siége, depuis 1849, à la Chambre des Communes pour le bourg de Shoreham.

LENOIR (Adolphe), médecin français, né à Meaux en 1804, reçu docteur à Paris en 1833, a successivement obtenu aux concours les places d'interne, d'aide d'anatomie et de prosecteur. Attaché, comme chirurgien, au bureau central des hôpitaux, il a suppléé le docteur Sanson à la Pitié, et fut enfin chargé du service chirurgical à l'hôpital Necker. Il subit avec succès, en 1835 et 1840, les épreuves de l'agrégation et du concours de médecine opératoire. Il a été décoré le 1er mai 1846.

On a surtout de lui : *des Lieux et des cas de l'amputation de la jambe* (1832, in-4); *de la Bronchotomie* (1835, in-4); *Recherches sur la lithotritie* (1837); *des Opérations qui se pratiquent sur les muscles de l'œil* (1840); *Note sur une modification de la méthode circulaire appliquée à l'amputation de la jambe* (1840); *Nouveaux éléments de pathologie médico-chirurgicale*, avec MM. Roche et Sanson (1843-1844, 5 vol. in-8); un *Atlas* complémentaire de tous les *Traités d'anatomie* (100 pl. gr. in-8, 1854-1857); des articles, *Notes, Analyses,* fournies à divers recueils, entre autres aux *Annales de la Société de chirurgie*, dont il est un des fondateurs.

LENOIR (Alexandre-Albert), architecte français, né à Paris, le 2 octobre 1801, et fils d'Alexandre Lenoir, le fondateur du musée des Augustins, fit ses classes au collége Bourbon (lycée Bonaparte), étudia l'architecture sous Debret et partit en 1830 pour l'Italie, où il resta deux années. Il parcourut ensuite le midi de la France et diverses contrées de l'Europe et fit un voyage en Orient, en 1836. M. Lenoir, qui avait exposé, en 1833, une aquarelle ayant pour titre : *Projet d'un musée historique*, formé par la réunion du palais des Thermes et de l'hôtel de Cluny, fut chargé d'exécuter ce projet, en qualité d'architecte du musée de Cluny et devint, en même temps, membre du comité des monuments historiques près le ministère de l'instruction publique. Il s'est surtout occupé de plans et de travaux archéologiques, destinés soit à la *Statistique monumentale de Paris*, dont il est directeur, soit à la collection des *Documents inédits pour l'histoire de France*. Il exécute à l'hôtel de Cluny, des travaux complets d'agrandissement et de restauration.

Dessinateur habile et savant archéologue, M. Lenoir a publié, indépendamment des *Rapports* par lui rédigés pour les divers comités dont il est membre, de nombreux ouvrages, entre autres : *Projet d'un musée historique*, texte et dessins du sujet exposé en 1835; *Atlas* du Rollin (1835, 88 pl. in-4); *des Monuments antérieurs à l'établissement du christianisme dans les Gaules; Architecture militaire au moyen âge; Monuments religieux du moyen âge* (1840-1847); *Rapport sur l'introduction de l'art dans les étoffes par les procédés Despréaux* (in-8, 1858); *Architecture, Archéologie* (Instruction pour le peuple, 1849, in-8); *Architecture monastique* (Documents inédits, 1852, in-4); *Notice et dessins du tombeau de Napoléon Ier* (1855, in-4). Il a collaboré au *Palladio* édité par MM. Corréard et Chapuy, de 1825 à 1842, aux *Monuments anciens et modernes* de M. Jules Gailhabaud, à la *Revue générale d'architecture*, aux *Annales archéologiques*, et il continue, avec M. Berty, le *Plan archéologique de Paris*. Il a aussi exécuté avec M. Jules Laure, un tableau de *la Sainte-Chapelle au* XIIIe *siècle*, admis à l'Exposition universelle de 1855, ainsi que quatre dessins de *l'Hôtel de Cluny* appartenant aux archives des monuments historiques. Décoré depuis le mois de mai 1845, il a obtenu, à la suite de cette exposition, une mention honorable.

LENORMANT (Charles), archéologue et historien français, membre de l'Institut, né à Paris, le 1er juin 1802, d'une ancienne famille de notaires de l'Orléanais, dut au mariage qu'il contracta de bonne heure avec la nièce de Mme Récamier, des protecteurs et des amis dans la haute société. Attiré vers l'archéologie et les arts, il se fit connaître par quelques essais et fut, à peine âgé de vingt-trois ans, attaché, en qualité de sous-inspecteur des beaux-arts, à l'intendance de la maison du roi, puis, en 1827, élevé au grade d'inspecteur, fonctions qui lui permirent de continuer ses études artistiques. Il fournit vers cette époque au *Journal des Débats* des articles de critique musicale. Ayant obtenu du gouvernement d'accompagner Champollion en Égypte, il étudia avec lui les monuments des bords du Nil. A son retour en France, il porta la curiosité naturelle de son esprit sur les différentes branches de l'archéologie et de l'histoire.

La révolution de Juillet lui donna dans M. Guizot un nouveau protecteur. Il fut nommé conservateur à la bibliothèque de l'Arsenal, passa, en 1832, à la Bibliothèque royale en qualité de conservateur adjoint du cabinet des médailles,

et, en 1834, suppléa M. Guizot à la Sorbonne. M. Lenormant y professa avec succès. S'occupant d'abord des origines des populations asiatiques, il exposait les théories exégétiques de l'Allemagne qu'il adoptait alors en partie. Son premier cours a été publié sous le titre d'*Introduction à l'histoire de l'Asie occidentale* (1837, in-8). Appelé, en 1837, à remplacer M. van Praet comme conservateur administrateur du département des imprimés à la Bibliothèque royale, il dressa pour cet établissement un projet de catalogue; mais, deux annéesaprès, il succéda à M. Letronne, dans le poste de conservateur-administrateur au cabinet des médailles et en partagea, avec Raoul-Rochette la direction. Les nombreux mémoires que M. Lenormant avait publiés dans les *Annales de l'Institut archéologique de Rome*, *la Revue de numismatique* et divers autres recueils, et surtout la part active qu'il avait prise à la publication du *Trésor de numismatique*, dirigé par lui de concert avec MM. P. Delaroche et Henriquel-Dupont (1836-1850, 5 vol. in-fol.) lui ouvrirent, le 25 janvier 1839, les portes de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, où il remplaça Amaury Duval.

L'activité scientifique du nouvel académicien ne fit que s'accroître. Il publia toute une suite de mémoires ou dissertations spéciales, puis prépara, avec l'antiquaire belge M. J. de Witte, un recueil archéologique important publié, quelques années après, sous le titre: *Élite des monuments céramographiques*, et contenant la description et l'explication des plus célèbres peintures de vases grecs et italiotes (3 vol. in-4, 1844-1857). En même temps il poursuivait, dans plusieurs dissertations, les recherches hiéroglyphiques qu'il avait commencées en Égypte. Il faisait aussi paraître le *Musée des antiquités égyptiennes* (1841, in-fol.), en collaboration avec un autre élève de Champollion, Nestor Lhôte, qui l'avait accompagné dans son voyage.

En 1841, M. Lenormant, de retour d'un voyage de Grèce où diverses circonstances, qui lui parurent tenir du miracle, avaient fortement impressionné son esprit, entra dans une nouvelle ligne d'idées et d'études. Il embrassa les principes de l'orthodoxie catholique la plus sévère et partagea désormais ses travaux entre les recherches archéologiques et la défense de la foi. Ses cours qu'il a publiés depuis sous le titre de *Questions historiques* (1845, in-8), prirent une teinte d'ultramontanisme très-prononcée. Dans une brochure *sur les Associations religieuses* (1844), il défendit et loua les institutions monastiques, et il fut un des fondateurs et des directeurs du journal *le Correspondant*, consacré à la défense du catholicisme. Il a inséré un grand nombre d'articles sur les sujets les plus divers dans ce recueil, dont il a conservé la direction jusqu'en 1855. Son cours devint bientôt, à raison des opinions qu'il y défendait, l'occasion de troubles et de désordres et, lors de la retraite définitive de M. Guizot, comme professeur, la Faculté des lettres de Paris refusa de présenter M. Lenormant comme son successeur, malgré l'éclat de son enseignement pendant dix années. Mais, à la fin de 1848, la mort de Letronne, en laissant vacante la chaire d'archéologie au collége de France, permit de réparer cette sorte de passe-droit. M. Lenormant y fut chargé de l'enseignement hiéroglyphique moins brillant, mais moins périlleux que celui de l'histoire. Depuis, il n'a pas cessé de mener de front des recherches sur toutes les branches de l'archéologie, de l'histoire, de l'esthétique, et de la critique littéraire. Esprit prompt et facile, servi par une prodigieuse mémoire, il porte partout des vues au moins ingénieuses, une érudition étendue et variée, et une vivacité d'imagination qui ne lui a pas toujours permis de se tenir en garde contre les interprétations hâtives ou même les mystifications. Il a été décoré le 18 janvier 1837.

M. Lenormant a encore inséré de très-importants mémoires dans le *Recueil* de l'Académie des inscriptions (tomes XIX et XXI); des articles très-remarqués sur l'exposition de peinture dans la *Revue des Deux-Mondes* (1835), publié une intéressante *Notice sur F. Gérard* (1847), et rédigé pendant huit ans (1844-1852) les *Rapports* du concours des antiquités nationales.

LENORMANT (François), fils du précédent, né à Paris en 1835, s'est fait connaître fort jeune encore par des recherches de numismatique et d'archéologie entreprises par les conseils et sous la direction de son père. Il a publié notamment un *Essai sur la classification des monnaies des Lagides* (1856) et a fourni quelques articles à la *Revue de numismatique* et au *Rheinisches Museum fur Philologie* de Bonn. Il a pris une part active, dans *le Correspondant*, à la polémique sur la découverte du prétendu cimetière mérovingien de saint Éloi, de l'authenticité duquel il a, dit-on, contribué beaucoup à persuader son père et quelques autres savants.

LENSTRŒM (Charles-Jules), écrivain suédois, né à Gefle, en 1811, fit ses études à Upsal et obtint une chaire d'histoire de la littérature à Atterhom. Après de grands voyages dans le Danemark et en Allemagne, il entra dans les ordres, puis fut nommé professeur de philosophie au collége de sa ville natale. Il débuta, en 1835, par des articles de critique littéraire dans le *Journal* de la Société de littérature suédoise et fonda lui-même une feuille littéraire intitulée *Eos* (Upsal, 1839-1840).

Outre une foule d'articles dans ces journaux et dans beaucoup d'autres, M. Lenstrœm a publié un très-grand nombre d'ouvrages de critique et de littérature, entre autres: *la Nouvelle École romantique française* (om den Nyromantiska Skolan i Frankrike; Upsal, 1835); *Traité d'esthétique* (Fœrsœk till Lærobok i Æstetiken; Stockholm, 1836); *Thorild's æsthetiska Asigter* (Upsal, 1837); *Lars Fornelius* (1838); *Histoire des théories de l'art* (Konst-Theoriernas Historia, Upsal, 1839, 2 vol.); *Histoire de la poésie suédoise* (Svenska Poesiens Historia; Orebro, 1839-1840); *Manuel de l'histoire de la poésie* (Handbock i Poesiens Historia, 1840); *Dictionnaire du dialecte de l'Helsingeland* (Ordbock œfver Helsinge-Dialecten; Upsal, 1841); *Histoire de la littérature et de l'art en Suède* (Sveriges Literatur Och konst-historia; Upsal, 1841); *Anthologie suédoise* (Svensk Anthologi; Orebro, 1840-1841, vol.); *de l'Art dans ses rapports avec la religion* (Om Konstens fœrhallande till Religionen; Upsal, 1842), etc.; puis des travaux de théologie: *Traité de l'histoire du dogme* (Lærobok i Dogm-Historien; Orebro, 1843); *Histoire de l'Église en Allemagne et en Suède* (Lærobok i Dogm-Historie; Ibid., 1843): *Histoire de l'Église universelle et de l'Église suédoise* (Lærobok i allmænna och Svenska Kyrko-Historien; Gefle, 1843), etc.; enfin des poésies: *Sigurd et Brynhilda* (Sigurd och Brynhilda; Upsal, 1836), poëme épique en vingt-quatre chants; des *Chants lyriques* (Lyriska fœrtslingar; Gefle, 1837); un drame, *Neron* (1838), etc.

LEO (Henri), célèbre historien allemand, né à Rudolstadt, le 19 mars 1799, fit ses premières études au gymnase de sa ville natale, puis à dix-sept ans, alla étudier la médecine à l'université de Breslau. Sur les conseils de Louis Jahn, il renonça à cette carrière, se voua, comme la

plupart des jeunes libéraux d'alors, à l'enseignement, se rendit à Iéna, puis à Gœttingue, et se livra à de sérieuses études sur l'histoire de l'antiquité et du moyen âge.

Reçu docteur à Iéna, en 1820, il préluda à ses nombreux travaux sur l'Italie, par son traité de la *Constitution des villes lombardes* (über die Verfassung der Lombard. Staedte, 1820), puis passa à Berlin, où il fut l'auditeur et le fervent disciple de Hegel, dont il devait plus tard déserter avec éclat et combattre les doctrines : contradiction qui domine toute la carrière de M. Leo, et qui conduit à diviser ses ouvrages en deux catégories distinctes, les uns empreints de l'esprit hégélien et libéral, les autres de l'esprit diamétralement opposé.

Cet antagonisme a été expliqué par les phases diverses de l'existence de l'historien : d'abord de rudes nécessités, une vie de luttes et de labeurs; puis le succès, la fortune et toutes les faveurs officielles. Un voyage d'Italie, que la protection de la princesse douairière de Schwarzbourg-Rudolstadt lui permit d'exécuter, lui fournit les documents historiques nécessaires pour continuer les travaux qu'il avait entrepris, et à son retour en Allemagne, il fit paraître le complément de son premier ouvrage sur l'Italie, sous ce titre : *Développement de la constitution des villes lombardes* (Entwickelung der Verfassung der Lombard. Staedte; Hambourg, 1824). Nommé ensuite professeur adjoint et sans traitement, il se vit dans la nécessité, en 1826, d'accepter un modeste emploi à la bibliothèque de Berlin. Mais il le quitta à la fin de l'année suivante, pour aller demander à l'enseignement, dans d'autres villes, une position meilleure. Après avoir encore rempli à Iéna, pendant deux ans, les fonctions de professeur extraordinaire, il fut enfin, en 1830, appelé comme professeur ordinaire d'histoire à Halle, et dès lors il put se consacrer librement aux travaux qu'il aimait.

C'est de cette époque que date son *Manuel de l'histoire du moyen âge* (Handbuch der Geschichte des Mittelalters; Halle, 1830), qui eut un succès mérité. Il avait donné, presque en même temps, dans la collection Heeren-Uckert, une *Histoire des États italiens* (Geschichte der Ital. Staaten; Hambourg, 1829-30, 5 vol.), qui avait également réussi. Deux ans plus tard, il publia une autre œuvre considérable : douze livres de *l'Histoire des Pays-Bas* (Zwœlf Bücher niederlaend. Geschichten; Halle, 1832-35, 2 vol.).

Déjà le professeur de Halle se tournait peu à peu contre le libéralisme; il l'attaqua bientôt ouvertement, dans divers écrits, tels que : *M. le Docteur Diesterweg et les universités allemandes* (Herr Dr Diesterweg und die deutschen Universitaeten; Leipsick, 1836); *Lettre à Gœrres* (Sendschreiben an J. Gœrres; Halle, 1838), plus agressive encore; *les Hégéliens* (die Hegelingen; Ibid., 1838; 2e édit., 1839), où l'ancien disciple de Hegel ne garde plus aucun ménagement. Les récriminations les plus vives furent le résultat de ce démenti donné par M. Leo à son passé. Ce fut une *tempête* (ein Sturm), pour nous servir des expressions des biographes allemands.

A cette seconde période de sa vie et de ses doctrines appartiennent les ouvrages suivants : *Études et Esquisses pour servir à l'histoire naturelle de l'État* (Studien und Skizzen zur Naturgeschichte des Staats); *Guide pour servir à l'enseignement de l'histoire universelle* (Leitfaden für den Unterricht in der Universalgeschichte; Halle, 1838-40, 4 vol.). Dans ces dernières années, M. Henri Leo est revenu à des travaux plus calmes et dégagés de toute polémique; tels sont les ouvrages ayant pour titre : *les Preuves de la langue des anciens Saxons et des Anglo-Saxons* (Altsaechs. und Angelsachs. Sprachproben); Halle, 1829; *Beowulf*, poëme en dialecte anglo-saxon; Ibid., 1839; *Rectitudines singularum personarum*; Ibid., 1841). On peut rattacher à ces études la dissertation, qui date d'une autre époque, *sur le Culte d'Odin en Allemagne* (über Odin's Verehrung in Deutschland; Erlangen, 1822).

M. Leo est un historien érudit, curieux des sources; son style a plus de sobriété que celui de beaucoup d'écrivains allemands; il est clair, mais parfois il manque d'animation.

LÉONCE. Voy. LAURENÇOT.

LEONHARD (Charles-César DE), géologue et minéralogiste allemand, né le 12 septembre 1779, à Rumpenheim près Hanau (Hesse électorale), étudia aux universités de Marbourg et de Gœttingue, et, après quelques voyages d'exploration à travers l'Allemagne, exerça, jusqu'en 1814, diverses fonctions importantes dans l'administration du duché de Hanau. S'étant retiré alors du service de l'État pour se livrer exclusivement à l'étude, il devint, en 1816, membre de l'Académie des sciences de Bavière et, en 1818, professeur ordinaire de minéralogie et de géologie à l'université de Heidelberg.

Parmi les ouvrages de M. Leonhard, aussi estimés que nombreux et particulièrement remarquables par le talent d'exposition, nous citerons : *Minéralogie topographique* (Topographische Mineralogie; Francfort, 1805-1809, 3 vol.); *Éléments d'oryctognosie* (Grundzüge der Oryktognosie; Heidelberg, 2e édit., 1833); *Manuel d'oryctognosie* (Handbuch der Oryktognosie; Ibid., 2e édit., 1826); *Caractères des espèces rocheuses* (Characteristik der Felsarten; Ibid., 1824); *les Formations basaltiques* (die Basaltgebilde; Stuttgart, 1832); *Agenda geognostica* (Heidelberg; 2e édit., 1839); *Éléments de géognosie et de géologie* (Grundzüge der Geog., etc.; Stuttgart, 2e édit., 1849); *Géologie ou Histoire naturelle de la terre* (Geol. oder Naturgeschichte der Erde; Ibid., 1836-1845, 4 vol.), ouvrage qui doit son origine à des leçons populaires publiques, et qui a été traduit dans les principales langues de l'Europe; *Histoire naturelle du règne minéral* (Naturgeschichte des Steinreichs; Ibid., nouv. édit., 1853), etc., etc. Ce savant rédige en outre, depuis 1830, avec le docteur H. G. Bronn, l'*Annuaire de minéralogie, de géologie, de géognosie et de la science des pétrifications* (Jahrbücher für Mineralog., Geolog., Geogn. und Petrefactenkunde; Ibid.), un des meilleurs recueils de ce genre. Plus récemment il s'est associé aux savants naturalistes : Agassiz, Bronn, Perty, Quitzmann et Seubert, pour publier une *Histoire naturelle populaire des trois règnes* (Volksnaturgeschichte der drei Reiche; Stuttgart, 1856, tomes I-IV).

Son fils, Gustave LEONHARD, né à Munich, le 22 novembre 1816, s'est livré aussi à l'étude de la géologie, et s'est fait connaître par plusieurs travaux relatifs, en général, à l'état géognostique du grand-duché de Bade; entre autres : *Dictionnaire de minéralogie topographique* (Handwœrterbuch der topogr. Mineralogie; Heidelberg, 1843); *Esquisse géognostique du grand-duché de Bade* (Geognostische Skizze des Grossh. Baden; Stuttgart, 1846); *Études sur l'état minéralogique et géognostique du grand-duché de Bade* (Beitraege zur mineralog. und geognost. Kenntniss des Grossh. Baden; Ibid., 1853); *Description géognostique et minéralogique de la route de montagnes en Bade* (Geol. mineralog. Beschreibung der bad. Bergstrass; Ibid., 1853); *les Minéraux de Bade* (die Mineralien Badens; Ibid.,

2e édit., 1854), etc. Il a aussi traduit plusieurs ouvrages géologiques anglais.

LÉOPOLD Ier (Georges-Chrétien-Frédéric), roi des Belges, né à Cobourg, le 16 décembre 1790, est le fils du duc François de Saxe-Cobourg Saalfeld. Une excellente éducation scientifique et littéraire lui avait fait la réputation d'un des princes les plus instruits de l'Europe, lorsque le mariage de sa sœur Juliane avec le grand-duc Constantin le détermina à entrer au service de la Russie. Dès 1808, il accompagnait l'empereur Alexandre à Erfurt, en qualité de général. Mais la volonté souveraine de Napoléon, qui disposait de sa principauté, le contraignit, en 1810, à quitter Moscou, et à se renfermer dans l'administration de Saxe-Cobourg. En 1811, le prince Léopold conclut un traité de frontières avec la Bavière, puis voyagea à l'étranger jusqu'au jour où le mouvement de 1813 lui permit de rentrer dans l'armée russe. Général de cavalerie, il déploya beaucoup de bravoure et de talent dans les campagnes de Saxe et de France, à Lutzen, à Bautzen, à Kulm et surtout à Leipsick, puis à Brienne, à Arcis-sur-Aube, et à La Fère Champenoise, et à la suite de ces affaires il reçut les insignes des ordres de Saint-Georges et de Marie-Thérèse. Après être entré à Paris, il accompagna l'empereur Alexandre en Angleterre, où il fixa l'attention de la princesse Charlotte, fille du prince de Galles et héritière du trône de la Grande-Bretagne, alors fiancée au prince d'Orange. Il quitta Londres pour aller faire valoir ses droits au congrès de Vienne, et, rappelé subitement à l'armée par le retour de l'île d'Elbe, rejoignit son corps sur les bords du Rhin. Après la bataille de Waterloo, il retourna en Angleterre, se fit naturaliser anglais le 27 mars 1816, et épousa, le 2 mai, la princesse Charlotte. Il recevait en même temps une pension annuelle de 50000 livres sterling, le titre de duc de Kendal, et le rang de prince du sang. Les Anglais semblaient avoir fondé sur cette union de grandes espérances, lorsque la princesse mourut subitement en couches, le 5 novembre 1817. Retiré à Claremont, Léopold conserva la haute sympathie du roi qui le nomma feld-maréchal et membre du Conseil privé.

La proclamation de l'indépendance des Grecs le tira de sa retraite. Au commencement de février 1830, les représentants des puissances alliées lui offrirent le trône de Grèce, qu'il accepta d'abord conditionnellement sous certaines garanties de frontières et de politique, et qu'il finit par répudier avec franchise devant le mauvais vouloir des puissances. Ce rare désintéressement le désigna presque immédiatement au choix des Belges, qui venaient d'accomplir leur révolution, et à l'acceptation des puissances, qui ne voulaient point du duc de Nemours. Le 26 juin 1831, le prince Léopold reçut officiellement à Londres la députation du congrès national belge, et réclama l'adhésion de ce congrès au traité préliminaire de paix, dit des dix-huit, puis des vingt-quatre articles, proposé par la conférence de Londres. Après de longs débats, la nécessité de la paix, et la triple hostilité de la Hollande, de l'Angleterre et de la Russie firent consentir les Belges au partage de la dette et du Luxembourg. Léopold fit son entrée à Bruxelles, le 21 juillet 1831. A dater de cette époque il renonça à la pension que lui faisait l'Angleterre, à condition qu'on entretiendrait son domaine de Claremont et qu'on acquitterait les legs de sa femme.

En 1832, fut conclu son mariage avec la princesse Louise d'Orléans, fille de Louis-Philippe (9 août). La même année, la Hollande ayant recommencé les hostilités, le roi paya de sa personne dans cette lutte, qui eut pour résultat la prise de la citadelle d'Anvers par les Français. Un traité de *statu quo*, conclu pour cinq ans, permit à la Belgique d'organiser son gouvernement, et de développer les éléments de sa prospérité intérieure. Le roi créa, malgré une certaine opposition, l'ordre de Léopold, destiné à récompenser les services civils et militaires. Bientôt il eut à protéger le *statu quo* et contre l'exaltation belge et contre les prétentions hollandaises. A la suite d'armements considérables et d'hostilités insignifiantes, qui durèrent quatre années, le traité des vingt-quatre articles fut enfin ratifié par les deux pays, le 16 avril 1839. Il n'arrêta point les conspirations orangistes, dont la dernière, celle des généraux Vandermeer et Vandersmissen, montra, en 1841, ce que conservaient encore d'influence en Belgique les partisans de la maison de Nassau.

Cependant cette constitution si libérale, qui fait la gloire de la Belgique, avait été votée et promulguée en 1833. Égalité civile et politique, droit d'association et de réunion, liberté des cultes et de l'enseignement, liberté de la presse, séparation absolue de la société civile et de la société religieuse, pouvoir exécutif confié à un roi héréditaire, pouvoir législatif remis à deux chambres élues presque au suffrage universel, juridiction absolue du jury : tels en sont les principes fondamentaux. Modèle du roi constitutionnel, Léopold a dû s'occuper plutôt, dans tout le cours de son règne, de concilier les partis que de s'en défendre. Esclave de l'opinion publique, il est aussi habile à la connaître que prompt à la satisfaire. Deux grands partis se partagent la Belgique depuis qu'elle a conquis son indépendance, le parti catholique et le parti libéral. Un instant l'union, officiellement constituée, régna entre eux, sous le ministère Lebeau-Nothomb. Mais une majorité catholique dans les Chambres força le roi à former le ministère de Theux-Nothomb, qui jouit d'une souveraineté de six années (1834-1840), et se signala surtout par deux lois, l'une, qui imposait à l'enseignement un système unitaire, l'autre, qui consacrait l'indépendance des conseils communaux. La chute éclatante du ministère de Theux laissa la place au cabinet libéral Rogier-Lebeau, qui, après avoir accordé une amnistie générale et négocié un emprunt de 90 millions, destiné à de grandes entreprises industrielles, se vit contraint de demander au roi la dissolution d'une Chambre dont la majorité appartenait au parti clérical. Le roi refusa, le ministère tomba, et l'*Union* revint au pouvoir avec M. Nothomb (1841-1845). Ici se placent deux années de tâtonnements et d'hésitations. Le roi choisit un nouveau ministère libéral, M. Van de Weyer, puis le remplace tout à coup par l'ancien chef des catholiques, M. de Theux (1846-1847). L'opinion publique protesta par des élections radicales, qui eurent pour résultat de ramener au pouvoir M. Rogier, assisté d'un homme nouveau, M. Frère-Orban. Tous deux déployèrent beaucoup de zèle pour le bien public et d'énergie contre le clergé. Le roi traversa avec eux la tempête de 1848. A la suite de mouvements républicains, qui n'avaient trouvé d'ailleurs que peu de partisans dans la population, Léopold se présenta tout à coup au peuple de Bruxelles, et lui offrit sa démission de roi. Mais la loi des incompatibilités et la réforme électorale semblait même au parti radical des satisfactions suffisantes. Le désintéressement ou la savante tactique du roi avait consolidé son trône.

Cependant une scission affaiblissait le ministère, qui, malgré d'éclatantes manifestations populaires, crut devoir se retirer devant l'opposition du sénat (1852). Un cabinet mixte, composé par M. de Brouckère, céda la place, en 1855, à un cabinet catholique, où entrèrent MM. de Decker et Vi-

lain XIV, deux ministres plutôt conservateurs que réactionnaires. Le roi, dont le fils aîné était venu à Paris, fut accusé par quelques feuilles d'avoir subi l'influence du cabinet des Tuileries; mais le peuple lui prouva qu'il le séparait de ses ministres en lui donnant, lors du vingt-cinquième anniversaire de son avénement (21 juillet 1856), les plus éclatants témoignages de respect et de sympathie. Toutefois, au mois de mai 1857, l'opinion, déjà excitée par l'affaire d'un professeur de l'université de Gand, M. Brasseur, que l'on essaya de destituer sous prétexte d'hérésie, se manifesta violemment à l'occasion de la loi sur la charité. Après les débats les plus vifs au sein des Chambres, et de graves désordres dans la rue, le roi a rappelé au ministère MM. Rogier et Frère-Orban, dissous la représentation nationale, et convoqué de nouveau les électeurs qui ont donné une forte majorité au parti libéral.

Pour la famille royale dont Léopold est le chef, voy. BELGIQUE.

LÉOPOLD II (Jean-Joseph-Ferdinand-Charles), grand-duc de Toscane, né à Florence, le 3 octobre 1797, est le second fils du grand-duc Ferdinand III. Celui-ci, chassé par les Français en 1799, l'emmena d'abord à Vienne, puis à Saltzbourg, dont l'évêché, sécularisé en sa faveur, lui fut donné comme dédommagement au traité de Lunéville. Il échangea cette résidence à la paix de Presbourg (1805) contre l'évêché de Wurtzbourg, érigé en grand-duché. Le jeune prince reçut dans cette dernière ville une brillante éducation et y étudia les littératures allemande et italienne. De retour à Florence en 1814, il épousa, en 1817, la princesse Marie-Anne, fille de Maximilien de Saxe. Ayant succédé à son père, le 17 juin 1824, il continua les traditions administratives de Léopold Ier, connu comme empereur d'Allemagne sous le nom de Léopold II, qui avait fait de la Toscane un des pays les plus florissants de l'Italie.

Lorque, en 1847, éclata le grand mouvement réformiste italien, le duché de Léopold II était un des plus avancés sous le rapport des améliorations matérielles, de la liberté et de la tolérance. Le prince céda néanmoins un des premiers aux exigences du temps. Mais les événements ultérieurs, le progrès du parti démocratique, la coopération à la guerre contre l'Autriche et la pression d'un ministère républicain (voy. GUERRAZZI), amenèrent sa fuite. Après la chute d'une révolution qui n'avait pas de racines dans le pays, le retour de Léopold fut accueilli avec joie par la population. Seulement le souvenir de 1848 exerça sur sa conduite une influence décisive, et la réaction contre les idées républicaines fit succéder aux progrès antérieurs l'influence militaire et cléricale.

Léopold II a témoigné de son goût pour la littérature, en publiant une splendide édition des *OEuvres de Laurent de Médicis* (Opere di Lorenzo de Medici; Florence, 1825, 4 vol in-fol.).

LÉOUZON-LEDUC (N....), littérateur français, né vers 1820, débuta dans les lettres à la suite d'un voyage dans plusieurs contrées du Nord, dont il avait étudié particulièrement l'histoire et les langues. A la fin de 1848, il reçut la mission d'aller chercher en Finlande le marbre destiné au tombeau de Napoléon Ier. En 1856, il devint rédacteur en chef de *l'Observateur*, feuille financière. Il est décoré de la Légion d'honneur.

On a de lui : *une Saison de bains au Caucase;* extrait de Lermontoff (1845, in-8.): *la Finlande, son histoire primitive, sa mythologie, sa poésie épique*, etc. (1845, 2 vol. in-8; 1848, in-8.); *Histoire littéraire du Nord* (1850-1852, 2 vol. in-8); *Essai biographique et critique sur le comte Ouwaroff*, en tête des *Esquisses* de cet écrivain, *la Russie contemporaine* (in-8 et in-16); *l'Écho de la guerre* (1854): *les Iles d'Aland* (in-16); *la Belgique* (in-16): *l'Empereur Alexandre II* (mai 1855), écrit apologétique à l'occasion de l'avénement du nouveau czar; des traductions du suédois, etc.

LEPAGE (Henri), historien français, fixé depuis vingt ans environ à Nancy, où il est archiviste du département, a publié jusque dans ces derniers temps un grand nombre d'annuaires, mémoires, ouvrages et fragments relatifs à l'histoire de la Lorraine. Nous citerons principalement : *Histoire de Nancy* (1838): *Fleurs lorraines* (1842); *le Département de la Meurthe*, statistique historique et administrative (1843, 2 parties); *le Département des Vosges* (1847), avec M. Charton: *Sept lettres sur l'histoire de Lorraine* (1848); *Pierre Gringoire* (1849), extrait d'études sur le théâtre en Lorraine; *Rôle des habitants de Nancy pendant les guerres de Henri II* (1854); *les Communes de la Meurthe* (1855); *Jeanne d'Arc* (1856, broch.).

LÉPAULE ou **LÉPAULLE** (Guillaume-François-Gabriel), peintre français, né à Versailles, le 21 janvier 1804, suivit les ateliers de Regnault, de M. H. Vernet et de V. Bertin, et étudia tour à tour l'histoire, le genre et le paysage. Entré en même temps à l'École des beaux-arts, il débuta au salon de 1824. Il a figuré depuis à toutes les expositions annuelles, malgré de nombreux voyages en Espagne, en Italie, en Flandre, en Afrique et en Turquie. Nous citerons parmi ses envois, qui appartiennent à tous les genres: *l'Invention de la lyre* (1824); *un Intérieur d'appartement Louis XIV* (1831); *la Coquette* (1835): *Frascatane en habits de fête, Vue de Paris* (1839); *la Rêveuse italienne* (1841): *la Mandoline, Au bal de l'Opéra* (1842); *Chacun chez soi*, scène flamande (1845); *les Odalisques au bain, l'Intérieur du harem* (1846); *l'Esclave favorite* (1847); *l'Indécision* (1852); les portraits des *barons Léonel Rothschild, Frossard*, des *ducs de Choiseul, Plaisance, Ossuna, d'Infantados*, des *comtes Lanjuinais, Montesquiou, Rigny, Montebello, Breteuil*, des *marquis Maison, Las Marismas*, des *généraux Rouyer, Cavaignac*, de *MM. Cicéri, Dupin, Paulin, Poncelet, Lemaire, Raoul-Anglès, Frum, Halévy, Grevedon, Castil Blaze, Lévy Alvarès* (1831-1853): *la reine Isabelle* d'Espagne, *l'empereur Napoléon III*, (1853). Il a exécuté, comme portraitiste, une longue galerie d'acteurs en pied et souvent dans leurs rôles. On a vu de lui à l'Exposition universelle de 1855 : *le maréchal Leroy Saint-Arnaud;* et au salon de 1857, *le Rêve d'amour, une Chasse*, une *Madeleine*, et le *portrait de Mme Miolan Carvalho*. Citons encore : des *Oiseaux*, des *Rendez-vous de chasse, l'Attaque, l'Accompagnée, le Hallali, la Curée*, acquis par les princes de Wagram et de Plaisance, *Chevaux effrayés par un épervier, le Steeple-chase*, etc. Il a enfin envoyé à la Société des amis des arts de Lyon une *Ariane abandonnée* (1840), et travaillé à la décoration intérieure de Saint-Merry. Il a obtenu une 2e médaille en 1831.

LE PAYS DE BOURJOLLY (Jean-Alexandre), général français, sénateur, né à Saint-Domingue, le 24 mars 1791, de parents français, vint à Paris sous le Consulat et fut emmené en Hollande par Louis Bonaparte et placé parmi ses pages. En 1807, il fut nommé sous-lieutenant d'infanterie, suivit en qualité d'aide de camp le maréchal de Bessières en Espagne, en Russie et en Allemagne, puis le maréchal Soult aux batailles de Toulouse et de Waterloo. Il était chef d'escadron en 1814 lorsqu'il fut mis en demi-solde au second retour des Bourbons. Il

ne put continuer une carrière commencée sous de si brillants auspices qu'après les événements de 1830. Il devint alors major de place à Alger à l'issue de l'expédition, colonel en 1835, maréchal de camp le 21 juin 1840, et, après sept années de combats en Afrique, il fut promu au grade de lieutenant général le 20 octobre 1845. M. Le Pays de Bourjolly a commandé plusieurs divisions militaires jusqu'au rétablissement de l'Empire. Appelé alors à la présidence du comité consultatif de cavalerie, il est entré au Sénat par décret du 31 décembre 1852. Il est grand officier de la Légion d'honneur (10 décembre 1849).

On doit à ce général quelques écrits militaires: *Colonies de l'Algérie* (1849, in-8); *du Mode de gouvernement en Algérie* (1850, in-8); *de l'Armée en* 1848 (1853, in-8), récit des événements de Lyon dans les premiers mois de la République.

LE PELETIER D'AULNAY (Octave, comte), député français, né vers 1815, est neveu du député de ce nom qui fut un des vice-présidents de la Chambre de 1842 à 1848 et est mort en 1855. Nommé auditeur de seconde classe au conseil d'État en 1840, il passa deux ans plus tard dans la première et fut destitué à la révolution de Février. En 1849, il fut élu le septième sur la liste des représentants de Seine-et-Oise, s'associa à la politique monarchique de la majorité puis se déclara pour l'Élysée et fit partie de la Commission consultative de décembre 1851. Il entra ensuite, comme candidat du gouvernement, au Corps législatif, pour la circonscription de Clamecy, où il a été réélu en 1857.

Un de ses oncles, M. Charles-Ange-Ernest Le Peletier d'Aulnay, fut admis, en 1834, au tribunal civil de la Seine; il en devint, en 1847, un des vice-présidents et obtint, en 1855, un siège de conseiller à la Cour impériale.

LE PELLETIER (Alme), médecin français, né au Mans, vers 1798, fut reçu docteur à Paris en 1825, et se fixa dans sa ville natale, où il s'est fait un renom de praticien distingué. Occupé en même temps de travaux scientifiques, il a publié d'importants écrits, la plupart édités à Paris, et est devenu, en 1825, correspondant de première classe de l'Académie de médecine. Il a reçu la décoration en juin 1837.

On a de lui : *Essai de médecine physiologique* (1823, in-8); *Traité complet sur la maladie scrofuleuse et sur ses variétés* (1830, in-8); *Traité de physiologie philosophique et médicale* (1831, 4 vol. in-8.) : *des Hémorroïdes et de la chute du rectum* (1834, in-8); *de l'Emploi du tartre stibié à haute dose en particulier dans la pneumonie et le rhumatisme* (1835, in-8); *Traité de l'érésipèle et de ses variétés* (1836, in-8); *Système pénitentiaire complet* (1857, in-8); des *Observations*, *Lettres*, *Mémoires*, etc., sur différents sujets (1828-1853).

LEPLAY (Pierre-Guillaume-Frédéric), ingénieur français, conseiller d'État, né à Honfleur, en 1806, fut, de 1825 à 1827, élève de l'École polytechnique, entra dans le corps des mines et parcourut les différents grades jusqu'à celui d'ingénieur en chef de première classe. Dès 1830, il se fit connaître par des mémoires dans divers journaux scientifiques et fut nommé professeur de docimasie à l'École des mines, où il est, en outre, aujourd'hui sous-directeur, chargé de l'inspection des études. En 1853, lors des préparatifs de l'Exposition universelle de l'industrie pour 1855, il fut attaché, en qualité de commissaire général, à la sous-commission impériale, dont il devint président, à la retraite du général Morin, et dirigea cet important service avec une activité qui a été récompensée du titre de conseiller d'État en décembre 1855. Il a été promu, en 1856, au rang de commandeur de la Légion d'honneur.

On a de M. Leplay, qui a fait, dans divers pays, plusieurs excursions scientifiques : *Observations sur l'histoire naturelle et la richesse minérale de l'Espagne* (1834, in-8); *Aperçu d'une statistique générale de la France*, extrait de l'*Encyclopédie nouvelle* (1840); *Description des procédés métallurgiques dans le pays de Galles* (1848, in-8, pl.) avec M. le baron Brisse, l'*Album de l'Exposition universelle* (1856). Un grand nombre d'articles, *Observations*, *Descriptions*, *Notices*, sur des question scientifiques ou pratiques, et dans un nouvel ordre d'idées : *les Ouvriers Européens* (1855, in-8), ouvrage qui a fait une grande sensation et dans lequel l'auteur, abordant le problème du prolétariat, propose comme solution une sorte de retour à l'organisation féodale de la société industrielle.

LE POITTEVIN (Edmond-Modeste-Eugène Poidevin, dit), peintre de genre français, né à Paris, le 31 juillet 1806, entra, à vingt ans à l'École des beaux-arts, comme élève de M. Hersent et y remporta la première médaille au concours de paysage historique, en 1828. Il avait débuté en 1826 et 1827 à l'exposition de la Société des amis des arts, avec les *Moissonneurs*, acquis par la duchesse de Berri, et divers *paysages*. Il fit divers voyages artistiques, en Angleterre, dans la Normandie et tout le nord de la France, en Flandre, en Hollande et en Italie, et envoya sans interruption aux salons annuels de nombreux sujets de genre, et principalement des vues maritimes : *Moulins anglais près de la mer*, *Écurie*, *les Bords de la Tamise*, *une Cour normande* (1831) : *Marée basse*, au musée du Luxembourg, *les Côtes d'Écosse* (1833); *Cabane flamande*. *Pêcheurs normands* (1836); *la Rentrée des Pêcheurs*, *Souvenir de Belgique* (1835); *Derrière la dune*, *Effet de glaces*, pris en Hollande; *le Chaperon Rouge* (1838); *les Naufragés*, au Luxembourg (1839); *les Gueux de mer*, *Pâturage hollandais*, *Adrien Van der Velde débarquant à Blanckemberg* (1840); *le Golfe de Naples* (1841); *la Villa d'Este*, *la Grotte d'azur*, dans l'île Capri (1842); *Van der Velde dessinant au milieu du combat*, *le Fossoyeur et ses enfants*, *le Peintre à la taverne*, *le Campo-Vaccino* (1843); *le Coup de l'étrier* (1845); *la Première blessure* (1847) : *Pas de feu sans fumée*, *la Lune de miel* (1848); *le Mur mitoyen* (1849); *le Berger et la mer*, *le Coup de cidre* (1850); *les Forbans*, *les Amis de la ferme* (1852); *le Droit de la force*, *les Religieux du Cap*, *les Gardeurs de dindons* (1853). Cet artiste a aussi exécuté un petit nombre de *portraits*. On a vu de lui à l'Exposition universelle de 1855 : *la Marée basse*, *l'Hiver de Hollande*, tableau appartenant à l'État; et au salon de 1857, *l'Hiver*, *l'École buissonnière*, *le Halage d'un canot*, etc.

M Eugène Le Poittevin a peint, pour les galeries de Versailles, la *Prise de Baruth*, la *Bataille navale d'Embro*, le *Combat de Wertingen*, ainsi que divers *Épisodes* maritimes (1836-1845), et pour la collection du château d'Eu, *un Déjeuner au mont d'Orléans* (1844). Il a obtenu deux secondes médailles, pour le genre et la marine, en 1831 et 1848, une 1re en 1836, une médaille de troisième classe en 1855, et la décoration en juin 1843.

LE PRÉDOUR (Fortuné-Joseph-Hyacinthe), marin français, né le 16 février 1793, entra dès l'âge de onze ans dans la marine et prit part

aux guerres maritimes de l'Empire. Nommé successivement enseigne (1812), lieutenant (1822), capitaine de vaisseau (1838) il fut promu contre-amiral le 27 mars 1847, et mis en même temps à la tête de la station navale du Brésil. Jusqu'en 1851, époque où il résigna le commandement, il eut à surveiller le blocus de la Plata et fut appelé à négocier avec Rosas le traité qui porte son nom, et dont les principales clauses étaient la libre navigation du Parana, le *statu quo* avant la guerre et l'indépendance de la République orientale (1850). L'envoyé anglais en conclut un semblable sur les mêmes bases. M. Le Prédour est aujourd'hui vice-amiral (3 février 1852), membre titulaire du Conseil d'amirauté et grand officier de la Légion d'honneur (11 août 1855).

On a de lui : *Instructions nautiques sur la mer de Chine* (1824, in-4 ; 3e édit. augmentée, 1851) ; *Instructions nautiques sur les mers de l'Inde* (1837-1839, 5 vol. in-8 ; 2e édition augmentée, 1851, 3 vol. in-4), tirées et traduites de l'anglais de J. Horsburgh et divers articles insérés dans les *Annales maritimes*.

LE PRÉVOST (Auguste), antiquaire et historien français, membre de l'Institut, né à Bernay (Eure), le 4 juin 1787, remplit à Rouen, sous l'Empire, les fonctions de sous-préfet, que lui firent perdre les événements de 1814. Envoyé, en 1834, par les élections du département de l'Eure à la Chambre des Députés, où il votait avec la majorité, il en fit partie jusqu'à la révolution de 1848. Depuis cette époque, il s'est consacré tout entier à l'étude. Il a publié sur l'histoire, la géographie et les antiquités, des travaux qui l'ont fait appeler à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en 1838, comme académicien libre. Il est correspondant de la Société des antiquaires de France et officier de la Légion d'honneur depuis le mois d'avril 1845.

On a de M. Le Prévost, qui appartient à l'école historique moderne, par la patience des recherches et la précision du savoir : *Mémoire sur la collection de vases antiques trouvés à Berkouville* (Caen, 1832, in-4) ; *Dictionnaire des anciens noms de lieu du département de l'Eure* (Évreux, 1840, in-12 et in-8) ; *Pouillés du diocèse de Lisieux* (Caen, 1844, in-4) ; *Histoire de Saint-Martin du Tilleul, par un habitant de cette commune* (Paris, 1848, gr. in-8) ; *Réponse à l'écrit de M. Letronne, intitulé :* Examen critique du prétendu cœur de saint Louis (1844, in-8), opuscule reproduit dans les *Preuves de la découverte du cœur de saint Louis* (1846, in-8), où se trouvent aussi les *Lettres* de M. Le Prévost, insérées dans le *Moniteur universel*, au moment de la découverte du cœur.

M. Le Prévost a publié aussi : *Orderici Vitalis angligenæ, cœnobii Uticensis monachi, historiæ ecclesiasticæ libri tredecim ; ex veteris codicis Uticensis collatione*, etc. (Paris, 1838-1855, 5 vol. in-8), avec un texte correct et des notes originales, pour la Société de l'histoire de France : une édition annotée du *Roman de Rose*, d'après celle de Frédéric Pluquet, avec *un Supplément aux notes* (1829, in-8) ; *le Pouillé du diocèse de Chartres*, en tête du *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Père de Chartres* (1840, in-4) ; puis divers travaux dans les *Mémoires de la Société des antiquaires de Normandie*, dans le *Précis des travaux de l'Académie de Rouen*, dans l'*Annuaire de l'Association normande*, etc.

LEPSIUS (Karl-Richard), célèbre orientaliste allemand, fils de l'historien de ce nom, né à Naumbourg, le 20 décembre 1813, alla étudier la philologie comparée à Leipsick, à Gœttingue, et en dernier lieu, à Berlin, sous la direction de Bopp. En 1833, il fut reçu docteur en philosophie avec une thèse *de Tabulis Eugubinis*, et se rendit à Paris, muni de lettres de recommandation de M. de Humboldt. L'Académie lui décerna, l'année suivante, le prix Volney, pour un mémoire intitulé : *la Paléographie appliquée aux recherches de linguistique* (die Palæographie als Mittel der Sprachforschung ; Berlin, 1834 ; 2e édit., Leipsick, 1842). Ce mémoire fut suivi de deux autres très-importants, imprimés dans la collection de l'Académie de Berlin : *Rapport des alphabets sémitique, indien, vieux persan, vieux égyptien, éthiopien* (über die Anordnung und Verwandtschaft der Semitischen...... Alphabete ; Berlin, 1835) ; et : *sur l'Origine et les rapports des noms de nombres dans les langues indo-germaniques, sémitiques et cophtes* (über den Ursprung und die Verwandtschaft der Zahlwœrter, etc. ; Ibid., 1835).

En 1835, M. Lepsius partit pour l'Italie, où il se livra, dans les bibliothèques de Turin, de Pise et de Côme, à de nombreux et importants travaux et fut admis dans l'institut archéologique de cette dernière ville, dont le fondateur, M. de Bunsen, était devenu son ami. Il y publia sa célèbre *Lettre à M. Rosellini sur l'alphabet hiéroglyphique* (Rome, 1837), suivie de Mémoires sur le style architectural et les monuments des Égyptiens.

Depuis cette époque, en dehors d'un ouvrage intitulé *Inscriptiones umbricæ et oscæ*, avec un commentaire (Leipsick, 1841), et auquel il faut rattacher deux mémoires *sur les Pélages tyrrhéniens en Étrurie* et *sur l'Origine étrusque du système des monnaies italiennes* (Ibid., 1842), M. Lepsius s'est presque exclusivement renfermé dans le domaine des langues et des antiquités égyptiennes. Envoyé en Angleterre, en 1838, par l'institut archéologique, il s'y rencontra de nouveau avec M. de Bunsen, et tous deux y formèrent le plan d'un grand voyage en Égypte, que le roi de Prusse, sur les pressantes sollicitations de MM. Eichhorn et de Humboldt, consentit à faire exécuter. L'expédition se composa d'artistes et de savants anglais et allemands, et mit à la voile en Angleterre au mois de septembre 1842. Protégée par le vice-roi Méhémet-Ali, elle dura quatre années, et eut les résultats les plus heureux. De retour en Allemagne, en 1846, M. Lepsius fut nommé professeur titulaire à Berlin, et, en 1850, membre de l'Académie des sciences de cette ville, dont il avait enrichi le musée de collections précieuses. Il s'occupa alors de publier le fruit de ses recherches sur l'histoire, la géographie, la chronologie, l'art, la langue, la littérature et la religion des anciens Égyptiens.

De là, outre de nombreuses dissertations, quatre grands ouvrages : *Monuments de l'Égypte et de l'Éthiopie* (Denkmaeler aus Ægypten und Æthiopien ; 1853-1857, in-folio), avec *Texte abrégé* (Vorlaeufige Nachricht ; in-4), contenant le récit de l'expédition ; *Chronologie des Égyptiens* (Chronologie der Ægypter, 1849, tome Ier), accompagné d'une table des rois d'Égypte ; *les Premiers dieux des Égyptiens* (über den ersten ægypt. Gœtterkreis, 1851) ; *Lettres sur l'Égypte, l'Éthiopie et la presqu'île du Sinaï* (Briefe aus Ægypten, Æthiopien, etc., 1852). Il faut encore citer : *Importance de quelques monuments égyptiens pour la connaissance de l'histoire des Ptolémées* (über einige Ergebnisse der aegyptischen Denkmaeler, etc., 1853) ; et un grand ouvrage intitulé : *Alphabet de linguistique universelle* (das allgemeine linguistische Alphabet 1855).

LE PUILLON DE BOBLAYE (Théodore), général français, ancien député, né à Pontivy (Morbihan), le 23 octobre 1795, entra à l'École polytechnique en 1813, prit part à la défense de

Paris, en 1814 et 1815, et passa, en qualité de sous-lieutenant d'artillerie, à l'École de Metz, d'où il sortit en 1818. Il fit l'expédition d'Espagne (1823), et fut incorporé, en 1826, dans la garde royale. Licencié après la révolution de Juillet, il fut remis en activité, fit les campagnes de Belgique, se distingua au siége d'Anvers, et obtint la croix de la Légion d'honneur (19 janvier 1833). Nommé capitaine en premier, le 5 juillet 1834, il fut envoyé, en 1839, à la Chambre des Députés, par le collége électoral de Pontivy, qu'il représenta jusqu'en 1848. Il vota constamment avec le parti conservateur, et devint successivement chef d'escadron, en 1843, et lieutenant-colonel, en 1846. Appelé aux fonctions de sous-directeur d'artillerie à Paris, le 21 décembre 1847, il fut mis en disponibilité par le gouvernement provisoire (1er mars 1848), obtint, sous la présidence du général Cavaignac, la place de sous-directeur à Strasbourg; puis, le commandement en second de l'École d'application de Metz, avec le grade de colonel (30 mai 1850). Au mois de novembre 1853, il fut nommé général de brigade et commandant titulaire de l'école. Il était promu, depuis le 16 juin 1856, à la dignité de commandeur de la Légion d'honneur, lorsqu'il mourut au mois de mars 1857.

M. de Boblaye a écrit quelques mémoires relatifs à l'art militaire, et donné une traduction du traité de Congrève sur les *Fusées de guerre*, avec des notes sur les perfectionnements de ces projectiles.

LEQUESNE (Eugène Louis), sculpteur français, né à Paris, le 15 janvier 1815, entra à l'École des beaux-arts, en 1841, comme élève de Pradier et remporta le grand prix de sculpture en 1844, sur ce sujet : *la Mort de Priam*. Dès 1842, pendant un premier voyage à Rome, il avait envoyé au salon une *Tête de saint Joseph*, et exposé, l'année suivante, un *Buste* et une *Jeune fille jouant avec une coquille*.

De retour en 1850, il reparut au salon, avec le modèle en plâtre du *Faune dansant*, sujet devenu bientôt populaire. Il exposa ensuite, cette même année et les suivantes, les bustes de *Mlle Lévy*, de *Portalis*, celui d'*Étienne*, commandé par le ministère d'État pour le foyer de l'Opéra. Le *Faune* de 1850, acquis par la direction des musées, a figuré de nouveau à l'Exposition universelle de 1855, avec le buste d'*Hippolyte Guérin*, le buste du *maréchal Saint-Arnaud*, demandé par sa famille, celui de *Visconti*, appartenant à M. Achille Fould au salon de 1857. Il a envoyé *Lesbie*, *une Baigneuse*, statuettes, *le maréchal Saint-Arnaud*, pour Versailles; *Soldat mourant*, d'après une esquisse de Pradier. M. Lequesne, qui avait obtenu une médaille en 1851, a reçu une médaille de première classe en 1855, et la décoration au mois de décembre de cette même année.

LEQUEUTRE (Hippolyte-Joseph), peintre français, né à Dunkerque, en 1793, étudia la peinture sous Périn Granger, la miniature sous Aubry et J. B. Isabey et débuta au salon de 1824. Après avoir essayé et produit une foule de compositions à l'aquarelle, à l'estompe, au crayon lithographique, il se renferma, dès 1830, dans le genre du portrait à l'aquarelle et de la miniature. Ses portraits les plus connus sont ceux de *la duchesse de Berri*, du *duc de Bordeaux*, de *la princesse de Nassau*, de personnages pris à peu près dans toutes les classes, et de son maître *Isabey;* quatre de ses miniatures ont figuré à l'Exposition universelle de 1855. La lithographie la plus heureuse de cet artiste est le portrait de *Casimir Périer*, publié en 1828. Il a obtenu une 3e médaille, pour la miniature, en 1831.

LEQUEUX (abbé J... F... M...), théologien français, né vers 1800, a été tour à tour vicaire général des diocèses de Soissons et de Paris. Il est aujourd'hui docteur en théologie, chanoine de Paris et supérieur du séminaire de Soissons. Il a publié des ouvrages de droit canonique et de philosophie, adoptés pour l'enseignement ecclésiastique : *Manuale compendium juris canonici* (1840-1844, 4 vol. in-8; 3e édit., 1850); *Synopsis juris canonici communis* (1845, in-4), rédigé sous forme de tableaux avec des citations; *Selectæ quæstiones* (1846, in-12); *Institutiones philosophicæ* (1846-1847, 4 vol. in-12), contenant la psychologie, la théodicée, la cosmologie et l'histoire de la philosophie.

LEQUEUX (Paul-Eugène), architecte français, né à Paris, le 10 août 1806, entra, en 1822, à l'École des beaux-arts, sous la direction de Guénepin, y suivit douze ans les cours d'architecture et remporta le grand prix au concours de 1834, dont le sujet était : *un Athénée*. Marié depuis quelques années à la sœur de M. Victor Baltard et attaché déjà, comme architecte, à la ville de Paris, il renonça au séjour des cinq années à la villa Médicis; c'est depuis ce moment que les élèves mariés ont été exclus du concours des grands prix. Les travaux de M. Lequeux se sont à peu près renfermés dans la circonscription de Sceaux et de Saint-Denis, dont il est depuis longtemps l'architecte. Il a construit la sous-préfecture de Saint-Denis, la mairie de Montmartre, l'église de la Villette, divers tombeaux particuliers, et récemment (1856) l'église paroissiale de Villetaneuse et la mairie de Puteaux.

LERCHENFELD (Gustave, baron DE), homme d'État allemand, fils du baron Maximilien de Lerchenfeld, né à Munich, en 1801, fit de sérieuses études de droit, et devint juge dans un cercle du Palatinat, puis conseiller à la Cour d'appel de la Haute-Franconie. Après la mort de son père (1843), héritier de son titre et de son domaine, il quitta la magistrature pour les affaires politiques, et fit partie des chambres bavaroises de 1843 à 1848. Dévoué aux idées libérales, M. Lerchenfeld accepta le portefeuille des finances, en mars 1848, après la chute du ministère Wallerstein et l'abdication du roi Louis. En novembre, il passa à l'intérieur. Il s'opposa de tout son pouvoir à la reconnaissance, par la Bavière, de la constitution de Francfort, et à la réunion des chambres des États. Devenu dès lors très-impopulaire, il donna sa démission, au mois de décembre, et ne conserva qu'une place au conseil d'État, et une pension de retraite. Depuis, M. Lerchenfeld a toujours compté parmi les représentants du parti constitutionnel, à la Chambre des Députés.

LERDO DE TEJADA (N...), économiste mexicain, est connu surtout par la publication d'un grand ouvrage de statistique, unique en son genre, au Mexique, et intitulé : *Tableau synoptique de la république mexicaine en* 1850. Partisan des idées démocratiques et de la sécularisation des biens du clergé, il est entré, en 1856, dans le ministère du général Comonfort (voy. ce nom), comme ministre des finances, en remplacement de M. Manuel Payno.

LEREBOURS (Nicolas-Marie Paymal), opticien français, né à Paris, en 1794, et fils du célèbre ingénieur Noël-Jean Lerebours, l'auteur de tant d'admirables instruments, aujourd'hui à l'Obser-

vatoire, partagea, jeune encore, les travaux de son père. A la mort de ce dernier (1840), il reprit l'établissement qu'il avait fondé, et le dirigea jusqu'en 1853, avec M. Secrétan. Il s'est consacré, en dehors du commerce, à des études scientifiques sur l'optique et la photographie. Il a publié plusieurs traités et mémoires, entre autres : *Traité de photographie* (1842; 4e édit., 1844); *Traité de galvanoplastie* (1843); *Galerie microscopique* (1843); *Instruction pratique sur les microscopes* (1846); *des Papiers photographiques* (1848); etc.

LEREMBOURE [Basses-Pyrénées], ancien représentant du peuple français, né à Bayonne, vers 1798, s'établit comme avocat à Pau, puis à Bayonne, et fut, dans son département, un des chefs de l'opposition radicale, sous la monarchie de Juillet. Nommé juge suppléant au tribunal de Bayonne, il siégea dans l'affaire de M. Achille Marrast, contre les juges d'Orthez. En 1848, le gouvernement provisoire le nomma sous-commissaire à Bayonne, et il fut élu représentant du peuple, le cinquième sur onze, par 55 175 voix. Membre du comité de l'intérieur, il parut quelquefois à la tribune de la Constituante, et vota ordinairement avec le parti du *National*, se montrant très-opposé aux doctrines socialistes, mais en politique, assez avancé pour appuyer l'amendement Grévy (voy. ce nom). Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de Louis-Napoléon, mais sans s'associer aux demandes d'accusation présentées à l'extrême gauche. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative, et reprit place au barreau de Bayonne.

LÉRIS (Alfred DESROSIERS, connu sous le nom de DE), auteur dramatique français, né vers 1814, a collaboré à un grand nombre de pièces, jouées sur les théâtres de genre, telles que : *Zizine* (1837); *un Mariage russe* (1840); *un Miracle de l'amour* (1843); *le Marché aux servantes* (1844); *le Châle bleu* (1846); *un Gentilhomme campagnard* (1848); *Portes et placards* (1850); *Royal Tambour* (1851); *les Moutons de Panurge* (1853); *un Drôle de corps* (1854), etc. En 1855, il a publié un recueil de poésies intitulé : *Mes vieux amis* (in-18).

LERMINIER (Jean-Louis-Eugène), littérateur français, né à Paris, le 29 mars 1803, fut d'abord avocat à la Cour royale de cette ville et plaida avec quelque succès jusqu'en 1826. Mais entraîné, disait-il plus tard, « par la nature et l'élan d'un esprit généralisateur, vers la science et l'étude des théories », il se tourna vers le professorat, subit les épreuves du doctorat en 1827, et ouvrit, l'année suivante, un cours public d'histoire et de législation comparées. A cette époque, il embrassa les doctrines saint-simoniennes, fut un des rédacteurs du *Globe* et inaugura en 1831, au collége de France, la chaire de législation créée pour lui, et qu'il occupa jusqu'en 1839. Au mois de décembre de cette dernière année, M. Lerminier, qui s'était rallié au gouvernement et avait reçu, à peu de distance, la croix d'honneur (avril 1838) et le titre de maître des requêtes au conseil d'État (juillet 1839), essaya vainement de reprendre ses cours et ne put vaincre l'animosité bruyante de la jeunesse des écoles. Il se jeta alors tout entier dans le journalisme et soutint vivement de sa plume la politique ministérielle.

La révolution de Février l'écarta de la vie publique. Il fonda cependant, mais sans succès, en 1849, les *Tablettes européennes*, et, forcé de se démettre de sa chaire, reprit place au tableau des avocats de Paris. — Il est mort dans cette ville, en juillet 1857.

On a de lui : *de Possessione analytica savignianeæ doctrinæ expositio*, thèse (1827, in-8); *Introduction générale à l'histoire du droit* (1829, in-8); *Philosophie du droit* (1831, 2 vol. in-8); *Influence de la philosophie du* XVIIIe *siècle sur la législation et la sociabilité du* XIXe (1833, in-8); *Lettres philosophiques écrites de Paris à un Berlinois* (1833); *Au delà du Rhin, tableau de l'Allemagne depuis Mme de Staël* (1835, 2 vol. in-8); *Études d'histoire et de philosophie* (1836, 2 vol. in-8); *Cours d'histoire des législations comparées* (1837, in-8); *Dix ans d'enseignement* (1839); *Histoire des législateurs et des constitutions de la Grèce antique* 1852 (2 vol. in-8); de nombreux *Essais*, *Études*, etc., publiés en brochures, sur des questions politiques, littéraires et philosophiques, et des articles fournis, dans un intervalle de près de trente années, au *Globe*, à la *Revue des Deux-Mondes*, et en dernier lieu, à la *Revue Contemporaine*.

LEROUX (Pierre), philosophe et économiste français, ancien représentant, né en 1798, à Rennes, fit ses études dans cette ville et vint à Paris où il fut d'abord typographe et correcteur d'épreuves. En 1824, M. P. Dubois, son ancien condisciple, l'ayant rencontré dans l'imprimerie où il se proposait de faire paraître *le Globe*, l'associa à son œuvre, et M. P. Leroux fut dès lors le collaborateur de MM. de Broglie, Guizot, Cousin, Jouffroy, etc. En janvier 1831, il adhéra au saint-simonisme, et détermina la transformation du *Globe*, qui devint l'organe de la doctrine nouvelle. Il fit partie de la communauté de la rue Monsigny, jusqu'au mois de novembre de la même année. Mais quand M. Enfantin posa la question de l'émancipation des femmes et du couple prêtre, il protesta avec M. Bazard et se sépara de la communauté. Après avoir pris quelque temps la direction de la *Revue encyclopédique*, qui n'eut pas de succès, M. Leroux, pour utiliser ses connaissances universelles, fonda avec M. Jean Reynaud, en 1848, l'*Encyclopédie nouvelle*, vaste recueil auquel il fournit des articles nombreux et remarquables sur les questions les plus diverses. Cette publication, où toutes les lettres de l'alphabet étaient entamées à la fois, est demeurée inachevée.

Après l'interruption de ce travail, M. Pierre Leroux collabora à la *Revue des Deux-Mondes*. Puis reprochant à cette revue d'abandonner ses tendances démocratiques pour se convertir à l'optimisme ministériel, il fonda en 1841, la *Revue indépendante*, avec M. Viardot et Mme George Sand, qui y inséra plusieurs romans socialistes. A cette époque, M. Pierre Leroux poursuivait avec ardeur ses attaques contre la religion et la philosophie régnantes. Déjà en 1839, il avait publié à part un long article de l'*Encyclopédie nouvelle*, sous le titre de *Refutation de l'éclectisme, où se trouve exposée la vraie définition de la philosophie*, etc. (in-18); en 1843, un article de la *Revue indépendante*, publié aussi à part, et intitulé : *de la Mutilation d'un écrit posthume de Théodore Jouffroy*, etc. (in-8), attaqua la loyauté même de l'éditeur et de l'illustre philosophe qui l'avait conseillé. Mais l'œuvre capitale de M. Pierre Leroux, fut le livre intitulé : *de l'Humanité, de son principe et de son avenir* (1849, 2 vol. in-8; 2e édit., 1845), où il s'efforce de mettre en lumière l'universalité de la philosophie, et oppose à la psychologie, à l'éclectisme, l'étude de l'esprit humain dans l'histoire, « la doctrine de la vie ». L'ouvrage est dominé par la conception du progrès continu de l'homme et de la nature, vers la perfection, à travers des formes changeantes; mais à côté de ces idées apparaît la tendance habituelle de M. Pierre Leroux à emprunter au passé une

partie de ses doctrines, à mêler la théologie à la métaphysique : pour lui la perfection consiste dans une sorte de trinité; c'est la *Triade* mystérieuse, loi universelle, triple harmonie de la sensation, du sentiment et de la connaissance.

A partir de 1843, M. P. Leroux se montre préoccupé de philosophie appliquée, de socialisme. Il prend, en 1845, la direction d'une imprimerie à Boussac (Creuse), compose et édite lui-même plusieurs petits traités et fonde la *Revue sociale*, où il continue l'exposition de ses idées *humanitaires*, et où il répondra plus tard aux vives attaques de M. Proudhon, qui, dans *la Voix du peuple*, se déclarera l'implacable adversaire de sa doctrine. En 1848, aux élections partielles du 4 juin il fut envoyé à l'Assemblée nationale par le département de la Seine; il y vota constamment avec la Montagne, et prononça plusieurs discours sur la fixation des heures du travail, sur la triade, sur l'émancipation politique et sociale de la femme, etc. Mais le socialisme spéculatif de M. Leroux, qui s'adresse aux idées plutôt qu'aux passions, n'était pas de nature à être compris ni discuté dans les assemblées politiques, et des railleries accueillirent plusieurs fois ses discours. Il remporta cependant un triomphe oratoire; réélu à la Législative, en 1849, il parvint, par un amendement qui porta son nom, à faire inscrire la condamnation pour cause d'adultère parmi les causes qui font perdre l'exercice des droits politiques. Le coup d'État du 2 décembre 1851 a ramené M. P. Leroux aux lettres et à la philosophie.

Nous ajouterons aux ouvrages déjà cités : *Sept discours sur la situation actuelle de la société et de l'esprit humain* (1 discours, 1841, in-8); *d'une Religion nationale, ou du culte* (Boussac, 1846, in-18); *Discours sur la situation actuelle de la société*, etc. (1847, 2 vol. in-16); *de l'Humanité, solution pacifique du problème du prolétariat* (Boussac, 1848, in-8); *Projet d'une constitution démocratique et sociale* (Ibid., 1848, in-8); *le Carrosse de M. Aguado; de la Ploutocratie ou du gouvernement des riches* (1848, in-16); *du Christianisme et de ses origines démocratiques* (1848, in-16); *de l'Égalité* (1848, in-8); *Malthus et les économistes, ou Y aura-t-il toujours des pauvres?* (1849, in-16), réimpression d'articles de la *Revue sociale; Assemblée nationale législative* (Paris, 1849, in-4), etc.

M. Leroux a encore donné, avec le secours d'un anonyme, une remarquable traduction du *Werther* de Gœthe (1843, in-12; plusieurs édit.), avec une préface de George Sand.

LEROUX (Émile), ancien représentant du peuple français, né à Beauvais (Oise), en 1804, fut reçu avocat vers la fin de la Restauration, se fit inscrire au barreau de sa ville natale, devint bâtonnier de son ordre, prit part aux luttes de l'opposition libérale contre la monarchie de Juillet et fut élu membre du conseil général de l'Oise. En 1848, il devint maire de Beauvais et fut envoyé à l'Assemblée constituante, le troisième sur dix par 77 131 suffrages. Secrétaire du comité de la justice, il monta souvent à la tribune, comme rapporteur, et prit dans l'assemblée une position assez importante pour un homme nouveau. On remarqua ses rapports sur la loi relative au jury, sur la peine de mort, dont il réclama hautement le maintien, et sur la question du timbre des effets de commerce. Il votait ordinairement avec le parti du général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le ministère Odilon Barrot, et appuya la proposition Rateau (voy. ce nom). Réélu, le sixième, à l'Assemblée législative par 37 082 suffrages, il prit place au centre, et suivit la ligne de M. Dufaure en combattant le socialisme et la démagogie, avec les seules armes de la Constitution. Le 2 décembre 1851, il protesta contre le coup d'État. Retiré de la vie publique, il est actuellement avocat à la Cour de cassation et au conseil d'État.

LEROUX (Hippolyte), auteur dramatique français, né vers 1805, aborda le théâtre en 1827 et collabora à plusieurs pièces de MM. Bayard, Ancelot, etc. Seul il a écrit les vaudevilles suivants: *le Petit tambour* (1829); *le Soupçon* (1833); *la Famille de la future* (1835); *le Client* (1844); *Péché et pénitence* (1845); *une Chaise pour deux* (1847); *les Bloomméristes* (1852), etc.

LEROUX (Charles-Marie-Guillaume), peintre français, né à Nantes, vers 1808, étudia le paysage à Paris, dans l'atelier de M. Corot et débuta au salon de 1834. Après avoir habité quelque temps Paris, il s'est fixé, depuis 1842, dans sa ville natale, d'où il a envoyé aux salons : *Souvenirs de Fontainebleau*, *Marais de la Sèvre*, *Allée d'ormes* (1834 et 1842); *Fête du Haut-Poitou*, *une Mare* (1843); *une Lande* (1846); *la Prière des ormeaux*, *les Dunes d'Escoublac*, *un Ruisseau*, *Vue du Croisic*, *un Terrain* (1848); *le Bourg de Batz*, *Souvenir de Pornic* (1853); *le Marais de la Rabinière*, *un Vallon*, *Lisière de bois*, à l'Exposition universelle de 1855; *l'Erdre pendant l'hiver*, *Marais de Gorion*, *Bords de la Loire* (1857). Il a obtenu une 3e médaille en 1840 et une 2e en 1846.

Son fils, M. Célestin Leroux, fixé aussi à Nantes, où il est né, a étudié sous son père et sous Rousseau et a débuté, comme paysagiste, au salon de 1853.

LEROUX (Jean-Marie), graveur et dessinateur français, né à Paris, le 6 janvier 1788, étudia sous Louis David et suivit l'École des beaux-arts. Les gravures qu'il publia à partir de cette époque ont figuré la plupart aux salons et forment une œuvre importante. Nous citerons, parmi de nombreux sujets empruntés aux maîtres des grandes écoles : *François Ier*, *la Madeleine* de Gennari (1822); *la Léda* (1835); *la Vierge* dite *de Parme* (1838); *saint Jérôme*, *la Dame à l'éventail* (1840); *la Vierge à l'étoile* (1841); *la Vierge aux anges* (1845); *la Vierge à l'auréole* (1848); *la Vierge aux roses* (1850); *la Vierge à la chaise*, *Jeanne d'Aragon*, d'après Raphaël (1852); et parmi ceux de l'école contemporaine : *le Rendez-vous* et *la Fuite de Bianca Capello*, *les Costumes du Sacre*, *sainte Thérèse*, de Gérard, dans deux réductions différentes; *la comtesse de Souza*, le *portrait de La Fayette*, *la Marseillaise*, *la Libération des modérés*, d'après M. A. Scheffer; *le Tombeau du général Foy*, *sainte Cécile* et *le Fronton du Panthéon*. Il a gravé en outre une véritable série d'illustrations, d'après MM. Horace Vernet, Desenne, Hersent, Devéria, notamment pour les *Œuvres* de Molière, de Boileau, de Voltaire et de J. J. Rousseau. Il a obtenu, à la suite des salons, une 2e médaille d'or en 1824, une 1re en 1831, la décoration en août 1838; et dans nos provinces ou à l'étranger, une médaille de bronze à Douai, en 1829, deux médailles à l'Académie de Cambrai (1827 et 1829), et une médaille d'or à l'Académie de Naples (1826). Il est, depuis 1844, correspondant de l'Institut des États-Unis.

LEROUX (Paul-Louis), acteur français, né à Saint-Quentin, le 29 juin 1819, entra à 19 ans au Conservatoire, dans la classe de Michelot, obtint en 1848 un second prix de comédie et, le 26 mai 1841, débuta par le rôle de Dorante dans *le Menteur*, à la Comédie-française. Reçu aussitôt pensionnaire et quatre ans après sociétaire, il eut

à lutter contre une mémoire souvent rebelle et un jeu naturellement froid. Néanmoins, dans ces dernières années, cet acteur a porté dans plusieurs rôles nouveaux autant de sentiment que de distinction. Il s'est surtout signalé dans l'ancien répertoire par les rôles du marquis de Moncade, du *Joueur*, et du comte Almaviva dans la trilogie de Beaumarchais.

LEROUX DE LINCY (Adrien-Jean-Victor), bibliographe et antiquaire français, né à Paris, le 22 août 1806, suivit les cours de l'École des chartes. Il s'est fait connaître par une série non-interrompue de publications et par de nombreux articles dans des recueils périodiques, notamment dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, le *Moniteur universel*, la *Revue britannique*, la *Revue historique de la noblesse* et le *Bulletin du bibliophile*. Il a donné notamment une édition critique du *Roman de Brut*, du trouvère Wace (Rouen, 1838, in-8); un *Essai historique et littéraire sur l'abbaye de Fécamp* (Ibid., 1840 in-8); une édition des *Quatre livres des rois traduits en français du* XIIe *siècle, et fragments accessoires* (Imp. roy., 1842, in-4); *Recueil de chants historiques français, depuis le* XIIe *jusqu'au* XVIIIe *siècle*, avec *Notice et introduction* (1841, 2 vol. in-12); *le Livre des proverbes français* (1842, 2 vol. in-12); *Introduction* à une grande publication sur les légendes, restée à l'état de projet (1836, in-8); un ouvrage intitulé : *les Femmes célèbres de l'ancienne France, mémoire historique sur la vie privée des femmes françaises, depuis le* V^e *siècle jusqu'au* XVIIIe (1847, 2 vol. in-12).

Dans ces dernières années, M. Le Roux de Lincy s'est spécialement occupé des antiquités de la ville de Paris, et a rassemblé une des plus riches bibliothèques sur cette matière et donné successivement : *Recherches sur la grande confrérie Notre-Dame aux prêtres et bourgeois de la ville de Paris*, dans le tome VII des *Mémoires* de la Société des antiquaires de France (1844); *Recherches historiques sur la chute et la reconstruction du pont Notre-Dame à Paris;* les *Registres de l'hôtel de ville de Paris pendant la Fronde* (1846-49, 2 vol. in-8) avec M. Douët d'Arcq; le texte du grand ouvrage sur l'hôtel de ville, dessiné, gravé et publié par M. Victor Calliat (1846, in-4); *Description de la ville de Paris au* XVe *siècle par Guillebert de Metz* (1855, in-12)

M. Leroux de Lincy est secrétaire de la Société des bibliophiles français, aux publications de laquelle ses goûts et la nature de son esprit s'adaptent parfaitement. Il a appartenu, de 1842 à 1848, à la Société des antiquaires de France et a été, pendant plusieurs années, attaché à la bibliothèque de l'Arsenal. Il est, depuis le 24 avril 1845, chevalier de la légion d'honneur.

LE ROY (Ernest-Hilaire), baron DE BOISAUMARIÉ, sénateur français, né en 1807, fut reçu avocat à Paris et entra, après 1830, dans l'administration départementale. Tour à tour sous-préfet des arrondissements de Saint-Sever (1836) et de Bayonne (1840). il fut nommé, en 1847, préfet des Landes et destitué par le gouvernement provisoire comme étant l'un des partisans les plus dévoués du régime déchu. Sous le ministère Barrot, en 1849, il fut appelé à la tête du département de Loir-et-Cher (1849) et chargé, en 1850, de l'importante préfecture de la Seine-Inférieure. Par décret du 7 juin 1857, il a été élevé à la dignité de sénateur, tout en conservant ses fonctions administratives. M. Le Roy est commandeur de la Légion d'honneur (7 août 1852). A la même famille appartiennent MM. Pierre et Ferdinand LE ROY, qui ont aussi parcouru la carrière administrative. — M. Pierre Le Roy, ancien préfet de Saône-et-Loire et du Calvados est mort en 1857.

LEROY (Pierre-Joseph-Jean-Baptiste-Onésime), littérateur français, né à Valenciennes, le 30 juillet 1788, vint terminer ses classes à Sainte-Barbe et au lycée Napoléon, et se tourna de bonne heure vers le théâtre. De 1822 à 1830, il habita Senlis, puis Passy, où ses relations avec Raynouard, le portèrent vers les recherches historiques. En même temps, il s'occupait de diverses fondations dans sa ville natale, où son frère Aimé-Nicolas Leroy (mort en 1848), était alors bibliothécaire. Il contribua activement et efficacement, en 1841, à y organiser une « bibliothèque de prêt, » qui a pris un grand développement. M. O. Leroy, que fait mourir, à tort, *la Littérature française contemporaine*, a été décoré en avril 1838.

On a de lui : *le Méfiant*, en cinq actes, en vers (Français, 1813); *l'Esprit de parti*, en trois actes, en vers (Odéon, 1817), avec Bert, pièce suspendue, par ordre, à la 26e représentation; *l'Irrésolu*, en un acte, en vers (Français, 1819); *la Femme juge et partie*, en trois actes, en vers (Ibid., 1821), arrangée d'après Montfleury; *les Deux candidats*, en trois actes, en prose (Odéon, 1821); *le Fantasque et le Méfiant*, en un acte, en prose (Français, 1825), dont l'insuccès écarta pour longtemps l'auteur du théâtre; *les Femmes sous Caton le censeur* (1853, in-8), comédie en cinq actes et en vers, reçue, mais non encore jouée aux Français, où M. Leroy avait présenté, dès 1823, un acte intitulé : *Caton le censeur ou la Guerre d'Espagne*. Citons, comme travaux d'histoire : *Études sur la personne et les écrits de Ducis* (1832 et 1834), couronnées par l'Académie française; *Études sur les mystères, monuments historiques et littéraires, ..., et sur divers manuscrits de Gerson*, etc. (1837), couronnées par l'Académie des inscriptions; *Corneille et Gerson dans l'Imitation de J. C.* (1841); *Époques de l'histoire de France en rapport avec le Théâtre-Français* (1843 et 1844), et un certain nombre d'articles dans *les Cent-et-un*, la *Biographie universelle*, le *Journal général de France*, etc.

LEROY (Alphonse), graveur français, né à Lille, vers 1820, a étudié sous M. P. L. Cousin et s'est consacré particulièrement à la reproduction des dessins des anciens maîtres. Il a exposé, depuis ses débuts au salon de 1847 : *la Mère de douleur*, d'après Van Dyck; *la Vierge et l'enfant Jésus*, de Raphaël; *la Vierge à l'écuelle*, du Corrége; *le Christ au tombeau*, et neuf *dessins* de Raphaël, au musée de Lille, commandé par le duc de Luynes (1847-1853) : la plupart des mêmes sujets, à l'Exposition universelle de 1855: *la Sainte-Famille*, de Jules Romain (1857). Ces œuvres appartiennent à la Chalcographie du Louvre. M. A. Leroy a obtenu une 3e médaille en 1853, et une de troisième classe en 1855.

LEROY DE SAINT-ARNAUD (Louis-Adolphe), conseiller d'État français, né à Paris, en 1802, et frère du maréchal Saint-Arnaud mort en Crimée, à la fin de l'année 1854, fit ses études de droit et s'inscrivit au barreau de la Cour royale en 1825. Il exerçait la profession d'avocat, lorsque la position éclatante que prit son frère aîné en ces derniers temps, le tira lui-même de l'obscurité. Nommé, en 1851, maire du Xe arrondissement de Paris, il a été appelé, par décret du 28 janvier 1852, à faire partie du conseil d'État (section des finances). En 1855, il a réuni et publié la correspondance privée de son frère : *Lettres du maréchal de Saint-Arnaud* (2 vol. in-8). Il est, depuis 1852, officier de la Légion d'honneur.

LEROY D'ÉTIOLLES (Jean-Jacques-Joseph), médecin français, l'un des inventeurs de la lithotritie, est né à Paris, le 5 avril 1798, d'une famille originaire de Bretagne qui habitait le village d'Étiolles, près Corbeil. Il fit ses classes à Paris au lycée Impérial aujourd'hui Louis-le-Grand. Il s'engagea pendant les Cent-Jours dans les volontaires royalistes et fut désigné comme officier d'ordonnance du général Lamotte-Piquet, chargé de diriger l'expédition. Mais le général fut arrêté, et le lycéen revint finir son cours de philosophie; après quelques incertitudes sur le choix d'une carrière, il embrassa la médecine. Son aptitude pour les études médicales fut telle que, deux ans avant d'être reçu docteur, en 1822, il présentait à l'Académie de médecine des instruments nouveaux dont il s'était déjà servi pour détruire les calculs urinaires dans la vessie, sans recourir à l'opération de la taille. L'honneur de cette découverte lui fut vivement disputé par M. Civiale, devant l'Académie des sciences, et un rapport de M. Percy donna à la méthode de M. Leroy le nom de *méthode Civiale*. Après bien des réclamations de part et d'autre, après une série de rapports plus ou moins explicites, émanés des membres les plus distingués du corps médical et de prix décernés aux deux concurrents, au nom de l'Institut, la question de priorité d'invention semble avoir été tranchée d'une manière décisive dans un rapport du baron Larrey et de M. Roux, présenté à l'Académie des sciences le 16 août 1836. « Il est probable, dit ce rapport, que ces deux habiles lithotritistes, sans avoir connaissance des instruments l'un de l'autre, ont eu la même idée et l'ont mise à exécution chacun de son côté. Mais enfin il ne reste aucun doute pour vos commissaires que M. Leroy d'Étiolles l'a émise le premier. »

Déjà, en 1825, une commission de l'Institut avait tâché de faire la part de ces deux compétiteurs et d'un troisième, M. Amussat (voir ce nom), en accordant à chacun d'eux une mention honorable ainsi motivée : « A M. Amussat, pour avoir mieux fait connaître la structure de l'urètre, ce qui a rendu plus facile l'emploi des instruments de lithotritie; à M. Civiale pour avoir fait sur l'homme l'application de ces instruments; et à M. Leroy d'Étiolles, pour les avoir imaginés et avoir fait connaître successivement les perfectionnements que ses essais lui ont suggérés. » Trois ans plus tard, en 1828, une autre commission, à propos de perfectionnements dus à un quatrième praticien, M. Heurteloup (voy. ce nom), rappelait encore le titre d'inventeur de M. Leroy, dont M. Heurteloup lui-même, l'année précédente, dans une lettre à l'Académie des sciences avait proclamé les découvertes comme le point de départ des travaux de M. Civiale et des siens. Aussi, après diverses récompenses accordées à plusieurs reprises à M. Leroy d'Étiolles par l'Académie, le prix de 6000 fr. lui fut décerné en 1831, à la suite du rapport le plus favorable.

M. Leroy d'Étiolles fut alors accusé d'avoir pris son invention aux anciens, et l'on prétendit retrouver sa fameuse pince à trois branches chez un vieil auteur arabe. Il eut ensuite à se défendre de la réputation de spécialiste, c'est-à-dire d'homme étranger à toutes les recherches scientifiques en dehors d'un point particulier. De là sa vive polémique contre les médecins encyclopédistes, exposés malgré leurs connaissances générales à n'avoir, par horreur des spécialités, de supériorité sur aucun point. Il écrivit contre eux sa brochure intitulée : *Moralité de la présentation à l'Académie des sciences pour la place vacante en chirurgie*, avec cette dédicace satirique : « A mes confrères qui ne sont rien ». M. Leroy d'Étiolles a prouvé du reste par la diversité des applications de son esprit que l'épithète de spécialiste ne lui convient qu'improprement, quoique ses principales publications appartiennent à l'urologie.

Nous rappellerons ici : *de Hydrocele tunicæ vaginalis* (1828), thèse pour le concours d'agrégation; *Traité de Lithotritie* (1836, in-8); *sur la Dissolution des calculs urinaires* (1837); *sur les Fistules vésico-vaginales* (1838); *sur les Fistules urinaires* (1839); *Étude anatomique et chirurgicale sur la prostate* (1840); *Traité des angusties et rétrécissements de l'urètre* (1845); *sur le Cancer* (1846); *Thérapeutique des rétrécissements* (1848); *Traitement des anévrismes par la coagulation du sang* (1853); *sur les Corps étrangers existant dans la vessie* (1854), etc.; puis divers *Mémoires* adressés à l'Académie, notamment sur le danger de l'insufflation des poumons des asphyxiés. — On trouvera d'ailleurs dans l'*Exposé des titres scientifiques de M. Leroy d'Étiolles* (1854, in-4), avec la liste de ses ouvrages, la description des instruments chirurgicaux qu'on lui doit. Il compte lui-même parmi ses plus utiles inventions celle d'un bourrelet à réseau élastique pour les enfants, et dans des ordres d'idées bien différents, une charrue perfectionnée, divers engins de guerre ou d'industrie : boulets à mitraille, bombe éclatant par le choc contre le but, système de locomotion.

Amateur passionné de peinture, le célèbre lithotritiste possède une des plus riches galeries particulières de Paris, dans laquelle sont représentés, par une ou plusieurs belles œuvres, les premiers maîtres des écoles italiennes, de l'école française et surtout de l'école flamande.

Décoré de la Légion d'honneur et de quelques ordres étrangers, M. Leroy d'Étiolles est membre de plusieurs sociétés médicales des départements et d'une foule d'académies des sciences ou de médecine à l'étranger; mais il n'est membre ni de l'Institut, ni de l'Académie de médecine de France. Il est médecin du bureau central pour les voies urinaires et membre honoraire du conseil de salubrité. — Son fils, M. Raoul LEROY [d'Étiolles], reçu docteur en 1850, poursuit la même spécialité et a publié, en 1857, des *Études sur la gravelle* (in-8).

LEROY-DUVERGER (Philippe-Alexis-Marie-Antoine), général français, né à La Flèche (Sarthe), le 25 septembre 1784, s'engagea, en 1805, au 25e de chasseurs à cheval, fit les campagnes de l'Empire, devint capitaine à la bataille de Friedland, chef d'escadron après celle de Hanau et reçut un coup de feu au passage de la Bérésina. Colonel en 1831, puis chef d'état-major de l'armée d'Afrique, il fit partie de plusieurs expéditions, commanda la place de Bone, et fut souvent cité avec éloge dans les rapports officiels. Il obtint le grade de maréchal de camp (24 août 1838) et bientôt après la subdivision militaire du Var, où il se trouvait encore en février 1848, époque à laquelle il fut destitué et placé dans la deuxième section (réserve) de l'état-major général. Le général Leroy-Duverger est commandeur de la Légion d'honneur (30 avril 1834).

LESBROS (Joseph-Aimé), officier français, né le 3 juillet 1790, à Vynes (Hautes-Alpes), fit ses classes au lycée de Grenoble et entra à l'âge de dix-huit ans à l'École polytechnique. Nommé, à sa sortie (1810), officier de génie, il prit part aux campagnes de 1812 à 1815. Capitaine depuis 1812, il devint chef de bataillon au siége d'Anvers en 1832, lieutenant-colonel en 1840, et en 1844 colonel et commandant en second de l'École polytechnique. En 1848, il fut chargé par le maréchal Dode de la Brunerie de la partie scienti-

fique du Comité des fortifications. Il est rentré, en 1851, dans la vie privée.

M. Lesbros a publié : *Expériences sur les lois de l'écoulement de l'eau à travers les orifices rectangulaires verticaux à grandes dimensions* (1832), insérées dans les *Mémoires* de l'Académie des sciences : *Hydraulique expérimentale* (1850, in-4, 37 planches), insérée dans le même recueil et qui a obtenu le prix Montyon de mécanique.

LESBROUSSARD (J. B. Philippe), professeur et poëte belge, né à Gand, en 1781, débuta, en 1805, par un roman : *Histoire de Fanny Seymour, ou l'Innocence persécutée* (Paris, 3 vol. in-12), inséra diverses pièces dans l'*Almanach poétique* de Bruxelles, fit jouer un vaudeville : *l'Intrigue en l'air, ou les Aérostats*, publia, en 1814, une *Réponse à l'Ouvrage* de M. de Chateaubriand, intitulé « *De Buonaparte, des Bourbons et des Alliés*, » et rédigea la partie littéraire de la *Galerie historique des contemporains* (Bruxelles, 1817-1819, 8 vol. in-8). L'esprit libéral qui inspirait ses écrits et le recueil de ses *Poésies* (Bruxelles, 1827, in-18), le porta à prendre part au mouvement de 1830. Après la proclamation de l'indépendance, il fut nommé administrateur général de l'instruction publique. En 1836, il obtint la chaire de littérature française à l'université de Liége, qu'il a quittée en 1849, et devint, en 1838, membre de l'Académie royale. — Retiré à Ixelles, il y est mort en 1855.

LESCORNÉ (Stanislas-Joseph), sculpteur français, né à Langres, vers 1808, étudia à Paris, sous M. Petitot et débuta par un *Buste* au salon de 1831. Il a depuis exécuté pour les musées de l'État et les théâtres royaux un grand nombre de bustes, ainsi que quelques sujets de genre, tels que *Agar et Ismaël dans le désert* (1833); *Statue de jeune fille prise sur nature morte*, etc. Nous citerons parmi ses bustes : *Philippe V, Bouchardon, le duc Decrès*, pour les galeries de Versailles (1836-1838); *Andromède*, en marbre de Paros (1840); *la Mère de l'auteur* (1842); *Barbé-Marbois*, l'académicien *Roger, Clytie*, en marbre d'Italie (1843 et 1848); *Ariane abandonnée, J. J. Virey*, commandé par le ministère de l'intérieur (1852); *Monsigny*, à l'Opéra-Comique; *Diderot*, au Théâtre-Français; *Ducos*, pour Versailles (1857). Il a obtenu deux secondes médailles en 1836 et 1848.

LESGUILLON (Pierre-Jean), littérateur français, né à Orléans, vers 1800, débuta par une *Épître à M. Lemercier* (1824), bientôt suivie d'une comédie en vers, *les Nouveaux Adelphes* (1825), jouée à l'Odéon. En même temps, il concourait pour les Académies de province, écrivait des vers de circonstance et, sans compter la part qu'il prenait à la rédaction des recueils périodiques existants, concourait à fonder *l'Album national, le Conteur*, la *Revue des théâtres, la Vérité, l'Année française*, l'*Almanach des Muses*, etc. Après avoir mis la main à une vingtaine de vaudevilles, il revint au genre sérieux et fit représenter successivement, avec ce succès d'estime assuré d'avance à la conscience du travail et au mérite du style : *le Cachemire* (1827), comédie; *la Cachette* (1830); *Méphistophélès* (1832), drame en vers; *la Fiancée du Proscrit* (1834), drame; *le Jeton de Frascati* (1837), drame; *les Prétendants* (1842), comédie en vers; *le Dernier Figaro, ou Cinq journées d'un siècle* (1848), comédie en prose; *le Protégé de Molière* (1848), avec M. Saint-Yves; *Figaro en prison* (1850), avec M. Monrose; etc.

On doit encore à cet auteur des romans : *Marie Touchet* (1833, in-8); *Albéric, ou la Comédie de quinze ans* (1839, 2 vol. in-8), etc., et des poésies : *la Colonne* (1830); *Émotions* (1833, in-8); *Napoléon au camp de Boulogne* (1847), poëme : *le Télescope* (1852), poëme couronné aux Jeux floraux; et le recueil de dithyrambes en l'honneur du nouvel Empire, *la Poésie à Napoléon III* (1852, gr. in-8). Citons encore des mémoires en prose : *la Camaraderie* (1853), *les Devoirs de l'homme de lettres* (1854), couronnés dans les départements, et *la Musique* (1856), poëme lyrique.

Lesguillon (Hermance Sandrin, Mme), femme du précédent, née vers 1810, et mariée en 1836, a publié plusieurs volumes de vers, où l'on a relevé, au milieu de jolies strophes, des traces d'une facilité et d'une précipitation malheureuse. Nous citerons : *Rêveuse* (1833, in-18); *Rosées* (1837, in-8); *Rayons d'amour* (1841, in-8); *le Midi de l'âme* (1842, in-8); *le Prêtre au XIXe siècle* (1845, in-8); des pièces de vers adressées à la République et à l'Empire; *Contes du cœur* (1855, in-18). Elle est également l'auteur de romans : *Rosane* (1843), *les Mauvais jours* (1846), de *Nouvelles* disséminées dans les petits journaux, et de livres d'enfants : *les Sept vertus* (1838), *les Anges de Noël* (1851), etc.

LESLIE (miss Élisa), femme de lettres américaine, née à Philadelphie, le 15 novembre 1787, cultiva de bonne heure la poésie; mais ses premiers ouvrages appartiennent à un ordre d'idées plus humble, mais que plus d'une femme célèbre par ses talents littéraires aux États-Unis, n'a pas jugé indigne de sa plume; ils traitent de cuisine et d'économie domestique et ils ont eu tous une circulation extraordinaire. Elle n'en a pas moins conquis un rang honorable parmi les écrivains de son pays par ses travaux purement littéraires. On cite d'elle de nombreuses nouvelles : *Kitty's Relation, Leonilla Lynmore*, etc.; un ouvrage de plus longue haleine : *Amelia or A young Lady's vicissitudes, Pencil Sketches* (3 vol.), recueil de récits publiés dans les *Magazines*; puis des livres pour les enfants, récits de voyages et ouvrages d'imagination, entre autres : *the American Girl's Book* (1831), l'une des meilleures publications de ce genre; et *the Behaviour Book* (1853), où sont réunies toutes les qualités de l'écrivain, l'intérêt des peintures de mœurs et une morale douce et aimable, relevée par une humeur enjouée et quelque peu sarcastique.

LESLIE (Charles-Robert), célèbre peintre anglais, frère de la précédente, né à Londres, en 1794, de parents d'origine américaine, fut élevé à Philadelphie, où sa famille s'était établie en 1799. Il revint en Angleterre en 1811, étudia sous la direction de Benjamin West et de W. Allston, s'essaya d'abord à de grandes compositions, telles que *Saül et la Pythonisse d'Endor*, et abandonna le genre historique pour se livrer exclusivement à l'illustration des scènes de Shakspeare, qui offraient une plus large part à la fantaisie. Il s'inspira ensuite de Cervantes, Sterne, Fielding, Smollett, des conteurs et des historiens, interprétant les uns et les autres avec autant d'esprit que d'imagination, et mérita d'être appelé le poëte par excellence des mœurs domestiques. Il n'a jamais visité l'Italie, aussi le regarde-t-on comme le représentant le plus fidele de l'esprit anglais.

Dès ses premiers débuts, M. Leslie sut attacher le succès à presque toutes ses œuvres. Nous rappellerons d'abord : *Sancho chez la duchesse* (1824), peint pour lord Egremont, et reproduit, à vingt ans de là, pour la galerie Vernon; *Slender et Anne Page* (1825), qui le fit admettre à l'Académie royale; la gravure a rendu ces deux sujets populaires; *Don Quichotte dans la Sierra Morena* (1826); *la Dulcinée* (1838); *Colère du*

chapelain à la table du duc (1849); *Sancho et le docteur* (1855). Mais il a emprunté à Shakspeare les meilleures pages de son œuvre, en le commentant toutefois avec la plus extrême liberté: *les Joyeuses commères de Windsor* (1831): *Petruccio et le tailleur* (1832); *Autolycus* (1836); *Perdita* (1837); *sir Toby et sir André* (1842); des scènes tirées de *Henry VIII* (1842): *Wolsey découvrant le roi au bal* (1849): *Catherine écrivant au roi* (1850): *Falstaff jouant le rôle du roi* (1851); *Juliette* (1852), etc. Interprétant aussi Molière et les humoristes anglais du dernier siècle, il en a tiré: *sir Roger de Coverley et les bohémiennes* (1829), excellente toile de genre: *l'Oncle Tobie et la veuve Wadmann* (1831), à la Galerie nationale; un chapitre du *Vicaire de Wakefield* (1843); *le Bourgeois gentilhomme*, *les Femmes savantes* (1845); *Tom Jones et Sophie* (1850), etc.

M. Leslie s'est signalé dans le genre intime par quelques productions touchantes: *la Mère et l'enfant* (1833), gravé par Robinson; *la Récréation* (1847); *les Écailles* (1848). Parmi ses portraits, on remarque ceux de *Walter Scott* (1825), de la famille *Grosvenor* (1832), de la famille *Holland* (1841), du *Couronnement de la Reine* (1843). Enfin il a signalé aussi quelques grandes toiles: *Jane Grey acceptant la couronne; Martheet Marie* (1838); *le Pharisien et le publicain* (1847); la fresque de *Comus* (1844), qui accusent plus de savoir-faire que d'originalité.

Nommé professeur de dessin à l'École militaire de West-Point aux États-Unis (1833), M. Leslie résigna cet emploi au bout de cinq mois: mais il a repris la carrière de l'enseignement à l'Académie royale de Londres, et le cours de peinture qu'il y a fait de 1848 à 1851 a été publié avec des additions sous le titre: *Manuel des jeunes peintres* (Handbook for young painters, 1853). On a aussi de lui une *Notice biographique sur Constable* (Life of Constable, 1845), qui passe pour un bon morceau de critique d'art. A l'Exposition universelle de Paris, il a envoyé une dizaine de tableaux choisis parmi ses meilleurs: *Catherine et Petruccio*, *Sancho et la duchesse*, etc. Il a obtenu une médaille de première classe.

LESPÈS (Napoléon, dit Léo), littérateur français, né en 1811, entra, comme conscrit, en 1832, au 55e de ligne, signa alors une boutade en vers de son titre de « fusilier », et débuta, après sa libération, en 1840, dans les petits journaux. Sous le titre du « Commandeur », et sous l'anagramme de Lepsel, avec son prénom abrégé, Léo, il publia, dans *l'Audience*, des romans tels que *les Yeux verts de la morgue*; puis il fonda divers organes secondaire de littérature ou de publicité. Parmi ses productions, plusieurs fois remaniées, nous citerons: *Histoires roses et noires* (1842, in-32); *les Mystères du grand Opéra* (1843, in-8); *Histoires à faire peur* (1846, 2 vol. in-8); *les Esprits de l'âtre*, petit roman (1848, in-8); *les Soirées républicaines* (1848, in-folio); *Histoire républicaine et illustrée de la révolution de Février 1848* (1848); *Paris dans un fauteuil* (1854); *les Veillées de la Saint-Sylvestre* (1856); etc.; sans compter une foule d'articles et feuilletons fournis aux journaux qu'il a fondés ou dirigés, tels que la *Revue des marchands de vin*, *le Magasin des familles*, *le Journal des loteries*, *la Presse théâtrale*, *le Journal-Monstre*, etc. Il a collaboré, dans ces derniers temps, au *Figaro*.

L'ESPINAY (l'abbé Henri-Victor DE), ancien représentant du peuple français, né à Sainte-Cécile (Vendée), le 26 juillet 1808, mena quelque temps la vie du monde, avant d'entrer, en 1836, au séminaire de Saint-Sulpice. En 1842, il fut nommé curé de la commune des Essarts (Vendée) et, quatre ans après, appelé au vicariat général du diocèse de Luçon. En 1848, il se présenta aux suffrages de ses compatriotes, et fut envoyé à la Constituante, le premier sur neuf, par 50072 voix. Membre de l'extrême droite, il se rapprocha de l'extrême gauche, dans quelques questions, notamment en votant contre le maintien de l'état de siége, pour l'abolition de la peine de mort, etc. Partisan des deux Chambres, il adopta néanmoins l'ensemble de la Constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint, au dedans et au dehors, le gouvernement de Louis-Napoléon, fut réélu le premier à l'Assemblée législative, et continua de s'associer à toutes les lois et mesures adoptées par la majorité: mais il se prononça contre la politique particulière de l'Élysée, et le 2 décembre 1851, il protesta contre le coup d'État. Depuis le rétablissement de l'Empire, il est resté étranger aux affaires politiques, et a repris ses fonctions ecclésiastiques à Luçon.

LESSEPS (Ferdinand DE) diplomate et ingénieur français, né à Versailles, en 1805, entra dans la diplomatie, dès 1825, comme attaché au consulat général de Lisbonne (Portugal). Employé, en 1827, sous le comte de La Ferronays, dans les bureaux de la direction commerciale au ministère des affaires étrangères, il fut nommé, le 19 octobre 1828, élève consul, puis attaché au consulat général de Tunis. Quelques mois après la conquête d'Alger, il remplit, auprès du maréchal Clausel, une mission relative à la soumission de la province de Constantine, et passa en Égypte, en 1831, pour y exercer, jusqu'en 1833, les fonctions d'élève consul et de vice-consul. Promu, le 12 novembre 1833, au grade de consul de deuxième classe au Caire, il se trouva chargé deux fois de la gestion du consulat général d'Alexandrie, notamment pendant la grande peste de 1834-1835, qui enleva le tiers de la population. Il fut récompensé de cette gestion par la croix de la Légion d'honneur, en 1836. Appelé, le 1er mai de cette année, à une nouvelle gestion du consulat général et de l'agence diplomatique en Égypte, il fit, pendant dix-huit mois, l'intérim dans des circonstances politiques importantes. Il profita de l'occupation de la Syrie par Ibrahim-pacha, pour assurer ainsi une protection efficace à nos religionnaires, et contribua au rétablissement des bons rapports du vice-roi d'Égypte Méhémet-Ali avec le sultan. Revenu en congé, à Paris, il fut désigné, le 17 juillet 1838, pour aller gérer le consulat de France à Rotterdam. Le 8 juillet 1839, il fut nommé au consulat de Malaga, et enfin, le 24 mai 1842, au consulat de Barcelone, où sa carrière diplomatique devait avoir tant d'éclat. Au milieu du bombardement de cette ville, en novembre 1842, et des événements qui suivirent, placé dans une situation fort délicate, il prit de si bonnes mesures pour la sûreté et les intérêts de nos nationaux, donna si impartialement asile, sur les bâtiments de l'État, aux Espagnols dont la vie était en péril, et fit des démarches si fructueuses pour détourner, d'une ville populeuse, les plus effroyables malheurs, que tous les gouvernements lui prodiguèrent des récompenses et des honneurs. Le 20 décembre, il fut promu officier de la Légion d'honneur; la chambre de commerce de Marseille lui envoya une adresse des plus flatteuses; les Français, résidant à Barcelone, lui firent frapper une médaille; la chambre de commerce de Barcelone lui adressa des remercîments publics, et commanda son buste en marbre, et l'évêque s'associa à ces hommages. Les rois de Sardaigne,

des Deux-Siciles, de Suède, des Pays-Bas lui envoyèrent les insignes de leurs ordres; les autres gouvernements le firent remercier par voie diplomatique, de l'assistance française, dont il avait couvert leurs nationaux, et un des premiers actes de la reine Isabelle, après la déclaration de sa majorité, fut de le nommer commandeur de première classe de l'ordre de Charles III. M. de Lesseps fut promu au grade de consul général et maintenu à son poste de Barcelone, par ordonnance du 26 janvier 1847.

A la révolution de 1848, il fut rappelé à Paris par le télégraphe (25 mars); il en repartit bientôt pour Madrid, en qualité de ministre de France (10 avril 1848). Il y réussit à faire remettre, sous une administration française, l'église et l'hospice Saint-Louis, ainsi que des biens qui en dépendaient, et négocia, avec succès, le traité postal, qui admettait une réduction considérable des taxes. Remplacé par Napoléon-Joseph Bonaparte, le 10 février 1849, il reçut, le 2 mai suivant, le titre et les insignes de chevalier grand-croix d'Isabelle la Catholique. La légation de Berne lui était destinée, lorsqu'à la nouvelle de l'attaque faite contre Rome, le 10 avril, par l'armée française, il y fut envoyé pour essayer une intervention conciliatrice, qu'exigeait l'attitude de l'Assemblée constituante. Mais M. de Lesseps vit les hommes et les choses de la République romaine, sous un jour plus favorable que ne le désirait le gouvernement, et il eut la franchise de dire hautement ses impressions. Aussitôt que la Constituante eut fait place à la Législative, on le rappela, en donnant l'ordre de reprendre les hostilités. M. de Lesseps répondit, par une dépêche du 7 juin 1849, dans laquelle il réclamait la disponibilité qui lui était acquise par le nombre de ses années de service. Son *Mémoire au conseil d'État* et sa *Réponse à l'examen de ses actes* sont des documents acquis à l'histoire de cette époque.

En octobre 1854, M. de Lesseps partit pour l'Égypte, où le nouveau vice-roi, Mohammed-Saïd, l'avait invité à lui rendre visite. Rejeté dans la vie privée, il reporta, sur la civilisation industrielle, tout ce qu'il sentait en lui d'imagination, de volonté et d'amour du bien. De cette direction du cours de ses idées, sortit le projet du percement de l'isthme de Suez. Il s'en ouvrit à Saïd-pacha, pour la première fois, dans un voyage qu'il fit avec lui d'Alexandrie au Caire, à travers le désert Lybique, et le prince, entrevoyant du premier coup les résultats de cette idée, demanda aussitôt un mémoire sur ce sujet. La belle publication qui a paru sous ce titre : *Percement de l'isthme de Suez, Exposé et documents officiels* (1856; nouv. édit., 1858, in-8), donne tous les détails de cette entreprise, à laquelle M. de Lesseps semble vouloir consacrer le reste de sa carrière. Des difficultés diplomatiques, les ombrages de la Porte, les rivalités de l'administration anglaise, interprétées par les ministres eux-mêmes et soutenues ouvertement par le Parlement, ont suspendu jusqu'ici l'exécution de ce projet grandiose, mais profondément étudié. Aux doutes émis, aux accusations parfois violentes de ses adversaires, M. de Lesseps a répondu par des faits et des chiffres, et, à force de persévérance, il est arrivé à exciter, dans tous les pays, en faveur de son entreprise, un concours de sympathies et de vœux, devant lequel doivent céder les résistances des préjugés ou de l'égoïsme.

LESSEPS (Charles), publiciste français, né en 1809, de la même famille que le précédent, fit ses études à Paris, devint secrétaire de M. Mauguin, qui venait de fonder *le Commerce* et lui succéda dans la rédaction de cette feuille, qui était alors l'organe de l'opinion bonapartiste. Il y fit une guerre continuelle au gouvernement, surtout à propos de la loi des fortifications qu'il combattit avec la plus grande vivacité. En 1845, il passa à *l'Esprit public*, journal d'opposition démocratique, et réussit, aux élections générales de l'année suivante, à se faire nommer député par l'arrondissement de Villeneuve-d'Agen. Il siégea, à la Chambre, à l'extrême gauche, parla sur les mariages espagnols, et donna sa démission quelques jours avant la révolution de Février. Ce fut à son instigation que le gouvernement provisoire publia le décret qui abolissait la peine de mort en matière politique. Compris dans la liste des conseillers d'État, choisis par l'Assemblée constituante, il en fut écarté, en 1849, par la Législative, se rapprocha de la Montagne et rédigea, de concert avec MM. Bertholon et J. Brives, *le Vote universel*, fondé en novembre 1850, pour remplir le vide laissé par la suppression de *la Réforme*, et qui fut à son tour supprimé après le coup d'État du 2 décembre. Depuis 1852, M. Lesseps surveille la réimpression de *la Biographie universelle*, qui porte le nom des frères Michaud.

LESSING (Charles-Frédéric), peintre allemand, né à Wartenberg, en Silésie, le 15 février 1808, est le petit-neveu du célèbre Éphraïm-Gottlob Lessing, l'un des réformateurs de la littérature allemande. Son père, employé supérieur de l'administration, voulut le pousser vers l'étude des sciences naturelles; mais l'enfant trouvait plus d'attrait aux formes des choses qu'aux lois qui les régissent et négligeant toute autre étude pour s'occuper de paysages, il arracha enfin à son père la permission d'aller étudier à l'Académie des arts de Berlin. Il y fit de rapides progrès sous deux maîtres célèbres, Rösel et Döhling. Toutefois, son père, redoutant pour lui les mécomptes de la vie d'artiste, voulait qu'il se contentât de l'honorable et lucrative profession d'architecte. Un coup d'éclat triompha de cette dernière résistance : *le Cimetière en ruines* valut à l'artiste de dix-sept ans (1825) le prix de l'Académie, qu'on doubla pour lui en cette circonstance. C'est alors que M. Schadow l'appela auprès de lui et l'aida de ses conseils et de ses leçons. Pendant trois années, l'artiste put, grâce à cette protection éclairée, mûrir son talent. En 1829, il exécuta, pour le comte de Spée, une *Bataille d'Iconium*; puis, avec une verve de production qui fut à peine ralentie par la nécessité du service militaire, *le Couple royal en deuil*, *le Brigand et son fils* (1830-1831); *Léonore*; etc.

Le hasard qui lui mit entre les mains une *Histoire de la Bohême* fournit à M. Lessing des sujets dramatiques, entre autres *le Sermon des Hussites*, exposé à Paris en 1836, et qui valut à l'artiste la croix de la Légion d'honneur. Mais ces succès soulevèrent contre lui des inimitiés nombreuses en Allemagne, où tout ce qui se rapporte aux Hussites a le privilége d'exciter la plus vive passion (voy. Maurice HARTMANN). Il répondit à leurs attaques par deux toiles empruntées aux mêmes événements : *Jean Huss devant le concile de Constance*, *Jean Huss marchant au bûcher*, qui excitèrent l'indignation de l'école d'Overbeck. Vinrent ensuite : *le Tyran Ezzelin repoussant dans sa prison les exhortations des moines*, *la Bataille des Mongols près de Legnitz*, *les Pèlerins allant au tombeau de N. S. Jésus-Christ*, *le pape Pascal II prisonnier de Henri V*, et plus récemment *Luther brûlant la bulle du pape* qui, ainsi que le *Jean Huss marchant au bûcher*, a été acheté par la ville de New-York. Un grand nombre des productions de M. Lessing sont au musée de Francfort-sur-le-Mein.

Parmi ses paysages, il faut citer : *le Cloître dans la neige*, *une Vue prise dans l'Eifel*, des *Rochers*, un *Lac au fond d'un cratère*, surtout ses fameux *Chênes de mille ans*, gravés par Steifenhand; en un mot, presque tous les sites pittoresques, couvents en ruines, châteaux gothiques, antres sauvages de la forêt de Soleny.

M. Lessing, également renommé dans le paysage et dans la peinture historique, a le grand mérite d'avoir accepté, tout en la dominant, l'influence que la poésie romantique a exercée sur l'école de Dusseldorf et, à part même les sujets qu'il a créés, d'être resté original jusque dans les sujets empruntés, suivant la mode, aux ballades sentimentales d'Uhland et de Bürger. Comme coloriste, il l'emporte de beaucoup sur la plupart des maîtres de son pays, avec lesquels il partage les qualités ordinaires de la nouvelle école allemande; grandeur de style, profondeur et énergie, sans tomber dans la philosophie prétentieuse ou subtile, si chère à ses compatriotes. Il est membre de l'Académie des beaux-arts de Berlin.

LESTIBOUDOIS (Thémistocle), homme politique français, publiciste et naturaliste, né à Lille en 1797, est fils d'un botaniste distingué. Reçu, en 1818, docteur en médecine à Paris, il alla exercer à Lille, professa la botanique à l'école secondaire de cette ville et devint plus tard correspondant de l'Académie des sciences. Il est l'auteur de plusieurs mémoires scientifiques et d'un ouvrage estimé : *Études sur l'anatomie et la physiologie des végétaux* (1840, in-8 et pl.). En 1839, il fut élu député du Nord comme candidat de l'opposition. Il vota constamment avec la gauche pour les incompatibilités et l'adjonction des capacités à la loi électorale, contre la dotation, le recensement, l'indemnité Pritchard, etc. En 1844, il demanda la suppression de l'impôt du timbre qui pèse sur les journaux et les écrits périodiques. Il s'était occupé, en 1841, d'une exploitation de charbon au sujet de laquelle il dut soutenir un procès qui eut quelque retentissement. Nous devons rappeler le dévouement dont il fit preuve lors du désastre arrivé le 8 juillet 1846 sur le chemin de fer du Nord : jeté dans une des tourbières de Fampoux, blessé lui-même, il n'échappa à la mort qui le menaçait, que pour prodiguer aux victimes les premiers secours de la médecine.

La révolution de Février jeta M. Lestiboudois dans la réaction. Envoyé à l'Assemblée législative, en 1849, par le département du Nord, il vota avec la majorité monarchique, se rallia à la politique de l'Élysée, et fut appelé, le 2 décembre 1851, à faire partie de la Commission consultative. Lors de la réorganisation des pouvoirs (janvier 1852), il fut nommé maître des requêtes de première classe et parvint, en 1856, au rang de conseiller d'État.

Il faut citer encore de M. Lestiboudois deux écrits dirigés contre les doctrines de la liberté commerciale : *des Colonies sucrières et des sucreries indigènes* (1839, in-8), et *Économie politique des nations* 1847, in-8), dont la conclusion est que la protection doit durer un temps qui sera déterminé par la position relative des nations; et sous le titre de *Voyage en Algérie* (1853, in-8), des études sur la colonisation civile.

LESUEUR (Cicéron-Jean-Baptiste), architecte français, membre de l'Institut, né à Claire-Fontaine, près de Rambouillet (Seine-et-Oise), le 5 octobre 1794, entra à l'École des beaux-arts en 1811, comme élève de Percier et plus tard de Famin, remporta le second prix d'architecture en 1816 et le grand prix au concours de 1819, dont le sujet était : *un Cimetière ou Champ de repos*. Son séjour à Rome fut signalé par l'envoi d'une étude sur *la Basilique ulpienne* (1822). De retour à Paris en 1826, il exécuta peu après l'église paroissiale de Vincennes (1828-1830). Vers 1840, il fut associé à M. Godde (voy. ce nom) pour l'achèvement et l'agrandissement de l'hôtel de ville de Paris; œuvre importante à laquelle il s'était préparé par une étude spéciale de plusieurs années. Il lui revient donc une grande part des éloges donnés à la moderne disposition du palais municipal, à l'habileté avec laquelle l'ancien monument a été encadré complétement dans un monument plus vaste, aux heureuses dispositions intérieures, comme à l'harmonie générale de l'édifice.

M. Lesueur a encore construit dans Paris plusieurs maisons particulières et fait, pour la ville de Genève (1854-1857) un conservatoire de musique, qui avait d'abord été demandé à Félix Callet, mort en 1854. Admis à l'Institut depuis le 11 juillet 1846, comme successeur de Vaudoyer, il est, en outre, professeur de théorie à l'École des beaux-arts, depuis la mort d'Abel Blouet (1852), membre du jury d'architecture à la même école et attaché au service de la ville de Paris comme architecte commissaire voyer du sixième arrondissement. Il a été décoré en avril 1847.

Ce savant architecte a publié, comme archéologue et dessinateur : avec P. Alaux, *Vues choisies des monuments antiques de Rome* (1827); avec Félix Callet, l'*Architecture italienne, ou Palais, maisons et édifices de l'Italie moderne* (in-8, 1829 et suiv.), et la *Chronologie des rois d'Égypte*, mémoire couronné par l'Académie des inscriptions et belles lettres, en 1846, et imprimé par ordre du gouvernement (1848-1850, in-4).

LESUEUR (François-Louis) artiste dramatique français, né à Paris, d'une famille pauvre, fut d'abord apprenti chez un papetier; mais il parvint à figurer sur des théâtres de société, y obtint quelque succès et fut engagé au théâtre Montparnasse où il joua *les Brodequins de Louise*. Cependant, pour ne point déplaire à son père, il était resté dans la papeterie et avait même refusé un engagement pour Rouen. En 1842, il se fit décidément acteur, et parut successivement aux théâtres Saint-Marcel, du Panthéon, de la Gaîté et du Cirque. Il est passé de là au Gymnase, qu'il n'a plus quitté depuis et où il a épousé Mlle Anna Chéri (voy. ce nom). *Mercadet*, *un Soufflet n'est jamais perdu*, *Moricette*, *l'Échelle des femmes*, *le Fils de famille*, *le Pressoir*, *Diane de Lys*, lui ont fourni les rôles qui ont établi sa réputation.

LÉTANG (Georges-Nicolas-Marc, baron DE) général français, sénateur, est né à Meulan (Seine-et-Oise), le 2 mai 1788. Élève de l'École militaire de Fontainebleau, il entra dans un régiment de cavalerie comme sous-lieutenant (1807), et servit cinq années en Espagne où il enleva deux drapeaux à l'affaire d'Ocagna et fut atteint d'un coup de feu à Talaveira. Sa conduite à Dresde et à Leipsick lui mérita le grade de chef d'escadron au 7e de dragons. Colonel en 1829, il fut envoyé en Afrique et se distingua dans plusieurs expéditions, entre autres à celle de Mascara où il fut blessé. Nommé maréchal de camp en 1835 et lieutenant général en 1845, il a commandé plusieurs divisions militaires et fait partie du Sénat depuis la promotion du 31 décembre 1852. Ce brave officier jouit d'une assez grande autorité dans toutes les questions qui se rattachent à la cavalerie : il est inspecteur général de cette arme et membre du Comité supérieur. Il est grand officier de la Légion d'honneur depuis mars 1851.

Son frère M. Philippe-Éléonore DE LÉTANG, ancien maire, employé au ministère des travaux

publics, est auteur, sous le pseudonyme de *Marville*, de nombreux articles et nouvelles insérés dans *la Patrie*, la *Gazette de France*, le *Magasin pittoresque*, etc. Il a aussi écrit une étude de mœurs, *l'Échelle du mal* (1839, 2 vol. in-8), et quelques vaudevilles.

LÉTAROUILLY (Paul-Marie), architecte français, né à Coutances, le 8 octobre 1795, étudia sous Percier, s'appliqua surtout au dessin d'architecture et d'ornementation, et visita l'Italie pour y recueillir les matériaux d'importantes publications, telles que les *Vues de Piranèse*, *le Vatican et Saint-Pierre de Rome*. Nommé successivement sous-inspecteur des travaux publics et architecte du gouvernement, il fut chargé, de 1843 à 1847, d'achever le collége de France, dont il est resté architecte. Il reçut la décoration en avril 1851. M. Létarouilly est mort à Paris en octobre 1855. Il mettait la dernière main à un ouvrage de grand mérite, intitulé : *les Édifices de Rome moderne* (1er vol., 114 planches in-fol., texte in-4, 1843, 3e vol. entrepris en 1852).

LETTE (Guillaume-Adolphe), économiste et homme politique allemand, né à Kienitz (Prusse), le 10 mai 1799, fit, à quatorze ans, la campagne de 1813, puis étudia, de 1814 à 1820, la philosophie et le droit aux universités de Berlin, de Heidelberg et de Gœttingue. Affilié aux sociétés secrètes en 1817, il fut emprisonné pendant quelque temps. En 1821, il entra dans la magistrature et resta quatre ans auditeur aux tribunaux de Francfort-sur-l'Oder et de Landsberg. En 1825, il fut nommé assesseur et chargé de réviser le cadastre de sa province. Dix ans plus tard, il prit une part très-active à un travail analogue, comme membre de la Commission de Poméranie, et fut nommé, en récompense, conseiller de la haute Cour de Posen. En 1839, il devint conseiller du gouvernement et fut décoré de l'ordre de l'Aigle-Rouge. De 1843 à 1845, M. Lette, en qualité de chef de division de l'agriculture, fut un des conseillers les plus influents du ministère d'Arnim, et fut ensuite président du comité chargé de réviser le cadastre de la monarchie prussienne. En même temps il fondait ou dirigeait, à Francfort, à Berlin, à Postdam, un certain nombre de sociétés économiques, agricoles ou industrielles, dont les querelles politiques le forcèrent d'abandonner successivement la présidence.

Connu dès longtemps pour ses opinions libérales, M. Adolphe Lette, avait, en effet, fondé le club constitutionnel de Berlin, au mois de mars 1848. Député à l'Assemblée nationale de Francfort, il fut l'un des représentants du parti constitutionnel fédéral, dit du Casino et dirigé par MM. Gagern, Dahlmann, Droysen, etc. Membre du Comité d'agriculture, il donna sa démission en même temps que ses collègues, en mars 1849. Envoyé en 1851 à la première Chambre prussienne par la ville de Cologne, M. Lette se rattacha au parti libéral, qui avait pour chef M. de Vincke. En 1852, il fut député de Brandebourg, et après la dissolution des Chambres, député de Trèves pour la première Chambre, et de Halle pour la seconde. Il y devint à son tour avec MM. d'Auerswald et de Patow, un des chefs de l'union libérale. Il a été élu député de Kœnigsberg pour la session 1855-1858. En 1854, il a été destitué de ses différents emplois. L'université de Greifswald vient de lui envoyer le titre honorifique de docteur.

On a de M. Lette un certain nombre d'ouvrages de droit, d'économie, ou de politique : *Commentaire sur la réforme de la loi des mariages en Prusse* (Beleuchtung der preussischen Eherechtsreform; Francfort-sur-l'Oder, 1842); *la Société provinciale et la police dans les provinces orientales de la Prusse* (die laendliche Gemeinde und Polizeiverfassung, etc.; Berlin, 1848); *Loi sur l'application des cours d'eau propres à l'irrigation* (die Gesetzgebung über Benutzung der Privatflüsse; Ibid, 1850); un grand ouvrage sur la *Législation agricole de la Prusse* (die Landesculturgesetzgebung, etc.; Ibid., 1853-1854, 3 volumes), avec M. de Rœnne; *la Constitution prussienne* (über die Verfassungszustaende in Preussen; Ibid., 1857), etc. M. Lette a collaboré au *Journal de droit criminel* de Hitzig et au *Dictionnaire politique* (Staatslexicon) de MM. Welcker et Rotteck.

LEULLIER (Louis-Félix), peintre français, né à Paris, le 14 novembre 1811, étudia dans l'atelier de Gros et débuta au Salon de 1839. Il s'est consacré presque exclusivement à la peinture d'histoire et a surtout exposé : *les Chrétiens livrés aux bêtes* (1839); *Héroïsme de l'équipage du Vengeur* (1841); *Daniel dans la fosse aux lions* (1844), répété en 1846; *Chasse aux caïmans* (1847); *Chasse aux nègres* (1849); *l'Homme entre le vice et la vertu* (1850); *les Chrétiens*, de 1839, à l'Exposition universelle de 1855; quelques *pastels*, etc. M. F. Leullier a obtenu une 3e médaille en 1839, et une 2e en 1841.

LEUPOLDT (Jean-Michel), médecin et écrivain allemand, né le 11 novembre 1794, à Weissenstadt, en Bavière, acheva ses études à l'université d'Erlangen, et devint, dans cette même ville, professeur adjoint (1821), puis titulaire de médecine. Adversaire déclaré des principes de l'école matérialiste, il a fait de la psychologie le sujet principal de ses recherches, et le soin avec lequel il étudie les divers états de l'âme humaine, autant et plus peut-être que ceux du corps, ferait autant d'honneur à un théologien qu'à un médecin.

Voici quelques-uns des nombreux travaux de cet écrivain, très-accrédités auprès des défenseurs du spiritualisme en médecine : *Médecine thérapeutique, traitement des maladies mentales et magnétisme animal* (Heilwissenschaft, Seelenheilkunde, etc.; Berlin, 1821); *Éléments de physiologie de l'homme* (Grundriss der Physiologie des Menschen; Ibid., 1822); *Éléments de pathologie générale et de thérapeutique* (Grundriss der allgemeinen Pathologie und Therapie; Ibid., 1823); *Histoire universelle de la médecine* (Allgemeine Geschichte der Heilkunde; Erlangen, 1825); *de la Vie et de l'action, et Clinique psychiatrique dans un hôpital d'aliénés* (über Leben und Wirken und über psychiatrische Klinik in, etc.; Nüremberg, 1825); *Paieon, ou Philosophie populaire de la médecine et de son histoire* (Paieon oder Popularphilosophie der Heilkunde und ihrer Geschichte, Erlangen, 1826); *Eubiotique, ou Hygiène de la vie physique et psychique* (Eubiotik oder Diaetetik, etc.; Berlin, 1828); *une Nouvelle Alexandrie et un nouveau Galien* (Von einem neuen Alexandria und einem neuen Galen; Munich, 1828); *Anthropologie générale comme base de la médecine dans l'esprit de la science germanique-chrétienne* (die gesammte Anthropologie, etc.; Erlangen, 1834, 2 vol.); *Traité de psychiatrie* (Lehrbuch des Psychiatrie; Leipsick, 1837); *Histoire de la santé et des maladies* (Geschichte der Gesundheit und der Krankheiten; Erlangen, 1842) : *des Caractères de la médecine de l'époque* (zur Characteristik der Medicin der Gegenwart; Ibid., 1846); *Théorie de la médecine, ou Biologie, anthropologie, hygiène,*

pathologie et thérapeutique générales (Lehrbuch der Theorie der Mediciu, etc.; Ibid., 1851); *de l'Éducation médicale et des écoles de médecine* (über aerztliche Bildung und Bildungsanstalten; Ibid., 2ᵉ édit., 1853).

LEUTZE (Emmanuel), peintre allemand, né en 1816, dans une petite ville de l'Allemagne du sud, d'une famille qui, aussitôt après sa naissance, émigra en Amérique, perdit son père quelques années plus tard, à Philadelphie. Cherchant des ressources dans le dessin, dont il avait appris seul les premiers éléments, il se familiarisa promptement avec la peinture et se mit à faire des portraits. Il passa ensuite à Washington, pour y entreprendre sans succès la publication d'une galerie des hommes d'État les plus célèbres. Revenu à Philadelphie et retombé dans le dénûment, il exécuta à la hâte une toile allégorique, dont le sujet, *Agar et Ismaël dans le désert*, lui avait été inspiré par ses malheurs. Elle fut achetée par un riche amateur, avec quelques portraits et une autre grande toile : *l'Indien contemplant le coucher du soleil*, et valut au peintre de nombreuses commandes. En quelques années, M. Leutze acquit une certaine fortune et put venir en Europe (1841). Agé seulement de vingt-cinq ans, il se présenta à M. Lessing, directeur de l'école de Dusseldorf, pour recommencer ses études à l'Académie. Admis parmi les élèves, il donna bientôt une toile de grande dimension : *Christophe Colomb au concile de Salamanque*, qui fut très-remarquée et achetée par la Société des arts; puis trois autres tableaux se rapportant au personnage : *Colomb dans les fers*, qui obtint, en 1842, une médaille à l'exposition de Bruxelles; *Colomb devant la reine*, et *la Réception de Colomb à Barcelone*.

M. Leutze passa à Munich, en 1843, pour étudier les œuvres de MM. Cornélius et Kaulbach, puis visita l'Italie, où il se pénétra surtout de la manière de Michel-Ange et revint, en 1845, se fixer à Dusseldorf. Parmi les œuvres importantes qu'il a, données dans ces dernières années, nous citerons : *le Débarquement des Normands en Amérique*, *Cromwell et sa fille*, *la Fuite des puritains*, *la Cour d'Élisabeth*, *les Iconoclastes*, *Henri VIII et Anne de Boleyn*, enfin *Washington passant la Delaware* (1852); œuvres la plupart commandées d'avance pour l'Amérique.

LEUVEN (Adolphe, comte DE RIBBIG, dit DE), dramaturge français, né en 1801, se retira, en 1815, à Villers-Cotterets, avec sa famille, dévouée à la cause bonapartiste. Il y connut M. Alex. Dumas, avec lequel il donna sa première pièce. Il a depuis associé son nom à celui de presque tous les dramaturges contemporains, et signé avec eux une centaine de pièces, dans le nombre desquelles dominent les vaudevilles et les opéras-comiques.

On a sous son nom seul : *le Réveil du lion, ou Paris dans les immortelles journées de Juillet 1830, par un patriote de 1789* (1830); *le Comte de Paris* stances (1838); *l'Automate de Vaucanson*, opéra-comique en 1 acte (1840); etc. Il a donné comme auteur principal : *Biribi le mazourkiste*, *la Chasse aux maris*, *un Conte de fées*, *les Deux voleurs*, *Mademoiselle de Mérange*, *le Panier fleuri*, *la Rose de Péronne*, *Sylvandire*, *Vert-Vert*, etc. (1827-1849). Il a eu sa part dans quelques succès récents, tels que *le Voyage sentimental*, vaudeville (Palais-Royal, 1853); *la Promise* (Théâtre-Lyrique, 1854); *la Fanchonnette*, *Jaguarita l'Indienne*, *Schahabaham II*, *Margot* (Ibid., 1855-57); *Maître Pathelin* (Opéra-Comique, 1856); *Trois femmes contre un secret* (Ibid., 1857). M. de Leuven a caché son pseudonyme ordinaire sous celui de *Granval*, pour donner un petit opéra-comique intitulé *les Commères* (1847).

LEVAILLANT DE FLORIVAL (Paul-Émile), orientaliste français, né à Paris, le 11 février 1799, suivit, de 1821 à 1823, les cours de l'École des chartes, puis ceux des langues orientales vivantes, et devint lui-même, en 1828, professeur d'arménien à la Bibliothèque royale. Il est membre de l'Académie arménienne de Venise et a reçu la décoration en avril 1839. Livré spécialement à l'étude de la littérature arménienne, il a publié : *Exposé des persécutions exercées, en 1828, à Constantinople contre les catholiques arméniens* (1831), *Histoire d'Arménie*, de Moïse de Khorène, texte et traduction, et *Précis historique sur l'Arménie* (Venise et Paris, 1841); *Fables* de Méchitar Coeh, avec *Notice* sur les Méchitaristes (1843-49). Il a collaboré au *Journal asiatique*.

LEVASSEUR (Polycarpe-Anne-Nicolas), général français, sénateur, né vers 1790, prit part aux dernières guerres de l'Empire et fut licencié, après la journée de Waterloo; il était alors capitaine et chevalier de la Légion d'honneur. Remis, quelque temps après, en activité, il n'obtint aucun avancement de la Restauration, gagna au siége d'Anvers le grade de lieutenant-colonel du 22ᵉ de ligne, régiment qu'il commanda en 1833, et fut promu maréchal de camp le 16 novembre 1840. Envoyé en Afrique, il se distingua aux combats de Sétif (1840), de l'Oued-Melat (1841) où il fut blessé, et d'Aydoussa (1845). Après avoir commandé temporairement le département des Côtes-du-Nord (1846), il revint en Afrique et y reçut du général Cavaignac sa nomination au rang de général de division (17 août 1848). Depuis cette époque, il a été employé à Lyon et à Paris, où il a pris une part importante à la répression des tentatives d'insurrection qui suivirent le coup d'État; en 1850, il fut désigné pour inspecter les troupes d'infanterie. Il venait d'être placé dans le cadre de réserve, lorsqu'il a été appelé à siéger au Sénat par décret du 31 janvier 1855. M. Levasseur a été créé grand officier de la Légion d'honneur le 12 décembre 1851.

LEVASSEUR (Nicolas-Prosper), chanteur français, né le 9 mars 1791, d'une famille de cultivateurs de Picardie, vint, dès l'âge de seize ans, à Paris et, grâce à sa voix de baryton, se fit recevoir au Conservatoire. Il reçut à l'école de déclamation les leçons de Garat et débuta, en 1813, à l'Opéra, dans *la Caravane*. Cependant sa méthode plutôt italienne que française, nuisit longtemps à ses succès et ce ne fut qu'après deux congés passés l'un en Angleterre (1816), l'autre en Italie (1822), qu'il prit son rang sur les grandes scènes parisiennes; la vogue qu'il avait obtenue, à Milan, dans la *Marguerite d'Anjou* de M. Meyerbeer, lui fit enfin confier des rôles sérieux sur notre Théâtre-Italien. En 1828, il rentra avec succès à l'Académie royale de musique où il joua, dès l'origine, *le Comte Ory* et *le Siége de Corinthe*. Depuis cette époque jusqu'en 1852, il ne quitta plus ce théâtre que pour faire quelques excursions dans les départements ou en Allemagne; depuis sa retraite, il a presque toujours habité ou parcouru ce dernier pays.

M. Levasseur se faisait également remarquer par sa méthode, la puissance et l'étendue de sa voix, l'aisance de son jeu; il a laissé son nom attaché à de nombreuses et importantes créations, telles que celles du cardinal de Brogni dans *la Juive*, de Bertram dans *Robert le Diable*, de Raymond dans *Charles VI*, de Zacharie, l'un des trois anabaptistes du *Prophète*; etc.

LEVASSOR (Pierre), acteur comique français, né à Fontainebleau, en 1808, hésitait, assure-t-on, entre le séminaire et le théâtre, lorsque sa famille le plaça dans le commerce et l'envoya, quelques années après, à Paris, où il figura, vers 1826, dans les soirées dramatiques de l'hôtel d'Uzès. En août 1830, se trouvant à Marseille, il chanta plusieurs fois au Grand-Théâtre la cantate des *Trois couleurs*. Il prit ensuite un engagement aux Nouveautés, dont la fermeture lui permit à peine de créer quatre ou cinq rôles. Rentré alors dans le commerce, il dut à Mlle Déjazet de débuter sur la scène du Palais-Royal et s'y fit en quelques mois une rapide célébrité. A part une absence de trois années, pendant lesquelles il joua aux Variétés (1840-43), il n'a pas quitté ce théâtre de 1832 à 1856, et s'y est montré dans près de deux cents créations différentes, toutes marquées d'un cachet d'originalité. C'est un des acteurs qui se griment de la façon la plus complète et la plus variée. Il excelle surtout dans la caricature et déploie, dans les pièces à tiroirs, une grande habileté. Il a donné toute sa mesure dans *Sir John Esbrouff* et *un Brelan de troupiers*. Il a repris récemment, en 1857, un engagement aux Variétés.

En dehors de tous ses rôles, M. Levassor a chanté au théâtre du Palais-Royal la plupart des chansonnettes comiques et parodies devenues populaires: c'est même par ce côté de son talent qu'il est le plus connu à l'étranger. Recherché dans toutes les soirées pour ses chansonnettes, il leur a dû la plus grande partie d'une assez belle fortune.

LEVAVASSEUR (Charles), homme politique français, né à Rouen, en 1802, a été longtemps négociant armateur. Élu député de Dieppe, en 1842, il fit partie de l'opposition dynastique et prit souvent la parole pour défendre les intérêts de la marine marchande. En 1846, il dut céder son mandat à M. Roulland, candidat conservateur. En 1848, sans se rallier aux institutions républicaines, il fut nommé, le sixième sur dix-neuf, représentant de la Seine-inférieure à l'Assemblée constituante, où il vota constamment avec la droite. Renvoyé à l'Assemblée législative, il fit partie de la majorité et fut inscrit, lors du coup d'État, sur la première liste de la Commission consultative. Il a été choisi pour candidat du gouvernement dans les élections de 1852 et a siégé au Corps législatif jusqu'en 1856. On a de M. Levavasseur quelques brochures sur la question des sucres (1837), la question coloniale (1839), la race noire (1841), etc.

LÉVEIL (Jean-Arnoud), architecte et dessinateur français, né à Paris, le 29 août 1806, entra à quatorze ans à l'École des beaux-arts, sous la direction de Lavit, remporta le second prix d'architecture en 1831 et le grand prix au concours de 1832, dont le sujet était: *un Musée*. Pendant son séjour en Italie, il fit comme envoi de troisième année une des études les plus estimées du Forum. De retour à Paris, M. Léveil dirigea trois ans un atelier formé d'une partie de celui d'Huyot. L'indépendance de ses goûts l'écartant des travaux officiels, il a exécuté des œuvres nombreuses pour les éditeurs. Nous citerons de lui des *frontispices* d'ouvrages d'architecture et de voyages, dont plusieurs ont figuré aux Salons (1845 et 1848) et le *Plan de Rome antique*, sous Auguste et sous Tibère, restauré d'après le plan du musée Capitolin, pour l'ouvrage de *Rome au siècle d'Auguste*.

LEVEN (David Leslie Melville, 8e comte de), pair représentatif d'Écosse, né en 1785, à Londres, appartient à une ancienne famille écossaise. Connu d'abord sous le nom de lord Balgonie, il hérita, en 1820, des titres de son père, et fut nommé, après 1830, membre de la Chambre des Lords, où il vote avec le parti conservateur. Marin depuis son enfance, il a pris part aux guerres contre la France et s'est retiré du service, en 1846, avec le grade de contre-amiral. De son mariage avec la fille de sir A. Campbell (1824), il a cinq enfants, dont l'aîné, Alexandre, vicomte Balgonie, né en 1831, dans le comté de Fife, a été nommé, en 1854, capitaine aux gardes.

LÉVÊQUE (Jean-Charles), littérateur français, né à Bordeaux, le 7 août 1818, fit ses classes au collége de cette ville, y fut deux ans maître d'études suppléant, et entra à l'École normale en 1838. Agrégé de philosophie en 1842, il professa cette science aux colléges d'Angoulême et de Besançon (1841-1847), fit partie de l'École française d'Athènes (1847-1848), lors de sa création, et obtint à son retour la chaire de philosophie de Toulouse. Reçu docteur ès lettres en 1852, il fut d'abord chargé de la suppleance de M. Peyron, à la Faculté de Besançon, et devint l'année suivante professeur titulaire à Nançy. Mais il fut appelé aussitôt à Paris et attaché comme délégué à la Sorbonne, d'où il passa, en 1856, au collége de France, comme chargé du cours de philosophie grecque et latine.

On a de M. Lévêque: ses deux thèses, *le Premier moteur et la nature dans le système d'Aristote*, et *Quid Phidiæ Plato debuerit* (in-8); toute une série de *Leçons sur Albert le Grand et saint Thomas*, rédigées pour la *Revue des cours publics* (1856); des articles de philosophie et plus particulièrement d'esthétique, dans la *Revue des Deux-Mondes* et le *Journal général de l'instruction publique*: plusieurs de ces derniers, notamment une *Notice sur la vie et les œuvres de Simart* (1857, in-8), ont été tirés à part.

LEVÊQUE (Louis-Auguste-Edmond), ou Levecque, sculpteur français, né à Abbeville (Somme), le 1er juillet 1814, vint à Paris en 1830, suivit l'atelier de Sébastien Guersant, en même temps que les cours de l'École des beaux-arts et fit ses débuts au salon de 1833. Il a principalement exécuté et exposé: *un saint Sébastien*, *la Danseuse canadienne*, *le Jeune faune courant sur un lézard*, *la Lesbie* d'Horace (*odi et amo*), *les Bacchanales*, bas-relief en terre cuite; les bustes de *MM. Lesueur*, *Pongerville*, *Guyon*, le médaillon en bronze de *M. Duhousset*, des *Têtes de femmes*, des *Études* et divers essais de sculpture légère par lesquels il s'est fait un renom spécial. En 1855, il a envoyé au Palais de l'industrie, où les exposants avaient la faculté d'indiquer les prix de vente, une *Bacchante renversée* d'une grande hardiesse d'idée et d'exécution.

LEVER (Charles-James), romancier anglais, né à Dublin, le 31 août 1806, et fils d'un riche entrepreneur, étudia la médecine à Dublin, où il fut reçu docteur et vint se perfectionner à Paris. En 1832, lorsque le choléra sévit dans son pays natal, il fit partie du comité médical de Londonderry, et combattit courageusement le fléau. Plus tard, il fut envoyé à Bruxelles, en qualité de médecin de l'ambassade anglaise. C'est là qu'il a écrit le roman de *Harry Lorrequer*, dont la verve joyeuse et l'esprit de satire firent la popularité. Suivant la carrière où le succès venait à lui si facilement, il a publié, depuis 1836, dans les recueils périodiques les romans suivants, consacrés à la peinture des mœurs irlandaises: *Charles O'Malley*, *Jack Hinton*, *le Commissaire* (the Commissioner); *les O'Donoghe*, que l'on présente comme un des plus intéressants; *Notre pension* (Our Mess); *la Fon-*

taine de Saint-Patrick (Saint-Patrick eve), *Roland Cashel*, *le Chevalier de Gwynne* (the Knight of Gwynne); *les Daltons*, *la Famille Dodd en voyage* (the Dodd family abroad), etc.

Ces divers romans ont, en quelque sorte, des qualités tout irlandaises: la bouffonnerie, l'entrain, l'excentricité, sans aucune prétention. En 1842, l'auteur s'établit aux environs de sa ville natale et prit la direction du *Dublin university Magazine;* mais le journalisme ne convenant guère à son esprit vif, petillant, aventureux, il se hâta de l'abandonner. Retiré à Florence en 1845, il y a écrit encore un roman, emprunté aux mêmes inspirations: *Arthur O'Leary* (1856, 3 vol.)

LE VERRIER (Urbain-Jean-Joseph), astronome français, sénateur, né à Saint-Lô (Manche), le 11 mars 1811, manifesta de bonne heure un goût prononcé et d'heureuses dispositions pour les sciences mathématiques. Admis, en 1831, à l'École polytechnique, il en sortit, deux années après, dans un rang qui lui permettait de choisir un des services publics les plus recherchés, mais il préféra être attaché en qualité d'ingénieur à l'administration des tabacs, afin d'être fixé à Paris et de s'y livrer à l'étude des sciences. Ses fonctions le conduisant à s'occuper de chimie, il se livra, pendant quelques années, à des recherches de laboratoire, et publia, en 1837, dans les *Annales de physique et de chimie*, un mémoire où il faisait connaître une nouvelle combinaison du phosphore et de l'oxygène, et où il donnait les moyens de préparer de l'oxyde de phosphore dans un état de pureté absolue. Mais, malgré ces débuts brillants dans la voie de l'expérimentation, il se livrait déjà de préférence à l'étude des mathématiques. Sans fortune personnelle, il dut demander à l'enseignement les moyens de se vouer tout entier à ses travaux. Il approfondit la géométrie descriptive et l'analyse infinitésimale et, signalé au conseil de perfectionnement de l'École polytechnique, il ne tarda pas longtemps à être attaché à cette école en qualité de répétiteur.

Entraîné surtout vers l'étude de la mécanique céleste, capable d'un travail continu et doué d'une force d'abstraction vraiment remarquable, M. Le Verrier était en quelque sorte prédestiné à continuer, sur les pas de Laplace, cette voie de spéculations mathématiques qui demandent autant de labeurs et de persévérance que de pénétration. Il ne craignit pas de s'attaquer aux problèmes les plus généraux et les plus élevés de l'astronomie théorique, aborda le calcul des inégalités séculaires qui s'effectuent dans le mouvement de révolution des planètes, et reprit le problème de la stabilité du système solaire dans toute la généralité de son application. Dans deux mémoires qu'il soumit, en 1839, à l'Académie des sciences, il prouva que, si l'on adopte les valeurs actuellement attribuées aux masses de la Terre et des six planètes principales, l'ensemble de ces corps satisfait aux conditions de stabilité posées par Lagrange, et montra en outre que les erreurs supposables dans les évaluations de leurs masses sont trop petites pour y porter atteinte. De là, il déduisit les limites numériques dans lesquelles les excentricités et les inclinaisons mutuelles des orbites doivent toujours rester comprises et seulement osciller; il constata ainsi que la stabilité est ultérieurement et même indéfiniment assurée par le système des trois planètes Jupiter, Saturne et Uranus, laissant la question encore indécise pour Mercure, Vénus, la Terre et Mars.

Ces mémoires remarquables et ceux qui en complétèrent les résultats, attirèrent l'attention des géomètres et des astronomes et valurent à l'auteur la bienveillance d'Arago, qui l'engagea à appliquer son habileté de calculateur à déterminer, avec plus de rigueur qu'on ne l'avait fait encore, l'orbite de Mercure et ses perturbations, c'est-à-dire les altérations que subit la planète dans son mouvement elliptique autour du soleil, par suite de l'attraction des autres corps. M. Le Verrier apporta, dans l'exécution de ce travail, la rigueur, la clarté et la pénétration analytique qu'il avait révélées jusque-là; puis, abandonnant un instant l'étude des planètes pour celle des comètes qui fixait alors davantage l'attention des astronomes, il présenta à l'Académie des sciences, en 1844, une théorie de la comète périodique de 1770 et un premier mémoire sur la comète périodique de 1843. Ces travaux lui ouvrirent les portes de l'Académie des sciences, et il y fut élu, dans la section d'astronomie, le 19 janvier 1846, en remplacement du comte Cassini.

Le succès avec lequel M. Le Verrier avait refait les éphémérides inexactes de la planète Mercure l'encouragea à tenter de calculer des tables plus imparfaites encore, celles de la planète Uranus. Peu de temps après son élection à l'Institut, il soumit les premiers résultats de son travail à ce corps savant. Pour vérifier les tables d'Uranus, publiées par Bouvard en 1821, et construites d'après les formules de Laplace, il s'attacha d'abord à évaluer les perturbations que produisent sur le mouvement de cette planète celles de Saturne et de Jupiter, les seules, parmi celles que l'on connaissait alors, qui pouvaient exercer sur elle une influence appréciable. Il construisit ensuite des tables provisoires, se dressa une éphéméride de toutes les positions observées jusqu'en 1845 et se fit une idée des écarts qui séparaient les faits de la théorie. Convaincu que les mouvements d'Uranus ne pouvaient être expliqués par les attractions des corps célestes connus, il fut conduit à chercher, dans un corps inconnu, un nouvel élément de perturbation. Après avoir éliminé les hypothèses d'un gros satellite ou d'une comète ignorée, il reconnut l'action lente, continue, persistante et cependant variée, d'une planète. Partant du mouvement même qu'il fallait expliquer par son influence, il arriva, par des équations, à déterminer la masse, l'orbite et la position de l'astre perturbateur inconnu, et le 1er juin 1846, il annonça publiquement à l'Académie des sciences quelle serait, à moins de dix degrés près, sa place dans le ciel au 1er janvier de l'année suivante. Comme la lenteur de son mouvement devait, dès cette époque, la tenir très-peu écartée de la position predite, il était possible, dès ce moment, de la chercher. Un astronome allemand, M. Galle, occupé à dresser la carte de la région du firmament où la planète devait exister, la découvrit, en effet, le 23 septembre; au 1er janvier, *Neptune*, car tel est le nom de la planète annoncée, atteignait une longitude, excédant seulement de deux degrés celle calculée *à priori* par le géomètre français.

La sensation produite par cette découverte fut immense: tandis que toute l'Europe savante admirait la sûreté des calculs exécutés par M. Le Verrier et le parti nouveau tiré de méthodes déjà connues, le public s'émerveillait de la rigueur d'une science et de la puissance d'un esprit qui peuvent deviner sans le secours des télescopes l'existence de corps si lointains. M. Le Verrier reçut les témoignages les plus flatteurs et, il faut le dire, les plus enivrants de l'admiration universelle. A la nouvelle de la découverte et sur le rapport de l'astronome Schumacher, le roi de Danemark lui envoya immédiatement l'ordre de Danebrog; la plupart des Académies de l'Europe s'empressèrent de l'inscrire parmi leurs membres étrangers. M. de Salvandy, ministre de l'instruction publique,

fit dresser solennellement son buste et le roi Louis-Philippe, qui lui conféra la croix d'officier de la Légion d'honneur, lui donna des marques toutes particulières de son estime.

Une chaire d'astronomie ne tarda pas à être créée à la Faculté des sciences de Paris en faveur du grand géomètre qui fut également attaché, en qualité d'astronome-adjoint, au Bureau des longitudes. Le travail complet de M. Le Verrier sur la planète Neptune, qui reçut un instant le nom de *planète Le Verrier*, a été imprimé dans la *Connaissance des temps pour* 1849.

D'un autre côté, sa découverte était l'objet de contestations assez vives, et quelques rivaux se vengeaient de l'homme sur le savant et lui en disputaient l'honneur et le mérite. Un jeune mathématicien anglais, M. Adams (voy. ce nom), s'était occupé, dès 1841, de rechercher les causes des irrégularités d'Uranus, et, après de longs calculs, était arrivé à plusieurs des résultats consignés dans le travail de M. Le Verrier, environ vers le même temps que lui. Il avait reconnu de même l'existence de la nouvelle planète et en avait déterminé la position, mais avec moins de rigueur. Sans entrer dans les questions toujours si délicates de priorité, nous voulons croire qu'ici comme dans bien des circonstances analogues, chacun des deux mathématiciens astronomes n'ayant rien dû à l'autre, le mérite du second n'enlève rien à la gloire du premier. De plus, les découvertes, comme les idées, sont dans l'air, et les premiers esprits d'élite qui se tournent vers les questions dont la solution est mûre, ne peuvent manquer d'avoir l'honneur de les résoudre.

Grâce à la popularité que ses succès de savant lui avaient donnée dans son pays natal, M. Le Verrier, qui avait inutilement tenté de prendre un rôle politique à Paris, dans le mouvement démocratique de 1848, fut élu, en 1849, représentant du département de la Manche à l'Assemblée législative. Il y siégea dans les rangs de la majorité contre-révolutionnaire et s'occupa plus particulièrement des questions d'instruction publique et des projets de lois qui se rattachaient à des découvertes scientifiques. C'est ainsi qu'il fut chargé, en 1850, du rapport sur le projet de loi relatif à la construction des nouvelles lignes télégraphiques électriques, qu'il prit part aux discussions auxquelles donnèrent lieu les projets de lois sur l'instruction publique, l'organisation de l'École polytechnique et le recrutement des ingénieurs des ponts et chaussées. Il fut nommé membre de la commission chargée de rédiger le programme de l'enseignement professionnel et fut l'auteur de diverses propositions. Sans être précisément orateur, M. Le Verrier parlait avec facilité et surtout avec une clarté qui fit remarquer son cours d'astronomie à la Sorbonne. Peu de temps après l'ouverture de l'Assemblée législative, on l'avait vu prendre part à la discussion sur le projet de loi relatif aux coalitions et il s'était acquis dans l'Assemblée, par ses connaissances spéciales, une certaine influence. Lorsque les partis commencèrent à se diviser nettement au sein de la majorité de l'Assemblée législative, M. Le Verrier se déclara pour la politique de l'Élysée. Après le coup d'État, il fut nommé membre du Sénat, lors de la première promotion, et un peu plus tard, inspecteur général de l'enseignement supérieur.

Dès ce moment, M. Le Verrier exerça sur l'organisation de l'enseignement en France une influence notable et contribua à imprimer à la direction des études scientifiques un caractère plus pratique et plus restreint. Telle est aussi la direction qu'il s'efforça de donner à l'enseignement de l'École polytechnique. Dès 1850, il avait adressé au ministre de la guerre, au nom d'une commission mixte, un rapport sur l'enseignement de cette école, et, en 1854, il fut désigné comme membre de son conseil de perfectionnement. Ses idées trouvèrent parmi ses confrères de l'Institut de nombreux adversaires, et l'opposition des opinions de toute nature qui existait entre lui et Arago donna lieu plusieurs fois à des discussions vives et prolongées. Cependant, l'influence de l'illustre astronome tendait à diminuer, et M. Le Verrier se mit en mesure de recueillir son héritage. Par ses relations avec les principaux savants de l'Europe, il se fit en France le centre d'une vaste correspondance astronomique dont il communiqua fréquemment à l'Académie des sciences des extraits ou les résultats. Ses nouvelles positions officielles n'avaient point d'ailleurs ralenti ses travaux scientifiques. En 1849 et 1850, il avait lu à l'Académie des sciences de nouvelles recherches sur le mouvement des planètes, et, en 1853, présenté à ce corps savant des tables du mouvement apparent du soleil, déduites de la comparaison de la théorie avec les observations faites depuis 1850 jusqu'à nos jours; puis des considérations sur l'ensemble du système des petites planètes situées entre Mars et Jupiter.

Malgré le rang élevé qu'il avait pris dans les sciences, M. Le Verrier conservait encore son simple titre d'astronome-adjoint au Bureau des longitudes, établissement qui avait, plutôt de nom que de fait, la direction de l'Observatoire. La mort d'Arago, à la fin de 1853, fut l'occasion de changer cette situation. M. Le Verrier fut le promoteur de la nouvelle organisation qui, en laissant subsister le Bureau des longitudes où il remplaçait Arago comme astronome titulaire, lui donnait le titre et l'autorité de directeur de l'Observatoire. M. Le Verrier résolut aussitôt de réformer le mode et la nature des observations, et présenta au gouvernement un rapport exposant tout le système qu'il se proposait d'établir. Les travaux ne tardèrent pas à commencer sous son impulsion et, en 1855 et 1856 il en fit paraître les premiers résultats dans les *Annales de l'Observatoire de Paris* (2 vol. in-4). Cet ouvrage remarquable, dans lequel a été imprimé le *Rapport* au gouvernement, renferme un code complet de calculs astronomiques. Malheureusement, les difficultés qui s'élevèrent souvent entre le successeur d'Arago et les savants qu'il s'était adjoints, n'ont pas permis la réalisation de tous ses projets. M. Le Verrier est actuellement commandeur de la Légion d'honneur.

LEVET (Henri), avocat français, ancien représentant du peuple, né dans le département de la Loire en 1795, d'une famille influente, fut lui-même, dès 1835, conseiller de préfecture et secrétaire général à Montbrison. Connu par ses opinions libérales, il fut élu représentant de son département à l'Assemblée constituante, le neuvième sur onze, par 34 797 suffrages, et à la Législative par 37 045. Il fit partie du comité de la rue de Poitiers et vota avec la droite. Sorti de la politique, il a pris place comme avocat au barreau de sa ville natale. — On a de lui plusieurs brochures administratives, entre autres : *Observations sur le transfert de la préfecture de la Loire à Saint-Étienne* (1834), et *Conséquences du déplacement projeté de la préfecture de la Loire à Saint-Étienne* (1849).

LEVI (Leone), économiste anglais, d'origine italienne, né en 1820, à Ancône (États-Romains), exerça d'abord le commerce dans sa ville natale, vint s'établir à Liverpool en 1844, et reçut, trois ans plus tard, des lettres de naturalisation. Une

brochure sur la nécessité pour le commerce de multiplier les chambres et les tribunaux spéciaux, lui valut le secrétariat de la chambre de commerce, fondée, en 1849, à Liverpool. Dans cette position, il se mit en relation avec les principales places du monde, et les renseignements qu'il recueillit servirent de base à l'excellent ouvrage qu'il publia par fragments à Édimbourg : *Droit commercial universel* (Commercial law of the world; 1850-1852, 4 part.). On y trouve le code commercial d'environ quarante nations, avec les chiffres officiels de population, de revenus et de dépenses, de productions exportées ou importées, de marine marchande, de credit, de poids et mesures, de chemins de fer, etc.

Après avoir fait une série de lectures sur cet objet, à Édimbourg, Glasgow, etc., M. Levi a été nommé professeur de droit commercial dans un des colléges de Londres (1852). On a encore de lui, sous le titre de *Manual of the mercantile law of the United Kingdom* (1854), une exposition abrégée de son système; et *la Loi divine dans ses rapports avec la loi naturelle* (the Law of nature and nations as affected by divine law; 1855, in-8), où il cherche quels liens rattachent l'économie politique à la religion.

LÉVIS (Gaston, duc DE), ancien pair de France, né en 1794, descend d'une noble famille dont on fait remonter son origine aux premières croisades. Sous l'Empire, il reçut un brevet de sous-lieutenant, devint aide de camp du duc d'Angoulême en 1814, et prit part, en 1823, à la guerre d'Espagne, comme chef de bataillon, et, en 1828, à celle de Morée, comme colonel. Nommé, à son retour, officier de la Légion d'honneur, il donna, en 1830, sa démission de pair, pour rester fidèle à la famille de Bourbon, qu'il accompagna dans l'exil, soit en Écosse, soit en Allemagne. Il est encore aujourd'hui un des principaux conseillers du comte de Chambord. Marié, en 1821, avec Mlle de La Feuillade, il n'en a pas eu d'enfant.

LÉVI-ALVARÈS (David-Eugène), professeur et écrivain pédagogique français, né à Bordeaux, le 12 octobre 1794, de parents israélites, fut élevé à Choisy-le-Roi. Il passa quelque temps au service; puis, s'étant consacré à l'enseignement libre et aux leçons particulières, il se composa une méthode qui porta son nom et qui tend à élever le niveau de l'instruction des filles, en variant et multipliant les objets de leurs études. Il fonda en 1825, à Paris, un cours d'éducation maternelle, qui prit par la suite une grande extension, et que, dans ces dernières années, son fils dirige avec lui.

M. Lévi-Alvarès a fait paraître, à l'usage de sa méthode, beaucoup d'ouvrages élémentaires, dont quelques-uns ont été approuvés par l'archevêque de Paris; nous citerons : *Mnémosyne classique* (1826, in-18); *Nouveaux éléments d'histoire générale* (1829); *Esquisses historiques* (1830); *Études géographiques* (1832); *la Mère institutrice* (1834-1836, 3 vol. in-8); *Lectures progressives* (1838-1840, 4 vol.); *Notions sur les sciences* (1844); *Dictées normales des examens* (1849); *Manuel historique des peuples anciens* (1854), etc.

Un de ses neveux, M. Ernest LÉVI-ALVARÈS, né aussi à Bordeaux, le 25 décembre 1823, a fondé, en 1852, d'après la même méthode, des cours analogues; il a publié, outre quelques livres élémentaires à l'usage de son enseignement, un remarquable livre de lecture pour la jeunesse, sous le titre de *la France* (1852-1857, 4 vol. in-16), avec la collaboration de son beau-frère, M. Eug. Manuel, ancien élève de l'École normale et professeur de l'Académie de Paris.

LEVITSCHNIGG (Henri, chevalier DE), poëte allemand, né à Vienne, le 25 septembre 1810, étudia le droit et la médecine, puis se fit soldat. Après une campagne en Italie, dans le régiment du roi Louis de Bavière (1831), il changea plusieurs fois de corps, se dégoûta de la vie militaire, prit son congé en 1834, et se fixa à Vienne, où il cultiva la poésie. Il se fit d'abord connaître en insérant, dans les revues autrichiennes, des chansons d'amour, des poésies orientales, des nouvelles, et même des articles de critique. Puis il se hasarda à donner deux volumes : un poëme romantique, *Rustan* (Stuttgart, 1841), et des *Poésies* (Gedichte, Vienne, 1842). Il fit ensuite représenter deux drames qui eurent peu de succès, *Lord Byron* et *le Lion et la Rose* (Lœwe und Rose), imprimés depuis dans les *Drames avortés* de Foglar (Verworfene Schauspiele; Pesth, 1847).

On doit encore à M. Levitschnigg, qui se distingue par l'abondance des descriptions et le luxe du style, un recueil de poésies érotiques, *West-OEstlich* (Vienne, 1847), où il faut remarquer *la Dernière fée* (die letzte Fee), et une fantaisie charmante, sous le simple titre de *Conte* (Maerchen), ainsi que plusieurs autres volumes : *Amour brûlant* (Brennende Liebe; Vienne, 1852 : *Alphabet des soldats* (Soldatenfibel; Ibid., 1852); *le Monténégrin, ou les Souffrances des chrétiens en Turquie* (der Montenegriner, etc.; Ibid., 1853), etc. Il a en outre rédigé le *Journal de Pesth*, de mars 1845 à avril 1849.

LÉVY (Michel), chirurgien français, membre de l'Académie de médecine, né à Strasbourg, le 28 septembre 1809, entra dans le service militaire à vingt ans, comme chirurgien sous-aide aux ambulances de la Morée, puis assista au siége d'Anvers, et devint aide-major de seconde classe en 1832, de première classe en 1834, major de première classe en novembre 1841, principal en 1849, et inspecteur en mars 1852. Dans cet intervalle, il s'était fait recevoir docteur à Montpellier en 1834, agrégé de la Faculté de Paris, et médecin principal au Val-de-Grâce, à la suite d'un concours, en 1836. Lors de la guerre de Crimée, il fut attaché, comme médecin en chef, à l'armée d'Orient, et fut à son retour nommé directeur de l'École de médecine et de chirurgie militaires. Il est membre de l'Académie de médecine depuis 1850, membre du conseil de santé des armées, et commandeur de la Légion d'honneur depuis le 21 septembre 1854.

On a de ce praticien distingué plusieurs ouvrages et mémoires : *de l'Empyème*, thèse inaugurale (1834); *Traité d'hygiène publique et privée* (1843-1845, 2 vol. in-8; 2ᵉ édit., 1850); *Mémoire sur la rougeole des adultes* (1847); *Histoire de la méningite cérébro-spinale, observée au Val-de-Grâce en 1848 et 1849* (1850, in-8); *Rapport sur le traitement de la gale* (1852, in-8), adressé au ministre de la guerre, etc., des *Discours* prononcés au Val-de-Grâce, les *Éloges* de Broussais, de Larrey, et des articles médico-philosophiques dans la *Gazette médicale* et autres recueils.

LEWALD (Jean-Karl-Auguste), littérateur allemand, né à Kœnigsberg, le 14 octobre 1792, passa du gymnase dans une maison de commerce, puis se mit au service de la Russie et fit les campagnes de 1813 à 1815. Secrétaire au quartier-général, il resta chargé de la direction générale des hôpitaux russes en Allemagne, et voyagea, à cette époque, dans une grande partie des contrées européennes. En 1817, il se lia, à Breslau, avec MM. Schall et Holtei, et écrivit avec eux un drame anonyme, *le Grand-papa* (der Grosspapa. L'année suivante, il joua sur le théâtre de Brünn,

et de 1818 à 1827, devint successivement directeur des théâtres de Brünn, de Munich, de Nuremberg, de Bamberg et de Hambourg. En 1831, il vint à Paris, dans l'espoir d'y obtenir le privilége d'un théâtre; mais le choléra fit échouer ce projet. Après de nouveaux voyages dans le Tyrol et en Italie, il se fixa, en 1834, à Stuttgart, et y fonda l'année suivante un journal qui eut un grand succès : *l'Europe, chronique du monde civilisé;* le dirigea pendant douze années, tant à Stuttgart qu'à Baden-Baden. En 1848, il écrivit des articles politiques modérés dans plusieurs journaux de Francfort. Revenu à Stuttgart, en 1850, il fut attaché à la rédaction d'un journal conservateur, *la Chronique allemande*, et obtint en même temps une place de régisseur au Théâtre Royal. En 1853, M. Lewald s'est converti au catholicisme.

On a de lui des romans, des traductions, des essais de critique d'art ou de littérature, qui témoignent d'études très-variées, et dont le style offre une négligence qui ne manque pas de charme. Nous citerons : *Nouvelles* (Novellen; Hambourg, 1831-1835, 3 vol.): *Aquarelles de la vie* (Aquarelle aus dem Leben; Manheim, 1836-1837, 4 vol.), où l'on trouve des relations très-intéressantes de ses voyages; enfin une série de travaux analogues, dont la plupart font partie de ses *OEuvres complètes* (Gesammelte Werke; Leipsick, 1844-1845, 12 vol.).

LEWALD (Fanny), romancière allemande, parente du précédent, est née à Kœnigsberg le 24 mars 1811. Son père, riche négociant israélite, admis aux fonctions municipales, lui fit donner une éducation des plus brillantes, et la laissa libre dans le choix de sa religion. A dix-sept ans elle se fit chrétienne. A la suite de voyages en Allemagne et en France, qui excitèrent son imagination, elle se mit à écrire, pour amuser une sœur malade, des nouvelles qui parurent sans nom d'auteur dans *l'Europe* et dans *l'Urania* de 1834 à 1845. C'étaient : *le Remplaçant*, *Clémentine*, *Jenny*, *une Question de vie*, *la Pauvre fille*. En 1845, au milieu d'un voyage d'étude en Italie, elle perdit son père et rentra en Allemagne. Dès lors, elle signa une série de romans, écrits avec un esprit très-libéral, un style plein de grâce, et surtout une puissance d'analyse qui la rapproche des meilleurs romanciers français de ce siècle.

Nous citerons de Mme Fanny Lewald : *Tableaux d'Italie* (Ital. Bilderbuch; Berlin, 1847); *le Prince Louis-Ferdinand* (Breslau, 1849, 3 vol.); *Souvenirs de l'année* 1848 (Erinnerungen aus dem J. 1848; Brunswick, 1850, 3 vol.); *Lettres d'amour* (Liebesbriefe; Ibid., 1850); *Récits de la dune et de la montagne* (Dunen-und Berggeschichten; Ibid., 1851, 2 volumes); *Impressions de voyage en Angleterre et en Écosse* (Reisetagebuch durch England und Schottland; Ibid., 1852, 2 vol.); *Promenades* (Wandlungen; Ibid., 1853, 3 vol).

LEWES (G... H...), littérateur anglais, né à Londres, le 18 avril 1817, fut élevé en partie sur le continent, en partie sous la direction du docteur Burney, à Greenwich, puis entra chez un négociant russe. Il laissa le commerce pour l'étude de la médecine, qu'il n'exerça pas et, après avoir appris l'anatomie et la physiologie, il choisit, au retour d'une excursion en Allemagne (1839), la carrière littéraire. Établi à Londres, M. Lewes n'a cessé de produire. Homme de lettres dans l'acception toute française du mot, il aborde, avec une merveilleuse aisance, les sujets les plus opposés, connaît les auteurs d'Allemagne, de France ou d'Espagne aussi bien que ceux de son pays et cache volontiers, sous le badinage du style, une assez profonde philosophie.

Nous citerons en première ligne parmi ses études littéraires : *Lope de Vega et Calderon*, exposition critique du drame espagnol, et *la Vie de Gœthe* (1856, 2 vol. in-8), qui lui a coûté dix années de recherches. Viennent ensuite : une *Histoire biographique de la philosophie* (Biographical history of philosophy), une traduction anglaise de *la Philosophie positive* d'Auguste Comte (voy. ce nom) que s'est aussi efforcée de populariser au delà du détroit miss Martineau; *la Vie de Robespierre* (Life of R.); des romans agréables, tels que *Ranthorpe*, et *Rose, Blanche et Violette;* enfin la tragédie, *un Noble cœur* (the Noble Heart).

Comme journaliste, M. Lewes a collaboré aux grandes *Revues d'Édimbourg*, *de Westminster*, à la *Foreign quarterly*, à *l'Atlas*, aux *Magazines* de Fraser et de Blackwood, au *Monthly chronicle*, ainsi qu'à des feuilles politiques du parti libéral. En 1849, il fonda le *Leader* (le Guide), journal radical qui s'est rapidement élevé au premier rang de la presse hebdomadaire; il en conserva la direction jusqu'au mois de juillet 1854. M. Lewes prépare une édition anglaise des *OEuvres de Spinosa*, et un ouvrage original où il se propose d'exposer le plus simplement possible, les découvertes de la physiologie.

LEWIS (Taylor), savant américain, né, en 1802, à Northumberland (État de New-York), étudia le droit et exerça la profession d'avocat dans un petit bourg de sa province natale. Là, dans ses loisirs, il se livra à l'étude de l'hébreu et à des travaux litéraires et philosophiques. En 1833, il abandonna le droit pour l'enseignement et devint plus tard professeur de grec au collége de l'université de New-York, puis au collége de l'Union à Schenectady (New-York).

M. Lewis a beaucoup écrit pour les revues théologiques et littéraires et publié des conférences et des discours sur des sujets de philosophie et de morale religieuse. On cite de lui : *sur la Nature et les bases de la pénalité* (1844), où le droit est subordonné à la philosophie; *Plato contra Athæos* (New-York, 1845, in-12), écrit en anglais et contenant une analyse du dixième livre des *Lois*, commenté et comparé avec les Écritures; le *Théetetes* de Platon, traduction avec commentaires où l'auteur essaye d'approprier à notre époque les théories platoniciennes; *les Six jours de la Création* (the Six days of Creation or Scriptural Cosmology; 1855, in-12), où les rapports des traditions bibliques avec les découvertes géologiques et astronomiques modernes sont traités avec science et originalité; *la Science et la Bible* (Science and the Bible or the World Problem; New-York, 1856), réponse aux critiques suscitées par le livre précédent; etc. M. Lewis traite en outre dans le *Harper's Magazine* les questions sociales, politiques et philosophiques à l'ordre du jour.

LEWIS (sir George-Cornewall), écrivain et homme politique anglais, né en 1806, étudia au collége d'Eton et à l'université d'Oxford, fut reçu avocat par la société de Middle-Temple (1831) et attaché à plusieurs commissions d'enquête sur l'Église d'Irlande, les affaires de Malte, etc. En 1839, il succéda à son père dans les fonctions de commissaire de la taxe des pauvres. Devenu membre du Parlement pour le comté d'Hereford (1847), il a été appelé, sous l'administration des whigs, à occuper divers emplois politiques; ainsi il a été tour à tour secrétaire du bureau des

affaires des Indes (1847), sous-secrétaire de l'intérieur (1848), et secrétaire de la Trésorerie, de 1850 à 1852. Après avoir échoué aux élections générales de cette année, il a été nommé député par le bourg de Radnor (février 1855) et chargé, à la même date, de la chancellerie de l'Échiquier, vacante par la retraite de M. Gladstone.

M. Lewis a publié divers ouvrages ayant trait à des questions politiques, tels que : *de l'Église irlandaise* (1836); *de l'Influence de l'autorité sur l'opinion; de l'Observation et du raisonnement en politique*, etc Après la mort du professeur Empson, il a pris la direction de la *Revue d'Édimbourg* qu'il n'a abandonnée que pour entrer dans le ministère de lord Palmerston. Traducteur de l'*Économie politique des Athéniens* de l'allemand de Bœchh, il a écrit sous le titre : *du Gouvernement des colonies* (on the Government of Dependencies; Londres, 1841, in-8), un livre savant dont le sujet, quoique du plus haut intérêt, a été souvent négligé en Angleterre. En 1856, il a fait paraître un ouvrage dont les recherches l'occupaient depuis longtemps : *du Degré de croyance qu'il faut accorder aux premiers âges de l'histoire romaine* (Enquiry in to the credebility of early roman History; Londres, 2 vol. in-8).

LEWIS (John-Frédéric), peintre anglais, est né à Londres, le 14 juillet 1805. Fils d'un graveur qui a aussi pratiqué la peinture, il attira d'abord l'attention par des études d'animaux et voyagea ensuite dans le midi de l'Europe et en Orient; sa plus longue absence a été de treize années (1837-1851). Vers 1835, il rapporta d'Espagne un album de dessins lithographiés contenant des vues de l'Alhambra et du Généralife de Grenade et des copies à l'aquarelle de maîtres espagnols et vénitiens, qui ont été achetées par l'Académie écossaise (1853) au nombre de soixante-quatre.

Cet artiste, presque toujours absent de son pays, a peu contribué aux expositions publiques. Parmi ses productions on remarque : *le Harem d'un bey* (1852); des *Toreros* et des *Manolas*, des *Paysans romains*, *les Chameaux d'Égypte* (1854); *une Dame arménienne au Caire* (1855). On a vu de lui, à l'Exposition universelle de Paris, en 1855 : *le Harem*, *le Scribe arabe*, *une Halte au Désert* et le *Jour de Pâques à Rome*. La plupart des aquarelles de M. Lewis sont conçues dans des tons clairs, lumineux et blancs, qui dominent si souvent chez les peintres anglais.

LEYEN (Erwin-Charles-Damien-Eugène, prince DE), prince allemand reconnu comme altesse sérénissime par le grand-duché de Bade et par l'empire d'Autriche, est né le 3 avril 1798. Le 23 novembre 1829, il a succédé à son père Philippe-François comme prince de Leyen et de Hohengeroldseck. Il est colonel à la suite au service du royaume de Bavière. Marié le 18 août 1818 à la princesse Sophie-Thérèse-Jeanne, fille du comte de Schœnborn-Buchleim, il a eu d'elle une fille et deux fils : Philippe, prince héréditaire, né le 14 juin 1819, marié le 8 juin 1853 à la princesse Adélaïde de Tour et Taxis; et François, né le 17 février 1821, lieutenant au 1er régiment des cuirassiers bavarois. La résidence de la famille est à Waal, près d'Augsbourg.

LEYMARIE (Achille), historien français, est né à Limoges, le 15 novembre 1812. Fixé à Paris depuis plusieurs années, il s'occupe spécialement de travaux d'économie politique et est un des rédacteurs ordinaires du *Journal des Économistes*. Membre de plusieurs sociétés savantes, il a été décoré en 1846. Nous citerons de lui *le Limousin historique* (1839, gr. in 8), recueil de toutes les pièces manuscrites; *Histoire du Limousin* (1845, 2 vol. in-8), couronnée l'année suivante par l'Académie des inscriptions; *Histoire des Paysans en France* (1849, 2 vol. in-8); et *Manuel de morale et d'économie politique* (1857, in-18).

LEYNADIER (Camille), homme de lettres français, est auteur d'un certain nombre d'ouvrages de littérature, de morale et d'histoire, entre autres : *les Gitanos* (1835, in-8.); *les Deux moines* (1838, 2 vol. in-8); *les Victimes de l'Inquisition, ou les Crimes d'un moine* (1839, 4 vol. in-12), roman historique; *Histoire de la famille et de son influence sur les mœurs* (1844, in-8.); *Histoire des peuples et des révolutions de l'Europe, depuis* 1793 *jusqu'à nos jours*, etc. (1846-48, 8 vol. in-8); *grand Catéchisme de l'électeur de* 1848, etc., (1848, in-fol.); *Histoire des mémorables Journées de* 1848 (même année, in-8, etc. Il a signé, avec M. Clausel, l'*Histoire de l'Algérie française* (1846, 2 vol.), et annoté et continué l'*Histoire de Paris*, par Dulaure (1856).

LEYRAUD [de la Creuse], homme politique français, né en 1786, à Guéret, exerça d'abord la profession d'avocat dans sa ville natale dont il fut maire de 1815 à 1834. En 1815, il fit partie de la Chambre des Représentants. Rallié au gouvernement des Bourbons, il célébra dans une pièce de vers la naissance du duc de Bordeaux. Plus tard, il s'affiliait à la société libérale : *Aide-toi, le ciel t'aidera*. Nommé en 1830, procureur du roi à Guéret par Dupont (de l'Eure), il résigna cet emploi pour entrer, l'année suivante, à la Chambre des Députés, où il fut constamment réélu par ses compatriotes, malgré les manœuvres dont son élection fut l'objet, et qu'il dénonça publiquement à la tribune, en 1845. Il votait habituellement avec le centre gauche, et divers mouvements ministériels le rapprochèrent du pouvoir. Il fut décoré en 1837, et occupa dans le cabinet du 12 mai 1839 la place de directeur des affaires civiles au ministère de la justice. Sous l'administration de M. Guizot, il marqua davantage son opposition, et s'associa aux efforts de la gauche pour obtenir des réformes. Ce fut vers cette époque qu'il fonda *l'Éclaireur de la Creuse et de l'Indre* (1843), feuille démocratique qui passa ensuite aux mains de Mme Sand et de P. Leroux. Élu en 1848 représentant de la Creuse, le troisième sur sept, par 20500 suffrages, M. Leyraud fit partie à la Constituante du comité de la justice, et vota habituellement avec la droite, notamment pour les deux Chambres, la proposition Rateau, l'expédition d'Italie, etc. Non réélu en 1849, il s'est retiré dans sa ville natale.

LEYS (Jean-Auguste-Henri), peintre belge, né à Anvers, le 18 février 1815, fut d'abord destiné à la carrière ecclésiastique et fit ses études dans un séminaire. En 1830, à l'âge de quinze ans, il entra dans l'atelier de son beau-frère, M. de Braekeleer. Dès 1833, il exposa au salon d'Anvers son *Combat d'un grenadier contre un cosaque*, qui fut remarqué. Des voyages en France et en Hollande furent le complément de son éducation artistique. De retour en Belgique, il trouva dans un riche financier, M. Couteau, le protecteur le plus généreux et pour lequel, à part quelques commandes officielles, il a exécuté presque toutes ses toiles.

Parmi les œuvres de M. Leys, qui, par la science de la couleur, la verve de sa composition, l'originalité poétique de ses types empruntés au moyen âge, est peut-être le premier peintre de genre historique de son pays, nous devons citer : *la Furie espagnole en* 1576; *les Chaperons blancs*, sous Philippe le Hardi; *une Côte avec des pêcheurs; une*

Famille de gueux se défendant contre les Espagnols; une Bohémienne disant la bonne aventure à un brigand; le Massacre des magistrats de Louvain en 1379; Mendiants demandant l'aumône à une famille riche; l'Intérieur de l'atelier d'un peintre; une Fête de famille en Bretagne; une Noce au XVIIe siècle; le Bourgmestre Six chez Rembrandt; le Roi des arbalétriers; Faust et Wagner, au duc de Brabant; *Franz Floris se rendant à une fête donnée par la confrérie de Saint-Luc; un Prêche*, au musée de Bruxelles; *Albert Durer à Anvers; Faust et Marguerite*, récemment achevé (1856), et deux ou trois gravures : *une Exécution au moyen âge, un Intérieur de paysans, un Vestibule avec un escalier antique.*

A l'Exposition universelle de Paris en 1855, M. Leys a exposé trois tableaux de moyenne grandeur : *les Trentaines de Bertal de Hase, la Promenade hors des murs, le Nouvel an en Flandre*, qui ont obtenu une des grandes médailles d'honneur. A son retour de Paris, l'artiste fut accueilli en Belgique par une fête splendide, qui fut un véritable triomphe. Décoré de l'ordre de Léopold depuis le 30 août 1840, élevé au grade d'officier en 1851, il fut alors nommé commandeur de l'ordre. M. Leys est membre de l'Académie royale de Belgique depuis le 1er décembre 1845.

LEZAY-MARNESIA (Albert-Madeleine-Claude, comte DE), sénateur français, né le 5 juin 1772, d'une ancienne famille de Franche-Comté, et fils d'un membre de l'Assemblée constituante, fut compromis dans la conspiration du 18 fructidor et obligé de chercher un refuge à l'étranger. Sous l'Empire, il remplit divers postes dans l'administration, et fut préfet du Haut-Rhin (1814), du Doubs et du Loir-et-Cher; après avoir été, plus de vingt ans, à la tête de ce dernier département, il fut destitué en février 1848 et se retira dans la vie privée. Par ordonnance du 11 septembre 1835, il avait été élevé à la dignité de pair de France. Lors de la création du Sénat (janvier 1852), il fut rappelé au Luxembourg. M. de Lezay-Marnesia est mort à Paris le 31 mai 1857. Il était commandeur de la Légion d'honneur.

LHERBETTE (A... J...), homme politique français, né en 1791, embrassa la carrière du barreau, prit part avec les libéraux aux luttes de la Restauration et fut nommé, après 1830, procureur du roi à Bernay. Il donna sa démission, en accusant le gouvernement de se montrer infidèle à son origine, et se présenta en 1831, avec l'appui de M. Odilon Barrot, aux électeurs de Soissons, qui, jusqu'en 1848, lui renouvelèrent constamment leur mandat. Parmi les députés de la gauche, il fut un de ceux qui se mêlèrent le plus activement aux travaux parlementaires, abordant toutes les questions et multipliant les interpellations aux ministres. Il se fit surtout remarquer dans les discussions auxquelles donnèrent lieu l'hérédité de la pairie, les fonds secrets, les fortifications de Paris, la liste civile, la dotation, les apanages, etc. Avec M. de Cormenin, il n'y avait pas de plus infatigable éplucheur de budgets. Partisan de la réforme électorale, il assista et parla aux principaux banquets de la campagne de 1847.

Nommé liquidateur de l'ancienne liste civile par le gouvernement provisoire, M. Lherbette refusa cet emploi et fut envoyé à la Constituante par 124 392 suffrages, le premier des quatorze représentants de l'Aisne. C'était un hommage rendu au courage et au patriotisme qu'il avait déployés jusque-là. Son attitude à cette Assemblée, ainsi qu'à la Législative, dont il fit aussi partie, fut presque constamment hostile aux nouvelles institutions républicaines. Après avoir voté avec la gauche pour le bannissement à perpétuité de la famille d'Orléans, il s'associa à tous les votes de la droite, approuva les deux Chambres, le vote à la commune, la proposition Rateau, l'expédition de Rome, la loi du 31 mai, la révision immédiate de la Constitution, etc. Mais, partisan du régime parlementaire, il vit avec regret se produire le coup d'État du 2 décembre 1851, et se tint dès lors à l'écart des affaires publiques.

LHÉRIE. Voy. BRUNSWICK.

LHÉRITIER (S... D...), médecin français, né vers 1805, fit à Paris ses études spéciales et y fut reçu docteur en 1834. Il est inspecteur-adjoint des eaux minérales de Plombières. On a de lui les ouvrages suivants : *Traité complet des maladies de la femme* (1838, in-8); *Traité de chimie pathologique* (1842, in-8), recherches sur les solides et les liquides du corps humain; *Traité des altérations du sang* (1840, in-8), avec M. Piorry; *Éléments populaires de chimie agricole* (1847, in-12); *du Rhumatisme et de son traitement* (1853, in-8); *Hydrologie de Plombières* (1855, in-8), avec M. Ossian Henry.

LHÉRITIER (Paul THOMAS dit), artiste dramatique français, né à Paris, en septembre 1809 fit ses études au collége Bourbon, entra à dix-huit ans chez un banquier, et joua comme amateur chez Doyen, puis, vers 1830, à la salle Chantereine et à Tivoli. Après une courte apparition à la salle Molière, en 1831, il débuta au mois d'octobre au théâtre du Palais-Royal, qu'il n'a pas quitté depuis. Cet acteur, bien accueilli dans un grand nombre de rôles les plus divers, a longtemps essayé plusieurs types avant de trouver son emploi dans ce qu'on nomme, au théâtre, « ganaches prématurées. » Ses principales créations comiques en ce genre, ont été dans la *Pile de Volta, le Célèbre Vergeot, la Rue de la Lune, les Noces de Bouche-en-Cœur.*

LIADIÈRES (Pierre-Chaumont), littérateur et homme politique français, est né en 1792, à Pau, où son père était commerçant. Élevé au collége de cette ville, puis au lycée Napoléon à Paris, il fut admis, en 1810, à l'École polytechnique, et, en 1812, dans l'arme du génie. Après avoir assisté à la bataille de Leipsick, il tomba, en 1814, aux mains de l'ennemi par suite de la capitulation de Gorcum en Hollande. Comme il avait repris du service, durant les Cent-Jours, dans le corps du général Clausel, il se vit placé quelque temps sous la surveillance de la haute police; rappelé, en 1818, à l'activité avec le grade de capitaine, il fut employé dans les places de Bayonne, de Grenoble, de Saint-Omer et d'Amiens.

Dès cette époque, il consacrait ses loisirs de garnison à des études littéraires. Partisan des doctrines classiques, il composa d'après les anciennes règles plusieurs tragédies qui furent jouées avec un succès médiocre à l'Odéon et au Théâtre-Français, telles que : *Conradin et Frédéric* (1820); *Jean sans Peur* (1821); *Jane Shore* (1824) et *Walstein* (1829). Il écrivit aussi un poëme dithyrambique, *Dioclétien aux catacombes de Rome* (1824), auquel l'Académie d'Amiens décerna un prix.

M. Liadières était employé à Paris, lors de la révolution de Juillet, dont il embrassa la cause avec enthousiasme. Devenu, peu après, officier d'ordonnance du nouveau roi, il fut, pendant dix-huit ans, un des familiers les plus en faveur aux Tuileries. Il entra à la Chambre, en 1833, comme député d'Orthez et fit partie, jusqu'en 1848, de la majorité conservatrice ou plus particulièrement de ce qu'on appelait le parti de la cour. Ne se bornant pas à voter pour les divers ministères, il défendit

souvent à la tribune la politique du système avec beaucoup d'esprit et de hardiesse. Ses services lui valurent, en 1837, la croix d'officier de la Légion d'honneur; en 1841, le grade de chef de bataillon, et, en 1846, le titre de conseiller d'État en service extraordinaire. Après la révolution de Février, qui mit brusquement fin à sa carrière politique, M. Liadières resta fidèle à la dynastie déchue et se consacra tout entier à ses goûts poétiques. Son nom a figuré à diverses reprises parmi les noms des candidats à l'Académie française.

Outre les ouvrages cités, on a encore de lui : *la Tour de Babel* (1845), comédie en vers, représentée aux Français sous le pseudonyme d'*Anatole Bruant*, et attribuée par les journaux du temps au roi lui-même; *Dix mois et dix-huit ans* (1849, in-8; 6e édit. 1853), brochure très-vive, où il compare les gouvernements constitutionnel et républicain; *les Bâtons flottants* (1851), comédie dont la censure avait, depuis 1844, arrêté la représentation; *Souvenirs historiques et parlementaires* (1855, in-18), qui renferment la pièce précédente, des discours et des portraits politiques. Son théâtre, ses poésies et quelques études d'histoire ont été réimprimés sous le titre d'*Œuvres littéraires* (1843-1851, 2 vol. in-8).

LIBELT (Charles), patriote et écrivain polonais, né à Posen, en 1806, fit ses premières études dans sa ville natale, puis alla suivre des cours de philologie, de mathématiques et de philosophie à l'université de Berlin qui couronna, en 1828, son mémoire *de Pantheismo*. Reçu docteur en philosophie, l'année suivante, il vint à Paris; mais il s'empressa de regagner la Pologne, à la nouvelle de la révolution de Varsovie. Engagé volontaire dans l'artillerie de l'armée nationale, il déploya, à l'affaire d'Ostrolenka et pendant toute la durée du siége, une bravoure qui lui mérita la croix *Virtuti militari*. Après la ruine définitive des espérances polonaises, il se retira à Posen, où, forcément écarté des fonctions universitaires, il partagea son activité entre des études d'économie rurale et la rédaction de deux journaux littéraires qui devinrent très-florissants, *Krok* et *Tygodnick literacki* (1840-1846).

Impliqué, avec de nombreux amis, dans la grande conspiration de 1847, M. Charles Libelt fut arrêté et incarcéré à Berlin, en attendant son jugement définitif. La révolution de 1848 le délivra. Après la réorganisation du grand-duché de Posen par le roi de Prusse et pendant la guerre qui s'ensuivit, il fit partie du comité national. Envoyé successivement par les électeurs polonais au congrès slave de Prague, à la seconde Chambre prussienne de 1848, enfin à l'Assemblée nationale de Francfort, M. Libelt eut peu de part au dernier soulèvement tenté par Mieroslawski. De retour à Posen, en 1849, il y fonda un journal démocratique, *Dziennik polski*, que fit disparaître la loi prussienne sur la presse de 1850.

M. Libelt a publié, dans sa langue maternelle ou en allemand, un certain nombre d'ouvrages sur les mathématiques, la philosophie et l'économie rurale : *Cours de mathématiques pour les colléges* (Wyklad matematyki dla szkol gimnazyalnych; Posen, 1844, 2 vol.); *Philosophie et critique* (Filozofia i Krytyka; Ibid., 1845-1850, 5 vol); *la Pucelle d'Orléans* (Dziewica Orleanska; 1847); *Petits écrits divers* (Gesammelte kleinere schriften; Ibid. 1849, t. 1.); *Traité d'esthétique* (Estetyka; Ibid. 1851), etc.

LIBERT (Adam-Charles-Jules), littérateur français, né le 18 décembre 1827, à Joigny (Yonne), fit les plus brillantes études au collége Henri IV, sous la direction spéciale de M. Duruy : au concours général de 1847, où il avait MM. Taine et et About pour concurrents, il remporta sur les six compositions de rhétorique, quatre prix, entre autres les deux premiers d'histoire et de discours français, et le ministre récompensa solennellement d'un prix extraordinaire ce succès sans précédent. Entré à l'École normale, en 1848, il se destina à l'enseignement de l'histoire, se présenta, en 1851, au concours d'agrégation dont l'état de sa santé ne lui permit pas de suivre jusqu'au bout les épreuves, et fut chargé du modeste emploi de second professeur d'histoire au lycée de Tours. L'année suivante, démissionnaire par refus de serment, il vint à Paris, donna des leçons, et entreprit diverses publications historiques. Sans ressources, infirme et souffrant, il s'épuisa dans un travail au-dessus de ses forces, et après une longue maladie de quatre années, dont l'amitié de son ancien maître et de quelques collègues s'efforçait d'adoucir les rigueurs, il s'éteignit à Montpellier, le 20 juillet 1848. M. Jules Libert, qui unissait à une intelligence d'élite la noblesse du caractère, n'a signé de son nom qu'une spirituelle *Histoire de la Chevalerie en France* (1856, in-18). Il a aussi rédigé, sous le nom d'*Un professeur d'histoire*, un *Précis de l'histoire du moyen âge* (1852, in-12), et collaboré à la *France illustrée* de M. Malte-Brun (1855 et suiv. gr. in-8).

LIBRI-CARRUCCI (Guillaume-Brutus-Icilius-Timoléon, comte), mathématicien français, ancien membre de l'Institut, né à Florence, le 2 janvier 1803, est le fils d'un réfugié italien, le comte Libri-Bagnano, qui fut condamné par la Cour d'assises de Lyon, en 1816, à dix ans de travaux forcés et à la marque, pour faux en effets de commerce et qui, après s'être échappé et s'être attiré des condamnations nouvelles, fut, de 1825 à 1830, l'agent secret du roi des Pays-Bas en Belgique. Livré, de bonne heure, à l'étude des mathématiques, M. Libri devint professeur à l'université de Pise et fit insérer dans les recueils des académies dont il était membre différents mémoires remarquables sur *la Théorie des nombres* (1820); *Quelques points d'analyse* (1823); *la Résolution générale des équations indéterminées du premier degré* (1826); des questions de physique (1829), etc.

S'étant compromis, après 1830, dans les mouvements politiques, par la manifestation de ses opinions libérales, M. Libri se réfugia en France où sa double qualité de savant et de patriote lui valut l'amitié et la protection d'Arago qu'il devait payer d'ingratitude. A peine eut-il obtenu des lettres de naturalisation (2 janvier 1833) qu'il fut, grâce au célèbre astronome, appelé à faire partie de l'Académie des sciences (section de géométrie) en remplacement de M. Legendre. A peu de temps de là, il organisait, parmi ses nouveaux collègues, une coterie destinée à tenir en échec l'immense et légitime influence qu'exerçait le secrétaire perpétuel. Il passait ensuite au parti doctrinaire et obtenait successivement une chaire d'analyse à la Faculté des sciences de Paris, les hautes fonctions d'inspecteur général de l'instruction publique, celles d'inspecteur général des bibliothèques de France, malheureusement, créées exprès pour lui; la croix de la Légion d'honneur, enfin une place au *Journal des Savants*.

Les travaux de M. Libri, à cette, époque sont plus variés et nombreux que remarquables; à part son *Histoire des sciences mathématiques en Italie depuis la Renaissance jusqu'à la fin du XVIIe siècle* 1838-1841, 4 vol. in-8, où il déploya beaucoup de sagacité et d'érudition, nous ne pouvons citer de lui que des mémoires disséminés

dans les recueils scientifiques, tels que : *la Théorie mathématique des températures terrestres* (1833); *l'Intégration des équations linéaires aux différences du second ordre et des ordres supérieurs* (1834); *les Équations linéaires différentielles à deux variables* (1839); *l'Emploi des fonctions discontinues dans l'analyse* (1842). Citons encore : *Souvenirs de la jeunesse de Napoléon* (1842, in-8); *Lettres sur le clergé et la liberté de l'enseignement* (1844, in-8); la rédaction annotée d'une foule de catalogues de livres publiés sous divers pseudonymes, et beaucoup d'articles de science et de politique dans le *Journal des Savants* (1840-1846); la *Revue des Deux-Mondes* (1832-1848) et le *Journal des Débats*.

Dans les dernières années du règne de Louis-Philippe, M. Libri avait été plusieurs fois l'objet d'accusations indirectes de détournements de livres et manuscrits précieux, commis par lui durant ses visites officielles aux divers dépôts publics de Paris et de la province, notamment à Grenoble, à Montpellier, à Troyes, à Poitiers et à Alby, ainsi qu'aux bibliothèques Mazarine et de l'Arsenal. Un rapport avait même été secrètement dressé à ce sujet par M. Boucly, procureur du roi, et communiqué à M. Guizot, afin d'agir suivant sa décision: on y estimait approximativement à plus de 500 000 francs la valeur des objets soustraits, de 1842 à 1847. Ce document, qui portait la date du 4 février 1848, fut trouvé, à l'hôtel des affaires étrangères, par les vainqueurs de Février; la Cour d'appel évoqua aussitôt l'affaire, et le trop fameux bibliophile, à la suite d'une longue et minutieuse instruction, fut condamné, le 22 juin 1850, à dix années de réclusion, à la dégradation et à la perte de ses emplois publics. Mais, averti à temps, il avait pris la fuite quelques jours après la révolution, et, de Londres où il avait établi sa résidence, il ne cessa pendant deux ou trois ans de protester de son innocence, dans des *Lettres* adressées tour à tour à M. de Falloux (1849), au ministère de la justice (1850), à M Barthélemy Saint-Hilaire (1850) et rédigées de la façon la plus hautaine. Son procès donna, d'ailleurs, naissance à beaucoup d'écrits en sa faveur, parmi lesquels on distingue ceux de MM. Paul Lacroix, Gustave Brunet, Achille Jubinal et Mérimée, qui furent réfutés avec une grande autorité par MM. Lalanne, Bordier et Bourquelot, préposés à l'expertise bibliographique. M. Libri qui s'est acquis une véritable fortune par la vente souvent renouvelée de son inépuisable bibliothèque, a fait encore procéder, en 1857, aux enchères de trois collections dont les catalogues renferment plusieurs milliers de numéros.

LICHFIELD (Thomas-Georges ANSON, 2e comte DE), pair d'Angleterre, né à Shugborough (comté de Stafford), descend du célèbre amiral Anson. Connu d'abord sous ce dernier nom, il fut attaché au cabinet de lord Palmerston et représenta le bourg de Lichfield, de 1847 à 1854, à la Chambre des Communes : à cette dernière date il prit la place de son père à la Chambre haute, où il continue de voter avec le parti libéral. En 1855, il a épousé la fille du marquis d'Abercorn.

LICHNOWSKY (*Charles*-Marie-Fauste-Timoléon prince DE), chef actuel de la maison silésienne de ce nom, admise au rang princier, en Prusse, le 30 janvier 1773, en Autriche, le 4 septembre 1824, est né le 19 octobre 1820. Il était chevalier de justice de l'ordre de Malte, lorsqu'il fut appelé à succéder à son frère le prince *Félix*, assassiné le 18 septembre 1848, à Francfort-sur-le-Mein, comme cinquième prince de Lichnowsky, comte de Werdemberg, seigneur noble de Woschutz et possesseur de nombreux domaines dans la Silésie prussienne et la Silésie autrichienne.

Un de ses frères, le comte *Robert*-Richard-Fortuné-Marie, né le 7 novembre 1822, est camérier secret du pape et chanoine de la cathédrale d'Olmutz. Son autre frère, le comte *Othenio*, né le 7 mai 1826, est capitaine dans un régiment de hussards autrichiens.

LICHTENSTEIN (Martin-Henri-Charles), naturaliste allemand, né à Hambourg, le 10 janvier 1780, étudia la médecine aux universités de Iéna et de Helmstedt, obtint, en 1802, le grade de docteur, puis partit, avec le général hollandais Janssen, en qualité de médecin et de précepteur de son fils, pour le cap de Bonne-Espérance. Losque cette colonie fut conquise par les Anglais, il revint en Europe (1806). En 1811, il fut nommé professeur titulaire de zoologie à l'université de Berlin. Plus tard, il y devint conseiller intime de médecine, directeur du musée zoologique et membre de l'Académie des sciences. — Il est mort le 3 septembre 1857.

M. Lichtenstein a surtout mérité de la science en Allemagne par sa direction intelligente du musée zoologique de Berlin, devenu par ses soins, non-seulement un des plus considérables du continent, mais, sous le rapport de la classification scientifique, un véritable musée modèle. On lui doit aussi, outre des dissertations de zoologie et plus particulièrement d'ornithologie : *Voyages dans l'Afrique méridionale* (Reisen im südlichen Afrika; Berlin, 1810-1811, 2 vol.), intéressants au point de vue de l'histoire naturelle.

LIEBER (François), philosophe et publiciste américain d'origine allemande, né à Berlin, le 18 mars 1800, avait commencé dans cette ville des études de médecine, lorsqu'en 1815 il fut compris dans le service de la chirurgie militaire. Il préféra s'enrôler parmi les volontaires et prit part à la campagne et à la bataille de Waterloo. Blessé à Namur, il revint à Berlin l'année suivante, se mêla au mouvement démocratique des universités allemandes, fut condamné à quatre mois de prison et exclu des Écoles prussiennes Ayant prit ses grades à Iéna, en 1820, il obtint de continuer ses études à Hall, d'où les tracasseries de la police le forcèrent de passer à Dresde. En 1821, il parcourut la Suisse, puis s'embarqua à Marseille pour la Grèce, où il eut beaucoup à souffrir, et passa en Italie. A Rome, il trouva dans Niebuhr un protecteur, et revint avec lui en Allemagne. Mais malgré toutes les assurances contraires qu'il avait reçues, il se vit en butte à de nouvelles poursuites, et jeté encore en prison. Mis en liberté par l'intervention de Niebuhr, et toujours menacé par le gouvernement, il se réfugia, à la fin de 1825, en Angleterre, où il vécut une année en donnant des leçons. Il se résolut enfin à passer en Amérique. Après avoir fait des cours de science politique et d'histoire dans plusieurs villes, et fondé à Boston une école de natation d'après les principes de la gymnastique allemande, il entreprit des publications qui lui firent un nom parmi les écrivains américains. En 1835, il obtint une chaire d'histoire et de philosophie politique à Colombie (Caroline du Sud). L'Institut de France compte M. Lieber parmi les correspondants de l'Académie des sciences morales et politiques.

Parmi ses nombreux ouvrages, dont la plupart ont été réimprimés ou traduits en Europe, et que recommande en général l'alliance de la science allemande avec le sentiment de liberté propre au peuple anglo-américain, on cite comme les

plus importants : *Morale politique* (Political ethics; 2 vol.), et *du Gouvernement Constitutionnel* (On institutional selfgovernement or discourses on civil freedom, 1853). Ses autres ouvrages sont : *Mon séjour en Grèce* (Tagebuch meines Aufenthalts in Gr. im. J. 1822; Leipsick, 1823); *Ivresse et Volupté* (Wein-und Wonnelieder; Berlin, 1825); *Encyclopédie américaine* (Encyc. americana; Philadelphie, 1829-1833, 13 vol.), sur le plan du *Conversations-Lexicon* allemand; des *Lettres à un Allemand* sur les États-Unis, réimprimées à Londres sous ce titre : *l'Étranger en Amérique* (The etranger in. Am.); puis toute une série d'ecrits politiques ou de législation : *Travail et propriété*, *les Lois pénales et le système cellulaire*, *la Législation et la Politique*, etc., en anglais; *Fragments de droit pénal* (Bruchstücke üb. Gegenst. der Strafkunde; Hambourg, 1845); *Justice et Liberté* (über die Unabhaengigkeit-der Justiz und die Freiheit des Rechts; Heidelberg, 1848); une curieuse étude de philologie archéologique; *the Vocal sounds of Laura Bridgman*, etc., dans le recueil de Smithson; etc., etc.

LIEBIG (Justus, baron DE), célèbre chimiste allemand, né le 12 mai 1803, à Darmstadt, fut élevé au gymnase de cette ville. En 1818, ses études classiques terminées, son penchant prononcé pour les sciences naturelles détermina son père à le placer dans une pharmacie à Heppenheim. Il n'y demeura que dix mois, et habita successivement Bonn et Erlangen, où il continua de se livrer à l'étude; il fut jugé digne d'être envoyé à Paris, aux frais du gouvernement, pour s'y perfectionner dans la connaissance de la chimie. Pendant deux années (1822-1823), il se mit en rapport avec les plus savants chimistes français et étrangers, notamment avec MM. Gay-Lussac, Pelouze, Dumas et Alex. de Humboldt. Un mémoire sur *l'Acide fulminique*, présenté à l'Académie des sciences, révéla dès lors chez lui une singulière pénétration. M. de Humboldt, frappé des vues ingénieuses et neuves de ce mémoire, fit nommer l'auteur, en 1824, professeur adjoint de chimie à l'université de Giessen. M. Liebig y devint, en 1836, professeur titulaire et fit, pendant vingt-cinq ans, des cours qui donnèrent à cette petite université une importance inattendue. Il y établit, avec le concours et sous le patronage du gouvernement, le premier laboratoire-école que l'Allemagne ait possédé, et Giessen devint, grâce à lui, un foyer scientifique où l'on vit accourir de nombreux élèves de tous les pays de l'Europe et surtout de l'Angleterre. D'autres laboratoires ont été fondés sur le modèle de celui de Giessen, par exemple ceux de Leipsick et de Gœttingue. En 1850, M. Liebig fut nommé professeur à Heidelberg, en remplacement de Gmelin, et fut, deux ans plus tard, chargé de la chaire de chimie à l'université de Munich, où il est encore. Il est, en même temps, conservateur du laboratoire de chimie de cette ville.

M. Liebig a consigné les résultats de ses recherches dans une foule de *Mémoires* dont la plupart ont été publiés dans les grands recueils de chimie et de pharmacie de l'Allemagne, et traduits dans nos *Annales de chimie et de physique*. Il a donné, en collaboration avec M. Poggendorf, un *Dictionnaire de chimie* (Brunswick, 1837-1851, 5 vol.), avec *Supplément* (1850-1852), et, en collaboration avec M. Geiger, un *Manuel de pharmacie* (nouvelle édition revue et corrigée, Heidelberg, 1839). La partie de cet ouvrage relative à la chimie organique, entièrement due à M. Liebig, a été publiée à part et traduite en français par Ch. Gerhardt sous ce titre : *la Chimie organique appliquée à la physiologie animale et à la pathologie* (Paris, 1842, in-8).

M. Liebig a publié en outre : *Chimie organique appliquée à la physiologie végétale et à l'agriculture* (Brunswick, 1840; 6ᵉ édit., 1846), traduite par Ch. Gerhardt (Paris, nouvelle édit., 1844, in-8); *Manuel pour l'analyse des substances organiques*, traduit par A. J. L. Jourdan, et suivi de l'*Examen critique des procédés et des résultats de l'analyse des corps organisés*, par F. V. Raspail (Paris, 1838, in-8); *Traité organique de chimie organique*, édition française revue et considérablement augmentée par l'auteur, et publiée par Ch. Gerhardt (Paris, 1841-1844, 3 vol. in-8); *Introduction à l'étude de la chimie*, traduite par Bichon (Paris, 1843); *Lettres sur la chimie considérée dans ses rapports avec l'industrie, l'agriculture et la physiologie*, et *Nouvelles lettres sur la chimie*, traduction de Ch. Gerhardt (Paris, 1852), 2 vol. in-12.

M. Liebig, qui est regardé comme une des plus puissantes intelligences scientifiques de notre époque, a développé ce qu'on peut appeler la philosophie chimique. Des faits, qu'il excelle à observer, il remonte aux lois et aux causes, embrasse les rapports dans leur ensemble, et les résume dans des principes féconds en applications. Grâce à une méthode de généralisation hardie et éclairée, il est arrivé à expliquer par des réactions chimiques la plupart des phénomènes si long-temps obscurs de la vie, tant dans l'état normal que dans l'état morbide. Il est un des créateurs d'une science nouvelle, la chimie organique. Le grand-duc de Hesse, Louis II, lui a conféré en 1845, le titre de baron.

LIEBNER (Théodore-Albert), théologien allemand, né en 1806, près Naumbourg, étudia aux universités de Leipsick et de Berlin, et au séminaire de Wittemberg, fut, en 1832, ministre à Kreisfield, puis, entrant dans l'enseignement, professa la théologie à Gœttingue (1833), à Kiel (1844), enfin à Leipsick (1851), où il dirigea aussi l'école de prédication. En 1855, il a été appelé à Dresde, en qualité de conseiller ecclesiastique et de vice-président du consistoire.

Parmi ses nombreux travaux relatifs à la fois au dogme et à l'histoire, nous citerons : *Hugues de Saint-Victor et la théologie de son temps* (Hugo von S. Victor und die Theologie seiner Zeit; Leipsick, 1832); *Sermons* (Predigten, 1842), prononcés devant les étudiants de Gœttingue; *Essais sur la théologie pratique* (Studien ueber die praktisch. Theologie; 1843); *Exposé de la foi chrétienne d'après les principes du Christ* (die christl. Dogmatik; Gœttingue, 1849). Il a aussi inséré diverses dissertations dans les recueils académiques. Depuis 1856, il est attaché à la rédaction des *Nouvelles annales de théologie allemande* publiées à Gœttingue.

LIECHTEMBERGER (Louis), ancien représentant du peuple français, né à Ribeauviller (Haut-Rhin), le 10 août 1789, destiné de bonne heure au barreau, se plaça au premier rang des avocats de Strasbourg, et fut, sous tous les régimes, dévoué à la cause libérale. Il défendit, sous la Restauration, le colonel Caron, fut, au procès d'avril, l'avocat choisi par Godefroi Cavaignac, plaida également dans le procès de Louis-Napoléon, et parut lui-même devant le jury, comme accusé d'avoir formé une association pour empêcher la perception de l'impôt sur les boissons et sur le sel. Chef reconnu du parti républicain en Alsace, il fut, en 1848, nommé commissaire général dans le département du Bas-Rhin, et représentant du peuple par 118 501 voix sur 125 968 votants. Mem-

bre du comité de la justice, il vota ordinairement avec la gauche, et après l'élection du 10 décembre, combattit la politique de l'Élysée, au dedans et au dehors, mais sans se prononcer sur la mise en accusation de Louis-Napoléon et de ses ministres, à propos de l'expédition de Rome. Non réélu à la Législative, il reprit sa place au barreau de Strasbourg.

LIECHTENSTEIN (maison DE), famille souveraine allemande qui occupe, en Autriche, les plus hautes positions de la cour et de l'armée. Son chef actuel, qui est en même temps prince régnant de Liechtenstein, est *Aloïs*-Joseph, duc de Troppau et Jœgerndorf, comte de Rittberg, etc. Né le 26 mai 1796, il a succédé, comme souverain d'un État indépendant qui comprend 7000 habitants, à son père *Jean*-Joseph, mort le 20 avril 1836. Il est président de la Société d'agriculture de Vienne. De son mariage avec la princesse *Françoise* de Paule, née comtesse Kinski (8 août 1831), il a eu neuf filles et deux fils, dont l'aîné est le prince héréditaire *Jean*-Marie-François-Placide, né le 5 octobre 1840.

Parmi les frères du prince régnant, nous mentionnerons : 1° le prince *François de Paule* Joachim, né le 25 février 1802, feld-maréchal-lieutenant au service de l'Autriche, propriétaire du 9e régiment de hussards, et commandant du premier corps de cavalerie (Pesth), marié, le 3 juin 1841, à la comtesse Julie Potocka, dame du palais de S. M. l'impératrice Élisabeth; 2° le prince *Frédéric*, né le 21 septembre 1807, feld-maréchal-lieutenant impérial-royal, propriétaire du 3e régiment des lanciers autrichiens, et commandant du sixième corps d'armée (Graetz); 3° le prince *Édouard*-François-Louis, né le 22 février 1809, feld-maréchal-lieutenant, propriétaire du 5e régiment d'infanterie, et commandant du quatrième corps d'infanterie (Léopold). Leur sœur aînée, la princesse Marie-*Sophie*, née le 5 septembre 1798, veuve du comte Vincent Esterhazy de Galantha (19 octobre 1835), est grande maîtresse de S. M. l'impératrice Élisabeth.

Il existe une branche cadette de Liechtenstein, qui a pour chef *Charles*-François-Antoine, né le 23 octobre 1790, général de cavalerie, propriétaire du 9e régiment de lanciers, et premier grand maître de l'empire d'Autriche. De son mariage avec la comtesse *Françoise* de Wrbna-Frendenthal (21 août 1819), il a quatre filles et deux fils, dont l'aîné est le prince *Charles*-Rodolphe, né le 19 avril 1827, chambellan impérial-royal, major du 1er régiment de hussards, aide de camp de l'empereur François-Joseph.

LIEDTS (Auguste-Charles), homme politique belge, né à Audenarde, en 1803, fut, en 1830, un des secrétaires du congrès. Il se prononça contre l'exclusion de la branche de Nassau et pour l'élection du prince Léopold, prit une part active à la constitution belge, puis fut commissaire du gouvernement près les tribunaux d'Audenarde et de Gand (1830), président du tribunal de première instance d'Anvers (1831-1840), et envoyé extraordinaire en Hollande en 1839. Appelé, de 1840 à 1841, au ministère de l'intérieur, il contribua surtout à améliorer la voirie vicinale, et occupa, de 1843 à 1848, la présidence de la Chambre belge, dont il n'avait cessé de faire partie depuis 1831. Gouverneur du Hainaut pendant quatre ans (1841-1845), une médaille fut frappée en son honneur par cette province reconnaissante. Il devint gouverneur du Brabant et de la ville de Bruxelles. Il a fait partie du ministère, de septembre 1852 à 1855, avec le portefeuille des finances. M. Charles Liedts est commandeur de l'ordre de Léopold, grand-croix du Lion néerlandais, officier de la Légion d'honneur, etc.

LIEVEN (Dorothée de BENKENDORFF, princesse DE), princesse russe, née en 1784, d'une des plus anciennes familles de la Livonie, fut élevée à Saint-Pétersbourg, dans l'institution des filles nobles. Elle fut mariée, à seize ans, par l'impératrice Marie, qui la protégeait, au comte de Lieven (1800), alors ministre de la guerre. Après deux années de séjour à Berlin, où son mari avait été envoyé, en 1810, comme ambassadeur, elle le suivit à son nouveau poste en Angleterre, et, de 1812 à 1834, fut citée comme une des reines de la société de Londres. Ce n'était pas seulement la faveur du monde qui la mettait en vue; elle se plaça au premier rang dans l'estime des hommes d'État qui se disputaient le pouvoir, lord Liverpool, lord Grey, M. Canning, Lord Aberdeen. A l'attrait du plus noble bon ton se joignaient en elle une justesse d'esprit toute virile, une grande finesse d'observation, un langage vif et précis, une largeur de vues singulière. Vers 1830, l'empereur Nicolas, qui en faisait beaucoup de cas, l'éleva au rang de princesse et d'altesse.

En revenant à Saint-Pétersbourg (1834), où son mari venait d'être rappelé, en qualité de gouverneur du grand-duc Alexandre, elle trouva à la cour l'accueil le plus empressé. Mais la perte subite de ses deux plus jeunes enfants, âgés l'un de treize ans, l'autre de huit, lui rendit insupportable le séjour de la Russie. Elle vint s'établir à Paris, où elle a depuis presque constamment résidé, sauf quelques excursions en Angleterre, en Belgique et sur les bords du Rhin. A Paris, comme à Londres, son salon était devenu le rendez-vous du corps diplomatique, et surtout des chefs du parti doctrinaire, dont elle passait pour être l'oracle trop docilement écouté. — Mme de Lieven est morte à Paris, le 27 janvier 1857.

LIGIER (Pierre), artiste dramatique français, né à Bordeaux, en 1797, d'une famille pauvre, exerça quelque temps la profession de vitrier, puis, cédant à sa vocation, débuta dans des rôles secondaires au théâtre de sa ville natale. Il consacra ses appointements à faire le voyage de Paris et débuta, en 1819, au Théâtre-Français, sous les auspices de Talma. En 1825, il entra à l'Odéon et, quelque temps après, à la Porte-Saint-Martin, où il put déployer toute l'ampleur de son talent dans le drame de *Marino Faliero*. Ses succès dans les pièces de l'école moderne le firent admettre au Théâtre-Français, en 1831. Il y resta vingt et un ans, jusqu'en 1852, et y créa, au milieu d'une foule d'autres rôles, Louis XI, Glocester dans *les Enfants d'Édouard*, Frédéric de Hohenstaufen dans *les Burgraves*. C'est lui qui joua Triboulet à l'unique représentation de *Le Roi s'amuse*. Il réussit également dans l'ancien répertoire et brilla, à côté de M. Beauvallet, dans *Nicomède*, *Andromaque*, *Britannicus*, etc. Quand il quitta le Théâtre-Français, il renonça à sa pension, pour se réserver le droit de jouer sur d'autres théâtres. Il reparut à la Porte-Saint-Martin, de 1852 à 1854, et eut encore du succès dans *Richard III* et dans *les Noces vénitiennes*. De 1854 à 1856, il donna des représentations à l'Odéon, où il joua notamment *Tartufe*, puis en province, et même à l'étranger; il fut très-applaudi en Italie. Citons encore parmi les pièces où il parut : *le Masque de fer*, *Kernok le fou*, *Christine à Fontainebleau*, *Don Juan d'Autriche*.

M. Ligier, qui semble aujourd'hui complétement retiré de la scène, frappait surtout par la sombre énergie de son jeu et par le masque de laideur effrayante qu'il savait imprimer à son

70

visage. Des deux grands éléments dramatiques, la pitié et la terreur, il donnait surtout à ce dernier toute sa puissance.

LIGNE (Eugène Lamoral, prince DE), homme d'État belge, prince d'Amblèse et d'Épinoy, grand d'Espagne, est né à Bruxelles, le 23 janvier 1804. Après la révolution de 1830, ses amis le mirent un instant sur les rangs pour le trône de Belgique; mais il avait peu de sympathie pour la cause nationale et il préféra se tenir à l'écart. En 1838, il fut chargé de représenter la Belgique au couronnement de la reine Victoria. Ambassadeur en France de 1842 à 1848, il occupa le même poste auprès des cours d'Italie de 1848 à 1849. Nommé membre du sénat en 1851, il est resté président de ce corps depuis 1852. M. le prince de Ligne est chevalier de la Toison d'or, grand cordon de l'Ordre de Léopold, grand-croix de la Légion d'honneur, etc. La maison de Ligne est alliée aux plus grandes familles de l'Europe.

Le prince de Ligne, veuf deux fois, a épousé en troisièmes noces, le 28 octobre 1836, la princesse *Hedwige*-Julie-Wanda, fille du prince Labomierski. De ces trois lits il a eu cinq enfants dont l'aîné, le prince *Henri*-Maximilien-Joseph, etc., a épousé, le 30 septembre 1851, la princesse Marguerite, née comtesse de Talleyrand-Périgord.

LIGNIM. Voy. BON DE LIGNIM.

LILFORD (Thomas-Atherton POWYS, 3e baron), pair d'Angleterre, né en 1801, appartient à une famille élevée, en 1797, à la pairie héréditaire. Il fit ses études à l'université d'Oxford et fut quelque temps chambellan de la reine. Depuis 1825, il siége à la Chambre des Lords où il a pris place parmi les libéraux. De son mariage avec la fille de lord Holland (1830), il a dix enfants, dont l'aîné, Thomas-Lyttleton LILFORD, est né en 1833, à Londres.

LIMAYRAC (Paulin), littérateur français, né à Caussade (Tarn-et-Garonne), le 26 février 1817, a commencé ses études à Montauban et les a achevées avec succès à Paris au collége Henri IV. Il débuta, en 1840, dans la *Revue de Paris*, puis il passa en 1843 à la *Revue des Deux-Mondes*, dont il fut jusqu'en 1845 l'un des rédacteurs assidus. Chargé de la chronique littéraire du mois, il y publia, en outre, une série d'articles sous le titre général de : *Simples essais d'histoire littéraire*, parmi lesquels on remarqua : *la Femme moraliste, la Poésie symbolique et socialiste, l'Esprit de désordre en littérature, du Roman et de nos romanciers, de l'Esprit critique en France*, et, en dernier lieu, un roman humoristique et philosophique, intitulé *l'Ombre d'Éric*, qui fut édité séparément (1845, in-8). En 1849, M. Limayrac fit recevoir aux Français une comédie en cinq actes et en prose, *la Comédie en Espagne*, que les événements politiques ne permirent pas de jouer. Elle n'en valut pas moins à l'auteur, en 1854, la croix de commandeur de Charles III d'Espagne.

Depuis le mois d'avril 1852 jusqu'au mois d'août 1855, M. Limayrac, qui était connu pour l'indépendance libérale de ses idées, rédigea le feuilleton de critique littéraire de *la Presse*. Il a publié un recueil d'articles écrits pour ce journal sous le titre de : *Coups de plume sincères* (1854, in-8). Il est entré, en mai 1856, à la rédaction du *Constitutionnel*, où il est aussi chargé des comptes rendus littéraires. Le 15 août de la même année, il a été décoré de la Légion d'honneur.

LIMERICK (William-Henry Tennyson PERY, 2e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1814 à Limerick, appartient à une famille irlandaise élevée en 1815 à la pairie héréditaire. Il prit en 1844 la place de son grand-père à la Chambre des Lords, où il vota avec le parti conservateur. Marié deux fois, il a huit enfants dont l'aîné, William-Hale-John-Charles, lord GLENT-WORTH, est né en 1840 à la Nouvelle-Galles du Sud.

LIMNANDER (Armand-Marie), compositeur français, d'origine belge, né à Gand, le 23 mai 1814, est fils de Benoît-Jérôme Limnander de Nieuwenhove et d'une mère française, la comtesse de Mallet de Coupigny, et fut envoyé, à l'âge de neuf ans, au collége des jésuites de Saint-Acheul, près d'Amiens, où il eut pour premier professeur de solfége M. Cornette, aujourd'hui chef des chœurs à l'Opéra Comique de Paris. A la suppression de Saint-Acheul, en 1828, il passa au collége de Fribourg en Suisse et eut pour premier maître de composition le P. Lambillotte, qui lui fit écrire quelques essais. Il apprenait en même temps à jouer de plusieurs instruments à vent, et prenait part aux comédies, drames et opéras joués sur le théâtre des PP. jésuites.

De retour en Belgique, en 1835, M. Limnander se livra entièrement à la composition. Il écrivit successivement une trentaine de chœurs pour voix d'hommes, sans accompagnement; une messe de *Requiem* avec orgue, un *Stabat* avec orchestre, une *Sonate* pour piano et violoncelle, un *Quatuor* d'instruments à cordes; enfin des fragments d'un opéra, *les Druides*, exécutés, en 1845, au Conservatoire de Paris, et parmi lesquels se trouvait un chœur chanté à bouche fermée (*bocca chiusa*), combinaison vocale originale, alors inconnue à Paris. En mars 1849, il fit représenter à l'Opéra-Comique *les Monténégrins*, opéra en trois actes, qui fut ensuite joué avec succès sur la plupart des scènes françaises. Il donna au même théâtre, en décembre 1851, *le Château de la Barbe bleue*. A peu près vers la même époque, la direction de l'Opéra reçut de lui un grand ouvrage qui n'a pas encore été joué, et un acte intitulé : *Maximilien, ou le Maître-chanteur*, représenté en 1856. M. Limnander, qui par la vigueur des combinaisons chorales et par le rhythme de ses mélodies, se rapproche de l'école allemande, a aussi composé une grande symphonie sous ce titre : *la Fin des moissons*, et un grand nombre de mélodies, romances, etc.

LIMPO D'ABREU (Antonio), homme d'État brésilien, d'origine portugaise, né à Coïmbre, en 1797, fit de bonnes études de droit dans cette ville, puis émigra au Brésil, et s'établit comme avocat à Minas-Gereas. Bientôt, il entra dans la magistrature, devint conseiller au premier tribunal de justice, et fut nommé successivement député et sénateur. M. Limpo d'Abreu prit une part active à la révolution du 7 avril 1831, qui força l'empereur don Pedro Ier à abdiquer en faveur de son fils don Pedro II, et soutint ardemment le régent qui était l'indomptable P. Feijo, ministre de la justice. En 1841, l'assemblée des États ayant déclaré don Pedro II majeur, il fut appelé à faire partie d'un ministère hétérogène et de coalition, qui ne tarda pas à se dissoudre. Tombé du pouvoir, il prit une part considérable à l'émeute de Minas et de Sao-Paolo, à la suite de laquelle il dut s'exiler un instant en Portugal (1842). La victoire remportée par son parti, les *santa-luzias* (libéraux) sur les *saquaremas* (conservateurs), le ramena au Brésil et au pouvoir, en 1843. Lui ou les siens l'occupèrent jusqu'en 1848. Pendant la session de 1851-1852, il déploya au sénat, dans diverses questions importantes, beaucoup d'éloquence. Son opposition s'étant d'ailleurs modérée.

il entra, le 6 septembre 1853, comme ministre des affaires étrangères dans un cabinet conservateur présidé par son ancien adversaire, Carneiro Leão, marquis de Parana. L'année suivante, il exploita habilement la lettre des traités, pour intervenir dans les affaires de l'Uruguay, occuper Montevideo, et subordonner complétement l'existence du pays à la politique du Brésil. Moins heureux avec le Paraguay, il y envoya, pour vider une question de territoire, une flottille commandée par l'amiral Ferreira, qui accepta un traité désavantageux, dont la responsabilité força M. Limpo d'Abreu à sortir du ministère, en 1855.

LINANGE ou LEININGEN (maison princière de). Cette famille, une des plus anciennes de l'Allemagne, fut médiatisée en 1806; ses domaines sont placés en partie sous la souveraineté du grand-duc de Bade, en partie sous celle du roi de Bavière. Elle se compose d'une ligne princière et de plusieurs lignes collatérales qui n'ont que le titre de comte.

Chef actuel : prince *Ernest*-Léopold-Victor-Charles-Auguste-Joseph-Ewich, né le 9 novembre 1830, fils aîné du prince Charles, mort en 1856, et de Marie, comtesse de Klebelsberg; il est membre héréditaire de la première Chambre de Bavière, et sert dans la marine britannique en qualité de lieutenant. Son frère puîné, le prince *Édouard*-Frédéric-Maximilien-Jean, né le 5 janvier 1833, est capitaine de gendarmerie au service de l'Autriche. Sa grand'mère, la princesse *Victoire*, s'est mariée en secondes noces avec le duc de Kent (voy. GRANDE-BRETAGNE).

Les lignes collatérales comtales se divisent en deux branches : LINANGE-HARDENBOURG-DACHSBOURG et LINANGE-WESTERBOURG, qui se subdivisent, la première en quatre, la seconde en trois rameaux.

LINANT DE BELLEFONDS (Maurice-Adolphe), plus connu sous le nom de *Linant-bey*, directeur général des ponts et chaussées du vice-roi d'Égypte, est né à Lorient, en décembre 1800. Fils d'un lieutenant de vaisseau, ses goûts, son éducation semblaient devoir faire de lui un marin; mais, en 1818, après avoir accompli un voyage à Terre-Neuve, il fit rencontre, sur les côtes d'Italie d'une société de savants qui se rendaient en Égypte, pour étudier les monuments de cette contrée; il s'y adjoignit, comme dessinateur, et prit part à l'exploration. Quand elle fut terminée, il entra, en qualité d'ingénieur, au service de Méhémet-Ali, qui le chargea, pour son début, de tracer la carte hydraulique de l'Égypte; mais bientôt, à la suite de tracasseries qui lui furent suscitées par l'entourage du pacha, il résigna ces fonctions, et entreprit une série de voyages. Il visita d'abord la haute Égypte, où il détermina la position de plusieurs villes de l'intérieur, l'Abyssinie, le Kordofan, le Darfour, etc. (1819); puis la Palestine, où il peignit les panoramas de Jérusalem, de Bethléem, etc.; l'Arabie-Pétrée, où il accompagna, vers 1827, M. Léo de Laborde, etc. Rentré, peu de temps après, au service du vice-roi, avec le titre d'ingénieur en chef, il couvrit, en quelques années, l'Égypte de canaux, de routes (routes de Suez, d'Abbassyè), dirigea, en 1845, avec l'aide de la brigade française, commandée par M. Bourdaloue, les premières explorations relatives au percement de l'isthme de Suez, et présenta, en 1847, à M. Enfantin, le premier projet complet sur le même objet. Traité avec froideur par le successeur de Méhémet-Ali, Abbas, il a recouvré toute sa faveur sous le vice-roi actuel, Saïd-pacha (voy. ce nom), qui l'a confirmé dans ses fonctions de directeur général des ponts et chaussées et ingénieur en chef du canal de Suez. Promu au rang de bey, en 1847, M. Linant est décoré de la Légion d'honneur et des principaux ordres de Turquie, de Grèce, d'Autriche, d'Espagne, de Hollande, etc.

LIND (Jenny), cantatrice d'origine suédoise, est née à Stockholm, le 6 octobre 1821, de parents qui tenaient un pensionnat, dont les ressources suffisaient à peine à les faire vivre, et qui ne pouvaient lui donner l'éducation musicale que semblaient réclamer ses précoces et merveilleuses dispositions; car elle fut, comme tant d'autres, un enfant prodige. Remarquée heureusement par une actrice retirée du théâtre, elle put entrer, à neuf ans, au Conservatoire de Stockholm, où elle reçut les excellentes leçons des professeurs Crœlius et Berg, et du compositeur Lindblad. Bientôt elle fut produite à la cour, où elle réussit, moins par les agréments de sa voix que par son entrain dans les rôles comiques. A seize ans, elle débuta au théâtre et obtint un succès d'enthousiasme, dans le rôle d'Agathe du *Freyschütz*. Plus sévère pour elle-même que le public, elle sentit qu'il lui restait encore beaucoup à faire, et résistant à l'enivrement d'un premier triomphe et aux prières de ses compatriotes, elle vint chercher à Paris, en 1841, les leçons de Garcia, qui, effrayé du peu d'étendue de sa voix, fonda sur elle peu d'espérances. Soutenue par M. Meyerbeer, elle obtint de M. Léon Pillet une audition à l'Opéra, puis un début. Soit défaillance chez l'artiste, soit indifférence du directeur ou du public, soit, comme on l'a dit, rivalité jalouse d'une prima donna, alors toute-puissante, ce début passa presque inaperçu (1843). Les blessures que reçut alors l'amour-propre de la cantatrice furent telles qu'elle jura de ne jamais reparaître devant le public français et, lorsque sa renommée fut faite, il n'y a point eu d'instances ni d'offres qui pussent la décider à donner à Paris, même une représentation. Il faut dire pourtant que, dans les dernières négociations entre Mlle Jenny Lind et l'Opéra français, ce ne sont pas des répugnances d'artiste froissée qui ont motivé son refus, mais des exigences pécuniaires exorbitantes qui ont rendu son admission impossible. M. Meyerbeer, qui avait plus attendu de son talent, lui fit obtenir, après cet échec, un magnifique engagement pour Berlin, où elle ne consentit à se rendre que deux ans plus tard (1845). En attendant, elle recueillit à Stockholm des bravos frénétiques dans *Robert le Diable*.

De Berlin, où elle excita le même enthousiasme, elle passa à Vienne et fit fureur dans *Norma*, *le Camp de Silésie* et *la Fille du régiment*. En 1847 et 1849, elle se rendit à Londres, où jamais on n'avait vu pareils triomphes et pareilles recettes. En 1850, elle contracta, avec le fameux Barnum, un engagement qui lui valut de bien autres ovations dans l'Amérique du Nord, et une moisson de dollars. Les places partout se vendaient aux enchères. Mlle Jenny Lind s'y maria l'année suivante avec un pianiste compositeur distingué, M. Otto Goldschmidt. De retour en Europe (1852), elle se fixa à Dresde, où elle emploie en bonnes œuvres et en fondations pieuses une partie de son immense fortune.

Mme Jenny Lind est encore plus comédienne que cantatrice. On a été jusqu'à la comparer à Mlle Rachel. On lui reproche même d'exagérer quelquefois les situations pathétiques et de donner à son jeu une violence nerveuse, qui, du reste, contribua à son succès auprès des Anglais. Sa voix, contralto léger et facile, ne rivalise ni d'étendue ni de puissance avec nos célèbres contraltos modernes, Mmes Alboni, Falcon, Viar-

dot, etc. Elle brille par la souplesse et la douceur, et son chant a toute la grâce et tout le charme qu'on se plaît à vanter dans sa personne.

LINDBERG (Jacob-Christian), théologien et numismate danois, né à Ripen (Jutland), en 1797, étudia à l'université de Copenhague. Un mémoire sur les monnaies carthaginoises et une dissertation *de Inscriptione melitensi phœnico-græca* lui valurent le grade de docteur, en 1828. Il s'était déjà fait connaître comme théologien en insérant, dans le *Journal théologique* de Grundtwig et Rudelbach, plusieurs articles très hardis qui soulevèrent une vive polémique. Protestant zélé, il professait néanmoins un christianisme purement historique et symbolique, qui laissait peu de place à la révélation, et joignait à une grande science et à une rare puissance de dialectique une vivacité de langage qui lui attira, ainsi qu'à ses amis, les poursuites du gouvernement et plusieurs procès. De 1833 à 1840, il publia un *Journal ecclésiastique du Nord*, rempli d'articles curieux d'une allure moins dogmatique que littéraire, et qui jettent une grande lumière sur la vie et le mouvement religieux du Danemark, à cette époque. M. Lindberg commença aussi une traduction de la *Bible*, dont il ne parut que sept livraisons (1837-1843), et publia quelques écrits mystiques, entre autres *la Harpe de Sion* (Copenhague, 1831) et les *Rosen Kjæden* (Copenhague, 1843). Depuis 1844, il est pasteur d'une petite paroisse de l'île de Falster, et semble avoir renoncé aux discussions religieuses, comme aux recherches savantes.

Comme numismate, archéologue et philologue, il est auteur d'importants travaux, dont il a gravé lui-même les planches. Nous citerons : *Lettre à Brœndsted sur quelques médailles cufiques* (Copenhague, 1830); *Grammaire hébraïque* (Ibid., 1822; 2ᵉ édit., 1828); *Dictionnaire hébraïque* (Ibid., 1831), ouvrages qui ont beaucoup servi à l'étude de l'hébreu en Danemark; enfin d'excellents articles sur les monnaies cufiques et bouides dans les *Annaler for Nordisk Oldkyndighed* et dans les *Mémoires de la Société des antiquaires du Nord* (1840-1844).

LINDEBLAD (Assar), poëte et prédicateur suédois, né le 19 décembre 1800, à Lackalænge, près Lund, fut reçu maître ès arts, en 1829, et, en 1831, nommé *docens* d'esthétique à l'université de Lund. Ses leçons sur l'ancienne poésie suédoise, depuis son origine jusqu'à la réformation, ont été publiées sous le titre de *Svenska Sangen* (Lund, 1832). Fils du marguillier d'une paroisse où le poëte Tegner était alors pasteur, il fut l'élève de cet illustre maître, et d'abord son imitateur servile. Il devint plus original dans la suite. Il a plus d'éclat et de mouvement, que d'art et de goût.

M. Lindeblad entra dans les ordres, en 1823, après avoir mené une vie assez mondaine. A cette époque se rapporte une satire très-vive contre les femmes, qui causa un grand émoi. Ramené à des idées plus austères, il fut nommé, en 1836, pasteur à Œfwed, et en 1839, doyen de district. Il ne s'occupa plus dès lors que de poésie religieuse et de prédication.

On cite parmi ses écrits poétiques : *Cylinda* (1824); *les Nuits du clair de lune* (Manshenssqvællarne, 1825); *les Fleurs du Bleking* (Blekings blommor, 1828); *Chant du jubilé de Lund* (Sang i anledning af Jubelfesten i Lund; Christiansund, 1830), l'un de ses chefs-d'œuvre; *Chant d'adieu* (Afskeds sang; Lund, 1838); *Victoire du Christ* (Christi Seger, 1841); *l'Étranger* (Fræmlingen, 1831); *le Missionnaire* (Missionæren; Stockholm, 1839); ces deux derniers morceaux ont été couronnés par l'Académie suédoise. Il a donné un recueil de *Poésies* (Dikter; Lund 1832-33, 2 part.), traduit en vers suédois des pièces grecques, et écrit dans *Iduna* et autres recueils, etc. Une de ses dernières œuvres est un recueil de *Sermons* (Predikningar; 2ᵉ édit., Malmoe, 1855, in-8).

LINDLEY (John), botaniste anglais, est né dans un des comtés de l'Est, vers la fin du dernier siècle. Il occupe aujourd'hui la chaire de botanique au collége de l'université de Londres, et il est secrétaire de la Société d'horticulture.

Il a écrit de nombreux ouvrages pratiques, excellents manuels souvent réimprimés. Le plus savant et le plus complet est son *Royaume végétal* (the Vegetable Kingdom; 3ᵉ édit., 1853, gr. in-8), où se trouvent décrits la nature et les usages des plantes les plus connues. On a encore de ce laborieux professeur : une *Introduction à l'étude de la botanique* (Introduction to Botany, 2 vol.); un *Système rationnel de botanique* (Natural system of B.): des *Éléments;* un *Traité spécial* (Treatise on B.); et des manuels à l'usage des enfants et des familles; une *Flore médicale* (Flora medica); une *Botanique domestique* (Medical and economical B., avec atlas); une *Flore fossile de la Grande-Bretagne* (Fossil Flora of Great Britain, 3 vol.); un *Traité d'horticulture* (Theory of horticulture; nouv. édit., 1853); une *Histoire botanique des roses; la Pomologie anglaise*, (3 vol.); etc.

LINDNER (Frédéric-Guillaume), pédadogue allemand, né à Weida, le 11 décembre 1779, étudia la philosophie et la théologie à l'université de Leipsick, où il prit ses grades universitaires et devint, en 1815, professeur suppléant de philosophie, et, en 1825 de catéchèse et de pédagogie. Il a contribué activement à l'organisation de l'école urbaine de Leipsick. Sévèrement orthodoxe, il fait du christianisme la base de toute pédagogie.

On cite particulièrement de lui les dissertations : *de Methodo genetica* (Leipsick, 1808), et *de Finibus et præsidiis artis pædagogicæ secundum principia doctrinæ christianæ* (Ibid., 1825), dans lesquelles il résume les idées qui dominent ses autres ouvrages, et *Mac Renac ou ce qu'il y a de positif dans la franc-maçonnerie* (Mac Renac oder das Positive, etc.; Ibid., 1817), livre traduit en plusieurs langues et écrit par l'auteur après sa scission avec la société des francs-maçons de Leipsick, dont il avait été, durant plusieurs années, un des principaux membres.

Son fils Guillaume-Bruno LINDNER, théologien allemand, né en 1814, à Leipsick, fit ses études dans sa ville natale où, après avoir été agrégé à l'université, en 1839, il devint, en 1846, professeur suppléant à la Faculté théologique. Il a le titre honorifique de docteur en théologie de l'université d'Erlangen. Son principal ouvrage est un *Traité d'histoire ecclésiastique chrétienne* (Lehrbuch der christlichen Kirchengeschichte. Leipsick, 1848-1854, 2 vol.). On lui doit en outre : *Marie et Marthe ou l'Église et la mission intérieure* (Maria und Martha, etc.; Ibid., 1852); un *Recueil de sermons christologiques* (Christologische Predigten; Ibid., 1855), etc., puis un *Recueil de contes et d'histoires* (Erzaehlungen; Ibid., 1852, 4 vol.), dédié à la population chrétienne.

LINDPAINTNER (Pierre-Joseph), compositeur allemand, maître de chapelle de la cour de Stuttgart, né à Coblentz, le 8 décembre 1791, fut emmené à Augsbourg, lors de la sécularisation de de l'électorat de Trèves, par son père, attaché, comme ténor, à la musique de l'électeur. Malgré sa passion précoce pour la musique, il n'obtint de s'y livrer entièrement qu'à la fin de ses études; il

eut, grâce à la munificence du prince, les meilleurs maîtres de violon, de piano et d'harmonie, puis fut envoyé à Munich auprès de Winter. A vingt ans, il y fit exécuter un premier opéra, *Démophon* (1811), un *Te Deum* et une *Messe*. Il allait partir pour l'Italie, lorsque son protecteur mourut. Il dut rester en Allemagne, accepta la place de chef d'orchestre au théâtre de la cour, et donna plusieurs œuvres nouvelles, dont le facile succès lui fit négliger un instant des études plus sérieuses. Appelé, en 1819, à Stuttgart, comme maître de chapelle de la cour, M. Lindpaintner a toujours occupé depuis cette importante place, et il s'est fait, comme chef d'orchestre et comme compositeur, une réputation européenne. En 1850, il dirigea la Société musicale du Rhin, et, en 1852, fut appelé à Londres, pour diriger les concerts de la Société philharmonique. — Il est mort le 21 août 1856.

Ses œuvres sont très-nombreuses. Nous citerons, parmi ses opéras, outre son *Démophon* : *Alexandre à Éphèse*, *le Jardinier aveugle*, *le Roi de la montagne*, *le Vampire*, représenté à Vienne et dont le sujet a été traité, depuis, par Marschner; *la Princesse de Cacambo*, *la Reine des astres*, *Timantes*, *Sulmona*, *les Filles des roses*, *l'Amazone*, *l'Otage*, *Jocko*, *le Sacrifice d'Abraham*, *la Génoise*, *Julie ou les Corses*, et neuf ou dix autres, représentés sur la plupart des théâtres de l'Allemagne. Ses oratorios les plus célèbres sont : *le Jeune homme de Naïm*, dont la musique brille plus par l'élévation que par l'énergie dramatique; *le Sacrifice d'Abraham* et *Judas Machabée*, refait, après Haendel, avec une instrumentation nouvelle qui lui valut des éloges unanimes. Ses *Te Deum*, ses *Messes*, ses *Psaumes*, ont aussi contribué à sa réputation. Enfin, il faut citer de M. Lindpaintner, dans la musique instrumentale : des ouvertures à grand orchestre, entre autres celle pour la tragédie du *Paria*, des concertos, des symphonies et des rondes. Il a écrit aussi des romances, des chansonnettes même. Ses productions s'élèvent à plus de trois cents (1856).

M. Lindpaintner a moins d'originalité et d'invention que de science et d'habileté. Le chef d'orchestre l'emporte en lui sur le compositeur; il a su tirer des instruments à vent de merveilleux effets, et a contribué pour sa part aux progrès si grands de l'orchestration allemande. Sa musique a d'ailleurs une légèreté assez rare au delà du Rhin et se distingue par une grâce facile et une clarté brillante.

LINDSAY (James), général anglais, né le 17 avril 1793, appartient à la famille écossaise des comtes de Crawford (voy. ce nom). Dès l'âge de quatorze ans, il entra aux grenadiers de la garde; prit part, en 1809, à l'expédition de Walcheren; en 1811, à la défense de Cadix, fut grièvement blessé à Berg-op-Zoom et fit, en Espagne, les campagnes de 1812 et 1813. Nommé colonel, il fut envoyé, en 1826, à la Chambre des Communes et représenta tour à tour le bourg de Wigan et le comté de Fife. En 1851, il fut promu au grade de major général et, en 1855, à celui de lieutenant général. — Il est mort le 5 décembre de la même année.

Son fils aîné, sir Coutts-Trotter LINDSAY, né en 1824, servit, de 1846 à 1850, dans le régiment commandé par son père, et passa, en 1855, dans la légion anglo-italienne avec le grade de major. Il est député-lieutenant du comté de Fife. On a de lui deux tragédies : *Alfred* et *le Prince Noir*.

LINDSAY (Alexandre-William CRAWFORD, lord), écrivain anglais, né en 1812, est le fils aîné du comte de Crawford. C'est un des rares patriciens anglais devenus hommes de lettres, et il n'a pas trouvé auprès du public toute la faveur qu'il mérite. A la fin de ses études qu'il fit à l'université d'Oxford, il partit, suivant l'usage de ses compatriotes, pour visiter le continent, et parcourut l'Égypte, l'Arabie et la Syrie. Au retour, il publia, sous forme de lettres, ses impressions de voyage (*Letters on Egypte, Edom and the Holy Land;* Londres, 1838), peinture aussi agréable que fidèle des mœurs orientales. Ses ouvrages postérieurs sont d'un caractère plus élevé : *de l'Évidence du christianisme* (1841); *le Progrès fondé sur l'antagonisme* (1845), théorie rationnelle dont la liberté fait la base et qui renferme des considérations sur l'état et la destinée politique de l'Angleterre; un *Précis de l'histoire de l'art chrétien* (1847), qui prouve des études archéologiques assez étendues.

En 1849, lord Lindsay a publié l'histoire de ses ancêtres (*Lives of the Lindsays*); il y raconte, dans un style, souvent enjoué ou poétique, la vie agitée des membres de cette famille normande dont le nom se retrouve à chaque instant dans les annales de l'Écosse.

LINDSAY (William SHAW), homme politique et industriel anglais, né en 1816, à Ayr (Écosse), et orphelin de bonne heure, fut, à quinze ans, obligé de se créer, par son travail, des moyens d'existence. Admis, comme mousse, à bord d'un bâtiment marchand de Liverpool, il navigua trois ans, faillit périr dans un naufrage, et obtint, en 1836, la conduite d'une barque qui trafiquait dans les parages de l'Inde. Dès qu'il se vit possesseur d'un petit pécule, il renonça à la mer (1840) et devint le principal agent d'une compagnie houillère d'Angleterre. En 1845, il s'établit à Londres pour y jeter les bases d'une des plus considérables maisons de commission de cette capitale. Tout en préparant l'édifice de sa fortune, il n'avait pas un seul instant négligé son instruction personnelle et, grâce à sa persévérance, il fut bientôt en état de prendre une part active au mouvement politique, en écrivant plusieurs lettres, brochures ou articles sur les questions du moment. Son écrit intitulé : *Notre marine marchande et les lois qui la régissent* (Our navigation and mercantile marine laws; 1842, in-8), contient une critique de la confusion du droit maritime de l'Angleterre.

En 1842, M. Lindsay épousa la fille du lord-prévôt de Glascow. Après avoir inutilement disputé les suffrages des bourgs de Monmouth et de Dartmouth, il réussit, en mars 1854, à emporter, de quelques voix seulement, le mandat parlementaire de Tynemouth. C'est un des membres les plus capables du parti réformiste à la Chambre des Communes et il s'est mêlé très-vivement à l'agitation qui, en 1855, s'était formée contre les abus de l'administration civile. M. Lindsay possédait, en 1852, vingt-deux bâtiments de premier rang et avait, l'année suivante, assuré contre les risques maritimes, la valeur de 70 millions de francs.

LINDSEY (Georges-Auguste-Frédéric-Albemarle BERTIE, 10e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1814, à Uffington-house (comté de Lincoln), appartient à une ancienne famille élevée, en 1626, à la pairie héréditaire. Il succéda, en 1818, aux honneurs de son père et vota comme lui avec le parti conservateur. Il n'est pas marié et a pour héritier présomptif, son frère, Montaigu-Peregrine BERTIE, né en 1815.

LINNELL (John), peintre anglais, né à Londres, en 1792, fut élève de John Varley et exposa pour la première fois à l'Académie en 1807; l'année suivante, il envoya, à la *British Institution*, *les Pêcheurs*, scène d'après nature, et se représenta,

en 1821, à l'Académie avec un *paysage* et des *portraits*. Dans l'intervalle, il avait produit une foule de sites, de miniatures, d'eaux-fortes, de portraits surtout, parmi lesquels nous signalerons : une série de *Vues du pays de Galles*, des *Effets de matin*, *de soir* et *de nuit;* des scènes rustiques, comme *le Milking*, *la Nuit de Windsor*, *un Chemin sablonneux*, *une Bruyère*, etc. Il ne parvint toutefois que très-difficilement à vaincre l'indifférence du public, et ce furent ses portraits, dont le nombre est incalculable, qui lui attirèrent la renommée dont il est aujourd'hui en pleine possession. On cite comme ses meilleurs : *Groupe d'enfants* (1825) ; les peintres *Calcott*, *Mulready*, *Philips* et *Colins*, camarades de l'auteur : *Malthus* (1833) ; *Warren*, *Whately* (1838) ; l'écrivain *Th. Carlyle* (1844) ; *sir Robert Peel*, exécuté deux fois (1838 et 1839) ; *lord Lansdowne* (1840) ; *une Dame à la promenade* (The morning Walk, 1847), etc. Depuis cette époque, il est revenu complétement au paysage. Dans ce genre, où il imite Ruysdaël et Hobbema, il a donné : *le Moulin à vent* (1847), à la galerie Vernon, ainsi qu'une *Vue de forêt*, *le Commencement du déluge* (1848) ; *le Retour d'Ulysse* (1849) ; *le Christ et la Samaritaine* (1850) ; *Avant l'orage*, *le Passage du ruisseau*, *sous l'Aubépine*, etc. On a vu de lui à l'Exposition universelle de Paris en 1855, *le Prophète désobéissant*, exposé à Londres en 1854, *la Route dans une forêt*, *la Récolte de l'orge*, *le Chariot* et *un Chemin dans les montagnes*.

LIOUVILLE (Joseph), savant français, membre de l'Institut, ancien représentant du peuple, né à Saint-Omer, le 24 mars 1806, fit de brillantes études à l'École polytechnique, de 1825 à 1827. Classé, à sa sortie, dans les ponts et chaussées, il renonça aux carrières qui lui étaient ouvertes, pour se consacrer aux sciences exactes et aux mathématiques transcendantes. En 1833, il entra dans l'enseignement public, devint professeur à l'École polytechnique, et fut chargé, six ans plus tard, du cours de mathématiques au collége de France. Après la révolution de Février, M. J. Liouville, connu par ses idées indépendantes, fut élu représentant de la Meurthe à l'Assemblée constituante, le second sur onze par 96 067 suffrages. Il vota avec le parti démocratique modéré, et ne fut pas réélu à la Législative.

M. J. Liouville est auteur d'un grand nombre de découvertes importantes, exposées dans une suite de *Notes* et *Mémoires*, dont les titres ne sauraient trouver place ici : ils sont indiqués d'une manière complète, soit dans la *Littérature contemporaine*, soit dans le *Catalogue* de la librairie Mallet-Bachelier. Il a donné diverses éditions estimées, telles que les *OEuvres* d'Évariste Galois, la *Géométrie* de Monge, les *Leçons* de Navier, etc. Il dirige le *Journal des mathématiques pures*, qui se désigne même ordinairement sous le nom de *Journal de M. Liouville*, et collabore aux principaux recueils scientifiques. Admis à l'Académie des sciences, dès 1839, en remplacement de Lalande, il a été décoré en avril 1833.

LIOUVILLE (Félix), avocat français, frère aîné du précédent, né à Toul le 31 octobre 1803, fit à Paris de fortes études de droit, prit le diplôme de docteur, consacra ensuite cinq ans, comme clerc d'avoué, à se familiariser avec la procédure et la pratique des affaires, et ne se fit inscrire qu'en 1829 au tableau des avocats de la Cour royale. Orateur véhément, il s'est tenu toutefois à l'écart de la Cour d'assises, où la puissance de son talent semblait marquer sa place, et s'est attaché aux causes civiles où son habileté de jurisconsulte et sa science des affaires lui ont valu de notables succès. Au mois de mars 1856, il a été nommé bâtonnier de l'ordre, en remplacement de M. Bethmont. Les discours qu'il a prononcés en cette qualité, ont été publiés sous ce titre sur la profession d'avocat : *Devoirs*, *honneurs*, *avantages*, *jouissances de la profession d'avocat* (2e édit., 1865, in-12) ; *le Stage* (1858, in-4), etc.

LIPARINI (Ludovico), peintre italien, né à Bologne, le 17 février 1800, fut de bonne heure pensionnaire à l'Académie des beaux-arts de cette ville, puis fit des voyages d'étude à Venise, Rome, Parme, Naples et autres villes possédant les chefs-d'œuvre des maîtres. Il débuta, en 1827, à Venise, par une *Érigone* qui fut très-remarquée et se consacra dès lors à la peinture d'histoire et au portrait. De 1838 à 1847, il a été professeur à l'Académie de cette ville où il est mort, presque subitement, le 19 mars 1856.

On a surtout de lui : *le Serment des Horaces*, *la Mort de Botzaris*, *le Serment de Byron sur la tombe du nouveau Léonidas*, *les Derniers moments de Faliero*, toiles célèbres, et de nombreux épisodes des guerres modernes ; les portraits de *Pie VII*, *Antonio Basoli*, *Teodoro Matteini*, le beau-père du peintre, etc., etc. (1830-1854) : la plupart de ces œuvres sont disséminées dans les musées et collections d'Italie.

LIPINSKI (Charles), violoniste polonais, maître de chapelle à la cour de Dresde, né à Radzin, au mois de novembre 1790, fit, sous la direction de son père, ses premières études musicales, et devint, tout enfant, un virtuose sur le violoncelle. Nommé à vingt ans chef d'orchestre du théâtre allemand de Lemberg, il y resta quatre années, pendant lesquelles il travailla à acquérir sur le violon une exécution large et classique, pure de toutes les afféteries à la mode. En 1814, il entendit Spohr à Vienne, quitta sa place de chef d'orchestre, pour se livrer tout entier à l'étude. Il partit, en 1817, pour l'Italie, eut de grands succès dans plusieurs villes, surtout à Plaisance. Il fut ensuite accueilli avec faveur dans son pays, en Allemagne, en Hongrie et en Russie où l'empereur le choisit pour son premier violon. De retour à Varsovie, en 1829, il s'y rencontra, dit-on, avec Paganini et lui disputa les suffrages du public. Le bruit se répandit, en 1833, qu'il était mort du choléra. Aussi sa réapparition subite, en 1835, fit-elle une grande sensation. Cette même année, il vint à Paris, où il excita moins d'enthousiasme que dans les autres capitales et passa bientôt en Angleterre. Après de nouveaux voyages en Allemagne, en Italie et en Russie, il fut nommé, en 1840, maître de chapelle de la cour de Dresde. Comme compositeur, M. Lipinski a produit un assez grand nombre d'œuvres qui n'ont guère ajouté à la réputation du virtuose. Son jeu large, hardi et sûr, se distingue, en outre, par une intensité extraordinaire.

LIPPE (maison de), famille princière allemande, qui comprend les deux lignes souveraines de LIPPE et de SCHAUMBOURG-LIPPE ; à la première se rattachent les branches héréditaires de LIPPE-BIESTERFELD et de LIPPE-WEISSENFELD.

LIPPE (Paul-Fréderic-Émile-*Léopold*, prince DE) chef actuel de la ligne de ce nom, né le 1er septembre 1821, a succédé à son père, le prince Paul-Alexandre-Léopold, le 1er janvier 1851. Il s'est marié, le 17 avril 1852, à la princesse Élisabeth, née le 1er octobre 1833, fille d'Albert, prince de Schwarzbourg-Rudolstadt. Il a trois sœurs et trois frères : Gunther-Frédéric-*Woldemar*, né le 18 avril 1824, capitaine de dragons dans la garde prussienne ; Émile-*Hermann*, né le 4 juillet 1829,

lieutenant dans le régiment des gardes du corps et attaché à la légation de Prusse à Vienne; et Charles-*Alexandre*, né le 16 janvier 1831, lieutenant dans le régiment des gardes du corps du roi de Hanovre.

Lippe-Biesterfeld (*Jules*-Pierre-Hermann-Auguste, comte et seigneur noble de), chef actuel de la branche aînée de la ligne de Lippe, né le 2 avril 1812, a succédé le 8 janvier 1840 à son père le comte Guillaume-Ernest. De son mariage avec la comtesse Adélaïde-Clotilde-Auguste, fille du comte Frédéric de Castell, il a quatre filles et six fils: *Ernest*, né le 9 juin 1842; *Adalbert*, né le 15 octobre 1847; *Léopold*, né le 12 mai 1846; *Casimir*, né le 5 octobre 1847; *Frédéric*, né le 10 mai 1852, et *Rodolphe*, né le 27 avril 1856. Il a deux frères: *Hermann*, né le 8 juin 1818, et *Léopold*, né le 19 janvier 1821.

Il a deux oncles, le comte Constantin, né le 14 mars 1811, lieutenant de hussards au service de Prusse, *Charles*-Frédéric, né le 28 septembre 1818, capitaine de cavalerie au service de la Hesse grand-ducale.

Lippe-Weissenfeld (*Gustave*, comte et seigneur noble de), chef actuel de la branche cadette de la ligne de Lippe, né le 21 août 1805, a succédé, le 21 juin 1846, à son père, le comte Ferdinand; marié, le 21 août 1843, à la comtesse Ida de Lippe, il a trois enfants, dont l'aîné, *Ferdinand*, est né le 6 octobre 1844. Il a un frère, *Hugues*, né le 13 décembre 1809, et marié, le 27 octobre 1851, à *Wilhelmine*, fille du baron Ernest Schenk de Geyern de Sybourg.

Deux oncles du comte Gustave, le comte *Chrétien*, né le 21 février 1777, et le comte *Louis*, né le 14 juillet 1781, ont eu: le premier six filles et quatre fils, le second trois filles et cinq fils. Les neuf fils occupent tous des places dans l'armée, la magistrature ou l'administration.

Le chef actuel de la ligne souveraine de Schaumbourg-Lippe est le prince George-Guillaume, né le 20 décembre 1784; il a succédé, le 13 février 1787, à son père, le prince Philippe-Ernest. De son mariage avec *Ida*-Caroline-Louise, sœur de feu George prince de Waldeck et Pyrmont, il a quatre filles et deux fils: le prince héréditaire *Adolphe*-George, né le 1er août 1817, colonel au service de Prusse, et *Guillaume*-Charles-Auguste, né le 12 décembre 1834.

LIPRANDI (Paul-Petrowitsch), général russe, né en 1796, prit part, sous les ordres du général Woronzow, aux campagnes de 1812 à 1815, se distingua, en 1831, à la prise de Varsovie, où son régiment enleva deux redoutes polonaises, et, après un avancement régulier, devint lieutenant général et commandant de la douzième division d'infanterie, en 1848. En janvier 1854, il remplaça le général Anrep dans le commandement du corps d'armée qui bloqua Kalafat; mais, en avril, il évacua la petite Valachie, et après la bataille d'Alma accourut en Crimée, où il parvint à s'emparer des travaux de retranchement de l'armée turque et causa de grandes pertes à la cavalerie anglaise. Jusqu'à l'hiver il occupa ensuite les hauteurs de la Tschernaïa, menaçant le flanc de l'armée des alliés. En 1855, après avoir assisté à la bataille de Traktir, où il commanda l'aile gauche de l'armée russe, il fut chargé de la défense des défilés du Belbecque. Après la conclusion de la paix, il ramena la sixième division d'infanterie dans l'intérieur de la Russie.

LIREUX (Auguste), littérateur français, né à Rouen, vers 1810, débuta dans les lettres en fondant, dans cette ville un petit journal, *l'Indiscret*, qui justifia son titre. Après un certain nombre de duels, M. Lireux vint chercher à Paris la fortune littéraire, et fut, en 1841, l'un des fondateurs de *la Patrie*, qui s'annonçait alors comme un journal d'opposition. A la même époque, il fut chargé de la direction de l'Odéon, et contribua à la résurrection soudaine de la tragédie, en accueillant la *Lucrèce* de M. Ponsard (1843). Bientôt il dut abandonner une direction malheureuse et entra, comme feuilletoniste dramatique, au *Charivari*. En 1848, M. Véron lui offrit, pour trois ans, le feuilleton du *Constitutionnel*, où il fut remplacé, en 1851, par M. Fiorentino. M. Lireux a, en outre, collaboré au *Courrier-Français* (1846), à la *Revue comique* (1848), à la *Revue et Gazette des théâtres*, au *Messager des théâtres*, à *la Séance*, etc. Aujourd'hui il appartient aux affaires plutôt qu'à la littérature, et dirige, avec MM. Xavier Eyma et Amédée de Césena le *Journal des chemins de fer*, fondé par M. Mirès.

LISKENNE (François-Charles), littérateur français, né à Nantes le 12 octobre 1795, fit les dernières campagnes de l'Empire, devint officier et, après s'être retiré du service à la Restauration, collabora aux journaux de l'opposition. Il a été décoré en 1840. On a de lui: *Lettres à Palmyre sur l'astronomie* (1824, in-8; 2e édit., 1828); *Résumé de l'histoire des Jésuites* (1825, in-8); *Histoire de Louis XI* (1830, 2 vol. in-8); *Bibliothèque militaire* (1836-1846, 6 vol. in-8, atlas), avec M. Sauvan; *Atlas des principales batailles de la République et de l'Empire* (1853, in-4); *Crécy, Poitiers, Azincourt et Waterloo* (1855, in-8), parallèles historiques, etc.

Son frère, M. Louis Liskenne, né à Nantes, le 19 mars 1799, a publié, seul ou en société avec M. Parisot, plusieurs ouvrages grecs ou latins, traduits ou annotés à l'usage des classes. Dans la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke, il a été chargé de la version de *Pline* (1829).

LISMORE (Cornélius O'Callaghan, 1er vicomte), pair d'Angleterre, né en 1775, appartient à une famille irlandaise. Héritier de la baronnie de son père en 1797, il fut nommé conseiller privé en 1835 et membre de la Chambre des Lords en 1838, avec le titre anglais de baron Lismore. Il fait partie de la minorité conservatrice. De son mariage avec une fille du comte d'Ormond (1808) il n'a qu'un fils, Georges-Ponsonby O'Callaghan.

LISZT (François), célèbre pianiste hongrois, est né à Rœding, le 22 octobre 1809. Son père, employé dans l'administration des biens du prince Esterhazy, qui cultivait lui-même la musique, voulut tirer parti de ses dispositions précoces, et le mit à six ans au piano. Mais dès lors se manifesta chez l'enfant cette sensibilité maladive qui a influé sur son caractère et sur la conduite de toute sa vie. La lecture passionnée de René en fut le premier symptôme, et lui fournit un nouvel aliment. A neuf ans, il donna un premier concert et ses parents commencèrent à le promener en Allemagne. A Presbourg, il trouva deux grands seigneurs qui lui assurèrent pendant six ans, une pension de 600 florins pour continuer ses études. Il reçut dix-huit mois, à Vienne, les leçons de Czerny, et fit des progrès miraculeux. Dès l'abord, il dédaigna comme trop facile la musique de Clementi, et ne trouva bientôt plus de difficultés dans Hummel et Beethoven. Après un brillant concert à Vienne, ses parents l'emmenèrent à Paris (1823); mais le jeune étranger ne put entrer au Conservatoire, malgré les recommandations de M. de Metternich. Il s'en consola en donnant des concerts à l'Opéra, et quelques mois après on ne parlait plus que du

« petit Liszt. » Cependant il travaillait sans cesse, et la sévérité assez despotique de son père le condamnait à jouer tous les jours douze fugues de Bach, et à les transposer dans tous les tons. De 1824 à 1825, il obtint à Londres et à Paris de véritables triomphes.

C'est alors qu'il composa son opéra, *Don Sanche ou le Château des Amours* (1825), que la jeunesse et la célébrité de l'auteur firent écouter avec indulgence. Il prit ensuite des leçons de composition de Reicha; mais elles furent interrompues tout à coup par un accès de dévotion mystique, que des voyages guérirent, mais qui ne fut pas le dernier. Après la mort de son père, qui lui rendit l'indépendance, il travailla pendant six mois dans la retraite, et reparut avec plus d'éclat. Une maladie, dont la convalescence dura deux années, le replongea dans la plus austère dévotion. En juillet 1830, il écrivit une *Symphonie révolutionnaire* qui est restée inédite. Puis, tout à coup, il reprit les allures du monde, et redevint le brillant pianiste d'autrefois. Toute l'Europe admire sous ses doigts les œuvres de Bach, de Haendel, de Beethoven et de Weber. Nommé maître de chapelle à Weimar, en 1848, il conduisit son orchestre avec la passion et la chaleur qui le caractérisent comme virtuose.

M. Liszt est regardé comme le plus habile et le plus original des pianistes. Les difficultés ne sont rien pour lui, et son exécution souvent n'est qu'une suite de tours de force. C'est le Paganini du piano. Il sait pourtant se livrer aussi à des improvisations ravissantes, et couvrir un thème connu de brillantes broderies. Mais, en général, il a plus de fougue que de grâce, et de puissance que de goût. Il n'a pas toujours préservé son talent de cette inégalité, de cette bizarrerie qui fait le fond de son caractère.

Outre son opéra, M. Liszt a écrit plusieurs compositions, des *Fantaisies* sur les opéras des maîtres, sur *la Clochette* de Paganini, etc. Elles ne sont abordables qu'à leur auteur. Critique distingué, il a soutenu, dans la *Gazette musicale*, une polémique sur M. Thalberg, et a publié des brochures : *Dissertation sur Chopin ; Tauhaeuser et Lohengrin de R. Wagner* (Leipsick, 1854 en français; Cologne, 1852, en allemand); *la Fondation Gœthe à Weimar*, et divers articles sur la littérature et sur l'art.

LITOFF (N....), pianiste et compositeur, né vers 1817, à Londres, d'un père français et d'une mère anglaise, vint de bonne heure sur le continent et eut une jeunesse toute remplie d'épreuves et de malheurs. Marié en France, à dix-sept ans, il se fit maître de piano dans une petite ville de province, perdit coup sur coup sa femme et ses enfants, et vint à Paris, en 1839. Il parcourut ensuite l'Allemagne, la Pologne, la Hollande, la Belgique, où il reçut les leçons de M. Fétis, et trouva enfin un asile auprès du duc de Saxe-Gotha, qui le prit pour maître de chapelle. A la fin de 1857, il est revenu à Paris, où il a donné une série de brillants concerts.

M. Litoff, dont les œuvres se font remarquer par les idées, le sentiment, et une profondeur qui ne nuit pas à la clarté, a écrit des *Ouvertures,* des *Opéras*, joués en Allemagne, et surtout des *Symphonies* et des *Concertos*, qui l'ont fait connaître à l'étranger. Comme pianiste, il appartient par la richesse de l'effet, à l'école pittoresque, et sacrifie volontiers la pureté classique à la fantaisie.

LITTRÉ (Maximilien-Paul-Émile), publiciste et philologue français, membre de l'Institut, né à Paris, le 1er février 1801, fit des études brillantes, et obtint diverses nominations au grand concours. Joignant au goût des lettres l'amour de l'indépendance, il embrassa l'étude de la médecine; mais, reçu, au concours, interne des hôpitaux, il ne poussa pas plus avant la pratique et négligea de prendre le grade de docteur, pour se livrer à des recherches de philologie et d'histoire sur l'art médical. Il s'y prépara par de fortes études de langue et de littérature et aborda le grec, le sanscrit, l'arabe et les principaux idiomes anciens et modernes. Il y eut peu de connaissances humaines auxquelles il restât alors étranger.

En même temps que M. Littré prenait une part active à la rédaction de divers journaux et recueils littéraires, il préparait une édition et une traduction des *OEuvres d'Hippocrate* (1839-1852, 8 vol. in-8). publication encore inachevée, mais qui, dès le début, fut jugée comme un travail assez remarquable pour lui ouvrir, le 22 février 1839, les portes de l'Académie des inscriptions.

M. Littré, qui partageait les opinions démocratiques, et s'était distingué parmi les combattants de Juillet, entra plus tard à la rédaction du *National*, dont il est resté, jusqu'en 1851, l'un des principaux rédacteurs. Lorsque M. Auguste Comte (voy. ce nom) proposa, sous le nom de *philosophie positive*, une nouvelle doctrine philosophique et sociale, M. Littré, séduit par le caractère scientifique et systémat que de cette doctrine, l'embrassa avec ardeur, en fit, en 1845 (*de la Philosophie positive*, Paris, in-8), un résumé lucide et habile et la défendit, plus tard, dans des brochures et des articles de journaux. Il accueillit la révolution de 1848 comme l'avénement de ses opinions, mais, bientôt détrompé, il se retira de la politique active au mois d'octobre 1848, résignant même les fonctions de conseiller municipal de la ville de Paris, fonctions non salariées, et les seules qu'il eût jamais acceptées. Peu de temps après sa nomination à l'Institut, il avait même refusé la décoration de la Légion d'honneur.

Rentré dans la vie d'étude, M. Littré reprit le cours de ses recherches sur la médecine, tout en se livrant à des travaux sérieux sur l'histoire de la langue française. Déjà maître de notre vieil idiome, il avait publié, dans la *Revue des Deux-Mondes*, à laquelle il a fourni, à diverses époques, d'autres études aussi ingénieuses que savantes, un article intitulé : *la Poésie homérique et l'ancienne poésie française* (1er juillet 1847), et qui fit sensation; il y tentait avec bonheur la traduction du premier chant de l'*Iliade* en style des trouvères.

L'Académie des inscriptions le choisit, en 1844, pour faire partie, en remplacement de Fauriel, de la commission chargée de continuer l'*Histoire littéraire de France*, et il est un des auteurs des tomes XXI, XXII, XXIII. En 1854, il fut désigné au choix du ministre, comme rédacteur du *Journal des savants*, et il a fourni depuis à ce recueil de nombreux articles.

On doit encore à M. Littré une traduction très-estimée de la *Vie de Jésus* du docteur Strauss (1839-1840; 2e éd., 1855, 4 part., in-8); celle de l'*Histoire naturelle* de Pline (1848, 2 vol. in-8), dans la collection des *Classiques latins* de M. Nisard; *Application de la philosophie positive au gouvernement des sociétés, et, en particulier, à la crise actuelle* (1849, in-8); etc. Il a fourni au *Dictionnaire de médecine* de nombreux articles, et notamment l'article *Choléra oriental*, qui a paru séparément (1832, in-8). Il avait fondé, en 1837, avec M. Dezeimeris, sous le titre de *l'Expérience*, un journal de médecine et chirurgie, auquel il a fourni une série d'articles.

Il achève en ce moment un *Dictionnaire étymologique de la langue française*, à la rédaction duquel il était préparé par ses longues études phi-

lologiques. On le dit auteur d'un grand nombre de poésies inédites. Son dernier écrit est une brochure *sur la Mort de M. Comte* (1857).

LITTROW (Karl-Louis DE), savant allemand, fils aîné du célèbre astronome de ce nom, né à Kasan, le 18 juillet 1811, fit d'excellentes études, sous la direction de son père, et lui fut adjoint comme sous-directeur de l'observatoire de Vienne. En 1842, à la suite de travaux remarquables sur la révolution de Vénus, et sur les éclipses, il en devint lui-même directeur. Il a fourni des données nouvelles à la réédition du *Dictionnaire physique* (Physikalisches Wœrterbuch) de Gehler, et dirigé la rédaction des *Annales de l'Observatoire de Vienne* (Annalen der wiener Sternwate), une des plus savantes collections du monde. En 1847, il fut chargé, avec M. Struve, de représenter l'Autriche au congrès austro-russe de trigonométrie, et, en 1850, il a beaucoup contribué à la création des écoles d'instruction professionnelle supérieure.

Son frère, Henri DE LITTROW, né à Vienne le 26 janvier 1820, capitaine dans la marine autrichienne, s'est fait connaître par des poésies et des articles politiques dans divers journaux.

LIVINGSTON (David), voyageur anglais, né vers 1815, à Blantyre (Écosse), et fils d'un pauvre cultivateur, fut placé, dès l'âge de dix ans, dans une manufacture de coton et employa ses rares loisirs à étudier, à Glasgow, les langues anciennes, la médecine et la théologie. Dès qu'il eut reçu du Collége des médecins de cette ville le grade de licencié, il se fit agréer de la Société des missions de Londres avec l'intention d'aller prêcher l'Évangile en Chine. Empêché par la guerre qui venait d'éclater avec ce pays, il s'embarqua, en 1840, pour l'Afrique méridionale, résida quelque temps au Cap, afin de s'y familiariser avec les idiomes de l'intérieur, et se retira, en 1843, dans la belle vallée de Mabotsa; il en fit le siége de ses travaux religieux, épousa la fille du docteur Moffat et vécut le plus souvent au milieu de Béchuanas, s'accommodant à leurs mœurs et partageant même les fatigues de leurs expéditions guerrières.

Le 1er juin 1849, il s'avança pour la première fois vers le nord et, en compagnie de MM. Murray et Oswell, remonta le Zouga, parcourut plus de trois cents milles et atteignit les bords du lac Ngami. Une seconde expédition, entreprise l'année suivante, fut arrêtée par une épidémie. En 1851, il passa jusqu'à Sebitoane, principale ville du Mekalolo, et découvrit une vaste contrée fertile, bien arrosée, coupée de mines, de riches vallées, de lacs et de rivières navigables et habitée par un peuple doux, actif et industrieux. Sa troisième tentative fut couronnée d'un succès encore plus éclatant : parti le 8 juin 1852, il arriva, après des fatigues inouïes, à la station portugaise de Saint-Paul de Loando, située sur la côte occidentale de l'Afrique, y fit une longue et cruelle maladie, et néanmoins se remit en marche, pour traverser le continent dans toute sa largeur au sud; il atteignit Quilimane, sur la côte orientale, au mois de mai 1856. A son retour en Angleterre, il reçut des Sociétés de géographie de Londres et de Paris deux médailles d'or. Il a publié les résultats de ses travaux sous le titre de : *Voyages et recherches d'un missionnaire dans l'Afrique méridionale* (Missionary travels and researches in south Africa; Londres, 1857, in-8, fig.).

LLANTA (Jacques-François-Gaudérique), lithographe français, né à Perpignan, le 18 novembre 1807, de parents d'origine espagnole, étudia d'abord la peinture dans l'atelier du baron Gros, et entra à l'École des beaux-arts, en 1828. Il exposa même, bien qu'à d'assez longs intervalles (1838, 1848), plusieurs tableaux de genre, *un Sujet catalan*, *C'est la foi qui sauve*, etc.; livré de préférence à la lithographie, il a produit, depuis 1825, un nombre infini de compositions dans ce genre, et quelques-unes avec une rapidité qui répond mieux aux besoins du commerce qu'aux intérêts de l'art. Ses principales lithographies sont celles dont il a fait lui-même un choix assez heureux pour les expositions annuelles; nous rappellerons la *Déclaration de la Chambre des Députés au duc d'Orléans*, de M. Heim (1835); *une Vierge* et *la Religion chrétienne*, de M. Signol (1839); *la Reine des cieux*, d'après M. Cazes; *la Mère du divin Sauveur*, de Raphaël, *le bon Pasteur*, de Ziégler; le *portrait du Régent*, de Santerre; celui du *baron Desnoyers*, d'après M. Dubufe, et ceux enfin du *vicomte pair de Caux*, de *MM. Tamburini*, *Santini*, et d'autres artistes de toutes les classes. M. Llanta a obtenu une 3e médaille en 1839.

LOBE (Jean-Christian), musicien allemand, né à Weimar, en 1797, reçut de son père ses premières leçons de musique, et acquit, dès l'âge de onze ans, un talent de flûtiste qui engagea la grande-duchesse à faire les frais de son éducation. Admis, en qualité de violoniste, à la chapelle de la cour, il y étudia seul la composition. En 1819 et 1820, il se fit applaudir, comme flûtiste, à Vienne et à Berlin. De retour à Weimar, il y donna son premier opéra : *Witikind* (1821) dont il avait lui-même composé le libretto, puis *la Cage*, *le Flibustier* (1830); *la princesse de Grenade* (1833); *le Domino rose* (1837), qui furent bien accueillis d'abord à Weimar, et ensuite sur les principales scènes de l'Allemagne, et *le Roi et le Fermier* (1844), qui consacra définitivement sa réputation.

M. Lobe qui avait quitté, en 1842, sa place à la chapelle de Weimar, pour entrer, comme professeur à l'institut musical nouvellement fondé, passa à Leipsick en 1846, et y dirigea pendant deux années le *Journal musical* fondé par Rochlitz, en 1798. Les articles qu'il y inséra, font preuve d'une grande science et d'une excellente méthode. Il a, comme professeur, peu de rivaux parmi ses compatriotes. On a encore de lui des *Concertos*, des *Variations* et des *Fantaisies*.

LOBECK (Chrétien-Auguste), philologue allemand, né à Naumbourg (Prusse), le 5 juin 1781, fit de bonnes études au collége de sa ville natale, sous la direction de son père, pédagogue distingué, fréquenta ensuite différentes universités et, après avoir obtenu ses grades, et fait, pendant plusieurs années, des cours particuliers de philologie classique, devint, en 1807, co-recteur, en 1806, recteur du lycée de Wittemberg, et un peu plus tard professeur adjoint à l'université de cette ville. En 1814, lors de la suppression de cette ancienne et célèbre université, M. Lobeck dont la réputation s'était déjà répandue en Allemagne, fut appelé à Kœnigsberg, où il occupe encore aujourd'hui la chaire de littérature ancienne et d'éloquence classique. Il y a célébré le cinquantième anniversaire de sa promotion au grade de docteur.

Distingué parmi les hellénistes par son érudition et la sagacité de sa critique, il a exercé, durant les longues années de son professorat, une influence heureuse sur le développement des études classiques dans les provinces orientales de la Prusse. Il a obtenu le titre de conseiller intime supérieur du gouvernement et diverses distinctions honorifiques.

Ses travaux les plus estimés sont : *Ajax So-*

phoclis commentario perpetuo illustratus (Leipsick, 1810; 2ᵉ édit., 1835) : l'édition critique du *Phrynichus* (Leipsick, 1820); *Aglaophamus, seu de theologiæ mysticæ Græcorum causis* (Kœnigsberg, 1829, 2 vol.); *Paralipomena grammaticæ græcæ*, deux parties, formant deux recueils distincts; d'excellentes *Dissertations* grammaticales (Leipsick, 1837); *Pathologiæ sermonis græci prolegomena* (Leipsick, 1843); *Ῥηματικὸν sive verborum græcorum et nominum verbalium technologia* (Kœnisberg, 1846); *Pathologiæ linguæ græcæ elementa* (Kœnsberg, 1ᵉʳ vol., 1853), etc.

On lui doit en outre un très-grand nombre d'écrits académiques qui ont paru à Kœnigsberg, et parmi lesquels nous pouvons à peine citer les plus importantes : *Dissertationes de vocabulorum græcorum Metathesi; de Metathesi aspirationis et quantitatis; Dissertatio de syntaxi indeclinabilium; Quinque dissertationes de proschematismo; de Orthographiæ græcæ inconstantia; de Apocope vocalium; Dissertationes de accentu vocabulorum parentheticorum;* etc., etc.

LOCKE (Joseph), industriel anglais, né en 1805, à Attercliffe, près Sheffield, fit ses études au collége de Barnsley, travailla quelque temps sous la direction de M. Stephenson dont il devint l'ami, et fut admis, vers 1832, à l'Institution des ingénieurs civils. Il fut employé dans la construction d'un grand nombre de chemins de fer, en Angleterre et en France, et reçut de Louis-Philippe la croix de la Légion d'honneur, en 1845. Deux ans plus tard, il entra à la Chambre des Communes, sous les auspices du parti libéral, pour le bourg d'Honiton (1847). Il est directeur du railway de Glasgow à Greenock.

LOCKROY (Joseph-Philippe SIMON, dit), auteur dramatique français, né, en 1802, à Paris, a joué pendant quelque temps la comédie et le drame. Ses débuts littéraires remontent à la Restauration; en 1827, il collabora à une des jolies pièces de M. Scribe, *la Marraine*. Auteur d'un grand nombre d'ouvrages, en société surtout avec MM. Anicet Bourgeois et Arnould, il a donné aux théâtres de drame : *Catherine II* (1831); *Périnet Leclerc* (1832); *l'Impératrice et la Juive* (1834); *Karl ou le châtiment* (1835); *la Vieillesse d'un grand roi* (1837); *Marie Rémond* (1839); *la Jeunesse dorée* (1849). A l'Opéra-Comique il a fourni : *le Bon garçon* (1837); *Bonsoir, monsieur Pantalon* (1851); *la Croix de Marie* (1852); *le Chien du jardinier* (1855); au Théâtre Lyrique, *les Dragons de Villars*, *la Reine Topaze* (1856), etc.; et scènes de genre : *Pourquoi?* (1833); *C'est encore du bonheur* (1834); *le Frère de Piron* (1836); *Passé minuit* (1839), un des meilleurs rôles d'Arnal; *un Duel sous Richelieu* (1840); *Trois épiciers* (1840); *le Chevalier du guet* (1840); *Charlot et le maître d'école* (1841), un des plus grands succès des Variétés; *l'Extase* (1843); *les Deux compagnons du tour de France* (1845); *Irène ou le Magnétisme* (1847), etc. En 1855, on lui a attribué une forte part de collaboration dans le drame de *la Conscience*, de M. A. Dumas.

LOCMARIA (Noël-Marie-Victor DUPARC, comte DE), littérateur français, né vers 1795, a servi dans la garde royale et donné sa démission, après 1830, du grade de lieutenant-colonel. Il a écrit quelques ouvrages : *de l'État militaire en France* (1831, in-8), *les Guérillas* (1834, 2 vol. in-8), roman; *Souvenirs des voyages du duc de Bordeaux* (1846, 2 vol. in-8; 2ᵉ édit., 1847), et *Histoire du règne de Louis XIV* (1853, 2 vol. in-8), entière apologie des actes de ce prince. Il est, depuis 1829, officier de la Légion d'honneur.

LOEBELL (Jean-Guillaume), historien allemand, né à Berlin le 15 septembre 1786, commença ses études fort tard, suivit les cours des universités d'Heidelberg et de Berlin, donna d'abord des leçons particulières à Breslau, et obtint ensuite la chaire d'histoire à l'École militaire de cette ville. Nommé, en 1823, professeur d'histoire à l'École des cadets de Berlin, il devint professeur adjoint à Bonn, en 1829, et titulaire en 1831. En 1852, il a été fait conseiller intime du gouvernement, et a quitté alors la carrière de l'enseignement.

M. Lœbell s'est surtout fait connaître par trois travaux très-importants, le remaniement et la continuation de l'*Histoire du monde* (Weltgeschichte) de Becker (Berlin, 1836-1838, 14 volumes); une histoire universelle, sous ce titre : *Histoire du monde, dans ses traits principaux et son développement général* (Weltgeschichte in Umrissen, etc.; Leipsick, 1846); *Grégoire de Tours et son temps* (Ibid., 1839). Dans ce dernier ouvrage, il a compris et traité le développement de la puissance des Francs et des Germains, comme l'ont fait depuis les grands historiens de l'Allemagne. On lui doit encore des *Lettres d'un voyageur* (Reisebriefen; Berlin, 1837), publiées à la suite d'un voyage en Belgique; un livre didactique : *Principes d'une méthode pour l'enseignement de l'histoire* (Grundzüge einer Methodik des geschichtlichen Unterrichts (Leipsick, 1847); etc.

LOEHN (Anna), femme de lettres allemande, née, en 1830, à Naundorf, en Saxe, est fille d'un pasteur protestant qui soigna lui-même son éducation. Elle suivit fort jeune sa vocation dramatique et fut successivement attachée aux théâtres de Leipsick, d'Oldenbourg et de Dresde. Outre le drame d'*Ulysse en Ogygie* qu'elle publia dès l'âge de seize ans, elle a écrit deux volumes de vers : *Poésies* (Gedichte; 2ᵉ édit., Leipsick, 1856), et *Jeanne* (Giovanna; Dresde, 1854), et le drame d'*Iduna* (1854). Elle a aussi traduit de l'italien les *Mémoires* d'Alfieri.

LOENNROT (Elias), philologue finlandais, né le 9 avril, 1802 à Sammati, dans le district d'Helsingfors, et fils d'un tailleur de village, entra, en 1820, dans une pharmacie. S'étant lui-même préparé à l'examen universitaire, il fut admis, en 1822, à l'université d'Abo. Promu au grade de docteur en médecine en 1832, il fut nommé médecin du cercle de Cajana (Carélie) et remplit ces fonctions jusqu'en 1853, époque où il fut appelé à succéder à Castren, comme professeur de langue et de littérature finnoise, à l'université d'Helsingfors. Il a consacré une partie de sa vie à parcourir la Finlande, afin de réunir les vieilles poésies populaires et de concourir à la restauration de l'idiome national, œuvre déjà commencée par Topelius et qui devint le but de tous ses efforts. Son premier livre, *Kalevala* (Helsingfors, 1835; 2ᵉ édit., 1849, traduit en français par M. Léouzon Le Duc, Paris, 1845 2 vol. in-8), est une collection de 32 pièces qui forment une espèce d'épopée fabuleuse sur l'Orphée finnois, Waïnamoïnen, le dieu de la poésie, et sur ses aventures avec le forgeron Ilmarinen. Une excellente traduction suédoise, couronnée par la Société littéraire d'Helsingfors, en a été donnée en 1841 par M. A. Castren, avec des remarques critiques qui confirment l'opinion exprimée par M. Lœnnrot que ces poëmes sont dus à plusieurs Runnasingers d'époques différentes.

M. Lœnnrot publia ensuite *Kanteletar ou Chant de la harpe* (Helsingfors, 1841, 3 vol.), qui ne contiennent pas moins de 652 légendes et ballades fort anciennes (traduction allemande, Helsingfors, 1852); des *Proverbes finnois* (Suomen kansan Sa-

nalaskuja 1842), au nombre de 7000; et une *Collection d'énigmes*, familières dans la Finlande et l'Esthonie (Suomen kansan arvoituksia, 1844; 2e édit., 1852). Ces matériaux ont été patiemment recueillis par M. Lœnnrot dans le cours des nombreuses excursions qu'il a entreprises aux frais de la Société littéraire d'Helsingfors. Un certain nombre de ses mémoires sont écrits en langue nationale, innovation qui a eu le plus grand succès et qui a trouvé de nombreux imitateurs. S'appuyant sur ce principe que la langue du peuple, telle qu'il la conserve dans ses traditions et sa parole, contient en germe les formes de la littérature écrite, il a purifié son style des idiotismes suédois et russes et a choisi le dialecte de l'Ouest, dont le professeur Rennvale avait déjà, en 1826, publié le *Dictionnaire*. Grâce au concours dévoué du docteur Lœnnrot et à son zèle infatigable pour tout ce qui se rattache à la nationalité de la Finlande, divers ouvrages populaires ont été imprimés et une société littéraire a été fondée à Wiborg.

On a encore de lui: *Dictionnaire et Manuel de conversation suédois-finnois-allemand* (Schwedisch-finnisch-deutschen Wœrter und Gespraechbuch (Helsingfors, 1847); *de Wæinæmœine, priscorum Fennorum numine* (Abo 1827); *sur la Médecine magique des Finnois* (Om Finnarnes magiska Medicin; Helsingfors, 1832); *sur la Langue des Tschoudes septentrionaux* (Om nordtschudiska Spraket; *Ibid.*, 1853). Il a rédigé *Mehilæinen*, journal populaire mensuel, de 1836 à 1840; donné des Mémoires à la revue intitulée *Suomi*, et aux recueils de l'Académie des sciences de Finlande, dont il est président depuis 1854.

LOEWE (Jean-Charles-Godefroid), compositeur allemand, né à Lœbejün, près de Halle, le 30 novembre 1796, et fils d'un chantre, apprit de bonne heure les éléments de la musique, fut enfant de chœur dans plusieurs villes, écrivit quelques compositions précoces, puis alla, en 1817, suivre les cours de philosophie et de théologie à l'université de Halle, tout en donnant des leçons de musique, pour subvenir à sa subsistance et à son éducation. En 1819, il connut Weber à Dresde, plus tard Hummel à Weimar, et Gœthe à Iéna. Leurs encouragements le décidèrent à publier plusieurs morceaux qui lui valurent à Stettin, après divers emplois, celui de directeur de musique à l'église Saint-Jacques, au gymnase et au séminaire des instituteurs. Il est auteur de plusieurs publications, notamment de *Leçons de chant, théorie et pratique, pour les gymnases, les séminaires* et *les écoles* (Stettin, 1826, in-4).

On a de M. Lœwe des opéras qui n'ont jamais été représentés: *la Chaumière des Alpes, Rodolphe ou le seigneur allemand; les Trois souhaits, Malek-Adhel, les Taquineries, le Conte en rêve;* des oratorios qui ont eu beaucoup de succès; *la Destruction de Jérusalem*, exécutée à Stettin, puis à Berlin; *le Serpent d'airin, les Apôtres de Philippe, Gutenberg*, ces trois derniers sans orchestre; puis des chants, très-populaires en Allemagne, sur les ballades des plus grands poëtes, Uhland, Gœthe, Kœrner et sur des poésies de Byron, tels que: *le Roi des Aulnes, le Noël de sainte Waldpurge, la Nonne de la Sprée, la Caverne des amants, la Revue nocturne, la Fiancée de Corinthe, la Maison sainte, Mazeppa*, etc. Citons enfin: des *Symphonies*, des *Ouvertures* et un recueil de cantates et de motets, sous le titre de *Trois années complètes*.

LOEWE, nom d'une famille très-nombreuse d'artistes dramatiques allemands qui contient les principaux membres suivants:

Louis Lœwe, né à Rinteln, en 1795, actuellement régisseur du théâtre royal de Vienne. Il a joué sur presque tous les théâtres de l'Allemagne, à la fois dans la comédie et dans le drame. Ses principales créations furent dans *Hamlet* et *Macbeth*. La plupart des bons acteurs allemands contemporains ont reçu ses leçons;

François-Louis-Feodor Lœwe, neveu du précédent, né à Cassel, en 1816, depuis 1847 régisseur du théâtre de Stuttgart, où, après avoir joué dans plusieurs autres villes, il a déployé, dans les rôles de Leicester, de Posa, de Tasso et d'Hamlet une énergie savante et contenue, une belle diction et une majesté d'attitudes qui l'ont rendu célèbre. Il s'est aussi fait connaître comme poëte lyrique par plusieurs recueils: *les Chansons de Francfort* (Frankfurter Lieder): *Sonnets vénitiens* (Venetianische Sonette). Il a donné une édition complète de ses poésies, en 1855.

Sophie Lœwe, cantatrice, sœur du précédent, née à Oldenbourg, en 1815, élève de Cicemarra, engagée, en 1832, au théâtre de la porte de Carinthie et, en 1838, au théâtre royal de Berlin. Elle eut une grande vogue dans *le Domino noir* et *le Barbier*. Après avoir visité la France, l'Angleterre et l'Italie, elle a épousé, en 1840, un prince de la maison de Liechtenstein.

Sa sœur, Lilla Lœwe, après avoir paru avec éclat à Vienne, comme jeune première, a aussi quitté la scène, pour épouser le baron livonien de Küster.

LOISET (Alexandre-Benoît), vétérinaire français, ancien représentant du peuple, né à Lille (Nord), le 18 février 1797, d'une famille d'ouvriers, fut admis, comme élève, à l'École d'Alfort, où il étudia avec beaucoup d'ardeur et de succès la médecine vétérinaire. En 1819, il fut nommé vétérinaire du département du Nord. Bientôt après, il entra à l'Académie des sciences de Lille. Membre du conseil central de salubrité, depuis sa fondation, membre fondateur de la société centrale de médecine du département, de l'École préparatoire de médecine de Lille, correspondant de diverses sociétés savantes, il publia de nombreux mémoires sur les questions relatives à sa profession, et reçut plusieurs médailles d'or et d'argent de la Société centrale d'agriculture de Paris. Outre des articles importants, insérés dans les *Mémoires de la Société royale des sciences de Lille*, il a fait paraître un *Résumé analytique des faits de police médicale et des observations de médecine vétérinaire*, recueillis dans le département du Nord en 1839 (Lille, 1840, in-8); un *Rapport sur les travaux du conseil de salubrité du département du Nord pendant les années* 1841 *et* 1842 (Lille, 1844, in-8), etc.

Connu depuis longtemps par ses opinions très-libérales, lorsque la révolution de Février éclata, il fut nommé représentant du peuple par 170 719 suffrages, le onzième des vingt-huit élus du Nord, fit partie du comité de l'agriculture et du crédit foncier, et vota ordinairement avec la gauche non socialiste. Après l'élection du 10 décembre, il combattit le gouvernement de Louis-Napoléon, sans s'associer à la demande de mise en accusation du Président et des ministres. Réélu, le seizième, à l'Assemblée législative, il fut atteint du choléra, et les journaux annoncèrent sa mort; mais il se rétablit complétement et reprit ses travaux législatifs et scientifiques. Membre de la minorité républicaine, il défendit contre tous les partis la Constitution, et, après le coup d'État du 2 décembre, renonça à la vie politique.

Il a publié depuis des mémoires importants: *de l'Affection typhoïde de l'espèce chevaline et de ses rapports avec la fièvre typhoïde de l'homme* (Lille, 1853, in-8); *de l'Enzootie foudroyante*,

attaquant toutes les espèces herbivores dans le nord de la France (Ibid., 1854, in-8), etc.

LOISON (Pierre), sculpteur français, né à Mer (Loir-et-Cher), en 1821, étudia la sculpture dans l'atelier de M. David d'Angers et débuta avec succès au salon de 1845; il y exposait à la fois *Jésus parmi les docteurs*, une *Psyché*, les bustes d'*Alexandre Andryane* et de *M. Sallandrouze de Lamornaix*, avec six *médaillons*, bronze et plâtre. Depuis, il a exécuté et exposé de nouveaux bustes, notamment *M. Alfred Magne*, *Mme Renet*, *le général Corbineau*, commandé par le ministère de l'intérieur; une statue d'*Héro* et celle du *Printemps* (1853), achetée par le comte de Morny. On a vu de lui, à l'Exposition universelle de 1855, plusieurs *bustes*, ainsi que de nouveaux *médaillons*, et une *Nymphe*, statue en marbre appartenant à l'État: et, au salon de 1857, le buste de *M. Magne*, *la Jeune convalescente*, avec les modèles de *l'Histoire*, de *la Vérité*, de *l'Agriculture* et de *Condorcet*, sujets qu'il a exécutés au nouveau Louvre. Il a obtenu une 3e médaille en 1845, une 1re en 1853, et une mention en 1855.

LOLA MONTÈS (Maria Dolores PORRIS Y MONTEZ, dite), danseuse et aventurière célèbre, est née, selon les uns, à Séville, d'un père espagnol, en 1818; selon les autres, à Montrose (Écosse), d'un père anglais, en 1820, et, selon elle-même, à Limerick, en 1824. Sa mère, créole d'une grande beauté, épousa successivement un officier espagnol, et un officier irlandais; de là l'incertitude. Elle fut, du moins, élevée en Angleterre, dans la maison maternelle, puis dans une pension, à Bath. Belle et séduisante, elle s'y maria, fort jeune encore, avec un officier nommé James, qui l'emmena aux Indes orientales. Un tel séjour ne pouvait lui convenir; elle s'échappa bientôt et, sur le vaisseau même qui la ramenait en Europe, inspira déjà de grandes passions. C'est alors qu'elle fit en Espagne un court séjour qui accrédita son origine espagnole. Elle ne tarda pas, du reste, à retourner en Angleterre, où elle fut disputée par les Lennox et les Malmesbury. Du palais de ces grands seigneurs, elle se laissa tomber très-bas, puis vint chercher en France une vogue qu'elle n'avait plus en Angleterre.

Elle débuta comme danseuse, en 1840, au théâtre de la Porte-Saint-Martin, où elle ne fit preuve que d'un talent médiocre; mais, grâce à sa beauté et à sa réputation d'aventurière, elle devint bientôt une femme à la mode et la maîtresse du gérant de *la Presse*, Dujarrier. La mort de ce dernier, dans un duel que les tribunaux qualifièrent si sévèrement, donna lieu à un procès scandaleux où Lola Montès vint en grand deuil glorifier son amant. Son succès en augmenta, et les directeurs de théâtre lui firent à l'envi des propositions.

Tout à coup on apprit qu'elle était en Bavière, où le vieux roi Louis la comblait de ses faveurs. C'est ici la période la plus importante de la vie de Lola Montès, dont l'influence politique s'accrut jusqu'à produire des révolutions. Elle voulut être comtesse de Landsfeld; le ministère ultramontain de Charles d'Abel ayant refusé son adhésion, fut dissous; Lola fut nommée comtesse et citoyenne bavaroise (1846). Un second ministère, celui de Wallerstein, qu'elle avait elle-même composé, lui étant devenu hostile, elle le brisa encore. C'est alors que la nation humiliée se prononça hautement contre elle et demanda son expulsion. Soutenue par le roi, elle tint ferme et s'entoura d'une société de jeunes gens, *Alemannia*, qui croyait voir en elle la protectrice des idées libérales et républicaines. Mais la plus grande partie de l'université se souleva contre ces scandales. L'ancienne danseuse, dotée d'une pension viagère de 52 000 francs, traitée à l'égal de la reine et décorée, ne put paraître en public sans être poursuivie par les huées et les sifflets. Des émeutes durement réprimées augmentèrent encore les ressentiments du peuple. Lola Montès se servait indistinctement de sa cravache contre ses valets et les premiers personnages du royaume.

Enfin l'orage éclata. Le 9 février 1848, les partisans de l'*Alemannia*, poursuivis dans les rues par la foule des étudiants, durent subir un siége en règle dans la maison d'un traiteur. A cette nouvelle, Lola Montès quitta son hôtel et arriva, suivie du roi, sur le théâtre du combat. Contrainte de se réfugier dans une église, elle en sortit bientôt, armée d'un pistolet, et fit mine de tenir tête toute seule au peuple exaspéré. Elle ne fut sauvée, et le roi avec elle, que par une charge de cuirassiers. Le lendemain, un décret royal ferma pour un an l'université de Munich. Alors étudiants et peuple se réunirent pour faire une démonstration. Sabrée par les gendarmes, la foule conservait une attitude menaçante qui fit enfin réfléchir le roi. La Chambre des Pairs lui arracha l'ordre qui éloignait la comtesse. Elle partit frémissante, à peine protégée, par plusieurs escadrons, contre la fureur populaire. Son palais fut mis au pillage, et, au milieu du désordre et de la confusion, le roi lui-même fut blessé. Le soir même, Lola Montès rentrait à Munich par une autre porte; mais les abords du palais lui furent irrévocablement défendus. Elle erra encore quelque temps dans les provinces, parmi les résidences royales; mais la révolution de mars et l'abdication du roi lui apprirent que son rôle était terminé.

Elle se résigna, et dédaignant la position brillante que pouvait encore lui offrir l'ex-roi, regagna l'Angleterre et s'y maria, l'année suivante, avec un riche officier anglais, M. Heald. La famille du jeune homme, irritée d'une pareille alliance, se souvint de M. James, et intenta à Lola Montès un procès en bigamie. Mistress Heald et son mari prirent le parti de s'enfuir et voyagèrent en Espagne, où la nouvelle de la mort de M. James vint les délivrer de tout souci. Mais le caractère de Lola Montès était opposé aux longues unions. En 1852, elle partit pour l'Amérique du Nord, et y donna des représentations qui eurent un grand succès. Héroïne et actrice tout ensemble, elle jouait : *les Aventures de Lola Montès en Bavière*. Les catholiques de la Nouvelle-Orléans se trouvèrent blessés, et Lola crut devoir se retirer à San-Francisco, en Californie, où elle a encore contracté un mariage.

A la fin de 1855, elle a abordé en Australie avec une troupe dont elle est la directrice, et elle a même donné, à Melbourne, plusieurs représentations au profit des blessés de Sébastopol. On a lu une partie de ses *Mémoires* dans *le Pays* (1854); mais sa véritable autobiographie est dans les *Lectures* qu'elle a faites sur elle-même et dont il existe, en anglais, plusieurs éditions.

LOMÉNIE (Louis-Léonard DE), littérateur français, né en 1818, à Saint-Yrieix (Haute-Vienne), et non à Paris, comme le dit la *Littérature française contemporaine*, descend de François de Loménie, conseiller au siége présidial de Limoges en 1570, frère de Martial de Loménie, sécrétaire du roi, qui fut le chef de la branche des Loménie de Brienne. En sortant du collége d'Avignon, où il fit de brillantes études, M. L. de Loménie vint à Paris pour se livrer tout entier à des travaux littéraires. Très jeune encore, il entreprit, en 1840, sous le pseudonyme d'*un Homme de rien*, la publication d'une série d'études biographiques qui

formèrent la *Galerie des contemporains illustres* (Paris, 1840-1847, 10 vol. in-18, avec portraits). Cet « homme de rien » fit beaucoup de bruit dans le monde, sans chercher le scandale et sans forcer la curiosité publique par des révélations indiscrètes. Il sut garder, dans ses confidences sur la vie privée des contemporains, la mesure et la réserve convenables, s'attacha surtout à peindre des portraits vraiment historiques, et se montra écrivain de mérite et de goût, autant que chroniqueur bien informé. Ses biographies, qui obtinrent un succès très-légitime et très-honorable, ont trouvé plus de plagiaires que d'imitateurs.

M. de Loménie a publié sous son nom, dans divers journaux, une nouvelle série d'études biographiques intitulées *les Hommes de* 89, publication malheureusement interrompue, mais que l'auteur, dit-on, doit reprendre. Collaborateur de la *Revue des Deux-Mondes*, il a fait paraître, dans ce recueil, un travail très-étendu et très-curieux sur Beaumarchais, d'après des documents inédits et authentiques, et qui a été réimprimé sous ce titre : *Beaumarchais et son temps ; Études sur la société française*, etc. (1855, 2 vol. in-8). On cite encore de lui l'*Histoire du droit de succession en France au moyen âge* (1845), traduite d'Édouard Gans et précédée d'une *Notice historique et littéraire*.

En 1845, M. de Loménie fut appelé à suppléer M. J. J. Ampère dans la chaire de littérature française, au collége de France. En 1849, il a été nommé répétiteur de littérature à l'École polytechnique.

LONDESBOROUGH (Albert-Denison DENISON, 1er baron), pair d'Angleterre, né en 1805, à Londres, est le frère puîné du présent marquis de Conyngham (voy. ce nom). Après avoir quelque temps servi dans les gardes à cheval, il entra dans la diplomatie et fut successivement secrétaire de légation à Florence et à Berlin. De 1835 à 1841, il siégea pour Canterbury à la Chambre des Communes, et fut réélu en 1847 ; il donna sa démission, en 1850, pour entrer à la Chambre haute avec le titre de baron Londesborough. Il appartient au parti libéral. Marié deux fois, il a neuf enfants, dont l'aîné, William-Henri-Forester DENISON, est né en 1834.

LONDONDERRY (Frédéric-William-Robert STEWART, 4e marquis DE), pair d'Angleterre, né en 1805, à Londres, appartient à une famille irlandaise élevée à la pairie héréditaire, en 1814, et qui compte le fameux ministre tory lord Castlereagh parmi ses membres. Son deuxième titre est celui de vicomte Castlereagh. A sa majorité, il entra à la Chambre des Communes (1826), pour le comté irlandais de Down, où d'immenses domaines assuraient son influence, et fut constamment réélu jusqu'en 1852 ; dévoué aux doctrines conservatrices, il s'opposa de tout son pouvoir à la levée des prohibitions commerciales et aux empiétements successifs du libre échange. En 1854, il hérita du siége de son père à la Chambre des Lords. Son nom n'a guère été mis en évidence, si ce n'est sous lord Wellington, qui le fit entrer au Conseil de l'amirauté (1828), et sous celui de sir R. Peel, qui lui remit une des hautes charges de la cour (1834). Il fait néanmoins partie du Conseil privé. N'ayant pas d'enfants de son mariage avec la vicomtesse Powerscourt (1846), il a pour héritier présomptif de ses dignités son frère consanguin, le comte Vane (voy. ce nom).

LONG (Georges), érudit anglais, né en 1800, à Poulton (comté de Lancastre), fut élevé dans un collége de Macclesfield et obtint une bourse à l'université de Cambridge, où il fit aussi partie du corps enseignant. Après avoir professé deux ans à l'université de la Virginie, il entra, en 1826, à celle qui venait d'être créée à Londres, y occupa la chaire de langue et de littérature grecques jusqu'en 1831, et celle de langue latine, de 1842 à 1846. Reçu avocat en 1837, il fit quelque temps des cours de droit (1846) à la société de Middle-Temple, puis rentra dans l'enseignement classique, en 1849, comme professeur d'humanités au collége de Brighton.

Membre actif de la Société pour la propagation des connaissances utiles, M. Long a édité, sous son patronage : le *Journal d'éducation* (1831-1835) ; l'*Encyclopédie à un sou* (Penny Cyclopædia ; 1832 1846, 29 vol. in-4), qui fut un des ouvrages les plus populaires en ce genre, et commencé un *Dictionnaire biographique universel* (the Biographical Dictionary ; 1842-1844), dont il ne parut que la lettre A. Citons encore une traduction des *Vies des grands hommes* de Plutarque (Lives ; 1844, 5 vol.) ; *les Révolutions de France* (France and its Revolutions ; 1850), histoire pittoresque ; quelques éditions classiques et de nombreux articles dans les *Dictionnaires* du docteur W. Smith.

LONGCHAMPS ou LONGCHAMP (Mlle Henriette), femme peintre française, née à Saint-Dizier (Haute-Marne), vers la fin de 1818, s'est consacrée au genre des fleurs et des fruits, qu'elle a souvent traité à l'aquarelle. On a vu d'elle, depuis ses débuts au salon de 1841 : des *Paniers de fleurs*, des *Groupes de fruits*, des *Légumes ; Offrande à la Vierge* (1841-1847) ; une *Croix de chemin* (1848) ; *Camélia*, *Guirlandes de roses* (1849-1853) ; plusieurs des sujets précédents ont reparu à l'Exposition universelle de 1855 ; *Roses blanches* (1857), etc. Elle a obtenu une 3e médaille en 1847, et une 2e en 1848.

LONGET (François-Achille), médecin et physiologiste français, né à Saint-Germain en Laye, en 1811, montra de bonne heure un goût prononcé pour les études anatomiques, et s'y livra tout entier, à partir de l'année 1838. Il dirigea plus spécialement ses investigations sur le système nerveux, et publia une suite de travaux très-importants, entre autres son *Traité d'anatomie et de physiologie du système nerveux de l'homme et des animaux vertébrés* (Paris, 1843-1846) ; et son *Traité complet de physiologie* (1850-1855), un des meilleurs ouvrages de ce genre dans notre langue ; l'auteur y remonte des phénomènes fonctionnels aux lois, suit les développements de la vie dans toute l'échelle zoologique, consolide et confirme, par de nouveaux modes d'expérimentation, la belle découverte de Charles Bell sur le rôle différent des cordons antérieurs et des cordons postérieurs de la moelle épinière, relativement à la sensibilité et au mouvement.

M. Longet s'est aussi livré à de savantes recherches sur les lois de l'excitabilité dans les nerfs, sur l'irritabilité propre et directe de la fibre musculaire dépouillée du filet nerveux, qui, pendant la vie, lui transmet les ordres de la volonté ; sur l'existence des nerfs mixtes et la classification des nerfs crâniens ; sur l'action de l'electricité sur le système nerveux. Il a publié, en 1840, les expériences qu'il a faites sur ce dernier sujet, avec M. Matteucci. Adversaire de l'école appelée électro-nerviste, il croit avoir démontré que l'irritabilité est une propriété inhérente aux muscles vivants, sur laquelle le courant électrique agit seulement comme un excitateur spécial, sans pouvoir la remplacer quand elle est épuisée. Dans un travail publié en 1847, M. Longet a établi que le principe moteur de la respiration a son siége

dans le faisceau intermédiaire du bulbe rachidien. Il a aussi entrepris, en 1847, une série d'expériences relatives aux effets de l'inhalation de l'éther sulfurique sur le système nerveux de l'homme et des animaux, et, en 1852, en collaboration avec M. Masson, des études expérimentales sur la voix et sur la production du son dans divers instruments de musique.

M. Longet a obtenu deux fois le prix Montyon de physiologie, à l'Académie des sciences. Il a été élu membre de l'Académie de médecine à la presque unanimité, en 1844; plusieurs fois candidat à l'Institut pour la section de médecine, il n'obtint à sa dernière candidature (31 mars 1856) qu'une voix de moins que le candidat élu, M. Jobert (de Lamballe). Officier de la Légion d'honneur, il est un des médecins consultants de l'Empereur. Il appartient à plusieurs des principales académies.

Ses principaux travaux, qui se distinguent tous par la clarté, la précision et la rigueur logique, sont consignés dans les *Archives générales de médecine*, la *Gazette médicale*, les *Annales des sciences naturelles* et les *Annales médico-psychologiques du système nerveux*, dont il a été l'un des trois fondateurs (voy. BAILLARGER).

LONGFELLOW (Henry-Wadsworth), poëte américain, né à Portland (Maine), le 27 février 1807, entra, à quatorze ans, au collége Baudoin, à Brunswick, et y prit ses grades. Encore sur les bancs, il écrivit des poésies pour la *Gazette littéraire des États-Unis*. Il étudiait le droit dans l'étude de son père, quand on lui offrit, malgré sa jeunesse, la chaire des langues modernes au collége où il avait fait ses études. Avant d'y entrer, il parcourut presque toute l'Europe, et, en 1829, revint à Brunswick, où, tout en remplissant ses fonctions de professeur, il consacra ses loisirs à la poésie. En 1835, déjà célèbre par son roman *Outre-mer*, il fut appelé à remplacer Ticknor dans sa chaire de langues modernes à Cambridge, la première des universités américaines. Il se remit à voyager, afin d'étudier à fond les langues et la littérature de l'Europe septentrionale, et passa plus d'un an à visiter le Danemark, la Suède, l'Allemagne et la Suisse. Depuis son retour à Cambridge, il n'a quitté sa chaire qu'en 1842, pour faire un court voyage en Angleterre et en France. Il a résigné ses fonctions en 1854, et a vécu depuis dans la retraite.

L'influence du monde européen se fait sentir dans toutes les œuvres de M. Longfellow, et surtout dans *Évangéline*, épopée-idylle, aux hexamètres harmonieusement sonores. Sa composition est dramatique, son style pittoresque; on lui trouve plus de noblesse dans le sentiment que de force dans la pensée. Outre ses poésies dans la *Gazette des États-Unis*, et des articles remarquables dans la *Revue de l'Amérique du Nord*, il a publié : une excellente traduction du *Coplas* de don José Manrique, avec une introduction sur la poésie espagnole (1833, in-8); *Outre-mer* (1835, in-8); *Hyperion* (Cambridge, 1839; nouv. édition illustrée; Londres, 1853), roman artistique conçu sous l'influence de l'Allemagne; *Voix de la nuit* (Voices of the night, 1840), recueil de poésies; *Ballades et autres poëmes* (Ballads and other poems, 1841); *Skeleton in armour* (1842); une traduction des *Enfants de la communion* de Tegner; *l'Étudiant espagnol*, drame (The spanish student, 1842); *Poëmes sur l'esclavage* (Poems on slavery; Camb., 1843): *Poëtes en Europe* (Poets and poetry in Europe (Philad., 1845), contenant des traductions de poésies allemandes; *le Beffroi de Bruges* (The beffry of, etc., 1847); *Évangéline* (1848); *Kavanagh*, nouvelle (1848); *le Bord de la mer et le coin du feu* (The seaside and the fireside, 1850); *la Légende dorée* (The golden legend, 1851), dont le sujet est pris au *Pauvre Henri* de Hartmann de Aue; *le Chant d'Hiawatha* (Song of Hiawatha, 1855), etc. Ses œuvres ont été réunies dans la *Miniature library* de Bohn (Lond., 1851, 2 vol. in-8).

LONGFORD (Édouard-Michaël PAKENHAM, 3e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1817, dans le comté de Westmeath, a succédé, en 1835, à son père, qui avait été élevé, en 1821, à la pairie héréditaire. Il a servi quelque temps dans les gardes et appartient au parti conservateur. Comme il n'est pas encore marié, il a pour héritier présomptif son frère, William Lygon-PAKENHAM, né en 1819, colonel d'infanterie, et qui, dans la guerre d'Orient, a été adjudant général de l'armée ottomane.

LONGLEY (rév. Charles-Thomas), pair ecclésiastique d'Angleterre, est né, en 1794, à Boleyhill (comté de Rochester). Il fit ses études à l'école de Westminster, passa en 1812 à Oxford et y fut attaché à l'enseignement de 1818 à 1828. Après avoir administré une paroisse du Hants, il devint, en 1829, principal du collége d'Harrow, où il resta jusqu'à l'époque de son élévation au siége épiscopal de Ripon (1836), lequel donne accès à la Chambre des Lords. Il y vote avec le parti libéral.

LONGPÉRIER (Henri-Adrien PRÉVOST DE), antiquaire français, membre de l'Institut, né à Paris le 21 septembre 1816, manifesta de très-bonne heure une aptitude toute particulière pour la numismatique. Élevé à Meaux, au sein d'une famille riche et considérée, il put, encore enfant, se livrer librement à ses goûts. De retour à Paris, en 1835, il ne tarda pas à se faire attacher, en qualité d'employé, au cabinet des médailles de la bibliothèque royale; et là, pendant près de onze années, il entreprit des études persévérantes sur toutes les branches de l'antiquité figurée. Dès 1837, il était admis à la Société des antiquaires de France. A la mort de M. Dubois, conservateur adjoint du musée égyptien du Louvre (1847), il fut appelé par le roi Louis-Philippe, sur la recommandation de MM. de Cailleux et Letronne, à ce poste, dont les attributions se grossirent bientôt de la conservation du nouveau musée assyrien. Seul, à la révolution de 1848, M. de Longpérier garda sa position au Louvre, et il fut même bientôt élevé au grade de conservateur en titre: chargé dès lors de la sculpture antique, des vases peints et du musée mexicain, qui venait de se former, il commença la rédaction de nouveaux catalogues, et opéra, dans les monuments, un classement nouveau. M. de Longpérier est resté, sous l'Empire, en possession de fonctions qu'il remplit avec tant d'intelligence et de zèle. En 1854, l'Académie des inscriptions et belles-lettres l'élut au nombre de ses membres titulaires, après l'avoir couronné à deux reprises différentes dans le concours annuel de numismatique. A ses connaissances en archéologie, il joint celle de la langue arabe, et appartient au conseil de la Société asiatique. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

Peu de personnes joignent une aussi grande connaissance pratique des monuments à autant de sagacité naturelle. Il a publié, outre un grand nombre de catalogues raisonnés de médailles, divers mémoires dans la *Revue archéologique*, le *Recueil des antiquaires de France*, les *Annales de l'institut archéologique de Rome*, et surtout la *Revue de numismatique*, dont il fut un des fondateurs. Il a été aussi l'un des fondateurs de l'*Athénéum français*. Particulièrement versé dans la numismatique orientale, il a donné, en 1840 et 1854, deux importants mémoires *sur la Numismatique des rois sassanides et des rois arsacides*.

LONGPRÉ (Alexandre DE), auteur dramatique français, est né à Paris, en 1802. Après avoir épousé Mlle Brocard, une des bonnes comédiennes de la Comédie-Française, il consacra ses loisirs à écrire pour le théâtre; les pièces qu'il a fait représenter, se recommandent par une versification facile, des situations amusantes et de l'esprit naturel. Au Théâtre-Français, il a donné : *1760, ou les Trois chapeaux* (1831, un acte), charmante comédie qui est restée au répertoire; *les Rendez-vous* (1831, trois actes), esquisse de mœurs sur la régence; *un Alibi* (1833, trois actes); *une Saint-Hubert* (1838, un acte), joyeux tableau de chasse. A l'Odéon : *la Famille Cauchois* (1844), comédie de mœurs en cinq actes et en prose. On a aussi de lui quelques vaudevilles, *les Boudeurs* (1835), *Trois œufs dans un panier* (1841), etc. — M. de Longpré est mort à Chaulmes (Seine-et-Marne), en septembre 1856.

LONGUERUE (Gabriel-François DEHAT, marquis DE), général français, né au Vigan (Gard), le 17 février 1778, et fils d'un maréchal de camp qui s'était distingué dans l'Inde, fut emmené par sa mère en émigration. Rentré en France, en 1800, il fut attaché au cabinet du premier Consul, comme interprète, et nommé lieutenant des guides, en 1804. L'année suivante, il fit, sous les ordres du général Lauriston, la campagne des Antilles et assista aux batailles navales du cap Finisterre et de Trafalgar. Capitaine de dragons à Friedland, il passa dans la garde impériale, en 1808, et prit part aux campagnes d'Espagne et d'Autriche. En 1810, il devint chef d'escadron et remplit, à Vienne, puis à Saint-Pétersbourg, les fonctions d'attaché d'ambassade. Dans la guerre de Russie, il fut blessé au combat de Krasnoë; dans celle de Saxe, il fit des prodiges de valeur à la tête du 2e de cuirassiers. Colonel chef d'état-major auprès du général Gérard (1814), il se distingua à Montereau ainsi qu'à Waterloo.

La seconde Restauration mit M. de Longuerue en demi-solde : il y resta jusqu'en 1823, époque où il reprit quelque temps son ancien poste d'aide de camp auprès du général Lauriston. En 1827, il fut envoyé dans la 6e division militaire (Besançon), comme chef d'état-major. Ce ne fut qu'en 1834, après vingt ans de grade de colonel, qu'il fut promu à celui de maréchal de camp. Depuis 1839, il est en retraite. Il a été créé commandeur en juin 1831.

LONSDALE (William LOWTHER, 2e comte DE), homme politique et pair d'Angleterre, né en 1787, à Uffington (comté de Lincoln), appartient à une ancienne famille élevée en 1797 à la pairie héréditaire (2e titre, vicomte Lowther). Après avoir fait ses études à Cambridge, où il prit ses grades universitaires, il entra, dès qu'il eut atteint sa majorité, à la Chambre des Communes (1808), où, pendant une période de trente-trois ans, il représenta principalement le comté de Westmoreland. Ses talents politiques et la facilité de sa parole lui acquirent, de bonne heure, une certaine influence dans le parti tory, aux actes duquel il s'est associé d'une manière énergique. Attaché, dès 1810, au Conseil de l'amirauté, il passa, en 1813, à la Trésorerie, où lord Castlereagh le maintint jusqu'en 1826. Il eut, dans le ministère de Wellington (1828-1830), la direction générale des bois et domaines, qui lui ouvrit l'accès du conseil. Sir R. Peel lui confia, en 1834, la vice-présidence du bureau de commerce, et, en 1841, l'administration des postes, en même temps qu'il l'élevait, du vivant de son père, à la Chambre des Lords.

Lord Lonsdale résigna ce dernier emploi en novembre 1845 et ne consentit, en 1852, lors du ministère Derby, à s'associer à sa politique qu'en acceptant la présidence sans portefeuille. Depuis 1828, il fait partie du Conseil privé. Il ne s'est pas marié et a pour héritier de ses titres et dignités son frère cadet, Henry-Cecil LOWTHER (voy. ce nom).

LONSDALE (rév. John), pair ecclésiastique d'Angleterre, né vers 1793, est fils d'un recteur de Darfield. Élevé au collége du Roi à Cambridge, où il a pris ses degrés universitaires, il reçut, en 1818, la prêtrise, devint, en 1822, chapelain particulier de l'archevêque de Canterbury, et, de 1831 à 1843, fut attaché à la cathédrale de Saint-Paul, comme chanoine prébendier. Pendant plusieurs années, il a été chargé de prêcher à l'École de droit de Lincoln's Inn. Il venait d'être nommé archidiacre du Middlesex lorsqu'il fut élevé à l'évêché de Lichfield (1843), un des siéges qui donnent droit à la pairie, et dont le revenu est de 4500 liv. par an (112500 fr.). Le rév. J. Lonsdale appartient au parti conservateur. On a de lui plusieurs traités de piété et surtout un recueil de *Sermons* fort estimé.

LOOMIS (Elias), mathématicien américain, élevé à Yale-Collége (Connecticut), puis professeur de mathématiques et de physique à Western-Reserve-College (Ohio), occupe, depuis 1844, la même chaire à l'université de la ville de New-York. Il est auteur d'un grand nombre de mémoires scientifiques, et de divers ouvrages qui, grâce à leur clarté et à leur exactitude, sont devenus de véritables manuels classiques, et ont eu un grand nombre d'éditions : *Elements of algebra* (in-12, New-York) : *Elements of geometry and Conic sections* (in-8); *Trigonométrie et tables de logarithmes* (Trigonometry and tables, in-8); *Éléments de géométrie analytique et de calcul intégral et différentiel* (Elements of analytical Geometry and of the differential and integral Calculus; New-York, in-8) : *Introduction à l'astronomie pratique, avec un recueil de tables astronomiques* (an Introduction to practical Astronomy, with a collection of astronomical tables; New-York, in-8); *Progrès récents de l'astronomie, spécialement aux États-Unis* (Recent progress of astronomy, especially in the United-States (in-12, 1850; nouv. édit., 1856), revue sérieuse des grandes découvertes astronomiques modernes; *Traité d'arithmétique théorique et pratique* (a Treatise on arithmetic theoritical an practical; New-York, 1856, in-12), que l'on cite comme un ouvrage d'une haute portée scientifique.

LOOZ-CORSWAREM (*Charles*-François-Guillaume-Ferdinand, duc DE), chef actuel d'une famille belge, ci-devant souveraine, est né le 9 mars 1804. Il a épousé, le 15 octobre 1829, *Mina*-Anne-Gertrude-Jacqueline, née le 31 octobre 1802, fille du chevalier van Lockhorst, baron de Bonlez. Il a deux filles et deux fils, *Charles*, né le 25 février 1833, officier d'artillerie dans l'armée belge, et *Ernest*, né le 5 septembre 1834 : une de ses sœurs, *Caroline*-Arnoldine-Irène, née le 28 juin 1807, s'est mariée, le 26 juillet 1826, à don José Mariano, marquis de la Riva-Aguero, de Monte-Alegre d'Aulestia, ancien président de la république du Pérou.

LOPEZ (Bernard), auteur dramatique français, né vers 1815, débuta au théâtre par un drame, *le Tribut des cent vierges* (1839). Sans compter un certain nombre de vaudevilles, il a donné en collaboration plusieurs pièces applaudies sur nos premières scènes, notamment : *Regardez, mais*

n'y touchez pas (1842), comédie en trois journées, avec Th. Gautier; *les Filles sans dot* (1852), comédie en trois actes; *l'Imagier de Harlem* (1852), drame, avec MM. Méry et Gérard de Nerval; *le Sage et le fou* (1854), comédie en vers, et *Frère et sœur* (1855), drame, avec M. Méry.

LORAIN (Paul), professeur français, est né à Paris, le 5 février 1799. Il fit ses études au lycée Charlemagne, entra à l'École normale, en 1817, et professa la rhétorique à Chinon, Cluny et Falaise. En 1823, des *préventions* politiques et religieuses le firent suspendre de ses fonctions par l'évêque d'Hermopolis. Réintégré, en 1828, par M. de Vatimesnil, il fut chargé d'une conférence à l'École normale, puis d'une chaire de rhétorique au lycée Louis-le-Grand (1830). Après avoir suppléé deux années M. Le Clerc à la Sorbonne dans son cours d'éloquence latine, il a été nommé proviseur du collége Saint-Louis (1837). Avant de quitter la carrière du professorat, M. Lorain a rendu des services à tous les degrés de l'enseignement : il a révisé les livres élémentaires, dirigé le *Manuel général de l'instruction primaire*, inspecté les écoles du 12[e] arrondissement de Paris; enfin il a été, sous le ministère Guizot, chef du bureau de l'instruction primaire. En 1850, il a résigné volontairement les fonctions de recteur de l'Académie de Lyon, qu'il remplissait depuis quelques années, et a pris sa retraite, dont il consacre les loisirs à d'importants travaux littéraires.

M. Lorain a d'abord écrit, pour l'enseignement primaire, divers traités élémentaires : *Petite grammaire*, *Manuel de l'enseignement primaire*, *Manuel de l'enseignement simultané*, *Exercices*, etc. Il a de plus fait paraître un *Tableau de l'instruction primaire en France* (1837, in-8), d'après des documents authentiques et les rapports annuels des inspecteurs; un *Abrégé du Dictionnaire de l'Académie* (1838, 2 vol. in-8), édition classique souvent réimprimée; une traduction remarquable de *Raoul Glaber*, dans la *Collection des Mémoires relatifs à l'histoire de France* de M. Guizot. Il a pris aussi, sous la Restauration, une part très-active à la rédaction du *Lycée*, qui avait pour interprètes MM. Patin, Guigniaut, Quicherat, Géruzez, etc., et y a inséré, contre la méthode Jacotot, une série d'articles d'un style incisif et d'une vive argumentation. Aujourd'hui, M. Lorain dirige, pour MM. Hachette et Lahure, la traduction des romans de Dickens et de Lytton-Bulwer dans la collection des *Chefs-d'œuvre des littératures modernes étrangères*.

LORDAT (Jacques), médecin français, né à Tournay, près de Tarbes, le 11 février 1773, étudiait la médecine chez les doctrinaires de Tarbes, lorsque éclata la Révolution. Compris, comme élève chirurgien, dans le service militaire, il reprit ses études à Perpignan, puis se fit recevoir docteur, en 1797, à Montpellier, où il s'attacha au savant Barthez qui, quelques années plus tard, lui légua ses manuscrits. Nommé prosecteur inamovible de la Faculté de cette ville en 1802, chef des travaux anatomiques en 1804, professeur de médecine opératoire, à la suite d'un concours, en 1811, et enfin, à la mort de Ch. Louis Dumas, chargé du cours d'anatomie et de physiologie, M. Lordat devint en outre doyen de la même Faculté, secrétaire perpétuel de la Société médicale, etc. Il était par son enseignement et par la pratique, un des chefs distingués de l'école médicale du Midi. Il a été créé officier de la Légion d'honneur, en avril 1845.

On a de M. Lordat : *Réflexions sur la nécessité de la physiologie pour l'étude et l'exercice de la médecine* (1797), thèse inaugurale; *Observations sur quelques points de l'anatomie du singe vert* (1805); *Traité des hémorragies* (1808); *Considérations sur la manière d'étudier la physiologie de l'homme* (1814); *Exposition de la doctrine médicale de P. J. Barthez, avec des mémoires sur sa vie* (1818); *Essai sur l'iconologie médicale* (1833); *Leçons de physiologie, de la Perpétuité de la médecine*, etc. (1837); *Ébauche du plan d'un traité complet de physiologie humaine* (1841); *Preuve de l'insénescence du sens intime de l'homme*, etc. (1845); *Rappel des principes doctrinaux de la constitution de l'homme, énoncés par Hippocrate, démontrés par Barthez et développés par son école*, etc. (1857); et un nombre considérable de *Notes*, *Considérations*, *Lettres*, *Mémoires*, *Extraits*, tirés des plus importantes publications du Midi, et surtout des *Annales cliniques de Montpellier*, qu'il a fondées.

LORETTE (Joseph-Ambroise), ancien représentant du peuple français, né à Bonétable (Sarthe) en 1808, se convertit, sous le règne de Louis-Philippe, au protestantisme, et, comme maire de sa ville natale et conseiller général du département de la Sarthe, acquit une certaine popularité. Il s'occupa surtout des questions agricoles. En 1848, les républicains modérés le nommèrent représentant du peuple aux élections complémentaires du 4 juin. Membre du comité de l'administration départementale et communale, il vota avec la gauche contre les deux Chambres, contre le vote à la commune, et pour l'abolition de la peine de mort, et, avec la droite, dans presque toutes les autres questions. Il adopta toutefois l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, il vota encore quelque temps avec le parti démocratique, contre l'interdiction des clubs, contre l'ordre du jour Oudinot sur les affaires de Rome, etc.; puis se rallia à la politique de l'Élysée, évita de prendre part aux derniers débats de la Constituante, et accepta un poste administratif. D'abord sous-préfet de Montélimart, il est aujourd'hui préfet à Montauban. Il a été décoré le 9 février 1852.

LORICHON (Antoine-Louis-Constant), graveur français en taille-douce, né à Paris, le 20 octobre 1800, étudia de bonne heure sous M. Forster, entra, en 1816, à l'École des beaux-arts et y remporta le second prix de gravure en 1818 et le grand prix en 1820. Pendant son séjour en Italie, où il dessina les principaux sujets des maîtres, il envoya un *Ecce homo*, du Titien, et *le Mariage mystique de sainte Catherine d'Alexandrie*, du Corrége, exposés au Palais des beaux-arts et au musée royal (1823-1827). De retour à Paris, en 1826, il grava plusieurs costumes pour l'ouvrage du *Sacre de Charles X*, et travailla peu après à l'*Iconographie grecque et romaine*, et à l'*Expédition de la Morée*. Parmi les sujets gravés et exposés par lui depuis cette époque, en dehors des fragments de ces publications, nous citerons : un *buste de Mécène*, le *portrait de Dambray*, d'après M. Jules Dupré (1833); *la Vierge* dite *du palais de Bridge-Water, la Vierge du palais Pitti, la Bénédiction*, du musée de Naples. Ces trois dernières gravures, d'après Raphaël, ont figuré à l'Exposition universelle de 1855, avec *la Vierge au rideau*, du musée de Florence, et plusieurs anciens envois. M. Constant Lorichon a obtenu une 2[e] médaille en 1827, et une 1[re] en 1836.

LOROIS (Édouard-Louis), administrateur français, né à Nantes, le 27 janvier 1792, fit son droit à Rennes, fut choisi par l'école de cette ville pour aller complimenter l'Empereur après son retour de l'île d'Elbe et obtint, dans cette occasion, la

sous-préfecture de Châteaulin. A la rentrée des Bourbons, il fut emprisonné par suite de la loi des suspects, puis banni de France. Il se retira à Bruxelles, où il exerça, pendant quatorze ans, la profession d'avocat et épousa la fille de M. Ravel, ministre des finances. A peine le gouvernement de Juillet fut-il constitué que M. Lorois fut appelé à la préfecture du Morbihan (10 août 1830), qu'il conserva pendant toute la durée du règne de Louis-Philippe. En 1832, il empêcha le mouvement insurrectionnel des carlistes de s'étendre à son département. En 1842, il fut nommé conseiller d'État en service extraordinaire. M. Lorois avait été promu, le 30 mai 1838, commandeur de la Légion d'honneur.

LOS HERREROS (Don Manuel Breton de), célèbre poëte espagnol, né à Quel (province de Logroño), le 19 décembre 1800, fut élevé à Madrid et, en 1814, entra au service comme volontaire. En 1822, il obtint un emploi au département des finances, puis devint secrétaire des intendances de Jativa et de Valence. Ses opinions libérales lui firent perdre sa place à la restauration de Ferdinand. Chargé du soutien de sa famille, il trouva des ressources en même temps que la gloire au théâtre, où son premier essai dramatique : *A la vejez viruelas*, écrit à l'âge de dix-sept ans, eut en 1824 le plus grand succès. En 1834, il fut appelé, sans avoir rien sollicité, au poste de conservateur de la Bibliothèque nationale; mais dix ans plus tard, le peu de succès obtenu par des vers qu'il avait composés par ordre de la Junte en l'honneur d'Espartero le fit destituer. M. Breton de Los Herreros est membre de l'Académie royale d'Espagne depuis 1837.

Comme auteur dramatique, il est d'une fécondité que l'on comprendra facilement, si l'on songe qu'un grand nombre de ses pièces ne sont que des remaniements d'anciens drames nationaux ou des traductions d'œuvres françaises et italiennes. Quelques-unes pourtant sont originales et témoignent de la pensée de créer un théâtre espagnol en dehors de l'imitation étrangère. Une troupe espagnole a joué en 1847, sur le théâtre Italien de Paris, plusieurs pièces de M. Breton de Los Herreros; notamment *le Poil de la prairie*, publié en français à cette occasion (1847, in-8). La verve comique et la causticité mordante qu'il sait allier à la facilité harmonieuse de son style se retrouvent dans un autre genre traité par lui avec un égal succès, la satire. On cite les pièces suivantes: *Contra el furor filarmonico*, o *mas bien contra los que desprecian el teatro espagnol* (Madrid, 1828); *Contra los hombres en defensa de las mugeres* (Ibid., 1829); *el Carnaval* (Ibid., 1833); *Contra la mania contagiosa de escribir para el publico* (Ibid., 1833); *la Hipocrésia* (Ibid., 1834); *Contra los abusos y despropositos introducidos en el arte de la declamacion teatral* (Ibid., 1834); *Recuerdos de un baile de mascaras* (Ibid., 1834); *Epistola moral sobre las cos tumbres sel siglo* (Ibid., 1841). Citons, en outre, un recueil lyrique : *Poesias sueltas* (Madrid, 1831) ou simplement *Poesias* (Paris, 1840) et un assez long poëme, plus récent, *le Dévergondage* (*la* Desvergüenza, poema joco-serio; Madrid 1858, in-8). Il a été publié, à Madrid, une première édition de ses *OEuvres complètes* (1850 et suiv., 5 vol.).

LOSSING (Benson), écrivain et dessinateur américain, né vers 1819, dans la ville de Bickman (Dutchess-County, New-York), reçut une éducation très-imparfaite, passa quelque temps dans une ferme, puis s'associa à un horloger de Poughkeepsie (New-York), et abandonnant les affaires, dès 1835, devint un des propriétaires du principal journal de cette ville, puis son rédacteur en chef, jusqu'en 1841. Dans cet intervalle, il avait appris la gravure sur bois. Il se mit alors au nombre des élèves de l'académie de dessin de New-York et eut bientôt fait assez de progrès pour qu'on lui confiât la direction et les illustrations du *Family Magazine* de New-York. Dessinateur à New-York et journaliste à Poughkeepsie, M. Lossing écrivit, en outre, pendant l'hiver de 1840 à 1841, un petit volume qui fut accueilli avec estime : *An outline history of the Fine Arts* (New-York, in-18), et qui fut suivi d'importants ouvrages sur la révolution américaine: *Seventeen hundred and Seventy six* [1776] (1846, grand in-8 de plus de 500 pages), illustré de 70 gravures de la main de l'auteur; *Lives of the signers of the declaration of Independance* (1847, in-12); *Pictorial Field-Book of the Revolution* (1848-1852, 2 grands vol. in-8, avec plus de 1000 gravures), publication monumentale destinée à illustrer, par la plume et le crayon, les lieux, les hommes et les grandes scènes de la révolution et préparée par quatre années de voyages. Au milieu du succès qui accueillit ce bel ouvrage, l'incendie qui détruisit l'immense établissement de ses éditeurs, les célèbres Harper, de New-York, anéantit la plus grande partie de la première édition, à peine terminée. Une seconde, perfectionnée par l'auteur, fut mise sous presse en mars 1855.

On a encore de M. Lossing : *Histoire illustrée des États-Unis*, destinée aux écoles (1854); *Nos compatriotes* (Our Countrymen, 1855, illustré), suite de notices biographiques avec portraits. Il a donné plusieurs pamphlets historiques et biographiques, et collaboré, par des études de biographie historique et par des dessins, à divers recueils, notamment au *Harper's Magazine*. M. Lossing prépare ou exécute, en ce moment, un double pendant du *Pictorial Field-Book*, une grande *Histoire illustrée de la guerre des États-Unis en 1812*, et une *Histoire de la domination française en Amérique*, ainsi qu'une série de volumes relatifs à l'histoire des premiers établissements au delà des Alleghanys et à la biographie des plus anciens colons de l'Ouest.

LOTHIAN (William-Schomberg-Robert Kerr, 8e marquis de), pair d'Angleterre, né en 1832, près d'Edimbourg, descend d'une ancienne famille écossaise élevée, en 1701, au marquisat et, en 1821, à la pairie. Après avoir fait ses études à l'université d'Oxford, il prit, en 1841, la place de son père à la Chambre des Lords.

LOTTIN DE LAVAL (René-Victorien Lottin, dit Victor), voyageur français, né à Laval (Mayenne), en 1815, débuta comme romancier et puisa dans les mémoires et les chroniques la matière d'un certain nombre de volumes qu'il produisit jusqu'en 1842. Dès 1835, ses goûts se tournèrent vers les voyages scientifiques, et il entreprit une promenade à travers l'Italie, la Sicile, l'Illyrie, la Grèce, l'Asie Mineure, puis en 1844, une excursion dans l'Asie occidentale. Il dessina et moula les curiosités du pays, d'après des procédés nouveaux et commodes, qui composent la méthode qu'il a appelée lui-même *lottinoplastie*. Trois ans plus tard, il fut officiellement envoyé en Égypte et au Sinaï. Sa méthode a été récemment acquise par l'État. Il a été décoré en mars 1847.

On a de lui : *les Truands* (1832, 3 vol. in-12); *Marie de Médicis* (1834, 2 vol. in-8); *Robert le Magnifique* (1835, 2 vol. in-8); *le Comte de Néty* (1838, 2 vol. in-8); *Andalousia, ou la Perle des Andalouses* (1842, 2 vol. in-8); *les Comtes de Montgomery* (1843, 2 vol. in-8); *Un an sur les chemins* (1837, 2 vol. in-8); *Manuel complet de*

lottinoplastie (1857, in-32), *des Rapports, Lettres* sur les antiquités de l'Asie, les ruines de Ninive et des articles de variétés, de science et d'archéologie dans différents journaux et recueils.

LOTZE (Rodolphe-Hermann), philosophe et physiologiste allemand, né à Bautzen, le 21 mai 1817, acheva ses études à l'université de Leipsick, où il prit, en 1838, le double titre de docteur en philosophie et en médecine, et devint, dès l'année suivante, agrégé à la Faculté de médecine et à celle de philosophie. Après avoir exercé deux ans à Leipsick, comme professeur adjoint, il fut nommé, à Gœttingue, professeur titulaire de philosophie.

Parmi les travaux philosophiques de M. Lotze on remarque : *Métaphysique* (Leipsick, 1841), divisée d'après la méthode de Herbart, en ontologie, synéchologie et eidologie; *une Logique* (Ibid., 1843); un traité *sur l'Idée du beau* (über den Begriff der Schœnheit; Gœttingue, 1845), et un écrit sur *les Conditions du beau dans l'art* (über die Bedingungen der Kunstschœnheiten; Gœttingue, 1847). Il a aussi publié quelques ouvrages de médecine : *la Pathologie et la thérapeutique générales considérées comme des sciences naturelles mécaniques* (die Pathologie und Therapie als, etc.; Leipsick, 1842; 2e édit., 1848); *Physologie générale de la vie corporelle* (Allgemeine Physiologie des Kœrperlichen Lebens; Gœttingue, 1851); *Psychologie médicale* (Medicinicshe Psychologie; Ibid., 1852), etc. Dans la querelle entre les spiritualistes et les matérialistes, aujourd'hui si vive en Allemagne, M. Lotze, sans être entièrement d'accord avec M. Rodolphe Wagner, est signalé parmi les principaux adversaires du matérialisme.

LOUANDRE (Charles), bibliographe français, né à Abbeville, vers 1810, est surtout connu par la part qu'il prit, de 1844 à 1848, à la rédaction de *la Littérature française contemporaine*. Attaché à cette époque aux travaux historiques, il est devenu archiviste d'Abbeville et a continué les publications archéologiques par lesquelles il s'était fait connaître dès 1835.

On cite particulièrement de lui : *Absence et souvenirs* (1838, in-8); *Catalogue de la bibliothèque communale de la ville d'Abbeville* (1838, 2 vol. in-8); des *Essais historiques*, dont plusieurs en société avec M. Ch. Labitte; *la Sorcellerie* (dans la *Bibliothèque des chemins de fer*); de nombreuses éditions annotées, telles que celles de *Pascal*, *La Fontaine*, *Molière*, *Racine*, *Voltaire*, *Machiavel*, *Tacite*, etc., etc. (1846 1854), et des articles fournis à *la Revue des Deux-Mondes*, à l'*Encyclopédie moderne*, au *Journal de l'instruction publique*, et en dernier lieu à la *Revue contemporaine* (voy. BOURQUELOT).

LOUBON (Charles-Joseph-Émile), peintre français, né à Aix, le 12 janvier 1809, reçut d'abord les conseils de Granet, son compatriote, qu'il accompagna à Rome, en 1829 et vint, en 1832, à Paris, où il suivit un instant les cours de l'École des beaux-arts. Il débuta en même temps au salon de 1833, mais il retourna au bout de quelques années en Provence et fut, en 1845, nommé directeur de l'école pratique de dessin de Marseille. Il a fait encore quelques voyages en Suisse, en Italie, en Toscane (1851-1853). Il a produit un nombre considérable de sujets, régulièrement envoyés aux salons annuels de Paris ou aux expositions départementales. Nous citerons : *la Communion d'un prisonnier* (1833); *une Promenade aux Cascini de Florence* (1837); *Jésus-Christ et la Samaritaine*, *les Génois à la fontaine* (1840); les quatre ports de *Nantes*, du *Havre*, de *la Ciotat*, des *Martigues*, commandés par le ministère pour la chambre de commerce de Marseille (1842); *un Épisode du choléra*, au musée de Montpellier (1846); *le Col de la Gineste*, *la Levée du camp du midi*, *Muletier du Var*, *la Fermière de Soumabre*, à l'Exposition universelle de 1855; *Razzia*, au salon de 1857, et une foule de sujets de genre, *portraits*, *paysages*, etc. (1835-1856); des dessins fournis à *l'Illustration*, aux *Français peints par eux-mêmes*, etc. M. Ém. Loubon a obtenu, outre de nombreuses récompenses dans les expositions départementales, une 3e médaille en 1842, une mention honorable et la décoration en 1855.

LOUDON (Jane WEBB, mistress), femme auteur anglaise, née près Birmingham, au commencement de ce siècle, eut de bonne heure pour les travaux littéraires une aptitude dont elle voulut tirer parti pour venir en aide à son père, ruiné par des spéculations malheureuses. Son premier roman, *la Momie* (the Mummy, 1827), malgré l'obscurité et l'inexpérience de l'auteur, attira l'attention des *reviewers* ou critiques anglais, qui en louèrent le plan et l'exécution. La scène se passait en l'an deux mil, et il y était question d'une foule de choses regardées alors comme des chimères, telles que les chemins de fer atmosphériques, les rails suspendus au-dessus des villes, le télégraphe électrique, l'éclairage des horloges, la charrue à vapeur, etc. Ce fut même cette dernière idée qui amena le mariage de miss Webb avec M. John Claudius Loudon; ce savant, qui a publié de nombreux ouvrages sur la botanique, le jardinage et l'agriculture, fut frappé de cette conception, qu'il chercha même plus tard à réaliser.

Cette union changea la carrière de mistress Loudon; elle se voua aux travaux de son mari, devint son intelligent collaborateur, et, après sa mort, arrivée en 1843, édita avec soin quelques-unes de ses plus importantes productions. Quant aux siennes propres, elles concernent en général l'horticulture pratique. Voici les plus répandues : *les Fleurs de parterre* (the Lady's Flower-garden); *le Jardinage* (Gardening for Ladies); *le Manuel de campagne* et *le Manuel de l'amateur des jardins* (Companiens to the Flower-garden). Tous ces livres, dont le dernier s'est tiré à plus de 20000 exemplaires, sont clairs, élégamment écrits et font aimer ce qu'ils enseignent. A la fin de 1853 elle a donné, avec M. George Don, une édition complétement refondue de son *Encyclopédie des plantes* (Loudon's Encyclopædia of plants, in-8 et fig.), comprenant la description, l'historique, la culture et les usages en médecine ou en industrie de toutes les plantes de l'Angleterre. Mistress Loudon reçoit de la liste civile une pension annuelle de 100 livres sterling (2500 fr.), en récompense des services rendus aux lettres par elle et son mari.

Sa fille, miss Agnès LOUDON, née vers 1830, a publié plusieurs contes et petits livres à l'usage des enfants, et fourni aux recueils périodiques un assez grand nombre d'essais et de nouvelles.

LOUDON (Charles), médecin anglais, né vers 1808, fit partie, en qualité de commissaire royal, de l'inspection des enfants employés dans les manufactures d'Angleterre; le résultat de ses observations sur les classes ouvrières fut un livre singulier, intitulé : *Solution du problème de la population et de la subsistance*, soumise à un médecin dans une série de lettres (1842), 2 vol. in-8). S'appuyant sur un fait d'expérience expliqué par la physiologie, l'auteur croit avoir trouvé un remède contre l'excès de fécondité, qui est l'objet des préoccupations malthusiennes, en proposant un système d'allaitement triennal. A défaut du jugement des moralistes sur la nature même de la question que M. Loudon s'est proposé de résoudre,

les données sur lesquelles repose son étrange expédient, ont été très-contestées par les économistes et les médecins ses confrères.

LOUDUN (Eugène BALLEYGUIER, dit), journaliste et homme de lettres français, né à Loudun (Vienne), le 8 juillet 1818, fit ses études à Nantes et à Poitiers, se fit recevoir licencié en droit dans cette dernière ville en 1843, et vint à Paris, où il écrivit dans les journaux des articles de philosophie, de littérature et de critique, qui attirèrent sur lui l'attention. En 1848, il prit part à la rédaction de *l'Ère nouvelle* et du *Correspondant*. Quand M. de Falloux devint ministre, M. E. Loudun, qui était son secrétaire particulier, entra dans les bureaux de l'instruction publique : il en sortit, en même temps que son chef (août 1849), pour devenir sous-bibliothécaire de l'Arsenal.

On a de lui : *la Vendée* (Paris, 1849, in-8), ouvrage historique et descriptif; *les trois Races, ou les Allemands, les Anglais et les Français* (1852, in-8), étude philosophique; *les Derniers orateurs, ou la tribune française de* 1848 *à* 1852 (1855), ouvrage dont on a loué l'impartialité; *le Salon, ou l'Exposition universelle des beaux-arts* (1855); *Vie du général Abattucci* (1855). M. E. Loudun est un des rédacteurs du journal *l'Union*.

LOUGH (John-Graham), sculpteur anglais, né à Greenhead (comté de Northumberland) dans les premières années du siècle, et fils d'un petit fermier, aidait son père aux travaux des champs, lorsqu'un gentleman du voisinage, qui par hasard vit son penchant pour les arts plastiques, s'intéressa à lui et lui communiqua des copies de Michel-Ange et de Canova. Il vint alors à Londres, où son premier soin fut d'étudier l'admirable collection des marbres d'Elgin. En 1826, il débuta aux expositions de l'Académie royale par la *Mort de Turnus*, bas-relief composé d'après le récit de Virgile. L'année suivante, sa statue de *Milo* fit beaucoup de sensation, et fut proclamé par le peintre Haydon « l'effet le plus extraordinaire de l'art depuis les Grecs. » M. Lough donna ensuite le *Samson*, acheté, ainsi que *Milo*, par le duc de Wellington. Après avoir achevé le groupe des *Chevaux de Duncan*, M. Lough partit pour l'Italie (1834), où il séjourna quatre ans. Ce fut là qu'il exécuta plusieurs travaux pour le duc de Northumberland, un de ses plus généreux patrons, ainsi que pour le duc de Sutherland, lord Brougham, etc. Depuis son retour en Angleterre (1838), il envoya à l'Académie royale plusieurs bustes en marbre et quelques productions idéales : *l'Enfant et le dauphin, une Jeune Romaine vendant des fruits, Ophélie, Hébé chassée de l'Olympe, Jago*, et le beau groupe des *Pleureurs* (1844), qui appartient à la *British Institution*.

En dehors des expositions, on doit encore à M. Lough *la Reine Victoria*, pour la Bourse de Londres, et le *Monument funéraire de Southey* (1845); *lord Hastings* (1848), statue colossale, érigée par souscription sur les remparts de Malte; l'évêque de Sydney, *Broughton* (1855), à la cathédrale de Canterbury. On peut voir au palais de Sydenham les copies des meilleurs ouvrages de M. Lough : *Milo, Satan, David, Ariel, Titania, le Lutin*, dont certains originaux appartiennent à sir M. W. Ridley, un des plus anciens protecteurs de M. Lough, et qui possède à Carlton Terrace, de cet artiste, dix statues de grandeur naturelle, représentant des héros de Shakspeare, des groupes en bronze qui retracent les principales scènes de ce poëte et une série de bas-reliefs d'après les drames de *Macbeth* et de *la Tempête*.

LOUIS (Pierre-Charles-Alexandre), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né en 1787, à Aï (Marne), fut reçu docteur à Paris en 1813. Il voyagea en Russie et entra ensuite, sans titre et sans fonctions à l'hôpital de la Charité, où, pendant plusieurs années, il poursuivit, malgré les exigences d'une nombreuse clientèle, ses études de diagnostic et d'anatomie pathologique. Il commença assez tard à écrire. Ses premiers travaux, *Recherches anatomico-pathologiques sur la phthisie* (1825, in-8), *sur la membrane muqueuse de l'estomac, le croup, les abcès du foie*, etc. (1826, in-8), le firent nommer, en 1826, membre de l'Académie de médecine (section de pathologie). Sa réputation comme praticien était déjà faite à cette époque et lui avait assigné une place remarquable dans cette école dont Bayle et Laënnec étaient les chefs. En 1828, il fit partie de la commission médicale envoyée à Gibraltar pour observer la fièvre jaune, et concourut avec ses confrères, MM. Chervin et Trousseau, à la publication des *Documents* (1832, 2 vol. in-8) sur cette épidémie; il s'y déclare partisan du principe de la contagion. En 1831, M. Louis se présenta sans succès au concours pour la chaire de clinique interne à la Faculté. Médecin de la Pitié et de l'Hôtel-Dieu, il s'est retiré, en 1854, après avoir déployé, pendant le long exercice de ses fonctions, une perspicacité et une prudence qui lui ont acquis une grande autorité dans le corps médical.

Ce savant médecin, créé officier de la Légion d'honneur le 20 décembre 1842, a encore écrit : *Recherches sur la fièvre typhoïde* (1828, 2 vol. in-8; 2ᵉ édit. augmentée, 1840), comparée avec les maladies aiguës les plus ordinaires; *Examen de l'examen de Broussais* (1834, in-8), où il démontre par des faits irrécusables dans quelle erreur était tombé ce dernier en, traitant comme de simples flegmasies la phthisie pulmonaire et l'affection typhoïde : *Recherches sur les effets de la saignée dans quelques maladies inflammatoires* (1835, in-8); enfin des mémoires et dissertations dans le *Recueil* de la Société médicale d'observation, qui lui a décerné le titre de président perpétuel.

LOUIS (Charles-Auguste), ex-roi de Bavière, né le 25 août 1786, du premier mariage du roi Maximilien-Joseph, étudia aux universités de Landshut et de Gœttingue, et prit part aux campagnes contre l'Autriche en 1809. Se livrant ensuite tout entier à son goût pour les beaux-arts, il vécut à l'écart des affaires publiques, et s'imposa la plus stricte économie, afin de consacrer ses épargnes à l'acquisition d'objets d'art et à la construction de la *Glyptothèque*, magnifique musée de sculpture. Il succéda à son père, dont il était le fils aîné, le 13 octobre 1825. Son gouvernement donna d'abord les plus belles espérances. La censure fut abolie pour les écrits non politiques, des réformes économiques eurent lieu dans l'administration; mais bientôt l'influence toujours croissante du clergé, la fondation de nouveaux couvents dont le nombre doubla en moins de dix ans, enfin le système de réaction que le roi suivit à partir de 1830, causèrent des alarmes aux amis de la liberté. Plusieurs de ces derniers, tels que Behr, Eisenman, Volkhardt furent détenus arbitrairement, exilés ou forcés de prendre la fuite. Plus d'une fois les protestants se virent privés de la jouissance des droits que leur accorde la constitution. L'influence de l'ultramontanisme ne cessa que pour faire place à celle d'une courtisane, Lola Montès, qui avait captivé le cœur du vieux monarque (1846). L'ex-danseuse fut créée comtesse de Landsfeld et reçut un fief dont les revenus s'élevaient à 125,000 francs. Elle fit renvoyer ,en 1847, le ministère Abel, tout dévoué au clergé. Mais quoiqu'elle fît profession de favo-

riser la cause du progrès, l'opinion publique ne laissa pas que de la flétrir, ainsi que tous ceux qui se ralliaient à elle. L'indignation populaire se trahit en mouvements tumultueux auxquels l'université prit une part active. Pour punir les étudiants, le roi, le 9 février 1848, fit suspendre les cours pour le reste de l'année; mais de nouveaux troubles le forcèrent deux jours après à retirer son décret, et à renvoyer la favorite (11 février).

A la nouvelle de la révolution de Février, il convoqua de nouvelles chambres, et promit plusieurs réformes par son manifeste du 6 mars. Mais ne pouvant se résoudre à renier son passé, il abdiqua, le 20 du même mois, en faveur de son fils aîné, Maximilien II.

On s'accorde à reconnaître la sagesse du gouvernement de ce prince, dans tout ce qui ne touchait pas aux affaires politiques. Il fit un bon emploi des finances, inaugura le premier chemin de fer qu'ait possédé l'Allemagne, celui de Nuremberg à Furth; fit creuser le beau canal de Louis (Ludwigskanal) qui unit le Danube au Mein, et fonda la ville de Ludwigshafen. Parmi les édifices qui furent élevés par ses ordres, les plus remarquables sont l'Odéon, le Palais-Royal de Munich, la porte de la Victoire, la nouvelle Pinacothèque de Munich, le Walhalla à Ratisbonne. Non content d'embellir sa capitale, il réussit à en faire une des premières villes artistiques et scientifiques de l'Europe, par la protection qu'il accorda aux peintres et aux sculpteurs, et par le soin qu'il eut d'y transférer l'université de Landshut (1826).

Le roi Louis a lui-même publié des *Poésies* (Gedichte; Munich, 1829; 3ᵉ édit., 1839, 4 vol.); et un ouvrage en prose intitulé *les Compagnons du Walhalla* (Walhalla's Genossen; Ibid., 1843), ouvrages qui portent l'empreinte d'une grande originalité dans la forme. Depuis qu'il vit dans la retraite, ses anciens sujets ont oublié les griefs qu'ils avaient contre lui, et n'ont conservé que le souvenir des belles entreprises qu'il a conçues et exécutées. Il a reconquis la popularité dont il jouissait dans les premières années de son règne.

Du mariage qu'il contracta, en 1810, avec la princesse Thérèse de Saxe-Hildburghausen, il a eu quatre filles et quatre fils, dont les deux premiers occupent des trônes, savoir : Maximilien II celui de Bavière, Othon celui de Grèce. Le quatrième, le prince Adalbert, né le 19 juillet 1828, est désigné comme successeur de son frère Othon, qui n'a pas d'enfants.

LOUIS III, grand duc de Hesse-Darmstad, né le 9 juin 1806, est fils du grand-duc Louis II. Il passait, avant 1848, pour un prince libéral, et faisait à la politique autrichienne de son père plus ou moins d'opposition. Pendant la période révolutionnaire, il fut nommé co-régent, prit possession du pouvoir, le 16 juin 1848, et acquit une grande popularité en s'associant aux efforts du parti national pour constituer l'unité de l'Allemagne. Mais il ne tarda point à changer de politique, s'éloigna de la Prusse qui représentait encore le principe libéral, et se rallia entièrement à l'Autriche (juillet 1850). A l'intérieur, la réaction ramena le régime militaire et bureaucratique.

Le grand-duc Louis III a épousé, le 26 décembre 1833, Mathilde-Caroline-Frédérique-Wilhelmine-Charlotte, fille de Louis, roi de Bavière.

LOURDOUEIX (Jacques-Honoré LELARGE, baron DE), publiciste et journaliste français, né en 1787 au château de Beaufort (Creuse), fit ses études au collége de Pont-Levoy, et avant 1814, fut employé dans les bureaux de la préfecture d'Anvers. Venu à Paris sous la Restauration, il collabora au *Mercure* et à la *Gazette de France*, et publia dès cette époque les *Folies du siècle*, roman philosophique dont le succès attira sur lui l'attention de MM. Decaze et Lainé, alors ministres. Attaché à la rédaction du *Spectateur*, il défendit la politique de ses protecteurs jusqu'au moment où M. Lainé se retira sous l'influence du centre gauche. M. de Lourdoueix se jeta alors dans l'opposition, et combattit la politique ministérielle dans la *Gazette de France* jusqu'en 1821. A cette époque, un ministère de la droite s'étant formé, il fut appelé à la division des beaux-arts, sciences et belles-lettres, au département de l'intérieur, sous M. de Corbières, reçut le titre de baron et fut créé chevalier, puis le 29 octobre 1826, officier de la Légion d'honneur.

La surveillance des journaux se trouvant dans ses attributions, M. de Lourdoueix fut nommé, en 1827, directeur du bureau de censure; mais il sortit du ministère à la chute de M. de Villèle, et refusa d'y rentrer quand M. de Peyronnet fut appelé au département de l'intérieur, en 1830. A partir de cette époque, il devint le collaborateur assidu de son ami, M. de Genoude, à la *Gazette de France*. Polémiste ardent mais sincère, il se plaça parmi ceux qu'on appelait alors les *hérésiarques de la légitimité*, ou encore *Voltairiens de la droite*, et qui s'efforçaient d'allier les traditions religieuses et légitimistes avec les tendances philosophiques et libérales de leur époque. C'est ainsi qu'au moment où les autres partis se bornaient à demander une simple réforme électorale, M. de Lourdoueix mettait en avant le principe de la souveraineté du peuple, et réclamait de toutes ses forces le suffrage universel. En 1849, après la mort de M. de Genoude, il est devenu propriétaire et rédacteur en chef de la *Gazette* où il continue de défendre avec talent les traditions de son prédécesseur.

On a de lui, outre *les Folies du siècle* (1817, in-8) : *les Séductions politiques ou l'an 1821*, roman (1822, in-8); *de la Restauration de la société française* (1833, in-8); *de la Vérité universelle pour servir d'introduction à la philosophie du Verbe* (1838, in-8); *la Raison monarchique* (1838, in-8), en collaboration avec M. de Genoude; *Élévations et prières* (1847, in-12; 2ᵉ édition, 1850), etc. sans compter un certain nombre de brochures politiques.

LOURDOUEIX (Sophie TESSIER, veuve PANNIER, dame DE) femme du précédent, est née à Paris le 8 juin 1793. Élevée dans un couvent de Paris, elle épousa à dix-huit ans un commerçant, M. Pannier, que ruinèrent les événements politiques de 1814. Quelques années plus tard, elle épousa en secondes noces M. de Lourdoueix, alors censeur royal. Encouragée par le succès des articles qu'elle fit insérer dans les journaux du temps, elle écrivit des romans sous les initiales S. P. ou sous le nom de Sophie Pannier; entre autres : *le Prêtre* (1820, 4 vol. in-12); *la Vieille fille* (1821, 2 vol.); *Contes mythologiques* (1823, 2 vol.); *l'Écrivain public* (1825, 3 vol.), recueil de nouvelles qui obtint un des prix Montyon à l'Académie française, etc. Ses œuvres plus récentes sont : *l'Athée* (1836, 2 vol. in-8), et *un Secret dans le mariage* (1845, 2 vol.), qui a pour suite *le Fils de ses œuvres* (1845, 2 vol.) Depuis cette époque elle paraît avoir renoncé à ce genre de littérature et s'est bornée à insérer de temps à autre quelques articles dans la *Gazette de France*.

Mme de Lourdoueix avait eu de son premier mariage une fille, Sophie PANNIER qui a épousé un des rédacteurs de la *Gazette*, M. Brisset, et qui a écrit elle-même dans cette feuille et dans *la Mode*, sous le nom de *Sophie des Nos*.

LOUVET (Charles), ancien représentant du peuple français, député à Saumur (Maine-et-Loire), le 22 octobre 1806, fit ses études de droit, puis s'établit comme banquier dans sa ville natale. Partisan de la monarchie de Juillet, il fut nommé maire de Saumur et conseiller général du département. En 1848, il accueillit la proclamation de la République et se présenta au suffrage des électeurs de Maine-et-Loire, qui lui donnèrent 86 842 voix. Membre du comité des finances, il vota constamment avec la droite. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique napoléonienne, et fut réélu par 83 193 suffrages à l'Assemblée législative, où il fit partie de la majorité royaliste. Après le coup d'État du 10 décembre, il fut nommé comme candidat officiel, député au Corps législatif par la circonscription de Saumur, qui l'a élu de nouveau en 1857. M. Louvet est chevalier de la Légion d'honneur.

LOVAT (Thomas-Alexander Fraser, 1er baron), pair d'Angleterre, né en 1802 dans le comté d'Aberden, descend d'une ancienne famille écossaise. Connu d'abord sous le nom de Fraser, il a obtenu en 1837 un siége à la Chambre des Lords avec le titre de baron qu'il réclamait comme seul représentant des Lovat. Il est lord-lieutenant du comté d'Inverness et appartient à l'opinion libérale. De son mariage avec une fille de lord Stafford (1823), il a six enfants, dont l'aîné, Simon Fraser, est né en 1828.

LOVELACE (William King, 1er comte de), pair d'Angleterre, né en 1805 à Londres, descend d'un chancelier du XVIIe siècle. Il siége à la Chambre des Lords depuis 1838 où il fut créé pair avec les titres de comte de Lovelace et de vicomte Ockham; il appartient à l'opinion libérale et est lord-lieutenant du comté de Surrey. De son mariage avec la fille unique de lord Byron (1825), qui est morte en 1852, il a trois enfants, petits-fils du poëte et dont l'aîné, Byron-Noel, vicomte Ockham, est né en 1836, à Londres.

LOVER (Samuel), peintre et littérateur irlandais né à Dublin, vers la fin du dernier siècle et fils d'un négociant, fit, dans la maison de son père, l'apprentissage du commerce, avant de suivre son goût pour la littérature et les arts. Encouragé par Thomas Moore, un de ses plus illustres compatriotes, qui lui ouvrit l'accès de la haute société de Dublin, il écrivit, vers 1820, une série de *Légendes et contes irlandais*, à laquelle plus tard il donna une suite. En même temps, il étudiait la miniature; quelques-uns de ses portraits, *Wellington*, *lord Brougham*, *Paganini* accusent un talent remarquable. En 1836, il fit partie de la société royale des peintres irlandais dont il a été quelque temps secrétaire.

Cette même année, M. Lover vint se fixer à Londres, où il déploya comme peintre et comme écrivain une égale activité. Tout en reproduisant sur l'ivoire les traits des plus éminents personnages, il envoyait aux *Magazines* littéraires de gracieux petits poëmes, dont les superstitions populaires de son pays lui fournissaient le sujet, tels que *la Voix des anges*, *le Véritable amour*, *Molly Bawn*, *Rosée de mai*, *le Trèfle à quatre feuilles;* ou bien des nouvelles : *Rory O'more*, *l'Adroit Andy*, etc. Les poésies ont été réunies en un recueil. Il a aussi écrit quelques livrets d'opéras, pour lesquels il a mis en action ses propres récits : *Rory O'more*, *le Cheval blanc*, *l'Homme heureux*, etc.

Il y a dans les œuvres légères de M. Lover, et surtout dans ses esquisses irlandaises, de l'esprit, de la naïveté, une gaieté pleine de malice et de bonhomie. Doué en outre d'un talent inimitable pour interpréter, en lisant, ses propres écrits, et sentant sa vue affaiblie par le travail, il imagina de faire des lectures publiques de ses contes en vers et en prose. Cette idée originale et éminemment anglaise, fut couronnée d'un plein succès à Londres, puis dans les principales villes du Royaume-Uni, et enfin dans celles de l'Amérique du Nord. Les derniers écrits de M. Lover, qu'il a également lus en public, datent de 1848 : c'est un recueil de *Poésies* et de *Nouvelles* sur l'Angleterre et une relation de son *Voyage littéraire aux États-Unis*.

LOVY (Jules), journaliste français, né en 1801 à Furth, en Bavière, d'une famille israélite, vint terminer ses études à Paris, commença son droit, puis se jeta dans la petite presse, qui faisait à la Restauration une guerre si vive. Sa verve anonyme s'y est montrée intarissable. Entré, en 1826, à l'ancien *Figaro*, il fut tour à tour ou à la fois, rédacteur de l'ancien et du nouveau *Corsaire*, du *Vert-Vert*, de *l'Entr'acte*, du *Charivari*, du *Pamphlet*, de *la Comédie*, du *Journal du plaisir*, du *Journal pour rire*, et d'une foule d'autres publications de ce genre. En 1840, il rédigea avec M. Commerson, le *Tam-tam*, et fonda plus tard avec lui le *Tintamarre*. On lui attribue une bonne partie des excentriques boutades qui ont paru depuis sous le nom de son collaborateur, et qui, souvent, sont passées au théâtre.

Il faut citer à part la collaboration de M. Lovy au premier journal de musique hebdomadaire qui ait paru en France, le *Ménestrel* (1833), dont il fut quelque temps directeur, et dont il est encore le rédacteur en chef. Sa critique musicale se fait remarquer par un caractère général de bienveillance qui contraste avec l'esprit mordant qu'il a porté depuis plus de trente ans dans le petit journalisme.

LOWE (Robert), homme politique anglais, né en 1811, à Bingham (comté de Notts), où son père était curé, fit au collége de Winchester ses premières études et, après avoir pris ses degrés à Oxford, donna dans les divers colléges de cette université des répétitions particulières, de 1836 à 1842. A cette époque, il fut admis au barreau sous les auspices de la société de Lincoln'Jun; puis il partit pour l'Australie, où il ne tarda pas à acquérir, comme avocat, une belle clientèle. Élu, un an après son arrivée, membre du conseil législatif, il prit une part active à toutes les discussions importantes, entre autres au plan d'éducation nationale qui a été adopté par tous les centres de la colonie, Sydney excepté, et à la suppression de la peine de l'emprisonnement pour acquitter les frais d'un procès.

M. Lowe était de retour en Angleterre depuis deux ans, lorsqu'aux élections de 1852, il obtint un siége à la Chambre des Communes pour un des bourgs du Worcestershire qui l'a réélu en 1857. Il a pris place dans les rangs de l'opinion libérale. Dans le courant de 1855, il a successivement été nommé conseiller privé, vice-président du conseil de commerce (*Board of trade*) et enfin trésorier en chef ou *paymaster-general*.

LOWELL (James-Russel), poëte américain, né en 1819, à Boston, et fils d'un ecclésiastique distingué de la secte des congrégationnalistes, fit ses études à l'université d'Harvard et fut reçu avocat. Mais il préfera se consacrer aux travaux littéraires pour lesquels, dès le collége, il avait manifesté un goût décidé. Après ses premiers vers, *la Vie d'une année* (a Year's life; 1841), qui passèrent à peu près inaperçus, un bon accueil fut fait à son second volume (1844), qui contenait, entre autres

morceaux remarquables, ceux de *Prométhée* et de la *Légende bretonne*. Il donna encore un troisième recueil (1848), celui qui offre le plus d'originalité; renonçant au pastiche des poëtes anglais, si commun chez ses compatriotes, l'auteur aborde hardiment la poésie politique et prend avec chaleur la défense des noirs dans les pièces de *la Crise; l'Anti-Texas*, *l'Esclave fugitif*, etc. La même année, il publia sous le titre de *Biglow papers* une série de satires animées du même esprit frondeur et écrites en dialecte américain; et *la Vision de sir Launfall* (the vision), poëme fantastique.

Sans pouvoir assigner à cet écrivain une place à côté de Longfellow, la critique lui a su gré de ses efforts pour affranchir son pays de l'imitation étrangère. On a encore de lui : des *Entretiens sur quelques anciens poëtes* (Conversations on some of the old poets; 1845), recueil d'esquisses littéraires, et une *Fable dédiée aux critiques* (a Fable for critics; 1848), où il passe en revue les journalistes américains et se venge de leurs dédaigneux articles. Après avoir collaboré à la *North American review* et au *Pioneer*, il a pris depuis quelque temps la direction de *l'Anti-Slavery standard*, journal abolitionniste qui paraît à Boston.

LOYAU (E.), littérateur français, né à Amboise vers 1805, débuta dans le monde des lettres par un roman philosophique, *le Prêtre* (1830), qui eut une certaine vogue, et publia successivement : *Vie de saint François de Sales* (1843 in-8); *les Anges sur la terre* (1836, in-8); *la Nouvelle Antigone* (1837, in-8), premier ouvrage d'une collection qu'il présentait au public comme une digue aux mauvais romans; *le Sous-diacre* (1849, in-8), etc. Il est aussi l'auteur de quelques tragédies représentées à l'Odéon : *les Français à Naples* (1837); *une Invasion des Normands* (1837); *le Lys d'Évreux* (1845), pièce qui, jouée à la suite d'un procès, eut un échec complet. Il a aussi fait recevoir à un théâtre des boulevards *l'Échelle des passions*, drame, et collaboré en 1839 au vaudeville du *Cheva. de Créquy*, et en 1841, à la *Physiologie du parterre*. On a encore de lui un mélange de vers et de prose adressé *aux Ninivites* (1851, in-8) par Jonas.

LOYD (Samuel-Jones), économiste anglais, né vers la fin du siècle dernier, et chef d'une maison de banque à Londres, a écrit sur la circulation monétaire plusieurs ouvrages qui se distinguent autant par la méthode que par la solidité des connaissances pratiques. Nous citerons : *Réflexions sur les causes et conséquences de la dépression du marché monétaire* (Londres, 1837, in-8,), où l'auteur se prononce pour le système d'une banque centrale unique, surveillée par l'autorité; *du Mouvement de la circulation et de l'administration de la Banque d'Angleterre* (1840, in-8), que Mac-Culloch désigne comme la meilleure de ses publications: *de la Séparation des fonctions de la Banque d'Angleterre* (Thoughts on the separation of the departements of the banck, 1844, in-8), etc. Sur ce dernier point, sir Robert Peel avait adopté les vues de l'auteur.

LOYER (Seine-Inférieure), ancien représentant du peuple français, né à Versailles en 1808, d'une famille pauvre, fut placé par un de ses oncles au collége Sainte-Barbe, y fit d'excellentes études, suivit le cours de droit et prit le diplôme de docteur. Inscrit au barreau de Rouen, il devint l'émule de son ami M. Senard, dont il partageait les opinions politiques. Après avoir plaidé pendant huit ans avec beaucoup de succès, il quitta la profession d'avocat pour s'associer au commerce de son oncle, dont il avait épousé la fille, et il se mit à la tête d'une filature de coton dans la vallée d'Houlme. Vers la fin du règne de Louis-Philippe, il fut nommé juge au tribunal de commerce de Rouen et membre du conseil municipal. En 1848, il fut nommé représentant de la Seine-Inférieure, aux élections complémentaires du 4 juin, par 49 233 suffrages. Membre du comité du commerce et de l'industrie, il vota d'abord avec le parti du général Cavaignac; puis, après l'élection du 10 décembre, soutint au dedans et au dehors la politique de l'Élysée. Réélu le sixième à l'Assemblée législative, il appuya le ministère Odilon Barrot; mais, après le message du 31 octobre, il se prononça pour la politique personnelle de l'Élysée. Après le coup d'État du 2 décembre, il a été nommé maître des requêtes de première classe au conseil d'État, où il fait partie de la section des travaux publics, de l'agriculture et du commerce. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

LOYER (Jean-Marie) [des Côtes-du-Nord], ancien représentant du peuple français, né dans le département des Côtes-du-Nord, en 1803, et fils d'un patriote de 1789, fut élevé dans les idées libérales. Établi comme notaire à Glomel (arrondissement de Guingamp), il en fut nommé maire en 1830, mais donna sa démission en 1834, et fut élu conseiller général du département. Après la révolution de Février, il fut envoyé à la Constituante par 82 665 voix. Il vota ordinairement avec la gauche et après l'élection du 10 décembre, combattit la politique de l'Élysée. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative de 1849, et retourna à son étude.

LUBBERT (Émile-Timothée), compositeur français, administrateur, né à Bordeaux, le 18 février 1794, d'une famille originaire de Hollande, fit de brillantes études au lycée Bonaparte et, lorsque le système continental de Napoléon eut ruiné les entreprises commerciales de son père, il obtint, par l'intermédiaire de Garat, son oncle, une place d'inspecteur de la loterie au ministère des finances. Il étudia alors, sous la direction de M. Fétis, l'harmonie et la composition et, en 1823, donna au théâtre Feydeau un opéra-comique, *Amour et colère*, qui ne réussit point; un autre, en deux actes, n'a pu être représenté. Nommé, en 1827, directeur de l'Opéra, il attacha son nom à la mise en scène de quelques beaux ouvrages, *Guillaume Tell* entre autres. Après la révolution de Juillet, il se retira et le théâtre devint une entreprise particulière. En 1831, M. Lubbert dirigea à ses risques et périls l'Opéra-Comique. Bientôt forcé d'abandonner Paris à la suite d'une gestion des plus malheureuses, il s'est rendu en Égypte, où il a été chargé de l'organisation des fêtes et divertissements de Méhémet-Ali et d'Abbas-pacha.

LUBBOCK (sir John-William), physicien anglais, né le 26 mars 1803, est le fils unique d'un négociant de Londres qui lui transmit, en 1840, son titre de baronnet. Élevé à l'université de Cambridge, il s'appliqua à l'étude des sciences mathématiques et naturelles et lut, en 1829, devant la Société royale un mémoire sur *la Détermination de l'orbite des comètes*, qui le fit élire la même année membre de cette compagnie; il en devint le trésorier en 1830 et fit longtemps partie de son bureau. Membre actif de la Société des connaissances utiles, il fut aussi de 1837 à 1842, l'un des vice-chanceliers de l'université de Londres. Ses plus importants travaux sur l'astronomie, les mathématiques, la physique et la géologie, ont été insérés dans les *Philosophical transactions* de la Société royale, entre autres : *du Pendule et*

de la précession des équinoxes (1830); *des Marées à Londres* (1831-1837), série d'articles remarquables qui lui ont valu la médaille d'or en 1834. Il a fait aussi de nombreuses communications aux recueils de la Société d'astronomie et de la Société de géologie (1848), au *Philosophical Magazine*, au *Companion to the british Almanac*, etc. et publié à part : *de la Théorie de la lune et des perturbations des planètes* (1833, in-8, 2e édit., augmentée; 1834-1836); *Computation des éclipses* (Computation of eclipses); *Classification des différentes branches de connaissances humaines* (Classification of the different branches of human knowledge), qui eut deux éditions; *Traité élémentaire des marées* (Elementary treatise on the tides; 1839, in-8), etc.

LÜBECK (**Ernst-Heinrich**), pianiste hollandais, né le 24 août 1829, à la Haye, fit ses études de musique sous la direction de son père, maître de chapelle à la cour de Hollande et, après avoir donné, en 1849, un concert dans sa ville natale, entreprit un voyage artistique en Amérique. Pendant trois ans, il visita toutes les grandes villes des Antilles, du Mexique, du Pérou, de la Nouvelle-Grenade, etc., et se fit entendre dans 235 concerts, qui lui valurent de grands succès : la ville de Santa-Fé de Bogota frappa une médaille d'or en souvenir de son séjour dans ses murs. De retour en Europe, M. Lübeck se rendit d'abord à la Haye, où le roi de Hollande le nomma pianiste de sa cour. Depuis l'hiver de 1855, il a joué à Paris dans plusieurs concerts et a soutenu dignement, au milieu de nos innombrables pianistes, la réputation que l'Amérique lui avait faite.

On a aussi quelques compositions de cet artiste, entre autres : *Souvenir du Pérou*, une *Tarentelle* et plusieurs *Morceaux de salon*.

LUBIS (E. P.), publiciste français, né en 1806, fit partie, sous la Restauration, de la rédaction de *la Quotidienne* et de la *Gazette de France*, qui représentaient alors les principes de la monarchie absolue. Après la révolution de Juillet, il devint rédacteur en chef de *la France*, et fit une guerre des plus vives à la dynastie d'Orléans. En 1841, il publia dans ses colonnes quelques-unes des fameuses lettres attribuées par *la Contemporaine* au roi Louis-Philippe, fut arrêté et tenu quelque temps au secret. Lorsque le parti légitimiste consentit à modifier la rigueur de ses opinions, le nouvel organe créé à cet effet *l'Union monarchique* (depuis simplement *l'Union*), fut confié à l'habileté bien connue de M. Lubis, qui dut partager ses fonctions avec M. Laurentie (voy. ce nom).

On a de cet écrivain une *Histoire de la Restauration* (1836, 6 vol. in-8; 2e édit., 1848), qui est une constante apologie d'un système et d'une famille frappés par deux révolutions.

LUBIZE (Pierre-Henri Martin, dit), auteur dramatique français, né à Bayonne vers 1808, fit ses études au collége Bourbon, à Paris, et travailla d'abord dans les bureaux de M. Laffitte. Il débuta au théâtre par une pièce en trois actes, *Tout pour ma fille* (1832), en société avec MM. Varez et Léonce. Depuis cette époque, il n'a cessé d'écrire pour les scènes de genre des vaudevilles, dont quelques-uns ont obtenu de légitimes applaudissements. Seul, il a donné, en 1834 : *la Cinquantaine*, *le Commis et la grande dame*, *l'Adjoint de campagne*, et *Latude*; en 1838, *la Bonne vieille*; en 1842, *les Jolies filles de Stilberg*, *Mon illustre ami*; en 1845, *la Coqueluche du quartier*; en 1846, *l'Héritage de ma tante*; *la Femme doit obéissance à son mari!* (1855), etc.

La part de la collaboration est chez M. Lubize, comme chez tous ses confrères, beaucoup plus grande. Avec Théaulon, il a donné : *le Spectacle à la cour* et *une Assemblée de créanciers* (1840); avec MM. Cogniard; *le Conseil de discipline*; avec M. Varin, *le Gamin* (1833), *le Muet de Saint-Malo* (1837); *les Trois péchés du diable* (1844); avec M. P. Vermond, *la Tasse cassée* (1849); avec MM. Labiche et Siraudin; *le Misanthrope et l'Auvergnat* (1852); *La femme doit obéissance à son mari!* (1855); *Obliger est si doux* (1856); etc. Il a encore eu pour collaborateurs MM. Brisebarre, Paul de Kock, Grangé, Desvergers, Delaporte, Salvat, etc.

LUCAN (Georges-Charles Bingham, 3e comte), général et pair d'Angleterre, né en 1800 à Londres, appartient à une famille irlandaise élevée, en 1795, au rang de comte. A l'âge de seize ans, il obtint un brevet d'enseigne dans l'armée, et venait d'être promu au grade de major général (1853), lorsqu'il fut envoyé en Crimée, avec le commandement d'une division de grosse cavalerie; il fut blessé au siége de Sébastopol, et nommé, à son retour, lieutenant général (1855). Élu pair représentatif d'Irlande, en 1840, il vote à la Chambre haute avec le parti conservateur.

De son mariage avec la fille du comte de Cardigan (1839), le comte Lucan a cinq enfants, dont l'aîné, Georges, lord Bingham, né en 1830 à Londres, a suivi également la carrière militaire, et a été nommé major de cavalerie à l'issue de la guerre d'Orient.

LUCAS (Jean-Marie-Charles), économiste français, membre de l'Institut, né à Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord), le 3 mai 1803, se fit recevoir avocat à la Cour royale de Paris en 1825, et plaida avec distinction et succès dans un certain nombre d'affaires intéressantes, telles que celle de *l'Évangile* de Touquet, celle de l'abrogation du règlement de 1723, si funeste au commerce de la librairie, etc. A la même époque, il se signala par diverses pétitions adressées aux Chambres, sur l'instruction primaire, sur le système pénitentiaire, etc., puis se livra spécialement à des études relatives à la peine de mort, dont il réclamait l'abolition, et aux divers systèmes de pénalité. Il fut, en 1833, attaché au ministère de l'intérieur, avec le titre d'inspecteur général des prisons, qu'il a gardé jusqu'ici. Admis à l'Institut en 1836, comme successeur du comte Rœderer, à l'Académie des sciences morales et politiques, il est en outre correspondant ou associé des Sociétés des prisons de Philadelphie, de Londres, de Dublin, de la Société phrénologique, président de la Société de patronage des jeunes détenus, etc., etc. M. Charles Lucas a été promu officier de la Légion d'honneur en janvier 1852.

On a de lui : *du Système pénitentiaire en Europe et aux États-Unis* (1826-1830, 3 vol. in-8), honoré, en 1831, du prix Montyon de 6000 francs; *du Système pénal en général et de la peine de mort en particulier* (1827, in-8), couronné à Genève et à Paris; *Recueil des débats législatifs sur la peine de mort* (1830, in-8); *Dissertation sur l'usure* (1830); *de la Réforme des prisons, ou de la Théorie de l'emprisonnement* (1836-38, 3 vol. in-8); *Appendice* au même (1838); *des Moyens et des conditions d'une réforme pénitentiaire en France* (1848); *de la Ratification donnée par l'Assemblée nationale au décret d'abolition de la peine de mort*, d'après le résumé des débats législatifs, 1789-1848 (1848, in-8); des *Plaidoyers*, des *Lettres* et divers articles fournis à *la Presse*, sous le nom de *Martin*, etc.

LUCAS (Hippolyte-Julien-Joseph), littérateur

français, né à Rennes le 20 décembre 1807, où son père était avoué, fit ses études au collége de cette ville, et y commença son droit, qu'il vint terminer à Paris en 1826. Reçu avocat, il retourna dans sa ville natale, où il s'occupa surtout de poésie. Sous le prétexte de se faire recevoir docteur en droit, il revint à Paris en 1829, et se livra entièrement à ses goûts littéraires. M. Dubois, rédacteur en chef du *Globe*, son parent, le chargea de traduire pour ce journal des articles de *la Revue d'Édimbourg* et les séances du Parlement britannique. En même temps il présentait à l'Odéon, avec M. E. Boulay-Paty, un drame en vers, tiré du *Corsaire* de lord Byron, qui ne fut pas joué, mais qui valut aux jeunes auteurs leurs entrées au théâtre. La révolution de Juillet ramena M. H. Lucas à Rennes, mais sans le faire renoncer aux lettres. Il contribua à fonder la *Revue de Bretagne*, et, tout en y donnant des articles, il composa son premier livre qu'il vint publier à Paris *le Cœur et le monde* (1834, in-12, 1842, 2 vol. in-8), recueil de poésies et de nouvelles qui commença sa réputation. Il collobora successivement au *Cabinet de lecture*, au *Voleur*, à la *Revue du théâtre*, au *Bon sens*, à *l'Artiste*, au *Charivari*, au *National* et au *Siècle*. Il y faisait la critique du théâtre ou des revues bibliographiques. M. Hip. Lucas a été un des fondateurs de la Société des gens de lettres. Chevalier de la Légion d'honneur, depuis le 26 mai 1847, il est décoré des ordres hollandais de la couronne de Chêne et du Lion néerlandais.

Ses écrits sont nombreux et se composent de romans, de poésies, d'études historiques et biographiques, sans compter une vingtaine de pièces de théâtre, presque toutes en vers, jouées au Français et à l'Odéon. La plupart de ces dernières rappellent, par le choix des sujets et la manière de les traiter, l'ancien théâtre espagnol. C'est de là qu'il a tiré notamment *l'Hameçon de Phénice* (1843); *le Médecin de son honneur* (3 actes, 1844); *le Tisserand de Ségovie* (3 actes, 1844), dont le succès à la scène n'a pas répondu au talent poétique que l'auteur y révèle. Ses emprunts à l'ancien théâtre grec, *les Nuées* (1844), *Alceste* (1847), *Médée* (Odéon, 1855), n'ont qu'imparfaitement réussi. On lui doit aussi les paroles de quelques opéras : *Bélisaire*, *Maria Padilla*, *Linda de Chamouni*, *la Bouquetière*, *l'Étoile de Séville*, *le Siége de Leyde*, etc.

Nous citerons parmi ses ouvrages en prose de M. Hipp. Lucas : *Caractères et portraits de femmes* (1836, 2 vol. in-8); *Histoire philosophique et littéraire du théâtre français* (1843, in-18; 2e édit., 1847); *Curiosités dramatiques et littéraires* (1855, in-12); *le Portefeuille d'un journaliste* (1856), etc.

LUCAS (Hippolyte), naturaliste français, né vers 1812, et aide au Muséum depuis 1846, a fait partie de la commission scientifique d'Algérie, est auteur de travaux d'histoire naturelle et d'entomologie exécutés avec un grand soin, la plupart pour la *Bibliothèque zoologique*. Nous citerons parmi les plus importants : *Histoire naturelle des lépidoptères ou papillons d'Europe* (1834-35, in-8, pl. in-4; réédité en 1845, 80 pl.); les *Lépidoptères exotiques* (1835-36, réédité en 1845, 200 fig.); *des Papillons*, vade-mecum *du lépidoptérologiste*, résumé du *Dictionnaire d'histoire naturelle* (1838); *Histoire naturelle des crustacés* (1840-41); *Histoire naturelle des animaux articulés* (1846, 3 vol. in-4, 117 pl.); *Essai sur les animaux articulés de l'île de Crète* (1854); des *Notes*, *Observations*, *Mémoires*, à la suite de recherches et d'excursions scientifiques, et des articles dans les journaux ou recueils spéciaux.

LUCCHESI-PALLI (Hector, comte DE), diplomate italien, époux morganatique de la duchesse de Berri, est né vers 1805, d'une famille qui fait remonter son origine aux ducs souverains de Bénévent. Fils d'un ancien ministre et neveu d'un ambassadeur de Naples à Madrid, il fut lui-même attaché à l'ambassade napolitaine au Brésil. De là il passa en Espagne, où il acquit une grande influence sur la reine Marie-Christine. Il excita la jalousie du ministre Calomarde, qui le força de quitter Madrid. Envoyé à la Haye, il se dirigeait vers son nouveau poste, lorsqu'il rencontra, dit-on, à Massa, Mme la duchesse de Berri, qui se préparait alors à débarquer en France, pour donner aux légitimistes le signal de la guerre civile. Elle s'éprit d'un vif amour pour le jeune diplomate, et conclut avec lui un mariage qui fut tenu secret jusqu'au moment où la princesse, prisonnière au château de Blaye, se vit contrainte de justifier sa grossesse, constatée par les médecins du gouvernement. De cette union morganatique sont nés plusieurs enfants, dont les almanachs de cour ne font pas mention. Depuis 1833, M. le comte Hector de Lucchesi-Palli, sorti de la carrière diplomatique, n'a plus eu d'autre rôle que celui d'époux de Mme la duchesse de Berri, sans en recevoir le titre officiel.

Un membre de la même famille, D. Antonio LUCCHESI-PALLI, prince de Campofranco, est ministre conseiller d'État et président de la consulte générale du royaume des Deux-Siciles.

LUCENA (comte DE). Voy. O'DONNELL.

LUCHET (Auguste), littérateur français, né à Paris en 1806, et élevé en Normandie, fit quelques classes au collége de Dieppe, remplit dans cette ville, jusqu'à dix-sept ans, de modestes emplois, et vint à Paris en 1823, où il entra dans plusieurs maisons de commerce. Cette époque de sa vie est esquissée dans son roman de *Frère et sœur*. D'après les conseils de M. Guibal, son dernier patron, il quitta les magasins et aborda la carrière des lettres. Après la révolution de 1830, à laquelle il prit part, il épousa la sœur d'un médecin et se lia intimement avec Broussais, dont il partagea les recherches physiologiques.

Lié avec les hommes les plus compromettants du parti démocratique, il risqua les opinions les plus avancées dans des publications qui lui valurent, en 1842, à la suite d'un bruyant procès, 2000 francs d'amende et deux ans de prison; il échappa à cette peine en allant passer cinq ans d'exil à Jersey. Après la révolution de 1848, ses antécédents firent confier à M. Luchet le poste de gouverneur du château de Fontainebleau; il se porta peu après, mais sans succès, candidat à la Constituante, et se renferma bientôt dans des études de philosophie et de littérature.

On a de lui des romans ou études de mœurs : *Thadéus le ressuscité*, avec M. Mich. Masson (1831, 2 vol.); *Frère et sœur* (1838, 2 vol.); *le Nom de famille*, l'ouvrage poursuivi dans le procès cité plus haut (1841, 2 vol.); *Souvenirs de Fontainebleau* (1842, in-16), réédité en 1847, avec *le Confessionnal de sœur Marie* (2 vol.); *le Passe-partout* (1846, 2 vol.); *l'Éventail d'ivoire* (1847, 2 vol.); *les Mœurs d'aujourd'hui* (1854); des pièces de théâtre : *le Brigand et le philosophe* (1832), *Ango* (1834), drames en cinq actes, avec M. F. Pyat; *le Cordonnier de Crécy*, au théâtre Beaumarchais, qui fut fermé pendant le cours des représentations (décembre 1855); *la Marchande du Temple* (1856); puis un grand nombre d'articles et de travaux, dont quelques-uns anonymes ou pseudonymes, fournis à des journaux, recueils et collections de divers genres.

LUCKE (Godefroy-Chrétien-Frédéric), savant théologien allemand, né le 23 août 1792, à Egeln, près Magdebourg (Prusse), étudia au collége de cette ville et aux universités de Halle et de Gœttingue, et débuta par la publication d'un mémoire sur la primitive Église (*de Ecclesia apostolica*; Gœttingue, 1813), qui fut couronné par la Faculté de théologie de Gœttingue. Professant à Berlin, en qualité d'agrégé, un cours particulier de théologie, il adopta en partie les principes de Schleiermacher, et s'efforça de concilier les systèmes opposés qui s'appuient sur la foi et la raison. C'est dans ce sens qu'il écrivit ses *Éléments d'herméneutique du Nouveau Testament* (Grundriss der neutestamentlichen Hermeneutik; Gœttingue, 1817). En 1818, après avoir rempli pendant quelques mois les fonctions de professeur extraordinaire de théologie à Berlin, il fut appelé comme professeur ordinaire à la Faculté nouvellement fondée à Bonn. Dix ans après, il remplaça à Gœttingue M. Staendlin (1827), et y soutint sa réputation par ses cours et ses ouvrages. — M. Lücke est mort le 14 février 1855.

Outre un grand nombre de dissertations académiques et de mémoires insérés dans les *Études et critiques de théologie*, la *Revue allemande de la science et de la vie chrétienne*, les *Notices savantes de Gœttingue*, etc., on a de M. Lücke : *Commentaires sur les écrits de saint Jean* (Commentar über die Schriften des Evangelisten J.; Bonn, 1820-1832, 4 vol.; 3ᵉ édit., 1843; nouv. édition par M. Bertheau; Ibid., 1856), un des ouvrages d'exégèse les plus importants sur la matière; *de l'Autorité de la sainte Écriture et de ses rapports avec la règle de la foi* (über das Ansehen der heiligen Schrift, etc.; Ibid., 1827); *Strauss et l'Église de Zurich* (Strauss und die züricher Kirche; Bâle, 1839); trois études biographiques : *Planck* (1835), *Schleiermacher* (1834) et *de Wette* (1850), etc. Il a rédigé aussi, pendant plusieurs années, en collaboration avec de Wette et Schleiermacher, le *Journal de Théologie* de Berlin, et avec Gieseler, le *Journal chrétien* de Bonn.

LUDEN (Henri), criminaliste allemand, né à Iéna, le 9 mars 1820, et fils de l'historien de ce nom, s'appliqua de bonne heure à l'étude du droit, fut nommé conseiller au tribunal d'appel de Iéna et obtint une chaire de législation. Outre de nombreux articles insérés dans les recueils périodiques, il a publié une traduction de la *Genesi del diritto penale* de Romagnosi (Iéna, 1833, 2 vol. in-8), et un *Manuel du droit pénal allemand* (Iéna, 1844, in-8).

LÜDERS (Alexandre-Nicolaiewitch DE), général russe, né en 1790, d'une famille allemande établie depuis longtemps en Russie et dont plusieurs membres avaient déjà servi avec distinction, entra dans l'armée en 1807, fit la guerre de Finlande, en 1808, et prit part aux campagnes contre Napoléon, de 1812 à 1814. Signalé par sa bravoure et son sang-froid, il passa rapidement par tous les grades. En 1831, il commandait une brigade en Pologne et fit des prodiges à l'assaut de Varsovie. Lieutenant général, puis chef d'état-major, il remplaça, en 1838, Murawiew, à la tête du 5ᵉ corps d'infanterie. En 1843, il commanda une division dans le Caucase, se distingua contre Schamyl, surtout à la prise de Dargo. Après un congé assez long, nécessité par l'état de sa santé, il fut envoyé, en juillet 1848, dans les principautés danubiennes et, de concert avec Omer-pacha, étouffa la révolution roumaine. Il passa l'année suivante en Hongrie et en Transylvanie, remporta sur Bem, le 31 juillet, une complète victoire et eut la plus grande part à la pacification du pays. Son souverain et l'empereur d'Autriche lui témoignèrent leur satisfaction par toutes sortes d'honneurs. Dès le début de la guerre d'Orient, le général Lüders fut mis sous les ordres du prince Gortschakoff, opéra sur le Danube, exécuta une marche périlleuse vers Silistrie, mais se vit forcé par la maladie de quitter son armée. A peine guéri, il prit, en mars 1855, le commandement de l'armée du Sud, établit son quartier général à Odessa, puis à Nicolaïeff, et mit cette ville, après la prise de Kinburn (17 octobre 1855), à l'abri de toute attaque. Au mois de janvier suivant, le nouvel empereur Alexandre II lui confia, avec le titre de chef du régiment d'infanterie de Prague, le commandement supérieur en Crimée. Il se préparait activement à soutenir la lutte contre les alliés, lorsque fut conclu le traité de Paris (30 mars 1856). Épuisé de fatigues et menacé d'une cécité complète, le général Lüders obtint peu après sa retraite. En 1857, il a visité une partie de l'Allemagne, la France et l'Italie.

LUDWIG (Otto), littérateur allemand, né en 1812, à Eisfeld (duché de Meiningen), cultiva de bonne heure les beaux-arts, dirigea dans sa ville natale une troupe d'amateurs et se livra à des études de composition musicale, que sa santé le força d'interrompre. Il s'occupa alors de littérature et publia des tragédies : *le Droit des cœurs*, *Agnès Bernauer*, *les Macchabées*, (1855), etc.; un recueil de contes humoristiques (*die Heiterei*); *Entre ciel et terre* (Zwischen Himmel und Erde; Francfort, 1856, in-8), etc.

LUGARDON (Jean-Léonard), peintre suisse, né à Genève, en 1801, vint suivre à Paris les ateliers de Gros et de M. Ingres et débuta au salon de 1831. Habitant tour à tour Paris et Genève, il a fait, à nos expositions annuelles, des envois fréquents et s'est attaché à mettre en scène les souvenirs de l'indépendance helvétique. On a vu de lui, depuis ses débuts jusque dans ces derniers temps : *un Criminel* (1831); *le Serment du Grütli*, plusieurs fois répété; *Guillaume Tell sauvant Baumgartner*, *Arnold de Melchtal* (1841); *le Christ et la Vierge*, *Ruth et Booz*, *le Dernier jour d'un condamné*, *les Regrets*, de nombreux *portraits*, quelques sujets d'intérieur (1833-1853); *le Christ sur la croix*, *Ruth*, admis à l'Exposition universelle de 1855; *la Visite au couvent dévasté* (1857), etc. — M. L. Lugardon a obtenu une 2ᵉ médaille à Paris, en 1831.

LUGNOT (Joseph), général français, né à Charentenay (Haute-Saône), le 12 décembre 1780, était âgé de 14 ans, quand il rejoignit son père à l'armée du Rhin; il assista aux siéges de Luxembourg et de Mayence, puis au blocus de Mantoue, fit ensuite les campagnes de l'Ouest, d'Italie, d'Espagne et de Russie, se distingua brillamment à Girone (1808), devant Polotsk et à Magdebourg, et fut nommé chef de bataillon en 1814. Grièvement blessé et abandonné sur le champ de bataille de Waterloo, il subit une courte captivité en Angleterre. M. Lugnot prit une part honorable à l'expédition de 1823, à la prise d'Alger et aux premières campagnes d'Afrique. Nommé, en 1833, colonel du 21ᵉ léger, il a été promu, le 27 février 1841, au grade de maréchal de camp et investi, en cette qualité, de divers commandements à l'intérieur. Depuis 1849, il faisait partie de la réserve. — Le général Lugnot est mort en 1856. Il était, depuis le 31 janvier 1852, grand officier de la Légion d'honneur.

LUGUET (Henri), acteur français, né à Péri-

gueux, en 1822, et fils d'artistes dramatiques, fut élevé au théâtre et fut engagé, à onze ans, dans la célèbre troupe d'enfants de Castelli, puis au théâtre de Brest, comme troisième amoureux; de là, il alla à Genève, et de Genève à Rouen, où il fut sauvé de la conscription par une soirée à bénéfice organisée en sa faveur par Mlle Déjazet. En 1847, il parut un instant à l'Odéon, au Vaudeville et à la Porte-Saint-Martin, où il est resté. Il y a créé César Borgia, dans *l'Imagier de Harlem;* François Ier, dans *Benvenuto Cellini;* Athos, dans *la Jeunesse des Mousquetaires;* Faliero, dans *les Noces vénitiennes*, etc. Sa sœur s'est fait connaître sous le nom de Marie LAURENT (voy. ce nom).

LUKASZEWITSCH (Joseph), historien polonais, né vers 1800, dans le grand-duché de Posen, fut arrêté au milieu de ses études par la ruine de son père, puis les continua seul avec persévérance, et donna pour vivre des leçons particulières. En 1820, il fut nommé bibliothécaire de la bibliothèque Raczynski, à Posen, et se mit à étudier aux sources l'histoire de sa patrie. Il était en même temps professeur de langue et de littérature nationale au gymnase évangélique. Pour répandre et populariser les ouvrages polonais, il fonda une imprimerie, une librairie, ainsi que deux journaux, l'un littéraire, l'autre politique qui, comme ses écrits, témoignèrent de ses opinions libérales.

M. Lukaszewitsch publia, en 1832, une *Histoire des dissidents de Posen aux* XVIe *et* XVIIe *siècles*, et, en 1835, les *Églises des frères moraves dans la grande Pologne.* Tous ses autres ouvrages, qui se recommandent par la clarté d'exposition, la critique sagace, la science et l'impartialité, traitent également de quelques parties intéressantes de l'histoire nationale. On cite entre autres: la *Description historique et statistique de Posen dans les anciens temps* (1838, 2 vol.); l'*Histoire des églises évangéliques suisses en Lithuanie* (1842, 2 vol.); et l'*Histoire des établissements d'éducation en Pologne et en Lithuanie* (1849-1851), etc.

LUMINAIS (Évariste-Vidal), peintre français, né à Nantes, vers 1818, vint étudier à Paris sous M. Léon Cogniet, et débuta par quelques sujets de genre au salon de 1843. Il a reproduit de préférence les mœurs populaires et les types bretons, et a principalement exposé : *Scène de guerre civile sous la République*, *Intérieur d'écurie*, *Foire bretonne*, *Jeunes filles passant un gué*, *Jeune fille malade*, *Après le combat* (1843-47); *Déroute des Germains à Tolbiac*, *le Soir* (1848); *Siége de Paris par les Normands*, *Pilleurs de mer*, *le Retour de la foire*, *la Leçon de musette* (1849-1850); *Berger breton* (1852); *une Lecture de testament*, *Récolte de varech* (1853); *Dénicheurs d'oiseaux de mer*, *le Grand carillon*, *la Leçon de plain chant*, à l'Exposition universelle de 1855; *le Pèlerinage*, *Pâtre de Kerlat* (1857); quelques *portraits*, etc. M. E. Luminais a obtenu une 3e médaille en 1852, et une de troisième classe en 1855.

LUNEAU (N......), homme politique français, né en 1798, à Boum (Vendée), se destina au barreau, fut reçu avocat sous la Restauration et fut envoyé, en 1831, à la Chambre par l'arrondissement des Sables-d'Olonne. Réélu pendant dix-sept ans, il fit, dès son entrée, adopter une réduction considérable sur le traitement du haut clergé, signa le compte rendu et protesta contre les tendances rétrogrades de la monarchie nouvelle. Sa conduite ne fut pas moins énergique sous les diverses administrations qui se succédèrent au pouvoir; favorable pourtant à la politique de M. Thiers, il se montra l'impitoyable adversaire de M. Guizot, à qui il ne cessait, à la tribune, d'adresser les paroles les plus dures. Nommé commissaire du gouvernement provisoire dans la Vendée en 1848, il devint, aux élections du 23 avril, l'un des représentants de ce département et prit une part active aux discussions de l'Assemblée constituante, où il faisait partie du comité des finances. A part la question du bannissement de la famille d'Orléans et celle de la réduction de l'impôt du sel, il vota constamment avec la droite. Non réélu à la Législative, il s'est retiré dans la vie privée. M. N. Luneau a été décoré le 30 septembre 1831.

LURGAN (Charles BROWNLOW, 2e baron), pair d'Angleterre, né en 1831, à Londres, est fils d'un député irlandais, élevé en 1839 à la pairie héréditaire. Après avoir servi quelque temps dans l'armée, il prit, en 1847, la place de son père à la Chambre des Lords. En 1853, il a épousé une fille de lord Kilmaine.

LURINE (Louis), littérateur français, né en 1810 à Burgos, fut élevé à Angoulême et embrassa de bonne heure la carrière des lettres. Il y débuta par une satire, *le Cauchemar politique* (1831), écrivit quelques pièces avec Jacques Arago, rédigea des journaux de province et revint, vers 1840, à Paris, où il donna de nombreuses nouvelles au *Siècle* et au *Courrier-Français.* Pendant plusieurs années, il attacha son nom à diverses entreprises de librairie, telles que *les Rues de Paris* (1843, gr. in-8, fig.); *les Environs de Paris* (1844, gr. in-8, fig.); *les Couvents* (1845, in-8, fig.), avec M. Alph. Brot; *les Prisons de Paris* (1845, in-8 fig.) et *la Police de Paris* (1847, in-8, fig.), avec Maurice Alhoy. En 1848, il devint rédacteur en chef de *la Séance*, journal politique, et en 1853, de *la Comédie*, journal de théâtre. Il a présidé la Société des gens de lettres.

On a de M. Lurine, à part sa collaboration à des œuvres collectives : *le Treizième arrondissement* (1850, in-8), roman; *Ici l'on aime* (1854, in-18), et *le Train de Bordeaux* (1854, in-18), recueil de nouvelles; un *Éloge de Balzac* (1856); la comédie du *Droit d'aînesse* (1842), avec M. A. Second, et *les Comédiennes* (4 actes, 1857), avec M. R. Deslandes.

LUSSON (Adrien-Louis), architecte français, né à La Flèche, le 4 août 1790, fit ses classes au collége militaire de cette ville et vint en 1806 à Paris, où il travailla sous Abel Lahure, Percier et Fontaine, et obtint plusieurs médailles aux concours de l'École des beaux arts. Nommé sous-inspecteur des travaux publics, en 1812, il fut attaché au marché de Saint-Germain. Il parcourut l'Italie de 1816 à 1819. Devenu, à son retour, inspecteur des bâtiments de la ville, il fut chargé de plusieurs missions. Il perdit, en 1830, ses fonctions et ses titres. Il a voyagé depuis à peu près dans toute l'Europe et dirigé plusieurs travaux et publications. Il a récemment (1855) attaché son nom à la nouvelle église Saint-Eugène, projetée et commencée par lui, mais reprise par M. Boileau (Voy. ce nom).

M. Lusson, qui a publié la plupart de ses *Études* et de ses *Projets*, a en outre exposé, aux salons de 1827, 1831 et 1833, plusieurs de ses projets ou travaux exécutés; il a envoyé au palais de l'Industrie, en 1839, un *Spécimen d'architecture gothique*, et obtenu une mention honorable à la suite de cette dernière exposition.

LUYNES (Honoré-Théodoric-Paul-Joseph D'ALBERT, duc DE), archéologue français, ancien dé-

puté, membre de l'Institut, est né à Paris, le 15 décembre 1802. Mme la duchesse de Luynes, sa grand'mère, suppléa dans son éducation Mme de Chevreuse, sa mère, exilée par Napoléon. En 1818, il entra, comme garde du corps, dans la compagnie de Luxembourg, et quitta en 1825, un service dont ses goûts l'écartaient de plus en plus, pour devenir directeur adjoint du nouveau musée Charles X. Vers cette époque, la perte inattendue de sa jeune femme, née mademoiselle de Dauvet, l'avait jeté dans l'étude, lorsque la découverte du temple de Metaponte, dans une de ses terres de la Pouille, lui fournit le sujet de ses premiers ouvrages.

Après les journées de Juillet 1830, M. de Luynes, qui garda jusqu'en 1839 le nom d'Albert de Chevreuse, mit à la disposition du gouvernement une somme de 10 000 francs en cas d'invasion étrangère, organisa ensuite et équipa à ses frais la garde nationale de Dampierre, mais borna là son rôle politique sous le régime de Juillet, et refusa de siéger au Luxembourg, à la place de son père, qui n'avait pas voulu prêter serment au nouveau roi. Après la révolution de Février 1848, il fut nommé dans le département de Seine-et-Oise, représentant à l'Assemblée constituante, par 63 441 suffrages, le cinquième sur douze élus. Il vota ordinairement avec la droite, se déclara toutefois contre les deux Chambres et adopta l'ensemble de la Constitution républicaine. Réélu en mai 1849, à la Législative, il fit partie de la majorité également hostile à la République et à la politique de l'Élysée, et fut arrêté, au 2 décembre 1851, avec les députés réunis au 10 arrondissement. Mme de Contades, sa seconde femme, vint partager au Mont-Valérien sa captivité, qui fut de courte durée.

M. de Luynes est moins connu par ces phases politiques de sa vie que par ses goûts de numismate, d'archéologue et d'artiste, et par la royale façon dont il dépense son million et demi de revenu. Il a appris la plupart des langues mortes et vivantes, qu'il parle avec facilité, étudié les sciences chimiques et métallurgiques, et perfectionné, au milieu de ses expériences, la fabrication de l'acier français; enfin, cultivé la peinture et dirigé la restauration de plusieurs de ses châteaux. Il faut surtout citer son manoir patrimonial de Dampierre, remanié par M. Duban, et dans lequel il a réuni des trésors artistiques et de somptueuses fantaisies, tels que la statue en argent de Louis XIII, le bienfaiteur de la famille, exécutée par Rudde, et placée dans une immense salle dont elle est le seul ornement : des peintures ou sculptures de MM. Ingres, Flandrin, Duret, Pinart; *la Pénélope* de M. Cavelier, *la Minerve* de Simart, etc. En même temps, il a fait leur part aux littérateurs et aux artistes, et commandé à MM. Baltard, Ch. Garnier, Huillard-Breholles (voy. ces noms), des ouvrages de texte ou de gravures richement édités à ses frais.

Non content de cette initiative et de ces encouragements, M. de Luynes s'est mêlé personnellement à tous ces travaux. Il a écrit et publié, entre autres ouvrages estimés : *Études numismatiques* (1835, in-4); *Metaponte* (1836, in-fol.), avec Debacq; *Commentaire sur les éphémérides de Matteo di Giovenazzo* (1838, in-4); *Choix de médailles grecques* (1840, in-fol.); *Essai sur la numismatique des Satrapies*... (1846, in-4); des *Mémoires*, *Rapports*, dont quelques-uns sont purement scientifiques, etc. (1837-1856).

Admis à l'Institut en 1830, comme membre libre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en remplacement de Schweiggœuser, M. de Luynes a présidé, à diverses reprises, les commissions et jurys d'insdustrie et de beaux-arts; il a été choisi, en 1854, pour diriger *le Catalogue* si longtemps projeté de la Bibliothèque impériale. Il est officier de la Légion d'honneur.

LUZARCHE (Victor), bibliophile français, né à Tours (Indre-et-Loire), le 20 juillet 1805, a été, dans les dernières années du règne de Louis-Philippe, maire de cette ville, où il comptait parmi les membres actifs du parti libéral. Conservateur honoraire de la bibliothèque municipale, vaste dépôt où s'étaient entassés pêle-mêle, sous la Révolution, les livres et les manuscrits des nombreux couvents de la Touraine, il en prépara le catalogue, et publia quelques-uns de ses manuscrits inédits, avec un soin et une élégance d'exécution qui témoignent encore moins de la richesse que du bon goût d'un amateur de livres.

On lui doit : *la Chape de saint Mesme de Chinon* (Tours, 1851), qui a donné lieu à une polémique avec M. Ch. Lenormant (2e édition, 1853, avec *Réponse à M. Lenormant*); *Petri filii Bechini Chrenicon Turonense*, revu sur les manuscrits du Vatican et de la bibliothèque nationale (Tours, 1851, in-8); une édition du *Discours de la méthode* de Descartes, à l'occasion de l'inauguration de la statue de ce philosophe, à Tours (1852, in-16). *Journal historique de Pierre Fayet sur les troubles de la Ligue* (1852, in-12, avec commentaire); *Adam, drame anglo-normand du XIIe siècle* (1854, in-8), édition *princeps* du premier drame écrit en langue française, honorée d'une mention de l'Académie en 1854; *l'Office de Pâques ou de la Résurrection*, avec la notation musicale (Tours, 1856, introduction et notes); *Vie du pape Grégoire le Grand, légende française* (1857, in-18, avec *Introduction* et Glossaire), enfin, quelques *Mémoires* dans le recueil de la Société archéologique de Touraine.

LYAUTEY (Hubert-Joseph), général français, sénateur, né en 1789, fut admis, en 1804, à l'École polytechnique et, en 1807, à l'École d'application de Metz. Entré dans l'artillerie, où il a passé par tous les grades de la hiérarchie militaire, il prit part aux guerres de l'Empire, fut nommé chef d'escadron dans la garde royale et se trouvait, en 1830, directeur du matériel à Vincennes. Promu colonel la même année, il fut envoyé à Brest, placé ensuite à la tête du 12e régiment de l'arme (1834) et chargé du commandement supérieur de l'artillerie en Afrique (1841); en même temps il recevait le grade de maréchal de camp et les insignes de commandeur de la Légion d'honneur. De retour en France en 1843, il dirigea, de 1844 à 1846, l'École de Vincennes et vint siéger, en 1847, au comité consultatif d'artillerie. Le 10 juillet 1848, il passa général de division. Élevé, le 19 juin 1854, à la dignité de sénateur, il ne tarda pas à être mis dans la section de réserve de l'état-major général. M. Lyautey est grand officier de la Légion d'honneur depuis le 26 décembre 1852.

LYELL (sir Charles), célèbre géologue anglais, né en 1797, à Kinnordy (comté de Forfar), est le fils d'un botaniste distingué, mort en 1849, et dont le nom a été donné par R. Brown à une famille de plantes d'Australie. En sortant de l'université d'Oxford (Exeter college), où il a été élevé, il étudia le droit et fut admis au barreau de Londres; mais il abandonna bientôt l'exercice de cette profession pour se consacrer exclusivement à l'étude des sciences naturelles, et notamment à celle de la géologie. En 1824, il entreprit un voyage dans les parties montagneuses de la France, de l'Allemagne et de l'Italie, et inséra

les observations géognostiques qu'il eut l'occasion de recueillir dans les *Mémoires* de la Société géologique et les *Annales des sciences naturelles*.

Il ne fut guère connu avant 1832, époque où il fut chargé du cours de géologie au collége du roi, à Londres; ce cours fut publié l'année suivante, sous le titre de *Principes de géologie* (Principes of Geology; 1833, 4 vol. in-12; 1853, 9e édit.), et traduit par Mme Tullia Meulien (1840, in-12), sous la direction d'Arago. Malgré les critiques dont il a été l'objet de la part de Conybeare, de Sedgwic et autres savants, il n'en a pas moins le mérite d'expliquer les modifications successives de la croûte terrestre par des causes purement physiques encore agissantes et par des bouleversements merveilleux. C'est ce système développé avec plus ou moins de force par Léod. de Buch, Élie de Beaumont, Dufrénoy, etc., qui a reçu le nom de *Métamorphisme*, ou transformation graduée des roches stratifiées d'origine neptunienne en roches cristallines d'apparence plutonienne. Les *Éléments de géologie* (Elements of geology; 1838, in-12), abrégé populaire de l'ouvrage précédent, obtinrent aussi un succès légitime.

Deux voyages qu'il fit aux États-Unis, l'un en 1841-1842, l'autre en 1845, ont fourni à ce savant le sujet de deux ouvrages intéressants au point de vue scientifique : *Excursions dans l'Amérique du Nord* (Travels in north America; Londres, 1845, 2 vol.), accompagnées d'observations sur la nature des terrains; et *une Seconde visite aux États-Unis* (A Second visit to the United States; 1849). En 1840, il fut créé chevalier (*Knight bachelor*), en récompense des services qu'il avait rendus à la science. Il a été appelé deux fois à l'honneur de présider la Société géologique de Londres (1836 et 1850), et en 1853, il a été désigné pour prendre part aux travaux de la commission envoyée par le gouvernement anglais à l'Exposition universelle de New-York. Sir Ch. Lyell a reçu, en 1855, de l'université d'Oxford, le grade honoraire de docteur en droit.

LYNDHURST (John-Singleton Copley lord), homme d'État anglais, ex-chancelier, pair, né à Boston (États-Unis), en 1772, est fils d'un peintre, Copley, qui jouissait d'une assez grande réputation. Sa famille ayant quitté les États-Unis après la reconnaissance de leur indépendance, il fut élevé en Angleterre, où il commença, en 1804, la carrière d'avocat. Après avoir professé des opinions libérales, il entra au Parlement sous les auspices des tories, et devint successivement solicitor general (1819), attorney general (1826), maître des rôles et chancelier (1827); il garda ces dernières fonctions jusqu'à la chute du ministère Wellington (1830). Dès lors, il s'attacha au parti conservateur représenté par Robert Peel et revint, avec lui au pouvoir, en 1834 et en 1841. Ses discours pleins de force, d'éclat et de traits satiriques, et ses comptes rendus des sessions parlementaires passent pour avoir exercé une grande influence sur l'opinion. Lorsqu'en 1846, les peelites furent obligés de se retirer des affaires, lord Lyndhurst déclara publiquement que sa carrière politique était close. Il n'en a pas moins pris part aux travaux de la Chambre des Pairs, où sa parole est toujours écoutée; l'exposition qu'il a faite, en 1855, de la politique prussienne, a prouvé qu'il n'avait encore rien perdu des qualités de l'orateur et de l'homme d'État.

LYNN (Miss Eliza), femme de lettres anglaise, née en 1828, est la dernière des douze filles d'un Pasteur protestant. Elle reçut dans la maison paternelle, au sein de la vie la plus retirée, une éducation excellente, mais qui ne semblait pas la prédestiner aux agitations inséparables de la carrière d'auteur. Venue à Londres, en 1845, avec l'espoir de se faire un nom dans les lettres, elle se mit aussitôt à l'œuvre, et débuta, à peine âgée de dix-sept ans, par une étude sur l'ancienne Égypte, *Azeth l'Égyptien* (Londres, 1846, 3 vol. in-8). Son second ouvrage, *Amymone* (1848), ne remontait qu'au temps de Périclès. L'un et l'autre furent lus et discutés, et manifestèrent de l'imagination, de la force, de l'érudition même. Cependant l'auteur abandonna ce genre suranné pour le roman moderne; elle fit paraître, en 1851, *les Réalités* (Realities). Depuis elle s'est surtout fait connaître par une collaboration assidue aux divers recueils périodiques.

LYONNET (Jean-Baptiste), prélat français, né à Saint-Étienne (Loire), le 12 juin 1801, d'une famille de négociants qui a donné plusieurs prêtres à l'Église, se destina d'abord au commerce; mais, ses études finies au collége de Saint-Chamond, il entra au séminaire de l'Argentière, d'où il envoya une suite d'articles aux *Annales de la propagation de la foi* qui venaient de paraître. Ordonné prêtre, en 1826, il dirigea quatre ans le grand séminaire de Blois, puis celui de la Primatiale, à Lyon, avec le titre de chanoine. En 1846, lors de la nomination de M. Pavy à l'évêché d'Alger, il fut chargé, par ce dernier, d'organiser l'administration ecclésiastique dans ce diocèse nouvellement créé. Au moment où la révolution de Février éclata, il allait être nommé primicier du chapitre de Dreux et Louis-Philippe avait demandé pour lui un titre archiépiscopal *in partibus*. Il était alors vicaire général de M. de Bonald, à Lyon. Depuis le 15 octobre 1851, M. Lyonnet était évêque à St Flour; le 24 juin 1857, à la mort de M. Chatrousse, il a été appelé au siége de Valence.

Théologien versé dans la science des traditions ecclésiastiques, M. Lyonnet a écrit plusieurs ouvrages adoptés pour l'enseignement des séminaires, entre autres : *Tractatus de contractibus* (1837, in-12); *Tractatus de justitia et jure* (1837, in-12); réimprimés l'un et l'autre dans la *Theologia* de Bailly, en 1844 et 1848; *le Cardinal Fesch* (1841, 2 vol. in-8); *Histoire de Mgr d'Avian* (1847, 2 vol. in-8).

LYONS (Edmond Lyons, 1er baron), amiral et pair d'Angleterre, né le 21 novembre 1790, à White-Hayes (Hants), appartient à une bonne famille de bourgeoisie. Dès l'âge de onze ans, il fut inscrit à bord du yacht *la Royal Charlotte*, en qualité d'aspirant volontaire. Après avoir croisé dans la Méditerranée, il prit part à l'entreprise audacieuse de l'amiral Duckworth contre Constantinople, au passage des Dardanelles, exécuté de vive force, et à l'enlèvement de la redoute située à la pointe Pesquies. Vers la fin de 1807, il fut envoyé à la station navale des Indes et nommé, l'année suivante, premier lieutenant du brick *Barraconta*. Dans ces parages, il se signala par son intrépidité en montant le premier à l'assaut du fort de Belgica (1810), qui protégeait la colonie hollandaise de Banda-Neira, et renouvela ce hardi fait d'armes sur la côte de Java, lorsque, dans la nuit du 30 juillet 1811, il s'empara, avec trente-cinq hommes d'équipage, de la forte citadelle de Marrack, défendue par trois cents soldats et cinquante-quatre bouches à feu. Dans les opérations qui suivirent, il eut le commandement d'une flottille de canonnieres enlevées à l'ennemi et battit en brèche le fort de Cornelis.

Forcé par les excessives fatigues d'une campagne sous l'équateur de prendre un repos nécessaire à sa santé, le jeune officier revint en Angle-

terre et reçut à son arrivée le brevet de capitaine (1812). Ce fut lui qui ramena en France à bord de son vaisseau *le Rinaldo*, le comte de Provence, qui allait bientôt prendre le nom de Louis XVIII. Il ne fut pas appelé à la mer jusqu'en 1828, où il fut désigné pour coopérer, avec *la Blonde*, aux mouvements de la flotte alliée contre les Turcs. En 1829, après avoir quelque temps bloqué le port de Navarin, il combina ses efforts avec ceux de la division française, qui assiégeait le château de Morée, débarqua son équipage et prit une part brillante aux opérations meurtrières qui précédèrent la capitulation du dernier boulevard de la Turquie dans le Péloponnèse. Il reçut, à cette occasion, les insignes des ordres de Saint-Louis et du Rédempteur. Plus tard, il assista au bombardement de Saint-Jean-d'Acre par Ibrahim-pacha (1832), et, quand la paix eut été rendue définitive, il amena de Trieste en Grèce le roi Othon et la régence bavaroise (1833).

Créé chevalier en 1835, sir E. Lyons quitta la carrière navale pour entrer dans la diplomatie, et pendant vingt ans, ses services furent agréés des diverses administrations qui se succédèrent au pouvoir. C'est ainsi qu'il a successivement représenté son pays à Athènes (1835-1849), où il eut à lutter contre l'influence croissante de M. Thouvenel, notre envoyé; en Suisse (1849-1851) et en Suède (1851). Au mois de décembre 1853, les hostilités paraissant imminentes en Orient, il fut rappelé au service actif et envoyé dans la mer Noire, sous les ordres de sir D. Dundas. Depuis cette époque, il n'a pas quitté le théâtre de la guerre; après avoir participé au débarquement des troupes en Crimée, il prit le commandement de la flotte anglaise (janvier 1855) et, entre autres opérations, prépara l'expédition qui ruina tous les établissements russes de la mer d'Azoff. La paix conclue, il continua, par ordre de lord Palmerston, de croiser dans la mer Noire, qui devait être évacuée, occupa l'île des Serpents et refusa de s'éloigner avant la délimitation des frontières de la Russie et de la Turquie.

Contre-amiral depuis 1850, sir E. Lyons fut, en novembre 1855, élevé au rang de vice-amiral et reçut, en même temps, les cordons de grand-croix de la Légion d'honneur et de l'ordre du Bain. En juin 1856, il fut créé pair héréditaire avec le titre de baron. De son mariage avec la fille du capitaine J. Rogers (1844), il a plusieurs enfants, dont l'aîné, Richard-Bickerton-Pemell Lyons, né en 1817, est entré dans la carrière diplomatique.

LYTTELTON (George-William Lyttelton, 4ᵉ baron), pair d'Angleterre, né en 1817, à Londres, est arrière-neveu de l'historien de ce nom, qui fut chancelier de l'Échiquier et devint pair en 1757. Il a fait ses études au collége de la Trinité à Cambridge, et a pris, en 1837, la place de son père à la Chambre des Lords. Il appartient au parti conservateur fondé par sir R. Peel, et dont les membres se font remarquer par leurs efforts pour maintenir, contre les prétentions des non conformistes, les priviléges de l'Église officielle. Dans les derniers mois de l'administration de cet homme d'État, il a occupé le sous-secrétariat des colonies (1846). C'est durant l'exercice de ces fonctions qu'il a en grande partie fondé l'établissement religieux de Canterbury dans la Nouvelle-Zélande; aussi a-t-on donné le nom de *Lyttelton* à son premier village. Lord Lyttelton est lieutenant pour la reine du comté de Worcester. De son mariage avec la fille de sir Saint-Glynne (1839) il a dix enfants, dont l'aîné, Charles-Georges Lyttelton, est né en 1842, à Hagley-Park, dans le comté de Worcester.

LYTTON-BULWER (Sir Édouard-Georges-Earle), célèbre romancier anglais, né en 1805, à Heydon-Hall (comté de Norfolk), est le troisième fils du général Bulwer et le frère du diplomate de ce nom (voy. Bulwer). Ayant perdu son père en bas âge, il fut élevé sous la direction de sa mère, miss Lytton de Knebworth, femme d'un esprit supérieur et d'une intelligence des mieux cultivées. On raconte que dès l'âge de six à sept ans il s'exerçait à rimer et qu'il faisait sa lecture favorite des vieilles ballades anglaises recueillies par l'évêque Percy. Après avoir fréquenté des institutions particulières, il fut envoyé à Cambridge pour y achever son éducation; ce fut à l'université qu'il composa le poëme sur *la Sculpture*, qui lui valut le prix du chancelier. Pendant les vacances il entreprenait de longues excursions à pied soit en Angleterre, soit en Écosse, et, un peu plus tard, il parcourut à cheval une grande partie de la France. Doué d'une imagination vive et brillante, il mit au jour ses premiers essais sous la forme poétique. Ainsi parurent : *Herbes sauvages et fleurs des champs* (Weeds and wild flowers, 1826, in-8), recueil de vers; *O'Neil ou le Rebelle* (O'Neil or the rebel, 1827, in-8), et *Falkland* (1827, in-8), poëmes qui rappelaient beaucoup la manière de lord Byron.

N'ayant pas réussi à sortir de l'obscurité comme poëte, M. Bulwer essaya de vaincre l'indifférence du public en écrivant coup sur coup *Pelham* (1828, 3 vol. in-8), et *le Déshérité* (the Disowned, 1829, 3 vol.), romans pleins de fougue et de passion, dans lesquels il mettait en scène, avec une verve satirique, les vices et les préjugés de la haute société. Ces deux ouvrages excitèrent une grande clameur, et valurent au jeune écrivain un concert d'injures, qui, au lieu de le troubler, lui firent comprendre qu'il avait trouvé le véritable chemin de la célébrité. Persistant donc dans la critique de l'aristocratie, il publia successivement : *Devereux* (1829, 3 vol.); *Paul Clifford* (1830, 3 vol.), aventures d'un héros de grandes routes, puis *Eugène Aram* (1832, 3 vol.), drame de cour d'assises avec une exécution pour dénoûment. Sa réputation était dès lors si bien établie, autant par un incontestable talent que par l'engouement du public, qu'il fut invité à cette époque à prendre la direction du *New Monthly Magazine*, recueil accrédité, où il inséra une suite d'études humoristiques, réunies, en 1835, sous le titre de *l'Étudiant* (the Student, 3 vol. in-8). Son livre de *l'Angleterre et les Anglais* (England and the English, 1833, 3 vol.) acheva de le placer au premier rang des essayistes.

La prodigieuse activité qu'il déployait dans ses travaux littéraires, n'entravait nullement M. Bulwer dans sa carrière d'homme politique. En effet, grâce à sa fortune patrimoniale bien plus qu'à ses talents d'écrivain, il obtint, en 1831, un siége à la Chambre des Communes, pour le bourg de Saint-Ives, prit une part brillante à la réforme parlementaire, et se rangea dans cette fraction extrême du parti whig qui demandait le scrutin secret, le libre échange et la plus large extension possible des droits électoraux; plus d'une fois il monta à la tribune, pour y porter les plaintes de la presse et de la littérature. En 1835, une brochure intitulée *la Crise* (the Crisis), où il battait en brèche le cabinet tory de sir Robert Peel, s'enleva à plus de vingt éditions, et exerça une influence marquée sur les élections parlementaires; lord Melbourne, en reprenant, la même année, la direction des affaires, crut devoir récompenser l'auteur par le titre de baronnet. En 1841, par une de ces conversions inexpliquées, dont un autre célèbre romancier, M. Disraëli, avait donné l'exemple, il se rallia aux tories, per-

dit le mandat de Lincoln, qu'il représentait depuis dix ans, et ne put rentrer au Parlement, après plusieurs échecs, qu'en 1852, pour le comté de Hertford; encore dut-il cette élection à une nouvelle brochure : *Lettres à John Bull, esq.* (Letters to John Bull; 1851, in-8), où il se fait ouvertement le champion du système protecteur. Réélu en 1857, il est resté à la Chambre, malgré cette défection, un des orateurs les plus considérés du parti conservateur.

Reprenons la liste des productions littéraires de M. Bulwer, qui, depuis 1844, a été autorisé à s'appeler *Lytton Bulwer*, du nom de sa mère, nom historique qui allait s'éteindre. Nous signalerons au nombre des mieux accueillis : *les Derniers jours de Pompéi* (1834, 3 vol. in-8, peinture ardente de la société romaine; *les Pèlerins du Rhin* (the Pilgrims of the Rhine; 1834, 3 vol.); *Rienzi, le dernier des tribuns* (1835, 3 vol.), qui passe pour son chef-d'œuvre; *Ernest Maltravers* (1837), dont *Alice* (1838) est la continuation; *le Dernier des barons* (the Last of the Barons; 1843, 3 vol.), excellente étude historique; *Harold le Saxon* (1848, 3 vol.); *les Caxtons* (the Caxtons, 1850, 3 vol), touchante histoire domestique; *mon Histoire* (my Novel; 1851, 3 vol.), etc. Esprit plus réfléchi que créateur, plus artiste que poëte, M. Bulwer a traité tous les genres de roman avec une supériorité évidente; il a de la finesse dans l'observation, de la pénétration, un style harmonieux; il développe avec beaucoup de force certains caractères, et excelle à manier les sentiments énergiques. Mais il émeut rarement comme le fait Dickens, et plaît moins à l'esprit que Thackeray; ses œuvres, puissamment conçues, offrent le caractère d'une exécution hâtive et incomplète, ce qui empêche de le placer sur la première ligne des romanciers modernes de son pays.

Lytton-Bulwer s'est également exercé dans la littérature dramatique, et l'on cite de lui plusieurs pièces qui sont restées au répertoire, telles que *la Duchesse de Larallière* (1837); *la Dame de Lyon* (the Lady of Lyons; 1839); *Richelieu* (1839), où il a pourtant sacrifié les ressources de son imagination à l'effet dramatique. Comme poëte il a encore publié : *les Jumeaux siamois* (the Siamese twins; 1831, in-8), poëme comique; *Eva ou le funeste mariage* (1842, in-8; *le Nouveau Timon* (the New Timon; 1846, in-8), et *le Roi Arthur* (King Arthur; 1848, in-8), qui, l'un et l'autre, parurent sans nom d'auteur. Ses œuvres poétiques et dramatiques ont été réimprimées en 1852, et l'on fait paraître depuis 1855 une édition à bon marché de ses romans, qui, presque tous, ont été traduits en français et en allemand.

LYTTON-BULWER (Rosine WHEELER, lady), femme du précédent, est née en Irlande, vers 1808, et a épousé sir Edward Bulwer le 29 août 1827. Elle cultive les lettres avec succès, et porte dans les productions qu'elle a livrées à la publicité, un cachet de bon goût et d'esprit qui lui assigne un rang distingué parmi les nombreuses *authoresses* de son pays. Le roman de *Cheveley ou l'homme d'honneur* (1839), son livre de début, fut assez bien accueilli dans le grand monde (*high life*), dont l'auteur reproduisait finement quelques types. Il fut bientôt suivi du *Budget de la famille Bubble* (the Budget of the Bubble family; 1840), scènes mordantes de la vie bourgeoise, et de *Bianca Capello* (1842). Cette histoire, si souvent racontée, mais rajeunie par une fable intéressante, parut offrir des caractères vrais, des incidents bien amenés, et surtout une intelligence remarquable des sujets historiques. Ces qualités se retrouvent à un plus haut degré encore dans *les Filles du pair* (the Peer's daughters; 1846), tableau fidèle des mœurs de l'aristocratie française sous le règne de Louis XV.

On doit également à lady Lytton-Bulwer des esquisses sur la société moderne en Italie, sous le titre de *Mémoires d'un Moscovite* (1844), et en ces derniers temps deux ouvrages pleins de finesse et d'observation railleuse : *Dans les coulisses* (Behind the scenes), et *l'École des maris, ou Molière et son temps* (the School for Husbands).

LYTTON BULWER (Robert-Édouard), fils des précédents, né en 1831, fit ses études à l'université d'Oxford, et a embrassé la carrière diplomatique. Il occupe le rang de secrétaire d'ambassade. En 1855, il a publié, sous le titre de *Clytemnestre* (Londres, 1 vol.), une série de poëmes qui révèlent un sentiment vrai de l'antiquité, ainsi qu'une vive préoccupation des problèmes psychologiques. Il faut citer dans ce recueil, signé du pseudonyme d'Owen Meredith, d'abord *Clytemnestre*, puis *le Retour du comte* et *la Perte d'une âme*.

M

MACAULAY (Thomas BABINGTON 1er baron), le plus célèbre des historiens anglais contemporains, né en 1808 à Bothler-Temple (comté de Leicester), est fils d'un riche marchand, Zacharie Macaulay, à qui son infatigable dévouement à la cause de l'émancipation des esclaves mérita, après sa mort, une place à l'abbaye de Westminster. Il fit de brillantes études au collége de la Trinité, à Cambridge, dont il fut nommé agrégé en 1822, et se fit remarquer, pendant qu'il suivait les cours de droit à l'École de Lincoln's Inn, par l'insertion de quelques pièces de vers dans *la Revue d'Eton* et *le Quarterly Magazine* de Knight; on remarque entre autres celles de *l'Armada* et de *la Bataille d'Ivry*. En 1826 il fut admis au barreau de Londres. L'année précédente, *la Revue d'Édimbourg* avait imprimé son essai sur Milton, dont les brillantes qualités causèrent une vive impression dans le monde littéraire, et qui ouvrit la série de ses portraits critiques continuée pendant quinze ans avec une supériorité croissante. En 1843, une édition incorrecte en ayant été faite à Philadelphie sans son autorisation, il se décida à les publier à part, sous le titre d'*Essais de critique et d'histoire* (Critical and historical essays; nouvelle édit. 1852, 3 vol. in-8). Ce recueil renferme des études remarquables sur Milton, Addison, Hallam, Bacon, Byron, Walpole, Pitt, Chatam, Frédéric le Grand, Gladston, etc.

Attaché aux doctrines du parti whig qu'il avait éloquemment défendues par ses écrits, M. Macaulay fut appelé de bonne heure à jouer un rôle dans les affaires politiques. D'abord commissaire des faillites, il entra par le crédit de ses amis à la Chambre des Communes (1830) comme député du bourg de Calne, prit part aux violentes discussions d'où sortit le bill de la réforme parlementaire, et soutint contre les tories unis aux radicaux la politique modérée de lord Grey, qui lui avait confié le secrétariat du bureau des Indes (board of controul). Réélu en 1832 par la ville de Leeds, il se démit deux ans plus tard de son mandat, pour aller remplir à Calcutta les fonctions de membre du Conseil et de président de la Commis-

sion législative (1834). Malgré l'opposition la plus violente, il fit adopter une loi pour soumettre à la juridiction des cours locales toutes les affaires civiles des Anglais dispersés dans l'Inde; mais cette réforme salutaire ne put s'étendre aux affaires criminelles qui ressortent des cours suprêmes. Ce fut alors qu'il réunit les matériaux de ses belles études sur deux anciens gouverneurs, lord Elive et Warren Hastings.

Peu de temps après son retour (1839), M. Macaulay reçut de lord Melbourne le poste de secrétaire de la guerre, et s'y maintint jusqu'à la chute du parti whig (1841). L'année précédente, il était rentré au Parlement avec le mandat très-recherché des électeurs d'Édimbourg; mais ces derniers, protestants rigides, oubliant les services qu'il avait rendus à la cause du libre échange, le lui retirèrent en 1847 à cause du vote favorable émis par lui dans la question de la dotation du collége catholique de Maynooth. Cet échec lui fut sensible et il renonça pour un temps à la carrière parlementaire. Mais lord J. Russell, qui désirait l'attacher à son administration, lui accorda la place de quartier-maître général de l'armée avec siége et voix délibérative au Conseil, il la remplit de 1846 à 1848. Il fut alors élu recteur de l'université de Glasgow.

Au milieu de ses travaux parlementaires, M. Macaulay avait trouvé le temps de préparer le grand ouvrage qui a rendu son nom européen. En 1848 parurent les premiers volumes de l'*Histoire d'Angleterre depuis l'avénement de Jacques II* (History of England from the accession of James the II; Londres, t. I, II, in-8, 1856, 11e édit.), qui furent accueillis avec une approbation universelle et traduits aussitôt dans presque toutes les langues étrangères. Il y fit preuve des qualités qui distinguent ses autres écrits, d'une connaissance approfondie des sources, d'un remarquable talent d'exposition dans la peinture des caractères, des mœurs et des événements historiques, d'un style vif et coloré. Jetant dans le récit des traits, des tableaux, des esquisses biographiques ou même des citations d'écrivains classiques, « il s'inquiète peu, dit-il dans sa préface, d'avoir outragé ce qu'on appelle la dignité de l'histoire, s'il a réussi à faire connaître à ses compatriotes la vie politique et privée de leurs ancêtres. » Il n'a pas davantage cherché l'impartialité absolue et ne se défend pas de professer pour les partisans de la liberté une admiration sans bornes ainsi qu'une antipathie prononcée contre ses adversaires. Aussi les écrivains tories ne lui ont-ils pas ménagé les reproches tout en rendant hommage à la supériorité de son talent.

L'affaiblissement de sa santé et les immenses recherches qu'exigeait un travail entrepris à un point de vue si nouveau, ne permirent pas à M. Macaulay d'en poursuivre avec rapidité la continuation. Ce n'est qu'en 1855 qu'il a donné les tomes III et IV, qui ne conduisent encore le lecteur qu'à la paix de Ryswick en 1697.

Aux élections générales de 1852, la cité d'Édimbourg tint à honneur de lui restituer son mandat de député, distinction d'autant plus flatteuse pour lui qu'il ne s'était pas même mis sur les rangs. Mais il semble avoir renoncé à la politique militante, et à peine durant cette législature a-t-il pris deux ou trois fois la parole. En 1857, il a été créé baron et pair d'Angleterre. Depuis 1839, M. Macaulay fait partie du Conseil privé de la couronne.

Outre les ouvrages déjà cités, on a encore de cet illustre écrivain : *les Légendes fabuleuses de Rome* (Lays of ancient Rome; 1842), recueil poétique conçu d'après les idées de Niebuhr sur les premiers temps de l'histoire romaine et où l'on rencontre une action dramatique, des descriptions pittoresques et un style plein de vigueur; un choix de ses *Discours politiques* (Speeches, 1853, in-8), etc.

MACCHI (Mauro), publiciste italien, né à Milan en 1815, était professeur de rhétorique à vingt-quatre ans, lorsque, désigné à la police autrichienne par la liberté de ses opinions, il fut arrêté, jugé sommairement, destitué de sa chaire et privé même du droit de donner des leçons particulières. Il débuta, comme écrivain, dans la rédaction du *Politecnico;* puis il entreprit lui-même une revue mensuelle, *Spettatore industriale*, destinée à répandre en Italie le goût des sciences physiques et économiques. Il fut nommé secrétaire de la Société d'encouragement des sciences, des lettres et des arts, fondée à Milan par le célèbre Ugo Foscolo. Inquiété de nouveau, il put prendre la fuite, et chercha un asile en Piémont où il collaborait avec M. Brofferio, au *Messagiere torinese*, quand la révolution de Milan lui rouvrit les portes de la Lombardie. Il se rendit à Milan où il combattit avec beaucoup d'ardeur la fameuse proposition giobertienne, l'*Italia fara da se*, comme fatale à l'Italie. Partisan de l'alliance française, il prédit les revers auxquels un patriotisme étroit et jaloux exposait la cause de l'indépendance.

En 1849, il rentra en Piémont et fonda, à Turin une association d'ouvriers auxquels il fit des cours gratuits d'histoire, de politique et de morale. Contraint, après le désastre de Novare, de dissoudre cette association et de suspendre son cours, il défendit, dans le journal de Turin, le *Proletario*, le parti républicain, accusé de tous les malheurs de l'Italie, et fit paraître un écrit intitulé : *la Politique de M. Massimo d'Azeglio.* En 1850, il fonda à Gênes le journal *l'Italia*, nouvel organe de la révolution qui le fit expulser du Piémont. Il se réfugia dans le canton du Tessin, y fonda un *Moniteur bibliographique* et prit part à la rédaction des *Archives triennales de la révolution italienne* publiées par la typographie de Capolago. En 1851, le gouvernement piémontais lui permit de revenir à Gênes, où il s'attacha, comme journaliste à défendre la France, insultée par la presse libérale étrangère, et combattit cette formule de M. Brofferio : « La France n'est plus, l'Italie sera, » dans sa brochure *le Coup d'État et la démocratie européenne.* Il fit ensuite paraître un volume sous ce titre : *les Contradictions de M. Vincent Gioberti;* puis des *Études politiques* (1853), nouvelle protestation contre la maxime *Far da se; le Armi et le idee* (1855), dont le but est d'appeler sur les questions sociales l'attention des révolutionnaires, etc. M. M. Macchi s'est associé à la tentative du prêtre rationaliste Ausonio Franchi (voy. ce nom).

MACCLESFIELD (Thomas-Auguste-Wolstenholme PARKER, 6e comte de), pair d'Angleterre, né en 1811 à Londres, descend d'un chancelier élevé en 1716 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de lord Parker, il représenta, de 1837 à 1841, le comté d'Oxford à la Chambre des Communes et prit en 1850 la place de son père à la Chambre haute. Il appartient à l'opinion libérale. Marié deux fois, en 1839 et en 1842, il a six enfants dont l'aîné, Georges-Auguste, vicomte PARKER, est né en 1843 à Londres.

MAC CONNEL (John), romancier américain, né dans l'Illinois, le 11 novembre 1826, entra, à la suite de ses études, à l'École de droit de Lexington (Kentucky), où il reçut ses degrés. A l'âge de vingt ans, il prit part, comme volontaire, à la

guerre du Mexique, se signala dans plusieurs occasions, surtout à la bataille de Buena-Vista, où il reçut deux blessures, et mérita le brevet de capitaine. Depuis il s'est fait homme de loi à Jacksonville.

Il est l'auteur de *Talbot and Vernon* (New-York, in-12, 1850); *Graham, ou Jeunesse et virilité* (Graham or Youth and Manhood; Ibid., in-12. 1850); *les Gleens, histoire de famille* (The Gleens, a Family History; Ibid., in-12, 1851) et de *Caractères de l'Ouest* (Western Characters 1853), peinture intéressante et exacte des premiers jours d'une société naissante dans les villages du Sud-Ouest.

MAC-CULLOCH (J... R....), économiste anglais, associé étranger de l'Institut de France, né à Wigton en 1789, descend d'une ancienne famille du midi de l'Écosse. Il fut d'abord éditeur du Journal *The Scotsman*, fondé en 1817 et l'un des plus anciens organes des opinions libérales. Nommé, en 1828, à la chaire d'économie politique créée dans la nouvelle université de Londres, il y professa cette science pendant quatre ans. En 1832 il donna sa démission. Depuis 1838, il occupe le poste de contrôleur de la papeterie de la reine (*Stationery office*).

Parmi les ouvrages économiques de M. Mac-Culloch, qui tous ont eu plusieurs éditions, et qui se recommandent par la défense éclairée de la liberté commerciale, nous citerons : *Dictionnaire pratique, théorique et historique du commerce et de la navigation commerciale* (Londres, 4e édit., 1855, in-8 avec cartes); *Dictionnaire géographique, statistique et historique des différentes contrées du globe* (Ibid., nouvelle édition, 1851, 2 vol. in-8); *Tableau descriptif et statistique de l'Empire Britannique* (Ibid., 1847, 2 vol. in-8, « la meilleure statitisque raisonnée de la Grande-Bretagne, » selon l'économiste Blanqui; *de la Richesse des nations* par Adam Smith, avec *Vie de l'auteur*, des notes, etc. (Édimbourg, 1828; 3e édit., 1850); *Principes d'économie politique*, avec des recherches relatives à leur application et un tableau de l'origine et du progrès de la science (Ibid., 4e édit. 1849,) l'ouvrage principal de l'auteur, traduit en français par M. Augustin Planche (Paris, 1851, 2 vol. in-8); il avait d'abord paru sous le titre de *Discours sur l'origine, le progrès, l'objet et l'importance de l'économie politique, suivi de l'Essai d'un cours sur les principes de cette science*, (Édimbourg, 1825), et avait dès lors été traduit par M. Prévost de Genève (1825); *Traité sur les principes et l'influence pratique de l'impôt et du système d'amortissement* (Londres 1845; in-8); *Littérature économique, ou Catalogue méthodique d'un choix de publications dans les diverses branches de l'Économie politique*, etc. (Londres 1845, in-8°), répertoire précieux pour la bibliographie économique anglaise; *Traité sur le droit de succession*, etc. (Ibid., 1848, in-8); *Essais et traités sur divers sujets d'économie politique*, etc.

On doit en outre à M. Mac-Culloch de nombreuses brochures ou pamphlets sur toutes les questions d'actualité financière et économique, entre autres : *Essai sur les circonstances qui déterminent le taux des salaires et le sort des classes laborieuses* (Édimbourg 1826, in 12; 2e édition, 1851), qui a été l'objet d'une savante analyse de feu Léon Faucher dans le *Journal des Économistes* (tome XXXI); *Esquisse historique de la Banque d'Angleterre* avec un *Examen de la question de la prolongation des priviléges de cet établissement* (Londres 1831, in-8); *sur le Commerce, ses principes et son histoire* (Ibid.; 1833, in-8), publication de la Société pour la propagation des connaissances utiles.

MAC-CULLOCH (Horatio), paysagiste écossais, né en 1806 à Glasgow, où son père était fabricant, fit à Édimbourg ses études artistiques, et y exposa en 1829 *les Bords de la Clyde*. Neuf tableaux de lui furent remarqués à l'exhibition de 1834. Ses œuvres sont peu connues en France, et nous nous bornerons à citer trois des plus célèbres : *Highland Lock*, *Loch-an-Eilan* (1837) et *la Forêt de Cradon* (1838), qui le fit admettre au nombre des membres de l'Académie écossaise. Cet artiste réside à Édimbourg.

MACDOWELL (Patrick), sculpteur anglais, né le 12 août 1799 à Belfast (Irlande), et fils d'un commerçant qui s'était ruiné par des spéculations malheureuses, passa quatre ans dans une école de Belfast dont le maître, qui était graveur, lui enseigna les premiers éléments du dessin. En 1811, il vint en Angleterre avec sa mère, fut confié quelque temps à un ecclésiastique du Hampshire, et dut se résigner, pour échapper à la misère, à se mettre en apprentissage chez un carrossier. Enfin, un sculpteur français nommé Chenu, frappé de ses dispositions, le prit pour élève; il compléta plus tard ses études à l'Académie, et débuta par une réduction en plâtre de la *Vénus au miroir* de Donatelli.

Vers 1820, M. Macdowell obtint, au concours, l'exécution du monument funéraire élevé par souscription au major Cartwright. Puis il produisit : *Céphale et Procris*, groupe en marbre; *la Jeune fille lisant*, charmante figure, achetée par l'Académie royale et dont une copie a été faite pour lord Ellesmere, et toute une série de travaux pour un amateur eclairé, M. William Beaumont, aux frais duquel il alla passer huit mois en Italie. Élu membre titulaire de l'Académie en 1846, il exposa successivement : *l'Amour vainqueur*, *la Prière*, *la Mort de Virginie* et *l'Amiral Exmouth*, qui est à Greenwich. A l'exposition universelle de Paris, en 1855, on a vu de lui cinq plâtres ou marbres qui révèlent une suavité chaste et le plus fin sentiment des formes féminines; on a surtout remarqué *la Jeune fille lisant*, *Ève*, *la Jeune fille se préparant au bain*. M. Macdowell a obtenu une mention.

MAC-GREGOR (John), économiste anglais, né à Stornoway (comté de Ross) en 1797, fut d'abord grand shérif de l'île du prince Édouard, et prit part aux travaux de la législature coloniale. De retour en Angleterre, il fut chargé par le ministère Melbourne de missions commerciales en Allemagne, en Autriche, à Paris et à Naples. Il a publié, dans ses *Rapports*, de précieux documents sur le régime économique des pays qu'il a visités. Nommé successivement secrétaire-adjoint et président du bureau de commerce, il donna sa démission au mois d'août 1847, et prit place au Parlement comme député de Glascow. Il se montra partisan des réformes politiques et administratives, coopéra activement au grand mouvement de la Ligue (voy. COBDEN), et vota en 1853 pour le scrutin secret. Gouverneur de la Banque royale d'Angleterre avant 1857, M. Mac-Gregor a quitté récemment ses fonctions, et n'a pas été réélu au Parlement. — Il est mort à Boulogne (France) le 23 avril 1857.

On a de lui : *Rapport au gouvernement anglais sur la statistique commerciale des Deux-Siciles*, Report to the brit. govern on the commerc. etc., Londres 1840, in-fol.); *Histoire, géographie et ressources de l'Amérique anglaise*. (History, geography, etc.); *Progrès de l'Amérique depuis la découverte*, etc. (Progress of America, from, etc., Londres 1848, in-8); *la Hollande et les colonies hollandaises* (Holland and the dutch colonies

1848, in-8); *Principes de législation commerciale et financière*, traduit par Gust. Brunet (Bordeaux, 1847, in-8), etc.

MAC-HALE (John), prélat catholique irlandais, archevêque de Tuam, né en 1792 à Tubbemacrine, village du comté de Mayo, et élevé à Castlebar, entra au collége de Maynooth en 1807, et après avoir reçu l'ordination en 1814, y resta comme professeur de théologie. En 1825, il fut consacré évêque de Maronia *in partibus* et coadjuteur de Killala; ce dernier siége lui échut en 1834. Dans la même année, il obtint l'archevêché de Tuam. A Maynooth, il prit une part active aux travaux de la presse irlandaise, et sous le nom d'*Hierophilos*, écrivit une série de *Lettres* sur des points de controverse religieuse. Comme prélat, il s'est vu qualifier, en plus d'une occasion, d'intolérant, de rebelle aux lois, de serviteur de la cour de Rome. C'est lui qui a flétri de l'accusation d'athéisme l'enseignement donné dans les colléges irlandais du gouvernement. En septembre 1850, eut lieu sous sa présidence le synode épiscopal de Thurles où fut solennellement condamné le bill qui avait fondé le système mixte de l'éducation publique en Irlande, et où l'on décida qu'il était urgent de créer, à l'aide de cotisations, une université catholique.

MACHELARD (Eugène), jurisconsulte français, né à Carpentras, le 20 mars 1815, fit ses études et son droit à Poitiers. Reçu docteur, il se fit inscrire d'abord au barreau de cette ville, vint ensuite à Paris (1844), et suppléa successivement MM. Bravard et Blondeau. Il obtint au concours, à la mort de Ducaurroy (1850), la chaire de droit romain qu'il occupe encore. On a de lui : *Textes de droit romain expliqués, à l'usage de la Faculté de droit de Paris* (1855 et 1856, in-8).

MACHET (Louis-Philibert), auteur religieux français, né à Reims vers la fin du siècle dernier, a publié sur divers sujets et notamment sur la religion catholique, plusieurs écrits qu'il a signés de l'initiale : **M.** : *du Système de la loi naturelle* (1826), considérée comme une hérésie; *Traité métaphysique des dogmes de la Trinité, de l'Incarnation*, etc. (1827); *la Religion constatée universellement* (1823, 2 vol. in-8), à l'aide des sciences et de l'érudition moderne; *la Religion expliquée catholiquement* et défendue contre les erreurs, etc. (1837, 2 vol. in-8); *l'Art d'être heureux dans toutes les conditions* (1844, in-8); *Prodiges et merveilles* (1854), etc. Cet auteur a collaboré à divers journaux légitimistes et écrit des brochures sur des questions politiques.

MAC-INTOSH (Maria), romancière américaine, née à Sunbury (Géorgie), au commencement du siècle, passa ses vingt premières années dans sa ville natale auprès de sa mère, et après la mort de celle-ci, alla résider dans sa famille à New-York. En 1835, des revers de fortune la forcèrent de recourir à sa plume pour vivre, et elle entreprit, sous le pseudonyme de *tante Ketty* (aunt Ketty), une série de livres pour les enfants, destinés, comme les *Contes de Peter-Parley* (voy. GOODRICH) à leur enseigner, par des exemples les différentes vertus morales, ainsi que l'histoire, la géographie et les éléments des sciences. Son premier volume : *Blind-Alice*, où elle montrait le bonheur que procure la bienfaisance, parut en 1841. Elle donna successivement plusieurs volumes du même genre, réunis plus tard sous le titre de *Contes de la tante Ketty* (Aunt Kitty's Tales, 1847, in-12).

Miss Maria Mac Intosh donna ensuite divers romans moraux, la plupart en un seul volume, qui ont eu d'assez nombreuses éditions en Amérique et en Angleterre, et dont quelques-uns ont été traduits en français à Genève : *Conquest and Self-Conquest* (New-York, 1844, in-18); *Woman an Enigma* (1844, in-18); *Praise and Principles* (1845, in-18); *The Cousins* (1845, in-18) nouvelle pour les enfants; *To Seem and to Be* (in-12, 1846); *Charms and counter Charms* (1846, in-12); *the Lofty and the Lowly* (1853, 2 vol. in-12), esquisse sur les mœurs du sud des États-Unis; *Violet, ou la Croix et la couronne* (Violet, or, etc., Boston, 1856, in-12) etc., elle a publié en outre un recueil d'articles écrits à diverses époques et rattachés les uns aux autres par un léger fil : *Evenings at Donaldson Manor* (New-York, 1847, in-12), et une étude philosophique et morale sur le rôle de la femme en Amérique : *Womann in America* (Ibid., 1850, in-12).

MAC-IRVAINE (Charles-Petit), théologien américain et évêque de l'Ohio, né à Burlington (New-York) vers la fin du dernier siècle, fut reçu docteur en théologie au collége de Princeton. Ordonné ministre, il passa sept ans à l'école militaire de West-Point, en qualité de chapelain. Chargé pendant quelque temps d'une paroisse de Brooklyn (New-York), il fut nommé en 1832 évêque de l'Ohio, et réside depuis cette époque à Cincinnati. Il jouit d'une réputation méritée comme prédicateur et comme polémiste. On a de lui un grand nombre de brochures et d'adresses principalement dirigées contre les doctrines puséistes, et réunies en deux volumes sous le titre de *Discourses* (New-York, 2 vol. in-8); puis *Evidences of Christianity in their external* or *historical division* (New-York, 1832, in-12); un recueil de vingt-deux sermons : *la Vérité et la Vie*) *The Truth and the Life* New-York, 1855, in-8), etc.

MACKAU (Ange-René-Armand, baron DE), amiral français, ancien ministre de la marine et des colonies, est né à Paris, le 19 février 1788, d'une ancienne famille originaire d'Irlande. Destiné d'abord à la diplomatie, il entra dans la marine, en 1805, sur l'invitation du prince Jérôme, dont il avait été le compagnon d'études, et sous les ordres duquel il fit une campagne, comme aspirant provisoire, sur le vaisseau *le Vétéran*. Après une nouvelle expédition dans la mer des Antilles, il fut attaché à l'état-major du contre-amiral François Baudin et passa en 1810, sur le brick *l'Abeille*, chargé d'une mission pour la Corse; il rencontra, le 26 mai 1811, le brick anglais *l'Alacrity*, et le força d'amener son pavillon, action d'éclat qui lui valut le grade de lieutenant de vaisseau et la décoration de la Légion d'honneur. Nommé commandant du vaisseau dont il venait de s'emparer, il fut chargé de protéger le commerce français contre les corsaires de la Méditerranée. Le 7 février 1812, il fut promu au grade de capitaine de frégate, et eut sous ses ordres la flottille de Livourne. Il concourut à la défense de cette ville assiégée par les Anglais. Lorsqu'en 1813 les Français durent évacuer l'Italie, il contribua à ramener à Toulon le matériel des ports de Livourne et de Gênes et la garnison de Corfou.

Après la chute de l'Empire, il fut embarqué, comme second, sur la frégate *l'Eurydice*, et fit, avec le capitaine Meynard de La Farge, vingt-six mois de navigation dans les mers du Nord, dans les Antilles, aux États-Unis et à Terre-Neuve. Il partit de Brest, le 11 avril 1818, sur la corvette *le Golo*, toucha à l'île Bourbon, reconnut divers points de l'île de Madagascar, se rendit ensuite à Cayenne et dans les Antilles et étudia la situation politique de la Nouvelle-Grenade, du Vénézuela

et de Saint-Domingue. Au retour, il fut nommé capitaine de vaisseau (1er septembre 1819), et chargé d'une mission importante au Sénégal, qu'il s'agissait de coloniser. Son rapport modifia les idées du gouvernement et fit abandonner le projet de colonisation.

M. de Mackau venait d'être nommé gentilhomme de la chambre du roi, lorsqu'il fut appelé au commandement de *la Clorinde*, envoyée dans les mers de l'Amérique du Sud pour nouer des relations politiques et commerciales avec les États nouvellement soustraits à la domination espagnole. En 1825, il fut chargé de porter à Saint-Domingue l'ordonnance du roi qui reconnaissait l'indépendance d'Haïti, et de réclamer une indemnité de 150 millions. Après une entrevue avec le président Boyer, il fit accepter les conditions qui conciliaient l'honneur de la France et celui de la nouvelle république. Ce succès lui valut le grade de contre-amiral (1er septembre 1825). Nommé membre du Conseil d'amirauté en avril 1828, et directeur du personnel au ministère de la marine le 17 septembre 1829, il fit partie de la commission chargée d'examiner le projet de l'expédition d'Alger. Au mois de juin 1830, il fut envoyé à la Chambre des Députés par le collége électoral du port de Lorient, et soutint le ministère Polignac, jusqu'à la révolution de Juillet.

Après l'avénement de Louis-Philippe, il renonça à la direction du personnel, mais sans refuser de servir, comme marin, le gouvernement nouveau. En avril 1833, il obtint le commandement de l'escadre des Dunes, qui bloquait les ports de la Hollande, et, à la fin de l'année, celui de la station navale des Antilles. En 1834, il exigea du gouvernement grenadin une réparation éclatante de l'outrage fait à M. Adolphe Barrot, consul de France à Carthagène. L'année suivante, il fut nommé gouverneur de la Martinique et placé à la tête de l'escadre d'observation réunie aux Antilles, au moment où la guerre était près d'éclater entre la France et les États-Unis. Le maintien de la paix lui permit de consacrer tous ses soins à l'administration de la colonie; mais le mauvais état de sa santé le força de rentrer en France au commencement de 1838. Il faisait de nouveau partie du Conseil d'amirauté, lorsqu'en juillet 1840, il reçut une mission diplomatique et militaire dans le Rio de la Plata. Il signa avec Rosas la convention du 29 octobre 1840, qui fut approuvée par le ministère Guizot, mais que l'opposition accusa d'être trop favorable au dictateur. Le 20 juillet 1841, il fut élevé à la dignité de pair de France, et le 24 juillet 1843, il succéda à l'amiral Roussin, comme ministre de la marine et des colonies.

Il acceptait une lourde tâche, celle de rétablir l'ordre dans une administration déplorable, et, comme on l'a dit, de balayer les étables d'Augias. Il ne put empêcher tous les désordres, et de graves scandales, le procès de Rochefort, l'incendie du Mourillon, etc., révélèrent un mal invétéré. La Chambre des Députés ordonna, le 11 juillet 1845, une enquête administrative. Il accepta résolûment ce vote qui impliquait un blâme, et, le 20 décembre, il adressa au roi un compte détaillé, destiné à « fixer l'opinion du pays sur l'étendue des sacrifices nécessités par les besoins réels de la marine. » La Chambre éleva le budget de la marine à 135 millions, pour mettre notre flotte sur un pied digne de la France. Avec de telles ressources, il put augmenter le nombre des navires à voiles, et surtout des bâtiments à vapeur, et, malgré des consommations toujours croissantes, élever de plus de 40 millions la valeur totale des approvisionnements qui devaient plus tard trouver leur emploi. C'est un vieil axiome qu'on n'improvise rien en marine, et les miracles accomplis par M. Th. Ducos (voy. ce nom) seraient inexplicables s'ils n'avaient pas été préparés dix ans d'avance, sous l'influence de l'opinion publique et le contrôle sévère de l'opposition libérale. Les amis de M. de Mackau ont réclamé pour lui une large part dans la résurrection de la marine française.

Après avoir eu cette rare fortune d'être forcé par les Chambres à accepter des augmentations de crédit, il rencontra, dans les débats relatifs à l'esclavage, une opposition inattendue, et vit une partie des centres applaudir aux réclamations mêmes de M. Ledru-Rollin en faveur des noirs. Un échec, dont le ministère Guizot n'accepta point la solidarité, l'obligea de déposer son portefeuille, et, le 10 mai 1847, il tomba du pouvoir pour ne plus y remonter.

Là se termine sa vie politique. La révolution de Février et le coup d'État du 2 décembre le laissèrent à l'écart. Nommé amiral par Louis-Philippe, le 20 décembre 1847, il fut, à ce titre, compris dans la première promotion de sénateurs, le 26 janvier 1852. Lorsque la guerre d'Orient éclata, il désira vainement un commandement qui eût été peut-être au-dessus de ses forces, épuisées par une longue maladie. — Il mourut le 15 mai 1855. Il était grand-croix de la Légion d'honneur.

MACKAY (Charles), poëte anglais, né à Perth (Écosse), en 1812, passa son enfance à Londres et sa jeunesse en Belgique. Ses premiers vers, publiés en 1834, le mirent en relation avec l'éditeur du *Morning Chronicle*, auquel il collabora plusieurs années. En 1844, il alla fonder à Glascow *l'Argus*, organe du parti whig, et le dirigea jusqu'en 1847, époque à laquelle il se retira pour écrire les articles politiques de *l'Illustration* de Londres. M. Mackay a pris un rang honorable parmi les poëtes anglais, et quelques-uns de ses ouvrages sont signalés avec éloge : *l'Espérance du monde* (1837); *Voix de la foule* (1844); *Voix des montagnes* (1846); *Égérie* (1850).

MACKENZIE (Collin), officier anglais, né vers 1815, accompagnait sir Williams lorsque ce dernier fut traîtreusement assassiné à Caboul par les ordres d'Akhbar-Khan. En 1846, il fut mis à la tête d'un régiment sikh de nouvelle formation et prit, en 1848, le commandement d'une brigade de troupes anglaises, pendant la guerre de Nizam. Après avoir occupé le Dekkan, il revint en Angleterre, en 1852. Sa femme, qui l'a accompagné dans l'Inde, a écrit ses aventures sous ce titre : *Six années dans l'Inde* (Sex years in India; Londres, 1853, 3 vol. in-8).

MACKIE (John-Milton), écrivain américain, né en 1813, à Wareham (Massachussets), prit ses degrés à Brown-University (Rhode-Island), en 1832, et y fut répétiteur de 1834 à 1838. Il est auteur d'une *Vie de Leibnitz* (1845); d'un volume qui fait partie de la *Biographie américaine* de Sparks : *Vie de Samuel Gorton* (Life of Samuel Gorton, 1848), l'un des premiers pionniers de Warwick (Rhode-Island); d'une relation originale d'un voyage dans le midi de l'Europe, sous ce titre : *Cosas de España, ou un Voyage à Madrid par Barcelone* (Cosas de España, or going to Madrid, etc., 1855, in-12), etc. Il fournit de nombreux articles particulièrement sur la littérature et l'histoire de l'Allemagne, à différentes revues, entre autres au *North American Review*.

MACKINNON (William-Alexander), littérateur et homme politique anglais, né en 1789, en Écosse, où il est chef du clan qui porte son nom,

étudia le droit à l'école de Lincoln's Inn; mais il ne fut pas admis au barreau. Sa vie parlementaire commence en 1830; l'année suivante, il força le ministère, en divisant la Chambre, à prendre pour base de la réforme électorale le recensement de 1831 au lieu de celui de 1821, qui aurait restreint le nombre des électeurs admissibles. Après avoir appuyé la politique conservatrice, il s'est déclaré, depuis l'adoption du libre échange qu'il a propagé par ses écrits, pour le nouveau parti libéral. De 1831 à 1852, il a siégé pour Lymington; en mars 1853, il a remplacé son fils contre l'élection duquel le bourg de Rye avait protesté, et a été réélu en 1857.

M. Mackinnon a publié divers ouvrages estimés sur l'histoire et l'économie politique : *l'Opinion publique* (Public opinion); *de la Circulation monétaire* (Thoughts on the currency question); *Histoire de la civilisation* (The History of Civilisation), etc. Il est associé à diverses compagnies savantes, dont les recueils scientifiques ont reçu de lui plusieurs communications.

MACLEOD (Xavier-Donald), romancier américain, né à New-York, le 17 novembre 1821, prit les ordres dans l'Eglise épiscopalienne, en 1845; mais, dans un voyage en Europe (1848), il se fit catholique. Il avait débuté, en 1841, par des nouvelles et des poésies dans les revues. Il a écrit, depuis son retour d'Europe, plusieurs romans intéressants et habilement conduits : *le Désœuvré et les Alpes ou Pynnshurst et ses excursions* (The Idler and the Alps, or, etc.; New-York, 1852, in-12); *la Pierre de sang* (The Bloodstone; New-York, in-12); *Lescure ou le dernier marquis* (Lescure or, etc., in-12), et une *Vie de Walter Scott*, extraite en partie de celle de Lockart.

MACLISE (Daniel), peintre anglais, né le 25 janvier 1811, à Cork (Irlande), fut obligé, malgré sa prédilection pour les beaux-arts, de travailler quelque temps chez un banquier. Mais il étudiait en secret le dessin et l'anatomie. En 1828, il vint à l'Académie royale de Londres, et gagna l'année suivante le prix accordé à la meilleure copie d'un tableau de maître. En même temps, il envoya au *Fraser's Magazine* des dessins, des caricatures et même des pièces de vers. Après être venu en France, il donna sa première toile historique, *le Choix d'Hercule* (1831), qui lui valut la médaille d'or et le droit de passer trois années en Italie; il préféra rester en Angleterre, où sa facilité prodigieuse ne tarda pas à lui assurer une fortune assez considérable.

Cet artiste, qui a abordé tous les genres, paraît surtout réussir dans les scènes familières ou demi-historiques. Suivant l'usage, il a traité des sujets connus qu'il emprunte soit à Shakspeare : *Puck* (1832); *Macbeth et les sorcières*, *Malvolio et Olivia*, une scène d'*Hamlet* (1843), tous quatre à la galerie Vernon; soit à Th. Moore : *Origine de la harpe* (1845); soit à W. Scott : *Robin Hood et Richard Cœur-de-Lion dans la forêt verte;* ou enfin au roman de Gil Blas : *Gil Blas et le parasite*, peint pour la reine; *Gil Blas s'habillant en cavalier* (1840). Au même style appartiennent : *François Ier et Diane de Poitiers* (1833); *le Vœu des dames* (1835), qui le fit élire associé de l'Académie; *les Gipsies*, *Midas*, à la galerie de la Reine; *Salvator Rosa peignant Masaniello* (1840); *le Départ* et *le Retour du chevalier*, *le Sommeil de la beauté*, acquis par l'Alliance des arts; *le Jeu de la savate* (1844), etc.

Dans la peinture d'histoire, il a exposé : *l'Entrevue d'Henri VIII et d'Anne de Boleyn*, *Charles Ier et Cromwell*, *le Banquet de Macbeth*, à lord Chesterfield; *Chevaliers du temps d'Henri VIII* (1847); *le roi Alfred au camp des Danois* (1852), etc. Il a exécuté, pour le nouveau palais du Parlement, deux grandes allégories, *la Chevalerie* et *la Justice*, et *les Fiançailles de Strongbow et de la princesse Eva* (1854).

On a vu de lui, à l'Exposition universelle de Paris, en 1855 : *le Manoir du baron*, *l'Épreuve du toucher*. Cet artiste a illustré un grand nombre d'*Annuaires*, d'*Albums*, de *Keepsakes*, de romans même; il a aussi travaillé pour les arts industriels, et l'on cite de lui les dessins d'une magnifique table de marqueterie pour le duc de Northumberland, et ceux d'une table de jeu en porcelaine, représentant les *Sept âges*. Il est, depuis 1840, membre titulaire de l'Académie royale.

MACLURE (sir Robert-John LE MESURIER), navigateur anglais, célèbre par la découverte du passage du N. O. dans les mers polaires, est né le 18 janvier 1807 à Wexford (Irlande). Fils d'un capitaine d'infanterie, il fut, par les soins du général Le Mesurier, élevé au collége d'Eton, puis à l'École militaire de Sandhurst, et obtint un brevet de midshipman à bord du vaisseau *la Victoire*. Après six ans de navigation dans les eaux de l'Amérique et des Indes, il fit avec le capitaine G. Back son premier voyage aux mers Arctiques, et le zèle qu'il y déploya lui valut le grade de lieutenant. De 1837 à 1846, il fut employé au service des côtes du Canada. En 1848, il accompagna, en qualité de second, sir J. C. Ross dans sa périlleuse expédition à la recherche de Franklin.

La troisième campagne de sir J. Maclure, qui venait d'être promu lieutenant de vaisseau, devait résoudre un problème dont la solution n'avait jusqu'alors pu être trouvée par les efforts multipliés de tant de navigateurs. *L'Investigator* et *l'Enterprise*, qui la composaient sous les ordres du capitaine Collinson, quittèrent Plymouth le 20 janvier 1850, et firent voile de conserve jusqu'au détroit de Magellan, où une tempête les sépara. Resté seul, M. Maclure, persistant à remplir la mission de l'Amirauté qui était encore de rallier l'équipage de Franklin, gagna les mers du pôle, doubla les caps Bathurst et Parry, et découvrit à 50 milles au nord une terre couverte de hautes montagnes et de vallées verdoyantes qu'il nomma île Baring. Un peu plus loin, sur l'île du Prince-Albert, il rencontra une peuplade d'indigènes qui n'avaient jamais eu de communications avec les Européens. Traversant ensuite le détroit du prince de Galles, il pénétra dans celui de Barrow, c'est-à-dire dans l'Océan atlantique, et reconnut alors qu'il venait de découvrir le passage du nord-ouest (26 octobre 1850).

Malgré cette découverte inespérée, il continua ses explorations dans ces hautes latitudes, et consacra les deux hivernages forcés qu'il fit au milieu des glaces à reconnaître et à relever exactement la géographie des endroits inconnus où, le premier, il avait mis le pied. De retour en Angleterre en 1853, il fut nommé capitaine, reçut, en 1855, du Parlement une somme de 5 000 livres (125 000 fr.) à titre de récompense publique, et fut créé chevalier à vie. On peut consulter sur les résultats de cette expédition la *Relation* rédigée par le capitaine Osbor, d'après les documents de sir Maclure (*A Narration of the discovery of the North-West passage;* Londres, 1856, in-8).

MAC-MAHON (Marie-Edme-Patrice-Maurice DE), général français, sénateur, né vers 1807, à Autun (Saône-et-Loire), descend d'une ancienne famille catholique irlandaise qui s'attacha à la destinée des Stuarts. Fils d'un pair de France,

qui fut un des amis personnels de Charles X, il entra, en 1825, à l'École militaire de Saint-Cyr, fit ses premières armes durant l'expédition d'Alger, assista comme aide de camp du général Achard au siége d'Anvers, devint capitaine en 1833 et passa en Afrique, où il se signala par plusieurs actions d'éclat, notamment, en 1837, à l'assaut de Constantine. Après avoir commandé un bataillon de chasseurs à pied et un régiment de la légion étrangère, il fut nommé colonel en 1845 et général de brigade en 1848, administra en cette dernière qualité la province d'Oran et celle de Constantine, et fut élevé, le 16 juillet 1852, au grade de général de division.

Il se trouvait en disponibilité à Paris, lorsque le général Canrobert résigna le commandement en chef de l'armée d'Orient (mai 1855); appelé à lui succéder à la tête de sa division d'infanterie, il fut chargé, lors de l'assaut donné, le 8 septembre à Sébastopol, du périlleux honneur d'enlever les ouvrages de Malakoff, qui étaient la clef de cette place. En quelques instants il réussit, grâce à l'incroyable élan de ses troupes, à y pénétrer, jura de s'y maintenir *mort ou vivant*, et résista pendant plusieurs heures aux attaques désespérées des Russes, qui, lassés par son énergique opiniâtreté, se résolurent enfin à la retraite. Les insignes de grand-croix de la Légion d'honneur et la dignité de sénateur furent la récompense de cet éclatant fait d'armes.

MAC-NAB (sir Allan-Napier), homme politique anglais, né vers 1800 au Canada, et fils d'un officier général, n'avait que quatorze ans lorsqu'il s'engagea dans un régiment d'infanterie avec lequel il fit les campagnes de 1814 et 1815 contre les Américains; sa bravoure lui mérita le grade d'enseigne. Lorsqu'en 1816 on réduisit les cadres de l'armée, il vint à Toronto étudier le droit, fut admis en 1824 au barreau, puis s'établit à Hamilton, village qui, grâce à son infatigable dévouement, est devenu aujourd'hui une importante cité. Élu en 1830 député du comté de Wentworth où il résidait, il siégea à l'assemblée du Haut-Canada, puis au parlement canadien jusqu'en 1855, présida plusieurs fois l'un ou l'autre de ces corps politiques, et devint en 1856 chef du cabinet (*prime minister*).

Durant l'insurrection des patriotes (1837-1838), sir A. M'Nab commanda la milice anglaise et fut placé en observation sur la frontière. Au mépris de ses instructions qui lui défendaient d'entreprendre aucune démonstration hostile sur le territoire de l'Union, il ordonna à l'un de ses détachements de s'emparer la nuit du vapeur américain *la Caroline* et d'y mettre le feu. Cet ordre barbare fut exécuté et l'État de New-York réclama une réparation éclatante que le gouvernement anglais n'osa pas contester, mais qu'il parvint à éluder. On envoya à l'auteur de ce coup de main le titre de chevalier. Sir A. M'Nab est un homme d'une grande énergie; il est très-estimé de ses concitoyens, qui le regardent comme le chef du parti saxon (*loyalists*). C'est à son zèle que l'on doit une partie des améliorations agricoles et commerciales qui se sont produites dans la colonie, et notamment l'établissement du chemin de fer de Great-Western canadien.

MAC-NEILE (révérend Hugues), théologien protestant irlandais, né en 1795 à Ballycastle, près de Belfast, abandonna l'étude du droit pour celle de la théologie et prit ses grades universitaires au collége de la Trinité à Dublin. Après avoir épousé la fille du dernier archevêque de cette ville, le docteur Magee, dans la famille duquel il avait donné des leçons, il se fit connaître par ses attaques passionnées contre le clergé catholique, et devint un des prédicateurs les plus en vogue de Liverpool. Il a prêché à Londres, et l'on a beaucoup vanté ses talents oratoires. Il a publié des *Sermons* et quelques écrits de controverse

MAC-SHEEHY (Jean-Bernard-Louis), journaliste français, né à Paris le 4 décembre 1783, d'une famille irlandaise réfugiée en France avec les Stuarts, était sous-lieutenant de cavalerie en 1802; il fit, à la grande armée, la campagne de 1805 à 1809, où il fut blessé deux fois, et gagna en Portugal le grade de chef d'escadron (1813). Il continua de servir sous la Restauration, prit part à l'expédition d'Espagne, et donna en 1834 sa démission de lieutenant-colonel. Collaborateur de *la Quotidienne* depuis un grand nombre d'années, M. Mac-Sheehy devint gérant de cette feuille en 1845, et, en 1847, administrateur de *l'Union monarchique*, aujourd'hui *l'Union*, l'organe le plus accrédité du parti légitimiste. On lui doit quelques ouvrages militaires : *Relations de la campagne de Saxe; du Service de la cavalerie légère en campagne*, etc.

MACREADY (William-Charles), célèbre tragédien anglais, est né à Londres, le 3 mars 1793. Son père, qui dirigeait une troupe de province en même temps qu'une agence dramatique, voulut l'éloigner du théâtre où il avait eu une vie précaire, et le destina au barreau. Mais vers 1819, sa position s'embarrassa, et le jeune homme, malgré le concours que lui offraient des amis, pour achever à Oxford une éducation brillamment commencée, voulut suivre son goût pour le théâtre. Il débuta avec succès à Birmingham dans le rôle de Roméo, et devint à dix-sept ans chef d'emploi et régisseur de la scène. A la fin de 1814, M. Macready, se séparant de son père, parcourut les comtés du Nord, l'Irlande et l'Écosse, et obtint enfin un engagement pour Londres. Il y parut, le 16 septembre 1816, au théâtre de Covent-Garden, dans le rôle d'Oreste de *la Mère abandonnée*. Il eut toutefois de la peine à se faire une place auprès de Kean, Kemble et Young, favoris du public à cette époque. On lui disputa longtemps l'interprétation des œuvres de Shakspeare, qu'il n'obtint qu'après ses belles créations dans *Virginius*, *Mirandola* et *Rob-Roy*. Ce fut à Drury-Lane qu'il joua la plupart des drames de M. Sheridan Knowles, entre autres *Caius Gracchus* et *Guillaume Tell*. Après avoir entrepris deux fois inutilement de lutter avec les théâtres royaux en organisant une troupe rivale, il alla donner des représentations en Amérique (1826), puis à Paris (1828). Son second voyage aux États-Unis fut interrompu, à New-York, d'une manière tragique : une rixe, suscitée, dit-on, par la jalousie d'un acteur américain, et dans laquelle les soldats durent intervenir, coûta la vie à une trentaine de personnes. De retour à Londres, il joua de temps en temps à Hay-Market, mais le mauvais état de sa santé le força de prendre sa retraite le 8 février 1851.

MADDEN (sir Frédéric), archéologue anglais, né à Portsmouth en 1801, est le septième fils d'un capitaine d'infanterie de marine. Sur la recommandation de Roscoe, qu'il avait assisté dans la rédaction d'un catalogue de manuscrits, il entra, en 1826, à la bibliothèque du British Museum, pour travailler au classement des imprimés, devint, en 1828, conservateur adjoint au département des manuscrits, et conservateur titulaire en 1837. Cinq ans auparavant, il avait été créé chevalier de l'ordre de Hanovre par Guillaume IV. Ses travaux ont principalement trait aux premiers

siècles de la littérature anglaise, dont il a remis plusieurs monuments en lumière; nous citerons les publications suivantes : *Havelock le Danois* (Havelock the Dane, 1828), chronique rimée du XIIIe siècle, imprimée pour le club Roxburghe et accompagnée d'un glossaire; *Dépenses privées de Marie Stuart* (Privy purse expenses of the queen Mary, 1831, in-8); *Ornements tirés des manuscrits et des premiers livres imprimés* (Illuminated ornaments, 1883, in-4); *Sir Gawayne* (1839), collection d'anciennes légendes anglaises et ecossaises sur ce chevalier; *Layamon's Brut* (1847, 3 vol. in-8), paraphrase poétique du poëme de Wace, traduite du saxon avec notes et glossaire; *la Paléographie universelle* (Universal palæography, 1850, 2 vol. in-8), version de l'ouvrage français de Silvestre; *la Sainte Bible* (the Holy Bible, 1850, 4 vol. in-4), éditée d'après la version de Wycleff, et contenant d'un bout à l'autre les variantes des deux plus anciens manuscrits. Sir F. Madden a travaillé vingt-deux ans à la collection de ce grand ouvrage, qu'il a publié de concert avec son collègue, le révérend J. Forshall. Il appartient à la Société des antiquaires de Londres.

MADESCLAIRE (de la Corrèze), ancien représentant du peuple français, né à Tulle (Corrèze) en 1804, et fils d'un employé des finances, entra dans le commerce, et dirigea une brasserie avec activité et bonheur. Avant 1848, il faisait partie de l'opposition radicale, fut membre du conseil municipal de Tulle et eut de nombreux démêlés avec le pouvoir. Nommé représentant du peuple, par 25 183 voix, le second sur une liste de neuf élus, il vota ordinairement avec l'extrême gauche. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée et appuya la demande de mise en accusation du Président et de ses ministres. Réélu, le sixième, à l'Assemblée législative, il continua de voter avec la Montagne, protesta contre la loi du 31 mai, s'opposa à la révision de la Constitution, et prit part aux essais de résistance tentés contre le coup d'État du 2 décembre, qui l'a rendu à la vie privée.

MADIER DE MONTJAU (Paulin), magistrat et homme politique français, né en 1785 à Bourg-Saint-Andéol (Ardèche), est fils d'un membre royaliste de la première Constituante qui fut anobli au retour des Bourbons. Après avoir rempli les fonctions d'auditeur au conseil d'État et d'inspecteur général des droits réunis, il entra, en 1813, à la Cour impériale de Nîmes avec le titre de conseiller. Maintenu par le nouveau gouvernement, il fut du petit nombre des magistrats qui s'efforcèrent, au nom de la loi et de l'humanité, de réprimer les horribles excès commis dans le Midi par les bandes des Truphémy et des Trestaillons. A la fin de février 1820, il dénonça, dans une pétition adressée à la Chambre des Députés, les excès de la faction absolutiste et cléricale; cette pétition, bientôt corroborée par un mémoire à l'appui, donna lieu aux plus orageuses discussions. Traduit devant la Cour de cassation, en séance solennelle, M. Madier se défendit lui-même avec beaucoup d'énergie; mais il fut condamné à la censure, parce qu'il s'était refusé à révéler à la Cour les individus coupables des faits qu'il avait dénoncés.

Après 1830, il fut récompensé de son dévouement aux libertés publiques par le poste de procureur général à Lyon, puis par un siége à la Cour suprême (décembre 1831). Élu député en juin 1830 par Castelnaudary, il prit part à l'établissement de la dynastie d'Orléans, fut réélu jusqu'en 1837 par le collége de l'Argentière, et se fit remarquer à la Chambre, pendant dix ans, par le zèle de ses opinions conservatrices. En 1841, il essaya une seconde fois d'élever la voix pour signaler au pays les tendances réactionnaires du pouvoir, se repentit de les avoir encouragées par ses votes, pencha vers le parti légitimiste, qualifia le gouvernement de Juillet « d'épouvantable abus de pouvoir, » et fut un des fondateurs, en 1846, du journal *l'Esprit public*, qui représentait les oppositions réunies. Le 13 avril 1848, pour protester contre des atteintes portées au principe de l'inamovibilité des magistrats, il donna avec éclat sa démission de la charge qu'il remplissait depuis dix-sept ans à la Cour de cassation. M. Madier a reçu la croix d'honneur en 1818.

MADOU (Jean-Baptiste), peintre et lithographe belge, né à Bruxelles, en 1796, étudia sous Célestin François, cultiva, comme son maître, la peinture de genre et dut sa renommée à la correction de son dessin et au choix heureux de ses sujets. Il fit aussi de la lithographie, et concourut, dès 1825, à un grand nombre de publications illustrées. Il est membre effectif de l'Académie royale de Belgique, associé de l'Académie d'Anvers, professeur à l'École royale de Bruxelles, professeur de dessin du comte de Flandre et de la princesse Charlotte, et chevalier de l'ordre de Léopold.

M. Madou a principalement exécuté, comme peintre, *les Musiciens ambulants*, *le Marchand de bijoux*, *le Proscrit*, *les Pages à la ferme*, *Beaucoup de bruit pour rien* (1835-1850); *les Trouble-fête*, acquis par le gouvernement belge; *la Fête au château*, admis tous deux à l'Exposition universelle de Paris, en 1855; comme lithographe : *Voyage pittoresque dans les Pays-Bas* (1821-1828); *Dessins et costumes belges, anciens et modernes*, avec M. Eeckout (1825-1827); *Scènes de la vie des peintres de l'école flamande et hollandaise* (Bruxelles et Paris, 1840, in-fol., 120 pl.). Il a illustré, en 1835, l'ouvrage intitulé : *Physionomie de la société en Europe, de Louis XI à nos jours*. Cet artiste a obtenu chez nous, en 1855, une médaille de seconde classe.

MADOZ (Pascal), homme politique espagnol, né à Pampelune, le 17 mai 1806, fut envoyé, à quatorze ans, à l'université de Saragosse, pour étudier le droit, prit, malgré sa jeunesse, une part active au mouvement libéral, et fut, en 1823, du nombre des défenseurs du château de Monzon; tombé aux mains des Français, qui l'assiégèrent, il fut jeté en prison et y passa plusieurs mois, avant d'être relâché. Ayant repris le cours de ses études, il obtint son diplôme de docteur en droit, à la suite d'un brillant examen; mais à peu de temps de là, on l'expulsa de l'université, sous prétexte qu'il professait des opinions jansénistes, et comme il lui était interdit, d'après un arrêté du ministre Calomarde, de pratiquer le barreau avant l'âge de vingt-cinq ans, il se trouva dénué de ressources. Ce fut alors qu'il se retira en France et qu'il résida à Tours, jusqu'à l'édit d'amnistie rendu par la régente Marie-Christine. S'étant établi à Barcelone, la cité la plus littéraire de l'Espagne, il prit la direction d'un *Dictionnaire géographique universel* (Diccionario geografico universal; Barcelone, 1829-1834, 10 vol. in-8), commencé par Bergnes et continué par lui depuis la lettre R. Puis il édita un autre ouvrage de moindre importance, quoique plus étendu, intitulé : *Recueil universel des causes célèbres* (Coleccion de causas celebres; Ibid., 20 vol. in-8); la partie consacrée à l'Espagne comprend le tiers de l'ouvrage. Il dirigea aussi *le Catalan*, journal d'opposition.

En 1835, M. Madoz se fit inscrire au tableau

des avocats de Barcelone, et ne tarda pas à y prendre une position honorable. Nommé, dans la même année, juge au tribunal civil de cette ville et gouverneur de la vallée d'Arran, il dut ce dernier poste à la vigueur avec laquelle il combattit les bandes carlistes, qu'il ne cessa de harceler pendant dix-huit mois, à la tête d'un bataillon de miliciens et de volontaires. Sa popularité lui valut, en 1836, le mandat électoral de la province de Lerida, qui, pendant vingt ans, lui est restée fidèle. En 1843, il se tourna contre Espartero, souleva une partie de la Catalogne, et joua un rôle important au milieu de cette lutte, à la fin de laquelle il refusa le portefeuille des finances et un siége au tribunal suprême de justice qui lui étaient offerts. La fortune tourna bientôt contre lui : jeté en prison, au mois de février 1844, avec son ami Manuel Cortina, il y resta plus de trois mois, et reprit ensuite sa place dans les rangs de l'opposition constitutionnelle.

Lorsque la révolution de 1854 eut éclaté, il fut invité par ses amis de Barcelone à user de son influence pour faire cesser la lutte des ouvriers et des fabricants de cette ville : du 28 juillet au 4 août, il fit les plus grands efforts de conciliation, et ne repartit qu'après avoir rétabli les bons rapports. Nommé, le 9 août, gouverneur de Barcelone par le nouveau ministère, il combattit le choléra par les mesures de salubrité les mieux entendues, fit donner du travail aux ouvriers et des secours aux pauvres, et organisa les salaires. La ville lui décerna une couronne civique, et inscrivit les services qu'il avait rendus sur une table commémorative, et le gouvernement lui offrit les grand'croix d'Isabelle et de Charles III, ainsi que le titre de comte de Tremp. M. Madoz refusa ces dernières faveurs, rentra aux Cortès et y devint le chef reconnu du parti progressiste; bientôt il fut porté au fauteuil de la présidence par un vote presque unanime et il dirigea les débats avec une impartialité assez rare en Espagne. Nommé, le 21 janvier 1855, ministre des finances, l'œuvre principale de son administration fut la loi de désamortissement (*desamortisacion*), proposée le 8 février et par laquelle il décrétait la vente immédiate de tous les biens appartenant à l'État, aux établissements de bienfaisance et d'instruction publique, aux communes et au clergé. Cette mesure hardie, à la fois politique et financière, rencontra de grands obstacles, notamment de la part de l'Église, à laquelle le concordat de 1851 reconnaissait le droit d'acquérir et de posséder; adoptée pourtant, le 1ᵉʳ mai, par les Cortès, et sanctionnée avec beaucoup de répugnance par la reine, elle neutralisa les négociations déjà entamées à ce sujet avec le saint-siége, et amena plus tard une rupture définitive. Au mois de juin 1855, M. Madoz saisit, pour quitter le cabinet, le prétexte d'un dissentiment à propos de la milice nationale, et reprit sa place sur les bancs de la gauche. Lors de la révolution du 14 juillet 1856, il présida la dernière séance des Cortès, fit adopter un vote de non-confiance contre le nouveau ministère formé par O'Donnell, et, se mettant à la tête d'un détachement de la milice, donna l'exemple d'une énergique résistance. A l'issue de la lutte, il réussit à se cacher, puis à gagner l'étranger.

M. Madoz est auteur d'un ouvrage estimé, un des meilleurs qu'ait produits l'Espagne moderne, et qui lui a coûté de longues années de recherches; nous voulons parler de son *Dictionnaire géographique, statistique et historique de l'Espagne* (Diccionario geografico, estatistico y historico de España; Madrid, 1848-1850, 16 vol. in-4), vaste répertoire, un peu confus peut-être, mais exact et fort détaillé, dont il fut à la fois l'éditeur, le vendeur et l'imprimeur, ayant organisé, à ses frais et dans ce seul dessein, un vaste établissement typographique. Au reste, il reçut du gouvernement, pour cette œuvre, un puissant concours, qui se traduisit, assure-t-on, par une somme de 2 millions de réaux (environ 500,000 fr.) de subventions diverses et par des souscriptions imposées, en guise d'appointements, aux employés des ministères.

MADRAZO (don Federico-MADRAZO Y KUNT, dit), peintre espagnol, né à Rome, le 12 février 1815, et baptisé dans la basilique de Saint-Pierre avec des circonstances romanesques, racontées depuis par M. Eugenio Ochoa, son beau-frère, est fils du peintre Joseph Madrazo, dont il reçut ses premières leçons. Il étudia ensuite à Paris, sous M. Winterhalter et exposa à plusieurs de nos salons, mais presque toujours avec des retards qui motivent l'absence de son nom dans les livrets. En 1855, au contraire, l'inscription anticipée au livret d'un tableau non classé, induisit MM. Planche et Th. Gautier dans une erreur dont l'artiste demanda compte au premier devant les tribunaux. Peintre de la cour de Madrid, M. Madrazo est recherché surtout comme portraitiste. Il avait fondé à Madrid, en 1835, une petite revue artistique espagnole.

On a de cet artiste : *Godefroid de Bouillon*, portrait historique (1838); *Godefroid proclamé roi de Jérusalem*, au musée de Versailles (1839); *Marie-Christine en costume de religieuse au chevet de Ferdinand VII* (1843); *la reine Isabelle*, *la duchesse de Medina-Cœli*, *la comtesse de Vilchès* (1845-1847); une foule enfin de *Portraits* de l'aristocratie espagnole, parmi lesquels nous citerons encore : *le roi don Francisco*, *les duchesses d'Albe*, *de Séville*, *la comtesse de Robertsart*, *Mlle Sofia Vela*, *MM. Posada*, *Mazarredo*, *Ventura de la Vega*, *P. de Madrazo*, *Dal Borgo*, qui ont paru, avec les *Saintes femmes au tombeau*, à l'Exposition universelle de 1855. M. Fed. Madrazo a obtenu une médaille de troisième classe en 1838, une 2ᵉ en 1839, une 1ʳᵉ en 1845, la décoration en 1846, et une médaille de première classe en 1855.

Son frère, M. Louis MADRAZO, également élève de M. J. Madrazo, son père, a obtenu à l'École de Madrid le grand prix de Rome, en 1848, et envoyé à l'Exposition universelle de 1855 un *Enterrement de sainte Cécile*, appartenant au musée de Madrid. Il a obtenu une mention.

MADROLLE (Antoine), écrivain religieux et politique français, né en 1792 au bourg de Saint-Seine (Côte-d'Or), commença ses classes à Châtillon-sur-Seine, vint les terminer à Paris, fit ses études en droit et prit part en 1820 au concours pour la chaire de droit criminel. En même temps il collaborait au *Conservateur* et à la *Gazette de France*. Il débuta dans la carrière des lettres, avec l'appui de de Bonald, par une défense des émigrés, intitulée : *de la Révolution dans ses rapports avec ses victimes* (1824, in-8). Ses écrits, qui déduisent hardiment des doctrines ultramontaines les conséquences les plus rigoureuses, excitèrent plus d'une fois la colère des feuilles libérales. Nous rappellerons : *les Crimes de la presse* (1825, in-8), que l'auteur considérait comme générateurs de tous les autres; *Défense de l'ordre social* (1826, in-8), double réfutation des systèmes si opposés de MM. Montlosier et Lamennais; *Apologie du clergé et des jésuites* (1828); *Histoire des assemblées délibérantes* (1829, t. I, in-8), interrompue par les événements de Juillet; *Mémoire au conseil du roi* (1830), dénoncé à la tribune par B. Constant.

Indépendant des coteries politiques, M. Madrolle avait préféré aux emplois publics qui lui avaient été offerts, la liberté de ses études. Il conseilla pourtant dans son *Manifeste des catholiques français* (1831), la plus entière obéissance au nouveau gouvernement. Depuis cette époque il a publié : *les Crimes des faux catholiques* (1832, in-8), qu'il représente comme source première des calamités de la France : *Histoire secrète du parti et de l'apostasie de M. de Lamennais* (1834, in-8), destinée à démontrer la perfidie des *Paroles d'un croyant* et continuée dans *la Logique d'un fidèle* (1837, in-8); *le Prêtre devant le siècle* (1835, in-8), un des ouvrages les plus connus de l'auteur; *Démonstration eucharistique* (1838, In-8), traduite en espagnol par E. de Ochoa; *Tableau de la dégénération de la France* (1839, in-8); *Dieu devant le siècle* (1841, in-8), essai d'une législation de la providence; *les Magnificences de la religion* (1841, in-8), rééditées ensuite par fragments; *le Voile levé sur le système du monde* (1842, in-8); *Législation universelle de la France et des nations civilisées* (1846, in-fol.), etc. Vers 1847, M. Madrolle s'est fait tout à coup le disciple du prétendu prophète Michel Vintras et a écrit *l'Almanach de Dieu* (1847-1851), qui s'annonce comme le seul prophétique et perpétuel; *la Constitution divine* (1850); *l'Évangile du règne futur* (1851); *l'Esprit saint des tables animées* (1854, in-18), et plusieurs brochures.

MADVIG (Jean-Nicolas), philologue et homme politique danois, né à Svaneke, dans l'île de Bornholm, le 7 août 1804, commença ses études au lycée de Fréderiksborg, et les continua à l'université de Copenhague, où il s'occupa spécialement d'histoire et de philologie. Il y devint répétiteur en 1826, et professeur de langue et de littérature latines en 1829, après la mort de Thorlacius. Il avait déjà commencé ses grands travaux de philologie et publié : *de Asconii Pediani commentariis in Ciceronis orationes* (Copenhague, 1826); *Emendationes in Ciceronis libros philosophicos* (Ibid., 1826), *Epistola critica ad Orellium de orationibus Verrinis* (Ibid., 1828), trois ouvrages qui auraient suffi à lui faire une réputation européenne, par un rare concours de science et de perspicacité. Depuis, M. Madvig a donné des éditions du traité *de Finibus bonorum et malorum* (Ibid., 1839) et de douze autres traités de Cicéron (1830-1848); des travaux d'exégèse sur Lucrèce, Tite Live et Juvénal; une petite brochure qui fit grand bruit, dans laquelle il prétend que la fameuse *Grammaire* d'Apulée, découverte et éditée par Chaï et Osana n'est qu'une mystification philologique.

On a encore de lui des *Opuscula academica* (Copenhague, 1834-1842, 2 vol.), qui contiennent des documents précieux et des critiques intéressantes sur l'histoire et les antiquités romaines; *Coup d'œil sur les constitutions de l'antiquité* (Blick auf die Staatsverfassungen des Alterthums; 1840); *Latiurk Sproglære tel Skolebrug* (1841, 5e édit., 1852); *sur l'Essence, le développement et la vie du langage* (Von dem Wesen, der Entwickelung und dem Leben der Sprache; 1842); *om sprogenes Forhold og Stilling Cultur udwiklingen* (1843); *sur l'Instruction classique supérieure* (über den gelehrten Schulunterricht); *sur les fondements de l'ancienne métrique* (über die Grundbegriffe der alten Metrik); *græsk Ordfœiningslære*; 1846), etc.

M. Madvig a beaucoup contribué par ses conseils aux réformes radicales apportées dans ces derniers temps à l'enseignement classique en Danemark. Député à la Diète nationale depuis 1839, il y a défendu les priviléges de l'université et des étudiants. Comme homme politique, il s'est attaché à propager les idées favorables à l'union scandinave. En 1848, il se montra l'un des plus ardents radicaux, et comme tel, partisan de la guerre contre les grands-duchés. Au mois de novembre de la même année, il reçut le portefeuille des cultes, et le garda, même après que ses collègues eurent été tous successivement éliminés. Il dut enfin se retirer au mois de janvier 1852, et reçut en échange la direction générale de l'instruction publique.

MAEDLER (Johann Heinrich), astronome allemand, professeur d'astronomie et directeur de l'observatoire à Dorpat, en Russie, est né le 29 mai 1794, à Berlin, où il fit ses premières études, et où il obtint plus tard, dans la direction de de l'École normale, une place qu'il occupa jusqu'en 1830. Pendant ce temps, il fit avec Beer, le frère aîné de M. Meyerbeer (voy. ce nom), des observations astronomiques et ils publièrent ensemble la grande *Carte de la lune*, en quatre feuilles (Berlin 1829-1836), la meilleure de toutes celles qui existaient encore et à laquelle la *Sélénographie générale* (Allgemeine vergleichende Selenographie, 1837, 2 vol.), servit de commentaire. Ce travail valut à M. Maedler, en 1836, une place à l'observatoire de Berlin, et en 1840, la direction de l'observatoire de Dorpat en Russie. Il s'y occupa particulièrement de la détermination du déplacement des étoiles fixes, problème capital de l'astronomie moderne. Ses observations le conduisirent à une hypothèse sur le système de l'univers qui était au moins d'une rare hardiesse. Il déduisit du mouvement uniforme et général des étoiles fixes la conclusion qu'il existe un grand corps céleste appelé par lui *le soleil central*, autour duquel toutes les étoiles fixes tournaient avec leurs systèmes planétaires, comme les planètes tournent autour de notre soleil, et il regarda ce soleil comme le centre de l'univers, et peut-être même, comme le séjour de la divinité. M. Maedler publie, comme directeur de l'observatoire de Dorpat, des observations annuelles dont les résultats sont consignés en grande partie dans ses *Recherches sur les systèmes des étoiles fixes* (Untersuchuugen über das Fixsternsystem). Les beaux instruments donnés à son observatoire par le gouvernement russe, fournissent à M. Maedler tous les moyens de faire avec une grande exactitude les déterminations les plus délicates.

Parmi les autres écrits de ce savant, on remarque : *Astronomie populaire* (Berlin, 4e édition, 1849), ouvrage très-répandu en Allemagne ; un mémoire sur l'*Existence d'un soleil central* (Dorpat, 2e édition, 1846), *Éléments de géographie mathématique et physique* (Leitfaden zur mathematischen und allgemeinen physischen Geographie; Stuttgart, 1844); *Lettres sur l'astronomie;* Mitau, 1845-1847); plusieurs *Mémoires* qui contiennent des calculs importants sur les mouvements de quelques étoiles doubles et de deux satellites de Saturne.

MAGENDIE (François), médecin français, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine, né à Bordeaux, le 15 octobre 1782, était fils d'un médecin qui vint peu après se fixer à Paris, et il suivit dès l'âge de 15 ans, les cours de médecine et les hôpitaux. D'abord prosecteur sous Boyer, dont il était l'élève particulier, il devint par le concours interne des hôpitaux, aide d'anatomie, prosecteur à l'École pratique (1804) et fut reçu docteur à Paris en mars 1808. Exempté, par un décret spécial, presque unique à cette époque, de la conscription qui le rappelait en 1812, il continua ses études scientifiques, et s'attacha surtout à l'observation des phénomènes de la vie

chez les animaux vivants. Un voyage qu'il fit à Londres en 1817, et quelques discussions qu'il y soutint contre le docteur Martin, établirent dès lors sa réputation de physiologiste et de savant observateur. En 1831, il fut chargé du cours de médecine au Collège de France, et le professa jusque dans ces dernières années. Admis à l'Académie de médecine, dès sa formation en 1819, il fut élu membre de l'Académie des sciences en 1821, en remplacement de Hallé, et reçut peu après la décoration. Il a été créé, en décembre 1851, commandeur de la Légion d'honneur. M. Magendie est mort à Paris, le 7 octobre 1855. Il était, outre les titres cités plus haut, membre de divers comités d'hygiène, d'admission dans les hôpitaux, de la commission hippique, etc.

Les ouvrages et le long enseignement de ce savant médecin, qui ont eu un égal succès, ont fait de lui le chef de l'école physiologique et expérimentale en France. Adversaire déclaré du système de Broussais, sans être au fond plus spiritualiste, il subordonnait partout la théorie à l'expérience; contenu par le scepticisme, cette exagération de l'esprit critique, il a, dans l'ordre même des faits, plus contesté ou vérifié que découvert. Ses principaux ouvrages sont : *Éléments de physique* (1816, 2 vol.), réédité pour la 4e fois en 1826, sous le titre de : *Pièces élémentaires de physiologie* (2 vol.); *Mémoires sur l'épiglotte* (1813); *sur l'OEsophage*, *sur le Vomissement* (même année); *sur plusieurs nouveaux organes propres aux oiseaux et aux reptiles* (1819); *de Quelques découvertes récentes sur le système nerveux* (1823); *Journal de physiologie expérimentale et pathologique* (1821-1831, 11 vol.); *Recherches physiologiques et cliniques sur le liquide céphalo-orchidien* (1842, in-4); *Phénomènes physiques de la vie*, recueil des leçons professées au Collège de France (1842, 4 vol.); etc., etc.

MAGHIÉRO (Georges), général valaque, né dans la Petite-Valachie, en 1804, entra au service russe pendant la guerre de 1828 et 1829, et se signala, à la tête d'un corps de volontaires pandours, par des exploits de partisan et des coups d'audace, dont le souvenir vit encore aujourd'hui dans la tradition. Rentré dans la vie civile après la paix d'Andrinople, il remplit pendant plusieurs années les fonctions de juge, puis de président d'un tribunal de province, jusqu'à ce qu'il fût nommé, sous l'hospodar Bibesco, administrateur du district de Romanati (1846). Lors des événements de 1848, il se rattacha à Héliade et aux autres chefs du parti national, devint membre du gouvernement provisoire (23 juin), et fut chargé du commandement de la gendarmerie et des volontaires avec le grade de capitaine général. Après les journées des 11 et 12 juillet, il fut nommé commissaire général dans les cinq districts de l'Otto. Il était en même temps chargé d'organiser des compagnies de pandours et de réunir toutes les milices en un camp central. A deux mois de là, M. Maghiéro avait, dans son camp de Trajan, environ 6000 hommes et six pièces d'artillerie, lorsqu'il apprit l'entrée des Turcs à Bucharest (25 septembre), et reçut l'ordre, signé de ses anciens collègues, de licencier son armée. Il obéit à regret et sur l'invitation expresse du consul général britannique; le 10 octobre suivant, après une double protestation, adressée aux commissaires de la Porte et aux consuls des puissances étrangères, il renvoya ses soldats, gagna, avec quelques officiers, la frontière de Transylvanie, et se rendit à Vienne. Au mois de février 1854, il fut appelé par le sultan, à Constantinople, pour recevoir un commandement actif dans l'armée d'Omer-pacha et concourir à la formation d'une légion roumaine. Il vit avorter ces projets, et se mit à publier une série de nouveaux mémoires consacrés à la défense des droits et des intérêts de son pays, où il est rentré en 1857. Il a fait partie du divan *ad hoc*.

MAGIN (Alfred-Joseph-Auguste MARRENS-), professeur français, né le 31 décembre 1806, à Modène (Italie), et fils d'un officier supérieur, fut admis comme boursier au lycée de Turin, en 1812, continua ses études, en 1815, au collège d'Orléans, fut reçu, en 1830, agrégé des lettres après avoir été maître élémentaire à Sainte-Barbe, et occupa dans cette même institution une chaire d'histoire, de 1832 à 1843. Décoré de la Légion d'honneur en 1844, il devint successivement recteur de l'académie de Nancy, inspecteur de l'Université (1847), recteur de l'académie de Seine-et-Oise (1852), et inspecteur général de l'enseignement primaire (1854). Il est auteur de quelques ouvrages qui ont eu plusieurs éditions, tels que : *Précis de géographie universelle* (1840, 2 vol. in-8), et *Cours complet de géographie historique* (1841-1843, 6 vol. in-12), avec M. Barberet; *Histoire de France abrégée* (1848, in-18). Il a traduit pour la *Collection des classiques*, de M. Nisard, les *Comédies de Térence* (1845).

MAGNAN (Bernard-Pierre), maréchal français, sénateur, est né à Paris, le 7 octobre 1791. Il étudiait le droit, lorsqu'à l'âge de dix-huit ans, il s'engagea dans le 66e de ligne, avec lequel il fit, de 1809 à 1813, les campagnes de Portugal et d'Espagne; sous-lieutenant en 1811, et capitaine en 1813, il assista aux siéges de Rodrigo et d'Almeida, ainsi qu'aux batailles de Busaco, de Fuentès d'Oñor, des Arapiles et de Vittoria. Sa brillante conduite lui valut à cette époque la décoration de la Légion d'honneur. Passé, avec son grade, dans la garde impériale, il prit part à la guerre de France jusqu'à la capitulation de Paris et reçut, après le combat de Craonne, la croix d'officier. Quoiqu'il se fût battu à Waterloo, il fut incorporé dans la garde royale (1815), grâce à l'appui du maréchal Gouvion Saint-Cyr qui l'avait remarqué au blocus de Soissons.

Chef de bataillon au 34e de ligne, en 1817, M. Magnan fit, en qualité de lieutenant-colonel, la campagne de 1823, en Espagne, sous les ordres du maréchal Moncey, et fut cité à l'ordre du jour pour son intrépidité dans les combats d'Esplagas et de Caldès. Il avait alors la réputation d'un officier aussi brave au feu que dévoué au gouvernement; son avancement fut rapide. Il ne tarda pas à être promu colonel (21 septembre 1827); à la tête de son nouveau régiment, le 49e, il fit partie de l'expédition d'Alger (1830), se distingua à la bataille de Staouëli, ainsi que sous les murs de Bone et fut, à son retour, élevé au rang de commandeur de la Légion d'honneur. En 1831, il tenait garnison à Montbrison, lorsqu'il reçut l'ordre de marcher sur Lyon, où une question de salaires avait fait éclater une insurrection; arrivé aux portes de la ville, au lieu de faire avancer ses soldats, il ouvrit des pourparlers avec les ouvriers, et fut pour ce motif mis en disponibilité.

Aussitôt, voyant sa carrière compromise, il alla offrir ses services au roi des Belges, qui le nomma général de brigade (1832) et le chargea d'investir la place de Maëstricht sur les deux rives de l'Escaut, puis lui confia la division militaire de Gand. En 1839, lorsque la guerre fut sur le point de se rallumer avec la Hollande, il commanda, au camp de Beverloo, l'avant-garde qui était composée de 25 000 hommes, la moitié de

l'armée belge. La paix ayant été signée la même année, il demanda à rentrer en France, où d'ailleurs il avait rang de maréchal de camp, depuis le 31 décembre 1835. Après avoir été employé quelques mois au corps d'observation des Pyrénées, il obtint le commandement subdivisionnaire du département du Nord, un des plus importants du territoire, et l'occupa près de sept ans; durant cet intervalle, il eut à réprimer plusieurs émeutes d'ouvriers à Lille et à Roubaix, de même que les troubles qui éclatèrent à l'occasion du recensement de 1841. L'année précédente, son nom ayant été mêlé aux débats de l'affaire de Boulogne, il se défendit avec indignation, devant la Chambre des Pairs, d'avoir jamais consenti au rôle et aux honneurs qui lui étaient, disait-on, destinés, dans l'éventualité du triomphe.

Nommé lieutenant général en 1845, M. Magnan remplit deux fois les fonctions d'inspecteur général de l'infanterie, et il se trouvait en disponibilité à Paris, lors de la révolution de Février; il courut offrir ses services au roi Louis-Philippe, qui ne les accepta pas, et resta néanmoins aux Tuileries auprès du duc de Nemours; il est cité comme le seul officier général qui accompagna en uniforme la duchesse d'Orléans et ses enfants à la Chambre. Bientôt après il fut appelé par M. Arago, ministre provisoire de la guerre, au commandement de la 3e division de l'armée des Alpes, qui acquit par ses soins une attitude militaire des plus remarquables; pendant les journées de juin, il l'amena tout entière au secours de Paris, en lui faisant parcourir cent vingt lieues en sept jours. Quatre mois plus tard, il faillit devenir général en chef de l'armée piémontaise; mais le roi Charles-Albert, après avoir fait les premières ouvertures, ne s'étant décidé à l'appeler qu'en 1849, le général déclina le périlleux honneur de diriger des troupes à moitié battues, découragées et qu'il ne connaissait pas.

A cette époque, il reçut du maréchal Bugeaud l'ordre de se rendre à Lyon pour le remplacer à la tête de l'armée et prit une part décisive à la répression du mouvement qui fut le contre-coup du 13 juin. De concert avec le général Gémeau, il laissa l'insurrection s'organiser, puis conduisit lui-même les troupes à l'attaque de la Croix-Rousse, qu'il plaça entre deux feux et força à se rendre, à la suite d'un combat acharné qui dura six heures et demie. Il reçut comme récompense de cet acte d'énergie, le cordon de grand officier de la Légion d'honneur (23 juin) et le commandement de l'importante division de Strasbourg. Au mois de juillet, le général Magnan obtenait en outre le mandat des électeurs de la Seine et entrait à l'Assemblée législative sous les auspices du parti de l'ordre. Mais il prit peu de part aux travaux parlementaires, retenu d'abord par les fonctions qu'il remplissait sur les frontières, puis par celles de commandant en chef de l'armée de Paris, qui lui furent confiées et qu'il a conservées depuis le 15 juillet 1851.

Dévoué à la politique de l'Élysée, il se garda, malgré les plaintes et les colères de l'Assemblée, d'interdire ou de réprimer les manifestations impérialistes qui se produisirent, sous les armes, aux revues de Satory et du champ de Mars. Il fut du petit nombre des personnes qui préparèrent, avec le Président, le coup d'État pendant les derniers jours de la lutte entre la majorité parlementaire et le pouvoir exécutif. Du 2 au 4 décembre, il fut constamment à la tête des troupes et il exécuta, avec autant de promptitude que de fidélité, les ordres du général Saint-Arnaud. Après la victoire, il obtint le bâton de maréchal, le rang de grand-croix de la Légion d'honneur et une place au Luxembourg, lors de la création du nouveau Sénat (22 janvier 1852). Il fut investi de la charge de grand-veneur, en 1854, en remplacement du maréchal Saint-Arnaud.

MAGNE (Pierre), sénateur français, ministre, né à Périgueux, en 1806, et d'abord expéditionnaire à la préfecture de cette ville, vint étudier le droit à Paris, et retourna, en 1831, s'inscrire au tableau des avocats de Périgueux. Sous l'administration de M. Romieu, il devint conseiller de préfecture, puis, lors de la démission de M. de Marcillac, en 1843, il reçut de ses compatriotes le mandat de député, qu'il remplit jusqu'en 1848. Dans cet intervalle, pendant lequel il eut avec M. Bugeaud d'utiles relations, il se signala par divers *Rapports* sur les crédits de l'Algérie. Il fut choisi pour secrétaire de la commission du budget, puis désigné comme secrétaire général, et même comme ministre au département des affaires d'Algérie, projeté par M. Guizot.

Rentré dans la vie privée, en 1848, M. P. Magne fut nommé, en novembre 1849, sous-secrétaire d'État aux finances, et reçut, dans la combinaison du 10 avril 1851, le portefeuille des travaux publics, qu'il garda jusqu'au 26 octobre. Rappelé au même ministère, le 1er décembre de la même année, il se démit à l'occasion du décret sur les biens de la famille d'Orléans, le 22 janvier 1852; mais il reprit son poste cinq mois après. En 1854, il passa au ministère des finances, qu'il n'a plus quitté. M. Magne a été nommé conseiller d'État, dans la première promotion de janvier 1852, puis sénateur le 31 décembre suivant. Commandeur de la Légion d'honneur depuis le 29 octobre 1851, il est aujourd'hui grand officier.

MAGNE (Jean-Fleury), vétérinaire français, né à Sauveterre (Aveyron), le 15 juillet 1804, suivit, de 1824 à 1828, les cours de l'École vétérinaire de Lyon, d'où il sortit avec le premier rang, et fit quelques mois partie du service militaire dans un régiment de dragons. En mai 1829, il obtint, au concours, la place de chef de service à l'École de Lyon, puis celle de professeur adjoint au cours de physique et de matière médicale (1832) et de professeur titulaire d'agriculture, d'hygiène vétérinaire et de botanique (1838). Il a été appelé, en 1843, à occuper la même chaire à l'École d'Alfort. Il a reçu la décoration en mai 1856.

On a de lui: *des Principes d'hygiène vétérinaire* (1842, in-8, 2e édit., 1844), traduit en allemand; *Traité d'hygiène vétérinaire appliquée* (1843, 2 vol. in-8, 2e édit., 1847); *Choix des vaches laitières* (1850, in-12; 2e édit., 1853); *Choix du cheval* (1854, in-12); plusieurs *Notices* (1839-1845), entre autres celle sur Grognier, dont il a revu et complété l'*Agriculture* (1839), et des articles dans les *Annales de la Société d'agriculture de Lyon*, le *Moniteur agricole*, qu'il a dirigé plusieurs années, et le *Journal des économistes*, etc. (1847-1855).

MAGNE (Pierre-Charles-Alexandre), médecin français, né à Etampes, en 1818, fit à Paris ses études médicales, fut reçu docteur en juin 1842, avec une thèse sur l'oculistique en général, et se consacra à la spécialité des maladies des yeux. Il est oculiste des indigents du premier arrondissement. Il a été, jusqu'en 1851, chirurgien-major de la garde nationale, et a reçu la décoration en août 1852. M. Al. Magne, qui a continué la méthode de son maître et ami le docteur Sanson, a publié plusieurs travaux pratiques estimés: *Nouveau procédé pour guérir l'ectropion; de l'Existence réelle de la cataracte noire; des Moyens de guérir le leucoma et l'albugo; sur les Tumeurs de*

l'œil; de l'Anévrisme, etc. (1843-1846); *Hygiène de la vue ou conseils sur la conservation et l'amélioration des yeux....* (1847, in-8); *de la Cure radicale de la tumeur et de la fistule du sac lacrymal* (1850); *des Lunettes, conserves, lorgnons*, etc. (1851, in-8).

MAGNIN (Charles), érudit et critique français, membre de l'Institut, né à Paris, le 4 novembre 1793, entra, en 1813, comme employé, à la Bibliothèque impériale et se livra d'abord à la littérature. Il publia quelques pièces de vers : *Racine ou la troisième représentation des Plaideurs; les Derniers moments du chevalier Bayard*, qui obtint un accessit au concours de l'Institut en 1814. Il rédigea ensuite la critique théâtrale du *Globe* et du *National*. Le gouvernement de Juillet voulut se l'attacher en le nommant, en 1832, conservateur-administrateur des imprimés à la Bibliothèque royale. M. Magnin a fait à la Sorbonne, en 1834 et 1835, comme suppléant de Fauriel, un cours qui devint plus tard la matière d'un livre : *sur les Origines du théâtre en Europe* (1838). Élu, la même année, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, il continua ses recherches sur toutes les branches de l'histoire et de l'art dramatique. Il a traduit du latin les pièces de la religieuse Hrotswitha (1845, in-8), et donné à la *Revue des Deux-Mondes* et au *Journal des savants* un grand nombre d'articles littéraires qui lui ont fait la réputation d'un écrivain élégant autant qu'érudit, et d'un critique spirituel. Plusieurs de ces articles ont été réunis sous le titre de *Causeries et méditations* (1842, in-8).

MAGNUS (Édouard), peintre prussien, né à Berlin, le 7 janvier 1799, reçut une première éducation très-soignée et fit successivement de la médecine, de l'architecture et de la philosophie. Enfin il renonça aux leçons de Hegel, fréquenta l'atelier de peinture de Schlesinger et débuta avec succès à l'exposition de 1826. Il visita alors la France et l'Italie et transporta le style italien dans quelques tableaux de genre, *le Retour du pirate*, *la Bénédiction du petit-fils*, qui lui firent une grande réputation. M. Magnus revint à Berlin en 1835. Nommé, deux ans après, membre de l'Académie des beaux-arts, il y est devenu professeur en 1844.

On cite encore parmi ses tableaux de genre, gravés par Mandel, Trossin, etc. : *deux Jeunes filles au lever du soleil; deux Enfants; une Campagnarde et un jeune pêcheur de Nice*. Connu comme portraitiste, il a peint : *Jenny Lind*, *la comtesse de Rossi-Sontag*, *le grand-duc* et *la grande-duchesse de Mecklembourg-Schwérin*, toute la *famille royale de Prusse*, etc. Les deux premiers ont paru à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, avec le portrait de *Mendelssohn-Bartholdy*.

MAGUIRE (John-Francis), député irlandais, né vers 1981, à Cork, et fils d'un négociant, étudia à l'université de Dublin, et fut admis, en 1843, au barreau de cette ville. Mais, au lieu de s'adonner à la pratique judiciaire, il prit part aux luttes ardentes du parti national, dont il s'efforça de modérer l'effervescence en ne réclamant du gouvernement que les progrès praticables, tels que l'établissement du régime hypothécaire, la réforme des droits du fermage, etc. Après de vaines tentatives, il réussit à entrer au Parlement (1852) pour le bourg de Dungarvan, qui l'a réélu en 1857. Il est rédacteur et propriétaire de l'*Examiner*, feuille libérale de Cork, qu'il a fondée en 1841 et qui jouit d'une certaine influence. On a de lui sous le titre : *le Mouvement industriel en Irlande* (the Industrial movement in Ireland; Cork, 1853, in-8, fig.), une appréciation de l'état de son pays au point de vue de l'agriculture et de l'industrie; c'est l'exposition générale de Dublin, en 1852, qui lui a servi de texte.

MAHON (James-Patrick O'Gorman), homme politique irlandais, né vers la fin du dernier siècle, dans le comté de Clare et élevé au collége de la Trinité à Dublin, étudia la jurisprudence, et fut admis, en 1834, au barreau de son pays. Dès sa jeunesse il s'était associé avec ardeur au mouvement national propagé par O'Connel et ses adhérents, et était devenu un des promoteurs de l'*Association catholique* ayant pour but d'obtenir l'émancipation politique des catholiques, toujours systématiquement repoussée par les tories (1828). Quelques années après, il contribua puissamment, avec M. Steel, à faire élire O'Connell dans le comté de Clare, où il jouissait d'une grande influence. Quant à lui, après avoir vu casser son élection, en 1830, par la haine des orangistes, qui le déclarèrent le plus dangereux des partisans du rappel de l'union, il ne put rentrer qu'en 1847 à la Chambre des Communes, où il a siégé parmi les radicaux jusqu'en 1852.

MAHUL (Alphonse-Jacques), homme politique français, né le 31 juillet 1793, à Carcassonne (Aude), fut élevé au lycée de Toulouse, vint de bonne heure se fixer à Paris, où son compatriote, M. Barthe, l'affilia au carbonarisme, et contribua par ses brochures à la propagande libérale. Il fut en même temps l'un des plus actifs rédacteurs de la *Revue encyclopédique* (1819), *des Tablettes universelles* (1820-1824) et du *Temps*, et entreprit, sous le titre d'*Annuaire nécrologique* (1820-1827, 7 vol. in-8), une publication biographique faite avec beaucoup de soin, et qu'il interrompit pour s'adonner entièrement aux affaires publiques.

Élu député de l'Aude en 1830, M. Mahul prit place à la Chambre parmi les partisans de la politique conservatrice : dans la séance du 12 novembre 1831, il émit cette opinion : « que les fonctionnaires étaient la chair de la chair et les os des os du ministère. » Son mandat n'ayant point été renouvelé en 1834, il entra, comme maître des requêtes, au conseil d'État, et fut nommé, l'année suivante, préfet de la Haute-Loire, d'où il passa à la prefecture de Vaucluse. Il administrait celle de la Haute-Garonne, lorsqu'au mois de juillet 1841, éclatèrent les troubles de Toulouse, à l'occasion du recensement. Son attitude, dans cette circonstance, fut malheureuse : après avoir essayé sans succès des moyens de répression, il céda devant l'émeute et abandonna son poste. Il ne reçut pas d'autres fonctions. Il avait été décoré de la Légion d'honneur, en mai 1839.

Outre les ouvrages cités, on a encore de M. Mahul : *Notice sur les erreurs des Dictionnaires historiques* (1818, in-8); *le Curé de village* (1819, in-12), histoire morale; *Tableau de la Constitution politique de la monarchie française* (1838, in-8); *Explication de M. Mahul, ex-préfet de la Haute-Garonne, sur les derniers événements de Toulouse* (1841, in-4); *Considérations sur l'économie et sur la pratique de l'agriculture* (1846, in-8), relatives surtout aux propriétaires du Midi; une traduction des *OEuvres de Macrobe*, qui fait partie de la *Collection des auteurs latins* de M. Nisard; etc.

MAIGNE (Jules), ancien représentant du peuple français, né à Brioude (Haute-Loire), en 1816, et professeur à Paris, lors de la révolution de Février, fut envoyé comme sous-commissaire de la

République dans sa ville natale. De retour à Paris, il fut un des membres les plus actifs du comité des Écoles; se signala dans les banquets démocratiques, et fonda le *Défenseur du peuple*, organe de la jeunesse révolutionnaire. Au mois de mai 1849, il fut nommé représentant à l'Assemblée législative par la Haute-Loire, s'associa à tous les actes de la Montagne, fut arrêté le 13 juin, condamné à la déportation par la haute Cour de Versailles, et détenu à la prison d'État de Belle-Isle. — Son frère, M. Francisque MAIGNE, qui l'a remplacé comme représentant, fut éloigné de France, après le coup d'État du 2 Décembre, et passa en Belgique.

MAILATH (Jean-Népomucène-Joseph, comte), historien et poëte allemand, né à Pesth le 5 octobre 1786, descend d'une ancienne famille de la Hongrie, dont la branche aînée, qui a donné de hauts dignitaires à l'Autriche, a pour chef le comte Joseph-Simon Mailath, né le 29 juin 1796, conseiller et ministre d'État de l'empire. M. Jean Mailath, qui appartient à la branche cadette, et dont le père incorporé à la noblesse allemande en 1810, fut ministre d'État autrichien, fut élevé dans les principes d'un dévouement absolu à l'Autriche, et habitué de bonne heure à regarder la Hongrie comme une de ses provinces. Après avoir étudié le droit et la philosophie, il obtint une place dans l'administration, que l'affaiblissement de sa vue le força de quitter. Il devint successivement chancelier impérial, conseiller de chancellerie en Hongrie, et *judex curiæ* à Pesth. Depuis la révolution de 1848, qui lui enleva toutes ses fonctions, il vivait en Autriche dans une laborieuse retraite. — Il est mort le 3 janvier 1855.

M. Mailath s'était depuis longtemps consacré aux études historiques et à la poésie. On cite parmi ses œuvres poétiques, qui unissent un grand sentiment de la vieille poésie nationale à une brillante imagination : *Recueil de vieilles poésies allemandes* (Codex altdeutscher Gedichte; Pesth 1818); *Vieilles poésies allemandes* (Altdeutsche Gedichte; Stuttgart 1819); *Poésies* (Gedichte; Vienne 1824), recueil lyrique; *Légendes, contes et récits hongrois* (Magyarische Sagen und Maerchen und Erzaehlungen (Brunn, 2e édition 1825, 2 volumes); la traduction des *Poésies magyares* (Magyarische Gedichte; Stuttgart 1825); celle des *Chants d'amour* (Liebelieder) de Kisfaludy (Pesth 1829, 2e édit. 1831), etc.

Ses travaux historiques lui ont fait encore plus d'honneur; nous citerons : *Histoire des Magyares* (Geschichte der Magyaren; Vienne 1828-1831, 5 vol.; Ratisbonne 1852-1854), et *Histoire de l'Empire d'Autriche* (Geschichte des œstreich. Kaiserstaats; Hambourg 1834-1850, 5 volumes), deux ouvrages dont le succès a été universel; puis *la Diète hongroise de* 1830 (Pesth 1831); l'*Histoire de la ville de Vienne* (Vienne 1832); *la Vie de Sophie Müller* (Ibid., 1832); une *Grammaire hongroise* (Ung. Sprachlehre; Pesth 1830; 3e édit., 1838); *le Système de culture hongrois* (das ungar. Urbarialsystem; Pesth 1838); une sorte d'almanach intitulé *Iris* (Ibid., 1839-1844); *le Mouvement religieux en Hongrie* (die Religionswirren in Ungarn; Rastibonne, 1845, 2 vol.); *sur la Vertu curative du magnétisme animal* (über den thierischen M. als Heilkraft; Ibid., 1852), etc.

MAILHER DE CHASSAT (Antoine), jurisconsulte français, né à Brive-la-Gaillarde (Corrèze) le 27 janvier 1781, d'une famille de magistrats, étudia le droit en Allemagne, vint à Paris où il se fit inscrire au barreau en 1808. En 1812, il devint secrétaire du comte Louis de Narbonne, aide de camp de l'Empereur, et le suivit en Allemagne et en Pologne. Ramené à Paris par les événements de 1814, il y reprit l'exercice de sa profession, et occupa pendant plusieurs années, sous la Restauration, la place de juge-suppléant au tribunal de première instance.

M. Mailher de Chassat, qui avait débuté en traduisant de l'allemand *la Guerre de trente ans* de Schiller, et *l'Histoire de la paix de Wesphalie* de S. de Woltmar (1820, 2 vol. avec notes), a donné comme jurisconsulte: *Traité de l'interprétation des lois* (Impr. roy. 1822, in-8, 2e édit. avec des *suppléments*, 1825, in-8); *Commentaire approfondi du Code civil* (1832, 2 vol. in-8); *Traité des statuts* (*lois personnelles*, *lois réelles*) *d'après le droit ancien et le droit moderne* (1845, in-8), et des articles dans divers recueils.

MAILLART (Louis-Oscar), acteur français, né vers 1815, et fils d'artistes dramatiques de province, parut enfant sur la scène, puis fut un instant typographe, et s'essaya dans les rôles d'amoureux sur les théâtres de la banlieue et du boulevard. Après un premier séjour de trois ans aux Français (1838-1841), il parut aux Variétés, et rentra en 1846 à la Comédie-Française; il fut reçu sociétaire à la fin de la même année. Au milieu de ces vicissitudes, il avait dirigé les théâtres du Panthéon, de la Porte-Saint-Antoine, et écrit, sous son prénom d'*Oscar*, quelques pièces, entre autres un à-propos en un acte, intitulé : 18 *coups de canon* !!! (1838). M. Maillart a créé, avec un succès marqué, le chevalier d'Aubigny dans *Mademoiselle de Belle-Isle*, Rodolfo dans *Angelo*, le chevalier d'Haydée dans *Aïssé*, Agrippa d'Aubigné dans la pièce de ce nom, etc. (1838-1854).

MAILLE-SAINT-PRIX (Louis-Saint-Prix, dit), peintre français, né à Paris, vers 1802, étudia sous MM. Bidault, Hersent et Picot et débuta comme paysagiste au salon de 1827. Il se produisit en même temps aux expositions départementales, et fit plusieurs voyages, entre autres une longue excursion en Orient (1849-52). Il a exécuté principalement : *Vue du pont de Breuil*, *les Ruines de Saint-Jean-de-l'Ile* (1827); *le Hameau de Soisy* (1831); *le Pont d'Olivet*, *le Matin*, effet de brouillard (1835-41); *la Vallée de Corbeil* (1844); *Souvenirs du Mont-Dore*, *les Bords du Rhin*, *Souvenir de Mayence* (1845-48); *Intérieur d'une maison turque*, à Damas *la Première cataracte du Nil*, *le Village de Zoldoni* (1857), etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1841, et une 1re en 1844.

MAILLET (Jacques Léonard), sculpteur français, né à Paris, vers la fin de 1823, étudia la sculpture sous Pradier, concourut avec succès à l'École des beaux-arts, obtint un second prix en 1841, et remporta le grand prix de Rome en 1847, sur ce sujet : *Télémaque rapportant les cendres d'Hippias à Phalante*. Pendant son séjour à la villa Médicis, il exécuta *Agrippine et Caligula*, groupe en marbre. De retour en 1853, il exposa, avec ce dernier envoi, *une Novice de Vesta*, et un buste ou *Portrait de jeune fille*. Les deux premières œuvres ont reparu à l'Exposition universelle de 1855, avec *la Primavera della vita*, modèle de statue en plâtre.

M. Maillet a concouru à plusieurs décorations monumentales. Il a exécuté, à Saint-Séverin, un *Saint Martin* dans le tympan d'une des portes latérales; à Sainte-Clotilde, *saint Césaire* et *saint Doctrovée*, et au nouveau Louvre, deux groupes et deux statues : *la Science* et *Gérard Audran*, dont les modèles ont figuré au salon de 1857, avec une *Jeune Syracusaine*. Il a obtenu une 1re médaille en 1853, et une médaille de deuxième classe en 1855.

MAILLY (Adrien-Auguste-Amalric, comte DE), marquis de Nesle et d'Harcourt, officier français, né à Paris, le 19 février 1792, est fils du dernier maréchal de Mailly. Élève des Écoles militaires de Saint-Cyr et de Saint-Germain, il en sortit en 1811, avec le grade de sous-lieutenant de carabiniers et fit la campagne de Russie, où il fut blessé sur la route de Kalouga. Sous la Restauration, à laquelle il se rallia avec empressement, il remplit les fonctions d'aide de camp auprès des ducs de Berri et de Bordeaux, et fut promu, en 1824, au grade de lieutenant-colonel. Nommé pair de France, le 17 août 1815, M. de Mailly prit part, dès qu'il put siéger, aux travaux de la Chambre, se signala par son dévouement aux institutions monarchiques et donna sa démission à l'avénement de Louis-Philippe. Marié, en 1816, à Mlle de Lonlay, il a eu d'elle plusieurs enfants, dont l'aîné, Ferry-Paul-Alexandre de Mailly, marquis de NESLE, est né en 1821

MAINDRON (Étienne-Hippolyte), sculpteur français, né à Champtoceaux (Maine-et-Loire), le 16 novembre 1801, fut d'abord sculpteur ornemaniste; venu à Paris, en 1827, il entra, la même année, dans l'atelier du graveur Daniel, ainsi qu'à l'École des beaux-arts, prit peu après des leçons de David d'Angers, traita la sculpture monumentale et les sujets historiques, et fit ses débuts au salon de 1834. Il a notamment exposé : *Jeune pâtre mordu par un serpent* (1834 et 1835); *les Chrétiens livrés aux bêtes*, *les Baigneuses* (1838); *Velléda*, au jardin du Luxembourg (1839); un *Christ en croix*, une *Vierge* (1842); *Aloys Sennefelder*, statue placée dans l'atelier lithographique de M. Lemercier; le groupe colossal en plâtre de *sainte Geneviève désarmant Attila* (1848), commandé et exécuté plus tard pour l'église Sainte-Geneviève (Panthéon); *le général Auguste Colbert*, commandé par le ministre de l'intérieur pour les galeries de Versailles (1849): *la Fraternité*, bas-relief; *l'Harmonie*, figurée sous les traits de sainte Cécile; *Geneviève de Brabant; le bas-relief* dit *des Musiciens*, ou *la Réception de François Habeneck aux Champs Élysées;* le buste de *Monge*, ceux de *Paer*, de *M. Bocage*, du *comte d'Espagnac* et divers autres. A l'Exposition universelle de 1855, M. Maindron n'a envoyé que les copies du *Christ* et de la *Velléda* précédemment exposés.

En dehors des salons, cet artiste a exécuté : *Thésée vainqueur du Minotaure*, offert par lui à la ville d'Angers; un *Christ* colossal, trente-deux statues et dix figures en pierre pour la cathédrale de Sens; un *bas-relief* en marbre pour celle de Reims; un *Saint Grégoire de Valois*, à la Madeleine; *la Justice* et *la France*, au Palais de justice; *le Martyre de sainte Marguerite*, les statues de *d'Aguesseau*, du *général Travot*, pour Bordeaux (bronze); une *Lucrèce*, le buste de *M. Lallemand*, à la mairie du XII° arrondissement; *M. Bocage*, statuette; le bas-relief du *Tombeau de Mlle Deréria*, et un certain nombre de décorations funéraires; la statue de *Cassini* et deux *Groupes d'enfants*, au nouveau Louvre; un *Baptême de Clovis*, demandé par la ville de Paris, pour faire le pendant de sa sainte Geneviève (1858), etc. M. Maindron a obtenu une 3° médaille en 1838, et deux secondes en 1843 et 1848.

MAINVIELLE-FODOR (Joséphine FODOR, dame), cantatrice française, née à Paris, en 1793, et élevée par son père, commença à se faire connaître au théâtre impérial de Saint-Pétersbourg dans les *Cantatrici villane* de Fioraventi. En 1812, elle épousa M. Mainvielle, acteur du Théâtre-Français, chanta quelque temps à Stockholm et à Copenhague, puis se rendit à Paris où elle eut d'abord peu de succès à l'Opéra-Comique, à la salle Ventadour, à l'Odéon et aux Bouffes. En 1819, elle fut de nouveau engagée à l'Opéra italien où elle joua *il Matrimonio segreto*, *don Juan*, *il Barbiere di Siviglia*, son triomphe, et *la Gazza ladra.* Un enrouement obstiné qui se déclara, vers 1825, l'obligea, après des efforts pour le combattre, à quitter la scène (1828). Elle se retira à Fontainebleau. On a d'elle des *Conseils et réflexions sur l'art du chant* (1857, in-8 brochure).

MAISONNEUVE (Jules-Germain-François), médecin français, né à Nantes en 1810, fut reçu docteur à Paris en 1835. Il fit à l'École pratique un cours d'opérations et suppléa M. Roux à l'Hôtel-Dieu, en 1843. D'abord chirurgien de l'hôpital Cochin, il est aujourd'hui chirurgien de la Pitié, membre de la Société de médecine clinique de Paris. En 1848 et en 1855, à l'occasion d'un concours pour une chaire de médecine opératoire, M. Maisonneuve a publié ses *Titres et ses travaux scientifiques*. Il est depuis 1848, chevalier de la Légion d'honneur.

Ses principaux travaux sont : *Recherches et observations sur l'épilepsie, suivies d'un tableau des genres et des espèces de cette maladie, avec le traitement qui leur convient* (sans date); *le Périoste et ses maladies* (1839); *de la Coxalgie* (1845); *des Tumeurs de la langue* (1848); *des Opérations applicables aux maladies de l'ovaire* (1850); *Nouvelle méthode de cathétérisme* (1855). On lui doit, en outre, avec MM. Valleix et Chaissaignac, les *Tracasseries des hommes studieux ou la Physiologie comparée des médecins du* XIX° *siècle* (1838).

MAISSIAT (Jacques), médecin français, ancien représentant du peuple, né en 1805 à Nantua (Ain), où son père a été maire pendant de longues années, fit ses classes au collége de cette ville, et ses études de médecine à Lyon, à Montpellier et à Paris. Reçu docteur en février 1838, il devint, la même année, agrégé et disputa au concours à M. Gavarret la chaire de physique médicale. Appelé en 1847, par le choix de M. Orfila, au poste de conservateur adjoint des cabinets de la Faculté, il obtint, en 1852, le titre de conservateur en chef. Il était jusqu'en 1848 resté étranger à la vie publique, lorsqu'il fut nommé, le premier de la liste, représentant à l'Assemblée constituante par le département de l'Ain. Membre du comité de l'instruction publique, il prit plusieurs fois la parole et fut chargé de divers rapports, notamment sur le régime forestier. Il vota constamment avec la droite. Réélu, mais non sans peine, à la Législative, il y fit partie de la majorité. Depuis le coup d'État de 1851, il s'est renfermé dans l'exercice de ses fonctions à l'École de médecine, qui lui est redevable, en grande partie, de l'organisation du musée d'anatomie comparée. Il est, depuis 1845, chevalier de la Légion d'honneur.

M. Maissiat a publié : *Études de physique animale* 1843, in-4, pl.); *Lois générales de l'optique* (1843; in-4); *Notions statistiques sur la Bresse* 1851, in-8), etc.

MALAGUTI (François), chimiste français d'origine italienne, né le 15 février 1802; à Bologne où son père était pharmacien, fit ses études à l'université bolonaise, y prit à l'âge de seize ans, le diplôme de pharmacien et dirigea dès lors l'établissement de son père. Forcé de s'expatrier, à la suite des événements politiques de 1831, auxquels cependant il n'avait pas pris de part directe, il vint en France, sans même connaître notre langue. Il eut le bonheur d'exciter les sympathies de Gay-Lussac, qui l'admit dans son laboratoire,

dirigé alors par M. Pelouze. Après avoir suivi, les cours, de l'École polytechnique, M. Malaguti fut attaché, comme chimiste, à la manufacture de Sèvres, et y commença sa carrière scientifique. Au milieu de ses travaux, il se fit recevoir docteur ès sciences et fut nommé, en 1850, à la suite d'un concours, à la chaire de chimie de Rennes, qu'il occupe encore. Décoré depuis 1846, et depuis longtemps membre correspondant de l'Académie des sciences de Turin, il a été élu, en 1855, correspondant de l'Institut et nommé, la même année, doyen de la Faculté des sciences de Rennes.

M. Malaguti a publié un très-grand nombre de *mémoires* importants, insérés dans les *Annales de chimie et de physique* et dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences, notamment sur les éthers, les amides, les sels métalliques, etc.

On a, en outre, de lui : *Leçons de chimie agricole* (1848, in-12); *Recherches sur l'association de l'argent aux minéraux métalliques*, avec M. Durocher; *Leçons élémentaires de chimie* (1853, 2 vol. in-12); *Analyse annuelle des cours de chimie agricole professés à Rennes* en 1852-1855, 4 broch. réunies en un in-12 de 754 pages).

MALAKOFF (duc DE). Voy. PÉLISSIER.

MALAN (César-Henri-Abraham), pasteur suisse, chef actuel de la secte des mômiens, né à Genève le 8 juillet 1787, fit ses études dans cette ville et fut consacré en 1810 ministre du saint Évangile; mais s'étant affilié à une association mystique de méthodistes, à laquelle on donna par dérision le surnom de *Mômiers* (comédiens), il fut, en 1823, privé de sa place. La même année, il se sépara de l'Église nationale de Genève et, avant de devenir le chef de la secte des mômiers suisses, constitua l'Église dissidente dite du témoignage. En 1826, il a reçu de l'université de Glasgow le diplôme de docteur en théologie.

M. Malan a écrit en faveur de ses coreligionnaires une foule de livres et opuscules, imprimés à Genève, en grande partie publiés sans nom d'auteur et empreints de l'exagération intolérante propre aux ouvrages de ce genre. Nous rappellerons : *Venez et voyez* (1817); *les Deux vieillards* (1820); *la Valaisane* (1821); *les Mômiers sont-ils nuisibles?* (1828); *les Chants de Sion* (1826, in-12; 5e édit. augm., 1841), avec un cahier de musique de la composition de l'auteur; *Théogènes* (1828); *le Véritable ami des enfants* (1830, in-12; 4e édit., 1845, 4 vol.); *la Famille baptisée* (1845); *le Témoignage de Dieu* (1833, in-8), annoncé dans des sermons, des homélies et des instructions familières; *les Grains de sénevé* (1846, 4 vol. in-12), recueil de traités religieux, d'entretiens et d'anecdotes évangéliques; *Manuel du vrai protestant*, *les quatres curés* (1849), etc.

MALBOIS (Jean-François), ancien représentant du peuple français, né à l'Isle-en-Dodon (Haute-Garonne), le 19 mai 1787, entra en 1807 dans les vélites et fit plusieurs campagnes en Allemagne et en Espagne. Nommé officier de cavalerie en 1811, il prit part aux dernières guerres de l'Empire. Il ne servit point sous la Restauration et s'occupa de travaux agricoles. Membre du conseil général sous le règne de Louis-Philippe, il fut, après la révolution de Février, nommé président de la commission municipale de l'Isle-en-Dodon et envoyé à l'Assemblée constituante, le neuvième sur douze, par 44 960 suffrages. Il y vota ordinairement avec la droite. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon, admit la proposition Rateau et approuva l'expédition de Rome. Réélu, le septième, à l'Assemblée législative, il appuya le ministère Odilon Barrot; mais, lors de la scission entre l'Élysée et la majorité royaliste parlementaire, il se rapprocha du tiers parti-républicain. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il n'a point reparu dans les assemblées politiques; mais il a conservé sa place au conseil général de la Haute-Garonne. Il a reçu la croix de la Légion d'honneur le 18 octobre 1852.

MALEVILLE (Léon DE), homme politique français, ancien député et représentant, ancien ministre, né en 1802, appartient à une bonne famille du Midi. Après avoir fait ses études de droit à la Faculté de Paris où il fut reçu avocat en 1823, il était attaché au cabinet de M. Hennequin, lorsqu'en 1828 il accompagna, en qualité de secrétaire particulier, son oncle, M. de Preissac, qui venait d'être nommé préfet du Gers et qui donna sa démission à l'avénement du ministère Polignac. Après la révolution de Juillet, M. de Preissac fut appelé à la préfecture de Bordeaux et M. L. de Malevile occupa près de lui les fonctions de secrétaire général jusqu'en 1833. A cette date, il donna sa démission et, ayant l'année suivante obtenu le mandat des électeurs de Caussade (Tarn-et-Garonne), il vint siéger à la Chambre des Députés dont il était le plus jeune membre (1834). Il vota contre les lois de septembre, appuya le cabinet du 22 février 1836, rentra dans l'opposition en 1837, et fut un des adversaires les plus décidés de M. Molé. En 1840, lors de la formation du cabinet du 1er mars, il en fit partie, comme sous-secrétaire d'État au département de l'intérieur, et reçut, quelques jours avant sa chute, la croix d'officier de la Légion d'honneur (23 octobre 1840).

Ami dévoué de M. Thiers et partisan d'une monarchie constitutionnelle et progressive, M. de Maleville s'associa à tous les efforts de la gauche dynastique contre la politique des doctrinaires, leur reprocha avec une indignation véhémente l'indemnité Pritchard et le système de corruption électorale ; faisant allusion à des faits connus de toute la Chambre, il s'écriait un jour, en présence de la majorité silencieuse : « Ne connaissons-nous pas le tarif des consciences que vous vous êtes récemment attachées? » Orateur disert, poli, spirituel, il savait se faire écouter des centres qui connaissaient sa probité politique et qui appuyèrent même, en 1846, sa candidature à la vice-présidence de la Chambre, en remplacement de M. Hébert. Durant le mouvement réformiste de 1847, il prit une part active à la campagne des banquets, dont il devait bientôt regretter l'issue.

Envoyé à l'Assemblée constituante de 1848, le premier des six représentants de Tarn-et-Garonne, par 43 319 suffrages, M. de Maleville n'apporta à l'établissement de la République qu'un concours des plus tièdes. A part la question du bannissement à perpétuité de la famille d'Orléans, il vota constamment avec la droite et soutint la politique contre-révolutionnaire du comité de la rue de Poitiers. Le 20 décembre il fut invité à prendre dans le premier cabinet de Louis-Napoléon le portefeuille de l'intérieur, que, dix jours plus tard (30 décembre), il céda à M. Léon Faucher. Sa retraite, qui était attribuée à une demande du chef du pouvoir relative aux dossiers des affaires de Strasbourg et de Boulogne, causa une vive sensation, et M. de Maleville fut appelé à donner à la tribune des explications. Non réélu par son département, il fut envoyé à la Législative par celui de la Seine, dans l'élection partielle du 13 juillet 1849 et continua de faire partie de la majorité hostile à la République. Fidèle à ses principes de tiers-parti, il se sépara d'elle, en 1850, pour s'opposer, d'accord avec la gau-

che, aux projets de l'Élysée. Depuis le coup d'État du 2 décembre 1851, M. de Maleville est rentré dans la vie privée. — On cite de lui une petite comédie politique très-gaie, *les Tribulations de M. le Préfet* (vers 1827).

MALGAIGNE (Joseph-François), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Paris vers 1806, fit d'excellentes études d'humanité et de médecine et donna, dès 1828, des articles remarqués à plusieurs journaux scientifiques. Reçu docteur en 1831, il publia, la même année, la première édition de son *Manuel de médecine opératoire fondée sur l'anatomie normale pathologique* (in-12, 6e édition, 1853), ouvrage qui fut traduit dans plusieurs langues. Il fit paraître ensuite son important *Traité d'anatomie chirurgicale et de chirurgie expérimentale* (1838, 2 vol. in-8); puis son édition annotée et collationnée sur vingt-deux éditions précédentes, des *Œuvres complètes d'Ambroise Paré* (1840, 3 vol. grand in-8), et une collection de ses *Mémoires* 1843, 3 volumes). Ces travaux lui ouvrirent, en 1846, les portes de l'Académie de médecine. Après avoir rempli, par intérim, divers services de chirurgie dans plusieurs établissements, il devint chirurgien de l'hôpital de l'Ourcine, d'où il est passé depuis à l'hôpital Saint-Louis. Décoré en 1841, il est aujourd'hui officier de la Légion d'honneur.

En dehors de ces œuvres qui se recommandent par l'érudition, l'esprit pratique et l'élégance du style, M. Malgaigne a inséré un grand nombre de mémoires importants, et soutenu les polémiques les plus vives dans différents recueils scientifiques, notamment dans le *Journal de médecine et de chirurgie* qu'il a fondé avec M. Beau en 1843. Nous citerons: *Nouvelle théorie de la voix humaine*, essai couronné, en 1828, par la Société médicale d'émulation; *Mémoire sur l'inflammation, l'ulcération et la gangrène des os* (1832); *Coup d'œil sur la médecine en Pologne* (1832); *des Polypes utérins* (1833); *Observations sur les plaies des artères* (1834); *Mémoire sur l'asphyxie par le charbon* (1835); *Mémoire sur la détermination des diverses espèces de luxation de la rotule, leurs signes et leur traitement* (1837, in-8); *Leçons cliniques sur les hernies* (1839-1840, in-8); *Recherches historiques et pratiques sur les appareils employés dans le traitement des fractures en général* (1844, in-8); *Traité des fractures et des luxations* (1847, 2 vol. in-8 avec atlas in-folio); *Parallèle des diverses espèces de taille* (1850); *Discours sur la surdi-mutité* (1853), etc.

MALITOURNE (Pierre-Armand), journaliste français, né à l'Aigle (Orne), en 1797, vint à Paris en 1816, obtint peu après un prix académique, et débuta dans la *Quotidienne*, à laquelle il fournit longtemps des articles périodiques. Il s'associa pourtant au mouvement libéral de la Restauration, et collabora à diverses feuilles, surtout au *Messager des Chambres*, sous le ministère Martignac. Il reçut la décoration en octobre 1828. Après la révolution de Juillet, il écrivit dans la *Charte de* 1830, qui devint peu après le *Moniteur parisien*, dans le *Messager*, le *Constitutionnel*, les *Nouvelles à la main* de 1841, la *Revue de Paris*, etc. Depuis 1852, il est bibliothécaire à l'Arsenal.

On n'a de M. Malitourne, à qui ses articles, semés dans tant de journaux ont fait une grande réputation d'homme d'esprit, que peu d'ouvrages séparés: *Éloge de Lesage*, couronné par l'Académie française en 1819; *des Révolutions militaires et de la charte* (1820); *Traité du mélodrame*, avec MM. Ader et H. Hugo, signé A! A! A! (1817). Il a travaillé au *Dictionnaire de la conversation*, donné une édition des *Œuvres de Balzac*, et mis en ordre les manuscrits de Mme Ida Saint-Edme sous le nom de *Mémoires d'une contemporaine* (1826).

MALKNECHT (Dominique MOLKNE, dit MOLKNECHT ou), sculpteur français d'origine étrangère, né dans le Tyrol, en 1808, reçut d'abord en Italie les leçons de Canova, et vint achever en France ses études artistiques. Il débuta au salon de 1831, et se fixa dès lors à Paris. Il s'est fait naturaliser Français en 1848, et a exécuté chez nous la plupart de ses œuvres, parmi lesquelles nous citerons: *Adonis;* la *Ville d'Aix*, pour l'arc de triomphe de l'Étoile; *Ulysse*, *Buste du roi* (1831-33); *Vénus désarmant l'Amour*, *l'Annonciation*, *Saint Mathieu*, *Saint Roch*, *Vénus au bain* (1834-35); *Sainte Catherine*, *la Vierge*, pour la cathédrale de Versailles; *Nymphe caressant l'Amour* (1836-37); *Christ en croix*, le *Maréchal de Bessières*, pour la ville de Cahors (1839-1844); l'*Adoration des mages*, *Mars blessé* (1847-48); *Terpsichore*, la *Vierge* et *saint Jean l'évangéliste*, pour la chapelle des Invalides (1850-52); les bustes de *MM. Héricart de Thury*, *Pasquier*, *Sarrazin*, *Aug. Rougevin* (1839-1857), etc. Il a obtenu une 2e médaille en 1831.

MALLEFILLE (Jean-Pierre-Félicien), littérateur français, né à l'Ile-de-France (île Maurice), le 3 mai 1813, d'une famille de marins et de colons, vint assez jeune en France, et fit avec succès une partie de ses études aux colléges de Charlemagne et de Stanislas. Il débuta dans la *Revue de Paris* par *le Concert de fleurs* (août 1834), et travailla aussitôt pour le théâtre. Son premier drame, *Glenarvon*, représenté à l'Ambigu le 25 février 1835, eut un grand succès. Il fut suivi des *Sept infants de Lara* (Porte-Saint-Martin, 1836); du *Paysan des Alpes* (Gaîté, 1837); de *Randal* (Porte-Saint-Martin, 1838); de *Tiégault le Loup* (Ambigu, 1839); des *Enfants blancs* (Odéon, 1841); de *Psyché* (Vaudeville, 1842); de *Forte Spada* (Gaîté, 1845); du *Roi David*, tragédie lyrique, avec Alexandre Soumet (Opéra, 1849).

M. Mallefille a aussi écrit plusieurs romans: *le Collier* (1845, 2 vol. in-8); *le Capitaine Laroze* (1844, 2 vol. in-8); *Marcel* (1845, 2 vol. in-8): les *Mémoires de don Juan*, imprimés dans *la Presse* et non terminés, qui se distinguent, comme ses compositions dramatiques, par une grande habileté d'agencement, l'intérêt des péripéties et le soin du style.

En 1848, M. Mallefille quitta un instant la carrière littéraire, et fut envoyé par le gouvernement provisoire à Versailles, pour défendre la ville et le château contre la bande d'incendiaires qui venait de dévaster Neuilly. Le 13 juin de la même année, il fut nommé chargé d'affaires à Lisbonne, où il est resté jusqu'au 17 juin 1849. Redevenu homme de lettres, M. Mallefille, qui « produit peu et difficilement, » n'a donné dans ces dernières années, que *le Cœur et la dot* (Théâtre-Français, 1852), son meilleur titre littéraire, et les *Mères repenties* (Ambigu, 1858); il termine les *Mémoires de don Juan*.

MALLET (Charles-Auguste), philosophe français, né à Lille, le 12 janvier 1807, entra à l'École normale en 1826, sortit le premier de sa promotion en 1828, fut reçu agrégé des classes supérieures en octobre 1828, puis agrégé de philosophie et docteur ès lettres en 1830. Nommé alors professeur d'histoire au lycée de Douai, il fut successivement chargé du cours de philosophie à Limoges (1833), à Amiens (1834), à Grenoble

(1836), à Rouen (1838), à Versailles (1842), et au collége Saint-Louis (1842-48). Inspecteur de l'Académie de Paris de 1848 à 1850, il devint, lors de la nouvelle organisation des académies départementales, recteur de l'académie de Rouen (1850-1852). M. Mallet, admis à la retraite en 1852, a été décoré en avril 1846.

On a de lui : *sur l'Histoire de Rollin* et *de Veritate* (1834), thèses pour le doctorat; *Manuel de philosophie* (1835), remanié sous le titre de *Manuel de logique* (1853); *Études philosophiques* (1837-38, 2 vol.), couronnées par l'Académie française; *Histoire de la philosophie ionienne* (1842); *Histoire de l'école de Mégare et des écoles d'Élis et d'Érétrie* (1845). Il a traduit de l'anglais de James Beattie les *Éléments de science morale*, etc. (1840, 2 vol.), a adressé à l'Institut plusieurs *Mémoires* insérés dans le recueil de l'Académie des sciences morales et politiques, collaboré au *Dictionnaire des sciences philosophiques*, à la *Nouvelle biographie générale*, au *Moniteur* (1845-1850), et fourni d'assez nombreux articles à la *Revue de l'instruction publique*.

Son frère, M. Alfred Mallet, né le 4 juillet 1813, fut régent de philosophie et de physique à Saint-Quentin de 1835 à 1842. Il entra dans l'industrie en 1843, et fonda à Belleville une usine de produits chimiques, qu'il dirige encore. Il a obtenu, aux expositions nationales, une médaille de bronze en 1844, une d'argent en 1849, et une de première classe en 1855.

MALLET-BACHELIER (Alexandre-Louis-Jules), éditeur français, né vers 1795, a pris en 1836, à la mort de Victor Bachelier, son beau-père, la direction de la librairie scientifique que celui-ci avait fondée en 1828. Imprimeur de l'École polytechnique, de l'Observatoire et autres institutions, il a continué d'exécuter les publications les plus spéciales avec une perfection que n'atteint pas toujours l'Imprimerie impériale elle-même. Nous citerons, parmi celles qu'il a entreprises depuis 1836 : le *Journal des mathématiques pures* dit *Journal Liouville*, les *Annales de mathématiques*, le *Journal de l'École polytechnique*, et récemment (1855) l'utile *Répertoire* de cette école, avec tableaux et résumés statistiques, etc., de 1794 à 1853. Des *Spécimens* de cette librairie ont figuré à l'Exposition universelle de 1855, et ont obtenu une médaille de seconde classe.

MALLOUF (Nassif), orientaliste, né à Zabouga, dans le mont Liban, au mois de mars 1823, d'une famille catholique du rit grec melkite, fut élevé dans un couvent du mont Liban et annonça dès lors une très-grande aptitude pour les langues. Outre l'arabe, sa langue maternelle, il étudia le turc et le persan à Beyrout et à Constantinople, sous les maîtres les plus habiles, puis les idiomes européens. A vingt et un ans, il entra dans l'école des frères de la doctrine chrétienne de Smyrne, pour s'y familiariser avec le français, et fut admis, l'année suivante (1845), au collége de la Propagande de Smyrne, dirigé par les PP. Lazaristes, en qualité de professeur de langues orientales. C'est là qu'il a composé la plus grande partie de ses nombreux ouvrages, notamment : *Clef de la langue turque* (Liçani turkinin anakhtaridir; Smyrne, 1848); *Dialogues français-turcs, français-arabes, arabes-turcs; Plaisanteries de Nasr-Eddin Khodja*, texte turc avec traduction française; *Dictionnaire français-turc* (Smyrne, 1849; 2ᵉ édit., Paris, 1856); *Historiettes, conversations et petits contes*, en turc et en français : *Nouveau manuel épistolaire turc* (Inchayi-djédid; Constantinople, 1850); *Guide de la conversation en turc, arabe, persan* (Smyrne, 1852); *Abrégé de grammaire orientale turque, arabe, persane* (Févaydi-Chargiyè, 1853).

En 1854, pendant la campagne de Crimée, M. Mallouf devint premier secrétaire interprète du général commandant en chef le contingent anglo-ottoman, et fut chargé, en cette qualité, de faire un cours de langue turque aux officiers anglais. Depuis la paix, il a été appelé à Londres. Il est décoré de l'ordre du Medjidiè de Turquie, et membre de la Société asiatique de Londres.

MALMESBURY (James-Howard Harris, 3ᵉ comte de), homme d'État et pair d'Angleterre, né à Londres, le 26 mars 1807, est petit-fils du célèbre diplomate James Harris, élevé en 1788 à la pairie héréditaire sous le titre de vicomte Fitz Harris; il fit ses études au collége d'Oriel à Oxford, et représenta, de juillet à septembre 1841, le bourg de Wilton à la Chambre des Communes. A cette dernière date, il prit le titre et le nom de son père qui venait de mourir, et entra à la Chambre haute où il continua de soutenir la politique du parti tory. Vers 1839, il se lia d'amitié avec le prince Louis Bonaparte, alors réfugié à Londres.

Ses principes conservateurs le firent appeler, sous le ministère Derby, à tenir le portefeuille des affaires étrangères (février 1852). Lors de la proclamation de l'Empire en France, il mit une telle précipitation à reconnaître un ordre de choses que l'opinion en Angleterre considérait comme une menace, qu'il eut beaucoup de peine à se justifier devant le Parlement. Quelques jours plus tard, l'administration des tories purs ayant été renversée, il venait à Paris offrir ses félicitations personnelles au nouvel empereur. Le 25 février 1858, il a repris le même portefeuille dans le nouveau ministère Derby. On doit à lord Malmesbury la publication des intéressants *Mémoires* de son grand-père (*Diaries and correspondence of James Harris*, 1846, 2 vol. in-8), qui abondent en matériaux précieux pour l'histoire des cours européennes et des partis politiques. A ce sujet, on lui a reproché d'avoir mis au jour un grand nombre de documents sans avoir obtenu l'autorisation des familles qu'ils concernaient. — De son mariage avec la fille unique du comte de Tankerville (1830), il n'a pas d'enfants, et l'héritier présomptif de sa pairie est son frère puîné, Édouard Harris (voy. ce nom).

MALO (Thomas-Gaspard), ancien représentant du peuple français, né à Dunkerque (Nord), le 22 février 1804, et fils d'un marin qui s'était signalé par son audace, comme corsaire, dans les guerres contre les Anglais, entra de bonne heure dans la marine marchande, puis s'établit comme armateur et constructeur de navires dans sa ville natale. En 1832, associé avec son frère, il mit à la disposition de don Pedro et des libéraux portugais deux vaisseaux qui transportèrent à Oporto des troupes et des munitions destinées à combattre la tyrannie de Don Miguel. Les deux frères s'engagèrent même dans la légion étrangère et furent blessés l'un et l'autre dans un combat contre les Miguélistes. Après le triomphe du parti libéral, M. Gaspard Malo revint à Dunkerque, décoré de l'ordre de la Tour et l'Épée, mais sans recevoir de Don Pedro les indemnités convenues. De retour en France, il fut chargé d'importantes constructions maritimes pour le compte du gouvernement. Le soin de ses intérêts ne l'empêcha point de professer les doctrines les plus libérales, de protester contre la politique du ministère Guizot, et d'assister, en 1847, au banquet démocratique de Lille. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du peuple par 174 527 voix. Membre du comité de la marine, il vota ordinai-

rement avec le parti Cavaignac, très-hostile au socialisme, mais assez libéral dans les questions politiques. Après l'élection du 10 décembre, il se prononça contre la politique du Président, et appuya la demande de mise en accusation présentée contre lui et ses ministres, à l'occasion des affaires de Rome. Non réélu à la Législative, il retourna à Dunkerque, dont il est encore un des principaux armateurs.

MALO (Charles), polygraphe français, né à Paris, le 19 juillet 1790, auteur d'un grand nombre de chansons et de poésies légères, insérées dans des recueils périodiques, fut, dès l'âge de dix-neuf ans, correspondant du *Caveau moderne*, et, quelques années plus tard, l'un des fondateurs des *Soupers de Momus*. Ses travaux littéraires, plus nombreux qu'importants, comprennent à la fois des éditions nouvelles, des traductions, des vers, des compilations et des livres de morale, d'éducation ou d'étrennes. Nous mentionnerons : *Histoire de l'île de Saint-Domingue* (1819, in-8); *Panorama d'Angleterre* (1817-1818, 3 vol. in-8), collection d'éphémérides anglaises; *Histoire des Juifs depuis la destruction de Jérusalem* (1826, in-8); *le Mérite des femmes* (1833, in-8), en prose; *la France illustre* (1843 et ann. suiv.), galeries historiques des célébrités de notre pays, etc. Les principaux recueils auxquels il a collaboré, sont les *Étrennes lyriques* (1812-1818); la *France littéraire* (36 vol. in-8), qu'il a fondée en 1832; *la France industrielle* (1834); le *Journal des rentiers* (1849); *la Presse*, où il a inséré, en 1844, une remarquable pièce de vers sur *le Monument de Molière*, etc. M. Ch. Malo fait partie d'une foule de sociétés savantes de Paris et de la province, et est encore aujourd'hui l'agent général de la société pour l'instruction élémentaire dont il rédige le *Bulletin*. Il est, depuis 1839, chevalier de la Légion d'honneur.

MALOU (Jean-Baptiste), prélat belge, né à Ypres, vers 1800, fit sa philosophie chez les jésuites de Saint-Acheul, et sa théologie au collége germanique de Rome, et entra, en 1835, au séminaire de Bruges, d'où il fut appelé à la chaire de théologie dogmatique de l'université de Louvain. Chanoine de la cathédrale de Bruges en 1840, il devint coadjuteur de l'évêque au commencement de 1848, et évêque lui-même au mois de décembre de la même année.

M. Malou a publié d'importants ouvrages : *Chronique du monastère d'Audenbourg* (Bruges, 1840, in-4); *Pieuse explication des principales prières du chrétien* (1843, in-12); *Bibliotheca ascetica* (1846); *la Lecture de la sainte Bible en langue vulgaire, jugée d'après l'Écriture, la tradition et la saine raison* (Louvain, 1846, 2 vol. in-8); *Recherches historiques et critiques sur le véritable auteur de* l'Imitation (Ibid., 1848, in-8).

MALOU (Jules), homme politique belge, frère du précédent, né à Ypres, en 1810, entra de bonne heure dans l'administration, et devint chef de division au ministère de la justice, puis gouverneur d'Anvers. Nommé, en 1841, membre de la seconde Chambre, il entra, le 30 juillet 1845, comme ministre des finances, dans le cabinet libéral formé par M. Van de Weyer. Ses opinions ultramontaines le mirent en désaccord avec ses collègues, et il demeura seul d'entre eux dans le nouveau ministère formé par M. de Theux, en 1846, et renversé l'année suivante (12 août 1837). Il est un des orateurs les plus brillants, mais aussi les plus acerbes, de la seconde Chambre des États de Belgique, où il fait partie de l'opposition catholique.

MALTBY (Edward), prélat anglais, évêque de Durham, né vers 1770, fit ses études au collége de Pembroke, reçut en 1806 son diplôme de docteur en théologie, et, après avoir exercé les fonctions sacerdotales dans le comté de Hunts, fut attaché comme chapelain à l'évêque de Lincoln. Consacré évêque de Chichester en 1831, il passa avec la même dignité à Durham (1836), siége dont les revenus sont estimés à plus de 200 000 fr. par an. Ce prélat a écrit plusieurs volumes de *Sermons*; des *Psaumes et Hymnes*; *Vérité de la religion chrétienne* (Truth of the christian religion); *Mœurs et coutumes bibliques*, expliquées d'après les récits des voyageurs (1845), traduit en français, etc. On lui doit également une édition revue et augmentée du *Dictionnaire de prosodie grecque* de Morell. En septembre 1856, il a résigné la dignité épiscopale.

MALTE-BRUN (Victor-Adolphe), géographe français, né à Paris, en 1816, et fils du célèbre géographe de ce nom, obtint, après la mort de son père (1826), une demi-bourse au collége de Versailles, entra en 1837 dans une étude d'avoué, et embrassa, en 1838, le professorat. Il enseigna successivement l'histoire à Pamiers (1838), à Sainte-Barbe (1840), au collége Stanislas (1846), et, à partir de 1847, se voua entièrement aux études géographiques. Il est membre et, depuis 1852, secrétaire adjoint de la Société de géographie, dont il a été secrétaire général en 1855. Il participe, en cette qualité, à la rédaction du *Bulletin* de cette société. Il est en outre rédacteur en chef des *Nouvelles annales des voyages*, fondées par son père, en 1808.

M. Malte-Brun a publié : *les Jeunes voyageurs en France* (1840; 2e édit., 1844, 2 vol. in-12); une nouvelle édition de la *Géographie* de son père (1852-55, 8 vol. in-8), et, avec divers collaborateurs, *la France illustrée*, histoire, géographie et statistique (1855-1857, 3 vol. in-8).

MAME (Alfred-Henri-Armand), imprimeur français, né à Tours, le 17 août 1811, dirige dans cette ville une maison considérable d'imprimerie et de librairie, fondée par son père au commencement de ce siècle, et bornée pendant longtemps à la clientèle locale et à l'impression de quelques livres de droit ou de liturgie, la plupart même pour le compte des éditeurs de Paris. En 1833, l'établissement passa aux mains de MM. Alfred et Ernest Mame. Celui-ci, neveu et gendre du fondateur, est depuis 1851 maire de Tours. Les deux beaux-frères l'exploitèrent en commun jusqu'en 1845, et lui donnèrent ensemble une extension considérable. Mais c'est surtout depuis que M. Alfred Mame est resté seul à la tête des affaires, qu'il a déployé l'esprit d'initiative et l'aptitude industrielle grâce auxquelles sa librairie a pris les plus grandes proportions.

La maison Mame représente aujourd'hui une vaste usine, où s'exécutent à la fois les fonctions, ordinairement divisées, de l'éditeur, de l'imprimeur, du libraire et du relieur, avec tous les travaux accessoires que ces professions appellent; où la matière première des livres entre, sous la forme de manuscrits, de papiers en rames, de caractères, de cartons et de peaux, pour en sortir en volumes préparés pour toutes les nécessités de la consommation. L'imprimerie, exclusivement affectée aux besoins de la librairie, est pourvue de vingt mécaniques à imprimer, à glacer, à couper ou à monter le papier, toutes mues par la vapeur, et produisant jusqu'à 15 000 volumes par jour. Les ateliers consacrés à la reliure, plus vastes encore, sont garnis de machines et d'instruments nouveaux destinés à apporter, dans

les opérations de toute nature qui s'y rattachent, avec la célérité et l'économie, une régularité et une précision parfaites. Sans parler des milliers de cartonnages frappés tout d'une pièce, avec plus d'éclat que de goût, on y confectionne depuis la plus modeste couverture en basane jusqu'aux plus riches reliures en chagrin et en velours, avec ciselures sur les tranches. Chaque jour ouvrable, il sort de la maison 3 ou 4000 kilogrammes de livres brochés ou reliés, formant un total de 1 000 000 à 1 200 000 kilogrammes par an. Des galeries, qui peuvent contenir 2 000 000 de volumes, sont comme les réservoirs qui alimentent régulièrement cet écoulement considérable. L'établissement occupe directement 700 ouvriers ou employés dans son enceinte, et 4 à 500 au dehors. Il règne partout, au milieu de ces centaines d'hommes, de femmes et d'enfants, un ordre, une propreté, un silence, que la grandeur des ateliers fait surtout ressortir. M. Alfred Mame, comme beaucoup de chefs des grands ateliers en France, a encouragé parmi ses ouvriers toutes les sociétés de secours et de prévoyance.

Le fonds de la maison Mame se compose particulièrement de livres de liturgie et de dévotion, et de petits ouvrages d'éducation religieuse, publiés sous les auspices de l'archevêque de Tours, et sévèrement expurgés par une commission d'ecclésiastiques; elle y a ajouté quelques éditions d'auteurs classiques et des publications élémentaires d'histoire et de science, soumises également au contrôle de l'autorité religieuse. Dans cette spécialité, la maison Mame est parvenue à atteindre, avec une haute puissance de production, les dernières limites du bon marché. On a cité ses petits *Paroissiens* qui, reliés tout en peau et dorés sur tranche, arrivaient entre les mains de l'acheteur, le bénéfice des intermédiaires prélevé, au prix de 35 centimes; mais, pour se faire une idée exacte de cette fabrication et de cette vente à bas prix, il ne faut pas seulement songer aux économies résultant de la production sur une aussi grande échelle, de la concentration en un même établissement d'industries distinctes, et de toutes les conditions habilement combinées pour obtenir avantageusement les matières premières, le combustible ou la main-d'œuvre, il faut surtout comprendre que l'on a réduit, et souvent même supprimé, les charges et les risques ordinaires du libraire et de l'éditeur; ici, peu ou point de droits d'auteur et de propriété littéraire, aucune grande collection de sciences, d'art ou de littérature; point d'œuvres importantes, suscitées, acceptées ou soutenues; aucune solidarité entre l'industrie et la pensée; mais une multitude de livres, tombés, depuis des siècles, dans le domaine public, ou d'opuscules nouveaux, sans valeur sérieuse, et dont le placement par milliers, quelle qu'en soit la médiocrité, est assuré d'avance, dans tout le monde catholique, par le patronage dont on accepte sans réserve les conditions et la censure.

La maison Mame, qui fabrique des opuscules à cinq centimes, a voulu se présenter à l'Exposition universelle de 1855, avec un monument de typographie artistique. Grâce au concours de dessinateurs et de graveurs qui ne travaillent pas ordinairement pour elle, elle a exécuté un de nos plus beaux livres, *la Touraine*. Ce splendide in-folio, avec ses illustrations et ses vignettes de MM. Français, K. Girardet et Catenacci (voy. ces noms), avec le luxe du papier et la richesse de la reliure, n'a laissé à désirer qu'une plus grande valeur littéraire. M. Mame, qui avait déjà obtenu, en 1849, une médaille d'or et la décoration; à l'Exposition universelle de Londres (1851), une médaille de prix (*price-medal*), obtint, à ce dernier concours, une grande médaille d'honneur. (Voy. FOURNIER).

MAMIANI (Terenzio DELLA ROVERE, comte), poëte, philosophe et homme politique italien, né vers 1802, dans les États de l'Église, se mêla, au sortir des études, aux mouvements révolutionnaires que l'avénement de Grégoire XVI provoqua en Italie, prit une part très-active au soulèvement de la Romagne, et, après la formation du gouvernement provisoire de Bologne, fut choisi, avec Amaroli, Bianchetti, Armandi, Orioli, pour être un des membres du pouvoir exécutif. Bologne ayant été pris, et la révolution comprimée, comme à l'ordinaire, par les Autrichiens, M. Mamiani passa en France et forma à Paris un comité de propagande, dont il eut la présidence, et Leopardi fut un des membres les plus actifs. M. Mazzini (voy. ce nom) y adhéra, quoique à contre-cœur, et dès cette époque s'élevèrent, entre MM. Mamiani et Mazzini, des dissentiments graves que mit à jour, plus de quinze ans après, la révolution romaine de 1848. En attendant qu'elle éclatât, M. Mamiani, esprit indépendant et modéré, mais moins mystique que Gioberti, tentait de relever le courage de ses compatriotes, en répandant les principes d'une philosophie qui était un compromis entre la raison et le sentiment, la science et la foi, et où le poëte se laissait facilement sentir.

Enfin, l'avénement de Pie IX et les troubles qui précédèrent la révolution le ramenèrent en Italie. Il refusa d'accepter le bénéfice d'une amnistie qui réclamait de lui le désaveu du passé, et ne consentit à rentrer que sans aucune condition (1846). Au commencement de 1848, il reparut à Rome et prit place aussitôt parmi les membres les plus actifs du parti libéral modéré. Après les mouvements du mois de mars, et la promulgation de la constitution, lorsque déjà toute l'Italie était en feu, il accepta, non sans avoir hésité quelque temps, la présidence du cabinet où avaient déjà passé les cardinaux Gizzi, Ferretti, Bofonti et Antonelli (voy. ce nom) Il s'y trouvait dans une situation difficile et que sa popularité ne suffisait pas à sauver, entre les répugnances ou les terreurs du pape et les exigences de la démocratie, représentant un parti modéré qui n'existait guère et presque forcé, pour combattre les intrigues sourdes du parti absolutiste, d'accepter les avances et la coopération de la faction mazzinienne. Son but principal était l'indépendance de l'Italie, et il voulait former une ligue sérieuse entre Rome, le Piémont, la Toscane et Naples, contre l'Autriche. En politique, il était pour la monarchie constitutionnelle. Le pape, qui ne pouvait se résoudre à en appliquer les principes, lui fit, au sein même des assemblées représentatives, une guerre qui fit demander au prince de Canino (voy. ce nom) « si le discours du trône était la pensée du ministère amovible, ou le programme du prince même. » De son côté, le cabinet refusait au pape la réunion des deux portefeuilles des affaires extérieures (ecclésiastiques et laïques). De Paris, les violences du journal *l'Univers* envenimèrent la querelle, et, à la suite d'une manifestation belliqueuse, à laquelle prit part un de ses collègues, M. Mamiani se retira du cabinet, impopulaire, mal vu de la cour, suspect au parti avancé. S'il avait échoué dans les questions générales, il avait du moins préparé d'excellentes mesures, telles que l'introduction dans l'État des télégraphes, du système décimal, des livrets d'ouvriers et de domestiques, etc. Il alla à Turin, où il fonda, avec Gioberti et quelques autres, la Société de l'union italienne, dont il ne tarda pas à être nommé président.

Après le meurtre de Rossi (novembre), il fut désigné, avec l'abbé Rosmini, pour faire partie du ministère Galetti; la fuite du pape et la difficulté des circonstances, le décidèrent seules à accepter par patriotisme le portefeuille des affaires étrangères, qu'il avait d'abord refusé. Croyant au mauvais vouloir de la cour de Gaëte, il conseilla de cesser avec elle toute communication et de se constituer franchement en pouvoir révolutionnaire; le cabinet préféra conserver une apparence de légalité. Toutefois, M. Mamiani ne consentait point à décréter à tout jamais la déchéance du pape, et il dut bientôt, avec un de ses collègues, donner sa démission (décembre 1848). Il resta dans Rome, où, sondé par l'ambassadeur français, M. d'Harcourt, il se montra favorable à une intervention française, la seule qui, selon lui, pût sauver la liberté des dangers dont la menaçait l'invasion des Autrichiens, ou le retour des cardinaux. Quand il vit cette intervention se réaliser, il se retira à Gênes, où il a toujours vécu depuis. Orateur élégant et habile, administrateur expérimenté, bon ministre constitutionnel en temps de paix, sa modération sans avoir été utile à l'Italie, a été fatale à sa propre popularité.

M. Mamiani reste pour tous les partis un poëte très-distingué, un savant jurisconsulte, et le chef d'une philosophie plus attrayante qu'originale, sorte de compromis entre le scepticisme dogmatique de Kant et le sentimentalisme de Gioberti. C'est ce qui apparaît du moins dans son *Renouvellement* (Rinnovamento). Il a en outre publié les *Dialogues de science première* (Dialoghi di scienza prima; Paris, 1846); *les Poëtes du moyen âge* (Poeti dell' età media; Paris, 1842; 2ᵉ édition, 1848), ainsi qu'un grand nombre de pièces de vers détachées. Comme fondateur de l'Académie philosophique de Gênes, il a publié une série de mémoires dont voici les plus remarquables: *de l'Impossibilité d'une science absolue* (della Impossibilità d'una scienza assoluta); *du Beau dans la théorie du progrès* (del Bello in ordine alla Teorica del progresso); *de l'Usage de la métaphysique dans les sciences physiques* (dell' Uso della metafisica nelle scienze fisiche); *sur l'Origine, la nature et la constitution de la souveraineté* (sull' Origine, natura et costituzione della sovranità); *le Droit de propriété* (del Dritto di proprietà), et quelques autres qui ont trait à l'économie ou à la politique sociale. En 1851, il publia à Paris un livre très-important et qui, de lui, a une grande valeur; il est intitulé: *de la Papauté* (del Papato, Paris, 1851). Aujourd'hui, M. Mamiani donne encore fréquemment des articles à la *Revue contemporaine* de Turin, fondée en 1853, et qui est comme le dernier champ de bataille des hommes politiques italiens vaincus en 1848.

MANCEL (Georges), archéologue français, né en 1812, à Caen, où il fut élevé, écrivit de bonne heure des articles politiques pour les journaux libéraux de cette ville, sous le pseudonyme de J. B. Gérard. Puis il consacra ses loisirs à l'histoire et aux antiquités de sa province. Il édita *le Père André jésuite* (1845, in-8), avec M. Charma; le *Journal d'un bourgeois de Caen* (1848, in-8), qui s'étend de 1652 à 1733; et les *Lettres inédites de Malherbe* (1853, in 8), etc. Il a fourni un grand nombre de mémoires au *Journal des savants de Normandie* et au *Bulletin* de l'Académie de Caen, dont il fait partie. Il est un des trois conservateurs de la bibliothèque de Caen.

Parmi ses travaux plus personnels, on remarque: *Caen sous Jean sans Terre* (1840); *Essai sur l'histoire littéraire de Caen* (1842); des *Recherches biographiques sur Alain Chartier* (1846); *le Calvados pittoresque et monumental* (1846, in-folio). En 1852, il a pris la direction de *la Normandie illustrée* (in-folio), magnifique publication qui n'est pas encore terminée.

MANCHESTER (William-Drogo MONTAGU, 7ᵉ duc DE), pair d'Angleterre, est né en 1823, à Kimbolton-Castle (comté de Huntingdon), d'une illustre famille qui a obtenu la pairie en 1620 et le titre de duc en 1719 sous George Iᵉʳ. Élevé au Collége militaire de Sandhurst, il acheta un brevet de sous-lieutenant d'infanterie et servit, de 1843 à 1846, au cap de Bonne-Espérance, où il fut aide de camp du général Maitland. En 1850, il se retira avec le grade de capitaine. Il a fait, suivant l'usage, l'apprentissage de la vie politique à la Chambre des Communes, y siégeant pour Bewdley de 1848 à 1852, et, pour le Huntingdonshire, de 1852 à 1855, époque où il a hérité de la pairie. Partisan des principes conservateurs, il a fait partie de la maison du prince Albert sous le ministère Derby (1852). Marié à la comtesse d'Alten (1852), il a plusieurs enfants, dont l'aîné, *Georges* vicomte CAVENDISH, est né en 1853.

MANCINI (Laura-Beatrice OLIVA, dame), femme poëte italienne, née à Naples, en 1823, passa les plus belles années de sa première jeunesse auprès d'un père malade, qui, en échange de ses soins dévoués, l'instruisit dans les littératures anciennes et modernes et dans l'histoire universelle. Dans ses loisirs, elle cultivait avec succès la peinture, la musique et la poésie. Elle se maria, en 1840, malgré des résistances de famille, avec l'avocat, professeur en droit, Pasquale Mancini. Ce mariage fut tout un roman dont elle fit une pièce de théâtre, *Inès*, jouée à Florence en 1845. L'année suivante, elle publia un poëme: *Colombo al convento della Rabida* et un volume de *Poésies diverses* (Gênes, 1846).

Libéral et même républicain, son mari, s'étant mêlé aux mouvements napolitains de 1848, dut, après la réaction, prendre avec elle la route de Turin. Trois ans après, lorsque M. Gladstone eut fait paraître ses lettres célèbres sur Naples, Mme Mancini fit écho par des vers patriotiques intitulés: *A Gladstone une exilée napolitaine* (Turin, 1851). Elle donna encore dans le même esprit: *l'Italie sur la tombe de Vincent Gioberti* (Turin, 1853), sorte d'improvisation écrite aussitôt après la mort du philosophe et qui excita un vif enthousiasme. Les œuvres de cette dame qui compte, en Italie, surtout comme poëte lyrique, ont de la chaleur, du sentiment et souvent de la force et de l'éclat.

MANDEL (Édouard), graveur allemand, né à Berlin, le 15 février 1810, fut de bonne heure encouragé par le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume III; admis, en 1826, aux cours de l'Académie, il travailla quatre années avec le professeur Buchhorn. Le succès de sa première œuvre, *le Guerrier et sa fille*, d'après Hildebrand, en 1830, le fit charger par l'Académie de graver la *Loreley* de Regass. Il en devint membre lui-même en 1837. La même année, il obtenait une 3ᵉ médaille au salon de Paris, puis une 2ᵉ en 1844. Nous citerons de lui: *le Berger italien*, de Pollack; le *portrait de Van Dyck*, d'après l'original du Louvre; le *portrait du Titien*, d'après l'original, de Berlin; le *portrait de la reine Élisabeth de Prusse*, d'après Stieler; le *portrait de Charles Iᵉʳ*, d'après le tableau de Van-Dyck, à Dresde (1851); *la Madone de Colonna*, d'après Raphaël (1853), etc. M. Mandel a envoyé à l'Exposition universelle de Paris en 1855 plusieurs planches qui lui ont valu une médaille de première classe; ce sont: *le Christ pleurant sur Jérusalem*, d'après M. Ary

Scheffer, le *portrait de Frédéric-Guillaume IV*, d'après Otto; *Deux enfants*, d'après M. Magnus, et son fameux *portrait de Charles Ier*. Il est professeur de gravure depuis 1842.

MANEC (J... P...), médecin français, né en 1799, suivit à Paris les cours de la Faculté, et fut reçu docteur en 1826. Attaché depuis longtemps à l'hospice de la Salpêtrière, il est chef des travaux anatomiques de l'administration des hôpitaux. On a de lui une bonne thèse *sur la Hernie crurale* (1826); deux tableaux représentant *l'Axe cérébro-spinal* et *le Nerf grand-sympathique*, et un *Traité de la ligature des artères* (1832, in-folio; 2e édit., 1836); ouvrage couronné par l'Académie des sciences. Il a également coopéré au *Traité d'anatomie descriptive* de Jules Cloquet. M. Manec a été créé, en 1836, chevalier de la Légion d'honneur.

MANGEART (Jacques), littérateur français, né à Reims, le 12 mars 1805, fit son droit à Paris, prit le diplôme d'avocat, en même temps que les grades universitaires, et suivit, en 1827, l'expédition de Morée. A son retour, il entra dans l'enseignement, fut, de 1834 à 1839, professeur de philosophie aux colléges de Dôle et de Valenciennes, et se fit inscrire, en 1840, au barreau de cette dernière ville, dont il est devenu bibliothécaire en 1848.

On a de lui : *Souvenirs de la Morée recueillis pendant le séjour des Français* (1830, in-8); des *Rapports* et *Questions* à M. Cousin, sur des curiosités bibliographiques ou des points contestés d'histoire philosophique (1838); *Catalogue descriptif et raisonné des manuscrits de la bibliothèque de Valenciennes* (1857-1858); de nombreuses traductions fournies à la *Bibliothèque latine-française*, notamment de Martial, d'Ovide et de Cicéron (1833-1843); *Mérope*, tragédie de Maffei, traduite en vers français (1845); des éditions annotées et commentées de César, Virgile, Cicéron, pour la librairie Panckoucke; etc., etc.

MANGUIN (Pierre), architecte français, né à Paris, le 12 février 1815, suivit, de 1842 à 1845, l'École des beaux-arts, comme élève de M. H. Lebas. Il fut attaché peu après à la commission des monuments historiques, et dessina pour elle des *Études* et des *Projets de restauration* envoyés aux salons. En 1853, il exécuta à Lyon le piédestal de la statue équestre de Napoléon Ier, due au comte de Nieuwerkerke. M. Manguin a successivement exposé, entre autres dessins : une *Restauration de l'église de la Ferté-Bernard* (Sarthe) en 1840; *les Cérémonies des funérailles des victimes de juin* 1848, ordonnées par MM. Duc et H. Labrouste; un *Projet de la statue de Napoléon Ier*, avec les *Plans* de tout un quartier nouveau (1850); un *Projet de théâtre; l'Église Notre-Dame-de-Calma* (Drôme) en 1852, et diverses *Études archéologiques*, qui ont reparu, avec les précédentes, à l'Exposition universelle de 1855. Il a signé, avec M. Lussy, les *Vues de l'église de Rueil* (1847). M. Mauguin a obtenu une 1re médaille en 1848, une mention en 1855 et la décoration en octobre 1852.

MANIN (Daniel), homme politique italien, ancien président de la république de Venise, né dans cette ville en 1804, et rattaché à tort à la famille du dernier doge, Ludovic Manin, fit ses études de droit à l'université de Padoue et fut reçu docteur à 17 ans (1821). Fils d'un avocat distingué, Pietro Manin, il voulut embrasser la même carrière; mais il lui fallut attendre à peu près pendant sept années l'âge où il lui serait permis de plaider. Il les consacra à de nouvelles études, et particulièrement à la traduction d'ouvrages de droit romain. Il ne commença à exercer la profession d'avocat qu'en 1830, et y acquit promptement la réputation d'un orateur habile et d'un savant jurisconsulte. En même temps son attitude politique en présence des exigences cruelles ou vexatoires de la domination étrangère le fit reconnaître pour un des chefs du parti national. En 1847, au milieu du mouvement général communiqué à toute l'Italie par les réformes de Pie IX, M. Manin fut, avec M. Tomaseo, un des promoteurs de l'agitation réformiste à Venise. Dans les premiers jours de janvier 1848, l'état des esprits inquiétant la police autrichienne, M. Manin fut prié par le directeur général, Call, d'intervenir pour les calmer; toutes les concessions qu'il demanda dans cette circonstance lui furent promises. Mais les espérances de réforme furent bientôt dissipées, et à la suite du massacre exécuté le 9 janvier par les soldats de Radetzky (voy. ce nom) dans les rues de Milan, M. Manin et ses amis se préparèrent à une lutte décisive. Le 18 janvier, les réclamations que MM. Manin et Tomaseo avaient adressées au gouvernement autrichien au sujet de l'indépendance du royaume lombardo-vénitien, servirent de prétexte pour les arrêter tous deux. Pendant qu'on prolongeait leur détention par des interrogatoires sans résultat, l'agitation croissait dans la ville où l'on apprenait coup sur coup les révolutions successives de Paris, de Naples, de Toscane, enfin de Vienne. Le 17 mars, les deux prisonniers furent relâchés et portés en triomphe. M. Manin réclama et obtint immédiatement du gouverneur Palffy la formation d'une garde civique à l'aide de laquelle il s'empara adroitement, dès le 22, de l'arsenal et en chassa les Autrichiens sans effusion de sang. Il proclama la république de Saint-Marc aux applaudissements enthousiastes de toute la population. Après avoir recommandé aux Vénitiens, au nom de l'amour qu'ils avaient pour lui, « d'agir avec la dignité qui convient à des hommes qui méritent d'être libres, » il organisa le gouvernement à la tête duquel il fut placé avec Tomaseo, forma un comité de défense, créa dix bataillons de garde mobile, improvisa une artillerie et entretint avec les autres nations, surtout avec la France, des relations diplomatiques qui le convainquirent bientôt que Venise ne devait compter, dans une lutte quelconque, que sur elle-même.

Pendant la courte période de la fusion entre la Lombardie et le Piémont, les deux chefs du gouvernement républicain abdiquèrent; mais, après la première défaite des Lombards, ils proclamèrent de nouveau la république de Venise et en reprirent le gouvernement. Ils le gardèrent pendant toute la durée du siége, qui, commencé le 13 août 1848, se prolongea jusqu'à la fin du même mois de l'année suivante. L'honneur militaire de cette héroïque et nouvelle défense revient au général Ulloa (Voy. ce nom), mais c'est à l'influence des deux dictateurs et à l'affection universelle des Vénitiens pour Manin, surnommé alors *le père du peuple*, qu'il faut attribuer cette longue patience avec laquelle toute une population étrangère à la guerre en a soutenu jusqu'à la dernière extrémité toutes les horreurs.

Lors de la capitulation, M. Manin fut naturellement du nombre des quarante principaux défenseurs de Venise exclus de l'amnistie accordée par l'Autriche. Il s'embarqua avec ses compagnons d'exil et vint se réfugier à Paris. Sans fortune et trop fier pour accepter des libéralités qui ne pouvaient manquer de venir au-devant de lui, il donna, pour vivre, des leçons d'italien. En 1855, la mort de sa fille, âgée de dix-sept ans et douée

d'une rare distinction de cœur et d'esprit, a été signalée, dans toute l'émigration italienne, comme un deuil public.

M. Manin n'a pas cessé, depuis son exil, de protester contre l'occupation autrichienne en Italie. Aux gouvernements dont les diplomates recommandent à l'Autriche d'être humaine et libérale en Italie, il répliquait : « Nous n'avons que faire de son humanité et de son libéralisme. Nous lui demandons qu'elle s'en aille; nous voulons être les maîtres chez nous. » Pour arriver à ce résultat, l'ancien chef de la république vénitienne s'est montré prêt à sacrifier la cause même de la république à l'affranchissement de son pays, et il invitait les royalistes à préférer de leur côté l'indépendance nationale à tout intérêt dynastique. Dans ces derniers temps, il s'est rallié à l'idée d'une monarchie italienne, et, au grand scandale des mazziniens, il en offrait volontiers l'honneur au roi de Piémont. Sa devise était : *Indépendance et unification*, et ce néologisme était destiné à signifier également l'Italie républicaine ou monarchique, unitaire ou fédérative. Il l'a formulée clairement à propos de la fameuse brochure intitulée : *Murat et les Bourbons*, qui parut à Paris à la fin de 1855, et dans laquelle il parlait au nom de tout le parti national italien. Plusieurs journaux français, *la Presse*, *le Siècle*, *l'Estafette;* en Angleterre, le *Times* et le *Daily-News;* à Turin, *il Diritto*, reçurent plus particulièrement ses communications. — L'illustre patriote italien est mort à Paris, le 22 septembre 1857. Une souscription a été ouverte pour lui élever un monument, et M. Legouvé vient de lire devant tout l'Institut une touchante élégie en l'honneur de sa mémoire (août 1858). Il a été publié par M. Anatole de La Forge une *Histoire de la république de Venise sous Manin*.

MANN (Horace), célèbre philanthrope américain, né à Franklin (Massachussets), le 4 mai 1796, fut élevé à l'université de Brown, pratiqua le droit à Litchfield et à Denham, et représenta cette dernière ville à la législature; il vint habiter Boston en 1836 et fut élu au sénat de Massachussets. En 1848, à la mort de John Quincy Adams, il lui succéda comme sénateur au Congrès des États-Unis. Nommé, en 1853, président du collége d'Antioche dans l'Ohio, il y a enseigné la philosophie et l'économie politique et s'est fait remarquer, comme *lecturer*, par une parole à la fois simple, familière et énergique.

M. Horace Mann a attaché son nom à une grande œuvre sociale qui s'accomplit aujourd'hui en Amérique, la réforme des écoles, et au développement de l'éducation populaire. Grâce à des efforts persévérants, il est parvenu, surtout dans les États du Nord, à multiplier les salles d'école pour les enfants, à fonder des écoles de perfectionnement pour les maîtres et les institutrices, et à régénérer, en un mot, tout l'enseignement primaire. Il a écrit une série fort remarquable de douze *Rapports* annuels à la société, dont il était secrétaire, sur l'éducation physique et intellectuelle; un petit volume extrait de son septième rapport, a été publié à part sous ce titre : *Compte rendu d'un voyage entrepris pour étudier les divers systèmes d'éducation en Allemagne, en Angleterre*, etc. (Report of an educational tour in Germany, Britain, etc.; 1843), réimprimé à Londres en 1846, et cité comme un chef-d'œuvre de ce genre d'écrits. On a encore de lui : *Quelques pensées pour les jeunes gens* (A few Thoughts to young men; Boston, 1850, in-8); *Quelques pensées sur l'influence et les devoirs de la femme* (A few Thoughts on the powers an duties of woman; New-York, in-18); *deux Lectures sur l'intempérance* (Two lectures on Intemperance; Syracuse, 1852, in-18).

MANNERS (John-James-Robert, lord), homme politique anglais, né le 13 décembre 1818, à Belvoir-Castle (comté de Leicester), est le second fils du présent duc de Rutland (voy. ce nom). Il fit ses études au collége d'Eton et à l'université de Cambridge, et fut envoyé, en 1841, à la Chambre des Communes par le bourg de Newark, où domine l'influence de sa famille. Partisan des doctrines conservatrices, il défendit avec assez de talent la politique de sir R. Peel, et se rallia plus tard au parti exclusif qui reconnaissait M. Disraeli pour chef. Ses électeurs lui ayant préféré, en 1847, son cousin John Sutton-Manners, il se porta candidat, en 1849, à Londres même, en concurrence avec le baron Lionel de Rothschild, qui fut élu. Ce ne fut qu'en février 1850 qu'il réussit à rentrer au Parlement avec le mandat de Colchester, qui lui a été renouvelé depuis en 1852 et en 1857.

En février 1852, lors de la formation du cabinet Derby, lord Manners reçut les fonctions de haut commissaire des forêts avec voix délibérative au conseil; et quoiqu'il ne possédât encore aucune des connaissances nécessaires pour l'exercice de cette charge, il la conserva jusqu'à l'arrivée de lord Aberdeen aux affaires (décembre 1852). Il est rentré dans le nouveau ministère de Derby, avec le portefeuille des travaux publics (25 février 1858). Il fait, à ce titre, partie du Conseil privé.

On a de lui quelques écrits qui lui ont fait une place distinguée dans l'école littéraire de la *Jeune Angleterre*, école dont la prétention est de restaurer le système féodal et l'aristocratie religieuse du moyen âge. Son *Plaidoyer pour les antiques fêtes nationales* (A Plea for national holidays; 1843), conçu dans cet esprit, a été accueilli comme une bizarre anomalie exposée avec beaucoup de verve. On lui préfère avec raison le livre qu'il publia ensuite sur *l'Alliance espagnole* (the Spanish match; 1846). A la suite d'une visite en Irlande, il a écrit un volume d'impressions sous le titre : *Notes de voyage* (Notes of an irish tour; 1849), où le passé est de nouveau glorifié aux dépens de la civilisation moderne.

Son frère puîné, lord George-John MANNERS, né en 1820, a été élevé à Cambridge, est entré dans les gardes à cheval, où il a le grade de capitaine. En 1847, il est devenu membre du Parlement pour le comté de Cambridge, et vote avec les conservateurs.

MANNERS (John-Henry-Thomas MANNERS, 2e baron), pair d'Angleterre, parent des précédents, né, en 1818, à Dublin, appartient à une branche cadette de la maison des ducs de Rutland. Après avoir fait ses études à l'université de Cambridge, il prit, en 1842, la place de son père à la Chambre des Lords, où il vote avec le parti conservateur et protectionniste. Il est deputé-lieutenant du comté de Suffolk. De son mariage avec miss Dashwood (1848), il a quatre enfants dont l'aîné, John-Thomas MANNERS, est né en 1852 à Londres.

MANNERS (lord Charles SOMERSET), général anglais, parent des précédents, né le 24 octobre 1780, est frère du 5e duc de Rutland. Il n'avait pas encore dix-neuf ans lorsqu'il entra comme cornette au 10e dragons. Après avoir fait, en Espagne, la campagne de 1808, il suivit le comte de Chatham dans l'expédition de Walcheren et assista au siége de Flessingue. En 1811, il passa dans l'état-major du duc de Wellington, fut placé

à la tête du 3ᵉ de dragons (1812), et combattit avec beaucoup d'honneur à Salamanque, à Vittoria et à Toulouse. Georges IV le mit en 1817 au nombre de ses aides de camp. En 1854, il a été promu au grade exceptionnel de général d'armée.

Lord Ch. Manners a siégé assez longtemps à la Chambre des Communes, où il votait avec le parti conservateur; il a, pendant deux législatures antérieures à 1835, représenté le comté de Cambridge; depuis cette dernière date, il a été réélu sans interruption par le comté de Leicester jusqu'aux élections générales de 1852, où il s'est retiré de la vie politique.

MANSFIELD (William-David MURRAY, 4ᵉ comte DE), pair d'Angleterre, né en 1806, à Londres, descend d'une ancienne famille écossaise élevée, en 1776, à la pairie. Dès 1830, il vint siéger à la Chambre des Communes sous les auspices du parti tory, et y représenta différents bourgs jusqu'en 1840, époque de son passage à la Chambre haute. Sous la première administration de sir R. Peel (1834-1835), il remplit dans le cabinet les fonctions de lord de la Trésorerie. Protestant fervent, il a été nommé, en 1852, haut commissaire du synode général de l'Église d'Écosse. De son mariage avec miss Ellison (1829), il a deux enfants, dont l'aîné, William-David, vicomte STORMONT, né en 1835, est officier aux gardes.

MANTEUFFEL (Othon-Théodore, baron DE), homme d'État prussien, né à Lübben dans le Brandebourg, le 3 février 1805, fit ses humanités à l'École de Schulpforta, puis étudia le droit et les sciences politiques à l'université de Halle. En 1827, il vint à Berlin, où il occupa un modeste emploi dans la magistrature. En 1829, il passa dans l'administration, et fut nommé successivement à plusieurs postes de confiance dans la province de Brandebourg, qui le choisit pour son député à la diète provinciale en 1837. De 1841 à 1843, il dirigea, comme grand conseiller, les affaires intérieures du gouvernement de Kœnigsberg, et presque toutes les villes placées dans son cercle d'administration lui témoignèrent leur gratitude par la concession du droit de cité. Il venait de se marier, lorsqu'il obtint la vice-présidence du gouvernement de Stettin (1843). L'année suivante il fut nommé conseiller intime, conseiller particulier du prince de Prusse, et membre du conseil d'État. En 1845, il devint chef de division, remplissant les fonctions de sous-secrétaire d'État au ministère de l'intérieur.

Aux États généraux de 1847, M. de Manteuffel émit hautement des idées conservatrices, et défendit de toutes ses forces l'ancienne constitution de la Prusse. A la diète de 1848, comprenant l'influence des grands centres de population, il ne craignit pas de demander pour chacune des provinces du royaume un nombre égal de suffrages et de représentants. Contraint de s'effacer pendant tout le temps que dura l'effervescence révolutionnaire, il conserva pourtant son poste, et aussitôt que la réaction triompha il fut choisi par le roi pour ministre de l'intérieur dans le cabinet Brandenbourg (8 novembre 1848). C'est sous son ministère que fut promulguée la constitution du 5 décembre, arrachée au roi par l'émeute, et contre laquelle se sont tournés depuis tous les efforts du gouvernement. C'est lui qui, en 1850, au moment où la guerre menaçait d'éclater entre la Prusse et l'Autriche, fit prévaloir les idées de paix aux conférences d'Olmutz et de Dresde. Après la mort de M. de Brandenbourg et la démission de M. de Ladenberg, il devint chef du cabinet et ministre des affaires étrangères (19 décembre 1850). Depuis plus de six ans M. de Manteuffel a eu l'initiative de presque toutes les mesures conservatrices prises par le gouvernement prussien, et de toute la correspondance diplomatique avec les puissances étrangères. Après avoir penché pour la guerre dans la question d'Orient, il dut subir l'inaction et accepter la neutralité. Son habileté au Congrès de Paris, où il représenta la Prusse, contribua du moins à relever ce pays de l'effacement que lui avait imposé l'alliance de la Russie (1856). « Le sombre et austère Manteuffel, un ministre d'avant le déluge » (ainsi l'appelait un des chefs de l'opposition), est le représentant des idées modérées en Prusse. Sa politique consiste à tenir la balance égale entre le libéralisme avancé des uns et les opinions féodales des autres. Dans ces derniers temps il a eu surtout à lutter contre le parti de la croix, dont l'influence a paralysé et paralyse encore son action dans les conseils intimes du roi. Rude et impopulaire, peu fait pour être aimé, même de ceux qu'il défend, M. de Manteuffel a du moins l'estime de tous les partis.

MANTEUFFEL (Karl-Othon, baron DE), homme politique allemand, frère du précédent, est né à Lubben, le 9 juillet 1806. Il fit, comme son frère, à la Schulpforta et à Halle des études à la suite desquelles il devint assesseur au tribunal de Francfort-sur-l'Oder. Nommé, en 1841, conseiller provincial à Luckau, en remplacement de son frère aîné, il devint, en 1850, vice-président du gouvernement de Kœnigsberg, et, en 1851, président du gouvernement de Francfort. Depuis le mois d'août de la même année, il occupe à Berlin le poste de sous-secrétaire d'État au ministère de l'intérieur.

MANUEL (Jacques-André), sénateur français, ancien député et représentant du peuple, né à Nevers, le 8 juin 1791, servit sous le premier Empire, et se retira, en 1815, avec le grade de capitaine d'infanterie et la décoration. Pendant la Restauration, il dirigea une maison de banque dans sa ville natale. Il professait alors des opinions très-avancées et faisait une vive opposition au gouvernement des Bourbons. Après la révolution de Juillet, il fut nommé conseiller de la préfecture de la Nièvre, et, en 1839, envoyé par les électeurs de Nevers, à la Chambre des Députés, où il fit partie du centre gauche, soutint M. Thiers et combattit le ministère Guizot. En 1848, élu représentant de la Nièvre par 42 175 suffrages, il fut vice-président du comité de l'administration départementale et communale, vota ordinairement avec la droite, et adopta toutefois l'ensemble de la Constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée à l'intérieur et dans la question de Rome. Il ne fut réélu à la Législative qu'aux élections partielles du 8 juillet 1849. Il y fit partie de la majorité monarchique, puis se sépara du parti parlementaire pour s'attacher à la cause de Louis-Napoléon. Après le coup d'État du 2 décembre, il fut compris dans la première promotion de sénateurs (26 janvier 1852); depuis le rétablissement de l'Empire, il a été nommé officier de la Légion d'honneur.—M. Manuel est mort à Nevers au commencement de 1857.

MANVERS (Charles-Herbert PIERREPONT, 2ᵉ comte DE), pair d'Angleterre, né, en 1778, à Richmond, descend d'une branche cadette des ducs de Kingston. Sous le nom de lord Newark, il siégea à la Chambre des Communes de 1801 à 1816, après avoir navigué quelque temps sur les bâtiments de la marine royale. A cette dernière date, il prit la place de son père à la Chambre haute, où il vote avec le parti conservateur. De son ma-

riage avec miss Eyre (1804) il a trois enfants, dont l'aîné, Sydney-William-Herbert, vicomte Newark, né en 1825, près Nottingham, a épousé une fille du duc de Coigny et siége, depuis 1852, au Parlement.

MANZONI (Alexandre comte), célèbre poëte italien, est né à Milan, en 1784. Son père, quoique comte, était un homme sans instruction, mais sa mère, femme très-distinguée, était fille de Beccaria, l'auteur du fameux traité : *des Délits et des peines*. Le jeune Manzoni, qui connut, tout enfant, son grand-père, subit l'influence de ses idées, et, dès le collége, fut voltairien et philosophe, ce qui explique l'aversion si profonde qu'il eut plus tard contre l'éducation publique. Il fit toutefois d'excellentes études à Milan, puis à Pavie, et se passionna pour Alfieri, Monti et Foscolo. En 1805, il vint, avec sa mère, à Paris, où le nom de Beccaria lui ouvrit l'accès de cette fameuse société d'*idéologues*, qui se réunissait alors à Auteuil et comptait parmi ses membres Volney, Cabanis, Garat, de Tracy et Fauriel. Ce dernier devint l'ami intime d'Alexandre Manzoni, qui lui dédia plus tard sa tragédie du *Comte de Carmagnole*.

Sous les auspices de cette compagnie d'élite, le poëte débuta, l'année suivante, par une pièce de vers blancs, inspirée par la mort subite d'un ami de sa famille, et intitulée : *In morte di Carlo Imbonati* (Paris, 1806). Au milieu de plaintes un peu banales, on y remarqua ce beau passage qui devint en quelque sorte le programme de sa propre vie :

Non far tregua coi vili; il santo vero
Mai non tradir; nè proferir mai verbo
Chèplauda al vizio, o la vertù derida.

« Ne faire aucun pacte avec la bassesse; ne trahir jamais la sainte vérité; ne proférer jamais une parole qui encourage le vice ou qui ridiculise la vertu. » De retour à Milan avec sa mère (1807), il épousa, en 1808, Louise-Henriette Blondel, fille d'un banquier génevois. De cette époque date le poëme mythologique d'*Uranie* (Urania, 1809), qui ne parut qu'un pastiche de fades poésies italiennes.

Cependant M. Manzoni se sentait, en dépit de son éducation, entraîné, par les besoins d'une âme ardente, vers le catholicisme, auquel sa femme s'était convertie; il en embrassa peu après les principes les plus absolus, et une belle œuvre poétique signala ce changement d'idées. Ce sont les *Inni sacri* (Milan, 1810), recueil d'hymnes sur la Nativité, la Passion, la Résurrection, la Pentecôte et l'Assomption, où, abandonnant les formes païennes, il crée une poésie lyrique nouvelle, pleine d'élévation et de ferveur. Bientôt il allait renouveler complétement la littérature nationale et la retremper aux sources romantiques. La réforme prêchée en Allemagne par Schlegel, accomplie par Gœthe et Schiller, pénétra en Italie presque en même temps qu'en France. Fatigué des timides essais de Foscolo et de Silvio Pellico, M. Manzoni fit paraître, en 1820, sa première tragédie romantique : *le Comte de Carmagnole* (il Conte di Carmagnola), qui fit du bruit dans toute l'Europe. Elle attira de vives critiques à son auteur, qui les réfuta avec beaucoup d'autorité, dans sa lettre écrite en français *sur l'Unité de temps et de lieu*; au reste Gœthe lui consacra tout un article d'éloges. On reconnaît généralement aujourd'hui qu'elle ne méritait point de passionner si fort le public. Romantique, parce qu'elle violait la règle des unités, elle était classique par l'excessive simplicité des moyens dramatiques et la sobriété du style. Une seconde tragédie, *Adelchi*, parut en 1823, accompagnée de notes et d'éclaircissements historiques. Le sujet en est plus compliqué, l'action plus animée, les effets plus dramatiques; mais la principale beauté de l'ouvrage consiste surtout dans les chœurs à la manière antique, déjà introduits dans la pièce précédente. Entre ses deux œuvres dramatiques, il avait publié, à l'occasion de la mort de Napoléon, une ode célèbre : *le Cinq mai* (il Cinque maggio, 1821), où la religion, au grand étonnement du parti à la fois religieux et royaliste, réclamait l'Empereur comme un des siens : « Jamais, dit-il, grandeur plus superbe n'humilia son orgueil devant l'opprobre du Golgotha. » Cette ode a été regardée comme un des plus beaux morceaux lyriques de notre époque.

Mais la gloire de M. Manzoni est surtout attachée à son roman : *les Fiancés* (I promessi Sposi, storia milanese del secolo XVII; Milan, 1827, 3 vol.). On a traduit dans toutes les langues cette touchante histoire, où l'auteur, à propos d'un amour de village, trace un tableau si complet de la société italienne au XVIIe siècle. Tous les personnages en sont restés populaires : ce sont autant de types et de caractères originaux conçus avec vigueur, mais surtout rendus avec une variété de style qui fait les délices des oreilles italiennes. Naïveté, ironie douce et bienveillante, familiarité digne, éloquence tour à tour simple et majestueuse, tout, dans ce roman, concourt, malgré quelques longueurs, à un admirable ensemble. Dans une édition illustrée des *Fiancés*, qui parut à Milan, en 1842, M. Manzoni ajouta au texte primitif une *Histoire de la colonne infâme* (Storia della colonna infame), où il fait un tableau saisissant des exécutions cruelles et iniques, auxquelles donna lieu la superstition populaire pendant la terrible peste de 1630, et aborde, comme Beccaria, les plus hautes questions d'économie sociale et de droit criminel.

Après le succès des *Fiancés*, M. Manzoni renonça pour toujours à la littérature profane. Passionné pour la vie de famille et pénétré de plus en plus des sentiments chrétiens, il vit depuis plus de vingt-cinq ans dans une retraite absolue, à l'écart des agitations politiques, insoucieux de la liberté comme de la gloire, ou plutôt réduisant l'une et l'autre au bonheur intérieur et à la pratique de la vertu. Il a été d'ailleurs éprouvé par de cruels malheurs; remarié peu de temps après la mort de sa première femme (1833), il a vu périr successivement ses quatre enfants; la dernière de ses filles est morte en 1856, laissant le vieillard dans l'isolement. Il habite depuis fort longtemps à Brussano, aux environs de Milan.

M. Manzoni n'avait repris qu'une fois la plume pour réfuter un passage de l'*Histoire des républiques italiennes*, où Sismondi appréciait, avec une grande sévérité, l'influence morale de l'Église catholique au moyen âge. Sa réponse est intitulée : *Observations sur la morale catholique* (Osservazioni sulla morale cattolica; Florence, 1834). On cite encore un *Discours sur quelques points de l'histoire des Lombards*. Par ces différents ouvrages qui ont fait à M. Manzoni une gloire durable comme romancier, comme poëte lyrique, ou même comme auteur tragique, il a exercé moins d'influence sur ces genres de littérature eux-mêmes que sur la langue, à laquelle il a donné plus de souplesse, de variété et d'élégance. Il s'est surtout efforcé de ramener à l'unité d'une langue littéraire nationale, en les reprenant à leur source, les nombreux dialectes italiens qui ont privé les œuvres modernes de l'unité des siècles classiques.

MAQUET (Auguste), littérateur français, né à Paris, le 13 décembre 1813, entra de bonne heure dans l'enseignement, et fut, en 1831, pro-

fesseur suppléant au collége Charlemagne, où il avait fait ses classes. Ayant échoué, quelques années après, aux épreuves du doctorat, il se décida « à chercher gloire et profit dans la littérature. » *Bathilde*, son premier drame, dont Anténor Joly, le directeur de la Renaissance, confia le remaniement à M. Alexandre Dumas, commença ses relations avec cet écrivain. On lui attribue, dès lors, dans les œuvres de celui-ci, une part à laquelle lui-même eût suffi difficilement. Cette collaboration, révélée pour la première fois dans le pamphlet *Maison Alexandre Dumas et compagnie* (1845), devint publique et avouée l'année suivante; elle dura jusqu'à ce qu'en 1851 des complications de comptes arriérés l'interrompirent. M. Maquet a continué de travailler pour lui-même avec un succès, qui a fait, depuis, défaut plus d'une fois à son ancien patron.

On a de cet écrivain, en dehors de cette collaboration anonyme que les tribunaux viennent encore de reconnaître, tout en refusant de lui en allouer les bénéfices, un certain nombre de romans personnels, publiés dans divers journaux : *le Beau d'Angennes* (1843, 2 vol.); *Deux trahisons* (1844); *Histoire de la Bastille*, avec MM. Arnould et Alboize (1844, gr. in-8); *les Prisons de l'Europe*, avec ce dernier (1844-1846, 8 vol.); *la Belle Gabrielle* (1853-1855, 5 vol.); *le Comte Lavernie* (1855); *la Maison du Baigneur* (1856, 2 vol.), etc. Il a donné au théâtre, d'abord avec M. Dumas : *les Mousquetaires* (1846); *la Reine Margot* (1847); *le Chevalier de Maison-Rouge* (1847); *Monte-Cristo* (1847); *Catilina* (1848); *le Chevalier d'Harmental* et *la Guerre des femmes* (1849); *Valéria* (1851), drame en 5 actes et en vers, avec M. J. Lacroix, réhabilitation de Messaline; enfin, seul : *le Comte de Lavernie*, drame en 5 actes (Porte-Saint-Martin, 1855); *la Belle Gabrielle*, drame en 5 actes (Ibid., 1857); quelques vaudevilles, des articles, fragments, pièces de vers, fournis à une foule de revues et journaux (voy. DUMAS).

MARBEAU (F. Jean-Baptiste), philanthrope français, fondateur des crèches, né en 1798, à Brives (Corrèze), fit son droit à Paris, et, après avoir été reçu avocat, y exerça pendant près de vingt ans la profession d'avoué. Il se fit d'abord connaître par quelques ouvrages de droit et d'économie politique: *Traité des transactions* (1833, in-8), d'après les principes du Code civil; *Politique des intérêts* (1834, in-8), essai sur le moyen d'améliorer le sort des ouvriers, signé ainsi : *par un travailleur devenu propriétaire;* des *Études sur l'économie sociale* (1844, in-8), etc.

Cette préoccupation des misères du peuple, soutenue par une philanthropie intelligente, amena M. Marbeau à l'utile fondation qui a entouré son nom d'une sympathie méritée. En 1844, en sa qualité d'adjoint au maire du 1er arrondissement de Paris, il fut chargé par le comité local d'instruction primaire d'un rapport général sur les asiles de l'arrondissement. Une lacune fâcheuse le frappa dans le cours de ses visites : depuis sa naissance jusqu'à l'admission à l'asile, l'enfant du pauvre manquait, pour le soutenir, de l'appui d'une institution sociale. S'appliquant dès lors à la combler, il proposa l'institution des crèches, dont la première idée appartient à un disciple de Fourier, M. Jules Delbrouck ; sa pensée, formulée longuement dans son rapport, peut se résumer ainsi : « Soigner en commun, pendant le « cours des journées de travail, les petits enfants « âgés de moins de deux ans, dont les mères pau« vres, honnêtes et laborieuses sont obligées, « pour vivre, d'aller travailler hors de leur ha« bitation. »

Avec le concours de plusieurs personnes charitables, M. Marbeau organisa en peu de temps la première crèche, qui fut ouverte, le 14 novembre 1844, à Chaillot. L'année suivante, le livre qu'il écrivit pour propager cette institution : *des Crèches* (1845, in-18; 4e édit., 1846), fut jugé digne, par l'Académie française, d'un prix Montyon de 3000 fr. De la crèche-mère de Chaillot naquirent, sur le même modèle, en 1846, les crèches de Saint-Louis d'Antin et de Saint-Philippe du Roule, de Belleville, de Saint-Pierre du Gros Caillou, de Saint-Vincent de Paul. En 1846, on en créa sept à Paris et dans la banlieue; cinq en 1847; deux en 1848; deux en 1849; deux en 1851 ; une en 1852. Enfin, en 1856, le département de la Seine compta vingt et une crèches ; c'était à peu près le même nombre d'asiles qu'il possédait en 1837, au moment où cette institution fut constituée en service public. Grâce aux efforts de la société, fondée en 1847, sous la présidence de M. Dupin, le nombre des crèches organisées aujourd'hui en France peut être évalué à quatre-vingts, réparties entre trente-deux départements. Depuis leur origine, les crèches de la Seine ont reçu 17 000 enfants, et compté près de 1 700 000 journées de présence. En mai 1856, les crèches ont été déclarées établissements d'utilité publique, et placées, à ce titre, sous l'administration et la surveillance de l'État.

Outre les ouvrages déjà cités, on doit encore à M. Marbeau : *du Paupérisme en France et des moyens d'y remédier* (1847); *de l'Indigence et des secours* (1850), et divers mémoires, articles et brochures sur des questions d'économie charitable. Son *Traité des crèches* a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe, et l'institution appliquée dans un grand nombre de villes avec le même succès qu'à Paris.

MARCEL (Étienne), général français, est né à Gien (Loiret), le 30 janvier 1792. Il était employé dans les bureaux de la préfecture d'Orléans, lorsqu'il fut nommé, à l'élection, capitaine dans la garde nationale du Loiret (1809), puis envoyé à l'armée du Nord. Bientôt après, il passa dans la garde impériale avec le grade de lieutenant, et, de 1810 à 1814, prit part aux pénibles guerres de la Péninsule; il se distingua à la bataille de Sagonte, où il reçut une blessure grave. Capitaine depuis 1813, il fit la campagne de Waterloo, et fut, au second retour des Bourbons, compris au nombre des officiers licenciés.

Attaché à la légion du Loiret, devenue le 48e de ligne, M. Marcel obtint le grade de chef de bataillon, et fut envoyé, en cette qualité, à la Guadeloupe (1823). Après plusieurs campagnes en Afrique, il fut mis à la tête du 15e de ligne, qui devint sous ses ordres un des meilleurs régiments de l'armée. Nommé maréchal de camp (22 octobre 1845), il fut employé à l'intérieur et promu au grade de général de division le 28 décembre 1852. — Le général Marcel, qui est mort en 1856, était commandeur de la Légion d'honneur, depuis le 2 décembre 1850.

MARCELLIN (Jean-Esprit), sculpteur français, né à Gap, vers 1822, vint étudier à Paris sous la direction de Rude et débuta par un *Buste* au salon de 1847. Il a depuis exécuté et exposé : *le berger Cyparisse* (1848), modèle en plâtre, exposé en marbre au salon de 1851; *Couronnement d'épines* (1849); *Avant l'hymen*, portrait (1852); *Cypris allaitant l'Amour*, acquis par M. A. Fould (1853); *le Retour du printemps*, envoyé, avec le sujet précédent, à l'Exposition universelle de 1855; *Zénobie retirée de l'Araxe* (1857), et un certain nombre de bustes, de médailles et de

médaillons portraits (1847-1857). M. Marcellin a obtenu une 2e médaille en 1850, une de deuxième classe en 1855, et le rappel en 1857.

MARCELLUS (Lodoïs Demartin du Tyrac, comte de), littérateur français, né vers 1800, entra dans le corps diplomatique sous les auspices de son père, un des serviteurs les plus dévoués de la Restauration. A la mort de ce dernier, il hérita du titre de comte (1841). Le séjour qu'il a fait dans le Levant, lui a inspiré les ouvrages suivants : *Souvenirs de l'Orient* (1839, 2 vol. in-8; 2e édit., 1853); *Vingt jours en Sicile* (1841, in-8); *Épisodes littéraires en Orient* (1851, 2 vol. in-8). En 1842, il a écrit le texte explicatif du *Portefeuille du comte de Forbin* (in-4), contenant ses tableaux, dessins et esquisses. On a encore de lui : *Chants populaires de la Grèce* (1851, 2 vol. in-8), avec le grec en regard; *Politique de la Restauration* (1853, in-8), notamment pour les années 1822 et 1823; une traduction des *Dyonisiaques* de Nonnos (1855, in-8), poëme grec en 48 chants dont il a rétabli la version primitive. Il est officier de la Légion d'honneur depuis octobre 1829.

MARCH ET DARNLEY (Charles Henry Gordon Lennox, comte de), député anglais, né en 1818, à Londres, est le fils aîné du présent duc de Richmond (voy. ce nom). Après avoir pris à Oxford ses grades universitaires, il embrassa la carrière des armes, devint capitaine d'infanterie et fut attaché en qualité d'aide de camp d'abord à lord Wellington, puis à lord Hardinge. Depuis 1841, il représente à la Chambre des Communes le comté de Sussex et appartient au parti conservateur.

MARCHAIS (André-Louis-Augustin), homme politique français, né à Paris, le 11 octobre 1800, et fils d'un médecin distingué, qui lui laissa une fortune assez considérable, fit lui-même de bonnes études médicales et fut, à vingt ans, prosecteur de Béclard. Mis en relation avec les chefs les plus actifs de l'opposition, il prit part à la conspiration du 19 août 1819, se fit affilier à la *Charbonnerie* en 1821 et fut nommé secrétaire de la Vente suprême. En 1824, il entra au comité grec et montra beaucoup de zèle pour la cause de l'indépendance hellénique. Trois ans plus tard, il fut un des membres fondateurs de la Société : *Aide-toi, le ciel t'aidera !* et se mit tout entier au service du parti libéral. Menacé d'arrestation le 28 juillet 1830, il s'occupa, le lendemain de la révolution, d'organiser l'armement des patriotes espagnols qui préparaient un mouvement décisif contre Ferdinand VIII, et reçut d'abord pour cette entreprise l'appui secret du nouveau chef du pouvoir et un subside de 100 000 francs. Abandonné bientôt ou même désavoué par le gouvernement, M. Marchais tourna tous ses efforts contre la monarchie de Juillet, fut rédacteur en chef de la *Revue républicaine*, l'un des fondateurs de plusieurs sociétés démocratiques, et particulièrement de la Société du monde. Impliqué dans le procès d'avril 1834, il laissa momentanément la politique pour l'industrie, et dirigea, pendant cinq ans, une maison importante à Rouen. Retiré des affaires, en 1841, il fonda un club de la réforme qui exerça une grande influence dans le département de la Seine-Inférieure.

Après le 24 février, M. Marchais entra d'abord au ministère des finances, comme chef du cabinet de M. Goudchaux; mais, dès le 3 mars, il fut nommé par M. Ledru-Rollin commissaire extraordinaire dans le département d'Indre-et-Loire qu'il administra avec assez de modération pour conserver ses fonctions, avec le titre de préfet, jusqu'à la fin d'octobre 1848. Il était rentré dans l'industrie, lorsqu'en octobre 1853, il fut arrêté comme complice des complots de l'Hippodrome et de l'Opéra-Comique. Condamné à trois années d'emprisonnement, mais remis en liberté avant l'expiration de sa peine, M. Marchais est mort à Smyrne, d'une façon tragique, au commencement de 1857.

MARCHAL (Charles), littérateur français, né vers 1815, et fils de Mlle Marchal et de l'avocat Philippe Dupin, reçut une éducation libérale, prit part de bonne heure à des publications de librairie, se mêla aux sociétés secrètes du dernier règne, et leur inspira ensuite les plus vifs soupçons. Condamné, en 1845, à cinq ans d'emprisonnement et à 10 000 francs d'amende pour son pamphlet contre *la Famille d'Orléans* (in-8, 2e édit., 1848), dont il avait reçu des bienfaits, il fut mis en liberté en 1848, fonda deux ou trois feuilles éphémères, fut poursuivi à diverses reprises, et subit, en 1853, une seconde condamnation pour délits étrangers à la presse.

On a encore de M. Marchal une douzaine de romans : *les Nuits espagnoles* (1841, in-8); *Médéric* (1842, 2 vol. in-8); *un Grand homme politique* (1848, 2 vol. in-8); *les Mystères du grand monde* (1844, 6 vol. in-8), etc.; *une Histoire anecdotique du peuple parisien* (1844, 2 vol. in-8); *la Citadelle de Doullens* (1847, 2 vol. in-8), études historiques de 985 à 1846; un grand nombre de *Physiologies* et de brochures de circonstance et des articles dans *la Revue sociale*, dont il a été rédacteur en chef. Il passe pour avoir prêté sa plume à la rédaction des *Souvenirs de M. Laffitte* (1844, 3 vol. in-8).

MARCHAL (François-Joseph-Ferdinand), littérateur belge, né à Bruxelles, le 9 décembre 1780, fut chargé, en 1799, de la rédaction du catalogue des livres imprimés de la bibliothèque de la ville de Bruxelles, qu'il termina en 1802. Après avoir occupé diverses places administratives en Illyrie et aux Indes orientales néerlandaises, il fut, en 1827, employé aux anciennes archives de l'État, à Bruxelles, et, de 1830 à 1856, conservateur des manuscrits de la bibliothèque de Bourgogne. Il est membre de l'Académie royale de Belgique.

On cite de lui : *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque royale des ducs de Bourgogne* (Bruxelles, 1839-1842, 3 vol. in-fol.); *Histoire politique du règne de l'empereur Charles-Quint* (Ibid., 1856-1857, in-8), et des traductions d'ouvrages anglais. Il a inséré dans le *Mercure belge* (Tomes VI et VII), un remarquable *Mémoire sur l'ancienneté des deux langues nationales de la Belgique et sur leur démarcation territoriale*, ainsi qu'un grand nombre de mémoires et de notices dans les *Bulletins* de l'Académie royale et des articles littéraires dans les journaux de Paris.

MARCHAL [de Calvi] (N...), médecin français, né vers 1811, fut reçu docteur à Paris en 1837, et agrégé de la Faculté au concours de 1844. Le mémoire qu'il avait publié, l'année précédente, *sur la Question des embaumements*, lui attira, de la part de Gannal, un procès en contrefaçon qu'il gagna. Il a été décoré en 1846.

Ses principaux travaux sont : *Précis d'histoire naturelle* (1841, 2 vol. in-8); *Physiologie de l'homme à l'usage des gens du monde* (1841, in-8); *du Sentiment et de l'Intelligence chez les femmes* (1841); *des Abcès phlegmoneux intra-pelviens* (1844, in-8); *de la Prosopalgie traumatique* (1844, in-8); *la Question du cancer devant l'Aca-*

démie de médecine, mémoire (1855). Citons encore deux brochures d'économie sociale et publiées sous l'influence des événements de 1848: *Discours sur l'organisation du crédit en général et en particulier du crédit foncier*, et *l'Émancipation du prolétariat*. M. Marchal [de Calvi], l'un des auteurs du *Recueil de médecine, de chirurgie et de pharmacie militaire*, a aussi collaboré à la *Revue chirurgicale* et aux *Annales de la chirurgie française et étrangère*.

MARCHAND (Eugène-Félix), conseiller d'État français, né en 1810, étudia le droit à Paris et fut admis, en 1834, au barreau. Étant entré, peu de temps après, au conseil d'État, en qualité d'auditeur de seconde classe, il fut promu, en 1843, aux fonctions de conseiller et, à cause de son zèle et de sa capacité éprouvés, maintenu lors de la double réorganisation de ce corps, en 1848 et en 1852. Il a été créé officier de la Légion d'honneur le 17 décembre 1849.

MARCHAND (Louis-Joseph-Marie), ancien valet de chambre de Napoléon, né à Paris, le 28 mars 1791, fit quelques études dans un lycée, et entra, en 1811, au service de Marie-Louise, d'où il passa, l'année suivante, à celui de l'empereur. Il le suivit à l'île d'Elbe, puis à l'île Sainte-Hélène; il écrivait souvant sous sa dictée, et c'est lui qui s'est fait l'éditeur du manuscrit du *Précis des guerres de César* (1836, in-8). Chargé par l'empereur de remettre divers objets de sa toilette à son fils, il fit des démarches inutiles pour s'acquitter de sa mission; il a été porté sur le testament de son maître pour les legs suivants: une somme de 400,000 fr., un collier de diamants, 50,000 fr. comptant, une partie du mobilier de Longwood et le tiers de la bibliothèque. De retour à Paris en 1822, il épousa, conformément au vœu exprimé par Napoléon, la fille d'un ancien soldat, le général Brayer. Il a été décoré en 1840.

MARCHANT (Philibert), sénateur français, né à Avesnes (Nord), en 1790, fut notaire dans cette ville sous la Restauration: il céda son étude après 1830, et dirigea le mouvement électoral dans son arrondissement au profit des candidats libéraux. En 1837, il se mit lui-même sur les rangs pour la députation, fut élu et obtint du collège d'Avesnes le renouvellement de son mandat jusqu'à l'avénement de la République. Il s'associa constamment à tous les actes de l'opposition. Lors de l'agitation réformiste (1847), il organisa et présida le banquet d'Avesnes. Laissé de côté aux élections de l'Assemblée constituante, il reparut, comme représentant du Nord à la Législative (1849), où il siégea parmi les membres de la majorité royaliste et se rallia plus particulièrement à la politique de l'Élysée. Le décret du 27 janvier 1852 l'a mis au rang des nouveaux sénateurs. Il est, depuis cette époque, chevalier de la Légion d'honneur.

MARCHEGAY (Paul-Alexandre), archiviste paléographe français, né à Saint-Germain-de-Princay (Vendée), le 10 juillet 1812, fit d'abord son droit à Paris, puis devint pensionnaire de l'École des chartes. Après avoir été attaché trois ans aux travaux historiques de la Bibliothèque royale, il fut nommé, en 1841, archiviste du département de Maine-et-Loire. Il a donné sa démission à la fin de 1853.

On a de lui: *Archives d'Anjou* (Angers, 1843-1853, 2 vol. in-8), recueil de documents et mémoires inédits, auquel l'Académie des inscriptions et belles-lettres a accordé une médaille d'or et un rappel de médaille; *Recueil des chroniques d'Anjou* (Paris, 1855-1856, 2 vol. in-8), avec M. Salmon; *Cartulaire du Ronceray d'Angers* (Angers, 1856, in-8), et *Archives du Bas-Poitou* (Ibid., 1856, in-8). Il a inséré un grand nombre d'articles et de documents dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, dans la *Revue de l'Anjou* et autres recueils de nos provinces de l'Ouest. Il a réuni les principaux, sous le titre de *Notices et documents historiques* (1857, fort in-8).

MARCHESI (Pompée, chevalier), sculpteur italien, né en 1790, reçut les leçons de Canova et se fit d'abord connaître en exécutant sous sa direction plusieurs travaux remarquables; puis il obtint des commandes pour son propre compte et ne tarda pas à acquérir un certain renom. Parmi ses statues, il faut citer une *Terpsichore*, une *Vénus Uranie*, une statue colossale de *saint Ambroise*, une autre du *roi Charles-Emmanuel*, à Novare; celles de *Volta*, à Côme, de *Beccaria*, de *Bellini*; le marbre de *Gœthe*, commandé par trois riches particuliers pour la bibliothèque de Francfort, et qui représente le poëte vêtu à l'antique et dans l'attitude de la méditation. Il fut ensuite chargé de deux statues de *l'empereur François Iᵉʳ*, la première, avec Manfredoni, pour la Styrie, la seconde, de lui seul, pour le château de Vienne. Il fit encore celle de *Philibert-Amédée de Savoie*, pour le roi de Sardaigne, et douze statues de maréchaux italiens pour la façade du château de Milan. On lui doit un grand nombre de bustes historiques et des groupes de genre ou d'histoire. Les principaux sont: le *buste de Zuccala*, à l'Athenæum de Bergame, un *Monument* pour la Malibran, les bas-reliefs de la voûte du Simplon, et un groupe colossal en marbre, *la Bonne mère ou le Repos du vendredi-saint*, placé, en 1852, dans l'église Saint-Charles de Milan. Cet artiste distingué a négligé de représenter son pays à l'Exposition universelle de Paris, en 1855.

MARCY (William-Larned), homme d'État américain, né à Sturbridge (État de Massachussets), le 12 décembre 1786, fit ses études à l'université de Brown, puis se livra à l'étude et à la pratique du droit dans la ville de Troy (New-York). Lorsque survint, en 1812, la guerre contre l'Angleterre, il s'enrôla sous les drapeaux et se distingua par son courage. Depuis 1816 jusqu'en 1831, il remplit plusieurs fonctions judiciaires et administratives dans l'État de New-York, à Troy et à Albany, où il vint s'établir en 1821.

Nommé sénateur des États-Unis en 1831, il donna sa démission l'année suivante, pour accepter le poste de gouverneur de l'État de New-York. Réélu, en 1834 et en 1836, le parti whig fit échouer, en 1838, sa quatrième candidature. M. Marcy resta éloigné des fonctions publiques jusqu'en 1845, année où le président Polk l'appela au ministère de la guerre; la guerre du Mexique, qui venait d'éclater et dont il eut, en grande partie, la conduite, montra qu'il était à la hauteur des événements. Il se démit de ses fonctions en 1849, lors de la nomination du général Taylor à la présidence.

Aux élections de 1852, il a été lui-même un des principaux candidats démocrates à la présidence; mais M. Franklin Pierce ayant réuni la majorité des suffrages de son parti, M. Marcy se retira pour ne pas diviser les voix. Chargé par le nouveau chef de l'État du portefeuille de l'intérieur, il s'est surtout fait remarquer par son attitude ferme et habile dans l'affaire des enrôlements pendant la guerre d'Orient, et dans la question non moins délicate de l'Amérique centrale, à l'occasion des entreprises de Walker, ainsi que par sa déclaration au sujet du droit

maritime international, qui établit sur les bases les plus larges l'indépendance de la navigation commerciale en temps de guerre. M. Marcy, qui jouissait d'une grande réputation comme orateur et comme homme d'État, est mort le 4 juillet 1857. Ses discours et ses différentes productions politiques, diplomatiques et autres, n'avaient pas encore été réunies.

MAREAU (Théodore-Pascal), ancien représentant du peuple français, né en 1808, à Cholet (Maine-et-Loire), est propriétaire d'une importante fabrique de toiles de lin, qu'il a établie lui-même à Mortagne, et dont les produits ont été mentionnés avec honneur à différentes expositions. Issu d'une famille bourgeoise, il embrassa les idées légitimistes et dut au concours de son parti son élection à l'Assemblée constituante, en 1848, dans le département de la Vendée; il prit place à l'extrême droite et vota pour toutes les mesures contre-révolutionnaires. Réélu à l'Assemblée législative (1849), il se sépara de la majorité en 1851, et protesta contre le coup d'État. Depuis cette époque, il a repris la direction de sa filature.

MARÉCHAL (Charles-Laurent), peintre français, né à Metz (Moselle), vers 1800, de parents pauvres, apprit une profession manuelle, et resta quelque temps ouvrier sellier. Ses heureuses facultés et l'énergie de sa volonté le tirèrent de cette position; il partit pour Paris, et y fit toutes les études qui pouvaient se concilier avec les exigences de la vie. Après avoir été, pendant plusieurs années, l'élève de Regnault, il revint, en 1825, habiter Metz, et l'année suivante, il présentait, à l'exposition de la Moselle, un tableau de *Job*, qui lui valut la médaille d'argent de première classe et commença sa popularité parmi ses concitoyens. Il ouvrit à cette époque un atelier qui eut beaucoup de succès. En 1831, M. Maréchal, dont le talent s'était développé, présenta au roi Louis-Philippe, qui visitait Metz, un tableau de genre, *la Prière*, obtint une mention au salon de cette année. Mais, après avoir fait encore quelques tableaux à l'huile, entre autres, *la Moisson*, il chercha, dans le pastel, des moyens d'exécution plus prompts et plus en harmonie avec le caractère fougueux et vaporeux à la fois de son talent. Les types originaux de familles bohémiennes, qu'il avait rencontrées dans les montagnes du pays de Bitche, furent pour lui un élément de succès aux expositions de Paris, de Bruxelles et de Londres. Il envoya aux salons de Paris, entre autres pastels, *les Sœurs de misère* et *les Bûcherons hongrois* (1840); *le Petit gitano* (1841); *le Loisir*, *la Détresse*, *les Adeptes*, qui lui valurent successivement une 3e, une 2e et une 1re médaille.

Cependant M. Maréchal, qui avait déjà exposé, avec ses pastels, des vitraux peints, *Masaccio enfant*, *le Vieux Hoffe de Pfeifer* (1841), *l'Apothéose de sainte Catherine* (1842), destiné à la cathédrale de Metz, était devenu, dans sa ville natale, le créateur d'une industrie nouvelle et importante. Les vitraux qu'il a exposés au Palais de cristal de Londres (1851), furent honorés d'une médaille de premier ordre, et les deux vastes hémicycles qu'il exécuta pour le Palais de l'industrie de Paris, en 1855, firent élever l'artiste, décoré en 1846, au grade d'officier de la Légion d'honneur. M. Maréchal a orné de vitraux la plupart des grandes églises de France : à Paris, Saint-Vincent de Paul, Sainte-Clotilde, Sainte-Valère; à Troyes, à Metz, à Cambrai, à Limoges, les cathédrales, et une foule d'églises paroissiales qu'il serait trop long d'énumérer.

Parmi les élèves de cet artiste, il faut citer son fils, M. Charles-Raphaël MARÉCHAL, né à Metz, vers 1830, auteur de belles compositions au fusain, dont quelques-unes, *le Simoun*, *la Halte du soir*, *les Naufragés*, ont été exposées aux salons de 1853 et 1857.

MARET (l'abbé H.... L....-C....), théologien français, né vers 1804, étudia la théologie au séminaire de St-Sulpice. Dès qu'il eut reçu les ordres, il se consacra à l'enseignement ecclésiastique et devint professeur de dogme à la Faculté de Paris, dont il a été nommé doyen, à la mort de l'abbé Receveur. Il est chanoine de Notre-Dame, vicaire général honoraire de l'archevêque de Paris et, depuis 1847, chevalier de la Légion d'honneur.

Ses principaux ouvrages sont : *Essai sur le panthéisme dans les sociétés modernes* (1839, in-8; 3e édit., 1845), ouvrage spécialement dirigé contre la philosophie universitaire; et *Théodicée chrétienne* (1844, in-8; 2e édit., 1850), comparaison de la notion chrétienne avec la notion rationaliste de Dieu. Il a collaboré au *Correspondant*, et en 1848, à *l'Ère nouvelle*.

MAREY-MONGE (Guillaume-Stanislas), général français, né, le 17 mars 1796, à Nuits (Côte-d'Or), est le petit-fils du célèbre Monge et l'aîné des sept enfants du conventionel Marey, qui mourut en 1818, laissant une fortune considérable à sa famille. Admis, en 1815, à l'École polytechnique, il prit part, avec ses camarades, à la défense de Paris, passa, en 1817, à l'École d'application de Metz et en sortit, en 1820, le premier de sa promotion; ayant choisi l'arme de l'artillerie, il devint lieutenant en premier (1824) et capitaine (1826), et publia douze mémoires qui fixèrent l'attention du comité supérieur d'artillerie. Attaché, en 1830, à l'expédition d'Alger, il assista aux affaires de Staouëli, à l'attaque de Blidah, organisa les deux premiers escadrons de cavalerie indigène, à la tête desquels il rendit de brillants services à Médéah et à Bouffarick, et fut chargé, par une ordonnance de 1834, de former les cadres des spahis réguliers et auxiliaires; en même temps, il était investi du commandement politique et militaire de toutes les tribus arabes des environs d'Alger, sous le titre d'agha.

Colonel des spahis depuis 1837, M. Marey-Monge rentra en France en 1840, et, trois ans après, reprit du service en Algérie (1842) à la tête du 2e chasseurs. Nommé maréchal de camp en 1843, il resta dans cette colonie à la disposition du gouverneur général jusqu'en 1848, époque où il obtint le grade de général de division (12 juin). Employé à l'intérieur, il commanda tour à tour la 20e division militaire (1850), et la 5e de 1851 à 1857; à cette date, il fut désigné pour prendre part à la grande expédition de la Kabylie. Il est grand officier de la Légion d'honneur. On a de lui une traduction des *Poésies d'Abd-el-Kader*, contenant les règlements militaires.

MAREZOLL (Gustave-Louis-Théodore), jurisconsulte allemand, fils du chancelier de ce nom, né à Gœttingue, le 13 février 1794, fit ses études à Iéna, puis à Gœttingue, sous le célèbre jurisconsulte Hugo et obtint, dès 1815, un prix académique pour une dissertation remarquable : *de Institutionum ordine* (Gœttingue, 1815). A la suite de cours très-fréquentés qu'il fit à Iéna, il fut appelé, en 1817, comme professeur adjoint de droit à Giessen et, en 1818, à Rostock, comme professeur titulaire. Il devint, en 1836, conseiller de la haute Cour d'appel. En 1837, il obtint, à l'université de Leipsick, une chaire qu'il a toujours occupée depuis avec éclat.

On a de M. Marezoll plusieurs ouvrages qui se

recommandent par une application très-élevée de la philosophie à la jurisprudence : *Traité de droit naturel* (Lehrbuch des Naturrechts; Giessen, 1818), sorte de juste milieu entre les doctrines de Hugo et de Kant; *Traité des institutions* (Lehrbuch der Institutionen; Leipsick, 1839; 5e édition, 1853); *le Droit criminel des villes allemandes* (das Gemeine deutsche Criminalrecht, 2e édition; Ibid., 1847); une suite de dissertations dans le *Magasin* de Grolman et Lœhr, sous ce titre : *Remarques, doutes et conjectures sur quelques points de droit civil romain* (Bemerkungen, Zweifel und Vermuthungen über, etc.); enfin, un certain nombre d'articles et de monographies dans le *Journal de droit civil et de procédure*, publié par M. Marezoll, en collaboration avec MM. Linde, Schreter et Wening-Ingenheim.

MARGARITA (Clément Solar, comte della), ancien ministre des affaires étrangères du royaume de Sardaigne, né à San Quirico (États sardes), le 8 mai 1792, fit ses études à Sienne, suivit les cours de droit à Turin, alors ville française, y professa de bonne heure le droit civil, puis devint procureur général et avocat général à la Cour d'appel de Turin. Nommé, en 1816, secrétaire de la légation sarde à Naples, il s'acquit de la réputation et remarqué pour son esprit de clarté, il fut envoyé, comme chargé d'affaires, à Madrid, où il eut, en 1825, les titres d'envoyé extraordinaire et de ministre plénipotentiaire. Appelé, en 1845, au ministère des affaires étrangères, et nommé, le 21 mars, premier secrétaire d'État du roi Charles-Albert, il étendit les relations diplomatiques et commerciales de la Sardaigne, conclut quinze traités de commerce avec diverses puissances, et encouragea les écoles et les missions en Orient. Après l'avénement de Pie IX, le comte Solar, qui ne partageait aucune des patriotiques espérances de Charles-Albert, soumit au roi un rapport plein de franchise pour le dissuader de rompre avec l'Autriche; il reçut alors la mission d'aller à Rome, observer l'état des esprits. A son retour, n'ayant pu faire partager ses craintes au roi, il sortit du ministère, le 11 octobre 1847. Il a publié, en 1852, sous le titre de *Memorandum*, l'apologie de son passé diplomatique, et des *Avvenimenti politici*, ou conjectures sur l'avenir des sociétés modernes. Porté, en 1854, à la Chambre des Députés, par les électeurs de San Quirico, le comte della Margarita s'y montra l'ardent adversaire de la politique libérale de M. de Cavour. Il est le chef de l'extrême droite.

MARIANINI (Pietro), médecin italien, né à Zeme (province de Lomellina), le 30 juin 1787, et fils d'un médecin distingué, étudia la médecine et les sciences accessoires à la célèbre université de Pavie. Reçu docteur en 1806, il alla bientôt exercer, à côté de son père, dans sa province natale, où il contribua, de tous ses efforts, à populariser la vaccine. En 1817, à la suite de l'horrible dépopulation exercée en Italie par le typhus pourpré, il passa à Mortara, où il acquit une véritable célébrité auprès du peuple et des savants. Malgré son horreur de l'empirisme, il s'occupait surtout de médecine pratique, et popularisa l'usage du quinine en Italie. Membre d'un grand nombre de sociétés savantes, correspondant de l'Académie royale des sciences et de l'Académie royale médico-chirurgicale de Turin, fondateur ou coopérateur de plusieurs établissements utiles, et revêtu de tous les titres officiels, il est, depuis plus de trente ans, professeur d'histoire et de sciences naturelles à Mortara. — Un de ses fils a été reçu docteur à Pavie, en 1854.

Praticien habile et écrivain actif, M. Marianini a publié divers ouvrages et surtout des mémoires et des articles de journaux. En 1816, dans les *Notes* d'une édition des ouvrages de son père, publiée à Alexandrie, il soutint, contre les *Annales de médecine* de Omodei et la *Biblioteca italiana* de 1817, une polémique très-vive sur les maladies vénériennes. Ses principaux écrits sont : *Réflexions sur l'usage et l'efficacité du sulfate de quinine* (Alcune indagini intorno all'uso ed efficacia del solfato di chinina; 1822); *Observations sur l'usage du sulfate de quinine* et *Notice sur plusieurs fièvres intermittentes* (Osservazioni sulla pratica del solfato di cinconina, etc.; 1829); un mémoire *sur un Électro-moteur voltaïque, nommé patoscopio*, appliqué comme agent thérapeutique; des *Observations* sur la galvanoplastie, sur l'électrographe, sur le daguerréotype et sur le magnétisme; un mémoire sur la création d'un *Code sanitaire universel*, et des articles de médecine et de chirurgie dans la plupart des journaux scientifiques italiens, notamment sur le choléra et ses propriétés contagieuses.

MARIE (Alexandre-Thomas), avocat français, ancien représentant du peuple, ancien ministre, né le 15 février 1795, à Auxerre (Yonne), fit ses classes avec succès au collége de cette ville, vint étudier le droit à Paris, et se fit inscrire au barreau de la Cour royale en 1819. Remarqué dès ses débuts au palais, comme avocat stagiaire, dans plusieurs affaires criminelles, il songea un instant à la carrière de l'enseignement du droit; mais ses opinions politiques l'ayant fait échouer, malgré de brillantes épreuves, au concours pour une chaire de la Faculté, il revint tout entier à sa profession. Il obtint, surtout après 1830, de grands succès dans les procès politiques. Il fut un des avocats des accusés de juin (1832), et défendit l'année suivante M. Cabet, député, poursuivi pour son livre de la *Révolution de 1830*, avec un talent qui lui mérita les encouragements de Dupont de l'Eure. Il fut aussi le défenseur de Pépin, complice de Fieschi. M. Marie, envoyé à la Chambre des Députés, en 1842 et en 1846, par le 5e arrondissement de Paris, se plaça dans les rangs de l'opposition, mais combattit par ses votes plus que par ses discours la politique ministérielle.

Il prit un rôle plus important à la révolution de Février 1848. C'est lui qui, le premier, dans la séance du 24, déclara illégale la régence proposée, et mit en avant la nomination d'un gouvernement provisoire, dont il devait lui-même faire partie. Chargé du ministère des travaux publics, il organisa les ateliers nationaux, dont l'extension imprudente et la suppression immédiate, plus imprudente encore, furent pour la république et la société même un si grand danger. M. Marie représentait néanmoins dans le gouvernement le parti républicain modéré. Aux élections générales pour la Constituante, il fut élu le sixième sur les trente-quatre représentants du département de la Seine, entre MM. Crémieux et Marrast, à une majorité de 225 276 voix. Accueilli par l'Assemblée nationale avec une faveur marquée et nommé membre de la Commission exécutive par 702 suffrages, il fut renversé avec elle par l'insurrection de juin. Mais aussitôt après la victoire, l'Assemblée le choisit pour son président, en remplacement de M. Senart, appelé par le général Cavaignac au ministère de l'intérieur. Bientôt après, M. Marie était appelé lui-même par le général au ministère de la justice (15 juillet), qu'il occupa jusqu'à l'élection présidentielle. A la Constituante, M. Marie appartenait à la fraction la plus modérée du parti républicain. Il appuya les diverses demandes de poursuites contre MM. Louis Blanc et Caussidière, et renonçant, suivant son expression

(séance du 11 août), « à des idées plus chevaleresques que réelles, » il repoussa, avec la droite, l'abolition de la peine de mort, l'impôt progressif, l'amendement Grévy, le crédit foncier, le droit au travail, etc. Il appuya dans sa première phase l'expédition d'Italie. Après l'élection du 10 décembre, il se rallia plus étroitement au parti démocratique, désapprouva le siége de Rome, combattit, en toute rencontre, la politique de l'Élysée, mais sans aller jusqu'à appuyer les demandes de mises en accusation contre le président et ses ministres. Non réélu à la Législative, en 1849, M. Marie a repris sa place au barreau de Paris, et a été constamment réélu au conseil de l'ordre, dont il avait été bâtonnier pendant les années 1841 et 1842.

M. Marie est un des auteurs d'une consultation contre le serment que le gouvernement prétendait imposer aux décorés de Juillet (1831, in-4); il a donné une introduction au *Code des avocats* (1841, in-18), et collaboré à la *Revue municipale*, à l'*Encyclopédie du droit*, au *Courrier des tribunaux*, à la *Gazette des tribunaux;* etc.

MARIE-AMÉLIE (Amélie-Marie DE BOURBON), reine des Français, de 1830 à 1848, née à Caserte le 26 avril 1782, est l'une des filles de Ferdinand IV, roi des Deux-Siciles, et de Marie-Caroline, archiduchesse d'Autriche. Sœur de l'impératrice Marie-Thérèse, la seconde femme de François Ier, et de la grande-duchesse de Toscane, elle reçut, sous la direction de Mme d'Ambrosio, une éducation soignée, suivit sa mère à Palerme lors de la conquête de Naples par les Français en 1798, alla ensuite passer deux ans à Vienne, et ne retourna dans son pays qu'en 1802. Bientôt elle fut forcée de partager le nouvel exil de sa famille en Sicile, où, en 1808, elle connut le duc d'Orléans, alors banni, comme elle, de sa patrie. Après quelques retards causés par les affaires d'Espagne, elle épousa ce prince à Palerme le 25 novembre 1809, et devint mère, une première fois, dès l'année suivante. Arrivée en France au mois de septembre 1814, elle n'y fit qu'un séjour passager, se rendit, en 1815, en Angleterre avec ses enfants, et ne revint à la cour qu'au commencement de 1817.

Quand le duc d'Orléans fut appelé au trône en 1830, Marie-Amélie, qui passait alors pour avoir montré beaucoup de répugnance à partager une couronne qu'elle croyait entachée d'illégitimité, eut la sagesse de renoncer à toute espèce de rôle en politique. Se consacrant tout entière à l'éducation privée de ses nombreux enfants, sur lesquels elle exerçait un grand ascendant, elle ne vit dans son élévation qu'un moyen d'élargir encore le cercle d'activité de ses inépuisables bienfaits. Déjà cruellement éprouvée par les vicissitudes de sa jeunesse, elle eut la douleur de voir expirer les princesses Marie et Louise, le duc d'Orléans, le roi Louis-Philippe, et, tout récemment, deux de ses belles-filles, les duchesses de Nemours et d'Orléans. Le 24 février 1848, après avoir donné, pour sa part, l'exemple d'une attitude courageuse et digne, elle accompagna seule son mari jusqu'en Angleterre et partagea les fatigues et les périls de sa fuite. Retirée à Claremont sous le nom de comtesse de Neuilly, elle vit dans le plus complet isolement des affaires politiques. Cependant on attribue à son influence l'adhésion de quelques membres de sa famille au système de la fusion fondée sur la reconnaissance des droits légitimes de la branche aînée des Bourbons.

Marie-Amélie a eu de son mariage cinq fils et trois filles, qui lui ont donné vingt-deux petits-fils (voy. ORLÉANS [famille d']); en outre, elle est tante de Ferdinand II, roi des Deux-Siciles, de la duchesse de Berri, de Marie-Christine, reine douairière d'Espagne, de la grande-duchesse de Toscane, de l'impératrice du Brésil, etc.

MARIE-CHRISTINE, reine douairière d'Espagne, née à Naples, le 27 avril 1806, est la seconde fille des onze enfants de François Ier, roi des Deux-Siciles, et de sa seconde femme, Marie-Isabelle, infante d'Espagne. Elle reçut une éducation forte autant que distinguée et devint peintre habile en même temps qu'audacieuse chasseresse. Les intrigues de sa sœur aînée Louise-Charlotte, mariée à l'infant d'Espagne don Francisco de Paula et toute-puissante sur l'esprit de Ferdinand VII, déterminèrent le mariage de Marie-Christine, qui épousa ce roi, trois fois veuf, le 11 décembre 1829. Il y eut alors entre Marie-Christine et Louise-Charlotte d'un côté, la femme de don Carlos et sa sœur de l'autre, une guerre de palais qui aboutit enfin au triomphe de la jeune reine par la pragmatique *siete partidas* du 29 mars 1830 (voy. ISABELLE II). Un instant, elle fléchit sous l'attaque réitérée de ses adversaires, et, d'après les conseils du ministre Calomarde, demanda elle-même au roi le rappel de la pragmatique; mais Louise-Charlotte arriva à Madrid, souffleta de sa main le ministre, et Marie-Christine, déclarée reine-régente avant la mort du roi (octobre 1832), débuta par une amnistie.

Dès lors, Marie-Christine suivit assez passivement l'impulsion des ministres qui lui furent tour à tour imposés par l'opinion publique. Un instant, sous Zea Bermudez, elle publia un manifeste pour justifier le despotisme de Ferdinand VII, puis elle accorda, sous Martinez de la Rosa, l'*Estatuto real* (15 avril 1834). Sous Toreno, elle déclara hors la loi les juntes provinciales, qu'elle reconnut sous Mendizabal (1835). Sous Isturiz, elle attaqua violemment la constitution de 1812, qu'elle rétablit en 1837, sous Calatrava.

Cependant, Marie-Christine avait pris pour favori un ancien officier des gardes du corps, don Fernando Muñoz, avec lequel elle s'unit par un mariage secret et dont elle eut plusieurs enfants. D'un autre côté, elle s'était brouillée avec sa sœur aînée, Louise-Charlotte qui se retira en France avec toute sa famille. Toutes ces intrigues avaient bien déconsidéré un gouvernement déjà affaibli par la guerre civile, lorsque Marie-Christine, encouragée par les récentes victoires d'Espartero, proposa aux Cortès la loi impopulaire des *ayuntamientos*. Le duc de la Victoire se mit à la tête du mouvement occasionné par la dissolution des Chambres, et Marie-Christine, après avoir abdiqué à Valence (10 octobre 1840), se retira en France, d'où elle ne cessa guère d'avoir la main dans les affaires d'Espagne. Elle y rentra, en 1843, après la chute d'Espartero; Marie-Christine se maria solennellement avec le chambellan Muñoz, élevé à la dignité de duc de Rianzarès. L'influence que le roi Louis-Philippe avait prise sur elle pendant son séjour en France, se manifesta par le triomphe de la politique française sur la politique anglaise et la politique russe dans la question des mariages espagnols. Bien qu'Isabelle eût été déclarée majeure, Marie-Christine continua à gouverner l'Espagne sous le nom de sa fille, et, malgré quelques tentatives d'indépendance de la part de la reine et de son mari, MM. Narvaez et Bravo-Murillo attentèrent successivement, sous la direction de Marie-Christine, à la plupart des libertés, et ce fut encore sous son influence que se forma, en 1853, le cabinet du comte de San Luis, dont les excès réactionnaires accélérèrent la révolution de Juillet 1854, qui commença par l'exiler; elle se retira de nouveau en France, où elle avait eu soin de placer la plus grande partie de sa fortune. Elle résida à la Malmaison.

MARIETTE (Auguste-Édouard), voyageur et égyptologue français, né à Boulogne-sur-mer, le 11 février 1821, fit ses études au collége de cette ville, où il fut lui-même, à la fin de ses classes, chargé d'enseigner la grammaire et le dessin. Il profita des loisirs que ses fonctions lui laissaient pour se livrer à l'étude de l'antiquité, et publia, dès 1847, sous le titre de *Lettres à M. Bouillet sur l'article* Boulogne *de son Dictionnaire d'histoire et de géographie*, une dissertation sur les noms des villes anciennes dont Boulogne a occupé l'emplacement, suivant les diverses opinions des géographes (Paris, 1847, in-8). L'étude des hiéroglyphes égyptiens captivait déjà son attention. Malgré le peu de ressources que lui offrait sa ville natale, il parvint, avec l'aide de quelques livres à peine, à se rendre maître des principales difficultés d'une science si nouvelle.

Après la révolution de Février 1848, grâce à son compatriote, M. Jeanron, il obtint d'être attaché au musée égyptien du Louvre, s'y fit remarquer par son intelligence et son savoir et trouva particulièrement dans M. de Rougé un maître et un protecteur. En même temps, recommandé par l'Institut à la sollicitude du ministre de l'instruction publique, il fut chargé d'une mission scientifique en Égypte. Il partit, en 1850, pour le Caire, dans le but de rechercher les manuscrits coptes conservés dans les couvents; mais à peine arrivé dans le pays, son attention fut attirée sur des monuments provenant des lieux occupés par l'ancienne Memphis. Il y entreprit des fouilles qui lui firent retrouver sous le sable le temple du dieu Sérapis, les tombeaux des bœufs Apis et un grand nombre de monuments précieux. Ayant obtenu la prolongation de sa mission, il poursuivit pendant quatre ans, au milieu du désert, ses fouilles, les plus importantes et les plus vastes qui aient jamais été faites en Égypte. Après avoir mis au jour le Sérapeum, il déblaya, à l'aide d'une allocation fournie par le duc de Luynes, le célèbre colosse du Sphinx, et s'assura que ce monument gigantesque avait été taillé dans un rocher naturel.

A son retour d'Égypte, M. Mariette, décoré de la Légion d'honneur, fut nommé conservateur adjoint du musée égyptien au Louvre. Envoyé, en 1855, à Berlin pour y étudier le musée égyptien, il fut accueilli de la manière la plus honorable par les savants de cette ville, et reçut, des mains du roi, la décoration de l'Aigle-Rouge.

M. Mariette n'a encore publié qu'un petit nombre de mémoires, d'abord avant son départ pour l'Égypte, soit dans la *Revue archéologique*, soit dans le bulletin archéologique de l'*Athenæum français* (1855 et 1856). Le résultat de ses fouilles a été consigné par lui dans un opuscule intitulé : *Choix de monuments et de dessins découverts ou exécutés pendant le déblayement du Sérapeum de Memphis* (1856, in-4), spécimen de la grande publication qu'il élabore en ce moment. Il a donné un aperçu de ses recherches sur le dieu Sérapis, dans un curieux *Mémoire sur cette représentation* (suit le dessin d'un bas-relief égyptien, 1856, in-4).

MARIN LAVIGNE (Louis-Stanislas), peintre et lithographe français, né à Paris, le 12 avril 1797, étudia d'abord sous Girodet et suivit, de 1814 à 1819, les cours de l'École des beaux arts. Il se livra ensuite à la lithographie dès son apparition, et débuta à la fois comme peintre et comme lithographe, au salon de 1824. Son tableau le plus connu est *l'Extrême-Onction* (1824), resté dans le cabinet de M. Dusommerard. Comme lithographe, il a exécuté : *la Très-Sainte Vierge*, *Mater Dolorosa*, *la Vierge au chapelet*, de Murillo; *la Vierge* dite *la Belle Jardinière*, de Raphaël; *le Sermon sur la montagne*, de Pietro Brassine; *l'Immaculée Conception*, de Morelli; *le Christ sur la croix*, *la Vengeance divine poursuivant le crime*, de Prud'hon; *la Madone et l'enfant Jésus*, de M. Émile Signol; les *Batailles de Marengo*, d'*Eylau*, d'*Austerlitz*, d'après M. Hipp. Bellangé; *le Vieux berger d'Italie*, d'après M. Schnetz; *le Sac de Missolonghi*, d'après M. C. Langlois; *le Chien du pêcheur*, *la Retraite de Moscou*, *l'Éducation normande*, *le Tasse à Ferrare* et *le Tasse en prison*, *les Chiens du Saint-Bernard*, le portrait de *M. Berryer*, d'après M. H. Scheffer, et une foule de sujets d'après MM. Victor Adam, Beaume, Colin, Grenier, Monten, Wattier (1824-1853). Nous citerons encore de lui : les *Funérailles des rois chez les anciens Égyptiens*, composition originale, et *Gaspard Notscher et sa fille*, dans la *Galerie de Dresde*. M. Marin Lavigne a obtenu une 2ᵉ médaille en 1840.

MARINUS (Jean-Romuald), médecin belge, né à Tubize (Brabant), en 1800, se fit recevoir docteur à Bruxelles, et fut, dès l'origine, un des membres titulaires de l'Académie de médecine de Belgique; il en est secrétaire adjoint. Il est correspondant ou associé de l'Institut historique de France et d'autres sociétés savantes.

M. Marinus a fondé le *Bulletin médical belge* et l'*Encyclographie des sciences médicales* (1834-1839); puis le *Journal de médecine de Bruxelles* (1843-1846). Il a publié entre autres mémoires : *Recherches sur le ténia* (1830, in-4); *Mémoires sur les moyens d'arrêter la propagation de la syphilis* (1836), couronné par le congrès médical; *Tableau analytique de l'art des accouchements* (1837, in-folio); *Hygiène du soldat* (1840); *de la Prostitution à Bruxelles* (1857, in-8); etc., des *Discours* académiques et des articles insérés dans les journaux et recueils spéciaux.

MARIO (Joseph, marquis DE CANDIA, dit), chanteur italien, né à Turin, en 1810, reçut, comme fils de famille, une excellente éducation musicale, et entra, en 1830, avec le grade d'officier, dans le régiment des chasseurs sardes, caserné à Gênes. Exilé, pour méfait de jeunesse, à Cagliari, il donna sa démission, qu'on n'accepta point, et se réfugia à Paris, où son admirable voix de ténor lui valut, dans les salons, des succès qui déterminèrent M. Duponchel à lui offrir, à l'Opéra, un premier engagement de 1500 francs par mois. Le marquis de Candia, qui avait des dettes, accepta, changea son nom en celui de *Mario* et, après deux ans d'études au Conservatoire, sous la direction de MM. Ponchard et Bordogni, débuta, le 2 décembre 1838, dans *Robert le Diable*. Il réussit à souhait; mais, dès l'année suivante, il fut enlevé à l'Opéra par le Théâtre-Italien, où il devint l'émule de Rubini. M. Mario a fait partie de cette plaïade vraiment unique, où brillèrent à la fois Rubini, Tamburini, Lablache, Mmes Malibran, Persiani, Sontag et Grisi. Il est le seul, avec cette dernière, qui poursuive encore la carrière de l'art, et les liens de l'intimité la plus étroite réunissent ces deux débris d'une sorte d'époque héroïque. Après avoir consolé le Théâtre-Italien de la perte de Rubini, qui s'était fixé à Saint Pétersbourg, M. Mario alla lui-même passer cinq années en Russie, de 1845 à 1850. Depuis cette époque, il chanta alternativement l'été à Londres et l'hiver à Paris, aux théâtres italiens, à raison de 15 000 francs par mois.

M. Mario a repris tout l'ancien répertoire : *Tancrède*, *le Barbier*, *la Gazza ladra*, *la Cenerentola*, *Mathilde de Sabran*, *Moïse*, et tout Rossini; *le Pirate*, *la Somnambule*, *les Puritains*, *Norma*, la *Straniera*, de Bellini; *Lucie*, *la Fa-*

vorite, *Lucrèce Borgia*, *Anna Bolena*, *Poliuto* et *don Pasquale*, de Donizetti. Aujourd'hui, il est encore préféré, dans le nouveau répertoire, à de plus jeunes ténors, et il a dû un retour de popularité aux opéras de Verdi : *i Lombardi*, *Ernani*, *Rigoletto*, *la Traviata* et *il Trovatore*. Le charme et la fraîcheur d'une voix qui sait être puissante au besoin, le goût de ses vocalises, l'excellence de sa méthode, ont fait la réputation européenne de Mario, et, malgré quelques défaillances, la soutiennent encore. Comme acteur, il a de l'aisance, de la verve, et excelle surtout à jouer les grands seigneurs. Il est incomparable dans le rôle d'Almaviva du *Barbier*, et l'on va transposer, pour lui, celui de Don Juan, dans le chef-d'œuvre de Mozart.

MARION (Louis), ancien représentant du peuple français à l'Assemblée constituante de 1848, né à Saint-Malo (Ille-et-Vilaine) en 1801, étudia le droit, se fit recevoir avocat, puis s'occupa spécialement de l'exploitation de ses propriétés, situées près de Fougeray. Membre du conseil d'arrondissement de Redon, il fut élu, en 1848, représentant du peuple pour le département d'Ille-et-Vilaine, le troisième sur quatorze, par 93 706 suffrages. Membre du comité de la marine, il vota ordinairement avec la droite, mais adopta l'ensemble de la Constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée à l'intérieur et dans la question de Rome, appuya toutes les mesures contre-révolutionnaires, et ne fut point réélu à l'Assemblée législative. Maire du Grand-Fougeray, il est membre du conseil général d'Ille-et-Vilaine.

MARION (Claude-Jules), archiviste français, né à Dijon, le 29 janvier 1818, suivit, de 1839 à 1842, les cours de l'École des chartes, et fut ensuite attaché aux travaux historiques du ministère de l'instruction publique. Il est membre de la commission des archives et fait partie de la Société des antiquaires de France. On a de lui : *Essai historique et archéologique sur l'église cathédrale de Notre-Dame de Laon* (1843); *Notes d'un voyage archéologique dans le sud-ouest de la France* (1852, in-8); des *Notes* et *Études* fournies à la *Bibliothèque de l'École des chartes*, aux *Mémoires de la Société des antiquaires*, au *Bulletin monumental*; etc.

MARION DE FAVERGES (André), magistrat français, ancien député et représentant du peuple, né à Grenoble (Isère), en 1794, et fils d'un avocat général très-dévoué au gouvernement des Bourbons, fut nommé par M. de Peyronnet conseiller à la Cour royale de Grenoble. Après la révolution de Juillet, professant des opinions libérales, il obtint le mandat législatif dans l'arrondissement de la Tour-du-Pin, avec l'appui de l'opposition; fit partie, à la Chambre, du centre gauche, et, dans les dernières années du règne de Louis-Philippe, combattit assez vivement le ministère Guizot. En 1848, le gouvernement provisoire le nomma commissaire de la République dans le département de l'Isère, où l'opinion républicaine était puissante. Il fut élu représentant du peuple, le troisième sur quinze, par 124 103 voix. Membre du comité de législation, il vota ordinairement avec la gauche. Après l'élection du 10 décembre, il fit à la politique de l'Élysée une opposition modérée et ne fut pas réélu à la Législative. M. Marion de Faverges est aujourd'hui président de chambre à la Cour impériale de Grenoble.

MARKHAM (Frédéric), général anglais, né vers 1808, et fils de l'amiral de ce nom, entra en 1824, avec le brevet d'enseigne, au 32e régiment d'infanterie, où il a fait toutes ses campagnes devint lieutenant l'année suivante et capitaine en 1829. Il se trouvait avec ce corps au Canada, lors de l'insurrection de 1836, et fut grièvement blessé dans un engagement. Lieutenant-colonel en 1842, il passa en 1846 au service de la Compagnie des Indes, dont les possessions furent bientôt mises en péril par la formidable révolte qui éclata au Pendjâb. Sous les ordres de sir H. Gough, qui lui confia le commandement d'une brigade, il fit, avec une grande distinction, cette courte et meurtrière campagne contre les Sikhs (1848-1849), durant laquelle il assista à quatre batailles rangées. Sa belle conduite lui valut le titre d'aide de camp de la reine et le grade d'adjudant général des troupes de l'Inde.

Nommé major général le 28 novembre 1854, il reçut l'ordre de rejoindre l'armée anglaise sous Sébastopol et prit, pendant le siége, le commandement de la deuxième division. Après s'être bravement conduit à l'assaut du Redan, il retourna en Angleterre (1855). Le sultan lui a conféré le titre honorifique de lieutenant général de ses armées.

MARLBOROUGH (Georges SPENCER CHURCHILL, 5e duc DE), pair d'Angleterre, né en 1793, dans le comté de Berks, descend par les femmes du fameux général de ce nom, créé duc en 1702. Sous le nom de lord Blandford, il fut élevé à l'université d'Oxford et représenta Woodstock à la Chambre des Communes de 1826 à 1835, puis de 1838 à 1840. A cette dernière date, il prit les titres et la place de son père à la Chambre haute, où il continua de se montrer favorable au parti conservateur. Il est prince du Saint-Empire, et jouit d'une pension de 5000 livres (125 000 francs) accordée au chef de sa famille pour ses services militaires et reversible sur tous ses descendants. Marié trois fois, en 1819, 1846 et 1851, il a eu sept enfants, dont l'aîné, John-Winston, marquis de BLANDFORD, né en 1822, a siégé au Parlement de 1844 à 1857 et hérité des titres de son père, à la mort de celui-ci (4 juillet 1857).

MARLE (C... L...), grammairien français, né vers 1795, est cité comme l'inventeur d'une méthode d'orthographe fondée sur le son des mots, et qui lui fit, sous la Restauration, une sorte de célébrité. Le *Journal grammatical et didactique*, qu'il fonda en 1826, servit à propager cette tentative de réforme, aussi malheureuse que toutes celles de ce genre qui se sont produites depuis le XVIe siècle. On trouvera la méthode nouvelle expliquée dans le *Manuel de diagraphie* (1839, in-8) et la *Grammaire diagraphique* (1839, in-12). M. Marle a été quelque temps directeur de l'École normale de Saône-et-Loire et s'est mêlé plus récemment à des affaires financières. En 1856, il a donné une troisième édition entièrement refondue et augmentée de son *Dictionnaire philologique et critique de la langue française*.

MARLOYE (N...), opticien français, né à Paris, vers 1795, a rendu de grands services à l'étude expérimentale de l'acoustique. Dans un mémoire en tête de son *Catalogue* d'instruments, il décrit avec soin la manière d'exécuter les expériences élémentaires d'acoustique, et fait connaître les moyens d'augmenter à la fois la finesse et la sensibilité de l'organe auditif, constituant ce qu'il appelle l'*éducation de l'oreille*. Depuis quelques années, il s'est retiré des affaires et a cédé ses appareils à la maison Sécretan. Il est, depuis 1849, chevalier de la Légion d'honneur.

MARMIER (Alfred-Philippe, duc DE), ancien

député français, né vers 1810, appartient à une famille originaire de la Bourgogne. Fils d'un ancien colonel de la garde nationale de Paris, il fut d'abord maître des requêtes, puis conseiller d'État honoraire (1847); de 1845 à 1848, il siégea à la Chambre sur les bancs du centre, comme député de l'arrondissement de Jussey (Haute-Saône). Retiré de la vie politique depuis l'avénement de la République, il est chevalier de la Légion d'honneur.

MARMIER (Xavier), voyageur et littérateur français, né à Pontarlier (Doubs), en 1809, fit ses études en province, et écrivit ensuite dans un journal de Besançon. Possédé, très-jeune encore, de la passion des voyages, il parcourut la Suisse et la Hollande, puis vint à Paris publier des *Esquisses poétiques* en 1830. Très-versé dans la littérature allemande, il eut, pendant dix ans, la rédaction en chef de la *Revue germanique*. En 1832, il visita l'Allemagne, qui lui a fourni tant de sujets d'étude. De 1836 à 1838, il fit aux frais du ministère de l'instruction publique, dans les pays du Nord, un voyage archéologique auquel on doit aussi plusieurs de ses ouvrages, et à la suite duquel il fut décoré. En 1844, il fut chargé du cours de littérature étrangère à Rennes; mais il fut bientôt rappelé à Paris, en qualité de bibliothécaire au département de la marine. Depuis 1847, il est conservateur de la bibliothèque de Sainte-Geneviève.

M. X. Marmier, qui a aussi visité l'Amérique, a surtout publié jusqu'ici une série d'ouvrages intéressants sur l'Allemagne et sur le Nord: *Choix de paraboles de Krummacher* (Strasbourg, 1833, in-18); *Nouveau choix* (1837, in-18); *Études sur Gœthe* (Strasbourg, 1835, in-8); *Langue et littérature islandaises* (1838, in-8); *Voyages en Islande et au Groënland* (1838, 7 vol. in-8, avec atlas et planches); *Histoire de l'Islande depuis sa découverte jusqu'à nos jours* (1838, in-8); *Histoire de la littérature en Danemark et en Suède* (1839, in-8); *Lettres sur le Nord; Danemark, Suède, Laponie et Spitzberg* (1840, 2 vol. in-18); *Souvenirs de voyages et traditions populaires* (1841, in-18); *Chants populaires du Nord, traduits en français* (1842, in-12); *Lettres sur la Hollande* (1842); *Lettres sur la Russie, la Finlande et la Pologne* (1848, 2 vol. in-12); *Poésies d'un voyageur* (1844); *Relations des voyages de la commission scientifique du Nord* (1844, 2 vol. in-8); *Nouveaux souvenirs de voyages en Franche-Comté* (1845); *du Rhin au Nil* (1847, 2 vol.); *Lettres sur l'Algérie* (1847); *Lettres sur l'Adriatique et le Monténégro* (1854, 2 vol.); *un Été au bord de la Baltique* (1856, in-18), etc.; puis des traductions nombreuses de l'allemand: le *Théâtre de Gœthe* (1839); le *Théâtre de Schiller* (1841, 2 vol.); les *Contes fantastiques* d'*Hoffmann* (1843); une réédition de *l'Allemagne* de Mme de Staël (1839); de très-nombreux articles relatifs à ses voyages dans la *Revue des Deux-Mondes*, la *Revue de Paris*, la *Revue britannique*, l'*Histoire des villes de France*, et même le *Journal des jeunes personnes*. Citons enfin quelques petits livres de morale à l'usage de l'enfance, tels que *Pierre, ou les Suites de l'ignorance* (1833).

MARMONTEL (Antoine), pianiste français, né à Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme), en 1816, fut élevé par son grand-père, A. Fr. Marmontel, neveu et filleul de l'auteur des *Incas*, qui fut appelé, en 1822, au collége royal d'Orléans comme professeur de troisième. Il fit ses premières études musicales dans cette ville et à Clermont, où il trouva dans le professeur Pruneau, homme excentrique, un excellent maître. Sur les conseils du compositeur Onslow, son compatriote, il fut amené à Paris par son grand-père en 1827, présenté à Cherubini, et accueilli sur-le-champ au Conservatoire, dans les classes de Zimmermann et d'Amédée. Après quatre ans d'études et de succès (1828-32), il en sortit et dut se livrer à l'enseignement particulier. Sa première élève fut la fille de M. Victor Hugo, celle qui périt plus tard, au Havre, d'une manière si tragique. M. Marmontel traversa plusieurs années de travail, de privations et de luttes, donna des concerts, écrivit des études de contre-point et de fugue, qu'il mit sous le patronage de M. Halévy, et remporta de nouveaux prix au Conservatoire, où il fut nommé, en 1836, professeur adjoint de solfége. Titulaire de cette chaire en 1844, il fut chargé en 1847, après le départ de M. Henri Herz pour l'Amérique, de sa classe de piano, qu'il échangea, l'année suivante, contre celle de Zimmermann, admis à la retraite. Depuis cette époque, sa classe compte environ 30 nominations au concours, dont 10 premiers prix.

M. Marmontel a publié un grand nombre de romances, mélodies, morceaux de piano, nocturnes, valses, mazurkas, etc., qui attestent un rare talent d'harmoniste. Mais sa *Grande sonate*, ses trois cahiers d'*Études pour piano*, et quelques *Nocturnes* sont les seules productions qui jouissent d'une certaine notoriété et qui aient ajouté quelque chose à la réputation de l'éminent professeur et de l'excellent artiste.

MARNIER (Ange-Ignace), jurisconsulte français, né à Paris, le 29 juillet 1786, étudia le droit dans cette ville, devint avocat à la Cour impériale, et, en 1823, bibliothécaire de l'ordre, place qu'il occupe encore aujourd'hui. Il est peut-être le premier de nos jours qui se soit occupé de la publication des monuments de l'ancien droit français. On a de lui: *Établissements et coutumes, assises et arrêts de l'échiquier de Normandie au* XIII*e siècle, 1207 à 1245* (1839, in-8), ouvrage auquel la rareté des documents judiciaires antérieurs à 1250 donne de l'intérêt; *Ancien coutumier inédit de Picardie, contenant*, etc., *de 1300 à 1323* (1840, in-8); *Conseil de Pierre de Fontaines, conseiller de saint Louis, ou Traité de l'ancienne jurisprudence française* (1845, in-8; nouvelle édition, avec notes explicatives, variantes, etc.; *Anciens usages inédits d'Anjou, publiés d'après un manuscrit du* XIII*e siècle* (1853, in-8). M. Marnier a rédigé en outre le *Catalogue* de la bibliothèque confiée à ses soins; ce travail bibliographique important, encore manuscrit, forme 4 vol. in-folio.

MARNIX (Gustave-Ghislain-Marie-Charles, comte DE), diplomate belge, né à Bornhem, en 1807, fut tour à tour chargé d'affaires de Belgique en Danemark, puis en Espagne, et eut, en 1847, le titre de ministre plénipotentiaire. Il a été nommé, l'année suivante, maréchal de la cour du roi Léopold. Le comte de Marnix, un des représentants de l'ancienne noblesse des Pays-Bas, est chevalier de l'ordre de Léopold, grand-cordon de la Couronne de Fer, et grand-croix ou grand officier de plusieurs ordres étrangers.

MAROC (Empereur du). Voy. ABD-ER-RHAMAN.

MAROCHETTI (Charles, baron), sculpteur français, né à Turin, en 1805, de parents naturalisés Français, fit ses études au lycée Napoléon, puis fut placé dans l'atelier de Bosio. Il n'obtint aux concours de l'École des beaux-arts qu'une mention et fit à ses frais le voyage d'Italie. Il revint en France dès 1827 et exposa, la même année,

une *Jeune fille jouant avec un chien*, qui lui valut une médaille, et fut offerte par lui au roi de Sardaigne. En 1831, il exposa son *Ange déchu;* quelque temps après, à la suite d'un brillant concours, il exécuta pour l'Académie des beaux-arts de Turin la statue de *Mgr Mossi*, et, gratuitement, pour la capitale de la Sardaigne, une statue équestre d'*Emmanuel Philibert*, son chef-d'œuvre, et le seul envoi de cet artiste à l'Exposition universelle de Paris, en 1855.

Dès lors, M. Marochetti, tour à tour statuaire et ornemaniste, exécuta un des bas-reliefs de l'Arc de triomphe de l'Étoile; le *Tombeau de Bellini*, au cimetière du Père-Lachaise; la statue de *La Tour d'Auvergne*, pour la ville de Carhaix; le magnifique *maître autel* de l'église de la Madeleine à Paris; un *Saint Michel*; une statue de *l'Empereur;* et trois statues équestres du *duc d'Orléans*, celle, entre autres, dont Pradier avait exécuté les bas-reliefs et qui fut placée, en 1844, dans la cour du Louvre.

Peu de temps après la révolution de Février, M. Marochetti passa en Angleterre où il trouva bientôt, au grand mécontentement des artistes nationaux, des protecteurs puissants et des commandes de toutes sortes. Les principales œuvres qu'il y a exposées sont : *Richard Cœur-de-Lion* (1851), colossal modèle en plâtre qui décorait l'entrée du Palais de cristal; *Sapho* (1850); *l'Amour jouant avec un levrier* (1854); *la Reine Victoria* (1854), statue équestre pour la ville de Glasgow; *l'Obélisque*, en granit, élevé à la mémoire des soldats anglais tués en Crimée (1856); le *Mausolée de la princesse Élisabeth* (1857), fille de Charles Ier, et un grand nombre de *Bustes*, notamment celui du *prince Albert*.

M. Marochetti est chevalier de la Légion d'honneur depuis 1839.

MAROLLES (Louis-Roger DE), général français, né en 1808, à Batavia, de parents français, fut admis, en 1824 à l'École militaire de Saint-Cyr. Capitaine en 1838, il passa aux chasseurs à pied, s'embarqua en 1843 pour l'Algérie; il fut blessé dans un premier engagement et cité à l'ordre du jour, devint chef de bataillon en 1846, et rejoignit, en 1849, l'armée d'Italie, avec laquelle il prit part au siége de Rome. Nommé colonel en 1852, il fut appelé, lors de la création de la garde impériale, à commander le 2e de voltigeurs, et rejoignit avec ce régiment le corps expéditionnaire de Crimée (1855); après s'être fait remarquer par son élan et son courage dans les combats des 22 et 23 mai, il reçut au mois d'août le grade de général. Mais le 8 septembre, entraîné l'un des premiers à l'attaque du petit Redan, il fut retrouvé au milieu des décombres, le corps criblé de blessures.

MARQUIS (Donatien), homme politique français, né le 18 décembre 1789 à Chambly (Oise), d'une famille de négociants, fut admis, en 1809, à l'École polytechnique, et, en 1811, à l'École d'application de Metz. Il fit, dans l'artillerie, les dernières campagnes de l'Empire, ainsi que la guerre de 1823, en Espagne, et donna, en 1826, sa démission du grade de capitaine. Il se retira alors à Chambly pour s'occuper d'agriculture, fit partie pendant plusieurs années du conseil général de l'Oise, entra, en 1843, à la Chambre comme député de Beauvais, et fut réélu en 1846. Il prit place dans les rangs de l'opposition dynastique, et fut rapporteur de diverses commissions de finances et d'administration. Sa réputation d'intégrité politique le fit, en 1848, nommer le second sur la liste des représentants de son département. Il prit une part active aux travaux de la Constituante, monta souvent à la tribune et se distingua par l'indépendance et la modération de sa conduite. En général il votait avec la droite. Non réélu à la Législative, il n'est plus rentré dans la vie politique.

MARQUIS (Pierre-Charles), peintre français, né à Tonnerre, vers 1812, vint étudier à Paris sous Lethière, et débuta par un *Portrait* au salon de 1831. Il a exécuté un certain nombre de tableaux officiels. Nous citerons de cet artiste : *Charles VII* (1833); *Madeleine pénitente*, *Saint Antoine* (1834-1835); *la Destruction de l'ordre des Templiers* (1836); *les Croisés au saint sépulcre*, *Saint Pierre et le boiteux*, *le Christ et la Samaritaine*, *le Christ au tombeau*, *les Obsèques de Guillaume le Conquérant*, *les Bohémiens à Paris*, *Jésus guérissant l'aveugle-né* (1837-1853), ce dernier sujet à l'Exposition universelle de 1855; *Saint Louis et sa mère se rendant à Notre-Dame* (1857); *le Baptême du Christ*, *la Piscine miraculeuse*, *Jésus donnant les clefs à saint Pierre*, *Dieu donnant à Moïse les tables de la loi*, sujets qui ornent deux chapelles de Saint-Eustache (1856). M. Marquis a obtenu une 3e médaille en 1836.

MARRAST (François), ancien représentant du peuple français, député au Corps législatif, est né à Bayonne (Basses-Pyrénées), en 1800. Fils d'un négociant, il entra dans l'armée au commencement de la Restauration, puis donna bientôt sa démission d'officier, et partit pour l'Amérique du Sud, où il combattit contre les Espagnols. Dix ans après, il revint dans son pays pour se livrer tout entier à l'agriculture. En 1848, il se presenta aux suffrages des électeurs des Landes comme républicain de l'école américaine, et fut nommé représentant du peuple par 33 000 voix. M. François Marrast, qu'on a quelquefois confondu avec son célèbre homonyme, Armand Marrast, vota ordinairement avec la droite, mais il adopta l'ensemble de la Constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le ministère Odilon Barrot, admit la proposition Rateau, et approuva l'expédition de Rome. Réélu le sixième à l'Assemblée législative, il entra dans la coalition des anciens partis contre la République. Après le coup d'État du 2 décembre, il fut envoyé au Corps législatif par la circonscription de Mont-de-Marsan, qui l'a réélu en 1857.

MARRYAT (Frank), littérateur anglais, est fils du célèbre romancier de ce nom, mort en 1848. Il navigua quelque temps, donna sa démission d'officier et alla s'établir, en 1850, en Californie. De retour en Angleterre, en 1853, il publia le récit de ses excursions au pays de l'or sous le titre de : *Montagnes et taupinées* (Mountains and molehills; Londres, 1855).

MARSCHNER (Henri), compositeur allemand, né à Zittau (Haute Lusace), le 16 août 1795, montra de très-précoces dispositions pour la musique et ne tarda pas à surpasser ses maîtres de piano. Il obtint une place de chanteur soliste au Gymnase, et, avant d'avoir étudié la composition, écrivit, à seize ans, un ballet, *la Fière paysanne*, qui eut un commencement d'exécution, mais que des fautes contre les règles les plus élémentaires interrompirent au milieu même de la représentation. Soutenu par les conseils de Tomascheck et de Weber, il reprit ses études musicales, tout en suivant, d'après la volonté paternelle, les cours de droit à Leipsick (1814), et essaya, sur une traduction du *Titus* de Métastase un nouvel opéra qui n'a jamais vu le jour. Il cultivait en même temps le piano, donnait des concerts et avait des relations utiles avec

les plus grands maîtres, entre autres Beethoven. En 1817, il devint professeur à Pesth.

M. Marschner composa alors un certain nombre de motifs, de sonates de symphonies, qui l'exercèrent à écrire avec facilité. En 1816 il était revenu au théâtre avec un petit opéra, *la Montagne de Kiffhaus*, qui réussit dans plusieurs villes d'Autriche. L'année suivante, il envoya à Weber, directeur du théâtre de Dresde, une œuvre plus considérable qui contenait des beautés, *Henry IV et d'Aubigné*. En même temps il faisait jouer à Presbourg, *Saïdar*, avec un complet succès. Fixé à Dresde en 1821, il s'y lia avec Weber et Tieck, et fit une introduction et des intermèdes pour *le Prince de Hombourg* de ce dernier. De 1822 à 1823, il donna quatre opéras, *Lucrèce*, *la Belle Ella*, *Ali Baba* et *le Voleur de bois*, et fut nommé directeur de la musique à l'opéra italien et allemand, conjointement avec Molacchi et Weber (1827). Peu après la mort de ce dernier (1826), trouvant la tâche trop lourde, il donna sa démission. Il dirigeait, en outre l'almanach musical intitulé *Polyhymnie*. En 1826, il se maria avec une cantatrice connue, Mlle Wohlbruck, qu'il suivit à Berlin, puis à Leipsick (1827). Il donna dans cette dernière ville le meilleur et le plus populaire de ses opéras, *le Vampire*, qui fit à l'œuvre du même nom de Lindpaintner une concurrence victorieuse (1828), fut joué à Londres et faillit l'être à Paris. Vinrent ensuite: *le Templier et la juive* (1829); *la Fiancée du fauconnier* (1832); *Hans Heiling* (1833); *le Château au pied de l'Etna* (1836). Depuis, M. Marschner qui avait été appelé, dès 1832, à la cour de Hanovre, comme maître de chapelle, a composé pour le piano surtout un grand nombre de *Rondos*, *Sonates*, *Polonaises*, *Romances*, *Chansons*, etc., qui ont eu du succès.

Comme compositeur dramatique, M. Marschner se rapproche de Weber sans cesser d'être original. Il brille surtout par la mélodie. Il sait aussi, comme M. Meyerbeer, marquer par la musique le caractère de ses personnages; il atteint le comique sans tomber dans le trivial. Son principal défaut est une négligence qui semble tenir à sa grande facilité.

MARSH (Georges P.), philologue américain, né à Woodstock (Vermont), en 1801, s'établit à Burlington en qualité d'homme de loi. En 1843, il fut élu représentant, et se maintint au Congrès jusqu'en 1849. Nommé par le président Taylor ministre à Constantinople, il y resta jusqu'en 1853. Sa réputation littéraire repose principalement sur son érudition et sa connaissance étendue des langues de l'Europe du nord. Il a écrit sur ce sujet : *Grammaire abrégée des anciennes langues du Nord* (Compendious grammar of the old northern languages; Burlington, 1838), tirée ou traduite des travaux originaux de Rask. On a encore de lui plusieurs articles sur la littérature islandaise, et divers *Discours* prononcés dans des réunions savantes sur le rôle et la supériorité des peuples de la race gothique, dont il croit retrouver la trace dans les premiers colons puritains, notamment : *les Goths dans la nouvelle Angleterre* (1836).

MARSH (Anne CALDWELL, mistress), femme de lettres anglaise, née dans le Staffordshire vers la fin du dernier siècle, reçut de son père, archiviste à Newcastle, une très-bonne éducation, épousa un banquier et vint habiter dans le voisinage de Londres. La surveillance d'une famille qui s'accrut rapidement l'éloigna quelque temps de la littérature; ce ne fut qu'en 1834 qu'elle débuta par les *Contes d'un vieillard* (Two old man's tales), publiés sous le voile de l'anonyme, que, malgré la faveur du public, elle persiste à garder encore. Ce livre, où l'on se plaît à reconnaître de la chaleur, de l'originalité et un grand talent de description, fut suivi des *Contes des bois et des champs* (Tales of the woods and fields: 1836), et des *Triomphes du jour* (Triumphs of time), recueils de nouvelles qui n'eurent pas le même accueil. L'auteur donna ensuite ses deux meilleurs romans : *Mount Sorel* (1843) et *Emilia Wyndham* (1846), très-souvent réédités. En 1846 parurent en outre *la Réforme en France* (the Protestant reformation in France), morceau d'histoire, et le *Père Darcy* (Father Darcy), épisode de la conspiration des poudres.

Dès lors mistress Marsh produisit, avec une rapidité dont on reconnaît la trace, volumes sur volumes : *la Fille de l'amiral* (Admiral's daughter); *Norman Bridge* (1847), qui embrasse trois générations; *Angela*, histoire touchante, au début surtout; *Mordaunt Hall*, *Lettice Arnold*, *les Wilmingtons*, dont le principal caractère a inspiré *le Temps est un vengeur* (Time the avenger); *Ravenscliffe*, *Castle Avon*, *Aubrey* et *l'Héritière d'Haughton* (Heiress of Haughton; 1855), etc.

MARSHALL (William-Calder), sculpteur anglais, né en 1813, à Édimbourg, vint à Londres, reçut les conseils de Chantrey et de Baily, et gagna, aux concours de l'Académie royale, la médaille d'or qui lui permit d'aller passer deux années à Rome. Il a été admis à l'Académie en 1852. Voici la liste de ses œuvres principales : *la Cruche cassée* (1842): *Rébecca* (1843); *le Premier chuchotement de l'amour* (1845); *la Danseuse au repos* (1846), qui lui valut un prix de 12 500 fr. de l'Union des Arts et dont on a fait des réductions en marbre de Paros; *Sabrina* (1847), espèce de naïade romantique; *l'Amour captif* (1848); *Zéphyr et l'Aurore* (1849); *la Jeune indienne* (1852); *Pandore* (1853); *la Concorde* (1855), groupe symbolique en plâtre, représentant l'alliance de la France et de l'Angleterre; et *Imogène endormie* (1856). Il a exécuté, pour le nouveau palais du Parlement, les statues très-vantées des *lords Clarendon* et *Somers*, ainsi que celles de *Robert Peel*, pour la ville de Manchester, du célèbre *Jenner*, et des poëtes *Cowper* et *Campbell* (1849).

MARSTON (Westland), poëte et auteur dramatique anglais, né à Boston (comté de Lincoln), le 30 janvier 1819, et fils d'un pasteur de l'Église dissidente, entra chez un de ses oncles qui avait à Londres un office d'avoué; mais il abandonna le droit pour la littérature. Depuis 1843, il a travaillé pour le théâtre; c'est un des rares auteurs anglais qui, dédaignant l'imitation servile des ouvrages étrangers, s'efforcent de créer un genre national, tenant à la fois du classique et du romantique. Ses efforts ont été presque toujours couronnés de succès. Il a fait représenter, jusqu'en 1856, plusieurs tragédies ou drames en 5 actes : *la Foi jurée ou la Rivale d'elle-même* (Plighted Troth); *la Fille du patricien* (the Patrician's daughter); *le Cœur et le Monde* (the Heart and the World); *Strathmore*, *Philippe de France* et *Anna Blake;* une comédie en 2 actes : *la Politique au village;* et, en collaboration, *Trevanion ou une Fausse position;* etc.

Peu de temps après l'apparition de *la Fille du Patricien*, une de ses bonnes pièces, M. W. Marston fit paraître un poëme, *Gérald*, suivi de poésies diverses. Il a également fourni à l'*Athenæum* anglais quelques pièces de vers d'un grand mouvement lyrique, entre autres, *la Promenade de la mort à Balaklava* (1855).

MARSTRAND (Guillaume-Nicolas), peintre danois, né en 1810, à Copenhague, étudia à l'Académie de cette ville, puis à Munich et à Rome. De retour dans sa patrie, il fut nommé professeur à l'Académie des beaux-arts, dont il est devenu directeur. M. Marstrand a peint les principales scènes des comédies de Holberg et de nombreuses fêtes populaires. On a vu de lui à l'Exposition universelle de Paris en 1855 : *Habitants de la Dalécarlie traversant le Sylvan pour se rendre à l'église*, et *Jeunes Romaines dans une guinguette*. Cet artiste est chevalier du Danebrog.

MARTENSEN (Hans-Lassen), prédicateur et théologien danois, né, le 19 août 1808, à Flensborg, et fils d'un capitaine de vaisseau, reçut une sérieuse éducation et subit particulièrement l'influence des idées de Hegel. Il passa, en 1832, l'examen de fonctionnaire ecclésiastique, et obtint une médaille d'or pour son mémoire sur la question théologique mise au concours. La même année, il voyagea, aux frais de l'État et visita tour à tour Berlin, où il se lia avec Steffens et Marheinecke, disciples de Hegel; Munich, Vienne, et Paris, où il étudia particulièrement la philosophie du moyen âge. De retour dans sa patrie en 1836, il prit le grade de licencié en théologie, avec une remarquable thèse, intitulée : *de Autonomia conscientiæ sui humanæ* (Copenhague, 1837, in-8), qui fut traduite en allemand. Chargé, l'année suivante, d'un cours de philosophie morale à l'université de Copenhague, il fut reçu, en 1840, docteur en théologie à Kiel, avec le diplôme d'honneur, et devint professeur suppléant. Ses leçons attirèrent une foule d'auditeurs; publiées sous le titre de *Plan d'un système de philosophie morale* (Grundrids til Moral philosophiens System; 1841), elles établirent la réputation du jeune professeur dans toute l'Allemagne, en Hollande et en Suède. *Mester Eckart* (1840; 2ᵉ édit., 1857, in-8), étude sur le mysticisme en Allemagne au moyen âge, et *le Baptême chrétien* (De christelige Daab; 1843), n'eurent pas moins de succès.

En 1845, M. Martensen fut nommé prédicateur de la cour et n'interrompit ni ses leçons ni ses écrits. Ses *Sermons* (Prædikener), dont un premier recueil parut en 1847, et un quatrième en 1857, durent, à l'élévation des pensées et du style, le plus grand succès. Dans l'intervalle, paraissait son œuvre principale : *la Dogmatique chrétienne* (Den Christelige Dogmatik; Copenhague, 1849, 1ʳᵉ et 2ᵉ édit.). Le système que l'auteur y expose, se sépare dès lors de celui de Hegel, autant par les idées que par la terminologie, qui est devenue toute danoise. Philosophe essentiellement chrétien, M. Martensen a pour premier principe : croire pour comprendre, ou la foi préliminaire indispensable de la science. La vivacité de l'argumentation et la pureté classique du langage, distinguent ses écrits, tous traduits en allemand, et quelques-uns en suédois et en hollandais. En 1843, M. Martensen est devenu évêque de Selande. Il est chevalier du Danebrog (1847) et membre de l'Académie des sciences de Danemark (1841).

MARTIN (François-Marie-Émile), ingénieur français, ancien représentant du peuple, né en 1794, entra à l'École polytechnique en 1812, passa en 1814 à l'École d'application de Metz, et donna sa démission en 1820, comme lieutenant d'artillerie. M. Boigne, fondateur de l'usine de Fourchambault, le mit alors à la tête de ce bel établissement. La fonderie, déjà munie des plus utiles machines, prit, sous la direction de M. Émile Martin, une importance nouvelle et s'accrut d'ateliers de construction pour le matériel des chemins de fer, pour la construction des ponts en fonte, les pièces de mécanique et les grands travaux d'art. Ses produits obtinrent des médailles à toutes les expositions nationales, et M. Martin fut nommé officier de la Légion d'honneur le 27 avril 1846. Les princes d'Orléans, M. le duc de Montpensier surtout, montraient pour le directeur de Fourchambault une bienveillance particulière.

M. Martin professait néanmoins des opinions très-libérales, et, après la révolution de Février, il se porta candidat dans la Nièvre, pour la Constituante. Nommé représentant du peuple, le quatrième sur huit, par 33 114 voix, et membre du comité des travaux publics, il vota avec la gauche modérée, déclara que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie, et, après l'élection du 10 décembre, fit une opposition modérée à la politique du président. Non réélu à l'Assemblée législative, il reprit ses travaux à la fonderie de Fourchambault.

MARTIN (Louis-Alexandre), ancien représentant du peuple français, né à Rouen (Seine Inférieure), le 5 août 1805, et fils d'un riche négociant de cette ville, qui fut député sous la Restauration et ami de Dupont (de l'Eure), fit de bonnes études au collége de sa ville natale, et entra dans la carrière du commerce. En 1830, il marcha sur Paris avec une colonne de volontaires rouennais, pour prendre part à la révolution de Juillet. La crise politique ayant ruiné sa famille, il s'établit, en 1834, à Orléans, et, comme négociant, il acquit dans cette ville une position très-honorable. Partisan déclaré des doctrines démocratiques, il fut élu conseiller municipal et combattit vivement l'administration. Après la révolution de Février, il fut nommé adjoint au commissaire de la République et maire d'Orléans. La sagesse et l'énergie de son administration lui concilièrent alors tous les suffrages, et 58 248 voix l'envoyèrent siéger à la Constituante, le troisième sur une liste de huit élus. Il vota ordinairement avec l'extrême gauche; et, après l'élection du 10 décembre, combattit le gouvernement de Louis-Napoléon. Réélu le deuxième, à l'Assemblée législative, il continua de soutenir la Constitution contre les divers partis, appuya toutes les propositions démocratiques émanées de l'initiative parlementaire, protesta contre la loi du 31 mai qui restreignait le suffrage universel, et s'opposa à la révision de la Constitution. Depuis le coup d'État du 2 décembre, M. Martin vit en dehors de la politique, occupé d'affaires industrielles.

MARTIN [de Strasbourg], avocat français, ancien représentant, est né en 1801, à Mulhouse (Haut-Rhin), où son père était pharmacien. Reçu avocat, il prit de bonne heure une place distinguée au barreau de sa ville natale, qui, en 1838, l'envoya à la Chambre des Députés; il s'y fit bientôt remarquer par son patriotisme et son énergique opposition à toutes les mesures rétrogrades. Après avoir donné sa démission, en 1843, pour des raisons de santé, il se remit vainement sur les rangs aux élections de 1846. A l'Assemblée constituante, où il fut élu, le cinquième sur les quinze représentants du Bas-Rhin, il fit partie du comité de la Constitution, et vota, en général, pour le développement des principes démocratiques, auxquels il avait voué sa vie entière. Non réélu en 1849, il se renferma dans la pratique de sa charge d'avocat à la Cour de cassation, qu'il avait achetée en 1838, et qu'il revendit en 1852. A cette époque, il se fit inscrire au barreau de la Cour impériale de Paris.

MARTIN (Bon-Louis-Henri), historien français, né le 20 février 1810, à Saint-Quentin (Aisne), où son père, originaire de cette même ville, était juge au tribunal civil, eut de bonne heure sous la main une partie d'une belle bibliothèque laissée par son aïeul maternel, grand amateur de livres, et fut conduit par le goût de la lecture aux études historiques. Élevé par son père, il suivit, comme externe, les cours du collége de Saint-Quentin, puis fut destiné au notariat. Mais, en 1830, il se jeta dans la carrière des lettres, où il débuta par des romans. Après *Wolfthurm* (1830, in-12), publié avec son ami et compatriote Félix Davin, sous les pseudonymes de Félix et Irner, il écrivit une suite de romans historiques, dont l'époque de la Fronde était le sujet : *la Vieille fronde* (1832, in-8); *Minuit et midi* (1832, in-8), réimprimé dans la *Bibliothèque des chemins de fer*, sous le titre de *Tancrède de Rohan* (1855, in-18); *le Libelliste* (1833, 2 vol. in-8).

Les relations de M. Henri Martin avec M. Paul Lacroix (le bibliophile Jacob) l'amenèrent à aborder plus directement l'histoire. Ils conçurent ensemble une *Histoire de France par les principaux historiens*, dont M. Mame se fit l'éditeur (Tours, 1833 et suiv.), publication qui ne devait être, d'après le plan primitif, qu'une série d'extraits des principales histoires et chroniques, reliés par des transitions et des compléments, et confiés à plusieurs collaborateurs qui, M. Paul Lacroix le premier, l'abandonnèrent. Après l'avoir continuée seul, M. Henri Martin essaya d'y substituer une œuvre personnelle; il donna, avec le concours plus ou moins direct du bibliophile Jacob et de sa précieuse bibliothèque, la première édition de son *Histoire de France*, qui devint l'œuvre capitale de toute sa vie (Paris, 1833-36, 15 vol. in-8). Le premier volume avait d'abord paru dans le format in-18, et le nom de l'auteur n'est porté sur le titre qu'à partir du dixième volume. Ils publièrent ensemble, aussitôt après, *l'Histoire de la ville de Soissons* (1837, 2 vol. in-8), dans laquelle M. H. Martin eut la plus grande part.

La première édition de l'*Histoire de France* était à peine terminée que l'infatigable auteur se mit à la reprendre en sous-œuvre, avec des matériaux plus abondants et sur un plan plus vaste. Cette refonte et la réimpression durèrent dix-sept ans (1837-1854, 19 vol. in-8). Les volumes de cette troisième édition (car la première avait eu un second tirage, sans révision par l'auteur) se succédèrent à des intervalles inégaux, et plusieurs ont été l'objet des plus flatteuses distinctions. Les tomes X et XI (*Guerres de religion*) ont obtenu, en 1844, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le premier prix Gobert, et en 1851, l'Académie française, qui maintenait depuis tant d'années son premier prix Gobert à M. Augustin Thierry, a décerné aux tomes XIV-XVI (*Siècle de Louis XIV*) le second prix, qu'elle leur a accordé encore les années suivantes (1852-55), jusqu'à ce que la mort d'Aug. Thierry permît, en 1856, de leur décerner le premier. Plus sévère pour son œuvre que l'Institut et le public, M. H. Martin avait déjà préparé les éléments d'une quatrième édition, qui fût au niveau des découvertes récentes sur les antiquités celtiques et des connaissances plus approfondies que l'on a acquises sur le moyen âge. Toutes les parties relatives à l'histoire et à la religion des Gaulois, aux origines de la poésie et de la langue, aux événements du moyen âge et aux institutions féodales, ont été remaniées et forment un ouvrage nouveau (1855 et suiv). L'ouvrage complet aura 16 volumes).

L'*Histoire de France* de M. H. Martin, qui allie heureusement au besoin d'exactitude dans les faits un sentiment philosophique très-élevé, demeure, sous toutes ces transformations, une des œuvres les plus consciencieuses et les plus honorables du siècle. Depuis longtemps déjà l'auteur a résumé, sous ce titre : *De la France, de son génie et de ses destinées* (1847, in-12), les idées philosophiques qui ressortent à ses yeux de toute l'histoire de notre pays.

En 1848, M. Carnot, ministre provisoire de l'instruction publique, avait chargé M. H. Martin du cours d'histoire moderne, à la Sorbonne. Le professeur prit pour sujet *la Politique extérieure de la Révolution;* ses leçons, interrompues par les événements, n'allèrent pas au delà du premier semestre. Il a encore publié un certain nombre d'articles et de nouvelles historiques dans divers journaux et recueils, appartenant en général à l'opinion libérale : *l'Artiste*, *le Siècle*, *le Monde*, *le National*, *la Revue indépendante*, *la Liberté de penser*, *la Revue de Paris*, *l'Encyclopédie nouvelle*, etc.

MARTIN (Thomas-Henri), philosophe français, né, le 4 février 1813, à Bellesme (Orne), fut admis, en 1831, à l'École normale, et professa la philosophie dans divers colléges. Docteur ès lettres depuis 1836, il est aujourd'hui professeur de littérature ancienne et doyen de la Faculté des lettres de Rennes. Il est correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques.

M. H. Martin a publié divers ouvrages qui portent le cachet d'une érudition aussi profonde que variée; entre autres : *Études sur le* Timée *de Platon* (1841, 2 vol. in-8), précédées du texte grec avec la traduction; *Theonis Smyrnæi platonici liber de astronomia* (1849, in-8); *Histoire des sciences physiques dans l'antiquité* (1849, 2 vol. in-8), ouvrage considérable dont il n'a encore donné que l'introduction; *la Vie future* (1855, in-12), apologie de la doctrine chrétienne sur l'autre vie; et de nombreux mémoires scientifiques dans la *Revue archéologique*.

MARTIN (Nicolas), littérateur français, né à Bonn sur le Rhin, le 7 juillet 1814, d'un père français, et neveu par sa mère du poëte allemand Karl Simroch (voy. ce nom), fut élevé dans un village frontière de la Flandre belge. A dix-huit ans, il entra comme surnuméraire dans la division des douanes de Dunkerque, qu'il quitta, en 1838 pour venir à Paris où il est devenu chef de bureau à la direction centrale.

Ses premiers essais poétiques datent de son séjour à Dunkerque, où il inséra dans le journal quelques pièces de vers, réunies sous le titre : *les Harmonies de la nature* (Lille, 1837, in-8). Il donna ensuite *Ariel* (Paris 1841, in-8), sonnets et chansons; *Louise* (1842, in-8), poëme; *les Cordes graves* (Lille, 1845, in-12); puis *les Poëtes contemporains de l'Allemagne*, suite d'études critiques et biographiques qui avaient d'abord paru dans l'*Artiste et la Revue de Paris*. A la suite de cette publication, M. N. Martin fut chargé par le ministre de l'instruction publique, M. de Salvandy, d'une mission littéraire en Allemagne pour y faire des recherches, concernant les cycles épiques de ce pays; il publia sur ce sujet dans le *Journal général de l'instruction publique* et *le Moniteur universel* des articles qui ont formé le livre de *France et Allemagne* (1852, in-8).

On lui doit encore une traduction des *Contes de la famille* des frères Grimm (1846-1847, 2 vol. in-8); et de nouvelles œuvres poétiques : *une Gerbe* (1849, in-16); *l'Écrin d'Ariel* (1853, in-18); *la Guerre* (1854, in-18); et *le Presbytère* (1856, in-18), épopée domestique et familière; etc. Il a été chargé de la critique littéraire au *Moniteur universel*, de 1842 à 1852.

MARTIN (Anna-Marie-Joséphine Bourgeois, dame), femme de lettres française, née à Genève en 1825, de parents français, fut mariée dès l'âge de seize ans, et devint bientôt veuve. Sans fortune, elle songea à tirer parti de l'éducation qu'elle avait reçue et se mit à écrire pour élever ses deux enfants. Elle débuta par deux nouvelles insérées, l'une dans *la France* (1845), l'autre dans *la Réforme* (1846), collabora ensuite au *Journal des Enfants*, et écrivit *les Mystères du jeune âge* (1846), qui eurent du succès. Après 1848, cette dame quitta le nom d'Anna Martin pour prendre le pseudonyme d'Anna Prévost, sous lequel elle a publié de petits livres de morale et plusieurs nouvelles, entre autres *le Médecin du cœur* (1854).

MARTIN (Alexandre), dit Martin de Provins, industriel et inventeur français, né à Sourdun (Seine-et-Marne), en 1813, d'une famille originaire d'Auvergne, reçut quelques notions de musique, fut d'abord clerc chez un notaire, puis organiste dans une petite paroisse des environs de Provins, et consacra quelques années à l'étude et à la pratique de la serrurerie. Fixé jusqu'en 1849 à Provins, il prit successivement en 1841 et 1845, deux brevets relatifs au système de percussion des orgues, appelé à faire une véritable révolution dans la fabrication de ces instruments. L'exploitation de ces brevets fut presque aussitôt concédée par lui à la maison Alexandre (voy. ce nom), avec laquelle il forma une association qui subsista plus ou moins tacite jusqu'en juillet 1855. Depuis cette époque, il a repris ses droits dont la revendication a donné lieu, comme il arrive souvent, à des récriminations et à des procès. Il dirige aujourd'hui une maison spéciale pour la fabrication des orgues d'après le système de percussion dont il est l'incontestable inventeur.

M. Martin de Provins, qui s'est ainsi appelé pour se distinguer de ses nombreux homonymes, a figuré en son nom, même sous l'empire de son traité avec MM. Alexandre, aux expositions industrielles de 1844 et de 1849, et aux Expositions universelles de Londres et de Paris (1851 et 1855); il a obtenu une médaille de bronze, une médaille d'argent, et, en dernier lieu, la récompense plus flatteuse de la décoration (novembre 1855).

MARTIN (Chrétien-Reinhald-Dietrich), jurisconsulte allemand, né en 1772, d'une famille française, à Bovenden, près Gœttingue, fit ses études dans cette dernière ville, devint, à l'âge de 18 ans, avocat, puis docteur en droit et passa rapidement par tous les grades de la carrière académique. Assesseur à la Faculté de droit de Gœttingue depuis 1797, il fut nommé, en 1802, professeur adjoint et, en 1805, professeur titulaire. La même année, il passa, avec le même titre, à Heidelberg, où il fut en outre directeur de la Faculté de droit. Mais, dix ans plus tard, accusé de participation à des affaires politiques, il donna sa démission en 1815. Dès cette époque il avait publié son *Traité de la procédure civile commune en Allemagne* (Lehrbuch des deutschen gemeinen bürgerlichen Processes; Gœttingue, 1800), excellent ouvrage qui a beaucoup contribué au progrès de cette partie du droit en Allemagne, comme le témoignent ses fréquentes réimpressions (Heidelberg, 12ᵉ éd., 1838). Aussi, à peine l'auteur avait il quitté Heidelberg, qu'il fut nommé conseiller supérieur à la Cour d'appel de Iéna et appelé comme professeur à l'université de cette ville. En 1842, M. Martin a pris sa retraite. Fixé à Mugeln, en Saxe, il a été envoyé, en 1846, comme député, au Tribunal d'État, et jusqu'en 1848 il a pris part à ses séances. — Il est mort le 13 août 1857.

Parmi les autres ouvrages de jurisprudence de M. Martin, presque tous réimprimés plusieurs fois, nous citerons, *Verdicts juridiques et décisions du tribunal de Heidelberg* (Rechtsgutachten und Entscheidungen, etc.; Heidelberg, 1808); *Traité de procédure criminelle commune de l'Allemagne* (Lehrbuch des deutschen gemeinen Criminal-Processes; Goettingue, 1812; 4ᵉ édit., Heidelberg, 1836): *Instructions pour faire des rapports sur des affaires de droit* (Anleitung zum Referiren in Rechtssachen; Heidelberg, 3ᵉ éd., 1829); *Traité du droit criminel commun de l'Allemagne* (Lehrbuch des deutschen gemeinen Criminalrechts; Ibid., 1820-1825; 2ᵉ éd., 1849); *Leçons sur la procédure civile commune de l'Allemagne* (Vorlesungen über die Theorie des deutschen, etc.; Leipsick, 1855), résumé de ses anciens cours aux universités de Gœttingue, de Heidelberg et d'Iéna. Ce dernier ouvrage a été publié par le fils de l'auteur, M. Théodore Martin, président du conseil de justice, à Kreuzbourg.

MARTIN-BERNARD, voy. Bernard (Martin).

MARTIN-DOISY (Félix), économiste français, né vers 1795, fit son droit à Paris, où il s'inscrivit au tableau des avocats, et s'occuppa de travaux historiques et de questions sociales. Attaché, vers 1840, au ministère de l'intérieur, en qualité d'inspecteur des prisons, il résigna ces fonctions en 1848. Il est rentré, depuis, dans l'administration, comme inspecteur général des établissements de bienfaisance, et fait partie de la Société d'économie charitable, dont il est un des fondateurs.

On a de lui : *Coup d'œil sur la vie politique de M. Guizot* (1836, in-8); *Examen de la vie politique de Louis XVIII* (1839, in-8), en tête d'un *Manuscrit* inédit de ce prince; *Origines et fondements de la liberté, de l'égalité et de la fraternité parmi les hommes, ou Histoire de la charité* (1848, in-8); *Travaux du comité d'extinction de la mendicité à la première Assemblée constituante*, (1849); *Dictionnaire d'économie charitable* (1856, in-8): divers *Appels* aux Chambres, des brochures économiques et une *Correspondance* dans *l'Indépendance belge*.

MARTIN-SAINT-ANGE (Gaspard-Joseph), médecin français, né, le 29 janvier 1803, à Nice (Piémont), fut reçu docteur à Paris en 1829. Cultivant avec le même zèle les sciences naturelles et la médecine, il a publié un assez grand nombre de travaux dont plusieurs se font remarquer par leur portée philosophique. Nous citerons : *Recherches anatomiques et physiologiques sur les membranes du cerveau* (1829, in-4); *Circulation du sang chez l'homme et les animaux* (1832; 2ᵉ édit., 1837), travail qui a remporté, en 1830, le prix des sciences physiques et, en 1832, celui de physiologie expérimentale; *Traité élémentaire d'histoire naturelle* (1834-1840, 3 part. in-8), avec M. Guérin; *Recherches sur la métamorphose des batraciens* (1831), qui lui ont valu une mention honorable à l'Académie des sciences; *de l'Organisation des cirrhipèdes* (1835, in-4); *Histoire de la génération de l'homme* (1837, in-4), avec M. Grimaud de Caux; *Recherches de physiologie expérimentale sur les phénomènes de l'évolution embryonnaire des oiseaux* (1847, in-12). Il a également fourni des articles aux *Annales des sciences naturelles*, à la *Revue médicale*, au *Bulletin* de la Société anatomique dont il fait partie, au *Dictionnaire pittoresque d'histoire naturelle*, etc. M. Martin-Saint-Ange, est, depuis le 30 avril 1847, officier de la Légion d'honneur.

MARTIN-SOLON (M....), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né en 1795, étudia la médecine à Paris, remporta un des prix de l'École pratique, et fut reçu docteur en 1819. Chef de clinique à l'Hôtel-Dieu, de 1820 à 1822, agrégé en 1826, médecin du bureau central en 1827, il supplea, en 1832, M. Leroux, professeur de clinique interne à la Pitié, et fit, de 1833 à 1839, à l'École pratique, des cours particuliers de thérapeutique et de matière médicale qui eurent beaucoup de succès. Au milieu d'une carrière brillante, comme praticien et comme écrivain médical, M. Martin-Solon est mort en 1855. Il était chevalier de la Légion d'honneur (1837).

A part un excellent *Traité de l'albuminurie ou Hydropisie causée par les maladies des reins* (1838, in-8 avec planches coloriées), et une remarquable thèse de concours, *de la Révulsion* (1839), les nombreux écrits de M. Martin-Solon consistent dans des mémoires et articles fournis à divers recueils ou publications périodiques, tels que le *Bulletin* de l'ancienne Société de la Faculté (1821); le *Bulletin* de la Société médicale d'émulation (1822); l'*Encyclopédie moderne* (articles *Fièvre, Intestins, Entérite*): le *Journal hebdomadaire* (tomes III et IV); les *Archives médicales* (1830, 1835, 1836, etc.); *la Gazette médicale* (1834), etc.

MARTINEAU (miss Henriette), femme de lettres anglaise, née, le 12 juin 1802, à Norwich (comté de Norfolk), descend de parents d'origine française, émigrés lors de la révocation de l'édit de Nantes, et qui dirigeaient dans sa ville natale une manufacture de tissus. Sa santé extrêmement délicate, la surdité dont elle a été atteinte dès l'enfance, tournèrent son attention vers l'étude, et, à dix-huit ans, elle dut songer à tirer parti de la solide instruction qu'elle avait acquise par suite des malheurs qui réduisirent sa nombreuse famille à un état voisin de la misère. Ses premiers travaux lui assurèrent une vie indépendante. On cite comme écrits avec élévation et talent : les *Exercices de dévotion à l'usage des jeunes personnes* (Devotional exercises; 1823); *Exhortations, hymnes et prières*; *le Jour de Noël* (Christmas day; 1824); *l'Ami* (the Friend; 1825); *Traditions de Palestine* (Traditions of Palestine; 1830), traduites, en 1838, par Mme Amable Tastu; *Cinq années de jeunesse;* trois traités religieux imprimés aux frais de l'association des Unitaires dont elle fait partie: *la Foi de l'Église universelle* (the Essential faith of universal Church; 1831), etc.

A cette époque, un libraire lui ayant demandé un petit ouvrage dans le genre narratif, miss Martineau prit pour thème l'ignorance du peuple de Manchester, qui venait de briser des machines au détriment de l'industrie et au sien, et donna le conte de *la Révolte* (the Rioters; 1826), qui fut suivi d'un autre sur les salaires; *le Renvoi des ouvriers* (the Turn out; 1827), et de brochures intitulées : *Théorie et application* (Principle and practice); *Mary Campbell* et *Ma servante Rachel*, où elle obéissait à ses sympathies pour les classes inférieures, sans se douter, de son propre aveu, qu'elle abordait des problèmes d'économie politique. La lecture des *Conversations* de Mme Marcet, ouvrage qui jouissait d'une juste réputation, l'éclaira sur la science dont elle avait parlé sans le savoir, et lui suggéra en même temps l'idée d'en développer les principes sous forme d'entretiens et de narrations.

Ce plan, rejeté d'abord comme irréalisable par la Société des connaissances utiles, fut mis à exécution aux frais de miss Martineau, sous le titre d'*Éclaircissements de l'économie politique* (Illustrations of political economy; 1832), publication qui obtint une vogue immense et fut traduite en français avec notes par B. Maurice (1833-1841, 8 vol. in-8). Dans les éditions postérieures, on y a ajouté les *Contes sur l'impôt* (Illustrations of taxation), et sur *la Loi des Pauvres* (Poor law and paupers), qui datent de la même époque. L'auteur doit principalement son grand et légitime succès à des qualités de romancier, à une observation fine et spirituelle et à un style plein de naturel et de sentiment. Parmi ses contes, qui abondent en charmants détails d'intérieur, les plus jolis sont : *la Colonie isolée, l'Irlande, la Mer enchantée, la Voisine Marshall* et *la Coalition des ouvriers*. Elle a tiré le meilleur parti possible d'un genre ingrat et a bien mérité son double renom de conteur ingénieur et de savant professeur d'économie politique.

En 1835, miss Martineau visita les États-Unis, où ses écrits lui avaient concilié des sympathies nombreuses, et rapporta de cette excursion deux ouvrages remarquables : *de la Société américaine* (Society in America; 1837, 2 vol. in-8), et *Souvenirs d'Occident* (Retrospect of a western travel; 1838, 2 vol.), traduits l'un et l'autre par B. Laroche, et où elle juge avec beaucoup d'impartialité l'état social, politique et religieux de l'Amérique, ainsi que ses plus illustres citoyens. Après avoir inséré dans un des recueils de l'éditeur Ch. Knight d'excellentes pages sur *le Talent d'observer* (How to observe), elle essaya du roman d'imagination : *Deerbrook* (1839), et du roman historique, *l'Heure et l'homme* (the Hour and the man; 1841), dont le héros est le nègre Toussaint-Louverture, tentative malheureuse qui ne servit qu'à montrer la faiblesse de ses moyens d'invention. Elle revint alors à ces cadres plus restreints où elle met en lumière un principe ou une règle de morale, et publia pour la jeunesse, une série de contes qui ont été réunis sous le titre du *Compagnon de plaisir* (the Play-fellow).

Cependant cette production incessante, qui suffisait à peine à ses besoins, avait altéré sa santé; une fièvre d'épuisement qui lui ôtait jusqu'à la force de penser, la tint plus de trois ans entre la vie et la mort. Au début de sa maladie (1839), lord Melbourne, chef du ministère, lui fit renouveler l'offre, déjà faite par lord Grey en 1832, d'une pension annuelle de 150 livres (3750 francs). Elle répondit une seconde fois qu'elle ne pouvait bénéficier d'un système d'impôts qu'elle avait blâmé dans ses écrits. Abandonnée en 1843 par les médecins, elle dut ou crut devoir son rétablissement complet au magnétisme, ainsi qu'elle l'a raconté elle-même dans l'*Athenæum*. Reprenant avec une nouvelle ardeur le cours de ses travaux, elle donna successivement : *la Vie d'une malade* (Life in a sick-room; 1844), qui retrace ses impressions personnelles; *le Braconnage et la Chasse* (Forest and game laws tales; 1845, 3 vol.), suite de tableaux familiers où elle oppose, sur cette matière, les temps modernes aux temps anciens; *la Vague et le Rocher* (1846): *l'Orient d'autrefois et d'aujourd'hui* (Eastern life past and present; 1848), récit d'un voyage qu'elle y fit en 1846, en compagnie de son frère, le rév. J. Martineau, et de quelques amis intimes.

Dans ces derniers temps, l'activité de miss Martineau, qui, malgré la surdité dont elle est affligée, passe pour être d'un caractère aimable et enjoué, a paru se ralentir, et nous n'avons à signaler d'elle, avec une traduction abrégée de *la Philosophie positive* d'Aug. Comte, laquelle n'a eu aucune espèce de succès, qu'une *Histoire d'Angleterre durant la paix de trente ans* (History of England during the thirty years' peace; 1850), que l'on dit être fort impartiale. En 1851, elle a publié

plusieurs lettres échangées entre elle et un partisan de Mesmer : *de la Condition sociale et du développement de l'homme* (Letters on the laws of man's social nature and development), qui ont été taxées d'exaltation. Un de ses derniers livres est un *Guide aux lacs anglais* (Complete Guide to the english lakes; 1856, in-4, grav.).

MARTINENG (André-Jules-François), marin français, né à Toulon (Var), le 29 novembre 1776, et fils d'un brigadier des armées navales, fit ses premières études à l'École militaire d'Alais, entra dans la marine en 1788, et ne suivit pas la plupart des officiers nobles dans l'émigration. Le 12 août 1795, à la suite de plusieurs combats contre les Anglais, il fut nommé enseigne de vaisseau, et, l'année suivante, il assista au combat sous Fréjus. Lieutenant de vaisseau (21 mars 1796), il servit comme officier d'état-major sous les ordres de l'amiral Richery, et, dans l'expédition d'Irlande, prit part à la descente de Bull-Bay. Il fut nommé capitaine de frégate le 19 juin 1797. En 1801, sur la frégate *le Muiron*, il se distingua de la façon la plus brillante, au combat d'Algésiras; tout son équipage reçut du premier Consul des récompenses extraordinaires et lui-même passa capitaine de vaisseau (17 septembre 1802). Il fut nommé officier de la Légion d'honneur à la création de l'ordre (1804). M. Martineng continua de se signaler par son intelligence et son énergie aux affaires de Trafalgar (1805), du Ferrol (1806), de Cadix (1808) et d'Arcos (1809).

Pendant la Restauration, il fut nommé commandeur de la Légion d'honneur (1821) et commandeur de Saint-Louis (1829). Promu au grade de contre-amiral le 4 août 1824, il remplit, pendant près de quatre ans, à Toulon les fonctions de préfet maritime, et prit part aux opérations préparatoires de l'expédition d'Alger. Le 20 mars 1836, il passa en la même qualité à Cherbourg, et fut admis dans la réserve le 29 novembre 1841; à cette époque, les chefs et les officiers des différents services de la marine lui firent hommage d'un tableau du combat d'Algésiras, peint par M. Morel-Fatio, et représentant particulièrement les exploits de la frégate *le Muiron*. Le contre-amiral Martineng est aujourd'hui grand-croix de la Légion d'honneur.

MARTINET (Louis), médecin français, né à Paris, en 1795, et reçu docteur dans cette ville, en mai 1818, a été successivement chef de clinique à l'Hôtel-Dieu, agrégé libre de la Faculté de Strasbourg et médecin du prince Francisco Borghèse, qu'il accompagna plusieurs fois en Toscane. Fixé à Paris, il s'occupe de la pratique de la médecine et de la littérature médicale. Il a été décoré en janvier 1833.

Nous citerons de lui : *Manuel de clinique médicale* (1824, 3e édit., 1837); *du Traitement de la sciatique par la térébenthine* (1829); *Traité élémentaire de thérapeutique médicale* (1835); *Sauvons la France pour sauver le genre humain* (1854); différents *Mémoires*, *Comptes rendus* et articles fournis soit aux ouvrages et recueils spéciaux, soit à la *Revue médicale*, dont il a été propriétaire.

MARTINET (Louis-Achille), graveur français, membre de l'Institut, né à Paris, le 21 janvier 1806, étudia de bonne heure sous MM. Heim et Forster, remporta un second prix de gravure en 1826 et le premier grand prix en 1830. Il prit en Italie, dans les tableaux des maîtres, le sujet des plus belles planches publiées depuis son retour. On lui doit : les *portraits de Rembrandt* et *du Pérugin*, d'après eux-mêmes (1835 et 1842); d'après Raphaël, *la Vierge à l'oiseau*, *la Vierge au palmier*, *la Vierge à la rédemption*, *le Sommeil de l'enfant Jésus* (1838-1853); *Charles Ier* (1843) et *Marie au désert* (1850), de Paul Delaroche; le *portrait de M. Viardot*, d'après M. Ary Scheffer (1849); *les Derniers moments du comte d'Egmont*, d'après M. L. Gallait (1852); *la Femme adultère*, de M. Signol; *Le Tintoret au lit de sa fille*, d'après M. L. Cogniet, admis à l'Exposition universelle de 1855, et *les Comtes de Horn et d'Egmont*, d'après M. Gallait, au salon de 1857.

Les excursions de M. Martinet en dehors de la gravure se bornent à quelques portraits à l'aquarelle exposés en 1835. Il a obtenu une 2e médaille en 1835, une 1re en 1843, la décoration en juillet 1846, une médaille de deuxième classe en 1855, et la croix de l'ordre de Léopold à Bruxelles, en 1851. Il a été admis à l'Institut en 1857, comme successeur du baron Desnoyers.

Son frère, M. Charles Alphonse MARTINET, né à Paris, le 17 septembre 1821, a suivi l'atelier de Delaroche, et l'École des beaux-arts, étudié la gravure sous Sixdeniers et M. Achille Martinet, et débuté, comme graveur, au salon de 1843. On a de lui : *les Fêtes d'octobre à Rome*, d'après M. Karl Müller; *le Petit frère*, de M. Meyer Von-Bremen; *la Jeune fille et son chien*; *l'Innocence*, d'après M. Winterhalter, et *la Belle de nuit*, d'après M. Court.

MARTINEZ DE LA ROSA (Francisco), homme politique espagnol, né à Grenade en 1789, fit d'excellentes études dans un collége de sa ville natale. A dix-neuf ans, il obtint, au concours, la chaire de philosophie morale de l'université. C'était l'année même où la nationalité espagnole se soulevait contre Napoléon : le jeune professeur transforma sa chaire en tribune patriotique, et fut chargé par la junte nationale de Cadix d'aller à Gibraltar demander le secours des armes anglaises. En même temps, il écrivait un poëme épique, *Saragosse* (Saragoza, imprimé à Londres en 1811), en l'honneur de cette héroïque cité. N'ayant pas l'âge requis pour faire partie des Cortès constituantes de 1810, il passa en Angleterre, et se pénétra de l'esprit libéral des institutions de ce pays. De retour en Espagne l'année suivante, il se rendit à Cadix, dernier boulevard de l'insurrection espagnole, et fut nommé, sans être député, secrétaire de la commission de la liberté de la presse. Pendant le siége de la ville, il fit représenter, entre deux assauts, outre une comédie destinée à flétrir la fièvre des places en Espagne, et intitulée *le Pouvoir d'un emploi* (Lo que puede un empleo); une tragédie, *la Veuve de Padilla* (la Viuda de Padilla), destinée par les analogies du sujet avec la situation, à enflammer le courage des assiégés.

Après le triomphe de la liberté espagnole et le vote par les Cortès constituantes de la fameuse constitution de 1812, à laquelle son influence n'avait pas été étrangère, M. Martinez de la Rosa fut nommé par la ville de Grenade membre des Cortès législatives, et y déploya, de 1812 à 1814, un zèle libéral, que Ferdinand VII ne lui pardonna point. Arrêté aussitôt après la restauration et enfermé, pendant sept mois, dans un cachot souterrain, il s'appuya sur son inviolabilité de député, pour refuser constamment de subir une procédure inique, et fut exilé pendant quatre ans, dans un des *presidios* d'Afrique destinés aux forçats. La révolution de Riego le ramena, en 1820, à Madrid et aux Cortès; mais en face de la démocratie menaçante, son libéralisme se refroidit : il condamna, avec son ami Toreno, la constitution de 1812, comme trop républicaine, et perdit sa popularité. Les élections de 1822

ayant produit une majorité révolutionnaire, qui força le ministère de donner sa démission, Ferdinand VII offrit à M. Martinez la présidence du conseil qu'il accepta à contre cœur. Le nouveau ministre essaya en vain de garder l'équilibre entre l'absolutisme et la liberté et ne satisfit ni le roi ni les partis. Échappé avec peine à l'émeute, il fut exilé par Ferdinand, lorsque les armées françaises vinrent rétablir le trône (1823). Après avoir visité Rome, il se fixa à Paris où il demeura huit années, au milieu des témoignages d'estime de tous les membres de l'opposition libérale.

Le ministre poëte venait de faire représenter au théâtre de la Porte-Saint-Martin un drame dont les idées étaient peut-être plus françaises que le style, et qui avait pour titre : *Aben Humeya ou la Révolte des Maures sous Philippe II*, lorsque la révolution de palais qui déshérita don Carlos, en 1830 (voy. Isabelle II), amena son rappel dans sa ville natale. Totalement gracié par Christine en 1833, il sembla être, l'année suivante, le seul ministre possible. Son nom a toujours reparu depuis dans les diverses tentatives de politique modérée et conciliatrice. Chef du cabinet, de mars 1834 à juin 1835, il fut le promoteur du fameux *Estatuto réal* qui, tout en abrogeant implicitement la constitution de 1812, accordait du moins des garanties constitutionnelles et deux Chambres. La révolte des Provinces Basques, à l'occasion de la suppression de quelques franchises municipales ou *fueros*, détermina sa chute, et il fut remplacé par Toreno. Pendant la crise de 1839-1840, il s'exila de lui-même à Paris, où le régent Espartero le maintint quelque temps comme ambassadeur. Il fut aussi ambassadeur à Rome de 1842 à 1843.

Après la restauration de Marie-Christine, il entra dans le cabinet Narvaez et n'en sortit qu'avec le président du conseil, en février 1846. C'est la période la moins libérale de sa vie politique. De 1847 à 1851, M. Martinez de la Rosa occupa de nouveau le poste d'ambassadeur d'Espagne à Paris, puis il vint reprendre sa place aux Cortès, comme président de la première Chambre, et fit, pendant trois années une opposition constitutionnelle au gouvernement. Ce poste d'honneur, qu'il occupe encore aujourd'hui, lui a été conservé au sein même des crises que l'Espagne a traversées dans ces dernières années. Il s'y maintint avec une sorte de sérénité qui, dans ces temps de passions extrêmes, semblait annoncer une renonciation à tout rôle plus actif. Il accepta néanmoins la place de premier secrétaire d'État dans le cabinet Armero-Mon (octobre 1857) et il vient de constituer lui-même un nouveau ministère (10 août 1858).

A côté de l'orateur éloquent, du citoyen courageux, de l'homme politique estimé de tous, il y a dans M. Martinez de la Rosa, le poëte et l'écrivain. Parmi ses poésies nous mentionnerons ses *OEuvres littéraires* (Obras literarias, Paris 1827, 5 vol.), qui contiennent, outre les ouvrages dramatiques déjà cités, trois drames remarquables, *OEdipe* (Edipo); *Morayma*, *la Conjuration de Venise* (la Conjuration de Venecia); une comédie de mœurs jouée avec succès à Madrid et intitulée : *la Fille à la maison et la mère au bal* (la Higa en casa y la madre en la mascara); ainsi qu'un *Art poétique* (el Arte poetica), dont les vers ont beaucoup de précision et d'élégance. Les *OEuvres lyriques* de M. Martinez de la Rosa (Madrid, 1833; 2e édit., 1847) jouissent aussi en Espagne d'une réputation méritée. Il a donné avec moins de bonheur des romans : *Hernan Perez del Pulgar* (Madrid, 1834); *Isabelle de Solis* (Madrid, 1837-1840, 3 vol.), et une histoire de la révolution française, sous ce titre : *l'Esprit du siècle* (Espèritu del siglo; Madrid 1835-1841, 10 volumes qui semblent n'être qu'un remaniement de celle de M. Thiers, l'homme politique français, auquel il a été le plus souvent comparé. Un recueil de ses *OEuvres diverses* a paru dans *la Bibliothèque espagnole* de M. Baudry (Paris, 1844-1846, 6 volumes). — M. Martinez de la Rosa est secrétaire de l'Académie royale d'Espagne, et président du conseil de l'université.

MARTINS (Charles-Frédéric), botaniste et météorologiste français, né à Paris, le 6 février 1806, d'une famille de savants d'origine allemande, étudia la médecine à Paris, et reçut, en 1834, le diplôme de docteur. Après avoir rempli à la Sorbonne les fonctions d'aide naturaliste, il y fit, en qualité d'agrégé, un cours de sciences naturelles. Décoré, en mai 1846, il obtint, peu de temps après au concours, la chaire de botanique de la Faculté de Montpellier. Ce savant, qui s'est principalement consacré à l'étude de la météorologie et de la botanique, a disséminé ses nombreux mémoires dans les recueils académiques, tels que les *Annales des sciences naturelles*, la *Bibliothèque de Genève*, la *Revue médicale*, le *Bulletin de la Société géologique*, les *Annales de chimie et de physique*, la *Revue botanique*, etc.; il en a rédigé quelques-uns en commun avec M. Bravais.

Les travaux suivants nous semblent mériter une mention spéciale : *OEuvres d'histoire naturelle* (1837, in-8), traduites de Gœthe; *Causes générales des syphilides* (1838, in-8); *du Microscope et de son application à l'étude des êtres organisés* (1839); *Délimitation des régions végétales sur les montagnes du continent* (1841, in-8); *Cours complet de météorologie* (1843, in-18), traduit de Kaemtz et annoté; *Météorologie et botanique de la France* (1845), insérées dans *Patria; de la Tératologie végétale* (1851, in-4); *Terrains superficiels de la vallée du Pô* (1851, in-4); *le Jardin des plantes de Montpellier* (1854, in-4), essai historique et descriptif. En 1848, M. Martins a fondé, avec MM. Haeghens et Bérigny, un *Annuaire météorologique*, qui continue de paraître sous sa direction. Il fait partie de plusieurs compagnies savantes, notamment de la Société de géologie.

MARTIUS (Charles-Frédéric-Philippe DE), célèbre voyageur et naturaliste allemand, né en 1794, à Erlangen (Bavière), et fils du pharmacien de la cour, étudia, dès sa jeunesse, les sciences naturelles, et, après avoir suivi les cours de médecine à l'université d'Erlangen, où il prit le grade de docteur, fut attaché à l'expédition scientifique que les gouvernements d'Autriche et de Bavière envoyèrent au Brésil, de 1817 à 1820. Chargé spécialement de la partie botanique, il s'occupa également de l'ethnographie, de la statistique et de la géographie du pays qu'il parcourait. A son retour, il fut nommé professeur de botanique et directeur du Jardin des plantes de Munich. Depuis 1842, il est secrétaire de la classe de mathématiques et de physique de l'Académie des sciences, et président de la Société de botanique de Ratisbonne; il a reçu aussi le titre de conseiller de la cour de Bavière.

M. de Martius a publié un grand nombre d'ouvrages, dont la plupart ont rapport à son voyage au Brésil. Nous citerons : *Plantarum horti Erlangensis enumeratio* (Erlangen, 1814); *Flora cryptogamica Erlangensis* (Ibid., 1817); *Voyages au Brésil* (Reisen nach Brasilien; Munich, 1824-1831, 3 vol.), avec Spix, son compagnon de voyage; *Nova genera et species plantarum* (Ibid., 1824-1832, 3 vol. avec 300 pl. coloriées); *Icones plantarum cryptogamicarum* (Ibid., 1828-1834; 76 planches coloriées); *Flora Brasiliensis*, publiée depuis

1829, à Stuttgart, avec le concours des gouvernements d'Autriche et de Bavière, et la collaboration de plusieurs savants: *Amœnitates botanicæ monacenses* (Francfort, 1829-1831) : *Conspectus regni vegetabilis secundum characteres morphologicos* (Nuremberg, 1835) : *Systema materiæ medicæ vegetabilis Brasiliensis* (Leipsick, 1843). Il a fourni, en outre, beaucoup de *Mémoires* et de *Monographies* aux *Mémoires* de la Société de botanique de Ratisbonne et au journal de cette société intitulé *Flora*. D'autres ont été publiés à part : *Les amaranthacées* (Bonn, 1825) ; *Sœmmeringia* (Munich, 1828) : *les Plantes et les animaux de l'Amérique équatoriale* (Pflanzen und Thiere des tropischen Americas; Ibid., 1831) ; *les Ériocaulées* (Bonn, 1833); *Erythroxylon* (Munich, 1840); *la Constitution, les maladies, l'art médical et les remèdes des indigènes du Brésil* (das Naturel, die Krankheiten, das Arztthum und die Heilmittel der Urbewohner Brasiliens (Ibid., 1843), etc.

Mais le titre scientifique le plus sérieux de M. de Martius est sa grande monographie des palmiers, publiée sous le titre de *Genera et species palmarum* (Munich, 1823-1845, 3 vol. gr. in-fol.; 219 planch. coloriées). L'idée d'entreprendre une étude complète de cette famille si éminemment caractéristique des régions tropicales, lui fut inspirée par le grand nombre de palmiers qu'il avait rapportés lui-même du Brésil. Avec la collaboration des plus célèbres botanistes de l'Allemagne, il parvint à donner la description de 582 espèces, tandis que Linné n'en avait décrit que 15, et M. de Humboldt 99. Cet ouvrage, fruit de vingt-sept années d'études et d'observation, est un des plus beaux monuments de la botanique moderne. En Allemagne, on n'hésite pas à comparer M. de Martius aux plus célèbres voyageurs, et à M. Alex. de Humboldt lui-même, avec lequel il a plus d'un trait de ressemblance. Lui aussi, sans se borner à un simple exposé de faits et à une sèche description des objets, il trace, avec tout le talent d'un esprit supérieur, le tableau complet et vivant des pays qu'il a parcourus, et unit à la science de remarquables qualités de style.

Son frère, Théodore-Guillaume-Chrétien DE MARTIUS, qui prit, en 1824, la direction de la pharmacie de leur père à Erlangen, est devenu, en 1848, professeur adjoint de pharmacie et de pharmacognosie à l'École de médecine de cette ville. Il est auteur de quelques travaux scientifiques : *Éléments de pharmacognosie du règne végétal* (Grundriss der Pharmakognosie des Pflanzenreichs; Erlangen, 1832) ; *Traité de zoologie pharmaceutique* (Lehrbuch der pharmaceutischen Zoologie; Stuttgart, 1838), etc.

MARTONNE (Guillaume-François DE), archéologue français, né au Havre, le 18 mai 1791, a été chef du bureau des grâces au ministère de la justice, sous le dernier règne. Membre de la Société des antiquaires de France, il a préparé la publication de plusieurs romans du moyen âge, édité pour la première fois celui de *Parise la duchesse* (1836, gr. in-12), et communiqué des mémoires d'archéologie littéraire aux *Annales des beaux-arts*, à l'*Écho du monde savant*, au *Bulletin de l'Académie ébroïcienne*, au *Recueil de la Société des antiquaires*, etc. On a encore de lui : *Jean de Bethencourt, roi des îles Canaries* (1851, in-12). Il a reçu la croix d'honneur en 1849.

Son fils, M. Louis-Georges-Alfred DE MARTONNE, né au Havre, le 30 août 1820, ancien rédacteur des feuilles ministérielles du *Journal de la Haute-Saône* et du *Journal de Saint-Quentin*, a été nommé, en 1854, archiviste de Loir-et-Cher. Il a publié deux recueils de poésies : *les Étoiles* (1843, in-8), poëmes, et *les Offrandes* (1851, in-12), sonnets; une *Étude sur Isabelle d'Autriche* (1848) et *les Fêtes du moyen âge* (1855, in-8). En outre, il a collaboré au *Dictionnaire de la conversation*, au *Magasin pittoresque*, au *Musée des familles*, à *l'Athenæum*; etc.

MARTY (Jean-Baptiste), ancien acteur français, né vers 1783, fut deux ans soldat, entra au Conservatoire et parcourut, à ses débuts, différents théâtres. Il s'est fait à la Gaîté, de 1812 à 1845, la personnification de la victime honnête et de la vertu récompensée au dénoûment des drames. Tel fut dans cet intervalle le nombre de ses créations, qu'une statistique spéciale constatait, dès 1823, 11 000 empoisonnements, avec variantes, qu'il avait subis à la scène. On le désignait ordinairement sous le nom du « vertueux monsieur Marty ». Avec de tels états de service, cet acteur, depuis longtemps déjà maire de Charenton, se renferma dans ses fonctions municipales, et reçut en juillet 1850, à l'occasion du choléra, une médaille d'argent. Quelques mois auparavant (10 décembre 1849), il avait été décoré de la Légion d'honneur.

MARX (Adolf-Bernhard), compositeur et musicographe allemand, né le 27 novembre 1799, à Halle où son père était médecin, fut destiné aux fonctions publiques, étudia le droit à Halle et fut attaché au parquet de cette ville et plus tard, comme référendaire, au tribunal de Nuremberg. Mais livré avec passion à l'étude de la musique, et initié à l'harmonie par le professeur Turk, le jeune magistrat écrivit à Nuremberg deux premiers opéras. Il se rendit alors à Berlin, où il se fit une position indépendante en donnant des leçons et en publiant des ouvrages d'histoire musicale qui fondèrent sa réputation. Docteur en musique depuis trois ans, il fut nommé, en 1830, professeur à l'université de Berlin.

M. Marx déploya dans ses cours une extrême variété de savoir, embrassant avec toutes les parties de la composition, l'histoire et la philosophie de la musique. On cite comme ses deux principaux ouvrages, un *Traité de composition* (die Lehre von der musicalischen Composition; Leipsick, 1837-1845, 4 vol.; 3e édit., 1852), l'un des meilleurs de l'Allemagne, et sa *Théorie générale de la musique* (Allgemeine Musiklehre; Ibid., 1839; 4e édit., 1850). Il faut mentionner ensuite : *l'Art du chant* (die Kunst des Gesanges; Berlin, 1826); *de la Peinture en musique* (über Malerei in der Tonkunst; Ibid., 1828); les articles sur le contre-point, sur Bach, Beethoven, Gluck, Gretry, Hayden, Hændel, etc., dans le *Dictionnaire universel de la musique*, du docteur Gustave Schilling (Stuttgart, 1835), etc. M. Marx a été longtemps rédacteur de la *Gazette musicale générale de Berlin*.

Parmi ses compositions musicales, nous rappellerons : *Jery et Baetely*, drame musical, représenté à Berlin en 1825; *la Vengeance attend* (die Rache wartet; 1827), mélodrame; une *Symphonie*, pour le mariage du prince Guillaume de Prusse (1829); *Livre de chant choral et d'orgue* (Evangelisches Choral und Orgelbuch) dans lequel on trouve environ 200 préludes; deux oratorios : *Saint Jean Baptiste* et *Moïse* (1833); *Nahid et Amar*; *le Chant du printemps* (das Frühlingsspiel); plusieurs *Hymnes pour voix d'hommes*; des *Chœurs* et divers *Morceaux pour piano et pour chant*, etc. M. Marx a édité plusieurs œuvres de Sébastien Bach, notamment *la Passion* et *la Grand'messe en si mineur*, ainsi qu'un recueil de ses meilleurs morceaux pour piano et orgue, précédé d'une *Dissertation sur la manière de comprendre et d'exécuter les œuvres de Séb. Bach*.

MARY-LAFON (Jean-Bernard), littérateur français, né à la Française (Tarn-et-Garonne), le 26 mai 1812, fit ses études au collège de Montauban et vint à Paris, vers la fin de 1830, pour se livrer à la carrière des lettres. Il commença à se faire connaître par des articles dans *la France littéraire* (1833), et le *Journal de l'Institut historique* (1834) et par un volume de poésies : *Sylvio ou le Boudoir* (1835, in-8). Il aborda ensuite le roman, l'histoire, le théâtre, et obtint, en 1841 et en 1843, des triomphes académiques pour ses écrits sur le midi de la France, dont il a fait une étude spéciale. Il a coopéré au *Moyen âge et la Renaissance*, à *l'Histoire des villes de France* (1847-1851), et fourni des romans et des feuilletons à divers journaux.

Ses principaux ouvrages sont : *la Jolie royaliste* (2 vol. in-8, 1836), roman de mœurs du Midi; *Bertrand de Born*, peinture militaire et chevaleresque du moyen âge méridional (2 vol. in-8, 1838); *Tableau historique et comparatif de la langue parlée dans le midi de la France* (1841, in-8); *Histoire politique, religieuse et littéraire du midi de la France* (1841-1844, 4 vol. in-8); *Rome ancienne et moderne* (1852, in-4, et 1853, in-8); *Histoire d'un livre* (1857, in-8). Il a fait représenter à l'Odéon trois pièces en vers : *le Maréchal de Montluc* (1842), drame en trois actes; *le Chevalier de Pomponne* (1845) et *l'Oncle de Normandie* (1846), comédies en trois actes. M. Mary-Lafon est membre de la Société des antiquaires de France et décoré de divers ordres étrangers.

MAS-LATRIE (Jacques-Marie-Joseph-Louis DE), archiviste français, né à Castelnaudary, le 9 avril 1815, suivit, de 1835 à 1838, les cours de l'École des chartes, où il est devenu depuis sous-directeur des études. Après avoir exploré les plus importantes bibliothèques et archives d'Europe, il a publié de nombreux ouvrages, remporté un prix à l'Académie des inscriptions et une médaille au concours des antiquités nationales (1843 et 1852). Il a été décoré en janvier 1851.

On lui doit principalement : *Chronologie historique des papes, des conciles généraux et des conciles des Gaules et de France* (1837; 2e édit., 1841); *Archevêchés, évêchés et monastères de France sous les trois dynasties* (1837, in-18); *Histoire de France* (1845, 6 vol.), continuation d'Anquetil depuis la mort de Louis XVI jusqu'en 1837; *Dictionnaire de statistique religieuse* 1851), in-4; *Histoire de l'île de Chypre sous les Lusignan* (1853-1854, t. I et II, gr. in-8, qui n'a pas été terminé); des *Lettres*, *Rapports*, *Extraits*, *Analyses* d'archéologie, des brochures d'économie politique, des éditions annotées, et des articles dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, *le Mémorial de la noblesse*, *le Moniteur*, *le Correspondant*, *l'Encyclopédie catholique;* etc.

MASSÉ (Victor), compositeur français, né à Paris, vers 1814, fit ses études au Conservatoire, et remporta le prix de composition musicale au concours de 1845. A son retour de Rome, il exécuta des romances et mélodies, quelques-unes inspirées des poésies de l'école moderne, notamment des *Orientales* de M. Victor Hugo, et connut, comme tant de ses confrères, toutes les souffrances qui peuvent entraver une réputation naissante. En 1852, il fit enfin jouer *la Chanteuse voilée*, opéra-comique en un acte, qui révéla à la fois l'avenir du compositeur et de l'artiste principale, Mlle Lefebvre. Toutes les pièces qui suivirent, à l'exception peut-être de *la Dame de pique*, ont été autant de bonnes fortunes pour l'auteur, les théâtres et les éditeurs.

On a encore de M. Victor Massé, l'un des représentants de la musique facile, légère et française : *les Noces de Jeannette*, en un acte, dont presque tous les airs sont devenus populaires (1853); *Galathée*, en trois actes (1854), l'une de ses meilleures œuvres; *la Fiancée du Diable*, en trois actes; *miss Fauvette*, en un acte (1855); *la Dame de pique*, en trois actes; *les Saisons*, en trois actes 1856); toutes ces pièces à l'Opéra-Comique; *la Reine Topaze*, en trois actes, au Théâtre-Lyrique (1856), l'un des grands succès de ce nouveau théâtre; *la Favorite et l'esclave* (la Favorita è la schiava), joué à Vienne, au théâtre de la Canobbiana, en 1855, et plus récemment, un petit opéra donné aux fêtes de Bade (1857).

MASSEREENE (John FOSTER SKEFFINGTON, 10e vicomte), pair d'Angleterre, né en 1812 à Dublin, appartient à une famille irlandaise élevée en 1821 à la pairie héréditaire. Il hérita, en 1831 de sa mère le vicomté de Massereene et remplaça son père, en 1843, à la Chambre des Lords, où il vote avec le parti libéral. Il est auteur d'un poëme *O'Sullivan, chef de brigands* (O'Sullivan, the bandit chief), dont le sujet est emprunté à une légende de Killarney. De son mariage avec miss Grady (1835) il a huit enfants, dont l'aîné, Clotworthy-John-Eyre-Foster SKEFFINGTON, est né à Dublin en 1842.

MASSEY (William-Nathaniel), membre du Parlement britannique, né vers 1804, admis en 1826 dans la société d'Inner-Temple, remplit longtemps, à Portsmouth, l'office de *recorder* (arch.viste) et fut reçu avocat en 1844. Au mois d'août 1855, il est entré au ministère de l'intérieur en qualité de sous-secrétaire d'État avec un traitement de 1500 livres (37 500 fr.). C'est un libéral, favorable à l'extension du suffrage et au scrutin secret. Le bourg de Newport l'a élu député en 1852. On a de lui quelques ouvrages estimés, entre autres : *Sens commun et droit commun* (Common sense versus common law), et une *Histoire d'Angleterre sous le règne de George III.*

MASSEY (Gerald), poëte anglais, né en mai 1828 près Tring (comté de Herts), et fils d'un pauvre batelier, eut une chétive et misérable enfance, travaillant dans les fabriques, treize heures par jour pour un shelling par semaine; le dimanche, il fréquentait l'école à un sou (penny school). Ne connaissant encore que la Bible et Robinson Crusoé, il vint à Londres à l'âge de quinze ans, s'y fit commissionnaire et consacra à l'étude tout le temps qu'il put dérober à ses pénibles travaux : puis s'étant avisé d'écrire des vers, il s'y exerça pendant quatre ans et se fit connaître du public par un petit poëme sur *l'Espérance* (Hope, in-8), où il plaçait dans l'instruction la grandeur future du peuple; et par un volume de *Chansons et poésies* (Poems and chansons; 1847), qui fut imprimé par souscription. Il fonda ensuite, avec des ouvriers, *l'Esprit de la Liberté* (the spirit of Freedom; 1849), journal républicain qui parut onze mois et dont le mauvais renom lui fit perdre cinq emplois successifs. Revenu à la poésie, il écrivit la touchante ballade de *Babe Christabel* (the Ballad of Babe Christabel; 1853; 5e édit., 1855), qu'il accompagna d'une esquisse autobiographique. En 1855, il est allé s'établir à Édimbourg où il a publié son nouveau recueil de vers : *Craigcrook Castle.* Les admirateurs de ce poëte parti de si bas placent en lui de grandes espérances.

MASSIMINO (Frédéric), ancien professeur de chant à Paris, né à Turin, en 1786, étudia sous l'abbé Ottani le chant et la musique et vint à

Paris. Il y ouvrit en 1816 un cours pour l'enseignement collectif de la musique, d'après un système ingénieux et nouveau qui a gardé son nom et a joui longtemps d'une grande vogue. Il en a donné l'exposé didactique sous le titre de *Nouvelle méthode pour l'enseignement de la musique*, avec une série d'exercices de solfége (Paris, 1820, in-folio). Il a aussi écrit des chœurs français avec accompagnement de deux pianos à quatre mains, à l'usage de l'enseignement mutuel (Paris, livres I-II). De 1824 à 1855, M. Massimino a professé le chant à l'institution impériale de Saint-Denis. Il a été nommé en 1833, chevalier de la Légion d'honneur.

MASSIMO (Camille-Victor prince), chef actuel de la maison princière de ce nom, né à Rome, le 15 août 1803, a succédé, le 7 mai 1840, à son père, le prince Camille Maximilien, comme possesseur de la principauté d'Arsoli. Il est grand maître des postes pontificales. Fils d'une princesse de Saxe et veuf d'une princesse de Savoie-Carignan, il a épousé, en secondes noces, le 2 octobre 1842, la princesse *Hyacinthe* Della-Porta-Rodiani. Il a, du premier lit, un fils, Charles-Albert, né le 3 décembre 1836, et du second, trois enfants, dont l'aîné est Philippe-Maximilien, né le 15 novembre 1843.

La branche cadette a pour chef le prince *Marius* Massimo, duc de Rignano et d'Acquasparta, né le 5 juin 1808, marié le 18 mai 1834 à Marie-Hippolyte, de la maison de Piombino.

MASSON (Auguste-Michel-Benoît GAUDICHOT-MASSON, plus connu sous le nom de Michel), romancier et auteur dramatique français, est né à Paris le 31 juillet 1800. Successivement figurant danseur au théâtre Monthabor, où il a donné sa première pièce, *la Conquête du Pérou*, garçon de café, commis-libraire et ouvrier lapidaire, il poursuivit avec zèle au milieu de ces diverses professions son instruction littéraire. Il quitta enfin l'atelier, pour entrer à la rédaction du *Figaro*, qui, jusqu'à la fin de 1830, le compta parmi ses collaborateurs; en même temps, il travaillait à *la Lorgnette*, à *la Nouveauté*, au *Mercure*, où ses articles spirituels furent remarqués.

A la fois romancier et auteur dramatique, M. Masson s'est acquis une réputation solide, moins par les qualités de son style que par la moralité de ses compositions. Après son roman de début, *le Maçon* (1829, 4 vol. in-12), écrit en société de M. Reymond Brucker), il publia le recueil si populaire des *Contes de l'atelier, ou Daniel le lapidaire* (1832-1833, 4 vol. in-8; dernière édit., 1849), dont presque tous les sujets ont été mis avec succès au théâtre; *Thadéus le Ressuscité* (1833, 2 vol. in-8), sombre histoire en collaboration avec M. Aug. Luchet; *un Cœur de jeune fille* (1834, in-8); *Vierge et martyre* (1835, in-8); *une Couronne d'épines* (1836, 2 vol. in-8); *les Romans de la famille* (1838, 4 vol. in-8); *Souvenirs d'un enfant du peuple* (1838-1841, 8 vol. in-8), où il a, dit-on, raconté les premières phases de son existence; *Hyacinthe l'apprenti* (1841, in-8); *Basile* (1841, 2 vol. in-8); *un Amour perdu* (1842, 2 vol. in-8); *l'Honneur du marchand* (1843, 2 vol in-8); *Diane et Sabine* (1845, 2 vol. in-8); *le Capitaine des trois couronnes* (1846-1847, 4 vol. in-8); *un Mariage pour l'autre monde* (1848, in-8), avec M. Fr. Thomas; etc.

A cette dernière date, il abandonna tout à fait le roman pour se vouer exclusivement au théâtre où il avait obtenu déjà de beaux succès Dans le vaudeville, il a écrit en collaboration : *Frétillon* (1849), un des rôles favoris de Mlle Déjazet; *la Garde de nuit* (1829); *mon Oncle Thomas* (1832); *l'Aiguillette bleue* (1834); *le Mari de la favorite* (1834); *le Diable amoureux* (1836); *Madame Favart* (1837); *Rendez donc service* (1839); *le Secret du soldat* (1840); *un Cœur d'or* (1846); *Mauricette* (1847); *Héloïse et Abeilard* (1850); *Pendu* (1854); *Aimer et mourir* (1855), etc. Mais c'est surtout dans le drame, genre qu'il a abordé dans ces derniers temps seulement, qu'il a déployé un talent plein de ressources. Nous citerons : *les Mystères du Carnaval* (1847); *Marceau* (1848); *Piquillo Alliaga* (1849), tiré d'un roman de M. Scribe; *les Orphelins du pont Notre-Dame* (1849); *Marianne* (1850); *Marthe et Marie* (1851), représenté à l'Ambigu pendant une centaine de soirées; *la Dame de la Halle* et *la Mendiante* (1852); *Marie-Rose* (1853), etc. M. Masson est aussi l'auteur d'un recueil de biographies, *les Enfants célèbres* (1838, in-12), qui a eu de fréquentes réimpressions.

MASSON (Victor), éditeur français, né à Beaune, le 27 avril 1806, et fils d'un cultivateur de vignobles, s'occupa d'abord du commerce des vins, et fit ensuite deux ans de haut apprentissage dans la librairie Hachette. En 1838, il devint associé de la maison Crochard, dont il resta, huit ans après, l'unique propriétaire. Son premier soin fut de substituer à des publications scientifiques défectueuses ou mesquines, des éditions soignées, élégantes, souvent splendides. Il fonda en 1847, avec les libraires Langlois et Leclercq, la collection in-18, dite *Bibliothèque polytechnique*; elle comprend de nombreux ouvrages de science dont les modèles ont figuré aux Expositions universelles de Londres et de Paris, en 1851 et 1855, avec des traités anatomiques et des planches d'une grande perfection. M. V. Masson a fondé, en 1854, la *Gazette hebdomadaire de médecine et de chirurgie*.

MASSON (David), littérateur écossais, né en 1823 à Aberdeen, acheva ses études d'une manière brillante à l'université d'Édimbourg, et débuta dans la presse à dix-neuf ans. En 1844, il vint à Londres, fut accueilli dans le *Fraser's Magazine* et dans d'autres recueils périodiques. Il travailla pour les revues de Londres et d'Édimbourg, et fut attaché par les frères Chambers à la rédaction des journaux et encyclopédies de leur librairie universelle. Il a obtenu, en 1852, une chaire de littérature anglaise au collége de l'Université. D'une rare activité d'esprit, à la fois homme de lettres et savant, M. Masson, au jugement de M. Carlyle, « est un écrivain de qualités éminentes, un beau et sympathique caractère, un esprit dévoué à la vérité. » Il a écrit, dans la *British* et la *Quaterly Review*, de nombreux articles qui se distinguent par du goût, de la sagacité, un style précis et élégant, sur Milton, sur MM. Carlyle, Dickens et Thackeray, sur *le Génie de Rabelais*, *la Dignité du travail*, *le Préraphaélisme moderne*, *les Poétiques nouvelles*, sur Shakspeare et Gœthe, Hugues Miller, le géologue écossais; etc.

MASZMANN (Jean-Ferdinand), linguiste et pédagogue allemand, né le 15 août 1797, à Berlin, fit, comme volontaire, la campagne de 1814 contre la France, étudia, de 1815 à 1818, la philologie et l'histoire aux universités de Berlin et d'Iéna, et fut ensuite professeur dans différentes villes de la Prusse et de la Bavière. Après avoir fait à Munich, pendant trois ans, un cours public de littérature allemande ancienne, il fut nommé, en 1829, professeur titulaire et conseiller référendaire au ministère de l'instruction publique. Membre de l'Académie royale des sciences de Bavière, il quitta

Munich en 1842, et passa à Berlin en qualité de professeur titulaire de langue et de littérature allemande anciennes.

On a de M. Maszmann de nombreux travaux linguistiques et littéraires, parmi lesquels on cite en première ligne ceux qui ont rapport à l'ancien allemand, tels que : *Commentaire de la prière de Wessobrunn du* VIIIe *siècle* (Erlaeuterungen zum Wessobrunner Gebete; Berlin, 1824); *Poésies allemandes du* XIIe *siècle* (Deutsche Gedichte des XIIten jahrh.; Quedlinbourg, 1837, 2 vol.); *Formules allemandes d'abjuration*, *de confession*, *d'expiation et de prière depuis le* VIIIe *jusqu'au* XIIIe *siècle* (Deutsche Abschwœrungsbeicht-, etc.; Formeln, etc.; Ibid., 1839); un certain nombre d'éditions savantes : *Fragmenta Theotisca* (1841); *Heraclius* (1842); *Vie de saint Alexius* (1843); *Tristan* de Godefroy de Strasbourg (Stuttgart, 1843); *le Livre des rois et des empereurs ou la chronique impériale* (der Kaiser und der Kœnige Buch, etc., 1849-1853, 3 vol.); le texte gothique du *Commentaire de l'Évangile de saint Jean* (Auslegung des Evangeliums Johannis; Munich, 1843); *Documents gothiques trouvés à Naples et à Arezzo* (Gothische Urkunden zu Neapel und Arezzo; Vienne, 1838); *la Bible gothique d'Ulfilas* (Stuttgart, 1855), avec version grecque et latine, commentaires, dictionnaire, grammaire et introduction historique; etc. On cite encore son *Libellus aurarius* (Leipsick, 1841), travail estimé sur l'épigraphie romaine.

On doit enfin à M. Maszmann plusieurs écrits *sur la Gymnastique*. Élève de Jahn, qui s'est fait une popularité en Allemagne en considérant la gymnastique au point de vue pédagogique, il travailla toute sa vie à faire de cet art une branche ordinaire de l'enseignement public. En 1817 il dirigea, en l'absence de Jahn et d'Eiseln, la grande École de gymnastique de Berlin, et plus tard la gymnastique de l'École militaire de Munich, où il fonda, en 1828, un vaste établissement gymnastique à l'usage des écoles. Enfin il fut chargé, en 1842, par le gouvernement prussien d'introduire dans toutes les écoles du royaume l'enseignement systématique de l'exercice corporel. La faveur dont jouit la gymnastique en Allemagne et l'importance même politique que prennent à certaines époques les réunions de jeunes gens dites Sociétés des Turner (*Turnvereine*), font comprendre la popularité acquise dans ce pays par des professeurs de gymnastique comme Jahn et M. Maszmann, indépendamment de leur valeur scientifique ou littéraire.

MATER (Denis), magistrat français, né le 30 septembre 1780, à Viarmes, village de Seine-et-Oise, fit à Paris ses études de droit, et occupa, de 1804 à 1815, une charge d'avoué à Bourges, où il prit ensuite un rang distingué au barreau. Promu d'emblée, en 1830, premier président de la Cour d'appel de cette ville, il passa, en 1852, à la Cour de cassation en qualité de conseiller. De 1839 à 1848, il représenta le Cher à la Chambre des Députés et y appuya constamment la politique ministérielle. Il est, depuis le 4 mai 1844, commandeur de la Légion d'honneur. On a de lui divers opuscules publiés sans nom d'auteur, tels que : *la Guerre théâtrale* (1809), poëme en trois chants dédié à Mlle Duchesnois; *Recueil de poésies* (1803); *Hymnes français* (1815), etc.

MATHAREL [DE FIENNES] (Charles), journaliste français, né à Laon (Aisne), le 8 février 1814, fut élevé dans une pension de Paris, et entra dans l'administration du mont-de-piété (1830), tout en faisant son droit. C'est lui qui, se présentant à la Cour pour prêter serment comme avocat, s'attira, par l'omission de la cravate blanche, cette fameuse admonestation du président Séguier : « Jeune stagiaire, allez vous habiller. » Il était chargé, au mont de-piété, des affaires contentieuses, lorsqu'il abandonna cet emploi en 1838, pour devenir administrateur du *Siècle*, dans lequel son beau-frère, Louis Perrée, qui prit la direction en 1840, lui confia les comptes rendus des petits théâtres. Éloigné depuis 1849, par ses opinions légitimistes, de l'administration politique du journal, il se chargea de la rédaction exclusive de la critique dramatique, qu'il garda jusqu'en 1856. Ses feuilletons hebdomadaires composent une revue complète et des plus consciencieuses de l'art dramatique pendant les quinze dernières années. M. Matharel de Fiennes, qui a longtemps signé, dans *le Siècle*, du simple nom de Matharel, a aussi travaillé à quelques autres journaux, *le Charivari*, *le Voleur*, *le Dimanche*, *l'Entr'acte*, *la Semaine* et *l'Illustration*. Il a aussi fait représenter, sans se nommer, quelques vaudevilles.

MATHÉ (Félix), ancien représentant du peuple français, né dans le département de l'Allier, en 1808, fit ses classes au collége de Moulins, et son droit à Paris, combattit en Juillet, puis conspira contre la nouvelle dynastie, et subit plusieurs condamnations politiques. Compris dans le procès d'avril 1834, il parvint à s'échapper et se réfugia en Belgique. Revenu peu après à Moulins, où le gouvernement toléra sa présence, il s'enrichit dans le commerce des bois, tout en continuant de professer les doctrines démocratiques. Il était, en 1848, un des actionnaires et des correspondants du journal *la Réforme*. Après le 24 février, il se mit, avec M. Laussedat, à la tête de l'administration départementale, fut confirmé dans ce poste par le gouvernement provisoire, appliqua rigoureusement les principes des circulaires de M. Ledru-Rollin. Nommé représentant du peuple par 51 989 voix, le cinquième sur huit, il fit partie de la Montagne, et, après l'élection du 10 décembre, combattit très-vivement le gouvernement de Louis-Napoléon, dont il demanda la mise en accusation à l'occasion de l'expédition de Rome. Lors du voyage de M. Ledru-Rollin dans l'Allier, M. Mathé fut exposé, avec lui, à des violences dont ils faillirent être victimes (voy. LEDRU-ROLLIN). Il n'en fut pas moins réélu, le premier, à l'Assemblée législative, où il continua de s'associer à tous les actes de l'opposition républicaine. Le coup d'État du 2 décembre mit fin à la carrière politique de M. Mathé, qui est mort en 1857.

MATHEW (le P. Théobald), prêtre irlandais, surnommé *l'apôtre de la tempérance*, né le 10 octobre 1790, à Thomastown (comté de Tipperary), et orphelin de très bonne heure, fut adopté par une de ses tantes, lady Élisabeth Mathew, qui confia son éducation au R. Denis O'Connell et l'envoya ensuite au collége catholique de Kilkenny. Il passa, sept ans après, au séminaire de Maynooth, où il fit d'excellentes études théologiques, reçut en 1814 la prêtrise à Dublin, entra dans l'ordre des capucins, et alla exercer son ministère à Cork. Témoin de la misère et des excès qu'entraîne à sa suite l'abus des liqueurs fortes, le P. Mathew s'efforça de le combattre de tout son pouvoir, et s'occupa sans relâche d'améliorer la situation des classes pauvres et de les moraliser. Il établit une association religieuse pour assister les malades et les indigents, sur les plans des sociétés de Saint-Vincent de Paul et recrutée parmi tous les jeunes gens du commerce et de la bourgeoisie. Il obtint ainsi une influence qu'aucun prêtre catholique n'avait obtenue jusque-là en Irlande, et, en 1834, le comité de la loi des

pauvres s'empressa de recourir à lui pour la répartition dont il était chargé.

Nommé en 1838 président de la Société de tempérance de Cork, le P. Mathew fonda une association dont les membres s'obligeaient par serment à s'abstenir totalement de boissons spiritueuses et qui prit le nom de *Total abstinence society*. Grâce à l'autorité de sa parole, en l'espace de cinq mois, 131 000 personnes adhérèrent à ses prescriptions et s'enrôlèrent sous la bannière des *Teetotallers*. Encouragé par un tel succès, il se rendit à Limerick; là, comme dans toutes les parties de l'île où il prêcha cette nouvelle croisade, le peuple irlandais, si facilement impressionnable, fut entraîné par son éloquence, et des milliers d'individus, la plupart ivrognes endurcis, firent le vœu d'observer la plus rigoureuse abstinence. Ses voyages ressemblaient à des marches triomphales, au point de rendre O'Connell jaloux. A Renagh, 20 000 personnes se firent recevoir le même jour membres de la société; à Galway il y en eut 100 000 en deux jours, et sur la route de cette ville à Portumna, on n'enregistra pas moins de 200 000 convertis.

Au milieu d'un mouvement si favorable à la régénération des classes inférieures, le P. Mathew ne fut pas arrêté par des considérations de fortune ni de famille; deux de ses frères qui dirigeaient dans le Sud une distillerie, complètement ruinés par ses prédications, se soumirent sans se plaindre, et lui-même renonça aux intérêts qu'il avait dans ce genre de commerce. Après avoir parcouru toute l'Irlande, il passa en Angleterre, où il fut parfaitement accueilli; la reine lui accorda sur sa cassette une pension annuelle de 300 liv. (7 500 fr.). Plus tard, un voyage en Amérique lui valut les plus sympathiques ovations. De retour en Europe à la fin de 1851, il repartit peu de temps après, pour aller prêcher l'Évangile aux îles Fidji. Retiré depuis quelques années à Queenstown, en Irlande, où il menait une vie languissante, conséquence naturelle de tant de fatigues, il y mourut, le 8 décembre 1856.

MATHEWS (Cornélius), romancier américain, né le 28 octobre 1817, à Port-Chester (New-York), débuta de bonne heure par de nombreux articles dans les *Magazines*. En 1838, il fit paraître *the Motley Book*, recueil de contes et de nouvelles, et, en 1839, un roman de fantaisie, *Behemoth*, dont la scène se passe dans les temps antédiluviens. En 1840, il donna une comédie contre l'abus des manœuvres électorales, *the Politicians*, suivie d'un roman satirique sur le même sujet : *the Career of Puffer Hopkins*. Vinrent ensuite : un volume de vers *Poems on Man in the Republic* (1843; 2e édit., 1846); un drame tiré des légendes de sorcellerie de Salem, *Witchraft;* une pièce historique, *Jacob Leisler*, un de ses meilleurs romans; *Money penny or the Heart of the Wold* (1850), sur l'opposition des mœurs de la ville et de celles de la campagne aux États-Unis; un conte de Noël, *Chanticleer;* enfin un choix de morceaux publiés dans les journaux, et un recueil assez complet d'écrits divers, *Miscellaneous writings* (New-York, in-8). M. Mathews auquel on reproche de manquer de distinction, s'est rendu assez populaire par la peinture des classes inférieures de la société, et il imite habilement la manière de M. Ch. Dickens.

MATHIEU (Jacques-Marie-Adrien-Césaire), prélat et cardinal français, sénateur, est né en 1796 à Paris, où son père tenait un bureau d'affaires. Il quitta l'École de droit, dont il suivait les cours, pour aller gérer, dans les Landes, les biens de M. de Montmorency, qui, par la suite, lui ouvrit la carrière des dignités ecclésiastiques. Contre le désir de sa famille, il entra au séminaire de Saint-Sulpice. Ordonné prêtre, il devint secrétaire de l'évêque d'Évreux (1823), et, peu de temps après, un des grands vicaires de M. de Quelen à Paris. Ce fut en cette qualité qu'il tenta vainement de réconcilier avec l'Église le fameux auteur de la constitution civile du clergé, l'abbé Grégoire. En 1833, après avoir été curé d'une paroisse de Paris, il fut nommé évêque de Langres, et, l'année suivante, archevêque de Besançon. La fortune de M. Mathieu a été rapide. Homme de bonne compagnie et de belles manières, il a, dit-on, des connaissances solides et variées, une foi vive et agissante, les meilleures intentions de faire le bien. On n'a rien de lui que des *Mandements* dans lesquels il s'est plusieurs fois élevé contre l'Université, l'esprit philosophique et quelques-unes des inventions modernes qu'il regardait comme des fléaux divins. Il a été nommé cardinal (ordre des diacres), le 30 septembre 1850.

MATHIEU [de l'Ardèche], magistrat français, ancien représentant du peuple, né à Langogne, le 23 février 1794, exerça, pendant douze ans, la profession d'avocat au barreau de l'Argentière. Nommé, en 1830, président du tribunal civil de cette ville, il fut élu député en 1834, mais son élection fut cassée faute par lui d'avoir pu justifier du cens d'éligibilité. En 1837, il remplaça à la Chambre M. Madier de Montjau et obtint, jusqu'en 1848, le renouvellement de son mandat. Quoique fonctionnaire public, il combattit les différents ministères du dernier règne, excepté celui de M. Thiers, et vota constamment avec l'opposition dynastique. A l'Assemblée constituante, où il continua de représenter son département, il montra la même indépendance de conduite, votant avec la droite ou avec la gauche, selon l'inspiration de ses principes ou les besoins de l'ordre social. Non réélu à la Législative, il a repris son poste au tribunal de l'Argentière. Il a été décoré en 1840.

MATHIEU [de la Drôme] (Philippe-Antoine), ancien représentant du peuple aux Assemblées républicaines, né le 7 juin 1808, à Saint-Christophe, près Romans, fut de bonne heure un des agents actifs de l'opposition libérale dans son département. Après 1838, il ouvrit à Romans, avec le concours de quelques amis, un athénée littéraire où il se chargea d'enseigner l'économie politique et qui ne tarda pas à être fermé par ordre de l'autorité. Il forma alors à ses frais, sous le titre de *la Voix d'un solitaire*, une revue qu'il rédigea avec autant de courage que d'indépendance jusqu'à la révolution de Février. Élu à cette époque le second des représentants de la Drôme, il fit à l'Assemblée constituante partie du comité des affaires étrangères et prit souvent la parole, notamment pour défendre les intérêts des classes laborieuses. Favorable au développement des doctrines socialistes, il vota constamment avec la Montagne et appuya le droit au travail, l'établissement des clubs et la mise en accusation du président et de ses ministres. A la Législative, il représenta le même département, après avoir obtenu concurremment le mandat du Rhône. Il tint la même ligne de conduite, s'associa à la protestation de l'extrême gauche contre l'expédition de Rome, contre la loi électorale du 31 mai et la révision de la Constitution, exalta plus d'une fois le socialisme, qui, selon lui, « loin d'être un ennemi, devait purifier les sources de la propriété. » Arrêté dans la nuit qui précéda le coup d'État de décembre, il fut, par décret du 1er janvier 1852, expulsé du territoire français et se retira en Belgique.

MATHIEU (Louisy), homme de couleur, ancien représentant du peuple français, né vers 1820, à la Guadeloupe, entra, comme ouvrier typographe, dans une imprimerie de la Pointe-à-Pître. Après la révolution de Février et l'émancipation des esclaves, il fut choisi par les nouveaux citoyens de l'île pour être le représentant spécial de la race noire à l'Assemblée constituante. Élu premier suppléant, par 11 682 voix, il fut admis, après vérification de ses pouvoirs, le 20 octobre 1848, et remplaça M. Schœlcher (voy. ce nom), qui avait opté pour la Martinique. Membre du comité de l'Algérie et des colonies, il vota ordinairement avec l'extrême gauche; il approuva toutefois l'ensemble de la Constitution et déclara que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée. Il désapprouva l'expédition de Rome, mais il s'abstint de signer la demande de mise en accusation contre le président et ses ministres, à l'occasion du siége de Rome, « par reconnaissance pour plusieurs des membres du cabinet qui avaient lutté vingt ans, en faveur de l'abolition de l'esclavage. » Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative.

MATHIEU (Claude-Louis), astronome français, membre de l'Institut, ancien député, né à Mâcon, en 1784, et fils d'un meunier, reçut son éducation première de l'abbé mathématicien Sigorne, et vint, en 1801, à Paris où il suivit les cours de Lacroix et de Delambre. Admis à l'École polytechnique en 1803, puis à celle des ponts et chaussées en 1805, il fut nommé peu après secrétaire du Bureau des longitudes et adjoint, en 1808, à M. Biot, pour les expériences du pendule à secondes sur la Méditerranée. A son retour, il fut attaché comme astronome à l'Observatoire et au Bureau des longitudes, nommé professeur adjoint d'astronomie au Collége de France, et entra, en 1817, en remplacement de Meissier, à l'Académie des sciences. Il est examinateur à l'École polytechnique. Décoré en 1829, il a été, dans ces derniers temps, promu au grade d'officier de la Légion d'honneur.

En 1834, M. Mathieu, qui avait épousé la sœur de François Arago, suivit son beau-frère sur la scène politique : il fut constamment réélu député par le collége de Mâcon jusqu'en 1848. A la Chambre, il siégea à l'extrême gauche, et fit, notamment dans la question des chemins de fer, différents *Rapports* qui furent très-remarqués. Après la révolution de Février, les électeurs de Saône-et-Loire l'envoyèrent à la Constituante, le premier de la liste, avec 127 052 suffrages sur 132 000 votans, il y fit aussi partie de la gauche. Non réélu à la Législative, il s'est renfermé dans ses travaux scientifiques.

On n'a de ce savant qu'une *Histoire de l'astronomie du* XVIII*e siècle*, (1827), en société avec Delambre, et sous le titre de *Notes* ou *Rapports*, extraits de la *Connaissance des temps* et des *Annuaires* scientifiques.

MATHIEU (Auguste), peintre français, né à Dijon, vers 1812, vint étudier la peinture à Paris et travailla quelque temps dans l'atelier de M. Cicéri. Il débuta au salon de 1838, fit ensuite de fréquents voyages en Allemagne, et cultiva particulièrement, comme son maître, le genre des intérieurs et des vues pittoresques. On a de lui : *Intérieur de l'église de Nuremberg*, aquarelle (1838); *Saint-Nicolas de Brou* (1842); *Souvenirs de Ratisbonne*, *d'Andernach*, *de Picardie*, *Salle du musée de Dijon*, *la Cathédrale d'Ulm*, *l'Intérieur* de celle d'Angoulême (1844-1850); *la Maison mystique d'Adam Krafft*, à Saint-Laurent de Nuremberg, acquis par l'État (1853): *Vue générale de la place de Prague*, *le Samedi à Nuremberg*, à l'Exposition universelle de 1855; etc. Cet artiste a obtenu une 2e médaille en 1842.

MATHIEU (Adolphe-Charles-Ghislain), littérateur belge, né le 22 juin 1804, à Mons, où son père était notaire, étudia aux universités de Louvain et de Gand, prit le diplôme de docteur en droit, et dirigea quelque temps l'étude de son père. Il fut chargé, lors de la révolution de 1830, de sommer la garnison hollandaise de Charleroi de mettre bas les armes; cette mission lui valut, en 1835, la croix de Fer. Conservateur de la bibliothèque publique de Mons de 1840 à 1842, il a été nommé, en 1852, conservateur adjoint de la bibliothèque royale de Bruxelles. Il est membre de plusieurs sociétés savantes et correspondant de l'Académie de Belgique. Il a coopéré successivement à la rédaction d'un grand nombre de feuilles politiques et littéraires, *l'Écho du Hainaut*, *la Sentinelle*, la *Revue belge* (1835-1843), *le Messager de Gand*, et s'est surtout fait une réputation poétique.

Dans le grand nombre des œuvres de M. Mathieu, où la philosophie et le sentiment sont assez heureusement unis, nous signalerons : *Passe-temps poétiques* (Mons, 1830, in-12; nouv. édit., 1838), dont *Quatre-vingt-treize*, *Waterloo*, *la Mort de David*, sont les pièces principales; *la France et la Belgique* (Ibid., 1831, in-8), poëme; *deux Mariages pour un* (1836), comédie en un acte; *Roland de Lattre* (Mons, 1838; 2e édit., 1840), poëme dédié à Victor Hugo; *Olla Podrida* (Ibid., 1839, in-18), recueil où sont réunis à peu près tous les genres; *Mons et ses environs* (Ibid., 1842, in-8), description anonyme; *le Guersillon* (Ibid., 1848, in-18), recueil satirique; *Poésies du clocher* (Ibid., 1847, in-12); *les Mémoires d'Outre-Tombe* (Ibid., 1849), poëme contre la tyrannie de la presse; *Givre et gelées* (Bruxelles, 1852, in-8), nouveau recueil : et quantité de morceaux de circonstance. Parmi les écrits en prose de M. Mathieu, on remarque une *Biographie montoise* (1848, gr. in-8), des recherches archéologiques et des articles de critique littéraire.

MATHIEU (Joseph-Lambert), peintre belge, né à Bure, près de Namur, en 1804, étudia sous M. Van Brée et cultiva la peinture d'histoire et les sujets religieux. Il s'est fixé à Louvain, et plusieurs de ses tableaux sont au musée de cette ville et à celui de Bruxelles. Nous citerons : *la Mort de Marie de Bourgogne*, *le Christ au tombeau*, qui a figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, avec une *Vierge à l'enfant*. Sa principale toile de genre représente *une Jeune fille vénitienne à son balcon*. M. L. Mathieu est directeur de l'Académie de peinture de Louvain, et chevalier de l'ordre de Léopold.

MATHIEU DE LA REDORTE (Joseph-Charles-Maurice, comte), ancien pair de France, né en 1804, est fils du général de ce nom qui fut anobli sous l'Empire. Admis, en 1820, à l'École polytechnique et classé à sa sortie dans l'artillerie de terre, il prit part à la campagne de Morée, reçut la croix d'honneur en 1828 et fut attaché, en 1833, à la personne du duc d'Orléans, en qualité d'officier d'ordonnance. L'année suivante, il se démit de son grade de capitaine pour remplacer M. Mahul à la Chambre des Députés, où l'avaient envoyé les électeurs indépendants de Carcassonne. Tout d'abord, il adopta avec empressement la politique de M. Thiers, mais il repoussa les lois de septembre. Il fit partie de la coalition

et fut, pendant quelques mois, ambassadeur à Madrid, sous le cabinet du 1er mars. Malgré l'indépendance de ses votes, il fut, l'année suivante, créé pair de France (20 juillet 1841). Après la révolution de Février, il vint siéger à l'Assemblée législative comme le premier des représentants de l'Aude, seconda les efforts de la majorité contre-révolutionnaire et se retira dans la vie privée à la suite du coup d'État de 1851.

MATHIEU-MEUSNIER (Mathieu-Roland, dit), sculpteur français, né à Paris, en 1824, étudia sous MM. Dumont et Nanteuil, et débuta au salon de 1843 par le buste d'*Azaïs*. Il donna ensuite *la Mort du jeune Viala* (1847), marbre exécuté avec un sentiment énergique et qui fut acheté par le musée de Versailles; *Napoléon* (1847), placé dans le jardin de la place Vintimille, à Paris; *la Mort de Laïs* (1849), au jardin des Tuileries; plusieurs bustes et médaillons, entre autres ceux de *Boïeldieu*, au foyer de l'Opéra-Comique, de *Beaumarchais*, au Théâtre-Français, de *Cortot*, au musée du Louvre, de *MM. Bouffé, Tron, Geffroy*, etc.; la statue d'*Adanson* (1856), pour la ville d'Aix: *le comte de Ponterès* (1857), au musée de Versailles, etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1846.

MATHILDE (Mathilde-Lætitia-Wilhelmine BONAPARTE, princesse), princesse française, fille de l'ex-roi Jérôme, est née à Trieste, le 27 mai 1820. D'abord connue sous le nom de comtesse de Montfort, du titre que son père portait depuis la chute de l'Empire, elle épousa à Florence, le 10 octobre 1841, le prince russe Anatole Demidoff de San-Donato (voy. DEMIDOFF). Elle avait obtenu, en se mariant, que ses enfants seraient élevés dans la religion catholique; cette clause, qui attira pour quelque temps au prince la disgrâce de l'empereur de Russie, fut rendue inutile par la stérilité de cette union, qui d'ailleurs ne fut pas heureuse; une séparation de corps et de biens eut lieu, par consentement mutuel, en 1845. La princesse Demidoff à qui son mari avait été obligé par le czar de payer une pension de 200 000 roubles, vint alors en France, et elle occupait déjà, à Paris, un rang élevé dans la société, lorsque son cousin Louis-Napoléon fut élu, en 1848, président de la République. Depuis 1849, jusqu'au mariage de Napoléon III, c'est elle, qui sous le nom de princesse Mathilde, faisait les honneurs du palais de la Présidence. A l'avénement de l'Empire, elle fut comprise parmi les membres de la famille impériale de France, et reçut le titre d'Altesse; sa résidence habituelle est à Saint-Gratien, auprès du lac d'Enghien.

MATHON DE FOGÈRES (Henri-Napoléon), économiste français, ancien député, né à Bourg-Argental (Loire), le 26 novembre 1806, d'une famille de magistrats originaire de la principauté de Dombes, fit ses classes au collége de Saint-Chamond et son droit à Paris, et fut admis au barreau en 1829. Après avoir échoué plusieurs fois aux élections de sa ville natale, il fut, en 1846, envoyé à la Chambre des Députés, où il fit, durant cette dernière session du régime parlementaire, partie de l'opposition indépendante. On a de lui, outre une *Lettre* en vers sur la vie privée et la vie politique (1844), un *Essai d'économie sociale, ou Recherches sur les moyens d'améliorer le sort du peuple* (1839, in-8), livre plein d'observations pratiques. Il appartient à plusieurs sociétés savantes, entre autres à la Société des monuments historiques de France.

MATTER (Jacques), philosophe français, né à Alt-Eckosdorf (Bas-Rhin), le 31 mai 1791, et fils d'un cultivateur protestant, fut d'abord destiné au notariat, et, ayant appris de bonne heure le français, commença ses études latines sous la direction d'un ministre de campagne et les termina au gymnase de Strasbourg. Il se rendit ensuite à Gœttingue, où il suivit les cours d'Heeren, d'Eichhorn, et revint, après les Cent-Jours, suivre ceux de la Faculté des lettres de Paris. Couronné, en 1816, par l'Académie des inscriptions et belles-lettres pour son mémoire *sur l'École d'Alexandrie*, il se fit recevoir, l'année suivante, docteur ès lettres. Il obtint, en 1820, la chaire d'histoire ecclésiastique à l'Académie de Strasbourg, et la direction du gymnase de cette ville. Il s'y livra à l'étude de l'histoire de la philosophie et des religions anciennes, et obtint un nouveau prix de l'Académie pour son travail *sur le Gnosticisme*. Il fut nommé, en 1828, inspecteur de l'Académie de Strasbourg, et, en 1831, correspondant de l'Académie des inscriptions. Appelé à Paris, depuis, comme inspecteur général, il devint conseiller de l'Université, puis inspecteur des bibliothèques de France. Admis à la retraite, M. Matter continue ses travaux philosophiques et philologiques. Membre de plusieurs académies et sociétés savantes, il est depuis 1845, officier de la Légion d'honneur.

On a de lui: ses deux thèses: *sur la Protection accordée aux sciences, aux belles-lettres et aux arts chez les Grecs*, et *Commentatio de principio rationum philosophicarum Pythagoræ* (Strasbourg, 1817, in-4); *Essai historique sur l'École d'Alexandrie* (1820, 2 vol. in-8; 2e édit. refondue, 1840); *Tables chronologiques pour servir de base à l'enseignement de l'histoire ecclésiastique* (1827, in-8); *Histoire critique du gnosticisme* (1828, 2 vol. in-8); *Histoire universelle de l'Église chrétienne* (1829-1832, 3 vol. in-8); *de l'Influence des mœurs sur les lois et des lois sur les mœurs* (1832, in-8), ouvrage auquel l'Académie française a décerné, en 1833, un prix extraordinaire de 10 000 francs; *Histoire des doctrines morales et politiques des trois derniers siècles* (1836-1837, in-8); *Nouveau manuel de l'histoire de la Grèce* (1839, in-8); *de l'Affaiblissement des idées et des études morales* (1841, in-8); *Schelling et la philosophie de la nature* (1842, in-8); *de l'État moral, politique et littéraire de l'Allemagne* (1847, 2 vol. in-8); *une Excursion gnostique en Italie* (1851, in-8), complément de son histoire du gnosticisme; *du Ministère ecclésiastique et de sa mission spéciale dans ce siècle* (1851, in-8); *Histoire de la philosophie dans ses rapports avec la religion* (1854, in-12); *Philosophie de la religion* (1857, 2 vol. in-8), comprenant la science de Dieu, du monde matériel et du monde spirituel, etc. Ajoutons quelques livres d'une utilité pratique, tels que *l'Instituteur primaire* (in-8); *le Visiteur des écoles* (in-8); puis quelques *discours* et *mémoires*, et de nombreux articles dans l'*Encyclopédie des gens du monde*, l'*Encyclopédie du XIXe siècle*, le *Dictionnaire de la conversation*, le *Journal de l'instruction publique*, etc. M. Matter a aussi dirigé pour MM. Hachette *le Manuel général de l'Instruction primaire*, lors de sa fondation.

MATTHYS (Jacob), philologue suisse, né en 1802, à Wolfenschiessen (canton d'Unterwald), apprit, à seize ans, à lire, à écrire et à calculer, puis s'engagea comme domestique dans une ferme de Bavière. En 1825, quelques gens charitables le mirent à même d'étudier pour entrer dans les ordres; il passa quelques années à Soleure et à Fribourg, et fut reçu prêtre en 1831. La même année, on lui donna la cure de Nieder-Rickenbach, et, en 1845, celle de Thalwyl, la plus pauvre de l'Unterwald.

Possédé de l'extrême désir de s'instruire, M. Matthys est parvenu, seul, sans secours, par la force de sa mémoire et de sa volonté, à la connaissance de presque toutes les langues littéraires. Une grammaire et un dictionnaire, quelquefois l'un sans l autre, lui ont suffi pour reconstruire celle qu'il voulait apprendre, pour la traduire et l'écrire même. Un érudit, en 1854, eut la curiosité d'interroger, livre en main, le chapelain de Thalwyl; le latin, l'espagnol, le portugais, l'italien, l'anglais, le français, le grec ancien et moderne allèrent à merveille; de même pour l'arabe, l'hébreu, le malais et le sanscrit; quant au chinois, M. Matthys expliqua couramment de longs passages de Confucius. Le prince-abbé du couvent des bénédictins d'Engelbert lui offrit d'intervenir auprès de la cour de Rome pour le faire entrer dans la savante Confrérie de la Propagande; mais le pauvre chapelain, qui ne se regarde point comme un philologue, refusa en alléguant son âge et l'impossibilité de quitter ses montagnes. Depuis, plusieurs savants suisses et anglais ont fourni généreusement à M. Matthys les moyens de cultiver et d'étendre les connaissances polyglottes qu'il a acquises avec une si admirable patience.

MAUBANT (Fleury-Polydore), acteur français, né en 1819, entra en 1838 au Conservatoire, y obtint en 1844 un second prix de tragédie, et débuta l'année suivante au Théâtre-Français. Après avoir passé quelques mois à l'Odéon, il rentra, en 1845, aux Français, dont il est devenu sociétaire en 1852. Il tient, en général, l'emploi tragique, et parfois celui des pères nobles et raisonneurs. On a remarqué parmi ses créations celle d'Eumée, dans l'*Ulysse* de M. Ponsard (1852).

MAUDUIT (Hippolyte-Hyacinthe DE), écrivain militaire français, né vers 1800, fut admis à l'École spéciale de Saint-Cyr, servit quelque temps dans l'infanterie et donna sa démission de capitaine pour fonder *la Sentinelle de l'armée*, qu'il a dirigée jusqu'à ce jour. Il est auteur des *Derniers jours de la grande armée* (1847-1848, 2 vol. in-8), souvenirs, documents et correspondance inédits de Napoléon en 1814 et 1815; de *Révolution militaire du 2 décembre* (1852, in-18), et de divers opuscules relatifs à l'armée. Il est, depuis 1849, chevalier de la Légion d'honneur.

MAUPAS (Charlemagne-Émile DE), sénateur français, ancien ministre, né en 1817, à Bar-sur-Aube (Aube), est fils d'un député au Corps législatif (voy. le suivant). Élevé à Paris, il y fit son cours de droit, publia, en 1841, des *Considérations sur le système des impôts* et obtint, en 1845, sous l'administration Guizot, la sous-préfecture d'Uzès, d'où il passa, deux ans plus tard, à celle de Beaune. Destitué par le gouvernement provisoire, il se lia étroitement avec le parti bonapartiste, et, grâce à de hautes influences, parcourut rapidement tous les degrés de l'échelle politique : d'abord sous-préfet à Boulogne-sur-mer (1849), il administra successivement l'Allier (1849) et la Haute-Garonne (1850), et déploya dans ces deux départements beaucoup de rigueur contre le parti démocratique. Appelé, au mois de novembre 1851, à remplacer M. Carlier à la préfecture de police, il fut du très-petit nombre de personnes admises à préparer avec le président le succès du coup d'État. Il invita, dans une première proclamation, les habitants de Paris à rester tranquilles, sous peine « de se briser immédiatement contre une inflexible répression, » et fut chargé de veiller à l'arrestation nocturne des représentants les plus hostiles.

A peu de jours de là, M. Maupas fut mis à la tête du ministère de la police générale, qui venait d'être rétabli (22 janvier 1852), avec la mission officielle « de faire parvenir jusqu'au prince la vérité, qu'on s'efforce trop souvent de tenir éloignée du pouvoir. » Surveillant tout, sans rien administrer, M. Maupas s'acquitta de sa tâche avec beaucoup d'activité, donna quatre-vingt-onze avertissements aux journaux politiques, et étendit la juridiction des commissaires de police à toutes les communes des cantons où ils devaient être établis. Néanmoins son ministère fut supprimé au bout d'une année (10 juin 1853), l'expérience d'une « organisation défensive » ayant été jugée complète et l'institution superflue.

Envoyé à Naples avec le titre d'ambassadeur, M. Maupas y resta peu de temps, fut remplacé par M. Delacour au mois d'avril 1854, et vint reprendre son siége au Sénat, où il avait été élevé par décret du 21 juin de l'année précédente. Chevalier de la Légion d'honneur en 1849, il a été nommé commandeur le 2 mars 1852.

MAUPAS (M... R.... DE), député français, né à Bar-sur-Aube (Aube) en 1796. Maître d'une grande fortune que son père avait acquise lors de la vente des biens nationaux, il ne s'était occupé, avant le rétablissement de l'Empire, que des intérêts de l'arrondissement où il est né. Dans les différentes fonctions auxquelles il fut appelé, il ne se montra hostile ni à la monarchie de Juillet ni à la République; mais il s'attacha plus étroitement au gouvernement qui a fait de son fils un des premiers hommes de l'État. M. de Maupas est arrivé pour la première fois aux affaires en 1852, comme représentant d'une circonscription de l'Aube au Corps législatif. Il a été réélu en 1857. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

MAURER (Georges-Louis, chevalier DE), jurisconsulte et homme d'État allemand, né à Erpolsheim, dans le palatinat bavarois, le 2 novembre 1790, fils d'un pasteur protestant, fit ses études au collége et à l'université de Heidelberg, où il fut reçu docteur en droit et exerça quelque temps la profession d'avocat. En 1812, il vint à Paris, fit, dans nos bibliothèques, de nouvelles études sur le droit, les mœurs et les constitutions de l'Allemagne, et de retour dans son pays, en 1814, entra dans la magistrature. Grâce à sa connaissance du droit français, il fut placé, comme substitut du procureur général, dans des villes à moitié françaises, Mayence, Spire et Landau. Après avoir occupé diverses autres places, il devint, en 1824, procureur à Frankenthal. La même année, il fit paraître son premier ouvrage : *Histoire de l'ancienne procédure orale en Allemagne et surtout en Bavière* (Geschichte des altgerman. und namentlich altbair. mündlichen Gerichtsverfahren; Heidelberg, 1834), qui lui valut le premier prix de l'Académie de Munich et le titre de membre de cette société. Deux ans plus tard, il obtint une des principales chaires de droit à l'université de Munich. En 1829, il remplaça Eichhorn à Gœttingue, et reçut le titre de conseiller intime. A la même époque, il devint membre ordinaire de l'Académie des sciences de Gœttingue, conseiller d'État, et enfin conseiller de l'empire à vie.

En 1832, le roi de Bavière envoya M. Maurer en Grèce, comme conseiller de régence, avec le comte Armansperg, le major général de Heidegger et M. d'Abel. D'abord il suivit la ligne politique du président, M. Armansperg, mais bientôt il se sépara de lui sur plusieurs points importants, tels que le degré de liberté qu'on devait laisser au pays. Ce fut grâce à M. Maurer que la Grèce obtint une révision de son code pénal, l'établissement d'une

procédure civile et de tribunaux réguliers. L'opposition déclarée de MM. d'Abel et Maurer au président eut enfin pour résultat de les faire rappeler en 1834; mais ils ne tardèrent pas à regagner toute la faveur du roi. M. Maurer publia à cette occasion un ouvrage très-intéressant : *le Droit public, le droit canon et le droit privé du peuple grec, avant et après la guerre de l'indépendance jusqu'au 31 juillet 1834* (das griech. Volk in œffentlicher, kirchlicher und privatrechtlicher Beziehung, etc.; Heidelberg, 1836, 3 vol.). Après la chute du ministère d'Abel en 1847, M. Maurer devint ministre des affaires étrangères et de la justice, et chef du ministère appelé ministère de l'aurore. Il fut bientôt renversé à son tour pour avoir voulu essayer quelques réformes; et le parti révolutionnaire, qui allait bientôt triompher, se fit de sa retraite une arme contre le roi. Depuis ce temps, M. Maurer a cessé de se mêler à la politique active, et s'est renfermé dans des travaux d'histoire et de jurisprudence.

Outre les ouvrages déjà cités, on a de lui : *Esquisse du droit privé allemand* (Grundriss des deutschen Privatrechts; Munich, 1828) : *les Villes de Bavière et leur constitution sous la domination des Romains et sous celle des Francs* (über die bair. Staedte und ihre Verfassung unter der Rœm. und Frank. Herrschaft; Ibid., 1829); *sur le Droit territorial allemand et l'histoire du droit* (über die deutsche Reichsterritorial-und Rechtsgeschichte; Ibid., 1830); une édition du *Droit municipal et provincial de Ruprecht de Freysing*, (Stuttgart, 1839) : une *Introduction à l'histoire du droit de la Souabe* (Schwabenspiegel); une *Introduction à l'histoire de la constitution des marches, des cours, des villages et des états, et à l'histoire du pouvoir public* (Einleitung zur Geschichte der Mark-Hof-Dorf und Stadtverfassung und der œffentlichen Gewalt; Munich, 1854), etc.

MAURICE (rév. Frédéric DENISON), théologien anglais, né en 1805, et fils d'un ministre de la secte dissidente des unitaires, étudia au collége de la Trinité de Cambridge, prit ses degrés à Oxford, et entra, en 1828, dans l'Église établie. Il édita quelque temps l'*Athenæum*, et écrivit un roman, *Eustache Conway*, qui eut du succès. Un discours qui parut entaché d'hérésie, lui fit perdre la chaire de théologie qu'il avait obtenue au collége du Roi, à Londres. Très-sympathique aux classes ouvrières, il a pris avec le rév. Kingsley (voy. ce nom) une part active à l'organisation des associations de travailleurs ainsi qu'à l'instruction des enfants du peuple. Il est aujourd'hui chapelain de la société de jurisprudence de Lincoln's Inn.

Suivant l'usage des ministres protestants, le rév. Maurice a beaucoup écrit; nous mentionnerons de lui : des *Essais théologiques* (Theological essays, 2 vol.); *les Religions du monde et leurs rapports avec le Christianisme* (the Religions of the world; 1852. 3ᵉ édit.); *Histoire des deux premiers siècles de l'Église* (Lectures on the ecclesiastical history of the I and II centuries; 1854, in-8), cours fait à l'université de Cambridge; *les Patriarches et les Législateurs de l'Ancien Testament* (the Patriarchs and lawgivers of Old Testament; 1855, 2ᵉ édit., in-8); *S'instruire et travailler* (Learning and working; 1854), lectures destinées aux ouvriers; *la Religion catholique romaine* (the Religion of Rome; 1855); des *Sermons* et un exposé des *Doctrines philosophiques au moyen âge* (Mediæval philosophy; 1856), qui a paru dans *l'Encyclopédie métropolitaine*.

MAURICE-SAINT-AGUET (Louis-Charles), littérateur français, né à Paris, le 17 mars 1809, fit ses classes comme boursier au collége de Rouen. Fils d'un capitaine au corps des ingénieurs-géographes, il entra, en 1828, à l'École polytechnique, d'où il sortit au bout d'une année. Il était précepteur dans une riche famille, lorsqu'il fit insérer, en 1833, dans *Salmigondis*, une nouvelle, *l'If de Croissey ou la Croix d'or*, qui eut du succès. Il voulut, sur la foi de ce début, tenter la fortune littéraire, collabora à *l'Entr'acte* et au *Vert-Vert*, puis devint professeur de mathématiques au collége de Vendôme. Il ne cessa pas de se livrer à son goût pour les lettres, et publia par souscription un petit volume de poésies, *les Perce-neige* (Vendôme, 1835), dont une pièce, *le Fil de la Vierge*, grâce à la musique de M. Scudo, devint rapidement populaire.

Revenu à Paris en 1837, M. Maurice-Saint-Aguet entra, en qualité de secrétaire de la rédaction, au *Journal général de France*, et y donna ses premiers feuilletons. Il réussit dans ce genre de littérature et vit ses romans accueillis par divers journaux, principalement par *le Siècle*. De 1839 à 1842, il fut employé dans l'administration du domaine privé du roi Louis-Philippe. Ses romans, à l'exception de *Jean le matelot* (1837, 2 vol. in-8), n'ont pas été imprimés à part.

MAUROCORDATO (Alexandre), homme d'État grec, né le 11 février 1791 à Constantinople, appartient par sa mère, la princesse S. Caradja, comme par son père, descendant direct du grand interprète de la Porte, Alexandre Maurocordato, à des familles qui ont fourni une suite d'hospodars à la Valachie et à la Moldavie. Son éducation, comme celle de tous les jeunes Grecs de cette époque, destinés par leur naissance aux fonctions les plus importantes de la diplomatie et du gouvernement, fut extrêmement soignée. Il fit ses études, en partie dans la maison paternelle, en partie dans l'école de Kourou-Tchesme, fondée nouvellement par Demetrius Mourousi dans un petit village du Bosphore, et qui jouissait d'une grande réputation à cause de sa chaire de philosophie. Remarqué surtout pour son aptitude pour les langues, il parla et écrivit de bonne heure avec facilité le grec, le turc, le persan, le français et l'italien. Il y joignit dans la suite l'allemand et l'anglais. En 1817, il accompagna à Bucharest, en qualité de secrétaire, son oncle maternel Jean Caradja, nommé hospodar de Valachie, et parvint en peu d'années aux grades les plus élevés de l'administration. Il fut initié aux projets de l'hétairie formée en vue de préparer la régénération de la Grèce, et fut bientôt admis par le conseil secret de l'association au nombre de ses membres. Lorsque Caradja fut remplacé par Alexandre Soutzo, M. Maurocordato visita les principales contrées de l'Europe, et vint se fixer à Pise, où il ne tarda pas à être rejoint par G. Argyropoulo, l'archevêque Ignatius et plusieurs autres Grecs de distinction, préoccupés comme lui du désir d'affranchir leur pays. L'empereur Alexandre, qu'il avait été chargé en 1818 de complimenter, de la part de la Porte, lors de son passage en Bessarabie, lui fit à cette époque des offres considérables pour l'attacher au service de la Russie. Mais l'entreprise à laquelle il s'était voué ne lui permit pas de les accueillir. Cependant, lorsque, à quelque temps de là, le généralissime de l'hétairie, Alexandre Hypsilantis, après avoir envahi la Moldavie, l'engagea à venir le rejoindre, il refusa de prendre part à cette échauffourée, pensant que l'insurrection ne pouvait réussir qu'au cœur même de la Grèce, parmi les populations belliqueuses de la Macédoine et du Magne. C'est

de là qu'il attendait le signal, qui fut donné du haut des remparts de Calamata.

Le 3 août 1821, M. Maurocordato débarquait à Missolonghi sur un brick d'Hydra, nolisé à Livourne à ses frais, avec une cinquantaine de philhellènes français et italiens. Parmi eux était Maxime Raybaud, officier distingué, à qui l'on doit d'intéressants mémoires sur les commencements de la guerre de l'indépendance. M. Mauracordato, qui est resté la personnification la plus éclatante et la plus pure de cette lutte nationale, ne cessa de figurer au premier rang durant six années, soit comme général, soit comme homme d'État et administrateur. Ce fut lui qui, lors de la convocation de l'assemblée générale d'Épidaure, signa, en qualité de président du conseil exécutif, la fameuse proclamation du 1er janvier 1822. Deux semaines auparavant, il avait promulgué la constitution réglant l'organisation provisoire de la Grèce. Au mois de juillet de la même année, au retour d'une mission extraordinaire dans la Grèce continentale, il se rencontra pour la première fois à Missolonghi avec lord Byron, qui, rendant hommage à ses talents et à son caractère, offrit 20 000 talaris (105 000 fr.) pour les besoins de la flotte, à la condition que Maurocordato reprendrait dans les affaires de la Grèce continentale une prépondérance à laquelle il avait renoncé dans l'intérêt de l'union. L'amitié qui s'établit alors entre eux, dura jusqu'à la mort de l'illustre poëte, qui expira l'année suivante entre ses bras. Après l'héroïque défense de Sphactérie, M. Maurocordato rentra dans la vie privée, sans refuser au gouvernement le concours de son influence auprès des comités philhellènes et des gouvernements étrangers. Sous l'administration du comte Capo d'Istria, il remplit une mission importante dans l'île de Crète, et eut une grande part à l'organisation de la flotte, qui comptait à cette époque cent voiles en activité.

Pendant la minorité du roi Othon et la régence bavaroise, après un court passage au ministère des finances et à la présidence du conseil, il reçut, à titre de retraite volontaire, la légation de Munich, puis celle de Londres. Appelé de nouveau, en 1840, à composer un ministère (8 juillet), il donna sa démission aussitôt qu'il vit l'impossibilité de faire adopter au roi ses vues libérales. Une immense popularité, accrue encore par le refus d'une pension de 7800 drachmes, l'accompagna dans sa retraite. Il en sortit après la révolution du 15 septembre (1843); élu représentant de Missolonghi, il présida, pendant six mois, avec un talent et une autorité remarquables, cette assemblée, la plus orageuse qu'on eût vue jusqu'alors. Après la promulgation de la constitution, il accepta, à regret, le pouvoir dans le ministère du 24 mars 1844. Bientôt, en effet, les minorités, vaincues dans le sein de l'assemblée, se coalisèrent contre son administration et lui firent une opposition violente, secrètement encouragée par le roi. Il offrit alors sa démission, et reprit sa place dans la Chambre, où il avait été appelé par cinq colléges électoraux, et dont les manœuvres de la caramilla parvinrent à le faire exclure avec quarante-cinq de ses collègues. A partir de ce moment, et quoique hors de la Chambre, il devint le chef de l'opposition, et soutint contre le système Colettis une lutte acharnée qui se prolongea même au delà de la mort prématurée de cet homme d'État. Après la révolution de Février, M. Maurocordato, fermement attaché au principe monarchique, rendit son concours au gouvernement, et accepta, à la fin de 1850, la légation de Paris, mais en réservant son opinion touchant la politique intérieure. A la suite des graves événements dont la Grèce fut le théâtre au printemps de 1854, et qui amenèrent l'occupation du Pirée par une division anglo-française, le roi rappela M. Maurocordato pour le mettre à la tête de ses conseils (26 mai 1854); c'était comme un engagement qu'il prenait de se prémunir désormais contre des entraînements dangereux. Mais M. Maurocordato jugea que l'engagement était mal tenu, et quitta encore une fois le ministère avec ses principaux collègues.

MAURY (Louis-Ferdinand-Alfred), érudit français, membre de l'Institut, né à Meaux (Seine-et-Marne), le 23 mars 1817, fut destiné par son père, ingénieur des ponts et chaussées, à l'étude des mathématiques, et se prépara pour l'École polytechnique; mais en 1836, cédant à son goût pour l'érudition, il se fit attacher à la Bibliothèque royale, qu'il quitta, au bout de deux années, pour se livrer plus librement aux études les plus diverses. Tout en s'occupant de préférence d'archéologie et de langues, tant anciennes que modernes, il étudia la médecine et se fit recevoir avocat. Mais, en 1840, les conservateurs de la Bibliothèque royale, qui avaient apprécié ses connaissances bibliographiques, l'y rappelèrent, et il y resta employé jusqu'en janvier 1844. A cette époque il fut élu par l'Institut sous-bibliothécaire. M. Maury occupa près de ce corps savant ces fonctions, dans lesquelles sa mémoire universelle rendait des services si précieux aux amis des savantes recherches, jusqu'à ce qu'en 1857, il fut élu lui-même membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en remplacement de Dureau de la Malle. Il est, depuis l'année précédente, chevalier de la Légion d'honneur.

Cet actif et laborieux écrivain, dont les connaissances ne sont pas moins précises que variées, a déjà publié : *Essai sur les légendes pieuses du moyen âge* (Paris, 1843); *les Fées du moyen âge* (1855, in-12); *Histoire des grandes forêts de la Gaule et de l'ancienne France* (1850, in-12), à laquelle se rattache son mémoire sur la *Topographie des anciennes forêts de la France*, inséré dans le *Recueil des savants étrangers* de l'Académie des inscriptions (1856), et qui valut à l'auteur une médaille d'or au concours des antiquités nationales en 1854; *la Terre et l'homme* (1856, in-12), sorte de résumé des plus récentes connaissances géographiques, ethnographiques, philologiques, pour servir d'introduction à la collection de l'*Histoire universelle* de M. Duruy (voy. ce nom): *Histoire des religions de la Grèce antique* (1857-1858, t. I-III, in-8), première partie d'une *Histoire du polythéisme gréco-romain*, qui paraît devoir être l'œuvre principale de l'auteur.

Continuateur du *Musée de sculpture ancienne et moderne* de son ami le comte Clarac, M. Maury a été le collaborateur de M. Guigniaut (voy. ce nom) pour les deux derniers volumes des *Religions de l'antiquité*. Il a donné en outre un grand nombre de mémoires et d'articles dans une foule de recueils, tels que les *Mémoires de la Société impériale des antiquaires de France*, société dont il a été président en 1843; la *Revue archéologique* (1844-1852); l'*Encyclopédie moderne*, rééditée par MM. Didot; l'*Athenæum français* (1852 et suiv.); le *Moniteur universel* (1849-1855); la *Revue des Deux-Mondes* (1850-55); les *Annales médico-psychologiques* (1846-1855), etc. Secrétaire général de la Société de géographie de Paris, il en dirige le *Bulletin*, dans lequel il a inséré divers travaux de géographie et d'ethnographie.

MAURY (Matthew F.), hydrographe et astronome américain, né dans l'État de Virginie, le 14 janvier 1806, d'une famille pauvre qui passa dans

le Tennessee, se destina à la marine, et obtint, en 1825, un brevet de *midshipman* (aspirant). Au retour d'un voyage autour du monde qui dura quatre ans, il passa ses examens, reçut le commandement du navire le *Falmouth*, et quelque temps après le brevet de lieutenant, et fut nommé astronome de l'expédition chargée d'explorer les mers du Sud. On lui confia ensuite le dépôt des cartes et instruments, qui est devenu l'Observatoire national et le bureau hydrographique des États-Unis. Il est encore aujourd'hui à la tête de ces deux établissements scientifiques.

Dans cette position, le lieutenant Maury a recueilli et collationné un grand nombre de journaux nautiques et de livres de bord, et a composé avec leur secours ces *Cartes de vents et de courants* (Wind and current charts), qui ont été d'une si grande utilité pour la navigation. C'est de ces cartes mêmes qu'il a tiré son ouvrage sur la *Géographie physique de la mer* (Physical Geography of the Sea; New-York, 1854, in-8, avec planches et dessins), le premier de ce genre qui ait paru et où est résumé un nombre incalculable d'observations maritimes, faites par l'auteur lui-même et par les hommes les plus compétents. On y trouve surtout les plus curieux détails sur le *gulf-stream*, cet immense et rapide courant d'eaux toujours chaudes qui parcourt sans cesse, de l'est à l'ouest, la partie septentrionale de l'océan Atlantique. La *Géographie physique de la mer* a été traduite dans plusieurs langues européennes. M. F. Maury a reçu de l'empereur d'Autriche, Ferdinand-Maximilien, la grande médaille d'or pour les arts et les sciences, « en récompense de ses longs et utiles travaux. »

MAUS (Jean-Marie-Henri), ingénieur belge, né à Namur, en 1808, travailla d'abord dans sa ville natale, avec M. Ph. Cauchy, dirigea ensuite une usine de charbon, et entra dans le service public des ponts et chaussées. Il exécuta avec succès et habileté le chemin de fer d'Ans à Liége; ce travail, ainsi que plusieurs autres, le fit choisir, en 1847, par le gouvernement de Turin pour organiser les lignes projetées dans le Piémont. M. Maus est chevalier de l'ordre de Léopold, et membre depuis 1849, de l'Académie royale de Belgique.

MAXIMILIEN II JOSEPH, roi de Bavière, comte palatin du Rhin, duc de Bavière, de Franconie et de Souabe, né le 28 novembre 1811, est fils aîné du roi Louis (voy. ce nom). Après avoir été l'élève de Schelling, il alla terminer ses études à l'université de Gœttingue (1829-1831), puis parcourut l'Italie et la Grèce, qu'il visita de nouveau de 1837 à 1840. Quoique son père l'eût nommé major général, en 1830, et lui eût donné place au conseil d'État, en 1836, il l'éloigna systématiquement des affaires publiques, jusqu'à l'époque où il abdiqua en sa faveur, le 21 mars 1848. Le roi Maximilien commença par sacrifier aux tendances libérales de l'époque; il accorda une amnistie générale pour les crimes et délits politiques, et sanctionna les décisions législatives qui établissaient la responsabilité ministérielle, abolissaient les corvées et les fiefs, organisaient la liberté de la presse et la publicité des débats dans les procès criminels. Mais il revint sur ces concessions à la suite des troubles qui eurent lieu dans le palatinat du Rhin, en 1849. Il demanda aux Chambres l'expulsion de plusieurs députés, prononça la dissolution de la diète, et exila divers écrivains sans énonciation de motif. La réaction pourtant fut loin d'être complète. Le roi a fait passer, en 1855, deux lois que la diète de 1848 avaient laissées à l'état de projets. L'une d'elles soumet également à l'impôt le produit du travail journalier et celui de l'exercice des professions libérales, ou des fonctions publiques; l'autre introduit l'impôt progressif sur le revenu. Dans la question religieuse, le gouvernement refuse son appui aux ultramontains, et il a présenté, relativement à l'émancipation des juifs, un projet de loi qui a été repoussé.

Dans ses rapports avec l'Allemagne, le roi travailla d'abord à maintenir l'indépendance de son royaume, menacée par les prétentions de la Prusse, et plus tard, il voulut former un triumvirat avec les deux grands souverains de l'Allemagne; mais cette tentative échoua, à la grande joie du peuple bavarois, parmi lequel la cause de l'unité allemande est très-populaire. Les intérêts de la maison de Bavière, dans la question de la succession en Grèce, la portèrent à s'abstenir de se prononcer dans la guerre d'Orient.

Le roi Maximilien est très-versé dans les études philosophiques; on dit qu'il prépare une réfutation des doctrines de Hegel. Comme son père, il protége les lettres et les sciences. Il a appelé à Munich plusieurs hommes célèbres, tels que MM. Liebig, Pfeufer, Siebold, Carrière, et le poëte E. Geibel. En 1853, il a fait un voyage de santé à Naples et en Sicile, et en 1857, il a visité Paris. — Pour la famille royale, voy. Bavière.

MAXIMILIEN-JOSEPH, duc en Bavière, né le 4 décembre 1808, est fils unique du duc Pius Auguste, qui lui transmit, en 1834, le titre et les priviléges de chef de la maison des Deux-Ponts-Birkenfeld. Après avoir étudié à l'université de Munich, l'histoire, l'économie politique et les sciences naturelles, il visita la France, où sa mère possédait de grands domaines, l'Angleterre (1828), la Suisse et l'Italie (1831), et enfin, en 1838, il fit un voyage en Grèce, à Constantinople, en Égypte, en Nubie et en Palestine. Il en a donné la relation (*Wanderung nach dem Orient*; Munich, 1839; 2e édit., 1840), et il a publié, sous le pseudonyme de *Phantasus*, des drames et des nouvelles qui révèlent un grand talent pour le genre narratif. Parmi ses dernières nouvelles, on cite : *Novellen* (Munich, 1831, 2 vol.); *Livre d'esquisses* (Skizzenbuch, 1834); *Jacobina* (1835); *le Beau-frère* (Stiefbruder, 1838). On lui doit aussi une *Collection de chants populaires et de mélodies de la Haute-Bavière* (Sammlung oberbairischer Volkslieder und Singweisen, 1846. En 1827, le duc Maximilien fut admis au conseil d'État; il a depuis assisté à toutes les diètes. Entré dans l'armée bavaroise avec le grade de colonel, en 1824, il fut nommé, en 1848, lieutenant général et commandant de la milice du cercle de Haute-Bavière.

MAYER (Étienne-François-Auguste), peintre français, né à Brest, vers 1810, se tourna de bonne heure vers le genre des marines et débuta au Salon de 1833. Il a depuis exécuté différents voyages sur les bâtiments de l'État, en Scandinavie (1845), en Hollande, sur les côtes de l'Asie Mineure (1834-46). Il a fait quelques toiles de genre et des portraits. On a surtout de lui : *la Rade de Brest en* 1698, *le Combat du Bucentaure*, *le Combat du Pluton* (1835-36); *la Corvette la Recherche au milieu des glaces*, *Frégate égyptienne*, *l'Incendie du Devonshire par Duguay-Trouin* (1837-38); *le Cap Nord*, *Sites de Norvége* (1839); *Calvaire breton*, *la Prise de l'île Episcopia*, aux galeries de Versailles; *le Naufrage de l'Algésiras*, *le Port du Conquet*, *la Bourse de Copenhague*, *un Homme à la mer*, dessin; *le Soir d'un combat* (1841-1852); *l'Incendie de la bourse de Hambourg en* 1842, au salon de 1857, etc.

Cet artiste a obtenu une 3e médaille en 1836, et a été décoré en 1839.

MAYER (Brantz), littérateur américain, né à Baltimore, le 27 septembre 1809, fut élevé au collége de Saint-Mary, visita l'Inde, Java, Sumatra et la Chine, retourna, en 1828, aux États-Unis, où il étudia le droit, puis alla parcourir l'Europe et revint exercer en Amérique la profession d'homme de lois. En 1841, il fut nommé secrétaire de légation à Mexico et résida dans cette ville jusqu'en 1843. Ayant donné sa démission, il rentra dans les affaires judiciaires à Baltimore, où il a dirigé pendant quelque temps un des principaux journaux de cette ville, et écrit, sous le voile de l'anonyme, de nombreux articles pour la presse quotidienne, mensuelle et trimestrielle.

Ses publications signées furent d'abord des ouvrages historiques sur le Mexique, fruits d'une longue résidence dans ce pays : *Mexico, comme il a été et comme il est* (Mexico as it was and as it is; 1844, in-8; 1847, 3e édit.), et *Mexico sous les Astèques, sous les Espagnols et sous la république* (Mexico Aztec, Spanish and Republican; Philadelphie, 1851, 2 vol. in-8). En 1854, parut son ouvrage si populaire : *le Capitaine Canot, ou Vingt ans de la vie d'un négrier* (the Captain Canot; in-12, New-York), où il raconte la vie et les aventures réelles d'un négrier bien connu à la côte d'Afrique, d'après les renseignements fournis par ce personnage lui-même, dont le nom seul est légèrement déguisé. Ce roman, d'un intérêt puissant et d'une vérité de détails scrupuleuse, a été deux fois traduit en français. M. Mayer est encore l'auteur de quelques brochures historiques, entre autres : *A Memoir and the Journal of Charles Carroll of Carrollton, during his Mission to Canada with Chase and Franklin in* 1776 (in-8, 1844). Il a publié aussi plusieurs discours prononcés devant la Société historique du Maryland, dont il est l'un des fondateurs.

MAYHEW (Henry), littérateur anglais, est né à Londres, dans une loge du théâtre Covent-Garden, le 25 novembre 1812. Fils d'un avoué, il passa quelques années au collége de Westminster, fut envoyé à bord d'un bâtiment par mesure de correction, puis étudia le droit et occupa un emploi dans les mines du pays de Galles. Maître de lui-même, il revint à Londres, se jeta dans le journalisme, fonda le *Figaro à Londres* (Figaro in London), feuille satirique qui ne trouva pas le public qu'il lui fallait, et prit, avec son ami G. A. Beckett, la direction du théâtre de la Reine, où il donna une amusante farce, *le Ménestrel errant* (the Wandering minstrel), qui est resté au répertoire courant. En 1841, M. Mayhew lança le premier numéro du *Polichinelle* (the Punch), ce *Charivari* de l'Angleterre, qui, rédigé avec esprit et talent, a réussi à prendre dans la presse une place importante, et se tire aujourd'hui à plus de 8000 exemplaires. Il n'en eut pas les bénéfices. Devant certaines exigences des propriétaires du journal, dont il avait eu l'idée et fait le succès, M. Mayhew, blessé dans sa dignité, quitta la presse et se mit à faire des livres. Sa réputation y gagna. Aussi fécond qu'Alex. Dumas, auquel des amis bienveillants l'ont comparé, il a signé, pour le théâtre, la librairie et les *Magazines*, un nombre incalculable de pièces, de nouvelles, d'articles, d'essais de toute sorte. Dans la foule de ses petits livres, écrits avec une *humour* toute britannique, accompagnés de dessins comiques et jouissant d'une circulation considérable, nous mentionnerons : *la Plus grande des petites misères* (the Greatest pleague of life; in-8), tribulations d'une lady à la recherche d'une bonne servante; *Lequel épouser?* (Whom to mary); *C'est le portrait de son père* (the Image of his father); *les Modèles* (Model men and women); *le Paysan philosophe* (the Peasant-boy philosopher); *les Merveilles de la science* (the Wonders of Science, 1851) : *la Magie de l'industrie* (Magic of industry), etc.

On doit à cet écrivain un ouvrage sérieux : *Londres travailleur et Londres mendiant* (the London labour and the London poor, 1849), qui parut d'abord sous forme de lettres adressées au *Morning Chronicle;* c'est le fruit d'une enquête particulière de deux années sur les causes et les effets du paupérisme, exécutée avec autant de courage que de sagacité.

M. Henry Mayhew a quatre frères qui se sont aussi fait un certain nom en littérature.

MAYHEW (Thomas), né vers 1810, à Londres, s'est fait connaître, après les frères Chambers, par ses efforts pour mettre la presse et la librairie à la portée des classes pauvres. Entre autres journaux, il a fondé le *Poor man's Guardian*, dont le ministère essaya, dit-on, d'acheter le silence, lors du bill de la réforme parlementaire. Plus tard, il commença la *National Library*, vaste encyclopédie à un *penny* le volume, qui coûta plus de 250000 fr. à ses actionnaires.

MAYHEW (Edward), né en 1813, a dirigé pendant sa jeunesse une troupe d'acteurs ambulants. Il collabore depuis plusieurs années au *Morning Post*, ainsi qu'à d'autres journaux et *Magazines*. Il a écrit des farces amusantes et s'est fait une sorte de spécialité dans la littérature du *sport*. En 1854, il a donné une nouvelle édition de *l'Art du vétérinaire* de Blaine.

Deux derniers frères, MM. Horace et Auguste MAYHEW, ont fourni des articles au *Punch*, depuis sa fondation; ils ont signé, avec Henry, plusieurs de ces petites histoires comiques auxquelles leur nom a donné tant de vogue.

MAYNARD (Henry MAYNARD, 3e vicomte), pair d'Angleterre, né en 1786, appartient à une famille élevée en 1766 à la pairie. En 1824, il hérita des titres de son oncle et de son siége à la Chambre des Lords, où il suit les principes du parti conservateur. De son mariage avec miss Rabbett (1810), il a cinq enfants, dont l'aîné, Charles-Henry MAYNARD, né en 1814, a servi quelque temps aux gardes à cheval.

MAYO (Robert BOURKE, 5e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1797, à Dublin, descend d'une branche de la famille irlandaise des Clanricarde. Il a, en 1849, hérité des titres de son oncle et a été élu pair représentatif d'Irlande en 1852; il appartient au parti libéral. Son fils aîné est lord NAAS (voy. ce nom).

MAYO (William-Starbuck), romancier américain, né à Ogdensburg (État de New-York), en 1812, étudia la médecine au collége médical de New-York, reçut son diplôme en 1833 et exerça pendant plusieurs années. Mais, poussé par le goût des aventures, il entreprit un voyage d'exploration dans l'intérieur de l'Afrique : il ne pénétra pas au delà des États Barbaresques, et, après une excursion en Espagne, retourna dans son pays. Il publia, en 1849, sous le titre de *Kaloolah; or Journeyings to the Djebel Kumri* (New-York, in-12; 2e édit. 1851), un récit d'aventures fabuleuses, sorte d'utopie satirique, aussi étrange qu'intéressante, qui a été traduite en français dans la *Revue britannique*. Il a donné depuis : *the Berber, or the Mountaineer of the Atlas* (New-York, 1850, in-12, plusieurs éditions), roman dra

matique dont la scène se passe en Afrique à la fin du XVIIe siècle, et un volume de nouvelles sous le titre de *Poudre d'or romantique tirée du placer de l'histoire* (Romance dust from the historic placer).

MAYRAN (Joseph-Décius-Nicolas), général français, né vers 1806, entra, en 1824, au service militaire dans une compagnie des gardes du corps. Lieutenant en 1828, il passa en Afrique après la conquête et fut porté plusieurs fois à l'ordre du jour pour la rapidité et le sang-froid avec lesquels il exécutait ses coups de main. Placé depuis peu de temps à la tête du 58e de ligne, il soutint à Paris le coup d'État du 2 décembre. Deux ans après, il obtint le grade de général de brigade (1853), commanda, en 1854, les troupes d'occupation envoyées en Grèce, et fut promu général de division (10 janvier 1855). Il prit une part importante aux travaux de siége de Sébastopol jusqu'au malheureux assaut du 18 juin. Croyant obéir au signal convenu, il commença son mouvement avant l'heure et fut la cause principale de l'insuccès de la journée. Abattu par un coup de mitraille qui le força de quitter le commandement de sa division, il succomba peu de jours après.

MAYSEDER (Joseph), violoniste et compositeur allemand, né à Vienne, le 26 octobre 1789, apprit, de maîtres assez obscurs, la musique et le violon et n'en fit pas moins de brillants progrès. De 1815 à 1820, il donna avec Hummel, puis avec Moschelès, des concerts à un ducat (*ducatenconcerte*) qui eurent le plus grand succès. Il devint successivement virtuose de la chambre impériale, premier violon solo de l'église Saint-Étienne et du théâtre de la porte de Carinthie et, en dernier lieu, chef d'orchestre de la cour. Il n'a pas fait, comme la plupart des artistes, de voyage à l'étranger, mais à Vienne il a formé de nombreux et excellents élèves. Son jeu, remarquable surtout dans le *staccato*, a de l'élégance et de l'éclat.

Comme compositeur, M. Mayseder a publié environ soixante-dix œuvres de musique instrumentale, des *concertos*, des *sonates*, des *rondos*, des *airs*, et surtout ses *Trios* qui ont dû à la pureté de la mélodie et au goût délicat des détails un succès européen.

MAZAS (Alexandre), littérateur français, né vers 1795, prit part aux dernières campagnes de l'Empire, assista le prince de Polignac en qualité de secrétaire, fut décoré de la Légion d'honneur en 1824, et donna sa démission de lieutenant de cavalerie à la suite des événements de 1830. Depuis cette époque, il s'est livré exclusivement aux travaux littéraires. — M. Mazas est mort au mois d'avril 1856.

Nous citerons de lui : *Vies des grands capitaines français du moyen âge* (1828-1829, 7 vol. in-8; 3e édit., 1845, 5 vol.); *Saint-Cloud, Paris et Cherbourg* (1832, in-8), relation historique de la retraite de Charles X; *Cours d'histoire de France jusqu'en* 1814 (1834-1836, 4 vol. in-8; 5e édit., 1846), écrit au point de vue légitimiste; *le Dernier des Rabasteins* (1843, in-8; 2e édit., 1852), roman historique; *les Hommes illustres de l'Orient* (1847, 2 vol in-8), répertoire qui s'arrête à Mahomet II; *le Languedoc, la Provence et la Guienne* (1850-1852, 2 vol in-8), faisant partie d'une description historique de la France; *la Légion d'honneur* (1854, in-8), résumé des fastes de cette institution jusqu'en 1815. En 1855, il a entrepris la continuation de l'*Histoire de l'ordre militaire de Saint-Louis* de d'Aspect, laissée inachevée au dernier siècle.

MAZENOD (Charles-Joseph-Eugène DE), prélat français, sénateur, né à Aix, le 1er août 1782, d'une ancienne famille de robe de la Provence, entra assez tard dans les ordres (1811), dirigea deux ans le séminaire de Saint-Sulpice, où il avait fait ses études théologiques, puis se rendit à Aix et y fonda une congrégation de missionnaires, reconnue par le pape en 1826, et qui compte aujourd'hui plus de dix succursales. Grand vicaire de son oncle, qui venait d'être appelé au siége de Marseille (1829), il fut, en 1832, menacé d'être privé de ses droits de citoyen et déchu de ses fonctions pour avoir été sacré évêque *in partibus* d'Icosie par Grégoire XVI, sans autorisation préalable du gouvernement. Cette querelle dura plus d'un an; soixante évêques se rangèrent du parti de M. de Mazenod. Enfin Louis-Philippe intervint lui-même, reçut le serment de ce dernier entre ses mains et le nomma, en 1837, évêque de Marseille. Ce prélat, qui s'est voué avec zèle à l'instruction des paysans et des pauvres, est également renommé comme prédicateur et comme théologien. Il a été appelé au Sénat par décret du 12 juin 1856. Il est officier de la Légion d'honneur.

MAZÈRES (Édouard-Joseph-Ennemond), auteur dramatique français, né à Paris, le 11 septembre 1796, et fils d'un riche colon de Saint-Domingue, fit ses études aux lycées de Versailles et Napoléon, embrassa la carrière militaire, servit quelques années en qualité de sous-lieutenant d'infanterie, et donna sa démission en 1820, pour se livrer entièrement à ses goûts littéraires. Il s'essaya d'abord dans le vaudeville et travailla à la pièce d'*Un jour à Rome* (1821). Sa comédie d'*Une heure de veuvage* (1822), où l'on remarquait de l'observation, une douce gaieté, un style convenable, eut un succès qui lui assura la collaboration et l'amitié de M. Scribe et de Picard, qui lui ouvrit les portes de l'Odéon. En quelques années, il donna à ce théâtre : *l'Enfant trouvé* (1824); *les Trois quartiers* (1827), et *le Bon garçon* (1829), comédies en trois actes signées avec Picard; et *Chacun de son côté* (1828), qu'il écrivit seul. Précédemment la charmante pièce du *Jeune mari* (1826), reprise en 1857, avait consacré sa réputation dramatique au Théâtre-Français. A la même époque, il collaborait aux plus jolis vaudevilles de M. Scribe, tels que *le Coiffeur et le Perruquier* (1824); *l'Oncle d'Amérique* (1826); *la Quarantaine* (1827); *le Charlatanisme* (1828), etc.

Vers la fin de la Restauration, M. Mazères se lia d'amitié avec M. Empis (voy. ce nom), et fut le collaborateur de quelques-unes de ses meilleures comédies. Ils firent jouer ensemble : *la Mère et la Fille* (1830); *la Dame et la Demoiselle* (1830); *un Changement de ministère* (1831), et *une Liaison* (1834). La froideur de l'accueil fait à plusieurs de ses pièces l'éloigna du théâtre. Il se tourna vers les fonctions administratives et fut un des rares préfets littéraires du dernier règne. La révolution de 1848 lui fit reprendre ses anciens travaux; il donna seul trois nouvelles pièces : *l'Amitié des femmes* (1849); *le Collier de perles* (1851), et *la Niaise* (1854), dont les deux premières obtinrent un succès d'estime; mais la dernière ne fut jouée que trois ou quatre fois aux Français. M. Mazères, a reçu, en 1857, à titre de littérateur, une pension de 2000 francs sur la cassette de l'Empereur. Il est officier de la Légion d'honneur depuis le 17 octobre 1832. Il a recueilli récemment ses principales œuvres, sous le titre de *Comédies et souvenirs* (1857, 3 vol. in-8).

MAZILLIER (N....), chorégraphe et danseur français, né à Marseille, en 1798, débuta à Bor-

deaux en 1820 et à la Porte-Saint-Martin en 1822; la manière dont il dansait la mazourka le fit engager à l'Académie de musique, où il est encore aujourd'hui. Il est connu par le grand nombre de ballets qu'il a joués ou montés à l'Opéra, presque sans interruption. Aujourd'hui secondé par son neveu, M. Diétoff, il est remplacé dans la danse par son fils M. Henri Mazillier.

M. Mazillier a signé, avec MM. Gautier, Saint-Georges et autres collaborateurs, la plupart des grands ballets de ces vingt dernières années. Nous rappellerons, entre autres succès : *la Gypsy*, *le Diable amoureux*, *Lady Henriette* (1839-1845); *le Diable à quatre* (1846); *Betty* (1846); *Griseldis, ou les Cinq sens* (1848); *les Elfes* (1855); *le Corsaire* (1856); *Marco-Spada* (1857), etc.

MAZZINI (Joseph), homme politique italien, né à Gênes, en 1808, est le fils d'un professeur de médecine de l'université, qui lui fit donner une brillante éducation. Reçu docteur en droit, il fut détourné du barreau par la politique. Son esprit, l'austérité de sa manière de vivre et de sa tenue, son éloquence précoce, l'avaient déjà signalé parmi la jeunesse génoise, lorsqu'il débuta par des articles de critique littéraire dans *l'Indicateur génois* et *l'Indicateur livournais*. Il y soutenait chaudement la révolution romantique inaugurée par Manzoni. Ces deux organes ayant été supprimés, il écrivit pour l'*Anthologie* de Florence des articles signés *un Italien*, et réunis plus tard en trois volumes sous le titre d'*Écrits littéraires*.

En 1830, M. Mazzini s'affilia à la Société des carbonari, qu'il songeait à réformer. Dénoncé à la police, il fut arrêté, et remis en liberté, après six mois de détention préventive, avec ordre de quitter l'Italie. Il se retira à Marseille en 1831, et accusant les lenteurs et les circonspections du carbonarisme, fonda la société, devenue bientôt célèbre, de la *Jeune Italie*. Son mot d'ordre, *Dio e popolo*, exprimait l'idée fondamentale d'un chef qui prétendait appuyer la démocratie naissante sur les débris de l'ancienne religion. Ses membres ne devaient pas avoir plus de quarante ans; son but était l'affranchissement prochain de l'Italie. Malgré la vigilance des princes et la défiance des peuples, M. Mazzini lança son armée contre le Piémont, en mai 1833. Elle fut décimée et dispersée; mais il la recomposa avec cette opiniâtreté qui fait le fond de son caractère, et la confia au général Ramorino pour une seconde tentative, en février 1834. Cette fois elle fut complétement détruite. M. Mazzini perdit beaucoup de son influence, et vécut trois années en Suisse dans un repos apparent. En 1839, il s'établit à Paris, et passa à Londres en 1842. La tentative malheureuse des frères Bandiera, à laquelle il était pourtant resté étranger, ramena l'attention publique sur lui. Il consentit à s'entendre avec les comités révolutionnaires de Malte et de Paris, qu'il avait refusé de reconnaître jusque-là. En 1844, il fonda à Londres l'*Apostolo popolare*, journal qui fut suspect même au gouvernement anglais. Sa correspondance fut saisie, et il fut inquiété pour un assassinat de deux espions italiens, qu'on l'accusait d'avoir ordonné en France, et auquel il s'est toujours défendu d'avoir prêté les mains.

Lorsque l'avénement de Pie IX vint exalter les espérances de la nation italienne, M. Mazzini écrivit au pape (septembre 1847) pour le féliciter de son initiative et l'encourager dans l'œuvre de résurrection de la patrie commune. Après la révolution de Février, il se rendit à Paris où il présida un club, conduisit à l'hôtel de ville les volontaires italiens, et reçut les encouragements de M. de Lamartine. Bientôt il passa en Italie, à Gênes, puis à Milan, y organisa des clubs révolutionnaires, entre autres le *Circolo nazionale*, et, au nom de ses principes républicains, s'opposa de toute son influence à l'annexion de la Lombardie au Piémont. Son journal, l'*Italia del popolo*, sema entre les patriotes une division qui précipita la ruine de l'indépendance lombarde. Après la prise de Milan par Radetzky, il s'enrôla dans les bandes de Garibaldi (voy. ce nom), puis se retira à Lugano, où il annonça, dans une brochure fameuse, que la guerre des rois était finie, que celle des peuples allait commencer. De Lugano, il se rendit à Florence, où M. Guerrazzi lui refusa toute participation aux affaires.

Après le meurtre de Rossi et la fuite du pape à Gaëte, le parti mazzinien, représenté par l'orateur populaire Cicernacchio, étant devenu dominant dans les États de l'Église, M. Mazzini parut tout à coup à Rome et demeura maître de la situation. Il fut aussitôt nommé représentant par 9 000 suffrages. Le 18 mars 1849, il fit un appel à la concorde et exhorta « Rome républicaine » à s'allier au « Piémont monarchique ». Le 23 mars, sa dictature fut réellement proclamée par la réorganisation du tribunat qu'il partagea avec Armellini et Saffi. Il conserva toutes les anciennes formes religieuses et fit célébrer en grande pompe les fêtes de Pâques. Le 17 avril, la nouvelle constitution républicaine fut promulguée pour ainsi dire sous ses auspices. Il conduisit toutes les négociations relatives à l'intervention française avec l'ambassadeur de France M. d'Harcourt, et l'envoyé spécial, M. de Lesseps, auquel il finit par faire accepter des conditions que le général Oudinot et le gouvernement français refusèrent de ratifier. Après avoir soutenu la défense de Rome aussi longtemps que possible, il proposa de porter la guerre dans les provinces, et sur le refus de l'Assemblée constituante donna, en termes violents, sa démission de triumvir.

Lors de l'entrée des Français dans Rome, M. Mazzini se réfugia en Suisse, où il rétablit, avec une partie des représentants exilés, un simulacre d'assemblée nationale et de gouvernement italien qui, malgré son impuissance, ne fut pas longtemps toléré par les gouvernements européens. Obligé de repasser en Angleterre, il devint, à Londres, président du Comité national italien, et adressa, en cette qualité, à l'Assemblée nationale française une lettre où il protestait énergiquement contre les faits accomplis. Placé avec MM. Kossuth et Ledru-Rollin (voy. ces noms), à la tête du Comité révolutionnaire international, il contracta, en 1851, ce fameux *emprunt mazzinien*, qui avait pour but et qui eut pour résultat une nouvelle insurrection italienne. Elle éclata à Milan, le 6 février 1853, et se termina par la victoire des Autrichiens et la mise du pays en état de siége. M. Mazzini, à qui on a reproché de payer rarement de sa personne, parvint à s'échapper, malgré les infinies précautions de la police autrichienne, et regagna Londres, où il continua son œuvre révolutionnaire. Au mois de juillet 1857, il parut tout à coup à Gênes, avec un plan d'insurrection générale, et excita un soulèvement promptement comprimé, dans cette ville, et à Livourne, pendant que son chef d'état-major, le colonel Pisacone excitait une révolte, un instant redoutable, dans le royaume de Naples. En même temps, M. Mazzini se trouva impliqué, avec M. Ledru-Rollin, dans une conspiration d'assassinat contre l'empereur des Français. Jugé au mois de septembre par la Cour d'assises de Paris, il fut condamné par contumace à la déportation perpétuelle. Il n'a pas cessé de trouver, en Angleterre, un asile.

M. Joseph Mazzini a été, de la part même des

chefs de la révolution italienne, Garibaldi, Guerrazzi, Gioberti, Manin et Montanelli qui l'appelait « le mauvais génie de la Péninsule », l'objet d'accusations dont l'histoire déterminera la valeur. En attendant, par l'ardeur de ses prédications, par son opiniâtreté révolutionnaire, par la séduction d'un dogme unique, *Dio e popolo*, qu'on a également traduit ainsi : *concile et constituante*, il a attaché à son nom un prestige que ni ses défaites ni ses fautes mêmes, ni la haine de ses adversaires politiques ou les poursuites des gouvernements n'ont pu détruire ; et, au sein de toutes les grandes fermentations populaires, il reste la personnification la plus énergique, sinon la plus pure, de la révolution italienne.

Il a paru, sous le nom de Mazzini, un ouvrage historique remarquable, qui est l'œuvre de son cousin, André Mazzini, et qui a pour titre : *de l'Italie dans ses rapports avec la liberté et la civilisation moderne* (Paris et Leipsick, 1847, 2 vol.).

MAZZOCHI DE BELLUCCI (Tito), peintre italien, né à Florence, vers 1805, étudia sous M. Benvenuti et vint ensuite à Paris, où il a presque toujours résidé. Il y a exécuté la plupart de ses tableaux d'histoire et portraits, parmi lesquels nous rappellerons : *Raphaël chez Fra Bartholomeo* (1833), exécuté de nouveau en 1841 ; *Jeune fille malade* (1839) ; *la Vierge du Sacré Cœur* (1844) ; *la Fleur*, *Jeune fille* (1845) ; les portraits de *MM. Marandon de Montyel*, *Tamburini*, *Coquereau*, *Gabriel Champy*, *Thibaut* (1838-1849) ; deux *Portraits*, à l'Exposition universelle de 1855, et un autre, au salon de 1857. Cet artiste a obtenu une 3e médaille en 1839, et une 2e en 1846.

MEATH (William BRABAZON, 11e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1803, à Dublin, descend d'une des plus anciennes familles irlandaises, élevée, en 1831, à la pairie avec le titre de baron Chaworth. Connu d'abord sous le nom de lord Brabazon, il représenta à la Chambre des Communes, de 1837 à 1841, le comté de Dublin, dont il commande aujourd'hui la milice. En 1851, il prit la place de son père à la Chambre haute, et continua de s'y associer aux votes du parti libéral. De son mariage avec lady Brooke (1837), il a deux enfants dont l'aîné, Reginald, lord BRABAZON, est né en 1841.

MÉAULLE (Charles), ancien représentant du peuple français, né à Paris, le 12 juillet 1795, et fils d'un député à la Convention qui l'éleva dans les principes de 1789, étudia le droit, se fit inscrire vers 1820 au barreau de Rennes, où il acquit une position très-honorable et fut nommé trois fois bâtonnier de l'ordre. Parmi les causes qu'il plaida avec le plus de succès et d'éclat, nous citerons les affaires du capitaine Bellot et du professeur Target, qui lui fournirent un texte d'accusations véhémentes contre la politique du ministère Guizot. Après le 24 février 1848, il forma dans le sein du conseil municipal, un comité révolutionnaire qui s'installa à la préfecture, proclama la République et administra la ville. Nommé représentant d'Ille-et-Vilaine, mais seulement aux élections complémentaires du 4 juin 1848, il vota ordinairement avec le parti Cavaignac, et après le 10 décembre, fit une opposition très-modérée au gouvernement de Louis-Napoléon. En décembre 1848, il proposa, par voie d'amendement, la suppression de l'impôt du sel, à condition de le remplacer par un impôt d'un pour cent sur la rente. M. Méaulle ne fut point réélu à l'Assemblée législative, et reprit sa place au barreau de Rennes.

MEAUME (Édouard), jurisconsulte français, né à Rouen le 18 janvier 1812, étudia le droit à Paris, s'inscrivit au barreau de cette ville, puis passa à celui de Nancy, et devint, en 1842, professeur de législation et de jurisprudence à l'École forestière. Il est juge-suppléant au tribunal de première instance de Nancy.

M. Meaume a écrit de nombreux ouvrages spéciaux de droit, entre autres : *Manuel du droit forestier* (Nancy, 1843-1846, 3 vol. in-8) ; *Programme du cours élémentaire de législation et de jurisprudence forestière* (Ibid., 1846, in-8) ; *des Droits d'usage dans les forêts, de l'administration des bois communaux et de l'affouage* (Paris, 1847, 2 vol. in-8). Il a publié, depuis 1842 avec M. Loiseau, le *Bulletin des annales forestières* et donné de nombreux articles aux *Annales forestières*. Il est l'un des collaborateurs de la *Jurisprudence générale de* MM. Dalloz.

Des travaux d'un autre genre témoignent du goût de M. Meaume pour la littérature et les arts : il a fourni aux *Mémoires de l'Académie de Stanislas* et publié ensuite séparément : *Recherches sur quelques artistes lorrains : Claude Henriet, Israël Henriet, Israël Silvestre et ses descendants* (Nancy, 1852, in-8) ; *Recherches sur la vie et les ouvrages de Jacques Callot* (Ibid., 1853, in-8) ; *Études sur la vie privée de Bernardin de Saint-Pierre* [1792-1800] (Ibid., 1856, in-8) ; *Recherches sur la vie et les ouvrages de Claude Deruet, peintre et graveur lorrain* (Ibid., 1853, in-8), insérées d'abord dans le *Bulletin de la Société d'archéologie de Lorraine*.

MECKLEMBOURG (maison grand-ducale de), comprend les branches de Mecklembourg-Schwérin et de Mecklembourg-Strélitz, toutes deux souveraines des États dont elles portent le nom.

MECKLEMBOURG-SCHWÉRIN (branche de). Grand-duc : *Frédéric*-François, né le 28 février 1823, successeur (7 mars 1842) de son père le grand-duc *Paul-Frédéric* ; chef du régiment russe des carabiniers et propriétaire du 24e régiment d'infanterie prussien ; marié le 3 novembre 1849 à *Auguste*-Mathilde-Wilhelmine, née le 26 mai 1822, fille de feu Henri LXIII, prince de Reuss-Schleiz-Koestritz. — Enfants : *Frédéric-François*-Paul-Nicolas-Ernest-Henri, grand-duc héréditaire, né le 19 mars 1851 ; *Paul-Frédéric*-Guillaume-Henri, né le 19 septembre 1852 ; Marie-Alexandrine-Élisabeth-Éléonore, née le 14 mai 1854.

Frère et sœur du grand-duc : Frédéric-*Guillaume*-Nicolas, né le 5 mars 1827, officier au service de Prusse, major au régiment des gardes du corps ; *Louise*-Marie-Hélène, née le 17 mai 1824, mariée le 20 octobre 1849 à *Hugues*-Alfred-Adolphe-Philippe, fils de Vériand, prince de Windisch-Graetz. — Grande-duchesse mère : Frédérique-Wilhelmine-*Alexandrine*-Marie-Hélène, née le 23 février 1803, fille de feu *Frédéric-Guillaume III*, roi de Prusse, mariée le 25 mai 1822 au grand-duc *Paul-Frédéric*, veuve le 7 mars 1842. — Une des tantes du grand-duc est *Hélène*, duchesse d'Orléans. (Voy. ORLÉANS).

MECKLEMBOURG-STRÉLITZ (branche de). Grand-duc : *Georges*-Frédéric-Charles-Joseph, né le 12 août 1779, successeur (6 novembre 1816) de son père le grand-duc *Charles*, marié le 12 août 1817 à la grande-duchesse *Marie*-Wilhelmine-Frédérique, née le 21 janvier 1796, fille de feu *Frédéric*, landgrave de Hesse-Cassel. Il a trois enfants : *Frédéric*-Guillaume-Charles-Georges-Ernest-Adolphe-Gustave, grand-duc héréditaire, né le 17 octobre 1819, lieutenant général à la suite dans l'armée prussienne, marié le 28 juin 1843 à la princesse *Auguste*-Caroline-Charlotte-Élisabeth-Marie-Sophie-Louise, née le 19 juillet

1822, fille de feu *Adolphe*, duc de Cambridge; *Caroline*-Charlotte-Marianne, née le 10 janvier 1821, mariée le 10 juin 1841 à *Frédéric*, alors prince royal, aujourd'hui roi de Danemark, séparée le 30 septembre 1846; *Georges*-Auguste-Ernest-Adolphe-Charles-Louis, né le 11 janvier 1824, lieutenant général d'artillerie au service de Russie, chef de la 23e batterie d'artillerie à cheval, attaché au corps de la garde, et membre du Comité scientifique de l'artillerie, marié le 16 février 1851 à la grande-duchesse *Catherine*-Michaïlowna (voy. RUSSIE).

MEDHURST (Walter-Henry), sinologue et missionnaire anglais, né à Londres, en 1796, fit ses études pour être pasteur, et se mit, en 1816, à la disposition de la société des Missions étrangères de Londres. Après avoir parcouru l'Inde et habité la presqu'île de Malacca, il s'établit, en 1822, dans une position centrale, à Batavia, et y resta jusqu'en 1830. Dans l'intervalle, il alla prêcher l'Évangile à Java, à Bornéo et sur les côtes de la Chine. En 1836, il fit en Europe un voyage de deux ans, à la suite duquel il retourna en Orient. En 1843, il passa à Sanghaï, d'où il poussa dans l'intérieur de la Chine de dangereuses reconnaissances. Après six ans de fatigues et de périls, il regagna Londres en 1856, et y mourut le 24 janvier 1857.

Le nom du révérend Medhurst est des plus connus en Chine et à Batavia, où son activité littéraire surpassa encore peut-être son zèle apostolique. Il fonda, dans ces pays hostiles ou sauvages, des orphelinats et des maisons de retraite, et aussi des imprimeries. Il a écrit en chinois, en japonais, en javanais, en malais, en hollandais, en anglais et en français. Outre sa traduction de la Bible en chinois, il faut citer d'abord quatre grands travaux : *Répertoire chinois* (Chinese repository; Canton, 1838-1851, 20 vol.); *Mélanges chinois* (Chinese miscellanies; Shanghaï, 1849-1853, 3 vol.); *Dictionnaire chinois-anglais* (Chinese and english Dictionary; Batavia, 1842-1843, 2 vol.), et *Dictionnaire anglais-chinois* (English and chinese Dictionary; Shanghaï, 1847-1848, 2 vol.); puis *An english and japanese vocabulary* (Batavia, 1830); *Dictionary of the hokkeen dialect* (Macao, 1832-1839); *Situation politique et géographique de la Chine* (China, its state and prospects; Londres 1838); *Traduction d'un vocabulaire comparé des langues de la Chine, de la presqu'île de Corée et du Japon* (Translation of a comparative vocabulary; Batavia, 1835); *Dialogues chinois* (Chinese dialogues; Shanghaï, 1844); une édition du *Shu-King* (Ibid., 1846), livre religieux et national de la Chine; enfin la *Relation d'un voyage dans les contrées orientales de la presqu'île de Malacca* (Journal of a tour; Singapore, 1828), et quelques autres opuscules.

MÉHÉMET-ALI-pacha, homme d'État ottoman, ex-grand-visir, né vers 1807, à Trébisonde, d'une famille originaire du Lazistan, vint de bonne heure à Constantinople pour s'y créer une position; sa belle prestance le fit remarquer du sultan Mahmoud, qui, après la destruction des janissaires, recomposait sa maison militaire. Il fut élevé dans le sérail avec les autres jeunes gens choisis par le prince, et reçut à dix-neuf ans les premiers éléments d'une éducation qui resta toujours incomplète. Il passa de là sur la flotte, en qualité de cadet ou d'aspirant, à bord du vaisseau amiral, commandé par le capitan-pacha Ahmed-Papoudji, et rentra, en 1829, dans le sérail comme page du sultan. De cette époque date sa fortune qui eut un accroissement si rapide. Il devint successivement officier de la garde-robe (1830); chambellan (1832), et général de brigade (*liva*). Chargé en cette qualité, lors de la dernière guerre avec l'Égypte, d'une mission conciliatrice, la défaite de l'armée ottomane à Nezeb (juillet 1839), lui fit d'autres devoirs : il rallia les fuyards et il était parvenu à former, avec les débris de l'armée, un corps de réserve assez puissant pour inquiéter Ibrahim dans sa marche sur Constantinople. Il apprit à Kutahié la mort du sultan Mahmoud. Sa faveur continua sous le nouveau règne. Général de division en 1840, grand maître de l'artillerie en 1844 avec le grade de *muchir* (maréchal), il épousa, le 28 mars de l'année suivante, la plus jeune sœur d'Abdul-Medjid, Adilé-sultane, et reçut une dotation qui le plaça au nombre des plus riches particuliers de la Turquie. A partir de cette époque, Méhémet-Ali a occupé successivement les postes les plus élevés de l'empire : capitan-pacha, ministre de la guerre, enfin grand vizir (octobre 1852). La manière dont il résigna ses hautes fonctions, le 13 mai de l'année suivante, quelques jours avant que le prince Mentschikoff quittât Constantinople, témoigne d'une indépendance de caractère peu ordinaire chez un ministre ottoman. Rappelé quelques jours après au sérasquiérat, ou ministère de la guerre, il se montra, dans les grands conseils qui furent tenus à cette époque, l'un des plus ardents partisans de la résistance. Dans toute sa carrière politique, il s'était fait remarquer par son opposition constante à la Russie; ce fut lui qui refusa, en 1849, aux risques d'une guerre que la Turquie eût été seule alors à soutenir, de livrer à l'Autriche et à la Russie les réfugiés hongrois et polonais.

Méhémet-Ali-pacha fut l'adversaire politique de Réchid. Cet antagonisme a donné naissance à plusieurs écrits, entre autres, *Confidences sur la Turquie* (1855), sous le pseudonyme de *Destrilhes*. Méhémet-Ali est présenté par des amis trop zélés comme la personnification la plus éclatante et la plus pure de la réforme, et ses adversaires le disent ignorant, fanatique, brutal. La vérité est sans doute entre ces deux extrêmes.

Le fils aîné de Méhémet-Ali, Ethem-pacha, général de brigade, a été fiancé, le 22 février 1854, à Refihé-sultane, fille cadette du sultan Abdul-Medjid.

MÉHÉMET-ALI-pacha, dernier né des enfants de Méhémet-Ali, né au Caire, l'an 1250 de l'hégire (1833), fut élevé par un précepteur français. Bien que n'ayant que peu d'influence dans sa famille, il imita ses autres parents lors de leurs démêlés avec Abbas (voy. AHMET-RIFAAT-pacha), et partit avec eux pour Constantinople; nommé pacha et officier supérieur dans la garde du sultan, Méhémet-Ali fit, à diverses reprises, des voyages en Égypte et finit par se rallier à Abbas, dont il devint un des favoris. Après l'avénement de son frère Mohammed-Saïd, il devint un des serviteurs des traditions et des idées du grand pacha.

MÉHÉMET-DJEMIL-bey, diplomate ottoman, né en 1823, à Constantinople, et fils aîné de Rechid-pacha, accompagna son père dans ses diverses ambassades à Paris et à Londres, de 1834 à 1845, et reçut une éducation toute européenne. Lorsque son père fut appelé à la direction des affaires étrangères et au grand vizirat, il fut nommé membre du bureau du protocole, et peu après, ayant épousé une sœur de Méhémet-Ali-pacha, beau-frère lui-même du sultan, il fut attaché au palais impérial en qualité de secrétaire du sultan (1849). Il ne quitta ces fonctions que pour venir représenter la Porte à Paris (février 1855); il assista, l'année suivante, Ali-pacha, comme second

plénipotentiaire au Congrès de Paris, puis fut accrédité comme ambassadeur à Turin. Méhémet-Djemil-bey, décoré de l'ordre impérial du Medjidié, est grand-croix de l'ordre des saints Maurice et Lazare de Sardaigne.

MÉHÉMET - KIBRISLI - pacha, ancien grand vizir de l'empire ottoman, originaire de l'île de Chypre, comme l'indique son surnom de *Kibrisli* (Cypriote), est né dans cette île, vers 1810. Appelé de bonne heure à Constantinople par un de ses oncles, trésorier du sultan Mahmoud, il entra à l'école des pages, et de là dans la garde impériale avec le rang d'officier. Le sultan le distingua et l'envoya en France pour y compléter son éducation militaire. Méhémet passa plusieurs années à Paris et à Metz, servit pendant quelque temps, avec le grade de capitaine, dans un de nos régiments de cavalerie, passa de là en Angleterre, puis en Allemagne, et revint dans sa patrie au commencement du règne d'Abdul-Medjid. Élevé successivement aux grades de colonel et de général de brigade, chargé du commandement de l'École militaire, puis de l'organisation de la réserve qu'il fit rentrer dans le cadre des troupes régulières, Méhémed-Kibrisli fut un des principaux promoteurs de la réforme militaire à laquelle Riza-pacha attacha son nom. Gouverneur militaire de la province de Saint-Jean-d'Acre, puis de Jérusalem (1846), et de Belgrade en 1848, il maintint par sa fermeté la neutralité des Serbes pendant l'insurrection de Hongrie. Vers la fin de l'année, il fut envoyé comme ambassadeur à Londres, où il soutint énergiquement les droits de la Porte dans les négociations relatives aux réfugiés hongrois et polonais. Rappelé par le sultan et chargé de pacifier la province d'Alep, en qualité de gouverneur général et avec le titre de muchir (octobre 1850), il donna l'exemple du premier châtiment infligé par le gouvernement ottoman au fanatisme de ses propres sujets. Il pacifia ensuite le Hauray (1851-1853). De retour à Constantinople, peu après l'arrivée du prince Mentschikoff (février 1853), il se montra dans les grands conseils tenus à cette époque un des plus ardents partisans de la résistance. La rupture devenant imminente, il fut mis à la tête du pachalik d'Andrinople, si important par sa position au centre des populations grecques de l'empire. Six mois après (30 janvier 1854), il succéda à Riza-pacha en qualité de ministre de la marine, et passa de là au grand vizirat, où il fut remplacé par Reschid la même année (30 novembre). Il a été nommé depuis président du conseil d'État et du *tansimat*, ou conseil des réformes, et *caïmacam* remplaçant du grand visir A'ali-pacha, pendant la durée des conférences de Paris (1856).

MEIER (Maurice-Hermann-Édouard), philologue allemand, né à Glogau, le 1er janvier 1796, acheva ses études à l'université de Berlin où il eut pour maître M. Boeckh, pour amis Gerhard, Zumpt et Otfried Müller. Professeur particulier à Halle, en 1819, il devint, l'année suivante, professeur-adjoint à Greifswald, où il fonda une société littéraire, sous les auspices du gouvernement. En 1825, il revint à Halle, comme professeur titulaire et directeur du séminaire de philologie. Après la mort de Schütz, il obtint, en outre, la chaire d'éloquence, qu'il perdit quelque temps après, sous le ministère Eichhorn, pour avoir prononcé un discours libéral à l'occasion du jubilé de l'université de Kœnigsberg. Il la reprit en 1848. — M. Meier est mort en novembre 1855.

On lui doit un certain nombre d'ouvrages importants sur les antiquités grecques, particulièrement sur le droit et la constitution politique des différents États helléniques : *Historia juris attici de bonis damnatorum et fiscalium debitorum* (Berlin, 1819); *la Procédure attique* (der attische Process; Halle, 1824), avec Schœmann; *de Gentilitate attica* (Ibid., 1835); *les Juges des contestations privées et les diétètes publics à Athènes* (die Privatschiedsrichter und die œffentlichen Diaeteten Athens; Ibid., 1846); *de Proxenia, sive de publico Græcorum hospitio* (Ibid., 1843); *de Vita Lycurgi et de Lycurgi orationum reliquiis* (Ibid., 1847); plusieurs dissertations publiées à part, telles que : *de Crantoris Solensis libro deperdito* (1840), et *Fragmentum lexici rhetorici* (1844); de très-nombreux articles dans le *Journal général de littérature*, dans l'*Encyclopédie générale* d'Ersch et Gruber; etc.

MEIFRED (Émile-Joseph), appelé, à tort, Jérôme MEIFFRED, musicien français, né à Colmars (Basses-Alpes), le 23 octobre 1793, apprit tout enfant la musique et le cor, entra en 1813 à l'École des arts et métiers de Châlons, en 1815 au Conservatoire, sous la direction de Dauprat et de Reicha, et remporta le premier prix de cor au concours de 1818. Engagé comme second cor aux Italiens jusqu'en 1822, il remplaça Colin jeune, à la suite d'un concours, à l'Académie royale de musique ainsi qu'à la Chapelle du roi, supprimée en 1830. En 1833, après avoir adressé au ministre de l'intérieur un *Mémoire* sur la création d'une classe de cor-basse au Conservatoire, il en fut nommé professeur, et deux ans plus tard, sur la proposition de Chérubini, membre du Conseil d'enseignement. Il a été décoré en 1849.

On doit à M. Meifred d'importantes modifications apportées au mécanisme du cor à piston, qu'il contribua puissamment à introduire en France. C'est lui qui le fit entendre pour la première fois à la Société des concerts, en 1827, et il en donna la première *Méthode* (1828), aujourd'hui généralement adoptée, avec *Douze duos faciles* (même année). Il a écrit sur ce même sujet : *de l'Étendue, de l'emploi et des ressources du cor en général, et de ses corps de rechange en particulier* (1852, in-8); *Quelques mots sur les changements proposés pour la composition des musiques d'infanterie* (1852, in-16).

En dehors de ces travaux tout spéciaux, M. Meifred s'est fait un certain renom littéraire. Nous citerons de lui : *le Café de l'Opéra*, poëme didactique en vers libres (1832, in-8); *la Société des boulettes en* 1829; *l'Impromptu impossible* et *le Mécanicien*, contes en vers (1848-1851); les *Dernières paroles d'Odry à son fils, sur le choix d'une profession* (1853, in-8); *Suis-je mort ou vivant?* (1856), etc.

MEILHEURAT (Alfred), publiciste français, né en 1824, appartient à la famille de l'ancien magistrat de ce nom, à la fois député et directeur des affaires criminelles, sous le ministère Guizot, et retiré de la vie politique depuis 1848. Il s'est d'abord fait connaître par la publication de quelques recueils de poésies religieuses et politiques, les *Flèches parisiennes*, satire mensuelle (1844, in-18), a envoyé des articles et des nouvelles aux journaux légitimistes, *la Mode*, *le Corsaire*, et a rédigé, à Bourges, le *Journal du Cher*. En 1854, il a fondé le *Courrier de la province*, revue mensuelle qui, l'année suivante, a pris le titre de la *France scientifique et religieuse*.

MEILLET (N...), chanteur français, né à Nevers en 1828, et fils d'un avoué, fit ses classes au collége Louis-le-Grand, et commença son droit; mais en même temps il suivit les cours du Conservatoire, où il remporta un prix de chant

en 1847. Après un début à l'Opéra, dans *l'Ame en peine*, de M. de Flottow (1850), et un court engagement à l'Opéra-Comique, il est entré au Théâtre-Lyrique (1854); il s'est signalé dans *Bonsoir, voisin!*, *le Bijou perdu*, *Maître Wolframm*, et surtout dans la reprise de *Richard Cœur de Lion* (1856).

Sa femme, Mlle Maria MEYER, née à Paris, en 1830, remporta aussi en 1847 deux prix au Conservatoire, et débuta l'année suivante à l'Opéra-Comique. L'année même de son mariage (1852), elle entra avec son mari au Théâtre-Lyrique, et se distingua dans *Bonsoir, voisin!*, *la Fille invisible*, la reprise de *Robin des Bois*, etc.

MEINEKE (Jean-Aubert-Frédéric-Auguste), philologue allemand, né en 1791, à Soest en Prusse, fit de bonnes études à Leipsick et fut bientôt employé comme professeur au *Conradinum* de Jenkau. Plus tard il obtint une chaire à l'Athénée de Dantzick dont il devint directeur en 1821. Cinq ans après, il fut appelé à Berlin, en qualité de directeur du *Joachimsthal*, une des premières écoles savantes de la Prusse, où il introduisit encore d'utiles réformes.

M. Meineke s'est surtout occupé de la critique et de l'explication des fragments des anciens poëtes comiques et de quelques poëtes alexandrins. Deux ouvrages ont marqué sa place parmi les premiers hellénistes de l'Allemagne : *Fragmenta poetarum comicorum Græcorum* (Berlin, 1839-1843, 5 vol.; édit. réduite, Berlin 1847, 2 vol.), et *Analecta Alexandrina* (Ibid., 1843). Citons ensuite : *Curæ criticae in comicorum fragmenta ab Athenæo servata* (Ibid., 1815); *Commentationes miscellaneæ* (Dantzick, 1822); *de Euphorionis Chalcidensis vita et scriptis* (Ibid., 1823): *Quæstiones scenicæ* (Berlin, 1826-1830, trois parties); *Philologicæ exercitationes in Athenæum* (Ibid., 1843-1846, deux cahiers); *Vindiciarum Strabonicarum liber* (Ibid., 1852). On doit encore à M. Meineke une excellente édition des *Menandri et Philemonis reliquiæ* (Berlin, 1823) et de savantes observations critiques sur les textes des poëtes bucoliques *Théocrite*, *Bion et Moschus* (Berlin, 1836), sur les œuvres d'*Horace* (Ibid., 1834) et sur les lettres d'*Alciphron* (Leipsick, 1853).

MEINICKE (Charles-Edouard), géographe allemand, né à Brandenbourg sur la Havel (Prusse), le 31 août 1803, étudia au collége de Potsdam et à l'université de Berlin, et obtint, en 1835, une place au collége de Prenzlau qu'il n'a plus quitté. Professeur titulaire depuis 1838, il est devenu directeur en chef de cet établissement (1846).

M. Meinicke a publié sur l'Océanie plusieurs ouvrages : *le Continent australien* (das Festland Australien. Prenzlau 1837, 2 vol.); *les Peuplades de la mer du Sud et le christianisme* (die Südseevœlker und das Christenthum; Ibid., 1844); *Observations sur la géographie de l'île de Sumatra* (Bemerkungen über die Geographie der Insel Sumatra; Ibid., 1833): *Orographie de l'île de Java* (über den Gebirgsbau der Insel Java; Ibid., 1844); *le Volcan Smeru, à l'est de l'île de Java* (Ibid., 1851), etc. On a encore de lui : *Études ethnographiques sur l'Asie* (Beitraege, etc.; Ibid., 1837); *Traité de géographie* (Lehrbuch der Geographie; Ibid., 1839; 2ᵉ édit., 1845), suivi d'un livre plus élémentaire (*Leitfaden*, etc., 1845; 2ᵉ édit., 1848), et un *Essai d'une histoire des colonies européennes des Indes occidentales* (Versuch einer Geschichte der europaeischen Colonien in Westindien; Weimar, 1831).

MEISSAS (Alexandre-André DE), mathématicien français, né en 1795, fut admis, en 1813, à l'École polytechnique. Licencié en 1814, il embrassa la carrière de l'enseignement et devint professeur de mathématiques au lycée Napoléon. Il a publié : *Leçons d'arithmétique* (1831, in-8; 6ᵉ édit., 1852), résumé d'un cours fait aux ouvriers: *Cours de géométrie* (1832, in-8); *Notions de chimie et de physique* (1835, 2 vol. in-8).

MEISSAS (Achille DE), frère du précédent, né vers 1800, a été un des élèves de l'abbé Gaultier, dont il a propagé par ses écrits la méthode d'enseignement. Il a occupé une chaire d'histoire au collége Henri IV. Auteur, avec M. Michelot (voy. ce nom), d'un grand nombre de publications élémentaires fréquemment réimprimées, nous citerons de lui : *Manuel de grammaire avec tableaux* (1834, in-18); *Manuel d'histoire de France* (1834); *Nouvelle géographie méthodique* (1827; 36ᵉ édit., 1856), adoptée par l'Université; *Atlas et cartes* (1841, grand in-8); *Cartes murales* (1842), muettes et écrites; *Dictionnaire de géographie ancienne et moderne* (1847, in-8; nouvelle édit. augmentée, 1854); *Géographie ancienne* (1855); etc.

MEISSAS (Nicolas de), frère des précédents, a professé la cosmographie au collége Charlemagne; il a dirigé ensuite une des institutions du collége Bourbon. Il a publié principalement : *Éléments de cosmographie* (1837, in-12; 2ᵉ édit., 1849); *Nouveaux éléments de physique* (1838-1839, 2 vol.); *Nouveaux éléments de chimie* (1839-1840, 2 vol.); *Résumés d'histoire naturelle* (1839-1841, 5 vol.); *Tableau de l'harmonie universelle* (1843, in-8), et beaucoup d'abrégés.

MEISSNER (Alfred), poëte allemand, né à Teplitz, le 15 octobre 1822, étudia la médecine, reçut en 1846, le grade de docteur et passa une année à Paris. Après avoir changé plusieurs fois de résidence pendant les mouvements révolutionnaires de 1848 et 1849, il se fixa, en 1850, à Prague. Représentant, avec son compatriote, M. Maurice Hartmann (voy. ce nom) la poésie slave de l'Allemagne contemporaine, il professe les mêmes tendances politiques. Ses vers sont mélodieux et élégants, son poëme épique *Ziska* (Leipsick, 1846; 7ᵉ édit., 1856), passe pour une œuvre très-remarquable. Ses dernières productions sont empreintes d'une grande mélancolie.

Nous citerons de M. Meissner : *Poésies* (Gedichte; Leipsick 1845; 7ᵉ édit., 1856); *Études révolutionnaires faites à Paris* (Revolutionaere Studien aus Paris; Francfort, 1839, 2 vol.); *l'An de grâce* 1848 (Im Jahre des Heils 1848. Ein Gedicht; Leipsick, 1848); *le Fils d'Atta Troll* (der Sohn des Atta Troll; Ibid., 1850); *la Femme d'Urie* (das Weib des Urias, tragédie en cinq actes; Ibid., 1851): *Reginald Armstrong* ou *le Monde de l'argent* (Reginald Amstrong oder, etc.; Ibid., 1853), autre tragédie; *le Pasteur de Grafenried* (der Pfarrer von Grafenried; Hambourg, 1855, 2 vol.); *Souvenirs de la vie de Henri Heine* (Henrich Heine, Erinnerungen; Hambourg, 1856), etc.

MEISSONIER (Jean-Louis-Ernest), peintre de genre français, né à Lyon, vers 1813, vint jeune à Paris, entra quelque temps dans l'atelier de M. Léon Cogniet. Il mit en relief son originalité naturelle, en cherchant un genre que personne, en France, n'avait abordé avant lui, et fit de la peinture microscopique. Son *Petit messager*, exposé en 1836, attira d'abord quelques amateurs curieux, puis la foule qui s'étonnait qu'on pût allier tant de précision à tant de finesse.

M. Meissonier exposa depuis : *Religieux consolant un malade* (1838); *le Liseur* (1840); *la Partie d'échecs* (1841); *le Peintre dans son atelier* (1843); *le Corps de garde*, *un Jeune homme regardant des dessins*, *la Partie de piquet* (1845); *la Partie*

de boules, regardée comme un de ses meilleurs tableaux, et *les Soldats* (1848). La même année il commença *une Journée de juin* 1848, petite toile, que des scrupules généreux l'ont empêché de terminer. En 1849, il exposa encore un petit sujet : *le Fumeur*; mais il agrandit dans les années suivantes le cadre de ses tableaux, et produisit *les Bravi* (1852), qui ont reparu à l'exposition universelle de 1855, avec *les Joueurs de boule*, *la Lecture* et *la Rixe*. Il a figuré au Salon de 1857, avec neuf tableaux et dessins de genre.

On doit encore à M. Meissonier quelques portraits moins vantés que ses miniatures; les petites figures du *Parc de Saint-Cloud*, tableau de M. Français; des vignettes pour *les Français peints par eux-mêmes*, la *Comédie humaine* de Balzac, une édition de *Paul et Virginie*; enfin, des gravures et des lithographies estimées.

M. Meissonier est un vrai peintre hollandais. On l'a même comparé à Terburg et à Metzu. Il a leur patience, sinon leur perfection. La finesse, l'esprit, la vivacité animent ses petits tableaux. Son dessin est ferme, précis. Il a obtenu une 3e médaille en 1846, une 2e en 1841, deux 1res en 1843 et 1848, et une des grandes médailles d'honneur en 1855. Décoré en 1846, il a été créé officier en juin 1856.

MELBYE (Antoine), peintre danois, né à Copenhague, commença ses études à Dusseldorf, sous la direction de M. J. Fr. Eckersberg et vint les compléter à Paris, où il se fixa en 1847. Il se consacra au genre des marines et débuta au Salon de l'année suivante. Il a dès lors exposé, sans interruption; *le Christian VIII*, vaisseau danois; *le Phare d'Eddystone*, près de Plymouth; *Pêcheur hollandais*, *Pointe du jour*, *Effet de lune* (1848-1852); *En pleine mer* (1853); *le Combat naval de la baie de Kyøge en* 1667, commandé par le roi de Danemark, à l'Exposition universelle de 1855; *un Combat naval de Botwell sur les côtes de l'Écosse*, acquis par le comte de Morny (1857). M. Melbye a été décoré de la Légion d'honneur en août 1853.

MÉLESVILLE. Voy. DUVEYRIER.

MELIER (P....), médecin français, membre de l'Académie de médecine, reçu docteur à Paris en 1823, avec une thèse *sur le Diagnostic médical*, fit, en 1827, un cours d'hygiène à l'Athénée, et fut nommé membre de l'Académie de médecine (section de pathologie médicale), en 1843. Il est chevalier de la Légion d'honneur. Il a publié des mémoires *sur les Résultats comparatifs des divers traitements employés contre la gale*, *sur l'Emploi du sous-carbonate de fer dans le traitement de la névralgie*, *sur les Maladies de la matrice*, *sur l'Influence de l'instruction sur la santé publique et sur la mortalité*, *sur les Subsistances envisagées dans leurs rapports avec les maladies et la mortalité*, etc., (1823-1845); quelques rapports à la Société de médecine pratique dont il est membre, et des articles dans le *Journal de médecine et de chirurgie pratique*.

MELIN (Joseph), peintre français, né à Paris, vers 1815, étudia à la fois sous Paul Delaroche et David d'Angers et débuta au Salon de 1843. Il a traité presque exclusivement, depuis quelques années, le genre des animaux et des chasses. Nous citerons de lui : *saint Jacques pardonnant à son accusateur* (1843); *le Christ guérissant un aveugle* (1845); *la Bataille de Ravenne*, *Chiens anglais* (1847); *le Sommeil* (1848); *Chiens et dogues*, *Chasse au sanglier* (1850-52); des *Portraits* (1844-49); *Hallali au cerf*, *Chien qui se réclame*, *Chiens hardés*, à l'Exposition universelle de 1855; *Découplé*, *Relais*, *Chien d'arrêt* (1857), etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1843, une 2e en 1845, et une de troisième classe en 1855.

MÉLINGUE (Étienne-Marin), acteur et sculpteur français, né à Caen, vers la fin de 1812, vint jeune encore à Paris, où il travailla d'abord, comme sculpteur, à l'église de la Madeleine. Il parcourut ensuite la province et revint, après bien des traverses, à la maison paternelle. Bientôt il s'engagea pour la Guadeloupe, et s'y fit un commencement de fortune comme peintre miniaturiste. De retour en France, il joua un an à Rouen et rentra enfin à Paris, où il fut engagé à la Porte-Saint-Martin. *La Tour de Nesle*, *les Américains*, *don Juan de Marana*, le *Manoir de Montlouvier*, et plus récemment le *comte Hermann* et *Benvenuto Cellini* lui ont valu de grands succès. En 1856, il a paru sur la scène de la Gaîté dans *l'Avocat des pauvres*, *Lazare le pâtre*, etc.

Dans ses loisirs, M. Mélingue s'occupe encore de sculpture. Plusieurs de ses statuettes sont célèbres : *le grand Frédéric*, *M. Bouffé*, dans *le Gamin de Paris*, *Rabelais*, *Satan*, l'*Hébé*, qu'il a modelée pour l'une des scènes de *Benvenuto*, et qu'il reproduit à chaque représentation, *l'Histrion*, etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1852 et une mention en 1855.

Sa femme, Mme Théodorine MÉLINGUE, a longtemps joué la tragédie, et figuré sur les scènes de l'Odéon et du Théâtre-Français, dont elle est encore aujourd'hui pensionnaire.

MELLIN (Gustave-Henri), littérateur suédois, né à Révolax (Finlande), le 23 avril 1803, fut, dès l'âge de sept ans, emmené en Suède par son père, qui était pasteur et que les Russes avaient forcé à prendre la fuite. Resté orphelin, en 1816, il fut recueilli par un ami de sa famille, le poëte Franzen, alors pasteur à Kumla. Après avoir terminé ses études, il prit les ordres, et fut nommé, en 1829, adjoint du pasteur de Clara. Il a visité Lisbonne (1839), et fait quelques autres voyages.

M. Mellin a publié un très-grand nombre de romans. Doué d'un rare talent descriptif, il excelle dans les scènes de la vie quotidienne; mais, parfois, l'invention et l'imagination lui font défaut. Ses romans historiques, qui n'ont pas toujours conservé le caractère propre des personnages, reproduisent assez fidèlement la physionomie générale de l'époque. Son style, clair, facile et pittoresque lui vaut surtout une foule de lecteurs. Ses principaux romans, qui ont tous eu plusieurs éditions, sont : *la Fleur de Kinnekulle* (Stockholm, 1829); *Anna Reibnitz* (1831; 2e édit. 1833); *le Mariage de Sivard Kruse* (S. Kruses Brœllop, 1830); *Johannes Fjællman* (1831-1833, 2 vol.); *Gustave Brahe* (1832); *la Jeune insulaire* (Œjungfrun; 1832); *les Filles d'Askersund* (Flickorna i Askersund; 1832); *la Fille du nouveau Kungsholmsbron* (Flickan pa nya K.; 1833); *Helena Wrede* (1834); *la Charbonnière* (Kolarflickan; 2e édit., 1837); *Pawo Nissinen* (2e édit., 1838), scènes de la dernière guerre de Finlande; *Naëma* (2e édit., 1839); *la Princesse d'Angola* (1839); *les Demoiselles* Frœkarna; 1840); *les Habitants de Kolmard* (Kolmardsboerna; 1841); *l'Étranger parmi les siens* (Fremlingen bland sina; 1842); *Ulla Fersen* (2e édit., 1845); deux recueils : *Nouvelles historiques suédoises* (Svenska historiska noveller; 1846, 4 vol.), et *les Fleurs d'hiver* (Vinterblommor; 1832-1836, 1838 et suiv.); *la Vieille comtesse* (Den gamla Grefvinnan; 1846); *la Jeune comtesse* (Den unga

G. : 1847); *l'Étranger à Als* (Fremlingen pa Als; 1846); *Jacob Casimir de la Gardie* (1849); *l'Expédition sur le grand Belt* (Taget œfver store Belt; 1849). La plupart de ces romans ont été reproduits en allemand dans la revue de Spindler, *Das belletristische Ausland*.

On a aussi de M. Mellin quelques écrits poétiques, entre autres : *Eric XIV et son fils* (1828); *Gyrith* (1833) et *l'Esclave* (Slafven; 1840), poëmes qui ont été couronnés par l'Académie suédoise. Il a donné un recueil de ses *Poésies* (Samlade Dikter; 1852). *La Dernière guerre de la Suède* (Sveriges sista strid, 1840, est un pamphlet politique contre la Russie.

M. Mellin a encore écrit des ouvrages de géographie descriptive et d'histoire, qui, sans avoir beaucoup de valeur scientifique, ont popularisé l'instruction. Tels sont : *la Suède en tableaux* (Sverige framstaelldt i Tekningar; 1836-1840); *Stockholm et ses environs* (Och dess Omgifningar; 1839), traduit en 1841 en français; *Aventures des voyageurs suédois* (Svenska Resandes afventir i fræmmande Laender; 1848, in-8); *Guide du voyageur en Suède* (2ᵉ édit., 1850); *Essai de description de la vie populaire et de la nature scandinave* (Ett Fœrsœk att skildra den skandinaviska Nordens folklif och natur purt. I. Laponie; 1855); *Panthéon suédois* (Svenskt Pantheon; 1832-34, in-16 avec portraits); *les Femmes les plus remarquables de la Suède* (Sveriges mærkværdigaste Fruntimmer); les *Grands hommes de la Suède* (Sveriges store mæn; 1840-1849, 68 livr.); *Histoire d'Oscar Iᵉʳ* (1844); *Histoire de la patrie* (Fæderneslandets historia; 1845, 4ᵉ édit., 1852), traduit en allemand; *la Guerre et les révolutions politiques à notre époque* (Krigen och statshvælfningerna i væra Dagar; 1849); *Histoire du Nord scandinave* (Den skandinaviska Nordens historia; 1850 et suiv.); *la Guerre de trente ans* (Trettioariga Kriget; Norrakœping, 1847-40, in-8), avec M. A. Cronholm, etc. M. Mellin a enfin donné des articles de critique, des nouvelles, etc., à plusieurs recueils, revues et journaux.

MELLINET (Émile), général français, né vers 1808, et fils d'un colonel de l'Empire, fit ses études militaires à l'École de Saint-Cyr, prit part à la campagne de 1832 en Belgique et parvint en 1840 au grade de chef de bataillon. Envoyé l'année suivante en Algérie, il se distingua dans l'expédition du Chéliff (1842), défit Bou-Maza sous les murs de Mostaganem (1845), et, devenu colonel (1846), fut mis à la tête de la subdivision de Sidi-bel-Abbès. Rappelé en France et promu au rang de général de brigade (2 décembre 1850), il fut employé à l'armée de Lyon jusqu'à la création de la garde impériale dont il devint un des chefs. Ce fut en cette qualité qu'au mois d'avril 1855 il rejoignit l'armée d'Orient devant Sébastopol et qu'il fit, de concert avec le général Uhrich, de vains efforts pour soutenir les troupes engagées dans la première attaque de Malakoff (18 juin). Néanmoins sa conduite lui valut le grade de général de division (22 juin). A la fin de l'année, il rentra en France et fut chargé du commandement d'une des divisions d'infanterie de la garde. M. Mellinet a reçu, en 1856, les insignes de grand officier de la Légion d'honneur et de commandeur du Bain.

MELLINET (François), général belge d'origine française, né vers 1769, à Corbeil (Seine-et-Oise), fit les guerres de la Révolution, devint adjudant général, mais se retira du service après le 18 brumaire, et ne reprit les armes qu'au moment de l'invasion de la France. En 1815, il accepta de Napoléon la mission de réorganiser la jeune garde, et se distingua par des prodiges de courage à la journée de Waterloo. Pendant la Restauration, il se tint à l'écart et s'occupa de littérature et de politique. La révolution de 1830 le fit rentrer dans la vie active. Il organisa une troupe de volontaires pour secourir les Belges insurgés, se dirigea sur Maestricht et fit le blocus de cette ville. A la suite d'une collision qui éclata à Namur entre les volontaires et les troupes de ligne, le régent Surlet de Chokier lui retira son commandement. Après être resté quelque temps à Tournai en disponibilité, le général Mellinet revint à Bruxelles, et s'unit étroitement avec le parti radical. Son nom se trouva gravement compromis en 1848 dans l'affaire de *Risquons-tout*, et le jury le frappa d'une condamnation rigoureuse. Enfermé dans la citadelle d'Anvers, l'énergique vieillard subit la réclusion avec courage. Lorsqu'en 1850, à la prière du prince Jérôme, le ministère consentit à lui rendre la liberté s'il prenait l'engagement de quitter la Belgique, il refusa de terminer sa vie loin de sa patrie adoptive.

MELVILL VAN CARNBÉE (Pierre, baron), géographe hollandais, né à Aix-la-Chapelle, le 20 mai 1816, fut destiné à la marine et étudia à l'école de Medemblick. Il fit son premier voyage aux Indes orientales, de 1835 à 1837, comme enseigne de vaisseau. Lieutenant de seconde classe en 1839, il fit une seconde fois le même voyage et fut placé au bureau hydrographique de Batavia. En 1845, il regagna l'Europe par les Indes anglaises et fonda, avec Siebold, le *Moniteur des Indes orientales et occidentales* (Aix-la-Chapelle, 1847-1849, 3 vol.). Lieutenant de première classe, en 1850, il retourna à Batavia, comme adjudant de l'amiral van den Bosch, et prit la direction du bureau hydrographique. En 1854, le gouvernement le chargea de publier un *Atlas général des Indes néerlandaises* (Algemeenen Atlas van Nederlandsch Indie); mais il mourut, le 24 octobre 1856, dans un hôpital de Batavia, avant que ce travail fût achevé.

Les travaux de M. Melvill, de la plus haute valeur pour les hommes spéciaux, embrassent l'astronomie, l'orographie, l'hydrographie et la statistique. Outre un grand nombre de cartes de différentes parties de l'Inde, regardées comme très-supérieures à celles de l'amirauté anglaise, il a publié encore : *le Guide du marin* (Zeemans gid; Amsterdam, 1842; 2ᵉ édit., 1849); une sorte de journal, intitulé : *Renseignements sur les Indes néerlandaises* (Tijdschrift voor nederlandsch Indie), et augmenté, en 1849, d'une *Carte générale des possessions maritimes de la Hollande* (Algeemene statisticke kaart); une *Carte hydrométrique de l'archipel des Indes* (1843), etc.

MELVILLE (Hermann), romancier américain, né à New-York, le 1ᵉʳ août 1819, et fils d'un négociant, fut élevé dans le Massachussets. Entraîné par la passion des voyages, il s'embarqua à dix-huit ans comme simple matelot à bord d'un trois-mâts frété pour Londres. En 1841, il se joignit à l'équipage d'un baleinier. Après une croisière de dix-huit mois, dégoûté de cette vie monotone, il profita d'une relâche à Noukahiva (1842) pour descendre à terre en compagnie d'un jeune matelot et gagner en hâte l'intérieur de l'île; tombé entre les mains de la tribu des sauvages Taïpis, il resta quatre mois leur prisonnier. Le hasard ayant amené un bâtiment de Sydney dans ces parages, il monta à son bord, visita Taïti et les îles Sandwich, passa en 1843 sur une frégate militaire des États-Unis, et revint à Boston après quatre années d'un voyage semé d'accidents ex-

traordinaires (1844). En 1847, il se maria et alla résider dans une ferme du Berkshire.

Le premier livre de M. Melville eut une vogue prodigieuse : il avait pour titre *Taïpi* (Typee, New-York, 1846), et racontait avec une passion pleine de charme les aventures des îles Marquises. Cet ouvrage, ainsi que ceux qui suivirent sur le même sujet, obtint, en dépit des écarts d'imagination et du style heurté et inégal, un succès qui s'explique par l'intérêt attaché à cette révélation d'un monde inconnu, l'Océan Pacifique. A *Taïpi* succédèrent *Omou* (Omoo, 1847), qui complète le récit de sa captivité chez les sauvages; *Mardi* (1849), rempli par d'interminables digressions philosophiques; *Redburn* (1849), relation de la première campagne d'un jeune matelot; *White Jacket* (1850), tableau des mœurs des gens de mer; *Moby Dick* (1851), ou la pêche à la baleine. Un accueil moins favorable fut fait à *Pierre* (Peter, 1852), à *Israël Potter* (1854), et à quelques autres livres qui furent annoncés comme des romans dramatiques. M. Melville a aussi fourni beaucoup d'articles et de nouvelles aux recueils périodiques de New-York.

MELVILLE (Henri DUNDAS, 3e vicomte), général et pair d'Angleterre, né en 1801, à Melville-Castle (comté d'Édimbourg), descend d'une famille écossaise qui s'est distinguée dans la marine, et qui a été en 1802 élevée à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de baron Duneira, il entra à dix-huit ans au service militaire comme enseigne, et parvint rapidement au grade de colonel. Il se trouvait dans le Haut-Canada lorsqu'éclata l'insurrection des patriotes (1837), et conduisit avec beaucoup de vigueur les opérations du 83e régiment d'infanterie. Après avoir été quelque temps l'aide de camp de la reine Victoria, il passa aux Indes et s'y distingua durant la sanglante guerre des Sikhs; à la bataille de Goudjerâte (1849), il commanda une brigade et reçut pour sa belle conduite l'ordre du Bain et les remercîments du Parlement. Deux ans après (1851), il succéda aux titres de son père, qui avait pendant dix-sept ans occupé les fonctions de président du conseil de l'Amirauté; à la Chambre des Lords, où il se montre passagèrement, il soutint la politique libérale. En 1853, il a été mis à la tête d'une division de l'armée indo-britannique, et promu, en 1854, au grade de major général. Lord Melville n'est pas marié, et il a pour héritier de sa pairie son frère puîné, l'amiral Richard-Saunders DUNDAS (voy. ce nom).

MÈNE (Pierre-Jules), sculpteur français, né à Paris, vers 1802, étudia sous René Compaire, et débuta au Salon de 1838 par un groupe d'animaux. Il s'est depuis consacré exclusivement à ce genre de sculpture, et s'est associé M. Cain, son gendre, avec lequel il est l'éditeur de bronzes originaux, aujourd'hui fort répandus. Il a continué aux Salons ses envois, parmi lesquels nous citerons : *Chasse au cerf*, *Taureau normand*, *Épagneul anglais* (1842-45) : *Chasse à la perdrix*, *Chasse au sanglier* (1848); *Chevaux arabes*, *Combat de cerfs* (1852-53); *Hallali sur pied*, *Chiens terriers*, à l'Exposition universelle de 1855; *Chasse au cerf*, *Chiens anglais*, *Bassets* (1857); enfin une foule incalculable de tous les types et jeux d'animaux, en fonte, en cire, en plâtre, etc. M. Mène a obtenu une 2e médaille en 1848, une 1re en 1852, et une de troisième classe en 1855.

MÉNÉTRIER (Charles), littérateur français, né en 1804, débuta en 1831 dans *la Tribune*, *le Globe* et *l'Entr'acte* par des feuilletons dramatiques. Il se produisit au théâtre de 1832 à 1845, en un certain nombre de pièces et comédies, quelques-unes en collaboration. Attaché depuis 1852 à la *Revue et Gazette des Théâtres*, il s'est renfermé dans la critique littéraire. Nous citerons de lui *le Nabab* (1836), comédie en un acte; *Arthur de Bretagne* (1841), épisode en un acte; *un Bal d'enfants*, *les Enfants d'Armagnac* (1842), *le Maugrabrin*, pièces en un acte (1845); *le Cœur d'une mère* (1837), etc. Depuis 1852, il signe ses articles du nom de *Listener*.

MENJAUD (Jean-Adolphe), acteur français, né à Paris, le 12 juillet 1795, et fils d'un ancien liquidateur de la trésorerie nationale, se livra d'abord à la peinture, puis entra, en 1811, au Conservatoire. Après avoir débuté à l'Odéon, il se rendit à Bordeaux, où il seconda Talma et mademoiselle Mars, pendant leur passage dans cette ville, et leur dut en mai 1817, un premier début aux Français. Il ne fut pas longtemps à s'y faire un nom et une place dans les rôles de caractère et prit la succession d'Armand, en 1830. Il occupa, pendant plus de trente années de service, les premiers rôles dans *Turcaret*, *le Misanthrope*, *Don Juan*, et plusieurs autres pièces, dans lesquelles il n'a pas encore été remplacé. Il donna sa représentation de retraite au 1er avril 1851, et s'est complétement tenu depuis à l'écart du théâtre.

MENNE (Pierre-Maurice), général français, né à Agen (Lot-et-Garonne), le 29 décembre 1785, partit soldat en 1804, et fut, en 1806, nommé sous-lieutenant et décoré pour sa brillante conduite à la prise du pont de Guntzbourg. Il prit part à la campagne de Prusse, passa cinq ans en Espagne, où il devint chef de bataillon après la journée des Arapiles (1812), servit durant les Cent-Jours, et fut laissé en demi-solde par la Restauration jusqu'en 1827. Il assista à l'expédition d'Alger et à la prise d'Anvers, obtint le commandement du 2e léger (1831), avec lequel il fit en Afrique cinq campagnes successives, et fut promu au grade de maréchal de camp le 27 août 1839. Admis à la retraite en 1848, M. Menne a été replacé plus tard dans le cadre de réserve. Il est commandeur de la Légion d'honneur depuis le 30 mars 1836.

MENNESSIER-NODIER (Marie-Antoinette-Élisabeth NODIER, dame), femme de lettres française, née le 22 avril 1811, à Quintigny (Jura), est la fille unique de Charles Nodier. Élevée sous les yeux de son père, qui vendit sa bibliothèque pour lui faire une dot, elle se fit connaître par un recueil de poésies, *le Perce-neige* (1836, in-8), qui ne manque pas d'une vraie sensibilité. Elle a aussi fourni beaucoup d'articles, de vers et de nouvelles aux *Heures du soir* (1833); au *Livre rose*, au *Paris-Londres* (1838); au *Journal des femmes*, à la *Vie privée des animaux*, au *Livre des petits enfants*, etc.

MENTSCHIKOFF (Alexandre-Sergejewitsch, prince), amiral russe, ministre de la marine et aide de camp de l'empereur Nicolas, est le petit-fils de ce garçon pâtissier, qui parvint aux premières dignités sous Pierre le Grand et Catherine. Né en 1789, il entra au service en 1805, et resta quelque temps attaché à l'ambassade de Vienne. Aide de camp de l'empereur Alexandre, de 1812 à 1816, il fit les diverses campagnes de l'époque, et y gagna le grade de général. Il devint, pendant la paix, le chef d'un parti russe, qui projetait pour la Grèce la restauration de l'empire des Paléologues. Mais ce plan n'ayant pas obtenu

l'agrément de l'empereur, il donna sa démission en 1823, avec Strogonow et Capo d'Istria. A son avénement, l'empereur Nicolas le rappela à la cour, et le chargea d'une mission extraordinaire auprès du shah de Perse, Abbas-Mirza, qui, encouragé par une révolte de l'armée russe, rompit les négociations et faillit s'assurer du négociateur. Échappé à grand'peine, le prince Mentschikoff assista, sans commandement, aux premières hostilités. En 1824, il eut le commandement d'une division, s'empara d'Anapa, puis passa en Europe comme général en chef, et entreprit le siége de Varna. Grièvement blessé, il laissa le commandement au prince Woronzoff. Nommé vice-amiral et chef d'état-major de la marine russe, alors bien déchue, il travailla, avec le grand-duc Constantin, à la rétablir. En 1831, il reçut le gouvernement de Finlande, en 1834, le grade d'amiral et en 1836, le portefeuille du ministère de la marine. Son administration en Finlande avait déployé une grande rigueur contre une population encore toute suédoise.

En 1853, l'empereur Nicolas lui confia l'ambassade de Turquie. On connaît tous les incidents de la négociation relative aux lieux saints, et l'insolence préméditée du prince, et son ultimatum, et son départ, qui équivalait à une déclaration de guerre. Accueilli à Saint-Pétersbourg avec une certaine froideur, il fut pourtant chargé du gouvernement de Crimée. On attribue à son action le soulèvement de la Thessalie et de l'Épire, et au système d'observation qu'il avait établi, cette connaissance précise des mouvements de la flotte turque, qui permit de l'anéantir à Sinope. Sa résistance en Crimée, malgré ses insuccès, augmenta sa réputation. Vaincu en personne à l'Alma, il fortifia à la hâte Sébastopol, fit couler la moitié de la flotte russe à l'entrée du port, et refusa, avec une constance opiniâtre, tout combat naval Quelque temps après la défaite d'Inkermann et la mort de l'empereur Nicolas, il tomba malade, fut remplacé au mois de mars 1855, et fut chargé, en décembre, de la défense de Cronstadt. Il a été rappelé à Saint-Pétersbourg au mois d'avril 1856.

Le prince Mentschikoff est le chef reconnu du vieux parti russe, et l'adversaire déclaré de toute réforme. Joignant à une rudesse native une remarquable vivacité d'esprit, il personnifie complétement ce mélange singulier de barbarie et de culture qui se retrouvèrent si longtemps dans l'esprit, les mœurs et la politique russes.

MENZEL (Charles Adolphe), historien, critique et archéologue allemand, né à Grünberg (Basse-Silésie), le 7 décembre 1784, fit à Breslau et à Halle de fortes études de philologie, de théologie, de philosophie et d'histoire. D'abord professeur particulier à Liegnitz et à Breslau, il devint successivement professeur, vice-recteur et recteur de plusieurs écoles municipales de cette dernière ville, bibliothécaire de la bibliothèque Rhediger, conseiller du consistoire et de l'instruction publique, inspecteur des gymnases, séminaires et établissements d'instruction professionnelle de la province. — Il est mort le 17 août 1855.

Ses principaux ouvrages, qui lui assurent une place parmi les premiers historiens de ce pays, sont : *Chronique topographique de Breslau* (Topographische Chronik von Breslau; Breslau, 1805-1807, 2 vol.); *Histoire de la Silésie* (Geschichte Schlesiens; Ibid., 1807-1810, 3 vol.); *Histoire des Allemands* (Geschichte der Deutschen; Ibid., 1815-1823), très-louée pour l'éclat du style, l'exactitude des documents et le vif sentiment de nationalité; *Histoire de notre temps depuis la mort de Frédéric II* (Geschichte unserer Zeit seit dem Tode Friedrichs II; Berlin, 1824-1825, 2 vol.); et la continuation, au point de vue monarchique, de l'*Histoire universelle* de Becker. On cite à part son *Histoire moderne des Allemands* (Neuere Geschichte der Deutschen von der Reformation bis zur Bundesacte; Breslau, 1826-1854, tom. I-XV), où l'on trouve réunis la connaissance et le savant emploi des sources, la science politique et théologique, une marche vive et pittoresque. M. Menzel a donné plus récemment : *Documents historiques relatifs au mouvement politique et religieux* (Historische Lehrstücke für Religions und Staatsthums Kunde; Breslau, 1851); *Histoire politique et religieuse des royaumes d'Israël et de Juda* (Staats-und Religionsgeschichte der Kœnigreiche Israel und Juda: Ibid., 1853).

Un autre écrivain allemand de ce nom, C.-A. Menzel, s'est fait aussi connaître par plusieurs ouvrages très-estimés, concernant l'histoire des arts dans l'antiquité et dans les temps modernes : *les Ouvrages d'art depuis l'antiquité jusqu'à nos jours* (die Kunstwerke von dem Alterthume bis, etc., texte et planch.; Leipsick, 1853); *Manuel d'architecture* (Handbuch zur Beurtheilung und Ausfertigung von Bauanschlaegen; Halle, 1853). Le premier de ces ouvrages a été traduit en français par M. Paul Niboyet.

MENZEL (Wolfgang), critique et littérateur allemand, né à Waldenbourg (Silésie), le 21 juin 1798, et fils d'un médecin distingué, perdit son père de bonne heure et vint avec sa mère à Breslau, où il commença ses études. Il les interrompit pour faire, comme volontaire, la campagne de 1815, puis alla suivre les cours d'Iéna, d'où l'éloignèrent des causes politiques. En 1820, il gagna la Suisse, obtint une place de professeur à l'école municipale d'Aarau, où il fit ensuite des cours particuliers. En 1824, il retourna en Allemagne, habita quelque temps Heidelberg, puis se fixa à Stuttgart. De 1830 à 1838, il joua un certain rôle politique aux états de Wurtemberg, où il fut réélu presque chaque année. Il y défendait les principes du gouvernement constitutionnel modéré.

M. W. Menzel, connu surtout comme critique et littérateur, débuta, en 1823, par un ouvrage intitulé : *Streckverse* (Heidelberg), et remarqué pour ses aperçus nouveaux et ingénieux sur l'art et la littérature. En même temps il était un des fondateurs des *Feuilles européennes*, journal de critique qui attaqua violemment l'ancienne école allemande, ainsi que les plus fervents disciples de Gœthe et Gœthe lui-même. Cette publication lui fit beaucoup d'ennemis; il n'en donna pas moins son *Histoire des Allemands* (Geschichte der Deutschen; Zurich 1824-1825; 4e édition, Stuttgart, 1843), conçue également à un point de vue satirique, puis se jeta dans la querelle élevée entre Voss et publia : *Voss et la symbolique* (Voss und die Symbolik; Stuttgart, 1825). Enfin parut sa *Littérature allemande* (die deutsche Literatur; Ibid., 2 vol., 1828; 2e édit., 4 vol., 1836), ouvrage très-remarqué et qui partagea ses lecteurs en deux camps. M. Menzel répondit aux attaques dont il fut l'objet, par des articles virulents, et quelquefois anonymes, dans divers journaux, surtout dans la *Feuille littéraire* fondée par lui dès 1825.

Après la révolution de Juillet, il se mit à diriger ses attaques contre l'influence française, qui commençait à renaître en Allemagne, ce qui donna lieu à l'écrit satirique de Bœrne : *Menzel, le mangeur de Français* (Menzel der Franzosenfresser; Paris, 1837). et plus tard aux mordantes plaisanteries de Henri Heine, renouvelées, en toute occasion, avec une verve toujours crois-

sante. En 1848, M. Menzel abandonna la rédaction de la *Feuille littéraire*, pour aller siéger, comme député, aux états de Wurtemberg. Il l'a reprise, en 1852, pour la mettre au service de la politique contre-révolutionnaire. A cette occasion, les nombreux ennemis du célèbre critique, et même quelques-uns de ses anciens amis, lui ont reproché de n'avoir pas plus de consistance dans ses opinions que d'impartialité dans ses jugements.

En dehors de la critique, M. W. Menzel s'est fait connaître par un certain nombre d'œuvres qui attestent un vrai talent de poëte, d'historien et de romancier : *Rübezahl* (Stuttgart, 1839) et *Narcisse*; Ibid., 1830), fantaisies poétiques d'une forme brillante et d'une imagination gracieuse; *Voyage en Autriche* (Reise nach Œstreich; Ibid., 1831), tableau très-exact, dit-on, des mœurs autrichiennes, et surtout des mœurs de la capitale; *Voyage en Italie au printemps de* 1835 (Reise nach Italien im Frühjahre 1835; Ibid., 1835); *Tablettes d'histoire moderne* (Taschenbuch der neuesten Geschichte; Ibid., 1829-1833, 5 vol.); *l'Esprit de l'histoire* (Geist der Geschichte; Ibid., 1835); *l'Europe en* 1840 (Europa im J. 1840; Ibid., 1839); *Recherches et collections mythologiques* (Mythologische Forschungen und Sammlungen; Ibid., 1842); *les Chants des peuples* (die Gesaenge der Vœlker; Leipsick, 1851); *l'Histoire de l'Europe de* 1789 *à* 1815 (Geschichte Europas von, etc.; Stuttgart, 1853, 2 vol.); *la Prusse en* 1854 (die Aufgabe Preussens 1854; Weimar, 1854), etc.; *Furore* (Leipsick, 1851, 3 vol.), roman historique qui offre un tableau animé de l'époque de la guerre de trente ans.

MENZEL (Adolphe), peintre et lithographe allemand, né à Breslau, le 8 décembre 1815, reçut d'abord une éducation littéraire et scientifique très-soignée, puis suivit les cours de l'Académie de Berlin, où son père s'était décidé à fonder un atelier de lithographie. Mais, s'accommodant mal des entraves classiques, il n'eut guère d'autre maître que lui-même. En 1833, il fit paraître une série de lithographies : *Pérégrinations d'un artiste* (Erden wallen), qui furent très-remarquées de tous les artistes prussiens. Il donna trois ans après douze nouvelles lithographies empruntées à l'histoire prussienne, et une série d'autres planches, notamment *les Cinq sens*.

M. Menzel, retardé par le défaut d'études élémentaires, n'aborda la peinture à l'huile qu'en 1827. Son premier tableau de genre fut *une Consultation de droit;* vinrent ensuite *le Jour du jugement*, *une Promenade de Frédéric le Grand*, et *le Dérangement*. En même temps, il fournissait à un grand nombre d'ouvrages ou de recueils périodiques, une foule d'illustrations souvent satiriques. Mais M. Menzel a surtout consacré son talent à populariser l'histoire de Frédéric le Grand. Les lithographies qu'elle lui a fournies forment une grande série qui a occupé près de quinze ans de la vie de l'artiste, et qui comprend *l'Histoire de Frédéric le Grand*, *l'Armée de Frédéric le Grand en uniformes*, *les Soldats de Frédéric le Grand*, *les Capitaines de Frédéric le Grand;* il a illustré l'édition de luxe des *OEuvres* de ce monarque. Dans ces derniers temps, il a exécuté quelques grandes toiles historiques à l'huile, *Frédéric le Grand à Sans-Souci*, *un Concert à Sans-Souci*, *Frédéric le Grand en voyage*; la première a paru à l'Exposition universelle de Paris, en 1855. Mentionnons enfin la dernière série lithographique de M. Menzel, intitulée : *Essais sur la pierre au pinceau et au grattoir* (Versuche auf Stein mit Pinsel und Schabeisen; Berlin, 1851). Cet artiste est membre de l'Académie des arts de Berlin, depuis 1853.

MERCADANTE (Saverio), compositeur italien, né à Altamura, village de la Pouille, en 1798, entra, à douze ans, au collége musical de Saint-Sébastien, à Naples. Il y apprit le violon et la flûte et ne tarda pas à y devenir chef d'orchestre. Mais, congédié par le directeur Zingarelli, il chercha des ressources dans la composition dramatique, et donna au théâtre San Carlo son premier opéra, *l'Apothéose d'Hercule* (1819), que suivit la même année un opéra bouffe, *Violenza e costanza;* tous deux réussirent. *Anacréon à Samos* eut, l'année suivante, un succès encore plus complet, et toutes les scènes de l'Italie s'ouvrirent au nouveau compositeur.

La vie de M. Mercadante ne répond pas tout entière à ces débuts, mais présente une perpétuelle alternative de succès et d'échecs. Son opéra-bouffe *il Geloso raveduto* et *Scipion à Carthage* réussirent à Rome; *Marie Stuart* tomba à Bologne (1821). A Milan, le succès d'*Elisa e Claudio*, son meilleur ouvrage, le fit comparer un instant à Rossini; puis les revers recommencèrent et se multiplièrent à Venise, à Mantoue, à Milan, à Turin. En 1824, il partit pour Vienne, mais il n'y fut pas goûté. Alors, il se partagea entre l'Espagne et l'Italie, qui lui gardaient au moins de temps en temps des retours de popularité. La *Rappresaglia* fut applaudie à Cadix, en 1829, et à Naples; Nourrit contribua au succès du *Serment* (il Giuramento), l'opéra de Mercadante qui peut-être s'est le mieux soutenu au théâtre.

M. Mercadante vint à Paris en 1836 et fit représenter *les Brigands* au Théâtre-Italien. La pièce tomba malgré les efforts de Rubini, Lablache, Tamburini et Mme Grisi. Mais *les Deux illustres rivaux* frappèrent par la grandeur et la vigueur du style, et obtinrent un brillant succès. On a encore représenté à Paris, en 1842, sa *Vestale*, qui, malgré de beaux morceaux d'ensemble, a peu réussi. Il a été nommé maître de chapelle à Novare en 1833, et directeur du Conservatoire de Naples en 1839. Tout récemment (1856), il a été élu membre honoraire de l'Institut de France, en remplacement de L. Canina, décédé.

La musique de M. Mercadante est en général facile, abondante, naturelle; son instrumentation est large et simple, et sa mélodie empreinte de sentiment, mais il manque souvent d'originalité et de profondeur. On s'aperçoit qu'en travaillant pour vivre, il a composé vite et cherché des chances de succès dans le nombre plutôt que dans la perfection de ses œuvres. La gloire de Rossini a, d'ailleurs, nui à la sienne. Outre les opéras déjà cités, il a donné *Andronico*, *Didone* (1822-1823); *la Nitocri*, *la donna Caritea* (1825-1826); *Zaira*, etc. et, tout récemment, au théâtre San Carlo de Naples, *il Pelagio* (1857).

MERCADIER (Paul-Louis), théoricien musical français, né vers 1810, est connu par un *Essai d'instruction musicale à l'aide d'un jeu des gammes* (1855, in-8), couronné par le jury de l'Exposition universelle et adopté par le Conservatoire. Il lui a donné pour complément, en 1857, *Solfége simplifié* et *Essai sur l'étude de l'harmonie* (2 vol. in-8). Il a défendu sa méthode dans plusieurs brochures contre les partisans des méthodes de notation par chiffres de MM. Galin, Chevé, etc. Il a été décoré, comme officier de la garde nationale, en août 1848.

MERCEY (Frédéric), peintre et littérateur français, né à Paris, vers 1805, s'est formé, comme artiste, par de nombreux voyages. De 1829 à 1837, il visita l'Écosse, l'Allemagne, le Tyrol, l'Italie, et fut ensuite attaché au ministère de l'intérieur comme chef de bureau dans le département des

beaux-arts. En 1852, il est passé au ministère d'État, avec le titre de chef de la même section. Il a dirigé, en 1855, avec M. P. de Chennevieres, en qualité de commissaire général, la construction du Palais des beaux-arts de l'avenue Montaigne.

M. F. Mercey a publié : *Tiel le Rêveur* (1834, 2 vol.), romans et tableaux de genre; *le Tyrol* (1835, 2 vol. avec pl.); *Scotia*(1841, 2 vol.), souvenirs et récits de voyages: *le Tyrol et le nord de l'Italie* (1836, 2 vol. gr. in-8 illustrés; 2e édit., 1845); *le Salon de* 1848, sous le pseudonyme de *La Genevais* (1848, in-18); *Burck l'étouffeur* (1857, in-16, *Bibliothèque des chemins de fer*); *Études sur les beaux-arts* (1857, 3 vol. in-8); une longue série d'articles dans la *Revue des Deux-Mondes* et dans *l'Artiste* (1834-1857), etc.

Il a principalement exposé, depuis ses débuts au Salon de 1831 : *le Palais ducal*, à Venise, *le Moulin de Magadino*, en Suisse, *le Pont de Laudek*, *Pâturage normand*, *Granville*, *Soleil couchant*, *Port de Gênes* (1831-1837); *Édimbourg*, *Herbages normands* (1838); *les Marais Pontins*, *Vue de Florence*, *le Lac Majeur* (1839 et 1847); *les Environs de Terni*, *Défilé du Tyrol* (1848); *Vue d'Édimbourg*, *Étude de paysage* (1857), etc. Il a reçu une 2e médaille en 1838, la décoration en 1843 et la croix d'officier en décembre 1855.

MERCIER (Jacques, baron), homme politique français, député, né en 1776, était sous l'Empire un des plus riches manufacturiers de l'Orne. Maire et président du tribunal de commerce d'Alençon, il reçut de Napoléon le titre de baron. Il fit partie de la Chambre des Représentants, en 1815. Élu député en 1827, il vota constamment avec les libéraux avancés, se rallia, en 1830, à la politique de Louis-Philippe et se vit repoussé aux élections de 1834. Rentré dans l'opposition, il fut réélu de 1837 à 1848. Il accepta, en 1852, le patronage du gouvernement dans la circonscription d'Alençon et entra au Corps législatif. Il a été réélu en 1857. Le baron Mercier est officier de la Légion d'honneur.

Son fils, M. Théodore Mercier, né en 1804, entra, sous la dynastie de Juillet dans l'administration et fut préfet de la Marche et de l'Oise. Depuis 1852, il a été envoyé par le département de la Mayenne, au Corps législatif, comme candidat du gouvernement. Il est aussi officier de la Légion d'honneur.

MERCURI (Paul), graveur italien, longtemps fixé en France, né à Rome, vers 1808, vint à Paris en 1832, et débuta à la fois comme peintre et comme graveur au Salon de 1834. Ses portraits passèrent inaperçus, mais sa planche des *Moissonneurs* fut très-remarquée, et il se donna dès lors à la gravure. Il exposa plusieurs fois avec le même succès, et retourna, en 1847, à Rome, où il est devenu professeur de gravure à l'Académie des beaux-arts, membre de l'Académie de Saint-Luc, ainsi que de plusieurs sociétés artistiques de l'étranger et, en dernier lieu, correspondant de l'Académie royale de Belgique (7 janvier 1857).

Il faut citer de cet artiste, dont la réputation est aussi française que ses œuvres : *les Moissonneurs* (1834); *sainte Amélie*, d'après Paul Delaroche (1838); *la Pia*, sujet original (1839); *la Vierge*, d'après Raphaël (1845); *le Tasse*, *Christophe Colomb*, pour les *Galeries historiques de Versailles* (1846); *Mme de Maintenon*, gravure miniature d'après l'émail de Petitot, pour l'*Histoire* de M. de Noailles (1848); des *portraits*, la plupart à la mine de plomb, et des sujets ou esquisses de Delaroche. Il a obtenu une 3e médaille en 1834, et une 1re en 1838.

MERCX (Maurice de), général belge, né à Bruxelles, le 17 février 1781, d'une ancienne famille patricienne, fut emmené à Vienne par son père, conseiller de Brabant, qui ne voulut pas reconnaître la domination française, et entra au service de l'Autriche, comme soldat, au régiment des hulans de Merveldt (1800). Quelques mois après, il fut nommé sous-lieutenant sur le champ de bataille de Hohenlinden où il avait été blessé. De nombreux traits de courage lui valurent un avancement rapide. Chef d'escadron à vingt-huit ans, il fit toutes les campagnes de l'empire contre la France, entra, en 1814, dans l'armée des Pays-Bas, devint lieutenant-colonel de carabiniers à Waterloo et colonel du même corps en 1825. Rallié au gouvernement issu de la révolution de septembre 1830, il passa général-major en avril 1831, et fut, pendant dix-huit mois, ministre plénipotentiaire à la cour de Berlin. Membre de la haute Cour militaire jusqu'en 1849, il fut promu en juillet 1844 au grade de lieutenant général.—Il est mort à Bruxelles au mois d'août 1856.

MÉRIEL (Paul), compositeur français, né à Mondoubleau (Loir-et-Cher), le 4 janvier 1818, et fils d'acteurs, fit quelques études au milieu des voyages de sa famille, eut pour maître, à Lisbonne, Alessandro Napoleone, à Perpignan le maestro Somma, devint à Amiens deuxième chef d'orchestre au théâtre, et fit représenter le petit opéra de *Cornélius l'argentier*. Après un court passage à Avignon, il se fixa, vers 1847, à Toulouse, où il a composé et publié une grande symphonie, *le Tasse*, un oratorio *Caïn*, et divers morceaux de musique de chambre. Il y a même fait jouer un grand opéra en quatre actes et cinq tableaux, *l'Armorique*.

MÉRILHOU (Joseph), homme politique et magistrat français, ancien ministre, né le 15 octobre 1788 à Montignac (Dordogne), fit ses études à Périgueux, suivit les cours de droit à Paris et y fut reçu avocat en 1810. Deux ans plus tard, il devenait conseiller auditeur à la Cour impériale. Rapporteur dans l'affaire du célèbre *Mémoire au Roi* de Carnot (1814), il présenta des conclusions tendant à une ordonnance de non-lieu. A la seconde Restauration, il n'attendit pas l'avis officiel du garde des sceaux pour cesser ses fonctions de substitut du procureur général qu'il avait reçues de l'Empire (11 mai 1815). Il reprit sa place au barreau et partagea avec les avocats les plus éminents de l'époque le rôle de défenseur dans les nombreux procès politiques auxquels aboutissaient les agitations des partis. Champion courageux de la liberté de la presse, il plaida, en 1817, pour *le Censeur européen* et, en 1825, pour *le Courrier-Français* dont il obtint l'acquittement; il défendit aussi le sergent Bories, et se chargea du pourvoi du général Berton.

Envoyé à la Chambre des Députés, depuis 1828, par l'arrondissement de Sarlat, M. Mérilhou, qui ne s'associa pas toujours aux votes du parti libéral, se trouva néanmoins porté au pouvoir par les événements de Juillet: il devint successivement secrétaire général de la justice (29 juillet 1830), conseiller d'État, ministre de l'instruction publique et des cultes (2 novembre 1830), et garde des sceaux (27 décembre 1830, mars 1831). Dans ces dernières fonctions, où il succédait à Dupont (de l'Eure), il suivit d'assez près les mêmes principes, et il donna sa démission, parce qu'il ne voulut pas autoriser les poursuites commencées par M. Persil contre M. Ch. Comte, un de ses amis politiques. Toutefois son opposition assez modérée n'empêcha pas le gouvernement de lui accorder un siége à la Cour de cassation (1832) et

les honneurs de la pairie (3 octobre 1837). Au Luxembourg, ce fut lui qui fut rapporteur dans l'affaire de l'insurrection du 12 mai 1839. Il eut une part active à la commission chargée de préparer un nouveau projet de code militaire (1842), et à celle qui s'occupa de la législation de la réforme hypothécaire (1845). Éliminé, en 1848, de la Cour de cassation, M. Mérilhou fut appelé à y reprendre ses fonctions l'année suivante. Il est mort à Paris le 18 octobre 1856. Il était grand officier de la Légion d'honneur (29 mars 1846). On a de lui un grand nombre d'articles dans les *Annales du barreau français* et l'*Encyclopédie du droit*.

MÉRIMÉE (Prosper), littérateur français, membre de l'Académie française, sénateur, né à Paris le 28 septembre 1803, est le fils du peintre Mérimée, secrétaire de l'École des beaux-arts, à qui l'on doit un des plafonds des salles de sculpture au Louvre, et un *Traité de la Peinture à l'huile* (1830). Il fit son droit et fut reçu avocat, mais il ne plaida point, entra dans l'administration et s'occupa plus spécialement de littérature.

Après la révolution de 1830, le comte d'Argout, redevenu ministre, le choisit pour secrétaire de son cabinet, puis le nomma successivement secrétaire du ministère du commerce, et chef de bureau au ministère de la marine. En 1831, il succéda à M. Vitet, comme inspecteur des monuments antiques et historiques de France, place qu'il abandonna un instant, pour rentrer au ministère, mais qu'il a reprise et gardée depuis. Il fit en France plusieurs voyages archéologiques dont il donna des relations : *Voyage dans le midi de la France* (1835, in-8); *Voyage dans l'ouest de la France* (1836, in-8); *Voyage en Auvergne et dans le Limousin* (1838, in-8); *Voyage en Corse* (1840, in-8); *Monuments historiques* (1843, in-4), rapport au ministre de l'intérieur; *Peintures de l'église Saint-Savin* (1844, in-folio), avec des dessins par Gérard Seguin. En 1840, dans un voyage en Espagne, il eut occasion de connaître la famille qui devait plus tard donner une impératrice à la France. Le gouvernement provisoire de 1848 le choisit pour l'un des commissaires chargés de l'inventaire des biens de la famille d'Orléans. Quelque temps après, lorsque les tribunaux eurent condamné par contumace M. Libri, la fidélité de M. Mérimée à un ancien attachement le porta à récriminer contre la chose jugée dans deux lettres qu'inséra la *Revue des Deux-Mondes* et qui lui valurent, en police correctionnelle, une condamnation à l'amende et à quinze jours d'emprisonnement. Il a été nommé sénateur en 1853. Il est officier de la Légion d'honneur. En 1844, il a remplacé Ch. Nodier à l'Académie française. Il est aussi membre libre de l'Académie des inscriptions.

M. Prosper Mérimée a fait de l'archéologie, de l'histoire et surtout des romans. Il trouva la célébrité, dès ses débuts, avec deux ouvrages apocryphes auxquels il ne mit point son nom : le *Théâtre de Clara Gazul, comédienne espagnole* (1825) et *la Guzla* (1827), recueil de chants illyriens attribués par lui à Hyacinthe Maglanowich. Le *Théâtre de Clara Gazul* précipita la révolution romantique en France, et, suivant l'expression d'un critique, M. Mérimée fut le Mazeppa d'une armée dont M. Victor Hugo fut le Charles XII. Il publia encore sous le voile de l'anonyme : *la Jacquerie* (1828), scènes féodales, suivie de *la Famille Carvajal* et la *Chronique du règne de Charles IX* (1829). Bientôt après, il signa *Tamango, la Prise de la redoute, la Vénus d'Ille, les Ames du Purgatoire, la Vision de Charles XI, la Peste de Tolède, la Partie de trictrac, le Vase étrusque, la Double méprise, Arsène Guillot, Matteo Falcone*, et surtout *Colomba*, nouvelles charmantes, publiées, de 1830 à 1840, dans la *Revue de Paris* et dans la *Revue des Deux-Mondes*, et plus tard réunies en volumes. Citons encore *Carmen* (1847, in-8). Tous ces petits romans présentent, sous une forme sobre et élégante, du mouvement et de l'intérêt. Il n'a donné au théâtre qu'une des pièces de *Clara Gazul : le Carrosse du Saint-Sacrement*, qui n'eut point de succès (1850).

Les autres ouvrages de cet écrivain sont une *Notice sur la vie et les ouvrages de Michel Cervantès* (1828), pour une édition de Don Quichotte; *Essai sur la guerre sociale* (1841, in-8); *Histoire de don Pèdre Ier, roi de Castille* (1843, in-8); *Épisode de l'histoire de Russie : les Faux Démétrius* (1854, in-8); *Mélanges historiques et littéraires* (1855, in-8); *Marino Vreto, contes et poèmes de la Grèce moderne* (1855); des éditions nombreuses d'auteurs français et des articles dans la *Revue des Deux-Mondes*, notamment *le Salon de 1839*, dans la *Revue archéologique*, dans la *Revue contemporaine*, dans *le Plutarque français, le Globe, le Constitutionnel, le Moniteur, l'Histoire des villes de France*, etc.

MERIVALE (Hermann), économiste anglais, né vers 1804, s'était déjà fait remarquer par quelques ouvrages historiques lorsqu'il fut nommé professeur titulaire de la chaire d'économie politique fondée à l'université d'Oxford par M. Drummond. Quelques-uns de ses cours ont été publiés, entre autres : *Cinq leçons sur les principes de la charité légale appliquée à l'Irlande* (Five lectures on the principles of a legislative provision for the poor in Ireland; 1838, in-8); *Leçons sur la colonisation et les colonies* (Lectures on colonisation and colonies; Londres, 1841, 2 vol. in-8), l'ouvrage le plus complet sur cette matière en Angleterre. En histoire il a écrit : *les Romains sous les empereurs* (1850-1851, 4 vol. in-8), et *la Chute de la république romaine* (1853, in-8).

MERLE D'AUBIGNÉ (Jean-Henri), théologien et littérateur suisse, est né aux Eaux-Vives, près de Genève, le 16 août 1794, d'une famille de protestants français, chassés de Nîmes par la révocation de l'édit de Nantes, et dont l'origine remonte à l'historien Agrippa d'Aubigné. Il suivit les cours de l'Académie de Genève, étudia la théologie, se consacra, en 1817, au ministère évangélique, et après avoir complété ses études aux universités de Leipsick et de Berlin, fut pendant cinq années pasteur de l'église française réformée de Hambourg, puis, de 1823 à 1831, président du consistoire de l'église protestante française et allemande de Bruxelles. Aujourd'hui professeur de théologie historique à l'École de théologie évangélique de Genève, il a en outre la direction de cet établissement.

Les écrits les plus importants de M. Merle d'Aubigné sont : *Histoire de la réformation au* XVIe *siècle*; (Paris, 1835-1853, 5 vol. in-8), qui a été réimprimée trois fois en France et dont une traduction anglaise s'est vendue à plus de 200 000 exemplaires; *le Protecteur ou la république d'Angleterre aux jours de Cromwell* (Paris, 1848, in-8); *Germany, England and Scotland, or Recollections of a Swiss minister* (Londres, 1848, in-8); *Trois siècles de luttes en Écosse, ou deux rois et deux royaumes* (Paris, 1850, in-18); *l'Ancien et le ministre* (1856); etc. M. Merle d'Aubigné a fourni des articles à divers recueils périodiques, notamment aux *Archives du christianisme*.

MERLEY (Louis), sculpteur français et graveur en médailles, né à Saint-Étienne (Loire), le 7 janvier 1815, vint à Paris en 1838, suivit les ateliers de Galle, de David et de Pradier, entra, l'année suivante, à l'École des beaux-arts, et y

remporta le grand prix de gravure en médailles au concours de 1843, sur ce sujet : *Arion sauvé par un dauphin*. Dans cet intervalle, il avait envoyé, comme sculpteur et comme graveur, aux salons, de 1840 à 1842, entre autres œuvres, plusieurs *Bustes* et la médaille de *Saint-Étienne*. De retour d'Italie, en 1848, il se renferma dans la gravure en médailles. Nous citerons : *les Villes d'Algérie faisant leur soumission à la France*, les *Têtes* et *revers de la République française*, ou type des monnaies d'or de la révolution de Février; divers *portraits-médaillons* (1849-1850); la médaille du *maréchal Bugeaud*, pour la Commission des monnaies; la *Découverte de Ninive* et la *Pacification de l'Algérie*, pour le ministère d'État (1853). Ces trois dernières médailles ont reparu à l'Exposition universelle de 1855, avec les nouvelles médailles du *chemin de fer de Paris à la Méditerranée*, pour le ministère d'État, et du *chemin de fer de ceinture*, celles de *l'Agriculture* et de la *statue de Napoléon Ier*, à Lyon, d'après le comte de Nieuwerkerke. Il a envoyé au salon de 1857, l'*Emprunt des 500 millions*, médaille commémorative, etc.

M. Louis Merley a obtenu le premier prix au concours des monnaies de 1848, une 2e médaille en 1850, et une mention en 1855.

MERLIEUX (Louis-Parfait), sculpteur français, né à Paris, le 27 novembre 1796, fut élève de Roman et de Cartellier; il avait achevé, en 1821, un groupe en bronze ayant pour sujet *Hercule étouffant Antée*, lorsque, l'année suivante, il entra au Muséum d'histoire naturelle pour reproduire les formes perdues des animaux antédiluviens; il acquit rapidement, sous la direction de Cuvier, les connaissances nécessaires, et ce fut par ses soins intelligents que furent rétablies les nombreuses espèces fossiles qui enrichissent la galerie de paléontologie. Il ne négligea pas toutefois la sculpture artistique, et exposa successivement *l'Enfant qui veut prendre un lézard* (1824); les bustes de *Latreille*, de *Cuvier* (1833); celui de *Soufflot*, placé à la bibliothèque Sainte-Geneviève; *Capanée foudroyé* (1837); *l'Éloquence*; les trois *Archanges* de la fontaine Notre-Dame; etc.

MÉRODE (Philippe-Félix-Balthasar-Othon-Ghislain, comte DE), homme d'État belge, né à Maestricht, en 1791, de la branche cadette de la grande famille de ce nom, suivit ses parents dans l'émigration, fut marié fort jeune à une demoiselle de Grammont et resta longtemps en Franche-Comté. Il venait de rentrer en Belgique, lorsque la révolution de 1830 éclata. Son nom et ses opinions libérales lui avaient déjà fait une popularité qu'augmenta encore la mort glorieuse de son frère dans les rangs des insurgés. Nommé membre du gouvernement provisoire, il resta dans le congrès, après la nomination du régent Surlet de Chokier, et un instant ses amis, qui l'appelaient *le prince indigène*, songèrent à lui faire déférer la couronne; mais il déclina leur offre, et appuya vivement la candidature du roi Léopold. Membre du conseil des ministres, depuis le 12 novembre 1831, ministre de la guerre par intérim, du 15 mars au 20 mai 1832, ministre des affaires étrangères par intérim, du 27 décembre 1833 au 4 août 1834, ministre des finances par intérim, du 4 au 18 février 1839, il fut ensuite créé ministre d'État. Défenseur zélé des principes libéraux de la constitution, M. de Mérode était le chef le plus éloquent du parti catholique. Lorsqu'il fallut trancher la question du traité des 24 articles, il en combattit énergiquement l'acceptation, se montra très-belliqueux, et fut chargé d'aller solliciter l'appui du roi Louis-Philippe. Son peu de succès dans cette mission le détermina à quitter le ministère. Depuis, il n'a pas cessé de faire partie des assemblées législatives de Belgique jusqu'à sa mort, arrivée le 7 février 1857. Le comte de Mérode était commandeur de l'ordre de Léopold, grand-croix de l'ordre du Christ, décoré de la croix de Fer, officier de la Légion d'honneur, etc.

On a de lui : *un Mot sur la conduite politique des catholiques belges*, etc. (Bruxelles, 1829); *A M. Thiers* (Avesnes, 1844); *Liberté d'enseignement; Réponses aux rapports de M. Thiers* (1845, in-18), et quelques autres brochures politiques.

Un de ses fils, Karl-Werner Ghislain de MÉRODE, né le 13 janvier 1816, a fait partie du Corps législatif en France, dans la session de 1852.

Le second, Frédéric-Xavier Ghislain de MÉRODE, né le 25 mars 1820, servit quelque temps comme officier dans l'armée belge. Il est aujourd'hui camérier secret du pape.

Le chef actuel de la famille est le comte Charles-Antoine Ghislain de MÉRODE, neveu du comte Félix, né le 1er août 1824. Il est marquis de Westerloo, comte de Rubempré et grand d'Espagne. Depuis 1850, il est membre de la Chambre des Représentants. La famille de Mérode est alliée aux Rohan-Montauban, aux Nassau, aux d'Aremberg, aux Grammont, aux Hohenzollern, aux Montalembert, aux Talleyrand, aux Grimaldi, etc.

MERRUAU (Charles), administrateur français, né vers 1805, fit de bonnes études au petit séminaire de Paris, et embrassa la carrière de l'enseignement : il enseigna les humanités à Tulle, la rhétorique à Évreux (1830), et l'histoire à Metz, à Louis-le-Grand et à Bourbon (1833). Peu de temps après, il quitta l'université et devint rédacteur en chef du *Temps*, auquel il collaborait déjà; puis il passa, en la même qualité, au *Constitutionnel*, à la tête duquel il se trouvait encore en 1849. Lors de la formation du cabinet du 1er mars 1840, il avait été appelé par M. Cousin à remplir les fonctions de secrétaire général du ministère de l'instruction publique. Depuis 1850, il occupe celles de secrétaire général à la préfecture de la Seine. Décoré le 10 décembre 1850, il est aujourd'hui officier de la Légion d'honneur.

Son frère, M. Paul MERRUAU, qui a été longtemps un des rédacteurs du *Constitutionnel*, a traduit de Whas. Irving (voy. ce nom) les *Voyages et aventures de Christophe Colomb* (1833, in-12), et publié *les Convicts en Australie* (in-16).

MERSON (Louis-François), écrivain militaire français, né vers 1795, fit, dans la cavalerie, les dernières guerres de l'Empire; parvenu au grade de major dans un régiment de dragons, il exerça jusqu'en 1855 les fonctions de commissaire impérial près le conseil de guerre de la 18e division militaire. Il a été décoré en 1841. On a de lui deux volumes de vers : *Scholies militaires* (1838), et *Poésies militaires* (1841); une *Étude sur l'art de la guerre du grand Frédéric* (1851), et de nombreux articles de critique ou d'histoire dans le *Moniteur de l'armée*.

MÉRY (Joseph), poëte français, né aux Aygalades et non à Marseille, le 21 janvier 1798, commença le latin sous un vieux prêtre, dans la maison paternelle, et acheva ses études à Marseille. Il y fut témoin des massacres qui signalèrent la rentrée des Bourbons, et se jeta dans le parti bonapartiste, confondu, sous la Restauration, avec le parti libéral. Une satire en vers, publiée, vers 1820, contre l'abbé Eliçagaray, le fit connaître en lui attirant quinze mois de prison. Après un premier voyage à Paris, il devint, à Marseille, sous la direction d'Alphonse Rabbe, un des plus actifs ré-

dacteurs du *Phocéen*, qui faisait au pouvoir une violente opposition. Bientôt il fonda lui-même *la Méditerranée*, et ces deux feuilles se réunirent plus tard sous le nom de *Sémaphore*. En 1824, il vint se fixer à Paris, où Rabbe l'occupa d'abord à des traductions latines devant servir à son *Histoire des papes*. Mais M. Méry, ayant connu M. Soulé, alors directeur du *Nain jaune*, obtint d'entrer à la rédaction de ce journal, et y prit bientôt, grâce au succès de ses articles, la première place.

C'est à cette époque que M. Méry se lia avec Armand Carrel, MM. Victor Hugo et Barthélemy. Ce dernier, qui avait des rancunes particulières contre le gouvernement, les associa aux haines politiques de M. Méry, et les deux poëtes publièrent leurs premières satires, *les Sidiennes*. En 1826, parut *la Villéliade*, que l'éditeur leur paya 25 000 fr.; honorée d'un article dans *le Constitutionnel*, elle émut le public, et contribua avec *Rome à Paris*, *la Corbiéréide* et *la Censure*, publiées six mois après, à la chute du ministère. MM. Méry et Barthélemy se virent aussitôt recherchés par toutes les célébrités de l'époque.

Renonçant à la satire, sous le ministère réparateur de M. de Martignac, ils écrivirent leur *Napoléon en Égypte*. Mais, quand M. de Polignac arriva au pouvoir, *la Peyronnéide* et *la Guerre d'Alger* répondirent aux provocations des ultra-royalistes, et précédèrent de bien peu la révolution de Juillet. M. Méry prit les armes pendant les trois jours, et chanta la victoire dans un poëme, *l'Insurrection*, et dans une hymne, *la Tricolore*, dont M. Halévy composa la musique.

Déçu bientôt dans ses espérances, il se promit de renoncer à la politique, et se retira quelque temps à Marseille. Mais M. Barthélemy, qui venait d'annoncer sa *Némésis*, comme le « journal en vers d'un seul homme, » le rappela à Paris pour partager le travail. Il eut donc sa part dans ces mille traits vigoureux et méchants qui, grâce à la franchise du rhythme, restèrent pour longtemps attachés à de grands noms (1831). Mais l'année suivante, la *Némésis*, trop pauvre pour payer au trésor un cautionnement de 100 000 fr., cessa de paraître, et M. Méry partit pour l'Italie, où l'appelaient la reine Hortense et les exilés de la famille impériale.

Il n'était encore connu, comme prosateur, que par un roman, *le Bonnet vert*; il rapporta de son voyage une foule de notes qu'il transporta dans une suite de romans ou de nouvelles : *Scènes de la vie italienne* (1837, 2 vol. in-8): *un Amour dans l'avenir* (1841, 2 vol. in-8); *Van Dyck au palais Brignola*, *les Adeptes de l'immortalité*, *l'Ame transmise*, *la Comtesse Hortensia* (1844); *Saint-Pierre de Rome*, *Sémiramide*, etc., et plus récemment *la Juive au Vatican*. A la suite d'un voyage en Angleterre, il publia *les Nuits de Londres* (1840). Puis, sans avoir vu l'Inde ni l'Amérique, il les peignit dans trois romans publiés par *la Presse : Héva*, *la Guerre du Nizam*, *la Floride*, qui parurent ensuite en volumes. Il esquissa aussi le pays inconnu de la Chine dans *Anglais et Chinois* (1843).

On a encore de M. Méry, soit en feuilletons, soit, en volumes : *la Ferme de l'orange*, *une Conspiration au Louvre*, *la Circé de Paris*, *une Veuve inconsolable*, *Adrienne Chenevier*, *les Deux enseignes*, *le Transporté*, *un Mariage de Paris*, *les Damnés de Java*, *le Carnaval de Paris*, *Salons et souterrains de Paris*, *Saint-Pierre de Rome*, les *Étrangleurs de l'Inde* (1858), etc. Il a écrit dans le *Figaro*, *la Mode*, *le Mousquetaire* et une foule d'autres feuilles. Enfin, M. Méry a fait plusieurs pièces de théâtre : *l'Univers et la maison*, comédie en cinq actes et en vers; *le Vrai club des femmes*, *la Bataille de Toulouse*, *Guzman le brave*, *Frère et sœur* (1854-1856), drames en cinq actes, le dernier avec M. Lopez; *le Mari enlevé*, vaudeville (1856), etc. En 1853, il a donné des *Mélodies poétiques*.

M. Méry se distingue par une rare facilité. Il improvise à volonté un roman ou un drame, comme il invente ou devine un pays. On vante particulièrement, dans ses vers, la netteté du rhythme et la richesse extraordinaire des rimes. Ses panégyristes le disent aussi mathématicien, et lui ont fait la réputation d'un esprit universel. Il passe en outre dans les salons pour un des plus spirituels causeurs de notre temps. Son style brille surtout par un éclat et une couleur qui répond bien à la vivacité toute méridionale de son imagination. Il est, depuis le 9 août 1837, chevalier de la Légion d'honneur.

MESLIN (Jacques-Félix), général français, député, né à Briquebec (Manche) le 1er mars 1785, partit comme soldat l'an X, fut nommé sous-lieutenant à la suite du combat d'Essling (1809). A Wagram, il commanda une batterie qui causa beaucoup de mal à l'ennemi, enleva huit pièces de canon à Polotsk (1812), et la fermeté qu'il déploya en Russie à l'arrière-garde du général Maison, le fit passer chef d'escadron. A la bataille de Leipsick, il s'empara du village de Wachau, y fut grièvement blessé et eut trois chevaux tués sous lui (1813). Plus tard, il se trouva à Fleurus et à Waterloo, où il repoussa quatre attaques de l'ennemi.

Licencié en 1815, M. Meslin ne put rentrer au service qu'en 1819; il prit part à la guerre d'Espagne (1823) et montra une grande bravoure au blocus de Saint-Sébastien. Colonel en 1829, il fit la campagne de Belgique dans la division Sébastiani, et reçut, en 1835, le grade de maréchal de camp et le commandement de la Manche. Nommé lieutenant général le 20 avril 1845, il fut mis à la retraite en 1848 et placé dans le cadre de réserve l'année suivante. Les électeurs de Cherbourg l'ont envoyé en 1852 et en 1857 au Corps législatif. Il est grand officier de la Légion d'honneur depuis le 10 septembre 1850.

MESNARD (Jacques-André), magistrat français, sénateur, né à Rochefort, le 11 novembre 1792, fit ses études et son droit à Poitiers. Inscrit en 1812 au barreau de sa ville natale, il montra du talent et du savoir dans de nombreuses plaidoiries, notamment dans l'affaire du capitaine de *la Méduse*, M. de Chaumareix. Les services qu'il avait rendus au parti libéral le firent nommer, après 1830, avocat général près la Cour royale de Poitiers, puis procureur général à Grenoble et à Rouen. En 1841, il passa à la Cour de cassation, reçut en même temps la croix de commandeur de la Légion d'honneur, et fut élevé, en 1845, à la dignité de pair de France. Il a été nommé en 1851, président de chambre à la Cour suprême. Dès la formation du Sénat (janvier 1852), il en fit partie, avec les hautes fonctions de premier vice-président. Homme laborieux et érudit, il préparait depuis longtemps une traduction complète en prose de la *Divine Comédie* du Dante: il en a donné les premiers volumes en 1854. M. Mesnard est grand officier de la Légion d'honneur depuis le 14 août 1852. — Son fils, M. Léonce MESNARD, est auditeur au conseil d'État.

MESNIER (Alexandre), littérateur français, est né le 15 mars 1811, à Lisieux (Calvados). Après avoir succédé à Sautelet comme libraire-éditeur à Paris, il embrassa la carrière des

lettres et fournit plusieurs romans au *Siècle* sous le nom de *Paul Ferney* il rédigea aussi pour *la Mode* des articles de critique littéraire. Nous citerons de lui : *une Chaîne d'argent* (1841); *Joies et pénitences* (1844); *Aimer à la folie* (1845); *Myrtile* (1848); *le Corps et l'âme* (1849); *la Brune Thérèse* (1850); *Hermine Sénéchal* (1852), etc.

MÉSONAN (Séverin-Louis-Marie-Michel LE DUFF DE), officier et député français, né à Quimper (Finisterre), le 10 octobre 1781, était employé depuis 1800 dans l'administration de la marine, lorsqu'il entra en 1809 dans l'armée de terre, en échangeant le grade de quartier-maître contre celui de lieutenant au 45ᵉ de ligne. Un mois après, il fut compris dans la capitulation de Flessingue et resta jusqu'en 1814 prisonnier des Anglais. Après avoir été mis en demi-solde à la seconde rentrée des Bourbons, il fut admis dans le corps royal d'état-major (1819), fit la guerre d'Espagne comme aide de camp du général Bourke, et ne passa chef d'escadron qu'en 1831. Quelques années plus tard, il était mis à la retraite (1837). S'attachant dès lors à la fortune du prince Louis-Napoléon, il fut chargé de gagner à la même cause plusieurs officiers supérieurs. La Cour des Pairs le condamna à quinze ans de détention pour sa participation à la tentative de Boulogne (1840). Mis en liberté par le gouvernement provisoire, après la révolution de Février, M. de Mésonan servit avec ardeur la politique de l'Élysée, reçut diverses missions particulières et devint, à la suite du coup d'État, député de Quimper au Corps législatif. Il est, depuis le 15 août 1849, commandeur de la Légion d'honneur.

MESSAROS (Lazare), général hongrois, né à Boja (Hongrie), le 20 février 1796, d'une famille noble, fut destiné à l'état ecclésiastique, puis au barreau; mais, entraîné dans le mouvement de 1813, il fit, comme lieutenant dans les volontaires hongrois, trois campagnes et passa après la paix comme sous-lieutenant de cavalerie dans l'armée régulière. Il acquit lentement ses divers grades. Colonel du 5ᵉ hussards à l'armée d'Italie en 1845, il avait gagné la confiance et l'estime du maréchal Radetzky, quand éclata la révolution de Milan, suivie bientôt de la révolution de Hongrie. Après avoir pris part à la retraite de Vérone et au combat de Sainte-Lucie, il fut appelé par le comte Batthyanyi à prendre, dans son cabinet, le portefeuille de la guerre. Il fallut une lettre autographe de l'empereur d'Autriche pour l'y décider et lui donner l'assurance qu'il ne se rendait pas coupable de trahison. Il fit partie de la fraction modérée du ministère.

Député de sa ville natale à l'Assemblée nationale de Pesth, il blâma la révolution d'Italie, combattit l'idée de la secourir (20 juillet), puis se prononça contre la formation d'une armée hongroise distincte, contre l'adoption des couleurs nationales, etc. Accusé de trahison par les révolutionnaires, il prit le parti d'aller combattre dans les rangs de l'armée, et la rupture définitive avec l'Autriche trancha ses hésitations. Il réorganisa ou créa plusieurs corps, commandant lui-même celui des Carpathes. Battu à Kaschau en janvier 1849 par le général Schlick, il laissa le commandement à Klapka et suivit le gouvernement à Debreczin, où il déploya, comme ministre de la guerre, une prodigieuse activité. Après la déclaration d'indépendance du 14 août, il se retira du cabinet Szemere (voy. ce nom); mais, dès le 2 juillet, M. Kossuth, pour l'opposer à Gœrgei, lui rendit son poste de ministre de la guerre avec le titre de généralissime des armées hongroises. De nouvelles combinaisons lui firent perdre l'un et l'autre en quelques jours; il se contenta de servir, comme chef d'état-major de M. Dembinski, à l'armée de la Theiss, prit part aux batailles de Szœveg et de Temeswar, et, après la catastrophe de Vilagos, se retira avec son général en chef sur le territoire turc, où il partagea les vicissitudes de l'émigration hongroise. Dans l'été de 1851, il s'embarqua à Kutahia avec M. Kossuth pour l'Angleterre, d'où il passa en France. Après le coup d'État du 2 décembre, il se réfugia dans l'île de Jersey et de là fit voile pour l'Amérique. Jugé par une commission militaire, il avait été pendu en effigie avec tous ses amis.

Soldat et administrateur plutôt que général, M. Messaros avait en outre une éloquence originale qui l'avait rendu populaire à l'Assemblée. Étant au service, il se livra à des études économiques et publia plusieurs brochures sur le mûrier, l'éducation des vers à soie, le commerce des vins, les banques agricoles, etc. Écrites en excellent style hongrois, elles lui valurent le titre de membre honoraire de l'Académie de Pesth.

MESTADIER (Jacques), magistrat français, né à la Souterraine (Creuse), le 4 avril 1771, venait de terminer son droit lorsqu'il fut appelé à l'armée et devint, après avoir subi l'examen nécessaire, officier du génie. Il fit les campagnes de la République jusqu'en 1800, puis alla prendre place au barreau de Limoges. En 1817, il fut élu député dans le département de la Creuse, et siégea à la Chambre jusqu'en 1821, au centre droit. On lui dut l'art. 11 de la loi du 25 mars 1822, qui permet à toute personne nommée ou désignée dans un journal, de forcer l'éditeur à l'insertion de la réponse. Il vota contre l'Adresse des 221, qui amena, en 1830, la dissolution de la Chambre.

Comme magistrat, M. Mestadier dut à la Restauration les diverses fonctions de premier avocat général de Limoges (1818), de président de chambre à la même cour (1821), de conseiller à la Cour royale de Paris la même année, et enfin de conseiller à la Cour de cassation (5 novembre 1826). Après la révolution de Février, il fut choisi par ses collègues pour faire partie du tribunal des conflits. En 1852, il prit rang parmi les conseillers honoraires de la Cour suprême. — Il est mort en 1855. Il était commandeur de la Légion d'honneur depuis le 28 février 1851.

MESTRO (Henri-Joseph), administrateur français, né le 8 novembre 1804, entra, en 1825, dans le corps du commissariat de la marine; il y a successivement obtenu les grades de sous-commissaire (1839), de commissaire (1843) et de commissaire général de première classe (31 octobre 1855). Employé dès 1830 dans les bureaux du ministère de la marine, il y rendit d'utiles services pour toutes les questions relatives aux colonies et prit, quelques jours après la révolution de Février, la direction de cette branche de l'administration centrale. Depuis 1852, il fait partie du conseil d'État avec rang de conseiller ordinaire hors section. M. Mestro est commandeur de la Légion d'honneur depuis 1854.

MERLIN (Romain), bibliographe français, né à Montfort-l'Amaury, le 13 mars 1793, et fils d'un savant libraire et bibliophile, seconda son père dans son commerce, puis s'occupa de littérature grecque et de philologie. Successivement conservateur du dépôt de la librairie et sous-bibliothécaire au ministère de l'intérieur, il a été, en 1852, nommé conservateur des souscriptions au ministère d'État. Il a été récemment décoré.

On a de lui : la traduction des *Aventures d'a-*

mour de Parthénius, dans les *Romans grecs* de Paul-Louis Courier dont il était l'éditeur (1822); *des Réflexions impartiales sur le catalogue des livres de la Bibliothèque royale* (1847); la *Table systématique du Journal de la librairie* (1848); un certain nombre de *Catalogues* de bibliothèques importantes (1832-1845); et tout récemment : *Calligraphie, gravure, cartes à jouer, reliure*, etc. (1857, in-18), rapport sur l'Exposition universelle de 1855.

METAXAS (André, comte), homme d'État grec, né en 1796, dans l'île de Céphalonie, d'une des plus anciennes familles de l'aristocratie ionienne, passa en Grèce dès le début de l'insurrection (1821), et s'y fit remarquer à la tête d'un corps de troupes levé à ses frais. Rappelé par le gouvernement ionien, et menacé de la confiscation de ses biens, il subit cette rigueur plutôt que d'abandonner la cause nationale. Son désintéressement et quelques succès militaires, notamment à l'affaire de Lala (1822), lui valurent la confiance et l'estime des principaux chefs de la révolution. Porté, à diverses reprises, à la tête du gouvernement, il prit part, pendant toute la durée de la guerre de l'indépendance, aux événements les plus importants. Ministre du gouvernement provisoire dès 1822, il fut député de la Grèce au congrès de Vérone. Sous le gouvernement de Capo d'Istria et de son frère, le comte Augustin, son influence s'accrut, et après le renoncement de ce dernier, il fit partie de la commission administrative des sept (1832-1833). Depuis la régence bavaroise, il servit surtout le gouvernement par des missions à l'étranger. Cependant il fit partie, en 1841, du cabinet mixte formé par M. Maurocordato (voy. ce nom). En 1843, il fut un des chefs du mouvement constitutionnel, et présida, pendant quelque temps, le nouveau cabinet. Il a occupé plusieurs fois le ministère des finances. En 1849, le roi lui décerna le grade de général, en récompense de ses anciens services, et, en 1850, il le choisit pour ministre à Constantinople. M. Metaxas a conservé ce poste jusqu'à la rupture des relations diplomatiques entre la Turquie et la Grèce, à la suite des événements de l'Épire et de la Thessalie. Chef du parti napiste, il est devenu membre du sénat du royaume.

METHFESSEL (Albert-Gottlieb), compositeur allemand, né le 28 septembre 1786, à Stads-Ilm, et fils d'un artiste, joua en public dès l'âge de dix ans. Compositeur précoce, il était encore au collége, quand il publia un *Recueil de chansons*. Du lycée de Rudolstadt, où il resta sept ans (1800-1807), il passa à Leipsick, pour y étudier la théologie. Une pension du prince de Schwarzbourg-Rudolstadt (1809) lui permit d'aller à Dresde pour s'occuper d'études musicales et du chant. Il devint, en 1811, maître de musique de ce prince. En 1815, il s'établit à Brunswick et, en 1822, à Hambourg, où il se fit de la réputation comme professeur. Il fonda, en 1823, la Société de chant de Hambourg, qui existe encore. En 1832, le duc de Brunswick le nomma maître de sa chapelle. M. Methfessel occupa dix ans cette place, qu'un accès de surdité le força de quitter en 1842.

M. Methfessel n'est guère populaire qu'en Allemagne, où l'on goûte beaucoup ses *Quatuors à quatre voix d'hommes* et ses *Chansons d'étudiants*. Son *Commersbuch*, recueil des meilleures compositions de ce genre, est très-répandu dans toutes les universités. On a de lui d'autres ouvrages, plus sérieux quoique peu connus, entre autres : un *Cycle de chants d'église pour chœur d'hommes*; un *Oratorio, la Jérusalem délivrée*; et un opéra, *le Prince de Basra*.

METHUEN (Frédéric-Henry-Paul METHUEN, 2e baron), pair d'Angleterre, né en 1818, à Londres, est fils d'un député des Communes créé pair en 1838. Il servit quelque temps aux gardes et dans l'infanterie, donna sa démission en 1842, et prit, en 1849, la place de son père à la Chambre des Lords, où il se rangea dans les rangs du parti libéral. Il est député-lieutenant du comté de Wilts. De son mariage avec miss Sanford (1844) il a sept enfants, dont l'aîné, Paul-Sanford METHUEN, est né en 1845.

METTERNICH (Clément-Wenceslas-Népomucène-Lothaire, prince DE), le doyen des hommes d'État de l'Autriche, est né à Coblentz, le 15 mai 1773, d'une des premières familles du pays. A quinze ans, il alla étudier à l'université de Strasbourg, sous le célèbre professeur de Kock, et eut pour condisciple Benjamin Constant. Il fit son droit à l'université de Mayence. Dès l'année 1790, il remplit les fonctions de maître des cérémonies, au couronnement de l'empereur Léopold II. En 1794, au retour d'un voyage en Angleterre et d'une première mission à Aix-la-Chapelle, ce diplomate de vingt et un ans épousa la comtesse Éléonore de Kaunitz, nièce et héritière du célèbre ministre de ce nom.

Secrétaire du congrès de Rastadt, où il représentait le collége des comtes de Westphalie, M. de Metternich se fit remarquer de l'empereur François II, qui l'attacha d'abord à l'ambassade du comte Stadion à Saint-Pétersbourg, le nomma ministre d'Autriche à la cour de Dresde, puis à Berlin, où il prépara, de 1803 à 1804, la coalition qui fut dissoute par la victoire d'Austerlitz, et enfin le chargea, en 1806, de représenter l'Autriche à la cour de Napoléon. La jeunesse de M. de Metternich, sa haute naissance, la distinction de ses manières, sa physionomie séduisante et le charme de son esprit, lui eurent bientôt conquis de l'influence sur toute la cour, y compris l'Empereur, qui voyait en lui comme une personnification de l'esprit et des idées françaises en Autriche. De son côté, il témoigna pendant trois années l'enthousiasme le plus vif pour le génie de Napoléon, et de l'attachement à la France; il affectait même de se séparer, sur quelques points, de son gouvernement. Quand il crut le moment venu, « il se fit renvoyer; » mais l'anéantissement de l'Autriche à Wagram donna une première fois tort à sa politique.

Napoléon, irrité d'avoir été ainsi joué, avait fait conduire M. de Metternich à la frontière par la gendarmerie; mais le diplomate sut regagner aux conférences de Schœnbrunn les bonnes grâces du conquérant. Après le traité de Vienne, appelé au poste de chancelier d'État et président du conseil, il conçut la première idée du mariage de Napoléon avec une archiduchesse autrichienne, conduisit Marie-Louise en France, et parvint à son but, qui était de brouiller la France avec la Russie. La catastrophe de Moscou et le réveil de la nationalité allemande encouragèrent chez M. de Metternich le projet et l'espérance d'une résurrection de l'Autriche. Les historiens s'accordent à dire que son patriotisme ne fut point scrupuleux sur les moyens. C'est au congrès de Prague et dans la défection de l'Autriche qu'éclate cette habileté diplomatique où la conscience n'a rien à voir. Il donne d'abord à la neutralité de son pays l'attitude d'une *médiation armée;* puis, dans une entrevue célèbre, fit à Napoléon, pour prix de l'alliance, des conditions inacceptables, et enfin, nous déclara la guerre. Le 9 septembre 1813, M. de Metternich signa, à Tœplitz, l'adhésion de l'Autriche à la coalition. Le soir même de la bataille de Leipsick, l'empereur François II lui conféra

le titre de prince pour lui et ses descendants. M. de Metternich déploya la plus grande activité diplomatique aux conférences successivement inutiles de Francfort, de Fribourg, de Bâle, de Langres et de Chaumont, et enfin dirigea ce congrès de Châtillon, qui n'aboutit pas davantage. Partisan de la dynastie napoléonienne, suivant les uns, engagé déjà, suivant les autres, avec les Bourbons, il laissa, après la capitulation de Paris, la question à trancher à l'empereur Alexandre.

A la suite d'un voyage en Angleterre, où il renouvela le traité de la quadruple alliance, et reçut de l'université d'Oxford le titre honorifique de docteur, M. de Metternich revint présider le congrès de Vienne, qui est véritablement son œuvre. C'est à lui que l'Allemagne doit sa restauration féodale. Il était encore le plénipotentiaire de l'Autriche à la seconde paix de Paris (20 novembre 1815), ainsi qu'aux congrès d'Aix-la-Chapelle (1818), de Carlsbad (1819), de Troppau et de Laybach (1820), où fut, sous toutes les formes, proclamé le droit divin. Nommé, en 1821, chancelier d'État, il représenta encore l'Autriche au congrès de Vérone, en 1822, et devint, en 1826, après la mort du comte Vichy, président du conseil des affaires étrangères. La cause des Grecs, en 1824, trouva M. de Metternich hostile; il redouta avec raison l'agrandissement de la puissance russe aux dépens de la Turquie. La révolution de Juillet, qui pouvait défaire son œuvre, l'effraya d'abord; mais il fut rassuré en reconnaissant dans Louis-Philippe un roi prudent, et prévit qu'on laisserait étouffer, sans autre secours que des paroles, le dernier effort des nationalités italienne et polonaise.

La mort de l'empereur François Ier, en 1835, n'ôta rien à M. de Metternich de son influence. Il accompagna le nouvel empereur Ferdinand aux conférences de Tœplitz et de Prague, dont le but était de consolider l'alliance entre l'Autriche, la Prusse et la Russie. C'est encore lui qui, à l'occasion des affaires d'Orient, en 1840, contribua beaucoup à isoler la France du concert européen, à l'exclure du traité du 15 juillet, et à renouveler contre notre pays cette alliance de l'Angleterre et de la Russie, si contraire aux principes, sinon aux intérêts respectifs des deux pays.

En même temps M. de Metternich comprimait à l'intérieur tout élément de vie nationale. Dès le 8 juin 1815, il annihilait par son acte fédératif les promesses de 1813, et pendant trente-trois ans, gouvernait avec la police, la censure et le clergé. Mais ce *grand prévôt de l'Europe*, qui se flattait d'avoir à jamais vaincu ce qu'il appelait l'*émeute de* 89, vit un instant s'évanouir son œuvre, par le contre-coup de la révolution de 1848. Les mouvements hongrois et italiens, suivis de l'émeute du 18 mars, à Vienne, renversèrent le tout-puissant ministre. Il quitta l'Autriche en fugitif, et parvint, non sans peine, à passer en Angleterre, et de là en Hollande, où sa famille put le rejoindre, tandis que ses principaux domaines étaient mis sous le séquestre. A la fin de 1849, il vint s'établir à Bruxelles, d'où il renoua des relations avec tous ses amis. Le triomphe de la contre-révolution lui permit de rentrer à Vienne, en 1851. L'empereur François-Joseph vint lui rendre visite; l'année précédente, il avait également reçu le roi de Prusse, dans son château de Johannisberg. On assure que, depuis, le patriarche de la diplomatie européenne n'a pas été complétement étranger aux inspirations de la politique du comte de Buol. Son nom a été plusieurs fois prononcé à l'occasion de l'intervention autrichienne dans la guerre d'Orient.

En résumé, voici les principes avec lesquels M. de Metternich a gouverné pendant plus de quarante ans : empire fédératif et protectorat catholique de l'Autriche, neutralité armée, droit divin et irresponsabilité des rois, annihilation de toute initiative nationale, et partout et toujours *statu quo* absolu. L'immobilité lui a semblé l'unique condition de durée pour un empire aussi hétérogène que l'Autriche. Il a dominé la Hongrie par la rivalité des races; l'Italie, par la crainte du Spielberg. Une telle politique, maintenue pendant près de quarante ans, et surtout au milieu de telles crises, dénote au moins une science profonde des hommes et du temps. Mais « l'autorité, dit Chateaubriand, vient du génie du gouvernant ou de la médiocrité du gouverné. C'est ce qui reste à démêler dans M. de Metternich. »

Duc de Portella, seigneur de Johannisberg, grand d'Espagne de première classe, M. de Metternich a reçu des pensions et des croix de presque tous les souverains de l'Europe. L'empereur d'Autriche lui a donné le droit de porter dans ses armes les armes de la maison de Lorraine. — Il a été marié trois fois. Sa première femme, morte en 1819, lui a donné trois filles. Il épousa, en 1827, la baronne de Leykam-Beilstein, qui mourut deux ans après, lui laissant un fils, M. Richard de Metternich, qui est devenu, à vingt-cinq ans, ambassadeur d'Autriche à Dresde. Enfin il épousa, en 1831, la comtesse Mélanie de Zichy-Ferraris, morte en 1854, et dont il eut deux fils, MM. Paul et Lothaire de Metternich.

MEUNIER (Victor), publiciste français, né vers 1810, débuta dans *l'Écho du monde savant*, et prit part à diverses publications scientifiques et sociales. Il dirigea, en 1842, le *Dictionnaire élémentaire d'histoire naturelle*, et peu après la *Revue synthétique*, travailla ensuite à *la Phalange* et à *la Démocratie pacifique*. Il a rédigé jusqu'en 1855, le feuilleton scientifique de *la Presse*. A cette époque, il fonda *l'Ami des sciences*, auquel il a joint depuis, avec le concours de Mme Meunier, *la Presse des enfants*.

On a encore de lui : *Embryogénie comparée* (1837, in-4); rédigé avec M. Gerbe, d'après un cours de M. Coste: *Histoire philosophique des progrès de la zoologie générale* (1839, in-8); *Jésus-Christ devant les conseils de guerre* (1848; 3e édit., 1849), simple extrait de *la Démocratie pacifique*, qui a fait le bruit d'un volume, a été traduit en plusieurs langues, et expressément interdit à Gênes par l'autorité ecclésiastique; un grand nombre d'articles ou extraits, tels que : *Union démocratique et sociale*, *les Cités ouvrières*, *les Tables tournantes et parlantes* (1854).

MEUNIER (Louis-Arsène), écrivain pédagogique français, né vers 1805, entra de bonne heure dans l'instruction primaire, devint directeur de l'École normale d'Évreux, et vint diriger à Paris, en 1845, un pensionnat qu'il quitta, en 1848, pour se livrer à la politique.

On a de lui : *Grammaire française* (Évreux, 1838); *Enseignement simultané* (Ibid., 1841); *Caractères et portraits des enfants* (1846); *Défense des institutions laïques contre les attaques du clergé* (1847); *les Frères de l'école chrétienne devant la loi* (1848); *Aux curés de campagne* (1850); *du Rôle de la famille dans l'éducation* (1856), etc.

MEURICE (François-Désiré-Froment), artiste orfèvre français, né à Paris, le 31 décembre 1802, travailla dans différents ateliers et puisa le goût de l'orfèvrerie artistique dans les collections et les musées. Établi lui-même à Paris, en 1832, il débuta à l'exposition de 1839, et exécuta dès lors des travaux qui ont mérité d'être classés dans l'art plus que dans l'industrie. M. Victor

Hugo, le beau-frère de son frère (voy. ci-après), lui adressa une pièce de vers insérée plus tard dans les *Contemplations*, et dans laquelle l'artisan de la pensée disait au ciseleur :

Nous sommes frères ; la fleur
Par deux arts peut être faite.
Le poëte est ciseleur,
Le ciseleur est poëte !

Lorsque le poëte fonda le journal *l'Événement* en 1848, M. Froment Meurice avança une somme de 50 000 francs. — Il est mort presque subitement le 17 février 1855.

Cet artiste, dont le nom a figuré avec éclat à toutes les expositions depuis 1839, est surtout connu par les commandes officielles qui lui ont été confiées. Après avoir débuté par quelques travaux pour le sacre de Charles X et le comte de Chambord, il fut chargé d'un *Ostensoir* pour le pape Grégoire XVI (1844); de l'*Épée du comte de Paris* (1846); des *Epées* offertes aux généraux Cavaignac et Changarnier (1849); d'un *Surtout* allégorique pour M. de Luynes (1850); de *Groupes* en ivoire, pour le comte Demidoff (1852), etc. Son envoi à l'Exposition de Londres lui valut la grande médaille de prix dans la XVI[e] classe. C'est de sa maison, dirigée par son fils, qu'est sorti, en 1856, le *Berceau du prince impérial*.

MEURICE (François-Paul), romancier et auteur dramatique français, frère du précédent, né à Paris, en février 1820, fit d'excellentes études au collége Charlemagne et commença son droit. Il débuta, dès 1842, en faisant représenter à l'Odéon *Falstaff* d'après Shakspeare, en trois actes et en vers, avec MM. Th. Gautier et Vacquerie. Il donna au même théâtre, avec ce dernier : *le Capitaine Paroles* (1843), en un acte et en vers, aussi d'après Shakspeare, puis une imitation de l'*Antigone* de Sophocle, qui fut un événement littéraire. En 1847, il signa, avec M. Dumas, une traduction, en cinq actes et en vers, de l'*Hamlet* de Shakspeare, représentée avec succès au Théâtre-Historique, et collabora, sans signer, à plusieurs romans du même auteur : *Ascanio*, *Amaury*, *les Deux Diane*, etc.

En août 1848, M. Paul Meurice, dévoué aux idées démocratiques, devint rédacteur en chef de *l'Événement*, journal de M. Victor Hugo, son beau-frère, et en 1851, fut condamné, comme gérant, à neuf mois de prison pour le fameux article de M. Victor Hugo fils, sur la peine de mort.

M. Paul Meurice est encore auteur de *Benvenuto Cellini* (1852), drame en cinq actes spécialement fait pour l'acteur Mélingue (voy. ce nom); *Schamyl* (1854); *Paris*, drame cyclique (1855), joués tous trois à la Porte-Saint-Martin; et *l'Avocat des pauvres* (1856), drame en cinq actes, à la Gaîté. A part le dernier, chacune de ces pièces eut plus de cent représentations. Il faut encore citer de lui deux romans : *les Tyrans de village* et *la Famille Aubry*, publiés dans *le Siècle* et *la Presse*, en 1853, et réimprimés en volumes; puis des poésies dans la *Revue de la province et de Paris*. Écrivain patient et consciencieux, M. Paul Meurice a de la sobriété, sans manquer de vigueur, et cherche à donner à toutes ses œuvres un cachet d'austère moralité.

MEUSNIER (Mathieu). Voy. MATHIEU-MEUSNIER.

MEYENDORFF (Pierre, baron DE), diplomate russe, né vers 1790, descend d'une famille noble originaire de la Saxe. Fils d'un général de cavalerie, il fit la campagne de 1812 comme officier d'état-major, et entra, après la paix, dans le service diplomatique. D'abord secrétaire de légation à Madrid, puis conseiller d'ambassade à Vienne, il fut, en 1832, nommé ministre plénipotentiaire à Stuttgart. Transféré à Berlin, en 1839, avec le titre d'ambassadeur, il s'y comporta avec une rare prudence, surtout lors des événements de 1848. Au mois d'octobre 1850, il passa, en la même qualité, auprès de la cour de Vienne, afin de s'interposer entre la Prusse et l'Autriche, qui se disputaient la suprématie de l'Allemagne, et prit part aux négociations d'Olmutz. Rappelé en 1854, il devint conseiller privé actuel et membre du Conseil de l'empire.

Son frère puîné, M. Alexandre, baron de MEYENDORFF, signala son passage à la chambre du commerce de Moscou, qu'il a longtemps présidée, par les encouragements donnés à l'industrie. En 1840, il accompagna les savants géologues Murchison et de Verneuil dans leur exploration au nord de la Russie, et fit dresser, avec l'aide de Paul Sinoffjeff, une carte industrielle de l'empire. En 1851, il fut adjoint au prince Worontzoff, pour la direction commerciale des provinces du Caucase, et en 1853, nommé conseiller intime.

MEYER (Hermann DE), naturaliste allemand, né le 3 septembre 1801, à Francfort-sur-le-Mein, entra d'abord dans une maison de banque de cette ville, puis étudia en 1822, à Heidelberg, le droit administratif et la chimie; occupa, en 1834, une place importante dans l'administration municipale de Francfort, et devint, en 1837, un des administrateurs de la caisse de la Confédération germanique.

Livré par goût à l'étude des sciences naturelles, surtout de la géologie et de la paléontologie, M. Meyer a écrit plusieurs ouvrages estimés pour la scrupuleuse exactitude des descriptions et des dessins ; *Palæologica, pour servir à l'histoire de la terre et de ses habitants* (Palæologica zur Geschichte der Erde und, etc.; Francfort, 1832); *Tableau de géologie* (Tabelle über die G.; Nuremberg, 1833); *les Ossements fossiles de Georgensgmund* (die fossilen Knochen von G.; Francfort, 1834); *Nouvelles espèces d'écrevisses fossiles* (Neue Arten fossiler Krebse; Stuttgart, 1840); *Recherches sur la paléontologie du Wurtemberg* (Beitraege zur Palæontologie W.; Ibid., 1844), avec Plieninger; *Homœosaurus et Rhamphorhynchus* (Francfort, 1847); *Paleontographica*, *Recherches sur l'histoire du monde antédiluvien* (Palæontogr. Beitraege zur Naturgeschichte der Vorwelt; Kassel, 1846), avec M. Dunker; *les Reptiles et les mammifères des différentes époques de la terre* (die Reptilien und Saeugethiere der verschiedenen Erdepochen; Francfort, 1852), etc. M. Meyer a entrepris, en 1845, une *Faune antédiluvienne* (Zur Fauna der Vorwelt), qui n'est pas encore achevée. Ses belles recherches sur les sauriens lui ont valu, en 1847, la grande médaille de la Société des sciences de Harlem.

MEYER (Jean-Georges), dit MEYER DE BRÊME, peintre de genre allemand, né à Brême, vers 1810, fut élève de l'école de Dusseldorf, s'exerça d'abord dans la peinture historique et traita un assez grand nombre de sujets tirés de *la Bible : le Christ pleurant sur Jérusalem*, *Agar et Ismaël*, *le prophète Élie*, *Abraham et Sara*, *la Mort de Moïse*, etc. Ces compositions attiraient déjà l'attention sur lui, lorsqu'il se tourna vers un genre plus modeste. Il se mit à peindre des scènes de la vie privée : la famille, l'enfance surtout, lui fournirent une foule de sujets qu'il traita avec tant de bonheur, qu'on l'a surnommé le Meyer des enfants (*Kinder-Meyer*). On a remarqué surtout dans ce genre *l'Enfant Jésus au milieu des enfants*, *la Veuve au convoi de son mari*, *les En-*

fants au bord du ruisseau, *Mère et enfants*, et *le Petit frère dormant*. Ces deux dernières petites toiles ont été exposées à Paris, en 1855. M. Meyer a obtenu, en 1850, une médaille d'or de Prusse, et deux ans plus tard, s'est fixé à Berlin.

MEYER (Jean-Henri-Louis), peintre hollandais, né à Amsterdam, en 1810, fut élève de Jean Pienemann et s'essaya dans les tableaux d'histoire et les paysages avant de peindre des marines. Il a beaucoup produit dans ce dernier genre et souvent exposé à Paris, où il a longtemps résidé : *le Naufrage du Guillaume Ier*, au musée de Harlem; *Vue des environs de Gorcum* (1841) ; *l'Incendie en mer du navire* l'India (1843) ; *le Combat de* l'Abeille *contre* l'Alcarity (1844) ; *Souvenirs d'Étretat* (1845) ; *une Marine* et des *Barques hollandaises aux environs de Flessingue* (1847) ; *un Effet du matin sur mer* (1852); et à l'Exposition universelle de 1855; *un Coup de vent* et un *Navire échouant sur les côtes d'Angleterre*. Il a obtenu une 3e médaille en 1843, une 2e en 1844, la croix d'honneur en 1847, et une médaille de troisième classe en 1855.

MEYERBEER (Giacomo), ou plutôt Meyer-Liebman Beer, le plus illustre, avec Rossini, des compositeurs dramatiques contemporains, membre étranger de l'Institut de France, est né à Berlin, le 5 septembre 1794. Son père, Jacques Beer, dont il prit le prénom en l'italianisant, était un riche banquier juif, dont les trois enfants eurent le mérite de devenir des hommes remarquables, sans être poussés au travail par l'aiguillon du besoin. Guillaume, le premier des frères de Meyer, mort le 27 mars 1850, et qui s'occupait d'affaires de banque, se distingua comme astronome, et fut le collaborateur de M. Maedler (voy. ce nom); le second, Michel, était un poëte dramatique dont les premières œuvres, *le Paria* et *Struensée*, ont fait vivement regretter en Allemagne la mort prématurée (23 mars 1833).

Le goût et l'aptitude du jeune Meyerbeer pour la musique furent des plus précoces. A sept ans, c'était déjà un de ces pianistes prodiges qu'une famille moins riche n'eût pas manqué d'exploiter. Mais le fils du banquier ne joua d'abord que dans des concerts d'amateurs, et eut tout le loisir de se livrer à la composition. Cependant, à neuf ans, son nom et son talent firent du bruit, et un article de la *Gazette de Leipsick*, en 1803, vantait en lui un des meilleurs pianistes de Berlin.

M. Meyerbeer n'avait encore reçu qu'indirectement les leçons des grands maîtres : un élève de Clémenti, Lanska, avait été son professeur de piano, et Bernard-Anselme Weber, chef d'orchestre au grand théâtre de Berlin, ancien élève de l'abbé Vogler, lui enseignait la composition. Sa première fugue ayant été envoyée par Weber à l'illustre abbé, celui-ci comprit tout l'avenir du jeune israélite; il voulut diriger lui-même ses études, et le fit venir à Darmstadt, où il était organiste de la cathédrale (1809). M. Meyerbeer trouva auprès de lui de dignes condisciples, Gambascher, depuis maître de chapelle à Vienne, Charles-Marie de Weber, l'auteur du *Freyschutz*, et Godefroid de Weber son frère. Il s'établit entre eux une heureuse émulation et une douce amitié. Pendant plus de deux ans M. Meyerbeer se familiarisa avec la pratique et la théorie de la musique d'église, et fut initié à tous les mystères de la science de l'harmonie. Parmi ses compositions religieuses de cette époque, son premier oratorio, *Dieu et la nature*, obtint à Darmstadt un grand succès, et lui valut le titre de compositeur ordinaire de la cour grand-ducale.

Son premier opéra, *le Vœu de Jephté*, fut représenté à Munich en 1812. La musique en était grave et sévère, mais froide et sans mouvement; c'était plutôt celle d'un oratorio que celle d'un drame, et elle fut plus estimée qu'applaudie. L'année suivante, M. Meyerbeer eut à Vienne plus de succès, mais comme pianiste, et passant à volonté de l'école de Clémenti à celle de Hummel, il se fit tour à tour applaudir par des traits nouveaux et brillants et par la grâce et la pureté de son jeu. Mais à ses triomphes éphémères du virtuose il préfère la gloire plus solide du compositeur, et écrit un opéra-comique, *Abimelech ou les deux Califes* (Vienne, 1812). Malheureusement l'élève de Vogler y porta encore la gravité et la froideur de la musique religieuse, et l'œuvre savante, goûtée du maître et de l'école, n'eut auprès du public aucun succès.

M. Meyerbeer reçut alors de Salieri, l'auteur des *Danaïdes* et de *Tarare*, le conseil d'aller chercher en Italie une autre méthode et d'autres modèles; il s'y rendit en passant par Paris (1815). Rossini, avec sa musique encore toute italienne, régnait alors sans partage; *Tancrède* surtout avait porté l'enthousiasme au comble. M. Meyerbeer resta plus de deux ans sans trouver un libretto ni une scène; mais, grâce à sa fortune, il attendit patiemment et étudia à loisir cette musique si vive, si légère, si peu allemande. Enfin, il put faire représenter à Padoue, au mois de juillet 1818, son premier opéra italien, *Romilda e Constanza*. La Pisaroni chantait le principal rôle; une mélodie gracieuse s'unissait à une instrumentation large et brillante; le succès fut complet. Il donna à Turin, en 1819, *Semiramide riconosciuta*, et, au commencement de 1820, la ville de Venise, dont les théâtres avaient repoussé ses premières œuvres italiennes, accueillant en même temps son *Emma di Resburgo* et l'*Eduardo e Cristina* de Rossini, fit aux deux maestros les mêmes ovations.

M. Meyerbeer revint alors en Allemagne s'offrir aux applaudissements de ses compatriotes; mais il fut traité à Berlin comme un déserteur de la musique nationale, et à Vienne, comme un plagiaire de Rossini. Un accueil meilleur dans quelques provinces le consola un peu des sévérités des deux capitales. Après avoir écrit pour l'opéra de Berlin *la Porte de Brandebourg*, qui ne fut pas représentée, il se hâta de retourner en Italie, où la Scala de Milan s'ouvrit à *Marguerite d'Anjou* (1822), jouée plus tard à Paris, sur la scène de l'Odéon. Vinrent ensuite l'*Esule di Grenata*, dont le succès fut enlevé de haute lutte par Lablache et la Pisaroni, malgré les cabales, et *Almanzor*, écrit pour Rome, mais qu'une maladie de Mme Bassi empêcha de jouer. Enfin en 1825, fut représenté à Venise le chef-d'œuvre de sa manière italienne, *il Crociato in Egitto*. Le succès fut immense; applaudie sur tous les théâtres de l'Italie, la pièce fit promptement le tour de l'Europe; elle triompha, en Allemagne, des vieilles rancunes, et vainquit, même en France, le dédain des admirateurs exclusifs de Rossini.

Ici se place dans la vie de M. Meyerbeer une période de repos pendant laquelle son génie se prépare à une transformation nouvelle. Marié en 1827, il eut deux enfants qu'il perdit presque aussitôt. Au milieu de son recueillement et de sa tristesse, il revint à la musique religieuse, et écrivit un *Stabat*, un *Miserere*, un *Te Deum*, *Douze Psaumes* et ses *Huit cantiques de Klopstock*. Mais il se faisait chez lui, en silence, un travail plus fécond; l'inspiration qui le débordait put enfin se donner carrière dans un poëme qui offrait pour sujet, sous toutes les fantaisies d'une légende merveilleuse, la grande, l'éternelle lutte du bien et du mal, et le 21 novembre 1831, *Robert le*

Diable vint marquer dans l'art dramatique une ère nouvelle. Cette musique savante, profonde, toute psychologique, qui, faisant encore au sentiment et à la passion leur place, unissait, dans une orchestration exubérante, les mélodies gracieuses et les chants puissants à tous les effets mystérieux et étranges du surnaturalisme allemand, étonna, confondit la critique, mais passionna le public, et conquit tout d'un coup une incroyable popularité. L'Opéra de Paris, où *Robert* avait pour interprètes Nourrit, M. Levasseur, Mmes Dorus, Damoreau et Falcon, lui dut ses plus beaux jours et en compta les représentations par centaines. Le docteur Véron, qui avait hésité à l'accueillir, lui dut une partie de sa fortune. Le poëme fut immédiatement traduit dans toutes les langues, et toutes les scènes de France, d'Europe, du monde essayèrent de l'interpréter.

Après cet effort de création, M. Meyerbeer rentre encore dans le repos : pendant cinq années, il ne donne que quelques mélodies dramatiques, *le Vœu pendant l'orage*, *le Moine*, etc. Mais, en mars 1836, au milieu de l'attente générale, paraissent *les Huguenots*, annoncés sous le titre de *la Saint-Barthélemy*, comme le digne pendant de *Robert*. Le succès de cette seconde œuvre française, interprétée encore par Nourrit et Mlle Falcon, fut grand sans doute, mais moins prompt, moins électrique, pour ainsi dire. La critique, que n'entraînait pas un élan universel, put se reconnaître et discuta davantage. On établit entre les deux opéras un parallèle sans fin ; on trouvait dans *les Huguenots* autant et plus de science peut-être, mais moins d'idées, autant de puissance dramatique, mais moins de profondeur. Certaines parties, comme le grand duo final du quatrième acte, étaient au-dessus de toute comparaison ; mais l'ensemble de l'œuvre (était-ce la faute du poëme?) avait moins d'unité, et dans la perfection égale du travail, l'inspiration était moins soutenue.

Le *Prophète* qui ne vint que treize ans plus tard (1849), compte déjà les représentations par centaines comme ses aînés. Pourtant il excita plus de surprise que d'enthousiasme, et il n'est pas descendu au même degré de popularité. C'est qu'ici l'équilibre entre l'inspiration et le travail, maintenu dans *Robert*, compromis déjà dans les *Huguenots*, paraît rompu ; la passion et le sentiment cèdent le pas à la science ; la mélodie, excepté dans les ballets, est plus rare et s'évanouit plus vite dans l'harmonie. L'élève de Vogler a reparu ; la majesté religieuse, qui se fait une place dans toutes les œuvres de Meyerbeer, envahit de nouveau les situations dramatiques mêmes et amortit le mouvement ; les voix se perdent dans l'orchestre ; l'instrumentation domine tout.

Après cette grande trilogie dramatique, l'auteur essaye de se restreindre aux proportions de l'Opéra-Comique ; en 1854 *l'Étoile du Nord* obtint à son tour en France et à l'étranger un de ces succès que les années n'épuisent pas. C'était dans un cadre nouveau, la même manière, les mêmes qualités et leur excès. Sous un luxe d'effets d'orchestre, inusité encore à la scène comique, on retrouva pourtant la grâce, l'esprit même qui conviennent au genre et, avec la richesse de couleur locale prodiguée dans la peinture de la vie militaire, une sensibilité douce et pénétrante.

Entre *les Huguenots* et *le Prophète*, M. Meyerbeer à donné à Berlin *le Camp de Silésie* (1842), opéra patriotique qui ne dut son succès qu'à l'esprit national et à Jenny Lind, et dont l'auteur a transporté quelques parties dans *l'Étoile du Nord*. Il a écrit en outre, pour le mariage du prince de Prusse, la célèbre *Marche aux flambeaux*. Aujourd'hui enfin, il retient d'une main avare une partition nouvelle, *l'Africaine*, qui ne paraîtra, comme les autres, qu'à son jour et à son heure, quand le maître aura trouvé les conditions les plus favorables au succès et des voix capables de l'interpréter. On a annoncé, à plusieurs reprises qu'une nouvelle pièce en trois actes, mais n'ayant pas encore de titre arrêté, était en répétition à l'Opéra-Comique.

Il n'entre pas dans le plan de cet ouvrage d'essayer une autre appréciation du génie de Meyerbeer que celle qui ressort de l'histoire même et de l'analyse de ses œuvres. On voit que si la science chez lui domine, elle n'exclut pas plus l'inspiration que, dans les chefs-d'œuvre de Rossini, l'inspiration n'exclut la science. Dans ses intervalles de silence, M. Meyerbeer a pu être accusé de stérilité, mais on a remarqué aussi que chacune de ces grandes compositions si longtemps attendues contenait assez de musique pour défrayer plusieurs opéras ordinaires. Sa lenteur à produire vient de son amour, de son culte pour l'art et de son respect pour le public auquel il ne veut offrir que les meilleures formes de ses pensées. Mais le travail se fait sentir dans la recherche des effets et la complication des moyens. De là les modulations trop savantes, les mélodies tourmentées, les jeux brillants de l'harmonie substituées au développement naturel d'un thème ; de là enfin l'abus de l'instrumentation et cet asservissement despotique des voix à tous les besoins, à tous les caprices de la pensée du maître. L'influence de M. Meyerbeer n'a pas été sans danger : il a donné l'exemple d'exagérations bruyantes à des imitateurs qui n'ont pas toujours son génie, et lui-même fait souvent payer cher aux chanteurs, par un prompt épuisement, les triomphes qu'ils lui doivent.

M. Meyerbeer jouit de la plus grande considération. Décoré de tous les ordres, il est commandeur de la Légion d'honneur, et associé de l'Académie des beaux-arts depuis 1834, comme successeur de Morghen.

MEYERHEIM (Frédéric-Édouard), peintre de genre allemand, né à Dantzick, le 7 janvier 1808, et fils d'un artiste estimé, se destina de bonne heure à la peinture, et en apprit, dans l'atelier de son père, les premiers éléments. A quinze ans, il s'était fait connaître par quelques paysages, et la Société de la paix, qui a pour but principal d'encourager et de soutenir les jeunes talents, lui fit, en 1830, une pension, pour lui permettre d'aller à Berlin suivre les cours de l'Académie. Il prit toutefois le parti d'être son seul maître et se contenta de demander des conseils à quelques jeunes artistes, qui formaient une petite société d'opposition contre l'Académie. Obligé pour vivre de faire de la lithographie, M. Meyerheim publia, avec MM. Kugler et Srack, des vues de monuments ou de sites remarquables. C'est de 1834 que datent ses premiers tableaux. Il débuta par un coup d'éclat, *le Mendiant aveugle*, qui fut accueilli comme une des meilleures toiles de genre de l'époque. Nous citerons ensuite : *le Tir à la cible en Bavière*, plusieurs *Moissons*, *une Laitière comptant sa recette*, *la Grand-mère montrant à sa petite-fille à sauter à la corde*, *les Petits chats*, *l'École de village*, etc. Il envoya à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, deux petites toiles : *Paysans de Brunswick allant à l'église*, *la Famille d'un artisan*, qui lui valurent une médaille de seconde classe. Dans sa patrie il a été honoré de toutes les distinctions. Il est membre des Académies de Dresde et de Berlin et professeur dans cette dernière ville depuis 1855.

MEYNERT (Hermann-Günther), historien allemand, né à Dresde le 20 décembre 1808, débuta par des articles de critique dans différents journaux de Dresde et de Leipsick et par deux volumes de littérature légère, un recueil de poésies, *Fleurs d'automne de Vienne* (1832) et un recueil de nouvelles, *les Branches de corail* (1833). S'étant consacré alors à des études plus sérieuses, il publia un premier ouvrage historique, *l'Histoire du peuple saxon* (Leipsick, 1835); puis il vint à Vienne où il travailla avec ardeur à une œuvre très-importante, *l'Histoire de l'Autriche, de ses peuples et de ses provinces* (Pesth, 1843, 6 vol., dont un *Supplément* (Vienne, 1853) donne la suite jusqu'aux événements de 1848 et 1849. Un ouvrage plus récent de M. Meynert, *l'Histoire de l'armée autrichienne* (Vienne, 1852-1854, 4 vol.), faite d'après des documents inédits, se distingue par l'exactitude des connaissances spéciales et par des qualités de style que semblerait devoir exclure l'aridité de la matière.

MÉZIÈRES (Louis), littérateur français, né à Paris en 1793, fut admis, en 1811, à l'École normale et prit, en 1816, le diplôme de docteur ès lettres. Après avoir professé à Lyon et à Soissons, il fut nommé recteur de l'Académie de Metz, puis proviseur du lycée d'Angers, et en 1856 admis à la retraite. Parmi ses ouvrages, on remarque : *Leçons anglaises de littérature et de morale* (1823, 2 vol. in-8; 2e édit. augmentée, 1841); *Histoire critique de la littérature anglaise* (1834, 3 vol. in-8) depuis le règne d'Élisabeth jusqu'à nos jours; *Influence du régime représentatif sur la félicité publique* (1846, in-8); *Éloge de l'économie* (1851, in-18; 2e édit., 1853), couronné par l'Académie française. M. Louis Mézières est chevalier de la Légion d'honneur.

Son fils, M. Alfred Mézières, ancien élève de l'École normale (1845), puis de l'École d'Athènes, a été chargé, en 1854, du cours de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Nancy. En 1853, il a publié une *Étude* sur *les OEuvres politiques de Paul Paruta* (in-8).

MIALHE (L.), pharmacien français, né vers 1810, fit ses études spéciales à Paris et y reçut tour à tour le diplôme de pharmacien (1836) et celui de docteur en médecine (1838). Il est agrégé de la Faculté. Nous citerons parmi ses travaux souvent communiqués à l'Académie : *Traité de l'art de formuler* (1845, in-8); *Recherches sur les purgatifs* (1848), extraits de *l'Union médicale; de l'Albumine* (1852, in-8): *Chimie appliquée à la physiologie et à la thérapeutique* (1855, in-8). Il a aussi revu *le Nouveau formulaire des hôpitaux* (1841) de Milne-Edwards. M. Mialhe a reçu la croix d'honneur en 1847.

MICHAUD (Louis-Gabriel), littérateur et libraire français, né à Bourg-en-Bresse, en 1772, frère de l'académicien Joseph Michaud mort en 1840, vint avec lui à Paris, où ils fondèrent, en 1801, une librairie-imprimerie-fonderie. Il publia, en 1802, une *Biographie moderne, ou des Hommes vivants* (3 vol. in-8), qui attira sur lui les rigueurs du parquet, et entreprit, en 1811, la *Biographie universelle*, désignée depuis sous le nom de *Biographie Michaud*, qui forme avec le *Supplément* 85 vol. in-8 (1811-1837). Dans ces dernières années, après avoir réclamé avec succès contre MM. Didot la propriété exclusive du titre et de la rédaction de la *Biographie universelle*, il en a entrepris une nouvelle édition qui se poursuit concurremment avec la *Nouvelle biographie générale* (voy. Hoefer). M. G. Michaud est chevalier de la Légion d'honneur. On a encore de lui : un *Tableau historique et raisonné des premières guerres de Bonaparte*. plusieurs articles signés de son nom dans la *Biographie universelle*, et des *Notes* ou *Préfaces* pour divers ouvrages qu'il a édités.

MICHEL (Adolphe), littérateur français, né à Moulins, en 1801, rédigea, dans les dernières années de la Restauration, *la Gazette constitutionnelle de l'Allier*. Après 1830, il fut nommé chef de bureau à la préfecture du Cher. On a de lui : l'*Annuaire de l'Allier* (1832 et ann. suiv.), puis l'*Annuaire du Berry* (1840), des brochures, et un magnifique ouvrage sur *l'Ancienne Auvergne et le Velay* (Moulins, 1843-1851, 3 vol. in-fol.), qui comprend l'histoire, l'archéologie, les mœurs et la topographie de ces deux provinces. Il a aussi pris part à la continuation de *l'Ancien Bourbonnais* (1833-1837, 2 vol. in-fol).

MICHEL (Francisque), archéologue français, né à Lyon, le 18 février 1809, et fils d'un ancien professeur, fit ses études à Lyon et vint à Paris, où il fournit des articles littéraires au *Cabinet de lecture* et à divers journaux et publia, en 1832, deux nouvelles historiques, *Job* et *Audefroi le Bâtard* (in-8). Mais ce fut surtout aux travaux philologiques qu'il consacra son activité et, de 1830 à 1833, il se fit l'éditeur d'un grand nombre d'opuscules de la littérature française du moyen âge, parmi lesquels nous citerons : *la Chronique de Duguesclin* (1830); *les Chansons de Coucy* (1830); *Mahomet* (1831), et *le Lai d'Havelok le Danois* (1833). En 1835, il fut chargé par M. Guizot, alors ministre, de faire des recherches sur les monuments de l'histoire et de la littérature française dans les bibliothèques de l'Angleterre. Décoré de la Légion d'honneur, en 1838, il fut nommé, l'année suivante, professeur de littérature étrangère à la Faculté de Bordeaux. Il est correspondant de l'Institut, membre du comité des monuments historiques, de la Société des antiquaires et autres sociétés savantes.

De 1834 à 1842, M. Michel ne fit pas paraître, à Paris ou à Londres, moins d'une trentaine d'ouvrages, écrits entre le XIe et le XIVe siècle en français, en saxon et en anglais, revus d'après les manuscrits originaux et dont la plupart voyaient le jour pour la première fois. Voici les plus importants au point de vue archéologique : *le Roman d'Eustache Lemoine* (1834 in-8), pirate fameux du treizième siècle; *Tristan* (Londres, 1835, 2 vol. in-12), recueil des poëmes de ce trouvère; *Chronique anglo-normande* (Rouen, 1836-1840, 3 vol. in-8), extraits et écrits relatifs à l'histoire de Normandie et d'Angleterre pendant les onzième et douzième siècles; *Lais inédits des XIIe et XIIIe siècles* (1836, in-8); *la Chanson de Roland* (1837, in-8); *Chronique des ducs de Normandie* (Imprim. roy., 1837-1844, in-4), par le trouvère Benoît; *Roman du roi Flore et de la reine Jeanne* (1838, in-8); *Théâtre français au moyen âge* (1839, in-8), recueilli avec M. de Monmerqué; *Chanson des Saxons* (1839-1840, 2 vol. in-8), histoire héroïque de Witikind; *Histoire des ducs de Normandie et des rois d'Angleterre* (1840, in-8); etc. En ces derniers temps il a édité les poëmes de *Mellusine* (1854, in-8) et de *Gérard de Rossillon* (1856, in-8).

En dehors de ces travaux de recherches, M. Michel a donné, comme auteur, quelques ouvrages d'une profonde érudition, tels que l'*Histoire des races maudites de la France et de l'Espagne* (1847, 2 vol. in-8); *le Livre d'or des métiers* (1851-1854, 2 vol. in-8), histoire des hôtelleries, cabarets, restaurants et cafés, avec M. Édouard Fournier; *Histoire des tissus de soie au moyen âge* (1852-1854, 2 vol. in-4), qui a été couronnée par l'In-

stitut, etc. Il a encore traduit de l'anglais les *OEuvres* de Sterne et de Goldsmith.

MICHEL (Marc-Antoine-Amédée), dit Marc-Michel, littérateur et vaudevilliste français, né à Marseille, le 22 juillet 1812, commença ses études à Aix, chez les Jésuites, sous le P. Loriquet, et les acheva au collége de sa ville natale. Après avoir publié des poésies élégiaques, sous le pseudonyme de *Scribomane Job* dans *le Sémaphore* de Marseille, il vint à Paris en 1834, donna encore, dans *la Revue de France*, des vers lugubres, puis entra à *la Revue des théâtres*, où il changea tout à coup de ton et de style. Chargé alors des comptes rendus de la police correctionnelle au *Journal général des tribunaux*, puis au *Droit* (1838-1845), il y porta une verve comique qui fut très-goûtée. Il écrivait en même temps des feuilletons dans divers journaux quotidiens et faisait jouer des pièces sur les théâtres secondaires, en société avec une foule d'auteurs, particulièrement avec MM. Labiche et Lefranc, dont les noms se sont quelquefois cachés avec le sien, sous le pseudonyme collectif de *Paul Dandré*.

M. Marc Michel est aujourd'hui un des fournisseurs ordinaires de nos scènes de vaudevilles; sa réputation et ses succès sont dus à cette excentricité bouffonne de situations et de langage que des acteurs aimés de la foule exploitent si volontiers dans des rôles créés pour eux. Le nombre de ses pièces s'élève à plus de 100. Parmi celles qui furent le plus applaudies, nous citerons : *M. de Coyllin, ou l'Homme infiniment poli* (1838), pour les débuts de Grassot, au Palais-Royal; *la Chanteuse des rues* (1840); *un Tigre du Bengale* (1849); *une Femme qui perd ses jarretières* (1851); *le Chapeau de paille d'Italie* (1851), l'une des plus connues des œuvres de ce genre; *Maman Sabouleux* (1852); *Otez votre fille s'il vous plaît* (1854); *Mme de Montenfriche* (1856); *la Dame aux jambes d'azur* (1857).

MICHEL (Nicolaewitch), frère de l'empereur de Russie Alexandre II (voy. ce nom), est né le 25 (13) octobre 1832. Il est aide de camp général de l'empereur, grand maître de l'artillerie, commandant du corps d'artillerie de la garde, chef d'un régiment de lanciers, d'un régiment de dragons et d'un régiment de chasseurs, propriétaire du 26e régiment d'infanterie autrichien, et chef du 4e régiment de hussards prussien. Il est marié (29 août 1857) à la princesse *Cécile*-Auguste, fille de feu Léopold, grand-duc de Bade.

MICHEL-LÉVY frères, éditeurs français, de famille israélite, nés de 1810 à 1815, dirigent, depuis vingt-cinq ans, une grande librairie, qui, malgré son développement dans toutes les branches de l'exploitation littéraire, a pour spécialité les publications théâtrales. Ils publient *l'Entr'acte*, fondé par eux, et une *Bibliothèque dramatique*, en deux formats, l'in-18 anglais et le grand in-8 populaire, à images. MM. Michel-Lévy prennent le titre d'éditeurs des œuvres de MM. Scribe, H. Murger, Conscience, Alexandre Dumas, et de plusieurs autres célébrités contemporaines.

MICHEL OBRENOVITCH, ex-prince de Serbie, né le 4 septembre 1828, est le fils cadet du prince Miloch (voy. ce nom). Confié, dès son jeune âge, avec son frère aîné Milane, aux soins d'un professeur russe, M. Zoritch, il passa, en 1837, aux mains d'un jeune grec de Trieste, M. Ranos, et acquit une connaissance suffisante de l'allemand et du français. Les deux jeunes princes se disposaient à quitter la Serbie avec leur précepteur pour visiter l'Europe, lorsque éclata la révolution, qui renversa Miloch du pouvoir. Milane, appelé à lui succéder après son abdication, étant mort au bout de trois semaines (8 juillet 1839), Michel, qui avait suivi son père dans sa retraite, revint alors en Serbie, où il fut proclamé kniaz, aux termes du hatti-chérif de 1838, puis il se rendit à Constantinople, où le nouveau sultan Abdul-Medjid lui conféra l'investiture, et le décora du titre de muchir (janvier 1840). De retour en Serbie, il prêta, le 30 mars, le serment de fidélité à la constitution. Une régence composée des chefs de l'ancienne opposition, sous Miloch, Ephrem, oncle du prince, Voutchich et Petroniwitch, avait administré les affaires pendant son absence, et, à son retour, les deux derniers lui furent adjoints par la Porte, en qualité de conseillers, ou plutôt de surveillants.

Cette tutelle, naturellement odieuse au jeune prince, compliquait pour lui une situation déjà délicate. Dominé par sa mère, qui rêvait en secret le retour de Miloch, il était placé entre les exigences du parti que soutenait la Porte et le sourd mécontentement du peuple impatient du joug étranger. Il ne chercha qu'à se débarrasser de Voutchitch et de Petroniwitch, contre lesquels il excita les knetz, ou chefs de plusieurs districts. Menacés d'être mis en jugement, ils se réfugièrent sous la protection du pacha, et passèrent à Constantinople, où les membres les plus influents de leur parti les suivirent (1840).

Michel, après leur départ, opéra quelques réformes administratives utiles; mais il ne ménagea pas assez le sentiment national, et ses mesures fiscales achevèrent de dépopulariser son gouvernement. A la fin de 1841, la Porte demanda et obtint le rappel des exilés. Dès lors, une double opposition agita le pays: celle des partisans de Miloch et celle du parti constitutionnel, à la tête duquel étaient Voutchitch et Garachanin, et que favorisait ouvertement la Turquie; plusieurs districts s'insurgèrent. Au mois d'août 1842, Michel, qui, après avoir transféré le gouvernement à Kragougevatz, s'était laissé persuader de le reporter à Belgrade, marcha, avec 10 000 hommes, sur Kragoujevatz, où Voutchitch campait avec 2000 partisans. Mais son armée se débanda, et, après une campagne de sept jours, il se retira sur le territoire autrichien, tandis que Voutchitch entrait en triomphe dans la capitale, et formait, avec Petroniwitch et Simitch, le second triumvirat qui fut reconnu par le commissaire de la Porte. Deux mois plus tard, l'Assemblée nationale proclama la déchéance de la famille Obrenovitch et conféra la dignité de kniaz à Alexandre Karageorgevitch (voy. ce nom). Michel, retiré à Semlin, et encouragé par la présence des consuls européens qui l'avaient suivi, protesta contre cette décision de l'Assemblée, confirmée par la Porte. Il attendit en vain une intervention des puissances, et dut quitter Semlin où sa présence inquiétait le nouveau gouvernement de Belgrade. Après avoir passé quelque temps à Vienne, auprès de son père, il se rendit à Berlin (novembre 1843), accompagné du célèbre écrivain et philosophe serbe, Vuk Stefanovitch (voy. ce nom). Tandis qu'il y paraissait occupé exclusivement d'études philosophiques, ses agents provoquaient en Serbie, avec l'appui secret de l'Autriche, une suite de conspirations ou de soulèvements que la vigilance et l'énergie du nouveau prince firent échouer. Depuis, le prince Michel a fait, dans toutes les contrées de l'Europe, de continuels voyages.

MICHELANT (Henri-Victor), antiquaire français, né à Liége, le 8 août 1811, se fit connaître

par la publication de quelques manuscrits poétiques du moyen âge. Reçu docteur en philosophie, il fut chargé, de 1849 à 1851, du cours de littérature étrangère à la Faculté de Rennes. Il est membre de la Société des antiquaires de France et de plusieurs corps savants de l'Allemagne et du Nord. La plupart de ses recherches archéologiques ont été consignées dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, la *Revue d'Austrasie*, dont il a été l'un des fondateurs et le directeur, le *Bulletin monumental* et les *Annales archéologiques*. Il a donné de bonnes éditions du *Roman d'Alexandre* (Stuttgart, 1846, in-8), des *Mémoires de Philippe de Vigneules* (Ibid., 1852, in-8), et du *Trésor de vénerie* de Hardouin (1856).

Son frère, M. Louis MICHELANT, né à Reims, en 1814, a pris, dès sa jeunesse, une part active au mouvement de la presse parisienne. Collaborateur de la *Revue des théâtres*, de la *Revue de France*, du *Journal de l'instruction publique*, du *National*, de la *Revue d'architecture*, du *Capitole* et de *la Patrie*, il a publié à part les ouvrages suivants : *la Morale en images* (1842-1843, in-8); *Illustrations de l'Histoire de France* (1843, gr. in-8, fig.) ; *la Fille du chirurgien* (1853, in-16), roman tiré des *Chroniques de Canongate* de Walter Scott, et des *Contes* (1856, in-18).

MICHELET (Jules), historien français, membre de l'Institut, né à Paris, le 21 août 1798, et fils d'un employé à l'imprimerie des assignats, qui fonda, dans une ancienne église, une imprimerie supprimée en 1810, devait entrer à l'Imprimerie impériale ; mais les sacrifices de sa famille lui permirent de faire au collége Charlemagne de brillantes études, sous MM. Villemain et Leclerc. Appelé, en 1821, à la suite d'un remarquable concours d'agrégation, à une chaire d'histoire au collége Rollin, il y professa également les langues anciennes et la philosophie jusqu'en 1826. La même année parut son premier ouvrage : *les Tableaux synchroniques de l'histoire moderne*, et le jeune auteur fut nommé maître de conférences à l'École normale. Il se maria quelque temps après.

La révolution de 1830 donna à M. Michelet la place, tant enviée par les hommes laborieux, de chef de la section historique aux archives du royaume. En même temps M. Guizot, frappé à la fois de son talent et de ses sympathies pour les protestants, le choisissait pour son suppléant à la Sorbonne, et le roi le nommait professeur d'histoire de sa fille, la princesse Clémentine. Dès lors se succédèrent une série d'ouvrages historiques qui valurent, en 1838, à M. Michelet la succession de Daunou au Collége de France, et celle du comte Reinhard à l'Académie des sciences morales. La chaire de M. Michelet devint bientôt une tribune dans laquelle, soutenu par les sympathies de la jeunesse, il commença, en faveur de l'idée démocratique et surtout contre la Société de Jésus, cette vive et brillante croisade qui a déchaîné contre lui de si violentes haines. Trois livres en furent les fruits : *des Jésuites*, avec M. Quinet (1843); *du Prêtre, de la Femme et de la Famille* (1844); *du Peuple* (1846). En 1847, parut le premier volume de son *Histoire de la Révolution*. L'année suivante, on lui proposa la députation ; mais il déclina toute candidature, en se rejetant sur la nécessité d'achever ses grands travaux historiques. Il continua toutefois, au collége de France, cette ardente propagande démocratique qui amena le gouvernement à fermer son cours (mars 1851). M. Michelet protesta inutilement, dans les journaux, contre les rapports qui défiguraient ses leçons. A la suite du 2 décembre, il quitta sa place aux archives, pour refus de serment. Depuis, M. Michelet, qui avait perdu sa première femme, s'est remarié, et, tout en continuant, dans la retraite, la publication de ses ouvrages historiques, il se console des amertumes ou des mécomptes de la vie par des travaux moins austères et dans lesquels une poésie gracieuse et symbolique rencontre ensemble, dans une sphère sereine, la nature et la liberté : tels sont *l'Oiseau* (1856, in-16) et *l'Insecte* (1857, in-16), qui comptent déjà plusieurs éditions.

Comme historien, M. Michelet appartient, pour la pensée, à l'école philosophique : à ses yeux, l'individu n'est rien, les multitudes sont tout ; c'est leur mouvement qui constitue les lois de l'histoire. Elles débutent par l'immobile fatalité de l'Inde, pour arriver, au moyen d'un progrès dont la civilisation inquiète des États européens n'est qu'une étape, à un état de liberté complète et absolue. Pour la forme, il ne relève que de lui-même. Il est le fondateur et le premier peintre de l'école dite pittoresque. Il obtient, par le relief des détails, de puissants effets dramatiques. Par la vivacité de sa phrase, par la chaleur de ses récits où éclate à chaque pas un ardent amour de l'humanité, il séduit et entraîne ceux mêmes qui condamnent dans son style des exagérations et des bizarreries, et dans son système, trop de facilité à l'induction et à l'hypothèse. Personne ne lui conteste une vaste et profonde érudition.

Voici la liste des principaux travaux historiques de M. Michelet : *Tableau chronologique de l'histoire moderne* (1825) ; *Histoire de France* (1833-1857, 12 vol. in-8), dont les diverses parties forment, en volumes détachés et sous leur second titre, autant d'études distinctes ; *Introduction à l'histoire universelle* (3ᵉ édit., 1843, in-8) ; *Précis de l'histoire moderne* (1833, in-8), livre devenu classique et comptant aujourd'hui plus de vingt éditions ; *Précis de l'histoire de France jusqu'à la Révolution française* (7ᵉ édit., 1842, in-8); *Origines du droit français cherchées dans les symboles et formules du droit universel* (1837, in-8) ; *Histoire de la Révolution française* (1847-1853, 6 vol. in-8); *les Femmes de la Révolution* (2ᵉ édit., 1855); une imitation de la *Scienza nuova* de Vico, intitulée : *Principes de la philosophie de l'histoire* (1831, 2 vol. in-8) ; une traduction des *Mémoires de Luther* (1835, 2 vol. in-8) ; une collection de documents inédits sur le *Procès des Templiers* (1841-1852, 2 vol. in-4) ; des *Rapports* dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences morales, des articles dans la *Revue des Deux-Mondes*, dans l'*Encyclopédie des gens du monde* et dans divers autres recueils.

MICHELET (Charles-Louis), philosophe allemand, né à Berlin, le 4 décembre 1801, d'une famille française établie en Prusse à la suite de la révocation de l'édit de Nantes, fit ses humanités au collége de la colonie française et son droit à l'université. Devenu, en 1822, auditeur dans un des tribunaux de Berlin, il abandonna bientôt cette place pour continuer ses études de philosophie et de philologie. Il fut reçu docteur en philosophie, en 1824, avec une thèse sur un sujet de droit : *de Doli et culpæ in jure criminali notionibus*, où il exposait de larges principes de morale, qu'il a développés lui-même dans son *Système de morale philosophique* (das System der philosophischen Moral ; Berlin, 1828). En 1825, il obtint au collége français une chaire de philologie qu'il a conservée jusqu'en 1850. Agrégé de la Faculté de philosophie en 1826, il y fut nommé professeur en 1829. Dans l'intervalle, il vint faire à Paris des études spéciales sur Aristote, qui lui paraissait rigoureusement le prince de la philosophie. A cette époque se rapportent son *Éthique d'Aristote dans ses rapports avec l'ensemble*

de la morale (die Ethik des Aristoteles, etc.; Berlin, 1827); son édition de l'*Éthique à Nicomaque* (Berlin, 1829-1835, 2 volumes, 2e édit., 1848), et son *Examen critique de la métaphysique d'Aristote*; Paris, 1836), qui partagea, en 1835, le prix de l'Académie des sciences morales. En 1845, il fonda à Berlin, avec le comte de Lieszkowski, une société philosophique dont les travaux parurent, de 1846 à 1848, dans deux recueils spéciaux : *Annales de philosophie spéculative* et *Annales de la science et de la vie*.

Pendant les années 1848 et 1849, M. Michelet prit part au mouvement politique et publia une série de brochures et d'articles de journaux empreints d'un esprit très-libéral : *la Question constitutionnelle* (zur Verfassunsfrage); *la Question d'éducation* (zur Unterrichtsfrage); *la Solution de la question sociale* (die Lœsung der gesellschaftlichen Frage); *de la Création d'écoles allemandes* (Vorschlaege zur Umgestaltung, etc.); *la Question sociale dans ses rapports avec la liberté du commerce* (die gesellschaftliche Frage, etc.), etc. En 1852, il fit en Italie un voyage d'études dont il a donné le récit sous forme de lettres (*Eine italienische Reise in Briefen*; Berlin, 1856).

L'essence générale de la doctrine de M. Michelet, actuellement l'un des philosophes les plus autorisés de l'Allemagne, est un spiritualisme néo-chrétien dont on trouvera le développement sous les titres suivants : *Histoire des derniers systèmes de philosophie en Allemagne depuis Kant jusqu'à Hegel* (Geschichte der letzten Systeme der Phil. in Deutschland, etc.; Berlin, 1837-1838, 2 volumes); *Histoire du développement de la nouvelle philosophie allemande, avec des considérations particulières sur la querelle d'Hegel et de Schelling* (Entwickelungsgeschichte der neuesten deutschen Philosophie, etc.; Ibid., 1843), ouvrage auquel il faut rattacher : *Schelling et Hegel, ou preuve de la vérité*, etc. (Schelling und Hegel, etc...., Ibid., 1839); *Anthropologie et Psychologie* (Ibid., 1840); *Leçons sur la personnalité de Dieu, sur l'immortalité de l'âme, et sur la personnalité immortelle de l'esprit* (Vorlesungen über die Persœnlichkeit Gottes, etc.; Ibid., 1841); *l'Évidence de la personnalité éternelle de l'esprit* (die Epiphanie der ewigen Persœnlichkeit des Geistes, etc., trilogie philosophique, comprenant : *la Personnalité de l'absolu* (Nuremberg, 1844), *le Christ historique et le nouveau christianisme* (Darmstadt, 1847); *l'Avenir de l'humanité et l'immortalité de l'âme, ou Théorie des choses suprêmes* (Berlin, 1852), etc. Mentionnons encore de M. Michelet un volume *de Sophoclii ingenii principio* (1830); un mémoire *sur la Madone de la chapelle Sixtine* (über die Sixtinische Madonna; 1837), et des articles de philosophie ou d'histoire philosophique dans les journaux les plus importants de la Prusse. Il collabore à *la Revue philosophique* actuellement publiée à Paris (1857).

MICHELINI (Jean-Baptiste), comte DE SAINT-MARTIN, économiste italien, né à Levaldis, province de Saluces, en 1798, et reçu, à vingt ans, docteur en droit, se préparait à l'agrégation, lorsque éclata la révolution de 1821, à la suite de laquelle il crut prudent de s'éloigner. Après avoir consacré plusieurs années à l'étude et à des voyages dans les divers pays de l'Europe, il reprit un rôle politique lors de l'établissement du gouvernement représentatif en Piémont. Il a depuis fait constamment partie de la Chambre des Députés, où il prend la parole dans toutes les questions économiques et légales. Il a présidé, à plusieurs reprises, des conseils et comités provinciaux. — Son fils, qui l'a accompagné dans ses divers voyages, s'est distingué dans les campagnes de 1848 et 1849, comme aide de camp du général Durando.

On a de M. Michelini : *Principes de législation forestière* (Operazioni ai principii sai quali debbono essere fondate le leggi forestali, 1833), et un grand nombre d'articles dans les journaux et recueils, tels que le *Subalpino*, le *Letture populari*, l'*Educatore*, l'*Antologia*, la *Gazetta delle Alpi*; etc.

MICHELOT (Charles-Auguste-Jean), littérateur français, né à Strasbourg, le 26 novembre 1792, fut admis, en 1810, à l'École polytechnique et classé à sa sortie dans le génie militaire. Après quelques campagnes, il donna sa démission de capitaine, devint ingénieur des bateaux à vapeur de la Seine, puis employé au ministere de la guerre, et s'associa avec M. Meissas (voy. ce nom) pour diriger une des institutions du collége Saint-Louis. Depuis 1830, il a plusieurs fois été chargé d'inspecter les écoles primaires de la Seine pour l'instruction élémentaire. Auteur d'un grand nombre d'ouvrages destinés à l'éducation et rédigés en partie avec M. Meissas, il a travaillé à la *Revue encyclopédique* (1820-1829); au *Journal de l'instruction élémentaire* (1830-1832), qu'il a fondé; au *Journal de la Société d'éducation nationale* (1831); au *Complément du Dictionnaire de l'Académie*, au *Journal de l'instruction publique* depuis 1832, etc. Il a été décoré en 1836.

MICHELSEN (André-Louis-Jacques), publiciste allemand, né le 31 mai 1801, à Satrop (duché de Schleswig), fit ses classes au collége d'Altona sous la direction du comte Blüchen-Altona, son tuteur, et étudia ensuite aux universités de Kiel, Gœttingue, Berlin et Heidelberg, la jurisprudence et les sciences politiques. Il visita ensuite l'Allemagne, la Suisse, la France, la Hollande et le Danemark, et se fixa, vers 1825, à Copenhague où il écrivit : *Histoire de la Frise septentrionale au moyen âge* (Geschichte Nordfrieslands im Mittelalter; Schleswig, 1848). Ce travail estimé lui valut, l'année suivante, en remplacement de Chr. Dahlmann, la chaire d'histoire et de science politiques à l'université de Kiel. M. Michelsen l'occupa d'une manière brillante pendant douze ans. Il était, en outre, un des membres les plus actifs de la Société des historiens des duchés de Schleswig, Holstein et Lauenbourg et son secrétaire perpétuel.

Les opinions politiques de M. Michelsen en faveur de l'élément allemand des duchés excitèrent contre lui le mécontentement du gouvernement danois. Aussi il accepta, en 1812, une place que l'université d'Iéna lui offrit. Mais, en 1848, il vint se mettre à la disposition du gouvernement provisoire de Rendebourg qui lui confia une mission extraordinaire à Berlin. Élu membre du parlement de Francfort, il y vota avec le centre droit, fut nommé vice-président du comité législatif, et eut une certaine influence dans les discussions relatives au code général du commerce allemand.

Après la dissolution de l'Assemblée nationale, M. Michelsen retourna à Iéna, où il fait des cours très-suivis de droit et d'économie politique. Nous citerons parmi ses travaux : *Histoire du pays des Dithmarses* (Geschichte des Landes Dithmarschen; Altona, 1838); *l'Ancienne constitution représentative dans le Schleswig et le Holstein* (die vormalige Landesvertretung in, etc.; Lambourg, 1831); *du Bail emphytéotique des grandes et petites propriétés du Schleswig* (über die Erbverpachtung grœsserer und kleinerer Grundstücke; Rostock, 1832); *l'Ancienne cour supérieure de Lubeck* (der ehemalige Oberhof zu Lübeck; Altona 1839);

Documents relatifs à l'ancienne jurisprudence dans le pays des Dithmarses (Sammlung altdithmarscher Rechtsquellen; Ibid., 1832); *la Cour de Mayence à Erfurt vers la fin du moyen âge* (der Mainzer Hof in Erfurt am etc.; Iéna 1853); un recueil des *Documents de jurisprudence de la Thuringe* (Rechtsdenkmale aus Thüringen; Ibid., 1852 et suiv.); puis un certain nombre de brochures sur la situation et les droits des duchés. M. Michelsen collabore activement aux publications périodiques de la Société des historiens de la Thuringe dont il est président.

MICHELSEN (Ove-Wilhelm), homme politique danois, né, le 28 août 1800, à Tœnningen, où son père était secrétaire de la commune, devint en 1818, second lieutenant à l'état-major maritime. Nommé, en 1838, maître d'artillerie à l'École des cadets de marine, il a publié par ordre de l'Amirauté, un *Traité d'artillerie de marine* (Lærebog i Sœ-Artilleriet; Copenhague, 1836 avec pl.). Capitaine en 1842, puis commandant, il fut appelé à faire partie, comme ministre de la marine, du cabinet présidé par M. Bang, le 12 décembre 1854. Il est resté à son poste, malgré diverses modifications survenues dans le ministère en 1856. En juillet 1855, M. Michelsen a été nommé, avec quelques-uns de ses collègues, membre de l'Assemblée nationale.

MICHIELS (Joseph-Alfred-Xavier), littérateur français, né à Rome, le 25 décembre 1813, d'un père hollandais et d'une mère bourguignonne, vint en France en 1817, et fit ses classes au collége Saint-Louis. En 1834, il commença son droit à Strabourg, d'où il visita à pied l'Allemagne. Au retour de ce voyage, il se jeta dans la littérature et se fixa à Paris. De 1843 à 1846, il passa trois années à Bruxelles, aux frais du gouvernement belge.

On a de lui : *Études sur l'Allemagne* (1839, 2 vol.); *Histoire des idées littéraires en France au* XIXe *siècle, et de leurs origines dans les siècles antérieurs* (1842, 2 vol); *Angleterre* (1844); *Histoire de la peinture flamande et hollandaise* (Bruxelles, 1845, 4 vol.; Paris, 1847, 4 vol.), ouvrage qui fut l'occasion d'une des polémiques les plus vives entre l'auteur et M. Ars. Houssaye, au sujet du livre publié en 1846 par ce dernier, et qui fut suivi de deux brochures intitulées : *un Entrepreneur de littérature*, et *les Nouvelles fourberies de Scapin* (1847); *l'Architecture et la peinture en Europe depuis le* V^e^ *siècle jusqu'à la fin du* XVIe (1853), extrait du *Moyen âge et la Renaissance* de MM. P. Lacroix et Oct. Seré; *Rubens et l'école d'Anvers* (1854); *le Nouveau péché originel* (1856, in-32), extrait de la *Revue de Paris; les Bûcherons et les schlickters des Vosges* (1856, in-4); *Contes des montagnes* (1857, in-18); puis quelques traductions, telles que celles de *l'Oncle Tom* (1852); du *Capitaine Firmin* (1853); du *Lundi de la Pentecôte*, etc. (1856); enfin un grand nombre d'articles fournis au *Temps*, à *l'Artiste*, à la *Revue indépendante*, à la *France littéraire*, à *la Réforme*, au *Siècle*, etc. (1835-1856).

MICHON (Louis), médecin français, né vers 1805, reçu docteur à Paris en mai 1832, et l'année suivante, agrégé libre de la Faculté, est un de ces praticiens qui doivent surtout leur réputation à leur talent d'opérateur. Il a professé, de 1834 à 1845, un cours d'anatomie et de médecine opératoire fort suivi, et a été attaché comme médecin en chef, dès la même époque, au lycée Louis-le-Grand et à l'hôpital Cochin, d'où il est passé avec le même titre à celui de la Pitié. Il est membre de la Société anatomique, dont il a été longtemps président, et chevalier de la Légion d'honneur depuis le 6 mai 1846.

On n'a de lui que quelques mémoires, entre autres : *des Opérations que nécessitent les fistules vaginales* (1841, in-8), et *des Tumeurs synoviales de l'avant-bras, du poignet et de la main* (1851, in-8, avec planches).

MICKIEWICZ (Adam), le plus célèbre des poëtes polonais contemporains, né en 1798 à Nowogrodek (Lithuanie), d'une famille noble appauvrie par les révolutions, fit ses premières études dans sa ville natale et au lycée de Minsk, puis fréquenta l'université de Wilna où il acquit des connaissances très-étendues dans la littérature générale, les langues modernes, et surtout la physique et la chimie. Affilié à plusieurs sociétés secrètes d'étudiants polonais en même temps qu'épris d'une passion malheureuse pour une jeune personne de haute naissance, il sentit la vocation poétique naître en lui sous la double influence de l'amour et du sentiment national. Il était professeur de littérature latine et polonaise à Kowno, en Lithuanie, lorsqu'il publia ses premiers vers : *Græzyna*, poëme héroïque sur les temps fabuleux de la Pologne; et *la Fête des Morts* (Dziady), suite de ballades où l'on trouve de la grâce et de l'originalité (Wilna, 1821-1822, 2 vol. in-18). Ces deux ouvrages avaient commencé la révolution romantique dans la littérature slave, lorsque le poëte fut mandé à Wilna, appréhendé comme conspirateur et jeté en prison. Exilé quelque temps après à Saint-Pétersbourg, il lança audacieusement de cette capitale sa fameuse *Ode à la jeunesse* qui émut, dit-on, jusqu'aux Russes et eut pour résultat de le faire reléguer en Crimée. Il composa à Odessa une série de *Sonnets* (1826), qui lui valurent de hautes sympathies et déterminèrent son rappel à Saint-Pétersbourg, où il publia un second poëme héroïque et national, *Conrad Vallenrod* (1828).

Redoutant ses succès mêmes, M. Mickiewicz sollicita un passe-port pour l'étranger et visita successivement la France, où parurent ses *Poésies* (Paris, 1828, 3 vol.), et l'Allemagne, où il lia connaissance avec Gœthe. Il était en Italie, quand éclata la révolution de Pologne, et revint assister au douloureux spectacle de la ruine de sa patrie. Après la prise de Varsovie, il se réfugia à Dresde où il publia plusieurs pièces patriotiques, puis en France où il était déjà célèbre (1832). Il y donna, la même année, un quatrième volume de poésies, et, l'année suivante, un ouvrage intitulé : *le Peuple et les Pèlerins polonais* (Ksieginarodu polskiego i pielgrzymstwa polskiego), et destiné à réconcilier les divers partis de l'émigration. Ce beau livre écrit dans le genre de prose biblique employée quelque temps après par Lamennais, et traduit en 1834 par M. de Montalembert, est empreint d'un caractère religieux qui domina les œuvres comme la vie de M. Mickiewicz. Un troisième poëme héroïque, *le Sieur Tadée* (Pan Tadeuz; Paris, 1834, 2 vol.) fut aussi très-goûté et la critique française, stimulée par George Sand, n'eut pas assez de louanges pour le grand poëte polonais.

En 1839, M. Mickiewicz alla occuper une chaire de littérature latine à Lausanne; mais l'année suivante, M. Cousin, ministre de l'instruction publique, créa pour lui au collége de France une chaire de langue et de littérature slaves qu'il garda jusqu'en 1843. La popularité et l'intérêt des matières qu'il traitait, auraient sans doute fait passer longtemps sur les difficultés de sa parole et son défaut de méthode, si, à la fin, sous l'inspiration de Towianski (voy. ce nom), son cours n'eût pris un caractère de mysticisme et d'excen-

tricité qui en nécessita la suspension. Ses *Leçons sur l'histoire et les États slaves* furent du moins publiées à Paris (1840-1849, 5 vol. in-8), et à Leipsick (1843-1844, 4 vol.). En 1848, après avoir fait une certaine propagande nationale en Italie, il revint chercher un asile en France. Après l'avénement de Louis Bonaparte à la présidence, le culte qu'il avait toujours professé pour le nom de Napoléon lui fit accorder une place à la Bibliothèque impériale. Il avait été chargé par le gouvernement français d'une mission spéciale à Constantinople, lorsqu'il mourut du choléra dans cette capitale, le 26 novembre 1855.

Mickiewicz a porté dans ses poésies la gravité mélancolique qui était le caractère de sa personne. Elles ont une grâce rêveuse qui s'allie quelquefois avec une grande verve satirique, et toujours avec un vif sentiment national. Elles ont été traduites aussitôt leur apparition dans toutes les langues; mais l'obscurité et la fantaisie bizarre qu'on y peut relever, leur ont déjà bien enlevé de cette popularité européenne qu'elles avaient conquise un instant. Une traduction des *Œuvres poétiques complètes* de Mickiewicz, par Omowski a été publiée à Paris (2ᵉ édit., 1845, 2 vol. in-12). En 1867, on a annoncé que le gouvernement russe autorisait, sauf le contrôle de la censure, la publication à Varsovie des ouvrages de l'illustre exilé.

MIDDLETON (Charles BRODRICK, 6ᵉ vicomte), pair d'Angleterre, né en 1791 dans le comté de Cork, est fils d'un archevêque irlandais. Connu d'abord sous le nom de Broderick, il fit ses études à l'université de Cambridge, et fut admis en 1819 au barreau de Londres. En 1848, il prit la place de son cousin à la Chambre des Lords, et fit partie de la minorité conservatrice. Marié en 1825 avec une fille de lord Le Despencer, il a pour héritier son frère, le révérend Georges BRODRICK, né en 1797 à Kilmore.

MIDDLETON (Henry WILLOUGHBY, 8ᵉ baron), pair d'Angleterre, né en 1817 à Apsley-Hall, descend d'une famille élevée en 1711 à la pairie héréditaire. Marié en 1843, il hérita des titres de son cousin et de son siége à la Chambre des Lords, où il vote avec le parti tory. Il a un fils né en 1844.

MIEROSLAWSKI (Louis), général et publiciste polonais, est né en France, à Nemours, en 1814, d'une mère française. Son père, qui avait servi avec honneur dans l'armée du grand-duché de Varsovie, et sous les ordres du maréchal Davoust, rentra dans sa patrie après les traités de 1815, et reprit son rang d'officier supérieur dans l'armée nationale, réorganisée par l'empereur Alexandre. Louis Mieroslawski reçu, dès l'âge de douze ans, à l'École militaire de Kalisz, termina ses études en 1830, et fut nommé porte-enseigne du 3ᵉ régiment de chasseurs à pied. Avec plusieurs officiers de ce corps, il prit une part active à la révolution du 29 novembre, et contribua par son courage à la prise de l'arsenal. Durant la guerre de 1831, il obtint le grade de premier lieutenant et ne quitta les champs de bataille qu'avec les derniers débris de l'armée insurrectionnelle. Il vint demander asile à la France.

De soldat il se fit écrivain, et publia en français quelques ouvrages qui furent remarqués, des romans, des nouvelles, et surtout une *Histoire de la révolution de Pologne* (Paris, 1835, 3 vol.). Dans sa langue nationale, il fit paraître l'*Histoire de la révolution de* 1830 *à* 1831 (Paris, 1842 et 1843), et l'*Analyse critique de la campagne de* 1831 (Paris, 1845).

En novembre 1844, M. Mieroslawski fut élu membre du comité central de la Société démocratique polonaise, qui le désigna comme l'un des chefs de l'insurrection de 1846. Il se rendit à son poste; mais il fut arrêté dans le grand-duché de Posen et condamné à mort par le tribunal de Berlin, devant lequel il soutint les droits de la Pologne avec beaucoup de talent, d'énergie et de dignité. Au moment même où sa vie était en jeu, il fit paraître à Leipsick une brochure en français avec ce titre : *Débat entre la révolution et la contre-révolution* (1847). Le 19 mars 1848, la victoire des bourgeois de Berlin sur les troupes royales le délivra avec ses compagnons de captivité. Bientôt après, le grand-duché de Posen se souleva tout entier contre la Prusse, mouvement purement local, à la tête duquel M. Mieroslawski courut se mettre. Sous ses ordres, les paysans polonais, dans les journées du 1ᵉʳ et du 3 mai 1848, battirent avec leurs faux, à Mitoslaw et à Wrzesnia, les troupes quatre fois supérieures en nombre des généraux Blumen et Hirschfeld. Mais, épuisés par leurs propres succès, dans une lutte inégale, les Posnaniens durent capituler, et leur chef fut une seconde fois emprisonné.

Rendu à la liberté, il avait regagné Paris, lorsque les patriotes siciliens l'appelèrent à leur tête, pour diriger la résistance contre le roi de Naples. Il accepta, et tentant de sauver une cause désespérée, se distingua surtout dans la défense de Catane. Grièvement blessé, le 6 mars 1849, il fut contraint de quitter la Sicile.

Le gouvernement provisoire de Bade lui offrit alors le commandement de l'armée révolutionnaire du Rhin et du Necker. Il s'agissait de repousser des forces très-supérieures. M. Mieroslawski, avec l'aide de Svegiel et d'Oborski, défit, le 16 juin 1849, le corps de Peucker à Leutershaufen sur le Necker, et, le 20 juin, celui d'Hirschfeld, à Waghausel sur le Rhin. La défection de sa cavalerie le força de se retirer sur Radstadt. Là encore, appuyé sur la Murg, il tint en échec 60 000 hommes, conduits par les généraux Peucker, Hirschfeld et Graeben, sous le commandement supérieur du prince de Prusse. Cette campagne se termina par des revers faciles à prévoir, et M. Mieroslawski, abandonné de ses soldats, posa les armes.

Après avoir eu trois armées sous ses ordres, M. Mieroslawski vécut à Paris, dans une retraite modeste, partagé entre l'enseignement qui le fit vivre, et de savantes recherches sur l'art militaire, l'histoire, la géographie, la politique. Ses connaissances stratégiques, son talent d'écrivain, l'audace de son caractère, la fermeté de ses convictions, l'ont placé parmi les chefs du parti qui, en dépit de tous les échecs, espère ou prépare la résurrection de la Pologne.

MIGEON (Jules, dit comte), publiciste français, député au Corps législatif, né à Méziré (Haut-Rhin), le 7 février 1815, acheva à Paris ses études, commencées en Alsace. Il fit paraître, dès 1844, dans le journal *le Pionnier*, des nouvelles et un roman intitulé : *Louise*. Il a publié depuis : *la France et ses institutions* (1846, in-8); *Bonheur et infamie* (1847, broch. in-8; 7ᵉ édit. 1857). Après la révolution de 1848, M. Migeon traita plusieurs questions d'économie politique dans le *Journal du Haut-Rhin*.

En 1850, une élection partielle le porta comme représentant de son département à l'Assemblée législative, et le patronage du nouveau gouvernement lui ouvrit l'entrée du Corps législatif, en 1852. Aux élections générales de 1857, il fut réélu, malgré l'opposition que fit cette fois l'administration à sa candidature. Mais son élection donna lieu aux

poursuites du ministère public contre lui et à un long et bruyant procès dans lequel furent révélés les plus curieux détails d'influences électorales. M. Migeon, condamné par le tribunal correctionnel de Colmar pour port illégal de la décoration, donna sa démission de député, pour se représenter devant ses compatriotes, qui viennent de le réélire (1858). M. le comte Migeon qui revendique ce titre, en s'appuyant sur ce que la croix de Saint-Sylvestre, dont il est décoré, donne celui de comte romain, fait partie du conseil général du Haut-Rhin depuis 1854.

MIGLIORETTI (Pascal), sculpteur italien, né à Milan, étudia la sculpture à l'Académie de cette ville, où il a exécuté divers morceaux de sculpture religieuse et des décorations monumentales. Cet artiste s'est fait connaître en France par son unique envoi à l'Exposition universelle de 1855 : une statue d'*Abel mourant*, qui a obtenu de grands éloges, et une médaille de seconde classe.

MIGNE (Jacques-Paul, abbé), éditeur français, né à Saint-Flour (Cantal), le 25 octobre 1800, vint faire ses études de théologie à Orléans, dont le grand séminaire s'est longtemps recruté en Auvergne. Il y fut ordonné prêtre en 1824, puis envoyé comme curé au bourg de Puiseaux (Loiret). Quelques démêlés avec l'évêque du diocèse, M. de Beauregard, l'amenèrent à donner sa démission; en 1833, il vint à Paris et fonda, la même année, *l'Univers religieux* (plus tard *l'Univers*) qui devait, dans sa pensée, rester neutre entre les partis et être catholique avant tout. En 1836, il céda son journal, où il a écrit une foule d'articles signés L. M., et se fit imprimeur au Petit-Montrouge, près Paris.

L'abbé Migne possède aujourd'hui un vaste établissement, auquel il a donné le nom d'*Imprimerie catholique*, et où plus de 300 ouvriers compositeurs, brocheurs, relieurs, etc., travaillent sans relâche. Il sort peu d'œuvres originales de cette maison, particulièrement consacrée à la réimpression pure et simple d'anciens ouvrages théologiques ou de collections latines et françaises, édités à bas prix, et avec une extrême rapidité. La *Patrologie* (Patrologiæ cursus), *l'Encyclopédie catholique*, *la Bibliothèque* de l'abbé Migne, comptent les volumes par centaines.

Il a été aussi, jusqu'en juin 1856, propriétaire d'un journal quotidien, *la Vérité* (ancien *Journal des faits*), qui, se bornant à la reproduction des autres journaux, avait la prétention d'être l'écho impartial de toutes les opinions. Acheté par le banquier M. Prost, le journal *la Vérité* est devenu *le Courrier de Paris*.

MIGNET (François-Auguste-Alexis), historien français, membre de l'Académie française, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques, né à Aix, le 8 mai 1796, y commença ses études qu'il alla terminer, comme boursier, au lycée d'Avignon, et revint, en 1815, suivre les cours de droit dans sa ville natale. C'est alors qu'il rencontra M. Thiers, et de cette époque date leur longue amitié. Reçus avocats en même temps, en 1818, ils débutèrent ensemble et suivirent de concert, pendant un an et demi, la carrière du barreau. Ils se tournèrent ensemble vers la littérature. Au moment où M. Thiers remportait les palmes de l'Académie d'Aix, M. Mignet était couronné par celle de Nîmes, pour son *Éloge de Charles VII*. Mais, en 1821, il obtenait un triomphe plus sérieux : il partageait, avec M. Arthur Beugnot, le prix proposé par l'Académie des inscriptions et belles-lettres pour le meilleur mémoire sur cette question : *de l'État du gouvernement et de la législation en France à l'époque de l'avénement de saint Louis et des institutions de ce prince*. Encouragé par ce succès, il s'abandonna à sa vocation littéraire, et partit pour Paris, où M. Thiers ne tarda pas à le rejoindre.

Les opinions libérales de M. Mignet le recommandèrent à Manuel, qui le fit entrer à la rédaction du *Courrier-Français*, dirigé par Châtelain. Il y resta plus de dix ans. Il commença en même temps à l'Athénée des cours d'histoire qui eurent le plus grand éclat. En 1824, parut son *Histoire de la Révolution française de* 1789 *à* 1814 (2 vol. in-8), si souvent réimprimée chez nous, qui passa bientôt dans toutes les langues, et qui compte, en Allemagne seulement, jusqu'à six traductions différentes. Ce n'était pas un récit complet et détaillé; c'était un tableau animé et rapide, un résumé brillant où l'art de condenser les faits ne servait qu'à mettre en relief les conclusions philosophiques. La popularité de l'historien ajouta à l'importance du journaliste, et les rancunes du gouvernement le jetèrent plus avant dans la lutte. Traduit devant les tribunaux pour avoir publié les discours prononcés sur la tombe de Manuel, il se vengea en faisant servir ses leçons de l'Athénée à la cause de l'opposition. Enfin, au commencement de 1830, il coopéra avec M. Thiers et Armand Carrel, à la fondation du *National* et fut, le 26 juillet, un des signataires de la protestation des journalistes.

Après la révolution, M. Mignet se tint à l'écart des fonctions politiques, auxquelles son passé le désignait. Il n'accepta du nouveau roi, avec le titre de conseiller d'État, que la place de directeur des archives, au ministère des affaires étrangères, si favorable aux travaux historiques dans lesquels il voulait désormais se renfermer. Pourtant, en 1833, il fut chargé d'une mission de confiance en Espagne, à l'occasion de l'avénement de la reine Isabelle. Ce fut la seule part qu'il prit à la politique, sous Louis-Philippe. La révolution de Février lui fit perdre ses fonctions au ministère et au conseil d'État, et, après le 2 décembre 1851, il résigna son titre de président d'un des comités historiques.

Membre de l'Académie des sciences morales et politiques depuis sa réorganisation (1832), M. Mignet remplaça, à la fin de 1836, M. Raynouard à l'Académie française. L'année suivante, il devint secrétaire perpétuel de la première de ces compagnies, et eut ainsi l'occasion de prononcer ces *Éloges* qui sont restés des modèles du genre. Il est, depuis le 5 mai 1840, commandeur de la Légion d'honneur.

Outre les ouvrages déjà cités, M. Mignet a publié : *Négociations relatives à la succession d'Espagne*, avec une *Introduction* tirée à part (1836-1842, 4 vol. in-8), véritable histoire du règne de Louis XIV, sous la forme d'une simple publication de documents historiques; *Notices et mémoires historiques lus à l'Académie des sciences morales et politiques de* 1836 *à* 1843 (1843, 2 vol. in-8, 1re série); on remarque, parmi les *Notices*, celles de Sieyès, Broussais, Destutt-Tracy; *Antonio Perez et Philippe II* (1845, in-8), épisode historique ayant tout l'intérêt d'un roman; *Vie de Franklin*, un des meilleurs *Petits traités* publiés par l'Institut, en 1848; *Histoire de Marie Stuart* (1851, 2 vol. in-8), etc. Il a, en outre, fourni de nombreux et intéressants articles au *Journal des Savants*, à *la Revue des Deux-Mondes*, etc. Il travaille depuis plus de trente ans à une *Histoire de la réformation*, pour laquelle il a réuni des centaines de volumes de correspondance manuscrite.

Les ouvrages historiques de M. Mignet se re-

commandent à la fois par les faits, les idées et le talent de l'écrivain. Son style a de la vivacité et de l'éclat, et sa phrase académique excelle à présenter dans un ensemble savant les hommes et les époques. Mais peut-être un arrangement trop régulier revèle autant d'artifice que de vérité, et, suivant l'expression de M. Sainte-Beuve, marque trop les articulations de l'histoire.

MIGUEL (don Maria-Évariste), ex-roi du Portugal, né à Lisbonne, le 26 octobre 1802, troisième fils du roi Jean VI et de sa femme l'infante d'Espagne, Charlotte-Joachim, avait six ans quand il suivit ses parents au Brésil où son enfance, abandonnée à des valets et privée de toute éducation, donna des signes non équivoques des plus mauvais instincts. Il revint en Portugal, en 1821, ne sachant ni lire ni écrire et n'ayant d'autre talent que celui de l'escrime. C'est alors que sa mère, après avoir déclaré, disent les historiens, pour l'exciter à la révolte, que le roi n'était pas son père, le mit à la tête du parti clérical et absolutiste. Le 2 juin 1822, il se souleva une première fois, fut pardonné, recommença aussi vainement l'année suivante, avec l'aide du ministre de la guerre Subserra, obtint par une apparence de repentir un nouveau pardon et le titre de généralissime des armées portugaises. Bientôt, après l'assassinat du plus intime conseiller de son père, le marquis de Loulé, il excitait une troisième révolte (30 avril 1824), emprisonnait les ministres, et chassait le roi son père qui ne dut sa restauration qu'à l'intervention vigoureuse des ambassadeurs étrangers. L'infant banni, avec sa mère, par un décret du 12 mai, se retira à Paris, puis à Vienne où son esprit acquit un peu de culture, et où il parut subir l'ascendant de M. de Metternich.

En 1826, le roi Jean VI étant mort, la sœur aînée de l'infant, Isabelle-Marie, fut proclamée régente, pendant que son frère, don Pedro, empereur du Brésil, héritier légitime du trône de Portugal, le cédait à sa fille mineure, dona Maria de Gloria, dont il offrait la main à don Miguel, avec le titre de régent. Malgré l'incompatibilité formelle des fonctions de régent avec le titre d'époux de la reine régnante, il accepta, et consentit, après de longues négociations, à prêter serment à la constitution. Entré à Lisbonne, en 1828, il renvoya les cortès, et pour donner à son usurpation un semblant de légalité, convoqua les anciennes Cortès constituantes, qui s'unirent à une partie du peuple pour le proclamer roi. En même temps, il repoussa toute idée de mariage avec sa nièce dona Maria qui ne put même aborder en Portugal et dut faire voile vers l'Angleterre pour regagner le Brésil. Les généraux Palmella et Villaflor qui essayèrent de soutenir sa cause, furent vaincus, et l'insurrection d'Oporto comprimée. L'île de Terceira fut le seul point du Portugal où purent se maintenir les partisans de dona Maria.

L'infant, reconnu roi par l'Espagne, et roi *de fait* par l'Angleterre, fit peser sur le Portugal un despotisme sans contre-poids. A la mort de la reine mère, en 1830, l'armée et les finances étaient dans un si déplorable état, que don Miguel offrit à l'Angleterre, pour s'acquitter avec elle, d'abaisser de deux tiers en sa faveur les tarifs des douanes. Mais peu à peu, de l'île de Terceira, l'esprit de résistance gagna le royaume, et la France soutint la cause de la reine dépossédée. En 1831, l'amiral Roussin captura dans le Tage la flotte portugaise, et don Pedro quitta le Brésil pour conduire en personne une expédition contre son frère. Les Açores furent prises, puis la ville d'Oporto, où fut octroyée une première charte constitutionnelle, au nom de Maria II. Don Miguel essaya vainement de se raffermir en rétablissant les jésuites (1832). Les Anglais se déclarèrent enfin contre lui et le capitaine Napier détruisit ses derniers vaisseaux au cap Saint-Vincent, pendant que le général Villaflor faisait son entrée à Lisbonne (juillet 1833). A la suite d'une lutte qui dura plusieurs mois autour de la capitale, don Miguel, attaqué même par les Espagnols, signa le 29 mai 1834, la capitulation d'Evora. Banni du royaume à perpétuité, il s'embarqua, le 1er juin pour Gênes, où il protesta contre une capitulation arrachée par la force, et se rendit ensuite à Rome, où le pape le reconnut pour seul roi. Du reste, don Miguel s'est conservé ce titre, et c'est comme tel qu'il a épousé, le 24 septembre 1851, en Allemagne, *Adelaïde*, princesse de Lowenstein-Wertheim-Rosemberg, dont il a trois filles et un fils, *Miguel*, né le 19 septembre 1853.

MILES (Pline), voyageur américain, né à Watertown (New-York), et fils d'un des pionniers de cette partie de l'État de New-York, fit quelques études de droit, puis passa cinq années à voyager à travers les États-Unis, trouvant des moyens d'existence dans ses lectures publiques et dans ses correspondances avec divers journaux. Il partit ensuite pour l'ancien monde, qu'il parcourut aussi pendant cinq années : sa correspondance, publiée dans les journaux sous le sobriquet de Communipaw, remplirait un grand nombre de volumes. Un seul épisode de ses longs et curieux voyages a été publié à part : *Excursion en Islande* (Rambles in Iceland; New-York, 1854, Londres, 1855), relation intéressante de ses aventures dans une partie peu connue du monde.

Un philosophe américain du même nom, James William MILES, ministre de l'église protestante épiscopalienne de Charleston (Caroline du Sud), et professeur de philosophie et de littérature grecque au collége de la Caroline du Sud, s'est fait une réputation de penseur sérieux et profond par son ouvrage intitulé : *Théologie philosophique, ou Origine des croyances religieuses fondées sur la raison* (Philosophic Theology Charleston, in-8, 1850). Il est l'un des principaux rédacteurs de la *Southern Quarterly Review*.

MILFORD (Richard-Bulkeley PHILIPPS, 1er baron), pair d'Angleterre, né en 1801, fut d'abord connu sous son nom patronymique de R. Grant, auquel il substitua en 1824, celui de sir Philipps, son cousin, qui l'avait fait son héritier. Entré en 1826 à la Chambre des Communes, il y siégea plus de vingt ans et prit une part active aux discussions parlementaires ; créé pair et baron Milford en 1847, il continua de soutenir à la Chambre haute les principes de la politique libérale. — Le baron Milford, qui n'avait pas d'enfants, est mort à Londres en 1857.

MILL (John-Stuart), économiste anglais, né à Londres, le 20 mai 1806, et fils de l'auteur de la remarquable *Histoire des Indes britanniques*, entra, dès 1823, dans les bureaux de la Compagnie des Indes, où son père occupait un des premiers emplois. Après avoir écrit pour plusieurs journaux et revues une foule d'articles sur les sciences morales et politiques, il donna son premier livre : *Système de logique* (a System of logic rationative and inductive; Londres, 1843, 2 vol. in-8; 3e édit., 1851), basé sur le raisonnement et l'induction. Cherchant ensuite les applications sociales de la philosophie, il publia des *Essais d'économie politique* (Essays on some questions of political economy; 1844, in-8), qui ont pris les proportions d'un traité complet, sous le titre de *Principes d'économie politique* (Principles

of political economy; 1848; 3 vol. in-8, 4e édit., 1854). Cet ouvrage important, qui l'a placé au premier rang des promoteurs du libre échange, s'est fait remarquer par un sens droit et profond et la sûreté de jugement que donne une grande habitude des affaires, quoique ses vues particulières sur l'échange, les relations de peuple à peuple, l'association, la condition des paysans anglais, n'aient pas moins de nouveauté que de justesse. Quant au principe de la population, poussant à outrance les idées de Malthus, il voit dans ses excès la cause principale des misères humaines, et dans sa limite le salut et la vie des sociétés civilisées. M. Mill, devenu un des principaux fonctionnaires de la Compagnie des Indes, jouit d'une grande autorité, dont le Parlement a tenu compte en 1853, dans les discussions relatives à cette compagnie.

MILLAIS (John-Everett), peintre anglais, né à Southampton, le 8 juin 1829, d'une famille française, passa ses premières années en France et à Jersey, et fut envoyé à Londres où il suivit l'école préparatoire de Sass et les cours de l'Académie royale. A quatorze ans, il remporta une médaille d'argent, et, à dix-huit, la médaille d'or sur ce sujet : *les Benjamites enlevant leurs femmes* (1847). Il avait, l'année précédente, exposé son premier tableau, *Pizarre s'emparant de l'inca du Pérou* (1846), et, cette même année, *la reine Elgira livrée aux envoyés de Dunstan* et *le Denier de la veuve* (1847).

Ce fut en 1849, dans une scène tirée de Keats, *Isabelle*, que M. Millais inaugura une manière nouvelle, rompit avec les traditions de l'Académie et se posa, à vingt ans, en réformateur. De concert avec MM. H. Hunt, Rossetti, Ch. Collins, etc., il fonda l'école dite des *Préraphaélites*, qui seraient nommés plus justement *réalistes*, et dont le programme se réduit à ceci : supprimer les règles et les conventions, étudier la nature telle qu'elle est, replacer l'art à son berceau, avant Raphaël et chez les maîtres du XVIe siècle. Une revue fut même lancée sous ce titre bizarre: *le Germe ou Art et poésie* (the Germ; 1850), qui ne dépassa guère quelques numéros. Un critique d'imagination, M. Ruskin (voy. ce nom) fournit heureusement à ces jeunes enthousiastes l'appui de sa plume et prit avec beaucoup de vivacité la défense de leurs doctrines d'abord dans une série de lettres adressées au *Times* (1851), puis dans son *Examen du Préraphaélitisme* et son *Cours d'architecture et de peinture* (1854).

Quant à M. Millais, dont les qualités, sinon les tendances, ne sont contestées par personne, voici quelle est sa part dans ce mouvement qui a soulevé en Angleterre d'interminables discussions. Après son *Isabella*, il exposa en 1850, *Ferdinand et Ariel*, *un Incident de l'enfance du Christ ;* en 1851, *la Fille du bûcheron*, *Mariana*, *le Retour de la fête de l'arc ;* en 1852, *Ophélia*, *un Épisode de la Saint-Barthélemy ;* en 1853, *le Proscrit royaliste*, scène dramatique, qui lui ouvrit les portes de l'Académie, malgré une assez vive résistance. On a ensuite de lui un beau portrait de *M. Ruskin* (1854), et *les Feuilles d'automne* (1856). Il a envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, *l'Ordre d'élargissement*, *le Retour de la colombe à l'arche* et *Ophélie*, où le rendu et le fini sont poussés aux dernières limites de l'exactitude matérielle. Il a obtenu une médaille de deuxième classe.

MILLARD (Jean-Auguste), ancien représentant du peuple français, né à Troyes, le 1er janvier 1802, et fils d'un négociant, continua le commerce de son père jusqu'en 1840. Sous le règne de Charles X, il s'associa activement aux efforts du parti libéral. Après la révolution de Juillet, il resta dans l'opposition, et passa peu à peu au parti de la République. En 1847, il fit avec ardeur la campagne des banquets réformistes, et après l'interdiction de celui du XIIe arrondissement, à Paris, prit part à la lutte pendant les journées de Février. Porté comme républicain de la veille, sur la liste des candidats à la Constituante dans le département de l'Aube, il fut élu, le second, par environ 46 000 voix. Il se plaça dans les rangs de la gauche, et vota avec le parti démocratique non socialiste. Après l'élection du 10 décembre, il combattit vivement la politique de l'Élysée, et se signala dans les débats relatifs à l'expédition de Rome, dans laquelle il refusait de voir une conséquence des mesures de précaution prises par le général Cavaignac pour assurer la liberté du saint-père. Il signa la demande d'accusation contre le président et ses ministres (11 mai 1849). Au nom de M. Millard se rattachent la discussion et le vote du 14 mai, sur la fameuse dépêche télégraphique adressée aux préfets par M. Léon Faucher, ministre de l'intérieur. Celui-ci annonçant, dans l'Aube, que la majorité avait repoussé la proposition faite par M. Jules Favre de déclarer que le ministère avait perdu la confiance du pays, ajoutait : « Ce vote consolide la paix publique. Les agitateurs n'attendaient plus qu'un vote de l'Assemblée, hostile au ministère, pour courir aux barricades et pour renouveler les journées de juin. Paris est tranquille. Ont voté contre l'ordre du jour et contre le gouvernement MM. Millard, Gerdy, de La Porte. » Sur la proposition de M. Millard, l'Assemblée nationale, à l'unanimité moins cinq voix, infligea au ministre un blâme sévère. Mais le coup était porté, et quelques jours après eurent lieu les élections pour l'Assemblée législative, et M. Millard, signalé officiellement, comme un complice des insurgés de juin, ne fut pas réélu. Il n'est plus rentré dans la carrière politique.

MILLAUD (Moïse, dit longtemps Polydore), banquier français, né à Bordeaux, le 27 août 1813, et fils de modestes marchands israélites, entra d'abord chez un huissier, et organisa, avec les jeunes gens de la ville, un petit théâtre, puis avec M. Lireux, un journal intitulé *le Lutin*. En 1834, il vint à Paris et créa plusieurs journaux, d'après des idées plus tard heureusement exploitées : *le Gamin de Paris* (1835), le premier journal vendu dans les théâtres; *le Glaneur* (1836), qui donna naissance au *Voleur; le Négociateur* (1838), la première feuille traitant exclusivement d'affaires, et la fameuse *Audience*, « seul journal des tribunaux paraissant le lundi, » qui eut six années de joyeux succès (1839-1845). Le 24 février 1848, il fonda *la Liberté*, qui se tira, pendant quatre mois, jusqu'à 122 000 exemplaires, et fut supprimée après l'insurrection de juin comme feuille bonapartiste.

C'est alors seulement que M. Millaud se lança dans les spéculations financières. Avec M. Mirès il aborda, en octobre 1848, les entreprises de chemins de fer et exploita avec lui *le Conseiller du peuple*, de M. de Lamartine. En 1849, il conçut la pensée d'associer les petits capitaux, et ouvrit la Caisse des actions réunies qui contenait en germe le Crédit mobilier et qui donna, en deux ans, 90 °/. à ses actionnaires, puis, encore avec M. Mirès, la Caisse des chemins de fer, à la tête de laquelle ce dernier resta seul en 1853, après avoir partagé avec son collègue trois millions de bénéfices. En 1854, M. Millaud essaya d'organiser en commandite une compagnie générale immobilière, ayant pour objet l'achat, dans Paris, d'immenses terrains destinés à être revendus par

lots, avec ou sans constructions. Le nombre insuffisant des souscripteurs fit échouer, mais pour le bonheur de M. Millaud, cette première combinaison; il remboursa les douze cents actionnaires qui s'étaient présentés d'abord, en obligations, et resta seul ou principal propriétaire de valeurs qui ont presque quintuplé.

En mai 1856, M. Millaud, déjà propriétaire du journal *le Dock*, transformé par lui en *Journal des actionnaires*, créa, avec MM. Léop. Amail, L. Jourdan, Xavier Eyma et quelques autres, sous le nom de Caisse générale des actionnaires, une association financière, au capital nominal de 25 millions de francs qui, outre toutes les opérations de banque ordinaires, eut pour objet spécial l'exploitation de son journal; puis il acheta de M. de Girardin sa part de propriété dans *la Presse*, moyennant 800 000 fr. L'exploitation de cette dernière feuille donna lieu, en novembre 1857, entre M. Millaud et M. H. Rouy, l'un des anciens gérants, à des demêlés judiciaires, au milieu desquels est survenue la suspension pour deux mois de ce journal.

La fortune en quelque sorte improvisée de ce financier-journaliste, le luxe asiatique ou plutôt étrusque de son hôtel de la place Saint-Georges, meublé d'une foule de richesses artistiques qu'il rapporta d'un voyage d'Italie, des fêtes splendides offertes à la presse parisienne, ont exposé M. Millaud à diverses invectives. Il n'en a demandé qu'une fois justice aux tribunaux, qui, sur sa plainte, ont condamné M. Eug. de Mirecourt (voy. ce nom), à des dommages-intérêts, dont le plaignant a fait remise.

MILLER (Emmanuel), helléniste français, né à Paris, en 1809, entra, en 1834, à la Bibliothèque royale, comme employé au département des manuscrits, et se forma, dans cet établissement, à la connaissance de la paléographie grecque. Chargé de diverses missions dans les bibliothèques d'Italie et d'Espagne, il rapporta des copies de manuscrits importants, qui lui permirent de donner un *Supplément aux dernières éditions des petits géographes grecs* (1839, in-8), et de dresser, quelques années plus tard, un *Catalogue des manuscrits grecs de la bibliothèque de l'Escurial*, qu'il publia par ordre du gouvernement français (1848, in-4). Depuis, il a donné une édition des *Poésies grecques inédites de Manuel Phile*, et préparé un recueil d'*Anecdotes*. En 1851, M. Miller fit paraître, à Oxford, le texte d'un manuscrit inédit, intitulé : *Réfutation des hérésies*, qui avait été rapporté du mont Athos par M. Minoïde Mynas (voy. ce nom) et dans lequel il avait cru reconnaître, le premier, un traité d'Origène; aussi parut-il sous le titre de *Origenis philosophumena*. Il a annoncé une traduction de ce texte, le plus important peut-être qui ait été découvert depuis plus de cinquante ans.

M. E. Miller qui avait trouvé, dans le marquis de Fortia d'Urban, un protecteur et un ami, commença, grâce à son concours désintéressé, en 1840, avec M. Aubenas, une *Revue de bibliographie analytique* qui parut durant six années, et qui, malgré le caractère consciencieux de son compte rendu mensuel de toute la littérature savante, n'obtint qu'un médiocre succès. Bibliographe estimé, il fut nommé, en 1849, bibliothécaire de l'Assemblée nationale, en remplacement de M. Beuchot. Il a conservé ces fonctions auprès du Corps législatif.

M. Miller a publié un assez grand nombre d'articles dans le *Journal des savants*, et donné diverses éditions d'opuscules grecs, notamment l'*Éloge de la calvitie* de Synésius, d'après un manuscrit de la Bibliothèque impériale (1840, in-8). Il a été un des principaux éditeurs du *Recueil d'itinéraires anciens* (1844, in-4), publié aux frais de M. Fortia d'Urban.

MILLER (Thomas), ouvrier poëte anglais, né le 31 août 1809, à Gainsborough (comté de Lincoln), ne dut qu'à ses efforts persévérants et à son ardent désir de s'élever par l'étude, la célébrité que ses contemporains lui ont faite. Toute sa première instruction se bornait « à écrire assez mal et à lire passablement la Bible ». Vannier de son état, il cultivait la poésie, comme un délassement, sans espérer y trouver un jour des ressources, lorsque le poëte Rogers, ayant pu juger du mérite de ses vers, l'encouragea vivement à poursuivre une carrière plus conforme à ses goûts, et lui en fournit les moyens.

Doué d'une imagination vive et d'une grande facilité de style, M. Miller a traité des genres bien différents, mais a surtout réussi dans la poésie. Nous citerons parmi les œuvres, pleines de grâce et de rêverie, qui l'ont fait connaître : une *Journée dans les bois* (a Day in the woods); *Beautés de la campagne* (Beauties of the country); *Esquisses champêtres* (Rural sketches); *la Vie à la campagne* (Pictures of country life), et *Scènes de village* (Country scenes). On a, en outre, de lui, des romans agréables, tels que : *Royston Gower, la Belle Rosemonde* (Fair Rosamond), thème favori des conteurs anglais; *Lady Jane Gray*, *Godefroy Malvern*, *Fred Holdersworth*, etc.; une *Histoire des Anglo-Saxons*, qui fut peu remarquée; des scènes de mœurs : *Esquisses pittoresques de Londres*, insérées dans le *Illustrated news; la Vie au grand jour et à l'ombre;* des petits livres à l'usage des enfants : *Fortune et Courage*, *la Vieille Angleterre*, etc.; et un grand nombre d'articles, de nouvelles et de variétés, dans les recueils périodiques de Londres.

MILLER (Hugues), savant Écossais, né, en 1802, à Cromarty, près d'Inverness, passa toute sa jeunesse au fond d'une carrière de grès, où il a été près de quinze ans employé comme manœuvre aux travaux d'extraction. Il n'en acquit pas moins, à force d'observations et de lectures, une instruction solide et des notions étendues sur la géologie, qui, plus tard, trouvèrent place dans ses ouvrages. Vers 1834, on lui offrit dans une maison de banque de Cromarty un emploi de comptable, qu'il garda jusqu'en 1839. Lorsque la Chambre des Lords mit fin aux querelles intestines de l'Église écossaise par sa décision dans l'affaire Auchterarder, M. Miller se risqua à écrire sa *Lettre d'un homme du peuple* (1839), qui eut un tel succès, qu'on lui proposa aussitôt la direction du *Witness*, l'organe le plus accrédité de la secte religieuse des Indépendants. Il l'accepta, et l'a conservée jusqu'à ce jour (1857).

M. Miller poursuivant néanmoins avec ardeur ses travaux scientifiques et littéraires, a publié depuis : *Scènes et légendes du nord de l'Écosse* (Scenes and Legends; 1835), que plusieurs éditions ont rendues populaires; *le Vieux grès rouge, ou Nouvelle promenade dans un vieux champ* (the Old red sandstone; 1841); *Premières impressions de l'Angleterre* (First impressions of England; 3ᵉ édit., 1853) : l'*Empreinte des pieds du Créateur* (Footprints of Creator). Ces derniers livres contiennent sur la Genèse et la constitution primitive du globe des idées neuves, confirmées par les récentes découvertes des géologues. M. Miller a donné, selon l'usage assez répandu chez les auteurs anglais, une espèce d'autobiographie, sous le titre : *Mes classes et mes maîtres* (My schools and schoolmaster's). Il y raconte comment il a étudié et quels obstacles il lui a fallu vaincre

pour sortir de la misère et de l'ignorance. — Il est mort le 24 décembre 1856.

MILLET (Frédéric), portraitiste français, né à Charlieu (Loire), en 1786, étudia la miniature et l'aquarelle sous la direction de François Aubry et de J. B. Isabey et débuta dans ces deux genres au salon de 1806. Depuis cette époque, ses envois aux salons ont formé l'une des galeries les plus variées des personnages célèbres à divers titres de notre temps. Nous citerons : *Mme* et *Mlle d'Orléans*, *Louis-Philippe*, *le baron de Montmorency*, les familles *Bassano* et *Montebello*, les maréchales *de Wagram et de Reggio*, *la princesse d'Esterhazy*, *la duchesse d'Hautpoul*, *lady Stuart*, *MM. Bouton*, *Bouhot*, *Daguerre*, *Dusommerard*, *Parquez*, *Xavier Leprince*, *Mmes Gail*, *Goureau*, *Mlle Anaïs*, ceux de *l'Auteur* et de *son fils*, répétés plusieurs fois (1827, 1833, 1846, 1853); et à l'Exposition universelle de 1855, un cadre de quinze aquarelles et miniatures, comprenant, outre plusieurs des précédentes, *l'impératrice Joséphine*. M. Frédéric Millet n'a donné, en dehors des portraits, qu'une composition se rattachant à son genre ordinaire, *une Jeune mère caressant son enfant* (1848). Il a obtenu deux secondes médailles, pour la miniature, en 1817 et 1824, et la grande médaille de première classe en 1827.

MILLET (Mme N....), fondatrice des salles d'asile, femme du précédent, exerça dans sa jeunesse la profession de brodeuse. Elle se trouvait, sous l'Empire, à la tête d'un atelier florissant, quand elle se maria. Vers 1826, ses relations avec M. Cochin, maire du XIIe arrondissement, la portèrent à s'occuper des questions de charité publique. Elle fit, à son instigation, un voyage en Angleterre pour étudier les écoles de l'enfance; mais, au lieu d'imiter ce qu'elle y avait vu, elle conçut qu'il y avait mieux à faire et mit en avant l'idée des salles d'asile. La première fut fondée rue des Martyrs, en 1827. Mme Millet, pour propager l'institution, publia avec M. Cochin un livre qui devait en rendre la direction plus facile, sous le nom de *Méthode Cochin*. Parmi les innombrables asiles que possède aujourd'hui la France ou l'étranger, ceux de plusieurs villes ont été fondés par Mme Millet elle-même, et les cités d'Arras, de Lyon, de Verviers lui ont offert des témoignages publics de leur reconnaissance.

MILLET (Jean-François), peintre français, né à Gréville (Manche), vers 1815, vint étudier à Paris sous Delaroche et débuta au salon de 1844. Il s'est fixé depuis à Barbison, et a surtout exposé, comme peintre de genre et de paysage : *la Laitière*, *la Leçon d'équitation*, pastel (1844); *Œdipe détaché de l'arbre*, *les Juifs à Babylone* (1845-48); *Paysanne assise*, *Semeurs* et *Botteleurs* (1849-50); *Moissonneurs*, *un Berger*, *Tondeurs de moutons* (1853); *Paysan greffant un arbre*, à l'Exposition universelle de 1855; *des Glaneuses* (1857), etc. Il a obtenu une 2e médaille en 1853.

MILLET (Aimé), peintre et sculpteur français, né à Paris vers 1816, étudia à la fois la peinture et la sculpture, suivit plusieurs années l'atelier de David d'Angers, et débuta par trois *Dessins* au salon de 1842. D'abord partagé entre ces deux arts, il semble, depuis quelque temps déjà, se livrer exclusivement à la sculpture. On a vu de lui aux salons, entre autres dessins : *M. Gonthard*, *Lisa del Giocondo*, ou *la Joconde*, d'après Vinci; l'*Adoration des Bergers*, d'après Ribeira; *Balthazar Castiglione*, d'après Raphaël, *M. Taxile Delord* (1842-1852); puis parmi ses œuvres de sculptures : une *Bacchante*, *Narcisse*, *le Docteur A. Richard*, *Gay-Lussac*, *Jeune fille couronnée de fleurs* (1845-1853), ces trois derniers sujets à l'Exposition universelle de 1855; enfin *Ariane*, aussitôt acquise pour le musée du Luxembourg (1857). M. A. Millet a obtenu à ce dernier salon une 1re médaille.

MILLET-ROBINET (Cora-Élisabeth ROBINET, dame), femme auteur française, née à Paris, le 28 novembre 1798, et retirée depuis longtemps dans le Poitou, s'est consacrée particulièrement à l'étude de l'agriculture et à l'économie domestique. Elle est membre correspondant de la Société centrale d'agriculture de Paris et de l'Académie royale d'agriculture de Turin. Elle a obtenu, à l'Exposition universelle de 1855, une médaille de 1re classe pour ses travaux agricoles et ses écrits.

Ses principaux ouvrages, empreints d'un remarquable caractère d'utilité pratique, sont : *Conseils aux jeunes femmes sur leur condition et leurs devoirs de mère pendant l'allaitement* (1841, in-18), un des meilleurs livres sur ce sujet spécial; *Maison rustique des dames* (1844-1845, 2 vol. in-12; 3e édit., 1856, in-12); *le Jardinier des fenêtres, des appartements et des petits jardins* (4e édit., 1854, in-12). Elle a donné dans la *Bibliothèque du cultivateur* les traités intitulés : *Économie domestique*, et *Oiseaux de basse-cour; Lapins*; et dans les *Cent traités sur les connaissances les plus indispensables*, celui qui a pour titre : *Économie domestique*, *Soins à donner à la première enfance*. Elle a inséré un grand nombre d'articles dans le *Journal d'agriculture pratique* et dans le *Journal de l'agriculture de l'Ouest*. Enfin, elle a pris, pendant quinze années, une part très-active aux travaux sur l'industrie de la soie, publiés par M. Millet, son mari, et M. Stéphane Robinet, son frère.

MILMAN (révérend Henry-Hart), littérateur et poëte anglais, né à Londres, le 10 février 1791, et fils du médecin de George III, fit ses études au collége d'Eton et à l'université d'Oxford. En 1817, il entra dans les ordres et fut nommé vicaire d'une paroisse de Londres. Grâce à la liberté dont jouissent les ministres de l'Église protestante, il put satisfaire pleinement ses goûts pour la littérature profane et débuta par une tragédie, *Fazio* (1817), traduite en français en 1835 et qui obtint un succès d'estime au théâtre de Covent-Garden. L'année suivante parut *Samor*, poëme héroïque en douze chants que la *Quarterly Review* exalta comme l'œuvre la plus extraordinaire de l'époque. La mode était aux grands poëmes, et M. Milman, qui sentait en lui une verve intarissable et une puissance d'invention peu commune, sacrifia largement à la mode, et prenant tour à tour pour sujet la religion, l'histoire et la légende, donna successivement *la Chute de Jérusalem* (Fall of Jerusalem; 1820), d'après le récit de l'historien Josèphe; *Anna Boleyn*, *le Martyr d'Antioche* (Martyr of Antioch) et *Balthazar*. Les meilleurs fragments de ces poëmes ont été publiés à part (*Poetical works*; Londres, 1829, in-8).

Les ouvrages en prose du révérend Milman ont concouru pourtant d'une manière plus efficace à sa réputation d'écrivain. Outre un grand nombre d'articles insérés dans la *Quarterly Review*, on a de lui : une *Histoire des Juifs* (History of the Jews); une bonne *Histoire du Christianisme* (History of Christianity; 1840, 3 vol. in-8), conduite jusqu'à l'extinction de l'idolâtrie païenne dans l'Empire; une *Vie de Gibbon* ainsi qu'une édition de son grand ouvrage augmentée de notes critiques et d'observations (*Notes and illustrations to Gibbon's Decline and fall*; 1840, 8 vol.); enfin une

Histoire de l'Église latine (History of latin christianity; 1853-1855, t. I à VI, in-8).

Après avoir occupé la chaire de poésie à l'université d'Oxford, puis le rectorat de Sainte-Marguerite, à Londres, M. Milman a été porté, en 1849, à l'important décanat de Saint-Paul.

Son frère aîné, Francis-Miles MILMAN, général, né le 22 août 1783, entré au service militaire, en 1800, comme enseigne des *coldstream guards*, colonel en 1830, major-général en 1841, et lieutenant général en 1851, assista, comme aide de camp du général Cranford (1808), aux batailles de Roleia, de Vimeira et de la Corogne. Ayant rejoint son régiment à Lisbonne, il se trouva au passage du Douro, à la prise d'Oporto et fut grièvement blessé à Talaveira; emmené prisonnier en France, il y resta jusqu'à la chute de Napoléon. Depuis cette époque, il a été employé à l'intérieur.

MILNE EDWARDS. Voy. EDWARDS (Milne).

MILNES (Richard-Monckton), poëte et homme politique anglais, né en 1809, dans le comté d'York, fit ses études au collége de la Trinité à Cambridge, puis voyagea sur le continent et visita l'Italie, la Turquie et la Grèce. Il a raconté ce voyage dans ses *Souvenirs* (Memorials of a tour in Greece; 1834). Élu, en 1835, député du bourg de Pontrefact à la Chambre des Communes, son mandat lui a jusqu'à présent été renouvelé (1857). Il a pris place parmi les conservateurs modérés et a soutenu avec beaucoup de force la liberté de conscience, qu'il regarde comme le droit de naissance de tout citoyen anglais.

Comme poëte, M. Milnes jouit d'une grande réputation, qu'il doit à l'élégance du style et à la pureté du sentiment. Les trois recueils qu'il a publiés sont écrits à la manière de Wordsworth, et, entre autres pièces, il convient de signaler *la Fuite du temps*, *Il y a longtemps*, *Chant des humbles* et *l'Homme d'autrefois*.

MILOCH OBRENOVITCH, ex-prince de Serbie, né en 1780, était fils d'un simple paysan de Dobrinié, dans le district d'Oujitzé, nommé Théodore Mikaïlowitch, et de Vichna, veuve en premières noces du pâtre Obren, de Brousnitza. Demeuré orphelin en bas âge avec ses deux frères cadets de second lit, Jovan (Jean) et Ephrem, Miloch, trop jeune pour cultiver la terre, il fut obligé de se mettre au service comme gardien de troupeaux, et accompagna plusieurs fois en cette qualité des marchands qui allaient vendre leur bétail à Zara en Dalmatie. Plus tard, Milane, son frère utérin, ayant amélioré son sort et entrepris le commerce des porcs, qui forment la branche la plus considérable de l'exportation de la Serbie, l'emmena avec lui à Brousnitza et lui donna un léger intérêt dans son commerce. Tels furent les débuts de l'homme qui devait un jour continuer l'œuvre de Czerni-Georges et prendre place parmi les princes régnants de l'Europe.

En 1804, Milane qui avait profité de l'insurrection générale contre les Turcs pour s'ériger, de sa propre autorité, en chef des districts de Radnik, d'Oujitzé et de Peséga, choisit Miloch pour son voïvode ou commandant militaire. C'est alors que Miloch, par reconnaissance pour son bienfaiteur et pour rappeler leur consanguinité, adopta, ainsi que ses deux frères cadets, le surnom d'Obrenovitch (fils d'Obren). A la mort de Milane, empoisonné, dit-on, à Bucharest, par l'ordre de Czerni-Georges (1810). Miloch réunit le pouvoir civil au commandement militaire dans les trois districts et devint un des chefs les plus influents de l'opposition contre le dictateur. Après la fuite de ce dernier (1813), et la restauration du pouvoir des Turcs, Miloch, au lieu de passer le Danube ou de se cacher dans les forêts et les montagnes comme les autres chefs, resta à la tête de 2000 hommes, disposé à attendre les événements et par son attitude inquiéta les vainqueurs, qui traitèrent avec lui. Le grand vizir, Kurchid-pacha, le confirma dans le commandement des trois districts et lui donna le titre de premier knès. Nourrissant déjà l'espoir de devenir à la fois le vengeur et le dominateur de son pays, Miloch, sans laisser rien percer de ses desseins, se ménagea la confiance de ses compatriotes, qui, dans l'éloignement des autres chefs, reportèrent sur lui toutes leurs espérances, et celle des Turcs qui croyaient l'avoir gagné à leur cause. Il attendait une occasion favorable. Les excès de la domination turque excitèrent bientôt une insurrection formidable qu'il dirigea sous main jusqu'à ce que, levant le masque, il déclara ouvertement la guerre aux oppresseurs (1815).

Miloch déploya dans cette lutte encore plus d'habileté que de courage. Vainqueur des Turcs dans plusieurs occasions, il sut, lorsque la lutte devint trop inégale, traiter avec eux à des conditions encore favorables. Peu après, le meurtre de Czerni-Georges, qui entrait en Serbie pour y exciter un nouveau soulèvement (1816), délivra Miloch d'un dangereux compétiteur, et servit trop bien ses intérêts pour qu'il échappât au soupçon de complicité. Le 6 novembre de l'année suivante, une assemblée de tous les knès et des évêques des districts le proclama kniaz ou prince héréditaire de Serbie. Cette élection, renouvelée dix ans après dans une diète extraordinaire, fut confirmée par un hatti-chérif du sultan Mahmoud, daté du 22 novembre 1830, et qui reconnaissait l'indépendance administrative de la Serbie sous la garantie de la Russie.

L'administration de Miloch fit beaucoup de mécontents; ses violences, son inconduite privée, les monopoles établis sur certaines branches de commerce et qui lui permirent de se faire une énorme fortune personnelle; la vénalité et les abus de pouvoir de ses agents, son refus de convoquer la grande assemblée nationale, facilitèrent les entreprises des knès, irrités de la perte de leurs priviléges. Une première conspiration, ourdie à la fin de 1834 par Voutchich, chef de la milice serbe, échoua par l'habileté du prince. Toutefois, pour ôter tout prétexte aux agitateurs, il résolut d'octroyer aux Serbes une constitution (15 février 1835). Empruntée presque textuellement par son rédacteur, M. Davidovitch, secrétaire de Miloch, à la charte française de 1830, cette constitution, d'un libéralisme sans rapport avec l'état politique de la Serbie, dont le prince même ne savait pas lire, et trop contraire aux instincts despotiques de ce dernier, témoignait de sa part de beaucoup d'imprévoyance ou de duplicité. L'introduction du code Napoléon, traduit par M. Zachariadis, compléta l'anomalie et acheva de porter le désordre dans le gouvernement. Miloch, en qui le bon sens suppléait aux lumières acquises, s'aperçut bientôt de son erreur ou bien jugea que le moment était venu de se faire avec impunité maître absolu, et la fameuse charte demeura une lettre morte.

L'orage recommença bientôt; la Russie le voyant chercher l'appui de l'Angleterre lui retira le sien; les chefs de l'opposition, de leur côté, en appelèrent à Constantinople, et le 24 décembre 1838 un hatti-chérif substitua à la charte avortée de 1835 une nouvelle constitution qui annulait presque complétement le pouvoir du prince par l'institution d'un sénat dans lequel entrèrent les adversaires les plus déclarés de Miloch. Ce premier succès enhardit l'opposition, qui parla déjà

de forcer le prince à une abdication. Celui-ci résolut de jouer le tout pour le tout; mais son sang-froid et sa prudence habituels l'abandonnèrent au moment décisif; il s'enfuit à Semlin sous prétexte de se soustraire à la tyrannie du sénat, puis revint à Belgrade pour profiter de quelques soulèvements excités en sa faveur, mais que Voutchich, investi par le sénat de la dictature militaire, réprima sans peine. Le 13 juin 1839 il abdiqua en faveur de son fils aîné, Milane, et, trois jours après, quitta la principauté, suivi de son second fils, Michel, et d'un seul domestique. Il se rendit à sa terre de Milochia-Pojano en Valachie, d'où il protesta le 27 juin contre son abdication. Cette protestation, qu'il renouvela à la mort de Milane (8 juillet), demeura sans effet, et après avoir fait, pour ressaisir le pouvoir, plusieurs tentatives infructueuses, l'ex-prince Miloch se retira de la scène politique. Il réside, soit dans ses domaines en Valachie, soit en Autriche, où il avait dès 1839 une somme de un million six cent mille ducats (19 000 000 fr.) placée à la banque de Vienne.

Miloch avait épousé en 1807 la princesse Louise, morte en 1843 à Peterwardein, la même dont Ad. Blanqui, dans son *Voyage en Bulgarie*, a tracé un portrait un peu idéal. De ce mariage sont nés quatre enfants ; deux filles mariées à de riches particuliers et deux fils, Milane qui mourut après un règne de trois semaines, et Michel, qui gouverna la Serbie de 1839 à 1841. (Voy. MICHEL OBRENOVITCH.)

MILTON (William-Thomas-Spencer, vicomte), député anglais, né en 1815, à Milton (comté de Northampton), et fils aîné du présent comte Fitz-William (voy. ce nom), termina ses études au collége de la Trinité à Cambridge, et fut envoyé à la Chambre des Communes par le bourg de Malton qu'il représenta de 1837 à 1841 et de 1846 à 1847. A cette époque il obtint le mandat électoral du comté irlandais de Wicklow. Il appartient au parti libéral. En 1838 il a épousé une fille du comte de Morton.

MILUTINOWITSCH (Siméon), poëte serbe, né à Sarajewo (Bosnie), le 3 octobre 1791, fils d'un négociant, fut, de 1806 à 1813, greffier à la chancellerie de Belgrade. Il prit une part active au soulèvement de 1813 et devint secrétaire de l'évêque serbe. Après diverses vicissitudes, au milieu desquelles il fut forcé de se cacher comme garçon jardinier chez un Turc de Widdin, il obtint une place chez le frère de Miloch Obrenowitsch; les défiances de la Porte lui interdirent le séjour de la Serbie et la Russie lui offrit une position qui lui permit de se livrer à son goût pour la poésie. En 1825, il alla se fixer à Leipsick, où il publia, l'année suivante, ses *Serbianka*, série de chants épiques en l'honneur de la guerre de l'indépendance. Deux autres recueils parurent ensuite : *Zorica* (1827) et *Nekolike pjesnice stare* (1828). L'amour de la patrie exprimé avec un grand éclat d'images fait le fond de ces trois volumes. Accueilli dans le Montenegro, M. Milutinowitsch rassembla et publia dans le texte original les *Chants populaires des Monténégrins et des Serbes de l'Herzegowine* (Leipsick, 1837), et, l'année suivante, une *Histoire de la Serbie de* 1813 *à* 1815. Rentré dans sa patrie depuis 1840, M. Milutinowitsch y a conservé comme poëte une influence qu'il a mise dans ces derniers temps au service de la cause de l'union des principautés.

MILWARD (Clément), amiral anglais, né en 1776, entra en 1793 dans la marine royale, et fut blessé l'année suivante à l'attaque de la Pointe à Pitre. Après avoir servi à la station navale des Antilles, il fut attaché au *Prince-de-Galles*, à bord duquel il assista à la prise de la Trinité et de Surinam. Nommé lieutenant, il eut un violent engagement avec la frégate française *la Sémillante*, contribua à l'occupation de la Martinique, et fut promu, pour son intrépidité à cette occasion, au grade de capitaine (juin 1809). Lors de la guerre d'Amérique, il commanda le vaisseau *le Herald*, s'empara de plusieurs navires ennemis et prit une part active à l'expédition qui fut tentée sans succès contre la Nouvelle-Orléans (1815). Il fut nommé contre-amiral en réserve le 1er octobre 1846.

MIMEREL (Antoine-Auguste-Édouard), sénateur français, né vers 1785, est l'un des plus riches manufacturiers de Roubaix, où il a fondé une filature de coton qui occupe plusieurs centaines d'ouvriers et que dirige aujourd'hui son fils. Élu, en 1849, représentant du Nord à l'Assemblée législative par 92 982 suffrages, il vota constamment avec la majorité jusqu'à la scission entre celle-ci et l'Élysée, et fit partie de la Commission consultative, à la suite du coup d'État de décembre 1851. Dès le mois de janvier 1852, il fut élevé à la dignité de sénateur. Il est membre du conseil général des manufactures et en a été plusieurs fois président. M. Mimerel a été nommé commandeur de la Légion d'honneur le 7 août 1852.

MIMEY (Étienne-Maximilien), architecte français, né à Paris, le 23 février 1826, étudia sous M. Henri Labrouste, suivit un instant les cours de l'École des beaux-arts et accepta, à la fin de 1852, du gouvernement du Pérou, la place d'architecte en chef à Lima. Quoiqu'il n'ait quitté que récemment cette ville, il n'en a pas moins figuré à nos salons depuis 1852. On a surtout vu de lui : *Études sur le château de Fontainebleau*, *Projet d'un monument à la mémoire de Napoléon II sur les hauteurs de Chaillot*, *Restauration de Saint-Jean-aux-Bois près Compiègne*, projet (1852-1854), et un *Projet de trophée*, en mémoire de la défense de Silistrie, à l'Exposition universelle de 1855. Il a obtenu une 3e médaille en 1852, et une 2e en 1853.

MINAL (P. Frédéric), ancien représentant du peuple français, né à Héricourt (Haute-Saône), le 31 août 1789, entra de bonne heure au service militaire, et fit treize campagnes, depuis le camp de Boulogne jusqu'à la bataille de Waterloo. Trois blessures honorables et plusieurs actions d'éclat lui valurent le grade de chef de bataillon dans la vieille garde impériale, et la décoration d'officier de la Légion d'honneur (15 octobre 1814). Mutilé de la main droite, il demanda sa mise en retraite dans les premières années de la Restauration, et rentra dans son pays natal, où sa famille possédait des établissements de filature et de tissage. Attaché à l'opposition libérale jusqu'à la proclamation de la République, en 1848, il fut nommé représentant du peuple par 75 648 électeurs de la Haute-Saône, fit partie du comité de la guerre, et vota ordinairement avec la droite. Le parti démocratique fit échouer sa candidature à l'Assemblée législative.

MINARD (Charles-Joseph), ingénieur français, né en 1781, fut admis, en sortant de l'École polytechnique, dans l'administration des ponts et chaussées (1800). Inspecteur divisionnaire en 1839, il a pris rang en 1846 parmi les inspecteurs généraux, et s'est retiré en 1851. Pendant dix ans, il a été chargé du cours de constructions et de la direction des études à l'École des ponts et chaussées.

Nous citerons parmi ses nombreux ouvrages :

Cours de construction des ouvrages qui établissent la navigation des rivières et des canaux (1841, in-4 et atlas), professé par l'auteur de 1832 à 1841; *Cours de construction des ouvrages hydrauliques des ports de mer* (1846, in-4); *Notions élémentaires d'économie politique appliquées aux travaux publics* (1850, in-8). Il a également publié plusieurs mémoires ou brochures sur diverses questions techniques relatives aux voies de transport, parmi lesquels on remarque ceux *sur l'Importance du parcours partiel sur les chemins de fer* et les *Voyages internationaux entre la Belgique et la Prusse.*

MINAS (Minoïdis), érudit et littérateur grec, originaire de la Macédoine, étudia sous la direction de l'habile professeur Athanase de Paros. Professeur lui-même au collége de sa patrie, il quitta la Grèce quelque temps avant l'explosion de l'insurrection (1821), et vint à Paris, où il publia une suite d'écrits concernant la *Querelle sur la langue* qui avait pris naissance, en Grèce, vers le commencement du siècle, et à laquelle les événements politiques venaient de donner une nouvelle activité; mais c'est surtout à ses découvertes de manuscrits que M. Minas doit sa réputation européenne. Outre les *Fables de Babrias* qu'il trouva, en 1841, dans un monastère du Mont-Athos, lors d'une mission scientifique dont l'avait chargé M. de Salvandy, le monde savant lui doit encore les *Discussions philosophiques* d'Origène (φιλοσοφούμενα; Oxford, édition *princeps*, 1852), ouvrage dont l'authenticité est devenue l'objet de discussions très-vives, tant en Allemagne qu'en Angleterre, à raison même des lumières qu'il est destiné à répandre sur la philosophie des premiers chrétiens.

M. Minas, qui a fixé sa résidence en France, a été nommé chevalier de la Légion d'honneur par le roi Charles X.

Ses principaux ouvrages personnels sont : *Orthophonie grecque, ou Traité de l'accentuation et de la quantité syllabique* (Paris, 1824, in-8); *Calliope, ou Traité sur la prononciation* (Ibid., 1825, in-8); *Théorie de la grammaire et de la langue grecques* (Ibid., 1827, in-8), en français et en grec; *Canaris*, chant pindarique (Ibid., 1830, in-12).

MINCKWITZ (Jean DE), homme politique allemand, né le 1er février 1787, à Altenbourg, et fils d'un ministre d'État de Gotha-Altenbourg, fut élevé à l'École militaire des nobles de Dresde, entra, en 1803, comme officier, dans un régiment des cuirassiers, et prit part à plusieurs campagnes. Il devint, en 1810, aide de camp du général Thielemann, se distingua à la bataille de la Moskowa, fut nommé chef d'escadron, décoré de l'ordre militaire de Saint-Henri, et reçut du roi Murat de brillantes promesses dont les événements empêchèrent l'accomplissement. En 1814, il vint à Paris, comme officier d'état-major du grand duc de Saxe-Weimar, et durant les années suivantes, il fut chargé par le roi de Saxe de plusieurs missions diplomatiques. Nommé, en 1819, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire du royaume de Saxe à la cour de Berlin, il fut rappelé à Dresde, en 1822, comme sous-directeur du ministère des affaires étrangères, et obtint successivement les titres de secrétaire d'État, de général-major, de conseiller intime ordinaire, de directeur, et enfin de ministre des affaires étrangères (1830). En 1833, il fut chargé en outre du ministère de la maison du roi. Il assista, l'année suivante, aux conférences de Vienne, dont il fut un des signataires. En 1835, il se rendit à Berlin, et fut, jusqu'en 1848, ambassadeur extraordinaire et ministre plénipotentiaire auprès de la cour de Prusse et de Hanovre. La révolution le fit rentrer dans la vie privée, après quarante-cinq ans de service. En 1854, il fut encore chargé d'aller annoncer à la cour de l'empereur de Russie l'avénement du roi actuel de Saxe. M. de Minckwitz est grand-croix de la Légion d'honneur, de l'ordre du Mérite, de l'ordre autrichien de Léopold, et officier supérieur d'une foule d'ordres allemands et étrangers.

MINIÉ (Claude-Étienne), officier français, né à Paris, vers 1810, s'engagea de bonne heure comme simple soldat et fit quelques-unes des campagnes de l'Algérie. Il était capitaine dans un bataillon de chasseurs à pied lorsqu'il s'occupa de perfectionner l'arme de ce corps d'élite; grâce à la protection toute particulière du duc de Montpensier, il put faire adopter, par le comité supérieur d'artillerie quelques-unes de ses améliorations, qui portaient sur la forme et la fabrication des balles, cartouches et canons de fusil. Décoré, en 1849, et nommé chef de bataillon hors cadre, le 9 juillet 1852, il ne consentit ni à exploiter ses inventions en prenant un brevet, ni à quitter la France, pour les appliquer en Russie avec un grade supérieur. Napoléon III lui fit un don de 20 000 fr. Depuis quelques années, M. Minié est chargé de l'instruction du tir à l'École normale établie à Vincennes. La carabine à laquelle il a donné son nom a été adoptée pour l'armement de toute la garde impériale, des chasseurs à pied, d'une partie de l'infanterie et des équipages de marine; à l'étranger, elle s'est rapidement propagée, surtout depuis la dernière guerre qui en a mis en évidence les avantages, et la Russie, l'Autriche, l'Angleterre et la Sardaigne en ont aussitôt pourvu leurs troupes d'élite.

MINTO (Gilbert ELLIOT MURRAY KYNYNMOND, 2e comte DE), diplomate et pair d'Angleterre, né en 1782 à Lyon, descend d'une famille écossaise élevée en 1797 à la pairie héréditaire. Fils d'un gouverneur général du Bengale créé comte en 1813, il représenta deux ans à la Chambre des Communes le bourg d'Ashburton (1806-1807), et prit place en 1814 à la Chambre des Lords. Ses principes whigs l'écartèrent des emplois publics jusqu'au moment où, lors du triomphe définitif de ses amis, il fut envoyé à Berlin en qualité d'ambassadeur (1832-1834); il s'agissait de surveiller les menées secrètes de la Prusse qui, après avoir adhéré aux conférences de Londres sur l'organisation de la Belgique, se rapprochait à Tœplitz de la Russie et de l'Autriche. Dans le cabinet de lord Melbourne, il remplit, de 1835 à 1841, les fonctions de premier lord de l'Amirauté, et dans celui de lord J. Russell, celles de lord du sceau privé (1846-1852). Au mois de septembre 1847, il fut chargé d'une mission diplomatique en Suisse et en Italie pour reconnaître quel était l'état des esprits et encourager le pape et Charles-Albert dans leurs tentatives libérales. Il fait partie du Conseil privé et a reçu en 1834 la grand'croix de l'ordre du Bain.

De son mariage avec la fille de Patrick Brydone (1806), lord Minto a huit enfants dont l'aîné, William-Hugues, vicomte MELGUND, né en 1814 à Minto Castle, a étudié à Cambridge et représenté, à la Chambre des Communes, les bourgs de Hythe (1837-1841) et de Greenock (1847-1852); ses opinions sont libérales (voy. ELLIOT).

MINTROP (Théodore), peintre allemand, né à Heithausen (Bavière), le 17 avril 1814, est célèbre en Allemagne par la révélation tardive et toute spontanée de son talent. D'une famille de paysans

et orphelin dès l'enfance, il dut, jusqu'à l'âge de trente ans, travailler à la charrue, sous les ordres de son frère aîné, seul héritier du champ paternel. Le sentiment de la nature éveilla en lui le goût de l'art, et sans maîtres, sans guide, il rendit dans des dessins d'une touche hardie la haute poésie des paysages qu'il avait journellement sous les yeux. Sans ambition, il se résignait facilement à ses rudes travaux, lorsqu'il fut découvert et révélé à l'Allemagne par un peintre très-distingué de l'école de Dusseldorf, M. Édouard Geselchap. Toute l'Académie vit avec étonnement les premiers dessins et les progrès rapides d'un jeune artiste à qui avaient manqué complétement les études préliminaires. Il fut confié à la direction spéciale de M. Sohn.

Jusqu'à présent M. Mintrop s'est fait surtout connaître par des cartons d'arabesques et des frises, où il a prodigué comme à plaisir les grâces et les fantaisies de son crayon, tels que *le Vin*, qui rappelle les plus charmantes idylles de la poésie grecque, *les Occupations de l'hiver*, *la Richesse de l'année*, qui forme toute une épopée champêtre, *l'Apothéose de Bacchus*, grande frise pleine de mouvement, dont la Société des arts de Dusseldorf a fait présent au critique Karl Schnaase, *la Vie des champs*, frise plus riche encore de détails. On cite aussi comme dessins de grande et de moyenne dimension : *l'enfant Jésus*, *la Sainte-Famille*, deux chefs-d'œuvre de naïveté et d'imagination, et tout un poëme au crayon intitulé : *la Vie de Jésus*, et qui contient, entre autres dessins remarquables : *la Naissance du Christ*, *Laissez venir à moi les petits enfants*, *l'Entrée de Jésus-Christ à Jérusalem*.

Comblé des éloges les plus flatteurs par toute la critique allemande, et comparé à Raphaël avant d'avoir touché un pinceau, M. Mintrop se vit aussi sollicité de tous côtés d'aborder la peinture à l'huile. Il exécuta deux toiles religieuses, *Marie*, *le Christ et saint Jean;* puis *Marie*, *Élisabeth*, qui, chose extraordinaire, parurent répondre assez dignement à l'attente enthousiaste qu'il avait excitée. Quelle que puisse être son insuffisance comme coloriste, la réputation en peinture de cet étonnant dessinateur est de date assez récente pour pouvoir augmenter encore.

MINUTOLI (Jules, baron DE), homme d'État et publiciste prussien, né à Berlin, en 1805, d'une ancienne famille italienne, dont plusieurs branches résident en Prusse, est le fils du baron Henri Minutoli, militaire et historien distingué, mort en 1846. Il fit ses études à Berlin et à Heidelberg, où il s'occupa de droit et d'administration. Il entra, en 1830, comme assesseur, au tribunal de Coblentz, et publia dès l'année suivante un ouvrage intitulé : *le Droit romain sur la rive gauche du Rhin* (über das Rœmrecht auf dem linken Rheinufer; Berlin, 1831). En 1832, il devint conseiller du gouvernement à Posen, et, en 1839, directeur de la police de cette ville et conseiller provincial. Il dut, en cette qualité, déposer l'évêque Dussin, rebelle au gouvernement, et réprimer, en mainte occasion, les prétentions du clergé polonais. Vers 1840, il entra, comme chef de bureau, au ministère de l'intérieur, mais, dès 1843, il reprit ses fonctions de directeur de la police du grand-duché de Posen, au milieu de complications de toute nature. Lors de l'insurrection polonaise de 1846, il montra autant d'humanité que d'habileté, se concilia l'affection de toute la province, et reçut des six villes le titre et les droits de citoyen.

En 1847, le gouvernement appela M. de Minutoli à Berlin, comme directeur de la police, et le nomma conseiller d'État de première classe. Mais, à la suite des troubles de 1848, pendant lesquels périt son frère Adolphe, diplomate et jurisconsulte distingué, il donna sa démission et se tint quelque temps à l'écart des affaires. Au mois de mars 1851, il devint consul général de Prusse en Espagne et en Portugal, et, en cette qualité, il a beaucoup agrandi les relations commerciales de son pays avec ces deux puissances.

Le baron Minutoli a recueilli dans les bibliothèques et les archives espagnoles ou portugaises des documents précieux pour ses trois ouvrages intitulés : *l'Espagne et son développement progressif* (Spanien und seine fortschreitende Entwickelung; Berlin, 1852); *les Iles Canaries, leur passé et leur avenir* (die Canarischen Inseln, ihre Vergangenheit und Zukunft; Ibid., 1854); et *le Portugal et ses colonies en* 1854 (Portugal und seine Colonien im J. 1854; Stuttgart, 1855). Il a donné, en outre, *du Système de pénalité et de correction en Europe* (über das Straf-und Besserungssystem Europas; Berlin, 1843); *État de Berlin au* XVe *siècle* (über die Zustaende Berlins im 15; Jahrh); ainsi que quelques brochures.

MINUTOLI (Alexandre, baron DE), archéologue allemand, né à Berlin, en 1807, de la même famille que le précédent, étudia le droit et l'administration à Gœttingue, mais témoigna surtout des goûts pour les recherches historiques. Nommé assesseur au ministère des finances, il y fit preuve de connaissances spéciales. En 1844, il devint commissaire de police du gouvernement à Reichenbach et y déploya une grande activité. Consacrant ses loisirs à des recherches d'art et de littérature, il usa de son influence pour faire construire des musées dans plusieurs villes de la Silésie. Il est passé conseiller du gouvernement à Liegnitz.

M. de Minutoli a publié plusieurs ouvrages d'un style facile et d'une solide érudition : *Monuments de l'architecture du moyen âge dans le Brandebourg* (Denkmaeler mittelalterlicher Baukunst in dem brandenb. Marken; Berlin, 1836); *la Cathédrale de Drontheim et l'architecture chez les Normands scandinaves* (der Dom zu Drontheim und, etc.; Ibid., 1853), etc.

MIOLAN (Mme). Voy. CARVALHO-MIOLAN.

MIRECOURT (Eugène JACQUOT, dit DE), littérateur français, né à Mirecourt (Vosges), le 19 novembre 1812, fut élevé au séminaire et alla s'établir maître de pension à Chartres. Ayant quitté cette profession, il se fit homme de lettres, prit le nom retentissant de sa ville natale et débuta par des feuilletons dans les petits journaux, et par des nouvelles, dont une seule, à cause de son titre, *les Inconvénients d'un vilain nom* (*la Silhouette*, 1841), mérite d'être rappelée. Dans le même temps, il donnait avec M. Leupol (Fr. E. Leloup de Charroy) un ouvrage pittoresque, *la Lorraine* (Nancy, 1839-1840, 3 vol.). Bientôt, il voulut frapper un grand coup en s'attaquant à la plus grosse ou à la plus grossie des renommées littéraires du temps, et publia sous le titre de *Maison Alexandre Dumas et compagnie, fabrique de romans* (1845), un livre où il reproduisait, avec les preuves à l'appui, les reproches auxquels avaient donné lieu les emprunts de notre trop fécond romancier : ce pamphlet lui valut l'éclat d'un premier procès. Vinrent ensuite plusieurs romans, entre autres, *les Confessions de Marion Delorme* (1848, 4 vol.) et les *Mémoires de Ninon de Lenclos* (1852), dont il se donnait seulement comme l'éditeur, et qui étaient précédés d'un *Avant-propos* signé de M. Méry; puis un drame, joué aux Français, *Mme de Tencin*, en collaboration avec M. Marc Fournier.

Tels étaient les titres littéraires de M. de Mirecourt, quand il s'acquit une tout autre notoriété par la publication de ses *Contemporains* (1854-1857, 60 vol. in-32), publication si différente pour le fond et pour la forme, de la *Galerie des contemporains illustres par un homme de rien* (voy. Loménie), et dont les indiscrétions ou les injures ont soulevé les plus vives récriminations dans les journaux ou des poursuites judiciaires (*Lamennais*, *George Sand*, *Émile de Girardin*, *Jules Janin*, *Veuillot*, *Millaud*, *Proudhon*, etc.). Encouragé par le succès, M. E. de Mirecourt fonda ensuite, sous ce titre, *les Contemporains*, une feuille hebdomadaire, qui lui a attiré aussi coup sur coup, ainsi qu'à ses éditeurs, une suite de procès et de condamnations, propres à jeter pour quelque temps du discrédit sur la biographie contemporaine. Du reste, l'auteur a été l'objet de cruelles représailles dans diverses notices, notamment dans celle qui lui a été consacrée par son propre secrétaire et collaborateur, M. Mazerolle, sous ce titre : *Confession d'un biographe. Fabrique de biographies; maison Eugène de Mirecourt et compagnie, par un ex-associé* (1857, in-18).

MIRÈS (Jules), banquier français, de famille israélite, né à Bordeaux, vers 1805, était simple courtier d'affaires en 1848. Après la révolution de Février, il devint gérant de la compagnie du gaz d'Arles, et s'associa avec M. Millaud (voy. ce nom) pour diverses entreprises, ils fondèrent ensemble la Caisse des chemins de fer, dont il resta seul directeur en 1853, et commencèrent, avec *le Conseiller du peuple*, cette exploitation de la plume de M. de Lamartine, continuée plus tard avec *le Civilisateur* et *le Pays*. Peu après, il soumissionna l'emprunt de la Seine, et se jeta dès lors, avec MM. Solar, L. Jourdan, Blaise, etc., dans de nombreuses et hardies spéculations, qui l'ont mêlé à toutes les grandes affaires de ces dernières années. Il a surtout dirigé ou commandité les Houillères de Portes et Sénéchas, la Société des ports de Marseille, et en dernier lieu les chemins de fer romains, qui ont amené entre le banquier juif et les cardinaux actionnaires d'assez curieux rapprochements. M. J. Mirès a écrit quelques articles d'économie financière et donné dans la presse une grande publicité à quelques discours prononcés dans des assemblées d'actionnaires. — Il a un frère avec lequel il a passé ses premières années à Bordeaux, et qui est devenu, par son influence, gérant du *Constitutionnel*.

MITCHEL (John), homme politique irlandais, né en 1814, à Dungiven (comté de Londonderry), et fils d'un ministre presbytérien, fut envoyé de bonne heure au collége de la Trinité, à Dublin, et étudia ensuite le droit. En 1845, il devint un des rédacteurs les plus audacieux de *la Nation*, journal hebdomadaire, fondé pour seconder les efforts d'O' Connell, en faveur de l'Irlande. M. Mitchel avait alors sous presse une esquisse historique sur un illustre chef de partisans du temps d'Élisabeth, Hugh O'Neill, comte de Tyrone, adversaire déclaré de la domination anglaise en Irlande (*the Life and times of Hugh O'Neill earl of Tyrone*, publiée dans la *Library of Ireland*).

Le parti de la jeune Irlande se divisant en deux camps, il se détacha d'O'Connell et se mit à la tête de l'opposition la plus radicale. En 1847, il fonda avec ses amis l'association politique, connue sous le nom de Confédération irlandaise, et dont *la Nation* fut le principal organe. Mais, l'année suivante, la politique de M. Mitchel devenant de plus en plus agressive, le journal et la société ne voulurent pas le suivre. Alors il fonda *les Irlandais unis* (United Irishmen), où il exposa toute sa pensée avec une hardiesse qui força le gouvernement anglais à sévir. Poursuivi et condamné à quatorze ans de transportation pour crime de félonie, il vit sa sentence immédiatement exécutée : après une détention de huit mois aux Bermudes, sur un ponton, il fut envoyé, en avril 1849, au Cap de Bonne Espérance avec d'autres convicts; mais les habitants du Cap se refusant énergiquement à ce qu'on fît de leur colonie un lieu de transportation, on ne le laissa pas débarquer et il fut conduit à la terre de Van-Diémen (février 1850). Deux ans après, un de ses frères politiques, Patrick Smyth, réfugié aux États-Unis, vint exprès à Van-Diémen pour favoriser son évasion, et y réussit. Débarqué d'abord à San-Francisco, M. Mitchel passa à New-York, où il fut reçu avec enthousiasme (novembre 1853), et publia un récit de sa captivité, intitulé : *Journal de geôle, ou Cinq ans dans les prisons anglaises* (Jail journal or five years in british prisons; New-York, 1854, in-12). Il fonda en même temps un journal hebdomadaire, destiné à propager ses idées favorites de révolte contre l'Angleterre, *the Citizen* (le Citoyen). Il prononce de temps à autre quelques discours dans les *meetings* politiques.

MITCHELL (sir Thomas-Livingston), voyageur anglais, né en 1791, et l'un des principaux explorateurs du continent australien, fut d'abord soldat, servit avec distinction, de 1810 à 1814, en Espagne. A la recommandation de sir C. Murray, on l'employa, après la guerre, à lever les plans des opérations militaires et à dresser des cartes qui sont estimées pour leur fidélité et l'habileté de leur exécution. Enfin il fut envoyé en Australie, avec les fonctions d'inspecteur général. En s'acquittant des devoirs de sa charge, le major Mitchell fit d'heureuses expéditions à l'intérieur détermina le cours des rivières Peel et Nammoy, explora le cours du Darling et son point de jonction avec le Murray, reconnut le Glenelg et, après mille obstacles, découvrit l'Australie heureuse. A la fin de 1845, il s'engagea le premier dans une région de l'Ouest inaccessible jusque-là, et releva avec précision le cours de la Victoria. Durant toutes ces excursions, il forma des collections géologiques, zoologiques et botaniques considérables. On a publié le récit de quelques-uns de ses voyages sous le titre : *Trois expéditions à l'intérieur de l'Australie orientale*. — M. Mitchell a trouvé la mort à Sidney (Australie) à la fin de 1855.

MITCHELL (G. Donald), littérateur américain, connu sous le nom d'Ik. Marvel, né en avril 1822, à Norwich (Connecticut), prit ses degrés à Yale-College en 1841, resta trois ans à la campagne à cause de sa mauvaise santé, puis il visita l'Europe, parcourut l'Angleterre à pied, et, après dix-huit mois de voyages sur le continent, publia le récit de ses impressions sous ce titre : *Nouvelles glanes ou Nouvelle gerbe tirée des vieux champs de l'Europe continentale* (Fresh Gleanings, A new Sheaf from the old Fields; New-York, 1847, in-12). Un second voyage en Europe et un séjour de plusieurs mois à Paris, pendant la révolution de 1848, donna naissance à un nouveau volume : *l'Été de la bataille, ou Impressions personnelles sur l'année* 1848 *à Paris* (the Battle summer; being transcriptions from personal observations, etc.). M. Mitchell fit ensuite paraître un recueil littéraire, *la Lorgnette, ou Études de la ville par un habitué de l'Opéra* (the Lorgnette, or Studies of the Town, by an Opera-goer), dont la collection forme deux volumes et renferme quelques-unes des meilleures pages de l'auteur. L'ouvrage qui a le plus contribué à sa réputation est : *les Rêveries d'un célibataire* (Reveries of a

Bachelor; New-York, 1851, in-8 illustré, plusieurs éditions), petit écrit de fantaisie, qui offre, sur un léger tissu romanesque, des scènes heureusement conduites et tour à tour enjouées, sentimentales ou pathétiques. L'année suivante parut un ouvrage du même genre : *la Vie du rêve* (Dream Life; New-York, in-12, 1852).

En 1853, M. Mitchell, nommé consul à Venise, s'occupa de recueillir des matériaux pour une *Histoire de Venise*, qu'il se propose de publier. Il retourna en Amérique en 1855 et donna *les Aventures de la famille Doings* (Fudge Doings; New-York, 1855, in-12), qui parurent d'abord dans le *Knickerbocker Magazine*, et se composent d'esquisses satiriques, gaies et moqueuses sur les travers de la société fashionable de New-York.

Les œuvres d'Ik. Marvel sont très-populaires aux États-Unis. On trouve dans son style un charme particulier de douceur et de mélancolie; mais il manque de variété. Les *Rêveries d'un célibataire* ont été traduites en français dans *le Moniteur* et dans *l'Illustration*.

MITIVIÉ Jules-Étienne-Frumenthal), médecin français, né à Castres (Tarn), en 1796, neveu du célèbre Esquirol, fut reçu docteur à Paris, en août 1820, et se consacra à l'étude et au traitement de la folie dans la maison de santé alors dirigée par son oncle. Il fonda lui-même, vers la fin de 1828, un établissement à Ivry qu'il a cédé à MM. Baillarger et Moreau (de Tours). Il est attaché comme médecin en chef, depuis 1831, au service des aliénés de la Salpêtrière. En 1832, il fut choisi pour diriger l'hôpital temporaire ouvert à Paris pendant le choléra. M. Mitivié a été promu, en avril 1849, au grade d'officier de la Légion d'honneur. Il n'a écrit que quelques *Mémoires* et des brochures, parmi lesquelles nous rappellerons : *de la Fréquence du pouls chez les aliénés* (1832, in-8), avec M. Leuret.

MITRAUD (Antoine-Théobald), ecclésiastique et théologien français, né à Magnac-Laval (Haute-Vienne), le 15 septembre 1797, fit ses études classiques au collége de sa ville natale et sa théologie au séminaire de Limoges, entra dans les ordres en 1820, et fut nommé professeur de philosophie au petit séminaire de Servières (Corrèze), récemment fondé, dont il prit bientôt la direction. En 1823, il obtint la cure de Biennat (Haute-Vienne), où il resta cinq ans, prêcha à Paris en 1824, et devint successivement aumônier du collége de Limoges (1828), et curé de la paroisse de Rochechouart, bientôt érigée pour lui en cure de première classe (4 mai 1830). Il y resta douze ans. Il prit part, en 1840 et 1841 à l'affaire de l'inamovibilité des desservants, fut nommé, en 1842, principal du collége d'Aubusson, donna plus tard sa démission, et fut mis à la tête de celui de Billom (Puy-de-Dôme) qui lui dut une assez grande prospérité. En 1848, il se porta sans succès comme candidat à l'Assemblée constituante. Depuis cette époque, il habite Paris.

On a de l'abbé Mitraud un traité élémentaire de physique, en latin : *Physica breviter exposita;* plusieurs ouvrages pour la jeunesse, qui ont eu de nombreuses éditions; une *Théodicée catholique* 1840, in-12), en collaboration avec M. Louis Ayma; *le Panégyrique de saint Vincent de Paul* (in-8); *de la Nature des sociétés humaines* (1854, in-8), son principal ouvrage, où la raison est entièrement sacrifiée à la foi; *le Livre de la vertu* (1855, in-12), recueil de méditations et de prières, etc. Tout un volume de biographie a été consacré à l'abbé Mitraud par M. L. Ayma.

MITSCHERLICH (Eilhard), chimiste allemand, né le 7 janvier 1794, à Neuende près Jever (grand-duché d'Oldenbourg), eut pour précepteur l'historien Schlosser, alors professeur au collége de Jever, et qui l'emmena plus tard à Francfort. Il passa, en 1811, à Heidelberg, pour étudier l'histoire et la philologie, vint suivre à Paris, pendant un an, les cours de langues orientales, et de retour en Allemagne (1814) fit à Gœttingue des recherches sur l'histoire des peuples ghurides et karachitayens. L'ouvrage qu'il entreprit sur ce sujet est resté inachevé et il n'en a été publié qu'un fragment intitulé : *Mirchondi historia Thaheridarum* (Gœttingue, 1815).

Les études de M. Mitscherlish prirent en effet une tout autre direction; il partit pour Berlin, en 1818, et se livra entièrement à l'étude des sciences naturelles et plus particulièrement de la chimie. Il débuta dans cette nouvelle carrière par la découverte de la loi de l'isomorphisme. Le célèbre chimiste suédois Berzélius, visitant Berlin en 1819, apprécia du premier coup d'œil toute la portée de cette nouvelle loi et tout le talent du jeune chimiste; il l'invita à le suivre à Stockholm pour prendre part aux travaux de son laboratoire. M. Mitscherlich passa près de deux ans en Suède. Quand il revint en Allemagne il fut nommé aussitôt (1821) membre de l'Académie des sciences de Berlin et professeur de chimie à l'université de cette ville.

Outre un grand nombre de mémoires insérés dans les *Annales* (Abhandlungen) de l'Académie des sciences de Berlin et dans les *Annales de Poggendorf*, on doit à M. Mitscherlich un excellent *Traité de chimie* (Lehrbuch der Chemie; Berlin, 1829-1831, t. I, 2 parties; 1835-1840, t. II; 5e édit., 1856).

Par sa loi de l'isomorphisme, M. Mitscherlich a posé de nouvelles bases pour la théorie de la constitution moléculaire des corps. D'après cette loi, la forme cristalline des corps composés paraît toujours être en relation avec la nature des composants et le poids de leurs équivalents; de telle sorte que, dans un grand nombre de corps composés, en vertu des analogies de composition, un des principes constituants peut être remplacé par un autre, sans que ces composés éprouvent d'altération dans leur forme extérieure. Cette découverte, si fertile en déductions et dont on fait un si fréquent usage pour établir la constitution des corps composés, fut complétée par une seconde découverte de M. Mitscherlich, celle du *dimorphisme* du soufre, c'est-à-dire de sa propriété de cristalliser, dans des circonstances dissemblables, sous deux formes différentes.

Occupé de cristallographie, le savant et ingénieux chimiste perfectionna les instruments qui servent à mesurer les angles des cristaux, et à l'aide d'un nouveau goniomètre, il parvint à détruire une objection qui avait été faite contre sa découverte. On avait nié, en effet, l'isomorphisme des cristaux à cause de l'inégalité des angles correspondants. M. Mitscherlich démontra que ces anomalies ne sont pas rares même dans des cristaux de même composition chimique. Il découvrit aussi l'action inégale que la chaleur exerce sur certains cristaux, en suivant des directions différentes.

Les recherches de M. Mitscherlich sur les cristaux *artificiels*, comme il s'en forme, par exemple, dans les hauts fourneaux, jettent une nouvelle lumière sur la formation des cristaux *naturels*. Il constata en effet, pendant son séjour en Suède, l'identité de ces deux espèces de cristaux d'origine différente. Cette découverte, ainsi que ses observations sur le point de fusion des rochers et en particulier du granit, ont des conséquences très-importantes pour la géognosie. La

chimie organique doit également à ce savant d'importantes observations, notamment la constatation de l'identité ou de l'analogie des corps organiques et des corps inorganiques.

Dans son enseignement, M. Mitscherlich s'est opposé, dès le commencement, aux tendances trop synthétiques de cette école de philosophie naturelle, dont Schelling est le chef et qui avait acquis tant d'influence en Allemagne. Il fit de ses élèves des observateurs exacts et scrupuleux, pour qui l'expérience est le point de départ de toute induction spéculative. Son *Traité de chimie* est rédigé dans cet esprit. Un autre service rendu par M. Mitscherlich est d'avoir construit un grand nombre d'appareils aussi ingénieux que simples pour les expériences chimiques.

Tous ces travaux et une foule d'autres d'une importance inférieure ont acquis une grande réputation à M. Mitscherlich, tant à l'étranger qu'en Allemagne. La découverte de l'isomorphisme a été récompensée par la grande médaille de l'Académie des sciences de Londres, et l'auteur est du petit nombre des membres associés étrangers de l'Institut de France.

MITTERMAIER (Charles-Joseph-Antoine), jurisconsulte et homme politique allemand, né le 5 août 1787, fit ses études à Landshut et à Heidelberg, et devint en 1809 professeur particulier dans la première de ces deux villes. Dès l'année suivante, il commença la série des travaux qui ont fait sa réputation, en publiant un *Manuel de procédure criminelle* (Handbuch des peinlichen Processes; Heidelberg, 1810-1812, 2 vol.). En 1819, il fut appelé à une chaire de droit de l'université de Bonn, d'où il passa, en 1834, à celle de Heidelberg.

Parmi ses publications, qui tiennent une si grande place dans l'histoire du droit allemand, nous devons citer : *de la Défense dans un procès criminel* (Anleitung zur Vertheidigungskunst im Criminal processe; Landshut, 1814; 4e édition, Ratisbonne, 1844); *Erreurs fondamentales des recueils de lois en matière de droit pénal* (über die Grundfehler der Behandlung des Criminalrechts; Bonn, 1819), ouvrage important, complété par trois autres livres : *Nouvelles archives de droit criminel* (Neues Archiv. des Criminalrechts; *Nouvelle suite* (Neue Folge), et *la Législation pénale dans son développement* (die Strafgesetzgebung in ihrer Fortbildung geprüft; Heidelberg, 1841-1843); *la Procédure civile allemande, comparée avec les procédures civiles prussienne et française, et avec les progrès de la législation civile moderne* (der Gemeine deutsche bürgerliche Process, in Vergleichung, etc.; 1820-1826, en quatre parties, réimprimées séparément, 1838 et 1825-1840); *Cours de droit privé allemand* (Lehrbuch des deutschen Privatrechts; Landshut, 1821); *Théorie de la preuve dans la procédure criminelle* (Theorie des Beweises im peinlichen Processe; Darmstadt, 1821, 2 volumes), complétée par sa *Doctrine de la preuve dans la procédure civile allemande* (die Lehre vom Beweise, etc.; Darmstadt, 1834, traduit en français : Paris, 1848; en espagnol, Madrid, 1851); *État actuel de la législation pénale* (über den neusten Zustand der Criminalgesetzgebung; Heidelberg, 1825); *Principes du droit privé allemand* (Grundsaetze des gemeinen deutschen Privatrechts; Ratisbonne, 1837, 2 vol.; 7e édit., 1847); *Leçons de procédure criminelle* (Lehre des Criminal-processes; Giessen, 13e édition, 1840) : ce dernier ouvrage est un remaniement du livre du jurisconsulte Feuerbach sur le même sujet; *Situation de l'Italie* (Ital. Zustaende; Heidelberg, 1844), ouvrage curieux pour les détails qu'il fournit sur l'état moral, judiciaire et politique de la Péninsule; *la Procédure orale, le principe d'accusation, la publicité et le jury* (die Mündlichkeit, das Anklageprincip, etc.; Stuttgart, 1845); *le Système pénal de l'Angleterre, de l'Écosse et de l'Amérique du Nord* (das Engl., schott. und nordamerik. Strafverfahren; Erlangen, 1851); enfin des articles dans plusieurs revues, telles que les *Archives de la civilisation*, les *Archives du droit criminel*, le *Journal critique de la science du droit*, etc. Les divers traités de M. Mittermaier se distinguent autant par la clarté du style que par l'érudition. On y trouve aussi une philosophie hautement libérale, dont l'auteur a porté les applications dans la politique.

Parallèlement, en effet, à sa vie scientifique, et comme pour y répondre, M. Mittermaier s'était tracé une carrière politique qu'il a parcourue avec constance et honneur. On s'accorde à louer en lui une éloquence simple et pleine d'onction, une grande affabilité de caractère et une droiture que ses adversaires mêmes savent respecter. Il fut, tout le temps qu'il resta aux affaires, un des principaux chefs du parti démocratique modéré. Élu dès 1831, député de la ville de Bruchsal à l'Assemblée nationale badoise, il contribua, tant par ses votes que par ses rapports, à la promulgation de plusieurs lois libérales et réformatrices. Esprit conciliant, il a souvent apaisé ou fait tourner à l'avantage du pays des différends sérieux qui s'étaient élevés entre les deux Chambres, et c'est à lui, en grande partie, que l'Allemagne doit sa nouvelle procédure civile. Nommé, dès le début, président de l'Assemblée, il sut tenir la balance égale entre l'extrême gauche représentée par MM. Rotteck et Itzstein, et la droite dont M. Welcker était l'orateur. Il soutint la déclaration de la Chambre : « Pas de budget sans la liberté de la presse. » Il fit successivement partie de la diète en 1833, 1835, 1837 et 1839; mais en 1841, la douleur que lui causa la mort de son fils, l'en éloigna pour quelques années. Il y rentra en 1846 et fut, dès l'année suivante, réélu président.

Les événements de 1848 vinrent encore agrandir son rôle. Il fut nommé tout d'abord président du parlement préparatoire de Francfort, et prit ensuite place dans l'Assemblée nationale allemande comme député de la ville de Bade. Membre du comité de constitution, il travailla de toutes ses forces à unir, par des lois générales, les éléments si hétérogènes de la confédération germanique. On sait combien cette idée, qui appartenait à un grand nombre d'esprits d'élite, rencontra d'obstacles dans l'application, et comment finit la révolution allemande. M. Mittermaier, découragé, vint reprendre son cours de droit à Heidelberg, en 1849. Après avoir pris part quelque temps aux discussions des clubs impuissants qui s'agitaient encore dans plusieurs villes de l'Allemagne, il renonça à toute activité politique et se renferma exclusivement dans ses travaux de jurisconsulte.

M'NEILL (Duncan), avocat écossais, né en 1793, fit ses études aux universités d'Édimbourg et de Saint-André, et fut admis en 1816 au barreau écossais. Ses opinions conservatrices lui firent donner, en 1834, la charge de *solicitor general* (procureur général) d'Écosse; il la résigna l'année suivante et la reprit un moment sous l'administration de sir R. Peel (1841). Depuis 1843, il représenta, au Parlement, le comté d'Argyll. M. M'Neill s'est fait, dans son pays, une réputation méritée par son érudition et ses recherches en législation; ses confrères l'ont choisi pour doyen de leur corporation, et le gouver-

nement l'a investi, depuis 1842, des fonctions de lord avocat d'Écosse et de procureur de la reine.

MOCKER (Ernest), chanteur français, né à Lyon, le 16 juin 1811, fut destiné d'abord à l'état ecclésiastique et vint à Paris étudier le chant sacré dans la classe de Choron; mais ses rapides progrès lui inspirèrent le goût du théâtre et il entra, en qualité d'alto et de contre-basse, à l'orchestre de l'Odéon, puis à celui de l'Opéra, comme simple timbalier (1829). M. Ponchard se plut alors à développer ses talents pour le chant lyrique. En 1830, M. Mocker débuta à l'Opéra-Comique dans *la Fête du village voisin*; il fut aussi engagé pour doubler M. Chollet et créa peu après un rôle bouffe dans *le Mannequin de Bergame*. Après la fermeture de Feydeau (1831), il accepta des engagements au Havre, à Amsterdam, puis à Toulouse, d'où il fut rappelé à l'Opéra-Comique. Depuis 1839, ses rôles, dont le nombre s'élève à 42 dans le répertoire moderne et à 21 dans les reprises, ont été presque tous marqués par des succès. Dans l'ancien répertoire, nous rappellerons: *le Panier fleuri*, *le Pré aux Clercs*, *le Domino noir*, *l'Ambassadrice*, *la Dame blanche*, *le Maçon*, et surtout *le Déserteur;* et, dans les pièces plus modernes, *Zanetta*, *les Diamants de la Couronne*, *le Code noir*, *le Roi d'Yvetot*, *l'Eau merveilleuse*, *les Mousquetaires de la Reine*, *Gilles ravisseur*, *les Porcherons*, *le Val d'Andorre*, *Galathée*, *l'Étoile du Nord* (1857).

MODENA (Gustave), fameux tragédien italien, né à Venise, en 1803, et fils d'un acteur, étudia le droit à Padoue et à Bologne, et exerça quelque temps la profession d'avocat dans cette ville, puis à Rome, où il débuta comme acteur tragique, en 1826, avec le plus grand succès. Compromis dans l'insurrection de la Romagne en 1831, il s'exila en France, où il eut l'occasion d'entendre notre acteur Potier. Rentré dans son pays, à la suite de l'amnistie de 1847, il se mêla de nouveau aux événements politiques et publia, dès le commencement de la révolution, des *Dialoghetti popolari* qui l'ont fait comparer à Paul-Louis Courier. Nommé membre de l'Assemblée constituante romaine, il y mit au service du parti radical une éloquence fougueuse et prit souvent les armes pendant toute la durée du siége. Après la prise de la ville, il se réfugia à Turin, où il donna des représentations et des séances de déclamation qui obtinrent le plus grand succès. Depuis 1849, il a été engagé sur toutes les scènes importantes de la Péninsule.

Les principales pièces abordées par M. Modena, sont: *Jacques Ier*, *Louis XI*, *Saül*, *Philippe II*, *Zaïre*, *Othello*, *le Bourgeois de Gand*, *OEdipe roi*, *Oreste*, et en général le théâtre d'Alfieri, qu'il a brillamment fait valoir. Il excelle aussi à déclamer la *Divina Comedia*. Des critiques français l'ont placé immédiatement à côté de Talma. Puissance, variété, vérité, noblesse et même sobriété, rien ne manque, dit-on, à ce talent profond et original, qui a été comme le conservateur de la tragédie en Italie, et qui a formé la plupart des bons artistes contemporains.

MODÈNE (Maison ducale de), branche cadette de la maison impériale d'Autriche (voy. ce nom). — Duc régnant: François (voy. ce nom). — Duchesse: *Adelgonde*-Auguste-Charlotte-Caroline-Élisabeth-Amélie-Sophie-Marie-Louise, née le 19 mars 1823, fille de l'ex-roi Louis, sœur du roi régnant de Bavière. — Sœurs: la duchesse *Thérèse*, mariée au comte de Chambord (voy. CHAMBORD); la duchesse *Marie*-Béatrice, mariée à l'infant d'Espagne *Jean-Charles*, second fils de don Carlos.

MOEBIUS (Auguste-Ferdinand), astronome allemand, né, le 17 novembre 1790, à Schulpforte, près Naumbourg (Prusse), fut élevé à la célèbre école de cette ville, passa plusieurs années aux universités de Leipsick, de Gœttingue et de Halle, fut un des meilleurs élèves de Gauss et de Pfaff et vint se fixer, en 1819, à Leipsick. Sa thèse: *de Computandis occultationibus fixarum per planetas* (Leipsick, 1815), attira l'attention de la Faculté des sciences sur lui et, dès l'année suivante, âgé seulement de vingt-cinq ans, il fut nommé professeur adjoint d'astronomie. En même temps, le gouvernement saxon, pour encourager ses travaux, se chargea des frais d'un voyage scientifique, à la suite duquel M. Mœbius fit exécuter, à Leipsick, sur les plans que lui avait suggérés la comparaison des principaux observatoires de l'Allemagne, le nouvel observatoire de cette ville (1818-1821). Deux ans après, le jeune savant publiait, comme premier résultat de ses opérations pratiques: *Observations faites sur l'Observatoire de Leipsick* (Leipsick, 1823). M. Mœbius n'a plus quitté la ville de Leipsick, où il est depuis 1844 professeur titulaire de mécanique supérieure et d'astronomie.

On lui doit plusieurs ouvrages qui lui assurent une place à côté des premiers mathématiciens de son pays: *Calcul barycentrique*, *nouveau moyen de traiter la géométrie analytiquement* (Barycentrischer Calcul, ein neues Hülfsmittel, etc.; Leipsick, 1827), livre que l'on a regardé comme faisant époque dans l'histoire de la géométrie; *Manuel de statique* (Lehrbuch der Statik. Ibid., 1837), où les rapports intimes entre la statique et la géométrie ont été démontrés avec une profondeur toute nouvelle; *Éléments de la mécanique céleste* (Elemente der Mechanik des Himmels; Ibid., 1843), où l'auteur essaye de développer la théorie des calculs des perturbations des mouvements célestes, sans avoir recours aux théorèmes supérieurs de l'analyse mathématique; *Principes d'astronomie* (Hauptsaetze der Astronomie; Leipsick; 4e édit., 1853). M. Mœbius a fourni, en outre, des articles importants au *Journal de mathématiques*, de Crelle, et aux *Revues* et *Recueils* publiés par l'Académie des sciences de Leipsick, dont il est membre.

Son fils, Théodore MŒBIUS, né en 1821, à Leipsick, s'est livré aux études philologiques et a débuté par des *Recherches sur l'ancienne Saga d'Islande* (über die aeltere islaendische Saga; Leipsick, 1852): cette dissertation, lui ouvrant la carrière académique, lui a valu la place d'agrégé à l'université de sa ville natale.

MŒLLER (Pierre-Louis), poëte et critique danois, né le 18 avril 1814, à Aalborg (Jutland), mérita par ses premiers écrits, en 1848, un subside de l'État pour voyager à l'étranger. Se trouvant en Allemagne lorsque la diète prit le parti du Schleswig-Holstein contre le Danemark, il défendit la cause danoise dans le *Nordischer Telegraph* (Leipsick, 1848-1849) et dans plusieurs journaux allemands. Il publia aussi en allemand sa *Nouvelle utopie de Biedermann* (Biedermann neue Utopie; Berlin, 1850), ainsi qu'un grand nombre de portraits littéraires, et prit part à la traduction allemande des *OEuvres* de H. Ch. Œrsted le physicien, de Schouw et de Chr. Winther. Depuis la fin de 1851, il réside à Paris. Très-versé dans la littérature française, il a fourni au *Kjœbenhavnspost*, au *Berlingske tidende*, etc., des notices sur nos diverses publications, des esquisses de la vie parisienne, des comptes rendus

sur l'Exposition universelle de 1855 et de nombreux articles politiques.

Ses ouvrages en vers sont : *R. K. Rask*, éloge de ce savant (Copenhague, 1837 in-8); *Poésies lyriques* (Lyriske digte; Ibid., 1840); *Images et chants* (Billeder og sange; Ibid., 1847); *Chute des feuilles* (Løvfald; Ibid., 1855), sous le pseudonyme de *Otto Sommer*. Plusieurs de ces poésies sont imitées de V. Hugo, de Béranger, de Jasmin. Parmi ses ouvrages en prose il faut citer : *Esquisses critiques* (Kritiske skizzer; Copenhague, 1847, 2 vol. in-12), recueil de notices publiées en 1846 et 1847; *la Comédie moderne en France et son influence sur le théâtre danois* (Det nyere Lystspil, Frankrig og Danemark; Ibid., 1857), ouvrage intéressant, couronné par l'université de Copenhague. On doit encore à M. Mœller un grand nombre des notices du *Panthéon danois* (Copenhague, 1841-1851, gr. in-4, avec port.); des traduction du *Village*, de M. Octave Feuillet, et de *l'Invitation à la valse*, de M. Alexandre Dumas, jouées en Danemark et en Norvége. Il a édité *Gæa*, annuaire littéraire, avec la collaboration des meilleurs écrivains danois (1845-1847), etc.

MOENCH-MUNICH (Charles-Victoire-Frédéric), peintre français, né à Paris en 1784, étudia sous Girodet-Trioson et débuta au salon de 1817. On a de lui beaucoup de sujets religieux et des paysages historiques, peints dans le style de l'ancienne école. Nous citerons : *Borée enlevant Orythie*, *Diane et Actéon*, *Vue prise à Rome*, où il a passé plusieurs années; une *Sainte-Famille* (1841); *le Christ enlevé du tombeau par des anges* (1842); *la Femme du roi Candaule* (1846); *l'Attente* et *le Retour* (1847), deux sujets italiens; deux *Vues du Tréport* (1850); *Tête de femme*, étude, à l'Exposition universelle de 1855; plusieurs *portraits;* une *Naïade*, *Suzanne au bain* (1857), etc. Il a obtenu une 2e médaille en 1817.

MOERIKE (Édouard), poëte allemand, né à Ludwigsbourg, le 8 septembre 1804, étudia la théologie protestante aux séminaires d'Urach et de Tubingue, fut, à partir de 1827, vicaire du pasteur dans plusieurs paroisses du Wurtemberg, et en 1834, pasteur dans un bourg des environs de Weinsberg. Sa santé l'ayant forcé d'abandonner le ministère, il devint professeur dans un séminaire protestant à Stuttgart.

M. Mœrike, cité comme l'un des meilleurs poëtes de l'école souabe, se distingue par la verve, l'élégance du style et le sentiment de la nature. Ses principaux ouvrages sont : *le Peintre Nolten* (Maler Nolten; Stuttgart, 1832), roman mêlé de vers; un recueil de *Poésies* (Gedichte; Ibid., 1838; 2e édition, 1848); une série de nouvelles et de contes, la plupart en dialogues, sous le titre général d'*Iris* (Ibid, 1839); la charmante *Idylle du lac de Constance* (Idylle vom Bodensee; Ibid., 1846), etc.

MOHAMMED-BEN-OMAR (le Scheikh), surnommé *el-Tounsy* (le Tunisien), voyageur arabe, né à Tunis, l'an 1204 de l'hégire (1789), fut conduit au Caire à l'âge de sept ans, et y fréquenta l'école de la célèbre mosquée Al-Azhar. Resté seul avec sa mère, il eut beaucoup à souffrir de la misère, puis alla rejoindre son père, qui était en crédit auprès du sultan du Darfour (1803). Il y resta huit ans. S'étant mis à parcourir toute la contrée, il courut chez les nègres quelques dangers et faillit un jour être mis en pièces par des anthropophages. Le sultan Mohammed-Fadhl lui témoigna longtemps la plus grande bienveillance, puis se croyant menacé d'une guerre de la part du sultan du Ouaday, auprès de qui s'était retiré le père de Mohammed, il priva celui-ci de la liberté et finit par l'expulser. Mohammed passa au Ouaday, où il resta un an, et retourna dans sa ville natale. A la mort de son père, dépouillé de sa riche succession par un de ses oncles, il se rendit au Caire et fut adjoint en qualité de prédicateur à un régiment égyptien qui fit partie de l'expédition de Morée. A son retour (1832), il devint réviseur des livres traduits en arabe ou imprimés à l'école d'Abou-Zabel et donna une édition des *Séances* (Makamat), de Hariri.

Les voyages de Mohammed-ben-Omar dans l'Afrique centrale, traduits en français par M. Perron, directeur de l'École de médecine du Caire, à qui le scheikh les dicta de mémoire, ont été publiés sous les titres de *Voyage au Darfour* (Paris, 1845, in-8); *Voyage au Ouaddy* (1851, in-4). Le texte arabe du premier a été autographié par M. Perron (Paris, 1850, in-4). Ils sont l'un et l'autre précédés d'une préface par M. Jomard et accompagnés de cartes et de gravures. On y trouve, dans un récit atttachant de précieux détails sur les mœurs des habitants, l'histoire, le commerce et les productions de chacun de ces pays; mais ce qui concerne la géographie physique laisse beaucoup à désirer.

MOHL (Jules DE), orientaliste français, membre de l'Institut, né à Stuttgart, le 25 octobre 1800, d'une famille considérée, et le second de quatre frères, qui se sont faits, dans des branches diverses, une réputation par leurs travaux, fut destiné d'abord au ministère évangélique, et étudia, à Tubingue, la théologie. Son goût pour d'autres études l'éloigna de cette carrière, et s'étant rendu en Angleterre, il s'y lia avec plusieurs des orientalistes les plus distingués, notamment avec le général anglais Briggs. Venu à Paris, en 1823, il devint l'élève et l'ami d'Abel Rémusat et suivit les cours d'arabe et de persan de S. de Sacy. Après avoir publié la traduction latine de l'*Y-King*, que le P. Régis avait laissée manuscrite (Stuttgart, 1834, in-8), il passa de l'étude du chinois à celle du persan. On commençait à délaisser l'étude purement esthétique des poëtes et des littérateurs de l'Orient, pour approfondir les questions d'origine religieuse, de linguistique et d'ethnologie; M. Mohl, que ses premières études théologiques avait préparé aux questions de ce genre, entra dans cette voie et fit paraître, après la traduction latine du *Chi-King* (Stuttgart, 1828, in-8), le texte persan de *Fragments relatifs à Zoroastre* (Paris, 1829, in-8), et plus tard la traduction latine de l'*Y-King* du P. Régis (1834, 2 vol. in-8). Puis il s'attacha à l'interprétation du célèbre poëme d'Aboul-Kasim-Firdousi, intitulé le *Schah Nameh*, où ont été conservées une partie des plus anciennes traditions de la Perse. Malgré la difficulté de ce texte éminemment archaïque, il en poursuivit avec ardeur la traduction, qui parut avec le texte revu sur les manuscrits, dans la magnifique collection orientale de l'imprimerie impériale (Paris, 1838-1855, 4 vol. gr. in-fol.)

Fixé définitivement en France, M. Mohl s'y fit naturaliser et fut élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en 1844, en remplacement de Burnouf père, et fut décoré en avril 1845. A la mort d'Amédée Jaubert, il hérita de sa chaire de persan au Collége de France. En 1852, il remplaça Eugène Burnouf, dont il avait été l'un des amis les plus dévoués, comme inspecteur de la typographie orientale à l'Imprimerie impériale et surveilla avec le même zèle la gravure des nouveaux poinçons, dont s'enrichit chaque jour cet établissement. Il succéda aussi à M. Burnouf, en qualité de secrétaire de la Société asiatique, dont il avait été

jusque-là secrétaire adjoint. Il conçut l'idée de donner tous les ans, dans la séance publique de cette société, un aperçu du mouvement des études orientales. De là, une série de *Rapports* qui témoignent d'une connaissance étendue et solide des récents progrès de ces études qu'ils ont beaucoup contribué à populariser dans notre pays. Peu de savants ont déployé plus de zèle. C'est sur les indications fournies par M. Mohl à M. Botta, que celui-ci a déclaré avoir découvert l'emplacement d'une des capitales de l'empire de Ninive, et c'est grâce à son concours qu'a eu lieu l'expédition française en Mésopotamie. Par son amour de la science, par sa connaissance exacte des recherches faites simultanément en Angleterre, en France et en Allemagne, par la haute considération dont il jouit dans ces trois pays, il a souvent pu réunir, dans une poursuite commune, les efforts et les idées des savants de l'Europe moderne.

MOHL (Robert DE), frère du précédent, jurisconsulte allemand, ministre de l'empire germanique en 1848, est né le 14 août 1799, à Stuttgart. Il fit ses premières études au lycée de sa ville natale, et suivit, de 1817 à 1821, les cours de droit et d'économie politique aux universités de Tubingue et de Heidelberg. Après avoir voyagé pendant trois ans, il fut appelé à Tubingue et y devint successivement professeur adjoint de droit (1824), professeur titulaire d'économie politique (1829), et conservateur de la bibliothèque de l'université (1836). En 1845, il se présenta comme candidat à la Chambre législative de Wurtemberg. La lettre qu'il adressa, à cette occasion, aux électeurs déplut au gouvernement, qui l'éloigna de sa chaire académique, en l'envoyant, en qualité de conseiller d'État, dans la ville d'Ulm. M. de Mohl donna sa démission, fit un voyage en Angleterre, pour étudier les institutions politiques du pays, et fut envoyé comme député à la seconde Chambre. En 1847, il rentra dans l'enseignement, en acceptant la place de professeur de droit que lui offrait l'université de Heidelberg; mais il n'y resta pas longtemps; car, en 1848, il fut élu d'abord membre du parlement, et, plus tard, de l'Assemblée nationale de Francfort. Nommé, le 25 septembre 1848, ministre de la justice de l'empire germanique, il donna, le 17 mai 1849, sa démission, en même temps que Henri de Gagern (voy. ce nom), dont il partageait les opinions politiques. Il reprit alors sa chaire à l'université de Heidelberg, où ses cours attirent une foule d'auditeurs de toutes les parties de l'Allemagne. Il est correspondant de l'Institut (Académie des sciences morales politiques).

Parmi les écrits de M. de Mohl, qui lui ont fait une réputation universelle, on remarque : *Indications historiques sur les mœurs des étudiants de Tubingue au* XVI*e siècle* (Geschichtliche Nachweisungen über die Sitten und das Betragen der Tübinger Studirenden, etc.; Tubingue 1840); *Droit public du royaume de Wurtemberg* (Staatsrecht des Kœnigreichs Würtemberg; Ibid., 1829; 2e edit., 1840-1846, 2 vol.); *la Responsabilité des ministres dans la monarchie constitutionnelle* (die Ministerverantwortlichkeit in Einherrschaften mit Volksvertretung; Ibid., 1837); *le Système de la justice préventive* (2e édit., 1845); *la Science de la police d'après les principes de l'état légal* (die Polizeiwissenschaft, nach etc.; Ibid., 1832-1834, 3 vol.; 2e édit., 1844-1846), l'ouvrage principal de M. de Mohl, où presque toutes les questions économiques soulevées par l'auteur, ont reçu des solutions aussi sérieuses que nouvelles; *Histoire et littérature de l'économie politique* (Geschichte und Literatur der Staatswissenschaften; Erlangen, 1855, tom. I). M. de Mohl a, en outre, fourni de nombreux articles au *Staats-Lexicon* de Rotteck et Welker, à la *Revue des sciences économiques de Tubingue*, et aux recueils les plus accrédités de l'Allemagne.

MOHL (Hugues DE), botaniste allemand, frère des précédents, né à Stuttgart, vers 1801, étudia la médecine et les sciences naturelles à Tubingue, et y devint plus tard professeur et directeur du jardin botanique. Il est, depuis 1843, correspondant de l'Institut (Académie des sciences morales), et depuis 1848, membre correspondant de l'Académie de Vienne.

M. Hugues de Mohl occupe une place distinguée parmi les botanistes physiologistes de l'époque, et ses recherches sur la structure et le développement de la cellule végétale ont particulièrement rendu son nom célèbre. Ses principaux ouvrages sont : *Recherches sur les plantes grimpantes* (über den Bau und das Winden der Ranken und Schlingpflanzen; Tubingue, 1827); *des Pores du tissu cellulaire des plantes* (über die Poren des Pflanzenzellgewebes; Ibid., 1828); *Recherches sur l'anatomie et la physiologie des plantes* (Berne, 1834); *sur les Rapports qui existent entre les travaux de Liebig et la physiologie des plantes* (Liebig's Verhaeltniss zur Pflanzenphysiologie; Tubingue, 1843); *Micrographie, manuel pratique pour se servir du microscope* (Mikrographie oder Anleitung zur, etc.; Ibid., 1846); *Éléments de l'anatomie et de la physiologie de la cellule végétale* (Grundzüge zur Anatomie und Physiologie der vegetalischen Zelle; Brunswick, 1857), etc.; sans compter un grand nombre de mémoires insérés dans les journaux scientifiques de l'Allemagne ou publiés à part.

MOHL (Maurice DE), homme politique et économiste allemand, frère des précédents, né en 1802, à Stuttgart, fit ses classes au collége de cette ville, étudia l'économie politique à l'Université de Tubingue et à l'Académie de Hohenheim, et devint, en 1826, référendaire au ministère des finances de Stuttgart. De 1826 à 1848, il remplit différentes fonctions administratives dans le Wurtemberg, et plusieurs missions diplomatiques. Il résida cinq ans en France, où il étudia sérieusement le gouvernement et les institutions. En 1848, il se mêla aux affaires politiques, devint membre du parlement et de l'Assemblée nationale de Francfort, et plus tard de la seconde Chambre de Wurtemberg, et se distingua dans ces assemblées par un attachement ferme et éclairé aux principes libéraux. En 1851, il s'associa à l'extrême gauche de la Chambre de Wurtemberg, où il avait été envoyé, malgré les modifications restrictives des lois électorales. Il faut citer, parmi les écrits de M. Maurice Mohl, des *Observations faites en France sur l'état industriel de ce pays* (Aus den gewerbswissenschaftlichen Ergebnissen einer Reise nach Franckreich; Stuttgart et Tubingue, 1845, avec 148 gravures).

MOIGNO (l'abbé François-Napoléon-Marie), savant français, né à Guémené (Morbihan), le 20 avril 1804, d'une ancienne famille noble de la Bretagne, fit ses études au collége de Pontivy et chez les jésuites de Sainte-Anne d'Auray. En 1822, il entra au séminaire de Montrouge où, durant les cours obligatoires de théologie, se révéla sa vocation scientifique. La Compagnie de Jésus, à laquelle il était lié par ses vœux, lui donna, en 1836, une chaire de mathématiques dans la maison de la rue des Postes, à Paris. Dès lors commença pour l'abbé Moigno une vie très-active et pleine des travaux les plus variés. Il menait tout

de front : leçons de chaque jour, stations de Carême et d'Avent, sermons détachés, retraites, nombreux articles de discussion religieuse dans *l'Univers* et *l'Union catholique* (1840), fondation d'œuvres de bienfaisance. Ses succès lui firent nouer des relations suivies avec MM. Cauchy, Ampère, Arago, Binet, Beudant, Thénard et Dumas, qui fut son maître et resta son ami. Son vaste savoir, aidé d'une mémoire prodigieuse, aurait dû le rendre une des lumières de son ordre. Il en fut autrement.

Pendant la publication de ses *Leçons de calcul différentiel et intégral* (1840, 2 vol. in-8), un des traités les plus complets qui aient été faits sur cette matière, le P. Boulanger, supérieur des jésuites, ordonna à l'abbé Moigno de suspendre ses recherches scientifiques et d'aller enseigner l'histoire et l'hébreu au séminaire de Laval. Celui-ci résista, et, après quatre ans de luttes sourdes et de tracasseries, il aima mieux sortir de l'ordre que d'interrompre le cours de ses études favorites. En 1845, il fut chargé dans *l'Époque* du bulletin scientifique, et fit, aux frais de ce journal, un long voyage dans presque toutes les contrées de l'Europe, envoyant de chaque ville le fruit de ses observations. Plus tard, il s'est acquitté avec honneur des mêmes fonctions dans *la Presse* (1850), conjointement avec M. Jobard, puis dans *le Pays*. En 1852, il quitta ce dernier journal pour fonder une revue encyclopédique qu'il intitula : *Cosmos*. L'abbé Moigno a été nommé par M. Sibour aumônier du lycée Louis-le-Grand en 1848.

On a encore de ce laborieux écrivain un *Traité de la télégraphie électrique* (1849, in-8); des mémoires *sur le Stéréoscope* et *le Saccharimètre* (1853), et un *Répertoire d'optique moderne* (1850, 4 vol. in-8), ouvrage considérable qu'il préparait depuis plusieurs années.

MOKE (Henri-Guillaume), historien belge, né au Havre, en 1803, de parents belges, qui rentrèrent en Belgique après la révolution de 1830, se consacra à l'enseignement, fit, comme professeur-suppléant, des cours à l'Athénée royal de Gand, où il devint, en septembre 1851, professeur titulaire de rhétorique française, et professeur adjoint de littérature française et d'histoire politique moderne à l'université. Membre effectif de l'Académie royale de Belgique (1840), il est décoré de l'ordre de Léopold.

On a de M. Moke : *les Gueux de mer, ou la Belgique sous le duc d'Albe* (1827); *les Gueux des bois, ou les Patriotes belges* (1828, 2 vol.); *la Bataille de Navarin, ou le Renégat* (1828); *Herman, ou la Civilisation et la barbarie* (Paris, 1831, 2 vol.); *Philippine de Flandre*, roman historique belge (Ibid., 1832, 4 vol.); *Histoire des Francs* (4 vol.); *Histoire de la Belgique* (2 vol.), et autres travaux d'histoire exécutés pour la librairie Paulin, de 1835 à 1844; *Mœurs, usages, fêtes et solennités des Belges* (1846); *la Belgique ancienne et ses origines* (1856); des articles dans les journaux et recueils politiques ou littéraires, notamment dans *la Belgique monumentale, artistique et pittoresque*; etc.

MOLBECH (Christian), célèbre savant danois, né le 8 octobre 1783, à Soroe, où son père était professeur à l'Académie, entra, comme surnuméraire, à la bibliothèque royale en 1804, et devint premier bibliothécaire en 1823. Il fut nommé, en 1829, professeur d'histoire littéraire à l'Université de Copenhague. Il est chevalier du Danebrog, chevalier de l'Étoile polaire (1843), membre de l'académie de langue et d'histoire nationales (1813), et de l'Académie des sciences de Copenhague (1829), de la Société des antiquaires de Londres (1831), etc. Collaborateur actif du *Dictionnaire danois*, publié par l'Académie des sciences, il a revu ou rédigé plusieurs lettres de ce grand ouvrage encore inachevé (1793-1853, 7 vol. in-4).

M. Molbech a lui-même composé un traité *sur les Dialectes*, suivi d'un *Recueil de termes usités dans les provinces danoises* (Om Dialecter eller Mundarter, og Samling, etc.; 1811), et un *Dictionnaire danois portatif* (Dansk Hand-Ordbog; 1813), couronné par l'Académie des sciences, *Dictionnaire danois* (Dansk Ordbog; Copenhague, 1833, 2 vol. gr. in-8; 2e édit., 1854, t. I, gr. in-4); *Dictionnaire des dialectes danois* (Dansk Dialect-Lexicon; 1833-1841, in-8); *Proverbes, devises et sentences rimées* (Danske Ordsprog, Tankesprog og Riimsprog; 1850); *Dansk Glossarium* (1853 et suiv., in-8), contenant les mots usités du XIIIe au XVIe siècle.

Ce dernier ouvrage est le fruit de longues études sur les anciens monuments de la langue danoise, dont plusieurs ont été édités par M. Molbech, savoir : *la Chronique danoise rimée* (Den danske Riimkrœnike; 1825); *Traité de médecine écrit en danois au XIVe siècle*, par Henri Harpestreng (Henrik Harpestrengs danske Lægebog; 1826); l'*Ancienne traduction de la Bible*, qui en contient les huit premiers livres, édités pour la première fois (1828); *Trois poëmes danois, écrits en 1496 par Michael*, prêtre d'Odensée (1836), etc. Il a aussi édité des écrits plus modernes : *Extraits du journal historique de l'évêque Jean Bircherod*, 1658-1708 (Uddrag af Biskop Jens Bircherod Dagbœger; 1838-1846, in-8); *Mémoires critiques de P. Rosenstand Goiske sur le théâtre danois* (Kritiske Efterretninger om den K. danske Skueplads; 1839); *Lettres, ordonnances, papiers d'État écrits de la main de Christian IV* (Christian IVs. egenhændige Breve, Befalinger og Staatsbeskrivelser; t. I, 1847-1849), etc.

On doit à M. Chr. Molbech toute une suite d'ouvrages historiques, parmi lesquels il faut citer : *Histoire de la guerre des Ditmarses en* 1500 (Historie om Ditmarskerkrigen; 1813); *Histoire du roi Erik Plogpenning* (K. Erik Plogpenning Historie; 1821); *Récits et tableaux de l'histoire danoise*, antiquité et moyen âge (Fortællinger og Skildringer af den danske Historie; 1837-1840, 2 vol. in-8), et *Histoire de l'Académie des sciences de Danemark*; 1742-1842 (Det. K. danske Videnskabernes Selskabs Historie; 1843); *le Duché de Schleswig, dans ses rapports historiques avec le Danemark et le Holstein* (1847, in-8, en français); l'*Idée d'union scandinave* (Den Scandinaviske Eenhedstanke; 1857). Il a aussi inséré un très-grand nombre de mémoires dans plusieurs recueils dont il fut tour à tour le principal rédacteur, l'*Athenæum* (tom. II-IX, 1814-1817); la *Revue septentrionale d'histoire, de littérature et des arts* (Nordisk Tidsskrift for Historie, etc., 4 vol. in-8); la *Revue historique* (Historisk Tidsskrift), qu'il rédigea en qualité de secrétaire de la Société historique (1840-1845, 6 vol.; nouv. série depuis 1846); les *Annales historiques* (Historiske Aarbœger, 1846-1849, 2 vol. in-8), etc. La plupart de ces articles ont été réunis dans deux recueils *Blandede smaaskrifter* (1834-36, 2 vol.) et *Blandede skrifter* (1854-56, 4 vol.).

Il faut encore mentionner les principaux ouvrages de critique littéraire sortis de la plume féconde de M. Molbech : *Leçons sur la poésie danoise* (Forelæsninger over den danske Poesie; 1831-1832, 2 vol.); *Vie d'Ewald* (J. Ewalds Levnet; 1831); *Documents relatifs à l'histoire de la langue et de la littérature danoise* (Bidrag til den danske Sprog- og Literatur-Historie, t. I, 1847-1851); *le Poëte A. W. Schack Staffeldt* (1851);

Anthologie poétique danoise, avec *Notices* historiques et biographiques (tom. I, II et IV, 1830-1840); *Études sur OEhlenschlaeger* (Studier over Œhl. Poesie og Digterværker; 1850, in-8).

M. Molbech a enfin exécuté divers voyages et en a publié d'intéressantes relations : *Voyages de jeunesse dans ma patrie*, 1811 et 1813 (Ungdomsvandringer i mit Fœdeland, 1811-1815, 2 vol.); *Lettres écrites de Suède en* 1812 (Breve fra Sverige; 1814-1817, 3 vol. trad. en allemand; Altona, 1818-1820, 3 vol.); *Voyages* (Reise), en Allemagne, en France, en Angleterre et en Italie (1821-1822, 3 vol.) — Il est mort à Copenhague en juin 1857.

Son fils, Christian-Knud-Frédéric MOLBECH, né à Copenhague, le 21 juillet 1821, occupe une place à la bibliothèque royale depuis 1843. Outre un mémoire d'esthétique *sur la Statuaire* (Om Billedhuggerkonsten og dens Poesie; Copenhague, 1841, trad. en allemand dans *Kunstblatt*, 1841); il a publié *Dante*, drame (2e édit., 1856); des poésies qui ont eu du succès (Digtninger, 1846, in-8; Dæmring, 1852, in-8), et des souvenirs de voyage intitulés : *un Mois en Espagne* (Et Maaned i Spanien; 1848; 2e édit., 1856, in-8).

MOLÉ (Louis-Mathieu, comte), homme d'État français, membre de l'Institut, né à Paris, le 24 janvier 1780, était fils du président Molé de Champlâtreux, qui mourut, en 1794, sur l'échafaud révolutionnaire, et d'une demoiselle de Lamoignon, parente de Lamoignon de Malesherbes. Après avoir vécu avec sa mère en Suisse et en Angleterre, il revint en France dès 1796, se livra avec ardeur à l'étude, et débuta, en 1806, dans la littérature, par ses *Essais de morale et de politique* (1806, in-8), où il faisait, du reste, avec talent, l'éloge des institutions impériales. De Fontanes, alors rédacteur du *Journal de l'Empire*, depuis *Journal des Débats*, présenta à Napoléon le jeune écrivain, qui dut à son nom, à ses amis et à son activité, une rapide fortune. Nommé successivement auditeur, puis maître des requêtes au conseil d'État (1806), commissaire impérial au Sanhédrin israélite, préfet de la Côte-d'Or (1807), conseiller d'État et directeur général des ponts et chaussées (1809), il montra le plus grand zèle pour l'Empereur, dont il fit, au mois de mars 1813, devant le Corps législatif, un pompeux éloge, cité par tous les biographes; il succéda, le 19 septembre de la même année, au duc de Massa, dans les fonctions de grand juge (ministre de la justice); il reçut, en outre, les titres de comte de l'Empire et de commandeur de l'ordre de la Réunion.

En sa qualité de grand juge, M. Molé accompagna à Blois l'impératrice Marie-Louise, lors de la première Restauration, et se tint d'abord à l'écart. Appelé ensuite au conseil municipal de Paris, il signa, quelques jours avant le 20 mars, la fameuse Adresse présentée au roi, dans laquelle se trouvait cette phrase : « Que nous veut cet étranger pour souiller notre sol de son odieuse présence? » À son retour, Napoléon ne lui laissa que la direction des ponts et chaussées. M. Molé refusa de signer la déclaration du conseil d'État contre les Bourbons et, vivement réprimandé par l'Empereur, s'excusa en disant qu'il n'avait pu consentir à signer une adresse où se trouvait exprimé ce « blasphème politique, que Napoléon tenait sa couronne du vœu et du choix du peuple français. » Deux mois après, l'Empereur le porta sur la liste des pairs; mais, au lieu de prendre possession de son siége à la Chambre, le comte Molé partit pour les eaux de Plombières, et attendit. Revenu à Paris, après la bataille de Waterloo, il fit valoir auprès de Louis XVIII, son « inaltérable fidélité, » et fut nommé de nouveau conseiller d'État. Réintégré dans la pairie, le 17 août 1815, il vota avec la majorité dans le procès du maréchal Ney; mais il fit ensuite de louables efforts pour arracher à la réaction quelques autres victimes. Il entra, en 1817, dans le ministère de Richelieu, avec le portefeuille de la marine et prit une part active aux lois et mesures de modération ou de rigueur qui caractérisèrent la politique d'alternative de Louis XVIII (voy. DECAZES). Tombé du pouvoir avec ses collègues (29 décembre), il combattit en toute rencontre, devant la Chambre des Pairs, les excès de la réaction qui devaient perdre la monarchie.

Après la révolution de Juillet, le comte Molé, appelé, dès le 11 août, par Louis-Philippe, au ministère des affaires étrangères, travailla à faire reconnaître le nouveau roi par les puissances européennes, et proclama le principe pacifique de *non-intervention*. Mais son impopularité et quelques dissentiments avec ses collègues, le forcèrent, au 4 novembre suivant, de résigner son portefeuille. Après la crise ministérielle du 6 septembre 1836, il fut chargé de former un nouveau ministère et reprit, avec la présidence du conseil, le portefeuille des affaires étrangères. Il négocia le mariage du duc d'Orléans, et appuyant la politique de clémence et de conciliation, fit rendre la loi d'amnistie pour les condamnés politiques (8 mai 1837); mais il eut à lutter contre la fameuse coalition dont MM. Thiers et Guizot, écartés du ministère, le 15 avril 1837 et s'alliant avec la gauche, étaient les chefs les plus ardents. Les projets impopulaires de dotation du duc de Nemours et de disjonction, la direction donnée au procès de Strasbourg, etc., amenèrent le triomphe de la coalition et la retraite de M. Molé, malgré le secours inattendu de l'éloquence de M. de Lamartine, le 8 mars 1839. Éloigné dès lors du premier plan de la politique, il fut élu, l'année suivante, à l'unanimité, moins une voix, membre de l'Académie française. Son nom fut souvent mis en avant dans plusieurs crises, et, en février 1848, Louis-Philippe le nomma président d'un de ces derniers ministères qui ne purent se constituer.

La révolution de 1848 consommée, M. Molé, fut porté comme candidat à la Constituante, dans une élection partielle du département de la Gironde (17 septembre), et élu par 23 224 suffrages. Dans cette assemblée et à la Législative, où il fut réélu, en 1849, il se plaça parmi les chefs de la droite, et, sans prendre souvent la parole, n'en eut pas moins d'influence. Membre de la commission des dix-sept qui prépara la loi du 31 mai, contre le suffrage universel, il appuya toutes les mesures qui signalèrent, l'accord du gouvernement et de la majorité. Mais quand la politique de l'Élysée commença à devenir contraire aux anciens intérêts monarchiques, il passa dans l'opposition, et au 2 décembre, il figure parmi les représentants qui protestèrent à la mairie du Xe arrondissement, contre le coup d'État. Rentré dans la vie privée, il est mort, le 25 novembre 1855, d'une apoplexie foudroyante, à son château de Champlâtreux. Il était, depuis le 17 octobre 1837, grand-croix de la Légion d'honneur.

Outre les *Essais* cités plus haut, on n'a de M. Molé qu'un *Éloge de Mathieu Molé*, placé en tête d'une deuxième édition des *Essais*, qui date elle-même de 1809; puis quelques *Mémoires*, et un certain nombre de *Discours*.

MOLÉ-GENTILHOMME (Paul-Henri-Joseph), littérateur français, né à Paris, le 9 décembre 1814, fit ses études au collége Henri IV, et à vingt et un ans, débuta dans *le Siècle* par des nouvelles. Il devint bientôt un des feuilletonnistes ordinaires de

la plupart des journaux et recueils périodiques. Parmi les nombreux romans qu'il a donnés depuis 1830, nous rappellerons : *le Roi des rossignols* et *la Luciole*, avec M. Emm. Gonzalès; *Manon la dragonne*, *le Rêve d'une mariée*, *la Marquise d'Alpujar*, *Marie d'Anjou*, *le Château de Saint-James*, *les Demoiselles de Nesle*, *Roquevert l'arquebusier*, *le Routier de Normandie*, ces trois derniers et plusieurs autres avec M. Constant Guéroult; *Catherine II ou la Russie au* XVIII*e siècle*, avec M. Saint-Germain Leduc.

Il a écrit aussi, mais avec moins de succès, des pièces de théâtre, entre autres : *Poinsinet en Espagne* (1835), folie-vaudeville en un acte, avec M. Lefranc; *la Sœur de la reine* (1842), drame en cinq actes, avec M. Pierre Ladoce; *Pomponnette et Pompadour*, vaudeville en un acte; *Berthe la flamande*, drame en cinq actes (1852); *la Comtesse de Noailles*, drame en cinq actes (1856), avec M. Constant Guéroult. M. Mole-Gentilhomme a été élu, pendant huit années consécutives, membre du comité de la Société des gens de lettres. — Il est mort à Paris au mois d'août 1856.

MOLÈNES (Dieudonné-Jean-Baptiste-Paul GASCHON DE), littérateur français, né à Paris en 1820, et fils de M. Gaschon, qui fut, de 1836 à 1852, conseiller à la Cour d'appel de Paris, fit ses premières études au collége Charlemagne, prit le nom de sa mère, et débuta dans la carrière littéraire par le roman des *Cousins d'Isis* (1844, 2 vol. in-8), qui fut bientôt suivi de *Valpéri* (1845, 2 vol. in-8), mémoires d'un gentilhomme du siècle dernier. A la révolution de Février, il s'engagea dans la garde nationale mobile, fut élu officier, et reçut, pendant les journées de juin, une blessure qui lui valut la croix d'honneur. Autorisé à passer avec son grade aux spahis, il prit part à l'expédition de Crimée, et devint, au mois d'août 1855, capitaine des chasseurs de la garde impériale. Collaborateur, depuis 1842, à la *Revue des Deux-Mondes*, il y a successivement publié plusieurs séries de nouvelles qu'il a intitulées : *Aventures du temps passé* (1853, in-18) : *Caractères et récits du temps* (1858, in-18), et *Histoires sentimentales et militaires* (1854, in-18).

MOLÉRI. Voy. DEMOLIÈRE.

MOLESCHOTT (Jacques), savant hollandais, né le 9 août 1822, à Herzagenbusch, et fils d'un médecin distingué, reçut une très-bonne éducation et vint, à l'âge de dix-neuf ans, à l'université de Heidelberg, où il s'adonna avec ardeur à l'étude de la physique et de la chimie. Trois ans plus tard, il débuta d'une manière brillante dans la carrière des sciences, par sa *Critique de la théorie de Liebig touchant la nutrition des plantes* (Kritische Betrachtung von Liebig's Theorie der Pflanzenernaehrunge Harlem; 1845), couronnée par l'Académie de Harlem. Ayant obtenu le diplôme de docteur, il retourna dans sa patrie, et s'établit comme médecin à Utrecht; mais en 1847 il revint à Heidelberg, y fut nommé agrégé, et ouvrit des cours particuliers de chimie physiologique et d'anthropologie. Il se signala par la hardiesse de ses idées matérialistes et la vigueur avec laquelle il les soutint contre ses nombreux adversaires; mais, quoiqu'il se fût fait beaucoup de disciples, l'autorité des chefs de l'école spiritualiste le força de s'éloigner et il passa comme professeur de physiologie à Zurich.

On a de M. Moleschott, qui compte, à côté de M. Charles Vogt (voy. ce nom), parmi les chefs de l'école matérialiste en Allemagne : *de Malpighianis pulmorum vesiculis* (Heidelberg, 1845) : *la Physiologie des aliments* (die Physiologie der Nahrungsmittel; Darmstadt, 1850); *Traité populaire sur les aliments* (Lehre der Nahrungsmittel fur das Volk; Erlangen, 1850; 2e édit., 1853); *la Circulation de la vie*, *Réponse aux lettres chroniques de Liebig* (der Kreislauf des Lebens. Physiologische Antwort, etc.; Mayence, 1852; 2e édit., 1855); *de la Transformation des substances dans les plantes et dans les animaux* (Physiologie des Stoffwechsels in Pflanzen und Thieren; Erlangen, 1851); *Georges Forster*, *le naturaliste du peuple* (Georg Forster, der Naturfreund des Volkes; Francfort, 1854; nouv. édition, 1857), cité comme une remarquable étude biographique; *Lumière et Vie* (Licht und Leben; Ibid., 2e édit., 1857), etc. M. Moleschott a traduit du hollandais l'*Essai de chimie physiologique* de Mulder (Versuch einer phys. Chemie; Heidelberg, 1844-1846).

MOLESWORTH (sir William), homme politique anglais, né le 23 mai 1810, à Camberwell, descend d'une ancienne famille anoblie par Guillaume III en 1689. Élevé avec soin auprès de sa mère, à Édimbourg, il acheva ses études à l'université de Cambridge, voyagea sur le continent, et entra à la Chambre des Communes en 1832 pour un district de Cornouailles. Libéral avancé, ses premiers votes furent pour l'émancipation absolue des juifs, pour la motion de M. Rœbuck en faveur d'un large système d'éducation nationale, et pour le scrutin secret. En même temps, il fondait la *London Review*, dont il partageait la rédaction avec d'autres écrivains de son parti, J. Mill, Grote, Buller, etc.

Ses opinions extrêmes, et surtout ses discours contre la loi restrictive de l'importation des céréales, lui firent perdre son siége en 1837. Réélu par le bourg de Leeds, il prit occasion des troubles du bas Canada pour passer en revue l'état politique et administratif des colonies dont il avait fait l'objet de ses plus sérieuses études. Dans la même session, il provoqua, par un discours des plus remarquables, le changement complet de l'ancien mode de transportation et la formation de nouveaux établissements pénitentiaires. Le parti conservateur l'ayant emporté aux élections de 1841, il resta pendant quatre ans étranger aux affaires, et consacra ses loisirs à la publication raisonnée des *OEuvres philosophiques de Hobbes*, qui lui coûta, dit-on, près de 6000 livres sterling (150 000 francs). Sous le voile de l'anonyme, il collabora aussi à la *Revue de Westminster* et à d'autres organes whigs.

Ramené au Parlement par les électeurs de Londres en 1845, malgré une violente opposition, sir W. Molesworth devint le chef d'une fraction libérale appelée *les Radicaux philosophes* (Philosophical radicals). Il soutint les réformes douanières de sir R. Peel, et fit partie du ministère Aberdeen, qui crut devoir faire cette concession à ses adversaires (1852-1854). De l'administration des domaines, il passa, quand vint lord J. Russell, à celle des travaux publics, et enfin, sous lord Palmerston, au secrétariat des colonies (février 1855). Il y avait longtemps déjà que l'opinion le portait à ce ministère, où il a introduit d'importantes réformes. — Il est mort à Londres, d'une attaque d'apoplexie, le 22 octobre 1855.

MOLINARI (Gustave DE), économiste belge, né à Liége, le 3 mars 1819, et fils du baron Péach de Molinari, ancien officier supérieur de gendarmerie, aujourd'hui médecin homœopathe à Bruxelles, vint de bonne heure à Paris, où il écrivit dans quelques journaux de l'opposition radicale, entre autres *la Réforme*. Rentré en Belgique après le coup d'État du 2 décembre, il occupe à Bruxelles la chaire d'économie politique créée pour lui au

musée de l'industrie belge. Nommé, depuis, professeur de géographie à l'institut d'Anvers, il fait simultanément les deux cours.

On a de lui : *Études économiques* (1846, in-16); *Histoire du tarif.) les Fers et les houilles; les Céréales* (1847, in-8); *les Sociétés de la rue Saint-Lazare* (1849, in-8), entretiens économiques et défense de la propriété; *les Révolutions et le Despotisme* (Bruxelles, 1852), envisagés au point de vue des intérêts matériels; une *Étude* sur l'abbé de Saint-Pierre, en tête d'une édition de ses *OEuvres* (1857); des articles fournis au *Courrier-Français*, à *la Patrie*, au *Libre-Échange*, à la *Revue nouvelle*, au *Commerce*, au *Journal des économistes* (1846-1856), et plus récemment à *l'Économiste belge* et à *la Bourse des travailleurs*, journaux fondés par lui et dirigés par M. Eugène de Molinari, son frère.

MOLINE DE SAINT-YON (Alexandre-Pierre), général français, ancien ministre et pair de France, né à Lyon, le 29 juin 1786, entra à l'École militaire de Fontainebleau, fut nommé sous-lieutenant en 1805, et prit part à toutes les guerres de la Péninsule. Blessé devant Saint-Jean-de-Luz (1813), il passa chef d'escadron et revint en France avec le maréchal Soult. Officier d'ordonnance de l'Empereur en 1815, il se trouva à la bataille de Waterloo. A la seconde Restauration, il fut mis en demi-solde et s'occupa de littérature. Il publia, sous le voile de l'anonyme, plusieurs opéras : *Ipsiboé* (1824), représenté à l'Académie royale de musique; *Mathilde ou les Croisades*, trois actes; *François Ier à Chambord* (1830), en société avec M. G. du Fougeroux; un opéra-comique, *les Époux indiscrets* (1829), joué à Feydeau; une comédie en cinq actes et en vers, *les Amours de Charles II*; etc.

Le gouvernement de Juillet favorisa l'avancement de M. Moline de Saint-Yon; colonel en 1831, il obtint, en 1835, le grade de maréchal de camp, et en 1844 celui de lieutenant général. Il venait d'être élevé à la dignité de pair de France lorsqu'il quitta la direction du personnel et des opérations militaires pour prendre le portefeuille de la guerre (10 novembre 1845); il le céda, le 9 mai 1847 au général Trézel. Depuis 1848, il a été admis d'office à la retraite. Il est grand officier de la Légion d'honneur.

On doit aussi à cet officier général des ouvrages militaires : un précis des *Guerres de religion en France de* 1585 *à* 1590 (1834, in-4), publié d'après des documents choisis par le comité d'état-major dont l'auteur était alors secrétaire; *les Deux Mina* (1840, 3 vol. in-8), chronique des guerres civiles de l'Espagne au XIXe siècle; une biographie du prince Eugène Beauharnais dans le *Panthéon français*, et un grand nombre d'articles dans les recueils et journaux militaires.

MOLL (Louis), agronome français, né vers 1810, s'occupa d'abord d'essais et de travaux agricoles dans les Vosges, voyagea en Belgique et en Angleterre, où il approfondit ces questions, et fut chargé, par le ministère de l'agriculture, de missions en Corse et dans le midi de la France. Ancien professeur à l'Institut agricole de Rouville, il a été chargé, en 1837, du second cours d'agriculture au Conservatoire des arts et métiers, et décoré en avril 1845.

On a de lui : *Manuel d'agriculture, ou Traité élémentaire de la science agricole* (Nancy, 1835), pour les écoles rurales du nord-est de la France; *Excursion agricole dans quelques départements du nord de la France* (1836, in-8); *Colonisation et agriculture de l'Algérie* (1845, 2 vol. in-8, avec gravures); *État de la production des bestiaux* (1853, in-4); des *Rapports* sur ses voyages officiels, des articles et des travaux fournis aux journaux et recueils spéciaux.

MOLTENI (Giuseppe), peintre italien, né en 1800, à Alferi, près de Milan, suivit les cours de l'Académie de cette ville, se consacra à l'histoire et au portrait et débuta en 1829. Ses tableaux ont figuré depuis cette époque aux expositions de Milan, de Vienne et de Venise. Ses œuvres principales sont : *la Confession*, acquis pour le musée de Vienne (1836); *la Mendiante*, au comte de Poldi Pezzoli; *la Délaissée*, au duc Ant. Litta, deux sujets qui ont paru à l'Exposition universelle de Paris, en 1855. M. G. Molteni a obtenu une médaille d'or à Milan, en 1836, et des décorations de divers ordres.

MOLLOT (François-Étienne), magistrat français, né en 1794, fit son droit à Paris, s'inscrivit comme avocat au barreau de cette ville, en 1813, et fut successivement attaché à la Cour royale et à la Cour d'appel. En juillet 1849, il est devenu juge au tribunal de première instance de la Seine. Il a fait partie, de 1839 à 1846, du conseil de l'ordre des avocats, dont il a été aussi archiviste. M. Mollot a été décoré en novembre 1842.

On a de lui : *Bourse de commerce, agents de change et courtiers*, etc. (1831, in-8; 3e édit., 1853, 2 vol. in-8); *Règles sur la profession d'avocat, suivies des lois et règlements qui la concernent*, etc. (1842, in-8), dont un abrégé a été imprimé sous le même titre (1852, in-12), *de la Compétence des conseils de prud'hommes*, répandu aux frais du conseil de l'ordre (1842, in-8); *le Contrat d'apprentissage* (1845, in-12); *le Contrat de louage d'ouvrage et d'industrie* (1846, in-12); *de la Justice industrielle des prud'hommes*, etc. (1846, in-12), etc.

MOLTKE (Adam Guillaume, comte DE), homme politique danois, né le 25 août 1785, occupa le poste de ministre des finances sous le règne de Christian VIII, et eut une grande influence auprès de ce monarque. Malgré la faveur de M. de Bardenfleth, sous Frédéric VII, M. de Moltke garda son portefeuille, fit partie du comité chargé de faire un projet de constitution et fut même nommé président du ministère libéral du 24 mars 1848. Il resta à la tête des affaires, lorsque ses collègues se retirèrent, le 15 novembre 1848, et échangea le portefeuille des finances contre celui de l'extérieur. Il le céda, en octobre 1851, à M. Bluhme, et bientôt se démit également de la présidence du cabinet (12 janvier 1852). Les littérateurs et les artistes trouvent en M. de Moltke dont on évalue la fortune à plus de dix millions, un protecteur généreux et éclairé.

MOLTKE (Charles, comte DE), homme politique danois, cousin du précédent, né le 15 novembre 1800, fut d'abord conseiller au tribunal supérieur de Glückstadt dans le Holstein et partagea la haine des nobles de ce duché contre la domination danoise. Mais s'étant rendu à Copenhague, il modifia complétement ses idées, devint l'un des chefs du parti absolutiste, et fut nommé, en 1841, ministre d'État et président de la chancellerie allemande ou des duchés. Ce revirement le rendit odieux au peuple et à la diète du Holstein, qui, en toute occasion, lui manifestèrent leur antipathie. En 1848, on obtint du roi son éloignement des affaires. Mais le nouveau monarque, qui lui avait déjà témoigné sa confiance, en l'appelant à faire partie du comité chargé de préparer une constitution (28 janvier 1848), le nomma (17 octobre) membre du

gouvernement collectif qui administra les duchés durant la trève de Malmoë (26 août 1848-26 février 1849). Le 13 juillet 1851, M. de Moltke devint ministre sans portefeuille, fut chargé avec M. Bluhme de composer le ministère du 27 janvier 1852, et reçut le portefeuille du Schleswig. Il restreignit la liberté de la presse et abolit, le 3 janvier 1853, les justices seigneuriales dans ce duché. Cet acte fut confirmé par un décret royal du 6 février 1854. Resté à son poste sous la présidence de M. Œrsted (21 avril 1853), il tomba avec ce ministre, le 3 décembre 1854.

MOLTKE (Magnus, comte DE), homme politique et publiciste du Schleswig, parent des précédents, né à Noër, le 20 août 1783, étudia successivement l'histoire, le droit, la politique et l'économie politique à Gotha, à Kiel, à Gœttingue, enfin à Paris. Après avoir passé l'examen judiciaire, il fut nommé auditeur (1806), puis conseiller (1813) au tribunal supérieur de Schleswig. A partir de 1830, ses tendances aristocratiques firent place à des principes opposés, à la suite de voyages en France, en Italie, en Suisse, en Allemagne. Député par la ville de Schleswig, aux états provinciaux du duché de ce nom, il fut élu président à la première session (1834) et fut un des orateurs du parti libéral.

Ses principaux écrits sont : *sur la Noblesse et ses rapports avec la bourgeoisie* (über den Adel und dessen Verhaeltniss zum Bürgerstande; Hambourg, 1830); *Voyage dans l'Italie supérieure et moyenne* (Reise durch die obere und mittlere Italien, 1833); *sur la Loi électorale* (über das Wahlgesetz, 1834); *sur les Sources des revenus de l'État* (über die Einnahmequellen des Staats, 1836); *la Question du Schleswig-Holstein* (die Schleswig-Holsteinische. Frage, 1849).

MOMMSEN (Théodore), épigraphiste danois, né le 30 novembre 1817, à Garding, dans le Schleswig, fut élevé par son père, qui était pasteur, et alla étudier aux universités d'Altona et de Kiel la philologie, le droit et l'histoire. Après avoir donné, à Altona, des leçons particulières, il voyagea, de 1844 à 1847, aux frais de l'Académie de Berlin, en France et en Italie, s'occupa avec ardeur des inscriptions romaines et lut plusieurs mémoires à l'Institut archéologique de Rome et à l'Académie d'Herculanum, à Naples. De retour dans sa patrie en 1848, il donna de nombreux articles au *Journal du Schleswig-Holstein*, dont il prit bientôt la direction. Appelé, la même année, comme professeur de droit à Leipsick, il perdit sa place pour s'être mêlé aux événements politiques; mais il fut appelé, comme professeur titulaire de droit, à l'université de Zurich en 1852, et à celle de Breslau en 1854.

M. Théodore Mommsen a publié de nombreux ouvrages, presque tous sur l'épigraphie romaine, et a fait preuve, malgré des hypothèses trop ingénieuses, d'une science très-solide. Nous citerons : *de Collegiis et sodaliciis Romanarum* (Kiel, 1843); *les Tribus romaines au point de vue administratif* (die rœm. Tribus in administrativer Beziehung; Altona, 1844); *Études osques* (Oskische Studien; Berlin, 1845), suivies de *Suppléments* (Nachtraege, Berlin, 1846); *les Dialectes de la basse Italie* (die unteritalischen Dialekte; Leipsick, 1860); *Corpus inscriptionum neapolitanarum* (Ibid., 1851), sans contredit le plus beau titre de l'auteur; *sur le Système monétaire des Romains* (über das Münzwesen : Ibid., 1850); *Polemii Silvii laterculus* (1853); *Volusii Mœciani distributio partium* (1853); *Inscriptiones confœderationis helveticæ latinæ* (Zurich, 1854); *les Droits des municipes latins Salpensa et Malaga, dans la province de Bétique* (die Stadtrechte der latinischen Gemeinden S. und M.; Leipsick, 1855), et un certain nombre de mémoires, insérés la plupart dans les *Rapports* (Berichte) de la Société des sciences de Saxe. On cite aussi de M. Théodore Mommsen une *Histoire romaine* (Rœmische Geschichte; Leipsick, 1854, 2 vol), où il a déployé beaucoup d'érudition.

Son frère, M. Jean-Tycho MOMMSEN, né à Garding, en 1819, s'occupa spécialement de philologie, voyagea en Grèce, de 1846 à 1848 puis obtint une chaire au lycée d'Husum (Schleswig). Banni de cette ville à la suite de la guerre des duchés, il est devenu, en 1850, professeur à l'établissement d'instruction professionnelle d'Eisenach. On a de lui, entre autres ouvrages, avec une dissertation *sur Pindare* (Kiel, 1845), une traduction en vers de ce poëte (Leipsick, 1846), et une *Étude sur Shakspeare* (Berlin, 1855).

A la même famille appartient **M. Frédéric MOMMSEN**, jurisconsulte né dans le Schleswig-Holstein, vers 1800. Entré de bonne heure dans la magistrature, il devint chef de justice départementale à Kiel, fut banni avec toute sa famille en 1850, chercha aussi des ressources dans le professorat, et se fit recevoir agrégé à Gœttingue. Il est auteur, entre autres ouvrages, d'un traité estimé *sur les Obligations* (Beitraegezum Obligationsrecht; Brunswick, 1853-1855, 2 vol.)

MONACO (maison princière de), dynastie des Grimaldi. — Prince actuel : CHARLES III (Charles-Honoré), né le 8 décembre 1818, succéda à son père Florestan Ier (voy. ce nom), le 20 juin 1856. Marié, le 28 septembre 1846, à la princesse *Antoinette*-Ghislaine, née comtesse de Mérode, née le 28 septembre 1828, il en a un fils, le prince héréditaire, *Albert*-Honoré-Charles, né le 13 novembre 1848. — Sœur du prince régnant : la princesse *Florestine*-Gabrielle-Antoinette, née le 22 octobre 1833. — Mère : la princesse Marie-Louise-*Caroline*-Gabrielle, née le 18 juillet 1793, mariée au prince Florestan Ier, le 27 novembre 1816.

MONCK (Charles STANLEY, 4e vicomte), homme politique anglais, né en 1819, à Templemore (comté de Tipperary), appartient à une famille irlandaise chez laquelle ce titre remonte à 1800. Après avoir été élevé au collége de la Trinité à Dublin, il étudia le droit, fut admis au barreau en 1841 et épousa, en 1844, la fille du comte de Rathdowne. Aux élections générales de 1852, il obtint le mandat de Portsmouth et entra à la Chambre des Communes sous les auspices du parti libéral. Au mois de mars 1855, lord Palmerston l'a mis au nombre des lords de la Trésorerie. L'année suivante, au concours agricole universel de Paris, il remportait plusieurs prix pour ses beaux échantillons d'espèce bovine (race Durham).

MONCLAR (A. V. Amédée DE RIPERT, marquis DE), économiste français, né à Apt (Vaucluse), en 1807, est petit-neveu du procureur général qui fut appelé par Voltaire « l'oracle et la gloire du parlement de Provence ». Fidèle aux traditions de sa famille, il s'occupa avec ardeur des questions économiques. Nommé auditeur à la chancellerie de France en 1828, et, l'année suivante, substitut du procureur du roi à Avignon, il renonça, en 1830, à la carrière administrative pour se livrer tout entier à ses études. En 1830, il entreprit de fonder, sous le nom de *l'Omnium*, une vaste association de crédit général, d'après un système dont Lamennais rendit compte dans la *Revue des Deux-Mondes* (1er octobre 1838).

Parmi ses écrits, nous citerons : *des Banques en France* (1840), à propos du renouvellement du

privilège de la Banque de France; *Conditions du développement du crédit en France* (1847); *Catéchisme financier* (1848), mettant les éléments de la science financière à la portée du peuple; *Statistique du Piémont* (1841); *Finances de l'Espagne, sa dette publique*, extrait du journal *le Napoléon* (1850), etc.

MONCREIFF (James), politique anglais, né en 1811, à Édimbourg, et fils d'un baronnet, étudia le droit et fut reçu avocat du barreau d'Édimbourg en 1833. Il fut appelé, sous l'administration de lord J. Russell, aux fonctions d'avoué général (*solicitor*), en 1850, et de lord avocat général d'Écosse en 1851. A la chute du ministère Derby (1852), il a repris ce dernier poste, dans lequel il a été maintenu par lord Palmerston. On l'a nommé en 1854 député-lieutenant d'Édimbourg. Depuis 1851, il représente à la Chambre des Communes, où il a été réélu en 1857, le district écossais de Leith, et vote avec le parti libéral.

MONE (François-Joseph), philologue et économiste allemand, né le 12 mai 1796, à Mingolheim, alla suivre en 1814, à Heidelberg, les cours de philologie et d'histoire, fut agrégé, en 1817, à la Faculté de philosophie, devint, deux ans plus tard, professeur adjoint et obtint, en 1822, la chaire d'histoire, comme professeur titulaire. Il fut en outre secrétaire, puis directeur de la bibliothèque. Dès ses débuts dans l'enseignement, il publia une *Histoire du paganisme dans l'Europe septentrionale* (Geschichte des Heidenthums im nœrdl. Europa; Heidelberg, 1822-1823, 2 vol.), qui, par l'abondance des renseignements sur la mythologie des peuples anciens, semblait former le complément de la *Symbolique et mythologie des anciens peuples* de Creuzer (voy. ce nom). Livré ensuite à des études d'économie politique, il donna la première partie d'une *Théorie de la statistique* (Heidelberg, 1824) qui le fit appeler, en 1827, à la chaire d'économie à l'université de Louvain. C'est dans cette ville qu'il fit paraître en latin, la seconde partie de son ouvrage (Louvain, 1828), contenant l'histoire de la statistique. Il parut plus tard une traduction française de l'ouvrage entier (Louvain, 1834, in-4).

Après la révolution de Belgique, M. Mone, en sa qualité d'Allemand, fut suspendu de ses fonctions (1831) et revint à Heidelberg, où il vécut pendant quatre ans dans la retraite. En 1835, il fut nommé directeur des archives badoises, et chargé de rassembler tous les documents nécessaires à une histoire générale du duché de Bade. Le premier volume a paru en 1848.

Outre ces travaux, on a de cet écrivain, qui s'est beaucoup occupé du moyen âge, une édition du poëme allégorique latin : *Reinardus vulpes* (Stuttgart, 1832); *Documents et recherches pour servir à l'histoire de la littérature et de la langue allemandes* (Quellen und Forschungen zur Geschichte der deutsch. Literatur, etc.; Aix-la-Chapelle et Leipsick, 1830); *Recherches sur la poésie héroïque allemande* (Untersuchungen zur deutsch.; Heldensage, 1836); *Précis de la littérature populaire ancienne des Pays-Bas* (Uebersicht der niederlaend. Volk-literatur aelterer Zeit.; Tubingue, 1838); *Anciennes comédies allemandes* (Altdeutsche Schauspiele; Leipsick, 1841); *Histoire primitive de Bade jusqu'à la fin du* VII*e siècle* (Urgeschichte des bad. Landes bis zum Ende des VIIn Jahrh.; Carlsruhe, 1845, t. I et II); *la Langue gauloise et son utilité pour l'histoire* (die gallische Sprache und ihre Brauchbarkeit für etc.; Ibid., 1851; sans compter de nombreux articles dans le *Messager du moyen âge allemand* (Nuremberg, 1832-1834; Carlsruhe, 1835-1839).

MONGLAVE (François-Eugène GARAY, dit DE), littérateur français, né à Bayonne, le 5 mars 1796, se rendit au Brésil après les événements de 1814, prit du service dans l'armée de don Pedro et passa, en 1819, en Portugal, où il se mêla au mouvement constitutionnel. Rentré en France, il se jeta dans la petite presse, fonda, en 1823, *le Diable boiteux*, journal qu'il fit revivre en 1832 et en 1857, et fit par ses articles et ses livres une guerre continuelle à la Restauration. Il expia plus d'une fois son opposition par la prison et de fortes amendes, et fut obligé de se cacher sous divers pseudonymes.

Outre ses brochures et ses traductions du portugais, nous citerons de lui les romans : *Mon parrain Nicolas* (1823); *les Parchemins et la Livrée* (1825), avec M. Marie Aycard; *Octavie ou la Maîtresse d'un prince* (1825); *le Bourreau* (1830); les biographies ou plutôt les pamphlets des *Dames de la cour*, des *Pairs de France*, des *Quarante* (1826), et quelques travaux historiques, tels que *le Siége de Cadix en* 1810 (1823, in-8), *Résumé de l'histoire du Mexique* (1825); *Conspirations des jésuites en France* (1825, in-8), etc. En 1833, il fonda l'Institut historique, société dont la création fut autorisée l'année suivante, et en fut élu le secrétaire perpétuel. Depuis 1830, il a principalement écrit des brochures administratives et des notices.

MONIER DE LA SIZERANNE (Henri), député français, né en 1796, dans le Dauphiné, est un propriétaire de vignobles situés dans la Drôme. Après avoir publié quelques travaux littéraires, entre autres *l'Amitié des deux âges* (1826), comédie en trois actes, et *Corinne* (1830), drame en vers, il fut choisi par les électeurs de l'arrondissement de Die pour les représenter à la Chambre des Députés et siégea, de 1837 à 1848, sur les bancs du centre gauche; il prit une part honorable aux discussions parlementaires et proposa, en 1845, un dégrèvement provisoire de la taxe des lettres. En 1852, candidat du gouvernement, il est entré au Corps législatif, où il a été réélu en 1857. M. Monier de la Sizeranne est officier de la Légion d'honneur.

MONK (révérend James-Henry), pair ecclésiastique d'Angleterre, est né en 1783, à Buntingford (comté de Herts). Fils unique d'un officier d'infanterie, il fut élevé au collége de la Trinité à Cambridge et resta longtemps attaché à l'enseignement de cette université d'abord comme agrégé, puis comme professeur de grec (1808) et répétiteur (1815). Devenu doyen de Peterborough (1822), il venait d'être nommé prébendier de Westminster lorsqu'il fut élevé à l'épiscopat (1830). Le siége de Gloucester, dont il est le vingt-huitième titulaire et auquel le diocèse de Bristol a été réuni en 1836, donne droit à la pairie; ses revenus annuels sont estimés à 3700 livres (92500 fr.). Ce prélat est un partisan déclaré de la politique conservatrice. On a de lui plusieurs ouvrages, entre autres une édition grecque d'Euripide, *la Vie du docteur Richard Bentley*, diverses brochures sur des questions d'éducation, deux volumes de *Sermons;* etc. — Il est mort le 6 juin 1856.

MONMERQUÉ (Louis-Jean-Nicolas), magistrat et littérateur français, membre de l'Institut, né à Paris, le 6 décembre 1780, y fit son droit et devint successivement juge auditeur à la Cour d'appel en 1809, conseiller auditeur en 1811, et conseiller en 1813. Il était doyen de cette compagnie, lorsqu'en 1852 il fut mis à la retraite pour raison d'âge. Magistrat distingué, M. Monmerqué souvent chargé de la présidence de la Cour d'as-

sises, dirigea en 1822 les débats relatifs à la conspiration de la Rochelle, et le fit avec une impartialité à laquelle M. de Vaulabelle rend hommage dans son *Histoire des deux Restaurations*. L'un des accusés ayant été déclaré coupable à la simple majorité, la cour se réunit à la minorité du jury pour prononcer son acquittement. L'étude de l'histoire, et surtout de l'histoire littéraire de la France occupe depuis longtemps les loisirs de M. Monmerqué, et ses travaux l'ont fait entrer, en 1833, comme membre libre à l'Académie des inscriptions et belles-lettres; il est, en outre, membre du comité de la langue, de l'histoire et des arts de la France. Il est, depuis 1846, officier de la Légion d'honneur.

Outre un assez grand nombre d'articles dans la *Biographie universelle* de Michaud, et dans les *Mélanges* de la Société des bibliophiles français (1822-1834) dont il était membre, on a de M. Monmerqué : *Notice historique sur Brantôme* (1823, in-8), extraite d'une édition des *Œuvres de Brantôme* qui lui a été faussement attribuée; *Notice sur madame de Maintenon* (2e édit., 1828, in-12), extraite de la *Biographie universelle*; *Dissertation historique sur Jean Ier, roi de France, suivie d une charte de Nicolas Rienzi* (1844, in-8), etc.

Cet érudit est particulièrement connu dans les lettres comme l'éditeur d'ouvrages dont voici les plus importants : *Collection de Mémoires relatifs à l'histoire de France, depuis l'avénement de Henri IV jusqu'à la paix de Paris conclue en* 1763, *avec des notices sur chaque auteur et des observations* (1819-1829, 130 vol. in-8), en société avec M. Petitot; *Lettres de madame de Sévigné, de sa famille et de ses amis* (1818-1819, 10 vol. in-8, ou 12 vol. in-12); *Mémoires de M. de Coulanges, suivis de lettres inédites de madame de Sévigné, de son fils*, etc. (1820, in-8 et in-12); *les Historiettes de Tallemant des Réaux, publiées et revues sur le manuscrit autographe* (1834, 6 vol. in-8; 3e édit., 1854-1856); puis, avec M. Francisque Michel : *le Lai d'Ignaurès en vers du* XIIe *siècle par Renaut, suivi des lais de Melion et du Trot, en vers du* XIIIe (1832, in-8); *Théâtre français du moyen âge publié d'après les manuscrits de la Bibliothèque du roi*, XIe-XIVe *siècles* (1839, in-8); et pour la Société de l'histoire de France, *Mémoires de Coligny-Saligny, suivis de ceux du marquis de Villette* (1844, in-8).

MONMERQUÉ (Mme Rose de SAINT-SURIN, aujourd'hui dame), femme du précédent, née à Villefranche (Rhône), au commencement de ce siècle, a écrit sous le nom de son premier mari plusieurs romans de mœurs, notamment : *le Bal des Élections* (1827, in-18); *Miroir des Salons* (1830, in-8); *Maria* (1837, 2 vol. in-8); un recueil de poésies intitulé *l'Hôtel de Cluny* (1835, in-12); des articles dans le *Journal des Femmes* et *l'Écho français*, et des livres d'éducation et de morale; l'un de ces derniers, *Paul Morin* (8e édition augmentée, 1855), a été couronné par l'Académie française.

MONNAIS (Désiré-Guillaume-Édouard), littérateur français, né à Paris, le 27 mai 1798, se fit recevoir avocat, puis s'occupa de critique théâtrale et collabora à la plupart des feuilles dramatiques avant d'aborder lui-même le théâtre. Entré, en 1836, au ministère de l'intérieur dans la section des théâtres, il fut nommé, deux ans après, commissaire près les théâtres royaux et lyriques. De 1841 à 1847, il fut associé, dans la gestion de l'Opéra, à M. Léon Pillet; en 1852, il est passé au ministère d'État avec le même titre et les mêmes fonctions. Il a été décoré le 10 décembre 1849.

On a de lui : *Mimili ou Souvenirs d'un officier français dans une vallée suisse* (1827), traduit de l'allemand; *Éphémérides universelles* (1828-1833, 13 vol. in-8); puis, *la Demande en mariage ou le Jésuite retourné, la Cour des Messageries, le Secret d'État, l'Anneau ou Départ et retour, un Ménage parisien, le Petit Suisse*, comédies-vaudevilles en un acte, tous en collaboration (1830-1837); *Sultana* (1846), opéra-comique, avec M. Deforge; *Esquisses de la vie d'artiste* (1844, 2 vol. in-8); *Portefeuille d'une cantatrice* (1846), recueil d'articles; *les Sept notes de la gamme* (1848), etc.; et une foule d'articles dans le *Courrier-Français, le Voleur*, le *Moniteur des arts*, la *Gazette musicale, les Beautés de Walter Scott*, et autres recueils et journaux (1818-1852).

MONNERET (Jules-Auguste-Édouard), médecin français, né à Paris, en 1810, débuta comme chirurgien militaire, et devint aide-major à vingt et un ans. En 1833, il quitta le service, se fit recevoir docteur, fut nommé au concours, en 1838, agrégé libre de médecine et, en 1840, médecin du bureau central. Il a fait, à l'École pratique, de 1838 à 1841, plusieurs cours publics et gratuits d'hygiène, de pathologie générale, de pathologie interne et de clinique externe. Décoré en 1848, il est aujourd'hui médecin de l'hôpital Necker.

On lui doit : *Traité d'hygiène ou Règles pour la conservation de la santé* (1837, in-8); *Hygiène du forestier, du jardinier, du tailleur* (1838-1842, in-18); *Principes hygiéniques* (1842); *Recherches cliniques sur quelques maladies du foie* (1849, in-8); *Études sur les bruits cardiaques et vasculaires* (1850); *Précis d'hygiène élémentaire* (1853, in-8); ainsi que des mémoires *sur l'Ondulation pectorale, sur le Choléra-morbus observé à Constantinople, sur le Bruit d'expiration et le souffle bronchique dans les épanchements, sur l'Emploi du sulfate de quinine à haute dose*; etc., et des articles dans les journaux de médecine. Il a pris une part active à la rédaction du *Compendium de médecine pratique* (1836-1846, 10 vol. in-8).

MONNET (François), ancien représentant du peuple français, né à Dijon (Côte-d'Or), le 30 avril 1796, disciple et héritier du conventionnel Prieur (de la Côte-d'Or), fut élevé dans les idées les plus libérales. Admis à l'École polytechnique en 1814, il se retira l'anné suivante, pour ne pas servir la Restauration. Devenu notaire à Dijon, il professa sous la monarchie de Juillet des opinions très-avancées, et fut l'un des chefs de l'opposition du département, présida à Dijon la Société des droits de l'homme. En 1848, élu représentant du peuple, le premier sur dix, par 75 916 suffrages, il vota ordinairement avec le parti démocratique modéré, jusqu'à l'election du 10 décembre. Il combattit ensuite la politique de l'Élysée et appuya la demande de mise en accusation présentée par la Montagne contre Louis Napoléon et ses ministres à l'occasion du siége de Rome. Non réélu à l'Assemblée législative, il est devenu caissier général du chemin de fer de Lyon.

MONNIER (Désiré), archéologue français, né vers 1790, se fit connaître par deux mémoires insérés dans le recueil périodique de la Société des Antiquaires, l'un *sur les Vestiges d'antiquités* (1823), et l'autre *sur le Patois rustique du Jura* (1824). Il rédigea ensuite, pendant plusieurs années, l'*Annuaire* de ce département, et fut nommé, après 1830, conservateur du musée de Lons-le-Saulnier. On a de lui : *Essai sur l'origine de la Séquanie* (1818); *les Jurassiens recommandables* (1828, in-8), biographie locale; *du Culte des rochers et des esprits dans la Séquanie* (1834, in-12); *Études archéologiques sur le Bugey* (1842, in-8); *Traditions populaires comparées* (1854, in-8),

en collaboration avec M. Vingtrinier; etc., sans compter des pièces de vers et des notices archéologiques dans les recueils des sociétés départementales dont il fait partie.

MONNIER (Henry), littérateur et artiste français, né à Paris, en 1805, fut d'abord clerc de notaire, puis surnuméraire au ministère de la justice. Dégoûté du métier de « plumifère, » il se tourna vers la peinture et entra dans l'atelier de Girodet, où il fit de mauvaises toiles et d'excellentes caricatures. Ses dessins à la plume furent très en vogue dans les dernières années de la Restauration. Il illustra les *Chansons* de Béranger et les *Fables* de La Fontaine, et figura au salon de 1826 comme lithographe. En 1829, il débuta aux Variétés dans deux vaudevilles auxquels il avait mis la main : *les Mendiants* et *la Famille improvisée*.

En 1830, M. Henry Monnier publia le livre qui a fait sa réputation et sur lequel il a vécu depuis: *les Scènes populaires dessinées à la plume*, renfermant *le Roman chez la portière*, *le Dîner bourgeois*, *le Voyage en diligence*, *Jean Hiroux*, etc. Là, se montraient pour la première fois ces types excellents de Mme Gibou et de Joseph Prudhomme, que l'auteur n'a fait que développer depuis dans la seconde édition des *Scènes populaires* (1831), dans les *Nouvelles scènes populaires* (1835-1839, 4 vol.), les *Scènes de la ville et de la campagne* (1841, 2 vol.), les *Scènes populaires complètes* (1846, 2 vol. in 8), *les Bourgeois de Paris* (1854), et les *Mémoires de Joseph Prudhomme* (1857, 2 vol. in-12), reproduction, exacte comme une photographie, des mœurs, des habitudes et du langage des classes infimes ou de la partie inepte de la bourgeoisie.

M. Henry Monnier a encore arrangé plusieurs de ces types pour la scène, où il les a joués lui-même; *la Grandeur et décadence de Joseph Prudhomme*, comédie en cinq actes, représentée à l'Odéon en 1852, fut en ce genre son principal succès; *les Compatriotes* avaient également réussi aux Variétés en 1849, et il en fut de même du *Roman chez la portière* et du *Bonheur de vivre aux champs*, en 1853 et 1855, au Palais-Royal; mais une dernière comédie, *Peintres et bourgeois*, que l'auteur eut la malheureuse idée de faire mettre en vers par un collaborateur, tomba à l'Odéon en 1855.

On doit encore à M. Henry Monnier, soit seul, soit en collaboration avec MM. Elie Berthet, Labiche, Leroux, Labrousse, Champfleury, etc., divers romans ou des pièces de théâtre: *la Dame du beau castel et son jeune ami* (1829, 2 vol); *un Voyage en Angleterre* (1829), avec M. Lami, *le Chevalier de Clermont* (1837, 2 vol.); *l'Ami du château* (1841, 2 vol.); *le Lierre et l'ormeau* (1841); *le Renard et la cigogne* (1841); *un Enfant du peuple* (1847); *la Reine des carottes*, grande pantomime (1848); *la Chasse aux succès* (1849), etc. Il a donné des articles au livre des *Cent et un*, à *la Grande ville*, au recueil intitulé *Babel*, aux *Petits français*, à la *Bibliothèque pour rire*, etc. Il a collaboré constamment, depuis 1845, à la série d'*Almanachs comiques*, *pittoresques et charivariques* de MM. Huard, Taxile Delord et Moléri. Enfin, il a payé son tribut à la révolution de 1848 en publiant, à cette, époque, une brochure politique intitulée : *Quelques mots sur la situation actuelle*.

MONNIN-JAPY. Voy. Japy.

MONNY DE MORNAY (Joseph), agronome français, né vers 1805, entra, sous le dernier règne, au ministère de l'agriculture, où il est devenu, en 1852, chef de division. Il est officier de la Légion d'honneur. On a de lui plusieurs ouvrages qui concernent les différentes branches de la science agricole, tels que : *Encyclopédie agricole* (1842, 7 vol. in-18), comprenant des manuels du cultivateur, du vigneron, de l'éleveur, du forestier, etc., publiés antérieurement dans la *Bibliothèque des arts et métiers* (1837-1839), et *Pratique et législation des irrigations dans l'Italie supérieure et quelques États de l'Allemagne* (1844, gr. in-8), rapport au gouvernement.

MONOD (Frédéric-Joël-Jean-Gérard), ministre protestant français, né le 17 mai 1794, à Monnaz (canton de Vaud), appartient à une nombreuse famille suisse, dont plusieurs membres ont exercé les fonctions sacerdotales. Fils de Jean Monod, qui présida le Consistoire calviniste de France jusqu'en 1834, il embrassa, en 1820, l'état ecclésiastique et fit partie, pendant quelque temps, de l'Église réformée de Paris; en 1832, il devint pasteur de la secte protestante connue sous le nom d'évangélistes libres, et se démit de ses fonctions en 1849. Auteur de brochures et de sermons, il a rédigé, depuis 1824, les *Archives du christianisme*.

Monod (Adolphe), un des frères du précédent, né vers 1800, fit ses études de théologie à Genève et fut ordonné pasteur en 1824. Après avoir été pasteur à Naples, puis à Lyon (1827), il enseigna tour à tour le dogme, l'hébreu et l'exégèse à la Faculté de Montauban de 1836 à 1852, et fut attaché, en 1853, à l'Église réformée de Paris. Renommé, dans le monde protestant, comme moraliste et comme prédicateur, il a écrit un grand nombre de brochures et de discours; une partie de ses *Sermons* ont été imprimés en 1844. — M. Monod est mort à Paris en 1857, et un recueil de ses derniers écrits et discours a été publié sous le titre d'*Adieux d'Adolphe Monod à ses frères et à l'Église* (1857, in 8).

MONRAD (Ditler-Gothard), ecclésiastique danois, né à Copenhague, le 24 novembre 1811, est fils d'un fonctionnaire norvégien qui, en 1814, suivit les vicissitudes de sa patrie. Pour lui, il préféra rester sujet du roi de Danemark. Il passa, en 1836, l'examen de fonctionnaire ecclésiastique, fut reçu docteur en théologie en 1838, et nommé, en 1846, pasteur de Vester-Ulsler, dans le diocèse de Laaland, dont il devint évêque en 1850. L'un des chefs du parti national (*Eiderdansk*), il fut nommé ministre du culte, le 24 mars 1848, et se retira, avec la plupart de ses collègues, en novembre de la même année; mais il continua à faire partie des diètes, et prit constamment la défense des libertés conquises pendant les années 1848 et 1849.

Il est connu comme publiciste par son mémoire *sur l'Organisation des écoles dans plusieurs grandes villes protestantes* (Om Skolevæsenets ordning i flere store protestantiske Stæder; Copenhague, 1844), et ses *Feuilles politiques volantes* (Flyvende politiske; Blade, 1839-1842).

MONROSE (Louis), acteur français, né à Paris, en 1809, et fils aîné du célèbre Louis Barrizin, dit *Monrose*, mort en 1843, fut d'abord clerc chez un avoué et débuta deux fois, mais sans succès, à la Comédie-Française, en 1833 et 1837. Après de nouvelles tentatives pour prendre place sur la scène où régnait son père, il alla jouer en province, puis s'engagea, en 1841, à l'Odéon, où il fut à la fois, jusqu'en 1844, acteur et auteur. Après une nouvelle tournée en province et un court passage au Vaudeville, il reparut, en

juin 1846, aux Français, qu'il quitta encore une fois pour aller prendre la direction du théâtre de Nîmes, où il se maria avec Mlle Drouart, cantatrice, et rentra définitivement à Paris, en 1847. Il joua deux ans encore à l'Odéon et fut enfin admis, en 1850, au Théâtre-Français, dont il est devenu sociétaire en juillet 1852.

Porté par son goût vers les excentricités et le burlesque, où le sert jusqu'à l'excès un physique sardonique, cet acteur réussit surtout dans les Crispin, les Frontin et autres personnages de charge ou de convention.

On a de lui plusieurs pièces de comédie, entre autres : *l'Obstacle imprévu*, en un acte, avec M. H. Hostein (1838); *un Comique à la ville*, en un acte; *la Couronne de France*, en trois actes, en vers; *les Viveurs de la Maison d'or*, en deux actes, avec Arm. Durantin (Odéon, 1845-47-49); *Figaro en prison*, en un acte, en vers (Français, 1850); *Mon ami Babolein*, en deux actes (Gymnase, 1852), avec Mme Laya (Ach. Comte).

MONSELET (Charles), littérateur français, né le 30 avril 1825, à Nantes, où son père était libraire, fit ses études dans cette ville, puis à Bordeaux où sa famille était allée s'établir. Il inséra ses premiers écrits dans le *Courrier de la Gironde*, composa le gracieux poëme de *Marie et Ferdinand* (Bordeaux, 1842, in-8) et donna au théâtre plusieurs pièces tant en prose qu'en vers, entre autres une parodie de la *Lucrèce* de M. Ponsard. Arrivé à Paris en 1846, il fit paraître dans *l'Époque* (1847) et dans *la Patrie* (1848) deux romans qui n'ont pas été tirés à part, et fournit ensuite un grand nombre d'articles critiques ou littéraires au *Pays*, à *l'Assemblée-Nationale*, à *l'Athenæum français*, à *l'Artiste*, à la *Revue de Paris*, au *Monde illustré*, etc.

Écrivain élégant et spirituel et bibliographe instruit, il a publié des travaux dignes d'attention : *Histoire du tribunal révolutionnaire* (1850, in-18); *Statues et statuettes* (1851, in-18), études contemporaines; *Rétif de La Bretonne* (1853, in-12), excellente monographie sur un auteur trop méprisé; *Figurines parisiennes* (1854, in-16), *les Vignes du Seigneur* (1855, in-16), poésies; *la Lorgnette littéraire* (1857, in-12), amusante revue des gens de lettres vivants; *les Oubliés et les Dédaignés* (1857, 2 vol. in-12), collection de portraits du dernier siècle, imprimés en premier lieu dans *le Constitutionnel*. Nous citerons pour mémoire le roman qui parut dans *la Presse* en 1856 sous ce titre : *la Franc-Maçonnerie des femmes* (6 vol. in-8). En 1857, M. Monselet est devenu un des collaborateurs actifs du *Figaro* et a fondé *le Gourmet*, feuille hebdomadaire.

MONSELL (William), homme politique anglais, né en 1812 dans le comté de Limerick (Irlande), fit ses études au collége de Winchester et à l'université d'Oxford, devint haut-shériff de son comté en 1835, et se fit connaître par divers écrits sur l'état social de l'Irlande. Envoyé à la Chambre des Communes en 1847, il a voté constamment avec le parti libéral et a fait plusieurs motions en faveur des améliorations agricoles que réclame son pays. Nommé directeur du dépôt de la guerre (*Clerk of ordnance*) en décembre 1852, il a été mis, lors de la suppression de cet emploi en septembre 1857, à la tête du bureau de santé. Il fait partie du conseil privé.

MONSON (William-John MONSON, 6me baron), pair d'Angleterre, né en 1796, à Madras, appartient à une famille élevée en 1728 à la pairie héréditaire. Élevé à l'université d'Oxford, il prit en 1841 la place de son cousin à la Chambre des Lords où il a été jusqu'ici peu mêlé aux discussions politiques. Il est député-lieutenant du comté de Lincoln. De son mariage avec miss Larken (1828) il a cinq enfants, dont l'aîné, William-John MONSON, est né en 1829 à Londres.

MONTAGNE (Jean-François-Camille), chirurgien militaire français, membre de l'Institut, est né à Vaudoy (Seine-et-Marne), le 15 février 1784. Détourné par les événements de la carrière de la médecine que suivait son père, il dut servir dans la marine et prit part, pendant quatre ans, à la campagne d'Égypte. En 1802, il put venir à Paris faire des études médicales, rentra, deux ans après, dans la marine comme chirurgien de troisième classe, servit tour à tour dans les armées de mer et de terre, et passa rapidement par tous les grades pendant les guerres de l'Empire. En 1815, il était chirurgien en chef de l'armée commandée par Murat. Il resta en disponibilité pendant toute la Restauration, avec le simple grade de chirurgien-major. Il était chef du service de l'hôpital militaire de Sedan en 1832, lorsqu'il prit sa retraite. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1823.

Le docteur Montagne s'est livré à une partie difficile de la botanique et jusque-là très-négligée, l'étude microscopique des végétaux inférieurs dont il prétend embrasser l'universalité. Parmi ses nombreux ouvrages, *Mémoires*, *Notes*, *Monographies*, etc., écrits en français ou en latin, et insérés dans divers recueils, surtout dans les *Annales des sciences naturelles*, nous citerons : *Observations et expériences sur un champignon entomochtone* (1836); *Six centuries de plantes cellulaires exotiques nouvelles* (1837-1849); *Mémoire sur la coloration des eaux de la mer Rouge* (1844); *Sylloge generum specierumque cryptogamorum* (1855, gr. in-8), ouvrage général et systématique sur la matière.

Ces travaux ont mérité au docteur Montagne d'être élu, en 1853, membre de l'Académie des sciences par 56 voix sur 58 votants, comme successeur de Richard. Il fait partie d'un grand nombre de sociétés savantes françaises et étrangères.

MONTAGNY (Étienne), sculpteur français, né à Saint-Étienne (Loire), le 17 juin 1816, étudia sous Rude et David d'Angers, suivit sous leur direction l'École des beaux-arts et débuta au salon de 1849. Il a surtout exposé : *Saint Louis de Gonzague* (1849); *la Vierge*, le *Buste de Claude Gelée*, *Mlle Esther* (1850); *l'abbé Lyonnet* (1852); *l'Enfant prodigue*, *J. B. Thiollier* (1853); *la Reine du ciel*, et plusieurs des envois précédents, à l'Exposition universelle de 1855; *Louis IX*, *Mgr Menjaud*, *l'abbé H. Maret*, *M. H. Heurtier*, *Buste d'enfant* (1857), etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1849, une 2e en 1853, une de troisième classe en 1855, et un rappel de 2e médaille en 1857.

MONTAL (Claude), industriel français, né à la Palisse (Allier), le 28 juillet 1800, fut frappé à l'âge de cinq ans et demi d'une cécité qui aida peut-être au développement de son aptitude pour le calcul et de ses dispositions musicales. Entré en 1817 à l'Institution des Aveugles, il y apprit et y professa bientôt les sciences mathématiques, tout en se livrant avec adresse aux travaux manuels. Il étudia le mécanisme et la construction des pianos et ouvrit même, à sa sortie de l'école (1831), un cours public d'accord de cet instrument pour les gens du monde. Il publia, en 1834, un *Abrégé de l'art d'accorder soi-même son piano* (in-8, planches et figures), suivi, deux ans plus tard, d'un *Traité complet de l'accord du piano*, édité plusieurs fois et traduit en plu-

sieurs langues. Vers la même époque, il formait un établissement qui envoya quelques pianos à l'exposition de 1834 et qui depuis a obtenu toutes les récompenses et distinctions que peuvent décerner les jurys, les sociétés, les académies et les athénées. Il a été décoré en novembre 1851. M. Montal, dont l'habileté emprunte à sa position exceptionnelle quelque chose de merveilleux, jouit, comme facteur d'une certaine popularité. De nombreuses notices, publiées dans une foule de revues et de journaux ont contribué à répandre son nom. Nous renvoyons à la plus complète, insérée dans les *Annales des sourds-muets et des aveugles*, en 1844, et publiée à part l'année suivante.

MONTALAND (Céline), actrice française, née à Gand (Belgique), le 10 août 1843, sur les planches mêmes du théâtre où son père jouait la comédie, remplit à quatre et cinq ans les rôles d'enfant dans *Gabrielle* et *Charlotte Corday* au Théâtre-Français, puis fut engagée au Palais-Royal (1850), où elle débuta dans *la Fille bien gardée*. Elle y eut un si grand succès que les auteurs travaillèrent à l'envi pour elle (*le Bal en robe de chambre*, *Mademoiselle fait ses dents*, *la Fée Cocotte*, *Maman Sabouleux*, *la Rose de Bohême*, *une Majesté de dix ans*, 1854). Cette petite merveille, dont le talent précoce a rappelé celui de Léontine Fay, et dont M. J. Janin disait qu'on l'admirait, « non pas comme une enfant précoce, mais comme on eût admiré une très-grande artiste jouant le rôle d'un enfant », a quitté le Palais-Royal pour faire quelques tournées en province et à l'étranger.

MONTALEMBERT (Charles-Forbes, comte DE), publiciste et homme politique français, né à Londres, le 10 mars 1810, descend d'une ancienne famille du Poitou, dont un membre, André, seigneur d'Essé, se distingua sous Louis XII et sous François Ier. Son père, Marc-René, émigré de l'armée de Condé, fut pair de France et ambassadeur de Charles X à Stockholm. Sa mère était Anglaise. M. de Montalembert, qui a beaucoup varié dans l'application et sur le sens de ses principes, s'est toujours déclaré catholique et libéral. Dès le début, il accepta cette alliance du catholicisme et de la démocratie, dont Lammenais fut l'apôtre, et compta parmi les premiers rédacteurs du journal *l'Avenir*. Commençant, dès lors, contre l'Université, une sorte de croisade, il ouvrit, le 29 avril 1831, avec MM. de Coux et Lacordaire une école dite *École libre*, et qui les mena en police correctionnelle. Pendant le procès, devenu pair de France par la mort de son père, il réclama la haute juridiction de la Chambre dont il faisait partie, fut jugé solennellement et condamné à 100 francs d'amende. Son discours de défense, prononcé du haut d'une pareille tribune, peut être considéré comme son début dans la carrière politique; toutefois son âge ne lui permit d'avoir à la Chambre voix délibérative qu'en 1840.

La condamnation de Lammenais en cour de Rome ramena M. de Montalembert à la plus sévère orthodoxie, et il se livra, sur le moyen âge, à des études dont l'influence a été pour lui décisive. Sa fameuse *Vie de sainte Élisabeth de Hongrie* est de 1836. En 1842, il combattit à outrance le projet de M. Villemain sur l'enseignement, et l'année suivante, à l'occasion des discussions de la Chambre des Pairs, sur les rapports de l'Église et de l'État, il publia son *Manifeste catholique*. Marié, en 1843, avec la fille d'un ministre belge, Mlle de Mérode, il fit quelques voyages, puis revint l'année suivante, prononcer à la Chambre des Pairs ses trois discours sur la liberté de l'Église, la liberté d'enseignement et la liberté des ordres monastiques. Dans ce dernier, il prenait ouvertement la défense de la Société de Jésus. En 1847, il fonda le comité de la Société religieuse, en faveur du Sonderbund. Par une autre conséquence de ses principes libéraux, il réclamait en faveur des nationalités opprimées, pour la Pologne (1831, 1844, 1848), pour l'Irlande. Le 10 février 1848, il fit célébrer à Notre-Dame un service funèbre à la mémoire d'O'Connell. A la même époque, dans un discours *sur le Radicalisme politique*, il prophétisait la République à trois mois de date; elle n'attendit même pas cette échéance.

M. de Montalembert parut se rallier franchement au nouvel état de choses et offrit ses services à la démocratie, dans un manifeste qu'on lui a souvent rappelé. Il se présenta aux élections de la Constituante, dans le département du Doubs, où sa famille avait de grands biens, fut élu, le dernier de la liste, par 22 000 suffrages, et vint siéger à l'extrême droite. Membre du comité électoral de la rue de Poitiers, il vota, en général, avec le parti modéré. Toutefois il se prononça avec la gauche contre le rétablissement du cautionnement des journaux et contre le maintien de l'état de siége pendant la discussion de la Constitution, s'opposa à l'admission de Louis Bonaparte, et refusa d'approuver l'ensemble de la Constitution. Mais, à la fin de la session, il subordonna singulièrement l'un de ses deux principes, la liberté, à l'autre, l'autorité; appuya, dans un discours remarquable, le projet de loi restrictif de la presse, présenté par M. Dufaure, et donna toute son adhésion à l'expédition de Rome.

Réélu à l'Assemblée législative par le département du Doubs, et, en même temps, par celui des Côtes-du-Nord, M. de Montalembert y dégagea encore plus vivement sa haute personnalité. Excité par l'éloquence rivale de M. Victor Hugo, qui devint comme son adversaire naturel, il y déploya un remarquable talent d'orateur. Cette lutte commença entre eux à propos du *motu proprio* du pape, et se poursuivit, avec un caractère tout à fait personnel dans la discussion du projet de loi organique de l'enseignement. Membre de la commission qui prépara la loi du 31 mai, contre le suffrage universel, M. de Montalembert déclara qu'il fallait entreprendre « l'expédition de Rome à l'intérieur ». Au commencement de 1851, à l'époque des premières récriminations de l'Assemblée contre le président de la République, il se sépara souvent de son parti, pour prendre la défense de ce dernier, en déclarant qu'il n'était ni son conseiller, ni son confident, mais *son témoin* et en protestant « contre une des ingratitudes les plus aveugles et les moins justifiées de ce temps-ci ». Il se fit alors charger du rapport sur la loi • pour l'observation du dimanche qui ne fut pas votée. Sa dernière grande lutte contre M. Victor Hugo eut lieu, en juin 1851, lors du projet de révision de la Constitution.

Lors du coup d'État du 2 décembre, M. de Montalembert protesta contre l'incarcération des députés. Il fit néanmoins partie de la seconde Commission consultative, et fut élu au Corps législatif par le département du Doubs, en 1852. Il y représentait presque seul l'opposition. En 1854, à l'occasion d'une lettre confidentielle écrite par lui à M. Dupin, publiée, contre sa volonté, dans les journaux belges, et colportée à Paris, l'Assemblée autorisa contre lui des poursuites, qui aboutirent à une ordonnance de non lieu. Aux dernières élections de 1857, M. de Montalembert, vaincu, malgré tous ses efforts, par le candidat

du gouvernement, a été écarté alors seulement de la vie publique.

Aristocrate et libéral, admirateur des institutions anglaises et dévoué aux traditions de la cour de Rome, également absolu et radical dans les théories les plus opposées, M. de Montalembert a une physionomie à part au milieu de la politique contemporaine et a eu plus d'un genre d'influence. Chef d'une petite fraction d'hommes distingués, qu'il a baptisé du nom militant de *parti catholique*, il se déclare en même temps adorateur passionné de la liberté. Mais la confondant avec une certaine concession de licence individuelle, qui n'est autre que le privilége, il en place l'âge d'or au moyen âge, à l'époque des évêques-seigneurs. Ce mélange de principes plus ou moins conciliables lui a du moins permis d'exprimer successivement les opinions les plus contraires, sans paraître en contradiction avec lui-même; mais, auprès du grand nombre, et malgré sa rupture avec *l'Univers*, son nom n'en est pas moins, de longue date, le symbole de l'autorité politique et cléricale portée à sa plus haute expression.

Orateur à la fois brillant et onctueux, M. de Montalembert s'est fait connaître, comme écrivain, par quelques ouvrages qui lui ont valu, à l'Académie française, le fauteuil de Droz (5 février 1852). Son discours, aux idées duquel M. Guizot, chargé d'y répondre, s'empressa de s'associer, était une attaque très-vive contre les conquêtes de 1789, et, en général, contre la Révolution. Nous citerons, outre sa *Vie de sainte Élisabeth de Hongrie, duchesse de Thuringe* (1830, in-8; 5e édit., 1849, in-12), plusieurs fois reproduite, abrégée (1841), illustrée (1838) : *du Catholicisme et du Vandalisme dans l'art* (1829. In-8); *du Devoir des catholiques dans la question de la liberté d'enseignement* (1844); *Trois discours prononcés à la Chambre des Pairs* (1844); *Saint Anselme, fragment de l'introduction à l'histoire de saint Bernard* (1844. In-8); *Quelques conseils aux catholiques sur la direction à donner à la polémique actuelle, et sur quelques dangers à éviter* (1849), brochure; *des Intérêts catholiques au* XIXe *siècle* (1852); *l'Avenir politique de l'Angleterre* (1855), *Pie IX et lord Palmerston* (1856); puis divers articles dans la *Revue des Deux-Mondes*, dans l'*Encyclopédie catholique*, dans *le Correspondant*, dont M. de Montalembert est aujourd'hui un des rédacteurs les plus assidus.

MONTALIVET (Marthe-Camille Bachasson, comte de), homme d'État français, ancien ministre, membre de l'Institut, né à Valence, le 25 avril 1801, est le second fils du comte de Montalivet, préfet, puis ministre sous le premier Empire et élevé à la dignité de pair par Louis XVIII, en 1819. Il fit ses classes au collége Henri IV (Lycée Napoléon), et entra, en 1820, à l'École polytechnique, d'où il passa à celle des ponts et chaussées en 1823. Son père et son frère aîné, officier du génie, étant morts tous les deux, cette même année, M. de Montalivet hérita du titre de comte et du siége à la Chambre des Pairs, où son âge ne lui permit d'entrer qu'en 1826. Il se montra, sous la Restauration, partisan des traditions constitutionnelles et les défendit dans plusieurs brochures, notamment dans celle qu'il intitula : *un Jeune pair de France aux Français de son âge* (1827, in-8). Rallié, un des premiers, à la monarchie de Juillet, il prit, dès le 3 novembre 1830, le portefeuille de l'intérieur, passa, le 13 mars 1831, au ministère de l'instruction publique et des cultes, et revint, en 1832, après la mort de Casimir Périer, au département de l'intérieur, où la confiance du roi le maintint ou le rappela, jusqu'en 1840, presque constamment.

Attaché aux principes du libéralisme, M. de Montalivet eut cela de commun avec toute l'école doctrinaire qu'il fut toujours chargé d'en combattre l'application. En 1832, ce fut sur son rapport au roi que fut décrété l'état de siége de Paris; en 1834, il fut un des pairs qui procédèrent à l'instruction du procès d'avril; collègue de M. Molé, il soutint pour sa part, de 1836 à 1838, l'effort de la coalition, et défendit « l'influence pure et désintéressée » de l'administration dans les luttes électorales. Depuis 1840, il eut un rôle moins actif en politique, et parut se renfermer dans ses fonctions d'intendant de la liste civile, auxquelles il avait été appelé à cette époque. Après la révolution de Février qui les lui enleva, sa fidélité à la famille royale déchue le tint à l'écart des affaires publiques. En 1851, il répondit aux accusations dont l'ancien roi était l'objet dans une importante publication qui a pour titre : *le Roi Louis-Philippe et la liste civile* (in-8, avec plans). M. de Montalivet a été élu, en 1840, membre libre de l'Académie des beaux-arts. Il est, depuis le 30 avril 1843, grand-croix de la Légion d'honneur.

MONTANELLI (Joseph), écrivain et homme politique italien, né à Zucecchio (Toscane), en 1813, reçut une première éducation toute musicale, puis suivit, à treize ans, les cours de l'université de Pise, où Carmignani réussit à lui faire aimer l'étude des lois, malgré sa passion pour la musique et ses succès comme organiste. Docteur en droit à dix-huit ans, il devint collaborateur de plusieurs recueils littéraires, entre autres, de l'*Anthologie italienne*, dirigée à Florence par Vieusseux et s'occupa plus particulièrement d'études philosophiques. Ramené par la douleur que lui causa la mort de sa mère, vers la poésie, il publia à Florence, en 1836, un volume de vers, où l'on remarqua diverses pièces touchantes : *le Poëte aveugle*, *l'Orpheline*, *la Cloche du soir*; etc.

En 1837, M. Montanelli cédant aux désirs de sa famille, se consacra à la profession d'avocat. Grâce à des succès oratoires, il avait déjà une nombreuse clientèle, lorsque l'université de Pise ayant été réformée (1840), il accepta la double chaire de droit toscan et de droit commercial. Outre des dissertations relatives à son enseignement, il publia alors une *Introduction philosophique à l'étude du droit commercial*. Continuant, dans sa chaire, la propagande libérale à laquelle il avait voué toute sa vie, il s'attira les persécutions du clergé. En 1844, il fonda l'association politique secrète des *Frères italiens*, qui considérait la réforme de l'individu comme la condition et la base de la régénération politique du pays. Avant l'avénement de Pie IX, il travaillait à exciter, par des écrits clandestins, le mouvement réformiste en Toscane. Un adoucissement des lois relatives à la presse lui permit de faire paraître, en mai 1827, un journal, *l'Italie*, ayant pour devise : *Réforme et nationalité*.

En 1848, M. Montanelli s'empressa de s'enrôler parmi les soldats de l'indépendance italienne. Il courut en Lombardie, alla soulever le Tyrol italien, puis revint rejoindre le contingent toscan sur le territoire de Mantoue, en face d'un ennemi quatre fois plus nombreux, et commandé par Radetzky en personne. Il combattit à Curtatone (29 mai 1848), au milieu des professeurs et des élèves qui formaient la légion universitaire, tomba frappé d'une balle dans la poitrine, et fut laissé pour mort sur le champ de bataille. Enlevé par les Autrichiens, il ne fut délivré que par la capitulation de Milan. Il rentra en Toscane, où l'on avait célébré des services en l'honneur de sa

mémoire et y fut reçu avec enthousiasme (septembre 1848). Après avoir employé sa popularité pour apaiser les troubles de Livourne, il fut chargé par le grand duc, de former un nouveau ministère. Mais bientôt, Léopold II s'enfuit à Gaëte (février 1849) et M. Montanelli fut nommé, par les Chambres, triumvir avec MM. Guerrazzi et Mazzoni. Il voulait la fusion immédiate de la Toscane avec les États-Romains; mais tous ses efforts vinrent échouer devant l'esprit municipal, encore vivace dans les pays. L'Assemblée constituante qui fut convoquée, ayant nommé M. Guerrazzi dictateur, M. Montanelli fut envoyé en France pour y organiser une légion de 4000 hommes. Le triomphe de la contre-révolution, dans son pays, le força à rester en exil. Il se tint dès lors à l'écart des agitations, croyant qu'il faut laisser à l'Italie l'initiative et la direction de toute nouvelle tentative de régénération politique. L'un des Italiens réfugiés à Paris les plus connus et les plus estimés pour le caractère comme pour le talent, il était particulièrement lié avec Lamennais, qui lui fit entreprendre une traduction de la *Divine Comédie* et des études sur le Dante qui n'ont pas encore vu le jour.

M. Montanelli a publié, depuis, divers écrits de politique et d'histoire, entre autres ses *Mémoires* (Turin, 2 vol., 1853 1855). Il a donné au Théâtre-Italien de Paris, pour Mme Ristori (voy. ce nom), une tragédie, *Camma*, qui n'a pas eu beaucoup de succès au delà des Alpes, et traduit, pour la même tragédienne, la *Médée* de M. Legouvé (1856). Il a fourni un certain nombre d'articles à la *Revue de Paris*.

MONTEAGLE (Thomas SPRING-RICE, 1er baron), homme politique et pair d'Angleterre, né en 1790, à Limerick, d'une ancienne famille irlandaise, connu, jusqu'en 1839, sous le nom de Th. Spring-Rice, fut élevé à l'université d'Oxford. Il se destinait au barreau lorsque son premier mariage avec la fille du comte de Limerick (1811), vint interrompre ses études. En 1820, l'appui des whigs le fit arriver à la Chambre des Communes, où il a siégé pour sa ville natale jusqu'en 1832; à cette époque, il fut réélu par le bourg de Cambridge. Il débuta dans les hautes charges de l'État lors du passage aux affaires de lord Goderich, l'héritier politique de Canning (1827), et occupa le sous-secrétariat de l'intérieur.

Après la chute du ministère Wellington (novembre 1830), M. Spring-Rice obtint le secrétariat de la Trésorerie, et en 1834 celui des colonies; l'année suivante, il fut mis, comme chancelier de l'Échiquier, à la tête de l'administration des finances. Son inexpérience des affaires donna aux tories des armes contre lui; on l'attaqua vivement et lorsqu'en 1839 lord Howick sortit du cabinet, il fut obligé de céder les finances à sir Fr. Baring. En compensation, il reçut de lord de Melbourne, qui présidait le ministère, la dignité de pair du Royaume-Uni avec le titre de baron Monteagle et la charge de contrôleur de la Chambre du trésor (*comptroller general of the Exchequer*). Cette élévation provoqua les attaques les plus vives et, comme pour lui donner cette charge, on avait dédommagé le titulaire par une grosse pension, les tories, dans la session de 1840, ne manquèrent pas de s'élever contre ce commerce de places Depuis qu'il est entré à la Chambre haute, lord Monteagle s'est peu montré dans la vie publique. Il a continué cependant de soutenir ordinairement la politique des libéraux. Il fait partie, depuis 1834, du Conseil privé. Il est membre de la Société royale de Londres et de la Société d'astronomie. En 1841, il a épousé en secondes noces la fille d'un propriétaire de Cumberland. De son premier mariage il a eu sept enfants dont l'aîné, Stephen-Edmond SPRING-RICE, est né en 1814, à Limerick.

MONTEBELLO (Napoléon LANNES, duc DE), diplomate français, ancien pair et ministre, né à Paris, le 30 juillet 1801, est fils du maréchal Lannes, mort si glorieusement à Essling. Créé pair de France, en 1815, par Louis XVIII, en considération des services de son père, il ne siégea au Luxembourg qu'après la révolution de Juillet. D'abord il parut, par ses votes, se rattacher à l'opposition légitimiste; puis, se ralliant à la nouvelle monarchie dont la cour lui faisait le meilleur accueil, il appuya sans réserve la politique du système conservateur, et prit la parole dans un grand nombre de discussions. Après avoir débuté dans la diplomatie par une mission à la cour de Copenhague (1833), il fut nommé ambassadeur en Suisse (1836-1838) et obtint de l'autorité fédérale l'internement des réfugiés politiques qui pouvaient troubler la sécurité des États voisins; mais la manière dont cette demande avait été présentée faillit amener la guerre entre les deux pays. Chargé ensuite de représenter la France à Naples (1838), M. de Montebello fit partie, en qualité de ministre des affaires étrangères, du cabinet du 1er avril 1839, dissous le 12 mai suivant, reprit son poste en Italie, et fut chargé, en 1844, de négocier le mariage de la princesse Caroline de Salerne avec le duc d'Aumale. Le 9 mai 1847, il revint au pouvoir en remplaçant, au ministère de la marine, l'amiral de Mackau. Il présenta quelques projets de loi relatifs aux colonies et se prononça, dans un rapport au roi, contre l'opportunité de l'affranchissement des esclaves. Renversé par la révolution de Février, il fut envoyé à la Législative (1849) par le département de la Marne. Après le coup d'État du 2 décembre, il se tint quelque temps à l'écart des affaires politiques. Au commencement de 1858, il a été nommé ambassadeur à Saint-Pétersbourg. Grand-croix de la Légion d'honneur depuis le 30 août 1844, il a le même rang dans plusieurs ordres étrangers.

Le duc de Montebello a épousé, en 1830, miss Jenkinson, fille d'un baronnet anglais, dont il a eu sept enfants; l'aîné, Napoléon DE MONTEBELLO, né en 1835, sert dans la marine.

MONTEBELLO (Gustave-Olivier, LANNES, comte DE), général français, frère du précédent, né en 1807, à Paris, s'engagea en 1830 dans un régiment de cavalerie et prit part à l'expédition d'Alger. Il parcourut rapidement les grades inférieurs, devint capitaine aux spahis réguliers, avec lesquels il se distingua au combat de Ten-Salmet, et rentra en France, en 1840, en qualité de chef d'escadron. Décoré en 1843, il fut nommé colonel du 7e de chasseurs à cheval en 1847 et général de brigade le 22 décembre 1851; pendant toute la durée de la présidence, il fut un des aides de camp de Louis-Napoléon. Mis à la tête de la cavalerie de la garde impériale, en 1854, il a été promu, le 28 décembre 1855, au rang de général de division. En 1847, il a épousé Mlle Adrienne de Villeneuve-Bargemont, aujourd'hui dame du palais de l'Impératrice. M. de Montebello est commandeur de la Légion d'honneur.

Un troisième frère, M. Alfred Lannes, comte DE MONTEBELLO, s'est marié avec la fille d'un riche propriétaire de vignobles, et c'est particulièrement à son nom qu'est attachée l'exploitation d'un crû de vin de champagne appelé dans le commerce *le Montebello*.

MONTÉMONT (Albert), littérateur français, né

à Remiremont (Vosges), le 20 août 1788, fut élevé en Allemagne, et vint terminer ses études au collége de sa ville natale, où il fut aussitôt chargé de la classe de seconde. Peu après, il entra dans l'administration des droits réunis (1805), et obtint, dans les Alpes, un emploi de payeur qu'il garda jusqu'aux Cent-Jours. De 1816 à 1829, il fut précepteur dans une famille anglaise et visita avec ses élèves diverses contrées de l'Europe, dont il étudia les langues. Membre d'un grand nombre de sociétés savantes, M. Montémont a été décoré en décembre 1850.

On a de lui: *Précis historique sur les progrès des connaissances astronomiques*, et *Lettres sur l'astronomie*, prose et vers (1823 et 1824, 3 vol. in-8); *Voyage aux Alpes et en Italie* (1824, 2 vol. in-8); *la Chute de Missolonghi*, *le Travail*, *le Passage du Saint-Bernard* (1826), odes; *Bibliothèque universelle des Voyages dans les diverses parties du monde* (1833-1837, 46 vol. in-8); *Guide de l'étranger dans Paris* (1836; 6e édit., 1855); les *Odes d'Horace*, en vers français (1839, in-8); *Grammaire générale ou Philosophie des langues* (1845, 2 vol. in-8); *Voyages nouveaux par mer et par terre effectués de* 1837 *à* 1847 (1846-1847, 5 vol. in-8); *le Palais de cristal*, *le Deux décembre*, *l'Avenir est à nous*, *le Retour de l'Empire*, (1851-1853); odes et dithyrambes; de nombreuses traductions, notamment celle des *OEuvres complètes* de Walter Scott (1834-1841, 30 vol.); des pièces de vers ou chansons dans l'*Almanach des Grâces*; etc.

MONTÉNÉGRO. Voy. Danilo Ier.

MONTÉPIN (Xavier Aymon de), littérateur français, né à Frotey (Haute-Saône), vers 1820, fils du comte et neveu de l'ancien pair de ce nom, s'est montré, dans ces dix dernières années, l'un des écrivains les plus féconds dans le roman et au théâtre. En 1848, il se mêla un moment à la politique, fonda *le Canard* (9 avril 1848), une des nombreuses feuilles éphémères de l'époque, et collabora aux journaux contre-révolutionnaires *le Pamphlet* et *le Lampion*. Il publia encore, avec M. A. de Calonne, les *Trois journées de Février*, et *le Gouvernement provisoire*, pamphlets satiriques dont le premier tirage fut anonyme (1848), et revint entièrement à la littérature.

Comme dramaturge, M. X. de Montépin a donné au théâtre, où il ne s'est produit jusqu'ici qu'avec des collaborateurs: *les Trois baisers*, *les Fleurs animées*, *le Rossignol des salons*, vaudevilles en 1 acte (1846 et 1850); *les Étoiles, ou le Voyage de la fiancée*, en 3 actes et 6 tableaux (1850); *le Connétable de Bourbon*, 5 actes et 12 tableaux; *le Vol à la duchesse*, 5 actes et 8 tableaux (Porte-Saint-Martin, 1849 et 1851); *les Chevaliers du lansquenet*, 5 actes et 10 tableaux; *les Frères corses*, 3 actes et 5 tableaux (Ambigu et Théâtre-Historique, 1850); *la Tour Saint-Jacques de la Boucherie*, 5 actes et 11 tableaux, avec M. Alex. Dumas (Cirque, 1856); *les Viveurs de Paris*, en 5 actes et 8 tableaux (Ambigu, 1857), etc.

Comme romancier, il a principalement écrit: *les Viveurs d'autrefois* (1848, 4 vol. in-8); *les Amours d'un fou* (1849, 4 vol. in-8.); *les Confessions d'un bohême* (1849-1850, 5 vol. in-8); *le Brelan de Dames* (1849, 4 vol. in-8); *le Loup noir* (2 vol.); *Mignonne* (3 vol., 1851); *le Vicomte Raphaël* (5 vol.); *la Reine de Saba* (3 vol.); *l'Épée du commandeur* (3 vol.); *Mademoiselle Lucifer* (3 vol.); *Geneviève Galliot* (2 vol.); *un Roi de la mode* (3 vol.); *le Club des hirondelles* (4 vol.); *les Fils de famille* (3 vol.); *le Fil d'Ariane* (4 vol.); *les Oiseaux de la nuit* (5 vol.); *les Valets de cœur* (3 vol.); *l'Auberge du Soleil d'or* (1852-1853, 4 vol.); *un Gentilhomme de grand chemin* (1854, 5 vol.); *les Amours de Vénus* (4 vol.); *la Perle du Palais-Royal* (2 vol.); *les Filles de plâtre* (7 vol., 1855), ouvrage poursuivi et condamné comme contraire aux mœurs; *les Viveurs de Paris*, 1852-1856, 14 vol.); *l'Officier de fortune* (1857, 7 vol.); *les Chevaliers du lansquenet* (1857, 5 vol.); *Souvenirs intimes d'un garde du corps* (1857, 8 vol.), etc., etc.

MONTESQUIOU-FEZENSAC (Ambroise-Anatole-Augustin, comte de), général français, ancien pair, né à Paris, le 8 août 1788, et fils de la comtesse de Montesquiou, que Napoléon nomma gouvernante du roi de Rome, entra, en 1806, au service militaire comme simple soldat, et conquit rapidement ses grades sur le champ de bataille. Décoré à Essling, capitaine à Wagram, il prit part aux campagnes de Russie et d'Allemagne; sa brillante conduite à Hanau le fit nommer colonel et aide de camp de l'empereur (1813), dont il était, depuis 1809, officier d'ordonnance. Durant la campagne de France, il paya plusieurs fois de sa personne et s'empara d'un drapeau ennemi.

Après l'abdication de Fontainebleau, M. de Montesquiou, n'ayant pu obtenir la faveur de suivre Napoléon à l'île d'Elbe, se retira en Autriche. Cet acte de fidélité le fit porter aussitôt sur la liste des proscrits; mais, grâce à la protection de l'abbé de Montesquiou, son parent, il put rentrer en France et devint, en 1823, chevalier d'honneur de la duchesse d'Orléans. Louis-Philippe, qui l'honora constamment de sa confiance, le choisit, après le 9 août 1830, pour aller faire reconnaître le nouveau gouvernement auprès des cours de Rome et de Naples, mission qu'il accomplit avec succès. Le 21 avril 1831, il fut promu au grade de maréchal de camp. Député de la Sarthe pour les législatures de 1834, 1837 et 1839, il compta au nombre des défenseurs les plus zélés de la dynastie de Juillet. En 1841, il fut élevé à la pairie. Il a été admis d'office à la retraite par décret du gouvernement provisoire (1848). Il est, depuis le 20 avril 1831, grand officier de la Légion d'honneur.

M. de Montesquiou a consacré les loisirs que lui ont laissés les affaires publiques à la culture des lettres et des beaux-arts; sous la Restauration, il a travaillé au texte de la *Galerie de tableaux du duc d'Orléans*. Plus tard, il a donné une traduction en vers des poésies italiennes et latines de Pétrarque, sous le titre: *Sonnets, canzones et triomphes* (1843-1845, 3 vol. in-8). Sous le titre de *Chants divers* (1843, 2 vol. in-8), il a réuni des odes, des morceaux épiques, des contes, des élégies, des chansons, dont la plupart sont destinés à raconter les splendeurs ou les désastres de l'Empire. On a de lui, dans ces derniers temps, un poëme religieux, *Moïse* (1850, 2 vol. in-8), en vingt-quatre chants, et une série d'essais dramatiques, en vers, dont les premiers volumes ont paru: *M. de Fargues*, drame en 3 actes (1852, in-12); *un Crime*, en 5 actes (1853); *les Semblables*, comédie (1853, in-18), etc.

Son fils aîné, M. Napoléon-Anatole, vicomte de Montesquiou-Fezensac, né en 1810, a siégé, en 1846, à la Chambre des Députés dans les rangs ministériels.

MONTESSUY (François), peintre français, né à Lyon, vers 1812, étudia sous MM. Ingres et Hersent, et débuta par des gouaches au salon de 1834. Abordant ensuite la grande peinture, il a traité particulièrement les sujets religieux. Depuis 1843, il réside ordinairement à Rome. Il a envoyé aux salons: *Fleurs*, à la gouache (1834); *Grégoire XVI à Saint-Benoît de Subiano* (1844);

Paysans en pèlerinage, *la Fête des villageois à Cervara* (1845-1848); *le Vœu à la Madone* (1849); *la Madone des grâces* (1853); *une Devineresse prédisant sa grandeur au futur Sixte-Quint* (1857), etc. Cet artiste a obtenu une 2e médaille en 1849.

MONTFERRIER (Alexandre-André-Victor SARRAZIN DE), mathématicien français, né à Paris, le 31 août 1792, est fils d'un ancien ingénieur en chef au service de l'Espagne. Il s'occupa d'abord des théories de Mesmer, dont il devint un des plus chaleureux partisans, et fonda, en 1814, les *Annales du magnétisme animal;* il en rédigea presque seul les premiers volumes. De la même époque date la publication, sous le pseudonyme de *Lauzanne*, de plusieurs ouvrages apologétiques : *Éléments de magnétisme animal* (1818); *des Principes et des procédés du magnétisme* (1819, 2 vol. in-8), etc.; quelques années plus tard, il contribuait à l'établissement de la Société de magnétisme, à Paris. Il se mêla, en outre, au mouvement politique de l'époque, écrivit dans les journaux royalistes et fonda, en 1831, *l'Ère nouvelle*. Il fut ensuite gérant du *Moniteur parisien*, auquel il fournit beaucoup d'articles.

Les principaux ouvrages scientifiques de M. de Montferrier sont : *Dictionnaire des sciences mathématiques pures et appliquées* (1834-1840, 3 vol. in-8; 2e édit., 1844); *Cours élémentaire de mathématiques pures* (1838, 2 vol. in-8); *Précis de physique et de chimie* (1839, in-8); *Dictionnaire universel et raisonné de marine* (1842, in-4; 2e édit., 1846), etc. Il a entrepris, en 1856, la publication d'une *Encyclopédie mathématique* (t. Ier, gr. in-8), d'après les principes de Hoëné Wronski, mort en 1853.

MONTFORT (Alexandre), compositeur français, né à Paris, en 1803, étudia au Conservatoire, où il fut élève de Berton, obtint en 1829 un second prix, et, l'année suivante, le grand prix de composition musicale. A son retour d'Italie, il visita l'Allemagne, se familiarisa avec les maîtres et débuta à Paris, en 1836, par quelques *Ouvertures*, morceaux de salon, et un *Rondoletto* qui fut remarqué. En octobre 1837, il obtint un premier succès à l'Opéra, avec le ballet de *la Chatte métamorphosée en femme*. Il donna ensuite : *Polichinelle* (1839); *la Sainte-Cécile* (1843); *la Charbonnière* (1846); *l'Ombre d'Argentine* (1854); *Deucalion et Pyrrha* (1855), opéras-comiques en un acte. — Cet artiste est mort d'une fièvre typhoïde, le 12 février 1856.

MONTGOLFIER (Mlle Adélaïde), femme de lettres française, née vers 1800, appartient à la famille des célèbres inventeurs de ce nom. Elle cultiva les lettres de bonne heure, fournit des morceaux de vers et de prose aux recueils périodiques et s'attacha d'abord à faire connaître en France les écrivains modernes de l'Angleterre. Depuis 1835, elle prit une part active à la rédaction du *Magasin universel*, du *Magasin pittoresque*, du *Musée des familles* et de *la Ruche*. On a d'elle des traductions : *Scènes populaires en Irlande* (1830, in-8), de Sheil; *Grave et gai* (1837, 2 vol.); *les Jeunes industriels* (8 vol. in-18), avec Mme Sw. Belloc; et une série de contes et de nouvelles : *Mélodies du printemps* (1835, in-12), *Contes devenus histoires* (1838, in-18), *Jeux et leçons en images* (1855, in-4), etc.

MONTGOMERY (Robert), poëte et théologien anglais, né à Bath, en 1807, d'une famille irlandaise, montra de bonne heure beaucoup de goût pour la poésie et écrivit à vingt ans un poëme religieux, *l'Omniprésence de Dieu* (the Omnipresence of the Deity; 1828, in-12; 28e édit., 1855), qui eut, en huit mois, huit éditions, et dont le produit permit à l'auteur d'aller étudier la théologie à l'université d'Oxford. Ordonné prêtre, il devint vicaire à Whettington et, en 1838, à Glasgow. Fixé ensuite à Londres, il prêcha avec une certaine vogue, à Percy-Chapel. — M. Montgomery est mort à Londres le 3 décembre 1855.

Ses nombreux poëmes, qui ont tous été reçus du public avec une faveur marquée, se distinguent par une correction élégante et la sagesse de la pensée. On cite, comme le meilleur, celui de *Luther* (1842), qui, en Allemagne, a reçu les éloges de Neander et de Tholück. Nous mentionnerons ensuite ceux de *Satan* (1830); *le Messie* (1832); *Oxford*, *la Vie chrétienne* (the Christian life), et en dernier lieu *Wellington* et *les Funérailles d'un héros* (1852). Ses *Œuvres poétiques* (Poetical works) ont été recueillies en 1853.

Quant aux livres en prose de M. Montgomery, qui ne traitent que des sujets théologiques, ils témoignent d'une grande tendance à la polémique. *L'Évangile devant le siècle* (the Gospel in advance of the age, 1844; 3e édit., 1848) est regardé comme une de ses meilleures dissertations religieuses. On a aussi publié la plupart de ses *Sermons*, qui passent plutôt pour l'œuvre d'un littérateur que d'un prêtre.

MONTGOMERY-MARTIN (Robert), économiste et historien anglais, né dans le comté de Tyrone (Irlande), en 1803, étudia la médecine à Dublin et fit ensuite, comme chirurgien de marine, de nombreux voyages à bord des vaisseaux de l'État (1820-1830). Depuis son retour en Angleterre, il a déployé une grande activité littéraire et a publié des livres ou des brochures sur toutes les questions importantes à l'ordre du jour. Ses ouvrages sur les colonies, pour lesquels le gouvernement anglais lui a fourni des documents précieux, sont particulièrement estimés : *Histoire des colonies anglaises* (History of the british Colonies; Londres, 1834-1835, 5 vol. in-8), qui a eu plusieurs éditions; *la Bibliothèque coloniale* (the British colonial Library; 1838-1843, 10 vol.), où la richesse des matériaux atteste de consciencieuses recherches; *Politique du gouvernement anglais à l'égard de ses colonies* (the Colonial policy of the british Empire); *l'Inde* (3 vol.) sous le rapport de l'histoire, de la topographie et de la statistique.

Il faut encore citer de cet écrivain : une *Histoire statistique de l'Angleterre* (the Statistical history of England); *l'Irlande avant et après l'acte d'union* (Ireland before and after union with Great-Britain, 1843, in-8; 3e édit., 1848), où il démontre que cet acte a été en somme très-avantageux à l'Irlande; une édition des *Dépêches militaires du marquis de Wellesley*, depuis lord Wellington (5 vol.), etc. M. Montgomery-Martin, qui, en 1843, était agent comptable au port chinois de Hong-Kong, a repris son poste en 1846.

MONTIGNY. Voy. LEMOINE-MONTIGNY.

MONTLAUR (Joseph-Eugène DE VILLARDI, comte DE), littérateur français, né à Paris, le 1er octobre 1815, d'une famille italienne, connue en Toscane par ses collections et son goût pour les arts, s'est livré à divers travaux économiques et littéraires. Il est membre de la Société d'agriculture de l'Allier, et a été récemment décoré. On a de lui : *Portraits*, *paysages et impressions* (1844, in-12); *de l'Agriculture en France* (1845); *la Question italienne* (1846), brochures; *Giacomo Leopardi* (1845); *de l'Ordre social* (1850);

études politiques, de nombreux articles dans le *Courrier-Français*, *l'Art en province*, etc.

MONTLIVAULT (Jacques-Pierre-Marie GUYON, comte DE), général français, né le 28 mai 1786, au château de Montlivault (Loir-et-Cher), fit avec distinction les campagnes d'Allemagne, d'Illyrie et d'Espagne. Rallié au gouvernement des Bourbons, il obtint d'eux un avancement rapide; chef de bataillon en 1815, colonel en 1816, il fut promu au grade de maréchal de camp le 30 juillet 1823, à la suite de la guerre d'intervention dans laquelle il avait été employé. Commandeur de la Légion d'honneur depuis le 15 septembre 1827, il figure aujourd'hui dans la réserve. Sa famille est ancienne et a compté plusieurs officiers-généraux.

MONTMARIE (Louis-François-Élie LE PELLETIER, comte DE), général français, né le 12 mars 1771, fit ses premières armes dans la cavalerie, parcourut rapidement les grades inférieurs et fut nommé, en 1804, chef d'escadron et aide de camp du maréchal Lefebvre. Mis à la tête du 28ᵉ de dragons, il se fit remarquer, au siége de Dantzick, par les charges brillantes qu'il exécuta contre les Prussiens. Le 9 mai 1809, il reçut le brevet de général de brigade avec le titre de baron de l'Empire et une dotation. En Espagne, où il passa l'année suivante, il réussit à débloquer le fort de Morello près Valence, et fut mentionné pour sa bravoure à Tarragone, à Figuières et surtout à la bataille de Sagonte. Il fut promu grand officier de la Légion d'honneur au mois de mars 1815. Sous la Restauration, M. de Montmarie fit partie de la maison militaire du roi Louis XVIII, qui, en mars 1815, l'éleva au rang de lieutenant général et le créa comte en 1817. En 1824, il fut envoyé à la Chambre des Députés et appuya toutes les mesures du ministère. Depuis le 27 juillet 1835, il est porté sur le cadre de réserve de l'état-major général.

MONTMORENCY (famille ducale des), une des plus illustres et des plus anciennes de France, dont l'origine certaine remonte à Bouchard, seigneur de Montmorency à la fin du xᵉ siècle. Élevée deux fois à la duché-pairie, en 1551 et en 1758, elle a fourni à notre pays six connétables, dix maréchaux et quatre amiraux. En vertu du pacte de famille du 1ᵉʳ mars 1820, ne sont reconnues comme appartenant à cette famille, en ligne masculine, que les trois branches ducales qui suivent et dont les chefs n'ont point d'héritiers mâles.

MONTMORENCY (Anne-Louis-Victor-Raoul, duc DE), ancien officier supérieur, est né le 14 décembre 1790, à Soleure (Suisse), où ses parents s'étaient réfugiés dès les premiers troubles de la Révolution. Fils d'Anne de Montmorency, pair de France, mort en 1846, il entra, en 1807, au service militaire, fut sous-lieutenant de chasseurs à cheval et aide de camp du maréchal Davoust, puis officier d'ordonnance de l'Empereur (1810), qui en fit plus tard un de ses chambellans; il prit part à la campagne de 1809 en Autriche. Les vieilles traditions de sa famille le rallièrent aux Bourbons; mais il se contenta du grade honorifique de lieutenant-colonel et s'attacha à la maison d'Orléans jusqu'en 1820, époque à laquelle le mauvais état de sa santé le força de résigner ses fonctions d'aide de camp. Depuis il a vécu dans la vie privée, aidant, de sa fortune et de ses connaissances personnelles, diverses entreprises industrielles et agricoles.

Il est grand d'Espagne de première classe et officier de la Légion d'honneur depuis le 23 mars 1815. Marié en 1821 avec la veuve du comte Thibaut, son oncle, il n'en a pas eu d'enfants. Ses deux sœurs, *Laurence*, née en 1802, et *Alix*, née en 1810, ont épousé l'une, le prince Théodore de Bauffremont, qui l'a rendue veuve en 1853, et l'autre, le duc Louis de Valençay.

MONTMORENCY-LUXEMBOURG (Charles-Emmanuel-Sigismond, duc DE), général et pair de France, né le 27 juin 1774, émigra de bonne heure et prit du service dans les armées étrangères. De retour en France avec les Bourbons, il fut appelé, dès 1814, à la Chambre des Pairs et nommé maréchal de camp; après avoir fait la campagne de 1823 en Espagne, il reçut la croix d'officier de la Légion d'honneur et le grade de lieutenant général. Charles X lui donna le commandement d'une des quatre compagnies de ses gardes du corps. Pour rester fidèle à la famille déchue, il se démit en 1830 de ses titres et dignités et se retira dans la vie privée. Il a épousé, en 1847, Mlle de Loyauté, fille d'un lieutenant-colonel d'artillerie.

MONTMORENCY-LUXEMBOURG-BEAUMONT (Anne-Édouard-Louis-Joseph, duc DE), prince de Luxembourg, né à Paris, le 9 septembre 1802, appartient à la branche des Beaumont, qui reçut en 1765 le titre de duc. Il a deux filles de son mariage avec la comtesse de Croix (1837). Son frère puîné, Charles de Luxembourg, prince de Tingry, né en 1804, a servi dans l'ancienne garde royale.

MONTPENSIER (Antoine-Marie-Philippe-Louis d'ORLÉANS, duc DE), prince français, général, né à Neuilly, le 31 juillet 1824, est le cinquième fils du roi Louis-Philippe et de la reine Marie-Amélie. Il fit ses études au collége Henri IV et fut en 1842 reçu, après un examen spécial, dans le 3ᵉ régiment d'artillerie, avec le grade de lieutenant. Parti pour l'Afrique, en 1844, il prit part à l'expédition contre Biskara et se distingua dans la campagne du Ziban où il reçut une légère blessure près de l'œil gauche. Il obtint alors la croix d'honneur et l'épaulette de chef d'escadron. Après avoir accompagné son père dans son voyage en Angleterre, il retourna en Algérie, en 1845, et se signala de nouveau contre les Kabyles de l'Ouarensenis; puis il s'embarqua à Alger pour visiter Tunis, l'Égypte, la Syrie, Constantinople et la Grèce. A son retour, il reçut la grand'-croix de la Légion d'honneur. Il venait d'être promu au grade de général de brigade, lorsqu'il épousa à Madrid, Marie-Louise-Ferdinande de Bourbon, sœur d'Isabelle II (10 octobre 1846). On se rappelle le vif désappointement que suscita, au sein du gouvernement anglais, cette alliance, menée à bonne fin par notre diplomatie et que Louis-Philippe regardait comme le fait capital à l'extérieur de son règne.

Le duc de Montpensier banni de France, comme les autres membres de la famille royale, par la révolution de Février, passa d'abord en Angleterre, puis en Hollande d'où il s'embarqua pour l'Espagne; il établit sa résidence à Séville. De son mariage il a eu quatre filles dont l'aînée, Maria-Isabella-Francesca, etc. (elle n'a pas moins de 21 noms), est née le 21 septembre 1848.

MONTREUIL (baron DE), ancien représentant du peuple français, ancien député, né dans l'arrondissement des Andelys, en 1803, s'occupa longtemps d'agriculture et resta sous le règne de Louis-Philippe, presque entièrement étranger à la politique. En 1848, l'importance de sa fortune territoriale le fit choisir comme candidat à la Constituante. Élu, le dernier de la liste du département de l'Eure, par 37 548 voix, sur environ 100 000 votants, il prit place au comité de l'Al-

gérie et des colonies. Il vota avec le parti démocratique modéré, et, après l'élection du 10 décembre, soutint la politique de l'Élysée à l'intérieur et au dehors. Non réélu à l'Assemblée législative, il a été nommé, en 1852, comme candidat du gouvernement dans le département de l'Eure, député au Corps législatif, dont il a cessé de faire partie en 1857. Il est membre du conseil général.

MONTROSE (James GRAHAM, 4e duc DE), pair d'Angleterre, né en 1799, descend de l'ancienne famille écossaise des Graham anoblie au XVe siècle et élevée, en 1722, à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de lord Graham, il fit ses études à l'université de Cambridge et prit, en 1836, la place de son père à la Chambre des Lords, où il vote avec le parti conservateur. Il a été élu en 1837 chancelier de l'université de Glasgow et a occupé, sous le ministère Derby (1852), la charge de grand maître de la maison de la reine; il commande la milice du comté de Stirling dont il est aussi lord-lieutenant. De son mariage avec une fille du duc de Manchester (1836), il a cinq enfants dont l'aîné, James, marquis de GRAHAM, est né en 1847 à Londres.

MONVOISIN (Raymond), peintre français, né à Bordeaux, en 1793, étudia sous Guérin, débuta au salon de 1819 et suivit en même temps l'École des beaux-arts, où il remporta, en 1820, un second prix qui lui valut une gratification du roi, puis le grand prix au concours de 1822, sur ce sujet : *Oreste et Pylade*. Pendant son séjour à Rome, où il se maria avec une jeune artiste (voy. ci-dessous), il envoya *le Fleuve Scamandre*, *Télémaque et Eucharis* (1824 27). Il a, depuis son retour, exposé de nombreux sujets d'histoire, la plupart commandés ou acquis par la liste civile et la ville de Paris, notamment : *Saint Gilles surpris par le roi des Goths*, à l'église Saint-Leu; une *Assomption; Pasteur napolitain; Bergère soninaise; Philippe d'Orléans prenant possession du Palais-Royal en* 1665 (ancienne galerie d'Orléans), *la Naissance de la Vierge*, à Notre-Dame de Lorette; *Bataille de Denain*, au musée de Versailles (1824 1845); divers *Portraits* (1853). Cet artiste a obtenu une 1re médaille en 1831, et la décoration en mai 1837.

Sa femme, Mlle Domenica FESTA, née à Rome, vers 1805, a suivi son mari à son retour en France et exposé depuis de nombreux portraits miniatures. Elle a obtenu une 3e médaille en 1841, et le rappel en 1857.

MOORE (F... Nathaniel), érudit américain, né à Newtown (Long Island), le 25 décembre 1782, étudia le droit et fut admis au barreau en 1805. En 1817, il devint au collége de Colombie à New-York, où il avait fait ses études, professeur des langues grecque et latine, puis bibliothécaire (1837-1839), et enfin président (1842). Il a fait un voyage en Europe (1835), un autre en Orient (1839) et est rentré, depuis 1849, dans la vie privée.

On cite, parmi les publications de M. Moore : *Minéralogie des anciens* (Ancient mineralogy; New-York, in-12); *Remarques sur la prononciation de la langue grecque* (Remarks on the pronounciation of the Greek language, in-12); *Lectures sur la littérature grecque* (Lectures on Greek Literature; New York, in-12); *Esquisse historique de Columbia-College* (An historical Sketche of Columbia-College), etc.

MOQUIN-TANDON (Horace-Bénédict-Alfred), médecin français, membre de l'Institut, né à Montpellier (Hérault), le 7 mai 1804, fit ses études dans sa ville natale, s'appliquant de préférence aux sciences naturelles et suivant les cours de botanique et de zoologie. Élève de Duval, de Decandolle et d'Auguste Saint-Hilaire, il fut reçu docteur ès sciences à vingt-deux ans, et docteur en médecine deux ans plus tard (1828); sa thèse avait pour titre : *Essai sur la phthisie laryngée syphilitique*. D'abord professeur de physiologie comparée à l'Athénée de Marseille (1829), il fut appelé, en 1833, à la Faculté des sciences de Toulouse comme professeur de botanique. Chargé en même temps de la direction du Jardin des plantes de cette ville, il occupa ces fonctions pendant vingt ans. Il fut aussi, pendant douze ans, secrétaire de la Faculté, dont il fut, pendant trois ans, le doyen.

Le séjour de M. Moquin-Tandon à Toulouse fut marqué par des préoccupations littéraires qu'il est assez étonnant de le voir associer à ses recherches scientifiques. L'un des quarante de l'Académie des Jeux floraux, il devint un des hommes les plus versés dans la littérature et la langue méridionales. Il écrivit même en provençal plusieurs pièces de vers insérées dans divers recueils du Midi, et se permit une assez piquante supercherie littéraire en publiant, comme simple éditeur, une légende provençale : *Carya Magalonensis* (le Noyer de Maguelonne; Toulouse, 1836, in-8), œuvre supposée d'un ancien troubadour qu'il tira à 50 exemplaires, lithographiés, dorés et coloriés de sa main, avec un prétendu facsimile du manuscrit original. Les plus habiles y furent pris; le savant Raynouard écrivit à l'éditeur pour le remercier de cette utile publication et lui annoncer qu'il y avait recueilli plusieurs mots qui entreraient dans son *Lexique roman*. M. Moquin-Tandon donna ensuite une seconde édition de sa légende, avec la traduction en regard du texte (Montpellier et Toulon, 1844, in-12, avec vignettes). Un avertissement de M. H. Fortoul révélait au public cet ingénieux mensonge.

En 1850, M. Moquin-Tandon fut chargé par le gouvernement d'une mission spéciale en Corse pour terminer la *Flore de la Corse*, en collaboration avec M. Montagne. Après la mort de M. Richard, en 1853, il fut nommé à la chaire d'histoire naturelle de la Faculté de Paris, et directeur du Jardin des plantes de cette faculté. L'année suivante, il fut reçu à l'Institut (section de botanique), en remplacement d'Auguste de Jussieu. Il a été décoré en avril 1843.

On a de lui, dans un ordre tout spécial de recherches : *Manière dont les sangsues officinales entament la peau et blessures qu'elles produisent*, inséré dans les *Mémoires* de l'Académie de Toulouse (2e série, t. IV, 1837); *Mémoire sur la sangsue de cheval ou hæmopée chevaline*, dans le *Journal de médecine et de chirurgie* de Toulouse (t. IX, 1845), et surtout la *Monographie de la famille des hirudinées*, dont la nouvelle édition, considérablement augmentée (Paris, 1846, in-8, avec atlas de 44 planches gravées et coloriées), comprend tout un volume nouveau *sur l'Emploi des sangsues en médecine, sur la pêche de ces annélides, sur leur conservation, leur multiplication, leurs maladies*, etc.; enfin une note *sur la Consommation des sangsues médicales en France* (*Mémoires* de l'Académie de Toulouse, 3e série, t. III, 1847); puis, dans la zooologie et l'anatomie comparée, de curieuses *Recherches anatomico-physiologiques sur l'Ancyle* [ancylus fluviatilis] (1852), et une *Histoire naturelle des mollusques terrestres et fluviales de France* (1855, 2 vol gr. in-8, avec atlas); dans la botanique : *Essai sur les dédoublements ou multiplications d'organes dans les végétaux* (Montpellier, 1826,

in-4); *Éléments de tératologie végétale ou Histoire abrégée des anomalies de l'organisation dans les végétaux* (Paris, 1841, in-8), traduit en allemand en 1842, et présenté à l'Institut par Aug. de Saint-Hilaire, comme établissant pour la première fois un lien scientifique entre des phénomènes anormaux jusque-là observés et décrits isolément. L'auteur a en outre, collaboré avec M. Auguste de Saint-Hilaire, de 1827 à 1831, et avec M. Philippe Barker-Webb, de 1832 à 1849, à plusieurs ouvrages de botanique.

Écrivain lucide et élégant, M. Moquin-Tandon, selon le jugement d'Aug. de Saint-Hilaire, « est consulté avec fruit par les savants, et lu avec plaisir par les hommes qui ne se sont pas appliqués spécialement à la botanique ». Comme professeur, il est doué d'une heureuse facilité, et joint à la clarté de la démonstration verbale une habileté singulière à reproduire sur le tableau, par un dessin simple et rapide, la forme et la structure de l'objet qu'il décrit.

MORAWSKI (Théophile), homme politique polonais, né en 1793, entra de bonne heure dans la magistrature, fut élu en 1821 membre du conseil général, et en 1826 député du palatinat de Kalisch à la diète, où il devint le chef de l'opposition. Pendant la session de 1830, il déploya une grande énergie, prit une part active à la révolution du 29 novembre, organisa l'insurrection dans le palatinat de Kalisch, et, seul dans la diète, vota pour une dictature investie de pouvoirs illimités. Le 1er février 1831, il fut nommé membre du gouvernement national. Après la dissolution de ce comité, il continua de soutenir vaillamment la cause de l'indépendance et se rallia à l'opinion républicaine. Réfugié en France, il a vécu depuis à Paris dans un honorable exil.

MORAY (François Stuart, 11e comte de), pair d'Angleterre, né en 1795 dans le comté de Perth, descend d'un fils naturel de Jacques V, roi d'Écosse. Connu d'abord sous le nom de lord Doune, il prit, en 1848, la place de son père à la Chambre des Lords, où il soutient les principes conservateurs. N'étant pas marié, il a pour héritier de ses titres son frère, John Stuart, né en 1797, à Édimbourg.

MOREAU [de la Seine] (Jean-Baptiste-Martin), homme politique français, né en 1791, à Château-Landon (Seine et Marne), étudia le droit à Paris et succéda en 1825 à M. Lherbette dans son étude de notaire; il remplit cette charge jusqu'à la fin de 1854 et y acquit une réputation de sévère probité. Maire du VIIe arrondissement de 1832 à 1848, il entra en 1835 à la Chambre, comme député de la Seine, et prit d'abord place dans les rangs du parti conservateur. A l'époque de la coalition, il passa dans l'opposition, vota en général toutes les propositions libérales et obtint le renouvellement de son mandat jusqu'à la révolution de Février. Après avoir échoué aux élections générales d'avril 1848, il fut élu, le 4 juin suivant, représentant de la Seine. A la Constituante, comme le plus grand nombre de ses anciens collègues de la gauche dynastique, il se rapprocha de la droite et approuva les deux Chambres, l'interdiction des clubs, la proposition Rateau, l'expédition d'Italie, etc. A l'Assemblée législative, où il vint encore siéger pour le même département, son opposition aux institutions républicaines fut plus marquée et il s'associa aux efforts de la majorité pour obtenir la restriction du suffrage universel et la revision de la Constitution. Retiré de la vie politique à la suite du coup d'État, il conserva néanmoins sa place au sein de la commission municipale de la Seine, dont il a fait partie de 1849 à 1855. M. Moreau [de la Seine] est officier de la Légion d'honneur depuis le 10 décembre 1850.

Parmi ses nombreux homonymes dans nos différentes assemblées législatives, nous rappellerons seulement les deux suivants :

Moreau [de la Meurthe], magistrat, ancien député, né à Nancy, en 1789, est avocat à la Cour de cette ville depuis 1810. Lorsque la révolution de Juillet livra le pouvoir au parti libéral, M. Moreau, qui avait été un des agents de la Société *Aide-toi, le ciel t'aidera!* fut d'abord nommé maire, puis député de Nancy. De 1834 à 1848, il siégea à la Chambre sur les bancs du centre et vota dans toutes les questions avec le ministère. Dans le même temps, il obtint le poste de président de chambre à Nancy, puis celui de procureur général à Metz. En 1849, il a été nommé conseiller à la Cour de cassation. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

Moreau (Valentin-Adolphe), né le 27 février 1803, à Bar-le-Duc, d'une famille de chirurgiens distingués, a représenté à la Constituante le département de la Meuse, où il avait été élu, le troisième sur huit, par 44 339 suffrages. Il vota en général avec la droite et ne fut pas réélu à la Législative. Maire de la commune de Chaville, il s'est occupé exclusivement de travaux agricoles.

MOREAU (César), statisticien français, né à Marseille, le 22 novembre 1791, fut employé d'abord dans l'administration de la Westphalie, et passa, en 1810 en Espagne, où il travailla dans les bureaux de l'intendance générale de l'armée française. En 1813, il s'enrôla dans les gardes d'honneur, fit les campagnes d'Allemagne et de France et quitta le service avec d'honorables blessures. Grâce à la protection du prince Léopold de Saxe-Cobourg, il obtint en 1816 d'être attaché au consulat général de Londres; là, indépendamment de ses fonctions, il chercha un nouvel aliment à son activité dans l'étude de la statistique dont le goût commençait à se répandre. Ses travaux, très-appréciés des Anglais, le firent admettre dans un grand nombre de compagnies savantes, entre autres la Société royale de Londres, l'Institut de la Grande-Bretagne, la Société des antiquaires de France, celle de géographie, etc., et lui valurent, en 1825, le poste de vice-consul à Londres et, en 1828, la croix d'honneur. L'année suivante, il revint à Paris, fut chargé de divers rapports par le ministre des affaires étrangères et fonda ensuite la Société française de statistique universelle et l'Académie de l'industrie agricole, industrielle et manufacturière.

M. César Moreau a publié beaucoup de tableaux synoptiques, parmi lesquels nous citerons ceux qui concernent l'Angleterre : *État du commerce* (1824) avec toutes les parties du monde, de 1697 à 1824, année par année: *Archives de la Compagnie des Indes de* 1600 *à* 1827 (1827); *Commerce des soieries et des laines; État de la navigation marchande, intérieure et extérieure* (1828); *Archives chronologiques des finances* (1829); *Industrie britannique dans ses exportations pour chaque pays* (1830), etc. Il exécuta ensuite des travaux semblables sur la France : *Examen statistique du royaume en* 1787 (1830); *Tableau comparatif du commerce; Commerce de la France avec tous les pays du monde;* etc. On a encore de lui : *Annuaire statistique* (1838, 2 vol. in-18), comprenant pour chaque État du monde la statistique physique, productive et administrative; *Échanges internationaux* (1849); des articles dans *l'Univers maçonnique* (1835 à 1837), etc.

MOREAU (Eugène), auteur dramatique français, né vers 1810, fut d'abord acteur, puis directeur d'une troupe ambulante qui exploitait les départements et pour laquelle il écrivit plusieurs pièces de circonstance. Vers 1845, il quitta la scène pour se consacrer plus librement à écrire. Il a été secrétaire au théâtre de la Porte-Saint-Martin, puis à celui des Variétés. Il a donné une foule de joyeux vaudevilles, applaudis aux Variétés et au Palais-Royal; nous citerons entre autres : *Candinot roi de Rouen* (1839), interprété par Bouffé; *les Comédiens ambulants* (1844); *la Nouvelle Clarisse Harlowe* (1847); *Breda-Street* (1848); *les Deux sans-culottes* (1849); *la Tante Loriot* (1850); *une Femme qui trompe son mari* (1851); *un Service d'ami* (1852); *une Charge de cavalerie* (1854); *Montre perdue* (1855), etc. On a encore de lui une comédie intitulée *Deux couronnes*, jouée, en 1840, sur le théâtre de la Renaissance.

MOREAU (l'abbé André-Louis), littérateur français, né à Paris, en 1812, collabora d'abord à plusieurs recueils biographiques, entre autres au *Plutarque français*, et publia quelques brochures philosophiques. Attaché vers 1840 à la bibliothèque Mazarine, il a réuni des documents pour la collection de la Société de l'histoire de France. Il a été décoré en avril 1847.

On a de lui principalement : *du Matérialisme philosophique* (1843; 2e édit., 1846); *Considérations sur la vraie doctrine*, opuscule religieux (1844); *Bibliographie des Mazarinades* (1850 et 1852); une édition des *OEuvres de Saint-Martin, philosophe inconnu* (1855), et une traduction des *Confessions* et de *la Cité de Dieu*, de saint Augustin, etc. Il est un des rédacteurs de *l'Union* et de *l'Univers catholique*.

MOREAU (François-Joseph), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Auxonne (Côte-d'Or), le 5 mars 1789, vint, en 1808, à Paris, où il fut interne des hôpitaux, et dut à ses succès, aux concours de l'École pratique, la délivrance gratuite du diplôme de docteur en décembre 1814. Marié, presque aussitôt, à la fille du docteur Evrat, il se livra, comme son beau-père, à la pratique des accouchements, fit, sur ce sujet, ainsi que sur les maladies des femmes et des enfants, des cours publics et gratuits, prit, en 1823, le titre d'agrégé, et obtint, en 1830, celui de professeur à la Faculté, où il occupe encore la chaire d'accouchements. C'est lui qui accoucha, sous le dernier règne, toutes les princesses de la famille d'Orléans. Membre de l'Académie de médecine depuis 1821, époque de sa formation, il a rempli les fonctions de secrétaire de la section de chirurgie. Il a été créé officier de la Légion d'honneur en avril 1845, et a reçu diverses décorations étrangères.

On a, de M. F. J. Moreau : *Essai sur la disposition de la membrane caduque* (1814), thèse inaugurale; *Manuel des sages-femmes* (1839, in-12), à la suite du *Précis* de Baudelocque : *Traité pratique des accouchements* (1838-1841, 2 vol. in-8, avec *Atlas* in-folio), traduit en espagnol en 1845; des *Rapports*, *Dissertations*, *Considérations*, sur des opérations difficiles; trois volumes de *Procès-verbaux* de l'Académie de médecine, et des *Notes* ou *Appendices*, fournis à plusieurs ouvrages spéciaux édités par lui.

Un de ses fils, M. Alexis Moreau, reçu docteur à Paris en août 1844, a été chef de la clinique d'accouchements. Appelé à remplacer son père auprès de la duchesse de Nemours, il l'avait accouchée déjà depuis quelques semaines, lorsqu'elle mourut, le 10 novembre 1857.

MOREAU [de Tours] (Jacques-Joseph), médecin français, né à Montrésor (Indre-et-Loire), en 1804, commença la médecine à Tours, sous M. Bretonneau, vint, en 1826, à Paris, où il fut reçu docteur en juin 1830, et fut, jusqu'en 1832, interne à Charenton, sous Esquirol. Il fit ensuite, avec plusieurs riches malades du célèbre aliéniste, un long voyage en Europe et dans l'Orient, et en rapporta une foule d'observations relatives à l'aliénation mentale. Il fut à son retour, en 1840, nommé, par concours, médecin adjoint au service des aliénés de Bicêtre. Peu après, il fut appelé par M. Mitivié, le fondateur, à diriger l'établissement d'Ivry, dont il est aujourd'hui propriétaire et directeur avec M. Baillarger (Voy. ce nom).

On a de lui : *de l'Influence du physique relativement au désordre des facultés intellectuelles*, thèse inaugurale (1830); *les Facultés morales considérées au point de vue médical* (1836); *Études physiologiques sur la folie* (1840, in-8 brochure); *Recherches sur les aliénés en Orient* (1843, in-8); *du Hachisch et de l'aliénation mentale* (1845, in-8); *de l'Étiologie, de l'épilepsie et de leur traitement* (1854); des articles fournis à la *Revue indépendante*, à la *Revue de l'Orient* et aux *Annales médico-psychologiques*, dont il a été un des fondateurs.

MOREAU (Mathurin), sculpteur français, né à Dijon, vers 1824, vint étudier à Paris, sous Ramey fils et M. Dumont, et débuta au salon de 1848. Il a depuis exécuté et exposé : *la Fée aux fleurs*, groupe, acquis pour la maison de l'Empereur; *l'Élégie*, statue (1848-53); *l'Été*, statue, à l'Exposition universelle de 1855; un groupe d'*Enfants endormis* (1857), etc. Il a obtenu une médaille de seconde classe en 1855.

MOREAU (Élise). Voy. Gagne.

MOREAU-CHRISTOPHE, Louis-Mathurin), économiste français, né à Loches (Indre-et-Loire), en 1800, se destina d'abord à la carrière du barreau, puis entra dans l'administration, fut nommé sous-préfet et devint inspecteur général des prisons. Il a conservé ces dernières fonctions jusqu'en 1848. Il est, depuis le 2 novembre 1833, chevalier de la Légion d'honneur.

Partisan du système cellulaire, M. Moreau-Christophe a publié sur les questions pénitentiaires, un grand nombre d'écrits : *de l'État actuel des prisons en France* (1837, in-8); *de la Réforme des prisons en France, basée sur la doctrine du système pénal et le principe de l'isolement individuel* (1838, in-8); *de l'État actuel de la réforme aux prisons de la Grande-Bretagne* (1838, in-8); *Rapport sur les prisons de l'Angleterre, de l'Écosse, de la Hollande, de la Belgique et de la Suisse* (Imp. roy., 1839, in-4, avec planches et dessins); *de la Mortalité et de la Folie dans le régime pénitentiaire, et spécialement aux États-Unis et en Suisse* (1839, in-8); *Défense du projet de loi sur les prisons contre les attaques de ses adversaires* (1844, in-8); *Documents officiels sur le pénitencier de Cherry-Hill à Philadelphie* (1844, in-8); *Code des prisons*, de 1670 à 1845 (1845, in-8; nouv. édit., 1856); *Polémique pénitentiaire* (1840, in-8); *Revue pénitentiaire des institutions préventives* (1844 et suiv., in-8); etc. Citons encore, en dehors des questions pénitentiaires, deux ouvrages importants : *du Droit à l'oisiveté et de l'organisation du travail servile dans les républiques grecque et romaine* (1849, in-8); et *du Problème de la misère et de sa solution chez les peuples anciens et modernes* (1851, 3 vol. in-8).

MOREAU DE JONNÈS (Alexandre), statisticien français, né près de Rennes, le 19 mars 1778, fut élevé dans les principes du XVIIIe siècle, et, embrassant avec ardeur la cause de la Révolution, s'enrôla, en 1792, parmi les volontaires du département d'Ille-et-Vilaine. Il servit successivement dans l'artillerie, dans les grenadiers réunis du général Hoche et dans l'état-major de l'armée et de la marine. Aide de camp de plusieurs généraux et amiraux, il fit, en Europe et aux colonies, les plus périlleuses campagnes de la République et de l'Empire, et fut fait prisonnier en 1809. Il quitta le service après le retour des Bourbons. Entré dans l'administration en 1817, M. Moreau de Jonnès fut chargé de diriger la publication de la *Statistique générale de la France*, entreprise par le ministère du commerce. Il a été admis à la retraite après le 2 décembre 1851, et promu officier de la Légion d'honneur le 17 février de l'année suivante. Depuis 1816, il est correspondant de l'Académie des sciences, dans la section de géographie et de navigation, et, depuis 1847, membre libre de l'Académie des sciences morales et politiques, qui a plus d'une fois couronné ses travaux.

Dès 1815, M. Moreau de Jonnès s'occupa particulièrement de la statistique, science alors nouvelle en France, et qu'il perfectionna par des travaux très-remarquables. Parmi tous ses ouvrages, que nous ne pouvons énumérer, qu'il nous suffise de citer : *Recherches statistiques et économiques sur les pâturages des différentes contrées de l'Europe*, mémoire lu à l'Académie des sciences en 1819; *Histoire physique des Antilles françaises* (1822, in-8); *Recherches sur les changements produits dans l'état physique des contrées par la destruction des forêts* (1825, in-4); *le Commerce au XIXe siècle; état actuel, causes et effets de son agrandissement et de sa décadence, et moyens d'accroître et de consolider la prospérité agricole, industrielle, coloniale et commerciale de la France* (1827, 2 vol. in-8), ouvrage couronné par l'Académie de Marseille; *Statistique de l'Espagne, territoire, population, industrie, commerce, navigation, colonies, finances*, avec une carte (1834, in-8); *Statistique de la Grande-Bretagne et de l'Irlande* (1838, 2 vol. in-8), couronnée par la Société de statistique de Marseille; *Recherches statistiques sur l'esclavage colonial et sur les moyens de le supprimer* (1841, in-8); *Éléments de statistique* (1847, gr. in-18, comprenant les principes généraux de cette science et un aperçu historique de ses progrès; *Statistique de l'agriculture de la France* (1848, in-8), contenant le résumé des chiffres répartis dans les quatre grands volumes de la *Statistique générale de la France*, avec la comparaison de la production actuelle, avec celle des temps anciens et des principaux pays de l'Europe; *Statistique des peuples de l'antiquité, les Égyptiens, les Hébreux, les Grecs, les Romains et les Gaulois* (1851, 2 vol. in-8), comprenant l'économie sociale, civile et domestique de ces peuples, le territoire, la population, l'origine, les races, castes et classes, l'agriculture, l'industrie, la consommation, la richesse publique et la force militaire.

Son fils, M. Alexandre MOREAU DE JONNÈS, né à la Martinique, en 1808, chef de bureau au ministère des finances, a publié la traduction d'un ouvrage allemand : *la Presse, son progrès politique et social*, suivi d'un *Exposé économique statistique des réformes opérées depuis 1806 jusqu'à l'époque actuelle* (1848, in-8).

MOREL-FATIO (Antoine-Léon), peintre français, né à Rouen, vers 1810, appartient à la famille des banquiers et industriels de ce nom. Il se tourna de bonne heure vers la peinture et cultiva le paysage et les marines. Il a visité l'Angleterre (1835), l'Algérie, l'Italie, la Hollande et, récemment, l'Orient et la Crimée. Depuis le rétablissement de l'Empire, il est attaché à la direction des musées, comme conservateur des galeries de la marine, au Louvre.

On a surtout de lui, depuis ses débuts au salon de 1833 : *l'Ile de Wight, la Rue Bab-Azoun, Coup de vent en rade d'Alger* (1833-1836); *Côtes de Bretagne, l'Attaque d'Alger* (1837); *l'Entrée du Havre, le Transbordement de Napoléon à Cherbourg en 1840, Amsterdam en 1700, Saint-Jean d'Ulloa* (1838-1842); *le Négrier* (1843); *Pêcheurs normands, Marée basse, Louis-Philippe allant au-devant du* Vittoria and Albert, *un Naufrage* (1844-1847); *Coup de vent au sud d'Elbe* (1848); *Vue de Brest, Vue de Bomarsund* à l'Exposition universelle de 1855; *Vue de Toulon*, à l'État (1857), etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1837, deux secondes en 1843 et 1848, et la décoration en juillet 1846. Il a été créé récemment officier.

M. Morel-Fatio, qui a signé plusieurs ouvrages et brochures, passe pour un habile numismate. Nous rappellerons : plusieurs *Catalogues* de collections et médailliers (1845, 1847, 1853) ; du *Monopole des professions lucratives en France.... et de leur suppression moyennant indemnité* (1839); *Notice des collections maritimes du Louvre* (1854, in 8, plusieurs tirages).

MOREY (Mathieu-Prosper), architecte français, né à Nancy, le 27 décembre 1805, étudia à Paris sous Ach. Leclère et remporta le grand prix au concours de 1831, sur ce sujet : *un Établissement d'eaux thermales*. Son principal envoi de la villa Médicis fut une *Étude du forum Trajan* (1835), qui a reparu à l'Exposition universelle de 1855. De retour à Paris en 1837, il fut, jusqu'en 1852, auditeur au conseil des bâtiments civils, inspecteur des travaux publics, architecte expert auprès des tribunaux. Appelé à Nancy comme architecte de la ville et du département, il a exposé au salon de 1857 des *Dessins de l'église Saint-Vincent et Saint-Fiacre*, à Nancy.

MORGAN (Auguste DE), mathématicien anglais, né en 1806 à Madura (Indes-Orientales), vint de bonne heure en Angleterre, fut élevé au collége de la Trinité, à Cambridge et embrassa la carrière de l'enseignement. Il a professé avec distinction les mathématiques à la nouvelle université de Londres, de 1828 à 1831, et depuis 1836. Il fait partie de plusieurs compagnies savantes, entre autres de la Société royale d'astronomie, dont il a été, pendant dix-huit ans, l'un des secrétaires.

M. de Morgan a écrit, quelquefois sans les signer, de nombreux livres sur les mathématiques depuis l'histoire et les principes de cette science en général jusqu'aux questions particulières de chacune d'elles. Il est le collaborateur ordinaire, pour la partie scientifique, des revues et encyclopédies, et a fourni des articles au *Penny cyclopædia*, au *Companion to the almanac* (1833-1856), au *Philosophical Magazine*, aux *Revues* de Cambridge, d'Édimbourg et de Dublin, ainsi que des traités pour la Société des connaissances utiles, et des biographies de savants, pour la *Gallery of Portraits* et les *British Worthies* de Knight; etc.

MORGAN (Sydney OWENSON, lady), célèbre femme de lettres irlandaise, née à Dublin, vers 1783, d'une ancienne famille protestante, reçut de son père, qui s'essaya avec succès dans la co-

médie et la composition musicale, une éducation toute littéraire et fut introduite dans la société des divers écrivains de l'époque. A peine âgée de quatorze ans, elle publia un volume de poésies (1797), bientôt suivi d'un recueil de *Chants irlandais*, avec la version anglaise, qui eut un plein succès. Ce fut, dit-on cette tentative qui inspira plus tard à son compatriote, Thomas Moore, l'idée de traduire les plus belles mélodies nationales. Après un second volume de vers, *la Harpe d'Erin* (the Lay of the irish Harp; 1798), elle écrivit deux nouvelles en prose : *Saint-Clair* et *le Novice de Saint-Dominique*. Enfin le roman de *la Jeune sauvage* (the Wild irish Girl; 1801), réimprimé sept fois en deux ans, mit le comble à sa réputation naissante : ce petit chef-d'œuvre, comme on l'appela, obtint une vogue extraordinaire et suffit pour donner à son jeune auteur accès dans la plus haute compagnie de l'Angleterre. Elle publia encore, vers la même époque : *Scènes patriotiques* (Patriotic sketches); *Ida*, *le Missionnaire* (the Missionary), accueillis avec la même faveur.

En 1811, miss Sydney Owenson épousa un médecin, sir Charles Morgan, auteur d'esquisses philosophiques (*Sketches of the philosophy of life and morals*), et avec lequel, à trente ans de là, elle publia son dernier ouvrage : *le Livre sans nom* (the Book without a name; 1841, 2 vol.), recueil de nouvelles. De 1812 à 1816, elle fit, suivant l'usage anglais, plusieurs voyages sur le continent dont elle donna d'intéressantes narrations : *la France* (2 vol.), et *l'Italie*, que lord Byron cite avec éloges. Poursuivant la tâche patriotique qu'elle s'était imposée, de relever l'Irlande dans l'opinion publique, elle se remit à peindre les mœurs et les traditions de son pays; ses meilleurs romans en ce genre sont : *O'Donnell*, *Florence Macarthy*, *les O'Brien et les O'Flaherty* (1827, 3 vol.), traduit en français ainsi que *la Princesse* (the Princess), dont le sujet est emprunté aux annales des Pays-Bas. Elle y déploie un goût élevé, une certaine force d'imagination et surtout un profond sentiment national, qui l'a exposée plusieurs fois aux attaques passionnées des partis politiques.

On a encore de lady Morgan : *Scènes de la vie réelle* (Dramatic scenes from real life); *Salvator Rosa*, étude historique sur la vie, les œuvres de ce peintre et son époque; des recueils de nouvelles, enfin *la Femme et son maître* (Woman and her master; 1840, 2 vol. in-8; nouv. édit., 1855), grand tableau de la condition de la femme chez les différents peuples, et qui montre chez l'auteur la pénétration d'un critique et le calme d'un philosophe. Malheureusement l'ouvrage s'arrête à la chute de l'empire romain. Une longue maladie, qui la priva de la vue, l'obligea à renoncer complétement aux travaux littéraires. Sous le ministère de lord Grey, elle a obtenu sur la liste civile une pension annuelle de 300 livres (7500 fr.), la plus forte qu'on eût encore accordée à un auteur contemporain.

MORHÉRY (Adolphe), ancien représentant du peuple français à l'Assemblée constituante de 1848, né à Loudéac (Côtes-du-Nord), en 1803, fit à Paris les cours de médecine. Affilié à la charbonnerie et admis dans la première vente républicaine, il prit part à l'insurrection de 1830, et eut, le 30 juillet, une entrevue avec le général La Fayette, pour le presser de proclamer la République. Reçu docteur à la Faculté de Strasbourg, il fut, pendant tout le règne de Louis-Philippe, un des chefs de l'opposition à Loudéac, où il s'était établi comme médecin, et constitua dans cette ville la Société des Droits de l'homme. Après la révolution de Février, le gouvernement provisoire le nomma commissaire général dans le département du Finistère. Envoyé à la Constituante, le premier des seize représentants des Côtes-du-Nord, par 62 270 voix, il vota ordinairement avec l'extrême gauche, et après l'élection du 10 décembre, s'associa aux attaques de la Montagne contre la politique napoléonienne, et fut un des signataires de la demande de mise en accusation contre le président et ses ministres à l'occasion des affaires de Rome. Non réélu à la Législative, il retourna dans les Côtes-du-Nord, où il s'occupa activement, comme président du comice de Loudéac, du progrès agricole de ce département.

MORIER (David-Robert), diplomate anglais, né vers 1790, et frère d'un romancier distingué mort en 1849, entra dans la carrière diplomatique et fut, pendant plusieurs années, envoyé plénipotentiaire en Suisse; il a été rappelé en 1849. On a de lui : *Nécessité de la religion en politique* (What has religion to do with politics; 1848), et quelques œuvres littéraires, entre autres un roman grec *Photo le Souliote* (Photo the Suliote; 1857, 3 vol. in-8).

MORIN (Étienne-François-Théodore), homme politique français, né le 10 novembre 1814, à Dieu-le-Fit (Drôme), est fils d'un fabricant de drap qui siégea à la Chambre des Députés. Il était avocat et membre du conseil général lorsque son département l'envoya, en 1848, à l'Assemblée constituante, le septième sur huit, avec 30 398 suffrages. Il y vota avec la droite et vit d'abord échouer sa candidature à la Législative, où il ne put entrer qu'au mois de juillet 1849. Il continua d'y appuyer la politique de la majorité, puis se prononça pour l'Élysée, et lors du coup d'État du 2 décembre fut de la Commission consultative. Il devint ensuite député de Die au Corps législatif, en 1852 et 1857. Il est chevalier de la Légion d'honneur. M. Morin a publié : *Essai sur l'esprit de la législation municipale en France* (1841, in-8), et *Essai sur l'organisation du travail* (1845, in-8).

MORIN (Arthur Jules), général et mathématicien français, membre de l'Institut, né en 1795, fut, de 1813 à 1817, élève de l'École polytechnique et de l'École d'application de Metz et sortit dans l'artillerie de terre. Il est aujourd'hui général d'artillerie et directeur du Conservatoire des arts et métiers. Connu par un grand nombre d'importants travaux de mécanique expérimentale, il est, avec le général Poncelet, un des savants qui ont le plus contribué aux rapides progrès de cette science, depuis une vingtaine d'années. Admis à l'Académie des sciences en 1848, comme successeur de Coriolis, il a été créé commandeur de la Légion d'honneur en août 1847. Il a été président de la commission impériale de l'Exposition universelle de 1855.

On doit à M. Morin : *Mémoire sur la pénétration des projectiles et sur la rupture des corps solides par le choc* (*Comptes rendus* des séances de l'Académie des sciences, 1835), et un *Mémoire sur les pendules balistiques* (Ibid., 1839), tous deux avec M. Piobert; deux *Mémoires sur les roues hydrauliques* (Ibid., 1835 et 1839); un *Mémoire sur divers appareils chronométriques et dynamométriques*, qui a obtenu, en 1837, le prix Montyon (Ibid., 1836); des *Expériences sur le tirage des voitures* (Ibid., 1838 et 1840), travaux qui, sur les rapports les plus favorables, ont été imprimés dans le *Recueil des savants étrangers*.

M. Morin est encore auteur des *Leçons de mécanique pratique* (3 vol.), ouvrage qui traite successivement de la cinématique, c'est-à-dire de la

représentation géométrique des mouvements et de leurs transformations (tome I), des notions fondamentales de mécanique et des résistances passives (t. II), de la résistance des matériaux (t. III). Il faut aussi mentionner les recherches expérimentales de M. Morin sur le rendement des principaux systèmes de turbines; sur le frottement, sur la résistance au roulement et sur la roideur des cordes; puis l'invention de plusieurs instruments, tels que la *manivelle dynamométrique* et l'*appareil à indications continues*, servant à démontrer les lois du mouvement des corps pesants.

MORIN (Pierre-Achille), jurisconsulte français, né à Rouen (Seine-Inferieure), le 27 octobre 1803, entra d'abord dans l'administration, puis vint étudier le droit à Paris, où il obtint le grade de docteur. Avocat à la Cour royale en 1833, il est devenu, en 1836, avocat à la Cour de cassation et au conseil d'État, et plus tard suppléant du juge de paix du Xe arrondissement de Paris. Principalement occupé de législation pénale, M. Morin rédige, depuis 1838, le *Journal du droit criminel*, fondé, en 1829, par MM. Ad. Chauveau et F. Hélie.

On lui doit en outre: *Dictionnaire du droit criminel* (1842, gr. in-8); *de la Discipline des cours et tribunaux, du barreau et des corporations d'officiers publics* (1846-1847, 2 vol. in-8); *Répertoire général et raisonné du droit criminel, où sont méthodiquement exposées la législation, la doctrine et la jurisprudence sur tout ce qui constitue le grand et le petit criminel en toutes matières et dans toutes les juridictions* 1850-1851, 2 vol. gr. in-8).

MORIN (Frédéric), littérateur français, est né à Lyon, le 11 juin 1823, d'une famille qui se signala en 1789 et en 1830 par son dévouement aux principes libéraux. A la fin de ses classes il se livra avec ardeur aux études de philosophie et d'économie politique, puis résolut d'entrer dans l'enseignement. Élève de l'École normale de 1844 à 1847, il fut reçu agrégé de philosophie en 1848, et occupa pendant deux ans chacune, les chaires de philosophie des lycées de Mâcon (1847) et de Nancy (1849). Envoyé en disgrâce, après le coup d'État du 2 décembre, au lycée de Bourges, il fut peu après considéré comme démissionnaire pour refus de serment, et vint à Paris, où il se consacra à l'enseignement libre et à ses diverses publications. Inquiété et poursuivi à plusieurs reprises pour l'ardeur de ses opinions politiques, il a été, en 1857, un des candidats de l'opposition pour le Corps législatif dans le département du Rhône, où il a obtenu environ 4000 voix.

M. Fr. Morin appartient à cette école de démocratie catholique, fondée sur l'alliance des principes de la Révolution avec toutes les croyances chrétiennes. Il a publié: *Saint François d'Assises et les Franciscains* (1853, in-12; *Biblioth. des chemins de fer*); *de la Genèse et des principes métaphysiques de la science moderne* (1856, in-8), résumé des idées propres de l'auteur, et sorte de programme de publications ultérieures; *Dictionnaire de philosophie et de théologie scolastiques* (1857-1858, 2 vol. gr. in 8, à 2 col.), faisant partie de la collection de l'abbé Migne. Il a en outre fourni des articles d'économie et de critique littéraire ou philosophique à divers journaux de province avant 1852, puis à *l'Avenir*, supprimé en 1855, au *Correspondant* dans sa première période, à la *Revue de l'instruction publique*, à la *Revue de Paris*, à *l'Illustration*, etc.

MORIN (Bon-Étienne), chimiste français, né à Livarot (Calvados), le 6 février 1796, acheva ses études au lycée de Rouen, fit un stage en pharmacie, entra au laboratoire de la Faculté de médecine de Paris, sous la direction de Barruel, et devint le préparateur des cours de chimie médicale et de médecine légale d'Orfila, qui lui témoigna toujours beaucoup de bienveillance. Pharmacien de l'école de Paris, il vint se fixer à Rouen, où il fut nommé membre du jury médical de la Seine-Inférieure, et, en 1838, professeur de chimie médicale à l'École préparatoire de médecine et de pharmacie. En 1855, lors de la réorganisation des écoles de médecine de France, il a été chargé des cours de pharmacie et de toxicologie. Chargé, depuis trente ans, des expertises de chimie légale dans le ressort de la Cour impériale de Rouen, il a été nommé, le 25 avril 1847, chevalier de la Légion d'honneur.

M. Morin doit surtout sa réputation, comme chimiste, à son enseignement, clair, exact, savant et très-goûté du public rouennais. Il a fourni de nombreux travaux d'analyse chimique ou de chimie judiciaire aux principaux journaux de pharmacie et de toxicologie; mais ils n'ont pas été réunis en volume.

MORIN (François-Gustave), peintre français, né à Rouen, le 8 avril 1809, étudia, dans cette ville, sous de Chaumont, puis à Paris, sous M. Léon Cogniet. De retour à Rouen, il obtint par concours, en 1837, la place de directeur de l'Académie de peinture, qu'il occupe encore aujourd'hui. Il est membre de l'Académie de Rouen, vice-président de la Société des amis des arts, membre de la commission des antiquités de la Seine-Inférieure, etc.

On a de lui, entre autres tableaux de genre et d'histoire: une *Entrée de Louis XII*, *les Derniers habitants du clos Saint-Marc*, acquis par Louis-Philippe (1831-1837); *la Lecture de l'Évangile*, *la Dernière heure*, *le Réfractaire* (1834-1838); *Sous la treille*, *la Mort d'Edwin, chef saxon* (1845 et 1848); *Arioste lisant des fragments de son poëme*, au musée de Rouen: *Le Titien préparant ses couleurs*, au musée du Havre (1849 et 1852); *Jeunesse de Bassompierre*, *les Antiquaires*, *les Amateurs de médailles* (1851-1855), etc. Plusieurs de ces sujets ont été gravés, notamment par Sixdeniers.

MORISOT (T.), administrateur français, né en 1808, et fils d'un architecte, fit ses classes au collége Bourbon et étudia les beaux-arts à l'École royale et, de 1828 à 1832, en Italie, en Grèce et en Sicile. De retour en France, il rédigea un recueil économique consacré aux intérêts de la propriété (1832-1833, 2 vol.). En 1834, il fut nommé par M. Thiers sous-préfet d'Yssengeaux et passa de là à Valenciennes. Décoré en 1838, pour la promptitude avec laquelle il avait apaisé les coalitions d'ouvriers des mines d'Anzin, il devint, en 1840, préfet du Cher. Révoqué en 1848, il administra, de 1850 à 1852, le département du Calvados. Après avoir été secrétaire général du Crédit foncier, il entra à la Cour des comptes en qualité de conseiller référendaire de deuxième classe (1855). M. Morisot est officier de la Légion d'honneur depuis 1846.

MORLACCHI (François), compositeur italien, né à Pérouse, le 14 juin 1784, d'une famille de musiciens, fut virtuose et compositeur dès son enfance. A dix-huit ans, il écrivit un oratorio remarquable: *gli Angeli al sepolcro*, et alla ensuite se perfectionner, à Lorette et à Bologne, sous la direction de Zingarelli et de l'abbé Mattei. Ses deux premiers opéras, joués à Bologne, *il Ritratto* et *il Poeta in campagna*, eurent un grand succès et il dut déployer, dès lors, une mer-

veilleuse fécondité, pour satisfaire aux exigences dont il devint l'objet. De 1808 à 1810, il écrivit pour Rome, Parme ou Milan, sept opéras : *Corradino*, *Enone e Paride*, *Oreste*, *Rinaldo d'Asti*, *la Principessa per ripiego*, *le Aventure di una giornata* et *les Danaïdes*. Ce dernier ouvrage, repésenté en Allemagne, le fit appeler à Dresde, comme directeur du théâtre italien. Il y resta vingt-six ans; son activité n'eut jamais de ralentissement. A peine installé (1811), il écrivit son plus bel opéra : *Raoul de Créqui*, qui fut suivi de beaucoup d'autres, *il Nuovo Barbiere di Siviglia*, *la Simplicetta di Pirna*, *donna Aurora*, *Tebaldo ed Isolina*, *la Gioventù di Enrico V*, *l'Ilda d'Avenelle*, *Laodicea*, *il Disperato per eccesso di buon cuore*, *i Saraceni in Sicilia*, *il Colombo*, *Francesca di Rimini*, etc. Plusieurs de ces œuvres furent écrites pour divers théâtres de l'Italie, où elles conservèrent à l'auteur toute la popularité d'une illustration nationale.

M. Morlacchi écrivait en même temps un grand nombre de compositions de tout genre, surtout de la musique officielle. L'empereur Alexandre fit conserver pour lui la chapelle royale de Dresde qu'on avait été sur le point de supprimer. Ami et collègue de Charles-Marie de Weber, il fit avec lui une cantate solennelle, il en écrivit seul plusieurs autres, ainsi que des motets, des messes en grand nombre, des oratorios célèbres: *Isaac*, *la Passion*, *la Mort d'Abel*, un *Miserere*, un *Requiem*, des *Sonates*, des *Ariettes*, etc.

Comblé, à Dresde, d'honneurs et de distinctions, M. Morlacchi, qui était retourné plusieurs fois dans son pays pour y faire représenter ses opéras, y fut définitivement rappelé, en 1836, à la mort de Fioravanti, pour le remplacer, comme maître de chapelle, à Saint-Pierre de Rome. Les rares ouvrages dramatiques qu'il a donnés depuis cette époque, ont paru inférieurs à ses premières œuvres. Le talent de M. Morlacchi, dans ses beaux jours, consistait en une verve facile et une grâce négligée à laquelle il sacrifia quelquefois l'énergie. Par l'effet de ce *far presto*, si cher aux maîtres italiens, il a laissé passer, dans ses opéras, des mélodies un peu communes ou d'emprunt; mais dans ses autres œuvres, il a su porter une harmonie sévère, qui fut goûtée des Allemands, auxquels il l'avait empruntée.

MORLEY (Edmond PARKER, 2ᵉ comte DE), pair d'Angleterre, né en 1810, à Londres, appartient à une famille élevée, en 1815, à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de lord Boringdon, il fit ses études à l'université d'Oxford et prit, en 1840, la place de son père à la Chambre des Lords, où il vote avec le parti libéral. Pendant quelques années, il a rempli les fonctions de chambellan auprès de la reine. Marié, en 1842, il a deux enfants dont l'aîné, Albert-Edward, vicomte BORINGDON, est né, en 1843, à Londres.

MORLOT (François-Nicolas-Madeleine), prélat français, sénateur, né à Langres (Haute-Marne), le 28 décembre 1795, d'une modeste famille d'artisans, suivit, comme externe, les classes du collége de cette ville et alla faire sa théologie au grand séminaire de Dijon. Ayant terminé ses études avant l'âge requis pour la prêtrise, il entra, comme précepteur, chez M. de Saint-Seine, vit le monde et prit des habitudes de bon ton et d'élégance qui n'ont pas été étrangères à sa fortune. Grand vicaire du diocèse de Dijon depuis plus de cinq ans, lorsque M. Rey (voy. ce nom) en fut nommé évêque après la révolution de 1830, il se signala par une vive opposition contre ce prélat, à qui le clergé et le parti légitimiste reprochaient de tenir son évêché du gouvernement de Louis-Philippe. Écarté du grand vicariat, mais soutenu par *l'Ami de la religion* et les autres feuilles du même parti, il refusa, à plusieurs reprises, les fonctions de curé, n'accepta que la place de chanoine, publia, dans les journaux, sous le titre de *Remontrance*, une censure des actes de l'évêque et fut l'âme des diverses démarches à la suite desquelles le prélat donna sa démission et fut nommé chanoine au Chapitre de Saint-Denis (1837). On trouve dans plusieurs notices de la *Biographie du clergé contemporain*, par un solitaire, tout le détail de cet épisode curieux de l'histoire des premières relations du clergé avec la monarchie de Juillet.

Deux ans plus tard, M. Morlot fut nommé évêque d'Orléans et sacré par l'abbé Forbin-Janson, le 18 août 1839. Il reçut la croix de la Légion d'honneur à l'occasion du baptême du comte de Paris et, le 28 juin 1842, fut élevé à l'archevêché de Tours. Créé cardinal le 7 mars 1853, il prit place, en cette qualité, au nouveau Sénat, et, le 24 janvier 1857, il fut appelé à remplacer l'infortuné M. Sibour, comme archevêque de Paris. La même année, il fut placé à la tête de la grande aumônerie de l'Empire (13 août), et au commencement de 1858, il a été désigné pour faire partie du Conseil de régence et du Conseil privé. Le cardinal Morlot, promu officier de la Légion d'honneur le 11 décembre 1849, est aujourd'hui commandeur de cet ordre.

Outre des *Mandements* et *Circulaires*, écrits avec une grande simplicité, nous ne connaissons de M. Morlot que des éditions revues par lui de l'*Explication de la doctrine chrétienne, en forme de lectures* (2 vol. in-12), du *Catéchisme du diocèse de Dijon* (in-18), des *Heures choisies* de la marquise d'Andelarre (1825, in-12, nombreuses éditions), et un *Mémoire* sur un autel votif, présenté à l'Académie de Dijon.

MORMONS. Voy. BRIGHAM.

MORNAND (Félix), littérateur français, né à Mâcon, le 12 juillet 1815, et fils d'un ancien avocat qui devint ensuite receveur des finances, fut élevé à Lyon et débuta dans les lettres en 1836. Trois ans auparavant, il avait suivi, comme secrétaire, la commission d'enquête composée de députés et de pairs de France, envoyée en Algérie par le gouvernement. Entré au ministère de la guerre, en 1834 (département des affaires d'Algérie), il donna sa démission dix ans après, et, en 1848, fut secrétaire du gouvernement provisoire, puis commissaire à Grenoble et, enfin, envoyé de la République en Savoie, à l'occasion de l'invasion de Chambéry par les *Voraces* et les ouvriers lyonnais. M. Mornand a collaboré successivement au *Journal du commerce*, à la *Revue de Paris*, au *Siècle*, à tous les petits journaux parisiens, à la plupart des Revues et particulièrement à *l'Illustration*, où il a fait pendant quinze ans la *chronique littéraire*, depuis la fondation de ce journal jusqu'en 1857. A cette époque, il devint rédacteur en chef du journal politique quotidien le *Courrier de Paris*, où il établit, sur des bases nouvelles, un vaste système de correspondances. Amené, au bout de quelques mois, par des considérations politiques, à se borner à la direction littéraire de ce journal, il le quitta bientôt tout à fait.

M. Mornand a publié : *la Belgique* (1853, in-16), pour la *Bibliothèque des chemins de fer* : *la Vie des eaux* (1853, in-18); *la Vie de Paris* (1855, in-16); *Un peu partout* (in-16); etc. Il a donné, avec M. Joubert, le *Tableau historique, politique et pittoresque de la Turquie et de la Russie* (1854, in-4), et traduit, avec M. L. de Wailly, *l'Esclave blanc*, de Hildreth.

MORNAY. Voy. MONNY de MORNAY.

MORNINGTON (William-Pole WELLESLEY, 4e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1788, appartient à une famille irlandaise, élevée, en 1821, à la pairie. Connu d'abord sous le nom de lord Wellesley, il remplit, en 1807, les fonctions de secrétaire d'ambassade, puis de ministre plénipotentiaire à Constantinople et à Copenhague. En 1845, il prit la place de son père à la Chambre des Lords, après avoir siégé quelque temps à celle des communes; il vote avec le parti conservateur. On a de lui plusieurs brochures politiques et un ouvrage sur la cour de la chancellerie. Marié deux fois, en 1812 et en 1828, il a deux enfants dont l'aîné, William-Richard-Arthur, vicomte WELLESLEY, né en 1813, a hérité, à l'époque de sa mort (1857), de sa pairie et de ses titres.

MORNY (Charles-Auguste-Louis-Joseph, comte DE), homme politique français, né à Paris, le 23 octobre 1811, fut élevé par la comtesse de Souza, connue par son rang à la cour de l'empereur et ses succès littéraires. Placé dans l'institution Muron, comme externe libre, il fit, en compagnie de M. Edgar Ney, et sous la direction spéciale de Casimir Bonjour, d'assez brillantes études, et obtint des prix au lycée Bonaparte et au grand concours. La vivacité de son esprit fit dire à Talleyrand : « Ce petit bonhomme sera ministre un jour. » Il déployait aussi dès cette époque ces manières de gentilhomme et cette distinction native qui font partie de son originalité, et qui lui valurent, dans le monde, de grands succès. En 1832, M. de Morny, après avoir passé deux ans à l'École d'état-major, en sortit sous-lieutenant au 1er régiment de lanciers. Caserné quelque temps à Fontainebleau, on assure qu'il y consacra ses loisirs à des études de métaphysique et de théologie. « Je veux, disait-il à Mme de Souza, couler tout de suite cette question-là à fond. » Il passa en Afrique, servit avec distinction sous les yeux du duc d'Orléans, qui lui portait un intérêt tout particulier, et fit sous le commandement de M. Changarnier, la campagne de Mascara et la première campagne de Constantine, dans laquelle il fut blessé. Plusieurs fois cité à l'ordre du jour, il fut décoré pour avoir sauvé la vie au général Trézel.

M. de Morny prit toutefois son congé en 1838, et se tourna vers l'industrie. En possession d'une fortune déjà considérable, il acheta, aux environs de Clermont, une grande usine pour l'exploitation du sucre de betterave, et publia, la même année, une brochure *sur la Question des sucres* (1838), qui révéla son aptitude pour les questions industrielles et le fit nommer, à vingt-sept ans, président du comité de l'industrie sucrière. Le succès de sa première spéculation engagea des capitalistes à le mettre à la tête de plusieurs entreprises plus importantes. Nommé, en 1842, député du Puy-de-Dôme, en concurrence de M. Jouvet, il élucida avec talent, devant la Chambre, plusieurs questions d'industrie spéciale, réclama des améliorations financières, notamment la coupure des billets de banque, et présenta, sur la conversion des rentes, une proposition qui demeura la base du système plus tard adopté. Il traita aussi avec élévation quelques points généraux de la politique constitutionnelle. Quoiqu'il eût, dans les rangs du centre, soutenu le cabinet Guizot par les votes les moins populaires, il appartenait à cette fraction de conservateurs progressistes, dont le journal de M. Émile de Girardin était devenu l'organe. Au mois de janvier 1848, il inséra, dans la *Revue des Deux-Mondes*, sous ce titre : *Quelques réflexions sur la politique actuelle*, un remarquable travail, où la question sociale était clairement posée, avec un vif sentiment des dangers qu'elle contenait.

Lorsque la révolution de Février éclata, M. de Morny se tint d'abord à l'écart de la politique. En 1849, grâce au concours du comptoir national d'escompte, il put reprendre des opérations industrielles et financières, qui, les événements aidant, lui rouvrirent toutes les sources de la fortune. En même temps, il rentrait dans la vie publique, sous les auspices du comité électoral de la rue de Poitiers, et était élu, le dixième, à l'Assemblée législative par le département du Puy-de-Dôme. M. de Morny vota avec la majorité monarchique, jusqu'au moment où se déclara la scission entre la droite parlementaire et la politique de l'Élysée.

Dévoué à la personne et aux intérêts du président, M. de Morny fut du petit nombre de ceux que la confiance de Louis-Napoléon appela à préparer le coup d'État et à l'accomplir, et, au moment suprême, il déploya beaucoup d'audace et de sang-froid. On lui prête même un certain nombre de mots qui témoignent d'une singulière liberté d'esprit, unie à une grande décision dans le caractère. Il passa la soirée du 1er décembre à l'Opéra-Comique, et une dame lui demandant, dans sa loge, ce qu'il ferait si l'on balayait l'Assemblée : « Je tâcherai, répondit-il, de me mettre du côté du manche du balai. » Ce même jour, il donnait à ses amis des billets pour la séance législative du lendemain. On dit pourtant, qu'en faisant l'éloge de M. de Thorigny, qu'il allait remplacer dans quelques heures, il se laissa aller à dire : « C'*était* un bon ministre. »

En effet, M. de Morny prenait en main le portefeuille de l'intérieur, le matin du 2 décembre, et, seul entre les nouveaux ministres, signait les premières proclamations. Il contre-signa tous les actes et décrets qui étaient plus particulièrement du ressort de son ministère. Lorsque plus de deux cents représentants se réunirent, sous la présidence de M. Benoît d'Azy, pour protester et organiser la résistance légale, M. de Morny prit encore sous sa responsabilité l'ordre qui fut donné de disperser ou d'arrêter cette importante fraction de l'Assemblée nationale. Il disait ensuite qu'il avait voulu sauver les représentants de leur propre courage. Parmi les circulaires qui signalèrent son court passage au ministère, il faut rappeler celle du 4 décembre, enjoignant aux préfets d'exiger de tous les fonctionnaires publics l'adhésion, par écrit, à la grande mesure que le gouvernement venait d'accomplir; celle du 13, aux commissaires extraordinaires, annonçant la fin de leur mission, et celle du 19 janvier 1852, expliquant amplement le nouveau mécanisme électoral et la pensée du pouvoir sur l'application du suffrage universel.

M. de Morny se retira du ministère, le 23 janvier 1852, avec MM. Fould, Magne et Rouher, à la suite du décret sur les biens de la famille d'Orléans. Ses trois collègues revinrent bientôt aux affaires. Pour lui, il se contenta de se présenter, comme candidat du gouvernement, aux élections pour le Corps législatif, fut nommé dans les deux circonscriptions d'Ambert et de Clermont, et opta pour cette dernière, qu'il n'a plus cessé de représenter. En 1854, il succéda à M. Billaut, comme président de cette Assemblée et les discours qu'il prononça à l'ouverture des sessions eurent une véritable importance politique. De 1856 à 1857, M. de Morny a été ambassadeur de Russie, et, au sacre de l'empereur Alexandre II, il a représenté la dynastie napoléonienne avec le plus grand éclat. Le rétablissement de rapports intimes entre les deux empires et un traité de commerce avantageux furent les résultats de sa mis-

sion. Il a épousé, avant de rentrer en France, la fille d'un seigneur russe d'une des grandes familles du pays.

Dans ces dix dernières années, le nom de M. de Morny a été associé aux plus grandes affaires : compagnies de chemins de fer, canaux, mines françaises et étrangères, sociétés de crédit, grandes entreprises industrielles et commerciales, etc. Au milieu de la politique et des affaires, le goût de la littérature et des arts, comme celui de tous les exercices du corps, tient une place dans son existence ; l'acquisition des chefs-d'œuvre est une de ses préoccupations, et sa galerie de tableaux est une de nos plus belles collections particulières. M. le comte de Morny, grand-croix de la Légion d'honneur, a le même rang dans plusieurs ordres étrangers. Il est le sujet d'une des notices publiées par M. de La Guéronnière (voy. ce nom), sous le titre d'*Études et portraits politiques contemporains* (1856, in-8).

MORRIS (Louis-Michel), général français, né en 1803, fut admis en 1821 à l'École militaire de Saint-Cyr, passa dans la cavalerie et fut envoyé en Algérie en 1837, avec le grade de chef d'escadron aux chasseurs d'Afrique, corps où il devint lieutenant-colonel et colonel (1843). Cité pour de brillants faits d'armes à l'ordre du jour de l'armée, il se distingua principalement aux affaires de Graba et de Kammis, à la prise de la smalah d'Abd-el-Kader et à la bataille d'Isly. Promu maréchal de camp en 1847 et général de division en décembre 1851, il commanda en Crimée la division de cavalerie et fut, à son retour, employé dans la garde impériale. M. Morris est grand officier de la Légion d'honneur depuis le 29 décembre 1854.

MORRIS (Georges P.), poëte et journaliste américain, né à Philadelphie en 1802, vint de bonne heure à New-York, et commença, en 1823, avec Samuel Woodworth, la publication du *New-York Mirror*. Pendant vingt ans, il fut à la tête de ce journal, qui, après avoir compté parmi ses rédacteurs plusieurs des grands noms littéraires des États-Unis, succomba pendant la crise financière de 1842. En 1843, M. Morris le ressuscita, de concert avec M. Willis, sous le titre de *the New Mirror* (3 vol. in-8), et, en 1844, ils en firent le journal quotidien et politique, intitulé : *the Evening Mirror*. En 1845, M. Morris créa seul un nouveau journal hebdomadaire de littérature et d'arts, *the National Press*, qui devint, l'année suivante, après une nouvelle association de son fondateur avec M. Willis, *the Home Journal* (le Journal de la Maison), aujourd'hui la feuille littéraire la plus répandue de toute l'Amérique.

Au milieu de sa carrière de journaliste, M. Morris se faisait, à divers titres, une brillante réputation littéraire. Il avait débuté, avec succès, sur un des théâtres de New-York, par un drame fondé sur quelques incidents de la révolution américaine, *Brier-Cliff*, et écrit, en 1842, le libretto d'un opéra, *the Maid of Saxony*, dont la musique fut composée par Horn. Mais son principal titre comme écrivain, ce sont ses poésies lyriques, dont les recueils ont eu des éditions fort nombreuses. L'un des plus récents est intitulé : *Poetical Works Complete* (New-York, 1853, gr. in-8 illustré). Citons encore un volume de *Mélodies* (Ibid., in-8), et un volume d'*Esquisses* en prose, publié en 1838.

Les vers de M. Morris, mis pour la plupart en musique, ont fait le tour des États-Unis. Sa célèbre chanson lyrique : *Woodman, spare that tree!* (Bûcheron, épargne cet arbre !) a été aussi populaire en Angleterre qu'en Amérique. C'est, du reste, une poésie qui se recommande moins par la correction et le soin de la forme que par l'élévation lyrique et l'enthousiasme.

MORSE (Samuel-Finley-Breese), peintre américain, inventeur du télégraphe électrique, né le 27 avril 1791, à Charlestown (Massachussets), est fils de l'auteur des premiers ouvrages de géographie qui aient été publiés en Amérique. Il fit ses études à Yale-College (Connecticut) et en sortit en 1810 pour se livrer à la peinture. En 1811, il se rendit en Angleterre pour se perfectionner dans cet art et exposa quelques tableaux aux exhibitions de l'Académie royale. A son retour en Amérique, il habita successivement Boston, le New-Hampshire et Charlestown (Caroline du Sud), et vint, en 1822, s'établir à New-York. En 1829, il fit un second voyage en Europe, où il resta trois ans. Sur le vaisseau qui le ramenait aux États-Unis une conversation fortuite attira son attention sur l'usage qu'on pouvait faire de l'électricité pour la transmission des nouvelles, et il conçut, pendant la traversée même, le plan de son télégraphe.

Le principe de cet instrument consiste à tracer sur une bande de papier, au moyen d'un mécanisme mis en mouvement par l'agent électrique, des points ou des lignes dont le nombre ou la dimension forme des caractères conventionnels. Il lui suffit, pour cela, avec un mouvement d'horlogerie pour faire glisser la bande de papier sur un petit cylindre, d'un électro-aimant qui attire, pendant le passage du courant, un petit levier de fer armé de pointes ; celles-ci, s'enfonçant légèrement dans le papier, y laissent des points ou des lignes, suivant le temps du contact, c'est-à-dire du passage du courant. Le télégraphe Morse, auquel on reproche seulement d'employer un peu plus de temps que les autres systèmes (voy. BRÉGUET), offre l'avantage d'écrire lui-même la dépêche et de laisser entre les mains un moyen de vérification.

En 1835, M. Morse construisit un modèle de son télégraphe et l'exposa à l'université de New-York ; mais il ne prit de brevet qu'en 1837, à peu près vers le temps où deux autres procédés, différents du sien, étaient inventés, l'un par Wheatstone, en Angleterre, l'autre par Steinheil, en Bavière. Toutefois, en 1841, le procédé de M. Morse fut préféré, du consentement de Steinheil lui-même, par une réunion de commissaires des États germaniques, chargée d'adopter un système uniforme de télégraphie électrique pour toute l'Allemagne. Ce procédé, qu'il avait déjà perfectionné en 1840, en prenant un nouveau brevet, a été mis en œuvre, dès 1844, en Amérique, et il s'étend aujourd'hui sur une étendue d'environ 25 000 kilomètres. Il a été adopté par l'administration des télégraphes français depuis le mois de décembre 1856 et, tout récemment, les grands gouvernements d'Europe se sont concertés pour offrir à l'inventeur un témoignage de reconnaissance digne de ses services (août 1858).

Un frère de cet inventeur, S. E. MORSE, s'est appliqué à la géographie et a publié plusieurs ouvrages, entre autres un *Atlas de l'Amérique du Nord* (North-American Atlas ; New-York, in-fol.).

MORTEMART (Casimir-Louis-Victurnien DE ROCHECHOUART, prince DE TONNAY-CHARENTE, duc DE), général français, sénateur, né à Paris, le 20 mars 1787, appartient à l'illustre maison de Rochechouart et est le chef de la branche ducale de Mortemart, qui remonte, dit-on, au XIIIe siècle. Emmené en émigration par sa famille, il rentra en France en 1801, obtint, en 1806, une sous-lieutenance au 1er régiment de dragons et fit la campagne de Prusse et de Pologne. Décoré à Friedland (1807), pour la fermeté avec laquelle

il avait soutenu les attaques des Russes, il prit part à la guerre de 1809 comme aide de camp du général Nansouty, se distingua de la manière la plus brillante à Essling et à Wagram et devint, en 1810, officier d'ordonnance de Napoléon, qui le chargea, entre autres missions de confiance, d'une inspection générale sur les côtes de la Hollande et du Danemark. Il vint rejoindre la grande armée à Posen et fit la campagne de Russie; quoique sa santé eût été affaiblie par les fatigues de la retraite, il combattit à Leipsick et reçut la croix d'officier de la Légion d'honneur (1813).

N'ayant pris aucune part à la guerre de 1814, M. de Mortemart, qui se trouvait à Paris au 31 mars, souscrivit à la déchéance de l'empereur, et Louis XVIII lui donna, à son retour le commandement des Cent-Suisses que le duc de Brissac, son grand-père maternel, avait tenu avant la Révolution; il fut en même temps élevé à la dignité de pair de France. Il suivit le roi à Gand et fut, en 1815, récompensé de sa fidélité et de ses services par les titres de major général de la garde nationale de Paris, de chevalier des ordres, de grand officier de la Légion d'honneur, de capitaine-colonel des gardes du corps et de maréchal de camp. Au mois de mars 1828, il remplaça M. de la Ferronays à l'ambassade de Saint-Pétersbourg, fut, à la fin de l'année, promu au grade de lieutenant général et revint en 1830. Il se rendait aux eaux lorsqu'à la nouvelle des événements de Juillet, il accourut à Saint-Cloud et supplia le roi de prendre de nouvelles mesures. Charles X, après avoir longtemps résisté, crut faire à la révolution une concession suffisante en autorisant la formation d'un nouveau cabinet sous la présidence de M. de Mortemart (29 juillet), qui obtint, en outre, le rappel des ordonnances, le rétablissement de la garde nationale et la convocation presque immédiate des Chambres. Mais, ayant négligé de se présenter en personne à la réunion des députés présidés par M. Laffitte, il contribua, par cette faute, à la déchéance de la branche aînée, et ce fut à lui que M. Bérard répondit le mot fameux: « Il est trop tard. » Il s'installa cependant au Luxembourg, prépara quelques projets de loi, eut une entrevue avec le duc d'Orléans, qui l'assura de son dévouement au chef des Bourbons, et le 31 juillet reprit le chemin de Saint-Cloud.

La révolution consommée, M. de Mortemart, qui s'était fait remarquer par quelques votes favorables au libéralisme, rentra à la Chambre des Pairs, où il ne montra pas d'hostilité au nouveau pouvoir. Il fut encore employé, comme général, à l'intérieur et élevé, en 1831, au rang de grand-croix de la Légion d'honneur. Un moment écarté de la scène politique par la révolution de Février, il se rallia au parti napoléonien, occupa quelques années le commandement de la division militaire de Bourges et fut, par décret du 27 mars 1852, appelé à siéger au Sénat. De son mariage avec Mlle Virginie de Sainte-Aldegonde, il n'a eu que des filles. On a de lui des discours et une notice historique sur *le Château de Meillant sous Louis XIII* (1851).

MORTEMART (Anne-Victurnien-René-Roger DE ROCHECHOUART, marquis DE), député français, né près de Lyon, en 1805, neveu du précédent, et fils d'un pair de France mort en 1834, est chef de la troisième branche de la famille de Rochechouart, détachée au siècle dernier. Élève des Écoles militaires de Saint-Cyr et de Saumur, il donna, en 1828, sa démission d'officier aux lanciers de la garde royale. Il professait, sous le règne de Louis-Philippe, des opinions assez libérales et fut élu, en 1847, député de Villefranche (Rhône). Après les journées de Février, nommé le cinquième sur la liste des quatorze représentants du même département, il siégea à l'Assemblée constituante, parmi les membres de l'opposition légitimiste. Ayant échoué aux élections pour la Législative en 1849, il se rapprocha de l'Élysée et, après le coup d'État du 2 décembre, dut au patronage du gouvernement, d'entrer au Corps législatif où il a été réélu en 1857. On a de lui une brochure sur *l'Impôt des boissons*, publiée en 1850. Il est officier de la Légion d'honneur.

MORTEMART (Anne-Victurnien-Henri, vicomte DE, député français, frère du précédent, né en février 1806, page de Louis XVIII, puis officier aux grenadiers à cheval de la garde royale à sa sortie de l'École militaire de Saint-Cyr, se tint à l'écart des fonctions publiques sous le règne de Louis-Philippe. Après avoir représenté le département de la Seine-Inférieure à l'Assemblée législative, où il ne dissimulait pas ses opinions légitimistes, il entra, en 1852, au Corps législatif comme candidat officiel. En mars 1856, il a donné sa démission pour des raisons de santé. M. de Mortemart a épousé une fille du prince Aldobrandini, morte en 1838, et en a eu quatre enfants dont l'aîné, François, est né en 1832. Il a publié, en 1850, une brochure sur la *Décentralisation administrative*, extraite du *Correspondant*. Il a été décoré en décembre 1828.

MORTEMART DE BOISSE (François-Jérôme-Léonard, baron DE) littérateur français, né à Versailles, le 12 janvier 1785, est petit-fils de la comtesse de Marle-Mortemart, auteur de quelques ouvrages et dont il a pris lui-même quelquefois le nom en littérature. Il fit, en qualité d'officier, plusieurs campagnes de l'Empire, et se distingua par un brillant fait d'armes à la bataille d'Eckmühl. Il fut ensuite sous-préfet et préfet dans différents départements. Il s'est renfermé depuis longtemps dans les lettres, l'agriculture et les voyages. Décoré de neuf ordres étrangers, il est officier de la Légion d'honneur et membre de nombreuses sociétés utiles ou savantes.

On a de lui: *Recherches sur les différentes races de bêtes à laine dans la Grande-Bretagne*, etc. (1824); *Considérations sur l'industrie anglaise* (1826); *les Races ovines de l'Angleterre, ou Guide de l'éleveur*, etc. (1827); *Histoire, voyages et scènes intimes, ou le Touriste* (1834; 3e édit., 1846); *le Royaume des Pays-Bas* (1836); *Voyage pittoresque dans le grand-duché de Bade* (1836); *la Vie élégante à Paris* (1857; 2e édit., 1858); et un certain nombre d'*Observations, Mémoires, Rapports*, etc., dont quelques-uns ont paru sous les pseudonymes de *Marle-Mortemart, lady Mortimer, lord Wigmore*.

MORTIER (Hector-Charles-Henri-Édouard, comte), diplomate et pair de France, né le 25 mars 1797, est le fils aîné d'un frère du maréchal duc de Trévise. Après avoir terminé ses études au lycée Bonaparte, il entra dans le corps diplomatique et se trouvait en 1830 à Berlin en qualité de premier secrétaire de légation; la faveur dont son oncle jouit auprès du nouveau roi le fit appeler aux plus hauts emplois. Nommé ministre plénipotentiaire à Munich après la révolution de Juillet, il exerça les mêmes fonctions à Lisbonne (1833), où il appuya les efforts de l'Angleterre pour consolider le trône de dona Maria, à la Haye (1835), à Berne (1839) et à Parme (1844). En Suisse, il s'associa aux réclamations du parti catholique et, lorsque ce dernier eut été vaincu (janvier 1841), il demanda, au nom de la France, le rétablissement des couvents, qui avaient été supprimés; cette mesure fut votée, sous la pression de la di-

plomatie, par une diète extraordinaire. Révoqué en mars 1848, M. Mortier rentra dans la vie privée. Pair de France depuis le 11 septembre 1835, il a fort rarement siégé au Luxembourg. En 1856, le prince Jérôme l'a nommé son premier chambellan. Il est grand officier de la Légion d'honneur (24 décembre 1841). — Son frère, le baron Henri Mortier, réside à Bruges.

MORTON (William T. Green), chirurgien américain, né à Boston vers 1815, fit des études de médecine sous la direction du docteur Charles Jackson. Il s'établit, comme dentiste, dans sa ville natale et, frappé des propriétés calmantes de l'éther dont lui avait parlé son maître, il eut l'idée d'y avoir recours dans ses opérations, et, le 30 septembre 1846, grâce à l'inhalation préalable, exécuta une première extraction, sans que le patient se souvînt d'avoir éprouvé la moindre douleur. Quinze jours après, ce procédé anesthésique fut essayé avec succès à l'hôpital de Boston; le 3 novembre suivant, M. Bigelow lisait à la Société médicale un mémoire circonstancié et la nouvelle découverte scientifique se propagea rapidement en Europe. MM. Morton et Jackson s'associèrent d'abord pour l'exploiter; puis ils s'en disputèrent l'invention avec tant d'acharnement qu'ils entretenaient chacun à Paris un avocat pour défendre leurs droits respectifs. Le maître obtint du gouvernement français la croix d'honneur (1847); mais l'Institut, voulant être juste envers l'un et l'autre, associa le disciple à l'honneur de la découverte et décerna, à l'un et à l'autre, un prix de 2500 fr., à Jackson, pour l'idée scientifique, et à Morton, pour l'invention.

MORTONVAL (Furcy Guesdon, connu sous le nom de), romancier français, né à Paris, vers 1780, et fils d'un ancien trésorier de la maison militaire de Louis XVI, entra, en 1809, dans l'administration des finances et fut attaché à l'armée d'Espagne, comme payeur, jusqu'en 1813, et à l'armée des Alpes, en 1815, comme payeur général. A la seconde Restauration, il donna sa démission pour entreprendre, dans le commerce des colonies, des affaires malheureuses, voyagea ensuite avec le duc d'Albe qui l'avait pris en amitié et revint, en 1823, se fixer à Paris, où il suivit la carrière littéraire. Il prit alors le pseudonyme de *Mortonval*, sous lequel il a publié, depuis trente ans, de nombreux ouvrages.

Parmi les romans historiques de cet auteur, auxquels l'intérêt toujours soutenu, l'exactitude des faits, l'observation et un style correct ont valu un favorable accueil, le meilleur est une étude de l'Espagne sous Charles IV, intitulée *le comte de Villamayor* (1825, 5 vol.; réimpr. en 1856). Nous citerons ensuite: *Fray Eugenio* (1826), 4 vol.); *la Dame de Saint-Bris* (1827, 4 vol.); *le Siége de Rouen* et *le Siége de Paris* (1828, 9 vol.), chroniques du temps de la Ligue; *Martin Gil* (1830, 2 vol. in-8), histoire du règne de Pierre le Cruel. Ses principaux romans de mœurs sont: *le Tartufe moderne* (1825), qui a eu deux éditions de suite; *Mon ami Norbert* (1834); *une Sombre histoire* (1845), etc.

M. Mortonval a aussi produit quelques compositions purement historiques, telles que: *Histoire des campagnes de France en* 1814 *et en* 1815 (1826, in-8); *Histoire des campagnes d'Allemagne de* 1807 *à* 1809 (1827, 2 vol.); *Histoire des guerres de la Vendée de* 1792 *à* 1796 (1828); *Histoire de la campagne de Russie* (1829, 2 vol.), que l'on dit fort exacte; etc. Enfin, sous différents pseudonymes, on a de lui quelques vaudevilles joués à Paris, de 1800 à 1807, et beaucoup d'articles dans les journaux libéraux de la Restauration.

MOSCHELÈS (Ignace), pianiste et compositeur allemand, né à Prague, le 30 mai 1794, et fils d'un négociant israélite, fit ses premières études dans sa ville natale sous Denis Weber, directeur du Conservatoire, et exécuta bientôt avec autant de facilité les œuvres de Mozart, de Handel, de Bach, que celles de Clementi. Déjà applaudi dans les concerts, il prit encore les leçons d'Albrechtsberger et de Salieri, puis parcourut l'Allemagne et la Hollande. Il vint à Paris en 1820, mais l'année suivante il alla se fixer à Londres, où on lui donna une place de professeur à l'Académie. Il la garda jusqu'en 1846, tout en faisant des voyages d'artiste en Allemagne et en France. Il prit alors la direction du Conservatoire de Leipsick où il rendit de grands services à l'enseignement médical. M. Moschelès est un des fondateurs de l'école moderne de piano. Sa manière à la fois savante et élégante passe pour la vraie manière classique. Avant MM. Thalberg et Liszt on ne lui opposait, en Allemagne, que Hummel et Kalkbrenner. Dans les salons, dans les concerts, on applaudit surtout ses improvisations faciles et brillantes. Il n'en a pas moins écrit des compositions importantes, des concertos, des sonates, des fantaisies et des études pour le piano. On cite particulièrement ses variations sur *le Clair de la lune*, et son *Hommage à Haendel*. Comme auteur didactique, il a collaboré à la *Méthode des méthodes du piano*. Il compte parmi ses élèves MM. Thalberg et Mendelssohn.

MOSEN (Julius), poëte allemand, né à Marieney, village de la Saxe, le 8 juillet 1803, et fils d'un maître d'école d'un esprit au-dessus de sa position, reçut une première éducation solide et variée, et acheva ses études à l'université d'Iéna en 1822. La mort de son père et la nécessité de soutenir sa famille retardèrent ses travaux. De Leipsick, où il avait repris ses études, à la suite d'un voyage en Italie, il passa à Dresde, où il s'établit comme avocat, et dut, autant à ses essais littéraires qu'à son éloquence, une prompte réputation. En 1840, l'université d'Iéna lui accorda le grade de docteur en philosophie. En 1844, il fut appelé au théâtre de la cour, à Oldenbourg, comme dramaturge ordinaire, avec le titre de conseiller. Cette distinction était justifiée par une suite d'œuvres lyriques et dramatiques, d'un mérite inégal, mais où l'on trouve une imagination vive, une rare perfection de style et des caractères rigoureusement tracés.

Nous citerons parmi les œuvres poétiques de M. Julius Mosen: *Chant du chevalier Wasa* (Lied von Ritter Wasa; Leipsick, 1831), son poëme de début: *Ahasverus* (Dresde et Leipsick, 1838), épopée d'un mysticisme obscur et pompeux; des *Poésies* (Gedichte; Leipsick, 1836; 2e édit., 1843), empreintes d'un vif enthousiasme pour la cause de la liberté; *André Hofer*, et *les Dix derniers du quatrième régiment* (die letzten Zehn vom vierten Regiment), productions devenues populaires; puis au théâtre, après un certain nombre de tentatives infructueuses, une foule d'œuvres estimées en Allemagne: *Nicolas Rienzi*, *les Fiancées de Florence* (die Braeute von Florenz); *l'Empereur Othon III*, *Wendelin et Héléna*, imprimées dans son *Théâtre* (Stuttgart, 1842); *Bernard de Weimar*, *le Fils du prince* (der Sohn des Fürsten); *Jean d'Autriche*, ainsi qu'une comédie, *la Gageure* (die Wette), etc.

M. Julius Mosen s'est aussi fait un nom comme conteur. Parmi ses récits, qui se distinguent par une fine ironie, le sentiment de la nature et une expression originale de la vie populaire en Allemagne, les plus remarquables sont: *George Veulot* (Leipsick, 1831); *le Congrès de Vérone*

(Ibid., 1842, 2 vol.), et sous le titre spécial de *Nouvelles* (Novellen; Ibid., 1837); *la Fleur bleue* (die blaue Blume), et *le Mal du pays* (das Heimweh), imprimées dans le journal *Urania*. Ajoutons deux volumes de peintures pastorales : *Sur la mousse* (Bilder in Moose; Ibid., 1846, 2 vol.). Un libraire de Leipsick prépare depuis plusieurs années une édition complète des œuvres de Julius Mosen, qui a été l'objet d'une étude critique et biographique dans les *Classiques modernes* (Moderne Classiker; Cassel, 1853-1854).

MOSKOWA (Josep-Napoléon NEY, prince DE LA), homme politique français, sénateur, né à Paris, le 8 mai 1803, est l'aîné des quatre fils du maréchal Ney, duc d'Elchingen. Sous la Restauration, il dut à son nom une certaine popularité auprès du parti libéral et il épousa en 1828 la fille unique du banquier Laffitte. A en juger par les contestations judiciaires qui suivirent, cette union fut loin d'être heureuse. Après la révolution de Juillet, le prince fut nommé pair de France le 18 novembre 1831. Il réclama longtemps, et sans succès, la réhabilitation de son père, et refusa, jusqu'en 1841, de siéger parmi ceux qui l'avaient jugé. Lorsqu'il entra à la Chambre, il protesta encore contre la condamnation du maréchal. Malgré les embarras financiers où l'amour du luxe le jeta, le prince de la Moskowa mena, jusqu'en 1848, une grande existence aristocratique. Il fut un des fondateurs du *Jockey-Club*. Amateur passionné de la bonne musique, il contribua plus que personne, après M. Fétis, à remettre en honneur parmi nous l'ancienne musique classique. Il organisa une association musicale, qui compta de hauts personnages parmi ses membres; il faisait exécuter chez lui, dans de savants concerts, les chefs-d'œuvre de toutes les nations.

A la révolution de 1848, le prince de la Moskowa, qui avait pris part à l'agitation réformiste des banquets, s'associa volontiers au mouvement démocratique, puis travailla à faire triompher la candidature de Louis-Napoléon. En 1849, il représenta à l'Assemblée législative le département d'Eure-et-Loir, et soutint, contre ses divers adversaires, la politique de l'Élysée. Lors du coup d'État du 2 décembre, il fit partie de la Commission consultative. Appelé au Sénat par le décret du 25 janvier 1852, il reçut en outre le grade de général de brigade. Au mois de mai 1852, sa fille épousa le comte de Persigny, alors ministre de l'intérieur. Le prince est mort à Saint-Germain en Laye, le 25 juillet 1857, et son titre est passé au dernier de ses frères, connu jusque là sous le nom d'Edgar NEY (voy. ce nom).

MOSTYN (Edward-Mostyn LLOYD-MOSTYN, 2e baron), pair d'Angleterre, né en 1795 à Mostyn, est fils de sir Lloyd, créé pair en 1831. Entré, en 1831, à la Chambre des Communes, il vota d'abord avec le parti tory; mais, lors des réformes de R. Peel, il se convertit à la liberté commerciale. De 1846 à 1854, il siégea sans interruption et prit à cette dernière date la place de son père à la Chambre haute. De son mariage avec une fille du comte de Clonmell (1827), il a neuf enfants, dont l'aîné, Thomas-Edward MOSTYN, né en 1830, a été élevé à Oxford, et représente depuis 1854 le comté de Flint au Parlement; il est libéral.

MOTTEZ (Victor-Louis), peintre français, né à Lille, le 13 février 1809, entra vers la fin de 1828 dans l'atelier de M. Picot, suivit quelque temps les cours de l'École des beaux-arts et débuta au salon de 1835. Il a exposé le plus souvent des sujets religieux et concourut en 1846 et 1856 à la décoration de Saint-Germain l'Auxerrois et de Saint-Séverin. De 1851 à 1856, il a résidé en Angleterre. On a de lui : *le Martyre de saint Étienne*, *le Christ mourant* (1838); *la Fuite en Égypte*, *Jésus chez Marthe et Marie*, une *Sainte-Famille*, *Léda*, *Ulysse et les Syrènes* (1840-1850); *Mélitus accusateur de Socrate* (1857); de nombreux *portraits*, dont un a figuré à l'Exposition universelle de 1855. Deux des plus connus sont ceux de *Mlle Judith* et de *M. Guizot* (1853). Il a obtenu une 3e médaille pour l'histoire en 1838, une 2e pour le portrait en 1845, et la décoration en novembre 1846.

MOU-TCHANG-HA, homme d'État chinois, premier ministre et président du conseil, a pour ainsi dire tenu les rênes du Céleste-Empire sous trois règnes consécutifs. Il contribua avec Ki-in (voy. ce nom), membre de la famille impériale, à maintenir l'harmonie entre les Chinois et les Anglais après le traité de Nankin. Conservateur progressiste, il a essayé de réaliser quelques réformes. A l'avénement de l'empereur actuel Hien-Foung (voy. ce nom) en 1850, il fut destitué comme homme de progrès et enclin à user d'égards envers les Européens.

MOUILLERON (Adolphe), lithographe français, né à Paris, le 13 décembre 1820, se fit connaître en 1841 par quelques planches publiées dans les *Artistes*, de M. Challamel. Il n'exposa pour la première fois qu'en 1846, et débuta brillamment par l'*Auto da-fé* et trois autres sujets de M. Robert Fleury. Il envoya ensuite aux salons : *André Vésale*, *l'Incendie du quartier juif* (1849); *l'École juive*, la *Marguerite* et *le Tasse* de M. Eug. Delacroix, une *Fantaisie* de M. Meissonnier (1850); *un Coin de jardin*, d'après M. K. Bodmer (1852); *Art et Liberté*, *le Bourgmestre Six chez Rembrandt* (1853). En 1854, M. Mouilleron fut chargé d'exécuter *la Ronde de nuit* de Rembrandt, qui se trouve au musée d'Amsterdam. Il est revenu récemment (novembre 1857) d'un second voyage entrepris pour terminer cette œuvre importante.

Cet artiste a travaillé activement aux *Salons* ou *Artistes contemporains*, fondés par lui et M. Challamel, aux *Artistes anciens et modernes*, au *Caucase* du prince G. Gayarine, etc.

M. Mouilleron est un des chefs de la lithographie nouvelle. Fréquemment élu membre du jury des expositions, il a obtenu une 3e médaille en 1846, une 2e en 1849, une 1re en 1852, la croix d'honneur et le titre de membre de l'Académie d'Amsterdam cette même année, et à la suite de l'Exposition universelle de 1855, où figuraient *l'École juive* et le *Coin de jardin*, une médaille de première classe.

MOUNT-EDGCUMBE (Ernest-Auguste EDGCUMBE, 3e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1797 à Richmond-Hill (comté de Surrey), descend d'une famille élevée, en 1742, à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de lord Valletort, il fit ses études à l'université d'Oxford et prit, en 1839, la place de son père à la Chambre des Lords, où il vote avec le parti conservateur. Il est aide de camp de la reine. Il a publié de curieux extraits de son journal durant la révolution de Palerme et de Rome en 1849. De son mariage avec la fille du contre-amiral Feilding (1831) il a trois enfants dont l'aîné, William-Henry, vicomte VALLETORT, est né à Londres en 1832.

MOUNTAIN (rév. George-Jehoshaphat), prélat protestant américain, né à Québec (Canada), vers

1789, est fils du dernier évêque de cette ville. Il fit ses études au collége de la Trinité à Cambridge. et inaugura, en 1836, le siége épiscopal de Montréal, qui venait d'être fondé. L'année suivante, à la mort du titulaire, il fut chargé d'administrer le diocèse de Québec et en devint, en 1850, le premier pasteur avec un revenu de 50 000 fr. Sa famille prétend descendre du philosophe Montaigne par un protestant français, Jacob de Montaigne, qui se réfugia en Angleterre lors de la révocation de l'édit de Nantes.

MOURAWIEFF (Nicolas, prince), général russe, né à Moscou, en 1793, d'une vieille famille russe qui compte des illustrations dans tous les genres, entra au service en 1810, fit quelque temps partie de l'armée du Caucase, comme capitaine d'état-major, et fut chargé, en 1819, par le général Iermoloff, d'une mission à Khiva, auprès du shah de Perse, mission dont il a lui-même rendu compte dans une brochure spéciale. Nommé major général dans la guerre contre la Perse, il se distingua devant Kars en 1828, et devant Kalila en 1829. En 1830, il fit la campagne de Pologne à la tête des grenadiers de Lithuanie et contribua puissamment à la victoire de Kazimiez, qui lui valut le grade de lieutenant général. Il commandait l'aile droite de l'armée russe à la prise de Varsovie. Chargé, en 1832, de négocier la suspension des hostilités avec le vice-roi d'Égypte, Méhémet-Ali, il reçut ensuite le commandement des troupes du Bosphore et, en 1835, celui du 5e corps d'infanterie. Disgracié en 1838 par l'empereur Nicolas, pour avoir laissé s'introduire des désordres dans son corps et négligé l'armement de Sébastopol, il se retira à Moscou, où il conserva une certaine influence comme représentant du vieux parti et des vieilles idées russes. En 1848, il fut admis à rentrer dans l'armée active et devint membre du conseil de la guerre, puis commandant des grenadiers de la garde. En 1855, on lui confia l'armée du Caucase et la conduite de la guerre en Asie. La prise de Kars est son dernier fait d'armes. Il est demeuré depuis commandant de l'armée russe des provinces caucasiennes.

MOURAWIEFF (Michel), ingénieur russe, frère du précédent, né en 1795, fonda, à l'âge de quinze ans, une société de mathématiques à Moscou. Plus tard, il prit la direction d'une école militaire, fondée par son père dans la même ville, et devint successivement gouverneur de Grodno et de Kusk. En 1842, il fut élu président du corps des géomètres, puis vice-président de la Société russe de géographie. Il est, depuis 1850, lieutenant général et membre du conseil de l'empire. On doit au général Michel Mourawieff une traduction de la *Géométrie analytique* de Garnier.

MOURAWIEFF (André), littérateur et voyageur russe, frère puîné des précédents, est conseiller titulaire de l'empire, gentilhomme de la chambre, conseiller d'État, et membre de l'administration du saint-synode. Il a consacré la plus grande partie de sa vie à des pèlerinages en Syrie et en Palestine, aux villes saintes de Russie, à Rome et en Orient. Il a donné de nombreuses relations de ses voyages dans un style mystique très-goûté en Russie; elles forment environ 20 volumes et composent la partie la plus considérable de ses œuvres.

On cite encore de lui une tragédie : *Bitwa pri Tiweriade* (1832); un essai de drame : *Dante* (1841); puis une série d'ouvrages écrits en allemand : *Histoire biblique* (Biblische Geschichte; 1842); *Histoire des quatre premiers siècles du Christianisme* (Geschichte der ersten vier Jahrhunderte, etc.; 1842); *Histoire de Jérusalem* (Geschichte von Jerusalem; 1844, 2 vol.); *Histoire de l'Église russe* (Geschichte der russ. Kirche; Saint-Pétersbourg; 2e édit., 1845); *Description de l'Arménie* (Schilderung Armeniens; 1848, 3 volumes).

Un frère aîné des trois précédents, Alexandre Mourawieff, a pris sa retraite comme colonel, et un de leurs cousins est actuellement lieutenant général et, depuis 1848, gouverneur de la Sibérie orientale.

MOURLON (Frédéric), jurisconsulte français, né vers 1814 à Chambon (Creuse), et fils d'un notaire, ancien officier de l'Empire, fit ses premières études sous la direction d'un ecclésiastique. Après s'être fait recevoir licencié en droit et avocat à Paris (1836), il ne put, par suite de l'insuffisance de son instruction latine, prendre part aux concours du professorat. Toutefois, sous la direction de M. Valette dont il redevint l'élève assidu, l'exercice de l'enseignement libre développa son aptitude pour la science juridique. Il subit en une année les deux examens du doctorat (1846), et remporta le second des prix fondés par Mme de Beaumont.

L'année suivante, M. Mourlon commença la publication de ses *Répétitions écrites sur le Code civil* (1847 et suiv., 3 vol. fort in-8; 4e édit., 1856), livre spécial pour les examens de l'École de droit de Paris, dont il est en quelque sorte l'écho. Il a donné depuis des ouvrages d'une plus grande valeur : *Traité théorique et pratique des subrogations personnelles, suivi d'un appendice sur la subrogation à l'hypothèque légale de la femme* (in-8); *Examen critique et pratique du Commentaire de M. Troplong sur les priviléges* (1856, 2 vol. in-8), véritable traité sur la matière. M. Mourlon, qui a beaucoup écrit dans les revues de MM. Valette et Wolowski, fonda lui-même avec MM. Démangeat, Émile Ollivier et Ch. Ballot, une *Revue pratique de jurisprudence* (1856).

MOUSTAFA-pacha, prince égyptien, dernier des trois fils d'Ibrahim, né au Caire, en l'an 1250 de l'hégire (1832), est le seul de sa famille qui n'ait pas reçu une éducation européenne. Pourvu d'une instruction incomplète, il se montre très-attaché aux idées orientales. Dans les premières années du règne d'Abbas-pacha, il se lia intimement avec ce prince dont il demeura un des favoris jusqu'au moment (1852) où, sans cause apparente, il rompit avec lui pour se rallier au parti des princes. Devenu, par cette défection, l'objet de la haine de son maître, il a été nommé à l'avénement de Saïd-pacha, membre du conseil d'État, aux travaux duquel il ne prend qu'une très-médiocre part.

MOUSTAFA-NAÏLI-pacha, grand vizir ottoman, né en Albanie, vers 1796, fut appelé de bonne heure en Égypte près de son compatriote Méhémet-Ali, qui avait déjà à son service trois de ses oncles paternels. Après avoir fait ses premières armes dans le Hedjaz, il accompagna en 1821 son oncle Hassan-pacha, chargé du commandement des forces égyptiennes dans l'île de Candie; et, après sa mort, qui arriva deux ans après, il lui succéda dans son commandement et dans son titre. En 1832, il fut nommé gouverneur général de l'île. Maintenu dans ce poste en 1841, lorsque Candie passa sous la domination de la Porte, il fut appelé à Constantinople en 1850 et devint successivement membre du conseil d'État et de justice, président de ce conseil, enfin grand vizir du

12 mai 1853 au 1er juin 1854. Remplacé par Méhémet-Kibrisli-pacha, Moustafa-Naïli, qui possède une des plus grandes fortunes territoriales de la Turquie, a cessé alors de prendre une part directe aux affaires.

Son fils aîné, Vely-Eddin-Rifaat-pacha, a été ambassadeur de la Porte à Paris de 1853 à 1855 ; il est actuellement gouverneur général de l'île de Candie, devenu comme l'apanage de sa famille.

MOUSTAFA-NOUREDDIN-bey, homme politique ottoman, né à Lesbos (île de Metelin), en 1231 de l'hégire (1815), fut envoyé, dès l'âge de cinq ans, en Égypte auprès de son frère Osman-Noureddin-pacha, que ses voyages et ses études en Europe avaient rendu célèbre, et élevé au grade de major général de l'armée du vice-roi. Compris dans la première mission égyptienne envoyée en France par Méhémet-Ali (1830), il fut placé, par les soins de M. Jomard, dans l'institution de M. Meynier où il resta quatre ans. A cette époque, son frère Osman-Noureddin, qui avait quitté le service du vice-roi et était devenu, à Constantinople, intendant général des poudres, le rappela ; mais il mourut de la peste à l'âge de 45 ans, avant le retour de son jeune frère qui fut accueilli avec bonté par le sultan Mahmoud. Kosrew-pacha, qui voulut lui servir de père, le fit entrer au bureau de traduction de la Porte, dont il parcourut successivement tous les degrés. Nommé en 1851 grand interprète du divan à la place d'Emin-Muklis-effendi, il fut adjoint en 1856, en qualité de conseiller à l'ambassade extraordinaire d'Aali-pacha, plénipotentiaire de la Porte aux conférences de Paris, et reçut, dans cette capitale, sa nomination comme *mustéchar* ou conseiller des affaires étrangères. Moustafa-Noureddin-bey, fonctionnaire du premier rang, et décoré du Medjidié de troisième classe, est commandeur de la Légion d'honneur.

MOUTOU (l'abbé Pierre), prêtre français, ancien représentant du peuple, né au Masnau (Tarn), en 1799, d'une famille de paysans, fit de bonnes études classiques et ecclésiastiques, se consacra à l'enseignement, puis entra dans les ordres, et fut nommé chanoine de l'église métropolitaine d'Alby. Il fut en outre placé à la tête du petit séminaire de Castres. En 1848, il fit, comme candidat à l'Assemblée nationale, une profession de foi républicaine, réunit les suffrages des protestants et des catholiques, et fut élu représentant du Tarn, le quatrième sur neuf, par 41 476 voix. Il vota en général avec la droite, et après l'élection du 10 décembre, soutint la politique intérieure et extérieure de l'Élysée. Non réélu à l'Assemblée législative, il reprit ses fonctions ecclésiastiques. L'abbé Moutou est chanoine titulaire et promoteur de l'officialité métropolitaine d'Albi.

MOVERS (Franz-Karl), philologue allemand, né le 17 juillet 1806, à Kœsfeld (Westphalie), où son père était horloger, alla en 1825 à Munster, où il étudia pendant quatre ans les langues orientales et la théologie. Ordonné prêtre en 1829, il remplit pendant dix ans les fonctions du ministère ecclésiastique, entre autres celles de curé de Berkum, près Godesberg. S'étant distingué pendant cet intervalle par ses études sur l'Ancien Testament qui lui valurent le diplôme de docteur en 1836, il fut appelé en 1839 à remplir la chaire de théologie catholique à l'université de Breslau. Depuis cette époque il s'est presque exclusivement occupé de l'antiquité phénicienne, sur laquelle il a publié des travaux très-estimés. — M. Movers est mort le 28 septembre 1856.

Son ouvrage principal intitulé : *les Phéniciens*, se divise en deux parties, dont la première a pour titre : *Recherches sur la religion des Phéniciens et sur les rapports de cette religion avec celle des Israélites païens, des Carthaginois, des Syriens, des Babyloniens et des Égyptiens* (Untersuchungen über die Religion der Phœnizier mit Rücksicht auf, etc. ; Bonn, 1841) : la seconde partie intitulée : *l'Antiquité phénicienne* (das phœnizische Alterthum, forme deux volumes distincts : *Histoire politique* (Politische Geschichte ; Berlin, 1849) ; et *Histoire des Colonies* (Geschichte der Colonien ; 1850). L'auteur montre dans ce grand travail une érudition prodigieuse, mais on lui reproche des défauts de méthode qui augmentent encore les difficultés inhérentes à de pareils sujets.

Parmi les autres écrits de M. Movers on remarque : *Recherches critiques sur la chronique de l'Ancien Testament* (Kritische Untersuch., etc. ; Bonn 1834) ; *De utriusque recensionis vaticiniorum Jeremiæ indole et origine* (Hambourg 1837) ; *Textes phocéens* (Breslau, 1847, 2 vol.), comprenant : *Textes puniques dans le* Pœnnulus *de Plaute*, et *les Sacrifices chez les Carthaginois* (das Opferwesen der Carthager), travaux qui servent de complément et de commentaire au grand ouvrage de l'auteur ; *Loci quidam historiæ Veteris Testamenti illustrati* (Breslau 1843) etc. ; puis des mémoires dans la *Revue de philosophie et théologie catholique*, et surtout, dans l'*Encyclopédie* d'Ersch et de Gruber (section 3, tom. III), l'article *Phœnicien* qui peut être regardé comme un abrégé des travaux de l'auteur sur l'antiquité phocéenne.

MOWATT (Anna-Cora Ogden, mistress), artiste et auteur dramatique américaine, née vers 1821, à Bordeaux, où son père était négociant, fut emmenée tout enfant à New-York, et épousa, à l'âge de quinze ans, dans des circonstances assez romanesques, un avocat de cette ville, M. James Mowatt. Elle fit d'abord paraître à New-York un poëme en cinq chants, *Pelayo or the Cavern of Covadonga*, suivi de quelques poésies légères ; puis, pendant un voyage en Europe, elle composa sa première pièce de théâtre, *Gulzara or the Persican Slave*, qu'elle n'avait pas d'abord l'intention de livrer à la publicité. Quelque temps après, son mari se trouvant ruiné, elle résolut de donner des *lectures* dramatiques, mais la maladie l'en empêcha et elle se mit à écrire de nombreuses nouvelles pour les *Magazines*. Elle donna ensuite un roman, *the Fortune Hunter*, et une comédie en cinq actes, *Fashion*, qui fut jouée avec un grand succès à New-York, en mars 1845. Mistress Mowatt se décida alors à paraître elle-même sur la scène, débuta, au mois de juin de la même année, dans la pièce de Bulwer, *the Lady of Lyons*, joua, quelque temps après, dans sa propre pièce, et ne tarda pas à acquérir une des plus brillantes renommées théâtrales des États-Unis. En 1847, elle écrivit et joua une nouvelle pièce en cinq actes, *Armand*, et donna des représentations en Angleterre, où elle resta plusieurs années. Veuve en 1851, elle revint aux États-Unis et fit un voyage d'adieu dans les grandes villes de l'Union avant de quitter le théâtre, en 1854. Quelques jours après sa retraite, elle se remariait à un journaliste de Richmond (Virginie), William Ritchie. Elle avait publié un peu auparavant : *l'Autobiographie d'une actrice ou Huit ans de séjour au théâtre* (Autobiography of an actress or eight years on the stage ; Boston, in-12), récit intéressant et spirituel des incidents de sa vie privée et de sa carrière théâtrale. Sa retraite a laissé au théâtre un vide difficile à remplir.

MOZIN (Charles-Louis), peintre français, né à

Paris, en 1806, étudia sous X. Leprince. Il a peint le genre, le paysage et les marines. On a de lui : *Fabrique au bord d'un canal*, *le Combat de Mouscron*, qui est au musée de Versailles (1831-1837); *le Canal de Rotterdam*, *Plage hollandaise* (1841); *le Gué* (1842); *Louis XVI à Cherbourg* (1845); *Trouville*, *le Marais de Cramayeux* (1846); *l'Embarquement*, *Épisode d'un naufrage*, *le Grand-papa* (1847); *Souvenir de la rivière de Gênes* (1850); *Utrecht*, *l'Hiver* (1852); *le Port de Honfleur* (1853), acquis par l'État; *le Port de Rouen*, *l'Entrée du port de Trouville* à l'Exposition universelle de 1855; *la Rade de Trouville*, *la Visite à bord* (1857), etc. Il a obtenu une 2e médaille en 1831, et une 1re en 1837.

MUCKE (Henri), peintre allemand, né à Breslau, le 9 avril 1806, est l'un des plus anciens élèves de l'École de Dusseldorf, où il a longtemps professé l'anatomie. Nous mentionnerons, parmi ses premiers tableaux : une *Sainte Geneviève*, une *Chrétienne en prison*, *Emma portant Eginhard*, *Barberousse et Gela*, *Sainte Élisabeth faisant l'aumône aux pauvres*, *l'empereur Théodose arrêté par saint Ambroise à la porte de Milan*; puis, à une époque plus rapprochée: *Tristan et Yseult*, *Sainte Catherine condamnée à la roue et enlevée au ciel par les anges*, reproduite par la gravure et la lithographie; *Narcisse se contemplant dans la fontaine*, *la Prise de Jérusalem par Godefroy de Bouillon*. Comme peintre d'histoire, il s'est surtout signalé dans la fresque. Au château de Heltorf, qui appartient au comte Spee, il a exécuté : *Frédéric Barberousse et Henri le Lion à la diète d'Erfurt*, *le Sac de Milan par Frédéric Barberousse*, et son *Couronnement à Rome*, ainsi que deux portraits, *Saint Bernard*, et *l'évêque Othon de Freisingen*; plusieurs fresques dans la salle du conseil d'Elberfeld, dont il avait lui-même donné l'idée; une suite de toiles empruntées à la vie de saint Switberg, un des apôtres du Rhin; enfin une *Madone*, complétement détériorée par l'humidité, dans une église des villes du Rhin. A l'Exposition universelle de Paris, en 1855, il a envoyé une toile tirée de l'*Apocalypse : l'Ange montrant à saint Jean Babylone*.

MUELENAERE (Félix-Amand DE), homme d'État belge, né le 9 février 1794, à Pithem (Flandre occidentale), d'une famille de bourgeois, fut nommé procureur du roi à Bruges, presque aussitôt après avoir terminé son droit. Élu député à la seconde Chambre des états généraux en 1824, il fut l'un des orateurs les plus distingués de l'opposition. Le gouvernement réussit à faire échouer sa candidature en 1849. Mais, après la révolution de 1830, M. Muelenaere fut envoyé au Congrès national; il vota pour l'établissement d'une monarchie constitutionnelle, pour la déchéance de la maison de Nassau, pour l'élection du duc de Nemours et ensuite pour celle du prince Léopold. Il a eu le portefeuille de l'intérieur du 12 septembre au 21 novembre 1831, et celui des affaires étrangères en 1831, en 1834 et en 1841, et il était en 1857 ministre d'État. Il siégea en même temps à la Chambre des Représentants, de 1830 à 1848, époque où fut mise en vigueur la loi sur l'incompatibilité du titre de représentant avec les fonctions ministérielles. S'étant démis de sa charge de gouverneur de la Flandre occidentale en 1849, il fut réélu en 1850, et reprit sa place à la Chambre comme membre du parti libéral catholique. M. Muelenaere a été créé comte en 1836; il est commandeur de l'ordre de Léopold et grand officier de la Légion d'honneur.

MÜGGE (Théodore), écrivain allemand, né à Berlin, le 8 novembre 1806, s'essaya dans plusieurs carrières, avant de se livrer à des travaux littéraires. L'esprit d'opposition qui perça dans ses premiers écrits, notamment dans *la France et les derniers Bourbons* (Frankreich und die letzten Bourbonen; Berlin, 1831), *l'Angleterre et la Réforme* (England und die Reform; Leipsick, 1831) et *la Censure en Prusse* (die Censurverhaeltnisse in Preussen; Ibid., 1845), lui attira des démêlés de la part de la police prussienne, et lui ferma l'accès des fonctions publiques. Il écrivit dans la *Gazette du monde élégant*, publia un grand nombre de nouvelles, des romans et esquisses de voyages, et fut, en 1850, un des fondateurs du journal libéral de la Prusse, *National Zeitung*, dont il rédigea, pendant quelque temps, le feuilleton littéraire.

Parmi les nombreux ouvrages de M. Mügge, on cite, comme le meilleur, le roman historique : *Toussaint Louverture* (Stuttgart, 1840, 4 vol.), contenant toute la lutte qui précéda, dans l'île d'Haïti, l'émancipation des noirs. Ses principales nouvelles, *Angélica*, *les Émigrants*, *Rosalie*, *les Deux fiancées*, *Paul Jones*, etc., etc., ont été réunies en quatre recueils : *Nouvelles et Contes* (Novellen und Erzaehlungen; Brunswick, 1836, 3 vol.); *Nouvelles et Esquisses* (Novellen und Skizzen; Berlin, 1838, 3 vol.); *Nouvelles complètes* (Gesammelte N.; Leipsick, 1842-43, 6 vol.). *Nouvelles Nouvelles* (Neue N.; Hanovre 1845-47, 6 vol.).

On a encore de M. Mügge, dans le roman : *Tableaux de la vie* (Bilder aus dem Leben. Berlin, 1829; le *Chevalier* (Leipsick, 1835); *la Vendéenne* (Berlin, 1837, 3 vol.); *Danseuse et Comtesse* (Taenzerin und Greefin; Leipsick, 1839, 2 vol.); *le Prévôt de Sylt* (der Voigt von Sylt; Berlin, 1851, 2 vol.); la *Soirée de Noël* (der Weihnachtsabend, 1853); *l'Aîné de la famille* (der Majoratsherr; 1853, 2 vol.); *Afraja* (1854), scènes de la vie de Laponie, etc.; puis, comme récits de voyages : *Esquisses du Nord*, *Voyage en Scandinavie* (Skizzen aus dem Norden. Reise durch; Hanovre, 1844, 2 vol.); *Excursions dans le Schleswig et le Holstein* (Streifzüge in Schl.; Francf., 1846, 2 vol.); *la Suisse* (Hanovre, 1847, 3 vol.); etc. M. Mügge rédigea, depuis 1850, le *Vielliebchen*, un de ces annuaires littéraires, très-communs en Allemagne, sous le nom de *Taschenbücher*. — Son roman d'*Afraja* a été traduit en français dans la *Collection des meilleurs romans étrangers* (1857).

MULÉ (Bernard), ancien représentant français, né à Toulouse, le 13 novembre 1803, et fils d'un tonnelier, entra, à l'âge de quatorze ans, dans une maison de commerce. Il fit partie des sociétés secrètes, sous la Restauration, prit une part active à la révolution de 1830, puis fut un agent influent des comités radicaux de l'opposition, et le principal organisateur du banquet réformiste de Toulouse. A la nouvelle de la chute de Louis-Philippe, il se mit à la tête du peuple et monta au Capitole pour dissoudre l'administration locale et proclamer la République. Élu représentant de la Haute-Garonne à l'Assemblée constituante, le huitième sur dix-sept, par 46 577 suffrages, il fit partie du comité de l'Algérie et des colonies, vota constamment avec la Montagne, et appuya la demande de mise en accusation du président et de ses ministres à l'occasion de l'expédition de Rome. Depuis 1849, il est rentré dans l'industrie.

MÜLLER (Charles-Louis), peintre d'histoire français, né à Paris, le 27 décembre 1815, suivit l'atelier de M. Léon Cogniet et, en 1832, les cours de l'École des beaux-arts. Il débuta au salon de 1837 et cultiva depuis, avec le même succès, la peinture d'histoire et le portrait. En 1850, il

fut chargé de la direction artistique de la manufacture des Gobelins, et la conserva jusqu'en 1853. Depuis cette dernière époque, il a souvent pris, pour se distinguer de ses nombreux homonymes, le nom de *Müller de Paris*.

M. Louis Müller a exécuté et exposé, entre autres œuvres importantes : *le Lendemain de Noël* (1837) : *le Martyre de saint Barthélemy* (1838); *l'Assassinat d'Arthur de Bretagne*, *Diogène et sa lanterne*, *Saint Jérôme en extase*, *Satan menant le Christ sur la montagne*, *le Massacre des innocents*, *une Fête d'Héliogabale*, *les Centaures et les Lapythes*, *Fanny*, *le Sylphe*, *Puck le lutin*, *Primavera* (1846); *la Ronde du mai*, *la Folie d'Haydée* (1848); *Lady Macbeth*, acquise par l'État et placée au musée du Luxembourg, ainsi que *l'Appel des victimes de la terreur* (1849-1850). Cette dernière toile, où une vingtaine de portraits historiques, groupés autour de celui d'André Chénier, représentent tout ce que la Révolution a sacrifié de plus illustre, est une des œuvres les plus remarquées de nos expositions modernes. C'est celle à laquelle le nom de l'artiste est resté particulièrement attaché. Il a exposé aussi de nombreux *portraits*, entre autres les *Enfants de M. Delaborde*; des pastels et des aquarelles, dont la plus connue est celle intitulée *Fatinitza* (1845).

A l'Exposition universelle de 1855, M. Müller a envoyé, avec *l'Appel des victimes*, une grande toile historique : *Vive l'Empereur!* épisode du 30 mars 1814, sujet inspiré des vers de M. Méry, et représentant bien, par le long défilé sur le boulevard Saint-Denis, de soldats en désordre

« Tout un fleuve vivant de glorieux blessés. »

Ce tableau, reproduit presque aussitôt par la photographie, a aussi, quoique à moindre degré que son aîné, excité l'attention publique et pris, dans les discussions de la critique, une grande place. On a reproché à l'artiste une absence d'unité de composition qui contrastait avec l'arrangement presque symétrique de *l'Appel des victimes*, et une pauvreté de couleur qui ressemblait à du dédain pour ce puissant moyen d'effet. M. L. Müller brille, d'ailleurs, moins par le coloris que par de rares qualités de composition et de dessin. La fidélité avec laquelle il reproduit les personnages d'une époque ou les costumes, fait de ses grandes pages de peinture des pages d'histoire.

M. Müller a reparu au salon de 1857, avec *Marie-Antoinette à la Conciergerie*, *l'Arrivée de la reine d'Angleterre à Saint-Cloud*, deux *Portraits*. Il a encore exécuté une *Entrée de Jésus-Christ à Jérusalem*, commandée par le ministère de l'intérieur. Il a obtenu, pour l'histoire, une 3ᵉ médaille en 1838, une 2ᵉ en 1846, une 1ʳᵉ en 1848, et une médaille de première classe en 1855. Il a été décoré en septembre 1849.

MÜLLER (Jean-Frédéric-Charles ou Karl), peintre français d'origine allemande, né à Stuttgart, le 2 octobre 1813, vint, en 1833, dans l'atelier de M. Ingres et suivit en même temps les cours de l'École des beaux-arts; il débuta au salon de 1839 et se fixa dès lors à Paris, où, sauf un séjour de deux ans en Italie (1847-49), il a constamment vécu. Il a pris néanmoins le nom de *Müller de Stuttgart*, pour se distinguer de ses nombreux homonymes français ou étrangers. Il a principalement exposé : *Roméo et Juliette*, *les Fêtes d'octobre à Rome*, *le Carnaval italien*, sujets devenus populaires; *la Mère italienne*, *la Bacchante*, *l'Odalisque*, *le Lever d'une prima donna*, plusieurs *Portraits*, entre autres celui de *Mlle Sophie Cruvelli*, des *Têtes d'enfants* (1837-1853). Le *Roméo et Juliette* de 1837 a reparu à l'Exposition universelle de 1855, où cet artiste était classé dans la division du Wurtemberg.

MÜLLER (Julius), théologien protestant allemand, frère du célèbre érudit Karl-Otfried Müller, qui mourut en 1840, est né à Brieg (Prusse), le 10 avril 1801. Après avoir fait ses classes au lycée de sa ville natale, il suivit les cours de droit des universités de Breslau et de Gœttingue, et se consacra ensuite, à Berlin, à l'étude de la théologie, déterminé par l'enseignement et les conseils des célèbres théologiens Tholuck, Strauss et Neander. En 1825, il devint pasteur de Schœnbrunn et Rosen (Prusse). En 1831, il fut nommé second prédicateur à l'université de Gœttingue, où il fit en même temps des cours publics de théologie et de pédagogie, et obtint, en 1834, le titre de professeur adjoint de théologie. L'année suivante, il accepta, à l'université de Marbourg, une chaire de philosophie dogmatique et de morale qu'il occupa quatre ans; puis il passa comme professeur titulaire de théologie à la Faculté de Halle. En 1846, M. Jules Müller était représentant de l'Union évangélique au synode évangélique de Berlin. Il fonda, en 1850, avec MM. Neander et Nitzsch, le *Journal allemand de la science et de la vie chrétienne*, auquel il a fourni, depuis cette époque, plusieurs articles remarquables sur des questions de philosophie dogmatique et de discipline ecclésiastique.

On a de M. Müller : *la Vie chrétienne, ses combats et sa perfection* (das christliche Leben, seine Kaempfe und seine Vollendung; Breslau, 1834; 3ᵉ édit., 1847), recueil de sermons; *le Dogme chrétien du péché* (die christliche Lehre von der Sünde; Ibid., 1839; 3ᵉ édit., 1849, 2 vol.); *le Premier synode général de l'Église évangélique de la Prusse* (die erste Generalsynode der evangelisch. Landeskirche; Berlin, 1847), etc.

MÜLLER (Édouard), écrivain allemand, frère du précédent, né à Brieg, le 12 novembre 1804, fit de fortes études de philologie et de philosophie, se consacra à l'enseignement, et devint vice-recteur de Ratibor, et plus tard de Liegnitz. En 1846, il fut nommé professeur du collège de Liegnitz, dont il devint directeur en 1853. Auteur d'une *Histoire de la théorie de l'art chez les anciens* (Geschichte der Theorie der Kunst bei den Alten; Breslau, 1824-37, 2 vol.), et d'une tragédie en vers, *Samson et Dalilah* (Ibid., 1853), il s'est fait connaître aussi par la publication de quelques ouvrages laissés par son frère Karl-Otfried, notamment de l'*Histoire de la littérature grecque jusqu'à l'époque d'Alexandre* (Geschichte der griechischen Literatur bis auf etc.; Breslau 1841, 2 vol.), et des *Petits écrits allemands* (Kleine deutsche Schriften; Ibid., 1847-1848, 3 vol.).

MÜLLER (Frédéric-Max), orientaliste allemand, fils du poëte Guillaume Müller, né à Dessau, le 6 décembre 1823, acheva ses études à l'université de Leipsick, et sur les conseils de M. Hermann Brockhaus, se livra exclusivement à l'étude du sanscrit. De 1844 à 1845, il suivit, à Berlin, les cours de M. Bopp et de Schelling. En 1845, il vint à Paris où il réunit, d'après les indications de Burnouf, les matériaux d'une édition du *Rig-veda* et du commentaire du *Sâyanâcârya*. Pour compléter son travail, il se rendit, en 1846, en Angleterre, recommandé à la Compagnie des Indes orientales, par Wilson. Pendant qu'il surveillait à Oxford l'impression de cet ouvrage, publié aux frais de la Compagnie, il y fut nommé, en 1850, professeur d'histoire littéraire et de grammaire comparée, et en 1851, membre honoraire

de l'université. A la même époque, il était nommé membre de l'Académie de Munich.

Outre l'édition du *Rigvéda* (Oxford, 1849, t. I, 1854, t. II, 1856, t. III), qui, avant d'être terminée en Angleterre, a été reprise à Leipsick (1856-1857), avec une introduction contenant le premier livre du *Prâtiçâkhya*, on remarque, parmi les travaux de M. Müller, un des premiers orientalistes de l'époque : la traduction de l'*Hitopadesa* (Leipsick, 1844); *de la Philologie comparée des langues indo-européennes par rapport à leur influence sur la civilisation primitive de l'humanité* (On the comparative philology of the Indo-European languages in its, etc.), manuscrit qui a obtenu, en 1849, le prix Volney; la traduction du *Meghadûta de Kalidasa* (Kœnigsberg, 1848), etc.

MÜLLER (Jean), célèbre physiologiste allemand, né le 14 juillet 1801, à Coblentz (Prusse) d'une famille de petite bourgeoisie, fit ses classes au collége de sa ville natale, alla, en 1819, étudier la médecine à l'université de Bonn, où il obtint, en 1823, le grade de docteur, et où il devint, en 1826, professeur adjoint et, en 1830, professeur ordinaire de physiologie. En 1833, il fut appelé à la chaire que la mort de Charles Rudolphi laissait vacante à Berlin.

Les travaux de M. Müller, ont puissamment contribué à renverser les hypothèses de l'ancienne physiologie spéculative et à à substituer un ensemble d'observations rigoureuses, d'où sortent légitimement quelques principes nouveaux, qui dominent la science tout entière. Ses principaux ouvrages sont : *de Respiratione fœtus* (Leipsick, 1833, grand in-8); *Recherches de physiologie comparée sur le sens de la vue chez l'homme et chez les animaux* (Zur vergleichenden Physiologie des Gesichtssinnes des Menschen und der Thiere; Ibid., 1826, avec gravures); *Éléments de physiologie* (Grundriss der Vorlesungen über die Physiologie; Bonn, 1827, grand in-8); *Éléments de pathologie générale* (Grundriss der Vorlesungen über allgemeine Pathologie; Ibid., 1829); *Histoire de la formation des parties sexuelles d'après des recherches anatomiques sur des embryons* (Bildungsgeschichte der Genitalien aus, etc.; Dusseldorf, 1830, avec planches), suivi d'un mémoire sur le traitement de l'hypospadias: *de Glandularum secernentium structura penitiori earumque prima formatione in homine atque in malibus* (Leipsick, 1830, avec 17 gravures grand in-fol.); *des Nerfs organiques des parties sexuelles mâles chez l'homme et chez les mammifères* (über die organischen Nerven der erectilen maennlichen Geschlechtsorgane, etc.; Berlin, 1835, avec gravures grand in-fol.); *Manuel de la physiologie de l'homme* (Handbuch der Physiologie des Menschen; Coblentz; 4e édit, 1851-1844, 2 vol.), ouvrage traduit en français et en anglais; *Horæ ichtyologicæ* (Berlin, 1849, livraisons 1-3, grand in-4) avec M. Froschel; etc.

On a aussi du même auteur un grand nombre de savants mémoires et dissertations parmi lesquels on remarque : *Dissertatio physiologica sistens commentarios de phoronomia animalium* (Bonn, 1823, in-4); *des Visions fantastiques* (über die phantastischen Gesichtserscheinungen; Coblentz, 1826, grand in-8), suivi du traité d'Aristote sur le songe; *le Tabac au point de vue historique, botanique, chimique, médical et hygiénique* (der Tabac in geschichtlicher, botanischer, etc. Hinsicht; Berlin, 1832); *Recherches sur les larves et la métamorphose des ophiures et des oursins de mer* (über die Larven und die Metamorphose der Ophiuren und der Seeigel; Ibid., 1848, grand in-8); *deux Dissertations sur les larves et la métamorphose des échinodermes* (Zwei Abhandlungen über die Larven und, etc., grand in-4; Ibid., 1840); *Recherches sur les restes fossiles des zeuglodontes de l'Amérique du Nord et leurs rapports avec les restes européens de cette famille* (über die fossilen Reste der Zeuglodonten von Nordamerika, etc.; Ibid., 1848, avec 27 gravures in-fol.); *Recherches sur les larves et la métamorphose des holothurides et des astéries* (Abhandlung über die Larven und die Metamorphose der H. und A.; Ibid., 1858, avec 7 gravures grand in-4); *De la* Synapta digitata *et de la formation de gastéropodes dans des holothurides* (über Synapta digitata und über die Erzeugung von Schnecken in Holothurien; Ibid., 1852, avec 10 gravures in-fol.), etc.

M. Müller a dirigé en outre, à Berlin, de 1834 à 1847, la rédaction des *Archives d'anatomie et de physiologie* et collaboré à plusieurs recueils et revues scientifiques, notamment au *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales* (Encyclopaedisches Wœrterbuch der med. Wissenschaften; Berlin, 1828-1846, 9 vol.) et à l'ouvrage de K. F. Burdach : *la Physiologie expérimentale* (die Physiologie als Erfahrungswissenschaft; Leipsick, 1823-1840, six vol.), auquel il a a fourni surtout des documents importants sur les propriétés du sang.

MÜLLER (Jean), physicien allemand, professeur de physique et de technologie à l'université de Fribourg en Brisgau, s'est fait connaître par la publication de quelques ouvrages scientifiques, aujourd hui très-répandus dans toute l'Allemagne et connus et appréciés à l'étranger, tels que : *Lettres sur la physique* (Physikalische Briefe; Stuttgart, 1848, 3 vol.), avec M. Leonhard Euler; *Compte rendu sur les derniers progrès des sciences physiques* (Bericht über die neusten Fortschritte in der Physik; Brunswivck, 1851 et suiv., 2 vol.), livre pratique qu'une société savante de Boston a fait traduire en anglais; *Éléments de physique expérimentale* (Grundriss der Experimentalphysik; Ibid., 3e édit. avec 532 gravures sur bois, 1852); *Traité de physique et de Météorologie* (Lehrbuch der Physik und Meteorologie; Ibid.; 5e édit. augmentée, 1856, 2 vol. avec 1500 gravures et plusieurs planches coloriées), fait d'après l'ouvrage français de M. Pouillet et auquel se rattache un traité supplémentaire de *Physique médicale* (die medicinische Physik; Ibid., 1856) du docteur A. Fick; *Traité de physique cosmique* (Lehrbuch der kosmischen Physik; Ibid., 1856, 1 fort vol. avec 281 gravures et atlas de 27 feuilles), etc.

MÜLLER (Charles), peintre allemand, né à Darmstadt, en 1818, étudia dans l'atelier de son père, peintre estimé, et à l'Académie de Dusseldorf sous M. Schadow. Après quelques tableaux dans le goût de l'école, il fut chargé par le comte de Fürstemberg de décorer, sous M. Deger, l'église de Saint-Apollinaire à Remagen. On cite parmi ses principales fresques : *la Naissance* et *le Mariage de Marie*, *l'Annonciation*, *la Visitation*, *le Couronnement*, *l'Adoration de l'Agneau*, sept compositions représentant *les sept Sacrements*. M. Charles Müller a envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855 : *la Cène*, *la sainte Vierge et l'enfant Jésus*, *l'Annonciation*.

Un autre peintre du même nom, André MÜLLER, né à Cassel, en 1811 et élève de la même école, a aussi contribué par des fresques à la décoration de la même église de Remagen.

MÜLLER (Charles-Guillaume), peintre sur porcelaine allemand, né à Munich, vers 1819, s'est fait dans sa spécialité une réputation qui a dépassé les limites de l'Allemagne, et a reproduit

avec bonheur plusieurs tableaux des grands maîtres, entre autres, *la Sainte-Famille*, *le Christ et saint Jean*, *la Vierge à la chaise*, et diverses *Madones* d'après Raphaël; une *Madone* d'après Murillo; une *Madone* d'après Carlo Dolce; une *Sainte Madeleine* d'après Maes; un *Groupe de chrétiens* d'après M. Kaulbach; *Judith*, *Sakontala*, *le duc d'Albe au château de Rudolstadt*, une *Albanaise* d'après Riedel; *Enfants et fruits* d'après Rubens, etc. Plusieurs de ces sujets ont figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1855.

MÜLLER DE KŒNIGSWINTER (Wolfgang), médecin et poëte allemand, né le 5 mars 1816, à Kœnigswinter sur le Rhin, étudia de 1835 à 1839 la médecine à l'université de Bonn et se lia intimement à cette époque avec les poëtes Kinkel, Freiligrath, Simrock et autres. Établi comme médecin à Dusseldorf en 1842, il passa en 1853 à Cologne. Joignant la culture des lettres à l'exercice de la médecine, il se fit estimer à la fois comme poëte, comme médecin et comme homme, et fut envoyé en 1848 au parlement préparatoire de Francfort.

Parmi ses ouvrages, tous empreints d'un caractère particulièrement allemand et pour ainsi dire rhénan, nous citerons: *Chansons de jeunesse* (Junge Lieder; Dusseldorf, 1841); *Ballades et Romances* (Ibid., 1842); *le Voyage du Rhin* (die Rheinfahrt; Francfort, 1846); *Poésies* (Gedichte, 1847); *Germania*, *conte satirique* (Germania, ein satirisches Maerchen; Ibid., 1848); *Lorelei* (Cologne, 1851), recueil en vers des plus belles légendes du Rhin; *la Reine du mois de mai* (die Mai-Kœniginn; Stuttgart, 1852), histoire de village en vers; *le Prince Minervie*, *conte d'un soir d'été* (der Prinz M., Ein Mittesommerabendmaerchen) et *le Livre du Rhin* (Rheinbuch, 1856); etc. M. Müller de Kœnigswinter a écrit en outre des contes en vers et en prose et des articles de critique dans divers recueils, tels que l'*Almanach des Muses*, de Chamisso, l'*Annuaire du Rhin*, l'*Album des Artistes* de Dusseldorf, le *Musée allemand*, la *Gazette de Cologne* et la *Gazette générale d'Augsbourg*.

MULGRAVE (George-Auguste-Constantin PHIPPS, comte DE), homme politique anglais, né en 1819, est fils unique du marquis de Normanby (voy. ce nom). Après avoir servi quelque temps dans la brigade des gardes, il entra, en 1847, à la Chambre des Communes sous les auspices du parti libéral, perdit son siége en 1851, le regagna l'année suivante et donna presque aussitôt sa démission. Il a occupé dans la maison de la reine la charge de contrôleur (1851-1852), qui lui a ouvert l'accès du Conseil privé, et a été nommé trésorier en janvier 1853. Au mois de décembre 1857, il a été envoyé dans la Nouvelle-Écosse en qualité de lieutenant gouverneur.

MULOCH (miss Dinah-Maria), femme de lettres anglaise, née en 1826 à Stock-sur-Trent (comté de Stafford), écrivit à vingt-trois ans son premier roman, *les Ogilvy* (the Ogilvies; 1849), qui, inspiré d'une douce philosophie, offrait à travers un dialogue parfois puéril et des caractères exagérés, une imagination fraîche, des détails agréables et un sentiment délicat des joies de la famille. A cet heureux début succédèrent les romans d'*Olive* (1850) et du *Chef de famille* (the Head of Family; 1851), peinture des mœurs bourgeoises en Écosse; et, plus récemment, *le Mari d'Agathe* (the Agatha's husband); un recueil de nouvelles sous ce titre: *Avillion and other Tales* (3 vol.); un conte fantastique, *Alice Learmont*, rempli de finesse et de grâce; etc. On cite encore d'elle des petits livres pour la jeunesse, *les Leçons de Rhoda*, *Cola Monti*, *un Héros*, etc., et de jolies pièces de vers, insérées dans les recueils périodiques. Quoiqu'elle ait pris une honorable place parmi les *authoresses* de son pays, miss Muloch ne s'est pas encore décidée à lever le voile de l'anonyme et signe toujours « l'auteur des *Ogilvy*. »

MULSANT (Martial-Étienne), naturaliste français, né à Marnard (Rhône), le 2 mars 1797, s'est occupé, depuis 1830, de publications relatives à l'histoire naturelle et professe, depuis la même époque, au lycée de Lyon. Il est sous-bibliothécaire de la ville, président de la Société linnéenne, membre de l'Académie des sciences et des arts de Lyon, etc.

On a de lui: *Lettres à Julie sur l'histoire naturelle* (1830, 2 vol. in-8); *Histoire naturelle des coléoptères de France* (1839; 3ᵉ édit., 1846); *Species des coléoptères* (1850-1851, grand in-8); *Opuscules entomologiques* (1852-1855, in-8); *Cours élémentaire d'histoire naturelle* (1856, in-8); *Opuscules entomologiques* (1857, in-18); puis divers travaux insérés dans les *Annales de la Société linnéenne de Lyon* (1838-1854), etc.

MÜNCH (Ernest-Hermes-Joseph DE), historien allemand, né à Rheinfelden, le 25 octobre 1798, fit ses classes au lycée de Soleure et son droit à l'université de Fribourg, où il s'affilia aux sociétés d'étudiants dites *Burschenschaften*. D'abord secrétaire du tribunal de sa ville natale, il alla professer de 1819 à 1821 dans une ville de la Suisse et rentra en Allemagne, où il ne tarda pas à se faire un nom par la multiplicité et la valeur de ses ouvrages historiques. En 1824, il fut nommé professeur des sciences historiques à Fribourg. Appelé à Liége en 1828 pour enseigner l'histoire de l'Église et le droit canonique, il s'attira par les tendances anticatholiques de ses écrits et de ses cours de vives inimitiés. Sa sûreté personnelle fut même menacée, et il passa à la Haye en qualité de bibliothécaire. M. Münch revint en Allemagne en 1831, avec les titres de conseiller intime et de bibliothécaire du roi de Wurtemberg.

Parmi ses travaux, dont la publication répond aux différentes époques de sa vie et aux lieux qu'il a successivement habités, nous mentionnerons: l'édition des *OEuvres* d'Ulrich de Hutten (Berlin, 1821-1825, 5 volumes); celle de ses *Écrits choisis* (Auserlesene Schriften; Leipsick, 1822-1824, 3 vol.); *les Expéditions de l'Europe chrétienne contre les Ottomans et les tentatives des Grecs pour recouvrer leur liberté* (die Heerzüge des christlichen Europa wider die Osmanen, etc. (Bâle, 1822-1826, 5 vol.); *les Actions de François de Sickingen* (Franz von Sickingen's Thaten; Stuttgart, 1827-1829, 3 vol.); l'édition des *Epistolæ obscurorum virorum* (Leipsick, 1827); *le roi Euzio* (Kœnig Euzio; Ludwigsbourg, 1827; 2ᵉ édit., Stuttgart, 1841); *Histoire des anciennes et des nouvelles Cortès en Espagne* (die Schicksale der alten und neuen Cortes in Spanien; Stuttgart, 1824-1827, 2 vol.); *le Système représentatif en Portugal* (Grundzüge der Geschichte des Repraesentativsystems in Portugal; Leipsick, 1827); *Histoire de la maison et de la province de Fürstenberg* (Geschichte des Hauses und Landes Fürstenberg; Aix-la-Chapelle, 1829,-1832, 3 vol.); *Mélanges historiques* (Vermischte historische Schriften; Ludwigsbourg, 1828); *Histoire de la maison d'Orange-Nassau* (Geschichte des Hauses Nassau-Oranien; Aix-la-Chapelle, 1831-1833, 3 vol.); *le Grand-duché de Luxembourg considéré comme partie intégrante*

de la Confédération germanique (das Grossherzogthum Luxemburg als, etc.; la Haye, 1831); *Souvenirs des femmes illustres de l'Italie* (Erinnerungen an ausgezeichnete Frauen Italiens; Aix-la-Chapelle, 1831); *Collection complète des anciens et des nouveaux concordats* (Vollstaendige Sammlung aelterer und neuerer Concordate; Leipsick, 1831-1833, 2 vol.); *les Princesses de la maison de Bourgogne-Autriche dans les Pays-Bas* (die Fürstinnen des Hauses Burgund-Œstreich in den Niederlanden; Ibid., 1832, 2 vol.); *Histoire générale des temps modernes* (Allgemeine Geschichte der neuesten Zeit; Ibid., 1833-1835); *Études historiques et biographiques* (Historisch-biographische Studien; Stuttgart, 1836, 2 vol.); *Souvenirs et études des trente-sept premières années de la vie d'un savant allemand* (Erinnerungen und Studien aus den ersten 37 Jahren, etc.; Carlsruhe, 1836-38, 3 vol.); *Situation des affaires de Rome et questions catholiques* (Rœmische Zustaende und katholische Kirchenfragen; Stuttgart, 1838); *Paolo Sarpi et sa lutte contre la chancellerie et les jésuites* (Paolo Sarpi und sein Kampf. etc.; Ibid., 1839); *Mémoires sur l'histoire politique, religieuse et morale des trois derniers siècles* (Denkwürdigkeiten zur politischen, Kirchen-und Sittengeschichte der drei letzten Jahrhunderte; Ibid., 1839); *Mémoires sur l'histoire de la maison d'Este et de Lorraine au* X^e^ *et au* XVIIe *siècle* (Denkwürdigkeiten zur Geschichte des Hauses Este und Lothringen, etc., Ibid., 1840, t. 1er); *Souvenirs, Esquisses de voyages et fantaisies* (Erinnerungen, Reisebilder und Phantasiegemaelde; Ibid., 1841-1842, 2 vol.), et plusieurs autres ouvrages de description, de polémique religieuse ou de politique.

MUNCH (Pierre-André), philologue norvégien, né à Christiania, le 15 décembre 1810, et fils d'un pasteur très-connu, qui mourut en 1847, commença ses études sous la direction de son père et les acheva à l'université de Christiania. Reçu docteur en droit en 1834, il se consacra tout entier à des études d'histoire et de linguistique, fut nommé, en 1837, lecteur et, en 1841, professeur titulaire d'histoire à l'université, fit, avec beaucoup d'érudition et de méthode, sur des points obscurs de la littérature scandinave, des cours qui devinrent comme le fondement d'une science toute nouvelle, la grammaire des langues du Nord comparées. Il traita aussi la géographie de la Norvége avec le soin et la clarté qui caractérisent tous ses ouvrages.

Nour citerons de M. Munch: *Grammaire des langues runniques* (Christiania, 1848); *Grammaire des anciennes langues du Nord* (Ibid., 1847 et 1849); *Grammaire des langues gothiques* (Ibid., 1848); *Historisk geographisk Beskrivelse over kongeriget Norge i Middelalderen* (Ibid., 1849); *les Cartes de la Norvége* (1845-1848); enfin, comme résumé de toutes ses études, une *Histoire du peuple Norvégien* (Det norske Folks historie; Christiania, 1854-1858, 4 vol. gr. in-8).

Il adonné en outre plusieurs éditions d'anciens ouvrages danois, notamment du vieux recueil de légendes intitulé: *Edda*, et de manuscrits précieux, ayant rapport à l'histoire et à la géographie scandinaves, tels que: *Norges gamle Love* (Christiania, 1846-1849, 3 vol.), avec M. Keyser. Il a écrit en allemand un ouvrage cité comme très-remarquable sur *les Anciens séjours des peuples germaniques du Nord* (die Nordisch-germanischen Vœlker, ihre aeltesten Heimathsitze, etc.; Lubeck, 1853).

Un oncle du philologue, M. André MUNCH, poëte norvégien, né en 1811, et fils de l'évêque de Christiansand, Jean Storm Munch, élevé à l'université de Christiania et depuis 1830, employé à la bibliothèque de cette ville, a publié trois recueils de poésies, qui témoignent d'une vive imagination et d'une grande facilité de versification: *Digte, gamle og nye* (Christiania, 1848); *Nye digte* (Ibid., 1850); *Sorg og trœst* (Ibid., 1852).

MÜNCH-BELLINGHAUSEN (Eligius-François-Joseph, baron DE), poëte et auteur dramatique allemand, connu sous le pseudonyme de *Frédéric Halm*, est né à Cracovie, le 2 avril 1806. Fils d'un magistrat, conseiller d'État au service de l'Autriche, il reçut une éducation solide et variée, et fut destiné à la carrière politique. La vocation littéraire l'emporta, et, sur les conseils même d'un de ses professeurs, il fit représenter au théâtre royal de Vienne, en 1834, son premier drame, *Griseldis*, qui obtint un succès d'enthousiasme. Il donna successivement, avec des chances diverses, tant en vers qu'en prose: *le Camoens* (1838); *Imelda Lambertazzi* (1839); *un Doux arrêt* (Ein mildes Urtheil; 1849); *le Fils du désert* (der Sohn der Wildniss, 1842), qui reçut le meilleur accueil et fut traduit dans presque toutes les langues de l'Europe; *Maria de Molina* (1847), imité d'un drame espagnol, et *le Gladiateur de Ravenne* (1856), dont le succès retentissant finit par trahir l'auteur, qui avait d'abord cherché à garder l'anonyme; sans compter des reproductions de chefs-d'œuvre des théâtres étrangers, tels que *le Roi et le paysan*, de Lope de Vega, *Cymbeline*, de Shakspeare (1841-1842), etc.

Une tentative de Frédéric Halm dans la tragédie classique, *Sampiero* (1844), réussit également. On lui doit aussi plusieurs comédies dont une surtout, *Défense et ordre* (Verbot und Befehl, 1848), demeure une des bonnes productions du théâtre allemand.

Comme écrivain dramatique, Frédéric Halm, qui a donné un recueil de *Poésies* (Gedichte, 1850), remarquable par l'abondance et la verve lyrique, est pourtant à peu près le seul des auteurs allemands qui ait su conserver aux pièces de théâtre leur véritable caractère, en évitant de substituer aux sentiments de ses héros ses sentiments personnels. Les Allemands lui reconnaissaient, pour qualité principale, l'objectivité. Il possède, du moins, à un haut degré la science toute française des effets et des combinaisons dramatiques.

Nommé conseiller du gouvernement, en 1840, M. Münch-Billinghausen devint, en 1845, grand conseiller d'État et premier conservateur de la bibliothèque impériale. Dans cette position, il s'occupa de recherches littéraires dont il a consigné les résultats dans un ouvrage *sur les Vieilles collections des drames espagnols* (über die aeltern Sammlungen span. Dramen; Vienne, 1852). M. le baron Münch-Bellinghausen est un des membres les plus influents de l'Académie impériale.

MUNDT (Théodore), écrivain allemand, un des chefs de l'école littéraire dite *la Jeune Allemagne*, né le 19 septembre 1808, à Potsdam, étudia la philologie et la philosophie à l'université de Berlin, et se fixa en cette ville, où il se fit bientôt un nom parmi le grand nombre d'écrivains qui habitaient alors ce centre littéraire de l'Allemagne. Mais, lorsque M. W. Menzel (voy. ce nom) eut dénoncé, en 1835, la jeune Allemagne comme une école littéraire, « pervertie par l'irréligiosité française et vouée à la destruction de toutes les institutions sociales, politiques et religieuses, » il dut voyager pendant quelque temps, pour se soustraire aux persécutions dont pluseurs écrivains libéraux furent alors l'objet. Il revint à Berlin en 1839, et y résida jusqu'en 1848. Après la révolution, il fut, pendant deux ans, professeur

de littérature et d'histoire de l'université de Breslau. Rappelé à Berlin, il y remplit les fonctions de bibiothécaire de l'université.

Parmi ses ouvrages, on cite en première ligne: *Madelon, ou les romanciers de Paris* (Madelon oder die Romantiker in Paris; Leipsick, 1832); *Madone, Entretien avec une sainte* (Madonna, Unterhaltung mit einer Heiligen; Ibid., 1835; 2e édit., 1840), dans lequel il prêche l'émancipation des femmes; l'*Art de la prose allemande* Kunst der deutschen Prosa; Berlin, 1837; 2e édit., 1843), suivi d'un *Cours de lecture* (Lesebuch der deutschen Prosa; Ibid., 1844), et destiné à établir une union intime entre le langage de la prose et celui de la poésie; *Promenades et voyages* (Spaziergaenge und Weltfahrten; Altona, 1838-1840, 3 vol.); *Études d'un touriste* (Vœlkerschau auf Reisen; Stuttgart, 1840), où l'on a remarqué les chapitres sur Paris, Londres, la France méridionale et la Suisse; *Histoire de la littérature contemporaine* (Geschichte des Literatur der Gegenwart. Berlin, 1842; 2e édit., 1852), servant de complément à l'ouvrage de Fred. Schlegel; *Carmola ou le second baptême* (Carmola oder die Wiedertaufe; Hanovre, 1844), cité comme le meilleur roman de M. Mundt.

On a du même auteur beaucoup d'autres romans, contes, nouvelles et travaux de critique et d'histoire littéraire. Nous mentionnerons encore, parmi ses romans, contes et nouvelles: *le Duo* (das Duett; Berlin, 1832); *le Basilique, études de visages* (der Basilisk oder Gesichterstudien; Leipsick, 1833), recueil de nouvelles; *Embarras de la vie moderne* (Moderne Lebenswirren; Ibid., 1834), recueil de nouvelles; *Thomas Münzer* (Altona, 1841, 3 vol.; 2e édit., 1843); *Mendoza, le père des fripons* (Mendoza, oder der Vater der Schelme; Berlin, 1857, 2 vol.), roman; *les Matadores* (die Matadore; Leipsick, 1850, 2 vol.), roman; *un Duc allemand* (Ein deutscher Herzog; Ibid., 1855); *Krim-Giraï, un allié de Frédéric le Grand* (Krim-Giraï, ein Bundesgenosse Friedrich des Grossen; Berlin, 1855); parmi les ouvrages de critique et d'histoire: *Charlotte Stieglitz* (Denkmal der Ch. St.; Ibid., 1835): *Caractères et situations, nouvelles, esquisses, études littéraires*, etc. (Charactere und Situationen, Novellen, Skizzen, etc.; Weimar et Leipsick, 1837, 2 vol.), recueil d'articles insérés dans les journaux littéraires; *Histoire de la société, des progrès et des problèmes sociaux* (Geschichte der Gesellschaft, etc.; Berlin, 1844; nouv. édit., 1856, 2 vol.); *Traité d'esthétique* (Aesthetik; Ibid., 1845); *le Saint-Esprit et l'esprit de l'époque* (der heilige Geist und der Zeitgeist; Berlin, 1845); *Histoire littéraire universelle* (Allgemeine Literaturgeschichte; Berlin, 1846, 3 vol.); *Mythologie des anciens peuples* (Gœtterwelt der ersten Vœlker; Ibid., 1846; 2e éd., 1854); *Dramaturgie* (Ibid., 1847, 2 vol.); *Mélanges* (Gesammelte Schriften; Leipsick, 1847, 2 vol.); *l'Éloquence parlementaire des peuples modernes* (Staatsberedtsamkeit der neuern Vœlker; Berlin, 1848); *Machiavel et la politique européenne* (Machiavelli und der Gang der europaeischen Politik; Leipsick, 1851; 2e édit., 1853); *Histoire des États en Allemagne considérés au point de vue de leur développement social et de leur représentation politique* (Geschichte der deutschen Staende nach etc.; Berlin, 1853); *la Guerre pour la mer Noire* (Der Kampf um das schwarze Meer; Leipsick, 1855); *Paris sous l'Empire* (Pariser Kaiser-Skizzen; Berlin, 1857), etc.

M. Mundt a aussi édité les *Écrits politiques de Luther* (Luthers politische Schriften; Berlin, 1844); et avec M. Varnhagen von Ense: *les Écrits posthumes et la Correspondance de Knebel* (Knebel's literarischer Nachlass und Briefwechsel; Leipsick, 1835 1836, 3 vol.), précédés d'une remarquable étude de lui sur cet écrivain. Il a, en outre, rédigé plusieurs journaux et revues, tels que *le Zodiaque littéraire*, que la police suspendit dès son apparition, et les *Dioskuren*, journal des arts et des sciences (1836-1837, 2 vol.).

MUNDT (Clara), femme du précédent, connue comme femme de lettres sous le nom de Louise MÜHLBACH, est née à Neubrandenbourg le 2 janvier 1814. Mariée à l'âge de vingt-cinq ans, elle commença peu après à se faire connaître par la publication de quelques romans, qui témoignaient à la fois d'une vive imagination et d'une instruction sérieuse. Depuis cette époque, elle a produit un nombre considérable de volumes.

Mme Mundt appartient à la classe des femmes qui prêchent l'émancipation de leur sexe; elle professe des opinions politiques radicales, et aborde résolûment toutes les questions morales et sociales qui intéressent son sexe. Elle emploie volontiers, comme éléments d'intérêt dramatique, les situations coupables, les passions incestueuses, et demande souvent au poison ou au poignard ses dénoûments. On cite, parmi ses romans historiques, comme reposant particulièrement sur des études consciencieuses: *Aphra Behn* (Berlin, 1849, 3 vol); *Jean Gotzkowsky, le Marchand de Berlin* (Ibid., 1850, 3 vol.); *Katharina Parr* (Ibid., 1850, 3 vol.), et *Frédéric le Grand et sa cour* (Ibid., 1853, 3 vol.).

Parmi ses autres travaux, on remarque: *Premier et dernier amour* (Erste und letzte Liebe; Altona, 1838); *la Vie des femmes: Fille, épouse, artiste, princesse* (Frauenschicksal. das Maedchen, die Gattinn, die Künstlerinn, die Fürstinn; Ibid., 1839, 2 vol.); *Oiseaux voyageurs* Zugvœgel; Ibid., 1840), recueil de contes et nouvelles; *le Monde* (Bunte Welt; Stuttgart, 1841, 2 vol.); *l'Enfant de la nature* (der Zœgling der Natur; Altona, 1842), roman; *Fortune et argent* (Glück und Geld; Ibid., 1842, 2 vol.); *Justin* (Leipsick, 1843); *Gisela* (Altona, 1844, 2 vol.); *Eva* (Berlin, 1844, 2 vol.); *Après le mariage* (Nach der Hochzeit; Leipsick, 1844, 2 vol.), recueil de quatre nouvelles; *Nouvelles et scènes* (Leipsick, 1845, 2 vol.); *un Roman à Berlin* (Ein Roman in Berlin; Berlin, 1846, 3 vol.); *Esquisses de voyage* (Federzeichnungen auf der Reise; Ibid., 1846); *Histoires de cour* (Hofgeschichten; Ibid., 1847, 3 vol.); *la Fille d'une impératrice* (Ibid., 1848, 2 vol.), roman historique; *l'Enfant de la société* (der Zœgling der Gesellschaft; Ibid., 1850, 2 vol.); *Berlin et Sans-Souci* (Ibid, 1853, 4 vol.), roman historique; *le Monde et le théâtre* (Welt und Bühne; Ibid., 1854, 2 vol.); *Joseph II et sa cour* (Joseph II und sein Hof; Ibid., 1856, 4 vol.); *la Reine Hortense* (Kœniginn Hortense; Ibid., 3e édit., 1857), étude biographique; etc.

MUNDY (George RODNEY), marin anglais, né le 19 avril 1805, et neveu du vice-amiral George Mundy, entra, en 1818, au Collége royal naval, et s'embarqua l'année suivante, comme volontaire, sur *le Phaéton*. Lieutenant en 1826, et commodore en 1828, il fut chargé, en 1833, à l'occasion de la guerre des Pays-Bas, d'une mission en Belgique. Rentré en Angleterre, lors de la suspension des hostilités, il reçut ensuite le commandement de *la Favorite*, sloop de 18 canons, avec lequel il fut envoyé en croisière sur les côtes de la Syrie, puis de *l'Iris*, brick de 26; appelé, en 1846, dans l'archipel indien, contre les pirates de Bornéo, il se distingua dans cette expédition et fut laissé à la tête de l'escadrille jusqu'à l'année suivante. On lui doit une intéres-

sante *Relation de l'expédition de Bornéo* (Narrative of the events in Borneo and etc.; Londres, 1848, 2 vol. in-8), précédée d'une partie inédite, du *Journal de sir James Brooke*.

MUNK (Salomon), orientaliste français, né à Breslau, en 1807, d'une famille israélite, vint, jeune encore, à Paris, suivit les cours de langues orientales et en particulier le cours d'arabe de Sylvestre de Sacy; il apprit aussi le persan et le sanscrit; mais il se consacra plus spécialement à l'étude de la langue hébraïque, fournit plusieurs mémoires au *Journal asiatique* et quelques dissertations à la traduction de la Bible de M. Cahen, et collabora à l'*Encyclopédie des gens du monde* et au *Dictionnaire des sciences philosophiques*, dirigé par M. Franck. En 1845, il fit paraître, dans la collection de l'*Univers pittoresque*, le volume de *la Palestine, description géographique, historique et archéologique* (in-8), qui, malgré sa forme populaire, est cité comme un de nos bons traités sur les antiquités hébraïques.

En 1842, M. Munk était entré, en qualité d'employé, au département des manuscrits de la Bibliothèque royale; mais, au bout de peu d'années, la perte de la vue, résultat de son travail opiniâtre, le força de renoncer à ses fonctions. Malgré cette cruelle infirmité, qu'il supporta avec une courageuse résignation, il continua avec la même ardeur ses études, grâce à l'assistance de quelques amis et au concours de ses coreligionnaires, qui ont voulu lui conserver le titre de secrétaire de la synagogue de Paris. Il s'est attaché à l'interprétation des inscriptions phéniciennes et a fait paraître encore, en 1856, dans le *Journal asiatique*, où il avait déjà donné, avant 1847, la meilleure interprétation que l'on ait tentée de l'inscription phénicienne de Marseille, une explication d'une inscription funéraire découverte près de Sidon.

Il a encore publié : *Notice sur Abou'l Walid Merwan Ibn Djanah et sur quelques autres grammairiens hébreux du* x*e et du* xi*e siècle* (Imp. nat., 1851, in-8), mémoire auquel l'Institut a décerné le prix de linguistique; une traduction du célèbre livre de Maimonide, intitulé : *More Nevochim, ou le Guide des égarés* (1856, in-8), etc.

MUNOZ. Voy. Rianzares (duc de).

MUNSTER (William-Georges Fitz-Clarence, 2e comte de), pair d'Angleterre, né en 1824, est petit-fils du roi Guillaume IV et de mistress Jordan, la célèbre comédienne. En 1842, il prit la place de son père à la Chambre des Lords, où il vote avec le parti conservateur. Il a servi quelque temps aux gardes. En 1855, il a épousé lady Erskine, sa cousine.

MUNTZ (Georges-Frederick), membre du Parlement britannique, né en 1794, à Birmingham, et fils d'un Allemand qui y établit une forge en 1783, a joué un rôle des plus actifs dans le mouvement politique qui précéda la discussion du premier bill de réforme parlementaire. Président de l'association de sa ville natale, il fut, en 1837, l'objet de poursuites judiciaires, à la suite d'un *meeting* tumultueux tenu contre les privilèges de l'Église, et fut renvoyé absous après avoir appelé d'une première condamnation. Élu par Birmingham membre de la Chambre des Communes (1840), il a constamment été réélu jusqu'en 1857. C'est un des plus fermes champions du parti réformiste et il a plus d'une fois exposé ses théories radicales à la tribune, dans la presse et dans les assemblées populaires. Il a, dit-on, fait une fortune considérable par la découverte d'un métal mixte, moins cher que le cuivre, et qui a été adopté pour doubler et cheviller la coque des navires.

MURAT (Napoléon-Lucien-Charles, prince), sénateur français, né à Milan, le 16 mai 1803, est le second fils de Joachim Murat, alors général, et de Caroline, troisième sœur du premier Consul. Élevé à Naples, dont son père occupait le trône depuis 1808, il suivit, après les événements de 1815, sa mère aux environs de Trieste, résida ensuite à Venise et s'embarqua, en 1824, pour aller rejoindre, aux États-Unis, son oncle Joseph Bonaparte et son frère aîné Achille; mais son vaisseau ayant fait naufrage sur les côtes d'Espagne, il fut conduit en prison et il éprouva de grandes difficultés pour recouvrer sa liberté. En 1827, il épousa miss Carolina Georgina Fraser; peu de temps après ce mariage, il fut réduit, par suite de faillites commerciales, à une situation si précaire qu'il n'eut, pendant plusieurs années, d'autres ressources pour subsister que le produit d'une école de jeunes filles tenue par sa femme. A deux reprises, en 1839 et en 1844, il vint en France, où le gouvernement ne lui permit de séjourner que peu de temps.

M. Murat, qui venait d'hériter des titres de son frère aîné, apprit aux États-Unis la proclamation de la République de 1848; il s'empressa de gagner l'Europe, présenta immédiatement sa candidature aux électeurs du Lot, et fut élu représentant à la Constituante, le premier sur sept, par 45000 suffrages. Membre du comité des affaires étrangères, il vota en général avec la droite, excepté dans la question des deux Chambres. Il servit de tout son pouvoir, après l'élection du 10 décembre, à la politique du président. Réélu par le Lot et la Seine, il opta pour le second département, fut nommé, le 3 octobre 1849, ministre plénipotentiaire à Turin, et remplacé, en 1850, par M. Ferd. Barrot; cette même année, une légion de la garde nationale de la banlieue de Paris le choisit pour colonel. Devenu sénateur, à la suite du coup d'État, par décret du 25 janvier 1852, il obtint, en 1853, le titre de prince, en vertu duquel il a droit aux qualifications de Monseigneur et d'Altesse. Dans ces derniers temps, surtout en 1855, on a beaucoup parlé des prétentions du prince à la couronne des Deux-Siciles et d'un parti libéral italien qui serait disposé à les soutenir; mais aucun fait n'est venu donner quelque autorité à ces bruits, et dans une lettre adressée au fils de sa sœur, le comte Pepoli, le prince Murat déclina toute initiative, laissant aux Italiens liberté complète d'action. De son côté, le gouvernement français n'a rien fait pour encourager de telles espérances.

De son mariage avec miss Fraser (1827), il a eu cinq enfants : *Caroline*, née en 1830, et mariée, en 1856, au baron de Chassiron; *Joseph-Joachim-Napoléon* Murat, né en 1831, aujourd'hui sous-lieutenant dans le régiment des guides; *Achille*, né en 1835; *Anna*, née en 1838; et *Louis-Napoléon*, né en 1852.

Ses deux sœurs sont encore vivantes : l'une, *Lætitia-Joséphine*, née le 25 avril 1802, a épousé le comte Pepoli, de Bologne; l'autre, *Louise-Julie-Caroline*, née le 22 mars 1805, est femme du comte Rasponi, de Ravenne.

MURAT (Joachim-Joseph-André, comte), député français, né le 12 décembre 1828, descend d'un frère du roi de Naples, André Murat, qui reçut de l'empereur le titre de comte. Fils de Pierre-Gaëtan, ancien député du Lot, mort en 1847, il fut élevé à Paris, se maria en 1854 et remplaça, la même année, M. Lafon de Caix

comme député du Lot au Corps législatif. En 1857, il a assisté, en Russie, au couronnement de l'empereur Alexandre II et en a publié la relation (in-8). Il est chevalier de la Légion d'honneur. Sa sœur, Caroline, née en 1836, a épousé, en 1854, le marquis du Tillet.

MURAT (Jean), peintre français, né à Felletin (Creuze), en août 1807, étudia la peinture sous Regnault, Blondel et M. Hersent, entra à l'École des beaux-arts, en 1828, et y remporta, après divers prix, de 1830 à 1836, le grand prix de peinture historique au concours de 1837, sur ce sujet : *Sacrifice de Noé au sortir de l'arche*. Il avait précédemment exposé : *Veuve au tombeau de son mari mort pour la liberté*, *Circé*, *Eucharis*, *Charles VII et Agnès Sorel*, plusieurs *portraits* (1831-1835). De retour de la villa Médicis, en 1842, il a exécuté depuis : *Agar dans le désert* (1842); *les Lamentations de Jérémie* (1844); *Numa écrivant ses lois agricoles sous l'inspiration d'Égerie*, acquis par la liste civile (1846); *Abraham recevant les trois anges* (1849); *Aimez-vous les uns et les autres, ou le Christ prêchant la charité* (1853). L'*Agar* de 1842 a été son seul envoi à l'Exposition universelle de 1855. En dehors des salons, M. J. Murat a concouru à quelques décorations monumentales, et notamment exécuté, à Saint-Séverin, *Marthe et Marie aux pieds de Jésus-Christ* (1854). Il a obtenu une 2ᵉ médaille en 1842, et une 1ʳᵉ en 1844.

MURAT-SISTRIÈRES (Jean-Baptiste-Eugène DE), ancien représentant du peuple français, né d'une famille originaire du Cantal, en 1801, et fils d'un général de la République et de l'Empire, entra, en 1817, à l'École polytechnique et passa, en 1819, à l'École d'application de Metz. Il se retira du service militaire en 1836, avec le grade de capitaine d'artillerie et se fixa dans ses propriétés, près de Vic. Élu conseiller général du département du Cantal, il fut porté, mais sans succès, par les libéraux, comme candidat à la députation pour l'arrondissement d'Aurillac. Plus heureux en 1848, il fut nommé représentant du peuple, le troisième sur sept, par 22 000 voix environ. Membre du comité des finances, il vota, en général, avec la droite. Il fut réélu le deuxième à la Législative, et entra dans la coalition des anciens partis monarchiques, tout en se prononçant contre la politique particulière de l'Élysée. Après le coup d'État du 2 décembre 1851, il se tint à l'écart des affaires publiques, et cessa même, l'année suivante, de faire partie du conseil général de son département.

MURCHISON (sir Roderick IMPEY), célèbre géologue anglais, né, en 1792, à Tarradale, village d'Écosse, et élevé au collège de Durham, fut admis à l'École militaire de Marlow, nommé enseigne en 1807 et envoyé en Espagne. Il servit d'abord dans l'infanterie, prit part à plusieurs campagnes et fut attaché à l'état-major de son oncle, le général A. Mackenzie; ensuite il passa dans la cavalerie et se retira en 1831 avec le grade de capitaine de dragons. Il y avait alors plus de quinze ans qu'il avait tourné toute son activité sur l'étude de la géologie et en particulier des plus anciennes couches de la croûte terrestre. De 1831 à 1835, il parcourut l'Angleterre et le pays de Galles en compagnie de Philipps et publia, en 1836, le fruit de ses longues recherches sous le titre : *le Système silurien* (the Silurian system, in-8), ouvrage qui lui fit une réputation européenne. Dans ce système qui a pris son nom de la tribu celtique des Silures, habitant originairement le pays de Galles, il décrivit avec exactitude les couches primordiales, composées en grande partie de schistes ardoises et de calcaires, et introduisit en même temps une nomenclature plus régulière touchant les formations successives du grauwacke. Plus tard, la similitude de ses observations le conduisit à l'étendre à diverses contrées de l'Europe occidentale ainsi qu'aux massifs de la Scandinavie et de la Russie, où les énormes entassements de rochers avaient peu ou point souffert de l'action destructive des éléments.

En 1839, M. Murchison fut invité par le tzar Nicolas à étudier la constitution géologique de son vaste empire, qui avait déjà été exploré, à ce point de vue, par Strangway, Pander, Erman et autres savants. Il partit en compagnie de MM. Sedgwick, de Verneuil et de Keyserling, visita d'abord une grande partie de l'Allemagne et de la Pologne et, son voyage terminé, en consigna les importants résultats dans sa *Géologie de la Russie d'Europe et des monts Ourals* (Geology of Russia in Europe and the Oural mountains; Londres, 1845, 2 vol. in-4; 1853, nouv. édit.), à laquelle se rattache un travail précédemment publié *sur la Structure géologique des régions du nord et du centre de la Russie* (On the geological structure of the northern and central regions of Russia; 1841). Le tzar n'attendit pas que sa mission fût achevée pour le combler des témoignages de sa satisfaction; il lui ouvrit les portes de l'Académie des sciences de Pétersbourg, lui fit présent d'un magnifique vase d'aventurine monté sur un socle de porphyre et le nomma grand-croix de l'ordre de Saint-Stanislas et chevalier de Sainte-Anne. A son retour, M. Murchison reçut du gouvernement anglais des lettres de noblesse (février 1846).

Depuis cette époque, ce savant, revenant sur ses premiers travaux, a présenté dans un gros volume, le développement complet de ses idées et de ses recherches sur le système qu'il a créé (*Siluria*; 1854, in-8). Il y expose avec beaucoup de clarté et dans les plus grands détails ses vues particulières sur la composition des roches primordiales, leurs altérations et les fossiles organiques qu'elles renferment en abondance; en outre, il démontre que le système silurien s'est formé partout des mêmes éléments et se retrouve identique à lui-même en Europe, dans l'Himalaya, au cap de Bonne-Espérance, en Océanie, au Chili, etc. Citons encore son magnifique *Atlas géologique de l'Europe* (1856, in-4), dressé avec la collaboration de MM. Nicol et Johnston.

Sir R. Murchison a présidé plusieurs fois la Société géologique et la Société géographique de Londres; il est associé de la Société royale et de plusieurs compagnies savantes du continent, et correspondant de l'Académie des sciences (section de minéralogie). En 1855, il a succédé à Th. de La Bèche dans les fonctions de directeur du musée de géologie pratique. Sa collaboration aux divers recueils scientifiques est incessante, et l'on porte à plus de cent le nombre des mémoires qu'il y a fait insérer sur la plupart des branches de la physique. Nous pouvons ajouter que, dès 1844, il a constaté une frappante ressemblance entre les terrains aurifères des monts Ourals et ceux de l'Australie, et qu'en 1846, il a adressé à lord Grey, ministre des colonies, un rapport fort étendu sur ce sujet.

MURE (William), antiquaire écossais, né, en 1799 à Caldwell (comté d'Ayr), et fils d'un officier supérieur de l'armée, fit ses études à Westminster et à Édimbourg, et les compléta dans les universités d'Allemagne. Il siégea à la Chambre des Communes de 1846 à 1855 pour le comté de Renfrew. On a de lui quelques ouvrages estimés :

Journal d'un voyage en Grèce (Journal of a tour in Greece; 1838), une dissertation sur *le Calendrier des anciens Égyptiens* (On the Calendar of ancient Egypt); *la Langue et la littérature de la Grèce* (the Language and Literature of Greece; 1850), ouvrage d'érudition que l'on a comparé aux meilleures productions de l'Allemagne; etc.

MURET (Théodore-César), littérateur français, né à Rouen, le 24 février 1808, d'une famille de protestants qui avait été chassée de la France par la révocation de l'édit de Nantes, commença ses études dans sa ville natale et les termina à Genève. Il se fit recevoir avocat à Paris; mais il abandonna le barreau pour la littérature et la critique. La franchise de ses opinions légitimistes lui valut un emprisonnement de deux mois en 1832, et un second d'un mois, en 1845. Avant d'écrire dans *l'Union*, où ses feuilletons hebdomadaires ont eu du succès, il avait collaboré à *la Mode* (1831-1832), à *la Quotidienne*, à *l'Opinion publique* (1848-1849). Il a écrit plusieurs pièces de théâtre : un drame historique, *Paul Ier* (1832); des comédies en vers, *Corneille à Rouen* (2 actes), jouée à Rouen en 1839; *les Droits de la femme* (Théâtre-Français, 1837); *Juana* (1838); *le Philanthrope*, en 3 actes (Odéon, 1843); *Michel Cervantès*, en 5 actes et en vers (Odéon, 1856); et plusieurs vaudevilles, en société avec divers collaborateurs, particulièrement avec les frères Cogniard : *le Médecin de campagne*, au Gymnase (1838); *le Docteur Saint-Brice*, à la Porte-Saint-Martin (1840); *une Journée chez Mazarin* (1841); *les Iles Marquises*, à la Porte-Saint-Martin (1853), etc.

On a encore de M. Th. Muret, dans le genre historique : *Histoire de Paris* (1837, in-18; 2e édit., 1851); *les Grands hommes de la France* (1838, 2 vol. in-8); *Souvenirs de l'Ouest* (1839, in-18); *Histoire de l'armée de Condé* (1844, in-8); *Histoire des guerres de l'Ouest* (1848, 5 vol. in-8); dans le roman : *Jacques le Chouan* (1833, in-8); *le Chevalier de Saint-Pons* (1834, 2 vol. in-8); *Georges, ou Un entre mille* (1835, in-8); *Mademoiselle de Montpensier* (1836, in-8), etc. Il faut citer aussi les brochures politiques ou religieuses suivantes, *Vies populaires de Henri de France* (1840, in-18), *de Bonchamps* (1845, in-8), *de Cathelineau*, *de La Rochejaquelein*, *de Charette*, *de Cadoudal* (1845); *la Vérité aux ouvriers, aux paysans et aux soldats* (1849), écrit de circonstance, tiré à 618 000 exemplaires; *les Ravageurs*, *la Démocratie blanche*, *Paroles d'un protestant* (nouv. édit., 1857, in-18); *Histoire de Henri Arnaud*, pasteur de Vaudois (1853, in-18); *les Galériens protestants* (1854, in-18); *A travers champs* (1858, in-12), etc.

MURGER (Henry), littérateur français, né à Paris, en 1822, d'une famille pauvre et obscure, ne reçut d'abord qu'une instruction élémentaire, puis entra, comme petit clerc, chez un avoué, et plus tard, en 1838, sur la recommandation de M. de Jouy, comme secrétaire, chez le comte russe Tolstoy; c'est alors qu'en lisant à son patron les œuvres contemporaines, il sentit s'éveiller sa vocation littéraire. Il commença par faire des vers, écrivit contre le poëte Barthélemy des satires restées inconnues, et acheva, en 1843, un poëme, *Via dolorosa*, qui ne trouva point d'éditeur. Il se jeta alors dans cette vie d'aventures et de misère lettrée qu'il a si heureusement décrite sous le nom de *Bohême*. Il connut M. Champfleury avec lequel il composa plusieurs vaudevilles pour le petit théâtre du Luxembourg. Rédacteur du *Moniteur de la mode*, puis du *Castor*, journal des chapeliers, il envoya en 1844, à *l'Artiste*, de gracieux sonnets : *le Balcon de Juliette* et *le plongeur*, qui furent à peine remarqués, puis, en 1845, *l'Adieu à Nini*, *Après le carnaval*, *les Amour d'un grillon et d'une étincelle*, conte fantaisiste; et enfin, en 1848, les *Ballades allemandes*. Il passa alors au *Corsaire* où il donna *Orbassan le confident* (1848), nouvelle; *Scènes de la vie de Bohême* (1848), mémoires de sa jeunesse, qui décidèrent enfin de sa réputation.

M. Murger publia ensuite *le Requiem d'amour*, poésie, dans *l'Artiste*; *les Amours d'Olivier*, récit autobiographique, dans *l'Événement*; *le Souper des funérailles*, nouvelle, dans *le Dix-décembre*. Il donna avec MM. Vitu, Banville et Fauchery, *la Résurrection de Lazare*, roman par lettres, faisant suite aux *Amours d'Olivier*. Il arrangea pour le théâtre *la Vie de Bohême*, et en fit, avec M. Th. Barrière, une pièce en cinq actes qui fut représentée aux Variétés, en 1851, avec un éclatant succès. L'année suivante, il fit jouer avec moins de bonheur, au Théâtre-Français, une comédie en un acte, *le Bonhomme Jadis*. Le succès de *la Vie de Bohême* avait ouvert à M. Murger *la Revue des Deux-Mondes*, où il publia : en 1851, *Claude et Marianne*, épisode de la vingtième année; en 1852, *le Dernier rendez-vous*, roman; *le Pays latin*, scènes de la vie d'étudiant; en 1853, *Adeline Protat*, scènes de campagne; en 1854, *les Buveurs d'eau*, nouvelles scènes de la vie de Bohême; etc.

M. H. Murger, qui par ce retour fréquent sur les mêmes sujets, ne témoigne peut-être pas d'une grande fécondité d'invention, y porte du moins toujours de la verve, de l'enjouement et ce mélange de la fantaisie et du sentiment de la réalité qui donne à son style un charme particulier. Il a publié encore, depuis 1853 : *Scènes de la vie de jeunesse*, *le Dessous du panier*, *Ballades et fantaisies*, *Propos de ville et propos de théâtre*, *le Roman de toutes les femmes*, *Scènes de la vie de campagne* (1856), etc.

MURHARD (Karl), publiciste allemand, frère cadet de Frédéric Murhard, l'un des chefs de l'opposition en Westphalie, de 1815 à 1848, mort en 1853, est né à Cassel, le 23 février 1781. Après avoir fait ses études à Gœttingue et à Marbourg, il fut reçu docteur en droit, et entra en 1800, aux archives de Cassel, dont il devint directeur en 1804. Il fit partie du conseil d'État du roi Jérôme, fut nommé, en 1810, chef de division au ministère des finances de Westphalie, et deux ans après, liquidateur de la dette publique. En 1812, il publia, avec Hassel, un journal intitulé : *la Westphalie sous Jérôme Napoléon*. Maintenu dans sa place, après la Restauration, il renonça, en 1818, sous l'inspiration de son frère, à toute fonction publique, alla habiter Francfort, fut compromis dans les affaires de 1823, se cacha à Wetslar, et revint dans la suite habiter Cassel.

On doit à M. Karl Murhard : *Idées sur l'économie sociale et sur l'économie politique* (Ideen über wichtige Gegenstaende aus dem Gebiete der Nationalœconomie, etc ; Gœttingne, 1808); *sur l'Argent et les monnaies* (über Geld und Münze; Cassel et Marbourg, 1809); *Théorie de l'argent et de la monnaie* (Theorie des Geldes und der Münze; Leipsick, 1817); *Théorie et politique du commerce* (Theorie und Politik des Handels; Gœttingue, 1831, 2 vol.) ; *Théorie et politique de l'impôt* (Theorie und Politik der Besteuerung; Ibid., 1834). Il a repris, après son frère, la continuation du grand *Recueil des traités* de Martens (t. XII, 1854).

MURRAY (Nicolas), théologien américain, né

en Irlande, en 1802, et d'abord destiné au commerce, passa en Amérique en 1818, et fut quelque temps employé dans l'imprimerie des frères Harpers. Il entra à William College (Massachussets), en 1822, et, après avoir étudié la théologie au séminaire de Princeton (New-Jersey), fut ordonné en 1829. Il est chargé, depuis 1833, d'une église presbytérienne d'Elizabethtown. M. Murray est surtout connu comme un polémiste religieux plein d'originalité et de verve, et il jouit à ce titre, sous le pseudonyme de *Kirwan*, d'une véritable popularité. En 1847, parut, sous ce nom de plume, la première série de ses *Lettres à l'archevêque catholique de New-York* [M. Hughes] (Kirwan's Letters, nouvelle édition; New-York, 1855, in-12). Il donna, en 1848, une seconde et une troisième série de ses lettres, qui ont été traduites en plusieurs langues et notamment en français, sous ce titre : *Lettres à un évêque de l'Église romaine sur le caractère, les tendances et les influences de la papauté*, par Kirvan (in-12).

On a encore de M. Murray : *le Déclin de la papauté et ses causes* (the Declin of Popery and its Causes); *le Papisme chez lui* (Romanism at home, 1852, in 12; New-York, nombreuses éditions); *les Hommes et les choses en Europe* (Men and Things in Europe, in-12; Ibid., 1853), recueil d'observations faites dans un voyage en Europe en 1851; *Croquis de paroisse* (Parish Pencilling; Ibid., in-12, 1854), comprenant la vie et les impressions d'un ministre, puis des sermons, des articles de journaux et un petit volume sur Elizabethtown, le lieu de sa résidence.

MUSART (Napoléon), musicien français, né en 1789, a été, dès l'origine des bals publics à Paris, le chef d'orchestre favori de la jeunesse dansante. Son nom, prodigué par tous les éditeurs en tête d'une foule de *Quadrilles*, et affiché à l'envi par les entrepreneurs de fêtes et de soirées, a été, jusqu'en 1852, un des attraits des bals de l'Opéra, où son *Galop infernal* a eu le plus étourdissant des succès. Vers 1840, il avait fondé, dans la salle Vivienne, des concerts qui ont eu plusieurs années de vogue. Depuis que son bras, presque complétement paralysé, ne peut plus tenir le bâton de chef d'orchestre, il vit retiré à Auteuil. Son fils, M. Alfred Musart, né à Paris, en 1828, a entrepris, en 1856, de ressusciter à l'hôtel d'Osmond, sous le nom de *Concerts de Paris*, les anciennes soirées musicales de la rue Vivienne.

MUSSET (Louis-Charles-Alfred de), célèbre poëte français, membre de l'Académie française, né à Paris, le 11 novembre 1810, est fils de Musset-Pathey, l'auteur d'un ouvrage estimé sur *la Vie et les œuvres de J. J. Rousseau*. Il fut au collége Henri IV le condisciple du duc d'Orléans, dont l'amitié ne lui a jamais manqué depuis et dont la mort lui inspira une de ses pièces les plus éloquentes. En 1828, il eut un prix de dissertation latine au concours général et publia un opuscule insignifiant : *l'Anglais mangeur d'opium*. Au sortir du collége il essaya diverses études, la médecine, le droit, la banque, la peinture; enfin il fut entraîné par le mouvement littéraire de 1830 vers la poésie. Encouragé par M. Victor Hugo et Charles Nodier, il risqua un premier volume de vers, les *Contes d'Espagne et d'Italie* (1830), qui révélèrent un poëte. Ces récits cavaliers et immoraux de parti pris eurent un succès de scandale. Les hardiesses bizarres de la fameuse ballade à la lune soulevèrent bien des réclamations, mais le public admira quand même *Don Paez*, *les Marrons du feu*, *l'Andalouse* et cette populaire *Marquise*, mise en musique par Monpou. En 1831, parut un nouveau recueil (*Octave*, *Rafael*), et en 1833, *le Spectacle dans un fauteuil*, comprenant *la Coupe et les lèvres*, poëme plein de désespoir et d'horreur, une délicate comédie : *A quoi rêvent les jeunes filles*, et un conte en vers, *Namouna*, où le type de don Juan, ressuscité par le poëte, lui a fourni, peut-être, ses deux cents plus beaux vers.

Célèbre à vingt-trois ans, M. A. de Musset devint le secrétaire intime de George Sand et fit avec l'illustre romancière le voyage d'Italie. Venise garde les secrets que les *Lettres d'un voyageur* et la *Confession d'un enfant du siècle* (1836), ont incomplétement révélés. Dans ce dernier livre, M. Alfred de Musset afficha une misanthropie sombre, et ce dédain précoce de la vie qui ne le quitteront plus. L'expression la plus vive de cet amer sentiment est *Rolla*, qui parut, en 1835, dans la *Revue des Deux-Mondes*, et dont toute une génération a su par cœur les apostrophes impies. De 1835 à 1840, il publia encore dans la *Revue des Deux-Mondes*, *une Bonne fortune*, *Lucie*, une *Ode* sublime à la Malibran, *l'Idylle*, le conte de *Silvia* et surtout *les Nuits*, *la Lettre à Lamartine* et *l'Espoir en Dieu*, trois chefs-d'œuvre de grâce élégiaque. En 1840, lors des affaires d'Orient, une chanson nationale allemande provoqua de sa part une fière réponse intitulée : *Nous l'avons eu, votre Rhin allemand!* A cette époque parurent, dans la bibliothèque Charpentier, diverses éditions de ces premières poésies.

Depuis quelques années, M. Alfred de Musset s'était encore fait connaître comme prosateur, en publiant dans la *Revue des Deux-Mondes*, des nouvelles qui se distinguent par l'analyse des passions, et des comédies-proverbes, pleines d'une finesse délicate poussée quelquefois jusqu'au marivaudage. Citons parmi ses nouvelles : *Emmeline*, *les Deux maîtresses*, *le Fils du Titien*, *Frédéric et Bernerette*, *Croisilles*, *Margo*, *Mimi Pinson*, etc. Voici ses comédies : *Andrea del Sarto*, *Lorenzanio*, *les Caprices de Marianne*, *Fantasio*, *On ne badine pas avec l'amour*, *la Nuit vénitienne*, *Barberine*, *le Chandelier*, *Il ne faut jurer de rien*, *un Caprice*, *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, qui parurent de 1835 à 1848. Ces petites pièces auxquelles personne, en France, n'avait songé pour le théâtre, furent jouées en Russie par Mme Allan, et c'est de là que *le Caprice* vint aborder, en 1847, le Théâtre-Français. Il y réussit, ainsi que *les Caprices de Marianne*, *Il ne faut jurer de rien*, *la Porte ouverte ou fermée*. Mais M. de Musset fut moins heureux avec des pièces composées expressément pour la scène : *Louison*, *On ne saurait penser à tout*, *Carmosine*, jouées aux Français, en 1849 et 1850, *Bettine*, jouée au Gymnase en 1851, et *l'Habit vert*, aux Variétés, en 1849, en collaboration avec M. Émile Augier.

Depuis 1848, la misanthropie du poëte semblait avoir augmenté, en même temps que sa verve diminuait. La révolution lui ôta une place de bibliothécaire au ministère de l'intérieur qu'il avait due à la protection du duc d'Orléans, et que l'Empire lui rendit d'ailleurs avec le titre de lecteur de l'impératrice. Il chercha dans le jeu et dans des excitations plus grossières l'inspiration qui lui manquait. Un dernier volume de vers qu'il fit paraître en 1850, trahit une lassitude prématurée. L'Académie lui accorda cependant, en février 1852, le fauteuil de Dupaty. Le discours qu'il prononça à cette occasion parut mesuré à quelques-uns et terne à la plupart. Depuis, M. de Musset a donné à peine quelques pages de prose. — Il est mort le 1er mai 1857, laissant quelques pièces de vers et un drame inachevé.

Le prosateur, dans M. de Musset, n'a qu'une médiocre originalité. Il a suivi la moins bonne

des deux traditions du XVIII[e] siècle, et s'il a quelquefois la franchise d'esprit de Voltaire, il tombe souvent dans la grâce équivoque de Crébillon fils et l'affectation de Marivaux. Mais des critiques ont été jusqu'à lui donner comme poëte la première place parmi les contemporains. C'est lui, du moins, qui appartient le plus à sa génération par ses doctrines et à la France par son esprit. Il a de Byron l'imprécation fougueuse et de Regnier la rondeur satirique. Il égale par moments, mais avec moins de souffle, l'énergie brillante de Victor Hugo, et les langueurs mélancoliques de Lamartine. Artiste et indépendant avant tout, il ne s'est préoccupé ni de la morale ni des systèmes, il a suivi son époque et son inspiration propre; son matérialisme et sa désinvolture sont également pour lui affaire d'imagination. La fantaisie, gracieuse souvent et quelquefois horrible, règne d'un bout à l'autre de ses ouvrages. Même en condamnant l'influence pernicieuse qu'il a exercée sur la jeunesse dont il fut le poëte favori, il ne faut pas oublier que c'est une influence transmise et dont il a été lui-même la première victime.

MUSSET (Paul Edme DE), littérateur français, frère aîné du précédent, né à Paris, le 7 novembre 1804, s'est fait connaître par un certain nombre de romans où le style a beaucoup d'élégance et de sobriété. Les principaux sont : *la Table de nuit, équipées parisiennes* (1832); *Samuel* (1833); *la Tête et le cœur* (1834); *Lauzun* (1835, 2 vol.); *Anne de Boleyn* (1836, 2 vol); *le Bracelet* (1839); *Mignard et Rigaud* (1839, 2 vol.); *Guise et Riom* (1840, 2 vol.); *Mme de la Guette* (1842, 2 vol.); *Course en voiturin* (1845, 2 vol.); *Originaux du* XVII[e] *siècle* (1848); *les Nuits italiennes* (1848, 2 vol.); *Jean le Trouveur* (1849); ainsi que des nouvelles dans la *Revue des Deux-Mondes : le Dernier abbé*, *Puylaurens*, *Scènes de la vie sicilienne*, etc. On cite comme le meilleur des romans de M. Paul de Musset ses *Femmes de la régence* (1841, 2 vol. in-8), souvent rééditées.

A la suite d'un voyage à Venise, d'où il rapporta une traduction des mémoires excentriques de Gozzi, publiée dans *le National* en 1846, il prit en 1848, la rédaction du feuilleton dramatique de ce journal, et se fit estimer par une consciencieuse érudition. En 1856, M. Paul de Musset aborda le théâtre et fit représenter à l'Odéon *la Revanche de Lauzun*, suivie de *Christine, roi de Suède* (1857), deux comédies qui manquaient d'entrain dramatique et qui n'obtinrent qu'un succès littéraire.

MUSTOXIDIS (André), littérateur et historien grec, né en 1787, à Corfou (Iles Ioniennes), fit ses études en Italie et fut reçu, à l'âge de dix-huit ans, docteur de l'université de Pavie. A la suite d'un essai historique sur la Grèce, depuis les temps héroïques jusqu'au XII[e] siècle, publié l'année suivante, en italien, il fut nommé historiographe du gouvernement des Sept-Iles. Destitué, en 1820, par le haut commissaire britannique, lord Thomas Maitland, pour avoir publié un mémoire anonyme, intitulé : *Exposé des faits qui ont précédé et suivi la cession de Parga* (Paris, 1819), il se retira en Italie, où son ami le comte Georges Mocenigo, ministre de Russie à Turin, le fit attacher à sa légation, avec mission de rechercher dans les bibliothèques et les musées de la péninsule, les divers documents relatifs aux établissements commerciaux des Génois et des Vénitiens dans la Crimée et la mer Noire. M. Mustoxidis publia, durant cet intervalle, une série d'ouvrages en langue italienne, notamment une traduction très-estimée d'Hérodote. Il revint en Grèce, lors de l'avénement de Capo d'Istria à la présidence et fut nommé par lui directeur de l'instruction publique. Démis de cette fonction après la mort de son protecteur, il se retira à Corfou et s'y consacra tout entier à des travaux historiques et littéraires, au premier rang desquels l'on doit compter l'Ἑλληνομνήμων, recueil périodique de dissertations sur le moyen âge de la Grèce, et une grande *Histoire des Iles Ioniennes*, entreprise par ordre du gouvernement, et non encore publiée.

Philologue distingué, M. Mustoxidis a découvert et publié, pour la première fois en entier, le discours d'Isocrate (Περὶ τῆς ἀντιδόσεως; Milan, 1812); puis, avec M. Demétrios Schinas, le *Recueil des fragments inédits des auteurs grecs*, d'après les manuscrits de la bibliothèque Ambroisienne (Venise, 1816-1817). Dans ces dernières années, il a été l'un des collaborateurs les plus actifs de *la Pandore*, revue littéraire fort accréditée en Grèce.

M. Mustoxidis est membre correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), et décoré des ordres de divers pays.

MUSURUS (Constantin), diplomate ottoman, né en 1807, à Candie, d'une famille grecque ancienne, que l'on fait descendre de Marc Musurus, un des plus célèbres érudits du XVI[e] siècle, vint, dès sa jeunesse à Constantinople et entra, comme maître de langues, dans la maison du prince Vogoridis (voy. ce nom), dont il devait plus tard épouser la fille, et qui le chargea à plusieurs reprises de missions importantes dans son gouvernement de Samos. Plus tard, il entra au service direct de la Porte et fut nommé, par le crédit de son beau-père, ministre de Turquie à Athènes (1845 ou 1846). Rappelé à Constantinople (janvier 1847), à la suite d'un incident qui amena une rupture des relations diplomatiques, pendant onze mois, entre la Grèce et la Porte ottomane, il retourna à son poste, le 21 février de l'année suivante, et faillit, deux mois après, être victime d'une tentative d'assassinat de la part d'un grec de Turquie. L'habileté et l'énergie dont le jeune diplomate fit preuve dans une situation difficile lui valurent, à la fin de cette même année, la charge de ministre à Vienne, et plus tard (avril 1851) celle d'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire à Londres. Il rendit, dans ce nouveau poste, de grands services à la Porte, qui l'en récompensa en lui conférant, en 1855, le grade de fonctionnaire de premier rang, et l'année suivante (1856) le titre d'ambassadeur.

MUTEL (Mlle Herminie), peintre miniaturiste française, née à Reims, vers 1817, et élève de Mme de Mirbel, a exposé presque sans interruption, de 1839 à 1857, une longue série de portraits de personnages, plus ou moins dissimulés sous des initiales. On ne peut citer, avec authenticité, que les généraux *Naudet* et *Dwernicki* (1845); *le général Carbuccia*, *MM. Oudot*, *Charles*, *Louis* et *René Dancla* (1853 et 1855). Cette artiste a obtenu une 3[e] médaille en 1839, une 2[e] en 1841, et une 1[re] en 1845.

MYLIUS (Ferdinand-Frédéric-Henri DE), général français, né à Louisbourg (Wurtemberg), le 6 février 1784, et fils d'un officier supérieur, fut, dès l'âge de huit ans, porté sur les cadres de la légion belge, reçut, dans les camps, une éducation toute militaire, devint lieutenant (1800), au corps des Francs du Nord, puis au 21[e] de ligne, et fut nommé capitaine à Iéna, où un coup de feu l'atteignit grièvement au côté. De 1808 à 1813, il prit part aux guerres de l'Espagne, reçut

plusieurs blessures et fut cité dans les rapports pour sa brillante valeur à Gyon, aux Arapiles et à Vittoria. Il fit la campagne de France, au 117e de ligne, avec le grade de major, et organisa la garde nationale mobile du Rhône.

Mis en non-activité pour avoir repris du service dans les Cent-Jours, M. de Mylius ne fut employé qu'en 1819. Nommé colonel en 1823, il fit en cette qualité la double campagne de Morée (1828-1829), et sa belle conduite le fit porter, en 1830, pour la croix de commandeur de la Légion d'honneur, qu'il obtint après la révolution de Juillet. Le 11 octobre 1832, il fut promu au grade de maréchal de camp et commanda les départements du Morbihan et de la Drôme. Laissé en disponibilité depuis 1837, il a été inscrit, en 1849, dans la deuxième section (réserve) de l'état-major général.

N

NAAS (Richard SOUTHWEL BOURKE, lord), homme politique anglais, né en 1822, à Dublin, a quitté le nom de Bourke lorsque son père a été élu, en 1852, pair représentatif d'Irlande, sous le titre de comte de Mayo. Après avoir fait ses études à l'université de Dublin, il voyagea dans les pays du Nord et publia un récit de ses impressions : *Saint-Pétersbourg et Moscou* (1845). Sous le ministère de lord Derby, dont il partage les opinions politiques, il a rempli les fonctions de secrétaire en chef de l'Irlande (1852). Envoyé, en 1847, à la Chambre des Communes par le bourg de Kildare, il y a représenté ensuite celui de Coleraine, qui l'a réélu en 1857. Il fait partie du Conseil privé.

NACHET (J...), magistrat français, ancien représentant, né à Paris le 20 juillet 1802, et fils d'un médecin, étudia le droit, fut reçu avocat et se fit connaître par la publication de quelques ouvrages de morale et d'économie politique, tels que : *l'Abolition de la traite des noirs* (1823), mémoire qui obtint la médaille d'or de la Société de la morale chrétienne; *Mélanges littéraires et scientifiques* de Malte-Brun (1828, 3 vol. in-8); *de la Liberté religieuse en France* (1830; 2e édit., augmentée, 1833, in-8), mémoire également couronné. Après la révolution de Juillet, il travailla à la rédaction du *Journal de Paris* et succéda, au mois d'août 1831, à M. Quenault, dans sa charge d'avocat à la Cour de cassation. Du 3 mars au 4 mai 1848, M. Nachet occupa, auprès de la Cour suprême, les fonctions de procureur général, et, en 1849, il en fut nommé conseiller. Après s'être vainement porté, dans l'Aisne, en concurrence de M. Debrotonne (1846), comme candidat à la Chambre des Députés, il fut envoyé, en 1848, par le même département, à l'Assemblée constituante, où il s'inscrivit au comité de la justice. Républicain modéré, il vota, en général, avec la droite, jusqu'à l'élection du 10 décembre, puis se rapprocha de la gauche avec laquelle il se prononça contre la proposition Rateau, l'interdiction des clubs et l'expédition d'Italie. Non réélu à la Législative, il reprit son siége à la Cour de cassation.

NACHIMOW (Paul-Stephanowitsch), amiral russe, né en 1803, dans le gouvernement de Smolensk, fit ses études à l'École navale de Saint-Pétersbourg, accompagna, en 1822, le capitaine Lasarew dans son voyage autour du monde, assista, en 1827, à la bataille de Navarin, obtint, en 1828, le commandement d'une corvette en 1833, celui d'une frégate, et devint, en 1838, capitaine de première classe. Il commanda ensuite le vaisseau de ligne *Silistria*, qui délivra le fort Golowin, attaqué par les montagnards, et fut promu à cette occasion au grade de contre-amiral (1845). Bientôt après, il devint chef de la cinquième division et, en 1852, fut nommé vice-amiral. Il fut chargé, en cette qualité, de commander la flotte russe de la mer Noire, et livra alors la sanglante bataille de Sinope, dans laquelle la flottille turque fut détruite (30 novembre 1853). Lors du débarquement des armées alliées en Crimée, il se prononça en vain, dans le conseil de guerre, pour l'attaque de la flotte anglo-française, et fut forcé par Mentschikoff de couler ses vaisseaux à l'entrée du port de Sébastopol. Durant le siége de cette ville, M. Nachimow déploya beaucoup d'activité et de courage. Il fut blessé à plusieurs reprises, se refusa à ôter ses épaulettes d'officier qui servaient de cible au tir des chasseurs français, et mourut le 10 juillet 1855, frappé d'une balle à la tempe. Il venait d'être nommé amiral.

NADAR (Félix TOURNACHON, dit), caricaturiste français, né à Paris, le 5 avril 1820, d'une famille d'anciens libraires lyonnais, fit des classes assez peu suivies au collége de Versailles et au collége Bourbon, puis alla étudier à Lyon la médecine, qu'il abandonna bientôt pour écrire dans le *Journal et fanal du commerce* et dans *l'Entr'acte lyonnais*. Revenu à Paris en 1842, il écrivit, sous le nom de *Nadar*, dans *la Vogue*, *le Négociateur* et *l'Audience*. Après avoir été secrétaire de Charles de Lesseps et de Charles Grandin, député de l'Eure (1844-1846), il passa deux années à Versailles. En 1848, il fit, dans le nord de la Prusse, un voyage aventureux qui lui valut quelques semaines d'internement à Eisleben, et revint à Paris s'occuper à la fois de dessin, de littérature, de théâtre et même d'industrie. Il fonda la *Revue comique* (1849) et ouvrit plus tard un atelier de photographie qu'il laissa bientôt à son frère, mais qu'il voulut reprendre depuis, en disputant à ce dernier, par un procès qu'il perdit (avril 1856), son pseudonyme. Alors, sous le nom de *Nadar aîné*, il ouvrit un nouvel atelier de photographie, qu'il dirige encore. Ses produits viennent d'obtenir une médaille d'honneur à l'exposition spéciale de photographie de Bruxelles (novembre 1856).

M. Nadar est moins connu cependant par son habileté comme photographe que par ses œuvres de littérature légère et par les dessins répandus sous son nom. A la tête de ces derniers, on cite la grande galerie de célébrités contemporaines, intitulée *Panthéon-Nadar* (1854), qui a eu plus de succès chez les étrangers que chez nous, et qui est restée la première des quatre feuilles annoncées. Il a pris depuis six ans une part active au *Journal pour rire* et à une foule de feuilles que l'année 1856 a vu éclore, telles que *le Petit Tintamarre*, le *Polichinelle*, le *Petit journal pour rire*, etc. Ses titres littéraires sont des *Nouvelles*, fournies, de 1845 à 1848, au *Corsaire*, au *Commerce*, etc. *Quand j'étais étudiant* (1857, in-18), roman; puis *Pierrot ministre*, par un pair sans ouvrage (1847) et *Pierrot boursier* (1854), pantomimes jouées, la première aux Funambules, la seconde aux Folies-Nouvelles; etc.

NADAUD (Martin), ancien représentant du peuple français, né à Lamartinesche (Creuse), en

1815, vint à Paris en 1830 pour y exercer son état d'ouvrier maçon, et fut un des adeptes des doctrines de M. Cabet. Il présida, après la révolution de 1848, le club des habitants de la Creuse à Paris. Aux élections de mai 1849, il fut envoyé par ses compatriotes à l'Assemblée législative. Il travaillait alors à la mairie du XIIe arrondissement, et n'abandonna son échafaudage que le jour de l'installation des représentants. Pendant cette session, il passa rapidement dans les rangs des partisans de M. Proudhon et vota avec la Montagne. Il aborda même la tribune. Après le 2 décembre, il quitta momentanément la France, puis revint à Paris reprendre modestement sa truelle.

NADAUD (Gustave), musicien et chansonnier français, né à Roubaix (Nord), le 20 février 1820, d'une famille de commerçants, fut envoyé, en 1834, au collége Rollin à Paris, et retourna à dix-huit ans à Roubaix, pour entrer dans le commerce. En 1840, ses parents vinrent s'installer à Paris avec lui. Il montrait peu de goût pour les affaires, lorsque la révolution de 1848 et la crise qui suivit, achevèrent de l'en dégoûter. Il quitta, l'année suivante, la maison de commerce pour les tissus de Roubaix qu'il tenait place des Victoires, pour se livrer tout entier à ses chansons. Celles qu'il avait fait entendre dans des cercles d'amis, avaient eu tant de succès qu'on l'avait décidé à en publier un premier recueil (Paris, 1849; 2e édit., augmentée de 44 chansons nouvelles, 1852). Quelques-unes furent en outre éditées à part avec la musique qu'il composait lui-même. Elles ont été toutes réunies par groupes, comme celles qui suivirent, sous forme d'*Albums*.

Les chansons que M. Nadaud a fait paraître jusqu'en 1857 s'élèvent à 140. Une centaine au moins ont des airs originaux de sa composition. L'unité qui existe naturellement entre la mélodie et la poésie naissant d'une même inspiration, constitue un des caractères particuliers du poëte musicien. Ses œuvres roulent sur les sujets les plus divers; apologies ironiques des héroïnes équivoques du quartier latin; satires politiques plus ou moins réactionnaires; chansonnettes comiques, pleines de gaieté et parfois un peu lestes; cantilènes mélancoliques, d'un sentiment naturel et vrai, et tout imprégnées d'intimes souvenirs. Nous citerons dans le nombre : *le docteur Grégoire*, *les Deux notaires*, *Pandore ou les Deux gendarmes*, plaisanterie qui fut un instant prise au sérieux par la police; *Bonhomme*, *Ivresse*, *le Quartier latin*, *le Message*, *l'Insomnie*, *Paris*, *Souvenirs de voyage*, *le Voyage aérien*, *la Pluie*, *la Forêt*, *le Télégraphe*, etc. Toutes ces poésies, légères ou sérieuses, l'auteur les dit lui-même, au piano, d'une voix très-sympathique, recueillant à la fois des applaudissements comme poëte, comme musicien et comme chanteur. On doit encore à M. Nadaud des opérettes de salon, *le docteur Vieuxtemps*, *la Volière* et *Porte et fenêtre*, fort goûtées des amateurs.

NADAULT DE BUFFON (Benjamin), ingénieur français, né en 1804, fut admis, en 1823, à l'École polytechnique, et classé, à sa sortie, dans le service des ponts et chaussées. Décoré de la Légion d'honneur en 1841, il est depuis plusieurs années ingénieur en chef de première classe et professeur d'hydraulique agricole à l'École impériale.

Outre une collaboration active aux *Annales des ponts et chaussées*, il a écrit : *Considérations sur les communications intérieures* (1829, in-4; 2e édit. augm., 1836); *des Usines sur les cours d'eau* (1840-1841, 2 vol. in-8), développements sur les lois et règlements qui régissent cette matière; *des Canaux d'arrosage de l'Italie septentrionale* (1843-1844, 3 vol. in-8 et atlas), ouvrage considérable qui forme un traité complet des irrigations, envisagées sous les divers points de vue de la production agricole, de la science hydraulique et de la législation; *Cours d'agriculture et d'hydraulique agricole* (1853-1856, 4 vol. in 8), etc.

NAIGEON (Jean-Guillaume-Elzidor), peintre français, né à Paris, le 8 avril 1797, et fils d'un peintre d'histoire estimé, mort en 1836, étudia d'abord sous lui et suivit plus tard l'atelier du baron Gros. Entré à l'École des beaux-arts en 1815, il y remporta le second prix au concours de 1824. Après un voyage en Italie, il débuta au salon de 1831. A la mort de son père, en 1836, il lui succéda dans le poste de conservateur du musée du Luxembourg, qu'il occupe encore.

Il a principalement exposé : *Madeleine dans le désert*, *la Berceuse napolitaine* (1836), qui a reparu à l'Exposition universelle de 1855; *l'Adoration des bergers*, commandé par le ministère de l'intérieur (1845); *Glaneuse des environs de Naples*, *Jeune Italienne priant pour son enfant malade*, *Vendanges d'Amalfi*; des portraits : *le docteur Amussat*, *l'abbé Grivel*, *M. Didelot*, etc., ainsi que de nombreuses *Têtes d'étude*; une répétition des *Vendanges à Amalfi* (1857), etc.

M. Elzidor Naigeon, qui a aussi exécuté pour les galeries de Versailles le *Portrait de Henri II*, a obtenu une 2e médaille en 1833. Il a été décoré en avril 1843.

NAJEAN (Véridique), ancien représentant du peuple français, né à Neufchâteau (Vosges), en 1795, servit sous l'Empire et devint, en 1813, lieutenant au 1er régiment de la garde, quitta le service après Waterloo, et revint dans son pays natal. Poursuivi comme bonapartiste, il fut contraint de s'expatrier, mais pour peu de temps. S'étant mis à étudier le droit, et reçu avocat, vers 1820, il prit, sous la Restauration et sous la monarchie de Juillet, une part active aux luttes de l'opposition libérale. Conseiller municipal de Neufchâteau, membre du conseil d'arrondissement, président du conseil de la Caisse d'épargne, commandant de la garde nationale et bâtonnier de l'ordre des avocats, il était un des chefs du parti démocratique dans le département des Vosges. En 1848, le gouvernement provisoire lui confia l'administration de l'arrondissement de Neufchâteau. Élu représentant du peuple par 39 278 voix, le sixième sur onze, il fit partie du comité de la justice, vota, en général, avec le parti démocratique non socialiste, et fit, après l'élection du 10 décembre, une opposition assez vive à la politique napoléonienne. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative, et reprit sa place au barreau de Neufchâteau.

NANTEUIL (Charles-François LEBŒUF, dit), sculpteur français, membre de l'Institut, né à Paris, en 1792, entra, jeune encore, chez Cartelier et remporta le premier grand prix de sculpture en 1817, sur ce sujet : *Agis mourant sous les armes*. A Rome, il exécuta l'*Eurydice mourante*, exposée au salon de 1824, et achetée par Louis XVIII pour le jardin de Trianon; œuvre remarquable de sentiment et de mouvement, qui lui fit une grande réputation. En 1827, il reçut la commande d'une *Sainte Marguerite* pour l'église de ce nom. On lui doit encore : les figures de *Saint Jean* et de *Saint Luc*, exécutés en bronze; le buste de *Prud'hon*, pour le musée du Louvre; une *Naïade*, pour le palais de Saint-Cloud, et le fronton de Notre-Dame de Lorette.

M. Nanteuil est entré à l'Académie des beaux-

arts en 1831, en remplacement de Cartelier. Il a été décoré en 1837.

NANTEUIL (Célestin), peintre et lithographe français, né à Rome, en 1813, de parents français, fut ramené en France en 1815, entra, en 1827, dans l'atelier de Langlois, dont il abandonna les enseignements classiques pour suivre quelque temps l'influence romantique de la nouvelle école. Tout en faisant des vignettes pour les éditeurs, il continua ses études et exposa une *Sainte-Famille*, petit tableau romantique (1833); *un Mendiant*, figure d'étude, au musée de Boulogne (1834); *le Christ guérissant les malades* (1837), etc. A cette époque il entra dans l'atelier de M. Ingres, mais il fut encore forcé de faire des illustrations et contribua, par des procédés ingénieux, à perfectionner la lithographie. De 1840 à 1856, il a exécuté pour diverses publications littéraires ou musicales, près de 2000 vignettes pleines de goût et de fantaisie. Depuis 1854, il est un des principaux collaborateurs des *Artistes anciens et modernes*.

M. Célestin Nanteuil reparut au salon de 1848, avec *la Source; dans les Vignes*, au musée de Lyon; *un Rayon de soleil*. Cette même année il présidait un comité chargé de préparer la réforme de l'administration des Beaux-Arts. Il a encore exposé : *une Tentation* (1851); *la Vigne* (1853); et à l'Exposition universelle de 1855, au retour d'un voyage d'étude en Espagne, *Souvenirs du passé*, dessin; *le Baiser de Judas*, autre dessin, d'après le tableau de Van Dyck du musée de Madrid; *Phœbé*, paysage; *los Borrachos*, *las Meninas*, lithographies d'après Velasquez; *le Buveur*, lithographie d'après Téniers. Il a obtenu une 3e médaille pour l'histoire, en 1837, une 2e pour le genre, en 1848, et une mention en 1855.

NAPIER (sir Charles), célèbre marin anglais, né le 6 mars 1786, à Merchistoun-Hall (comté de Stirling), appartient à la branche cadette d'une ancienne famille écossaise, dont un des membres, plus connu sous le nom de Neper, s'est illustré, au XVIe siècle, par l'invention des logarithmes. Fils d'un capitaine de vaisseau, il entra dans la marine, à l'âge de treize ans, durant la longue guerre de l'Angleterre contre la France, prit part aux croisières de l'Océan et de la Méditerranée et fut nommé, en 1805, lieutenant du *Courageux*, bâtiment capturé sur l'amiral Linois, et, à la prise duquel, il avait vaillamment contribué. En 1808, après avoir assisté à la réduction des Antilles danoises, il soutint une action très-vive avec la corvette française *la Diligente*, et, quoique blessé à la cuisse d'un coup de feu, il ne quitta son banc de quart qu'après la fin du combat. L'année suivante, il décida la prise de possession de la Martinique, en enlevant d'assaut le fort Édouard, et aida si puissamment sir A. Cochrane à s'emparer du *Hautpoul*, vaisseau de haut bord, qu'à sa pressante sollicitation, il fut promu au grade de capitaine (22 mai 1809).

En 1810, il fit partie de l'expédition dirigée sur les côtes d'Espagne, aborda en Portugal, et rejoignit l'armée de Wellington, dans les rangs de laquelle il combattit à Busaco et aux lignes de Torres Vedras. De 1811 à 1814, il fut employé dans la Méditerranée et en plusieurs occasions, il y fit preuve de ce singulier mélange d'audace et de sang-froid qui lui a valu tant de popularité; ainsi, il captura un grand nombre de navires de commerce, bombarda le port de Sapri (14 mai 1812), et, s'étant emparé de l'île de Ponza, sut s'y maintenir sous une foudroyante artillerie (26 février 1813). En 1814, il fit la seconde campagne contre les États-Unis et rendit de grands services, lors de l'attaque d'Alexandrie et de Baltimore. En 1815, on lui accorda les insignes du Bain, en le mettant en disponibilité.

Rappelé au service actif, en 1829, sir Ch. Napier monta à bord de *la Galatée*, croisa sur les côtes du Portugal et fit beaucoup parler de lui par les efforts qu'il tenta pour diriger sa frégate à l'aide de roues à aubes; à peu de temps de là, il devint un des plus ardents propagateurs de la navigation à vapeur. A cette époque, il joua un rôle important dans les troubles qui agitaient le Portugal, où don Miguel, au mépris de la loi de succession, prétendait se maintenir sur le trône. Avec son ardeur accoutumée, il se porta vers l'embouchure du Tage, rallia à son pavillon les forces du parti constitutionnel, prit en main le commandement en chef, que laissa échapper Sartorius, et remporta, sur la flotte de don Miguel une victoire complète à la hauteur du cap de Saint-Vincent (3 juillet 1833). Il reçut de don Pedro des remercîments publics « pour avoir replacé sa fille sur le trône, » puis la grande croix de l'ordre de la Tour et l'Épée, le titre de vicomte du Cap-Saint-Vincent et le rang de vice-amiral dans la marine portugaise. Mais, tous ces honneurs ne lui donnaient pas beaucoup de crédit à la cour, où ses conseils n'étaient écoutés qu'avec impatience; las des obstacles qui l'empêchaient de jouer le rôle de modérateur, il retourna en Angleterre après la capitulation d'Évora (1834).

Rejeté, encore une fois, dans la non-activité, par la rancune des tories, qui ne pouvaient lui pardonner sa récente conduite, il sollicita vainement un siége au Parlement, et ne reprit la mer qu'en 1839, en qualité de commodore. Placé sous les ordres de l'amiral Stopford dans la Méditerranée, il contribua activement, en 1840, au succès des opérations militaires des Turcs en Syrie, effectua plusieurs reconnaissances dans l'intérieur des terres, bombarda Sidon (septembre), Beyouth (octobre) et Saint-Jean d'Acre (novembre), et, après la reddition de cette place, signa, à Alexandrie, le traité imposé à Méhémet-Ali par l'Angleterre. Cette brillante campagne lui valut les insignes de commandeur du Bain (4 décembre 1840), les félicitations du Parlement et plusieurs décorations étrangères. De retour, en 1841, à Londres, il fut compris au nombre des aides de camp de la reine.

Élu, après avoir essuyé de nombreux échecs, membre de la Chambre des Communes (1841), sir Ch. Napier, figura avec honneur dans les rangs du parti wigh; mais son caractère remuant et plein de rudesse l'ayant brouillé avec ses amis politiques, ceux-ci, en arrivant au pouvoir, s'opposèrent, en 1847, à sa réélection, et il dut se contenter du commandement de la station de la Manche, qu'il garda pendant deux ans. Il se vengea de cet abandon par une série de lettres, adressées au *Sun* et au *Times*, et que le fond et la forme firent également remarquer. Signalant les nombreux abus de l'administration maritime, il ne ménageait à aucun homme en place les personnalités les plus offensantes. D'un autre côté, parlant de lui-même, il écrivait son apologie en ces termes : « J'ai détrôné don Miguel, dit-il; ma victoire du cap Saint-Vincent a changé les bases politiques de l'Europe. Par la prise d'Acre, j'ai écarté une guerre avec la France et raffermi le cabinet Melbourne. » Quant aux réformes, accomplies dans la marine depuis trente ans, il s'en attribue tout l'honneur, à lui, « le plus brillant officier de la flotte et le seul président possible du conseil de l'Amirauté. » On retrouve ces prétentions et ce style dans la lettre

publique qu'il adressa, en 1849, à lord John Russell, à propos de sa destitution.

Contre-amiral, depuis 1846, sir Ch. Napier fut promu, à l'ancienneté, au grade de vice-amiral du pavillon bleu en mai 1853. L'année suivante, l'opinion qu'il avait soigneusement entretenue en sa faveur, le désigna pour succéder à sir D. Dundas dans le commandement de la flotte destinée à agir dans la Baltique. Il promit de faire merveille, et notamment, de prendre en un mois Cronstadt d'assaut; mieux éclairé, il déclara, non-seulement Cronstadt, mais Sweaborg et Helsingfors imprenables, à moins d'avoir une flottille de bombardes; il ramena la flotte en bon état, et se plaignit amèrement du mauvais vouloir du ministère qui lui avait confié des équipages mal disciplinés. Cet échec faillit enlever au vieux Charlot (*old Charley*), comme on l'appelle, ce qui lui restait de popularité. Toutefois, il vint représenter un faubourg de Londres à la Chambre des Communes (4 novembre 1855), et obtint, en 1857, le renouvellement de son mandat.

A diverses reprises, sir Charles Napier s'est chargé de raconter les événements auxquels il a été mêlé; et il l'a fait, avec moins de véracité que d'*humour* dans les ouvrages suivants: *Histoire de la guerre de succession en Portugal* (History of the war of succession in Portugal; Londres, in-8); *la Guerre de Syrie* (the War in Syria; Ibid., 1842, 2 vol.); *la Marine, son passé et son présent* (the Navy, its past and present state; 1851, in-8), recueil de lettres dont nous avons parlé; *Ma propre vie* (my Own life; 1856).

NAPIER (sir William), général et historien militaire anglais, né, en 1785, à Castletown, en Irlande, d'une famille alliée à celle du précédent, est frère de l'illustre conquérant du Scinde, mort en 1853. A l'âge de quinze ans, il entra au service militaire; après avoir pris part au siége de Copenhague et à la bataille de Kioge, il passa, en 1808, dans la Péninsule et fit, sous les généraux Moore et Wellington, toutes les campagnes qui, en 1814, aboutirent à l'évacuation définitive du pays. Il commandait alors le 43ᵉ régiment d'infanterie. De 1842 à 1848, il administra l'île de Guernesey, en qualité de lieutenant gouverneur. En 1851, il devint lieutenant général, et fut mis à la tête du 22ᵉ de ligne en 1853.

Sir W. Napier s'est aussi fait connaître comme écrivain. Son premier ouvrage, rempli d'intérêt et écrit avec une impartialité, assez rare chez ses compatriotes, est une *Histoire des guerres de la Péninsule de* 1807 *à* 1814 (the History of the war in the Peninsula; Londres, 1828-1840, 6 vol. in-8, avec planches), que le *Dictionnaire général de biographie* attribue par erreur au conquérant du Scinde (il a été réimprimé à Paris, 1839, 3 vol.), et une excellente traduction française, corrigée et enrichie de notes, en a été donnée par le général Mathieu Dumas (Paris, 1828-1838, 10 vol. in-8). Viennent ensuite: *la Conquête du Scinde* (the Conquest of Scinde), relation de la campagne de son frère, en 1812: *Batailles et Siéges de la Péninsule* (English Battles and sieges; 1855), extraits de sa grande *Histoire*; puis, divers traités d'économie politique sur la taxe des pauvres et celle des grains, et quelques ouvrages d'imagination.

Un autre frère du conquérant du Scinde, le général sir George-Thomas Napier, né à Whitehall, le 30 juin 1784, entra fort jeune au service militaire, fit, de 1809 à 1814, toutes les campagnes de la Péninsule, assista aux batailles de Talavera et d'Orthez, fut blessé à Busaco et au siége de Ciudad-Rodrigo, et commanda à Toulouse, le 71ᵉ d'infanterie. Après être resté assez longtemps en disponibilité, il fut nommé major général et gouverneur de la colonie du Cap (1837), où son administration fut signalée par de nombreuses améliorations civiles, et par des succès contre les Boërs et les Cafres. De retour en Europe en 1844, il refusa, en 1849, le commandement de l'armée piémontaise qui lui avait été offert et fut, peu après, promu au grade de lieutenant général. — Il est mort à Genève, le 15 septembre 1855.

NAPIER (Francis, baron), diplomate anglais, né le 15 septembre 1819, est le chef de l'ancienne famille d'Écosse, à laquelle se rattachent les précédents. Ayant embrassé la carrière diplomatique, il fut attaché d'ambassade à Vienne (1840), à Téhéran (1842) et à Constantinople (1843); il se trouvait, depuis 1846, à Naples, lorsque, pendant la révolution de 1848, il fit, en sa qualité de chargé d'affaires par intérim, de louables efforts pour ramener le gouvernement à une politique plus libérale vis-à-vis de la Sicile. Après avoir résidé ensuite en Turquie, il a été nommé, le 16 mars 1857, envoyé extraordinaire, ministre plénipotentiaire aux États Unis.

NAPOLÉON III (Charles-Louis-Napoléon-Bonaparte), empereur des Français, né à Paris au château des Tuileries, le 20 avril 1808, est le troisième fils du frère de l'Empereur, Louis-Napoléon-Bonaparte, roi de Hollande, ce prince trop honnête homme pour rester roi, et « qui, suivant les paroles de son fils, descendit du trône, sans regret, le jour où il ne jugea plus possible de concilier avec les intérêts de la France les intérêts du peuple qu'il avait été appelé à gouverner. » Par la reine Hortense, sa mère, il était le petit-fils de l'impératrice Joséphine et de son premier mari, le vicomte de Beauharnais. Des trois fils du roi Louis, l'aîné, Napoléon-Charles, était mort l'année précédente, à la Haye, à l'âge de cinq ans. Le second était le prince Napoléon-Louis, cet aimable et généreux jeune homme, dont nous indiquerons plus tard la fin malheureuse. La naissance du troisième fut célébrée dans tout l'empire, comme celle d'un héritier du trône, car la loi de succession des 28 floréal an XII et 5 frimaire an XIII, soumise à l'acceptation du peuple, n'attribuait les droits d'hérédité, à défaut de descendants directs de l'empereur, qu'aux fils de Joseph et de Louis, et ni Napoléon ni son frère Joseph n'avaient d'enfants. Par une première application de cette loi, le jeune prince Charles-Louis-Napoléon fut inscrit en tête sur le registre de famille de la dynastie napoléonienne, confié à la garde du Sénat. Il fut baptisé, le 10 novembre 1810, au palais de Fontainebleau, par le cardinal Fesch, et eut pour parrain l'Empereur et pour marraine la nouvelle impératrice, Marie Louise. Napoléon avait pour les deux enfants de son frère Louis beaucoup d'affection et surtout pour le jeune Louis Napoléon, qui s'attacha, de son côté, vivement à son oncle, et l'on se plaît à raconter que, lorsqu'il le vit, pour la dernière fois, à la Malmaison, pendant les Cent-Jours, on eut beaucoup de peine à l'arracher aux embrassements de l'empereur et à l'apaiser, après la séparation.

Au rétablissemant des Bourbons, la reine Hortense partit pour l'exil, emmenant avec elle ses deux fils. Elle était déjà séparée depuis 1810, de l'ex-roi Louis, à la suite d'une union que « des torts réciproques » (tel est du moins le jugement de l'Empereur) avaient rendue malheureuse. Éloigné de son père par des discordes intérieures, de son pays par les malheurs publics, le prince Louis-Napoléon eut une éducation qui devait promptement le mûrir. La reine Hortense, qui

porta dès lors le nom de duchesse de Saint-Leu, après s'être retirée successivement à Genève, à Aix, en Savoie, dans le duché de Bade, habita longtemps Augsbourg, en Bavière; elle passa plus tard en Suisse, avec la permission des puissances (1824), et s'établit, dans le canton de Thurgovie, sur les bords du lac de Constance, au château d'Arenenberg qu'elle habita jusqu'à la fin de sa vie. Malgré les distractions d'une large et facile hospitalité, Louis-Napoléon fut l'objet, de la part de sa mère, de la plus attentive sollicitude. Il eut pour premier gouverneur, l'abbé Bertrand, et pour principal précepteur, M. Le Bas (voy. ce nom), fils du conventionnel. Il suivit les cours du gymnase d'Augsbourg, étudia avec passion l'histoire et les sciences exactes, et montra pour celles-ci une grande aptitude. En même temps, il se livrait à tous les exercices du corps et acquérait, soit à l'escrime, soit comme écuyer et comme nageur, une étonnante supériorité de force et d'adresse. En Suisse, il obtint de se former, dans l'armée, aux manœuvres militaires et se distingua, au camp fédéral de Thun, sous la direction du général Dufour, par son application à tous les exercices du soldat. Il étudia particulièrement les manœuvres du génie et de l'artillerie et puisa dès lors les connaissances qu'il mit plus tard en œuvre dans son *Manuel d'artillerie, à l'usage des officiers d'artillerie de la république helvétique* (Zurich, 1836). Il exécutait aussi dans les montagnes des excursions à pied, le sac sur le dos et le bâton à la main.

Lorsque le prince Louis-Napoléon et son frère apprirent la nouvelle de la révolution de Juillet, ils espérèrent que la loi qui bannissait leur famille serait abrogée, et demandèrent au roi Louis-Philippe de rentrer en France. On leur répondit par un refus. Ils voulurent alors servir la cause de la révolution en Italie, passèrent ensemble en Toscane, se jetèrent avec ardeur dans le mouvement insurrectionnel des États pontificaux et, après s'être distingués dans plusieurs rencontres, marchèrent sur Rome, à la tête de colonnes de révoltés qui assiégèrent Civita-Castellana. Mais le gouvernement révolutionnaire rappela les deux princes à Forli, où l'aîné, saisi d'une maladie subite expira, après deux jours de convulsions, dans les bras de son frère. Louis-Napoléon, devant l'occupation autrichienne, s'était retiré à Ancône où il tomba lui-même gravement malade et fut sauvé par le dévouement de sa mère. A peine rétabli, il partit avec elle, sous un déguisement, et les deux fugitifs parvinrent, au milieu de beaucoup de dangers, à gagner la France. Le gouvernement ne toléra leur présence à Paris que quelques jours, et aussitôt que leur incognito fut trahi, ils durent s'embarquer pour l'Angleterre d'où ils repassèrent ensuite peu après en Suisse. Ils reprirent leur ancienne existence au château d'Arenenberg, non sans porter ombrage à la diplomatie française.

Vers la fin de 1831, les chefs de l'insurrection polonaise, le général Cniarewicz et le comte Plater offrirent à Louis-Napoléon le commandement de leurs légions, comme « au neveu du plus grand capitaine de tous les siècles, » et lui proposèrent, dit-on, comme récompense, la couronne du nouveau royaume de Pologne. Il consentit seulement à combattre en volontaire. Il s'était à peine mis en route, que Varsovie était au pouvoir des Russes. C'est alors que, se croyant repoussé de France, seulement comme prince, il sollicita de Louis-Philippe la faveur d'y rentrer comme simple citoyen. Pour toute réponse, le gouvernement fit renouveler la loi de bannissement contre la famille Bonaparte (1832).

Louis-Napoléon avait reporté son activité vers l'étude, lorsque la mort du duc de Reischtadt (22 juillet 1832) vint ouvrir l'avenir à ses espérances et faire de leur réalisation l'objet de toutes ses pensées et le but de sa vie. De 1832 à 1836, il se fit connaître par un certain nombre de publications, qui entretinrent ou réveillèrent en France beaucoup de sympathies. A cette époque se rapportent : *Rêveries politiques*, suivies d'un *Projet de constitution; Deux mots à M. de Chateaubriand sur la duchesse de Berri*, en vers (1833, in-8); *Considérations politiques et militaires sur la Suisse* (même année, in-8); le *Manuel d'artillerie*, déjà mentionné et signé : le prince Napoléon-Louis Bonaparte, capitaine au régiment d'artillerie du canton de Berne.

Ces ouvrages étaient particulièrement loués par la presse républicaine ou démocratique, qui voyait, dans le bonapartisme proscrit, une des forces de l'opposition. Armand Carrel en faisait l'éloge dans *le National* en ces termes. « Les ouvrages de Louis-Napoléon Bonaparte annoncent une bonne tête et un noble caractère. Il y a de profonds aperçus qui dénotent de sérieuses études et une grande intelligence des temps nouveaux. » Son *Manuel d'artillerie* avait en outre l'approbation des hommes spéciaux.

En 1836, croyant à l'instabilité du trône de Louis-Philippe et à une désaffection générale de la bourgeoisie, encouragé peut-être par les témoignages de sympathie de presque tout le parti démocratique pour sa personne, mais confiant surtout dans la vivacité des souvenirs laissés dans les masses par l'Empire, Louis-Napoléon résolut de sortir, par un coup d'éclat, de l'obscurité de l'exil et d'essayer, pour reconquérir une patrie et peut-être un trône, de l'influence magique de son nom. Il se jeta dans ce projet avec toute l'ardeur et la confiance d'une nature chevaleresque qui obéit à des instincts plutôt qu'à des calculs. Il noua des relations, aux eaux de Bade, avec plusieurs des officiers de la garnison de Strasbourg et se lia étroitement avec le colonel Vaudrey qui commandait dans cette ville le 4e régiment d'artillerie, celui dans lequel l'Empereur avait fait ses premières armes et qui avait conservé avec le plus de fidélité les traditions napoléoniennes. A part la toute-puissance d'un nom et des souvenirs, rien n'était plus faible, en apparence, que les moyens d'exécution sur lesquels on pouvait compter. Des ouvertures avaient été faites au lieutenant général Voirol qui commandait le département du Bas-Rhin : malgré son culte pour la gloire impériale, il les avait repoussées et avait même cru de son devoir de les dénoncer au préfet et plus tard au ministère. Néanmoins, dans un premier voyage clandestin du prince à Strasbourg, un plan est arrêté chez le colonel Vaudrey; il repose tout entier sur la foi dans l'enthousiasme national. Accueilli par l'armée, en Alsace, l'héritier de l'Empereur avait devant lui, de Strasbourg à Paris, un itinéraire triomphal, à travers les populations dévouées des Vosges, de la Lorraine et de la Champagne : le nom de Napoléon, associé au principe démocratique de la souveraineté nationale, pouvait renouveler les merveilles du retour de l'île d'Elbe.

Le 25 octobre, le prince quitte Arenenberg, et sa mère, sous le prétexte d'une partie de chasse; il rentre à Strasbourg le 28, à dix heures du soir; il trouve le colonel Vaudrey découragé, ne voyant qu'obstacles et impossibilités et ne lui offrant qu'un dévouement sans espoir. La résolution de celui que la reine Hortense appelait « son doux entêté » demeura inébranlable. D'ailleurs, l'enthousiasme moins réfléchi du lieutenant Parquin et l'esprit de décision de M. de Persigny l'encouragent et, le lendemain, dans une délibération

générale, on convient de toutes les mesures de détail. Le 30, à cinq heures du matin, le colonel Vaudrey fait sonner l'assemblée dans sa caserne et présente à ses soldats le prince qui leur rappelle « qu'entre eux et lui il existe de grands souvenirs », et se voit salué d'unanimes acclamations. On court au quartier général, et Voirol, qui se refuse à s'associer à leur cause, est fait prisonnier dans sa chambre. Le lieutenant Laity a gagné, de son côté, le bataillon des pontonniers. On s'empare du télégraphe; déjà les décrets et proclamations à l'armée et au peuple s'impriment. Le prince, entouré de toute l'artillerie, se rend à la caserne Finmark, occupée par l'infanterie, et dans laquelle on n'avait aucune intelligence. Le nom et la présence du prince y causent aussi une vive émotion; quelques vieux soldats l'embrassent avec cette effusion qui entraîne la foule, lorsque tout à coup le bruit se répand qu'ils sont le jouet d'une insigne imposture, et que le prétendu neveu de l'empereur n'était que le neveu ou même un fils du colonel Vaudrey. Un lieutenant met la main sur Louis-Napoléon; l'artillerie le délivre par une manœuvre menaçante. Une collision effroyable va éclater entre les deux corps d'armée; le peuple encourage les artilleurs par ses cris. Enfin l'énergie du lieutenant-colonel Taillandier domine tout et, lorsqu'un nouveau régiment d'artillerie, le 3me, arrive sur les lieux pour prêter main forte au mouvement, la nouvelle de l'arrestation du prince a déjà mis en déroute tous ses partisans. Quelques-uns des chefs, M. de Persigny entre autres, parviennent à s'évader; mais la justice s'empare du plus grand nombre, notamment de la belle Mme Gordon, cette femme dévouée, passionnée, éloquente, qui avait ajouté, par l'élément romanesque, un intérêt de plus à cette hardie et malheureuse entreprise.

Le gouvernement se trouva très-embarrassé de son prisonnier: les Pairs hésitaient à le juger, et il était dangereux de soumettre une telle cause à un jury ordinaire. Détenu à Strasbourg dans la citadelle du fort Louis jusqu'au 9 novembre, Louis-Napoléon fut conduit à Paris, y entra la nuit et n'y fut pas gardé plus de deux heures. Après un entretien avec M. Gabriel Delessert, préfet de police, il fut dirigé sur Lorient pour être embarqué pour l'Amérique. Loin d'acheter sa grâce par des conditions, il avait réclamé vivement d'être mis en jugement avec ses amis. Seulement quelques expressions de gratitude contenues dans une lettre au roi furent plus tard interprétées par le gouvernement comme une sorte d'engagement de ne plus rien tenter contre lui. Le procès qui s'instruisit ensuite à Strasbourg contre ses partisans, causa dans cette ville et dans tout le pays la plus vive émotion. Défendus par MM. Ferdinand Barrot, Parquin, frère du lieutenant, Thierret, Liechtemberger, Martin (de Strasbourg), et protégés surtout par l'absence du principal auteur, les accusés furent tous acquittés par le jury. Les démonstrations de joie avec lesquelles toutes les oppositions accueillirent cet échec du pouvoir ne connurent point de mesure.

Cependant Louis-Napoléon, embarqué pour les États-Unis sur *l'Andromède*, faisait voile vers le Brésil, était retenu quinze jours devant Rio-Janeiro, et n'était déposé à New-York qu'après un trajet assez prolongé, pour empêcher, pendant la durée du procès, toute communication entre lui et la France. Mais bientôt, apprenant que sa mère était dangereusement malade, il se hâta de venir en Europe. De Londres, où l'ambassade française lui refusa des passe-ports, il passa en Suisse, retrouva la duchesse de Saint-Leu dans un état désespéré, et reçut deux mois après (3 octobre 1837) ses derniers soupirs. L'année suivante, l'affaire de Strasbourg eut un nouveau retentissement: le lieutenant Laity (voy. ce nom) ayant publié, de l'aveu de Louis-Napoléon, une relation des événements du 30 octobre 1836, fut poursuivi devant la Chambre des Pairs, et, malgré la défense de Michel (de Bourges), condamné à cinq ans d'emprisonnement et à dix mille francs d'amende.

Craignant quelque nouvelle conspiration, le gouvernement français demanda à la Suisse l'éloignement de Louis-Napoléon, et M. Molé enjoignit à M. de Montebello, notre ambassadeur, de réclamer ses passe-ports en cas de refus. De là une grande agitation: le canton de Thurgovie et le gouvernement fédéral voulaient tout braver plutôt que de chasser un citoyen; car le grade de Louis-Napoléon dans l'armée suisse lui donnait les droits attachés à ce titre. Déjà 20 à 25 000 hommes étaient réunis sur nos frontières, lorsque l'illustre proscrit dont la cause était si bien servie par ces bruyantes persécutions et les marques d'affection et d'estime qu'elles avaient provoquées, annonça que, pour épargner à la Suisse de plus grands troubles, il s'éloignait volontairement de sa seconde patrie.

Il se réfugia en Angleterre. Installé à Londres, avec les amis fidèles à sa fortune, il y fut l'objet des prévenances de l'aristocratie et quelquefois même des sympathies populaires. Il assistait aux fêtes de la société anglaise, suivait les représentations du théâtre italien et d'une scène française, et se montrait accessible à de nombreux visiteurs. C'est à Londres qu'il publia l'année suivante son principal livre: *des Idées napoléoniennes* (Paris in-8), qui eut en France de nombreuses éditions, et qui fut traduit dans la plupart des langues de l'Europe. C'était une apologie de la monarchie de Napoléon, émanant de la souveraineté du peuple et consacrant tous les faits et toutes les idées légitimes de la Révolution, dont Napoléon n'était pour ainsi dire que *l'exécuteur testamentaire*. L'amélioration continue des sociétés, conséquence forcée d'un besoin indestructible de perfectionnement, était présentée comme dépendant moins de l'initiative des peuples que de l'action constante du gouvernement. « Un gouvernement, dit l'auteur, n'est pas, comme l'a dit un économiste distingué, un ulcère nécessaire; c'est plutôt le moteur bienfaisant de tout organisme social. » On trouve dans tout le livre, selon l'expression d'un juge, d'ailleurs très-favorable, « comme une odeur d'autocratie militaire, et un mélange de principes libéraux et de domination prétorienne. » En même temps, Louis-Napoléon se créait en France un organe nouveau, *le Capitole* qui aidait le *Journal du Commerce*, déjà exclusivement dévoué à sa cause, à répandre ses idées et à rappeler son nom.

Les événements de 1840 le déterminèrent à une nouvelle tentative pour rentrer en France. Le gouvernement de Louis-Philippe y ramenait les cendres de l'Empereur, en qui M. Thiers déclarait reconnaître un souverain légitime, et par un triste contraste, la France subissait dans le traité du 15 juillet, qui l'excluait du concert européen, un de ses plus graves échecs diplomatiques. Le moment parut favorable au neveu et à l'héritier de l'Empereur, pour demander au pays de se prononcer, par le suffrage universel, entre la dynastie de Juillet et la dynastie napoléonienne. Cette fois surtout, il ne voulut demander le succès qu'au grand principe de la souveraineté nationale et à la popularité de son nom, sans s'être même assuré sur les côtes de France le concours qu'il s'était ménagé dans la ville de Strasbourg. Il rédige et fait imprimer les proclamations qui doivent rap-

peler le peuple et l'armée au sentiment de leurs intérêts, de leur honneur et de leurs droits, ainsi que les décrets qui organisent la révolution et par l'un desquels M. Thiers est nommé chef du gouvernement provisoire; puis, avec une cinquantaine de compagnons et de serviteurs qui, à part M. de Persigny, le général Montholon, le docteur Conneau et quelques autres, ignorent encore ses desseins, il s'embarqua sur un bateau à vapeur anglais *l'Edinburg-Castle*, et après les avoir fait revêtir d'uniformes militaires français, il aborde dans la nuit du 6 août sur la plage de Vimereux, à une lieue de Boulogne. Trois hommes seulement l'y attendaient, dont l'un, le lieutenant Aladenize, appartenait au même régiment que les deux compagnies qui occupaient la caserne de la ville. Le nom de Napoléon, la vue des aigles, la présence du prince, les cris enthousiastes de ses compagnons entraînent d'abord les soldats; mais le capitaine commandant, Col-Puygélier, accourt, les rappelle énergiquement au devoir, et malgré le coup de pistolet tiré sur lui par le prince, parvient à le repousser avec ses partisans de la caserne. Toute résistance devint dès lors inutile; la petite troupe est cernée par la garde nationale, poursuivie jusqu'à la mer où le prince et quelques-uns des siens se jettent en vain pour gagner une embarcation à la nage; tous sont faits prisonniers.

L'affaire de Boulogne donna lieu à un procès plus retentissant encore que celui de Strasbourg, et qui se déroula devant la Chambre des Pairs. Quoique assisté par MM. Berryer et Ferdinand Barrot, Louis-Napoléon voulut lire lui-même, à la première audience (28 septembre), une sorte de manifeste qui marquait ainsi, en finissant, sa pensée et son attitude: « un dernier mot, messieurs, je représente devant vous un principe, une cause, une défaite. Le principe c'est la souveraineté du peuple, la cause celle de l'Empire, la défaite Waterloo.... Représentant d'une cause politique, je ne puis accepter comme juge de mes volontés et de mes actes une juridiction politique. Vos formes n'abusent personne. Dans la lutte qui s'ouvre, il n'y a qu'un vainqueur et un vaincu. Si vous êtes les hommes du vainqueur, je n'ai pas de justice à attendre de vous, et je ne veux pas de votre générosité. » Après les interrogatoires et les dépositions des témoins, l'accusation fut vivement soutenue par le procureur général M. Franck-Carré. Puis vint le tour des défenseurs. M. Berryer maintint la cause à la hauteur d'une grande lutte politique, et trouva comme orateur ses plus sublimes mouvements. Enfin le 9 octobre, la Cour des Pairs rendit son arrêt. Ne voulant pas attacher au nom de l'Empereur, ainsi que M. Berryer l'avait défiée de le faire, une peine infamante, elle condamna *le prince* Charles-Louis-Napoléon Bonaparte à la peine extra-légale de *l'emprisonnement perpétuel*, ses compagnons furent condamnés, d'une manière plus conforme au Code pénal, Aladenize à la déportation, les autres à vingt, quinze, dix et cinq ans de détention, ou à cinq et deux ans d'emprisonnement.

Le lendemain même, Louis-Napoléon partait pour le fort de Ham. Il accepta sa captivité avec un mélange de résignation et de fierté qui se retrouve surtout dans ce passage célèbre d'une de ses lettres: « Je ne désire pas sortir des lieux où je suis; car, ici, je suis à ma place: avec le nom que je porte, il me faut l'ombre d'un cachot où la lumière du pouvoir. » Trouvant d'ailleurs des consolations dans l'amitié du général Montholon et du docteur Conneau, cultivant quelques fleurs et lisant *Picciola*, il chercha surtout des distractions dans l'étude. C'est à Ham qu'il composa, outre une sorte de dithyrambe, *Aux mânes de l'Empereur* (in-4), les écrits suivants: *Note sur les amorces fulminantes et sur les attelages* (1841, in-8); *Fragments historiques* (même année, in-8), où il expose la chute des Stuarts; *Analyse de la question de Suisse* (1842, in-8); *Réponse à M. de Lamartine* (1843, in-12), à l'occasion d'attaques dirigées par le poëte contre le Consulat et l'Empire; *Extinction du paupérisme* (1844, in-32), où, abordant directement le problème de l'assistance sociale, il propose comme solution l'établissement de colonies dans les parties les plus incultes de France, au moyen de capitaux fournis par l'État. Il envoyait, en outre, des articles politiques aux journaux de l'opposition démocratique, collaborait au *Dictionnaire de la conversation*, et écrivait à divers personnages une suite de lettres dont le recueil ne serait pas la partie la moins intéressante de ses œuvres.

La captivité de Louis-Napoléon dura, sans épuiser sa patience, jusqu'au commencement de 1846. Mais, à cette époque, son père, gravement malade en Italie, lui ayant fait exprimer le désir de le voir avant de mourir, il demanda d'abord aux ministres, puis à Louis-Philippe lui-même, la grâce de se rendre auprès de l'ex-roi, s'engageant, sur l'honneur, à revenir aussitôt qu'on le rappellerait. Le roi et les ministres repoussèrent cette demande, et toute la pensée du prince se tourna vers des projets d'évasion, qui, grâce au zèle du docteur Conneau, furent promptement réalisés. Le 25 mai, au matin, Louis-Napoléon sortait de Ham, déguisé en ouvrier, une planche sur l'épaule, sous les yeux mêmes des soldats et des gardiens de la citadelle. Il gagna la Belgique, d'où il passa en Angleterre. En vain, il protesta, par une lettre à l'ambassadeur, M. de Saint-Aulaire, de sa résolution de ne recommencer contre le gouvernement français aucune tentative, l'influence française empêcha le duc de Toscane de lui permettre de venir embrasser son père mourant, et il reprit, à Londres, sa vie d'exilé.

A la nouvelle de la révolution de Février, il accourt à Paris, offre son dévouement au gouvernement provisoire, qui, craignant que sa présence ne devienne un sujet d'embarras pour la République, l'invite à s'éloigner. Louis-Napoléon y consentit, en exprimant l'espérance qu'on verrait dans ce sacrifice « la pureté de ses intentions et de son patriotisme. » Il se tint à l'écart, lors des élections générales pour la Constituante, où entrèrent plusieurs de ses cousins (voy. BONAPARTE). Mais, aux élections partielles de juin, sa candidature fut portée et triompha à Paris, ainsi que dans trois autres départements. Déjà son nom donnait lieu à une vive agitation. Le 12 juin, la Commission exécutive demanda, par l'organe de M. de Lamartine, que la loi de bannissement de 1832 fût appliquée en ce qui le concernait, et l'ordre était donné d'avance par le télégraphe à tous les préfets de le faire arrêter. Il fut pourtant admis, le 13, comme représentant du peuple, par l'Assemblée qui reçut de lui, le lendemain, une lettre où il protestait de son regret « de voir son nom, symbole d'ordre, de nationalité, de gloire, servir à augmenter les troubles et les déchirements de la patrie. » Mais cette autre phrase: « Si le peuple m'imposait des devoirs, je saurais les remplir, » excita un violent orage, et les orateurs de la gauche s'empressèrent de « protester contre la déclaration de guerre d'un prétendant. » Le 15, Louis-Napoléon envoyait au président de l'Assemblée sa démission.

Il ne revint en France qu'au mois de septembre, rappelé par une quintuple élection. A la Constituante, il voulut faire partie du comité de l'instruction publique; il ne parut à la tribune que

pour remercier le pays de ses sympathies ou repousser quelques-unes des plus violentes attaques dirigées contre sa personne (26 septembre, 10 et 24 octobre). Il prit d'ailleurs, et ses ennemis le lui ont souvent reproché, peu de part aux travaux législatifs : dans le relevé général des votes de la Constituante, nous ne trouvons, sous son nom, que les quatre suivants : contre l'amendement Grévy, contre les bons hypothécaires, contre l'abolition du remplacement militaire, et pour l'ensemble de la Constitution.

A peine entré dans l'Assemblée, sa candidature à la présidence se posait déjà de toutes parts, dans le pays, et excitait de grandes rumeurs parmi ses collègues, qui n'osèrent pas toutefois exclure, par un article de la Constitution, de la présidence de la République les membres des anciennes familles souveraines, et qui même, le 10 octobre, abolirent formellement les lois de proscription contre la famille impériale. Après avoir pris les conseils de MM. Odilon Barrot et Thiers, tout en se réservant de ne pas les suivre, ceux de M. Thiers surtout, Louis-Napoléon publia son manifeste électoral, œuvre d'une grande modération de langage et de pensée. Il y rassurait les intérêts ou les droits de l'ordre, de la religion, de la famille et de la propriété, ne promettait que les réformes possibles, condamnait « cette tendance funeste qui entraîne l'État à exécuter lui-même ce que les particuliers peuvent faire aussi bien et mieux que lui, » se préoccupait de la liberté, de la dignité nationale, témoignait d'un entier désintéressement et du respect de la loi établie, et terminait par cette phrase, extraite de sa proclamation de Boulogne : « Quand on a l'honneur d'être à la tête du peuple français, il y a un moyen infaillible de faire le bien, c'est de le vouloir. »

Ces promesses pouvaient rallier une partie de la bourgeoisie et de la démocratie intelligente à la candidature de Louis-Napoléon ; mais le prestige de son nom devait lui donner les masses. Aussi, le 10 décembre, tandis que, sur sept millions et demi de votants, 1 469 166 voix étaient données au général Cavaignac par la reconnaissance du pays, aidée de toute l'influence de l'administration, et que 400 000 voix environ, partagées entre MM. Ledru-Rollin et Raspail, mesuraient les forces du parti radical, le neveu et l'héritier de l'Empereur obtenait 5 562 834 suffrages. Le 20 décembre, Louis-Napoléon, après avoir prêté solennellement le serment constitutionnel, prit dans ses mains le pouvoir que le général Cavaignac quittait avec une noble simplicité, et se trouva en présence d'une Assemblée qui lui avait été jusque-là si hostile.

Désormais, la biographie de Louis-Napoléon commence à se confondre avec l'histoire, et, au lieu d'une suite de faits personnels, qui constituent la vie d'un homme, nous avons devant nous un vaste ensemble d'événements qui composent une singulière période de notre existence nationale. Rappelons-en les points les plus saillants, en signalant l'intervention, par action ou par résistance, du président dans les destinées du pays. A peine investi de la plus haute magistrature de la République, il compose son premier ministère d'hommes appartenant aux diverses fractions de la majorité de l'Assemblée; ce sont : MM. Odilon Barrot, Drouyn de Lhuys, Léon de Maleville, remplacé au bout de quelques jours par Léon Faucher, le général Rullière, de Tracy, Passy, de Falloux et Bixio. Il confie au général Changarnier, un des chefs du parti de l'ordre, le commandement des troupes de la 1re division militaire et de la garde nationale. L'Assemblée, de son côté, par esprit de conciliation, nomme pour vice-président un homme dévoué au chef du pouvoir, M. Boulay de la Meurthe, et tout le monde applaudit à ces gages d'union. Mais le vote, malgré les réclamations des ministres, de la réduction immédiate de l'impôt du sel (1er janvier 1849), qui sera suivie de la suppression de celui des boissons (18 mai), témoigne de la difficulté de marcher longtemps de concert. Par un double sentiment de défiance et de conservation personnelle, la Constituante décide qu'elle prolongera sa propre existence, en énumérant les dix lois organiques qu'elle entend promulguer; puis, sous la pression d'un énorme pétitionnement, elle admet la fameuse proposition Rateau (voy. ce nom), et cède volontairement la place à une Assemblée qui devra se montrer plus confiante dans le pouvoir. L'expédition d'Italie, surtout, est l'occasion de nombreux conflits, qui deviennent plus violents encore après la réunion de la Législative (28 mai 1849). Le siége de Rome, regardé par le parti démocratique comme une violation de la Constitution, provoque, de la part de la Montagne, une demande de mise en accusation contre le président et ses ministres, et la prise d'armes du 13 juin (voy. LEDRU-ROLLIN).

La majorité modérée de la Législative avait obtenu de nouveaux représentants au ministère, dans la personne de MM. Dufaure, de Tocqueville et Lanjuinais (2 juin), et le premier message du président (6 juin) reprenait, pour les confirmer, toutes les promesses de son manifeste électoral. La pensée propre de Louis-Napoléon, relativement aux affaires de Rome, s'exprima nettement dans la lettre au colonel Edgard Ney, sorte de programme politique, auquel répondit imparfaitement le *motu proprio* de Pie IX, et qui fut, de la part de M. Thiers et des chefs de la droite, l'objet des hostilités les plus dédaigneuses. L'harmonie entre le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif étant tout à fait rompue, le président rend à l'autorité toute son indépendance, par son message du 31 octobre, et M. Ferdinand Barrot compose, avec MM. d'Hautpoul, Lahitte, Fould, Bineau, Dumas, de Parieu, Desfossés, Rouher, un ministère, parlementaire encore, mais plus dévoué à l'initiative présidentielle.

Le gouvernement obtient néanmoins le rétablissement de l'impôt des boissons (13 décembre), et une loi relative aux instituteurs qui les soumet à l'autorité du préfet (20 décembre), et qui, complétée le 12 janvier suivant, est le prélude de la loi organique, du 15 mars 1850, sur l'enseignement (voy. DE PARIEU). Cependant, des élections partielles ont été favorables au parti socialiste (15 mars, 19 avril) : la majorité et le ministère, fortifié par l'adjonction de M. Baroche (voy. ce nom), y répondent, de concert, par la fameuse loi du 31 mai, qui restreint le suffrage universel et qui doit devenir le plus grand sujet de guerre entre l'Assemblée et le président. En attendant, elle est un des principaux actes de ce qu'on appelle l'expédition de Rome à l'intérieur. La majorité accorde encore la loi sur la déportation à Noukahiva (8 juin), un crédit de 2 560 000 francs pour les frais de la présidence (24 juin), une loi rigoureuse sur la presse, avec rétablissement du timbre, élévation du cautionnement et la signature obligatoire (16 juillet).

La prorogation de l'Assemblée, du 11 août au 11 novembre, est l'occasion de nouvelles discordes. Tous les partis s'agitent : les montagnards lancent leurs manifestes; les royalistes font des pèlerinages à Claremont, où vient de mourir Louis-Philippe, et à Wiesbaden, où le comte de Chambord tient une véritable cour, et l'on parle tout haut de la fusion. De son côté, le président visite une partie des départements, inaugure des chemins de fer, assiste à des banquets officiels,

prononce des discours de souverain, et passe des revues au champ de Mars et à Satory, au milieu d'acclamations peu constitutionnelles, qui provoquent les présomptueux ordres du jour du général Changarnier. Une Société du 10 décembre, qui a, sous le même titre, un journal quotidien, passe pour organiser en grand l'agitation bonapartiste. Aussi le retour de l'Assemblée est-il signalé par d'ardentes discussions, qui se prolongeront une année encore avant d'aboutir fatalement à une solution violente.

Au commencement de cette année historique (1851), Louis-Napoléon fait un acte énergique d'autorité en brisant les pouvoirs du général Changarnier, qui exerçait sur lui une tutelle hautaine et était présenté par tous les partis comme le Monk d'une restauration monarchique. En même temps, un remaniement ministériel, lui attirait le blâme de l'Assemblée. Ne pouvant ni former un cabinet dans une majorité ennemie, ni revenir sur la révocation du général, Louis-Napoléon nomma un ministère de transition, pris en dehors de tous les partis et pour l'expédition des affaires (27 janvier). L'Assemblée témoigna sa rancune, quelques jours après, en refusant le crédit supplémentaire de 1800000 fr. destinés aux frais de représentation de la présidence. Après quelques mois de dissentiments, compliqués encore par les premières préoccupations relatives aux candidatures présidentielles pour l'année suivante, un dernier ministère parlementaire fut recomposé avec des éléments empruntés aux cabinets du 20 décembre 1848 et du 30 octobre 1849 : il réunissait, sans président de conseil, MM. Baroche, Fould, Léon Faucher, Buffet, Rouher, Chasseloup-Laubat, de Crouseilhes, le général Randon et Magne, qui, par leur résolution unanime de maintenir la loi du 31 mai, se firent accepter de l'Assemblée (10 avril).

Un autre sujet de division s'éleva alors. La Législative entrait, le 28 mai, dans sa troisième année de législature, année dans laquelle la question de la révision pouvait être légalement posée. Tous les partis voulaient bien de la révision, à leur profit; mais tous, excepté celui de l'Élysée, craignant qu'elle ne tournât contre eux, faisaient leurs réserves ou s'accordaient à la repousser. Du reste, l'article 68 opposait, à une révision légale, de fortes barrières, en exigeant une majorité des trois quarts des voix. Les amis du président la demandaient avec confiance, et provoquaient une foule de pétitions ayant pour objet, soit une révision totale, soit une révision partielle, mais avant tout une prorogation de la présidence. La question fut discutée du 14 au 19 juillet, et la révision, adoptée par 446 voix contre 278, ne ralliait pas encore une majorité suffisante. Pendant les vacances parlementaires, du 10 août au 4 novembre, les vœux de 80 conseils généraux appuyèrent les pétitions en faveur de la révision. Le pays entrait avec passion dans le débat. Les arrestations, les procès de presse se multipliaient; des troubles éclataient dans les départements; ceux du Cher et de la Nièvre étaient mis en état de siége (21 octobre). Le ministère, dévoué à la loi du 31 mai, donnait sa démission (14 octobre), était remplacé par un ministère plus docile à la pensée personnelle du président et décidé à soutenir devant l'Assemblée, malgré ses colères, le projet de rétablissement du suffrage universel. Il se composait de MM. Casabianca, Lacrosse, Fortoul, Giraud, Thorigny, Daviel, général Saint-Arnaud, Turgot, Lefebvre-Duruflé. M. de Maupas était appelé à la préfecture de police.

L'Assemblée, à son retour, vit dans toutes ces mesures une déclaration de guerre. Le message du président qui propose l'abrogation de la loi du 31 mai, comme le seul obstacle à la révision légale, est suivi d'un projet de loi électoral conforme au principe du suffrage universel : ce projet est rejeté (13 novembre). Vient alors la proposition des questeurs sur le droit de réquisition directe de la force armée par le président de l'Assemblée; elle est repoussée, mais après avoir mis dans tout son jour les terreurs de la majorité parlementaire. Les lois organiques de l'administration municipale et de la responsabilité des agents du pouvoir, donnent lieu encore aux plus irritants débats. Jamais situation ne fut plus tendue. Des bruits de coups d'État sont dans l'air, et chacun s'attend à voir, du jour au lendemain, ou l'Assemblée dispersée ou le président de la République envoyé à Vincennes.

Cette situation se dénoua par les événements du 2 décembre. Dans la nuit, les chefs du parti démocratique ou des partis royalistes sont arrêtés avec un grand nombre de représentants, et, dès le matin, un décret du président, contre-signé de Morny, et commenté par deux proclamations, l'une au peuple, l'autre à l'armée, annonce que l'Assemblée nationale est dissoute ; la loi du 31 mai abrogée; le suffrage universel rétabli; le peuple français convoqué dans ses comices, pour se prononcer sur les bases d'une Constitution renouvelée du système du premier Consul. La mise en état de siége de Paris et de toute la première division militaire contient les mouvements de la rue. Une autre résistance, la résistance légale, s'organise en vain. La haute Cour de justice se constitue d'office, sous la présidence de M. Hardouin, pour mettre en accusation le président de la République ; elle déclare « Louis-Napoléon Bonaparte prévenu du crime de haute trahison. » Mais les magistrats sont dispersés avant d'avoir eu le temps de signer leur décret. A la mairie du X[e] arrondissement, plus de 220 représentants se constituent en Assemblée nationale, sous la présidence de M. Benoît d'Azy. On y décrète, à l'unanimité, la déchéance du président, et M. Berryer l'annonce au peuple par les fenêtres; on se déclare en permanence; on investit le général Oudinot du commandement supérieur des troupes et de la garde nationale. Mais avant que tous ces actes eussent pu produire leur effet, l'Assemblée se voyait cernée par les troupes, et se séparait devant elles, avec une dignité muette ou des protestations sans écho.

Le ministère du mois précédent fut, à quelques modifications près, maintenu. M. de Morny, qui était, avec le général Saint-Arnaud et M. de Maupas, l'un des trois principaux acteurs des événements accomplis, avait pris le département de l'intérieur; MM. Rouher et Magne étaient rappelés, et le cabinet se complétait par la nomination de M. Ducos. En attendant le pouvoir législatif, que la nouvelle Constitution devait créer, une Commission consultative fut formée, et un grand nombre de membres de l'Assemblée dissoute y prirent place. Du reste, les adhésions ne tardèrent pas à se produire; toutes les valeurs, à la Bourse, se mirent à la hausse. Le lendemain et les deux jours suivants, les tentatives de résistance, dans plusieurs quartiers de Paris, furent prévenues ou écrasées. Dans les départements, la lutte fut plus longue : on parla, pendant quinze jours, de graves désordres, d'essais de jacquerie. La répression fut assurée par l'envoi de commissaires extraordinaires, par l'état de siége, par le décret sur la transportation à Cayenne ou en Algérie des malfaiteurs en rupture de ban et des membres des sociétés secrètes, enfin par l'institution de commissions mixtes, jugeant, sans procédure, les hommes dangereux,

suspects ou coupables. Le vote sur le plébiscite du 2 décembre eut lieu les 20 et 21 du même mois, et près de 7 500 000 suffrages donnèrent à Louis-Napoléon, avec les pouvoirs constituants qu'il demandait, la présidence pour dix années.

La nouvelle Constitution fut promulguée le 14 janvier 1852. Quelques jours après, les décrets relatifs aux biens de la maison d'Orléans provoquent la retraite de quatre ministres des plus dévoués au président (22 janvier). Le même jour, deux nouveaux ministères sont créés : celui de la police et le ministère d'État. Divers décrets sont rendus, entre autres le décret organique qui règle l'élection des députés au Corps législatif (2 février). Le gouvernement présente lui-même ses candidats, qui sont élus partout, à trois ou quatre exceptions près, et, à côté d'un Sénat et d'un conseil d'État choisis par le pouvoir, le Corps législatif se compose d'hommes également dévoués, ou dont l'opposition secrète est enchaînée par le serment que la nouvelle Constitution exige de tous les fonctionnaires (29 mars).

Ici commence, de fait, le règne de Napoléon III. Il ne manque plus à l'Empire que le nom. Ce nom est adopté, le 2 décembre, à la suite d'un nouvel appel au suffrage universel, ce puissant instrument de fortune de Louis-Napoléon. Nous ne pouvons suivre davantage, pas à pas, une vie qui ne serait plus que l'histoire de six ans de règne, et du règne le plus rempli, au dedans et au dehors, dans la paix et la guerre, dans l'administration et la diplomatie, dans les finances et les travaux publics. Au-dessus de toutes les luttes, dans la haute et souveraine indépendance où Louis-Napoléon est placé, tout remonte jusqu'à lui, et l'on ne peut plus faire sa part dans les événements, au milieu de cette initiative et de cette responsabilité universelle. Tout au plus reste-t-il à la biographie à indiquer les faits qui touchent plus particulièrement à sa personne ou à sa famille, tels que son mariage (voy. EUGÉNIE), la naissance du prince impérial (16 mars 1856), les conspirations (Hippodrome et Opéra-Comique, 1853) ou les attentats contre lui (Pianori, 28 avril 1855; Orsini, Pierri, etc., 14 janvier 1858), etc.; mais notre modeste cadre se refuse à embrasser, dans l'ordre politique, toute cette suite de lois et de décrets qui complètent l'institution impériale et en développent, sans contestations, toutes les conséquences, en attendant, la liberté, promise « comme le couronnement de l'édifice ; » à l'extérieur, après la déclaration que « l'Empire c'est la paix, » la rupture avec la Russie, l'alliance anglaise, la double expédition de la Baltique et de la Crimée, la chute de Sebastopol, le congrès et le traité de Paris (30 mars 1856); l'influence française dans les conseils européens, les échanges de relations courtoises entre le nouveau souverain et les anciennes dynasties, depuis la visite de la reine Victoria aux Tuileries (septembre 1855) jusqu'à l'entrevue de Stuttgart (septembre 1857) ou aux solennelles réunions de Cherbourg (août 1858); au milieu de la guerre, les splendeurs de l'Exposition universelle; dans l'enseignement public, la transformation du système d'études; dans l'ordre économique, la conversion de la rente (14 mars 1852), la prompte réalisation de plus d'un milliard par un double emprunt national, sorte de révolution financière par le suffrage universel; le remaniement du système des douanes par l'abolition des prohibitions et l'abaissement des droits protecteurs; trois années de disette ou de crise alimentaire, traversées sans troubles pour la paix publique (1855-1857); d'immenses travaux accomplis, le Louvre achevé en cinq ans, Paris transformé, les chemins de fer poussés avec vigueur, le télégraphe électrique par toute la France et au service des particuliers; une fièvre universelle d'entreprises commerciales et industrielles, et, à côté de catastrophes, la création de fortunes colossales; enfin, un développement inouï du crédit public qui, à part ses conséquences pour l'avenir, multiplie à l'infini les forces et l'action du présent.

Les diverses œuvres que nous avons citées dans le cours de cette notice, ainsi que plusieurs autres écrits, brochures, fragments, lettres, discours, proclamations et messages, ont été plusieurs fois réunis. L'édition la plus récente et la plus complète a pour titre : *Œuvres de Napoléon III* (1854-1857, in-8, tomes I-IV). On a, en outre, sous le titre d'*Œuvres militaires de Napoléon III*, un volume à part, comprenant spécialement les écrits et fragments relatifs à l'artillerie (1856, in-8).

NAPOLÉON (Napoléon-Joseph-Charles-Paul BONAPARTE), prince français, général de division, ancien représentant du peuple, né le 9 septembre 1822, à Trieste (Illyrie), est le second fils de l'ex-roi Jérôme et de la princesse Frédérique de Wurtemberg. Il se trouvait à Rome, auprès de son aïeule, Mme Lætitia Bonaparte, lorsque l'insurrection de la Romagne, où deux de ses cousins furent compromis, le força, en 1831, d'émigrer à Florence; en 1835 il passa en Suisse, resta deux ans en pension à Genève et entra, en 1837, à l'École militaire de Louisbourg (Wurtemberg). Son éducation terminée (1840), il refusa de porter les armes pour un pays qui n'était pas la France, et se mit à voyager; pendant cinq ans il parcourut l'Allemagne, l'Angleterre et l'Espagne, où il fit un assez long séjour sous la régence d'Espartero. Après des tentatives infructueuses, il obtint du ministère Guizot, en 1845, l'autorisation de visiter Paris sous le nom de comte de Montfort; mais ses relations avec le parti démocratique et ses opinions avancées ne tardèrent pas à le rendre suspect au gouvernement, qui, au bout de quatre mois, lui intima l'ordre de quitter sur-le-champ le territoire. Quelque temps après, la Chambre des Députés ayant accueilli favorablement une pétition de l'ex-roi Jérôme (voy. ce nom), il lui fut permis de rentrer provisoirement en France avec son père (1847).

Le jour même de la chute de la dynastie de Juillet, le prince Napoléon accourut à l'hôtel de ville (24 février) et, deux jours plus tard, il écrivit une lettre, rendue publique, où il se mettait au service du gouvernement provisoire, en déclarant que « le devoir de tout bon citoyen était de se réunir à la République. » Il se rallia d'une manière plus explicite au principe républicain dans sa profession de foi aux électeurs de la Corse, comme candidat à la Constituante. Il y traçait le programme d'un gouvernement aussi révolutionnaire au dehors, que libéral au dedans. Élu, le premier, par 39 229 suffrages, il se rangea d'abord, à l'Assemblée constituante, parmi les républicains modérés et vota en général avec la droite : pour l'impôt proportionnel, les deux Chambres, l'institution de la présidence, l'expédition d'Italie, la proposition Rateau, pour le maintien de la peine de mort, etc.; il se prononça, avec la minorité, contre le bannissement de la famille d'Orléans.

Nommé, le 10 février 1849, ministre plénipotentiaire à Madrid, il fut révoqué peu de temps après pour avoir quitté son poste sans y avoir été autorisé, et remplacé par M. de Bourgoing. Cet acte de sévérité le jeta plus avant dans l'opposition démocratique, et, durant le cours de la Législative, où il représenta encore la Corse, il sié-

gea sur les bancs de la gauche, dont il appuya plusieurs propositions jusqu'en 1851; à cette époque il s'abstint plus souvent de prendre part aux discussions orageuses qui marquèrent la fin de l'Assemblée, et se retira dans la vie privée à la suite du coup d'État. Toutefois, cet éloignement ne fut pas de longue durée. A la fin de l'année 1852, lors de la restauration de l'Empire, le prince Napoléon était appelé éventuellement à l'hérédité (18 décembre), et, en vertu du sénatus-consulte du 23 suivant, il portait le titre de prince français, et avait de droit sa place au Sénat et au conseil d'État; en même temps il recevait les insignes de grand-croix de la Légion d'honneur et, sans avoir encore servi, le grade de général de division.

Lorsque la guerre eût été déclarée à la Russie, il demanda à partager les périls de l'armée, s'embarqua, le 10 avril, à Marseille, et commanda une division d'infanterie de réserve aux batailles de l'Alma et d'Inkermann; peu de temps après, la faiblesse de sa santé, et peut-être aussi la publication d'une brochure imprimée à Bruxelles et contenant une appréciation trop libre du plan de campagne adopté en Crimée, le firent rappeler en France. Une mission plus conforme à ses goûts éclairés l'y attendait. Nommé président de la commission impériale de l'Exposition universelle de 1855, il apporta dans ses travaux un zèle actif et une ferme volonté de bien faire, qui furent appréciés par les jurés étrangers et tous les exposants. On en peut juger par le livre qui lui a été consacré sous le titre de *Visites du prince Napoléon à l'Exposition universelle* (1856, in-18). Depuis la naissance d'un héritier direct de la couronne impériale, il se tint davantage à l'écart des affaires publiques. En 1857 il a entrepris, dans les mers du Nord, une assez longue excursion qui a été, de la part de M. Charles Edmond, l'objet d'une publication de luxe : *Voyage dans les mers du Nord, à bord de la corvette* la Reine Hortense (1857). — Le prince Napoléon vient d'être mis à la tête du ministère nouvellement créé de l'Algérie et des colonies (24 juin 1858).

NAPTAL-ARNAULD. Voy. Arnauld.

NARGEOT (Pierre-Julien), compositeur français, né à Paris, le 15 mars 1799, fut admis en 1813 au Conservatoire de musique, et suivit le cours de Kreutzer pour le violon. Après avoir été attaché aux orchestres de l'Opéra-Comique, du Théâtre-Italien et de l'Opéra, il a été chargé, vers 1845, de diriger celui des Variétés. On a de lui des airs variés pour violon, divers morceaux de chant insérés dans les pièces de son théâtre, telles que *le Lion empaillé*, *le Tricorne enchanté*, etc.; des *Quadrilles* et des *Rondes*, dont quelques-unes ont eu de la vogue.

NARSÈS, ou Nærses Chahasisian, patriarche universel (*catholicos*) des Arméniens, né en 1770, à Achtarak, au pied du mont Ararat, d'une des familles les plus anciennes et les plus illustres de la contrée, originaire de Chahasiz, d'où elle prit son nom, fut envoyé, à dix-huit ans, à Echmiazin, capitale religieuse de l'Arménie, auprès de son grand-père l'archevêque Kalast, puis alla passer deux ans à Constantinople. Revenu à Echmiazin, il fut ordonné archimandrite, puis évêque, et fut chargé de diverses missions délicates, dont il s'acquitta avec une habileté et un zèle qui lui valurent, en 1811, l'archevêché de Tiflis. Il y resta dix-sept ans, se vouant à l'accomplissement des plans qu'il avait formés depuis longtemps pour la régénération de l'Arménie. Il ouvrit d'abord à Tiflis une école élémentaire qui compta bientôt près de 400 élèves, institua un séminaire pour les jeunes prêtres, un lycée national, sous le nom d'*École narsétienne*, avec une imprimerie qui édita chaque année un certain nombre de livres de choix. Tournant ensuite son attention vers le commerce et l'industrie, si florissants jadis parmi ses compatriotes, il bâtit un vaste caravansérail, établit des filatures, une manufacture de glaces, etc. Tant de zèle le rendit suspect aux Russes, malgré les services qu'il leur avait rendus dans leur dernière campagne contre les Persans, pendant laquelle, en marchant la croix à la main, à la tête des milices arméniennes, il avait forcé une armée persane de 50000 hommes, à repasser la frontière. On le relégua dans l'archevêché de Kichenew, en Bessarabie (1828). Narsès vécut quinze ans dans cette sorte d'exil. Le peuple ne l'avait point oublié; et, après la mort du catholicos, Jean, le synode et les députés clercs et laïques de tous les diocèses de l'Arménie, réunis à Echmiazin, l'élurent à l'unanimité pour son successeur (avril 1843). Avant d'approuver cette élection, l'empereur de Russie voulut connaître Narsès par lui-même et le fit mander à Saint-Pétersbourg. Le patriarche y passa l'hiver suivant et eut de fréquentes entrevues avec l'empereur, qui, non-seulement le confirma dans sa dignité, mais le combla encore de caresses et d'honneurs, et lui conféra les insignes en diamants de l'ordre de Saint-Alexandre-Newski.

Narsès retourna, dans le printemps de 1844, à sa résidence d'Ichmiazin, qu'il n'a plus quittée depuis. Il a auprès de lui un synode de neuf archevêques, et son autorité spirituelle s'étend sur toutes les églises arméniennes en Russie, en Turquie, en Perse et jusque dans les Indes. Son nom, toutefois, n'est pas resté aussi populaire : le patriarche n'a pas réalisé les espérances qu'avait fait naître l'archevêque de Tiflis, soit que l'âge ait refroidi son zèle patriotique, ou épuisé ses forces, soit que l'étroite dépendance dans laquelle il est placé vis-à-vis du gouvernement russe, qui se défie de lui tout en le flattant, ait enchaîné tous ses mouvements.

Dans ces derniers temps, Mgr Narsès a été personnellement invité à assister, à Moscou, au couronnement de l'empereur Alexandre II (1856). On a remarqué à cette occasion que ce vieillard, qui n'avait pas besoin pour cela d'avoir l'âge de 104 ans, qu'on lui prêtait, avait déjà assisté aux couronnements de Nicolas en 1826, d'Alexandre Ier en 1802, et de Paul Ier en 1797.

NARVAEZ (don Ramon), duc de Valence, général et homme d'État espagnol, né à Loja, en Andalousie, le 4 août 1800, entra, après le retour de Ferdinand VII, comme cadet dans les gardes wallones, qui formèrent depuis le 2e régiment d'infanterie de la garde royale. En 1820, il était officier, lorsque le régime constitutionnel fut rétabli en Espagne, et, au 2 juillet 1822, lorsqu'une partie de la garde royale prit les armes pour détruire l'œuvre de la révolution, Narvaez se rangea du côté des libéraux, et contribua par son courage à la répression de l'émeute. Peu de temps après, sous les ordres de Mina, il fit la campagne de Catalogne contre les guérillas soulevés par les moines. Ce fut à lui que l'armée constitutionnelle dut la prise de Castelfollit; il fit sauter un des forts de cette place vigoureusement défendue par les royalistes. Blessé dans cette expédition, et contraint de se retirer devant l'armée française (1823), il se rendit à Loja, et vécut obscurément dans sa ville natale jusqu'à la mort de Ferdinand VII (1832).

En 1834, il reprit du service, comme capitaine de chasseurs, au régiment de la princesse, et fit partie de l'armée du Nord, qui eut à soutenir,

dans les provinces basques, une lutte si vive contre les carlistes. Il se signala par une charge vigoureuse à la bataille de Mendigorria, et reçut une assez grave blessure à l'attaque des lignes d'Arlaban. En 1836, il était brigadier et commandait une division sous les ordres d'Espartero. Il fut chargé de poursuivre le général carliste Gomez dans sa marche aventureuse à travers l'Espagne. Le hardi partisan, jusqu'alors insaisissable, avait échappé à toutes les divisions lancées sur ses traces, et semblait se jouer de tous les généraux d'Isabelle; Narvaez l'atteignit, le 25 novembre 1836, sur le plateau de Majaceite, près d'Arcos, et le mit en pleine déroute. Ce fut, dans sa fortune politique, une heure décisive. Dès ce moment, entouré d'une immense popularité, il put aspirer aux plus hautes fonctions de l'État, et fut regardé comme le rival d'Espartero.

Après avoir, en trois mois (1838), pacifié par des mesures terribles la province de la Manche, qui était devenue pendant la guerre civile un repaire de brigands et d'assassins, et dont les bandes, toujours en armes, interceptaient complétement les communications entre Madrid et l'Andalousie, Narvaez fut nommé capitaine général de la Vieille-Castille, puis général en chef d'une armée de réserve, qui devait faire contrepoids à l'armée du nord et au parti d'Espartero. Celui-ci para le coup par l'avénement du général Alaix au ministère. Narvaez déposa son commandement, et demanda la permission de se retirer à Loja. Tout à coup éclata, le 12 novembre, à Séville, un mouvement inexplicable. Des modérés et des progressistes, unis par une alliance inattendue, organisèrent une junte insurrectionnelle sous la présidence de Cordova; Narvaez accourut à Séville, dont il était le représentant aux Cortès, et fit insérer au programme du *pronunciamento* un article relatif à la formation de l'armée de réserve. L'insurrection ayant échoué, Narvaez gagna Gibraltar en toute hâte, et tandis que Cordova allait mourir en Portugal, il se réfugia en France, où il fut bientôt (1840) rejoint par la reine mère, dont la petite cour devint le foyer d'actives démarches contre Espartero.

En 1842, Narvaez dirigea la centralisation des christinos à Perpignan et, l'année suivante, se mit à la tête de l'insurrection qui renversa le dictateur. Il débarqua à Valence, marcha sur Madrid, se fit jour entre Seoane et Espartero, battit Seoane à Torrejon de Ardoz (23 juillet 1843), et entra victorieux dans la capitale de l'Espagne. Une partie des progressistes s'était associée au soulèvement des moderados. Aussi, dans le premier ministère formé après la chute d'Espartero, l'élément libéral eut-il d'abord la prépondérance. Mais l'autorité resta de fait dans les mains des généraux conservateurs, et Narvaez, après avoir quelque temps gouverné l'Espagne derrière le rideau, saisit ostensiblement le pouvoir; au mois de mai 1844, il fut nommé président du conseil, et créé duc de Valence.

Son administration fut une réaction déclarée contre le parti libéral. Il rappela Marie-Christine et fit reviser la constitution de 1837. Les modérés, par la *réforme* de 1845, effacèrent de la charte le principe de la souveraineté du peuple, établirent un cens électoral, conférèrent à la royauté le droit de nommer les sénateurs, restreignirent la liberté de la presse et l'indépendance des corporations municipales. Quelques améliorations matérielles, accomplies par un pouvoir arbitraire, ne pouvaient être acceptées par les progressistes comme une compensation suffisante de la perte de toutes les libertés publiques: des émeutes éclatèrent; Narvaez les réprima d'une main ferme; mais ses manières impérieuses et ses airs de dictateur irritèrent même ses anciens partisans. Les conservateurs dissidents se prononcèrent en faveur de la légalité, trop souvent violée par les ministres; enfin, une intrigue de palais achevant l'ouvrage de l'opposition, Narvaez fut renversé le 10 février 1846. Maintenu à l'écart des affaires pour la reine mère, pendant les négociations relatives aux mariages espagnols, il fut ensuite envoyé à l'ambassade de Paris. Il fut replacé à la tête d'un nouveau cabinet, le 4 octobre 1847; mais bientôt des dissentiments avec Marie-Christine le forcèrent de donner sa démission. Il revint encore au pouvoir le 21 octobre 1849 et y resta deux ans, soutenu par la majorité que lui donnèrent les élections de 1850. Après sa retraite, il refusa l'ambassade de Paris pour celle de Vienne, que la cour lui faisait confier pour l'éloigner.

Les nouveaux mouvements révolutionnaires qui agitèrent l'Espagne de 1854 à 1856, ne lui permirent ensuite de prendre aucun rôle. Mais à mesure que l'influence d'O'Donnell l'emportait sur celle d'Espartero, le remplacement d'O'Donnell lui-même par Narvaez, qui fut d'abord désigné pour l'ambassade de Paris, devenait imminent. Aussi, après la contre-révolution du 14 juillet, qui fit rentrer violemment dans l'ordre le parti libéral, une contre-révolution pacifique appela Narvaez à en développer les conséquences. Il reçut de la reine la présidence du conseil, sans portefeuille, le 12 octobre 1856, avec MM. de Pidal, Nocedal, les généraux Urbistondo et Lersundi pour principaux collègues. Il travailla résolûment à la restauration pleine et entière de l'autorité royale, effaça les dernières traces de la révolution de juillet 1854 dans les lois, épura l'administration, rendit la condition des journaux plus dure, et remit en vigueur, sur le conseil royal, sur l'administration communale et provinciale, les anciennes lois qui semblaient le complément de la constitution de 1845. M. Narvaez ne rencontra dans le pays aucune résistance matérielle; mais par l'effet des rancunes de ses prédécesseurs ou de l'ambition de ses rivaux, il se forma contre lui, autour de la reine, une suite d'intrigues au milieu desquelles, après bien des tentatives de combinaisons ministérielles avortées, il laissa la place au cabinet Armero-Mon (novembre 1857).

NASH (Joseph), peintre et dessinateur anglais, né vers 1813, a concouru à de beaux ouvrages d'art; *l'Architecture au moyen âge* (the Architecture of the middle ages, 1838); *les Habitations anciennes de l'Angleterre* (Mansions of England in the olden time; 1839-1849), etc. Quoiqu'il soit presque uniquement connu comme peintre d'architecture, on a pourtant de lui des scènes de Shakspeare et de W. Scott; *la Visite de la reine à Lincoln's-Inn-Hall* (1845), etc. Mais on cite particulièrement : *Abbeville*, *la Galerie des cartons de Knowle*, un *Escalier monumental*, des vues d'édifices, etc. Quatre grandes aquarelles exposées à Paris en 1855, lui ont valu une mention.

NASSAU (Famille de), comprend deux lignes, toutes deux souveraines ; la ligne aînée, dite de Walram ou de NASSAU, qui règne sur le duché de ce nom, et la ligne cadette, dite d'Othon ou de NASSAU-ORANGE.

NASSAU (Maison ducale de), ligne aînée de la famille de Nassau. — Duc régnant : ADOLPHE-Guillaume-Charles-Auguste-Frédéric, né le 24 juillet 1817. Il succéda à son père, le duc *Guillaume*, le 20 avril 1839. Il est général de cavalerie au service de Prusse et chef du 5e régiment des uhlans. Marié, en premières noces, à *Élisabeth*-Michaïlowna, fille du feu grand-duc Michel, morte le 28 juillet 1845, il s'est remarié le

23 avril 1851, à la duchesse *Adélaïde*-Marie, née le 25 décembre 1833, fille du prince *Frédéric*-Auguste, frère du duc régnant d'Anhalt-Dessau-Coethen. Il en a eu un fils, le prince héréditaire: *Guillaume*-Alexandre, né le 22 avril 1852.

Frères et sœurs du duc régnant: 1° du premier mariage du feu duc *Guillaume* de Nassau avec *Louise* de Saxe-Altenbourg, morte le 6 avril 1825: la princesse *Thérèse*-Wilhelmine-Frédérique-Isabelle, née le 17 avril 1815, mariée le 23 avril 1837, à Constantin-Frédéric-Pierre, prince d'Oldenbourg, général d'infanterie au service de Russie; la princesse *Marie*-Wilhelmine, mariée au prince *Hermann* de Wied (voy. Wied); 2° du deuxième mariage de Guillaume avec *Pauline*-Frédérique-Marie, fille de Paul, prince de Wurtemberg, née le 25 février 1810, mariée le 23 avril 1829, morte le 7 juillet 1856: le prince *Nicolas*-Guillaume, né le 30 septembre 1832, capitaine aux chasseurs de Nassau, la princesse *Hélène*, mariée au prince régnant de Waldeck et Pyrmont (voy. Waldeck), et la princesse *Sophie* Wilhelmine-Marianne-Henriette, née le 9 juillet 1836.

NASSAU-ORANGE. Voy. Pays-Bas.

NATHALIE (Zaïre-Martel, dite), actrice française, née à Tournau (Seine-et-Marne), vers la fin de 1816, vint de bonne heure à Paris, où son père s'établit coiffeur. Elle quitta son magasin pour débuter au théâtre de la Porte-Saint-Antoine, en 1835. Elle parut ensuite aux Folies-Dramatiques, dans *Michaëla* et *la Fille de l'air*, avec un égal succès, comme actrice et comme danseuse, passa au Gymnase, en 1839, au Palais-Royal et au Vaudeville, de 1845 à 1848, fit plusieurs voyages en Angleterre, et débuta, en 1849, à la Comédie-Française, dont elle est devenue sociétaire en juin 1852. Elle a abordé franchement l'emploi des grandes coquettes et les rôles marqués, et a forcé enfin la presse théâtrale, qui s'est longtemps égayée de commérages sur son compte, à louer à la fois son talent de comédienne et les initiatives de sa bienfaisance.

NATHANSON (Mendel-Levin), journaliste et économiste danois, est né en 1780, à Altona (duché de Schleswig). Il entra d'abord dans le commerce, et devint, en 1806, l'associé de la maison Meyer et Trier à Copenhague. Depuis 1838, il a pris la direction du *Berlingske-Tidende*, le plus ancien journal danois et qui, sauf les années 1848 et 1849, a toujours été ministériel. Il a publié divers ouvrages d'économie politique: *le Commerce, la navigation, les finances, etc., du Danemark, de* 1730 *à* 1830 (Danemarks Handel, Skibsfart, etc.; Copenhague, 1832-1834, 3 vol.); *Renseignements détaillés sur le commerce et les finances sous les règnes de Chrétien VIII et de Frédéric VI* (Udfœrligere Ophysninger om Handels-og Finantsvœsenet; 1832); *Exposé historique et statistique de l'économie nationale et financière du Danemark* (Historisk-statistisk Fremstilling of, etc.; 1837-1840, t. 1 à X): ce dernier ouvrage, le plus estimé de l'auteur, remonte au règne de Frédéric IV.

NAUDET (Joseph, savant historien français, membre de l'Institut, né à Paris, le 8 décembre 1786, est fils d'un comédien du Théâtre-Français. Après avoir fait d'excellentes études à l'École centrale du Panthéon (aujourd'hui lycée Napoléon); il y fut nommé d'abord professeur de troisième et, en 1808, professeur de rhétorique; en 1816, il fut appelé à l'École normale comme maître des conférences. Au mois d'août 1817, il vint remplacer Garren de Coulon à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. A cette époque, il avait publié d'importants ouvrages: *Histoire de la guerre des esclaves en Sicile sous les Romains* (1807, in-8), traduit de l'italien de Scrofani; *Histoire de l'établissement, des progrès et de la décadence de la monarchie des Goths en Italie* 1811, in-8), couronné, en 1810, par l'Institut; *Essai de rhétorique* (1813), suivi d'observations sur la partie oratoire des principaux historiens latins; *Conjuration d'Étienne Marcel contre l'autorité royale* (1815, in-8); *des Changements opérés dans toutes les parties de l'administration de l'empire romain, depuis Dioclétien jusqu'à Julien* (1817, 2 vol. in-8), couronné également par l'Institut en 1815.

De 1817 à 1821, M. Naudet occupa, comme suppléant de M. de Pastoret, la chaire de droit naturel au Collége de France. Il succéda à M. Tissot, l'année suivante, comme professeur de poésie latine. Inspecteur général des études, de 1830 à 1840, il devint, à cette dernière date, directeur de la Bibliothèque royale d'où il s'est retiré dans ces derniers temps. Il fut appelé à faire partie de l'Académie des sciences morales et politiques, en 1832, lors de sa reconstitution. Depuis 1852, il est secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions. C'est au recueil de cette compagnie qu'il a fourni deux mémoires remarquables *sur l'État des personnes en France sous les rois de la première race* et *sur l'Instruction publique chez les anciens*. Nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1825, il est aujourd'hui commandeur.

M. Naudet, humaniste distingué, a publié un certain nombre d'ouvrages classiques. Il a édité *Tacite* (1821) et *Catulle* (1825), dans la *Bibliothèque latine* de Lemaire; il a traduit, pour celle de Panckoucke, *Sénèque le philosophe* (1832-1836, 8 vol. in-8), une partie de l'*Horace* (1831-1838, 2 vol. in-8), *Plaute* (1836), travaux enrichis de notes et de commentaires et qui jouissent d'une réputation méritée. Enfin, il a collaboré à un grand nombre de recueils, notamment au *Journal des savants*, à la *Biographie universelle*, à la *Revue encyclopédique*, à l'*Encyclopédie des gens du monde*, aux *Villes de France*, etc. Outre les ouvrages déjà cités, on a encore de lui: *Rapport sur la situation du catalogue des imprimés* (1847); *Lettre à M. Libri* (1849), et des notices sur le baron Walckenaër (1852), Burnouf père et fils (1854), Pardessus (1855), Guérard (1857).

NAUENBOURG (Gustave), musicien allemand, né en 1803, à Halle, où son père était médecin, ne se livra à la musique qu'après avoir fait de sérieuses études de philosophie. Des succès de salon, dus à la beauté de sa voix de baryton, l'engagèrent à entrer dans une société de chant, mais les résistances de sa famille l'empêchèrent de paraître au théâtre. Il fut très-goûté dans les concerts et dans diverses solennités. Un grand nombre de compositeurs allemands, Klein, Spohr, Reissiger, Lœve, Lobe, écrivirent spécialement pour lui. Il donnait en même temps des leçons très-productives, et s'occupait de critique musicale ou de travaux littéraires. Il écrit encore aujourd'hui dans la *Gazette musicale* de Berlin. Ses articles dans les principaux journaux de musique allemands, lui ont fait une grande réputation de savoir et de justesse et ils résument toute l'histoire musicale de l'Allemagne dans ce demi-siècle. On cite surtout: *Remarques sur l'Obéron de Weber; un Mot sur l'opéra romantique; sur l'Enseignement du chant; sur la Théorie de la voix; le Chanteur dramatique; le Rationalisme dans son application à la science de la musique; Esquisse d'une esthétique musicale; sur l'État de culture de l'esthétique musicale*; etc.

NAUMANN (Jean-Frédéric), naturaliste alle-

mand, né le 14 février 1780, à Ziebigk, près Cœthen, et fils d'un naturaliste distingué, étudia sous sa direction et s'occupa particulièrement d'ornithologie. Plus tard, il restreignit encore le cadre de ses travaux, en se bornant exclusivement à l'étude des oiseaux de l'Allemagne. C'est ainsi qu'il recueillit, pendant vingt-cinq ans, avec une incroyable persévérance, les matériaux de sa grande *Histoire naturelle des oiseaux d'Allemagne* (Naturgeschichte der Vœgel Deutschlands; Leipsick, 1822-1847, 13 vol.), ouvrage considérable et resté sans pendant, dans aucun pays. Aussi la Société allemande d'ornithologie (Ornithologengesellschaft) a-t-elle voulu reconnaître les services que M. Naumann a rendus à cette science, en intitulant le recueil de ses travaux, *Naumannia* (1850 et suiv.). — Il est mort le 15 août 1857.

On a encore de ce savant : *les Plantes vénéneuses de l'Allemagne* (Giftpflanzen Deutschlands; Cœthen 1804), publié en commun avec Buhle; *les OEufs des oiseaux de l'Allemagne* (die Eier der Vœgel Deutschlands; Halle, 1819, un traité de *Taxidermie* (Halle, 1815; 2ᵉ édit., 1848), etc.

NAUMANN (Charles-Frédéric), minéralogiste allemand, né à Dresde, le 30 mai 1797, et fils du compositeur Amédée Naumann, étudia à l'Académie des mines de Freiberg, sous le géologue Werner, après la mort duquel il passa à Leipsick et à Iéna. Il revint à Freiberg, pour suivre les leçons de minéralogie de F. Mohs, qui avait remplacé Werner. Il consacra ensuite deux années (1821-1822) à un voyage d'exploration scientifique en Norvége, et publia sous le titre de *Documents sur la Norvége* (Beitraege zur Kenntniss Norwegens; Leipsick, 1824, 2 vol.), d'intéressants détails sur la constitution physique de ce pays. Agrégé, en 1823, à l'université d'Iéna et en 1824 à celle de Leipsick, M. Naumann écrivit son *Essai de minéralogie* (Versuch einer Gesteinslehre; Ibid., 1824) et ses *Éléments de cristallographie* (Grundriss der Krystallographie; Ibid., 1825), et fut désigné, en 1826, pour la chaire de cristallographie à l'Académie de Freiberg que Mohs venait de quitter. Il l'a occupée pendant seize ans avec distinction, il fut en outre inspecteur des études et, depuis 1835, professeur de géognosie. En 1842, il a été appelé à Leipsick, comme professeur titulaire de minéralogie et de géognosie.

Outre ceux déjà cités, M. Naumann a publié encore plusieurs ouvrages de minéralogie, de cristallographie et de géologie, très-répandus en Allemagne et plusieurs fois réimprimés : *Traité de minéralogie* (Lehrbuch der Mineralogie; Berlin, 1828); *Traité de cristallographie pure et appliquée* (Lehrbuch der reinen und angewandten Krystallographie; Leipsick, 1830, 2 vol.); *Commentaires de la carte géognostique du royaume de Saxe* (Erlaeuterungen zur geognostischen Karte von Sachsen. Dresde, 1836-1845, 5 cahiers; 2ᵉ édit., 1845; *Éléments de cristallographie* (Anfangsgründe der Krystallographie; Ibid., 1841; 2ᵉ édit., Leipsick, 1854, avec 26 gravures); *Éléments de minéralogie* (Elemente der Mineralogie; Leipsick, 1846; 4ᵉ édit., augmentée et corrigée, 1854 avec 398 figures); *Traité de géognosie* (Lehrbuch der Geognosie; Ibid., 1850-1853, 2 vol. avec Atlas; 2ᵉ édit., 1854), etc.

NAUMANN (Maurice-Ernest-Adolphe), médecin allemand, frère du précédent, né à Dresde, le 7 octobre 1798, fit ses études à l'université de Leipsick, obtint à vingt et un ans le grade de docteur et devint en 1824 agrégé à la Faculté de médecine de Leipsick. Dès l'année suivante, il fut appelé à Berlin en qualité de professeur adjoint et alla trois ans plus tard prendre possession d'une chaire à la Faculté de médecine de Bonn, où il fut chargé, après la mort du professeur Nasse, de diriger l'Institut clinique.

M. Naumann, qui s'est acquis de la réputation comme praticien non moins que par ses cours et par ses ouvrages, a surtout composé deux grands traités : *Manuel de clinique médicale* (Handbuch der medicinischen Klinik; Berlin, 1829-1839), 8 vol.; 2ᵉ édit., 1848 et suiv.) et *Pathogénie* (Ibid., 1841-1845, vol. 1-3). Il a publié, en outre : *Recherches critiques des lois générales de polarité* (Kritische Untersuchungen der allgemeinen Polaritaetsgesetze; Leipsick, 1822); *Manuel de Séméiologie générale* (Handbuch der allgemeinen Semiotik; Berlin, 1846); *Théorie scientifique du traitement des maladies* (Theorie der praktischen Heilkunde; Berlin, 1827); *Essai d'une preuve physiologique de l'immortalité de l'âme* (Versuch eines physiologischen Beweises für die Unsterblichkeit der Seele; Bonn 1830); *Problèmes de physiologie* (Ibid., 1835); *de la Métaphysique dans la physiologie* (Ibid., 1848); *Traité de pathologie et de thérapeutique générale* (Berlin, 1851 et suiv.).

Son fils, M. Émile Naumann, né à Berlin, le 8 septembre 1827, étudia la musique sous la direction de Mendelssohn et débuta par un oratorio, *le Christ messager de paix* (Christus der Friedensbote), qui fut exécuté en 1848 à Dresde et en 1849 à Berlin. Une dissertation sur une réforme générale de la musique religieuse, qu'il présenta à M. Al. de Humboldt et que celui-ci lut au roi de Prusse, lui valut la place de directeur du chœur de la cathédrale de Berlin. M. Naumann a publié d'assez nombreux morceaux de musique religieuse, entre autres une *Grand'messe* exécutée à Dresde et à Berlin, en 1852.

NAVEZ (François-Joseph), peintre belge, né à Charleroi, le 16 novembre 1787, montra de bonne heure du goût pour la peinture, et étudia sous François, peintre d'histoire distingué de Bruxelles. En 1812, après avoir remporté plusieurs prix à l'Académie de cette ville, il obtint le grand prix d'histoire à Gand, sur ce sujet : *Virgile lisant son Énéide à Auguste*, et par suite une pension qui lui permit de venir suivre à Paris l'atelier de David. Plus tard, il l'accompagna dans son exil en Belgique, et travailla pour lui jusqu'en 1817. Il partit alors pour Rome et vécut avec ses anciens camarades de Paris. En 1822, il rentra à Bruxelles, où sa réputation était déjà faite. En 1830, ses opinions libérales le firent élire membre du conseil municipal.

M. Navez, depuis son retour en Belgique, a donné de grands tableaux d'histoire ou de religion : *Agar dans le désert* (musée de Bruxelles); *la Résurrection du fils de la Sulamite* (musée de la Haye); *la Rencontre de Rébecca et d'Isaac* (même musée); *Notre Dame des affligés*, *la Résurrection de Lazare*, *l'Assomption de la Vierge* (église de Sainte-Gudule à Bruxelles); *Jésus-Christ découvrant ses plaies à saint Thomas*, *la Sainte-Famille*, *le Mariage de la Vierge* (église des jésuites à Amsterdam); *le prophète Samuel* (musée de Harlem); des tableaux de genre : *les Fileuses de Fondi*, *les Jeunes filles à la fontaine*, et un grand nombre de portraits, entre autres celui du *roi Guillaume* de Hollande, pour lord Wellington. De 1834 à 1837, il a envoyé aux divers salons de Paris : *Athalie interrogeant Joas*, *le Débarquement de Vert-Vert à Nantes*, *les Oies du frère Philippe*, *le Sommeil de Jésus*, *l'Aumône de la veuve*, *la Vierge récitant sa prière devant sainte Anne et saint Joachim*, *la Vierge et l'enfant Jésus*, *la Femme adultère*.

Doué de cette heureuse fécondité qui n'est pas

incompatible avec la perfection, M. Navez a rempli de ses œuvres toutes les églises et tous les musées de la Belgique. Il jouit d'une grande popularité, comme chef de l'école dite académique, et il a formé de nombreux élèves qui l'ont représenté à l'Exposition universelle de Paris, en 1855. Il est directeur et premier professeur de peinture à l'Académie royale des beaux-arts de Bruxelles, professeur à l'École normale, membre de l'Académie royale de Belgique depuis 1845, de l'école primaire modèle du gouvernement, vice-président de la commission royale des monuments de la Belgique, président de la commission du musée, correspondant des Instituts de France et de Hollande, et associé d'un grand nombre d'académies; chevalier de l'ordre royal du Lion de Belgique, de l'ordre de Léopold, de Guillaume, etc.

NAZLÉ-HANEM, plus connue en Égypte sous le nom de la Grande Princesse (*Buguk-Hanem*), née à la Cavale (Roumélie), en l'an 1216 de l'hégire (1799-1800) est, d'entre tous les enfants de Méhémet-Ali, celle qui approche le plus de cet homme célèbre, par son esprit entreprenant, par son caractère énergique et même par l'expression sévère et altière de ses traits. Du fond de son harem, malgré la loi musulmane qui frappe d'incapacité les femmes, *servantes de l'homme*, elle a joué un rôle dans l'histoire politique de l'Égypte pendant ces dernières années. L'enfance de Nazlé subit le contre-coup des épreuves diverses par lesquelles passa la fortune de son père, et l'adversité lui apprit à lutter au lieu de fléchir. Mariée très-jeune à un des favoris de son père, Méhémet-Deftédar-bey, intendant général de la vice-royauté, que ses cruautés, dans le Soudan, firent surnommer le tigre (*el-nemr*), elle acquit dans le commerce de cet homme une hauteur et une force de caractère qui contribuèrent, avec les divers événements de sa vie, à la revêtir de prestige dans l'imagination des Arabes. Très-attachée, dit-on, à son mari, qui la laissa veuve vers 1835, elle refusa de se remarier. Libre des soins de la famille, sans enfants, elle tourna toute son activité vers les choses politiques, et intervint, à ce qu'on assure, dans les conseils de son père, dont elle était très-aimée.

A l'avénement d'Abbas, qui s'empara des biens de la famille de Méhémet-Ali (1849), elle protesta hautement contre cet acte arbitraire, souleva les harems, remplit le monde officiel de ses réclamations, se mit à la tête du *parti des princes*, et devint l'âme d'une opposition formidable. Forcée enfin de fuir de l'Égypte, elle se réfugia à Constantinople, où elle fut très-bien accueillie, et où elle semble s'être définitivement fixée. En 1854, elle fit un voyage en Égypte pour féliciter son frère, Mohammed-Saïd, sur son avénement; son court séjour au Caire fut l'occasion d'une fête magnifique, qui passa aux yeux de tous pour une revanche de sa fuite et de ses humiliations passées. Quelques jours après, Nazlé quitta le Caire, avec la conviction qu'elle n'y avait plus aucun rôle à jouer. Nourrie dans l'esprit islamique, d'une piété profonde, la Grande Princesse a laissé pourtant en Égypte de funestes impressions et de tristes souvenirs.

NEAL (John), écrivain américain, né à Portland (Maine), en 1794, entra dans le commerce, puis étudia le droit, avant de se jeter dans la littérature. Après un premier roman sans valeur, *Keep cool* (1817), il donna un volume anonyme de *Poésies* (1818), qui fut réimprimé l'année suivante avec le nom de l'auteur. Il revint au roman et produisit : *Logan* (1821); *Randolph* (1822); *Errata* (1822); *Seventy-Six* (1822). De 1824 à 1827, il visita l'Angleterre, où il écrivit de nombreux articles pour le *Blackwood's Magazine*, et traduisit, en outre, de l'édition française de Dumont, *les Principes de législation* de J. Bentham, avec lequel il s'était lié.

A son retour en Amérique, M. Neal fit paraître un nouveau roman, *Rachel Dyer* (1828), où il met en scène les légendes de sorcellerie du temps des premiers colons de la Nouvelle-Angleterre, et qui fut suivi de *Authorship* (1830), de *the Down Easters* (1831) et de *Ruth Elder*, son dernier roman. Il a écrit, en outre, un nombre considérable de morceaux en vers et en prose, dans les journaux littéraires. Les écrits de John Neal portent la trace d'une précipitation extrême. L'auteur se livre sciemment à tous les écarts d'une imagination déréglée, et cherche à racheter, par la vigueur des peintures et l'intérêt dramatique, des défauts dont il convient lui-même dans ses nombreuses autobiographies.

NEBENIUS (Charles-Frédéric), économiste et homme d'État allemand, né à Rhodt, près de Landau, le 29 septembre 1784, fut élevé au collége de Carlsruhe, et étudia le droit à l'université de Tubingue. D'abord avocat au tribunal aulique de Rastadt, il fut nommé, en 1807, secrétaire titulaire au département des finances. Sur la recommandation du ministre Reitzenstein, il vint, en 1809, étudier à Paris l'administration française. A son retour, il reprit son service dans le grand-duché de Bade, en qualité de conseiller de guerre à Durlach (1810), fut nommé, l'année suivante, conseiller de finances à Carlsruhe, et obtint, en 1819, le titre de référendaire. Ce fut lui qui rédigea la constitution donnée par le grand-duc à ses États. Commissaire du gouvernement auprès de la première diète badoise, il se concilia par son esprit libéral la confiance universelle. Il s'occupa très-activement, quoique avec peu de succès, d'établir l'union douanière dans le sud de l'Allemagne. Dans son pays, il s'unit à Bœckh pour réformer le système des impôts. Nommé conseiller privé et conseiller d'État, il présida jusqu'en 1835 la section de législation. Il décida en grande partie l'adjonction du pays de Bade au Zollverein. Entré, comme directeur, au ministère de l'intérieur, il devint ministre, en 1838, à la mort de Winter; mais, dès le mois d'octobre 1839, il donna sa démission, en protestant contre les atteintes portées à la constitution. Il devint alors très-populaire, et fut élu membre de la première Chambre (1843). En 1846, il fut nommé président du conseil d'État. Le grand-duché de Bade était, à cette époque, l'État allemand le plus rapproché des principes de la monarchie constitutionnelle, et le gouvernement, dirigé par des hommes tels que M. Nebenius, marchait d'accord avec la majorité libérale des deux Chambres. Il avait deux sortes d'adversaires, les radicaux, qui voulaient rompre ouvertement avec la diète de Francfort, et les absolutistes, qui s'appuyaient sur les grandes puissances allemandes. Les événements de 1848 ouvrirent le chemin aux démocrates badois. M. Nebenius tomba du pouvoir, et vit avec douleur la proclamation de la république et la réaction si rigoureuse qui suivit (1849). Il vécut, dès lors, dans une retraite studieuse, et ne reparut dans l'arène des partis que pour plaider contre des ressentiments aveugles la cause de la liberté. — Il est mort le 8 juin 1857.

M. Nebenius compte parmi les premiers économistes de l'Allemagne. Dans ses écrits, qui ont beaucoup contribué au développement du Zollverein, il unit la clarté du style à la profondeur des vues et à la science des faits. Nous citerons

parmi les principaux : *Considérations sur la situation économique de la Grande-Bretagne* (Betrachtungen über den Zustand Grossbritanniens in staatswirthschaftlicher Hinsicht ; Carlsruhe, 1818) ; *le Crédit public* (der œffentliche Credit ; Ibid., 1820 ; 2ᵉ édition, 1829 : le tome Iᵉʳ a seul paru) ; *l'Association douanière allemande, son système et son avenir* (der deutsche Zollverein, sein System und seine Zukunft ; Ibid., 1835) ; *de la Réduction de l'intérêt de la dette publique* (über die Herabsetzung der Zinsen der œffentlichen Schulden ; Stuttgart, 1837) ; *sur les Droits protecteurs ayant pour but de favoriser la production du fer dans l'étendue de l'Union douanière allemande* (über die Zœlle des deutschen Zollvereins zum Schutze der einheimischen Eisenproduction ; Carlsruhe, 1842).

En dehors de l'économie politique, M. Nebenius a publié une étude *sur les Institutions techniques dans leurs rapports avec l'ensemble du système d'instruction* (über technische Lehranstalten in ihrem, etc. ; Carlsruhe, 1833), et un écrit relatif à la réorganisation de l'Allemagne : *Bade en face de la question allemande* (Baden in seiner Stellung zur deutschen Frage ; Ibid., 1850).

NEES VON ESENBECK (Chrétien - Godefroy), botaniste et écrivain allemand, et frère d'un botaniste également distingué, mort en 1835, est né le 14 février 1776, à Reichenberg dans l'Odenwald. Il étudia la médecine à l'université de Iéna, l'exerça durant plusieurs années, et devint ensuite professeur de botanique aux universités d'Erlangen, de Bonn et de Breslau (1818-1821). Il occupait depuis vingt ans sa chaire dans cette dernière ville, lorsque, en 1851, il fut destitué pour avoir pris part au mouvement révolutionnaire de 1848. Il a exercé en outre, de 1818 à 1832, les fonctions de président de la *Leopoldina naturæ curiosorum Academia* de Bonn.

M. Nees von Esenbeck est un des botanistes allemands qui ont le plus contribué à donner à la botanique la tendance philosophique qui la caractérise partout aujourd'hui. Parmi ses nombreux travaux nous citerons : *Description systématique des algues d'eau douce* (die Algen des süssen Wassers nach ihren Enwickelungsstufen dargestellt ; Bamberg, 1814) ; *Système des champignons* (System der Pilze und Schwaemme ; Wurtzbourg, 1816) ; *Synopsis specierum generis Asterum herbacearum*, etc. (Erlangen, 1818) ; *Description physiologique, chimique et mathématique du développement de la substance végétale* (die Entwickelung der Pflanzensubstanz, etc. ; Erlangen, 1819), avec MM. T. G. Bischof et H. A. Rothe : *Manuel de botanique* (Handbuch der Botanik ; Nuremberg, 1820-1821, 2 vol.) ; *Bryologia Germanica* (Ibid., 1843-1831, 2 vol. avec 43 planches coloriées), avec MM. Hornschuch et Sturm ; *de Cinnamo* (Bonn, 1823) ; *Agrostologia brasiliensis, seu descriptio graminum*, etc. (Stuttgart et Tubingue, 1829), formant un volume du grand ouvrage de M. Martius (voy. ce nom) sur le Brésil ; *Enumeratio plantarum cryptogamicarum Javæ et insularum adjacentium* (Breslau, 1830) ; *Genera et species Asterearum* (Ibid., 1832) ; *Histoire naturelle des hépatiques de l'Europe* (Naturgeschichte der Europaeischen Lebermoose ; Breslau et Berlin, 1833-1838) ; *Systema Laurinarum* (Berlin, 1836) ; *Systema Hepaticarum* (Hambourg, 1844-1847), en commun avec MM. Gottsche et Lindenberg ; *Traité général des formes de la nature* (die allgemeine Formenlehre der Natur ; Breslau, 1852 ; avec 275 gravures), devant servir d'introduction à un *Traité général d'histoire naturelle ; Agrostographia Capensis* (Hall, 1853).

On a de M. Nees von Esenbeck plusieurs écrits philosophiques et politiques, tels que : *Système de philosophie spéculative* (System der speculativen Philosophie ; Glogau, 1841, t. 1ᵉʳ) ; *la Monarchie démocratique* (die demokratische Monarchie ; Berlin, 1848) ; *la Vérité du christianisme positif dans le catholicisme chrétien* (die Wahrheit des positiven Christenthums im Christcatholicismus. Leipsick, 1848) ; *la Révélation de la raison*, etc. (die Offenbarung der Vernunft, etc. ; Ibid., 1851) ; *la Vie dans la religion* (das Leben in der Religion ; Rastenbourg, 1853) ; *Observations et recherches sur le magnétisme animal* (Beobachtungen und Betrachtungen auf dem Gebiete des Lebensmagnetismus ; 1853), etc.

NEFFTZER (Auguste), journaliste français, né à Colmar (Haut-Rhin) en 1820, vint à Paris faire son droit et suivit d'abord le barreau, qu'il quitta bientôt pour le journalisme. Il entra à *la Presse* en 1844 et, pendant plusieurs années, il signa cette feuille en qualité de gérant. C'est à ce titre qu'en 1851, il fut poursuivi et condamné à une année de prison pour une des plus curieuses supercheries que la littérature politique ait commises. On attendait avec anxiété le dernier message du président de la République ; *la Presse* prit les devants, et donna en tête de ses colonnes, avec toutes les apparences d'une pièce officielle, une suite d'extraits des *Œuvres* du prince Louis-Napoléon. Ce message apocryphe, d'une couleur démocratique très-prononcée, émut diversement toutes les opinions ; la Bourse se troubla et traduisit à sa manière, par une baisse subite, les alarmes des partis hostiles à la République. Le gérant de *la Presse* était, dit-on, lui-même l'auteur de cet artifice, dont il porta la responsabilité et la peine.

Les articles de M. Nefftzer, dans le journal de M. de Girardin, roulaient, en général, sur la politique étrangère et la philosophie. C'est lui qui, depuis que le fondateur de *la Presse* ne la remplissait plus de son nom, rédigeait et signait chaque soir le bulletin politique de la journée ; il apportait dans ce travail spécial une lucidité remarquable. Comme philosophe, il traitait de préférence les questions religieuses et se montrait, dans le journalisme français, un des rares représentants de la métaphysique néo-hégélienne. M. Nefftzer a quitté *la Presse* en novembre 1857 et a fondé peu après la *Revue germanique*.

NÉGRIER (André-Charles), officier français, ancien représentant, né en 1788, admis, en 1806, à l'École polytechnique, et en 1808 à l'École d'application de Metz, fit, dans le génie, les campagnes de l'Empire, et commanda en second, après 1830, le 2ᵉ régiment de cette arme. Promu au grade de colonel en 1842, il passa deux ans à Béfort en qualité de directeur d'artillerie, et remplit les mêmes fonctions à Lille, de 1844 à 1848. Il venait d'être retraité, lorsqu'il fut appelé le 17 septembre, par la reconnaissance des Lillois, à remplacer à l Assemblée constituante le général Négrier, tué dans les journées de juin ; il n'avait toutefois avec ce dernier rien de commun que le nom. Membre du comité de la guerre, il fit partie de la fraction modérée du parti républicain, repoussa les deux Chambres et la proposition Rateau (voy. ce nom), et approuva l'expédition d'Italie. Il ne fut pas réélu en 1849, et se retira à Lille. Officier de la Légion d'honneur en 1842, M. Négrier est commandeur depuis 1847.

NEGRUZZI (Constantin), poëte moldave, né en 1809, d'une ancienne famille roumaine, reçut dans la maison paternelle des leçons de langue française d'un émigré, M. Bancovitz, qui, étant passé

plus tard en Pologne, fut envoyé en Sibérie. En 1821, lors des troubles fomentés en Moldavie par l'hétairie grecque, il suivit son père en Bessarabie, où il séjourna trois ans. Il y connut le célèbre Poushkine, par les conseils duquel il étudia la langue russe. A son retour dans son pays (1824), il entra au service de la *vestiairie* (ministère des finances). Peu après, la douleur de la mort de son père, et les ennuis d'inextricables procès de famille, le poussèrent dans la misanthropie et le scepticisme. Mais les beaux vers de Carlova éveillèrent en lui le goût de la littérature nationale, et les encouragements d'Héliade le tournèrent tout à fait vers la poésie. Il traduisit d'abord quelques œuvres étrangères, telles que *le Châle noir* de Poushkine, et quelques ballades de V. Hugo; puis il publia son poëme historique d'*Aprode Purice*, d'après la tradition populaire d'Étienne le Grand, le héros moldave; ce début porta du premier coup sa réputation à son comble. Plus tard, la traduction complète des *Ballades* de V. Hugo, celle des *Satires* du prince A. Cantimir, cette dernière avec Donici la publication des *Nouvelles et scènes historiques* en prose, le maintinrent au premierrang des écrivains de la *Renaissance* en Roumanie.

M. Negruzzi a peu écrit depuis cette époque. Membre de l'Assemblée nationale de Moldavie, pendant dix ans, occupé de fonctions administratives, et délégué en dernier lieu (1857) auprès de la commission pour la délimitation de la nouvelle frontière de Bessarabie, il paraît avoir renoncé à la littérature, au point même que réunissant ses œuvres, poésie et prose, il leur a donné le titre de *Péchés de jeunesse*. Son épisode historique d'*Alexandre Lepusneano*, considéré comme un des chefs-d'œuvre de la prose roumaine, a été traduit en français par Voïnesco, dans la *Revue de l'Orient* (1854).

NEHER (Bernard), peintre d'histoire allemand, né à Biberach, en 1806, fit ses premières études de dessin dans l'atelier de son père, artiste distingué, suivit ensuite les académies de Stuttgard et de Munich et séjourna quatre ans en Italie. Il peignit à Rome, *la Mort d'Ulrich à la bataille de Dœffingen*, et quelques autres toiles de grande dimension. A son retour de Rome, il décora à Munich, pour le roi de Bavière, le côté extérieur de la porte d'Isar (Isarthor) et y exécuta sur fond d'or une *Vierge* et un *Saint Benno*. Appelé à Weimar, en 1836, pour prendre part à la décoration des salles de Gœthe et de Schiller, il exécuta, dans la salle de Schiller, sept grandes compositions tirées de sept drames du poëte, quatre panneaux inspirés des ballades de *Toggenbourg*, du *comte de Habsbourg*, du *Combat avec le dragon* et de *la Forge*, une composition allégorique ornant le fond de la niche où se trouve le buste de Schiller, enfin des arabesques représentant les différents épisodes de la ballade populaire de *la Cloche*. Dans la galerie de Gœthe, il peignit aussi plusieurs compositions, inspirées des hymnes et des ballades du grand poëte allemand, et donna le dessus de trois portes de bronze. Le travail complet fut achevé pendant l'hiver de 1847. Dans l'intervalle, M. Neher avait été nommé professeur à l'Académie des arts de Leipsick, puis directeur de la même académie, et bientôt professeur de peinture à Stuttgart, avec le titre et le rang d'un professeur de l'université. On lui doit encore un grand tableau d'autel pour la nouvelle église de Saint-Pierre, à Hambourg, une autre toile religieuse pour la paroisse catholique de Ratisbonne, des cartons pour les vitrines d'une église de Stuttgart, une *Descente de croix* et un *Ensevelissement*.

NEIGEBAUR (Jean-Daniel-Ferdinand), voyageur et publiciste allemand, né à Dittmannsdorf (Silésie), le 24 juillet 1783, et fils d'un pasteur, étudia aux universités de Schweidnitz et de Kœnigsberg, et entra, en 1807, dans la magistrature. En 1812, il était assesseur au tribunal de Marienwerder. Mais les circonstances et son propre caractère lui firent une vie agitée et errante. En 1813, il s'engagea et fut nommé capitaine dans les troupes régulières; mais il refusa ce grade et préféra lever à ses frais un corps de troupes, dont il fut le chef, et qu'il réunit aux volontaires de Lutzow. Pendant la campagne, il enleva nn assez grand nombre de chevaux pour monter un escadron; mais il ne tarda pas à être fait prisonnier au combat de Lauenbourg sur l'Elbe, et ne fut remis en liberté qu'après les traités de 1814. Il obtint alors successivement différentes places dans l'administration. Sous-préfet à Neufchâteau, dans les Ardennes, puis préfet dans le Luxembourg prussien en 1815, il devint, en 1816, conseiller au tribunal de Clèves. C'est alors qu'il publia son premier ouvrage, intitulé : *Lettres d'un officier prussien pendant sa captivité en France* (Briefe eines preuss. Offiziers, etc.; Cologne, 1816-1817). De Clèves il passa à Ham, à Munster, à Breslau, à Fraustadt. En 1835, il présidait le tribunal criminel de Bromberg. Puis il abandonna la magistrature, et se fit nommer consul général prussien en Moldavie et en Valachie. Il n'y resta qu'un an, et se mit ensuite à voyager, abandonné à l'entière liberté de tous ses caprices.

Les premiers ouvrages de M. Neigebaur ont rapport au droit. Ce sont : *la Procédure prussienne* (der preuss. Process., etc.; Iéna, 1819), et le *Manuel du juge-arbitre* (Handbuch zur Ausübung der freiwilligen Gerichtsbarkeit; Hambourg, 1824; 2ᵉ édit., 1827). Une brochure intitulée : *Pas de représentation populaire dans les assemblées de la confédération allemande* (Keine Volksrepraesentation in den deutschen Bundesstaaten; 1816), écrite dans un sens très-libéral et qui fit beaucoup de bruit, est le seul sacrifice de M. Neigebaur aux préoccupations politiques qui tourmentaient si profondément l'Allemagne.

Parmi les nombreux livres qui furent le fruit de ses voyages, nous devons citer : *Guide du voyageur en Angleterre* (Handbuch für Reisende in England; Leipsick, 1829); *Nouvelle description de la Suisse* (NeuestesGemaelde der Schweiz; Vienne, 1831; 2ᵉ édition, 1840); *Nouvelle description de l'Italie, des îles Ioniennes et de Malte* (Neuestes Gemaelde Italiens, der Ion. Inseln, etc.; Ibid., 1832, 2 vol.); *Nouvelle description des Pays-Bas et de la Belgique* (Ibid., 1833); *Nouvelle description de la Norvége, de la Suède et du Danemark* (Ibid., 1833). Ces différents ouvrages font partie de la *Cosmologie générale* de Schütz (Allgemeine Weltkunde). On a encore de lui : *Relation d'un cavalier en* 1835 (Ansichten aus der Cavalierperspective im J. 1835; Leipsick, 1836); *le Cavalier en voyage* (der Cavalier auf Reisen; Ibid., 1838); et *Ailleurs qu'au Nord* (Nur nicht nach Norden; Ibid., 1840). Ces trois ouvrages furent imprimés d'abord sous le voile d'un anonyme bientôt trahi. Sous son nom, M. Neigebaur fit paraître : *Guide du voyageur en France* (Handbuch für Reisende in Frankreich (imprimé une première fois en 1832, refondu en 1842); *Guide du voyageur en Grèce* (Leipsick, 1842, 4 vol.), avec Ferdinand Aldenhoven; *Dresde et la Suisse saxonne, illustrée par G. Schlick* (Dresden und die Sachs, Schweiz, etc.; Ibid., Leipsick, 1845); *le Pape et son royaume* (der Papst und sein Reich; Ibid., 1847; 2ᵉ édit., 1848); *la Sicile* (Sicilien; Ibid., 1848; 2ᵉ édit., même année); *Description de la Moldavie et de la Valachie* (Ibid.,

1848); *les Slaves du Sud* (die Südslawen; Ibid., 1851); *les Antiquités classiques de la Dacie* (Daciens classische Alterthümer; Cronstadt, 1851); *la Sardaigne* (Sardinien; Leipsick, 1853); un dernier ouvrage sur *les Principautés danubiennes* (die Donau-Fürstenthümer; 1854), etc.

Ces différents livres, plus remarquables par l'exactitude que par la méthode, sont d'excellentes esquisses politiques, historiques et statistiques des contrées de l'Europe. En 1854, le savant voyageur, déjà plus que septuagénaire, paraissait s'être fixé en Italie; mais depuis il a entrepris de nouvelles explorations.

NÉLATON (Auguste), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né le 17 juin 1807, a été l'élève de Dupuytren. Reçu docteur à Paris en décembre 1836, et peu après, chirurgien des hôpitaux et agrégé de la Faculté de médecine, il est devenu, en avril 1851 professeur de clinique chirurgicale et chef à la Clinique. Il a été admis, en 1856, à l'Académie de médecine, dans la section de pathologie chirurgicale. Décoré en septembre 1848, il est aujourd'hui officier de la Légion d'honneur.

M. Nélaton est particulièrement estimé comme professeur et comme praticien; on lui doit l'invention récente d'une remarquable opération chirurgicale pour l'extraction immédiate de la pierre, en dehors de tous les procédés de lithotritie. Il a aussi publié : *Recherches sur l'affection tuberculeuse des os* (1837, in-8, brochure); *Traité des tumeurs de la mamelle* (1839, in-4); *Parallèle des divers modes opératoires dans le traitement de la cataracte* (1850, in-8); *Éléments de pathologie chirurgicale* (1844-1856, 4 vol. in-8), œuvre capitale à laquelle ont concouru plusieurs de ses élèves, qui ont aussi résumé, dans diverses notes, les points principaux de sa pratique et de son enseignement.

NELSON (Horace NELSON, 3e comte), pair d'Angleterre, né en 1823, près Salisbury, descend du célèbre amiral de ce nom élevé en 1801 à la pairie héréditaire. Après avoir fait ses études au collége d'Eton, il prit à la Chambre des Lords la place de son père, vacante depuis 1835. Il appartient à l'opinion conservatrice. De son mariage avec une fille de lord Normanton (1845) il a cinq enfants, dont l'aîné, vicomte MERTON, est né en 1854, à Londres.

NEMOURS (Louis-Charles-Philippe-Raphaël D'ORLÉANS, duc DE), prince français, ancien lieutenant général, né à Paris, le 25 octobre 1814, est le deuxième fils du feu roi Louis-Philippe et de la reine Marie-Amélie. Comme ses frères, il suivit les classes du collége Henri IV, obtint même quelques succès au concours et s'adonna plus spécialement à l'étude des sciences; il était encore enfant lorsque Charles X, d'après un usage de l'ancien régime, le nomma, en 1826, colonel du 1er de chasseurs à cheval, régiment à la tête duquel il fit, le 3 août 1830, son entrée à Paris. Quelques mois plus tard, il fut élu roi des Belges (3 février 1831); mais Louis-Philippe, qui ne se voyait pas en mesure de faire accepter ce choix aux puissances européennes, refusa l'offre du Congrès national; il ne se prêta pas davantage aux avances qui lui furent faites pour placer son fils sur le trône de Grèce.

Après avoir pris part aux deux campagnes de Belgique et s'être formé au commandement dans les camps de Compiègne, de Lunéville et de Saint-Omer, il fut promu, le 1er juillet 1834, au grade de maréchal de camp. Ce fut dans la première expédition de Constantine (1836) qu'il débuta sur la terre d'Afrique; pendant deux mois, il partagea les fatigues et les dangers de l'attaque et de la retraite, et, de retour à Alger, refusa les fêtes qui lui furent offertes. Dans la seconde expédition (1837), il commanda la première brigade d'infanterie, puis les troupes du siége, soutint vigoureusement l'assaut, et reçut, le 11 novembre suivant, le grade de lieutenant général.

Le 27 avril 1840, le duc de Nemours épousa Victoire-Auguste-Antoinette, duchesse de Saxe-Cobourg-Gotha, née le 14 février 1822, et héritière, par sa mère, d'une partie de la grande fortune des princes de Kohary. Deux mois auparavant, la Chambre des Députés avait repoussé la demande d'une dotation de 500000 francs en sa faveur et causé, par ce vote, la retraite du cabinet Soult et Passy (20 février). L'année suivante, il retourna pour la dernière fois en Afrique et prit part à une campagne décisive contre Abd-el-Kader, sur les bords du Chélif.

La mort prématurée de son frère aîné donna tout à coup au duc de Nemours une grande importance. Contrairement aux traditions de l'ancienne monarchie qui étaient en faveur de la mère de l'héritier présomptif, un projet de loi fut présenté aux Chambres qui lui attribua la régence; l'opinion ne parut pas ratifier cette loi que le sentiment du danger fit abandonner en 1848. Plusieurs fois le duc se retrouva à la tête des troupes réunies dans des camps d'instruction; il assista avec régularité aux travaux de la Chambre des Pairs, voyagea dans les départements et n'eut avec les populations ou les autorités municipales que des rapports tout à fait officiels.

Lorsque éclata la révolution de Février, le duc de Nemours commandait un corps de troupes massé sur la place du Carrousel. Sans essayer de se prévaloir de ses droits, il s'effaça aussi complétement que pouvaient le réclamer les exigences de la situation, et accompagna sa belle-sœur, la duchesse d'Orléans, à la Chambre des Députés. A ce dernier acte de sa vie publique se rattache le souvenir d'un devoir dignement rempli. Depuis qu'il a rejoint sa famille dans l'exil, il réside à Claremont. Le bruit a couru plusieurs fois de son adhésion à la reconnaissance des droits au trône du comte de Chambord, auquel il a été le premier à faire visite.

Le duc de Nemours, qui est veuf depuis le mois de novembre 1857, a quatre enfants, dont deux fils : Louis-Philippe-Marie-Ferdinand-Gaston d'Orléans, comte d'Eu, né le 28 avril 1842, et Ferdinand-Philippe Marie d'Orléans, duc d'ALENÇON, né le 12 juillet 1844.

NERVAL (Gérard DE). Voy. GÉRARD.

NESSELRODE (Charles-Robert, comte DE), diplomate russe, né à Lisbonne, où son père était ambassadeur, le 14 décembre 1780, appartient à une famille noble d'origine saxonne, qui, par de nombreuses alliances, se rattache encore aux familles aristocratiques de Francfort-sur-le-Mein. Après avoir débuté dans la carrière des armes, il passa bientôt dans celle de la diplomatie, fut attaché à l'ambassade de Berlin en 1802, puis à celle de Stuttgart, et remplit, en 1805 et 1806, les fonctions de secrétaire d'ambassade et de chargé d'affaires à la Haye. En 1807, il fut nommé conseiller d'ambassade à Paris. D'importantes révélations qu'il fit à l'empereur Alexandre sur les armements secrets ordonnés par Napoléon Ier, lui assurèrent le crédit de son souverain qui l'attacha à la chancellerie d'État et au ministère des affaires étrangères. Dès lors M. de Nesselrode prit part à toutes les grandes négociations diplomatiques, et prépara de longue main, dans les cabi-

nets de l'Europe, la réaction qui amena la chute de Napoléon Ier. Le 19 mars 1813, il signa la convention de Breslau; le 13 juin suivant, en Silésie, le traité de subsides avec l'Angleterre, et contribua, avec M. de Metternich, à l'alliance de Tœplitz entre l'Autriche et la Russie (9 septembre), et à deux autres traités analogues entre l'Autriche et la Prusse. En 1814, il suivit en France l'empereur Alexandre, signa, le 1er mars, à Chaumont, le fameux traité de la quadruple alliance, et, le 31, traita avec Marmont de la reddition de Paris. Lorsqu'il fut question de reconstituer l'Europe au congrès de Vienne, M. de Nesselrode débattit avec habileté les intérêts russes, et, après le débarquement de Cannes, fut un des signataires de la déclaration qui mettait Napoléon au ban de l'Europe (13 mars). Après avoir accompagné le czar au congrès d'Aix-la-Chapelle, de Troppau, de Leibach et de Vérone, M. de Nesselrode fut nommé chef de la chancellerie intime, et obtint la direction des affaires étrangères, qu'il partagea d'abord avec le comte Capo d'Istria.

La mort d'Alexandre n'affaiblit pas son crédit, et il reçut une riche dotation de Nicolas, au caractère duquel il avait su s'accommoder avec souplesse. Bientôt les affaires d'Orient mirent de nouveau en relief son habileté diplomatique. Les traités d'Andrinople (1829) et d'Unkiar-Skélessi (8 juillet 1833), qui livrèrent la Turquie à la discrétion de la Russie, l'asservissement de la Pologne, l'influence russe sur la jeune Grèce, et enfin le traité du 15 juillet 1840, qui écartait la France du concert européen, sont en grande partie l'œuvre de M. de Nesselrode.

Après une politique réservée en 1848, la diplomatie russe porta un coup décisif à la révolution par l'intervention en Hongrie, augmenta l'influence du czar en Orient, par la convention de Balta-Liman, et s'efforça de resserrer l'alliance des puissances monarchiques compromises par les mouvements révolutionnaires. En 1853, M. de Nesselrode parut soutenir une politique pacifique et modérée, et se montra, en toute occasion, disposé à traiter du rétablissement de la paix sur des bases honorables. C'est lui qui, lors de l'expulsion des Russes des principautés danubiennes par les armes d'Omer-pacha, rédigea cette note habile par laquelle la Russie déclarait se retirer par égard pour l'Autriche. Il usa, dit-on, de toute son influence pour amener le congrès et la paix de Paris. Lié à l'Allemagne par son origine et ses relations, il a constamment représenté le parti allemand en Russie, et, sous ce point de vue, on l'oppose au prince Mentschichoff.

Depuis l'avénement d'Alexandre II, le comte de Nesselrode a demandé et obtenu un successeur dans la direction des affaires étrangères, afin de pouvoir prendre du repos; mais il a été maintenu dans ses fonctions de chancelier de l'empire. Revêtu des plus hautes dignités honorifiques dans son pays et à l'étranger, il est grand-croix de la Légion d'honneur.

NESTEROFF (Pierre), général russe, né dans le gouvernement de Kalouga, en 1807, et élevé à Moscou par un professeur allemand, entra au service militaire en 1823. Du corps des grenadiers il passa, en 1826, à l'état-major et, en 1828, au régiment des chasseurs de la garde. Il fit alors la campagne de Turquie. En 1831, il prit part à la guerre de Pologne et assista à l'assaut de Varsovie. Envoyé à l'armée du Caucase en 1834, il reçut, trois ans après, le commandement d'un bataillon de ligne. En 1841, avec six compagnies d'infanterie, il soutint un combat meurtrier contre Schamyl, près de Nazrann, et repoussa les Circassiens. En récompense de cette action d'éclat, il fut nommé commandant de la forteresse de Wladikawkas (1842). Quelque temps après, il construisit, sur la rivière Asa, un fort qui porte son nom et entoura celui de Nazrann de solides ouvrages en pierres qui le rendirent presque inexpugnable. En 1844, il établit trois *stanitzes* ou corps de Cosaques dans le voisinage des tribus Tchetchines, les plus belliqueuses de la montagne. Nommé major général, il entreprit, de concert avec le général Freytaz, de grands travaux de déboisement dans la Tchechnia, ouvrit des voies de communication et enleva ainsi aux Circassiens des retraites jusqu'alors impénétrables. En 1846, il fut nommé chef militaire de l'arrondissement de Wladikawkas.

NETTEMENT (Alfred-François), littérateur et journaliste français, né à Paris, le 21 août 1805, fit ses études au collége Rollin et débuta par des articles de critique littéraire dans *l'Universel*, fondé par Abel de Rémusat et Saint-Martin; il y rendait compte d'un cours de littérature qu'il faisait à la Société des bonnes lettres et qu'il résuma ensuite dans *la Quotidienne*. Un dissentiment avec cette feuille sur le sens politique de l'abdication de Charles X le fit passer à *la Gazette de France* et à *la Mode*, où il inséra des *Études religieuses, philosophiques et littéraires*.

En 1848, M. Nettement fonda *l'Opinion publique*, où il défendait tout à la fois le principe de la légitimité et ce qui lui semblait acceptable des réformes de 89. Au 2 décembre 1851, cette feuille cessa de paraître. Envoyé à l'Assemblée législative par le Morbihan, il fit partie des représentants qui se réunirent lors du coup d'État à la mairie du Xe arrondissement, et fut incarcéré. Depuis, M. Nettement s'est borné, comme journaliste, à publier des articles de littérature et d'histoire dans la *Revue contemporaine*, que l'inflexibilité de ses principes politiques lui fit quitter en 1855.

Parmi ses œuvres de plus longue haleine, nous citerons : *Histoire de la révolution de Juillet* (1833, 2 vol. in-8); *les Ruines morales et intellectuelles* (1835); *Mémoires sur la duchesse de Berri* (1837, 3 vol. in-8); *Histoire du* Journal des Débats (1838, 2 vol. in-8); une traduction des *Conférences* du cardinal Wiseman, précédée d'un *Essai sur les progrès du catholicisme en Angleterre* (1839, 2 vol. in-8); *Exposition royaliste* (1842, in-8); *Vie de Marie-Thérèse de France, fille de Louis XVI* (1843, in-8); *Henri de France, ou Histoire de la branche aînée pendant quinze ans d'exil* (1845, 2 vol. in-8); *Histoire de la littérature française sous la Restauration* (1852, 2 vol. in-8); enfin, *Histoire de la littérature française sous la royauté de Juillet* (1854, 2 vol. in-8). Ce dernier ouvrage, où toute la littérature contemporaine est passée en revue et jugée au point de vue politique de l'auteur, est son principal titre littéraire. Plus récemment, il a traduit des romans de M. Dickens, entre autres, *Maison Dombey et fils* (1856).

NEUMANN (Charles-Frédéric), orientaliste allemand, né à Reichmansdorf près Bamberg, le 22 décembre 1798, d'une pauvre famille israélite, entra d'abord à Francfort-sur-le-Mein dans une maison de commerce, d'où son penchant pour les études littéraires le fit sortir. Il suivit les cours des universités d'Heidelberg, de Munich où il se convertit au culte évangélique, et de Gœttingue En 1822, il fut nommé professeur d'histoire à Spire, mais la liberté de ses opinions le fit révoquer; il partit pour Venise et apprit l'arménien au couvent de Saint-Lazare. En 1828, il vint à Paris, continua ses études sur les lan-

gues orientales en s'appliquant surtout au chinois, et passa l'année suivante quelques mois à Londres, d'où il s'embarqua pour l'Inde et la Chine. Chargé de l'achat d'une bibliothèque chinoise qui manquait absolument à l'Allemagne, il parvint à réunir environ dix mille volumes qui embrassent toutes les branches de la littérature, et dont plus de 2500 étaient destinés à la bibliothèque de Berlin.

De retour en Bavière en 1831, M. Neumann fut peu après nommé professeur à l'université de Munich. Ses cours, outre les langues chinoise et arménienne, embrassaient l'histoire politique et littéraire des principaux peuples de l'Asie, et attirèrent un nombreux auditoire. Très-populaire parmi les étudiants, le savant professeur a été pendant les années agitées de 1847 et 1848, un des chefs et des orateurs les plus accrédités du parti démocratique. Sa participation au mouvement révolutionnaire lui attira les rigueurs du gouvernement, qui le mit à la retraite en 1852. La Faculté de philosophie de Munich a plusieurs fois demandé son rappel à l'activité.

Dans ses études sur l'Orient, M. Neumann s'est occupé surtout de la haute Asie, de la Chine et des Indes. Parmi ses nombreux ouvrages, nous citerons : *Pèlerinages de prêtres bouddhiques de la Chine aux Indes* (Leipsick, 1833); *Mémoires sur la vie et les ouvrages de David*, philosophe arménien du v[e] siècle de notre ère (Paris, 1829); *History of Yartan by Elisoens*, traduite de l'arménien en anglais (Londres, 1830); *Vahram's Cronicle of the armenian Kingdom in Cilicia* (Londres, 1830), traduit de l'arménien; *Essai sur l'histoire de la littérature arménienne* (Leipsick, 1833), d'après un ouvrage italien; *Histoire d'une colonie de 40000 Arméniens* (Ibid., 1834), d'après des documents arméniens et russes; *Études asiatiques* (Ibid., 1837); *Catéchismes des Mahmes* (Londres, 1831), traduit du chinois en anglais; *Auditoire de l'Empire du milieu* (Lehrsaal der Mittelreich; Munich, 1836); *Histoire de l'empire chinois* (Stuttgart, 1847), traduite de Gutzlaff; *Histoire de la guerre anglo-chinoise* (Leipsick, 1846); *Suppléments au Marco-Polo de Burck* (Ibid., 1846), etc. Mentionnons encore *les Peuples du midi de la Russie dans leurs développements historiques* (die Vœlker des südliche Russeland in ihrer geschichtlichen Enwickelung; Ibid., 1847), ouvrage couronné par l'Institut de France.

NEUMAYER (Maximilien-Georges-Joseph), général français, né à Neuhaus près Worms (Hesse grand-ducale), le 1[er] avril 1789, fut élève des Écoles militaires de Fontainebleau et de Saint-Cyr, entra comme sous-lieutenant au 6[e] léger en 1809, et fit la guerre d'Allemagne. Il passa ensuite dans la Péninsule, où plusieurs beaux faits d'armes et les blessures qu'il reçut lui firent obtenir les grades de lieutenant et de capitaine (1810-1813). Devant Bayonne, il eut le bras gauche cassé d'un coup de feu; il n'en suivit pas moins l'armée à Toulouse, combattit vaillamment les Anglais et reçut encore une balle au même bras. Il prit part à la dernière lutte de Waterloo et fut rejeté dans les cadres de non-activité jusqu'en 1820. A cette époque, il fut attaché au 6[e] de ligne, fit en 1823 la campagne d'Espagne et en revint avec le grade de chef de bataillon.

A la suite de la révolution de Juillet, M. Neumayer fit partie de l'expédition de Belgique et fut envoyé, en 1835, en Algérie, en qualité de lieutenant-colonel de la légion étrangère. De retour en France, à la suite d'une fracture à la jambe, il fut appelé au commandement du 10[e] de ligne (1837) et, bientôt après promu au grade de maréchal de camp (1840) et employé à l'intérieur. Le gouvernement républicain le nomma général de division (1848), lui confia la première division militaire (Paris), puis la deuxième (Rouen) qu'il conserva jusqu'en 1853, date de son admission dans la seconde section de l'état-major général de l'armée. Il est, depuis le 24 décembre 1853, grand officier de la Légion d'honneur.

NEUREUTHER (Eugène), dessinateur allemand, né en 1806, et fils du peintre distingué de la cour de Bavière mort en 1830, fit ses premières études sous la direction de son père et alla plus tard suivre les cours de l'Académie des beaux-arts de Munich. Bientôt Cornélius le chargea d'exécuter, dans la salle troyenne de la Glyptothèque, des fleurs et des arabesques et lui conseilla de faire spécialement des dessins et des illustrations. M. Neureuther s'essaya, en effet, sur quelques ballades de Gœthe et ses premiers travaux, envoyés au grand poëte, lui valurent, de sa part, les plus grands éloges. Ils ont paru lithographiés, par M. Neureuther lui-même, en 5 livraisons (1829-1839). L'éditeur envoya, en 1830, l'artiste à Paris, pour illustrer les nouveaux chants populaires des vainqueurs de Juillet. Les dessins qu'il en rapporta, entre autres ceux sur *la Parisienne*, obtinrent, en Allemagne, le plus grand succès.

De retour dans son pays, M. Neureuther se proposa la tâche d'illustrer les grands poëtes nationaux et créa ainsi un nouveau genre, dont on a beaucoup abusé depuis. Il se fit aussi peintre décorateur, et il est peu de monuments récents en Bavière, où l'on ne trouve de lui quelques dessins. En 1838, il fit le voyage de Rome et parut avoir puisé, dans l'étude des grands maîtres, de plus larges aspirations. En 1848, il devint directeur de la manufacture royale de porcelaine de Munich.

On doit au crayon de M. Neureuther les illustrations de Gœthe presque entier, de *l'Oberon*, de Wieland, pour une des maisons de plaisance de la reine de Bavière; du *Cid*, de Herder; du *Chant du Rhin*, de Becker; des *Chansons de Kobell*, des *Niebelungen*, en collaboration avec Jules Schnorr; de *la Vierge de la Forêt*, de Zedlitz, et d'une foule de contes allemands. Il a donné, en outre, en six planches, *la Vie et la Passion du Christ*; les *Étrennes de Noël*, dans les *Gravures des artistes de Munich* (Radirungen Münchner Künstler), et plusieurs autres sujets admirablement traités. Ses principales œuvres ont paru, à plusieurs reprises, sous le simple titre de : *Illustrations* (Randzeichnungen).

NEWCASTLE (Henry PELHAM CLINTON, 5[e] DUC DE), homme d'État et pair d'Angleterre, né, le 22 mai 1811, à Londres, descend de l'ancienne famille des barons Clinton, qui hérita, en 1756, du duché de Newcastle connu sous le nom de lord Lincoln; il fut élevé à l'université d'Oxford et entra, dès qu'il fut majeur, à la Chambre des Communes (1832), où il fut constamment réélu, jusqu'en 1851, d'abord par le comté de Nottingham puis par le bourg de Falkirk. A cette dernière date, il prit le siége de son père à la Chambre haute et continua d'appuyer la politique du parti conservateur, dont il est un des représentants modérés. Il s'est séparé des anciens tories sur la double question de la dotation du clergé catholique et de la réforme des tarifs pour laquelle il a voté. Nommé lord de la Trésorerie dans le premier cabinet de sir Robert Peel (1834), il tint, dans le second, le poste plus élevé de premier commissaire des domaines (1841-1846), qui lui donnait voix délibérative au

conseil. En 1846, il fut quelque temps secrétaire en chef pour l'Irlande.

En 1852, lord Newcastle fit partie du ministère Aberdeen, et, après avoir dirigé l'administration des colonies, fut chargé, en juin 1854, du secrétariat de la guerre, que la déclaration des hostilités avec la Russie rendait fort important. La campagne fut à peine commencée, qu'un cri général s'éleva contre la manière insuffisante dont le ministère avait pourvu aux besoins d'une armée en marche. Le duc se défendit au Parlement avec autant d'esprit que de modération, et, plus tard, lord John Russell rejeta les fautes qu'on lui reprochait sur les nombreuses lacunes d'un ministère mal organisé. Mais, la passion s'en mêlant, le duc de Newcastle, abandonné de ses collègues, qui croyaient se sauver eux-mêmes en le sacrifiant, dut résigner son portefeuille entre les mains de lord Panmure (février 1855). Un comité d'enquête fut nommé qui ne justifia aucune des charges accumulées contre le malheureux duc. Il consacra l'automne de 1855 à visiter la Crimée et tous les postes militaires de la mer Noire. De son mariage, avec la fille unique du duc d'Hamilton (1832), dont il est publiquement séparé depuis 1850, il a cinq enfants; l'aîné, Henry-Pelham-Alexandre, comte DE LINCOLN, est né en 1834.

NEWMAN (John-Henry), théologien anglais, né, en 1801, et fils d'un banquier de Londres, se fit remarquer, à l'université d'Oxford, par de rares capacités et par une extrême ardeur pour l'étude. Dès qu'il eut l'âge requis, il fut ordonné prêtre; mais sa vive piété, son imagination poétique et ses sympathies pour le moyen-âge, contribuèrent bientôt à l'éloigner de la secte évangélique à laquelle il appartenait, pour le rallier aux doctrines plus sévères de la haute Église officielle. Appelé, en 1828, à la cure de Sainte-Marie, à Oxford, il commença, dans ses sermons, qui lui acquirent beaucoup d'influence parmi les étudiants, à jeter les bases de ce système religieux, auquel son ami, le docteur Pusey (voy. ce nom), devait donner son nom.

Après avoir publié, en société avec ce dernier et quelques adhérents, une suite de brochures et de dissertations religieuses (*Tracts for the times*; 1833), M. Newman fit paraître seul : *les Ariens au IVe siècle* (the Arians of the fourth century; 1834), ouvrage considéré comme le manifeste de cette école dissidente. Malgré les conversions nombreuses au catholicisme qui s'accomplissaient autour de lui, il hésita longtemps avant d'abjurer à son tour; enfin, deux ans après la suspension de M. Pusey, il se rendit à Rome et y reçut les ordres catholiques (1845). Revenu à Londres, il mit au service de son active propagande les ressources d'une dialectique subtile et d'une éloquence persuasive, tint des conférences très-suivies et combattit le protestantisme dans ses *Lettres sur certains scrupules* (Letters on certain difficulties; 1850), et ses *Discours aux congrégations mixtes* (Discourses addressed to mixed congregations; 1850, in-8), traduits en français par un des rédacteurs de *l'Univers* (2e édit., 1853, in-8). Ayant attaqué avec violence, dans la *Revue de Dublin*, un prêtre italien, nommé Achilli, qui avait embrassé l'anglicanisme, il fut condamné, comme calomniateur, à la suite d'un procès, dont les détails causèrent une vive émotion contre les catholiques (avril 1853), et dont les frais énormes furent couverts par des souscriptions recueillies jusque sur le continent.

NEWMAN (Francis-William), théologien anglais, né à Londres, en 1805, et, comme le précédent, fils d'un banquier, fit d'excellentes études à Ealing, sous la direction du docteur Nicholas, et vint les compléter à l'université d'Oxford, où, de 1826 à 1830, il resta attaché en qualité d'agrégé. Après un voyage d'agrément, en Orient, qui ne dura pas moins de trois années, il rentra dans la carrière de l'enseignement et occupa tour à tour une chaire d'humanités aux colléges de Bristol (1834) et de Manchester (1840), et à la nouvelle université de Londres (1846).

Parmi les nombreux ouvrages qu'il a publiés, celui qui a obtenu le plus de succès est *l'Ame, ses douleurs et ses aspirations* (the Soul, her sorrows and aspirations; 1841, nombreuses éditions), livre d'un haut sentiment religieux, et auquel on attribue un grand nombre de retours à la foi chrétienne. On a encore de lui : *Cours de logique* (Lectures on logic), *Grammaire berbère* (a Grammar of the Berber language), *les Phases de la foi* (Phases of faith; 1853, in-8), *Leçons d'économie politique* (Lectures on political Economy; in-8), *Rome royale* (Regal Rome: 1854), *Histoire de la monarchie juive* (History of the hebrew monarchy; 2e édit., 1853, in-8), une traduction des *Odes d'Horace* en vers blancs; etc. Il a aussi fourni un grand nombre d'articles aux *Eclectic* et *Prospective Reviews*, et collabore maintenant à celle de Westminster pour la partie politique. En 1853, il a publié une édition abrégée des *Discours de Kossuth* (Select sketches of Kossuth; in-8).

NEWPORT (Orlando-Georges-Charles BRIDGEMAN, vicomte), homme politique anglais, né en 1819, et le fils aîné du présent comte de Bradfort (voy. ce nom), fut élevé au collége d'Harrow et à l'université de Cambridge, et entra, en 1842, à la Chambre des Communes où il a été constamment réélu, jusqu'à 1857, par le comté de Salop. Vice-chambellan de la maison de la reine sous le ministère Derby (1852), il fit partie du conseil privé. Ses opinions sont conservatrices.

NEY (Napoléon-Henri-Edgar, comte), général français, né à Paris, le 20 mars 1812, est le quatrième des fils du maréchal de ce nom. Ancien élève de l'École militaire de Saint-Cyr, il servit dans la cavalerie et n'était encore que chef d'escadron lorsqu'en décembre 1848, le prince Louis-Napoléon l'appela à faire partie de sa maison militaire, comme officier d'ordonnance. Chargé d'une mission particulière à Rome auprès de la commission pontificale, il reçut de lui, le 18 avril 1849, cette lettre fameuse qui excita des discussions si vives au sein de l'Assemblée constituante et dans laquelle la sécularisation et le code Napoléon étaient indiqués comme les conditions de la restauration du pouvoir de Pie IX. Depuis 1852, M. Ney est devenu aide de camp et premier veneur de l'Empereur. Il a été, en outre, nommé général de brigade le 18 mars 1856, après avoir commandé quelque temps le 6e de hussards. Officier de la Légion d'honneur en 1850, il a été élevé, le 12 mai 1855, au rang de commandeur. A la fin de 1857, il a été substitué, par décret impérial, au nom et titre du prince de la Moskowa, son frère aîné, qui venait de mourir (voy. MOSKOWA).

NEY (Michel-Aloïs), duc d'Elchingen, officier français, né à Paris en 1835, et neveu du précédent est fils du général Michel Ney, duc d'Elchingen, le second des fils du maréchal, mort en 1854 à Gallipoli. Engagé volontaire au 7e de dragons, il est, depuis 1855, sous-lieutenant au 1er de chasseurs d'Afrique. Le troisième fils du maréchal, Eugène Ney, consul sous Louis-Philippe, est mort en rentrant en France.

NIBELLE (Jean-Jacques), poëte français, né vers 1795, fut d'abord avocat sous la Restauration, dont il embrassa la cause avec ardeur. Après avoir exercé quelques fonctions dans la magistrature, il donna sa démission en 1830 et se fit inscrire, l'année suivante, au barreau de la Cour royale de Paris; il se chargea, sous le dernier règne, de plusieurs affaires politiques, entre autres du complot légitimiste de la rue des Prouvaires (1832) et de l'insurrection de la Pénissière (1833). On a de lui un grand nombre de pièces de vers dont une partie a été réunie dans les recueils intitulés : *Primevères, lis et marguerites* (1838, in-8); *Chants du passé* (1857, in-8). Il a été décoré en 1827. — Son fils, M. Paul Nibelle, a publié : *Légendes de la vallée* (1853, in-18), nouvelles; *un Mystère de famille* (1857-in-8), roman; *Simples récits* (1835, in-18).

NIBOYET (Eugénie), femme de lettres française, née vers 1804, se maria sous la Restauration et débuta dans la carrière des lettres par de nombreuses traductions des ouvrages anglais de MMes Barbauld, Child et Edgeworth. La Société de la morale chrétienne, qui l'avait admise parmi ses membres, encouragea plusieurs fois ses efforts par des prix et des médailles. Elle ne se contentait pas d'écrire des livres d'éducation et de philosophie pratique, tels que *Dieu manifesté par les œuvres de la création* (1842, 4 vol. in-18), ou des romans comme *les Deux frères* (1839, in-8), *Catherine II* (1847, in-8); elle s'occupait aussi de la réforme des prisons, concourait à l'établissement d'une banque philanthropique et fondait, en 1844, un journal socialiste, *la Paix des Deux-Mondes*, qui traitait toutes les questions de commerce, de science, d'art et de littérature. La révolution de Février vint lui faire une célébrité éphémère. S'appuyant sur le principe de l'égalité, elle réclama pour son sexe, injustement déshérité, selon elle, tous les droits dont l'exercice appartenait aux hommes, et ouvrit, dans la salle Bonne-Nouvelle, un club, le seul de ce genre, dont *la Voix des femmes*, qu'elle rédigeait, devait être l'organe. Les séances devenant trop tumultueuses, le club fut fermé par l'autorité et le journal prit le titre de *l'Avenir*. Depuis cette époque, cette dame n'a écrit et signé qu'une préface pour un des livres de son fils, M. Paulin Niboyet, vice-consul dans l'Océanie en 1848, et auteur de quelques romans.

NICCOLINI (Jean-Baptiste), poëte italien, né à Florence, le 31 octobre 1785, d'une famille pauvre, reçut néanmoins une éducation qui lui permit, en 1807, de devenir bibliothécaire et professeur d'histoire et de mythologie à l'Académie des beaux-arts. Après la restauration grand-ducale, il fut en faveur auprès de Ferdinand III, qui le fit bibliothécaire de son palais; mais il reprit bientôt à l'Académie des beaux-arts ses anciennes fonctions, qui lui laissaient plus d'indépendance. Enfin, un héritage l'ayant mis à l'abri du besoin, il se livra tout entier à la poésie dramatique.

Une de ses premières tragédies, *Nabuco* (Nabuchodonosor), fut une œuvre de circonstance où le poëte représentait, dans le roi de Babylone, Napoléon Ier et, dans les autres personnages, Pie VII, Lætitia, Marie-Louise, etc. Parmi ses autres pièces, presque toutes très-applaudies, nous citerons : *Polyxène*, *OEdipe*, *Médée*, *Mathilde*, *Antoine Foscarini*, *Jean de Procida*, *Béatrice Cenci*, etc. Les pièces empruntées à l'antiquité sont jugées les meilleures de son théâtre. Une première édition des tragédies de M. Niccolini parut à Florence en 1831. En 1847, M. Le Monnier a publié ses *OEuvres complètes*, excepté toutefois les deux drames d'*Arnaud de Brescia* et de *Philippe Strozzi*, trop hardis pour être représentés ou même imprimés en Toscane, où ils n'en sont pas moins devenus populaires. M. Niccolini a aussi écrit des poésies lyriques très-estimées, entre autres un poëme en trois chants, *la Pietà*.

Atteint, en 1847, d'une affection grave, le poëte ne prit pas, dans le mouvement réformiste de cette époque, le rôle que lui assignaient d'avance son caractère, la nature de ses écrits et ses relations avec toutes les célébrités de l'Italie libérale. Depuis, l'état de sa santé a fait espérer la publication de son *Histoire de la maison de Souabe*, à laquelle il a longtemps travaillé, et de divers écrits restés inédits. Il a laissé publier, en 1855, ses anciennes *Leçons de mythologie*.

NICHOL (J... P...), astronome écossais, né vers 1804, à Montrose, petite ville où son père était libraire, tint, à seize ans, une école dans le voisinage, puis étudia la théologie et se prépara au ministère sacerdotal. Mais ses goûts scientifiques l'en éloignèrent, et lord Melbourne lui donna une chaire d'astronomie à l'université de Glasgow, place qu'il occupe encore. M. Nichol a publié de nombreux ouvrages d'astronomie populaire, tels que : *l'Architecture des cieux*, *le Système solaire*, *le Système planétaire*, *la Planète Neptune*, etc., traités simplement écrits, et, malgré la préoccupation de la clarté, aussi complets que possible; ils ont eu des éditions multipliées.

NICHOLSON (John), général anglais, né le 11 décembre 1822, est fils d'un médecin irlandais. Entré en 1839 au service de l'armée des Indes, il fut employé dès cette époque dans la guerre de l'Afghanistan et resta quelque temps prisonnier à la suite de la capitulation de Ghazni. Il était capitaine et agent politique à Ferozepour lorsqu'il prit une part active aux campagnes contre les Sikhs; dans la seconde surtout, où son activité lui valut les remercîments publics du général en chef, il assista au siége de Moultan et aux batailles de Chillianwallah et de Goudjerate. Promu au grade de major, il fut mis à la tête du 27e régiment d'infanterie indigène et commanda, pendant l'insurrection de 1857, une des divisions qui investirent Delhi, avec le rang de général. Quelques jours après la prise de cette ville, il succomba aux nombreuses blessures qu'il avait reçues (21 septembre 1857.)

NICOLARDOT (Louis), littérateur français, né à Dijon (Côte-d'Or), en 1824, d'une famille de commerçants, fit ses études au collége de Plombières et au séminaire de Dijon. Au moment d'entrer dans les ordres, il vint à Paris pour y suivre la carrière des lettres. Après avoir publié, en 1850, sous le titre d'*Études sur les grands hommes*, un premier essai qui resta inconnu, il s'attaqua à la plus grande renommée du XVIIIe siècle, à Voltaire, et, puisant largement dans les écrits de La Beaumelle, de Nonotte, de Patouillet, etc., s'inspirant même des caricatures du temps, il publia, sous le titre de *Ménage et finances de Voltaire* (1854, in-8), un pamphlet de 700 pages tendant à prouver « que Voltaire n'était qu'un avare et un fripon. » Ce livre, dont personne ne songea à faire une réfutation sérieuse, fut la manifestation la plus hardie de la réaction alors à l'ordre du jour contre le XVIIIe siècle.

NICOLAS (Auguste), écrivain catholique français, né au commencement du siècle, fit d'abord son droit, fut reçu avocat et entra dans la magistrature. De 1841 à 1849, il fut juge de paix à Bordeaux et fut ensuite appelé par M. de Fal-

loux au ministère des cultes, comme chef de la division des intérêts diocésains et de l'administration temporelle des circonscriptions ecclésiastiques. Il reçut la décoration en janvier 1849.

On a de lui : *Observations sur le rétablissement de l'image du Christ dans les salles de justice* (Bordeaux, 1838, broch.); *du Tour des enfants trouvés* (Ibid., 1847): *Études philosophiques sur le Christianisme* (Ibid., 1842-1845, 4 vol. in-8; 6e édit., 1856), ouvrage capital de l'auteur, et qui a obtenu un grand succès, et dans lequel l'auteur se préoccupe plus de répondre à un scepticisme voltairien qui n'est plus en cause qu'aux difficultés suscitées par l'exégèse moderne; *du Protestantisme et de toutes les hérésies dans leur rapport avec le socialisme* (1852, 2 vol. in-12; 3e édition, 1853); *la Vierge Marie et le plan divin* (1855; 2e édit., 1856), nouvelles études sur le christianisme; *la Vierge d'après l'Évangile* (1859, in-8 et in-18), etc.

NICOLAS (Michel), théologien protestant et philosophe français, né à Nîmes, le 22 mai 1810, fit ses classes au lycée de cette ville, alla étudier à Genève pendant six ans la philosophie et la théologie, passa ensuite quelque temps à Berlin et visita les principales universités de l'Allemagne. A son retour en France (juin 1834), il fut nommé pasteur suffragant à Bordeaux et passa quelques mois après à Metz en qualité de pasteur titulaire. S'étant fait recevoir, en 1838, docteur à Strasbourg, il fut nommé quelques mois plus tard à la chaire de philosophie de la Faculté de théologie protestante de Montauban.

M. Michel Nicolas, qui est regardé comme un des pasteurs les plus savants de l'Église réformée de France, a publié un grand nombre d'écrits philosophiques et littéraires, notamment : *de l'Éclectisme* (1840, in-8), dirigé contre M. Pierre Leroux; *Introduction à l'histoire de l'étude de la philosophie* (1849-1850, 2 vol. in-8); *Jean Bon Saint-André, sa vie et ses écrits* (Paris et Montauban, 1848, in-12); *Histoire littéraire de Nîmes* (Nîmes, 1854, 3 vol. in-12). Il a fourni divers articles à *la Liberté de penser*, à la *Revue de théologie de Strasbourg*, au *Bulletin* de la Société de l'histoire du protestantisme français. Il a traduit de l'allemand l'ouvrage de Fichte sur *la Destination du savant* (1838, in-8), et l'écrit de H. Ritter *sur l'Idée et le développement historique de la philosophie chrétienne*. Il prépare une *Histoire des établissements d'instruction publique chez les protestants avant la révocation de l'édit de Nantes*, et une *Histoire des croyances juives depuis et avant l'avénement du christianisme*, dont il a paru divers fragments.

NICOLAS Ier (Pawlowitch), empereur de Russie, né au château de Gatschin près de Saint-Pétersbourg, le 7 juillet 1796, et troisième fils de l'empereur Paul Ier, reçut, sous la direction de sa mère, Maria Féodorowna, fille du duc Eugène de Wurtemberg, une éducation savante en même temps que guerrière. Il parcourut en 1815 diverses contrées de l'Europe, et épousa le 13 juillet 1817 la princesse Charlotte, fille aînée du roi de Prusse, Frédéric Guillaume III. Appelé au trône à la mort d'Alexandre Ier (décembre 1825), par suite de la renonciation de son frère aîné Constantin, il révéla dès son avénement l'énergie de son caractère par la prompte répression d'une révolte militaire depuis longtemps préparée. « Je viens de voir, disait à cette occasion M. de la Ferronays, je viens de voir Pierre le Grand civilisé. » En effet, l'ambition russe conduite par l'esprit politique, exaltée par le sentiment religieux, devait régner avec Nicolas. Il commença par contraindre la Turquie à signer le traité d'Akermann (1826), qui confirmait celui de Bucharest; puis déclarant la guerre à la Perse, il lui enleva trois de ses plus belles provinces, dont il obtint plus tard la cession par le traité de Tourkmantschaï (28 février 1828). Après avoir vainement essayé de réduire les Circassiens, il favorisa le soulèvement des Grecs, et s'alliant contre les Turcs avec l'Angleterre et la France, contribua à la bataille de Navarin où la flotte égyptienne fut anéantie (1827). L'année suivante éclata la guerre entre la Russie et la Porte, qui, par représailles, refusait d'exécuter le traité d'Akermann. Bientôt les principautés danubiennes furent occupées par une armée de 115 000 hommes, le Balkan fut franchi, et le traité d'Andrinople, donnant au czar le protectorat des principautés avec de nouvelles provinces en Asie, mit la Turquie à sa discrétion (14 sept. 1829).

En 1830, le cabinet de Saint-Pétersbourg devint le centre de toutes les hostilités européennes contre la révolution de Juillet et la dynastie qui en était sortie; pour sa part, Nicolas ne laissa échapper aucune occasion de témoigner au roi Louis-Philippe du ressentiment ou du dédain. Lorsque la révolution de Pologne eut éclaté, comme celle de Belgique, par le contre-coup de la révolution française, il resolut de l'écraser à tout prix, et, après dix mois d'une lutte acharnée, il crut que son droit et son devoir étaient d'être implacable; servant à la fois les intérêts de la politique russe et ses ressentiments, il enleva à la Pologne, malgré la stérile commisération de l'Europe, ses priviléges, ses institutions administratives et jusqu'à sa nationalité. Il ne déploya pas moins d'énergie contre les populations du Caucase, où la nature du sol protégeait mieux le patriotisme des habitants (voy. SCHAMYL). Les longs efforts de la Russie dans ce pays de montagnes demeurèrent à peu près sans résultat, et plusieurs de ses expéditions furent des désastres. Toujours plus heureux avec la Turquie, Nicolas avait saisi avec ardeur l'occasion de protéger cette puissance pour l'humilier et l'amoindrir; le comte Orloff parut avec une flotte formidable dans le Bosphore, afin de défendre Constantinople menacée par la révolte du pacha d'Égypte, Méhémet-Ali, et la Russie obtint pour prix de cette protection le traité d'Unkiar-Skélessi qui fermait à son profit le détroit des Dardanelles à tout vaisseau de guerre étranger (13 juillet 1833). En 1840, la guerre recommença entre le sultan et le pacha d'Égypte, et Nicolas allié à l'Angleterre et à l'Autriche, à l'exclusion de la France, interposa de nouveau sa médiation. Son gouvernement fut le principal promoteur du traité du 15 juillet, qui porta, par l'amoindrissement de l'influence française, la puissance russe à son apogée. En 1846, après une nouvelle insurrection polonaise, la république de Cracovie fut définitivement supprimée.

Après la chute de Louis-Philippe, au milieu de l'ébranlement de tous les trônes et de la chute de plusieurs, Nicolas sembla rester la personnification inviolable de l'autorité monarchique. Il garda toutefois vis-à-vis de la nouvelle république française une politique d'expectative et de réserve. Enfin, malgré les menaces sans effet de l'Assemblée nationale, il étouffa par une intervention armée la révolution en Hongrie, domina l'Autriche en la sauvant, envahit, sous le titre de protecteur, les principautés danubiennes, augmenta son influence en Orient par la convention de Balta-Liman, et, après avoir exercé dans les affaires du Danemark et du Schleswig-Holstein la même influence dominatrice, resserra son alliance avec toute l'Allemagne.

L'empereur Nicolas semblait atteindre au double but de toute sa politique, la prépondérance de la Russie dans les affaires de l'Europe, et l'anéantissement à son profit de la puissance ottomane. Il ne lui fallait plus qu'un prétexte et un dernier effort pour occuper Constantinople, que le génie des czars a toujours rêvée comme la capitale orientale de leur empire. Une prophétie très-populaire en Russie, et qui surexcitait le fanatisme des masses, en marquait la chute en 1854. Mais le différend que Nicolas suscita en 1853, à propos de la question des lieux saints, trompa toutes ses prévisions. En exigeant de la Porte un traité qui lui permît d'intervenir dans les affaires intérieures de la Turquie pour y protéger les sujets grecs, le czar comptait sur l'abstention de la France ou sur l'appui de l'Angleterre. Mais l'intérêt commun réunit ces deux puissances qui soutinrent le sultan dans sa résistance aux provocations insolentes de l'ambassadeur Mentschikoff (voy. ce nom). Après le passage du Pruth, sans déclaration de guerre par les armées russes, et l'invasion des principautés danubiennes si glorieusement défendues par Omer-pacha (voy. ce nom), la France et l'Angleterre voulurent encore tenter tous les moyens de conciliation. Mais après la destruction inattendue de la flotte ottomane à Sinope, l'intervention armée des puissances occidentales devint inévitable.

Alors s'engagea cette lutte que Nicolas avait depuis si longtemps provoquée et dont il ne devait pas voir la fin. L'insuffisance de sa marine lui créa tout d'abord des difficultés imprévues, et les Russes se virent forcés de couler eux-mêmes leurs vaisseaux dans le port de Sébastopol; puis, après l'échec humiliant de Silistrie, les défaites de l'Alma, de Balaklava, d'Inkermann, la destruction de Bomarsund et les progrès du siége de Sébastopol affaiblirent les forces du la Russie, sans abattre encore l'ambition du czar, lorsqu'il se vit mourir d'une paralysie du poumon le 2 mars 1855, entre les bras de son fils Alexandre. Dans ses derniers manifestes, faisant la part assez égale entre la paix et la guerre, il se montrait prêt à accepter des conditions honorables, tout en poussant avec vigueur les préparatifs d'une nouvelle campagne.

Par la grandeur de ses projets, l'esprit de suite, la fermeté du caractère, l'énergie de la volonté, Nicolas s'est montré un digne successeur de Pierre le Grand. Il a su réunir la hardiesse de l'action à l'habileté des calculs, et quoique sa tentative suprême ait échoué, on ne peut s'empêcher d'y reconnaître comme le couronnement de son règne. Diplomate habile, il n'a failli à sa science de la dissimulation que dans son aversion pour la France et son ressentiment contre Louis-Philippe. Arbitre des conseils de l'Europe pendant tant d'années, il a accompli des réformes intérieures qui ne sont pas son moindre titre de gloire. Monarque absolu, pontife intolérant, il a revêtu son double despotisme politique et religieux de tous les prestiges, même de celui des vertus domestiques et privées; il a protégé les arts et la littérature, amelioré le sort de la bourgeoisie et des populations rurales, et promulgué, en 1833, un *Digeste* qui établit la concordance des lois russes, et concourt puissamment à l'unification d'un si vaste empire.

NICOLAS (Nicolaewitch), fils du précédent, frère de l'empereur Alexandre II (voy. ce nom), est né le 8 août (27 juillet) 1831. Il est aide de camp général de l'empereur, inspecteur général du génie, chef de la première division de cavalerie légère de la garde, chef d'un régiment de dragons, du régiment des cuirassiers d'Astracan et du régiment des hussards d'Alexandre; chef de la division des pionniers de la garde et du 6e bataillon de sapeurs; propriétaire du 2e régiment des hussards autrichiens, et chef du 5e régiment des cuirassiers prussiens. Il a épousé, le 6 février 1856, la grande-duchesse *Alexandra*-Petrowna, ci-devant *Alexandra*-Frédérique-Wilhelmine, fille de Pierre, prince d'Oldenbourg, née le 2 juin 1838.

NICOLE (Joseph), architecte français, né à Fontenay (Côte-d'Or), le 3 mars 1810, entra à seize ans à l'École des beaux-arts, comme élève de Baltard, puis de M. Jacques Duban et débuta au salon de 1833, par un *Projet de fontaine publique*. Il fit alors un voyage en Italie, où il étudia et dessina des fragments de peinture architecturale. Attaché, à son retour, au chemin de fer de Lyon, il fut nommé, en 1852, dessinateur en chef de la manufacture de Sèvres. M. Joseph Nicole a exposé, depuis 1833, des *Vues* des églises Saint-Clément et Saint-Laurent, près de Rome (1838) et un choix de décorations ou peintures monumentales (1852). Il a obtenu une 2e médaille à ce dernier salon.

NICOLLE (Henri), journaliste et littérateur français, né à Paris, le 30 octobre 1819, fit ses études au collége de Cherbourg, débuta dans le *Musée des familles*, en 1841, puis collabora aux divers petits journaux du temps et écrivit dans *l'Esprit public*, sous le pseudonyme de *Lucien de Rubempré*. En 1846, il alla rédiger à Perpignan, pour le ministère, le *Journal des Pyrénées-Orientales*. Après la révolution de 1848, il prit une part active à la rédaction de plusieurs feuilles contre-révolutionnaires, *la Liberté*, *la Propriété*, *le Pamphlet*, *le Dix décembre*, *le Pouvoir;* il donna aux uns des articles politiques, aux autres des romans-feuilletons qui furent remarqués. M. Nicolle est rapporteur à la commission permanente du colportage.

On a de lui : *Jacques Callot* (1849, 3 vol.), roman historique, publié dans *le Dix décembre*; *les Eaux-Bonnes* (1851, in-12), ouvrage qui a obtenu une médaille particulière de l'impératrice; *Contes invraisemblables* (1853); *Courses dans les Pyrénées* (1854; 2e édit., 1855), etc.

NICOLOPOULO (Constantin-Agathophron), érudit grec, né à Smyrne, en 1786, d'une famille émigrée originaire d'Arcadie, commença ses études dans sa ville natale, les acheva, en Valachie, sous la direction de Lampros Photiodès, et vint en France, où il se fit connaître comme helléniste en publiant, dans les journaux scientifiques, plusieurs dissertations sur la philologie, la littérature et surtout la musique des Grecs anciens. Il a professé la littérature grecque à l'Athénée de Paris. Il est membre de la Société philotechnique, associé correspondant de l'Institut archéologique de Rome, et appartient à plusieurs autres sociétés savantes.

On lui doit une édition de l'*Introduction à la théorie et à la pratique de la musique ecclésiastique* de Chrysanthe de Madyte, et des *Doxastika*, recueil d'hymnes notées de l'Église grecque (Paris, 1821, in-8), ainsi qu'une édition du *Traité de musique d'Aristoxène*, avec une traduction française et un commentaire. Il a donné aussi, comme compositeur, un *Chant religieux des Grecs*, et divers morceaux de musique à la fois religieuse et nationale.

NIEDERMEYER (Louis), compositeur français, né à Genève, en 1803, fils d'un professeur de musique de cette ville, alla achever à Naples ses études musicales, et y fit représenter son pre-

mier opéra *il Reo per amore*. En 1826, il vint à Paris et connut Rossini, par l'entremise duquel il fit jouer au Théâtre-Italien un mélodrame qui passa inaperçu (1828). Découragé par l'insuccès de ses premiers efforts, M. Niedermeyer passa à Bruxelles, en 1833, et prit un intérêt dans un pensionnat, où il professa le piano pendant dix-huit mois. En 1835, il revint à Paris avec un grand opéra, *Stradella*, sur lequel il avait fondé de légitimes espérances, et qui fut représenté l'année suivante. La froideur du public sembla condamner cette œuvre consciencieuse, semée de mélodies originales et délicates, mais qui ne flattait pas les préférences marquées de l'époque pour les effets bruyants de l'instrumentation. Depuis, plusieurs morceaux de *Stradella* ont été exécutés avec un grand succès dans les concerts. M. Niedermeyer tenta encore une fois, à vingt ans de distance, le sort du théâtre; *la Fronde*, grand opéra, représenté à l'Académie impériale de musique, n'obtint encore qu'un succès d'estime. La composition la plus populaire de ce musicien est une heureuse mélodie sur les paroles du *Lac* de M. de Lamartine (1840), dont il a mis en musique un certain nombre de *Méditations*. On lui doit, en outre, des *Fantaisies* pour piano; des *Variations* sur des thèmes de Rossini, de Meyerbeer, de Weber et de Bellini. En 1857 il a fondé, avec M. d'Ortigue, le recueil *la Maîtrise*.

NIEL (Adolphe), général français, né en 1802, fut admis, en 1821, à l'École polytechnique et, en 1823, à l'École d'application de Metz. Lieutenant du génie en 1827, et capitaine en 1835, il s'embarqua l'année suivante pour l'Algérie, et prit à la prise de Constantine une part brillante, qui lui valut les félicitations du ministre de la guerre et le grade de chef de bataillon (1837). Classé, dès cette époque, parmi les officiers de son arme les plus éclairés, il devint colonel en 1846, fut attaché, en 1849, à l'expédition de Rome, en qualité de chef d'état-major du génie, et rendit de tels services dans l'exercice de ces fonctions qu'il fut, deux mois après, nommé général de brigade et qu'il eut mission d'aller à Gaëte porter les clefs de la ville au pape. De retour en France, il prit la direction du génie au département de la guerre, entra en même temps aux comités supérieurs du génie et des fortifications, ainsi qu'au conseil d'État en service extraordinaire, et fut promu, le 30 avril 1853, général de division.

Lorsque la guerre fut déclarée à la Russie, M. Niel fit partie du corps expéditionnaire de la Baltique et commanda le génie au siége de Bomarsund; la prise de cette forteresse lui valut auprès de l'Empereur le titre d'aide de camp. Au mois de janvier 1855, il se rendit en Crimée avec mission d'instruire ce dernier de l'exacte situation de l'armée, consacra quelques semaines à visiter minutieusement les travaux entrepris et formula son opinion dans les conclusions suivantes : l'investissement total de Sébastopol pour amener les différentes parties du siége dans les conditions régulières et possibles, et l'attaque du côté de Malakoff. Trois mois plus tard, il prit le commandement en chef du génie de l'armée d'Orient et dirigea en ce double sens le siége de la place. Quelques jours après l'assaut définitif, il reçut les insignes de grand-croix de la Légion d'honneur (18 septembre 1855).

NIELSEN (Nicolas-Pierre), acteur et écrivain danois, né le 28 juin 1795, au château de Fredericksborg (Sélande), où son père était directeur du haras, entra dans l'artillerie à cheval, en 1811, avec le grade de lieutenant en second, et devint premier lieutenant en 1819. La passion du théâtre, qui possédait à cette époque toute la nation, l'enleva à la carrière militaire. A la suite de ses succès sur une scène de garnison, il donna sa démission, débuta au théâtre royal de Copenhague dans les rôles d'amoureux et de jeunes premiers, et parut indifféremment dans le drame, la comédie et l'opéra. Pendant longtemps il fit, avec Rygge, la gloire de la scène danoise. En 1824, il visita l'Allemagne et la France aux frais du roi, joua notamment à Carlsruhe, à Vienne et à Munich (1827), à Christiania et à Drammen (1843). Il est, depuis 1829, instructeur au théâtre royal. Cet artiste a traduit de l'allemand et du français plusieurs pièces qui ont été jouées. Il a écrit l'histoire des chevaliers de l'arquebuse de Copenhague, sous le titre de *Société de la sainte Trinité* (Hellig Trefoldigheds Gilde; Copenhague, 1836, in-8).

NIELSEN (Anne-Hélène-Dorothée BRENŒC, dame), actrice danoise, femme du précédent, née à Copenhague, le 4 septembre 1803, et fille d'un fabricant de voiles, reçut une éducation soignée et se destina au théâtre. Elle débuta en 1821 sur le théâtre royal de Copenhague, épousa, en 1823, le maître de concert Wexschall et, en 1834, M. Nielsen. Chargée d'enseigner les principes de l'art théâtral, elle a formé des élèves distingués. Elle a surtout interprété et fait goûter les tragédies et les opéras d'Œhlenschlæger.

Une autre artiste danoise du même nom, Mlle Augusta NIELSEN, née à Copenhague, le 26 février 1823, admise à sept ans à l'école de danse du théâtre royal, débuta en 1838 et, l'année suivante, lors de la retraite de Mlle Grahn, lui succéda dans ses rôles et dans ses succès. Elle parut ensuite, en Suède, sur les théâtres de Stockholm, Gothenbourg et Malmoë, et se rendit à Paris, où elle fit un an d'études nouvelles sous MM. Prévost et Mazillier, et n'obtint qu'à grand'peine un début sur la scène de l'Opéra. Depuis son retour dans sa patrie, elle a donné des représentations dans plusieurs capitales allemandes.

NIEPCE DE SAINT-VICTOR (Claude-Marie-François), chimiste et photographe français, neveu de Nicéphore Niepce, l'associé de Daguerre, est né à Saint-Cyr, près Chalons-sur-Saône, le 26 juillet 1805. Sorti à vingt-deux ans de l'École militaire de Saumur, il était à Montauban, en 1842, comme lieutenant au 1er de dragons, n'ayant guère pu cultiver les sciences dans ses diverses garnisons, lorsqu'une tache de vinaigre sur son uniforme lui fit chercher des procédés chimiques propres à raviver les couleurs. Ses premières expériences sur l'emploi de l'œillet d'Inde et du bois de fustel lui permirent de se mettre à la disposition du ministre de la guerre, qui venait d'ordonner le changement de couleur d'une partie de l'uniforme de treize régiments de cavalerie, et de réduire à 50 centimes par habit la dépense fixée à 6 francs. Pour une économie d'environ 100 000 francs, il reçut une gratification de 500 francs. Trois ans après, son incorporation dans la garde municipale de Paris, obtenue par M. Gabriel Delessert, le laissa à peu près libre de suivre ses goûts scientifiques. Après le licenciement de ce corps, il reprit son grade de lieutenant au 10e de dragons et rentra dans la garde républicaine en 1849. Nommé chef d'escadron en février 1854, il fut appelé aussitôt au commandement du Louvre. Il a été décoré en décembre 1849, et a reçu la même année un prix de 2000 francs de la Société d'encouragement.

Au milieu de cette existence militaire, M. Niepce a constamment poursuivi les travaux de son oncle, notamment ceux qui ont rapport à l'héliographie. Il fut l'un des premiers, en 1847, à tenter la

photographie sur verre, bientôt adoptée par les principaux praticiens. Il a adressé à l'Académie des sciences une série de *Notes* et de *Mémoires*, insérés la plupart dans les *Considérations* de M. Chevreul : *sur l'Action des vapeurs* (1847 et 1853); *sur la Photographie sur verre* (1847 et 1848); *sur la Coloration des images ou héliochromie* (1851, 1852); *la Gravure héliographique sur acier et sur verre* (1853-1854-1855), etc. Ses principaux travaux ont été réunis sous le titre de *Recherches photographiques* (1855, in-8), avec un portrait de l'auteur, obtenu par ses procédés.

NIERITZ (Charles-Gustave), littérateur allemand, né, le 2 juillet 1795, à Dresde, où son père dirigeait une école d'enfants pauvres, le seconda comme maître auxiliaire, vécut quatorze ans dans ces modestes fonctions, obtint, en 1831, l'emploi de maître de première classe, et, dix ans après, fut nommé directeur d'une école de district. Forcé de chercher dans la littérature quelques ressources pour soulager la pauvreté de sa famille, il composa des contes à la portée de l'intelligence des enfants, et débuta dans ce genre par *le Petit oranger* (das Pomeranzenbaeumchen), publié en 1830 dans *le Mercure* de Dresde. En 1834, un éditeur l'ayant chargé de composer une série de petits livres à l'usage de l'enfance, il en a fait paraître plus de 80, qui ont rendu son nom presque aussi populaire que celui du chanoine Schmid. Nous citerons : *le Quatrième commandement* (das vierte Gebot; Leipsick, 1845); *les Gardes du corps* (Des Kœnigs Leibwache; Berlin, 1849); *le Modèle* (Das Vorbild; Ibid., 1850); *Gutenberg et son invention* (Gutenberg und seine Erfindung; Leipsick, 1852), etc.

NIEUWERKERKE (Alfred-Émilien, comte DE), statuaire français, membre de l'Institut, né à Paris, vers 1815, appartient à une famille noble de Hollande. Il voyagea longtemps et fit d'abord de la sculpture en amateur. La réputation que lui firent, dans le monde artistique, ses premiers essais, et surtout son modèle en plâtre de *Guillaume le Taciturne*, le déterminèrent à aborder les expositions publiques. Il donna cette dernière œuvre, coulée en bronze pour le roi de Hollande, au salon de 1843, avec un buste du *marquis de Mortemart;* puis successivement, en 1846 : *Descartes*, statue en bronze pour la ville de la Haye, remarquable ouvrage dont il fit une répétition en marbre pour la ville de Tours (1850); en 1847, une statue d'*Isabelle la Catholique entrant à Grenade*; et le buste du *docteur Leroy d'Étiolles ;* en 1849, une statuette intitulée : *la Rosée ;* en 1852, une statue de *Napoléon Ier*, aujourd'hui à Lyon; à l'Exposition universelle de 1855 : une statue équestre de *l'Empereur Napoléon III* et un *buste de femme*, etc. Recommandé par ses hautes relations ainsi que par ses œuvres, M. de Nieuwerkerke fut appelé, en 1850, par le président de la République, au poste de directeur des musées nationaux, qu'il occupe encore. Décoré de la Légion d'honneur en 1848, il a été créé officier en 1851, et commandeur en 1855. Il obtint la même année une médaille de troisième classe. Il est, depuis 1853, membre libre de l'Académie des beaux-arts, comme successeur d'Aristide Dumont.

NIGHTINGALE (miss Florence), dame anglaise qui s'est fait connaître par son dévouement philanthropique durant la guerre d'Orient, est née en 1823 à Florence (Italie), d'une bonne et ancienne famille du comté d'York. Elle reçut de son père une excellente éducation et fut initiée par lui à la culture des sciences et des lettres, ainsi qu'à la connaissance de la musique et de plusieurs langues modernes, le français, l'italien, l'allemand, qu'elle parle avec autant de facilité que sa langue maternelle. Sa jeunesse s'écoula loin des distractions du monde que sa fortune l'appelait à partager, et se consacra exclusivement à l'étude et au soulagement des misères humaines. En 1851, elle s'enferma volontairement dans l'institution allemande de Kaiserwerth destinée à former des sœurs de charité protestantes. A son retour, elle s'offrit pour réorganiser l'établissement analogue de Londres nommé *Sanatorium*, et n'en résigna la direction qu'après l'avoir remis dans une situation régulière et même florissante.

Lorsqu'à la fin de 1854, le gouvernement songea à attacher au service des hôpitaux et ambulances de l'armée d'Orient un corps d'infirmières (*nurses*), on jeta les yeux sur miss Nightingale pour les diriger; celle-ci, avec son abnégation accoutumée, accepta aussitôt cette tâche pénible et voulut l'entreprendre à ses propres frais. Elle s'embarqua, le 5 novembre, sur *le Vectis*, et emmena avec elle une quarantaine de femmes, dont quelques-unes appartenaient aux plus hautes classes de la société anglaise; ce nombre s'éleva plus tard jusqu'à 150. A peine arrivée à Scutari, elle s'établit dans l'hôpital et n'épargna rien pour rendre aussi efficaces que possible les secours à donner aux malades et aux blessés. Malgré les obstacles de toute sorte qu'elle eut à surmonter de la part des chirurgiens de l'administration ou même de ses subordonnées, malgré une violente attaque de choléra qui la surprit durant une excursion qu'elle fit aux ambulances de Balaklava, elle resta courageusement à son poste jusqu'à la fin de 1855. La reine lui fit présent, à son retour, d'un bijou monté en forme de décoration, et lui exprima, dans une lettre affectueuse, toute l'estime que lui avait inspirée son caractère.

NILSON (Swen), naturaliste suédois, né, le 8 mars 1787, à Landscrona, dans la Suède méridionale, fit ses études à l'université de Lund qui lui conféra, en 1811, le grade de docteur en philosophie. Agrégé, l'année suivante, à la Faculté des sciences naturelles, il fut chargé, en 1819, de la direction du musée zoologique, auquel il était attaché depuis 1816. Après avoir passé plusieurs années à classer et à enrichir cette collection, il fut nommé professeur adjoint en 1821. Il achevait alors son premier ouvrage d'histoire naturelle : *Ornithologia suecica* (Copenhague, 1817-1821, 2 vol.), que plus tard il refondit dans sa *Faune scandinave*. En 1848, M. Nilson fut chargé par le gouvernement de réorganiser la collection zoologique de Stockholm, qu'il ordonna sur le modèle du muséum de Berlin. Trois ans plus tard il alla reprendre à Lund la direction du musée et, comme titulaire, son cours de zoologie. Depuis, son activité comme collectionneur et comme écrivain ne s'est pas un instant ralentie.

Son principal ouvrage, *la Faune scandinave* (Skandinavisk Fauna; Stockholm, 1820-1853), est divisé en 4 parties : *les Mammifères* (1820; 2e édit., 1847); *les Oiseaux* (1824; 2e édit., 2 vol., 1835); *les Amphibies* (1842), et *les Poissons* (1852-1853); il est accompagné d'un atlas de gravures (*Illuminerade figurer til Skandinavisk Fauna ;* 1832-1840), contenant, en 20 cahiers, 200 planches coloriées. Cette belle publication a fait de M. Nilson le premier zoologiste de son pays, et lui a valu, de la part du roi de Suède, Charles XIV Jean, la jouissance annuelle des revenus ecclésiastiques d'une riche paroisse.

Ses autres ouvrages de zoologie, tous publiés à Stockholm, sont : *Historia molluscorum Sueciæ* (1822); *Petrificata suecana formationis cretaceæ*

(1827); *Prodromus ichthyologiæ scandinaviæ* (1832); *Comptes rendus sur les progrès des sciences zoologiques* (1829-1831); quatre brochures sur *la Pêche en Suède* (1826-1832), publiées par ordre du gouvernement; etc. Citons encore de M. Nilson, qui s'est occupé de recherches archéologiques, le livre intitulé : *les Habitants primitifs de la Scandinavie septentrionale* (Skandinaviska Nordens Urinvanare; Lund, 1838-1843), dans lequel il discute les questions les plus intéressantes sur l'origine des peuples primitifs de la Suède.

NISARD (Jean-Marie-Napoléon-Désiré), littérateur français, membre de l'Institut, né à Châtillon-sur-Seine (Côte-d'or), le 20 mars 1806, fit de brillantes études à Sainte-Barbe, préféra d'abord la littérature à l'enseignement et fut admis en 1826 au *Journal des Débats* qui servait alors la cause libérale. Au mois de janvier 1830, il publia, avec son frère Auguste, la traduction d'un pamphlet anglais contre l'usurpateur du Portugal, don Miguel. Après la révolution de Juillet, il fut quelque temps attaché au ministère de l'instruction publique. Peu après, malgré la belle position qu'il y avait prise, il quitta *les Débats*, dont il ne partageait pas entièrement les vues politiques, et fut attaché à la rédaction du *National* par Armand Carrel, ce républicain aussi classique en littérature que révolutionnaire en politique, et auquel l'unissait une amitié pleine de tendresse, dont il n'a jamais désavoué le souvenir.

Assez libéral lui-même en politique, M. Désiré Nisard était un des représentants de la résistance en littérature. Son premier livre important, *les Poëtes latins de la décadence* (1834, in-8), offre, dans des pages souvent laborieuses, mais toujours vivement senties, une comparaison prolongée entre la décadence de la littérature latine et la décadence qu'il tient à constater dans la littérature française, entre Lucain et Victor Hugo. M. Guizot, ministre de l'instruction publique, frappé des doctrines et du talent de l'auteur, le nomma, de préférence à M. Sainte-Beuve, maître de conférences de littérature française à l'École normale. M. Nisard garda ces fonctions pendant neuf ans, jusqu'en 1844. Nommé en 1836 chef du secrétariat au ministère de l'instruction publique, il devint la même année maître des requêtes au conseil d'État, au moment même où il publiait, dans la *Revue des Deux-Mondes*, sa belle notice sur Carrel, et, l'année suivante, chef de la division des sciences et des lettres. Il obtint enfin la députation dans son département en 1842 et prit place dans les rangs des conservateurs. Il n'aborda la tribune que pour parler sur des matières d'instruction publique. Dès 1843, M. Villemain l'appela à remplacer Burnouf, dans la chaire d'éloquence latine au Collége de France.

Ce fut la seule de ses places que la révolution de Février n'enleva pas à M. Nisard qui vit, un peu plus tard, l'Académie française lui ouvrir ses portes, après la mort de M. de Feletz (1850). Il fut chargé d'y recevoir à son tour, entre autres récipiendaires illustres, un poëte, M. Ponsard et un homme politique, M. de Broglie (voy. ces noms). Dans sa réponse à ce dernier, il ne craignit pas d'allier l'éloge du gouvernement tombé et deses serviteurs à l'éloge du nouveau pouvoir. Après s'être tenu pendant quatre ans à l'écart des agitations politiques, M. Nisard avait reconquis, en 1852, une haute position officielle. Inspecteur général de l'enseignement supérieur, il eut, comme rapporteur, une très-grande part dans la réorganisation du système d'études à l'École normale. En même temps, il recevait la chaire d'éloquence française laissée vide par la mise à la retraite de M. Villemain. En 1855, des troubles, provoqués par des malentendus de doctrines, éclatèrent à son cours et donnèrent lieu à un procès qui prit, devant la police correctionnelle de Paris, les proportions d'un événement politique. M. Nisard, qui tint bon devant l'orage, continua deux ans ses leçons. A la fin de 1857, sans perdre sa chaire de la Faculté, où il est suppléé par M. Demogeot, il a été nommé directeur de l'École normale supérieure, et son avénement a été considéré comme le signal d'une sorte de rénovation de cet établissement. Officier de la Légion d'honneur depuis 1845, il a été nommé commandeur le 16 juin 1856.

Outre *les Poëtes latins de la décadence*, qui ont eu une deuxième édition en 1849, il faut citer de M. Nisard, qui unit à un sentiment toujours profond, une forme de plus en plus pure : *Mélanges* (1838, 2 vol. ih-8); *Histoire et description de la ville de Nîmes* (1835, in-8); *Précis de l'histoire de la littérature française depuis ses premiers monuments jusqu'à nos jours* (1840, in-18), inséré d'abord dans le *Dictionnaire de la conversation; Histoire de la littérature française* (1844-1849, 2 vol. in-8); des articles dans la *Revue de Paris*, la *Revue des Deux-Mondes* et plus récemment la *Revue contemporaine;* quelques traductions de *Shakspeare;* deux ou trois nouvelles; des *Discours* à l'Institut, etc. Quelques-uns de ses plus intéressants articles : *Manifeste contre la littérature facile*, *Armand Carrel*, *Souvenirs d'Angleterre*, etc., viennent d'être réunis sous le titre d'*Études de critique littéraire* (1858, in-12). Enfin, M. Nisard a dirigé la publication de la *Collection des classiques latins* avec la traduction en français (1839 et ann. suiv., 27 vol. gr. in-8, à 2 colonnes).

NISARD (Marie-Édouard-Charles), littérateur français, frère du précédent, né à Châtillon (Côte-d'Or), le 10 janvier 1808, entra dans le commerce au sortir du collége, passa plus de trois ans à se convaincre qu'il n'y pouvait réussir et se tourna du côté des lettres. Il débuta par une *Épître aux anti-romantiques* (1829), que les chefs de l'école romantique applaudirent, mais que l'auteur jugea à propos de brûler en renonçant plus tard à la poésie. De 1831 à 1848, il fut attaché à la maison du roi Louis-Philippe et travailla à la rédaction de divers journaux consacrés à la défense de la monarchie de Juillet. En même temps il donnait à la *Collection des classiques latins*, dirigée par son frère, la traduction de *Valerius Flaccus*, de *Martial*, des poëmes érotiques d'*Ovide*, etc. En 1845, il publia, sous le titre de *Camera lucida*, un recueil de portraits allégoriques contemporains et de maximes de morale. Il fut décoré à cette occasion. M. Ch. Nisard est attaché au ministère de l'intérieur comme membre de la commission des livres du colportage.

Il a encore produit : *le Triumvirat littéraire au* XVIe *siècle* (1852), études sur J. Scaliger, J. Lipse et Casaubon; *les Ennemis de Voltaire* (1853, in-8): les *Mémoires de Huet, évêque d'Avranches* (1853, in-8), traduits du latin pour la première fois; *Histoire des livres populaires depuis le* XVe *siècle jusqu'en* 1852 (1854, 2 vol. in-8, avec 160 planches), curieux ouvrage de bibliographie contenant des extraits et des analyses des livres débités par le colportage durant plus de trois siècles.

Un troisième frère, M. Jean-Marie-Auguste Nisard, né en 1805, ancien professeur de rhétorique au collége Bourbon (lycée Bonaparte), reçu docteur ès lettres en 1847 et décoré le 28 avril de la même année, plus tard recteur de l'Académie de Grenoble, est depuis 1857 inspecteur de l'Académie de la Seine. Outre ses thèses,

dont la principale était un *Examen des poétiques d'Aristote, d'Horace et de Boileau* (in-8), il n'a publié que la traduction de l'*Art poétique* d'Horace et celle des *OEuvres* de Virgile dans les *Classiques latins* de son frère.

NITZCH (Charles), théologien allemand, né à Borna, le 21 septembre 1787, étudia à l'université de Wittenberg et embrassa l'état ecclésiastique (1810). Reçu docteur en 1817 par la Faculté de théologie de Berlin, il fut nommé professeur au nouveau séminaire des prédicateurs. En 1822 il passa à l'université de Bonn. Après avoir franchi successivement tous les degrés de la hiérarchie ecclésiastique, obtenu en 1843 le titre de conseiller du consistoire supérieur et représenté l'opinion libérale au grand synode prussien de 1846, il fut appelé à Berlin en 1847 pour succéder à Marheinecke comme professeur et prédicateur de l'université. Il est membre du conseil supérieur de l'Église. Dans la première Chambre, où il s'est placé sur les bancs de la gauche, il a prononcé plusieurs discours politiques.

En matière religieuse, il est partisan de la tolérance et se rapproche des unitaires; il est, à côté de M. de Bunsen, un des défenseurs de la liberté sur le terrain du christianisme. Outre un grand nombre d'opuscules et d'articles dogmatiques insérés dans les revues allemandes, il a publié : *Système de la doctrine chrétienne* (System der christlichen Lehre, 6e édit.; Bonn, 1851); *Théologie pratique* (Ibid., 1847); des *Sermons* (Bonn, 1848), et un *Recueil de documents* sur les questions de l'union dans l'Église chrétienne (Urkundbuch; Ibid., 1855).

NITZCH (Grégoire-Guillaume), philologue allemand, frère du précédent, né à Wittenberg le 22 novembre 1790, suivit à l'université de cette ville le cours de philologie du savant Lobeck. Après la bataille de Leipsick, il s'engagea comme volontaire dans la division de Theilmann et prit part à la guerre de délivrance, puis quitta le service et reprit ses études. Il enseigna successivement dans plusieurs colléges. En 1829, il fut nommé professeur à l'université de Kiel. En 1834 le gouvernement de Schleswig-Holstein lui confia l'inspection des établissements d'instruction publique dans les deux duchés. Pendant la guerre du Holstein contre le Danemark (1848-1851), M. Nitzch se signala par l'ardeur de son germanisme, et après la soumission des duchés fut révoqué (juin 1852). Il devint alors professeur d'archéologie à l'université de Leipsick.

Outre un certain nombre de dissertations sur Platon, sur Polybe, sur Homère et sur différentes questions d'histoire et d'archéologie (*Ion;* Leipsick, 1822; *Polybius*, Kiel, 1842; *de Eleusiniorum ratione publica;* Ibid., 1843; etc.), il a publié en 1849 un *Projet de réforme pour les colléges* (über Reform der Gymnasien; Kiel).

NOAILLES (Paul, duc DE), historien français, membre de l'Académie française, né le 4 janvier 1802, descend d'une illustre famille originaire du Limousin. La branche aînée s'étant éteinte, en 1823, dans la personne de son grand-oncle, il hérita des titres et de la pairie de ce dernier; mais il ne siégea qu'en 1827, au Luxembourg. Après la révolution de Juillet, il crut devoir rester à son poste et prit souvent la parole en faveur du régime déchu, sur les questions étrangères et surtout contre l'alliance anglaise; ses discours et opinions ont été l'objet d'une publication à part. Rendu en 1848 à la vie privée, il s'est, depuis cette époque, tourné tout entier vers les études littéraires.

Le 6 décembre 1849, M. de Noailles fut élu membre de l'Académie française; il succédait à Chateaubriand. Ses titres à cette haute distinction se réduisaient alors à un simple essai *sur la Maison royale de Saint-Cyr* (1843, in-8), qui n'avait pas été mis dans le commerce, et à l'*Histoire de madame de Maintenon* (1848, 2 vol. in-8), d'une valeur originale très-contestée. Depuis, il a donné plus d'extension à son premier travail sur Saint-Cyr (1856). Il a prononcé quelques discours, dans les séances solennelles de l'Académie, au sein de laquelle il forme avec MM. Pasquier, de Montalembert, de Broglie et de Falloux, ce qu'on a malignement surnommé *le parti des ducs*. M. de Noailles est chevalier de la Toison-d'Or. Marié, en 1823, avec Mlle Alix de Rochechouart, sœur du général duc de Mortemart, il a eu d'elle deux fils, Jules, duc d'AYEN, né en 1826, et Henri DE NOAILLES, né en 1830.

NOBACK (Charles-Auguste), économiste allemand, né à Kœlleda (Thuringe), le 18 juin 1810, étudia les sciences physiques et mathématiques et, entrant à l'école de commerce fondée par son père à Erfurt, y enseigna, à deux reprises, pendant près de 20 ans. Dans l'intervalle (1835-1838), il fut trois fois professeur d'économie industrielle à Leipsick. En 1843, il fonda à Berlin, avec son frère (voy. ci-dessous) et sur le modèle de celle d'Erfurt, une école de commerce que la crise de 1848 l'obligea à fermer. M. Noback se retira à Hambourg, puis en Autriche où il a obtenu, en 1852, la place de secrétaire de la chambre de commerce de Budweis. L'année précédente, il avait fait partie du jury de l'Exposition universelle de Londres.

On a de lui des ouvrages de statistique et d'industrie générale : *de l'Association dans le commerce* (der Handel in Compagnie; Weimar 1842); *Description du cercle d'Erfurt* (Beschreibung des Regierungsbezirks Erfurt; Erfurt, 1840); *l'Industrie des toiles en Allemagne* (die Leinenindustrie in Deutschl.; Hambourg, 1850), où il professe les opinions du libre échange; *Statistique industrielle et commerciale du cercle de Budweis* (Gewerbs-und Handelsstatistik des Kr. B.; 1853).

NOBACK (Frédéric-Édouard), frère du précédent, né à Kréfeld (Prusse), le 28 février 1815, fit, comme son frère, des études relatives au commerce. En 1849, après la fermeture de leur établissement de Berlin, il passa à Chemnitz, où il dirige l'école industrielle de la ville.

Il a écrit sur le commerce quelques livres pratiques tels que : *le Commerçant apprenti, commis et chef* (der Kaufmann, als Lehrling, etc.; Leipsick, 1842-1844, 2 vol.); *des Lettres de change*, etc. (über Wechsel und Wechselrecht; Berlin, 1845); *Manuel systématique du commerce* (Systematisches Lehrbuch der Handelswissenschaft (Ibid., 1848-1849), etc. Il a surtout donné une importante réimpression de l'ouvrage de son père : *Manuel des systèmes monétaires, des poids et mesures, des rentes sur l'État*, etc. *dans tous les pays* (Vollstaendiges Taschenbuch der Münz-, Mass- und Gewichtsverhaeltnisse, etc., 1833; 2e édit., 1851, 2 vol.), ouvrage utile et très-répandu, dont un abrégé a été publié en 1853.

NOEL (François-Jean-Baptiste), jurisconsulte et littérateur français, né à Nancy, le 7 juillet 1783, fut d'abord notaire dans cette ville, puis avocat à la Cour impériale. Il s'est livré avec ardeur à l'étude de l'histoire de son pays, sans que l'âge ait ralenti ses travaux. On lui doit, en effet, un très-grand nombre d'écrits relatifs à la Lorraine, entre autres : *des Domaines et de l'état*

constitutionnel de la Lorraine (Nancy, 1830, in-8); *Mémoires pour servir à l'histoire de Lorraine* (Ibid., 1838-1845, nos 1-6; 7 vol. in-8). Ayant formé une collection précieuse de documents utiles à ses recherches, manuscrits, livres, monnaies, médailles, gravures et tableaux, il en a publié le *Catalogue raisonné* (Nancy, 1850-1853, 3 vol. in-8).

NOEL (Jules), peintre français, né à Quimper, vers 1818, reçut d'abord les leçons de M. Charrioux, à Brest, et vint compléter ses études artistiques à Paris. Il débuta au salon de 1840, exécuta ensuite plusieurs voyages, notamment en Orient (1843-1845) et habita tour à tour Paris et Nantes. Il a surtout exposé : *Le duc et la duchesse de Nemours dans la rade de Brest* (1844); *Vue orientale, Souvenirs de Rhodes, le Port de Brest, Sites d'Orient, Noce en Bretagne* (1845-1848); *la Rade de Brest*, pour le ministère de l'intérieur (1845); *Paysages*, avec figures, *Lisière de bois, la Vallée de Touques, Danse bretonne* 1850-1852); *Sites de Bretagne* (1853); *Bateau pêcheur au milieu de récifs*, à l'Exposition universelle de 1855; *le Retour de la pêche, Vue des environs de Calais* (1857), etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1857, et une mention en 1855.

NOEL (Alphonse-Léon), lithographe français, né à Paris, le 7 février 1807, et fils de Francisque Noel, graveur au burin, fut, de 1821 à 1824, élève de Gros, et commença avec Girodet la lithographie, à laquelle il s'attacha depuis. Parmi ses œuvres, qui ont figuré à toutes les expositions annuelles depuis 1827, on remarque les portraits en pied de *la famille d'Orléans* et de *la famille royale d'Angleterre*, d'après M. Winterhalter (1840-1848); ceux de *l'Empereur* et de *l'Impératrice*, qui lui ont été commandés en 1854; *la reine Isabelle, lady Villiers, MM. Adolphe* et *Achille Fould* (1857). Il a reproduit aussi des tableaux d'histoire : *la Femme adultère*, de M. Signol; *la Lecture de la Bible*, de Greuze, etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1837, une 2e en 1843, une 1re en 1845 et la décoration au 1er janvier 1856.

NOËL DESVERGERS. Voy. DESVERGERS.

NOGENT-SAINT-LAURENS (Edme-Jean-Joseph-Jules-Henri), avocat français, député, né le 27 décembre 1814 à Orange (Vaucluse), et fils d'un juge, fut élevé au collège d'Avignon, étudia le droit à Aix et à Grenoble, fut reçu avocat en 1836 et se rendit, deux ans après, à Paris où il se fit inscrire au barreau de la Cour royale. Il ne tarda pas à acquérir de la célébrité, en plaidant avec beaucoup d'éloquence plusieurs affaires devant la Cour d'assises, entre autres l'affaire Souflard. Devant la Cour des pairs, il eut à défendre un des accusés de l'émeute du 12 mai 1839, et le colonel Laborde, gravement impliqué dans la tentative faite par le prince Louis-Napoléon à Boulogne, en 1840. A cette époque, il appartenait à l'opposition et insérait de temps à autre des articles politiques dans les journaux. Après avoir échoué aux élections des assemblées républicaines, il fut choisi pour candidat du gouvernement impérial, en 1853, et vint remplacer M. Lacave, député du Loiret, au Corps législatif où il a été réélu en 1857. M. Nogent-Saint-Laurens est décoré de la Légion d'honneur. On a de lui : *Traité de la législation et de la jurisprudence des chemins de fer* (1841, in-8), publié sous les auspices de M. Teste, et *de la Législation des théâtres* (1842, in-8), avec M. Dubrena.

NOIROT (Jean-Baptiste), ancien représentant du peuple français, né à Vesoul (Haute-Saône), le 14 novembre 1795, fit de sérieuses études de droit, s'établit comme avocat dans sa ville natale, et professa, sous la Restauration et sous la monarchie de Juillet, des opinions démocratiques. En 1848, envoyé à la Constituante, comme candidat des républicains, le sixième sur neuf, par 29 599 voix, il fit partie du comité de la justice et vota avec la fraction modérée du parti démocratique. Partisan du général Cavaignac, il combattit, après l'élection du 10 décembre, la politique de l'Élysée, mais sans aller jusqu'à appuyer la mise en accusation du président et de ses ministres. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative et reprit sa place au barreau de Vesoul.

NOIROT (l'abbé Joseph), philosophe français, né à Latrecy (Haute-Marne), en 1793, est fils d'un commissaire à terrier du duc de Penthièvre, qui fit partie des notables en 1787, et de l'Assemblée législative. Ayant fait ses études à Langres et à Dijon, il professa successivement la rhétorique et la philosophie dans divers collèges, et, en 1827, fut nommé à la chaire de philosophie du lycée de Lyon, qu'il occupa jusqu'en 1852. Pendant ces vingt-cinq années de professorat, il exerça autour de lui une grande influence; une foule de jeunes gens distingués passèrent deux et trois ans dans sa classe, et reçurent, en outre, dans des cours particuliers, un enseignement plus complet et plus fort. On cite parmi ses élèves MM. Ozanam, Ponsard, de Laprade, H. Fortoul, de Parieu, Gourju, etc. Les leçons de son cours classique ont été publiées, sans la révision du professeur, par M. Tissandier, sur les rédactions des élèves (Lyon, 1852, in-8). M. l'abbé Noirot, à la fois catholique et rationaliste, place la vérité révélée au-dessus des lumières naturelles; mais, admettant une autre source de vérité que la tradition historique, il reconnaît à la raison humaine le pouvoir de s'élever par elle-même à la connaissance des vérités morales et métaphysiques. M. Noirot a été nommé, en 1852, inspecteur général de l'enseignement primaire, puis de l'enseignement secondaire, et enfin, en 1854, recteur de l'Académie de Lyon. Depuis, il a été admis à la retraite. Il est membre libre de l'Académie des lettres de Lyon et officier de la Légion d'honneur depuis le 29 août 1850.

NOIROT (Louis), médecin français, né, en 1814, à Dijon, fit ses études spéciales à Paris, fut reçu docteur en 1844 et alla exercer dans sa ville natale. Il est chevalier de la Légion d'honneur. Il s'est fait connaître par la traduction du *Manuel d'homœopathie* (1835, 2 vol.) de Jahr, et du *Cours d'agriculture pratique* (1836, in-8) de Burger, ainsi que par quelques ouvrages originaux sur des questions de statistique, d'économie rurale et de médecine; nous citerons : *Traité de la culture des forêts* (1839, in-8); *Traité de l'estimation des biens-fonds* (1843, in-12); *Histoire de la scarlatine* (1847, in-8); *Études sur la mortalité et la durée de la vie dans l'arrondissement de Dijon* (1850, in-8), couronnées, en 1852, par l'Académie de cette ville, et qui remontent jusqu'au XVIIIe siècle; etc.

NOLAU (N.), artiste français, né vers 1808, s'est occupé d'architecture avec M. Baltard, et de peinture avec M. E. Cicéri, dont il a épousé la fille. Après avoir exécuté avec son beau-père des décorations pour l'Opéra, il passa en 1850 à l'Opéra-Comique, avec le titre de décorateur en chef. On lui doit, en société avec M. Rubé, les décors de *la Fée aux Roses*, de *Joseph*, de *Psyché*, etc. (1851-57), et en dehors du théâtre,

l'organisation de plusieurs fêtes de la République. Il a réduit le grand ouvrage de Stuart et Revelt sous le titre de : *les Antiquités d'Athènes et autres monuments grecs* (1835, in-32, édition portative). M. Nolau a été décoré en 1854.

NORBLIN (Sébastien-Louis-Wilhem), peintre français, né le 24 février 1796, à Varsovie, de parents d'origine française, vint, jeune encore, à Paris, fut élève de Vincent et de Blondel et suivit les cours de l'École des beaux-arts, où il obtint une médaille en 1813, la grande mention de peinture en 1822, le second prix en 1823 et le premier en 1825, sur ce sujet : *Antigone ensevelissant Polynice*. Pendant son séjour en Italie, il envoya une copie de *la Vierge de Foligno*, de Raphaël; *la Mort de Phalaris*, grande esquisse (1830); et au salon de 1827, *Cyparis mourant sur son cerf*. De retour à Paris en 1832, il a depuis exécuté et exposé : *la Mort d'Ugolin*, *Érigone*, la *Bacchante endormie*, *Souvenir de l'Ariccia*, *ou les Apprêts d'un sacrifice*; une *Baigneuse*, *l'Italienne à la fontaine*, une *Sainte-Famille*, *Jésus guérissant le paralytique*, *le Christ aux oliviers*, *Saint Paul à Athènes* (1844); *la Décollation de saint Jean*, *les Trois Parques*, tableau sur cire; une *Vue prise entre Rome et Palombara*, *l'Étoile du matin*, ainsi que plusieurs *études* et *portraits*. Il a peint, en outre, d'après des commandes officielles, *la Vision de saint Luc* et *le Martyre de saint Laurent*, la copie de *François Ier* et *Charles-Quint visitant les tombeaux de Saint-Denis*, d'après le baron Gros, pour le musée de Versailles; *Jésus-Christ et les Petits enfants* (1857), et pour la ville de Paris, des sujets religieux à l'église de Saint-Louis-en-l'Ile. M. Norblin a obtenu une 2e médaille en 1833, et une 1re en 1844.

NORFOLK (Henry-Charles HOWARD, 13e duc DE), pair d'Angleterre, né le 12 août 1791 à Londres, descend de la célèbre famille des comtes d'Arundel, élevée à la duché-pairie en 1483 et si connue dans l'histoire par son dévouement à la branche des Stuarts. Après avoir, sous le nom de lord Arundel, siégé à la Chambre des Communes de 1829 à 1841, il prit, en 1842, place à la Chambre des Lords, où il compta parmi les défenseurs des principes libéraux. Il a rempli quelques charges à la cour de la reine Victoria, notamment celles de trésorier (1837), de grand-écuyer (1846-1852) et de grand maître jusqu'en 1854. Il fait partie du Conseil privé et a reçu, en 1848, les insignes de la Jarretière. Sa qualité de *premier duc* et de *premier comte* lui donnait le pas sur toute la noblesse d'Angleterre. — Le duc de Norfolk est mort le 18 février 1856.

De son mariage avec la fille du duc de Sutherland (1814), qui s'est convertie à la religion catholique, il a laissé deux enfants, dont l'aîné, Henry-Granville-Fitz-Alan Howard, jusqu'en 1856, comte d'Arundel et Surrey, aujourd'hui 14e duc de NORFOLK, est né à Londres en 1815. Après avoir quelque temps servi dans la brigade des gardes, il entra, en 1837, dans la Chambre des Communes et y représenta, jusqu'à son élévation à la pairie, les bourgs d'Arundel et de Limerick. Ses opinions sont celles du parti libéral modéré. En 1839, il a épousé une des filles de l'amiral sir Edmond Lyons.

NORMANBY (Constantin-Henry PHIPPS, 1er marquis DE), diplomate et pair d'Angleterre, né le 15 mai 1797, à Mulgrave-Castle (comté d'York), descend de l'ancienne famille des Phipps qui fut élevée, en 1794, à la pairie héréditaire. Sous le nom du comte de Mulgrave, second titre de sa famille, il fit de bonnes études au collége d'Harrow et à l'université de Cambridge, et obtint, dès qu'il fut majeur, le mandat des électeurs de Scarborough à la Chambre des Communes (1818). Contrairement aux traditions de sa famille qui avait toujours voté contre les doctrines des whigs, il s'y rallia, fit son premier discours sur la nécessité d'émanciper les catholiques d'Irlande, et alla même plus loin que lord J. Russell en développant la motion de réforme parlementaire proposée par ce dernier. Par respect pour son père, dont il contrariait singulièrement les idées, il abandonna la scène politique (1820), alla voyager en Italie, et, à son retour, se mit à écrire des brochures en faveur de la réforme. De cette époque de sa jeunesse date aussi la publication de plusieurs nouvelles, où l'imagination s'allie au bon goût : *Oui et non* (Yes and no), *Clorinde*, *Mathilde*, *le Contraste* (the Contrast), *le Prophète de Saint-Paul*; etc.

Rentré en 1822 au Parlement, lord Mulgrave y représenta les bourgs de Higham-Ferrars (1826) et de Malton (1827-1830), et ne cessa de combattre avec énergie pour le remaniement de la loi électorale; il fit aussi une motion formelle contre les sinécures et les emplois inutiles, et réussit à obtenir la suppression de la sous-direction générale des postes. En 1831, il hérita des titres de son père et de son siége à la Chambre haute, où il eut à prendre plusieurs fois la défense du cabinet de lord Grey. L'année suivante, il fut nommé gouverneur de la Jamaïque au milieu de circonstances difficiles : la population noire, lasse d'attendre les améliorations sans cesse promises, venait de s'y révolter et d'y commettre les plus graves désordres. Sa conduite, ferme et modérée tout ensemble, rétablit la paix que l'acte d'émancipation des esclaves, rendu peu de temps après, n'eut pas de peine à affermir. A son retour en Angleterre, lord Melbourne lui confia, dans son premier ministère, le sceau privé, qu'il garda de juillet à novembre 1834.

Lorsque les whigs reprirent le pouvoir en 1835, lord Mulgrave fut appelé au gouvernement de l'Irlande, qui, pour la première fois depuis bien des années, entra dans une situation tranquille et régulière. Il n'hésita point à nommer des catholiques aux fonctions les plus importantes, à faire présider une stricte impartialité à la distribution de la justice, à déclarer une guerre impitoyable aux abus administratifs et à réprimer l'insolence du parti protestant. Une ordonnance rendue par lui, en 1836, supprima même les associations orangistes. Il fut le plus populaire des vice-rois, et O'Connell put dire de lui avec raison que « c'était le meilleur Anglais que l'Irlande eût jamais vu. » Il venait d'être nommé marquis de Normanby, lorqu'il quitta l'Irlande pour entrer dans le cabinet Melbourne, en qualité de secrétaire des colonies (1839), puis de secrétaire de l'intérieur (1840-1841). A la chute de sir R. Peel, il fut envoyé à Paris comme ambassadeur (août 1846); il y reconnut la République et demanda son rappel quelque temps après le coup d'État du 2 décembre. Il a eu pour successeur lord Cowley (février 1852).

Depuis le mois de décembre 1854, lord Normanby représente son pays à la cour du grand-duc de Toscane. Il fait partie du Conseil privé et a reçu, en 1847, la grand'croix de l'ordre du Bain et, en 1851, les insignes de la Jarretière. En 1856, il a fait paraître un journal ou plutôt une histoire anecdotique et trop partiale des hommes et des choses après le 24 février, ayant pour titre : *une Année de révolution* (A year of revolution, 2 vol. in-8). De son mariage avec la fille de lord Ravensworth (1818), il n'a qu'un fils, lord MULGRAVE (voy. ce nom).

NORMAND (Pierre-François-Hubert), officier français, député au Corps législatif, né à Montfort-l'Amaury (Seine-et-Oise), le 12 octobre 1782, fut élève de l'École polytechnique, entra, en 1803, au 5e d'artillerie à pied, fit les campagnes de 1804 et 1805 à l'armée des côtes de l'Océan, et de 1806 à la grande armée. Attaché ensuite à l'École d'application de Metz, il fut nommé, pendant la guerre de France, à laquelle il prit une part active, chef de bataillon et chevalier de la Légion d'honneur. En 1834, il fut promu, à l'ancienneté, au grade de colonel, passa, en 1838, à la direction d'artillerie de Saint-Omer, et obtint, peu de temps après, sa retraite. Membre du conseil général d'Eure-et-Loir, lorsqu'il devint, en 1852, sous le patronage du gouvernement, député du Corps législatif pour la circonscription de Chartres, qui l'a réélu en 1857, il est, depuis le 13 novembre 1842, commandeur de la Légion d'honneur.

NORMAND (Alfred-Nicolas), architecte français, né à Paris, le 1er juin 1822, et fils de l'architecte et graveur estimé Henri-Marie Normand, entra, en 1839, à l'École des beaux-arts, comme élève de son père, puis de M. Jay, et remporta le grand prix d'architecture au concours de 1846, sur ce sujet: *un Muséum d'histoire naturelle*. Son principal envoi de la villa Médicis fut une *Étude du Forum romain, avec restauration*, faite en 1850, et plus tard admise à l'Exposition universelle de 1855. Attaché depuis son retour à la sous-inspection de plusieurs bâtiments publics, il a repris et terminé, de 1855 à 1857, un hôtel, style Pompeï, élevé par le prince Napoléon dans l'allée des Veuves. M. A. Normand a obtenu, en 1855, une médaille de première classe.

NORMANT (Antoine), industriel français, ancien représentant du peuple, né à Romorantin (Loir-et-Cher) en 1783, resta orphelin à douze ans, et, l'aîné d'une nombreuse famille, il débuta dans l'industrie en travaillant de ses mains. En 1809, il fut chargé de diriger, à Romorantin, les premières machines établies dans cette ville pour la fabrication du drap. Après un premier insuccès, il surmonta peu à peu tous les obstacles, et la maison Normant arriva par degrés à une grande prospérité. Dans les dernières années du règne de Louis-Philippe, elle donnait du travail à 2000 ouvriers. Après la révolution de Juillet, M. Normant avait été nommé maire de Romorantin et conseiller général du département de Loir-et-Cher. En 1835, il fonda, à ses frais, une salle d'asile; il établit, à l'hospice de la ville, trois lits pour les vieillards sans ressource; et, pendant la disette de 1847, il prodigua les secours aux indigents. En 1848, il ne suspendit point les travaux de sa manufacture, afin d'assurer l'existence de ses ouvriers. Aussi son élection, comme représentant du peuple par 32 000 suffrages (le troisième sur six), fut-elle comme un hommage de la reconnaissance publique. Membre du comité du travail, l'état de sa santé ne lui permit pas de prendre une part très-active aux travaux de l'Assemblée. Il y vota, en général, avec la fraction modérée du parti démocratique et ne fit point partie de l'Assemblée législative.

La maison Normant frères de Romorantin continue d'occuper plus de 1500 ouvriers dans ses usines hydrauliques et à vapeur; elle a plusieurs dépôts importants à Paris, à Angers et à Toulouse. En 1855, elle a envoyé à l'Exposition universelle de l'industrie des draps lisses croisés et façonnés, et des draps de billard qui ont obtenu une médaille de première classe.

NORTHAMPTON (Charles DOUGLAS-COMPTON, 3e marquis DE), pair d'Angleterre, né en 1816 à Londres, descend d'une famille élevée, en 1618, à la pairie, et en 1812, au marquisat. Il fit ses études à l'université de Cambridge, devint député-lieutenant du comté d'Argyll et prit, en 1851, la place de son père à la Chambre des Lords, où il vote avec les libéraux modérés. L'héritier de ses titres est son frère William, lord COMPTON, né en 1818, et capitaine dans la marine royale.

NORTHUMBERLAND (Algernon PERCY, 4e duc DE), pair d'Angleterre, né en 1792, descend de l'ancienne famille des barons Percy élevés, en 1766, au rang de ducs. Sous le nom de comte Percy, second titre de sa famille, il entra, de bonne heure, dans la marine royale, fit la guerre contre les Français, obtint en 1816 la pairie, sous le nom de baron Prudhoe, et fut nommé, en 1850, contre-amiral du pavillon bleu. Sous le premier ministère du comte Derby, il fut placé, pendant quelques mois, à la tête du Conseil de l'amirauté (1852). En 1847, il a hérité des titres de son frère aîné, mort sans postérité, et siége à la Chambre haute parmi les conservateurs. Il fait partie du Conseil privé et a été décoré, en 1853, des insignes de la Jarretière. De son mariage avec la fille du marquis de Westminster (1842) il n'a pas d'enfants; son héritier présomptif est le 2e comte DE BEVERLEY (voy. ce nom).

NORTON (Caroline-Élisabeth SHERIDAN, mistress), femme de lettres anglaise, née en 1809, d'une ancienne famille qui compte l'écrivain Shéridan parmi ses membres, manifesta un goût des plus vifs pour la poésie et écrivit en secret plusieurs pièces de vers et même un poëme, *Amonirada et Sébastien*, qui révélait un talent précoce. Son premier livre, *les Douleurs de Rosalie* (the Sorrows of Rosaly), qui ne parut qu'en 1829, trois ans après qu'il eut été achevé, reçut un accueil favorable. En 1827, elle épousa G. Norton, fils de lord Grantley; mais cette union fut rompue, peu de temps après, d'un commun accord.

Depuis cette époque, mistress Norton a publié sous son nom divers poëmes qui lui assignent un rang honorable parmi les femmes auteurs: *l'Homme immortel* (the Undying one; 1831), sur la légende du Juif errant; *le Rêve* (the Dream; 1840), composition fantastique; *l'Enfant des îles* (the Child of the islands; 1845), tableau pathétique du misérable état des enfants pauvres qui fut pour l'auteur l'occasion de quelques lettres d'une haute philanthropie adressées au *Times*; les *Ballades de la tante Carry* (Aunt Carry's Ballads; 1847), recueil de chants populaires destiné à la jeunesse: *Stuart de Dunleath*, premier essai, mais qui ne semble pas heureux, dans le genre du roman; etc. Dans ces œuvres si diverses, mistress Norton a fait preuve d'un talent souple et élevé, et quelquefois de puissance: un style large et varié, beaucoup de passion et une connaissance profonde de l'homme et de la nature l'ont fait comparer à lord Byron.

NORTON (George-Chapple), mari de la précédente, né à Édimbourg, en 1800, est frère puîné du présent lord Grantley (voy. ce nom) et héritier présomptif de sa pairie. Il a étudié le droit et fait partie, depuis 1825, de la société de Middle-Temple, comme avocat, bien qu'il n'ait jamais pratiqué. Il est juge assesseur de Guildford, ville qui l'a élu membre du Parlement pour la session de 1826.

Une sœur aînée de mistress Norton, Hélène-Selina, née en 1798, a épousé en 1825 le baron Dufferin, et s'est fait connaître par des compositions musicales qui ne manquent pas de goût, ainsi que par d'élégantes pièces de vers.

NORTHWICK (John Rushout, 2e baron), pair d'Angleterre, né en 1770, à Londres, est fils d'un trésorier de la marine, élevé, en 1797, à la pairie. Il siége depuis 1800 à la Chambre des Lords, dont il est le doyen d'âge, et où il vote avec le parti conservateur. N'étant pas marié, il a pour héritier présomptif de ses honneurs son neveu, *Georges* Rushout, né en 1811, et qui a été membre des Communes de 1837 à 1841.

NOSTITZ (Auguste-Louis-Ferdinand, comte), général prussien, né à Zessel, le 27 décembre 1777, quitta l'université de Halle pour entrer au service en 1802. Il gagna la confiance de Blücher, qui l'attacha particulièrement à sa personne. En 1806, il se distingua à Iéna, à Nordhausen et à Preuzlow. Fait prisonnier par les Français et remis en liberté, sur promesse de ne jamais rentrer au service, il prit son congé en 1810. Il revint à l'armée en 1813, servit dans l'état-major de la cavalerie, et prit une part distinguée aux batailles de Bautzen, de Leipsick et de Paris. Après la paix, il resta l'adjudant particulier de Blücher, qu'il accompagna dans son voyage en Angleterre. Dans la campagne de 1815, à Ligny, il sauva la vie à son général. Nommé colonel en 1818 et, l'année suivante, commandant des hussards de la garde, il devint général de brigade en 1821, major général en 1825 et, en 1826, il accompagna le prince Charles aux fêtes du couronnement à Saint-Pétersbourg et à Moscou. Lorsque, deux ans après, la guerre éclata entre la Russie et la Porte, il fut envoyé au quartier général de l'empereur Nicolas et fit avec lui la campagne. A son retour, il obtint le grade d'adjudant général. De 1830 à 1832, il fut attaché au prince Guillaume, gouverneur des provinces du Rhin et de Westphalie, comme chef d'état-major. Commandant en second de la ville de Berlin en 1835, lieutenant général en 1838, commandant des hussards de Blücher (5e régiment) en 1840, il prit sa retraite au commencement de 1847. Depuis le 22 novembre 1850, le comte Nostitz remplit les fonctions d'ambassadeur de Prusse en Hanovre, et sa prudence a contribué à rétablir la bonne intelligence entre les deux États.

NOSTITZ ET JAENCKENDORF (Édouard-Gottlob de), homme d'État allemand, né à Bautzen, le 31 mars 1791, et fils d'un poëte distingué, connu sous le pseudonyme d'Arthur de Nordstern, étudia le droit à Leipsick et à Heidelberg. Il prit part, en 1813, à la guerre de la délivrance, dans le corps des volontaires de Lutzow, et fut blessé en disputant vaillamment aux Français le passage de l'Elbe. Il fit, après son rétablissement, la campagne de 1814, comme officier d'ordonnance. Il reprit ensuite ses études de droit et entra en 1817, comme conseiller, dans le comité intime des finances de Saxe. Sa fortune fut dès lors très-rapide. Successivement chef de bureau, référendaire au Conseil privé, conseiller des finances, chef de division, il devint, en 1832, directeur au ministère des finances et, en 1836, ministre d'État de l'intérieur. Il quitta ce poste en 1844, en y laissant les plus honorables souvenirs. M. Nostitz avait en outre fait partie de plusieurs diètes et de la Cour de justice d'État.

Un de ses frères, Julien-Gottlob de Nostitz, fut député de la diète de Francfort, de 1840 à 1848, se tint pendant la révolution en dehors des affaires, et reprit sa place à la diète en 1851.

Leur sœur, Clotilde-Septimia de Nostitz, née à Bautzen, le 27 janvier 1801, s'était fait un nom dans la littérature par des poésies assez originales. Après sa mort, un de ses frères en a publié un recueil sous ce titre : *Legs de ma sœur Clotilde de Nostitz* (Aus dem Nachlasse, etc.; Leipsick, 1853).

NOTHOMB (Jean-Baptiste, baron), homme d'État belge, né à Messancy (grand-duché de Luxembourg), le 3 juillet 1805, de parents obscurs, commença ses études à l'Athénée de Luxembourg, et les termina à l'université de Liége, où il fut reçu docteur en droit, en 1826, avec beaucoup d'éclat. Deux ans après, il fut attaché au *Courrier des Pays-Bas*, organe du parti libéral en Belgique, attaqua vivement l'administration hollandaise, déclara impossible une plus longue réunion des deux royaumes, et fut un de ceux qui contribuèrent le plus à la révolution de 1830. Quand elle éclata, il était en vacances dans le Luxembourg : il accourut à Bruxelles, dès le 28 septembre, et fut nommé, par le gouvernement provisoire, membre du comité de constitution, dont il devint secrétaire.

C'est ici la période la plus brillante peut-être de la vie de M. Nothomb. Malgré sa jeunesse, il sut, avec quelques amis, comprendre la position difficile de la Belgique, conjurer tous les dangers du moment, manœuvrer habilement au milieu des puissances européennes, ouvertement ou secrètement hostiles à la nation nouvelle, enfin profiter de la crainte d'une guerre universelle, dont la Belgique affranchie menaçait d'être le motif ou le prétexte, pour la constituer définitivement, à côté de la Hollande jalouse, de la Prusse ombrageuse, de la France agitée et irrésolue.

Ambitieux de produire ses talents, il obtint, lorsque fut résolue la convocation d'un congrès national, qu'on abaissât à vingt-cinq ans l'âge d'éligibilité et put ainsi en faire partie. Il fut élu par trois districts de la province de Luxembourg, et prit aussitôt, dans l'Assemblée, une des premières places, comme orateur et comme homme d'État. Le but constant de ses efforts fut la constitution de la nationalité belge. Il avait à combattre, à l'intérieur, le parti républicain, qui, croyant la guerre inévitable, demandait la réunion à la France, puis à l'extérieur, la conférence de Londres, qui voulait imposer à la Belgique, sous le nom de médiation, un arbitrage injuste et partial. Dès le 16 novembre, il exposa un plan de constitution nationale d'abord avec MM. Lebeau, Devaux, Charles Rogier et Van de Weyer. Il voulait la monarchie constitutionnelle. Dans la question des rapports entre le pouvoir civil et le pouvoir religieux, la question capitale de la politique belge depuis vingt-cinq ans, il se prononça pour la séparation complète et absolue des deux pouvoirs, qu'il crut favorable à la liberté, et, quoique libéral, se rencontra sur ce point avec la majorité du parti catholique. Enfin, pour ne point s'aliéner la France, il émit, pour le choix d'un roi, un vote favorable au duc de Nemours. En février 1831, quand une régence remplaça le gouvernement provisoire, il devint, dans les ministères de MM. de Weyer et Lebeau, secrétaire général des affaires étrangères.

Lorsque la conférence eut tranché, contre la Belgique et en faveur de la Hollande, la question de la dette et des frontières, les ministres résolurent de ramener à eux les puissances européennes par l'élection d'un roi qui fût reconnu et avoué de tout le monde, et Léopold de Saxe-Cobourg fut choisi à une grande majorité. M. Nothomb partit alors pour Londres et obtint de la conférence le fameux traité des dix-huit articles, qui donnait en réalité à la Belgique le Luxembourg et le Limbourg, et partageait la dette avec plus d'équité. Accepté par l'Assemblée belge, Léopold se rendit à Bruxelles, et reçut des mains

de M. Nothomb, secrétaire du congrès, la formule du serment constitutionnel.

Mais la prise d'armes de Guillaume d'Orange et la défaite des Belges à Louvain vint changer la face des choses. La conférence accorda au vainqueur le traité des vingt-quatre articles (15 novembre 1831), qui faisait des conditions beaucoup meilleures à la Hollande. M. Nothomb, envoyé de nouveau en Angleterre, ne put conserver à la Belgique qu'une petite partie du Luxembourg, où se trouvait sa ville natale. Résigné à tous les sacrifices pour maintenir la paix, il conseilla encore à ses concitoyens d'accepter le traité avec toutes ses conséquences. D'un autre côté, la présence d'une armée française et la prise d'Anvers, firent déposer les armes à Guillaume, et le *statu quo* fut décidé pour cinq ans. Pendant ce temps, M. Nothomb, moins nécessaire comme diplomate, s'occupa de l'administration intérieure du royaume et révéla de nouvelles aptitudes. Il fut, pendant trois ans et demi, ministre des travaux publics, et c'est surtout à lui que la Belgique dut ce vaste réseau de chemins de fer et de canaux, ces routes et ces constructions, qui faisaient envie à des puissances plus grandes et disposant de plus gros budgets.

En 1839, les cinq années de *statu quo* étaient expirées; il fallait décidément accepter ou rejeter le traité des vingt-quatre articles. En face d'une opposition qui avait le peuple pour elle, M. Nothomb se prononça encore une fois, tout en les déplorant, pour des *nécessités* malheureuses, et perdit une partie de sa popularité. Envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire près la Confédération germanique, en 1840, il revint à Bruxelles en 1841. C'est alors que commence sa longue lutte avec M. Lebeau. Celui-ci, après avoir voulu donner à la politique une direction plus libérale, venait de quitter le ministère devant la violente opposition des catholiques. M. Nothomb consentit à le remplacer et à former un nouveau cabinet. Accusé de trahison par ses anciens amis, il trouva en eux de constants adversaires à tous ses actes. Il répondit aux attaques les moins mesurées en protestant de sa sincérité politique, de la persistance de ses convictions, et prétendit être resté seul fidèle à l'ancienne union catholico-libérale, pendant que M. Lebeau avait changé de parti. Son gouvernement, qui a reçu le nom de politique mixte, n'a pu s'acclimater sur le sol belge. Débordé par les catholiques, qui s'étaient ralliés sous son nom, il a été renversé, en 1845, par une réaction inévitable et remplacé par les chefs de l'opposition libérale, à la tête desquels était M. Rogier.

Depuis, M. Nothomb s'est renfermé dans la diplomatie. Nommé ministre plénipotentiaire à Berlin, le 8 septembre 1845, et accrédité auprès de plusieurs autres États allemands, il a su obtenir pour la Belgique, dans les questions européennes, une influence que semblait lui refuser la petitesse de son territoire. Il est décoré d'un grand nombre d'ordres, et membre de l'Académie des sciences, lettres et beaux-arts de Belgique.

Son frère, Alphonse Nothomb, né en 1815, et trop jeune pour prendre une part aux événements dans lesquels son frère avait le premier rôle, entra de bonne heure dans la magistrature, et y eut un avancement rapide. Il était procureur général de la Cour d'appel de Bruxelles, lorsqu'il fut appelé au ministère de la justice, dans le cabinet du 30 mars 1855.

NOVELLO (Clara-Anastasie Novello, comtesse Gigliucci, dite encore miss), cantatrice anglaise, née à Londres, le 10 juin 1818, et fille du compositeur distingué Vincent Novello, fut admise, en 1829, après un commencement d'éducation musicale, à l'école Choron et quitta Paris l'année suivante, lors de la fermeture de cet établissement. Dès 1833, elle débuta dans un concert, à Windsor, et fut aussitôt engagée par la Société des concerts et la Société philharmonique. Appelée par les directeurs d'Allemagne et en particulier par Mendelssohn, elle vint à Leipsick et se produisit ensuite aux cours de Berlin et de Vienne.

Après avoir passé l'hiver de 1839 à Saint-Pétersbourg, elle se rendit à Bologne et consacra une année entière à de nouvelles études. Puis elle parut sur le théâtre de Padoue dans le rôle de Sémiramis. A la suite de nombreux succès en Italie, elle fit avec éclat sa rentrée à Drury-Lane, en 1843. Elle épousa, en novembre 1848, le comte Gigliucci et quitta la scène. Elle reprit la carrière théâtrale en 1850, joua à Rome, Lisbonne, Madrid, Dusseldorf, etc., et s'engagea pour trois ans, en 1854, à la Scala de Milan.

NUMA (Marc Beschefer, dit), acteur français, né à Vincennes, en 1802, fit ses classes au lycée Charlemagne, commença la médecine, et joua ensuite chez Doyen. Après quelques mois de débuts au théâtre de Versailles, il vint en 1823 au Gymnase, où il hérita des rôles et de la vogue de Perlet. Il a constamment appartenu à ce théâtre, sauf un engagement passager aux Variétés (1855). Il s'est produit, dans près de deux cents créations ou reprises avec une aisance qui a fait dire de lui qu'il jouait toujours les mains dans ses poches. — Son fils a également débuté, comme acteur comique, au Gymnase, en septembre 1852.

NUS (Eugène), auteur dramatique français, né à Chalons-sur-Saône, en 1816, fit ses études au collége de cette ville, vint à Paris en 1837, débuta dans *l'Entr'acte*, publia avec M. Fertiault *le Dix-Neuvième siècle*, satires (in-8, 1839), et fit jouer de petites pièces à Saint-Marcel, au Panthéon, à Saint-Antoine. Il commença à se faire connaître par un drame très-applaudi à la Gaîté, *Jacques le Corsaire* (1844), en collaboration avec M. Ch. Desnoyers. Depuis, il n'a pas cessé de travailler pour le théâtre, tout en faisant quelques excursions dans le journalisme et le roman. Après la révolution de 1848, il a été un des principaux rédacteurs de *la Démocratie pacifique*. Dans ces derniers temps, il a fait jouer à l'Ambigu plusieurs drames qui ont eu peu de succès.

Ses principales productions, qui se recommandent par des qualités assez rares de moralité, de composition et de style, sont : *l'Enseignement mutuel*, avec M. Ch. Desnoyers (5 actes, 1846); *le Trésor du pauvre* (3 actes, 1847); *le Comte de Sainte-Hélène*, avec M. Ch. Desnoyers (3 actes, 1849); *le Testament d'un garçon* (1851); *le Voile de dentelle*, avec M. Léonce (Laurençot) (1853); *le Vicaire de Wakefield*, avec M. Tisserant (5 actes, 1854); *Suzanne*, avec M. Brisebarre (5 actes, 1854); *la Tour de Londres*, avec M. Alph. Brot (5 actes, 1855); *la Servante*, avec M. Brisebarre (5 actes, 1856); *les Pauvres de Paris*, avec le même (1856); *Jane Grey*, avec M. Alph. Brot (1856).

NYBERG (Julia-Christina Sværdstrœm, Mme), connue dans le monde littéraire sous le pseudonyme d'*Euphrosyne*, femme poëte suédoise, née le 18 novembre 1785, à l'usine de Skultuna (Westmanland), où son père était inspecteur, resta orpheline à treize ans, et fut envoyée par son tuteur à Stockholm, dans un pensionnat dirigé par une émigrée française, la marquise de Dariès, et qui, plus tard, acheva de former son jugement et son goût, en présidant au

choix de ses lectures. On lui enseigna le français; elle apprit seule l'allemand. On lui fit apprécier surtout les classiques français et les poëtes suédois du XVIII[e] siècle. Mariée, en 1809, à un marchand de Stockholm, M. Asping, dont les goûts ne sympathisaient pas avec les siens, elle fit rompre cette union par un divorce et se remaria en 1822. Elle vit très-retirée dans un village des montagnes du Westmanland; les travaux littéraires, la conduite de sa maison et la culture des fleurs occupent tout son temps. Elle visita Paris en 1843.

Le premier écrit de Mme Nyberg, qui passe pour un des poëtes les plus distingués de l'école dite phosphoriste, parut, en 1817, dans l'*Almanach poétique*, auquel elle fournit d'autres pièces les années suivantes. Encouragée par l'accueil favorable du public et des critiques, elle publia séparément : *Poésies d'Euphrosyne* (Dikter af Euphrosyne; Stockholm, 1821); *Vublina*, poëme dramatique (1821); *Nouvelles poésies* (Nyare Dikter; 1828), rééditées avec des corrections et des additions, sous le titre de *Samlade Dikter af Euphrosyne*, Œrebro, tom. I-II, 1832, tom. III, 1842): *les Sylphides* (Silfiden; 1840), en collaboration avec Dahlgren.

NYON (Eugène), auteur dramatique français, né vers 1810, fit ses études au collége Bourbon, et débuta dans la carrière littéraire, en 1836, par quelques articles insérés dans la petite presse parisienne. En collaboration avec M. Brisebarre et autres, il est auteur d'un certain nombre de vaudevilles, tels que : *M. Jouvenot* (1838); *les Deux Joseph* (1842): *la Baronne de Blignac* (1846); *Roch et Luc* (1847); *la Rose de Provins* (1848); *le Baiser de l'étrier* (1850): *Drinn drinn* (1851); *le Laquais d'un nègre* (1852); *Histoire d'une femme mariée* (1853), drame; *M. de La Palisse* (1854); *l'Hiver d'un homme marié* (1855), etc. Il a aussi écrit, pour la librairie Mame, plusieurs livres de morale et d'éducation, et il a fourni quelques types aux *Français peints par eux-mêmes*.

NYSTROEM (Per-Axel), architecte suédois, né à Stockholm, le 23 février 1793, étudia à l'Académie des beaux-arts et fut nommé, en 1819, architecte de la cour. L'Académie lui ayant accordé un subside de voyage, il vint à Paris, travailla sous M. Hipp. Le Bas (1819-1821), puis suivit en Italie le statuaire Fogelberg. Pendant trois ans il dessina les monuments les plus remarquables. Rentré dans sa patrie en 1825, il traça le plan ou surveilla la construction d'un grand nombre de monuments, d'édifices ou de maisons seigneuriales, entre autres le *Monument de Gustave II* à Upsal, celui d'Ansgar à Bjorkœ, le palais épiscopal de Lund (1839). Professeur à l'Académie des beaux-arts depuis 1836, il est en outre, depuis 1838, architecte de la ville de Stockholm. Il est chevalier de Wasa (1837), membre de l'Académie des beaux-arts, et secrétaire de l'Union artistique depuis sa fondation (1832).

O

OBERHOEUSER (Georges), opticien français, né le 16 juillet 1798, à Asfeld (Bavière), fit ses études au gymnase de sa ville natale, tout en apprenant de son père les premiers éléments de l'optique. En 1812, à la mort de celui-ci, il fut placé chez un ingénieur de Würtzbourg, où il construisit des instruments d'astronomie et de géodésie. Quelques années plus tard, il vint à Paris se perfectionner chez Gambey, et s'établit lui-même en 1822. Cinq ans après, il fut chargé, pour le dépôt de la guerre, de divers appareils destinés aux opérations de la carte de France. C'est seulement en 1830 qu'il se voua spécialement à la construction des microscopes achromatiques. Dans ces vingt-cinq dernières années (1831-1856), il en a construit plus de 3000, répartis entre la France et presque toutes les contrées connues du globe. Il a obtenu une médaille d'argent à l'exposition de 1849.

OBRENOVITCH. Voy. MICHEL et MILOCH.

O'BRIEN (William-Smith), homme politique irlandais, né en 1803, à Dromoland, appartient à une branche cadette des marquis de Thomond, dont les ancêtres ont été les derniers rois de l'Irlande. Il fut élevé à Harrow et à Cambridge et mis, dès sa jeunesse, en possession de la fortune considérable de sa mère. Élu en 1830 député du bourg d'Ennis, il ne put rentrer au Parlement qu'en 1835, avec le mandat du comté de Limerick, qui lui resta fidèle pendant treize ans. Bien que protestant et issu d'une famille aristocratique, il s'associa ardemment à l'agitation provoquée par O'Connell pour demander le rappel de l'Union; mais le système de résistance légale lui ayant paru ajourner indéfiniment la libération de l'Irlande, il résolut d'en appeler à la force. D'accord avec les hommes entreprenants du rappel, Duffy, Meagher, Mitchell, etc., il forma le parti de *la Jeune Irlande*, qui n'eut d'action prépondérante qu'après la mort du grand orateur. Cependant il croyait devoir user de prudence et, en 1846, dans une brochure intitulée *Reproductive employment*, où il indiquait quels remèdes convenaient aux maux du pays, il recommandait de s'abstenir de toute précipitation.

Lorsque éclata la révolution de Février, M. S. O'Brien se rendit sur-le-champ à Paris, reçut un fort bon accueil du gouvernement provisoire, mais tout se borna à des vœux et à des paroles sympathiques. Déçu de cette espérance, il n'en convoqua pas moins à Dublin une Convention nationale de 300 membres, dont la réunion, prohibée aussitôt, fut regardée comme un acte de trahison. A sa voix, on s'émeut de toutes parts, on forgea des piques, on attaqua des postes isolés, on menaça les orangistes. A Dublin, la panique régnait et lord Clarendon passa trois nuits à attendre l'attaque des insurgés. L'*Habeas corpus* fut suspendu, les protestants fidèles furent armés et des mandats d'amener lancés contre S. O'Brien et ses lieutenants. Mais le chef du parti, sans illusion sur le sort d'une insurrection annoncée avec fracas depuis plusieurs mois, s'enfuit vers l'ouest, rassembla une centaine de paysans à Ballingarry (29 juillet 1848), et, vaincu à la suite d'un court engagement avec une poignée de *policemen*, il réussit quelque temps à se cacher dans les montagnes. Arrêté deux mois après, il fut traduit en justice avec Meagher et Mitchell, et condamné à la peine de mort (9 octobre). La peine ayant été commuée par la clémence de la reine en celle du bannissement perpétuel, il passa huit ans à la colonie de Van Diemen, fut compris dans l'amnistie de 1856 et put rentrer dans ses foyers.

O'BRIEN (sir Lucius), député anglais, né en 1800, à Dromoland (comté de Clare), frère aîné du précédent, termina son éducation à Cambridge et entra, en 1826, à la Chambre des Communes.

Écarté en 1830 et réélu en 1847, par le comté de Clare, il y siégea parmi les plus ardents conservateurs protectionnistes. Baronnet depuis 1837, il a hérité, en 1855, de la baronnie d'Inchiquin, par suite du décès de son cousin, le dernier marquis de Thomond. Depuis 1852, il s'est retiré de la vie politique.

O'BRIEN (rév. James-Thomas), prélat protestant irlandais, est né vers 1794 à New-Ross (comté de Wexford). Après avoir étudié et reçu la prêtrise à l'université de Dublin, il y fut chargé d'un cours de théologie. Il venait d'être nommé doyen de Cork lorsqu'il fut élevé à l'épiscopat (1842) et chargé du diocèse d'Ossory, de Ferns et de Leighlin, qui rapporte annuellement 3850 livres (environ 100 000 fr.), prélevées en majeure partie sur les catholiques. On a du rév. O'Brien : un volume de *Sermons*, *l'Humanité de Notre-Seigneur* (Human nature of our Lord), etc.

OBRY (Jean-Baptiste F.), érudit et orientaliste français, né à Albert (Somme), en 1793, fit des études brillantes au lycée d'Amiens et vint à Paris étudier le droit. Ses cours achevés, il retourna dans son département, acheta une charge d'avoué à Amiens, l'occupa quinze ans, puis entra dans la magistrature, comme juge au tribunal de première instance de cette ville. Il employa laborieusement les loisirs que lui laissait sa nouvelle profession à étudier le sanscrit, l'hébreu, les langues modernes, se livra à des études sérieuses sur les religions de l'antiquité et en consigna les résultats dans divers mémoires insérés dans le *Recueil de l'Académie des sciences, lettres et arts de la Somme*.

Ami d'Eugène Burnouf, M. Obry fut désigné, en 1853, au ministre de l'instruction publique comme l'un des hommes les plus capables d'occuper à la Sorbonne la chaire de grammaire comparée, qui venait d'être fondée; mais il déclina ces fonctions et préféra poursuivre paisiblement, au sein de sa famille, des travaux qui n'auraient eu besoin, pour faire une grande réputation à leur auteur, que d'un autre théâtre et de moyens plus sûrs de publicité.

Nous citerons de ce savant modeste : *de l'Immortalité de l'âme selon les Hébreux* (1839); *du Verbe substantif et de son emploi comme auxiliaire dans les conjugaisons sanscrite, grecque et latine* (1835); *Esquisse sur la poésie indienne* (1844, imprimé en 1845); *Étude historique et philosophique sur le participe passé français* (1850), travail qui a paru à part, en 1852 (in-8); *de la Doctrine du Nirvâna indien* (1856).

OCHOA (don Eugenio DE), littérateur et traducteur espagnol, né à Madrid, vers 1812, a tour à tour habité la France et l'Espagne, et s'est fait connaître, dans ces deux pays, par des écrits dans tous les genres : poésies, traductions, grammaires, notices, biographies et journaux. En 1835, il fonda à Madrid, avec M. Ferd. Madrazo, dont il est devenu le beau-frère, une feuille critique et satirique, puis vint à Paris, où il a exploré toutes les bibliothèques publiques au point de vue de la littérature espagnole. Après avoir créé ici, en 1843, avec D. P. de la Escosura, la *Revue encyclopédique de la civilisation européenne* (Revista encyclopedica de la civilizacion europea), il est retourné prendre à Madrid, en 1855, la direction d'une revue politique et littéraire. Il est membre de l'Académie espagnole et de différentes sociétés.

On a de lui : *Échos de l'âme* (Ecos del ama), poésies (Paris, 1841, in-8); *Catalogue raisonné des manuscrits espagnols des Bibliothèques royale, de l'Arsenal, de Sainte-Geneviève, Mazarine* (Catalogo razonado de los manuscritos...; 1844. Imp. roy., in-4); *l'Espagne littéraire, scientifique, politique et artistique; galerie d'illustrations...*, avec *Notices et anecdotes* (España literaria, scientifica, politica y artistica; Galeria..., etc.; 1847, gr. in-8, 100 portr.); un nombre presque incalculable de traductions, notamment de Pascal, Walter Scott, Gerbet, MM. Lacordaire, Lamartine, Madrolle, etc. (1840-1852); des *Trésors* dramatiques ou poétiques, tirés des auteurs espagnols (Teatro escogido, Tesoro de los poemas, etc.; 1838-1849); enfin, des livres élémentaires, *Lexiques*, *grammaires*, etc.; ouvrages presque tous édités à Paris et répandus en France et en Espagne par les libraires Hingray et Baudry.

OCHSENBEIN (Ulrich), homme politique suisse, né à Nidau, dans le canton de Berne, en 1811, fit de bonnes études de droit, à la suite desquelles il devint membre de la Société *la Jeune Suisse*, et rédacteur de son journal. En 1834, il entra, comme officier, dans l'artillerie bernoise, et contribua, en 1836, à l'arrestation de l'espion Conseil, qui amena des conflits diplomatiques entre la France et la Suisse. En 1844, il devint lieutenant-colonel de l'état-major fédéral et chef-commandant du même état-major, en 1844. Radical déclaré, au milieu des luttes religieuses de la Suisse, il se mit de lui-même à la tête des corps francs, et dirigea contre Lucerne cette malheureuse expédition du 30 mars 1845, qui aboutit à une défaite complète. Il fut désavoué par le gouvernement fédéral et rayé de la liste de l'état-major; mais, se sentant favorisé par l'opinion de la majorité, il continua de préparer la guerre contre les cantons séparatistes. Des modifications apportées en 1844 à la constitution de Berne, lui permirent d'arriver, l'année suivante, à la présidence du gouvernement cantonnal, fonctions qui lui donnèrent bientôt la présidence de la diète fédérale. Il venait en outre d'être nommé colonel de l'artillerie bernoise, et colonel de l'état-major de la Confédération, quand éclata la guerre du Sonderbund. Il repoussa la note par laquelle M. Guizot menaçait de l'intervention française, et contribua surtout au vote de la diète contre les cantons révoltés. Il commandait, sous le général Dufour, un corps de réserve qui fut engagé plusieurs fois dans les expéditions victorieuses contre Fribourg et Lucerne.

En 1848, il combattit également l'intervention du pape. A la suite du triomphe définitif du parti radical et de la nouvelle constitution fédérale, qui en fut le résultat, M. Ochsenbein devint membre du conseil de la diète, et fut chargé de la direction des affaires militaires de la Confédération. Malgré les difficultés de la situation et les sollicitations faites à la Suisse pour qu'elle s'unît à l'Italie contre l'Autriche, il sut maintenir le principe de neutralité qui est une des garanties de l'existence de la Confédération. En 1849, il vota même l'expulsion des réfugiés allemands. Cette conduite diminua sa popularité, et la nomination de M. Druey à la présidence du conseil fédéral, son influence. Toutefois, il resta encore cinq ans membre de ce conseil, où il assurait une majorité radicale. Non réélu en 1854, il s'offrit pour commander la seconde légion étrangère, que la France forma en 1855 pour la guerre d'Orient. Il venait d'être nommé général, au titre étranger, quand le traité de Paris donna lieu au licenciement d'une partie de son corps. Resté sans emploi, il rentra en Suisse.

O'CONNELL (John), député irlandais, né vers 1807, est le troisième fils du grand agitateur Da-

niel O'Connell, mort en 1845. Après avoir pris une part active, quoique secondaire, aux luttes politiques dont son pays a été le théâtre, et notamment à l'émancipation des catholiques, il entra lui-même à la Chambre des Communes, en 1832, et il n'a cessé d'être réélu jusqu'à présent par différents bourgs de l'Irlande: il siége aujourd'hui pour Clonmell. Comme son père, il croit à la possibilité du rappel de l'Union par les mesures d'opposition constitutionnelle que la loi laisse à la disposition des patriotes. On lui doit : *Vie et Discours politiques de Daniel O'Connell* (Life and speeches of Daniel O'Connell; 1850). Il est, depuis 1837, avocat du barreau de Dublin.

Son frère, Daniel O'CONNELL, né vers 1813, suit la même ligne politique. Il a siégé au Parlement, de 1846 à 1848, pour Dundalk et Waterford; le bourg de Tralee l'a choisi, en 1853, pour succéder à son frère aîné, Maurice, qui venait de mourir.

O'CONNOR (Feargus), chef du parti chartiste en Angleterre, né en 1795, appartient à une ancienne famille irlandaise. Élevé à l'université de Dublin, il étudia le droit, fut admis au barreau, et fonda un journal politique, *l'Étoile du Nord* (the Northern Star), dont il a, pendant de longues années, été le rédacteur et le propriétaire. En 1832, il entra à la Chambre des Communes; mais, battu aux élections de 1835, il parcourut le pays et, dans les nombreux meetings où il se fit entendre, jeta les bases du parti populaire nommé *le chartisme*. Ce parti fut ainsi désigné d'une pétition présentée au Parlement, et par laquelle il demandait : 1° le droit de vote pour tout citoyen majeur; 2° le scrutin secret; 3° les élections annuelles; 4° la suppression du cens d'éligibilité et un traitement pour les députés; 5° la représentation nationale basée sur la population.

La pétition, dite *Charte du peuple*, adoptée à Birmingham, le 6 août 1838, dans une assemblée nombreuse, servit à rallier et à organiser les ouvriers : elle se couvrit, en peu de mois, de plus d'un million de signatures, et le principe en fut reconnu dans plus de cinq cents *meetings*. O'Connor fit nommer un délégué par chacune de ces réunions, et l'assemblée générale des délégués, convoquée à Londres pour le mois d'avril 1839, reçut le nom significatif de Convention nationale. Le 2 mai 1842, fut présentée en grande pompe à la Chambre des Communes une pétition couverte de 3 317 702 signatures et d'un volume tel qu'il fallut la dérouler pour la faire passer sous la porte. Elle fut repoussée à une grande majorité, parce que les chartistes, au lieu de se borner à leurs cinq points, avaient attaqué avec violence « les monopoles du papier-monnaie, de la force mécanique, du sol, des moyens de transport. »

Leur chef réussit enfin à obtenir, en 1847, le mandat de Nottingham et, après la révolution de Février, recommença l'agitation populaire, qui aboutit, comme la précédente, à une procession monstre dans les rues de Londres (10 avril 1848). Cette démonstration, qui avait inspiré des craintes sérieuses, donna lieu à la formation d'un corps de constables volontaires, dans lequel s'enrôla le prince Louis-Napoléon. Remplacé à la Chambre par M. Edw. Strutt (1852), O'Connor ne tarda pas à donner des signes du dérangement de ses facultés et il dut passer quelque temps dans une maison de santé. — Il est mort le 30 août 1855.

ODART (Alexandre-Pierre, comte), viticulteur français, né à Prézault (Indre-et-Loire), le 1er mai 1778, et élevé au collége des Bénédictins de Pontlevoy, entra en 1796 à l'École polytechnique, ne choisit aucun service public et se livra, dès cette époque, à des études agricoles et particulièrement à la viticulture. Il a formé, depuis plus de vingt-cinq ans, une curieuse collection de cépages de tous les pays. En 1839, il fut chargé par le gouvernement d'une mission œnologique en Hongrie. Ses efforts pour introduire ou multiplier plusieurs arbres ou plantes utiles, la découverte de différents procédés agricoles, et surtout ses travaux sur la culture de la vigne, lui ont valu la décoration en 1849.

Parmi ses écrits relatifs à l'œnologie, où il oppose avec bonheur l'autorité des faits et de la pratique aux théories souvent hasardées de la science chimique, nous citerons : *Essai des divers modes de la culture de la vigne* (Tours, 1837, in-8); *Ampélographie universelle ou Description des cépages les plus estimés* (Ibid., 1841, in-8), ouvrage d'une importance reconnue et dont l'auteur prépare une 4e édition; *Manuel du vigneron* (Paris, 1845, in-12), etc.

O'DONNELL (Léopold), comte DE LUCENA, homme politique espagnol, né en 1808, entra de bonne heure au service militaire. Capitaine à dix-neuf ans, colonel à vingt-cinq, il se déclara, après la mort du roi Ferdinand VII (1832), pour la nouvelle loi de succession et la régence de la reine mère; et, alors que ses frères se trouvaient parmi les partisans de don Carlos, il combattit avec distinction dans les rangs de l'armée constitutionnelle. Il gagna le titre de comte de Lucena en forçant Cabrera de lever le siége de cette ville et, à la fin de la guerre, fut promu lieutenant général. Fidèle à la personne de Marie-Christine dans ses revers, il s'efforça, à la tête de l'armée du centre, de contre-balancer l'influence d'Espartero, et sembla redoubler de zèle et de dévouement pour une cause de plus en plus compromise. Enfin, lorsque la reine mère eut été forcée d'abdiquer la régence (1846), il veilla à sa sûreté, et protégea sa retraite jusqu'à la frontière. L'élévation d'Espartero à la régence le força de déposer son commandement et de quitter lui-même l'Espagne pour passer en France, cette terre de refuge ouverte tour à tour à tous les héros de ces luttes éternelles.

De l'exil, le général O'Donnell fomenta en Espagne l'agitation contre Espartero, et, lorsqu'en 1841, éclatèrent de toutes parts des conspirations militaires, il courut se mettre lui-même à la tête de la révolte de Pampelune. Vaincu, il se réfugia de nouveau en France, et reprit, sans se décourager, toutes ses démarches contre le régent, qui tomba enfin, en 1843. Le général O'Donnell fut envoyé, comme capitaine général, à Cuba, où l'on dit qu'il fut loin d'être hostile au commerce des esclaves. Il y acquit une fortune considérable. A son retour, il entra au sénat, et se rallia à l'opposition contre le ministère Bravo-Murillo. Narvaez, en revenant au pouvoir, lui confia le poste de directeur général de l'infanterie, qu'il garda jusqu'en 1851. Au milieu de toutes les intrigues de cour, qui tiennent tant de place dans l'histoire de l'Espagne à cette époque, il passa du parti de la reine Christine au parti des modérés, et se montra à la fois l'adversaire de la cour et des divers ministères qui succédèrent à celui de Bravo-Murillo, sous la présidence des généraux Roncali, Lersundi et du comte San-Luis. Impliqué, au commencement de 1854, dans une conspiration, il put échapper au décret d'arrestation rendu contre lui, et resta caché, pendant quelques mois, soit à Madrid, soit dans le voisinage, à Canaligo. Enfin, au milieu des soulèvements que l'emprunt forcé excita contre le gouvernement, il sortit de sa retraite, le 28 juin, se mit à la tête de la révolte, soutint contre les

troupes royales le combat, sans résultat décisif, de Vicalvaro, et donna, le 7 juillet, un programme politique au mouvement révolutionnaire, en adressant aux habitants de Madrid une proclamation, datée de Manzanarès, dans laquelle il réclamait : le rétablissement de la constitution de 1837 ; l'émancipation d'Isabelle ; le bannissement perpétuel de la reine mère ; l'amélioration des lois d'élections et de la presse ; la réduction des impôts ; la décentralisation, etc. C'était une avance, un appel aux progressistes. La plupart des capitaines généraux et leurs troupes se mirent à sa disposition ; Espartero se joignit à lui. La reine, en présence des émeutes partout victorieuses, dut renvoyer son ministère, et chargea Espartero, comme président du conseil, d'en composer un nouveau, dans lequel O'Donnell prit le portefeuille de la guerre.

C'était la révolution qui arrivait au pouvoir ; Espartero et O'Donnell s'entendirent d'abord pour travailler à la satisfaire et à la contenir. *L'Union libérale*, c'est-à-dire l'union de deux chefs de parti, jusque-là si opposés, fut tout leur programme. Nous avons dit ailleurs (voy. Espartero) les exigences du parti révolutionnaire et les alternatives de concessions et de résistance, au milieu desquelles la séparation des deux ministres devint de plus en profonde, et une lutte imminente. Ce fut l'impétuosité de M. de La Escosura, ministre de l'intérieur, qui la fit éclater, en rejetant les scènes barbares de la Vieille-Castille, incendies, massacres et pillages, sur le parti clérical, que voulait respecter O'Donnell. Celui-ci déclara qu'il fallait que M. de La Escosura ou lui-même sortît du ministère. Espartero dit : « L'un et l'autre, ou ni l'un ni l'autre. » A la suite d'une crise de plusieurs jours, et de l'avortement de plusieurs combinaisons, la reine accepta la démission de tous les ministres, excepté le ministre de la guerre, qu'elle chargea de former un nouveau cabinet, dont les membres principaux furent MM. Rios-Rosas, Cantero et Collado (14 juillet). Aussitôt, l'insurrection éclata à Madrid ; une fraction des Cortès, alors en vacances, se réunit pour émettre contre O'Donnel un vote de défiance dont il refusa de reconnaître la légalité. Du 15 au 20 juillet, il comprima les révoltes formidables de Madrid, de Barcelone et de Saragosse, ainsi que les soulèvements d'une foule d'autres villes.

Le résultat la victoire était de ramener la révolution à son point de départ de juillet 1854, et de le placer lui-même dans une situation fausse entre les progressistes qu'il avait abandonnés et les conservateurs qui ne pouvaient le considérer comme leur représentant définitif. La composition même du ministère, moitié libéral et moitié réactionnaire, lui créa de nouveaux embarras, que trahit l'indécision du gouvernement. La milice nationale fut supprimée et les Cortès dissoutes ; mais on arrêta, dans les provinces, le zèle contre-révolutionnaire des préfets ; la loi de désamortissement fut suspendue, mais on en revendiquait le principe ; pour l'ensemble, la constitution de 1845 était rétablie. Cet état de choses amena le retour naturel et attendu du maréchal Narvaez (12 octobre). Le général O'Donnell, repoussé aux élections des Cortès du mois de mars 1857, gardait son siége au Sénat. C'est là qu'il adopta contre Narvaez une tactique qui atteste que son habileté n'est pas inférieure à son énergie. En le représentant comme moralement complice du soulèvement de Vicalvaro, il a trouvé l'occasion de faire sa propre apologie dans de longs débats qui jettent un grand jour sur la révolution de 1854, et un moyen de hâter la chute de son rival (octobre 1857). Il est revenu au pouvoir au milieu de tous ces ministères éphémères qui suivirent (1858).

OECONOMOS (Constantin), théologien et littérateur grec, né en Thessalie, le 8 septembre 1780, à Tzaritzani, fit ses premières études sous la direction de son père Cyriaque, protopope et économe de cette ville, homme instruit et très-versé dans les lettres anciennes. Ordonné prêtre à l'âge de vingt et un ans, il hérita, à la mort de son père, de sa cure et de son titre ecclésiastique, et prit dès lors le nom dont il a signé tous ses écrits, Οἰκονόμος ὁ ἐξ Οἰκονόμων. Compromis dans le mouvement insurrectionnel de Blacabas, en Thessalie (1806), il fut mis en prison par ordre d'Ali, pacha de Janina, et n'en sortit qu'au prix d'une forte rançon. Le patriarche de Constantinople le nomma alors exarque, puis vicaire de l'archevêché de Salonique (1817). Chargé, deux ans après, de la direction du gymnase hellénique de Smyrne, il y forma, pendant dix ans, une partie de la génération qui accomplit la révolution grecque. En même temps il fondait, par ses écrits et par ses sermons, sa réputation de savoir et d'éloquence. Appelé à Constantinople en 1819, en qualité de prédicateur général du trône œcuménique, il se réfugia, lors de la guerre, à Odessa, où il prononça son remarquable éloge funèbre du patriarche Grégoire, pendu par ordre de la Porte. Le P. Œconomos passa à Saint-Pétersbourg, où il resta jusqu'à la fin de la guerre de l'indépendance. A l'avénement du roi Othon, il vint se fixer à Athènes, après avoir parcouru rapidement l'Allemagne et l'Italie. — Il y est mort le 8 mars 1857, comme il mettait la dernière main à son édition des *Amphilochiques* de Photius.

Outre ses ouvrages inédits, Œconomos a laissé un grand nombre d'écrits, dont les principaux sont : *Catéchisme ou enseignement orthodoxe de la foi chrétienne* (Κατήχησις ἢ Ὀρτόδοξος διδασκαλία τῆς χριστιανηκῆς πίστεως ; Vienne, 1813, in-8) ; *Cours de belles-lettres* (Γραμματῖκα ; Ibid.) ; *Rhétorique*, en 3 livres (Τρία βιβλία τῆς ῥητορικῆς τέχνης ; Ibid.) ; *Élégie sur la mort de l'empereur Alexandre* (Saint-Pétersbourg, 1825) ; *Essai sur les rapports des langues russe et hellénique* (Δοκίμιον περῖ τῆς πλησιεστάτης συγγενείας τῆς Σλαβονο-Ῥωσσικῆς γλώσσης πρὸς τὴν Ἑλληνικήν ; Ibid., 1828, grec-russe) ; *de la Vraie prononciation de la langue grecque* (Περὶ τῆς γνησίας προφορᾶς τῆς Ἑλληνικῆς γλώσσης ; Ibid., 1830) ; *Recueil de discours, homélies, sermons, panégyriques*, etc. (Athènes, 1830) ; *de la Version des Septante* (Ibid., 4 vol. in-8, 1843-1850), œuvre capitale de l'auteur, sous le double rapport de l'érudition et du style.

OERSTED (Anders-Sandœe), homme politique et jurisconsulte danois, frère du célèbre physicien Hans-Christian Œrsted, est né à Rudkjœbing (île de Langeland), le 21 décembre 1778. Son père, pharmacien dans cette ville, était chargé d'une trop nombreuse famille pour pouvoir placer ses fils dans une école latine, et les deux frères reçurent une éducation commune à la maison paternelle. Ils apprirent l'allemand, l'anglais, le français et les langues anciennes. Envoyés à Copenhague (1794), ils passèrent l'examen d'admission à l'université, suivirent gratuitement les cours du collége Ehlers et vécurent du produit de quelques leçons. C'est de cette époque que datent leurs relations avec Œhlenschlæger, dont une sœur épousa plus tard Anders-Sandœe. Ce dernier remporta, en 1798, le prix de philosophie proposé par l'université et passa, l'année suivante, l'examen de fonctionnaire judiciaire. Nommé, en 1801, assesseur au tribunal de la cour et de la ville, puis assesseur à la haute Cour (1810), il fut élevé, en 1825, à la charge de procureur général, qu'il occupa jusqu'en 1848. Les

motifs et les exposés de la plupart des lois qui furent promulguées durant cette période sont l'œuvre de M. Œrsted. Il était, en outre, député à la chancellerie danoise et professeur de droit ecclésiastique au séminaire pastoral (1809-1826). Les universités de Kiel et de Copenhague lui conférèrent le titre de docteur en droit (1815).

La première partie de la carrière de M. Œrsted fut signalée par de remarquables écrits de jurisprudence et de philosophie, entre autres : *Essai sur l'ordonnance relative aux limites de la liberté de la presse* (Fœrsœg til en rigtig Fortolkning og Bedœmmelse over, etc.; Copenhague, 1801), où sont déjà défendues les opinions conservatrices; *Supplément aux leçons de Nœrregaard sur le droit norvégien* (Supplement til Nœrregaards Forelæsninger over, etc.; 1804-1812, 3 vol. in-8); *Eunomia*, recueil de traités relatifs à la morale, à la politique et au droit danois et norvégien (1815-1822, 4 vol. in-8); *Manuel de jurisprudence danoise et norvégienne* (Haandbog over den danske og norske Lovkindighed; Ibid., 1822-1825, 6 vol. in-8). Il a en outre publié une foule de mémoires, notamment dans deux recueils dont il était l'éditeur : *Archives judiciaires* (Juridisk Archiv.; 1804-1830, près de 50 vol.), et *Journal du ministère danois* (Collegial Tidende for Danemark; 1815-1848). Dialecticien habile, M. Œrsted se plaît, comme jurisconsulte, à remonter aux principes et à en déduire les conséquences; mais ses adversaires l'accusent de se donner trop de liberté dans l'interprétation des lois. Comme philosophe, il adopta d'abord sans réserve le système de Kant et prit peu à peu une allure plus indépendante. Il soutint quelques polémiques assez vives, entre autres, contre le professeur Howitz, en faveur du libre arbitre et, contre Feuerbach, sur le projet de code pénal pour la Bavière.

Lorsque le Danemark entra dans la voie des réformes, M. Œrsted fut entraîné vers la politique. Nommé commissaire royal aux cinq premières sessions des États provinciaux des îles et de ceux du Jutland (1835-1844), il fut choisi pour ministre d'État, le 30 mars 1842. Mais, par suite de la vive opposition des partisans des idées libérales, qu'il refusait de suivre, il dut renoncer à la vie parlementaire à la fin de la session de 1844, tout en gardant le poste de ministre d'État.

L'avénement de Frédéric VII (20 janvier 1848), n'apporta aucun changement dans la position de M. Œrsted. Le nouveau monarque le chargea, avec trois autres délégués, de rédiger un projet de constitution qui devait être présenté à des députés choisis par le roi et élus par le peuple. Mais les événements de 1848 dérangèrent entièrement ce plan. M. Œrsted, dont les idées n'étaient pas celles du jour, se démit de toutes ses charges. Élu député de Copenhague à l'Assemblée constituante (1848-1849), il publia : *Examen des projets de constitution et de loi électorale soumis à l'Assemblée nationale* (Prœvelse af de Rigsforsamlingen forelagte Udkast til, etc.; 1849); *Maintien de l'intégrité de la monarchie danoise* (For den danske Staats Opretholdelse i dens Heelhed; Copenhague, 1850), et défendit contre les attaques de M. Wegener le message royal qui réglait l'ordre de succession au trône (4 octobre 1852).

La réaction le ramena à la tête des affaires. Appelé à la présidence du cabinet qui remplaça le ministère Bluhme (21 avril 1853), et chargé du portefeuille du culte et de celui de l'intérieur, qu'il échangea contre celui de la justice en avril 1854, M. Œrsted réussit à faire passer la loi qui recula jusqu'à l'Elbe les limites douanières du Danemark. Mais son projet de modifications à la loi fondamentale de 1849 fut, à diverses reprises, repoussé par les deux Chambres, qui, après d'autres marques d'opposition, exprimèrent au roi, le 13 mars 1854, la défiance que leur inspirait le ministère. Les mesures réactionnaires prises par ce dernier, la sympathie qu'il montra pour la Russie, les dépenses occasionnées par des armements inutiles, les entraves mises à la liberté de la presse et à celle de réunion, les destitutions arbitraires portèrent le Rigsdag à une mesure plus énergique. Le roi ayant promulgué, par simple ordonnance, une constitution commune au royaume et aux duchés (26 juillet), l'Assemblée chargea un comité d'examiner si le ministère ne devait pas être mis en accusation, pour excès de pouvoir (14 octobre). La Chambre du peuple fut aussitôt dissoute; mais celle qui la remplaça se montra plus hostile encore, et le ministère prit le parti de se retirer (3 décembre 1854). Peu de temps après, ses membres furent traduits devant un tribunal composé de 8 députés du Landthing et de 8 juges de la haute Cour. L'accusateur public requit contre MM. Hansen (guerre), de Sponneck (finances) et Steen-Bille (marine) la peine de l'emprisonnement et la restitution de 540 736 rigsdaler banco (1 530 282 francs), dont ils avaient disposé en dépit de l'opposition des Chambres. L'accusation était moins grave contre MM. Œrsted, de Tillisch, Bluhme et Scheel, coupables, en cette affaire, de n'avoir pas protesté contre les actes inconstitutionnels de leurs collègues. Deux sentences opposées, émises par le tribunal à un nombre égal de voix, entraînèrent l'acquittement des accusés (27 février 1856).

Depuis cette époque, M. Œrsted s'est tenu à l'écart des affaires politiques. Il vient d'achever la publication des mémoires intitulés : *Ma vie et l'histoire de mon temps* (Af mit Livs og Min Tids Historie; 1851-1856, 4 vol. in-8), ouvrage d'une lecture plus instructive qu'attrayante, et il a donné la première partie d'un écrit *sur la Politique scandinave, dans les temps modernes* (Til Celysning af den myeste Tids skandinaviske Politik; 1857, in-8).

OERSTED (Anders-Sandœe), naturaliste danois, neveu du précédent, est né le 21 juin 1816, à Rudkjœbing (île de Langeland), où son père faisait le commerce. Élevé dans la maison de son oncle, il se tourna vers l'étude de l'histoire naturelle et fut nommé professeur de cette science en 1837. L'université lui décerna, en 1841, une médaille d'or pour son mémoire intitulé : *Annulatorum danicorum conspectus* (1843). Reçu docteur en 1844, il commença, l'année suivante, un voyage aux frais de l'université, visita les Antilles et le Nicaragua et rentra à Copenhague dans l'année 1848.

On a de lui : *Histoire naturelle du règne végétal* (Planterigets Naturhistorie; Copenhague, 1839, in-8); *de Regionibus marinis* (1844, in-8); 182 *Planches relatives à l'histoire naturelle des plantes*, avec une explication (1852); *Groenlandiæ annulata dorsibranchiata*, dans le tome X des *Mémoires* de l'Académie des sciences du Danemark, et des mémoires dans plusieurs recueils ou journaux danois, allemands et anglais.

OESTERLEY (Charles), peintre et esthéticien allemand, né à Gœttingue, en 1805, fit ses premières études à l'école de dessin de sa ville natale et prit dans les vieux cloîtres le goût de la grande peinture religieuse. Ses dispositions précoces ainsi que les instances de l'architecte Müller déterminèrent son père à lui laisser suivre la carrière des arts. Il fit toutefois d'excellentes études littéraires à l'université de Gœttingue, où il fut reçu docteur en philosophie dès 1824.

Il se rendit alors à Dresde, où il travailla sous

le peintre Matthæy et, en 1827, entreprit le voyage d'Italie. De retour dans sa patrie en 1829, il fut chargé de faire à l'université des cours sur l'histoire de l'art et mena de front ses travaux d'artiste et son enseignement. Nommé professeur suppléant en 1831, il publia la même année, avec Ottfried Müller, un recueil des *Monuments de l'art ancien* (Denkmaeler der alten Kunst). Quelque temps après, il alla à Dusseldorf où il se plaça de lui-même dans la classe de M. Schadow, puis à Munich, pour y étudier la peinture à fresque, et exécuta une *Ascension du Christ*, pour une église de Hanovre. Nommé professeur ordinaire à la suite d'un voyage à Paris, il s'établit de nouveau à Dusseldorf, en 1844, pour y exécuter *le Christ et Ahasverus*, qui passe pour la plus forte de ses œuvres. Nommé peintre de la cour de Hanovre sans préjudice de sa chaire de Gœttingue, M. Œsterley s'est fait une fortune indépendante par ses œuvres d'art et par ses écrits.

Nous mentionnerons encore de lui : *Gœtz de Berlichingen en prison à Heilbronn* (1820) : *Départ du jeune Tobie* (1829); *la Conversion de Witikind* (1833); *la Fille de Jephté* (1835); des cartons pour les verrines de l'église du château de Hanovre, une *Léonore*, d'après la ballade de Bürger; *Jésus bénissant les enfants*, toile exécutée à deux reprises; *Léonore et sa mère*, *la Vocation de Samuel* (1850); un certain nombre de tableaux religieux, et beaucoup de portraits estimés. Sa peinture, profondément spiritualiste, n'est pas toujours exempte d'une philosophie prétentieuse.

OETTINGEN (famille), maison princière allemande. Elle se divise en deux branches : Œttingen-Spielberg et Œttingen-Wallerstein.

Œttingen-Spielberg (Othon-Charles), chef de la maison princière de ce nom, né le 14 janvier 1815, a succédé, en vertu de l'acte de cession du 29 septembre 1848, à son père, le prince Jean-Aloïs III, mort le 7 mai 1855. Membre de la première Chambre du royaume de Bavière et de la Chambre des seigneurs de Wurtemberg, il est grand maître de la couronne de Bavière. Il a épousé, le 6 novembre 1843, la princesse Georgine-Clémentine, née le 1er avril 1825, de la maison de Kœnigsegg-Aulendorf. Le prince héréditaire est François-Albert, né le 21 juin 1847.

Œttingen-Wallerstein (Charles-Frédéric-Kraft-Ernest-Notger), chef actuel de la seconde branche de la maison d'Œttingen, né le 16 septembre 1840, a succédé sous tutelle le 5 novembre 1842 à son père Frédéric-Kraft-Henri. Le membre le plus connu de cette famille est un des oncles de ce jeune prince, Louis-Kraft-Ernest (voy. ci-dessous).

OETTINGEN-WALLERSTEIN (Louis-Kraft-Ernest, prince de), homme d'État allemand, né au château de Wallerstein (Bavière), le 31 janvier 1791, est le fils de Kraft-Ernest, prince d'Œttingen-Wallerstein, homme de mœurs antiques et d'idées modernes, qui tenta un essai de royauté constitutionnelle dans ses petits États. Il mourut le 6 octobre 1802, laissant son fils sous la tutelle de sa mère, la fille du duc Louis de Wurtemberg, qui le fit voyager et lui donna une brillante éducation. Présenté à Napoléon, le jeune homme refusa le grade qui lui était offert dans l'armée française, et suivit les cours de l'université de Landshut où il fut l'un des meilleurs élèves de Savigny. A peine majeur, il devint grand officier de la couronne de Bavière, et obtint en même temps le titre de conseiller d'État. Envoyé à Paris en 1812, avec une mission secrète dont on n'a jamais bien su l'objet, mais dont il parut s'être acquitté à son honneur, il retourna l'année suivante en Allemagne où il s'occupa d'administrer ses domaines, et de collectionner des armes, des meubles et surtout des tableaux du moyen âge qu'il céda plus tard en 1828 au roi de Bavière, pour sa galerie de Munich. La même année, il travailla très-activement à organiser et à armer les volontaires de la Souabe, de la Franconie et de la Bavière orientale, excitant de tout son pouvoir le sentiment national contre les Français. En 1815, il devint premier commissaire des États à la diète de Wurtemberg, puis se retira de nouveau dans ses terres, pour étudier l'art et la littérature du moyen âge.

L'octroi d'une constitution au royaume de Bavière le ramena sur la scène politique. Député aux États de 1819 et 1822, il affecta dans ces assemblées comme au conseil d'État une telle indépendance de vues et de parole, que le gouvernement le dépouilla de ses titres de prince de la couronne et de conseiller. En 1823 il se maria avec la fille de son jardinier, Marie Crescentia Bourgin (née en 1806, morte en 1853), à laquelle il avait fait donner une excellente éducation, et il transféra sa principauté à son frère puîné Frédéric d'Œttingen-Wallerstein. Le roi Louis de Bavière en montant sur le trône lui ayant rendu toutes ses dignités, il reparut aux diètes de 1828 et 1831 où il sut prendre une position si ferme entre les deux partis extrêmes de l'Assemblée, qu'il fut nommé d'abord président du gouvernement à Augsbourg, et bientôt ministre de l'intérieur. Ses fonctions n'ôtèrent rien à son libéralisme, et la Bavière cite encore la belle époque de son ministère. En 1837 il se brouilla avec le ministre des finances, l'accusant de gaspiller le budget, et dut, à la suite de ce débat où le gouvernement même semblait intéressé, donner sa démission. Il renonça en même temps de lui-même à la plupart des nouvelles dignités dont il était revêtu, et ne garda que le titre de grand maître de la couronne et de conseiller de l'empire. Resté l'un des membres les plus influents de la diète, il reprit dès 1840 la question des finances et attaqua si vivement le ministère ultramontain de M. d'Abel, qu'il s'ensuivit un duel entre les deux hommes d'État. Le prince soutenait ouvertement Lola Montès (voy. ce nom), pour se faire un appui contre le parti catholique. Après la chute de M. d'Abel en 1847, il fut chargé de reconstituer un nouveau cabinet que ses adversaires appelèrent le ministère Lola, et prit pour lui-même le portefeuille des affaires étrangères. Les troubles de mars 1848, pendant lesquels le ministre ne parvint à inspirer confiance à aucun des deux partis, renversèrent le cabinet, et le prince rejeté dans l'opposition, devint et est resté depuis l'un des membres les plus influents de la gauche. Comme diplomate, il a aussi rendu des services à son pays, soit à Paris, soit à Londres, de 1843 à 1846, particulièrement dans la question des affaires de la Grèce.

OETTINGER (Édouard-Marie), littérateur et bibliographe allemand, né à Breslau, le 19 novembre 1808, d'une famille israélite ruinée par la guerre, acheva ses études à l'université de Vienne, se jeta dans le petit journalisme, et fonda à Berlin, en 1829, une feuille satirique, *l'Espiègle* (Eulenspiegel), poursuivie par les tribunaux. Il se réfugia à Munich, où son *Spectre noir* (das schwarze Gespenst) lui attira les mêmes ennemis. Il retourna à Berlin et reprit *l'Espiègle* (1830), auquel il substitua bientôt *le Figaro* (1831-1835). De 1830 à 1836, il rédigea *l'Argus* à Hambourg, subit de nouvelles condamnations de presse à Vienne et à Munich, habita successivement la Suisse, Stuttgart et Mayence, puis alla fonder à

Manheim, dans l'été de 1839, *le Postillon allemand* (der deutsche Postillon), *l'Estafette* (Stafette) et *le journal des Hôtelleries* (Allgemeine Gasthofszeitung), qui vécut deux ans. De 1841 à 1851, il rédigea à Leipsick *le Charivari*, et de 1843 à 1849, *l'Almanach des fous* (Narrenalmanach). A ces publications, qui attestent une légèreté toute française d'esprit et de plume, il faut rattacher deux brochures anonymes : *la Grammaire du mariage* (die Ehestandsgrammatik; Leipsick, 1844), et *l'Art de devenir en vingt-quatre heures un gentleman* (Ibid., 1852). En 1852, M. Œttinger vint habiter Paris, d'où ses antécédents le firent éloigner l'année suivante. Il se retira alors à Bruxelles, où il s'est fixé.

A côté du journaliste, il y a chez M. Œttinger le romancier, l'auteur dramatique, le poëte, sans compter le bibliographe. Ses romans sont : *le Cercle de Nostradamus* (der Ring des Nostradamus; Leipsick, 1838, 3 vol.; 3ᵉ édit., 1853); *Onkel Zebra* (Ibid., 1842-1843, 7 vol.); *Sophie Arnould* (Ibid., 1847, 2 vol.); *Potsdam et Sans-Souci* (Ibid., 1848, 3 vol.); *Jérôme-Napoléon et son île de Caprée* (Jerôme-Napoléon und sein Capri; Dresde, 1853, 3 vol.), etc. Ses comédies ont été réunies sous le titre général de *Desserts dramatiques* (Dramatische Desserts; Hambourg, 1836-1837, 2 vol.). Ses principaux recueils de poésie sont : *le Livre de l'amour* (das Buch der Liebe; Berlin, 1832; 5ᵉ édit., Leipsick, 1850); *le Nouveau livre de l'amour* (Dresde, 1852); et une série de chansons de table, publiées sous le titre de *Bacchus, le Livre du vin* (Das Buch des Weins; Leipsick, 1853). Citons enfin ses travaux bibliographiques, compilations plus volumineuses qu'ordonnées et qu'utiles : *Archives historiques* (Carlsruhe, 1841); *Bibliotheca Schahiladii* (Leipsick, 1844); *Iconographia Mariana* (Ibid., 1852), enfin sa *Bibliographie biographique* (Ibid., 1850, gr. in-8; 2ᵉ édit., avec *Supplément*; Bruxelles, 1854).

OFFENBACH (Jacques), compositeur français, né vers 1822, fut d'abord chef d'orchestre au Théâtre-Français, où il remplaça Barbereau en 1847. Il se fit connaître, comme compositeur, vers la même époque et broda sur les *Fables* de La Fontaine une musique facile et gaie qui courut bientôt les salons; les plus populaires de ces inspirations furent : *la Cigale et la Fourmi*, *le Corbeau*, *le Savetier*, *le Rat*, *la Laitière*, etc. Il s'était fait aussi un nom comme violoncelliste, lorsqu'en juin 1855, il obtint le privilége du nouveau théâtre des Bouffes-Parisiens, qu'il installa pour l'été aux Champs-Elysées, et l'hiver suivant dans l'ancienne salle Comte, au passage Choiseul. Ne négligeant aucun moyen d'assurer la vogue à ses productions, ainsi qu'à son théâtre, il a ouvert des concours, offert des prix et des primes et a conduit, en 1857 et 1858, son personnel chantant en Angleterre et en Allemagne.

M. Jacques Offenbach a écrit et fait jouer sur son théâtre, qui est comme le Palais-Royal de la musique une série de « bouffonneries musicales, » à aucune desquelles le succès n'a encore fait défaut : *les Deux aveugles*, *une Nuit blanche*, pièces d'ouverture (5 juin 1855); *Ba ta-clan*, *le Violoneux* (même année); *Tromb-Alcazar*, *le Postillon en gage*, *la Rose de Saint-Flour*, *le Financier et le savetier*, *la Bonne d'enfants* (1856); *Crock-Fer* (février 1857), opérettes ou saynètes en un acte; *les Trois baisers du diable*, fantasmagorie en trois tableaux, etc. La musique de M. Offenbach, pleine de verve et de jovialité, est une sorte de vaudeville continu, et la richesse de sa mémoire le sert très-heureusement dans la parodie. — Son frère, M. Jules OFFENBACH, tient l'emploi de chef d'orchestre au même théâtre.

OHM (Martin), mathématicien allemand, né le 6 mai 1792, à Erlangen, fit toutes ses études dans cette ville, y devint, en 1811, agrégé à la Faculté des sciences, y fit, pendant six ans, des cours particuliers de mathématiques, fut nommé professeur au gymnase académique de Thorn, et quatre ans après s'établit à Berlin. Il y ouvrit aussi des cours particuliers, qui eurent un grand succès, et, outre quelques bonnes dissertations de mathématiques supérieures (Berlin, 1823), et un travail sur *le Maximum et le minimum* (Lehre vom Grœssten und Kleinsten; Ibid., 1825), il commença la publication de son grand *Traité de mathématiques analytiques*. Signalé à l'attention de l'université de Berlin, il fut nommé, en 1824, professeur adjoint et devint titulaire de la chaire de mathématiques en 1839.

En dehors de son enseignement à l'université, cet infatigable savant a fait encore plusieurs cours de mathématiques, à l'académie d'architecture, à l'École d'artillerie et du corps de génie de Berlin, et, depuis 1826 jusqu'à ce jour, à l'École militaire de cette même ville. En 1849, il a été élu député à la seconde Chambre. Il a pris part aux séances de cette Assemblée jusqu'en 1852, votant avec le parti libéral modéré.

Outre le grand ouvrage que nous avons déjà mentionné, et qui a pour titre complet : *Essai d'un système conséquent des sciences mathématiques* (Versuch eines vollkommnen consequenten Systems der Mathematik; Nuremberg, 1822-1852, tom. I-IX; 3ᵉ édit., 1853 et suiv.), on a encore de M. Ohm : *Traité élémentaire des mathématiques pures* (Reine Elementarmathematik; Berlin, 1826, 3 vol.; 3ᵉ édit., 1844); *Précis des sciences mathématiques élémentaires* (Kurzes Lehrbuch für den gesammten mathematischen Elementarunterricht; Leipsick, 1836; 4ᵉ édit., 1848); *Traité de mécanique* (Lehrbuch der Mechanik; Berlin, 1836-1838); *Traité de mathématiques supérieures* (Lehrbuch für die gesammte hœhere Mathematik; Leipsick, 1839, 2 vol.); *Esprit de l'analyse mathématique* (Geist der mathematischen Analysis; Berlin, 1842-1845, 2 vol.), etc.

OHSSON (Constantin, baron D'), diplomate et historien suédois, né vers 1789, à Constantinople, où son père, Mouradjea d'Ohsson, d'origine arménienne, était ministre plénipotentiaire de Suède auprès du divan, s'appliqua de bonne heure à l'étude des langues orientales, sans négliger celle des littératures européennes, de la philosophie et de l'histoire. En 1807, il entra dans la diplomatie. Envoyé d'abord à Berlin, puis en Espagne (1808), il fut attaché, de 1810 à 1812, à l'ambassade de Paris. En 1816, il passa à la Haye comme ambassadeur. En 1834, il fut nommé ministre plénipotentiaire à Berlin. Il présenta, en 1848, plusieurs notes au gouvernement prussien sur les affaires du Schleswig et du Holstein.

Poursuivant, au milieu de sa carrière diplomatique, ses recherches sur l'histoire de l'Asie, dont la connaissance des langues orientales lui ouvrait toutes les sources, M. d'Ohsson a publié des additions au *Tableau de l'empire ottoman*, qui a fait la réputation de son père, et plusieurs ouvrages importants : l'*Histoire des Mongols*, (Amsterdam, nouv. édit., 1834-1835, 4 vol.); *les Peuples du Caucase au Xᵉ siècle* (Paris, 1828).

OIKONOMOS. Voy. ŒCONOMOS.

OLDENBOURG (Nicolas-Frédéric-*Pierre*, grand-duc D'), chef actuel du second rameau de la branche cadette de Holstein-Gottorp, né le 8 juillet 1827, a succédé, le 27 février 1853, à son père Paul-Frédéric-*Auguste*, comme grand-duc sou-

verain d'Oldenbourg, prince de Lubeck et de Birkenfeld, seigneur de Jewer et de Kniphausen, etc. Il règne sur une population d'environ 285 000 sujets, d'après une constitution promulguée le 18 février 1849, et qui était alors assez libérale, mais qui a été révisée dans le sens monarchique le 22 novembre 1852. Uni par des liens de famille à la maison impériale de Russie (voy. HOLSTEIN-GOTTORP), il a suivi, pendant la guerre d'Orient, la ligne politique de la Prusse et combattu l'influence de l'Autriche.

De son mariage avec *Élisabeth*-Pauline-Alexandrine, fille de Joseph, duc de Saxe-Altenbourg, née le 26 mars 1826, il a deux fils : le grand-duc héréditaire *Frédéric-Auguste*, né le 16 novembre 1852, et le duc *Georges-Louis*, né le 27 juin 1855. Une de ses sœurs est la reine de Grèce, Amélie (voy. ce nom).

Son cousin-germain, Constantin-Frédéric-*Pierre*, né le 26 août 1812, est fils du prince Georges et de la grande-duchesse de Russie, Catherine Paulowna, depuis reine de Wurtemberg. Il est général d'infanterie dans l'armée russe, membre du Sénat, président de la section des affaires civiles et ecclésiastiques et docteur honoraire en droit civil. Par ukase de l'empereur Nicolas, il a reçu le titre d'Altesse Impériale. Marié, le 28 avril 1837, à *Thérèse*-Wilhelmine-Frédérique-Isabelle-Charlotte, née le 17 avril 1815, fille de feu Guillaume, duc de Nassau, il a quatre fils, dont l'aîné est le prince *Nicolas*-Frédéric-Auguste, né le 9 mai 1840, et trois filles, dont l'une, *Alexandra*-Frédérique-Wilhelmine, née le 2 juin 1838, a épousé, le 6 février 1856, Nicolas-Nicolaewitch, frère du czar Alexandre II.

OLD-NICK. Voy. FORGUES.

OLESZCZYNSKI (Antoine), graveur polonais, né à Krosnystaw, dans le palatinat de Lublin, en 1796, fit ses premières études sous l'abbé Piracmouriz, et fréquenta ensuite l'École de droit et d'administration de Varsovie. A vingt ans seulement, la lecture de Niemcewicz et les plaintes du poëte sur la disette de graveurs nationaux lui révélèrent sa véritable vocation. Remarqué par l'empereur Alexandre, il entra à l'École des beaux-arts de Saint-Pétersbourg et, pendant six années, obtint six médailles d'or, d'argent ou de bronze, ainsi qu'une épée d'honneur avec le privilége de faire élever ses descendants aux frais de l'Académie. Envoyé à Paris, en 1825, aux frais du gouvernement de Pologne, il débuta, sous la direction de Regnault et de Richomme, par une remarquable *Étude classique*, et fut nommé professeur de la première classe de l'Académie de Florence. Mais le portrait de *Kosciusko*, qu'il grava dans cette ville, et les tendances patriotiques qu'il ne dissimulait pas, le brouillèrent pour toujours avec l'administration russe, qui le laissa à Paris sans subside et supprima la chaire qui lui était réservée à l'Académie de Varsovie. Il recevait, d'autre part, une médaille de la Société philotechnique de Paris et partagea bientôt ses travaux.

Libre de toute reconnaissance envers la Russie, M. Oleszczynski mit la première main aux *Variétés polonaises*, recueil de 90 planches destinées à perpétuer les plus glorieux souvenirs de la Pologne, véritable monument national, où prennent place tous les héros, soit de l'aristocratie, soit du peuple, au milieu de la reproduction la plus exacte des armes, des costumes, des monuments d'architecture et des traditions populaires. Parmi les gravures les plus remarquables qui en font partie, nous citerons : *les Ambassadeurs de Hongrie offrant la couronne au fils de Ladislas Jagellon*, *l'Allemagne implorant le secours de Sobieski*, *l'Hommage du prussien Albert à Sigismond Auguste*, *l'Entrée de Boleslas le Grand à Kiew*, *Bogdan Schmielnicki*, le héros populaire qui voulait affranchir les cosaques et les serfs; *le cordonnier Kilinski*, qui souleva les habitants de Varsovie; *les Sorcelleries de Twardowski*, le Faust de la Pologne; *Henri III et son nain*, *la Métamorphorse de Sycinski ; Copernic, sa vie, ses travaux et les hommes illustres de son temps ;* cette dernière planche a paru, avec l'*Étude académique*, à l'Exposition universelle de 1855.

Un de ses frères, Séverin OLESZCZYNSKI, s'est distingué dans le dessin et la gravure des cartes géographiques, la gravure de médailles et dans la sculpture. Il a longtemps dirigé l'institut lithographique de Varsovie.

Son second frère, Wladislas OLESZCZYNSKI, s'est également fait connaître comme graveur, comme sculpteur et comme patriote. Élève de David d'Angers, il se battit à Paris, dans les journées de Juillet 1830 et, à la nouvelle de la révolution de Pologne, il se rendit à Varsovie et servit avec ardeur la cause nationale. Blessé dans les derniers combats, il revint en France et reprit ses travaux. On a de lui de belles médailles et des statues qui ne manquent pas de valeur.

OLIVA (Alexandre), sculpteur français, né à Sailliagosa (Pyrénées-Orientales), vers 1824, étudia à Paris sous M. Delaistre et débuta au salon de 1850. Il a surtout adopté le genre des bustes et portraits, et a exposé, entre autres œuvres : *la reine de Hollande*, *le docteur Cazalas*, bustes (1850); *Napoléon Ier*, *Charlemagne*, *Rembrandt*, *la révérende mère Javonhey* (1852-1853); ces deux derniers ont reparu à l'Exposition universelle de 1855, avec *l'abbé Deguerry* et *Albert Rigaux ; Mgr Gerbet*, *le R. P. Ventura de Raulica* (1857), etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1852, et une de troisième classe en 1855.

OLIVIER (Juste-Daniel), poëte suisse, né le 18 octobre 1807, au village d'Eysins (canton de Vaud), ancien professeur d'histoire et de littérature au gymnase de Neufchâtel et à l'académie de Lausanne, fut forcé par les troubles politiques de s'expatrier et vint, après 1842, se fixer à Paris, où il réside encore. Nourri de bonnes études littéraires, il remporta, en 1825, un prix de poésie au concours de Lausanne avec la pièce intitulée : *Marcos Botzaris*. Il donna ensuite successivement les *Poëmes suisses* (1830); *l'Avenir* (1831); *l'Évocation* (1833); *les Deux voix* (1835, in-8), recueil où l'on distingue le poëme des *Campagnes*, peinture gracieuse des mœurs et des paysages du canton de Vaud; les *Chansons lointaines* (Paris, 1847, in-18), le meilleur ouvrage de l'auteur, réimprimé avec luxe en 1854, et dont quelques pièces avaient paru dans la *Revue de Paris*, la *Revue des Deux-Mondes* et *la Suisse*.

Parmi ses œuvres en prose, nous citerons : *le Canton de Vaud* (Lausanne, 1837-1841, 2 vol. gr. in-8), où il est traité du pays, du peuple et de l'histoire; *Études d'histoire nationale* (Ibid., 1842, in-8), comprenant la vie du major Davel, *Voltaire à Lausanne* et la révolution helvétique de 1780 à 1830; *Mouvement intellectuel de la Suisse* (Paris, 1845), extrait de la *Revue des Deux-Mondes; M. Argant et ses compagnons d'aventures* (1850), roman, et enfin deux nouvelles en 1854. M. Olivier a pris depuis 1843 une part active à la rédaction de la *Revue suisse*, dont il est propriétaire, et a collaboré au *Semeur*.

Mme OLIVIER, née Caroline Ruchet, originaire d'Aigle (canton de Vaud), femme du précédent depuis 1830, a inséré des morceaux de sa composition dans *les Deux voix* (1835) et les *Chansons*

lointaines (1847), cités plus haut. Elle a aussi coopéré à la rédaction de la *Revue suisse* et donné, d'après les auteurs français, le recueil : *Poésie chrétienne* (1843), plusieurs fois réimprimé.

OLLIVANT (révérend Alfred), pair ecclésiastique d'Angleterre, est né en 1798, à Manchester. Élevé à l'université de Cambridge, il y fit partie du personnel enseignant et remplit ensuite, de 1827 à 1843, les fonctions de sous-principal au collége de Saint-David et, de 1843 à 1849, celles de professeur royal de théologie. A cette dernière date, il fut nommé évêque de Llandaff dans le pays de Galles, siége qui donne accès à la Chambre des Lords, et dont le revenu annuel est de 4200 liv. (105 000 fr.). On a de lui quelques ouvrages de piété.

OLLIVIER (Démosthènes), ancien représentant du peuple français à l'Assemblée constituante de 1848, né au Bausset (Var), vers la fin du dernier siècle, entra fort jeune dans le commerce et fonda à Marseille une maison assez importante. Professant des opinions radicales, il s'associa aux luttes de l'opposition contre la Restauration et contre la monarchie de Juillet. En 1836, il fut élu conseiller municipal. Des pertes imprévues le forcèrent à déposer son bilan, et à chercher, hors de Marseille, un emploi qui lui permît d'élever une nombreuse famille; mais, à force de travail, il parvint à remplir ses engagements et se fit réhabiliter. Après la révolution de Février, son dévouement de vieille date à la cause républicaine détermina le gouvernement provisoire à nommer son fils commissaire général de la République à Marseille. Il fut lui-même envoyé à la Constituante par 58 706 suffrages, le second sur une liste de dix élus. Membre du comité du commerce et de l'industrie, il demanda, dans la séance d'ouverture (4 mai 1848), qu'il fût constaté au procès-verbal que les acclamations en faveur de la République avaient été faites à l'unanimité, et l'Assemblée tout entière se leva dans un immense mouvement d'approbation. Il vota constamment avec la Montagne. Après l'élection du 10 décembre, il combattit très-vivement le gouvernement de Louis-Napoléon, vota pour la suppression du cautionnement des journaux et contre l'interdiction des clubs, et fut un des signataires de la demande de mise en accusation présentée par M. Ledru-Rollin contre le président et ses ministres, à l'occasion du siége de Rome. Non réélu à l'Assemblée législative, il continua de prendre une part active aux efforts du parti démocratique. Après le coup d'État du 2 décembre, arrêté, menacé de la déportation, puis expulsé de France, il se réfugia en Belgique, d'où l'état de sa santé l'obligea de passer en Italie. Il vit depuis deux ans dans les États sardes.

Son fils, M. Émile OLLIVIER, inscrit au barreau de Paris en 1849, porté comme candidat de l'opposition dans un des arrondissements de Paris, aux élections générales de 1857, a accepté les conséquences de ce mandat et a pris place au Corps législatif ou il s'est mêlé aussitôt aux discussions les plus importantes.

OLLIVIER (Jules), archéologue français, né le 24 février 1804, à Valence (Drôme), suivit le barreau, plaida quelque temps dans sa ville natale, et obtint, sous le dernier règne, un siége au tribunal civil, où il se trouve encore. Membre des Sociétés des antiquaires et de l'histoire de France, il s'est livré de bonne heure à l'étude de l'archéologie et a écrit pour divers recueils, *la France littéraire*, l'*Album du Dauphiné*, etc., de savantes dissertations sur les annales ou les antiquités de sa province; il a dirigé aussi la *Revue du Dauphiné*. Ses principaux travaux sont : *Essais historiques sur la ville de Valence* (1831, in-8); *Mémoires sur les anciens peuples de la Drôme* (1837, in-8); *Mélanges biographiques et bibliographiques relatifs à l'histoire littéraire du Dauphiné* (1837-1841, in-8). Il s'occupe depuis plusieurs années de la rédaction d'une *Bibliothèque historique du Dauphiné*, qui formera 2 vol. in-4.

OLMSTED (Denison), savant américain, né à East Hartford (Connecticut), en 1791, prit ses degrés au collége d'Yale, où, après avoir professé pendant sept ans la chimie à l'université de la Caroline du Nord, il est revenu occuper successivement, depuis 1824, les chaires de mathématiques, de physique et d'astronomie.

Outre de nombreux mémoires dans les journaux scientifiques, M. Olmsted, qui est plutôt un vulgarisateur qu'un savant, a publié : *Introduction à l'étude de la physique* (Introduction to natural philosophy; 1832); *Introduction à l'astronomie* (1839), refondue l'année suivante, en forme de lettres à une dame; *Éléments de philosophie naturelle et d'astronomie* (Rudiments of natural philosophy and astronomy; 1843), ouvrage écrit avec tant de simplicité et de clarté, qu'il a été imprimé en caractères repoussés, pour l'usage d'un asile d'aveugles au Massachussets, et qu'il a été également choisi pour l'éducation des sourds-muets; puis le récit d'une exploration géologique dans la Caroline du Nord, et beaucoup d'articles philosophiques et scientifiques dans les revues des États-Unis.

OLOZAGA (don Salustiano), homme politique espagnol, né à Logrono, vers 1803, fit ses études dans cette ville, et s'y établit comme avocat. En 1831, il fut mêlé, comme membre d'une société secrète, à une conspiration contre Ferdinand VII et emprisonné. Mais il s'évada, se refugia en France et, à la mort du roi, rentra en Espagne (1833). Nommé député aux Cortès, M. Olozaga commença, dès lors, d'y déployer cette activité presque fiévreuse qui lui fait une place à part parmi les hommes politiques de l'Espagne. Orateur habile et plein de ressources, il fut l'avocat de l'opposition contre le ministère Isturiz (1835). L'année suivante, il se rallia au ministère Mendizabal, et, après que celui-ci eut été renversé par l'émeute de la Granja, il devint le chef de l'opposition monarchique. Rapporteur de la commission de constitution de 1837, il insista, tout en restreignant le pouvoir royal, sur la conservation du Sénat. En même temps, sur son initiative, les Cortès votaient la suppression des établissements monastiques, la réforme électorale, l'abolition de la dîme ecclésiastique et l'amnistie. En 1838, redoutant l'ambition d'Espartero, il refusa de voter l'accusation de Narvaez et de Cordova qui faisaient ombrage au maréchal. Celui-ci, devenu tout-puissant, se contenta d'exiler M. Olozaga à l'ambassade de Paris, qu'il garda trois années (1840-1843).

Après la déclaration de majorité de la reine et la chute du ministère Lopez, il fut rappelé de Paris, pour composer un nouveau cabinet, qui ne put se maintenir entre l'opposition ouverte des Cortès et les intrigues secrètes d'une camarilla dirigée par Narvaez. Cependant M. Olozaga avait fait preuve d'une grande décision de caractère, en se rendant de nuit au palais pour faire signer d'autorité à la reine un décret de dissolution des Cortès. Abandonné d'Isabelle II, il s'enfuit sur la route du Portugal, pendant qu'on parlait à la seconde Chambre de le fusiller, comme coupable de haute trahison. Du Portugal, peu hospitalier pour lui, il passa en Angle-

terre où il resta quatre ans. L'impuissance des chefs de l'opposition contre la dictature de Narvaez fit souvenir de son talent et lui rendit une partie de sa popularité. Élu aux Cortès par deux districts, en 1847, il revint sur la foi de l'amnistie; mais à peine avait-il mis le pied sur le territoire espagnol, qu'il fut arrêté par ordre du ministère et emprisonné dans la citadelle de Pampelune. On le relâcha bientôt, mais pour le condamner de nouveau à l'exil. L'agitation populaire arracha à la reine un nouvel ordre de rappel, et M. Olozaga put prendre place aux Cortès, à la tête du parti progressiste. Arrêté à la suite des troubles de mars 1848 et de la mise en état de siége de Madrid, il fut bientôt relâché comme innocent; mais il s'effaça quelque peu pendant deux années. Aux élections de 1850, les manœuvres du ministère le firent échouer avec tout le parti libéral. Il garda néanmoins assez d'influence à Madrid, comme membre de la réunion électorale progressiste, tenue au Circo.

Lors de la révolution de juillet 1854, M. Olozaga se rattacha à Espartero, qui lui rendit l'ambassade de France. Nommé député aux Cortès, il vota la conservation de la monarchie, tout en prenant rang parmi les *progressistes purs*. Il fut nommé à la fois rapporteur de la commission de constitution et de la commission des finances: la constitution de 1855, qui établissait un sénat électif, est presque son œuvre. Il vota avec son parti toutes les lois libérales, et se réunit même à l'extrême gauche dans la discussion de l'amendement Figueras sur les titres de noblesse, et de la motion de censure contre O'Donnell, à la suite des troubles de Saragosse. La contre-révolution de juillet 1856, et la victoire temporaire du général O'Donnell ont relégué sur le second plan cet homme qui a rédigé pour l'Espagne deux constitutions.

OLSEN (Oluf-Nicolay), topographe danois, né à Kjœge, le 4 mars 1794, sortit, avec le grade de second lieutenant (1812), de l'École des cadets d'artillerie et y devint professeur d'arpentage et de dessin en 1819. La Société géographique de Paris, à qui il avait présenté une carte orographique de l'Europe, lui décerna, en 1825, une médaille d'or. En 1830, attaché à l'état-major, il surveilla la publication de la carte d'Islande (en 4 feuilles 1845, réduite de moitié en 1 feuille 1849) et fut chargé de professer, à l'École royale militaire, la topographie qu'il avait enseignée, en 1825, au prince royal, devenu Frédéric VII. Ses leçons ont été publiées sous le titre de : *Guide pour l'enseignement de la topographie* (Ledetraad ved Underviisningen i Topographie; 1830-1831, in-4; 2ᵉ édit., 1837). Devenu directeur de la section topographique à l'état-major en 1842, il cessa ses cours. M. Olsen, chevalier du Danebrog (1829), est décoré de la Légion d'honneur. Il est membre de la Société littéraire islandaise et de l'Académie suédoise des sciences militaires.

On a encore de lui : *Commentaire à l'esquisse orographique de l'Europe* (Copenhague, 1833, en français), et *Art de dessiner les cartes topographiques* (Topographisk Tegnekunst; Ibid., 1831-1834, 3 part. in-4). Il a coopéré au *Militairt Repertorium* (tom. II-VI, 1837-1840).

OLSHAUSEN (Théodore), homme politique allemand, né à Gluckstadt, dans le Holstein, le 19 juin 1802, étudia le droit aux universités de Kiel et d'Iéna. Compromis par son affiliation aux sociétés patriotiques de la jeunesse allemande, il fut contraint de se réfugier à l'étranger et passa quatre années en France et en Suisse. Il revint dans son pays en 1828 et y exerça d'abord la profession d'avocat. Plus tard il obtint un emploi dans l'administration de la ville de Kiel. En 1830 il fonda la *Correspondance de Kiel* (Kieler Correspondenz-Blatt), organe des idées libérales et du parti allemand dans le Holstein.

N'admettant pas alors le principe de l'indivisibilité des duchés de Schleswig et de Holstein, il demandait que cette dernière province fût complétement séparée de la monarchie danoise, qu'elle eût une constitution distincte et un gouvernement particulier; mais il craignait de compromettre la cause de la population holsteinoise, exclusivement allemande, en la confondant avec celle du Schleswig où les Allemands et les Danois se disputent la majorité. Il a adopté depuis une autre politique, et, tandis que le parti danois de l'Eyder lui empruntait son programme de 1830, il a compris les deux duchés dans ses plans de séparation, perdant par là l'appui du parti libéral danois et tout espoir de conciliation.

En 1846, M. Olhausen s'associa au mouvement schleswig-holsteinois et prit part à plusieurs manifestations populaires contre le gouvernement danois. Directeur du chemin de fer de Kiel à Altona, il comptait parmi les chefs de la bourgeoisie libérale unie à la noblesse par le sentiment national. Dénoncé comme un agitateur dangereux, il fut arrêté; mais, au bout de quelques semaines, une décision judiciaire lui rendit la liberté (30 octobre 1846). Sorti de la forteresse de Rendsbourg, les électeurs le choisirent pour député à la diète de Holstein. Bientôt parut la lettre patente du roi Frédéric VII qui promettait une constitution commune au Danemark et aux duchés (20 janvier 1848), et qui fut le signal de la guerre. M. Olshausen, prenant le premier la parole dans la réunion des députés des anciens États de Schleswig et Holstein à Rendsbourg, réclama l'indépendance du Schleswig-Holstein vis-à-vis le Danemark, son annexion au corps germanique, la réforme fondamentale de la constitution de la confédération allemande, etc. Une commission de cinq membres, dont il faisait partie, fut immédiatement envoyée auprès de Frédéric VII, pour recevoir ses réponses catégoriques sur ces divers points; mais avant qu'elle eût présenté au roi sa requête, les partisans de l'indépendance, sans attendre le retour des délégués, avaient proclamé à Rendsbourg un gouvernement provisoire (24 mars 1848).

Revenu de Copenhague, où sa vie fut plus d'une fois menacée, M. Olshausen prit place dans le gouvernement à côté du prince d'Augustembourg, du comte Reventlow-Leetz, de M. Beseler, etc., et représenta particulièrement la démocratie dans cette ligue de l'indépendance qui couvrait pour le prince d'Augustembourg une ambition personnelle et pour le comte Reventlow l'intérêt aristocratique. Il déploya la plus grande activité dans la direction de la police et de la sûreté générale, et ses mesures contribuèrent aux premiers succès obtenus contre les Danois. Mais bientôt sa voix, aimée de la jeunesse révolutionnaire, suspecte aux partisans des anciens priviléges, cessa d'être écoutée dans les conseils du gouvernement. Il donna sa démission (août 1848), et fut nommé député à la diète constituante où la gauche le prit pour guide et pour orateur.

Après la conclusion de l'armistice de Malmoë (26 août) et après l'installation du gouvernement collectif qui succéda au gouvernement provisoire, M. Olshausen, comprenant que la cause du Schleswig-Holstein était perdue, alla fonder à Hambourg un journal démocratique, *la Presse libre de l'Allemagne du nord*. Exclu en 1851 par le gouvernement danois de l'amnistie accordée aux vaincus, il partit pour l'Amérique. Retiré à

Saint-Louis dans le Missouri, il s'occupa de travaux historiques et littéraires. En 1853, il a fait paraître le commencement d'un grand et remarquable ouvrage sur les États-Unis, *la Vallée du Mississipi*) Kiel, 1853).

OLSHAUSEN (Juste), orientaliste allemand, frère aîné du précédent, né à Hohenfeld, dans le Holstein, le 9 mai 1800, suivit les cours de l'université de Kiel et de Berlin. En 1820, il vint, aux frais du gouvernement, étudier les langues orientales à Paris, et eut pour maître Silvestre de Sacy. En 1823 il entra dans l'enseignement comme agrégé, et en 1830 il obtint une chaire à l'université de Kiel. Décoré de l'ordre du Danebrog (1840), il fut nommé, cinq ans après, conseiller aulique et membre de l'Académie des sciences de Copenhague. En 1848, le gouvernement provisoire de Schleswig-Holstein le nomma curateur de l'université et directeur de la Faculté de médecine. Élu député de Kiel à l'assemblée des duchés, il se signala parmi les partisans les plus résolus de la cause allemande. Il fut vice-président de la diète jusque vers la fin de 1849. Après la soumission des duchés, le gouvernement danois le révoqua de ses fonctions de curateur et le destitua même de sa chaire. Mais le ministère prussien l'appela comme bibliothécaire en chef et professeur de langues orientales à Kœnigsberg, où son frère Hermann avait occupé la chaire de théologie.

Le principal ouvrage de M. Juste Olshausen est une édition du Zendavesta, publiée sous ce titre : *Vendidad-Zend-Avesta pars vicesima adhuc superstes* (Hambourg, 1829). Citons encore ses *Corrections à l'Ancien Testament* (Kiel, 1826); *Topographie de l'ancienne Jérusalem* (Kiel, 1833); *Explication des Psaumes* (Leipsick, 1833), etc. Il a également travaillé aux *Catalogues des manuscrits arabes et persans de la bibliothèque de Copenhague* (1851).

OMALIUS D'HALLOY (Jean-Baptiste-Julien D'), géologue et administrateur belge, né à Liége, le 16 février 1783, parent du jurisconsulte liégeois Omalius, maire de Skeuvre en 1807 et de Braibant en 1811, fut nommé, lorsque la Belgique fut séparée de la France, sous-intendant de l'arrondissement de Dinant en 1814, secrétaire général de la province de Liége, puis gouverneur de celle de Namur en 1815, et enfin conseiller d'État. Il est entré, en 1848, au Sénat, dont il est vice-président depuis plusieurs années.

Il a publié, en 1827, un *Code administratif de la province de Namur* (Namur, 2 vol. in-8); mais il s'est occupé surtout des sciences naturelles et, dès 1808, il inséra dans le *Journal des mines* une remarquable *Description géologique des pays situés entre le Pas-de-Calais et le Rhin*. Il a donné depuis de nombreux ouvrages, notamment : *Mémoires pour servir à la description géologique des Pays-Bas, de la France et de quelques contrées voisines* (Namur, 1828, in-8), recueil des principaux mémoires de géologie fournis par l'auteur à des feuilles scientifiques françaises; *Éléments de géologie* (Paris, 1831, in-8; 3e édit., refondue et complétée, 1839, in-8); *Introduction à la géologie, contenant des notions d'astronomie, de météorologie et de minéralogie* (Ibid., 1833, in-8), formant, avec le précédent, un traité complet d'*Histoire naturelle inorganique; Notions élémentaires de statistique* (Ibid., 1840, in-8), études sur les races humaines et sur leur répartition, etc., avec des tableaux de population; *des Roches considérées minéralogiquement* (Ibid., 1841, in-8); *Coup d'œil sur la géologie de la Belgique* (Bruxelles, 1842, in-8); *Précis élémentaire de géologie* (Paris, 1843, in-8); *Abrégé de géologie* (Bruxelles, 1853, in-12); puis de nombreux travaux dans le *Journal des mines*, le *Journal de physique*, les *Annales des mines*, les *Mémoires de la Société géologique de France* et le *Bulletin* de l'Académie royale de Bruxelles. Il a extrait de ce dernier recueil et publié séparément : *des Races humaines ou Éléments d'ethnographie* (Paris, 1845, in-8; nouv. édit., Bruxelles, 1850, in-12). M. d'Omalius, l'un des esprits les plus distingués de la Belgique, est membre de l'Académie royale de Bruxelles, dont il avait été président en 1850, correspondant de l'Académie des sciences de France et membre de la Société géologique de Paris, qu'il a présidée en 1852.

OMANNEY (sir John-Ackworth), marin anglais, né en 1773, fils d'un contre-amiral de ce nom, fut inscrit à l'âge de dix ans sur les cadres de la marine, et, après quelques années d'un service pénible, devint lieutenant et commanda *le Lion* (1792), bâtiment qui servit à transporter lord Macartney en Chine. Capitaine en 1794, il fit avec distinction la campagne du Helder. A la bataille navale de Navarin, il montait le vaisseau *l'Albion*. Il reçut pour ses services militaires des lettres de noblesse et les ordres d'Angleterre, de France et de Russie. — Élevé en 1849 au rang d'amiral, il est mort le 8 juillet 1855.

OMER-pacha (Michel Lattas, aujourd'hui), célèbre général ottoman, est né à Plaski, village croate, au commencement de 1806. Ses parents, qui s'appelaient Lattas, appartenaient à la religion grecque orthodoxe, et même un oncle du futur pacha était prêtre de cette religion. Le jeune Lattas reçut à sa naissance le nom chrétien de Michel. Son père, lieutenant administrateur du cercle d'Ogulini, dont Plaski dépendait, l'envoya d'abord à l'école normale militaire de son village natal, où il se distingua par sa belle écriture, qui fut plus tard l'occasion de sa fortune. Il alla ensuite étudier les mathématiques à Thurm, près de Karlstadt, et, son cours terminé, il fut enrôlé, comme cadet, dans le régiment d'Ogulini. Mais bientôt il passa dans l'administration des ponts et chaussées et devint secrétaire d'un officier ingénieur, dont il se concilia l'affection par son intelligence et son zèle. Il le suivit dans ses tournées d'inspection en Dalmatie, puis il fut, grâce à son patronage, nommé, en 1826, sous-inspecteur des ponts et chaussées à Zara.

Tout à coup, par une résolution dont on connaît mal les motifs, il quitta le service de l'Autriche et passa en Bosnie. Il y fut employé comme teneur de livres par un marchand turc; puis, après avoir embrassé le mahométisme, il devint précepteur des enfants de Hussein-pacha, l'exterminateur des janissaires, gouverneur de Widdin, qui, en 1834, l'envoya à Constantinople. Michel Lattas, qui avait pris dès lors le nom d'Omer et le titre d'effendi, sut se faire des relations utiles et des protecteurs puissants. Grâce à sa belle main, il trouva une place de professeur d'écriture dans une école militaire. En même temps, le vieux séraskier Kosrew-pacha le prit en amitié; il le présenta au sultan Mahmoud, qui le chargea d'apprendre à écrire au jeune prince Abdul-Medjid, aujourd'hui sultan; puis il le maria à une riche héritière, le fit nommer capitaine dans l'armée turque et lui ouvrit ainsi tous les chemins de la fortune.

Omer montra dès lors quels services la Turquie pouvait attendre de ses connaissances européennes. Il prit part, sous Mahmoud, à la réorganisation de l'armée et à des travaux topogra-

phiques qui devaient seconder plus tard ses opérations militaires. A l'avénement de son élève (1839), il devint colonel et fit en cette qualité, l'année suivante, sous l'Allemand Johcmus, alors général de division dans l'armée turque, la campagne de Syrie. Il fut nommé au retour général de brigade. En 1842, il fut envoyé comme gouverneur militaire dans le Liban, où on l a accusé d'avoir manqué, vis-à-vis des chrétiens, aux habitudes de douceur et de tolérance qu'on se plaît généralement à lui attribuer. L'année suivante, il accompagna Reschid-pacha en Albanie et eut la plus grande part à la pacification du pays. Le sultan lui témoigna sa confiance par diverses missions semblables; en 1846, il fut chargé, sous les ordres d'Osman-pacha, de réprimer la révolte du Khurdistan; ce fut pour lui l'affaire d'une campagne.

La révolution de 1848, par son contre-coup dans les principautés danubiennes, lui fit une plus large carrière et le mit, pour la première fois, en face des Russes. Pendant les deux ans que dura l'occupation des principautés par les armées de la Porte et du czar, Omer-pacha fit régner dans la sienne la plus parfaite discipline et la prépara à loisir au rôle glorieux qu'elle devait jouer plus tard. Les deux révoltes, excitées en Bosnie (1850 et 1851) par l'enrôlement et les réformes du tanzimat, l'appelèrent à soutenir par les armes les nouvelles idées politiques et religieuses du gouvernement turc; il ne put comprimer le second soulèvement qu'en désarmant tout le pays; mais, jusque dans les rigueurs que cette mesure entraîna, il sut faire rendre hommage à son esprit de modération et de justice. Une tâche encore plus rude lui fut imposée dans le Montenegro; heureusement, les hostilités, commencées au cœur de l'hiver (décembre 1852) et au milieu des plus grandes difficultés, furent suspendues par l'intervention de l'Autriche.

La fin de 1853 fut pour Omer-pacha particulièrement glorieuse. La guerre avec la Russie, désormais inévitable, comblait ses vœux. Il proteste une dernière fois, dans sa lettre au général Gortschakoff, de la justice de sa cause et commence les hostilités. Il règle son plan de campagne sur la connaissance profonde qu'il a de ses soldats et du pays, dirige à son gré la guerre et contraint Gortschakoff à suivre ses mouvements. Il sait choisir ses positions, harcèle l'ennemi, le divise, le fatigue, l'affaiblit, le démoralise par une suite ininterrompue d'escarmouches, sans s'exposer contre des forces supérieures aux hasards d'une grande bataille. Le combat même d'Oltenitza, qui dura trois jours (2-4 novembre), est moins important par les forces engagées, que parce qu'il témoigne de l'habileté du général et de la supériorité que son armée tenait de lui. Devant ses manœuvres savantes et le courage des Turcs, les Russes repassèrent le Pruth, après avoir abandonné le siége de Silistrie.

Pendant la guerre de Crimée, Omer-pacha concourut, avec les généraux des armées alliées, à la direction des événements militaires, mais sans prendre la part qu'on pouvait attendre de son nom et de ses heureux débuts contre la Russie. Chargé de marcher au secours de la ville de Kars, le temps qu'il fut forcé de perdre à réunir un matériel insuffisant et le mauvais état des routes l'empêchèrent d'arriver à temps pour sauver cette héroïque cité. Aussi ces dernières années ont-elles porté, dans l'opinion de l'Europe, une certaine atteinte à sa réputation militaire. On ne peut lui refuser toutefois plusieurs des qualités qui font les hommes supérieurs. Il excelle à former le soldat et s'en fait aimer, tout en le soumettant à la discipline. Il parle, dit-on, avec facilité un assez grand nombre de langues de l'Asie et de l'Europe. — Outre les honneurs qu'il a reçus en Turquie, Omer-pacha, qui avait été antérieurement décoré de l'ordre de Sainte-Anne par l'empereur Nicolas, a été nommé par Napoléon III, en 1854, grand-croix de la Légion d'honneur.

ONSLOW (Arthur-George ONSLOW, 3e comte D'), pair d'Angleterre, né en 1777, à Londres, descend d'un chancelier de l'Échiquier, élevé en 1716 à la pairie. Il fit ses études à l'université d'Oxford et prit, en 1827, la place de son père à la Chambre des Lords, où il a toujours voté avec le parti conservateur. Marié depuis 1818, il a deux enfants dont l'aîné, Arthur-George, vicomte CRANLEY, né en 1820, à Londres, est député-lieutenant du Surrey.

OPPERT (Jules), orientaliste français, né à Hambourg, le 9 juillet 1825, d'une famille israélite, et neveu par sa mère du célèbre jurisconsulte Ed. Gans, fit ses études classiques dans sa ville natale et s'appliqua d'abord aux mathématiques. Il alla ensuite étudier le droit à Heidelberg; mais son goût pour la philologie le fit passer à l'université de Bonn, où il suivit le cours de sanscrit de Lassen et celui d'arabe de Freytag. En 1847, après deux années d'études à Berlin, il alla prendre le grade de docteur en philosophie à l'université de Kiel, avec une thèse sur le droit criminel des Hindous (*de Jure Indorum criminale*). M. J. Oppert étudia ensuite spécialement le zend et l'ancien persan et publia à Berlin un ouvrage sur le système vocal de cette dernière langue : *Lautsystem altpersisch* (1847, in-8).

Sa religion lui fermant en Allemagne la carrière du professorat, il vint à Paris en 1847 et trouva des appuis dans Letronne et Eug. Burnouf. Nommé professeur d'allemand aux lycées de Laval et de Reims, il ne cessa de poursuivre ses études, et publia dans la *Revue archéologique* et le *Journal asiatique*, sur la langue perse et l'écriture cunéiforme persépolitaine, divers mémoires qu'il a recueillis sous ce titre : *les Inscriptions des Achéménides* (1852, in-8). Ces travaux attirèrent sur lui l'attention de l'Institut, et il obtint de faire partie, sous Fulgence Fresnel, de l'expédition scientifique envoyée par le gouvernement français en Mésopotamie. De retour en juillet 1854, M. Oppert se livra avec ardeur au déchiffrement des inscriptions cunéiformes.

Adoptant une partie des idées de MM. Hincks et Rawlinson, et s'appuyant sur ses propres recherches, il a exposé à l'Institut un système nouveau d'interprétation qui se trouvera consigné dans deux ouvrages qu'il prépare : *les Études assyriennes* et *l'Expédition scientifique de France en Mésopotamie*. De 1855 à 1856, il a reçu, du ministre de l'instruction publique, la mission d'explorer la France et l'Allemagne, en étudiant les monuments renfermés dans les musées.

M. Oppert s'est aussi beaucoup occupé de la topographie de l'ancienne Babylone, et a présenté à la Société de géographie et à l'Institut un plan levé par lui, de cette antique cité. Il a fourni des articles à l'*Athenæum français*, aux *Annales de philosophie chrétienne* et à différents journaux anglais. Il est compté aujourd'hui parmi les hommes les plus versés en France dans la science comparée des langues. Les services qu'il a rendus à l'expédition en Mésopotamie lui ont valu récemment des lettres de grande naturalisation.

OPZOOMER (Charles-Guillaume), philosophe et publiciste hollandais, né à Rotterdam, le 20 septembre 1821, étudiait encore à l'université

de Leyde lorsqu'il se fit connaître par une *Lettre à da Costa*, où il combattait l'enseignement orthodoxe, et par son *Jugement sur les Annales hollandaises de théologie*, où il attaquait les principes fondamentaux du christianisme. Reçu docteur en droit et en philosophie à l'université de Leyde, en 1845, il devint en 1846 professeur de philosophie à l'université d'Utrecht. M. Opzoomer tient une place importante dans la philosophie hollandaise contemporaine. Continuateur du XVIIIe siècle, il professe l'empirisme rationnel le plus absolu et veut qu'on introduise dans la philosophie la méthode des sciences naturelles. C'est ce qui ressort de ses ouvrages : *de Weg der Wetenschapen* (Utrecht, 1851), sorte de manuel de logique; *Oratio de philosophia naturæ* (Ibid., 1852); *Conservation et réforme* (Conservatismus und Reform; Ibid., 1852), écrit dans lequel il se prononce sur la politique d'Edmond Burke; et *Six discours sur la morale*.

Comme jurisconsulte, il a eu de l'influence sur la législation de son pays par ses écrits politiques *sur les Élections directes et indirectes*. Membre et secrétaire de la commission royale chargée de modifier la constitution des universités, il essaya d'y introduire une réforme radicale et de fondre en une seule les trois universités de la Hollande. Arrêté par la résistance de ses collègues, il voulut du moins publier son plan, qui parut sous ce titre : *Projet de loi sur la réforme des universités*. On lui doit encore un *Commentaire du Code civil de la Hollande*.

ORBIGNY (Alcide D'), naturaliste français, né à Coueron (Loire-Inférieure), en 1802, fut élevé à la Rochelle, où son père alla exercer la médecine, et se fit connaître, en 1824, par un *Mémoire* qui émut vivement l'Académie des sciences et dans lequel il signalait l'existence d'êtres encore inobservés. Deux ans après, il obtint du gouvernement la mission d'explorer l'Amérique du Sud pour y trouver les êtres qu'il avait annoncés; il y vécut, pendant huit ans, de la vie aventureuse et souvent guerrière de ces contrées. A son retour, riche de manuscrits, de dessins, de vocabulaires de langues nouvelles, de près de 10000 espèces de plantes et d'animaux la plupart inconnus encore, il se consacra aux publications et à l'enseignement scientifiques et occupa, de 1836 à 1853, la chaire de paléontologie au Muséum d'histoire naturelle. Il reçut la décoration en avril 1834. — M. Alcide d'Orbigny est mort à Paris, le 30 juin 1857.

On a de lui : *Histoire générale et particulière des mollusques* (1834); *Histoire naturelle générale et particulière des céphalodes cryptodibranches* (1834-1842, in-fol. et in-4), ces deux ouvrages avec M. Férussac; *Voyage dans l'Amérique méridionale* (le Brésil, l'Uruguay, la Patagonie, le Chili, le Pérou, etc.), *exécuté de* 1826 *à* 1833 (1835-1849, 7 vol. gr. in-4); *Galerie ornithologique, ou Collection d'oiseaux d'Europe* (1836-1839, in-4); *Histoire naturelle, générale et particulière des crinoïdes vivants et fossiles* (1840-1842, in-4); *l'Homme américain considéré sous ses rapports physiques et moraux* (1840, 2 vol. in-8); *Coquilles et échinodermes fossiles de Colombie*, recueillis par M. Boussingault (1843, in-4); *Paléontologie française* (1836-1854, 14 vol. in-fol., inachevé), description de tous les animaux mollusques et rayonnés fossiles de France; et un grand nombre de *Fragments*, *Extraits*, *Descriptions*, relatifs à ses cours du Muséum ou à son voyage en Amérique (1837-1855).

ORBIGNY (Charles D'), frère du précédent, né à Coueron, en décembre 1806, fit également ses études à la Rochelle et vint, en 1827, à Paris, où il suivit les cours de médecine et fut secrétaire de l'ingénieur académicien Brochant de Villiers. En 1832, il se tourna spécialement vers les sciences naturelles, et devint en 1835, aide-naturaliste au Muséum d'histoire naturelle, où il est encore. Il est membre de diverses Sociétés ou Académies de France, décoré depuis 1854, et honoré de plusieurs distinctions étrangères.

On a de lui : *Tableau synoptique du règne végétal* (1834); *Dictionnaire universel d'histoire naturelle* (1839-1849, 13 vol. in-8), qu'il a dirigé conjointement avec son frère; *Dictionnaire abrégé d'histoire naturelle*, avec M. de Wegmann (1842); *des Diverses couches de terrains nouvellement découvertes près Paris* (1848); *Tableau général des terrains et des principales couches du bassin parisien* (1849); *Géologie appliquée aux arts, aux mines et à l'agriculture, comprenant l'ensemble des révolutions du globe* (1855, in-8); et divers *Mémoires*, *Fragments* et articles insérés dans les recueils savants et périodiques.

ORDENER (Michel, comte), général français, sénateur, né le 3 avril 1787, à Huningue (Haut-Rhin), est le fils du général de ce nom. Engagé, en 1802, comme volontaire dans un régiment de cavalerie, il entra, la même année, à l'École spéciale de Metz, servit d'aide de camp à son père et au général Duroc, auprès desquels il fit les campagnes de Pologne, d'Espagne et de Portugal, et passa, en 1809, avec le grade de chef d'escadron, à la grande armée qui opérait en Allemagne. Durant les campagnes de Russie, de Saxe et de France, il eut de nombreuses occasions de se distinguer, devint colonel de dragons et assista à la bataille de Waterloo. Licencié en 1815, il se tint à l'écart jusqu'à la révolution de Juillet. Rentré dans le service, il fut nommé maréchal de camp le 2 avril 1831. A différentes reprises, il fut chargé d'inspections générales. Après avoir commandé quelque temps le département de Maine-et-Loire, il fut appelé à la tête de la division militaire de Caen et promu en même temps au rang de lieutenant général (22 avril 1846). Atteint par le décret sur la limite d'âge, il fut, en 1852, placé dans le cadre de réserve. Le 22 janvier de cette année, il avait été élevé à la dignité de sénateur. M. Ordener est grand officier de la Légion d'honneur depuis le 24 octobre 1848.

ORELLI (Conradin), philologue suisse, frère du savant philologue de ce nom, mort en 1849, est né à Zurich, le 6 novembre 1788. Destiné à l'état ecclésiastique, il se voua plus tard à l'enseignement public, devint, en 1819, professeur de langue française à l'école urbaine de Zurich, et, en 1833, professeur de philosophie au collége supérieur et professeur de langue française à l'école industrielle de cette ville.

On doit à M. Orelli une *Grammaire de vieux français* (Altfranzoesische Grammatik; Zurich, 2e édit., 1848), et une étude sur *la Vie et la doctrine de Spinoza* (Spinoza's Leben und Lehre; Zurich, 2e édit., 1850). Il a dirigé l'impression des treize dernières éditions de la *Grammaire française* de Hirzel (Aarau, 16e édit., 1852), si répandue dans toute l'Allemagne.

ORENSE (Francisco), marquis d'ALBAÏDA, homme politique espagnol, né vers 1820, fit ses premières armes dans le journalisme. En 1851, il prit la direction du *Clamor publico* et combattit à outrance le ministère Bravo-Murillo. Il était président du club démocratique des Variétés, quand éclata la révolution de juillet 1854. Il prit part à l'émeute de Madrid et fut, le 28 août, le chef de

cette fameuse insurrection des *Basilios* qui dut renoncer, en présence de l'énergique attitude d'Espartero, à établir la république. Emprisonné par sentence judiciaire, il fut nommé, au mois de novembre, député aux Cortès par le peuple de Madrid et dirigea les huit membres de la fraction ultra-démocratique. Il fut des dix-neuf qui votèrent l'abolition de la monarchie. Doué d'une parole vive et aggressive, il s'attaqua surtout à O'Donnell, qu'il accusait de perdre la révolution. Il lui reprocha, en décembre 1855, les troubles de Saragosse, et déposa, deux jours après, contre lui une motion de censure, qui fut repoussée à une grande majorité. Il s'en prit de même, sans plus de succès, au général Zabala, à propos des troubles de Valence, en avril 1856. Il vota naturellement toutes les mesures libérales et l'ensemble de la Constitution. Lors du coup d'État de O'Donnell (14 juillet 1856), il fit partie de la fraction de l'assemblée qui se réunit pour protester contre le nouveau ministère, puis il alla soulever les provinces. Mais il fut arrêté et incarcéré jusqu'au rétablissement de l'ordre.

ORFORD (Horace WALPOLE, 3e comte D'), diplomate et pair d'Angleterre, né en 1783, à Londres, descend par alliance du fameux ministre Robert Walpole, élevé, en 1723, à la pairie héréditaire. Sous le nom de baron Walpole, second titre de sa famille, il remplit divers postes diplomatiques en Espagne (1808), et à Saint-Pétersbourg, de 1812 à 1825; il fit ensuite partie du Conseil d'amirauté et du bureau des Indes. Entré, dès 1809, à la Chambre des Communes pour le bourg de Lynn Regis, il fut réélu sans opposition jusqu'en 1822, prit, à cette date, son siége à la Chambre des Lords et continua de s'associer à tous les actes du parti tory. Il est colonel de la milice du comté de Norfolk. De son mariage avec la fille de W. A. Fawkner (1821), il a quatre enfants, dont l'aîné, Horace-William, baron WALPOLE, est né en 1813, à Londres. Une de ses sœurs, lady Catherine LONG, a écrit, en 1852, un roman de mœurs modernes intitulé : *Sir Roland Ashton* (3 vol. — Voy. WALPOLE.)

ORLÉANS (maison D'), branche cadette de la ligne aînée de la maison de Bourbon, élevée au trône de France, le 7 août 1830, déchue le 24 février 1848. Du mariage de feu Louis-Philippe, mort à Claremont en Angleterre, le 26 août 1850, et de la reine *Marie-Amélie* (voy. ce nom), sont nés : feu le prince Ferdinand, duc d'Orléans, né le 3 septembre 1810, marié à la princesse *Hélène*, duchesse d'Orléans (voy. ci-dessous), mort le 13 juillet 1842; *Louis*, duc de Nemours (voy. NEMOURS); *François*, prince de Joinville (voy. JOINVILLE); *Henri*, duc d'Aumale (voy. AUMALE); *Antoine*, duc de Montpensier (voy. MONTPENSIER); feu la princesse *Louise*, née le 3 avril 1813, reine des Belges, morte le 11 octobre 1850; feu la princesse *Marie*, née le 13 avril 1813, mariée au duc *Alexandre* de Wurtemberg (voy. ce mot), morte le 2 janvier 1839, et la princesse *Clémentine*, mariée au prince Auguste de Saxe-Cobourg-Gotha (voy. ce nom).

ORLÉANS (Hélène-Louise-Élisabeth DE MECKLEMBOURG-SCHWÉRIN, duchesse D'), princesse de la famille d'Orléans, née le 24 janvier 1814, à Ludwigslust, du second mariage de Frédéric-Louis, grand-duc héréditaire de Mecklembourg-Schwérin, avec Caroline, duchesse de Saxe-Weimar. Élevée à Ludwigslust, dans la retraite, sous la direction de sa belle-mère, elle avait perdu sa mère en 1816, son père en 1819, et elle se fit remarquer de bonne heure par un excellent naturel, où le bon sens n'excluait pas l'imagination et le goût de la poésie et des arts. Le 30 mai 1837, elle épousa le duc d'Orléans, fils aîné de Louis-Philippe; mais elle n'eut jamais la pensée d'abjurer le protestantisme, soit par calcul politique, soit par concession à des affections nouvelles. On se rappelle que les fêtes de ce mariage, célébrées à Paris avec beaucoup de magnificence, furent marquées par un horrible accident au champ de Mars. Cinq ans plus tard, la princesse devenait veuve par le coup le plus inattendu (13 juillet 1842). Retirée dans l'appartement qu'avait habité son mari, aux Tuileries, elle vécut en dehors des intrigues politiques, ne protesta même pas contre la loi qui lui enlevait le bénéfice de la régence, exercée jusqu'alors par les princesses mères, et se dévoua exclusivement à l'éducation de ses deux fils, qu'elle éleva dans les principes de la royauté constitutionnelle, ainsi que dans la pratique de la religion de leur père.

Le 24 février 1848, lorsque le vieux roi abdiqua en faveur de son petit-fils, la duchesse d'Orléans, à qui, sans tenir compte de la loi votée en 1842, était déférée en ce moment la régence, se rendit elle-même, accompagnée de ses enfants, à la Chambre des Députés; un parti nombreux s'y prononçait en sa faveur, lorsque M. Crémieux, vint s'asseoir à côté d'elle, et combattant le projet d'une simple modification de la loi de régence, lui proposa de signer une déclaration ainsi conçue : « C'est de la volonté nationale que mon fils et moi nous voulons tenir nos pouvoirs.... J'élèverai mon fils dans les sentiments les plus vifs de l'amour de la patrie et de la liberté. » Mais la salle ayant été envahie par des gens armés, la duchesse fut réduite à l'impuissance; perdue dans la foule, qui se montrait de plus en plus hostile à toute idée de royauté, séparée même de ses enfants, elle gagna, avec le duc de Nemours, l'hôtel des Invalides, puis le château de Bligny, près d'Orsay, et de là elle réussit à franchir la frontière de Belgique et gagna aussitôt Cologne. Quelques mois après, elle établit sa résidence à Eisenach et fit de fréquents voyages en Angleterre. C'est dans un de ces voyages qu'elle est morte, à Richmond, sans aucune agonie, le 18 mai 1858. Refusant de se prononcer sur le système politique de la fusion, et d'engager l'avenir de son fils, elle passait pour s'opposer formellement à toute reconnaissance des droits de la branche aînée au trône de France. Le douaire de 300 000 francs de rente, qui lui était constitué par son contrat de mariage lui a été payé, sauf une courte interruption, en 1848, jusqu'à sa mort.

De son mariage avec le duc d'Orléans elle a eu deux fils : Louis-Philippe-Albert d'Orléans, comte DE PARIS, né à Paris, le 24 août 1838; et *Robert*-Philippe-Louis-Eugène-Ferdinand d'Orléans, duc DE CHARTRES, né à Paris, le 9 novembre 1840.

ORLOFF (Alexis, comte), diplomate et général russe, né en 1787, est l'un des quatre fils naturels du comte Fedor Grigorewitsch, avec les descendants duquel s'éteignit la ligne mâle légitime d'une des plus illustres familles de Russie. Comme son frère aîné, Michel Orloff, mort en 1841, il entra au service militaire pendant les guerres de l'Empire, fit ses premières armes dans la campagne de France, devint ensuite adjudant du prince Constantin, puis colonel du régiment de la garde à cheval. Mais sa grande faveur date du 26 décembre 1825. Les gardes, qui s'étaient révoltés, étaient sur le point de triompher, lorsque M. Orloff, avec autant de présence d'esprit que de courage, se mit à la tête des escadrons encore fidèles et dispersa les mutins. L'empereur Nicolas le créa comte, le nomma général adjudant et lui

donna le commandement d'une division de cavalerie. Après avoir rendu de grands services dans la campagne de Turquie en 1828, le général Orloff signa le traité d'Andrinople, le 14 septembre 1829, si avantageux pour son pays, et fut envoyé, comme ambassadeur extraordinaire, à Constantinople.

Chargé, deux ans plus tard, d'aller inspecter les travaux du siége de Varsovie, il était à peine arrivé que le feld-maréchal Diebitsch, qui commandait, mourut subitement, et le bruit public accusa, sans preuves, l'envoyé de l'empereur de sa mort. En 1832, le général reçut une autre mission, celle d'aller soutenir à Londres les droits de la Hollande contre la Belgique; il n'y réussit pas. Il parut de nouveau à Constantinople, en 1833, comme chef des troupes débarquées sur les rives du Bosphore pour protéger la Turquie contre Ibrahim-pacha, et signa le traité d'Unkiar-Skélessi, qui donnait à la Russie la clef des Dardanelles. En récompense l'empereur le nomma général de cavalerie, membre du conseil d'État, lui donna des apanages et, plus tard, le décora de l'ordre de Saint-André. A la mort de Benkendorff, en 1844, le général Orloff reçut le commandement de la gendarmerie et la direction de la police secrète, et s'acquitta de ces fonctions avec une entière vigilance. Ami de l'empereur Nicolas, il l'accompagna dans presque tous ses voyages, particulièrement en 1853, à Olmutz et à Berlin.

Lorsque les puissances occidentales eurent déclaré la guerre à la Russie, il fut envoyé à Vienne, où il demanda d'abord l'appui de l'Autriche; mais, ayant échoué contre la résistance du comte de Buol, il réclama au moins la neutralité, sans réussir davantage, et finit par quitter Vienne le 19 février 1854. Depuis le 17 avril 1856, le général comte Orloff est président du grand conseil de l'empire, qui se compose des ministres et des trois grands-ducs, et chargé, sans portefeuille, de la présidence de celui des ministres.

Il y a en Russie une autre famille de ce nom, la famille Orloff-Demisoff, dont le principal représentant, le comte Wassilji, a pris aux guerres de l'Empire, à la tête des Cosaques, une part si désastreuse pour nous. Il a laissé plusieurs fils qui occupent divers grades dans l'armée russe.

ORMONDE (Jacques-Édouard-Guillaume-Théobald Butler, 3e marquis d'), pair d'Angleterre, né en 1844, est le chef actuel d'une famille irlandaise qui remonte au xive siècle. Il doit prendre, à sa majorité, la place de son père à la Chambre des Lords, où elle est vacante depuis 1854.

ORNANO (Philippe-Antoine, comte d'), général français, sénateur, né à Ajaccio, le 17 janvier 1784, descend d'une ancienne famille qui s'était distinguée dans la carrière des armes. Entré au service, dès l'âge de seize ans, comme sous-lieutenant au 9e de dragons (1800), il débuta par la deuxième campagne d'Italie, fut ensuite attaché à l'expédition du général Leclerc à Saint-Domingue, et fut, en 1804, mis à la tête d'un bataillon de chasseurs corses. Nommé à Austerlitz officier de la Légion d'honneur, sa grande bravoure lui fit donner, après Iéna, le commandement du 25e de dragons, corps avec lequel il fit la guerre de Pologne. Ce fut surtout en Espagne qu'il se distingua sous les ordres de Ney; il força le passage de la Navia, défendu avec vigueur par une nombreuse artillerie (26 juin 1809), et enleva au combat d'Alba de Tormes quatre pièces de canon.

Promu au grade de général de brigade (1811), il rejoignit l'expédition de Russie, se trouva à Ostronow et à Mohilew, et fut nommé général de division deux jours avant la bataille de la Moskowa (8 septembre 1812), où il commanda toute la cavalerie de l'armée d'Italie, sous les ordres du vice-roi, et contribua puissamment au gain de cette journée. Grièvement blessé pendant la retraite, il ne dut son salut qu'à la générosité de l'Empereur, qui lui accorda une place dans la seule voiture qui lui restait. A la tête des dragons de la garde, il prit une part active à la campagne de France ainsi qu'à la défense de la capitale.

Maintenu dans son commandement par le roi Louis XVIII, en 1814, M. d'Ornano, qui avait adhéré au retour de l'Empire, fut, en 1815, emprisonné, puis exilé en Belgique. Lorsqu'il rentra dans ses foyers (1818), il se tint à l'écart, se rallia, en 1830, au nouveau gouvernement, qui le nomma successivement commandant de la quatrième division militaire (Tours) et pair de France (11 octobre 1832). Révoqué en 1848, il vint siéger à l'Assemblée constituante, à la suite d'une élection partielle dans le département d'Indre-et-Loire, où son nom et son titre d'allié du président servirent de ralliement à tous les partisans de la politique napoléonienne (7 janvier 1849). Il revint à l'Assemblée législative, en tête de la liste des représentants du même département et vota constamment sous l'inspiration de l'Élysée. Après le coup d'État du 2 décembre 1851, il fit partie de la Commission consultative. Jusque-là grand chancelier de la Légion d'honneur, il fut appelé au Sénat dès la création (janvier 1852). Il est, en outre, gouverneur de l'hôtel des Invalides. M. d'Ornano, qui figure sur le tableau de l'activité comme le premier et le plus ancien des généraux de division, a reçu, en 1850, les insignes de grand-croix de la Légion d'honneur.

Son fils, le vicomte, aujourd'hui comte Rodolphe d'Ornano, a publié à Tours, où il a habité pendant assez longtemps, quelques essais de poésie. Peu de temps avant le coup d'État du 2 décembre, il fut chargé de l'importante préfecture de l'Yonne. Il a été nommé député au Corps législatif par ce département, qui l'a réélu en 1857. Il est officier de la Légion d'honneur.

ORSINI (Mathieu), ecclésiastique français, né vers 1805, entra dans les ordres sous la Restauration, fut attaché au clergé de Paris et remplit, depuis l'Empire, les fonctions de chapelain à l'hôtel des Invalides. En 1837, il dirigea *le Conservateur de la foi*, puis *le Moniteur de la religion*, et, en 1849, la *Revue de l'éducation nationale*. Il fut un des nombreux candidats de la Seine aux élections de l'Assemblée constituante. On a de lui : une traduction des *Lettres de saint Jérôme* (1839, in-8); *la Vierge* (1837; nouvelle édition augmentée, 1844, 2 vol. gr. in-8), histoire de la mère de Dieu et de son culte; *les Fleurs du Ciel* (1839, in-8), imitation des saints; *le Conseiller du peuple* (1842, in-8); *Histoire de saint Vincent de Paul* (1842, in-8; 2e édit., 1852); *la Bible des familles* (1842-1843, in-18), texte corrigé de la Bible de Sacy; *Considérations sur Napoléon* (1853), etc.

ORSINI (famille), maison princière italienne, divisée en deux branches : Orsini-Gravina et Orsini de Piémont.

Orsini (Dominique, prince), chef de la maison Orsini-Gravina, né le 23 novembre 1790, a succédé aux titres et dignités de son père, le 3 novembre 1824. Il est lieutenant général, prince-assistant au saint-siége, sénateur de Rome, et 18e duc de Gravina dans le royaume de Naples. Marié le 6 février 1823 à Marie-Louise, fille de Jean Torlonia, il a deux filles et un fils, le prince comte héréditaire Philippe, né le 10 décembre 1842.

Orsini (Joachim-Marie-Innocent), comte de Rivalta et d'Orbassano, seigneur de Trana, chef

actuel des Orsini de Piémont, est né le 28 décembre 1786. Marié trois fois, en dernier lieu à Antoinette, fille du colonel Grégoire Orloff, il a du troisième lit une fille, Isabelle-Anne-Marie, née le 8 mai 1853.

ORSINI (Felice), révolutionnaire italien, né en 1819, à Meldola, dans les États romains, entra de bonne heure dans les sociétés secrètes. A peine âgé de vingt ans, il était envoyé en prison, où son père, qui conspirait aussi, l'avait précédé, et condamné aux galères à perpétuité. L'amnistie de Pie IX (juillet 1846) le rendit à la liberté. Expulsé quelque temps après de la Toscane et ramené chargé de chaînes à la frontière des États romains, il prit part aux mouvements insurrectionnels des Abruzzes. Élu député à l'Assemblée constituante romaine, il fut envoyé avec des pouvoirs extraordinaires à Ancône et à Ascoli, où il réprima le brigandage invétéré dans ces provinces par des moyens révolutionnaires qui donnèrent lieu plus tard contre lui à des poursuites et à une condamnation. Il prit part à la défense de Rome et de Venise, agita Gênes et le duché de Modène, et fut, en 1853, embarqué par le gouvernement sarde pour l'Angleterre. Après avoir passé cinq mois dans l'intimité de Mazzini, il pénétra deux fois en Suisse (1854 et 1855) et ne réussit pas à y organiser un soulèvement. Muni des instructions du comité révolutionnaire, il entreprit, au mois de mai 1854, sous le nom de Tito Celsi, une expédition à Parme; ayant échoué, il se rendit, sous le nom de Georges Hernagh, à Milan, au mois d'octobre, et de là, à Trieste, à Vienne et à Hermanstadt. Arrêté dans cette dernière ville, interrogé à Vienne, puis enfermé étroitement dans la forteresse de Mantoue, il tenta et accomplit une audacieuse évasion et réussit à gagner de nouveau l'Angleterre (mars 1856). Il ouvrit à Londres des lectures publiques qui lui furent très-lucratives, et écrivit un livre sur *les Prisons de l'Autriche en Italie*, qu'une version anglaise fit rapidement connaître (the Austrian Dungeons in Italy; Londres, 1856, in-8).

Les faits qui précèdent, se trouvaient déjà consignés dans ce livre, d'après les journaux anglais, lorsque le nom d'Orsini acquit subitement par l'attentat du 14 janvier, un si terrible retentissement. Ce n'est pas ici le lieu de redire le but du complot, ses effroyables moyens d'exécution, l'attitude du principal accusé au procès, sa défense, sa lettre à l'Empereur, ni les conséquences politiques que son crime entraîna pour la France et l'Europe entière : tout cela appartient désormais à l'histoire. Orsini a été exécuté avec Pieri, son principal complice, le 13 mars 1858.

ORTIGUE (Joseph-Louis D'), littérateur et musicographe français, né le 22 mai 1802, à Cavaillon (Vaucluse), fut d'abord avocat et juge-auditeur au tribunal civil d'Apt (1828). Venu à Paris, il fut attaché aux travaux historiques du gouvernement et fournit des articles de critique musicale à une foule de journaux : *le Temps*, *l'Avenir*, *le Courrier de l'Europe*, la *Revue de Paris*, *la Quotidienne*, et en dernier lieu le *Journal des Débats*. M. d'Ortigue a été professeur de chant au collége Henri IV. Il a pris rang, par ses livres et ses brochures sur la musique, parmi les critiques les plus instruits et les plus autorisés. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1853.

Nous citerons de lui, comme œuvres étrangères à la musique : *la Sainte-Baume* (1834, 2 vol. in-8), et *Nouvelles chrétiennes* (1837); puis, dans un genre plus spécial : *la Guerre des dilettanti* (1829); *le Balcon de l'Opéra* (1833, in-8), recueil de divers articles; *du Théâtre italien et de son influence sur le goût musical français* (1840, in-8); *Dictionnaire liturgique du plain-chant et de la musique d'église* (1854, in-8), etc. Il a collaboré au *Dictionnaire de la conversation*, au *Correspondant*, à la *Gazette musicale*, à *l'Université catholique*, où il a fait insérer des fragments d'un grand travail sur l'orgue. En avril 1857, il a fondé un recueil intitulé *la Maîtrise*, avec M. Niedermeyer.

ORTOLAN (Joseph-Louis-Elzéar), jurisconsulte français, né à Toulon (Var), le 21 août 1802, est fils d'un ancien juge de paix de cette ville, qui, au milieu d'une épidémie terrible, à laquele avaient succombé presque tous les fonctionnaires, sortit de sa retraite pour reprendre son poste et mourut victime de son dévouement. Il fut d'abord élevé au collége de Nice, fut forcé, par la chute de l'Empire, de rentrer en France et compléta, au collége d'Avignon, de brillantes classes littéraires par des études mathématiques, malgré son penchant pour la poésie. Il fit son droit à Aix et à Paris, fut licencié en 1825, s'inscrivit au barreau en 1826 et se fit recevoir docteur en 1829. Cédant dès lors au mouvement que l'école historique venait d'imprimer aux hautes études, il voulut contribuer à pousser dans la voie nouvelle la science du droit. Tout en se livrant à l'enseignement libre, il publia, en 1827, la première édition de son principal ouvrage : *Explication historique des Institutes de Justinien*, qui lui valut l'amitié de Mourre et d'Henrion de Pansey et la place de bibliothécaire adjoint à la Cour de cassation.

En 1830, M. Dupin ayant succédé à M. Mourre comme procureur général, M. Ortolan devint secrétaire général au parquet de la même cour. Il fit alors, pendant une année au Lycée (à la Sorbonne), l'histoire du droit constitutionnel en Europe et, l'année suivante, à l'Athénée industriel, fondé par la ville de Paris, un cours de droit commercial. Vers la même époque, il allait aussi faire à Marseille plusieurs leçons sur l'histoire des constitutions. En 1836, il fut nommé, par sa ville natale, délégué du Var auprès du conseil général de l'agriculture, des manufactures et du commerce; il y est resté jusqu'à la réorganisation en 1849, et parmi ses rapports on remarqua ceux où il réclamait l'abaissement des tarifs et l'établissement d'une caisse générale de retraite pour les ouvriers.

La même année, les deux chaires de droit constitutionnel et de droit criminel, supprimées en 1822, ayant été rétablies et la première, à laquelle M. Ortolan était plus spécialement préparé, ayant été dévolue à Rossi, on lui confia celle de législation pénale comparée, qu'il n'a cessé d'occuper avec éclat, attirant, par sa parole chaleureuse et ses vues élevées, un grand concours d'élèves. Connu pour ses idées libérales et progressives, il fut, en mars 1848, officiellement chargé, par M. Carnot, ministre de l'instruction publique, de faire à l'École de droit un cours, publié depuis, *sur la Souveraineté du peuple et les principes du gouvernement républicain moderne* (1848, in-8), qu'il avait spontanément ouvert le samedi 26 février. Appelé en même temps au conseil supérieur de l'instruction publique, il y prépara les programmes des cours de l'École d'administration; il y fut maintenu jusqu'au 2 décembre 1851. M. Ortolan a été décoré le 25 avril 1847.

Ses principaux ouvrages, outre l'*Explication historique des Institutes de Justinien* (1827, 3 vol. in-8; 5ᵉ édit., 1851, 2 forts vol. in-8), devenue classique dans plusieurs universités d'Europe et d'Amérique, sont : *Histoire de la législation romaine* (1828; 3ᵉ édit., 1845, in-8); *Introduction philosophique au cours de législation pénale com-*

parée (1839, in-8); *Introduction historique* au même cours (1841, in-8); *Éléments de droit pénal* (1856, 1 fort vol. in-8), avec introduction philosophique et historique et l'explication raisonnée de tout notre droit pénal; *Histoire du droit constitutionnel en Europe pendant le moyen âge* (1831, in-8); *Traité du ministère public en France*, publié avec M. Ledeau; etc.

Parmi ses publications d'une moindre importance, on peut citer, sur le droit public: *Origines du gouvernement représentatif*, *de la Pairie en France et en Angleterre*, *Déposition des rois par les Assemblées nationales* (1831); une série d'*Études sur les Constitutions des Pays-Bas*, *des ligues anséatiques*, *de l'Espagne et du Portugal*, *de la Sicile*, etc., etc. (1831-1837); *sur les Déclarations des droits de l'homme*, *Influence de la Révolution française sur la législation constitutionnelle de l'Europe* (1835); *des Lois du développement historique de l'humanité* (1840); *de la Peine de mort*, *du Duel*, *Examen du Code pénal de Sardaigne;* etc., dissertations qui ont d'abord paru dans les recueils périodiques du temps. — M. Ortolan, qui aime et cultive la littérature, a, dans une *Notice sur Poncy* (1846, in-8), révélé ce poëte-maçon, son compatriote, à qui M. Villemain envoya toute une bibliothèque. Il a écrit les *Contre-paroles d'un croyant*, et un volume de poésies, *les Enfantines* (1845, in-12).

ORTS (Charles), homme politique belge, né, à Bruxelles, vers 1815, est le fils de l'échevin Pierre-Jacques Orts, connu par ses principes libéraux. Après de bonnes études de droit, il devint, comme son père, avocat au barreau de Bruxelles, et obtint la chaire de droit public à l'université libre de cette ville. Ses manifestes, en faveur de l'université contre le parti clérical, le désignèrent, en 1848, au choix des électeurs de Bruxelles. Orateur solide et nerveux, il combattit vivement les cabinets de Brouckère et de Decker. Nommé, en 1856, vice-président de la Chambre des Députés, il prononça contre la loi sur la charité un discours célèbre, où il déclarait qu'elle ne comportait même pas d'amendements. Après la dissolution des Chambres, il a été réélu avec tous les candidats du parti libéral, par la ville de Bruxelles. En 1856, pendant que *l'Indépendance belge* en changeant de propriétaire allait changer de couleur, il fonda, avec quelques amis, un autre organe des idées libérales, *la Presse belge*, qui, bientôt se fondit avec *l'Indépendance*, demeurée feuille d'opposition.

OSANN (Frédéric), philologue allemand, né à Weimar, le 22 août 1794, fit de fortes études qu'il compléta par un voyage en Allemagne, en Italie, en France et en Angleterre; puis il ouvrit un cours à Berlin. En 1821, il devint professeur agrégé à l'université d'Iéna. En 1825, il obtint la chaire de littérature ancienne à Giessen. Comme professeur et comme écrivain, il s'est fait un nom parmi les philologues et les érudits. Outre son édition du *Grammairien grec Philémon* (der griechische Grammatiker P.; Berlin, 1821), on cite de lui: *Recherches sur l'histoire de la littérature latine et la littérature grecque* (Beitraege zur Geschichte der rœm. und griech. Literatur; Darmstadt, 1835, 2 vol.); *le Midas* (1830); *Antiquités d'Athènes* (Altherthümer von Athen; Ibid., 1831), etc.

OSBORNE (George), pianiste et compositeur anglais né à Limerick (Irlande), en 1806, et fils d'un organiste distingué, fut destiné à l'état ecclésiastique, fit très-jeune des études de théologie, mais fut entraîné par son goût pour la musique, à négliger toute autre étude que celle du piano. Il apprit presque tout seul, puis passa sur le continent, et reçut en Belgique, du prince de Chimay, l'accueil le plus favorable, une généreuse hospitalité, et tous les moyens de se perfectionner par l'étude des maîtres classiques. Venu à Paris en 1826, M. Osborne prit des leçons de piano de Pixis, et d'harmonie de M. Fetis. Devenu ensuite l'élève de Kalkbrenner, il recommença sous sa direction toute son éducation, et prit bientôt à Paris, comme virtuose et comme professeur une des premières places.

M. Osborne a souvent exécuté sa musique, qui consiste particulièrement en *Duos* pour piano et un autre instrument, le violon surtout. Plusieurs ont été écrits en société avec Beriot sur des thèmes de *Moïse*, de *Guillaume Tell*, et des principaux ouvrages de M. Auber. Il a aussi publié quelques *Fantaisies*, *Rondos*, *Variations*, qui ont été accueillis avec faveur.

OSCAR Ier (Oscar-Joseph-François Bernadotte), roi de Suède et de Norvége, des Goths et des Wendes, fils unique du général français Bernadotte, roi de Suède sous le nom de Charles XIV Jean et d'Eugénie Clary (voy. Eugénie), est né à Paris, le 4 juillet 1799. Il eut pour parrain le général Bonaparte, qui, dans son admiration pour Ossian, lui donna le nom de l'un des héros de ce poëte. Le jeune Oscar fut, à l'âge de neuf ans, placé au lycée impérial aujourd'hui Louis-le-Grand, où l'on voyait encore naguère son nom inscrit sur les murs, au-dessous de ce vers latin:

« Vivitur hic trippis, lentillis atque carottis. »

Il interrompit ses études pour suivre en Suède son père qui venait d'être élu héritier présomptif du roi Charles XIII (1810), et reçut une éducation conforme à sa nouvelle position. Bernadotte, qui ne put jamais parler le suédois, eut soin de faire apprendre cette langue à son fils; il lui donna pour gouverneur le comte Aderstrœm et pour précepteurs M. Tannstrœm et le poëte Atterbom. Le prince abjura le catholicisme pour embrasser le luthéranisme, et fut créé duc de Sudermanie. Il reçut le titre de chancelier de l'université d'Upsal, l'année même où il y entra (1818). Les sciences militaires, l'économie politique, le droit et la musique furent les principaux objets de ses études. Il eut du succès comme compositeur d'hymnes, de marches, de valses, et il écrivit même la partition d'un grand opéra. Il a publié en français un mémoire *sur l'Éducation à donner au peuple* (Stockholm, 1839), et en suédois un *Essai sur les lois pénales et les établissements de répression* (Ibid., 1841), traduit immédiatement en allemand et, l'année suivante, en français (1842, in-8); ces ouvrages renferment d'utiles conseils pratiques.

Entré dans l'armée en 1811 avec le grade de lieutenant-colonel, il eut naturellement un rapide avancement. Il fut successivement nommé grand amiral de Suède et de Norvége, lieutenant général, et commandant général du quatrième corps d'artillerie. En 1824 il fut nommé vice-roi de Norvége, et en 1828 il exerça la régence durant la maladie de son père. Il épousa, en 1823, Joséphine-Maximilienne-Eugénie, fille du prince Eugène de Beauharnais, duc de Leuchtemberg, née le 14 mars 1807. Le choix qu'il fit d'une princesse, qui, avec toutes ses qualités, n'était pas de souche antique, donna à supposer que la famille royale de Suède n'était pas encore traitée sur le pied d'égalité par les autres souverains. Depuis, les circonstances ont bien changé. Le prince Frédéric d'Orange n'a pas cru déroger en mariant une de ses filles au prince royal de Suède, Charles-Louis

Eugène, et le roi Frédéric VII de Danemark demanda en mariage la princesse Charlotte-Eugénie.

Charles XIV Jean mourut le 4 mars 1844, laissant à son fils le trône et une fortune de 80 millions qu'il avait économisée sur sa liste civile de 3 millions, ou acquise dans d'heureuses spéculations. Le nouveau souverain, en qui les libéraux avaient placé tout leur espoir, trompa un peu leur attente. Il présenta pourtant à la diète de 1845 plusieurs projets de réformes, l'abolition du droit d'aînesse dans les familles nobles, la revision du code criminel; et, en 1846, il nomma une commission pour préparer un projet de constitution. Il s'est occupé activement d'améliorations matérielles, a livré à la circulation le chemin de fer de Christiana à Eidsvold, en a fait commencer d'autres en Suède. Ce dernier royaume reçut le contre-coup du mouvement de 1848, mais, malgré quelques troubles qui éclatèrent à Stockholm et qui occasionnèrent la mort d'une trentaine de personnes, le trône du roi ne fut pas ébranlé. La diète, qui se réunit précisément cette année, eut à examiner un projet radical de réforme dans la représentation nationale. La distinction des ordres devait être abolie, et la diète ne devait plus se composer que de deux chambres électives et temporaires. Le comité de constitution adopta ce projet qui, soumis à la diète suivante, en 1851, fut repoussé par trois ordres. A la suite de ce vote, le roi a renvoyé le ministère libéral qu'il avait placé à la tête des affaires en 1848.

Son règne a toujours été pacifique. En 1848, il conclut un traité d'alliance avec le Danemark, et il envoya des troupes en Fionie, mais plutôt comme médiateur que comme auxiliaire. Quoique en 1854, le gouvernement suédois eût déclaré sa neutralité dans la guerre d'Orient, il manifesta sa sympathie pour la cause des puissances occidentales, et le 21 novembre 1855, il conclut avec la France un traité par lequel il s'engageait à ne céder à la Russie aucune partie de son territoire. La santé du roi, gravement affectée depuis plusieurs années, l'a forcé, en 1857, de se tenir à l'écart des affaires de son royaume. Il a voyagé en Danemark, en Allemagne, en Suisse, en Italie (1822-1852) et en Russie (1830). — Sa vie et son règne ont été surtout racontés par G. H. Mellin : *Oscar I historia* (Stockholm, 1844, gr. in-8).

OSCULATI (Gaëtano), voyageur italien, est né à Vedano (Lombardie), le 29 novembre 1808. Possédé de la passion des sciences naturelles, il avait à peine terminé ses études qu'il commença le cours de ses explorations qui l'ont conduit dans presque toutes les parties du monde. De 1830 à 1831, il visita les pays du Levant, c'est-à-dire la Grèce, l'Égypte, l'Asie Mineure et les provinces maritimes de la Turquie. Trois ans après, il s'embarqua pour l'Amérique méridionale (1834), qu'il traversa de l'Uruguay au Pérou, franchit les *pampas* et les Cordillères, parcourut le Chili et ne rentra dans son pays qu'après avoir doublé le cap Horn (1836). En 1841, il entreprit un nouveau voyage qu'il consacra au vieux monde; étudiant les races et collectionnant les plantes, il visita une partie de l'Arabie, l'Arménie, la Perse presque entière, passa d'Ormuz à Mascate et, de là, une barque arabe le conduisit dans l'Inde, où il explora la côte de Malabar.

Le souvenir des grands fleuves de l'Amérique ramena M. Osculati dans le nouveau monde (1846). Après avoir traversé rapidement le Canada, les États de l'Union, les Antilles et le Vénézuéla, il vint à Quito où il entendit parler des richesses fabuleuses des rives du Napo, l'un des plus grands affluents de l'Amazone. Aussitôt il se mit en route, mais les Indiens Yorumbos qui lui servaient de guides, s'enfuirent au bout de quelques jours de marche et le laissèrent seul au milieu d'un pays affreux, inondé d'eau et coupé de forêts inextricables. Pendant deux semaines, il n'eut pour toute nourriture que des tiges de palmiste et quelques fruits de manzanillo. Résolu enfin d'échapper à ce tombeau vivant, il marcha dans la direction du Napo dont, après des fatigues inouïes et des dangers sans cesse renaissants, il put reconnaître les merveilleux rivages. Grâce au gouverneur de la province de Quixos, il ne perdit rien de ses nombreux spécimens d'histoire naturelle et de ses collections ethnographiques et revint en Europe (avril 1848).

M. Osculati a donné de cette émouvante excursion un récit simplement écrit qui a été avidement lu par ses compatriotes; il est intitulé : *Esplorazione delle regioni equatoriale lungo il Napo* (Milan, 1854, 2e edition, gr. in-8 avec figures).

OSGOOD (Samuel), théologien américain, né à Charlestown (Massachussets), le 30 août 1812, fit ses classes au collége de Harvard, étudia la théologie à Cambridge et prit ses degrés en 1835. Successivement chargé de différentes congrégations, il a été appelé à la tête d'une église unitairienne de New-York en octobre 1849. Il a traduit divers ouvrages théologiques allemands, le livre de M. Olshausen sur *la Passion* (Boston, 1839), et un autre de de Wette, *la Morale pratique* (Practical Ethics; Boston, 1842, 2 vol.). Il est en outre auteur de beaucoup d'ouvrages originaux parmi lesquels nous citerons : *Études biographiques sur les théologiens et réformateurs chrétiens* (Studies in Christian biography, Four hours with Theologians and Reformers; New-York, 1850, in-12), qui contiennent les vies de Calvin, Grotius, George Fox, Swedenborg et autres; *Dieu avec l'homme, ou Marques de la Providence* (God with man; Ibid., in-12); *Pierres milliaires dans le voyage de la vie* (Milestones in our life journey; Ibid., in-12); *la Pierre du foyer, ou Pensées domestiques provenant d'une chaire de ville* (the Heart stone; Ibid., in-12); sans compter de nombreux *sermons* et *discours* sur divers points de littérature et d'éducation, et une foule d'articles dans les revues de l'Amérique. Aussi habile qu'érudit, M. Osgood sait tirer parti, pour la défense de ses opinions, d'une foule d'exemples historiques, biographiques, moraux, que lui fournissent ses nombreuses lectures. Il appartient à la classe la plus évangélique des ministres unitairiens. Amateur passionné de la littérature et de la philosophie de l'Allemagne, il s'est défendu toutefois du rationalisme de ce pays. Il jouit aussi comme orateur d'une certaine réputation.

OSMAN-pacha, marin ottoman, né, vers 1785, à Rizé, sur le littoral de la mer Noire, entra de bonne heure au service de la flotte comme simple matelot. Doué de quelque instruction, il ne tarda pas à être employé en qualité de *hadgia* (écrivain commissaire) à bord d'un bâtiment. Plus tard, il passa en Égypte, au service de Méhémet-Ali, comme lieutenant de vaisseau, et devint capitaine de corvette. En 1844, il revint en Turquie, où son grade lui fut conservé par le sultan Mahmoud. En 1847, il fut nommé contre-amiral. L'héroïsme dont il fit preuve à Sinope comme chef de la flotte incendiée par les Russes le fit connaître à l'Europe. Recueilli mourant sur une planche de son navire, qu'il avait incendié lui-même après trois heures d'une lutte désespérée, il fut transporté à Sébastopol et, de là, par l'ordre du prince Mentschikoff, à Odessa, où, contre toute attente, il guérit de ses blessures. Interné ensuite à Moscou, il fut, quelques mois

avant la mort de Nicolas, conduit à Saint-Pétersbourg, où le czar lui fit un traitement des plus honorables. Mais la rigueur du froid ayant rouvert ses blessures, il fut transporté de nouveau à Moscou. A la fin de 1855, échangé contre des prisonniers russes, il rentra à Constantinople, puis devint directeur de l'arsenal maritime d'Ismit.

OSTEN-SACKEN (Dmitri, comte D'), général russe, né en 1790, entra au service en 1805 et se distingua, en 1807, dans la campagne d'Eylau et de Friedland. Il obtint un avancement rapide dans les guerres de 1812 à 1815. Général-major et commandant d'une brigade de hulans en 1825, il fut envoyé dans le Caucase comme chef d'état-major du général Paskewitsch et se distingua particulièrement aux siéges d'Achalkalaki et de Kars; il commandait l'aile gauche de l'armée russe à la bataille d'Araxos. Quelque temps après, il rendait des services plus brillants encore dans la guerre de Pologne, dégageait, avec peu de monde, Diebitsch, cerné par les insurgés, prenait part à la bataille d'Ostrolenka et à la prise de Varsovie. Nommé général de cavalerie en 1843, il fut chargé, en 1849, d'entrer en Hongrie à la tête d'une brigade; mais la guerre était terminée avant qu'il eût franchi la frontière. En 1850, le général Osten-Sacken reçut le commandement du 4e corps d'infanterie, qu'il échangea, en 1853, pour celui du 3e corps, avec lequel il dut renforcer, sur le Pruth, la division de Gortschakoff. Il était commandant militaire d'Odessa, lorsque les flottes alliées bombardèrent cette place, le 22 avril et le 16 mai 1854; sa résistance lui valut les félicitations les plus flatteuses de la part de l'empereur Nicolas. Plus tard, il se rendit en Crimée et fut chargé, sous Mentschikoff et Gortschakoff, de défendre la partie sud de Sébastopol. Il obtint, pour récompense de ses services, les titres de général adjudant et de conseiller de l'empire. Depuis plusieurs années déjà, il avait été élevé à la dignité de comte.

OTHON Ier (Othon-Frédéric-Louis), roi de Grèce, né le 1er juin 1815, et le deuxième fils du roi Louis Ier de Bavière (voy. ce nom), achevait à peine ses études classiques, lorsqu'il fut appelé, sur le refus du prince Léopold de Saxe-Cobourg, à occuper le trône du nouvel État grec, par le protocole de Londres du 7 mai 1832. Le 25 janvier (6 février) de l'année suivante, il fit son entrée solennelle à Nauplie, accompagné de la régence qui lui avait été substituée pour l'exercice de l'autorité suprême jusqu'au terme de sa vingtième année, et qui se composait de MM. d'Armansperg, président, Maurer et Heidegg. Le 1er juin 1835, il prit possession en personne du gouvernement, dans des circonstances difficiles. La régence bavaroise, son chef surtout, le comte d'Armansperg, étaient très-impopulaires en Grèce. Si l'État avait reçu un commencement d'organisation, il avait souffert du gaspillage des deniers publics, et surtout le sentiment national avait été vivement froissé par la nomination de Bavarois à la plupart des emplois civils et militaires. Les choses ne se passèrent pas autrement après l'avénement du roi, et, dès le commencement de l'année suivante, le mécontentement populaire, accru par le choix de M. d'Armansperg comme archichancelier et président du conseil, se traduisit par une révolte ouverte en Messénie et dans les provinces voisines (février 1836). La révolte fut apaisée, mais le mécontentement subsista. Le 22 septembre de la même année, le roi épousa la princesse Frédérique-Amélie (voy. Amélie), fille du grand-duc régnant d'Oldenbourg; ce mariage offrait cette singularité que le roi était catholique, la reine protestante, et que les enfants qui naîtraient devaient être élevés dans la religion grecque orthodoxe.

Le jour même où les deux époux débarquèrent au Pirée (14 février 1837), le roi signa un décret qui supprimait la charge d'archichancelier et démettait le comte d'Armansperg de son titre de président du conseil; puis la langue grecque fut substituée à la langue allemande dans la rédaction des actes officiels. C'était un commencement de satisfaction donné à l'opinion; mais les abus de la *xénocratie* ne cessèrent pas pour cela et s'accrurent même par les rivalités d'influence des puissances protectrices et leur immixtion dans les affaires intérieures du royaume. Malgré l'adoption de quelques mesures utiles, comme l'établissement de la banque nationale (1841), le malaise intérieur croissait de jour en jour, et avec lui l'agitation des esprits. De toutes parts on demandait le renvoi des étrangers et l'établissement de la constitution qui avait été promise par le roi de Bavière et les trois puissances, avant même l'arrivée du roi. C'est au milieu de ces conjonctures qu'éclata la révolution du 3/15 septembre 1843, à la suite de laquelle le roi, contraint d'accepter le programme de M. Kalergis, forma un nouveau cabinet sous la présidence de M. A. Metaxas (voy. ces noms), et convoqua, dans le délai d'un mois, une assemblée nationale chargée d'arrêter la constitution définitive du royaume.

Le roi fit l'ouverture du congrès, le 8/20 novembre, et en mars 1844 eut lieu la promulgation de la nouvelle constitution, modelée presque entièrement sur la charte française de 1830. Les Bavarois furent renvoyés, et le 3 septembre fut déclaré fête nationale. Une ère nouvelle semblait s'ouvrir pour la Grèce. Mais bientôt on revint aux anciens errements. La cour, mal inspirée par ses rancunes, ne parut plus occupée qu'à poursuivre les auteurs de la révolution de septembre et à retirer ou à amoindrir les concessions qu'elle avait faites. Les partis recommencèrent à s'agiter avec fureur, et l'instabilité du pouvoir, qui passait par quatre ou cinq ministères en moyenne, chaque année, paralysa tout progrès à l'intérieur. L'administration de Colettis, qui seule eut plus de durée, érigea ce que nous appelons l'abus des influences en système de gouvernement. Au commencement de 1847, une insulte publique adressée par le roi au ministre de la Porte ottomane à Athènes, M. Mussurus (voy. ce nom), amena entre les deux États une interruption des relations diplomatiques et commerciales qui dura jusqu'au mois de janvier de l'année suivante, et qui compromit également les intérêts de la nation et la dignité du trône. Deux années après (1850), l'affaire Pacifico amena pour la Grèce une nouvelle épreuve (voy. Palmerston). Assaillie tout à coup, sous prétexte de réclamations fort contestées, par des forces navales anglaises considérables, elle n'échappa au blocus qui, depuis trois mois (11 janvier-27 avril), paralysait son commerce, en tenant fermés tous ses ports, qu'en payant le montant des indemnités réclamées par l'Angleterre (330 000 drachmes). La conduite du roi dans cette circonstance ne manqua ni de dignité ni d'énergie et, sous l'empire du ressentiment causé par une agression injuste et violente, un certain rapprochement s'opéra entre la nation et son chef. Le contre-coup produit en Grèce par la guerre d'Orient, et les événements qui en furent la suite, contribuèrent à resserrer ce lien. Dans cette lutte engagée entre la Russie orthodoxe d'une part, et, de l'autre, ses vieux ennemis les Turcs, unis aux deux puissances contre lesquelles elle nourissait de récents griefs, les sympathies de la Grèce ne pouvaient pas être douteuses. Des bandes armées s'organisèrent à Athènes, sous les yeux et peut-

être à l'instigation de la cour, et, passant la frontière, cherchèrent à soulever les provinces turques de la Macédoine et de la Thessalie. Les alliés se montrèrent vivement irrités de cette conduite, et firent occuper le Pirée par une division anglo-française. Ils exigèrent en même temps la dissolution du ministère et la formation d'un nouveau cabinet (26 mai 1854), dont les chefs, MM. Maurocordato et Kalergis, étaient trop antipathiques au roi et surtout à la reine, pour qu'ils ne parussent point lui avoir été imposés. La nation y vit une atteinte portée à la prérogative royale, et par suite à sa propre indépendance, et se montra dès lors disposée à faire cause commune avec son souverain. Cet état de crise, aggravé encore par la retraite des deux ministres, se prolongea jusqu'à la fin de l'occupation (1856).

Le roi et la reine de Grèce n'ont point d'enfants. En vertu d'un arrangement de famille, ratifié à Londres en 1852, par les puissances protectrices, la couronne, à défaut de postérité, passerait au prince Adalbert de Bavière, dernier frère du roi, par suite de la renonciation du prince Luitpold (voy. BAVIÈRE).

OTREPPE (Albert D'), archéologue belge, né vers 1810, aujourd'hui conseiller à la Cour d'appel de Liége, fait partie de plusieurs sociétés savantes, entre autres de celle des antiquaires de Picardie. Il a publié différents ouvrages de littérature et d'archéologie nationales : *Coup d'œil sur les méthodes d'enseignement* (Bruxelles, 1847, in-8); *Causeries d'un antiquaire* (Liége, 1852, in-18); *de l'Esprit et du Cœur* (Ibid., 1852, in-18); *Essai de tablettes liégeoises* (Ibid., 1852-1854), publication périodique; etc.

OTT (Auguste), publiciste français, né à Strasbourg, en 1814, se destina au barreau et se fit recevoir avocat en 1838; mais il fut détourné de cette profession par l'étude des philosophes et des économistes, et se fit le disciple de M. Buchez. Il s'occupa d'abord de travaux historiques et collabora au remaniement de l'*Histoire parlementaire de la Révolution française*, publiée par MM. Buchez, Bastide et Bois-Lecomte. Il s'appliqua ensuite à l'étude de la philosophie allemande, se mêla un moment à la politique en 1848, dirigea même quelque temps *la Revue nationale*, et revint promptement aux questions morales et économiques. Il a publié jusqu'ici : un *Manuel d'histoire universelle*, en deux parties (1840-1842, in-18); *Hegel et la philosophie allemande, ou Exposé critique des systèmes allemands depuis Kant, et spécialement de celui de Hegel* (1844, in-8); *Comment doit être élue l'Assemblée nationale* (1848, brochure in-18); *Traité d'économie sociale, ou l'Économie politique coordonnée au point de vue du progrès* (1851, in-18).

OTTIN (Auguste-Louis-Marie), sculpteur français, né à Paris, le 11 novembre 1811, étudia la sculpture sous David, suivit l'École des beaux-arts et remporta le grand prix en 1836. Le sujet était : *Socrate buvant la ciguë*. Pendant son séjour en Italie, il entreprit divers travaux qui rendirent son nom plus populaire à l'étranger qu'il n'est encore en France. Depuis son retour, il a souvent exposé des bustes, des statues, des groupes de genre et des sujets religieux; nous citerons : *Mlle Richardot*, *Mme Isabelle Constant*, *M. Ingres*, en bronze, puis en marbre; *Hercule au jardin des Hespérides*, *l'Amour et Psyché*, *Leuchosis*, statues en marbre; *le Chasseur indien et le boa*, *le Coup de hanche des lutteurs*, groupes en plâtre; un *Ecce Homo* et une *Vierge* ou *Mater amabilis*. Il a, de plus, exécuté, pour le ministère de l'intérieur, les bustes de *Chaptal* et de *Prony*, ainsi que le groupe de *Polyphème surprenant Acis et Galathée*, destiné à l'achèvement de la fontaine rustique du jardin du Luxembourg, et envoyé à l'Expostiion universelle de 1855, avec le buste de *M. Ingres*. Il a terminé, pour le palais de Florence, en 1849, une cheminée monumentale dont les dessins ont été donnés par M. Lefuel. Cette composition, exposée en 1850, comprend le buste de *Ch. Fourier*, les allégories de *la Justice* et de *la Vérité*, des groupes d'enfants, un bas-relief sur l'attique, figurant *les Travaux des quatre âges*. Il a exposé en 1857 : *Jeune fille portant un vase*, acquis par l'Empereur. M. Ottin a obtenu une 2e médaille en 1842 et une 1re en 1846.

OTTO (Frédéric-Jules), chimiste allemand, né le 8 janvier 1809, à Grossenhain (Saxe), apprit d'abord l'état de pharmacien, étudia ensuite la chimie à l'université d'Iéna, sous la direction de Wackenroder, travailla pendant deux ans dans la grande fabrique de porcelaine de Nathusius, à Althaldensleben, et fut appelé, en 1833, à Brunswick, où il devint successivement professeur extraordinaire et ordinaire de chimie, assesseur au comité supérieur des affaires médicales, directeur du laboratoire et enfin conseiller de médecine (1846). Les établissements pharmaceutiques de ce pays lui doivent en partie leur organisation.

Parmi ses ouvrages, qui répondent à plusieurs des branches nombreuses de son enseignement, nous citerons : *la Fabrication du vinaigre* (Lehrbuch der Essigfabrication; Brunswick, 1840); *Traité sur la pratique raisonnée des professions agronomiques* (Lehrbuch der rationellen Praxis der landwirthschaftlichen Gewerbe; Ibid., 4e édit., 1852), qui a servi de modèle à plusieurs livres sur le même sujet; *Traité complet de chimie* (Ausführliches Lehrbuch der Chemie; Ibid., 1840-1843, 3 vol.; 3e édit. augmentée, 1852-1855), ouvrage fort estimé, fait d'après les *Elements of Chimistry* du docteur Thomas Grahams; *des Moyens de retrouver les poisons dans les organes* (Anleitung zur Ausmittelung der Gifte; Ibid., 1855), pour servir de guide dans des affaires criminelles; etc.

OTTO (Charles), médecin et écrivain danois, né, le 20 mai 1795, dans l'île de Saint-Thomas (Antilles), fut amené, dès l'âge de cinq ans, à Copenhague. Peu de temps après avoir pris le grade de docteur en médecine (1819), il fit un voyage de quatre ans à l'étranger et visita particulièrement Berlin, Vienne, Rome, Paris, Londres et Edimbourg. Il a publié en danois, dans les tomes II à V de *Ny Hygæa*, et en allemand, sous le titre de *Voyage en Suisse, en Italie, en France, en Angleterre et en Hollande* (Reise durch die Schweitz, Italien, Frankreich, Grossbritanien und Holland; Hambourg, 1825, 2 vol. in-8), les résultats de ses recherches sur les hôpitaux et sur l'état de la médecine dans ces différentes contrées. Nommé professeur adjoint de pharmacologie à l'université de Copenhague en 1832, il devint titulaire en 1840. Il est chevalier du Danebrog (1845), membre des Sociétés de médecine de Copenhague (1820) et de Stockholm, correspondant de l'Académie de médecine de Paris et d'un grand nombre d'autres sociétés savantes de France, d'Allemagne ou d'Angleterre.

Ses principaux ouvrages sont : *Broussais et son école* (Broussais og Broussaismen; Copenhague, 1822); *la Phrénologie* (Phrenologien; 1825); *sur les Eaux minérales* (Om de mineraliske Vande; 1837); *Manuel de toxicologie* (1838); *Manuel de pharmacognosie* (1840); *des Effets pernicieux de l'eau-de-vie sur le physique et le moral de l'homme*

(Om Brændevinens fordærvelige Virkninger paa Menneskets Legeme og Aand, 1844), traduit en allemand et en suédois; *Guide dans l'étude de la pharmacodynamique* (Ledetraad i Pharmacodynamiken; Christiania, 1847, in-8). M. Otto a rédigé en outre plusieurs recueils : *Ny Hygæa* (1823-1826, tom. I-VIII); *Hygæa* (1827); *Tidsskrift for Phrenologien* (1827-1829, tom. I-III); *Bibliothek for Læger*, depuis 1828. Il a publié un très-grand nombre de mémoires fort estimés dans ces recueils ou dans d'autres revues danoises, allemandes et anglaises.

OTTOCAR (Amedœus). Voy. DAUMER.

OUDET (Jean-Victor), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né vers 1788, reçu docteur à Paris en 1813, s'occupa particulièrement des maladies des dents et eut le titre de dentiste du roi Louis-Philippe. Il a écrit plusieurs *Mémoires* spéciaux et a été admis à l'Académie de médecine, dans la section de pathologie chirurgicale, en 1823. Il est chevalier de la Légion d'honneur. Nous citerons de lui : *Expériences sur l'accroissement continu et la reproduction des dents chez les lapins* (1824; nouv. édit., 1850); *Considérations sur la nature des dents et leurs maladies* (1826); *de l'Emploi de l'éthérisation pour l'extraction des dents* (1849), etc., et des articles dans le *Dictionnaire de médecine*.

OUDINÉ (Eugène-André), sculpteur et graveur français, né à Paris, le 1er janvier 1810, entra de bonne heure dans l'atelier d'André Galle et remporta le grand prix de Rome, en 1831. Pendant son séjour en Italie, il travailla sous Petitot et M. Ingres, alors à la villa Médicis, il y exécuta *le Gladiateur blessé*, son plus bel envoi de Rome, qui figura au salon de 1837. De retour en France, il se maria avec la petite-fille de Galle, fut ensuite attaché au Timbre (1844) et, quelques années plus tard, à la Monnaie de Paris. Il a été chargé fréquemment de commandes officielles ou particulières, comme sculpteur et comme graveur en médailles.

En sculpture, M. Oudiné a exécuté et exposé particulièrement, depuis *le Gladiateur*, une *Bethsabée*, la statue du *général Espagne*, placée aux Invalides (1842); *le roi Louis VIII*, au musée de Versailles; le groupe de *la Charité*, acheté pour le musée du Puy-en-Veley (1843); *la Vierge à l'Enfant* et *les Quatre évangélistes*, destinés à Saint-Gervais (1845); le buste du *duc de Richelieu*, donné à la bibliothèque de la Chambre des Pairs; *la reine Berthe*, pour le jardin du Luxembourg; une *Psyché endormie* (1848), au musée du Havre, et exposée de nouveau en 1855; les sculptures de l'hôtel du Timbre : *la Loi*, *la Sécurité*, *la Justice*; *le Martyre de sainte Valère* et *le Baptême de Clovis*, sculptés sur les portes latérales de Sainte-Clotilde (1853); un *Buffon* monumental, au nouveau Louvre (1855); enfin plusieurs *bustes* en marbre et en plâtre, ceux de *Vulcain*, *Raphaël*, *Masaccio*, *le Prince royal* (1842); *Galle*, *Bugeaud*, *MM. A. Thomas*, *Horace Vernet*, *Lacave-Laplagne*, *P. Laplagne-Barris*, *de Boissieux*, *Perségol*, la plupart aujourd'hui dans les musées ou dans d'importants cabinets.

Dans la gravure en médailles, nous nous bornerons à rappeler les sujets suivants : les médailles de *l'Amnistie*, de *la Colonne de Boulogne* (1843); de *la Cathédrale d'Alger*, du *Gouvernement provisoire* (1848), et du *Deux décembre* (1852); la grande médaille du *Chemin de fer de Paris en Espagne*, celle de *M. Lacave-Laplagne*; les médailles du *Tombeau de Napoléon Ier* (1853); de *l'Exposition universelle* et de la *Bataille d'Inkermann* (1855); la médaille du *général Boinod*; les médailles de *Cambacérès*, de *Berthollet*, le *Type des monnaies* de la République (1848) : le *Type en pied* de la même figure; l'*Apothéose de Napoléon Ier*, d'après le plafond de M. Ingres; la médaille de *Dumont-d'Urville*, une médaille de *Cérès*, pour le comice agricole de Cognac; la médaille des *Assurances maritimes*, les *Types* du Timbre, et les médaillons de la plupart des bustes ci-dessus mentionnés.

M. Oudiné a obtenu, en 1837 et en 1848, deux secondes médailles pour la sculpture; en 1839, une 1re médaille pour la gravure; en 1843, une 1re médaille pour la sculpture, deux prix au concours des monnaies de 1848, et une médaille de deuxième classe en 1855.

OUDINOT (Nicolas-Charles-Victor), duc DE REGGIO, général français, ancien représentant du peuple, né le 3 novembre 1791, à Bar-le-Duc (Meuse), est fils aîné du maréchal de ce nom, créé duc par Napoléon Ier et mort en 1847. Il avait déjà fait, avec son père, la campagne de Zurich lorsqu'en 1805 il entra dans les pages de l'Empereur, qui, satisfait de son courage au passage du Danube, lui donna un brevet de lieutenant au 5e de hussards (1809). Malgré sa jeunesse, il devint aide de camp de Masséna et fut, à ses côtés, témoin des vicissitudes de l'expédition de Portugal; de retour à l'état-major général (1811), il passa dans les chasseurs à cheval de la garde et gagna en Russie les épaulettes de capitaine et la croix d'honneur. Durant les campagnes suivantes, il se signala par la plus brillante valeur à Leipsick, à Hanau, à Montmirail, où il fit mettre bas les armes à un bataillon prussien, et à Craonne; grièvement blessé dans cette dernière affaire, il fut nommé chef d'escadron (1814).

Promu colonel par Napoléon après son abdication, M. Oudinot fut, quelques jours plus tard, confirmé dans ce grade par le comte d'Artois, reçut la mission d'organiser le régiment des hussards du roi et ne se laissa point aller, durant les Cent-Jours, à l'entraînement général. Aussi sa fidélité à la monarchie légitime fut-elle récompensée par le commandement des hussards du Nord, qu'il échangea, en 1822, contre celui du 1er des grenadiers à cheval de la garde royale. Deux ans après, il avait le rang effectif de maréchal de camp (1824) et était chargé de réorganiser sur de plus larges bases l'École de cavalerie de Saumur, dont il conserva la direction jusqu'à la révolution de Juillet. « Plein de respect pour de hautes infortunes, » comme il l'écrivit au ministre de la guerre, il donna sa démission et ne fut rappelé à l'activité qu'en 1835, quelques mois après la mort de son frère, tué en Afrique dans un combat d'avant-garde. Mis à la tête de la première brigade du corps expéditionnaire de Mascara, il s'empara d'un camp arabe sur le Sig et eut la cuisse traversée d'une balle au combat de l'Habra. Obligé de rentrer en France pour rétablir sa santé, il fut promu, le 31 décembre 1835, au grade de lieutenant général; puis il fit partie des inspecteurs généraux de la cavalerie.

Aux élections de 1842, M. Oudinot enleva à M. Benjamin Delessert le mandat électoral de Saumur, où il avait laissé de bons souvenirs, mandat qui lui fut renouvelé en 1846; il siégea au centre gauche, vota avec l'opposition dynastique, et prit la parole dans les questions relatives à l'armée, à l'Algérie, aux haras et au code militaire. Lors de la révolution de Février, il adhéra à la République et fut élu représentant de Maine-et-Loire à la Constituante, le sixième sur treize. Il prit peu de part aux travaux de cette assemblée et s'associa à la ligne politique de la fraction modérée

du parti démocratique. Dès le mois de mars 1848, il avait été mis à la tête de l'armée d'observation rassemblée au pied des Alpes et, dans son premier ordre du jour, il lui tenait ce langage : « La République est amie de tous les peuples.... Les soldats de l'Italie ont souvent partagé nos dangers et notre gloire; peut-être de nouveaux liens resserreront-ils bientôt une fraternité d'armes si chère à nos souvenirs. » Il fut remplacé, au mois de janvier 1849, par le maréchal Bugeaud. Réélu à l'Assemblée législative par la Meuse et le Maine-et-Loire, le général Oudinot opta pour ce dernier département.

Presque en même temps, il était placé à la tête de l'expédition destinée à agir contre la République romaine. Il débarqua le 25 avril à Civita-Vecchia, qu'il mit en état de siége, et marcha, le 28, sur Rome avec 7000 hommes et quelques pièces d'artillerie légère. L'échec assez grave qu'il essuya contre la légion de Garibaldi (voy. ce nom), l'obligea à attendre des renforts, et le siége régulier fut confié au général Vaillant, qui dirigea spécialement les opérations militaires. La ville prise (3 juillet), le général Oudinot remit son commandement à M. de Rostolan, fut élevé au rang de grand-croix de la Légion d'honneur (12 juillet 1849), et vint reprendre sa place à la Législative, où il se fit remarquer par une attitude de plus en plus hostile à la politique personnelle du pouvoir exécutif. Le 2 décembre 1851, il fit partie des 220 membres qui se réunirent à la mairie du Xe arrondissement pour protester contre le coup d'État, et s'y distingua par l'énergie de son attitude. Investi par un vote unanime du commandement des troupes de la première division militaire et de la garde nationale, il enjoignit en vain aux soldats ainsi qu'au général Forey de lui obéir, au nom des pouvoirs qu'il tenait de l'Assemblée; il fut arrêté avec ses collègues, conduit à la caserne d'Orsay et détenu quelques jours au fort de Vincennes. Depuis cette époque, il est rentré dans la vie privée.

On a du général Oudinot plusieurs ouvrages spéciaux : *de la Dignité de maréchal de France* (1833, in-8); *de l'Italie et de ses forces militaires* (1835, in-8); *de la Cavalerie* (1840, in-8); *des Remontes de l'armée* (1842, in-8); *de l'Armée et de son application aux grands travaux d'utilité publique* (1845, in-8); *Précis historique et militaire de l'expédition française en Italie* (1849, in-8), etc. Il a été, en outre, l'un des fondateurs du *Spectateur militaire* et y a communiqué plusieurs articles.

OUDOT (François-Julien), jurisconsulte français, né à Ornans (Doubs), le 10 avril 1804, est fils d'un officier qui, de simple cultivateur devenu colonel, puis maréchal de camp dans la campagne de France, périt à la tête de sa brigade sous les murs de Paris, le dernier jour de la campagne. Sa mère, avec sa seule pension de veuve d'officier, encore réduite par la Restauration, éleva ses trois fils. Après avoir fait de brillant études littéraires au collége Charlemagne, il se donna tout entier au droit, fut licencié à vingt et un ans, docteur à vingt-deux, concourut la même année pour une chaire de suppléant, et, deux années après (1829), fut, à un nouveau concours, proclamé d'abord professeur titulaire de la Faculté de Poitiers, avec double dispense d'âge. Seulement, après discussion sur le vote et dans un second scrutin, on lui préféra un adversaire, ancien candidat, en possession d'emploi et député. Cet échec, pénible pour sa famille, lui valut de rester à Paris, et au concours de l'année suivante (1830), il obtint, comme suppléant, la chaire de droit civil qu'il occupe depuis vingt-cinq ans, à l'École de droit de Paris et dont le concours suivant le rendit titulaire (1837). Esprit élevé, il travaille à rattacher l'étude du Code civil aux principes de la science juridique et substitue aux traditions de la vieille exégèse un enseignement rationnel et méthodique. A la Faculté de Paris, on l'appelle le chef de l'école philosophique. En 1844, ses élèves lui ont offert une médaille comme hommage de leurs sympathies.

M. Oudot a peu écrit; il a entrepris un *Commentaire critique du Code civil*, dont il n'a encore publié que les *Essais de philosophie du droit* (Paris, 1847, in-8), développés dans un traité complet intitulé : *Conscience et science du devoir* (1856, 2 vol. in-8).

OUTKIN ou **OUTKINE** (Nicolas-Iwanowitch), graveur russe, né dans le gouvernement de Twer, (Russie), vers 1785, vint étudier à Paris, comme pensionnaire de l'empereur, fut élève de Bervic, et exposa, en 1812, *Énée sauvant Anchise*, d'après le Dominiquin, qui lui valut une 3e médaille. Rentré alors en Russie, où après avoir été attaché à l'Académie royale de Saint-Pétersbourg, il est professeur honoraire, graveur particulier de l'empereur, etc., cet artiste a reparu, après une interruption de près d'un demi-siècle, à notre salon de 1857, avec une série d'œuvres choisies parmi ses plus importantes : *Jésus au jardin des Oliviers, la Communion de saint Basile le Grand, Catherine II à Zarskoyé-Sélo, le métropolitain Michel, MM. Alex. Pouchkin, Souvoroff Rumniksky, Simon d'Ouvaroff, W. Bonialsky, de Feherkoff, Al. Olenime, Semenowi Chichkoff, J. de Leighton, l'Auteur.* Il a obtenu un rappel de seconde médaille.

OUTRAM (sir James), général anglais, né en 1805, à Butterley-Hall (comté de Derby), et fils d'un ingénieur distingué, fit ses classes à Aberdeen, partit, à l'âge de quinze ans, pour les Indes, en qualité de cadet (1819), devint adjudant au 23e régiment d'infanterie indigène et fut, pendant quelque temps, détaché pour discipliner un corps de troupes irrégulières. Dans la suite, il exerça tour à tour les fonctions d'agent politique à Goudjerate, de commissaire dans le Scinde supérieur et de résident à Haïderabad, à Sattara, et, en dernier lieu, à Lucknow; il se recommanda à l'estime de ses chefs autant par sa vigueur militaire que par ses qualités administratives. En quittant le Scinde, il écrivit un ouvrage en deux volumes, où il critiquait sévèrement la conduite tenue par le général Napier, lorsqu'il fit la conquête de ce pays; cet acte de hardiesse ne contribua pas peu à retarder son avancement. On n'eut, du reste, qu'à se louer plus tard de l'activité qu'il mit à poursuivre la secte des Thugs ou étrangleurs, ainsi qu'à compléter l'annexion du royaume d'Oude, entreprise par lord Dalhousie.

Cet officier venait d'être nommé chevalier du Bain (novembre 1856) lorsqu'il fut envoyé en Perse, où il prit le commandement de l'expédition anglaise avec de pleins pouvoirs diplomatiques et le rang local de lieutenant général. La guerre, conduite vigoureusement par lui, fut marquée, en l'espace de deux mois, par l'action décisive de Mohammerah et la prise de Bushire; en janvier 1857, il signa l'armistice avec les envoyés du Shah et gagna à cette brillante campagne la grand'croix du Bain. De retour à l'armée des Indes, il a passé de la présidence de Bombay à celle du Bengale et a été mis, au mois d'octobre, à la tête des divisions de Dinapour et de Cawnpour, destinées à combattre l'insurrection indienne.

OUVRIÉ (Pierre-Justin, souvent dit Justin-), peintre et lithographe français, né à Paris, le 9 mai 1806, étudia d'abord sous MM. Taylor et Abel de Pujol, et s'occupa à la fois de peinture, d'aquarelle et de lithographie. Au milieu d'assez fréquents voyages en Italie, en Flandre et en Angleterre, il a envoyé de nombreuses œuvres aux salons d'exposition où il avait débuté dès 1830. Dans les différents genres de peinture tour à tour abordés par cet artiste, nous citerons, parmi les tableaux : la *Cérémonie funèbre du poëte Shelley* (1831); *le Grand canal de Venise*, *l'Hospice du Saint-Bernard*, une *Vue de Landernau* (1833); *la Place du Palais-Vieux*, à Florence, *le Quai des Esclaves* (1834); *Saint-Laurent de Nuremberg*, *le Phare d'Aigues-Mortes* (1835); *Saint-Pierre de Gênes* (1836); *la Cathédrale de Chartres* (1837); *Heidelberg* (1841); *le Château de Fontainebleau*, au Luxembourg (1842); *le Château de Pau* (1844); *les Eaux-Bonnes* (1845); *la Place de la Halle*, *la Rue Flamande* et *le Béguinage*, à Bruges (1848-1849); *le Château de Windsor*, *Somerset-House* (1850); une *Vue d'Amsterdam* (1853), etc.; parmi les aquarelles, divers *Sites* de la vallée du Mont-Dore, des *Vues* de la Romagne, de la Sicile et des environs de Venise, *la Cathédrale de Wurtzbourg*, des *Vues de Rouen*, *les Bords de l'Arno*, *la Place du Schelestadt*, *la Place de Bruges*, *Aix-la-Chapelle*, *le Marché de Nuremberg*, etc. (1833-1850). Il a envoyé à l'Exposition universelle de 1855, outre le *Somerset-House* de 1852 et la *Vue d'Amsterdam* de 1853, deux *Sites* des bords du Rhin, *le Quai Sainte-Lucie*, à Naples, *la Ville et château d'Heidelberg*; puis *l'Entrée de la Haye*, *Boppart*, près Coblentz, *Sites du Rhin* (1857).

M. Justin Ouvrié a en outre exécuté plusieurs tableaux pour les galeries de Versailles, notamment la *Marche de l'armée française sur Mascara*, d'après l'esquisse de M. Siméon Fort (1841); un *Christ*, d'après Prud'hon; *l'Assomption*, d'après Monvoisin, et une *Vue de pont gothique*, exposée à Lyon (1840). Comme lithographe, il a principalement reproduit, de 1825 à 1830, un certain nombre de paysages et activement collaboré, avec Thévenin et Demollu, à la *Galerie des portraits des rois de France*. Il a obtenu, comme peintre de genre et paysagiste, une 2e médaille en 1833, une 1re en 1836, une de troisième classe en 1855, et la décoration en décembre 1854.

OVERBECK (Frédéric), célèbre peintre allemand, né à Lubeck, le 3 juillet 1789, alla étudier à Vienne en 1806, se passionna dès lors pour les chefs-d'œuvre italiens de la Renaissance, se fixa à Rome en 1810, et n'en sortit plus. Une *Madone* et *l'Adoration des Mages* le posèrent comme un artiste original et attirèrent autour de lui un certain nombre de disciples qui devinrent le noyau de l'école romantique allemande. Bien différente du romantisme français, cette école passe par-dessus Raphaël qu'elle dédaigne, pour remonter jusqu'au Pérugin, son maître favori, et affecte une extrême simplicité dans l'expression du sentiment religieux. M. Overbeck posa ce principe célèbre : que l'art n'existe pas pour lui-même et pour sa beauté, mais pour le service de la religion, et il le sanctionna en se faisant catholique. MM. Cornélius, de Kock, Vogel, Jean et Philippe de Vert, Schadow, Eggers, plus tard Schorr, tous artistes résidant à Rome, s'unirent à lui pour accomplir, dans ce sens, la régénération de la peinture.

Ils se signalèrent d'abord par de grandes fresques, dont M. Overbeck dirigea l'exécution. L'*Histoire de Joseph*, représentée dans la villa du consul général de Prusse à Rome, *la Jérusalem délivrée*, à la villa Massini, *le Miracle de la rose*, dans l'église des Saints-Anges à Assises, lui appartiennent presque entièrement. Parmi ses tableaux à l'huile, nous citerons : *l'Entrée de Jésus-Christ à Jérusalem* (église de Notre-Dame à Lubeck); *le Christ sur la montagne des Oliviers* (à Hambourg); *le Mariage de la Vierge Marie*, plusieurs *Saintes-Familles*, *la Mort de saint Joseph* et *l'Influence de la religion sur les arts*. On a aussi de lui des dessins remarquables : *Jésus bénissant les enfants*, *Saint Jean-Baptiste dans le désert*, *la Résurrection du jeune homme de Naïm* et *la Récolte de la manne*. La plupart de ses œuvres ont été reproduites par la gravure ou la lithographie.

De tous les fondateurs de l'école romantique, M. Overbeck est le seul qui soit resté strictement fidèle à ses premiers principes. Tandis que les autres, et notamment M. Cornélius, travaillaient à animer l'idéalisme de Pérugin et à traduire avec le pinceau les hautes idées de la philosophie allemande, il professa toujours une admiration exclusive pour les vieux maîtres et continua de renier Raphaël, tout en l'imitant. Aussi sa position dans l'art contemporain devient-elle de plus en plus solitaire. Il se préoccupe peu du dessin, encore moins de la couleur. Pâle et incorrect, son intelligence profonde de la peinture religieuse se manifeste surtout par l'harmonie de la composition, la vérité et l'expression des figures. M. Overbeck est, depuis 1844, associé étranger de l'Institut de France. Il a publié à Paris une édition splendide de la *Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ* (1842-1843, in-8, 10 livr.).

OVERSKOU (Thomas), auteur dramatique danois, né le 11 octobre 1798, à Copenhague, d'une famille d'artisans, ne fréquenta que l'école élémentaire et entra bientôt en apprentissage chez un menuisier. La lecture des comédies d'Holberg et des poëmes d'Œhlenschlæger lui avait inspiré une autre vocation et, à la suite d'une maladie qui l'avait forcé à quitter son atelier, il postula longtemps un emploi au théâtre. Au milieu de privations de tout genre, il sut se donner à lui-même l'instruction qui lui manquait et apprit seul plusieurs langues étrangères. Enfin par la protection de l'acteur Fryxendahl qu'il intéressa par sa persévérance, il obtint, en 1818, de paraître dans des rôles de peu d'importance, mais sans recevoir d'appointements. Il vivait du produit de ses copies et de ses traductions. L'extrême facilité de mémoire dont il était doué le fit admettre, en 1823, au nombre des comédiens du roi. La même année, il fit jouer *Pierre et Paul*, drame traduit du français de La Marsollière. Un drame original en cinq actes, *les Jours de péril* (Farens Dage), représenté en 1826, eut beaucoup de succès à la scène, mais excita des critiques si passionnées que l'auteur résolut de ne plus signer désormais ses œuvres de son nom. Il en écrivit un grand nombre sous les pseudonymes de l'*Auteur de Trois mois après la noce* et de l'*Auteur de Malentendu sur malentendu*, deux pièces qui avaient été bien accueillies en 1828. En 1843, il abandonna la carrière d'acteur. Une pension lui fut accordée en même temps que sa démission était acceptée. En 1846 il établit à Copenhague le théâtre populaire (Folketheater). En 1849, il fut nommé régisseur du Théâtre-Royal, et trois ans après professeur.

Les principales comédies de M. Overskou sont : *la Rue de l'Est et la rue de l'Ouest* (Œstergade og Vestergade; 5 actes, 1828; traduite en allemand); *les Hommes de notre temps* (Vor Tids Mennesker; 5 actes, 1830); *les Fatalités d'un jour de noce* (En Bryllupsdags Fataliteter; 2 actes, 1840); *la Canaille* (Pak; 5 actes, 1845). Il est auteur de quelques vaudevilles : *l'Anniversaire du jour de*

naissance à la Conciergerie (En Fœdselsdag i Slutteriet; un acte, 1831); *la Vie artistique* (Kunstnerliv, 1832); et d'un assez grand nombre d'opéras : *Guerrilla banden*, musique de Bredahl (3 actes, 1831); *l'Ouragan à Copenhague*, musique de Rung (Stormen i Kjœbenhaven; 5 actes, 1845); *la Croix de diamants*, musique de Salomon (Diamant Korset; 3 actes, 1847), etc. Il a traduit du français et de l'allemand plus de cinquante opéras et de vingt comédies.

Les autres écrits de M. Overskou sont : *le Théâtre du peuple* (Folketheatret, 1849); *le Théâtre de société* (Selskabstheatret, 1848); *Catalogue* (Fortegnelse, 1838, in-8) de toutes les pièces représentées sur le Théâtre-Royal depuis son ouverture jusqu'en 1838; *Histoire du théâtre danois* (Den danske Skueplads i dens historie; 1854-1856, in-8); *Coup d'œil rétrospectif sur l'année* 1848 (Tilbageblik paa Aaret, 1848). Il a rédigé d'octobre 1835 à mai 1838, le *Søndagen* (in-folio) et, de 1836 à 1838, le *Dagen* (in-folio).

OVERSTONE (Samuel-Jones Loyd, 1er baron), pair d'Angleterre, né à Londres, en 1796, a été, pendant trente ans le chef d'une maison de banque dans cette ville. Après avoir fait ses études à Eton et à Cambridge, il vint représenter le bourg d'Hythe à la Chambre des Communes (1819-1826). Sous le ministère de lord J. Russell, il fut élevé à la pairie (1850) avec le titre de baron Overstone. Il appartient à l'opinion libérale.

OWEN (Robert), célèbre réformateur anglais, né en 1771, à Newtown (comté de Montgomery), de parents pauvres, entra de bonne heure comme apprenti dans le commerce et ne reçut qu'une éducation première très imparfaite. Simple commis à Londres, à Stamford et à Norwich, il devint plus tard à Manchester l'associé de riches filateurs avec lesquels il entreprit la grande spéculation de New-Lanark, qui devait donner des résultats aussi positifs que brillants. Un manufacturier, M. Dale, qui devint en 1801 son beau-père, avait créé dès 1784, sur les bords de la Clyde, une petite colonie pour exploiter les métiers de sa filature; il céda à M. Owen cet établissement, au moment où, tout à fait tombé, ce n'était plus qu'un centre de désordre et d'immoralité. Par les soins et l'inaltérable bienveillance du nouvel administrateur, cet état de choses changea rapidement : au bout de quatre ans, il y avait plus de deux mille individus à New-Lanark : la durée du travail était réglée à dix heures par jour; des entrepôts de toute sorte fournissaient les objets les plus nécessaires à la vie au prix coûtant, etc. Au point de vue industriel, la colonie enrichit tous ses propriétaires; le chiffre de ses bénéfices s'éleva à plusieurs millions. Un fait inspira à M. Owen la foi la plus active en son système, ce fut la fondation d'une école d'enfants d'où il exclut toute idée de récompenses et de peines : il pensait qu'à notre prétendue loi d'équilibre moral, il fallait attribuer en grande partie les misères sociales, l'inégalité des rangs, la hiérarchie des familles, l'infériorité des races.

Cependant New-Lanark avait fait grand bruit en Europe, il attirait chaque année deux mille visiteurs et, dans le nombre, beaucoup de personnes de distinction. Mais, comme c'était là moins une association philosophique qu'une spéculation privée, M. Owen, afin de mieux propager son système, jugea à propos d'écrire ses *Nouveaux aperçus de la société* (New views of Society; Londres, 1812, in-8), suite d'essais sur la formation du caractère de l'homme. Dans cet écrit qui affecte une forme scientifique, il réclame l'irresponsabilité morale de l'individu dans sa plus grande extension, la réforme incessante de l'éducation et la communauté combinée avec l'égalité des droits, c'est-à-dire l'abolition de toutes les supériorités, en fortune comme en intelligence; de ces trois principes devait naître selon lui le règne de la bienveillance universelle. Après l'apparition de ce livre, lord Liverpool, alors chef du cabinet, déclara au novateur que le gouvernement protégerait ses tentatives de réforme; quelques souverains lui envoyèrent des lettres autographes et le roi de Prusse le décora d'une médaille d'or; enfin de nombreux *meetings* s'organisèrent, souvent présidés par les propres frères du roi, les ducs de Kent et de Sussex.

Quant à M. Owen, il se croyait fermement appelé à régénérer les hommes et, au milieu de cet engouement, il alla jusqu'à se proclamer *le favori de l'univers*. Cependant, loin de tirer pour lui-même aucun parti des sympathies générales dont il était l'objet, il consacra plus d'un million de francs à propager sa doctrine par des discours, des articles, des brochures, des écrits de toute sorte, entre autres le *Mémoire aux souverains* (Address to the sovereigns, 1818), à l'époque du congrès à Aix-la-Chapelle; il aida à l'établissement des écoles d'enseignement mutuel et proposa, pour obvier à la misère toujours croissante des travailleurs, de substituer peu à peu aux grands centres manufacturiers de petits bourgs industriels et agricoles dirigés d'après ses propres vues. Mais, mal accueilli de tout le clergé et poursuivi par les plus odieuses accusations, il se rendit, en 1823, aux États-Unis en jetant l'anathème à toutes les religions et à tous les partis qu'il taxait d'impuissance à sauver une société en ruines. Il acheta de l'allemand Rapp un domaine de 30 000 acres situé sur les bords du Wabash dans l'État d'Indiana, lui donna le beau nom de *Nouvelle-Harmonie* (New-Harmony), et adressa un triple appel au talent, au capital et au travail, formule qui lui est commune avec le réformateur français Charles Fourier. Cette colonie n'eut pas le sort de New-Lanark; composée de vagabonds et d'aventuriers, elle tomba rapidement dans une complète dissolution de tous les rapports sociaux et ruina presque entièrement son fondateur, qui, après avoir proposé vainement au gouvernement mexicain de coloniser le Texas, fut réduit en 1827 à se rembarquer pour l'Angleterre.

Depuis cette époque, l'activité de M. Owen ne s'est pas ralentie. Reprenant avec une infatigable patience son cours de propagande sociale, il tint longtemps à Londres des réunions hebdomadaires, prononça, de 1827 à 1837, plus de mille discours publics, écrivit deux mille articles de journaux et entreprit de deux à trois cents voyages, dont quelques-uns en France, où son *régime rationnel* n'obtint pas même un succès de curiosité. La faillite d'une banque d'échange (1832), qu'il avait contribué à fonder, compromit les restes de sa fortune. Après avoir usé plus d'une fois de son influence pour dénouer d'une façon pacifique les grèves ou coalitions d'ouvriers, il se mit à la tête d'une société mutuelle qui eut aussi une fin malheureuse. Il obtint en 1840, par l'entremise de lord Melbourne, une audience de la reine Victoria, et ce fait provoqua contre lui les discours les plus outrageants au sein de la Chambre haute. En 1847, il échoua aux élections parlementaires de Londres et, en mars 1848, il passa tout exprès en France pour tenter de rallier à son système, condamné par tant de chutes, le gouvernement provisoire de la République ou quelqu'un des partis socialistes.

Il serait impossible de donner une liste même approximative des écrits de ce réformateur; outre ceux que nous avons cités, nous rappellerons :

Rapports au Parlement (Proceedings in Parliament; 1816-1818); *le Livre du nouveau monde moral* (the Book of the new moral world), son principal ouvrage et celui où il aborde l'exposition dogmatique de son système, dont, sous le titre de *Plan du système rationnel* (Outline), il avait donné un résumé rapide; *Révolutions dans l'intelligence et la politique de la race humaine* (Revolutions in the mind and practice of the human race; 1850), etc. Sa doctrine a eu successivement pour organes : *Gazette of New-Harmony*, *Metropolitan literary journal*, *Cooperative magazine*, *New moral World*, *Weekly Chronicle*, *the Pionneer*, *the Man*, *the Rationalist*, *the Star of the East*, etc.

De ses deux fils, tous deux citoyens de l'Union, l'un, Robert-Dale Owen, né à New-Lanark, vers 1804, a été, en 1853, nommé chargé d'affaires à Naples où il est encore; et l'autre, David-Dale Owen, a publié sous le titre de *Geological Survey* (1852), les résultats d'une exploration minéralogique, entreprise par ordre du gouvernement américain, dans les États de Wisconsin, d'Iowa et de Minnesota.

OWEN (Richard), célèbre naturaliste anglais, né à Lancastre, en 1800, fit ses études à l'université d'Édimbourg et se fixa ensuite à Londres pour y exercer la chirurgie. Il se livra alors aux sciences naturelles et particulièrement à l'anatomie. En 1835, il fut nommé conservateur du musée du Collége des chirurgiens et en donna bientôt le *Catalogue*, ouvrage considérable (5 vol.), qui contient, outre la nomenclature raisonnée de tous les spécimens physiologiques et anatomiques de la collection, un *Abrégé d'histoire naturelle générale*, ainsi que des considérations et des observations très-remarquables sur les animaux fossiles.

Homme pratique autant que patient investigateur, M. Owen s'est occupé de toutes les questions d'intérêt public qui ont du rapport avec ses connaissances spéciales. Il a constamment fait partie des commissions de salubrité instituées à plusieurs reprises par le Parlement. En 1851, nommé membre de la commission pour l'Exposition universelle de Londres, puis président de la section des substances animales et végétales employées dans l'industrie, il présenta, en cette qualité, à la Société royale des arts, un travail qui a été imprimé sous ce titre : *Rapport sur les matières brutes tirées du règne animal, envoyées à la grande Exposition des produits de l'industrie de toutes les nations* (Londres, 1852).

M. Owen est actuellement professeur d'anatomie et de physiologie au Collége des chirurgiens et docteur de l'université d'Oxford. Il est chevalier de l'ordre du Mérite de Prusse et il a reçu de la reine Victoria, pour l'habiter toute sa vie, l'hôtel, situé à New-Green, qui appartenait au feu roi de Hanovre. Ces honneurs répondent à l'admiration enthousiaste des Anglais pour ce savant naturaliste, qu'ils n'ont pas craint souvent de comparer à Georges Cuvier.

Outre les deux ouvrages cités plus haut, et des mémoires insérés dans divers recueils, M. Owen a publié encore à Londres : *Mémoire sur le nautile à perles* (1832); *Odontographie, ou Traité d'anatomie comparée des dents et de la structure microscopique chez les animaux vertébrés* (2 vol., 1840); *Mémoire sur une espèce éteinte de Paresseux gigantesques* (1842); *Leçons d'anatomie comparée des animaux invertébrés* (1843); *Histoire des mammifères et des oiseaux fossiles de la Grande-Bretagne* (1846); *Leçons d'anatomie comparée des animaux vertébrés* (1846); *de l'Archétype et des analogies du squelette chez les vertébrés* (1848); *de la Nature des membres* (1849); *de la Parthénogénésie ou génération successive d'individus procréateurs provenant d'un seul œuf* (1849); *Histoire des reptiles fossiles de la Grande-Bretagne* (5 parties, 1849-51).

OWENSON (miss S.) Voy. Morgan (lady).

P

PAAR (Charles, prince de), chef actuel de la maison autrichienne de ce nom, né le 6 janvier 1806, a succédé, le 30 décembre 1819, à son père le prince Charles, comme possesseur de nombreuses seigneuries en Styrie et en Bohême, chambellan impérial et royal, grand maître et maître général des postes de l'empire d'Autriche. Marié, le 30 juillet 1832, à la princesse *Ida*, de la maison de Liechtenstein, née le 12 septembre 1811, il a sept filles et quatre fils, dont l'aîné est le prince *Charles*-Jean-Wenceslas, né le 7 juillet 1834.

Un de ses frères, le comte *Alfred*, né le 30 décembre 1806, est feld-maréchal lieutenant et commande une division de l'armée d'Autriche. Le plus jeune, *Louis*-Jean-Baptiste-Emmanuel, né le 26 mars 1817, secrétaire de légation à Turin et chargé d'affaires *ad interim*, a été mêlé activement aux derniers différends du Piémont et de l'Autriche; son rappel a amené la rupture des relations diplomatiques entre les deux cours.

PABST Henri-Guillaume), agronome allemand, né dans la Haute-Hesse, en 1798, employé d'abord dans l'administration des vastes domaines du baron de Riedesel, devint, en 1821, professeur à l'École d'économie rurale d'Ohenheim, dont il ne tarda pas à prendre la direction. En 1831, il fut nommé secrétaire perpétuel des sociétés agronomiques du grand-duché de Hesse. Il fonda, à Darmstadt, sans le secours de l'État, une école d'agriculture, à laquelle il annexa la terre de Kranichstein, comme école pratique. En 1839, il fut appelé à la direction de l'académie rurale d'Eldena. Les services qu'il rendit à l'agriculture dans ses diverses fonctions attirèrent sur lui l'attention du gouvernement autrichien. En 1850, il fut appelé au ministère de l'empire comme chef de la section d'agriculture. En cette qualité il a organisé l'enseignement agricole à l'école, aujourd'hui très-florissante, d'Altenbourg en Hongrie.

M. Pabst a publié de nombreux ouvrages; parmi les plus importants il faut citer : *Études sur l'éducation perfectionnée des brebis* (Beitraege zur hœhern Schafzucht; Stuttgart, 1826); *Guide de l'éducation des bêtes à cornes* (Anleitung zur Rindviehzucht; Stuttgart, 1829), et *Traité d'économie rurale* (Lehrbuch der Landwirthschaft; Darmstadt, 1833, 2 vol. in-8; 4e édit., 1853).

PACCARD (Alexis), architecte français, né à Paris, le 19 janvier 1813, et fils du comédien, libraire et littérateur Edme Jean Paccard, entra à l'École des beaux-arts en 1830, fut élève d'Huyot, puis de M. Hippolyte Le Bas, remporta le second prix en 1835 et le grand prix en 1841, sur ce sujet : *Palais d'ambassadeur à l'étranger*. Il ne

resta que quatre ans à Rome, et profita le premier du voyage de Grèce, accordé aux pensionnaires de l'Académie. Son envoi, *le Parthénon d'Athènes*, qui fut le premier essai de restauration polychrôme, a figuré à l'Exposition universelle de 1855. De retour en 1847, M. Al. Paccard surveilla, deux ans après, comme sous-inspecteur, les constructions du nouveau ministère des affaires étrangères, fut ensuite inspecteur des travaux du ministère de l'intérieur et de ceux des Tuileries, sous Visconti. Nommé, en 1852, architecte du palais de Rambouillet, il y a exécuté diverses restaurations, et commencé, en 1853, celle du château de Pau, continuée par M. Tétaz. A la mort de Blouet (1853), M. Paccard l'a remplacé comme architecte du musée de Fontainebleau. Il a obtenu une médaille de troisième classe en 1855, et la décoration le 15 août 1857.

PACINI (Jean), compositeur italien, né en 1790, à Syracuse, et cependant connu longtemps sous le nom de *Pacini di Roma*, vint, très-jeune à Rome, où il commença son éducation musicale, puis passa à Bologne, où il reçut les leçons de Marchesi et Mattei. Sa famille voulant faire de lui un maître de chapelle, il écrivit dès l'âge de quinze ans, mais sans beaucoup de succès, de la musique religieuse. Entraîné par sa vocation vers le théâtre, il fit, trois ans après, un petit opéra, *Anneta e Lucindo*, que les Vénitiens accueillirent avec faveur. Le succès excitant sa verve facile, il donna sept opéras en quatre ans : *l'Evacuazione del tesoro*, à Pise; *Rosina*, à Florence; *il Matrimonio per procura*, *Dalla beffa il desinganno*, *il Carnavale di Milano*, *Piglia il mondo come il viene*, à Milan; enfin *l'Ingenua*, à Venise (1814-1817). La plupart de ses œuvres légères réussirent, et de 1818 à 1824 M. Pacini fit encore représenter dans les principales villes de l'Italie : *Adelaide e Comingio*, une de ses meilleures productions; *il Barone di Dolsheim*, *l'Ambizione delusa*, *gli Sponsali de Silfi*, *il Falegname di Livonia*, *Ser Marcantonio*, *la Sposa fidele*, *la Schiava di Bagdad*, *la Gioventa d'Enrico V*, *la Vestale*, *l'Eroe Scozzese*, *la Sacerdotessa d'Irminsul*, *Atala*, *Isabella e Enrico*. Malgré les traces inévitables de la précipitation, ces différentes œuvres se distinguent par la légèreté, la grâce des motifs et par une abondance qui rappelle celle de Rossini. M. Pacini était alors un des compositeurs les plus populaires de l'Italie.

Toutefois il n'avait point encore abordé le théâtre Saint-Charles de Naples. En 1824 il y fit applaudir *Alessandro nelle Indie*. De 1824 à 1826 il donna, soit à Naples, soit à Milan, *Amazilia*, *l'Ultimo giorno di Pompeia*, *la Gelosia corretta*. En 1826 Mme Pasta chanta sa *Niobe* au théâtre Saint-Charles. Cette composition, d'abord froidement accueillie, se releva plus tard dans l'opinion publique et est aujourd'hui considérée comme une des œuvres les plus sérieuses de l'auteur. Le musicien, alors âgé de trente ans, avait écrit environ trente opéras, sans compter les messes de ses premières années, et plusieurs œuvres de musique instrumentale. M. Pacini écrivit encore, de 1827 à 1830 : *i Crociati in Tolemaïde*, *gli Arabi nelle Gallie*, une de ses meilleures partitions; *Margherita d'Anjou*, *Cesare in Egitto*, *Gianni di Calais*, *Giovanna d'Arco*. Cette dernière œuvre, interprétée, pendant le printemps de 1830, par Rubini, Tamburini, et Mme Lalande, au théâtre de la Scala, n'eut point de succès; le maëstro, dégoûté subitement du théâtre, s'en retira pour toujours et affecta pour la musique la même indifférence que Rossini, comme pour avoir avec le grand maëstro une ressemblance de plus. On a remarqué qu'il l'a imité plus par les défauts que par les qualités. La nécessité de produire vite, pour satisfaire aux demandes des directeurs, nuisit à son talent, plus facile qu'original, et des mélodies vives et légères, une grande entente de la mise en scène, n'ont pas suffi à préserver ses pièces de l'abandon où Rossini lui-même a été assez longtemps laissé par ses compatriotes.

PADOUE (Louis-Honoré-Hyacinthe-Ernest ARRIGHI DE CASANOVA, duc DE), sénateur français, né à Paris, en 1814, est le fils du général Arrighi, anobli par l'Empereur, et qui est mort le 21 mars 1853. Il passa deux années à l'École polytechnique (1833); mais il donna sa démission d'officier d'artillerie, sa fortune lui permettant de mener, sous un gouvernement qu'il n'aimait pas, une existence indépendante. L'élection du 10 décembre 1848 ayant répondu aux sympathies de sa famille pour le nom de Bonaparte, il fut appelé, pour son entrée dans les affaires, à l'importante préfecture si enviée de Versailles (1849) et la garda jusqu'en janvier 1852, époque à laquelle il fut admis au conseil d'État, en qualité de maître des requêtes (section de l'intérieur). Après la mort de son père, M. Arrighi lui a en quelque sorte succédé dans la dignité de sénateur (23 juin 1853); il a pris alors le titre héréditaire de duc de Padoue. Sa sœur a épousé M. Édouard Thayer, ancien directeur général des postes.

PAGANEL (Armand-Joseph), homme politique français, né à Paris, en 1797, est le fils du conventionnel de ce nom. Volontaire royaliste en 1815, il suivit, peu de temps après le barreau, et obtint un siége au tribunal civil de la Seine. Après 1830, il s'attacha à la fortune de la nouvelle dynastie, entra, en 1837, à la Chambre des Députés, pour le collége de Villeneuve d'Agen, et vota avec le centre jusqu'en 1846, époque où il perdit le mandat de ses électeurs. Appelé, dès la fin de 1840, par M. Cunin-Gridaine, à remplir les fonctions de secrétaire général au ministère du commerce, et nommé conseiller d'État en service extraordinaire, il remplaça en outre M. Dittmer dans la direction de l'agriculture et des haras. Depuis 1848, il est rentré dans la vie privée. M. Paganel est commandeur de la Légion d'honneur.

On a de lui plusieurs ouvrages d'histoire, entre autres : *Coup d'œil sur l'Espagne* (1819, in-8); *Histoire de Frédéric le Grand* (1830, 2 vol. in-8; 2ᵉ édit., 1847); *Essai sur l'établissement monarchique de Napoléon* (1836, in-8), où il cherche à déterminer les causes de l'avénement et de la chute de l'Empire; *Histoire de Joseph II, empereur d'Allemagne* (1843, in-8; 2ᵉ édit., 1852); *Histoire de Scanderbeg* (1855, in-8), etc.

Son frère, l'abbé PAGANEL, auteur d'une *Réfutation* des doctrines de Lamennais (1827) et de *Mémoires secrets sur l'archevêque de Paris* (1831, in-8), s'est fait remarquer, pendant près de vingt ans, par son insistance à saisir les chambres et les tribunaux d'une demande en restitution d'un million de francs « soustrait, disait-il, par M. de Quélen lors du sac de l'archevêché. »

PAGÈS. Voyez Garnier-Pagès.

PAGET (lord William), homme politique anglais, né en 1803, frère puîné du présent marquis d'Anglesey (voy. ce nom), est lui-même l'aîné de trois autres frères, qui ont appartenu ou appartiennent au Parlement. Pour lui, ayant embrassé la carrière navale, il arriva promptement au grade de capitaine de vaisseau (1826), entra la même année à la Chambre des Communes pour le bourg de Carnarvon et y représenta, pendant la législa-

ture de 1841, celui d'Andover. C'est un zélé défenseur de la liberté politique et commerciale.

Paget (lord Clarence-Edward), frère du précédent, né en 1811, sert également dans la marine, où, depuis 1839, il a le rang de capitaine. Il a assisté à la bataille de Navarin et commandait *la Princesse royale*, vaisseau de 91 canons, dans la campagne de la Baltique (1854). Député de Sandwich en 1847 à la Chambre des Communes, il s'est associé aux mesures ministérielles des whigs, ne s'est pas représenté en 1852, mais a été réélu en 1857. Pendant huit ans, il a rempli au bureau d'artillerie les fonctions de secrétaire (1846-1853).

Paget (lord Alfred-Henry), frère des précédents, né le 29 juin 1826, obtint, dès sa majorité, le mandat législatif des électeurs de Lichfield (1837), qui, satisfaits de ses opinions réformistes, le lui ont renouvelé jusqu'en 1857. Nommé par lord J. Russell écuyer en chef de la reine, il remplit depuis 1846 cette charge, sauf une interruption de quelques mois en 1852, pendant le passage des tories au pouvoir. Il a servi plusieurs années dans les gardes et a reçu, en 1854, le grade de colonel hors cadre.

Paget (lord George-Auguste-Frédéric), frère des précédents, né en 1818, à Londres, est entré, à l'âge de seize ans, au service militaire. Lieutenant-colonel de dragons en 1846, il a fait avec une grande distinction la campagne de Crimée, et la fermeté avec laquelle il a soutenu le choc des Russes à Balaklava lui a valu une pension annuelle et le rang local de brigadier général. Élu membre du Parlement, en 1847, par le district de Beaumaris, il a voté avec les libéraux avancés pour le scrutin secret et les courtes législatures. Son mandat n'a pas été renouvelé en 1857.

PAIGNON (Jacques-Philippe-Eugène), jurisconsulte français, né à Mussidan (Dordogne), le 3 septembre 1812, fit ses classes aux colléges d'Angoulême et de Bordeaux, son droit à Paris et à Toulouse, et fut reçu avocat en 1835. Avoué à Angoulême, de 1840 à 1850, il mena de front avec les affaires les études de législation et de philosophie auxquelles se rapportent ses divers ouvrages, et en 1851, il vint prendre à Paris une charge d'avocat au conseil d'État et à la Cour de cassation. Il l'a quittée en 1856, et s'est mis à la tête d'une maison de banque.

On a de M. Paignon : *Commentaire sur les ventes judiciaires* (1842, 2 col. in-8); *Gorgias. Éloquence et improvisation* (1845, in-8); *de la Sainteté des gouvernements et de la moralité des révolutions* (1847, in-8); *Traité de la plus-value en matière de travaux publics* (1854, in-8); *Théorie légale des opérations de banque, ou Droits et devoirs des banquiers*, etc. (1855, in-8); *Traité juridique de la construction, de l'exploitation et de la police des chemins de fer* (1857, in-12), etc.; puis des articles dans différents journaux, notamment, dans *la Presse*, une polémique avec M. Darimon *sur la Réforme banquière*.

PAILLET (Jean-Baptiste-Joseph), jurisconsulte français, né à Orléans, le 17 décembre 1789, fut reçu avocat à Paris et exerça quelque temps au barreau de sa ville natale, où il devint juge au tribunal civil, puis conseiller à la Cour d'appel. Il a pris sa retraite en cette qualité en 1851 et il figure aujourd'hui parmi les conseillers honoraires. M. Paillet est, depuis 1847, chevalier de la Légion d'honneur.

Parmi ses nombreux ouvrages, qui embrassent les diverses branches du droit français et témoignent d'une étude non moins approfondie que variée, nous citerons : *Manuel du droit français* (1812, in-8; 9e édit., 1836), dont le succès populaire est dû à la grande quantité de décisions et de points de doctrine qu'il renferme; *Traité du contrat de mariage* (1813, 2 vol. in-8); *sur l'État moral de la France* (1815); *Législation et jurisprudence des successions* (1816, 3 vol. in-8), selon le droit ancien et le droit nouveau; *le Droit public français* (1822, in-8), histoire des institutions politiques depuis les Gaulois; *Dictionnaire universel de droit français* (1825-1828, 5 vol. in-8), ouvrage interrompu qui contient à peine la lettre A; *Manuel complémentaire des codes français* (1845, 2 vol. in-8), etc.

PAILLET (Alphonse-Gabriel-Victor), avocat français, ancien représentant du peuple, né à Soissons, le 17 novembre 1796, fit ses classes au lycée Charlemagne, son droit à la Faculté de Paris, puis débuta comme avocat au barreau de sa ville natale. En 1825, appelé à Paris pour défendre Papavoine, il s'y fixa et plaida depuis dans un grand nombre d'affaires criminelles, celles du pont des Arts, des héritiers Seguin, de Verninhac de Saint-Maur, de Mme Lafarge, du prince de Berghes, de Quénisset, etc. Dans l'affaire Fieschi, il porta devant la Chambre des Pairs la défense de Boireau. Il avait de la clarté, de l'ironie et le plus souvent une certaine onction qui, suppléant chez lui aux grands mouvements oratoires, le rendait propre surtout aux affaires civiles; il en a plaidé une quantité innombrable.

Bâtonnier de l'ordre des avocats en 1839 et 1840, membre du conseil de la Banque de France, du conseil des hospices et de celui de la préfecture de la Seine, il fut nommé membre du conseil général de l'Aisne en 1844, et, en 1846, député de l'Aisne et de la Charente-Inférieure. Il opta pour le premier département et vint prendre place au centre gauche. Il vota souvent avec le ministère Guizot; mais, dans la discussion de l'Adresse en 1848, il s'était fait inscrire pour parler en faveur du droit de réunion. En 1849, il fut élu à l'Assemblée législative, où il vota le plus souvent avec la majorité. M. Paillet, après le coup d'État, reprit, comme beaucoup de ses collègues, sa place au barreau. Il venait de décliner la défense de Pianori dont on le chargeait d'office, lorsqu'il mourut subitement le 24 août 1855, à la barre même du tribunal civil et sous sa robe d'avocat. Il a laissé le souvenir d'un beau talent uni à un honorable caractère. Une statue doit lui être érigée dans la cour de l'hôtel de ville de Soissons.

Il n'a été publié par M. Paillet, à qui le *Dictionnaire général de biographie* attribue les ouvrages de son homonyme orléanais, que des *Notes* et *Plaidoyers*, dont les principaux sont insérés dans les *Annales du barreau français*.

PAKINGTON (sir John-Somerset), homme politique anglais, né en 1799, à Powick-Court, et fils de M. Russell, propriétaire de Worcestershire, fut élevé au collége d'Eton et à l'université d'Oxford, et prit en 1831 le nom de Pakington comme héritier de son oncle maternel, le baronnet de Westwood. Après avoir été député-lieutenant du comté de Worcester, il entra en 1837 à la Chambre des Communes et y représenta jusqu'en 1852 le bourg de Droitwich. En vertu de ses opinions franchement conservatrices, il s'opposa en 1846 aux réformes économiques de sir R. Peel, qui néanmoins lui conféra le titre de baronnet avant de se retirer du ministère.

En 1848, sous l'administration de lord John Russell, au moment où le déplorable état des Indes orientales fit de la législation sur les sucres la question la plus importante du jour, sir J. Pakington prit dans la Chambre et au comité présidé par lord Bentinck une part active aux discus-

sions auxquelles elle donna lieu et proposa comme transaction un impôt différentiel. L'arrivée de son parti aux affaires en 1852 lui fit donner au ministère des colonies la succession du comte Grey. Malgré la défaveur marquée avec laquelle cette nomination fut d'abord accueillie dans la presse, sir J. Pakington, par l'intelligence et la droiture dont il fit preuve, réduisit bientôt ses adversaires au silence. Au bout de quelques mois, il suivit lord Derby dans sa retraite et rentra à la Chambre des Communes dans les rangs de l'opposition. En 1855, il a développé devant ses collègues un plan très-étendu d'éducation qui, après de longs débats, a été rejeté. Il est revenu au pouvoir avec lord Derby et a pris la direction de l'amirauté dans le ministère du 25 février 1858.

PALACKY (Franz), historien bohême, né le 14 juin 1798, à Hodslavice, petit village de la Moravie où son père était maître d'école, acheva ses études au lycée de Presbourg, où il se lia d'amitié avec le poëte Kollar, et fut attaché, en qualité de précepteur, à une riche famille noble de Vienne. Ses premiers écrits furent des *Éléments de poésie bohême* (1817), en collaboration avec P. J. Schafaryk : des *Fragments d'une théorie du beau* (1821), et une *Histoire générale de l'esthétique* (1823). Dès cette époque, il connaissait à fond toutes les langues de l'Europe et avait lu dans le texte original les grands poëtes de France et d'Italie, d'Angleterre et d'Allemagne.

En 1823, M. Palacky, se rendit à Prague, où il commença ses recherches sur l'histoire et les origines de la Bohême. Joignant à l'érudition une ingénieuse sagacité, il compulsa les archives des anciennes familles slaves ainsi que les bibliothèques de Vienne, de Munich et de Rome. Sans interrompre ces patientes études, il accepta du comte Sternberg la direction du *Journal du musée de Bohême* qu'il garda dix ans (1827-1837), et y inséra d'excellents morceaux d'histoire ou de critique au premier rang desquels il faut placer l'*Appréciation des chroniqueurs de la Bohême* (Würdigung der alten boehmischen Geschichtsschreiber), mémoire couronné en 1829, au concours de la Société des sciences de Prague. En même temps les États de Bohême lui conférèrent, à la diète de 1829, le titre d'historiographe national avec un traitement viager.

Collaborateur actif des sociétés savantes et des recueils périodiques, M. Palacky publia ensuite : *Histoire de la jeunesse de Wallenstein* (Jugendgeschichte Albrecht's von Waldstein; 1831); une étude complète sur la vie et les travaux du philologue Dobrowsky qu'il remplaça à la Société des sciences de Prague (*Joseph Dobrowsky's Leben und gelehrtes Wirken*; Prague, 1833, in-8); des recherches sur les tribunaux de la Bohême au XIIIe siècle; une *Tournée littéraire en Italie* (Literarische Reise nach Italien; Prague, 1838, in-4), résultat de son voyage; et, comme résumé de la plupart de ces travaux, une *Esquisse de la culture intellectuelle en Bohême depuis les origines* (die aeltesten Denkmaeler der boehmischen Sprache; Prague, 1840, in-4), en société avec M. Schafaryk. En 1842 parut son mémoire sur l'*Invasion des Mongols au* XIIIe *siècle* (der Mongolen Einfall im Jahre 1241; Ibid., in-4).

Mais l'œuvre capitale de M. Palacky, et qui lui a fait parmi les écrivains allemands une place distinguée, c'est l'*Histoire de la Bohême* (Geschichte von Boehmen; Prague, 1836-1854, 6 vol. in-8), qui, partant des temps les plus éloignés, s'arrête à la fin du règne de l'empereur Sigismond : conçue d'après les théories modernes, elle se recommande par des documents inédits, des tableaux animés, une haute intelligence des faits et une grande vigueur de style. La cause de la race slave y est défendue avec beaucoup de vivacité, quoique l'auteur n'aille pas jusqu'à la faire dominer exclusivement en Allemagne.

Au milieu des troubles de l'année 1848, la pensée politique de l'historien se dessina nettement. En même temps qu'il se tenait à l'écart du parti exalté qui proclama en juin l'indépendance absolue de la Bohême, il refusa de prendre part aux travaux du comité allemand des cinquante, réuni à Francfort. Ami constant de l'Autriche, « c'est Vienne, dit-il, qui l'attire, parce que là seulement est le centre appelé à protéger le droit et l'indépendance de ses compatriotes. » Aussi fut-il chargé, après le 15 mai, de prendre le portefeuille de l'instruction publique dans ce ministère Pillersdorf, qui fit d'impuissants efforts en faveur du régime constitutionnel.

PALEOCAPA (Pietro, chevalier), ingénieur italien, ministre, né en 1789 à Bergame, où son père exerçait de hautes fonctions pour la République de Venise, reçut son éducation militaire à l'École de génie et d'artillerie de Modène, fut, à sa sortie, chargé des travaux de la citadelle d'Osoppo et plus tard de celle de Mandella. Après la chute de Napoléon, il quitta le service et s'engagea dans le corps des ponts et chaussées de Venise. Quelques années après, il fut appelé à faire partie du Collége des ingénieurs du nouveau royaume lombard-vénitien, remplit diverses missions spéciales et fut nommé en 1829 ingénieur en chef, en 1833 inspecteur du service des eaux, en 1840 directeur général des constructions publiques. Il proposa et fit adopter à cette époque de grandes et utiles mesures pour la navigation de l'Adige, l'organisation des canaux et l'assainissement des marais.

Après la révolution de Venise en 1848, M. Paleocapa, nommé membre du gouvernement provisoire, prit le ministère des travaux publics puis celui de l'intérieur, et dut se retirer devant les manœuvres des divers partis. Il passa en Piémont où il devint aussitôt inspecteur du génie civil et membre du conseil supérieur des chemins de fer. En novembre 1849, il reçut de Vincenzo Gioberti le portefeuille des travaux publics qu'il tient encore aujourd'hui. Il a eu l'initiative dans la plupart des grands travaux entrepris dans le Piémont depuis cette époque. Il a soutenu avec talent le projet du percement de l'isthme de Suez (1852). M. Paleocapa, correspondant ou associé de différentes académies et décoré de divers ordres, est grand-croix de la Légion d'honneur.

PALFREY (John-Gorham), théologien américain, né à Boston, le 2 mai 1796, sortit du collége de Harvard en 1815 et, ayant étudié la théologie, fut chargé, en 1818, d'une église unitairienne de Boston jusqu'en 1831. Il fut nommé alors professeur de littérature sacrée à Harvard. En 1835, il prit la direction de la *North-American Review*, qu'il garda jusqu'en 1843. De 1839 à 1842, il avait fait, à l'Institut de Lowell, des conférences religieuses, qui furent publiées sous le titre de : *Preuves du christianisme* (Evidences of christianity; Boston, 1843, 2 vol. in-8). Il a aussi écrit : *Academical lectures on the Jewish scriptures and antiquities* (Ibid., 4 vol. in-8, 1838-1851), avec un volume supplémentaire sur les *Textes de l'Ancien Testament cités dans le Nouveau*; un volume de *Sermons moraux* et quelques *Discours*. Il a donné, dans l'*American biography* de Sparks, la vie d'un de ses ancêtres, William Palfrey, payeur général de l'armée de Washington. Mêlé, dans ces derniers temps, à la vie politique active, il a été à plusieurs reprises membre du Con-

grès depuis 1847, s'y est distingué parmi les principaux abolitionnistes et a même publié une brochure sur l'esclavage. Comme apologiste du christianisme, le docteur Palfrey s'appuie à la fois sur les arguments historiques et sur la considération des doctrines morales de la Bible.

Sa fille, miss Sarah PALFREY, est auteur d'un volume de poésies, publié, en 1855, sous ce titre: *Premices, by E. Foxton*, et contenant surtout deux récits en forme de longues ballades, dont on vante le mérite.

PALGRAVE (sir Francis COHEN), archéologue anglais, né à Londres, vers 1802, quitta son nom patronymique, pour prendre celui de Palgrave, et fut admis, en 1827, au barreau. Il dirigea, de 1827 à 1834, la publication des *Arrêts du Parlement* (Parliamentary Writs; 2 vol. in-fol.), reçut, en 1832, des lettres de noblesse pour les services qu'il avait rendus à l'époque de la réforme électorale et fut nommé, quelque temps après, conservateur royal des archives publiques. Il appartient à la Société royale de Londres.

Ses travaux, qui sont nombreux et estimés, embrassent l'histoire du droit, les coutumes, les franchises communales, etc.; nous rappellerons entre autres: *Histoire d'Angleterre* (the History of England; Londres, 1831, in-12) pendant la période saxonne; *Origine et développement de la puissance anglaise* (Rise and progress of the english commonwealth; 1832, 2 vol. in-4), tableau de la politique, des institutions, lois et usages des Anglo-Saxons avant la conquête; *Catalogue et inventaire du trésor de l'Échiquier* (Calendars and inventories of the treasury of the Exchequer; 1836, 3 vol. in-8), très-intéressant recueil, riche surtout en documents du moyen âge; *Documents pour servir à l'histoire d'Écosse* (Documents illustrating the history of Scotland; 1837, in-8); *des Prérogatives du Conseil royal* (Upon the authority of the king's council; 1844, in-8). Le dernier ouvrage de sir Francis Palgrave est une *Histoire de Normandie et d'Angleterre* (the History of Normandy and of England; 1851-1857, t. I et II, in-8), qui doit avoir cinq ou six volumes et qui s'arrêtera au moyen âge.

PALIZZI (Joseph), paysagiste napolitain, né en 1813, à Lanciano, dans les Abruzzes, et destiné au barreau, ne put qu'à vingt-trois ans se livrer à sa passion pour les arts. Il se rendit à Naples, où il obtint des succès à l'Académie et vint à Paris en 1844. Il a surtout composé des scènes pastorales avec des groupes d'animaux. Il a exposé à plusieurs de nos salons, notamment: *la Vallée de Chevreuse* (1848); *le Retour de la foire* (1850); *le Printemps*, pour M. de Morny (1852); *Chèvres ravageant des vignes*, à l'Exposition universelle de 1855; *Combat de béliers*, *Retour des champs*, *l'Ane complaisant* (1857). Il a obtenu une 2ᵉ médaille en 1848.

PALLFY D'ERDOED (*Antoine*-Charles, prince DE), chef actuel d'une famille princière de Hongrie, né le 26 février 1793, succéda, le 13 avril 1827, à son père, le prince *Joseph*-François, comme possesseur du majorat de Blasenstein et d'autres seigneuries en Autriche et en Bohême. Il a été, de 1821 à 1828, envoyé de l'empereur d'Autriche près les trois cours de Saxe. Il est aujourd'hui conseiller intime et chambellan impérial royal. Il a épousé, le 15 janvier 1820, la princesse *Léopoldine*-Dominica-Prisca, née le 18 février 1803, fille d'Aloïs, prince de Kaunitz; mais il n'a point eu d'enfants de son premier mariage.

Son frère, le comte *Nicolas*, mort en 1830, a laissé de son mariage avec *Thérèse*, née comtesse de Rossi, une fille: *Thérèse*-Wilhelmine, née le 24 janvier 1824, mariée le 21 mars 1849 à Frédéric, comte de Schaaffgotsche, et trois fils: *Paul*-Joseph-Nicolas, né le 27 juin 1827, chambellan et capitaine de cavalerie en retraite au service de l'Autriche; *Antoine*-Joseph-Nicolas, né le 10 juin 1829, lieutenant en retraite; et *Nicolas*, né le 28 janvier 1831, capitaine au 3ᵉ régiment de hussards. La comtesse *Anne*-Marie, sœur du prince régnant de Pallfy, née le 19 avril 1804, s'est mariée le 12 avril 1825 au comte *Adolphe* de Schoenfeld.

PALMERSTON (Henry-John-TEMPLE, 3ᵉ vicomte), un des principaux hommes d'État contemporains de l'Angleterre, né le 20 octobre 1784, à Broadlands (comté de Southampton), descend de la branche cadette d'une illustre maison, qui fait remonter son origine à l'époque de la conquête; il compte, parmi ses aïeux, sir William Temple, le fameux ambassadeur de Charles II, et appartient à la noblesse d'Irlande. Après avoir été élevé au collége d'Harrow, il fut envoyé à Édimbourg, puis à Cambridge, et donna dans le cours de ses études une opinion si haute de son intelligence, qu'à peine majeur il fut choisi comme candidat tory pour représenter cette dernière université en remplacement de M. Pitt qui venait de mourir (1806); cet honneur échut à lord Lansdowne, que, vingt-cinq ans plus tard, lord Palmerston devait rejoindre sous la barrière des whigs. Toutefois, après avoir été la même année nommé député à Newport, il obtint à son tour le mandat si recherché de Cambridge, depuis 1811 jusqu'en 1831, époque à laquelle ses commettants l'éliminèrent parce qu'il avait déserté la vieille politique aristocratique. Réélu aussitôt par Bletchingley, il siégea, lors de la suppression de ce bourg, pour celui de South-Hants (1832-1834), fut de nouveau écarté par la rancune du parti conservateur, et devint, au mois de juin 1835, l'élu de Tiverton dans le Devonshire, où son mandat a été renouvelé depuis sans interruption et même sans aucune opposition.

Dévoué dans sa jeunesse au torysme, alors à son apogée, lord Palmerston, qui, dès l'âge de dix-neuf ans, était entré en possession des titres et de la fortune de son père, fut appelé, en 1807, au Conseil de l'amirauté, et, en 1809, au secrétariat de la guerre; il occupa ce dernier poste, un des services secondaires du gouvernement, pendant de longues années, et traversa successivement les ministères Portland, Perceval, Castlereagh, Canning, Goderich. Avec une supériorité évidente, il restait volontairement au second rang, malgré le peu d'efforts que, de l'aveu unanime, il lui aurait fallu faire pour passer au premier rang. Mais sans ambition encore, sa réputation de galant homme lui suffisait, et il visait moins à des succès de tribune qu'à des succès de salons. Canning, qui rendait justice à ses mérites, se plaignait de lui, et plus d'une fois quand il était harcelé par l'opposition, on l'entendit s'écrier: « Ah! si j'avais pu précipiter sur l'ennemi mon trois-ponts Palmerston!» Enfin, ce dernier secoua son indifférence, à propos d'une question qui passionnait le pays, l'émancipation des catholiques: il la traita d'une façon si élevée et avec des arguments si péremptoires que ses discours furent l'objet d'une réimpression à part; celui de 1829 surtout est regardé comme un monument oratoire. A la suite d'un désaccord survenu entre lui et lord Wellington, qui l'avait maintenu au département de la guerre, il résigna son portefeuille (1828) et, après avoir hésité quelque temps, passa dans le camp des libéraux. L'opinion se rangeait de leur côté.

Le contre-coup de la révolution de Juillet ayant

amené la chute des tories, lord Palmerston, qui les avait ardemment combattus, reçut du comte Grey, dans son cabinet, le ministère des affaires étrangères (*Foreign office*); on ne tarda pas à s'apercevoir qu'il était enfin arrivé à sa place (novembre 1830). Développant la politique inaugurée par son ami Canning, il prit en main la cause de la Belgique qui venait de reconquérir son indépendance, et, sans s'inquiéter des dispositions formelles du traité de Vienne ni de l'attitude hostile des puissances du Nord, il travailla activement à asseoir sa nationalité sur les bases d'un gouvernement libéral et constitutionnel. D'accord avec la France, il réussit, durant les longues conférences qui se tinrent à Londres, à faire admettre la Belgique au rang des États européens et couronna son œuvre par l'intronisation d'un prince acquis depuis longtemps à l'influence des idées anglaises. Il est vrai que, pour arriver à ce résultat, il fut obligé de sacrifier un peuple non moins sympathique à l'opinion, la Pologne, en faveur duquel, victorieux ou vaincu, il n'essaya pas même d'intercéder.

Vint alors la question de l'Espagne et du Portugal. Toute la Péninsule, placée sous le sceptre de deux reines mineures, était livrée à l'ambition de deux prétendants, ouvertement appuyés par les souverains absolus. Lord Palmerston se déclara, malgré les réclamations du parti aristocratique, pour dona Isabelle et dona Maria, c'est-à-dire pour le progrès et la liberté; ce fut principalement à ses efforts que l'on dut la conclusion du traité d'alliance entre l'Angleterre, la France, l'Espagne et le Portugal, par lequel chacune des parties contractantes s'engageait à défendre les monarchies de la Péninsule contre toute agression intérieure ou étrangère. En outre, il autorisa la levée en Angleterre de plusieurs milliers d'hommes, qui combattirent sous le commandement du colonel Evans, et envoya une escadre croiser le long des côtes septentrionales, avec ordre de repousser les incursions de don Carlos. Plaidant toujours en faveur du système représentatif, il déjoua, par ses agents, les menées du parti absolutiste en Portugal, encouragea le soulèvement des libéraux quand la reine voulut à son tour gouverner sans contrôle, offrit ensuite sa médiation, et crut devoir, afin de préserver le trône menacé par les insurgés, arrêter ceux-ci dans leur marche triomphante sur Lisbonne, et faire restaurer la constitution supprimée.

Forcé, en novembre 1834, de suivre dans sa retraite le chef du cabinet, lord Melbourne, il revint avec ce dernier au pouvoir, au mois d'avril de l'année suivante. Sa conduite, dans cette administration nouvelle, loin d'être favorable à la paix et à la liberté, fut marquée en quelque sorte par des résolutions agressives, un besoin extrême d'agitation et autant de hauteur que d'inconstance vis-à-vis des cabinets étrangers. Tandis que, au nom de l'humanité, il ordonnait le blocus des côtes du Brésil et l'incessante surveillance des mers d'Afrique, pour obtenir la suppression radicale de la traite des noirs, il fermait l'oreille aux légitimes réclamations du Canada et réprimait l'insurrection de 1837 avec la plus grande sévérité; en 1840, la guerre injuste de la Chine fut poussée par lui aussi activement que possible, afin de flatter le sentiment populaire. Mais ce fut dans la question d'Orient, dont il avait depuis longtemps fait une étude particulière, qu'il déploya les qualités qui le distinguent comme homme d'État : au lieu d'encourager, comme M. Thiers, les empiètements continuels de Mehémet-Ali, d'affaiblir par là l'empire ottoman et d'ouvrir, dans un avenir prochain, la route de Constantinople à la Russie, il ramena à ses vues particulières l'Autriche, la Turquie et la Russie, s'efforça vainement d'entraîner la France et signa, le 15 juillet 1840, à Londres, le fameux traité de la quadruple alliance. L'exclusion de la France aurait peut-être fait éclater une guerre européenne, si M. Thiers, qui ne craignait pas de s'y aventurer, n'eût cédé trois mois après le pouvoir à M. Guizot. Quant à lord Palmerston, il précipita les événements avec son ardeur accoutumée; par l'unique intervention de l'Angleterre, Mehémet-Ali fut contraint d'interrompre sa marche victorieuse, de restituer la Syrie et de rentrer sous la suzeraineté du sultan. Des victoires navales, la France humiliée, l'influence anglaise mieux assurée que jamais en Orient, il n'en fallait pas davantage pour faire de lui l'idole de l'opinion publique et le véritable chef du ministère.

La popularité l'entoura pendant longtemps encore à la Chambre des Communes où, au printemps de 1841, il était revenu siéger en résignant son portefeuille; il y joua, avec lord John Russell, le rôle de chef (*leader*) de l'opposition, et, s'il appuya la réforme commerciale entreprise par sir R. Peel, il sut habilement exploiter les passions du moment pour forcer ses adversaires à compter avec lui. Aussi, lorsque son parti rentra au pouvoir (juillet 1846), il reprit la direction des affaires étrangères et pratiqua de nouveau ce système de politique agressive, souvent tracassière et changeante, qui lui a attiré des attaques universelles, mais qui tendait partout à faire prévaloir l'influence ou l'intérêt de son pays. Son premier acte fut de rompre l'entente cordiale avec Louis-Philippe, à propos des mariages espagnols (1846) et de se brouiller avec l'Autriche, à propos de l'occupation de Cracovie (1847). Dans cette même année, il intervint si adroitement dans les affaires de la Suisse, qu'il sut, en pressant les événements, déjouer les efforts des grandes puissances limithrophes en faveur du Sonderbund; d'un autre côté il favorisa, par des envois d'armes et de munitions, le soulèvement de la Sicile, qu'il abandonna plus tard aux vengeances du roi de Naples, sous prétexte qu'elle inclinait vers la république. Il n'en demanda pas moins une indemnité en faveur des Anglais qui avaient subi des pertes par suite du bombardement de Messine, réclamation arrogante à laquelle le gouvernement napolitain s'empressa de souscrire, heureux d'étouffer à si bon marché tout l'éclat des révélations contenues dans les lettres de M. Gladstone (voy. ce nom).

La révolution de Février, qui ébranla tous les trônes du continent, consolida plus que jamais le parti whig au pouvoir. Lord Palmerston en profita avec son activité accoutumée pour rendre de toutes parts la médiation de l'Angleterre nécessaire. Se déclarant l'ami des peuples et le bienveillant protecteur des rois, il reconnut sans hésiter la République française, applaudit au manifeste pacifique de M. de Lamartine, qui lui laissait le champ libre, encouragea l'insurrection à Vienne et à Berlin, soutint Léopold contre les républicains belges, exalta les réformes de Pie IX et ne s'opposa point aux projets de conquête de Charles-Albert; un peu plus tard, il tendit une main aux révolutionnaires d'Italie, pendant qu'il abandonnait à elle-même la Hongrie, se débattant héroïquement entre les Autrichiens et les Russes. L'expédition romaine entreprise par la France en 1849 fut pour sa politique aventureuse un grave échec, qu'il essaya de réparer en arrêtant les représailles de l'Autriche contre le Piémont vaincu à Novare, et en s'opposant avec beaucoup de fermeté aux progrès de la contre-révolution européenne. En 1850, se produisit, à Athènes, un malheureux incident qui faillit amener une guerre générale. A propos des réclamations d'un juif portugais, Pacifico, placé

sous la protection britannique, il ordonna le blocus des ports et des côtes de la Grèce, blocus que l'intervention française fit bientôt lever; d'assez vives explications furent échangées au Parlement, et l'ambassadeur de France dut s'éloigner de Londres pendant quelques jours. A la suite de cette affaire, qui fut pour lui l'occasion d'un magnifique discours, il sentit le besoin de sortir de l'isolement où se trouvait l'Angleterre, et de se rapprocher des autres grandes puissances. Ce fut le motif de son adhésion au traité du 4 juillet 1850, touchant le règlement de la question du Schleswig-Holstein; démentant par cet acte tous ses précédents, on le vit sacrifier le Danemark pour s'associer un instant aux vues de la politique russe.

En 1851, les plus vives inquiétudes vinrent encore de l'extérieur, en raison de l'attitude de plus en plus hostile prise par le ministre à l'égard des souverains absolus, de l'accueil triomphal fait aux réfugiés hongrois, et enfin du dénoûment ridicule de l'incident Pacifico, par lequel il fut démontré que, pour une misérable indemnité de 150 livres (3750 francs), lord Palmerston n'avait pas hésité à troubler la paix de l'Europe. L'approbation empressée donnée par lui au coup d'État accompli en France, sans en avoir au préalable conféré avec ses collègues, amena une crise ministérielle, et il fut aussitôt remplacé par lord Granville (décembre 1851). Il s'en vengea, à quelques mois de là, en déterminant, par une habile motion d'opposition sur le bill de la milice, la déroute complète de l'administration Russell (février 1852). Les tories, en recueillant sa succession, lui firent des avances; mais, tout en les déclinant, il les combattit avec modération à la Chambre des Communes. Lorsque lord Aberdeen fut, à la fin de l'année, chargé de composer un cabinet de conciliation, il fit appel aux peelites et aux whigs et invita son antagoniste à reprendre sa place dans les conseils de la couronne; mais, relégué au département de l'intérieur, il dut borner son activité à des améliorations qui lui valurent un accroissement de popularité, et il alla même jusqu'à se montrer favorable à une réforme administrative au nom de laquelle les radicaux agitaient le pays. Au mois de mars 1855, il reprit la présidence du ministère, en qualité de premier lord de la Trésorerie, et jamais il n'a donné de plus éclatants exemples de ce système d'équilibre diplomatique par lequel il prétend imposer l'influence de l'Angleterre. A peine le traité de Paris était-il signé (30 mars 1856), qu'il se détachait sourdement de la France pour demander, d'accord avec l'Autriche, la non-réunion des principautés danubiennes et opposer, dans un intérêt exclusivement anglais, la plus opiniâtre résistance au percement de l'isthme de Suez. En 1857, un vote de blâme du Parlement contre la conduite de la guerre en Chine, amena la dissolution de la Chambre des Communes; puis le ministère eut à lutter contre la grande insurrection de l'Inde. Enfin, au commencement de 1858, il se retira devant les difficultés que lui suscita, dans les Chambres et dans le pays, son attitude vis-à-vis de la France, mais en conservant la plus grande influence sur la majorité du Parlement.

Lord Palmerston, en dépit des attaques passionnées dont il a été l'objet, surtout de la part de M. Urquhart et du comte Ficquelmont, n'en reste pas moins un des hommes d'État les plus remarquables de l'Angleterre moderne; peut-être n'y a-t-il personne qui le dépasse en grandeur de combinaisons, en sûreté de coup d'œil, en hardiesse d'exécution; il a surtout une rare connaissance des hommes, et il sait les faire concourir à l'accomplissement de ses desseins pour la plus grande gloire de son pays. Sa force est en lui-même et aussi dans l'opinion publique, qu'il représente plus qu'aucun autre, car il n'est point chef de parti comme lord J. Russell, et il n'a pas enrôlé d'armée sous sa bannière parlementaire.

Marié depuis 1839 avec lady Cowper, fille du comte Melbourne, il n'a point d'enfants.

PALMSTEDT (Charles), savant suédois, né en 1794, a publié un grand nombre de mémoires sur des questions de chimie et d'agriculture appliquées aux arts. Il était professeur de technologie et de physique, lorsque le roi Charles XIV le nomma, en 1828, directeur de l'Institut technologique de Gothembourg. Dans ses voyages en Angleterre, en Allemagne et en France, il a étudié les découvertes modernes et s'est mis au courant de tout le mouvement scientifique. En 1844, il fut envoyé à Paris par le gouvernement suédois, pour étudier l'exposition de l'industrie. Ami particulier de Berzélius, il s'occupa de faire paraître en Allemagne les premiers volumes de la chimie de cet illustre savant. Il dirigea quelque temps la fabrique de produits chimiques fondée à Gripsholm, et qui fut détruite par un incendie. M. Palmstedt est membre de l'Académie des sciences de Stockholm et d'un grand nombre de sociétés étrangères.

PALUDAN-MÜLLER (Frédéric), poëte danois, né le 7 février 1809, à Kjerteminde (Fionie), où son père, qui devint plus tard évêque, était alors pasteur, subit avec succès l'examen de fonctionnaire judiciaire (1835), mais ne rechercha jamais les charges publiques. A part le voyage qu'il fit, à la suite de son mariage, de 1838 à 1840, à travers l'Allemagne, les Pays-Bas, la France, la Suisse et l'Italie, il s'est renfermé constamment dans ses travaux poétiques. Il débuta par la publication de *Quatre romances* (Fire Romanzer; Copenhague, 1832, in-8), auxquelles fut décernée une mention honorable par la société pour la diffusion du goût. Sous le pseudonyme de l'auteur des *Quatre romances*, il publia : *l'Amour à la cour*, comédie en cinq actes (Kjærlighed ved Hoffet; Copenhague, 1832), et la première édition de *la Danseuse* (Dandserinden; 1833, plusieurs éditions), charmant poëme en trois chants, où il a trouvé des conceptions originales, tout en se rapprochant du ton et de la manière de Byron.

Ses autres ouvrages sont quatre poemes dramatiques empruntés à la mythologie : *l'Amour et Psyché* (1834; 3ᵉ édit., 1837), traduit en allemand par Michelsen et par Gæhler; *Vénus* (1841); *les Noces de la Dryade* (Dryadens Bryllup; 1844), et *Tithon* (1844); trois comédies : *Aventure dans la forêt*, *Alf et Rose*, *Prince et page*, imprimées dans son recueil de *Poésies* (Poesier; 1836-1838, 2 vol. in-8), qui contient aussi d'excellents récits en vers; *Trochées et iambes* (Trochæer og Iamber; 1837, gr. in-8), où il répond vivement aux critiques qui avaient attaqué quelques pièces du précédent recueil; *la Fuite de Zuleima* (Zuleimas Flugt; 1835, in-8), nouvelle en vers; *Adam Homo* (1841-1849, 3 vol.; 3ᵉ édit., 1857), poëme humoristique que l'on regarde comme le chef-d'œuvre de l'auteur; *l'Aéronaute et l'Athée*, poëme Luftskipperen og Atheisten; 1853, in-8); *Trois poëmes* (Tre Digte; 1854, in-8). Il a réédité sous le titre de *Travaux de jeunesse* (Ungdomsarbeider; 1847; 2ᵉ édit. revue, 1854, in-8), *l'Amour à la cour*, *la Danseuse*, *l'Amour et Psyché*.

L'invention est la partie faible de M. Paludan-Müller, dont la plupart des pièces ne sont pas destinées à paraître sur la scène. On lui reproche l'absence d'intrigue, la faiblesse des caractères, le manque de sel comique et l'inégalité d'un style tour à tour poétique et trivial. Mais on vante

beaucoup sa clarté toute française, la facilité périlleuse de sa versification, sa richesse de rimes, l'habileté de son rhythme lyrique, l'harmonie constante de sa phrase, les images heureuses, les idées nobles, la force du sentiment : toutes qualités qui lui assignent un rang très-distingué parmi les premiers poëtes du Danemark.

PALUDAN-MÜLLER (Caspar-Peter), historien danois, frère aîné du précédent, né au même lieu, le 25 janvier 1805, fut nommé, en 1829, professeur-adjoint, en 1843 maître supérieur à l'École cathédrale d'Odensé et, la même année, membre de l'Académie des sciences de Copenhague. Ses principaux écrits sont : *sur le Cloître de Saint-Jean à Odensé* (Om St. Hans Kloster i Odense; Odensé, 1831, in-8); *sur la Législation de Harald Blaatand* (Om Harald Blaatands Lovgivning; 1832); *Jens Andersen Beldenak*, évêque de Fionie (1836; 2e édit., 1837); *Cola de Rienzo*, esquisse historique (1836); *Recherches sur Machiavel, considéré comme écrivain* (Undersœgelse om M., som Skribent; 1839); *Observationes criticæ de fœdere inter Daniam, Sueciam et Norregiam auspiciis Margaretæ reginæ icto* (Copenhague, 1840); *la Mort de Charles XII* (Carl XII s. Dœd.; 1847), recherches historiques sur cet événement; *la Guerre du Comte* (Grevens Feide; 1853-54, 2 vol.); *les Diètes d'Odensé en* 1526 *et* 1527 (Herredagene i Odense; 1857, in-4), etc.; sans compter des traductions et des mémoires dans divers recueils.

PANAT (Dominique-Samuel-Joseph-Philippe, vicomte DE), ancien député et représentant du peuple français, né le 21 mars 1787, à l'Isle-en-Jourdain (Gers), d'une bonne famille de la Gascogne, devint dès 1810, auditeur au conseil d'État. Chargé, la même année, d'une mission dans les îles de la Sonde, il revint en France, après la prise de Java par les Anglais, rejoignit aussitôt l'ambassade de France à Varsovie, fut attaché, en 1812 et 1813, aux corps d'armée des généraux Régnier et Schwartzenberg, et assista, en 1814, à la bataille de Toulouse. Après avoir fait partie de la compagnie des volontaires royaux organisée à Bordeaux par La Rochejaquelein, il devint secrétaire d'ambassade en Sicile, puis à Naples, et remplit à cette cour les fonctions de chargé d'affaires, de 1817 à 1819. Il s'en démit pour entrer dans l'administration, fut sous-préfet de Bayonne (1824) et préfet du Cantal (1828).

M. de Panat avait obtenu, en 1827, le mandat électoral du Gers; il s'opposa à l'Adresse des 221 et ne quitta sa préfecture qu'après juillet 1830. Après être resté plusieurs années à l'écart, il revint à la Chambre, comme député de Lombez (1839), vota avec la droite contre les dotations, le droit de visite, l'indemnité Pritchard, la loi de régence, les fortifications, etc., et se retira, en 1846, pour laisser, disait-on, le champ libre à M. Léonce de Lavergne. Membre du conseil général de son département, depuis plus de vingt ans, il fut appelé, en juin 1848, à remplacer le général Subervie à l'Assemblée constituante. Il y prit souvent la parole, surtout dans les questions d'administration et de finances qui lui étaient familières. Bien qu'il eût accepté la République, il s'associa aux principes et aux actes du comité de la rue de Poitiers. A la Législative, où il représenta aussi le Gers, il fut élu par la majorité questeur pour les deux sessions, et s'unit à ses deux collègues, MM. Baze et Leflô (voy. ces noms), pour présenter un projet de décret sur la réquisition directe dont ils voulaient armer le président de l'Assemblée contre les projets de l'Élysée. Arrêté dans la nuit du 1er décembre 1851, il fut détenu quelque temps à Vincennes et renvoyé ensuite dans son département, où il vécut depuis dans la plus complète abstention politique. M. de Panat a reçu la croix d'honneur en 1814.

PANCKOUCKE (Ernest), libraire et littérateur français, né à Paris, en 1806, fils de Charles Panckoucke mort en 1844, travailla d'abord à la *Bibliothèque latine-française* publiée par son père. A la tête de l'importante typographie illustrée par trois générations de son nom, il est directeur-gérant du *Moniteur*. Notable commerçant de Paris et capitaine de la garde nationale sous Louis-Philippe, il a été décoré en avril 1844.

On a particulièrement de M. Ern. Panckoucke : *Œuvres complètes d'Horace*, traduites en vers (1834; nouv. édit., 1855); *Fables de Phèdre*, traduites en prose (1839), et des *Notices* ou *Commentaires* fournis à divers ouvrages édités par lui, tels que *Victoires, conquêtes, revers et guerres civiles des Français* (1834-1835, 14 vol.).

PANMURE (FOX MAULE, 2e baron), homme d'État et pair d'Angleterre, né le 22 avril 1801, à Brechin-Castle (comté de Forfar), se rattache par son grand-père à la famille écossaise du marquis de Dalhousie (voy. ce nom). Jusqu'en 1852, il a été connu sous le nom de lord Fox Maule. Élevé à la grande institution de Charterhouse, il obtint un brevet d'enseigne au 79e de highlanders (1819), régiment qu'il suivit au Canada, où son oncle était gouverneur, et donna sa démission, après douze ans de service (1831), en apprenant que son père venait d'être appelé à la Chambre des Lords et créé baron Panmure. La même année, il épousa la fille de lord Abercromby. Élu membre du Parlement à Perth (1835), où il l'avait emporté sur sir R. Peel, il débuta dans la carrière politique sous le ministère Melbourne, qui lui remit le sous-secrétariat de l'intérieur (avril 1835), puis la vice-présidence du bureau de commerce (juin 1841).

Le retour du parti conservateur aux affaires en septembre 1841 lui fit reprendre son siége à la Chambre des Communes, où, après avoir représenté de 1838 à 1841 le bourg d'Elgin, il avait ressaisi le mandat de Perth. Dévoué aux principes de l'école libérale, il n'appuya des mesures de sir R. Peel que la réforme des tarifs douaniers et modela sa conduite sur celle de lord John Russell qu'il avait pris pour chef. Aussi rentra-t-il avec lui au pouvoir et fut-il chargé du secrétariat de la guerre (juillet 1846); il le garda six ans et s'y fit remarquer par son expérience militaire et sa bonne administration. Il passa ensuite au bureau de contrôle où la Compagnie des Indes avait besoin d'un homme influent pour faire renouveler son privilége et, quelques semaines après, il était obligé de faire place au parti conservateur (février 1852). La même année, il quittait le nom de Maule pour prendre, en succédant à son père à la Chambre haute, le titre de lord Panmure.

Lorsque le cabinet de la coalition attira à lui les hommes modérés, lord Panmure refusa d'en faire partie; il ne voulut accepter que d'un ministère franchement wigh la difficile mission de réparer les fautes ou les malheurs de son prédécesseur à la guerre, le duc de Newcastle (février 1855). On sait que ce ministère, de création toute récente, n'était auparavant qu'une simple direction; rien n'y était organisé pour conduire d'une manière efficace une expédition lointaine. Lord Panmure eut beaucoup à faire et, s'il n'a pas immédiatement procédé à un remaniement complet, on le loua de la fermeté et du dévouement avec lesquels il s'est mis à l'œuvre. Depuis 1841, il fait partie du Conseil privé; il est lord-lieutenant

du comté de Forfar et il a reçu les insignes de l'ordre écossais du Chardon (1853) et ceux de grand-croix du Bain (1855). Sa femme étant morte sans lui donner d'enfants, il a pour héritier présomptif son frère, William MAULE, né en 1809.

PANOFKA (Théodore), célèbre archéologue allemand, né à Breslau, le 25 février 1801, fit ses études au gymnase Frédéric de cette ville, puis à l'université de Berlin. Sa thèse, *de Rebus Samiorum* (Berlin, 1822), lui avait déjà fait une certaine réputation dans le monde savant, lorsqu'il entreprit le voyage de Rome et fit au Capitole, dans une petite réunion de savants, qui devint bientôt l'institut romain, des cours très-goûtés sur les tragédies de Sophocle. Grâce à l'activité qu'il déploya, cet institut eut à Paris, dès 1827, une sorte de succursale qui servait d'intermédiaire entre l'Allemagne, la France et l'Italie. Il retourna à plusieurs reprises dans son pays, où le duc de Blacas l'avait chargé d'ordonner et de cataloguer les richesses de son musée. En 1828, le duc et le savant se rendirent ensemble à Naples, et M. Panofka entreprit à Nole des fouilles dont il consigna les résultats dans la *Feuille artistique* de Naples. Secrétaire de l'institut de Breslau depuis 1830, il devint six ans après membre ordinaire de l'Académie des sciences. En 1844, il fut nommé professeur à l'université.

Parmi les nombreux écrits de M. Panofka, qui unit souvent à l'érudition des vues originales, nous mentionnerons : *Lettre sur une inscription du théâtre de Syracuse* (Lettera sopra una inscrizione del teatro Siracusano; Fiesole, 1825); *Vases de prix* (Vasi di premio; Florence, 1826, avec planches); *Musée Bartoldiano* (Berlin, 1827); *Antiquités de Naples* (Neaples Antiken; Stuttgart, 1828); *Recherches sur les noms des vases grecs* (Paris, 1829); *Musée Blacas* (Paris, 1830-1833, 4 livraisons); *le Cabinet du comte de Pourtalès* (Paris, 1834); *Annales de l'Institut* (Annali dell' Instituto; Breslau, 1835); *Terres cuites du musée royal* (Terracotten des Kœnigl. Museums; Berlin, 1842); *la Mort de Chiron et de Patrocle* (der Tod des Skiron und des Patroclus; Ibid., 1846); *Scènes de la vie antique* (Bilder antiken Lebens; Ibid., 1843 et suiv.); *Grecques et Grecs d'après l'antique* (Griechinnen und Griechen nach Antiken Skizzirt; Ibid., 1844). Dans les *Mémoires* (Abhandlungen) de l'Académie royale de Berlin, M. Panofka a donné : *Jupiter et Égine* (1835); *Argos Panoptes* (1837); *sur Quelques ex-voto antiques* (Von einer Anzahl antiker Weihgeschenke, etc.; 1838); *l'Influence des divinités sur les noms des lieux* (Von dem Einflusse der Gottheiten auf die Ortsnamen; 1840-41); *sur Quelques mythes obscurs à propos des antiquités du musée royal* (über verlegene Mythen in Bezug auf die Antiken des Kœnigl. museums; 1830); *les Divinités des Grecs* (die Heilgœtter der Griechen; 1843); *Asklépios et les Asklépiades* (1845); *sur les Noms des vases peints* (von den Namen der Vasenbilder, etc.; 1848); *Parodies et caricatures des ouvrages de l'art classique* (Parodien und Caricaturen auf Werken der classischen Kunst; 1851); *les Vases à boire des Grecs et leurs ornements* (die Griech. Trinkhœrner und ihre Verzierungen; 1850); *Gemmes et inscriptions du musée royal de Berlin* (Gemmen mit Inschriften in dem Kœnigl. Museum zu Berlin; 1851); *Bacchus et les Thyades* (Dionysos und die Thyaden; 1852); *Essai d'un commentaire archéologique de Pausanias* (Proben eines archaeologischen Commentars zu Pausanias; 1853), et plusieurs autres dissertations sur la céramique, la religion ou la littérature de l'antiquité. Enfin, M. Panofka a pris part, avec M. Ed. Gehrard, à la rédaction des *Études d'archéologie romaine* (Hyperboreisch-rœm. Studien fur Archaeologie; Berlin, 1833, t. I), et il a fondé, en 1843, avec le même, la Société archéologique de Berlin, qui aujourd'hui compte parmi ses membres les savants les plus autorisés de l'Allemagne et des pays du Nord.

PANOFKA (Henri), violoniste et compositeur allemand, né à Breslau (Silésie), le 2 octobre 1808, d'une bonne famille, fit au collége Frédéric d'excellentes études, fut destiné au barreau, et n'apprit d'abord la musique que comme art d'agrement. Il eut pourtant d'habiles maîtres, et étudiant le violon avec sa sœur, il avait déjà obtenu, avant de sortir du collége, les applaudissements du public dans des concertos de Rose et de Viotti. Son père lui ayant enfin permis de laisser l'étude du droit pour se livrer tout entier à la musique, il prit des leçons d'Hoffmann et de Mayseder et, à partir de 1827, il parcourut avec succès les principales villes de l'Allemagne, donnant des concerts à Vienne, à Munich, à Berlin, à Dresde, à Prague et à Varsovie. A Berlin, il écrivit dans la *Gazette musicale* publiée sous la direction de Marx, et se fit remarquer par une critique judicieuse et originale. En 1834, il vint à Paris et habita alternativement les capitales de la France et de l'Angleterre. M. Panofka réussit brillamment au Conservatoire de Paris, dans ses concerts particuliers et dans ceux de M. H. Berlioz, puis il se tourna bientôt plus spécialement vers l'enseignement et la critique musicale, et écrivit à la fois dans la *Gazette musicale* de Leipsick, fondée par MM. Schumann et Schundke, et dans celle de Paris, ainsi que dans *l'Impartial*, *le Messager* et *le Temps*. — Il s'est fait connaître comme compositeur par des *Thèmes variés*, des *Rondos*, plusieurs grands *Morceaux de concert*, des *Études*, des *Ballades* et des *Rêveries*. Il a traduit en allemand la nouvelle *Méthode de violon* de M. Baillot.

PANSERON (Auguste), musicien français, né à Paris, le 26 avril 1795, et fils d'un professeur de chant et d'harmonie, intimement lié avec Grétry, entra tout enfant au Conservatoire et obtint, en 1806, le prix de solfége, en 1809, celui d'harmonie, en 1811 et 1812, ceux de violoncelle et de fugue. Il se livrait en même temps à l'étude du piano. Ayant remporté le grand prix de composition, il partit pour l'Italie en 1813. Il fit entendre à Rome, où il eut pour compagnons d'étude Garcia et Siboni, sa première messe, en 1814; il y composa un grand nombre de morceaux de musique, deux autres messes à grand orchestre et un opéra italien, *i Bramini*. De retour à Paris, il obtint la prolongation de sa pension pour deux années, qu'il employa à de fructueux voyages en Allemagne et en Russie. Il fit exécuter avec succès, dans le premier de ces deux voyages, un *Requiem*, un *De profundis* et une *Messe* écrite pour le prince Esterhazy, qui lui offrit la direction de sa chapelle.

En 1819, M. Panseron donna, sur un libretto d'Ancelot, un premier opéra-comique, *la Grille du parc*, suivi de deux autres du même genre, qui n'eurent qu'un médiocre succès. Il se livra alors à l'enseignement, et acquit une brillante réputation comme professeur. Ses compositions musicales se bornèrent à des romances, dont quelques-unes ne manquaient pas d'originalité et eurent de la vogue. Parmi celles avec paroles, nous rappellerons : *Petit blanc*, *la Ballade du cor*, *la Nouvelle Nina*, *le Songe de Tartini*, *Appelez-moi je reviendrai*, *Vogue ma nacelle*, *Au revoir*, etc., etc. Ses romances pour cor, hautbois, flûte, clarinette, violon, violoncelle, étaient

aussi fort goûtées dans les salons et les concerts. On compte de M. Panseron plus de 500 *romances* et 200 *nocturnes*, plusieurs *messes* solennelles et un grand nombre de compositions pour les pensionnats, la Société des orphéonistes, etc. Son morceau religieux le plus estimé est le *Pie Jesu*, composé pour le service funèbre de son professeur Gossec.

Professeur de chant au Conservatoire, depuis 1826, M. Panseron a formé d'excellents élèves; mais c'est surtout par ses ouvrages didactiques, traduits dans toutes les langues et adoptés dans tous les conservatoires de la France et de l'étranger, qu'il a bien mérité de l'art musical. Cette série d'ouvrages élémentaires, qui se succèdent depuis plusieurs années, comprend un *A B C musical*, un *Traité d'harmonie pratique*, des *Méthodes* et *Solféges* spéciaux pour toutes les voix. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1843.

PAPE (Jean-Henri), industriel français d'origine allemande, né dans le Hanovre, en 1789, fut d'abord ébéniste et quitta son pays pour échapper à la conscription. En 1810, il entra chez Pleyel, alla, quelques années après, se perfectionner en Angleterre et fonda à son retour une fabrique de pianos dont les premiers produits figurèrent à l'exposition de 1827. Une de ses principales innovations a été de placer les marteaux au-dessus des cordes. Plus tard, il donna le *piano organisé*, piano vertical augmenté d'un physharmonica; le *piano hexagone*, en forme de guéridon; le *piano-console*, réduit aux plus petites dimensions, et emprunta diverses améliorations à des systèmes anglais. On lui doit encore la substitution du feutre à la peau pour la garniture des marteaux et une machine à scier en spirale, qui porte aujourd'hui son nom et qui donne des feuilles d'ivoire de 15 pieds de longueur sur 2 et 3 de largeur. M. J. H. Pape, qui a figuré à toutes les expositions industrielles, nationales ou étrangères, depuis 1827, a obtenu deux médailles d'argent, trois médailles d'or (1827-1844), et la décoration en juillet 1839. Le fils et le neveu de M. Pape ont embrassé, depuis quelques années, la même industrie.

PAQUIS (Amédée), littérateur français, né vers 1800, occupa d'abord quelques emplois dans l'enseignement et composa en 1828 une *Nouvelle grammaire latine*. Depuis 1830, il s'est plus particulièrement fait connaître par la traduction d'un grand nombre d'ouvrages d'histoire ou d'imagination, tels que : *les Exclusifs* (1830, 5 vol.)., et *Oui et non* (1830, 4 vol.), romans de lord Normanby; *la Dame noire de Doona* (1834, 2 vol.), de Maxwell; *les Soirées de Dresde* (1834, 2 vol.), de Spindler; *le Robinson suisse* (1836, 2 vol.), de Wyss; *Ferdinand* (1856), et l'*Histoire de l'Europe pendant la révolution française* (1832, 2 vol.), de sir A. Alison; l'*Histoire d'Allemagne* (1835, 2 vol. in-8), de Pfister. Il a aussi fourni à la *Collection* de M. Parent-Desbarres une *Histoire d'Espagne et de Portugal* (1846-1848, 2 vol. in-8), d'après les meilleurs écrivains espagnols et allemands, et a donné beaucoup d'articles à l'*Encyclopédie des gens du monde*.

PARADIS (Jean-Baptiste), journaliste français, né à Lyon, en janvier 1827, et fils d'un des notables négociants en soieries de cette ville, resta, après avoir achevé ses études, quatre ans dans la maison de commerce de son père. La révolution de Février le jeta dans une autre carrière. Dès le 27, il fonda à Lyon un petit journal, *le 24 Février*, de la nuance démocratique de M. Buchez, et qui ne vécut que quelques semaines. Il écrivit ensuite dans *la Constitution* et *la Liberté*, journaux de la même ville. Il vint à Paris en mars 1849, pour y faire son droit, mais il y céda de nouveau à son penchant pour le journalisme. Il prit part successivement à la rédaction de *l'Événement* (1851), du *Bien-être universel*, journal hebdomadaire de M. de Girardin (1852), puis passa à *la Presse*, à laquelle il donna, jusqu'en 1854, des articles d'économie politique. Depuis lors il rédige le bulletin financier du *Constitutionnel* et la partie industrielle de la *Revue franco-italienne*.

PARANA (Honorio-Hermeto CARNEIRO-LEAO, marquis DE), homme d'État brésilien, né, vers 1802, dans la province de Minas-Geraes, était déjà connu comme jurisconsulte, lorsque ses compatriotes le désignèrent, en 1828, pour la députation. Après quatre élections successives, il passa, en 1842, au Sénat, où l'appelait le choix de l'empereur Pedro II. Il attira peu l'attention publique avant l'époque si troublée de la régence (1831); il devint alors l'un des plus fermes champions de la légalité et de la constitution. Il prit un rôle également important dans la presse et à la tribune, par ses écrits, ses discours et ses actes. Il fit trois fois partie des combinaisons ministérielles du parti conservateur; aux premiers temps de la régence, puis en 1842, enfin, en 1853, avec la présidence du conseil. Même après avoir été ministre, il a accepté, en certaines circonstances, des fonctions secondaires, telles que la direction des provinces de Rio-Janeiro et de Fernambuco, où il a souvent maintenu l'ordre en payant énergiquement de sa personne. Plus récemment, son ami, M. Paulino de Souza, alors ministre des affaires étrangères, lui confia la mission délicate d'aller négocier avec Montevideo, les Argentins d'Urquiza et le Paraguay, un traité d'alliance offensive contre Rosas (octobre 1851). Cette tâche très-habilement remplie lui valut le titre de vicomte de Parana. Il fut créé marquis deux ans plus tard.

Lorsqu'en 1853, il fut invité par l'empereur actuel à composer un nouveau cabinet, il groupa autour de lui quelques notabilités de l'ancienne opposition libérale, et crut qu'il était nécessaire, pour se maintenir au pouvoir, de modifier profondément la loi électorale. En conséquence, une loi votée en 1855 substitua à l'élection par scrutin de liste et par province l'élection individuelle et par district; elle a en outre établi un certain nombre d'incompatibilités entre les fonctions publiques et le mandat parlementaire. — M. de Parana est mort dans l'exercice de ses fonctions ministérielles, au mois de septembre 1856.

PARANDIER (Auguste-Napoléon), ingénieur français, ancien député, né en 1804, entra à l'École polytechnique en 1823, et à l'École des ponts et chaussées en 1825. Sous le règne de Louis-Philippe, il acquit, comme ingénieur, une assez grande réputation dans le département du Doubs et fut envoyé à la Chambre des Députés par le collége de Montbéliard, pour soutenir les prétentions de la vallée du Doubs contre celles de la vallée de l'Ognon, dans les débats relatifs au tracé du chemin de fer de Dijon à Mulhouse. Il ne réalisa point les espérances de ses commettants; mais, malgré cet échec, il vota constamment avec la majorité, repoussa la réforme électorale et parlementaire et soutint de son vote toute la politique de M. Guizot. Depuis la révolution de 1848, il n'a plus reparu dans les assemblées politiques. Il est aujourd'hui ingénieur en chef de première classe à Besançon et officier de la Légion d'honneur.

PARAVEY (Jean-Baptiste), prêtre français, né

à Gray (Haute-Saône), en 1767, venait d'entrer dans la congrégation des bénédictins de Saint-Maur, lorsque la Révolution supprima tous les ordres religieux. Après avoir servi quelques mois à l'armée du Rhin, il revint dans son pays natal et suivit les affaires commerciales de ses parents. La droiture de ses décisions dans les différents arbitrages dont il fut chargé le fit nommer membre du tribunal de commerce, qu'il présida même pendant sept années. Décidé à rentrer en religion, il fit sa théologie au séminaire de Saint-Sulpice et fut ordonné prêtre en 1826, étant presque sexagénaire. Nommé vicaire de Saint-Germain l'Auxerrois, il dut, en 1830, à un acte de courage, un moment de célébrité : pendant que tout le clergé se cachait ou prenait la fuite, il ne craignit pas d'aller de lui-même bénir les morts de Juillet, enterrés devant la colonnade du Louvre et, pour ainsi dire, consacrer l'œuvre révolutionnaire des trois jours. A six mois de là, le 13 février 1831, lorsqu'un peuple furieux saccagea l'église de Saint-Germain, où s'étaient célébrées des cérémonies légitimistes, on respecta, dans le presbytère, la chambre de l'abbé Paravey, *le prêtre des tombes du Louvre*, comme on l'appelait. Quelques jours après, celui-ci recevait la décoration. Ce digne homme, que la vie la mieux remplie comme prêtre et comme citoyen, recommandait à l'estime publique, est chanoine au chapitre de Saint-Denis, depuis plusieurs années.

PARAVEY (Charles-Hippolyte DE), orientaliste français, né le 25 septembre 1787, à Fumay (Ardennes, fut admis, en 1803, à l'École polytechnique, où, plus tard, il exerça les fonctions de sous-inspecteur, passa dans le service des ponts et chaussées et prit, après 1848, sa retraite comme ingénieur. Il est décoré de la Légion d'honneur.

Connu par des recherches paradoxales sur la chronologie et les antiquités des peuples d'Orient, M. Paravey a publié : *Aperçu des mémoires sur l'origine de la sphère* (1821, in-8); *Nouvelles considérations sur le planisphère de Denderah* (1822, in-8); *Essai sur l'origine unique et hiéroglyphique des chiffres et des lettres de tous les peuples* (1826; in-8); *de l'Origine des peuples du plateau de Bogota* (1825, in-8); *du Nom de la Judée* (1826); *Documents hiéroglyphiques* (1838), emportés d'Assyrie et conservés en Chine et en Amérique sur le déluge de Noé; *Dissertations sur les Amazones* (1840); *Pau, les Pyrénées et la vallée d'Ossau* (1847, in-8); et divers mémoires, extraits la plupart de *l'Université catholique : sur la Découverte de la poudre à canon, Chronologie biblique, des Symboles antiques exprimant le nom de Dieu, Illustrations hiéroglyphiques de l'astronomie* (1850-1857, in-8), etc.

PARAVIA (Pierre-Alexandre), littérateur italien, né à Zara (Dalmatie), le 17 juin 1797, et fils d'un colonel au service de la république de Venise, fit de sérieuses études au lycée fondé dans cette ville par Napoléon, y devint conservateur de la bibliothèque, dont il dressa le catalogue, et fut reçu docteur en droit et en philosophie, en 1818, à l'université de Padoue, où il eut pour condisciples Roveretano, Rosmini et Tommaseo. Il se fit connaître par un grand nombre d'articles dans les journaux sur la littérature nationale et par une suite de monographies, entre autres celles de *Joseph Bartoli* (Padoue, 1818), d'*Alphonse Varani* (Venise, 1820), d'*Antonio Canova* (Venise, 1822), d'*Onofrio Minzoni* (Modène, 1828). En 1822, il fut nommé correspondant de l'Académie de la Crusca. Il donna à cette époque quelques traductions du latin, notamment celle des *Lettres de Pline le Jeune*, qui eut cinq éditions (Venise, 1830-1837; Turin, 1834-1856).

Après avoir été successivement officier de la délégation royale, et du gouvernement vénitien, au service de l'Autriche, M. Paravia fut appelé par le roi Charles-Albert à la chaire d'éloquence italienne de l'université de Turin, en 1832, créé chevalier en 1834, nommé professeur de mythologie à l'Académie des beaux-arts et à l'Académie albertine, professeur d'histoire nationale aux mêmes académies; enfin membre du conseil royal. Il a publié le résumé de ses cours pendant sept années, sous les titres : *des Relations du christianisme* (Delle Relazioni del Cristianesimo); *le Sentiment national et la littérature* (Sentimento patrio colla letteratura); *le Système mythologique de Dante* (Sistema mitologico del Dante; 1837-1839). — M. Paravia, qui était correspondant de l'Institut de France, est mort en 1857.

Parmi ses autres ouvrages, il faut citer : *Mémoires de littérature et d'histoire vénitiennes* (Memorie veneziane di Letteratura et Storia; Turin, 1850); *Traité de l'épigraphie vulgaire* (Trattato dell' Epigrafia volgare; Ibid., 1854); *Mémoires de littérature et d'histoire piémontaises; Leçons d'histoire subalpine;* un recueil des plus beaux morceaux de toute la poésie italienne, sous le titre de *Canzoniere;* des articles sur les langues ou les littératures française et espagnole; une traduction du poëme de *la Danse* (la Danza), de Quintana; et un certain nombre de pièces dans le *Dictionnaire esthétique* de M. Tommaseo.

PARCHAPPE (Charles-Jean-Baptiste), général français, député, est né à Épernay (Marne), le 4 avril 1787. Issu d'une famille anoblie par Henri IV au siége d'Épernay, il fit ses études militaires à l'École de Fontainebleau (1804). Sous-lieutenant d'infanterie en 1806, il se trouva aux siéges de Stralsund et de Colberg, à l'expédition du Danemark, aux batailles de Ratisbonne et d'Ebersberg; décoré à Essling, capitaine de voltigeurs en 1811, il fut blessé à Wagram et en Russie, et sa conduite durant la retraite fut digne des plus grands éloges. En 1814, plusieurs actions d'éclat lui valurent le grade de chef de bataillon; en 1815, il prit part à la campagne de Waterloo.

Renvoyé dans ses foyers, M. Parchappe rentra bientôt au service et fit la campagne de 1823, en Espagne; il venait d'être mis à la tête du 51ᵉ de ligne et allait s'embarquer pour la Guadeloupe lorsque la révolution de 1830 éclata. Il se mit aussitôt à la disposition de La Fayette, prit possession de la Bourse, qu'il fit évacuer, et fut un des commissaires envoyés, le 1ᵉʳ août, à Saint-Cloud pour traiter de l'abdication de Charles X. A son retour, il prit le commandement du 15ᵉ de ligne. Il contribua, sous les ordres du général Aymard, à réprimer la sanglante insurrection de Lyon (1834) et fut promu, l'année suivante, au grade de maréchal de camp (1835). Après avoir été longtemps employé dans le département des Bouches-du-Rhône, M. Parchappe a été créé général de division le 12 juin 1848 et atteint, en 1851, par la loi sur la mise à la retraite. En 1852, il s'est présenté comme candidat du gouvernement aux électeurs d'Épernay, qui l'ont nommé député au Corps législatif et l'ont réélu en 1857. Il a été promu, en décembre 1851, grand officier de la Légion d'honneur.

PARCHAPPE (Max), médecin français, né vers 1800, suivit les cours de la Faculté de Paris, qui lui conféra, en 1827, le diplôme de docteur. Il exerçait son art à Rouen, où il était professeur de physiologie à l'École secondaire lorsque, vers

1840, il succéda à M. Foville dans la direction de l'asile des aliénés de cette ville. En 1850, il fut nommé inspecteur général de première classe du service des aliénés et des prisons. M. Parchappe, chevalier de la Légion d'honneur en 1846, a été élevé, en 1855, au rang d'officier.

M. le docteur Parchappe, comme écrivain spécialiste, a continué avec distinction les doctrines de Pinel et d'Esquirol, surtout dans les ouvrages suivants : *Recherches sur l'encéphale* (1836, 2 part., in-8); *Causes de l'aliénation mentale* (1839); *Traité théorique et pratique de la folie* (1841, in-8), série d'observations et de documents nécroscopiques; *des Principes à suivre dans la fondation des asiles d'aliénés* (1851-1853, gr. in-8). On a encore de lui : *de la Nature et du traitement du choléra* (1832), avec M. Foville; *du Cœur, de sa structure et de ses mouvements* (1844, in-8), etc.

PARDOE (miss Julia), femme auteur anglaise, née à Beverley (comté d'York), vers 1806, et fille d'un officier d'état-major d'origine espagnole, montra de bonne heure pour les lettres des dispositions naturelles, que fortifia une excellente éducation. A treize ans, elle composa un volume de vers, et quelque temps après un roman historique, *Lord Morcar d'Hereward*, dont le sujet était emprunté au règne de Guillaume le Conquérant. Sa santé décida sa famille à l'envoyer en Portugal, où elle passa quinze mois. A son retour elle écrivit, sur les instances de la princesse Augusta, qui s'était déclarée sa protectrice, deux volumes d'anecdotes, de nouvelles et d'esquisses de mœurs sur le pays qu'elle venait de quitter : *Traits and traditions of Portugal*. Ce livre, écrit au courant de la plume et dans un amusant désordre, eut deux éditions successives.

Encouragée par le succès, miss Pardoe, bien jeune encore, prêta une collaboration active aux recueils périodiques et publia deux romans : *Spéculation* et *les Mardens et les Daventrys;* puis de nouvelles études de mœurs étrangères, qui étaient le fruit d'un séjour assez prolongé à Constantinople pendant la terrible invasion du choléra en 1835 : *la Cité du sultan* (City of the sultan; 1836); *le Roman du harem* (the Romance of the harem; 1839), nouvelles; et *les Beautés du Bosphore* (the Beauties of the Bosphorus). Citons du même auteur : *le Fleuve et le désert* (the River and the Desert; 1838), tableau de la France méridionale; *la Cité du magyar* (City of the magyar; 1840), essai historique sur la Hongrie et ses institutions, sa première excursion dans le domaine de l'histoire; *le Manoir hongrois* (the Hungarian Castle); un grand ouvrage sur *Louis XIV ou la Cour de France au* XVIIe *siècle* (Louis the XIVth, 1847); suivi, à peu d'intervalle, de la *Vie de François I*^{er} et de la *Vie de Marie de Médicis*. Mais ces essais dans un genre supérieur à la nature de son talent eurent un médiocre succès. Heureusement des œuvres de pure imagination ont ramené sur elle l'attention publique, telles que : *les Confessions d'une jolie femme* (the Confessions of a pretty Woman); *les Beautés rivales* (the Rival Beauties); *Reginald Lyle; la Femme jalouse* (the Jealous Wife; 1855), etc.

PARENT-DESBARRES (N...), libraire français, né à Clamecy, en 1798, fut d'abord professeur à l'institution royale des chevaliers de Saint-Louis fondée par Louis XVIII. Après 1830, il ouvrit à Paris un établissement de librairie spécialement consacré aux ouvrages de morale, de piété et d'éducation. Il dirige depuis 1836 la *Revue catholique*, et il a pris une part fort active à la rédaction de l'*Encyclopédie catholique*, où il a inséré la plupart des articles biographiques. On a de lui, sous les initiales P. D., une traduction de l'*Histoire de Jésus-Christ* de Stolberg (1838, 2 vol. in-8) et plusieurs *Abrégés historiques* sur l'Espagne (1839), la France (1840), la Pologne (1842), etc.

PARFAIT (Noël), littérateur français, ancien représentant, né à Chartres, le 30 novembre 1814, prit part à la révolution de 1830 et reçut la décoration de Juillet. Affilié aux sociétés républicaines, il fut traduit au mois de septembre 1833 devant la Cour d'assises, comme auteur d'un poëme intitulé : *l'Aurore d'un beau jour*, apologie de l'insurrection de juin, et condamné à deux ans de prison et à 500 fr. d'amende. A la même époque, il publia un recueil de *Philippiques* (1832-1834), satires adressées au roi, au peuple, aux ministres, etc., et une réplique à M. Barthélemy. En 1836, il entra à la rédaction de *la Presse*, et pendant longtemps, il passa pour fournir à M. Th. Gautier le canevas de ses feuilletons dramatiques. La révolution de Février lui donna un rôle politique; après avoir été commissaire du gouvernement dans l'Eure-et-Loir, il alla représenter ce département à l'Assemblée législative et y prit place à l'extrême gauche. Lors du coup d'État du 2 décembre, il fut compris au nombre des représentants expulsés et se réfugia en Belgique.

On a encore de M. Noël Parfait quelques drames : *Fabio le novice* (1841); *un Français en Sibérie* (1843), avec M. Ch. Lafont; *la Juive de Constantine* (1846), avec M. Th. Gautier, ainsi que plusieurs poésies politiques, publiées de 1848 à 1851.

PARIEU (Marie-Louis-Pierre-Félix Esquirou de), homme politique français, membre de l'Institut, né à Aurillac le 13 mars 1815, d'une ancienne famille de robe, dont quelques membres au siècle dernier se sont distingués dans les sciences, acheva dans la maison de Juilly ses études commencées au collége de Lyon et se fit remarquer de bonne heure par des habitudes d'esprit sérieuses, l'amour du travail et un besoin de connaissances porté sur les objets les plus variés. Tout en faisant son droit à Paris et à Strasbourg, il s'occupait d'économie politique, d'histoire naturelle et même de philologie. Reçu docteur en droit, M. de Parieu épousa en 1841 Mlle Durant de Juvisy, dont la famille se rattache à Pascal, et se fit inscrire au barreau de Riom où ses relations et sa valeur personnelle lui avaient déjà conquis une honorable position, quand la révolution de 1848 éclata.

Élu représentant à l'Assemblée constituante dans le département du Cantal, le second sur sept, M. de Parieu se fit aussitôt remarquer au sein de diverses commissions par son zèle et son aptitude dans les travaux préparatoires. Parmi les discours qui le signalèrent à l'Assemblée et au public, il faut citer celui inséré au *Moniteur* du 6 octobre 1848, sur l'ensemble des articles de la Constitution républicaine relatifs à l'élection du président. Dans ce discours, M. de Parieu, d'accord en cela avec la minorité avancée de la Constituante, demandait que le président de la République fût nommé par l'Assemblée et non par le pays, et il déduisait avec une rare intelligence des institutions républicaines, les complications et les dangers qui devaient naître du système qui a prévalu. Ses votes appartenaient du reste à la fraction la plus modérée de la majorité républicaine. Il approuva le bannissement à perpétuité de la famille d'Orléans, repoussa l'impôt progressif, le droit au travail, l'abolition de la peine de mort, se prononça avec la gauche pour les deux Chambres, et avec la droite pour le vote à la

commune, et appuya la proposition Rateau qui mit fin à la Constituante.

M. de Parieu fut réélu à l'Assemblée législative, et s'y fit de plus en plus apprécier comme un des hommes les plus estimables et les plus utiles du parti, qui, sous le nom de parti de l'ordre, travaillait à une sorte de restauration politique et religieuse. Appelé au ministère de l'instruction publique dans le cabinet inauguré par le message du 31 octobre 1849, il occupa ce poste jusqu'au 13 février 1851. C'est sous son administration que fut présentée, discutée et votée la loi organique du 15 mars 1850, qui, en éparpillant l'autorité en matière d'enseignement, entre 86 recteurs et 86 conseils d'académies départementales, où l'influence locale du clergé était sans contre-poids, paraissait sacrifier les droits de l'État à toutes les exigences de l'Église. Il laissa du moins après lui la réputation d'un administrateur actif, jaloux de se rendre compte des droits de chacun et de l'utilité de chaque mesure; et si les institutions de l'université ont pu souffrir des concessions faites aux passions ou aux intérêts d'un parti, les personnes n'ont jamais eu qu'à se louer de son équité et de sa bienveillance.

Après le coup d'État du 2 décembre, M. de Parieu fut nommé président de la section des finances au conseil d'État; il a été élevé à la vice-présidence de ce corps en 1855. Nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1850, il a été promu officier en 1852 et commandeur en 1854. Il est aussi grand-croix de l'ordre de Saint-Grégoire le Grand. En 1856, il est entré à l'Académie des sciences morales et politiques, dans la nouvelle section d'administration, en remplacement de M. Bineau non acceptant. Il est membre de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Clermont, et de l'Académie de législation de Toulouse.

M. de Parieu est auteur de divers ouvrages, entre autres : *Études historiques et critiques sur les actions possessires* (Paris 1850, in-8); *Essai sur la statistique agricole du département du Cantal* (Aurillac 1853, in-8); *Histoire des impôts généraux sur la propriété et le revenu* (1856, in-8). Il a donné un grand nombre d'articles de jurisprudence et d'économie politique dans plusieurs recueils, particulièrement dans le *Journal des économistes* et la *Revue contemporaine*.

Son père, M. Hippolyte Esquirou de Parieu, maire d'Aurillac depuis la Restauration, et membre du conseil d'arrondissement, a remplacé son fils dans la vie parlementaire en 1852, comme député au Corps législatif pour l'une des deux circonscriptions du Cantal où il a été réélu en 1857. Il est officier de la Légion d'honneur.

PARIS (Alexis-Paulin), érudit français, membre de l'Institut, né à Avenay (Marne), le 25 mars 1800, vint à Paris encore jeune se livrer à ses goûts pour la littérature et, se jetant dans les grands débats de l'époque, publia une assez équitable *Apologie de l'école romantique* (1824, in-8). Il prit part à la rédaction d'un grand nombre de recueils littéraires et de journaux, et donna une traduction du *don Juan* de Byron (1827, 2 vol. in-12), dont le succès l'enhardit à publier la traduction complète des *OEuvres* du poëte (13 vol. in-8, 1830-1832), y compris les *Mémoires* publiés par Thomas Moore.

Admis par la protection du duc Decazes, comme employé au département des manuscrits de la Bibliothèque royale, M. P. Paris poursuivit à son aise ses études de prédilection sur la littérature du moyen âge et se consacra surtout à faire connaître les épopées chevaleresques restées jusque-là manuscrites. Il donna une édition du roman de *Berte aus grands piés*, précédée d'une *Dissertation sur les romans des douze pairs* (1832, in-8), et joignit à la traduction d'*Hector Fieromasca*, roman de d'Azeglio, un *Essai sur les romans historiques du moyen âge* (1833). Le caractère et l'origine de ces épopées chevaleresques ayant soulevé des discussions, il soutint une polémique assez vive contre M. Michelet et inséra un examen critique du système de Fauriel dans son édition de *Garin le Loherain* (1833, 2 vol. in-12). La même année il donnait son *Romancero français* (1833, in-12), qui fut suivi d'une édition des *Grandes Chroniques de Saint-Denis* (1836-1838, 6 vol. in-12).

La mort de Raynouard, dont les études sur les troubadours avaient ouvert la voie à celles de M. Paris, lui marqua, pour ainsi dire, sa place à l'Institut. Élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres le 2 juin 1837, il fut attache peu de temps après à la commission chargée de continuer l'*Histoire littéraire de la France*. Il continua ses publications personnelles, notamment celles du catalogue raisonné qu'il avait commencé en 1836 sous le titre : *les Manuscrits français de la Bibliothèque du roi*, et qui comptait déjà sept volumes. Il édita *la Chanson d'Antioche composée au* XII*e siècle par Richard, renouvelée par Graindor de Douai* (1848, 2 vol. in-12), lut à l'Académie de curieuses recherches sur l'auteur du *Songe du Vergier* insérées au tome XI de son *Recueil* (1842), et fournit aux journaux de nombreuses dissertations sur des points contestés ou obscurs de notre histoire. On le vit particulièrement soutenir des polémiques au sujet du catalogue des manuscrits de la Bibliothèque royale, prendre part à la discussion sur la découverte supposée du cœur de saint Louis et engager avec M. F. Génin (voy. ce nom), comme lui un des interprètes de la vieille langue française, une contestation qui dégénera en une véritable querelle. Les journaux et recueils auxquels il a particulièrement collaboré, appartenant en général à l'opinion légitimiste, sont *l'Universel*, *la Vieille France* et *la Jeune France*, *la Quotidienne*; etc.

M. Paris est devenu successivement premier employé et conservateur adjoint des manuscrits de la Bibliothèque royale. En 1851, une chaire de langue et de littérature du moyen âge fut créée pour lui au Collége de France. Il est, depuis le 2 juin 1837, chevalier de la Légion d'honneur.

PARIS (Antoine-Louis), archiviste français, frère du précédent, né à Épernay, le 14 août 1802, a longtemps été archiviste de la ville de Reims et attaché à la commission des monuments historiques. Il a publié ou édité un certain nombre d'ouvrages et de documents inédits, entre autres : *Reims pittoresque, ancien et moderne* (1836); *Chronique de Reims* (1837); *Négociations, lettres et pièces relatives au règne de François II* (1841); *Mémoires de F. Maucroix, chanoine de l'église de Reims*, avec *Notes* (1842, 2 vol.); les *OEuvres* du même (1854, 2 vol.); les *Toiles peintes et tapisseries de la ville de Reims* (1843, 2 vol. in-4, avec planches); *Catalogue des imprimés de la bibliothèque de Reims* (1843-44, 2 vol.); *Remensiana* (1845); *le Livret de la bibliothèque de Reims* (1846); *Résumés séculaires de l'histoire du peuple de Dieu* (1852), et de nombreux articles dans divers recueils.

PARIS (Claude-Joseph), musicien français, né à Lyon, en 1810, fut admis au Conservatoire de Paris, comme élève de Le Sueur et remporta le grand prix en 1825, avec une cantate intitulée *Herminie*. En Italie, il fit jouer à Venise un opéra bouffe en un acte, *le Billet de logement*

(l'Alloggio militare; 1829). Il a donné à Paris une messe de *Requiem* (1830), et un opéra-comique, *la Veillée*, qui n'obtint que peu de succès à la salle Ventadour. Depuis, soit à Lyon, soit à Paris, il s'est plus occupé d'enseignement que de composition.

PARIS (John Ayrton), médecin anglais, né le 7 août 1785, à Cambridge, où il fit ses études et prit de bonne heure le diplôme de docteur, fut attaché, en 1807, à l'hôpital de Westminster et exerça ensuite sa profession à Penzance (Cornouailles); il y fonda une société de géologie, la première de ce genre en Angleterre. De retour en 1810 à Londres, il devint président du Collége des médecins, qui l'a toujours maintenu dans ces fonctions depuis 1844. Il fait également partie de la Société royale. — Le docteur Paris est mort le 24 décembre 1856.

Il s'est fait connaître par des travaux importants : *Vie de sir Humphry Davy* (Life of sir H. Davy; 1810); *la Médecine légale* (Medical jurisprudence), avec M. Fonblanque: un traité sur *la Diète* (On Diet; 1821); une *Pharmacologie;* un autre traité sur *la Chimie médicale* (Medical chemistry; 1833); et *la Philosophie du plaisir* (Philosophy in sport), plusieurs fois réimprimé.

PARISOT (Valentin), littérateur français, né vers 1805, fut élève de l'École normale et, après avoir été attaché au corps enseignant de plusieurs colléges, fut nommé, en 1841, professeur à la Faculté de Rennes, d'où il passa ensuite à celle de Grenoble. Il occupe, depuis 1854, la chaire de littérature étrangère à Douai. Collaborateur de la *Biographie universelle*, de l'*Encyclopédie des gens du monde*, et de la *Revue universelle*, il a traduit Ésope (1830), Pline le Jeune, les petits poëmes de Virgile, Salluste, et publié : un *Dictionnaire géographique* (1828) d'après Vosgien; un *Dictionnaire mythologique* (1832-1833, 3 vol. in-8), comme supplément à la *Biographie* Michaud, et un *Dictionnaire classique de mythologie comparée* (in-18); plusieurs petits traités pour l'*Encyclopédie populaire*, des précis historiques, une *Géographie de la France*, etc., et, avec M. Liskenne, des éditions classiques d'auteurs grecs et latins. Son dernier ouvrage est une traduction annotée du *Râmâyana* (1853, in-8), poëme sanscrit, dont il n'a paru qu'un volume.

PARKER (Théodore), théologien américain, est né en 1810, à Lexington (État du Massachussets). Fils d'un cultivateur, il étudia la théologie chez les unitaires de Cambridge, prit ses grades en 1836 et fut reconnu ministre d'une paroisse de Roxbury. De 1840 à 1842, il collabora assidûment au *Christian examiner* et forma, en 1843, un recueil de ses principaux articles, sous le titre : *Critique et mélanges* (Critical and miscellaneous writings; in-8). A cette époque, il publia un *Discours sur des matières religieuses* (a Discourse of matters relating to religion; 1842, in-8), où il exposait les motifs qui le forçaient de s'écarter des principes acceptés par ses coreligionnaires, au sujet de l'autorité de l'Église, de l'infaillibilité des Écritures et du caractère divin attribué à la personne du Christ. Mis au ban des communions unitaires de Boston, il organisa, avec l'aide de ses amis et adhérents, une société dissidente qui prit le nom de Vingt-huitième Société congrégationnelle de Boston. Prêtre rationaliste sans église, théoricien politique sans parti, il agite dans ses sermons, devant un petit nombre de fidèles, toutes sortes de sujets, questions de morale ou de charité, économie politique et domestique, guerre, réforme, esclavage.

On a encore de lui : *du Déisme, de l'athéisme et de la théologie populaire* (Sermons of theism, atheism and the popular theology); *Discours, harangues et sermons* (Discourses, addresses and occasional sermons; Boston, 1852, 2 vol.); *Dix sermons sur la religion* (Ten sermons of religion); *le Temps passé* (Old age; 1854), etc.

PARKER (sir William), marin anglais, né en 1781, à Almington-Hall (comté de Stafford), appartient à la même famille que le présent comte de Macclesfield (voy. ce nom). Destiné dès son enfance au service maritime, il assista à l'occupation de Saint-Domingue (1796) et venait d'être nommé capitaine lorsqu'il contribua à la capture de deux bâtiments espagnols de force supérieure (1801). Le 13 mars 1806, à bord de *l'Amazone*, il soutint contre la frégate française *la Belle Poule*, appartenant à l'escadre de l'amiral Linois, un combat opiniâtre dans lequel il eut l'avantage. D'autres actions militaires, notamment la prise de la citadelle du Ferrol (1809), lui valurent en 1815 la décoration du Bain.

Élevé au grade de contre-amiral en 1830, il commanda la flotte anglaise mouillée dans le Tage et fit, contre les partisans de don Miguel, une démonstration menaçante. A son retour, il fut appelé, sous les deux ministères de lord Melbourne, dont il partageait les opinions libérales, à faire partie du cabinet en qualité de lord de l'Amirauté (1834-1841). Mais à cette dernière date, il succéda à l'amiral Elliot dans le commandement des opérations navales en Chine. Soutenu par le corps du général Gough (voy. ce nom), il conquit Chusan, Ning-po, Tschapoo, força l'entrée du fleuve Jaune et, apparaissant devant Nankin, il traita de la paix avec les plénipotentiaires chinois, que l'épouvante avait saisis. Cette campagne brillante lui valut les remercîments des deux Chambres et le titre de baronnet (1844). Bientôt après, il commanda l'escadre de la Méditerranée, où, lors des mouvements révolutionnaires de l'Italie (1847-1848), il se fit remarquer par son énergie en différentes occasions. Dans l'automne de 1849, il s'avança jusqu'aux Dardanelles, pour encourager le sultan dans sa résistance aux prétentions de l'Autriche et de la Russie à propos des réfugiés hongrois. L'année suivante, il vint appuyer par sa présence à Athènes les réclamations adressées par M. Wyse au gouvernement grec; en bloquant tous les ports, il força le roi Othon (voy. ce nom) à indemniser le juif Pacifico. Nommé, en avril 1851, amiral du pavillon bleu, il déposa le commandement entre les mains de sir Dundas; en 1854, il a pris les fonctions de directeur du port de Plymouth.

PARKER (John), homme politique anglais, né en 1799, à Woodthorpe, près Sheffield, et élevé dans un collége du Derbyshire et à l'université d'Oxford, étudia le droit à Lincoln's Inn et fut admis, en 1824, au barreau. Attaché au ressort judiciaire des comtés du nord, il a longtemps pratiqué sa profession avec honneur. La réforme parlementaire de 1832 lui ouvrit l'accès de la carrière politique; élu député à Sheffield, il représenta cette ville sans interruption pendant vingt ans (1832-1852). Whig d'opinion et partisan déclaré des réformes praticables dans le gouvernement, il a été investi à diverses reprises de hautes fonctions qui lui donnaient entrée au conseil, sans voix délibérative; ainsi il a été, sous lord Melbourne, lord de la Trésorerie (1836-1841), et sous lord J. Russell, secrétaire adjoint de cette administration (1846-1849) et premier secrétaire du Conseil de l'amirauté (1849-1852). Ces dernières fonctions l'ont fait entrer au Conseil privé (1853).

PARKMAN (Francis), littérateur américain, né à Boston, le 16 septembre 1823, fit, à sa sortie du collége de Harvard en 1844, un voyage à travers les prairies, et en publia le récit, d'abord dans le *Knickerbocker Magazine*, puis en un volume sous ce titre : *la Vie dans les prairies et les montagnes Rocheuses* (Prairie and rocky mountain life; New-York, in-12, 1852). Il écrivit ensuite : *Histoire de la conspiration de Pontiac et de la guerre des tribus de l'Amérique septentrionale contre les colonies anglaises après la conquête du Canada* (the History of the conspiracy of Pontiac; Boston, 1851, in-8, avec cartes). On annonce encore de lui une *Histoire des découvertes et de l'établissement colonial des Français dans l'Amérique du Nord*. On a aussi de lui un roman : *Vassall Morton* (Boston, in-12, 1856), où les caractères de femme sont surtout remarquables.

PARLATORE (Philippe), savant naturaliste italien, né à Palerme (Sicile), le 8 août 1816, d'une famille qui a occupé longtemps un rang distingué dans le barreau, termina ses études dans une école privée renommée en Sicile; il fut conduit par son goût pour les sciences physiques, à embrasser la carrière de la médecine. Sa santé l'ayant forcé de se retirer à la campagne, il conçut une véritable passion pour la botanique. Rétabli, il reprit ses cours à l'université de Palerme et se distingua surtout par ses travaux en anatomie. Reçu docteur en médecine en 1834, il commença, l'année suivante, par divers mémoires sur des observations pathologiques, la série de ses publications. Lors de l'invasion du choléra à Palerme, en 1837, il soigna les malades avec dévouement et publia ensuite un *Traité* sur cette épidémie (in-8).

Cependant, attiré de plus en plus vers la botanique, sa liaison avec le baron Bivona, botaniste distingué, le décida à s'y livrer tout à fait. En 1840, il quitta la Sicile, parcourut l'Italie, la Suisse et vint à Paris, où il publia ses *Observations sur quelques plantes nouvelles de l'Italie*, un volume intitulé : *Plantæ novæ*, et décrivit les graminées et les ombellifères de la *Flore des îles Canaries*, publiée par son ami Webb.

Il se signala ensuite au congrès des savants italiens, qui siégea à Florence en 1841, par un mémoire sur des points de botanique presque entièrement négligés en Italie : *l'Organographie, la Morphologie végétale, la Méthode naturelle, la Géographie botanique*, etc. Il y démontrait, en outre, la nécessité d'établir à Florence un herbier général de toutes les plantes connues, dont le grand-duc de Toscane approuva l'installation, et M. Parlatore, appuyé d'ailleurs de la recommandation de M. de Humboldt, en fut nommé directeur. Il fut aussi appelé à remplir une chaire de botanique, supprimée depuis trente ans, et qui fut rétablie pour lui. En 1843, il publia, à Florence, sa *Botanique comparée*, et plus tard, ses *Recherches sur l'anatomie des plantes aquatiques*. Il entreprit plus tard un voyage scientifique dans le nord de l'Europe, pénétra en Laponie et, le baromètre à la main, il assigna les limites des plantes du Nord, comme il l'avait déjà fait pour les plus hautes montagnes de l'Europe. Ces voyages pénibles lui fournirent les matériaux de son grand travail sur la géographie botanique de toute la terre, auquel se rapportent les publications suivantes : *Voyage au grand Saint-Bernard* (Florence, 1849), *Voyage au nord de l'Europe* (Ibid., 1854).

M. Parlatore a été l'objet de distinctions honorifiques de la part de plusieurs souverains. La Société de botanique de France réunie à Paris en session extraordinaire à l'occasion de l'Exposition universelle de 1855, et qui comptait alors dans son sein les botanistes les plus distingués de l'Europe, le nomma, par acclamation, son président. Il était venu en France pour recueillir, au nom du grand-duc, les riches collections léguées à la Toscane par son ami le botaniste Webb.

PARME, PLAISANCE ET ÉTATS ANNEXÉS (maison ducale de), branche cadette de la maison de Bourbon (voy. ce nom). Duc régnant. ROBERT Ier (Charles-Louis-Marie de Bourbon), infant d'Espagne, né le 9 juillet 1848, successeur de son père Charles III, sous tutelle maternelle.

Mère et régente : la duchesse *Louise*-Marie-Thérèse de Bourbon, née, le 21 septembre 1819, fille du feu prince Charles-Ferdinand d'Artois, duc de Berri, mariée, le 10 novembre 1825, au prince Ferdinand-*Charles III* de Bourbon, duc de Parme. Demeurée veuve, le 27 mars 1854, elle a pris, le même jour, les rênes du gouvernement des États de Parme, au nom de son fils mineur Robert Ier.

Le jeune duc a deux sœurs et un frère, le prince Henri-Charles-Louis-Georges-Abraham-Paul, comte de Bardi, né, le 12 février 1851. Grand-père et grand'mère : le duc *Charles*-Louis de Bourbon (voy. CHARLES II); la duchesse Marie-*Thérèse*-Ferdinande-Félicie-Gaëtane-Pie, née, le 19 septembre 1803, fille de feu Victor-Emmanuel, roi de Sardaigne (voy. SARDAIGNE).

PARRY (sir William-Edward), navigateur anglais, né, le 19 décembre 1790, à Bath, où son père exerçait la médecine, étudia au collége de cette ville; il entra dans la marine royale et se fit connaître comme cadet sur le vaisseau *la Ville-de-Paris*, qui, de 1803 à 1806, fut employé au blocus du port de Brest. Il servit ensuite sur *la Tribune* et prit part à l'engagement du *Vanguard* avec la flottille danoise (1809). Au milieu de la guerre, il cultivait les sciences mathématiques, l'astronomie, la nautique et dressait ou corrigeait des cartes marines. Afin de protéger les bâtiments baleiniers, il pénétra, en 1811, jusqu'au 76e degré de latitude N.; dès ce premier voyage aux terres arctiques, il établit des règles pour fixer la hauteur du pôle par l'observation des étoiles fixes. De 1813 à 1817, il croisa, comme lieutenant de *la Hoque*, dans les eaux américaines, et contribua à la prise de trois corsaires et à la destruction du matériel de Pettigage.

De retour en Angleterre, il fut chargé d'accompagner, à bord de *l'Alexander*, le capitaine John Ross (1818). Dès lors, il se voua exclusivement aux intérêts de la science et accomplit, en l'espace de dix ans, quatre expéditions aux mers polaires, dont les résultats ont été des plus remarquables. En 1819, il traversa le 110e degré de longitude O., tentative hardie qui fut récompensée d'un prix de 1000 liv. (25 000 fr.) par le gouvernement. Son second voyage (1821-1823), le plus fécond en découvertes et celui où il dut déployer tant d'énergie et d'imagination pour entretenir ses équipages en santé et en bonne humeur, fut fait avec les bâtiments *l'Hecla* et *la Fury* ; il eut pour résultat la détermination de la presqu'île Melville entre la baie d'Hudson et le détroit du Prince-Régent. Le troisième (1825) ne dura qu'une année et fut employé à parcourir l'espace septentrional entre le cap de Glace et la Mackenzie. Durant l'expédition par terre qui fut la dernière (1826), il s'avança bien au delà des lacs arctiques jusqu'au 84e degré de latitude N.

Créé chevalier à vie (*knight bachelor*) pour les services rendus à son pays (1829), sir Edward

Parry reçut, auprès de l'Amirauté, l'emploi d'ingénieur hydrographe (1823-1829) et plus tard celui de directeur du service des bâtiments à vapeur. De 1829 à 1832, il fut délégué par la compagnie agricole d'Australie à Port-Stephens et y dirigea les travaux de défrichement et de culture. Élevé, en 1852, au rang de contre-amiral, il devint, l'année suivante vice-gouverneur de l'hôpital des marins à Greenwich.

On a de sir Ed. Parry le compte rendu de ses découvertes sous le titre : *Quatre expéditions au pôle nord* (Four voyages to north pole; Londres, 1833, 5 vol. in-8) et, en outre, plusieurs écrits de propagande religieuse. Il a reçu de l'université d'Oxford le diplôme honoraire de docteur ès lettres, a fait partie de la Société royale de Londres et de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, et a été correspondant de l'Institut de France. — Il est mort à Ems, en Allemagne, le 7 juillet 1855.

Son frère, Charles-Henry Parry, médecin, né à Bath, s'est fait connaître par divers ouvrages de médecine et d'économie politique.

PARSEVAL-DESCHÊNES (Alexandre-Ferdinand), marin français, sénateur, né à Paris, le 27 novembre 1790, entra au service en 1804, sous les auspices de l'amiral Latouche-Tréville, assista, en 1805, à la bataille de Trafalgar, sur *le Bucentaure* et survécut comme par miracle à la destruction de ce vaisseau. Le 2 avril 1807, il fut nommé aspirant. En 1809, à bord de *l'Italienne*, il combattit, dans la rade des Sables d'Olonne, l'escadre anglaise de l'amiral Topford. Nommé enseigne de vaisseau le 18 juillet 1811, il fit partie, jusqu'en 1814, de l'escadre de l'Escaut, commandée par le vice-amiral Missiessy, et fit plusieurs expéditions à la Guyane, au Brésil et aux Antilles. Sous la Restauration, il devint lieutenant de vaisseau (1er septembre 1819), puis capitaine de frégate (5 avril 1827). Au siége d'Alger (1830), il commandait *l'Euryale*. En 1833, sur la frégate *la Victoire*, il ouvrit le feu contre Bougie, assiégée par le général Trézel. Le 26 octobre de la même année, il fut élevé au grade de capitaine de vaisseau. En 1838, il prit part à l'expédition dirigée contre le dictateur Rosas et à l'occupation de l'île de Martin-Garcia. Au siége de Saint-Jean d'Ulloa, il commandait *l'Iphigénie;* avec une colonne de marins débarqués à terre, il enleva par escalade le fort Saint-Jacques et un bastion près de la porte de la Merced. Son nom fut plusieurs fois cité avec éloge dans les rapports de l'amiral Charles Baudin.

Ces services lui valurent un avancement rapide. Nommé contre-amiral le 30 avril 1840, il devint, en 1841, préfet maritime de Cherbourg, vice-amiral le 15 juillet 1846; l'année suivante, membre de la commission mixte des travaux publics, puis préfet maritime de Toulon; en 1848, inspecteur général des équipages de ligne pour les ports de Brest, de Lorient et de Cherbourg; en 1851, membre du Conseil de l'amirauté.

Au mois d'avril 1854, il reçut le commandement de l'escadre française de la Baltique, composée de vingt-trois bâtiments. Cette escadre, née de la veille, eut à vaincre de nombreuses difficultés dans une mer trompeuse toute semée d'écueils. Elle subit courageusement la terrible épreuve du choléra, mais elle ne trouva point l'occasion de déployer la bravoure et l'habileté de ses équipages dans une lutte en pleine mer avec les flottes ennemies. Les Russes, enfermés dans leur port, refusèrent le combat offert par les escadres de la France et de l'Angleterre. La prise de Bomarsund est le seul événement militaire de cette campagne. M. Parseval-Deschênes, sur son vaisseau *l'Inflexible*, de 90 canons, seconda les opérations du général Baraguey d'Hilliers, et ses canonniers, comme il le dit dans son rapport, prouvèrent que le granit de la Finlande n'était pas complétement à l'épreuve de leurs boulets.

Esprit calme et réfléchi, marin expérimenté qui ne livre rien au hasard, l'amiral Parseval-Deschênes a dignement soutenu l'honneur du pavillon français en face des Russes, nos ennemis, et des Anglais, nos émules, qui n'ont pas vu sans étonnement, dans l'expédition de la Baltique, l'attitude redoutable de notre escadre improvisée. Le 2 décembre 1854, il fut élevé à la dignité d'amiral; à ce titre, il fait partie du Sénat. Il est depuis le mois de décembre 1844, grand officier de la Légion d'honneur.

PARTOES (Henri-Louis-François), architecte belge, né à Bruxelles, en 1792, a exécuté la plupart des bâtiments sanitaires que possède actuellement la capitale de la Belgique. Nous rappellerons, parmi ces travaux importants, commandés par le gouvernement et la ville de Bruxelles : les *Hospices de la Vieillesse*, *de Pacheco*, *des Fondations réunies* et l'*Hôpital Saint-Jean*. M. François Partoes est chevalier de l'ordre de Léopold, membre de l'Académie royale de Belgique depuis 1836, et, depuis la même époque, attaché à la commission des monuments et professeur d'architecture à l'École royale de Bruxelles.

PARTOUT. Voy. Boyer.

PASCAL (Louis-Jean-François), ancien représentant du peuple français, né à Aix (Bouches-du-Rhône) en 1813, suivit, dans sa ville natale, les cours de droit et se fit recevoir avocat. Inscrit au barreau d'Aix, il ne plaida guère que des causes politiques. En 1840, il fonda *l'Ère nouvelle*, journal d'opposition radicale qui disparut bientôt pour reparaître après la révolution de Février. La candidature de son directeur, soutenue par les clubs démocratiques de Marseille, ne réunit que 30581 voix. Élu le dernier sur dix, il fut membre du comité de législation, il montra beaucoup d'activité, parut assez souvent à la tribune et se mêla surtout aux travaux des commissions. Il vota ordinairement avec l'extrême gauche. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée, réclama la liberté des clubs et de la presse, et désapprouva l'expédition de Rome. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative, et reprit sa place au barreau d'Aix.

PASCAL (Adrien), écrivain militaire français, né vers 1815, débuta dans les lettres par un recueil de *Chansons politiques* (1837), et un drame en vers sur Frédégonde (1840). Depuis cette époque, il publia divers ouvrages, tous relatifs à l'armée française ou à notre histoire militaire, tels que : *Précis des actions de guerre du 17e léger* (1841); *Vies militaires de Louis-Philippe* (1841), *du duc d'Orléans* (1842), *du duc de Nemours* (1842); *Bulletins de l'armée d'Afrique* (1842, 2 vol. in-8); *Bulletins de la grande armée* (1843-1844, 6 vol. in-8), depuis le siége de Toulon jusqu'à Waterloo; *Histoire de l'armée et de tous les régiments* (1845-1849, 4 vol. in-8), depuis le XIIIe siècle jusqu'à nos jours; *Histoire de Napoléon III* (1853, in-8); *l'Empereur et sa garde* (1853-1854, in-fol.), avec des dessins de Charlet; etc.

PASCAL (François-Michel), sculpteur français, né à Paris, vers 1815, étudia dans l'atelier de David d'Angers et débuta au salon de 1841. Il a traité particulièrement la sculpture ornementale et religieuse, et a exposé depuis ses débuts :

Moines lisant (1847); *les Enfants d'Édouard*, groupe, à la comtesse Lehon (1849); *les Couronnes*, au comte de Morny (1853); *Anges portant la couronne d'épines*, *le Calice d'amertume*, pour la chapelle de Vincennes; *un Trappiste*, à l'Exposition universelle de 1855, avec *le Vendredi saint* et *les Moines*, précédemment exposés; etc. Cet artiste a obtenu une 3e médaille en 1847, une 2e en 1848, et une mention en 1855.

PASHLEY (Robert), économiste anglais, né vers le commencement du siècle, fut élevé à l'université de Cambridge et embrassa la profession d'avocat. Au retour d'une excursion qu'il fit, en 1833 et en 1834, dans la Grèce, les îles Ioniennes, l'Archipel et l'Asie Mineure, il écrivit une relation estimée pour les documents statistiques qu'elle contient: *Voyage en Crète* (Travels in Crete; 1837, 2 vol. in-8). On cite encore avec éloge son livre intitulé: *le Paupérisme et les lois des pauvres* (Pauperism and poor laws; 1852, in-8), où des recherches historiques servent d'introduction à ses idées personnelles.

PASKEWITSCH (Jean-Fedorovitsch), général russe, prince de Varsovie, né en 1780, à Pultava, d'une famille russe de petite noblesse, d'abord page sous Paul Ier, puis officier dans le régiment Préobrasjenski, se signala dans toutes les campagnes des Russes contre les Français, de 1812 à 1815. D'heureux faits d'armes à Smolensk, à Moscou, à Leipsick et dans la campagne de France le firent considérer avec quelque superstition par Alexandre comme un favori du destin et de la victoire, et en 1815 il eut le titre de général. La guerre de Perse en 1826 le produisit d'une façon encore plus éclatante. Les armes russes avaient débuté par des échecs; il changea la face des choses en gagnant, sur le prince Abbas Mirza, la bataille d'Élisabethpol et fut chargé du commandement en chef en remplacement du prince Yermoloff, qui fut rappelé. Bientôt il passa l'Araxe, battit l'armée persane qui défendait ce fleuve, débloqua Etschmiadin, enleva d'assaut Érivan, dont la prise lui valut le surnom d'Érivanski, fit son entrée dans Tauris, puis pénétra plus avant encore dans l'intérieur des terres en s'emparant de la forteresse d'Ardebil et fit enfin célébrer une magnifique cérémonie religieuse au pied du mont Ararat pour remercier Dieu de ses victoires. La Perse dut céder et souscrire à la paix de Tourtmanschai. Paskewitsch, qui au milieu de ces succès avait déployé les qualités de l'administrateur, reçut de son souverain les insignes de l'ordre de Saint-André et fut élevé à la dignité de comte.

Sa fortune allait encore grandir dans la guerre contre les Turcs. Dès la première année (1828), s'avançant dans l'Asie Mineure, il les battit à plusieurs reprises, occupa trois pachalicks, entre autres celui de Kars et s'empara de six forteresses. L'année suivante, il prit le camp fortifié d'Erzeroum, qui contenait 50 000 Turcs, et se rendit maître de la ville. Il allait soumettre Trébizonde lorsque la conclusion de la paix vint arrêter ces succès que facilitaient d'ailleurs l'inexpérience et l'indiscipline des troupes turques et les embarras intérieurs auxquels l'empire ottoman était en proie. Le général Paskewitsch fut alors nommé feld-maréchal et chargé, pendant quelques années du gouvernement difficile des provinces transcaucasiques.

La guerre de Pologne le tira de ces fonctions en 1831. Là encore, des revers avaient signalé pour les Russes le commencement des hostilités. Les Polonais étaient vainqueurs partout et le feld-maréchal comte Diebitsch venait de succomber. Paskewitsch ramène la victoire. Il fait arriver ses troupes sur la rive gauche de la Vistule au moyen d'une manœuvre hardie que ne peut empêcher l'armée polonaise placée en face de lui. Les Polonais sont repoussés jusque sous les murs de Varsovie, qui est obligée de capituler le 8 septembre 1831, après deux jours d'une héroïque mais inutile résistance. Paskewitsch y fut blessé d'un boulet au bras et à la poitrine. Il fut alors décoré du nom de Wurzawski.

La révolution de Hongrie en 1849 le trouva aussi devant elle, à la tête des armées russes. Bude venait d'être occupée par les Hongrois; la monarchie autrichienne chancelait; la monarchie russe pouvait être ébranlée du contre-coup. Paskewitsch marcha avec 200 000 hommes au secours de l'Autriche. Malgré ses fautes stratégiques et ses lenteurs, il n'en obtint pas moins, en définitive, un succès complet. Uni aux Autrichiens, il accabla les Hongrois sous le nombre et reçut leur soumission. Après la victoire, il sollicita, par une lettre rendue publique, l'indulgence de l'empereur d'Autriche pour les révoltés.

Lorsqu'éclata la dernière guerre d'Orient, en 1854, l'heureux Paskewitsch fut mis à la tête de l'armée du Danube. Son commandement s'annonça sous des auspices favorables. Il franchit le Danube, pénétra dans la Dobrutscha, prit les places d'Isatchaé et d'Hirsowa et fit une entrée solennelle dans Jassi le 14 avril 1854. La France et l'Angleterre venant alors prendre leur part à la lutte, le général Paskewitsch voulut se porter en avant, réunit ses forces sur la droite des bouches du Danube, le passa et commença le siége de Silistrie (14 mai). Il y fut blessé et dut se retirer avec son armée après avoir essayé vainement pendant plusieurs mois de vaincre la résistance héroïque de la place. C'était le plus sérieux échec qu'il eût éprouvé dans sa longue carrière. Il la termina peu après dans son gouvernement de Varsovie, le 1er février 1856.

PASQUIER (Étienne-Denis duc), homme d'État français, ancien ministre, ancien président de la Chambre des Pairs, ancien chancelier de France, membre de l'institut, est né à Paris, le 22 avril 1767, d'une famille célèbre de magistrats, qui compte parmi ses membres, au XVIe siècle, le jurisconsulte et historien Étienne Pasquier. Il avait à peine fini ses études au collége de Juilly, qu'en qualité d'aîné d'une famille parlementaire, il fut admis, à vingt ans, avec dispense d'âge, à siéger au Parlement à côté de son père comme conseiller des requêtes. Pendant la tourmente révolutionnaire, son père, ancien conseiller de la grand'chambre, fut arrêté après le 10 août, et, malgré les démarches de son fils, périt sur l'échafaud, le 21 avril 1794, avec un certain nombre de ses collègues, entre autres le père de M. Molé. Jeté à son tour en prison, M. Pasquier fut délivré par le 9 thermidor. En 1804, sur la présentation de Cambacérès, il fut nommé maître des requêtes, en même temps que MM. Molé et Portalis. Distingué par l'Empereur, il devint rapidement conseiller d'État et procureur général du sceau des titres, reçut lui-même celui de baron avec la croix d'officier de la Légion d'honneur, et fut enfin appelé, en remplacement de M. Dubois, aux fonctions délicates de préfet de police.

M. Pasquier crut pouvoir se rendre plus tard le témoignage de les avoir remplies avec toute l'honnêteté et tout le respect de la liberté des citoyens que le temps comportait. Déchargé d'ailleurs d'une partie de la surveillance politique par la coexistence d'un ministère de la police, il se renferma volontiers dans son rôle d'administrateur et s'occupa activement de la sûreté, de

la salubrité et de tous les intérêts matériels de la ville de Paris. Surpris par l'audacieux coup de main du général Malet (24 octobre 1812), il fut un instant l'objet de la colère de l'Empereur, qui reconnut bientôt que sa conduite avait été irréprochable et le maintint dans son poste.

Lors de la première restauration, M. Pasquier, qu'on a tant accusé de défection, n'usa de son autorité ni pour le soutenir, ni pour aider à sa chute. Il s'efforça de maintenir la population, et, lorsque la déchéance de l'Empereur eut été prononcée par le Sénat, après l'adhésion des membres du Corps législatif présents à Paris et la proclamation si hostile du conseil municipal, M. Pasquier reconnut alors le nouveau gouvernement provisoire et invita ses administrés à se soumettre à son autorité. Puis il s'éloigna des affaires politiques et accepta le poste de directeur général des ponts et chaussées. Il l'abandonna au retour de l'Empereur et ne voulut remplir dans les Cent-Jours aucune fonction.

Son crédit auprès de Louis XVIII, à la seconde Restauration, en devait naturellement augmenter. Il fut appelé, comme garde des sceaux, dans le premier ministère formé par Talleyrand en 1815 et qui fut remplacé par le ministère Richelieu avant même l'ouverture des Chambres. M. Pasquier fut alors élu député par le département de la Seine, et choisi pour président de la Chambre (1816). Il fit partie de la commission formée pour la liquidation des créances des alliés, et se livra à cette occasion à de sérieuses études financières. Au commencement de l'année suivante il rentra dans le ministère, qui, malgré le changement de personnes, représentait toujours, en dépit de la majorité ultra-royaliste, les idées de modération et de sagesse du roi. Lorsque ces idées eurent le dessous, M. Pasquier se retira avec Richelieu sans vouloir faire partie du premier cabinet Decazes (1818). Il continua de servir les Bourbons par ses conseils, toujours très-écoutés. Le 19 novembre 1819, il composa avec M. Decazes un nouveau cabinet. Chargé du portefeuille de l'extérieur, il eut à soutenir au dedans tout l'effort des partis extrêmes, coalisés contre une politique d'équilibre. En butte aux attaques les plus diverses et désigné par son talent d'improvisation comme le défenseur de tout le système, il fit des prodiges de fermeté et de souplesse. Au milieu des concessions libérales qui irritaient tant l'extrême droite, survint l'attentat contre le duc de Berri (13 février 1820), dont le parti de la réaction fit remonter jusqu'au ministère l'odieuse responsabilité.

La retraite de M. Decazes fit de M. Pasquier le véritable chef du cabinet. Il sut manœuvrer deux ans encore entre deux oppositions chaque jour plus puissantes, luttant tour à tour ou en même temps contre les républicains ou monarchistes libéraux qui avaient pour chefs : Foy, Casimir Périer, Manuel, Benjamin Constant, La Fayette, Royer-Collard, et contre les champions fougueux de la contre-révolution, les Labourdonnaye, les Donnadieu, les Castelbjac, qui poussaient au pouvoir de Villèle et Corbière. Ces deux derniers entrèrent dans le ministère à la suite de la discussion de l'Adresse de 1821, mais, au lieu de rester les collègues de M. Pasquier, ils préférèrent bientôt rentrer dans l'opposition avec la perspective de devenir ses successeurs. L'éloquence parlementaire de M. Pasquier dans ces rudes circonstances avait pour caractères naturels la facilité, l'élégance, une politesse exquise et un sang-froid que les plus violentes agressions ne pouvaient troubler.

Louis XVIII, lassé enfin des luttes incessantes qu'il lui fallait lui-même subir pour maintenir sa politique contre tout son entourage et jusque dans sa famille, remplaça M. Pasquier par M. de Villèle. Il lui conféra, comme marque de sa reconnaissance, la dignité de pair. M. Pasquier, passant à son tour dans l'opposition, combattit dès lors dans la première Chambre toutes les mesures contre-révolutionnaires propres à aliéner le pays. Il parla souvent et avec éloquence : contre la loi de tendance, contre le droit d'aînesse, contre la loi du sacrilége, contre l'envahissement de l'enseignement par les jésuites, etc. Il prêta au ministère réparateur de Martignac un appui inutile. Charles X n'entendait de conseils que ceux qui devaient le perdre.

La monarchie de Juillet trouva dans M. Pasquier un de ses plus constants serviteurs. Louis-Philippe le nomma dès 1830 président de la Chambre des Pairs. Il eut, en cette qualité, à diriger les débats des grands procès politiques qui se déroulèrent devant cette chambre, et fut généralement loué de la modération et de la dignité qu'il garda dans ce rôle difficile. Mais il ne prit à peu près aucune part, comme orateur, aux discussions législatives de tout le règne. Il n'en avait pas moins d'influence sur la marche des affaires par les conseils intimes que le roi aimait à prendre de lui. Ni M. Guizot ni M. Thiers ne trouvaient en M. Pasquier un chaud partisan de leur politique ou de leurs prétentions rivales. Ses préférences étaient pour M. Molé, et la fameuse coalition contre son ministère est le seul acte politique de l'époque qu'il ait vivement combattu. En 1837 Louis-Philippe rétablit, pour la conférer à M. Pasquier, la dignité de chancelier de France. Il lui donna le titre de duc en 1844.

Le révolution de 1848 mit fin sans retour à la longue carrière de M. Pasquier, qui, malgré la diversité des régimes que les événements l'ont appelé à servir, a dû à la modération de ses idées et de son caractère d'effacer ou d'atténuer d'inévitables contradictions.

En 1842, M. Pasquier avait été élu membre de l'Académie française (27 février) en remplacement de l'abbé de Frayssinous. Il fut reçu par M. Mignet. Ses titres littéraires consistaient dans un vaudeville anecdotique en un acte, vers et prose, *Grimou ou le Portrait à faire*, en collaboration avec Maxime de Redon (an XIII, 1805), et dans un recueil de *Discours prononcés dans les Chambres législatives de* 1814 *à* 1836 (1842, 4 vol. in-8). On y remarque particulièrement le bel *Éloge de Curier*, son ami, prononcé par lui à la Chambre des Pairs. M. Pasquier a, en outre, édité un ouvrage manuscrit d'Étienne Pasquier, *Interprétation des Institutes de Justinien* (1847, in-4). On annonce qu'il doit laisser de volumineux *Mémoires* (15 volumes) sur la longue et curieuse série d'événements qu'il a traversés.

Le duc Pasquier, marié pendant la Terreur à la veuve du comte de Rochefort, morte le 6 juin 1844, ne laisse pas d'héritier direct de son titre. Il a adopté son petit-neveu Edme-Armand-Gaston, marquis d'AUDIFFRET-PASQUIER, substitué au titre ducal de son grand-oncle le 16 décembre 1844. — Un frère du duc, le baron Jules-Paul PASQUIER, né en 1773, ancien directeur général de la Caisse d'amortissement, a été promu en mai 1844, commandeur de la Légion d'honneur. Un fils de ce dernier, Louis-Étienne PASQUIER, est vice-président du tribunal de la Seine.

PASSAVANT (Jean-David), artiste et littérateur allemand, né en 1787, à Francfort-sur-le-Mein, étudia la peinture à Paris sous David et Gros, passa ensuite plusieurs années à Rome et visita plus tard les principaux pays de l'Europe, où il recueillit les matériaux de ses livres sur les beaux-

arts, et en particulier sur la peinture. M. Passavant remplit à Francfort les fonctions d'inspecteur de la galerie de l'Institut Staedel.

On a de lui, entre autres ouvrages estimés : *Essais sur les beaux-arts* (Ansichten über die bildenden Künste; Heidelberg, 1820), dans lequel il défend les principes de l'école romantique allemande; *Voyage artistique à travers l'Angleterre et la Belgique* (Kunstreise durch England und Belgien; Francfort, 1833); *Raphaël d'Urbino et son père Giov. Santi*; Leipsick, 1839, 2 vol.), ouvrage qui dénote la connaissance approfondie des œuvres de Raphaël et de tout son siècle; *l'Art chrétien en Espagne* (die christliche Kunst in Spanien; Ibid., 1853), etc.; ainsi que plusieurs articles insérés dans le *Journal des beaux-arts* (Kunst-Blatt), sur les anciennes écoles de peinture de l'Allemagne, des Pays-Bas et de l'Italie.

M. Passavant s'est distingué aussi comme peintre. On cite comme sa meilleure œuvre le *Henri II*, placé dans la salle impériale de Francfort.

PASSOS (Manoel DA SILVA), homme politique portugais, né en 1802, à Bouças, village voisin de Porto, fit ses humanités et son droit à l'université de Coïmbre. En 1823, il fonda à Lisbonne un journal très-libéral, *l'Ami du peuple*. Lors de la domination de don Miguel, il se cacha quelque temps à Porto, passa ensuite en Angleterre, et de là en France, où il fit partie du petit nombre de conspirateurs *pédristes* groupés autour de M. Saldanha. Après la chute de l'usurpateur, il revint à Porto et s'inscrivit comme avocat au barreau de cette ville; mais, mal satisfait de la charte octroyée par don Pedro, il fomenta contre les *chartistes* l'opposition des *constitutionnels*, se mêla à toutes les sociétés secrètes, et devint président d'une loge de carbonaros. Nommé membre du conseil municipal de Porto en 1834, il se fit élire député, prit place, dans la Chambre, à la tête du parti radical, et présenta, dès les premières séances, la motion du célibat ecclésiastique. Réélu en 1836, il devint l'idole du peuple, et put, avec son ami Leonel Favarès, faire éclater l'insurrection victorieuse du 9 septembre 1836. La charte de don Pedro fut renversée, la constitution de 1822 rétablie, et M. Manoel Passos nommé par la reine ministre des finances et de l'intérieur. Il abandonna le premier de ces portefeuilles à son frère Joseph avec le titre de sous-secrétaire d'État. Puis il se fit décerner une sorte de pouvoir dictatorial, dont il usa, pendant quatre mois, pour assurer les libertés du Portugal et y importer une civilisation plus avancée. En 1837, il déposa son mandat devant les nouvelles Cortès, et se contenta de demeurer député et principal ministre. Ses démêlés avec les Cortès, où dominait le parti chartiste, et ses essais d'alliance avec ce parti, qui le déconsidérait aux yeux du peuple, contribuèrent, avec une longue maladie, à le priver de son influence. Il reprit une attitude énergique quand la réaction eut triomphé avec M. Costa-Cabral, et il était président de la fameuse junte révolutionnaire de Santarem, qui, en 1847, décréta et faillit imposer au Portugal la déchéance de dona Maria. Le second triomphe de M. Costa-Cabral, suivi du ministère Saldanha, qui dura cinq ans, de 1846 à 1851, replaça M. Passos à la tête de l'opposition parlementaire et constitutionnelle. Il fut membre de la commission chargée d'examiner le projet de loi sur les chemins de fer, et par ses attaques accéléra la chute du ministère. M. d'Avila, ami intime de M. Passos, remplaça M. Saldanha, et l'ancien chef de toutes les oppositions et de toutes les insurrections radicales devint un des plus fermes appuis du pouvoir.

PASSOT (Gabriel-Aristide), peintre miniaturiste français, né vers 1798, à Nevers, apprit d'abord la peinture comme art d'agrément, fit quelques essais de tableaux à l'huile et adopta ensuite le genre et les portraits miniature. Il travailla quelques années sous M. Miller et Mme de Mirbel, lut les livres de Lavater et suivit les leçons de Gall. Depuis 1824, époque de son début, il a produit et exposé un nombre infini de miniatures : *MM. de Jouy, Rossini, Passot père, Artaud, Jousselin, Michaud, Devaux, Roche, Lottin de Laval, Véro fils, Lenfant, Ballard, Étienne, Dubuffe père et fils, Dupin, Sauzet, Lherbette, Marrast, Lamartine, Serizier, Galimard, Drouyn de Lhuys, Baroche; Mme Houry, MMlles Conti, Mante, Julia Grisi, Rosine Delrou;* les princes *Garitzin* et *Troubeskoï*; et une foule de membres des grandes familles nobiliaires. Plusieurs de ces miniatures ont figuré à l'Exposition universelle de 1855, avec quelques nouvelles spécialement commandées par ordre impérial : *l'Empereur* et *l'Impératrice*, d'après M. Winterhalter, *la reine Hortense*, d'après Gérard; *Louis-Napoléon roi de Hollande*, *Napoléon Ier*, et divers *specimens* de portraits destinés aux présents diplomatiques.

M. Passot a traité à l'aquarelle quelques sujets de genre, tels que : *la Jeune femme à la harpe*, *Études de baigneuses*, *Après le bal*. Il a obtenu une 3e médaille en 1834, deux secondes en 1837 et 1848, une 1re en 1841, et une mention en 1855.

On cite de M. Passot un certain nombre d'essais poétiques, mais qui n'ont pas suffi à lui faire prendre rang dans la littérature.

PASSY (Hippolyte), homme politique français, ancien pair et ministre, membre de l'Institut, est né le 16 octobre 1793, à Garches-Villeneuve près Saint-Cloud (Seine-et-Oise). Destiné d'abord à suivre la carrière des armes, il fut admis, en 1809, à l'École de cavalerie de Saumur, devint lieutenant de hussards, en 1812, et prit part aux dernières campagnes de l'Empire. Démissionnaire, après le désastre de Waterloo, il écrivit dans plusieurs journaux de l'opposition, notamment *le National*, et publia une étude *sur l'Aristocratie* (1826, in-8), considérée dans ses rapports avec les progrès de la civilisation.

Élu député de Louviers, en 1830, il apporta à la Chambre ces opinions libérales modérées qui caractérisaient ce qu'on appelait le *tiers parti*. Chargé du rapport des budgets de 1831 et 1832, il s'acquitta de cette mission avec plus d'honnêteté que de vigueur, et combattit la politique ministérielle dans quelques questions de détail. Sans être orateur, il devint l'économiste du centre gauche, qui l'opposait avec orgueil à M. Duchâtel, et il fut appelé, dans le cabinet éphémère du duc de Bassano, à prendre le portefeuille des finances (11-14 novembre 1834). A cette époque il se rapprocha de M. Thiers, lia étroitement sa fortune à la sienne, le soutint dans la présentation des lois de septembre et arriva avec lui au pouvoir en qualité de ministre du commerce (22 février-25 août 1836). S'étant retiré, en même temps que ses collègues, sur le refus du roi d'intervenir dans les affaires d'Espagne, il fit cause commune avec l'opposition la plus avancée, et combattit, pendant deux ans, l'administration Molé; mais, au moment où la lutte était le plus acharnée, on le vit avec surprise se détacher de la coalition et accepter de Louis-Philippe la mission de former un ministère (janvier 1839).

Après avoir échoué, M. Passy renouvela, au mois d'avril suivant, cette tentative, et de ses laborieux efforts sortit le cabinet du 13 mai, essentiellement hétérogène et transitoire; sous la

présidence du maréchal Soult, ce fut M. Passy qui, chargé du département des finances, en fut le véritable chef politique. Après une administration assez embarrassée à l'intérieur et marquée au dehors par la première adoption de la neutralité dans la question d'Orient, il subit, en 1840, un grave échec en proposant la dotation du duc de Nemours (20 février) et fut forcé, quelques jours plus tard, de céder la direction des affaires au véritable chef du centre gauche, M. Thiers (1er mars). Il reprit sa place dans les rangs de ce parti et ne fit qu'une opposition des plus modérées au gouvernement. Il entra dans la Chambre des Pairs le 16 décembre 1843, et peu de temps après, fut élevé au rang de commandeur de la Légion d'honneur. Au Luxembourg, il s'occupa peu de politique, devint rapporteur de plusieurs projets de loi financiers, et justifia sa nomination de membre de l'Académie des sciences morales et politiques, où il avait remplacé, en 1838, le prince Talleyrand, par de laborieuses recherches, telles que son *Mémoire sur la fondation des caisses de retraite* (1844, in-4) et des *Systèmes de culture et de leur influence sur l'économie sociale* (1846, in-8; 2e édit., 1853), ainsi que par sa collaboration au *Journal de législation* et au *Journal des économistes*.

Bien qu'il n'eût pas obtenu de mandat électoral à l'Assemblée constituante, M. Passy, toujours soutenu par sa réputation d'habile financier, fit partie du premier ministère de Louis-Napoléon, et dirigea encore une fois les finances, depuis le 20 décembre 1848 jusqu'au 31 octobre 1849. Après avoir rendu pleine justice à ses prédécesseurs, MM. Garnier-Pagès et Goudchaux, il s'opposa à la réduction de l'impôt du sel, refusa d'assumer la responsabilité de quelques droits nouveaux, et, pour établir l'équilibre du budget de 1850, qui se présentait avec un déficit de 200 millions, proposa une taxe sur les donations et successions, une autre sur les biens de mainmorte, et le rétablissement de l'impôt des boissons. En reprenant sa place sur les bancs de la Législative, où il avait été élu à la fois par la Seine et l'Eure, il continua d'accorder son vote aux mesures générales du gouvernement jusqu'au coup d'État du 2 décembre 1851, qui le rejeta dans la vie privée. Depuis cette époque, étranger à la politique, il passe la plus grande partie de son temps en Italie.

On a encore de M. Passy : *des Causes de l'inégalité des richesses* (1849, in-18), petit traité inséré d'abord dans le *Journal des économistes*, et divers *Rapports* à la Société impériale d'agriculture, dont il fait partie.

Son frère aîné, *Antoine* PASSY, né en 1792, fut d'abord référendaire à la Cour des comptes sous la Restauration. Nommé en 1830 préfet de l'Eure, il administra ce département jusqu'à ce qu'en 1837, l'opposition faite par son frère au ministère Molé amena sa destitution. Les électeurs des Andelys lui ayant, la même année, confié leur mandat, il vint à la Chambre grossir les rangs du centre gauche, et occupa en 1839 les fonctions de conseiller d'État en service extraordinaire. En 1840, il se sépara complétement de ses anciens amis, en acceptant de M. Duchâtel le poste de sous-secrétaire d'État au ministère de l'intérieur. Ses votes, comme député, furent dès lors acquis au système conservateur. La révolution de Février le fit sortir du ministère. Il a été nommé, en 1844, commandeur de la Légion d'honneur.

PASTA (Judith), cantatrice italienne, née d'une famille israélite à Sarrono, près de Milan, en 1798, reçut ses premières leçons de Bartolomeo Lotte, maître de chapelle à la cathédrale de Côme, et fut admise à quinze ans au Conservatoire de Milan. Ses débuts ne firent point présager son avenir. Élève médiocre, elle sortit du Conservatoire vers 1815, pour aller remplir les rôles inférieurs sur les scènes secondaires de Livourne, de Parme et de Brescia. L'année suivante, elle parut, à la suite de Mme Catalani, au Théâtre-Italien de Paris, où elle fut peu remarquée. Elle n'eut pas plus de succès à Londres et se décida à revenir dans sa patrie, pour perfectionner son jeu et son chant. De nouvelles et sérieuses études portèrent leurs fruits et, en 1819 et 1820, aux théâtres de Venise et de Milan, des applaudissements, les premiers qu'elle eût entendus, la récompensèrent de sa persévérance. Dès lors ses succès allèrent croissant et l'année suivante (1821), elle répara, au Théâtre-Italien de Paris, son premier échec. En 1822, elle charma, à Vérone, les membres du Congrès et revint à Paris où elle excita un véritable enthousiasme. La belle période de Mme Pasta est de 1824 à 1830. De 1824 à 1826, elle joua alternativement à Paris et à Londres. En 1827, à la suite d'un différend avec Rossini, alors directeur du Théâtre-Italien de Paris, elle regagna l'Italie et fut engagée à Naples, où le maestro Pacini écrivit pour elle *Niobe*. Toutefois, les Napolitains, qui estiment moins le talent dramatique que la perfection de la voix, ne lui firent qu'un demi-accueil. Elle fut dédommagée de cette froideur par l'admiration qu'elle rencontra à Bologne, à Milan, à Trieste et à Vérone. A Milan, Bellini écrivit pour elle *la Sonnambula* et *Norma*. Mme Pasta remporta son dernier triomphe à Vienne en 1832. Quand elle reparut à Paris, en 1833 et 1834, sa voix était sensiblement altérée; malgré de magnifiques éclairs dans *Anna Bolena*, *Otello*, *la Sonnambula*, *Roméo et Juliette*, malgré la puissance dramatique de son jeu, elle eut à subir une comparaison fâcheuse avec la Malibran. De retour en Italie, vers 1836, elle se retira dans sa magnifique villa du lac de Côme, qu'elle quitta une fois en 1840, pour aller gagner 200 000 francs à Saint-Pétersbourg. Longtemps elle passa l'hiver à Milan ou à Gênes, donnant aux artistes des leçons très-recherchées.

Dans ses beaux temps, la voix de Mme Pasta avait deux octaves et demi, et descendait aisément des notes aiguës du soprano aux tons graves dui contralto. Mais elle manqua toujours d'assurance et de souplesse, loin de briller dans les tours de force de la vocalisation. Son talent consistait surtout dans une grande énergie dramatique, qui n'altérait jamais la noblesse des gestes et des attitudes. Par ce côté, elle reprenait les avantages que la Malibran avait sur elle par la voix.

PASTEUR (Louis), chimiste français, né à Dôle (Jura), le 27 décembre 1822, entra dans l'université, à dix-huit ans, comme maître d'études surnuméraire au collége de Besançon, et fut reçu, trois ans après, élève de l'École normale. Nommé agrégé des sciences physiques en septembre 1846, il demeura, pendant deux années encore, attaché à l'École en qualité de préparateur de chimie, se fit recevoir docteur en 1847, fut nommé, l'année suivante, professeur de physique au lycée de Dijon et fut appelé, au bout de trois mois, à la suppléance de la chaire de chimie de la Faculté des sciences de Strasbourg, dont il est devenu titulaire en 1852. A la fin de 1854, il fut chargé d'organiser la Faculté des sciences nouvellement créée à Lille, en qualité de doyen. Trois ans plus tard il revint à Paris prendre la direction scientifique de l'École normale (1857). M. Pasteur est chevalier de la Légion d'honneur depuis le 12 août 1853.

On lui doit de nombreux travaux de chimie moléculaire, qui ont été l'objet des rapports académiques les plus favorables et ont valu particu-

lièrement à l'auteur les encouragements et les conseils de M. Biot. Ses mémoires, insérés presque tous dans le *Recueil des savants étrangers*, ont été reproduits dans les *Annales de chimie et de physique*, et analysés dans les *Comptes rendus* des séances de l'Académie des sciences. Ils se recommandent, indépendamment des résultats, dont le principal est la théorie de la dissymétrie des individus organiques, par la méthode générale qui consiste à unir aux études chimiques proprement dites les ressources de la physique et de la cristallographie.

PASTORET (Amédée-David), marquis DE), homme politique français, sénateur, membre de l'Institut, né à Paris, le 2 janvier 1791, descend d'une ancienne famille de robe qui place son origine dans le XIVe siècle. Fils d'un chancelier de France, mort en 1840, il fit ses études au lycée Napoléon, remplit, à l'âge de dix-huit ans, les fonctions de secrétaire général du gouvernement provisoire des États romains, entra ensuite au conseil d'État et fut chargé, à diverses reprises, de missions administratives à l'étranger. Après avoir été intendant de la Russie blanche pendant la campagne de 1812, puis des pays conquis allemands pendant celle de 1813, il administra, en 1814, les sous-préfectures de Corbeil et de Châlons-sur-Marne; nommé maître des requêtes à la fin de cette année, il fut, durant les Cent-Jours, rappelé au conseil par Napoléon, et refusa d'y siéger pour s'attacher à la famille des Bourbons. Il reçut de la Restauration toute sorte de faveurs et devint successivement commissaire du roi au sceau de France (1817), gentilhomme titulaire de la chambre (1820), membre du conseil général de Paris (1823), conseiller d'État (1824) et colonel d'une légion de garde nationale (1826). Lors de la révolution de Juillet, il suivit l'exemple de son père, se démit de tous ses emplois et devint plus tard l'un des plus intimes conseillers du comte de Chambord, qui lui confia l'administration de ses biens. En 1852, rompant avec son passé, il se sépara du parti légitimiste et fut appelé au Sénat, par décret du 31 décembre, en même temps que M. de La Rochejaquelein. — Il est mort à Paris le 19 mai 1857.

M. de Pastoret, qui avait été élu membre libre de l'Académie des beaux-arts en 1823, comme successeur de Gois, s'est fait connaître par quelques ouvrages de poésie et d'histoire, parmi lesquels nous rappellerons : *les Troubadours* (1813, in-8), poëme; *les Normands en Italie* (1818, in-8), poëme; *Élégies* (1824, in-8); *le Duc de Guise à Naples* (1825, in-8), études sur les révolutions de ce pays en 1648; *Histoire de la chute de l'empire grec* (1829, in-8); *Raoul de Pellevé* (1833, 2 vol. in-8), esquisses du temps de la Ligue; *Érard du Châtelet* (1835, 2 vol. in-8; 2e édit., 1847), roman; *Souvenirs de Néris* (1836, in-4); *Claire Catalanzi* (1838, 2 vol.), tableau de la Corse en 1736; etc.

PATAILLE (Alexandre-Simon), magistrat français, ancien député, né le 24 décembre 1781, débuta, le 9 avril 1806, avec une dispense d'âge, par les fonctions de substitut du procureur général près la Cour de Gênes. Nommé ensuite avocat général à la Cour de Nîmes, il s'attira l'hostilité des ultra-royalistes et fut révoqué le 15 juin 1815. Il parvint à se faire réintégrer comme procureur du roi le 27 janvier 1819; en 1822, il fut de nouveau destitué par M. de Peyronnet; mais, en 1827, les électeurs libéraux de Montpellier l'envoyèrent à la Chambre des Députés, où il fit partie de l'opposition constitutionnelle. Le gouvernement de Juillet le fit successivement procureur général et premier président de chambre à la Cour royale d'Aix. Nommé conseiller à la Cour de cassation le 27 octobre 1841, il siégea à la chambre des requêtes et s'y fit remarquer par une vivacité toute juvénile et une infatigable ardeur au travail. Ses votes à la Chambre des Députés et son attachement aux principes du juste-milieu lui attirèrent les épigrammes de la presse d'opposition. Depuis quelques années, il est resté en dehors de la vie politique. Sa carrière judiciaire s'est terminée à la fin de 1856. Mis à la retraite après cinquante ans de services, il a été nommé conseiller honoraire et remplacé par M. Debelleyme. Il avait été nommé officier de la Légion d'honneur le 29 avril 1846. — M. Pataille est mort en octobre 1857.

PATIN (Henri-Joseph-Guillaume), littérateur français, membre de l'Institut, né à Paris, le 21 août 1793, entra, comme élève, à l'École normale, où il devint, en 1815, maître de conférences de littérature ancienne et moderne. Il venait de se faire recevoir docteur ès lettres. On remarqua sa thèse française : *de l'Usage des harangues chez les historiens* (1814, in-4). En 1818, il obtint la chaire de rhétorique au collége Henri IV. Sans négliger les travaux de l'enseignement, il brigua les couronnes académiques et se fit connaître dans les concours littéraires par ses *Éloges de Bernardin de Saint-Pierre* (1816), *de Lesage* (1822), *de Bossuet* et par un *Discours sur la vie et les ouvrages de de Thou* (1827). En 1830, il fut choisi pour suppléer M. Villemain à la Sorbonne. Après la mort de Lemaire (1833), la Faculté lui confia la chaire de poésie latine, qu'il occupe encore aujourd'hui. Il y a montré une connaissance approfondie des littératures anciennes et une très-vive prédilection pour les auteurs du siècle d'Auguste, surtout pour Horace, que peu de modernes ont aussi bien connu.

Collaborateur du *Globe* sous la Restauration, puis de la *Revue encyclopédique*, de la *Revue des Deux-Mondes*, etc., M. Patin a réuni, en 1840, ses meilleurs articles et plusieurs de ses leçons sous le titre de *Mélanges de littérature ancienne et moderne* (1840, in-8). Il donna ensuite un ouvrage plus important, où, sans aucune prétention littéraire, il a accumulé de véritables trésors d'érudition : les *Études sur les tragiques grecs, ou Examen critique d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, précédé d'une histoire générale de la tragédie grecque* (1841-1843, 3 vol. in-8; nouv. édit., 1858). Pendant qu'il publiait ce livre, il fut élu membre de l'Académie française, comme successeur de Roger; sa réception eut lieu le 5 janvier 1843. Étranger aux agitations de la carrière politique, M. Patin partage sa vie entre la Sorbonne et l'Institut. Il a été promu, le 25 avril 1845, officier de la Légion d'honneur.

PATISSIER (Philibert), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Saint-Amour, près Mâcon, en 1791, fit le service comme interne dans les hôpitaux de Paris et fut reçu docteur en 1815. A la suite de plusieurs voyages, il publia des travaux spéciaux sur les eaux minérales, entre autres : *Manuel des eaux minérales de France* (1818, in-8; 2e édit., 1837); *Nouvelles recherches sur l'action thérapeutique des eaux minérales* (1839); *Rapport sur les eaux minérales naturelles* (1841); *Rapport sur le service médical des établissements thermaux* (1852), etc. On a en outre de lui un *Traité des maladies des artisans et de celles qui résultent des diverses professions* (1822, in-8), ouvrage imité de Ramizzini. M. Patissier est chevalier de la Légion d'honneur depuis le mois de novembre 1849.

PATMORE (Coventry), poëte anglais, né à Woodford (comté d'Essex), le 23 juillet 1823, et fils d'un écrivain distingué, suivit librement ses goûts littéraires. Son premier volume de vers (1846) reçut, malgré des qualités évidentes, un accueil assez froid du public; mais deux ouvrages, publiés à des dates récentes, *la Tour de l'église de Tamerton* (Tamerton church Tower; Londres, 1853), poésies diverses, et *l'Ange de la maison* (the Angel in the House; 1855), poëme domestique, ont été très-loués pour le charme des idées et des tableaux et l'élégance du style. M. Patmore collabore à l'*Edinburgh Review* et à la *North British Review*. Depuis 1846, il est bibliothécaire adjoint au *British museum*.

PATON (Joseph-Noël), peintre écossais, né à Dumferline (comté de Fife), en 1823, étudia à l'Académie d'Édimbourg, puis à celle de Londres et remporta, à vingt-deux ans, un des trois prix du concours de Westminster-Hall, avec un carton dont le sujet était *l'Esprit de la Religion*. Les peintures à l'huile qu'il exposa en 1847, *le Portement de la croix*, grande toile de religion, et *la Réconciliation d'Oberon et de Titania*, obtinrent le prix de deuxieme classe. Cette dernière surtout, véritable débauche de fantaisie, aussi finement touchée qu'une miniature, excita l'admiration générale; l'auteur s'empressa de lui donner un pendant, *la Querelle d'Oberon et de Titania*, et qui a été acquis pour le musée national d'Édimbourg au prix de 17 500 fr.

Cet artiste a mis plus d'une fois pour ses esquisses les romanciers et les poëtes à contribution; ses groupes ont une variété infinie d'attitudes et sont dessinés avec une souplesse d'une science peu commune. S'il manque de couleur et d'harmonie, il rachète ces défauts par un fini merveilleux et une verve toute britannique. Aussi est-il en grande faveur dans son pays. Regardé, malgré sa jeunesse comme un des chefs de l'école écossaise, il a encore envoyé, entre autres productions, aux expositions de l'Académie écossaise: *Dante méditant l'épisode de Francesca de Rimini* (1852); *la Femme morte* (1854); *la Recherche du plaisir*, allégorie (1855); *le Passage gardé* (1856). La *Dispute d'Oberon*, le seul tableau que M. Paton ait envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, y a obtenu une mention.

Un frère du précédent, M. Walter Paton, né vers 1825, élève de l'Académie d'Édimbourg, s'est fait remarquer comme paysagiste. On cite de lui: *Vue de rivière* et *Nuit d'été* (1856).

PATRIZZI (Constantin), prélat italien, né à Sienne, le 4 septembre 1798, appartient, comme cardinal, à l'ordre des évêques. Réservé *in petto* le 23 juin 1834, il a été préconisé le 11 juin 1836. Il est vicaire général de Sa Sainteté, évêque d'Albano, préfet de la Congrégation de la résidence des évêques, préfet de la Congrégation des rits, archiprêtre de Sainte-Marie-Majeure, etc.

PAUFFIN (Chéri), littérateur français, né en 1801, à Mézières, remplit successivement au tribunal civil de Rethel les fonctions de juge-auditeur (1829), de substitut (1834) et de juge; depuis 1854, il a pris sa retraite. On lui doit plusieurs ouvrages littéraires, entre autres deux recueils de poésies: *la Jeune lyre* (1826) et *les Chants du soir* (1844; 2ᵉ édit., 1856), des études *sur Rethel* (1845) et *Dubois-Crancé* (1854), etc. Il prépare un ouvrage plus important sur l'histoire et les mœurs des Ardennais.

PAULDING (James-Kirke), écrivain américain, né le 22 août 1779, dans le comté de Dutchess (État de New-York), fut élevé dans une école du comté de Westchester, où avaient émigré ses parents, dépossédés par la guerre. A sa majorité, il passa à New-York, se lia d'amitié avec Washington Irving (voy. ce nom), dont le frère aîné avait épousé sa sœur, et publia, de concert avec lui, une série d'essais littéraires et satiriques, dans un recueil périodique qu'ils fondèrent ensemble en janvier 1807, *le Salmagundi*. Il les réunit plus tard (New-York, 4 vol. in-12) et leur donna une suite dix ans après (1819). Au commencement de la deuxième guerre avec l'Angleterre (1812), M. Paulding composa un conte satirique d'actualité qui a eu plusieurs éditions: *l'Histoire divertissante de John Bull et de frère Jonathan* (the diverting History of J. Bull, etc.; New-York, in-12), bientôt suivi d'un poëme burlesque anonyme sur le même sujet: *le Lai du ménétrier écossais* (Lay of the Scottish fiddle; 1813, in-32). Vint ensuite une brochure politique: *the United States and England*, qui attira l'attention du président Madison. En 1815, parut le récit d'une tournée en Virginie: *Lettres écrites du Sud par un homme du Nord* (Letters from the South, by a Northern man; 2 vol. in-12); puis, en 1818, sa principale œuvre poétique: *le Colon du fond des bois* (the Backwoodsman), poëme en six chants.

Après deux nouveaux pamphlets politiques: *Esquisses sur la vieille Angleterre par un homme de la Nouvelle-Angleterre* (a Sketch of old England 1822), et *John Bull en Amérique* (or the New Munchausen), M. Paulding fit paraître son premier roman: *Koningsmarke ou l'Ancien temps dans le nouveau monde* (Koningsmarke or Old Times in the new world; New-York, 2 vol. in-12), dont l'action se passe parmi les premiers colons Suédois, sur les bords de la Delaware. Vinrent dès lors successivement et dans divers genres: *les Joyeuses histoires des trois sages de Gotham* (Merry Tales of the Three Wise men of Gotham; New-York, 1826, in-12), critique railleuse des théories de Robert Owen; *le Guide du voyageur* (the Traveller's Guide, or the New Pilgrim's Progress; Ibid., 1828), satire contre les récits de certains voyageurs anglais aux États-Unis; *les Contes de la bonne femme, par un indécis* (Tales of the good woman, by doubtful gentleman; Ibid., 2 vol. in-12): *le Livre de saint Nicolas* (The Book of S. N.), traduction supposée de vieilles légendes hollandaises sur New-Amsterdam, ancien nom de New-York; *le Coin du feu d'un Hollandais* (the Dutchman's Fireside; 1831, 2 vol. in-12), l'œuvre la plus populaire de l'auteur; six éditions s'écoulèrent dans l'année, et il fut traduit en français par Defauconpret, en hollandais et en plusieurs autres langues; c'est un tableau très-animé du temps de la domination hollandaise.

Citons encore de M. Paulding: *A l'ouest! à l'ouest!* (Westward Ho!; New-York, 2 vol. in-12), peinture vive et amusante, parfois jusqu'à la trivialité, des mœurs du Kentucky; une *Vie de Washington* (Life of Washington, 2 vol. in-18); *le Puritain et sa fille* (the Puritan and his daughter, in-12; nouv. édit., 1849), roman; un volume de comédies écrites avec le plus jeune de ses fils: *American Comedies* (Philadelphie, 1847, in-12), etc. La plupart des ouvrages précédents ont été réimprimés à New-York, en 1835, dans une édition générale stéréotypée.

M. Paulding a encore écrit une quantité considérable d'articles de toute sorte, la plupart anonymes, dans de nombreux recueils et journaux littéraires. Écrivain essentiellement américain, il porte partout dans ses écrits l'empreinte de sa nationalité. Il a l'esprit fin et sarcastique. Sa verve éclate en traits pittoresques; mais il manque de

mesure, frappe fort plutôt que juste et tient peu de compte des règles ou des conventions.

Sans avoir jamais été mêlé d'une manière active aux agitations politiques de son pays, il a néanmoins exercé, à diverses reprises, des fonctions publiques. Après avoir occupé douze ans un emploi important dans les affaires maritimes à New-York, il fut choisi en 1837, par le président Van Buren, pour ministre de la marine. A l'avénement au pouvoir du président Harrison, il se retira à sa maison de campagne, sur les bords de l'Hudson, où il a trouvé le repos après une laborieuse carrière.

PAULIN (J.-B.-Alexandre), éditeur français, né en 1793, commença son droit à Paris et se fit même recevoir avocat. Il entra ensuite dans la librairie et se lia, sous la Restauration, avec plusieurs des chefs de l'opposition libérale, notamment avec Armand Carrel et concourut à la fondation du *National* (1829), dont son associé Sautelet fut le gérant et auquel il fournit de nombreux articles, il en devint gérant lui-même après la révolution de 1830. En 1843, il fonda avec MM. Dubochet et Charton, le recueil hebdomadaire *l'Illustration*, précieux répertoire pittoresque de l'histoire universelle des quinze dernières années. A la même époque, il donna à sa maison, comme éditeur, toute son extension. Il est le propriétaire principal des *OEuvres de M. Thiers*. Il s'est encore associé, en 1856, avec M. Édouard Charton, pour faire paraître un nouveau recueil hebdomadaire illustré, *l'Ami de la maison*, qui n'a duré qu'une année. M. Paulin a édité, avec M. Littré, les *OEuvres d'Armand Carrel* (1857, in-8). — Son fils, M. Victor Paulin, officier de marine démissionnaire, lui a succédé dans la direction de *l'Illustration*, dont il rédige le bulletin politique hebdomadaire.

PAULIN-MÉNIER (René Leconte, dit), acteur français, né à Nice, de parents français, en 1829, témoigna de bonne heure une grande passion pour les arts, fit de la peinture et débuta ensuite au théâtre Comte. De là il passa à l'Ambigu, parut une première fois à la Gaîté dans les rôles d'amoureux et obtint son premier succès dans le personnage Grimaud, des *Mousquetaires*. Rengagé à l'Ambigu, qu'il devait quitter de nouveau pour y revenir encore, il y joua dans *les Paysans*, *le Drame de famille*, *la Closerie des Genêts*, *Roquelaure*, *l'Oncle Tom* et *le Château des Tilleuls*. Depuis qu'il est à la Gaîté, divers rôles dans *le Courrier de Lyon*, *les Cosaques*, *le Médecin des enfants*, lui ont fait une grande popularité.

PAUR (Théodore), professeur allemand, né à Neisse (Silésie), le 2 mai 1805, acheva ses études à l'université de Breslau, fut reçu docteur, en 1842, et entra la même année, comme professeur, au collége de Neisse. En 1843, il fit paraître le *Commentaire de Jean Heidan sur l'époque de Charles V*, et *Vie et idées de Frédéric de Salet*. Sa brochure sur *la Raison et ses ennemis* (1846) lui attira de vives répliques de la part du clergé catholique, et le prince-évêque Melchior de Diepenbrock obtint, du ministère Eichorn et du roi de Prusse, l'ordre de le suspendre de ses fonctions. En 1848, M. Paur fit paraître *un Mot sur la liberté des ouvriers et des laboureurs*, et fut élu représentant à l'Assemblée nationale de Francfort. Membre du centre gauche, il fit partie du comité d'instruction publique et prononça plusieurs discours pour demander l'émancipation des instituteurs vis-à-vis de l'Église. A cette époque le ministère libéral de M. de Schwérin lui rendit sa chaire au collége de Neisse.

Parmi les écrits de Th. Paur, nous citerons encore l'*Enseignement de l'histoire de la littérature allemande* (1844); la *Caractéristique des chants populaires et principalement des chants silésiens* (1846); *l'Empereur Charles-Quint et l'Afrique septentrionale*, d'après les documents du XVIe siècle (1848), et des *Études comparées sur Dante, Milton et Klopstock*.

PAUTET (Jules), littérateur français, né à Beaune, le 9 novembre 1799, acheva ses études à Paris et se consacra de bonne heure à la littérature. Outre ses poésies : *la Grèce sauvée*, chant lyrique (Genève, 1828, in-8); *Chants du soir*, suivis du *Jaloux imaginaire*, comédie en 5 actes et en vers (Paris, 1838, in-8); *Abdul-Medschid*, chant lyrique (1840, in-8), etc., il rédigea, pour l'*Encyclopédie Roret*, un *Manuel d'économie politique* (1834, in-18), et un *Nouveau manuel complet du blason* 1843, in-18). On cite aussi de lui des notices : *Gaspard Monge* (1838-1839, br. in-8); *Vergniaud* (1843, 2 vol. in-8): puis des nouvelles et mélanges : *au Coin de l'âtre* (1844, in-8); *le Railway pittoresque de Bourgogne*, et de nombreux articles dans les *Mémoires de l'Académie de Dijon*, dans le *Dictionnaire de la conversation*, etc.

M. Pautet débuta, comme journaliste, en 1832, dans *l'Opinion*, organe du parti napoléonien. Devenu rédacteur en chef du *Patriote de la Côte-d'Or*, il soutint, pendant deux ans, une ardente polémique contre le gouvernement de Louis-Philippe, fut traduit deux fois devant le jury, et deux fois acquitté. Lors de son second procès, qui eut lieu à la suite des événements de Lyon (avril 1834), il se défendit lui-même. « Me voici, dit-il, obligé de reparaître devant *messieurs de la Cour*, mais aussi, grâces à Dieu, devant *messieurs du peuple.* » Après les lois de septembre, il renonça au journalisme politique et fonda un recueil littéraire, la *Revue de la Côte-d'Or* (1836-1837). Il fut nommé conservateur de la bibliothèque de Beaune et décoré de la croix de la Légion d'honneur (30 mai 1838). En 1851, il entra dans la carrière administrative comme sous-préfet de Marvejols, d'où il passa à Sisteron en 1854.

PAUTHIER (Georges), orientaliste français, né vers 1800, à Besançon, fut d'abord sergent-major dans la garde royale. Il débuta dans la carrière des lettres par deux volumes de poésies intitulés : *Mélodies et Chants d'amour* (1825, in-18), et *Helléniennes* (1825, in-18), élégies sur la Grèce; il traduisit aussi en vers le *Pèlerinage de Child-Harold* (1828), et remporta, en 1829, une médaille d'or, à Besançon, pour son poëme sur *le Dévouement de Desèze*. S'étant, après 1830, adonné à l'étude des langues orientales, il publia, entre autres résultats de ses travaux : *Doctrine du Tao* (1831), réimprimée et augmentée en 1838; *le Ta-Hio* (1837, in-4), code moral de Confucius, avec double version latine et française; *la Chine* (1837, in-8), qui fait partie de l'*Univers pittoresque* de MM. Didot; *les Livres sacrés de l'Orient* (1840, in-8), comprenant le chou-king, les sse-chou, les lois de Manou et le Koran de Mahomet; *Documents statistiques sur la Chine* (1841, in-8); *les Quatre livres de philosophie morale et politique des Chinois* (1841, in-18; 4e édit., 1852); *Sinico-Ægyptiaca, essai sur la formation similaire des écritures figuratives chinoise et égyptienne* (1842, in-8), composé principalement d'après les écrivains indigènes; etc. Ce savant, qui est membre de la Société asiatique de Paris, a également fourni beaucoup d'articles au *Journal asiatique*, au *Dictionnaire des sciences philosophiques* et à l'*Encyclopédie des gens du monde*.

PAUWELS (Antoine), industriel français, né à Paris, le 16 avril 1796, commença l'étude de la médecine, entra au service militaire, fut fait prisonnier à Leipsick et remplit, pendant sa captivité, les fonctions d'aide-pharmacien. A son retour, il reçut, de Louis XVIII, à dix-neuf ans, la décoration, qu'il n'a jamais portée. Peu après, il fonda à Paris une fabrique de produits chimiques, reprit les études de Windsor sur les propriétés éclairantes du gaz hydrogène et organisa, avec le concours de Manuel et du duc d'Orléans, une société, grâce à laquelle il créa la première usine. En mai 1821, le Luxembourg, l'Odéon et le quartier environnant furent éclairés par le nouveau système. Dans les vingt années qui suivirent, M. Pauwels continua l'organisation du nouvel éclairage dans la ville de Paris et installa les usines d'Ivry, de Saint-Germaiu, etc. Il entreprit d'autres travaux importants, ouvrit de vastes ateliers pour les appareils à vapeur et construisit les premiers bateaux qui firent le service de Rouen au Havre. Depuis quelques années, il est en Belgique, où le gouvernement a mis à profit ses talents et son activité.

PAVIE (Théodore), orientaliste français, né à Angers, en 1811, entreprit de bonne heure de longs voyages aux États-Unis, dans l'Amérique méridionale et plusieurs contrées de l'extrême Orient. La connaissance approfondie qu'il avait acquise des idiomes asiatiques, notamment du chinois et du sanscrit, lui permit, à son retour en France, de fournir à la *Revue des Deux-Mondes*, depuis 1835, une longue suite d'études historiques et littéraires sur les *Jongleurs de l'Inde* (1840), *l'Ile Bourbon* (1844), *les Trois religions de la Chine* (1845), *la Littérature musulmane de l'Inde* (1847), etc , ainsi qu'au *Bulletin* de la Société de géographie et au *Journal asiatique*. De 1852 à 1857, il a été chargé du cours de langue et de littérature sanscrites au Collége de France.

Ses principaux ouvrages sont : *Voyage aux États-Unis et au Canada* (1828-1833, 2 vol. in-8); *Scènes et récits des pays d'outre-mer* (1853, in-18), et il a édité et traduit : *Choix de contes et de nouvelles* (1839, in-8), extraits du chinois; *Fragments du Mahabhârata* (1844, in-8), d'après le texte sanscrit de Calcutta; *le San-koué-tchi* (1845-1851, 2 vol. gr. in-8), histoire des trois royaumes entre lesquels la Chine fut partagée au XIII[e] siècle; *Krichna et sa doctrine* (1852, gr. in-8); *Bhodjaprabandha* (1855, in-4), texte sanscrit de l'histoire de Bhodja, roi de Mâlwa; etc.

PAXTON (sir Joseph), architecte et horticulteur anglais, député, né en 1802, à Milton-Bryant (comté de Bedford), fut élevé à l'école libre de Woborn, étudia le dessin et se consacra à l'architecture des jardins. Employé comme jardinier paysagiste par le duc de Somerset, il passa, en 1840, au service du duc de Devonshire. La magnifique serre qu'il fit construire à Chatsworth, et qui commença sa réputation d'habile architecte, fut le germe d'où plus tard devait sortir l'idée du palais de Cristal. S'occupant de l'horticulture au point de vue scientifique, il publia, en 1838, un *Traité de la culture du dahlia*; en 1840, un petit *Dictionnaire de botanique* avec M. Lindley; un *Calendrier horticole* (Cottager's calendar), etc. Il a fourni en outre de nombreux articles à divers recueils, notamment à l'*Horticultural register* (Annales horticoles), qu'il avait fondé.

L'Exposition universelle de Londres lui fournit, en 1851, l'occasion de se produire avec éclat. La commission royale avait mis au concours (1850) les plans de construction du futur édifice; parmi les deux cent quarante-cinq projets envoyés par les artistes de tous les pays, on avait choisi celui d'un Français, M. Hector Horeau, lorsqu'un nouveau plan, vivement appuyé par le prince Albert et l'ingénieur Stephenson, et que l'on avait à première vue traité de conception fantastique, fut définitivement adopté. Ce plan, conçu et exécuté, ou plutôt improvisé en dix jours, et dont la simplicité grandiose excita au plus haut degré l'enthousiasme en Angleterre, était l'œuvre de M. Paxton. L'auteur, chargé lui-même de l'exécution, réussit, avec l'aide des entrepreneurs Fox et Henderson, à livrer, dans le court délai de cinq mois, le colossal édifice de Hyde-Park aux merveilles de la première exposition universelle (1[er] mai 1851).

Le *Cristal-Palace* ou Palais de Cristal, comme on l'appela, était fort simple; construit en fonte et en verre, sans maçonnerie, il formait un long parallélogramme, divisé en galeries qui venaient déboucher, au centre, dans un vaste transsept, sous lequel se déployaient à leur aise les arbres les plus gigantesques de Hyde-Park. Il était long de 564 mètres, large de 139; la surface totale a été évaluée à près d'un million de mètres cubes. Des colonnes en fonte, au nombre de 3300, étaient reliées entre elles par des châssis garnis de vitres; ces dernières représentaient un poids de 400 000 kilogrammes, et une étendue de 325 kilomètres. Le prix d'achat a été de 3 750 000 francs. En 1852, le Cristal-Palace fut, sous sa direction, démonté pièce par pièce et reconstruit, avec des remaniements, à Sydenham, où il est devenu un musée universel des sciences et des arts.

M. Paxton a été anobli par la reine l'année même de l'exposition. En décembre 1854, il a siégé au Parlement pour Coventry, où il a été réélu en 1857. Il vote avec le parti libéral. Il est membre de plusieurs sociétés savantes, notamment de la Société royale d'horticulture (1826) et de la Société linnéenne (1833).

PAYEN (Anselme), chimiste français, membre de l'Institut, né à Paris, le 6 janvier 1795, et fils d'un substitut royal que la Révolution jeta dans les entreprises industrielles, suivit, au sortir de ses classes, les laboratoires et les cours de Vauquelin, Chevreul et Thénard. Admissible à l'École polytechnique en 1814, il dut embrasser la nouvelle carrière de son père et dirigea, à Vaugirard, une importante fabrique de sucre de betterave. Il élabora dans la même usine, à la tête de laquelle il resta seul, en 1825, les sirops de fécule, le borax artificiel, le chlorure de chaux, etc., et introduisit une foule de procédés ou nouvelles applications des sciences, qui ont contribué à abaisser le prix de plusieurs denrées. M. Payen a occupé diverses fonctions municipales à Vaugirard et à Grenelle, et a été souvent membre et rapporteur des jurys de l'industrie française (1827-1844). Il reçut la décoration en 1831, lorsqu'il se trouvait dans un état de santé à faire craindre qu'elle ne fût qu'une distinction funéraire. Condamné par Broussais, Baron, Landré Beauvais, il se sauva lui-même en se créant un régime à l'albumine.

En 1835, M. Payen suppléa momentanément M. Dumas dans son cours de chimie appliquée aux arts et à l'agriculture. L'année suivante, il devint membre du conseil de l'École des arts et manufactures et professeur titulaire. Il a été depuis chargé du même cours au Conservatoire des arts et métiers, où il le professe encore. Membre résident ou correspondant de nombreuses sociétés ou académies, il est entré en 1842 à l'Académie des sciences (section d'économie rurale), en remplacement d'Audouin. Il a été créé officier de la Légion d'honneur en avril 1847.

On a de lui : *Essai sur la tenue des livres d'un manufacturier*, *Méthode de l'actif et du passif pour la tenue des livres* (1818 et 1819); *Traité élémentaire des réactifs*, *Traité de la pomme de terre*, *Mémoire sur le houblon* (1822-29), avec M. A. Chevalier; *la Chimie enseignée en 22 leçons* (1825); *Traité de la fabrication des diverses sortes de bières* (1829); *Cours de chimie élémentaire et industrielle, destiné aux gens du monde* (1830-1831, 2 vol.); *Rapport du jury départemental de la Seine sur l'exposition publique de 1827* (1828-1832, 2 vol.); *Résumé du cours pratique de fabrication du sucre indigène* (1838), avec M. Gautier; *Manuel du cours de chimie organique appliquée aux arts industriels et agricoles* (1841-1843) : *Mémoires sur les développements des végétaux* (1844, in-4, avec pl.); *Cours de chimie appliquée* (1847); *Précis de chimie à l'usage des écoles préparatoires aux professions industrielles et des fabricants* (1849; 4e édition, 1855); et un grand nombre de *Mémoires*, *Extraits*, *Rapports*, articles, fournis aux feuilles, écrits et ouvrages spéciaux.

PAYEN (Auguste), architecte belge, né à Bruxelles, en 1804, devint en 1833 architecte du gouvernement et de la ville de Bruxelles, et exécuta ou dirigea depuis un grand nombre des embellissements et bâtiments utiles de cette ville. On lui doit surtout la ligne des nouveaux boulevards du Nord, les barrières construites dans ces quinze dernières années et, depuis l'introduction des chemins de fer, la plupart des gares et stations des grandes villes du Brabant. M. A. Payen est chevalier de l'ordre de Léopold, membre effectif de l'Académie royale de Belgique, et professeur d'architecture à l'École royale de Bruxelles.

PAYER (Jean-Baptiste), botaniste français, ancien représentant du peuple, membre de l'Institut, né le 3 février 1818, à Asfeld (Ardennes), fit ses classes à Paris au collége Saint-Louis. Il commença ensuite l'étude du droit et celle des sciences et, en 1840, fut reçu licencié en droit et docteur ès sciences naturelles. La même année, l'agrégation pour les Facultés ayant été créée, il obtint avec dispense d'âge, le titre d'agrégé et fut nommé professeur de géologie et de minéralogie à Rennes. En 1841, il revint à Paris pour enseigner la botanique à l'École normale et suppléer à la Sorbonne M. de Mirbel. Il conserva cette suppléance jusqu'en 1848 et se fit recevoir, dans l'intervalle, docteur en médecine et maître en pharmacie.

Après la révolution de Février, M. Payer fut attaché par M. de Lamartine, comme chef de cabinet, au ministère des affaires étrangères, et fut envoyé par le département des Ardennes à l'Assemblée constituante, le troisième sur huit représentants. Il vota, en général, avec la fraction la plus modérée du parti démocratique.

En 1852, il reçut à la Faculté des sciences, en remplacement d'Auguste de Saint-Hilaire, la chaire d'organygraphie végétale, qui, à la mort d'Adrien de Jussieu, professeur d'anatomie et de physiologie végétales, devint par la réunion des deux enseignements la chaire de botanique. M. Payer en est demeuré titulaire et, grâce à l'élégante facilité de parole qu'il met au service de la science, attire de nombreux auditeurs à ses leçons. Il a été élu, en 1854, membre de l'Académie des sciences (section de botanique), en remplacement de Gaudichaud.

On a de M. Payer plusieurs *Mémoires* sur diverses questions d'anatomie et de physiologie végétales; mais ses travaux les plus importants se rapportent à une science nouvelle, créée par de Mirbel, l'organogénie. Publiés par extraits dans les *Comptes rendus* de l'Académie, ils ont été réunis par l'auteur dans un grand ouvrage actuellement en cours de publication, *Traité d'organogénie végétale comparée*. Il a publié encore une *Botanique cryptogamique ou Histoire des familles naturelles des plantes inférieures* (in-8, avec figures), a édité le *Cours élémentaire d'histoire naturelle* (1845, 2 vol. in-18), de M. Adanson, en y ajoutant une introduction et des notes et les *Familles naturelles des plantes* (1847, in-8), du même auteur.

PAYERNE (Prosper-Antoine), inventeur français, né à Theys, près de Grenoble, en 1806, étudia la médecine. Reçu docteur après 1830, il dirigea ses études sur les moyens de purifier l'air vicié et de le revivifier dans les lieux clos hermétiquement. Après avoir mis en pratique son procédé dans des cloches à plongeur, il fit construire, en 1846, à Paris, un *bateau sous-marin* en tôle de fer, qui, après divers essais heureux faits sur la Seine, fut envoyé à Brest où il servit à l'extraction d'un rocher granitique et au creusement d'un chenal. Il a été employé depuis avec succès, à Paris, à Cherbourg, pour des travaux d'une difficile exécution. Mû à la vapeur et à l'hélice, cet ingénieux appareil alimente d'air, par un procédé mécanique et chimique, l'équipage qui ne s'en trouve pas moins toujours en contact avec le milieu dans lequel il navigue. On n'a de M. Payerne qu'une brochure intitulée : *Perfectionnement des modes de construction des travaux hydrauliques* (1852); il y émet l'idée de l'établissement d'un chemin de fer sous-marin entre Douvres et Calais.

PAYS-BAS (maison royale des), dynastie de Nassau-Orange. Roi : Guillaume III (voy. ce nom). Reine : *Sophie*-Frédérique-Mathilde, née le 17 juin 1818, fille de Guillaume Ier, roi de Wurtemberg. Fils : le prince héréditaire *Guillaume*-Nicolas-Alexandre-Frédéric-Charles-Henri, prince d'Orange, né le 4 septembre 1840, lieutenant-colonel au régiment des grenadiers; Guillaume-*Alexandre*-Charles-Henri-Frédéric, né le 25 août 1851.

Le frère du roi, Guillaume-Frédéric-*Henri*, prince des Pays-Bas, né le 13 juin 1820, est vice-amiral, commandant en chef de la flotte et protecteur de l'Académie de Delft, lieutenant du roi dans le grand-duché de Luxembourg; il est marié à la princesse *Amélie*-Marie-de-Gloria-Auguste, née le 20 mai 1830, fille du duc Bernard de Saxe-Weimar Eisenach. Sa sœur, *Sophie*, est elle-même mariée au grand-duc régnant de Saxe-Weimar-Eisenach (voy. ce nom).

Reine mère : *Anna*-Paulowna, née le 18 janvier 1795, fille de feu Paul Ier, empereur de Russie, mariée le 21 février 1816 à Guillaume II, roi des Pays-Bas, veuve le 17 mars 1849 (voy. RUSSIE). — Oncle : Guillaume-*Frédéric*-Charles, prince des Pays-Bas, né le 28 février 1797, feld-maréchal et amiral de la flotte, chef du 15e régiment d'infanterie prussien, marié le 21 mai 1825 à *Louise*-Auguste-Wilhelmine-Amélie, née le 1er février 1808, fille de feu Frédéric-Guillaume III, roi de Prusse, dont il a deux filles.

PÉAN (Émile), ancien représentant du peuple français aux assemblées républicaines, né en 1806, suivit les cours de droit, fut reçu avocat et acheta, en 1836, une charge d'avoué à la Cour royale de Paris. Collaborateur du *National* et correspondant du *Journal du Loiret*, il comptait par son activité et sa vivacité d'esprit au rang des notabilités républicaines, lorsque éclata la révolution de Février. Nommé adjoint

au maire du IVe arrondissement de Paris, il fut élu représentant à l'Assemblée constituante, dans le département du Loiret, le sixième sur huit, par 40332 suffrages. Il fit partie du bureau de l'Assemblée, en qualité de secrétaire, vota, jusqu'au 10 décembre avec la fraction modérée du parti démocratique et appuya vivement la candidature du général Cavaignac à la présidence. Après la retraite de ce dernier et à l'Assemblée législative, où il fut renvoyé par le même département, M. Péan vota constamment avec la gauche et manifesta d'autant plus d'attachement aux institutions démocratiques que la majorité mettait d'ardeur à les détruire. Compris, à la suite du coup d'État du 2 décembre, dans le décret d'expulsion du 9 janvier 1852, il se réfugia en Belgique.

PECHELL (sir George-Richard), député anglais, né en 1789, à Londres, et fils d'un major général d'infanterie, entra, en 1803, dans la marine royale, fit plusieurs campagnes dans la mer du Nord et dans l'Océan contre les Français, devint capitaine en 1822 et contre-amiral en réserve en 1852. Il a été gentilhomme de la chambre de Guillaume IV (1830) et écuyer de la feue reine douairière, de 1831 à 1849. Membre du Parlement depuis 1835 pour la ville de Brighton, il appartient au parti libéral et a voté en faveur d'une extension des droits électoraux, du scrutin secret et d'un système d'éducation nationale. On a de lui une relation intéressante d'une mission qu'il a remplie, en 1820, auprès du président Boyer, sous le titre : *Visite à Saint-Domingue* (a Visit to the isle of Saint-Domingo; 1822).

PECK (W. George), journaliste américain, né à Rehoboth (Massachussets), le 4 décembre 1817, et fils d'un fermier, essaya de diverses professions et, après avoir fondé un journal à Cincinnati, alla à Boston étudier le droit chez le fils du poëte Dana. Il se mêla alors activement à la presse dans cette ville et à New-York. En février 1853, il partit pour l'Australie, visitant sur sa route Lima et les îles Chinchas. Depuis son retour, il s'est fixé à Boston, écrivant dans les journaux de nombreuses revues critiques. Il est le correspondant régulier du *New-York Courier and Enquirer*.

Outre ses articles qui suffiraient seuls à sa réputation, M. Peck à publié, sous le titre de *Melbourne et les îles Chinchas, avec des esquisses sur Lima et un voyage autour du monde* (Melbourn and the Chincha islands; with Sketches, etc.; New-York, in-12, 1854), un récit de son voyage en Australie, rempli d'observations neuves et de tableaux de mœurs d'un grand intérêt.

PECONTAL (Siméon), poëte français, né vers 1803, se fit connaître, en 1831, par une violente satire contre la nouvelle royauté. Après la révolution de 1848, il fut appelé au poste de sous-bibliothécaire adjoint à l'Assemblée nationale. Il a conservé les mêmes fonctions auprès du Corps législatif. On a de lui, outre sa *Première Ménippée* (1831), qui fut la seule : *Volberg*, poëme (1837); *Ballades et légendes* (1846), recueil de pièces dont plusieurs avaient paru dans le *Musée des Familles*, et, dans ces dernières années, plusieurs *Odes* et pièces de vers de circonstance (1852-1856).

PECQUEUR (Constantin), économiste français, né à Arleux (Nord), le 4 octobre 1801, s'associa, sous la Restauration, aux premiers efforts de l'école saint-simonienne; disciple de J. J. Rousseau, de Saint-Simon, d'Owen et de Fourier, il ne voulut point s'attacher à une secte particulière et fit un choix personnel parmi les doctrines des réformateurs modernes. Il publia des articles économiques dans la plupart des journaux qui se montrèrent favorables aux idées nouvelles, *le Globe*, *le Phalanstère*, la *Revue du progrès*, *la Presse*, *la Réforme*, la *Revue indépendante*, etc. Il travailla également au *Dictionnaire de la conversation* et à l'*Encyclopédie moderne*. En 1838, l'Académie des sciences morales et politiques le couronna pour un mémoire très-remarquable : *des Intérêts du commerce, de l'industrie, de l'agriculture et de la civilisation en général, sous l'influence de l'application de la vapeur* (1839, 2 vol.; 2e édit., 1848). Vint ensuite son livre : *des Améliorations matérielles dans leurs rapports avec la liberté* (1839, in-12), introduction à l'étude de l'économie sociale et politique. En 1840, parurent ses *Lettres adressées au ministre des travaux publics* (M. Dufaure) : *de la Législation et du mode d'exécution des chemins de fer* (2 vol. in-8). La Société de la morale chrétienne couronna deux de ses ouvrages : *de la Paix, de son principe et de sa réalisation*, et *des Armées dans leurs rapports avec l'industrie, la morale et la liberté, ou des Devoirs civiques des militaires* (1842). Son œuvre capitale est sa *Théorie nouvelle d'économie sociale et politique, ou Études sur l'organisation des sociétés* (1842, in-8 de 900 pages), bientôt suivie de *la République de Dieu : Union religieuse pour la pratique immédiate de l'égalité et de la fraternité universelles* (1843-1845). Par ses doctrines religieuses M. Pecqueur se rapproche de M. Pierre Leroux, et ses théories sociales ont été accusées d'aboutir forcément au communisme. Tout en combattant les conclusions de sa *Théorie nouvelle d'économie sociale*, M. L. Reybaud trouve dans l'auteur de l'érudition, de la clarté et la fécondité d'un esprit puissant.

Après la révolution de Février, M. Pecqueur fut nommé sous-bibliothécaire à la Bibliothèque nationale; il a renoncé à ces fonctions à la suite du 2 décembre 1851. En 1849, il fonda *le Salut du peuple, journal de la science sociale*, dont il ne parut que six cahiers (1849-1850).

PEDRO II DE ALCANTARA (Jean-Charles-Léopold-Salvador-Bibiano-Francisco-Xavier-da-Paula-Leocadio-Michel-Gabriel-Raphaël-Gonzaga), empereur du Brésil, né le 2 décembre 1825, est fils de Don Pedro Ier et de Léopoldine-Caroline-Joséphine, archiduchesse d'Autriche, qui mourut l'année suivante (11 décembre 1826). Son enfance se passa au milieu des troubles qui suivirent la proclamation de l'indépendance du Brésil dont son père, fils de Jean VI, roi de Portugal, fut le premier empereur. En vain don Pedro Ier, par attachement à ses nouveaux sujets, avait renoncé à la couronne de Portugal, en faveur de sa fille dona Maria (2 mai 1826), il ne réussit point à se faire pardonner par les libéraux et les démocrates, son coup d'État contre l'Assemblée constituante (12 novembre 1823), l'exil des principaux chefs de la révolution et les tendances despotiques de son gouvernement tout personnel. Fatigué de lutter contre une opposition toujours croissante, il abdiqua le 7 avril 1831, en faveur de son fils qui n'avait guère plus de cinq ans. Il lui donna pour tuteur l'ancien chef du parti démocratique, Bonifacio-Joze de Andrada e Sylva, exilé en France depuis 1823. Celui-ci, qui était à Bordeaux, accepta cette tâche difficile; mais, quoiqu'un tel choix fût une garantie pour la liberté, l'ancien ministre de la révolution devint bientôt suspect au parti populaire; en 1833, il fut démis de ses fonctions et arraché par la force publique

du palais impérial. Don Pedro II passa sous la tutelle directe du conseil de régence.

Ce conseil abdiqua sa souveraineté le 23 juillet 1840. L'empereur, dont la majorité fut proclamée avant l'époque légale, prit solennellement la couronne le 18 juillet 1841. Des troubles, provoqués par la dissolution des Chambres, éclatèrent alors dans plusieurs provinces. Le général Caxias rétablit l'ordre dans celle de San Paulo; mais la guerre se prolongea dans le pays de Minas-Geraës, où le sénateur Jose Feliciano avait rallié autour de lui six mille insurgés. Enfin, en 1842, une victoire décisive de Caxias à San-Lucia sauva la monarchie brésilienne, et réduisit à l'impuissance les partisans d'une république fédérative.

Depuis cette époque, Don Pedro gouverne en paix ses États, sans porter atteinte à la constitution qu'il a jurée. Il fait de louables efforts pour développer la prospérité commerciale du Brésil et son influence dans l'Amérique du Sud. Par l'abolition définitive du commerce des noirs (4 septembre 1850), il s'est délivré sagement des difficultés que la traite avait suscitées entre le Brésil et la Grande-Bretagne. Les secours qu'il a fournis au général Urquiza ont puissamment contribué au renversement de Rosas. Un agrandissement de territoire et la libre navigation de la Plata, fruits de cette heureuse intervention, préparent à la nation brésilienne une destinée brillante et prospère. — Pour la famille de Don Pedro II, voy. Brésil (maison impériale du).

PEDRO V DE ALCANTARA (Maria-Fernando-Miguel-Rafael-Gabriel-Gonzaga, etc., etc.), roi actuel du Portugal et des Algarves, né à Lisbonne, le 16 septembre 1837, est le fils de la reine de Portugal donna Maria II da Gloria et du roi don Fernando de Saxe-Cobourg-Gotha. Il succéda à sa mère, sous la régence paternelle, le 15 novembre 1853, et visita l'Angleterre, la France à l'époque de l'Exposition universelle (1855), l'Italie, la Suisse et la Belgique, en attendant sa majorité qu'il atteignit à l'âge de dix-huit ans, le 15 novembre 1857. Des traités avec la France et la Belgique, pour l'extradition des malfaiteurs, avec les États de l'Amérique du Sud, pour la navigation et le commerce étaient les principaux actes de la régence de son père. Don Pedro V, à son avénement, conserva d'abord le ministère du duc de Saldanha qui gouvernait depuis quatre ans, mais qui tomba l'année suivante devant l'opposition de la haute Chambre, le roi se refusant formellement à créer de nouveaux pairs pour former une majorité au cabinet. Le ministère Loulé, qui lui succéda, fit place, en 1857, à un troisième ministère progressiste, dont le chef fut M. d'Avila. Cette même année, le roi dom Pedro V épousa une princesse de Hohenzollern-Sigmaringen, parente du roi de Prusse. Il a six frères ou sœurs dont nous donnons ailleurs les noms et les titres (voy. Portugal).

PEEL (William-Yates), homme politique anglais, né en 1789, à Bury (comté de Lancastre), et frère puîné du grand ministre de ce nom, mort en 1850, fut élevé à l'école d'Harrow et à l'université de Cambridge, étudia le droit à Lincoln's-Inn et fut admis au barreau en 1816. L'année suivante, il entra à la Chambre des Communes, où, de 1817 à 1852, il fut réélu par différents bourgs, et, en dernier lieu, par celui de Tamworth, tout dévoué à sa famille. Il ne fait pas partie de la législature de 1857. Occupant un rang distingué parmi les conservateurs, il fut appelé plusieurs fois à remplir des postes éminents; commissaire du bureau des Indes en 1826, il devint, sous l'administration de Wellington, sous-secrétaire d'État de l'intérieur (1828), puis lord de la Trésorerie (1830). Il reprit ces dernières fonctions lorsque son frère prit la direction des affaires en 1834. Il fait partie depuis cette époque du Conseil privé.

Peel (Jonathan), général anglais, né en 1799, frère du précédent, et élevé au collége de Rugby, embrassa la carrière militaire (1815), qu'il a honorablement suivie en s'élevant de grade en grade jusqu'à celui de major général (1854). Il est plus connu par ses travaux parlementaires et son activité à seconder les plans de sir R. Peel qui, durant son second ministère, lui confia les fonctions d'inspecteur général de l'artillerie (1841-1846). Il y a trente ans qu'il soutient à la Chambre des Communes les principes du parti conservateur modéré; après avoir siégé pour Norwich (1826), il représente, depuis 1831, Huntingdon, où il a été réélu en 1857. En février 1858, il a pris, dans le ministère Derby, le portefeuille de la guerre.

PEEL (sir Robert), homme politique anglais, né en 1822, à Londres, fils aîné du ministre de ce nom et neveu des précédents, fut élevé à l'école d'Harrow et à l'université de Cambridge, débuta, en 1844, dans la carrière diplomatique comme attaché d'ambassade à Madrid et déploya beaucoup d'activité à l'occasion des mariages espagnols. Il passa, en 1846, en Suisse, comme secrétaire de légation et y devint, au bout de quelques mois, chargé d'affaires (1846-1850). A cette dernière date, il succéda à son père dans la représentation du bourg de Tamworth, qui l'a réélu en 1852 et en 1857; c'est un des membres les plus distingués du parti conservateur dont ses votes libéraux tendent chaque jour à le séparer. Il a reçu de lord Palmerston, lors de sa rentrée aux affaires (février 1855), un siége au Conseil de l'amirauté. Il a accompagné lord Granville aux cérémonies du couronnement d'Alexandre II à Moscou, et a prononcé à ce sujet, dans plusieurs meetings, des discours mordants contre les mœurs et l'administration de la Russie (janvier 1857).

Peel (Frédéric), homme politique anglais, né en 1823, à Londres, frère du précédent, élevé aussi à l'école d'Harrow et à Cambridge, fut admis au barreau, en 1849, par la société d'Inner-Temple. Envoyé la même année à la Chambre des Communes par le bourg de Leominster, il prit place parmi les libéraux et fut réélu, en 1852, par le bourg de Bury. Il a déjà rempli de hautes fonctions dans le gouvernement, où l'appelaient des connaissances variées et une expérience précoce des affaires; nommé sous-secrétaire d'État aux colonies (novembre 1851), il résigna cette charge à l'arrivée du cabinet Derby (1852), la remplit de nouveau sous lord J. Russell et lord Aberdeen jusqu'en février 1855, et passa alors, en la même qualité, au département de la guerre. Il n'a pas été réélu en 1857.

PEISSE (Louis), littérateur français, né à Aix, en 1802, fut d'abord conservateur des objets d'art au Mont-de-Piété de Paris, puis conservateur du musée des études à l'École des beaux-arts. Il a publié des articles de critique et de philosophie dans *le Producteur*, *le National*, la *Revue des Deux-Mondes*, les *Salons*, de 1841 à 1844, dans ce dernier recueil, etc. Il a traduit de l'anglais les *Fragments de philosophie* de sir W. Hamilton (1840, in-8); les *Éléments de la philosophie de l'esprit humain* de Dugald Stewart (1844, 3 vol.), ainsi que les *Lettres philosophiques* de Galuppi. M. Peisse est, depuis le 6 juin 1843, chevalier de la Légion d'honneur.

PELET (Jean-Jacques-Germain, baron), géné-

ral français, sénateur, membre de l'Institut, né à Toulouse, le 15 juillet 1779, fut appelé, en 1800, au service militaire, entra dans le corps du génie, devint lieutenant en 1802 et fut employé, en cette qualité, aux travaux de la carte et du dictionnaire topographique d'Italie. Il assista ensuite à la bataille d'Austerlitz, servit dans les Calabres et en Pologne, et, devenu capitaine (1807), quitta le génie pour s'attacher entièrement au maréchal Masséna qui le choisit pour son premier aide de camp. Il l'accompagna en Autriche et sa belle conduite à Ebersberg lui valut le grade de chef de bataillon; il se distingua également dans tous les combats qui suivirent, et surtout à celui de Znaïm (11 juillet 1809), où il fut chargé de diriger les troupes et de placer l'artillerie. En 1810, il se rendit en Portugal, prit la part la plus active à toutes les affaires qui eurent lieu et fut envoyé auprès de Napoléon pour rendre compte du résultat peu favorable de cette campagne qu'on lui imputait. Employé dans la grande armée de Russie, d'abord comme chef d'état-major d'infanterie, il se fit remarquer à l'attaque de Smolensk, aux batailles de la Moskowa et de Krasnoë, où il commandait le 48e de ligne; pendant la retraite, il sauva les débris de plusieurs corps et conseilla au maréchal Ney de passer le Dniéper sur la glace afin de rejoindre l'Empereur à Orscha.

Nommé général de brigade le 12 avril 1813, M. Pelet reçut le commandement de Dresde, puis celui des dépots de l'armée; après la journée de Leipsick, où il avait été blessé, il fut chargé de l'arrière-garde jusqu'à Erfurt et passa dans la vieille garde comme adjudant général des chasseurs à pied. Aussi habile chef que soldat intrépide, il paya plus d'une fois de sa personne, quand il s'agit de repousser l'invasion. En 1815, il combattit à Charleroi, à Fleurus, défendit, à Waterloo, le village de Planchenois jusqu'à la nuit et soutint la retraite de l'armée. Mis en non activité, il se retira à la campagne et s'y livrait à des travaux d'histoire lorsqu'en 1818, sur la demande du maréchal Gouvion-Saint-Cyr, il fut appelé au comité de défense du royaume, dont il fit partie jusqu'en 1821. Rendu à ses études stratégiques, il réunit les matériaux des mémoires qu'il préparait sur les conquêtes de Napoléon en Europe et en publia une partie sous le titre de : *Mémoires sur la guerre de 1809 en Allemagne* (1824-1826, 4 vol. in-8 et tableaux). Un des fondateurs du *Spectateur militaire*, il donna à ce journal, entre autres articles, les *Principales opérations de la campagne de* 1813.

A la révolution de Juillet, M. Pelet se rallia à la nouvelle dynastie, commanda quelque temps l'École d'état-major et fut nommé, le même jour, lieutenant général et directeur du dépôt de la guerre (18 novembre 1830). L'année suivante, il vint siéger à la Chambre des Députés avec le mandat des électeurs de Toulouse, vota presque toujours avec l'opposition et demanda le rappel des membres de la famille impériale; lors de l'explosion de la machine de Fieschi (1835), il fut atteint à la tête d'un projectile qui lui dénuda le crâne. Élevé, le 3 octobre 1837, à la dignité de pair, il se fit remarquer à la Chambre haute dans les discussions relatives aux questions militaires. Membre du comité consultatif d'état-major en 1841, il passa, en 1845, par raison d'âge, dans la section de réserve; mais il fut maintenu au dépôt de la guerre, qui lui doit de notables améliorations; ce fut sous sa direction que l'on entreprit les travaux de la *Carte de Morée* et de la belle *Carte de France*, qui n'est pas encore terminée, ainsi qu'un *Précis historique* des guerres de la Révolution.

M. Pelet, que ses capacités administratives firent conserver au ministère jusqu'en 1849, accepta le patronage de *l'Union électorale* pour remplacer M. Pilhes à l'Assemblée législative, comme représentant de l'Ariége (10 mars 1850), et se rangea parmi les membres de la majorité. Après avoir figuré sur la seconde liste de la Commission consultative en 1851, il fut compris, au mois de janvier 1852, dans la création du Sénat. Grand officier de la Légion d'honneur en 1831, il a obtenu les insignes de grand-croix le 14 décembre 1849. En 1855, il fut appelé à faire partie de la nouvelle section de l'Académie des sciences morales et politiques.

Outre les ouvrages déjà cités, on a encore de lui : *sur la Fortification de Paris* (1841, in-8), et l'édition des *Mémoires militaires relatifs à la succession d'Espagne sous Louis XIV* (Imp. roy., 1835-1848, 7 vol. in-4, atlas in-fol.), laissés par le général de Vault.

PELET [DE LA LOZÈRE] (Privat-Joseph-Claramond, comte), homme politique français, ancien ministre, né, en 1785, appartient à une ancienne famille protestante du Gard. Fils aîné d'un conventionnel qui devint conseiller d'État et pair de France, il fut d'abord auditeur au conseil d'État en 1806, préfet de la Lozère, puis administrateur général des forêts de la couronne jusqu'en 1814; il reçut de Napoléon le titre de baron. Après avoir, de 1820 à 1823, occupé la préfecture de Loir-et-Cher, il accepta, en 1827, le mandat électoral de ce département qu'il devait représenter pendant dix ans, et se rangea à la Chambre du côté des défenseurs de nos libertés nationales. Après la révolution de Juillet, il continua d'être un des orateurs les mieux écoutés du centre gauche et de réclamer le développement mesuré de la monarchie constitutionnelle. En 1835, lors de la dissolution du cabinet Mortier, il fut écarté des combinaisons ministérielles par la volonté expresse du roi, qui dut, l'année suivante, céder devant les tendances libérales de la Chambre et lui confier le portefeuille de l'instruction publique; six mois plus tard, il partagea la retraite de ses collègues (11 octobre 1836) et devint, sans aucun parti pris de rancune et d'hostilité personnelle, l'un des adversaires les plus influents de la minorité qui combattit la politique de M. Molé. Celui-ci crut étouffer sa voix, en le comprenant dans la promotion de pairs du 3 octobre 1837. M. Pelet suivait sa ligne de modération libérale, lorsqu'au 1er mars 1840, il fut appelé à faire partie du cabinet Thiers, en qualité de ministre des finances. Démissionnaire, le 21 octobre suivant, il reprit sa place au palais du Luxembourg. La révolution de Février le rejeta dans la vie privée. Il est depuis le 30 avril 1836, officier de la Légion d'honneur.

PELET (Auguste), antiquaire français, né à Nîmes, le 13 mars 1785, ancien juge au tribunal de commerce de sa ville natale, est aujourd'hui inspecteur des monuments historiques du Gard et correspondant du ministère de l'instruction publique. Membre de plusieurs sociétés savantes, notamment de celle des antiquaires, il a publié une foule de *Notices* sur les antiquités du Gard, telles que : *l'Arc d'Orange* (1833); *la Maison carrée* (1834), et les ouvrages suivants : *Description des monuments romains de la France* (1839), exécutés en relief à l'échelle d'un centième; *des Amphithéâtres antiques* (1843); *la Porte d'Auguste à Nîmes* (1851); *Catalogue du musée de Nîmes* (1854, in-8). M. Pelet a reçu, pour ses travaux, la croix d'honneur en 1839.

PELIGOT (Eugène-Melchior), chimiste français, membre de l'Institut, né à Paris, en 1812, se livra d'abord à de longues expériences sur la distillation du sucre de betteraves et s'occupa ensuite de questions de chimie générale. En 1845, il fut délégué par la chambre de commerce de Paris pour examiner l'exposition de l'industrie autrichienne, nommé, à son retour, professeur de chimie au Conservatoire des arts et métiers et, peu après, essayeur à l'hôtel des monnaies. Il a été admis à l'Académie des sciences (section d'économie rurale), comme successeur du baron de Silvestre, en 1852, et a reçu la décoration en avril 1844.

On a surtout de lui : *Recherches sur l'analyse et la composition chimique de la betterave à sucre* (1839, in-8); *Rapport sur les expériences relatives à la fabrication du sucre et à la composition de la canne à sucre* (1842 et 1843, in-8); *Rapport sur les produits exposés à Vienne en 1845* (1846, in-8); une édition du *Traité pratique* de H. Rose (1843, 2 vol. in-8); des *Mémoires* fournis au *Recueil de l'Académie de médecine*, des articles ou petits traités dans l'*Encyclopédie des gens du monde*, l'*Instruction populaire* et autres recueils.

PÉLISSIER (Amable-Jean-Jacques), duc DE MALAKOFF, maréchal de France, sénateur, né le 6 novembre 1794, à Maromme (Seine-Inférieure), appartient à une famille d'honnêtes cultivateurs. Admis, à vingt ans, au prytanée militaire de La Flèche, il fut envoyé au bout de deux mois à l'École spéciale de Saint-Cyr et, deux jours avant l'arrivée de Napoléon à Paris, entra comme sous-lieutenant dans l'artillerie de la garde royale (18 mars 1815); mais, le 10 avril suivant, il alla rejoindre le 57ᵉ de ligne, un des régiments de l'armée d'observation du Rhin. Peu de temps après le licenciement général, il fut replacé dans la légion départementale de la Seine-Inférieure, occupa ses loisirs au milieu des plus sérieuses études et fit en 1819, à la suite d'un brillant examen, partie du corps royal d'état-major, que l'on venait d'organiser. Nommé lieutenant en 1820, il servit au 35ᵉ de ligne, où son frère aîné était capitaine, et prit part, en qualité d'aide de camp du général Grundler, à la campagne de 1823, qui lui valut les croix de la Légion d'honneur et de Saint-Ferdinand. A son retour d'Espagne, il fut tour à tour attaché aux généraux Bourke, Vallin et Ledru des Essarts, adressa, en 1826, un rapport spécial au ministre de la guerre sur les manœuvres du camp de Saint-Omer, passa dans la garde royale en 1827 et venait d'être promu capitaine (1828) lorsqu'il fit, avec le général Durrieu, la campagne de Morée. Après avoir conquis, dans l'expédition d'Alger, le grade de chef d'escadron (1830), il fut employé en 1832, au dépôt de la guerre et, de 1834 à 1837, à la place de Paris.

Envoyé en Algérie au mois de novembre 1839, avec le grade de lieutenant-colonel, M. Pélissier devait trouver dans cette colonie, où il resta plus de seize ans, un champ plus favorable au développement de ses talents militaires. Après avoir dirigé l'état-major de la province d'Oran pendant trois années, il devint colonel (8 juillet 1843), commanda l'aile gauche de l'armée à la bataille d'Isly et attira, en 1845, particulièrement l'attention sur lui, en enfumant 500 Arabes réfugiés dans les grottes de l'Ouled-Riah, dans le Dahra. Cette exécution causa en France une grande sensation; les Chambres s'émurent et le maréchal Soult, alors ministre de la guerre, blâma cet acte en termes formels; mais, de son côté, le maréchal Bugeaud déclara que son subordonné n'avait agi que d'après ses ordres positifs et le couvrit de sa responsabilité.

Malgré tout ce bruit, M. Pélissier fut promu maréchal de camp l'année suivante et mis à la disposition du gouverneur général (22 avril 1846). De 1848 à 1851, il commanda la province d'Oran, fut, à cette dernière date, élevé au grade de général de division et succéda par intérim à M. d'Hautpoul, dans le gouvernement de l'Algérie; à la nouvelle du coup d'État, il mit la colonie en état de siége, déclarant dans une proclamation qu'il était « résolu à maintenir l'ordre par tous les moyens en son pouvoir, au dedans comme au dehors. » De retour à Oran, le 31 décembre 1851, il fut chargé d'organiser la première expédition de la Kabylie et ce fut à ses combinaisons militaires que l'on dut, en 1852, la prise importante de Laghouat.

Appelé, au mois de janvier 1855, à l'armée d'Orient, M. Pélissier, que recommandaient auprès du chef de l'État l'énergie et l'audace de son caractère, ne tarda pas à obtenir le commandement supérieur, que lui abandonna M. Canrobert, en prenant sa place à la tête de la première division (16 mai). Se conformant aux instructions envoyées de Paris, il se mit aussitôt à l'œuvre pour terminer par un coup de vigueur le siége de Sébastopol, enleva, le 22, une place d'armes entre la mer et le bastion central, occupa la ligne de la Tchernaïa, s'empara, le 7 juin, du mamelon Vert et vint échouer, le 18, contre Malakoff; cette attaque prématurée nous coûta d'assez grandes pertes. Après les avoir réparées et avoir repoussé les Russes au combat de Traktir, il emporta d'assaut Sébastopol, le 8 septembre, et fut créé, le 12, maréchal de France, en même temps que MM. Randon et Canrobert. Rappelé lors de la conclusion de la paix (mars 1856), il fit opérer l'évacuation complète de la Crimée, avant de s'embarquer, et reçut de l'Empereur les plus hautes marques de faveur; il entra au Sénat avec le titre de duc de Malakoff et une dotation viagère de 100 000 francs, votée par le Corps législatif. Au mois d'avril 1858, au milieu des difficultés diplomatiques auxquelles donna lieu la question des réfugiés français en Angleterre, il remplaça M. de Persigny à l'ambassade de Londres. Il est grand-croix de la Légion d'honneur depuis le 24 décembre 1853.

PELLARIN (Charles), médecin et économiste socialiste français, né en 1804, à Jugon (Côtes-du-Nord), exerça, de 1824 à 1832, les fonctions de chirurgien de marine. Rallié à cette époque à l'école sociétaire fondée par Charles Fourier, il en soutint avec beaucoup de vivacité les applications pratiques dans l'*Impartial* de Besançon, journal qu'il rédigea de 1834 à 1839, dans *le Globe*, *la Réforme industrielle*, *la Phalange* et *la Démocratie pacifique*. En 1840, il se fit recevoir docteur en médecine à Paris, avec une thèse *sur la Myélite*, et alla s'établir hors Paris. On a de lui : *Fourier, sa vie et sa théorie* (1843, in-18; 4ᵉ édit., 1850); *le Mal de mer* (1851, in-8), et des *Mémoires* insérés dans les *Annales d'hygiène* et *l'Union médicale*.

PELLAT (Charles-Auguste), jurisconsulte français, professeur et doyen de la Faculté de droit de Paris, né le 6 octobre 1793, à Grenoble, où son père était commerçant, fit ses classes et son droit dans cette ville, y fut reçu licencié en 1819, et nommé, au concours, professeur suppléant. Il fit, pendant un semestre, le cours de code civil; mais, à la suite d'une certaine agitation politique, les cours de cette école ayant été suspendus, M. Pellat, qui s'était, avec d'autres professeurs, refusé à des révélations, passa pour entaché de libéralisme et ne fut point réintégré

dans sa chaire. Venu à Paris, il concourut, dès 1822, pour une chaire de suppléant, mais ne l'obtint qu'au concours de 1827. Deux ans après, il gagna par la même voie la chaire de pandectes, qu'il n'a cessé d'occuper depuis. Nommé doyen de la Faculté de droit en 1847, il a été maintenu jusqu'à ce jour dans ces fonctions. De 1848 à 1850, il fit partie du conseil supérieur de l'instruction publique. Décoré de la Légion d'honneur en 1838, il est officier de cet ordre depuis le 11 décembre 1849.

M. Pellat, qui s'était familiarisé de bonne heure avec les langues de l'Europe, a acquis une érudition connue et appréciée des savants, surtout en Allemagne. Il a porté dans la science du droit romain un certain nombre d'aperçus nouveaux et importants. D'un esprit ingénieux, mais d'une réserve timide, il recherche avec patience la filiation et les ramifications d'une théorie juridique et ne l'affirme qu'avec des preuves irréfragables. Ses interprétations font loi. On lui doit : *Encyclopédie juridique de Falck* (1841, in-8); *Abrégé de Schilling sur le gage et l'hypothèque* (1840), traduit de l'allemand et précédé des textes latins sur ces matières; *Exposé des principes généraux sur la propriété et ses démembrements en droit romain, et particulièrement sur l'usufruit*, suivi du VI[e] livre des *Pandectes*, traduit et commenté (1837 et 1853, 1 vol.); les *Textes sur la dot*, traduits et annotés (1853, in-8); *les Instituts de Gaius*, avec traduction (1844, in-12); *Manuale juris synopticum* (1854), etc. Il a en outre collaboré au *Bulletin universel* de Férussac (1824 à 1830), à *la Thémis*, à la *Revue de législation* de M. Wolowski, et à la *Revue de droit français et étranger*, de MM. Fœlix, Duverger et Valette.

PELLEPORT (Pierre, vicomte), général français, né à Montréjeau (Haute-Garonne), le 26 octobre 1773, partit comme réquisitionnaire, en 1793, et fut envoyé dans les Pyrénées, puis en Italie et en Égypte. Blessé au siége de Saint-Jean d'Acre, capitaine à Aboukir, il fit les campagnes d'Autriche, de Prusse et de Pologne, gagna à Iéna le grade de chef de bataillon, et une riche dotation à Eylau, où il s'était vaillamment battu (1807). Chaque bataille lui valait une récompense ; après Essling, il fut nommé colonel (1808); après Wagram, baron, avec une dotation nouvelle (1809); et à Valentina, en Russie, général de brigade (1812). Les deux dernières campagnes de l'Empire signalèrent encore sa rare intrépidité; il fut blessé à Leipsick et sous les murs de Paris.

Rallié à la Restauration, le général Pelleport fut attaché, en 1823, à l'expédition d'Espagne et eut, avec le brevet de lieutenant général, le commandement d'une division d'infanterie, le titre de vicomte et plusieurs décorations. Plus tard, il entra au conseil supérieur de la guerre, grâce à la protection du duc d'Angoulême, qui l'honorait d'une bienveillance particulière. La ferveur de ses opinions royalistes le fit laisser en disponibilité à la suite des événements de 1830. Il se retira à Bordeaux, où, par l'influence des légitimistes, il fut élu colonel de la garde nationale (1831). S'étant rapproché de la nouvelle dynastie, il fut replacé, en 1834, sur le cadre d'activité et nommé, en 1836, inspecteur général et commandant du camp de Saint-Omer. Il fut mis ensuite à la tête des 21[e] et 11[e] divisions militaires. Le décret de 1849 a fait entrer dans la seconde section (réserve) de l'état-major général de l'armée M. Pelleport, qui est mort en 1855. Il était, depuis le 29 octobre 1826, grand officier de la Légion d'honneur.

PELLETAN (Eugène), littérateur français, né en 1814, à Royan (Charente-Inférieure), est fils d'un pasteur protestant. Après avoir terminé ses études à Poitiers, il vint suivre les cours de droit à Paris. Tourmenté par les aspirations philosophiques et religieuses communes à la jeunesse de cette époque, il s'attacha avec assez de ferveur aux doctrines saint-simoniennes, qui ont exercé une grande influence sur sa vie et sur son talent. Il débuta dans la littérature en 1837 et écrivit dans la *Revue de France*, dirigée par M. Michiels, des articles sur les critiques. En 1839, commence sa longue et importante collaboration à *la Presse*, qu'il a plusieurs fois interrompue, passant d'un journal à l'autre, « mais allant toujours à la liberté, à celui qui en laisse ou en prend la plus grande somme. » En 1849, il rédigea, avec M. Arthur de La Guéronnière, *le Bien public*, journal de M. de Lamartine, dont le style se reflète dans la prose de M. Pelletan, trop brillante parfois mais pleine de chaleur.

Déjà il avait écrit dans les revues sous divers pseudonymes, notamment dans la *Revue des Deux-Mondes* sous le nom de *La Genevais : les Livres illustrés* (1843), et dans *la Chronique : les Salons des écrivains célèbres, George Sand* (même année). De 1850 à 1851, parurent dans *la Presse* une série d'articles réunis plus tard en volumes sous ce titre : *Profession de foi du* XIX[e] *siècle* (1853, in-8; 2[e] édit., 1854). Ce livre qui, selon M. Michel Chevalier, « est une date philosophique, » alliait trop souvent le mysticisme à la raison; mais il brillait surtout par la grande idée du progrès, dont l'auteur s'est toujours inspiré. C'est à cette époque que M. Pelletan eut avec *l'Univers* de vives polémiques au sujet de l'inquisition et du prêt à intérêt. De 1853 à 1855, il collabora au *Siècle*, parut un instant à *l'Estafette* et rentra à *la Presse* en 1855. Il y a publié entre autres études, ses *Lettres à un homme tombé*, où il défend la doctrine du progrès abandonnée par M. de Lamartine dans un de ses *Entretiens*. M. Pelletan a encore collaboré à *l'Avenir*, au *Dix-neuvième siècle*, au *Courrier de Paris*, où il a donné le *Salon de* 1857, sous forme de dialogues, dans lesquels il envisage la peinture à un point de vue tout métaphysique.

On a encore de M. Pelletan : *la Lampe éteinte* (1840, 2 vol. in-8), roman littéraire et philosophique; *Histoire des trois journées de Février* 1848 (1848, in-8); *les Poëmes, le clergé et l'État* (1848, in 8), en collaboration avec MM. Morvonnais et Hennequin; *l'Histoire du brahmanisme* (1846), continuée par M. A. Maury, dans l'*Histoire universelle des religions*, dirigée par Buchon; *Vie de Condorcet*, dans le *Plutarque français; Heures de travail* (1854, 2 vol. in-8), recueil d'articles de journaux; le premier volume de la grande publication des *Morts inconnus*, intitulé *le Pasteur du désert* (1855, in-18), etc.

PELLETIER (Jean Baptiste, baron), général français, né à Éclaron (Haute-Marne), le 16 février 1777, et élève à l'École d'artillerie de Châlons, fut appelé à dix-sept ans à l'armée du Rhin comme lieutenant, et à l'armée du Nord comme capitaine (1794); il prit part avec sa batterie à la journée du 13 vendémiaire. Il fit ensuite plusieurs campagnes en Italie, assista au passage du Mincio et devint chef de bataillon en 1804. Sous l'Empire, il effectua le blocus de Colberg à la tête d'un corps italien, se signala aux batailles de Heilsberg et de Friedland et mérita, pour les services qu'il avait rendus en Prusse, d'être nommé colonel (1807) avec le titre de baron. Général de brigade en 1809, il reçut de l'Empereur le commandement de l'artillerie et du génie en Pologne; il assista au combat de Raczin près Varso-

vie, à la prise du pont de Gora et dirigea lui-même les troupes qui enlevèrent Zamosc par escalade. Pendant la guerre de 1812, il commanda l'artillerie dans le corps d'armée de Poniatowski; l'habileté de ses manœuvres contribua au gain des victoires si disputées de Smolensk et de la Moskowa. Au combat de Wiasma, il fut enlevé par un gros de Cosaques, emmené dans l'intérieur de la Russie et ne put revenir en France qu'à la paix de 1814. Rappelé en 1815, il combattit aux Quatre-Bras et à Waterloo.

Laissé en disponibilité sous la Restauration, M. Pelletier ne fut promu dans l'armée française que le 26 novembre 1836, au grade de lieutenant général que le roi de Saxe lui avait déjà conféré en 1811. Il a commandé tour à tour les Écoles d'artillerie de Toulouse, de Metz, de Paris et a été, sous le dernier règne, membre du comité supérieur et inspecteur général de son arme. Placé, depuis 1849, dans la section de réserve, il est grand officier de la Légion d'honneur depuis le 24 septembre 1828.

PELLETIER (N...), ancien représentant du peuple français, né à Tarare en 1810, d'une famille pauvre, apprit un métier et vint à Paris chercher du travail. N'en pouvant d'abord trouver, il passa par les plus rudes épreuves, accepta toutes sortes d'occupations, fut obligé de vendre les livres qu'il avait achetés, son linge, ses vêtements. Après la révolution de Février, il se présenta dans le département du Rhône comme candidat à la Constituante, et fut nommé par environ 45000 voix, le onzième sur quatorze. Il vota toujours avec la Montagne, et prit plusieurs fois la parole pour soutenir des propositions radicales. Il fut réélu à la Législative par 71000 suffrages. Arrêté le 2 décembre 1851, il fut compris dans le décret d'expulsion du 9 janvier 1852.

PELLETIER (Laurent-Joseph), paysagiste français, né vers 1810, à Éclaron (Haute-Marne), a étudié à l'École de Châlons-sur-Marne et a cultivé le paysage. Il enseigne le dessin à l'École d'application de Metz depuis plus de vingt ans Nous citerons de lui : *Vue des bords du Rhin* (1841); *Vues de Lorraine* (1842): *Vallée près de Sierck* (1846); *les Bords de la Moselle* (1848); *une Mare* (1852); une quinzaine d'*aquarelles* et d'*études* au salon de 1857, etc. Il a obtenu une 3ᵉ médaille en 1841, et une 2ᵉ en 1846.

PELLEW (sir Fleetwood-Broughton-Reynolds), amiral anglais, né en 1789, est oncle du présent vicomte d'Exmouth (voy. ce nom). Il fut de bonne heure inscrit sur les cadres de la marine royale et assista à la destruction des forces navales de la Hollande dans les mers de l'Inde, où il continua de servir jusqu'à la réduction de Java (1811). Ensuite il contribua à la capture d'un convoi français à Port-d'Auzo (1813) et fut attaché à la station de la Méditerranée de 1818 à 1822. Nommé, en 1852, au commandement de l'escadre des Indes, il a été rappelé en 1854 et promu, en 1855, au rang de vice-amiral du pavillon blanc.

PELLISSIER (Henri-Jean-François-Edmond), historien français, né vers 1800, entra, sous la Restauration, à l'École de Saint-Cyr et fut attaché, comme officier d'état-major, à l'expédition d'Alger. Chef du bureau arabe de cette ville, de 1833 à 1835, il remplit ensuite le poste de consul de France à Malte et celui de chargé d'affaires à Tripoli. En 1852, il a été nommé consul général à Bagdad. M. Pellissier est, depuis 1836, officier de la Légion d'Honneur.

On a de lui : *Annales algériennes* (1836-1839, 3 vol. in-8), dont il a paru une nouvelle édition en 1854, continuée jusqu'à la chute d'Abd-el-Kader; *Mémoires historiques et géographiques* (1845, in-8), faisant partie de l'*Exploration scientifique de l'Algérie*, publication à laquelle l'auteur a pris une part très-active et où il a inséré aussi sa traduction d'une *Histoire d'Afrique* arabe (1845, in-8); *Description de la régence de Tunis* (1853, in-8), etc.

PELOUZE (Théophile-Jules), chimiste français, membre de l'Institut, né à Valognes (Manche), le 26 février 1807, fut dix-huit mois élève en pharmacie à la Fère, vint en 1827 à Paris, et entra dans le laboratoire de M. Wilson, dirigé par MM. Gay-Lussac et Lassaigne. En quittant, deux ans plus tard, le laboratoire où il avait trouvé dans Gay-Lussac un ami autant qu'un maître, il se présenta avec succès au concours de l'internat de pharmacie et, attaché à l'hospice de la Salpêtrière, mena de front les devoirs de son emploi et ses études favorites; sa santé le força de se borner à ces dernières et il ne quitta plus le laboratoire de son illustre maître qui, selon sa modeste expression, *le fit assister* à ses remarquables découvertes sur les essais d'or et d'argent, l'alcalimétrie, la chlorométrie, etc.

En 1830, M. J. Pelouze fut appelé à Lille pour y occuper la chaire de chimie, créée par la municipalité. Il put alors se livrer à des recherches exactes sur la composition et les propriétés du sucre indigène qu'on croyait inférieur par nature à celui des colonies, et il démontra jusqu'à l'évidence que cette infériorité n'existe que par suite d'une culture ou d'une fabrication mal entendues, la betterave contenant en moyenne 10 0 0 de sucre cristallisable identique à celui de la canne, et pas un atome de glucose ou sucre de fruits. Rappelé bientôt à Paris, il fut nommé à l'unanimité répétiteur de chimie et suppléant de M. Gay-Lussac à l'École polytechnique. Les nombreux et intéressants mémoires qu'il publia dès lors le placèrent au premier rang des chimistes contemporains. Dans le voyage qu'il fit en Allemagne vers 1836, il entra en relations avec M. Justus Liebig, de Munich. Ils firent de concert, sur les corps organiques, des recherches dont un des résultats les plus remarquables fut la découverte de l'ether *œnanthique*, à la présence duquel est dû le *bouquet* des vins.

Au mois de juin 1837, M. Pelouze fut admis à l'Académie des sciences, en remplacement de Deyeux A la même époque, il suppléait M. Thénard au Collége de France, remplaçait momentanément M. Dumas comme titulaire à l'École polytechnique et optait, quelques années après, pour la chaire de M. Thénard, dont il se démit en 1851. Dès 1833, il avait été nommé, par concours, essayeur à la Monnaie; il y devint ensuite vérificateur des essais, et enfin, en 1848, président de la commission des monnaies. Depuis 1849, il fait partie du conseil municipal de Paris. Toutefois, en quittant la carrière du haut enseignement public, il n'avait pas renoncé à faire des élèves. Il avait fondé, en 1846, un laboratoire-école encore florissant aujourd'hui. Il est membre des Académies de Berlin, de Turin, etc., commandeur de la Légion d'honneur et de l'ordre du Christ du Portugal, etc.

Les travaux personnels de M. Pelouze, que nous ne pouvons entreprendre d'énumérer, et parmi lesquels il est difficile de choisir, ont presque tous résolu ou du moins vivement éclairé quelque grande question. Nous signalerons les mémoires qu'il publia lorsqu'il n'était encore que répétiteur à l'École polytechnique, et

qui sont insérés dans les *Annales de physique et de chimie*. Parmi ses travaux plus récents, nous citerons ceux sur le dorage du cuivre, par un procédé qui, en quelques minutes, donne une exactitude de 2 à 3 millièmes; sur la fabrication en grand de l'acide sulfurique; sur un nouveau moyen de doser les nitrates et particulièrement le salpêtre, moyen employé en Prusse et en Autriche dans les poudreries royales et impériales; un travail étendu, fait en collaboration avec M. Gélis, sur l'acide butyrique et sur la butyrine, premier corps gras qu'on soit parvenu à produire artificiellement; enfin des mémoires sur la dévitrification du verre et sur la saponification des corps gras par les savons et la découverte du *coton-poudre* ou *pyroxyle*, dont il a le premier entrevu l'utilité pour l'art militaire. M. Pelouze a commencé en 1853, en collaboration avec M. Frémy, un important *Traité de chimie* (1853-1856, 6 vol. in-8), et un *Abrégé* du même (3 vol. in-12). On a de lui plusieurs articles insérés dans le *Dictionnaire de technologie* et dans les *Annales de chimie et de physique*, etc.

PELTEREAU-VILLENEUVE (René-Armand), ancien député français, né à Château-Renaud (Indre-et-Loire), le 17 novembre 1806, entra dans la magistrature comme juge-auditeur à Reims et fut nommé substitut (1830), puis procureur à Châlons. Il donna sa démission, en 1837, pour venir habiter la Haute-Marne, où il s'était allié à la famille d'un maître de forges. En 1842, les électeurs indépendants de Vassy l'envoyèrent à la Chambre des Députés. Bientôt il se rallia à la politique conservatrice et appuya jusqu'en 1848 toutes les mesures présentées par le ministère de M. Guizot. La révolution de Février le rendit à la vie privée. Il exploite aujourd'hui, avec M. Raulot fils, l'usine métallurgique de Donjeux (Haute-Marne).

PEMBROKE (Robert-Henry HERBERT, 12e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1791, à Londres, descend d'un beau-frère de Henry VIII élevé en 1551 à la pairie. En 1827, il prit la place de son père à la Chambre des Lords, où il s'associe aux votes du parti conservateur. Marié en 1814 avec la veuve du prince de Butera, de Sicile, il n'a pas d'enfants; l'héritier de ses titres est son frère, Sidney HERBERT (voy. ce nom).

PÉNAUD (Charles), marin français, né le 24 décembre 1800, fut inscrit, à quatorze ans, sur les cadres de la marine. Devenu successivement enseigne en 1822, lieutenant de vaisseau en 1828 et capitaine en 1838, il commanda le brick *la Malouine* (1835), la frégate *la Didon* (1843) et le vapeur *l'Eldorado* (1851), à bord duquel il accomplit une périlleuse expédition dans la Cazamance; il commandait alors la station navale du Sénégal. Rappelé en 1853, il fut quelque temps directeur du cabinet au ministère de la marine, et commanda en sous-ordre l'escadre de réserve destinée à appuyer les mouvements de la flotte en Orient (1854). L'année suivante, il commanda l'escadre de la Baltique et prit part aux opérations contre Sweaborg et les ports de la Finlande. Élevé dès le 15 juin 1853 au rang de contre-amiral, il fait aujourd'hui partie du Conseil d'amirauté. Il est grand-officier de la Légion d'honneur (2 octobre 1855).

PÉNAUD (André-Édouard), frère du précédent, né le 21 juin 1804, sert également dans la marine; admis à l'École navale en 1818, il est devenu lieutenant en 1831 et capitaine de vaisseau le 8 septembre 1846. Il est commandeur de la Légion d'honneur.

PENCO (Mme Rosina), cantatrice italienne, née en avril 1830, à Naples, de parents génois, débuta en 1847 au théâtre royal de Copenhague où elle remplit avec grand succès un premier engagement. Après une tournée heureuse dans les provinces suédoises et danoises, elle reçut au théâtre de Stockholm un chaleureux accueil dans les rôles si importants de *soprano* des meilleures pièces du répertoire italien. Elle passa ensuite à Berlin (1849), puis à Constantinople (1850-1851), et revint en Italie. Elle fut particulièrement applaudie à Florence, à Trieste, à Naples (1852), à Rome (1853), à Gênes, où elle se maria. Après de nouveaux succès en Italie, elle vint à Paris à la fin de 1855. Elle a tenu honorablement sa place à la salle Ventadour dans *Otello*, *Matilda*, et *il Trovatore* (1855-1856).

PENGUILLY L'HARIDON (Octave DE), artiste français, né à Paris, en 1811, et fils d'un sous-intendant militaire, fut de 1831 à 1834 élève de l'École polytechnique. Sorti dans l'artillerie de terre, il parvint au grade de capitaine, fut attaché, de 1850 à 1854, à l'inspection des études à l'École polytechnique et nommé à cette dernière époque directeur du musée d'artillerie. Dans cet intervalle il s'était livré à la peinture sous la direction de Charlet et avait exposé, dès 1835, des dessins à la plume qui eurent un certain succès. Il s'est depuis exercé à la grande peinture de genre et d'histoire et a principalement exécuté : *les Deux chevaliers* (1842); *Intérieur de ferme*, *Mendiant*, acquis par le duc de Montpensier; *un Tripot*, *Temps de pluie* (1847); *Écueils de l'île de Batz*, *Combat et Retour de Don Quichotte* (1848); *le Bernement de Sancho* (1849); *les Maraudeurs*, *Cavaliers flamands*, *Cabaret breton*, *la Danseuse et le feu follet*, *le Sabbat* (1850); *Calvin*, *Tempête à la marée montante* (1852); *le Cavalier* (1853); et, parmi un grand nombre de dessins à la plume et de types ou scènes militaires, 30 vignettes pour *le Roman comique* (1843); *un Inventeur*, *Binious breton*, *Vedette gauloise*, *l'Invitation*, à l'Exposition universelle de 1855; *le Combat des Trente* (1857). M. Penguilly L'Haridon a obtenu une 3e médaille en 1847, une 2e en 1848, une mention en 1855, et la décoration en octobre 1851.

PENIÈRES, ancien représentant du peuple français, né à Ussel (Corrèze) en 1810, et petit-fils d'un membre de la Convention, fut élevé dans les doctrines républicaines et, sous le règne de Louis-Philippe, se signala par l'énergie de son opposition. En avril 1848 il fut élu dans la Corrèze, le cinquième sur huit, représentant à la Constituante. Sans faire partie de la Montagne et de la minorité socialiste, il vota ordinairement avec l'extrême gauche. Réélu à l'Assemblée législative par plus de 35 000 suffrages, il compta parmi les adversaires les plus décidés du gouvernement et de la majorité royaliste. Arrêté le 2 décembre 1851, il ne fut pas toutefois compris dans les décrets d'expulsion.

PENNEFATHER (John-Lysaght), général anglais, né en 1800, dans le comté de Tipperary (Irlande), et fils d'un ecclésiastique, entra au service en 1818 avec le brevet de cornette et passa successivement par tous les grades sans en avoir acheté un seul, jusqu'à celui de lieutenant-colonel qu'il obtint en 1839. Envoyé dans l'Inde, il fit la merveilleuse campagne du Scind. Le général Napier, envahissant le Beloutchistan, lui donna le commandement de l'infanterie et ce fut en cette position que M. Pennefather contribua à la prise d'Haïderabad et à la sanglante bataille

de Miani (17 février 1843), qui amena la complète soumission des Ameers. Le général en chef déclara dans son rapport qu'il devait la victoire au sang-froid et à l'héroïque contenance du brigadier qu'il avait choisi. Le Parlement vota des remercîments à ce dernier, qui, en outre, fut nommé commandeur de l'ordre du Bain: son nom fut inscrit à côté de celui de Napier sur la colonne triomphale érigée à Bombay en souvenir de la conquête du Scind.

Colonel du 16e d'infanterie (1846), M. Pennefather fut promu en 1854 au grade de général-major et compris dans l'état-major de l'armée d'Orient. Durant la campagne de Crimée, il a eu mainte occasion de se signaler à la tête de la 2e division anglaise, qu'il a commandée d'abord en partie, puis tout entière. A la bataille de l'Alma, il traversa la rivière sous le feu le plus meurtrier et parvint à déloger les Russes; à Inkermann, il reçut une blessure qui le força de prendre du repos. Lord Raglan faisait le plus grand cas de ses talents militaires. Ce brave officier, un des plus distingués de l'armée anglaise, a été élevé au rang de lieutenant général à la fin de 1854; l'empereur Napoléon III lui a conféré le cordon de grand officier de la Légion d'honneur (16 juin 1856).

PEPE (Guillaume), le plus jeune et le plus connu des trois généraux italiens du même nom, né à Squillace (Calabre), en 1782, s'engagea en 1799 au service de la république parthénopéenne et fut emprisonné, puis banni par la restauration. Il entra dans la légion italienne formée en France et revint à Naples à la paix de Florence, en 1801. Bientôt après il souleva dans les Calabres une insurrection inutile, dont le résultat pour lui fut une condamnation à une prison perpétuelle. Il parvint à s'évader et entra au service du roi Joseph. Repris bientôt par les troupes du roi Ferdinand, il fut condamné à mort, mais il corrompit encore une fois ses gardiens et put se réfugier aux îles ioniennes sous la protection française. Officier d'ordonnance de Murat en 1809, il fit sous le général Suchet, en 1810, la campagne de Catalogne qui lui valut le grade de général de brigade. Créé baron et comblé de faveurs par Murat, en 1814, il n'en fut pas moins des quinze généraux qui s'unirent l'année suivante pour lui imposer une constitution. Après la mort de Joachim et la restauration, il resta du moins parmi les *muratins* qui essayèrent de conserver au royaume de Naples quelques-unes des institutions françaises.

L'un des chefs du carbonarisme et organisateur de milices destinées à réprimer le brigandage dans la province d'Avellinos, il s'échappa subitement de Naples, sous le coup d'une arrestation, entraîna quelques régiments et se rendit (juillet 1820) au quartier général des conspirateurs qui lui décernèrent le commandement en chef. La révolution fit aussitôt son explosion à Naples. Abandonné de tous, le roi fut obligé de proclamer la constitution d'Espagne; il nomma Guillaume Pepe général en chef de toutes les troupes du royaume et l'invita à faire une entrée solennelle à Naples. Le 1er octobre, Pepe remit loyalement ses pouvoirs de généralissime au souverain, après en avoir fait usage surtout contre le zèle exalté de quelques carbonari. Mais la révolte de Palerme, les divisions du nouveau gouvernement et surtout la confirmation de la Sainte-Alliance au congrès de Laybach changèrent la face des choses. Chargé avec quelques volontaires mal disciplinés de résister à deux armées autrichiennes, Guillaume Pepe fut battu, abandonné de ses soldats et contraint de fuir à l'étranger. Il se réfugia à Barcelone, puis successivement à Lisbonne, à Londres et à Madrid, s'occupant de former un corps de volontaires étrangers pour le service de la liberté italienne. Pendant qu'à Naples on le condamnait encore une fois à mort, il épousait à Londres une riche héritière anglaise. C'est le général Guill. Pepe qui à la suite de la publication du *Dernier chant de Child-Harold* (1825), se battit en duel avec M. de Lamartine (voy. ce nom). Pendant son exil, il a aussi séjourné à Paris.

L'amnistie de 1848 lui ayant rouvert son pays, il rentra à Naples et reçut également les hommages du peuple et de la cour. Sous l'influence de la première émotion révolutionnaire, le roi lui confia le commandement du corps napolitain chargé d'aller prendre part, sous Charles-Albert, à la guerre de l'indépendance dans la haute Italie. Lorsque, croyant la réaction possible, le roi rappela ses troupes, Guillaume Pepe, au lieu de revenir, les conduisit de sa propre autorité à la défense de Venise. Chefs et soldats se couvrirent de gloire pendant tout le cours du siége, mais surtout à l'héroïque défense du fort Malghera. Après la capitulation il s'enfuit à Corfou sur un vaisseau français, puis vint s'établir quelque temps à Paris. Une antipathie pour le caractère français, qui datait de la guerre d'Espagne, le détermina à se fixer enfin à Nice où il est mort le 9 août 1855.

Ce héros de deux révolutions a laissé plusieurs ouvrages : *Relation des événements politiques et militaires de Naples en 1820 et 1821*; *Mémoires historiques, politiques et militaires sur la révolution du royaume de Naples* (Londres, 1823); *Mémoires et continuation des Mémoires du général Guillaume Pepe* (Turin, 1850, 6 vol., italien et français).

PEPE (Florestan), général italien, frère du précédent, né au même lieu, en 1780, et déjà lieutenant lors de l'entrée des Français à Naples en 1799, entra aussi au service de la république parthénopéenne dont la chute le força à fuir. Rentré à Naples en 1806, il alla bientôt servir en Espagne comme chef d'état-major de la brigade napolitaine. Général de brigade en 1811, il fit l'année suivante la campagne de Russie et conduisit un corps de troupes italiennes à Dantzick. Pendant la retraite il couvrit, à la tête de la cavalerie napolitaine, la marche de l'arrière-garde française; malade et grièvement blessé, il tomba, après d'héroïques faits d'armes, au pouvoir de l'ennemi. Rendu à la liberté, il rentra en Italie et fut chargé par Murat de comprimer un commencement d'insurrection dans les Abruzzes en 1814. L'année suivante, il combattit les Autrichiens dans la haute Italie et reçut de Murat le grade de lieutenant général. Après la fuite du roi, il commanda seul à Naples jusqu'à l'arrivée des Autrichiens. Le roi Ferdinand lui laissa son grade, dont il se servit, comme son frère Guillaume, pour préparer la révolution de 1820. Quand elle eut triomphé à Naples et que la Sicile se révolta contre le nouveau gouvernement, il fut envoyé dans l'île avec 5000 hommes. La capitulation qu'il signa avec Palerme ne fut pas agréée du parlement napolitain, qui le destitua et ne lui rendit son grade qu'à l'approche des Autrichiens. Ceux-ci, vainqueurs, le lui enlevèrent pour toujours. Le général Florestan Pepe voyagea à l'étranger, puis revint vivre à Naples comme simple particulier. Pour prouver qu'il entendait rester étranger à la révolution de 1848, il donna sa démission de pair du royaume et de général en service actif.

PEPE (Gabriel), officier italien, frère des pré-

cédents, né à Bojano (province de Molise), en 1781, fit des études de droit, après lesquelles il entra, en 1799, dans l'armée franco-napolitaine de la république parthénopéenne, se réfugia en France après la Restauration, fit partie de la légion italienne et revint à Naples en 1801. En 1806, il prit du service dans l'armée du roi Joseph et fit les campagnes d'Espagne. Plus tard, colonel dans l'armée de Murat, il reçut, après la restauration de Ferdinand, le commandement d'un régiment avec lequel il tint garnison à Syracuse. Nommé, pendant la révolution de 1820, membre du parlement national de Naples, il vota la destitution de son frère Florestan (voy. ci-dessus) à propos de la capitulation de Palerme. Après la restauration autrichienne, il fut arrêté et emprisonné à Olmutz. Relâché deux ans après, il se retira à Florence et renonça à la politique pour s'occuper de sciences. Depuis longtemps il habite Nice.

PEPOLI (Charles), littérateur italien, né à Bologne, d'une famille noble, en 1801, étudia à l'université, alors si florissante, de sa ville natale, et ses premiers essais lui ouvrirent l'entrée de plusieurs académies, surtout de celle des beaux-arts de Bologne. En même temps, il était, malgré sa jeunesse, investi de fonctions communales. En 1831, lors de l'insurrection de l'Italie centrale, il fut un des membres du gouvernement provisoire établi à Bologne, puis préfet des provinces réunies d'Urbin et Pesaro. La révolution étouffée, le gouvernement provisoire, qui s'était retiré à Ancône, capitula, et M. Pepoli, avec un grand nombre de patriotes, s'embarqua pour Corfou; mais le navire sur lequel il était fut capturé par les Autrichiens, et les passagers, au nombre de quatre-vingt-seize, furent amenés à Venise comme prisonniers de guerre.

M. Pepoli, après avoir eu beaucoup à souffrir pendant une captivité de plusieurs mois, fut condamné à l'exil. Débarqué en France, après une navigation des plus pénibles, il se rendit à Paris, puis à Genève, où il se lia avec Rossi et Sismondi. Il revint en France, à la prière de Bellini, pour écrire le poëme des *Puritains;* il alla ensuite à Londres composer deux autres libretti, *Malek Adel* pour Costa et *Jane Grey* pour Vaccai. Il parut plusieurs éditions de ces trois poëmes, mais si tronquées et si incorrectes que l'auteur finit par les renier. S'étant fixé à Londres en 1837, il y ouvrit un cours public d'histoire d'Italie et d'histoire des beaux-arts, et fit ses leçons tour à tour en français et en anglais. A la suite d'un brillant concours devant l'université de Londres, il fut nommé professeur de littérature italienne et occupa cette chaire avec succès de 1839 à 1848.

A cette époque, M. Pepoli, qui s'était marié en Angleterre, courut néanmoins se mettre au service de la cause italienne et fut nommé commissaire extraordinaire auprès de la petite armée pontificale, qui, sous les ordres de Jean Durando, opérait dans la Vénétie. Il fut rappelé à Rome, comme député, et fut élu vice-président de l'Assemblée. Lorsque l'Italie succomba, il retourna à Londres pour ne plus s'occuper que de travaux historiques et littéraires, trop souvent suspendus par le mauvais état de sa santé. Parmi les œuvres très-nombreuses et très-éparses de cet écrivain, nous citerons quatre volumes de prose et de vers (Genève, 1833, 2 vol., et Londres, 1836, 2 vol.). Il a écrit aussi beaucoup d'articles pour les journaux et les revues d'Italie, de France et d'Angleterre, et surtout un grand nombre d'inscriptions tumulaires, très-estimées au delà des Alpes.

PERCHERON (Achille-Remy), naturaliste français, né à Paris, le 25 janvier 1797, et fils d'un avocat, travailla d'abord dans le cabinet de son père et fit son droit. En 1823, laissé maître de ses goûts, il entreprit des excursions scientifiques dans les Alpes et dans le Piémont, et poursuivit ses recherches d'histoire naturelle, jusqu'en 1848. Depuis, l'altération de sa santé a ralenti ou suspendu ses travaux. Il a donné toute sa collection d'entomologie à l'école Turgot.

M. Percheron a écrit: *Monographie des Raphidies* (1833); *Monographie des scarabées mélitophiles*, nommés *cétoines* (1833), avec M. Gory; la partie des *Insectes*, dans les six premiers volumes du *Dictionnaire* de M. Guérin-Méneville (1833-38); *Monographie des Passales* (1835); *Genera des Insectes* (1835-38), avec M. Guérin-Méneville; *Bibliothèque entomologique* (1836, 2 vol.); et un certain nombre de *Mémoires* manuscrits, communiqués à l'Académie des sciences.

PERCIVAL (James-Gates), poëte et géologue américain, né le 15 septembre 1795, à Kensington (Connecticut), fit ses études au collége d'Yale, écrivit de bonne heure des vers et composa en 1815 une tragédie, *Zamor*, imprimée plus tard. En 1820, il publia un premier volume de poésies, qui eut du succès et, ayant été reçu la même année docteur en médecine, il alla s'établir à Charleston (Caroline du Sud). Sa profession ne lui fit pas négliger la littérature et il publia, en 1822, les deux premières parties d'un ouvrage en vers et en prose, *Clio*, dont la troisième partie parut en 1827. En 1824, il fut nommé professeur de chimie à l'Académie militaire de West-Point, mais il résigna bientôt ces fonctions et alla vivre à Boston. Une édition composée d'un choix de ses poésies parut la même année à New-York (2 vol.) et fut réimprimé à Londres. En 1828 et 1829, il aida Noah Webster dans la publication de son dictionnaire, puis commença la traduction de la géographie de Malte-Brun, qu'il acheva en 1843.

D'un esprit actif et mobile, le docteur Percival qui avait déjà étudié les sciences naturelles, s'adonna à la géologie. En 1835, il avait été chargé de faire, avec le professeur C. U. Shepard, une exploration minéralogique et géologique du Connecticut, dont la relation volumineuse parut, en 1842, sous ce titre: *Report on the geology of the state of Connecticut.* En 1854, le gouverneur du Wisconsin le nomma géologue de cet État, à l'exploration duquel il se livra aussitôt. Son premier rapport annuel a été publié à Madison (Wisconsin), en 1855. Ses poésies, au succès desquelles sa réputation comme géologue n'a pas nui, révèlent une facilité un peu diffuse et une certaine vigueur d'imagination.

PERCY (Jocelyn), marin anglais, né le 29 janvier 1784, et frère du comte de Beverley (voy. ce nom), embrassa de bonne heure la carrière de la marine, se distingua dans les longues guerres contre la France et parvint, en 1854, au grade de vice-amiral du pavillon rouge. En 1851, il a rempli à Sheerness les fonctions de commandant de la flotte. — Il est mort le 20 octobre 1856.

PERCY (William-Henry), marin anglais, frère du précédent, né le 24 mars 1788, entra, en 1801, dans la marine royale, comme volontaire de première classe: il prit aussi part aux longues guerres contre la France et fut nommé lieutenant en 1807. Durant la campagne d'Amérique (1814), il attaqua, à la tête d'une petite flottille, le fort Bowyer près Mobile, entreprise malheureuse qui mit une cinquantaine d'hommes hors de combat et dont l'insuccès le força de faire sauter son brick *l'Hermès*, pour qu'il ne tombât point aux mains de l'ennemi. En 1815, il fut chargé par l'amiral

A. Cochrane d'annoncer au gouvernement la perte de la bataille livrée sous les murs de la Nouvelle-Orléans. Depuis cette époque, il n'a plus reçu de commandement. Le 1er octobre 1846, il a été promu au grade de contre-amiral sur le cadre de réserve. Pendant quelque temps, il a fait partie de la députation de Stamford à la Chambre des Communes.

PERCY (Jocelyn-William), homme politique anglais, né en 1811, à Londres, neveu des précédents et fils du comte de Beverley, fut élevé au collége d'Eton et à l'université de Cambridge, et entra, en 1852, à la Chambre des Communes, où il vote avec les conservateurs modérés.

Un de ses frères, Henry-Hughes-Manvers PERCY, né en 1817, sert dans l'armée anglaise en qualité de lieutenant-colonel; il a fait la campagne de Crimée, a été blessé aux batailles d'Alma et d'Inkermann et a été admis, en 1855, au nombre des aides de camp de la reine.

PERCZEL (Maurice), général et homme politique hongrois, né à Tolna, chef-lieu du comitat de ce nom, en 1814, fit sa philosophie et son droit à Pesth, puis entra, comme cadet, dans le corps royal des ingénieurs. Il se fatigua de l'oisiveté militaire, donna sa démission au bout de deux ans et se consacra tout entier à la politique. Député du comitat de Tolna aux diètes de 1840, 1843 et 1847, il s'y plaça à la tête du parti démocratique. Après les événements de mars 1848, il devint député d'Ofen à la diète et conseiller au ministère de l'intérieur. Il quitta bientôt cette dernière place pour faire une opposition plus libre au ministère Batthyanyi, et notamment au général Messaros qu'il accusa, au sein même de la diète, de trahir la cause hongroise. Il était, avec Madaros et Nyaryi, l'un des membres du triumvirat qui se prétendaient plus démocratiques que Kossuth lui-même. Ses invectives contre l'Autriche et ses partisans lui occasionnèrent un duel avec le comte Chotek.

Quand la guerre éclata enfin (septembre 1848), il forma un corps de volontaires, qui avec l'aide des gardes nationales, fit rendre les armes, le 6 octobre, à tout un corps de l'armée de Jellachich. Nommé colonel, puis général de brigade, il combattit avec succès sur la Drave à Letenya et Kotori, et s'empara d'une île d'où il put lancer contre la Styrie une expédition brillante, mais sans grands résultats. Chargé de réunir ses troupes à celles de Gœrgey, pour un combat décisif vers Raab, il arriva trop tard et se fit battre à Moor le 29 décembre par Jellachich. Alors il se jeta dans Pesth pour rallier son armée menacée en même temps par Windisch-Graetz. A l'approche de ce dernier, il évacua la ville et alla couvrir la ligne de la Theiss, en s'appuyant sur Szolnok. Le coup de main qu'il tenta, le 23 janvier, contre la brigade Ottinger, campée de l'autre côté du fleuve, fut regardée comme un des plus hardis faits d'armes de la guerre de Hongrie.

La mésintelligence de M. Perczel avec Kossuth aboutit à sa destitution (février 1849). Il se rendit alors à Tolna, leva un nouveau corps de volontaires et fit aux Autrichiens sur le Danube une guerre de partisans. Après une suite d'escarmouches heureuses, il ravitailla Peterwaradein et alla se joindre à Bem en Transylvanie (avril). Défait, en juin et juillet, par Jellachich, il dut battre en retraite sur la Theiss et fut encore une fois dépossédé par Kossuth de son commandement. Il forma, sans se décourager un troisième corps de volontaires qu'il joignit à ceux de Wysocki. Son hostilité ouverte contre Kossuth le fit destituer une troisième fois: il se plaça alors sous les ordres de Dembinski et livra avec lui les dernières batailles qui consommèrent la ruine de la Hongrie (août 1849). Après la capitulation de Vilagos, il se retira, avec les autres chefs hongrois, sur le territoire turc et fut interné successivement à Widdin et à Schumla, pendant qu'on le pendait à Pesth en effigie. Libéré en 1851, il gagna l'Angleterre, puis se fixa à l'île de Jersey. Chef de bandes aussi indiscipliné qu'énergique, M. Perczel n'a cessé d'accuser jusque dans l'exil la mollesse de Kossuth.

PERDIGUIER (Agricol), ancien représentant du peuple français, né à Morières, près d'Avignon, le 3 décembre 1805, et le septième enfant d'une famille nombreuse, dont le chef, ancien soldat de la République, était menuisier et cultivateur, ne reçut qu'une très-médiocre éducation, et sortit de l'école sachant à peine lire, pour exercer toutes sortes de métiers rustiques, puis entra dans un atelier de menuiserie. En 1815, il fut témoin et presque victime, avec toute sa famille, des sanglantes réactions royalistes du Midi. Après avoir travaillé pendant deux ans à Avignon, il commença son tour de France, qu'il fit complétement en quatre ans et demi. Reçu en 1823 compagnon du devoir libre, sous le nom d'Avignonnais-la-Vertu, il passa par tous les degrés de l'ordre, et fut reçu dignitaire à Lyon. M. Perdiguier sentait en lui un profond besoin de s'instruire. Après treize heures de travail manuel, il étudiait le soir le dessin linéaire, lisait le *Théâtre* de Voltaire, s'essayait à faire des vers, et composait des chansons de compagnonnage, dont plusieurs furent imprimées dans la suite. Venu à Paris pour la seconde fois, en 1829, il redoubla d'activité, et publia dix ans plus tard *le Compagnonnage, rencontre de deux frères* (1839, in-18), et le *Livre du compagnonnage* (1839, in-18; 3e édit. 1857, tome I). La franchise avec laquelle il y exposait l'histoire des corporations ouvrières, leur force par l'association, leur faiblesse par la rivalité et l'isolement, lui attira des insultes et des persécutions. En 1841, parut une 2e édition du livre, et, en 1843, l'*Histoire d'une scission* (in-18), et la *Biographie de l'auteur* (in-18).

Après la révolution de 1848, M. Perdiguier, élu à la fois par les départements de Vaucluse et de la Seine, opta pour le dernier où il avait obtenu 117 200 voix. Il fut réélu à la Législative, et, dans les deux Chambres, vota constamment avec l'extrême gauche. Arrêté et incarcéré le 2 décembre, il fut exilé en Belgique et interné à Anvers, d'où il passa en Suisse, en 1853. Dans ces deux pays, il écrivit ses *Mémoires d'un compagnon* (Genève, 1854). Dans cette autobiographie, après des détails assez puérils sur son enfance, il présente un tableau intéressant de sa vie d'ouvrier, des luttes du compagnonnage, qui l'ont souvent agitée, et de ses efforts pour réformer et pacifier une association dont il connaît également les vices et les avantages. Dans ces derniers temps, M. Perdiguier, qui jouit d'une grande estime comme homme privé, est rentré en France.

PERDONNET (Albert-Auguste), ingénieur français, né en 1801, fut admis en 1821 à l'École polytechnique et classé, à sa sortie, dans le service des ponts et chaussées. Devenu ingénieur en chef, il donna sa démission et s'occupa de travaux civils; il a dirigé le matériel du chemin de fer de Versailles et fait aujourd'hui partie du conseil d'administration de celui de Strasbourg. Chevalier de la Légion d'honneur depuis le 15 août 1851, il a été nommé officier en septembre 1857.

Outre un grand nombre d'articles fournis au *Journal de l'industrie* et au *Dictionnaire de l'industrie*, il a publié, avec MM. Élie de Beaumont

et Dufrénoy, la relation du *Voyage métallurgique en Angleterre* (1827; 2e édit., 1837-1839, 2 vol. in-8); des *Mémoires métallurgiques* (1830, in-8), faisant suite au précédent ouvrage; et avec M. C. Polonceau : *le Portefeuille de l'ingénieur des chemins de fer* (1843, 3 vol. in-8), accompagné d'un atlas divisé en onze séries; *Traité élémentaire des chemins de fer* (1855-1856, 2 vol. in-8). Le cours qu'il professe sur cette branche d'industrie, à l'École centrale, a aussi été publié.

PEREIRA DA SILVA (Juan-Manuel), avocat et littérateur brésilien, né à Rio-Janeiro, en 1816, fit à Paris ses études et son droit, puis il voyagea dans toute l'Europe afin de compléter son éducation. De retour dans sa patrie, il se distingua comme avocat et acquit une certaine popularité. Les questions de prises, la traite des nègres, l'institution du jury lui fournirent l'occasion de prononcer plusieurs beaux discours empreints de l'esprit libéral. Cependant, à l'Assemblée générale, où il fut élu en 1844, il prit place parmi les membres les plus influents du parti conservateur. Il se distingua du reste à la tribune comme au barreau et brilla par son éloquence. Mais il a surtout de la réputation comme littérateur et historien. Son *Plutarque brésilien* (Plutarcho brasileiro) est regardé comme une des meilleures œuvres de la littérature brésilienne.

PÉREIRE (Émile et Isaac), banquiers français, de famille israélite et d'origine portugaise, sont les petits-fils du philologue Jacob-Rodriguez Péreire, l'un des plus savants instituteurs de sourds-muets. Nés à Bordeaux, le premier en 1800, le second en 1806, ils furent longtemps simples courtiers d'affaires et s'attachèrent avec ferveur, de 1829 à 1834, à la secte saint-simonienne. M. Émile Péreire travailla au *Globe*, puis au *National*, avec Armand Carrel. Lorsque s'organisa le chemin de fer de Saint-Germain, qui devait servir de modèle aux lignes projetées, les deux frères en devinrent adjudicataires, sous la garantie de M. de Rothschild; ce fut l'origine de leur réputation et de leur fortune. Plus tard, ils entreprirent, sous les mêmes auspices, la construction plus importante du chemin de fer du Nord.

En 1852, MM. Péreire réalisèrent la plus hardie des créations financières de l'époque, la Société générale du crédit mobilier, fondée au capital de 60 millions, sorte de banque commanditaire qui a imprimé la plus vive impulsion à toute l'industrie européenne, et dont les premières ressources, sans émission d'obligations ni d'actions nouvelles, ont suffi aux fondateurs pour mettre à flot, dans ces dernières années, un grand nombre de sociétés financières, d'opérations et d'entreprises que nous pouvons à peine ici rappeler : la fusion des compagnies du gaz, celle des compagnies d'omnibus, les voitures parisiennes, le grand hôtel du Louvre, les chemins de fer et le crédit mobilier espagnols, les chemins de fer russes, l'acquisition des chemins de fer autrichiens, au prix de 300 millions; des prêts d'environ 1500 millions aux divers chemins de fer français, etc., et tout cela en moins de cinq années (1852-1857) et au milieu des fluctuations incessantes de toutes les valeurs.

M. Émile Péreire, connu, à part ses talents administratifs, par ses relations avec le monde artistique et le monde officiel, a été, en avril 1856, un des promoteurs de l'exposition posthume des œuvres de Paul Delaroche, au Palais des beaux arts. Il s'était, sur l'estimation même des propriétaires, porté caution pour tous les tableaux du maître, jusqu'à une somme de 6 à 7 millions. Dans cette galerie figurait son propre portrait, orné de tous les attributs de l'administration et de la finance. Il a été décoré en septembre 1837.

M. Isaac Péreire, toujours de moitié dans la fortune aussi bien que dans les travaux de son frère aîné, a été fait plus récemment chevalier de la Légion d'honneur. Il a un fils, M. Eugène Péreire, attaché depuis quelque temps à l'administration du crédit mobilier.

PÉRICAUD (Marc-Antoine), archéologue français, né à Lyon, le 4 décembre 1782, fit ses études dans cette ville et publia quelques écrits de compilation, tels que *Ciceroniana* (1812); des *Calendriers* de Thémis et des muses; il s'occupa ensuite de traductions, composa un *Essai sur Martial* (1816), et donna une version de l'*Octavius* de Minutius Felix (1823). Devenu bibliothécaire de la ville de Lyon, il consacra tous ses loisirs à l'histoire et aux antiquités de son pays. Ses travaux en ce genre sont considérables, surtout pour ce qui concerne la biographie. Nous citerons : *Notice sur la bibliothèque de Lyon* (1827); l'édition du *Précis de l'histoire de Lyon de 1600 à 1643* (1835), attribué à Thomas; *Tablettes chronologiques* (1831-1836), pour servir à l'histoire de Lyon depuis 1700; *Variétés historiques, biographiques et littéraires* (1837-1838); *Notes et documents* (1839-1845), composés en grande partie de pièces inédites; *Fragments extraits de l'histoire du P. de Colonia* (1850); *Bibliographie lyonnaise du* XVe *siècle* (1851, 2 vol. in-8); etc. Dans ces derniers temps, il a publié plusieurs notices extraites d'une *Biographie des archevêques de Lyon*, pour laquelle il a recueilli de nombreux matériaux. Il a également fourni des articles à divers recueils, entre autres à la *France littéraire*, à la *Biographie universelle* et au *Bulletin du bibliophile*.

PERIER (Arthur), acteur français, né à Lyon, en 1786, eut dès l'enfance le goût du théâtre, mais ne put s'y livrer qu'après avoir fait deux campagnes, de 1806 à 1808. Il joua d'abord en province et se fit applaudir dans sa ville natale, puis à Bordeaux, à Strasbourg, à Nantes et à Rouen. Il sortait de la troupe dirigée par Mlle Raucourt, en Italie, lorsqu'il fut appelé pour débuter au Théâtre-Français, dans *le Cid*. Après cet essai, il obtint un engagement à l'Odéon. Les succès qu'il y obtint dans tous les grands rôles lui valurent des offres très-avantageuses à la Porte-Saint-Martin. Il tomba dans l'exagération et jugea bientôt prudent de rentrer au second Théâtre-Français. Vers 1818, il fut rappelé à la Comédie-Française, accueilli cette fois et bientôt reçu sociétaire. Il réussit surtout dans l'ancien répertoire; beaucoup de ses gestes, inflexions ou attitudes sont passés à l'état de tradition, pour *le Misanthrope*, *Tartufe*, *le Festin de Pierre*, *le Glorieux*, *le Philosophe marié*. Dans le répertoire moderne, il fit plusieurs belles créations, telles que lord Danby dans *les Deux Anglais*, le mari dans *les Trois époques* de Mme Ancelot, et Yago dans l'*Othello* de Ducis. Il excellait encore dans *le Vieux célibataire*, *les Deux frères*, *le Bourru bienfaisant*, qu'il choisit pour sa représentation de retraite, le 3 février 1849, et qui n'a plus guère été joué depuis.

PÉRIGNON (baron Paul), magistrat français, ancien député et représentant du peuple, né en 1801, était fils d'un avocat distingué, qui fit partie de la Chambre des Représentants pendant les Cent-Jours. Il étudia le droit et entra dans la magistrature, vers la fin de la Restauration, professa, sous le règne de Louis-Philippe, des opinions assez libérales, et fut élu député, en 1837, par le collége électoral de Sainte-Ménehould. Il prit

place au centre gauche, et s'occupa surtout des questions d'affaires. Il fit également partie du conseil général de la Marne, et fut décoré le 18 janvier 1840. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du peuple, le second sur neuf par 82 799 voix. Membre du comité des affaires étrangères, il vota ordinairement avec la fraction de la droite le moins hostile à la république, et, après l'élection du 10 décembre, soutint la politique de l'Élysée. Le 12 avril 1849, il fut élu membre du nouveau conseil d'État, dissous par le coup d'État du 2 décembre 1851. Il rentra alors dans la magistrature, comme conseiller à la Cour d'appel de Paris. — M. Pérignon est mort en 1856.

PÉRIGNON (Alexis), peintre français, né à Paris, le 15 mars 1806, et fils d'un peintre distingué, étudia d'abord sous Gros et se livra ensuite, avec M. Debay, à l'expertise et à la restauration des anciens tableaux. Il abandonna cette carrière au bout de quelques années, reprit la peinture, et débuta comme portraitiste au salon de 1834. Il a surtout exposé : *S. M. le roi des Belges* (1834); *la Mort de Montaigne* (1836); *la Femme adultère* (1838) : *le Christ à la colonne*, *le Christ portant sa croix;* toute une série de *portraits* (1844); *Paysanes bretonnes* (1852); *Paysans des Abruzzes*, et cinq *Portraits*, à l'Exposition universelle de 1855; *Mlle Virginie Huet* (1857), etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1836, une 2e en 1838, une 1re en 1844, une mention en 1855, et la décoration en juin 1856.

PÉRIGORD (Augustin-Marie-Élie-Charles DE TALLEYRAND, duc DE), général et ancien pair de France, né à Paris, le 10 janvier 1788, fut emmené de bonne heure en émigration, vint terminer ses études à Paris, obtint de l'Empereur un brevet de sous-lieutenant au 7e de hussards (1809) et fit ses premières armes à Wagram. Puis, comme aide de camp du général Nansouty, il prit part, jusqu'à la Restauration, aux guerres de Russie, de Saxe et de France. Chef d'escadron en 1814, il se rallia complétement aux Bourbons, qui le comblèrent de faveurs; lieutenant aux mousquetaires gris en 1814, il devint colonel de cuirassiers en 1815 et maréchal de camp en 1824; il fit aussi partie du comité supérieur de cavalerie et de la commission chargée de réviser l'ordonnance de l'an XIII relative à cette arme. Gentilhomme du roi depuis 1820, il entra par droit de succession à la Chambre des Pairs en 1829 et se montra toujours dévoué aux principes d'autorité et de gouvernement. Après 1830, il s'est retiré dans la vie privée. Le duc de Périgord est commandeur de la Légion d'honneur (mai 1820).

PÉRIN (Henri-Xavier-Charles), économiste belge, né à Mons (Hainaut), le 25 août 1815, d'une famille d'administrateurs et de magistrats, étudia le droit et l'économie politique à l'université de Louvain, exerça quelques années au barreau de Bruxelles, puis fut nommé par l'épiscopat belge (octobre 1844) professeur à la Faculté de droit de l'université catholique de Louvain. Chargé de la chaire de droit public, il remplaça, l'année suivante, M. de Coux, qui venait prendre à Paris la direction de *l'Univers*, dans sa chaire d'économie politique, qu'il a depuis lors occupée sans renoncer à sa première chaire.

On a de M. Périn : *les Économistes, les socialistes et le christianisme* (Paris, 1849, in-8), où il prétend trouver le germe des doctrines subversives du socialisme dans le sensualisme économiste, tandis qu'il attribue au spiritualisme chrétien tous les perfectionnements matériels modernes; *du Progrès matériel et du renoncement chrétien* (1850, in-8), recueil d'articles adressés au *Correspondant*, et écrits dans le même esprit, qui doit être aussi celui d'un autre livre que prépare l'auteur : *de la Richesse dans les sociétés chrétiennes*.

PÉRINON (Auguste-François ou PERRINON), ancien représentant du peuple français, né le 30 septembre 1812, à Saint-Pierre de la Martinique, est un homme de couleur. Grâce à la protection d'un colon de l'île, il fut envoyé en France, fit ses classes au collége de Rouen, et fut admis, en 1832, à l'École polytechnique, et, en 1834, à l'École d'application de Metz. Lieutenant dans l'artillerie de marine, il fut employé, en 1841, au ministère de la guerre, passa l'année suivante à la Guadeloupe et y resta jusqu'en 1845; à cette époque, il vint prendre la sous-direction de la fonderie de Ruelle avec le grade de chef de bataillon (17 avril 1847). Après avoir été, en 1848, commissaire général de la Martinique, il fut un des trois députés qui représentèrent la Guadeloupe dans une assemblée française; admis le 20 octobre, il prit place à l'extrême gauche, fut chargé du rapport du budget de la marine, et repoussa toutes les mesures contre-révolutionnaires. Réélu à la Législative avec son ami M. Schœlcher, il vit son élection annulée sous prétexte de violences et d'intimidation, et n'en obtint pas moins une troisième fois, en 1850, le renouvellement de son mandat. En 1853, il donna sa démission d'officier supérieur et se retira dans la vie privée. — On a de lui un *Aperçu sur l'artillerie de la marine* (1838, in-8); des *Observations sur les dépenses de la marine* (1849, in-4), et quelques brochures.

PERNETY (Joseph-Marie, vicomte DE), général français, sénateur, né à Lyon le 19 mai 1766, ancien élève de l'École de Metz, fut nommé lieutenant d'artillerie au régiment de la Fère (1783) et gagna dans cette arme tous ses grades militaires. Il prit une part glorieuse aux batailles de Rivoli et de Marengo, devint colonel en 1802, général de brigade en 1804 et fit, à la grande armée, les campagnes de 1805 à 1807, pendant lesquelles il conduisit avec beaucoup d'activité les siéges de Breslau et de Neiss. Nommé général de division (1807), il commanda l'artillerie sous les ordres de Masséna à Essling et à Wagram. En 1812, à la Moskowa, on dut à l'habile direction de son feu la prise des redoutes russes; enfin, l'année suivante, il rendit des services signalés aux sanglantes luttes de Lutzen, de Dresde et de Hanau. Après plus de quarante années de campagnes, le général Pernety, créé baron par Napoléon et vicomte par Louis XVIII, devenu président du comité consultatif d'artillerie et conseiller d'État, fut admis à la retraite (1824). Il vivait depuis cette époque éloigné des affaires, lorsque Napoléon III l'éleva à la dignité de sénateur. M. Pernety était grand-croix de la Légion d'honneur depuis le 11 décembre 1849. — Il est mort en 1856.

PERNOT (Alexandre-François), peintre français, né à Vassy (Haute-Marne), en juin 1793, d'une famille alliée à celle de Diderot, fut destiné à entrer dans le corps des géomètres du cadastre. En 1812, il devint élève de M. Hersent pour la figure et de Victor Bertin pour le paysage. Il exposa son premier tableau en 1819 et devint, sous Charles X, professeur de dessin des pages de la maison du roi. Après 1830, il entreprit des voyages en France, en Allemagne, en Suisse, en Écosse, sur les bords du Rhin, dans le duché

de Bade, les Vosges et l'Aveyron et édita, à diverses époques, sous le titre de *Voyages*, un certain nombre de planches.

M. Pernot, qui a traité largement le paysage historique, a surtout exposé : *les Fossés de Vincennes en* 1815 (au salon de 1822) : *Marius à Carthage, la Chapelle de Guillaume Tell, le Château de Bayard, la Vallée de Donrémy, le Château d'Abbotsford*, les *Vues d'Édimbourg* et *d'Holyrood*, acquises par le vicomte de Larochefoucauld ; le *lac Lhomond, une Usine dans la Forêt-Noire, la Cathédrale de Strasbourg, l'Incendie de la cathédrale de Chartres*, au musée de Chartres ; *le Vieux Paris* (1836) : *le Château de Saint-Point, la Chute de la Clyde, les Bords du Rhin, Saint-Michel de Tréport, la Maison aux piliers, Plessis-les-Tours en* 1843, au musée de Tours : *deux Vues de Milly, les Bords de la Loire, les Ruines de Lindlithgow*, et *la Vallée des Vosges* (1853). Citons encore trois sujets se rattachant à l'histoire du clergé de Tours, pour l'archevêché de cette ville : *l'Étang Saint-Jean*, au musée de Dijon ; *Vue de Salsbach*, à Versailles ; 80 croquis du *Vieux Paris*, à l'hôtel de ville, et les 1500 dessins des drapeaux français et étrangers donnés par le ministre de la guerre à l'hôtel des Invalides. Les *Abîmes de Bozouls*, deux fois exposés (1839 et 1855), ont été acquis par l'État pour les galeries du Sénat. Il a reparu au salon de 1857 avec des *paysages* et *dessins*.

M. Pernot a obtenu une 3e médaille en 1820, une 2e en 1822, une 1re en 1839, et la décoration en mai 1846. Honoré de diverses médailles départementales ou étrangères, il est membre du comité de la langue, de l'histoire et des arts et de nombreuses sociétés.

PEROWSKI (Léon Alexiewitch, comte), général et ministre russe, né en 1791, appartient à une bonne famille polonaise. A vingt ans, il entra dans l'armée russe et prit une part active à la guerre contre Napoléon jusqu'en 1814, où il fut blessé. Après avoir été élevé au grade de colonel d'état-major de la garde, il passa, en 1823, dans le service civil et devint, en 1829, vice-président du conseil des apanages. En 1841, il obtint le portefeuille de l'intérieur et remplaça, en 1852, le prince Volkonski dans le ministère des apanages ; il fut en même temps placé à la tête du Conseil de l'empire, attributions que tout exprès pour lui on détacha de la maison du czar. En 1853, il reçut la direction des mines de la couronne situées dans les montagnes de l'Altaï en Sibérie. Il déploya le plus grand zèle dans ces diverses fonctions, et fut chargé, comme dernière marque de faveur de Nicolas, de former en 1854 un régiment de carabiniers à pied, dont il fut le premier colonel. A l'avénement d'Alexandre II, il a été nommé aide de camp général (1855). — M. Perrowski est mort à Saint-Pétersbourg le 22 novembre 1856.

PERQUIT (Sébastien BIRGY, dit), général français, né le 2 mars 1768, à Schelestadt (Bas-Rhin), entra, comme volontaire, au 3e de hussards en 1786, fit, avec ce corps, la campagne de 1792 à l'armée du Nord, servit ensuite aux armées de Vendée, du Nord, du Rhin et d'Helvétie, et fut fait sous-lieutenant sur le champ de bataille de Frankenthal (an IV). Au passage du Rhin, il sauva la vie au général Beaupuy, dont il était l'aide de camp. Capitaine en l'an VI, il servit jusqu'à l'an IX à l'armée du Rhin, reçut un coup de feu à Saltzbourg et passa sur les côtes de l'Océan. Sous l'Empire, il se trouva à Austerlitz et à Iéna, fut blessé à Friedland d'un coup de lance, fit la campagne de 1808 en Espagne et, de retour à la grande armée, il donna de nouvelles preuves d'intrépidité à Wagram, où il s'empara de douze pièces de canon, à Hollæbrunn, où il eut la jambe droite fracassée, et à Youk, où il culbuta 8000 hommes de cavalerie russe. Chef d'escadron en 1806, il était colonel du 6e de lanciers depuis le 11 mars 1813 lorsque Napoléon Ier lui conféra le titre de baron avec une dotation (28 septembre). Après avoir fait des prodiges de valeur durant la première invasion, M. Perquit fut mis à la retraite à la fin de 1815, et refusa, pendant quinze ans, de demander sa réintégration sur les cadres d'activité. Le 24 septembre 1830, il reçut le commandement du 9e de chasseurs, fut promu au grade de maréchal de camp le 2 avril 1831 et retraité définitivement l'année suivante. Le décret de 1852 l'a replacé dans le cadre de réserve. — Il est mort à Paris au mois de juin 1856.

PERRAUD (Jean-Joseph), sculpteur français, né à Monay (Jura), en avril 1821, suivit l'atelier de Ramey et de M. A. Dumont, ainsi que les cours de l'École des beaux-arts et remporta le grand prix de Rome au concours de 1847, sur ce sujet : *Télémaque rapportant à Phalante les cendres d'Hippias*. De retour d'Italie en 1853, il envoya à l'Exposition universelle de 1855 : *Adam*, statue en marbre, *les Adieux*, bas-relief ; et au salon de 1857, *l'Enfance de Bacchus*, un *Buste*, en bronze. Il a obtenu, dès ses débuts, une médaille de première classe en 1855, et le rappel en 1857.

PERREYVE (Henri), jurisconsulte français, né vers 1805, est, depuis 1834, professeur à la Faculté de droit de Paris, où, d'abord suppléant, il est devenu, en 1840, titulaire du cours de droit civil. Il a été décoré le 11 décembre 1849. On a de lui : *Traité des délits et des peines de chasse dans les forêts de l'État, les propriétés de la Liste civile*, etc. (1845, in-8), et un *Formulaire général et annoté, à l'usage de la gendarmerie* (1847, in-8), avec Cochet de Savigny.

PERRIEN (Arthur, comte DE), ancien représentant du peuple français, né à Cologne (Prusse rhénane), le 5 octobre 1792, et fils d'un émigré, fut élevé en France sous l'Empire, entra, lors de la première Restauration, aux chevau-légers du roi, et, après les Cent-Jours, fut nommé officier dans un régiment de chasseurs à cheval. Il quitta le service militaire avant 1830, et retourna dans son château de Lannouan, où il vécut en dehors des affaires publiques, occupé surtout de travaux agricoles. Après la révolution de Juillet, il fut nommé conseiller général du Morbihan, et sans abdiquer les opinions légitimistes, ne fit point d'opposition au gouvernement. En 1848, il fut élu représentant du peuple le dixième sur douze, par 55 000 voix. Membre du comité des affaires étrangères, il vota presque constamment avec la droite, et adopta l'ensemble de la Constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint au dedans et à l'extérieur la politique de l'Élysée. Non réélu à la Législative, il continua de mettre toute son influence au service de la majorité monarchique. Après le coup d'État du 2 décembre 1851, il n'adopta point le système de l'abstention, et il fait encore partie du conseil général du Morbihan.

PERRIN (Maximilien), romancier français, né à Paris, en 1796, prit la plume assez tard et marqua, dès son premier essai, *le Prêtre et la danseuse* (1832, 4 vol.), sa place en littérature parmi les successeurs de Pigault-Lebrun ou les rivaux de M. P. de Kock. Sans avoir ni la verve de l'un ni le naturel de l'autre, il a consacré à la peinture des mœurs populaires plus d'une soixantaine

de romans. En voici quelques-uns : *les Mauvaises têtes* (1834); *la Femme et la maîtresse*, *les Soirées d'une grisette* (1835); *le Mari de la comédienne* (1837); *l'Amant de ma femme* (1838); *le Garde municipal* (1840); *Vierge et modiste* (1840); *le Bambocheur* (1841); *les Saltimbanques* (1842); *les Mémoires d'une lorette* (1843); *l'Enfant de trente-six pères* (1844); *le Sacripant*, *Cœur-de-Lièvre* (1845); *le Débardeur* (1846); *l'Ouvrier gentilhomme* (1847); *Ce qui plaît aux filles*, *la Belle de nuit* (1849); *la Marchande du Temple* (1850); *Laquelle des deux* (1852); *le Beau cousin* et *le Sultan du quartier* (1853); *un Mauvais coucheur* (1854); *une Passion diabolique* (1855); *l'Amour à l'aveuglette* (1856); *le Mariage aux écus* (1857), etc.

PERRIN (l'abbé Théodore), littérateur français, né à Laval, le 18 novembre 1801, entra dans les ordres en 1827 et se fit libraire à Paris après 1830. Il fonda alors divers journaux : *l'Agriculture pratique* (1833); la *Revue d'agriculture* (1834); le *Journal de la jeunesse*, etc. Parmi les nombreux ouvrages de littérature et de piété dont il est auteur, nous citerons : *les Vertus du peuple* (1829-1830, 3 vol.); *les Martyrs du Maine* (1830); *Origine des dieux du paganisme* (1837, 2 vol.); *le Purgatoire* (1838, 2 vol.; 2e édit., 1847), traité historique et moral; plusieurs traductions des livres allemands de J. Drexelius et de P. Herman. En 1854, il a donné les premières livraisons d'un *Dictionnaire religieux universel*.

PERRIN (Émile), artiste français, ancien directeur de théâtre, né à Rouen, en janvier 1815, et fils d'un conseiller à la Cour royale de cette ville, perdit son père au moment où il achevait ses classes et vint à Paris étudier la peinture. Élève de Gros, puis de Delaroche, il exposa, de 1840 à 1848, entre autres tableaux : *Louis XV au château de Crécy; la Mort de Malfilâtre*, au musée de Caen; *le Poussin donnant des leçons à Gaspard Dughet son neveu; le grand Corneille chez le savetier*, acheté par le ministre de l'intérieur. En même temps, il écrivait des articles sur les arts, et des comptes rendus des salons dans le *Moniteur parisien*, *l'Union catholique*, *le Nouveau correspondant*, etc.

Au mois de mai 1848, M. Ém. Perrin fut nommé commissaire de la République près le théâtre national de l'Opéra-Comique, dont il est resté directeur jusqu'en novembre 1857. Il y a monté avec goût et avec succès : *le Val d'Andorre*, *le Caïd*, *la Fée aux Roses*, *le Songe d'une nuit d'été*, *les Porcherons*, *les Noces de Jeannette*, *Galathée*, *l'Étoile du Nord*, etc.; et, parmi les reprises, *Joseph*, *Jean de Paris*, *Joconde*. Il a favorisé les débuts d'un certain nombre d'artistes devenus célèbres, tels que Mmes Ugalde, Lefebvre, Miolan, MM. Bataille, Faure, Puget, etc. Après la mort de Jules Séveste, directeur du Théâtre-Lyrique (juillet 1854), M. Perrin fut appelé à diriger cette scène conjointement avec l'Opéra-Comique. Mais, désespérant de faire prospérer à la fois les deux théâtres, il résigna, après moins d'un an d'une administration difficile et infructueuse, ses nouvelles fonctions. Il a été décoré le 21 janvier 1852.

PERRIN (Alphonse) peintre français, né à Paris, le 12 mars 1798, suivit, dès 1817, l'atelier de Guérin et les cours de l'École des beaux-arts, où il remporta plusieurs mentions et une médaille d'argent au concours de paysage historique. Après de brillants débuts au salon de 1827, il fit un voyage en Italie (1831) et obtint à son retour diverses commandes; il concourut à quelques décorations monumentales ou religieuses et peignit, à Notre-Dame de Lorette, la chapelle de la communion; les cartons de ces peintures murales ont paru au salon de 1852 et à l'Exposition universelle de 1855. Il a de plus exécuté et exposé : *la Samaritaine*, paysage; une *Sainte-Famille*, acquis par le ministère de l'intérieur pour la cathédrale de Fréjus (1827); *une Femme de Genzano*. *Tobie rendant la vue à son père*; des *Vues d'architecture*, prises à Rome; des *portraits* et des *dessins*, notamment *le Captif*, *ou la Religion rendant l'espérance au prisonnier*. Cet artiste a obtenu une 2e médaille en 1827, et la décoration en août 1854.

PERRIN (Alphonse), acteur français, né à Paris, en 1803, parut, à dix-huit ans, au Gymnase, où son père jouait avec succès depuis de longues années, et prit au théâtre le nom de *Béranger*, qu'il quitta depuis pour reprendre le sien. Il passa au Vaudeville, en 1829, partit trois ans après pour l'Amérique et joua, pendant sept années, à New-York et dans d'autres villes de l'Union. Il revint, en 1840, rentra d'abord au Gymnase, puis s'engagea à la Porte-Saint-Martin, où il resta dix ans, joua dans *le Docteur noir* et *Louis XVI*, et reprit le Bertrand de *Robert Macaire* et de *l'Auberge des Adrets*. Il reparut encore au Gymnase, en 1851, et entra enfin à la Gaîté où il a trouvé, à plusieurs reprises, dans *Jenny l'ouvrière*, un succès d'émotion et de larmes. Il a créé, à ce même théâtre, avec assez d'originalité, le Louis XI du *Sanglier des Ardennes* et le Capranica des *Oiseaux de proie*.

PERROT (Benjamin-Pierre), général français, né en 1796, fit ses études militaires à l'École de Saint-Cyr, et passa, en 1818, dans le corps royal d'état-major, avec le grade de lieutenant. En 1824, il reçut des éloges publics pour avoir sauvé, en Espagne, l'équipage d'un brick sarde qui avait été jeté à la côte. Chef d'escadron après la révolution de Juillet, il fut employé pendant quelques années en Algérie, devint colonel en 1839, maréchal de camp en 1845, et commanda tour à tour le département de l'Aisne et la place de Paris. En 1847, il siégea au comité consultatif d'état-major; deux ans plus tard, il succéda au général Changarnier en qualité de commandant supérieur des gardes nationales de la Seine, et fut élevé au rang de général de division. Remplacé en 1851 par M. de Lawœstine, il fut, de 1852 à 1856, mis à la tête de la 4e division militaire M. Perrot est grand officier de la Légion d'honneur depuis le 9 août 1854.

PERROT (A... M...), géographe français, né vers 1795, débuta, en 1819, par la publication d'une belle *Collection historique des ordres de chevalerie civile et militaire*. Il dressa ensuite, avec le général Aupick, le *Nouvel atlas du royaume de France* (1823), composa, pour la collection Roret, les manuels du *Dessinateur* (1827), du *Graveur* (1829), de la *Construction des cartes* (1830) et rédigea, de 1825 à 1827, un *Annuaire géographique, statistique et commercial*. Parmi ses ouvrages spéciaux, nous citerons : ses *Atlas* de géographie ancienne et moderne (1822), des routes de France (1826), des quartiers de Paris (1834), des chemins de fer français (1854), et plusieurs *Itinéraires*, avec cartes, et, consacrés à l'Italie et aux Pays-Bas (1827), aux campagnes de Napoléon (1845) et à la Turquie (1855).

PERROT (Jules), chorégraphe et danseur français, né vers 1800, joua quelque temps en province et fut, dès 1828, attaché comme maître

de ballets à l'Opéra. Quelques années après, il quitta cette scène, sur laquelle il devait fréquemment reparaître, s'engagea à la Renaissance avec Mlle Carlotta Grisi, sa femme, et régla pour elle le célèbre ballet intitulé : *Zingaro*. Il la suivit dans diverses villes de France et d'Angleterre, pendant le peu d'années que dura leur union, et se distingua partout comme auteur ou metteur en scène de pièces, qui toutes ont eu du succès. Nous rappellerons seulement : *le Lutin* (1841); *l'Illusion d'un peintre* (1846); *la Filleule des fées* (1849); *Esméralda* (1855); *la Fille du bandit* (1857), etc.

PERROTIN (Charles-Arthur), éditeur français, né vers 1798, fut d'abord commis libraire, s'établit ensuite à son compte et eut l'heureuse idée de se rendre propriétaire exclusif des *Œuvres* de Béranger, moyennant une faible rente viagère, qu'il a depuis portée spontanément à des chiffres plus élevés. Il a dû sa fortune aux éditions en quelque sorte perpétuelles du chansonnier, dont il a publié les œuvres dans presque tous les formats, quelques-uns avec *Musique* et illustrations splendides. A la mort de Béranger, avec lequel ses longues relations d'éditeur s'étaient changées en une véritable intimité, il a été désigné par lui comme son exécuteur testamentaire. M. Perrotin, qui s'est particulièrement livré au commerce des ouvrages de luxe, tels que les *Chansons populaires de la France*, etc., a figuré, avec plusieurs spécimens, à l'Exposition universelle de 1855 et y a obtenu une mention honorable. En 1857, à la suite de la publication des *Mémoires de Marmont, duc de Raguse*, il s'est vu forcé par une condamnation sans précédent d'insérer dans l'ouvrage même la réfutation des attaques qu'il contenait contre la mémoire du prince Eugène.

PERSIANI (Mlle Fanny Tacchinardi, dame), cantatrice italienne, née à Rome, le 4 octobre 1818, et fille d'un ténor distingué, fut formée par son père et débuta à Livourne, en 1832, dans *Francesca di Rimini*. Le succès qu'elle obtint décida de sa vocation. Mariée depuis deux ans avec le compositeur Persiani, elle embrassa, d'après ses conseils mêmes, la carrière du théâtre. Engagée à Padoue, puis à Venise, elle joua surtout dans *Roméo et Juliette*, *le Pirate*, *la Gazza ladra* et *l'Elisir d'amore*. A Rome, en 1834, deux opéras furent écrits pour elle : *Misantropia et sentimento* et *i Promessi sposi*. L'année suivante, elle obtint à Naples le plus grand de ses succès dans la *Lucia*, qui est toujours restée son rôle spécial. Un échec d'un jour qu'elle subit à Florence ne lui ôta rien de sa popularité, mais la fit renoncer à jouer jamais dans cette capitale. Elle se fit encore entendre à Bologne dans *la Sonnambula* et dans *Inès de Castro*, à Livourne, à Venise, où Donizetti écrivit pour elle *Pia di Tolomei*, à Vienne, et vint enfin à Paris en 1837.

Son début dans *la Sonnambula* n'eut rien de brillant et l'actrice ne développa que dans la saison suivante toute la puissance de son talent et de sa méthode. Elle réussit surtout dans *il Matrimonio segreto*, *Matilda di Shabran*, *Linda di Chamouni* et *Lucia*. Depuis octobre 1838, Mme Persiani a fait partie, pendant environ douze ans, de la troupe du Théâtre-Italien. Un peu délaissée dans les dernières années, elle se releva par de nouveaux efforts, de 1849 à 1850; mais, se défiant de cette popularité difficilement reconquise, elle semble depuis avoir renoncé à la scène. La voix de Mme Persiani, soprano très-étendu, qui n'embrasse pas moins de deux octaves et demie, brillait surtout par une souplesse vraiment extraordinaire, qui permettait à la cantatrice les fioritures et les effets de vocalise les plus hardis. L'opéra élégiaque allait mieux à son talent que les rôles tragiques, que la petitesse de sa taille, la légèreté un peu maigre de sa voix et le manque d'énergie dramatique concouraient à lui interdire.

Son mari, le compositeur Joseph Persiani, né à Recanati, dans les États de l'Église, vers 1805, et formé au collége royal de musique ou Conservatoire de Naples, sous le professeur Tritto, débuta, en 1826, au théâtre de Florence, par un opéra bouffe, *l'Inimico generoso*, et au théâtre de Parme par un opéra sérieux, *Attila*. Il donna depuis plusieurs autres opéras qui réussirent la plupart sur les théâtres des principales villes d'Italie, et étaient destinés à mettre en relief toutes les ressources vocales de sa femme. Nous citerons : *Danao re d'Argo*, *Gaston de Foix* et *Inès de Castro*, ce dernier joué sans succès aux Italiens de Paris.

PERSIGNY (Jean-Gilbert-Victor Fialin, comte de), homme politique français, sénateur, ancien ministre, est né le 11 janvier 1808, à Saint-Germain-Lespinasse (Loire). Son père, ayant perdu les restes de son patrimoine dans de fausses spéculations, s'engagea dans la grande armée et trouva la mort en 1812, à la bataille de Salamanque. De ses deux fils, l'aîné, Henri Fialin, se retira, après 1830, dans la vie privée; quant au plus jeune, Victor, élevé d'abord par un de ses oncles, il entra, comme boursier, au collége de Limoges, s'enrôla à dix-sept ans, fut ensuite admis à l'École de cavalerie de Saumur (25 juillet 1826) et en sortit le premier deux ans plus tard, en qualité de maréchal des logis au 4ᵉ de hussards (1828). Imbu, à cette époque, d'opinions royalistes assez prononcées, il ne tarda pas à les modifier sous l'influence du capitaine de sa compagnie, M. Kersausie, et, en 1830, il prit une part des plus actives au mouvement militaire de Pontivy, en faveur de la révolution de Juillet; cependant sa conduite fut taxée d'insubordination par ses supérieurs, et à quelques semaines de là il reçut son congé de réforme, qui, d'abord temporaire, fut rendu définitif en 1833.

Sans état et sans fortune, il vint, en 1831, chercher une position à Paris; sur la recommandation de M. Baude, il collabora d'abord au *Temps*, se montra fort assidu à suivre les prédications saint-simoniennes, et partagea même la retraite du père Enfantin à Ménilmontant. A la fin de 1832, il alla faire un assez long séjour en Vendée, où la présence de la duchesse de Berri avait rallumé la guerre civile. De retour à Paris l'année suivante, il fut attaché à la rédaction d'une correspondance légitimiste pour les journaux de province, et donna des articles à des feuilles de différentes nuances. Ce fut alors qu'il quitta son nom patronymique de Fialin, pour prendre le titre et le nom de vicomte de Persigny, appartenant depuis deux siècles à sa famille, bien qu'elle eût négligé de les porter.

Converti par une lecture attentive du *Mémorial de Sainte-Hélène* à la cause bonapartiste, M. de Persigny s'efforça aussitôt de lui créer un point de ralliement, et fonda dans cette intention la revue intitulée *l'Occident français* (1834, in-8), dont il ne put, faute d'argent, donner que le premier numéro; on y lisait cette définition de l'idée napoléonienne : « C'est la tradition tant cherchée du XVIIIᵉ siècle, la vraie loi sociale du monde moderne et tout le symbole des nationalités occidentales. » Cette publication enthousiaste lui valut les encouragements de l'ex-roi Joseph et une lettre d'introduction auprès du prince

Louis-Bonaparte, qui résidait alors à Arenemberg. Tel fut le point de départ du dévouement sans bornes dont il donna tant de preuves à ce dernier, qui, de son côté, l'accueillit comme un ami et l'attacha définitivement à sa personne. Sans perdre un instant, il travailla avec ardeur à la reconstruction du parti impérialiste, parcourant dans ce but la France et l'Allemagne, et fut le principal instigateur de l'affaire de Strasbourg, dont il prépara les plans et la mise en scène. L'acte d'accusation le représente comme « un homme de tête et de résolution, actif, intelligent, présent dans tous les lieux où il s'agissait, soit d'activer le complot, soit de gagner des adhérents, et possédant, mieux que tous, le secret des ressorts sur lesquels reposait la conspiration. » Après s'être emparé de la personne du préfet, il rejoignit le prince devant la caserne Finmark, fut arrêté avec lui, et, grâce à une ruse de Mme Gordon, réussit à s'échapper; il erra quelque temps dans la Forêt-Noire, longea le Rhin et passa en Angleterre; là il rédigea aussitôt une *Relation de l'entreprise du prince Napoléon-Louis* (Londres, janvier 1837, in-8; 3e édit., New-York), brochure apologétique qui faisait retomber le mauvais succès sur la fatalité.

Quatre ans plus tard, M. de Persigny était encore associé à la tentative de Boulogne (juillet 1840). Traduit cette fois devant la Cour des Pairs, et chargé par le ministère public des accusations les plus graves, il essaya vainement de se défendre en s'appuyant sur la légitimité de la dynastie napoléonienne et fut condamné à vingt années de détention. Enfermé d'abord à Doullens, il y fut atteint d'une maladie de langueur, qui lui fit obtenir d'être transféré à l'hôpital militaire de Versailles; bientôt il n'eut pour prison que l'enceinte de la ville même, et le gouvernement poussa l'indulgence jusqu'à lui laisser la liberté d'action la plus entière. Pendant les loisirs de cette facile captivité, il composa et adressa à l'Institut un volumineux mémoire sur l'*Utilité des pyramides d'Égypte* (1844, in-8), où il prétend démontrer que ces constructions gigantesques étaient uniquement destinées à protéger la vallée du Nil contre l'invasion des sables du désert.

Aussitôt qu'il apprit la chute de la famille d'Orléans en 1848, M. de Persigny accourut à Paris et s'empressa de tirer des événements le parti le plus profitable aux intérêts de la cause napoléonienne. Reprenant son rôle d'homme d'action, il s'entendit avec les membres de la famille Bonaparte, rallia leurs partisans, les organisa en société, dont il fut un des présidents, contribua à la publication de quelques feuilles populaires, parcourut les départements, se fit admettre au comité de la rue de Poitiers, et prépara, autant qu'il lui fut possible, l'élection victorieuse du 10 décembre. Il reçut en récompense les fonctions d'aide de camp du nouveau président, en même temps qu'un grade supérieur dans l'état-major de la garde nationale parisienne. Il avait échoué aux élections de l'Assemblée constituante; mais, en 1849, à celles de la Législative, il fut élu avec la plus forte majorité par les départements du Nord et de la Loire, opta pour ce dernier, et se montra, dans l'Assemblée, un des plus énergiques partisans de la politique de l'Élysée; pendant la durée de son mandat il fut chargé d'une mission temporaire à Berlin, laquelle n'obtint pas le succès désiré. Lors du coup d'État, auquel il fut sans doute initié un des premiers, il prit possession, à la tête du 42e de ligne, du local de l'Assemblée nationale et fit partie de la Commission consultative.

L'œuvre napoléonienne une fois reconstituée, M. de Persigny en fut un des représentants les plus influents; il succéda, le 22 janvier 1852, à M. de Morny en qualité de ministre de l'intérieur, contre-signa les décrets relatifs aux biens de la famille d'Orléans, cause de la retraite de quatre ministres, dirigea les premières élections du Corps législatif, et résigna, par raison de santé, son portefeuille au mois d'avril 1854. Après avoir siégé quelque temps au Sénat, où il était entré le 31 décembre 1852, il fut envoyé à Londres comme ambassadeur (mai 1855). Il est resté à ce poste, jusqu'au commencement de 1858. Le 27 mai 1852, M. de Persigny a épousé la fille unique du feu prince de la Moskowa et a reçu à cette occasion de son souverain le titre de comte et un cadeau de noces de 500 000 francs. Nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1849, il est grand-croix de l'ordre depuis le 16 juin 1857.

PERSIL (Jean-Charles), homme politique français, ancien pair et ministre, est né le 13 octobre 1785, à Condom (Gers). Destiné au barreau, il vint à Paris de bonne heure, passa ses examens de droit en une année, et fut reçu docteur en 1806. Il avait vingt-quatre ans lorsqu'il publia son *Régime hypothécaire* (1809, in-8; 4e édit. augmentée, 1833, 2 vol.), excellent ouvrage pour l'époque, bientôt suivi des *Questions sur les privilèges et les hypothèques* (1812, 2 vol. in-8). Après avoir inutilement concouru pour une chaire aux Facultés de Grenoble et de Paris, il se livra entièrement à la pratique du barreau, où son talent de discussion dans les principes du droit civil lui valut une des premières places. Libéral ardent, il se montra pourtant peu dans les affaires politiques, et plaida deux fois devant la Cour des Pairs, où il défendit son ami M. Bavoux.

Élu député de Condom en juin 1830, M. Persil fut l'un des premiers à critiquer les actes du ministère Polignac, protesta contre les fatales ordonnances, et poussa de toutes ses forces à la résistance. Il accompagna à Neuilly M. Dupin, chargé d'offrir au duc d'Orléans la lieutenance générale du royaume. En abordant la scène politique en qualité de procureur général près la Cour royale de Paris, il se rattacha de la manière la plus éclatante aux idées d'ordre et de conservation, et se rangea au nombre des plus véhéments adversaires des opinions libérales. « Furieux de modération », suivant l'expression de La Fayette, il attaqua les associations, les clubs, les journaux, poursuivant partout des conspirations républicaines; jamais les procès de presse ne furent plus nombreux, et le jury refusait assez souvent de s'associer aux sévérités du pouvoir. M. Persil eut, en politique, une haute fortune. Appelé par le choix personnel de Louis-Philippe à remplacer M. Barthe au ministère de la justice (13 novembre 1834), il conserva son portefeuille jusqu'en 1836, et le reprit pendant quelques mois en 1837 dans le cabinet Molé. Lorsqu'il donna sa démission motivée sur le refus de M. Molé de dissoudre la Chambre (15 avril), il reçut en dédommagement la direction de l'hôtel des monnaies. Mais peu de temps après, son entrée dans la coalition et la guerre acharnée qu'il fit au président du conseil, forcèrent celui-ci au commencement de 1839, de le destituer. La coalition ayant triomphé, M. Persil adressa au *Journal des Débats* son *Mea culpa* (25 avril), et déclara qu'il se ralliait plus étroitement que jamais au parti conservateur. Quelques mois après il fut élevé à la dignité de pair de France (7 novembre 1839), et réintégré presque en même temps dans ses fonctions à l'hôtel des monnaies. Son fils, Eugène Persil, mort en 1841, avait hérité de son mandat législatif. La révolution de 1848 fit rentrer M. Persil dans la vie pri-

vée; mais le 31 juillet 1852 il a été nommé conseiller d'État. Il est grand officier de la Légion d'honneur depuis le 24 avril 1835.

PERSON (Félix), ancien représentant du peuple français, né le 3 février 1795, à Caen (Calvados), où son père commandait l'École d'équitation, fit ses études au lycée de cette ville, s'engagea en 1813, et devint maréchal des logis dans la garde d'honneur. En 1814, il refusa d'entrer dans la maison militaire de Louis XVIII. Pendant les Cent-Jours il fut nommé officier des gardes nationales actives, et se rendit au camp formé par le général Vedel pour défendre les côtes de la Manche. Il fit une opposition constante au gouvernement des Bourbons, et après la révolution de 1830, ne tarda pas à se jeter dans l'opposition libérale, qui, en 1842, le porta sans succès comme candidat d'un collége électoral de Caen. Il appliquait son activité aux travaux de l'agriculture et particulièrement à l'amélioration de la race chevaline. Membre de la Société d'agriculture de Caen, secrétaire de la Société des courses, délégué au congrès central d'agriculture, fondateur et rédacteur de *la Normandie agricole*, il publia plusieurs brochures spéciales remarquables, entre autres : *les Chevaux français en* 1840 (Caen 1841, in-8); *les Remontes, les haras, le pays* (1842, in-8); *Avenir des chevaux en France* (1845, in-8); *de la Loi de roulage en général et surtout dans ses rapports avec l'agriculture* (1845, in-8).

Après avoir pris part, sur la fin du règne de Louis-Philippe, à la campagne des banquets réformistes, il fut nommé en 1848 représentant du peuple dans le Calvados le sixième sur douze, par 53 083 voix. Membre du comité de l'agriculture et du crédit foncier, il vota ordinairement avec le parti démocratique non socialiste. Après le 10 décembre, il fit une opposition assez vive à la politique de l'Élysée, surtout dans les débats relatifs à l'expédition de Rome. Il ne fut pas réélu à la Législative, et alla reprendre dans sa propriété de Graye (Calvados) ses travaux agricoles. En 1851, il fit paraître un mémoire adressé à la Société vétérinaire du Calvados, sous ce titre : *les Haras, ce qu'ils ont été, ce qu'ils sont, ce qu'ils devraient être* (Caen, 1851, in-8).

PERSOZ (Jean-François), chimiste français, né en Suisse, le 9 juin 1805, de parents français, eut à lutter longtemps contre la mauvaise fortune et parvint à obtenir en 1826 au Collége de France la place de préparateur de M. Thénard, qu'il suppléa pendant l'été de 1832. L'année suivante, il prit tous ses grades universitaires et fut nommé professeur de chimie à la Faculté des sciences de Strasbourg. En 1835, il réorganisa dans cette ville l'École supérieure de pharmacie dont on lui confia la direction et la chaire de chimie. En 1849, il fit partie du jury de l'exposition de Paris. Trois ans plus tard, on créa pour lui au Conservatoire des arts et métiers une chaire de teinture et d'impression des tissus qu'il occupe encore aujourd'hui. En 1850, M. Persoz a suppléé M. Dumas à la Sorbonne. Il a été membre des jurys internationaux des Expositions universelles de Londres et de Paris. On lui doit l'organisation de la condition des soies et laines dont il a été nommé directeur en 1853. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1840, il a été promu en 1855 au rang d'officier.

Il a publié un grand nombre de mémoires scientifiques, notamment : *sur la Garance* (1826), avec M. Gaultier de Claubry; *sur la Dextrine*, avec M. Biot (*Recueil des savants étrangers*, 1832); *sur la Diastase*, avec M. Payen (*Ann. de phys. et de chim.*, 1832); *sur la Transformation du sucre de canne en sucre de raisin* (*Comptes rendus*, 1832); *sur la Solubilité des corps* (*Ann.*, 1835); *sur la Constitution moléculaire des corps* (Ibid., 1836); *sur les Volumes moléculaires des corps* (*Comptes rendus*, 1837); *sur la Formation de la graisse dans les animaux* (Ibid., 1844); *sur l'Emploi du sulfate mercurique comme agent comburant* (*Ann.*, 3e série, t. I); *sur les Tungstates* (*Comptes rendus*, 1852), etc. On a, en outre, de M. Persoz deux ouvrages : *Introduction à l'étude de la chimie moléculaire* (1839), contenant, avec les idées de l'auteur sur les combinaisons binaires successives, plusieurs faits et procédés analytiques nouveaux; *Traité théorique et pratique de l'impression des tissus* (1846, 4 forts vol. in-8), dans la *Bibliothèque des arts industriels*.

PERTH (George DRUMMOND, 5e comte DE), chef actuel d'une illustre famille écossaise, né en 1807, à Londres, servit quelque temps dans l'armée et fut en instance depuis 1841 auprès du gouvernement pour demander la restitution des anciens titres de sa maison frappés d'interdit en 1695 en la personne d'un Drummond, qui avait embrassé la cause de Jacques II. Justice lui a été rendue par acte du Parlement (1853). Il possède aussi en France les titres de duc de Melfort et comte de Lussan, octroyés par Louis XIV. En 1831, il avait épousé en premières noces la veuve du général Rapp.

PERTZ (Georges Henri), historien allemand, né à Hanovre, le 28 mars 1795, étudia à Gœttingue, fut reçu docteur en philosophie, en 1816, et publia, en 1819, une *Histoire des maires du palais mérovingiens*, qui engagea le ministre baron de Stein, à l'associer à son projet de publier une collection des historiens allemands du moyen âge. M. Pertz consacra dès lors sa vie aux recherches historiques et fut chargé d'explorer les bibliothèques et les musées de l'Europe. A la suite d'une première tournée en Allemagne et en Italie il fut nommé secrétaire des archives royales, puis président de la Société historique. La Belgique, la France, l'Angleterre lui ouvrirent tour à tour les richesses de leurs collections et de leurs manuscrits. Nommé par le roi d'Angleterre conseiller des archives de Hanovre, il devint plus tard historiographe de la maison de Brunswick-Lunebourg et membre de la société littéraire et scientifique fondée à Hanovre sous le nom de Grand-Collége. Nommé en 1832, représentant à la Chambre hanovrienne, ses fonctions politiques ne ralentirent point son activité littéraire; il continua ses voyages et ses travaux et fonda, la même année, le *Journal hanovrien* qui parut pendant cinq ans. En 1842, il reçut le titre de conseiller privé à la cour de Berlin, où il devint directeur de la bibliothèque royale et membre de l'Académie des sciences. Il fut nommé, en 1846, président de la Société d'histoire de Francfort, en 1847, de celle de Lubeck.

Toutes ces distinctions étaient justifiées par d'immenses travaux qui ne révèlent pas moins d'esprit critique que de science: les deux plus importants sont les *Monumenta Germaniæ historica* (Hanovre, 1826-1854, 13 vol.), vaste collection qui a tant contribué aux progrès de la science historique en Allemagne, et *Archives de la société de la vieille histoire allemande* (Ibid., 1824-1853, 3 vol. 5 10). On doit encore à M. Pertz : *Ernest, comte de Munster* (Brème, 1839); *les Historiens allemands du passé* (Berlin, 1846-1854, 22 livraisons): une édition des *Monuments écrits de l'histoire d'Allemagne et particulièrement de la Prusse*, par le baron de Stein, suivie d'une

Vie du baron de Stein (Ibid., 1848-1854, 6 vol.); un mémoire *sur la Bibliothèque royale de Berlin de* 1846 *à* 1850 (Berlin, 1851), et le *Catalogue* de cette bibliothèque (1853), etc.: divers mémoires sur des points d'histoire et un certain nombre de savantes éditions, notamment : *Scriptores rerum germanicarum in usum scholarum*, et les *OEuvres diverses de Leibnitz* (Hanovre, 1843-1848, 4 vol.).

PETERMANN (Auguste-Henri), géographe allemand, né le 18 avril 1822, à Bleicherode, entre les montagnes du Hartz et la forêt de Thuringe, fut élevé au collége de Nordhausen et destiné par sa famille à l'état ecclésiastique; mais, par suite de son goût décidé pour l'étude de la géographie, il devint, en 1839, élève de l'académie spéciale que le savant Berghaus (voy. ce nom) venait de fonder à Potsdam, et il fut pendant six ans son secrétaire et son bibliothécaire, habitant chez lui, et ayant sous la main toutes facilités de s'instruire. Il connut alors les plus illustres savants, entre autres M. de Humboldt pour lequel il dressa, en 1841, la carte de l'Asie centrale.

La collaboration avouée de M. Petermann au grand *Atlas physique* de Berghaus fit naturellement songer à lui quand il fut question de préparer une édition anglaise de cet ouvrage. Il se rendit à Édimbourg (1845) et ne consacra pas moins de deux années entières à dessiner les cartes ainsi qu'à réviser le texte explicatif qui les accompagne. Le *Physical Atlas* qui parut, en 1847, à Édimbourg, porte son nom.

Dans la même année, il vint à Londres, où sa réputation l'avait précédé: reçu membre de la Société royale de géographie, il participa activement à ses travaux et fut chargé, dans le journal l'*Athenæum*, de rendre compte du progrès de la géographie; un semblable travail lui fut demandé pour la réimpression de l'*Encyclopædia britannica.* Il entreprit à Londres diverses publications, telles que l'*Atlas de géographie physique* (Atlas of physical Geography), en collaboration avec le révérend Thomas Milner, et un *Tableau de l'Afrique centrale* (Account of the expedition to central Africa), d'après les explorations les plus récentes. Il a toujours pris un vif intérêt à tout ce qui concerne cette région encore imparfaitement connue; grâce à ses incessantes sollicitations, ses compatriotes Barth, Overweg et Vogel ont pu obtenir du gouvernement anglais des missions qui n'ont pas été infructueuses. Dernièrement ses hypothèses sur la géographie arctique ont été confirmées par la découverte qu'a faite le docteur Kane d'une véritable mer polaire.

Invité par le duc de Saxe-Cobourg à occuper la chaire de géographie à l'université de Gotha (1854), M. Petermann, sans cesser ses relations avec l'Angleterre, s'est établi dans cette ville où il a reçu de Gœttingue, en 1855, le diplôme de docteur en philosophie. En même temps qu'il dirige à Gotha l'établissement géographique de Justus Perthes, qui est le plus grand du monde, il fait paraître sous le titre de : *Communications géographiques* (Mittheilungen aus J. Perthes' geographischer Anstalt; 1855-1857), une revue mensuelle très-intéressante au point de vue des voyages et des découvertes modernes.

PETERSEN (Niels-Matthieu), philologue et historien danois, né à Sanderum, dans l'île de Fionie, en 1791, reçut, tout enfant, les leçons du philologue Rask, et, sous sa direction, commença une étude approfondie de la langue et de la littérature danoises. Nommé, en 1815, professeur au séminaire de Brahetrolleborg, dans l'île de Fionie, il se livra à des recherches philologiques sur les origines de son pays. En 1825, il soutint son maître dans les débats ardents qu'il souleva sur les principes de l'orthographe danoise, et qui eurent pour résultat de renverser les systèmes des anciens grammairiens. La *Grammaire danoise*, qu'il publia à cette occasion (Daen. Grammatik; 1826), est devenue un livre classique pour les élèves et pour les érudits. Mais le séminaire ayant été fermé la même année, il perdit sa place, se retira à Copenhague et y vécut dans l'étude pendant quatre années. En 1830, il obtint aux archives secrètes une modeste place qui lui permit de vivre et de continuer ses travaux.

Il avait déjà publié le grand ouvrage où ont tant puisé tous ceux qui, en Europe, se sont occupés du même sujet : *Histoire de la langue danoise, norvégienne et suédoise, et de son développement* (Geschichte der daen., norweg. und schwed. Sprache und ihrer Entwickelung, etc.; Copenhague, 1829-1830, 2 vol.). En 1830, il donna une traduction de l'ouvrage de Depping sur les expéditions maritimes des Normands. Depuis cette époque, outre de nombreux articles insérés dans le *Danske Magazin*, et dans les *Annales archéologiques du Nord*, parmi lesquels il faut citer une dissertation *sur la Langue du Nord*, M. Petersen a encore publié : *Diverses dissertations de Rask* (1834), avec une étude très-intéressante de la vie de ce philologue; *Dictionnaire de la vieille géographie du Nord* (Handbuch der Altnord. Geographie: 1834, inachevé); *Histoire du Danemark dans les temps les plus reculés* (1834, 3 vol.), contenant, avec les plus précieux détails sur toute la vie primitive du peuple danois, un grand nombre de *Sagen* ou chants populaires, curieux documents historiques; un recueil spécial de ces chants, avec une traduction, *Fornmanna-Sœgur* (Copenhague, 1839-1844, 4 vol.), et d'après ces sources mêmes une *Mythologie du Nord* (1849). Ses écrits se recommandent par une clarté et une simplicité de style plus rares que le savoir chez les historiens de ces pays.

PETERSEN (Frédéric-Chrétien), philologue et archéologue danois, né à Antvorskow, dans l'île de Seeland, en 1786, acheva ses études à l'université de Copenhague, s'occupa à la fois de philologie, de philosophie et de théologie tout en se livrant de préférence aux recherches philologiques. Reçu docteur, en 1814, avec une thèse : *de Æschyli vita et fabulis*, il professa quelque temps la philologie et, par intérim, la théologie à Copenhague (1819-1821), et fut nommé, en 1826, membre de la Société des sciences du Danemark, à la suite de la publication de son *Introduction générale à l'étude de l'archéologie* (Allgemeine Einleitung in das Studium der Archaeologie; Copenhague, 1825).

Il a donné depuis : *Manuel de l'histoire littéraire de la Grèce* (Handbuch der griech. Literaturgeschichte, 1re partie; Copenhague, 1826: nouvelle édition et continuation, 1830), ouvrage rempli de recherches personnelles; puis un certain nombre de savantes dissertations insérées dans divers recueils, entre autres : *sur l'Enlèvement du trépied de Delphes par Hercule*, *sur l'Authenticité de la préface à l'histoire des Comnène de Nicéphore Bryennius*, *sur les Éphètes et leurs tribunaux à Athènes.*

PETIET (Auguste-Louis, baron), général français, député, né à Rennes, le 19 juillet 1784, est fils d'un ancien ministre de la guerre sous la République. Emmené en Italie par son père, il assista encore enfant à la bataille de Marengo. Devenu sous-lieutenant de hussards (1802), il fut

décoré à Austerlitz pour avoir contribué à la prise de quatre canons, et nommé capitaine à Eylau. Il fit, en qualité d'aide de camp du maréchal Soult, les campagnes d'Espagne et de Portugal, enleva d'assaut un des forts de Badajoz et reçut, quelques jours après, une blessure grave qui lui valut le grade de chef d'escadron. A Dresde, l'Empereur lui conféra le titre de baron pour sa belle conduite à l'arrière-garde du maréchal Mortier (1813). Colonel l'année suivante, il prit part à la campagne de France comme chef d'état-major de la cavalerie légère du 5e corps, et fut atteint de deux coups de feu au combat de Nangis. A Waterloo, il porta les ordres de Napoléon, eut un cheval tué et fut nommé général de brigade, grade qui ne fut confirmé qu'après la révolution de Juillet.

Licencié à la Restauration, M. Petiet accepta, en 1823, l'emploi de chef des archives historiques du dépôt de la guerre, et fit néanmoins partie, en 1830, de l'expédition d'Alger. De 1831 à 1833, il commanda l'Hérault, où il calma plusieurs émeutes, puis le Loiret. Il a été membre du comité supérieur de cavalerie et maître des requêtes au conseil d'État en service extraordinaire. Depuis les événements de Février, il a été frappé par la loi relative à la mise à la retraite. En 1852, il est entré au Corps législatif comme candidat du gouvernement pour la circonscription de Nevers, où il a été réélu en 1857. Il est grand officier de la Légion d'honneur depuis le 2 mai 1846.

M. Petiet est auteur d'un volume de *Pensées, maximes et réflexions* (1851, in-12; 3e édit. augmentée, 1854), auquel l'esprit de discernement, d'observation et de tolérance a valu de nombreux éloges. Il avait déjà publié des *Souvenirs militaires de l'histoire contemporaine* (1844, in-8), et collaboré à divers recueils, entre autres au *Spectateur militaire*.

PÉTIGNY (François-Jules FILLEUL DE), historien français, membre de l'Institut, né à Paris, le 14 mars 1801, et petit-fils de l'érudit Lévesque, reçut, sous la direction de sa mère, femme distinguée, une brillante éducation. Compris, en 1822, peu après sa création parmi les premiers élèves de l'École des chartes, il abandonna les travaux de l'érudition pour entrer dans l'administration et fut nommé, en 1826, conseiller de préfecture de Loir-et-Cher. La révolution de Juillet lui rendit sa liberté. Mais, fixé par son mariage dans ce département, il y poursuivit, au fond de la retraite, des recherches sérieuses sur l'histoire de France.

Elles eurent pour premier fruit l'ouvrage intitulé : *Études sur l'histoire, les lois et les institutions de l'époque mérovingienne* (Paris, 1844, 3 vol. in-8), qui fut jugé digne, en 1845, par l'Institut du prix Gobert de 9000 fr. En 1849, le même corps décerna une médaille d'or à ce savant pour son *Histoire archéologique du Vendômois* (1848, in-8). Le 13 décembre 1850, l'Académie des inscriptions et belles-lettres l'élut au nombre de ses membres libres, en remplacement du marquis de Villeneuve-Trans. M. de Pétigny, qui appartient à l'école historique critique vouée à l'étude des sources, a fourni en outre des dissertations historiques et archéologiques à la *Bibliothèque de l'École des chartes*, à la *Revue numismatique*, aux *Mémoires* de la Société des sciences et des lettres de la ville de Blois, etc. Il a fait paraître, en 1830, des *Observations sur le recrutement de l'armée*.

PETIT (Jean-Martin, baron), général français, sénateur, né à Paris, le 22 juillet 1772, partit simple soldat en 1792, lors des enrôlements volontaires, devint chef de bataillon en 1801, colonel en 1806, et général de brigade dans la garde impériale en 1813, avec le titre de baron. C'est lui qui, après la première abdication, reçut, au nom de la vieille garde, l'accolade de Napoléon dans cette scène restée célèbre sous le nom des *Adieux de Fontainebleau*. En 1814, il prêta serment à Louis XVIII, qui lui donna la croix de Saint-Louis; mais, le 20 mars, il reprit sa place auprès de l'Empereur, qui le nomma général de division. Ce grade, que la Restauration refusa de reconnaître, lui fut confirmé en 1831; le gouvernement de Juillet y ajouta les titres de pair de France (1837) et de commandant de l'hôtel des Invalides (1842), en remplacement du général Fririon.

Ce brave vétéran de nos armées compte, dans ses états de services, les campagnes d'Égypte, d'Allemagne, d'Espagne, de Portugal, de France; plusieurs blessures reçues à Aboukir, au Caire, à Wagram, et la belle retraite qu'il soutint à la tête des grenadiers de la garde après la déroute de Waterloo. Porté sur le cadre de réserve depuis 1847, M. Petit a été élevé à la dignité de sénateur par le décret du 27 mars 1852. — Il est mort en 1856.

PETIT (Pierre-Félicissime-Victor-Alphonse), jurisconsulte français, né à Hesdin (Pas-de-Calais), le 12 novembre 1790, termina ses études classiques à Paris et y fit son droit. En 1816, il fut nommé juge d'instruction au tribunal de Montreuil-sur-mer et devint, la même année, procureur du roi au même siége. Appelé, en 1826, à la Cour royale de Douai, en qualité de substitut du procureur général, il y devint, l'année suivante, conseiller et, en 1840, président de chambre. Il est membre de la Société centrale d'agriculture, sciences et arts du département du Nord et correspondant de l'Académie de législation de Toulouse.

On a de lui : *Traité complet du droit de chasse* (1838-1844, 3 vol. in-8; 2e édit., Douai, 1853, 2 vol. in-8), le plus important des ouvrages qui traitent de cette matière; *Traité de l'usure, contenant le commentaire de la loi du 3 septembre 1807* (Douai et Paris, 1840, in-8); *Traité des surenchères* (Ibid., 1843, in-8); et des articles dans le *Journal des avoués* et le *Journal de droit administratif*.

PETIT (Jean-Louis), peintre français d'histoire et de marines, né à Paris, en 1793, étudia sous Mandevare, Regnault et Rémond et débuta au salon de 1822. Sous la Restauration, il multiplia ses envois aux expositions départementales, exécuta quelques voyages, ouvrit ensuite un atelier pour les amateurs et fut, depuis 1831 jusque dans ces dernières années, professeur de dessin au collége Stanislas. Il faut citer de lui : *la Barque échouée* (1819); *une Fête à Diane* (1822); *le Combat de Roland et de Rodomont* (1827); *Clair de lune*, *Marine* (1829); *Vue de Port-Bail*, *les Sables de Port-Bail*, *l'Ancienne salle des Jeux floraux*, à Toulouse (1834); *le Port de Cherbourg*, *les Ports de la Manche* (1838); *Intérieur de ferme normande*, *le Phare de Gatteville* (1841); plusieurs *Sites* et *dessins* à la mine de plomb (1836-1848); *Vue du port de Calais*, acquis par l'État (1857), etc. Cet artiste a obtenu une 3e médaille en 1834, une 2e en 1838, une 1re en 1841, et plusieurs médailles d'or aux expositions de Toulouse, Lille, Douai, etc. (1823-1829).

PETIT (François-Charles-Savinien), peintre français, né à Trémilly (Haute-Marne), vers 1815, vint étudier à Paris, fréquenta quelque temps l'atelier de M. Aug. Hesse et débuta dans la pein-

ture historique au salon de 1840. Il s'est livré depuis à l'étude de l'architecture, au point de vue de l'archéologie ou de la décoration monumentale et a été attaché, comme dessinateur, à la commission des archives historiques. Nous citerons de cet artiste : *l'Enfant Jésus expliquant l'Écriture à sa famille* (1840); *la Chute d'Ève* (1841); *la Descente de croix*, commandé par le ministère de l'intérieur (1844); *de l'Institution de l'adoration du Saint-Sacrement* (1857); et, entre autres travaux d'architecture, les *Peintures murales de la chapelle du Liget* dans la Haute-Loire, à l'Exposition universelle de 1855. M. Savinien Petit a obtenu une 3e médaille (histoire) en 1844, et une de deuxième classe (architecture), en 1855.

PETIT DE ROSEN (Jules), littérateur belge, né à Neufchâteau, le 25 mai 1828, s'est particulièrement occupé de numismatique et a fait une étude approfondie des monuments monétaires de sa province. On cite de lui : *Recherches sur les monuments de l'ancien pays de Liége* (1847); *l'Abbaye de Saint-Hubert* (1853), travail préparatoire à l'*Histoire numismatique* qu'il a entreprise, et divers articles et mémoires d'archéologie. Il a aussi publié, sous le nom de *Ch. de Sainte-Hélène*, des impressions de voyage : *Souvenirs de voyages* (Liége, 1849-1850, 3 vol.); *de Paris à Meaux* (Ibid., 1853, in-8), etc.

PETIT-SENN (Jules), littérateur suisse, né vers 1800, à Genève, se fit connaître d'abord par plusieurs pièces de vers et fonda, en 1830, un journal littéraire, *le Fantasque*, qu'il rédigea à peu près seul pendant cinq ans. Plus tard, il collabora à l'*Album de la Suisse romande* et au *Magasin pittoresque*. Ses principaux ouvrages sont : *OEuvres choisies* (Berne, 1840, 2 vol. in-8), recueil de vers et de prose, composé de ses premiers essais; *Épître à Lamartine* (1840); *Nice* (Genève, 1842; 3e édit.), poëme dont on a loué l'enjouement; *Bluettes et Boutades* (Paris, 1845, in-12; 3e édit. augmentée, 1851); *les Perce-neige* (Genève, 1846, in-8); *Bigarrures littéraires* (Ibid., 1852).

PETITET (Nicolas), administrateur français, né vers 1800, servit d'abord dans l'infanterie et fit deux campagne. Entré ensuite dans les bureaux du ministère de la guerre, il y fut tour à tour chargé des sections des écoles militaires (1841), de la correspondance générale (1843) et du recrutement (1844). Nommé directeur de la comptabilité générale (4 avril 1848), il a conservé ces fonctions sous le gouvernement impérial; en outre, il est devenu conseiller d'État ordinaire (26 janvier 1852), et a été chargé en cette qualité, de soutenir au Sénat et au Corps législatif, les projets de loi intéressant son département. Commandeur de la Légion d'honneur en 1852, M. Petitet a été créé grand officier le 31 décembre 1857.

PETITOT (Messidor-Lebon), statuaire français, membre de l'Institut, né à Paris, le 23 juin 1794, et fils d'un sculpteur, apprit de son père les premiers éléments du dessin et entra chez Cartellier, dont il devait épouser la fille. A dix-neuf ans, il eut le second grand prix de sculpture et, l'année suivante (1814), le premier grand prix, sur ce sujet : *Achille retirant la flèche de sa blessure*. De retour en France, il a produit depuis, avec une étonnante fécondité : *Ulysse chez Alcinoüs*, à Fontainebleau; *Jeune chasseur blessé par un serpent*, au Luxembourg; *Louis XIV honorant les grands hommes de son règne*, à Caen; *Saint Maurice expirant pour la foi*, à Saint-Sulpice; *la Fille de Niobé mourante*, un *Louis XIV* équestre, dont le cheval est de Cartellier, à Versailles; *les Villes de Lyon et de Marseille* pour la place de la Concorde; *la Naïade de la Seine*, *la Ville de Paris*, *l'Abondance*, *l'Industrie*, aux quatre angles du pont du Carrousel; plusieurs groupes, dont le plus important est un *Pèlerin calabrais et son fils accablés de fatigue, implorant le secours de la Vierge;* les bas-reliefs du *Monument de Quiberon*, de l'ancien *Monument du duc de Berri*, à Caen; *la Capitulation de Ballesteros*, inachevé; *Cyparisse*, *les Arts rendant hommage à Apollon*, *Minerve présidant aux récompenses accordées aux arts*, *Louis-Philippe distribuant des drapeaux à la garde nationale;* enfin des tympans au Louvre, représentant *la Poésie* et *la Musique*, et le *Buste de Claude de Forbin*, à Versailles.

M. Petitot, honoré de toutes les récompenses décernées aux artistes, a été décoré en avril 1828. Il est entré à l'Académie des beaux-arts, comme successeur de Roman, en 1835.

PETO (sir Samuel-Morton), industriel anglais, né, en 1809, à Woking (comté de Surrey), travailla jusqu'en 1830 sous la direction de son oncle, qui lui laissa une grande fortune; il s'associa alors avec M. Th. Grissell et entreprit le nouveau palais du Parlement, que ce dernier continua seul à dater de 1845. Il a depuis contribué à l'établissement des principaux chemins de fer de la Grande-Bretagne et du Canada; nous rappellerons aussi les grandes lignes de Norvége et de Danemark, terminées en 1854. Vers la fin de cette année, il s'offrit à construire la voie de fer qui devait relier Sébastopol à Balaklava, sans aucune rémunération pour lui-même. Son désintéressement patriotique fut récompensé en 1855 par le titre de baronnet. Sir Sam. Peto a représenté, de 1847 à 1855, la cité de Norwich, à la Chambre des Communes et a constamment appuyé les mesures du parti libéral. Comme quelques-uns des grands industriels modernes, il s'est distingué par des œuvres d'une philanthropie éclairée.

PETOEFI (Alexandre), poëte hongrois, né en 1822, dans un petit village du comitat de Pesth, eut une jeunesse pleine de vicissitudes. Après des études très-insuffisantes à l'école primaire de son village, il quitta sa famille et s'engagea, comme simple soldat, dès l'âge de quinze ans. Deux ans après, il entra dans une troupe d'acteurs ambulants. En 1843, il fit à Pesth la connaissance du journaliste Vachot, qui l'admit parmi les collaborateurs de sa feuille, *le Divatlap*, simple journal de modes, mais très-répandu; les pièces de vers qu'il y inséra révélèrent bientôt en lui un des meilleurs poëtes de la Hongrie. En juillet 1843, il entreprit, avec M. Jokai, la rédaction de *l'Eletképek*, où ses vers et ses nouvelles villageoises obtinrent beaucoup de succès. Il publia, à la même époque, un roman intitulé *la Corde du bourreau* (Et Hoher Kotele).

En mars 1848, M. Petœfi, déjà populaire, se jeta dans la révolution. Il publia une pièce de vers politique, la première qui ne fût pas soumise à la censure; elle avait pour titre : *Maintenant ou jamais* (Most vagy soha). Nommé, par les électeurs de son village natal, membre de l'Assemblée nationale de Pesth, il siégea quelques semaines et quitta la tribune et la plume pour les combats. Il se distingua dans plusieurs rencontres à côté du général Bem, qui le prit pour son adjudant. Mais d'une humeur trop indépendante, le poëte-soldat eut, avec M. Messaros, un différend à la suite duquel il quitta le service, en mai 1849. L'invasion russe et le péril de la patrie le rappelèrent bientôt aux armes et il redevint adjudant du général Bem. Après avoir vaillamment combattu, il

disparut dans un des derniers combats de la Transylvanie. Toutefois on ne retrouva pas son corps, et sa mort n'a jamais été bien constatée.

Outre les ouvrages déjà cités, on a encore de Petœfi, que plusieurs de ses compatriotes regardaient comme le premier de leurs poëtes contemporains : *Hangok a multbok*, recueil de vers composés sur le champ de bataille, traduit en allemand sous le titre de *Chansons nationales des Magyares* (Nationallieder der Magyaren : Leipzick, 1851), et un poëme épique, *le Héros Janus* (Held Jano). Ses premières poésies ont été réunies en volume (Pesth, 1847 ; Vienne, 1846).

PETRE (William-Bernard PETRE, 12e baron), pair d'Angleterre, né en 1817, à Thorndon (comté d'Essex), descend d'un ministre d'État, élevé en 1603 à la pairie. En 1850, il a pris la place de son père à la Chambre des Lords, où il vote avec le parti libéral. Marié en 1843, il a six enfants, dont l'aîné, William-Joseph PETRE, est né en 1847.

PETREQUIN (J.... E....), chirurgien français, né à Lyon, vers 1809, fut reçu docteur en 1835 et attaché, en 1844, à l'Hôtel-Dieu de sa ville natale. Après y avoir rempli les fonctions de chirurgien en chef, il a donné sa démission en ces derniers temps. M. Petrequin est correspondant de l'Académie de médecine.

Il est auteur des ouvrages suivants : *Traité d'anatomie médico-chirurgicale et topographique* (1842, in-8), dont il a publié, en 1856, une seconde édition augmentée; *Mélanges de chirurgie* (1845, in-8), qui renferment l'histoire médicale de l'Hôtel-Dieu de Lyon; *Clinique chirurgicale* (1850, in-8), compte rendu de sa pratique; *de la Suppuration bleue* (1852, in 8), etc.

PETROZ (N....), pharmacien français, né vers 1785, fut reçu docteur à Paris en 1808. Longtemps pharmacien de l'hôpital de la Charité, il fut élu membre de l'Academie de médecine depuis 1824 (section de pharmacie). M. Petroz s'est fait surtout connaître par deux brochures : *Examen chimique d'une écorce désignée sous le nom de quina bicolore; Examen chimique des fruits du lilas;* et par sa collaboration active au *Dictionnaire des sciences médicales* de M. Panckoucke.

PETTER (Antoine), peintre allemand, né à Vienne, en 1783, contracta, dès sa jeunesse, avec Karl Russ, une liaison qui eut la plus grande influence sur son talent. A vingt-cinq ans, il partit pour Rome et s'y pénétra de la manière classique des grands peintres du XVIe siècle. De retour à Vienne, il y obtint successivement six prix, et, en dernier lieu, le grand prix Reichel, pour un tableau représentant *la Mort d'Aristide*. En 1820, il fut nommé professeur à l'Académie, dont il devint directeur en 1828, à la suite d'un beau tableau qui représentait *Méléagre tué par sa mère sur le sein de sa femme*. Il traita également la plupart des sujets classiques grecs ou romains. Les conseils de l'histor en Hormayr le poussèrent ensuite vers la peinture historique nationale, et il peignit successivement : *la Rencontre de Maximilien d'Autriche et de sa fiancée Marie de Bourgogne, la Rencontre de Maximilien et de sa femme après la bataille de Guinegate* (le premier à Graetz, le second au Belvédère de Vienne): *Rodolphe de Habsbourg choisissant le lieu de la bataille de Markfeld, la reine Jeanne d'Aragon sur le cercueil de son époux Philippe, Visite de Charles-Quint à François Ier prisonnier, la Mort de saint Wenceslas*, et *la Condamnation de saint Népomucène*, pour la cathédrale d'Olmutz. Cependant M. Petter, qui revient de temps en temps à ses habitudes classiques, a peint encore un *Prométhée renvoyant Pandore.*

PETURSSON (Getur), savant islandais, né le 3 octobre 1808 à Miklabæ, se rendit en 1829 à l'université de Copenhague, passa, en 1834, l'examen de fonctionnaire ecclésiastique et prit, en 1844, le grade de docteur en théologie. On a de lui : *Historia ecclesiastica Islandiæ ab anno 1740 ad annum 1840* (Copenhague, 1841, in-4), qui fait suite à celle publiée par Finnus Johannæus en 1772 ; *Commentatio de jure ecclesiarum in Islandia ante et post reformationem* (Ibid., 1844), etc.

PEUCKER (Édouard DE), général allemand, né à Schmiedeberg, dans la Silésie, en 1792, entra dans l'artillerie, comme simple soldat, en 1809, devint bientôt officier et fit avec distinction, comme adjudant, les campagnes de la guerre de l'indépendance allemande. En 1815, la confiance du roi de Prusse l'investit des fonctions extraordinaires d'attaché au ministère de la guerre, fonctions d'autant plus importantes qu'elles étaient moins définies. Après avoir avoir travaillé avec succès à l'organisation de l'armée prussienne, il rentra dans la carrière militaire et fut nommé major en 1822. Au milieu de la paix, il parcourut lentement les différents grades et obtint celui de général-major en 1842. En 1848, il fut l'un des délégués de la Prusse à la commission militaire de l'alliance à Francfort. Au mois de juillet, l'archiduc Jean, fort embarrassé dans le choix de ses ministres, donna le portefeuille de la guerre à M. de Peucker, homme modéré, qui passait pour n'être point l'ennemi quand même de tout mouvement libéral. Celui-ci eut à subir, pendant près d'un an, les attaques de tous les partis et finit par donner sa démission, le 10 mai 1849.

Rentrant alors dans le service actif, il parut vouloir regagner, les armes à la main, la réputation qu'il avait perdue au ministère et accepta le commandement du corps prussien envoyé contre les révolutionnaires badois. Battu plusieurs fois par le général polonais Mieroslawski (voy. ce nom), il parvint cependant à arrêter les progrès des insurgés et finit par avoir raison de cette poignée d'hommes. Nommé lieutenant général en mai 1849, il entra dans la commission centrale de l'union allemande à la place du général Kadowitz, en mars 1850, et fut mêlé, en cette qualité, notamment au congrès de Cassel, à des négociations épineuses dont les résultats infructueux le déterminèrent à se tenir à l'écart des affaires publiques.

PEUPIN (N....), ancien représentant du peuple français, né à Paris le 2 septembre 1809, embrassa de bonne heure la profession d'horloger et ne s'occupa de politique qu'après la revolution de Juillet. Il fit alors insérer quelques articles dans une revue hebdomadaire spécialement rédigée par des ouvriers. Il était membre du conseil des prud'hommes, lorsqu'en 1848 il posa sa candidature dans les clubs de Paris, se déclarant sincèrement républicain, partisan de l'égalité et du progrès, mais combattant avec énergie les théories socialistes, et en particulier le système de M. Louis Blanc (voy. ce nom), auquel il avait infligé le sobriquet de désorganisation du travail. Élu représentant de la Seine par 131 969 suffrages, le dix-septième sur une liste de 36, il fit partie du bureau de la Constituante, s'éleva contre la création d'un ministère du progrès, et vota tantôt avec la droite, tantôt avec la gauche. A l'Assemblée législative, il se rapprocha plus complétement de la majorité, approuva la loi électorale du 31 mai et la révision de la Constitution,

et se rallia au parti de l'Élysée. Décoré à la fin de 1849, M. Peupin est devenu, en 1852, sous-directeur du bureau des dons et secours de la maison de l'Empereur.

PEUT (François-Marie-Hippolyte), publiciste français, né à Lyon, le 18 décembre 1809, et fils d'un conseiller à la Cour impériale de cette ville, étudia successivement le droit, la médecine, les sciences naturelles et l'économie politique. En 1830, il acclama, l'un des premiers, le gouvernement constitutionnel à l'hôtel de ville de Lyon, se fixa deux ans après à Paris et subit quelques persécutions politiques. En 1834, il acheta un vaste domaine dans le delta du Rhône et, le premier en France, avec son associé, M. Peyret-Lallier, appliqua la vapeur à l'agriculture pour l'irrigation des terrains salés du delta. Après un voyage en Italie et en Algérie, il fonda à Paris, en 1844, sous le titre de *l'Afrique*, un journal consacré aux intérêts de cette colonie, qui disparut en 1845; il fit alors des *courriers d'Afrique* dans *la Presse* et dans divers journaux.

Au congrès scientifique de Marseille en 1846, M. Peut provoqua l'encouragement officiel de la culture du riz dans le delta du Rhône, ainsi que la création, à Arles, d'une école régionale d'agriculture pour tout le sud-est de la France. L'année suivante, il proposa et fit accepter le projet du canal Saint-Louis, destiné à triompher de l'obstacle opposé à la grande navigation par la barre du Rhône à son embouchure, projet important dont la révolution de 1848 arrêta l'exécution, et qui, en 1857, vient d'être l'objet des vœux les plus pressants et les plus fortement motivés des conseils généraux et des chambres de commerce des départements directement intéressés à sa réalisation.

M. Peut, qui se trouvait à Lyon, à l'époque de la révolution de Février, concourut au maintien et au rétablissement de l'ordre; puis il proposa à l'Assemblée nationale, dans un mémoire intitulé : *du Delta du Rhône et de son amélioration au moyen de la culture du riz*, l'emploi immédiat de 15 000 travailleurs, et ouvrit au passage Jouffroy un cours d'économie sociale. Il en annonça la publication, ainsi que celle d'une feuille populaire, *le Vote universel;* mais ces deux publications restèrent à l'état de prospectus-spécimens (1849). Au congrès de la paix tenu à Paris en 1849, M. Peut proposa et soutint vivement l'uniformité des poids, mesures et monnaies. Il publia peu après l'*Almanach pour tout le monde* (1850), renfermant un *Cours élémentaire d'économie politique*, et une brochure *sur le Gouvernement de la France* (1850, in-32). A la même époque, il fut nommé, par décret présidentiel, membre de la commission chargée de régler les indemnités pour les dommages causés par les journées de Février. Il prit encore part au congrès de la paix de Londres en 1851. Depuis le 1er janvier 1852, il publie les *Annales de la colonisation algérienne*, revue mensuelle scientifique et littéraire.

En 1855, le congrès de statistique ouvert à Paris a fourni à M. Peut une nouvelle occasion de développer ses idées d'internationalité. Il y jeta les bases d'une triple entreprise tendant au même but : l'*Association pour l'uniformité des poids, mesures et monnaies*, dont il est, sous la présidence de M. James Yates (voy. ce nom), le secrétaire général; la *Librairie internationale* et la *Revue internationale*. Il a collaboré en outre à de nombreuses publications périodiques. Il a pris une part active, depuis quinze ans, aux travaux du congrès central d'agriculture, de la Société d'économie politique, de la Société d'acclimatation, etc.

PEYRAT (Alphonse), publiciste français, né le 21 juin 1812, à Toulouse, fit ses études au séminaire de cette ville et suivit pendant quelques mois les cours de la Faculté de droit. Mais, sa vivacité méridionale se portant de préférence vers les agitations politiques de l'époque, il partit brusquement pour Paris en 1833. A peine arrivé, il se rendit aux bureaux de *la Tribune* et, sans aucune recommandation, s'adressa au rédacteur Armand Marrast qui lui fit écrire, à titre d'essai, un article de critique sur les *Mémoires de la révolution de* 1830, de Bérard, nouvellement parus. L'article, jugé digne de figurer comme premier-Paris, fit saisir le journal et condamner le gérant à trois ans de prison et 10 000 francs d'amende. M. Peyrat, qui avait donné sa mesure par ce coup d'éclat, fut chargé du compte rendu des séances de la Chambre, dans cette même feuille qui fut suspendue au mois d'avril de l'année suivante. Secrétaire de M. Charles Thomas, directeur du *National*, M. Peyrat collabora pendant quelques mois à ce journal.

Après avoir rédigé, à Toulouse, la feuille ministérielle, *la France méridionale*, il revint à Paris et entra à *la Presse*, qu'il quitta pour entreprendre un double voyage en Italie et en Espagne, dans le but d'étudier les mœurs et l'état politique de ces deux pays. Il rentra, en 1844, au journal de M. de Girardin, auquel, à part une interruption récente, il n'a pas cessé d'appartenir. A la fin de 1857, il venait de prendre, en remplacement de M. Nefftzer, la rédaction politique en chef de *la Presse*, lorsqu'elle fut suspendue pour deux mois. M. Peyrat avait traité particulièrement jusque-là, dans ce journal, la politique extérieure et les questions religieuses. Une série de ses articles, en réponse à une brochure de M. Cobden contre la première République française, a paru sous le titre de 1793; ils forment comme l'introduction d'une *Histoire de la Révolution* que M. Peyrat doit publier.

Nous citerons encore de ce publiciste, connu par la vivacité mordante de son style : *Correspondance d'Angleterre*, envoyée de Londres à *la Presse* (1854); *Réponse à l'instruction synodale de l'évêque de Poitiers* (même année); *un Nouveau dogme* (1855, in-8), histoire du dogme de l'Immaculée Conception; *Critique des hommes du jour* (1855), comprenant MM. Guizot, Thiers, Montalembert, etc.; *l'Empire jugé avec indépendance* (1856, inachevé), et diverses séries d'articles publiées à part.

PEYRON (l'abbé Victor-Amédée), orientaliste italien, né à Turin, le 2 octobre 1785, fut élève de l'abbé Valperga di Caluso, auquel il succéda, en 1815, comme professeur de langues orientales à Turin. Il est docteur en théologie, membre de l'Académie des sciences de cette ville et correspondant de l'Institut de France (Académie des inscriptions et belles-lettres). En 1848, le roi Charles-Albert le nomma sénateur.

M. Peyron commença à se faire connaître par ses découvertes d'anciens textes grecs et latins écrits sur palimpsestes. Il a consigné le résultat de ses recherches dans les *Memorie* de l'Académie des sciences de Turin et dans les ouvrages suivants : *Descrizione d'un evangeliario greco* (Turin, 1808, in-8); *Empedoclis et Parmenidis fragmenta* (Leipsick, 1810, in-8); *Codicis Theodosiani fragmenta* (Turin, 1824, in-4); *Fragments des discours de Cicéron pour Scaurus, pour Tullius et contre Claudius* (Fragmente der Reden des Cicero, etc.; Stuttgart, 1824). Il est auteur de travaux très-importants sur la langue copte : les deux principaux sont : *Lexicon linguæ copticæ* (Turin, 1835, in-4), et *Grammatica lin-*

gux copticæ (Ibid., 1841, in-4), contenant un *Supplément* à l'ouvrage précédent.

PEZERAT (Philibert), ancien représentant du peuple français, né dans l'arrondissement de Charolles (Saône-et-Loire), en 1789, étudia la médecine, se fit recevoir docteur, exerça pendant trente-cinq ans sa profession, tout en s'occupant des questions agricoles. Appartenant sous Louis-Philippe, à l'opposition radicale, il fut élu représentant du peuple, en 1848, le septième sur quatorze, par 104 969 voix, fit partie du comité de l'agriculture et du crédit foncier, et vota ordinairement avec la gauche. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Elysée. Non réélu à l'Assemblée législative, il reprit ses travaux agricoles.

PFEIFFER (Ida REYER, dame), femme célèbre par ses lointains voyages, née en 1795 à Vienne (Autriche), se maria vers 1820 et passa dans cette ville la plus grande partie de sa vie, livrée aux soins domestiques et à l'éducation de ses deux fils. Mais elle était possédée d'une violente passion pour les voyages, qui, dans son esprit, se confondait avec la noble ambition d'ajouter quelque chose, par ses entreprises particulières, à la somme des connaissances humaines. Elle ne put songer à lui donner un libre cours qu'après la mort de son mari, qui avait été longtemps alité, et après avoir établi ses enfants, l'un comme artiste, l'autre comme employé du gouvernement. Ces devoirs remplis, elle réunit une petite somme, fruit de ses économies de vingt années, et commença en 1842, à l'âge de quarante-sept ans, le cours de ses pérégrinations.

Dans son premier voyage dont elle a publié le récit sous le titre de *Voyage d'une Viennoise dans la terre sainte* (Reise einer Wienerinn in das heilige Land; Vienne, 1844, 2 vol.; 4e édit., 1856); elle se contenta de visiter les parages du Levant. Seule et sans guide, elle traversa les deux Turquies, la Palestine et l'Égypte. En 1845, elle tourna ses pas vers le Nord et parcourut la Suède, la Norvége, la Laponie et même l'Islande, pays sur lesquels elle donna de curieux détails dans son *Voyage au nord de la Scandinavie et en Islande* (Reise nach dem skandinawisch. Norden und der Insel Island im Jahre 1845; Pesth, 1846, 2 vol.). Ces excursions de peu de durée n'étaient en quelque sorte que le prélude d'une entreprise considérable à laquelle elle s'était longuement préparée par de fortes études.

Le 1er mai 1846, Mme Pfeiffer quitta Vienne pour faire son premier voyage autour du monde. A Hambourg elle rencontra le comte Berchtold qu'elle accepta pour compagnon de route, mais de qui elle fut plus tard obligée de se séparer. Ils étaient encore ensemble au Brésil quand, attaquée dans un lieu désert par un nègre marron, elle ne sauva sa vie qu'en soutenant elle-même contre l'agresseur une lutte sanglante. Après avoir chassé le singe et le perroquet avec les *Paris*, Indiens aborigènes de l'Amérique, elle quitta le Brésil avec le regret de n'avoir pu traverser le continent d'un océan à l'autre. Elle s'arrêta ensuite quelque temps au Chili, s'embarqua sur un bâtiment de commerce où l'usage des bains d'eau salée qu'elle se prescrivit elle-même, la sauva d'une grave maladie, et toucha à l'île de Taïti, alors encombrée de troupes françaises et dont elle fit le tour à pied. En Chine, elle ne put dépasser Canton à cause d'une prédiction ancienne fort répandue qui attribue à une femme étrangère la conquête du Céleste-Empire. De Calcuta elle se rendit en simple chariot à Bombay, bravant le lacet des Étrangleurs et s'arrêtant de temps à autre pour prendre part à une chasse au tigre ou jouir de l'hospitalité fastueuse d'un rajah ou d'un résident anglais. Entre Bassora et Bagdad elle joignit une caravane « aussi mal équipée, dit-elle, que l'Arabe le plus misérable, » expédia de Mossoul son journal et ses collections en Europe, s'engagea à travers d'effroyables périls dans les défilés du Kourdistan et se reposa en Perse de ses fatigues. Après avoir visité la Russie méridionale, Constantinople et la Grèce, elle rentra à Vienne le 4 novembre 1848. L'intéressant récit de ses aventures parut deux ans plus tard sous le titre : *Voyage d'une femme autour du monde* (Eine Frauenfahrt um die Welt; Vienne, 1850, 3 vol.).

Mais il restait à Mme Pfeiffer bien d'autres contrées à voir, sans parler de l'Afrique intérieure où, faute d'argent, elle dut renoncer à pénétrer. Elle se remit en route avec une somme de 2500 francs que lui avait accordée le gouvernement autrichien à titre de récompense (mai 1851). Elle vint s'embarquer en Angleterre, aborda à Sarawack, d'où elle osa, seule et à pied, s'aventurer au centre de Bornéo, où sont les mines de diamant, visita Java et Sumatra, passa quelque temps au milieu de la tribu cannibale des Battaks et trouva aux îles Moluques un passage gratuit pour la Californie. Elle ne tarda pas à fuir « cet abominable pays de l'or, » comme elle dit, et alla débarquer au Pérou; au milieu de la chaîne des Andes, elle fit l'ascension des pics toujours neigeux du Chimborazo et du Cotopaxi, puis parcourut à loisir les principaux États de l'Union américaine. Elle était de retour à Londres vers la fin de 1854. Ce nouveau périple, signalé par des observations scientifiques, a été raconté par elle sous ce titre : *Mon second voyage autour du monde* (Meine zweite Weltreise; Vienne, 1856).

Depuis le mois de septembre 1856 Mme Pfeiffer a entrepris la plus dangereuse de ses expéditions : elle est partie pour l'île de Madagascar, si rigoureusement fermée jusqu'à présent aux efforts des voyageurs européens. On n'a eu sur elle et sur l'accueil qui lui a été fait, pendant toute l'année 1857, que des nouvelles assez contradictoires.

Quelques lignes d'une lettre adressée par cette dame à un de ses amis serviront à corriger l'idée qu'on est porté à se faire de son caractère viril. « Je souris, dit-elle, en songeant à tous ceux qui ne me connaissent que par mes voyages, se mettant en tête que je dois ressembler à un homme plus qu'à une femme. Combien ils me jugent mal ! Vous qui me connaissez, savez bien que ceux qui s'attendent à me voir six pieds de haut, des allures hardies et le pistolet à la ceinture, découvrent en moi tout l'opposé, et que chaque jour de la vie je deviens plus simple, plus paisible et plus réservée que des milliers de créatures de mon sexe qui n'ont jamais mis le pied hors de leur village ! »

Les ouvrages de Mme Pfeiffer ont été presque tous immédiatement traduits en anglais. M. de Suckau qui a d'abord donné une traduction française du *Second voyage autour du monde* (Paris, 1857, in-18), dans la *Bibliothèque variée*, vient d'y ajouter celle du *Premier Voyage* (1858, in-18).

PFEIFFER (Louis-Georges-Charles), naturaliste et médecin allemand, né le 4 juillet 1805 à Cassel, et fils d'un écrivain distingué mort en 1852, étudia la médecine aux universités de Gœttingue et de Marbourg, obtint en 1825 le grade de docteur et, après avoir visité les hôpitaux de Paris et de Berlin, s'établit en 1826 dans sa ville natale comme médecin. En 1831, lors de la révolution polonaise, il alla exercer les fonc-

tions de médecin d'état-major à Lazienki, à Pomonsk et à Varsovie Dans la suite, se consacrant plus spécialement à l'histoire naturelle, il explora une partie des Pays-Bas et de l'Allemagne et réunit les matériaux d'une monographie des cactées : ***Enumeratio diagnostica cactearum hucusque cognitarum*** (Berlin, 1837), suivie de la ***Description et synonymique des cactées des jardins allemands*** (Beschreibung und Synonymik der in deutschen Gaerten lebenden Cacteen ; Berlin, 1837), et de ***Gravures et descriptions de cactées en fleur*** (Abbildungen und Beschreibungen blühender Cacteen ; Cassel, 1843-1850, 2 vol.).

En 1838, M. Pfeiffer partit avec MM. Otto et Gundlach pour l'île de Cuba où il s'occupa principalement des molusques, puis il visita encore les collections de Paris, de Vienne, de Londres, etc., et, de retour à Cassel, commença la publication de sa grande ***Monographia Heliceorum viventium*** (Leipsick, 1847-1848, 4 vol. ; ***Supplément***, 1853), contenant tous les genres et espèces aujourd'hui connus avec une description d'espèces fossiles nouvellement découvertes.

Parmi ses autres travaux d'histoire naturelle, publiés à Cassel, il faut citer : ***Symbolae ad historiam Heliceorum*** (Cassel, 1841-1846, 3 vol.) ; ***Tableau de la Flore de l'Électorat de Hesse*** (übersicht der Kurhessisch, Flora ; Cassel, 1844) ; ***Flore de la Hesse septentrionale et de Munden*** (Flora von Niederhessen und Münden ; 1847-1854, 2 vol., et années suivantes) ; ***Monographia pneumonopomorum viventium ; Sistens Descriptiones systematicas et criticas omnium hujus ordinis generum et specierum hodie cognitarum accedente fossilium enumeratione*** (1852) ; ***Conspectus Cyclostomæorum emendatus et auctus*** (Cassel, 1852) ; ***Novitates conchiologicæ*** (1855), contenant des figures et descriptions de coquilles nouvelles. Il prépare une ***Monographia Auriculaceorum*** et une ***Nomenclature détaillée de botanique.***

Ce savant a traduit, en outre, des ouvrages de médecine de Pinel, Johnson et Wetterhead. Il a publié un ***Répertoire universel da la journalistique allemande médicale, chirurgicale et obstétricale*** (Universal Repertorium der deutschen medicinischen etc., Journalistik ; Cassel, 1833, 2 vol.) ; un ***Essai sur la Phlegmasia alba dolens*** (Versuch über die Phleg., etc. ; Leipsick, 1837), et collaboré à plusieurs recueils scientifiques allemands, notamment à l'ouvrage de Philippi sur les coquilles ***Abbildung und Beschreibung neuer oder wenig bekannten Conchylien*** (Cassel, 1845-1851, 3 vol). Depuis 1846, M. Pfeiffer dirige avec le docteur K. Th. Menke le ***Journal de malocozoologie*** qui, a pris en 1854 le titre de ***Feuilles malocozoologiques*** (Malokozoologische Blaetter).

Un de ses parents, M. Théodore-Charles Pfeiffer, docteur en médecine depuis 1843, est propriétaire de l'établissement hydropathique d'Alenandersbad, près Unriedel en Bavière, et auteur de quelques travaux, tels que ***De laparotomica in valvulo necessaria*** (Marbourg, 1843).

PFEIL (Guillaume), écrivain forestier allemand, né à Ramelbourg près du Hartz le 28 mars 1783, étudia la sylviculture à Kœnigshoff, sous la direction du maître des forêts Kersten. Il occupait dans l'administration un grade assez élevé, lorsqu'en 1813, il prit part en qualité de capitaine de la landwehr aux dernières campagnes contre la France. Après la conclusion de la paix, il fut nommé administrateur des forêts du prince Carolath puis devint en 1821 professeur d'économie forestière à l'université et à l'académie forestière de Berlin.

On doit à M. Pfeil plusieurs ouvrages importants : ***de la Culture et de l'exploitation des forêts*** (Anleitung zur Behandlung, Benutzung und Schützung der Forsten ; Züllichau 1816, 2 vol.) ; ***Nouveau traité complet de la culture***, etc. (Neue vollstaendige Anleitung, etc. : Berlin 1854, 4e éd.) ; ***Principes de la science forestière au point de vue de l'économie politique et des finances de l'État*** (Grundsaetze der Forstwissenschaft, etc. ; Züllichau, 1822-1824, 20-8) ; ***la Libération des servitudes forestières*** (die Befreiung der Waelder von Servituten ; Ibid., 1822) ; ***Histoire forestière de la Prusse jusqu'en*** 1806 (Forstgeschichte Preussens bis, etc. ; Leipsick, 1839) ; ***Guide pour la libération des servitudes***, etc. (Anleitung zur Ablœsung der Waldservituten, etc. ; Berlin 1844, 2e édit.) ; ***Économie forestière pratique*** (Forstwirthschaft nach rein praktischer Ansicht ; Leipsick, 1851, 14e éd.) ; ***Modifications aux lois de chasse***, etc. (die verlangten und rathsamen Aenderungen des Jagdgesetzes in Preussen ; Leipsick, 1853), etc. M. Pfeil rédige en outre depuis 1820 les ***Feuilles critiques de la science des forêts et de la chasse*** (Kritische Blaetter für Forst- und Jagdwissenchaft), un des recueils les plus importants de ce genre. Plusieurs des nombreux articles que M. Pfeil y a insérés, ont été publiés séparément.

PFIZER (Paul-Achatius), publiciste et homme politique allemand, né à Stuttgart le 12 septembre 1801, et fils d'un magistrat, professeur de droit et auteur d'écritures estimées, acheva ses études à l'université de Tubingue où il s'occupa spécialement de droit et de philosophie. En 1827, il entra dans la magistrature comme assesseur de haute justice au tribunal de Tubingue. Au moment où la révolution française réveilla les espérances du parti libéral allemand, M. Pfizer publia une brochure pleine d'esprit et de verve contre le gouvernement, qui, sous le titre de ***Correspondance de deux Allemands*** (Briefwechsel zweier Deutschen ; Stuttgart 1831 ; 2e édit. 1832), lui fit perdre sa place, mais lui valut une grande popularité. Dès le mois de décembre 1831, il fut élu membre de la seconde Chambre. Il se fit bientôt à la diète une place parmi les chefs de l'opposition libérale, et ne perdit pas une seule occasion de réclamer une constitution, soit par des discours, soit par de nouvelles brochures, entre autres : ***Pensées sur le but et les devoirs du libéralisme allemand*** (Gedanken über das Ziel und die Aufgaben des deutschen Liberalismus ; Tubingue, 1832), et ***sur le Développement du droit public, au moyen d'une constitution nationale*** (über die Entwickelung des œffentlichen Rechts in Deutschland durch eine Verfassung des Bundes ; Stuttgart, 1835) ; cette dernière lui valut un procès et une condamnation, etc. Le résultat de la lutte fut le licenciement des deux Chambres et un régime encore plus sévère ; M. Pfizer donna sa démission en 1838 avec toute l'opposition libérale, et mit à profit les loisirs de la retraite pour écrire un ouvrage plus sérieux, ***le Droit, l'État et l'Église*** (Gedanken über Recht, Staat und Kirche ; Stuttgart, 1842).

Les semences libérales jetées parmi le peuple portèrent leurs fruits en 1848, et aussitôt après la révolution, M. Pfizer fut choisi pour ministre des cultes, et nommé membre du parlement de Francfort ; mais sa santé le força de donner sa démission des deux fonctions dès le mois d'août, et de rester étranger aux affaires publiques. Après le triomphe de la réaction, il rentra dans la lice, et publia une brochure pleine de vivacité qui fut saisie par le pouvoir, et lue avidement : ***Vues de l'Allemagne en*** 1851 (Deutschlands Aussichten im Jahr 1851 ; 1851). Depuis l'auteur a repris sa place dans la magistrature, et est devenu à Tubingue haut conseiller de justice.

PFIZER (Gustave), poëte et critique allemand, frère du précédent, est né à Stuttgart le 29 juillet 1807, alla aussi terminer ses études à Tubingue, où il obtint une place de répétiteur en 1836. Ses principes libéraux le retinrent dans cette position pendant seize ans, et il ne fut nommé professeur au collége qu'en 1846. Lors de la révolution de 1848, M. Pfizer écrivit quelques brochures libérales, mais ne prit pas de rôle politique.

Depuis longtemps déjà il s'était acquis une grande réputation littéraire par plusieurs ouvrages de poésies, de critique et d'histoire. *Poésies* (Gedichte, 1831), second recueil de *Poésies* publié à la suite d'un voyage en Italie, et où l'on sent l'inspiration méridionale (Stuttgart, 1835); *Vie de Martin Luther* (Martin Luther's Leben; Ibid., 1836); un long poëme national intitulé : *le Welche et l'Allemand, OEneas silvius Piccolomini et Grégoire de Hambourg, scènes historiques et poétiques du XVe siècle* (der Welsche und der Deutsche. Æneas Sylvius, etc. (Ibid., 1844): *Histoire d'Alexandre le Grand pour la jeunesse* (Geschichte Alexander's des Grossen für die Jugend: Ibid., 1846), où M. Pfizer a rétabli en très-bon style la vérité et la valeur des faits historiques: en 1847 il a publié dans le même esprit une *Histoire des Grecs pour la jeunesse plus avancée* (Geschichte der Griechen für die reifere Jugend; Ibid.).

Citons encore un poëme volumineux : *la Bataille des Tartares* (die Tartarenschlacht; Stuttgart, 1840); *Uhland et Rückert* (Uhland und Rückert, ein kritischer Versuch (Ibid., 1837)); des traductions de Bulwer et de Byron, et des articles dans plusieurs journaux très-importants dont il eut pour quelque temps la direction, entre autres l'*Ausland; les Feuilles pour la connaissance de la littérature étrangère* (Blaetter für Kunde der Literatur des Auslandes): le *Morgenblatt*, et *le Journal trimestriel allemand* (Deutsche Vierteljahrschrift). C'est dans cette dernière feuille qu'il porta contre le système poétique de Heine, des attaques auxquelles le poëte satirique répondit par son *Miroir souabe*, publication dirigée contre toute l'école souabe dont M. Pfizer faisait partie à quelques titres. Il en a en effet l'éclat et l'abondance lyrique, mais il se rapproche aussi de Schiller par la profondeur du sentiment et la mesure du style.

PFNOR (Rodolphe), graveur allemand, né à Darmstadt (Hesse), en 1824, et d'abord élève du sculpteur prussien Rauch, vint en France vers 1846, et s'attacha à Visconti dont il a entrepris de graver complétement les œuvres. Fixé dès lors à Paris, il commença cette publication pour l'éditeur Baudry, et a donné jusqu'ici *les Fontaines*, *le Louvre* et *le Tombeau de l'Empereur* (3 vol. in-fol., 1852-57). Les planches d'architecture de M. Pfnor, d'une gravure nette et d'une fidélité scrupuleuse, sont les plus grandes qui aient été publiées depuis Louis XIV. D'autres travaux de cet artiste, qui a aussi traité l'aquarelle et figuré à nos derniers salons, sont placés dans la bibliothèque de Darmstadt et dans divers cabinets de l'Allemagne.

PFORDTEN (Louis-Charles-Henri VON DER), homme d'État et jurisconsulte allemand, né à Ried-sur-l'Inn le 11 septembre 1811, d'une ancienne famille saxonne émigrée en Bavière, fit ses études à Nuremberg, où son père était juge, puis à Heidelberg. Reçu docteur en droit avec une thèse *de Prælegatis*, il se fit recevoir agrégé à Munich, passa par les divers degrés du professorat à l'université de Wurtzbourg, et succéda, en 1843, au professeur Puchta dans la chaire de droit romain de l'université de Leipsick, dont il ne tarda pas à être nommé recteur. Dans l'intervalle, il avait exercé les fonctions de conseiller à la Cour d'appel d'Aschaffenbourg, et avait aussi été attaché, en 1833, au ministère de l'intérieur. Au milieu des difficultés de 1848, et après la retraite du ministère conservateur, il fut appelé à prendre le portefeuille des cultes, et travailla à la réalisation d'un programme modéré, mais libéral, dont les Chambres ne se contentèrent pas. Forcé de donner sa démission sur un vote de défiance, en janvier 1849, il resta un mois encore en fonctions sur l'ordre du roi, essayant d'isoler autant que possible la Bavière du fédéralisme allemand. Maximilien le rappela, dès le mois d'avril, et lui confia les ministères de sa maison et des affaires étrangères. M. Pfordten combattit de tout son pouvoir l'influence de la Prusse, se prononça contre l'alliance des trois rois et le parlement d'Erfurt, et rallia la Bavière au nouveau Zollverein formé sous les auspices de l'Autriche. Au milieu des démêlés entre les deux grandes puissances de l'Allemagne, il défendit les intérêts de l'Allemagne du Sud aux conferences successives de Dresde, de Darmstadt et de Vienne; la solution pacifique de la question de suprématie fut due en partie à ses efforts combinés avec ceux de MM. de Metternich et Manteuffel. M. de Pfordten est resté chef du cabinet de Bavière. Sa modération, diversement jugée, lui a attiré une vive animosité dans le parti radical.

On lui doit plusieurs travaux de jurisprudence, notamment : *Dissertations de droit romain* (Abhandlungen aus dem Pandektenrechte; Erlangen, 1840): *de Obligationis civilis in naturalem transitu* (Leipsick, 1843) et un certain nombre d'articles dans les journaux de droit.

PHARMAKIDIS (Théoclite), théologien et archimandrite de l'Église grecque, fut ordonné diacre en 1802 et, neuf années après (1811), ayant reçu la prêtrise à Bucharest, passa à Vienne en qualité de desservant de l'église dite des étrangers. Il fut un des collaborateurs les plus assidus du *Mercure savant* (Ὁ λογίος Ἑρμῆς), qui eut tant d'importance politique à cette époque. En 1819, il fut appelé à Corfou par le comte de Guilford, qui lui confia d'abord la chaire de théologie et l'envoya ensuite, à ses frais, à l'université de Gœttingue, étudier les méthodes d'enseignement. Il entra en Grèce lorsque la révolution éclata, mais les événements le forcèrent bientôt de revenir à Corfou, où il retrouva sa chaire et la protection de lord Guilford. Rappelé en Grèce en 1825, par le gouvernement provisoire, il fut chargé de la rédaction de la feuille officielle qui se publiait à Nauplie sous le titre de *Journal général de la Grèce*. Tenu à l'écart sous le gouvernement de Capo d'Istria, M. Pharmakidis revint en faveur à l'arrivée de la régence bavaroise, fut nommé secrétaire du saint synode et chargé, en cette qualité, de la constitution de l'église hellénique. Il entra dès lors en lutte ouverte avec le parti napiste, représenté par le P. Œconomos (voy. ce nom), qui l'accusa d'avoir, dans la définition des rapports de l'Église avec l'État, sacrifié l'indépendance de la première. M. Pharmakidis a publié à l'appui de sa doctrine un grand nombre d'ouvrages, dont le plus considérable est l'Ἀντι-Τόμος, ἢ περὶ ἀληθείας, sorte de réfutation de l'acte synodal (Τόμος) par lequel l'Église de Constantinople a reconnu l'indépendance de l'Église hellénique. Il a publié également une *Bible*, avec commentaires, en 7 volumes. Il a été nommé professeur titulaire de théologie à l'université d'Athènes, lors de la fondation.

PHILIPON (Charles), journaliste français, né

à Lyon, en 1804, vint jeune à Paris, se lia avec les auteurs libéraux et satiriques de l'époque et fonda, un an après la révolution de Juillet, *le Charivari*, feuille quotidienne ornée d'une caricature, dont le texte et les dessins composèrent une incessante satire à laquelle les actes officiels surtout servirent d'aliment. En 1833, la charge qu'il fit de la figure du roi lui-même lui attira des démêlés avec les tribunaux. En 1840, il créa et mit à la mode *les Physiologies* in-32, dont la collection, rapidement épuisée, a reparu en 1854 dans le format in-4. Il en signa lui-même quelques-unes. M. Charles Philipon, qui avait vendu, en 1842, *le Charivari* à une société d'actionnaires, fonda, en 1849, le *Journal pour rire*, intitulé, depuis janvier 1857, le *Journal amusant*, puis le *Musée pour rire*, dit *Musée Philipon*, et le *Musée anglo-français* (1854), pour lequel il s'associa M. G. Doré.

On peut citer de lui : *Physiologie du flâneur* (1842); *Parodie du Juif errant* (1844, in-12), complainte constitutionnelle en dix parties, avec M. L. Huart; plusieurs opuscules politiques, entre autres : *Aux prolétaires* (1838), et des articles fournis aux *Cent-et-un Robert-Macaire*, à l'*Almanach prophétique*, etc.

PHILIPPAR (François-Aken), agronome français, né en 1801 à Peuving (Autriche), d'un père français et d'une mère allemande, fut élevé en France et, à la suite d'un voyage agronomique fait, en 1829, en Angleterre, fut nommé professeur de botanique et d'art forestier à l'École de Grignon, d'où il passa, vers 1840, à l'École normale de Versailles. Depuis 1841, il est directeur du jardin des plantes de cette ville. Il appartient à un grand nombre de sociétés agricoles et a été l'un des fondateurs de celle de Seine-et-Oise, dont il est secrétaire perpétuel.

On a de lui de nombreux travaux parmi lesquels on remarque : *Voyage agronomique en Angleterre* (1830, in-8, pl.), essai sur les cultures de ce pays comparées à celles de la France : *Catalogue des végétaux ligneux et herbacés* (1837, in-8), cultivés à Grignon : *Traité organographique sur les maladies des céréales* (1838, in-8, pl.); *Catalogue des végétaux du jardin de Versailles* (1841, in-8); *Programme raisonné d'un cours de culture* (1840, in-8); *Études forestières* (1843, in-8), etc. M. Philippar est aussi l'auteur de beaucoup de notices et d'articles insérés dans les *Annales de la Société d'horticulture*, les *Annales de Grignon*, *le Cultivateur*, et les *Mémoires* de la Société d'agriculture de Seine-et-Oise.

PHILIPPOTEAUX (Frédéric-Emmanuel Henri), peintre d'histoire, né à Paris, en 1815, suivit jeune encore l'atelier de M. Léon Cogniet, avec lequel il travailla plus tard pour les galeries de Versailles, notamment à la *Bataille de Monthabor* (1799), exposée en 1843. Son premier tableau d'exposition a paru au salon de 1833; les œuvres qu'il a depuis fréquemment exposées, décorent aujourd'hui nos premiers musées modernes, celui du Luxembourg, ceux de Versailles, Rouen, Strasbourg et Marseille. Les principaux sont : *le Rocher de glace*, épisode des guerres de l'Amérique (1833); *la Retraite de Moscou* (1835); *la Prise d'Ypres* (1837), *la Mort de Turenne*, *le Siége d'Anvers en* 1792, *le Combat de Stockach* (1838 et 1839); *Bayard au pont du Garigliano*, *Louis XV visitant le champ de bataille de Fontenoy*, au Luxembourg (1840); *l'Entrée au col de la Mouzaia*, *la Défense de Mazagran*, *l'Attaque de Médéah*, *le Combat de l'Oued-Jer*, *une Razzia* (1842-1844), tableaux la plupart commandés à l'artiste à la suite d'un voyage en Algérie; *la Bataille de Rivoli* (1845); des *Femmes mauresques*, *une Rue d'Alger* (1846); *le général Gourgaud sauvant la vie à Napoléon* (1848); *le Dernier banquet des Girondins*, aujourd'hui à Marseille, avec *la Mort de Turenne* (1850); *le général Bonaparte en Italie* (1853); une *Défaite des Cimbres* à l'Exposition universelle de 1855; etc.

M. Philippoteaux a aussi donné quelques tableaux de genre : *la Perrenche*, *la Déception*, *le Brin d'herbe*, *le Retour du cabaret* (1853); quelques portraits militaires, et dans ces derniers temps, un certain nombre de dessins au *Journal pour tous* et à d'autres recueils illustrés. On voit enfin de lui à Versailles *le Combat du Raab*, *le Passage du Tagliamento*, le *Siége d'Anvers en* 1832. Il a obtenu une 2ᵉ médaille en 1837, une 1ʳᵉ en 1840, et la décoration en juillet 1846.

PHILLIMORE (John-George), jurisconsulte anglais, né en 1809, et fils d'un magistrat, fit ses études au collége de Westminster et à l'université d'Oxford qui lui a conféré en 1831 le diplôme de maître ès arts. Admis au barreau l'année suivante par la société de Lincoln's-Inn, il pratiqua d'abord dans le ressort judiciaire d'Oxford et se fit ensuite connaître par des ouvrages de droit, dont quelques-uns ont été plusieurs fois réimprimés : *Introduction à l'étude et à l'histoire du droit romain* (Introduction to the study and history of Roman law; 1841), et *Histoire du droit de témoignage* (History of the law of evidence). Nommé répétiteur de droit civil et de jurisprudence à l'École de Middle-Temple (1850), il fut, en juin 1852, choisi par les délégués des différentes écoles de droit pour enseigner le droit constitutionnel et l'histoire du droit. Aux élections générales de 1852, il a été élu membre du Parlement par le bourg de Leominster et s'est montré favorable à la réforme électorale et judiciaire, à l'abolition des dîmes de l'Église, au scrutin secret, etc.

PHILLIMORE (Robert-Joseph), jurisconsulte et député anglais, né en 1811, est frère cadet du précédent. Élevé au collége de Westminster et à l'université d'Oxford dont il tient son diplôme de docteur ès lettres, il étudia aussi le droit et fut reçu avocat par la société de Middle-Temple (1841). Il est aujourd'hui chancelier de Chichester et de Salisbury. Membre du Parlement depuis 1853 pour le bourg de Tavistock, il a donné par ses votes indépendants des gages aux whigs comme aux tories. On a de lui des ouvrages de droit, entre autres : *Réflexions sur le divorce* (Thoughts on the law of divorce, 1849); *du Droit international maritime* (On the international law), lettres à lord Ashburton et à M. Gladstone; et la publication des *Mémoires de George, lord Lyttelton* (Memoirs and correspondence, 2 vol.).

PHILLIPS (Georges), historien allemand, professeur d'histoire du droit à l'université de Vienne, membre de l'Académie des sciences de cette ville, est né à Kœnigsberg, en 1804. Prussien de naissance, il était fils de parents protestants, originaires d'Angleterre. Après avoir fait ses études à Munich et pris ses grades à Berlin, il alla passer quelques mois à Londres, et donna à son retour son *Essai d'une exposition de l'histoire du droit anglo-saxon* (Versuch einer Darstellung der Geschichte des angel-saechsischen Rechts; Gœttingue, 1825), qu'il fit suivre de l'*Histoire de l'Angleterre et du droit anglais*, *depuis la conquête des Normands* (Englische Reichs- und Rechtsgeschichte, seit etc.; Berlin, 1827-1828, 2 vol.).

Vers cette époque, ses relations avec son compatriote Yarke, qui se disposait à abjurer le pro-

testantisme, le déterminèrent à embrasser lui-même le catholicisme, avec lequel s'accordaient d'ailleurs toutes ses idées sur la philosophie et l'histoire. En effet, dans un premier ouvrage, les *Principes de droit privé allemand en général, comprenant le droit féodal* (Grundsaetze des gemeinen deutschen Privatrechts, mit, etc.; Berlin; 3e édit., 1846), il donne pour base à toutes les institutions juridiques de l'Allemagne, les principes mêmes de la féodalité, et dans son *Histoire allemande, traitant particulièrement de la religion, du droit et de la constitution* (Deutsche Geschichte, mit besonderer Rücksicht auf Religion, Recht, etc.; Ibid., 1832 et suiv.), il se montre l'admirateur du moyen âge, jusque dans ses plus mauvais jours, et défend sans réserve l'autorité de l'Église et son influence.

En 1833, M. Philipps fut appelé à Munich, en qualité de professeur de droit, et y trouva l'occasion de travailler plus efficacement à la propagation et à l'application même de ses idées. A propos des agitations dont Cologne fut le théâtre (1838), il publia, avec Gœrres, les *Feuilles historiques et politiques de l'Allemagne catholique*, dont la pensée avouée était d'établir par l'histoire la souveraineté de l'Église, et de réduire le rôle de l'État à la simple police. Il resta, dans les mouvements religieux qui suivirent, l'allié des deux Gœrres, de Dœllinger, de Windischmann, de tous les chefs de l'ultramontanisme allemand, et défendit avec eux, en toute occasion, la suprématie politique du catholicisme, jusqu'au moment où le ministère Abel tomba devant l'intervention de Lola-Montès (1847). M. Philipps fut alors éloigné de sa chaire et nommé conseiller royal à Landshut. Mais, au lieu d'aller remplir ces fonctions, il poursuivit le cours de ses travaux historiques. En 1849, il accepta une chaire de droit canonique général et d'histoire de droit à Inspruck, et l'échangea, deux ans plus tard, contre la chaire qu'il occupe à Vienne.

Outre les ouvrages que nous avons eu occasion de rappeler, il faut encore citer de M. Philipps : *le Droit canonique* (Kirchenrecht; Ratisbonne, 1845-51, 4 vol.), son plus important ouvrage; *Histoire de l'Allemagne et du droit allemand* (Deutsche Reichs-und Rechtsgeschichte; Munich, 1845; 2e édit., 1850); *les Synodes diocésains* (die Diocesan Synode; Fribourg, 1849; édit., 1850); *sur l'Origine des charivaris* (über den Ursprung der Katzenmusiken; Ibid., 1849).

PHILLIPS (Charles), avocat et littérateur irlandais, né à Sligo, en 1787, vint achever à l'université de Dublin (1802-1807) son éducation, commencée dans sa ville natale. Il étudia le droit sous les auspices de la société de Middle-Temple, fut admis au barreau en 1811 et ne tarda pas à y acquérir une brillante réputation, par la facilité et l'abondance de son langage. En 1821, il s'établit à Londres, et, renonçant au mauvais goût et au style d'apparat, en faveur dans le barreau irlandais, il se livra exclusivement à la pratique judiciaire et devint un criminaliste des plus habiles. Durant son passage à la chancellerie, lord Brougham lui offrit vainement un siége à la haute Cour de justice de Calcutta.

En 1842, M. Phillips fut nommé par lord Lyndhurst commissaire des faillites à Liverpool et, en 1846, il entra au tribunal des débiteurs insolvables (*Insolvent court*), où il se trouve encore. On a de lui des *Mémoires anecdotiques* sur la vie et l'époque de l'orateur Curran (*Anecdotes of Curran*), qui peuvent servir à l'histoire des troubles d'Irlande au dernier siècle.

PHILLIPS (John), géologue anglais, né vers 1800, est neveu du célèbre William Smith, qu'on a surnommé le père de la géologie anglaise, aux travaux duquel il eut une large part, de 1815 à 1839. Nommé, vers 1827, conservateur du musée de la *Philosophical Society* du Yorkshire, il acquit par ses cours, ses mémoires et ses dissertations, qui embrassent la physique générale, la chimie, la minéralogie et l'histoire naturelle, la réputation d'un habile vulgarisateur. Après avoir successivement professé aux universités de Londres et de Dublin (1844), il a obtenu, en 1856, la chaire du docteur Buckland à Oxford. Il appartient à plusieurs compagnies savantes et il s'est fait remarquer dans les congrès publics, tenus par la Société pour l'avancement des sciences.

Ses principaux ouvrages sont : *Traité de géologie* (Treatise on geology; Londres, 1837, 2 vol.), destiné d'abord à la *Cabinet Cyclopædia*, et augmenté en 1852; *les Fossiles de Cornouailles, de Devon et de Somerset* (the Palæozoic fossils of Cornwall; 1841, 1 vol.); *les Rivières, montagnes et côtes du comté d'York* (the Rivers, mountains and sea costs of Yorkshire; 1855, in-8), et deux grandes cartes géologiques : *les Iles Britanniques* (1842) et *le Comté d'York* (1853). On trouve de nombreux travaux de ce savant dans les recueils encyclopédiques de son pays.

PIAT (Jean-Pierre, baron), général français, sénateur, né à Paris, le 6 juin 1774, partit à dix-huit ans comme un des enrôlés volontaires de la levée en masse qui répondit, en 1792, à l'appel du décret déclarant la patrie en danger; il conquit péniblement tous ses grades sur les champs de bataille de la République et de l'Empire, et fut blessé à Nerwinde, au Caire, à Alexandrie, en Espagne et à Waterloo. Napoléon le nomma général de brigade avec le titre de baron à l'issue de la campagne de Russie (1812), où il s'était signalé à la tête du 85e de ligne. Sous la Restauration, il resta en disponibilité jusqu'à son admission à la retraite, qui eut lieu d'office en 1824. Réintégré après la révolution de Juillet, il commanda successivement les subdivisions du Var et des Hautes-Alpes. Depuis 1837, M. Piat s'était retiré à Nogent-sur-Seine lorsque la révolution de Février vint réveiller ses espérances napoléoniennes; il accourut à Paris, prit part à la fondation de plusieurs journaux populaires destinés à répandre le nom et les idées de Louis-Napoléon et organisa le comité qui dirigea dans cette vue les élections des départements. Après le coup d'État du 2 décembre 1851, la nomination du général Piat à la dignité de sénateur (27 mars 1852) fut la récompense de son dévouement à une cause dont il n'avait jamais désespéré. Il est, depuis 1850, grand officier de la Légion d'honneur.

PICAS (Hippolyte), ancien représentant du peuple français, né à Perpignan (Pyrénées-Orientales), en 1798, et fils d'un avoué, étudia le droit et se fit inscrire comme avocat au barreau de sa ville natale, où il se plaça de bonne heure au premier rang. Sous la Restauration, il se mit au service de la cause libérale et défendit un grand nombre d'accusés politiques, entre autres Armand Carrel, dont il resta l'ami. Pendant le règne de Louis-Philippe, il continua de prendre part aux luttes de l'opposition. En 1848, le gouvernement provisoire lui confia l'administration du département des Pyrénées-Orientales. François Arago, nommé représentant du peuple simultanément à Perpignan et à Paris, ayant opté pour le département de la Seine, M. Hippolyte Picas fut élu à sa place dans celui des Pyrénées-Orientales. A la Constituante, il vota ordinairement avec le parti du *National;* il combattit vi-

vement, après le 10 décembre, la politique de l'Élysée, et appuya la demande de mise en accusation contre Louis-Napoléon et ses ministres, à l'occasion des affaires de Rome. Non réélu à l'Assemblée législative, il reprit sa place au barreau de Perpignan.

PICCOLOS (Nicolas-Sava), médecin et écrivain grec, né le 15 novembre 1792, à Ternova, en Bulgarie, de parents grecs originaires de Thessalie, alla commencer à Bucharest ses études, qu'il vint compléter à Paris. Après un assez long séjour dans cette ville, il fut, en 1823, invité par lord Guilford à occuper à Corfou la chaire de philosophie de l'université ionienne. C'est là qu'il publia sa traduction en grec du *Discours de la méthode*, de Descartes. Forcé par sa santé de renoncer au professorat, il alla terminer à Bologne ses études médicales, qu'il avait commencées en France, revint à Paris, publia des articles intéressants sur la doctrine médicale italienne et partit pour Bucharest, où il exerça avec succès la médecine, fut nommé inspecteur des écoles et des hôpitaux civils, et reçut, entre autres distinctions honorifiques, la décoration du Nicham.

Revenu en France avec le titre de correspondant littéraire de l'Ephorie ou curatelle de l'instruction publique, M. Piccolos a publié à Paris: *Romans de Bernardin de Saint-Pierre*, traduits en grec, avec des notes (1841, in-8); *Vie de César* (1850, in-8), par Nicolas de Damas, nouvelle édition avec traduction française, par Alfred Didot; *Supplément à l'anthologie grecque* (1853, in-8), contenant des épigrammes et autres *poésies légères inédites*; etc. Il est encore l'auteur de deux ouvrages anonymes: *Philomouson parerga* (Paris, 1839), recueil de poésies originales et de traductions en vers (chansons de Béranger, extraits de Byron, Schiller, etc.), et *Paragoremata* (Leipsick, 1839), la meilleure production poétique de l'auteur.

M. Piccolos a donné une foule d'articles littéraires et philologiques dans diverses revues de France ou de l'étranger. Passionné pour la littérature grecque, il prépare en ce moment une édition de l'*Histoire des animaux d'Aristote* et des *Vies des hommes illustres de Plutarque*.

PICHON (Jérôme, baron), littérateur français, né à Paris, le 3 décembre 1812, s'est surtout occupé des anciens monuments de la langue française et de bibliographie. Il a été longtemps auditeur au conseil d'État, et a présidé plusieurs années la Société des bibliophiles français. On a de lui: *la Chasse au cerf*, en rime française; *le Ménagier domestique*, publié d'après des manuscrits (1840 et 1846); *Histoire d'un braconnier ou Mémoires de la vie de Labruyère* (1844); *Mémoire pour servir à l'histoire de Medan, près Poissy* (1849): plusieurs de ces travaux sont sans nom d'auteur; enfin différents *Extraits* du *Recueil des antiquaires de France*, du *Bulletin du bibliophile*, etc.

PICHON (Pierre-Auguste), peintre français, est né à Sorrèze (Tarn), le 6 décembre 1805. Son père, musicien distingué, dont le talent ne fut apprécié qu'assez tard et qui devint professeur au Conservatoire de Toulouse, le destina d'abord à la musique, puis le plaça à l'académie de cette ville et mourut peu après (1820). Dans ces premières études, M. Pichon ne fit que cultiver son aptitude au dessin, puis il vint à Paris en 1829 et suivit l'atelier de M. Ingres, dont il fut l'élève et plus tard l'ami. Il eut bientôt comme portraitiste une grande vogue et produisit une galerie de portraits très-variée. Les plus connus sont: *Isambert*, *don Miguel*, *Jacques Bresson*, *Henri Prévost*, *Louis Monrose*, *Mme Eugénie Garcia*, tous exposés de 1835 à 1853, avec divers *portraits* en pied et quelques miniatures à l'huile également estimés. Il a aussi exécuté des sujets d'histoire et des tableaux religieux: *Saint Barthélemy*; *Saint Martin partageant son manteau*; *le Christ à la Colonne*; une *Vierge aux Anges*; une *Immaculée Conception*; *Adam et Ève* (1836); *Saint François recevant les stigmates* (1838); *la Cène*, commandée pour la cathédrale d'Amiens (1846), et dont une réduction figurait à l'Exposition universelle de 1855; *Saintes femmes au tombeau* (1848); *Repos de la Sainte-Famille* (1857); et, en dehors des salons, *l'Évêque saint Sulpice éteignant un incendie, dans une église du Loiret*; *le Roi breton saint Judicaël prononçant des vœux*, au château de Careil en Bretagne; les peintures murales de la chapelle Sainte-Geneviève, exécutées en 1854 à l'église Saint-Eustache. M. Pichon a obtenu, pour le portrait, une 3ᵉ médaille en 1843, une 2ᵉ en 1844, et, pour l'histoire, une 1ʳᵉ en 1846.

PICHOT (Amédée), littérateur français, né à Arles le 5 novembre 1796, fit ses études au collége de Juilly, puis sa médecine à Montpellier et à Paris, où il se fixa en 1819, mais ne tarda pas à se consacrer aux lettres, aux langues et aux sciences. En 1822 et 1824, il visita l'Angleterre et l'Écosse, rapporta des connaissances spéciales sur ces contrées, se familiarisa avec leur littérature et prit part dès lors à différents recueils littéraires. Il appartient à l'école libérale, modéré en politique et en littérature. En 1843, il succéda à M. L. Galibert comme rédacteur en chef de la *Revue britannique*, dont il n'a plus quitté la direction.

On a de lui: *Vues pittoresques d'Écosse*, avec texte (1825, petit in-fol.); *Voyage en Angleterre et en Écosse* (1825, 3 vol. in-8); *Essai sur lord Byron* (1825); *Histoire de Charles-Édouard* (1830, 2 vol. in-8; 4ᵉ édit., 1846); *Monsieur de l'Étincelle ou Arles et Paris* (1837, 2 vol.); *les Beautés de lord Byron*, galerie de 15 tableaux tirés de ses œuvres (1838, in-4); *Galerie des personnages de Shakspeare* (1843); *Sir Charles Bell* (1846); *le Dernier roi d'Arles* (1848, in-12); *Charles-Quint* (1853), étude historique; les *Mormons* (1854), dans la *Bibliothèque des chemins de fer*; *Scènes du bord et de la terre ferme* (1857), traduites du D. Hall, pour la même collection, etc.; différentes traductions, notamment celles du *Diamant de famille* et des *Snobs* de Thackeray, pour la *Collection des meilleurs romans étrangers*; enfin un grand nombre d'articles dans divers recueils, la *Revue universelle classique*, le *Supplément au Dictionnaire de la conversation* et surtout la *Revue britannique*.

PICKERSGILL (Frederick-Richard), peintre anglais, né à Londres, en 1820, étudia d'abord sous le paysagiste Witherington, son oncle maternel, et devint, en 1839, élève de l'Académie royale. Après avoir donné *l'Age d'airain*, le *Combat d'Hercule et d'Acheloüs*, *OEdipe maudissant son fils Polynice*, compositions peu remarquées, il fut plus heureux avec *la Mort du roi Lear* (1842), qui obtint un second prix, et *Amoret dans la chaumière de Sclaunder* (1845), scène d'un poëme de Spencer, qui, de la collection de M. Vernon, a passé à la Galerie nationale. Dans la fresque, il échoua complétement. En 1847, *l'Enterrement de Harold à l'abbaye de Waltham* remporta le premier des trois prix fondés par la commission royale d'encouragement; ce sujet, fortement rendu, et qui a figuré à l'Exposition

universelle de 1855, se trouve dans une des salles du nouveau Parlement. L'auteur fut, à la même époque, élu associé de l'Académie. Depuis il a exposé divers sujets, la plupart empruntés aux poëmes de Spencer ou aux annales d'Italie; nous citerons : *Samson livré par Dalila* (1850), que l'on regarde comme sa meilleure page dans le genre historique; *la Mort de Francesco Foscari* (1854); *Peines d'amour perdues* (1855). M. Pickersgill est membre titulaire de l'Académie depuis 1850.

Son oncle paternel, W. H. PICKERSGILL, né au commencement du siècle, est membre de l'Académie et peint le portrait. Il a envoyé à l'Exposition de 1855 un portrait de *lord Brougham*.

PICOT (François-Édouard), peintre français, membre de l'Institut, né à Paris, en 1786, manifesta pour la peinture un goût précoce, entra dans l'atelier de Vincent et remporta le premier grand prix de l'École des beaux-arts en 1813 sur ce sujet : *la Mort de Jacob*. A son retour de Rome, il exposa *la Mort de Saphira* donné à l'église Saint-Séverin, puis *l'Amour et Psyché*. Bientôt en faveur, il fut chargé de décorer deux plafonds du Louvre, où il exécuta de grandes compositions allégoriques : *le Génie des arts découvrant l'Égypte à la Grèce* et *les Villes du Vésuve demandant protection à Cybèle contre les éruptions du volcan*.

Le gouvernement de Juillet le prit aussi pour un de ses peintres. On voit de lui au musée de Versailles : *l'Entrée du duc de Guise à Calais*, un *portrait* de *Talma* et deux nouvelles compositions allégoriques aux plafonds de la Salle de 1830 et de la Galerie des batailles. Il a peint, dans l'hémicycle de Notre-Dame de Lorette, *le Couronnement de la Vierge* et, avec M. Flandrin, la décoration intérieure de Saint-Vincent de Paul. M. Picot a été admis à l'Académie des beaux-arts en 1836, comme successeur de Carle Vernet. Honoré de toutes les récompenses décernées aux artistes, il est officier de la Légion d'honneur depuis juillet 1852.

PICOU (Henri-Pierre), peintre français, né à Nantes, vers 1822, étudia sous Paul Delaroche et débuta au salon de 1847. Il cultiva d'abord la peinture d'histoire et le portrait, puis traita l'allégorie et les fantaisies mythologiques. Il a exécuté et exposé jusqu'ici, avec succès : *les Enfants du Nil*, dessin (1847); *Cléopatre et Antoine sur le Cydnus* (1848); *A la Nature*, *Tentation*, *l'Esprit des nuits*, *Quand l'amour arrive*, *Quand l'amour s'en va* (1850); *les Érynnies* (1852); *Cléopatre dédaignée par Octave*, acquis par l'État, *Scène champêtre* (1853); *l'Amour à l'encan*, la *Moisson des amours*, à l'Exposition universelle de 1855; *l'Étoile du soir*, le *Bain de la sultane* (1857). Cet artiste a obtenu une 2e médaille en 1848 et le rappel de cette médaille en 1857.

PICTET (Fr. J....), naturaliste suisse, né vers 1795 à Genève, est depuis longtemps chargé du cours de zoologie et d'anatomie comparée à l'académie de cette ville. Ses principaux ouvrages scientifiques sont : *Recherches sur les phryganides* (Genève, 1834, in-4); *Histoire naturelle générale et particulière des insectes névroptères* (Ibid., 1841-1843, 2 vol. in-8, fig.), comprenant les familles des perlides et des éphémérides; *Traité élémentaire de paléontologie* (Ibid., 1844-1846, 4 vol. in-8), dont une seconde édition, augmentée d'un atlas de planches, a paru à Paris de 1853 à 1855; *Description des mollusques fossiles* (1847, in-4), etc. Ce savant a en outre communiqué plusieurs mémoires au recueil de la Société de physique suisse et collaboré à la *Bibliothèque universelle* de Genève. Il est aussi auteur d'un *Itinéraire aux vallées du Mont Blanc* (1818, in-12; 3e édit., 1840).

PIE IX (Jean-Marie, comte DE MASTAÏ-FERRETTI, pape sous le nom de), est né à Sinigaglia le 13 mai 1792. Il fut, en 1815, sur le point d'entrer dans les gardes-nobles; mais la faiblesse de sa santé le détourna de l'état militaire. Il choisit la carrière ecclésiastique. Après de fortes études au collége de Volterra, il fut ordonné prêtre, et envoyé en mission au Chili en 1823. A son retour, en 1825, il fut nommé chanoine et chargé de la direction de l'hospice apostolique de Saint-Michel. Le pape Léon XII reconnut son zèle en lui donnant, en 1827, l'archevêché de Spolète; Grégoire XVI le nomma archevêque d'Imola en 1832, et cardinal en 1840. Sa charité connue, sa haute raison, son caractère conciliant, attirèrent sur lui les regards quand il s'agit de nommer un successeur à Grégoire XVI (juin 1846), et son élection causa une grande satisfaction au peuple romain.

Les premières mesures du nouveau pontife rallièrent en sa faveur les plus mal disposés; il renvoya sa garde de Suisses, et se décida à accorder aux condamnés politiques une amnistie générale sans conditions. L'enthousiasme des Romains à cette époque lui prodigua les plus vives démonstrations de reconnaissance. Le 8 août, Pie IX choisit pour secrétaire d'État le cardinal Gizzi, à qui son libéralisme faisait pardonner un peu d'irrésolution; il changea les cardinaux des légations, soumit le clergé à l'impôt, nomma une commission de jurisconsultes pour la réforme du code romain, et diminua sensiblement les dépenses de la cour. Le contre-coup de ces réformes se fit sentir dans toute l'Italie et même à l'étranger. Les souverains italiens s'efforcèrent de suivre le pape dans cette voie de progrès; les chefs républicains, Montanelli, Balbo, Ricciardi et Mazzini lui-même (voy. ces noms) adhérèrent aux premières sympathies qu'inspira une telle conduite.

Cependant de sourds mécontentements ne tardèrent pas à se manifester. On accusa les lenteurs que mettait Pie IX à réorganiser les tribunaux, à armer la garde nationale, à donner quelques garanties politiques. Pendant les mois d'avril et de mai 1847, il s'occupa de régler la liberté de la presse et élabora le projet d'une *consulte d'État*, ou assemblée des notables. Une vaste union douanière qu'il méditait entre le saint-siége, la Toscane, et la Sardaigne, n'aboutit point. Plusieurs mesures également salutaires rencontrèrent des obstacles invincibles dans les anciens préjugés et l'obstination routinière des fonctionnaires. La popularité du pape commença à décliner. Son manifeste, ou *motu proprio* du 12 juillet, excita des démonstrations bruyantes, où l'enthousiasme ressemblait à une menace. A la suite d'un arrêté qui défendait ces démonstrations tumultueuses et de combinaisons rétrogrades qui déterminèrent l'armement spontané de la garde civique, le cardinal Gizzi donna sa démission, accusant le chef du pouvoir de faiblesse et de mobilité. Il fut remplacé par un de ses parents, le cardinal Ferretti.

Pie IX se trouvait déjà en présence d'une nouvelle complication, la guerre étrangère, qu'il eût bien voulu conjurer. Ni son peuple, ni les Autrichiens ne le lui permirent; le premier, cédant à cette passion de l'indépendance nationale, qui avait déjà tant de fois agité vainement l'Italie, prétendait forcer la main au pape; mais ce furent les autres qui prirent l'offensive en occupant Ferrare. Le nouveau ministre adressa une protestation énergique à l'Autriche, qui retira ses troupes. Libre de ce côté, il organisa le conseil et le sénat mu-

nicipal de Rome, conclut avec la Toscane et la Sardaigne cette union douanière qui avait manqué une première fois, et s'occupa de déterminer les attributions de la *consulte d'État*. Elle se réunit en novembre sous la présidence du cardinal Antonelli (voy. ce nom); mais le pape établit qu'elle n'avait d'autre droit que l'initiative. Elle demanda la liberté de la presse, la ligue italienne, l'émancipation des juifs, l'éloignement des jésuites. Pie IX, sans céder directement à ces exigences, constitua du moins son ministère d'après le système français, et y admit un certain nombre de laïcs. L'influence resta tout entière aux anciens conseillers conservateurs de Grégoire XVI, et, de jour en jour, la confiance réciproque diminua entre les Romains et leur pontife. Le parti modéré libéral, perdant toute son autorité, céda la place aux chefs révolutionnaires. Ceux-ci, excités par le succès de la révolution dans les autres États de l'Italie, encouragés par la révolution française de Février, par la démission du cardinal Ferretti, réclamèrent une constitution qui fut promise et promulguée le 14 mars 1848, sous le ministère du cardinal Antonelli, alors très-libéral. Elle faisait une large part au pouvoir ecclésiastique, et n'ouvrait les emplois qu'aux catholiques. Elle soumettait la presse à une censure sévère, et prêtait, sur beaucoup de points, à des interprétations arbitraires. Toutefois, c'était une constitution, et le peuple en fut content. Bientôt Pie IX dut encore céder sur la question de la guerre, et prendre part au mouvement d'indépendance qui avait déjà entraîné contre l'Autriche Venise et Milan. Il confia une armée de 17 000 hommes au général Durando, qui se dirigea vers le Pô, avec ordre de ne combattre qu'à la dernière extrémité : « Durando ne m'inquiète pas, » disait Pie IX. Il combattit pourtant et fut aussitôt désavoué par le pape; les ministres donnèrent leur démission.

L'agitation terrible que les chefs populaires, Cicervacchio, Sterbini et autres, excitèrent à Rome, pour protester contre cette conduite, détermina le pape à prendre pour ministre le philosophe libéral Mamiani (4 mai), et à écrire à l'empereur d'Autriche pour lui conseiller une renonciation volontaire à ses provinces d'Italie. Sur son refus, la guerre fut définitivement résolue, et Durando ouvertement autorisé. Mais le pape ne cessait de faire à son nouveau ministre une opposition qui ne pouvait toujours rester secrète. Cette mésintelligence empêcha Mamiani de lire son programme aux Chambres réunies en juin; jamais gouvernement constitutionnel ne parut moins comprendre son essence et ses lois. Mamiani finit par tomber sans avoir pu établir solidement, selon ses vues, la grande alliance nationale des divers États de la Péninsule. Quelques réformes administratives demeurèrent comme les seuls résultats de son ministère.

Le pape nomma, pour le remplacer, un cabinet provisoire, sous la présidence de M. Édouard Fabbri, qui, à son tour, céda la place (15 septembre) à M. Pellegrino Rossi. Cet homme d'État, ancien exilé, professeur de droit en France, ami intime de M. Guizot et des principaux doctrinaires, entreprit de faire régner dans Rome révolutionnaire le gouvernement constitutionnel. Dans ce but, il affecta de se tenir en dehors des partis. Le résultat de cette politique fut de le rendre, en deux mois, l'homme le plus impopulaire de toute l'Italie. Le 15 novembre, l'infortuné fut assassiné sur les marches de la Chambre des Députés. Une émeute éclata le lendemain, et imposa au pape le ministère Mamiani, Galetti, Sterbini. C'est alors que Pie IX se détermina à quitter Rome, et à demander asile au roi de Naples Ferdinand II. Retiré à Gaëte, il nomma deux fois, pour administrer en son nom, une commission exécutive qui refusa de gouverner en son absence, et il repoussa toutes les invitations qui lui furent faites de rentrer dans Rome. Quelque temps après, il protesta contre le gouvernement provisoire établi par la Chambre. Mamiani donna sa démission, et la Chambre elle-même se déclara dissoute, en convoquant le peuple au suffrage universel pour l'élection d'une Constituante. Cette assemblée nouvelle se réunit à Rome le 6 février 1849, et prononça, à la majorité de 143 voix contre 11, la déchéance du pape, avec garantie de son indépendance spirituelle, et proclama, comme forme du gouvernement romain, la république démocratique. Un comité exécutif, composé de trois membres, fut établi, et le ministère modifié dans le sens républicain. Le pape répondit à ces actes de vigueur, en faisant demander par le cardinal Antonelli le secours des quatre grandes puissances catholiques, la France, l'Autriche, l'Espagne et le royaume de Naples (18 février). Cependant, Mazzini, arrivé à Rome et nommé triumvir, faisait célébrer les cérémonies religieuses, en l'absence du pape, par l'aumônier d'un régiment, avec une pompe encore plus solennelle que de coutume.

Le pape n'hésita plus devant une restauration par le moyen des armes étrangères. En vain l'ambassadeur français, M. d'Harcourt, négocia-t-il sa réconciliation avec le parti constitutionnel romain; Mamiani et ses amis se déclarèrent impuissants à le rétablir. C'est alors que la France envoya une armée, afin de prévenir du moins l'Autriche, qui, selon l'expression du général Lamoricière, aurait fait à Rome une contre-révolution complète. L'intervention du diplomate français, M. de Lesseps, au milieu de la lutte, ne put empêcher le bombardement et la prise de Rome. La nouvelle constitution venait d'être promulguée par l'assemblée, lorsque le général Oudinot entra dans la ville. La réaction commença. Le pape, au lieu de rentrer immédiatement à Rome, y envoya d'abord trois commissaires, les cardinaux Della Genga, Vannicelli et Altieri, connus pour leurs opinions conservatrices, qui reprirent possession du pouvoir en son nom; ils témoignèrent une grande défiance contre les Français, organisèrent les représailles contre les citoyens, et établirent, en présence de nos troupes, une sorte d'inquisition.

Sur ces entrefaites, la lettre fameuse du président de la République au colonel Edgar Ney vint à propos rappeler au pape le caractère et les conditions de l'intervention française; amnistie générale, sécularisation de l'administration, Code Napoléon et gouvernement libéral. Le pape sembla se rendre à ces avertissements, promit, dans un *motu proprio*, du 19 septembre, une amnistie presque complète, ainsi qu'une réorganisation administrative et judiciaire, et rentra à Rome le 4 avril 1850. Le *motu proprio* fut à peu près éludé par le cardinal Antonelli, qui exerça, surtout dans les légations, une répression rigoureuse. Il introduisit des réformes dans les départements ministériels, établit un conseil d'État, et réorganisa l'administration des municipes.

Dans l'état actuel des choses, le conseil d'État est composé de prêtres et de laïcs; mais ces derniers n'ont jamais une influence proportionnée à leur nombre. Le gouvernement presque entier appartient au ministre secrétaire d'État qui ne peut être qu'un cardinal. Les municipes, que leur organisation présente fait rétrograder au delà de 1816, sont gouvernés par une magistrature spéciale nommée par le pape, et des conseillers municipaux, élus par diverses catégories d'électeurs. Les historiens contemporains qui ont

ugé dans ses résultats ce gouvernement nouveau, s'accordent à déplorer la situation des finances, du commerce et de l'industrie, la restauration des privilèges, et le maintien de beaucoup d'abus, surtout dans l'administration de la justice, la stagnation de l'éducation publique, l'absence de sécurité du pays, la compression qui règne sur toutes les manifestations de la pensée, enfin le mécontentement général entretenu par l'occupation permanente d'un corps d'armée autrichien et d'un corps d'armée français.

PIÉMONT (maison de). Voy. SARDAIGNE.

PIENEMAN (Nicolas), peintre hollandais, né à Amersfoort, en 1810, et fils du célèbre Guil.-Jean Pieneman, fut élève de son père, se livra comme lui à la peinture historique et se fixa à Amsterdam. Il a notamment exécuté : *la Mort d'Archimède*, *la Mort de Ruyter* (1835 et 1845); le *Portrait du roi Guillaume III*, commandé par la ville d'Amsterdam, et le *Portrait de J. G. Pieneman*, qui a paru, avec le précédent, à l'Exposition universelle de Paris, en 1855. M. N. Pieneman est chevalier du Lion néerlandais, de la Couronne de chêne, et honoré de diverses distinctions.

PIERCE (Franklin), homme d'État et général américain, ancien président des États-Unis, né à Hillsborough (État du New-Hampshire), le 23 novembre 1804, est fils du général Benjamin Pierce, qui, d'abord simple fermier, s'était fait estimer par ses vertus autant que par son courage pendant la guerre de l'indépendance, et qui, sous la présidence de John Adams, avait repoussé l'offre d'un commandement militaire pour n'avoir pas à combattre la France, c'est-à-dire un peuple ami et une république. A l'école du vieux démocrate, le jeune Franklin reçut de bonne heure une forte éducation morale, basée sur le travail et le devoir. A seize ans il fut envoyé au collége Bowdoin, à Brunswick (Maine), où il eut pour compagnons de classe le professeur Stowe, le romancier N. Hawthorne, etc. Une année il occupa ses vacances à tenir une école de village; ce qui n'a rien d'extraordinaire aux États-Unis, où beaucoup d'hommes éminents ont souvent préludé dans ces modestes fonctions d'instituteurs à l'apprentissage de la vie politique.

En 1824, M. Pierce, ayant choisi la carrière du barreau, alla étudier le droit à l'École de Northampton (Massachussets) et dans l'office du juge Parker, à Amherst. Reçu avocat en 1827, il commença à plaider à Hillsborough, sa ville natale, qui le choisit pour la représenter à la législature de l'État (1829-1832). Mûr pour la vie publique, malgré sa jeunesse, il se concilia par son sang-froid, sa fermeté, son aptitude aux affaires, sa vie probe et indépendante, l'estime générale, et fut chargé deux années de suite de diriger les débats parlementaires. En 1833, il fut envoyé au Congrès. Dans les comités comme à la tribune, il se fit remarquer par sa parole claire, juste, concise, ramenant toutes les discussions au respect des principes démocratiques et de la constitution. A son lit de mort, le président Jackson parla de son jeune ami Pierce avec un véritable enthousiasme; il vanta ses capacités et son pur patriotisme, ajoutant même que « les intérêts du pays seraient bien placés dans de telles mains. »

M. Pierce venait à peine d'atteindre l'âge légal lorsqu'il se vit porté à la dignité de membre du sénat des États-Unis (1847). Il s'opposa vivement, avec le parti démocratique, à l'élection de Henri Clay, candidat whig. En 1842, il se retira du sénat et en même temps de la vie politique pour se consacrer tout entier à l'éducation et à la fortune de ses jeunes enfants. Il avait épousé, en 1834, la fille d'un pauvre ministre protestant, et son père, qui venait de mourir, ne lui avait laissé qu'un médiocre héritage. Il se transporta à Concordia, dans le New-Hampshire, et reprit l'exercice de sa profession d'avocat. Sa réputation d'orateur et de juriste s'était agrandie depuis son passage aux affaires. Il refusa alors de rentrer au sénat et d'occuper la plus haute magistrature judiciaire d'Amérique, la charge d'attorney général, que lui avait offerte le président Polk, nouvellement élu. Mais, lors de la déclaration de guerre au Mexique (1847), le pays ayant fait appel au courage des citoyens, M. Pierce n'hésita point à quitter sa famille et sa profession pour s'enrôler volontairement dans une compagnie formée à Concordia. Au bout de quelque temps il fut nommé colonel à l'élection, et devint brigadier général après l'affaire de Vera-Cruz. Il déploya dans cette campagne une intrépidité et un coup d'œil extraordinaires. Blessé grièvement au genou, à la bataille de Contrera, il ne voulut prendre aucun repos et persista, malgré les instances réitérées du général en chef Scott, à rester à son poste de combat, « afin, disait-il, de conduire au feu sa brigade, ainsi que c'était son devoir. » Il dut à cette rude guerre contre Santa-Anna une grande popularité. Tous les volontaires, reconnaissants des preuves de sympathie et de prévoyance qu'il ne cessait de leur donner, avaient pour lui une affection enthousiaste. Au retour du Mexique le général Pierce revint simplement prendre sa place au barreau de Concordia, où il eut de fréquentes occasions de se distinguer, notamment au sujet des évasions d'esclaves fugitifs et des questions religieuses.

En 1850, lors de la révision de la constitution du New-Hampshire, M. Pierce fut nommé président de l'assemblée démocratique chargée de ce travail. Deux ans plus tard il fut appelé à un plus grand honneur. Porté comme candidat à la présidence des États-Unis par les démocrates, il refusa d'abord et fit rayer son nom de la liste des candidats de ce parti, entre lesquels eut à se prononcer l'assemblée démocratique de Baltimore. Mais l'impossibilité de se réunir sur aucun des autres noms, après environ quarante scrutins de ballottage, fit revenir au sien, qui fut accepté promptement par l'immense majorité de l'assemblée. Le parti whig ou aristocratique lui opposa celui du général Scott, qui l'avait eu sous ses ordres dans la guerre du Mexique; mais M. Pierce, appuyé vivement dans tous les États, l'emporta avec une majorité qui rappelait celle des Monroë et des Jackson (novembre 1852). Peu de temps auparavant son fils avait péri victime d'un accident de chemin de fer. Le général Pierce prit possession du gouvernement le 4 mars 1853, et choisit pour ministres MM. Marcy, Gathie, Jefferson Davis, Dobbins, Mac Clelland, J. Campbell et Caleb Cushing (voy. ces divers noms).

La nomination du président Pierce inspira des espérances au parti démocratique dans tous les pays. Il s'efforça de rassurer les gouvernements par la modération de son langage, dans son premier manifeste; mais le choix de ses agents diplomatiques parut témoigner du désir de profiter de tous les dissentiments, sinon d'en faire naître. Son administration, dont les actes appartiennent à l'histoire générale de son pays, fut signalée, à l'extérieur, par des démêlés avec presque tous les pays; avec le Mexique, au sujet des frontières; avec l'Espagne, au sujet de Cuba; avec l'Angleterre, au sujet du traité Clayton-Bulwer; avec le Danemark, au sujet du péage du Sund; avec tout l'ancien monde, au sujet des prétentions de la doctrine de Monroë; puis par des expéditions en Chine; par le libre accès de deux

ports du Japon, etc.; au dedans, par le développement extraordinaire de la secte des Mormons qui se firent annexer à l'Union comme territoire (voy. BRIGHAM); par la transformation de plusieurs États par les entreprises des flibustiers; par le désaveu solennel des efforts du parti abolitionniste, comme attentatoires aux conditions essentielles de la constitution fédérale, etc.

Mais, malgré tous les sacrifices à une politique éminemment américaine, le général Pierce vit, en 1856, sa candidature à la présidence écartée par le parti démocratique, qui adopta et fit triompher celle de M. Buchanan (voy. ce nom). Il remit ses pouvoirs à son successeur au commencement de février 1857.

PIERER (Victor et Eugène), éditeurs allemands, dirigent actuellement l'importante maison fondée au commencement de ce siècle par leur grand-père Jean-Frédéric Pierer, mort en 1832. Leur père, Henri-Auguste Pierer, s'est fait connaître par la publication du *Dictionnaire encyclopédique* (Encyklopaedisches Wœrterbuch; Altenbourg, 1824-1836, 26 vol.; 2e édit., entièrement refondue, 1840-1846, 34 vol.), qui réunit aux matières ordinaires de toute encyclopédie la biographie universelle. MM. Victor et Eugène Pierer viennent d'en faire paraître eux-mêmes une nouvelle édition sous le titre de *Lexique universel* (Universal-Lexicon; Altenbourg, 1851-1854, 34 vol.). Ils l'ont complétée par un *Supplément* en 6 volumes (Altenbourg, 1851-1854), qui est lui-même suivi de *Compléments nouveaux* (Neueste Ergaenzungen; Altenbourg, 1855 et suiv., 12 livraisons), destinés à tenir au courant des événements leur publication et toutes les publications analogues.

PIÉRON (Charles-Philippe-René), magistrat français, ancien député et représentant du peuple, né à Arras, le 27 février 1793, fit ses classes aux colléges d'Amiens et de Lille, et son droit à Paris. Reçu avocat, en 1821, il entra, l'année suivante, dans la magistrature, comme conseiller auditeur à la Cour royale de Douai. En 1828, il fut nommé substitut du procureur général. Après la révolution de Juillet, il obtint, en 1833, un siége de conseiller à la même cour. En 1834, il fut envoyé à la Chambre des Députés par l'arrondissement de Saint-Pol, et prit sur les bancs de l'extrême gauche la place laissée vacante par la mort de son beau-père, M. Degouves-de-Nunques. Jusqu'à la révolution de Février, comme député et comme membre du conseil général du Pas-de-Calais, il fit partie de l'opposition dynastique et suivit pour guide M. Odilon Barrot. Dans la dernière législature du règne de Louis-Philippe, il fut le seul député du Pas-de-Calais qui combattit la politique du ministère, et il présida même le banquet réformiste d'Annezin.

Après la proclamation de la République, il fut nommé, le 25 février 1848, conseiller à la Cour d'appel de Paris. Choisi par les délégués de tous les cantons du Pas-de-Calais pour candidat à l'Assemblée constituante, il fut élu le premier de la liste, par 130 207 voix, c'est-à-dire par la presque unanimité des suffrages. Membre du comité de la justice, il vota ordinairement avec la fraction républicaine de la majorité. Après l'élection du 10 décembre, il soutint, non sans réserve, le ministère présidé par M. Odilon Barrot, s'associa au vote de défiance contre les pouvoirs exceptionnels du général Changarnier, et désapprouva la direction donnée à l'expédition de Rome. Non réélu à la Législative, il reprit ses fonctions à la Cour d'appel de Paris. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

PIERPONT (John), poëte américain, né à Litchfield (Connecticut), le 6 avril 1785, fit ses études au collége d'Yale, passa quatre années comme précepteur dans une famille de la Caroline du Sud, étudia ensuite le droit, se fit tour à tour homme de loi et commerçant, et, tout en se livrant à cette dernière profession à Boston et à Baltimore, composa un premier volume de poésies, *Airs of Palestine* (Baltimore 1816; 3e édit., 1817). Le succès de son livre lui fit quitter le commerce et, en 1819, il fut ordonné ministre d'une église unitairienne de Boston. Il a fait, de 1835 à 1836, un voyage en Europe. En 1840, il a paru une édition choisie de ses poésies, parmi lesque les certaines pièces de circonstance et autres morceaux détachés sont plus estimés que ses compositions de longue haleine.

PIERQUIN [DE GEMBLOUX] (Claude-Charles), médecin français, né à Bruxelles, le 26 décembre 1798, est fils d'un intendant militaire. D'abord attaché au collége de Valence, il se livra ensuite à l'étude de la médecine à Montpellier, y fut reçu docteur et vint exercer son art à Paris. Après avoir pris part à la révolution de Juillet, il fut réintégré dans l'Université en qualité d'inspecteur de l'Académie de Grenoble (1830), d'où il passa, en 1838, à l'Académie de Bourges. En 1849, il reçut la croix d'honneur et se retira de l'enseignement.

Membre d'une quarantaine de corps savants et correspondant du ministère de l'instruction publique, M. Pierquin a porté son activité sur les sujets les plus opposés, et le nombre de ses écrits de toute sorte s'élève au moins à cent cinquante, insérés la plupart dans les recueils périodiques ou académiques; ils embrassent tour à tour l'histoire, la biographie, l'archéologie, la numismatique, la philologie, la littérature et toutes les branches de la médecine. Voici quelques-uns de ceux qui paraissent le plus dignes d'être cités : *Réflexions sur les maladies du sommeil* (1829); *Traité de la folie des animaux* (1835; 2e édit., 1839, 2 vol. in-8), un de ses ouvrages les plus estimés; *du Choléra épidémique* (1832); et parmi ses travaux de littérature générale : *Poésies nouvelles* (1828, in-18); *Poëmes et poésies* (1829); *les Livres saints* (1835), poëme; *Antiquités de Gap* (1837, in-8); *Histoire de La Châtre* (1820, in-8); *Histoire monétaire et philologique du Berri* (1840, t. I, in 4), qui n'a pas été continuée; *Histoire de Jeanne de Valois* (1840, in-4); *Histoire littéraire et bibliographique des patois* (1841, in-8), reproduite dans l'*Histoire du Midi*, de M. Mary-Lafon; *Paléographie gauloise* (1841, in-8); *Pensées et maximes* (1844, in-8); *Recherches sur le langage des bêtes* (1844, in-8); *Fluretas nouveletas* (1845, in-12), poésies patoises en dialecte de Montpellier; *Radicologie de la langue française* (1845, in-8), etc. En outre, il a collaboré activement à une foule de publications et de recueils, notamment à la *Biographie universelle*, à la *Biographie des Contemporains* de Rabbe, etc.

PIERRON (Pierre-Alexis), helléniste français, né le 17 juillet 1814, à Champlitte (Haute-Saône), fit ses classes aux colléges de Langres et de Dijon et entra en 1834 à l'École normale. Agrégé des classes supérieures des lettres en 1837, il professa dans divers colléges et en dernier lieu à celui de Saint-Louis à Paris. Il était maître surveillant à l'École normale lorsqu'il se fit remarquer par la publication de la première traduction en français de la *Métaphysique* d'Aristote (1840, 2 vol. in-8), en collaboration avec M. Zévort. L'année suivante, il donna la traduction du *Théâtre d'Eschyle* (1841, in-12, plus. édit.), qui

fut couronnée par l'Académie française. Nous citerons parmi ses autres traductions, celles des *Pensées* de Marc-Aurèle (1843, in-12); des *Vies des hommes illustres* de Plutarque (1843, 2 vol. in-12). Il a aussi revu la traduction des *Traités de morale* de Plutarque par Ricard (1847).

M. Pierron a publié, en outre, dans la collection de l'*Histoire universelle* de M. Duruy, deux livres estimés : l'*Histoire de la littérature grecque* (1850, in-12); et l'*Histoire de la littérature romaine* (1852, in-12; 2ᵉ édit., 1857).

PIERRON (Eugène), artiste dramatique français, né à Mesy, près Meulan, le 2 mai 1819, débuta au théâtre de Saint-Germain en Laye, vers la fin de 1837, vint en 1840 à Paris, joua un an sur la scène du Panthéon, et entra en 1842 à l'Odéon, où il montra de l'originalité. De là il passa en 1846 au Vaudeville et en 1849 au Théâtre-Historique; il y figura avec succès dans les drames du *Chevalier d'Harmental* et de *la Guerre des Femmes*. En 1851 il est rentré à l'Odéon, où il est encore revenu en 1857, après avoir paru de 1851 à 1856 à la Gaîté, notamment dans *Henri III*. Il est, depuis mars 1858, régisseur général de l'Odéon.

Acteur et auteur à la fois, M. Pierron a écrit plusieurs vaudevilles, entre autres, *Aline Patin* (1847), la comédie, *Livre III, chapitre Iᵉʳ* (1851), en collaboration avec M. Laferrière; et une notice enthousiaste intitulée : *Virginie Déjazet* (1856). Secrétaire-rapporteur de l'Association des artistes dramatiques, depuis 1854, il a vivement soutenu, de 1854 à 1856, la révision des statuts, et a reçu, en 1857, une médaille d'honneur, en or, de première classe.

PIÉTRI (Pierre-Marie), homme politique français, sénateur, né vers 1810, à Sartène (Corse), étudia le droit à la Faculté d'Aix, et y fut reçu avocat. Venu à Paris en 1831, il se fit inscrire au barreau de la Cour royale, et travailla quelque temps dans le cabinet de M. Crémieux. A cette époque de passions ardentes, il se distingua par la vivacité de ses opinions républicaines, fit partie de la Société des Droits de l'homme, combattit en juin 1832 et signa la protestation de M. Ledru-Rollin contre l'état de siége. Comme il le rappela dans sa profession de foi du 27 mars 1848, il resta dix-huit ans sur la brèche, et n'hésita pas à s'associer au mouvement populaire qui renversa la monarchie. Nommé par le gouvernement provisoire commissaire général en Corse, il demanda à tous les patriotes d'adopter sa candidature, en faisant par là un acte d'adhésion sans réserve à la République.

Élu représentant du peuple à la Constituante, le troisième sur une liste de six élus, parmi lesquels figuraient trois Bonaparte, M. Piétri fit partie du comité de l'intérieur, prit place dans les rangs de la gauche et jusqu'au milieu du mois d'octobre, vota avec le parti démocratique le plus avancé, contre les différentes poursuites dirigées contre MM. Louis Blanc et Caussidière, contre le rétablissement de la contrainte par corps, contre le maintien de l'état de siége, pour le décret sur les heures de travail, pour l'impôt progressif, contre les deux Chambres, pour l'amendement Grévy (voy. ce nom) qui supprimait la présidence, etc. Mais du moment où la candidature de Louis-Napoléon fut posée dans le pays, il la défendit devant l'Assemblée contre les violences de la gauche, et se rallia à ce qu'on appelait déjà le parti de l'ordre, avec lequel il vota la proposition Rateau (voy. ce nom), la suppression des clubs et l'expédition d'Italie. Attaché de plus en plus étroitement à la politique de l'Élysée, il ne siégea point à la Législative, et administra tour à tour les préfectures de l'Ariége (1849), du Doubs et de la Haute-Garonne (1851). Après le coup d'État il vint à Paris remplacer comme préfet de police M. Maupas qui devenait chef du ministère de la police nouvellement créé, et réussit au milieu des complications et des conflits sans nombre elevés entre les administrations rivales, à se maintenir à son poste jusqu'au commencement de 1858. Le 9 juin 1857 il a été créé sénateur. Nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1851, il est grand officier depuis le 17 juin 1856.

PIÉTRI (Jean-Marie-François), officier et administrateur français, né à Sartène (Corse), le 20 octobre 1789, s'engagea comme volontaire dans la légion corse (an XII), fit la seconde campagne d'Italie et, de 1806 à 1811, fut attaché à l'armée de Naples. Pendant la guerre de Russie, il fut nommé capitaine (1812), et chef de bataillon dans les Cent-Jours. Licencié après Waterloo, il ne rentra au service qu'en 1818 avec le grade de capitaine seulement. Après avoir pris une brillante part à l'expédition d'Alger, il obtint en 1836 d'être réintégré dans le grade supérieur, et fut promu lieutenant-colonel d'infanterie légère le 2 janvier 1844. En 1847, il donna sa démission et fut nommé dans les derniers jours de février 1848 à la sous-préfecture de Sartène, où il a été maintenu jusqu'à ce jour.

PIGAL (Edme-Léon), peintre français, né à Paris, en 1794, se fit d'abord connaître par des lithographies et des caricatures, cultiva ensuite la peinture et l'aquarelle et débuta au salon de 1827. Nous citerons de lui : *le Ménage du vieux garçon*, *l'Orgie*, *le Retour du cabaret*, *les Époux en brouille*, *l'Arracheur de dents*, *le Charlatan*, *la Toilette en plein vent*, *le Coup d'éponge*, *le Disciple de saint Crépin*, *le Propriétaire*, *les Étrennes*, *Paillasse*, *les Gouapeurs*, *les Musiciens ambulants*, commandé par le ministère de l'intérieur; *Jeune fille mourante* (1834); *l'Enfance du Sauveur*, plusieurs *Vierges*, une *Sainte-Famille*, et un *Épisode de la vie du Poussin*, tous deux commandés par le ministère de l'intérieur (1827-1853); divers *portraits*, de nombreuses aquarelles, etc. Il a envoyé à l'Exposition universelle de 1855 *le Chapeau de Sainte-Hélène* (musée des souverains), et *le Passe-port*, au salon de 1857. M. Pigal a obtenu une 3ᵉ médaille en 1844.

PIGEON (Victor), ancien représentant du peuple français, né à Palaiseau (Seine-et-Oise), le 18 juillet 1816, fit ses études à Paris, entra, en 1836, à l'École polytechnique, et, en 1838, à l'École d'application de Metz. Nommé sous-lieutenant d'artillerie, il donna sa démission en 1839, s'occupa spécialement de questions agricoles, et se mêla aux luttes de l'opposition libérale contre le ministère Guizot. En 1848, sa candidature à la Constituante fut adoptée par tous les partis, et il fut élu, le premier des représentants de Seine-et-Oise, par 75 290 voix. Membre du comité de l'agriculture et du crédit foncier, il vota ordinairement avec le parti démocratique modéré. Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la droite, soutint le ministère présidé par M. Odilon Barrot, admit la proposition Rateau et approuva l'expédition de Rome. Réélu, le sixième, à l'Assemblée législative, il fit partie de la majorité monarchique; mais son éloignement pour la politique de l'Élysée le rattacha à la Constitution. Après le coup d'État du 2 décembre, il s'abstint de prendre part aux affaires publiques.

PIGEORY (Félix), architecte français, né vers 1815, a fait ses études au collège Bourbon. Parmi ses travaux, nous citerons la restauration de l'église de Saint-Florentin (Yonne); un *Mémoire* relatif à la translation de la bibliothèque Sainte-Geneviève à l'Odéon (1843); un *Projet* de halles centrales (1851). Depuis 1850, il est rédacteur en chef de la *Revue des beaux-arts*, qu'il a fondée. Il est encore auteur des ouvrages suivants : *les Monuments de Paris* (1847-1848, in-8, pl.), histoire de l'architecture civile et religieuse sous le règne de Louis Philippe; *les Pèlerins d'Orient* (1854, broch. in-18).

PIGNEROLLE (Charles-Marcel DE), peintre français né vers 1815, à Angers, étudia sous M. Léon Cogniet et adopta le genre historique. Parmi ses productions, qui sont assez rares, nous citerons : *le Pèlerinage à Lorette* (1848); *une Gondole vénitienne* (1850); *une Scène d'inondation dans la campagne romaine* (1855), et une série d'*Études*, faites pendant un séjour prolongé en Italie. Il a obtenu deux secondes médailles, en 1848 et 1855.

PIGOROFF (Nicolas), médecin russe, né vers 1810, est docteur en médecine, chirurgien en chef d'un hôpital militaire à Saint-Pétersbourg, professeur à l'Académie médico-chirurgicale, chef des travaux anatomiques, membre de l'Académie des sciences et conseiller d'État. Il a publié à l'imprimerie française de Saint-Pétersbourg des *Recherches pratiques et physiologiques sur l'éthérisation* (1847, in-8, figures): *Anatomie pathologique du choléra-morbus* (1849, in-fol., planches coloriées); *Rapport médical d'un voyage au Caucase* (1849, gr. in-4, avec un atlas de 4 pl. lith. gr. in-fol.), contenant la statistique comparative des amputations et des recherches expérimentales sur les blessures d'armes à feu, ainsi que l'exposition détaillée des résultats de l'anesthésiation, obtenus sur le champ de bataille et dans différents hôpitaux de Russie.

PIKE (Albert), poëte américain, né à Boston, le 29 décembre 1809, commença au collége de Harvard des études que le manque de ressources le força d'interrompre et fut maître d'école en différents endroits. En 1834, il partit pour l'Ouest, parcourut les contrées sauvages voisines des montagnes Rocheuses et devint, en 1834, propriétaire d'un journal à Little-Rock (Arkansas). En 1836, il essaya de la pratique du droit, puis servit avec distinction, en qualité de volontaire, dans la guerre du Mexique et devint l'un des principaux hommes publics du sud-ouest.

On a de lui un récit en prose de ses voyages et de ses aventures (Boston, in-12), et des *Poésies*, la plupart descriptives ou lyriques, qui, malgré les sévérités d'un critique français, paraissent se distinguer par une certaine chaleur. Il en a paru, sous le titre de *Nugæ* (1854, in-12), un recueil assez complet.

PILETTE (Égide-Armand-Désiré), journaliste français, né le 11 juillet 1817, à Saint-Amand (Nord), était encore étudiant en droit lorsqu'il fit paraître *les Stigmates* (1835), écrit violent dont presque tous les exemplaires furent détruits par son père. Inscrit, peu de temps après, au tableau des avocats de la Cour royale de Paris, il devint l'un des agents les plus actifs du parti républicain, fonda en 1845, avec M. Louis Blanc, la revue mensuelle *les Écoles*, et passa, en 1846, à *la Réforme*. Lors de la révolution de Février, il fut nommé commissaire général du département du Nord, vit échouer sa candidature à l'Assemblée constituante et fut, avec son collègue, M. Delescluze, un des principaux rédacteurs de *la Révolution démocratique et sociale* (1848), supprimée, le 13 juin 1849, pour s'être associée à l'appel aux armes. Éloigné de France, après le coup d'État de 1851, il se réfugia en Belgique.

PILLET (Raymond-François-Léon), littérateur et administrateur français, né à Paris, le 6 décembre 1803, fit ses classes au lycée Napoleon (Henri IV), puis son droit, et passa quelques années dans une étude d'avoué. En 1827, à la formation du *Nouveau Journal de Paris*, il fut chargé des feuilletons dramatiques de cette feuille, d'abord littéraire, qu'il transforma, lors de la suppression du privilége des grands journaux, en organe politique, dont il devint rédacteur en chef et gérant responsable. Il soutint alors la cause libérale, subit plusieurs condamnations et signa, en juillet 1830, la protestation des journalistes; pendant les journées des 26, 27 et 28, son journal parut jusqu'à trois fois en vingt-quatre heures.

En juillet 1831, le *Journal de Paris*, cédé à une nouvelle société, étant devenu une feuille ministérielle, M. Léon Pillet y défendit la politique du 13 mars. L'année suivante, il remplit auprès du duc d'Orléans, au siége d'Anvers, les fonctions d'officier d'ordonnance. Il obtint successivement la décoration (juillet 1832), le titre de maître des requêtes en service extraordinaire (1834), et celui de commissaire royal près le théâtre de l'Opéra (1838). Ayant vendu ensuite son journal, il devint, en mai 1840, associé, comme directeur de ce théâtre, à M. Duponchel, qui le laissa seul au bout de dix-huit mois. L'administration de M. Léon Pillet fut longue et active; mais ses dix années de toute-puissance directoriale, signalées par l'influence prédominante de l'actrice qui entraîna sa chute, n'eurent pas pour résultat de l'enrichir. Il eut à soutenir de nombreux procès contre divers artistes : MM. Duprez, Baroilhet, Gardoni, MMmes Elssler, Dupont, etc., écrivit des *Lettres* et des *Mémoires*, en réponse à une foule d'attaques, refit lui-même des librettos d'opéras, monta, reçut ou fit jouer un grand nombre de pièces, dont la plupart furent des succès : *la Juive*, *les Huguenots*, *le Philtre*, *la Camarilla*, *Don Sébastien*, *Robert le-Diable*, *Guido et Ginevra*, *le Drapier*, *Gustave III*, *la Reine de Chypre*, *la Favorite*, etc.; et enfin *Robert Bruce*, dont la bruyante première représentation (1er mai 1847) rompit du même coup l'engagement de Mme Stoltz et le privilége de M. Pillet. Il le résigna, le mois suivant, entre les mains de MM. Duponchel et Roqueplan et dut recommencer sa carrière. Deux ans après, il reçut le titre de consul de France à Nice.

On a de lui, à part les travaux déjà indiqués : *l'Obstiné ou les Bretons* (1837), vaudeville en un acte, sous le nom de *Renaud*; *la Liste de mes maîtresses*, *un Mari du bon temps*, *le Cabaret de la veuve*, *la Mazurka* ou *les Clarinettes et les marionnettes*, vaudevilles en un acte, avec différents collaborateurs (1838-1844); *la Vendetta*, opéra en trois actes (1839); *de la Situation actuelle des théâtres royaux, et notamment de celle de l'Académie de musique* (1844, in-4), etc.

PILLET-WILL (Michel-Frédéric, comte), banquier français, né à Montmélian (Savoie), le 26 août 1781, appartient, par sa mère, à la famille du chancelier d'Aguesseau. Établi, sous l'Empire, à Paris, où il fut d'abord négociant, puis banquier, il occupa dans l'administration un grand nombre de fonctions gratuites, comme celles de juge au tribunal de commerce (1817), de membre du con-

seil supérieur de santé (1831), etc. En 1818, il a été, avec Benjamin Delessert, un des fondateurs de la Caisse d'épargne, et il figure encore au nombre des directeurs de cet établissement. Il est aussi régent de la Banque de France depuis 1828. Membre de l'Académie royale de Turin, il y a fondé quatre grands prix de chimie, de physique, de mathematiques et d'astronomie. M. Pillet-Will est commandeur de la Légion d'honneur depuis le 4 février 1843.

On a de lui : *Rapport au conseil général du commerce sur les jurandes et maîtrises* (1821); *Examen analytique de l'usine de Decazeville* (1832, in-4) : *de la Dépense et du produit des canaux et des chemins de fer* (1837, 2 vol. in-4); et divers opuscules sur des matières de finances.

PILLIARD (Jacques), peintre français, né à Vienne, vers 1815, étudia à Paris sous Victor Orcel et partit ensuite pour l'Italie. Il a presque constamment résidé à Rome, où il est encore, et traité un grand nombre de sujets religieux. On a vu de lui aux salons, depuis ses débuts, en 1841 : *l'Éducation de la Vierge*, *la Mort de Rachel*, *l'Évanouissement de la Vierge* (1842-43) : *Jésus chez Marthe et Marie* (1844); *la Résurrection de la fille du chef de la synagogue* (1845-48) : *Saint Jean reconduisant la Vierge* (1849); *le Martyre de saint André et son apothéose* (1853); *le Martyre de saint Hippolyte* (1857), etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1843, et deux secondes, en 1844 et 1848.

PILLON (Alexandre-Jean-Baptiste-Adrien), helléniste français, né à Amiens (Somme), le 5 octobre 1792, conservateur adjoint à la Bibliothèque impériale, a publié en 1825 un *Nouveau choix de pensées de Platon, ou Cours de métaphysique et de morale* (texte grec, suivi de notes), dont il donna l'année suivante une traduction. En 1838, il composa, avec M. Vendel-Heyl, un *Dictionnaire grec-français*, d'après le *Thesaurus* d'Estienne, œuvre importante rééditée en 1855. On a encore de lui : des annotations de classiques grecs; *Conciones historiæ græcæ* (texte grec avec notes, 1840, in-12) : *Synonymes grecs* (1847, in-8), ouvrage auquel l'Académie a décerné, en 1847, le prix Volney. Il est chevalier de la Légion d'honneur depuis le 25 avril 1847.

M. Pillon a écrit en outre quelques pièces reçues au Théâtre-Français et à l'Odéon, et une épître en vers : *Plaintes de la Bibliothèque nationale au peuple français et à ses représentants* (1848, in-8). Il a collaboré au *Bulletin* de Férussac, à l'*Encyclopédie des gens du monde*, à celle du *XIXe siècle*, à l'*Histoire des villes de France*, etc.

PILLOT (Gabriel-Maximilien-Louis), magistrat français, né à Avesnes (Nord), le 21 mai 1801, étudia le droit à Paris, fut reçu en 1820 avocat au barreau de sa ville natale, où il devint, en 1830, procureur du roi. Substitut du procureur général à la Cour royale de Douai en 1832, il y fut nommé, en 1838, conseiller. Il est, depuis 1834, président de chambre à la Cour impériale de Colmar. Comme président de la commission de surveillance de l'École normale primaire du Bas-Rhin, il a été nommé officier d'académie. Il est correspondant de la Société centrale d'agriculture, sciences et arts de Douai.

On a de lui : *Histoire du parlement de Flandre* (Douai, 1849, 2 vol. in-8); *Documents sur l'université de Douai*, de 1699 à 1704, *extraits des Mémoires inédits de Monnier de Richardin* (Ibid., 1850, in-8); *Esquisse sur les requêtes du palais du parlement de Paris* (Rouen, 1844, in-8), extraite de la *Revue de Rouen et de la Normandie*.

PILOT (Jean-Joseph-Antoine), archéologue français, né à Alexandrie (Piémont), en 1806, d'une famille française de Lorraine, s'est établi à Grenoble, dont il a pris l'histoire, les antiquités et les monuments pour sujet spécial de ses études. Outre un certain nombre de notices insérées dans l'*Album du Dauphiné* et une *Statistique complète du département de l'Isère*, dans *la France* de M. Loriol (1834, in-8), il a publié : *Histoire de Grenoble et de ses environs* (Grenoble, 1829, in-8) : *Recherches sur les antiquités dauphinoises* (Ibid., 1833, 2 vol. in-8); *Lettre à M. Berriat* sur l'indication des maisons où sont nés Vocanson (*sic*), Mably, Condillac, Mounier et Barnave (1836, in-8) : *Coup d'œil sur le Dauphiné au Xe siècle* (1838, in-8) : *Éphémérides du Dauphiné* (1839); *Usages, fêtes et coutumes existant ou ayant existé en Dauphiné* (1841) : *Précis statistique des antiquités du département de l'Isère* (Vienne, in-8) : *Annuaire statistique de la Cour royale de Grenoble et du département de l'Isère* (Grenoble, 1844 et suiv., in-12); et des *Notices* sur des églises du même pays (1851-1852, in-8), etc.

PILS (Adrien-Auguste-Isidore), peintre français, né à Paris, le 19 juillet 1813, suivit l'atelier de M. Picot et les cours de l'École des beaux-arts, où il remporta le grand prix de Rome, au concours de 1838, sur ce sujet : *Saint Pierre guérissant les boiteux à la porte du temple*. A son retour, il débuta par des tableaux religieux au salon de 1846, exécuta ensuite plusieurs voyages et surtout celui d'Orient, en 1854, pendant la guerre de Crimée, à laquelle il a emprunté le sujet de ses meilleurs tableaux. Il faut citer de cet artiste : *le Christ prêchant dans la barque de Simon* (1846); *la Mort de sainte Madeleine*, acquis par le ministère de l'intérieur (1847); *le Passage de la Bérézina*, *Bacchantes et Satyres* (1848); *Rouget de l'Isle chantant pour la première fois la Marseillaise*, *la Gondole* (1849); *la Mort d'une sœur de charité*, *un Renard* (1850) ; *les Athéniens esclaves à Syracuse* (1852); *la Prière à l'hospice* (1853); *une Tranchée devant Sébastopol*, à l'Exposition universelle de 1855; *le Débarquement de l'armée française en Crimée*, un des grands succès du salon de 1857; des aquarelles militaires, etc. M. Isidore Pils a obtenu une 2e médaille en 1846, une de seconde classe à l'Exposition universelle, une 1re médaille et la décoration en 1857.

PIN (Elzéar), poëte français, ancien représentant du peuple, né à Apt (Vaucluse), le 9 août 1813, s'occupa de bonne heure de littérature, et spécialement de poésie. Collaborateur du *Vert-Vert*, du *Corsaire*, du *Messager de Vaucluse*, de la *Revue Aptésienne*, du *Mercure aptésien*, etc., il publia un volume de *Poëmes et sonnets* (Paris, 1839, in-8), qui attira sur lui l'attention publique. En même temps, il se livrait aux travaux agricoles, et se jetait dans la politique. Il prit part aux luttes du parti radical contre le gouvernement de Louis-Philippe. Après la révolution de Février, le gouvernement provisoire le nomma sous-commissaire dans le département de Vaucluse, où il fut élu représentant du peuple, le quatrième sur six par 30000 voix. Il entra au comité de l'agriculture et du crédit foncier, et prouva sa compétence dans l'examen des questions qui lui étaient soumises, par la publication d'un *Projet de ferme régionale et essai d'endiguement de la Durance à Villelaure* (1848, in-8). Il vota ordinairement avec l'extrême gauche et après l'élection du 10 décembre, fit une très-vive opposition à la politique de l'Élysée. Sa candidature échoua aux élections de la Législative; mais il

continua de lutter dans le département de Vaucluse contre les partis hostiles à la République. Après le coup d'État du 2 décembre, il fut expulsé du territoire français, chercha un asile dans les États sardes, et consacra à la littérature les loisirs de son exil. On annonce de lui la publication d'un nouveau recueil de poésies.

PINARD (Oscar-Marie), magistrat français, né à Auxerre, en 1801, étudia le droit à Paris, se fit inscrire au barreau de la Cour royale, où il prit une place distinguée, et devint membre du conseil de l'ordre. Nommé, en 1848, successivement avocat général et procureur de la République à Paris, il devint conseiller de la Cour d'appel l'année suivante. Il a été nommé depuis chevalier de la Légion d'honneur. Il a publié, sous ce titre : *le Barreau de Paris* (1845, in-8), une suite d'études sur les principaux avocats français contemporains, et *l'Histoire à l'audience*, 1840-1848 (1848, in-8). Il s'est aussi fait remarquer par une collaboration aux journaux et recueils de jurisprudence.

PINGEL (Christian), naturaliste danois, né en 1793, à Copenhague, est un des premiers qui aient fait des recherches sur la géologie du Danemark. Après avoir étudié le droit, il se rendit en Allemagne (1814 à 1820), où il ne s'occupa que de philosophie et de sciences naturelles. Il parcourut les États scandinaves en 1820 et fit, aux frais de l'Académie des sciences de Danemark, dont il devint membre en 1842, un voyage au Groenland (1828-29). L'histoire, les antiquités et l'histoire naturelle de ce pays, font le sujet d'un grand nombre de mémoires qu'il a publiés dans les *Transactions* (Handlingar, t. X) de l'Académie des sciences, dans les *Monuments historiques du Groenland* (t. III), et dans les plus savants recueils du Nord.

PINGRET (Joseph-Arnould), sculpteur et graveur en médailles, né de parents français, à Bruxelles, en 1798, vint de bonne heure à Paris, étudia sous Bosio, s'exerça en même temps à la gravure en médailles sous Armand Lenglet, et débuta au salon de 1824, par un cadre de médailles, jointes à quelques *Esquisses allégoriques*. Il a exposé depuis : *la Séparation d'Héloïse et d'Abeilard* (1839) ; *Mme Pingret*, buste ; *l'Horticulture*, *le chancelier l'Hospital*, *le docteur Bourgelot* ; *Mlle Rachel* (1848). Il a terminé en 1853, dans un grand module, la médaille de *Colonisation de l'Algérie*, commandée par le ministère d'État, et exposée en 1853 et 1855.

PIOBERT (Guillaume), général et mathématicien français, membre de l'Institut, né en 1793, fut reçu, en 1813, à l'École polytechnique; il en sortit comme sous-lieutenant d'artillerie et se distingua bientôt par ses travaux de mécanique appliquée à l'art de la guerre. Professeur d'artillerie à l'École de Metz, il fut élu, en 1840, membre de l'Académie des sciences (section de mécanique), en remplacement de Prony. Il est, depuis mars 1851, commandeur de la Légion d'honneur.

On doit à M. Piobert d'importants mémoires, insérés dans les *Comptes rendus* des séances de l'Académie, entre autres : *Théorie des effets de la poudre* (1835); *sur la Pénétration des projectiles et sur la rupture des solides par le choc*, avec M. Morin (1836); *Influence de la rotation des mobiles sur leur mouvement de translation dans les milieux résistants* (1837); *sur les Moulins employés en Algérie et qui sont mus par une roue hydraulique à axe vertical* (1840); *sur un Perfectionnement des moyens de transport* (1841 et 1842); *sur les Dangers que présentent les chemins de fer*, etc., *sur l'Emploi du coton-poudre* (1846).

M. Piobert est, en outre, auteur d'un *Traité d'artillerie théorique et pratique* (2 vol. in-8), contenant, dans la partie théorique (tom. II), des expériences sur la force et les effets de la poudre. Ses *Leçons d'artillerie*, professées à l'École d'application de Metz, avaient été déjà rédigées et éditées par MM. Didion et de Saulcy.

PIOGER (Frédéric DE), ancien représentant du peuple français, né à Saint-Vincent (Morbihan), le 1er août 1816, fit ses études au collége de Pont-le-Voy, et son droit à Rennes. Reçu licencié en 1838, il n'exerça point la profession du barreau. Quelques articles insérés dans des journaux ultra-catholiques le firent connaître dans le parti légitimiste. En 1848, il fut élu le dernier sur douze, représentant du peuple, prit place au comité de l'instruction publique, et vota en général avec la droite. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée, fut réélu à l'Assemblée législative, et continua de combattre par ses votes les institutions républicaines, mais sans se rallier à la politique particulière de l'Élysée. Depuis le coup d'État du 2 décembre 1851, il est resté en dehors de la vie politique.

PIOMBINO (*Antoine Ier*, prince DE), chef actuel de la maison de Buoncompagni-Ludovisi, né le 11 août 1808, a succédé, le 9 mai 1841, à son père, le prince Louis, comme possesseur de la principauté de Piombino en Toscane, de la plus grande partie de l'île d'Elbe, du duché de Monte-Rotondo, etc., dans les États romains; du duché de Sora, etc., dans le royaume de Naples; et du marquisat de Vignola dans le duché de Modène. Il est chambellan du roi des Deux-Siciles. Marié, le 4 octobre 1829, à Wilhelmine, sœur de Marius duc de Massimo, il a cinq enfants, dont l'aîné, *Rodolphe*, duc de Sora, né le 6 février 1832, marié le 31 mai 1854 à Agnès Borghèse.

A la même famille appartient la branche de Buoncompagni-Ludovisi-Ottoboni, dont le chef actuel est *Marc*, duc de Fiano, né le 21 septembre 1832.

PIORRY (Pierre-Adolphe), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Poitiers (Vienne), en 1794, étudiait la médecine à seize ans lorsque, réclamé par la conscription, il partit comme chirurgien pour l'armée d'Espagne. De retour à Paris en 1814, il suivit les leçons de Fouquier et la clinique de Roux à l'hôpital de la Charité. Reçu docteur en juin 1816, il s'attacha d'abord à l'école de Broussais et commença des études personnelles sérieuses. Les cours de Magendie, qu'il suivait avec assiduité, modifièrent peu à peu ses opinions et, le ralliant à l'école des organiciens, le convainquirent de toute l'importance de l'anatomie pour la connaissance des fonctions de l'homme sain ou malade. C'est alors qu'il écrivit un certain nombre de mémoires, *sur les Sympathies*, *sur les Vomissements*, *sur l'Influence de l'estomac sur les autres organes*, etc., et des articles dans le *Journal de la Société des médecins*, le *Dictionnaire des sciences médicales*, le *Journal complémentaire*, etc. Reçu agrégé en 1826 et médecin des hôpitaux en 1827, il s'occupa sérieusement des altérations des liquides, dont l'étude avait été jusqu'alors fort négligée, et commença à recueillir les matériaux de son *Traité des altérations du sang* (1833).

Vers cette époque, Laennec, qui venait de publier les résultats de ses recherches sur l'auscultation, remarqua le zèle avec lequel M. Piorry suivait son service à l'hôpital de la Charité, et le

prit en amitié. Celui-ci, comprenant toute la portée de la nouvelle méthode, proposa à Laennec d'apporter à son stéthoscope des modifications que l'inventeur accepta et avec lesquelles le nouvel instrument fut partout adopté. Peu de temps après, il imagina un nouveau mode de percussion, qu'il appelait percussion médiate, et qui consiste à percuter avec l'intermédiaire d'une petite plaque de métal ou d'ivoire à laquelle il donna le nom de plessimètre. Après de nombreuses expériences, il fit de l'usage de son instrument l'objet d'un *Traité sur la percussion médiate*, pour lequel l'Académie des sciences lui décerna le prix Montyon en 1828. Exagérant, comme il arrive souvent, la valeur d'une découverte utile, M. Piorry, enthousiaste de percussion et de plessimétrie, crut pouvoir par cette méthode réformer la médecine entière; il essaya de créer à l'aide d'un certain nombre de racines grecques une nomenclature de médecine, dont il est plus facile de démontrer la nécessité que d'essayer de l'accomplir au nom d'un système personnel. Les doctrines exclusives de ce savant praticien ont nui à ses relations avec ses confrères et ont fait, comme il est arrivé pour quelques autres par les mêmes causes, l'isolement autour de lui. Il s'en console en poursuivant ses recherches et en unissant, dit-on, au culte de la science celui de la poésie. Professeur à la Charité depuis 1846, il a été décoré le 28 avril 1838.

Nous citerons encore parmi ses ouvrages scientifiques : *Mémoires sur l'irritation encéphalique des enfants* (1823); *Procédé opératoire sur la percussion* (1831): *Traité du diagnostic; Traité de séméiologie* (1836); *Traité de médecine pratique et de pathologie iatrique ou médicale* (1842 et ann. suiv.), etc.

PIRO (Joseph-Marie DE), baron DE BUDACK administrateur maltais, est né le 10 août 1794, à la Valette, capitale de l'île de Malte. Élevé à Rome pendant que les Français occupaient l'île, il revint à Malte après l'établissement des Anglais. Il y remplit depuis 1814 des fonctions administratives. En 1833, il entra au conseil de l'université et du lycée et, en 1835, il fut nommé membre du conseil de gouvernement comme représentant la classe des propriétaires. Depuis 1842, il est protecteur du théâtre royal de Malte. Membre de plusieurs sociétés savantes, il s'est fait connaître par quelques recherches sur l'histoire de l'île; on cite particulièrement son *Tableau de la peste de Malte en* 1813 *et* 1814 (1833, in-8). La reine Victoria a nommé à son avénement M. de Piro commandeur de l'ordre de Saint-Michel et Saint-George.

PISARONI (Benedetta-Rosamunda), cantatrice italienne, née à Plaisance, le 6 février 1793, fut formée par les leçons de Moschini et de Marchesi, débuta à Bergame en 1811 et, en dépit de son visage dévasté par la petite vérole, captiva dès l'abord tous les suffrages. Sa voix, d'abord soprano aigu, ne tarda pas à se transformer en un contralto plein d'énergie et de puissance, auquel nuisait seulement dans les notes tout à fait basses, un accent légèrement guttural qu'elle ne put jamais corriger complétement. Pendant quinze ans elle obtint des triomphes dans toutes les villes de la Péninsule et vint débuter à Paris, en 1827, dans le rôle d'Arsace de *Sémiramide*. L'impression fâcheuse que produisit son visage lorsqu'elle entra en scène se changea en enthousiasme, aussitôt qu'elle eut fait entendre les premières notes, et après quelques mois les suffrages les plus rebelles lui furent acquis. Elle prouva dans l'*Italienne en Algérie* que son talent s'accommodait aussi bien au genre bouffe qu'au genre sérieux. La *Donna del Lago* lui fournit surtout l'occasion de développer sa manière large et ses accents vigoureux. Mme Pisaroni alla en 1829 à Londres où elle ne réussit pas, et passa en Espagne l'année suivante. De retour en Italie en 1832, elle eut à souffrir du refroidissement du public pour le répertoire de Rossini et du dédain des nouveaux compositeurs pour les voix de contralto. Rebutée d'une défaveur qu'elle ne méritait pas, elle se retira dans sa ville natale, où elle vécut des revenus d'une modeste fortune.

PISCATORY (Théobald-Émile-Arcambal), homme politique français, né à Paris, le 30 septembre 1799, se rendit en Grèce sous la Restauration pour y défendre la cause de l'indépendance. En 1832, il fut envoyé par l'arrondissement de Chinon (Indre et Loire) à la Chambre des Députés, où il s'associa tout d'abord aux efforts de la majorité conservatrice. Peu de temps après il fit partie de la commission d'Algérie, et contrairement à l'opinion émise par ses collègues, se prononça en faveur du maintien de l'occupation. Après avoir soutenu les diverses administrations qui se succédèrent jusqu'en 1837, il entra dans la coalition, fit à M. Molé une guerre assez vive. Rentré dans le parti conservateur, il se vit abandonné par les électeurs de Chinon, qui transférèrent en 1842 son mandat législatif à M. Crémieux. Il avait été appelé au conseil général de l'agriculture, lorsqu'en 1844 il alla en Grèce comme ministre plénipotentiaire, et s'y distingua pendant deux ans par l'habileté avec laquelle il contre-balança l'influence anglaise en maintenant le cabinet Coletti au pouvoir; il favorisa aussi de toutes ses forces l'établissement de l'école d'Athènes. De retour en France, il obtint un siége au Luxembourg (4 juillet 1846), puis succéda à M. Bresson, comme ambassadeur d'Espagne (10 décembre 1847).

Destitué par le gouvernement provisoire, M. Piscatory vint siéger à l'Assemblée législative pour le département d'Indre-et-Loire; membre influent du comité de la rue de Poitiers, il fit partie de la majorité contre-révolutionnaire tout en combattant la politique de l'Élysée. Il appuya la loi du 15 mars sur l'enseignement, la loi électorale du 31 mai, la révision de la Constitution, et fit partie le 2 décembre 1851 des représentants qui se réunirent à la mairie du Xe arrondissement pour résister au coup d'État. Le triomphe du président le rejeta dans la vie privée. M. Piscatory est, depuis le 31 août 1846, commandeur de la Légion d'honneur.

PITRE-CHEVALIER (Pierre-Michel-François CHEVALIER, dit), littérateur français, né à Paimbœuf (Loire-Inférieure), en 1812, débuta par quelques poésies en 1835, prit, en 1840, à la retraite de M. Alph. Karr, la rédaction en chef du *Figaro*, et s'occupa dès lors à la fois de journalisme et de littérature. En 1852, il devint l'un des trois propriétaires du *Musée des familles*, dont il a en outre la direction littéraire. M. Pitre-Chevalier a été décoré en avril 1847.

On a de lui : *les Jeunes Filles*, *Mystères* (1835), poésies; *Donatien* (1838, 2 vol.): *Études sur la Bretagne* (1839-1842, 6 vol.); *Brune et blonde* (1841, 2 vol.); *la Chambre de la reine* (1842-1843, 4 vol.): *la Bretagne ancienne et moderne* (1844, gr. in-8, illustré): la traduction des *Romans de Schiller* (1838, 2 vol.); des *Comédies de la princesse Amélie de Saxe* (1841); une comédie : *un Mari, s'il vous plaît!* (1843), avec M. L. Halévy; enfin un très-grand nombre d'articles, prose et vers, insérés dans la *Revue de Paris*, *l'Artiste*, le *Plu-*

tarque français, *la Presse* et surtout le *Musée des Familles*, etc.: plusieurs ont été tirés à part (1839-1856). M. Pitre-Chevalier a épousé, en 1835, Mlle Decan de Chatouville, qui, sous le pseudonyme de *lady Jane* ***, a donné quelques nouvelles dans divers journaux, recueils et keepsakes.

PLACE (Victor), voyageur français, né à Paris, en 1822, d'une ancienne famille de bourgeoisie, fut, à la fin de ses études classiques, attaché en qualité d'élève consul au ministère des affaires étrangères, et successivement employé à Naples, à Gibraltar, à Haïti comme agent consulaire. Il fut bientôt remarqué pour son intelligence et son énergie. Envoyé en 1851 au consulat de Mossoul, il poursuivit avec l'aide de M. Oppert les fouilles de Khorsabad commencées par M. Botta (voy. ces noms). Elles le conduisirent à la découverte d'une foule d'antiquités assyriennes, dont il expédia la plus grande partie pour la France, par la voie du Tigre et de l'Euphrate, dans des barques qui furent coulées à fond avant d'arriver à Bassora. Rappelé en Europe à la fin de l'année 1855, M. Place exposa devant l'Institut l'année suivante l'ensemble de ses découvertes et présenta une restauration du palais de Khorsabad. Il fut alors proposé avec M. Botta comme candidat de l'Académie des inscriptions et belles-lettres pour le prix triennal de 30 000 fr., décerné à la découverte la plus importante ou au travail le plus remarquable dans les lettres, les sciences et les arts; mais ce fut le candidat de l'Académie des sciences, M. Fizeau, qui l'emporta. M. Place fut envoyé ensuite consul à Jassy en Moldavie. Il est décoré depuis le 1er octobre 1846.

PLACE (Henri), peintre français, né à Paris, vers 1820, s'occupa très-jeune de peinture, étudia surtout la nature morte et les marines, et compléta son éducation artistique par différents voyages, notamment en Suisse et dans les provinces du Midi. Il a débuté au salon de 1846, et exposé depuis : *les Falaises d'Étretat*, *le Pont d'Espagne*, dans les Pyrénées; *Barque de pêcheur* (1846-47); *Vues près de Cherbourg*, *le Pic du midi de Pau*, *Vue de Rosenlaï*, près de Berne; *Falaises de Douvres* (1848-1849); *Souvenir d'Étretat*, *Natures mortes*, à l'Exposition universelle de 1855, etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1847, une 2e en 1848, et la décoration en janvier 1855.

PLAISANCE (Anne-Charles LEBRUN, duc DE), général français, sénateur, né à Paris, le 28 décembre 1775, est le fils aîné de l'archi-trésorier de l'Empire, auquel il succéda comme duc et pair en 1825. Entré au service après le 18 brumaire, il eut un avancement rapide; aide de camp de Desaix, il fut nommé colonel du 3e hussards à Marengo, général de brigade à Eylau (1807), et général de division avec le titre de comte au début de la campagne de Russie (1812). Il adhéra, en 1814, au rétablissement des Bourbons; mais, ayant accepté dans les Cent-Jours un commandement en Champagne et la députation de Seine-et-Marne au Corps législatif, il fut mis en disponibilité après Waterloo. M. Lebrun, dont le nom figure sur l'arc-de triomphe de l'Étoile, n'a plus fait partie depuis cette époque de l'armée active. Le 27 janvier 1852, il a été élevé à la dignité de sénateur. Grand-croix de la Légion d'honneur depuis le 29 avril 1833, il a été fait grand chancelier de l'ordre le 26 mars 1853. On lui doit la publication des *Mémoires* de son père (1829).

PLANCHE (Jean-Baptiste-Gustave), littérateur et critique français, né à Paris, le 16 février 1808, fit d'excellentes études au collége Bourbon et résista à la volonté de son père, qui espérait avoir en lui un successeur dans son officine de pharmacien, pour s'occuper exclusivement de beaux-arts et de littérature. A vingt-deux ans, il fit ses premiers essais critiques dans *l'Artiste* qui venait d'être fondé, entra ensuite à la *Revue des Deux-Mondes*, sous les auspices de M. de Vigny, et y rendit compte du salon de 1831. Depuis, il s'est à plusieurs reprises tenu éloigné de ce recueil; mais il y est toujours revenu et y a publié un grand nombre de revues de salons et d'appréciations littéraires et musicales. Un peu après, il fut attaché pendant quelque mois à la rédaction du *Journal des Débats*. En 1836, il fut un des premiers collaborateurs de *la Chronique*, recueil que Balzac venait de fonder. Deux ans plus tard, il partit pour l'Italie où il passa près de huit années à étudier les chefs-d'œuvre de l'art, et où il dépensa tout son patrimoine. A son retour, en 1846, il reprit la plume du critique à la *Revue des Deux-Mondes*, puis il s'occupa de réunir en volumes ses divers travaux qui forment aujourd'hui un véritable cours de critique d'art et de littérature. M. G. Planche, dont la vue s'était très-affaiblie depuis plusieurs années, est mort le 18 septembre 1857, des suites d'un abcès au pied.

Outre les services qu'il a rendus à la littérature par ses appréciations écrites, toujours formulées en un style précis et net, plus solide que brillant, ce regrettable critique a été aussi très-utile par ses conseils privés, par les leçons de sa conversation substantielle, à un grand nombre d'écrivains contemporains. Son indépendance lui avait fait des ennemis et sa tenue négligée avait suscité des railleurs, qui se sont toujours plu néanmoins à rendre justice aux qualités sérieuses de son talent et de son caractère.

On a de lui : *Portraits littéraires* (1836-1849, 4 vol. in-18); *Portraits d'artistes* (2 vol. in-18); *Nouveaux Portraits littéraires* (1854, in-18); *Études sur l'école française de* 1831 *à* 1852 (1855, 2 vol. in-18); *Études sur les arts* (1855, in-18); *Nouvelles Études sur les arts* (1856, in-18); des *Notices* pour des éditions d'*Adolphe* (1853) et de *Manon Lescaut* (1855), etc.

Son frère, M Louis-Augustin PLANCHE, s'est fait connaître par des travaux d'économie politique, notamment par des traductions d'ouvrages anglais : *Principes d'économie politique*, par Mac Culloch (1851, 2 vol. in-8), dans la *Collection des Économistes contemporains*; *de la Découverte des mines d'or en Australie et en Californie*, par P. J. Stirling (1853, grand in-18); *Introduction à un cours d'économie politique*, par le docteur Whately, archevêque de Dublin (1857).

PLANCY (Charles, baron DE), homme politique français, né en 1811, et petit-fils de l'archi-trésorier de l'Empire, M. Lebrun, était, depuis 1842, auditeur au conseil d'État et sous-préfet de l'arrondissement de Clermont (Oise), lorsque la révolution de Février le rendit à la vie privée. En 1849, il fut élu représentant du peuple à la Législative et soutint avec zèle la politique de l'Élysée. En 1852, il est entré au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour le département de l'Oise, qui l'a réélu en 1857. Il est chevalier de la Légion d'honneur depuis le 22 juin 1843.

PLANCY (COLLIN de). Voy. COLLIN DE PLANCY.

PLANTÉ (Francis), pianiste français, né à Orthez (Basses-Pyrénées), le 2 mars 1839, a fait, sous Mme de Saint-Aubert et M. Tilmans aîné,

ses premières études musicales. A sept ans, il joua dans un concert de charité donné à l'hôtel de ville de Paris, une œuvre de Beethoven. Élève de M. Marmontel au Conservatoire, il remporta, en 1850, le premier prix. M. Alard, qui a complété son éducation musicale par des leçons d'accompagnement, se l'est adjoint pour ses séances de musique de chambre. M. Planté, indépendamment de l'exécution, portée si loin aujourd'hui chez tant de jeunes pianistes, se fait remarquer par le sentiment de la grande musique dont il est déjà un des meilleurs interprètes.

PLANZEAUX (François-Joseph), général français, né à Marseille le 21 juin 1772, s'enrôla à seize ans au 8ᵉ régiment de chasseurs à cheval (1788). Sous-lieutenant le 1ᵉʳ messidor an III et adjudant-major l'an X, il fit avec distinction les campagnes du Rhin et de l'Helvétie; en l'an VII, il fut atteint de deux coups de feu dans un engagement avec l'infanterie autrichienne. Envoyé en Hollande, avec le grade de capitaine (an XI), il revint à l'état-major en 1805, assista à toutes les guerres de l'Empire, fut blessé à Mojaïsk, en Russie, et mérita, par sa belle conduite dans la campagne de Saxe, le grade de colonel (4 décembre 1813). A la tête du 2ᵉ de dragons, il combattit à Waterloo et resta un des derniers sur le champ de bataille. Compris dans le licenciement général de l'armée, M. Planzeaux fut d'abord mis en non-activité, puis retraité en 1818. Il reprit du service à la révolution de Juillet, fut nommé maréchal de camp le 2 avril 1831, commanda une brigade de cavalerie à Fontainebleau, puis à Wissembourg, et eut le commandement du département du Bas-Rhin. Retraité de nouveau en 1834, il a été, par le décret de 1852, replacé dans le cadre de réserve. — Le général Planzeaux, commandeur de la Légion d'honneur, depuis le 16 novembre 1832, est mort en 1855.

PLATEAU (Antoine-Ferdinand-Joseph), physicien belge, né à Bruxelles le 14 octobre 1801, et fils d'un peintre décorateur, fut envoyé à l'université de Liége, où il suivit, en même temps, les cours de droit et de sciences, puis se livra entièrement à l'étude des mathématiques, de la physique et de l'astronomie. Docteur ès sciences en 1829, il vint habiter Bruxelles et fut reçu, le 15 décembre 1836, membre de l'Académie royale. Lors de la réorganisation de l'enseignement supérieur en Belgique (1835), il fut chargé, à l'université de Gand, de la chaire de physique et d'astronomie; depuis 1844, il y a rang de professeur titulaire. En 1852, il est devenu correspondant de l'Académie des sciences de France.

Les travaux de ce savant qui ont en général pour objet les phénomènes de la lumière, de l'optique et de la vision, ont été insérés dans les *Mémoires* de l'Académie de Bruxelles, *l'Institut*, les *Annales de physique et de chimie*, le *Philosophical Magazine*, etc.

PLATNER (Ernest-Zacharias), écrivain allemand, né à Leipsick le 1ᵉʳ octobre 1773, et fils d'Ernest Platner, connu comme médecin, physiologiste et philosophe, étudia à l'Académie des beaux-arts de sa ville natale, puis à Dresde, à Vienne et enfin à Rome, où il résida si longtemps, en qualité de chargé d'affaires de la cour de Saxe. Le nom de M. Platner est attaché à un ouvrage très-estimé d'archéologie, *Description de la ville de Rome* (Beschreibung der Stadt Rom; Stuttgart, 1830-1843, 3 vol.), commencé par l'historien Niebuhr et publié ensuite par MM. Platner, le chevalier Bunsen et l'archéologue Gerhard (voy. ces noms). En 1845, un abrégé, en un volume a paru à Stuttgart. — M. Platner est mort à Rome le 14 octobre 1855.

Son frère, M. Édouard PLATNER, jurisconsulte, né à Leipsick le 30 août 1786, fit ses études dans cette ville et à l'université de Gœttingue, et devint, en 1811, professeur adjoint, et en 1814, professeur titulaire de droit à l'université de Marbourg. En 1836, il reçut le titre de conseiller intime de la cour. Outre plusieurs dissertations philosophiques et littéraires insérées dans la *Revue philosophique* de Fichte, et autres recueils, on a de lui une série de *Discours académiques* et plusieurs ouvrages de droit : *Documents pour servir à l'étude du droit attique* (Beitraege zur Kenntniss des attischen Rechts; Marbourg, 1820); *de la Procédure et des plaintes juridiques chez les Attiques* (der Process und die Klagen bei den Attikern; Darmstadt, 1824-1825, 2 vol.); *Quæstiones de jure criminum romano, præsertim de criminibus extraordinariis* (Marbourg, 1842), etc.

PLAYFAIR (Lyon), chimiste anglais, né au Bengale en 1819, passa quelques années à l'université écossaise de Saint-André, suivit à Glasgow le cours de chimie du docteur Th. Graham, alla rétablir dans son pays natal sa santé épuisée par le travail et revint achever son éducation scientifique à Londres, puis à Giessen (1838), où il assista aux leçons de M. Liebig. Il dirigeait une grande fabrique d'impressions sur étoffes en Écosse lorsqu'il fut appelé à Manchester (1843) pour occuper la chaire de chimie à la *Royal Institution*. Protégé par Robert Peel, il fut adjoint à la commission d'hygiène publique nommée pour examiner l'état sanitaire des grands centres manufacturiers de l'Angleterre, et publia, à cette occasion, un *Rapport* qui contient d'excellentes vues et qui lui valut une place au muséum de géologie pratique. En 1851, il fit également partie de la commission supérieure et du jury de l'Exposition universelle, et fut chargé de parcourir les districts industriels pour activer l'envoi de leurs produits. Le premier grade de l'ordre du Bain fut la récompense de ses services. A part quelques articles sur les avantages que doit retirer le commerce d'un concours universel, on ne cite aucun ouvrage spécial de ce savant chimiste qui, en 1855, a remplacé M. Cole au secrétariat de la direction des sciences et des arts, créée en 1853.

PLÉE (Léon), journaliste français, né vers 1815, travailla d'abord, avec M. Heck, à l'*Atlas des familles* (1838), puis, avec M. L. Gaudeau, à la « grande publication nationale » intitulée *Glossaire français-polyglotte* (1845-1849, 2 vol. in-4). La révolution de Février fut pour lui l'occasion d'essais plus personnels. Rédacteur en chef du *Bon Conseil*, feuille qui parut peu de temps, il fournit des articles à divers journaux et publia quelques brochures politiques. En 1852, il a été attaché au *Siècle*, à la fois comme secrétaire et commme rédacteur. On cite encore de lui : *le Passé d'un grand peuple*, *histoire complète de la Pologne* (1847, in-18); *Abd-el-Kader, nos soldats, nos généraux, nos victoires en Afrique* (1854, in-4).

PLESS (Jean-*Henri XI*, prince DE), chef actuel d'une maison prussienne élevée récemment à la dignité princière, né le 10 mai 1833, a succédé le 29 décembre 1855 à son père *Henri X*, comme possesseur de la principauté de Pless, qui compte 55 000 habitants, et de la baronnie de Furstenstein, Waldenbourg et Friedland, qui en compte 38 000. Il est lieutenant dans les gardes du corps du roi de Prusse.

PLEYEL (Camille), pianiste et facteur français,

né à Strasbourg, en 1792, et fils d'Ignace Pleyel, connu comme auteur de compositions classiques, étudia sous la direction de son père et sous celle de Dusseck, se distingua par son goût comme virtuose, et composa lui-même des morceaux d'ensemble, des sonates, des fantaisies, etc. Ayant pris, en 1824, la direction de la grande fabrique fondée par son père en 1807, il fut l'associé de M. Kalkbrenner et apporta dans l'industrie du piano des perfectionnements continus qui s'étendirent à tous les détails de la construction, au barrage en fer, au filage et à la traction des cordes, au choix des bois favorables, etc. Il fit d'heureux emprunts au mécanisme de la fabrication anglaise. On lui doit l'invention des pieds à X, destinés à mettre d'aplomb le piano carré. Sa fabrique, qui occupa bientôt plus de 400 ouvriers, produisit, par an, près de 1500 pianos. M. Pleyel a obtenu, depuis 1827, des médailles à toutes les expositions; hors de concours depuis 1849, il obtint, en 1855, une des médailles d'honneur. Il est mort le 4 mai de la même année.

Parmi ses compositions, on remarque : *un Quatuor pour piano, violon*, etc.; *trois Trios pour piano, violon; Duo pour harpe et piano;* etc.

Son nom et la raison sociale de sa maison ont été perpétués par l'association de sa fille, Mlle Louise Pleyel, morte elle-même depuis, et du pianiste Auguste-Désiré-Bernard Wolf. Celui-ci, né à Paris le 3 mai 1821, élève de Zimmermann et d'Halévy, remporta, en 1839, le premier prix de piano au Conservatoire et y professa cinq ans. Depuis longtemps associé à M. Camille Pleyel, il s'était préparé, sous sa direction, à le remplacer.

PLON (Philippe-Henri), imprimeur français, né vers 1805, et fils d'un habile typographe, s'associa, en 1832, ainsi que ses deux frères, avec M. Béthune, et se chargea, peu après, de la publication du *Dictionnaire de la conversation* (52 vol. gr. in-8, 2 col.). Resté depuis seul directeur, il agrandit son établissement au point de vue de la typographie de luxe des impressions en gravure ou en couleur, et accrut sa fonderie de caractères de tous les nouveaux types de Jules Didot. Il a pris, en 1854, le titre d'éditeur-libraire et particulièrement celui d'éditeur des *OEuvres de Napoléon III*. Il a figuré aux expositions industrielles depuis 1844 et a obtenu une médaille d'or en 1849, une *Price medal* (Londres, 1851), une médaille d'honneur à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, et la décoration en 1851.

PLOUGOULM (Pierre-Ambroise), magistrat français, né à Rouen, en 1796, étudia le droit à Paris et se fit inscrire, en 1821, au barreau de la Cour royale. Après avoir, l'année suivante, plaidé pour un des accusés de la conspiration de la Rochelle, il prit une part active au mouvement libéral de cette époque, reçut la croix d'honneur en septembre 1830 et fut chargé de la rédaction officielle de tous les traits d'héroïsme et d'humanité qui avaient illustré les journées de Juillet; cette relation n'a jamais reçu de publicité. Nommé substitut du procureur général à Paris à la fin de 1834, il devint avocat général en 1835 et porta la parole devant la Cour des Pairs dans le procès d'Avril et celui de Fieschi. Il obtint la croix d'officier de la Légion d'honneur (1838) et les fonctions de procureur général près la Cour d'Amiens (1839). Le 10 décembre de la même année, il passa en la même qualité à Toulouse, où pendant les troubles causés par le recensement de 1841, il montra une fermeté qui fut d'abord méconnue. Après la retraite du préfet, M. Mahul (13 juillet), des agressions violentes le forcèrent de s'éloigner de Toulouse où il était rentré depuis deux jours lorsqu'il fut frappé de destitution (19 juillet).

Après une disgrâce passagère, M. Plougoulm fut envoyé successivement à Nîmes (1842) et à Rennes (1843), où, dès 1845, il fut appelé à la présidence de la cour. Élu député par l'arrondissement de Vannes (1846), il siégea à la Chambre sur les bancs du centre et fut rapporteur des projets de loi relatifs à l'instruction secondaire et à l'instruction primaire. Lors de la révolution de Février, il se démit de ses fonctions judiciaires; mais, en 1849, il fut appelé à la Cour de cassation d'abord en qualité d'avocat général, puis comme conseiller (1854). Il est commandeur de la Légion d'honneur depuis 1845.

On a de M. Plougoulm quelques brochures politiques : *l'Hérédité de la pairie* (1831); *Événements de Toulouse* (1841), etc., et la traduction du *Traité de la vieillesse* de Cicéron (1832) et des *Harangues d'Eschine et de Démosthènes sur la couronne* (1834).

PLOUVIER (Édouard), littérateur français, né à Paris, le 2 août 1821, fut d'abord ouvrier corroyeur et débuta, comme littérateur, par des poésies et des feuilletons dans *le Musée des Familles*. En 1850, il obtint un premier succès au théâtre, avec une comédie en 2 actes, *une Indiscrétion* (Français, août). L'année suivante, le soir de la première représentation à l'Ambigu de son drame en cinq actes, *les Vengeurs* (12 juin 1851), il épousa Mme Lucie Mabire (voy. ci-après).

On a encore de lui : *la Chanvrière*, vaudeville (Folies-Dramatiques, 1852); *le Songe d'une nuit d'hiver*, comédie en deux actes (Français, juin 1854); *le Sang mêlé*, drame en cinq actes (Porte-Saint-Martin, 1856); *le Pays des amours*, vaudeville en cinq actes (Variétés, 1858); plusieurs vaudevilles, en société avec M. J. Adenis, tels que : *Ne touchez pas à la hache! Trop beau pour rien faire* (1854 et 1855); des romans, notamment : *Contes pour les jours de pluie* (1854, in-18); *la Bûche de Noël* (1854, in-18); *le Livre du bon Dieu*, avec M. Darcier (1855); *les Refrains du dimanche*, avec M. Charles Vincent, etc.

Sa femme, Mlle Rose-Françoise-Lucie Mabire, née à Rueil, près Paris, en 1822, d'abord figurante à l'Ambigu, puis jeune première à Beaumarchais et à la Renaissance, et revenue, en 1844, à l'Ambigu, où elle eut son premier succès dans *le Facteur* et où elle reparut dans *les Vengeurs*, en 1851, avait appartenu dans l'intervalle au Théâtre-Historique. Elle était depuis trois ans à la Porte-Saint-Martin, lorsqu'à la suite d'une chute qu'elle fit sur la scène, elle mourut presque subitement en août 1856.

PLUMRIDGE (sir James-Hanway), amiral anglais, né, en 1787, à Londres, est fils d'un architecte. Élevé à l'Académie navale de Chelsea, il entra, à l'âge de douze ans, dans la marine royale et assista à l'expédition d'Égypte ainsi qu'à la bataille de Trafalgar. Lieutenant en 1806, il se distingua, durant les guerres de l'Empire, par son caractère aventureux et l'audace de ses attaques. Après avoir pris part à la prise de Gênes en 1814, il fut employé successivement dans les stations de l'Inde, de Sainte-Hélène et de l'Irlande; il devint ensuite capitaine inspecteur à Falmouth et commissaire général de la marine. De 1841 à 1847, il siégea au Parlement et vota avec le parti libéral. Devenu contre-amiral, il fit les deux campagnes maritimes contre la Russie dans la mer Baltique (1854-1855) et contribua à la destruction de Bomarsund et au bombardement de Sweaborg. En 1855, il a reçu la charge d'amiral surintendant de Devonport.

PLUNKET (rév. Thomas PLUNKET, 2me baron), pair et évêque d'Angleterre, né à Dublin, en 1792, est fils d'un chancelier d'Irlande élevé, en 1827, à la pairie. Il fit ses études au collége de la Trinité à Dublin, embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique et, après avoir rempli diverses fonctions dans sa ville natale, fut appelé, en 1839, à l'évêché de Tuam, dont le rapport annuel est, en plein pays catholique, de 4600 liv. (115000 fr.). En 1854, il a pris la place de son père à la Chambre des Lords; il fait partie du Conseil privé. Marié en 1819, il n'a pas d'enfants; l'héritier de ses titres est son frère, John PLUNKET, avocat.

PLUYETTE (Auguste-Victor), peintre français, né à Paris, vers 1818, étudia dans l'atelier de M. Léon Cogniet et débuta par un portrait au salon de 1844. Il a depuis cultivé le genre et les sujets joyeux ou légers, et parfois, mais avec moins de succès, la peinture historique. Nous citerons de lui : *Ugolin et ses enfants* (1847); *le Coche et la mouche*, *le Combat du lutrin* (1849-50); *les Bohémiens chassés d'Écosse* (1852); *Duguesclin et son précepteur*, *la Vieille et les deux servantes* (1853-55); un *Épisode grotesque*, inspiré de *Gargantua* (1857), etc. Cet artiste a obtenu une 2e médaille en 1850, et une médaille de seconde classe en 1855.

POCCI (François, comte), poëte, dessinateur et musicien allemand, né à Munich, le 7 mars 1807, est fils du comte italien Fabricien Pocci, lieutenant général et grand chambellan de la reine Marie-Thérèse de Bavière, mort en 1844. Sa mère, Francesca Haveria, qui cultivait avec succès la gravure à l'eau-forte et la peinture et s'était fait connaître par un certain nombre de petits poëmes illustrés, dirigea ses premières études, qu'il alla achever aux universités de Landshut et de Munich. La carrière politique s'ouvrait devant lui; mais, entraîné par l'amour des arts, il se tint à l'écart des affaires et fit des poésies, de la peinture et de la musique. Il accepta seulement une place de maître des cérémonies, dont les loisirs lui permettaient de se livrer à ses goûts.

La réputation de M. Pocci commença vers 1830. Il donna aux *Feuilles volantes*, au *Staatshæmorrhoidarius*, aux feuilles illustrées de Munich, plusieurs articles de critique ou de petites pièces de vers qui furent généralement goûtés. En 1834, il fonda, avec Guido Gœrres, un journal d'art et de littérature, le *Festkalender*, dans lequel parurent les dessins de sa mère. Il commença, en 1840, la publication d'une suite de contes illustrés : *la Légende de Saint-Hubert*, *Petit livre pour les enfants*; *Sentences*, *Barbebleue*, *Chants des soldats*, *Chants des chasseurs*, *Chants des étudiants*, *Histoires et chants illustrés*, *Fantasmagorie*, etc. (1840-1854). On lui doit en outre les illustrations des *Contes allemands* de Grimm; des *Contes* de Schreiber; des *Schnadahupfles* de Kobell; des *Récits danois* (Tales from Denmarck), d'Andersen; du *Kinderheimat* de Güll, et d'un assez grand nombre d'ouvrages anglais écrits pour l'enfance. Ces dessins de Pocci sont bien sentis; la naïveté en fait le charme principal.

Comme musicien, le comte Pocci s'est fait connaître par d'agréables compositions instrumentales, des opérettes pour des théâtres de société et un opéra, *l'Alchimiste*, représenté à Munich avec assez de succès. Le principal caractère de sa musique est cette grâce facile qui distingue ses poésies et ses dessins. Ses poésies, sans illustrations, ont paru en un seul recueil (*Dichtungen;* Schaffhouse, 1843). Ses œuvres jouissent d'une grande vogue parmi le peuple, dont l'auteur aime à retracer la vie et les souffrances. Artiste favori des rois de Bavière, il a toujours su garder une grande indépendance, et il fait un noble emploi de sa fortune.

PODESTI (le chevalier François), peintre italien, professeur à l'Académie de Rome, a traité particulièrement l'histoire et les sujets religieux. Il a figuré à l'Exposition universelle de Paris en 1855, avec une seule toile : *le Siége d'Ancône sous Frédéric Barberousse*, qui lui a valu une médaille de seconde classe.

POEPPIG (Édouard), voyageur et naturaliste allemand, né, en 1797, à Plauen (Saxe), étudia les sciences naturelles et la médecine à l'université de Leipsick et partit, en 1822, pour l'île de Cuba. Après y avoir consacré deux années à des excursions scientifiques, il se rendit aux États-Unis de l'Amérique du Nord, et, de là, en 1826, par le cap Horn, à l'Amérique du Sud. Il y explora les provinces centrales et méridionales du Chili, exécuta le premier l'ascension du volcan Antuco, visita une partie du Pérou et les forêts vierges de la province de Maynas, remonta, en compagnie de quelques indigènes, le fleuve des Amazones, et revint enfin, en 1832, en Allemagne, rapportant avec lui de précieuses collections de botanique et de zoologie. L'année suivante, il fut nommé professeur adjoint de zoologie à l'université de Leipsick, et en 1845, professeur titulaire. M. Pœppig a beaucoup contribué à la fondation et à la distribution scientifique du musée zoologique de l'université, qui lui doit même une partie de ses richesses.

Ses travaux scientifiques, relatifs pour la plupart à ses excursions, se trouvent insérés dans plusieurs importants recueils de l'Allemagne, notamment dans *l'Encyclopédie* d'Ersch et Gruber. Il a publié en outre : *Voyage au Chili, au Pérou et sur le fleuve des Amazones* (Reise in Chili, Peru und auf, etc.; Leipsick 1835, 2 vol. avec un atlas); *Nova genera ac species plantarum quos in regno Chilensi*, *Peruviano ac Terra Amazonica annis* 1827-1832, *legit* (Ibid., 1835-1845, 3 vol. avec 300 gravures); rédigé, en partie avec M. H. Endlicher et contenant la description d'un grand nombre de plantes nouvelles; *Paysages et descriptions géographiques* (Landschaftliche Ansichten und erlaeuternde Darstellungen, etc. (Ibid., 1839, avec 18 gravures), contenant des renseignements intéressants sur l'Orient; etc.

POERIO (Charles), homme d'État napolitain, né à Naples en 1803, et fils d'un avocat éminent mort en 1843, reçut une brillante éducation et, très-jeune encore, suivit deux fois son père dans l'exil. De retour à Naples, il se prépara à la vie politique par l'étude de l'histoire et de la législation et y entra par des conspirations qui avaient toujours un double but, secouer le joug des Bourbons et affranchir l'Italie de la domination étrangère. De 1837 à 1848, il est sans cesse arrêté comme suspect, détenu arbitrairement, renvoyé faute de preuves, repris, relâché et repris encore.

Quand les événements de 1848 forcèrent le roi Ferdinand à promulguer une Constitution, M. Poerio passa d'une troisième captivité aux honneurs : il fut d'abord préfet de police, puis ministre de l'instruction publique et crut à la durée des concessions royales et au triomphe de la révolution. Bientôt désabusé, après la fatale collision du 15 mai qu'il avait voulu prévenir, il resta dans le nouveau parlement un des chefs de l'opposition, malgré tous les dangers et toutes les

menaces, jusqu'au jour de la dissolution (12 mars 1849). Refusant d'échapper à la persécution par la fuite, il fut arrêté, traduit devant une cour spéciale avec une quarantaine de ses compatriotes, parmi lesquels plusieurs anciens députés, et condamné à vingt-quatre ans de travaux forcés. Chargé de chaînes, traîné de prison en prison, de bagne en bagne, il devint l'objet de tortures et de souffrances auxquelles on annonce souvent qu'il est près de succomber. M. Gladstone, qui en avait été le témoin, les dénonça dans sa fameuse *Lettre à lord Aberdeen*, à l'Angleterre et au monde. Poerio les supporte avec la fermeté d'un martyr. Transféré de Nisida à Ischia, puis à Montesarchio, il a été compris, en 1857, parmi les condamnés déportés dans les colonies acquises par le roi dans l'Amérique du Sud.

POGGENDORF (Jean-Chrétien), physicien allemand, né le 29 décembre 1796 à Hambourg, fit ses études dans cette ville, puis à Berlin, où il devint, en 1834, professeur de physique à l'université, et, en 1838, membre de l'Académie des sciences. Il débuta dans la carrière scientifique par la publication d'un mémoire *sur le Magnétisme de la pile voltaïque* (über den Magnetismus der voltaïschen Saeule; 1821), où sont développés, pour la première fois, les principes de l'application du *multiplicateur*. En 1824 il se chargea de la rédaction des *Annales de physique et de chimie* (Annalen der Physik und Chemie), jusque-là publiées par Gilbert, et qui, sous la direction de M. Poggendorf, devinrent un des premiers journaux scientifiques de l'Allemagne. Ce recueil ne forme pas moins de cent volumes. Il entreprit ensuite avec MM. Wœhler et Liebig (voy. ces noms) la publication d'un *Dictionnaire de chimie* (Wœrterbuck der Chemie).

M. Poggendorf a fait, dans ces dernières années, sur l'histoire de la physique des cours qui l'ont conduit à rédiger un *Dictionnaire biographique de mathématiciens et de naturalistes* qui doit bientôt paraître, et dont les *Études pour servir à l'histoire des sciences exactes* (Lebenslinien zu einer Geschichte der exacten Wissenschaften; Berlin, 1853) sont considérées comme le préambule. En 1858, il commence la publication plus spéciale d'un *Dictionnaire biographique, bibliographique et historique des sciences exactes* (Biogr.-litterarisches Handwœrterbuch zur Geschichte der exact. Wissenschen).

Les recherches scientifiques de M. Poggendorf ont eu pour principal objet l'électricité et le magnétisme. Il est l'inventeur du galvanomètre destiné à mesurer l'action calorifique d'un courant, d'un autre instrument qui permet de reproduire rapidement le courant instantané de la pile ordinaire et de le faire agir comme un courant permanent, ainsi que d'une nouvelle méthode pour déterminer les courants qui correspondent aux déviations de l'aiguille d'un électromètre. Ses travaux importants sur la polarisation galvanique, sur la mesure exacte de la force des piles non constantes, sur le diamagnétisme, etc., etc., ont été l'objet de comptes rendus dans ses *Annales*.

POINSOT (Louis), mathématicien français, membre de l'Institut, sénateur, né en 1777, sortit en 1796 de l'École polytechnique comme ingénieur des ponts et chaussées. Il a été successivement professeur au lycée Bonaparte, professeur, examinateur de sortie et membre du conseil de perfectionnement de l'École polytechnique; il fait partie depuis longues années du conseil supérieur de l'instruction publique. Il a été appelé, dès 1813, à l'Académie des sciences en remplacement du comte de Lagrange. Compris dans la première promotion du nouveau Sénat (26 janvier 1852), il est, depuis le 6 mai 1846, grand officier de la Légion d'honneur.

M. Poinsot est l'un des géomètres les plus profonds de l'Europe; esprit philosophique supérieur, il a introduit dans la science de nouvelles méthodes d'investigation; ses travaux sont conçus avec lucidité, exposés avec une rare élégance et débarrassés le plus souvent du langage abstrait de l'algèbre. Nous rappellerons : *Mémoire sur l'application de l'algèbre à la théorie des nombres et à la recherche des racines primitives* (*Journal de l'École polytechnique*, 1820), travail analytique remarquable, dans lequel l'auteur a fait connaître la méthode trouvée par M. Gauss pour résoudre l'équation trinôme; *Théorie générale de l'équilibre et du mouvement des systèmes* (Ibid., 1806); *Mémoire sur les cônes circulaires roulants*, présenté à l'Académie des sciences en 1853; *Théorie nouvelle de la rotation des corps*, contenant l'exposé d'une méthode purement géométrique, applicable à la résolution des questions les plus complexes de la mécanique. On cite surtout avec éloge les *Éléments de statique*, ouvrage classique où l'auteur a mis en lumière sa belle *Théorie des couples* et ses applications aux conditions d'équilibre des machines.

POINTE (J. P.), médecin français, né à Lyon vers 1787, et fils d'un praticien distingué mort en 1787, étudia la médecine à Paris, fut reçu docteur en 1812 et alla exercer dans sa ville natale. Il est, depuis de longues années, professeur à l'École de médecine de Lyon, correspondant de l'Académie impériale et chevalier de la Légion d'honneur.

On a de lui : *Notice historique sur les médecins de l'Hôtel-Dieu de Lyon* (1826); *Histoire topographique et médicale du grand Hôtel-Dieu de Lyon et du service des hôpitaux en général*; (1842); *Notice sur l'hôpital de Guy à Londres et sur l'hospice des aliénés d'Auxerre* (1842); *Loisirs médicaux et littéraires* (1844); *Hygiène des colléges* (1846); *de l'Enseignement clinique* (1850); *Conseils au sujet du choléra* (1854), et un grand nombre de *Notices*, *Relations*, *Mémoires*, etc.

POIRSON (Auguste-Simon-Jean-Chrysostome), historien français, né à Paris, le 20 août 1795, fit de brillantes études, entra à l'École normale et débuta dans l'enseignement comme professeur de rhétorique au collége Henri IV. Il fut nommé professeur d'histoire aussitôt que cet enseignement fut organisé par Royer-Collard et fit acquérir à ses élèves une supériorité attestée par les annales du concours. Nommé, en 1834, proviseur du collége Saint-Louis, il y avait déjà élevé le niveau des études quand il fut appelé avec le même titre au collége Charlemagne, auquel il contribua beaucoup à donner, de 1837 à 1853, le premier rang entre les colléges de Paris. Au moment où il le quitta, le lycée Charlemagne avait une avance de quatre-vingt-quatre prix au concours général sur celui des lycées qui le suivait de plus près. M. Poirson avait en outre rendu son administration populaire dans tout ce quartier laborieux de Paris, en instituant parmi ses élèves une quête annuelle, dont le produit, environ de 5000 francs, était consacré à placer en apprentissage des enfants d'ouvriers et à faire, aux meilleurs d'entre eux, une première mise à la Caisse d'épargne. Aussi sa retraite excita-t-elle une assez grande émotion : elle avait pour cause les dissentiments du vieux proviseur avec l'administration nouvelle sur la réorganisation de l'enseignement. Il avait siégé, en 1847, dans le conseil supérieur de l'Université.

On a de lui plusieurs ouvrages : *Tableau chronologique pour servir à l'enseignement de l'histoire an-*

cienne (1819); *Histoire romaine* (1827-1828, 2 vol. in-8), le plus littéraire de ses ouvrages; *Précis de l'histoire ancienne*, en collaboration avec M. Cayx (1827, in-8), premier ouvrage de science historique à l'usage des classes; enfin l'*Histoire de Henri IV* (1857, 3 vol. in-8), monographie complète d'un grand règne, à laquelle l'Académie a décerné aussitôt et conserve depuis un prix Gobert.

M. Poirson, a publié, en outre dans la *Revue française* et dans l'ancien *Constitutionnel*, plusieurs articles de critique littéraire, de polémique universitaire et de pédagogie.

Son frère, Ch. G. Poirson n'est connu que sous le nom de Delestre-Poirson (voy. ce nom).

POISEUILLE (Jean-Louis-Marie), médecin français, né à Paris, en 1799, obtint, dès 1819, une médaille d'or de l'Académie des sciences pour un *Mémoire sur la force statique du cœur et sur l'action des artères*, et pour l'invention d'un instrument propre à évaluer la circulation du sang. En 1828, il fut reçu docteur et, en 1831, ses *Recherches sur le cours du sang dans les veines* furent aussi couronnées par l'Institut. Physiologiste distingué, il a été longtemps professeur de physique expérimentale à la Faculté. L'Académie l'a nommé membre de la section d'anatomie et de physiologie en 1842. Il était depuis un an chevalier de la Légion d'honneur

On a de M. Poiseuille : *Recherches sur la force du cœur aortique* (1822); *Recherches sur les causes du mouvement du sang dans les vaisseaux capillaires* (1839, in-4, avec 6 planches), ainsi qu'une série de mémoires lus à l'Académie sur diverses questions physiologiques. Il a été l'un des rédacteurs du *Dictionnaire de médecine usuelle*.

POITEVIN (Prosper), grammairien français, né vers 1810, fit ses études à Paris, professa quelque temps en province et fut, pendant l'année 1842, chargé du cours de rhétorique au collége Rollin. Ses premières productions furent des épîtres adressées à MM. Viennet, V. Hugo, C. Delavigne, etc.; ensuite il fit paraître le poëme d'*Ali-pacha et Vasiliki* (1833), et quelques pièces de théâtre parmi lesquelles nous signalerons : *une Nuit chez Putiphar* (1841), étude biblique; *le Mari malgré lui* (1842), et *au Petit bonheur!* (1847), comédies en prose représentées à l'Odéon. Mais il s'est fait surtout connaître par des travaux de grammaire : un *Cours théorique et pratique* (1842); un *Dictionnaire-Manuel* (1851); des *Éléments* (1853), et un grand *Dictionnaire universel de la langue française* (1854-1857, 2 vol. in-4), qui a donné lieu entre lui et MM. Bescherelle à une vive polémique.

POITEVIN (Auguste), sculpteur français, né à la Fère, vers 1818, vint étudier à Paris sous MM. Rude et Maindron et débuta par un *médaillon-portrait* au salon de 1845. Il a exécuté et exposé depuis : *M. Lacrosse*, député; *le Dévouement de Viala* (1845-46); le *Buste de Buffon*, *le Combat du Vengeur*, bas-relief; *Judith*, groupe, (1849-1852); le *Buste* de *M. Darcier* (1853). Il a fait au nouveau Louvre un fronton où figurent des *Enfants caractérisant les Beaux-Arts*, avec des *Génies* et des *Renommées*, comme groupes accessoires (1856). Cet artiste a obtenu une 3e médaille en 1846.

POITOU (Eugène-Louis), magistrat français, né à Angers, le 9 février 1815, étudia le droit à Paris et devint successivement substitut à Laval, au Mans, à Angers (1840-1842). Nommé en 1848 juge au tribunal de première instance de cette dernière ville, il y est depuis 1856 conseiller à la Cour impériale. On a de lui : *Discours sur la vie et les écrits du duc de Saint-Simon* (1855), qui a partagé, avec M. Lefèvre-Pontalis, le prix d'éloquence décerné par l'Académie française; *Éloge de Vauvenargues*, qui a obtenu le premier accessit d'éloquence en 1856; un second mémoire, couronné l'année suivante, sur cette question : *Influence que peut avoir sur les mœurs la littérature contemporaine, considérée surtout au théâtre et dans le roman* (1858, in-12); puis des articles dans la *Revue de l'Anjou* et dans la *Revue des Deux-Mondes*.

POLAIN (Mathieu-Lambert), historien belge, né à Liége en 1808, fit de brillantes études, obtint le titre de docteur et fut nommé professeur agrégé à l'université de Liége. A dix-neuf ans, il fit représenter sur le théâtre de cette ville une comédie-vaudeville en un acte, *les Eaux de Chaufontaine* (Verviers, 1827, in-8). En 1831, abordant des travaux plus sérieux, il fit paraître un ouvrage historique : *de la Souveraineté indivise des évêques de Liége et des États généraux sur la ville de Maëstricht* (Liége, in-8). En 1835, il entreprit la publication d'une *Collection de chroniques originales relatives à l'histoire de Liége*, dont il ne parut que le premier numéro : *la Mutinerie des Rivageois* par Guillaume de Meeff (XVIe siècle). Nommé président de l'Association nationale pour l'encouragement de la littérature en Belgique, et directeur de la *Revue belge* publiée par cette société, il fit paraître un grand nombre de notices : *le Massacre des magistrats de Louvain*, 1379 (Liége, 1838, in-8); *les Seize chambres de la cité de Liége, leur histoire*, etc.; *les Derniers Grignoux ou le Règlement de* 1634 (1836); *l'Assassinat de Charles le Bon* (1837); *le Duel de la place Verte* (1840); *la Vie et les ouvrages de Jean des Prez*, dit d'outre-Meuse, chroniqueur du XIVe siècle (1840), etc.

Ses *Esquisses historiques de l'ancien pays de Liége* (1837, in-12) ont eu plusieurs éditions, dont la troisième a pour titre : *Récits historiques sur l'ancien pays de Liége* (Bruxelles, 1842, in-8). En 1842, il publia *Liége pittoresque* (Bruxelles, in-8); et, l'année suivante, *Henri de Dinant, histoire de la révolution communale de Liége au XIIIe siècle*, 1252-1257 (Liége, 1843, in-8). L'œuvre principale de M. Polain est l'*Histoire de l'ancien pays de Liége* (Liége, 1844-1848, 2 vol. in-8), un des livres les plus importants qu'ait produits en Belgique la nouvelle école historique.

Membre de l'Académie royale depuis le 7 mai 1849, et de plusieurs autres corps savants, M. Polain fait partie de la commission royale chargée de la publication des anciennes lois et ordonnances de la Belgique. Ancien correspondant du ministère de l'instruction publique en France pour les travaux historiques, il l'est aussi de l'Institut (Acad. des inscriptions). Il est décoré de l'ordre de Léopold et de la Légion d'honneur.

POLEWOI (Nicolas-Alexejewitsch), littérateur russe, né en 1796 en Sibérie, et fils d'un libraire, écrivit tout enfant quelques essais poétiques, fut envoyé à dix ans à Moscou où il suivit les cours publics des meilleurs professeurs, passa ensuite trois années (1812-1815) à Saint-Pétersbourg et retourna en Sibérie pour s'associer au commerce de son père. Mais il y renonça bientôt pour se livrer à l'étude des littératures allemande et française. En 1820, il retourna à Moscou et y fonda un journal, *le Télégraphe de Moscou*, qu'il rédigea pendant plusieurs années avec beaucoup de verve. Il passe pour le fondateur du journalisme en Russie. En 1838, il alla fonder à Saint-Pétersbourg *le Fils de la patrie*. En même temps, il écrivait pour le théâtre des

pièces qui furent représentées avec un grand succès ; nous mentionnerons parmi les plus goûtées : *Parascha*, *les Ancêtres de la flotte russe*, et une traduction estimée d'*Hamlet*. On lui doit encore une *Histoire du peuple russe*, dont un épisode a été publié à part sous ce titre : *Chute et fin de Mentschikoff*; une *Biographie de Souvaroff*, et quelques études critiques sur Derschawin, Schukowski et Puschkin.

Son frère Xénophon-Alexejewitsch POLEWOI, après avoir été longtemps libraire à Moscou, s'est fixé dans ces derniers temps à Saint-Pétersbourg et s'est fait connaître par quelques travaux littéraires d'une certaine valeur.

POLIGNAC (Jules-Armand-Jean-Melchior, prince DE), chef actuel de la maison princière de ce nom, né le 12 août 1817, est selon *l'Almanach de Gotha*, et contrairement aux indications des divers recueils biographiques, le fils aîné du prince Jules de Polignac, dernier président du conseil de Charles X, et de miss Barbara Campbell, sa première femme. Il succéda à son père dans la dignité de prince le 29 mars 1847. Il habite Wildthurn en Bavière et a rang de capitaine dans l'armée bavaroise. Marié, le 14 juin 1842, à Marie-Louise-Amélie, fille du marquis de Crillon, née le 13 mars 1823, le prince de Polignac a trois enfants dont l'aîné est Armand-Héraclius-Marie, né le 14 juin 1843.

La famille de Polignac est très-nombreuse ; elle comprend quatre frères du prince actuel, nés du second mariage du prince Jules avec Marie-Charlotte Parkins; la veuve et les enfants du comte Camille-Henri-Melchior, mort en 1855 ; la belle-mère et le grand-oncle du prince actuel, le comte Héraclius-Auguste-Gabriel, né le 2 août 1788, général de brigade depuis le 23 août 1846, et commandeur de la Légion d'honneur. Celui-ci, marié le 18 août 1816 à la comtesse Betsy, née Petit de Veyrière, a deux fils : Jules-Alexandre-Constantin, né le 14 juin 1817, et Alexandre-Louis-Charles, né le 12 juillet 1821, tous les deux officiers de cavalerie au service de France.

POLLET (Joseph-Michel-Ange), statuaire français, né en 1814, à Palerme (Sicile), de parents français, est à tort indiqué dans les livrets comme élève de Thorwaldsen et de Tenerani; il n'eut pour maîtres que le peintre Patonia, qui lui donna les éléments du dessin et le peintre et sculpteur de Villaréale, dont les statuettes et surtout les camées se vendaient souvent pour des morceaux antiques. Après cinq ans d'études et plusieurs essais remarqués, entre autres *Philoctète à Lemnos*, le *Buste de Bellini* et divers camées, se voyant exclu comme étranger des concours pour le prix de Rome, il vint en France en 1836, en visita à peu près tout le midi et se rendit à Paris. Le manque de travail et l'absence de relations le décidèrent à passer en Belgique, où il resta cinq années. De cette époque datent une *Esmeralda* achetée par le gouvernement belge, des bustes en partie exécutées à Gand, et la statue du *duc de Brabant*, restée à Bruxelles.

En 1843, M. Pollet visita de nouveau l'Italie, et se fixa ensuite à Paris. Il débuta au salon de 1846 par un *Buste* en plâtre, et exposa depuis : *l'Élégie*, sujet tiré des *Fragments* d'A. Chénier (1847); *l'Heure de la nuit*, en plâtre, aussitôt commandée en marbre par le gouvernement (1848); deux bustes de *Bacchantes*, plus tard achetés par l'Empereur pour les Tuileries. Il prit une grande part à l'organisation des fêtes nationales de la même époque (1848-1849).

M. Pollet a de plus exécuté : *six Anges*, pour l'orgue de Saint-Eustache; *Sainte Radegonde*, pour l'église Sainte-Clotilde; un groupe d'*Achille et Déidamie*, acquis pour le Luxembourg (1855); le *Buste de l'Impératrice* (1857); des *Cariatides*, des *OEils-de-bœuf*, le tympan d'un des pavillons, au nouveau Louvre; enfin, un *Buste de Mlle Rachel*, un nouveau *Buste de l'Impératrice*, qui lui a commandé l'ornementation d'une grande cheminée, le *Buste de l'Empereur*, et trois répétitions de *l'Heure de la nuit*, dont la première épreuve est au palais de Saint-Cloud. Il a fait partie du jury d'admission pour l'Exposition universelle de 1855, à la suite de laquelle il a reçu une médaille de deuxième classe. Il avait obtenu une 3e médaille en 1847, une 2e en 1848, et une 1re en 1850.

POLLET (Victor-Florence), dessinateur et graveur français, né à Paris, en 1809, fut élève de Paul Delaroche et de Richomme et suivit les cours de l'École des beaux-arts, où il remporta le grand prix de gravure en 1838. Il s'était déjà fait connaître à cette époque par quelques dessins et vignettes gravés d'après MM. Tony Johannot, Chenavard et Émile Wattier, ainsi que par les portraits de *Mme Dorsay*, de *Jean Bart*, et *les planches* d'une *Imitation de Jésus-Christ*, publiée en 1836. Son séjour à la villa Médicis fut consacré plutot à l'étude de l'aquarelle qu'à celle de la gravure, qui lui était déjà très-familière.

Les principaux sujets qu'il rapporta de son voyage, et qui furent exposés aux salons, sont : la *Vénus* du Titien, *l'Amour profane* et *l'Amour sacré*, du même maître, le *Teobaldino jocatore di violino*, de Raphaël, quatre sujets reproduits en aquarelles, ainsi que *la Naissance de Vénus* d'après M. Ingres, et le *Portrait de Mlle Lefebvre* dans *la Fée aux roses*. Ses gravures les plus importantes sont : *l'il Jocatore*, la *Jeanne Darc* de M. Ingres, *Bonaparte en Italie*, d'après M. Raffet, *le sultan Abdul-Medjid*, et d'après M. Winterhalter, les *Portraits de l'Empereur* et de *l'Impératrice* placés en tête de l'*Almanach impérial* de 1855. Ces dernières gravures, réunies à plusieurs portraits à l'aquarelle, ont été exposées, quelques-unes pour la seconde fois, à l'Exposition universelle de Paris en 1855. Cet artiste a obtenu une 3e médaille, pour l'aquarelle, en 1845, une 1re, pour la gravure, en 1849, et une mention en 1855.

POLTIMORE (George-Warwick BAMPFYLDE, 1er baron), pair d'Angleterre, né en 1786, est fils d'un baronnet. Élevé à la pairie par le ministère Grey (1831), il vote avec le parti libéral. Il a rempli auprès de la reine les fonctions de chambellan. Marié deux fois, en 1807 et en 1836, il a un fils, Auguste-Frédéric-George-Warwick BAMPFYLDE, né en 1837 à Londres.

POLTORATZKY (Serge), bibliophile russe, né à Moscou, le 4 février 1803, termina ses études au lycée Richelieu à Odessa, fut admis en 1820 à l'École militaire de Moscou et en sortit, trois ans après, comme officier d'état-major. Il quitta en 1827, la carrière des armes pour se vouer à l'industrie et surtout à son goût pour les recherches littéraires et bibliographiques. Il possède à sa résidence d'Avtchourino, près Kalouga, une bibliothèque remarquable où il a rassemblé tout ce qui concerne la littérature russe et la Russie en général, pour s'aider dans la composition d'un *Dictionnaire bibliographique de tous les auteurs russes*, véritable monument national auquel il travaille depuis plusieurs années. Il est conservateur honoraire de la bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg.

On a de lui une foule d'articles ayant pour objet l'histoire et les écrivains de son pays et insé-

rés dans des recueils français et russes, tels que la *Revue encyclopédique* (1822-1831); *le Fils de la Patrie*, de Gretsch, *le Télégraphe de Moscou*, *le Bulletin du Bibliophile belge* (1847-1851); *l'Athenæum français* (1854). Il a également collaboré aux *Écrivains pseudonymes* et aux *Supercheries dévoilées* de M. Quérard, auquel il est venu plusieurs fois en aide pour ses publications.

POLWARTH (Henry-Francis HEPBURNE SCOTT, 5e baron), pair représentatif d'Écosse, est né à Brighton en 1800. En 1843, il a été élu membre de la Chambre des Lords, où il vote avec le parti conservateur. Sous l'administration Derby (1852), il a été chambellan de la reine. Il est député-lieutenant des comtés de Roxburgh et de Selkirk.

POMFRET (George-William-Richard FERMOR 5e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1824, appartient à une ancienne famille élevée en 1692 à la pairie. Après avoir fait ses études à l'université d'Oxford, il prit à la Chambre des Lords la place de son père, vacante depuis 1833. Il vote avec le parti conservateur.

POMMAYRAC (Pierre-Paul DE), peintre français, né vers 1818, à Porto-Rico, de parents français, revint avec eux en France et étudia, de 1831 à 1834, sous la direction de Mme de Mirbel, le genre de la miniature. Il a exposé, depuis 1835, époque de ses débuts : *la comtesse d'Adhémar, MM. Henry Berthoud, Dantan jeune, Henry Scheffer, Berlioz, Paul Sieyès, Galilée, Paganini, le président de la République* (1849); *Mme Henriquel Dupont, la princesse Mathilde, la reine Isabelle II, l'infante d'Espagne* (1835-1853), ainsi qu'une incalculable série de personnages aristocratiques et de médaillons anonymes; *l'Empereur, la marquise de Turgot*, etc., à l'Exposition universelle de 1855; trois *Portraits* (1857. Cet artiste a obtenu une 3e médaille en 1835, deux secondes en 1836 et 1848, une 1re en 1842, une mention en 1855, et la décoration en juillet 1852.

POMMIER (André), publiciste français, né le 2 janvier 1798, à Solers (Seine-et-Marne), fut d'abord membre du conseil général d'agriculture et secrétaire du congrès central; il devint, en 1829, l'un des propriétaires et le rédacteur en chef du journal *l'Écho des halles et marchés*, auquel il ajouta, comme supplément, *l'Écho agricole*. La collection réunie forme aujourd'hui 31 vol. in-folio. Indépendamment de ses nombreux articles dans ces deux recueils, on a de lui plusieurs rapports et brochures sur le monopole du tabac (1835), la question des sucres (1842 et 1851), le crédit foncier (1846), les exploitations agricoles (1849), etc. M. André Pommier fait partie de la Société impériale d'agriculture.

POMMIER (Victor-Louis-Amédée), poëte français, né à Lyon, le 20 juillet 1804, fit de bonnes études au collége Bourbon et commença par travailler aux *Classiques latins* de Lemaire, puis à *la Semaine* des frères Fabre, dans laquelle il inséra des articles de critique et des vers. Il entreprit, en 1826, une *Collection de classiques*, traduits en français et qui s'arrêta aux *Commentaires de César*. Il fit aussi quelques traductions pour la *Bibliothèque Panckoucke* (1827-1830). Mais ce fut par ses travaux littéraires qu'il acquit sa réputation : mêlé au mouvement romantique, il obtint plusieurs prix au concours des Jeux floraux, entre autres pour la pièce de *l'Expédition de Russie* (1827), et occupa en 1828 une chaire de littérature à l'Athénée. Après 1830, il collabora au *Livre des Cent et Un*, à *l'Univers*, à la *Revue des Deux-Mondes*, à *l'Artiste*.

M. Pommier, qui s'appelle lui-même un *métromane*, est auteur de plusieurs volumes de vers, où l'on remarque une verve extrême et un besoin d'originalité qui le conduit parfois à la trivialité et à l'emphase. Voici les titres de ses œuvres : *Premières armes* (1832); *la République ou le Livre de sang* (1836, in-8), où l'anathème n'est pas épargné à la Révolution; *Océanides et fantaisies* (1839, in-8), recueil qui abonde en néologismes de ce genre : « le flot rumoreux, exestuant, les rocs fluctisonnants, fleurs immarcessibles, » *Crâneries et dettes du cœur* (1842, in-8), où l'auteur exagère à plaisir les qualités et les défauts ordinaires de son style. Il dit lui-même :

> ....pour rendre mon vers plus sonnant et plus riche,
> Il n'est d'expression que ma main ne déniche.

Citons encore de lui : *Colères* (1844, in-8); *les Trafiquants littéraires* (1844), satire imprimée dans la *Revue des Deux-Mondes*; *l'Époque* (1845), qui parut dans *l'Univers religieux* ainsi que *Racine et J. J. Rousseau* (1846); *Sonnets sur le Salon* (1851); le poëme catholique de *l'Enfer* (1853, in-32); *les Russes* (1854); et un volume de discussions philosophiques en prose sur *l'Athéisme et le déisme* (1857). Malgré les écarts d'une verve immodérée, M. Pommier, qui n'en a pas moins un talent poétique remarquable, a obtenu en ces derniers temps de l'Académie française trois prix de poésie sur ces sujets : *la Découverte de la vapeur* (1847); *l'Algérie ou la Civilisation conquérante* (1848); *la Mort de l'Archevêque de Paris* (1849); et un prix d'éloquence pour l'*Éloge d'Amyot* (1849). La même année, il fut décoré de la Légion d'honneur sur la proposition de M. de Falloux.

POMPÉE (Pierre-Philibert), auteur pédagogique français, né à Besançon, le 6 juin 1809, et fils de François Pompée, connu par des travaux estimés sur l'orthographe, était apprenti à l'imprimerie du Collége de France quand Gail, Boissonade et Burnouf lui conseillèrent de se livrer à l'enseignement. Ayant pris ses grades, il fut nommé, en 1829, directeur de l'école municipale du cinquième arrondissement, et, dix ans plus tard, devint directeur du premier établissement d'enseignement professionnel de Paris, connu sous le nom d'École Turgot. Membre du comité central d'instruction primaire en 1833, il contribua activement à l'amélioration des études et rédigea un *Rapport historique sur les écoles primaires de la ville de Paris, depuis leur origine* (1839, Impr. royale; Ire partie, in-8). En 1830, il fut l'un des fondateurs des associations polytechnique et philotechnique, dont les cours étaient destinés aux ouvriers de Paris. Il fut, en 1848, membre de la commission des hautes études, instituée par le ministre Carnot. A la même époque, il était secrétaire de la Société des amis de la Constitution. Démissionnaire, en 1852, de ses fonctions de directeur de l'École Turgot, il a fondé, à Ivry-sur-Seine, un grand établissement d'enseignement préparatoire aux professions agricoles, commerciales et industrielles. M. Pompée est, depuis 1846, chevalier de la Légion d'honneur.

Il est encore auteur d'un *Mémoire sur l'organisation de l'enseignement professionnel en France*, auquel l'Académie du Gard a décerné une médaille d'or; et d'*Études sur la vie et les travaux de J. H. Pestalozzi* (1850, in-12), couronnées, dès 1847, par l'Académie des sciences morales.

PONCELET (Jean-Victor), géomètre français, général du génie, membre de l'Institut, né à Metz, le 1er juillet 1788, fut admis à l'École polytechni-

que en 1807 et à l'École d'application en 1810. Lieutenant du génie en 1812, il partit pour les frontières de la Hollande, puis pour la campagne de Moscou. Fait prisonnier à Krasnoë avec 8000 hommes du corps du maréchal Ney, il fut envoyé à Saratof, sur le Volga, où les privations et les souffrances altérèrent profondément sa santé. Il se livra dès lors, sans livres, sans aucunes ressources scientifiques, à des recherches sur la géométrie descriptive, dont il consigna les résultats, de 1817 à 1821, dans les *Annales de mathématiques* publiées par Gergonne.

Rentré en France, il avait été attaché, comme professeur de mécanique, à l'École d'application d'artillerie de Metz, où il demeura quinze années consécutives. Plusieurs mémoires *sur les Propriétés projectives des sections coniques*, *sur les Propriétés projectives des figures*, *sur les Centres des moyennes harmoniques*, et sur divers sujets analogues; un travail concernant *les Roues hydrauliques verticales, à aubes courbes, mues par dessous*, et qui fut couronné, en 1825, par l'Académie des sciences, le placèrent au premier rang parmi les mathématiciens. Ses expériences, relatives aux roues hydrauliques, eurent une foule d'applications, et ses aubes courbes firent obtenir une vitesse double et un double effet. Certaines roues Poncelet ont une force de 70 à 100 chevaux.

Le *Cours de mécanique appliqué aux machines*, dont la première partie fut publiée en 1826, devint l'objet d'un rapport très-favorable fait à l'Académie des sciences par MM. Arago et Dupin. En 1834, M. Poncelet, alors commandant, fut élu membre de cette illustre compagnie, en remplacement d'Hachette, à une voix près, par l'unanimité des suffrages. Nommé successivement professeur de mécanique au Collége de France, colonel, général de génie, commandant de l'École polytechnique, membre et président de la commission scientifique de l'Exposition universelle de Londres, il sut mener de front tous ses devoirs, surveilla quantité de constructions militaires, écrivit un grand nombre de rapports scientifiques et publia des ouvrages qui resteront comme monuments d'analyse et de sagacité.

Quoique le général Poncelet n'ait jamais été un homme politique et se soit tenu volontiers en dehors des questions administratives ou gouvernementales, il dut répondre à l'appel que lui ont fait différentes fois ses concitoyens. Après 1830, il a fait partie du conseil municipal de Metz, ville dont il avait présidé l'Académie et où il avait fait des cours gratuits de géométrie appliquée aux jeunes ouvriers. Il fut aussi membre du conseil général de la Moselle. Après la révolution de 1848, il fut élu, le huitième sur onze, représentant à l'Assemblée constituante; il y vota avec le parti démocratique modéré et ne fut pas réélu à la Législative. Il fait partie du cadre de réserve des officiers généraux. Commandeur de la Légion d'honneur depuis 1850, il est aujourd'hui grand officier.

PONCHARD (Jean-Frédéric-Auguste), chanteur français, né à Paris, le 8 juillet 1789, et fils d'un maître de musique de Saint-Eustache, fit ses premières études à Lyon, où son père s'était retiré pendant les troubles de la Révolution, et entra ensuite au Conservatoire en 1808. Déjà connu comme violoniste, il négligea son talent de virtuose pour étudier le chant et débuta, comme ténor, en 1812, à l'Opéra-Comique. Il chanta avec un égal succès l'ancien répertoire : *Picaros et Diego*, *Zémire et Azor*, *les Événements imprévus*, et les nouvelles pièces, *le Chaperon rouge*, *Mazaniello*. Mais il se plaça surtout au premier rang dans *la Dame blanche* et *le Pré aux clercs*. Il prit sa retraite dès 1834, et se renferma dans les fonctions de professeur de chant au Conservatoire, qui lui étaient confiées depuis 1819 et dont il ne s'est démis que récemment (1856). Nul n'était plus propre à former d'excellents élèves. Un profond sentiment de la musique, un goût parfait, une bonne méthode de vocalisation et l'expression de son chant avaient surtout contribué à ses succès au théâtre. Il excellait dans le *cantabile* et la romance, qui n'ont cessé de lui valoir des applaudissements dans les concerts. — Son fils, M. Charles Auguste-Marie PONCHARD, né en 1824, à Paris, remplit les rôles de ténor à l'Opéra-Comique.

PONCY (Louis-Charles), ouvrier poëte français, né à Toulon le 2 avril 1821, d'une très-humble famille, travailla dès l'âge de neuf ans au service des maçons, fut ensuite maçon lui-même et suivit un an et demi les cours de l'école primaire; son premier livre, le seul où il puisa ses inspirations poétiques, fut l'*Athalie* de Racine. Encouragé par les souscriptions volontaires de ses concitoyens, il publia ses *Marines* (1842, in-12), heureux essai que suivit *le Chantier* (1844, in-12), où le poëte célèbre le travail. Ici on sent que le maçon poëte a mis à profit les moyens de s'instruire et les conseils qui lui ont été donnés par MM. Villemain, Salvandy, Arago, Béranger, George Sand, etc. Mais, malgré ses progrès constants dans la carrière poétique, il n'a jamais consenti à quitter ses instruments de travail.

M. Poncy a encore donné, en 1850, *la Chanson de chaque métier*, recueil de chants d'atelier mis en musique par M. Ortolan (voy. ce nom), et, en 1855, *le Bouquet de Marguerite*, rimes amoureuses à la manière de Pétrarque

PONGERVILLE (Jean-Baptiste-Antoine-Aimé JANSON DE), littérateur français, membre de l'Académie française, né à Abbeville le 3 mars 1792, termina ses études de bonne heure et s'exerça à de nombreux travaux littéraires. A vingt ans, il se passionna pour la lecture de Lucrèce et consacra dix années à sa traduction en vers, qu'il publia en 1823, et qui fit aussitôt sa réputation. Quelques années après, Charles Panckoucke lui confia la traduction en prose du même auteur pour sa *Bibliothèque latine-française*, et, par ce double travail, M. de Pongerville montra comme poëte et comme prosateur, autant d'exactitude que d'élégance. Après avoir échoué trois fois, faute d'une voix, aux élections de l'Académie française, il y entra, en avril 1830, en remplacement de Lally-Tollendal. Quelques années après, il fut nommé conservateur à la Bibliothèque royale, où il a gardé jusqu'en ces derniers temps ses fonctions. Il a été créé officier de la Légion d'honneur en avril 1845.

On a de lui, outre sa traduction du poëme de Lucrèce, en vers (1823, 2 vol. in-8), et en prose (1829, 2 vol. in-8): *Amours mythologiques*, version poétique des *Métamorphoses* d'Ovide (1827, in-18); *le Paradis perdu*, de Milton, en prose (1838, in-8, huit éditions); l'*Énéide* de Virgile, en prose (1846, in-8); puis une série d'épîtres et de fragments, entre autres : *Épître aux Belges* (1832): *Au roi de Bavière* (1834); *de l'Indépendance de l'homme de lettres* (1838); *Épître au menuisier poëte de Fontainebleau* (1839); *A une femme poëte* (1840); *sur la Folie*, fragment d'un poëme inédit (1846): *A Ingres* (1849); *sur l'Abolition de la peine de mort* (1846); *les Poëtes*, dialogue (1856). Dans un autre genre, M. de Pongerville a terminé une *Histoire de l'invasion d'Édouard III en France*, dont il n'a paru jusqu'ici que des fragments.

PONIATOWSKI (Joseph, prince), sénateur fran-

çais, né en 1810, est le fils naturel du célèbre prince polonais de ce nom, dont la filiation légitime s'est éteinte en 1831. Engagé volontaire dans l'expédition d'Alger, il fit plusieurs campagnes et parvint au grade de chef d'escadron aux chasseurs d'Afrique; en 1852, il se retira du service militaire et fut, par décret du 4 décembre 1854, élevé à la dignité de sénateur. Au mois de février 1851, il avait reçu les insignes de grand officier de la Légion d'honneur. — Son fils, Joseph-Stanislas Poniatowski, a été nommé, en 1856, sous-lieutenant de cavalerie.

PONINSKI (Calixte-Valentin), prince polonais, né le 14 février 1816, est fils du prince Charles-Henri-George, mort le 12 avril 1830. Commandeur de l'ordre de Malte, il a succédé, le 14 novembre 1833, à son frère Ladislas-Charles, comme possesseur des terres de Poninka dans la Volhynie russe, et de diverses seigneuries dans la Galicie autrichienne.

PONROY (Pierre-Gabriel-Arthur), littérateur français, né à Issoudun (Indre), le 25 mars 1816, commença ses études au collége de cette ville, les termina, sous la direction de son père, avocat, puis vint prendre à Paris le grade de bachelier ès sciences (1837). Il donna d'abord des répétitions, étudia la médecine et fit une éducation particulière. Il débuta dans la littérature, en 1841, par des opuscules en vers et en prose qui restèrent inaperçus et se fit ensuite connaître par une tragédie, *le Vieux consul* (1844) à l'Odéon, qui reçut un bon accueil. A partir de ce moment, il publia un assez grand nombre de feuilletons et de brochures et collabora, après 1848, à diverses feuilles réactionnaires, soit à Paris, soit à Châteauroux. Plus récemment, il a fait recevoir au Théâtre-Français *Mirabeau* (1852), et *Minervine* (1854), drames en cinq actes et en prose; mais la représentation du premier fut interdite par la censure, et la mort de l'actrice Mlle Rimblot suspendit celle du second.

On a encore de lui : *Pamphlet littéraire* (1841, in-12); *Formes et couleurs* (1842, in 12), poésies; *Légendes orientales* (1842, in-12), poésies; *les Orateurs nouveaux traités en Atrides, humble épître à M. Jules Janin* (1848, in-8); *le Maréchal Bugeaud, récit des champs, des camps et de la tribune* (1849, in-18); *le Monde romain, les Bacchanales* (1855, 2 vol. in-18); *une Fille de Monck* (1857), etc.

PONSARD (Francis), poëte dramatique français, membre de l'Académie française, né à Vienne (Isère) en 1814, fut élevé à l'école mutuelle et au collége de sa ville natale et s'y fit déjà remarquer par son goût pour les vers. Il alla achever ses études classiques à Lyon. Son père qui, après avoir été avocat à Vienne, s'était fait avoué, destinant son fils au barreau, l'envoya faire son droit à Paris (1833). Rangé, laborieux, mais toujours porté vers la poésie, le jeune étudiant sut à la fois satisfaire aux exigences paternelles et à ses goûts littéraires et, tout en se faisant recevoir avocat, il avait traduit en vers le *Manfred* de Byron. Après avoir, faute d'éditeur, publié à ses frais (1837) cette traduction estimable, mais qui passa inaperçue, il retourna à Vienne, où il fit son stage d'avocat, et continua ses débuts comme poëte dans une revue locale récemment fondée.

Bientôt, sous l'influence de la réaction classique que les succès de Mlle Rachel inauguraient sur la scène française, il composa, dans la retraite, sa tragédie de *Lucrèce* et la confia à un de ses compatriotes, M. Ch. Reynaud, qui se rendait à Paris (1842). A son arrivée, celui-ci courut déposer le manuscrit chez Mlle Rachel qui ne l'ouvrit même pas. Après d'autres déceptions, il trouva par hasard, pour l'œuvre de son ami, un patron bienveillant dans M. Achille Ricourt, alors directeur de *l'Artiste*. La pièce fut présentée au comité de lecture de l'Odéon qui la refusa; mais le directeur, M. A. Lireux, passa outre et la mit à l'étude, en la faisant annoncer partout comme la contre-partie des *Burgraves*, qui venaient d'échouer au Théâtre-Français. Un nouveau camp se forma en face des *Hugolâtres*, celui des *Ponsardistes*, même avant le jour où la première représentation de *Lucrèce* (22 avril 1843), vint justifier la réputation faite à l'auteur. Le sujet simple et antique, le style concis et nerveux, les caractères nettement tracés, une facture de vers toute cornélienne, marquait un retour vers la manière des grands maîtres du XVIIe siècle. Applaudie au théâtre, la nouvelle tragédie fut couronnée par l'Académie française.

Après ce double triomphe, M. Ponsard repartit pour sa ville natale, où il fut reçu avec de grands honneurs, et, se condamnant à la retraite, écrivit à loisir une tragédie plus moderne, *Agnès de Méranie*. Il rapporta à l'Odéon, en 1846, cette belle étude sur la société du moyen âge, dont le succès à la scène ne répondit pas aux espérances fondées sur l'auteur de *Lucrèce*. Ce ne fut qu'en 1850 qu'il aborda le Théâtre-Français, avec un grand et beau drame, *Charlotte Corday* (5 actes, en vers, avec prologue), inspiré particulièrement des *Girondins* de Lamartine et des événements récents. Cette nouvelle étude historique, si remarquable par la fidélité des peintures, la noblesse des idées et du langage, eut aussi moins de succès à la représentation qu'à la lecture, soit faute d'intérêt et de mouvement dramatiques, soit à cause des revirements de la politique contemporaine. M. Ponsard donna peu de temps après, sur la même scène, sous le titre d'*Horace et Lydie ou une Ode d'Horace* (comédie en un acte), une gracieuse imitation du poëte latin, son auteur favori. Il essaya ensuite de se retremper dans l'antiquité grecque; en 1852, il publia son poëme d'*Homère*, et fit représenter, au Théâtre-Français, sa tragédie d'*Ulysse* avec chœurs, prologue et épilogue, deux études antiques fort remarquables, mais dont la seconde surtout ne présentait pas assez d'intérêt pour se soutenir à la scène, même avec le concours de la musique de M. Gounod.

Après le 2 décembre, M. Ponsard fut nommé bibliothécaire du Sénat. L'esprit indépendant du poëte et les insinuations d'un journal sur les prétendues causes de cette nomination le portèrent à donner sa démission et à provoquer M. Taxile Delord en duel. Il fit mieux : il écrivit *l'Honneur et l'Argent* (comédie en 5 actes et en vers), satire vigoureuse contre ceux qui préfèrent les dignités et les richesses mal acquises à une honorable pauvreté. Reçue à correction, c'est-à-dire poliment refusée, au Théâtre-Français, cette comédie, où tous les sentiments généreux parlent la bonne langue, se réfugia, comme *Lucrèce*, à l'Odéon (1853) et y obtint, à plusieurs reprises, le plus brillant succès. La popularité qu'elle fit à l'auteur lui ouvrit enfin les portes de l'Académie française, où il fut appelé à remplacer Baour-Lormian (1855). Son discours de réception unit courageusement à l'éloge de son prédécesseur, celui de deux grands poëtes, victimes de l'ingratitude et des révolutions, Lamartine et Victor Hugo. Le 6 mai 1856, il donna une autre grande étude dramatique, *la Bourse*, comédie en cinq actes et en vers, qui, sans avoir la même vogue que *l'Honneur et l'Argent*, dut à une foule de vers heureux et à l'à-propos des peintures un très-favorable accueil.

M. Ponsard, que l'on appelle souvent avec dé-

dain le chef de l'*École du bon sens*, n'est pas plus un chef d'école qu'un successeur de Corneille et de Racine. C'est tout simplement un poëte consciencieux et indépendant, qui a foi dans son art et en lui-même, et dont le talent puise sa force dans la noblesse du caractère. On voudrait dans ses compositions dramatiques plus de vie et de mouvement, dans son style une force plus soutenue; mais il n'en a pas moins su se faire une place entre les maîtres du passé et les maîtres nouveaux par l'alliance du goût avec le sentiment de la vie moderne.

PONSON DU TERRAIL (Pierre-Alexis, vicomte DE), romancier français, né à Montmaur, près de Grenoble, le 8 juillet 1829, et d'abord destiné à la marine, renonça à cette carrière, à cause de son peu d'aptitude pour les mathématiques, et, se trouvant à Paris, en 1848, entra dans la garde mobile, où il fut élu officier. Ses premiers essais littéraires parurent dans *la Mode* et *l'Opinion publique*. Depuis 1850, il a donné dans divers journaux un assez grand nombre de romans-feuilletons, imprimés ensuite en volumes; nous citerons: *la Tour des Gerfauts* (4 vol. in-8); *les Coulisses du monde*, *la Duchesse de Valseranges*, *les Cavaliers de la nuit*, *le Filleul du roi*, *les Tonnes d'or* (1855, 4 vol. in-8); *Diane de Lancy* (1855, 4 vol. in-8); *le Page du roi* (1855); *les Cavaliers de la nuit* (1855); *Dragonne et Mignonne* (1855); *la Belle Provençale* (1857, 6 vol. in-8); *la Contessina* (1857, 5 vol. in-8), etc.

PONSONBY (John PONSONBY, 2e baron), diplomate et pair d'Angleterre, né en 1770, se rattache par son grand-père à la famille du comte de Bessborough (voy. ce nom). Il entra, en 1806, à la Chambre des Lords et, durant sa longue carrière, resta fidèle aux principes du parti whig. Élevé à l'école des anciens diplomates, il a déployé beaucoup d'habileté dans les diverses missions dont il a été chargé: à Buénos-Ayres (1826), au Brésil (1828), en Belgique (1830), à Naples (1832), et en Turquie, où il était accrédité en qualité d'ambassadeur, lors des événements de 1840. Les services qu'il avait rendus dans la question d'Orient en obtenant l'abolition du monopole de la soie en Syrie, en préparant le traité de commerce conclu en 1838 par Reschid-pacha, etc., lui valurent le titre viager de vicomte. Sa dernière ambassade fut celle de Vienne, qu'il occupa, de 1846 à 1851. Retiré dans la vie privée, il est mort à Brighton le 21 février 1855. Il n'a pas eu d'enfants de son mariage avec la fille du comte de Jersey.

Son titre et son siége à la Chambre des Lords ont été recueillis par son cousin, William PONSONBY, 3e baron, né en 1816, à Hampstead, et fils posthume du général de ce nom, qui fut tué à Waterloo. Lord William vote aussi pour les mesures libérales.

Un autre membre du parlement britannique, Ashley-George-John PONSONBY, né en 1831, est fils du présent baron de Mauley (voy. ce nom). Il a fait, comme capitaine des grenadiers de la garde, la campagne de Crimée (1854). Élu député de Cirencester en juillet 1852, il est attaché aux principes whigs.

PONTEVÈS (Jean-Baptiste-Edmond, comte DE), général français, né à Marseille, le 24 juin 1805, fit ses études militaires aux Écoles de La Flèche et de Saint-Cyr, d'où il sortit sous-lieutenant en 1824. Il servit dans la garde royale jusqu'en 1830 et fit presque toutes les campagnes d'Afrique sous le dernier règne. Sa conduite au siége de Rome lui valut le grade de colonel du 75e de ligne (1849), qu'il échangea bientôt contre celui de général de brigade (1852). Désigné pour commander une brigade active de la garde impériale, il partit, en 1855, pour la Crimée et, après avoir reçu plusieurs blessures légères, il fut frappé mortellement, le 8 septembre, devant Sébastopol en conduisant une colonne d'assaut à l'attaque du redan du Carénage.

PONTIN (Magnus-Martin DE), médecin et littérateur suédois, né le 20 janvier 1781, à Askeryd, reçu docteur en médecine en 1806 fut, une première fois, médecin de la cour, jusqu'au moment où la famille royale partit pour l'exil (1809). Le nouveau roi Charles XIII se l'attacha en la même qualité et l'éleva, en 1825, au rang de premier médecin. Conseiller ordinaire de médecine depuis 1841, chevalier des ordres de Wasa et de l'Étoile polaire, il est membre de l'Académie d'agriculture (1817) et de l'Académie des sciences de Suède, qu'il présida en 1821, et dont il fut secrétaire, en 1819, pendant l'absence de Berzélius. Anobli en 1817, il a assisté à toutes les diètes, en sa qualité de chef de famille noble.

M. de Pontin, qui introduisit, dès 1800, la vaccine dans le district de Calmar, s'est beaucoup occupé de l'hygiène des classes laborieuses, et a publié plusieurs traités à l'usage du peuple, notamment une *Instruction sur le choix des médicaments* (Anvisning till Valet af Lækemedlen; 1815). L'un des premiers horticulteurs de Suède, il a fait de nombreux voyages dont il n'a publié qu'une relation, celle d'un voyage en Allemagne (1830), sous le titre de *Remarques sur la nature, l'art et la science* (Antocknin ar œfver Natur, etc.; 1831, traduit en allemand; Hambourg, 1832). Outre ses mémoires dans les *Transactions* (Handlingar) de l'Académie des sciences et de celle de médecine, il a publié quelques poésies (*OEstergœthland*; 1829; *Album poétique*, 1831), et des traductions de l'allemand et du français. Il a paru un *Recueil de ses œuvres* (Samlade Vœrker (1850-53 in-8, 2 part.).

PONTMARTIN (Armand-Augustin-Joseph-Marie DE), critique et littérateur français, né à Avignon (Vaucluse), le 16 juillet 1811, fit avec succès ses études à Paris, au collége Saint-Louis, et commença son droit. Attaché, par tradition de famille, à la branche aînée, il retourna dans sa province, après la révolution de Juillet, et rejoignit sa mère , née Cambis d'Orsan, qui se trouvait en relations d'alliance et d'amitié avec les premières maisons de la noblesse méridionale. Il s'inspira des idées et des ressentiments de cette société toute légitimiste contre les écrivains de l'ancienne école encyclopédique ou du libéralisme moderne. M. de Pontmartin débuta dans la *Gazette du Midi* (1833-1838) et, après avoir fondé une revue mensuelle, *l'Album d'Avignon*, il envoya des *Causeries provinciales* à *la Quotidienne* (1839-1842). Il donna ensuite, dans *la Mode*, des nouvelles et des romans qui eurent de la vogue, puis écrivit successivement dans la *Revue des Deux-Mondes*, *l'Opinion publique*, la *Revue contemporaine* et *l'Assemblée Nationale* (1843-1856). Pendant quatre ans, il publia, dans ce dernier journal, des *Causeries littéraires*, auxquelles la vivacité de certaines attaques contre les gloires du parti libéral, notamment de celles dirigées contre Béranger , donnèrent un assez grand retentissement.

Ses articles et feuilletons ont paru en volumes, sous les titres suivants: *Contes et rêveries d'un planteur de choux* (1845, in-18); *Mémoires d'un notaire* (3 vol.); *Contes et Nouvelles* (1853, in-18); *Causeries littéraires* (1854, in-18); *le Fond de la coupe* (1854, in-18); *Réconciliation* (1855, in-18); *la Fin du procès* (1855, in-18); *Dernières causeries*

littéraires (1856); ***Pourquoi je reste à la campagne*** (1857); ***Causeries du samedi*** (1857), etc.

POOLE (Paul-Falconer), peintre anglais, né à Bristol, en 1819, débuta de bonne heure à l'Académie par une *Scène napolitaine* (1830), puis se tint à l'écart des expositions artistiques et ne reparut devant le public qu'en 1837, avec *l'Adieu*, toile de genre. Il exposa ensuite : *le Départ des émigrants* (1838); *Hermann et Dorothée à la fontaine* (1840); des sujets historiques de grande dimension, tels que : *les Hébreux en captivité à Babylone* (1842); *Salomon Eagle exhortant les habitants de Londres à la pénitence* (1843); *les Maures assiégés* (1844); *le Monastère de Sion* (1846). L'année suivante, il remporta le second prix au concours de Westminster-Hall avec son *Édouard III à Calais*. Ses dernières œuvres sont : *Arlète et Robert le Diable* (1848); trois jolies esquisses tirées de *la Tempête*, de Shakspeare (1849); *Job et les messagers* (1850), composition pleine de vigueur; *les Goths en Italie* (1852); *le Chant du troubadour* (1854); *le Chant de Philomène* (1855), inspirés du *Décaméron*. Il avait envoyé, à l'Exposition universelle de 1855, *Job et les messagers*, *le Passage du ruisseau* et *la Reine des bohémiens*. Il y a obtenu une médaille de troisième classe.

POPPO (Ernest-Frédéric), philologue allemand, né le 13 août 1794, à Guben, dans la Basse-Lusace, suivit, à l'université de Leipsick, les cours du célèbre Hermann, puis au séminaire philologique de Berlin, ceux de M. Boeck. Le fruit de ces fortes études fut un premier travail remarquable : *Observationes criticæ in Thucydidem* (Leipsick, 1816). Attaché à la direction du lycée de Guben et du lycée Frédéric à Francfort, il s'occupa activement des diverses méthodes d'enseignement, et publia sur ce sujet un livre curieux et instructif qui est le véritable *Traité des études* en Allemagne : *Remarques sur la manière d'enseigner de divers professeurs* (Francfort, 1819).

Outre cet ouvrage didactique, M. Poppo a publié de nombreux travaux de philologie grecque ou latine, très-estimés en Allemagne et en France. Ses études spéciales sur Thucydide ont eu pour principaux résultats une édition complète de ses œuvres (1821-1840, 11 vol.), et le *Betantii lexici Thucydidei supplementum* (1845-1847, 2 parties). Le premier de ces deux grands travaux, qui laisse à désirer, pour l'ordonnance du plan, se recommande par l'intelligence du texte et la richesse des commentaires. Pour l'usage des classes, l'auteur a publié une autre édition de Thucydide dans la collection des classiques grecs de Gotha (Gotha, 1843-1851).

M. Poppo a encore donné *la Cyropédie* (Leipsick, 1821) et l'*Anabase*, de Xénophon (1827); les *Dialogues des dieux*, de Lucien, etc.; puis, comme dissertations : *de Usu particulæ ἄν apud Græcos* (1816); *Remarques sur les rhythmes et le dialecte des tragiques grecs* (1821); *sur l'Ile de Chio* (1822); *sur le Siége de Syracuse*, dans la guerre du Péloponnèse (1837); enfin l'important ouvrage de philologie latine : *de Latinitate falso aut merito suspecta* (1841-1850, 2 parties).

POQUET (l'abbé Alexandre-Eusèbe), né dans le département de l'Aisne, vers 1810, directeur de l'institution des sourds-muets de Saint-Médard-lès-Soissons et correspondant du comité historique des arts et monuments, a publié un grand nombre de recherches sur l'histoire de sa province. Nous citerons : *Histoire de Château-Thierry* (Château-Thierry et Paris, 1839-1840, 2 vol. in-8), d'après les manuscrits d'un ancien curé de Lucy-le-Bocage; *Notice historique et archéologique sur le bourg et l'abbaye de Chézy-sur-Marne* (Chézy, 1844, in-8); *Notice sur l'abbaye royale de Notre-Dame de Soissons* (1846, in-4); *Pèlerinage à l'ancienne abbaye de Saint-Médard-lès-Soissons* (1849, in-8), extrait des annales de l'institut des sourds-muets de Saint-Médard; *Notice historique et description de l'abbaye de Saint-Léger de Soissons* (1851, in-4, avec dessins et gravures; 2ᵉ édit., 1852, in-12); *les Gloires archéologiques de l'Aisne* (1853, in-fol.); *Précis historique et archéologique sur Vic-sur-Aisne*, suivi du poëme de *Sainte Léocade*, par Gauthier de Coinsi (1854, in-8); *le Couteau historique de l'abbaye de Longpont* (1856), etc.

PORCHAT (Jean-Jacques), littérateur suisse, né le 20 mai 1800, à Crête, village des environs de Genève, étudia le droit dans cette ville, fut reçu avocat et alla professer le droit romain et criminel à l'Académie de Lausanne. En 1832, il y fut chargé d'un cours de littérature latine et y remplit enfin les fonctions de recteur. Depuis, il a résidé plusieurs années à Paris.

Après avoir écrit deux poëmes descriptifs sous le voile de l'anonyme, il fit paraître un *Recueil de fables* (Paris, 1826, in-18), genre qu'il a cultivé de préférence et où il a le mieux réussi. Un second volume, *Glanures d'Esope* (Lausanne, 1837, in-18), eut plusieurs éditions, et il le réunit au premier en 1854, sous le titre de *Fables et paraboles* (Paris, in-12). Il a encore écrit : *Poésies vaudoises* (Lausanne, 1832, in-12); beaucoup de pièces insérées dans l'*Album de la Suisse romande* de 1842 à 1846; *la Mission de Jeanne d'Arc* (Paris, 1844, in-18), drame épisodique en cinq journées; *Théodie* (1846, in-8), collection de chants sur l'histoire sainte; et la traduction en vers des *Poésies de Tibulle* (1830) et de l'*Art poétique* d'Horace (1852). Comme prosateur, M. Porchat a surtout consacré sa plume à l'enfance et à la jeunesse; un de ses petits livres, *Trois mois sous la neige* (1849, in-18), a été couronné par l'Académie française. Citons aussi ses *Contes merveilleux* (in-16). Il est collaborateur du *Magasin pittoresque* et du *Musée des familles*, et il a traduit de l'allemand l'*Histoire de France* de L. Ranke (1852, 2 vol. in-8) et *Charlotte Ackerman* (1854), roman d'Otto Müller.

PORCIA (Alphonse-Séraphin, prince), chef actuel de la maison princière de ce nom, né le 20 septembre 1801, a succédé le 20 avril 1835 à son père, le prince *Alphonse*-Gabriel, comme possesseur du comté d'Ortembourg en Carinthie, et de diverses seigneuries en Carniole et dans le gouvernement de Venise. Il est grand maître héréditaire du comté princier de Goritz et membre de la diète de Carniole et de Carinthie. Sa sœur, *Françoise*-Séraphine, comtesse de Porcia, née le 1ᵉʳ décembre 1808, est mariée au comte de Vimercati Sanseverino Taddini.

PORION (L. René-Désiré), ancien représentant du peuple français, né le 1ᵉʳ août 1805, à Amiens, où son père avait acquis une grande fortune dans le commerce, étudia le droit à Paris, y fut reçu avocat et exerçait dans sa ville natale les fonctions d'adjoint au maire, lorsqu'en 1848 il fut placé à la tête de la commission municipale provisoire. Il s'employa avec beaucoup d'énergie dans l'apaisement des troubles qui éclatèrent à cette époque. Nommé par 136 677 suffrages, le quatrième sur quatorze, représentant de la Somme à l'Assemblée constituante, il vota constamment avec la droite. A l'Assemblée législative, où il fut

envoyé par le même département, il s'associa entièrement à la politique de réaction adoptée par la majorité. Plus particulièrement attaché à la fraction orléaniste dont M. Thiers était le chef, il prit part, lors du coup d'État, à la protestation des représentants qui se réunirent à la mairie du Xe arrondissement. Décoré en 1849, il a fait partie du conseil général de la Somme de 1848 à 1852 et y est rentré en 1856. Aux élections du Corps législatif en 1857, il se porta sans succès candidat de l'opposition.

PORRO (Ignace), ingénieur italien, né à Pignerol, en 1795, suivit avec succès les cours de mathématiques supérieures à l'École militaire de Turin et fut attaché au corps royal du génie piémontais. Dès 1822, il fut chargé par le gouvernement de mesurer un arc parallèle, puis, dix ans plus tard, de dresser le plan nivelé du duché de Gênes et, enfin, de tracer le réseau général des chemins de fer de la haute Italie. En 1842, il organisa à Turin un vaste chantier pour les appareils des voies ferrées et le céda en 1847 pour voyager en Europe et se fixer définitivement à Paris. Il y a fondé et dirigé depuis l'établissement dit Institut technomatique.

Cet ingénieur, nommé dès ses débuts membre de diverses académies et sociétés d'Italie, a publié plusieurs ouvrages, entre autres un *Essai sur les moteurs hydrauliques* (1839) et un *Traité de tachométrie* (1847), plusieurs fois réimprimé. Comme inventeur, il a fait figurer à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, ses découvertes d'optique les plus récentes, telles que le lorgnon longue-vue, dit longue-vue Napoléon III, et une immense lunette astronomique ou grand réfracteur, l'une des plus grandes obtenues jusqu'ici.

PORT (François-Célestin), archiviste français, né à Paris, le 23 mai 1828, licencié ès lettres, ancien élève de l'École des chartes et, depuis 1854, archiviste du département de Maine-et-Loire, a publié *l'Ile de Lesbos* (dans l'*Univers pittoresque*); *Essai sur l'histoire du commerce maritime de la ville de Narbonne* (1854, in-8), mémoire qui témoigne d'autant d'érudition que de critique, et couronné au concours des antiquités nationales en 1853. Il est rédacteur en chef de l'*Album angevin*. Il a inséré des articles dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, la *Revue de l'Anjou* et autres recueils.

PORTAELS (Jean-François), peintre belge, né à Vilvorde (Brabant méridional), en 1820, suivit d'abord à l'Académie de Bruxelles les cours de M. Navez, puis vint à Paris étudier sous Paul Delaroche. De retour dans son pays, il remporta le grand prix de Rome en 1843 et séjourna plusieurs années en Italie. Ensuite il s'embarqua pour l'Orient et fit en Égypte le *Portrait de Méhémet-Ali*, qui le combla de présents. On a de cet artiste : *Rébecca*, *Ruth*, *la Sécheresse en Judée*, *Fatma la Bohémienne*. Il a envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855 : *Caravane en Syrie surprise par le simoun ; un Convoi funèbre au désert de Suez*, *la Fileuse grecque*, *Jeune femme des environs de Trieste*, *Jeune Juive de l'Asie Mineure*, *un Conteur dans les rues du Caire*, *le Suicide de Judas*, qui lui ont valu une médaille de deuxième classe ; un grand nombre de *portraits*, etc. Nommé directeur de l'Académie de Gand en 1847, en remplacement de Van der Haert, il est chevalier de l'ordre de Léopold depuis 1851.

PORTAL (Jean-Pierre), général français, né à Montauban, le 15 janvier 1761, frère de l'ancien ministre de la marine, partit comme grenadier au 1er bataillon de volontaires du Lot en 1792, passa la même année à l'armée de Mayence, reçut deux blessures, devint sous-lieutenant et capitaine au 7e d'infanterie en 1793 et fut envoyé aux Pyrénées-Orientales. Aide de camp du général Pérignon, il monta un des premiers à l'assaut de la redoute Montesquiou et fut, pour ce fait d'armes, promu chef de bataillon par les représentants du peuple en mission à l'armée. Mis à la retraite par le Directoire, avec le grade de chef de brigade (an IV), M. Portal fut néanmoins employé dans la 20e division militaire jusqu'à l'an XII ; à cette époque, ses nombreuses blessures qui s'étaient rouvertes, l'obligèrent à prendre du repos. En 1812, il commanda une des cohortes de l'arrière-ban ; il fut mis à la tête du département de la Mayenne en 1813, et, l'année suivante, chargé du dépôt des réfugiés espagnols. Définitivement retraité en 1815, il reçut le grade honorifique de maréchal de camp en récompense de ses services. — Le général Portal est mort à Montauban en avril 1856.

PORTAL (Pierre-Paul-Frédéric), archéologue français, né à Bordeaux, le 5 novembre 1804, d'une famille protestante très-connue dans les guerres de religion, a publié sous ce titre : *des Couleurs symboliques dans l'antiquité*, *le moyen âge et les temps modernes* (1837, in-8), un ouvrage dont l'introduction a été traduite en anglais et pour lequel il reçut, comme homme de lettres, la croix de la Légion d'honneur (29 avril 1838). On lui doit encore : *les Symboles des Égyptiens comparés à ceux des Hébreux* (1840, in-8).

PORTALIS (Joseph-Marie, comte), magistrat et homme politique français, ancien ministre, membre de l'Institut, né à Aix (Bouches-du-Rhône), le 19 février 1778, suivit son père, membre du conseil des anciens, proscrit le 18 fructidor, à cause de ses opinions monarchiques, et se réfugia avec lui en Danemark. Pendant son séjour dans le Holstein, il épousa la comtesse de Holk, nièce du comte de Reventlow. Rentré en France, après le 18 brumaire, il fut attaché au corps diplomatique, assista aux négociations qui eurent pour résultat la paix d'Amiens, suivit à Londres, et plus tard à Berlin, le général Andréossy, et résida quelque temps à Ratisbonne comme ministre plénipotentiaire près le prince archichancelier. Son père, devenu l'un des premiers personnages de l'Empire, l'appela près de lui au ministère des cultes, et le nomma secrétaire général. De là, le jeune Portalis passa au conseil d'État, et, en 1810, il devint directeur général de la librairie. Mais, ses ménagements vis-à-vis de l'abbé d'Astros, dans la lutte entre le pape et l'Empereur, excitèrent chez celui-ci la plus vive colère, et il fut exilé, en 1811, à 40 lieues de Paris. Après deux années d'éloignement, il fut nommé premier président de la Cour impériale d'Angers.

La première Restauration le maintint dans ce poste et le réintégra au conseil d'État. Pendant les Cent-Jours, il se rallia au gouvernement impérial, et s'associa aux manifestations des fédérés. Après Waterloo, il recouvra la faveur de Louis XVIII, et obtint successivement, en 1816, une place de conseiller à la Cour de cassation ; en 1818, une mission à Rome ; en 1819, la dignité de pair de France ; en 1824, la présidence d'une des chambres de la Cour de cassation. A l'avénement du ministère Martignac, il fut chargé du portefeuille de la justice, qu'il échangea contre celui des affaires étrangères. Durant son passage au pouvoir, il proposa plusieurs mesures de conciliation, entre autres l'abrogation de la censure.

Quand la direction de l'État passa aux mains du prince de Polignac, M. le comte Portalis quitta le ministère, mais il ne tomba point en disgrâce, et fut nommé premier président de la Cour de cassation. Il conserva ces fonctions après la révolution de 1830, et les remplit pendant toute la durée du règne de Louis-Philippe, ainsi que sous le régime républicain. Lors du coup d'État du 2 décembre 1851, il fit partie de la Commission consultative et fut ensuite appelé au Sénat par le décret du 26 janvier 1852. Le 18 décembre de la même année, il fut admis à faire valoir, comme magistrat, ses droits à la retraite, fut remplacé par M. Troplong, et conserva le titre de premier président honoraire.

M. le comte Portalis est membre du conseil impérial de l'instruction publique. Il a été admis, en 1839, à l'Académie des sciences morales et politiques, en remplacement du comte Merlin, et a été créé grand-croix de la Légion d'honneur, en septembre 1832.

Il a édité l'ouvrage posthume de son père, *de l'Usage et de l'abus de l'esprit philosophique en France pendant le* XVIII*e siècle* (1820, 2 vol.; plusieurs éditions), précédé d'un *Essai sur l'origine, l'histoire et les progrès de la littérature et de la philosophie françaises.* On lui doit aussi le *Code civil du royaume de Sardaigne* (1844, in-8), et un *Éloge du baron Mounier* (1844, in-8).

Plusieurs des membres de la famille Portalis ont joué en ces derniers temps un rôle politique; nous citerons entre autres : *Frédéric* PORTALIS, fils aîné du précédent, avocat distingué, élu, en 1846, député du Var, et mort la même année; — *Ernest*, vicomte PORTALIS, frère du précédent, né à Paris, le 17 octobre 1816, qui entra en 1842, comme auditeur au conseil d'État et fut, en 1852, nommé maître des requêtes de seconde classe; il a fait partie de la dernière législature de la Chambre des Députés, où il représentait l'arrondissement de Toulon (1846-1848); — *Auguste*, baron PORTALIS, cousin germain des précédents, né en 1799, tour à tour procureur du roi (1823), vice-président du tribunal de la Seine (1830), conseiller à la Cour royale de Paris (1831), député de l'opposition, procureur général en février 1848, et représentant de Seine-et-Marne à la Constituante; il est mort le 28 janvier 1855; — *Jules*, baron PORTALIS, fils du précédent, né en 1825, élu, sous le patronage du gouvernement, député au Corps législatif, pour le Var; il a été réélu en 1857.

PORTARLINGTON (Henry-John-Ruben DAWSON DAMER, 3e comte DE), pair représentatif d'Irlande, né en 1822, à Londres, et fils d'un capitaine de marine, hérita, en 1845, des titres de son oncle, épousa, en 1847, une fille du marquis de Londonderry et fut élu membre à vie de la Chambre des Lords en 1855. Il est libéral modéré.

PORTLAND (William-John SCOTT BENTINCK, 5e duc DE), pair d'Angleterre, né en 1800, à Londres, appartient à une famille originaire de Hollande et élevée, en 1689, à la pairie et, en 1716, au rang ducal. Il fit ses études à l'université d'Oxford et prit, en 1854, la place de son frère à la Chambre des Lords, où il vote avec le parti conservateur. N'étant pas marié, il a pour héritier de ses titres son frère, Henry-William-Scott, lord BENTINCK, né en 1804, et membre du Parlement depuis 1846.

PORTMAN (Édouard BERKELEY PORTMAN, 1er baron), pair d'Angleterre, né en 1799, à Bryanstone (comté de Dorset), descend d'un magistrat du temps d'Henry VIII. Il fit ses études à Oxford et siégea, pendant dix ans, à la Chambre des Communes; en 1837, le ministère Melbourne récompensa son dévouement au parti whig par le titre de baron et un siége à la Chambre des Lords.

De son mariage avec une fille du comte de Harewood (1827), il a six enfants, dont l'aîné, William-Henry Berkeley PORTMAN, né en 1829, à Londres, élevé à Eton et à Oxford, est député-lieutenant du comté de Dorset et représente, depuis les élections de 1852, le bourg de Shaftesbury à la Chambre basse; il est libéral.

PORTSMOUTH (Isaac-Newton FELLOWES, 5e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1825, à Castle-Hill, descend d'une ancienne famille saxonne élevée, en 1720, à la pairie. En 1854, il quitta le nom de lord Lymington pour prendre les titres et la place de son père à la Chambre haute; il appartient au parti libéral. En 1855, il a épousé une fille du comte de Carnarvon.

PORTUGAL (maison royale de), dynastie de Bragance. — Roi : dom PEDRO V (voy. ce nom). — Père du roi : *Ferdinand*-Auguste-François-Antoine, ex-roi de Portugal, prince de Saxe-Cobourg-Gotha, né le 29 octobre 1816, maréchal-général, marié, le 9 avril 1836, à la feue reine dona Maria II da Gloria, veuf le 15 novembre 1853. Reconnu régent, pendant la minorité de son fils, don Pedro V, par les Chambres du royaume, il a gouverné depuis le 19 décembre 1853 jusqu'au 16 septembre 1855.

Frères et sœurs du roi : *Louis-Philippe*-Marie-Ferdinand, etc., de Bragance-Bourbon, duc de Saxe, duc d'Oporto, né le 31 octobre 1838, capitaine-lieutenant de marine; *Jean*-Marie-Ferdinand, etc., duc de Saxe, duc de Beja, né le 16 mars 1842, major au 4e régiment de cavalerie; *Ferdinand*-Marie-Louis, etc., duc de Saxe, né le 23 juillet 1846; *Auguste*-Marie-Ferdinand, etc., duc de Saxe, né le 4 novembre 1847; *Marie-Anne*, Fernande-Léopoldine, etc., née le 21 juillet 1843; *Antoinette*-Marie-Fernande, etc., née le 17 février 1845.

Aïeule, oncle et tantes (voy. BRÉSIL). — Frère de l'aïeul dom Pedro Ier, empereur du Brésil : dom *Miguel* (voy. ce nom). — Sœurs de don Pedro Ier : *Marie-Thérèse*, mariée à don Carlos, infant d'Espagne (voy. CARLOS); *Isabelle-Marie*, née le 4 juillet 1801, régente de Portugal depuis le 10 mars 1826 jusqu'au 26 février 1828; *Anne-de-Jésus*-Marie, née le 23 décembre 1806, mariée, le 1er décembre 1827, au marquis de Loulé, ministre d'État.

POTHERAT DE THOU (A......), économiste français, né à Paris, en 1807, s'est consacré, au milieu des loisirs que donne la fortune, à l'étude des questions politiques et financières. Il s'est fait une réputation par deux ouvrages très-estimés : *Recherches sur l'impôt foncier* (1838, in-8) et *de la Politique d'Aristote* (1842).

POTT (Auguste-Frédéric), linguiste allemand, né à Nettelrede, le 14 novembre 1802, fit ses études au collége de Hanovre et à l'université de Gœttingue, fut employé deux ans au collége de Celle, alla recevoir le titre d'agrégé à Berlin, et par ses savantes leçons de grammaire comparée, acquit dès lors une réputation qui lui valut en 1833 la chaire de professeur titulaire de philologie générale à l'université de Halle. Dans ces fonctions M. Pott à fait preuve d'une érudition aussi solide que variée; joignant à la connaissance des langues indo-germaniques celle d'un grand nombre de langues des races asiatiques, africaines et américaines, il passe, avec MM. Guillaume de Humboldt, Bopp et Grimm, pour un des hommes

qui ont le plus contribué à élever à la valeur d'une science la linguistique comparée. Son ouvrage philologique le plus important est simplement intitulé : *Recherches étymologiques* (Etymologische Forschungen; Lemgo, 1833-1836, 2 vol.).

Parmi ses autres travaux on remarque : *les Langues indo-germaniques* (Indogermanischer Sprachstamm), savante dissertation insérée dans l'*Encyclopédie* d'Ersch et Gruber; *de Borussico-Lithuanicæ tam in Slavis quam Celticis linguis principatu* (Halle, 1837 et 1841); *les Bohémiens en Europe et en Asie* (die Zigeuner in Europa und Asien; Ibid., 1844-1845, 2 vol.), couronné par l'Institut de France; *de la Méthode quinaire et vigésimale chez des peuples de toutes les parties du globe* (die quinare und vigesimale Zaehlmethode bei Vœlkern aller Welttheile; Ibid., 1847); *les Noms propres et particulièrement les noms de famille et leur origine* (die Personennamen, insbesondere die Familiennamen, etc.; Leipsick, 1853); *de la Différence des races humaines au point de vue philologique* (die Ungleichheit menschlicher Rassen vom sprachwissenschaftl. Standpunkte; Lemgo, 1856), essai chronologique suivi d'un *Aperçu général sur les rapports des langues des différents peuples;* enfin de savants mémoires et articles insérés dans le *Journal littéraire de Halle*, les *Annales de Halle*, les *Annales de critique scientifique*, le *Journal de linguistique comparée*, le *Journal de la Société orientale*, etc.

POTTER (Louis-Joseph-Antoine DE), publiciste et homme politique belge, né à Bruges, le 26 avril 1786, de parents nobles et riches, qui, lors de la révolution de Brabant, furent exilés comme partisans de l'Autriche, fut successivement conduit à Lille, en Hollande, puis en Allemagne, ramené en Belgique, lors du rappel des émigrés et placé dans une maison d'éducation à Bruxelles. De 1809 à 1811, il séjourna dans le midi de la France, puis habita treize ans Rome et l'Italie. C'est là qu'il réunit la plupart des matériaux qu'il a mis en œuvre dans ses ouvrages sur le christianisme. Retourné à Bruxelles en 1824, il renonça à ses titres de noblesse, que son père, mort depuis peu, avait voulu faire reconnaître du gouvernement hollandais.

Ses premiers ouvrages lui avaient fait un nom, comme ennemi du clergé, mais sentant la nécessité de rallier tous les Belges, catholiques ou libéraux, contre l'ennemi commun, il fit une trêve avec ses adversaires religieux et publia, dans le *Courrier des Pays-Bas*, un article où il demandait la liberté de conscience et la tolérance, même en faveur des jésuites. Traduit devant la Cour d'assises (19 et 20 décembre 1828) comme prévenu « d'avoir voulu semer la division et la haine entre les citoyens, » il ne put obtenir que les débats fussent publics et en langue française. Quoiqu'il eût deux avocats, MM. Van Meenen et Van de Veyer, il prononça lui-même un discours où il demandait l'abolition de la censure, la responsabilité ministérielle, le rétablissement du jury, l'adoption du français comme langue officielle, en un mot l'observation de la charte jurée par le roi. L'arrêt des juges le condamna à dix-huit mois de prison et à 1000 florins (2140 fr.) d'amende. Le peuple protesta contre ce jugement, conduisit triomphalement le condamné au lieu de sa réclusion, et brisa les vitres du ministre de la justice. La prison de M. de Potter fut le point de ralliement de tous les partis nationaux; c'est là que fut conclu le pacte d'union. Il y écrivit la brochure sur *l'Union des catholiques et des libéraux* (Bruxelles, juin 1829; 2ᵉ édit., juillet. Paris, 1829, in-8) qui fit beaucoup de sensation et que le gouvernement fit réfuter; *Rapport d'un ministre ami de sa patrie et peu attaché à son portefeuille, au roi des Pays-Bas, sur la disposition actuelle des esprits et la situation des choses en Belgique* (Bruxelles, avril 1829); *Lettres de Démophile au roi*, sur le projet de loi contre la presse, *et au ministre de l'intérieur*, sur la liberté des Belges (1829).

M. de Potter fut illégalement retenu en captivité, après l'abrogation de la loi en vertu de laquelle il avait été condamné. Un nouvel article qu'il publia dans les journaux (*Projet d'association pour réaliser les libertés écrites dans la loi fondamentale des Pays-Bas*) lui attira un second procès à la suite duquel il fut condamné à huit ans de bannissement et à huit ans de surveillance (30 avril 1830). La Prusse et la France lui refusèrent un asile. Mais au mois d'août 1830, il se rendit à Paris, d'où il écrivit au roi des Pays-Bas (24 août), pour lui conseiller de constituer la Belgique en État séparé, dont il continuerait à être le roi. Peu de jours après éclata la révolution belge. M. de Potter, d'après le conseil de ses amis, s'abstint d'abord de retourner à Bruxelles, pour ne pas compromettre un arrangement possible encore. Mais voyant que les négociations avec le roi n'aboutissaient pas, il partit pour la Belgique, où il fut reçu comme un triomphateur. Appelé à faire partie du gouvernement provisoire (25 septembre), il se montra partisan des mesures les plus énergiques et proposa d'établir une république sur des bases très libérales. Mais ses collègues ne se prêtèrent pas à ce projet, qui fut également repoussé dans le Congrès national, par 187 voix contre 13. Lorsque le gouvernement provisoire eut déposé le pouvoir, M. de Potter, fut forcé, à la suite d'une émeute dirigée contre son parti, de se réfugier en France. Depuis cette époque il n'a plus joué de rôle politique, mais il a continué à défendre dans des écrits les causes auxquelles il s'était voué.

Ses ouvrages sont très-nombreux. Le plus connu est l'*Histoire philosophique et critique du christianisme et des églises chrétiennes depuis Jésus-Christ jusqu'au* XIXᵉ *siècle* (Paris, 1836-1837, 8 vol. in-8); c'est une édition refondue de deux ouvrages publiés précédemment : *Considérations sur l'histoire des principaux conciles* (Bruxelles, 1816; Paris, 1818, 2 vol. in-8) et *Esprit de l'Église* (Paris, 1821, 6 vol. in-8). L'auteur y a recueilli tous les arguments et réuni des extraits ou des analyses de tous les documents qui peuvent servir à combattre le christianisme; on ne peut lui dénier ni la science, ni la sincérité, mais son style, lourd et parfois incorrect, a nui au succès de son ouvrage. On a encore de lui : *Vie de Scipion de Ricci, évêque de Pistoie et Prato*, à la fin du XVIIIᵉ siècle, qui introduisit dans son diocèse les principes de l'Église gallicane (Bruxelles, 1825, 3 vol. in-8; édition augmentée, 1826, 3 vol. in-18; 3ᵉ édit. refondue, 1857, 1 vol. in-12); une contrefaçon, tronquée par ordre de la police, a été publiée à Paris (1826, 4 vol. in-8); *Épître à saint Pierre* (Bruxelles, 1826, in-12); *Lettres de saint Pie V sur les affaires religieuses de son temps en France* (Paris, 1826; édition beaucoup plus complète, Bruxelles, 1827, in-8); *Saint Napoléon au paradis et en exil*, poëmes (Bruxelles, 1825, in-12, 1827, in-18); *Lettre à mes concitoyens* (2ᵉ édit., en novembre et décembre, 1830); *de la Révolution à faire, d'après l'expérience des révolutions avortées* (Paris, 1830, in-8); *Lettres à Léopold, roi des Belges* (Ibid., 1839, in-8); *Révolution belge de 1828 à 1839, souvenirs personnels avec des pièces à l'appui* (Ibid., 1839, 2 vol. in-18); *Études sociales* (Ibid., 2 vol. in-18).

Un des fils de M. de Potter est médecin et auteur de divers ouvrages philosophiques.

POTTINGER (sir Henry), général anglais, né en 1791, d'une ancienne famille irlandaise, fut admis à treize ans, comme cadet, au service militaire de la Compagnie des Indes et attira de bonne heure l'attention autant par son énergie que par ses capacités administratives. Il prit part à toutes les opérations de l'armée sur les frontières et fut chargé pendant plusieurs années des intérêts de son pays dans le Scind. Il était déjà major général lorsqu'en 1839 il fut élevé au rang de baronnet pour les services qu'il avait rendus. De retour en Angleterre l'année suivante, il partit, en 1841, pour la Chine avec le titre d'envoyé extraordinaire et de surintendant du commerce anglais. Les négociations qu'il ouvrit à Canton avec les mandataires de l'empereur furent conduites par lui d'une façon très-habile et aboutirent, après bien des peines, au traité du 29 août 1842, qui ouvrait cinq ports chinois au commerce étranger et cédait l'île de Hong-Kong à l'Angleterre.

Ce traité, qui mettait fin à une guerre coûteuse, valut au négociateur la grand'croix de l'ordre du Bain, le titre de conseiller privé et une pension viagère de 1500 livres (37500 fr.) votée par les Chambres. Après avoir été le premier gouverneur de Hong-Kong où tout était à créer (1843 1844), il passa en la même qualité au cap de Bonne-Espérance (1846-1847) et, à cette dernière date, à la présidence de Madras. Élevé en 1851 au rang de lieutenant général, il s'est retiré, en 1854, de la vie publique. — Sir H. Pottinger est mort à Malte le 18 mars 1856.

POUCHET (Félix-Archimède), naturaliste français, né à Rouen, le 26 août 1800, d'une honorable famille de commerçants, voulut, par goût pour les sciences, se faire médecin. Il étudia à l'Hôtel-Dieu de Rouen, sous le chirurgien Flaubert, puis vint à Paris, où il fut reçu docteur en médecine en 1817. A peine de retour dans sa ville natale, il fut nommé professeur d'histoire naturelle au Muséum, qui venait d'être fondé, et qui est devenu aujourd'hui, sous sa direction, l'un des plus considérables de nos provinces. Il eut bientôt un nombreux auditoire qu'il a su conserver pendant trente ans d'enseignement. La presse rouennaise a souvent reproduit ses *Leçons*, entre autres celles sur les éléphants, la zoologie antédiluvienne. M. Pouchet a été nommé, en 1838, professeur à l'École de médecine de Rouen et, en 1843, chevalier de la Légion d'honneur. Il est membre de plusieurs sociétés savantes de France ou de l'étranger et correspondant de l'Institut.

Nous citerons parmi ses principaux ouvrages : *Histoire naturelle de la famille des solanées* (Rouen, 1829, in-8); *Zoologie classique ou Histoire naturelle du règne animal* (1841, 2 vol. in-8, avec atlas); *Recherches sur l'anatomie et la physiologie des mollusques* (1842, in-4); *Théorie positive de l'ovulation spontanée et de la fécondation des mammifères et de l'espèce humaine, basée sur l'observation de toute la série animale* (1847, in-8), ouvrage qui a obtenu le prix de physiologie expérimentale à l'Académie des sciences; *Monographie du genre Nérite*, présentée à l'Institut en 1847 (in 4); *Traité élémentaire de botanique appliquée* (1835, 2 vol. in-8): *Recherches sur les organes de la circulation, de la digestion et de la respiration des animaux infusoires* (1849); *Histoire naturelle et agricole du hanneton et de sa larve* (Rouen, 1853); *Histoire des sciences naturelles au moyen âge, ou Albert le Grand et son époque*, etc. Il a sous presse un ouvrage sur les doctrines scientifiques de l'Allemagne.

POUILLET (Claude-Servais-Mathias), physicien français, membre de l'Institut, né à Cuzance (Doubs), le 16 février 1791, entra, en 1811, à l'École normale. où il fut ensuite répétiteur et maître de conférences. Il remplissait, en outre, les fonctions de professeur de physique au collége Bourbon (aujourd'hui Bonaparte). En 1827, il fut chargé d'enseigner la physique au duc de Chartres et, plus, tard aux autres fils du roi Louis-Philippe. Il fut nommé, en 1829, sous-directeur du Conservatoire des arts et métiers et chargé de la chaire de physique de cet établissement. Deux ans plus tard, il succéda à Dulong dans sa chaire de l'École polytechnique. Sa santé l'ayant forcé de renoncer à ces dernières fonctions, on lui confia celles de directeur du Conservatoire et de professeur à la Faculté des sciences de Paris. C'est à la Sorbonne que le talent de l'illustre professeur brilla de tout son éclat. Avec une parole vive et animée, une élocution facile et élégante, il cherchait à se mettre à la portée de tous et sacrifiait volontiers une vaine satisfaction d'amour-propre à l'intérêt général de son auditoire.

Sincèrement attaché à la monarchie de Juillet, M. Pouillet siégea à la Chambre des Députés pour un collége électoral du Jura; il s'y montra un des fidèles partisans de la politique ministérielle. Après la révolution de Février, il se retira de la vie politique et se renferma tout entier dans son enseignement. Mais, au 13 juin 1849, l'insurrection vint fondre sur le Conservatoire (voy. Ledru-Rollin); M. Pouillet, accusé de n'avoir point opposé une résistance assez énergique à l'invasion, fut révoqué de ses fonctions de directeur; dans un *Mémoire* plein de noblesse et d'élévation, il justifia sa conduite et fit voir que sa place, au moment du danger, était au milieu des collections confiées à ses soins. A la suite du coup d'État du 2 décembre 1851, M. Pouillet, qui venait d'être frappé cruellement par la perte de ses enfants, se laissa considérer comme démissionnaire de ses fonctions universitaires pour refus de serment. Il se voua dès lors exclusivement à ses travaux académiques et aux soins que réclamait la publication de ses ouvrages. Il fait partie, depuis le 17 juillet 1837, de l'Académie des sciences, où il a remplacé Girard; il en est aujourd'hui encore un des membres les plus actifs. Il nous suffira de rappeler, parmi ses nombreux *Rapports*, la remarquable description qu'il fit en 1850 des appareils télégraphiques de M. Siemens, de Berlin, et la belle *Notice* qu'il lut, en 1855, au nom de la commission chargée de publier les instructions nouvelles sur les paratonnerres. M. Pouillet est, depuis le 24 avril 1845, officier de la Légion d'honneur.

On a de lui deux ouvrages classiques : *Éléments de physique expérimentale et de météorologie* (2 vol. in-8, avec atlas; 7e édit., 1856), le traité de physique le plus complet et le mieux écrit que nous possédions en France, ouvrage rendu aussi populaire en Allemagne par la traduction libre de M. J. Müller, de Fribourg; *Notions générales de physique et de météorologie, à l'usage de la jeunesse*, résumé clair et élégant, dont les explications sont dégagées de tout calcul; *Instructions sur les paratonnerres, adoptées par l'Académie des sciences* (1823, remanié en 1855), avec Gay-Lussac; *Recherches sur les dilatations des fluides élastiques et les chaleurs latentes des vapeurs* (*Comptes rendus de l'Acad.*, 1847); *Expériences sur la détermination des températures très-élevées et des basses températures, à l'aide d'instruments nouveaux* (Ibid., 1836 et 1837); des recherches sur les phénomènes d'interférence et de diffraction dans les milieux matériels autres que l'air, faites avec M. Biot, et exposées dans le *Traité de physique expérimentale et mathématique* de ce dernier (tom. IV); *sur la Chaleur solaire, les pouvoirs rayonnant et absorbant de l'atmo-*

sphère et la température de l'espace (*Comptes rendus*, 1838); *sur la Hauteur, la vitesse et la direction des nuages* (Ibid., 1840); *Note sur un moyen photographique de déterminer la hauteur des nuages* (Ibid., 1855). etc. Citons à part deux mémoires insérés, dès 1837, dans les *Comptes rendus*, et contenant la première démonstration expérimentale des lois des courants électriques : *Mémoire sur la pile de Volta et sur la loi générale d'intensité que suivent les courants*, etc.; *Mémoire sur la mesure relative des sources thermo-électriques et hydro-électriques, et sur les quantités d'électricité qui sont nécessaires pour opérer la décomposition chimique d'un gramme d'eau*, etc., mémoires dont les résultats s'accordent entièrement avec ceux que M Ohm, de Berlin, avait obtenus dix années auparavant, mais par des méthodes tout à fait différentes, qui ne furent connues chez nous qu'en 1841.

POUJOULAT (Jean-Joseph-François), littérateur français, membre de l'Institut, ancien représentant, né à la Fare (Bouches-du-Rhône), le 26 janvier 1808, d'une ancienne famille originaire du Dauphiné, fit ses études à Aix, vint à Paris en 1826, se lia avec Michaud et fut son collaborateur pour la *Bibliothèque des Croisades*, dont l'objet était de réunir, avec l'indication des sources où il avait puisé les matériaux de son *Histoire des Croisades*, des notices et des extraits des écrivains du temps. Au mois d'avril 1830, il accompagna Michaud en Orient, visita avec lui la Grèce, Constantinople, l'Asie Mineure et Jérusalem, et explora, pour sa part, plus spécialement la Judée et la Syrie. A leur retour, ils firent paraître un curieux ouvrage, la *Correspondance d'Orient* (1833-1835, 7 vol. in-8), et se firent ensuite les éditeurs d'une *Nouvelle collection des Mémoires pour servir à l'histoire de France depuis le* XIII*e siècle jusqu'à la fin du* XVIII*e* (1836-1838, 34 tomes en 32 vol. in-8), qui, moins correcte que celle de Petitot et Monmerqué, contient des mémoires inédits assez importants qui manquent à cette dernière.

M. Poujoulat avait publié, en 1835, *la Bédouine* (2 vol. in-18; 3e édit. revue par Michaud, 1840, 2 vol. in-12), roman dont les scènes se passent au désert, et qui fut couronné par l'Académie française en 1836. Ayant encore accompagné en Italie Michaud, dont la santé réclamait ce voyage, il fit paraître : *Toscane et Rome, correspondance d'Italie* (1839, in-8). Il donna, d'après les derniers travaux et les dernières intentions de son ami, une nouvelle édition de l'*Histoire des Croisades* (1840-1848, 6 vol. in-8), qu'il a fait précéder d'une *Notice* sur la vie de l'auteur. On lui doit en outre : *Voyage à Constantinople, dans l'Asie Mineure, en Mésopotamie, à Palmyre, en Syrie, en Palestine et en Égypte*, faisant suite à la *Correspondance d'Orient* (1840-1841, 2 vol. in-8); *Histoire de Jérusalem, tableau religieux et philosophique* (1841-1842, 2 vol. in-8; 4e édit., 1856), qui a obtenu de l'Académie française un prix de 4000 fr.; *Histoire de saint Augustin; sa vie, ses œuvres, son siècle; influence de son génie* (1844, 3 vol.) in-8; 3e édit., 1850, 2 vol. in-18), couronné par l'Académie française en 1846; *Études africaines, récits et pensées d'un voyageur* (1846, 2 vol. in-8); *Histoire de la Révolution française* (Tours, 1847, 2 vol. in-8); *Lettres sur Bossuet, adressées à un homme d'État* (1854, in-8; 2e édit., 1854, in-18); *le Cardinal Maury, sa vie et ses œuvres* (1855, in-8); *Littérature contemporaine* (1856, in-18). etc.

M. Poujoulat a fourni à *la Quotidienne* un nombre considérable d'articles littéraires, dont une partie a été réimprimée sous ce titre : *Religion, histoire, poésie* (Tours. 1843, in-8). Il a aussi donné des articles dans la *Revue des Deux-Mondes*, le *Musée des Familles*, et dans *les Sensitives, album des salons*. Il est un des collaborateurs du *Correspondant*.

Après la révolution de 1848, M. Poujoulat fut nommé représentant à l'Assemblée constituante, dans une élection partielle du 4 juin, par les Bouches-du-Rhône, et renvoyé par le même département à l'Assemblée législative. Dans l'une et l'autre assemblée, il vota presque constamment avec la droite. Il publia même une brochure intitulée : *la Droite et sa mission* (1848, in-32).

POULAIN DE BOSSAY (Auguste-Prosper), professeur français, né vers 1800, à Preuilly (Indre-et-Loire), embrassa de bonne heure la carrière de l'enseignement et, après avoir occupé, de 1836 à 1839, une chaire d'histoire au collége Henri IV, devint successivement recteur de l'Académie d'Orléans (1840), membre du conseil de l'instruction publique et proviseur du lycée Saint-Louis (1849); en 1852, il a pris sa retraite. Il est auteur d'ouvrages destinés à l'enseignement universitaire : *Atlas de géographie historique* (1833, in-4); *Atlas de géographie moderne* (1840, in-4); *Histoire de France* (1853, in-18); *Nouvel abrégé de géographie* (18e édit., 1854), etc. M. Poulain a été, en 1847, promu au rang d'officier de la Légion d'honneur.

POULETT (John Poulett, 5e comte), pair d'Angleterre, né en 1783, à Londres, appartient à une branche cadette des marquis de Winchester élevée, en 1627, à la pairie héréditaire. En 1819, il a pris la place de son père à la Chambre des Lords et s'est toujours associé à la politique du parti conservateur. Pendant plus de trente ans, il a commandé la milice du Somerset. De son mariage avec miss Portman (1820), le comte Poulett a deux enfants dont l'aîné, Vere, vicomte Hinton, est né en 1822.

POURTALÈS (Louis-Auguste de), officier allemand, né à Neufchâtel, le 17 mars 1796, appartient à une des plus anciennes familles du canton; il émigra, en 1845, par dévouement à la famille royale de Prusse et ne revint dans la principauté de Neufchâtel, avec le titre de conseiller d'État et le grade de lieutenant-colonel d'artillerie, que pour tenter de la rendre à ses anciens maîtres. Le 3 septembre 1856, il attaqua subitement le château, vit la population se tourner contre lui et fut fait prisonnier. Mis en accusation, il dut la liberté aux considérations politiques qui rétablirent la concorde entre le gouvernement prussien et la république helvétique.

Son frère, Charles-Frédéric de Pourtalès, né à Neufchâtel, le 10 juin 1799, prit part au coup de main du 3 septembre, et, après un engagement avec les républicains de La Chaux de Fond, fut contraint de s'enfermer dans le château. Blessé grièvement, il dut la vie au colonel Danzler et recouvra sa liberté en même temps que son frère aîné. Il a naturellement perdu sa place d'inspecteur général des milices prussiennes dans la principauté de Neufchâtel.

Un troisième frère, Joseph-Alexandre de Pourtalès, né à Neufchâtel, le 9 octobre 1810, était, avant la dernière révolution, major dans l'artillerie prussienne du duché de Neufchâtel. La famille de Pourtalès, riche et influente, compte des branches nombreuses et possède des domaines considérables en Prusse, en Bohême, en Suisse et en France.

POWELL (Baden), savant anglais, né à Londres, vers 1798, fut élevé à Oxford et embrassa

l'état ecclésiastique. Depuis 1827, il occupe à cette université une chaire de géométrie. Membre de la Société royale de Londres, il a disséminé dans les *Philosophical transactions*, les *Annals of philosophy*, le *Philosophical Magazine* et le recueil de Taylor, la plupart de ses travaux, traductions ou mémoires originaux sur l'optique, les ondulations de la lumière, l'interprétation scientifique des écritures, les mathématiques, etc. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Éléments d'optique* (an Elementary treatise on optics; Oxford, 1833); *Aperçu historique du développement des sciences physiques et mathématiques* (an Historical view of the progress of the physical and mathematical sciences; Londres, 1834); *Rapports entre la vérité divine et la vérité humaine* (the Connections of divine truth; 1838); *de la Théorie des ondulations* (a View of the undulatory theory; 1841); *l'Unité des mondes et de la nature* (the Unity of worlds and of nature; 1855, in-8; 2e édit., 1856), etc.

POWELL (George), peintre américain, né à New-York, en 1823, commença ses études artistiques à Cincinnati, dans l'État de l'Ohio, et les compléta par un voyage en Italie. De retour en Amérique, où il s'exerça presque exclusivement à la peinture historique, il obtint en 1849, d'après une simple esquisse au crayon, la commande du grand tableau de *la Découverte du Mississipi*, sujet mis au concours et esquissé par soixante concurrents. Cet artiste vint alors à Paris, où il termina en trois ans cette toile importante, à laquelle les Américains prennent un intérêt tout patriotique; elle est aujourd'hui placée dans la salle des conférences du Capitole, dans la ville de Washington.

POWERS (Hiram), sculpteur américain, né à Woodstock, le 29 juillet 1805, est le huitième enfant d'un petit fermier de l'État de Vermont, dont la mort laissa toute la famille sans ressources. Il vint alors à Cincinnati chercher fortune et y fut tour à tour garçon d'hôtel, commis de magasin et apprenti horloger. Un sculpteur prussien, qu'on avait appelé dans cette ville pour faire le buste du général Jackson, lui donna quelques leçons de dessin et lui apprit à modeler; l'intelligence de l'élève devina le reste. En peu de temps, il exécuta des bustes et des médaillons d'un mérite réel, et lui-même convient qu'il n'a jamais rien produit de plus fini et de plus ressemblant. Encouragé par ce premier succès, il vint à Washington et, grâce à sa facilité merveilleuse, grâce aussi à la générosité de M. Longworth, il put, en 1837, partir pour Florence. Sans cesser de modeler des bustes, il commença enfin une œuvre purement idéale, *Ève* (1838), qui lui valut les éloges de Thorwaldsen. « C'est un début, lui dit le grand sculpteur, que tout artiste serait fier de présenter comme son chef-d'œuvre. »

M. Powers fit ensuite *l'Esclave grecque* (1839), *le Jeune pêcheur*, la figure en pied de *Calhoun*, etc. Dans le nombre considérable de ses *bustes*, nous indiquerons ceux de *Jackson*, *Webster*, *Adams*, *Calhoun*, *Marshall*, une *Tête d'étude de Proserpine*, etc. De toutes ses œuvres, *l'Esclave grecque* est la plus estimée; un spéculateur l'a montrée en spectacle (*exhibition*) comme une curiosité dans les divers États de l'Union; on l'a vue également à Londres, en 1851, au Palais de Cristal, et il en a été fait des copies.

POWIS (Édouard-James HERBERT, 3e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1818, à Pershore (comté de Worcester), descend d'un célèbre général, élevé en 1794 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de lord Clive, il fit ses études à l'université de Cambridge, qui lui conféra en 1842 le diplôme de docteur ès lettres. Élu en 1843 député du comté de Montgomery, il se rangea du côté des conservateurs protectionnistes et garda son siége jusqu'à la mort de son père, arrivée en 1848. Il soutient, depuis cette époque, les mêmes principes à la Chambre des Lords. N'étant pas encore marié, il a pour héritier de ses titres, Percy-Egerton HERBERT, né en 1822; lieutenant-colonel d'infanterie en 1853, il a fait la campagne de Crimée, où il a servi comme quartier-maître général. Il représente Ludlow à la Chambre basse depuis 1854 et est aide de camp de la reine.

PRADEL (Pierre-Marie-Michel-Eugène COURTRAY DE), poëte français, né en 1787, se fit connaître à Paris, en 1820, par des couplets libéraux et des chansons grivoises qui lui valurent, à plusieurs reprises, de fortes condamnations. Quelques années après, il improvisa dans des séances publiques des tragédies, des comédies, des poésies en tous genres, et, suivant ses propres paroles, « convainquit les plus incrédules de l'existence d'un véritable improvisateur français. » Beaucoup de ses impromptus et de ses bouts-rimés, généralement remarquables et souvent de longue haleine, furent ensuite imprimés et firent à leur auteur une réputation européenne. Malgré ses succès de vogue et d'argent, M. de Pradel ne sut jamais fixer la fortune et mena constamment, soit en France, soit à l'étranger, l'existence la plus précaire. — Il est mort en Belgique, en septembre 1857, dans la misère.

On a de lui, outre un nombre incalculable de *Séances*, *Improvisations*, *Adieux*, recueillis pendant ses excursions dans les principales villes de France et de Belgique (1838-1849) : *Visite à Béranger* (1836); *Poésies* (1840); *l'Histoire d'un pavé*, dans *le Livre des cent et un*, des articles ou fragments dans divers recueils, etc. Il a traité, dans le *Dictionnaire de la conversation*, l'article *Improvisation*, où il prétend que cet art, qui lui était si familier, « est à la portée de tout homme doué d'un peu d'instruction et de volonté. » M. de Pradel a eu déjà de nombreux imitateurs, mais aucun d'eux jusqu'ici ne l'a fait oublier.

PRADIÉ (Pierre), ancien représentant du peuple français, né à Marcillac (Aveyron), en 1815, et fils d'un notaire, étudia le droit et fut reçu avocat. Disciple de l'école catholique révolutionnaire, dont M. Buchez était le chef, il publia plusieurs écrits dans ce sens, notamment un *Essai sur l'Être divin*. Après la révolution de Février, sa candidature, à la Constituante, soutenue par les démocrates de l'Aveyron, ne fut point combattue par le clergé. Élu par 36 375 voix, le sixième sur dix, il fut secrétaire du comité des cultes. Après l'élection du 10 décembre, il fit une opposition assez vive à la politique de l'Élysée, et désapprouva l'expédition de Rome. Réélu à la Législative, il se rapprocha de la Montagne, protesta contre la loi du 31 mai, s'opposa à la révision de la Constitution, et se signala par une proposition relative à la responsabilité du président et des ministres, mise à l'ordre du jour peu de temps avant le coup d'État. Le 2 décembre 1851 termina sa carrière politique.

PRAROND (Ernest), littérateur français, est né le 14 mai 1821, à Abbeville, où il a été élevé. Rédacteur du *Journal d'Abbeville* et du *Pilote de la Somme*, il est auteur de plusieurs ouvrages d'imagination, tels que : *Vers* (1843, in-18); *Fables* (1847, in-18); *Contes* (1849, in-18); *Fa-*

bles politiques (1849); *les Voyages d'Arlequin* (1850, in-18); de *Quelques écrivains nouveaux* (1852, in-18), portraits critiques; *Impressions et pensées* (1854); *Paroles sans musique* (1855, in-18); poésies; *Guerres et campagnes du fameux roi Bébé* (1856). Il a aussi collaboré à *l'Artiste* et à la *Revue contemporaine*.

PRATI (Giovanni), poëte lyrique italien, né à Dascindo, sur le versant méridional des Alpes Tyroliennes, le 27 janvier 1815, d'une famille patricienne déchue, garda, de ses premières années passées aux confins de l'Allemagne et de l'Italie, des impressions qui influèrent sur les tendances de son esprit. Ses premières lectures furent le Tasse, les *Vies* de Plutarque, les *Nuits* d'Young; en même temps toutes les légendes fantastiques de l'Allemagne étaient murmurées autour de son berceau. Il étudiait le droit à Padoue, quand parut son premier poëme : *Edmenegarda* (Milan, 1841), simple histoire d'amour, mélancolique comme une ballade allemande, et aussitôt accueillie avec enthousiasme.

M. Prati, entraîné désormais vers la poésie, quitta Padoue après ce premier succès et parcourut l'Italie. Les *Chants lyriques* (Canti lirici); les *Chants pour le peuple* (Canti per il popolo); les *Ballades* (Ballate), suivirent de près *Edmenegarda* et eurent la même vogue. Ils furent eux-mêmes bientôt suivis de deux autres recueils lyriques : *Nouveaux chants* (Nuovi canti) et *Souvenirs et larmes* (Memorie e lacryme), que l'auteur publia, lors d'un premier voyage à Turin, avec les *Lettres à Marie* (Lettere a Maria). Il donna à Padoue, quelque temps après, les *Promenades solitaires* (Passegiate solitarie), composées pendant un voyage dans la Suisse italienne. Ces diverses productions ont toutes le même caractère d'inspiration et composent la première période de la carrière poétique de Prati. Le lyrisme et la spontanéité y révèlent la jeunesse du poëte et la naïveté des premières émotions. Les *Ballades* dans lesquelles il essaye de marier les rêveries fantastiques du Nord aux inspirations de l'Italie sont autant de petits tableaux de genre, où la grâce des détails, l'abondance lyrique suppléent à la ténuité du fond. Les *Chants pour le peuple*, destinés à mettre à la portée des masses une poésie inspirée d'un sentiment moral très-élevé et d'un amour ardent de l'Italie, appartiennent moins à la poésie intime et subjective de toute cette première époque qu'à la poésie politique qui forme la seconde manière de l'auteur.

A cette seconde manière se rapportent le recueil intitulé : *Fantaisie et histoire*, et celui des *Chants politiques* (1849), parmi lesquels plusieurs pièces, restées célèbres, l'*Hymne à l'Italie*, *le Huit février à Padoue*, *Nous et les étrangers*, *le Cantique de l'avenir*, ont donné au patriotisme italien sa plus éclatante expression. Témoin des fautes et des revers de la révolution italienne, le poëte sent bientôt son âme défaillir et tour à tour pleure sur ces tristes journées dans *Justices et Douleurs*, ou essaye de se venger de la destinée par les dialogues, amèrement ironiques, de *la Statue de Philibert-Emmanuel et la Sentinelle*, composés après la défaite de Novare.

Depuis cette époque, le talent de M. Prati a éprouvé une nouvelle évolution. Fatigué de subir les influences changeantes des événements et s'arrachant à ses propres émotions, il a voulu exprimer une idée philosophique dans chacun de ses nouveaux poëmes: *Rodolfo*, *la Battaglia d'Imera*, *Satana e le Grazie* (1855), *le Comte Riga* (1856), formant une série d'épisodes et de tableaux qui se rattachent, dans la pensée de l'auteur, à une vaste épopée sur les destinées humaines et sur la lutte éternelle entre le bien et le mal, Dieu et Satan. Là se succèdent et souvent se mêlent, sous le luxe inépuisable d'une phraséologie éclatante et sonore, le drame et l'épopée, l'ode et la satire, la pensée religieuse de Manzoni, l'élan patriotique de Niccolini et les idées fatalistes de Byron et de Leopardi. Nommé, par Charles-Albert, *poeta cesareo* de la maison de Savoie, M. Prati vit à Turin depuis 1849.

PRÉAULT (Auguste), sculpteur français, né à Paris, en 1809, et fils d'artisans, fut d'abord destiné au commerce, puis placé, à seize ans, chez un sculpteur d'ornements et enfin chez David. Se jetant dans le mouvement romantique de 1828, il se signala, dans ses travaux, par l'exubérance et la fougue. Il débuta, au salon de 1833, par *la Famine* et *Gilbert mourant à l'hôpital*, bas-reliefs, *la Misère*, groupe, et plusieurs médailles. Exclu des salons pendant quinze ans (1833-1848), il crut s'en venger par des bons mots et par des œuvres nombreuses, *la Tuerie*, *les Parias;* deux médaillons énormes d'*Empereurs romains*, *Tête de Juif arménien* (1834); *l'Ondine; la Rivière des Amazones* et *la Reine de Saba*, deux grands bas-reliefs; *Hécube*, statue couchée (1835); *Charlemagne*, statue colossale (1836); *Carthage*, statue (1838); *Adoration des Mages*, bas-relief; un *Christ*, à l'église Saint-Gervais (1839); *l'abbé de L'Épée*, pour la façade de l'hôtel de ville (1844); *la Douleur*, au cimetière des Juifs (1847).

Les œuvres longtemps proscrites de M. Préault tinrent une grande place au salon de 1849. Depuis, il a figuré à toutes les expositions, sauf à celles de 1855 et 1857. Il a donné dans cette seconde période: *Clémence Isaure*, au Luxembourg; *Saint Gervais* et *Saint Protais*, avec Antonin Moine, à l'église Saint-Gervais (1848); *Ophélie*, bas-relief (1849); *l'abbé Liautard*, buste funéraire, dans l'église des Carmes; *Tombeau de l'abbé de L'Épée*, à Saint-Roch (1849); *le général Marceau*, à Chartres (1850); *la Comédie humaine*, statuette; *Dante* et *Virgile*, médaillons, à l'Empereur; *Cavalier gaulois*, sur le pont d'Iéna; *Sainte Valère*, à l'église Sainte-Clotilde (1853); *Aristide Olivier*, avec bas-relief; *la Mort cueillant une fleur* (1855); *Mansard* et *Le Nôtre*, pour Versailles (1856), etc. M. Préault a obtenu une 2e médaille en 1849.

PRÉMARAY (Jules Regnault, dit de), littérateur français, né en 1809, s'était fait connaître par quelques odes de circonstance et des vaudevilles, lorsque, à la suite de la mise en interdit du Gymnase, en 1844 (voy. Delestre-Poirson), il devint, pendant trois ans, le fournisseur principal de cette scène. Après la révolution de Février, M. Delamarre confia la rédaction en chef de *la Patrie* à M. Jules Prémaray. Celui-ci, après avoir transformé le journal en organe contre-révolutionnaire, se démit de la direction politique, à la fin de 1849, et se renferma dans le feuilleton littéraire, qu'il a conservé depuis.

On a de lui : *les Cendres de Napoléon* (1840); *le Drapeau de la République* (1848), et autres odes et couplets; puis *le Docteur Robin* (1842); *Part à deux* (1844), vaudeville en un acte; *Bertrand l'horloger ou le Père Job* (1843); *les Deux favorites ou l'Anneau du roi; Manon ou un Épisode de la Fronde* (1843); *une Femme laide* (1846), vaudeville en 2 actes; *la Marquise de Rantzau ou la Nouvelle mariée* (1843); *le Tailleur de la place Royale* (1844); *la Comtesse de Moranges* (1846), drame-vaudeville en 3 actes; *le Chevalier de Saint-Remy* (1847), drame en 5 actes, avec M. Varner, joués la plupart au Gymnase; *les Droits de l'homme*, comédie en 2 actes (Odéon, 1849); *les Cœurs d'or*,

pièce en 3 actes, avec M. L. Laya (Gymnase, 1854); *Donnez aux pauvres*, en un acte (Odéon, 1854); *la Boulangère a des écus*, drame en 5 actes (Porte-Saint-Martin, 1855); enfin, des articles fournis au *Figaro* et à divers journaux.

PRESCOTT (William-Hickling), historien américain, né à Salem, dans le Massachussets, le 4 mai 1796, est fils d'un professeur de droit renommé et petit-fils du colonel Prescott qui commandait les troupes américaines au combat de Bunker's-Hill. A douze ans, il vint à Boston avec sa famille et y continua ses études classiques sous la direction de Gardiner, élève du philologue anglais Parr. Dès 1811, il entra au collége d'Harvard, où il prit ses grades en 1814. Il se destinait à être homme de loi lorsqu'un accident lui fit perdre un œil; le travail affaiblit l'autre; presque aveugle, il dut renoncer au barreau et à ses espérances. Après avoir voyagé deux ans en Europe, où il se fit soigner sans succès par les meilleurs oculistes, il revint à Boston et se voua aux études silencieuses, particulièrement à l'histoire. Il surmonta tous les obstacles causés par son infirmité, étudia les classiques de l'antiquité et les sources de l'histoire moderne et passa dix années à ramasser les matériaux de son *Histoire de Ferdinand et d'Isabelle* (History of the reign of Ferdinand, etc.; 1838), qui parut simultanément à Boston et à Londres (Londres, 1849, 3 vol., 5e édit.), fut accueillie, des deux côtés de l'Atlantique, avec le même succès, et fut traduite en plusieurs langues (Allem., 2 vol.; Leipsick, 1842).

M. Prescott, d'abord condamné par sa cécité à vivre dans un appartement obscur et forcé de confier à un secrétaire le soin des recherches, parvint peu à peu à lire et à écrire sans le secours d'autrui. C'est alors qu'il donna l'*Histoire de la conquête du Mexique* (History of the conquest, etc.; Boston, 1843, 3 vol. in-8, en allem.; Leipsick, 1845, 2 vol.), qui, puisée tout entière à des documents manuscrits, n'eut pas moins de succès que son premier ouvrage. Elle a été traduite en français par M. Amédée Pichot (1846, 3 vol. in-8); et l'auteur fut nommé membre de plusieurs sociétés savantes en Europe, et correspondant de l'Institut de France. Son *Histoire de la conquête du Pérou* (History of the conquest of Peru; Boston, 1847, 3 vol., en allem.; Leipsick., 1848, 2 vol.) brille par les qualités ordinaires de l'auteur, la connaissance approfondie des sources, une description pittoresque et une chaleur d'âme qui ne se concilie pas toujours avec l'impartialité. Il a continué ses travaux sur l'Espagne et ses rapports avec l'Amérique, par une *Histoire de Philippe II*, dont les deux premiers volumes ont paru à Boston en 1855. Ses articles pour la *Revue de l'Amérique du Nord* ont été assemblés sous ce titre : *Mélanges biographiques et critiques* (Biographical and critical miscellanies; Londres, 1843, in-8), et d'autres travaux moins importants, sous le titre d'*Essais critiques* (Critical essays; Londres, 1852, in-8).

PREUSS (Jean-David-Erdmann), historien allemand, né à Landsberg (Prusse), acheva ses études à l'université de Francfort-sur-l'Oder où il s'occupa de théologie, de sciences physiques et mathématiques, mais surtout d'histoire. Après avoir pris ses grades, il fut d'abord précepteur chez un riche banquier de Berlin. Mais une dissertation sur *les Arts de l'éloquence en Allemagne* (die schœnen Redekünste in Deutschland, 1816), lui valut une chaire d'histoire et de littérature allemande à l'institut Frédéric-Guillaume où il eut bientôt le titre de professeur royal d'histoire. Cet honneur sembla influer sur le choix de ses sujets historiques, car non content de traiter l'histoire nationale, il sembla se renfermer dans la biographie des rois et des princes, particulièrement de Frédéric le Grand. Il a été nommé historiographe de la maison de Brandebourg.

On a de lui : *Biographie de Frédéric le Grand* (Biographie Friedrichs des Grossen; Berlin, 1832-1834, 4 volumes de texte, 5 volumes de pièces justificatives); *Histoire de la vie du grand roi de Prusse, Frédéric II* (die Lebensgeschichte des Grossen Kœnigs von Preussen, Friedrichs II; Ibid., 1834, 3 vol.; 2e édit., 1837); *Frédéric le Grand écrivain* (Friedrich der Grosse als Schriftsteller; Ibid.; 1837-1838); *Frédéric le Grand avec ses parents et ses amis* (Friedrich der Grosse mit seinen Verwandten und Freunden; Ibid., 1838); *Jeunesse et avénement de Frédéric le Grand* (Friedrichs des Gr. Jugend und Thronbesteigung; Ibid., 1839), etc. Il s'est occupé depuis de longues années, de publier une édition complète des *Œuvres* de son héros, *Œuvres historiques* (7 vol.); *Œuvres philosophiques* (2 vol.); *Œuvres poétiques* (6 vol.); *Correspondance*, *Essais littéraires*, *Papiers intimes* (9 vol., 1846-1855), etc. On cite encore de M. Preuss quelques écrits moins importants et des discours officiels à l'occasion de la fête du roi, genre dans lequel il excelle.

PRÉVOST (Antoine-Constantin DE), général français, né à Lieuvillers (Oise), le 17 juillet 1788, entra, à dix-huit ans, dans les vélites de la garde impériale, avec lesquels il fit la campagne de Prusse et passa dans un régiment de cavalerie comme sous-lieutenant (1807). Il suivit en Espagne et en Portugal, comme aide de camp, le général Mourier, et fut grièvement blessé à l'affaire d'Alba de Tormès (1809) et à celle d'Olta (1810). Décoré sur le champ de bataille de Krasnoi en Russie, il fit, avec le grade de capitaine, les dernières guerres de l'Empire. Après les Cent-Jours, M. de Prevost, rallié au régime nouveau, servit quelque temps dans la garde royale et fut nommé lieutenant-colonel après l'expédition de 1823. Mis en solde de congé en 1830, il fut bientôt rappelé et, à la tête du 1er de chasseurs, prit part à la campagne de Belgique (1832). Général de brigade en 1839, il fut employé à l'intérieur et promu par M. Cavaignac au grade de général de division (7 décembre 1848). Placé depuis dans la deuxième section (réserve), il entra au Sénat le 4 décembre 1854. Il était, depuis le 7 janvier 1852, grand officier de la Légion d'honneur. — Le général Prévost est mort au mois de septembre 1857.

PRÉVOST (Louis-Constant), géologue français, né à Paris, le 4 juin 1787, quitta la carrière du notariat à laquelle le destinait sa famille, pour se livrer à son goût pour les sciences naturelles et étudier la médecine. Il s'occupa avec de Blainville, dans le laboratoire de G. Cuvier, de travaux anatomiques et zoologiques. En 1816, il accompagna son ami, Philippe de Girard, inventeur de la machine à filer le lin, en Autriche, où il dirigea une filature qu'ils avaient établie dans les environs de Vienne. De retour en France, vers 1819, il s'occupa plus spécialement de géologie et fit pendant plusieurs années des cours de cette science à l'Athénée, puis à l'École centrale des arts et manufactures. Nommé, en 1831, professeur adjoint à la chaire de minéralogie de la Faculté des sciences de Paris, il devint, peu d'années après, professeur titulaire de géologie. En 1848, l'Académie des sciences l'appela dans son sein en remplacement de Brongniart. — M. Constant Prévost est mort le 14 août 1856.

Ses principaux travaux sont : *Essai sur la con-*

stitution physique et géognostique du bassin de Vienne en Autriche, dans le *Journal de physique* (1820); *Coupe des terrains tertiaires du bassin de Paris* (in-plano); *les Continents actuels ont-ils été à plusieurs reprises submergés par la mer?* (1842, in-8); *sur le Mode de formation des terrains de sédiment; sur le Mélange des fossiles d'eau douce et des fossiles marins*, etc.; *sur le Gisement des ossements fossiles de Sansan* [Gers], dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences (t. XX, 1845); *Étude des phénomènes volcaniques*, etc. (Ibid., t. XLI, 1855); *Mémoires sur la composition géologique des falaises de Normandie*, lus à l'Institut en 1821 et 1822.

On cite encore de M. C. Prévost plusieurs rapports et notices sur son voyage à l'île Julia et en Sicile, entre autres: *Note sur l'île Julia pour servir à l'histoire de la formation des montagnes volcaniques*, dans les *Mémoires* de la Société géologique de France (t. II, 1835); plusieurs travaux réunis sous le titre de *Documents pour servir à l'histoire des terrains tertiaires* (Paris, sans date, in-8); de nombreuses notes dans les *Comptes rendus* de l'Académie, les *Bulletins* de la Société géologique de France, de la Société philomatique, etc., et des articles dans le *Dictionnaire classique*, le *Dictionnaire universel d'histoire naturelle*, l'*Encyclopédie des gens du monde*, etc.

PRÉVOST (Zachée), graveur français, né à Paris, en 1797, fut élève de Berwic et se fit connaître en 1822, par quelques *vignettes*, gravées d'après divers maîtres, tels que MM. Desenne, Albrier, Hersent et Vernet. En 1827, il publia la gravure de *Corinne au cap Misène*, d'après le baron Gérard, concurremment avec la lithographie d'Aubry-Lecomte, et continua à produire et à exposer de nouvelles œuvres. Les plus remarquées furent: *Louis XIV bénissant Louis XV*, d'après Mme Hersent; *le Mauvais ménage*, de Pigal; le *Saint Jérôme*, de Ribera; *la Musique*, *Bouledogue*, *Sancho Pança*, *don Quichotte et Sancho*, ces quatre derniers d'après M. Decamps; *Saint Vincent de Paul* et *la Mendicité*, de M. Delaroche; *les Moissonneurs*, *la Madone de l'arc*, *l'Improvisateur* et *les Pêcheurs*, de Léop. Robert; *les Noces de Cana*, de P. Véronèse, à l'Exposition universelle de 1855, et *le Repas de J. C. chez Simon* (1857).

Les planches de M. Prévost, d'un style assez ferme, laissent reconnaître quelques-uns de ces moyens particuliers qui sont le secret des graveurs. On y distingue sans peine, comme méthode expéditive employée fréquemment, le procédé de l'eau-forte et de l'aqua-tinta; le burin ne porte que sur les têtes et les parties importantes. Il a obtenu une 2e médaille en 1828, une 1re en 1839 et la décoration en août 1852.

PRÉVOST (Eugène), compositeur français, né à Paris, en 1806, fut élève du Conservatoire, étudia la composition sous Lesueur, remporta le second grand prix en 1829 et le premier grand prix en 1831 avec une cantate intitulée: *Bianca Capello*. La même année, il donna à l'Ambigu-Comique deux opéras en un acte, *l'Hôtel des Princes* et *le Grenadier de Wagram*, qui furent bien accueillis. De retour d'Italie, il fit jouer à l'Opéra-Comique une pièce en un acte, *Cosimo*, qui justifia les espérances fondées sur lui. Mais l'année suivante il se maria et suivit sa femme engagée au théâtre du Havre, dont il devint directeur. Depuis, sauf quelques articles de critique insérés dans la *Gazette musicale*, il n'a plus rien produit.

PRÉVOST-PARADOL (Lucien-Anatole), littérateur français, né à Paris, le 8 août 1829, est fils d'un chef de bataillon de génie maritime en retraite et de Mme Prévost-Paradol, sociétaire de la Comédie-Française. Il fit de brillantes études au collége Bourbon, remporta au concours général, en 1848, le premier prix de discours français et le prix d'honneur de philosophie l'année suivante, et entra aussitôt à l'École normale. Il en sortit en 1851 et resta en congé à Paris, se livrant plus librement à des travaux littéraires. La même année il obtint à l'Académie française le prix d'éloquence pour l'*Éloge de Bernardin de Saint-Pierre*. Au mois d'août 1855, il se fit recevoir docteur ès lettres, et fut nommé à la chaire de littérature française de la Faculté d'Aix, qu'il n'occupa qu'une année; car à la fin de 1856, le *Journal des Débats* se l'attachait comme un de ses rédacteurs ordinaires.

On a de M. Prévost-Paradol, outre ses deux thèses pour le doctorat, *Élisabeth et Henri IV* et *Jonathan Swift* (la seconde en latin): *Revue de l'histoire universelle* (1854, gr. in-8), tableau rapide du mouvement général de l'humanité; et *du Rôle de la famille dans l'éducation* (1857, in-8), ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques.

PRIEUR (Romain-Étienne-Gabriel), peintre français, né à la Ferté-Gaucher (Seine-et-Marne), vers 1805, étudia le paysage sous Victor Bertin et remporta le grand prix de Rome en 1833. De retour d'Italie en 1836, il a depuis exploré les contrées les plus pittoresques et a surtout exposé depuis ses débuts, en 1831: *Métabus roi des Volsques*, paysage historique, *la Récolte des foins* (1831-33); *la Voie des Tombeaux*, près de Rome (1836): *les Ruines de Sassenage*, *Moïse protégeant les filles de Jethro*, *la Porte aux Vaches*, *la Fontaine Désirée*, dans la forêt de Fontainebleau (1837-39); *le Parc de Versailles*, *Souvenir d'Italie* (1840); *les Murs de Rome*, *Bougival*, *la Tour des Esclaves*, *le Moulin de Saint-Ouen* (1842-45); *l'Approche de l'orage*, *la Statue de Démosthènes*, *le Mont Palatin*, *la Moisson*, *Chevaux en halage* (1846-48); *la Fête des Loges*, *Ruines d'un tombeau antique* (1849-53): *le Nid de l'aigle*, *les Gorges d'Apremont*, à l'Exposition universelle de 1855; *le Marché des Innocents* (1857), etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1842 et une 2e en 1845.

PRIM (don Juan), comte DE REUS, général espagnol, né à Reus (Catalogne) en 1811, fit ses premières armes comme officier dans la guerre civile qui suivit l'avénement d'Isabelle au trône d'Espagne (1833). Dévoué aux intérêts de la régente Marie-Christine, il fut promu en 1837 au grade de colonel. Après la fuite de celle-ci, il s'associa aux hostilités dirigées par le parti progressiste contre la dictature d'Espartero, et fut décrété d'arrestation comme coupable d'avoir trempé dans le soulèvement de Saragosse du mois de novembre 1842. Il échappa à une condamnation en se réfugiant en France, où il s'occupa auprès de Marie-Christine elle-même de préparer une restauration. Nommé en 1843 député aux Cortès par la ville de Barcelone, il put revenir en Espagne et entrer dans l'alliance formée contre Espartero par les christinos et les progressistes réunis. Dès le mois de mai, il souleva Reus, sa patrie, dont il rédigea lui-même le *pronunciamento*. Chassé de cette ville par Zurbano, lieutenant d'Espartero, il trouva dans Barcelone un asile d'où il put propager le soulèvement. La chute d'Espartero et la victoire de Marie-Christine lui valurent le grade de général avec le titre de comte de Reus et le gouvernement de Madrid.

Cependant l'alliance entre les modérés et les

démocrates ne tarda pas à se dissoudre, et l'émeute recommença à Barcelone en faveur des principes libéraux. On comptait sur la popularité du général Prim pour pacifier le pays, mais il dut employer la force et disputer la Catalogne pied à pied, pendant un an, à son ancien frère d'armes Ametller. Regardé comme traître par le peuple, il fut bientôt disgracié par la reine, qui n'avait point oublié ses opinions libérales. Il fut arrêté au mois d'octobre et accusé de complot contre le gouvernement et de tentative d'assassinat contre Narvaez, il repoussa victorieusement devant les tribunaux cette dernière accusation, et ne fut condamné que sur le premier chef, à six ans de prison. Relâché six mois après, à la prière de sa mère, il resta pendant neuf années étranger à la politique, puis il se rendit en Turquie en 1853, pour renouveler sa popularité en prenant part à la guerre contre les Russes. On lui attribua les premiers avantages remportés par les Turcs sur le Danube. Absent pendant la révolution de 1854, il fut rappelé en Espagne par son élection aux Cortès, où il vota d'abord le maintien de la royauté avec tout le parti progressiste groupé autour d'Espartero et d'Olozaga, puis la plupart des mesures libérales. Il est le seul membre du parti progressiste qui ait été réélu aux Cortès en 1857, après la dernière victoire de la royauté signalée par l'avénement de Narvaez.

PROCTER (Bryan-Waller), poëte anglais plus connu sous le nom littéraire de *Barry-Cornwall*, né à Londres vers la fin du dernier siècle, fit ses études au collége d'Harrow et, après avoir été reçu docteur en droit, ouvrit à Colne dans le Wiltshire un office d'avoué (*solicitor*). Aujourd'hui il exerce à Londres la profession d'avocat et fait partie du comité de surveillance des aliénés.

Ses goûts le portant vers la littérature, il débuta en 1815 par un petit recueil de *Scènes dramatiques* (Dramatical scenes), œuvre facile et gracieuse, pleine de naturel et de vivacité. Abrité derrière le pseudonyme de *Barry-Cornwall*, M. Procter publia ensuite : *Marcien Colonna* (1820), histoire sicilienne; *Mirandola* (1821), tragédie jouée avec succès au théâtre de Covent-Garden; *le Déluge de Thessalie* (the Flood of Thessalia), poëme en vers blancs plein d'énergie et de grandeur: les *Chants anglais* (English songs; 1831; dern. édit., 1853), série de petites pièces dont la plupart, telles que *la Mer*, insérées dans les journaux et mises en musique, sont devenues populaires : Ce volume et les précédents ont eu de nombreuses éditions.

Comme prosateur, M. Procter a moins de réputation; néanmoins il a produit quelques bons ouvrages : la *Vie d'Edmond Kean*, le tragédien (1837, 2 vol.); un essai sur la vie et les écrits de Ben Johnson (*Memoirs of the life and writings of Ben Johnson;* 1838): un autre essai sur le génie de Shakspeare (*Essay upon the genius of Shakspeare;* 1843), qui a servi d'introduction à l'édition en trois volumes des *OEuvres* de ce poëte. En 1852, il a paru de Barry-Cornwall un recueil d'opuscules en prose, sous le titre : *Esquisses et Nouvelles* (Essays and Tales prose; 2 vol.).

PROKESCH-OSTEN (Antoine, baron DE) officier supérieur, diplomate et écrivain autrichien, né à Graetz, le 10 décembre 1795, fit de sérieuses études de philosophie et de droit, entra en 1813 dans l'armée des alliés, assista à la campagne de France et devint officier d'ordonnance de l'archiduc Charles d'Autriche, gouverneur de Mayence. Après la conclusion de la paix, il exerça pendant deux ans les fonctions de professeur de mathématiques à l'École militaire d'Olmutz, mais en 1818, le maréchal prince Charles de Schwartzenberg l'attacha à sa personne en qualité de secrétaire intime. En 1821, il reprit du service dans l'armée autrichienne, et fut dès lors employé dans diverses négociations diplomatiques, telles que le rachat des prisonniers grecs, où il fit paraître une heureuse habileté. En 1831 il devint commissaire impérial de l'armée autrichienne de Bologne et en 1833 il fut envoyé au Caire pour rétablir la paix entre le sultan et le vice-roi d'Égypte; de 1834 à 1849, il résida à Athènes en qualité d'ambassadeur d'Autriche. Depuis cette époque jusqu'en 1852 il représenta son pays à la cour de Berlin, et en 1853 il fut nommé ambassadeur d'Autriche à Francfort. Représentant de son pays à Constantinople en 1857, il travailla avec lord Redcliffe à neutraliser l'influence de la France dans la question roumaine.

M. de Prokesch-Osten, à la fois comme un diplomate habile et un écrivain distingué, a été anobli dès 1830, créé baron en 1845, et nommé depuis conseiller intime et maréchal de l'empire autrichien. Membre des Académies des sciences de Berlin et de Vienne, il a inséré dans les *Mémoires* de ces sociétés des articles remarquables d'archéologie et de numismatique. Parmi ses autres travaux littéraires on remarque : *Souvenirs d'Égypte et de l'Asie mineure* (Erinnerungen aus Aegypten und Kleinasien; Vienne, 1829-1831, 3 vol.); *le Pays compris entre les cataractes du Nil* (das Land zwischen den Kataracten des Nil; Ibid., 1832); *Voyage dans la terre sainte* (Reise ins heilige Land; Ibid., 1831): *Mémoires et souvenirs de l'Orient* (Denkwürdigkeiten und Erinnerungen aus dem Orient; Stuttgart, 1836-1837, 3 vol.), ouvrage publié par C. Munch; *Mélanges* (Kleine Schriften; Stuttgart, 1842-1844; 7 vol.).

PROMPSAULT (l'abbé Jean-Henri-Romain), érudit français, né le 7 avril 1798, à Montélimar (Drôme), étudia la théologie au petit séminaire de Valence et fut ordonné prêtre en 1821. Après avoir administré différentes paroisses de son département, il professa la philosophie au collége de Tournon de 1827 à 1829, vint habiter Paris à cette époque et fut attaché par M. de Croï à la chapelle de l'hospice des Quinze-Vingts, où il est resté de longues années. Versé dans la connaissance de la littérature romane, il engagea, en 1835, avec Ch. Crapelet une vive polémique au sujet des erreurs contenues dans les réimpressions de ce dernier. Il a aussi pris part aux luttes religieuses, surtout dans le *Bulletin de censure*, revue critique rédigée par lui en 1843, et s'est constamment montré l'adversaire de l'ultramontanisme.

Outre un assez grand nombre de traductions de livres de piété, l'abbé Prompsault a publié : une bonne édition des *OEuvres de Villon* (1832); une *Grammaire raisonnée de la langue latine* (1844, 3 vol. in-8), suivie, en 1845, d'une *Prosodie*; et *du Siége du pouvoir ecclésiastique dans l'Église de Jésus-Christ* (1854, in-12). Il est mort laissant en portefeuille un *Glossaire de la langue française* considérée du XIIe au XVIIe siècle, une *Histoire de la langue et de la poésie françaises*, une *Biographie sacrée*, etc.

PROUDHON (Pierre-Joseph), publiciste français, ancien représentant du peuple, né à Besançon, le 15 juillet 1809, d'une des branches de la famille du célèbre jurisconsulte du même nom, est l'aîné des cinq enfants d'un pauvre tonnelier. Destiné à embrasser l'état de son père, il dut à la bienveillance de quelques personnes charitables la faveur de suivre gratuitement les cours du collége de sa ville natale; malgré le zèle dont il fit preuve et les succès qu'il

remporta, il ne put y rester longtemps et fut placé en apprentissage dans un atelier de typographie, où il se distingua de nouveau par des habitudes d'ordre et de travail. Grâce à un labeur opiniâtre et à une vie de privations continuelles, il put tout à la fois venir en aide à ses parents nécessiteux et recommencer, sur les bases les plus larges, son éducation entière.

En 1830, il refusa d'être attaché à la rédaction d'un journal de préfecture, préférant à une sinécure ministérielle l'indépendance que lui procurait la vie obscure d'ouvrier. Après avoir été attaché à diverses imprimeries départementales, il devint, en 1837, l'associé de MM. Lambert et Maurice, de Besançon, pour l'exploitation d'un nouveau procédé typographique. A cette époque, il ne s'était encore occupé que de travaux d'étymologie : chargé de préparer une édition de la *Bible*, il l'avait enrichie de notes sur les principes de la langue hébraïque. D'après les conseils d'un ecclésiastique érudit, il réimprima un ouvrage de l'abbé Bergier sur les *Éléments primitifs des langues* (Besançon, 1837, in-8); à la suite il ajouta, mais sans se nommer, un travail de sa composition sous le titre d'*Essai de grammaire générale* (pages 255 à 339). Ce travail, réimprimé à part en 1850, s'est peu vendu, mais l'Académie de Besançon, qui en reconnut le mérite, accorda à l'auteur la pension triennale de 1500 francs fondée par Mme Suard (1838).

Profitant aussitôt de cette ressource inespérée, M. Proudhon vint à Paris, fournit quelques articles à l'*Encyclopédie catholique* de M. Parent-Desbarres, entre autres *Apostasie*, *Apocalypse*, etc., et adressa à l'Académie de Besançon, qui avait mis ce sujet au concours, sa défense de *la Célébration du dimanche* (Besançon, 1840, in-12; 4e édition, 1850). Ce fut aussi à la même société qu'il envoya son fameux mémoire intitulé : *Qu'est-ce que la propriété ?* (Paris, 1850, in-12), beaucoup moins connu qu'on ne croit, malgré de nombreuses éditions. De tous ses écrits, c'est assurément le plus hardi et le plus paradoxal à la fois, et celui qui a soulevé le plus de critiques, sérieuses ou plaisantes; il est consacré tout entier au développement de cette sorte d'axiome placé dès les premières lignes : « La propriété, c'est le vol, » à propos duquel l'auteur disait plus tard : « Il ne se prononce pas deux mots comme celui-là dans un siècle; » et il conclut à la transformation radicale de la propriété, droit inné, imprescriptible et individuel, en une sorte de possession qui s'agrandit selon la mesure du travail, devoir absolu et universel. Au reste ce mémoire, appelé plus tard à un si grand retentissement, fut à peine remarqué à l'époque de sa publication; l'Académie de Besançon seule, à laquelle il était dédié, s'en émut au point d'infliger à l'auteur un blâme sévère et de lui retirer la pension qu'elle lui faisait; il fut bien alors question de poursuites judiciaires, mais l'économiste Blanqui, délégué pour examiner l'ouvrage incriminé, déclara qu'il n'y avait trouvé rien de répréhensible. Ce jugement, si bienveillant, valut à ce dernier la dédicace d'un second mémoire sur la propriété ayant pour titre la même question (1841, in-18), et destiné à étayer le précédent par de nouvelles argumentations.

Traduit, au mois de janvier 1842, devant la Cour d'assises de Besançon pour un troisième mémoire, intitulé : *Avertissement aux propriétaires* (1842, in-12), M. Proudhon fut acquitté. Dans la même année, il abandonna l'exploitation typographique à laquelle il s'était associé, et fut invité par MM. Gauthier, ses amis, à venir prendre à Lyon la direction d'une entreprise de transports par eau sur la Saône et le Rhône; il occupa cet emploi de 1843 à 1847, et refusa, malgré les améliorations importantes qu'il y avait apportées, de partager les bénéfices des opérations. Poursuivant néanmoins le cours de ses travaux philosophiques, il faisait paraître à Paris deux de ses principales productions : *de la Création de l'ordre dans l'humanité* (1843, in-12; 2e édit., 1848), exposé d'une théorie d'organisation politique, et *Système des contradictions économiques* (1846, 2 vol. in-8; dernière édition, 1854), où il bat en brèche, en les opposant les uns aux autres, les réformateurs utopistes aussi bien que les économistes de l'école anglaise. Il travaillait à la publication d'un ouvrage de longue haleine relatif à la *Solution du problème social* (1848, in-8) par l'organisation du crédit et de la circulation monétaire, lorsque la révolution de Février vint brusquement le jeter dans des luttes plus ardentes.

Surpris et hésitant d'abord, et n'accordant aux chefs du mouvement qu'une médiocre confiance, M. Proudhon se contenta pendant un mois d'observer les événements et prit, au 1er avril, la rédaction du *Représentant du peuple*, journal quotidien, suspendu au mois d'août suivant, et dans lequel ses articles, rédigés dans un style vigoureux, brutal même, attirèrent rapidement l'attention. Sa popularité grandit si vite que, lors des élections complémentaires du 4 juin, il fut nommé représentant de la Seine par 77 094 suffrages. Trois semaines après, il détourna de lui les poursuites, auxquelles aurait pu donner lieu sa présence dans le faubourg Saint-Antoine pendant les journées de juin, par cet étrange aveu, qu'il y allait « admirer la sublime horreur de la canonnade. » A l'Assemblée constituante, affectant le plus grand dédain pour les formes politiques, il se posa hardiment en chef de secte et n'intervint dans les discussions que pour en faire ressortir de la façon la plus tranchante le vide ou la puérilité. Après avoir voté avec la droite contre l'abolition de la peine de mort, il développa, le 31 juillet, sa fameuse proposition relative à l'impôt sur le revenu, par laquelle il demandait que l'État s'emparât du tiers des fermages, des loyers et des intérêts du capital, afin d'arriver, par la gratuité du crédit, à la fondation sérieuse de la République. C'était, en d'autres termes, exiger, au nom du prolétariat, la liquidation immédiate de la propriété, qu'il transformait, d'après son système, en possession transitoire et individuelle. Cette proposition, dont la lecture souleva les interruptions les plus violentes, fut repoussée par 691 votants, dans un ordre du jour motivé, comme étant « une atteinte odieuse aux principes de la morale publique et un appel aux plus mauvaises passions. » Un seul membre, M. Greppo, parut protester, par un vote d'adhésion, contre ce blâme universel. A quelque temps de là, M. Proudhon s'abstint d'appuyer l'amendement de M. Félix Pyat en faveur du droit au travail (2 novembre), pour ne pas soutenir « une théorie dans laquelle les conséquences détruisaient les prémisses, » et il vota contre l'ensemble de la Constitution (4 novembre), qu'il regardait, avec son cortége d'institutions monarchiques, « comme un péril pour la liberté. » Sur les autres questions, politiques ou sociales, ses votes furent acquis au parti démocratique.

Après avoir reconnu l'impossibilité de propager ses idées à la tribune, M. Proudhon reprit la plume et fonda tour à tour trois journaux quotidiens, *le Peuple* (23 novembre 1848 — avril 1849), *la Voix du peuple* (1er octobre 1849—16 mai 1850), et *le Peuple de* 1850 (15 juin—13 octobre 1850), accablés de condamnations et supprimés tous les trois. Ce fut dans ces feuilles qu'il engagea une polémique passionnée avec les divers chefs d'école ou de

parti qu'il s'efforça de convaincre d'impuissance; MM. Ledru-Rollin, Pierre Leroux, de Lamartine, Louis Blanc, Cabet, Considérant, Cavaignac furent exposés à toutes les violences de sa plume. Déféré plusieurs fois à la Cour d'assises, il vit les amendes que lui avait infligées le parquet, payées par les souscriptions empressées d'une partie du peuple qui s'obstinait à personnifier en sa personne la révolution de Février. Ses discours et ses brochures, exaltés et dénigrés avec la même passion, s'enlevaient par milliers d'exemplaires : nous citerons *le Droit au travail* (1848); *les Malthusiens* (1849); *Démonstration du socialisme* (1849); *Idées révolutionnaires* (1849), dont les principes, éminemment subversifs de l'ordre politique et social, avaient pour principaux antagonistes MM. Thiers, Bastiat, Alphonse Karr, de Lavergne, Forcade, et aussi le spirituel caricaturiste Cham, dans *le Charivari*.

Passant enfin de la théorie à la pratique, M. Proudhon créa, le 31 janvier 1849, sous le titre de *Banque du peuple*, une société de commerce au capital de 5 000 000 de francs, destinée à organiser l'abolition de l'intérêt, la circulation gratuite des valeurs et, par suite, la suppression du capital. Malgré les attaques unanimes des journaux, il avait recueilli un certain nombre de souscriptions, lorsqu'une condamnation à trois années d'emprisonnement, pour délit de presse, l'engagea à interrompre cette opération et à prendre la fuite (28 mars). Les bureaux de la Banque du peuple furent, peu de temps après, fermés par l'autorité, sans qu'il fût donné suite à l'instruction commencée. Après avoir résidé plusieurs mois à Genève, auprès de M. Fazy, M. Proudhon revint se constituer prisonnier (4 juin), fut incarcéré à Sainte-Pélagie et s'y maria, en 1850, avec la fille d'un négociant. C'est en prison qu'il écrivit les ouvrages suivants : *Confessions d'un révolutionnaire* (1849, in-12), dont la troisième édition, augmentée, a paru en 1851 ; *Actes de la Révolution* (1849) ; *Gratuité du crédit* (1850), discussion contre Bastiat, avec lequel il avait déjà échangé une série de lettres réunies sous le titre d'*Intérêt et principal* (1849) : *la Révolution sociale démontrée par le coup d'État* (1852, in-12 ; six édit.), ouvrage aussi remarqué par ce qu'il sous-entendait que par ce qu'il exprimait, et dans lequel il ne présentait d'autre alternative au futur empereur que l'anarchie ou le césarisme.

Mis en liberté le 4 juin 1852, M. Proudhon est rentré dans la vie privée. Un de ses dernier écrits, *Manuel des opérations de la Bourse* (1856, in-18, 4 édit.), publié d'abord sans nom d'auteur, est une satire des plus vives de la spéculation et des spéculateurs. Plus récemment, il vient de publier un volumineux ouvrage qui réunit les allures de la métaphysique et du pamphlet et qui est dédié ironiquement à Mgr Mathieu, cardinal-archevêque de Besançon et dans sa personne, à tout le clergé français : *de la Justice dans la Révolution et dans l'Église. Nouveaux principes de philosophie pratique* (1858, 3 forts vol. gr. in-18). Saisi, au bout de huit jours, chez l'éditeur et les libraires, ce livre a été déféré aux tribunaux et a valu à l'auteur trois ans de prison et 4000 francs d'amende.

Nous ne nous chargeons pas de résumer ici les théories propres de M. Proudhon sur la transformation de la société par celle de la propriété et par la gratuité du crédit. Le développement n'en est pas toujours aussi saisissable que celui de ses doctrines négatives, au service desquelles il a mis surtout un incontestable talent d'écrivain. Son intelligence entre rapidement dans un système pour le combattre, s'y meut à l'aise et en éclaire toutes les parties. Habile à démêler les principes, il en poursuit avec une rare vigueur de logique toutes les conséquences ; rien n'égale le sens critique à l'aide duquel il saisit le faux et la franchise impitoyable avec laquelle il le met à nu. C'est le plus rude adversaire de tous les systèmes qui ne sont pas le sien, et du sien, peut-être ; c'est le plus terrible destructeur de l'époque. Son style lui sert parfaitement pour ce rôle. Prise en détail, sa pensée a autant de clarté que de force, son langage, de précision que de passion. Il a le tour vif, l'expression pittoresque et parfois bizarre, et, avec une dose habilement calculée de déclamation, un mouvement naturel et vrai. Mais, au milieu de tant de ruines, au milieu de ces attaques retentissantes contre toutes les doctrines, philosophiques, sociales, religieuses, on s'est demandé si M. Proudhon était conduit par l'intérêt d'un système personnel, ou par l'orgueil de détruire, ou simplement par le besoin de bruit et d'éclat ; et, malgré la persistance de ses idées fondamentales, par une comparaison qui a eu beaucoup de succès, on s'est plu à le représenter comme un homme qui tirerait un coup de pistolet en pleine rue, pour assembler les passants et les occuper de sa personne.

PROVOST (Jean-Baptiste-François), acteur français, né en 1797, entra, à la fin de 1816, au Conservatoire, où il fut classé dans les troisièmes rôles. Quelques années après, il en sortit avec le second prix de tragédie et fut aussitôt nommé répétiteur du cours de déclamation tragique, dont il devait devenir professeur en 1839. De 1819 à 1828, il appartint au personnel de l'Odéon, joua successivement les raisonneurs, les amoureux et les comiques, puis passa à la Porte-Saint-Martin ; il y tint pendant sept ans d'importants emplois dans le drame, le mélodrame et la parodie. Il fut enfin admis à débuter aux Français en 1835, obtint quatre ans après le titre de sociétaire et justifia, par de nombreuses créations toujours applaudies, l'épithète qu'on a si souvent répétée à son sujet, de parfait et d'inimitable. M. Provost, qui excelle dans l'ancien répertoire, où il maintient fermement les bonnes traditions, apporte la même vérité et le même bon ton dans les pièces modernes. Il a rempli avec succès le rôle tragique de Claude dans *Valéria* (1852). — Il a signé en 1837, avec M. Saint-Yves, *l'Amour d'une reine, ou une Nuit à l'hôtel Saint-Paul*, drame en trois actes.

PROVOSTAYE (Ferdinand Hervé de la), physicien français, né à Redon (Ille-et-Vilaine), le 15 février 1812, débuta dans l'Université comme maître surveillant à l'École normale. Reçu agrégé des sciences physiques en 1836, il fut, pendant quatre ans, chargé d'un cours au collége Louis-le-Grand. En 1840, il soutint ses thèses pour le doctorat, subit avec succès les épreuves du concours d'agrégation des Facultés et fut nommé professeur de physique à la Faculté des sciences de Rennes. L'année suivante, il fut attaché, comme agrégé divisionnaire, au collége Louis-le-Grand. En 1844, il fut appelé à la chaire de physique du collége Bourbon, l'occupa trois ans et, quittant l'enseignement en 1847, devint inspecteur de l'Académie de Paris. En 1850, il fut élevé aux fonctions d'inspecteur général. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

On doit à M. de la Provostaye de nombreux et utiles travaux sur diverses questions de physique, de chimie et de cristallographie. Il a publié, avec M. Paul Desains, divers mémoires sur l'optique et sur la chaleur, insérés dans les *Annales de physique et de chimie* et contenant

souvent des résultats nouveaux : *sur la Théorie des anneaux colorés de Newton, obtenus sous des incidences obliques* (3e série, t. XXVII) : *sur la Chaleur latente de fusion de la glace* (t. VIII) ; *sur la Variation des pouvoirs émissifs*, etc. (t. XXII) ; *sur la Réflexion régulière et la diffusion de la chaleur* (t. XXII, XXVI et XXVII) ; *sur l'Absorption de la chaleur provenant des sources lumineuses, par les corps athermanes* (t. XXX) ; *sur les Lois du refroidissement dans le vide et dans les gaz* (t. XVI et XXII) ; *sur la Polarisation de la chaleur* (t. XXII, XXVIII et XXX), etc.

Il a fait paraître encore et sous son seul nom : *Action de l'acide sulfureux sur l'acide hypo-azotique ; Théorie de la fabrication de l'acide sulfurique* (1840), mémoires où il expose la composition exacte des cristaux des chambres de plomb ; enfin plusieurs *Notes sur des recherches cristallographiques*, où il décrit le premier les formes d'un grand nombre de substances organiques et minérales (*Annales de chimie et de physique*).

PRUDENT (Émile), pianiste et compositeur français, né à Angoulême, le 3 avril 1817, et fils d'un accordeur de pianos, reçut de son père les premières leçons et vint à Paris, à l'âge de dix ans, suivre les cours du Conservatoire. Il remporta le premier prix de piano dans la classe de Zimmermann. Après de longues études personnelles, il se produisit en Belgique, sous le patronage de Bériot, et se fit promptement une place parmi les virtuoses modernes par l'éclat de son exécution. Il donna ensuite de brillants concerts à Paris, chez Érard et surtout au Théâtre-Italien, où il exécuta un célèbre duo sur la *Norma*, avec M. Thalberg. Il était déjà un des chefs de cette école pour qui les difficultés n'existent pas ou plutôt concourent à produire les plus grands effets d'harmonie et de sonorité, lorsqu'en 1842 il publia sa *Fantaisie sur Lucie*, l'un des types populaires du genre brillant ; il s'en est vendu plus de 100000 exemplaires. L'auteur fut appelé dans les divers pays de l'Europe, joua devant les cours des souverains, et se vit particulièrement accueili en Angleterre, où il a passé plusieurs saisons. Il a été décoré le 27 avril 1847.

Comme virtuose et comme compositeur, M. Prudent, possédé du besoin de progrès et de l'esprit de recherche, a subi plusieurs transformations. L'un des premiers pour la science du mécanisme et la sonorité, il a cherché ensuite à unir la grâce à la puissance et à vivifier les formes si pures des anciens maîtres par le mouvement et l'expression des écoles modernes. De là une assez grande variété dans ses œuvres, écrites tour à tour pour le piano seul ou avec accompagnement d'orchestre. Nous citerons : *l'Hirondelle*, *la Ronde de nuit*, *la Danse des fées*, qui eut le plus grand succès à la cour de la reine Victoria ; trois *Caprices*, *l'Andante*, *Barcarolle*, *Duettino*, pour piano seul ; *Étude de concert*, *Air et marche arabes*, *Caprice sur le Lac* de Niedermayer ; *les Naïades*, *Romances sans paroles*, *Souvenirs de Beethoven*, *de Schubert ;* un grand *Concerto-symphonie*, premier essai d'un esprit français dans le genre allemand ; *la Prairie*, autre concerto d'une grande richesse d'effets et d'idées, et qui marque l'entrée définitive de l'auteur dans une voie nouvelle.

PRUMIER (Antoine), musicien français, né à Paris, le 2 juillet 1794, entra au Conservatoire en 1811 et, après avoir obtenu un second prix, devint l'année suivante répétiteur du cours d'harmonie. En 1835, il a succédé à Naderman, qui avait été, avec Bochsa, un de ses maîtres, comme professeur de harpe. Mais l'abandon de cet instrument pour le piano a fait de sa classe l'une des plus solitaires du Conservatoire. On a de cet artiste une grande quantité d'œuvres de fantaisie, de *Rondos* et de *Thèmes variés* pour la harpe.

PRUSSE (maison royale de), dynastie de Hohenzollern (voy. ce nom). Chef actuel : le roi FRÉDÉRIC-GUILLAUME IV (voy. ce nom), marié le 29 novembre 1828 à la reine *Élisabeth*-Louise, née le 13 novembre 1801, fille de feu Maximilien-Joseph, roi de Bavière.

Frères du roi : *Guillaume*, prince de Prusse (voy. GUILLAUME) ;—Frédéric-*Charles*-Alexandre, né le 29 juin 1801, feldzeugmestre-général et commandant supérieur de l'artillerie, chef du 12e régiment d'infanterie prussienne, propriétaire du 8e régiment de cuirassiers autrichiens, chef du 4e régiment des mousquetaires russes ; marié le 26 mai 1827 à la princesse *Marie*-Louise-Alexandrine, fille de feu Charles-Frédéric, grand-duc de Saxe-Weimar, née le 3 février 1808 ; de ce mariage sont issus : 1° Marie-*Louise*-Anna, née le 1er mars 1829, mariée le 27 mai 1854 à *Alexis*-Guillaume, landgrave de Hesse-Philippsthal-Barchefeld ; 2° Marie-*Anne*-Frédérique, née le 17 mai 1836, mariée le 27 juin 1853 au prince de Hesse, *Frédéric*-Guillaume ; 3° *Frédéric*-Charles-Nicolas, né le 20 mars 1828, lieutenant général et commandant de la 1re brigade de cavalerie de la garde, chef du 9e régiment de hussards russes, marié le 29 novembre 1854 à la princesse *Marie*-Anne, fille du duc régnant d'Anhalt-Dessau ; le prince Frédéric-Henri-*Albert*, né le 4 octobre 1809, général de cavalerie, commandant du 1er régiment de dragons, chef du 7e régiment des cuirassiers russes, marié le 14 septembre 1830 à la princesse Wilhelmine-Frédérique-Louise-Charlotte-*Marianne*, fille de feu Guillaume Ier, roi des Pays-Bas, née le 9 mai 1810, dont il s'est séparé par un divorce le 28 mars 1849 après avoir eu d'elle deux enfants : le prince Frédéric-Guillaume-Nicolas-*Albert*, né le 8 mai 1837, lieutenant au 1er régiment de la garde à pied, et la princesse Frédérique-Wilhelmine-Louise-Élisabeth-*Alexandrine*, née le 1er février 1842.

Sœurs du roi : l'impératrice douairière de Russie, *Alexandra*-Feodorowna, veuve de l'empereur Nicolas (voy. RUSSIE) ; la grande duchesse douairière de Mecklembourg-Schwérin, *Alexandrine*, veuve du grand-duc Paul-Frédéric (voy. MECKLEMBOURG) ; la princesse *Louise*-Auguste-Wilhelmine-Amélie, mariée à Frédéric, prince des Pays-Bas (voy. PAYS-BAS).

Cousins germains du roi : le prince *Frédéric*-Guillaume-Louis, né le 30 octobre 1794, fils de feu le prince *Louis*-Frédéric-Charles, mort en 1796, et de feue *Frédérique*-Caroline, née princesse de Mecklembourg-Strélitz ; général de cavalerie, chef du 1er régiment des cuirassiers prussiens et du régiment des lanciers russes de Kharkoff, marié le 21 novembre 1817 à la princesse Wilhelmine-Louise, fille de feu *Alexis* duc d'Anhalt-Bernbourg, née le 30 octobre 1799, dont il a deux fils : le prince Frédéric-Guillaume-Louis-*Alexandre*, né le 21 juin 1820, général-major au service de Prusse ; et le prince Frédéric Guillaume-*Georges* Ernest, né le 12 février 1826, colonel du régiment des gardes du corps ; — le prince *Adalbert* (voy. ce nom) ; — la princesse Marie-*Élisabeth* Caroline-Victoire, née le 18 juin 1815, fille de feu Frédéric-Guillaume-Charles, sœur du prince Adalbert, mariée le 22 octobre 1836 à Charles-Guillaume-Louis, prince de la Hesse grand-ducale ; la princesse Frédérique-Françoise-Auguste-*Marie*-Hedwige, née le 15 octobre 1825, sœur de la précédente, mariée à Maximilien II, roi de Bavière.

Il faut citer encore *Augusta*, princesse de Liegnitz, comtesse de Hohenzollern, née le 30 avril 1800, fille de feu Ferdinand, comte de Harrach; mariée morganatiquement le 9 novembre 1824 au roi Frédéric-Guillaume III, père du roi actuel, veuve le 7 juin 1840. — Pour les autres branches de la maison royale de Prusse, voy. HOHENZOLLERN.

PRUTZ (Robert-Ernest), poëte et écrivain allemand, né le 30 mai 1816, à Stettin, étudia aux universités de Berlin, Breslau et Halle, obtint en 1838 le grade de docteur en philosophie, et débuta bientôt après dans la carrière des lettres. De 1840 à 1847, poursuivi comme écrivain libéral par la police allemande, il vécut tour à tour à Dresde, Iéna, Halle, Berlin et Hambourg. Pendant le mouvement révolutionnaire, il eut à Berlin une assez grande influence dans le parti démocratique modéré, mais après la victoire remportée en novembre par le pouvoir, il se retira à Stettin. L'année suivante il fut nommé professeur d'histoire littéraire à l'université de Halle.

M. Prutz est auteur d'un grand nombre d'ouvrages qui lui ont fait une place fort distinguée parmi les écrivains de l'Allemagne contemporaine. On cite surtout ses romans: *la Belle-Sœur* (die Schwaegerinn; Dessau, 1851), *le Petit ange* (das Engelchen; Leipsick, 1851, 3 vol.), et *Félix* (Ibid., 1851, 2 vol.): des *OEuvres dramatiques* (Dramatische Werke; Ibid., 1847-1849, 4 vol.); deux recueils de *Poésies* (Gedichte; Ibid., 1844; 3e édit., Zurich 1849; Neue Gedichte; Mannheim, 2e édit., 1849): des travaux historiques et littéraires: *les Poëtes de Gœttingue* (der Gœttinger Dichterbund; Leipsick, 1841); *Histoire du journalisme allemand* (Geschichte des deutschen Journalismus; Hanovre, 1845); *Histoire du théâtre allemand* (Geschichte des Deutschen Theaters; Berlin, 1847): *la Littérature allemande contemporaine* (Deutsch e Literatur der Gegenwart; Leipsick, 1847); *Histoire de dix ans*, 1840 *à* 1850 (Zehn Jahre 1840-1850. Geschichte der neusten Zeit; Ibid., 1848-1850); *Mélanges de politique et de littérature* (Kleine Schriften zur Literatur und Politik; Mersebourg, 1847, 2 vol.); des *Causeries politiques* (Politische Wochenstube; Zurich et Winterthur; 184.), dans lesquelles on a vu une heureuse imitation de la comédie d'Aristophane. Depuis 1851, M. Prutz rédige un important recueil littéraire, *Deutsches Museum*.

PUCHELT (Frédéric-Auguste-Benjamin), médecin allemand, né le 27 avril 1784, à Bornsdorf, dans la Basse-Lusace, fit ses études à l'université de Leipsick où il suivit la carrière de l'enseignement. Professeur adjoint (1814), puis titulaire de médecine (1819), il dirigeait en même temps la *Polyclinique* fondée par lui en 1811, et était conservateur de la bibliothèque de l'université, lorsqu'en 1824 l'université de Heidelberg lui offrit la chaire de pathologie et de thérapeutique, et le nomma directeur de la clinique médicale. M. Puchelt occupa ces places jusqu'en 1852, rentra alors dans la vie privée, et mourut le 2 juin 1856.

On lui doit entre autres travaux de médecine: *Dissertatio de causa nexali* (1811); *Febris notio febriumque distinctio* (1814); *les États pathologiques du système veineux* (das Venensystem in seinen krankhaften Verhaeltnissen dargestellt, 1818; traduit en hollandais; Amsterdam, 1834); *Éléments du système médical* (das System der Medicin im Umrisse dargestellt; 1825-1832, 2 vol. en 5 parties; 2e édit., 1835); *des Maladies du cœur et de leurs symptômes* (Uebersicht der Zeichen, welche das Herz darbietet und, etc.; 1834, traduction française, Paris, 1834); *Tableau des maladies de peau* (die Hautkrankheiten in tabellarischer Form; 1836), etc.

PUCKLER-MUSKAU (Hermann-Louis-Henri, prince DE), voyageur et écrivain allemand, né à Muskau (Saxe), le 30 octobre 1785, étudia le droit à Leipsick de 1800 à 1803, puis entra dans les gardes du corps du roi de Saxe. Il avait depuis longtemps obtenu son congé, lorsqu'en 1813 il prit du service dans l'armée russe et devint aide de camp du prince Auguste de Saxe-Weimar. Il se distingua particulièrement dans les Pays-Bas, fut nommé lieutenant-colonel, puis gouverneur militaire de Bruges. En 1817, il épousa la fille du chancelier d'État, prince de Hardenberg; mais il divorça en 1826. En 1822, il avait été élevé à la dignité de prince par le roi de Prusse.

Depuis trente ans le prince Puckler partage sa vie entre les voyages, l'horticulture et les lettres. En 1828, il visita la France et l'Angleterre, en 1835, le nord de l'Asie et de l'Afrique, et plus tard l'Italie et les autres pays de l'Europe. Écrivain brillant et d'une originalité facile, il a développé dans plusieurs de ses livres des idées libérales.

On a de lui: *Lettres d'un mort* (Briefe eines Verstorbenen; Munich et Stuttgart, 1831, 4 vol.), sorte de journal cosmopolite; *Tutti frutti*, tirés des papiers d'un mort (Ibid., 1835, 3 vol.); *Avant-dernier voyage de Semilasso autour du monde* (Semilasso's vorlezter Weltgang; Ibid., 1835, 3 vol.); *Semilasso en Afrique* (Ibid., 1836, 5 vol.); *Excursions de jeunesse* (Jugend-Wanderungen; Ibid., 1835); *le Précurseur* (der Vorlæufer; 1838); *Galerie du Sud et de l'Orient* (Südœstlicher Bildersaal; 1840, 3 vol.); *le Royaume de Méhémet Ali* (1844, 3 vol.); *le Retour* (die Rückkehr; Berlin, 1846-1848, 3 vol.).

Le prince de Puckler-Muskau n'a point d'enfants. Sa famille ne comprend que son oncle, Sylvius-Guillaume-Charles-Henri, comte de Puckler, né le 21 août 1800, chambellan prussien, seigneur héréditaire de Schœnfeld (Schweidnitz), et le fils de celui-ci, *Louis*-Albert-Henri-Hermann-Victor-Sylvius, né le 14 avril 1835.

PUGET (Henri), chanteur français, né à Marseille, en 1813, et fils d'un marin, se sentit peu de goût pour la carrière paternelle et, vers l'âge de quinze ans, joua le vaudeville avec une société d'amateurs. Entré au Conservatoire de Marseille, il remporta, la première année, les trois prix de chant, de solfége et de déclamation, suivit néanmoins un nouveau cours à la même école, sous la direction du musicien Roussel et parut au théâtre dans *la Dame blanche*. Mais il refusa de signer l'engagement qu'on lui proposa dès la seconde représentation et partit pour Alger. De là, après s'être exercé dans le drame et la comédie, il se rendit à Toulon, puis à Nantes, où il aborda les grands rôles d'opéra-comique et d'opéra, dans *les Mousquetaires de la reine*, *le comte Ory*, *l'Éclair*, *Masaniello*. Il fut deux ans pensionnaire du baron Grovestein au théâtre de la Haye, remplit un engagement de deux ans à l'Opéra de Marseille et parut encore sur les scènes de Toulouse et de Rouen. C'est dans cette dernière ville qu'il fut entendu par Ém. M. Perrin, qui l'attacha aussitôt au personnel de l'Opéra-Comique. Depuis 1854, M. Puget a chanté sur ce théâtre tous ses rôles applaudis en province, qui étaient précisément restés libres pour la plupart depuis le passage de M. Roger à l'Opéra. Il a repris également, dans *le Songe d'une nuit d'été*, le rôle de Shakspeare abandonné par M. Couderc et créé, peu après, Andiol dans *la Fiancée du diable* et Desgrieux dans *Manon Lescaut*. Ses services dans le répertoire si riche de l'Opéra-Comique, à une époque où les

ténors sont devenus rares, l'ont fait engager par l'administration nouvelle de l'Opéra (juillet 1856). Il a joué la saison d'hiver de 1857 à Florence.

PUGET (Loïsa). Voy. Lemoine (Gustave).

PUIBUSQUE (Adolphe-Louis de), littérateur français, né à Paris, le 7 mars 1801, est fils d'un officier supérieur de l'Empire. Reçu avocat, il collabora à quelques recueils périodiques du Midi, concourut à l'Académie des Jeux floraux et exerça quelque temps les fonctions de sous-préfet.

On a de lui : *les Mystères italiens* (1823, 4 vol. in-12), roman traduit de l'anglais; *la Mort de Léonard de Vinci* (1824), poëme qui obtint une médaille d'or à Cambrai; *le Naufrage de Camoëns* (1828), pièce couronnée à Toulouse; *Dictionnaire municipal* (1838, 2 vol. in-8; 3e édit., 1843), manuel analytique d'administration commerciale; *Code municipal annoté* (1836, in-8), avec M. Leber; *Histoire comparée des littératures espagnole et française* (1843, 2 vol. in-8), ouvrage qui, en 1842, a remporté le prix proposé sur cette matière par l'Académie française; *le Comte de Lucanor* (1854, in-8), apologues et fabliaux espagnols du XIVe siècle, traduits pour la première fois. Il a aussi fourni des articles au *Plutarque français*, à la *Revue du Midi*, au *Recueil* de l'Académie de Bordeaux, au *Journal des jeunes personnes*, etc.

PUISEUX (V....) mathématicien français, né vers 1818, entra à l'École normale en 1837, fut d'abord professeur de mathématiques à la Faculté des sciences de Besançon, puis revint à Paris, où il est devenu maître de conférences à l'École normale, astronome adjoint à l'Observatoire et professeur suppléant de mécanique rationnelle à la Faculté des sciences.

On lui doit plusieurs notes sur diverses questions d'analyse et de mécanique, présentées à l'Académie des sciences et insérées pour la plupart dans le *Journal de mathématiques pures et appliquées* de M. Liouville. Ses mémoires *sur les Racines des équations, considérées comme fonctions d'un paramètre variable* (*Comptes rendus*, 1850), *sur les Fonctions algébriques* (Ibid., et *Journal* de Liouville 1851), *sur les Variations de l'intensité de la pesanteur dans une petite étendue de la surface terrestre et les effets qui en résultent* (*Comptes rendus*, 1856), plus particulièrement dignes de l'attention des géomètres, ont été l'objet de rapports élogieux de M. Cauchy et ont été insérés dans le *Recueil des savants étangers*.

PULSZKY (François-Aurèle), littérateur et homme politique hongrois, né à Eperies, dans le comitat de Saros, le 17 septembre 1814, descend d'une ancienne famille d'émigrés polonais. Orphelin de bonne heure, il fut élevé par un de ses oncles, antiquaire et savant distingué, qui lui fit faire dans plusieurs universités de la Hongrie de fortes études de philosophie, de droit et de théologie. Il voyagea ensuite en Allemagne et en Italie, et fut nommé, en 1836, à peine âgé de vingt-deux ans, membre de l'Institut archéologique de Rome. A la suite de nouveaux voyages en Russie, en Angleterre et en France, il se lia, en Hongrie, avec Kossuth et les chefs du parti libéral, et s'associa à leur opposition contre le gouvernement autrichien. A cette époque, il publia en allemand le *Voyage d'un Hongrois en Angleterre* (Aus dem Tagebuche eines in Grossbritannien reisenden Ungarn; Pesth, 1837), qu'il traduisit plus tard en langue hongroise, pour le journal *Arvizkœnys*. Il reçut à cette occasion le titre de membre correspondant de l'Académie hongroise. En 1840, nommé député à la diète de Hongrie par le comitat de Saros, il se fit remarquer parmi les orateurs de l'opposition. Il fit partie, en qualité de secrétaire, de la commission impériale chargée d'élaborer un nouveau code pour la Hongrie. Non réélu aux diètes de 1843 et de 1847, il soutint activement dans les journaux allemands la cause des idées libérales. Marié à Vienne, en 1845, il acheta de grands domaines dans les environs de sa ville natale, et s'occupa quelque temps d'études sérieuses sur l'économie agricole.

A la première nouvelle des mouvements de 1848, il se rendit à Pesth, et fut nommé sous-secrétaire d'État au ministère des finances dans le cabinet Batthyanyi. Peu de temps après, le prince hongrois Esterhazy, ministre des affaires étrangères à Vienne, l'appela auprès de lui et lui confia le même poste. M. Pulszky eut alors sur les affaires de Hongrie une influence à laquelle on a attribué en grande partie les mouvements du mois d'octobre. Surveillé et menacé par la police de Windisch-Graetz, il parvint cependant à s'échapper et à gagner la Hongrie, où il fut nommé aussitôt membre du comité de défense nationale. L'approche de Windisch-Graetz le força de se refugier en Galicie, d'où il passa en France En mars 1849, il se rendit en Angleterre, où M. Kossuth le nomma ambassadeur, en l'exhortant à veiller aux intérêts de la cause hongroise. Après la catastrophe de Villagos, et la délivrance de l'ex-dictateur, il l'accompagna dans son voyage en Amérique. Il a donné, en collaboration avec sa femme (voy. l'article suivant) une relation de ce voyage, intitulé : *Blanc, rouge, noir* (White, red, black; Londres, 1852, 3 vol.; traduit en allemand, Cassel, 1853, 5 vol.).

On doit encore à la plume éloquente et facile de M. Pulszky : *les Jacobins en Hongrie* (die Jakobiner in Ungarn; Leipsick, 1851, 2 vol.), et *Philosophie de l'histoire de Hongrie* (Ideen zur Philosophie der Geschichte Ungarns), travail des plus remarquables inséré dans l'*Athenæum* hongrois.

Pulszky (Thérèse-Walter, dame), femme du précédent, née à Vienne, en 1815, était la fille d'un riche marchand, qui lui fit donner la meilleure éducation. Depuis son mariage, elle partagea constamment la destinée de son époux; elle passa avec lui en Angleterre en 1849 et, après la confiscation de leurs biens, contribua de sa plume à leur existence commune. Outre la grande relation de voyage à laquelle elle a collaboré avec son mari, elle a écrit en anglais des ouvrages d'un style élégant et d'un intérêt soutenu : *Mémoires d'une dame hongroise* (Memoirs of a Hungarian Lady; Londres, 1850, 2 vol.); et *Récits et traditions de la Hongrie* (Tales and traditions of Hungary; Ibid., 1851, 2 vol.), tous les deux traduits en allemand.

PUREUR (Pierre-Joseph), ancien représentant du peuple français, né à Condé-sur-Escaut (Nord), le 7 mai 1798, fit son droit, s'établit comme notaire dans sa ville natale, et fit partie de l'opposition radicale sous Louis-Philippe. En 1848, il fut elu représentant du peuple dans le Nord, le huitième sur vingt-huit, par 177 669 voix. Membre du comité de l'administration départementale et communale, il vota ordinairement avec le parti démocratique non socialiste, fit après le 10 décembre, une opposition très-vive à la politique de l'Élysée, et appuya la demande de mise en accusation, présentée contre Louis-Napoléon et ses ministres. Il ne fut pas réélu à la Législative.

PUSEY (Édouard), théologien anglais, né en 1800, fit de bonnes études à l'université d'Oxford, embrassa la carrière ecclésiastique et occupa avec succès une chaire de théologie. D'accord avec plusieurs de ses collègues, comme lui professeurs ou

prédicateurs à Oxford, MM. Palmer, Newman, Wilberforce, Keble, Perceval, Ward, etc., il propagea, par son enseignement plus encore que par ses écrits, cette réaction religieuse ou plutôt cette nouvelle exégèse de la théologie anglicane, à laquelle on a donné le nom de *puséysme*. C'est surtout dans la collection des petits traités connus sous le titre de *Tracts for the times* (1833 et ann. suiv.), et dans les ouvrages du docteur Newman (voy. ce nom), que l'on peut suivre, dans ses développements, les tendances hétérodoxes de la nouvelle école. Unanimes dans l'attaque de la constitution de ce qu'on appelle en Angleterre la haute Église, le docteur Pusey et ses ahérents, s'affranchissant de la tutelle de l'État, séparaient le spirituel du temporel, et, remontant par delà la reforme du XVIe siècle, prétendaient se rattacher à l'Église apostolique; leur maxime « point de salut dans une Église sans traditions et asservie à l'État, » impliquait un retour prochain aux dogmes et à la discipline du catholicisme.

A cette nécessité de renouer la chaîne des temps, les nouveaux sectaires ajoutèrent toute une suite de mesures de restauration : la lecture de la Bible retirée aux laïques; la consécration épiscopale et l'ordination sacerdotale réservées aux seuls évêques ; les sacrements et les prières déclarés partie essentielle du culte, la messe rétablie, avec la pénitence et la confession auriculaire, l'efficacité absolue de la grâce, la croyance au purgatoire. L'opinion ne tarda pas à s'émouvoir de la hardiesse de ces professeurs, qui en étaient venus à prêcher ouvertement la nécessité d'une réconciliation avec Rome; l'évêque d'Oxford interdit la publication des *Tracts*. Cette mesure n'arrêta pas le zèle des dissidents, qu'encourageait au sein de l'université la majorité des étudiants séduits par leur éloquence; loin de rétracter aucune de leurs propositions, ils préconisèrent l'invocation des saints, le culte de Marie, le célibat des prêtres, l'organisation monacale, la liturgie romaine.

Quant au docteur Pusey, qui allait, en 1843, jusqu'à prêcher en faveur du dogme de la transsubstantiation, il fut accusé d'hérésie et traduit devant une commission spéciale, et l'usage de la chaire lui fut interdit pendant deux ans. A peu de temps de là, soit qu'il fût effrayé des conséquences logiques de ses doctrines, soit qu'il répugnât à suivre ses disciples dans l'abjuration formelle du protestantisme, il écrivit à l'évêque de Londres une lettre dans laquelle il cherchait à se justifier de ses erreurs passées. Il est aujourd'hui chanoine de l'église du Christ et professeur d'hébreu à l'université d'Oxford.

PUTLITZ (Gustave-Henri-Gans DE), poëte allemand, né le 20 mars 1821, à Retzien (Prusse), d'une ancienne famille seigneuriale de la Marche de Brandebourg, fit ses classes au collége de Magdebourg, étudia le droit aux universites de Berlin et de Heidelberg et entra, en 1836, dans une administration publique, qu'il quitta, en 1848, pour se livrer exclusivement à la littérature.

On a de M. de Putlitz une série de *Comédies* (Lustspiele; 1850-1852, 3 vol.), et deux recueils de poésies : *Ce que la forêt se raconte à elle-même* (Was sich der Wald erzaehlt; Berlin, 1850; 15e édit., 1853), et *Ne m'oubliez pas* (Vergiss mein nicht; Berlin, 1853) : des pages d'une grâce charmante, expliquent le succès du premier.

PYAT (Félix), écrivain français, ancien représentant du peuple, né le 4 octobre 1810, à Vierzon (Cher), est le fils d'un avocat dévoué au régime royaliste. Il avait à peine seize ans lorsqu'il vint, après avoir terminé son éducation d'une manière brillante, suivre les cours de droit de la Faculté de Paris; dès 1829, il signala la hardiesse de ses opinions en portant dans une réunion politique un toast à la Convention nationale, et en remplaçant le buste de Charles X par celui de La Fayette. Reçu avocat, en 1831, il résista aux remontrances de sa famille, quitta le barreau, et, malgré les dures privations auxquelles il s'exposait, embrassa avec ardeur la carrière du journalisme. Après avoir travaillé au *Figaro* et au *Charivari*, il écrivit, pour le *Barnave* de M. Jules Janin, l'épisode si remarqué des *Filles de Séjan* et envoya des articles importants à la *Revue de Paris*, à *l'Artiste*, au *Livre des Cent-et-un*, à *Paris révolutionnaire*, qui contient de lui une paradoxale appréciation du *Télémaque*, et au *Salmigondis*. Pendant quelque temps, il devint directeur de la *Revue britannique*, passa ensuite à *l'Europe littéraire*, où fut inséré son drame d'*Arabella* (1833), pièce allégorique, qui représente, sous des noms espagnols, les auteurs supposés de la mort du prince de Condé, et fut chargé ensuite du feuilleton au *Siècle*. En même temps, il collaborait à la *Revue du progrès* et au *National*.

C'est principalement au théâtre que M. Pyat a fondé sa réputation littéraire; chacune de ses œuvres, où la recherche de l'effet, dans la pensée et le langage, l'entraînait à l'exagération, était destinée à établir et à populariser quelque conclusion politique ou sociale. Son drame de début, *une Révolution d'autrefois* (1er mars 1832), en 3 actes, joué à l'Odéon, souleva tant de clameurs par ses allusions politiques qu'il fut interdit le lendemain; il lui donna pour pendant, avec le même collaborateur, Théodose Burette, *une Conjuration d'autrefois* (1833), imprimé dans la *Revue des Deux-Mondes*, et qui présente une étude sévère des vices de la société romaine. *Arabella*, que nous avons déjà mentionné, fut joué la même année. Avec M. Luchet, il fit représenter à la Porte-Saint-Martin, *le Brigand et le Philosophe* (22 février 1834), qui rappelle la manière allemande, et à l'Ambigu, *Ango* (29 juin 1835), pièce à prétentions philosophiques qui fut fort applaudie, quoique mutilée par la censure. Après un intervalle de six années, consacrées à la rédaction militante du *National*, il reparut seul à la Porte-Saint-Martin avec le drame des *Deux serruriers* (25 mai 1841), dont la vogue fut immense, et, à l'Odéon, avec *Cedric le Norwégien* (26 février 1842); cette même année, il travailla au drame de *Mathilde*, d'Eugène Sue. Ses deux dernières pièces, *Diogène* (6 janvier 1846) et *le Chiffonnier* (1847), qui accusent d'une façon plus marquée ses tendances révolutionnaires, donnèrent lieu aux appréciations les plus diverses, mais reçurent du public un accueil favorable.

A l'occasion d'un feuilleton offensant pour la mémoire de M. J. Chénier, inséré par M. J. Janin dans les *Débats* (18 septembre 1843), M. Pyat lança contre celui-ci un pamphlet intitulé : *Marie-Joseph Chénier et le prince des critiques* (1844, in-8), où il se laissait entraîner à de fâcheuses personnalités et qui le fit condamner à six mois de prison. Il fut un des rédacteurs de *la Réforme*.

Aussitôt que la République eut été proclamée, il abandonna la carrière des lettres pour se jeter corps et âme dans les rangs les plus avancés du parti démocratique socialiste. Nommé l'un des commissaires généraux du Cher, il fut élu le quatrième des représentants de ce département, siégea quelque temps au bureau de la Constituante parmi les secrétaires, et vota constamment avec la Montagne. Il prononça à la tribune un certain nombre de discours, dont le ton et le style, à part les idées et la passion, rappelaient trop ceux de ses mélodrames. On cite notamment ceux en faveur de la liberté de la presse et du droit au

travail, ainsi que le toast qu'il porta, dans un banquet, aux paysans de la France. Réélu par la Seine et le Cher, en 1849, il signa le 10 juin l'appel aux armes de M. Ledru-Rollin (voy. ce nom), l'accompagna au Conservatoire des arts et métiers, et réussit à se dérober aux poursuites. Il chercha un refuge en Suisse, puis passa en Belgique où il a résidé depuis, et où il a publié divers écrits : *Loisirs d'un proscrit* (Paris, 1851, in-18); plusieurs *Lettres* adressées, en 1851, au comte de Chambord, à M. Barbès, au prince de Joinville, aux ouvriers et au président de la République, etc. Plus récemment une brochure de M. Félix Pyat, contenant l'apologie de l'attentat du 14 janvier 1858, a causé en Angleterre une vive agitation et a été déférée, sans résultat, aux tribunaux de ce pays.

PYE (John), graveur anglais, né en 1782, à Birmingham, vint, en 1801, se fixer à Londres, passa quatre ans dans l'atelier de James Heath et débuta, en 1810, par une gravure d'après Turner, *la Villa de Pope*. On recherche encore les vignettes qu'il prodigua dès lors dans les albums de l'époque, l'*Amulet* et le *Literary souvenir*, et dans les éditions elzéviriennes de Peacock. Mais c'est principalement à la reproduction des œuvres de Turner qu'il a dû sa réputation de restaurateur de la gravure anglaise; nous citerons particulièrement : *le Temple de Jupiter à Égine*, les *Résidences d'Hardrawfall* et de *Wycliffe* (York-shire), et *la Forteresse d'Ehrenbreitstein sur le Rhin*.

M. Pye a été, en 1809, un des plus actifs fondateurs de l'*Artist's fund*, association qui a servi de modèle à celle des gens de lettres (*Literary fund*) et aux sociétés du même genre, que M. Taylor a suscitées en France. On a de lui une *Histoire des beaux-arts en Angleterre* (Patronage of british art; 1845), qui s'étend depuis le règne de George II jusqu'à nos jours, et plusieurs brochures en faveur de l'admission des graveurs à l'Académie.

PYM (sir Samuel), marin anglais, né en 1778, à Édimbourg, entra de bonne heure dans la marine royale, assista, en 1796, à l'occupation des colonies hollandaises de Demarara, d'Essequibo et de Berbice, et réussit, deux ans plus tard, à capturer le bâtiment français, *la Désirée*, à la suite d'un vif engagement (16 janvier 1798). Cette action d'éclat lui valut le grade de capitaine (1802), puis le commandement de *l'Atlas*, de 74 canons; à bord de ce vaisseau, il servit dans la Manche, la mer du Nord, l'océan Pacifique et vint rallier l'escadre de sir J. Duckworth, avec laquelle il prit part au combat livré devant Saint-Domingue (6 février 1806). En 1809, il contribua, à bord du *Sirius*, à la prise de Saint-Paul (île Bourbon); enfin, en 1814, après une chasse de quatorze heures, il reussit à s'emparer d'un corsaire américain de 12 canons. Compagnon de l'ordre du Bain en 1815 et chevalier grand-croix en 1839, sir Pym fut promu au rang de contre-amiral en 1837, et remplit, de 1841 à 1846, les fonctions d'inspecteur général maritime de Plymouth. Il a été nommé vice-amiral le 12 février 1847.

Son frère aîné, sir William PYM, médecin, né en 1796, élevé à l'université d'Édimbourg, entra dans l'armée comme chirurgien, servit en Espagne, aux Indes et en Sicile, et fut créé chevalier, en 1830, pour les services qu'il avait rendus à Gibraltar durant une épidémie. Inspecteur général des hôpitaux en 1816, il a pris depuis plusieurs années sa retraite et n'a gardé que les fonctions de directeur général des quarantaines du Royaume-Uni. On a de lui un traité estimé sur *la Fièvre jaune*.

PYNE (B. James), paysagiste anglais, né à Bristol, le 5 décembre 1800, fut d'abord placé chez un procureur, qu'il quitta à l'âge de 20 ans, puis donna des leçons de dessin et restaura de vieux tableaux. Il ne put venir compléter ses études à Londres qu'en 1835. Dix ans après, la protection de quelques riches amateurs lui permit de visiter l'Italie, la Suisse et l'Allemagne. A son retour (1847), un éditeur de Manchester lui commanda une série de trente *Vues* prises dans les environs de cette ville; il travailla trois ans à cette œuvre, rapidement répandue par la lithographie. De 1851 à 1854, il parcourut une seconde fois l'Italie. On a vu de lui à l'Exposition universelle de Paris, en 1855 : *le Lac Derwent*, *le Collége d'Eton* et une *Vue d'Heidelberg*. Il est vice-président de la Société libre des artistes anglais et, récemment, il a écrit quelques articles dans l'*Art-Journal* de Londres.

Q

QUADT-WYKRADT (*Othon*-Guillaume-Frédéric-Bertram, comte DE), chef actuel de la maison comtale de ce nom, né le 27 septembre 1817, a succédé, en 1846, à son père, le comte Guillaume, comme possesseur de la ville et du comté d'Isny, seigneur et membre héréditaire de la première Chambre de Wurtemberg, conseiller d'État héréditaire de la couronne de Bavière, etc. De son mariage avec *Marie*-Émilie, fille d'Alban, comte régnant de Schœnbourg-Forderglauchau, il a quatre fils, dont l'aîné est le comte héréditaire Bertrand-Othon-Guillaume-Frédéric-Waldemar, né le 11 janvier 1849. Son frère, le comte *Frédéric*-Guillaume, né le 23 décembre 1818, est conseiller de la légation bavaroise à Paris. Son oncle, *Frédéric-Guillaume*, né le 8 mars 1788, a été colonel au service des Pays-Bas.

QUANDT (Jean-Dieudonné DE), esthéticien allemand, né le 9 avril 1787, à Leipsick, et fils d'un riche industriel, fut destiné au commerce, d'où l'éloignèrent ses goûts pour les beaux-arts. Un premier voyage d'Italie, en 1811, fixa sa détermination; de retour en Allemagne, il se livra tout entier à l'étude des œuvres d'art et commença ces belles collections d'estampes et de gravures, qu'il a travaillé constamment à enrichir pendant plus de cinquante ans. Elles sont aujourd'hui assez complètes, pour que le *Catalogue* qu'il en a publié en 1853 (Verzeichniss meiner Kupferstichsammlung; Leipsick) soit comme un manuel complet de l'histoire de la gravure. La galerie de tableaux qu'il possède dans son hôtel à Dresde, et qui est ouverte aux étrangers et aux artistes, le place également parmi les plus judicieux et les plus riches amateurs de l'Allemagne. Membre du conseil des Académies des beaux-arts de Leipsick et de Dresde, il a fait plusieurs fois des cours publics d'esthétique à l'Académie de Dresde et en a publié le résumé, sous le titre de : *Leçons d'esthétique* (Vortraege über Æsthetik; Leipsick, 1844). Depuis plusieurs années, il s'est retiré dans ses propriétés près de Stolpen, en Saxe.

M. Quandt s'est fait connaître comme critique, par plusieurs ouvrages, *Excursions dans le do-*

maine de l'art (Strefereien im Gebiete der Kunst; Leipsick, 1819, 3 vol.): *Essai d'une histoire de la chalcographie* (Entwurf zu einer Geschichte der Kupferstecherkunst; Ibid., 1826); *Lettres d'Italie sur le mystérieux de la beauté et de l'art* (Briefe aus Italien etc.; Gera, 1830); *Souvenirs d'un voyage en Suède* (Nippes von einer Reise nach Schweden; Ibid., 1843); *Observations et considérations sur les hommes, la nature et l'art, dans le midi de la France* (Beobachtungen und Phantasien über Menschen, Natur und Kunst etc.; Ibid., 1846); *Manuel d'une histoire de l'art* (Leitfaden zur Geschichte der Kunst; Ibid., 1852); une traduction allemande de l'*Histoire de la peinture en Italie*, de Lanzi (Leipsick, 1830-1833, 3 vol.), avec Wagner; etc.

QUATREFAGES (Jean-Louis-Armand DE), naturaliste français, membre de l'Institut, né à Valleraugue (Gard), le 6 février 1810, d'une famille protestante, alliée à celle du publiciste La Baumelle, est fils d'un agriculteur instruit qui avait servi avec distinction à l'étranger. Il reçut une éducation des plus soignées et alla étudier la médecine à Strasbourg. Il prit le double diplôme de docteur en médecine et de docteur ès sciences; l'une de ses thèses, soutenue le 29 novembre 1829, a pour titre : *Théorie d'un coup de canon*. L'année suivante, il faisait paraître à Strasbourg, un travail *sur les Aérolithes* (in-4) et, en 1832, une thèse de médecine, *de l'Extraversion de la vessie* (in-4). Chargé des fonctions de préparateur de chimie à la Faculté de médecine de Strasbourg, il mena de front l'étude des sciences naturelles et la pratique de la médecine, et publia divers articles dans le *Journal de médecine et de chirurgie de Strasbourg*, et des mémoires dans les *Annales des sciences naturelles* (1834-1836). En 1835, il assista au congrès scientifique qui se tint à Toulouse et prit une part active à ses travaux.

Distingué par le ministre de l'instruction publique, M. de Quatrefages fut appelé, en 1839, à la chaire de zoologie de la Faculté des sciences de Toulouse; mais ne pouvant poursuivre ses recherches en province, il résigna bientôt ses fonctions, vint se fixer à Paris, où il trouva, dans M. Milne Edwards, un protecteur et un ami, et poussa avec ardeur ses études et ses publications. On remarque parmi celles-ci : *Considérations sur les caractères zoologiques des rongeurs* (1840 in-4); *de l'Organisation des animaux sans vertèbres des côtes de la Manche* (*Annales des sciences naturelles*; 1844); *Recherches sur le système nerveux, l'embryogénie, les organes des sens et la circulation des annélides* (Ibid. 1844-1850); *sur les Affinités et les analogies des lombrics et des sangsues* (Ibid., 1852); *sur l'Histoire naturelle des tarets* (Ibid., 1848 à 1849), etc. A partir de 1842, il exécuta, sur les côtes de l'Océan, de la Méditerranée, en Italie et en Sicile, des voyages scientifiques qui fournirent à sa plume élégante le sujet d'une série d'articles pour la *Revue des Deux-Mondes*, dans laquelle il a inséré de nombreux articles; il en a réuni plusieurs sous le titre de *Souvenirs d'un naturaliste* (1854, 2 vol. in-12).

En 1850, M. de Quatrefages fut nommé professeur d'histoire naturelle au lycée Napoléon et, le 26 avril 1852, élu membre de l'Académie des sciences (section de zoologie), en remplacement de Savigny. En 1855, il fut appelé à la chaire d'anatomie et d'ethnologie au Muséum d'histoire naturelle, dont M. Serres venait de se démettre, pour prendre celle d'anatomie comparée. Membre de la Société philomatique, et l'un des fondateurs de la Société d'ethnologie, il est un des principaux membres des Sociétés de géographie et d'acclimatation. Il est, depuis le 25 avril 1845, chevalier de la Légion d'honneur.

QUATREMÈRE (Étienne-Marc), célèbre orientaliste français, membre de l'Institut, est né à Paris le 12 juillet 1782, d'une famille de bourgeoisie; son père, un des premiers officiers municipaux de Paris élus en 1789, périt au milieu des proscriptions révolutionnaires. Manifestant de bonne heure le goût de l'étude et les plus heureuses dispositions, il travailla d'abord pour l'École polytechnique, puis se tourna du côté des études philologiques et suivit le cours d'arabe de Sylvestre de Sacy. Il apprit successivement l'hébreu, le chaldéen, le cophte, le syriaque, le persan, le turc et l'arménien. Doué d'une mémoire prodigieuse et d'une grande activité, il ne négligea presque aucune branche de l'histoire et des littératures modernes. Nommé, en 1807, employé aux manuscrits de la Bibliothèque impériale, il fut appelé, dix-huit mois après, comme professeur de littérature grecque, à la Faculté des lettres de Rouen dont il devint secrétaire. En 1815, la mort de Laporte-Dutheil lui ouvrit les portes de l'Académie des inscriptions et belles-lettres à laquelle appartenait déjà son cousin, Quatremère de Quincy. En 1819, il fut nommé professeur des langues hébraïque, chaldaïque et syriaque au Collége de France, et en 1827, professeur de persan à l'École des langues orientales vivantes.

Le nombre des publications de M. Quatremère est très-considérable. Ses deux premiers ouvrages sur l'Égypte, qui font encore aujourd'hui autorité malgré les progrès ultérieurs de la philologie égyptienne, sont intitulés : *Recherches critiques et historiques sur la langue et la littérature de l'Égypte* (1808, in-8); *Mémoires géographiques et historiques sur l'Égypte et sur quelques contrées voisines*. Il a donné depuis, dans divers recueils, un assez grand nombre de mémoires, notamment dans le *Recueil des notices et extraits* de la Bibliothèque du roi : *Notice sur la version cophte de Daniel et des douze petits prophètes* (tome VIII); dans *les Mines de l'Orient*, dirigées à Vienne par M. de Hammer : *Mémoire historique sur la vie et les ouvrages d'Ala-Eddin, Atamelik-Jouaïni* (tome Ier) et *Notice historique sur les Ismaéliens* (tome IV); dans le *Journal asiatique : sur Quelques inscriptions puniques ; sur la Vie et les ouvrages de Meïdani ; sur la Vie et les ouvrages de Masoudi ; sur la Dynastie des Abbassides, sur celle des Fatimites ; sur les Nabatéens* (1835, in-8), et une foule d'autres travaux.

M. Étienne Quatremère a lu aussi à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et publié dans ses *Mémoires* diverses dissertations : *sur Darius le Mède et Balthasar; sur la Ville d'Ecbatane; sur le Lieu où les Israélites passèrent la mer Rouge* (1851, tome XIX), etc. Il avait commencé, dans la *Collection orientale*, la traduction de l'*Histoire des Mongols de la Perse, écrite en persan par Raschid-Eldin*, qu'il a fait précéder d'un *Mémoire sur la vie et les ouvrages de l'auteur* (Imprimerie royale, 1836, tome I). Il a fourni aussi de remarquables articles au *Journal des savants*, dont il fut un des principaux rédacteurs, aux *Annales de philosophie chrétienne*, à la *Revue archéologique*, etc.

Plusieurs de ces travaux sont de véritables modèles d'érudition et attestent, chez leur auteur, la persévérance du travail et l'amour désintéressé de la science. Ami de la retraite et d'un caractère peu fait pour les travaux en commun des académies, M. Quatremère n'a acquis ni à l'Institut, ni dans aucune société, l'autorité qu'il pouvait attendre de sa science profonde. Sans ambition,

il n'a été créé que tout récemment chevalier de la Légion d'honneur. — Il est mort à Paris le 18 septembre 1857. Malgré le grand nombre de mémoires et de traductions qu'il a publiés et que nous n'avons pu citer tous ici, M. Quatremère a laissé plusieurs travaux manuscrits importants, notamment des dictionnaires arabe, persan, cophte, syriaque, arménien et turc oriental. Sa bibliothèque était une des plus belles que possédât, à Paris, un simple particulier, et les jeunes orientalistes ont souvent regretté qu'elle ne s'ouvrît pas plus facilement à leurs études. Elle a été achetée par le roi de Bavière et transportée à Munich.

QUECQ (Jacques-Édouard), peintre français, né à Cambrai, en 1796, étudia dans sa ville natale, obtint plusieurs médailles aux expositions qui s'y firent sous la Restauration, et débuta à Paris au salon de 1827. En 1829, il partit pour l'Italie, fit un assez long séjour à Rome, par suite d'importants travaux et revint à Paris, où il a continué ses tableaux d'histoire. Il faut citer de cet artiste : *les Premiers combats de Romulus et de Rémus* (1828); *Enfants menacés par un serpent ; Mort de Vitellius*, exposé à Rome (1830); *Martyrs chrétiens* (1845); *Laïs et Diogène* (1850); et, après une nouvelle interruption de six années, *un Épisode du siége d'Avaricum* et des *Baigneuses* (1857). M. Ed. Quecq a obtenu une 2e médaille en 1828.

QUÉRARD (Joseph-Marie), bibliographe français, né le 25 décembre 1795, à Rennes, reçut une éducation élémentaire dans une école de cette ville et fut placé, dès 1807, dans le commerce de la librairie, où il montra tout d'abord une aptitude singulière. Il vint, en 1812, à Paris et fut, de 1819 à 1824, attaché à une importante maison de Vienne en Autriche; ce fut là qu'il rassembla les matériaux du premier travail bibliographique qui commença sa réputation et qui parut chez Firmin Didot, sous le titre : *la France littéraire* (1826-1842, 10 vol. in-8). Grâce aux encouragements du ministère de l'intérieur et d'un bibliophile russe, M. Poltoratzky (voy. ce nom), il put continuer la publication de ce vaste répertoire de tous les livres écrits en français, principalement dans les deux derniers siècles, en lui donnant pour complément *la Littérature française contemporaine* (1837-1844, t. I et II, in-8), dont l'éditeur obtint par jugement, en juin 1844, de lui retirer la direction à cause du développement excessif qu'y prenaient les notices biographiques.

Cette dernière publication devint pour M. Quérard une source de tribulations; dépossédé de ses droits d'auteur, il passa quelques mois à la prison pour dettes et fut condamné à une assez forte amende envers son libraire. Au reste, il n'a, jusqu'à ce jour, laissé passer aucune occasion de signaler, avec autant de malignité que de science, les inexactitudes du travail de ses continuateurs (voy. Bourquelot). Malgré la position continuellement précaire où il était réduit, M. Quérard, dont l'immense savoir est reconnu de tous les lettrés, entreprit de fonder, en 1855, avec l'aide d'une souscription bienveillante, ouverte en sa faveur en France et à l'étranger, un recueil périodique, qu'il nomma de son nom, *le Quérard* (1855-1856, 2 vol. in-8), revue de bibliographie universelle, dont l'existence chancelante fut anéantie par suite d'un nouveau procès suscité par les réclamations de M. de Saint-Albin.

Les laborieuses recherches de M. Quérard sont encore attestées par les travaux suivants : *les Auteurs déguisés de la littérature contemporaine* (1845, brochure gr. in-8); *les Supercheries littéraires dévoilées* (1845-1856, 5 vol. in-8), galerie des auteurs apocryphes, supposés, déguisés, plagiaires et des éditeurs infidèles de la littérature française pendant les quatre derniers siècles; *les Écrivains pseudonymes* (1854-1857, tome I, in-8), actuellement en cours de publication, et où la biographie prend encore de plus en plus de place. Il a ait aussi projeté une *Encyclopédie du bibliothécaire*, vaste répertoire bibliographique de tous les temps et de tous les pays, qui, faute d'un nombre suffisant de souscripteurs pour couvrir les frais énormes de l'impression, en est resté à sa première livraison.

M. Quérard a aussi collaboré à une *Revue bibliographique* (1839), au *Bibliothécaire* (1844), avec M. Poltoratzky (voy. ce nom), au *Moniteur de la Librairie* (1843-1844), etc. Il a écrit lui-même, avec beaucoup de détails sa propre vie dans ses *Écrivains pseudonymes* (t. I, p. 588-598), sous le pseudonyme anagrammatique de *Mar. Jozon d'Erquar*.

QUESNET (Eugène), peintre français, né à Paris, vers 1808, étudia sous M. Dubufe et se livra, comme son maître, à la spécialité du portrait. Il a débuté au salon de 1833 et exposé depuis de nombreux et hauts personnages, dont les discrètes initiales ne permettent que de citer : *le comte Excelmans*, *MM. Chaumeil de Stella*, *Maxime Du Camp*, *Géraldy*, *Jacques Hertz*, *Alary*, etc. (1834-1849); quelques pastels et sujets de genre, *la Convalescente* (1836); des *Têtes d'étude* et *Groupes d'enfants* (1843-1857). Il a obtenu une 3e médaille en 1838, et une 2e en 1843.

QUESTEL (Charles-Auguste), architecte français, né à Paris, le 18 septembre 1807, étudia sous Peyre, Blouet et M. Duban et entra, en 1823, à l'École des beaux-arts, dont il sortit en 1828. Dix ans après, à la suite du concours ouvert en 1835, pour la cathédrale à construire à Nîmes, il vit adopter son *Projet* qu'il mit aussitôt à exécution. Cette église, l'église Saint-Paul, commencée en 1838, a été terminée en 1849. La grande fontaine de l'Esplanade, dans la même ville, fut également élevée sur ses dessins en 1846, et inaugurée le 1er juin 1851. Comme architecte attaché à la commission des monuments historiques, M. Questel releva et dessina *l'Amphithéâtre d'Arles*, avec projet de restauration, et, en collaboration avec M. Laisné, *le Pont du Gard*. Ces dessins ont figuré aux salons de 1846 et 1852, ainsi que l'*Église Saint-Paul* et la *Fontaine de l'Esplanade*, et ont tous reparu à l'Exposition universelle de 1855.

Devenu depuis architecte des châteaux de Versailles et de Trianon, M. Questel y a dirigé les fêtes d'août 1855, pour la visite de la reine d'Angleterre. Il fait maintenant partie du conseil des bâtiments civils et dirige, depuis juin 1856, l'atelier abandonné par M. Gilbert. Il a successivement obtenu une 3e médaille en 1846, une 1re en 1852, une médaille de première classe en 1855, et la décoration en août 1852.

QUET (N....), physicien français, né le 18 octobre 1810, à Nîmes, sortit de l'École normale en 1833, fut nommé professeur de physique au collége royal de Grenoble et chargé en même temps, comme suppléant, du cours de mathématiques pures et appliquées à la Faculté des sciences. En 1835, il fut appelé à la chaire de physique du collége et à celle de l'école normale primaire de Versailles. Pendant six années (1840-45), il joignit à ces fonctions celles d'examinateur pour l'admission aux Écoles de marine, de Saint-Cyr et forestière, et passa en 1849 au lycée Saint-Louis. En 1854, époque de la réorganisation des acadé-

mies départementales, il fut nommé recteur de celle de Besançon. Il a été décoré le 6 mai 1846.

On doit à M. Quet de nombreux mémoires de mathématiques et de physique qui ont paru pour la plupart dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences et dans les *Annales de chimie et de physique*, et quelques-uns dans le *Journal* de M. Liouville. Les plus importants en mathématiques traitent des mouvements relatifs des corps tournants, assujettis à des liaisons déterminées, et des oscillations du pendule, eu égard au mouvement de la terre. En physique, ses travaux portent sur les *Oscillations des corps flottants et les oscillations de la mer;* sur la *Réflexion de la lumière paralysée à la surface des corps bi-réfringents;* sur les *Couleurs supplémentaires de l'arc-en-ciel;* sur la *Teinte de l'atmosphère;* sur l'*Action des électro-aimants sur l'arc voltaïque;* sur la *Force coercitive du fer doux;* sur les *Courants indirects dans diverses conditions;* sur la *Stratification de la lumière électrique;* sur la *Diffraction de la lumière*, etc.

QUÉTELET (Lambert-Adolphe-Jacques), érudit belge, né à Gand, le 22 février 1796, devint à dix-huit ans professeur de mathématiques au collége de cette ville et, cinq ans après, à l'Athénée de Bruxelles. En 1824, le roi Guillaume l'envoya compléter ses études astronomiques à Paris, d'où il rapporta, après deux années de relations avec les savants français, le plan de l'observatoire qui fut créé à Bruxelles en 1826, et dont on lui confia à la fois la construction et la direction qu'il occupe encore. De 1827 à 1829, il visita l'Angleterre, l'Écosse, l'Allemagne, la Suisse et l'Italie, et se consacra, à son retour, à une foule de travaux et de publications. En 1841, il fut nommé président de la commission centrale de statistique et reçut à diverses époques les titres et les distinctions les plus variés. Membre de l'Académie des sciences de Belgique depuis le 1er février 1820, il en est aujourd'hui secrétaire perpétuel; il est correspondant de l'Institut de France (Académie des sciences morales et politiques).

On a surtout de ce savant, que ses compatriotes désignent complaisamment du nom de l'Arago belge : *Astronomie élémentaire* (1826), rééditée sous le titre d'*Éléments d'astronomie* (1847); *Recherches statistiques sur le royaume des Pays-Bas* (1830); *Projet de loi pour l'enseignement public en Belgique* (1832); *Recherches sur la reproduction et la mortalité, et sur la population de la Belgique* (1832); *Statistique criminelle de la Belgique* (1832); *de l'Influence des saisons sur la mortalité aux différents âges* (1838); *sur la Théorie des probabilités appliquées aux sciences morales et politiques* (1846), lettres au duc de Saxe-Cobourg et Gotha; *du Système social et des lois qui le régissent* (1848); *sur la Statistique morale et les principes qui doivent en former la base* (1848); *Annuaire de l'Observatoire royal de Bruxelles* (1833-1857), publication qui se continue; etc.; et des *Mémoires* fournis à la *Correspondance physique et mathématique de Belgique, aux Annales de l'Observatoire;* etc.

QUICHERAT (Louis), lexicographe français, né à Paris, en 1799, fit ses études à Sainte-Barbe, fut reçu agrégé pour les classes des lettres en 1826, professa d'abord la rhétorique dans l'Université et devint, en 1847, conservateur à la bibliothèque Sainte-Geneviève où il est encore. Il a été décoré en décembre 1833. Il est depuis longtemps connu par l'important *Thesaurus poeticus linguæ latinæ* (in-8 à 2 col.) qu'il publia en 1836, et le premier des ouvrages destinés à nos classes qui ait été mis au niveau des travaux les plus estimés dans la savante Allemagne. Il lui a donné pour suite et complément, avec la collaboration de M. Daveluy : *Dictionnaire latin-français* (1844), qui, plus utile encore que le précédent, en a partagé le succès, et tout récemment (1858) son *Dictionnaire français-latin* si impatiemment attendu de tous ceux qui s'occupent en France de l'étude de la latinité.

On a encore de lui un grand nombre de *Traités*, *Exercices* ou autres livres à l'usage des classes et relatifs aux sciences les plus différentes. Nous citerons : *Traité de versification latine* (1826), qui a atteint sa 15e édit. en 1858; *Traité élémentaire de musique* (1833), réédité avec des *Tableaux de musique ou Exercices gradués*, en 1835 et 1837; *Petit traité*, puis *Traité de versification française* (1838, 2 vol. in-12); *Polymnie* (1839), recueil classique de morceaux de chant, avec M. H. Sonnet; *Nouvelle prosodie latine* (1839); *Premiers exercices de traduction grecque* (1848); un grand nombre d'éditions et annotations, dont les plus estimées sont celles d'*Horace*, de *Virgile*, d'*Homère*, de *Lucien*, d'*Isocrate*, etc.; quelques *Notices et Discours*, et des articles fournis à la *Revue de l'Instruction publique.*

QUICHERAT (Jules-Étienne-Joseph), archéologue français, frère du précédent, né à Paris, le 13 octobre 1814, fit de brillantes études classiques et, se consacrant à la fois à l'histoire et aux arts, fréquenta l'atelier de Charlet, et se présenta à l'École des chartes, où il fut admis le premier en 1835. Attaché aux travaux historiques à la Bibliothèque royale, il entreprit la publication de toutes les pièces et documents concernant la condamnation et la réhabilitation de Jeanne d'Arc, et donna le premier volume de ce travail, sous les auspices de la Société d'histoire de France, en 1841. L'ouvrage forme aujourd'hui 5 vol. in-8, et fait désormais autorité dans une des plus grandes questions de notre histoire nationale. M. J. Quicherat fut un des principaux fondateurs de la Société de l'École des chartes, et il a publié dans son recueil (*Bibliothèque de l'École des chartes*) un grand nombre de mémoires estimés sur l'histoire de France, la littérature latine et française au moyen âge et l'archéologie, entre autres : *Fragment inédit d'un versificateur latin sur les figures de rhétorique* (série 1, tome II, 1840); *Thomas Basin, sa vie et ses écrits* (tome III, 1842); *Rodrigue de Villandro* (1844); *Histoire de Jeanne Darc, d'après une chronique inédite du XVe siècle* (1845); *Henri Baude, poëte ignoré du temps de Louis XI* (1849). Élu membre de la Société des antiquaires de France en 1845, il a aussi donné divers mémoires au recueil de cette société, notamment : *du Lieu de la bataille entre Labienus et les Parisiens* (nouvelle série, tome XXI). Il a encore fourni à la *Revue archéologique* plusieurs dissertations sur des points de l'histoire de l'architecture.

Lors de la réorganisation de l'École des chartes en 1847, M. J. Quicherat y fut appelé comme répétiteur. Nommé professeur en 1848, il fut spécialement chargé de l'enseignement de l'archéologie. Il passe pour un des hommes les plus versés en France dans la connaissance du moyen âge. Il a été décoré le 25 avril 1847.

QUINET (Edgar), écrivain français, ancien représentant, né à Bourg (Ain), en 1803, est fils d'un ancien commissaire des guerres. Après de brillantes études, il partit pour l'Allemagne, ce pays de la science et de la rêverie, dont l'influence se révèle dans ses écrits, et il se fit remarquer des savants professeurs de l'université d'Heidelberg. Il traduisit, à son retour, les *Idées sur la philoso-*

phie de l'histoire de l'humanité de Herder (1827, 3 vol. in-8, avec introduction). Déjà, en 1823, il avait publié un petit ouvrage intitulé : *les Tablettes du Juif errant*. Membre de la commission scientifique envoyée en Morée (1828), il rassembla, en Grèce, des documents pour son ouvrage : *de la Grèce moderne et de ses rapports avec l'antiquité* (1830, in-8). Il collabora dès lors à la *Revue des Deux-Mondes*, où il fit paraître successivement : *de l'Avenir des religions; de la Révolution et de la philosophie; Rapport sur les épopées françaises du* XII*e siècle; de l'Épopée des Bohêmes; du Génie des traditions épiques de l'Allemagne et du Nord; le Pont d'Arcole; de l'Allemagne et de la Révolution; de l'Art en Allemagne* (1831-1832); et *Ahasvérus*, cette œuvre étrange publiée ensuite à part (1833, in-8), qui, suivant l'auteur lui-même, est « l'histoire du monde, de Dieu dans le monde et enfin du doute dans le monde. » Ce livre fut mis à l'index par la cour de Rome. M. Quinet rêvait alors l'*Épopée démocratique*. Après avoir encore inséré dans la *Revue* des études sur *les Poëtes de l'Allemagne* (1834); *la Poésie épique, Homère, l'Épopée latine* (1836); *l'Épopée française* (1837), il s'efforça de réaliser son rêve dans les poëmes de *Napoléon* (1836, in-8) et de *Prométhée* (1838, in-8). Mais cette poésie mystique et symbolique, plus allemande que française, eut peu de succès.

M. Quinet, se multipliant en quelque sorte, écrivait dans la *Revue de Paris*, continuait dans la *Revue des Deux-Mondes* ses *Études sur l'Allemagne* et y donnait : *le Champ de Waterloo* (1836); *de la Vie de Jésus par Strauss* (1838); *de l'Unité des littératures modernes* (1838); *du Génie de l'art* (1839); publiait ses *Voyages d'un solitaire*, souvenirs d'Italie (1836, in-8), et *Allemagne et Italie*, philosophie et poésie (1839, 2 vol. in-8), et enfin complétait ses grands travaux sur la poésie épique par une étude sur *l'Épopée indienne*.

Professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Lyon depuis 1839, et chevalier de la Légion d'honneur depuis le 29 avril de cette année, M. Quinet publia, l'année suivante, une brochure politique très-vive, à l'occasion de la guerre d'Orient, sous ce titre : 1815 *et* 1840 (in-8), et, en 1841, *Avertissement au pays*. Il n'en obtint pas moins, en 1842, au Collége de France, la chaire nouvellement créée de langue et littérature de l'Europe méridionale; il s'en fit une tribune d'où il répandit parmi la jeunesse l'enseignement révolutionnaire. De là plusieurs ouvrages empreints de l'esprit du temps : *le Génie des religions* (1842, in-8) : *les Jésuites*, en collaboration avec M. Michelet (1843, in-8), résumé des leçons brillantes par lesquelles les deux professeurs répondaient aux vives attaques dont l'enseignement laïque était l'objet; *de la Renaissance dans l'Europe méridionale; de la Liberté de discussion en matière religieuse; Réponse à quelques observations de Mgr l'archevêque de Paris* (1843); *l'Ultramontanisme, ou la Société moderne et l'Église moderne; l'Inquisition et les sociétés secrètes en Espagne* (1844).

Le gouvernement retira la parole à M. Quinet (1846). La jeunesse des écoles et les journaux de l'opposition protestèrent; mais la majorité du Collége de France approuva, et le professeur consacra ses loisirs forcés à visiter l'Espagne. A son retour, il publia une partie de ses anciens cours sous ce titre : *Mes vacances en Espagne; le Christianisme et la Révolution française* (1846, in-8).

N'ayant plus de tribune, M. Quinet s'était réfugié dans la presse et combattait avec ardeur la réaction politique et religieuse. Élu, en 1847, par l'opposition du collége de Bourg, il eut une part active à l'agitation réformiste, prit les armes en Février et ne les quitta que pour « inaugurer la République au Collége de France, dans la chaire d'un *lecteur du roi*. » Nommé colonel de la 11e légion, il fut élu, par son département, représentant à l'Assemblée constituante, où il siégea à l'extrême gauche, et fut renvoyé à la Législative, où il suivit la même ligne politique. A l'occasion de l'expédition de Rome, M. Quinet, qui avait publié, l'année précédente, son livre des *Révolutions d'Italie* (1848, in-8), fit paraître, sous le titre de *Croisade autrichienne, française, napolitaine et espagnole contre la république romaine*, un opuscule qui eut cinq éditions coup sur coup, et fut suivi de *l'État de siége* (1849); de *l'Enseignement du peuple* (1850), et de la brochure intitulée *Révision* (juillet 1851). Expulsé de France par le décret du 9 janvier 1852, M. Quinet se retira à Bruxelles, où il épousa une jeune veuve moldave, la fille du poëte Assaki.

Depuis cette époque, il a publié : *les Esclaves* (Bruxelles, 1853, in-18), poëme dramatique en cinq actes et en vers, dont Spartacus est le héros; *Fondation de la république des Provinces-Unies* (1854, in-18), et *Philosophie de l'histoire de France* (*Revue des Deux-Mondes*, 1855), sorte d'appel à tous les écrivains de ce siècle, que l'auteur conjure de rétracter, dans une sorte de nuit morale du 4 août, toutes les erreurs au service desquelles ils ont mis leur talent. Deux éditions de ses *OEuvres complètes* sont en cours de publication (1857, 10 vol. in-8 et in-18).

QUINET (Benoît), poëte belge, né à Mons en 1819, s'est acquis dans le parti catholique une certaine réputation par la vivacité avec laquelle il a attaqué les doctrines libérales, philosophiques et révolutionnaires. Ses principaux écrits en vers sont : *la Voix d'une jeune âme* (1839); *la Prière civique* (1844), et le recueil de ses *OEuvres*, qui a déjà eu trois éditions (1854, 2 vol.). Sous le titre de *Souvenirs de la presse* (1849, in-8), il a réuni les articles de critique et de discussion qu'il a fournis aux feuilles quotidiennes de son pays.

QUINETTE DE ROCHEMOND (baron), homme politique français, conseiller d'État, né à Paris, en 1801, est fils du conventionnel de ce nom qui devint plus tard ministre et sénateur. Emmené, en 1814, à Bruxelles par son père, qui venait d'être exilé, et élevé sous ses yeux, il rentra en France cinq ans après. Sa vie politique date de la révolution de Juillet. Maire de Soissons en 1832, il remplaça en 1835 le général Sébastiani comme député de Vervins, et obtint, pendant quatorze ans, le renouvellement de son mandat. Il vota constamment avec la gauche et traita avec un certain talent les questions administratives; c'est à lui qu'on doit l'établissement des trottoirs dans les grandes villes. Élu, en 1848, le second sur la liste des représentants de l'Aisne, il ne fit à la Constituante, où il se prononça pour le bannissement de la famille d'Orléans, qu'une courte apparition, fut nommé, le 15 juin, ministre plénipotentiaire en Belgique, et remplit ces fonctions jusqu'à la fin de 1851. Remplacé par le duc de Bassano, il resta quelque temps à l'écart. En 1854, il a pris place au conseil d'État. M. Quinette est, depuis 1850, officier de la Légion d'honneur.

QUINTANA (don Manuel-Joseph), célèbre poëte espagnol, né à Madrid, le 11 avril 1772, fut envoyé de bonne heure à l'université de Salamanque, y étudia la philosophie et le droit, fut reçu avocat en 1795 et nommé presque en même temps agent fiscal de la junte de commerce. A cette époque, il se faisait connaître par quelques compo-

sitions détachées destinées à circuler manuscrites, et qu'il ne livra que plus tard à l'impression ; les conseils de Melendez, d'Estala et de Cienfuegos le soutinrent au début de la carrière littéraire, qu'il a poursuivie avec honneur jusqu'à l'âge le plus avancé. Ses premières productions : *Poésies* (Poesias; Madrid, 1802, petit in-8), où l'on remarqua surtout la belle *Ode à la mer*, et ses tragédies : *le Duc de Viseo* (el Duque de Viseo ; 1801), *Pélage* (el Pelayo; 1805), sujet essentiellement national, le désignèrent, en 1805, à l'emploi de censeur des théâtres de Madrid.

Pendant l'occupation française, il fut appelé à des postes plus importants et devint successivement employé supérieur de la junte centrale (1809), secrétaire du roi, chargé de la rédaction des décrets, et membre de la junte supérieure de censure. Ses occupations politiques ne l'empêchèrent pas de continuer ses travaux littéraires, et, se révélant comme historien, il publia : *Vies des Espagnols célèbres* (Vidas de Españoles celebres; Madrid, 1807-1834, 3 vol. in-8), suite d'études historiques chaleureusement écrites sur le Cid, Gonzalve de Cordoue, Balboa, Pizarre, Barthélemy de Las Casas, etc. En même temps, il édita la précieuse *Collection de poésies espagnoles choisies depuis Jean de Mena jusqu'à nos jours* (Poesias selectas castellanas ; Madrid, 1807, 3 vol. in-8), réimprimée en 1830 et augmentée, en 1833, des meilleurs poëmes héroïques, sous le titre de *Musa epica* (Madrid, 2 vol. in-8), et collabora d'une manière assidue aux *Variétés des sciences et de la littérature*, ainsi qu'à *la Semaine patriotique*, journal alors fort répandu.

Poursuivi, en 1814, au retour des Bourbons, comme coupable de libéralisme, M. Quintana eut à subir six années de prison rigoureuse dans la forteresse de Pampelune, où on ne lui accorda pas même la permission de lire ou d'écrire. Le gouvernement constitutionnel de 1820 le rendit à la liberté, et il exerça tour à tour les charges de secrétaire pour l'interprétation des langues, et de président de la direction générale des études. Chassé de Madrid à la suite des revirements politiques de 1823, il vécut isolé dans un village de l'Estramadure, revint en 1828 à Madrid, obtint, l'année suivante, un emploi au Muséum des sciences naturelles, et fut, à plusieurs reprises, sous la régence de Marie-Christine, élevé à la dignité élective de sénateur. De 1840 à 1843, il fut gouverneur de la jeune reine, et de 1836 à 1851, il présida le conseil royal de l'instruction publique; depuis longtemps il appartenait à l'Académie royale de Madrid et, en 1847, il reçut les insignes de grand-croix de l'ordre de Charles III. Mais l'opinion publique réservait au poëte surnommé « le chantre philosophe » des honneurs plus grands encore; le 25 mars 1855, dans le palais même du Sénat, au milieu d'une fête triomphale dont il fut le héros, la reine lui posa sur la tête une couronne d'or. — M. Quintana est mort le 11 mars 1857. Ses œuvres, en vers et en prose, ont été publiées en dernier lieu dans le t. XIX de la collection de Rivadeneyra.

QUITARD (Pierre-Marie), grammairien français, né en 1792, à Vabres (Aveyron), fit ses études classiques au collége de Saint-Affrique et à l'École centrale de Rodez. Après avoir passé deux ans au service, il suivit la carrière de l'instruction publique, entreprit des éducations particulières et voyagea dans les principales contrées de l'Europe. Depuis 1818, il a fourni de nombreux articles de critique, de linguistique et de littérature légère à la presse parisienne, notamment au *Journal de la langue française* (1827-1838) ; à la *Revue théâtrale* (1833) ; à *l'Écho des écoles primaires* (1837-1842); au *Moniteur* et à *l'Époque*. On a de lui : *la Morale en actions* (1838); un grand *Dictionnaire étymologique, historique et anecdotique des proverbes français* (1842, in-8), extrait d'un ouvrage plus considérable qu'il se propose de publier; des poésies, des essais biographiques et quelques œuvres théâtrales.

QUOY (Jean-René-Constant), naturaliste français, né le 10 novembre 1790, entra, à l'âge de dix-sept ans, dans le service de santé de la marine et prit part aux dernières campagnes de l'Empire. Nommé successivement officier de santé (1821), professeur (1824), officier en chef (1835), il fut chargé de rédiger, avec M. Gaimard, la partie zoologique du *Voyage autour du monde* de Freycinet (1824-1844) et du *Voyage de l'Astrolabe* (1832); il a aussi fourni des articles à la *Revue des Deux-Mondes* et aux *Comptes rendus* de l'Académie des sciences, qui l'a élu au nombre de ses correspondants. Arrivé, le 17 novembre 1848, au grade d'inspecteur général du service de santé de la marine, la plus haute distinction de ce corps, il a été créé commandeur de la Légion d'honneur le 31 décembre 1852.

R

RABAN (Louis-François), romancier français, est né le 14 décembre 1795, à Damville (Eure). Doué d'une extrême facilité, il débuta, dès 1816, par la publication de quelques pamphlets politiques qui obtinrent du succès, notamment *Cadet vilain* (1816) et *le Petit Jésuite* (1826), des brochures, des biographies et des compilations historiques. Mais ce fut dans le roman qu'il chercha surtout à se faire une place; de 1819 à 1838, il parut sous son nom plus de cinquante ouvrages désavoués en partie par lui, et dont quelques-uns lui ont attiré des condamnations, comme offensants pour la morale publique. Rival de Pigault-Lebrun, avec moins de verve et de gaieté, il a autant de hardiesse dans le langage, de licence dans les tableaux et d'exagération dans la peinture des mœurs de certaines classes.

On cite, parmi ses romans, comme ayant eu le plus de vogue, auprès d'un public peu délicat : *le Curé capitaine* (1819, 2 vol. in-12) ; *l'Époux parisien* (1820, 3 vol.); *l'Incrédule* (1824, 2 vol.); *Mon cousin Matthieu* (1824, 2 vol.); *la Fille du commissaire* (1828, 3 vol.); *Mémoires d'un forçat ou les Aventures de Vidocq* (1828-1829, 4 vol.); *la Patrouille grise* (1829, 4 vol.); *le Conscrit* (1830, 3 vol.); *la Vie d'une jolie femme* (1831, 4 vol.); *la Résurrection* (1832, 4 vol.); *l'Auberge des Adrets* (1833, 4 vol.); *le Curé de village* (1833, 4 vol.); *le Bonnet rouge* (1834, 4 vol.); *la Vie d'un garçon* (1835, 3 vol.); *Robert Macaire* (1838, 2 vol. in-8); *le Valet du diable* (1838, 4 vol.); *la Conversion d'un mauvais sujet* (1839, 4 vol.); *les Mystères du Palais-Royal* (1845, 2 vol. in-8); *les Amours secrètes* (1849, 2 vol.); *Dix ans de la vie d'une femme* (1850, in-18); *Comme l'esprit vient aux filles* (1850, 2 vol.); etc. M. Raban est de plus auteur, sous des noms d'emprunt, d'un grand nombre de compilations de toute sorte; sous celui du *comte Fœlix*, il a écrit en ces derniers temps : *les Fleurs animées* (1846, gr. in-8; 2e édit., 1856) :

les Étoiles (1847, gr. in-8); *l'Astronomie des dames* (1849, gr. in-8); *Perles et parures* (1850, 2 vol. in-8), avec des dessins de Gavarni; *Muses et fées* (1851, in-8), avec M. Méry.

RABANIS (Jean), historien français, né vers 1800, ancien professeur d'histoire au collége de Bordeaux, obtint la chaire d'histoire et le titre de doyen à la Faculté des lettres de cette ville, lors de la fondation (1840). Il quitta l'une et l'autre en 1852 et entra, l'année suivante, au ministère de l'instruction publique, comme chef de bureau dans la division de l'administration. Il est membre du comité de l'histoire, établi près du même ministère, et chevalier de la Légion d'honneur depuis le 23 avril 1843.

On a de lui: *Histoire de Bordeaux* (1837 et suiv., in-8); *Saint-Paulin de Nole, études historiques et littéraires* (Bordeaux, 1841, in-8); *Recherches sur les dendrophores* (1841, in-8); *Lettre à M. Victor Cousin* (1842, in-8); *les Mérovingiens d'Aquitaine* (1856, in-8), et plusieurs comptes rendus et mémoires.

RABOU (Charles), journaliste et romancier français, né à Paris, le 6 septembre 1803, et fils d'un sous-intendant militaire, fit ses classes au collége Henri IV et son droit à Dijon. Avocat stagiaire à Paris, il quitta le barreau pour la presse et écrivit successivement dans *la Quotidienne*, *le Messager des Chambres*, *le Nouvelliste*, le *Journal de Paris* et *la Charte de* 1830, où il donna un grand nombre d'articles de politique, de critique littéraire, théâtrale et artistique. Il débuta dans le roman par *l'Histoire de tout le monde* (1829, 3 vol. in-8), roman en collaboration avec Régnier-Destourbet, et sous le pseudonyme d'*Émile de Palman;* puis il publia, avec Balzac et M. Philarète Chasles, un recueil de nouvelles sous le titre de: *Contes bruns par une tête à l'envers* (1831, in-8). M. Rabou fut un des fondateurs de la *Revue de Paris*, dont il eut un instant après M. Véron (1830-1833) la direction, qu'il céda à M. Amédée Pichot. Il fonda ensuite *la Cour d'assises* et fut plus tard au nombre des rédacteurs de *l'Assemblée-Nationale* (1848). Déjà il s'était donné tout entier au genre à la mode, le roman-feuilleton. C'est à lui que Balzac, en mourant, légua le soin de terminer un certain nombre de romans qu'il laissait inachevés: *le Député d'Arcis* (1854, 4 vol. in-8); *le Comte de Sallenave* (1855, 5 vol.); *la Famille Beauvisage* (1855, 4 vol.), et *les Petits bourgeois de Paris* (1856-1857, 8 vol.). Ces publications posthumes, dont on contesta, pour une partie, l'authenticité, ne reçurent qu'un assez froid accueil. M. Rabou a été décoré en 1850.

Ses principaux romans sont: *Louison d'Arquien* (1840, in-8); *le Pauvre de Montlhéry* (1842, in-8); *le Capitaine Lambert* (1843, 2 vol. in-8): *la Reine d'un jour* (1845, 3 vol. in-8); *l'Allée des veuves* (1846); *le Cabinet noir* (1856, 5 vol. in-8); *la Fille sanglante* (1857, 4 vol. in-8).

RABUTAUX (Auguste-Philippe-Édouard), littérateur français, né à Paris le 18 février 1814, est auteur de divers travaux littéraires insérés sous des pseudonymes dans la *Revue de province*, le *Journal de la jeunesse*, dont il a été rédacteur en chef; *la France départementale*, etc. On a encore de lui: *de la Prostitution en Europe depuis l'antiquité jusqu'à la fin du* XVI*e siècle* (1851, in-4), et plusieurs articles pour le *Moyen âge* et l'*Encyclopédie moderne*. Il a rédigé la table systématique de la *Bibliographie de la France* pour les années 1854, 1855 et 1856.

RACHEL (Élisa-Rachel FÉLIX, dite), célèbre tragédienne française, est née à Munf, en Suisse (canton d'Argovie), le 28 février 1820, d'une très-humble famille juive. Son père était colporteur et sa mère s'occupait de brocantage; elle avait quatre sœurs et un frère, Raphaël. Le besoin les amena en France. Ils s'arrêtèrent à Lyon, où les petites Rachel et Sarah, avec l'argent qu'elles recueillaient en chantant dans les rues et les cafés, soutinrent toute la famille. Ils vinrent à Paris en 1831. Le père s'était fait brocanteur et la mère marchande à la toilette; les petites filles, pour qui la famille rêvait de plus brillantes destinées, renoncèrent aux quêtes et aux chansons pour entrer à l'école de chant du célèbre Choron, qui fit prendre à Rachel le nom d'Élisa, et ne trouva en elle que de médiocres dispositions musicales. Attirée vers la tragédie, elle se fit en 1833, entendre au théâtre Molière de la rue Saint-Martin, et fut remarquée par M. Jouslin de la Salle, directeur du Théâtre-Français, qui la fit entrer au Conservatoire. Elle y eut pour maîtres Saint-Aulaire et M. Samson, qui, après ses débuts au Gymnase dans *la Vendéenne* (24 avril 1837), la présentèrent à la Comédie-Française. Sa taille, sa voix, son débit, tout en elle déplut aux sociétaires, qui l'auraient, dit-on, repoussée à l'unanimité, sans l'intercession de Mlle Mars. Le 12 juin 1838, Mlle Rachel commença sans bruit, dans le rôle de Camille des *Horaces*, ses débuts, que divers incidents interrompirent et qui semblaient voués d'avance à l'indifférence du public et au silence superbe de la critique. Mais une voix s'éleva en sa faveur et célébra pompeusement, dans l'obscure petite juive, la digne interprète de Corneille et de Racine. C'était celle de M. Jules Janin (*Débats*, 10 septembre 1838), qui déjà, l'année précédente, avait remarqué, avec Frédéric Soulié et Gérard de Nerval, l'apparition de Mlle Rachel au Gymnase. Tous les journaux répondirent par un concert d'éloges, et les premières sympathies du public devinrent promptement de l'enthousiasme.

Mlle Rachel ressuscita d'abord l'ancienne tragédie et, au bout de quelques mois, attira la foule aux chefs-d'œuvre naguère si négligés de Corneille, de Racine et de Voltaire. Elle parcourut successivement tous les rôles restés classiques, particulièrement ceux d'Émilie (*Cinna*), d'Hermione (*Andromaque*), d'Ériphile (*Iphigénie*), de Monime (*Mithridate*), d'Aménaïde (*Tancrède*), d'Électre, de Roxane (*Bajazet*), sans craindre d'aborder les plus forts, comme ceux de Pauline (*Polyeucte*), d'Agrippine (*Britannicus*), d'Athalie et celui même de Phèdre (1843), qui fut dès lors son triomphe.

Comme on lui reprochait de s'enfermer dans le vieux répertoire, elle voulut essayer plusieurs créations. La première pièce faite pour elle fut la *Judith* de Mme de Girardin, dans laquelle elle ne laissa d'autres souvenirs que celui de l'incroyable richesse de son costume (1843). Elle parut ensuite dans *Catherine II*, dans *Virginie*, dans *le Vieux de la Montagne*. Moins goûtée dans ces nouveautés que dans les anciens rôles, elle reprit au répertoire *Jeanne d'Arc*, *Marie Stuart* et quelques pièces secondaires, où elle eut encore de grands succès. Celle des pièces modernes où elle réussit le mieux fut *Adrienne Lecouvreur*, arrangée exprès pour la faire briller, par MM. Legouvé et Scribe (1849). La Comédie-Française redemanda pour elle à l'Odéon la *Lucrèce* de M. Ponsard, qui lui donna en outre *Horace et Lydie*. Mais elle refusa, après une certaine hésitation, de jouer le chef-d'œuvre de ce poëte, sa belle *Charlotte Corday*. Elle avait du reste déjà tourné à son profit les agitations révolutionnaires de 1848 par son admirable déclamation chantée de *la Marseillaise*. Mme de Girardin écrivit encore

pour elle une *Cléopatre* et *Lady Tartufe*. Elle joua dans *Angelo* de Victor Hugo le rôle de Tisbe, qui était à peu près sa propre histoire et fut un de ses succès. Elle parut encore dans *Mlle de Belle-Isle*, de M. Al. Dumas; dans *Diane*, de M. Augier, et voulut lutter contre le souvenir de Mlle Mars, dans *Louise de Lignerolles* (1853). Elle a eu son dernier rôle dans *la Czarine*, de M. Scribe (1855), dont elle ne put empêcher la chute. Mais, au milieu même de ces créations et de ces essais, les chefs-d'œuvre classiques étaient toujours ses triomphes les plus complets et les plus sûrs.

Les biographes de Mlle Rachel lui reprochent tous de n'avoir pas autant de désintéressement que de talent. On dit que, depuis ses débuts à la Comédie-Française, sa vie n'a été qu'une suite de brouilles et de réconciliations avec un théâtre qui, ne pouvant se passer d'elle, devait à la fin céder à toutes ses exigences. La divulgation, par la presse, de ces dissensions intestines, a plus d'une fois, au retour de l'actrice, refroidi les hommages de l'admiration publique. Avant sa majorité, Mlle Rachel, grâce à l'habileté de son père, avait vu ses appointements monter successivement aux chiffres de 4000, de 8000 et de 20000 francs, sans compter les feux, bénéfices et congés qui portèrent bientôt à plus de 80000 francs le produit annuel de sa gloire. Maîtresse d'elle-même, elle ne la fit pas payer moins cher et, en 1849, après bien des débats et un curieux procès, la Comédie-Française se vit réduite à ne l'engager pour ainsi dire qu'à moitié, en lui laissant six mois de congé par an. Mlle Rachel les mit à profit pour exploiter en grand toute la province, avec sa troupe à elle, ses fourgons de bagages et son administration ambulante. Elle rapporta de ces excursions, au prix d'extrêmes fatigues, des sommes énormes. En 1849, elle donna, dans toute une moitié de la France, jusqu'à 74 représentations en 90 jours. Son congé de 1853 fut pour la Russie, qui lui alloua 400000 francs pour elle, et 100000 pour sa troupe. Enfin, en 1855, après de nouveaux démêlés, la grande tragédienne française, qui avait déjà donné deux fois sa démission, parut quitter sans retour le berceau de sa gloire et le seul public capable de la juger. Sur les traces de Jenny Lind (Voy. ce nom), elle se décida à partir pour l'Amérique, où sa famille lui promettait des applaudissements, moins intelligents peut-être, mais plus lucratifs.

Ses espérances ou celles des siens furent trompées; son frère Raphaël, à qui l'exploitation de l'Amérique était confiée, ne fut pas aussi heureux que Barnum. La tragédie eut peu de succès à New-York et dans les autres villes, et, malgré l'enthousiasme passager que put exciter *la Marseillaise*, Mlle Rachel, dont la santé était déjà très-altérée au départ, ne trouva, dans cette odyssée malheureuse, dont M. L. Beauvallet, un de ses compagnons, a publié une relation si gaie (*Rachel et le Nouveau Monde*, 1856, in-18), qu'un complet épuisement de ses forces. Depuis, elle est allée demander inutilement son rétablissement au soleil du Caire. Retirée dans le midi de la France, au Cannet, près de Toulon, elle y lutta, contre les progrès d'un mal qui ne laissait plus d'espoir et succomba le 3 janvier 1858. Son corps fut ramené à Paris et inhumé avec une grande pompe le 11 suivant. Pendant plusieurs semaines, les journaux, grands et petits, ont été remplis de détails sur sa vie ou d'études sur son talent. Nommée, depuis deux ans, professeur au Conservatoire, Mlle Rachel n'a jamais pris possession de sa chaire.

Le talent de Mlle Rachel a frappé par deux caractères, la sobriété et la profondeur. Sa démarche, ses poses, ses gestes, sa voix, tout concourait à produire, avec une étonnante simplicité de moyens, les plus puissants effets. Le jeu de sa physionomie était particulièrement remarquable. Les passions qui allaient le mieux à sa nature sont les passions susceptibles d'une concentration violente. La jalousie et la haine formaient le fond de tous ses plus beaux rôles et, interprétées par elle, elles faisaient trembler moins par ce qu'elles exprimaient, que par ce qu'elles laissaient deviner de souffrances ou de colères. Une circonstance contribua, dès ses débuts, à l'enthousiasme et tourna ensuite contre elle: ce fut la rapidité avec laquelle elle arriva à la plénitude de son talent. Il parut merveilleux à tous, comme à M. J. Janin, qu'une jeune fille sans instruction première, sans autre éducation que celle de la misère et du hasard, s'élevât spontanément et comme d'instinct à l'intelligence des œuvres les plus fortes de notre littérature, et en révélât à ses maîtres mêmes toutes les beautés. Ses premiers rôles, Camille, Émilie, Hermione, Roxane, donnèrent toute sa mesure. Mais il fut fâcheux pour elle d'atteindre ainsi d'un premier élan à une telle hauteur; la critique, qui aime à suivre, dans ses études, les transformations et le progrès d'un artiste, se lasse de répéter toujours les mêmes éloges. La perfection, même soutenue, devient à la longue monotone. On reprocha à Mlle Rachel de demeurer stationnaire, dans une carrière où ne pas avancer c'est déchoir, et ce reproche, fortifié de diverses rancunes, sembla justifier les revirements de ses premiers apologistes et les froideurs passagères du public.

La famille de Mlle Rachel a fourni, à côté d'elle, toute une série d'illustrations dramatiques.—L'aînée de ses quatre sœurs, Mlle Sarah Félix, a successivement joué la haute comédie au Gymnase, aux Français, à l'Odéon, et a parcouru, à diverses reprises, la province et l'étranger; elle a prolongé d'un an son séjour en Amérique, à la suite du voyage de sa sœur à New-York.—Mlle Lia Félix, vouée spécialement aux grands rôles de drame, a abordé de nombreuses créations sur les scènes du boulevard, notamment à la Porte-Saint-Martin.—Mlle Rébecca Félix, qui donnait, comme tragédienne, d'assez belles espérances, est morte en 1854, après avoir appartenu cinq ans à la Comédie-Française.—Mlle Dinah Félix, la plus jeune de toutes, a joué, au même théâtre, le rôle de Joas, et a appartenu depuis aux scènes de vaudeville. Enfin, M. Raphaël Félix, le seul frère de Mlle Rachel, a été aussi introduit par elle aux Français. Il a été à la fois le promoteur et le directeur de la grande entreprise d'exploitation dramatique, tentée dans le nouveau monde en 1856, et dont nous avons parlé plus haut. A la même famille appartient encore Mlle Judith (Voy. ce nom).

RACINET (Antoine), ancien représentant du peuple français, né le 1er janvier 1788, fit de bonnes études médicales, s'établit à Goarec (arrondissement de Loudéac), fit partie, avant comme après 1830, de l'opposition libérale, et siégea quelque temps au conseil général des Côtes-du-Nord. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du peuple, l'avant dernier sur treize, par 83359 voix. Membre du comité de l'agriculture et du crédit foncier, il vota ordinairement avec le parti du général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il fit opposition au gouvernement de Louis-Napoléon, sans s'associer à la demande de mise en accusation proposée par la Montagne. Non réélu à la Législative, il reprit à Goarec l'exercice de la médecine.

RADETZKY (Joseph-Wenzel), comte DE RA-

DETZ, général autrichien, le doyen des maréchaux de l'empire et de l'Europe, né à Trzebnitz (Bohême), le 2 novembre 1766, entra en 1784, comme cadet, dans un régiment de cavalerie hongroise, fit, de 1788 à 1789, la guerre contre les Turcs et, de 1792 à 1795, les campagnes du Rhin et des Pays-Bas, contre la France. Sa première campagne en Italie date de 1796; il était alors aide de camp de Beaulieu, major et commandant du corps des pionniers. Nommé aide de camp de Mélas en 1799, il se distingua successivement en Italie et en Allemagne, aux batailles de Marengo et de Hohenlinden, à la tête d'un régiment de cuirassiers. Après avoir tenu garnison à Œdenbourg, il fut, à la reprise des hostilités, en 1805, promu au grade de major général et alla servir en Italie, dans le corps de Davidovich. Dans la campagne de 1807, il rendit, à la tête du cinquième corps, des services signalés, par son talent et par sa bravoure. Sa conduite à Wagram et dans la série d'escarmouches qui contribuèrent à sauver l'armée de l'archiduc Charles, fut récompensée par le grade de lieutenant feld-maréchal et le titre de conseiller particulier du ministère de la guerre. Il eut alors une grande part à la réorganisation de l'armée autrichienne. Il fit ensuite, comme chef d'état-major général, les campagnes de Saxe et de France et participa aux batailles de Kulm, de Leipsick, dont il donna le plan et où il fut grièvement blessé, et aux engagements dont la Champagne fut le théâtre.

De retour en Allemagne, M. de Radetzky fut caserné dans Œdenbourg, à Ofen, puis à Olmutz, où il resta dix années commandant de place. En 1831, il fut envoyé dans cette Italie qu'il n'a plus quittée depuis. Nommé commandant général des troupes autrichiennes, il donna, dans les champs de bataille classiques de la haute Italie, des cours publics de tactique militaire, très-admirés des officiers de toutes les nations. Les soldats, préparés en vue des éventualités, devinrent les meilleurs de l'empire. En 1836, il fut élevé au rang de feld-maréchal. En 1847, il était à Milan quand éclatèrent les premiers mouvements italiens. Agé de quatre-vingt-deux ans, il déploya une énergie et une habileté auxquelles on est forcé de rendre hommage. La campagne de 1848-1849 est son chef-d'œuvre. Forcé par l'émeute de se retirer dans la citadelle de Milan (18 mars), il commençait à bombarder la ville quand, craignant d'être coupé de ses communications, il se détermina à cette fameuse retraite, malheureusement souillée par des cruautés devenues historiques, et concentra son armée dans les forteresses de Legnano, Peschiera, Vérone et Mantoue.

Quand le roi de Sardaigne, Charles-Albert, eut déclaré la guerre à l'Autriche, le général Radetzky se tint d'abord sur la défensive, appuyé sur Vérone et sur la ligne de l'Adige. Une fois renforcé par les troupes de Nugent, il reprit une offensive énergique (15 mai), battit (29 mai) les Toscans, alliés des Piémontais et, quoique battu le lendemain à Goïto, reconquit, par une savante retraite, l'avantage de la position. Faisant une pointe sur la Vénétie, il reprit Vicence avec tout le pays, à l'exception de Venise (juin 1848). Le 23 juillet, il remporta l'importante victoire de Custozza, qui détermina la capitulation de Milan (6 août) et l'armistice dit de Salasco, entre les Piémontais et les Autrichiens. A l'expiration de la trêve (20 mars 1849), le maréchal Radetzky envahit le Piémont, s'empara de Mortara et anéantit décidément l'armée piémontaise et l'indépendance italienne sur le champ de bataille de Novare (23 mars). Trois jours après, il dictait, dans son camp, au nouveau roi, Victor-Emanuel, les désastreuses conditions d'une paix définitive. Puis, sans perdre de temps, il marche contre Venise, avec Haynau, son chef d'état-major (27 mars) et la somme de se rendre, sous peine de bombardement. L'héroïque défense du fort de Malghera le détermina à proposer des conditions de paix avantageuses, qui parurent peu sincères et ne furent point acceptées. La ville tomba, après vingt-quatre jours de bombardement (27 août), et l'Autriche domina de nouveau dans la haute Italie tout entière. Le vainqueur fut nommé gouverneur général et commandant militaire de tout le pays.

En 1850, lorsque la guerre faillit éclater entre la Prusse et l'Autriche, il fut appelé à Vienne pour préparer un plan d'opérations. Il retourna bientôt à Milan. En 1856, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, il a enfin sollicité sa retraite, qui lui a été accordée. Décoré de tous les ordres de l'Europe, le général Radetzky laissa la réputation d'un soldat intrépide, d'un tacticien consommé et d'un des caractères militaires les plus énergiquement trempés de l'Europe. Son dévouement absolu aux idées réactionnaires a imprimé à différents actes de sa vie militaire un caractère d'impopularité dans toute l'Europe libérale. — Le général comte Radetzky est mort le 2 janvier 1858. Les plus grands honneurs ont été rendus à sa mémoire dans son pays et en Russie, et l'on a dit à ce sujet, que l'Autriche avait perdu son Wellington. — De son mariage avec la comtesse Franziska Strassoldo Grafenberg, morte en 1854, il a eu huit enfants, cinq fils et trois filles, dont les seuls survivants sont le comte Théodore de Radetzky, colonel autrichien, et la comtesse Wenkheim.

RADIGUET (Maximilien-René), littérateur français, né en 1818, à Landerneau (Finistère), accompagna, à l'âge de vingt ans, les plénipotentiaires français chargés de traiter les questions d'indemnité avec la république d'Haïti. De 1841 à 1845, il fit, en qualité de secrétaire de l'amiral Dupetit-Thouars, la campagne de *la Reine Blanche* dans l'Océanie, rapporta un travail artistique considérable en trois atlas in-fol. et reçut à cette occasion la croix d'honneur. Depuis 1847, il a fourni divers articles de voyage et de littérature à la *Revue des Deux-Mondes*, à *l'Illusration*, au *Magasin pittoresque*, au *Musée des familles*, et des poésies à la *Revue de Paris*. On a encore de lui : *Souvenirs de l'Amérique espagnole* (1856, in-18); *Études de mœurs sur l'Amérique du Nord* (1857), et un volume de promenades en Bretagne.

RADNOR (William PLEYDELL-BOUVERIE, 3e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1779, à Londres, appartient à une famille élevée en 1747 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de lord Folkestone, il débuta fort jeune dans la vie politique et prit, de 1802 à 1828, une part active aux luttes parlementaires comme député de Salisbury. A cette dernière date, il occupa à la Chambre des Lords la place de son père et continua d'y défendre les principes du parti whig. Marié deux fois, en 1800 et en 1814, il a cinq enfants, dont l'aîné, Jacob, vicomte FOLKESTONE, est né en 1815, à Londres (voy. BOUVERIE).

RADOULT DE LAFOSSE (Pierre-Thomas), général français, ancien représentant, né en 1784 à Villeneuve d'Agen (Lot-et-Garonne), et fils d'un receveur de finances, fut admis, en 1803, à l'École polytechnique et, en 1806, à l'École d'application de Metz. Il servit dans l'arme de l'artillerie, prit part à toutes les campagnes de l'Empire jusqu'à Waterloo et fut laissé dans l'inactivité par la

Restauration. Il contribua par sa conduite ferme et prudente à maintenir l'ordre à Toulouse, à l'époque de la révolution de Juillet. En 1835, il reçut, avec le grade de colonel, la direction de l'artillerie à Bastia et, bientôt après, le commandement en second de l'École d'application, qu'il conserva cinq ans; promu, en 1842, maréchal de camp, il fut employé à Besançon et placé sur sa demande, en 1845, dans la section de réserve. Envoyé en 1848, par le Lot-et-Garonne à l'Assemblée constituante, il vota constamment avec la droite et suivit la même ligne de conduite à la Législative, où il fut réélu. Depuis 1852, il s'est retiré dans son pays natal. Il a été élevé, en décembre 1845, au rang de commandeur de la Légion d'honneur.

RÆDER (Jacob-Tode), écrivain militaire danois, né le 11 février 1798, à Gaarden Næss (Norvége), entra en 1811, à l'Académie des cadets de l'armée de terre. Reçu officier, en 1814, il aima mieux rester au service du roi de Danemark que de devenir sujet du roi de Suède. Le régiment d'infanterie, dans lequel il était second lieutenant, tint garnison en France en 1818. Reçu ingénieur en 1821, M. Ræder fut adjoint à l'astronome Schumacher dans ses travaux géodésiques (1822-1830). Il devint professeur à l'École royale militaire, en 1833. Chevalier de l'ordre prussien de Saint-Jean de Jérusalem, du Danebrog et de l'ordre suédois du Glaive, il est décoré de la Légion d'honneur (1847).

Parmi ses publications, toutes relatives à l'art militaire, on doit citer principalement : *sur l'Armée prussienne*, comparée à l'armée danoise (über das preussische Militairwesen; Schleswig, 1832); *Organisation de l'armée danoise* (Den danske Armees Organisation; Copenhague, 1837, in-8); et une bonne *Histoire militaire et politique du Danemark* (Dannmarks Krigs og politiske Historie), depuis la déclaration de la guerre en 1807 jusqu'à la paix de Jœnkœping le 10 décembre 1809 (1845-1852, 3 vol., avec cartes).

RAFFENEL (Anne-Jean-Baptiste), voyageur français, né le 26 avril 1809, entra en 1835 dans l'administration civile de la marine et occupait, à Dinan, l'emploi de sous-commissaire, lorsqu'en 1855 il fut nommé commandant particulier de Sainte-Marie de Madagascar. Il a publié deux ouvrages d'un grand intérêt : *Voyage dans l'Afrique occidentale* (1846, in-8 et atlas), comprenant l'exploration du Sénégal et de la Gambie exécutée en 1843 et 1844 par une commission dont il faisait partie; et *Nouveau Voyage au pays des nègres* (1856, 2 vol. in-8, fig.), suivi d'études scientifiques et de documents historiques sur les diverses tribus de l'intérieur du Sénégal. Il a reçu la croix d'honneur en 1844.

RAFFET (Denis-Auguste-Marie), peintre et dessinateur français, né à Paris, en 1804, d'une famille pauvre, suivit d'abord des cours de dessin gratuits, entra en 1827 dans l'atelier de Gros, et plus tard dans celui de Charlet. Après quelques tableaux d'histoire qui obtinrent peu de succès, il se renferma bientôt dans un genre plus modeste, et suivit sa véritable vocation en se faisant dessinateur de vignettes et lithographe. Il exposa en 1835 plusieurs épisodes du siége d'Anvers; mais, depuis sans cesser de produire, il a négligé de paraître aux salons. On lui doit une foule de dessins soit au crayon, soit à l'aquarelle, parmi lesquels il faut citer en première ligne *la Revue des morts*, sorte de fantasmagorie impériale, puis des illustrations pour l'*Histoire de la révolution* et pour *le Consulat et l'Empire* de M. Thiers, pour la *Révolution* de M. Louis Blanc, pour la *Némésis* et le *Napoléon en Égypte* de M. Barthélemy. Son chef-d'œuvre en lithographie est le grand album qu'il a exécuté pour le *Voyage en Crimée et en Asie Mineure* du comte Anatole Demidoff.

RAFFLES (le révérend Thomas), littérateur anglais, né à Londres, le 17 mai 1788, d'une famille honorablement connue au barreau, fut élevé à l'ancien collége d'Homerton, près de Londres, entreprit avec ardeur l'étude de la théologie et reçut, en 1809, la consécration sacerdotale. Envoyé d'abord comme pasteur à Hammersmith, il s'y rendit tellement populaire par son dévouement et ses prêches qu'au bout de trois ans il fut, malgré sa jeunesse, appelé à une des églises protestantes de Liverpool (1812), qui venait d'être ouverte au service divin et qu'il n'a cessé d'administrer. C'est un des ministres les plus influents de la secte des non-conformistes.

Il a peu écrit et ses ouvrages datent de sa jeunesse. Citons : un volume de vers, en collaboration; des *Lettres* datées de France, de Suisse, d'Allemagne et des Pays-Bas (*Letters during a Tour through some part of France, Switzerland, Germany and Netherlands*; 1817), composant un itinéraire qui eut longtemps une assez grande vogue; enfin de nombreux articles disséminés dans les recueils littéraires. Il faut ajouter deux volumes d'*Entretiens* sur des sujets religieux, une grande variété de *Sermons* et une *Vie du révérend Thomas Spencer*, plusieurs fois réimprimée. Il a reçu d'office les diplômes de docteur en théologie de l'université d'Aberdeen, et de docteur ès lettres du collége américain de l'Union.

RAFFORT (Étienne), peintre français, né à Chalons-sur-Saône, vers 1805, a surtout cultivé le paysage et les vues pittoresques et développé son talent au milieu de lointains voyages, notamment en Algérie (1832), en Italie (1829 et 1835), en Orient (1844), etc. Il a exposé depuis ses débuts : *Sites de Palerme*, *de Gênes*, *de Partenico* (1831); *la Place du Gouvernement*, à Alger, *Vues de Saint-Malo*, *la Porte Babazounn*, *le Port de Dieppe*, *l'Entrée du Havre* (1833-1836); *la Plage de Saint-Malo* (1837); *une Cour de ferme*, en Bretagne; *Marine*, *le Grand canal et l'église de della Salute*, à Venise (1838-1840); *Site de Thun*, *en Suisse*, *l'Entrée de Henri III à Venise* (1841-1843); *la Cathédrale de Palerme*, *le Palais ducal de Venise* (1848); *la Mosquée de Scutari*, *la Fontaine du sérail*, *le Port de Constantinople*, *la Fontaine d'Eyoub*, *la Mosquée de Mahmoud* (1850 et 1857), etc. Cet artiste a obtenu une 3e médaille en 1847, une 2e en 1840, et une 1re en 1843.

RAFN (Charles-Christian), archéologue danois, né en 1795, à Brahesborg, dans l'île de Fionie, fit ses études à Odensée, manifesta tout d'abord un goût très-vif pour la littérature et les langues du Nord, et s'occupa aussi d'histoire et de jurisprudence. Placé, en 1821, à la bibliothèque royale de Copenhague en qualité de sous-bibliothécaire, il entreprit une révision générale de tous les manuscrits islandais et norvégiens qui en faisaient partie. En 1825, il fonda la Société de la littérature scandinave, qui a pour principal objet l'impression ou la révision des anciens manuscrits, et qui a déjà publié environ 70 volumes dans l'ancienne langue du Nord.

Pour son compte, M. Rafn, secrétaire de la Société, a fait paraître une traduction en langue danoise des *Histoires héroïques du Nord ou des Sagas mythiques et romantiques des Scandinaves* (Nordische Heldengeschichten oder mythische und romantische Sagen; 2e édit., 1829-1830, 3

vol.); une édition du *Chant de mort*, de Regner Lodbrog, avec des notes critiques et une savante révision du texte, sous ce titre : *Krakumal seu epicedium Ragnaris Lodbroci, regis Daniæ* (Copenhague, 1826); une collection des principales légendes historiques du Nord : *Fornaldar-Sœgur Nordrlanda* (Copenhague, 1829-1830, 3 vol.); *Færeyinga-saga* (1832), avec des commentaires critiques, et une traduction en langue danoise. C'est l'histoire primitive des habitants des îles Féroë et de l'introduction du christianisme parmi eux.

M. Rafn s'est occupé aussi de l'Amérique et, grâce à la connaissance approfondie des manuscrits scandinaves et au concours d'un certain nombre de preuves, tirées de la géographie, de l'astronomie et de l'art nautique, il a publié un grand ouvrage, où il essaye de démontrer que les anciens Scandinaves avaient découvert l'Amérique dès le xe siècle; qu'au xie et au xive, ils y avaient fait de fréquents voyages et créé même des établissements importants dans les districts, appelés aujourd'hui Rhodes-Island et Massachussets. Cet ouvrage, intitulé : *Antiquitates americanæ seu Scriptores septentrionales rerum antecolumbianarum in America* (Copenhague, 1837, in-8), a servi de point de départ aux recherches topographiques et archéologiques des savants américains, qui ont adopté de tout point les idées de l'auteur. Celui-ci a, du reste, donné avec Finn Magnusen, un appendice important à ce premier travail : *Monuments historiques du Groenland* (Copenhague, 1838-1845, 3 vol.). Il a aussi pris une grande part aux *Antiquités russes* (Ibid., 1850-1852, tomes I et II).

RAGGI (Nicolas-Bernard), sculpteur italien, né à Carrare, le 7 juin 1791, d'une famille patricienne exilée du Genovesat par les événements politiques, étudia à Milan, sous la direction de Pizzi et de Bartolini, et obtint le second prix dans sa ville natale, au concours institué par la princesse de Lucques, Élisa, sœur de Napoléon. Il partit alors pour Marseille et se mit dans une maison de commerce tenue par son frère. Mais, bientôt repris de la passion de l'art, il vint à Paris, reçut les leçons de Bosio, et eut à lutter contre toutes les difficultés de la vie d'artiste.

Il exposa, en 1818, le *Jeune Discobole*, puis *l'Amour s'approchant du lit de Psyché* (1819); un *Henri IV*, commandé par le comte de Dijon pour la ville de Nérac; une *statue de Bayard*, *Hercule pleurant sur Icare* (1824), placé au bas du grand escalier du Louvre; une *Statue équestre de Louis XIV*, pour la ville de Rennes; *Louis XVI*, pour Bordeaux. Il exposa, en 1830, *Métabus, roi des Volsques*, qui a reparu à l'Exposition universelle de 1855, et qui est un de ses plus beaux ouvrages. Il faut encore citer de lui : *Saint Michel* et *Saint Vincent de Paul*, pour la Madeleine; le *président de Montesquieu*, les statues de *Hugues Capet* et du *maréchal de Boucicault*, destinées au musée de Versailles; une *Sainte Vierge*, pour l'église Saint-Étienne du Mont, etc. M. Raggi a obtenu une 2e médaille en 1819, et la décoration en 1828.

RAGLAN (James-Henry Fitz-Roy Somerset, 1er baron), général et pair d'Angleterre, né le 30 septembre 1788, est le neuvième et dernier fils du duc de Beaufort. A l'âge de seize ans, il entra au 4e régiment de dragons avec un brevet d'enseigne sous le nom de Somerset (1804), devint lieutenant en 1805 et, au bout de trois ans il commandait une compagnie. Il fut envoyé de bonne heure en Espagne et attaché au duc de Wellington, en qualité d'aide de camp et de secrétaire militaire. Son intrépidité le fit signaler en maintes circonstances, notamment à Salamanque, Vittoria, Orthez et Toulouse. A Waterloo, blessé au bras, au commencement de la bataille, il resta néanmoins à la tête de son régiment et ne subit l'amputation que dans la soirée.

A la paix, il quitta quelque temps le service et fut élu, en 1818, député à la Chambre des Communes, où il se rangea parmi les tories modérés. Nommé ensuite secrétaire de l'artillerie, il remplit les mêmes fonctions auprès du commandant en chef de l'armée. Successivement général-major et lieutenant général, il était, depuis longtemps, directeur de l'artillerie lorsqu'en récompense de ses nombreux services, il fut élevé à la pairie héréditaire avec le titre de baron Raglan (1852). Appelé par lord Aberdeen à commander l'armée expéditionnaire d'Orient, il fut promu au grade exceptionnel de feld-maréchal (1854) et déploya autant de fermeté dans le conseil que de prudence dans l'exécution. On connaît la part décisive qu'il prit à la victoire de l'Alma, où, selon l'expression du maréchal Saint-Arnaud, il se montra « d'une valeur antique. » Devant Sébastopol, il a soutenu le poids du commandement avec dignité, sinon avec éclat. — Lord Raglan est mort d'une attaque de choléra à son quartier général, au mois de juin 1855. De son mariage avec la nièce du duc de Wellington (1814), il avait eu deux enfants.

Raglan (Richard-Henry Fitz-Roy Somerset, 2e baron), pair d'Angleterre, né en 1817, à Paris, est fils aîné du précédent. Il a succédé aux honneurs héréditaires en 1855 et il jouit d'une pension de 2000 liv. st. (50,000 fr.), accordée par le Parlement en récompense des services de son père. Il appartient au parti conservateur.

RAGON (F....), historien français, né vers 1795, entra, en 1813, à l'École normale et fut longtemps professeur d'histoire au collége Bourbon, puis inspecteur de l'Académie de Paris. De 1849 à 1852, il remplit les fonctions d'inspecteur général des études. Il est, depuis 1844, chevalier de la Légion d'honneur.

Ses ouvrages historiques, exacts et consciencieux, ont été adoptés pour l'enseignement universitaire : *Abrégé de l'histoire générale des temps modernes* (1824-1826, 3 vol. in-8), depuis la prise de Constantinople par les Turcs jusqu'à la mort de Louis XIV, ; *Précis élémentaire de l'histoire de France* (1835, in-18; 14e édit., 1852); *Histoire générale du xviiie siècle* (1836, in-8); *Précis de l'histoire moderne* (1846, in-12). L'*Abrégé* et *le xviiie siècle* ont été réimprimés, sous le titre : *Histoire générale des temps modernes* (1846, 3 vol. in-8; 6e édit. augmentée, 1855). On doit encore à cet auteur diverses traductions, dont quelques-unes en vers : *Horace* (1831-1832); *Child-Harold* (1833); *les Lusiades* (1842); *Essai de poésies bibliques* (1849).

RAHDEN (Guillaume, baron de) écrivain militaire allemand, né le 10 août 1793, près Breslau, fut élevé à l'École militaire de Kalisch, entra en 1809 dans l'armée prussienne, obtint en 1812 le grade de lieutenant et fit en cette qualité les campagnes de Saxe, de France et de Belgique. Plus tard, fatigué de la vie de garnison, il prit successivement du service en Russie, en Hollande et en Espagne. Dans ce dernier pays, où il avait embrassé la cause du carlisme, il combattit sous les ordres de Maroto et de Cabrera et devint rapidement général de brigade (1837-1840). Grièvement blessé, il revint en Allemagne, où il écrivit deux livres d'un grand intérêt historique : *Cabrera* (Francfort, 1840), et les *Excursions d'un*

vieux militaire (Wanderungen eines alten Soldaten; Berlin, 1846-1851, 3 vol.). En 1849, M. Rahden rentra dans l'armée prussienne et prit part à la guerre de Schleswig-Holstein et à la campagne contre les révolutionnaires de Bade. Peu de temps après il prit sa retraite.

RAIGE-DELORME (Jacques), médecin français, né le 18 octobre 1795, à Montargis (Loiret), fit à Paris ses études spéciales et y reçut en 1819 le diplôme de docteur. Nommé bibliothécaire adjoint de la Faculté en 1836, il est devenu titulaire en 1852, à la mort de Dezeimeris. Auteur de quelques opuscules, il s'est fait surtout connaître comme rédacteur principal des *Archives générales de médecine* de 1823 à 1854, où il a inséré des articles remarqués pour le bon sens et l'érudition. Il a collaboré en outre à plusieurs publications importantes, telles que le *Dictionnaire de médecine* de Béchet (1821); le *Dictionnaire historique de la médecine ancienne et moderne* (1828), et le *Nouveau Dictionnaire des sciences médicales* (1851).

RAIKEM (Antoine-François-Joseph), médecin belge, né à Liége, le 21 juillet 1783, fit ses études à l'École centrale de cette ville, se rendit en 1800 à Paris, devint interne des hôpitaux, remporta trois fois de suite le prix annuel d'émulation et reçut en 1807 le diplôme de docteur. Sur la proposition de Hallé, il fut nommé médecin des enfants du prince de Lucques (1810) et exerça, de 1815 à 1836, sa profession en Toscane. A cette dernière date, il revint en Belgique, fut nommé médecin du roi, et fut chargé de la chaire d'hygiène et d'anatomie comparée à l'université de Liége; en 1854, il eut le titre de professeur émérite.

On a de lui beaucoup de mémoires et de dissertations dans les recueils scientifiques de la France, de l'Italie et de la Belgique, ainsi que des *Recherches expérimentales* (1848, in-8).

RAINGO (Germain-Benoît-Joseph), littérateur belge, né à Mons, le 12 février 1794, a rempli successivement dans la province du Hainaut les fonctions de directeur de l'École normale (1819), d'inspecteur des écoles (1827) et de principal du collége de Mons depuis 1831. Il a publié un grand nombre d'ouvrages d'enseignement, entre autres: *Traité d'arithmétique* (1818, 2 vol. in-8); *Bibliothèque des institutions* (1819-1832), ouvrage périodique spécialement consacré à l'amélioration de l'instruction primaire; *Cours de langue hollandaise* (1824, in-8); *Précis de l'histoire des Pays-Bas* (1825); *Précis de l'histoire belgique* (1836); *Annales du Hainaut* (1838-1840), revue hebdomadaire; *Éléments d'algèbre* (1842); *Éléments d'agriculture* (1849, in-8), etc.

RAM (Pierre-François-Xavier DE) théologien belge, né à Louvain, le 2 septembre 1804, étudia la théologie au séminaire de cette ville. Devenu prêtre et docteur *in utroque jure*, il enseigna la philosophie et l'histoire ecclésiastique au petit et au grand séminaire de Malines. Élu membre de l'Académie royale de Bruxelles en 1837, il y présida la classe des lettres en 1850 et en 1854. Il est chanoine honoraire de l'Église de Paris.

Parmi les principaux ouvrages de ce savant ecclésiastique, on remarque: *Vies des Saints* (Levens van de voornaemste Heylingen; Malines, 1827, 4 vol. in-12), en flamand; *Historia philosophiæ* (Ibid., 1832, in-8), qui conduit seulement jusqu'à la naissance de Jésus-Christ; *Dissertation sur le calendrier ecclésiastique* (Ibid., 1834, in-8), traduit de l'allemand de Binterim; et un grand nombre de mémoires sur divers points d'archéologie nationale imprimés dans le *Bulletin* de l'Académie de Bruxelles. Il a également dirigé *le Nouveau Conservateur belge* (1830-1835, 11 vol. in-8), recueil historique et littéraire, ainsi que l'*Annuaire de l'université de Louvain* (1837-1856, 20 vol.), et édité plusieurs publications importantes, notamment: les *OEuvres de Veith* (Malines, 1824-1826, 8 vol. in-12); *Synodicon belgicum* (Ibid., 1828 et ann. suiv., t. I-III); *Vies des Saints* de Butler (Louvain, 1828-1835, 22 vol. in-8; 2e édit., 1850); *Chroniques des ducs de Brabant* (1854, 2 vol. in-4), etc.

RAMBUTEAU (Claude-Philibert BARTHELOT, comte DE), administrateur français, ancien pair, membre de l'Institut, est né à Mâcon (Saône-et-Loire), le 9 novembre 1781, d'une ancienne famille de la Bourgogne. Nommé chambellan du palais en 1809, il s'attacha avec enthousiasme à la fortune de Napoléon, qui lui confia, en 1811, une mission en Westphalie et, en 1812, l'importante préfecture du Simplon. Les troupes autrichiennes ayant fait invasion en Suisse, il fut obligé de se retirer à Chambéry avec une poignée de Français. Le 8 janvier 1814, il vint prendre possession de la préfecture de la Loire que les alliés menaçaient déjà, organisa quatre bataillons de garde nationale mobile qu'il conduisit lui-même au maréchal Augereau et stimula l'activité de la fabrique d'armes de Saint-Étienne au point de lui faire produire 800 fusils par jour. Roanne, une des villes de son département, ne capitula que le 11 avril, après Paris, Lyon et Toulouse.

Maintenu à son poste par la première Restauration, il mena à bonne fin la liquidation de plus de 2 millions de créances sur le gouvernement, réparties entre 17 000 parties prenantes. Les électeurs de la Loire l'envoyèrent à la Chambre des Représentants, en consignant au procès-verbal de l'élection que « leur choix était un hommage de la reconnaissance publique. » Durant les Cent-Jours, il administra les départements de l'Allier et de l'Aude, et fut investi de pouvoirs extraordinaires, afin d'apaiser à Montauban le fanatisme des partis. Disgracié au retour des Bourbons, il se retira à Mâcon et se livra à des travaux d'agriculture. Ce ne fut qu'après douze ans de repos qu'il consentit à représenter ses compatriotes (1827) à la Chambre des Députés, où il s'associa aux efforts de l'opposition libérale contre les tendances rétrogrades du gouvernement.

Après le changement de régime auquel il avait contribué de tout son pouvoir, M. de Rambuteau se dévoua au service de la nouvelle dynastie. En 1833, il quitta la Chambre pour succéder à M. de Chabrol dans les importantes fonctions de préfet de la Seine. Malgré les attaques incessantes de toute la presse de l'opposition, il sut se maintenir à la tête de l'édilité parisienne jusqu'à la révolution de 1848. A cette époque, il se retira tout à fait dans la vie privée. C'est ici le lieu de rappeler les immenses travaux qui, durant la longue administration de M. de Rambuteau, métamorphosèrent la physionomie de Paris. Par les soins d'un conseil municipal éclairé et d'un préfet plein de zèle, et sans les ressources d'une législation en matière d'expropriation aussi favorable qu'elle l'a été depuis à toutes les volontés du pouvoir administratif, on rendit les vieilles rues plus praticables; 120 kilomètres d'égoûts furent remaniés, les boulevards nivelés, les quais et les places plantés d'arbres, l'éclairage au gaz devint presque universel. On continua la grande ligne des quais, la Cité fut déblayée ainsi que les abords de l'hôtel de ville et une partie des halles; la grande rue Rambuteau fut ouverte au milieu d'une foule de ruelles; vingt-sept boulevards extérieurs furent

commencés; on traca les belles places de la Concorde et de la Bastille; les Champs-Élysées se couvrirent de constructions pittoresques. De 1833 à 1848, plus de 4000 maisons furent bâties; les terrains restés vides ou même cultivés dans les marais du Temple, du clos Saint-Lazare, des faubourgs Saint-Martin et Montmartre, de la Chaussée-d'Antin, se transformèrent en quartiers sains et aérés. La population augmenta de 300000 habitants. Parmi les édifices restaurés ou construits à cette époque, il faut compter : l'hôtel de ville, la Sainte-Chapelle, Notre-Dame de Lorette, la Madeleine, Saint-Vincent de Paul, Sainte-Clotilde, le Collége de France, l'École normale, les annexes du Muséum d'histoire naturelle, la Bibliothèque Sainte-Geneviève, le grand hôpital Lariboisière, les prisons modèles de la Roquette et de Mazas, les ponts Louis-Philippe et du Carrousel, les fontaines Richelieu, Cuvier et Saint-Sulpice, le monument de Molière, le Conservatoire des arts et métiers, l'Arc de triomphe de l'Étoile, etc.

M. de Rambuteau remplaça, en 1843, M. de Chabrol, comme membre libre de l'Académie des beaux-arts. Il est, depuis le 30 avril 1846, grand officier de la Légion d'honneur.

RAMÉ (François-Alfred), archéologue français, né à Rennes, le 12 décembre 1826, suivit les cours de la Faculté de droit de cette ville et fut admis au barreau de la Cour d'appel. Occupé depuis plus de dix ans d'archéologie, il inséra ses premiers essais dans le *Bulletin de l'association bretonne* (1846), et, l'année suivante, fut nommé correspondant du ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques. Ses publications les plus importantes sont : *Classification des monnaies de Bretagne du* IXe *au* XVIe *siècle* (1846, in-8); *des Autels chrétiens* (1851), inséré dans le tome XI des *Annales archéologiques; l'Art au* XIXe *siècle* (1851, in-4), à propos de l'achèvement de la cathédrale de Saint-Ouen à Rouen; *Notes sur quelques châteaux de l'Alsace* (1855, in-8), extrait du *Bulletin* de M. de Caumont; *Histoire de la céramique au moyen âge* (1856-1857, gr. in-8, pl.), études sur les carrelages historiés du XIIe au XVIIe siècle en France et en Angleterre. M. Ramé travaille en ce moment à un ouvrage important sur l'*Histoire des arts en Bretagne*, qui précédée d'une introduction détaillée, formera deux volumes.

RAMÉE (Daniel), architecte et littérateur français, né le 16 mars 1806, à Hambourg, est fils de Jean Ramée, architecte distingué, chargé, en 1790, d'ériger le premier autel de la fédération au Champ de Mars. Il suivit, tout enfant, son père aux États-Unis, revint à Hambourg, en 1818, et fit ses études au collége de Dinant, puis à Mezières, où il se livra de préférence à des travaux purement artistiques. Il vint à Paris en 1823. Possédant déjà les principes de l'architecture, il s'appliqua particulièrement à l'étude du moyen âge, et fut bientôt attaché à la commission des monuments historiques. Il a restauré pour elle les cathédrales de Noyon, de Senlis et de Beauvais, la façade du palais de justice de cette ville, les abbayes de Saint-Riquier et de Saint-Wuilfrand d'Abbeville, la petite église de Rut, Saint-Leu d'Esserand, la paroisse de Roy, et Tracy-la-Vue, près de Rouen. Vers 1830, la Société des antiquaires de Normandie le chargea de mouler la statue gothique de la reine Nantekield à Saint-Denis, première œuvre de ce genre faite en France. Peu après, il visita une première fois l'Italie (1832), vécut deux ans à Florence, parcourut toute la Toscane, et fit de fréquentes excursions en Angleterre et en Allemagne. En 1848, il se trouvait à Rome pour la septième fois.

Au milieu de ses travaux d'art et de ses voyages, M. Ramée entreprit de nombreuses publications. Après avoir traduit en français les *Monuments d'architecture, de sculpture et de peinture allemandes*, d'Ernest Forster (1836, in-4); il donna : *Cours de dessin* (1840, in-4, texte et planches); *Manuel général de l'histoire de l'architecture chez tous les peuples, et particulièrement de l'architecture en France au moyen âge* (Paris, 1843, 2 vol. in-8), ouvrage traduit par l'auteur lui-même en anglais et en hollandais, et qui se réimprime en ce moment avec luxe (1858, 2 vol. in-4); *Introduction* au *Moyen âge monumental et archéologique* (1843, in-folio); la traduction française du texte de l'*Ornementation au moyen âge*, de Handeloff (1846, 2 vol. in-4); *l'Ornement* (1848, texte et planches); *Théologie cosmogonique* (1853), livre philosophique et révolutionnaire moins remarqué pour la nouveauté des idées que pour la hardiesse du langage; *Histoire des carrosses* (1856), etc.

M. Ramée a écrit, en 1848, quelques articles dans *le Peuple* de M. Proudhon, entre autres l'histoire du drapeau rouge, et s'est trouvé mêlé à divers événements politiques de cette année. Les recherches qu'il fit alors sur toute la première révolution, lui ont fourni des documents précieux sur l'architecture française des derniers temps. Il a encore donné des articles à la *Revue britannique* (1845-1846); une série de *Notices* dans les *Monuments anciens et modernes*, de M. Jules Gailhabaud (1845-1849); des *Cartes d'Orient* (1855), ainsi que le texte et les bois d'un *Résumé d'histoire de l'architecture*, pour le *Nouveau Journal des connaissances utiles*.

RAMUS (Marius-Joseph), sculpteur français, né à Aix, le 19 juin 1805, obtint dans sa jeunesse tous les prix à l'académie de cette ville, vint à Paris en 1822, suivit, comme élève de Cortot, les cours de l'École des beaux-arts, et remporta le second grand prix en 1830. Une mission spéciale du gouvernement lui permit de visiter l'Italie; il était chargé de mouler, dans les galeries de Florence, tous les morceaux précieux du XVe siècle et de la Renaissance, pour le musée des Augustins, devenu le Palais des beaux-arts. M. Ramus débuta au salon de 1831 par le buste du *comte de Forbin*, et exposa ensuite les statues de *La Fontaine* et de *Séguier*, les bustes de *Tourville* et de *Tournefort*, destinés au musée de Versailles; la statue de *Portalis*, placée dans l'hémicycle de l'ancienne Chambre des Pairs; *Anne d'Autriche*, pour le jardin du Luxembourg; *Daphnis et Chloë*, *l'Innocence*, *Céphale et Procris*, *les Arts*, *la Bienfaisance*, *une Première pensée*, acheté par le gouvernement pour le musée de Marseille. D'autres travaux nombreux ont contribué à populariser son nom, surtout dans le midi de la France; tels sont : le *fronton* du palais de justice de Montpellier, les statues de *Portalis* et de *Siméon*, pour la ville d'Aix; le buste de *Vauvenargues*, pour sa bibliothèque; un *Gassendi* en bronze, à Digne; *Puget* et *Belzunce*, pour Marseille, et le *Monument d'Adam de Craponne* à Salon (1854). Dans ces derniers temps, M. Ramus a exécuté la statuette de *Mgr Sibour*, une statue de *Philippe de Champagne*, un buste de *Carbonel* (1850-1853); un *Saint Jean*, admis, avec sa statue de *Puget*, à l'Exposition universelle de 1855; *les Marguerites*, groupe en marbre; *le docteur Rayer* (1857); *Saint Michel* et *Saint Gabriel*, pour Saint-Eustache, etc. Il a obtenu une 2e médaille en 1831, une 1re en 1839, la décoration en octobre 1852, et une mention en 1855.

RANCÉ (Alexandre-Nicolas POLANGIE DE), offi-

cier français, ancien représentant, né en 1796, à Nonancourt (Eure), assista aux dernières campagnes de l'Empire, fut admis, en 1818, dans le corps royal d'état-major et y resta jusqu'à la fin de sa carrière militaire. Nommé membre de la Chambre des Députés en 1830, il y fit, pendant quatre ans, partie de l'opposition. Il accompagna ensuite en Algérie le maréchal Clausel, en qualité d'aide de camp, fut chargé par lui de réclamer l'augmentation de troupes nécessaire à la première expédition de Constantine, insista avec beaucoup de fermeté auprès des ministres et du roi lui-même, sans rien obtenir, et, malgré les services qu'il avait rendus durant la retraite, partagea la disgrâce de son chef et fut mis en disponibilité (1836). En 1842, il donna sa démission de chef d'escadron et se retira aux environs de Dreux.

Partisan de l'assimilation complète de l'Algérie à la France, M. de Rancé fut choisi par les colons, en 1848, pour faire prévaloir ce système à l'Assemblée constituante: il vota, avec le parti démocratique, contre les deux Chambres, la présidence et le remplacement militaire, et, d'un autre côté, pour le vote à la commune, la proposition Rateau et l'expédition de Rome. Il demanda, avec ses collègues, que notre colonie formât une partie intégrante du territoire français. Réélu, le troisième, à la Législative, il s'associa d'abord aux actes de la majorité, puis suivit la politique de l'Élysée, appuya le coup d'État, et accepta une place dans la Commission consultative. Depuis cette époque, il n'a plus reparu sur la scène politique. M. de Rancé a été nommé commandeur de la Légion d'honneur le 14 décembre 1849.

RANDOING (Jean-Baptiste), manufacturier et homme politique français, né à Cusset (Allier), le 28 avril 1798, entra de bonne heure dans la carrière commerciale, et prit à Abbeville la direction de la fabrique de draps fins, dits de Van Robais, créée par Colbert, et connue sous le nom de manufacture des Rames. Sous le règne de Louis-Philippe, il était président du tribunal de commerce d'Abbeville, membre du conseil général de la Somme, du conseil général des manufactures et du commerce, etc. Partisan du système protecteur en économie politique, il montrait, dans les questions politiques proprement dites, un certain libéralisme. En 1848, il fut élu, le dixième sur quatorze, représentant du peuple à l'Assemblée constituante, et le département de la Somme lui renouvela son mandat pour l'Assemblée législative. En 1851, il faisait partie de la réunion des Pyramides. Le 2 décembre, il fut conduit au fort de Vincennes; mais il recouvra bientôt sa liberté et fut porté comme candidat du gouvernement pour le Corps législatif, où il a été réélu en 1857. M. Randoing, est officier de la Légion d'honneur. — Son frère, Camille Randoing, qui fut aussi représentant à la Constituante, est mort en 1857.

RANDON (Jacques-Louis-César-Alexandre, comte), maréchal de France, ancien ministre, sénateur, est né à Grenoble, le 25 mars 1795. Neveu du général Marchand, qui fut accusé d'avoir, en 1815, livré Grenoble à l'Empereur, il s'engagea de bonne heure et fit à la grande armée les campagnes de Russie, de Saxe et de France. Sous-lieutenant d'infanterie après la Moskowa, lieutenant et capitaine en 1813, il fut blessé de deux coups de feu à Lutzen et prit part aux événements militaires des Cent-Jours. La paix qui survint et son dévouement à la cause impériale, retardèrent sa carrière; mais le gouvernement de Juillet répara l'oubli de la Restauration.

Nommé chef d'escadron du 13ᵉ chasseurs (septembre 1830) et colonel des chasseurs d'Afrique (avril 1838), M. Randon passa alors dans notre colonie et, pendant dix ans, son nom se trouva mêlé à toutes les expéditions entreprises contre les Arabes. Il y gagna, en 1841, le brevet de maréchal de camp et, en 1847, celui de lieutenant général; sa bravoure, autant que la bienveillance des princes d'Orléans, contribua à ce rapide avancement. Il obtint, en outre, en 1846, des résultats fort importants dans l'administration politique de la subdivision de Bone.

Après avoir dirigé les affaires de l'Algérie sous le gouvernement provisoire (mars 1848), il fut placé en juin à la tête de la 3ᵉ division militaire (Metz) et inspecta, à diverses reprises, les régiments de cavalerie. Appelé au ministère de la guerre (24 janvier 1851), il s'est retiré le 26 octobre de la même année et, quelques jours après le coup d'État, a pris possession du gouvernement général de l'Algérie, qu'il a occupé jusqu'à la réorganisation de la colonie (1858). C'est lui qui a dirigé la dernière expédition de Kabylie et assuré la soumission de la contrée (1857). Le décret du 31 décembre 1852 avait compris le général Randon au nombre des sénateurs. Élevé à la dignité de maréchal le 10 mars 1856, il est, depuis le 26 août 1850, grand officier de la Légion d'honneur.

RANFURLY (Thomas Knox, 2ᵉ comte de), pair d'Angleterre, né en 1786, à Dublin, appartient à une famille irlandaise, élevée en 1826 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de lord Northland, il fit ses études à l'université de Dublin et représenta Dungannon à la Chambre des Communes de 1837 à 1838; à cette dernière date, il prit à la Chambre haute la place de son père et continua d'y soutenir la politique conservatrice. Marié, en 1818, avec une fille de l'archevêque d'Armagh, il a huit enfants, dont l'aîné, Thomas, vicomte Northland, né à Londres, en 1816, a également siégé pour Dungannon, de 1838 à 1851, à la Chambre des Communes.

RANGABÉ (Alexandre-Rizo), poëte, archéologue et homme d'État grec, né en 1810, à Constantinople, est fils de Jean-Rizo Rangabé, célèbre lui-même comme poëte et comme érudit, mort en 1855, et auteur des *Hellenica ou Description géographique, historique et statistique de la Grèce ancienne et moderne*. Entré à l'âge de dix-neuf ans au service bavarois comme sous-lieutenant d'artillerie, il passa l'année suivante en Grèce avec le même grade, mais il quitta l'armée après la formation du nouveau royaume et remplit successivement les fonctions de conseiller aux ministères de l'instruction publique (1833) et de l'intérieur (1841), de directeur de l'imprimerie royale (1841), de professeur d'archéologie à l'université d'Athènes (1844-1856). Durant cet intervalle, avec l'archéologue allemand, le docteur Bursian, il entreprit dans les ruines de l'ancien temple de Junon, près d'Argos, des fouilles qui eurent pour résultat de mettre à découvert tout l'emplacement de cet édifice, ainsi qu'une quantité considérable de fragments de statues et de bas-reliefs en marbre de Paros. En 1856, M. Rangabé est devenu ministre de la maison du roi et des relations extérieures (26 février); peu après, il fut élu député de l'université à la Chambre des Représentants. Il fut alors chargé, en sa qualité de membre du conseil municipal d'Athènes, de prononcer à l'Acropole l'oraison funèbre du général Fabvier.

M. Rangabé est surtout connu comme littérateur et archéologue. On a de lui des ouvrages très-variés et nombreux : *Poésies diverses* (Athènes, 1837-1840, t. I et II), contenant deux drames en 5 actes, *Phrosyne* et *la Veille;* un poëme à lord

Byron (*l'Imposteur*), des traductions en allemand et en grec moderne et des essais en français: *les Antiquités helléniques ou Répertoire d'inscriptions et d'autres antiquités découvertes depuis l'affranchissement de la Grèce* (Athènes, Imprim. royale, 1842-1855, t. I et II, in-8); *Contes et Nouvelles* (Athènes, 1855-1857, t. I et II, in-8); puis un grand nombre de mémoires d'archéologie, la plupart en français, tels que: *Tournée archéologique en Arcadie* (1855); le *Théâtre d'Hérode Atticus* (1849); *Lettre à M. de Saulcy sur quelques découvertes récentes* (1845), etc. M. Rangabé est membre correspondant de notre Académie des inscriptions et belles-lettres, membre honoraire de l'Académie de Bavière, associé ou correspondant de la Société des antiquaires de France, de l'Académie de Prusse, des Sociétés archéologiques de Saint-Pétersbourg, de Rome, etc.

RANIERI (Antonio), écrivain et philanthrope italien, né à Naples, en 1806, d'une famille aisée, fit de bonnes études à l'université de cette ville, puis parcourut l'Italie et séjourna tour à tour à Rome, à Bologne et surtout à Florence, devenue à cette époque le refuge des meilleurs esprits de l'Italie. Il y collabora à *l'Anthologie* de M. Vieusseux (voy. ce nom). Après un séjour en France, où il assista au mouvement littéraire de la Restauration et à la révolution de Juillet, et où il fut en relations avec Lamennais, La Fayette, B. Constant, il alla étudier les institutions libérales de l'Angleterre, puis les écoles philosophiques et historiques de l'Allemagne. De retour à Florence, il voua au poëte Leopardi, malheureux et dégoûté de la vie, une amitié devenue célèbre, lui prodigua des secours, des consolations, des soins tout maternels, lui ferma les yeux, se chargea de ses funérailles et publia ensuite une édition de ses *OEuvres*, avec une étude sur sa vie et son talent.

Le premier ouvrage de M. Ranieri fut le résultat d'un mouvement généreux. Révolté de la déplorable administration des établissements de bienfaisance de Naples, surtout de l'hospice des Enfants-Trouvés de *l'Annunziata*, il en dénonça les abus à l'indignation publique dans un roman pathétique (*Ginevra ovvero l'Orfanella nella dell' Annunziata*; 1838), auquel ne manqua ni le succès ni la persécution. Traduit devant les tribunaux, l'auteur fut acquitté, mais n'en subit pas moins quarante-cinq jours de prison. L'hospice, du moins, fut réformé, assaini, doté. Ce roman, outre l'intérêt des peintures, plaisait encore par la pureté du langage toscan que M. Ranieri a conservé dans ses autres ouvrages.

Il a publié depuis: *Histoire d'Italie* (della Storia d'Italia da Teodosio a Carlo magno; Capolago, 1841), où prenant l'Italie moderne à ses origines, il profite, pour les expliquer, des conquêtes de la science contemporaine, selon une méthode historique et philosophique qu'il expose dans deux *Discours préliminaires; Histoire de Naples* (Storia di Napoli; 1842), qu'il publiait par livraisons, et que la police supprima en même temps qu'un journal de mœurs qu'il venait de fonder au profit des asiles de l'enfance, et un petit roman (*Frate Rocco*; Naples, 1844), que la censure avait déjà mutilé. M. Ranieri s'est tenu à l'écart du mouvement italien en 1848.

RANK (Josephe), écrivain allemand, né, le 10 juillet 1815, à Friedrichsthal, près Neumark (Bohême), fit des études de droit à l'université de Vienne et se destina au barreau; mais, entraîné vers la littérature, il débuta par des histoires très-simples appartenant au genre mis alors en vogue par M. Auerbach (voy. ce nom): *De la Forêt de Bohême* (Aus dem Bœhmerwalde; Leipsick, 1843), et *Nouvelles histoires de la forêt de Bohême* (Neue Geschichten aus dem Bœhmerwald; Vienne, 1845), où des défauts de forme étaient rachetés par l'intérêt des détails. Il donna ensuite: *Fleurs d'aubépine* (Weissdornblüten; Leipsick, 1846); *une Mère de campagne* (Eine Mutter vom Lande; 1848); *Florian* (Ibid., 1853); *Histoire de pauvres gens* (Geschichten armer Leute; Stuttgart, 1853); *la Belle Minna* (Schoen Minnele; Leipsick, 1854); *les Amis* (die Freunde; Prague, 1854, 2 vol.); *Goton* (das Hofer-Kätchen; Leipsick, 1854), etc., et diverses nouvelles et histoires populaires réunies dans un nouveau recueil intitulé: *De la Forêt de Bohême* (Aus dem Bœhmerwalde; Ibid., 1851, 3 vol.).

M. Rank, qui excelle dans la peinture de la vie agreste de la Bohême, dont il s'est fait comme une spécialité, est moins heureux dans la création de ses personnages d'imagination, et prête volontiers à ses paysans un héroïsme de sentiments et de langage dont le moindre défaut est l'invraisemblance. — En 1848, il fit partie du parlement de Francfort, où il vota avec la fraction démocratique modérée.

RANKE (Léopold), célèbre historien allemand, l'aîné des cinq frères de ce nom, né à Wiche, en Thuringe, le 21 décembre 1795, obtint, au sortir de l'université, une place de professeur au collége de Francfort-sur-l'Oder, et consacra tout son temps à l'étude de l'histoire. Dans un premier ouvrage intitulé: *Critique de quelques historiens modernes* (Kritik neuerer Geschichtschreiber; Berlin, 1824), il les rappelait à l'étude des sources, à la nécessité d'une méthode exacte et de vues philosophiques. Nommé professeur d'histoire à l'université de Berlin, en 1825, il y fit des cours qui eurent le succès le plus retentissant. En 1827, il entreprit un voyage scientifique de quatre années à Vienne, à Venise, à Rome et à Florence. A son retour, il fonda son célèbre *Journal historique et politique* (Historisch politische Zeitschrift; Berlin et Hambourg, 1832-1836, 2 vol.), où il examinait et jugeait, avec une grande impartialité, les différentes formes de gouvernement. Professeur titulaire à l'université de Berlin, depuis 1834, et historiographe du roi depuis 1841, M. Ranke se partage entre ses cours, ses voyages scientifiques dans toute l'Europe, et ses grands travaux d'histoire.

En 1848, il fut nommé, par un cercle de la Prusse, député à l'Assemblée nationale de Francfort, et fit partie de la commission qui alla offrir le vicariat de l'empire à l'archiduc Jean. S'efforçant de rester fidèle tout à la fois aux intérêts de la Prusse, à la nationalité allemande et à la liberté, il vota le plus souvent avec le parti de M. de Gagern (voy. ce nom).

Consciencieux jusqu'à la minutie, porté aux considérations philosophiques, très-original de style et d'idées, M. Ranke réunit, à divers degrés, dans ses ouvrages, les différents mérites qui font la gloire des historiens français contemporains. Parmi ses travaux, qui embrassent l'histoire universelle, il faut citer à part quatre œuvres magistrales: *Les Papes romains, leur Église et leur État au* XVI*e et au* XVII*e siècle* (die rœm. Paepste, ihre Kirche und ihr Staat, etc.; Berlin, 1834-1836, 3 vol.; 2e édit., 1844-1845), ouvrage impartial, traduit dans un grand nombre de langues; *Histoire de l'Allemagne au temps de la réforme* (Deutsche Geschichte im Zeitalter der Reformation; Ibid., 1839-1847, 6 vol.; 3e édit., 1851-1852), contre-partie, non moins impartiale, du précédent; *Neuf livres de l'histoire de Prusse* (Neun Bücher preuss. Geschichte; Ibid., 1847-1848, 3 vol.), et l'*Histoire de France aux* XVI*e et* XVII*e siècles* (Franz. Geschichte vornehmlich

im, etc.; Stuttgart, 1852-1853, 2 vol.), citée avec les plus grands éloges par M. Michelet.

Nous mentionnerons ensuite : *Histoire des populations romaines et germaniques de* 1494 *à* 1535 (Geschichte der roman. und german. Vœlkerschaften, etc.; Berlin, 1824); *Princes et peuples du midi de l'Europe aux* XVI*e et* XVII*e siècles* (Fürsten und Vœlker von Südeuropa, etc.; Ibid., 1827); *la Révolution serbe* (die Serbische Revolution; Ibid., 1829; 2e édit., 1844); *la Conjuration contre Venise en* 1688 (die Verschwœrung gegen Venedig., etc.; Ibid., 1831); *Leçons sur l'histoire de la poésie italienne* (Vorlesungen zur Geschichte der ital. Poesie; Ibid., 1837); ainsi qu'un grand ouvrage, publié sous la direction de M. Ranke, par une société d'historiens : les *Annales de l'Empire allemand sous la maison de Saxe* (Jahrbücher des deutschen Reichs, etc.; Berlin, 1837-1840, 3 vol.).

RANKE (Frédéric-Henri), théologien, frère du précédent, né en 1797, d'abord prêtre à Rückersdorf, près de Nuremberg, fut successivement conseiller aux consistoires de Thurnan, de Baireuth, d'Anspach, et professa la théologie dogmatique à Erlangen, en 1840. On a de lui : *Recherches sur le Pentateuque* (Untersuchungen über den Pentateuch; Erlangen, 1834-1840, 2 vol.); *Sermons* (Predigten; 1839-1854, 4 vol.); *Témoignage touchant le Christ* (Zeugniss von Christo; Erlangen, 1845-1848, 2 vol); *la Vie en Jésus-Christ* (das Leben in Christo; Francfort, 1852), etc.

RANKE (Charles-Ferdinand), frère des précédents, né en 1802, s'est fait une certaine réputation comme écrivain pédagogique. Maître d'études, censeur, puis directeur du collége de Quedlimbourg, puis de celui de Gœttingue, il devint en 1842 directeur de l'École professionnelle préparatoire de d'Élisabeth, à Berlin, puis directeur d'une école normale à Gœttingue, et, en dernier lieu, professeur de littérature ancienne à l'université de cette ville. On a de lui, outre des brochures sur l'histoire de Quedlimbourg : *de Hesiodi operibus et diebus* (Gœttingue, 1838); *de Lexici Hesychiani vera origine et genuina forma* (Quedlimbourg, 1831); *Pollux et Lucianus* (Ibid., 1831), et surtout *de Aristophanis vita* (Leipsick, 1844).

Des deux autres frères RANKE, Frédéric-Guillaume, né en 1804, est connu comme fonctionnaire et conseiller du gouvernement, à Breslau, et le dernier, Ernest, né en 1814, après avoir été pasteur à Buchau, en Franconie, est devenu professeur de théologie à Marbourg, en 1851. On lui doit un savant ouvrage intitulé : *das Kirchliche Perikopensystem* (Berlin, 1847).

RAOUX (Scipion-Édouard), littérateur suisse, né à Mens (Isère), le 4 juillet 1817, étudia les sciences à Grenoble, la théologie à Strasbourg, et reçut, à Leipsick, le diplôme de docteur en philosophie. Quatre ans après, en 1848, il fut nommé professeur à l'Académie de Lausanne, où il se trouve encore. Auteur d'un livre remarquable sur *la Destinée de l'homme d'après les lois de sa nature* (1845, in-8), où il s'était proposé pour but de populariser les idées philosophiques en les présentant sous une forme attrayante, il s'est surtout fait connaître par les nombreux articles qu'il a insérés dans les recueils périodiques; il a successivement collaboré au *Courrier de la Drôme* (1842), à *la Semaine* (1849), à *la Liberté de penser* (1850), au *Bulletin* de l'Institut génevois, dont il fait partie, et à *la Libre recherche* (1856). Ce professeur a en portefeuille plusieurs ouvrages, entre autres *sur l'Anthropologie individuelle et sociale* et *sur l'Organisation de l'éducation physique et morale*.

RAPETTI (Louis-Nicolas), juriste français, est né à Bergame, le 27 novembre 1812, d'une famille du Montferrat, qui avait embrassé le parti de la France. Fils d'un chirurgien militaire, il fut élevé au collége de Toulon, fit ses études de droit à Paris et à Rennes et reçut, en 1840, son diplôme de docteur dans cette dernière Faculté, avec une thèse remarquée sur *la Condition des étrangers en France*. Appelé au Collége de France, comme suppléant de M. Lerminier, dans la chaire de législation comparée, il y enseigna, de 1841 à 1848, l'histoire du droit romain et l'histoire du droit canonique, cours qui sont restés inédits. A cette époque, il prit une part active à la rédaction de divers recueils, tels que l'*Encyclopédie nouvelle* (1836), le *Journal général des tribunaux* (1837), l'*Encyclopédie du droit* (1839), la *Gazette des tribunaux*, la *Revue de législation*, le *Dictionnaire encyclopédique de la France*, de Le Bas; *le Correspondant* (1844), etc. Dans les dernières années du règne de Louis-Philippe, il fut un des collaborateurs ordinaires de plusieurs journaux politiques de l'opposition. Il obtint, en 1848, une place de maître de conférences à l'École d'administration, qui fut supprimée l'année suivante. M. Rapetti se rapprocha alors du parti de l'Élysée, écrivit des articles de polémique dans la presse napoléonienne et fut chargé, sans toutefois y attacher son nom, de colliger le *Recueil des adhésions* (1852-1853, 6 vol. in-4), adressées au président à l'occasion du coup d'État, recueil tiré à un petit nombre d'exemplaires. Examinateur des livres destinés au colportage, depuis 1853, il remplit en outre, au ministère d'État, les fonctions de chef de bureau de la commission qui s'occupe de réunir la correspondance de Napoléon Ier (1854).

On a de M. Rapetti plusieurs études de droit ancien insérées dans le *Moniteur*, entre autres : *les Frères du Temple* (1854); une *Réfutation* des mémoires du duc de Raguse (1857), ainsi que l'édition des *Livres de justice et de plet* (1850, in-4), préparée par H. Klimrath, et dont il avait été chargé dès 1839.

RAPOPORT (Salomon-Jehuda), savant écrivain allemand, né en juin 1790, à Lemberg, d'une famille israélite, fit de fortes études sur la législation, l'histoire et la littérature hébraïques, publia plusieurs ouvrages qui lui firent une grande réputation parmi ses coreligionnaires et devint, en 1837, rabbin du cercle de Farnapol, et, en 1840, premier rabbin et jurisconsulte israélite supérieur de la ville de Prague. La plupart de ses travaux sont écrits en langue hébraïque, et se trouvent insérés dans les recueils périodiques *Bikkure Haitim* (Vienne, 1820-1831, 12 vol.), et *Kerem Chemed* (Vienne et Prague, 1833-1845, 7 vol.), et dans l'ouvrage gémarique *Abne-Miluim* (Lemberg, 1815), publié par le rabbin Lœw Neller, son beau-père.

On lui doit en outre une *Description de la ville de Paris et de l'île d'Elbe* (Lemberg, 1814); *Lettre d'un rabbin à l'assemblée des rabbins à Francfort* (Tochachath Megalah; Francfort, 1844); traduite en allemand par M. Kirchheim; *Opinions raisonnées d'un rabbin sur la circoncision* (Rabbinisches Gutachten über die Beschneidung; Ibid., 1844); *Schene Hameoroth*, avec annotations de Steinschneider (Berlin, 1847); *Nachlah Leisrael* (Vienne, 1857), etc.; puis des traductions libres de l'*Histoire juive* de Salomon Cohen (Varsovie, 1838) et de l'*Astronomie* de

Slonynosky (Varsovie, 1838); plusieurs ouvrages poétiques parmi lesquels on remarque surtout la traduction rhythmée en langue hébraïque de l'*Esther* de Racine (Scheirith Jehuda; Vienne, 1827); enfin plusieurs savantes dissertations en langue allemande, insérées dans les revues périodiques, telles que *l'Orient* et l'*Annuaire israélite*.

Un homonyme du savant rabbin, M. le docteur Maurice RAPOPORT, s'est fait connaître par la publication d'un poëme épique : *Moïse* (Moses; Leipsick, 1842).

RASPAIL (François-Vincent), célèbre chimiste et homme politique français, né à Carpentras (Vaucluse), le 29 janvier 1794, est le troisième fils d'une famille pauvre qui s'était, avant la Révolution, montrée fort attachée à la cause de la monarchie. Après avoir été élevé par un ecclésiastique aussi distingué par son savoir que par ses vertus, l'abbé Eysseric, il dut, selon le vœu de ses parents, terminer son éducation au séminaire d'Avignon et fit preuve de dispositions telles que, malgré son extrême jeunesse, il y fut chargé en 1811 d'un cours de philosophie et en 1812 d'un cours de théologie. Refusant ensuite d'entrer dans les ordres, il se contenta d'un modique emploi au collége de sa ville natale. Lors des deux invasions, il exhorta vainement ses concitoyens à oublier leurs dissensions pour défendre la patrie menacée et, tandis que les patriotes étaient obligés de chercher asile dans les montagnes, il ne craignit pas d'affronter, avec ses deux frères aînés, officiers de l'ancienne armée, les colères du parti royaliste, jusqu'au moment où le Midi devint un peu plus calme. Il partit alors pour Paris et n'y trouva d'abord que la misère; renvoyé deux ou trois fois, à cause de ses opinions républicaines, des maisons d'éducation où il avait été accueilli comme répétiteur, il se mit à donner des leçons particulières pour le baccalauréat. Au milieu de cette existence incertaine, dont une partie était vouée à la politique active dans les sociétés secrètes de la Restauration, il fit son droit, prit toutes ses inscriptions et entra chez un avoué; mais il s'aperçut que cette carrière ne lui convenait pas et se livra tout entier à l'étude des sciences physiques, en vivant du produit de ses répétitions. A cette époque il venait de se marier.

C'est en 1824 que M. Raspail présenta à l'Institut le fruit de ses premiers travaux relatifs à la famille des graminées, dont il réduisit au tiers les innombrables espèces en basant sa classification, non plus sur les caractères fugitifs de l'enveloppe, mais sur les caractères anatomiques et physiologiques. De 1824 à 1830, il consigna ses nombreuses recherches sur la botanique, la zoologie, la paléontologie, la médecine légale, et surtout la chimie et l'anatomie microscopique dans les *Annales des sciences naturelles*, les *Mémoires du Muséum*, les *Mémoires de la Société d'histoire naturelle de Paris*, le *Répertoire général d'anatomie*, enfin dans le *Bulletin des sciences* de Férussac, qui, en outre, renferme de lui un grand nombre de notes originales et de critiques raisonnées, et dans les *Annales des sciences d'observation*, fondées par lui en 1829 avec M. Saigey. D'après les résultats d'une observation patiente, il écarta du domaine de la science une foule de matières organiques mal étudiées, ce qui lui attira l'animosité de plusieurs chimistes et de ceux qui multiplient les espèces en botanique, tandis que les savants étrangers faisaient le plus grand cas de ses découvertes et qu'un Italien, en lui dédiant ses ouvrages, ne craignait pas de l'appeler « le créateur de la chimie organique. » Plus tard, ayant voulu introduire dans l'enseignement ses idées démocratiques et s'étant laissé aller à des diatribes passionnées contre les corps savants et l'administration, dont il demandait la réorganisation complète, il vit accueillir ses nouveaux travaux par le dénigrement, le silence ou des insinuations malveillantes.

En 1830, M. Raspail, un des combattants de la révolution, reçut un coup de feu à la prise de la caserne de la rue de Babylone. Quoiqu'il eût refusé de prêter serment à Louis-Philippe comme décoré de Juillet et qu'il comptât parmi les chefs du parti républicain, on mit à sa disposition de hauts emplois; on alla même jusqu'à vouloir créer exprès pour lui une place de conservateur général des collections du Muséum. Il ne s'entendit pas à ce sujet avec G. Cuvier, qui répugnait à une réforme radicale, écrivit une lettre d'adieux aux places et se réunit au comité de rédaction des Amis du peuple. Devenu président de cette société, il collabora activement à son journal ainsi qu'à ses nombreux écrits de propagande révolutionnaire. Alors commença contre lui une série de procès, notamment celui des Vingt-sept (1834), qui, en augmentant sa popularité, lui valurent presque coup sur coup six ou sept années d'emprisonnement. Telle était la passion avec laquelle il exposait ses convictions républicaines que, portant un jour la parole pour ses compagnons, il osa dire au tribunal : « Il faudrait enterrer vivant dans les ruines des Tuileries le citoyen qui demanderait à la pauvre France quatorze millions pour vivre. » La cour punit immédiatement cette audace de quinze mois de prison et de 500 francs d'amende. Les feuilles radicales prétendirent que, transféré alors de Sainte-Pélagie à la maison d'arrêt de Versailles, on le fit marcher, les fers aux mains, en tête d'une chaîne de soldats des compagnies de discipline. Au mois d'octobre 1834, il avait pris la rédaction en chef du *Réformateur*, qui, pendant une existence de quinze mois, eut à subir près de vingt condamnations et à payer cent mille francs d'amende; outre beaucoup d'articles scientifiques que contient de lui ce journal, il y donna une suite de lettres sur les prisons de Paris, réimprimées à part sous le titre de *Réforme pénitentiaire* (1839, 2 vol. in-8).

Cependant M. Raspail, travailleur infatigable et dont la vie privée était un modèle de rigidité stoïque et de sobriété pythagoricienne, ne sacrifiait pas entièrement aux agitations politiques ses études favorites. De cette époque si tourmentée date la publication de grands ouvrages composés en bonne partie sous les verrous. Nous rappellerons les suivants : *Coups de fouet scientifiques* (1830, in-8), polémique avec Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire; *Essai de chimie microscopique* (1831, in-8), appliquée à la physiologie; *Cours élémentaire d'agriculture et d'économie rurale* (1831-1832, in-18; 2e édit., 1837), à l'usage des écoles primaires; *Nouveau système de chimie organique* (1833, in-8, pl.), dont il donna plus tard une édition complétement refondue (1838, 3 vol. in-8 et atlas), et qui traite principalement de la manipulation, de la chimie descriptive et de la chimie générale ou analogie; *Nouveau système de physiologie végétale et botanique* (1837, 2 vol. in-8, fig. et atlas), fondé sur les méthodes d'observation développées dans le précédent traité. Les découvertes consignées dans ces ouvrages résultent moins encore de l'emploi du microscope que du point de vue aussi neuf que hardi sous lequel il s'est placé. Sa méthode consiste à suivre l'être organisé depuis sa naissance jusqu'à sa mort, pour noter toutes ses transformations et les fonctions de toutes ses parties, et à faire cette étude,

non-seulement sous le rapport de l'organisation, mais encore sous les rapports physique, chimique et physiologique.

Depuis quelques années, M. Raspail avait renoncé à la politique militante lorsqu'il intervint avec éclat en 1840, au milieu des émouvantes péripéties du procès de Mme Lafarge. Sur l'invitation de la défense, il contrôla l'expertise de M. Orfila, qui, à l'aide de l'appareil de Marsh, avait retrouvé l'arsenic dans les intestins de la victime, soutint qu'un fait de cette nature ne prouvait rien, attendu que cette substance toxique était répandue dans tous les corps et se fit fort de la découvrir « jusque dans le bois du fauteuil du président de la Cour d'assises. » Cette affirmation, bien faite pour jeter beaucoup d'incertitude dans tous les esprits, fut développée dans le *Mémoire à consulter*, rédigé, lors de l'issue du procès, à la requête de la défense (1840, in-8).

A peu de temps de là, ses travaux ayant amené M. Raspail à admettre que le plus grand nombre des maladies provenaient de l'invasion des insectes parasites internes ou externes et de l'infection produite dans le corps par leur action désorganisatrice, il chercha un agent capable d'étouffer la cause immédiate du mal et d'en neutraliser les effets et arrêta sa préférence sur le camphre, déjà usité en médecine comme calmant et antiseptique; il en vint même à convertir cette substance énergique en une sorte de panacée universelle. Débité d'abord sous forme de cigarettes, le nouveau médicament devint rapidement à la mode; bientôt l'inventeur, le prenant pour base d'une médication hygiénique et curative tout ensemble, développa son système dans son *Médecin des familles* (1843, in-12), et principalement dans son *Manuel de la santé* (1846, in-18), sorte d'encyclopédie usuelle de thérapeutique, publiée tous les ans, vendue à un nombre considérable d'exemplaires, et dont les recettes ordinaires, composées de quantités diverses de camphre en poudre et en pommade, d'aloès et d'eau sédative, se réduisent à une médication antivermineuse. Depuis 1854, il fait paraître *le Fermier-Vétérinaire* (in-18), autre manuel annuaire destiné au traitement des animaux domestiques d'après les mêmes principes. Poursuivi plusieurs fois pour exercice illégal de la médecine, il fut obligé de renoncer à pratiquer lui-même son système; mais de nombreuses consultations gratuites ont été, jusqu'en ces derniers temps, organisées publiquement, soit par les partisans de l'homme politique, soit par des médecins qui ont adopté une méthode à laquelle le peuple, par esprit de parti ou par économie, est jusqu'ici resté fidèle.

La révolution de février 1848 ramena M. Raspail sur la scène politique. Dès le 24, il prit, le premier, possession de l'hôtel de ville, et, même avant l'arrivée des membres du gouvernement provisoire, il proclama la République; puis, refusant les fonctions publiques qui lui étaient alors offertes, il fonda, le 27 février, un journal quotidien, *l'Ami du peuple*, avec cette épigraphe : « Dieu et patrie, liberté pleine et entière de la pensée, tolérance religieuse illimitée, suffrage universel. » Il ne tarda pas à accuser le gouvernement de mollesse et de réaction, et, d'accord avec le parti révolutionnaire, eut une part plus ou moins directe aux journées du 17 mars et du 16 avril. Un des organisateurs de la manifestation du 15 mai, en faveur de la Pologne, ce fut lui qui, à la tribune de l'Assemblée constituante, se chargea de lire la pétition rédigée dans une des séances du club qu'il présidait. Arrêté le même jour, bien qu'il n'eût pas suivi MM. Barbès et Blanqui à l'hôtel de ville, il fut détenu au fort de Vincennes jusqu'au mois de mars 1849; traduit alors devant la haute Cour de justice séant à Bourges, il se vit condamner, le 2 avril, à cinq ans d'emprisonnement, qu'il subit à la maison d'arrêt de Doullens. Pendant qu'il était encore en prévention, il fut nommé, lors des élections partielles du 17 septembre 1848, représentant de la Seine à l'Assemblée nationale, où il était dans l'impossibilité de siéger. Au mois de décembre son nom fut proposé dans les élections pour la présidence de la République par les démocrates plus avancés que les partisans de M. Ledru-Rollin. Sa candidature, qui n'était qu'une protestation contre l'institution même de la présidence, considérée comme trop monarchique, rallia encore 36226 voix. A l'expiration de sa peine (avril 1854), M. Raspail se retira volontairement en Belgique, au village de Boitsfort-lez-Bruxellles, où il reprit le cours de ses études scientifiques.

Outre les ouvrages cités, on a encore de lui : *de la Pologne* (1839, in-8); *Histoire naturelle des ammonites* (1842, in-8); *Histoire naturelle de la santé et de la maladie* (1843, 3 vol. in-8, fig.; 3e édit. augmentée, 1857), ouvrage considérable, où il développe son système particulier de médication en l'appliquant aux végétaux, aux animaux et à l'homme; *Revue élémentaire de médecine et de pharmacie domestique* (2 vol. in-8; dernière édit., 1855), qui a paru par livraisons mensuelles du 15 juin 1847 au 15 mai 1849; et *Revue complémentaire des sciences appliquées* (1er août 1854), recueil périodique qui continue de paraître. M. Raspail a été nommé chevalier de la Légion d'honneur, par ordonnance du 12 mars 1831; mais il s'empressa de protester dans les journaux contre cette faveur, qu'il regardait comme une injure à ses opinions égalitaires.

Un de ses fils, M. Benjamin Raspail, né le 16 août 1823, l'a aidé dans quelques-uns de ses travaux; il a siégé à l'Assemblée législative comme représentant du Rhône et a constamment voté avec la fraction socialiste de la gauche.

Son neveu, M. Eugène Raspail, né à Gigondas (Vaucluse), le 12 septembre 1812, s'est beaucoup occupé de sciences naturelles et de géologie, et a publié, en 1842, le résultat de ses observations sur un nouveau genre de saurien fossile. Il était directeur de l'éclairage au gaz de la ville d'Avignon lorsque les électeurs démocrates de Vaucluse le choisirent, en 1848, pour les représenter à l'Assemblée constituante, où il a toujours voté avec la Montagne.

RASTOUL (Alphonse-Simon), littérateur français, né le 12 septembre 1800, à Avignon, où il fit ses études, fut d'abord imprimeur, puis professa quelque temps l'histoire au collège d'Avignon (1831) et se rendit, en 1836, à Paris, où il fut un des rédacteurs de *l'Europe littéraire*. Il alla, vers 1840, s'établir en Belgique. On a de lui plusieurs ouvrages de littérature légère et d'histoire, entre autres : *Histoire de la nation française* (1832-1834, 2 vol. in-8), qui ne va pas plus loin que le règne de Louis IX; *Tableau d'Avignon* (1835, in-8), roman; un drame représenté à Liége en 1842; *Léopold Ier* (Bruxelles, 1846, in-8; 2e édit., 1850); *Lamartine* (Ibid., 1848), étude critique; *Histoire de Hollande* (Ibid., 1850, 2 vol.); *Vienne et Bruxelles* (Ibid., 1854, in-18), ou la maison d'Autriche et la Belgique; etc. En outre, il a fondé divers journaux : *l'Écho de Vaucluse* (1828); *la France provinciale* (1832); un *Cours d'histoire et de littérature* (1835), et *l'Étoile belge* (1847). — Un de ses frères, Antoine Rastoul a publié, en 1836, une version de *l'Avare* de Molière en vers français.

RASTRELLI (Joseph) compositeur allemand,

né à Dresde, le 13 avril 1799, et fils d'un compositeur distingué, reçut de son père des leçons de musique. Dès l'âge de six ans il faisait sa partie dans un concerto de violon, et à dix ans était applaudi par le public de Dresde. Ayant étudié l'harmonie sous la direction de l'organiste Feidler, il passa en Italie, avec son père, en 1814, reçut de Mattei des leçons de contre-point, et fit représenter à Ancone son premier opéra, *la Destruction de Jérusalem*, qui eut du succès. Il avait dix-sept ans. De retour à Dresde, il accepta pourtant, en 1820, une place de violoniste dans la chapelle du roi de Saxe, et, la même année, donna son second opéra, *la Schiava Circassa*, qui obtint au théâtre de Dresde l'accueil le plus favorable, et fut suivi des *Donne Curiose* et de *Velleda*, dont le succès fut plus contesté. Le roi de Saxe lui accorda un subside pour faire en Italie un second voyage, pendant lequel il fit représenter à la Scala de Milan, en 1824, un drame musical, intitulé *Amina*. Revenu en Saxe, il se livra plus particulièrement à l'étude du piano et à l'enseignement du chant, fut nommé, en 1829, second chef d'orchestre du théâtre et, l'année suivante, chef d'orchestre de la chapelle de la cour. En 1832, M. Rastrelli donna à Dresde son premier opéra allemand, *Salvator Rosa*, suivi, en 1835, de *Berthe de Bretagne;* ces deux partitions sont généralement considérées comme ses meilleures. On lui doit encore un ballet : *l'Enlèvement de Zétulbé*, la musique de la tragédie de *Macbeth*, et un rondo pour piano, intitulé *les Charmes de Dresde*.

Comme maître de chapelle, il a composé plusieurs *Messes*, des *Vêpres*, un *Miserere*, un *Salve Regina*, deux motets à huit voix pour la chapelle Sixtine, à l'occasion desquels le pape lui a envoyé l'ordre de l'Éperon d'or, etc. Sa musique, qui se distingue surtout par la largeur du style, et la science des grands effets d'instrumentation, est très-goûtée des savants amateurs de l'Allemagne.

RATAZZI (Urbain), homme d'État italien, ministre de l'intérieur en Sardaigne, est né à Alexandrie, le 29 juin 1808, d'une famille déjà distinguée dans le barreau et dans la politique. Son père était secrétaire du conseil de justice, et son oncle avait été membre de la junte constitutionnelle d'Alexandrie, en 1815. Élevé gratuitement au Collége des provinces, M. Ratazzi fit son droit avec succès, fut d'abord avocat au barreau de Turin, puis à la Cour d'appel nouvellement établie à Casale (1838), où il se fit remarquer par son savoir et son éloquence. Après la révolution de 1848 et la constitution de Charles-Albert, il fut envoyé par le collége d'Alexandrie à la Chambre des Députés de Turin, où il prit place parmi les libéraux et les patriotes. Après la défaite de Custoza, le roi l'appela à un ministère qui ne dura que huit jours. M. Ratazzi se jeta alors avec ardeur dans l'opposition, qui avait pour chef l'abbé Gioberti. Après le triomphe de ce parti, le 15 décembre, M. Ratazzi reçut le ministère de l'intérieur, puis celui de grâce et de justice. Mais il se sépara de son chef à propos du projet d'une expédition piémontaise à Rome pour réintégrer le pape. Cette proposition, vivement repoussée par le parlement, amena la chute de Gioberti. M. Ratazzi resta au ministère, et il était au département de la justice lorsqu'eut lieu, prématurément et avant la réorganisation de l'armée et des finances, la dénonciation de l'armistice entre le Piémont et l'Autriche, qui eut pour conséquence le désastre de Novare (23 mars 1849).

Renversé du pouvoir trois mois après, par suite de l'abdication de Charles-Albert, M. Ratazzi prit d'abord place, comme démocrate, dans l'opposition. Puis il se rapprocha peu à peu du pouvoir, et se rangea parmi les chefs intelligents du centre gauche, qui demandaient avec modération de nouvelles réformes. Il devint vice-président, puis président de la Chambre (1852). Un peu plus tard il rentra, avec le portefeuille de la justice, au ministère, où il eut pour collègue son ancien adversaire M. de Cavour, président du conseil (1854). Aujourd'hui M. Ratazzi, qui n'a mis son talent au service de partis opposés que pour sauver ce que le Piémont pouvait garder de liberté au milieu de la ruine universelle des constitutions libérales, jouit, à Turin et dans tout le Piémont, d'une popularité qui a été hautement consacrée dans les dernières élections (1857).

RATEAU [de la Charente], ancien représentant du peuple français, né à Angoulême, en 1800, fut reçu licencié en droit à la Faculté de Toulouse, se fit inscrire, en 1824, au tableau des avocats de Bordeaux et s'y distingua par une grande habileté de parole. Sous Louis-Philippe, il faisait partie de l'opposition libérale qui réclamait la réforme électorale et parlementaire, et il fut élu membre du conseil général de la Gironde. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple, dans la Charente, le septième sur neuf, par 37 839 voix. Membre du comité de la justice, il vota ordinairement avec la droite, et soutint, après l'élection du 10 décembre, le gouvernement de Louis-Napoléon. Il donna son nom à la fameuse proposition qui avait pour objet de dissoudre la Constituante avant la rédaction des lois organiques qu'elle s'était réservé de voter, et de hâter la convocation de la Législative, pour délivrer le pouvoir exécutif de l'opposition qu'il rencontrait dans la majorité républicaine. La proposition Rateau, qui donna lieu aux plus vives discussions (12 janvier 1849), fut adoptée par 400 voix contre 396. Réélu, le deuxième, à l'Assemblée législative, M. Rateau, continuant de se montrer hostile à la République, vota la loi du 31 mai et se prononça pour la révision de la Constitution; mais il resta attaché au système parlementaire, et refusa de servir jusqu'au bout la politique particulière de l'Élysée. Le coup d'État du 2 décembre 1851 le fit rentrer dans la vie privée, et il reprit sa place au barreau de Bordeaux.

RATHERY (Edme-Jacques-Benoît), littérateur français, né à Paris, le 19 novembre 1807, étudia le droit, se fit recevoir, en 1830, avocat à la Cour royale et suivit le palais pendant un certain nombre d'années. Ses études sur l'ancien droit public et privé de la France, l'histoire de nos institutions judiciaires et la biographie des magistrats et des jurisconsultes, lui fournirent le sujet de plusieurs articles dans *le Droit*, la *Gazette des tribunaux*, la *Revue de législation et de jurisprudence*. En même temps il travaillait à la *Revue française*, à l'*Encyclopédie des gens du monde*, à la *Nouvelle Revue encyclopédique*, etc. Puis il fit paraître des *Recherches sur l'histoire du droit de succession des femmes* (1843, in-8), fragments d'un mémoire auquel l'Académie des sciences morales et politiques avait, l'année précédente, accordé une première mention honorable; et une *Histoire des États généraux de France* (1845, in-8) qui lui valut le prix au concours de la même Académie.

Attaché, en 1844, à la bibliothèque du Louvre, où il obtint, en 1849, le titre de bibliothécaire, M. Rathery joignit à ses précédents travaux des études de bibliographie et d'histoire littéraire, et il publia sous ce titre : *de l'Influence de la littérature et du génie de l'Italie sur les lettres françaises, depuis le* XIII*e siècle jusqu'au règne de Louis XIV* (1853, in-8), un ouvrage qui avait

partagé un prix proposé par l'Académie française. Il a donné plus récemment, avec M. Burgaud des Marets : *Œuvres de Rabelais* (1857, 2 vol. in-8), collationnées pour la première fois, avec notes.

M. Rathery est collaborateur du *Moniteur universel*, de la *Revue contemporaine*, du *Journal général de l'instruction publique*, du *Bulletin du bibliophile*, etc.

RATIBOR (*Victor*-Maurice-Charles, duc DE), prince de Corvey, l'aîné de la branche Hohenlohe-Waldenbourg-Schillingsfurst, en Bavière, né le 10 février 1818, a été mis en possession du duché de Ratibor, dans la haute Silésie, par le testament du landgrave Victor-Amédée de Hesse-Rothenbourg, mort sans enfants, le 12 novembre 1834, en même temps que son frère *Clodwig* (voy. ci-après) héritait, en vertu du même testament, de la principauté de Corvey, en Silésie. Une des clauses de cet acte imposait aux deux frères les titres qu'ils portent depuis. Le duc de Ratibor est propriétaire des seigneuries de Kieferstaedl et de Zembowitz, et major de cavalerie à la suite du 2ᵉ régiment de cavalerie de la landwehr prussienne. Marié, le 19 avril 1845, à la princesse Marie-*Amélie*-Sophie, etc., fille de feu le prince de Furstenberg, née le 12 février 1821, il a six enfants, dont l'aîné, *François*-Charles-Alexandre, etc., est né le 6 avril 1849.

RATIBOR ET CORVEY (*Clodwig*-Charles-Victor, prince DE), frère puîné du précédent, né le 31 mars 1819, a succédé, en vertu d'un traité conclu avec lui, en date du 15 octobre 1845, à leur frère, le prince Philippe-Ernest de Hohenlohe-Schillingsfurst, en Bavière, le 12 février 1846. Il est membre héréditaire de la première Chambre du royaume de Bavière. De son mariage avec la princesse *Marie*-Antoinette-Caroline-Stéphanie, fille du prince de Sayn-Wittgenstein-Berlebourg, née le 16 février 1829, il a deux filles et un fils, le prince héréditaire *Philippe*-Ernest-Marie, né le 5 juin 1853.

RATIER (Félix-Séverin), médecin français, né à Paris, en 1797, fit ses études spéciales dans cette ville, et y fut reçu docteur en 1819. D'abord connu par des traductions de Celse et de Martini, il publia ensuite : *Essai sur l'éducation physique des enfants* (1821, in-8), couronné par la Société de Bordeaux; *Formulaire pratique des hôpitaux* (1823, in-18; 4ᵉ édit., 1831); *Nouvelle médecine domestique* (1825-1826, 2 vol. in-8); *Pharmacopée française* (1827), avec M. Henry; *Traité élémentaire de matière médicale* (1829, 2 vol. in-8); *Lettres sur la syphilis* (1845), etc. En outre, on lui doit un très-grand nombre d'articles, imprimés dans divers recueils scientifiques, tels que le *Journal général de médecine*, les *Archives générales*, le *Bulletin* de M. de Férussac, l'*Encyclopédie moderne*, le *Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques*, l'*Encyclopédie des gens du monde*. — Son frère puîné, M. Victor RATIER, né a Paris, a collaboré au *Bon sens*, écrit quelques vaudevilles, et traduit, en 1853 et en 1855, des romans anglais.

RATISBONNE (Marie-Théodore), prédicateur français, né le 28 décembre 1802, à Strasbourg, où son père était président du consistoire israélite, était depuis peu de temps avocat, lorsqu'en 1826 il se convertit à la religion catholique. Entré dans les ordres, puis dans la congrégation de Jésus, il devint successivement professeur au petit séminaire et vicaire à la cathédrale de Strasbourg, missionnaire apostolique et supérieur général de l'œuvre de Notre-Dame de Sion, fondée par lui en 1842, en mémoire de la conversion de son frère. Il a publié, entre autres écrits : *Essai sur l'éducation morale* (Strasbourg, 1828, in-8), mémoire couronné par l'Académie du département, et *Histoire de saint Bernard* (1841, 2 vol. in-12; 4ᵉ édit., 1853), qui a été traduite en plusieurs langues.

Son frère puîné (M. Alphonse-Marie RATISBONNE), né à Strasbourg, le 1ᵉʳ mai 1812, était licencié en droit lorsqu'il se rendit à Rome et y abjura la religion juive le 20 janvier 1842; peu de temps après, il fit son noviciat dans la Compagnie de Jésus et entra dans la Société des prêtres de Notre-Dame de Sion. Sa conversion, entourée de circonstances romanesques et merveilleuses, fit beaucoup de bruit et donna lieu à une foule de brochures où elle était livrée aux appréciations les plus diverses.

RATISBONNE (Louis-Gustave-Fortuné), littérateur français, né à Strasbourg, le 29 juillet 2187, et neveu des précédents, fit ses études à Paris et entra, vers 1853, à la rédaction du *Journal des Débats*. Son principal titre littéraire est une traduction en vers de *la Divine Comédie* du Dante (1852-1857, 4 vol. in-18), rendue tercet par tercet et dont la première partie a été couronnée en 1854 par l'Académie française; il prépare *le Paradis* et les *Poésies originales* du même écrivain. On a encore de lui : *Henri Heine* (1855), extrait de la *Revue contemporaine*; *Impressions littéraires* (1855, in-18), articles de critique; *Au printemps de la vie* (1857, in-32), recueil de vers.

RATTIER (François-Édouard), ancien représentant du peuple, né à Paris, le 30 avril 1822, entra en 1843 au service militaire, et, devançant l'appel de sa classe, obtint d'être incorporé dans le corps des zouaves, qui venait d'être organisé. Après une longue maladie, qui le força de revenir en France, il partit de nouveau pour l'Algérie et y rejoignit le 48ᵉ de ligne. Il était sergent au bataillon de dépôt, à Reims, lorsqu'il fut porté aux élections de l'Assemblée législative, par le comité démocratique-socialiste. Élu, par 110482 voix, le vingtième représentant de la Seine, il fit partie du bureau provisoire, protesta, dès les premiers jours, au nom de l'armée, contre le mode de votation des soldats, et s'associa aux actes de la Montagne, ainsi que ses camarades les sergents Boichot et Commissaire. Le 13 juin 1849, il se rendit, avec M. Ledru-Rollin (voy. ce nom), au Conservatoire, signa l'appel aux armes et fut condamné à la déportation, par la haute Cour de Versailles; mais il avait réussi à gagner Londres, où il s'est marié et où il exerce la profession de chapelier.

RATTIER (Marie-Stanislas), philosophe français, né le 1ᵉʳ juin 1793, à Provins (Seine-et-Marne), entra en 1811 à l'École normale, professa deux ans à Troyes, puis à Paris, où il suivit les cours de la Faculté de droit, et se fit inscrire en 1822 au tableau des avocats. En même temps, il collaborait assidûment au *Drapeau blanc* et à *la Quotidienne*, et fondait, avec M. Laurentie, le recueil de *la France chrétienne*. Après avoir exercé un an les fonctions de répétiteur des lettres à l'École polytechnique, il devint, en 1823, chef du bureau des théâtres à la préfecture de police et donna sa démission en 1830. Rentré au barreau, il coopéra à la rédaction de plusieurs journaux royalistes, *le Correspondant*, *le Courrier de l'Europe*, *l'Univers*, et passa en 1834 au collége de Pont-le-Voy, en qualité de professeur de philosophie. Décoré en 1829, il est aujourd'hui inspecteur de l'Académie de l'Aube.

M. Rattier a publié : *Perrette* (1822), poëme héroï-comique; *de la Condition des femmes sous l'Empire* (1822, in-8), plusieurs fois réimprimé; *Cours complet de philosophie* (1844-1845, 4 vol. in-12), où cette science est ramenée aux principes du catholicisme.

RAU (Karl-Heinrich), célèbre économiste politique allemand, né le 23 novembre 1792, à Erlangen, finit, à l'âge de vingt ans, toutes ses études universitaires et prit ses licences à Gœttingue. Deux ans plus tard, il remporta le premier prix dans un concours solennel ouvert par l'Académie de cette ville *sur les Maîtrises et jurandes*. En 1816, il s'annonça déjà comme un économiste distingué par sa dissertation : *Primæ lineæ historiæ politices*. Il obtint en 1818 une chaire à l'université d'Erlangen, et en 1820, il remporta un autre premier prix proposé par l'Académie de Harlem, pour le meilleur travail *sur les Causes de la pauvreté*. Nommé en 1822 professeur d'économie politique à l'université de Heidelberg, il a résidé depuis dans cette ville, se livrant avec une activité extraordinaire à l'enseignement et aux savantes recherches.

De 1837 à 1840, M. Rau fit partie de la première Chambre du grand-duché de Bade et, en 1851, de la commission du Zollverein, envoyée en Angleterre pour étudier l'Exposition de l'industrie. Il est conseiller intime, docteur en droit et en philosophie, membre de plusieurs académies, décoré de plusieurs ordres, etc.

Le principal titre scientifique de M. Rau est son *Traité d'économie politique* (Lehrbuch der politischen Œkonomie; Heidelberg, 1826-37, 3 vol.), dont les différentes parties, publiées successivement, ont eu, ensemble ou séparément, plusieurs éditions. Elles embrassent l'économie politique proprement dite, ou la théorie des richesses (t. I), la science administrative (t. II) et les finances (t. III). On y loue la clarté de l'exposition, la sûreté des principes, pour lesquels Smith et Say ont en général servi de guides. La troisième partie, qui traite des finances, est la plus neuve, sans cesser d'être pratique.

Nous citerons, parmi les autres ouvrages de M. Rau : *du Luxe* (über den Luxus; Erlangen, 1817, in-8); *de la Suppression des maîtrises et jurandes* (über die Aufhebung der Zünfte; Leipsick, 1816; 2ᵉ édit., 1820, in-8); *Vues d'économie politique* (Ansichten der Staatswirthschaft; Ibid., 1824); *Vues d'économie politique par rapport surtout à l'Allemagne* (Ansichten der Volkswirthschaft mit, etc.; Ibid., 1821, in-8); *Malthus et Say, sur les causes de l'interruption du commerce dans le temps présent* (Malthus und Say, etc.; Hamb., 1821); *Précis de la science camérale et de l'économie politique* (Grundriss der Kameralwissenschaft; Heidelberg, 1823, in-8); *de la Science camérale, son essence et ses parties* (über die Kameralwissenschaft, Entwickelung, etc.; Ibid., 1825, gr. in-8); *Histoire de la charrue* (Geschichte des Pfluges; Ibid., 1845, in-8); *les Instruments d'agriculture à l'Exposition de Londres* (die Landwirthschaftlichen Geraethe des Londoner Ausstellung; Ibid., 1853).

M. Rau a publié aussi une traduction du *Cours d'économie politique de Storch*, avec des additions qui ont paru à part (Hambourg, 1820). Il est, depuis 1834, un des principaux rédacteurs des *Archives d'économie politique* (Archiv. der politischen Œkonomie; vol. 1-6, 1834-49; 2ᵉ série, 10 vol., 1840-1853). Cette revue, qui paraît encore, est rédigée dans l'esprit des doctrines d'Adam Smith. Plusieurs des articles nombreux et remarquables que M. Rau y a insérés ont été publiés à part : *du Minimum de la grandeur d'une propriété de paysan* (über den kleinsten Umfang eines Bauergutes; Heidelberg, 1851); *sur la Crise du Zollverein dans l'été de* 1852 (über die Krisis des Zollvereins im Sommer 1852); *Critique du système national d'économie politique de Fr. List* (zur Kritik des nationalen Systems der politischen Œkonomie von Fr. List; Ibid., 1853). On cite encore de lui les articles suivants : *de la Dette badoise*, *la Nouvelle loi anglaise sur les pauvres*, *des Banques américaines*, etc., etc. — M. Rau est regardé généralement comme le véritable fondateur de l'économie politique moderne en Allemagne. Il a eu du moins l'incontestable mérite de classer et d'ordonner, d'une manière logique et scientifique, les diverses branches de l'économie politique.

RAUCH (Chrétien), célèbre sculpteur prussien, membre étranger de l'Institut de France, né à Arolsen (principauté de Waldeck), le 2 janvier 1777, reçut d'abord, à Cassel, les leçons de Ruhl et vint ensuite à Berlin. Élève de Frédéric Valentin et de l'Académie royale, il fit des progrès rapides; mais pour se faire jour, il lui fallut vaincre tous les obstacles qui peuvent se présenter aux jeunes artistes. En 1804, il accompagna le comte Sandreczky dans un voyage en France, à Genève et à Rome. Dans cette dernière ville, il rencontra Guillaume de Humboldt, qui devint son protecteur, et Thorwaldsen, qui exerça sur lui, par un commerce de plusieurs années, une certaine influence.

Pendant son séjour à Rome, M. Rauch exécuta deux bas-reliefs : *Hippolyte et Phèdre*, *Mars et Vénus blessés par Diomède;* la statue d'une jeune fille, les bustes du *Roi de Prusse*, de *la Reine Louise*, du *comte Wengersky* et celui de *Raphaël Mengs* pour le roi de Bavière. En 1811, le roi de Prusse l'appela à Berlin et le chargea, à la suite d'un concours, d'exécuter le tombeau de la reine. Il se mit aussitôt à l'œuvre, mais étant tombé malade, il dut aller continuer son travail en Italie. Il le rapporta en Prusse en 1814. Cette œuvre, qui représente la reine couchée et assoupie sur un lit de repos, est placée aujourd'hui dans un mausolée construit, en forme de temple grec, à Charlottenbourg. Sur la demande du roi de Prusse, il en fit pour Potsdam une copie. Les statues des généraux *Scharnhost* et *Bulow*, achevées en 1822, firent à l'artiste le plus grand honneur. Depuis, sa réputation s'est accrue avec le nombre de ses œuvres.

Dès 1824, M. Rauch avait fait soixante-dix bustes en marbre, dont vingt de grandeur colossale. En 1827, il exécuta, en l'honneur de Blücher et de son armée, un *Monument* qu'on voit aujourd'hui à Breslau. La ville de Berlin lui doit aussi une statue de *Blücher*, dont le piédestal est orné de beaux bas-reliefs, plusieurs des douze statues du Kreuzberg, une statue de *la Paix*, pour la colonne de la place de la Belle Alliance; enfin, le *Monument* colossal du grand Frédéric, le plus important de ses ouvrages. Il a fait, pour Munich, une statue du roi *Maximilien de Bavière*, pour Halle, le monument du pasteur *Francke;* pour Nüremberg, celui d'*Albert Durer;* pour la cathédrale de Posen, les statues des anciens rois polonais *Miecyszlaw et Boleslas Chrobry;* pour la ville de Hanovre, un groupe qui est analogue au monument de la reine de Prusse, et représente la reine de Hanovre assoupie. Enfin on cite encore parmi ses œuvres : six *Victoires* colossales pour le Walhalla; pour le tombeau de Schanhost, des bas-reliefs où se déroule toute la vie du général, et une *Danaïde*, regardée en Allemagne comme une de ses meilleures productions.

Il a envoyé à l'Exposition universelle de 1855 les copies ou les modèles en plâtre de quelques-unes de ses œuvres : le *Monument de Frédéric le grand à Berlin*, la *Tête de la statue équestre de Frédéric le grand*; sa *Danaïde*, les bustes du professeur *Schleiermacher* et d'*Alexandre de Humboldt*. — M. Rauch est mort à Berlin, le 14 octobre 1857. Il était, depuis de longues années, membre de l'Académie de Berlin, et associé de notre Académie des beaux-arts depuis 1832. Il était généralement cité comme le David d'Angers de la Prusse.

RAUCOURT (N. Achille), artiste dramatique français, né à Rennes, en 1804, fut d'abord clerc de notaire, aborda le théâtre en 1821, joua pendant dix ans à Bordeaux avec succès et entra, en 1832, à la Porte-Saint-Martin, où la franchise et l'entrain de son jeu le firent longtemps applaudir, surtout dans *la Tour de Nesle*, *la duchesse de La Vaubalière* (1836); *Matéo*, *Ruy-Blas* (1838); *Lazare le Pâtre* (1840); *le Perruquier de l'Empereur*, *les Deux serruriers* (1841); *les Mystères de Paris* (1844). En 1846, il parcourut sans succès la province avec ses enfants, puis reparut sur quelques théâtres de Paris. — Il est mort le 5 juin 1855. On a de lui une *Biographie de Mlle Dejazet* (1836), et un recueil de *Chansons et poésies* (1846, in-12).

RAUDOT (Claude-Marie), publiciste français, ancien représentant du peuple, né le 24 décembre 1801, à Saulieu (Côte d'Or), entra dans la magistrature, vers 1825, fut attaché comme substitut aux parquets de Sens, d'Auxerre et de Versailles, et donna sa démission, après la révolution de 1830, par attachement pour la famille déchue. Membre du conseil général de l'Yonne, de 1842 à 1852, il fut envoyé par son département à l'Assemblée constituante, dans une élection partielle du 19 novembre 1848. Réélu à la Législative, il fit partie, dans ces deux Assemblées, de la droite monarchique et appuya ses votes de la publication de quelques écrits contre-révolutionnaires qui donnèrent lieu, à l'époque où ils parurent, à une polémique passionnée entre les partis; nous citerons : *de la Décadence de la France* (1849, in-8; 4ᵉ édit., 1850), et *de la Grandeur possible de la France* (1851, in-8).

Rentré dans la vie privée depuis le coup d'État de 1851, M. Raudot a encore publié : *la France avant la Révolution* (1841, in-8; 2ᵉ édit., 1847), exposé de situation politique et sociale du pays, lors de l'ouverture de l'Assemblée des notables en 1787, et plusieurs articles, insérés dans le *Journal des économistes* sur l'Algérie, les défrichements, la richesse de la France au dernier siècle (1852-1855), etc.

RAULIN (Félix-Victor), géologue français, né à Paris, le 8 août 1815, entra, en 1838, au Muséum d'histoire naturelle, en qualité de préparateur de géologie et fut chargé, en 1846, à la Faculté de Bordeaux, de l'enseignement de cette science. Au mois de novembre 1848, il reçut, à Paris, le diplôme de docteur ès sciences naturelles, avec une double thèse *sur la Classification des terrains tertiaires de l'Aquitaine* et *les Transformations de la flore de l'Europe centrale*. A l'exception d'une *Carte géologique du département de l'Yonne* (1855, 6 feuilles), dressée avec M. Leymarie, les travaux de ce savant sont disséminés, depuis 1837, dans les recueils spéciaux ou les collections académiques, tels que le *Bulletin de la Société zoologique* (1838-1855), les *Comptes rendus de l'Académie des sciences* (1844-1851), les *Actes de l'Académie de Bordeaux* (1848-1856), et *Patria* (1846), où il a donné tout un traité de la *Géologie de la France*. M. Raulin prépare une *Statistique géologique et minéralogique de l'Yonne* et une *Description physique de l'île de Crète*, celle-ci, avec le concours du ministère de l'instruction publique.

RAUMER (Frédéric-Louis-Georges DE), célèbre historien allemand, professeur à l'université de Berlin, fils de l'agronome de ce nom, est né à Wœrlitz, près Dessau, le 14 mai 1781. Il étudia au Joachimsthal de Berlin, aux universités de Halle et de Gœttingue, entra en 1801 dans la carrière judiciaire et obtint, en 1810, une place de conseiller dans le cabinet du chancelier d'État de Hardenberg. Il avait déjà publié à cette époque plusieurs ouvrages : *Six dialogues sur la guerre et sur le commerce* (Sechs Dialoge über Krieg und Handel; Berlin, 1806); *le Système des contributions en Angleterre*, etc. (das brittische Besteuerungssystem; Berlin, 1810), traduit en français par M. Thérémin, et imprimé à la suite du *Tableau de l'administration intérieure de la Grande-Bretagne* par Vincke (Paris, 1819); les *Discours d'Eschine et de Démosthènes sur la couronne* (Berlin, 1811), et *CCI emendationes ad tabulas genealogicas Arabum et Turcarum* (Heidelberg, 1811). Ces deux derniers travaux, qui révélaient des recherches aussi consciencieuses qu'intelligentes, lui ouvrirent selon ses désirs la carrière de l'enseignement académique. Il obtint en 1811 une chaire à l'université de Breslau.

Après avoir visité de 1815 à 1817, en partie aux frais du gouvernement, l'Italie, l'Allemagne et la Suisse, il écrivit deux nouveaux ouvrages : *Manuel des passages remarquables des historiens latins du moyen âge* (Handbuch merkwürdiger Stellen aus den lateinischen Geschichtsschreibern des Mittelalters; Breslau, 1813) et *Voyage d'automne à Venise* (Herbstreise nach Venedig; Berlin 1816, 2 vol.). Ces publications, plus importantes que ses premiers essais, lui valurent la place de professeur d'économie politique et d'histoire à l'université de Berlin.

Depuis cette époque M. Fréd. de Raumer a occupé plusieurs charges considérables. Il fit pendant plusieurs années partie du comité supérieur de censure et fut, jusqu'en 1847, membre et secrétaire de l'Académie des sciences de Berlin. Le mauvais accueil que l'on y fit à son *Éloge* du roi Frédéric II, l'amena à se démettre de ces dernières fonctions, mais la ville de Berlin, qui ne partagea pas les scrupules de l'Académie, le porta par ses suffrages au conseil municipal et en 1848, au parlement de Francfort. M. Raumer y prit place au centre droit, puis fut envoyé à Paris en qualité d'ambassadeur de Jean, vicaire de l'Empire. De retour à Berlin, il fut élu membre de la première Chambre de la Prusse. Parvenu à l'âge de soixante-douze ans, et fatigué des agitations et des travaux de toute sa vie, M. de Raumer fit valoir en 1853 ses droits au repos, et obtint le titre de professeur émérite de l'université de Berlin.

L'ouvrage auquel cet écrivain doit principalement sa réputation est : l'*Histoire des Hohenstaufen et de leur temps* (Geschichte der Hohenstaufen und ihrer Zeit; Leipsick, 6 vol., 1823-1825; 2ᵉ édit., 1840-42) : écrite à une époque où le romantisme allemand dirigeait tous les esprits vers le moyen âge, elle obtint un succès éclatant. Sa grande *Histoire de l'Europe depuis la fin du XVᵉ siècle* (Geschichte Europas seit dem Ende des xvten Jahrh., 1832-1850, tom. I-X), quoique accueillie avec estime, n'a pas eu un succès aussi complet. L'auteur a le courage d'y exprimer des

opinions contraires à celles qui devenaient de plus en plus puissantes en Allemagne.

M. F. de Raumer entreprit depuis 1830 de nouveaux voyages, notamment en France, en Italie, en Suisse et en Amérique, à la suite desquels il publia des livres d'un très-grand intérêt : *Lettres de Paris et de la France en 1830*; (Briefe aus Paris und Frankreich, 1830; Leipsick, 1831, 2 vol.): *Lettres de Paris pour servir de commentaires à l'histoire du* XVIe *et du* XVIIIe *siècle* (Briefe aus Paris zur Erlaeuterung, etc.; Ibid., 1831, 2 vol.); *l'Angleterre en* 1835 (England 1835; Leipsick, 1836, 2 vol.; 2e édit. avec un 3e volume, intitulé *l'Angleterre en* 1841; Ibid., 1842): *Documents puisés dans le Musée britannique et dans les archives de l'Angleterre pour servir à l'histoire moderne* (Beitraege zur neuern Geschichte aus dem brit. Museum und, etc.; Ibid., 1836-39, 5 vol.); *l'Italie, notices pour la connaissance de ce pays* (Italien. Beitraege zur Kenntniss dieses Landes; Ibid., 1840, 2 vol.): *les États-Unis de l'Amérique du Nord* (die Vereinigten Staaten von Nordamerika; Ibid., 1845, 2 vol.), ouvrage fort remarquable où l'auteur traitant des questions d'histoire, de politique, de religion, de philosophie et d'art, se montre partisan de la constitution américaine; *Lettres de Francfort et de Paris* (Briefe aus Frankfurt und Paris; Ibid. 1849, 2 vol.).

On a encore sous le nom de M. Fr. de Raumer des *Leçons sur l'histoire ancienne* (Vorlesungen über die alte Geschichte; Leipsick, 1821, 2 vol.; 2e édit., 1847), puis diverses brochures : *sur le Développement historique des idées du droit, de l'État et de la politique* (über die geschichtliche Entwickelung der Begriffe von Recht, Staat und Politik; Ibid., 1826; 2e édit., 1832); *sur l'Administration municipale en Prusse* (über die preussische Staedteordnung; Ibid., 1828); *Lettres sur les antiquités* (Antiquarische Briefe; Ibid., 1851); enfin un grand nombre d'articles, discours, mémoires, réunis en partie sous le titre de : *Mélanges* (Vermischte Schriften; Ibid., 1852 et suiv.).

M. Fréd. de Raumer a aussi publié, en commun avec Tieck, les *OEuvres posthumes* (Nachgelassene Scriften und Biefwechsel; Leipsick, 1826, 2 vol.) du philosophe allemand Karl Salger, mort en 1817. Il prit après 1830 une part active à la rédaction du recueil intitulé *Historisches Taschenbuch*, dont le 2e volume contient une belle dissertation de lui sur *la Fin de la Pologne*.

RAUMER (Charles-Georges DE), géologue et géographe allemand, frère du précédent, né au même lieu, le 9 août 1783, étudia aux universités de Gœttingue et de Halle, et suivit à l'École des mines de Freiberg les cours de Verner. Il visita ensuite l'Allemagne et la France, et fit particulièrement dans les environs de Paris des recherches géognostiques. En 1810 il obtint à Berlin une place dans l'administration des mines, et de là il passa en 1811 à Breslau pour y remplir les fonctions de professeur de minéralogie à l'université, et de conseiller à l'administration des mines. Pendant les guerres de 1813 et 1814, il s'enrôla comme volontaire. Il professa plus tard à l'université de Halle, et se fixa définitivement en 1827 à Erlangen, où il obtint la chaire d'histoire naturelle et de minéralogie.

M. Charles de Raumer doit surtout sa réputation à ses excellents ouvrages de géographie : *Manuel de géographie* (Lehrbuch der allgemeinen Geographie; Leipsick, 1848, 3e édit.); *Palestine* (Ibid., 1850, 3e édit.), etc. Parmi ses ouvrages de minéralogie et de géognosie, on cite : *Fragments géognostiques* (Geognostische Fragmente; Nuremberg, 1811); *les Granits des montagnes des géants* (der Granit des Riesengebirges; Berlin, 1813); *les Montagnes de la basse Silésie* (das Gebirge Niederschlesiens; Berlin, 1819); *les Éléments de la cristallographie* (A, B, C Buch der Kristallkunde; Ibid., 1817, 2 vol.; *Appendice*, 1821).

Vivement préoccupé de l'éducation, M. Ch. de Raumer a fait, dans les instituts de Pestalozzi à Ifferten et de Dittmar à Nuremberg, des études sérieuses qui ont eu pour résultat entre autres ouvrages, son *Histoire de la pédagogie depuis la Renaissance jusqu'à nos jours* (Geschichte der Paedagogik seit dem Wiederaufblühn, etc.; Stuttgart, 2e édit., 4 vol., 1855). Cet ouvrage qui a paru aussi sous le titre : *les Universités allemandes*, est le résumé de cours publics professés à Halle et à Erlangen; on y remarque surtout les articles sur Comenius, Locke, A. H. Franke, J. J. Rousseau et Pestalozzi. Il faut y rattacher *l'Éducation des filles* (die Erziehung der Maedchen; Stuttgart, 1853).

On a encore de cet écrivain : *la Sortie d'Égypte* (der Zug der Israeliten aus Aegypten nach Canaan; Leipsick, 1837); *Croisades* (Kreuzzüge Stuttgart, 1840), recueil de dix dissertations sur divers sujets, et un grand nombre d'autres dissertations, de mémoires, etc., réunis en partie dans la publication intitulée : *Mélanges* (Vermischte Schriften; Berlin, 1819-1822, 2 vol.).

En 1851 M. Ch. de Raumer perdit un de ses fils, HANS DE RAUMER, né en 1820, et qui, malgré sa jeunesse, avait pris une place très-distinguée au parlement de Francfort. Il avait aussi combattu courageusement dans le Schleswig-Holstein pour la cause allemande, et l'on dit qu'il mourut de douleur de la voir perdue.

Un autre fils du savant géologue, M. Adolphe DE RAUMER, né à Breslau le 14 avril 1815, entra dans la carrière de l'enseignement, devint, en 1846, professeur adjoint et, en 1852, titulaire de langue et de littérature allemandes à l'université d'Erlangen. Il a collaboré à l'*Histoire de la Pédagogie* de son père, et écrit plusieurs ouvrages, parmi lesquels on remarque : *l'Influence du christianisme sur le haut allemand* (die Einvirkung des Christenthums auf die althochdeutsche Sprache (Stuttgart, 1845); *de l'Esprit allemand* (Vom deutschen Geiste; Erlangen, 1850, 2e édit.).

RAUMER (Georges-Guillaume DE), historien allemand, fils d'un directeur des archives de Prusse, mort en 1833, est né vers 1790, à Berlin. Il étudia le droit à Heidelberg et Gœttingue, entra, en 1823, au service de l'État, devint, en 1837, assesseur de la chambre de justice de Berlin, obtint ensuite une place au ministère des finances, et en 1833, comme récompense de ses premiers ouvrages historiques, le titre de conseiller. Attaché, pendant les sept dernières années du règne de Frédéric-Guillaume III, à l'administration des archives et au ministère de la maison royale, il fut appelé, lors de l'avénement du roi actuel (1840) à la direction des archives royales, puis nommé, en 1843, directeur en chef de toutes les archives de la Prusse, et, l'année suivante, membre du conseil d'État. — Le 11 mars 1856, il s'est donné volontairement la mort.

De 1848 à 1851, M. de Raumer se démit successivement de ses différentes fonctions, au milieu desquelles il avait pourtant su trouver le loisir d'écrire d'importants ouvrages. Nous citerons de lui : *de l'Histoire et de la constitution primitive de la marche électorale* (über die aelteste Geschichte und Verfassung der Kurmark; Berlin, 1830); *Novus Codex diplomaticus Brandenburgensis* (Ibid., 1831-1833, 2 vol.); *Regesta historiæ Brandenburgensis* (Ibid., 1836, 1er vol.),

accompagnés de *Tableaux historiques et de Tables généalogiques* (Ibid., 1837, 1er cahier); *Histoire de l'île de Wollin* (Geschichte der Insel Wollin; Ibid., 1853), et *la Jeunesse de Frédéric-Guillaume le grand électeur de Brandebourg* (Fr. Wilh. des Grossen Churfürsten von Brand. Jugendjahrer; Ibid., 1854), ouvrage suivi des lettres de ce monarque d'après les manuscrits déposés aux archives royales. M. de Raumer a aussi fourni de nombreux articles aux *Archives de l'histoire de Prusse* de Ledebur.

RAVAISSON (Jean-Gaspar-Félix), philosophe français, membre de l'Institut, né à Namur, le 23 octobre 1813, fit de brillantes études au collége Rollin et remporta le prix d'honneur de philosophie au concours général, en 1833. Reçu agrégé en 1836, il partagea, l'année suivante, avec M. Michelet [de Berlin] le prix de l'Académie des sciences morales et politiques pour un travail très-considérable intitulé: *Essai sur la métaphysique d'Aristote* (1837-1846, 2 vol. in-8). Professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Rennes, de 1838 à 1840, il devint ensuite inspecteur général des bibliothèques publiques, emploi récemment créé par M. de Salvandy, qui, pendant son ministère, l'avait choisi pour chef du cabinet. Il en fut l'unique titulaire après M. Libri et le quitta en 1853, pour devenir inspecteur général de l'enseignement supérieur et membre du conseil de l'instruction publique. Il avait remplacé Letronne à l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1849. M. Ravaisson est officier de la Légion d'honneur.

On a encore de lui : *de l'Habitude* (1838, in-8 de 48 pages), thèse pour le doctorat; une révision partielle du *Catalogue général des bibliothèques publiques* de M. Libri (1849, in-4), et quelques rapports au ministre sur le même sujet.

Son frère, M. François Ravaisson, né à Namur, en 1811, étudia le droit, mais se livra plus volontiers à l'étude de la littérature et de l'histoire. A l'époque où son frère était chef du cabinet de M. de Salvandy, il fut nommé secrétaire-trésorier de la bibliothèque de l'Arsenal, dont il est aujourd'hui l'un des conservateurs.

RAVEL (Pierre-Alfred), artiste dramatique, né vers 1815, à Bordeaux, où son père était marchand de chevaux, fut placé dans une étude de notaire, entra ensuite chez un opticien de Paris, et se tournant vers le théâtre, courut la province avec une troupe ambulante. De Marseille il revint à Paris, fut engagé au Vaudeville, joua avec succès *le Tourlourou*, et reprit le répertoire d'Arnal : *le Cabaret de Lustucru*, *les Intimes*, *Pages et poissardes*. Attaché peu après au Palais-Royal, il est un de ceux qui ont contribué le plus à la fortune de ce théâtre. Il excella dans *le Caporal et la payse*, *l'Omelette fantastique*, *l'Étourneau*, *la Rue de la Lune*, *le Voyage sentimental*, *un Monsieur qui suit les femmes*, *une Fièvre brûlante*, *le Chapeau de paille d'Italie*, etc. Son nom a été réuni à celui d'un autre acteur chéri du même public, dans une pièce spéciale, *Grassot embêté par Ravel*.

RAVENEL (Jules), bibliographe français, né à Paris, en 1801, avait déjà fourni des annotations aux éditions-diamant des classiques français de Lemoine (1827), lorsqu'il fut attaché aux bureaux du ministère de la guerre. En 1832, il fut nommé sous-bibliothécaire à la Bibliothèque de la ville de Paris. Aussitôt après les événements de Février 1848, il devint conservateur adjoint à la Bibliothèque nationale, où il passa depuis du département des manuscrits au dépôt des imprimés. Membre de la Société de l'histoire de France et du comité historique près le ministère de l'instruction publique, il a été décoré en mai 1846.

Dans un voyage qu'il fit en Suisse vers 1829, M. Ravenel a découvert à Berne de nouveaux écrits de J. J. Rousseau inutilement attendus jusque-là. Mais ses études bibliographiques portent principalement sur le XVIIe et le XVIIIe siècle; parmi les éditions annotées qu'il a données, il faut rappeler : *les Amours de Pierre le Long*, de Billardon de Savigny (1829); les *Œuvres complètes* de Montesquieu (1835); *la Pucelle*, dans le Voltaire complet de Beuchot; les *Lettres du cardinal de Mazarin à la princesse Palatine, pendant les années* 1651 *et* 1652 (1836); les *Lettres de Mlle Aïssé à Mme Calandrini* (1846); les *Mémoires de Mme Roland*, d'après des papiers authentiques (1841) que le *Catalogue de la Bibliothèque impériale* (1855) dit lui être faussement attribués; etc. On lui doit encore de nombreux articles fournis au feuilleton du *Journal de la Librairie*, sous la direction de Beuchot, et à *la France littéraire* de M. Quérard.

RAVENSWORTH (Henry-Thomas Liddell, 2e baron), pair d'Angleterre, né en 1797, dans le comté de Durham, appartient à une ancienne famille élevée, en 1821, à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de Liddell, il vint, en 1826, représenter le Northumberland à la Chambre des Communes et s'associa à la politique des tories; non réélu en 1830, il obtint un nouveau mandat d'un district du comté de Durham (1837-1847). Il siégeait depuis 1853 pour Liverpool lorsqu'il fut appelé, en 1855, à prendre la place de son père à la Chambre des Lords. Marié, en 1820, avec une fille de lord G. Seymour, il a onze enfants, dont l'aîné, Henry-George Liddell, né en 1821, à Édimbourg, siége depuis 1852 au Parlement dans les rangs du parti conservateur modéré.

RAVERGIE (Auguste-Léonce), littérateur français, né à Paris, le 15 janvier 1817, et ancien élève de l'École des chartes, écrivit le feuilleton des théâtres de quelques journaux et rédigea successivement en province le *Journal de Reims* (1842); *le Langrois* et *le Spectateur de Dijon* (1843); le *Journal de Saint-Quentin* (1846), feuilles ministérielles. De 1848 à 1851, il fut chargé pour *le Siècle* des comptes rendus parlementaires et passa ensuite à *la Patrie*. Auteur de nombreuses nouvelles, disséminées dans la presse parisienne, il a travaillé à l'*Abrégé de géographie* de Malte-Brun (1837); aux *Archives de la ville de Reims* (1839 et suiv., 7 vol. in-4); à l'*Histoire de Paris* de Degaulle (1839-1840, 4 vol. in-8), et a écrit sous son nom *la Vie du duc d'Orléans* (1842), et une *Histoire de Russie* (1853, in-8).

RAVIGNAN (le P. Jules-Adrien Delacroix de), prédicateur français, né en 1793, à Bayonne, d'une famille distinguée, vint à Paris terminer d'une manière brillante ses classes au lycée Bonaparte, suivit les cours de la Faculté de droit, se fit inscrire sur le tableau des avocats et plaida quelque temps avec succès. A cette époque, il avait la réputation d'un homme du monde du meilleur ton, très-spirituel, très-élégant, de façons distinguées, et à qui un mérite éminent préparait la plus belle carrière. Nommé par dispense d'âge conseiller-auditeur à la Cour royale de Paris (1816), il devint, en 1821, substitut près le tribunal civil; mais, en 1822, il envoya subitement sa démission à M. Bellart, qui fit de vains efforts pour le décider à la reprendre, et bientôt après il entra au séminaire

de Saint-Sulpice, pour y étudier la théologie, puis au noviciat des Jésuites dont les règles et les doctrines convenaient mieux à la nature de son esprit. Au moment d'entrer dans leur Compagnie, il partagea tous ses biens entre les divers membres de sa famille.

Après avoir enseigné le dogme pendant plusieurs années, le P. Ravignan fut choisi, au commencement de 1837, pour succéder à M. Lacordaire dans la prédication des conférences instituées dans l'église Notre-Dame par M. de Quélen; ce fut là qu'il acquit par la force de sa pensée et la logique de sa méthode, une réputation incontestée d'orateur sacré. Ces conférences, qui n'ont été imprimées que par fragments, en 1841 et en 1845, durèrent depuis le 12 février 1837 jusqu'au 28 mars 1841 et eurent pour auditoire assidu tout ce que Paris comptait de personnages illustres; parmi les nombreux sujets qu'il traita, les suivants causèrent la plus vive impression : *le Dogme du péché originel* (1837), qu'il présente comme la seule base de la philosophie de l'histoire; *la Providence et le naturalisme* (1838); *le Christianisme historique* (1839); *les Droits de Dieu* (1840), etc. Le 26 février 1840, il fut chargé de prononcer l'oraison funèbre de M. de Quélen en l'église métropolitaine. Depuis 1841, il fut en qualité de supérieur, à la tête de la succursale des Jésuites de Bordeaux et résida néanmoins à Paris par dispense.

On a encore du P. Ravignan : *de l'Existence et de l'institut des Jésuites* (1844, in-8; 7e édit. augmentée, 1855), panégyrique qui donna lieu à une polémique passionnée; *Conférence prêchée à Toulouse* (1845, in-8); *Clément XIII et Clément XIV* (1854, 2 vol. in-8), où il reproduit, après tant de démentis, cette allégation, que la suppression de l'ordre des Jésuites fut une œuvre d'iniquité consommée lors de l'ébranlement des facultés morales de Clément XIV.

RAVINA (Henri), pianiste français, né en 1817, à Bordeaux, où sa mère enseignait le piano, apprit très-jeune la musique, fut admis, à treize ans, au Conservatoire, y obtint les premiers prix de piano et d'harmonie, en 1834 et 1835, négligea de concourir pour les prix de Rome, à l'Institut, et fut à dix-sept ans nommé professeur. Livré en même temps à l'enseignement particulier, il a formé de nombreux élèves, pour le piano et l'harmonie. Il ne compte pas toutefois parmi nos brillants virtuoses et se produit rarement devant le public. En 1855, à la suite d'un voyage dans les Pyrénées, pendant lequel on avait répandu le bruit de sa mort, il a fait preuve de vie, en donnant un concert; c'était le premier depuis vingt ans. Connu surtout comme professeur et compositeur, il a publié de grandes *Études caractéristiques* que l'on cite à côté de celles de Cramer et de Bertini. Quelques-unes de ses œuvres sont empreintes d'une rêveuse et poétique élégance. Il a publié, outre ses *Cahiers d'Études*, des *Concertos*, des *Ouvertures*, des *Fantaisies*, entre autres *la Sicilienne*, *le Dernier soupir*, etc.

RAWLINSON (Henri-Creswicke), archéologue anglais, né en 1810, à Chadlington (comté d'Oxford), entra comme enseigne au service militaire (1826) et fut envoyé aux Indes, où il ne tarda pas à acquérir une connaissance approfondie des langues orientales. Il entreprit différents voyages en Perse et en Turquie et publia, de 1839 à 1841, dans le recueil de la Société géographique de Londres d'intéressants mémoires sur la position de l'ancienne Ecbatane, les peuplades du Kourdistan et les caractères cunéiformes: il parvint même à déchiffrer la grande inscription de Darius à Behistoun, résultat d'une certaine importance pour la philologie persane. En 1844, il reçut l'ordre du Bain et fut envoyé, sur sa demande, à Bagdad en qualité de consul et avec toute latitude de poursuivre ses études archéologiques. Lors de la découverte des monuments de Ninive, M. Rawlinson, qui avait assisté aux fouilles faites par M. Layard, écrivit à ce sujet une dissertation, non moins ingénieuse que savante, intitulée : *des Inscriptions assyriennes* (On the inscriptions of Assyria and Babylonia; 1850). Au mois de novembre 1850, il fut nommé consul général toujours en résidence à Bagdad, où il reprit le cours de ses recherches sur les peuples de l'Asie ancienne, et, en 1856, il devint un des directeurs de la Compagnie des Indes. Il a rang de lieutenant-colonel dans l'armée anglaise.

RAYER (Pierre-François-Olive), médecin français, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine, né à Saint-Sylvain (Calvados), le 8 mars 1793, étudia la médecine à Paris, où il fut reçu docteur en avril 1818. Élève et protégé de M. Duméril, il se destina d'abord au professorat, auquel il dut renoncer, sous le régime de la Restauration, par suite de son mariage avec une protestante. Le choix que fit alors de lui, comme médecin, le riche banquier Aguado, assura la rapide extension de sa clientèle. Nommé, en 1832, médecin en chef à la Charité, il fut ensuite attaché au corps consultant de la maison du roi et il a été compris, en 1852, dans le service médical de la maison de l'Empereur. M. Rayer a été admis à l'Académie de médecine (section de thérapeuthique) en 1823, et à l'Académie des sciences (section d'économie rurale) en 1843, comme successeur de Morel-Vindé. Il est commandeur de la Légion d'honneur.

On a de lui : *Sommaire d'une histoire abrégée de l'anatomie pathologique* (1818); *Mémoire sur le delirium tremens* (1819); *Histoire de l'épidémie de suette miliaire, qui a régné en 1821 dans l'Oise et le Seine-et-Oise*, avec divers *Aperçus et Tableaux* (1822); *Traité théorique et pratique des maladies de la peau* (1832, 3 vol., avec *Atlas*); *de la Morve et du Farcin chez l'homme* (1837); *Traité des maladies des reins et des altérations de la sécrétion urinaire* (1839-1841, 3 vol. in-8), étudiées en elles-mêmes et dans leurs rapports avec différentes maladies; *Archives de médecine comparée* (1842), etc.; et de nombreux *Mémoires* fournis au *Recueil de l'Académie*, au *Journal de médecine*, etc.

RAYLEIGH (John-James STRUTT, 1er baron), pair d'Angleterre, né en 1796, à Londres, fit ses études universitaires à Oxford. En 1836, il hérita la pairie de sa mère à qui elle avait été conférée en 1821, en souvenir des services militaires de son mari. Il appartient au parti conservateur. Marié avec miss Vicars (1842), il a cinq enfants dont l'aîné, John-William STRUTT, est né en 1842.

RAYMOND (l'abbé D...), ecclésiastique français, né vers 1805, entra dans les ordres sous la Restauration et exerça son ministère dans le Midi. Il est aujourd'hui vicaire général du diocèse de Chalons, chanoine de Mende et docteur en théologie. On a de lui : *Entretiens de l'ermite du mont Liban* (1836, in-8), sur la philosophie, le prêt à usure, etc.; *Poésies diverses* (1836, in-8); *du Catholicisme dans les sociétés modernes* (1842, in-8), considéré dans ses rapports avec les besoins du XIXe siècle; *Manuel des devoirs du sol-*

dat (1844), etc. En 1849, il créa une association agricole et industrielle en faveur des enfants trouvés, à la tête de laquelle il se trouve encore, et qui fut l'objet d'un rapport favorable de M. Waldeck-Rousseau à l'Assemblée constituante.

RAYMOND (Xavier), journaliste français, né à Paris, vers 1810, fit ses études à l'institution Sainte-Barbe, embrassa les doctrines de l'école saint-simonnienne, débuta par quelques articles dans *le Globe* (1832), et entra ensuite au *Temps*, où il ne s'occupa que de littérature. Après avoir collaboré quelque temps à la *Revue britannique*, il fut admis au *Journal des Débats*, vers 1840, et y traita de préférence les questions de politique étrangère. Cependant ce fut lui qui, en 1850, engagea avec A. Marrast, au sujet des comptes de son administration passagère en 1848, une polémique qui tourna à la complète justification de ce dernier. En 1845, M. Raymond a fait partie, en qualité d'historiographe, de l'ambassade de M. Lagrenée en Chine et a rapporté de ce voyage des notes précieuses, dont la plus grande partie est malheureusement enfouie dans les bureaux du ministère des affaires étrangères.

On a de lui, outre des traductions de l'anglais, quelques ouvrages : l'*Inde* (1845), et l'*Afghanistan* (1853), dans la collection de l'*Univers pittoresque ;* la *Turquie* (1836, 2 vol. in-8); les deux *Campagnes de la Chine* (1841-1842, 2 vol.); *Lettres sur la marine militaire* (1857), etc.

RAYNAL (Théodore), ancien représentant du peuple français, né à Narbonne (Aude), en 1819, entra, de bonne heure, dans le journalisme et combattit vivement la politique du ministère Guizot. Sur les instances de sa famille, il se décida à embrasser une profession plus lucrative, et fonda, dans sa ville natale, une maison de commerce, sans rompre les liens qui l'unissaient aux chefs du parti radical. Après la révolution de Février, le gouvernement provisoire le nomma sous-commissaire dans l'arrondissement de Narbonne et, malgré sa jeunesse, il fut élu représentant du département, le quatrième sur sept, par 39666 voix. Membre du comité du commerce et de l'industrie, il vota ordinairement avec l'extrême gauche, mais adopta l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée, sans appuyer pourtant la demande de mise en accusation contre Louis Napoléon et ses ministres. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative, et reprit ses affaires dans sa ville natale.

RAYNAL (Louis-Hector Chaudru de), magistrat et historien français, né vers le commencement du siècle, entra très-jeune dans la magistrature et, sous le règne de Louis-Philippe, fut nommé premier avocat général près la Cour d'appel de Bourges. Il était en même temps correspondant du ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques. En 1840, il entreprit, avec M. Adolphe Michel, la publication de l'*Annuaire du Berri* (1840 et ann. suiv., in-8), et inséra dans ce recueil une *Notice historique sur l'ancien hôtel de ville de Bourges*, une *Note sur le château de Bois-sir-Amé*, etc. Son œuvre principale est l'*Histoire du Berri*, *depuis les temps les plus anciens jusqu'en* 1789 (Bourges et Paris, 1844-47, 4 vol. in-8, avec 5 cartes et plans et 45 planches de blasons et sceaux). M. Louis Raynal est aujourd'hui avocat général à la Cour de cassation. Il a été décoré le 1er mai 1843.

RAYNEVAL (Alphonse de), diplomate français, né à Paris, le 1er août 1813, est fils de l'ambassadeur mort, en 1836, à Madrid, dans l'exercice de ses fonctions. Sous les auspices de son père, il entra, dès l'âge de dix-sept ans, dans la carrière diplomatique, fut attaché d'ambassade en Espagne et vint, au mois d'octobre 1836, remplir le poste de chef du cabinet au département des affaires étrangères. A la chute du ministère Molé (1839), il passa, en qualité de premier sécrétaire d'ambassade, d'abord à Rome, puis à Saint-Pétersbourg, où, de 1844 à 1847, il eut, en l'absence de M. de Barante, la difficile tâche de ramener à des vues bienveillantes la politique hostile de Nicolas envers la dynastie de Juillet. Il se trouvait en Italie lors des événements de 1848; son intervention, tout officieuse entre les partis en lutte, le désigna aux fonctions effectives de ministre plénipotentiaire à Naples (29 juin 1848). Après avoir contribué à la pacification du mouvement sicilien (avril 1849), il se trouva, après la fuite du pape à Gaëte, notre représentant auprès de lui.

Tandis que le plénipotentiaire français, en mission à Rome, négociait avec le triumvirat, ce qui impliquait une sorte de reconnaissance du pouvoir révolutionnaire, M. de Rayneval rassurait Pie IX sur les intentions de la France, et lui faisait espérer la restauration de son gouvernement. Le 3 juillet suivant, il rentra à Rome avec l'armée triomphante, et devint notre seul ministre officiel. Sa conduite pendant la durée de cette crise avait été tellement remarquée, que le président lui proposa, au mois de janvier 1851, la succession de M. Drouyn de Lhuys aux affaires étrangères. M. de Rayneval, redoutant les discussions de la tribune, préféra rester à son poste, et, le 26 mars 1851, il était élevé au rang d'ambassadeur. Il s'employa dans la réforme politique et administrative des États de l'Église, et rédigea, à la date du 14 mai 1856, un rapport qui conclut au maintien de l'occupation et à l'introduction de quelques améliorations de détail. Après avoir assisté à l'entrevue de Stuttgart, il fut nommé ambassadeur à Saint-Pétersbourg (18 août 1857). M. de Rayneval a épousé, en 1848, la fille de M. Bertin de Vaux. Il est grand officier de la Légion d'honneur.

READ (Buchanan), poëte américain, né dans le comté de Chester (Pensylvanie), le 12 mars 1822, s'occupa d'abord de peinture, tout en publiant des pièces de vers dans différents journaux de Boston. Son premier volume de *Poésies* parut en 1847 et fut suivi d'un second intitulé : *Lays and Ballads* (Philadelphie, 1848, in-12). Il a aussi publié une collection des *Femmes poëtes des États-Unis* (Female poets of America; Ibid., in-8). Deux éditions de ses *Poëmes* ont paru, l'une à Londres, en 1852, l'autre, plus complète, à Philadelphie, en 1853. Depuis, pendant son séjour à Rome, où il était allé continuer ses études de peinture, il a fait paraître : *the New pastoral* (Philadelphie, 1855, in-12), et un poëme où le surnaturel joue un grand rôle : *la Maison au bord de la mer* (the House by the sea; 1856, in-12). Les œuvres de M. Buchanan Read ont été favorablement accueillies dans son pays et en Angleterre. On trouve chez lui une sensibilité poétique et une élégance naturelle d'expression fort remarquables.

REBER (Napoléon-Henri), compositeur français, membre de l'Institut, né à Mulhouse, le 23 octobre 1807, fut d'abord destiné à l'industrie, et ne put s'occuper que furtivement de musique et de composition. A vingt et un ans il vint à Paris, entra aussitôt au Conservatoire, et fit ses études musicales sous la direction de Jelensperger, de

Seuriot et de Lesueur. Il s'essaya dans la musique instrumentale, puis composa des mélodies, dans le genre des anciennes romances françaises, ou des *Lieder* allemands, et aborda enfin le théâtre. En 1853, M. Reber a été appelé à l'Académie des beaux-arts, en remplacement d'Onslow. Il est, depuis la même époque, chevalier de la Légion d'honneur.

Cet habile harmoniste, que distinguent à la fois l'originalité et l'abondance, a principalement donné, depuis 1835 : plusieurs *Quintettes*, pour violon; un grand *Quatuor*, des *Trios*, *Valses*, *Variations*, etc.; *Pensées musicales*, pour piano; *le Voile de la châtelaine*, *la Captive*, *Hailuli*, *la Chanson du pays*, mélodies (1835-1842); le second acte du *Diable amoureux*, ballet (Opéra, 1840); *le Père Gaillard*, opéra-comique en trois actes (1852); *les Papillotes de M. Benoist*, opéra-comique en un acte (1854); *les Dames capitaines*, opéra-comique en trois actes (juin 1857).

REBOUL (Jean), poëte français, ancien représentant, est né à Nîmes (Gard), le 23 janvier 1796. Fils d'un serrurier, il reçut, dans un pensionnat de Nîmes, une instruction assez médiocre qu'il compléta plus tard par des lectures choisies et un travail assidu. Pour venir en aide à sa mère, restée veuve avec quatre enfants, il dut prendre un état manuel, et se décida pour celui de boulanger. Il ne tarda pas cependant à débuter dans la poésie par des chansons et des satires d'une gaieté un peu anacréontique, composées pour un petit cercle d'amis. Ces premiers vers ne sont remarquables que par leur contraste avec le sentiment profond et intime de ses œuvres postérieures.

Ce fut en 1828 que parut, dans *la Quotidienne*, la charmante pièce de *l'Ange et l'enfant*, dédiée à une dame qui venait de perdre un enfant au berceau. M. de Lamartine adressa au poëte artisan une de ses *Harmonies*, *le Génie dans l'obscurité*. Le premier recueil de M. Reboul fut publié en 1836 sous le titre de *Poésies*, et eut cinq éditions successives. On y distingue, outre *l'Ange et l'enfant*, divers morceaux pleins de charme et de douce mélancolie : *l'Aumône au Christ*, *Consolation sur l'oubli*, *la Lampe*, *un Soir d'hiver*, etc. En 1839, M. Reboul vint à Paris, où il reçut dans le monde un accueil empressé ; il apportait le manuscrit du *Dernier jour*, poëme biblique qui fut publié en 1840, ainsi que deux épîtres à Berryer et à J. Canonge. Depuis cette époque, il a composé trois tragédies, dont l'une, *le Martyre de Vivia*, a obtenu à l'Odéon, en 1850, un succès d'estime, et des poésies inédites qui doivent, dit-on, montrer son talent sous un aspect nouveau. Son dernier ouvrage est un recueil de poésies, *les Traditionnelles* (1857).

M. Reboul s'est un moment mêlé au mouvement politique; en 1848 il a été nommé représentant du Gard à l'Assemblée constituante, le septième sur dix, et ses votes furent acquis à la minorité légitimiste.

RECHBERG (*Albert*, comte DE), chef actuel de la maison comtale de Rechberg et Rothenloewen de Hohenrechberg, né le 7 décembre 1803, a succédé, en 1842, à son père Aloïs, comme possesseur des seigneuries de Donzdorf, Ramsberg, etc., en Wurtemberg, et de Mickhausen en Bavière. Il est conseiller à vie du royaume de Bavière et membre héréditaire de la première Chambre du royaume de Bavière. De son mariage avec la comtesse *Walbourge* de Rechberg, il a quatre filles et un fils, le comte héréditaire *Othon*, né le 23 août 1833.—Son frère, Jean-*Bernard*, comte de Rechberg et Rothenloewen, né le 17 août 1806, est ministre plénipotentiaire d'Autriche près la Confédération germanique et président de la diète fédérale de Francfort depuis le 12 octobre 1855.—Son cousin germain, le comte Louis DE RECHBERG, né le 15 janvier 1814, est chambellan, lieutenant-colonel et aide de camp du roi de Bavière.

RÉCHID-pacha (Mustapha-Mehemed), homme d'État turc, grand vizir, né à Constantinople, l'an de l'hégire 1216 (1802), et fils d'un honorable effendi, administrateur des fondations pieuses du sultan Bajazet, fut confié par sa mère mourante à son beau-frère, Ali-pacha, qui se l'attacha comme secrétaire. A la mort d'Ali, Izzed-pacha le fit entrer dans les bureaux du divan, où son talent comme poëte plus encore que ses capacités administratives lui attirèrent l'amitié du ministre des affaires étrangères, Perthew-effendi, à la fois homme d'État et poëte. En 1829, Réchid assista, comme secrétaire des plénipotentiaires turcs, à toutes les négociations du traité d'Andrinople. A son retour, il fut nommé *amedji* ou rapporteur du divan. Attaché, en 1833, à la mission de Khalil-pacha auprès du vice-roi d'Égypte, il fut spécialement chargé de discuter à Kutahia les conditions de l'armistice qui suivit la victoire d'Ibrahim-pacha à Konieh.

Élevé à la dignité de pacha, en 1834, Réchid fut envoyé à Paris avec le titre, rétabli pour lui, d'ambassadeur. Son séjour en France, où il se pénétra des idées et de la civilisation européennes, fit une vive sensation. Il y noua des relations avec tout ce que la politique, les arts, la littérature avaient de plus distingué. Il passa ensuite une année à Londres, comme ambassadeur, et fut rappelé à Constantinople par son protecteur Perthew, qui succédait, comme grand vizir, à Khorew-pacha. Mais avant son arrivée, Perthew était renversé par une intrigue de palais et mourait étranglé par l'ordre de Mahmoud. Ce fut la dernière victime du fatal cordon. Mahmoud n'en accueillit pas moins bien le protégé de Perthew, il le confirma dans les fonctions du ministre des affaires étrangères qui lui étaient destinées, et lui donna le rang de mouchir.

Réchid mit aussitôt la main aux projets de réforme qu'il avait conçus chez nous. Il créa deux conseils de l'empire et, sous le titre de conseil d'utilité publique, un véritable conseil d'État. Ces réformes lui suscitèrent de nombreux ennemis, et il dut quitter une première fois le ministère. Il revint dans l'Occident, comme ambassadeur, s'arrêta à Vienne, à Berlin, dans les grandes villes de l'Allemagne, et reprit son poste à Londres et à Paris. Il consacra une partie des années 1838 et 1839 à préparer la quadruple alliance qui devait, l'année suivante, avec ou sans le concours de la France, sauver Constantinople de la révolte victorieuse de Méhémet-Ali.

A la mort de Mahmoud (juillet 1839), Réchid courut à Constantinople pour soutenir le jeune sultan Abdul-Medjid (voy. ce nom), au milieu des malheurs publics de toute sorte qui menaçaient de faire disparaître prochainement l'empire ottoman. Pour sauver son trône, il le poussa résolûment dans la voie des réformes et, le 27 novembre 1839, il publiait, devant une foule immense, dans la plaine de Gulkhané, ce fameux hatti-chérif qui proclamait tous les principes d'une constitution libérale et fondait en Turquie un droit nouveau.

Depuis, toute la vie de Réchid a été consacrée au développement de ces principes et c'est à lui que revient, pour la plus grande part, l'honneur de toutes les réformes comprises sous le nom de tanzimat, et dont nous avons rappelé les principales dans l'article consacré au sultan. Pour les

faire triompher, Réchid eut besoin d'autant d'habileté que de constance. Après le premier enthousiasme que les déclarations de Gulkhané avaient excité dans toute l'Europe, la difficulté que rencontrait l'application d'innovations si radicales amena contre leur auteur de violents revirements dans l'opinion publique. En butte aux résistances intérieures, mollement soutenu parfois par la volonté chancelante de son maître, traversé par les menées des agents russes, abandonné même des sympathies de l'Occident, le chef du parti de la réforme tomba plusieurs fois du pouvoir qu'il laissait, du reste, presque toujours à des hommes dévoués aux mêmes idées, Aali-pacha, Rifaat-pacha (voy. ces noms). Réchid n'a pas été appelé moins de six fois différentes jusqu'au commencement de 1858 au grand vizirat. Le sultan, même en l'éloignant pour satisfaire aux exigences du vieux parti turc, ne lui a jamais retiré sa confiance. Pour reconnaître les services qu'il lui avait déjà rendus au dedans et au dehors, à la fin de 1846, il lui avait accordé une pension viagère de 600 000 piastres.

Dans ces dernières années, les relations de Réchid-pacha avec la Russie, particulièrement pendant l'ambassade de Mentschikoff à Constantinople, ont mis en relief sa modération et son énergie. Le manifeste qu'il publia après la retraite de l'arrogant envoyé du czar, et ses notes avec le comte de Nesselrode, ainsi que tous les documents diplomatiques ou politiques qui émanent de lui, attestent la supériorité et la culture de son intelligence. M. Guizot a dit que c'est « le seul grand homme que l'Orient possède. » On l'a considéré longtemps comme un élève de notre célèbre doctrinaire, mais son attachement sincère et énergique aux réformes, son esprit d'initiative surtout, le classent dans une tout autre école politique.

Un des fils de Réchid-pacha, Mehemed-Djemil-bey (voy ce nom), a occupé récemment l'ambassade ottomane à Paris. Un autre de ses fils, Ali-Ghalib, a épousé, le 10 août 1854, la sultane Fatmé, la fille aînée du sultan Abdul-Medjid.

RECURT (N....), médecin et homme politique français, ancien ministre, né dans les Hautes-Pyrénées, en 1796, étudia la médecine à Montpellier, où il fut reçu docteur en juillet 1822. Il vint à Paris en 1828 et ne tarda pas à s'associer au parti républicain, dont il adopta les idées et partagea plus d'une fois les condamnations. Ami des hommes de *la Réforme* et du *National*, il acquit, dans les quartiers populeux de la capitale, une réputation de désintéressement et de courage qui le fit nommer, aussitôt après les journées de Février, adjoint au maire de Paris. A l'Assemblée constituante, où il avait été envoyé par le département de la Seine et par celui des Hautes-Pyrénées pour lequel il opta, il fut le premier des vice-présidents élus. Sous le gouvernement provisoire, M. Recurt occupa successivement le ministère de l'intérieur et celui des travaux publics; écarté de ce dernier par le général Cavaignac (23 octobre 1848), il remplaça M. Trouvé Chauvel à la préfecture de la Seine, et se démit au 10 décembre. Avec l'Assemblée constituante, dans laquelle il appartint constamment au parti démocratique modéré, se termina sa carrière d'homme public, et il reprit son titre et ses fonctions de médecin des pauvres.

REDDING (Cyrus), écrivain et journaliste anglais, né en 1785, à Penryn (comté de Cornouailles), vint à Londres en 1806, collabora au *Pilot*, journal du soir, et alla fonder à Plymouth un *Chronicle*, qu'il dirigea plusieurs années. Il publia alors un poëme assez médiocre, *le Mont Edgecumbe*, quelques traductions poétiques de Th. Kœrner et plusieurs brochures politiques et littéraires, qui le firent connaître comme un polémiste habile. Il quitta la *Dramatic Review* de Warwick pour venir prendre en France la direction du journal anglais *the Galignani's Messenger*, fondé après le second retour des Bourbons; il la conserva jusqu'en 1818. Appelé, deux ans après, par Thomas Campbell au *New Monthly Magazine*, qui exerça une influence marquée sur la littérature anglaise, il prêta encore au poëte le secours de sa plume et de son expérience administrative lors de la fondation du *Metropolitan* en 1830. Après la mort de Campbell, il donna au *New Monthly Magazine* une suite d'articles fort curieux sur la vie et les œuvres de ce dernier. En 1834, il revint à la presse politique et, sous les auspices du parti whig, il prit la rédaction du *Guardian* à Bath, puis de l'*Examiner* dans le Staffordshire; Ces feuilles de province acquirent entre ses mains une véritable importance. M. Redding abandonna la vie agitée du journalisme en 1840 pour s'occuper des travaux d'une nature toute spéciale, auxquels se rattachent son traité d'œnologie, souvent réimprimé, *Histoire des Vins modernes* (a History and description of modern Wines; Londres, 1833, in-8, avec fig.), et le *Manuel du Sommelier* (Every man his own butler), qui en est comme le complément pratique.

Il a encore fait paraître des poésies classiques, *Gabrielle* (1829), et, dans ces dernières années, un roman, *Velasco* (3 vol.), une traduction anglaise de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* de M. Thiers, et enfin un *Dictionnaire de Géographie maritime* (A naval Gazetteer), entrepris sous les auspices de l'amirauté et qui a été interrompu. Il prépare sur la première moitié du XIXe siècle un ouvrage historique et biographique auquel ses nombreuses relations ne peuvent manquer de prêter beaucoup d'intérêt.

REDEN (Frédéric-Guillaume-Otton-Louis, baron DE), célèbre statisticien allemand, né le 11 février 1804, dans la principauté de Lippe-Detmold, étudia à Detmold, Lemgo et Gœttingue, fut reçu docteur en droit en 1814 et entra dans une des administrations du royaume de Hanovre. Chargé en 1827 de remplacer un fonctionnaire dans le comté de Hoya, il y sut gagner la confiance des habitants, qui le nommèrent en 1832 député à la première Chambre. Il y prit une part active à la rédaction de la constitution de 1832. A la suite d'excursions en Allemagne, en France et en Suisse, il fut nommé (1834) secrétaire général du ministère des finances, et contribua à fonder la Société industrielle (Gewerbverein) du royaume de Hanovre, dont il fut plusieurs années le secrétaire général. Mais en 1837, lorsque le nouveau roi, Ernest-Auguste, inaugura son règne par le retrait de l'ancienne constitution, M. de Reden, comme Dahlmann, Servinus, Weber, Grimm, etc., donna sa démission et quitta le Hanovre. Il fit alors de nouveaux voyages et réunit une quantité considérable de documents statistiques. Ses connaissances pratiques lui valurent en 1841 la place de directeur spécial du chemin de fer de Berlin à Stettin.

M. de Reden avait déjà fait paraître quelques ouvrages économiques et statistiques, tels que: *Rapports sur les expositions industrielles de Hanovre en* 1835 *et* 1837 (Bericht über die Gewerbeausstellungen für das Kœnigr. Hannover; Hanovre. 1838): *du Commerce des céréales et des farines en Allemagne* (der Getreide-und Melhandel Deutschlands; Ibid., 1838); *le Commerce de toile et de fil de l'Allemagne septentrionale* (der Leinwand-und Garnhandel Norddeutschlands;

1838), et *Statistique du royaume de Hanovre* (das Kœnigreich Hannover statistisch beschrieben; 1839). Ce dernier ouvrage, rempli de documents précieux sur l'agriculture et l'industrie de son pays, fut très-remarqué, et peu de temps après son établissement à Berlin, le ministre de l'instruction publique lui offrit une chaire des sciences économiques et administratives à l'université de cette ville. En 1843 il fut appelé, en outre auprès de M. de Bülau, ministre des affaires étrangères, et chargé de divers travaux et missions, notamment de préparer l'exposition allemande qui eut lieu à Berlin en 1844.

En 1847 M. de Reden avait fondé le *Journal de la Société de statistique allemande*, dont la révolution suspendit la publication. Il fut envoyé comme représentant d'un district hanovrien à l'Assemblée nationale de Francfort et, en 1849, à la Chambre des États de Hanovre. Il y vota constamment avec la gauche et s'attira ainsi la désapprobation du gouvernement prussien. Suspendu de ses fonctions administratives, il alla se fixer à Francfort où il se livra dès lors tout entier à ses travaux et à ses publications. — Il y mourut en novembre 1857.

On a de M. de Reden toute une série d'ouvrages importants sur les chemins de fer: *les Chemins de fer de l'Allemagne* (die Eisenbahnen Deutschlands; Berlin, 1843-1847, 11 vol.), exposé historique et statistique; *Histoire et statistique des chemins de fer français* (Geschichte und Statistik der franzœsischen Eisenbahnen (Ibid., 1845); *Livre des chemins de fer et des lignes de bateaux à vapeur allemands* (Deutsches Eisenbahnen-und Dampfschiffbuch; 1845); l'*Annuaire des Chemins de fer* (das Eisenbahnjarbuch; 1846 et 1847, 2 vol.).

Parmi ses autres publications de statistique ou d'économie politique et sociale, nous citerons: *Statistique financière générale et comparée* (Allgemeine vergleichende Finanzstatistik; Darmstadt, 1851-53, 4 vol.), où l'auteur compare les finances, les impôts, les dettes de l'Allemagne avec ceux du reste de l'Europe et réunit, avec clarté et méthode, tant de renseignements tirés des documents originaux; *Statistique de l'empire de Russie* (Kulturstatistik des Kaiserreiches Russland; Berlin, 1843); *Géographie comparée du commerce et de l'industrie* (Allgemeine vergleichende Handels-und Gewerbe-geographie; Ibid., 1844, 1 fort vol.), contenant un ensemble de renseignements précieux, classée avec ordre et méthode et tirés des meilleures sources; *Statistique comparée des grandes puissances de l'Europe* (Vergleichende Culturstatistik der Grossmaechte Europas; Ibid., 1846-1848, 2 vol.); *Mémoire sur l'exposition industrielle de Vienne en* 1845 (Denkschrift über die oestreichische Gewerbeausstellung; Ibid., 1846): *du Paupérisme, de ses causes et de ses remèdes* (Erwerbsmangel, Massenverarmung, etc.: 1847), brochure qui n'est que le cadre d'un grand travail que l'auteur devait exécuter plus tard et comme le programme développé des questions que soulève l'examen du paupérisme; *les États appartenant au bassin de la Plata et leur importance pour l'Europe* (die Staaten des Stromgebietes la Plata; Darmstadt, 1852); *les Finances et les forces militaires françaises sous les quatre derniers gouvernements* (Frankreichs Staathaushalt und Wehrkraft unter den letzten vier Regierungsformen; Ibid., 1853), esquisse dans laquelle l'auteur, déduisant de la statistique des prédictions bientôt démenties par l'expérience, concluait, au nom de la science, l'impossibilité pour l'empereur des Français de faire la guerre; *Statistique commerciale et industrielle du royaume de Prusse* (Erwerbs-und Verkehrsstatistik des Kœnigstaates Preussen; Ibid., 1853-1854, 3 vol.); *l'Europe orientale* (Ost Europa, etc.; Francfort, 1854) et *la Destinée de la Russie, son passé et son avenir* (Russlands Naturbestimmung, seine, etc.; Ibid., 1854), exquisses statistiques, publiées à l'occasion de la guerre d'Orient, dans lesquelles il essaya de prophétiser, en s'appuyant sur des faits positifs, l'avenir de la Russie.

REDESDALE (John-Thomas FREEMAN-MITFORD, 2e baron), pair d'Angleterre, né en 1805, en Irlande, est fils d'un magistrat élevé en 1802 à la pairie héréditaire. Après avoir fait ses études universitaires à Oxford, il prit, en 1830, la place de son père à la Chambre des Lords, où il s'associa à la politique du parti conservateur. En 1851, il fut appelé à présider les travaux des comités. Il n'est pas encore marié et n'a point d'héritier présomptif de sa pairie.

REDGRAVE (Richard), peintre anglais, né à Londres, le 30 avril 1804, et fils d'un manufacturier, fut d'abord l'associé de son père et contribua par ses dessins à la prospérité de la fabrique. A dix-neuf ans, il fit des études spéciales et suivit, en 1826, les cours de l'Académie royale. Des revers de fortune réduisirent bientôt sa famille à la pauvreté, et lui-même dut chercher des ressources précaires dans l'enseignement du paysage. Après une pénible lutte de huit années, il reprit la peinture, se mit deux fois sur les rangs pour les concours de l'Académie et attira l'attention par un *Episode des aventures de Gulliver* (1837). Ses premiers essais dans la peinture de genre furent: *Ellen Orford* (1838), tiré des poésies de Crabbe; *Quintin Maetsys* et *le Retour d'Olivia* (1839); *la Fille du seigneur* (1840). L'Académie lui conféra alors le titre d'associé.

Parmi les tableaux qu'il produisit ensuite et qui marquent un progrès constant de composition et de sentiment, nous citerons: *le Fondateur du château* (1841); *le Pauvre maître d'école* (1843); *la Couturière* et *le Départ de la noce* (1844): *la Gouvernante* (1845); *le Dimanche matin* (1846); *les Esclaves de la mode* (1847); *les Cousins de province* (1848); et, dans le paysage: *le Petit ruisseau* (1846); *la Retraite des poules d'eau* (1847); *la Mare déserte* (1849); *le Bois d'Evelyn* (1850); *le Ravin des poëtes* (1851); *l'Entrée de la forêt* (1853); *un Vieux château anglais* (1854); *les Ruines du manoir* (1855). Cependant, quelques toiles, comme *la Fuite en Égypte* (1851), témoignent du désir de cet artiste de ne pas renoncer aux études historiques. On a vu de lui à Paris, en 1855: *le Ravin des poëtes*, *le Miroir de la forêt*, *Ophélie effeuillant des fleurs* et *la Fille du pauvre gentilhomme*.

Membre de l'Académie depuis 1851, M. Redgrave a été nommé inspecteur des beaux-arts, place nouvellement créée. Il est, avec M. Cole, chargé de l'enseignement artistique à l'École de Marlborough-House.

REDWITZ (Oscar, baron DE), poëte allemand, né le 28 juin 1823, à Lichtenau, près Anspach, fit ses classes à Spire et au collége français de Wissembourg, et vint à l'âge de dix-huit ans à l'université de Munich où il étudia, durant cinq ans, la philosophie et la jurisprudence. Il entra ensuite dans une administration publique de Bavière, qu'il quitta plus tard pour se livrer exclusivement à l'étude des belles-lettres. En 1849, il publia une épopée romantique, *Amaranth* (Mayence, 1849; 17e édit., 1854), qui, flattant les tendances catholiques et réactionnaires d'une partie de l'Allemagne, obtint un succès

prodigieux. Nommé, à cette occasion, professeur à l'université de Vienne, il fit, en 1852, un cours public sur la tragédie grecque; mais il renonça bientôt à des fonctions qui exigent plus d'érudition que de talent poétique, et revint à ses compositions personnelles. Depuis cette époque, il a publié entre autres œuvres auxquelles le zèle de l'auteur pour les mêmes opinions religieuses et politiques ont valu la même vogue : *Histoire du ruisseau et du sapin* (Maerchen vom Waldbaechlein und Tannenbaum; Mayence, 1850; 5e édit., 1854); *Poésies* (Gedichte; Ibid., 1852; 3e édit., 1854); *Sieglinde* (Ibid., 1854, trois édit.), tragédie chrétienne; *Thomas Morus* (Ibid., 1856), tragédie historique.

REED (le révérend André), pasteur anglais, né le 27 novembre 1788, fut choisi par la secte des non-conformistes ou Église indépendante, dont il fut un des pasteurs, pour lui rendre compte de l'état religieux et de l'enseignement aux États-Unis, et publia, à son retour, le *Récit* de son voyage et de ses observations (2 vol. in-8). On a aussi de lui un ouvrage où il expose, avec beaucoup de véhémence, la nécessité d'une réforme dans la religion anglicane officielle; il a pour titre : *Pas de mensonges !* (No fiction ! 1819), et n'a pas obtenu moins de vingt éditions. Le révérend Reed exerce depuis longtemps son ministère à Londres; il y a fondé, avec le concours spontané de ses coreligionnaires, plusieurs asiles pour les orphelins, les petits enfants, les idiots, ainsi qu'un hôpital pour les incurables.

REEDTZ (Holger-Christian), homme politique danois, né à Odensé, le 14 février 1800, obtint, en 1821, le prix d'histoire proposé par l'université et publia en français : *Répertoire historique et chronologique des traités conclus par la couronne de Danemark, depuis Canut le Grand jusqu'en* 1800, etc. (Gœttingue, 1826, in-8). Il se vit aussitôt chargé d'aller étudier, aux archives de Munich, les documents relatifs à l'histoire du Nord et fut élu, l'année suivante, membre de la Société royale pour l'histoire et la langue du Danemark. Il est commandeur des ordres du Danebrog, de l'Étoile polaire, de la Légion d'honneur (1842), et de l'ordre belge de Léopold (1841).

Secrétaire au ministère des affaires étrangères depuis 1831, il obtint sa retraite en 1843, mais il fut plus tard employé à diverses négociations relatives aux duchés de Schleswig-Holstein-Lauenbourg. C'est lui qui conclut, avec le pouvoir central de Francfort et le roi de Prusse, l'armistice de Malmoë, pour six mois (26 août 1848), et le traité du 17 octobre 1848, qui instituait un nouveau gouvernement du Schleswig-Holstein. Le 18 août 1850, il fut appelé à faire partie, comme ministre de l'extérieur, du cabinet présidé par M. Ad. Guill. de Moltke (voy. ce nom). Comme il était du parti de l'intégrité, il conserva son portefeuille dans le cabinet formé le 12 juillet 1851; mais, en présence des concessions faites à l'Allemagne, il se retira, le 20 décembre suivant, avec MM. Fibiger et de Moltke.

REGGIO (duc DE). Voy. OUDINOT.

REGNARD (Philippe-Marie-Napoléon-Nestor), ancien représentant du peuple français, né à Namur (Belgique), de parents français, le 16 avril 1805, fit son droit à Paris, fut reçu docteur en 1828, alla, vers la fin de la Restauration, se faire inscrire au barreau de Valenciennes et y exerça sa profession avec beaucoup de succès. Il s'occupa de travaux sérieux sur les richesses houillères du nord de la France, et de recherches historiques sur le Hainaut, qu'il publia sous ces titres : *Examen du droit des seigneurs hauts justiciers du Hainaut sur les mines de charbon, avant et depuis la réunion d'une partie de cette province à la France* (Valenciennes, 1844, in-8), *Examen du périmètre de la concession de Condé et du Vieux-Condé, d'après*, etc., suivi d'une *Dissertation sur la nature des mainfermes du Hainaut*, etc. (Paris, 1845, in-8, carte).

Rédacteur de *l'Impartial du Nord*, son dévouement connu aux principes de la révolution le plaça parmi les chefs du parti libéral dans son département. Après le 24 février, il fit partie de la commission administrative de Valenciennes et fut élu représentant du peuple, le septième sur vingt-huit, par 177 669 voix. Membre du comité de la justice, il vota ordinairement avec le parti démocratique non socialiste. Il demanda, au nom de la proportionnalité de l'impôt, que les contributions indirectes fussent abolies ou transformées complétement, et prononça un discours remarqué contre le rétablissement de la contrainte par corps, « arme de luxe, disait-il, dont le prix est trop élevé pour être à la portée du créancier pauvre; dont l'usage est impossible dans le seul cas peut-être où il serait presque moral » (1er septembre 1848). Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée, rejeta la proposition Rateau, vota contre l'interdiction des clubs, contre l'expédition de Rome, contre l'augmentation du traitement alloué au président de la République. Non réélu à la Législative, il reprit sa place au barreau de Valenciennes.

M. Regnard a publié depuis une consultation pour trois sociétés réunies contre la compagnie d'Anzin, sous le titre d'*Examen, ou ce qui concerne la seigneurie Gagère, ou du château de Condé, de l'arrêt de la Cour d'appel de Douai*, du 16 juillet 1849 (Paris, 1850, in-8).

REGNAUD DE SAINT-JEAN-D'ANGELY (Auguste-Michel-Marie-Étienne, comte), général français, sénateur, né à Paris le 29 juillet 1794, porte un nom que son père a rendu célèbre dans l'histoire parlementaire de la République et de l'Empire. Élevé au Prytanée de Saint-Cyr, il entra en 1811 à l'École militaire de Saint-Germain et alla, l'année suivante, rejoindre en Russie le 8e de hussards en qualité de sous-lieutenant. Mais son régiment ayant été à peu près détruit à la journée de Leipsick, il fit à l'état-major impérial la campagne de 1814, se distingua sous les murs de Reims et, bien qu'il eût pris du service sous la première Restauration, n'en devint pas moins au 20 mars officier d'ordonnance de Napoléon, qui le nomma chef d'escadron sur le champ de bataille de Waterloo.

Rayé des contrôles de l'armée, M. Regnaud partit en 1825 pour la Grèce, y organisa un corps de cavalerie européenne, avec le colonel Fabvier et, en 1828, suivit comme volontaire l'expédition du général Maison en Morée. A la révolution de Juillet, il fut exceptionnellement reconnu dans le grade que lui avait conféré l'Empereur. Nommé colonel du 1er de lanciers en 1832, il reçut en 1840 le brevet de maréchal de camp et le commandement militaire du département de la Meurthe, où il resta jusqu'à l'avénement de la République. Sous le nouveau gouvernement, M. Regnaud fut employé à l'armée des Alpes, et promu le 10 juillet 1848, au grade de général de division. Envoyé l'année suivante par la Charente-Inférieure à l'Assemblée législative, il y fit partie de la majorité. En 1851, il eut pour quelques jours seulement (9-24 janvier) le portefeuille de la guerre. Après le coup d'État, il entra au Sénat dès la

création (25 janvier 1852). M. Regnaud commande, depuis 1854, les différents corps qui composent la garde impériale. Il a été promu, le 12 janvier 1849, grand officier de la Légion d'honneur.

REGNAULT (Antoine-Louis, baron), général français, né à Paris, le 14 mars 1788, et fils d'un peintre du roi, fut admis à l'École militaire de Saint-Cyr en 1805 et en sortit l'année suivante en qualité de sous-lieutenant au 24ᵉ de ligne qu'il rejoignit à la grande armée. Il prit part aux campagnes de Prusse et de Pologne, fut atteint à Eylau d'un coup de biscaïen et passa en Espagne (1808); il s'y signala aux siéges de Saragosse, de Lérida et de Pampelune. Capitaine en 1812 et chef de bataillon en 1813, il fit la campagne de Saxe et celle de France comme aide de camp du général Abbé, reçut un coup de feu à la bataille de Leipsick et fut mis en demi-solde à la rentrée des Bourbons.

Rappelé au service actif en 1816, M. Regnault fit la guerre d'Espagne en 1823. Il mérita par sa belle conduite au siége d'Anvers d'être mis à la tête du 66ᵉ de ligne (1832), fut avec ce corps envoyé à Ancône et ne rentra en France qu'en 1838. Nommé général de brigade (22 janvier 1843), il a commandé le département de la Creuse et a pris sa retraite en 1844 à cause de ses blessures. Il est placé dans la seconde section (réserve) de l'état-major général de l'armée. Il est, depuis le 28 avril 1841, commandeur de la Légion d'honneur.

REGNAULT (Élias), historien français, né à Paris, vers 1802, est fils du médecin de ce nom, qui eut un rôle comme président de la section de Saint-Eustache sous la première République et a laissé plusieurs ouvrages de médecine. Il étudia le droit à Paris, devint avocat à la Cour royale de cette ville et membre de la Société médicale d'émulation. Après la révolution de 1848, il fut chef du cabinet du ministre provisoire de l'intérieur. Il débuta dans la littérature par des ouvrages de médecine légale: *du Degré de compétence des médecins dans les questions judiciaires relatives aux aliénations mentales*, etc. (1828, in-8); *Examen d'un rapport sur deux homicides commis par un homme atteint de monomanie*, etc. (1830, in-8).

On cite de lui: *la Presse et le Parlement* (1838, in-18); *Procès de M. F. de Lamennais*, etc., suivi d'une *Notice biographique et littéraire* (1841, in-8); *Histoire criminelle du gouvernement anglais* (1841, in-8); *Procès d'O'Connell...*, *précédé d'un Aperçu historique sur la question du rappel*, etc. (1843-1844); *Histoire de l'Irlande* (1846, in-32); *Histoire d'Angleterre depuis son origine jusqu'en* 1845, etc. (1846, 2 vol. in-32); *Histoire de Napoléon* (1846-1847, 4 vol. in-18); *Histoire du gouvernement provisoire* (1849, in-8); *Histoire de huit ans*, faisant suite à l'*Histoire de dix ans* de M. Louis Blanc (1851 et suiv., 3 vol. in-8), ouvrage que M. L. Blanc a publiquement désavoué comme suite du sien; *Histoire politique et sociale des principautés danubiennes* (1855, in-8), etc. M. Regnault a traduit *Sénèque* dans la *Collection des classiques* de M. Nisard; il a collaboré aux *Français peints par eux-mêmes* et à diverses revues; traduit, de Jérémie Bentham, le *Catéchisme de la réforme électorale* (1839) et les *Sophismes parlementaires* (1840, in-8), et de Wordsworth, *la Grèce pittoresque et historique* (1839-1840, in-8).

REGNAULT (Henri-Victor), physicien français, membre de l'Institut, né à Aix-la-Chapelle, le 21 juillet 1810, élève de l'École polytechnique de 1830 à 1832, et admis dans le service des mines, est aujourd'hui ingénieur en chef des mines, directeur de la Manufacture impériale de porcelaines de Sèvres (1854), professeur de physique au Collége de France et de chimie à l'École polytechnique. Membre de l'Académie des sciences depuis 1840, en remplacement de Robiquet, il est correspondant des Académies de Berlin, de Saint-Pétersbourg, etc. Il a été promu en décembre 1850 officier de la Légion d'honneur.

Le premier travail qu'on doit à M. Regnault est un mémoire de chimie organique, traitant de l'*Action du chlore sur l'éther chlorhydrique* (*Annales de physique et de chimie*, tome LXXI); l'auteur y confirme ce fait, antérieurement établi par Laurent, que le chlore est capable de se substituer, équivalent pour équivalent, à l'hydrogène des composés organiques; il y décrit en outre avec le plus grand soin tous les dérivés chlorés de l'éther chlorhydrique. C'est comme physicien toutefois que M. Regnault s'est placé au premier rang dans la science. Il le doit à l'exactitude minutieuse de la méthode d'observation qu'il a substituée aux généralisations un peu trop promptes, et par suite souvent arbitraires, des créateurs de la physique moderne. Parmi les grandes lois de la nature découvertes à la fin du dernier siècle ou au commencement de celui-ci, celles formulées par Mariotte et Charles sur les rapports des volumes des gaz et des fluides élastiques avec les pressions qu'ils supportent ou avec l'élévation de la température, jouissaient de la plus grande autorité. Les expériences de ces physiciens, faites dans des limites assez restreintes, avaient été l'objet des travaux de vérification et de généralisation exécutés par Dulong, Petit, Arago, Gay-Lussac, etc. Mais, égarés par cette idée préconçue que toutes les lois de la nature doivent être d'une extrême simplicité, ces hommes de génie, tenant trop peu de compte des résultats directs de leurs propres observations, attribuèrent à des erreurs de manipulation les faibles différences qu'ils trouvèrent entre ces résultats et ceux qu'ils attendaient de la simplicité des lois qu'ils se proposaient de confirmer. Des doutes ne tardèrent point à s'élever. M. Despretz reconnut que la loi de compressibilité n'était point la même pour deux gaz différents; M. Rudberg que le coefficient de dilatation de l'air trouvé par Gay-Lussac, et vérifié par Dulong, était inexact. Il était donc nécessaire de contrôler de nouveau tout un ensemble de résultats qui avaient paru définitivement acquis à la science. M. Regnault y consacra tous ses efforts; il montra que les lois simples, admises jusqu'alors, ne donnent qu'une première approximation de la mesure des phénomènes et qu'elles ne peuvent s'appliquer à un ensemble de corps pris dans des conditions physiques tout à fait différentes; reconstruisant ensuite toute cette partie de la science, il détermina par des expériences d'une admirable précision, toutes les constantes numériques qui entrent dans le calcul des effets de la chaleur et de la compression.

Les travaux de M. Regnault ont été publiés dans les *Annales de chimie et de physique*; des extraits en ont été donnés dans les *Comptes-rendus* des séances de l'Académie. La plupart d'entre eux ont été réunis dans le volume XXI des *Mémoires de l'Académie des sciences* sous ce titre: *Relation des expériences entreprises par ordre de M. le ministre des travaux publics, et sur la proposition de la commission centrale des machines à vapeur*, etc. Ce volume de 748 pages comprend dix mémoires traitant des dilatations des fluides élastiques; de la détermination de la densité des gaz; de la mesure des températures; de la densité et de la dilatation absolue du mercure; de

la compressibilité des fluides élastiques et des liquides; des forces élastiques de la vapeur d'eau aux différentes températures; des chaleurs latentes de la vapeur aqueuse à saturation sous diverses pressions; de la chaleur spécifique de l'eau liquide à diverses températures. Ses autres travaux, insérés dans les *Annales*, portent sur les chaleurs spécifiques des corps solides et liquides; sur l'hygrométrie; sur la respiration des animaux, etc.

On doit à M. Regnault un *Cours élémentaire de chimie* fort estimé (4 vol. in-12, avec figures dans le texte); l'auteur en a publié lui-même un abrégé : *Premières notions de chimie* (in-12). Le *Cours élémentaire* a été reproduit dans plusieurs langues de l'Europe; M. Ad. Strecher en a donné une édition allemande mise en rapport avec ses propres idées et l'état des connaissances dans son pays. On annonce enfin comme devant paraître prochainement, un *Traité de physique*.

REGNIER (Jacques-Auguste-Adolphe), philologue français, membre de l'Institut, né le 7 juillet 1804, à Mayence, alors chef-lieu du département français du Mont-Tonnerre, entra de bonne heure dans l'enseignement public. Il avait déjà professé la seconde et la rhétorique dans des colléges de province lorsqu'il fut reçu agrégé des classes supérieures des lettres au concours de 1829. Attaché d'abord au collége Saint-Louis, il fut ensuite nommé professeur de rhétorique au collége Charlemagne et maître de conférences de langue et de littérature allemandes à l'École normale supérieure. Il fit en outre, pendant deux ans, à la demande de M. Eugène Burnouf, son maître et son ami, un cours élémentaire de sanscrit dans une salle de la Société asiatique et, en 1838, il suppléa Burnouf père, dans la chaire d'éloquence latine au Collége de France.

Nommé chevalier de la Légion d'honneur le 1er mai 1841, M. Regnier fut honoré, deux ans plus tard, d'une mission que justifiait son mérite, quoique sa modestie, sa vie studieuse et retirée ne la fissent pas prévoir; il fut choisi, le 7 avril 1843, par le roi Louis-Philippe et la duchesse d'Orléans pour être le précepteur du comte de Paris. Lorsque éclata la révolution de Février, il accompagna son royal élève à la dernière et mémorable séance de la Chambre des Députés, puis, au sortir de cette séance, à l'hôtel des Invalides et à Bligny, et de là, sans avoir pu même revoir sa famille, en Belgique et à Ems. Il demeura auprès de lui, tantôt en Allemagne et tantôt en Angleterre jusque vers la fin de 1853, c'est-à-dire jusqu'à l'époque où les mathématiques commencèrent à tenir une très-grande place dans les études du comte de Paris. M. Regnier vint alors rejoindre à Paris sa famille dont il avait vécu séparé pendant la plus grande partie de cet exil volontaire. Il fut nommé membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le 9 mars 1855, en remplacement de Langlois.

On doit à M. Regnier divers ouvrages, entre autres : une excellente *Grammaire allemande* (1830, in-12; 10e édit., 1857) publiée, ainsi que divers ouvrages accessoires pour l'enseignement de l'allemand (*Exercices*, *Cours de littérature allemande*, etc.), sous les noms réunis de MM. Le Bas et Regnier; *Dictionnaire allemand* (1841, 2 vol. grand in-8), en collaboration avec M. Schuster; deux *Mémoires sur l'histoire des langues germaniques et sur les modifications qu'elles ont éprouvées depuis le milieu du IVe siècle jusqu'à nos jours* (*Recueil* de l'Académie des inscriptions, 1848 et 1850); *Traité de la formation et de la composition des mots dans la langue grecque, avec des notions comparatives sur la dérivation et la composition en sanscrit, en latin et dans les idiomes germaniques* (1855, in-8 : une première édition de cet ouvrage avait paru en 1841, in-12); *Études sur l'idiome des Védas et les origines de la langue sanscrite* (1855, in-4); *le Prâtiçâkhya du Rig-Véda*, texte sanscrit, publié pour la première fois sur un manuscrit de la Bibliothèque impériale, traduit en français, avec un commentaire perpétuel (1856-1858, 3 vol. in-8).

M. Regnier a donné, en outre, plusieurs éditions de classiques grecs, latins et allemands, accompagnées de notes, entre autres celles de *Lucrèce* (1834, in-8); de l'*Hécube* d'Euripide (1838, in-12); du *Guillaume Tell* de Schiller (1841, in-18); d'*Iphigénie en Tauride* de Gœthe (1843), etc.

REGNIER (Jacques-Augustin), peintre français, né à Paris, en 1787, étudia sous Victor Bertin et débuta au salon de 1812. Il a presque exclusivement cultivé le paysage et exécuté un grand nombre de tableaux placés dans divers châteaux et musées : *une Forêt dans le Puy*, *Paris vu du Champ de Mars*, *Pierrefonds*, *Coucy-le-Château*, *Moines en prières*, *le Tombeau du roi Arthur*, *Jeanne d'Arc se dévouant au salut de la France*, *Vue de Royat* (1815-1835); *la Forêt solitaire*, *Ruines celtiques*, *Effet d'automne* (1837); *le Parc du Raincy*, *Sortie de forêt*, *Vue d'Amboise*, *Site solitaire*, *le Cours de l'Oise*, *la Tombe de Molière*, effet de lune (1833-1853); *la Vision de saint Hubert* (1857), etc.; la *Mission* et le *Martyre de saint Denys*, exécutés à Saint-Roch (1856). Il a obtenu, outre de nombreuses récompenses aux expositions départementales, une 2e médaille en 1819, une 1re en 1828, et la décoration en août 1837.

RÉGNIER (François-Joseph), acteur français, né à Paris, en 1807, et fils de Mme Charlotte-Zoé Tousez, née Régnier de La Brière, prit le nom de sa mère en abordant la carrière théâtrale. Un instant apprenti architecte, il joua successivement à Montmartre, à Nantes, au théâtre du Palais-Royal, et parut avec bonheur, en novembre 1831, sur la scène de la Comédie-Française, dans *le Mariage de Figaro*, qui est resté un de ses grands succès. Une absence de M. Samson, qui suivit ses débuts, lui permit de se montrer en peu de temps dans divers rôles, et il fut reçu sociétaire en 1834. Il tient aujourd'hui, à côté de MM. Provost et Samson, les premiers comiques du répertoire classique et contemporain. Il a su, dans différentes créations, notamment dans *la Joie fait peur*, obtenir le double succès du rire et des larmes.

M. Régnier, qui a rempli plusieurs fois des fonctions importantes auprès de l'Association des artistes dramatiques, dont il est un des membres actifs, a beaucoup contribué par ses démarches à l'érection du monument de Molière (1843). Il a signé, avec M. Paul Foucher, *la Joconde*, comédie en 5 actes, jouée aux Français en 1856, et dirigé la mise en scène d'œuvres moins importantes. On lui a souvent attribué une part de paternité dans plusieurs des pièces où il a le mieux réussi. Mais les prétentions qu'il a élevées au sujet de deux comédies de M. J. Sandeau, ont été publiquement reniées par celui-ci. M. Régnier a rédigé l'histoire du théâtre dans *Patria*.

REIBELL (Félix-Jean-Baptiste-Joseph), ingénieur français, ancien représentant, né à Cherbourg, le 22 novembre 1795, fut admis en 1812 à l'École polytechnique, passa dans le service des ponts et chaussées et devint successivement ingénieur de deuxième classe (1820), ingénieur en chef (1836), et inspecteur divisionnaire (1844)

Pendant près de vingt ans, il a dirigé les travaux du port de Cherbourg. Nommé inspecteur général le 25 février 1852, il n'a quitté cette dernière ville, en 1857, que pour prendre, au ministère de la marine, l'inspection des travaux hydrauliques de tous les ports militaires. Il siége depuis 1854 au conseil des travaux de la marine et depuis 1857 à la commission des phares. Connu pour ses opinions monarchiques, il fut envoyé, en 1848, à la Constituante par le département de la Manche et vota avec la droite, excepté dans la question des deux Chambres. Au mois de décembre suivant, il donna sa démission. M. Reibell a été élevé, le 6 décembre 1850, au rang de commandeur de la Légion d'honneur.

On a de lui des articles communiqués aux *Annales des ponts et chaussées* et une édition refondue des *Leçons d'un cours de construction* de L. Sganzin (1839-1841, 3 vol. in-4).

REICHENBACH (Charles, baron DE), naturaliste et industriel allemand, né le 12 février 1788, à Stuttgart, étudia à Tubingue, où il obtint le grade de docteur en philosophie. Emporté par une imagination très-vive, il conçut, dès l'âge de seize ans, l'idée de fonder un nouvel État allemand dans les îles de la mer du Sud. Il poursuivit ce plan avec ardeur pendant trois années, mais la police française, craignant que la société qu'il avait formée à ce sujet ne s'occupât plutôt de politique que de colonisation et d'industrie, le fit arrêter et enfermer pendant quelques mois. M. Reichenbach se tournant vers l'application des sciences à l'industrie, visita la plupart des grandes usines et hauts fourneaux de France et d'Allemagne, et établit lui-même des usines à Villingen et à Hausach. En 1821, il se lia avec le comte Hugues de Salm et fonda, en Moravie, avec cet homme entreprenant, une foule d'établissements industriels qui lui procurèrent bientôt une fortune considérable et lui permirent d'acheter les belles propriétés de Gutenbrunn, de Nisko, de Reisenberg, etc. Vers la même époque, le roi de Wurtemberg l'éleva à la dignité de baron.

M. de Reichenbach s'est aussi fait connaître comme savant. Il a écrit la première monographie géologique qui ait paru en Autriche : *Recherches géologiques en Moravie* (Geologische Mittheilungen aus Maehren; Vienne, 1834), et fait quelques intéressantes découvertes en chimie, celle, entre autres de la paraffine (1831) et de la créosote (1833). Dans ces dernières années, il s'est lancé dans des spéculations toutes nouvelles. Étudiant avec ardeur le magnétisme animal, il a cru découvrir dans la nature une nouvelle force qu'il appelle *Od*, et sur laquelle il a publié déjà plusieurs ouvrages, tels que : *Recherches physico-physiologiques sur le magnétisme, l'électricité*, etc., *et leurs rapports à la force vitale* (Physikalisch-physiologische Untersuchungen über die Dynamide des Magnetismus, etc.; Brunswick, 3 vol.; 2ᵉ édit., 1849); *Lettres odiques-magnétiques* (Odisch-magnetische Briefe, Stuttgart, 1852; nouv. édit., 1856), traduites en français (Paris, 1854) ; *l'Homme sensitif et ses rapports avec l'Od* (der sensitive Mensch und sein Verhalten zum Od.; Stuttg., 1854, 2 vol.); *Qui est sensitif et qui ne l'est pas?* (Wer ist sensitiv, wer nicht? Brunswick, 1856). Dans ces écrits, qui ont fait du bruit en Allemagne et aussi à l'étranger, M. de Reichenbach essaye de prouver l'existence et d'étudier les qualités de son nouvel impondérable aussi répandu, selon lui, que le magnétisme et l'électricité. Il explique par cette force inconnue jusqu'ici les antipathies et les sympathies des hommes entre eux ou pour les choses. Il prétend que l'*Od* se manifeste visiblement sous la forme d'une lumière vacillante; mais il n'y a que les personnes qu'il appelle *sensitives* qui soient capables de subir l'influence odique et fort peu de chimistes et de physiciens appartiennent à cette catégorie. Aussi la doctrine de l'*Od* a été assez mal accueillie par les savants, contre lesquels M. de Reichenbach n'a pas craint d'engager les plus vives polémiques. Il a aussi publié, sous le titre de *Foi de charbonnier et fausse science* (Kœhlerglaube und Afterwissenschaft), une réponse au fameux écrit, *Foi de charbonnier et science*, de Charles Vogt (voy. ce nom).

M. de Reichenbach possède de très-précieuses collections scientifiques installées, pour la plupart, dans son château de Reisenberg, qu'il habite ordinairement. Celle de météorites surtout est fort remarquable et l'une des plus belles que l'on connaisse. Il a acheté aussi le grand herbier de Sieber, dans lequel se trouvent réunies des plantes de toutes les parties du globe.

REICHENBACH (Henri-Théophile-Louis), naturaliste allemand, fils du lexicographe de ce nom mort en 1839, est né à Leipsick, le 8 janvier 1793. Après de fortes études à l'université de sa ville natale, il obtint, dès 1815, le diplôme de docteur en philosophie, et, en 1817, celui de docteur en médecine. Nommé presque aussitôt professeur adjoint à Leipsick, il alla, en 1820, occuper la chaire d'histoire naturelle à l'Académie chrirurgico-médicale de Dresde, qu'il n'a plus quittée. Il est conseiller de la cour de Saxe, directeur du musée d'histoire naturelle, et membre de plusieurs académies.

M. Reichenbach s'est d'abord spécialement occupé de botanique, et c'est à cette science que se rapporte le plus grand nombre de ses ouvrages. Le principal est sa grande *Flora germanica* accompagnée d'une *Iconographia botanica* (Leipsick, 1823-1854, 17 vol.). La direction de cette œuvre est confiée, depuis 1850, à son fils (voy. ci-après). Citons ensuite : *Conspectus regni vegetabilis* (Leipsick, 1828) ; *le Botaniste allemand* (der deutsche Botaniker; Ibid., 1841) ; *Icones floræ Germanicæ et Helaesicæ* (Ibid., 1842); *Flore allemande* (Deutschlands Flora; Ibid., 1843) ; plusieurs *Monographies* (Ibid.) et le *Traité d'un système naturel des plantes* (Handbuch des natürlichen Pflanzensystems; Dresde et Leipsick, 1837), où l'auteur, développant une théorie indiquée déjà dans plusieurs autres écrits, divise, d'après le développement des organes, tout le règne végétal en huit classes, et arrive, au nom de principes différents à des résultats analogues à ceux du système de Jussieu et de Decandolle.

Dans ces dernières années, M. Reichenbach s'est entièrement tourné vers l'étude de la zoologie, qu'il avait déjà abordée dans son *Regnum animale* (Leipsick, 1834-1836, tome I), resté incomplet et suivi, en 1842, d'une *Faune allemande* (Deutschlands Fauna; Leipsick, 1842, 2 vol.). Il a donné depuis un *Coup d'œil sur la vie des animaux comparée à celle des hommes* (Blicke in das Leben der Thierwelt verglichen mit, etc.; Dresde, 1843) et commencé son *Traité complet d'histoire naturelle* (Vollstaendigste Naturgeschichte; Leipsick, 1844 et suiv.), vaste et consciencieuse publication qui n'embrasse encore, mais dans les plus petits détails, que les mammifères et les oiseaux.

Son frère, Antoine-Benoît REICHENBACH, né aussi à Leipsick, en 1807, est professeur à l'École polytechnique de cette ville. Il a publié plusieurs ouvrages, notamment une *Botanique pour les dames* (Leipsick; 2ᵉ édit., 1854).

Son fils, Gustave REICHENBACH, né à Dresde, le 3 janvier 1822, étudia sous sa direction et en-

seigna ensuite pendant quelque temps la botanique et la zoologie à l'Académie forestière de Tharand. Il professa depuis à Leipsick, en qualité d'agrégé à l'université, des cours publics d'histoire naturelle. Il s'est distingué comme botaniste, par plusieurs travaux insérés dans divers recueils scientifiques et par sa collaboration à la *Flora germanica* de son père. On remarque surtout la partie dans laquelle il a traité des orchidées.

REID (sir William), officier et physicien écossais, né en 1791, à Kinglassie (comté de Fife), où son père exerçait des fonctions ecclésiastiques, et élève de l'Académie militaire de Woolwich, fut admis comme enseigne au corps du génie et envoyé en Espagne, où il servit, de 1809 à 1814, sous les ordres de Wellington. Il prit ensuite part à la guerre d'Amérique, à la campagne de Waterloo et à l'expédition de lord Exmouth contre les pirates d'Alger. Il avait le grade de major lorsqu'il fut, en 1838, nommé gouverneur des îles Bermudes; de là il passa, en 1846, aux Petites Antilles. Dans l'une et l'autre de ces colonies, il a rendu de grands services à l'agriculture par l'introduction des méthodes raisonnées du continent. Devenu commandant du génie à Woolwich, il succéda à M. Stephenson comme président de la commission exécutive de l'Exposition universelle de Londres (1851); à la fin de cette année, il reçut sa nomination au gouvernement de l'île de Malte, en même temps que des lettres de noblesse. Il est colonel depuis 1851.

On doit à sir William Reid des recherches précieuses sur la nature des ouragans, qu'il a étudiés depuis vingt ans et sur lesquels il a amassé un grand nombre de faits et d'observations intéressantes, au point de vue de la marine et de la science. Il a publié : *Essai sur une loi des orages* (an Attempt to develope the law of storms; 1838, in-8); et *Progrès et développement de la loi des orages et des vents variables* (the Progress and the development of the law of storms and of the variable winds; 1849), ouvrages qui ont eu plusieurs éditions et qui font autorité.

REID (Mayne), littérateur anglais, né en 1818, dans le nord de l'Irlande, où son père était ministre de la communion presbytérienne, fut élevé d'abord pour l'état ecclésiastique; mais il abandonna l'étude de la théologie pour courir le monde, s'embarqua, en 1838, pour le Mexique, qu'il visita sans autre but que celui de se distraire, passa aux États-Unis et vécut pendant deux ans au milieu des grandes plaines, sur les bords de la rivière Rouge, trafiquant et chassant en compagnie des sauvages indiens. De retour, en 1840, à la Nouvelle-Orléans, il se joignit aux volontaires qui prétendaient repousser par la force les incursions armées des Mexicains sur le Texas; mais la guerre n'ayant pas éclaté, il reprit sa vie errante dans les prairies du Missouri, et, après cinq ans d'aventures de toutes sortes, vint résider à Philadelphie, pour s'y faire journaliste. Il y était depuis quelques mois lorsque, à la nouvelle des préparatifs de la lutte avec le Mexique (1845), il s'engagea de nouveau sous les drapeaux de l'Union, avec un brevet de capitaine; durant cette campagne, à laquelle il prit une part des plus brillantes, il assista à la prise de la Vera-Cruz et aux combats de Cerro-Gordo, de Churubusco et de Chapultepec. En 1849, il leva une compagnie de volontaires pour venir au secours de la Hongrie; mais il apprit en France la capitulation de Gœrgey, qui mettait fin à la lutte, et s'établit à Londres, où il reprit ses travaux littéraires.

Dès ses premiers ouvrages, M. Mayne Reid, à qui est resté le nom de capitaine Reid, s'est acquis une grande réputation de conteur, justifiée surtout par la nouveauté, l'originalité hardie et l'exactitude de ses récits; les mœurs étranges des pionniers de l'Ouest, la vie guerrière des tribus indiennes, les tableaux pittoresques, les aventures, les chasses, les voyages, sont le fond naturellement intéressant des romans de l'écrivain soldat, qui le met en œuvre sans prétention, dans un style incorrect parfois, mais souvent plein de véhémence et d'images. Ses principaux ouvrages, qui ont été traduits en français et en allemand, sont : *le Corps franc des rifles* (the Rifle rangers; Londres, 1849, 3 vol. in-8); *les Chasseurs de chevelures* (the Scalp hunters; Ibid., 1850, 3 vol.); *le Chef blanc* (the White chief; Ibid., 1855, 3 vol.); *le Chemin de guerre* (the War trail; 1857, 3 vol.), imprimé d'abord dans le *Chambers' journal*. Outre de nombreux articles fournis à plusieurs recueils périodiques, il a publié une série de livres destinés à la jeunesse, tels que : *la Maison abandonnée* (the Desert house; 1851); *les Petits chasseurs* (the Boy hunters; 1852); *les Exilés de la forêt* (the Forest exiles; 1854), etc.

REIGNIER (Jean), peintre français, né à Lyon, vers 1814, étudia à l'École des beaux-arts de cette ville, à laquelle il a été ensuite attaché comme professeur. Il s'est consacré au genre des fleurs et des fruits, et a donné quelques tableaux de genre. Nous citerons de lui, depuis ses débuts, en 1842 : *Guirlande de fleurs autour d'une croix*, *A la mémoire de Berjon*, peintre lyonnais; *Vase antique*, *Fleurs sur un banc* (1842-1849); *Primevères*, *Églantier* (1848); *Deux pensées*, hommage à la reine Hortense; *le Lierre et le rosier* (1852-1853); *A la mémoire de Jean Gerson*, *le Jour*, *la Nuit*, à l'Exposition universelle de 1855; le *Buste de S. M. Hortense-Eugénie avec des attributs fleuris*, *Fleurs à la gouache* (1857), etc. Il a obtenu une 2ᵉ médaille en 1848.

REILLE (Honoré-Charles-Michel-Joseph, comte), maréchal de France, sénateur, né le 1ᵉʳ septembre 1775, à Antibes (Var), d'une bonne famille, entra, à l'âge de dix-sept ans, en qualité de sous-lieutenant, au 94ᵉ régiment d'infanterie (1792), et fit ses premières armes en Belgique. Devenu aide de camp de Masséna, il assista au siége de Toulon, accompagna ce général en Italie, se signala dans les combats de Montenotte, de Dego, de Lodi, de Rivoli, de la Brenta, où il reçut une blessure, d'Arcole et de Bellune; à Tarvis, il chargea un régiment de cavalerie sur la glace. Créé capitaine et chef d'escadron sur le champ de bataille, il suivit Masséna à l'armée d'Helvétie comme adjudant général, et reconnut tous les passages du Rhin, ainsi que les positions de l'ennemi; le plan de campagne se régla sur ses rapports; il combattit à Coire et à Schwitz, remplaça Oudinot dans son commandement, couvrit ensuite le mouvement rétrograde dans le Muttenthal et prit une part active à la bataille où fut défait le prince Talinski. Chargé de porter à Masséna les ordres de Bonaparte, il échappa à la flotte anglaise qui bloquait Gênes, pénétra dans la ville et fit preuve d'intrépidité dans les sorties. En 1801, il retourna en Italie avec les corps d'élite aux ordres de Murat, eut le commandement de Florence et fut nommé chef d'état-major d'une armée d'observation.

Général de brigade à vingt-huit ans (1803), M. Reille servit au camp de Boulogne, fut envoyé peu après en Bavière et en Autriche afin d'y observer les préparatifs de guerre, et remplit ensuite différentes missions spéciales à Vérone, à Milan et dans l'intérieur. Après avoir assisté au

combat du *Finistère*, sur la flotte de l'amiral Villeneuve, il rejoignit la grande armée (1805), commanda dans la haute Autriche une brigade du cinquième corps (1806), qui marcha en première ligne à Saalfeld et à Iéna, enfonça à Pultusk le centre des Russes et fut élevé au grade de général de division. Il venait d'être choisi par Lannes pour son chef d'état-major lorsque, à Ostrolenka, il soutint deux fois le choc de forces quadruples des siennes et réussit à conserver la ville; après cette journée, où il joignit la bravoure à la prudence, il devint aide de camp de l'Empereur et fut chargé d'assister au siége de Stralsund.

Après la paix de Tilsitt (1807), il fut commissaire extraordinaire en Toscane, passa en Catalogne, où il signala son arrivée par la levée du siége de Figuières et la prise de Roses, revint en Allemagne se mettre à la tête d'une division de la garde et appuya le général Lauriston à la bataille de Wagram. En 1810, il retourna en Espagne comme gouverneur de la Navarre, battit Mina deux fois, vint prêter à Suchet l'appui de ses troupes pour s'emparer de Valence et commanda en Aragon jusque vers la fin de 1812, époque où il reçut le commandement de l'armée de Portugal, forte de 30 000 hommes. Le roi Joseph ayant résolu de concentrer toutes ses forces en avant de l'Èbre, M. Reille évacua les provinces qu'il occupait en aussi bon ordre que possible, proposa vainement de reprendre l'offensive contre les Anglais, et, dans les dernières opérations, commanda l'aile droite; il combattit sur la Bidassoa, à Orthez et à Toulouse. La paix ayant été conclue, il épousa la fille du maréchal Masséna.

Au retour de Napoléon, M. Reille reçut le commandement du deuxième corps de l'armée d'observation sur la frontière du nord et fut nommé pair de France le 15 juin 1815. Son avant-garde attaqua les avant-postes prussiens qu'elle poussa vivement sur Marchiennes. Après le désastre de Waterloo, auquel il assista, il couvrit Paris avec sa division du côté de Gonesse et suivit ensuite l'armée sur la Loire. Licencié avec elle, il resta longtemps en demi-solde; mais l'ordonnance du 22 juillet 1818 le replaça sur la liste des généraux disponibles. En 1819, il lui fut permis de reprendre son siége au Luxembourg et en 1820 il devint gentilhomme de la chambre du roi. Depuis cette époque, il a servi les diverses administrations sans se préoccuper de leur politique. Nommé président du comité supérieur de l'infanterie en 1836, il fut le dernier des maréchaux de la création de Louis-Philippe (17 septembre 1847). M. Reille, qui tient son titre de comte du premier Empire, a obtenu, dans l'ordre de la Légion d'honneur, les dignités de commandeur en 1804, de grand officier en 1814 et de grand-croix en 1815. Comme maréchal, il fait, de droit, partie du nouveau Sénat depuis 1852.

REIMER (Charles-Auguste), libraire-éditeur allemand, né le 26 octobre 1801, est depuis 1851 l'unique propriétaire d'une des plus anciennes et des plus renommées librairies de l'Allemagne qui avait été fondée à Leipsick, vers 1670, par Georges-Maurice Weidmann, et qui porte encore aujourd'hui le nom de *Weidmann'sche Buchhandlung*. Cette librairie a publié pendant quatre-vingt-onze ans (1759-1850), le célèbre *Messcatalog* de Leipsick, paraissant tous les six mois et contenant la liste des ouvrages parus dans le semestre précédent. En 1850, cette publication, si utile aux libraires et aux bibliophiles, fut cédée à M. G. Wigand, et plus tard à MM. Avenarius et Mendelssohn.

La maison Weidmann a édité, en outre, les ouvrages des philologues Harless, Hermann, Orelli; des historiens Jean de Müller et Schroeckh; des théologiens Eichhorn, Schleusner, de Wette; des écrivains et poëtes : Gellert, Gœckingk, Lavater, Niemeyer, Ramler, Sulzer, de Thümmel, Wieland, Zimmermann, Zollikofer, Chamisso; du mathématicien Gauss, etc.

Un nombre considérable de célébrités contemporaines ont fait paraître des ouvrages dans cette même librairie; nous citerons : J. Bekker, Beneke, Dindorf, les frères Grimm, Haupt, Arndt, Dahlmann; les poëtes Grün et Rückert; les théologiens Hagenbach et Schweizer; le physicien Weber; le technicien J. Weisbach, etc. (Voy. ces différents noms.)

REIMER (Georges-Ernest), frère du précédent, né le 25 novembre 1804, a repris, en 1842, la maison fondée à Berlin, en 1800, par son père Georges-André Reimer. C'est cette maison qui a édité les *Œuvres* de Hoffmann, Guillaume de Humboldt, H. de Kleist, de Lenz, de Novalis, Jean-Paul, Fieck, Niebuhr, Lachmann, Jacobi, Hufeland, Fichte, Schleiermacher; le Shakspeare allemand de Schlegel, etc. Nous citerons parmi les contemporains les plus célèbres, dont les principaux ouvrages ont paru chez G. Reimer : les historiens Ranke et Varnhagen von Ense; le géographe Charles Ritter; les philologues Bœckh et Meinecke; les archéologues Gerhard et Panofka; le mathématicien Crelle; le physicien Dove, les naturalistes Ehrenberg et Burmeister; les chimistes Karsten et Rose (voy. ces divers noms), etc.

Un troisième frère, M. Thierri Reimer, né le 13 mai 1818, a fondé, en 1845, à Berlin, une librairie qui publie spécialement des cartes, des gravures, etc., et qui a édité les grands travaux de MM. Berghaus, Mohlmann, Ziegler, Zimmermann, Hornisch, Kolbe, etc., etc. (Voy. ces noms).

REINAUD (Joseph-Toussaint), orientaliste français, membre de l'Institut, né à Lambesc (Bouches-du-Rhône), le 4 décembre 1795, et destiné à l'état ecclésiastique, entra au séminaire; mais, entraîné par son goût pour les études orientales, il vint suivre à Paris les cours de Silvestre de Sacy et étudia l'arabe, le turc et le persan; attaché en 1818 et 1819, au comte Portalis, ministre plénipotentiaire près du saint-siége, il continua, en Italie, ses travaux philologiques. De retour à Paris, il obtint, en 1824, par la protection du comte, une place d'employé au département des manuscrits de la Bibliothèque royale. C'est là qu'au milieu des secours de toute nature offerts à ses études, il entreprit une suite de publications qu'il n'a cessé de poursuivre. Le 16 novembre 1832, il fut élu membre de l'Académie des inscriptions, en remplacement de Chézy; nommé, la même année, conservateur adjoint des manuscrits orientaux, il a été appelé, en 1855, aux fonctions de conservateur administrateur. A la mort de Sylvestre de Sacy (1838), M. Reinaud hérita de sa chaire d'arabe à l'École des langues orientales vivantes. Depuis 1847, il a été constamment élu président de la Société asiatique, dont il avait été un des fondateurs. Il a été décoré le 29 avril 1836.

On doit à M. Reinaud, outre un grand nombre de dissertations et de traductions insérées dans le *Journal asiatique*, les ouvrages suivants : *Monuments arabes, persans et turks du cabinet de M. le duc de Blacas et d'autres cabinets, considérés et décrits d'après leurs rapports avec les croyances, les mœurs et l'histoire des nations musulmanes* (Impr. roy., 2 vol. in-8); *Extraits des historiens arabes relatifs aux guerres des croisades* (Impr. roy., 1829, in-8); *Invasions des Sarrasins en France et de France en Savoie, en Piémont et dans la Suisse pendant les* VIIIe, IXe *et*

xe *siècles* (1836, in-8): *Notice historique et littéraire sur le baron Silvestre de Sacy* (1839), extrait du *Journal asiatique; Histoire de l'artillerie* (1845, in-8, t. I, avec *Atlas*) traitant du feu grégeois, des feux de guerre et des origines de la poudre à canon, d'après des textes nouveaux, en collaboration avec M. Favé; *Relation des voyages faits par les Arabes et les Persans dans l'Inde et à la Chine dans le* IXe *siècle* (Impr. roy., 1845, 2 vol. in-12); texte arabe, traduction, notes et éclaircissements avec M. Derembourg; *Mémoire géographique, historique et scientifique sur l'Inde, antérieurement au milieu du* XIe *siècle de l'ère chrétienne, d'après les écrivains arabes, persans et chinois* (Impr. roy., 1847, in-4); *Géographie d'Aboulféda traduite de l'arabe en français, avec une introduction générale à la géographie des Orientaux* (Impr. nat., 1848-1852. 2 vol. in-4); M. Reinaud avait déjà publié, en 1837, en commun avec un très-habile arabisant, M. le baron de Slane, et aux frais de la Société asiatique, une édition du texte arabe de ce géographe. Il a fourni, en 1822, à la *Bibliographie de l'histoire des croisades* de Michaud, un extrait des historiens arabes (in-8) et publié, en 1831, avec M. Fr. Michel, le *Roman de Mahomet en vers du* XIIIe *siècle* et *le Livre de la loi au Sarrazin* (in-8). Il a aussi donné une *Description du cabinet Blacas.*

REINHOLD (Chrétien-Ernest-Théophile-Jens), philosophe allemand, né le 18 octobre 1793, à Iéna et fils d'un philosophe distingué, publia, à vingt-cinq ans, un *Essai sur les formes logiques* (Versuch einer Begründung, etc.; Leipsick, 1819), devint, en 1820, professeur au collège de Kiel et fut agrégé à la Faculté de philosophie de cette ville. A la suite de la publication de ses *Principes d'un système de logique* (Grundzüge eines systems der Erkenntnisslehre und Denklehre; Schleswig, 1825), il fut appelé à Iéna, comme titulaire d'une chaire de logique et de métaphysique qu'il n'a pas quittée jusqu'à sa mort, survenue le 17 septembre 1855.

Pendant cette période de 30 ans, M. Reinhold a donné d'après la méthode de Kant : *Recherches pour servir à l'étude de la métaphysique pythagoricienne* (Beitrag zur Erlaeuterung der pythagoraeischen Metaphysik; Iena, 1827); *Logique* (Ibid., 1827): *Histoire de la philosophie d'après les principales phases de son développement* (Geschichte der Philosophie, etc.; Gotha, 1828-1829; 4e édit., Iéna, 1854); *Théorie de l'entendement humain* (Theorie des menschlichen Erkenntnissvermœgens, etc.; Gotha et Erfurt, 1832-1834, 2 vol.); *Manuel de psychologie préparatoire à la philosophie* (Lehrbuch der philosophisch-propaedeutischen Psychologie; Iéna, 1835; 2e édit., 1849); *Cours d'histoire de la philosophie* (Lehrbuch der Geschichte der Philosophie; Ibid., 1836; 3e édit., 1849); *la Science de la philosophie pratique* (die Wissenschaft der praktisch. Philosophie; Ibid., 1837); *Système de métaphysique* (Ibid., 3e édit., 1854), etc.

REINICK (Robert), peintre et poëte allemand, né à Dantzick, le 22 février 1807, étudia d'abord à Berlin, sous Begas, puis à Dusseldorf, partit pour l'Italie avec plusieurs des peintres de l'école, et y reçut le meilleur accueil de tous ses compatriotes. De retour en Allemagne, il exécuta, dans le genre romantique et historique, plusieurs toiles, et se fit en même temps connaître par des poésies. En 1830, il donna *trois Esquisses d'après les gravures sur bois d'Albert Dürer, avec un texte explicatif et des poésies* (Drei Umrisse nach Holzschnitten von A. Dürer, etc.; Berlin). Il publia ensuite, avec Kugler, le fameux *Chansonnier des artistes allemands* (Liederbuch für deutsche Künstler; Ibid., 1833) et les *Chansons d'un peintre avec des illustrations par ses amis* (Lieder eines Malers mit Randzeichnungen seiner Freunde; Dusseldorf, 1838), qui contient trente-un dessins originaux des meilleurs artistes de Dusseldorf. Il a encore donné, avec Richter, une édition des *Poésies alemanniques* (Allemanische Gedichte) de Nebel, traduites en haut allemand, et fait les vers de la *Danse des morts* du peintre Rethel (voy. ce nom). Il a réuni sous le titre de *Poésies* (Gedichte; Berlin, 1844; 2e édit., 1852), un certain nombre de pièces détachées où l'on trouve de l'originalité et de la fraîcheur. Enfin il s'est fait le poëte de la jeunesse dans les ouvrages suivants : *Abécédaire illustré* (Illustrirtes Abc-Buch; Leipsick, 1845); l'*Almanach illustré de la jeunesse* (Illustrirter Jugend-Kalender; Ibid., 1849-1852); les *Chansons et fables pour la jeunesse* (Lieder und Fabeln für die Jugend; Leipsick, 1849), etc. Il s'est fixé à Dresde depuis quelques années.

REINSBERG (Ida DE DÜRINGSFELD, baronne DE), femme de lettres allemande, née le 12 novembre 1815, à Militsch (Silésie), d'une famille noble mais peu fortunée, dut mettre à profit l'éducation brillante qu'elle avait reçue, ainsi que sa connaissance des littératures anglaise et italienne pour améliorer sa position. Elle fournit d'abord de nombreux articles originaux ou traduits à l'*Abendzeitung*, recueil littéraire, et publia, sous le nom de *Thécla*, un volume de *Poésies* (Gedichte; Leipsick, 1835), et la série de nouvelles intitulée *l'Étoile d'Andalousie* (das Stern von Andalusien; Ibid., 1838). Condamnée à l'inaction par une longue maladie nerveuse, elle ne put reprendre la plume qu'en 1841, et fit paraître successivement, toujours sous le voile de l'anonyme, plusieurs romans qui reçurent du public un excellent accueil : *le Château de Goczyn* (das Schloss Goczyn; Breslau, 1841; 2e édit., 1845); *Esquisses du grand monde* (Skizzen aus der vornehmen Welt; Ibid., 1842-1845, 3 vol.); *Madeleine* (Magdalene; Berlin, 1843); *Dans la terre natale* (In der Heimat; Ibid., 1843).

Mariée, en 1845, au baron de Reinsberg, Mlle de Düringsfeld continua d'écrire, mais sans cacher son nom. Elle visita, de 1846 à 1850, la Suisse et l'Italie, et vint se fixer à Breslau. Dès ce moment, sa réputation littéraire était faite. On trouve chez elle une élégance de style poussée jusqu'au raffinement, un talent réel de composition et une connaissance approfondie des intrigues et des préjugés du grand monde, objet trop exclusif peut-être de ses peintures. On la compare, sans désavantage, aux célèbres bas-bleus du *high life* anglais : Mmes Gore, Morgan et Trollope.

On a encore de la baronne de Reinsberg : *les Femmes de Byron* (Byron's Frauen; Breslau, 1845); *Marguerite de Valois et son siècle* (Margarethe von Valois und ihre Zeit; Leipsick, 1847, 3 vol.), roman historique; *Esquisses de voyage* (Reiseskizzen; Brême, 1850-1851, 3 vol.); *une Pension sur le lac de Genève* (Eine Pension am Genfersee; Breslau, 1850); *Pour toi* (Für Dich; Ibid., 1851), poésies. Dans son dernier ouvrage, *Roses de Bohême* (Böhmische Rosen; Ibid., 1851), cette dame, qui a manifesté de bonne heure un vif penchant pour l'étude des langues et littératures modernes, a formé un recueil de chants et légendes tchèques les plus populaires qu'elle a traduits en allemand.

REISINGER (François), médecin allemand, né en 1788, à Augsbourg, en Bavière, était fils d'un médecin. Il étudia à Gœttingue et y reçut, en 1814, le diplôme de docteur. Après avoir complété

pendant deux ans son éducation médicale à Paris et à Londres, il venait de s'établir à Augsbourg, lorsqu'il fut appelé à occuper la chaire de chirurgie à l'université de Landshut en Bavière (1819); en 1824, il devint en outre chef de la clinique et directeur de l'hospice des incurables. Après quatorze ans d'exercice, il passa à Munich (1833), et y fut nommé conseiller de la cour de Bavière. — M. Reisinger est mort à Munich, le 20 avril 1855. A la tête d'une grande fortune, il en avait fait un noble usage pendant sa vie, en contribuant largement aux institutions philantropiques de son pays; par son testament, il a légué une somme de 750 000 francs à l'université de Munich.

On a de M. Reisinger plusieurs ouvrages : *de Exercitationibus chirotechnicis et de constructione atque usu phantasmatis in ophthalmologia* (Gœttingue, 1814); *Observations sur la chirurgie et l'ophthalmologie* (Beitraege zur Chirurgie und Augenheilkunde; Ibid., 1814): *l'Avortement artificiel* (die Künstliche Frühgeburt; Ibid., 1820; 2e édit., 1837), etc. Il a rédigé quelque temps les *Annales bavaroises de chirurgie, d'ophthalmologie et d'obstétrique*, où l'on a remarqué, entre autres mémoires : *la Tératoplastique; du Traitement d'articulations monstrueuses;* etc.

REISSIGER (Carl-Gottlieb), compositeur allemand, né le 31 janvier 1798, à Belzig, près Wittemberg, entra, en 1811, à la Thomasschule, commença, en 1818, à l'université, ses études de théologie, mais fut conduit, par ses dispositions extraordinaires pour la musique, à renoncer à l'état ecclésiastique. Soutenu dans sa vocation artistique par de généreux protecteurs, il étudia encore trois ans à Leipsick et partit, en 1821, pour Vienne, où il écrivit son premier opéra : *la Petite fileuse* (Das Rockenweibchen), que la censure ne permit pas de représenter, mais dont l'ouverture fut exécutée avec succès dans quelques concerts. Il se rendit à Munich pour y continuer ses études sous la direction de Winter, écrivit quelques compositions qui le firent remarquer, et fut chargé de composer l'ouverture, les entr'actes et les chœurs de la tragédie de *Néron*. Il y écrivit bientôt un second opéra, *Didon*, que l'incendie du théâtre empêcha de jouer à Munich, mais que M. Ch. de Weber fit exécuter au Théâtre-Royal de Dresde. En 1823, le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume III, envoya M. Reissiger en France et en Italie avec mission de lui faire un rapport sur les institutions musicales de ces pays. Il revint à Berlin, en 1826, avec un nouvel opéra, *le Trésor des aïeux* (Der Ahnenschatz), dont l'ouverture excita un vif enthousiasme à Dresde, mais qui ne put être joué en entier, à cause de la ressemblance du sujet avec celui du *Freischutz*. Nommé professeur à l'institution musicale de Berlin, il y fut le collègue de Bach et Bernard Klein. Bientôt il alla organiser à la Haye un conservatoire de musique, fut nommé directeur de la musique à Dresde, où, à la mort de Weber, il reçut le titre de maître de chapelle.

M. Reissiger a déployé depuis une extrême activité, et a multiplié, avec une facilité extraordinaire, des compositions, dont la plupart pourtant se distinguent par un style mélodieux et par une savante instrumentation. Ses ouvertures sont particulièrement estimées. Nous citerons encore celle du *Moulin du rocher* (die Felsenmühle), opéra qui fut accueilli tout entier avec une grande faveur, à Dresde, à Leipsick, à Berlin, à Copenhague, etc. Ses *Romances* et ses *Mélodies*, surtout celles pour voix de basse, sont rangées parmi les meilleures de l'Allemagne; celle des *deux Grenadiers*, paroles de Henri Heine, est devenue tout à fait populaire. Il faut citer encore de cet artiste : *Yelva*, mélodrame (Dresde, 1827); *Libella*, grand opéra (Dresde, 1828); *Turandot*, opéra romantique (Dresde): *Adèle de Foix*, opéra; le *Naufrage de la Méduse* (Dresde, 1846); des *Grand'Messes* pour la chapelle du roi de Saxe; une *Symphonie* à grand orchestre, en *mi* bémol; *David*, oratorio, etc.; sans omettre la célèbre mélodie, appelée *la Dernière pensée de Weber*, qui, par une singulière particularité, n'est pas de l'auteur du *Freyschütz*, mais de son ami, M. Reissiger. Cet artiste est aussi regardé comme un des meilleurs chefs d'orchestre de son pays.

Son frère, M. F. A. Reissiger, né en 1804, est, depuis 1843, directeur de musique à Christiania, et s'est fait connaître par diverses compositions.

RELLSTAB (Louis), littérateur allemand, né le 13 avril 1799, à Berlin, y fit ses études, entra de très-bonne heure dans l'armée prussienne, et fut quelque temps professeur de mathématiques et d'histoire à l'École militaire. En 1821, il quitta le service, se fixa, en 1823, à Berlin et y devint, en 1826, rédacteur du journal le plus répandu, *la Gazette de Voss* (Voss'sche Zeitung). Il a pris une place très-importante dans la critique musicale. Il la doit à la sûreté de son jugement et à la vivacité de sa polémique. Il a soutenu contre Spontini, qui dirigea l'Opéra de Berlin jusqu'en 1842, une lutte de douze ans, et ses invectives contre cet artiste lui ont valu six semaines de prison. En 1827, une brochure, intitulée : *Henriette, la belle cantatrice*, dirigée contre Mme Sontag, lui avait attiré plusieurs mois de la même peine. La critique de M. Rellstab a perdu depuis longtemps de son aigreur, sans perdre de son autorité.

On cite, parmi ses nombreux travaux littéraires, deux romans historiques : *Alger et Paris* (Berlin, 1830, 3 vol.), et 1812 (Leipsick, 1834; 4e édit., 1854, 4 vol.), l'ouvrage le plus connu de l'auteur; plusieurs œuvres dramatiques : *les Vénitiens*, *Eugène Aram*, *François de Sickingen*, etc.; enfin, un grand nombre de nouvelles études artistiques, esquisses, etc., dont la plupart ont été réunies sous le titre de : *Gesammelte Schriften* (Leipsick, 1843-1844, 12 vol.; nouvelle suite, Ibid., 1846-1848, 8 vol.).

REMACLE (Bernard-Benoît), économiste français, né le 19 août 1805, à Avignon, où il a fait ses premières études, fut reçu docteur en droit à la Faculté d'Aix, en 1825, et rédigea, la même année, un *Rapport au ministre de l'intérieur sur les infanticides et les mort-nés* (Imp. roy, 1825), avec tableau statistique. Substitut au parquet de Nîmes en 1827, il exerça ces fonctions jusqu'en 1830. Il fit paraître, en 1838, son important ouvrage, *des Hospices d'enfants trouvés*, couronné par l'Académie du Gard, par la Société académique des sciences et belles-lettres de Mâcon et par la Société des établissements charitables de Paris (in-8, avec atlas). L'année suivante, il reçut du gouvernement une mission scientifique en Allemagne, et donna, à son retour, un intéressant ouvrage intitulé : *des Prisons du midi de l'Allemagne* (1840, in-4). Retiré en Provence depuis la révolution de Février, il a été nommé maire de la ville d'Arles en 1850 et, aux élections de 1852, il fut envoyé au Corps législatif par le département des Bouches-du-Rhône.

REMILLIEUX (Pierre-Étienne), peintre français, né à Vienne (Isère), vers 1815, étudia à l'école de Lyon sous Bonnefond et M. Thierriat, et débuta au salon de 1841. Il a adopté le genre des fleurs et des fruits, et a principalement exposé : *Groupe de fleurs dans une fontaine*, *Corbeille de fruits* (1841); *Hommage à la princesse*

Marie, *Marguerites*, *Bouquet dans un oratoire* (1844-1852); *Vase de fleurs*, à l'Exposition universelle de 1855, etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1841, et une 2e en 1847.

REMILLY (Ovide), homme politique et administrateur français, né à Versailles, le 18 novembre 1800, d'une ancienne famille de riches commerçants, fit son droit, suivit d'abord la carrière du notariat, puis se fit inscrire comme avocat au barreau de sa ville natale. Mais l'exercice de cette profession se borna, pour lui, aux consultations gratuites. Dans les dernières années de la Restauration, il était du parti de l'opposition et, en 1830, il soutint énergiquement ses opinions politiques. Il traversa les barricades pour aller réclamer du gouvernement provisoire, pour la ville de Versailles, une municipalité nouvelle et se mit, avec quelques amis, à la tête de ceux qui poursuivirent Charles X jusqu'à Rambouillet. Bientôt il fonda, avec MM. Dupoty et Dubos, un journal politique très-avancé, *le Vigilant*.

L'activité de M. Remilly, ses études de droit, son zèle à remplir diverses charges gratuites lui ouvrirent la voie des fonctions publiques. Adjoint au maire de Versailles, en 1834, il devint maire de cette ville en 1837 et, depuis cette époque jusqu'en 1855, il a été replacé sept fois de suite au même poste par l'élection de ses compatriotes ou par le choix du gouvernement. Versailles lui doit des réformes et des améliorations importantes : la démolition de nombreuses baraques, la construction de ses halles, l'éclairage au gaz, l'extinction de la mendicité.

Élu membre de la Chambre des Députés, de 1839 à 1848, M. Remilly prit place dans la majorité, sans abdiquer toute indépendance. Ainsi, il vota contre l'indemnité Pritchard et contre la flétrissure des députés légitimistes au sujet du pèlerinage de Belgrave-Square. Il prit une part assez active aux travaux législatifs, et attacha particulièrement son nom à deux propositions, repoussées avec la même constance qu'il mettait à les renouveler; l'une, relative aux députés fonctionnaires (1841), fut, à plusieurs reprises, l'objet de brillants débats parlementaires; l'autre, tendant à l'établissement d'un impôt sur les chiens (1846), et qui n'eut longtemps qu'un succès d'hilarité, a aujourd'hui force de loi.

Après la révolution de Février, M. Remilly, démis officiellement de son titre de maire de Versailles, en remplit les fonctions en l'absence de son successeur, et fit tous ses efforts pour maintenir l'ordre. Candidat à l'Assemblée constituante, il fut élu le dixième sur douze, se plaça dans les rangs des républicains modérés et prit part à un certain nombre de discussions importantes. A la suite des journées de juin, il fut un des premiers à réclamer les mesures répressives contre les sociétés secrètes, les clubs et la presse. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée, et vota dès lors constamment avec la droite. M. de Remilly fit aussi partie de l'Assemblée législative (1849-1851), où il s'occupa particulièrement de la loi sur l'instruction publique. Malgré les gages qu'il avait donnés à la contre-révolution, il resta, en 1851, partisan du système parlementaire, et refusa, après le coup d'État, la candidature au Corps législatif. La ville de Versailles, qui l'avait honoré de cinq élections successives, lui décerna, à cette époque, une médaille d'or. M. Remilly, au milieu des vicissitudes que sa vie politique présente, est toujours resté à l'écart de toute faveur gouvernementale. Adversaire du népotisme, l'auteur de la proposition contre les députés fonctionnaires a fait de son fils un docteur en médecine.

RÉMUSAT (Charles-François-Marie, comte DE), écrivain et homme politique français, membre de l'Institut, ancien ministre, né à Paris, le 14 mars 1797, est le fils du comte de Rémusat, chambellan de l'Empereur, préfet de la Haute-Garonne et du Nord, et de Jeanne Gravier de Vergennes, femme distinguée, amie intime de l'impératrice Joséphine, et auteur de l'*Essai sur l'éducation des femmes* (1824, in-8). Il fit ses études classiques et son droit à Paris; reçu avocat, il se livra spécialement aux études de politique et de législation. Il publia, dès cette époque, sous ce titre : *de la Procédure par jurés en matière criminelle* (1820, in-8), un petit ouvrage qui eut l'honneur, quelques années plus tard, d'être traduit en espagnol : (*del Modo de enjuiciar por jurado;* Paris, 1827, 2 vol. in-18); le traducteur prête gratuitement au jeune publiciste les titres de chevalier et de pair de France. M. de Rémusat collabora, de 1820 à 1830, au *Lycée français*, aux *Tablettes universelles*, à la *Revue encyclopédique*, au *Globe*, au *Courrier-Français*. En 1830, il fut un des signataires de la protestation des journalistes de Paris contre les ordonnances de Juillet.

Libéral de la veille, et parent de La Fayette et de Casimir Périer, il avait sa place marquée dans la politique active, sous le nouveau régime. Dès le mois d'octobre 1830, il fut élu député par la ville de Toulouse, et, craignant de « se laisser aller à ce qu'on appelle les conséquences de la révolution de Juillet, » il prit place parmi les partisans de la résistance. Pendant six ans, il suivit la ligne de conduite de l'école dite doctrinaire, et tout en professant les principes du libéralisme, travailla à en restreindre l'application. Il vota les lois de septembre (1832), celle sur les crieurs publics, celle contre les associations (1834), et contribua particulièrement, par un de ses plus brillants discours (14 mars), à faire passer cette dernière. En 1836, il fut nommé sous-secrétaire d'État au ministère de l'intérieur. Rallié à l'opposition l'année suivante, M. de Rémusat fut, avec son ami, M. Duvergier de Hauranne, un des principaux soldats de M. Thiers, dans le centre gauche. Au 1er mars 1840, il fut chargé du ministère de l'intérieur, où la rapidité de son passage et la préoccupation des questions étrangères ne lui permirent pas de laisser de profondes traces.

L'échec que subit la politique de M. Thiers, au 29 octobre, le rejeta dans les rangs de l'opposition. Pendant les sept années qui suivirent, il attacha son nom à la question des incompatibilités parlementaires, l'une des deux principales applications de la réforme, dont les débats remplissent les derniers jours de la monarchie. Dans ces luttes, M. de Rémusat donna toute sa mesure comme orateur; ses discours, dont on vantait surtout l'esprit et la causticité, et qui n'étaient pas moins remarquables par la clarté et l'heureuse ordonnance, indiquèrent l'intelligence entière de la situation. La durée du cabinet Guizot permit alors à M. de Rémusat de se livrer avec une nouvelle ardeur à ses travaux littéraires et philosophiques, et c'est à cette époque qu'il fut successivement appelé à recueillir, au sein de l'Académie des sciences morales et politiques, l'héritage de Jouffroy (1842), et au sein de l'Académie française celui de Royer-Collard (1846). Il fut appelé, avec M. Thiers, à faire partie du dernier ministère nommé par le roi Louis-Philippe.

Après la révolution de Février, M. de Rémusat fut nommé représentant à l'Assemblée constituante, par 43840 voix, le dixième sur douze élus, et prit place au comité de la guerre, dont il fut vice-président. Comme plusieurs des chefs de l'opposition du dernier règne, il vota con-

stamment avec la droite, soit dans les questions politiques, soit dans les questions sociales. En 1849, il fut réélu, le second, par 62 413 voix, à la Législative. Il y fit partie de la majorité monarchique, qui soutint longtemps la politique de l'Élysée dans la guerre contre les hommes et les choses de la révolution, sauf à s'en séparer dans les questions où étaient en jeu les intérêts propres du président. Après les luttes inutiles du parti parlementaire contre la fortune de Louis-Napoléon, il fut, lors du coup d'État du 2 décembre 1851, éloigné momentanément de France, puis rejeté dans la vie privée. M. de Rémusat est, depuis le 27 avril 1840, chevalier de la Légion d'honneur.

Ses principaux ouvrages font de lui, dans le monde, le plus brillant représentant de cette école de philosophie dont M. Cousin (voy. ce nom) fut le chef dans l'enseignement. Nous citerons : *du Paupérisme et de la charité légale*, lettre aux préfets (1840, in-18); *Essais de philosophie* (1842, 2 vol. in-8); *Abélard* (1845, 2 vol. in-8); *de la Philosophie allemande*, rapport à l'Académie des sciences morales, avec une *Introduction* (1845, in-8); *Passé et Présent*, mélanges (1847, 2 vol. in-12); *Saint Anselme de Cantorbéry*, tableau du pouvoir spirituel au XIe siècle (1852); *Critiques littéraires* (1856); *l'Angleterre au XVIIIe siècle*, études et portraits (1856).

M. de Rémusat a, en outre, collaboré à la *Revue française*, à la *Revue des Deux-Mondes*, aux *Annales maritimes*, au *Dictionnaire de la conversation*, etc., et à divers journaux. Il a fourni à la collection des *Chefs-d'œuvre étrangers* la traduction de cinq pièces de Schiller, et écrit une *Préface* pour une édition de l'*Essai* de sa mère (1842, in-12).

RENAN (Joseph-Ernest), philologue français, membre de l'Institut, né à Tréguier (Côtes-du-Nord), le 27 février 1823, fut destiné à l'état ecclésiastique et vint de bonne heure à Paris; ses heureuses dispositions l'ayant fait remarquer de ses supérieurs, il fut choisi, à la fin de ses études classiques, pour suivre les cours de haute théologie du séminaire Saint-Sulpice. C'est alors qu'il prit le goût de l'étude des langues et de la philosophie, et commença à apprendre l'hébreu, l'arabe et le syriaque. Mais l'indépendance de sa pensée ne s'accordant pas avec les qualités d'esprit nécessaires au prêtre, il sortit du séminaire et se livra à l'enseignement privé, afin de poursuivre ses études. En 1847, il se présenta au concours de l'agrégation de philosophie, et en sortit le premier. En même temps il obtenait, au concours de linguistique, le prix Volney pour un mémoire sur les langues sémitiques, qu'il a fait paraître en partie depuis sous le nom d'*Histoire générale et systèmes comparés des langues sémitiques* (1845, in-8). Deux ans plus tard, M. Renan était encore couronné à l'Institut pour un mémoire historique sur l'*Étude de la langue grecque au moyen âge*. Désigné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres pour remplir une mission littéraire en Italie, en 1849, il rapporta de son voyage les matériaux d'un travail sur le philosophe Averroès, qu'il a publié en 1853 (in-8). En 1850, il fut attaché au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale. En 1856, il a été élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en remplacement d'Augustin Thierry. Il est gendre du peintre H. Scheffer.

M. Renan a encore publié divers mémoires de philologie comparée et de nombreux articles dans *la Liberté de penser* (1848-50), la *Revue des Deux-Mondes*, le *Journal de l'Instruction publique*, le *Journal des Débats*. Un certain nombre de ces articles, remarqués pour le talent du style et la hardiesse de la pensée, ont été, après de nouveaux remaniements, réunis par l'auteur sous le titre d'*Études d'histoire religieuse* (1857, in-8), avec une très-remarquable *Préface* sur le rôle et les caractères de la critique moderne.

RENARD (Jean-Baptiste-Christian-Bruno), architecte belge, né à Tournai, en 1781, professeur de dessin et d'architecture à l'Académie des beaux-arts de cette ville depuis la création, a exécuté ou dirigé de nombreuses constructions publiques et particulières. On lui doit principalement, outre divers châteaux et villas, la reconstruction des ponts, l'alignement des quais, les abattoirs et la salle de concerts de Tournai. Il est chevalier de l'ordre de Léopold, et a été compris dans la première promotion des membres effectifs de l'Académie royale de Belgique.

Son fils, M. Jean-Baptiste-Bruno RENARD, né à Tournai, en 1804, général de l'état-major de l'armée belge depuis 1854, aide de camp du roi, et décoré d'une foule d'ordres, a écrit des brochures et traités relatifs aux questions militaires. Nous citerons : *Considérations sur l'infanterie légère* (1848, in-8); *de l'Artillerie en Belgique au XIVe siècle* (1840); *Manuel des reconnaissances militaires* (1845, in-12); *Histoire politique et militaire de la Belgique* (1847-1851, 2 vol.), etc. Il fait partie de la Société d'histoire de France et de la Société historique de Tournai.

RENAUD (de l'Isère), ancien représentant du peuple français, né à Grenoble (Isère), en 1808, et fils de pauvres artisans, était ferblantier en 1848, lorsque les clubs républicains de Grenoble proposèrent d'inscrire son nom sur la liste des candidats populaires. Envoyé à la Constituante, l'avant-dernier sur quinze, par 58 386 voix, il fut membre du comité de l'administration départementale, et vota ordinairement avec les démocrates non socialistes. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée, ne fut pas réélu à la Législative, et reprit à Grenoble son atelier de ferblantier.

RENAUD (Michel), ancien représentant du peuple français, né en 1810, à Saint-Jean-Pied-de-Port (Basses-Pyrénées), est un ancien négociant qui s'est tenu éloigné de la scène politique jusqu'à la révolution de Février. Quoique républicain de la veille, il refusa les fonctions de sous-commissaire à Mauléon, pour se présenter avec plus d'indépendance aux élections pour la Constituante. Élu le quatrième des onze représentants de son département, il fit partie du comité des cultes, et vota en général avec la gauche modérée; il admit pourtant la proposition Rateau qui hâta la dissolution de l'Assemblée, et fut le seul démocrate réélu à la Législative dans les Basses-Pyrénées. Il s'associa dès lors aux efforts de la Montagne contre la limitation du suffrage universel, la révision de la Constitution et les différents actes de la majorité monarchique. A la suite du coup d'État du 2 décembre, il fut compris dans le premier décret d'expulsion (9 janvier 1852), et se réfugia en Espagne. Peu après, il fut l'objet d'une amnistie dont il refusa de profiter.

RENAUD (Claude-Hélène-Hippolyte), économiste français, né en 1803, entra à l'École polytechnique en 1823, et en 1825 à l'École d'application de Metz. Officier d'artillerie, il se livra, comme un certain nombre de ses collègues, à l'étude des théories phalanstériennes (voy. CONSIDÉRANT), et les adopta avec ardeur. En 1842, il publia, sous le titre de *Solidarité*, une *Vue synthétique sur la doctrine de Ch. Fourier* (2e édit.,

Besançon, 1845, in-8; 3ᵉ édit., Paris, 1846, in-18). La librairie sociétaire a fait un nouveau tirage de ce livre en 1851. Nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1848, M. Hipp. Renaud est aujourd'hui chef d'escadron au 11ᵉ régiment d'artillerie.

RENAUD (Édouard), architecte français, né à Gravelines (Nord), vers la fin de 1818, vint étudier à Paris sous Alavoine, et débuta en construisant avec M. A. Lechesne, en 1843, la maison ornementée de la place Saint-Georges. L'année suivante, il parut au salon, et s'occupa dès lors de dessin d'architecture et de *Projets d'étude* ou de *Restaurations*. On cite de lui : *Projet d'un hospice pour les invalides civils; Projet d'une mairie pour le IIᵉ arrondissement* (1849); *Projet d'une fontaine sur la place du Palais-National; Embellissements pour le Carrousel et la rue de Rivoli*, avec ou sans l'achèvement du Louvre (1850); *Projet de reconstruction du palais de Thérapia* (1850), etc. Il a obtenu une 3ᵉ médaille en 1849, et une 1ʳᵉ en 1857.

RENAULDIN (Léopold-Joseph), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Nancy le 27 juin 1775, fit sa médecine à Paris et fut reçu docteur en 1802. Étudiant spécialement les questions de police ou de législation médicale, il fut attaché, comme médecin assermenté, à la Cour royale, puis au service des dispensaires. Il devint, sous la Restauration, médecin consultant du roi, médecin en chef à l'hôpital Beaujon, fut admis à l'Académie royale de médecine et associé aux Académies de Nancy, Strasbourg, etc. Il a été décoré de la Légion d'honneur en décembre 1830.

On a de lui : *sur l'Érésipèle*, thèse inaugurale (1802); *sur le Diagnostic de quelques maladies organiques du cœur* (1806); *Esquisse de l'histoire de la médecine*, etc. (1812, in-8), morceau estimé qui sert d'*Introduction* au *Dictionnaire des sciences médicales;* un grand nombre d'articles fournis au même *Dictionnaire*, au *Journal de médecine*, à la *Biographie universelle* (1810-1840); et dans ces dernières années : *Études historiques et critiques sur les médecins numismatistes*, etc. (1851).

RENAULT (E...), vétérinaire français, membre de l'Académie de médecine, né vers 1792, est attaché, depuis longues années, à l'École d'Alfort, où il a été nommé professeur de clinique et de médecine opératoire, puis directeur, en 1839. Admis à l'Académie de médecine en 1840, il a été décoré en avril 1843.

On a de M. Renault : *Traité du javart cartilagineux* (1830); *Gangrène traumatique, ou Observations sur une de ses causes les plus fréquentes* (1840); *Considérations à l'appui du projet de loi sur un changement dans la position des vétérinaires militaires* (1842); des *Notices*, et différents articles, notamment dans le *Recueil de médecine vétérinaire pratique.*

RENDU (Louis-Athanase, baron), magistrat français, né à Paris en 1777, et fils d'un notaire, fut élève de l'École polytechnique, de 1794 à 1796, s'occupa ensuite de droit, entra au barreau, exerça différentes charges dans la magistrature et devint procureur général près la Cour des comptes; remplacé, en 1830, par M. de Schonen, il se retira dans la vie privée. Il est auteur de quelques ouvrages de jurisprudence, entre autres : *Considérations sur le prêt à intérêt* (1806, in-8), et *Traité de la responsabilité des communes* (1847, in-8). Il tient de Louis XVIII le titre de baron et le rang de commandeur de la Légion d'honneur (1824).

RENDU (Ambroise-Modeste-Marie), administrateur français, frère du précédent, né à Paris, en 1778, fut aussi admis, en 1794, à l'École polytechnique, où il passa deux ans, prit ensuite la carrière du droit, fut reçu avocat, et, après avoir plaidé pendant quelque temps, entra dans la nouvelle Université comme inspecteur général des études (1806). Ces dernières fonctions, dont il se vit dépouillé durant les Cent-Jours, il les remplit jusqu'à la révolution de Juillet, époque où il fut appelé au conseil de l'instruction publique; à la réorganisation de ce corps en 1850, il fut admis à faire valoir ses droits à la retraite. M. A. Rendu a été créé commandeur de la Légion d'honneur le 10 mars 1839.

Parmi les nombreux ouvrages qu'il a publiés, et qui sont presque tous relatifs à l'enseignement, on remarque : *Essai sur l'instruction publique* (1819, 3 vol. in-8), et particulièrement sur l'instruction primaire; *Code universitaire* (1827, in-8; 3ᵉ édit., 1846); *Traité de morale* (1834); *de l'Instruction secondaire* (2 vol. in-8), etc.

RENDU (Victor), agronome français, né à Paris, vers 1800, est fils aîné du précédent. Après avoir été reçu avocat, il fit paraître quelques compilations sur les littératures espagnole et anglaise, et tourna son activité vers l'étude des sciences naturelles et leur application à la pratique agricole. Il publia en 1838, pour l'enseignement primaire, des *Manuels* de botanique, de zoologie, etc., puis *Nouveau spectacle de la nature, ou Dieu et ses œuvres* (1839, 10 vol. gr. in-8; nouv. édit., 1854), avec son frère; *Lectures choisies* (1840); *Maître Pierre* (1846, 2 vol.), dialogues familiers; etc. En 1842, il fut nommé inspecteur d'agriculture, fit partie du conseil général et reçut la croix d'honneur en 1847.

On a encore de lui : des traductions de l'allemand et de l'italien; *Agriculture du département du Nord* (1840, in-8); *Principes d'agriculture* (1853, in-12). Il a annoté le traité des *Assolements* d'Yvart (1842, 3 vol.).

Son frère et collaborateur, M. Ambroise RENDU, est lui-même auteur d'un grand nombre de livres d'éducation à l'usage des colléges et des écoles primaires, tels que : *Cours d'histoire et de géographie* (1839), souvent réimprimé, avec M. Ansart; *Récits moraux et instructifs* (1855), etc.

RENÉE (Amédée), publiciste français, né vers 1815, débuta dans la carrière littéraire par un volume de vers intitulé : *Heures de poésie* (1841, in-18). S'adonnant ensuite aux études historiques, il fit paraître un *Tableau des services de guerre des princes issus de Robert le Fort* (1843), qui contient la biographie militaire de plus de 300 personnages et qu'il refondit en 1848. Il rédigea ensuite, pour l'*Histoire des Français* de Sismondi, le tome XXX, qui embrasse tout le règne de Louis XVI : en même temps, il fournissait des articles à la *Revue de Paris* et à l'*Encyclopédie des gens du monde*. Ses deux derniers ouvrage, *les Nièces de Mazarin* (1856, 2 vol. in-8) et *Mme de Montmorency. Mœurs et caractères du XVIIᵉ siècle* (1858, in-8), ont eu, grâce à des recherches nouvelles et à une mise en scène pittoresque, beaucoup de succès.

On a encore de lui la traduction des *Lettres de lord Chesterfield* (1842, 2 vol. in-12), et de l'*Histoire de cent ans* (1852-1853, 4 vol. in-8), de M. Cantù. Au printemps de 1857, M. Renée a été choisi pour remplacer M. de Césena comme rédacteur en chef du *Constitutionnel* et du *Pays.*

RENIER (Charles-Alphonse-Léon), archéologue français, membre de l'Institut, né à Charleville

(Ardennes), le 2 mai 1809, entra d'abord dans l'instruction publique et fut quelque temps principal du collége de Nesle (Somme). Il vint ensuite à Paris, s'y livra à l'enseignement privé et fut un des principaux collaborateurs que s'adjoignait M. Ph. Le Bas pour la composition des publications historiques qui portent son nom. Ses relations avec ce savant lui inspirèrent le goût des études épigraphiques, et il y consacra, dès lors, tous ses loisirs. En 1845, il fonda la *Revue de philologie, de littérature et d'histoire ancienne*, qu'il dirigea pendant les deux années de son existence, tout en publiant divers travaux d'épigraphie grecque et latine. En même temps il dirigeait la nouvelle édition de l'*Encyclopédie moderne* de Courtin, publiée par MM. Didot (1845-1851, 30 vol. in-8).

Son savoir philologique l'ayant fait remarquer de l'Institut, M. Renier obtint successivement, en 1851 et 1854, la mission d'aller rechercher et recueillir les inscriptions de l'Algérie. Il en rapporta un grand nombre de monuments inédits, que le ministre de l'instruction publique le chargea ensuite de publier. L'aptitude dont il avait fait preuve comme épigraphiste, le fit désigner par le comité historique, pour recueillir les éléments d'un *Corpus* des inscriptions latines de la Gaule. M. Renier est l'un des bibliothécaires à la Sorbonne, où il avait été nommé sous-bibliothécaire en 1847. En 1855, il fut élu président de la Société impériale des antiquaires, dont il est membre depuis 1845. En 1856, il est entré à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en remplacement de H. Fortoul.

On lui doit divers *Mémoires* imprimés dans la *Revue archéologique* et le *Recueil de la Société des antiquaires de France*, et plusieurs éditions classiques, nommément une édition avec traduction du poëte grec *Théocrite*. Il est regardé comme un des hommes de France les plus versés dans la connaissance des inscriptions latines.

RENOUARD (Fortuné), magistrat français, ancien représentant, est né en 1793, à Mende (Lozère), où son père était greffier au tribunal civil. D'abord avoué, puis avocat consultant, il fut nommé, en 1834, conseiller de préfecture, exerça, pendant quatorze ans ces fonctions et obtint, en 1841, la croix d'honneur. Révoqué, en février 1848, il fut nommé, le dernier sur quatre, représentant de la Lozère à la Constituante, et fut réélu à la Législative. Il vota successivement avec le parti modéré, la majorité réactionnaire et le parti de l'Élysée. Après le coup d'État, il fit partie de la Commission consultative et fut élu, comme candidat du nouveau gouvernement, député au Corps législatif (1852); mais, dans le courant de l'année, il résigna son mandat et fut nommé président du tribunal civil de Mende. Depuis la même époque, il siége au conseil général de la Lozère.

RENOUVIER (Jules), archéologue français, ancien représentant, né à Montpellier (Hérault), en 1804, et fils d'un patriote qui fut élu député en 1827 et fit partie des 221, s'enrôla de bonne heure dans le parti démocratique et fut un des premiers disciples de l'école saint-simonienne, dont il ne se sépara qu'après la rupture de Bazard et de M. Enfantin (voy. ce nom). Tout en prenant une part active aux luttes des sociétés républicaines contre le gouvernement de Louis-Philippe, il se livrait avec ardeur à de sérieuses études d'histoire et d'archéologie. Il commença, en 1835, la publication des *Monuments de quelques anciens diocèses du bas Languedoc* (Montpellier et Paris, 1835 et suiv., in-4, avec lithogr.). En 1838, il fit paraître un *Essai de classification des églises d'Auvergne* (Caen, br. in-8). Vinrent ensuite des *Notes sur les monuments gothiques de quelques villes d'Italie, Pise, Florence, Rome et Naples* (Caen, 1841, in-8), et, en collaboration avec M. Ad. Ricard, *des Maîtres de pierre et des autres artistes gothiques de Montpellier* (Montpellier et Paris, 1844, in-4, avec fig.). Il publia, en outre, divers articles dans les *Mémoires* de la Société archéologique de Montpellier et autres recueils spéciaux. Grâce à ces travaux, M. Renouvier fut nommé inspecteur divisionnaire des monuments historiques, membre de la Société des antiquaires de France et correspondant du ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques.

Malgré ces titres officiels, il ne cessa point de professer des opinions très-radicales. Candidat de l'opposition dans le département de l'Hérault, il entra, en 1844, au conseil municipal de Montpellier, mais sollicita vainement le mandat législatif, dans l'arrondissement de Lodève, en 1846. En 1847, il se signala, au banquet réformiste présidé par M. Garnier-Pagès, en réclamant l'établissement du suffrage universel. Le 25 février 1848, il fit partie de la commission administrative qui s'installa à la préfecture et proclama la République. Quelques jours après, il fut nommé, par M. Ledru Rollin, commissaire général dans ce département. Il abandonna aussitôt son traitement à l'État et, le 3 avril, il donna sa démission pour se présenter aux suffrages des électeurs. Nommé par 34 566 voix, le cinquième sur dix, il fut membre du comité de l'intérieur, et vota ordinairement avec le parti démocratique non socialiste. Après avoir fait partie de la gauche modérée sous l'administration du général Cavaignac, il s'associa aux attaques de l'extrême gauche contre la politique de Louis-Napoléon et vota pour la mise en accusation du président et de ses ministres à l'occasion des affaires de Rome. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative et revint à ses travaux archéologiques. — Il a publié, en 1853, un ouvrage intitulé : *des Types et des manières des maîtres graveurs, pour servir à l'histoire de la gravure en Italie, en Allemagne, dans les Pays-Bas et en France au* XVe *siècle* (Montpellier, in-4); la suite de cet ouvrage, relative aux siècles postérieurs, a paru plus récemment.

RENOUVIER (Charles-Bernard), publiciste français, né en 1815, entra à l'École polytechnique en 1834, en sortit en 1836, sans pouvoir être classé dans un service de son choix et renonça à toutes fonctions publiques. De l'étude des sciences mathématiques, il passa à celle de la philosophie et de l'économie sociale. Partisan des idées émises par les réformateurs contemporains, il prit rang dans le parti radical et se fit d'abord connaître par la publication d'un *Manuel de philosophie moderne* (1842, in-12), et d'un *Manuel de philosophie ancienne* (1844, 2 vol. in-12). Après la révolution de Février, il fit paraître, sous les auspices de M. Carnot, ministre de l'instruction publique, un *Manuel républicain de l'homme et du citoyen* (1848, in-18). Cette brochure, qui contenait quelques propositions socialistes, fut dénoncée à l'Assemblée constituante, et l'approbation officielle qu'elle avait reçue fut la cause ou le prétexte de la chute du ministre.

En 1851, M. Ch. Renouvier rédigea, avec plusieurs démocrates socialistes, un projet d'organisation communale et centrale de la République, qui parut, sous le titre de *Gouvernement direct* (10 livraisons in-8). En même temps, il combattait la politique de l'Élysée dans les journaux de l'opposition, et particulièrement dans *la Liberté de penser*. Depuis le coup d'État du 2 dé-

cembre 1851, il s'est occupé spécialement des questions philosophiques et religieuses. Outre un certain nombre d'articles insérés dans la *Revue*, il a publié un ouvrage important : *Essais de critique générale* (1854. in-8). La première partie de ces *Essais*, qui doivent former quatre volumes, présente l'analyse générale de la connaissance, avec un *Appendice* sur les principes généraux de la logique et des mathématiques.

RENWICK (James), savant américain, né vers 1785, prit ses degrés au collége de Columbia (New-York) en 1807 et y occupa les chaires de physique et de chimie, de 1820 à 1854. La réputation scientifique que lui ont valu ses travaux en chimie, en physique et en mécanique l'a fait désigner par le gouvernement comme l'un des commissaires chargés de l'exploration des frontières du nord-est. On a de lui de nombreux manuels, la plupart adoptés pour l'enseignement; les principaux sont : *Premiers principes de chimie* (First principles of chemistry; New-York, in-12); *Notions élémentaires de physique* (Illustrations of natural philosophy; in-12); *Applications de la mécanique aux usages pratiques* (Applications of the science of mechanics to practical purposes; in-12); *Traité sur la machine à vapeur* (Treatise of the steam-engine), etc. Il a aussi écrit, dans la *Biographie américaine* de Sparks, les vies de Rittenhouse, Robert Fulton et du comte Rumfort, et en outre quelques monographies.

REPELLIN [de l'Isère], ancien représentant du peuple français, né à Moirans (Isère), en 1800, fit son droit, s'inscrivit au barreau de Grenoble, fut rédacteur du *Patriote des Alpes* et soutint, de sa parole et de sa plume, le parti radical. En 1847, il prit une part active à la campagne des banquets réformistes et après la révolution de Février, il fut nommé commissaire général de la République dans quatre départements du Midi. A Grenoble, où il faisait partie du conseil municipal et de la commission départementale, il fut élu représentant du peuple, le dixième sur quinze, par 81 936 suffrages. Membre du comité de l'administration départementale et communale, il vota ordinairement avec l'extrême gauche, prit plusieurs fois la parole et proposa des amendements appuyés par le parti démocratique. Il se mêla surtout aux débats relatifs à l'expédition de Rome et, le 30 novembre 1848, il présenta un ordre du jour ayant pour double objet de protéger la personne du pape et d'assurer l'indépendance entière du peuple romain.

Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Elysée, réclama la liberté de la presse et des clubs, et approuva la demande de mise en accusation, présentée contre Louis-Napoléon et ses ministres, à l'occasion du siége de Rome. Réélu le troisième à l'Assemblée législative, il s'associa aux principaux votes de la Montagne, notamment dans la question de la réforme électorale. Le coup d'État du 2 décembre le rejeta en dehors de la vie politique.

REPP (Thorleifr-Gudmundson), littérateur danois, né le 6 juillet 1794, à Reykiadal (Islande), fit ses études à l'université de Copenhague, qui lui décerna plus tard deux médailles pour des mémoires de philosophie (1819 et 1824). En 1825, il fut nommé sous-bibliothécaire de la bibliothèque des avocats, à Edimbourg, où il a publié l'ouvrage intitulé : *A historical treatise on trial by jury, wager of law and other co-ordinate forensic institutions, formerly in use in Scandinavia and in Iceland* (1832, in-8, traduit en allemand). Il fournit des articles à plusieurs recueils anglais et traduisit en anglais des ouvrages italiens ou allemands. De retour à Copenhague (1837), il donna des leçons publiques de langue et de littérature anglaises. Il y a publié : *Laxdæla Saga*, avec une traduction latine (1826, in-4); *Dictionnaire danois-anglais* (a Danish-english Dictionary; 1845), en collaboration avec Ferrald, et quelques poésies. Il a traduit en danois des voyages anglais et quelques *sagas* ou traditions irlandaises.

RESBECQ (Adolphe-Charles-Théodose FONTAINE DE), littérateur français, né à Lille, le 3 avril 1813, a publié, depuis 1836, un grand nombre d'écrits, dont la plupart font partie de collections morales et édifiantes, et sont destinés à la jeunesse : *Conseils à une femme chrétienne sur les devoirs de son état* (in-8); *Adalbert ou l'Anacharsis chrétien* (2 vol. in-8); *Vies des saints* (2 vol. in-12); *Alger, ou les Côtes d'Afrique* (in-18); *le Fénelon des classes élémentaires* (in-18); *les Contes en voyage* (in-32), etc. (1836-1847). Après une interruption de quelques années, M. Th. Fontaine de Resbecq vient de publier, en dehors des idées précédentes : *Voyage littéraire sur les quais de Paris* (1857, in-18), et a sous presse *la Vie ouvrière à Paris*. On lui attribue quelques volumes anonymes, entre autres : l'*Histoire de Napoléon racontée par une grand'mère* (1835); *les Deux apprentis* (1836); des *Manuels* et *Catéchismes* pour la Société des bons livres; etc.

RÉSIGNY (Marie-Louis-Jules d'Y DE), général français, né en 1789, sortit de l'École militaire de Fontainebleau en 1806, en qualité de sous-lieutenant au 7e de chasseurs à cheval. Il fit toutes les campagnes de la grande armée, soit en Espagne, soit en Russie; l'Empereur, qui l'avait remarqué en différentes occasions, l'avait appelé à remplir dans sa maison militaire les fonctions d'officier d'ordonnance, avec le grade de chef d'escadron. En 1815, il accompagna Napoléon jusqu'à bord du *Bellérophon*. Accusé alors d'avoir conspiré contre les Bourbons, il fut fait prisonnier de guerre et transporté, ainsi que les généraux Savary et Lallemand, à l'île de Malte, d'où il ne put sortir qu'au mois d'août 1815. Rayé des cadres de l'armée sous la Restauration, M. de Résigny reprit du service à la révolution de Juillet : on le nomma colonel du 1er de dragons (1832) et maréchal de camp (13 décembre 1841). Il a plusieurs fois été employé dans les subdivisions militaires de l'intérieur et n'a été compris dans la réserve que par le décret de 1852 sur les limites d'âge. Il est, depuis le 31 septembre de la même année, grand officier de la Légion d'honneur.

RESSÉGUIER (Jules, comte DE), littérateur français, ancien représentant, né en 1789, à Toulouse, appartient à une très-ancienne famille noble du Rouergue, qui a fourni une longue suite de magistrats au parlement de Toulouse. Sous l'Empire, il servit dans la cavalerie, donna sa démission d'officier en 1814 et entra au conseil d'État, en qualité de maître des requêtes. Démissionnaire par refus de serment en 1830, il fut, sous le règne de Louis-Philippe, un des principaux agents du parti légitimiste dans le Midi et fut élu, en 1849, représentant des Basses-Pyrénées à l'Assemblée législative, où il vota avec la majorité monarchique. Depuis le coup d'État de 1851, il est rentré dans la vie privée. Il est, depuis 1823, chevalier de la Légion d'honneur.

Mainteneur de l'Académie des Jeux floraux, M. de Rességuier a pris une part active à la fondation de *la Muse française*, le moniteur officiel

de l'école romantique, et collaboré à divers recueils littéraires, tels que *le Livre des Cent et Un*, *les Femmes de Shakspeare*, *les Français peints par eux-mêmes*, *la Galerie d'Orléans*, etc. Il a publié : *Tableaux poétiques* (1828, in-8); *Almaria* (1835, in-8), roman; *les Prismes poétiques* (1838, in-8), et des comptes rendus académiques en 1852 et en 1855.

RETHEL (Alfred), peintre allemand, né à Aix-la-Chapelle, le 15 mai 1816, vint de bonne heure à Dusseldorf, où il eut des succès extraordinaires. A l'âge de quinze ans, il exécuta au crayon une série de compositions historiques remarquables de touche et d'énergie. Son premier grand tableau à l'huile, l'*Établissement du christianisme dans les Gaules*, accusait une grandeur facile de composition, et une rare indépendance de méthode. Il fut suivi de *Daniel dans la fosse aux lions*, accueilli avec un véritable enthousiasme, et faisant aujourd'hui partie de la galerie de l'institut Stædel, à Francfort; de *Saint Martin partageant son manteau;* d'une *Némésis poursuivant un meurtrier*, toile d'une telle énergie dramatique, que, suivant une légende, elle rendit fou un haut personnage, coupable de quelque grand crime ignoré, qui l'avait gagnée à la loterie de la Société des arts de Francfort; enfin, de *Gustave-Adolphe retrouvé sur le champ de bataille de Lutzen*, dont l'esquisse fut préférée au tableau.

Loué et fêté en Allemagne, M. A. Rethel, qui n'avait pas encore vingt-cinq ans, commença à être discuté sévèrement par ses maîtres ou ses camarades de l'Académie de Dusseldorf. La rivalité des écoles le fit considérer comme un déserteur qui sacrifiait l'abstraction à la nature, et dont la peinture n'avait rien de philosophique. De là, pour lui, des dégoûts qui le déterminèrent à passer de Dusseldorf à Francfort, où il se plaça sous les auspices de Philippe Veit. Cette retraite, qui ressemblait à une fuite, eut un certain retentissement dans toute l'Allemagne artistique. Il était à peine à Francfort, que la Société des beaux-arts du Rhin et de Westphalie, dont le principal siége est à Dusseldorf, mit au concours la décoration à fresques de la grande salle du conseil, à Aix-la-Chapelle. Le sujet donné était *la Vie de Charlemagne*. M. Rethel prit part sans espoir à un concours où il retrouvait ses anciens juges, et fut couronné.

Il commença une suite de grandes fresques, qui ont mis le sceau à sa réputation. On cite, parmi les plus importantes : *la Destruction de la statue d'Irmensul*, *un Engagement avec les Sarrasins à Cordova*, *l'Entrée de Charlemagne à Paris*, *le Baptême de Wittikind*, *la Construction de la cathédrale de Francfort*, *le Couronnement de Charlemagne à Rome* et *le Couronnement de son fils Louis le Débonnaire*; puis, en dehors de cette série, *l'Ouverture du tombeau de Charles le Gros par Othon III*, *le Concile de Francfort*, et un *Charles le Gros au milieu des peuples*, toutes compositions qui comptent parmi les chefs-d'œuvre de la peinture allemande.

Pendant son séjour à Francfort, M. A. Rethel exécuta encore : *la Réconciliation de l'empereur Othon Ier avec son frère Henri*, une de ses meilleures œuvres, et une série de *portraits*, pour la salle du couronnement, entre autres, celui de *Charles-Quint*. Mentionnons encore une suite d'illustrations très-remarquables pour l'*Histoire universelle* de Rotteck, telles que *Encore une danse des morts* et *la Mort consolatrice et vengeresse*, qui témoignent d'une vive imagination et d'une grande puissance de dessin.

Depuis plusieurs années, M. A. Rethel est à Rome, où il s'occupe, Tite Live et Polybe en main, d'une série de dessins qui doivent représenter la campagne d'Annibal. On vante beaucoup, parmi ceux qu'il a jusqu'à présent terminés, *le Passage des Alpes*.

RETZIUS (Magnus-Christian), médecin suédois, né à Lund, le 28 mars 1795, élevé à l'Institut Carolin, où son père était professeur, passa, en 1815, ses examens de médecine et de chirurgie, et fut nommé médecin à l'hôpital général de la garnison de Stockholm. Il devint, en 1824, directeur de la maison d'accouchement de la Société royale *Pro Patria* et, en 1830, chirurgien-major dans la garde royale. En 1843, le Collége de santé l'appela à faire partie du comité chargé de composer une nouvelle pharmacopée militaire. Il a voyagé en France, en Allemagne, en Hollande et en Angleterre. M. Retzius, médecin honoraire du roi depuis 1819, est chevalier de l'Étoile polaire (1842), membre de l'Académie royale des sciences militaires (1821) et de l'Académie des sciences de Suède (1836), associé de l'Académie de médecine de Paris et correspondant d'un grand nombre de sociétés étrangères.

On a de lui : *Manuel d'hygiène militaire* (Fœrsœk till en Handbok i militær Hygienen; Stockholm, 1821); des *Rapports* sur la maison qu'il dirige, dans les *Mémoires* de l'Académie des sciences militaires (1823-1843), et, dans plusieurs autres recueils suédois et norvégiens, des mémoires, dont quelques-uns ont été traduits en diverses langues étrangères, et notamment en français dans la *Gazette médicale* de Paris.

RETZIUS (Anders-Olof), médecin suédois, frère du précédent, est né à Lund, le 3 octobre 1796. Il étudia la médecine à Londres et à Copenhague et remplissait les fonctions de médecin suppléant à l'Académie de Marienberg lorsqu'il fut reçu docteur en 1819. Entré comme maître à l'Institut vétérinaire de Stockholm en 1820, il y devint professeur en 1823. L'année suivante, le gouvernement lui confia la mission de chercher les moyens d'arrêter une maladie contagieuse qui faisait périr un grand nombre de chevaux dans le district de Kopparberg. M. Retzius est professeur d'anatomie à l'Institut Carolin depuis 1824 et à l'Académie des beaux-arts depuis 1839. Il a plusieurs fois parcouru l'Allemagne, la France, l'Angleterre et la péninsule scandinave. Il est chevalier de l'Étoile polaire (1836) et du Danebrog, membre de toutes les académies de médecine et de la plupart des sociétés savantes de l'Europe et des États-Unis. En 1844-1845, il présida l'Académie des sciences de Suède, qui l'avait choisi pour représentant à la diète de 1840.

Ses écrits consistent en mémoires relatifs à la médecine, à l'art vétérinaire, à l'ethnographie et à l'histoire naturelle. On les trouve dans le recueil (*Handlingar*) de l'Académie des sciences depuis 1822; dans les *Rapports annuels de la Société suédoise de médecine de* 1822 *à* 1832 (Svenska Lækare Sællskapets arsberættelser); dans la *Revue pour les médecins et les pharmaciens* (Tidsskrift fœr Lækare och Pharmaceuter), et dans plusieurs autres recueils suédois ou étrangers.

RETZSCH (Moritz), dessinateur allemand, né à Dresde, le 9 décembre 1779, entra d'abord dans l'administration des domaines et forêts, puis étudia la peinture à l'Académie de Dresde. En 1816, il devint membre de l'Académie et professeur en 1824. Se livrant de bonne heure à l'illustration de la poésie romantique, il n'a guère produit de sujets originaux, et sa réputation est surtout fondée sur ses séries de dessins pour les œuvres de Gœthe. En 1812, parut le *Faust*, dont les vingt-six gra-

vures ont été replacées dans la belle édition de 1834. Le libraire Cotta, de Stuttgart, lui confia, en 1822, les illustrations de Schiller, parmi lesquelles on vante *Fridolin*, *le Combat du Dragon*, *Pégase* et *la Cloche*. On lui doit aussi des dessins pour le *Théâtre* de Snakspeare (1827-1846) et pour l'*Art journal* de Londres; *Lénore* d'après Bürger; deux recueils intitulés *Fantaisies*, et le sujet si connu des *Joueurs d'échecs*. — M. M. Retzsch est mort le 11 juin 1857.

REUMONT (Alfred DE), écrivain allemand, né le 15 août 1808, à Aix-la-Chapelle (Prusse), où son père était médecin, étudia à Bonn et à Heidelberg, entra dans la carrière diplomatique et fut envoyé, en 1829, à Florence; en 1832, il alla à Constantinople, où il resta trois ans, visitant, dans l'intervalle, la Grèce et les Iles Ioniennes. De 1836 à 1843, il reprit son poste à Florence, passa à Rome, puis à Londres, et fut rappelé dans les bureaux du ministère des affaires étrangères à Berlin. En 1848, il représenta son pays auprès du pape qu'il suivit à Gaete et à Naples. Il devint ensuite conseiller de légation et chargé d'affaires auprès de la cour de Toscane. Il est membre de la plupart des sociétés savantes de l'Italie, commandeur du Mérite de Toscane, et chevalier de la Légion d'honneur.

Familier avec l'histoire, les arts et les mœurs de l'Italie, M. de Reumont a publié, d'après les meilleures sources, deux grands ouvrages : les *Lettres romaines écrites par un Florentin* (Rœmische Briefe von einem Florentiner; Leipsick, 1840-1844, 4 vol.), et les *Documents pour servir à l'étude de l'histoire italienne* (Beitraege zur italienischen Geschichte; Berlin, 1853-1855, 4 vol.), contenant une foule d'essais historiques remarquables tels que : *Diplomates italiens*, *Galilée et Rome*, *l'Enlèvement des trésors d'art de Florence par les Français*, *le Cardinal Wolsey et le saint-siége*, *les Dernières années de Benvenuto Cellini*, *Souvenirs de Bonaparte en Toscane*, *la Jeunesse de Catherine de Médicis*, etc., etc. On doit aussi mentionner les études suivantes, publiées à part : *M. A. Buonarotti* (Berlin, 1834); *Andrea del Sarto* (1835); *Tavole cronologiche e sincrone della storia fiorentina* (Florence, 1841); *la Campagne romaine* (Ibid., 1842); *Benvenuto Cellini* (Berlin, 1846); *Ganganelli*, *ses lettres et son temps* (Ganganelli, seine Briefe und seine Zeit; Ibid., 1847); *les Carafa de Mandaloni* (Ibid., 1851, 2 vol.); *Delle relazioni tra la litteratura italiana e quella di Germania* (Florence, 1853), etc. M. de Reumont a fourni des articles non moins intéressants sur l'Italie à l'*Archivo storico italiano* de Florence, à la *Revue artistique* (Kunstblatt) de Tubingue, et à l'annuaire littéraire, *Italia*, qu'il a publié à Berlin en 1838 et en 1840.

En dehors de ce cercle d'études, on doit à sa plume facile et élégante : *Contes, histoires et légendes du Rhin* (Rheinlands Sagen, Geschichten und Legenden; Cologne, 1837; 2e édit., 1844); *Esquisses de voyages dans les pays méridionaux* (Reiseschilderungen aus südlichen Gegenden; Stuttgart, 1836); une traduction libre de l'ouvrage de White : *Vie domestique et mœurs des Turcs* (Haeusliches Leben und Sitten der Türken; Berlin, 1844-1845, 2 vol.), et plusieurs articles historiques et littéraires, entre autres la biographie de *sir Frédérik Adam*, dans l'*Annuaire historique* de Raumer (1855).

REUS (comte DE). Voy. PRIM.

REUSS (maison de), famille princière allemande. Elle comprend les deux lignes de *Reuss-Greiz* et de *Reuss-Schleiz*; la ligne cadette se partage en deux branches, *Reuss-Schleiz* et *Reuss-Schleiz-Kœstritz*, subdivisée en trois rameaux.

REUSS-GREIZ (*Henri XX*, prince souverain DE), chef actuel de la ligne aînée de Reuss, né le 29 juin 1794, fils du prince Henri XIII, lequel est mort en 1817, a succédé le 31 octobre 1836 à son frère le prince *Henri XIX*. Veuf, le 21 juillet 1838, de la princesse *Sophie* de Lœwenstein-Wertheim-Rosenberg, il s'est remarié le 1er octobre 1839 à la princesse *Caroline*-Amélie-Élisabeth, née le 19 mars 1819, fille de feu Gustave de Hesse-Hombourg. De ce second mariage, il a eu deux fils, le prince héréditaire *Henri XXII*, né le 28 mars 1846, et *Henri XXIII*, né le 27 juin 1848; et deux filles, Chrétienne-*Hermine*-Amélie-Louise-Henriette, née le 25 décembre 1840, et Marie-Thérèse, née le 19 mars 1855.

REUSS-SCHLEIZ (*Henri LXVII*, prince DE), chef actuel de la branche aînée de la ligne cadette de ce nom, né le 20 octobre 1789, lieutenant général au service de Prusse, a succédé, le 19 juin 1854, à son frère le prince *Henri LXII*, comme prince régnant de Schleiz. Il a épousé, le 18 avril 1820, la princesse Sophie-*Adélaïde*-Henriette, née le 28 mai 1800, fille de feu *Henri LI*, prince de Reuss-Ebersdorf. De ce mariage, il a deux enfants, le prince héréditaire *Henri XIV*, né le 28 mai 1832, lieutenant au 1er régiment de la garde prussienne, et la princesse *Anne*-Caroline-Louise-Adélaïde, née le 16 décembre 1822, mariée, le 7 mars 1843, au prince *Adolphe* de Bentheim-Tecklenbourg.

REUSS-SCHLEIZ-KŒSTRITZ (*Henri LXIV*, prince DE), chef actuel du premier rameau de la branche cadette de la ligne de Reuss-Schleiz, né le 31 mars 1787, est petit-fils du comte *Henri VI* de la maison de Kœstritz-Koestritz. Général de cavalerie au service d'Autriche et propriétaire du 7e régiment de hussards, il a succédé, le 22 septembre 1814, à son père *Henri XLIII*, comme possesseur d'un grand nombre de terres médiates dans la principauté de Reuss, la Basse-Autriche, le Schleswig, la Prusse et la Saxe. Il n'a point d'héritiers directs; d'après le traité de famille du 12 novembre 1853, le titre de prince appartient à son cousin germain *Henri LXIX*, né le 19 mai 1792, marié le 5 novembre 1834 à *Mathilde*-Henriette-Élisabeth, fille du lieutenant général anglais, John Locke.

Le second rameau de la branche de Reuss-Schleiz-Kœstritz comprend les descendants du comte Henri IX, frère du comte Henri VI. Des deux mariages de son fils, le prince Henri XLIV, mort en 1832, sont sorties, à des degrés divers, trois séries de princes et de princesses qui jettent dans la seconde branche de Reuss une extrême complication.

Le troisième rameau de la branche de Reuss-Schleiz-Kœstritz descend du plus jeune frère de Henri VI, le comte Henri XXIII, mort en 1787. Il comprend ses trois arrière-petits-fils : les princes *Henri XVIII*, né le 14 mai 1847; *Henri XIX*, né le 29 août 1848, et *Henri XX*, né le 17 juin 1852, fils du prince Henri II, mort en 1852, et de *Clotilde*-Charlotte-Sophie, fille de *Frédéric*-Louis, comte de Castell.

REUTERDAHL (Henri), théologien suédois, né à Malmoë, d'une famille pauvre, le 10 septembre 1795, fit, à l'université de Lund, des études souvent interrompues par la nécessité de se suffire à lui-même, en donnant des leçons. Appelé, en 1817, au séminaire de Lund, pour y faire un cours de théologie, il devint, en 1824, adjoint extraordinaire à la Faculté de théologie et, deux ans après, préfet du séminaire. Ordonné prêtre, il ne tarda pas à se faire connaître par des tra-

vaux importants et fut membre du haut chapitre en 1827, docteur en théologie en 1830. Il defendait alors les idées religieuses dans un journal philosophique et théologique, publié avec Thomander, de 1828 à 1832, et repris de 1836 à 1840. Le séminaire théologique de Lund ayant été supprimé, M. Reuterdahl obtint une place à la bibliothèque de la ville, dont il devint, en 1838, bibliothécaire général. Il rendit, en cette qualité, d'importants services et fit plusieurs voyages tant en Allemagne que dans les différentes villes de la Suède, pour acheter des livres nouveaux, étudier des collections et comparer des manuscrits. Le roi l'appela, en 1842, au ministère de l'instruction publique et des cultes; mais de nouvelles combinaisons politiques le forcèrent bientôt à se retirer. Il fut nommé professeur de théologie à Lund, en 1844. Envoyé, la même année, à la diète par le clergé de son chapitre, il se tint généralement à l'écart et ne prit la parole que dans les questions qui intéressaient particulièrement la religion.

Parmi ses travaux les plus importants qui se distinguent par les recherches consciencieuses et la finesse de la critique, il faut citer : *Introduction à la théologie* (Lund, 1837), ouvrage original qui renferme des idées d'une haute philosophie; *Histoire de l'Église suédoise* (Ibid., 1838 et suiv., 4 vol.); *Recueil des mots suédois* (Ibid., 1840). M. Reuterdahl a aussi ajouté à l'*Apparatus ad historiam sueco-gothicam* de Magnus de Celse, une nouvelle partie qui contient les statuts des conciles suédois jusqu'à la réformation.

REVENTLOW-CRIMINIL (Henri, comte DE), homme politique danois, est fils du comte de Criminil, émigré français, qui devint gendre et fils adoptif du comte Frédéric de Reventlow, seigneur d'Emkendorf. Entré de bonne heure dans l'administration, il devint amtmand de Schwarzenbeck, et fut plus tard nommé ambassadeur à Vienne, d'où il fut rappelé pour recevoir le portefeuille des affaires étrangères (1843). Lors de l'insurrection du Schleswig-Holstein (23 mars 1848), il donna sa démission, et ne se décida que difficilement à accepter le titre de commissaire dans des duchés. Après la pacification de ces derniers, il fut nommé ministre du Holstein-Lauenbourg (1852). Allié aux principales maisons du pays, il tint une conduite toute conciliante, jusqu'à l'époque où il donna volontairement sa démission (1855). Le comte de Reventlow-Criminil est officier de la Légion d'honneur.

Son fils, Alfred de REVENTLOW-CRIMINIL, né en 1824, est depuis plusieurs années secrétaire de légation à Londres.

REVENTLOW-PREETZ (Frédéric, comte DE), homme politique danois, cousin du précédent, un des chefs du mouvement de 1828, né à Wittenberge (Holstein), le 16 juillet 1797, étudia le droit à l'université de Gœttingue. D'abord auditeur, puis conseiller au tribunal supérieur du Holstein, il fut nommé, en 1834, conseiller au tribunal supérieur d'appel pour le Schleswig-Holstein. La considération dont il jouissait auprès de la noblesse, s'accrut encore lorsqu'il eut été élu prévôt du cloître de Preetz. Ce titre lui donnait de droit place aux États provinciaux du Holstein. Il s'y prononça vigoureusement contre la lettre patente de Christian VIII (1846), et sur sa motion la diète vota une adresse à la Confédération germanique. M. de Reventlow conservait cependant toujours l'espoir d'arranger amiablement les affaires, et il se rendit à cet effet auprès du roi qui était venu à Ploen, dans le Holstein. Mais, blessé de l'insuccès de ses remontrances, il se jeta résolûment dans le parti des séparatistes. Son exemple fut suivi de tous les grands propriétaires fonciers, qui se rattachèrent également à la cause de l'insurrection, lorsque le comte eut été appelé à faire partie du gouvernement provisoire, le 23 mars 1848. Il se montra l'adversaire de toute réforme libérale. A la suite de l'armistice de Malmoë, il se retira avec ses collègues pour faire place au gouvernement danois-prussien, le 2 octobre 1848. Mais lors de la cessation des pouvoirs de la commission mixte, il fut nommé, le 24 mars 1849, président de la lieutenance des duchés. Comptant, dit-on, sur l'amnistie du gouvernement danois et sur l'intervention de la Prusse, il s'opposa aux mesures énergiques de résistance que voulaient prendre quelques hommes d'État. Cette conduite faible et irrésolue eut pour conséquence la soumission des duchés. M. de Reventlow, qui, après la retraite de M. Beseler, avait seul gardé le pouvoir, dut le céder, au bout de quelques jours, à trois commissaires, le 16 janvier 1851. Quoiqu'il eût acquis la réputation d'un homme sincère et désintéressé, il fut proscrit et se retira en Allemagne après avoir vendu son domaine de Wittenberge.

Son frère, le comte Ernest de REVENTLOW, seigneur de Farve, né le 26 juillet 1799, fit partie de la députation qui se rendit à Copenhague en avril 1850, pour tenter un arrangement avec le Danemark.

REVERE (Joseph), littérateur italien, né en 1812, à Trieste, de parents lombards, fut d'abord destiné au commerce; mais il obtint, par son goût opiniâtre pour l'étude, d'être mis au collége de Milan. Avide d'apprendre, il s'occupa tout à la fois d'histoire, de philosophie et de poésie. Avec ses amis Torti, Grozzi, Pozzoni, il forma une société littéraire dont les œuvres firent bientôt du bruit dans la Péninsule. De 1829 à 1840, il fit représenter, pour son propre compte, quatre drames historiques : *Laurent de Médicis*, *les Piagnoni et les Arrabiati*, *Sampiero de Bartelica*, et *le Marquis de Bedmar*. Le but avoué de l'auteur, qui était de réveiller l'esprit national en Italie, contribua à la popularité de ces essais, qui se distinguent d'ailleurs par la noblesse du style, la force des caractères et des situations, avec une roideur qui rappelle Alfieri. *Laurent de Médicis* a été traduit par M. Alex. Dumas.

En 1847, M. Revere publia un travail historique : *la Cacciata degli Spagnuoli da Siena*, qui n'obtint pas moins de succès. Mais à la fin de cette même année, il quitta la Lombardie, où les Autrichiens réprimaient violemment les premières manifestations révolutionnaires; il se rendit à Turin et devint un des collaborateurs zélés du journal libéral *la Concorde*. Lorsque la révolution éclata à Milan, il revint dans cette ville et prit une part active aux affaires politiques. Après la défaite des Lombards, il retourna de nouveau dans le Piémont, où il se consola, par le culte de la poésie, de la ruine des espérances nationales. Il a publié depuis deux recueils de sonnets sous ces titres : *Sdegno e affetto*, *Nemesii nuovi sonetti*, remarquables par la perfection de la forme et la force des pensées.

REY (Claude), prélat français, né à Aix (Bouches-du-Rhône) le 27 novembre 1773, reçut la tonsure dès 1788; mais la Révolution vint interrompre ses cours de théologie qu'il reprit pendant le Consulat au séminaire de Saint-Sulpice sous l'abbé Emery. Ordonné prêtre en 1801, il suivit à Aix M. de Cicé qui venait d'être nommé archevêque; ce dernier le fit ensuite vicaire général et le nomma l'un de ses exécuteurs testa-

mentaires. M. Rey publia à cette époque plusieurs ouvrages sur la liturgie de l'Église : *Prières et cérémonies pour la consécration d'un évêque* (1808), traduit du Pontifical avec notes explicatives; *de la Consécration d'une église* (1821), etc.

Le siége de Dijon étant devenu vacant après la révolution de Juillet, M. Rey y fut appelé (1831); c'était, avec l'abbé d'Humières, un des deux premiers évêques choisis par le nouveau pouvoir. Sa nomination éprouva des difficultés en cour de Rome, par suite de la sourde opposition du clergé à un gouvernement qu'il regardait alors comme illégitime. Les bulles d'institution canonique furent cependant données; mais les prélats français se refusèrent à consacrer leur nouveau confrère qui fut obligé de recourir à un prélat espagnol. Son épiscopat, qui dura six ans, ne fut qu'une longue lutte contre un clergé mécontent, soutenu par *l'Ami de la Religion* et toute la presse légitimiste. Les entraves continuelles apportées à son administration le forcèrent enfin d'envoyer sa démission au pape (1838). Louis-Philippe lui donna comme dédommagement un canonicat au chapitre de Saint-Denis. Il est aujourd'hui le doyen des chanoines de premier ordre (ordre des évêques).

M. Rey est officier de la Légion d'honneur depuis le 3 avril 1838. Il a écrit ou fait écrire sous son inspiration : *Réflexions historiques et critiques sur les affaires du diocèse de Dijon, depuis la nomination de M. Rey à l'évêché de cette ville en* 1831 *jusqu'à* 1836.

REY (Joseph-Auguste), publiciste et magistrat français, né en 1790, à Grenoble, étudia le droit à Paris et se fit recevoir avocat. Après avoir écrit plusieurs brochures sur les questions politiques du jour, il fut rayé, en 1819, du tableau de la Cour royale pour avoir signé une plainte contre les mesures vexatoires des autorités de l'Isère; compromis, en 1820, dans la conspiration militaire, il fut condamné à la peine capitale, réussit à gagner l'Angleterre et ne put rentrer en France qu'à la révolution de Juillet. Depuis cette époque, il remplit les fonctions de président de tribunal civil et de conseiller à Angers, puis à Grenoble. Démissionnaire en 1844, il est encore inscrit au barreau de sa ville natale.

Parmi les nombreux écrits de M. Rey, on remarque : *Préliminaires du droit* (1819, in-8); *des Institutions judiciaires de l'Angleterre* (1826, 2 vol. in-8), ouvrage consciencieux et qui a eu en 1839 une seconde édition entièrement refondue; *Traité des principes généraux du droit et de la législation* (1828, in-8); *Lettres sur le système de M. Owen* (1828, in-18); d'abord insérées dans *le Producteur des Bases de l'ordre social* (1837, 2 vol. in-8); *Histoire de la conspiration de Didier* (Grenoble, 1837, in-8); *Théorie et pratique de la science sociale* (1842, 3 vol. in-8), exposé de principes d'économie et de morale et application à l'état actuel de la société des moyens généraux d'améliorer la condition des travailleurs; *Traité d'éducation physique, intellectuelle et morale* (1852, 2 vol. in-8 et atlas), un de ses ouvrages les plus complets; etc.

REY (Philippe), général français, ancien représentant, né à la Bastide (Tarn), le 9 juillet 1793, et élève de l'École militaire de Saint-Cyr, fit avec honneur les dernières campagnes de l'Empire et fut nommé adjudant-major en 1813. La Restauration le mit en demi-solde. Pendant les Cent-Jours, il reprit du service et, après Waterloo, quitta de nouveau l'armée. Rappelé en 1819, il fit, en 1823, l'expédition d'Espagne et fut cité à l'ordre du jour de l'armée. Ses opinions politiques retardèrent son avancement. Enfin, après la révolution de 1830, il obtint le grade de chef de bataillon, puis celui de colonel et le commandement du 60ᵉ de ligne. Il persista dans son dévouement aux principes de la révolution, et applaudit en 1848 à la proclamation de la République. Aux élections d'avril, il fut nommé représentant du peuple par ses compatriotes du Tarn, le cinquième sur neuf, avec 40 988 voix. Membre du comité de la guerre, il vota ordinairement avec le parti du *National*. Après l'élection du 10 décembre, il fit une opposition assez vive au gouvernement de Louis-Napoléon et désapprouva l'expédition de Rome. Réélu, le premier, à l'Assemblée législative, il se rapprocha de la Montagne pour défendre la Constitution contre la coalition des anciens partis ou contre la politique de l'Élysée, refusa sa confiance à tous les ministères nommés par le président, repoussa la loi du 31 mai et vota contre la révision de la Constitution. Depuis le coup d'État du 2 décembre, M. Philippe Rey, qui avait été promu au grade de général de brigade le 12 juin 1848, a été admis dans la section de réserve. Il est officier de la Légion d'honneur depuis août 1832.

REY (Daniel), ancien représentant du peuple français, est né à Aurel (Drôme) en 1802. Propriétaire aisé, il devint en 1836 maire du bourg de Saillans, et refusa en cette qualité de prêter son concours à l'exécution de la loi sur le recensement (1841). L'année suivante il arriva au conseil général du département, et y siégea jusqu'en 1851. Après s'être empressé en 1848 de proclamer la République, il fut élu par 36 000 suffrages, le cinquième sur huit, représentant de la Drôme à l'Assemblée constituante; il y fit partie du comité de l'instruction publique et vota constamment avec la fraction républicaine dite du Palais-National. Réélu à la Législative, il suivit la même ligne de conduite, protesta contre l'expédition d'Italie et la limitation du suffrage universel par la loi du 31 mai, et rentra à la suite du coup d'État dans la vie privée.

REY (Alexandre), publiciste français, ancien représentant, né vers 1810, à Marseille, débuta par des poésies royalistes adressées au pape Léon XII et au duc de Bordeaux. Rattaché à l'opinion radicale, il collabora au *Monde*, dirigé par Lamennais, et à la *Revue indépendante*, puis devint un des rédacteurs habituels du *National*, et fut, grâce au patronage de cette feuille, nommé, lors des élections supplémentaires de juin 1848, représentant des Bouches-du-Rhône à la Constituante; il y vota avec le parti démocratique, et n'obtint pas en 1849 le renouvellement de son mandat. Dans ces derniers temps, il a inséré des articles dans des recueils littéraires.

REYBAUD (Marie-Roch-Louis), littérateur et publiciste français, membre de l'Institut, né le 15 août 1799, à Marseille, où son père était négociant, fut destiné au commerce, fit dans le Levant et en Amérique de nombreux voyages, acquit une certaine aisance dans l'exportation des marchandises et n'aborda la carrière des lettres qu'en 1829, époque où il vint se fixer à Paris. Journaliste libéral, il écrivit tour à tour dans *le Voleur politique*, *la Révolution de* 1830, *la Tribune*, *le Constitutionnel* et *le Corsaire ;* en même temps il lançait des satires contre le pouvoir, collaborait aux premiers numéros de la *Némésis* de Barthélemy et raillait, dans le poëme de *la Dupinade* (1831, in-8), le règne de la bourgeoisie. En 1830, il prit la direction d'un ouvrage considérable : *Histoire scientifique et militaire de l'expédition française en Égypte* (1830-1836, 10 vol.

in-8 et 2 atlas), qui n'était que la refonte plus complète du travail que Napoléon fit établir à si grands frais; sa principale part est la redaction particulière de l'expédition sous Bonaparte, Kléber et Menou (6 vol.). Il entreprit aussi la rédaction du *Voyage autour du monde* de Dumont d'Urville (1833) et du *Voyage dans les deux Amériques* de M. d'Orbigny (1835).

Après avoir écrit longtemps au *National* sous le pseudonyme de *Léon Durocher*, M. Reybaud fit paraître à peu d'intervalle deux ouvrages d'un esprit bien différent, et qui suffirent à sa double réputation d'économiste et de romancier. Le premier : *Études sur les réformateurs ou socialistes modernes* (1840-1843, 2 vol. in-8; 6e édit., 1849), parut en fragments détachés de 1837 à 1840 dans la *Revue des Deux-Mondes*, et obtint en 1841 le grand prix Montyon décerné par l'Académie française. On y trouve des vues générales sur les utopies depuis Platon et l'analyse souvent très-rapide des théories de Saint-Simon, Ch. Fourier, Robert Owen et Cabet. L'auteur a exprimé le regret de s'être montré trop indulgent pour « ces destructeurs de tout principe social. » Il dut néanmoins à ces *Études* de remplacer en 1850 M. de Villeneuve-Bargemont à l'Académie des sciences morales et politiques.

L'œuvre vraiment populaire de M. Reybaud, et la plus remarquable sous le rapport de l'originalité, est son *Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale* (1843, 3 vol. in-8; dern. édit., 1854), critique spirituelle et bien observée des mœurs de la société française après la révolution de Juillet. Il essaya, mais avec moins de succès, de lui donner un pendant, en écrivant le pamphlet politique intitulé : *Jérôme Paturot à la recherche de la meilleure des Républiques* (1848, 4 vol. in-18). D'autres romans auxquels on a reproché d'être des copies plus ou moins pâles de son premier type, ont été signés par lui : *César Falempin ou les Idoles d'argile* (1845, 2 vol. in-8); *le Dernier des commis-voyageurs* (1845, 2 vol.); *le Coq du clocher* (1846, 2 vol.), inséré dans *le National*; *Édouard Mongeron* (1846-1847, 5 vol. in-8); *Athanase Robichon* (1851, in-18), tribulations d'un candidat perpétuel à la présidence, *la Comtesse de Mauléon* (1853, in-18); *Marines et Voyages* (1854, in-18); *Scènes de la vie moderne* (1855, in-18); etc.

Soutenu par le parti démocratique, M. Reybaud obtint, en 1846, l'un des mandats électoraux de Marseille et siégea sur les bancs de la gauche. La révolution de Février, comme il l'a dit plus tard, lui dessilla les yeux. Élu représentant des Bouches-du-Rhône en 1848 comme candidat républicain et, en 1849, comme candidat du parti réactionnaire, il soutint en général par ses votes le gouvernement et consentit en 1851 à faire partie de la Commission consultative qui suivit le coup d'État. Depuis cette époque, il partagea son temps entre ses nombreux romans et des articles sérieux fournis au *Journal des économistes* et à la *Revue des Deux-Mondes*. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

Outre les ouvrages cités, on a encore de M. Reybaud : *la Syrie, l'Égypte et la Palestine* (1835, in-4 fig.), avec le baron Taylor; *la Polynésie* (1843, in-8), et *l'Industrie en Europe* (1856). Il a aussi fourni des articles de tout genre à la *Revue maritime* (1844), au *Dictionnaire de la Conversation*, au *Journal des Enfants*, au *Dictionnaire du Commerce*, au *Constitutionnel*, etc.

REYBAUD (Charles), littérateur français, né à Marseille, en 1800, frère du précédent, commença comme lui par chercher fortune dans le commerce maritime et partagea ses opérations et ses voyages. Vers la fin de la Restauration, il rédigea *le Précurseur de l'Ouest* à Angers et vint à Paris après la révolution de 1830. Tout en se mêlant à la propagande saint-simonienne, il devint rédacteur du *Pour et le Contre* et de *la Révolution*, puis en 1833 gérant du *Constitutionnel*; il concourut quelques années après à organiser l'agence Havas et fut attaché en 1846 à *la Patrie*. Il renonça au journalisme en février 1848 et se tint à l'écart jusqu'en 1852. Nommé à cette dernière date agent du Brésil, il a publié, d'après des données et des documents officiels, des *Lettres sur le Brésil* (1856, in-8) et des articles dans les *Débats* sur l'Amérique. On a encore de lui une édition des *Mémoires authentiques de Maximilien Robespierre* (1830, tom. I-II, in-8, inachevé).

REYBAUD (Henriette ARNAUD, dame Charles), romancière française, femme du précédent, née à Arles, vers 1800, connut dans cette ville, lors de leurs débuts, MM. Thiers et Mignet. Mariée à M. Charles Reybaud, elle le suivit à Angers et à Paris, écrivit, pendant qu'il était gérant du *Constitutionnel* des feuilletons dans ce journal, et fournit à divers recueils littéraires, notamment à la *Revue des Deux-Mondes*, des romans publiés ensuite en volumes. Depuis quelques années, elle a abordé plus spécialement, en dehors de l'influence et des relations de son mari, les études de mœurs et le roman historique.

On a surtout de Mme Ch. Reybaud : *les Aventures d'un renégat* (1836, 2 vol.); *Pierre* (1839); *le Château de Saint-Germain* (1836); *Deux à deux* (1837); *Espagnoles et françaises* (1837); *Mézélie* (1839); *Valdepeyras* (1839); *Thérésa* (1840); *Georges et Fabiana* (1840, 2 vol.); *Gabrielle et Lucie* (1842, 2 vol.); *le Moine de Chaalis* (1843); *Mademoiselle de Chazeuil* (1844); *Rose* (1844); *Géraldine* (1844, 2 vol.); *Sans dot* (1845, 2 vol.); *les Deux Marguerites* (1845); *les Anciens couvents de Paris* (1848, 2 vol.); *Mademoiselle de Malepeire* (1854); *la Dernière Bohémienne* (1856); *Faustine et Sydonie* et *le Cadet de Colobrières* (1857, in-16; *Bibliothèque des chemins de fer*).

REYNAUD (Jean-Ernest), littérateur et philosophe français, ancien représentant, né à Lyon, en 1806, fit ses études avec succès au collége de Thionville et fut admis, en 1824, à l'École polytechnique. Après avoir obtenu le titre d'ingénieur de seconde classe dans les mines, il donna sa démission en 1848 et fut rayé des cadres en 1851. Après la révolution de 1830, M. Reynaud, tourmenté par les aspirations mystiques de l'époque, adhéra au saint-simonisme; il collabora à *l'Organisateur*, au *Globe*, au livre des *Prédications saint-simonniennes* (1832, 2 vol. in-8), et aux *Missions de province*, où il inséra des articles sur la *Société saint-simonnienne*, sur la *Cérémonie du 27 novembre*, etc. Lié depuis longtemps avec M. Pierre Leroux, il dirigea avec lui la *Revue encyclopédique*, en 1835. Après la chute de cette publication, les deux collaborateurs entreprirent, en 1836, l'*Encyclopédie nouvelle*, vaste recueil dont il n'a été exécuté que des parties, mais qui ne témoigna pas moins de la variété et de l'étendue de leur érudition.

La révolution de Février 1848 appela M. Reynaud à jouer un rôle politique. Nommé, dès l'origine, président du comité des hautes études scientifiques et littéraires, il prit, avec MM. Renouvier et Charton, une part importante aux travaux de M. Carnot, alors ministre de l'instruction publique. Il résigna ses fonctions lorsque M. Carnot, après une orageuse discussion à l'Assemblée nationale, se retira du ministere, et il redevint alors simple représentant à la Consti-

tuante où il avait été envoyé par le département de la Moselle, le deuxième sur une liste de onze élus, et à une majorité de 77 087 voix. Dans cette assemblée, il prit place parmi les membres les plus modérés du parti démocratique, et se prononça avec la droite contre les clubs, contre l'abolition de la peine de mort, l'impôt progressif, l'amendement Grévy, le droit au travail, etc. Il soutint jusqu'au bout le général Cavaignac et appuya, dans sa première phase, l'expédition de Rome. Mais, après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la gauche, pour combattre la politique de l'Élysée, puis donna sa démission le 20 avril 1849.

Rentré dans la vie privée, M. Jean Reynaud a publié, en 1854, son œuvre capitale : *Terre et Ciel* (in-8) : Ce livre, dont le caractère élevé et la haute valeur littéraire produisirent une grande impression, a pour idées fondamentales la continuité de la vie humaine à travers des épreuves successives, et le progrès continuel de la nature et de l'homme vers Dieu, toujours infiniment éloigné. Mais on a reproché à l'auteur le mélange du mysticisme et de la raison, du rêve et de la métaphysique; et l'alliance qu'il tente d'établir entre la philosophie et la théologie, lui a valu, à la fois, les critiques des théologiens et des philosophes.

On a encore de lui une *Minéralogie à l'usage des gens du monde* (1836, in-18), puis divers articles de l'*Encyclopédie nouvelle* imprimés à part, notamment l'article *Druidisme* sous le titre de : *Considérations sur l'esprit de la Gaule* (1847, in-8); un *Discours sur la condition physique de la terre* (1840, in-8), etc.

REYNAUD (François-Léonce), ingénieur français, né à Lyon, le 1er novembre 1803, et admis, en 1821, à l'École polytechnique, en sortit volontairement au bout d'un an, s'occupa pendant quelques années d'architecture et fut nommé, en 1830 ingénieur en chef de première classe aux ponts et chaussées; il se livra, dès lors, spécialement à la construction des phares et établit celui de Bra sur les côtes de Bretagne. En 1837, il fut désigné pour la classe d'architecture à l'École polytechnique et, en 1840, chargé du même cours à l'École des ponts et chaussées. Il est maintenant attaché, en qualité d'inspecteur général, à la direction des phares et au service des édifices diocesains. Il a été décoré en mai 1839. Il a publié, de 1852 à 1856, les deux parties d'un *Traité d'architecture*, accompagnées d'un *Atlas*, dont il a dessiné les planches (2 vol. in-4).

REYNAUD-LA-GARDETTE (Joseph-Isidore), ancien représentant du peuple français, né à Auriples (Drôme), le 20 octobre 1799, professa de tout temps les opinions les plus libérales et fit une opposition très-vive à la Restauration. Propriétaire à Bollène (Vaucluse), il fut nommé, en 1830, maire de cette commune. En 1832, sa destitution fut mise en question, à la suite d'une harangue officielle adressée au duc d'Orléans, et dans laquelle il avait osé dire : « Prince, l'éclat du soleil de Juillet a pâli. » Mais l'énergie qu'il avait montrée contre le parti légitimiste le fit maintenir. Bientôt il sollicita le mandat législatif sous le patronage du *National* et fit, devant les électeurs d'Orange, une profession de foi républicaine que suivit alors sa destitution. Cette disgrâce lui valut une place au conseil général du département de Vaucluse, où pendant neuf ans il ne cessa de réclamer des réformes radicales. Correspondant de quelques journaux de l'opposition, il publia contre le gouvernement et les députés ministériels divers pamphlets plus spirituels que méchants. En 1848, M. Reynaud se présenta, comme candidat démocrate, aux suffrages des électeurs de Vaucluse. Nommé par 29 651 voix, le troisième sur six, il fit partie du comité de l'instruction publique et vota ordinairement dans les questions politiques avec l'extrême gauche, se réunissant à la droite dans toutes les questions sociales. Il vota toutefois avec la minorité contre le bannissement de la famille d'Orléans, « aimant, disait-il, à voir tous les prétendants de près. » Après l'élection du 10 décembre, il combattit vivement la politique de l'Élysée, et fut un des signataires de la demande de mise en accusation présentée contre Louis-Napoléon par M. Ledru Rollin, à l'occasion de l'expédition de Rome. Il ne fut pas réélu à la Législative.

REYNOLD DE CHAUVANCY (Charles DE), officier de marine français, né à Pont-de-Veyle (Ain), le 21 mai 1810, se fit, à dix-neuf ans, pilotin, sous les auspices de l'amiral Baudin, alors armateur au Havre. Après avoir exploré, par mer et par terre, les deux Amériques, il entra au service de l'État en 1844 et fut attaché, comme lieutenant de port, à l'île Bourbon, où il créa et commanda les compagnies de discipline qui servirent à maintenir l'ordre en 1848. Destitué par le commissaire du gouvernement provisoire, il revint en France et fut nommé officier de port à l'île de Ré. Depuis 1856, il a le commandement du port de Dieppe, avec le grade de lieutenant. A la même époque, il a été décoré de la Légion d'honneur.

M. de Reynold est surtout connu par ses importants travaux sur les signaux maritimes, dont il a publié les résultats sous ce titre : *Code de signaux, télégraphie nautique polyglotte* (1856, in-8, chez M. Hachette; en anglais, 1857, 2 vol.). Cet ouvrage, appelé communément *Code-Reynold*, a été rendu réglementaire, puis obligatoire par les ministres Ducos et Hamelin, adopté par dix-sept puissances maritimes et traduit en plusieurs langues. M. de Reynold a aussi fait paraître la traduction d'un ouvrage espagnol intitulé : *le Pape dans tous les temps*.

RHALLIS (Georges-Alexandre), homme d'État et jurisconsulte grec, président de l'Aréopage à Athènes, né à Constantinople, le 30 avril 1804, est fils d'un ancien chargé d'affaires de la Porte près la République française, compris l'un des premiers dans les massacres de 1821. A 17 ans, il se rendit, pour son instruction, d'abord à Vienne, puis à Paris, où il fit ses études au collége Henri IV, et prit ensuite le grade de licencié à la Faculté de droit (1828). Dans cet intervalle, il fit plusieurs publications à l'usage des colléges et travailla à la partie grecque de la *Collection des lois maritimes antérieures au* XVIIIe *siècle*, de M. Pardessus. Décidé à se fixer en France, il venait d'être nommé par M. de Vatimesnil, professeur de rhétorique au collége de Marmande lorsqu'il fut rappelé en Grèce et compris dans le personnel de la magistrature qui commençait alors à être organisée. Il fut successivement greffier, puis procureur général près le tribunal d'appel d'Argos, procureur général à Thèbes (1833), à Athènes (1835), enfin président de cette même cour (1837).

L'université du roi Othon ayant été fondée la même année, M. Rhallis fut nommé professeur de droit commercial et doyen de la Faculté de droit; et l'année d'après (1838), il fut élu recteur de l'université. En 1841, il devint ministre de la justice et fut chargé, en outre, du département des finances. Après la révolution du 15 septembre 1843, il se renferma dans la carrière d'avocat et de professeur. Chargé de nouveau du portefeuille

de la justice en juillet 1848, il passa de là à la présidence de la Cour de cassation, poste qu'il occupe encore aujourd'hui.

On cite de M. Rhallis un grand nombre d'ouvrages de jurisprudence, entre autres : *le Droit des gens* par Vattel, traduction en grec (Nauplie, 1833, 2 vol. in-8); *Manuel du droit romain*, par Mackeldey, trad. de l'allemand, avec M. Renieris (Athènes, 1838, 2 vol. in-8); *Cours de droit commercial* (Ibid., 1849-1851, 3 vol. in-8); *Corps de droit canonique de l'Église grecque* (Ibid., 1851-1854, 5 vol. in-8), avec les anciens commentateurs, en collaboration avec M. Potlis, ouvrage capital; *les Codes grecs* (Ibid., 1855-1857, 4 vol. in-8), répertoire de la législation civile, commerciale, criminelle, administrative et internationale de la Grèce.

RHÉAL (Sébastien Gayet, dit), littérateur français, né à Beaujeu (Rhône), en 1815, écrivit d'abord dans la presse départementale, vint à Paris et fit recevoir au théâtre de la Gaîté un drame, *la Vendetta* (1835), qui ne put être représenté. Il entreprit, en 1846, avec le secours d'allocations du gouvernement la traduction des *OEuvres complètes du Dante* (1843-1853, t. I à V, in-8); ce travail considérable, accompagné d'une introduction et de remarques détaillées, comprend : *la Vie nouvelle*, *la Divine Comédie*, *les Poésies amoureuses*, et *le Banquet*, commentaire philosophique traduit pour la première fois; un sixième volume est destiné au *Glossaire universel* de Dante.

On a encore de M. Séb. Rhéal : *les Chants du Psalmiste* (1839-1840, 2 vol. in-8); *les Divines féeries de l'Orient et du Nord* (1842, in 8, avec dessins de Mme F. Rhéal), traditions mythologiques de tous les peuples; *le Martyre des religieuses polonaises* (1846); *la Roumanie renaissante* (1850); quelques pièces de vers, telles que *les Funérailles de Napoléon* (1840) et la *Vision de Faustus à l'Exposition universelle* (1855); enfin une tragédie grecque, *Hippolyte Stéphanophore*, dont les répétitions ont été arrêtées en 1854. M. Seb. Rhéal a ajouté, dans ces derniers temps, à son pseudonyme celui de son frère aîné, M. Amédée Gayet, dit de Césena (voy. ce nom).

RIANZARÈS (Fernando Muñoz, duc de), mari de la reine douairière d'Espagne, né en 1810, à Tarrancon (province de Cuença), et sorti des rangs les plus obscurs du peuple, s'engagea de bonne heure dans l'armée. Il servait dans les gardes du corps lorsqu'il inspira à la régente Christine une passion profonde. Sa sœur était encore blanchisseuse. On raconte de la façon suivante l'origine de sa fortune : Un jour qu'il faisait partie de l'escorte qui accompagnait Christine, de Buen-Retiro à Madrid, il ramassa le mouchoir brodé qu'elle avait laissé tomber sur la route; celle-ci, frappée de sa bonne mine, de sa belle tournure et de sa vivacité, lui ordonna de se tenir à la portière et, pendant quelques heures, s'entretint familièrement avec lui. Ferdinand VII venait de mourir et, trois mois après, sa veuve épousait secrètement le beau garde du corps (28 décembre 1833). Cette union, qui causa un grand scandale en Espagne, ne put être ratifiée publiquement que le 13 octobre 1844.

Don F. Muñoz s'est contenté jusqu'à présent d'être le mari d'une reine qui a eu quelquefois pour lui plus d'ambition que lui-même. En 1846, lors de la fameuse expédition du général Florès à l'Équateur, il fut question de reconstituer en monarchie cette ancienne colonie espagnole et d'en offrir la couronne à don Muñoz. Celui-ci, dont on s'accorde à louer la réserve, n'a jamais cherché à devenir un personnage politique. Créé duc de Rianzarès, grand d'Espagne de première classe et chevalier de la Toison d'or, il a reçu, en 1847, de Louis-Philippe, à l'occasion des mariages espagnols, les insignes de grand-croix de la Légion d'honneur et le titre français de duc de Montmorot (voy. Christine).

RIAUX (Francis-Marie), littérateur français, né à Rennes, le 2 décembre 1810, fit ses classes au collége de cette ville, entra à l'École normale en 1830, fut reçu agrégé de philosophie en 1834, et docteur ès lettres en 1840. Professeur de philosophie au collége puis à la Faculté de Rennes, il vint à Paris professer le même cours aux lycées Charlemagne (1846) et Bonaparte (1856).

M. Riaux a publié plusieurs travaux de philosophie ou de littérature : une traduction des *Niebelungen* (1837, 2 vol. in-8), d'après Mme La Mettière, avec introduction et notes; un savant *Essai sur Parménide d'Élée* (1840, in-8), thèse pour le doctorat; une traduction nouvelle des *OEuvres philosophiques de Bacon* (1842, 2 vol. in-8); une édition des *Mémoires de Mme de Motteville* (1855, 4 vol. in-18). Il a fourni un certain nombre d'articles au *Dictionnaire des sciences philosophiques*, au *Plutarque français*, au *Siècle*, de 1849 à 1851, et au *Constitutionnel*, depuis 1853.

RIBEAUPIERRE (Alexandre de), diplomate russe, né le 21 avril 1783, est issu d'une famille alsacienne que la révocation de l'édit de Nantes contraignit de quitter la France. Fils d'un brigadier général, il devint l'un des aides de camp de Paul I[er], fut chargé de quelques missions diplomatiques en 1806 et 1807, et prit ensuite la direction générale des banques de l'empire. Nommé en 1823 ambassadeur à Constantinople, il fut un des négociateurs du traité d'Ackjerman qui rétablit les relations entre la Porte et la Russie, intervint plusieurs fois dans les affaires de Grèce et demanda ses passe-ports en novembre 1827, lorsque la guerre éclata. Après la victoire de Navarin, il reprit son poste à Constantinople et sut avec beaucoup d'habileté rendre de plus en plus prépondérante l'influence de la Russie. De 1831 à 1839, il fut accrédité auprès de la cour de Berlin et, de retour à Saint-Pétersbourg, il vint siéger au conseil suprême, et remplit auprès de Nicolas la charge de grand échanson.

RIBERA (Charles-Louis), peintre espagnol, né à Rome, vers 1812, et fils d'un artiste distingué, étudia d'abord sous son père, et vint suivre l'atelier de Paul Delaroche. Résidant souvent à Paris, il a figuré, depuis 1839, à la plupart de nos salons. On y a surtout vu de lui : *Vierge adorant son enfant*, *l'Apocalypse de saint Jean*, *Don Rodrigo de Calderon conduit au supplice* (1839); *Marie Madeleine au sépulcre*, *M. Gomez*, *M Toca et sa fille*, *l'Assomption de la Vierge* (1840-42); *Bataille contre les Maures de la Sagra de Tolède* (1845); *Vue des bas côtés de Notre-Dame de Paris* (1848); *Origine de la famille de Los Girones*, *MM. d'Alcanices*, *Lopez Mollinedo*, à l'Exposition universelle de 1855, etc. Il a obtenu une 3[e] médaille en 1839, une 2[e] en 1845, et une mention en 1855.

RIBEROLLES (Barthélemy-Jean de), magistrat français, ancien député, est né à Thiers (Puy-de-Dôme), le 4 février 1787. Après avoir fait ses études au collége de Juilly et son cours de droit à Paris, il entra au conseil d'État (1810), où il fut attaché au conseil des prises, passa en 1818 à la Cour des comptes et y devint conseiller maître en

1827. Élu, cette même année, à la Chambre des Députés par l'arrondissement de Thiers, il se montra dévoué au ministère Martignac, repoussa plus tard l'Adresse des 221 et, après la révolution de Juillet, s'opposa à la mise en accusation des ministres de Charles X. Il ne fut point réélu en 1831 et continue depuis cette époque à siéger à la Cour des comptes. Il est, depuis mai 1837, officier de la Légion d'honneur.

RIBBLESDALE (Thomas LISTER, 3e baron), pair d'Angleterre, né en 1828, à Armytage-Park, appartient à une famille élevée en 1797 à la pairie héréditaire. A sa majorité, il prit à la Chambre des Lords la place de son père vacante depuis 1832 ; il est officier aux gardes à cheval. Marié en 1853 avec une fille du colonel Mure, il a un fils, né en 1854, à Londres.

RICARD (Joseph-Barthélemy-Honoré-Louis-Amable, marquis DE), général français, né à Cette (Hérault), le 17 novembre 1787, fut admis, en 1806, à l'École militaire de Fontainebleau et en sortit la même année avec le brevet de sous-lieutenant au 4e de chasseurs qui se trouvait en Italie; il obtint d'être envoyé en Espagne où il resta de 1808 à 1810. Nommé capitaine en 1813, il fit à la grande armée les derniers campagnes de l'Empire et fut mis en disponibilité à la rentrée des Bourbons. Il passa en 1818 à la Martinique dont son père était un des administrateurs, fut attaché à l'état-major des généraux Donzelou et de Bouillé, gouverneurs de l'île, revint en France en 1829 et fut, en 1838, mis à la tête du 5e léger avec lequel il s'est distingué dans la guere d'Afrique. M. de Ricard, qui a été promu au grade de général de brigade le 20 avril 1845, a reçu divers commandements à l'intérieur, avant d'être porté dans la réserve. Après la proclamation de l'Empire, il devint le premier aide de camp de l'ex-roi Jérôme. Il était, depuis le 4 juin 1831, commandeur de la Légion d'honneur.

RICARD (Louis-Gustave), peintre français, né à Marseille, vers 1824, est venu compléter ses études artistiques à Paris, où il s'est fixé, et a presque exclusivement cultivé le portrait. On a vu de lui aux salons, depuis ses débuts, en 1850 : *Jeune Bohémienne*, *Mlle Willelmine Clauss*, *le docteur Phillipps*, et une quantité de personnages désignés de simples initiales (1850-1857). M. Ricard a obtenu une 2e médaille en 1850, et une 1re en 1852.

RICAUDY (Louis-Anselme-Alphonse DE), marin français, né le 4 juillet 1789, s'engagea, en 1801, comme mousse, fut nommé, à quatorze ans, aspirant, et bientôt après officier de flottille. Sous les ordes de l'amiral de Villeneuve, il fit la campagne d'Amérique, se battit à Calder et fut pris par les Anglais à Trafalgar. Il demeura cinq ans prisonnier et ne sortit des pontons qu'à la chute de l'Empire. Enseigne de vaisseau le 1er juillet 1815, et lieutenant de vaisseau le 22 août 1821, il prit part, en 1830, à l'expédition d'Alger, où il commanda une compagnie de débarquement. Sa conduite lui valut, apres la révolution de Juillet, le grade de capitaine de frégate (2 octobre 1830). Capitaine de vaisseau le 6 mars 1837, il fut placé à la tête des équipages de ligne à Rochefort et chargé de diverses inspections. Plus tard il passa à Toulon en qualité de directeur du port. Après la révolution de Février, le général Cavaignac lui confia le commandement d'une subdivision navale devant Venise, bloquée par les Autrichiens: ses services, dans cette circonstance, le firent désigner pour le grade de contre-amiral, qu'il obtint le 16 octobre 1848. Il faisait partie de la deuxième section (réserve) du cadre de l'état-major général de la marine lorsqu'il mourut à Perpignan, le 16 février 1856. Il était commandeur de la Légion d'honneur (4 juin 1852).

RICCIARDI (Joseph-Napoléon), homme politique et poëte italien, né à Naples, le 19 juillet 1808, d'une noble famille, est fils de François Ricciardi, comte de Camaldoli, ministre sous Joachim Murat. Sa mère, patricienne éclairée et libérale, éleva son fils dans l'horreur du despotisme napolitain et développa en lui une exaltation et une énergie de caractère qui ont contrasté toute sa vie avec son infirme et débile constitution. M. Ricciardi avait à peine terminé ses études, interrompues plus d'une fois par la maladie, qu'il témoigna par ses premiers vers sur le réveil de la Grèce son enthousiasme pour l'indépendance des nations. Celle de l'Italie devint son unique pensée, à la suite d'un voyage qu'il avait fait avec sa famille à travers la malheureuse péninsule (1826). Après quelques années de luttes obscures, il fonda, en 1832, le *Progrès des sciences*, *des lettres et des arts*, dont une arrestation arbitraire lui enleva bientôt la direction. Rendu à la liberté, à la mort de sa mère, il parcourut, pendant dix-huit mois, une grande partie de l'Europe, étudiant les lois et la politique des divers peuples.

A peine rentré à Naples, M. Ricciardi fut incarcéré comme chef d'une conspiration républicaine (13 septembre 1834), et ne fut relâché, huit mois plus tard, que pour devenir la victime d'une étrange manœuvre de la police; il fut jeté dans une maison de fous. Dès qu'on lui en eut ouvert les portes, il alla en Espagne offrir ses services à la cause libérale. Chétif et boiteux, il ne put se faire admettre comme soldat. Il passa en France, d'où il fit un voyage en Angleterre. A Paris M. Ricciardi devint le collaborateur de plusieurs journaux et revues. Familier avec la langue française, il écrivit, dans la *Revue indépendante*, une série d'articles, où, loin de partager l'enthousiasme inspiré au parti libéral par les premières réformes de Pie IX, il soutenait l'incompatibilité de la papauté et de la liberté. En même temps il publiait divers recueils de *Poésies*, dont l'indépendance de l'Italie faisait le fond, et des brochures politiques, dont la principale (*Conferti all'Italia*) était dirigée contre les doctrines soutenues alors par MM. d'Azeglio, Balbo et Gioberti.

Après avoir parcouru secrètement l'Italie pendant l'automne de 1847, M. Ricciardi, qui était à Paris au moment de la révolution de Février, concourut à fonder l'association italienne, puis il rentra dans sa patrie. Élu spontanément député de la Capitanate, il siégea à la Chambre napolitaine, fit de vains efforts pour empêcher le soulèvement du 15 mai, qui servit de prétexte à Ferdinand II pour retirer la constitution. Il crut nécessaire alors de protester à main armée, se jeta dans la Calabre, parvint à la soulever, organisa des comités insurrectionnels et présida celui de Cosenza jusqu'aux premiers jours de juillet. Reculant devant les malheurs d'une lutte qu'il pouvait encore prolonger dans les montagnes, il battit en retraite, échappa, comme par miracle, aux royalistes qui le cernaient, et, avec quinze de ses compagnons, gagna Corfou, d'où il passa à Rome, puis en Corse, et revint enfin à Paris, où il présenta, au nom d'un certain nombre d'Italiens, une adresse à l'Assemblée nationale (juin 1849).

M. Ricciardi se retira quelque temps à Genève pour écrire le récit de ces événements, sous le titre d'*Histoire de la révolution d'Italie* (1850, in-12, double édition, en italien et en français); dans ce livre, il ne combat pas avec plus de

force la politique du pape, nécessairement contraire à la révolution, que la politique de M. Mazzini, par laquelle la révolution lui paraît compromise. Il rentra ensuite en France, et obtint de s'interner à Tours (Indre-et-Loire), où il vécut depuis dans une studieuse retraite. Quelques articles envoyés aux journaux français ou étrangers attestent de loin en loin la constance de ses convictions. Condamné à mort par contumace (4 février 1853), ses biens sont sous le sequestre, et, avec une fortune considérable dans sa patrie, il n'a dans l'exil qu'une vie précaire. Fidèle à sa cause et à la devise : *Semper idem*, qu'il a substituée à l'antique blason de sa famille, il passe, auprès de ses compatriotes, malgré les dissidences qui le séparent de quelques chefs, pour un des caractères les plus honorables de la révolution italienne.

Comme écrivain, M. Ricciardi s'est également mis tout entier au service de ses opinions politiques. Aux écrits cités plus haut il faut ajouter un recueil de poésies italiennes (Paris, 1844-1848); *Drames historiques* (Drammi storici; Paris, 1855), comprenant *la Ligue lombarde*, *les Vêpres siciliennes*, *Mazaniello* et *l'Expulsion des Autrichiens de Gênes*, études patriotiques qui n'ont pas été écrites pour la scène; *le Martyrologe italien* (Martirologio ital. dal 1792 al 1847, Turin, 1856); *Précis de l'histoire d'Italie* (Paris, 1857, gr. in-8 à 2 col. avec illustrations); *Memorie autografe d'un Ribelle* (1857, in-12).

RICCIARDI (Irène), dame CAPECELATRO, femme de lettres italienne, l'une des sœurs du précédent, est auteur d'un grand nombre de *Stances*, d'*Odes* et de *Sonnets*, qui lui firent obtenir, très-jeune encore, le titre de membre de plusieurs Académies italiennes. Ayant épousé, en 1831, M. Capecelatro, compositeur distingué, elle écrivit pour lui plusieurs librettos d'opéra, entre autres *Gaston de Chanley*, qui obtint un grand succès à Florence. On a aussi d'elle un mélodrame, joué, en 1842, sur le principal théâtre de Palerme, et un certain nombre de *Nouvelles*. Ses poésies lyriques, qui restent son titre principal, se recommandent par l'élégance de la forme, la noblesse des pensées et une douce mélancolie.

RICHARD (Jules), publiciste français, ancien représentant, né en 1810, à La Mothe Saint-Héraye (Deux-Sèvres), fit ses études et son droit à Poitiers. Dès 1830, il travailla à la rédaction de *l'Écho du peuple*, journal démocratique de la Vienne, y inséra des articles historiques sur les hommes de l'ancienne révolution, propagea de tous ses efforts l'instruction primaire dans son département, et prit une part active aux luttes électorales du dernier règne. Au mois de janvier 1846, il fut un des fondateurs de *la Chronique des Deux-Sèvres*. En 1848, élu représentant de ce département par 38600 suffrages, le dernier sur huit, il fit à la Constituante partie du comité de l'administration départementale, qui le choisit pour secrétaire, et vota en général avec la gauche. Non réélu en 1849, il se retira dans son pays natal, où il s'est livré exclusivement à la culture de ses propriétés.

On a de M. J. Richard deux ouvrages : *Vie du général Chabot* (1844, in-8), et *Histoire de l'administration supérieure des Deux-Sèvres* (1846, in-8), depuis 1790 jusqu'en 1830.

RICHARD [du Cantal] (A...), agronome français, ancien représentant du peuple, né en 1809, à Pierrefort, près Saint-Flour, fut élève de l'École d'Alfort. Médecin vétérinaire au 1er d'artillerie, il mit à profit son séjour à Strasbourg pour suivre les cours de la Faculté de médecine et se faire recevoir docteur; il passa ensuite quatre ans en Algérie, professa à Grignon un cours d'économie du bétail, fonda, vers 1838, en Auvergne, une école d'agriculture et fut attaché, de 1840 à 1848, à l'École royale des haras, en qualité de professeur d'histoire naturelle. Ce fut dans l'exercice de ces fonctions qu'il publia, en 1845, les *Annales des haras et de l'agriculture*, revue mensuelle qui ne s'est pas soutenue, et un ouvrage considérable sur la *Conformation du cheval* (1847, in-8), au point de vue physiologique et mécanique.

M. Richard était depuis 1832 lié au parti républicain et il avait été affilié à la Société des Droits de l'homme, lorsqu'à la révolution de Février il fut envoyé dans le Cantal comme sous-commissaire du gouvernement provisoire. Élu représentant du peuple, le sixième sur sept, il fit, à l'Assemblée constituante, partie du comité de l'agriculture et vota constamment avec la fraction modérée de l'opinion démocratique. Il fut chargé du rapport du décret de 1848 sur l'enseignement agricole en France. Son mandat lui fut renouvelé pour l'Assemblée législative, et il y suivit la même ligne de conduite. Écarté des affaires par le coup d'État de 1851, il s'est consacré entièrement à ses anciennes études et a pris, dans ces dernières années, une part importante à la fondation de la Société zoologique d'acclimatation.

On a encore de M. Richard (du Cantal) : *Principes généraux sur l'amélioration des races de chevaux et autres animaux domestiques* (1850, in-8), complément de l'ouvrage déjà cité; *Dictionnaire raisonné d'agriculture et d'économie du bétail* (1854-1855, in-8), et beaucoup d'articles spéciaux insérés dans *le Siècle*.

RICHARD (Fleury-François), peintre français, né à Lyon, le 25 février 1777, fit ses classes au collége de l'Oratoire, entra comme dessinateur dans une fabrique d'étoffes, vint à Paris en 1793, y étudia sous David et retourna se fixer dans sa ville natale. Il envoya au salon de 1801 : *Sainte Blandine*, et aux salons suivants : *Valentine de Milan* (1802); *Charles VII quittant Agnès Sorel*, *François Ier écrivant le distique* : « Souvent femme varie, bien fol qui s'y fie! », *Vert-Vert*, *un Intérieur d'atelier* (1804), acquis tous quatre par l'impératrice Joséphine pour la Malmaison; *Saint Louis*, *Bayard consacrant ses armes à la Vierge*, *Jacques Molay allant à la mort*, *Henri IV et Gabrielle* (1804-1808). Nommé peintre de l'impératrice, il produisit, jusqu'en 1814 : *Henri IV après sa mort à l'entrée du caveau de Saint-Denis*, *Mlle de La Vallière et Louis XIV*, *Mlle de La Vallière carmélite*, *Marie Stuart*, *Gil Blas chez le chanoine Sedillo*, etc.

A l'arrivée du comte d'Artois à Lyon, M. F. Richard reçut la décoration et le titre de peintre du prince, puis, à l'avénement du roi Charles X, celui de peintre ordinaire du roi. De 1818 à 1823 il fut professeur de peinture à l'École de Lyon, et exposa encore : *Tanneguy du Châtel sauvant le Dauphin*, *Michel Montaigne visitant le Tasse à Ferrare*, *la Mort de Talmont tué devant Pavie* (1819-1823); *la Chartreuse de Saint-Bruno* (1829); *Louis de La Trémouille* (1832); *Comminge et Adelaïde au couvent de la Trappe* (1846), le dernier envoi de cet artiste, qui n'a plus figuré aux salons que par ses nombreux élèves.

RICHARD (Théodore), peintre français, né à Milhau (Aveyron), vers 1805, vint étudier à Paris sous Victor Bertin et se livra, comme son maître, à la peinture de paysage. Il a aussi, pendant quelque temps, traité les fleurs et les fruits sur porcelaine. En 1835 il alla se fixer à Toulouse. On a vu de lui aux salons, depuis d'heureux dé-

buts en 1831 : *Don Quichotte et Sancho*, *le Lac*, *les Bords du Tarn*, *les Bûcherons*, *le Passage du bac*, *le Pic du midi de Pau*, *Forêt de hêtres*, *Souvenir de Saint-Chély*, *Bouviers de l'Aveyron*, le *Château de la Rocque*, *le Moulin de Creissels* (1831-39); *Forêt en hiver*, *le Garde-chasse et le braconnier*, *Vue de Pau*, *Moutons au pâturage*, *le Matin*, *le Dernier arbre de la forêt*, *le Chemin creux*, *Soleil couchant* (1840-48); *Forêt en automne* (1853); *la Source*, *Chênes dépouillés* (1857), etc. Il a obtenu une 2e médaille en 1831 et la décoration en août 1854.

RICHARDSON (Charles), philologue anglais, né en juillet 1775, abandonna l'étude du droit pour s'occuper de travaux de linguistique, et débuta par des *Essais de philologie anglaise* (Illustrations of english philology; Londres, 1815, in-4). Peu de temps après, il fut chargé de la partie grammaticale de l'*Encyclopædia metropolitana*, commencée par le rev. H. J. Rose en 1818 et continuée, après plusieurs années d'interruption, jusqu'en 1832. C'est cet immense travail qu'il a remanié et publié séparément sous le titre : *Nouveau Dictionnaire de la langue anglaise* (New Dictionary of the english language; Londres, 1835-1837, 2 vol. in-4). Ce dictionnaire, purement étymologique, ne contient que les mots vraiment anglais, distribués par racines; des citations nombreuses, mises par ordre chronologique, y servent constamment d'exemples. Un *Abrégé* in-8 a été imprimé en 1838 par les soins de l'auteur.

M. Richardson a encore écrit un petit traité sur l'*Étude des langues*, où il se plaît à reconnaître que c'est un passage des *Diversions* de Purley qui lui a inspiré le plan de son dictionnaire; un essai historique sur *la Grammaire et les grammairiens anglais*, un autre sur *la Fantaisie et l'imagination*, en réponse aux opinions émises à ce sujet par D. Stewart et Wordsworth; plusieurs articles de critique ou de philologie au *Gentleman's Magazine*; etc.

RICHARDSON (sir John), naturaliste écossais, est né en 1787, à Dumfries. En sortant du collége de cette ville, il vint étudier la médecine à l'université d'Edimbourg et fut reçu docteur en 1816. Environ dix ans auparavant, il était entré dans la marine royale en qualité d'aide-chirurgien; après avoir assisté au siége de Copenhague, il devint en 1808 chirurgien de *l'Hercule* pour s'être bravement conduit dans l'attaque d'un brick français, et servit ensuite au Canada. En 1819 et en 1825, il accompagna sir J. Franklin dans ses voyages de découvertes au pôle nord; ce fut lui qui, la seconde fois, découvrit le passage entre les embouchures des rivières de Mackenzie et de la Copermine. En 1838, il fut nommé médecin de la flotte et, en 1840, inspecteur des hôpitaux. Peu de temps après, il était anobli.

Parmi les ouvrages de sir J. Richardson, on remarque : *Fauna boreali-americana* (Londres, 1829, in-4), description zoologique des régions extrêmes de l'Amérique anglaise : *Supplément zoologique* (Zoological appendix; in-4), au second voyage du capitaine Parry; *Zoologie de l'expédition du capitaine Beechey* (Zoology of captain Beechey's voyage; 1839, in-4), etc. Sir Richardson est membre de la Société royale.

RICHAUD (Joseph), peintre français, né à Aix, vers 1812, vint étudier à Paris sous Paul Delaroche, et se consacra à l'histoire et au portrait. Il a débuté au salon de 1838 et exposé depuis : *Saint Sébastien* (1846), répété en 1852; *la Communion* (1848); *le Baptistère de la cathédrale d'Aix*, *Vue de l'église Saint-Laurent* (1850-52); *la Chapelle de la Communion* à Saint-Merry, à l'Exposition universelle de 1855; des *portraits*, entre autres celui de *M. Charet* (1852), etc. Il a obtenu une 2e médaille en 1848.

RICHEBOURG (Pierre-Ambroise), photographe et opticien français, né à Paris, en novembre 1810, fut élève particulier de Vincent Chevalier l'ingénieur et reprit à sa mort la maison qu'il avait fondée sur le quai de l'Horloge. Les relations qu'il eut vers 1838 avec Daguerre, dont il était le fournisseur et dont il devint l'élève, le tournèrent vers l'étude et la pratique de la photographie. Dès 1839, il donnait les premières épreuves daguerriennes redressées par glaces parallèles et, deux ans après, il appliquait le premier l'industrie nouvelle à la reproduction des objets et des atomes au moyen du microscope solaire. Il prépara pendant cinq ans les leçons de photographie faites par Orfila dans un cours de chimie à la Faculté de médecine. C'est lui qui depuis 1855 photographie, pour le ministère de l'agriculture et du commerce, les animaux des concours annuels de Poissy, Chartres, Paris. Il a reproduit, pour la ville de Paris : l'*Album* dédié à la reine d'Angleterre, le *Berceau du Prince impérial*, et autres sujets d'actualité, et exécuté une foule de portraits historiques. Il fut l'un des premiers, en 1852, à la suite des *Recherches* de M. Niepce de Saint-Victor, à s'occuper de la photographie sur verre ou sur collodion, et il a inventé plusieurs appareils adoptés de tous les praticiens. Auteur de plusieurs *Opuscules* élémentaires sur le daguerréotype, il a publié un *Nouveau Manuel de photographie sur collodion* (1853, brochure in-8).

M. Richebourg a exposé plusieurs fois, comme opticien, jusqu'en 1844, et depuis comme photographe. Il a obtenu une citation favorable du jury en 1844. Il a été appelé officiellement en Russie à la fin de 1857.

RICHELIEU (Armand-François-Odet de CHAPELLE DE JUMILHAC, duc DE), ancien pair de France, né le 19 novembre 1804, est fils du général Antoine de Jumilhac. A la mort de son oncle maternel, l'ancien ministre de Louis XVIII (17 mai 1822), il lui succéda, par ordonnance royale, dans ses titres et pairie. Rallié à la dynastie d'Orléans, il siégea au Luxembourg jusqu'à la révolution de Février. Le duc de Richelieu est chevalier de la Légion d'honneur.

RICHELOT (Henri-Ange-Jules-François), économiste français, né à Nantes, le 17 octobre 1811, étudia le droit à Rennes et quitta le barreau pour professer la géographie et l'histoire à l'école primaire supérieure de cette ville, dont il était un des fondateurs. Vers 1842, il fut attaché au collége Chaptal, d'où il passa, après 1848 en qualité de sous-chef au ministère de l'agriculture et du commerce.

Ses principaux ouvrages sont : *Esquisses de l'industrie et du commerce de l'antiquité* (1838, in-8); *Principes du droit civil français suivant la législation actuelle* (1841-1843, 6 vol. in-8); *l'Association douanière allemande* (1845, in-8), contenant l'histoire et les résultats de toute sorte de cette institution; *Histoire de la réforme commerciale en Angleterre* (1853-1855, 2 vol. in-8). On a aussi du même auteur plusieurs brochures sur les écoles primaires et le mont-de-piété, et des traductions de l'allemand, telles que les *Mémoires de Gœthe* (1847, in-18), et *Système national d'économie politique* de Fréd. List (1851, in-8). M. Richelot a fourni beaucoup d'articles

économiques au *Journal des Débats*, à l'*Encyclopédie du XIXe siècle*, à la *Revue de Paris*, au *Journal des économistes*, au *Dictionnaire d'administration* de M. Block; etc.

RICHET (L... A...), médecin français, né à Paris, en 1820, y fut reçu docteur en 1844 et obtint la même année, au concours, la place de chirurgien du bureau central. Reçu, depuis, à l'agrégation de chirurgie, il a été attaché à l'hôpital de Lourcine, puis à l'hôpital Saint-Antoine. Il a obtenu la croix de la Légion d'honneur en 1848.

On lui doit, avec plusieurs mémoires, les ouvrages suivants : *des Opérations applicables aux ankyloses* (1850), et un *Traité pratique d'anatomie médico-chirurgicale* (1850, t. Ier).

RICHIER (Claude-François-Marcel), ancien représentant du peuple français, né le 8 août 1805, à Joinville (Haute-Marne), étudia le droit à Paris, prit part aux journées de Juillet 1830 et alla peu après s'établir à Bordeaux; mais au lieu d'y pratiquer le barreau il se livra à son goût pour l'économie rurale. Il a participé à l'organisation du comice agricole central (1834) et du comité vinicole (1840), et il a présidé, depuis 1845, la Société centrale d'agriculture. En 1841, il se rendit acquéreur d'un des vignobles du Médoc et y opéra dans la culture des réformes qui furent couronnées d'un succès complet. Envoyé, en 1848, à l'Assemblée constituante par la Gironde, le troisième sur quinze, il vota constamment avec la droite, excepté dans la question de la suppression de l'impôt des boissons qu'il appuya avec beaucoup d'insistance. A la Législative, où il fut réélu le premier de son département, il se joignit à la majorité monarchique jusqu'en 1850 et se sépara d'elle pour s'opposer aux derniers actes de l'Élysée. Écarté des affaires depuis le coup d'État, il retourna à Bordeaux, où il a concentré son activité dans la solution des problèmes de commerce et d'agriculture. M. Richier a reçu la croix de la Légion d'honneur en 1850.

RICHMOND (Charles GORDON LENNOX, 5e duc DE), pair d'Angleterre, né en 1791, à Londres, descend d'un fils naturel de Charles II et de la duchesse de Portsmouth. Le deuxième titre héréditaire de la famille est celui de comte de March. Dans sa jeunesse il embrassa quelque temps la carrière militaire, assista à la bataille de Waterloo, où il servit d'aide de camp à lord Wellington, et vint prendre en 1819 son siége à la Chambre des Lords. Quoiqu'il appartienne au parti tory, il remplit sous l'administration conciliatrice de lord Grey (1830-1834) les fonctions de directeur général des postes. Il est aide de camp de la reine, membre du Conseil privé et chevalier de la Jarretière depuis 1829. De son mariage avec la fille du marquis d'Anglesey (1817) il a six enfants, dont l'aîné est le comte de March (voy. ce nom). L'une de ses filles, *Augusta-Catherine*, née en 1827, a épousé morganatiquement en 1851 le prince Édouard de Saxe-Weimar; elle porte le titre de comtesse de Dornberg (voy. Lennox).

RICHOMME (Jules), peintre français, né à Paris, vers 1812, d'une famille d'artistes célèbres comme graveurs, se livra à la peinture, sous la direction de Drolling et débuta comme portraitiste au salon de 1839. Il a surtout exposé depuis cette époque : *Abraham recevant Agar* (1842); *Saint Pierre repentant* (1843); *Saint Sébastien délié par les saintes femmes* (1844); *le Christ apparaissant à saint Martin*, acquis par l'État, *Repentir de saint Pierre*, *Léda* (1848); *la Fiancée du roi de Garbe*, *Érigone*, des *Vues de Rome et des environs*, à la suite d'un voyage en Italie (1850-1852); *Mendiante italienne*, *Jésus-Christ guérissant le paralytique*, acquis par l'État (1853): *le Christ guérissant un malade*, à l'Exposition universelle de 1855; *Saint Nicolas sauvant des matelots*, acquis par le ministère d'État, *M. Leroy de Saint-Arnaud* (1857); une foule de *portraits*, etc. Cet artiste a obtenu une 3e médaille en 1840, une 2e en 1842, et une mention en 1855.

RICHTER (Émile-Louis), jurisconsulte allemand, né le 15 février 1808, à Stolped en Saxe, fit des études de philologie et de jurisprudence à l'université de Leipsick, ouvrit en 1831 un cours particulier de droit ecclésiastique dans cette ville et publia, bientôt après, deux ouvrages de droit ecclésiastique : *Corpus juris canonici* (Leipsick, 1833-1839), et *Documents pour servir à l'étude des sources du droit canon* (Beitraege zur Kenntniss der Quellen des Kanonischen Rechtes; Ibid., 1834), qui lui valurent le titre de docteur en droit et, en 1835, la place de professeur adjoint à l'université de Leipsick. En 1838, il fut appelé à Marbourg, où il occupa pendant huit ans les chaires de droit canon et de procédure civile, et, en 1846, à Berlin comme professeur titulaire de droit canon. Il y devint en outre en 1850, membre du conseil supérieur au ministère des affaires ecclésiastiques. En 1852, il fut nommé conseiller supérieur du consistoire de Prusse. Plusieurs souverains de l'Allemagne lui ont envoyé des décorations en récompense de ses travaux qui ont beaucoup contribué à fixer les bases du droit canon évangélique.

Les principaux ouvrages de ce jurisconsulte sont : un *Manuel du droit canon catholique et évangélique* (Lehrbuch des katholischen und evangelischen Kirchenrechts; Leipsick, 1841-1842, 2 cahiers; 4e édit., 1853); *les Ordonnances ecclésiastiques évangéliques au* XVIe siècle (die evang. Kirchenordnungen des XVIten Jahrh.; Weimar, 1846, 2 vol.): *Histoire de la constitution de l'Église évangélique* (Geschichte der evang. Kirchenverfassung; Berlin, 1851); une édition des *Canones et decreta concilii Tridentini* (Leipsick, 1853), etc. Il a rédigé en outre, pendant plusieurs années, les *Annuaires critiques de jurisprudence allemande* qu'il avait fondés en 1836.

RICHTER (Herman-Evrard), médecin allemand, né le 14 mai 1808, à Leipsick, s'établit en 1831 à Dresde, et devint, en 1838, professeur de l'Académie de chirurgie et de médecine de cette ville. En 1849, accusé d'avoir pris part à l'émeute de mai, il fut mis en disponibilité. Le procès intenté contre lui à cette époque se termina néanmoins, après deux années de procédure, par un acquittement complet.

M. Richter appartient à l'école naturaliste moderne qui a introduit un si grand nombre de réformes dans les sciences médicales, et il doit sa réputation aux ouvrages principaux qui suivent : *Manuel à l'usage des médecins de la Saxe* (Arznei-Taschenbuch für saechs. Aerzte; Dresde et Leipsick, 1842; 2e édit., 1855): *de la Réforme à introduire dans la médecine* (über Medicin. Reform.; 1844); *la Gymnastique en Suède*, etc. (die schwed. Gymnastik: 1845): *de la Gymnastique au point de vue physiologique et médical* (über das Turnen vom physiologisch-aerztlich. Standpunkte; 1846); *de l'Enseignement public des sciences naturelles* (der naturwissenschaftliche Unterricht auf Gymnasien; 1847), avec M. H. G. L. Reichenbach; *la Beauté de la femme au point de vue médical* (über die weibliche Schœnheit, etc.; 1849); *Chlorose et*

pauvreté du sang, *multiplicité de ces affections à notre époque*, etc. (Blutarmuth und Bleichsucht, etc., 1850; 2e éd., 1854), à l'usage des parents, des malades et des médecins; *Organum de la Thérapeutique physiologique* (Organon der physiol. Therapie; Leipsick, 1850), destiné à ramener la médecine aux principes des sciences naturelles; *le Corps humain* (Der menscliche Kœrper; Ibid.; 2e éd. avec 18 gravures, 1855); *Éléments de la clinique moderne* (Grundriss der neuern Klinik; Ibid.; 3e éd., 1855, 2 vol.), etc.

On doit encore à M. Richter quelques travaux de botanique, une édition critique du *Systema vegetabilium* de Linné (Leipsick, 1839); une nouvelle édition du *Traité de la pathologie et thérapeutique spéciales de l'homme*, de Choulant (Ibid.; 4e éd., 1845-1846); enfin un grand nombre de dissertations et de mémoires insérés dans différents journaux et revues scientifiques, et dont plusieurs traitent des réformes à introduire dans la médecine et dans l'enseignement public.

RICHTER (Adrien-Louis), artiste allemand, né à Dresde, le 28 septembre 1803, et fils d'un graveur de l'école de Zingg, travailla avec lui, dès l'âge de treize ans, aux 70 *Vues de Dresde et de la Suisse* (1817). Il s'exerça particulièrement à dessiner d'après les maîtres de l'école des Pays-Bas, dont son père possédait une belle collection, et reçut les conseils de MM. Dahl, Friedrich et Carus. En 1820, il accompagna le prince Narischkin, comme dessinateur, à Nice et à Paris, et en 1823 le libraire Ch. Arnold l'envoya à ses frais à Rome, où il resta trois ans auprès de MM. Overbeck, Veith, Schnorr, etc. Il y finit trois paysages : *le Watzmann*, *la Rocca di Mezzo*, *le Val d'Amalfi*, dont le premier surtout fut très-remarqué (1821). De retour à Dresde (1826), il se fit apprécier par plusieurs œuvres, entre autres sa *Vue de l'Ariccia* et sa *Civitella;* et en 1828 il accepta une place à l'école de dessin de la fabrique de porcelaine de Meissen. Cette école ayant été abolie (1836), il fut appelé à l'Académie de Dresde, y devint, en 1841, professeur et président de l'atelier des paysagistes, et en 1852 membre du conseil académique.

Outre les tableaux précédents, nous citerons encore : *la Vallée de Lauterbrunn* (1826); une seconde *Vue de Rocca di Mezzo* et un *Paysage près de Palestrina* pour le Saechsischer Kunstverein; des *Vues de Baies* (1830); *un* Ave Maria *au pied du monte Serone*, *le Puits près de la grotte Ferrata* (1834); *une Vue de la campagne de Rome* (1835): *le Schreckenstein* (1837); *Geneviève dans la forêt*, pour le Saechsischer Kunstverein; *les Musiciens ambulants* (1839); *Prière du soir* (1840); *Clair de lune* (1845); *Jeune fille au puits* (1846); *Fête nuptiale au printemps*, pour l'institut du ministre de Lindenau (1847), etc., etc., toutes toiles qui ont placé M. Richter au premier rang des paysagistes allemands, quoique des critiques aient fait consister l'originalité de ses œuvres dans sa prédilection pour l'accessoire.

Cet artiste, également distingué comme peintre, dessinateur et graveur, a en outre collaboré, en 1836, à *l'Allemagne pittoresque et romantique*, et, depuis, aux *Livres populaires*, édités par M. Wigand; aux *Chansons populaires*, aux *Chansons d'étudiant*, aux *Musées* et *Poésies* de Hebel, et à une foule de publications illustrées, éditions de luxe ou recueils périodiques. En 1853, il commença le *Gœthe-Album*. Un choix de ses dessins et gravures a été publié sous le titre de *Richter-Album* (Leipsick, 1855, 3e éd.)

RICHTER (Adolphe), peintre allemand, né à Thorn, en 1813, étudia à Dusseldorf, et débuta par *Hermann et Dorothée*, tableau de genre inspiré de Gœthe. Il donna ensuite; *la Cabane du vigneron*, *les Enfants pauvres et les enfants riches*, *deux Jeunes filles lisant la Bible*, *les Émigrés au bord de la mer*, *le Pasteur protestant apportant la communion à une mourante*, *le Cinquième enfant*, *les Enfants pendant l'averse*, etc., toutes toiles remarquables par l'expression des idées et des sentiments; puis quelques dessins très-recherchés dans les ventes.

RICHTER (Gustave), peintre allemand, né à Berlin, vers 1822, vint étudier la peinture à Paris sous M. Léon Cogniet, exposa un *Portrait* au salon de 1846, et retourna se fixer dans sa ville natale, où il a exécuté divers tableaux officiels. L'un de ses plus récents, *Jésus ressuscitant la fille de Jaïr*, commandé par le roi de Prusse, a figuré à Paris au salon de 1857. Cet artiste avait précédemment envoyé, à l'Exposition universelle de 1855, un *Portrait de femme* qui lui a valu une médaille de deuxième classe.

RICOIS (François-Edme), peintre français, né à Courtalin (Eure-et-Loir), en 1795, étudia sous Victor Bertin et Constant Bourgeois, parcourut ensuite la Suisse et débuta, comme paysagiste, au salon de 1819. Il a exécuté différents voyages d'artiste, et a principalement exposé : *Vue de Montreuil*, *Fête de l'Oberland bernois*, *l'Arrivée de Berne*, *Interlachen*, *Vue du Tréport*, *Montmeillan*, *la Forêt de Compiègne* (1819-1834); *le Cours de la Seine*, *le Château du Lude*, *Fête du Dauphiné*, *le Lac Brientz*, *les Ruines de Jumiéges*, *Grésivaudan*, *l'Aqueduc* et *le Château de Maintenon*, *l'Entrée de la Grande Chartreuse*, *Chasse au héron*, *Rade de Toulon* (1835-39); *Nogent-le-Rotrou*, *Ville d'Hyères*, *Chenonceaux*, *Vue de Rochecotte*, *Chambord en 1579*, *Forêt de Marly*, *Héron au bord d'un marais*, *le Crépuscule dans la Beauce* (1840-49); *Vue de Mareil-Marly*, *Effets de matin en été* (1850-57), etc., etc. Cet artiste a obtenu une 2e médaille en 1824.

RICORD (Philippe), médecin français, membre de l'Académie de médecine, est né en 1800, à Baltimore, aux États Unis, où son père, autrefois riche armateur français de la Compagnie des Indes, vint inutilement tenter, en 1790, de refaire sa fortune. Petit-fils d'un médecin marseillais distingué, et frère de J. B. Ricord, auteur d'ouvrages sur la langue, sur la médecine et l'histoire naturelle, restés classiques en Amérique, il fit, sous ce dernier, des études scientifiques, et vint, en 1820, à Paris, avec un autre de ses frères (voy. l'article suivant). Admis presque aussitôt à l'internat, attaché successivement à l'Hôtel-Dieu, sous Dupuytren, à la Pitié, sous Lisfranc, il fut reçu docteur, en mars 1826, avec une thèse inaugurale, dédiée à Guill. Didier, son protecteur. Malgré les succès d'école et d'examens, M. Ricord, dépourvu des ressources nécessaires pour se fixer à Paris, alla exercer à Olivet, près d'Orléans, puis à Croûy-sur-Ourcq, où il se fit promptement une brillante clientèle. Mais il laissa ces chances de fortune pour se présenter, en 1828, au concours du bureau central. Sorti le premier de l'épreuve, à la majorité absolue, il vécut près de deux ans du produit d'un cours qu'il fit à la Pitié sur les opérations chirurgicales, et fut nommé, en 1831, chirurgien en chef de l'hôpital des vénériens du Midi, où il est encore.

Là commencèrent la carrière et la réputation spéciales du docteur Ricord. Il apportait, dans ce vaste champ ouvert à la chirurgie autant qu'à la médecine, une sorte d'instruction encyclopé-

dique, une main sûre, une spontanéité et une hardiesse d'initiative remarquables. Il organisa et délimita, en peu de temps, le service de son hôpital, où les malades étaient confondus, sans distinction de sexe ni d'âge, et se livra, dès lors, au milieu des manifestations innombrables sous lesquelles les affections syphilitiques s'offraient à lui, à des études qu'il a publiées avec une incessante activité, substituant les données de l'observation aux généralités longtemps passées en doctrine. Il ouvrit, en 1834, au même hôpital, un cours de syphiliologie qu'il a toujours continué et pour lequel il lui fut accordé un amphithéâtre particulier. D'autres travaux de M. Ricord, encore importants, sont moins connus. Ainsi, on lui doit pour la cure du varicocèle et pour l'opération de l'urétroplastie, des méthodes couronnées, en 1842, d'un prix Montyon.

M. Ricord, qui passe pour avoir la clientèle la plus étendue et la plus fructueuse de tout Paris, est membre de l'Académie impériale (section de pathologie chirurgicale) depuis 1850, membre de la Société de chirurgie, attaché, comme chirurgien consultant, au dispensaire de salubrité publique. Compris, en 1852, dans le service de santé de la maison de l'Empereur, il a donné sa démission de ce dernier titre en juillet 1856. Il est officier de la Légion d'honneur et décoré de presque tous les ordres étrangers.

Nous citerons de lui : *de l'Emploi du speculum* (1833) à propos du *speculum biviale*, inventé par lui; *de la Blennorrhagie de la femme* (1834); *Emploi de l'onguent mercuriel dans le traitement de l'érésipèle* (1836); *Monographie du chancre* (1837), exposition la plus absolue de son système personnel: *Théorie sur la nature et le traitement de l'épididymite* (1838); *Traité des maladies vénériennes* (1838), avec la strophe célèbre de Malherbe sur la mort, en guise d'épigraphe: *de l'Ophthalmie blennorrhagique* (1842); *Clinique iconographique de l'hôpital des vénériens* (1842-1851, gr. in-4, avec planches); *de la Syphilisation et de la contagion des accidents secondaires* (1853); un nombre très-grand de *Mémoires*, *Observations*, *Recherches*, *Communications*, insérés, la plupart dans les *Mémoires de l'Académie de médecine* (1834-1852); des vers et des couplets des plus spirituels et, en dernier lieu, des *Lettres sur la syphilis* (1854; 3e édit., 1857), où la science est exposée avec cette facilité de style qui a fait surnommer le savant spécialiste, le « Marivaux de la médecine. »

RICORD (R. Alexandre), médecin français, frère du précédent, né, comme lui, aux États-Unis, en 1798, et reçu docteur à Paris en août 1824, s'est surtout occupé d'histoire naturelle. Après avoir voyagé et avoir été l'élève de Cuvier, il a été tour à tour chirurgien auxiliaire de la marine, associé du Muséum, etc. Il est devenu correspondant de l'Académie de médecine en 1838 et a été décoré en avril 1845.

RIDDERVOLD (Hans), ecclésiastique norvégien, né à Holmestrand, le 7 novembre 1795, et fils d'un capitaine de vaisseau, ne se sentit aucune vocation pour l'état paternel, et fit de sérieuses études de théologie à Christiania. Professeur dans cette ville, puis à Frederickstad, il s'acquit assez de popularité pour être nommé, en 1827, député à la diète. Deux ans plus tard, il accepta une cure à Friedrichshall et fut réélu député par les électeurs de cette ville. Depuis ce temps il n'a point cessé de faire partie de la diète, où il exerce une très-grande influence. Sans être orateur, il sait se faire écouter, et son esprit pratique a souvent eu l'initiative de sages et importantes réformes. En religion, il prêche la tolérance; en politique, il a incliné vers cette démocratie évangélique dont quelques prêtres de sa nation se sont épris; mais aujourd'hui, M. Riddervold s'est rallié définitivement au parti conservateur.

RIDIER (Antoine), agronome français, né à Castries (Hérault), en 1820, et fils d'agriculteurs qui cultivaient leurs terres en même temps que celles des ducs de Castries, sortit en 1837 du collége de Montpellier et entra à l'École de Saumur en 1840. Compromis dans l'affaire de Boulogne, il dut renoncer à la carrière militaire et se rejeta dès lors dans les travaux agricoles. En 1848, il fut maire de Castries. De 1843 à 1847, il fut chargé par la compagnie Richstenstein, de Montpellier, de surveiller l'élève du bétail sur le domaine de Mandirac, où il fut rappelé en 1852. Il le quitta pour se livrer exclusivement à la culture de la garance. A la suite d'un voyage de Paris, entrepris dans un intérêt agricole, il fonda à Castries une petite association dont il a publié les comptes rendus, en 1850, sous le titre de *Bataillon agricole* (in-8, Montpellier).

RIDOLFI (Côme, marquis DE), célèbre agronome italien, ancien ministre de Toscane, né à Florence, en 1794, perdit son père de bonne heure et fut élevé à la campagne, par sa mère, sous la direction de maîtres habiles, et alla compléter ses études au musée de Florence, avec son ami Taddei; il créa dans son palais un laboratoire de physique et de chimie, et entra en relation avec les plus illustres savants de l'Italie.

A vingt-six ans, il visita la France et revint s'occuper, auprès de sa mère, dans sa villa de Bibbiani, d'études et d'expériences agricoles. En 1825, nommé par le grand-duc directeur de la Monnaie, il entreprit, à ses frais, des voyages d'études et tenta, à son retour, mais en vain, d'introduire en Toscane le système décimal. Il fut chargé, en 1828, de la direction de la maison de travail et s'installa, avec sa famille, au milieu des condamnés; mais, contrarié dans ses réformes par le chef de la police, Ciantelli, il dut après deux ans de luttes, donner sa démission.

C'est alors qu'il fonda, dans sa propriété de Meleto, un *Institut agronomique*, qui fournit à toute l'Italie des élèves et des maîtres. M. de Ridolfi, président depuis quelques années de l'Académie des géorgophiles, le fut aussi du troisième congrès scientifique, réuni à Florence en 1843. Sur ses propositions, le grand-duc Léopold II créa à Pise un institut et une chaire d'agriculture, et confia au marquis l'éducation de ses deux fils. En 1847, il le nomma ministre de l'intérieur et, l'année suivante, président du conseil des ministres. Mais M. de Ridolfi céda bientôt ce poste au marquis Capponi, pour aller, en qualité de ministre plénipotentiaire, à Paris, à Londres et à Bruxelles. A l'avénement du ministère Montanelli (voy. ce nom), il donna sa démission. Il fit tous ses efforts, en 1849, pour empêcher le grand-duc de se rendre à Gaëte et pour sauver en Toscane les institutions constitutionnelles. Après s'être éloigné quelque temps de son pays, il ne voulut plus accepter aucune charge publique. Il revint à Paris en 1855, comme commissaire de la Toscane à l'Exposition universelle.

Le marquis de Ridolfi a encore servi, par ses écrits l'agriculture et l'industrie toscanes. Il a donné beaucoup d'articles à diverses publications, au *Journal d'agriculture*, fondé par lui-même en 1827, avec Ricci, Lambruschini et Vieusseux, à l'*Anthologie italienne*, etc. Son institut de Meleto est toujours un établissement modèle, qu'aucun voyageur ne néglige de visiter.

RIEDEL (Auguste), peintre allemand, né à Baireuth, en 1800, d'une famille d'artistes, fit de fortes études à l'Académie des beaux-arts de Munich, et débuta, en 1823, par un *Christ sur la montagne des Oliviers*. En 1829, il partit pour l'Italie, et négligea dès lors la peinture religieuse pour le genre et le paysage, qu'il traita avec chaleur. On cite : *Jeunes filles au bain*, *Paysannes au repos*, *une Romaine et son enfant*, souvent reproduite : *Judith*, achetée par le roi de Bavière; une *Sacontala* et une *Médée*, qui appartient, ainsi que plusieurs autres tableaux du peintre, au roi de Wurtemberg ; *les Albanaises* (1851), l'œuvre capitale de M. Riedel. Cet artiste s'est établi à Rome depuis quelques années.

RIEFFEL (Jules), agronome français, né le 5 décembre 1806, à Barr (Bas-Rhin), étudia l'agriculture à l'école de Roville. Devenu, depuis 1835, directeur de l'établissement du Grand-Jouan, il fut appelé, de 1842 à 1851, à siéger au conseil général d'agriculture, et reçut en 1836 la croix d'honneur. Collaborateur assidu des *Annales de Roville*, du *Cultivateur* et autres feuilles spéciales, il a dirigé la publication d'une revue trimestrielle, *l'Agriculture de l'ouest de la France* (Nantes, 1840-1847, 6 vol. in-8), et a fourni beaucoup de mémoires aux compagnies savantes dont il fait partie, notamment à la Société impériale d'agriculture.

Un de ses parents, François-Xavier-Joseph RIEFFEL, professeur à l'École d'artillerie de Vincennes, a collaboré au *Journal des sciences militaires*. Il a traduit de l'allemand : *Manuel historique de la technologie des armes à feu* (1837-1838, 2 vol. in-8); *Traité de fortification passagère* (1845, in-8); *Théorie du tir à ricochet* (1845, in-8, etc.), et de l'italien : *la Balistique* (1846, 2 vol. in-8) de Tartaglia. Il a été décoré en 1851.

RIEPENHAUSEN (Jean), peintre et graveur allemand, né à Gœttingue, en 1788, d'une famille célèbre de graveurs, exécuta ses premiers travaux sous la direction de son père, Ernest-Louis, et de son frère aîné, François, et prit part aux illustrations de l'édition d'*Homère* donnée par Heyne. Il suivit les Académies des beaux-arts de Cassel et de Dresde et en 1807 accompagna en Italie son frère et le poëte Tieck, grâce à un subside fourni par le roi de Westphalie. Il donna, en commun avec son frère, *la Vie et la mort de sainte Geneviève*, en quatorze gravures (Francfort, 1806); plusieurs grands tableaux à l'huile dans le genre néo-romantique, entre autres *Henri le Lion défendant l'empereur Frédéric contre une révolte des Romains;* une copie très-remarquable de *la Transfiguration* de Raphaël, et une *Histoire de la peinture en Italie* (Geschichte der Malerei in Italien; Stuttgart et Tubingue, 1820, 3 vol.), avec 24 esquisses d'après les plus célèbres maîtres italiens; enfin les *Peintures de Polygnote dans la Lesché de Delphes* (Rome, 1826, 16 pl.), œuvre de peinture archéologique.

Après la mort de son frère, arrivée à Rome en 1831, M. Jean Riepenhausen publia sous le titre : *Vie de Raphaël* (Vita di Rafaello, Rome, 1834; Gœttingue, 1835), une série de gravures dont les sujets sont empruntés à la vie du grand artiste italien. Il exécuta aussi un certain nombre de tableaux d'histoire, de religion ou de mythologie : *la Mort de Raphaël* (1836); *le duc de Brunswick demandant à l'empereur Maximilien Ier la grâce des prisonniers;* une *Madone avec saint Jean et l'enfant Jésus; l'Amour apprenant à lire à deux jeunes filles; Jésus-Christ et les petits enfants;* etc.

RIESENER (Louis-Antoine-Léon), peintre français, né en 1812, et fils d'un portraitiste de l'école de David, étudia la peinture historique dans l'atelier de Gros et débuta au salon de 1833. Il a surtout exécuté et exposé depuis : *Jeune fille tenant un livre* (1833); *Flore, Bacchante* (1836); *Thalie, Léda* (1841); *la Naissance de la Vierge*, *la Naissance du Christ*, *Clitie* (1849); un certain nombre de *portraits* et *pastels ;* et à l'Exposition universelle de 1855 : *Léda*, *Vénus*, *Bacchante*, *Petite Égyptienne et sa nourrice*. Il a obtenu une 3e médaille en 1836, et une de deuxième classe en 1855.

RIETSCHEL (Ernest), sculpteur allemand, né à Pulsnitz (Saxe), le 5 décembre 1804, obtint difficilement de ses parents de se livrer à sa vocation artistique, et entra à l'Académie de Dresde en 1820. Il exécuta peu après, pour une fontaine de Nordhausen, un *Neptune* qui fut fondu en fer, et excita une vive admiration. En 1826, il se rendit à Berlin où il devint un des élèves favoris de Rauch. L'année suivante, le gouvernement saxon lui fournit le subside nécessaire pour faire le voyage d'Italie. De retour en Allemagne, au bout d'un an, il exécuta la statue colossale du roi *Frédéric-Auguste de Saxe*. En 1832, il fut nommé professeur à l'Académie des beaux-arts de Dresde. Il est en outre chevalier du mérite de Saxe, et de l'ordre de Bavière, correspondant de notre Académie des beaux-arts de France et chevalier de la Légion d'honneur.

Parmi les différents travaux que M. Rietschel a exécutés depuis cette époque, nous citerons : le fronton du musée Auguste, à Leipsick; pour la cour de ce musée, une suite de bas-reliefs représentant les diverses époques de la vie humaine; ainsi que les bustes en marbre de plusieurs membres de la famille royale; les deux frontons du nouveau théâtre de Dresde, et le modèle en terre du fronton de la nouvelle salle de l'Opéra de Berlin : une petite statue de *Cérès* (1839); *Marie pleurant sur le cadavre du Christ*, groupe colossal commandé par le roi de Prusse; la statue de *Thaer*, pour Leipsick, et celle de *Lessing*, pour Brunswick (1850). Dans cette dernière et dans trois autres belles statues plus récentes, celles de *Schiller* et de *Goethe*, pour Weimar, celle de *Charles-Marie de Weber*, pour Dresde, l'auteur a sacrifié l'usage du manteau drapé pour s'en tenir au simple costume moderne. M. Rietschel, qui avait envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855 : *Pieta*, groupe en marbre; *l'Ange au Christ*, bas-relief; *l'Amour domptant une panthère*, *l'Amour emporté par une panthère*, *les Quatre heures du jour*, *Fr. Listz*, et plusieurs des sujets précédents, y a obtenu une des grandes médailles d'honneur.

On doit encore à M. Rietschel une série d'ornements pour le musée de Dresde, des statues d'artistes et des bas-reliefs; les bustes de *Luther* et du *prince de Saxe Auguste II*, pour le Walhalla; etc.

RIFAAT-pacha (Sadik), homme d'État turc, né en 1798, fut, en 1837, avec le titre de bey, ambassadeur à Vienne. En 1840, il fut élevé à la dignité de pacha, entra au conseil d'État et fut chargé, après la conclusion de la quadruple alliance, d'une mission à Alexandrie, auprès de Méhémet Ali. A son retour, il fut nommé secrétaire d'État au ministère de l'intérieur et prit, l'année suivante (1841), le portefeuille des affaires étrangères, à la place de Réchid pacha (voy. ce nom). Après neuf mois d'exercice, il alla reprendre son poste d'ambassadeur à Vienne. Appelé de nouveau à faire partie du divan, en mai 1842, il passa, après plusieurs modifications, au

ministère de la marine, avec le titre de capitan-pacha (grand amiral). Président du conseil de l'empire, après la chute de Riza-pacha, au mois d'août 1845, il devint, en 1846, ministre de l'instruction publique, département nouvellement créé. Depuis ce moment, sa vie n'est qu'une suite d'alternatives de disgrâce et d'élévation, qui répondent à toutes les crises de l'empire ottoman, et qui font de lui, à des intervalles très-rapprochés, le collègue ou le successeur de Réchid. Il a été successivement ministre des finances (1848), président de la Cour de justice, ministre des affaires étrangères (1853), avant la guerre de Russie, qu'il travailla inutilement à prévenir, membre du conseil du tanzimat et président du conseil de guerre (1855). Il remplissait ces deux dernières fonctions, lorsqu'il mourut, le 12 février 1856. Son esprit de ressources rendit de grands services à l'administration de son pays.

RIFFAUT (Adolphe-Pierre), graveur français, né à Paris, en 1821, entra de bonne heure chez Roemhild et étudia également chez lui le burin, l'eau-forte et l'aqua-tinta. Il reçut ensuite les conseils de MM. Giraud et Colin, et travailla quelque temps chez M. Dien, le graveur. Il se fit connaître, en 1839, par une active collaboration à *l'Artiste*, pour lequel il a gravé jusqu'ici les sujets les plus estimés de l'école moderne, entre autres : *Diane chasseresse*, *Salvator Rosa*, *Appel des victimes*, *une Boutique à Alger*, etc. En 1845, il envoya au salon une première planche à l'aqua-tinta, la *Sainte Marie* d'après M. Schopin, et aux salons suivants : l'*Ecce homo* de Guido; *un Petit souper du Régent*, d'après M. Émile Wattier; les quatre premières planches des *Personnages célèbres du* XVIe *siècle*, recueil de cent portraits demi-nature, « reproduits en fac-simile sur les *Crayons contemporains*, » d'après les originaux conservés dans les musées et collections (1848-1857). Avant cette œuvre importante, M. Riffaut avait exécuté diverses planches en couleur pour des éditions illustrées, telles que *la Vie de la Vierge*, d'après Bigioli; le *Pater espagnol*, l'*Histoire de Louis-Philippe*, le *Molière* illustré, etc.

Depuis 1853, M. Riffaut s'est occupé de travaux héliographiques, qui ont figuré à l'exposition photographique d'Amsterdam, en 1855, en même temps qu'à l'Exposition universelle de Paris. Nous rappellerons ses dix-huit planches d'histoire naturelle de la *Galerie zoologique* de MM. Louis Rousseau et Devéria; l'œuvre de Le Pautre; des dessins de Géricault; *les Yachts*, d'après Mlle Rosa Bonheur; les portraits de *Mlle Rachel*, de *M. Niepce de Saint-Victor*, du *comte de Nieuwerkerke*, d'après M. Ingres. Il a obtenu une médaille de bronze à l'exposition d'Amsterdam, conjointement avec Mme Riffaut, chargée du premier travail héliographique, et une médaille de première classe à l'Exposition universelle.

RIGAULT (Ange-Hippolyte), littérateur français, né à Saint-Germain en Laye, le 2 juillet 1821, fit ses études au collége de Versailles, remporta le prix d'honneur de rhétorique, au concours général de 1840, et entra, l'année suivante, à l'École normale. Agrégé des classes des lettres en 1844, et d'abord chargé de la rhétorique au collége de Caen, il fut rappelé à Paris en 1845, comme suppléant de seconde au collége Charlemagne. En 1846, lors de la fondation de l'École française d'Athènes, il fut désigné pour en faire partie; mais le soin de l'éducation du fils aîné du duc de Nemours, le comte d'Eu, qui lui fut alors confié, le retint en France. En 1849, M. Rigault rentra dans l'université, comme suppléant au lycée Napoléon. Il occupa ensuite les chaires de seconde et de rhétorique au lycée de Versailles (1850-1853) et revint à Paris, en 1853, comme titulaire de rhétorique à Louis-le-Grand. A la fin de 1856, il fut appelé à remplir, comme suppléant de M. Havet, la chaire d'éloquence latine au Collége de France, prit pour sujet de ses leçons l'éloquence des Pères de l'Église, et eut, dans ce haut enseignement, un très-grand succès. Mais, l'année suivante, forcé d'opter entre ces fonctions et la rédaction du *Journal des Débats*, à laquelle il était attaché depuis 1853, il préféra rester fidèle à cette feuille, éminemment littéraire, dont il est un des écrivains les plus goûtés.

En dehors des journaux et revues, M. Rigault n'a publié que ses deux thèses de doctorat, dont la seconde est, pour l'étendue comme par l'intérêt, un véritable ouvrage : *Luciani Samosatensis quæ fuerit de re litteraria judicandi ratio*, et *Histoire de la querelle des anciens et des modernes* (1856, in-8). Il a été, pendant plusieurs années, l'un des rédacteurs ordinaires de la *Revue de l'instruction publique*, dont il a eu quelque temps la direction littéraire.

RIGAULT DE GENOUILLY (Charles), marin français, né le 12 avril 1807, fut admis en 1825 à l'École navale. Nommé enseigne en 1830, lieutenant en 1834 et capitaine de frégate en 1841, il publia à cette époque la quatrième édition du *Routier des Antilles*, de Chaucheprat (1842, 2 vol. in-8), corrigée d'après celle du dépôt de Madrid, et augmentée de documents anglais, et donna des soins à la seconde édition du *Dictionnaire universel et raisonné de marine* de M. de Montferrier (1846, in-4). Après avoir siégé, en 1853, au conseil des travaux de la marine, il fut nommé contre-amiral, le 2 décembre 1854, et envoyé en Crimée, où, durant le siége de Sébastopol, il commanda un détachement de marins. En 1856, il a été mis à la tête de la division navale de l'Indo-Chine et a coopéré avec les Anglais, l'année suivante, à la prise et à l'occupation de Canton. M. Rigault de Genouilly est grand officier de la Légion d'honneur depuis le 2 octobre 1855.

RIGNY (Alexandre GAULTIER, vicomte DE), général français, né en 1790, est fils d'un ancien officier de cavalerie et d'une sœur de l'abbé Louis. Après avoir fait ses premières études à Bruxelles, il fut envoyé à l'École militaire de Fontainebleau; sous-lieutenant d'infanterie en 1807, il prit part aux campagnes de Prusse, de Pologne et d'Autriche et suivit, en qualité d'aide de camp, le maréchal Suchet en Espagne (1810), où il devint capitaine et chef d'escadron. Envoyé en 1813 en mission près de l'Empereur, il fut attaché à l'état-major du prince de Neufchâtel, et reçut une grave blessure à la tête lors de la retraite de Leipsick; par la suite, il tomba aux mains de l'ennemi, et demeura prisonnier jusqu'au retour de la paix. Nommé lieutenant-colonel en 1814 et colonel de cavalerie en 1818, il fit à la tête du 2e hussards la guerre de 1823 en Espagne et fut promu au grade de maréchal de camp le 25 octobre 1830; ce fut en cette qualité qu'il fut deux fois employé en Belgique.

Au mois d'octobre 1836, il alla prendre à Bone le commandement de l'avant-garde de l'expédition destinée à agir contre le bey de Constantine sous les ordres du maréchal Clausel. On sait quel en fut le malheureux résultat; affaiblie de moitié, l'armée fut obligée de lever le siége et de rentrer à Alger à marches forcées, au milieu des attaques presque continuelles des tribus arabes. M. de Rigny, chargé de l'arrière-garde, supporta

en quelque sorte tout le poids de cette désastreuse retraite; cependant il se vit l'objet, de la part du général en chef, d'un ordre du jour où il était formellement accusé d'*insinuations perfides*, de *conseils coupables*, et declaré rebelle et indigne. Renvoyé, sur sa demande, devant le conseil de guerre de la division de Marseille, il obtint en sa faveur un jugement de non-culpabilité rendu à l'unanimité (juin 1837). Malgré la solennité de cette réparation, il tomba dans une sorte de disgrâce et fut relégué dans le commandement d'une subdivision intérieure (l'Indre) jusqu'en février 1848. Sous la République, il commanda quelque temps le Finisterre et fut ensuite admis dans le cadre de réserve. M. de Rigny est commandeur de la Légion d'honneur depuis le 4 juin 1831.

RIOS Y ROSAS (Antonio DE LOS), homme politique espagnol, né à Ronda (Andalousie), en 1812, se distingua comme avocat et entra dans la vie politique après l'avénement de la reine Isabelle. En 1837, il fut député aux Cortès, où il vota constamment avec les conservateurs. Pendant la dictature d'Espartero, il s'associa aux efforts de l'opposition et rédigea plusieurs journaux modérés. La chute des progressistes le ramena au pouvoir; il fut nommé conseiller d'État à la création de ce nouveau corps politique, et devint un des instruments du ministère Narvaez. Mais il refusa de suivre le gouvernement d'Isabelle dans la voie périlleuse des coups d'État, fit partie de l'opposition modérée, et fut destitué de ses fonctions de conseiller. En 1854, après le *pronunciamento* d'O'Donnell (voy. ce nom), il fit partie du ministère des quarante heures présidé par le duc de Rivas. Membre des Cortès constituantes, il se plaça dans les rangs de la droite, combattit à la tribune les idées démocratiques, et battit continuellement en brèche l'autorité d'Espartero. Au mois de juillet 1856, il s'associa aux vues d'O'Donnell, et prit part au coup d'État qui, dans la personne du duc de la Victoire, frappa au cœur la révolution. Dans le partage du pouvoir enlevé aux progressistes, il reçut le portefeuille de l'intérieur.

RIOULT (Louis-Édouard), peintre français, né à Montdidier (Somme), le 26 octobre 1790, étudia sous David et Regnault, remporta un second prix à l'École des beaux-arts en 1814, et débuta comme peintre d'histoire au salon de 1819. Atteint peu après d'une affection nerveuse qui le priva de l'usage de la main droite, il reprit ses travaux de la main gauche, et exposa avec peu d'interruption jusqu'en 1850 : *Martyre d'Eudore et de Cymodocée* (1819); *le Sommeil d'Endymion* (1822); *Angélique délivrée par Roger*, au château de Meudon; *un Écolier donnant son déjeuner à un pauvre* (1824); *deux Baigneuses* (1827); *Brigand calabrais* (1829); *l'Entrée au bain* (1831); *la Poursuite* (1834); *un Jeune malade*, *les Roses* (1836); *Madeleine pénitente* (1838); *le Siége d'Ostende*, pour les galeries de Versailles (1839); *la Danse*, *Mort du chevalier d'Assas* (1841); *la Visitation*, acquis par l'État (1850). La *Mort de d'Assas* a seule reparu à l'Exposition universelle de 1855, à laquelle cet artiste n'a survécu que de quelques jours. Il avait obtenu une 2e médaille en 1824, et une 1re en 1838.

RIPON (Frédéric-John ROBINSON, 1er comte DE), homme d'État et pair d'Angleterre, né le 1er novembre 1782, à Londres, est le second fils de lord Grantham et héritier présomptif du comte de Grey (voy. ce nom), son frère aîné. Connu jusqu'en 1827 sous le nom de Robinson, il fit de bonnes études au collége d'Harrow et à l'université de Cambridge, où il remporta en 1801 une médaille de poésie latine, fut attaché en qualité de secrétaire au vice-roi d'Irlande (1804), et devint en 1806 membre de la Chambre des Communes, où il représenta les bourgs de Carlow et de Ripon jusqu'à son élévation à la pairie. Après avoir accompagné lord Pembroke dans son ambassade à Vienne (1807), il se fit remarquer par l'énergie avec laquelle il demanda à la tribune la continuation de la guerre d'Espagne (1809). Cette motion, nécessairement agreable au parti tory, lui valut dans le cabinet Castlereagh le poste de sous-secrétaire d'État aux colonies.

Ce premier pas fait, M. Robinson ne quitta guère les fonctions publiques, et pendant une période de plus de trente années, on retrouve son nom dans les diverses combinaisons ministérielles appelées à la direction des affaires. Membre du Conseil d'amirauté (1810), puis vice-président du bureau de commerce (1812), ce fut en cette dernière qualité qu'il fit passer en 1815 un bill qui dans l'intérêt des grands propriétaires, mettait obstacle à l'introduction des blés étrangers. En présence d'une misère extrême, ce bill causa beaucoup d'irritation parmi le peuple, qui s'en prit à l'hôtel de M. Robinson, et saccagea sa belle galerie de tableaux. Pourtant il appartenait aux tories modérés, et après le suicide de lord Castlereagh, il se rallia aux principes de Canning qui, devenu ministre, lui fit donner le portefeuille des finances (1822). Dans ces nouvelles fonctions, il travailla à diminuer les impôts, introduisit quelques économies, mais ne sut pas prévenir la crise financière de 1825. Deux ans plus tard, lorsque Canning remplaça à la tête du cabinet lord Liverpool, il devint secrétaire des colonies, et reçut un siége à la Chambre haute avec le titre de vicomte Goderich qu'avait déjà porté son bisaïeul, le duc de Kent.

Lord Goderich recueillit l'héritage politique de son ami Canning et fut, après sa mort (août 1827), chargé de composer un nouveau cabinet dans lequel il tint la première place. Quoiqu'il déployât un très-grand zèle, il n'eut pas la fermeté et l'habileté nécessaires pour dominer les intrigues de ses adversaires, sir Herries et lord Lyndhurst. Aux embarras causés par le bill d'émancipation des catholiques, qui rencontrait à la Chambre haute la plus vive opposition, vinrent s'ajouter ceux de la taxe des blés, de l'intervention en Portugal et les conséquences de la bataille de Navarin. Sous la pression de tels événements, il résigna le pouvoir au mois de janvier 1828. Après avoir appuyé la plupart des mesures du ministère Wellington qui lui succéda, il reprit dans celui de lord Grey, en 1830, l'administration des colonies qu'il céda, en 1833, à lord Stanley pour remplacer lord Durham dans les fonctions plus importantes de garde des sceaux. Contrairement à ses opinions antérieures, il se fit le défenseur de la réforme parlementaire, et sa coopération à cette décisive victoire du parti whig fut récompensée du titre de comte de Ripon, sous lequel il a été connu depuis cette époque. Cependant il refusa de suivre ses collègues sur le terrain des réformes ecclésiastiques, se prononça contre la clause d'appropriation et sortit du conseil, le 29 mai 1834, en même temps que lord Stanley, sir J. Graham et le duc de Richmond.

Se rapprochant de nouveau des tories, lord Ripon, qui s'est distingué dans sa carrière moins par de grandes qualités administratives que par son bon vouloir et son caractère conciliant, s'empressa de donner des gages à ses anciens amis en combattant la politique du comte de Melbourne. Aussi fut-il un des premiers désignés au choix de sir R. Peel, quand cet homme d'État,

en 1841, distribua les portefeuilles de sa nouvelle administration; il y présida tour à tour le bureau du commerce et le bureau des Indes, et modifia une fois de plus ses opinions en s'associant presque malgré lui à l'abolition des vieilles lois céréales. Ce fut le dernier rôle politique qu'il joua, et depuis 1846, époque de sa retraite, il se mêla rarement aux débats de la Chambre haute. Lord Ripon est membre du Conseil privé. — De son mariage avec la fille unique du comte de Buckinghamshire (1814), il n'a qu'un fils, lord GODERICH (voy. ce nom).

RISTORI (Adélaïde), célèbre actrice italienne, née en 1821, à Cividale, petite ville du Frioul, est la fille de comédiens obscurs, qui la firent paraître sur la scène, dès l'âge de deux mois, dans une pièce de Giraud, *le Précepteur dans l'embarras*. A quatre ans, elle joua les rôles d'enfant et à douze, ceux de soubrette et d'ingénue. Elle parut enfin, deux ans plus tard, dans *Françoise de Rimini*, de S. Pellico, et joua pour son premier bénéfice, une pièce imitée du français, *les Deux fantômes*. Elle entra à quinze ans dans la troupe sarde dont elle fait encore partie. La célèbre Charlotte Marchionni, qui jouait les premiers rôles, la prit en affection, et lui donna avant et après sa retraite de précieuses leçons. En 1841, Mlle Adélaïde Ristori passa dans la troupe de Parme et brilla à côté d'Antoinette Robotti. Elle déploya ensuite tout son talent, à Livourne, dans les rôles de jeune première; car, à cette époque, elle jouait de préférence la comédie et excellait surtout dans les pièces de Goldoni. Gherardi dei Festa, l'un des meilleurs auteurs comiques italiens, écrivit exprès pour elle une bluette intitulée : *il Regno d'Adelaide*. Applaudie dans la comédie, elle se montrait parfois avec éclat dans le drame et s'essayait dans la tragédie sous la direction bienveillante de Caroline Internari.

Des amours qui tiennent du roman, suivis de son mariage avec le jeune marquis Capranica del Grillo, en 1847, interrompirent quelque temps la carrière dramatique de Mme Ristori; sa passion pour l'art fut réduite aux théâtres de société. Une bonne action la ramena sur la scène. Elle joua un soir au bénéfice d'un impresario ruiné et obtint un triomphe qui fit taire toutes les considérations de famille. Après avoir formé et dirigé elle-même une troupe pendant quelque temps, elle s'engagea dans celle de Domeniconi, excellent acteur lui-même. Caroline Internari lui fit alors étudier les principaux rôles du théâtre tragique italien, celui de Myrrha surtout, la Phèdre de cette autre Rachel. Malheureusement, son début dans le chef-d'œuvre d'Alfieri eut lieu à Rome, en 1849, au moment du siége de cette ville. Le bombardement fit cesser bientôt tout spectacle et Mme Ristori, se faisant alors sœur de charité, alla soigner les blessés dans les hôpitaux. Ce ne fut qu'en 1850 qu'elle reprit ses représentations. Avec *Myrrha*, elle fit applaudir trois autres tragédies du même auteur : *Rosemonde*, *Octavie* et *Antigone*. Rentrée dans la troupe sarde, elle joua chaque année quelques mois à Turin, et parcourut toute la péninsule, accueillie avec faveur dans ses pièces de prédilection, *Myrrha*, *Françoise de Rimini*, *Pia dei Tolomei* et *Marie Stuart*.

Ces mêmes pièces furent aussi à Paris ses triomphes en 1855. Jamais actrice étrangère n'avait reçu pareille ovation sur nos théâtres. Admise à jouer aux Français quelques jours après une représentation de Rachel, elle dut à ce rapprochement même un redoublement d'enthousiasme; car les griefs du public parisien contre l'actrice française ne furent pas étrangers au succès de sa rivale. Le nom de la Ristori fut dans toutes les bouches; ses portraits se vendirent à profusion; M. de Lamartine lui adressa des vers; le gouvernement lui fit les offres les plus brillantes pour l'attacher à la Comédie-Française. Elle eut le bon sens ou le patriotisme de rester Italienne.

Depuis trois ans, Mme Ristori a donné régulièrement au Théâtre-Italien de Paris une saison dramatique, ainsi qu'un certain nombre de représentations dans les départements. En 1856, M. Legouvé lui confia sa *Médée* que Mlle Rachel s'était refusée à jouer, et que M. Montanelli traduisit pour elle en italien. Ce dernier écrivit aussi pour sa compatriote une pièce originale, *Camma*, qui lui valut un succès de plus. Les triomphes de Mme Ristori en France ne paraissent pas avoir ajouté à la faveur dont elle avait pu jouir jusque-là en Italie; mais ils lui ont fait une popularité européenne, et elle a recueilli tour à tour dans toutes les capitales les applaudissements dont Paris avait donné le signal. A la fin de 1857, elle reçut en Espagne l'accueil le plus enthousiaste. Dans sa saison de 1858 à Paris, elle a enfin osé lutter, dans une traduction italienne de *Phèdre*, contre les plus puissants de nos souvenirs.

Le talent de Mme Ristori est riche et varié, mais sans analogie avec celui de Mlle Rachel, à laquelle on s'est tant plu à l'opposer. L'actrice italienne a autant de vivacité et d'expansion que la tragédienne française a de concentration et de profondeur. Sans manquer d'énergie, elle a particulièrement cette sensibilité sympathique que les Italiens appellent *affetto*. Douée surtout d'une merveilleuse souplesse, elle passe dans la même soirée du drame à la comédie, de la haute tragédie au vaudeville. On dit que, simple et modeste dans la vie privée, la célèbre tragédienne est de plus une excellente mère de famille.

RITCHIE (Leitch), littérateur anglais, né à Greenock, au commencement du siècle, entra d'abord dans les bureaux d'un banquier écossais et s'occupa longtemps d'affaires de commerce à Londres. Ses derniers patrons, riches marchands de Glasgow, ayant fait banqueroute, il aborda la carrière littéraire. Après avoir essayé ses forces dans le *Wanderer*, journal de Glasgow, il publia deux recueils de contes en prose : *Vignettes et fleurons* (Head pieces and tail pieces; 1828); *Contes et confessions* (Tales and confessions). En même temps, il collabora activement aux plus importantes revues de l'époque, *Foreign quarterly Review*, *Westminster Review*, et notamment à la *London Review*, dont il prit même la direction avec son ami Auguste Saint-John (voy. ce nom).

Vers 1830, M. Ritchie s'établit en Normandie avec sa famille et y écrivit le roman du *Jeu de la vie* (the Game of life, 3 vol.), ainsi que les *Chroniques de l'histoire de France* (Romance of the french history; 1832), le premier ouvrage qui attira sur lui l'attention du monde littéraire. Quelque temps après, il fonda *le Magasin anglais* (the Englishman's Magazine), dont le mauvais état de sa santé, affaiblie par un labeur excessif, le força d'abandonner la rédaction. Plusieurs années de sa vie furent employées ensuite à alimenter un genre tout nouveau alors, la littérature de voyages; il publia, coup sur coup, une douzaine de volumes illustrés, sur les diverses contrées de l'Europe, sous les titres généraux de *Turner's Annual tour* et de *Heath's Picturesque annual*. L'auteur, qui, en vue de ces publications pittoresques, avait parcouru tous les endroits qu'il décrivait, en fit pour lui-même une espèce de résumé intitulé : *Voyage d'un piéton* (a Pedestrian tour), d'une lec-

ture aussi amusante qu'instructive. Au milieu de cette vie agitée, il collaborait à l'*Athenæum*, écrivait deux romans : *le Magicien* (the Magician) et *Schinderhannes ou le Brigand du Rhin*, et préparait la collection de la *Library of Romance*.

M. Ritchie a encore fondé ou dirigé plusieurs journaux à bon marché, tels que : *the Era*, *the Indian news*, qui se fondit plus tard avec *the Indian mail*, et la Revue mensuelle des frères Chambers (*Chambers'journal*), pour le compte desquels il a édité, revu ou corrigé un certain nombre de livres populaires.

RITSCHL (Frédéric-Guillaume), philologue allemand, né le 26 avril 1806, à Grossvargula, en Thuringe, étudia la philologie à Leipsick, sous la direction de Hermann, et à Halle, sous celle de Reissig. En 1829, sa thèse de doctorat, *Schedæ criticæ*, attira sur lui l'attention particulière de l'université de cette dernière ville, où il devint, en 1832, professeur adjoint. Mais, l'année suivante, il passa à Breslau en qualité de professeur titulaire de philologie et de codirecteur du séminaire philologique. Appelé à l'université de Bonn en 1839, il y exerce, depuis dix-huit ans, de la manière la plus distinguée, les fonctions de co directeur du séminaire philologique et de professeur de littérature et d'éloquence classiques. En 1856, le roi de Prusse lui conféra le titre de conseiller intime du gouvernement.

Le principal travail de M. Ritschl est sa célèbre édition critique de *Plaute* (Bonn, 1848-1853, t. I-III), que l'on considère en Allemagne comme une des meilleures études critiques dont l'ancienne poésie romaine ait été l'objet. Parmi ses autres ouvrages, nous citerons : *de Oro et Orione* (Breslau, 1834); *les Bibliothèques d'Alexandrie et le recueil des poésies d'Homère fait par Pisistrate* (die Alexandrinischen Bibliotheken und die Sammlung, etc.; Breslau, 1838); *Parerga Plautina et Terentiana* (Leipsick, 1845); *Titulus Mummianus ad fidem lapidis Vaticani*, etc. (Berlin, 1852); *Monumenta epigraphica tria. Ad archetyporum fidem exemplis*, etc. (Ibid., 1852, avec 3 grav., gr. in-4); *Inscriptio quæ fertur columnæ rostratæ Duellianæ*, etc. (Bonn, 1852); *Anthologiæ latinæ corollarium epigraphicum* (Berlin, 1853); *de Sepulcro Furiorium Tusculano disputatio grammatica* (Ibid., 1853); *de Fictilibus litteratis Latinorum antiquissimis quæstiones grammaticæ* (Ibid., 1853); *Poesis Saturninæ spicilegium* (Bonn, 1854), etc.; puis diverses éditions : *Thomas Magister* (Halle, 1832); *Lex Rubria* (Bonn, 1851); *Sermo Philolachetis adolescentis* (Ibid., 1851), etc., etc.; enfin, un grand nombre de savantes dissertations insérées dans les *Programmes* de l'université de Bonn, dans les *Recueils* de l'institut archéologique de Rome, et dans le *Musée de philologie du Rhin* (Francfort, 1846-1857, t. I-II), revue périodique que M. Ritschl rédige en commun avec M. F. G. Welcker.

RITSCHL (Albrecht), théologien allemand, né le 25 mars 1822, suivit, dans diverses grandes universités allemandes, les cours des principaux professeurs de théologie et prit, en 1846, ses grades à Bonn. Ses travaux de théologie et d'histoire ecclésiastique lui valurent, en 1855, les fonctions de conservateur en chef de la bibliothèque de l'université de cette ville et du musée artistique qui y est attaché, et celles de directeur du musée d'archéologie allemande du Rhin.

Parmi ses écrits on remarque : *l'Évangile de Marcion et l'évangile canonique de saint Luc* (das Evangelium Marcion's, etc.; Tubingue, 1846), où l'auteur s'inspire encore des leçons du théologien Baur (voy. ce nom); *l'Origine de l'ancienne Église catholique* (die Entstehung der alt-Katholischen Kirche; Bonn, 1850), ouvrage dirigé, au contraire, contre l'école théologique critique de Tubingue; puis une série de mémoires et dissertations sur l'histoire ecclésiastique.

RITTER (Henri), philosophe allemand, né à Zerbst, en 1791, suivit, les cours de théologie aux universités de Halle et de Gœttingue, partit, en 1813, comme volontaire pour la campagne de France, et acheva ses études philosophiques à l'université de Berlin. Convaincu de bonne heure que le présent est fils du passé, il s'appliqua à l'étude de l'histoire et rechercha dans les doctrines antérieures les origines de la philosophie contemporaine. Dès 1817, il fit paraître deux opuscules inspirés par cette préoccupation historique : *sur la Formation du philosophe par l'histoire de la philosophie; Quelle influence la philosophie de Descartes a-t-elle exercée sur la formation de celle de Spinosa, et quels sont leurs points de contact ?* Le même esprit anima son enseignement à Berlin (1824), Kiel (1835) et Gœttingue (1837).

Après un mémoire *sur la Doctrine philosophique d'Empédocle* (über die philos. Lehre des E.; 1820), une *Histoire de la philosophie ionienne* (Geschichte der ionisch. Phil.; 1821), ses *Remarques sur la philosophie de l'école mégarique* (Bemerkungen üb. die Phil. d. megarisch. Schule), et une *Histoire de la philosophie de Pythagore* (Gesch. d. Pythagorisch. Phil.; Hambourg, 1826), traités spéciaux qui commencèrent sa réputation, M. Ritter entreprit un ouvrage considérable, qui est le résumé des études de toute sa vie : c'est l'*Histoire générale de la philosophie* (Geschichte der Phil.; Hambourg, 1829-1853, t. I-XII) et qui a pour complément l'*Essai sur la philosophie allemande moderne depuis Kant* (Versuch zur Verstaendigung über die neueste deutsche Phil. seit Kant; Brunswick; 2e édit., 1853).

En dehors de ses travaux historiques, M. Ritter a exposé quelques parties de sa doctrine personnelle dans plusieurs livres qui méritent d'être cités, tels que l'*Introduction à la logique* (Vorlesungen zur Einleitung in die Logik; Berlin, 1823); le *Précis de logique* (Abriss der philosophisch. Logik; Berlin, 1824; 2e édit., 1829); *les Demi-Kantiens et le panthéisme* (die Halbkantianer und der Pantheismus; Ibid., 1827); *la Connaissance de Dieu dans le monde* (über die Erkenntniss Gottes in der Welt; Hambourg, 1836); le *Traité sur le mal* (über das Bœse; Kiel, 1839), et les *Petits écrits philosophiques* (Kleine philosoph. Schriften; Kiel, 1839-1840, 2 vol.).

M. Ritter est toujours resté indépendant des diverses écoles philosophiques qui se partagent l'Allemagne. Philosophe éclectique, il a été mis chez nous en grand honneur par M. Cousin. Plusieurs de ses ouvrages ont été traduits en français, notamment l'*Histoire de la philosophie ancienne*, par M. S. Tissot (Paris, 1836-1837, 4 vol. in-8), et l'*Histoire de la philosophie chrétienne*, précédée d'*un Mot sur la relation de la croyance avec la science*, par J. Trullard (Paris, 1843-1844, 2 vol. in-8).

RITTER (Karl), géographe allemand, né le 7 août 1779 à Quedlinbourg en Prusse, acheva ses études à l'université de Halle et devint en 1798 précepteur chez M. Bethmann-Hollweg à Francfort. Après avoir fait avec ses élèves des voyages à travers une grande partie de l'Europe, il s'établit à Gœttingue pour faire, à la belle bibliothèque de cette ville, des recherches sur l'histoire ancienne. Après quatre ans de travaux assidus, il alla occuper la chaire d'histoire au collége de Francfort en remplacement du célèbre Schlosser. La profondeur de ses connaissances révélée par

les ouvrages qu'il avait déjà publiés, lui acquit une grande réputation. L'année suivante il fut appelé à Berlin, en qualité de professeur suppléant de géographie à l'université et à l'école militaire de cette ville, et, depuis cette époque, il a été nommé successivement professeur de géographie, membre de la commission des examinateurs, membre de l'Académie des sciences et enfin directeur des études de l'École militaire.

Le titre scientifique le plus sérieux de M. Ritter est sa seconde édition de *la Géographie dans son rapport avec la nature et l'histoire de l'homme* (die Erdkunde im Verhaeltniss zur Natur und Geschichte des Menschen; 1e édit.; Berlin, 1817-1818, 2 vol.; 2e édit., 1822 et suiv.). Cette seconde édition faite sur un plan tout nouveau et beaucoup plus étendu, est l'ouvrage le plus important de géographie que l'on possède. Le premier volume (Berlin, 1822) traite de l'*Afrique* et a été traduit en français par MM. E. Buret et Ed. Desor, sous le titre de *Géographie générale comparée, ou Étude de la terre dans ses rapports avec la nature et avec l'histoire de l'homme, pour servir de suite à l'histoire et à l'enseignement des sciences physiques et historiques* (Paris, 1836, 3 vol., in-8). Les 16 volumes suivants qui ont paru jusqu'à ce jour sont consacrés exclusivement à l'*Asie*, et se divisent en 4 parties principales, qui comprennent la description de l'Asie orientale, c'est-à-dire des plateaux de l'Asie centrale et des pays sibériens, chinois et indiens (t. II-VI); les pays de Turan et d'Iran, avec les régions du Tigre et de l'Euphrate (t. VII-XI); l'Arabie (t. XII-XIII); enfin la péninsule du Sinaï, de la Palestine et de la Syrie (t. XIV-XVII). Ce grand travail est accompagné d'un *Atlas* que M. Ritter avait commencé en collaboration avec le colonel d'Etzel et qui a été continué par MM. Grimm, Mahlmann et Kiepert. On attend impatiemment la suite de cette encyclopédie des sciences géographiques. Depuis 1830, M. Ritter prépare les matériaux nécessaires pour l'achever, et fait, dans ce but, de fréquents voyages dans toutes les parties de l'Europe.

Parmi les autres ouvrages de ce savant, il faut citer: *L'Europe, tableau historique, géographique et statistique* (Europa, ein geographisch-historisch-statistisches Gemaelde; Francfort, 1807, 2 vol.); *Histoire des peuples de l'Europe avant Hérodote* (Vorhalle Europaeischer Vœlkergeschichte vor Herodot; Berlin, 1820); *les Stupas, ou les monuments d'architecture sur la route royale indo-bactrique et les colosses de Bamyan* (die Stupas oder die architect, Monumente, etc.; Ibid., 1838); *de la Colonisation de la Nouvelle-Zélande* (die Colonisirung von New-Seeland; Berlin, 1842); *Coup d'œil sur le pays des sources du Nil* (Blick auf das Nilquellland; Ibid., 1844); *le Jourdain et la navigation sur la mer Morte* (der Jordan und die Beschiffung des todten Meeres; Ibid., 1850); *Coup d'œil sur la Palestine et sa population chrétienne* (Blick auf Palestina und die christliche Bevœlkerung; Ibid., 1852); *Monographie du chameau* (das Kameel; Ibid., 1852); un grand nombre de *Mémoires*, insérés dans les *Rapports mensuels de Géographie de Berlin*, dans le *Journal de Géographie universelle*, dans les *Mémoires de l'Académie des sciences de Berlin*, etc. Une partie de ces articles fort intéressants ont été réunis et publiés sous ce titre : *Introduction à l'étude de la Géographie et Mémoires sur une méthode plus scientifique de la Géographie* (Einleitung und Abhandlung zu einer mehr wissenschaftlichen Behandlung der Erdkunde; Berlin, 1852).

M. Ritter a mérité par ces travaux d'être appelé le créateur de la géographie scientifique. Au lieu de borner le rôle du géographe à recueillir des faits isolés et à présenter des descriptions sans aucun lien logique, il s'est efforcé de découvrir partout les rapports naturels et intimes qui existent entre la terre et ses habitants; s'appuyant sur toutes les notions que l'histoire et les sciences naturelles fournissent, il en a tiré des conclusions qui font aujourd'hui de la géographie une sorte de physiologie de la terre. Il est membre associé étranger de l'Institut de France (Académie des inscriptions et belles-lettres).

RITTER (Henri), peintre américain, né à Montréal (Canada), le 24 mai 1816, vint de bonne heure en Allemagne, étudia à Dusseldorf et s'adonna à la peinture de genre et aux épisodes de la vie maritime. On remarqua parmi ses premières toiles : *Enfants attendant leur père sur le bord de l'Océan*, *Rencontre de contrebandiers avec des dragons anglais*, *Marins sur les côtes de Hollande*, *la Déclaration d'amour d'un vieux matelot*, *l'Histoire d'un mariage sur les côtes de Normandie*, sorte de petit roman complet; *le Départ du vaisseau*, *le Repos de midi*, etc. (1835-1845). Dans une manière plus large, il donna : *le Dimanche au bord de la mer*, avec cette petite légende : *Comme les vieux chantent, les jeunes sifflent; le Noyé*, *le Braconnier pris à l'affût et conduit devant le propriétaire*, scène de mœurs anglaises; *l'Incendie de la prairie*, tiré de Cooper; *le Vieux matelot fumant sa pipe; un Jeune étudiant qui s'est fait mousse prêchant la sobriété à trois matelots en goguette*, etc. — M. Ritter a en outre illustré le *Journal mensuel* de Dusseldorf, l'*Album des artistes*, les *OEuvres* de Washington-Irving, etc.

RIVAS (duc DE). Voy. SAAVEDRA.

RIVERS (Georges PITT RIVERS, 4e baron), pair d'Angleterre, né en 1810, descend d'un diplomate élevé en 1802 à la pairie héréditaire. En 1831, il prit la place de son père à la Chambre des Lords, où il vote avec le parti conservateur. Chambellan de la reine sous le ministère R. Peel (1841-1846), il est rentré en fonctions depuis 1853. Marié avec une fille du comte Granville, (1833). Il a dix enfants, dont l'aîné, William-Frederick PITT RIVERS, est né en 1845 à Londres.

RIVET (du Rhône), ancien député et représentant du peuple français, né en 1802, entra dans la carrière administrative après la révolution de Juillet, et fut nommé successivement sous-préfet, secrétaire du ministère de l'intérieur, préfet du Rhône et conseiller d'État. En 1839 il fut envoyé à la Chambre des Députés par le collége électoral de Brive (Corrèze). Il fit partie du centre gauche et combattit le ministère Guizot. En 1842 il fit le rapport sur le budget et soutint la conversion des rentes. Après la révolution de Février sa candidature échoua aux premières élections; il ne fut envoyé à la Constituante que le 17 septembre 1848 et n'obtint dans le département du Rhône que 41 850 suffrages. Membre du comité du commerce et de l'industrie, il vota avec la droite, et après l'élection du 10 décembre, soutint entièrement la politique de l'Élysée. Élu conseiller d'État, il donna sa démission de représentant le 20 avril 1849 et conserva ses nouvelles fonctions jusqu'au 2 décembre 1851. Il a été décoré le 30 avril 1836.

RIVET (Marie-Constant-Alphonse), général français, né en 1810, fut admis en 1829 à l'École polytechnique et en 1831 à l'École d'application de Metz. Dès 1833, il passa en Algérie où il fit

la guerre pendant plus de vingt ans, se signala à Constantine, dans l'Ouarensenis, à Isly, fut mis, de 1834 à 1845, quatorze fois à l'ordre du jour pour de brillants faits d'armes, et devint successivement capitaine (1840), officier d'ordonnance du général Bugeaud (1843), directeur central des affaires arabes et colonel du 8ᵉ de hussards (1848). Promu en 1852 au grade de général de brigade et rappelé en France, il sollicita bientôt son renvoi en Afrique, y remplit cette fois le poste important de chef d'état-major général et prit part aux expéditions de la Kabylie. Attaché au corps expéditionnaire de l'armée d'Orient, il se trouva au passage de l'Alma ainsi qu'au siége meurtrier de Sébastopol ; lors de la prise de cette place (8 septembre 1855), il fut frappé d'un biscaïen à la jambe et mourut dans la journée.

RIVOIRE (Jacques-Nicolas-Hector), statisticien français, né à Caprée, dans le royaume de Naples, le 29 mars 1809, vint en France après la chute de l'Empire et fit ses études au collége Louis-le-Grand. Pendant l'expédition d'Espagne (1823), il suivit son père qui était directeur des hôpitaux militaires. Après avoir fait ses études de droit à la Faculté d'Aix, il entra dans l'administration comme employé à la préfecture du Gard (15 octobre 1830). En 1832, il fut attaché à la rédaction de la partie littéraire et artistique du *Courrier du Gard*. Nommé, en 1838, secrétaire du comité supérieur d'instruction primaire, il devint, en 1840, correspondant du ministère de l'instruction publique pour les travaux publics. Chef de division à la préfecture depuis le 1ᵉʳ janvier 1838, il composa, à l'aide de documents officiels, la *Statistique générale du département du Gard* (Nîmes, 1842-1843, 2 vol. in-4, avec fig.), ouvrage considérable, imprimé aux frais du conseil général et successivement couronné, le 16 novembre 1844, par la Société de statistique universelle, dont l'auteur fait partie depuis le 9 juin 1841, et, le 10 mars 1845, par l'Académie des sciences. M. Rivoire a composé, en outre, une *Histoire illustrée de la ville de Nîmes*.

RIZA-HASSAN-pacha, homme d'État ottoman, né vers 1809, était, à l'âge de 16 ou 17 ans, garçon de boutique dans le bazar égyptien à Constantinople, lorsqu'il fut remarqué un jour par le sultan Mahmoud qui l'amena dans son palais, et bientôt après le reçut au nombre de ses pages. Sa faveur crut rapidement. Sans avoir pris encore de part ouverte aux affaires, il passait déjà, en 1836, pour l'un des plus riches particuliers de Constantinople. Après la mort de Mahmoud (1839), sa fortune atteignit au comble, grâce à l'appui secret de la sultane-*validé* (sultane-mère), et pendant cinq années, de 1840 à 1845, il gouverna l'empire en maître absolu. Il fut question pour lui, durant cet intervalle, d'épouser une des sœurs d'Abdul-Medjid ; mais la crainte de déplaire à sa toute-puissante et jalouse protectrice lui fit refuser, dit-on, cette alliance. Il cumulait les emplois de seraskier (ministre de la guerre) et de grand maréchal du palais. Malgré les vues personnelles auxquelles il fit souvent servir son influence, Riza-pacha mérita bien de son pays, comme seraskier et contribua à de grandes réformes militaires. Disgracié, en 1845, pour des motifs qui n'ont pas été bien expliqués, il fut démis en même temps de tous ses emplois, et exilé à sa maison de campagne sur le Bosphore avec une pension de retraite de 30 000 piastres (8000 fr.) par mois. Rentré aux affaires en 1848, il fut de nouveau disgracié en 1850, et relégué successivement dans les gouvernements de Brousse et de Salonique, puis rappelé, par un retour de faveur, à Constantinople, où il fut fait capitan-pacha (novembre 1853) et seraskier pour une troisième et une quatrième fois (janvier 1855 et octobre 1857).

ROBBE (Louis-Marie-Dominique-Romain), peintre et avocat belge, né à Courtrai, en 1807, suivit, de 1820 à 1824, les cours de l'Académie de sa ville natale ; mais, afin de s'assurer une position moins incertaine, il quitta tout à coup la peinture, fit ses humanités, puis son droit, fut reçu docteur à Gand en 1830, nommé peu après avocat au ministère des finances, et mena dès lors de front ses fonctions et la peinture. On a de lui des paysages et des animaux : *une Bergerie*, *Animaux au pâturage*, *Taureau effrayé par l'orage*, *Vue prise dans la bruyère au soleil couchant*, *Étable*, etc. On a vu de lui, à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, *la Campine*, paysage avec bestiaux. Il a obtenu une médaille d'or à Bruges en 1837, une 3ᵉ médaille à Paris en 1844, et une de deuxième classe en 1855. Il est chevalier de la Légion d'honneur, de l'ordre de Léopold, de l'ordre de Charles III d'Espagne, etc.

Son frère, M. Henri ROBBE, cultive aussi la peinture, et a figuré à l'Exposition universelle de Paris avec des *Fruits* et des *Fleurs*.

ROBERT (Léon), ancien représentant du peuple français, né à Voncy (Ardennes), en 1813, petit fils d'un conventionnel et fils d'un député libéral, fut élevé dans les idées démocratiques. Établi à Sedan, il employa contre M. Cunin-Gridaine (voy. ce nom), l'influence qu'il devait à une grande fortune territoriale. Il était correspondant du *National*. Après la révolution de Février, il vint à Paris prendre les instructions du gouvernement provisoire, et retourna ensuite dans les Ardennes pour organiser la propagande démocratique, à l'aide d'un journal qu'il fonda à ses frais, et d'un comité républicain dont il fut élu président. Malgré l'opposition des légitimistes et des anciens conservateurs, il fut nommé représentant du peuple par 21 914 suffrages. Membre du comité de l'agriculture et secrétaire de l'Assemblée constituante, il vota ordinairement avec la gauche, et, après l'élection du 10 décembre, combattit la politique de l'Élysée ; non réélu à l'Assemblée législative, il continua jusqu'au 2 décembre de se mêler activement à la politique.

ROBERT (l'abbé Jean-François), écrivain ecclésiastique français, chanoine honoraire de Tours, né à Abbeville (Somme), le 3 septembre 1797, a écrit un certain nombre de petits livres pieux ou édifiants, tels que *Sainte Philomène, son éloge et l'abrégé de sa vie et de son culte* (Lille, 1843, in-18) ; *Histoire de saint Paul* (Limoges, 1846, in-12) ; *Edgard ou le Triomphe du christianisme sous Clovis* (Ibid., 1848, in-12) ; puis, comme ouvrages plus sérieux : *le Catholicisme considéré dans ses vérités fondamentales, mis à la portée de tout le monde* (Limoges, 1844, in-8) ; *Histoire de saint Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry* (Ibid., 1844, in-8) ; *Divinité du catholicisme démontrée à un docteur d'Oxford*, d'après la Bible et les Pères des premiers siècles (Paris, 1842, in-8) ; *Souvenirs d'Angleterre et considérations sur l'Église anglicane* (Lille, 1841, in-12 et 2 vol. in-18 ; 2ᵉ édit., 1849), etc.

ROBERT (Antoinette-Henriette-Clémence), romancière française, née à Mâcon, vers 1802, et fille d'un juge-suppléant du tribunal de cette ville, se tourna de bonne heure vers la littérature et la poésie et débuta, en 1820, par le *Cri de joie*

d'une Française sur la naissance de S. A. R. Mgr le duc de Bordeaux (in-18). En 1830, elle perdit son père et rejoignit son frère (voy. ci-dessous) à Paris, où elle dut, avant de figurer parmi nos femmes auteurs, se livrer sans profit et sans gloire à des travaux de librairie. Le fantasque de Senancourt et l'éditeur Gabriel Roux la tirèrent enfin de l'obscurité. En 1845, elle s'éloigna du monde et se renferma à l'Abbaye-aux-Bois; mais après une retraite de courte durée, elle reprit le cours de ses publications.

Mlle Clémence Robert a publié : *une Famille, s'il vous plaît!* (1837, 2 vol.); *l'Abbé Olivier* (1839); *Paris silhouettes* (1840), poésies; *René l'ouvrier* (1841); *Amour de reine* (1842); *la Famille de Tavora* (1843); *le Roi* (1844, 2 vol.); *William Shakespeare* (1845, 2 vol.); *la Duchesse de Chevreuse* (1845); *le Marquis de Pombal*, *la Duchesse d'York*, *le Capitaine Mandrin* (1846); *le Pauvre diable* (1847); *les Quatre sergents de la Rochelle* (1849, in-4), le roman le plus dramatique et le plus populaire de l'auteur; *les Mendiants de Paris* (1851); *le Confesseur de la reine* (1853); *Serfs et boyards* (1854); *Louise de Lorraine*, *le Fou de la Bastide* (1855); *les Deux sœurs de charité*, *Héloïse et Abeilard*, *les Anges de Paris* (1856), etc., etc.; un grand nombre de feuilletons fournis, ainsi que plusieurs des romans précédents, au *Siècle*, à *la Patrie*, à *la République*, et des fragments, prose ou vers, dans de nombreux recueils et *Albums*.

ROBERT (César-Alphonse), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Marseille, en 1801, fut nommé interne des hôpitaux de Paris en 1824 et remporta, de 1826 à 1828, divers prix à l'École pratique. Reçu docteur, en 1831, avec une thèse *sur les Plaies par armes à feu*, il devint successivement aide d'anatomie, prosecteur, agrégé de la Faculté et chirurgien titulaire des hôpitaux en 1835. Il concourut sans succès en 1841 et en 1842, pour les chaires de médecine opératoire et de clinique chirurgicale. En 1849, il fut élu membre de l'Académie de médecine (section de médecine opératoire). Décoré en 1847, M. Alphonse Robert est actuellement chirurgien de l'hôpital Beaujon et des salles d'asile de la ville de Paris, et professeur d'anatomie à l'École des beaux-arts.

Ses principaux travaux sont : *Examen des méthodes de traitement des fractures du col du fémur* (1833); *Traité théorique et pratique du rhumatisme, de la goutte et des maladies des nerfs* (1840, in-8); *des Affections cancéreuses et des opérations qu'elles nécessitent* (1841); *des Anévrismes de la région sur-claviculaire* (1841); *des Amputations partielles et de la désarticulation du pied* (1850), ainsi qu'un certain nombre de mémoires, la plupart lus à l'Académie, et parmi lesquels nous citerons : *sur le Traitement des fractures compliquées de plaies; sur l'Inflammation des follicules muqueux de la vulve; sur la Fièvre miliaire; sur le Gonflement chronique des amygdales chez les enfants*; etc.

Un autre médecin du même nom, M. Louis-Eugène Robert, reçu à Paris en 1834, et membre des commissions scientifiques du Nord, est aussi auteur de quelques ouvrages et chevalier de la Légion d'honneur depuis 1845.

ROBERT (Louis-Valentin-Élias), sculpteur français, né à Étampes vers 1818, étudia à Paris, dans l'atelier de David d'Angers, débuta par deux *Bustes* au salon de 1845 et devint, en quelques années, un des sculpteurs les plus en vogue auprès des villes des départements et de l'étranger. Nous citerons, parmi ses œuvres déjà nombreuses : *l'Enfant-Dieu* (1846); *Houdon*, buste pour les salles du Louvre (1852); *le comte de Persigny*, pour la ville de Roanne; les généraux *Pajol* et *Bailly*, pour Versailles (1853); *Phryné*, les bustes de *MM. Rouville* père et fils, à l'Exposition universelle de 1855; *la Fortune*, *le docteur Chaussier*, buste; quatre *Cariatides* monumentales, pour l'Opera de Philadelphie, au salon de 1857; *la France couronnant l'art et l'industrie*, groupe colossal surmontant le fronton du palais des Champs-Élysées (1855); *Rabelais*, *Jacques Cœur*, *la Science*, *l'Industrie*, statues placées au nouveau Louvre (1856); *Isidore Geoffroy Saint-Hilaire*, pour Orléans (1857), etc. M. Élias Robert a obtenu une 3e médaille en 1847.

ROBERT (Henri), horloger français, né à Mâcon, le 29 mars 1795, frère de Mlle Clémence Robert (voy. ci-dessus), abandonna en 1824 une charge d'avoué, qu'il exercait depuis plusieurs années, près le tribunal civil de Mâcon, pour venir à Paris étudier l'horlogerie, comme simple ouvrier, chez Bréguet. Dès 1829, il s'établit pour son propre compte, et, cinq ans plus tard, à l'exposition de 1834, il obtint une médaille d'argent pour ses compteurs à secondes et ses pendules perfectionnées. Depuis lors, il s'est voué plus particulièrement à l'horlogerie nautique. Nommé horloger de la marine royale, il reçut en 1839 une nouvelle médaille d'argent et, en 1844, une médaille d'or, puis, peu après, la croix de la Légion d'honneur et la grande médaille d'or de la Société d'encouragement.

En 1850, M. Henri Robert construisit, pour l'enseignement élémentaire de la cosmographie, des appareils démontrant les principaux phénomènes astronomiques. L'un des plus ingénieux est celui qui est relatif à la précession des équinoxes, et qui non-seulement donne une représentation exacte du phénomène, mais en fait encore saisir la cause avec la plus grande facilité. On a de lui plusieurs ouvrages et mémoires spéciaux : *Études sur diverses questions d'horlogerie* (in-8, avec pl.); *Description d'une nouvelle montre à secondes; Description d'une nouvelle montre marine; l'Art de régler les pendules et les montres* (in-12 avec pl.); *Considérations pratiques sur les huiles employées en horlogerie; Description et usage des nouveaux appareils construits pour faciliter l'étude des principaux phénomènes célestes*; etc.

ROBERT (Alexandre), peintre belge, né à Frasignies, dans le Hainaut, vers 1816, étudia à l'Académie de Bruxelles, sous la direction de M. Navez, débuta au salon de 1845, et séjourna ensuite jusqu'en 1848 en Italie. Il a notamment exécuté et exposé depuis son retour : *Luca Signorelli faisant le portrait de son fils expiré; les Capucins*, *Jeune mendiant*, *Souvenirs de Rome et de Naples*, *le Dolce far niente* (1848-1852); un *Portrait*, à l'Exposition universelle de Paris, en 1855; le *Portrait de Mme Stevens* (1857). M. Alex. Robert a obtenu une médaille de vermeil en 1845, une d'or en 1848, à Bruxelles, et une médaille de troisième classe à Paris, en 1855.

ROBERT-FLEURY (Joseph-Nicolas-Robert Fleury dit), peintre français, membre de l'Institut, né à Cologne (alors département de la Roër), le 8 août 1797, vint étudier à Paris sous divers maîtres, se tourna vers l'école romantique, et débuta en 1824. Il a donné aux expositions successives : *le Tasse au monastère de Saint-Onuphre* (1827); *une Scène de la Saint-Barthélemy* (1833), au Luxembourg; *Henri IV rapporté au Louvre* (1836); *les Derniers moments de Montaigne*, *l'En-*

trée de Cloris à Tours, au musée de Versailles; *Jane Shore*, *le Colloque de Poissy*, au Luxembourg; *une Scène d'inquisition*, *un Auto-da-fé*, *Benrenuto Cellini*, etc. La plupart de ces œuvres ont reparu à l'Exposition universelle de 1855, avec le *Pillage d'une maison*, *le Judecca de Venise au moyen âge*. Il a exposé, en 1857, *Charles-Quint au monastère de Saint-Just*..

Beaucoup des tableaux de M. Robert-Fleury ont été mis au nombre des belles œuvres de l'école française, et ils ont eu les honneurs de toutes les sortes de reproductions. L'auteur, qui compte parmi les chefs d'école, a obtenu une 2e médaille en 1824, deux 1res en 1834 et 1835, la croix d'honneur en 1836 et le grade d'officier en 1849. Il a été élu membre de l'Institut, en janvier 1850, en remplacement de Granet, et a succédé à Blondel, comme professeur à l'École des beaux-arts (1855).

ROBERTI (Albert), peintre belge, né à Bruxelles, en 1811, étudia d'abord sous M. F. Navez et vint fréquenter quelque temps les ateliers de nos maîtres. Il a plusieurs fois exposé avec succès aux salons français, et s'est fixé dans sa ville natale, où il est professeur de dessin à l'Académie royale des beaux-arts. Nous citerons de lui : *Revue d'un chapitre de la Toison d'or par Charles-Quint*, *le Baptême du Christ*, *Sainte-Famille*, *le Regard maternel*, *Maximilien relevant l'ordre de la Toison d'or* (1838-1845); *Blanche de Castille en l'absence de Louis IX délivrant les prisonniers*, *Charles-Quint et la duchesse d'Étampes* (1846-1849); divers *portraits*, entre autres ceux du capitaine *Magré*, de *MM. Guillois*, *Rainvilliers*, etc. M. Roberti a obtenu une 2e médaille en 1846.

ROBERTS (Arthur-Henry), peintre français, né à Paris, vers 1812, fut élève de Drolling et débuta au salon de 1839. Il a cultivé le portrait et les sujets religieux, et a principalement exposé : *Saint Robert fondateur de Cîteaux*, *Marguerite*, *Jésus chez Marthe et Marie* (1842-48); *Nazareth* (1853); *Sainte Claire*, à l'Exposition universelle de 1855; *Intérieur du cabinet de M. Saurageot* (1857), etc. Il a obtenu une médaille de troisième classe en 1855.

ROBERTS (David), peintre écossais, né à Édimbourg, le 24 octobre 1796, et d'abord apprenti chez un peintre en bâtiments, suivit les cours de l'académie libre de cette ville, et débuta ensuite à Londres par peindre des décors, avec son camarade Cl. Stanfield, pour la scène de Drury-Lane (1822). Il exposa pour la première fois à l'Académie royale en 1826; depuis, on vit de lui une *Vue de la cathédrale d'Amiens* (1827); une série de *Vues d'Espagne* (1835); *la Sortie d'Égypte*, etc. En ces derniers temps il a donné : *l'Inauguration de l'Exposition universelle de Londres* (1854); *Rome au coucher du soleil* (1855); et, en 1856, *la Fête de Noël à Saint-Pierre de Rome* et *les Ruines du temple de Koumombos dans la haute Égypte*, où les détails d'architecture sont bien traités. A Paris, en 1855, il a envoyé deux *Intérieurs d'église*, qui offrent de beaux effets de lumière, et deux vues d'un aspect grandiose, quoique un peu théâtral : *le Grand canal de Venise* et *le Temple du soleil à Baalbek*. Il a obtenu une médaille de première classe.

Cet artiste partage avec Landseer et quelques autres peintres de l'école anglaise, le privilége assez rare d'être connu et estimé ailleurs que dans son pays; il doit cette célébrité surtout à sa prodigieuse facilité comme dessinateur et au nombre incalculable de ses croquis, esquisses, aquarelles et lithographies. Son *Album d'Espagne* est un des recueils les plus répandus. Il a également illustré *les Pèlerins du Rhin* de Bulwer, plusieurs volumes du *Landscape annual* (1835-1838), revue pittoresque, et *la Terre sainte*, *l'Arabie*, *l'Égypte et la Nubie* (1855, nouv. édit.). M. Roberts est membre de l'Académie royale depuis 1841.

ROBIE (Jean-Baptiste), peintre belge, né à Bruxelles, en 1821, et fils d'un serrurier, dont il partagea longtemps les travaux, étudia presque furtivement la peinture, et suivit plus tard les cours de l'Académie de Bruxelles. Il se consacra au genre des fleurs et des fruits, et mérita, dans cette spécialité banale, un renom d'originalité. Citons parmi ces sujets, forcément les mêmes : *la Guirlande*, *les Raisins*, *la Fenêtre*, *le Parc*, etc. (1846-1851); *le Pain et le vin*, *Nature morte*, admis à l'Exposition universelle de Paris, en 1855. Il a obtenu une médaille d'or en 1851, à Bruxelles, et une mention à Paris, en 1855.

ROBIN (Charles-Philippe), médecin français, né à Jafferon (Ain), le 4 juin 1821, fit ses études médicales à Paris, fut reçu interne des hôpitaux en 1843. Il remporta, au concours de 1844, le prix de l'École pratique de médecine, et fut envoyé, en 1845, avec Lebert, par Orfila, sur les côtes de Normandie et dans l'île de Jersey, pour recueillir des objets d'histoire naturelle et d'anatomie comparée pour le musée qu'il fondait à l'École. Il fut reçu docteur le 31 août 1846. Esprit scrutateur et positif, il pensa que l'anatomie pathologique consistait dans l'examen comparé, minutieux, complet, des tissus et des humeurs dans l'état normal et dans l'état morbide. De là ses recherches sur la structure intime des tissus et les altérations des humeurs, qui, ayant pour objet des modifications accidentelles, invisibles à l'œil nu, exigent tour à tour l'emploi du microscope et l'emploi des réactifs chimiques. Il est donc un des promoteurs de l'application du microscope à l'anatomie normale et pathologique, méthode nouvelle qui a soulevé de nombreuses discussions parmi les médecins, et qui, toute exagération à part, ne peut manquer d'être utile par la multitude des faits qu'elle révèle.

M. Robin, en dehors de ses travaux microscopiques, a aussi étudié profondément les sciences naturelles, si utiles aux recherches anatomiques, physiologiques et pathologiques. Il s'est fait recevoir docteur ès sciences l'année même où il fut nommé, au concours, professeur agrégé à la Faculté (1847). Il fait avec beaucoup d'éclat, depuis dix ans, un cours particulier d'anatomie générale. Il est membre des Sociétés de biologie, philomatique, entomologique et anatomique de Paris, correspondant de l'Académie médico-chirurgicale de Stockholm, etc.

Parmi les écrits déjà publiés par M. Robin, et qui se rapportent en grande partie à l'emploi du microscope, nous citerons sa thèse pour l'agrégation : *des Fermentations*, un curieux *Mémoire sur l'existence d'un œuf ou ovule, chez les mâles comme chez les femelles des végétaux et des animaux*, etc., lu à l'Institut, le 23 octobre 1848, et reproduit dans plusieurs recueils scientifiques français et étrangers; *Observations sur le développement de la substance et du tissu des os* (*Gazette médicale*, 1849); *Mémoire sur l'existence de deux espèces nouvelles d'éléments anatomiques qui se trouvent dans le canal médullaire des os* (1849); *Mémoire sur l'anatomie des tumeurs érectiles* (*Comptes rendus de la Société de biologie*, 1853); *Mémoire sur la distinction, à l'aide du microscope, de la matière cérébrale, de l'albumine*, etc. (*Annales d'hygiène et de médecine lé-*

gale, 1851); *Mémoire sur le tissu hétérodémique*, lu à l'Académie d s sciences (7 avril 1855); *du Microscope et des injections dans leur application à l'anatomie et à la pathologie, suivi d'une classification des sciences fondamentales* (1849, in-8, avec figures et 4 pl. gravées); *Tableaux d'anatomie contenant l'exposé de toutes les parties à étudier dans l'organisme de l'homme et dans celui des animaux; Traité de chimie anatomique et physiologique, normale ou pathologique, ou des principes immédiats normaux ou morbides qui constituent le corps de l'homme et des mammifères* (1852, 3 forts vol. in-4, avec un atlas de 45 pl. d'après nature), avec M. Verdeil); *Histoire naturelle des végétaux parasites qui croissent sur l'homme et les animaux vivants* (1853, in-8, avec atlas de 15 pl. gravées), développement de la thèse de l'auteur pour le doctorat ès sciences. Plus récemment, il a refondu, avec M. Littré, les 2ᵉ et 3ᵉ éditions du *Dictionnaire de médecine*, etc., de P. H. Nysten (1855 et 1858, in-8, avec 500 fig.).

ROBINET (Stéphane), chimiste français, membre de l'Académie de médecine, né à Paris, le 6 décembre 1796, est élève de Vauquelin et de Pelletier et, à partir de 1836, s'est livré à l'étude de l'agriculture et particulièrement de l'industrie de la soie, sur laquelle il a fait à Paris, de 1838 à 1847, des cours publics et gratuits. Il est inventeur d'un nouveau système de claies pour les éducations de vers à soie, du sérimètre et d'une éprouvette métrique et décimale pour le titrage des soies. M. Robinet, membre de l'Académie de médecine (1825) et de la Société centrale d'agriculture, ancien membre du conseil général de la Seine, est décoré de Juillet, chevalier de la Légion d'honneur (1831), officier du Medjidié, etc.

Ses principaux écrits sont : *Tableaux chimiques du règne animal*, par Fr. John (1816, in-4), traduits de l'allemand et mis au courant de la science; *Essai sur l'affinité organique* (1826, in-8); *Manuel de l'éducateur des vers à soie* (1848, in-8). Il a donné, avec Mme Gacon-Dufour, la 2ᵉ édition du *Dictionnaire des ménages* (1822, in-8); fourni des mémoires et analyses de chimie au *Journal de pharmacie*, aux *Annales de chimie et de physique*, au *Journal de chimie médicale*, etc., ainsi qu'aux *Annales de l'agriculture française*, au *Journal d'agriculture pratique*, et aux *Mémoires de la Société centrale d'agriculture*.

M. Robinet, au milieu de ses recherches scientifiques, s'est occupé de sculpture : ses bustes de *Vauquelin*, de *Mathieu de Dombasle*, etc., ont figuré aux salons de 1833 et 1834.

ROBINET (Edmond), littérateur français, né, en 1811, à Saint-Pol-de-Léon (Finisterre), fit ses études en Bretagne et vint suivre les cours de droit à Paris, en 1829. Mis en relation avec Lamennais, par l'entremise d'Élie de Kersanguy, qui épousa plus tard une nièce du célèbre prêtre, il fit paraître, peu de temps après la publication des *Paroles d'un croyant*, une *Étude et notice biographiques sur M. de Lamennais* (1835). Après avoir été attaché au journal *le Monde*, sous la direction de M. de Lamennais, il publia, à partir de 1836, des articles littéraires dans *le National*. De 1849 à la fin de 1851, il a dirigé la correspondance politique annexée à ce journal, sous le titre de *Bulletin de correspondance*. M. Edm. Robinet, qui a autrefois collaboré au *Journal général de l'Instruction publique*, dirige aujourd'hui, chez MM. Hachette, la *Revue de l'instruction publique* et autres publications littéraires.

On a encore de lui : la continuation de l'*Histoire des Français*, de Sismonde de Sismondi (1844, in-8, tome III); puis dans la collection de l'*Europe* de Langlois et Leclercq : *France* (1845, 2 vol. in-12); *Angleterre* (1846, 2 vol. in-12); *Russie, Pologne, Suède et Norwége* (1847, in-12), etc.

ROBINSON (le révérend Édouard), orientaliste américain, né en 1794, à Southington (État du Connecticut), fit ses études au collége Hamilton de New-York et y professa trois ans le grec et les mathématiques. En 1821, après la mort de sa première femme, il entra au séminaire d'Andover, y reçut les ordres et fit ensuite un voyage sur le continent, dans le but de se perfectionner dans la connaissance des idiomes et des littératures de l'Orient (1826). A Halle, il épousa la fille du professeur allemand Jacobi, déjà connue dans les lettres sous le pseudonyme de *Talvi* (voy. ci-après). A son retour aux États-Unis, il fut nommé professeur suppléant et bibliothécaire à Andover et, plus tard, professeur de littérature sacrée au séminaire théologique de New-York.

Pour se préparer à ces fonctions, le révér. Robinson alla passer deux années en Syrie, étudiant la topographie et la physionomie des lieux saints et éclaircissant à l'aide de la Bible, les témoignages du passé par les mœurs et les monuments du présent. Le résultat de ces patientes investigations a été publié sous le titre de : *Recherches bibliques en Palestine, au mont Sinaï et dans l'Arabie pétrée* (Biblical Researches in Palestina....; New-York, 1841, 2 vol. in-8); la Société royale de géographie de Londres lui accorda une médaille d'or. Cet ouvrage, qui faisait bon marché des traditions catholiques, souleva de longues discussions; l'auteur, pour y répondre plus pertinemment, entreprit de nouvelles recherches sur les lieux mêmes. Ce second voyage, entrepris en 1851, a donné lieu aux *Dernières recherches en Palestine* (Further researches in Palestina, 1854). On doit encore à M. Robinson des travaux moins importants, publiés isolément ou dans les journaux américains, sur les diverses branches de la littérature sacrée.

ROBINSON (Thérèse-Albertine-Louise VON JAKOB, mistress), femme de lettres allemande, née le 26 janvier 1797, à Halle, est la femme du précédent. Fille d'un économiste distingué, elle l'accompagna, en 1806, en Russie, où elle se familiarisa avec les idiomes slaves, revint dix ans après à Halle et compléta son éducation par l'étude des langues anciennes. Dès lors, elle fournit aux recueils littéraires un grand nombre de contes et de nouvelles, imités ou originaux, dont une partie fut réunie sous le titre de *Psyché* (1825); ce volume, ainsi que tout ce qu'elle a livré plus tard à la publicité, fut signé du pseudonyme *Talvi*, composé des lettres initiales de ses nom et prénoms. L'année suivante, sous la direction de Karadjich et de Kopitar, elle traduisit la plupart des légendes recueillies par le premier de ces savants : *Chants serbes* (Serbische Lieder; Halle, 1826, 2 vol.; dern. édit. augmentée, 1853), tentative encouragée par Gœthe et qui la mit en correspondance suivie avec les frères Grimm, Humboldt, de Savigny, Ch. Ritter, etc.

Devenue, en 1828, la femme du professeur Robinson, elle l'accompagna deux ans plus tard en Amérique et fit encore, dans ce pays, une étude soignée des langues aborigènes. Sa dernière visite à l'Europe eut lieu en 1832.

Nous citerons encore de mistress Robinson, qui occupe un rang honorable parmi les femmes auteurs de l'Union : *Idiomes indiens* (über die indian Sprachen; Leipsick, 1834), traduits de Pickering; *Chants populaires des nations de race*

teutonique (Charakteristik der Volkslieder german. Nationen; Ibid., 1840), dont la *North-American Review* imprima quelques fragments; *de l'Authenticité des poëmes d'Ossian* (die Unechtheit der Lieder Ossian's; Ibid., 1840); *Histoire de la colonisation de la Nouvelle Angleterre* (die Colonisation von Neu-England; Ibid., 1847), traduite en anglais, par Hazlitt, en 1851; *Aperçu historique sur les idiomes slaves* (Historical view of the slavic languages; New-York, 1850), recueil d'articles insérés en 1834 dans le *Biblical repository*. Cette dame a, dans ces dernières années, écrit quelques romans, publiés à la fois en anglais et en allemand : *Héloïse* (New-York, 1850); *les Exilés* (the Exiles; 1853); *la Discipline de la vie* (the Life's discipline; 1854), etc.

ROBINSON (John-Henry), célèbre graveur anglais, né à Bolton (comté de Lancaster), et élève de J. Heath, est aujourd'hui regardé comme le chef de l'école anglaise de gravure, qu'il tend, ainsi que Pye, Doo, Cousins, à faire remonter à la place élevée qu'elle occupait au dernier siècle. Il joint un fini extrême à une délicatesse d'exécution peu commune. Parmi ses meilleures productions on cite : *l'Empereur Théodose* et *le Portrait de Rubens*, d'après Van Dyck; *la Bouquetière*, de Murillo; *l'Entrevue de Napoléon et de Pie VII*, de Wilkie; *le Loup et l'Agneau*, de Mulready; *la Mantille*, *la Marquise d'Abercorn* et *le Petit Chaperon rouge*, de Landseer; *sir W. Scott*, de Lawrence; *la Mère et l'enfant*, un de ses chefs-d'œuvre de sentiment; etc. Plusieurs de ces belles gravures, envoyées à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, lui ont valu une médaille de première classe. Au mois de novembre 1856, il a été élu membre associé de l'Académie royale des beaux-arts de Londres.

ROCHE (Louis-Charles), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Nevers, en 1790, chirurgien militaire de 1808 à 1815, se fit recevoir docteur à Paris, en 1819, avec une thèse sur les *Phlegmasies du système fibreux des articulations*. Ancien membre de la Société de médecine de Paris, membre adjoint de l'Académie de médecine, dont il fut longtemps secrétaire annuel, il est entré définitivement, en 1850, dans la section de pathologie médicale. Il est membre de plusieurs autres sociétés médicales. Il a été décoré en 1837.

Disciple de Broussais, M. Roche a publié un certain nombre d'ouvrages, dont plusieurs rappellent l'influence du maître : *Réfutation des objections contre la nouvelle doctrine des fièvres* (1821, in-8); *la Nouvelle doctrine médicale considérée sous le rapport des théories et de la mortalité* (1827, in-8); *Éléments de pathologie médico-chirurgicale* (1825-1828, 5 vol. in-8), avec M. Sanson, ouvrage classique qui a eu sa 5e édition en 1845; *Lettres sur le choléra* (1832 et 1849), *l'Influence de la vaccine sur la population* (1855); etc., et de nombreux rapports à l'Académie. M. Roche a rédigé, avec MM. Bousquet et Pariset, le *Bulletin de l'Académie royale de médecine* (1836-1846, 9 vol. in-8), et collaboré activement au *Grand dictionnaire des sciences*, et au *Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques*.

ROCHECHOUART (Louis-Victor-Léon, comte DE), général français, né à Paris, le 14 septembre 1788, et emmené par sa famille en émigration, se mit, en 1805, au service de la Russie et fit, pendant six ans, la guerre aux peuplades du Caucase. Nommé, en 1812, capitaine et aide de camp d'Alexandre, il repoussa avec ardeur l'invasion des troupes françaises et reçut le grade de colonel sur le champ de bataille de Leipsick (1813). Après avoir commandé Paris quelques mois, lors de l'entrée des alliés, il passa au service du roi de France (14 juillet 1814) avec le grade de maréchal de camp, correspondant à celui de général-major que lui avait donné le czar. Il entra ensuite dans les mousquetaires noirs, suivit Louis XVIII à Gand, commanda le département de la Seine jusqu'en 1823, prit part à l'expédition d'Alger et fut mis en disponibilité, bien qu'il eût prêté serment à Louis-Philippe. Retraité en 1848, il fit partie de la réserve. M. de Rochechouart avait épousé en 1822 Mlle Ouvrard, la fille du célèbre fournisseur des armées de l'Empire.

ROCHET (Louis), sculpteur français, né à Paris, en 1817, et fils d'un sculpteur ornemaniste, étudia sous David d'Angers, et débuta par une *Statuette* au salon de 1838. Il se consacra particulièrement aux bustes et statues-portraits, et fut appelé, en 1854, par l'empereur du Brésil pour exécuter le monument de son père. On a surtout de lui : *Le comte Ugolin et ses enfants*, groupe (1839); *le Christ et les enfants* (1841); *Saint Caprais, évêque d'Agen*, commandé par le ministère (1843); le *docteur Foderé*, pour la place de Saint-Jean de Maurienne, en Sardaigne, *le député Dumont* (1846); *Napoléon Bonaparte élève de Brienne*, pour la ville de Brienne-Napoléon (1853), envoyé de nouveau à l'Exposition universelle de 1855, avec *Massé de La Bourdonnais*, pour la colonie de l'île Bourbon; un *Buste* en bronze, au salon de 1857; la statue de *Mme de Sévigné*, inaugurée à Grignan en 1857, etc. Cet artiste a obtenu une 3e médaille en 1841, une médaille de troisième classe en 1855, et la décoration en juin 1856.

ROCQUANCOURT (Jean-Thomas), écrivain militaire français, né à Saint-Waast (Calvados), le 24 avril 1792, entra à l'École polytechnique en 1810 et à l'École de Metz, en 1812. Comme lieutenant de génie, il fut chargé en 1813, d'improviser la défense de Maëstricht. Le comte Merle, gouverneur de cette place, le nomma capitaine le 1er mars 1814. Cette promotion ne fut point confirmée par la première Restauration. Pendant les Cent-Jours, il prit part à la campagne de Belgique. A l'issue de la bataille de Waterloo, il soutint un siége à Philippeville contre les Prussiens et les Anglais. Le 6 février 1818, il devint capitaine à l'ancienneté dans le 1er régiment du génie; il passa avec le même grade dans le corps d'état-major nouvellement créé et fut nommé aide de camp du général Razout, puis du baron Strolz, commandant supérieur extraordinaire de Brest et du Finisterre. En décembre 1821, il entra comme sous-directeur des études, à l'École spéciale de Saint-Cyr, où il professa l'art et l'histoire militaires. Chef de bataillon en 1837, il reçut le titre de directeur des études en 1839 et le grade de lieutenant-colonel en 1844. En janvier 1846, la maréchal Soult lui confia le commandement de l'École militaire égyptienne. Il a été mis, comme colonel d'état-major en disponibilité.

M. Rocquancourt a publié, en 1841, des *Considérations sur la défense de Paris* (in-8) et *Nouvel assaut à l'enceinte projetée de Paris*, ou *Examen critique du Rapport de M. Thiers* (in-8), avec ces épigraphes : « Ce n'est pas à Paris qu'il faut défendre Paris; c'est en Champagne. — Si Dieu est pour les gros bataillons, il n'est pas pour les grandes murailles. » Son principal ouvrage est le *Cours complet d'art et d'histoire militaires* (4 vol., plusieurs éditions).

RODAKOWSKI (Henri), peintre originaire de Pologne, né à Lemberg ou Léopol, dans la Gali-

cie autrichienne, au commencement de 1823, fit ses études à Vienne, et y suivit même les cours de droit. Il vint en 1846 se fixer à Paris. Après cinq ans passés dans l'atelier de M. Léon Cogniet, il débuta au salon de 1852 par le *Portrait du général Dembinski*, qui lui valut tout d'abord une 1re médaille.

En 1853, M Rodakowski exposa un second tableau également remarqué, le *Portrait de sa mère ;* à l'Exposition universelle de 1855, celui de *M. Fréd. Villot*, et, au salon de 1857, *le prince A. Czartoryski*, *Adam Mickiewicz*, *Paysans de la Galicie à l'église*. Il vient d'achever (1856) une toile historique de grande dimension, représentant un des faits glorieux de l'histoire polonaise, la *Bataille de Choczim* (11 novembre 1673). Il a obtenu une médaille de troisième classe en 1855.

RODAT (Pierre-Marie-Henri), ancien représentant du peuple français, né à Olemps, près de Rodez (Aveyron), le 14 janvier 1808, petit-fils d'un constituant de 1789, et fils d'un député de l'opposition, fut élevé dans les idées libérales, étudia le droit, fut nommé, en 1833, substitut du procureur du roi à Espalion et passa l'année suivante au parquet de Rodez. Il donna sa démission en 1841, se fit inscrire au tableau des avocats, et fut élu bâtonnier de son ordre. Après la révolution de Février, candidat du parti républicain modéré de l'Aveyron, il fut envoyé à la Constituante par 38 000 voix environ. Membre du comité de la justice, il vota presque constamment avec la droite, soutint, après l'élection du 10 décembre, la politique de l'Élysée, fut réélu le premier à l'Assemblée législative, et fit partie de la majorité monarchique; mais il ne se rallia point aux derniers actes de la politique de l'Élysée et, rejeté par le coup d'État du 2 décembre 1851 en dehors des affaires publiques, il reprit sa place au bareau de Rodez, qui compte parmi ses membres quatre anciens constituants.

RODEN (Robert Jocelyn, 3e comte de), pair d'Angleterre, né en 1788, à Brockley-Park (Irlande), est petit-fils d'un magistrat. Élevé à l'École d'Harrow, il exerça à la cour de Georges III les fonctions de trésorier, puis de chambellan et obtint un siége à la Chambre des Lords avec le titre de baron Clanbrassil (1821). Avant cette époque, il avait siégé onze ans au Parlement dans les rangs de la majorité conservatrice. Depuis 1812, il fait partie du Conseil privé. Marié en 1813 avec une fille de lord Le Despencer, il a pour héritier de sa pairie son petit-fils, Robert, vicomte Jocelyn, né en 1846, à Londres.

RODIER (Anne-Charles-Prosper, baron), magistrat français, né à Paris, le 31 mars 1790, est fils d'un conseiller à la Cour des aides. En sortant du lycée Louis-le-Grand, il fut admis dans les bureaux du trésor impérial, parcourut rapidement les degrés inférieurs et fut, au bout de vingt-deux ans de service, choisi en 1830 pour remplacer M. d'Audiffret dans les importantes fonctions de directeur de la comptabilité générale aux finances. Il y continua l'œuvre de son prédécesseur et se fit remarquer dans les commissions dont il fit souvent partie par sa grande aptitude à traiter les questions les plus ardues de l'administration. Il avait également un siége au conseil d'État lorsque sa longue gestion fut récompensée par une place de conseiller-maître à la Cour des comptes en 1852. M. Rodier est commandeur de la Légion d'honneur depuis le 8 mars 1839.

RODNEY (Robert Dennett Rodney, 6e baron), pair d'Angleterre, né en 1820, à Alresford (Hants), descend du célèbre amiral qui défit le comte de Grasse. Il servit quelque temps aux gardes et prit, en 1846, la place de son oncle à la Chambre des Lords. Il s'est marié en 1850.

RODRIGUEZ DE EVORA Y VEGA (Charles-Joseph-Marie-Ghislain), marquis de Rodes, baron de Beirlegem, homme politique belge, né à Gand, le 12 juin 1790, d'une ancienne famille espagnole, fut nommé en 1815 chambellan de Guillaume Ier, roi des Pays-Bas. En 1830, il fit décider par la notabilité de Gand la convocation des États provinciaux, lesquels installèrent un comité provisoire de conservation. Élu député au Congrès national, il vota pour l'exclusion du duc de Nassau et appuya la candidature du duc de Leuchtenberg. Quand celle-ci eut été repoussée, il fit partie de la commission qui offrit la couronne au duc de Nemours. Rallié enfin au nom de Léopold de Saxe-Cobourg, il fait partie du Sénat depuis le 29 août 1830. Commandeur de l'ordre de Léopold, il est décoré de la Légion d'honneur.

ROEBUCK (John-Arthur), homme politique anglais, né en 1801, à Madras, est petit-fils d'un médecin distingué de Birmingham. Emmené fort jeune au Canada, où il fut élevé, il vint en 1824 étudier le droit à Londres, fut admis au barreau en 1831 et profita de la réforme parlementaire en 1832, pour briguer avec succès le mandat électoral de Bath. A la Chambre des Communes il prit place à côté de J. Hume (voy. ce nom), combattit vivement la politique conservatrice et donna de tels gages au parti radical qu'en 1835, il fut choisi comme l'agent de la chambre électorale du bas Canada, alors en lutte avec le gouvernement de la métropole. Peu de temps après, il commença la publication d'une série de *Brochures populaires* (Pamphlets for the people), où il attaquait avec beaucoup de franchise la conduite partiale de certains journaux du pouvoir. Sa persévérante opposition aux doctrines des whigs qu'il regardait comme les adversaires du progrès public, lui ayant fait perdre son siége en 1837, il le regagna en 1841, fut battu de nouveau aux élections générales de 1847 et ne rentra aux Communes qu'au mois de mai 1849 pour le bourg de Sheffield qui l'a réélu en 1852 et en 1857.

Partisan du scrutin secret, de l'extension du suffrage de la liberté religieuse et de l'éducation nationale, M. Rœbuck a forcé, en 1855, le ministère Aberdeen à donner sa démission, en présentant sa demande d'enquête au sujet de la conduite de la guerre en Crimée, demande appuyée par une très-grande majorité. Dans la même année, il a été un des plus courageux promoteurs de la réforme administrative. En 1857, s'élevant avec force contre l'invasion nouvelle de la Chine, il a provoqué la dissolution de la Chambre. Une de ses dernières motions (juin 1858), a eu lieu en faveur du percement de l'Isthme de Suez.

M. Rœbuck est un des publicistes des plus accrédités de son parti; outre sa collaboration aux revues de Westminster et d'Édimbourg, il a écrit : *les Colonies anglaises* (the Colonies of England) et l'*Histoire du parti whig en* 1830 (History of the whig party in 1830; 1853, 2 vol. in-8), qui lui a valu beaucoup d'éloges.

ROEDERER (Antoine-Marie, baron), ancien pair de France, né à Metz, le 14 mai 1782, est fils du procureur général de ce nom qui mourut en 1835. Attaché à dix-sept ans au ministère des affaires étrangères, il entra en 1805, comme auditeur, au conseil d'État, et rejoignit l'année suivante son père à Naples, où il fut chargé de diriger les contributions directes jusqu'au départ du

roi Joseph. En 1808, il devint auditeur des ponts et chaussées et administra ensuite les préfectures de Trasimène (1814) et de l'Aube (1815), dont il n'évacua le chef-lieu que le jour où les alliés s'en emparèrent. Le 23 septembre 1845, il fut élevé à la dignité de pair de France. Depuis 1848, il est rentré dans la vie privée et il cultive les lettres.

On a de lui les écrits suivants : *Comédies, proverbes, parades* (1824-1826, 2 vol. in-8), renfermant treize pièces; *Intrigues politiques et galantes de la cour de France depuis Charles IX* (1832, in-8), mises en comédies; plusieurs brochures sur l'impôt et les douanes: *Études sur les deux systèmes opposés du libre échange et de la protection* (1851, in-8), où il se montre partisan de ce dernier; *la Famille Rœderer de 1676 à 1790* (1853, in-8). Il donne aujourd'hui ses soins à une réimpression complète des *OEuvres* de son père (1853-1857, t. I à V, in-8).

ROEHN (Jean-Alphonse), peintre français, né à Paris, en 1799, et fils d'un artiste de mérite mort en 1850, fut élève de Gros et de Regnault, et peignit, comme son père, les sujets de genre. On a surtout de lui : *l'Absence, Joseph expliquant les songes, le Bon pasteur, Séduction et Jalousie, l'Aumône, la Lecture interrompue, le Premier rendez-vous* (1845) ; *une Distribution de prix* (1846); *Bonheur* et *Résignation* (1848); *le Repos du peintre* (1850); *l'Enseignement mutuel* (1852); *un Moment de repos* (1853); *Philémon et Baucis, le Joyeux voisin, la Partie de dames*, à l'Exposition universelle de 1855: plusieurs sujets de genre (1857), etc. Il a obtenu une 2ᵉ médaille en 1828, et une mention en 1855.

ROELANDT (Louis), architecte belge, né à Nieuport (Flandre occidentale), en 1786, vint étudier l'architecture à Paris, sous Percier et Fontaine, visita ensuite l'Angleterre, et retourna vers 1815 se fixer à Gand, où il a exécuté ses travaux les plus importants. On lui doit surtout dans cette ville, *l'Université, le Palais de justice, la Salle de spectacle, le Casino;* diverses constructions, églises et châteaux dans les Flandres : *l'Entrepôt* d'Anvers, et le *Projet d'un monument de Waterloo*, pour le parc de Saint-James de Londres. M. L. Rœlandt est, depuis l'organisation de l'Académie des beaux-arts, professeur d'architecture à l'École de Gand, membre de l'Académie royale de Belgique et correspondant de plusieurs autres, attaché à la commission royale des monuments, chevalier de l'ordre de Léopold, et honoré de distinctions étrangères.

ROEMER (Frédéric DE), homme politique allemand, né à Erkenbreschtsweiler (Wurtemberg), le 4 juin 1795, et fils d'un ministre, fut destiné à la carrière ecclésiastique et compléta ses études par celle de la théologie, à Tubingue. Mais, en janvier 1814, il céda à son goût pour l'état militaire, et se distingua parmi les plus intrépides défenseurs de la nationalité allemande. Après la conclusion de la paix, il retourna à l'université de Tubingue, où il fit son droit, obtint, en 1819, une place d'auditeur à Stuttgart, et fut nommé conseiller au ministère de la guerre en 1830. Au milieu des mouvements constitutionnels que les deux révolutions de France et de Belgique avaient fait naître en Allemagne, il fut élu député à la Chambre de Wurtemberg. Pendant l'orageuse session de 1833, il devint l'un des chefs les plus ardents de l'opposition libérale et, après la dissolution de la Chambre, fut réélu presque à l'unanimité. Il donna sa démission de conseiller d'État, embrassa la profession d'avocat et donna des consultations qui lui amenèrent la fortune et la renommée. Il eut ainsi une position indépendante, lorsqu'en 1838, la froideur du peuple à l'égard de l'opposition libérale le détermina, ainsi que tous ses amis, à ne point tenter les chances douteuses d'une nouvelle élection. Cependant, en 1844, il se manifesta une réaction en faveur de son parti, et il fut de nouveau nommé député par le cercle de Geisslingen. Il combattit les mesures rigoureuses prises par le gouvernement à la suite d'une émeute causée par la cherté des vivres, en 1847, et reconquit toute sa popularité.

La révolution de 1848 la lui fit perdre. Après la dissolution du ministère wurtembergeois, il avait cédé aux sollicitations du gouvernement et de ses amis, réunis en comité à Heidelberg, et accepté le portefeuille de la justice, avec la direction réelle, sinon la présidence du ministère. M. de Roemer redoutait à la fois le caractère social des événements et les tendances réactionnaires des gouvernements, et déjà témoin des émeutes et de la répression qu'elles appellent, il prit le rôle de conciliateur entre le peuple et le roi. Il fit partie du parlement préparatoire de Francfort, et fut ensuite nommé membre de l'Assemblée nationale. Sans se rattacher particulièrement à aucun club déterminé, il joua un rôle très-actif dans les débats de la constitution. Il repoussa l'élection du roi de Prusse à l'empire, et se prononça pour un directoire; mais il voulait que le nombre des membres, dans chacun des comités de constitution, fût proportionné à l'importance des divers États, idée essentiellement favorable à la Prusse et à l'Autriche. En même temps il pressait l'exécution de plusieurs réformes libérales accordées par le roi de Wurtemberg, et faisait décréter la convocation d'une Assemblée constituante. Lorsque, au mois de mars 1849, le roi refusa de reconnaître la constitution nationale promulguée à Francfort, M. de Rœmer et ses collègues durent donner leur démission. Mais le roi se trouva dans l'impossibilité de reconstruire un nouveau ministère et pria M. de Rœmer de garder son portefeuille. La défiance subsista entre le gouvernement et le cabinet, surtout lorsqu'une fraction de l'Assemblée de Francfort, en transportant ses séances à Stuttgart, parut rendre le Wurtemberg complice de l'insurrection badoise. M. de Rœmer sacrifia sa popularité à sa conscience, refusa énergiquement de reconnaître ce parlement fractionné, l'invita à se dissoudre complétement, et, sur un refus formel, l'abandonna aux troupes, qui le dispersèrent. Cette mesure ne l'empêcha point d'être réélu à la Chambre par les démocrates wurtembergeois; mais, au mois d'octobre 1849, il refusa d'adhérer à l'alliance dite des trois rois, entre les petits États de l'Allemagne, et renouvela sa démission, qui entraîna la retraite du ministère.

Depuis, M. de Rœmer s'est partagé entre ses fonctions comme député et ses travaux de jurisconsulte. Depuis 1851 l'Assemblée nouvelle, quoique nommée d'après l'ancien procédé électoral, l'a choisi pour président. Dans cette dignité, il poursuit sa ligne de modération entre les démocrates, qui le renient, et le parti réactionnaire, qui le suspecte. Esprit pratique, il doit son influence dans les luttes parlementaires, moins à son éloquence qu'à la netteté de ses vues et à la fermeté de son caractère.

ROENNE (Louis-Maurice-Pierre DE), magistrat et jurisconsulte allemand, né à Glukstadt (Holstein), le 18 octobre 1804, fit ses études aux universités de Bonn et de Berlin. En 1825 il entra comme auditeur à la Cour de justice de cette dernière ville et dut à la protection du ministre Mülher un avancement rapide. En 1828 il devint assesseur et directeur des enquêtes; en 1841 con-

seiller extraordinaire; en 1843 conseiller ordinaire près la même cour. Dans l'intervalle, il avait rempli les fonctions de juge à Hirschberg et à Breslau. Décoré, en 1848, chevalier de l'Aigle-Rouge, il fut élu, en 1849 et en 1850, député à la première Chambre prussienne, où il siégea avec la fraction constitutionnelle dite centre gauche. En 1857, l'université de Greifswald lui a conféré le grade de docteur honoraire de philosophie.

M. de Rœnne a produit une série de travaux de jurisprudence dont deux ont une extrême importance; le premier, entrepris avec M. H. Simon, est intitulé. *Constitution et administration de l'État prussien* (die Verfassung und Verwaltung des preussichen Staats; Breslau et Berlin, 1854, 16 volumes: c'est un recueil systématiquement ordonné de toutes les sources de la législation et du droit public de la Prusse; le second est le *Droit politique de la monarchie prussienne* (das Staats-Recht der preussichen Monarchie: Leipsick, 1850, tome Ier). Ses autres ouvrages sont: *Système du droit provincial prussien* (System des preussichen Landrechts; Halle, 1835); *Commentaire sur la loi de la presse du 12 mai* 1851 (Commentar über das Pressgesetz, etc.; Breslau, 1851); puis des dissertations spéciales dans la *Semaine judiciaire de Prusse*, les *Nouvelles Archives du droit prussien*, les *Archives de la Silésie*, de Roch. Enfin, il a été le principal collaborateur du grand ouvrage publié sous ce titre: *Compléments et éclaircissements des livres du droit prussien* (Ergaenzungen und Erlaeuterungen der preussichen Rechtsbücher; Breslau, 1847-1857; 15 volumes), etc.

ROËR (Jean-Henri-Édouard), orientaliste allemand, né à Brunswick, le 26 décembre 1805, termina ses études à l'université de Kœnigsberg (1827), se rendit à Berlin, y obtint le titre de professeur agrégé (1833) et fit, pendant plusieurs années, un cours de philosophie. Il publia, en 1832, une dissertation sur le système de Spinosa, *de Spinosæ systematis principiis quæstio metaphysica;* un *Essai sur la méthode d'Herbert*, son professeur (Brunswick, 1834), et divers autres travaux du même genre. Après de longues études sur les systèmes religieux et métaphysiques des Hindous, il conçut le projet de faire un voyage dans l'Inde, comme missionnaire, et, pour rendre cette mission plus efficace, il se fit recevoir docteur en médecine à l'université d'Iéna. Il arriva en 1839 à Calcutta. Ses prédications n'eurent pas un grand succès; mais il se mit à étudier les langues orientales, et particulièrement le sanscrit. En 1841 il fut nommé bibliothécaire, puis, en 1846, secrétaire de la Société asiatique du Bengale. Dans le journal de cette société, il a fait paraître plusieurs traductions excellentes, celle de la partie astronomique du *Bhâskara*, et celle du *Vedânta-Sâra*, ou Précis de la philosophie *Vedânta*, etc. Depuis 1846, il publia par cahiers mensuels la *Bibliotheca indica*, avec des scolies et quelques traductions anglaises. Il a inséré dans ce recueil *les Deux premiers livres de la Sanhita du Rig Veda* (sanscrit et anglais, 1 vol.); *Brihad Aranyaka Upanishat*, avec le commentaire de Çankara et la glose d'Anandagiri (texte et trad., 2 vol.); le *Chandogya Upanishat* (texte sanscrit, 3 vol.); *Division des catégories de la philosophie Nyâya* (texte et trad., 9 vol.); le *Sâhitaya Darpana* (sanscrit, 10 vol.). Il entreprit aussi une édition du *Yajur-Veda noir*, ouvrage très-rare, même dans l'Indoustan.

ROESS (André), prélat français, né à Sigolsheim (Haut-Rhin), le 6 avril 1794, fut ordonné prêtre en 1816, vint professer la théologie à Mayence, où il avait terminé ses études, dirigea en 1824 le grand séminaire de cette ville et, en 1830 celui de Strasbourg, avec le titre de chanoine. Nommé coadjuteur de Strasbourg en qualité d'évêque *in partibus* de Rhodiopolis (1840), il succéda au titulaire de ce diocèse, M. Lepappe de Trevern (27 août 1842). Il a été décoré dans ces dernières années.

Écrivant l'allemand comme le français, ce prélat a fait passer, de chacune de ces deux langues dans l'autre, une foule d'ouvrages religieux édités presque tous à Mayence. Parmi ses propres écrits, nous citerons: *la Doctrine catholique*, *les Héros chrétiens sous la Terreur* (1821); des *Esquisses de sermons* (1838); des brochures *sur la Conversion des protestants* (1836), etc. Il a fondé, avec l'abbé Weiss, *le Catholique* (1821), revue de bibliographie ecclésiastique, et fourni de nombreux articles à l'*Encyclopédie catholique*.

ROETING (Jules), peintre allemand, né à Dresde, le 13 septembre 1822, fit ses études à l'Académie de Dusseldorf sous M. Bendemann, et débuta par un *Christophe Colomb devant l'université de Salamanque*. Il donna ensuite *Cromwell au lit de mort de sa fille*, *Christ en croix*, les portraits de *Lentze* et de *Lessing*. A l'Exposition universelle de Paris, en 1855, il a envoyé deux *Portraits d'homme* qui lui ont valu une médaille de troisième classe.

ROETSCHER (Henri-Théodore), poëte dramatique allemand, né à Mittenwalde, dans le duché de Brandebourg, le 20 septembre 1804, et fils d'un pasteur de la maison d'orphelins de Berlin, étudia de bonne heure et avec prédilection les poëtes grecs de l'école classique, Sophocle en particulier. Plus tard, il fit de la philologie et de la philosophie à Berlin et à Leipsick sous Hegel et Hermann. Après avoir passé ses examens et s'être fait recevoir professeur, il se consacra tout entier à la critique et à l'esthétique dramatiques, et débuta par un premier ouvrage intitulé: *Aristophane et son époque* (Berlin, 1827). Appelé quelque temps après comme professeur au collége de Bromberg, il publia un grand ouvrage, *Dissertations sur la philosophie de l'art* (Abhandlungen zur Philosophie der Kunst; Berlin, 1837-1842, 4 vol.), où il analyse avec beaucoup de talent plusieurs ouvrages de Gœthe et de Shakspeare, et presque en même temps, l'*Art de la description dramatique* (Kunst der dramatischen Darstellung; Berlin, 1841-1846, 3 vol.). S'étant rendu à Berlin en 1846, il s'y lia avec un grand nombre d'acteurs, et des auteurs renommés, Eichhorn, Tieck, etc., et conçut avec eux le plan d'un conservatoire dramatique, dont il devait être directeur, mais dont les événements de 1848 ont ajourné indéfiniment la création.

Parmi ses ouvrages, il faut encore mentionner: *Esquisses et critiques dramatiques* (Dramaturgische Skizzen und Kritiken; Berlin, 1847); des observations sur le *Manfred* de Byron (Ibid., 1844); une dissertation *sur le Drame* (das Schauspielwesen; Ibid., 1843); *la Vie et l'influence de Seydelmann* (Seydelmann's Leben und Wirken; Ibid, 1845), et des feuilletons très-nombreux dans le *Journal de Spener* (die Spener'sche Zeitung).

ROGER [du Nord] (Édouard, comte) homme politique français, né en 1802, entra, sous la Restauration, dans le corps diplomatique et fut secrétaire d'ambassade à Constantinople. Décoré en 1831, il fut nommé, en 1834, député de Dunkerque et réélu jusqu'à la révolution de Février. D'abord dévoué à la politique doctrinaire, il soutint les administrations du 13 mars et du 11 octobre et ne passa dans l'opposition de gauche qu'en 1837, à l'époque

de la coalition. Ami intime de M. Thiers, il suivit désormais la même ligne de conduite que lui, repoussa l'indemnité Pritchard, le droit de visite et la loi de régence. Après s'être signalé par son courage pendant les journées de juin 1848, il se présenta, sous le patronage de l'Union électorale, comme candidat à la Législative, fut élu par la Seine et le Nord et opta pour ce dernier département. Il s'associa aux vues réactionnaires de la majorité et protesta, avec le parti parlementaire contre les derniers actes du pouvoir exécutif. Un instant incarcéré, à la suite du coup d'État, il est rentré dans la vie privée.

ROGER (P...), antiquaire français, né vers 1810, entra dans l'administration sous le dernier règne, et fut sous-préfet de Ploërmel, de 1844 à 1848. Écarté par la République, il fut de nouveau employé en la même qualité à Louviers (1849) et à Saint-Gaudens (1852), où il se trouve encore. Membre de la Société des antiquaires, il est auteur d'un certain nombre de travaux d'archéologie : *Archives historiques de l'Albigeois et du pays castrais* (Albi, 1841, gr. in-8, fig.); *Archives historiques et ecclésiastiques de la Picardie et de l'Artois* (Amiens, 1842-1843, 2 vol. in-8, fig.), éditions illustrées qui reproduisent les principaux monuments de ces provinces; *Noblesse et chevalerie de Flandre, d'Artois et de Picardie* (1844, gr. in-8, fig.); *Bibliothèque historique, monumentale, ecclésiastique et littéraire de la Picardie et de l'Artois* (1844, in-8, fig.); *Nobiliaire de France* (1847, in-8, fig.), etc.

ROGER (Gustave-Hippolyte), chanteur français, né à Paris, le 27 août 1815, et fils d'un notaire, était, par sa mère, petit-fils de Corse, l'acteur vaudevilliste, et l'un des premiers directeurs de l'Ambigu-Comique. Orphelin de bonne heure, il passa sous la tutelle de son oncle, qui voulut faire de lui un notaire et l'envoya, comme clerc, dans une ville de province. Mais son goût pour le théâtre l'emportant, il obtint d'entrer au Conservatoire en 1837. Il y obtint les premiers prix de chant et de déclamation et débuta, l'année suivante, dans *l'Éclair*, à l'Opéra-Comique. Il resta dix ans à ce théâtre, et joua la plupart des œuvres de MM. Auber et Halévy : *Haydée*, *les Mousquetaires de la reine*, *la Part du diable*, *la Sirène*, etc. En 1848, il quitta l'Opéra-Comique, où il ne put être remplacé; puis, au retour d'un voyage en Angleterre, avec Jenny Lind, il se risqua, en 1849, à débuter à l'Opéra dans *le Prophète*. Il joua successivement *l'Enfant prodigue*, *le Juif errant*, *la Fronde*, et reprit les anciennes pièces, *les Huguenots*, *la Reine de Chypre*, *Lucie*, *la Favorite*. Mais ses succès y furent plus contestés qu'à l'Opéra-Comique. L'Allemagne, qu'il visita cinq fois, de 1850 à 1856, lui fit l'accueil le plus favorable. Il fut applaudi et fêté à Francfort. A Berlin, il fut rappelé trois fois avec Mlle Wagner dans *les Huguenots*, et à une représentation de *la Dame blanche*, le roi et la reine de Prusse descendirent sur le théâtre pour le féliciter; à Munich, il surpassa dans *la Juive* le ténor Hartinger; enfin, à Hambourg, il chanta en allemand le premier acte du *Prophète* de façon à faire dire aux Allemands : « Ces Français sont capables de tout. » Les sérénades et les triomphes le suivirent dans toutes les capitales. Revenu à l'Opéra en 1855, il a repris ses meilleurs rôles, sans retrouver auprès du public et des journaux français une faveur aussi entière.

ROGER (Adolphe), peintre français, né à Palaiseau (Seine-et-Oise), vers 1797, fut élève du baron Gros, adopta le genre historique, et débuta au salon de 1822. On a vu de lui, aux expositions annuelles : *Enterrement de village* (1822); *une Prise de voile* (1831); *Révolution de Rome en 1793*, *le Duc d'Orléans à la tranchée d'Anvers*, *Charles V rentrant au Louvre* (1833-1837) : *Bataille de Civitella* (1841); *Noel*, *une Vision*, *Ordination de trois jeunes Africains du Sénégal* (1843); *la Vierge aux bleuets* (1847); *la Providence détournant la guerre civile*, *Deux religieuses*, à l'Exposition universelle de 1855; *Justice humaine*, *Miséricorde divine* (1857), etc. M. Adolphe Roger a obtenu une 2ᵉ médaille en 1822, une 1ʳᵉ en 1831, et la décoration en janvier 1841.

ROGERS (révérend Henry), écrivain religieux anglais, né vers 1814, fit ses études théologiques à Highbury et fut, pendant quelques années, pasteur d'une secte indépendante, puis entra dans l'enseignement et devint professeur de littérature anglaise au collége de l'université de Londres, puis à Spring-Hill, institution entretenue aux frais des non-conformistes de Birmingham. Ses savants articles de critique dans la *Revue d'Édimbourg* ont été très-remarqués, entre autres ceux qui traitent du *Génie de Platon*, des *Progrès du Puséisme* et de *la Vraie gloire littéraire*. L'auteur en a publié la plus grande partie sous le titre : *Essays selected from contributions to the Edinburg Review* (2ᵉ édit. augmentée, 1855, 3 vol. in-8). On a encore de lui : une étude biographique sur Howe; *l'Éclipse de la foi* (the Eclipse of Faith), entretiens avec un sceptique; une réplique très-vive aux observations critiques de M. Newman sur ce livre; etc.

ROGERS (Samuel), célèbre poëte anglais, né le 30 juillet 1762 à Stoke-Newington, aujourd'hui un des quartiers de Londres, est fils d'un riche banquier qui lui laissa de bonne heure la direction de sa maison, connue aujourd'hui sous le nom de Rogers, Toogood, Olding et Cie. La lecture de Beattie développa le penchant qu'il avait manifesté pour la poésie dès l'âge le plus tendre, et il débuta par une *Ode à la superstition et autres poëmes* (Ode to superstition and, etc.; Londres, 1786, in-8), conçue dans la manière de Gray. Son second ouvrage, *les Plaisirs de la mémoire* (the Pleasures of memory; 1792, in-4), a eu plus de vingt éditions. C'est un poëme en deux chants, écrit avec beaucoup de goût et d'élégance, offrant des tableaux gracieux, des sentiments nobles, et qui paraît avoir servi de modèle aux *Plaisirs de l'espérance* de Campbell. Il fut suivi de l'*Épître sur le bon goût* (Epistle to a friend; 1798), dont le style châtié rappelait celui de Pope.

A part une élégie sur la mort de Fox (1806), M. Rogers ne donna rien au public pendant près de quinze ans. On compte parmi ses œuvres postérieures : *le Voyage de Colomb* (Columbus; 1812), fragment d'une épopée; *Jacqueline* (1814), conte en vers imprimé, sans nom d'auteur, avec *le Giaour* de Byron; *la Vie humaine* (Human life; 1819, in-4), dont le sujet est restreint à un trop petit nombre de peintures; et un poëme sur l'*Italie* (Italy; 1823), qui eut trois éditions de suite, et dont les belles descriptions ramenèrent sur l'auteur sexagénaire un peu de cette ancienne faveur que le triomphe d'une nouvelle école lui avait fait perdre. Depuis, il borna ses soins à la réimpression de ses œuvres qui lui a coûté, dit-on, 300 000 fr. et à l'embellissement de sa galerie de tableaux qui passe pour une des plus curieuses de Londres. Maître d'une grande fortune, il a vécu dans l'intimité de presque tous les écrivains distingués de l'Angleterre, au commencement de ce siècle, Sheridan, Byron avec lequel il parcourut l'Italie, Th. Moore qui lui dédia son *Lalla Rookh*,

Coleridge, Wordsworth, W. Scott, etc. — M. Rogers est mort à Londres le 18 décembre 1855.

ROGIER (Charles), homme d'État belge, d'origine française, né à Saint-Quentin le 12 août 1800, alla faire ses études au lycée de Liége, où son père était professeur. Il étudia ensuite le droit, fut reçu docteur, et chercha des ressources dans l'enseignement particulier. Habitant la même ville que MM. Lebeau et Devaux, il contracta avec eux une étroite amitié cimentée par une conformité d'opinions, et tous trois fondèrent le *Mathieu Lænsberg*, qui, bientôt remplacé par *le Politique*, fit une guerre acharnée à la domination hollandaise. M. Rogier y inséra les *Lettres d'un bourgeois de Saint-Martin* qui eurent un grand succès.

Lors des premiers mouvements de 1830, il forma un bataillon de 300 Liégeois, armés de fusils et de canons, et entra dans Bruxelles. Il se caserna à Sainte-Élisabeth, et attendit les événements. Le 19 septembre, à la tête de ses hommes, il s'empara de l'hôtel de ville, et le préserva du pillage. Les jours suivants, il se distingua encore aux postes les plus périlleux, et, le 24, il forma avec deux autres chefs d'insurgés, le premier gouvernement national belge connu sous le nom de Commission administrative. Il fit ensuite partie du gouvernement provisoire, puis du Congrès national, où il se prononça en faveur d'une monarchie constitutionnelle héréditaire.

Pendant que ses amis, MM. Lebeau et Devaux, entraient au ministère avec M. Nothomb, il se rendait auprès de l'armée pour y raffermir la discipline et y réveiller le sentiment national. De retour à Bruxelles, il vota pour le duc de Nemours, avant d'accepter la candidature du prince Léopold. Nommé gouverneur d'Anvers, en juin 1831, il devint, l'année suivante, ministre de l'intérieur, et put prêter un appui plus efficace à ses amis.

Le parti républicain, soutenu par le peuple, demandait la guerre à grands cris, et chaque jour, M. Lebeau, qui avait accepté le traité des dix-huit articles, était insulté dans les rues. M. Rogier prit à la tribune la défense de son collègue, et engagea, avec M. Gendebien, chef du parti radical, une lutte fort vive qui se termina par un duel. M. Rogier eut la joue droite traversée par la balle de son adversaire. Remis de sa blessure, il prit une part active, dans la session de 1834, aux discussions que souleva l'établissement des chemins de fer. Cependant il dut, l'année suivante, quitter le ministère et céder la place à l'administration moins libérale de M. de Theux. Il reprit alors le gouvernement de la province d'Anvers, où il rendit pendant cinq années des services signalés à l'agriculture et au commerce.

Après la dissolution du cabinet de Theux en 1840, il rentra aux affaires et eut le portefeuille des travaux publics dans le ministère Lebeau. Il le garda jusqu'au jour de la rupture entre MM. Nothomb et Lebeau. Il devint alors l'un des chefs de l'opposition libérale, et attaqua, pendant six ans, les tendances catholiques des ministères Nothomb (1841-1846), et de Theux (1846-1847). Aussi, lorsque le roi jugea prudent d'arrêter les progrès de l'ancien parti de l'union, M. Rogier fut appelé encore une fois au ministère (12 août 1847). Il s'y maintint cinq ans, soit au département de l'intérieur, soit à celui de la guerre, au milieu des circonstances les plus difficiles, et parvint à préserver la Belgique de cette commotion presque universelle qui agita l'Europe en 1848. Il se retira, le 31 octobre 1852, lors des difficultés avec le gouvernement français au sujet de la liberté laissée à la presse belge. Après être resté le chef de l'opposition libérale, sous les deux ministères de Brouckere et de Decker, M. Rogier vient d'être reporté au pouvoir par le triomphe de l'opinion qu'il représente sur le parti clérical, dont il est le brillant et constant adversaire.

Son frère, M. Firmin Rogier, né à Cambrai en 1791, professeur à Liége, de 1811 à 1814, entretint des relations étroites avec les promoteurs de la révolution belge, et entra, en 1830, dans la carrière diplomatique. Après avoir été attaché à l'ambassade de Paris, sous le comte Lehon et le prince de Ligne, comme secrétaire, puis comme conseiller de légation, il a été nommé, en 1848, plénipotentiaire de la Belgique, auprès du gouvernement républicain, et accrédité, avec le même titre, le 7 décembre 1852, auprès de l'empereur Napoleon III. Il est grand officier de la Légion d'honneur.

ROGNETTA (Filippo), médecin italien, né vers 1805, fit ses études médicales à Naples, où il fut reçu docteur en 1828. Forcé de se réfugier en France, il obtint en 1832 l'autorisation d'exercer à Paris, où il se livra aussi à l'enseignement public. En septembre 1857, il retourna à Naples pour la première fois depuis son exil. A peine arrivé, il mourut subitement le 11 octobre.

On a de lui de nombreux ouvrages et mémoires, entre autres : *Cours d'ophthalmologie ou Traité complet des maladies de l'œil* (1839, in-8), réédité avec complément en 1844; *Nouvelle méthode de traitement de l'empoisonnement par l'arsenic* (1840), en opposition aux opinions d'Orfila; *Traité philosophique et clinique d'ophthalmologie basé sur les principes de la thérapeutique dynamique* (1844, in-8); *Traité de matière médicale et thérapeutique* (1849, in-8). Il avait fondé en 1842 un recueil important, les *Annales de thérapeutique et de toxicologie*.

ROGRON (J.... A....), juriste français, né vers 1795, inscrit sous la Restauration comme avocat au barreau de Paris, puis aux conseils du roi et à la Cour de cassation, devint en 1840 secrétaire en chef du parquet de cette dernière cour. Il a été décoré en mai 1845. Nous citerons parmi ses travaux : *Législation ancienne et nouvelle, et jurisprudence sur les domaines engagés* (1826), avec M. Piet; *Étude du crédit hypothécaire* (1849), avec plusieurs collaborateurs, et surtout ses dix *Codes français expliqués par leurs motifs, par des exemples et par la jurisprudence*, avec solutions, définitions, formulaires, etc, publiés par parties qui se vendent encore séparément et réunis pour la première fois en 1838 (gros in-8; 15e édit., 1856); ce sont les plus populaires et les plus commodes, sinon les plus savantes annotations de nos codes.

ROGUET (Christophe-Michel comte), général français, sénateur, né à San-Remo (Piémont) le 28 avril 1800, est fils du général Roguet, comte de l'Empire qui mourut en 1846, fut élevé au Prytanée militaire de Saint-Cyr et admis en 1815 dans les pages de l'Empereur. En 1821, il entra au service comme sous-lieutenant du génie; mais son avancement ne date que de la révolution de Juillet, qui remit en faveur les anciens serviteurs de Napoléon. Son père devint alors pair de France, et lui-même, se dévouant comme lui à la nouvelle dynastie, fut successivement nommé chef de bataillon, colonel du 41e de ligne (1840) et maréchal de camp (20 avril 1845). Il gagna cette dernière promotion par cinq années de campagnes en Algérie. Après avoir rempli divers commandements à l'intérieur, M. Roguet fut choisi pour aide de camp par le président de la République, qui, en récompense de ses services, l'éleva après le coup d'État au grade de

général de division (22 décembre 1851), et, un an plus tard, l'appela au Sénat par décret du 31 décembre 1852. Promu commandeur de la Légion d'honneur en 1844, il est aujourd'hui grand officier.

ROHAN-CHABOT (Alexandre-Louis-Fernand, duc DE), prince de Léon, général français, né le 14 octobre 1789, descend d'une ancienne famille du Poitou, substituée en 1645 aux ducs de Rohan. A son retour de l'émigration, il obtint de l'Empereur une sous-lieutenance au 4e de cuirassiers (25 mai 1809), fit la seconde campagne d'Autriche et, après avoir été aide de camp du comte de Narbonne, il fut attaché en la même qualité à la personne de Napoléon qu'il accompagna en Russie; blessé de dix coups de lance à Kalouga, il gagna en 1813 l'épaulette de chef d'escadron. A la rentrée des Bourbons, il fit partie de la maison du duc de Berri avec le grade de colonel. En 1824, il prit le commandement des hussards de la garde royale, qui lui donnait rang de maréchal de camp, et remplit ces fonctions jusqu'à la révolution de Juillet. Ayant refusé de prêter serment à la nouvelle dynastie, il fut mis à la réforme. Plus tard il refusa pour le même motif la députation de Ploërmel, où son élection était certaine, et vécut éloigné des affaires publiques. Il est commandeur de la Légion d'honneur depuis 1821. Marié en 1817 avec une fille du marquis de Saint-Blancard, il a six enfants, dont l'aîné, Charles, prince DE LÉON, est né le 12 décembre 1819.

ROHAULT DE FLEURY (Hubert, baron), général français, né à Paris le 2 avril 1779, étudia au collége de Juilly, passa par l'École polytechnique et l'École d'application de Metz, et entra en 1800 comme lieutenant dans le génie militaire. Nommé capitaine en 1801, il se trouva à la bataille d'Austerlitz, fit, avec la grande armée, les campagnes de Prusse et de Pologne, organisa en Catalogne (1808) une compagnie de sapeurs d'élite qui rendit de grands services et passa chef de bataillon après la défense de Barcelone. En 1809, il reçut à l'assaut de Girone une blessure dont la guérison s'opéra très-difficilement. La Restauration, qui avait besoin d'hommes capables, s'attacha M. Rohault en lui donnant un régiment (1816), et, au début de la guerre d'Espagne, le brevet de maréchal de camp (1823) avec le commandement du génie dans le corps d'expédition du maréchal Moncey. Après 1830, il consacra plusieurs années à mettre Lyon en état de défense, et paya de sa personne dans les insurrections qui agitèrent cette ville; sa conduite dans celle d'avril 1834, où il commandait l'artillerie, le fit nommer lieutenant général la même année. Lors de la seconde expédition de Constantine (1837), à la tête du génie, il fit construire en deux nuits les tranchées et la place d'armes qui permirent aux gros canons d'ouvrir une brèche praticable.

De 1837 à 1848, M. Rohault a fait partie de la Chambre des Pairs, où il a traité avec autorité plusieurs questions relatives aux armes spéciales. Admis d'office à la retraite par le décret du gouvernement de Février, il a été placé, en 1849, dans la réserve de l'état-major général. Il est, depuis le 2 décembre 1831, grand officier de la Légion d'honneur.

ROHAULT DE FLEURY (Charles), architecte français, neveu du précédent, est né à Paris, en 1801. Son père, Hubert Rohault de Fleury, grand prix de Rome et artiste de goût et de talent, était entré, en même temps que le général, à l'École polytechnique. M. Charles Rohault, par tradition de famille, y entra lui-même en 1820. Après sa sortie, des essais de sculpture l'occupèrent un instant; mais en 1825 il se donna complètement à l'architecture, et termina, avec son père, le passage du Saumon. Quatre ans plus tard, la révolution de Juillet arrêtait l'exécution d'une vaste maison de refuge projetée entre lui et M. Debelleyme, préfet de police. Le nouveau gouvernement confia à M. Charles Rohault les constructions du Muséum, dont il exposa une partie des plans au salon de 1837, les cabinets de minéralogie, les serres du Jardin des plantes et la cage dite *Palais des singes*. Ces travaux ont été résumés en un volume, sous le titre de *Muséum d'histoire naturelle* (Paris, 1837, in-fol.). Divers projets, entr'autres un *Plan d'Opéra* qui fit assez de bruit, vers 1840, plusieurs maisons ou cités ouvrières, la construction des *Délassements* et de l'*Hippodrome*, une double réparation de l'*Opéra*, 1847 et 1855 (la dernière a été reprise et corrigée par Visconti), la chambre des notaires (1855), sont ses plus importants travaux. Il est un des premiers qui aient donné l'exemple de la proportion et de la mesure dans l'emploi de la fonte et du verre. Il est architecte du gouvernement, vice-président de la Société des architectes et décoré depuis mai 1843.

ROHDE (Lewin-Joergen), marin danois, né le 28 octobre 1786, à Saint-Thomas, l'une des Antilles danoises, entra dans l'état-major de la marine en 1807, et obtint sa retraite en 1835, avec le grade de capitaine commandant. On a de lui un *Dictionnaire télégraphique* (Telegraph-Ordbog; Copenhague, 1826, in-8), et un *Système complet de signaux à l'usage des bâtiments de toutes les nations* (Fulstændigt Signal-system til Brug for alle Nationers Skibe; 1835), qui a été jugé digne d'être traduit en français (Paris, 1835), en anglais, en suédois, en allemand, en espagnol, en hollandais et en russe. Le *Supplément* (Tillæg) à cet ouvrage, qui a paru en 1846, a été traduit en anglais sous le titre de *Appendix to Captain Rohde's Universal sea language or code of signals* (Londres, 1840).

ROHRBACHER (l'abbé François-René), historien ecclésiastique français, né dans la Meurthe en 1789, et fils d'un instituteur, étudia au séminaire de Nancy et fut ordonné prêtre avec dispense d'âge, en 1812. Successivement curé de Lunéville, missionnaire diocésain, directeur du grand séminaire de Nancy, il a, au milieu de ces fonctions, pris les grades du doctorat à l'université de Louvain et publié de nombreux travaux. — Il est mort à Nancy, le 17 janvier 1856.

On a de lui : *Lettre d'un membre du jeune clergé à Mgr de Chartres* (1825); *la Religion méditée* (1826, 2 vol. in-18); *Catéchisme du sens commun* (1826, in-12); *Motifs qui ont ramené à l'Église catholique un grand nombre de protestants* (1836, 2 vol. in-18); *Tableau général des principales conversions* (1837, 2 vol.); *de la Grâce et de la Nature* (1838); *des Rapports naturels entre les deux puissances, d'après la tradition universelle* (1838, 2 vol.); *Observations respectueuses aux adversaires de M. de Lamennais* (1842); *Histoire universelle de l'Église catholique* (1842-1849, 29 vol. in-8), suivie de *Nouvelles pièces justificatives* (1845; 2e édit., 1849-1853), et d'*Observations à M. l'abbé Caillau*, l'un de ses critiques (1849). Cet ouvrage considérable, où l'auteur professe, sans leur emprunter l'éclat du style, les idées de Bossuet sur la continuité de l'action de Dieu dans le gouvernement de l'Église et du monde, contient des recherches exactes et nouvelles. Citons encore des *Vies des saints* pour

tous les jours de l'année (1852, 6 vol. in-8), et de nombreux *Mémoires*, *Discours*, *Notices*, etc.

ROKITANSKY (Charles), médecin allemand, né à Kœniggraetz, en Bohême, le 19 février 1804, suivit les cours de médecine à Prague et à Vienne. Reçu docteur en 1828, il fut attaché, dans cette dernière ville, à l'établissement d'anatomie pathologique, devint ensuite prosecteur de la grande clinique de Vienne, anatomiste légal, etc.; et fit lui-même ou fit faire sous ses yeux un nombre de dissections et d'autopsies dont le nombre, il y a plusieurs années, était déjà porté à plus de 30000. Il fut nommé successivement, en 1848, recteur honoraire de l'université de Prague et membre de l'Académie des sciences de Vienne; en 1849, doyen des professeurs de l'École de médecine; en 1850, recteur de l'université de Vienne.

M. Rokitansky, sans avoir beaucoup écrit, compte en Allemagne comme un chef d'école. Son principal ouvrage, qui joint à une richesse extraordinaire de faits et d'observations, une terminologie précise et en partie nouvelle, est un *Manuel d'anatomie pathologique* (Vienne, 1842-1846, 5 vol.), que la Société de Sydenham s'est ellemême chargée de faire traduire en anglais (Londres, 1845-1850, 3 vol.).

ROLLAND (Charles), ancien représentant du peuple français, né à Mâcon en 1818, et fils d'un avoué de cette ville, étudia le droit, fut reçu avocat en 1841, et se fit inscrire au barreau de Lyon. En 1842, il prit part à la fondation du *Progrès de Saône-et-Loire*, organe de l'opposition libérale. Admirateur enthousiaste de M. de Lamartine, il suivit ses inspirations politiques et devint en quelque sorte son lieutenant. Malgré sa jeunesse, il était maire de Mâcon en 1847, et présida en cette qualité le banquet offert par les démocrates à l'auteur des *Girondins*. Après la révolution de Février, il resta à la tête de l'administration municipale et fut envoyé à l'Assemblée nationale, le cinquième sur les quatorze représentants de Saône-et-Loire, par 117864 suffrages. Il fit partie du comité de l'administration départementale et communale, et vota ordinairement avec le parti démocratique modéré jusqu'à l'élection du 10 décembre. Il fit ensuite à la politique de l'Élysée une certaine opposition, et ne fut pas réélu à l'Assemblée législative.

Occupé d'études littéraires et historiques, M. Roland a publié le *Compte rendu des travaux de la Société académique de Mâcon, de 1841 à 1847* (Mâcon, 1852, in-8). Toujours dévoué à la cause de M. de Lamartine, il fit, pour servir les intérêts de l'illustre poëte, un voyage en Orient, et a fait paraître, au retour, *la Turquie contemporaine* (Paris, 1854, in-8).

Un autre représentant du même département, M. Abraham-Auguste ROLLAND, né à Chalons-sur-Saône le 12 septembre 1823, ancien maître répétiteur au collége de Bourges, que son ardeur à soutenir les idées révolutionnaires fit révoquer, s'étant rendu dans le département de Saône-et-Loire, y était devenu un des agents les plus zélés de la propagande démocratique. Envoyé à l'Assemblée législative, il fit partie du bureau provisoire et se fit remarquer, dès le premier jour, par la vivacité avec laquelle il protesta contre la partialité du président d'âge, M. Kératry. Bientôt après, il signa l'appel au peuple, publié au nom de la Montagne, et parut à la manifestation du 13 juin. Il échappa aux poursuites de la police et se réfugia en Suisse, d'où il est passé plus tard en Belgique et en Angleterre. Condamné à la déportation par la haute Cour de Versailles, il a vécu depuis à l'étranger.

ROLLAND DE VILLARGUES (Jean-Joseph-François), jurisconsulte et magistrat français, ne à Beaumont-sur-Oise le 27 novembre 1787, et destiné au notariat, fit son droit à Paris. En 1806, il publia, sous le titre de l'*Esprit du notariat* (1806, in-8), une brochure qu'il supprima, parce que la préface, trop libérale pour l'époque, déplut à la chambre des notaires. Il commença en 1810 à rédiger le *Journal des notaires* et travailla ensuite au *Journal de la Cour de cassation*. En 1816, il devint substitut près le tribunal de Melun, dont il fut bientôt l'un des juges. Appelé en 1821 au tribunal de la Seine comme juge-suppléant, il y devint juge, puis fut nommé en 1831 conseiller à la Cour royale de Paris. — M. Rolland de Villargues est mort le 18 mars 1856.

On a encore de ce laborieux magistrat: *des Caractères auxquels on doit reconnaître les substitutions prohibées par le Code civil* (1820, in-8), dont la 3e édition est intitulée: *des Substitutions prohibées par le Code civil* (1833); *Jurisprudence du notariat* (1828 et ann. suiv., ouvrage périodique, 1 vol. in-8 par année); *Code du notariat et des droits de timbre, d'enregistrement, d'hypothèque et de greffe* (1836, 2 vol. in-8); *Répertoire de la jurisprudence du notariat* (1827 et années suiv., 7 vol. in-8; 2e édit., 1840-1845, 9 vol. in-8), etc. M. Rolland de Villargues a été collaborateur du *Journal du palais*, de 1820 à 1830.

ROLLEAU (Étienne-Théodore DE), prêtre français, né à Verdun (Haute-Garonne) en 1799, fit ses études élémentaires et sa théologie à Toulouse, passa une année dans la maison des Lazaristes et dirigea un des petits séminaires de Paris avant d'être ordonné prêtre (1826). Attaché tour à tour aux églises de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle et de Saint-Étienne du Mont, il devint enfin curé de Notre-Dame de Lorette (1833) et contribua à faire de cette église, qui n'était point encore achevée, le temple le plus riche et le plus coquet de la capitale. La mode la prit sous son patronage et la baptisa du titre mondain de « boudoir. » Les *mois de Marie* y furent surtout remarquables par le luxe des décorations et de la musique. M. de Rolleau, administrateur habile, passe pour un esprit distingué et un orateur élégant; son nom n'a jamais été mêlé à la politique.

ROLLER (Jean), peintre français, né à Paris, vers 1812, étudia sous le portraitiste Gautherot, et débuta au salon de 1836 par l'envoi de plusieurs *Portraits*, au nombre desquels était le sien. Il s'est exclusivement consacré à ce genre, et a fait aux salons des envois irréguliers, parmi lesquels on remarque: *MM. Vandemare, Coriolis, Dumas, Cauchy, Lepère, Hittorff, Thénard, Olivier, Brongniart* (1842-1851); des études de dessin, entre autres, *la Jeune femme en prière* (1843); une série de dix *Portraits* à l'Exposition universelle de 1855; *M. Léon Halévy* (1857), etc. Cet artiste a obtenu une 3e médaille en 1840, une 2e en 1842, une 1re en 1843, une mention en 1855 et la décoration en juillet 1844.

ROLLINAT [de l'Indre], ancien représentant du peuple français, né à Châteauroux (Indre), en 1804, suivit à Paris les cours de droit, passa de brillants examens et, reçu avocat, s'inscrivit au barreau de sa ville natale. Il s'y plaça bientôt au premier rang et fut par son talent le seul appui d'une nombreuse famille. L'opposition radicale le comptait parmi ses chefs dans le département de l'Indre. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du peuple le cinquième sur sept, par 24374 voix. Membre du comité des affaires étrangères, il vota ordinairement avec

l'extrême gauche. Après l'élection du 10 décembre, il combattit vivement la politique de l'Élysée, et appuya la demande de mise en accusation contre Louis-Napoléon et ses ministres. Non réélu à la Législative, il retourna dans le département de l'Indre et reprit sa place au barreau de Châteauroux.

ROMEY (Louis-Charles-Réparat-Geneviève-Octave), publiciste et historien français, né à Paris, le 26 décembre 1804, fit ses études au collége de Sorèze et visita ensuite l'Italie et surtout l'Espagne, où il recueillit des matériaux pour l'histoire de ce pays. De retour à Paris vers 1833, il travailla à une foule de publications et de revues, dirigea, de 1834 à 1836, *le Foyer*, feuille littéraire et dramatique, qui lui valut avec M. Véron un de ces duels, si fréquents alors dans la vie de journaliste, et s'occupa successivement de littérature, d'histoire et de traductions. La plupart de ses ouvrages ont été publiés par la maison Furne avec laquelle il a échangé, à propos d'un procès, quelques notes rendues publiques (1844). Membre de l'Académie de l'histoire de Madrid, il a été décoré de la Légion d'honneur le 27 juillet 1845.

M. Charles Romey a publié, outre son *Histoire d'Espagne* (1838-1848, 10 vol. in-8), son principal ouvrage et l'une des bonnes publications historiques du temps : *Chateaubriand prophète* (1849), brochure d'actualité; une *Notice sur Fenimore Cooper*, en tête du roman de *Mercédès;* un *Choix des œuvres* d'Armand Carrel avec des *Notes;* la traduction de *la Case de l'oncle Tom*, avec M. Rolet, et *la Russie ancienne et moderne*, avec M. Alfred Jacobs. Il a collaboré à *l'Artiste*, à la *Revue encyclopédique*, à *la Pandore*, au *Courrier-Français*, au *Figaro*, au *Supplément du Dictionnaire de la conversation*, au *Journal des connaissances utiles*, etc. Il a signé quelques articles du nom de *Pierre Rocferré*.

ROMIEU (Auguste), administrateur français, né à Paris, le 17 octobre 1800, et fils d'un général de l'Empire, passa par l'École polytechnique, et mena de front, sous la Restauration, l'étude et une vie de plaisirs, dont les joyeux souvenirs ont défrayé si longtemps la petite presse parisienne. Le gouvernement de Juillet fit de lui un homme politique et le nomma successivement sous-préfet de Quimperlé, dans le Finisterre; de Louhans, dans la Saône-et-Loire; préfet de la Dordogne, où il ne laissa que des regrets, et enfin préfet à Tours, qu'il administrait encore en février 1848. Sorti brusquement de la carrière administrative, il n'y rentra qu'en 1852, avec le titre de directeur général des beaux-arts, qu'il changea, deux ans après, contre celui d'inspecteur général des bibliothèques de la couronne. Déjà souffrant et malade, il perdit son fils au début de la guerre d'Orient et mourut lui-même, le 20 novembre 1855. Il était officier de la Légion d'honneur depuis mai 1838.

M. Romieu a laissé une première série d'œuvres, qui datent de sa jeunesse; des vaudevilles, en collaboration avec MM. Langlé, Mazères, etc. (1822-1834); avec Raisson : *le Code des honnêtes gens* (1825) et *le Code des gourmands* (1827); puis, dans un autre ordre, *Fragments scientifiques* (1844, in-12 ; 2ᵉ édit., 1854); *de l'Administration sous le régime républicain* (1849), et deux publications qui ont eu un grand succès d'actualité : *le Spectre rouge* (1851) et *l'Ère des Césars* (1853).

ROMMEL (Dietrich-Christophe DE), historien allemand, né le 17 avril 1781, à Cassel, entra, de bonne heure, dans la carrière de l'enseignement académique et devint, en 1804, professeur adjoint, et, dès l'année suivante, titulaire d'éloquence et de littérature grecques à l'université de Marbourg. De 1810 à 1815, il occupa une chaire à l'université de Charkow, en Russie; mais, après la chute de Napoléon, il revint à Marbourg où il fut, jusqu'en 1820, professeur d'histoire. Nommé historiographe de l'électeur de Hesse, il se rendit à Cassel et fut chargé de la direction des archives d'État et plus tard aussi de celles de la bibliothèque. En 1854, à l'occasion du 50ᵐᵉ anniversaire de sa promotion au titre de professeur, l'électeur de Hesse, qui l'avait déjà anobli en 1848, le fit conseiller d'État.

M. de Rommel a publié plusieurs ouvrages historiques, précieux par les documents authentiques et en grande partie inédits, qui renferment, notamment : *Précis historique des réformes ecclésiastiques en Hesse* (Kurze Geschichte der Hess. Kirchenverbesserung; Cassel, 1817); *Histoire de Hesse* (Geschichte von Hessen; Hambourg et Gotha 1820-1843, 8 vol.); *Histoire de Hesse depuis la paix de Westphalie* (Geschichte Hessens seit dem Westphaelischen Frieden; Cassel, 1853), formant aussi le tome IX de l'ouvrage précédent : *Correspondance inédite de Henri IV, roi de France, avec Maurice le savant, landgrave de Hesse, accompagnée de notes et éclaircissements historiques* (Paris 1840, en français); *Correspondance de Leibniz avec le landgrave Ernest de Rheinfels* (Briefwechsel zwischen L. und dem etc.; Francfort, 1847, 2 vol.).

ROMNEY (Charles MARSHAM, 3ᵉ comte DE), pair d'Angleterre, né en 1808, à Wateringbury (comté de Kent), appartient à une famille élevée en 1716 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de lord Marsham, il fit ses études universitaires à Oxford et représenta le comté de Kent à la Chambre des Communes, de 1841 à 1845. A cette époque, la mort de son père le fit entrer à la Chambre haute, où il continua de soutenir la politique du parti conservateur. Marié avec une fille du duc de Buccleuch (1832), il a huit enfants, dont l'aîné, Charles, vicomte MARSHAM, est né en 1841.

RONDOT (Natalis), économiste français, né à Saint-Quentin (Aisne), le 23 mars 1821, passa du collége dans une fabrique de tissus de laine. En 1846, sur la présentation de la chambre de commerce de Reims, il fut attaché à l'ambassade de Chine, comme délégué de l'industrie lainière et de l'industrie des vins. Au retour de cette mission, il prit part à la lutte en faveur du libre échange. En 1848, il fut un des rapporteurs de l'enquête de la chambre de commerce de Paris sur les industries de cette ville. Il fit partie du jury central de l'Exposition de 1849 et fut nommé membre du jury international de l'Exposition de Londres. Il fut nommé, en outre, secrétaire de la commission permanente des valeurs, délégué des chambres de commerce de Lyon et de Saint-Étienne et correspondant de la commission centrale de Belgique. En 1853, il a été chargé d'une mission commerciale dans le Levant. M. Rondot est, depuis le 31 mai 1846, chevalier de la Légion d'honneur.

Rédacteur du *Journal des économistes*, du *Dictionnaire de l'économie politique*, du *Journal asiatique*, etc., il a publié, en outre : *Rapport sur les étoffes de laine françaises convenables pour la Chine, l'archipel Indien et l'Afrique* (1846-1847, autogr. in-fol.), publié par le ministère du commerce; *Étude pratique des tissus de laine convenables pour la Chine, le Japon*,

la Cochinchine et l'archipel Indien (1847, gr. in-8), traduit en plusieurs langues; *Étude pratique du commerce d'exportation de la Chine* (1849, gr. in-8), en collaboration avec les autres délégués du commerce attachés à l'ambassade de Chine; *Rapport au ministre de l'agriculture et du commerce sur l'industrie linière de la Belgique, en* 1847 (1849, gr. in-8); *Histoire et statistique des théâtres de Paris* (1852, br. in-8), etc.

RONGE (Jean, dit le curé), révolutionnaire allemand, né à Bischofswalde (Silésie), en 1813, élevé d'abord au collége de Neisse, suivit, en 1837, les cours de l'université de Breslau. Deux ans après, il entra au séminaire de cette ville; mais son esprit indépendant ne fut pas capable de supporter longtemps, sans révolte, le joug de l'autorité ecclésiastique. Nommé chapelain à Grottkau (1840), il acquit sur la jeunesse, par ses prédications libérales, une influence, qui excita chez ses supérieurs de la défiance. Déjà il avait engagé contre eux des querelles assez vives, lorsque la publication de son mémoire, intitulé : *Rome et le Chapitre de Breslau*, vint mettre le comble à leur mécontentement. Au mois de janvier 1843, il fut suspendu de ses fonctions. Obligé de quitter Grottkau, il obtint la place d'instituteur aux fonderies de Laura. De là, il adressa aux journaux une lettre dans laquelle il attaquait avec beaucoup de véhémence le culte des reliques, et dévoilait des supercheries coupables ou des superstitions ridicules (Voy. Arnoldi). L'opposition violente qui s'était formée, depuis quelque temps, en Allemagne, même dans les provinces catholiques, contre les empiétements du clergé, était favorable au curé Ronge; la procédure dirigée contre lui, son excommunication, les coups d'éclat de ses ennemis, le firent considérer comme un martyr. Il devint presque l'apôtre d'une foi nouvelle.

Comme un autre Luther, il entraîna une grande partie de l'Allemagne catholique hors des voies de l'Église romaine. Mais, après avoir commencé comme le puissant promoteur de la Réforme, il finit comme le fondateur de l'Église française (Voy. Chatel). Le néo-catholicisme allemand eut plus d'éclat que de durée. La police allemande, s'inquiétant de voir la nouvelle Église organiser partout des communautés nombreuses, essaya d'entraver le mouvement qui s'accomplissait, comme par miracle, à la voix de M. Ronge; toutes ses mesures échouèrent contre l'engouement général. Le réformateur publia successivement plusieurs écrits : *A mes coreligionnaires et à mes concitoyens*, *Au bas clergé*, *Aux professeurs catholiques*, *Justification*, *Appel*, l'*École catholique allemande*, *Ennemis nouveaux quoique vieux*, etc.; il fit entendre ses prédications dans toute l'Allemagne, et l'on put croire un moment que, des Alpes à la Baltique, du Rhin à la Vistule, les protestants et les catholiques allaient déserter les églises établies pour se confondre dans l'unité d'une seule doctrine. Ce n'était là qu'une apparence. Le succès du curé Ronge était factice, et d'ardents démocrates, tels que Robert Blum, s'étaient servis de son nom, pour exciter le peuple, et, sous l'agitation religieuse, préparaient la révolution politique.

Les événements de 1848, en soulevant d'autres questions, firent oublier les prédications de M. Ronge et de ses amis; l'apôtre lui-même se fit tribun. Membre de l'Assemblée nationale de Francfort, il se rangea parmi les partisans de la république, et lors de la réaction de 1849, il fut forcé de s'exiler. En 1851, il a signé à Londres, avec les principaux chefs de la démocratie allemande, un manifeste révolutionnaire. La popularité s'est retirée de son nom, mais sans le faire renoncer à l'espérance de voir l'Allemagne revenir au néo-catholicisme et à la démocratie.

RONJAT (Joseph-Antoine), ancien représentant du peuple français, né à Saint-Marcel-d'Eyzin (Isère) le 14 juillet 1790, et d'abord employé au cadastre en qualité de géomètre, étudia le droit à la Faculté de Grenoble, et, reçu avocat, fut pendant trois ans secrétaire de M. Berriat Saint-Prix. Après la révolution de 1830, il se vit appelé aux fonctions de juge de paix; mais il fut bientôt destitué à cause de ses opinions démocratiques. Jusqu'en 1848, il fit partie du conseil municipal de Vienne, et appartint constamment à l'opposition radicale. Deux mois avant la révolution de Février il portait, dans un banquet réformiste, un toast « à la régénération du sentiment philosophique, humanitaire et civilisateur qui a inspiré les principes proclamés en 1789. » L'un des candidats démocrates de l'Isère, il fut nommé représentant du peuple, le treizième sur quinze, par 74 858 voix, et prit place parmi les membres de la Montagne, avec laquelle il vota dans les questions sociales et politiques. Après l'élection du 10 décembre, il combattit le gouvernement de Louis-Napoléon et signa la demande de mise en accusation présentée contre le président et ses ministres à l'occasion du siége de Rome. Réélu, le neuvième, à l'Assemblée législative, il continua de s'associer à tous les actes de l'extrême gauche, fut compromis dans l'affaire du 13 juin, protesta contre la loi du 31 mai et s'opposa à la révision de la Constitution. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il restait étranger aux affaires publiques, lorsqu'il mourut dans les derniers jours de 1857.

ROQUEPLAN (Louis-Victor-Nestor), littérateur français, né à Malemort (Bouches-du-Rhône) en 1804, fit d'abord son droit à Paris, tenta, vers la fin de la Restauration, quelques essais littéraires et prit la rédaction en chef du *Figaro*, qu'il partagea avec M. de Latouche. Mêlé aux nombreux procès que subit cette feuille satirique, et l'un des signataires, en 1830, de la protestation des journalistes, il se retira vers la fin de 1832 et n'occupa, pendant quelques années, l'attention publique que par son assiduité aux soirées de l'Opéra, dans la loge infernale, et ses saillies critiques à l'adresse de tous les actes de l'administration. Vers 1840, le ministère le mit lui-même à l'œuvre en lui confiant la direction du théâtre des Variétés, qui, grâce à de joyeux vaudevilles, à une troupe bien choisie et à des bals pleins d'entrain, compta sous lui l'une de ses rares époques de prospérité.

M. Nestor Roqueplan fut moins heureux à l'Opéra, dont il obtint pour dix ans le privilége, en juin 1847, lors de la retraite de M. L. Pillet. D'abord adjoint à M. Duponchel, puis seul à partir de 1850, il eut à traverser l'époque de crise qui suivit la révolution de Février, et pendant laquelle il planta l'arbre de la liberté qui ombragea trois ans la cour de l'administration. Il fit jouer en 1848 *le Prophète*, qui avait été reçu par son prédécesseur. Il reçut ou monta lui-même, *l'Enfant prodigue*, *Sapho*, *le Juif errant*, *Louise Miller*, *la Fronde*, *la Nonne sanglante*, *Gemma*, *les Vêpres siciliennes* et *la Fonti*, ces deux dernières jouées seulement après sa retraite. Il introduisit à l'Académie de musique les œuvres de M. Verdi et les noms de Mmes Alboni, Cruvelli, etc. En novembre 1854, il résigna entre les mains de M. Crosnier une administration qui revint alors au système de régie par l'État. Trois ans après, le 4 novembre 1857, il a été nommé directeur de l'Opéra-Comique, comme successeur de M. Per-

rin. M. Nestor Roqueplan a été décoré le 31 décembre 1832.

On a de lui : un grand nombre d'articles fournis de 1827 à 1832 au *Figaro*, dans lequel il a écrit encore des *courriers* depuis sa troisième réapparition (1856); des *revues parisiennes* dans *la Presse* (1856-57); une *Histoire de l'Empereur Napoléon racontée par une grand'mère à ses enfants* (1835); *Regain de la vie parisienne* (1853); *les Coulisses de l'Opéra* (1855); et, sans nom d'auteur, les livraisons mensuelles et bi-mensuelles des *Nouvelles à la main*, revue spirituelle des hommes et des choses du temps, qui a créé quelques types modernes, et qui pendant quatre ans a fait concurrence au succès des *Guêpes*.

ROQUEPLAN (Joseph-Étienne-Camille), peintre français, frère du précédent, né au même lieu, le 18 février 1802, vint étudier à Paris sous Gros et M. Abel de Pujol, et débuta au salon de 1819. Un grand nombre de paysages d'un grand effet, et des sujets de genre heureusement choisis, en firent un des chefs de l'école dite romantique. Il a peu produit depuis 1852, et est mort vers la fin de l'Exposition universelle, en octobre 1855. Il habitait depuis plusieurs années l'Opéra, où son frère lui avait ménagé un atelier.

On a surtout de lui : *Quentin Durward*, *Marée d'équinoxe*, *Mort de l'espion Morris*, inspirés de Walter Scott (1820-25); *le Passage du ruisseau*, *les Cerises*, tirés des *Confessions; Madeleine dans le désert*, *Van Dyck à Londres*, *le Payeur de rentes* (1826-1835); *une Lecture défendue*, *la Promenade au parc*, *la Balançoire*, *la Confidence*, *les Deux sœurs*, *le Lion amoureux*, *l'Heureuse mère* (1836-1845); *le Violon du Diable*, *la Fidélité jouant avec l'Innocence*, *Ferme béarnaise*, *le Visa des passeports*, *le Ravin*, *la Fontaine du grand Figuier*, *Vue de Biarritz* (1846-1852); *les Filles d'Ève*, à l'Exposition universelle de 1855; des *Batailles*, pour la galerie de Versailles; plusieurs plafonds, au palais du Luxembourg; des aquarelles, etc. M. Camille Roqueplan avait obtenu une 2[e] médaille en 1824, une 1[re] en 1828, la décoration en janvier 1832, et le rang d'officier de la Légion d'honneur en juillet 1852.

ROSAS (Antoine DE), médecin allemand, né à Fünfkirchen (Hongrie) en 1791, exerça d'abord la médecine à Vienne, et se fit connaître par plusieurs cures très-heureuses de maladies des yeux, qui lui valurent la place de professeur d'ophthalmothérapeutique à Padoue (1819). Au bout de deux ans il retourna à Vienne prendre possession de la même chaire à la Faculté de médecine. Professeur et praticien distingué, il obtint, en 1837, des lettres de noblesse.

Parmi les écrits qui rentrent dans sa spécialité, on cite en première ligne deux ouvrages : *Manuel pratique et théorique d'ophthalmothérapeutique* (Handbuch der theoretischen und praktischen Augenheilkunde; Vienne, 1830, 3 vol.), et *Traité des maladies d'yeux* (Lehre von den Augenkrankheiten; Ibid., 1834, gr. in-8, 1 vol.); puis diverses brochures et dissertations, entre autres : *Dissertation sur la fistule lacrymale et l'opération propre à la guérir* (Ibid., 1814, en latin); *Histoire abrégée de l'université de Vienne en général, et plus particulièrement de la Faculté de médecine* (Kurzgefasste Geschichte der Wiener Hochschule, etc.; Ibid., 1840). M. de Rosas a collaboré en outre aux *Annales de médecine de Schmidt* et aux *Annuaires médicaux des États autrichiens*, dont il est devenu en 1840 rédacteur en chef.

ROSAS (Juan-Manuel DE), homme d'État de la confédération argentine, né à Buenos-Ayres en 1793, descend, dit-on, d'une grande famille des Asturies, et compte parmi ses ancêtres un ancien capitaine général du Chili, don Léon Ortiz de Rosas, comte de Poblaciones. Son grand-père périt dans une expédition contre les Indiens. Élevé au milieu de pâtres et de paysans presque sauvages sur les domaines de sa famille, il mena dans sa jeunesse la vie du *gaucho*, toujours à cheval, le lazzo à la main, le fusil sur l'épaule, au milieu des hommes à moitié brutes dont il devait un jour se faire une armée pour établir sur les rives de la Plata son audacieuse tyrannie.

Il parut en 1820, pour la première fois, sur la scène politique. A la tête d'un régiment de la campagne, les *colorados*, il vint au secours du gouverneur Rodriguez, qui venait d'être chassé de Buenos-Ayres. Les Provinces unies de l'Amérique du Sud s'étaient émancipées en 1810 de la tutelle de l'Espagne. En 1816, le congrès de Tucuman avait proclamé définitivement leur indépendance. Un second congrès avait décrété, le 30 avril 1820, une constitution analogue à celle des États-Unis de l'Amérique du Nord. Mais cette constitution n'avait point de bases solides; elle était repoussée à la fois par les *unitaires*, qui avaient pris pour modèle la République française, une et indivisible, et par les *fédéralistes*, qui voulaient assurer l'indépendance de chaque province. Le premier de ces partis comprenait presque tous les hommes éclairés, les classes libérales, imbues des principes du XVIII[e] siècle; le second se composait des gauchos, des prêtres, et d'un certain nombre d'ambitieux. Rosas était fédéraliste; mais l'heure n'étant pas venue pour lui de témoigner ses véritables sentiments, il soutint l'autorité de Rodriguez, contribua au succès du parti unitaire, et retourna dans les pampas, parmi les gauchos.

De 1820 à 1827, Rivadavia, chef des unitaires, gouverna la république argentine, soit comme ministre, soit comme président élu par le congrès général de 1826. La liberté de la presse, la liberté individuelle, la liberté des cultes, le développement de l'instruction publique, la création d'une banque nationale, d'importants essais de colonisation, les mesures les plus propres à faire entrer dans les voies de la civilisation européenne un peuple jusqu'alors abruti par l'ignorance, la superstition et la paresse; tous ces bienfaits étaient, aux yeux des moines dont les couvents étaient supprimés, du clergé qui perdait des richesses considérables, et des gauchos troublés dans leurs habitudes séculaires, autant de griefs contre l'administration de Rivadavia. Plusieurs chefs fédéralistes, prenant pour prétexte de leur révolte les atteintes portées aux droits des provinces par la constitution définitive du 24 décembre 1826, soulevèrent les paysans et marchèrent en armes sur Buenos-Ayres. Rosas fut un des promoteurs et des généraux de cette insurrection, qui devait le conduire à la dictature.

Après l'abdication de Rivadavia (7 juillet 1827), les vainqueurs s'occupèrent d'organiser la fédération de manière à « maintenir entre les provinces une liberté, une indépendance et une égalité parfaites; » mais la réaction ne se borna point à détruire l'unité de la république; elle rétablit la plupart des priviléges et des abus que l'administration libérale avait abolis. A leur tour, les unitaires prirent les armes contre le gouverneur Dorrego, s'emparèrent de lui dans un combat et le fusillèrent. Rosas accourut avec ses gauchos, il livra bataille au général Lavalle, mit les insurgés en déroute, et releva son parti par cette victoire décisive. Les fédéralistes saluèrent en lui leur sauveur. Le 8 décembre 1829, il fut nommé gouverneur et capitaine général de Buenos-Ayres.

Du jour où il prit possession du pouvoir, il se dévoila tout entier : « Vous m'avez choisi, dit-il, pour gouverner selon ma science et ma conscience, j'obéis. Vous savez maintenant que les théories libérales sont des utopies qui mènent à la servitude. Ma conviction sera mon guide, la faire prévaloir sera mon devoir, l'exécuter sera le vôtre. » Son premier soin fut de poursuivre et d'anéantir, par une répression impitoyable, les unitaires qui s'agitaient encore dans quelques villes. Cette guerre, ou plutôt cette chasse à l'homme lui laissa le temps de négocier et de conclure les traités successifs qui ont organisé la confédération argentine (1829-1831). Buenos-Ayres, Corrientes, Entre-Rios, Santa-Fé, Cordova et San-Juan s'unirent par des conventions formelles, auxquelles les autres provinces donnèrent une adhésion implicite. Il fut stipulé que chaque État conserverait pour ses affaires intérieures une indépendance complète, et que la direction des relations extérieures et des affaires de guerre communes à toute la république serait déléguée au gouverneur particulier de Buenos-Ayres.

Le mandat confié à Rosas expirait légalement le 24 janvier 1832. Sûr de recouvrer le pouvoir par une réélection, il voulut augmenter son prestige par une entreprise bien conduite contre les Indiens du désert. La multitude, voyant en lui un héros, le voulut pour maître; la Chambre des Représentants l'appela de nouveau à la tête du gouvernement, et après quelques pourparlers, lui déféra « la somme du pouvoir public, » c'est-à-dire l'autorité absolue (7 mars 1835).

Rosas a conservé cette dictature pendant dix-sept ans sans interruption. Tous les cinq ans, au terme légal de son pouvoir, la Chambre des Représentants, composée de ses partisans les plus fanatiques, renouvelait son mandat par une réélection unanime. Il refusait, en prétextant sa santé affaiblie par les fatigues du gouvernement, ou son amour de la solitude, de la vie champêtre et du repos. Pour mettre fin à ses hésitations et à ses scrupules, lui décernait de nouveaux honneurs, et le dictateur se résignait à un nouveau sacrifice. Les gauchos, touchés du désintéressement de Rosas, le comparaient à Washington.

Il avait, d'ailleurs, toutes les qualités de l'emploi. Sa haute stature, ses traits accentués, ses yeux bleus, vifs et pénétrants, commandaient le respect, son teint clair et coloré lui donnait l'air d'un Européen. En changeant d'auditoire, il savait changer de langage. Il parlait aux gauchos d'un ton familier, avec des formules énergiques et des images pittoresques. Avec les gens éclairés, c'était un rhéteur plein d'élégance et de recherche. Infatigable au travail, il surveillait tout de ses yeux, l'administration, la police, la diplomatie, l'armée, les finances, la presse; il concentrait tout dans sa main. Il personnifiait en lui le gouvernement et la nation. L'Europe, pendant près de vingt ans, n'a vu que Rosas dans la confédération argentine. Gouverneur de Buenos-Ayres, il était, en même temps, d'après les traités de 1829, le représentant de toutes les provinces auprès des puissances étrangères. De là, deux parties distinctes dans son administration.

A l'intérieur, Rosas fut débarrassé de bonne heure de tous ses rivaux d'influence. Deux généraux fédéralistes, Quiroya et Lopez de Santa-Fé, disparurent si à propos qu'on l'accusa de n'être pas étranger à leur mort. Resté seul chef de son parti, il résolut d'en finir avec les libéraux et les unitaires. Ceux-ci montraient, dans leur défaite, une indomptable opiniâtreté. De 1836 à 1840, ils reprirent quatre fois les armes. Rosas employa contre eux toutes les ressources du despotisme. Il écrivit sur tous les actes officiels : *Meurent les sauvages unitaires!* et ce ne fut point là une vaine menace. La guerrre devint une boucherie. Outre son armée, qui ne faisait point de prisonniers, le dictateur avait à ses ordres une bande d'assassins, organisés en société populaire (*la Mazorca*), et toujours prêts à frapper tous les suspects. Servie par de tels instruments, la dictature de Rosas fut une longue et sanglante terreur, et comme le règne d'un chef de brigands.

Quelques améliorations matérielles, compensées d'ailleurs par l'émission démesurée d'un papier-monnaie sans hypothèque, ne suffisent point à expliquer la durée de sa tyrannie. Rosas dut sa véritable force à son attitude en face de l'Angleterre et de la France. Il s'est grandi aux yeux de toute l'Amérique dans cette *affaire de la Plata*, où, durant plusieurs années, l'habileté de sa diplomatie et l'énergie de sa volonté ont tenu en échec deux grandes puissances européennes. Les satisfactions qu'il sut donner à l'orgueil national firent trêve à l'indignation, et, sans absoudre ses crimes, elles en ajournèrent le châtiment.

Rosas avait enveloppé dans ses vengeances contre le parti libéral un certain nombre de Français établis sur les bords de la Plata. Aux réclamations du gouvernement de Louis-Philippe, il répondit par des arguties. Une flotte française vint mettre le blocus devant Buenos-Ayres (23 mars 1838). Le dictateur apparut alors comme le défenseur de l'indépendance américaine contre l'étranger. Il lassa par sa fermeté le cabinet des Tuileries qui craignait de s'engager dans une entreprise lointaine. Après deux années de tergiversations et d'incertitudes, une transaction fut conclue le 29 octobre 1840. La France obtint la promesse d'une indemnité pour ses nationaux, et le traitement de la nation la plus favorisée sur le territoire. Mais on abandonna aux ressentiments de Rosas ses alliés de la veille, les débris du parti unitaire et le gouvernement de Montevideo.

Le général Lavalle tenta de continuer la lutte. Vaincu à Famalla (1841), il périt bientôt misérablement. Sa mort fut suivie de massacres presque journaliers. Le parti unitaire fut complétement anéanti. En même temps, Rosas et Oribe tenaient Montevideo étroitement assiégé. Après une résistance héroïque, cette ville allait succomber, lorsque, sur les instances de nos résidants, la France, unie à l'Angleterre, intervint comme médiatrice et entama des négociations amiables avec Buenos-Ayres. Rosas repoussa les propositions anglo-françaises. La médiation devint alors coercitive; les alliés mirent le blocus devant Buenos-Ayres (18 septembre 1845), et occupèrent l'île de Martin-Garcia. L'année suivante, un agent anglais, M. Samuel Hood, renouvela les négociations. En 1847, après une troisième mission de M. Walewski et de lord Howden, l'Angleterre leva le blocus et se retira du concert avec la France, pour traiter en son nom personnel avec Rosas. Le 24 novembre 1849, elle conclut, sur les bases Hood, un traité très-favorable au dictateur. De son côté, la France rappela sa flotte, et l'amiral Le Prédour signa le traité connu sous son nom (1849). L'Assemblée nationale refusa de le ratifier. Les Montévidéens n'avaient plus à attendre de secours de notre pays. Ils furent sauvés par l'intervention d'une puissance américaine : Rosas, qui avait résisté à l'Angleterre et à la France, tomba devant une insurrection des provinces, soutenue par le Brésil.

Élevé au pouvoir par le parti fédéraliste, le gouverneur de Buenos-Ayres avait trop oublié son origine, et méconnu souvent les droits des provinces. Rivadavia avait voulu donner l'unité pour base à la liberté; Rosas, l'exterminateur des unitaires, étendit son despotisme à toutes les parties de la république. Par une alliance nouvelle, les fédé-

ralistes et les libéraux s'unirent contre lui, et le Brésil, qui craignait de l'avoir bientôt pour voisin, prêta l'appui de ses armes aux confédérés.

La *grande armée libératrice de l'Amérique du Sud*, conduite par le général Urquiza, gouverneur d'Entre-Rios, passa le Parana le 8 janvier 1852. Rosas, en présence de ce péril inattendu, perdit son assurance et son énergie. Il fit déclarer Urquiza *traître*, *fou*, *sauvage unitaire*; il réclama de la Chambre des Représentants une troisième investiture, et se fit exonérer, pour le temps de la guerre et trois ans après, *de tous devoirs ordinaires et extraordinaires*. Avec son armée restée fidèle, il s'avança contre l'*armée libératrice*. Quelques heures de combat à Monte-Caseros suffirent pour renverser tout l'édifice de sa puissance (3 février 1852). Le lendemain Urquiza prit possession de Buenos-Ayres.

Rosas avait eu le temps de s'enfuir avec sa famille et sa fille chérie, Manuelita. Un vapeur anglais, *le Locust*, le débarqua, le 26 avril 1852, à Cork, en Irlande. Il reçut des autorités anglaises un accueil bienveillant dont s'étonnèrent ceux qui connaissaient l'histoire de la république argentine. Tant qu'il avait eu en main la clef d'or, les apologistes ne lui avaient pas manqué, même en Europe; mais les panégyriques intéressés n'ont pas réussi à tromper l'opinion publique, et la rapidité d'une telle chute a donné raison aux accusations élevées contre un régime si cruel, pendant qu'il était debout.

ROSATI (Mme Caroline), danseuse italienne, née à Bologne, le 14 décembre 1827, débuta en 1836 à Florence, et figura l'Amour enfant, dans un ballet mythologique. Six ans plus tard, elle trouva ses premiers triomphes à Venise, parcourut ensuite toutes les scènes de l'Italie et après des succès à Rome et à Turin, fut engagée, en 1854, à la Scala de Milan où Monticini composa pour elle *le Cardinuto*. Elle se maria dans cette ville la même année. Elle passa ensuite au théâtre Carlo-Felice de Gênes, revint à la Scala, et partit ensuite pour Londres, où elle créa le rôle de Coralia dans le ballet écrit par M. P. Taglioni (1847). Elle retourna en Italie, se fit applaudir de nouveau à Turin et à Naples et vint enfin se fixer pour ainsi dire à Paris, qu'elle n'a plus quitté que pour des excursions momentanées.

Parmi les ballets les plus favorables à Mme Rosati il faut citer encore: *Jovita*, *la Fonti* (1855); *le Corsaire* (1856); *les Elfes* (1857), écrits pour elle; *la Esmeralda*, *Paquita*, *le Cheval de bronze*, *Giselle* et *la Somnambule*, qu'elle a repris avec un succès complet.

ROSCHER (Guillaume), économiste allemand, né à Hanovre le 21 octobre 1817, et fils d'un administrateur connu par ses travaux sur la législation hanovrienne et surtout par sa vive opposition à la domination française, commença ses études au collége de Hanovre et les compléta aux universités de Gœttingue et de Berlin (1835-1839). Docteur en philosophie en 1838, il fut nommé agrégé d'économie politique à Gœttingue en 1840, et professeur titulaire en 1844. En 1848, il passa à l'université de Leipsick. Ses cours embrassent l'économie politique, les finances, la statistique, l'histoire des sciences politiques, etc.

M. Roscher, qui s'est d'abord livré à l'étude de l'histoire, la considère comme la base de toute étude sérieuse sur la vie sociale. Il a publié outre un certain nombre de mémoires dans les *Archives* de Rau et Hanssen : *de Historicæ doctrinæ apud sophistas majores vestigiis* (Gœttingue, 1848); *la Vie, les travaux et le siècle de Thucydide* (Leben, Werk und Zeitalter des Thukydides, Ibid., 1842, in-8), ouvrage historique très-remarqué où l'auteur s'attache à faire ressortir le côté économique des événements; *Considérations sur le socialisme et le communisme*, extrait de *la Revue historique* de Berlin (1845); *Précis d'un cours des sciences économiques et administratives* (Gœttingue, in-8); *de la Cherté des grains* (Stuttgart et Tubingue, 1847, in-8 en plusieurs éditions); *Histoire de l'économie politique en Angleterre aux* XVI[e] *et* XVII[e] *siècles* (Leipsick, 1851, in-8); *Système d'économie politique* (Ibid., 1851 et suiv.), contenant l'exposition complète de sa doctrine.

ROSE (Henri), chimiste allemand, né en 1795 à Berlin, fut initié de bonne heure, par son père, Valentin Rose, aux principes des sciences naturelles, et, après avoir suivi les cours de l'université de Berlin, se rendit, en 1819, à Stockholm, où il travailla pendant un an dans le laboratoire de Berzélius. En 1822, M. Rose, docteur de l'université de Kiel, retourna à Berlin et y ouvrit un cours particulier de chimie, qui fit reconnaître en lui un des meilleurs élèves de Berzélius. Nommé l'année suivante, professeur adjoint, il obtint, avec le titre de professeur titulaire, la première chaire de chimie vacante. Habile manipulateur, il a contribué à faire connaître la composition chimique d'un grand nombre de corps. Il a rendu compte de ses recherches dans des *Mémoires* insérés dans *les Annales* de Poggendorf. On lui doit aussi un excellent *Manuel de chimie analytique* (Handbuch etc.; Brunswick, 1851, 2 vol.) qui bientôt après son apparition fut traduit en français, en anglais et en suédois.

ROSE (Gustave), frère du précédent, né en 1798 à Berlin, s'appliqua aussi à l'étude de la chimie, mais en s'occupant de préférence de l'application de cette science à la minéralogie. Reçu docteur en philosophie en 1821, il se rendit auprès de Berzélius que son frère venait de quitter. De retour à Berlin il fut nommé conservateur de la collection de minéraux de l'université. En 1826, déjà connu par les travaux qu'il avait publiés dans les *Annales* de Poggendorf, il fut nommé professeur adjoint de minéralogie à l'université de Berlin. M. Alex. de Humboldt, qui revint alors à Berlin pour faire ses cours sur le *Cosmos*, apprécia bientôt M. Rose, et lorsqu'il fut chargé en 1829 par l'empereur de Russie d'explorer l'Asie septentrionale, il le choisit avec M. Ehrenberg (voy. ce nom), pour compagnon de cette mission mémorable. M. Rose en rendit compte pour sa part dans son *Voyage aux montagnes de l'Oural, de l'Asie et à la mer Caspienne* (Reise nach dem Ural, Altaï und dem Kaspischen Meer; Berlin 1837-42, 2 vol.; voy. DE HUMBOLDT). Rentré à Berlin, M. Rose fut nommé en 1839 professeur titulaire à l'université.

Outre l'ouvrage cité, et plusieurs savantes dissertations telles que : *du Feldspath*, *de l'albite*, *de la pierre de Labrador et de l'anorthite* (1823); *du Système de cristallisation du quartz* (Berlin, 1846), etc., on doit à M. Rose un remarquable *Traité de cristallographie* (Elemente der Krystallographie; Berlin, 2[e] édit., 1838), et l'ouvrage intitulé : *le Système minéral cristallo-chimique* (Leipsick, 1852). Comme Berzelius, M. Rose attache dans ce traité une grande importance à la composition chimique des corps, mais moins exclusif que son illustre maître, et profitant des travaux de Mohs, Jameson, Heidinger, etc., il se rapproche des idées des minéralogistes Leonhard, Naumann, Beudant et autres, et essaye comme eux de fonder son système sur les caractères morphologiques et chimiques des minéraux.

ROSE (sir Hugues-Henry), général et diplomate anglais, né en 1803, est un des six fils d'un membre du Parlement. Élevé à Berlin où son père était ambassadeur, il entra en 1820 comme enseigne au service militaire et passa par les grades de capitaine (1824) et de major (1826); mis en solde de congé en 1839, il fut chargé à diverses reprises de missions diplomatiques et civiles à l'étranger. C'est ainsi qu'il remplit les fonctions de consul général en Syrie et de secrétaire d'ambassade à Constantinople. Nommé lieutenant-colonel en 1855, il succéda à sir W. Torrens en qualité de commissaire délégué au quartier général de l'armée française en Orient. À la fin de la campagne, il reçut de Napoléon III les insignes de commandeur de la Légion d'honneur. Envoyé dans l'Inde en 1856, il y a pris rang de lieutenant général.

ROSE (sir George-Henry), politique et littérateur anglais, né vers 1773, commença sa longue carrière publique en entrant à la Chambre des Communes pour Southampton en 1796. Il devint ensuite secrétaire de légation à Berlin, payeur général de l'armée en 1805, envoyé extraordinaire à Munich en 1813, avec mission de détacher la Bavière de la France; il remplit, de 1815 à 1823, les mêmes fonctions à Berlin, et reçut en 1819, pour ses services diplomatiques, le titre de chevalier. Rentré au Parlement (1818), où il donna un appui énergique au parti tory, il prit sa retraite en 1844 et mourut le 17 juin 1855.

On a de sir G. H. Rose divers écrits : les *Mémoires des comtes de Marchmont* (a Selection from the papers of the earls of Marchmont; 1831, 2 vol.), contenant des détails intéressants sur l'histoire d'Angleterre de 1685 à 1750; *Recherches bibliques* (Scriptural researches; 1832), etc.

ROSEBERY (Archibal-John Primrose, 4[e] comte de), pair d'Angleterre, né en 1783 dans le comté de Linlithgow, appartient à une famille originaire d'Écosse. Après avoir fait ses études universitaires à Cambridge, il succéda en 1814 aux honneurs de son père et fut élevé en 1828 à la pairie. Peu de temps après, il devint membre du Conseil privé. Il vote avec le parti libéral. Marié deux fois, il a pour héritier de ses titres son petit-fils Archibald-Philippe, lord Dalmeny, né en 1847 à Londres.

ROSELLEN (Henri), pianiste français, né à Paris, en 1811, d'une famille de facteurs estimés, entra au Conservatoire à quinze ans; il y reçut tour à tour les leçons de Pradher, de Dourlen, de MM. Fétis et Halévy, et se consacra dès 1832 à l'enseignement du piano. Il se fit en peu d'années un nom comme professeur, ainsi que comme exécutant, et écrivit pour cet instrument diverses compositions gracieuses et faciles. *Rondos*, *Variations*, *Fantaisies* et *Albums*, dont la plupart ont eu du succès, et dont l'une, intitulée *Rêverie*, a été pendant longtemps un des morceaux de salon les plus populaires.

ROSELLY [de Lorgues] (Antoine-François-Félix Valblette, comte), écrivain religieux français, né en 1805, à Seillans (Var), étudia le droit à la Faculté d'Aix, fut reçu avocat et laissa le barreau pour se consacrer à des études philosophiques spéciales, dont la défense des intérêts religieux était le principal but. Chevalier de la Légion d'honneur en 1837, il a été nommé officier le 23 mai 1855.

On a de lui : *le Christ devant le siècle* (1835, in-8), recueil de nouveaux témoignages des sciences en faveur du catholicisme, traduit en plusieurs langues et réimprimé seize fois en France; *le Livre des communes* (1837, in-8; 3[e] édit. augmentée, 1842), où il prétend arriver à la régénération du pays par l'accord de ces trois puissances, le presbytère, l'école et la mairie; *de la Mort avant l'homme et du péché originel* (1841, in-8; 3[e] édit. augmentée, 1847); *de la Femme et du Serpent* (1842, in-8); *la Croix dans les deux mondes* (1844, in-18; 3[e] édit., 1852); *Christophe Colomb* (1856, 2 vol. in-8), où il fait à la religion une part assez nouvelle et attribue la découverte de l'Amérique à une inspiration divine.

ROSEN (Georges), orientaliste allemand, né à Detmold, le 24 septembre 1821, et fils d'un orientaliste distingué, étudia à Berlin et à Leipsick, sous Rückert, Bopp et Fleischer, et publia, en 1843, un premier ouvrage, *Rudimenta persica* (Leipsick, 1843). Envoyé en mission en Orient par le gouvernement prussien, avec le professeur Koch, il devint, à Constantinople, second drogman de l'ambassade prussienne. Au commencement de 1853, il fut nommé consul prussien à Jérusalem. On a encore de M. Rosen une dissertation *sur la langue des Lazes* (über die Sprache der Lazen; Lemgo, 1844) et une *Grammaire ossète* (Ossetische Grammatik; Lemgo, 1846). Il a fourni à M. Bopp une foule de notes dont le savant linguiste s'est servi pour son livre *sur les Membres caucasiques du rameau des langues indo-germaniques.*

ROSEN (Georges, baron de), poëte russe, né à Saint-Pétersbourg, vers 1805, d'une ancienne famille russe, débuta en 1837 par trois poëmes qui eurent du succès. Deux années après, il donna *le Mystère* et *Djewa semi Angelow*, deux poëmes nouveaux, et, en 1830, une épopée lyrique intitulée : *la Naissance de Jean le Terrible*. On sent dans ces différentes pièces l'imitation de Puschkin, dont l'auteur était l'intime ami. En 1830, il publia, avec Kouschin, l'almanach poétique, *Zarskojeselo*, et, de 1832 à 1833, *Alciona*. Ces recueils renferment plusieurs pièces de lui, où l'on trouve des pensées fines et un style d'une grande pureté; mais l'originalité fait défaut. Comme poëte dramatique, M. de Rosen s'est signalé par plusieurs pièces empruntées pour la plupart à l'histoire nationale. On cite surtout : *Jean le Terrible* (1833); *la Russie et Bathory* (1834), le plus important de ses drames; *Basmanoff* (1836); *la Fille de Jean III* (1839); un opéra (1837), et des impressions de voyage à Rome.

Il existe deux autres barons russes du même nom : Alexis de Rosen, lieutenant général, né à Saint-Pétersbourg vers 1800, directeur de l'École d'artillerie de Saint-Pétersbourg depuis 1823, et membre du conseil supérieur d'instruction militaire; et Théodore de Rosen, conseiller d'État, président du comité chargé des affaires des colons allemands établis dans la Russie du Sud.

ROSENBERG (Ferdinand d'Orsini et), chef actuel de la maison princière de ce nom, né le 7 septembre 1790, a succédé, le 4 août 1832, à son père, le prince François-Séraphin, comme altesse sérénissime, grand maître héréditaire de la cour pour la Carinthie, etc. De deux mariages il a eu deux filles et deux fils, dont l'aîné est le comte Henri, né le 25 juin 1848.

ROSENHAIN (Jules), compositeur et pianiste allemand, né à Manheim (Bade), le 2 décembre 1813, débuta à dix-huit ans par un opéra en un acte, *la Visite à l'hôpital des fous* (der Besuch im Irrenhause), représenté dans plusieurs villes de l'Allemagne, notamment à Weimar, sous la

direction de Hummel. En 1837, il alla à Londres, où son talent à exécuter les œuvres classiques des grands maîtres allemands lui valut un bon accueil, et vint la même année se fixer à Paris. Il a fondé, avec le concours de J. B. Cramer, un cours de piano qui a longtemps prospéré.

M. Rosenhain a fait entendre un des premiers, à Paris, la musique classique de chambre, et il dut aux séances de musique dans lesquelles il fut soutenu par MM. Alard, Ernst, Franchomme, etc., une bonne partie de sa réputation. Il donna, en outre, des concerts annuels qui achevèrent de marquer sa place parmi les interprètes des grands maîtres. Ses compositions les plus connues en France, en Angleterre et en Allemagne, sont : *le Démon de la nuit*, opéra en deux actes, représenté à l'Opéra de Paris (17 mars 1851); *Études caractéristiques*, adoptées par les conservatoires de Paris et de Bruxelles; deux *Symphonies; Sonates pour piano et violoncelle, Sonate pour piano seul; Trios* et *Quatuors*, et un grand nombre de morceaux de piano et de chant.

ROSENKRANZ (Jean-Karl-Frédéric), philosophe allemand, né à Magdebourg le 23 avril 1805, fit d'excellentes études à Berlin, à Hall et à Heidelberg. Répétiteur à Halle en 1828, il y devint professeur adjoint en 1831. En 1833, il obtint une chaire de philosophie à Kœnigsberg. En 1848, le gouvernement l'appela à Berlin et lui confia, avec le titre de conseiller d'État, un poste de confiance auprès des divers ministères plus ou moins libéraux qui se succédèrent alors. Lors du triomphe définitif de la réaction, il fut renvoyé à sa chaire de Kœnigsberg (juin 1849). Nommé aussitôt député à la première Chambre par les villes de Memel et de Tilsitt, il donna sa démission pour protester contre l'ajournement de cette Chambre. A l'automne, il fit partie, comme député de Kœnigsberg, du congrès universitaire de Berlin, dont la seconde section le choisit pour son président. Il a repris sa chaire à Kœnigsberg.

Partisan déclaré des doctrines d'Hegel, M. Rosenkranz, qui jouit à la fois de la réputation de conciliateur et d'homme d'esprit, s'est fait une certaine originalité en les appliquant à l'histoire, à la littérature, à la théologie et même à la conduite ordinaire de la vie. Parmi les travaux qui tendent à ce but, nous citerons : *Notes sur le système d'Hegel* (Kritische Erlaeuterungen, etc.; Kœnigsberg, 1840); un grand recueil d'*études* (Studien; Berlin, 1839-1846, 5 vol.), comprenant des *Discours et dissertations* (Reden und Abhandlungen), les *Modifications à la logique* (Modificationen der Logik) et les *Métamorphoses du cœur, poésies* (Metamorphosen des Herzens, Gedichte); la *Psychologie, etc., ou Science de l'esprit subjectif* (Psychologie, etc.: Kœnigsberg, 1837; 2e édit., 1843); *Vie d'Hegel* (Hegel's Leben; Berlin, 1844); *Système de la science* (System der Wissenschaft; Kœnigsberg, 1850); *Ma réforme du système d'Hegel* (Meine Reform des Hegel'schen Systems; Ibid., 1852); *Leçons sur Schelling* (Vorlesungen über Schelling; Dantzick, 1842); *Lettre à M. P. Leroux sur Schelling et Hegel* (Sendschreiben an P. Leroux; Kœnigsberg, 1842), etc., etc.

Les principaux d'entre ses autres ouvrages sont : *la Divine Comédie du Dante* (über Dante's Comœdie; Halle, 1829); *le Livre des héros et les Niebeungen* (das Heldenbuch, etc.; Ibid., 1829); *Histoire de la poésie allemande au moyen âge* (Geschichte der deutschen Poesie im Mittelalter; Ibid., 1830); *Précis d'une histoire générale de la poésie* (Handbuch einer allgemeinen Geschichte der Poesie; Ibid., 1832-1833, 3 vol.); *Introduction à l'histoire de la littérature allemande* (Zur Geschicte der deutschen Literatur; Kœnigsberg, 1836); *Système d'enseignement* (die Pædagogik als System; Ibid., 1848); *Esthétique du laid* (Aesthetik des Haesslichen; Ibid., 1833); *la Poésie et son histoire* (die Poesie und ihre Geschichte; Ibid., 1855); et, dans un autre ordre d'études : *la Religion naturelle* (die Naturreligion; 1831); *Encyclopédie des sciences théologiques* (Encyklopaedie der theolog. Wissenschaften; Halle, 1831; 2e édit., 1846); *Critique des doctrines de Schleiermacher* (Kritik der Schleiermacher'schen Glaubenslehre; Kœnigsberg, 1836); *Critique des doctrines de Strauss* (Kritik der Strauss'schen Glaubenslehre; Leipsick, 1845); *Notes journalières* (Aus einem Tagebuche; Ibid., 1854). M. Rosenkranz a aussi donné, avec F. W. Schubert, une excellente édition des *Œuvres de Kant* (Ibid., 1838-1840, 12 vol.), qu'il a enrichie d'une *Histoire de la philosophie kantienne* (Geschichte der Kant'schen Philosophie).

ROSENZWEIG-SCHWANNAU (Vincent, chevalier DE), orientaliste allemand, né en 1791, à Brünn (Moravie), fut envoyé en 1808 à Constantinople comme jeune de langue, dirigea ensuite pendant quatre ans l'agence consulaire de Valachie, et revint en 1817 à Vienne, où il fut nommé professeur à l'Académie orientale. Outre plusieurs mémoires consignés dans *les Mines d'Orient*, on a de lui des traductions allemandes, publiées avec le texte original, du poëme d'*Iouçouf et Sulaïkha* (Vienne, 1824, in-fol.), du persan Djâmi, sur lequel il a écrit en 1840 une intéressante notice; de *Kaeidat el Borda* (Ibid., 1824); des *Divans de Roumi* (Ibid., 1838, in-4), le plus grand poëte mystique de la Perse. Son principal ouvrage est la traduction du *Divan d'Hâfiz* (Vienne, 1840 et années suiv.), publiée en trois volumes, aux frais du gouvernement autrichien, et qui a exigé de lui près de vingt ans de recherches.

ROSETTI (Constantin), poëte et publiciste révolutionnaire roumain, né vers 1816 à Bucharest, entra dans la milice en 1833 et en sortit en 1836, pour se livrer à l'étude des lettres. Il débuta par des traductions de Byron, de Voltaire et de Lamartine, et publia, en 1840, des *Chants de bonheur* (Césuri de Malta Mire), dont quelques-uns sont restés populaires. Chef de police de Pitesti (1842), puis procureur du tribunal civil à Bucharest, il donna sa démission en 1845, séjourna quelque temps à Paris et épousa à son retour Marie Grant, née à Guernesey en 1819, qui, après avoir fait son éducation en France, était venue à Bucharest avec son frère, secrétaire du consul anglais. Imbu d'idées démocratiques, il avait, en 1846, malgré son nom aristocratique, et à la grande surprise des boyards, ouvert une librairie. En 1846, il fut un des membres du comité révolutionnaire roumain. Arrêté le 9 juin et délivré, le lendemain, par le peuple, il ne se vengea du prince Bibesco qu'en le sauvant et l'emmena en voiture à travers les insurgés. Le peuple applaudit à cet acte généreux et porta en triomphe M. Rosetti, qui devint chef de la police à Bucharest, puis l'un des quatre secrétaires du gouvernement provisoire et directeur au ministère de l'intérieur. Il fonda alors *le Nourrisson roumain* (Pruncul rumân), journal démocratique.

Député en septembre au camp de Fuad-effendi pour protester contre le rétablissement du règlement organique, il fut arrêté avec ses compagnons et transporté à Orsowa. M. Michelet a raconté comment sa femme vendit ce qu'elle avait de plus précieux, entreprit avec sa petite fille un voyage des plus pénibles, rejoignit son mari et réussit à le délivrer. Réfugié à Paris, M. Rosetti y fonda successivement, en 1850, avec plusieurs

autres exilés roumains, *la Roumanie future*, revue politique et littéraire, et *la République roumaine*, qui n'eurent qu'une courte durée. La même année, il publia son *Appel à tous les partis*, apologie de la révolution roumaine, et, en 1852, deux lettres au prince Stirbey, et le *Catéchisme des villageois* (Catihism se Tenului), en collaboration avec Jean Bratiano, dialogues politiques sur les événements de 1848. M. Rosetti rédigea ensuite le journal des *Romanule*.

ROSIER (N....), auteur dramatique français, né à Paris, vers 1805, débuta, en 1830, par une comédie remplie de verve, *le Mari de ma femme*, qui fut représentée à l'Odéon. C'est un des rares auteurs de ce temps qui se soient affranchis du joug de la collaboration; signant seul tout ce qu'il a écrit, il a tour à tour abordé la comédie, le drame et le vaudeville, et quelques-unes de ses pièces ont reçu du public un excellent accueil, justifié du reste par de l'originalité, des saillies aussi hardies qu'heureuses et un style littéraire.

Nous citerons entre autres : *le Mariage par dévouement* (1831); *la Mort de Figaro* (1833), drame en 5 actes et en prose; *un Procès criminel* (1836); *Maria Padilla* (1838); *A trente ans* (1838), comédie-vaudeville; *le Manoir de Montlouvier* (1839), une des créations de Mlle Georges; *la Mansarde du crime* (1840), écrit pour Arnal; *Zacharie* (1841), drame joué à la Renaissance; *M. de Maugaillard* (1842), qui parut au Théâtre-Français; *la Foi, l'Espérance et la Charité* (1848); *Brutus, lâche César!* (1849); *Chacun pour soi* (1856); *la Cour de Célimène* (1857), opéra-comique; etc.

ROSINI (Giovanni), poëte et littérateur italien, né à Lucignano (Toscane), le 24 juin 1776, fit ses études à Livourne, à Florence et à Pise. En 1803, il devint professeur de littérature italienne à l'université de cette dernière ville et garda cette place jusqu'à sa mort, arrivée le 16 mai 1855. Il s'est fait connaître, comme critique, par des querelles peu parlementaires avec Monti, Cavedoni, etc., sur l'histoire et la littérature italiennes. Poëte, il donna, à propos du mariage de Napoléon et de Marie-Louise, les *Nozze di Giove e di Latona* (1810), qui lui rapportèrent 10 000 fr.; un *Recueil* de poésies (1819), et un drame historique, *Torquato Tasso* (1835). Ses romans historiques : *l'Abbesse de Monza* (Pise, 1829, 3 vol.); *Luisa Strozzi* (Ibid., 1833, 4 vol.), histoire du XVIe siècle; *le Comte Ugolin et les Gibelins* (Milan, 1843, 3 vol.), ont été traduits en plusieurs langues. On lui doit encore une *Histoire de la peinture italienne* (Storia della pittura italiana; Pise, 1838, 4 vol.; 2e édit., 1850), très-estimée; un *Essai sur les amours du Tasse et les causes de son emprisonnement* (Saggio sugli amori di Tasso, etc.; Ibid., 1832), et une édition très-soignée de la *Storia d'Italia* de Guicciardini (Ibid., 1819, 10 vol.).

ROSPIGLIOSI (*Jules*-César), prince romain, né le 16 novembre 1781, a succédé, le 1er janvier 1833, à son père le prince Joseph Rospigliosi. Il a hérité, en outre, des biens et du nom de la maison princière de Pallavicini. Marié, le 13 février 1803, à la princesse *Marguerite*-Colonna Rospigliosi et Castiglione, il a deux fils, dont l'aîné, *Clément*-François, né, le 15 juin 1823, duc de Zagarolo, et chambellan du grand-duc de Toscane, a épousé, le 4 octobre 1846, une fille du duc de Cadore, *Françoise*-Marie-Charlotte Nompère de Champagny, née le 13 septembre 1825.

ROSS (sir John), amiral et navigateur anglais, né le 24 juin 1777 à Balsarroch (comté de Wigton), est le quatrième fils d'un ministre de l'Église écossaise. Inscrit dès l'âge de neuf ans sur les cadres de la marine royale (1786), il remplit longtemps le poste de *midshipman* et ne fut promu qu'en 1801 au grade de lieutenant. Il servit activement durant la guerre avec la France, reçut treize blessures et se distingua notamment devant Bilboa, où il coula à fond un bâtiment espagnol (1806), et dans la Baltique, où il captura plusieurs navires armés en course (1812). De 1814 à 1818 il commanda *l'Acteon* et *le Driver*. En 1818, il s'associa, ainsi que son neveu (voy. ci-après), à l'expédition de sir Ed. Parry ayant pour objet d'explorer la baie de Baffin, et d'arriver, s'il était possible, à la découverte d'un passage à travers les mers polaires. Les résultats de ce voyage furent consignés par lui, en ce qui le concerne comme capitaine de *l'Isabella*, dans son *Voyage de découverte à la recherche du passage du Nord-Ouest* (Voyages of discovery in search of a North-West passage; Londres, 1819, in-4).

Le gouvernement ayant refusé de faire les frais d'une nouvelle entreprise fondée sur les vues particulières de J. Ross, ce dernier avec l'aide d'un de ses amis, M. Booth, ancien shériff de Londres, se chargea des dépenses qui, pour cette campagne, furent considérables. Il équipa un bateau à vapeur *la Victoire* qui lui occasionna une foule de mésaventures dont il ne se tira que par ses connaissances spéciales dans ce genre de navigation, emmena pour second son neveu James et sortit de la Tamise en mai 1829. Il passa quatre hivers consécutifs au milieu des glaces, et l'on avait envoyé à sa recherche le capitaine Back (voy. ce nom), lorsqu'il revint en Angleterre sur *l'Isabella* en octobre 1833. Il avait constaté que le prétendu détroit du prince Régent est fermé et que la pointe nord-est de l'Amérique se termine en une péninsule rattachée au continent par l'isthme qu'il nomma Boothia, au 70e degré de latitude. On peut consulter sur ces découvertes l'intéressante relation publiée par lui en 1835 : *Second voyage à la recherche d'un passage au Nord-Ouest* (Narrative of a second voyage in search of a North-West passage; grand in-4), et l'appendice édité en 1836.

Cette laborieuse expédition lui valut des honneurs de toute sorte : il fut créé chevalier à vie (1834), et reçut les décorations des ordres de France, de Suède, de Russie, de Prusse et de Belgique, ainsi qu'une épée d'honneur, le droit de cité dans plusieurs villes d'Angleterre, des médailles d'or des Sociétés de géographie de Londres, de Paris, de Vienne, de Copenhague, etc. De 1838 à 1844, il remplit à Stockholm les fonctions de consul général britannique. Enfin quand le sort de sir J. Franklin inspira les plus vives craintes, il voulut tenir la promesse qu'il lui avait jadis faite d'aller à sa recherche s'il s'égarait dans les mers polaires, et entreprit à l'âge de soixante-treize ans un dernier voyage d'exploration (1850) sur un petit bâtiment qu'il avait frété. Plus tard, il alla jusqu'à offrir son traitement et ses pensions pour payer de nouvelles recherches. A son retour, il fut nommé contre-amiral et mis dans la réserve (1851). — Sir J. Ross est mort le 30 août 1856.

Outre les ouvrages cités, on a encore de ce navigateur : *Lettres aux jeunes officiers de marine* (Letters to young sea officers; in-8) : un *Traité sur la navigation à vapeur* (Treatise on navigation by steam-engine; 1828, in-4), un des meilleurs qui ait été fait sur cette matière; *Mémoires de l'amiral de Saumarez* (Memoirs of lord de Saumarez) sous les ordres duquel il avait servi; enfin la relation de sa dernière expédition polaire, publiée sous le titre de *Sir J. Franklin* (1855, in-8).

ROSS (sir James-Clark), navigateur anglais, né en 1800 à Londres, et neveu du précédent, fut admis en 1812 à bord de *la Briseis*, commandée par son oncle, qu'il accompagna, en 1818, dans sa première visite aux mers arctiques; de 1819 à 1827, il y retourna quatre fois sous les ordres de sir Ed. Parry, qui le regardait comme un de ses meilleurs officiers. Les services qu'il avait rendus dans ces fatigantes campagnes le firent élever en 1827 au rang de *commander*. Dans les voyages de 1829-1833, durant lesquels son oncle lui confia la direction scientifique, il fut chargé des expéditions qui partirent à plusieurs reprises du navire engagé au milieu des glaces pour explorer la contrée environnante. Il fut ainsi amené à découvrir le pôle magnétique nord qu'il a placé à 70°7′ de latitude nord et à 459° de longitude est. Nommé capitaine à son retour (1834), il fut envoyé l'année suivante à la recherche de quelques bâtiments baleiniers surpris par les banquises dans la baie de Baffin.

De 1836 à 1838, cet officier fut employé par l'Amirauté à fixer les points d'inclinaison et de déclinaison magnétique pour la Grande-Bretagne et l'Irlande, points qui servirent à établir les lignes isodynamiques dont le colonel Sabine a publié les cartes. En 1839, il prit le commandement d'une expédition scientifique destinée à visiter les parages du pôle antarctique, et proposée par la Société royale de Londres. Trois fois il essaya de franchir la mer de glaces qui entoure le pôle; tout ce qu'il put faire fut de s'avancer jusqu'au 78°10′, limite qui n'a pas encore été dépassée. Il découvrit dans l'Océan en 1841 une terre qu'il nomma Victoria, en l'honneur de la Reine, et sur cette terre un volcan haut d'environ 3800^m, et à l'ouest duquel a été placé le pôle austral. Ce voyage dura quatre ans et fut fécond en observations de toute espèce, dont les plus précieuses sont celles qui concernent le magnétisme terrestre et la météorologie. On en trouvera les détails dans la relation écrite par le navigateur lui-même en 1847.

La dernière croisière du capitaine J. C. Ross aux mers polaires fut faite en 1848 à la recherche de sir J. Franklin : elle dura plus d'une année et, malgré l'exploration la plus minutieuse de la baie de Baffin, ne fournit aucun renseignement. Créé chevalier en 1844, il fait partie des principales compagnies savantes de son pays, entre autres de la Société royale (1827) et des Sociétés anglaises d'astronomie et de géographie. Il a reçu de Louis-Philippe les insignes de commandeur de la Légion d'honneur.

ROSS (sir William-Charles), peintre anglais, né à Londres, le 3 juin 1794, apprit de son père, professeur habile, les éléments du dessin et suivit avec succès dès l'âge de dix ans les cours de l'Académie royale. De 1807 à 1811 il remporta des prix annuels; en 1817 son premier tableau fut jugé digne de la médaille d'or. Pendant quelque temps, il cultiva la grande peinture et exposa : *le Jugement de Salomon*, *Samuel présenté à Élie*, *Brutus condamnant ses fils*, *le Christ chassant les démons*; etc. Bientôt il revint à la miniature, à laquelle il s'était exercé dès le principe, et fut à la mode surtout auprès de l'aristocratie. Il a peint toute la famille royale d'Angleterre et la plupart des membres de la famille d'Orléans; le chiffre de ses œuvres excède, dit-on, deux mille. Pour l'expression, le fini, la couleur et surtout le dessin, il n'a d'autre rival en Angleterre que Thorburn (voy. ce nom).

Associé en 1838 de l'Académie royale, M. Ross en a été élu membre titulaire en 1842. La même année il recevait de la reine, qui l'avait à son avénement nommé son peintre en miniature, le titre de chevalier. On a vu de lui à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, quatorze *Portraits* de personnages de la haute aristocratie.

ROSSE (William PARSONS, 3ᵉ comte DE), pair d'Angleterre, né le 17 juin 1800 à York, appartient à une ancienne famille d'Irlande. Connu d'abord sous le nom de lord Oxmantown, il fit ses études à l'université d'Oxford, siégea, de 1821 à 1834, à la Chambre des Communes, devint lord-lieutenant du comté du Roi et hérita, en 1841, des titres de son père; en 1845, il fut élu pair représentatif d'Irlande. Il vote avec le parti libéral.

Passionné pour l'optique et l'astronomie, lord W. Rosse fit élever, en 1826, dans son domaine de Parsonstown, un observatoire pour lequel les instruments spéciaux furent construits et corrigés sous sa direction. Le plus important fut l'énorme télescope qui porte son nom, terminé en 1844, et qui coûta 300 000 francs; il a 1 mètre 83 d'ouverture et 15 mètres de longueur, et possède une force cinq cents fois plus grande que celle de l'œil nu. M. Airy a décrit et comparé les procédés qui ont été suivis dans la construction (*Abstractions of astronomical society*, t. IX). Destiné surtout à observer les nébuleuses, ce magnifique instrument en avait déjà réduit quarante en 1845; un grand nombre d'autres furent complétement étudiées, et l'on put déterminer pour la première fois leur forme et leurs contours véritables grâce à l'énorme quantité de lumière que le miroir concentre. Par là se trouvèrent réfutées la théorie de condensation de W. Herschell et la cosmogonie de Laplace. D'après le résultat des observations, il ne resta plus sur la réductibilité des nébuleuses que les doutes les plus faibles. Au reste, lord Rosse n'a cessé de perfectionner la force de son télescope, qui a servi aussi à des expériences sur la lune.

Le noble lord s'est aussi fait connaître comme philanthrope par ses *Lettres sur l'Irlande* (Letters on the state of Ireland, 1847) et il a déployé beaucoup d'activité pendant la famine qui a désolé ce pays. Admis à la Société royale de Londres depuis longues années, il l'a présidée de 1849 à 1855. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

ROSSÉE (Victor), magistrat français, né le 25 février 1780 à Béfort (Haut-Rhin), et fils d'un membre des premières assemblées républicaines, entra dans la magistrature en 1807, comme juge au tribunal de Béfort; il devint en 1811 avocat général près la Cour de Colmar, fit partie, en 1815, de la Chambre des Représentants, et fut nommé, en 1822, procureur général à Cayenne, par suite du peu de zèle qu'il avait montré dans l'affaire de la conspiration militaire du Haut-Rhin. Au lieu de subir cette disgrâce, il rentra au barreau, où son talent oratoire lui assura une position honorable. Peu de temps après, il fut élu par les carbonari député auprès de la Vente suprême de Paris. Rappelé, le 5 août 1830, aux fonctions de procureur général à Colmar, il porta la parole, en 1836, dans le procès du prince Louis et se fit remarquer par une grande fermeté de langage. Il obtint alors la présidence de la Cour royale de Colmar, dont il est encore aujourd'hui président honoraire. M. Rossée est officier de la Légion d'honneur depuis 1844.

ROSSELLINI (Maximina FANTASTICI, dame), femme de lettres italienne, née à Florence le 8 juin 1789, reçut de sa mère, Fortunata Sulgher, qui cultiva la poésie avec quelque succès, une éducation toute littéraire, et épousa, vers

1812, M. Rossellini, mort il y a plusieurs années. On a d'elle des volumes de vers qui ne sont pas sans mérite, tels que des *Odes* et *Céphale et Procris* (Florence, 1809); un autre poëme dont la découverte de l'Amérique est le sujet : *Améric Vespuce* (Amerigo Vespucci; Ibid., 1843, in-8); un recueil de petites *Comédies à l'usage de la jeunesse* (Commedie; Ibid., 1830), souvent réimprimé; et un roman historique, *Guillaume Visconti* (1853).

ROSSEEUW-SAINT-HILAIRE (Eugène-François-Achille), historien français, né à Paris, en 1802, se fit recevoir agrégé des classes supérieures en octobre 1828, et agrégé des Facultés en avril 1840. Attaché, comme agrégé spécial d'histoire, au lycée Louis-le-Grand, de 1829 à 1842, il fut peu après chargé du cours d'histoire ancienne à la Sorbonne en qualité de suppléant de Ch. de Lacretelle, à la mort duquel il est devenu titulaire (1856). Il a été décoré en avril 1844.

On a de M. Rosseuw-Saint-Hilaire, dont l'enseignement et les travaux ont une valeur également sérieuse : *Rienzi et le Colonna, ou Rome au* XIVe *siècle* (1825, 5 vol. in-12), roman historique; *Compte demandé à M. Odilon Barrot et à l'opposition, en réponse à leur compte rendu* (1838); *Histoire d'Espagne depuis les premiers temps historiques jusqu'à la mort de Ferdinand VII* (1836; nouv. édit., 1846-1856, 10 vol.); *Études sur l'origine de la langue et des romances espagnoles* (1839), thèse pour le doctorat; et un certain nombre d'articles fournis au *Supplément du Dictionnaire de la conversation*, à la *Revue de Paris*, à la *Revue chrétienne*, etc.

ROSSHIRT (Conrad-François), jurisconsulte allemand, né à Bamberg, en 1793, fit ses études de droit à Landshut, Erlangen et Gœttingue. Docteur en 1812, il remplit quelque temps deux emplois subalternes dans la magistrature et l'administration bavaroise, et obtint, en 1818, la chaire de droit qu'il occupe à Heidelberg.

M. Rosshirt, dont la réputation est très-grande en Allemagne, est un des réformateurs de la science juridique. Le premier, dès 1821, il tenta, au point de vue de l'histoire et de la tradition, une réaction décisive contre les tendances philosophiques et spéculatives du droit pénal dans les divers États de la Confédération germanique. Ses travaux, qui se recommandent par une grande érudition et une grande richesse de documents exacts, révèlent un des esprits les plus pratiques et les plus fermes de son pays, et font autorité. Ils sont nombreux et portent spécialement sur le droit romain, le droit canonique allemand et le droit civil. Nous citerons : *Considérations sur le droit romain et sur le droit politique romain allemand* (Beitraege zum rœm. Rechte und zum rœm. deutschen Staatsrechte; Heidelberg, 1820-1822, 2 vol.); *Traité du droit criminel* (Lehrbuch des Criminalrechts; Ibid., 1822); *Développement des principes du droit pénal* (Entwickelung der Grundsaetze des Strafrechts; Ibid., 1828); *Histoire et système du droit pénal allemand* (Geschichte und System des deutschen Strafrechts; Stuttgart, 1838-1839, 3 vol.); *Introduction à la théorie de la succession et exposé de la théorie de la succession ab intestat* (Einleitung in das Erbrecht, etc.; Landshut, 1831); *la Théorie des legs* (die Lehre von den Vermaechtnissen; Heidelberg, 1835, 2 vol.); *Théorie de la succession testamentaire chez les Romains* (das testamentorische Erbrecht bei den Rœmern; Ibid., 1840, 2 vol.); *Histoire du droit au moyen âge* (Geschichte des Rechts im Mittelalter; Mayence, 1846, tome 1er), un des ouvrages les plus importants de l'auteur; *Exposé sommaire du droit ecclésiastique des catholiques et des protestants* (Kirchenrecht der Katholiken und Protestanten; Heidelberg, 1850, 2 vol.); *le Droit civil général de l'Allemagne* (das gemeine deutsche Civilrecht; Heidelberg, 1840-1841, tomes I-V); *Exposé sommaire du droit civil français et badois* (Grundriss des franz. und bad. Civilrechts; Ibid., 1851); *Histoire dogmatique du droit civil* (Dogmengeschichte des Civilrechts; Ibid., 1853), etc.

ROSSIGNOL (Jean-Pierre), érudit français, membre de l'Institut, né vers 1805, fut reçu agrégé des classes supérieures et docteur ès lettres en 1830, et attaché, jusqu'en 1835, comme suppléant au lycée Charlemagne. Après une longue interruption dans sa carrière universitaire, il fut appelé, en 1845, à la suppléance de M. Boissonade, et nommé titulaire, en 1855, du cours de langue et littérature grecques au Collége de France. En 1853, M. Rossignol a été nommé membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en remplacement d'Eugène Burnouf. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

On a de lui : *Fragmenta Bionis Borysthenitæ philosophi*, *Dissertation sur le drame que les Grecs appelaient satirique* (1830), thèses; *Tétralogie de l'orateur* (1833); *Vita scholastica* (1836), poëme latin en 4 livres; *Explication historique et archéologique des vues de la Grèce dessinées par de Stokelberg* (1838); *Recherches sur les classes ouvrières et les classes bourgeoises de l'antiquité* (1839); *Virgile et Constantin le Grand* (1846); *Traité du vers dochmiaque* (1845); *des Services que peut rendre l'archéologie aux études classiques* (1852); *Gygès, Lydien qui passe pour avoir introduit la peinture en Égypte* (1856); un nombre assez grand d'annotations et récensions des tragiques grecs, de travaux et de mémoires insérés dans la *Revue des Deux-Mondes*, le *Journal de l'Instruction publique*, la *Revue archéologique*, le *Journal des savants*, etc.

ROSSINI (Joacchino), le plus célèbre des compositeurs italiens contemporains, semble, après plus de vingt-cinq ans de silence et de retraite, appartenir à la postérité. Surnommé « le Cygne de Pesaro, » il naquit dans cette petite ville de l'État de l'Église, le 29 février 1792. Son père et sa mère étaient de simples musiciens ambulants que le maestro suivit d'abord de foire en foire, s'associant le plus tôt qu'il put à leur profession. Vers l'âge de dix ou douze ans, la beauté de sa voix engagea ses parents à lui faire donner une éducation musicale plus régulière, et bientôt il put remplir dans les théâtres de plusieurs petites villes l'emploi de maître des choristes. Mais la mue de sa voix l'obligea d'y renoncer, et, en 1807, il entra au lycée de Bologne, où il eut l'abbé Mattei pour maître de composition. Il ne voulut apprendre de lui que juste ce qu'il fallait d'harmonie pour écrire des opéras, et, laissant avec dédain la théorie du contre-point et de la fugue, il se forma lui-même plus rapidement par des exercices pratiques, en mettant en partition des quatuors et des symphonies de Haydn et de Mozart.

A l'âge de seize ans (1808), il fit exécuter à Bologne une symphonie et une cantate intitulée : *Il Pianto d'armonia*. Deux ans après, grâce à l'appui de la famille Perticari, de Pesaro, il faisait recevoir au théâtre de San-Mose de Venise, un premier opéra en un acte, *la Gambiale di matrimonio*, qui n'obtint, comme début, qu'un succès ordinaire; son second, *l'Equivoco stravagante*, joué à Bologne l'année suivante (1811), n'en eut aucun; mais, dans la même année, son *Demetrio e Polibio*, écrit, dit-on, deux ans au-

paravant, et qui serait, en réalité, son premier opéra, fut accueilli plus favorablement à Rome.

Mais la vingtième année du jeune maître est signalée par une fécondité incroyable : du carnaval à l'automne de 1812, il écrit au courant de la plume, pour les divers théâtres de Venise, de Ferrare, de Rome et de Milan, cinq opéras : *Inganno felice*, *Ciro in Babilonia*, *la Scala di seta*, *la Pietra del paragone* et *Occasione fa il ladro*, qui, tout en se ressentant d'une telle rapidité, contiennent d'heureuses inspirations. En 1813, il donna aux trois théâtres de Venise, trois œuvres d'un caractère différent : *Il figlio per azzardo*, *Tancredi*, et *l'Italiana in Algieri*. Le succès de ces trois pièces, de la seconde surtout, fut immense. C'étaient les types les plus parfaits de la mélodie et du rhythme italiens, avec une harmonie déjà plus savante et des accompagnements plus travaillés, premiers symptômes chez Rossini d'une manière nouvelle.

Pendant dix ans, les opéras continuent d'éclore, comme par enchantement, sous sa plume. Et, dans la foule, combien de chefs-d'œuvre! En 1814, il donne à Milan, *Aureliano in Palmira*, et *Il Turco in Italia*, avec une cantate, *Egle e Irene*. Il consacra toute l'année 1815 à un opéra sérieux, *Elisabetta regina d'Inghilterra*, pour son début au théâtre San-Carlo de Naples, auquel le riche impresario Barbaja venait de l'attacher, avec un traitement annuel de 12 000 francs. C'est à ce théâtre qu'il donnera désormais presque toutes ses pièces italiennes, avec des rôles expressément écrits pour la belle prima donna, Mlle Colbrand, qui devint plus tard sa femme.

Dans cette condition nouvelle, malgré l'enivrement perpétuel des plaisirs, des passions et des triomphes, il eut comme une recrudescence d'activité, et, de 1816 à 1817, il écrivit quatre de ses plus heureuses compositions, *le Barbier de Séville*, *Otello*, *Cenerentola*, *la Gazza ladra*, sans compter *Torwaldo e Dorliska*, *la Gazetta*, *Armida*, et une grande cantate pour le mariage de la duchesse de Berri. Une circonstance qui compromit plus tard, à Paris même, le succès du *Barbier*, faillit aussi tout perdre à Rome. Le même sujet ayant été traité, quoique sans succès, par Paisiello, les amis du vieux maître napolitain firent accueillir, le premier jour, par des huées la tentative téméraire de son jeune rival; mais la seconde représentation le vengea d'une manière digne de lui et du public romain : elle fut un triomphe auquel s'associa bientôt l'Italie entière.

Plusieurs des opéras qui suivirent, à côté de la gaieté, de la verve facile de la plupart des œuvres précédentes, offrirent dans une plus grande mesure l'inspiration mâle, large et profonde qui caractérisait déjà *Otello*, *Mose in Egitto* (1818); *la Donna del Lago* (1819); *Maometto secondo*, *Eduardo e Cristina* (1820), entremêlés d'une demi-douzaine de partitions moins importantes, *Ricciardo e Zoraïde*, *Ermione*, *Matilde di Sabran*, etc., montraient que le génie de Rossini gagnait en puissance, sans rien perdre de sa facilité. En 1822, finit son engagement avec Barbaja, et son mariage avec Mlle Colbrand lui assure une brillante fortune : il va faire représenter à Vienne l'opéra de *Zelmira*, qu'il a donné à Naples, dans cette même année; il y est reçu avec l'enthousiasme que sa musique, assez peu goûtée à Berlin, excitait dans toute l'Autriche. Il en revient avec une œuvre plus sérieuse, *Semiramide*, qu'il fait jouer à Venise au carnaval de 1823, et dont le public italien ne goûte ni ne comprend les effets un peu compliqués et les beautés presque germaniques.

Ce furent ses adieux aux scènes de l'Italie. Il passe en Angleterre, gagne en cinq mois de leçons et de concerts la somme de 250 000 francs, et revient, à la fin de l'année, chercher à Paris la consécration de sa gloire. Ses œuvres avaient eu peine à s'y acclimater. Plusieurs avaient entièrement échoué; son *Barbier*, enfin, n'avait réussi qu'après une reprise infructueuse du *Barbier* de Paisiello (1819). Mais ce fut dès lors une révolution complète, et l'enthousiasme n'eut point de bornes.

En France, Rossini fit d'abord, *il Viaggio a Reims*, à l'occasion du sacre de Charles X (1825); puis il arrangea pour l'Opéra son *Maometto*, qui devint le *Siége de Corinthe* (1826), et refondit son *Moïse* (1827). Il retrouva ensuite dans le *Comte Ory* (1828) toute sa finesse et toute son élégance, avant de donner, dans *Guillaume Tell*, son dernier mot, et, pour plusieurs, le dernier mot de la musique. Ici, à la grâce facile et féconde du génie italien, à ce rhythme si clair et si accentué, à une richesse d'instrumentation et à une intelligence de l'harmonie dignes de l'Allemagne, il avait su allier toute la puissance d'action dramatique qui caractérise la musique française. Cette pièce sublime n'eut pourtant d'abord qu'un demi-succès, assez voisin d'un échec. Il fallut plus tard la voix et le talent de Duprez et l'influence de la révolution de 1830 pour élever le public à l'intelligence d'une œuvre si forte et si achevée. Réparation tardive! Rossini, qui, au milieu de ses plus justes triomphes, affectait de faire fi de sa gloire et était sans force devant un échec injuste, avait renoncé à la scène.

Sa fortune, d'ailleurs, était désormais indépendante de ses succès. Après s'être assez malheureusement acquitté de l'emploi de directeur du Théâtre-Italien, le maestro avait reçu de la munificence royale, avec le titre sans fonctions d'inspecteur général du chant en France, 20 000 francs de traitement qui devaient se convertir en une pension de 6000 francs, au cas où une circonstance imprévue suspendrait cet emploi. L'expulsion de Charles X fut cette circonstance, et Rossini plaida contre les liquidateurs de la liste civile jusqu'à ce qu'il obtînt son indemnité. Pendant tout ce temps il vivait, dit-on, à Paris d'une manière misérable, tandis qu'il accumulait dans son palais de Bologne tout ce que la richesse a de plus somptueux. Il put enfin s'y retirer en 1836. Là, s'obstinant dans son silence, affectant de l'horreur pour la musique qui l'a immortalisé et un profond mépris pour la gloire et ceux qui la dispensent, livré à une oisive paresse ou ne retrouvant d'activité que pour des spéculations étrangères à l'art, il n'a pu échapper à l'ennui, fléau plus funeste pour lui que l'injustice passagère des hommes. Une fois, en 1841, il a paru vouloir sortir de son repos en abandonnant à la publicité un *Stabat mater*, écrit déjà depuis huit ans, et qui, malgré des beautés réelles et justement admirées, le laisse assez loin, dans la musique religieuse, de cette suprématie que *Guillaume Tell* lui avait conquise dans la musique dramatique, et que *Robert le Diable* vint lui disputer, sans qu'il daignât la défendre.

La santé de Rossini, depuis longtemps compromise, a contribué à cette indifférence. Atteint à la fois d'une maladie cruelle et d'une de ces affections nerveuses qui n'atteignent pas moins l'esprit que le corps, il est revenu à deux reprises chercher à Paris (1843 et 1855), moins les souvenirs de sa gloire que les soins du docteur Civiale, son médecin et son ami. En 1845, sa première femme, Mlle Colbrand, qui vivait séparée de lui, mourut, et Mme Olympe Pélissier, qui l'a accompagné à Paris dans ces deux derniers voyages, a pris le nom de l'illustre maître.

Son dernier séjour chez nous s'est prolongé jusqu'à ce moment (1858), et il se fait toujours

beaucoup de bruit autour de son nom; mais, malgré toutes les sollicitations et tous les hommages, Rossini n'a rien donné au public. La bouffonnerie musicale de *Bruschino*, représentée aux Bouffes-Parisiens, à la fin de 1857, n'est qu'une reprise d'une des improvisations dramatiques les plus légères de sa jeunesse. — L'illustre maestro a été nommé membre associé étranger de l'Institut, dès 1823, en remplacement de Paisiello. Décoré des principaux ordres de divers pays, il est commandeur de la Légion d'honneur.

La vie de Rossini et ses œuvres ont été, de la part des biographes et des dilettantes, l'objet d'études minutieuses et complètes, auxquelles nous renvoyons, sans pouvoir citer ni les faits piquants ni les analyses savantes qui les remplissent : — Stendhal : *Vie de Rossini* (Paris, 1823 et 1854, 2 vol.); — H. Blaze : *Revue des Deux-Mondes* (1853); — Fétis : *Biographie universelle des musiciens* (Bruxelles, 1844); — Les frères Escudier : *Rossini, sa vie et ses œuvres* (Paris, 1854), etc.

ROSSLYN (James-Alexander Saint-Clair-Erskine, 3ᵉ comte de), pair d'Angleterre, né en 1802 à Londres, descend d'un magistrat élevé, en 1795, à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de lord Loughborough, il embrassa fort jeune le métier des armes et, sans avoir fait de campagne, parvint, en 1854, au grade de major général. Il a rempli deux fois, sous l'administration de sir R. Peel (1841-1846) et de lord Derby (1852), les fonctions de grand-veneur de la reine. Depuis 1837, il siége à la Chambre des Lords, où il vote avec le parti conservateur modéré. Il fait partie du Conseil privé. Marié en 1826, il n'a qu'un fils, Francis-Robert, lord Loughborough, né en 1833 dans le comté de Fife.

ROSSMAESSLER (Émile-Adolphe), naturaliste allemand, né le 3 mars 1806, à Leipsick, y étudia, de 1825 à 1827, la théologie; puis, se tournant vers les sciences, devint professeur d'histoire naturelle à l'Académie forestière et agricole de Tharand. En 1848, la ville de Pirna l'envoya à l'Assemblée nationale de Francfort, où il fut membre du comité pour l'organisation de l'instruction publique. Attaché à la gauche, il suivit, en 1849, les restes du parlement à Stuttgart. Sa participation aux opérations de cette Assemblée le fit accuser de haute trahison : il fut acquitté, et néanmoins suspendu, en 1850, de ses fonctions à l'École de Tharand. M. Rossmaessler se retira à Dresde. En 1853, à la suite d'un voyage en Espagne, il fonda une école d'agriculture au château de Klingenberg, dans le canton de Thurgovie.

Ses écrits se divisent en ouvrages scientifiques et ouvrages populaires. Parmi les premiers, on remarque: *Iconographie des mollusques de terre et d'eau douce de l'Europe* (Iconographie der Europaeischen Land-und Süsswassermollusken, 12 cahiers; Leipsick et Dresde, 1835-1844, avec 60 lithogr.); *Principes de la structure et de la vie des plantes* (das Wichtigste vom innern Bau und Leben der Gewaechse; Leipsick, 1843); *Recherches sur les pétrifications* (Beitraege zur Versteinerungskunde; Ibid., 1848, avec 12 pl. lithogr.), ouvrage capital, contenant, avec un grand nombre de faits nouveaux, les idées personnelles de l'auteur sur la classification des plantes antédiluviennes et sur une nomenclature générale de sciences naturelles; etc. A la seconde classe d'ouvrages appartiennent : *Leçons populaires sur la nature* (Populaere Vorlesungen aus dem Gebiete der Natur; Ibid., 1852, 2 vol.); *l'Homme et la nature* (der Mensch im Spiegel der Natur; Ibid., 1850-1853, vol. I-V); *Histoire de la terre* (Geschichte der Erde; Francfort, 1856); *les Quatre saisons* (1856, avec grav.), etc.

ROSSMORE (Henry-Robert Westenra, 3ᵉ baron), pair d'Angleterre, né en 1792, dans le comté de Tipperary, est petit-neveu du général R. Cuninghame, élevé en 1838 à la pairie. Après avoir fait ses études à l'université de Dublin, il siégea au Parlement, sous le nom de Westenra, de 1818 à 1830 et de 1835 à 1842; à cette époque, il prit la place de son père à la Chambre des Lords, où il soutient la politique du parti libéral. Il est lord-lieutenant du comté de Monaghan. Marié deux fois, il a trois enfants, dont l'aîné, Henry-Craven Westenra, est né en 1851.

ROST (Valentin-Chrétien-Frédéric), philologue et lexicographe allemand, né à Fréderícsroda, le 16 octobre 1790, passa du collége de Gotha, en 1810, à l'université d'Iéna, et ses études terminées, fut quelque temps précepteur. En 1814, il entra comme professeur au collége de Gotha, y enseigna pendant longtemps les langues anciennes, et en fut nommé directeur en 1842, avec le titre de conseiller supérieur de l'instruction.

M. Rost a publié un grand nombre d'ouvrages élémentaires, qui ont eu en Allemagne beaucoup de vogue. Il s'est occupé spécialement de répandre et d'améliorer dans les colléges l'enseignement de la langue grecque, et son nom est populaire parmi les écoliers d'outre-Rhin. A part sa *Grammaire grecque* qui, depuis 1816, a eu de nombreuses éditions, on cite de lui des *Principes pour traduire l'allemand en grec* (Anleitung zum Uebersetzen aus dem deutsch. in das griech.; 3ᵉ édit., 1836, 2 vol.) qui n'ont pas obtenu moins de succès, ainsi que ses *Dictionnaires grec-allemand* (2 vol., 4 édit.), et *allemand-grec* (2 vol., 6 édit.). On lui doit encore une nouvelle édition du *Novum Lexicon græcum* de Duncan (Leipsick, 1836); le premier volume d'une nouvelle édition du *Dictionnaire grec-allemand* de Passow (Ibid., 1841), et le premier cahier d'un *Dictionnaire complet de la grécité classique* (1840). M. Rost est un des principaux collaborateurs de la *Bibliothèque grecque* de Gotha.

ROSTAN (Louis-Léon), médecin français, né à Saint-Maximin (Var), le 16 mars 1790, fut reçu docteur à Paris, en 1812, avec une thèse sur *le Charlatanisme*. Élève de Pinel à la Salpêtrière, il devint, dès 1823, membre de l'Académie de médecine (section de pathologie médicale), et, en 1833, professeur à la Faculté, avec une chaire de clinique médicale à l'Hôtel-Dieu. M. Rostan est officier de la Légion d'honneur depuis 1849.

Ses principaux ouvrages, écrits avec précision et élégance, sont: *Recherches sur le ramollissement du cerveau* (1819, in-8; 2ᵉ édit., 1823); *Traité élémentaire de diagnostic ou Cours de médecine clinique* (1826-1827, 3 vol. in-8; 2ᵉ édit., 1829), auquel l'Institut décerna une médaille d'or; *Base générale et plan d'un cours de médecine clinique* (1831); *Cours élémentaire d'hygiène* (1828, 2 vol. in-8; 2ᵉ édit., 1838); *Exposition des principes de l'organicisme* (1846, in-8); puis, une série de mémoires importants : *sur la Rupture du cœur* (1820); *le Magnétisme animal* (1825); *l'Asthme des vieillards*, *la Distinction des anévrismes*, *la Transposition des viscères*, *la Fracture spontanée du fémur*, etc.; enfin des articles dans le *Journal de médecine, de chirurgie et de pharmacie*, dans le *Dictionnaire de médecine*, etc.

ROSTOLAN (Louis de), général français, sénateur, est né à Aix (Bouches-du-Rhône) le 31 juillet 1791. En sortant de l'École militaire de

Saint-Cyr (1810), il fit au 5e de ligne les quatre dernières campagnes de la Péninsule et fut blessé d'un coup de feu à la bataille de Sagonte. Il dut à la Restauration les grades de major et de lieutenant-colonel, et à la monarchie de Juillet ceux de colonel (1832) et de maréchal de camp (1839). Il passa alors en Algérie, y resta une année et revint à Paris pour prendre le commandement d'une brigade dans la première division militaire. Il était depuis 1844 à la tête de l'École polytechnique et lieutenant général depuis 1846, lorsque la révolution de Février amena sa destitution et sa mise à la retraite. Rallié au parti de l'Élysée, il fut employé dans l'expédition de Rome (1849) et nommé sénateur, après avoir commandé le département de l'Hérault (31 décembre 1852). Il est aujourd'hui à la tête de la 9e division militaire (Marseille). Le général de Rostolan a été promu grand officier de la Légion d'honneur le 30 avril 1849.

ROTEMBOURG (Henri, baron), général français, né le 6 juillet 1769 à Phalsbourg (Meurthe), entra à quinze ans comme soldat au régiment de Royal-Hesse-Darmstadt qui prit plus tard le numéro 94, gagna l'épaulette en 1792 et fit avec distinction les campagnes de la République aux armées du Nord, des Ardennes, de Sambre-et-Meuse, d'Angleterre et d'Italie. Blessé devant Vérone, il devint chef de bataillon à la suite de la retraite sur le Var (an VIII), se trouva au passage du Mincio et contribua puissamment à la prise du fort de Borghetto. En 1806, il passa dans les chasseurs à pied de la garde impériale, fut nommé colonel du 108e après la bataille d'Iéna (20 octobre) et prit part aux guerres de Prusse, de Pologne et d'Autriche, de 1807 à 1809.

Général de brigade et adjudant général dans la garde (21 juillet 1811), il passa en Espagne; mais rappelé l'année suivante à la grande armée, il se signala d'une manière brillante aux sanglantes journées de Lutzen, Bautzen, Dresde, Leipsick et Hanau. Dans le cours de cette désastreuse campagne, il reçut la croix de commandeur de la Légion d'honneur, les insignes de la Couronne-de-Fer et fut promu le 20 novembre 1813 au grade de général de division avec le titre de baron. A la tête d'une partie de la jeune garde, il assista en 1814 aux combats de Brienne, de Champaubert et de Montmirail. Comme il avait accepté durant les Cent-Jours un commandement actif à l'armée du Rhin, il fut éloigné momentanément du service au retour des Bourbons, et rappelé en 1816 pour prendre les fonctions d'inspecteur général d'infanterie, qu'il a constamment exercées depuis cette époque. En 1821, il devint président du comité supérieur d'infanterie, commanda en 1823 la division des Pyrénées-Orientales et fut élevé en 1828 à la dignité de grand-croix de la Légion d'honneur. Mis en disponibilité après les événements de 1830, le baron Rotembourg fut employé de nouveau de 1832 à 1834, et admis alors à la retraite. Son nom est inscrit sur l'arc de triomphe de l'Étoile (côté nord). — Il est mort, le 8 février 1857, à sa terre de Montgeron (Seine-et-Oise), où il s'était retiré depuis plus de vingt ans.

ROTH (Didier), médecin hongrois, né vers 1805, fut reçu docteur à Paris en 1829. Disciple d'Hahnemann, il a propagé la méthode homœopathique par ses traductions de l'allemand et ses propres écrits qu'il a d'abord fait paraître sous le pseudonyme de Beauvais (de Saint-Gratien). M. Roth exerce sa profession à Paris. Nous citerons de lui : *Clinique homœopathique* (1836-1840, 9 vol. in-8), répertoire de toutes les observations pratiques publiées jusqu'alors; *Effets toxiques des médicaments sur l'économie animale en santé* (1837, in-8). Il a aussi pris part à la rédaction de la *Revue critique et rétrospective de la matière médicale* (1840-1842, 5 vol. in-8).

ROTHSCHILD (DE), famille de banquiers d'origine allemande et de race israélite, anoblis en 1815, créés barons en 1822 par l'empereur d'Autriche. Le fondateur de leur maison fut Meyer-Anselme Rothschild, né à Francfort-sur-le-Mein en 1742, mort dans cette ville en 1812, et le principal agent de cour du prince spéculateur, l'électeur de Hesse-Cassel. Il léguait à ses dix enfants une banque assez florissante, dont les cinq fils dirigés dès ce moment par Anselme, l'aîné de la famille, étendirent rapidement les relations, en se partageant les grandes capitales de l'Europe. La fortune prodigieuse de ces banquiers, due à l'union qui fait la force, autant qu'aux secrets politiques qu'il leur a été donné d'exploiter, est passée à l'état de proverbe et leur a valu la première place parmi les financiers de l'époque.

Les dernières années ont été fatales à cette nombreuse famille qui a perdu, en quelques mois, ses plus anciens membres : Charles, fixé à Naples depuis 1811, mort le 10 mars 1855; Salomon, le banquier de Vienne, mort pendant un voyage à Paris le 27 juillet 1855; Anselme, chef de la maison primitive de Francfort, mort également à Paris le 6 décembre 1855. Mme de Rothschild, leur mère commune, était morte presque centenaire, en 1849.

ROTHSCHILD (James, baron DE), le cinquième et le dernier survivant des fils de Meyer, né à Francfort, le 15 mai 1792, est venu se fixer en 1812 à Paris. Quelques années après, il reçut de l'empereur d'Autriche le titre qu'il a gardé jusqu'ici de consul général de l'empire en France. La Restauration, dans ses embarras financiers, eut recours à lui pour le milliard des émigrés et autres emprunts ou négociations financières, mais sans rien permettre à son ambition. On le nommait le « prêteur des rois. » En 1830, il fit en faveur des blessés des trois journées un don de 12 000 francs, et dut bientôt au régime de Juillet une plus grande part d'action dans les affaires du pays. Après le chemin de fer de Saint-Germain que MM. Pereire soumissionnèrent sous sa garantie, il entreprit encore avec eux la ligne plus difficile et plus périlleuse du chemin de fer du Nord, qui a considérablement accru son immense fortune. A la suite de la disette de 1847, il fut l'objet de divers pamphlets, dont de nombreuses apologies ne purent qu'atténuer l'effet sur l'opinion populaire, et le pillage du château de Suresnes fut une des premières violences de la révolution de 1848. Il resta néanmoins à Paris, d'après les conseils et sous la protection de M. Caussidière (voy. ce nom), envoya aux victimes de Février une somme de 50 000 francs, fit de brillantes illuminations et, le calme revenu, reprit ses opérations de banque sans se faire toutefois, dans ces derniers temps, une part aussi large que par le passé dans les grandes affaires.

M. de Rothschild est décoré d'une foule d'ordres étrangers, et grand-croix de la Légion d'honneur. Il avait épousé la fille de son frère Salomon, mort en 1856. Il a fondé ou richement doté un certain nombre d'établissements israélites, tels que la nouvelle synagogue et le vaste hôpital de la rue Picpus, que la reconnaissance de ses coreligionnaires désigne généralement sous son nom.

Son fils, M. Edmond DE ROTHSCHILD, l'associé et le successeur présomptif de son père, a réclamé en février 1848 le titre et la qualité de

français. Il a épousé en 1856 sa cousine germaine, la fille du baron Lionel de Rothschild, de Londres (voy. ci-après).

Rothschild (Lionel-Nathan, baron de), né à Londres en 1808, est le fils du baron Nathan, établi d'abord à Manchester en 1798, puis à Londres en 1800. Il succéda à son père en 1836, comme banquier et comme baron de l'empire. Connu jusqu'ici par ses idées libérales, partisan de la liberté du commerce, des impôts directs et de l'abolition des droits sur le thé, il a été élu constamment depuis 1847 membre de la Chambre des Communes, mais écarté à chaque session, jusqu'à la session de 1858, pour refus de serment sur l'évangile. Il s'est marié en 1836 à sa cousine Charlotte, fille du baron Charles de Rothschild de Naples.

ROUBIER D'HÉRAMBAULT (Alexandre), député français, ancien représentant, né à Montcarel, près de Montreuil-sur-mer (Pas-de-Calais), le 2 février 1797, acheva ses études dans un collége de Paris, suivit les cours de droit et fut reçu licencié en 1820. Il fit son stage d'avocat près la Cour d'appel de Douai. Après la révolution de Juillet, les électeurs de Montreuil l'envoyèrent en 1831 à la Chambre des Députés. Son mandat fut plusieurs fois renouvelé, et il fit toujours partie de la gauche jusqu'en 1846. Remplacé alors par M. d'Elchingen, qui l'emporta sur lui de quelques voix, il fut élu, en 1848, representant du peuple, le quatrième sur dix-sept, par 84 807 suffrages. Membre du comité de l'intérieur, il vota en général avec la droite et adopta toutefois l'ensemble de la Constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée et fut réélu à la Législative. Après le coup d'État, il revint, comme candidat du gouvernement, au Corps législatif où il a été renvoyé par son arrondissement en 1857.

ROUGÉ (Olivier-Charles-Camille-Emmanuel, vicomte de), archéologue français, membre de l'Institut, né à Paris le 11 avril 1811, d'une ancienne famille de Bretagne, fut destiné d'abord par son père, le colonel comte de Rougé, à l'administration et fit son droit. La révolution de 1830 ayant brisé la carrière de son père, il fut rappelé en Anjou, dans les terres de sa famille et s'occupa quelque temps d'agriculture. Son goût pour les études philologiques le ramenait souvent à Paris. Il étudia l'hébreu et l'arabe, avant de porter sa curiosité sur les hiéroglyphes, puis, se consacra exclusivement aux études égyptiennes. Durant plus de huit années, il poursuivit sans bruit et presque sans aucun rapport avec le monde savant, ses travaux sur les inscriptions hiéroglyphiques. En 1844 et 1845, ses premières publications furent remarquées de Letronne et de M. Biot, et le mirent en relation avec les principaux philologues.

Collaborateur de la *Revue archéologique*, M. de Rougé présenta, en 1850, à l'Académie des inscriptions, une explication d'une inscription funéraire hiéroglyphique qui fut regardée comme une œuvre capitale, et entra dans cette société en remplacement de Pardessus en 1853. Depuis 1849, il avait été appelé à la conservation du musée égyptien du Louvre, dont il a publié le catalogue raisonné. En 1854, il est entré au conseil d'État dans la section de l'intérieur et de l'instruction publique. M. de Rougé, dont les écrits se réduisent à des mémoires communiqués à l'Institut, est regardé comme un de nos premiers égyptologues, et il a fondé en France une véritable école. Il prépare une *Chrestomathie égyptienne*, avec la traduction des textes.

ROUGET (Georges), peintre français, né à Paris, en 1781, entra, en 1802, à l'École des beaux-arts, où il remporta, la même année, le second prix de peinture; il suivit en même temps l'atelier de David, sur les conseils duquel il renonça aux concours de l'Académie, et aida ce maître dans l'exécution de la plupart de ses grands tableaux. On rapporte qu'il fit, de mémoire, en 1816, une copie de celui du *Sacre*, coupé et caché au retour des Bourbons; la toile originale, rejointe et réparée, a reparu depuis au musée de Versailles, et la copie de M. Rouget, signée par David, pendant son exil à Bruxelles, fut exploitée en Amérique jusque dans ces derniers temps.

M. G. Rouget, qui avait déjà débuté au salon de 1812, par l'*Hommage des princes français au berceau du roi de Rome* et le portrait d'*Eugène David*, a exposé depuis, entre autres tableaux estimés: *Œdipe et Antigone* (1814); *la Mort de saint Louis*, au Luxembourg (1817); un *Ecce Homo*, à Saint-Gervais (1819); *François Ier pardonnant aux révoltés de la Rochelle* (1822); *Henri IV au siége de Paris*, *le Christ aux Oliviers* (1824); *l'Abjuration de Henri IV* (1832); *Napoléon recevant la députation du Sénat et l'acte constitutif de l'Empire*, *le Mariage de Napoléon et de Marie-Louise*, pour le musée de Versailles (1825 et 1838); *la Mort de Napoléon*, dessin (1846); *les Chrétiens aux bêtes* (1847); *Henri IV et ses enfants* (1850); des portraits, notamment ceux de *Louis XVIII*, de *Charles X et de sa famille*, du *maréchal de Coigny*, du *docteur Moreau*, de *Napoléon Ier*, du *maréchal Soult*, de *l'Auteur*, et de beaucoup d'autres. Il a envoyé à l'Exposition universelle de 1855 douze tableaux choisis parmi ses œuvres précédentes.

Citons en dehors des salons: *Louis IX rendant la justice sous le chêne de Vincennes*, *l'Assemblée des notables à Rouen*, et les portraits de *Trivulce*, *Beauharnais*, *Hanchard*, *Kellermann*, *Clauzel*, *Duperré*, *Miranda*, *Victor*, *Marmont*, *Gouvion-Saint-Cyr*, etc.; enfin, des cartons pour la manufacture des Gobelins, surtout de 1832 à 1839. M. Rouget a obtenu une 1re médaille en 1814, une médaille de première classe en 1855, et la décoration, en juillet 1822.

ROUHER (Eugène), homme politique français, ministre, sénateur, né, en 1813, était, avant 1848, un des avocats les plus distingués du barreau de Riom. Gendre de M. Conchon, l'ancien maire de Clermont, et connu par quelques procès de presse, dans lesquels il avait soutenu avec talent la cause libérale, il vit échouer, en 1846, sa candidature à la Chambre, où il se présentait sous les auspices de M. Guizot. Après la révolution de Février, il fut envoyé, par le département du Puy-de-Dôme, à la Constituante, le quatorzième sur quinze représentants, par 48 282 voix, et réélu, le second, l'année suivante, par 54 115 suffrages, à la Législative. Dans la première de ces Assemblées, il vota constamment avec la droite, et ne s'en sépara que pour appuyer l'abolition de l'impôt du sel.

Lors de la retraite du premier ministère de Louis-Napoléon, présidé par M. Odilon Barrot, M. Rouher succéda à celui-ci, au département de la justice, et fut un des principaux instruments de la politique annoncée par le message du 31 octobre 1849. Il dessina nettement son attitude dans l'Assemblée, en appelant à la tribune la révolution de Février une catastrophe, et fut un des défenseurs de la loi du 31 mai, qui restreignait le suffrage universel. Sorti du ministère, le 18 juillet 1851, à la suite d'un blâme de l'Assemblée contre tout le cabinet, il y rentra, le 24, avec MM. Baroche, Fould, etc. Il en sortit encore une fois,

mais pour quelques semaines, le 26 octobre 1851, et reprit les sceaux et le portefeuille de la justice au 2 décembre. Le 22 janvier 1852, il donna sa démission, avec trois de ses collègues, à l'occasion du décret sur les biens de la famille d'Orléans (22 janvier 1852) et reçut, peu après, la vice-présidence du conseil d'État, avec la direction du département de législation, justice et affaires extérieures. Appelé, en 1855, au ministère de l'agriculture, du commerce et des travaux publics, il a été créé sénateur, le 18 juin 1856, et promu, à la même époque, au rang de grand officier de la Légion d'honneur.

ROUILLARD (Pierre-Louis), sculpteur français, né à Paris, le 16 janvier 1820, reçut les premières notions de dessin et de sculpture à l'école gratuite municipale, où il remporta le grand prix à quinze ans; il suivit ensuite l'École des beaux-arts, sous la direction de Cortot, et débuta par une *Lionne*, à l'Exposition de 1837. Il a figuré depuis à tous les salons, et principalement donné : *Dromadaire* (1838); *Brebis et son agneau*, *Chien roquet culbutant un chat* (1840); *Chasse au sanglier*, *Lion d'Algérie*, *Chien griffon*, *Renard et Lapins*, *Hallali sur pied d'un dix-cors* (1842-1853); les bustes de *MM. Lasougière, S. Félix*, etc. (1843-45); *Attelage de bœufs*, exécuté pour l'orfèvre Christophe (1855); les figures du manége impérial, et divers *Groupes* et *Frontons* au nouveau Louvre (1856-1857). Il a obtenu une 3e médaille en 1842.

ROUILLÉ (Émile), ancien représentant du peuple français, né aux Sables d'Olonne (Vendée), le 2 juin 1821, suivit les cours de droit à la Faculté de Poitiers, et se fit inscrire au barreau de sa ville natale. Nommé représentant du peuple par 47767 voix, le quatrième sur neuf, dans le département de la Vendée, et sous le patronage des légitimistes, il fit partie de la droite, avec laquelle il vota constamment. Il adopta pourtant l'ensemble de la Constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon, fut réélu à l'Assemblée législative, où il vota avec l'extrême droite, pour la loi du 31 mai et pour la révision de la Constitution. Adversaire de la politique particulière de l'Élysée, le coup d'État du 2 décembre mit fin à sa carrière politique.

ROULAND (Gustave), magistrat français, ancien député, ministre de l'instruction publique et des cultes, né vers 1802, fit de brillantes classes au collége de Rouen, étudia le droit et débuta dans la magistrature comme substitut du procureur du roi à Louviers, d'où il fut envoyé, en la même qualité, à Évreux, le 1er juin 1831. Nommé procureur du roi à Dieppe, le 3 mars 1832, il passa comme substitut au tribunal civil de Rouen et devint successivement substitut du procureur général (17 février 1835) et avocat général (1er novembre 1838) à la Cour royale de cette ville. Le 28 avril 1843, il passa en qualité de procureur général à la Cour royale de Douai et, le 23 mai 1847, il fut appelé à Paris, comme avocat général près la Cour de cassation. Aux élections de 1846, le 1er arrondissement de Dieppe l'avait envoyé à la Chambre des Députés. Dépossédé de son mandat législatif par la révolution de 1848, M. Rouland donna en outre sa démission de ses fonctions près la Cour de cassation. Elles lui furent rendues le 10 juillet 1849. Le 10 février 1853, il les échangea contre celles de procureur général près la Cour impériale de Paris. Parmi les affaires dans lesquelles M. Rouland eut à porter la parole, comme magistrat, on cite comme ayant eu le plus de retentissement : celle de Douvrand, devant la Cour d'assises de Rouen; celle des marais de Fampoux (accident du chemin de fer du Nord), devant la Cour de Douai; celles du complot de l'Opéra-Comique et de l'Hippodrome, des correspondants étrangers; le procès Pianori, etc., devant la Cour de Paris.

Le 13 août 1856, l'Empereur appela M. Rouland au ministère de l'instruction publique et des cultes, en remplacement de M. Fortoul. En présence des innovations si nombreuses, si profondes et à peine accomplies, qui avaient atteint à la fois les hommes et les choses dans tout l'enseignement public, le nouveau ministre s'attacha d'abord à en étudier le but et les effets, se déclarant prêt à maintenir ou à modifier les différentes parties du système, d'après les conseils de l'expérience. Depuis, il a pris, à son tour, tout un ensemble de mesures destinées à relever, sur certains points, le niveau des études, et surtout à améliorer, à tous les degrés, la position des maîtres.

M. Rouland, promu officier de la Légion d'honneur le 29 avril 1846, est, depuis le 15 août 1857, grand officier de cet ordre. Il a été pendant plusieurs années membre du conseil général de la Seine-Inférieure. — Son fils, M. Gustave Rouland, né vers 1830, remplit au ministère de l'instruction publique, avec le titre de chef de cabinet, les fonctions de directeur du personnel et du secrétariat général. Il est décoré de la Légion d'honneur, et représente au conseil général de la Seine-Inférieure l'arrondissement d'Yvetot.

ROULEZ (Joseph-Emmanuel-Ghislain), archéologue belge, né à Nivelle, le 6 février 1806, fit ses études à l'université de Gand. Après y avoir été attaché en qualité de professeur, il en est aujourd'hui recteur. Il s'est beaucoup occupé d'archéologie ancienne et a consigné le fruit de ses recherches dans les *Mémoires* et les *Bulletins* de l'Académie de Belgique dont il est membre, le *Messager des sciences historiques*, les *Annales de l'Institut archéologique de Rome*, et des recueils allemands et français. Il a traduit plusieurs ouvrages allemands, entre autres le *Manuel de l'histoire de la littérature grecque* de Schœll (Bruxelles, 1837), et a publié un *Cours d'antiquités romaines* (Ibid., 1849).

ROULIN (François-Désiré), naturaliste français, né à Rennes (Ille-et-Vilaine), en 1796, et fils d'un ingénieur, vint à Paris étudier la médecine et suivit les cours de Magendie et de Cuvier. Il partit en 1821 pour aller, en Colombie, occuper une chaire de physiologie; mais la nouvelle république n'ayant pas de quoi payer ses professeurs, il se vit réduit à faire, pour Bolivar, la topographie du pays. Après avoir mené pendant plus de six années, une existence assez précaire, il revint en France en 1828, riche de nombreuses observations sur l'histoire naturelle et la géographie de l'Amérique équinoxiale. Il prit part alors à la rédaction de plusieurs journaux pour la partie scientifique, et communiqua plus tard deux mémoires à l'Académie des sciences, l'un *sur le Tapir*, et l'autre *sur la Domestication des animaux*, publiés dans le *Recueil des savants étrangers* (tome VI). Nommé, en 1832, sous-bibliothécaire à la bibliothèque de l'Arsenal, il passa, en 1835, avec le même titre, à celle de l'Institut et fut, en outre, chargé de la rédaction des comptes rendus officiels de l'Académie des sciences. Il a été décoré le 31 janvier 1849.

M. Roulin a collaboré à la *Revue des Deux-Mondes*, aux *Annales des sciences naturelles*, au *Magasin pittoresque* et à d'autres recueils. Il a

traduit de l'anglais *l'Histoire naturelle de l'homme* par Prichard (1843, 2 vol. in-8). Il a été l'un des éditeurs et annotateurs de la nouvelle édition du *Règne animal* de Cuvier, et a fourni au *Dictionnaire des sciences naturelles* de d'Orbigny plusieurs articles remarquables sur différents genres mammifères. Il prépare depuis longtemps un grand travail sur Pline. M. Roulin compte parmi les naturalistes les plus érudits, quoiqu'il ait négligé d'entreprendre aucune œuvre de longue haleine.

ROULLEAUX-DUGAGE (Charles-Henri), député français, né à Alençon le 26 avril 1802, fut reçu avocat à Caen en 1821 et figura, de 1822 à 1830, sur le tableau de la Cour royale de Paris. Grâce à de puissantes protections, il devint, en 1830, sous-préfet de Domfront, reçut la croix d'honneur l'année suivante et administra successivement les préfectures de l'Ardèche (1835), de l'Aude (1837), de la Nièvre (1841) et de l'Hérault (1842-1848). Dans ce dernier poste, il combattit la candidature de M. de Larcy (voy. ce nom), avec un zèle qui amena des troubles à Montpellier. Destitué par le gouvernement provisoire, il se tint éloigné des affaires jusqu'en 1852. A cette époque, il entra, comme candidat du gouvernement, au Corps législatif, où il a été réélu en 1857. M. Roulleaux-Dugage est commandeur de la Légion d'honneur depuis le 3 janvier 1847.

ROUQUETTE (Adrien), poëte américain, né à la Nouvelle-Orléans, fit ses études au collége de Nantes, en France, et retourna aux États-Unis, où il se fit homme de loi. Mais il abandonna le droit pour la théologie et il est encore aujourd'hui attaché au séminaire catholique de la Nouvelle-Orléans. Cultivant, comme poëte, le français et l'anglais, il a écrit dans ces deux langues: *les Savanes* (Paris et la Nouvelle-Orléans, 1841), poésies américaines; *Fleurs sauvages* (Wild flowers: 1848), poésies sacrées; et un ouvrage en prose, en faveur de la vie monacale : *la Thébaïde en Amérique* ou *Apologie de la vie solitaire et contemplative* (1852).

Son frère, M. François-Dominique Rouquette, né le 2 janvier 1810, à la Nouvelle-Orléans, élevé aussi au collége de Nantes, est l'auteur d'un volume de poésies : *les Meschacébéennes*, et prépare un ouvrage historique, en français et en anglais, sur la nation indienne des Choctaws.

ROUS (Étienne-Hippolyte-Paul), magistrat français, ancien représentant, né à Montauban, en 1803, fut destiné par son père, ancien magistrat, à suivre la carrière du barreau. Reçu avocat à Toulouse, il combattit la politique de la Restauration, fut traduit en police correctionnelle pour délit de presse (1829), et acquitté sur la plaidoirie de Romiguière. Nommé substitut, en 1830, il ne tarda pas à être destitué comme suspect d'opinions républicaines (1834). Depuis cette époque, il fonda, avec le concours de ses amis, *le Courrier de Tarn-et-Garonne*, journal démocratique, et balança les chances de M. Janvier, le député local, aux élections de 1846. En 1848, il fut mis à la tête de la garde nationale réorganisée, protesta contre les mesures prises par le commissaire général Joly et fut élu, le troisième sur six, représentant de Tarn-et-Garonne à l'Assemblée constituante. Membre du comité de législation, il vota avec la droite dans toutes les questions importantes, ne fut pas réélu à la Législative, et obtint, en 1851, un siége au tribunal civil de Montauban.

ROUSSEAU (Louis-François-Emmanuel), naturaliste français, né en 1788, à Belleville (Seine), a été chef des travaux anatomiques du Muséum d'histoire naturelle. Reçu docteur à Paris en 1820, il s'est occupé surtout d'histoire naturelle et a plus d'une fois éclairé les questions douteuses de physiologie et de pathologie humaine par des faits empruntés à la physiologie ou à l'anatomie comparée. Il a reçu la croix de la Légion d'honneur en 1841.

Ses principaux écrits sont : *de la Dentition* (1820, in-4), dissertation complétée par *l'Anatomie comparée du système dentaire chez l'homme et les principaux animaux* (1827, gr. in-8; nouv. édit. augm., 1839), travail bien accueilli de l'Académie des sciences; *du Cresson de Para* (1825); *du Chinchilla et de son organisation* (1832); *des Serpents venimeux*, *de la Chauve-souris commune*, *de la Pathologie comparée* (avec atlas in-4), mémoires isolés auxquels l'Académie des sciences a accordé deux mentions honorables; *de l'Hémorragie par piqûres de sangsues* (1846), etc. Depuis quelques années, M. Rousseau s'est occupé de photographie, et a collaboré dans ce genre avec M. Riffaut (voy. ce nom).

Son fils, Louis Rousseau, aide-naturaliste au Muséum, pour la section des mollusques et zoophytes, est auteur des *Promenades au Jardin des plantes* (1837).

ROUSSEAU (Philippe), peintre français, né à Paris, vers 1808, étudia sous le baron Gros et sous Victor Bertin, se livra, comme ce dernier maître, au genre du paysage, et débuta au salon de 1831. On a vu de lui, depuis cette époque, un grand nombre de sites, natures mortes et groupes ou jeux d'animaux, toutes œuvres devenues promptement populaires. Nous rappellerons : *Site d'Auvergne* (1831); *les Côtes de Granville*, *Vue de Normandie*, *Saint-Martin près Gisors*, *Vue de Freteuse*, *la Chaise de poste* (1833-1844); *le Rat de ville et le Rat des champs* (1845); *le Chat et le vieux Rat*, *la Taupe et le Lapin*, *Fleurs et papillons* (1846-1847); *une Basse-cour*, *Fruits et gibier* (1848); *le Chat et la Souris*, *Intérieur de ferme*, *Part à deux*, *un Importun; le Rat retiré du monde*, *la Mère de famille*, *Pygargue chassant au marais* (1849-1853); *deux Artistes de chez Guignol*, *Cigogne en sieste près d'un bassin*, *Chevreau broutant*, admis, avec *le Rat de ville*, à l'Exposition universelle de 1855; *Chiens couplés au chenil*, *Lièvre chassé par des bassets*, *la Récréation*, *Perroquets*, *le Déjeuner* (1857), etc., etc. M. Philippe Rousseau a obtenu une 3ᵉ médaille en 1845, une 1ʳᵉ en 1848, une de seconde classe en 1855, et la décoration au mois de juillet 1852.

ROUSSEAU (Théodore), peintre français, frère du précédent, né à Paris, vers 1810, a cultivé, comme lui, le paysage, et s'est surtout formé par des voyages à ce genre exclusif. Il a principalement exposé depuis ses débuts, au salon de 1834 : *Lisière d'un bois*, *une Avenue*, *Terrains vus en automne*, *Effet du matin*, *Vue de Bellecroix*, *Fête de Barbison* (1834-1849); *Effet de soleil*, *Après la pluie* (1852); *Marais dans les Landes* (1853): *Côtes de Grandville*, *l'Avenue de l'Isle-Adam*, *Sorties de forêt*, *Groupes de chênes*, admis, avec plusieurs des sujets précédents, à l'Exposition universelle de 1855; *Bords de la Loire au printemps*, *Matinée orageuse*, *un Hameau du Cantal*, *Effet du crépuscule*, *Prairie boisée*, *au couchant*, etc. (1857), etc. Il a obtenu une 3ᵉ médaille en 1834, une 1ʳᵉ en 1849; puis, comme son frère, une médaille de première classe en 1855, et la décoration en juillet 1852.

Rousseau (Edme), un des nombreux artistes

homonymes des précédents, s'est fait un renom comme miniaturiste, et a fréquemment exposé depuis 1838. Il a obtenu une mention à l'Exposition universelle de 1855.

ROUSSEL (Pierre-Augustin-Jules), industriel français, ancien représentant, né dans le département de la Mayenne, le 9 mai 1805, eut, sous le règne de Louis-Philippe, comme riche propriétaire et maître de forges à Orthe (Mayenne), de l'influence dans son arrondissement. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du peuple, par 48 488 voix. Membre du comité du travail, il vota ordinairement avec la droite; il adopta pourtant l'ensemble de la Constitution républicaine, et déclara que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique intérieure et extérieure de l'Élysée. Non réélu à l'Assemblée législative, il reprit la direction de ses forges. M. Roussel a obtenu, pour ses fers martelés au bois et ses fontes moulées, diverses médailles aux expositions de Laval et d'Angers (1852-1853). Il fait partie du conseil général de la Mayenne.

ROUSSEL (Napoléon), ministre protestant français, né vers 1805, fut longtemps attaché à la paroisse calviniste de Saint-Étienne; il fait aujourd'hui partie du clergé de Paris. Controversiste ardent, il est auteur d'un très-grand nombre de brochures, de dissertations religieuses, d'opuscules de morale; nous citerons, entre autres : *Prédications chrétiennes* (1835, in-8); *Galerie de quelques prédicateurs* (1838, in-8); *Scènes évangéliques* (1840, in-8); *A mes enfants* (1840-1844, 3 vol. in-16); *le Culte domestique* (1843, 2 vol. in-8; 4e édit., 1855); *Rome et compagnie* (1846, in-12); *Élans de l'âme vers Dieu* (1852, gr. in-8); *Trois mois en Irlande* (1853, in-18); *les Nations catholiques et les nations protestantes* (1854, 2 vol. in-8), comparées sous le triple rapport du bien-être, des lumières et de la moralité; *Notes explicatives et pratiques sur les Évangiles* (1855, 2 vol. in-8), d'après le pasteur américain Albert Barnes; *Scènes patriarcales* (1856, in-12), etc.

ROUSSELOT (Xavier), professeur français, né vers 1815, embrassa la carrière de l'enseignement et fut nommé, il y a plusieurs années, professeur de logique au collége de Troyes, où il se trouve encore. Son principal ouvrage, *Études sur la philosophie dans le moyen âge* (1840-1842, 3 vol. in-8), a été l'objet d'une distinction honorable à l'Institut. On a encore de lui : la traduction des *OEuvres philosophiques* de Vanini (1842, in-12), publiée pour la première fois; celle de *l'Économie rurale* de Varron (1844, in-8), et une *Analyse des auteurs philosophiques* (1852, in-12).

ROUSTAIN (Aron-Jean-Baptiste-Pierre), jurisconsulte français, né à Paris, le 21 octobre 1804, fit ses classes au collége Saint-Louis, puis son droit avec beaucoup de succès. Licencié en 1829 et signalé, dès lors, avec M. Bonjean, dans les revues juridiques, il fut reçu docteur en 1831. Il prit le titre d'avocat, mais continua à se livrer à la science. Nommé au concours, en 1839, professeur suppléant à la Faculté de Paris, il n'a été appelé que très-tard, comme professeur titulaire, à une chaire de droit romain (novembre 1855) et à une époque où les concours étaient supprimés. Une fois en possession de sa chaire, il a pu exposer des vues nouvelles qui avaient peut-être retardé son avancement et substituer à la pure exégèse un enseignement dogmatique qui porte dans le droit romain la philosophie et l'histoire.

Le besoin d'activité avait, dans ces dernières années, mêlé M. Roustain à la vie publique. Adjoint au maire du XIe arrondissement de Paris, depuis 1849 jusqu'en 1854, secrétaire du comité central de l'Union électorale (juin 1849) et l'un des fondateurs d'un comité électoral créé en vue de la réélection du président (octobre 1851) et qui devint, au 2 décembre, l'Association nationale électorale, il a aidé, dans la mesure de ses forces, à l'avénement du nouvel ordre de choses. Il a été décoré le 10 décembre 1850.

Outre des articles dans la *Revue de droit français et étranger*, il a collaboré au *Commentaire théorique et pratique du Code civil*, de MM. Ducaurroy et Bonnier (1848 et suiv., in-8; l'ouvrage aura 6 vol.).

ROUVEURE (R....), ancien représentant du peuple français, né à Annonay (Ardèche), en 1798, d'une famille d'ouvriers mégissiers, fut lui-même ouvrier dans sa jeunesse, parvint à acquérir quelque fortune, et grâce à l'appui des légitimistes et à l'influence du clergé, fut nommé, en 1848, représentant du peuple. Membre du comité du travail, il vota, en général, avec la droite, et adopta néanmoins l'ensemble de la Constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée, ne fut point réélu à l'Assemblée législative, et reprit la direction de sa fabrique à Annonay.

ROUVIÈRE (Philibert), peintre et acteur français, né à Nîmes, en 1809, fut destiné d'abord au notariat, et s'y prépara par de sérieuses études. Bientôt libre de suivre ses goûts, il se livra quelque temps à la peinture, fréquenta l'atelier de Gros et exposa même, de 1830 à 1837, divers tableaux et portraits; les plus remarqués furent : *le docteur Guérard*, *M. Portal*, et *une Barricade au Palais-Royal* (1830-1831). En 1837, il suivit enfin son penchant pour la scène, longtemps combattu, dit-on, par les alarmes et les prières de sa mère. L'acteur Joanny lui ménagea un premier début aux Français et l'entrée au Conservatoire; quelques leçons de Michelot complétèrent ses études dramatiques. En 1839, MM. Lireux et d'Espagny l'appelèrent à l'Odéon, où il resta jusqu'en 1843, jouant Antiochus dans *Rodogune*, Tirésias dans *Antigone*, et les premiers rôles dans *le Vieux consul*, *le Duc d'Albe*, *le Médecin de son honneur*, *le Roi Lear*, *Macbeth*, etc.

Après quelques excursions en province, il vint au théâtre de Saint-Germain (1846) monter et jouer l'*Hamlet* de MM. Dumas et Meurice, avec cette même troupe qui forma bientôt le Théâtre-Historique. Sur cette nouvelle scène, il créa Charles IX dans *la Reine Margot*, Fritz dans *le comte Hermann*. Puis, il fut engagé pour trois ans à la Porte-Saint-Martin, dont la faillite ne lui permit que d'aborder le rôle de Masaniello dans *Salvator Rosa*. Il parut alors sur la scène de la Gaîté (1854) dans le Mordaunt des *Mousquetaires*. Enfin, dans ces derniers temps (1855), ses succès à l'Odéon, dans *Maître Favilla* de George Sand, le firent attacher pour trois ans à la Comédie-Française, où il a débuté dans *Comme il vous plaira*, du même auteur. Il a reparu, en dernier lieu, au théâtre du Cirque, et repris, entre autres rôles, celui d'Hamlet, son principal succès.

ROUX (Pierre-Marie-Louis-Ferdinand), prêtre français, né à Aix (Bouches-du-Rhône), le 20 mars 1805, et fils d'un ancien soldat, étudia la théologie au séminaire d'Aix et, après avoir professé quelque temps à Juilly, reçut à Rome le

diaconat et la prêtrise (1830). Il était vicaire à Notre-Dame des Victoires à Paris, lorsqu'en 1834 il fut désigné à la préfecture apostolique de l'île Bourbon; mais il préféra rester simple prêtre et fut tour à tour attaché aux paroisses de Saint-Germain des Prés, de Saint-François et de Saint-Antoine. A la révolution de Février, il fut président du club de l'Alliance du peuple et du clergé, qu'il avait ouvert au faubourg Saint-Antoine et, dans les journées de juin, il exposa sa vie pour arrêter l'effusion du sang et pour servir d'intermédiaire entre les insurgés et les généraux. Depuis il a fondé l'œuvre de Saint-Antoine dans le but de fournir du travail aux ouvrières pauvres, institution charitable qui a pris, grâce à ses efforts, un certain développement et qui compte plusieurs succursales à Paris ainsi que dans quelques villes manufacturières.

ROUX (Louis-Prosper), peintre français, né à Paris, vers 1815, étudia dans l'atelier de P. Delaroche et débuta par un *Portrait* au salon de 1839. Il a traité depuis l'histoire et les sujets religieux, et a surtout exposé : *Saint Roch priant pour les pestiférés*, acquis par le ministère de l'intérieur (1846); *Paysanne de la campagne de Rome amusant son enfant* (1847); *Linnée au retour d'une herborisation*, *Jean Boltius anatomiste liégeois* (1848); *le Premier opéra de Mozart*, *Mariette Tintoretto* (1850); *Nicolas Poussin*, *Bernard de Palissy*, *l'Absence*, *la Tintoretta*, à l'Exposition universelle de 1855: *Claude Lorrain dans le forum*, *l'atelier de Rembrandt* (1857), etc. Il a obtenu une 3ᵉ médaille en 1846, une 2ᵉ en 1857, et une mention en 1855.

ROUX-FERRAND (Hippolyte), littérateur français, né à Nîmes, en 1798, fut d'abord professeur et entra dans l'administration après 1830. Sous-préfet du Vigan jusqu'en 1843, il exerça les mêmes fonctions à Issoudun (1849) et à Épernay (1852), et se retira l'année suivante. Il avait reçu la croix d'honneur en 1840. Membre de plusieurs sociétés savantes, il est auteur d'ouvrages d'histoire et d'éducation, tels que : *Histoire abrégée des inventions et des découvertes* (1831, in-18; 6ᵉ édition, 1846); *le Prieur de Chamounix* (1833, in-8; 2ᵉ édit., 1837), essais de morale; *Histoire des progrès de la civilisation en Europe depuis l'ère chrétienne* (1833-1841, 6 vol. in-8), cours professé à Nîmes pendant l'année 1832, et dont une seconde édition augmentée a paru en 1857; *Souvenirs d'une promenade en Suisse et en Savoie* (1835, in-8); *Tableau historique de l'Espagne* (1836, in-8); *la Famille de Roswald* (1837, in-8), histoire contemporaine; etc.

ROUX-CARBONNEL (Louis-Michel), ancien représentant du peuple français, né à Nîmes (Gard), le 22 juillet 1798, acquit de bonne heure comme manufacturier une position considérable. Partisan de la légitimité, il soutint la Restauration, et combattit par ses votes la politique du gouvernement de Juillet. En 1848 il était membre du conseil municipal de Nîmes et président du tribunal de commerce. Envoyé à la Constituante, le sixième sur une liste de dix élus, par 51 546 suffrages, il vota constamment avec la droite, et n'en adopta pas moins l'ensemble de la Constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint au dedans et au dehors la politique de Louis-Napoléon, et la servit également à l'Assemblée législative, où il fut réélu le deuxième; il y vota pour la loi du 31 mai, et pour la révision de la Constitution. Depuis le coup d'État du 2 décembre, contre lequel il protesta avec ses collègues légitimistes, il s'est abstenu de prendre part à la vie politique. — M. Roux-Carbonnel est mort en 1857.

ROUX-LAVERGNE (Pierre-Célestin), publiciste français, ancien représentant, est né le 19 mars 1802, à Figeac (Lot). Destiné par ses parents à l'état ecclésiastique, il ne se sentit pas, malgré son penchant pour les études religieuses, une vocation assez forte et vint à Paris fortifier une éducation incomplète; il s'y lia d'une étroite amitié avec M. Buchez (voy. ce nom), dont les doctrines démocratiques et religieuses le séduisirent, et il lui servit de principal collaborateur dans la publication de l'*Histoire parlementaire de la Révolution française* (1833-1838, 40 vol. in-8). En 1834, il prit part à la discussion ardente soutenue au Congrès historique de l'hôtel de ville par MM. Dain et Considérant sur le but et l'avenir politiques du catholicisme. Mais il ne tarda pas à revenir à l'orthodoxie, embrassa la carrière de l'enseignement et publia en 1847 ses thèses pour le doctorat, où il déterminait les points qui l'avaient éloigné de son maître. Il se trouvait, au moment de la révolution de 1848, professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Rennes.

Porté aux élections de la Constituante par le département d'Ille-et-Vilaine, sa candidature fut combattue par M. Buchez lui-même, qui jugeait ainsi son ancien disciple : « Homme mobile, impressionnable, qui peut s'exalter au plus haut degré pour tomber ensuite au plus bas, tout à fait impropre à la fonction de représentant. » Élu cependant, le douzième sur quatorze par 75,914 suffrages, il prit une part honorable aux travaux de l'Assemblée, se montra d'abord favorable au gouvernement républicain en repoussant les deux Chambres, l'institution de la présidence et la proposition Rateau (voy. ce nom). Puis il se rallia plus intimement au parti modéré, appuya la politique de l'Élysée, approuva l'expédition d'Italie, etc. Il ne fut pas réélu à la Législative, et reprit sa chaire à la Faculté de Rennes.

En 1851, M. Roux-Lavergne donna sa démission pour entrer à la rédaction de *l'Univers*, où pendant quelque temps il se chargea des articles de critique. En 1855, revenant à sa vocation première, il embrassa l'état ecclésiastique et fut ensuite appelé à enseigner la théologie au séminaire de Nîmes.

Il a encore écrit : *de la Philosophie de l'histoire* (1850, in-18), ouvrage connu par l'exagération du rôle prêté à la Providence dans la génération des faits. Il a édité la *Philosophia juxta divi Thomæ dogmata* (1850-1851, 4 vol. in-12) dont il a extrait un *Compendium* en 1856.

ROVRAY (Jules DE). Voy. FIORENTINO).

ROXBURGHE (James-Henry-Robert INNES-KER, 6ᵉ duc DE), pair d'Angleterre, né en 1816, à Floors-Castle, descend d'une ancienne famille écossaise élevée en 1707 à la dignité ducale. Il succéda en 1823 aux titres de son père et obtint en 1837 un siége héréditaire à la Chambre des Lords, où il vote avec le parti libéral. Il a quatre enfants dont l'aîné, James-Henry-Robert, marquis de BOWMONT, est né en 1839.

ROY (Just-Jean-Étienne), littérateur français, né en 1791, à Marnay (Haute-Saône), fit ses études à Paris et fut successivement professeur au collége Rollin et au collége de Pont-Levoy. Il est auteur d'une soixantaine d'ouvrages d'éducation publiés par les imprimeries religieuses de Tours, Lille et Limoges, et fréquemment réimprimés : *Drames moraux* (1840); *Histoire de Fénelon* (1838); *Charlemagne et son siècle* (1839), etc.

ROYER (Paul-Henri-Ernest DE), magistrat français, ministre de la justice, né vers 1808, étudia le droit à Paris et s'y fit recevoir avocat après 1830. Nommé substitut le 19 mai 1832, il parcourut péniblement tous les degrés de la hiérarchie judiciaire, et exerça tour à tour ces fonctions à Die, à Sainte-Ménehould (1833), à Châlons-sur-Marne (1834), à Reims (1835), et à Paris, près le tribunal civil (1841), où il obtint la condamnation du notaire Lehon, accusé d'escroquerie, et près la Cour royale (1846). Ce fut en qualité d'avocat général qu'il porta la parole devant la haute Cour, convoquée à Versailles pour juger l'insurrection du 13 juin 1849; il se prononça avec une grande sévérité contre le changement politique amené par la révolution de Février. Démissionnaire en 1850, il remplaça, l'année suivante, M. Rouher au département de la justice dans le cabinet éphémère du 25 janvier. En quittant le portefeuille, il obtint la charge de procureur général à la Cour royale (11 avril 1851) en même temps que la croix d'officier de la Légion d'honneur.

Dévoué à la politique de l'Élysée, M. de Royer fut appelé, après le coup d'État, à siéger à la Commission consultative, puis au conseil d'État (1852). Il succéda à M. Delangle comme procureur général à la Cour de cassation, le 10 février 1853. Enfin, à la mort de M. Abatucci, il a été appelé pour la seconde fois au ministère de la justice (16 novembre 1857). Il a fait partie, depuis le rétablissement de l'Empire, du conseil municipal et du conseil supérieur de l'instruction publique. Commandeur de la Légion d'honneur en décembre 1852, il est grand officier de l'ordre depuis le 14 août 1856.

On a de M. de Royer, outre ses réquisitoires, un *Commentaire analytique du Code civil, livre I, titre II* (2e édit., 1846, in-4), avec M. Coin-Delisle (voy. ce nom).

ROYER (Alphonse) littérateur français, né à Paris, le 10 septembre 1803, et fils d'un ancien commissaire-priseur qui a laissé quelques écrits administratifs, se mêla, sous la Restauration, à la jeunesse libérale et romantique et débuta dans la littérature en 1830. A la suite d'un voyage de quelques années en Orient, il aborda définitivement la carrière d'auteur dramatique, dans laquelle il a rencontré des succès sérieux et durables. Il eut, dès lors, pour collaborateur habituel, M. Gustave Vaëz, son ami, qui a été même associé à son administration théâtrale. Ils ont dirigé ensemble l'Odéon, de 1853 à 1856, et l'Opéra, depuis le 1er juillet de cette dernière année. M. Royer a été décoré en décembre 1844.

On a de lui : *les Mauvais garçons* (1830, 2 vol. in-8); *Manoël* (in-8); *un Divan* (in-8); *Venezia la bella* (1834, 2 vol.); *Aventures de voyage* (1837, 2 vol.); *le Connétable de Bourbon* (1838, 2 vol.); *Robert Macaire en Orient* (1840, 2 vol.); *les Janissaires* (1844, 2 vol.), etc. Il a donné au théâtre, avec M. Romieu : *Henri V et ses compagnons* (1830), drame en trois actes; et avec M. G. Vaëz, les opéras : *Lucie de Lammermoor* (1839); *la Favorite* (1840); *Don Pasquale* (1843); *Othello*, (1844); *Jérusalem* (1847); *Robert-Bruce*, (1847); les comédies : *Mon parrain de Pontoise*, en 1 acte (1842); *le Voyage à Pontoise* (1843); *le Bourgeois grand seigneur* (1842); *Mademoiselle Rose* (1843); enfin *la comtesse d'Altemberg* (1844), drame en 5 actes; *Déménagé d'hier* (1852), vaudeville; des articles sur la législation musulmane, insérés, de 1836 à 1838, dans *la Gazette des Tribunaux*, et une foule d'articles et fragments, dans divers recueils historiques, pittoresques et littéraires.

ROYER (Louis), sculpteur hollandais, d'origine belge, né à Malines, en 1793, étudia d'abord à l'Académie de cette ville, puis à Paris, dans l'atelier de M. J. B. Debay, et enfin a l'Académie de Bruxelles, où il remporta le grand prix de sculpture en 1821. Après un séjour de quatre ans en Italie, il se fixa à la Haye. Il est devenu, depuis environ quinze ans, directeur de l'Académie royale d'Amsterdam, statuaire du roi des Pays-Bas, membre de l'Institut néerlandais, et chevalier de divers ordres. Cet artiste a principalement exécuté : *Claudius Civilis* (1820); *Hébé*, *Diane au bain*, *Berger grec et un serpent*, *Paul et Virginie*, groupe en albâtre; les bustes de *Rembrandt*, *Guillaume Ier*, *Guillaume II*, *Léon XII*, un *Ecce Homo*, *Sainte Cécile*; *l'amiral de Ruyter*, *la Veuve du soldat* (1819-1853).

ROYER-COLLARD (Albert-Paul), jurisconsulte français, né à Paris, le 13 avril 1797, est le fils d'Antoine-Athanase Royer-Collard, professeur de la Faculté de médecine de Paris, et le neveu de l'illustre homme d'État. Il fit ses classes au collége Henri IV, puis suivit les cours de la Faculté de droit. Licencié à l'âge de vingt-un ans (1818), il fut proclamé docteur, sans examen, sur la demande des juges d'un concours de suppléants, dans lequel il s'était signalé. Après plusieurs concours, il fut nommé par le ministre, en 1829, à la chaire nouvelle de droit des gens, qu'il a toujours gardée depuis. Il a été, de 1845 à 1847, doyen de la Faculté de droit. A cette époque, il fut chargé, par le ministre des affaires étrangères, d'une mission en Sardaigne, qui lui valut le titre de chevalier de l'ordre des SS. Maurice et Lazare. Il était, depuis 1837, chevalier de la Légion d'honneur.

M. Royer-Collard, jusqu'à ce jour, a peu écrit. Outre la part qu'il a prise à la rédaction de la *Revue de droit français et étranger* de Fœlix et Valette, et surtout à l'*Encyclopédie des gens du monde* et à l'*Encyclopédie du XIXe siècle*, il a publié, comme préface au livre de Cooper *sur l'Organisation judiciaire anglaise* (1830), un court *Exposé de l'organisation judiciaire en France*. Il a aussi revu des éditions du *Droit des gens*, de Vatel (1836-1838, 3 vol.); des *Codes français*, de Bourguignon (gr. in-8 et in-32, nombreux tirages), etc.

ROZET (Claude-Antoine), géologue français, né en 1798, à Chauvart (Marne), entra, à l'âge de vingt ans, à l'École polytechnique. Admis, en 1820, au corps royal des ingénieurs-géographes, il passa, en 1831, dans celui de l'état-major et fut attaché à l'armée d'Afrique, puis à la carte de France. En 1849, il fut promu au grade de chef d'escadron. Il a été décoré en 1838.

Membre des Sociétés de géologie et d'histoire naturelle, il est auteur d'ouvrages estimés sur ces deux sciences, entre autres : *Description géognostique du bassin du Bas-Boulonnais* (1828, in-8); *Cours élémentaire de géognosie* (1830, in-8), fait au dépôt de la guerre; *Relation de la guerre d'Afrique* (1832, 2 vol. in-8), pendant les premières années de la conquête; *Voyage dans la régence d'Alger* (1833, 3 vol. in-8, pl.), où l'on trouve de nombreuses observations sur la géographie, la géologie, l'histoire naturelle, suivies de la description complète du territoire occupé à cette époque; *Description géologique de la partie méridionale des Vosges* (1835, in-8); *la Religion naturelle* (1835, in-12); *Traité élémentaire de géologie* (1837, 2 vol. in-8 et atlas); *Alger* (1853, in-8), pour la collection de l'*Univers pittoresque*; *de la Pluie en Europe* (1855, in-12), etc.; enfin des Mémoires sur *les Environs d'Oran*, *les Volcans d'Amérique*, *les Alpes françaises*, etc.

ROZIÈRE (Thomas-Louis-Marie-Eugène DE), archiviste français, né à Paris, le 2 mars 1820, est élève de l'École des chartes, où il a rempli les fonctions de répétiteur. En 1851, il a été chef de cabinet de M. de Crouseilhes, au ministère de l'instruction publique; il fait aujourd'hui partie des archivistes-paléographes. Rédacteur de la *Bibliothèque de l'École des chartes*, de la *Revue du droit français et étranger*, fondée, en 1855, par M. Laboulaye, il a partagé, en 1843, avec M. de Mas-Latrie, un prix à l'Académie des inscriptions pour une *Histoire de Chypre* (1852, 2 vol. in-8). M. de Rozière est chevalier de la Légion d'honneur.

On a encore de lui : *Formulæ andegavenses* (1844, in 8); *Cartulaire de l'église du Saint Sépulcre de Jérusalem* (1849, in-4); *Formules inédites d'après un manuscrit de Saint-Gall* (1853); *Formules wisigothiques* (1854, in-8).

RUBEN (Christophe), peintre allemand, né à Trèves, en 1804, fut élève de Cornélius à Dusseldorf, suivit son maître à Munich, et dessina plusieurs grandes compositions pour les vitraux de la cathédrale de Ratisbonne et pour le château de Hohenschwangau, où il retraça *l'Histoire du chevalier au cou de cygne*, et les principales scènes de la vie des dames châtelaines au moyen âge. Il aborda ensuite la peinture d'histoire, et dans un tableau célèbre représenta *Christophe Colomb au moment où il découvre le nouveau monde*. La plupart de ses sujets sont tirés de l'histoire de Bohême. Après avoir réorganisé l'Académie de Prague (1841), il a été appelé à diriger celle de Vienne (1852).

RUBIO (Louis), peintre italien, né à Rome, en 1797, y fit ses premières études, remporta successivement les grands prix de Canova, de Marie-Louise à Parme, et du Capitole (1822-24), et fut dès 1827 nommé membre de l'Académie de Saint-Luc. Venu à Paris en 1830, il travailla chez M. Léon Cogniet, exposa à plusieurs de nos salons, exécuta avec succès quelques commandes officielles, et retourna en Italie. Après différents voyages, il semble s'être définitivement fixé à Genève (1857). Il faut citer parmi ses œuvres : *Priam aux pieds d'Achille*, *le Samaritain* (1822-27); *le Mariage de Salvator Rosa*, actuellement au Grand-Trianon (1836); *Marie Stuart*, au musée de Rouen; *la Vierge*, *Saint Stanislas et saint-Laurent*, à Varsovie (1845); *le Siége de Bruxelles*, pour les galeries de Versailles (1846); des *Portraits* et des sujets religieux exécutés pour la Pologne et la Russie (1842-1854). Il a reparu au salon de 1857 avec *Zeuxis peignant les cinq beautés de la Grèce*. M. L. Rubio a obtenu en 1827, à Rome, une médaille d'honneur avec brevet de pension, et une 3e médaille à Paris au salon de 1836.

RUCHDI-pacha (Méhémet), surnommé *muterdjim* (le traducteur), homme d'État ottoman, né à Constantinople en 1225 de l'hégire (1809), de parents pauvres, fut enrôlé comme simple soldat dans les premières troupes turques régulières instituées par Mahmoud (1825); il parcourut un à un tous les grades inférieurs, complétant dans l'intervalle des guerres l'instruction qu'il avait acquise dans les écoles turques. Aux études littéraires, il voulut joindre l'histoire, la géographie, les mathématiques, la physique, toutes sciences très-imparfaites chez ses professeurs, et qui pouvaient être utiles à sa carrière. Les livres manquant dans sa langue, il apprit le français sans maître, et en moins de deux ans parvint à traduire en turc quelques-uns de nos opuscules relatifs à l'art militaire. Le sultan Mahmoud ayant entendu parler du *soldat traducteur*, comme on l'avait surnommé dans l'armée, se le fit présenter et le nomma chef de bataillon. Colonel d'état-major à Nezib (1839), il fut à la paix attaché comme aide de camp ou plutôt comme conseil au seraskier Moustafa-pacha, chargé de la pacification et de l'organisation du Liban (1840-43). A son retour à Constantinople, il devint membre du conseil de la guerre sous le ministère de Riza et eut une grande part en cette qualité à la réorganisation de l'armée ottomane. Chargé spécialement de l'organisation du *rédif* (réserve), il reçut bientôt après le commandement général du nouveau corps avec le grade de *serik* (général de division). En 1853, enfin, il fut nommé ministre de la guerre, et combattit avec énergie dans le divan les prétentions du prince Mentschikoff. Peu après la déclaration de guerre, il céda son poste à Riza, et reçut le commandement en chef du corps d'armée de la garde impériale. Le 2 juin 1855, il fut remis en possession du ministère. Bon général, meilleur administrateur, Ruchdi-pacha est aussi renommé pour son intégrité.

Il a traduit un assez grand nombre d'ouvrages du français, ce sont pour la plupart des traités concernant la tactique et l'art militaire; le recueil des ordonnances, le Code militaire français, etc. Décoré de l'ordre du Medjidié de la première classe, il est revêtu de divers ordres étrangers.

RÜCKERT (Frédéric), poëte et orientaliste allemand, né à Schweinfurth (Bavière), le 16 mai 1789, acheva ses études à l'université d'Iéna où il prit ses grades comme professeur en 1811. Il quitta bientôt l'enseignement pour la littérature, et de 1815 à 1817 il fut à Stuttgart l'un des rédacteurs principaux du *Morgenblatt*. En 1818 il fit un voyage en Italie, s'arrêta quelque temps à Rome, et fit une étude spéciale des chants nationaux. De retour en Allemagne il se fixa à Cobourg, s'y maria et se vit dans une position de fortune qui lui permettait de se consacrer à la famille et à la poésie avec indépendance. S'étant mis à étudier les langues orientales, surtout l'arabe et le persan, il accepta en 1826 une chaire à l'université d'Erlangen. Frédéric-Guillaume l'appela en 1830 à Berlin, où il eut jusqu'en 1849 le double titre de professeur et de conseiller intime. En 1849 il rentra dans la vie privée.

M. Frédéric Rückert est un des poëtes les plus élégants et les plus harmonieux de l'Allemagne. S'abandonnant au courant de ses impressions, de ses pensées, de ses images avec un gracieux désordre, il manie la rime, l'assonance et l'allitération avec une dextérité qui tient du prodige, et joue avec les plus grandes difficultés de la langue et du rhythme. Dans son premier recueil de *Poésies allemandes* (Deutsche Gedichte; Heidelberg, 1814), qui parut sous le pseudonyme de *Freimund Reinmar*, c'est-à-dire le poëte à la bouche libre, les *Sonnets cuirassés* (Geharnischte Sonette) respirent une haine patriotique contre l'étranger. On y remarque *l'Allemagne géante*, *le Manteau de fête de l'Allemagne*, *le Chant du Cosaque en hiver*. Après la victoire, le poëte, comme on l'a dit, retrancha de sa lyre la corde d'airain, et donna la *Couronne du temps* (Kranz der Zeit; Stuttgart, 1817), œuvre gracieuse et toute pénétrée d'amour. Puis vinrent les *Roses orientales* (Œstliche Rosen; Leipsick 1822), imitation libre des *gasiles* persanes; les *Contes et récits d'Orient* (Stuttgart, 1837, 2 vol.); les *Prières et méditations orientales* (Berlin, 1837, 2 vol.); *Rostem et Surah*, histoire héroïque (Erlangen, 1838; Stuttgart, 1846); *la Sagesse des Brahmanes* (Leipsick, 1839), etc. Toutes ces œuvres ont été inspirées à

M. Rückert par ses études sur les langues et les littératures orientales, avec lesquelles l'exubérance de sa poésie n'est pas sans rapport. Il a aussi fait connaître plusieurs auteurs persans, arabes et indiens par des traductions fidèles et littérales. Nous citerons celles des *Métamorphoses d'Abou-Saïd* (Stuttgart, 1826. 2 vol.; 3e édit., 1844); du conte indien, *Nal et Damajanti* (Francfort, 1828; 3e édit., 1845); *Hamasa ou les anciennes chansons populaires arabes* (Stuttgart, 1846, 2 vol.); *Amrilkaïs, le poete-roi* (Ibid., 1847).

Outre ses poesies et ses traductions, M. Frédéric Rückert a composé une comedie politique en trois actes, *Napoléon*, et plusieurs drames qui n'ont rien ajouté à sa gloire. *Saül et David* (1843); *Hérode le Grand* (1844); *l'Empereur Henri IV* (1845); *Christophe Colomb* (1845). Enfin, il a publié en 1839 une *Vie de Jésus*, qui est un simple résumé des quatre évangiles.

RÜCKERT (Henri), historien allemand, fils du précédent, né à Cobourg, le 14 février 1823, fit ses études à Erlangen, à Bonn et à Berlin, se rendit à Iéna en 1845, et s'y fit recevoir professeur. De là il passa à Breslau, où il fut nommé en 1852 professeur adjoint d'archéologie allemande. Il faut citer parmi ses ouvrages quelques monographies : *Vie de saint Louis, landgrave du Thuringe* (1850); *Vie de frère Philippe, de l'ordre des Chartreux* (1855); puis *les Annales de l'histoire allemande* (Leipsick, 1850, 3 vol.); *l'histoire du moyen âge* (Stuttgart, 1852), et l'*Histoire de la civilisation allemande à l'époque de transition des temps héroïques aux temps chrétiens* (Leipsick, 1853-1854, tome I et II).

RUDD (Jean-Bruno), architecte belge, né à Bruges, en 1792, et fils d'un anglais connu sous le nom du « menuisier anglais, » remporta, en 1818, un second prix d'architecture à Bruxelles et le grand prix, en 1819, à Amsterdam. Il est devenu architecte de la ville de Bruges, professeur à l'Académie de cette ville et membre de l'Académie royale de Belgique. On mentionne, entre autres constructions, par lui exécutées ou dirigées à Bruges : la *Salle des concerts*, le *Mausolée de M. d'Hout*, le *Jubé* de la chapelle du Saint-Sang, la décoration intérieure de l'église du Menin, etc. (1836-1852). Il avait commencé, dès 1824, un grand ouvrage in-folio sous le titre de : *Collection de plans, coupes, élévations, détails des principaux monuments d'architecture et de sculpture de la ville de Bruges, du* XIe *au* XVIe *siècle.*

RUDDER (Louis-Henri DE), peintre français, né à Paris, le 17 octobre 1807, reçut les premières leçons de Gros, suivit l'atelier de Charlet, entra en même temps à l'École des beaux-arts et débuta au salon de 1834, par un sujet de genre : *Enfants dérobant le gibier d'un garde-chasse endormi.* Il a traité depuis des sujets d'histoire et de religion. Nous citerons, entre autres œuvres : *la Mort de Jehan d'Armagnac* (1835); *Claude Larcher*, épisode de la Ligue (1836); *l'Enfant et le maître d'école, Claude Frollo, Charles II et Alice Sée* (1837); *Marmion* (1838); *Hamlet tuant Polonius, les Lansquenets* (1839); *Saint Augustin* (1840); *Portrait en pied du Roi, Saint-Georges vainqueur* (1842); *les Proscrits des Cévennes* (1848); *la Mission divine, Blaise Montluc, les Baigneuses*, trois commandes (1844-1850); *Christ couronné d'épines*, appartenant à l'État, à l'Exposition universelle de 1855; *le Pardon, les Étoiles*, au salon de 1857. M de Rudder a aussi exécuté et exposé des aquarelles, comme *Grégoire devant Louis XI*, et des dessins à la sanguine ou aux trois crayons, tels que : *l'Étude, la Mélodie, la Leçon mutuelle, les Jeunes artistes, Femme au bain, le Berger et l'enfant*, d'après André Chénier, etc. M. de Rudder a obtenu une 3e médaille en 1840, et une 2e en 1848.

RUDE (François), sculpteur français, né à Dijon, le 4 janvier 1784, dut apprendre d'abord l'état de poêlier-fumiste, qui était celui de son père, et, tout enfant, il aidait de son gain, à l'existence d'une nombreuse famille. Ayant réussi à persuader à son père qu'une étude suivie du dessin pourrait un jour lui être utile pour la construction des cheminées, il lui fut permis de suivre les cours de l'école gratuite de Dijon, et il ne tarda pas à se faire remarquer du directeur, qui obtint pour lui le voyage à Paris. En 1807, il entra dans les ateliers de Cartelier, remporta le second grand prix en 1809, et le premier grand prix en 1812. Exempté de la conscription, dans un temps difficile, il aima mieux rester en France que d'aller en Italie; Denon, le directeur des musées impériaux, venait de lui commander plusieurs travaux, entre autres des bas-reliefs pour un obélisque destiné au terre-plein du Pont-Neuf. A la chute de l'Empereur, il suivit dans l'exil en Belgique son bienfaiteur, M. Denon, dont il épousa plus tard la fille. Il dut alors sacrifier l'art pour faire du métier et il donna des leçons de dessin, qui furent la plus grande ressource de toute cette famille d'exilés.

Rentré en France, en 1827, il dut bientôt à sa réputation des commandes du gouvernement. C'est lui qui exécuta ce fameux bas-relief de l'arc de triomphe de l'Étoile, intitulé : *le Départ, ou la Marseillaise*, figure allegorique qui conduit les soldats français au combat; cette œuvre est restée une des plus belles de l'artiste. Le ministre des travaux publics lui demanda de faire les autres bas-reliefs, mais il déclina cette offre par désintéressement. Au salon de 1833, parut le *Jeune pêcheur napolitain*, au Luxembourg; puis, en 1834, *Mercure remettant ses talonnières après avoir tué Argus.* On lui doit encore le *Baptême du Christ* à la Madeleine; *le Calvaire*, à Saint-Vincent de Paul; *Napoléon à Sainte-Hélène*, une *Vierge*, à l'église Saint-Gervais; les statues de *Jeanne d'Arc* au Luxembourg; de *Louis XIII*, en argent, pour le duc de Luynes; de *Caton d'Utique*, commencée par Roman, aux Tuileries; du *maréchal Ney*, placée au lieu de son exécution (1850), etc. Nous citerons, parmi les bustes dus à M. Rude, ceux du peintre *David*, au Louvre; de *Houdon*, de *Lapeyrouse*, du *connétable de Luynes*, *M. Dupin aîné*, le *maréchal de Saxe*, au musée de Versailles; *G. Monge*, à Beaune; *le maréchal Bertrand*, à Châteauroux. Mentionnons encore la figure du tombeau de Cartelier, son maître, et une belle statue en bronze de *Godefroy Cavaignac*, aujourd'hui au cimetière Montmartre.

Le *Jeune pêcheur napolitain* et le *Mercure* reparurent à l'Exposition universelle de 1855, et l'artiste était déjà désigné pour une des médailles d'honneur, lorsque la mort vint le frapper (3 novembre 1855). Il laissait inachevés un buste du *Poussin*, un *Christ en croix*, *Hébé et l'Aigle de Jupiter*, *l'Amour dominateur*, œuvres dignes de sa réputation et dont les trois dernières ont été exposées en 1857. Il était chevalier de la Légion d'honneur depuis le 1er mai 1833.

RUDE (Sophie FRÉMIET, dame), ou RUDE-FRÉMIER, artiste peintre française, femme du précédent, née à Paris, vers 1802, s'est livrée avec succès à la peinture de genre et au portrait. Elle a principalement exposé, depuis ses débuts au salon de 1826 : plusieurs *Portraits* de femmes

(1827-1837); *le Sommeil de la Vierge* (1831); *les Adieux de Charles Ier à ses enfants* (1833); *Entrevue de M. le prince et de Mademoiselle* (1836); *la duchesse de Bourgogne arrêtée aux portes de Bruges* (1841); *Jeune femme après le bain se livrant à des pensées mélancoliques* (1845); deux *Portraits*, à l'Exposition universelle de 1855; *la Foi, l'Espérance et la Charité* (1857), etc. Elle a obtenu une 2e médaille en 1833.

RUDELBACH (André-Dieudonné), théologien danois, né à Copenhague, en 1792, entra, en 1810, à l'université de cette ville et étudia d'abord la philologie, qu'il quitta bientôt pour se consacrer aux questions théologiques. Partisan exclusif de l'Église luthérienne, il a passé sa vie à combattre les efforts des apôtres de l'union dans le christianisme. Après un voyage à travers l'Allemagne, la Suisse, la France et la Belgique, il fit paraître, en 1825, une traduction danoise de la *Confession d'Augsbourg*, avec une introduction et des notes, et publia avec Grundtvig, le *Théologisk maonedskrift* (1825-1828, 13 vol.), rédigé dans un esprit hostile à toutes les nouveautés religieuses. Depuis 1827, il collabora activement au *Journal de l'Église évangélique*.

Nommé, en 1829, conseiller de consistoire et surintendant à Glauckau (en Saxe), il se rattacha de plus en plus à la pure doctrine luthérienne et écrivit, sous cette inspiration, ses ouvrages dogmatiques et polémiques : *les Paroles du sacrement au point de vue historique et critique* (Leipsick, 1835); *Réforme, luthéranisme et union* (Ibid., 1839); *Introduction historique et critique à la Confession d'Augsbourg* (Dresde, 1841); *Signification du symbole des apôtres* (Leipsick, 1844). Il plaida la même cause dans son *Journal théologique de l'Église luthérienne*, fondé à Leipsick, en 1840. Ses sermons ont été réunis en plusieurs recueils : *le Combat avec le monde* (Ibid., 1830); *le Maître vient* (Ibid., 1833-1834, 2 vol.); *Guide biblique* (Ibid., 1840-1844, 2 vol.); *Miroir de l'Église* (Erlangen, 1845, 2 vol.); *Sermonaire d'église sur les Évangiles* (Copenhague, 1852-1854).

Les agitations religieuses, produites par les prédications de Ronge et des néo-catholiques, décidèrent M. Rudelbach à quitter l'Allemagne (1845). Pendant deux ans (1847-1848), il professa la théologie à Copenhague, puis prit des fonctions actives dans l'église et fut curé de Slagelse. Il continua d'écrire pour la défense de la confession d'Augsbourg et fit paraître, entre autres ouvrages : *Religion d'État et liberté religieuse* (1850); *le Mariage civil* (1851); *le Système paroissial et l'ordination* (1852); *Éléments de la liberté religieuse* (1854).

Outre ses œuvres théologiques, M. Rudelbach, qui, comme écrivain, appartient à la fois à l'Allemagne et au Danemark, a publié des études remarquables sur divers points d'histoire religieuse, telles que : *Jérôme Savonarole et son siècle* (Hambourg, 1835). Il a aussi composé, en danois, un certain nombre d'écrits patriotiques, dont la collection a paru sous le titre de *Christelig Huus og Reisekat* (1826-1827, 2 vol.).

RUDIGER (Fédor-Wassiliewitch, comte), général russe, né d'une famille courlandaise, en 1780, entra de bonne heure au service et arriva rapidement au grade de colonel. En 1812, il commandait le régiment des hussards de Grodno. Plusieurs actions d'éclat et une grave blessure reçue au combat de Polvek lui valurent le brevet de général-major. Il fit les campagnes de 1813 et de 1814 en Allemagne et en France, à la tête d'une brigade de cavalerie légère. Nommé lieutenant général en 1826, il prit part en 1828 à la guerre contre les Turcs et forma l'avant-garde du corps de Rudsewitch. Le 24 juin, il s'empara de la forteresse de Kustendjé; continuant sa marche, il soutint près de Iénibasar un combat meurtrier et occupa Kosludjé. Après l'arrivée du corps principal à Schumla, chargé d'inquiéter les derrières de l'armée turque, il la poursuivit avec sa cavalerie et la division d'infanterie du général Iwanow, se rendit maître d'Eski-Stamboul et vainquit l'ennemi près de Rjœtesch; surpris par des forces supérieures, il fut contraint de battre en retraite. Lorsque l'armée russe recula vers le Don, il resta en arrière à Busardschik pour maintenir les communications avec la garnison de Varna. Au printemps de 1829, il prit le commandement par intérim du 7e corps d'infanterie, formant l'aile droite de l'armée dans la marche sur les Balkans; il battit, le 18 juillet, un détachement turc près de Kuprikoi, s'empara du passage du Kamtschik, prit Burgas et Jambol et contribua puissamment à la victoire de Sélimno (12 août 1829).

Pendant la guerre de Pologne, le succès couronna ses habiles manœuvres. Après avoir repoussé sur la frontière autrichienne le corps polonais qui avait envahi la Podolie, il entra dans le royaume de Pologne, défit, le 19 juin 1831, près de Lisobyki, les généraux Turno et Jankowski, traversa le 17 août la Weichsel près de Josefow, mit en déroute le corps de Rozycki et de Kaminski et fit son entrée à Cracovie le 27 septembre. Le czar Nicolas le nomma alors général de cavalerie et commandant du 3e corps. Il lui conféra le titre de comte en octobre 1847.

En 1835, M. Rudiger commanda le camp russe à Kalisch; en 1846, il occupa pour la seconde fois Cracovie, lorsque cette ville, dont les traités de Vienne garantissaient l'indépendance, fut incorporée à l'empire d'Autriche. Les troupes des trois puissances coalisées contre les derniers débris de la nationalité polonaise, consommèrent sans péril un acte qui souleva beaucoup d'indignation dans toute l'Europe, mais que les gouvernements d'Angleterre et de France laissèrent impuni. Le général Rudiger était destiné à combattre encore une fois pour l'Autriche contre la liberté d'une autre nation. Il prit part en 1849 à la guerre de Hongrie, assista aux batailles de Waisen et de Debreczin et poursuivit Gœrgey dans sa retraite vers l'Arad. Ce fut à lui que fut livrée la Hongrie par la capitulation de Vilagos (13 août 1849).

Là se termine sa vie militaire. De retour en Pologne, il déposa au mois de septembre 1850 le commandement du 3e corps. Son âge avancé le rendait impropre aux fatigues d'un service actif. Comblé d'honneurs, de titres et de décorations par le gouvernement d'Autriche, il reçut de Nicolas le titre de conseiller d'État. Au mois de mars 1854, il quitta Saint-Pétersbourg pour remplacer à Varsovie le prince Paskiewitch dans ses fonctions de gouverneur. Après l'avénement d'Alexandre, il succéda à ce prince dans le commandement du corps de la garde et des grenadiers. — Il est mort le 22 juin 1856.

RUETE (Chrétien-Georges), médecin-oculiste allemand, né à Scharmbeck, dans le pays de Breme, le 2 mai 1810, étudia la médecine à Gœttingue. Reçu docteur en 1833, il commença deux ans après à exercer et ouvrit en 1836 un cours public à l'université. Il fut nommé professeur adjoint en 1841 et titulaire en 1847. Après avoir dirigé quelque temps la clinique à Gœttingue (1851), il s'établit à Leipsick en 1852. Le gouvernement saxon lui donna le titre de conseiller de cour, la direction de la clinique générale

de l'université et celle d'un hospice spécial pour les maladies des yeux.

M. Ruete, qui n'a négligé aucune partie essentielle de la médecine, a publié un *Traité de pathologie générale* (Lehrbuch der allgemeinen P.; Gœttingue, 1852); mais ses principaux travaux portent sur les maladies des yeux. Ce sont : *des Scrofules et surtout de l'inflammation scrofuleuse des yeux* (die Skrophelkrankheit, etc.; Ibid., 1833); *Nouveaux essais et nouvelles expériences sur le strabisme et sur sa guérison* (Gœttingue, 1841); *des Expériences cliniques sur la pathologie et la physiologie des yeux et des oreilles* (Brunswick, 1843); *le Miroir des yeux et l'optomètre pour les médecins pratiques* (der Augenspiegel und, etc.; Gœttingue, 1852); *Traité d'ophthalmologie* (Lehrbuch der Ophth., 1846; 2e édit., 1852); *de Signis morborum ex oculorum habitu sumptis* (Leipsick, 1853): *Représentation iconographique des maladies de l'œil* (Ibid., 1854), etc.

RUFFO DE CALABRE (*Foulques*, prince DE), chef actuel de la maison princière de ce nom, né le 6 février 1837, a succédé en 1852 à son grand-père le prince Foulques comme possesseur de la principauté de Scilla, du comté de Sinopoli, etc., dans le royaume de Naples; de la principauté de Palazzolo en Sicile, et du duché de Sainte-Christine en Espagne.

RUFINO (Casimir-Rufino-Ruiz), économiste espagnol, né à Soto de Cameros, le 21 juillet 1806, dirigea d'abord une maison de commerce à Séville. Après l'avénement d'Isabelle, il prit part à la guerre civile et fut nommé député de Séville en 1836. Forcé de s'expatrier en 1838, il passa plusieurs années en France et en Angleterre, s'appliqua dans son exil à l'étude des questions économiques et, quand il fut rentré en Espagne, il entreprit avec M. Ramon de La Sagra (voy. ce nom), la publication d'une revue hebdomadaire, *le Guide du commerce* (Guia del comercio; 1842-49, 9 vol.). En 1844, il fit paraître ses *Maximes commerciales* (Maximas mercantiles; Madrid, in-8; 3e édit. augmentée, 1850). En 1848, il fut nommé professeur titulaire et directeur de la classe commerciale des sciences et arts, et en 1850 il devint rédacteur en chef de *l'Ami du Pays* (Amigo del País), bulletin de la Société économique de Madrid. Son ouvrage le plus important est l'*Histoire universelle du commerce* (la Historia mercantil universal; Madrid, 1852-1853, 2 vol. in-8).

RUGE (Arnold), publiciste et homme politique allemand, né à Bergen, dans l'île de Rugen, en 1802, étudia la philologie et la philosophie à l'université d'Iéna, tout en s'associant aux conspirations de la jeunesse allemande contre les gouvernements absolus. Il subit une année d'emprisonnement à Kœpinick, et cinq ans de la même peine dans la forteresse de Colberg. Pendant sa captivité il continua ses études philosophiques, et embrassa avec ardeur les doctrines de Hegel. En 1830, il fit paraître à Iéna une traduction d'*OEdipe à Colone* et une tragédie, *Schill et les siens*.

Admis alors comme professeur à l'université de Halle, il fit avec succès un cours de philosophie, et publia son *Esthétique de Platon* (Halle, 1832). En 1838, il fonda avec son ami Echtermeyer les *Annales de Halle*, qui devinrent bientôt un organe d'opposition très-vive contre l'Église et l'État. Menacé par la police prussienne, M. Ruge se retira à Dresde, y acquit le droit de bourgeoisie, et fut même élu conseiller municipal. Son journal, qui était devenu les *Annales allemandes*, continuait d'inquiéter toutes les cours allemandes par les hardiesses de sa polémique: il fut supprimé. Il y substitua *le Nouvelliste* (1839), écrit à la manière de Jean-Paul, mais qui fut accueilli très-froidement. Croyant que l'Allemagne désavouait les témérités de l'école néo-hégélienne, l'impatient novateur perdit courage, quitta son pays comme Henri Heine en le maudissant, et vint chercher à Paris la liberté. Il tenta sans succès d'y reconstituer les *Annales allemandes*. Il ne put se mettre d'accord avec les écoles socialistes, et se retira en Suisse.

En 1845, parut à Leipsick son ouvrage intitulé *Deux ans à Paris*. Ses *OEuvres complètes* furent publiées l'année suivante (Manheim, 1846, 4 vol.). Le succès qu'elles obtinrent, décida l'auteur à revenir dans sa patrie, et en 1847 il fonda une maison de librairie à Leipsick.

Après la révolution de 1848, M. Ruge fit paraître d'abord à Leipsick, puis à Berlin, une feuille radicale, *la Réforme*, inspirée de l'esprit du journal français de ce nom. Député à l'Assemblée nationale de Francfort, il siégea sur les bancs de l'extrême gauche, mais il ne tarda point à donner sa démission et se rendit en Prusse, où il fit partie du congrès des démocrates réunis à Berlin. De retour à Leipsick, il se mêla au mouvement insurrectionnel du mois de mai, et fut forcé de fuir. Il passa en Angleterre au mois de juillet 1850. A Londres, il s'unit avec MM. Ledru-Rollin, Mazzini, etc., et fit partie du comité de la propagande européenne.

RUHMKORFF (N...), constructeur d'appareils de physique à Paris, né en Allemagne, vers le commencement de ce siècle, travailla d'abord chez Charles Chevalier et se consacra plus tard à la construction des instruments électro-magnétiques. Ses galvanomètres et ses appareils d'induction, auxquels M. Th. du Moncel a consacré une *Notice* spéciale, figurent dans la plupart des cabinets de physique. Il a obtenu à la suite de l'Exposition universelle de 1855 une médaille de première classe et la décoration, et une médaille au concours du grand prix de 50 000 francs pour les applications de l'électricité (1858).

RULLIÈRE (Joseph-Marcellin), général français, ancien ministre et pair de France, est né à Saint-Didier-la-Seauve (Haute-Loire), le 9 juin 1787. Il fut admis, en 1807, dans les vélites-grenadiers de la garde impériale, passa, en 1809, sous-lieutenant au 3e tirailleurs, fit les campagnes de Prusse, de Pologne et d'Allemagne, et, après trois ans de combats en Espagne (1810 à 1812), il revint à la grande armée comme chef de bataillon. Dans la retraite de Russie, il fut fait prisonnier de guerre et ne put rentrer en France qu'en 1814. Quoiqu'il eût pris part à toutes les affaires de la campagne de 1815, il fut maintenu sur les cadres de l'armée, envoyé en Espagne, avec un des corps d'expédition, et nommé colonel du 35e de ligne pour les services qu'il avait rendus. De là il alla rejoindre le général Maison en Morée, y resta deux années (1828-1829) et contribua ensuite à la prise d'Alger (1830) et à la soumission des tribus voisines.

Nommé maréchal de camp (le 11 octobre 1832), M. Rullière prit aussitôt le commandement d'une brigade en Belgique et se trouva au siége d'Anvers. Il gagna le brevet de lieutenant général (11 novembre 1837), après la seconde expédition de Constantine, et dirigea quelques-unes des opérations militaires en Afrique, jusqu'en 1839. Louis-Philippe le fit entrer, en 1845, à la Chambre des Pairs.

Mis d'office à la retraite, le 7 avril 1848, M. Rul-

lière fut envoyé, par ses compatriotes de la Haute-Loire, à la Constituante dans une élection partielle, et fut réélu à la Législative. Quand Louis-Napoléon prit possession de la présidence, il fut chargé, dans son premier ministère, du portefeuille de la guerre, qu'il garda, du 20 décembre 1848 au 31 octobre 1849. Il fut le promoteur de la loi du 11 août 1849, qui a relevé de la retraite les officiers généraux et supérieurs, admis d'office dans cette position, par les décrets du gouvernement provisoire. M. Rullière a été admis de nouveau à la retraite, le 26 décembre 1851. Il est, depuis le 14 août 1839, grand officier de la Légion d'honneur.

RUMIGNY (Marie-Théodore DE GUEULLUY, comte DE), général français, né, en 1789, d'une ancienne famille de la Picardie, passa son enfance en Hollande et en Angleterre, fut admis, en 1805, à l'École militaire de Fontainebleau, fit ses premières armes dans la campagne de Prusse, se distingua à Wagram et à Smolensk, devint aide de camp du général Gérard et fut nommé colonel de cavalerie après les combats de Nangis et de Montereau (1814). Ce grade ne lui fut point reconnu par la Restauration, qui le mit en demi-solde. Durant les Cent-Jours, il rejoignit l'état-major général, combattit vaillamment à l'attaque du bourg de Ligny et fut, par l'intermédiaire du général Gérard, bien accueilli au Palais-Royal, où le duc d'Orléans se l'attacha, dès 1818, en qualité de lieutenant-colonel aide de camp. En 1826, il obtint sa réinstallation sur les cadres des colonels de l'armée.

La révolution de Juillet fit de M. de Rumigny un personnage des plus influents de la nouvelle cour. Réunissant les fonctions politiques et militaires, il siégea à la Chambre des Députés, pour les départements de la Somme (1830) et de la Mayenne (1831-1837), et se montra un des partisans les plus dévoués du système conservateur et surtout de la politique personnelle. Nommé maréchal de camp en 1830, il remplit, en Vendée, l'emploi de commissaire général (1831), prit, l'année suivante, le commandement des troupes et des gardes nationales de ce département, attaqua les bandes royalistes et parvint, par des mesures énergiques, à rétablir l'ordre dans les arrondissements de Vitré et de Fougères. Après avoir assisté au siége d'Anvers, il revint à Paris et fut chargé de la répression de l'émeute du 14 avril. En 1837, il résigna son mandat de député, resta, jusqu'en 1848, un des aides de camp du roi, qu'il suivit dans l'exil. Mis à la retraite par le gouvernement provisoire, il n'a pas demandé à profiter du décret de 1852, qui réintégrait dans la réserve, beaucoup d'officiers généraux et il résida à Paris, dans un éloignement complet des affaires. Le comte de Rumigny est grand officier de la Légion d'honneur depuis le 9 janvier 1833.

Son frère aîné, le marquis DE RUMIGNY, entra, en 1805, dans les bureaux du ministère des affaires étrangères et remplit, sous le dernier règne, plusieurs postes élevés dans la diplomatie. Élevé, le 25 octobre 1835, au rang de grand officier de la Légion d'honneur, il siégea, comme pair de France, au Luxembourg, de 1832 à 1848.

RUNEBERG (Jean-Louis), poëte finlandais, né à Jacobstede, le 5 février 1804, alla compléter ses études à Abo. Reçu docteur en 1827, il obtint, en 1830, la chaire d'éloquence à Helsingfors. De là, il passa au collége de Borgo, comme lecteur de poésie et d'éloquence. En 1842, il fut nommé lecteur de grec au même collége. Vers la fin de 1844, il reçut le titre de professeur.

Aux travaux de l'enseignement, il unit le culte de la poésie et de la littérature. Les Suédois le revendiquent comme un de leurs premiers écrivains. La plupart de ses *Poésies*, écrites en langue suédoise, ont été traduites en allemand et réunies en deux volumes (Helsingfors, 1851). En 1854, il a publié un ouvrage, intitulé : *Smœrre Berrættelser*.

Depuis 1841, M. Runeberg touche, sur la caisse de la province de Finlande, une pension de mille roubles-assignats; car ses compatriotes voient en lui, malgré la langue qu'il a adoptée, une de leurs gloires nationales.

RUOLZ (François-Albert-Henri-Ferdinand, comte DE), chimiste français, né en 1810, fut, de 1827 à 1829, élève de l'École polytechnique et entra dans le corps du génie, où il parvint au grade de capitaine. Il donna bientôt sa démission pour se consacrer aux sciences et particulièrement aux manipulations chimiques. L'un des premiers inventeurs de la dorure et de l'argenture sur métaux par l'action de la pile voltaïque, son nom est resté attaché à ses procédés, et il sert même à désigner aujourd'hui toutes les utiles et économiques applications qu'on doit à ses recherches. M. le comte de Ruolz a été décoré le 27 avril 1846.

RUPPELL (Guillaume-Pierre-Édouard-Simon), voyageur allemand, né à Francfort-sur-le-Mein, le 10 novembre 1794, et destiné d'abord au commerce, dans lequel son père avait acquis une fortune considérable, abandonna les affaires et se mit à voyager. Il visita l'Italie et, de là, partit, en 1817, pour l'Égypte. De 1818 à 1821, il se prépara, par de sérieuses études d'astronomie et d'histoire naturelle, à un grand voyage de découvertes en Afrique et, de 1822 à 1827, il parcourut la Nubie et le Sennaar, le Kordouan et l'Arabie. Au retour, il publia : *Voyages en Nubie, au Kordouan et dans l'Arabie Pétrée* (Reisen in Nubien, K. etc.; Francfort 1829); *Atlas pour un voyage dans le Nord de l'Afrique* (Francfort, 1831), et plusieurs ouvrages d'histoire naturelle. Après un séjour de quelques mois en France (1829-1830), il s'embarqua, vers la fin de 1830, à Livourne et, par l'Égypte, se rendit en Abyssinie. Au mois de février 1833, il arriva dans la ville de Gondar. Son exploration terminée, il revint en Europe, et publia successivement son précieux *Voyage en Abyssinie* (Reisen in Abyssinien; Francfort, 1838-1840, 2 vol.); la *Nouvelle Faune de l'Abyssinie, Vertébrés* (Neue Wirbelthiere zur Fauna Ab., etc.; 1835-1840), et la *Classification systématique des oiseaux du nord et de l'est de l'Afrique* (Systemat. Uebersicht der Vœgel N.- und Ostafricas; Francfort, 1845).

M. Ruppell a rassemblé, dans ses divers voyages, de nombreuses collections d'histoire naturelle, dont il a fait don, moyennant une rente annuelle de mille florins, au musée de Senkenberg à Francfort. Il a donné, en 1828, à la bibliothèque de la même ville, un grand nombre de médailles et d'antiquités égyptiennes et, plus tard, après son voyage en Abyssinie (1834), une collection très-précieuse de manuscrits éthiopiens. Les services rendus par M. Ruppell aux sciences naturelles et à la géographie, lui ont fait décerner, par la Société géographique de Londres, une grande médaille d'honneur.

RUPRICH-ROBERT (Victor-Marie-Charles), architecte français, né à Paris, le 18 février 1820, se livra dès 1836 à l'architecture sous la direction de M. Constant-Dufeux, concourut en même temps à l'École des beaux-arts, où il passa cinq

années et fut attaché ensuite à la commission des monuments historiques. C'est pour elle qu'il a dessiné l'*Église des Templiers* de Montsaunis (Haute Garonne); la *Paroisse Saint-Nicolas*, de Caen; l'*Église de Saint-Luc* (Calvados), et le *Portail de la façade occidentale de la cathédrale de Leez*. Ces divers dessins exposés, en 1844, 1847 et 1849, ont reparu, à l'Exposition universelle de 1855, avec l'*Église Saint-Sauveur* de Dinan (Côtes-du-Nord) et l'*Église restaurée de la Trinité*, à Caen, ou *l'ancienne Abbaye-aux-Dames*. M. Ruprich-Robert a exécuté, en 1848, le tombeau de la famille Taillepied de Bondy, au cimetière de l'Est. Il a été attaché, lors de la réorganisation du service des édifices diocésains, aux diocèses de l'Orne et du Calvados et nommé dans ces derniers temps (1856), professeur d'ornement à l'école gratuite et spéciale de dessin et d'architecture. Cet artiste a obtenu une médaille de troisième classe à la suite de l'Exposition universelle de 1855.

RUSCHENBERGER (S. W. William), naturaliste américain, né dans le comté de Cumberland (New-Jersey), le 4 septembre 1807, de parents allemands, fit ses études à New-York et à Philadelphie, étudia la médecine, fut nommé, en 1826, aide-chirurgien dans la marine et, après une croisière de plus de trois ans dans l'océan Pacifique, obtint son diplôme médical en mars 1830. En 1831, il fut élevé au grade de chirurgien de marine et partit pour une nouvelle expédition de trois ans dans le Pacifique. De 1843 à 1847, il résida à l'hôpital de la marine, à New-York et depuis il a continué ses services à diverses stations navales.

On a de lui des récits de voyages intéressants et de curieuses observations maritimes : *Trois ans dans le Pacifique, par un officier de la marine des États-Unis* (Three Years in the Pacific; Philadelphie, 1835, in-12); *Voyage autour du monde, comprenant le récit d'une ambassade à Siam et à Maskate* (Voyage round the World; 1838); une série de manuels sur les différentes parties de l'histoire naturelle réunis sous le titre: *Elements of natural history* 1850, 2 vol. in-12, 1000 illustrations); *Vocabulaire des termes en usage dans l'histoire naturelle* (Lexicon of terms used in natural History; in-12); de nombreux articles scientifiques et médicaux dans les feuilles spéciales des États-Unis, et plusieurs brochures sur la réforme de la marine.

RUSKIN (John), critique anglais, né à Londres, au mois de février 1819, et fils d'un commerçant de cette ville, fit de brillantes études à l'université d'Oxford, où il remporta, en 1839, le prix de poésie anglaise. Il étudia ensuite la peinture sous la direction de CopleyFielding et J. D. Harding, s'y livra même avec succès, et les rares compositions que l'on connaît de lui décèlent autant de facilité que d'imagination. C'est surtout comme esthéticien qu'il s'est fait une réputation brillante. Son premier livre, publié sans nom d'auteur, *les Peintres modernes* (Modern painters; 1843, in-8), est un éloquent plaidoyer en faveur de Turner et de l'école moderne des paysagistes anglais. Il a eu quatre éditions en cinq ans. On le regarde généralement comme un traité complet et souvent fort ingénieux de l'interprétation de la nature par l'art.

Le succès de cet ouvrage engagea l'auteur à le continuer, en étendant ses études à tous les genres de peinture; il fit ainsi paraître, à divers intervalles, le tome II (1846; 3ᵉ édit., 1851), fruit d'un séjour prolongé en Italie, et dans lequel il met en lumière les procédés particuliers des écoles anciennes de Rome et de Venise; les tomes III et IV (1855-1856), plus spécialement destinés aux artistes nationaux contemporains. Dans cet ouvrage, une des productions les plus remarquables de l'esthétique anglaise, il prit hautement parti pour le *Préraphaélitisme*, que représentent MM. Millais et Hunt (voy. ces noms), et dont il s'était déjà fait l'avocat en 1851, dans une série de lettres imprimées par le *Times*. Au milieu d'excursions continuelles, à travers les pays artistiques, M. Ruskin écrivit *les Sept flambeaux de l'architecture* (the Seven lamps of Architecture; 1849, in-8), et *les Pierres de Venise* (the Stones of Venice; 1853, 3 vol. in-8), où il ne montre de sympathie et d'enthousiasme que pour les monuments gothiques.

On a encore de lui : des brochures sur *l'Art au moyen âge* (1853); *la Décoration et l'ornement* (1854); un *Cours d'architecture et de peinture* (Lectures on Architecture and Painting; 1854); une *Revue de l'Exposition de* 1855; divers articles critiques insérés depuis 1847 dans la *Quarterly Review*, etc. En 1856, il a ajouté un texte explicatif au magnifique album gravé des *Ports d'Angleterre*, de Turner (Turner's the Harbours of England; in 4), et publié des *Observations* (Notes on principal pictures) sur quelques-uns des tableaux exposés à l'Académie royale.

RUSPOLI (Jean-Népomucène), chef actuel de la maison princière de ce nom, né le 5 juin 1807, a succédé, le 31 octobre 1842, comme prince de Cerveteri, à son père Alexandre. Il est chef de l'hospice sacré et général des armées pontificales. Son oncle, Camille Ruspoli, comte de Chincon et duc de Sueca, né le 3 mars 1788, a épousé, en 1820, Charlotte Godoy, fille du prince de la Paix, et de Marie-Thérèse de Bourbon.

RUSSELL (lord John), célèbre homme d'État anglais, chef du parti whig, né le 18 août 1792, à Londres, est le troisième fils du duc de Bedford, mort en 1839. Sa famille, une des plus illustres de son pays, enrichie et comblée d'honneurs par Henri VIII, se trouve mêlée activement à l'histoire constitutionnelle, depuis la réforme, et compte parmi ses membres le glorieux martyr des libertés publiques, lord William Russell, que Charles II fit condamner au dernier supplice. Après avoir fait ses classes au collége de Sunbury, le jeune John Russell, auquel on donne le titre de lord par courtoisie, fut envoyé à Édimbourg, pour y achever son éducation sous la direction spéciale du professeur Dugald Stewart; c'était alors la seule université anglaise qui ne fût pas envahie par les doctrines du torysme, et il put, en toute liberté, s'exercer aux luttes de la parole, dans cette réunion de jeunes gens nommée la *Speculative society*, où il eut pour émules Brougham, Hormer et Jeffrey. A peine âgé de dix-sept ans, il partit pour visiter le continent, et comme les conquêtes de Napoléon l'avaient presque entièrement fermé à ses compatriotes, il se dirigea vers la Péninsule et débarqua à Lisbonne (1809); favorisé par le progrès des armées de Wellington, pour lequel il conçut dès lors une vive admiration, il parcourut à peu près toute l'Espagne. Tout en voyageant, il écrivit le drame de *Don Carlos*, représenté seulement en 1822 et qui reçut un accueil propre à décourager ses espérances comme poëte. La *Vie de William Russell* (a Life of William, lord Russell; Londres, 1815, in-8; dern. édit. 1853), parut au contraire un excellent morceau d'histoire et a obtenu un grand nombre d'éditions. On n'en a pas dit autant d'un roman, depuis longtemps oublié, ni de ses *Esquisses* (Sketches, by a gentleman).

Dès qu'il eut atteint sa majorité, lord John Russell entra dans la vie politique en qualité de député de Tavistock, bourg qui était placé sous l'influence de sa famille (juillet 1813). Wigh déclaré, comme tous ses ancêtres, il ne devait avoir, dans une Chambre dont la majorité était hostile à ses principes, qu'une position effacée; il parla d'abord contre le traité qui enlevait la Norvége au Danemark (1814), en faveur du droit d'un peuple à choisir son gouvernement, à propos du miraculeux retour de l'île d'Elbe (1815) et contre la suspension de l'*Habeas corpus*, proposée en 1817 par lord Castlereagh. L'insuccès de ses efforts, les railleries continuelles des tories, l'affaiblissement de sa santé lui firent pendant quelques mois résigner son mandat; il conçut même un instant le projet de se consacrer tout à fait à l'étude des lettres pour laquelle il a toujours manifesté une singulière prédilection. Cependant il triompha de cet accès de découragement, reparut au Parlement en 1818 et présenta l'année suivante la motion de réforme électorale qu'il devait renouveler à chaque session, et avec laquelle son nom s'est identifié dans un éloquent discours; il concluait à la suppression des bourgs pourris, à la transmission de leurs droits à de grandes villes qui en étaient privées, telles que Leeds et Manchester, et à une pénalité sévère contre le trafic des votes. Si la résistance de ses adversaires lui laissa le loisir de développer plus d'une fois cette question que l'opinion mit bientôt à l'ordre du jour, il remporta du moins de légers avantages, notamment la radiation du bourg de Grampound, qui n'existait que sur le papier (1821) et la seconde lecture d'une proposition sur les droits électoraux à concéder aux cités manufacturières (1826). Il prit en outre la parole pour défendre la reine Caroline et demander l'émancipation des catholiques. Il mit trêve à son incessante opposition pendant l'administration de Canning, dont il appréciait les vues libérales et réussit, en 1848, sous celle de lord Wellington, à faire rentrer dans le droit commun les non-conformistes, exclus depuis Charles II, des emplois du gouvernement et des priviléges des corporations.

Jusqu'en 1830 lord John Russell n'avait conquis dans les luttes parlementaires que la réputation d'un orateur habile, instruit, plein de sentiments généreux et de respect pour les traditions constitutionnelles; mais tel était le crédit du parti aristocratique qu'il avait dû, pour continuer de siéger à la Chambre des Communes, s'adresser, en 1820, aux électeurs du Huntingdonshire, et, en 1826, à ceux du bourg irlandais de Bandon-Bridge. L'avènement du ministère Grey lui ouvrit l'accès des fonctions politiques; il y débuta un peu modestement par la charge de payeur général de la marine (novembre 1830). Pourtant comme, depuis dix-sept ans, il avait bien mérité de son parti, par un privilège peut-être unique dans les annales de l'administration anglaise, il fut chargé, quoiqu'il n'eût point de siége au cabinet, de préparer, avec lord Durham et sir J. Graham, un projet de loi sur la réforme électorale et de le présenter au Parlement (1er mars 1831).

Cette grande mesure, accueillie dans la nation par des applaudissements unanimes, ne passa à une première lecture qu'à la majorité d'une voix et fut ensuite rejetée après une longue et orageuse discussion. Les ministres voulurent se retirer, mais le roi refusa leur démission et prononça la dissolution du Parlement le 22 avril. Après une lutte électorale des plus vives qu'on eût jamais vues et dans laquelle le parti libéral l'emporta, le projet de réforme (*reform bill*) revint le 4 juillet devant la nouvelle Chambre et, après y avoir été l'objet de quelques amendements, fut adopté à une majorité de 109 voix. Mais les lords refusèrent deux fois de le sanctionner et il ne fallut rien moins, après une seconde adoption par les communes, que l'intervention directe de Guillaume IV et l'attitude menaçante du peuple pour vaincre leur obstination. Trois jours après, le bill était devenu loi constitutionnelle (7 juin 1832). Par la réforme le nombre des députés ne fut pas augmenté, mais celui des électeurs se trouva porté à un million, et le droit de représentation, enlevé à cinquante-six bourgs pourris, fut attribué à des villes importantes qui en étaient totalement privées. Le principal résultat de cette mesure, dont tout l'honneur revint aux libéraux et surtout à lord John Russell, fut de replacer les franchises électorales dans les mains des classes moyennes et d'étendre aux détenteurs de biens corvéables (*copyholders*), aux fermiers, aux industriels, un privilége réservé jusqu'alors aux seuls propriétaires de francs-aleux (*freeholders*).

Élu au Parlement de 1831 par le riche comté de Devon, lord John Russell, dont les dernières luttes avaient accru l'importance politique, fut accepté par toutes les fractions du parti libéral comme leur chef (*leader*) à la Chambre des Communes. Ce fut encore lui, qui, dans la même administration, fut l'auteur du bill sur la réforme de l'Église protestante d'Irlande (*Irish church bill*), qui abolit les taxes ecclésiastiques, diminua les revenus des bénéfices, afferma les propriétés foncières des évêchés et supprima un certain nombre de diocèses et de cures reconnus inutiles. Il prit une part non moins sérieuse à la discussion des lois sur l'abolition du privilége de la Compagnie des Indes, la transformation des dîmes en redevances pécuniaires et la clause d'appropriation, qui devint la cause occasionnelle de la retraite de lord Grey en décembre 1834. Six mois plus tard, au milieu des débats relatifs à un autre bill des dîmes, il proposa d'y ajouter la clause d'appropriation et fit tomber, par l'adoption de cet amendement, le ministère tory. Aussi obtint-il cette fois, dans le cabinet Melbourne, le portefeuille de l'intérieur (avril 1835), qu'il échangea, au mois d'août 1839, contre celui des colonies.

Partisan déclaré de la liberté civile et religieuse, lord J. Russell chercha à réorganiser l'administration municipale, qui, abandonnée à elle-même, se trouvait dans le plus déplorable état; il présenta dans ce but, en 1835, un bill qui, soumettant les corporations municipales à la libre élection des populations, conférait le droit de vote à quiconque payait un impôt municipal, et, en 1836, un autre bill de réforme pour les municipalités de l'Irlande, au sein desquelles existaient des abus plus criants encore. Ces deux projets rencontrèrent une extrême résistance à la Chambre haute, qui, malgré les violentes démonstrations populaires, refusa de les sanctionner. Il fut plus heureux avec la loi des pauvres pour l'Irlande, qui passa, dans l'une et l'autre Chambre, à une grande majorité (1837). Comme ministre des colonies, il simplifia cette partie de l'administration, favorisa l'émigration, et eut la difficile tâche de mettre un terme aux troubles du Canada et de la Jamaïque, ainsi qu'au différend avec les États-Unis, relatif à la délimitation des frontières du Nouveau-Brunswick. Sous la pression de l'agitation qui se manifestait contre les lois céréales, il proposa, en 1841, l'établissement d'un droit fixe de 8 shillings par *quarter* de blé, mais cette attaque tardive contre un des monopoles de l'aristocratie fut suivie d'un vote négatif et détermina la chute du cabinet (septembre 1841).

Appelé de nouveau à la tête du parti whig, de beaucoup affaibli par les élections générales, qui eurent lieu la même année, lord John Russell,

investi du mandat de la cité de Londres, qui le lui a constamment renouvelé jusqu'à présent, appuya le gouvernement dans les questions relatives à l'abaissement des tarifs, à l'amélioration des classes laborieuses et au maintien de la paix publique en Irlande; mais il combattit avec force la politique extérieure. A la fin de 1845, il écrivit d'Édimbourg à ses électeurs une lettre remarquable, où il les adjurait de mettre fin à un système économique qui était « la ruine du commerce, le fléau de l'agriculture, la source des plus irritantes divisions et la cause de la misère. » Cette conversion éclatante au libre échange lui valut, deux mois après, la mission de constituer une administration nouvelle (décembre 1845), mission qui échoua parce que les whigs étaient entre eux aussi partagés d'opinion que leurs adversaires sur la grave question des droits sur le blé étranger.

Enfin en juillet 1846, lorsque Robert Peel eut assuré le triomphe du principe de la liberté commerciale, lord Russell, appelé une seconde fois à lui succéder, parvint à composer un cabinet whig, dans lequel il se réserva la position de premier ministre et de premier lord de la Trésorerie. Son administration, qui eut à lutter contre tant de difficultés, ne répondit pas à l'attente générale. Pourtant il faut signaler, parmi les actes qui lui sont propres, les bills relatifs à l'abaissement du tarif des sucres (1846), à un secours de dix millions de livres sterling pour soulager la misère de l'Irlande (1847), à la suspension de l'*habeas corpus* dans ce dernier pays (1848), à une révision de la législation maritime, complément obligé des réformes commencées par le précédent ministère. En 1850, les prétentions de l'Église catholique romaine lui suscitèrent un nouvel embarras; non-seulement il n'hésita pas à les blâmer vivement dans une lettre adressée à l'évêque de Durham, mais, au début de la session suivante (février 1851), il proposa une série de résolutions tendantes à interdire aux catholiques le titre d'évêque et à annuler les donations faites en leur faveur, mesure irritante et sans portée qui ne satisfit personne. Elle fut repoussée par la Chambre des Lords, ainsi que celle, éminemment libérale, qui avait pour but de rendre les israélites aptes à siéger au Parlement. Après avoir modifié la loi des titres ecclésiastiques, il se fit une arme du blâme infligé à lord Palmerston, qui s'était empressé d'approuver le coup d'État du 2 décembre, pour se débarrasser d'un collègue compromettant; puis, afin de ramener à lui l'opinion publique, il présenta deux projets de loi, l'un sur un nouveau plan de réforme électorale, l'autre sur l'organisation d'une milice mobile destinée à parer au danger d'une invasion. N'ayant réuni, sur cette double question, qu'une majorité insignifiante, il quitta le pouvoir, en se plaignant d'avoir été la dupe de son propre parti (février 1852).

Les tories, qui avaient pris la direction des affaires, ne tardèrent pas à laisser voir leur impuissance; en décembre 1852, un cabinet dit de coalition se constituait et lord John Russell y figura successivement comme ministre des affaires étrangères, ministre sans portefeuille (février 1853), et président du conseil (juin 1854). En cette dernière qualité il soumit de nouveau aux Chambres son projet de réforme parlementaire; mais, l'attention publique étant absorbée par les événements de la guerre d'Orient, il le retira, en reprochant à ses collègues de sacrifier la liberté politique à une vaine gloriole militaire. Aussi mit-il à profit la crise ministérielle, provoquée en 1855 par la demande d'enquête de M. Rœbuck (voy. ce nom), pour cesser de faire partie d'une administration dont il désapprouvait hautement les actes. Cependant il consentit à y rentrer avec le portefeuille des colonies, qui le plaçait dans une situation tout à fait secondaire; en même temps il allait représenter son pays aux conférences de Vienne. Désavoué bientôt pour avoir accepté, ainsi que M. Drouyn de Lhuys, les conditions de l'Autriche comme base d'un arrangement, il essaya de justifier les contradictions flagrantes qu'on lui reprochait amèrement et, reconnaissant que sa position n'était plus tenable, il se décida à prévenir enfin, par sa démission, le dénoûment inévitable des regrettables débats dont sa conduite était devenue l'objet (juillet 1855). Rentré au Parlement, son dernier acte politique est un projet de loi qui devait fortifier et étendre l'intervention de l'État dans l'instruction publique (avril 1856), projet qui suscita une véritable tempête et que les passions religieuses firent échouer. Au mois de mars 1857 il se réunit à la coalition pour blâmer la guerre de Chine et après la dissolution de la Chambre, provoquée par ce vote, il obtint de la cité de Londres le renouvellement de son mandat. La chute de Palmerston en février 1858, lui fit une situation plus nette dans l'opposition. — Lord John Russell s'est marié deux fois : en 1835 avec la veuve de lord Ribblesdale, et en 1841 avec une fille de lord Minto. Il n'a pas d'enfants.

Outre les ouvrages cités, on a encore de cet homme d'État : *Essai sur la Constitution anglaise* (Essay on the british Constitution; 1825, in-8); *de l'État politique de l'Europe depuis la paix d'Utrecht* (Memoirs on the affairs of Europe from the peace of Utrecht; 1824-1832, 3 vol. in-8), ouvrage inachevé qu'il avait dessein de conduire jusqu'à la révolution de 1830; *de l'Établissement des Turcs en Europe* (the Establishment of the Turks in Europe, 1827); *des Causes de la Révolution française* (the Causes of the french Revolution; 1832), etc. Il a donné en ces derniers temps des éditions très-soignées des *Mémoires de Charles Fox* (Memorials and correspondence of Charles Fox; 1853, t. I et II, in-8); et des *Mémoires de Thomas Moore* (Memoirs, journal and correspondence of Th. Moore; 1854, 8 vol. in-8).

RUSSELL (William-Howard), journaliste irlandais, né à Dublin, en 1816, et fils d'un commerçant, fit ses études au collège de la Trinité et vint à Londres avec l'intention de suivre la carrière du barreau. Bientôt il quitta la société de Middle-Temple, pour entrer au *Times*, qui lui donna un emploi de sténographe (*reporter*); ses comptes rendus furent remarqués pour leur précision et leur vivacité. Il accepta ensuite les offres du *Morning-Chronicle* et profita d'un changement de direction, dans ce dernier journal, pour revenir au *Times*. Au début de la guerre d'Orient, il a exercé les fonctions de correspondant en Crimée et n'a cessé de vivre au camp, jusqu'à la prise de Sébastopol. C'est la première fois, en Europe, qu'on a vu la presse user si largement de son droit d'examen sur la conduite des opérations militaires. Outre ses lettres, qui ont causé une si vive sensation, surtout celles relatives à l'approvisionnement des troupes, M. Russell a donné des articles littéraires au *Household Words*, au *Bentley's Magazine*, etc.; il a publié *les Hommes de génie* (Extraordinary men; 1853, in-8) pour la *National Library*, et un récit très-pittoresque de la guerre d'Orient (*the Crimean war*; 1856, in-8).

RUSSELL (John-Scott), physicien écossais, né en 1808, dans la vallée de la Clyde, et fils d'un ministre protestant, reçut une éducation universitaire et soutint à seize ans ses examens avec honneur; après avoir fréquenté les bureaux d'un

ingénieur, il étudia avec son père la mécanique, la physique, les mathématiques pures et, à la mort de sir J. Leslie, il fut chargé par intérim de son cours de philosophie naturelle à l'université d'Édimbourg (1832). Des recherches qu'il fit sur les causes de la résistance que l'eau oppose au mouvement des corps flottants le conduisirent à améliorer la forme des bâtiments à vapeur, de manière à augmenter leur marche de six à sept milles par heure. Ce perfectionnement lui valut, en 1837, d'être nommé membre de la Société royale d'Édimbourg, qui en même temps lui décerna sa grande médaille d'or. Dix ans plus tard, il entrait à la Société royale de Londres et devenait membre de l'Institution des ingénieurs civils (1847). En sa qualité de secrétaire de la Société des arts, il a pris une part très-active à l'organisation de l'Exposition universelle de 1851, dont il avait un des premiers conçu l'idée. Depuis 1844, M. J. Sc. Russell exploite une vaste usine pour la construction des bateaux à vapeur.

RUSSIE (maison impériale de), branche aînée de la maison de Holstein-Gottorp, ligne ducale de la famille de Holstein (voy. HOLSTEIN). — Empereur actuel: *Alexandre*-Nicolaewitch (voy. ALEXANDRE II), fils et successeur de feu *Nicolas Ier* (voy. ce nom). Impératrice: *Marie*-Alexandrowna, ci-devant Maximilienne-Wilhelmine-Auguste-Sophie-*Marie*, fille de feu Louis II, grand-duc de Hesse, née le 8 août 1824, mariée le 28 avril 1841.

Enfants: *Nicolas*-Alexandrowitch-Cesarewitch, grand-duc héritier, né le 20 septembre 1843, chef du régiment des Cosaques et du régiment des lanciers de S. A. I. le Cesarewitch, ataman de toutes les troupes cosaques, chef du régiment de dragons de Séversk; *Alexandre*, grand-duc, né le 10 mars (26 février) 1845, chef du régiment de dragons de Péréïaslaff; *Wladimir*, grand-duc, né le 22 (10) avril 1847, chef du régiment de dragons de la Nouvelle-Russie; *Alexis*, grand-duc, né le 14 (2) janvier 1850; et *Marie*, grande-duchesse, née le 17 (5) octobre 1853.

Frères et sœurs: *Constantin*, *Nicolas* et *Michel* (voy. ces noms); *Marie*-Nicolaewna, grande-duchesse, née le 18 (6) août 1819, mariée le 14 (2) juillet 1839 à Maximilien, duc de Leuchtemberg, prince d'Eichstaedt, veuve le 1er novembre (20 octobre) 1852; et *Olga*-Nicolaewna, grande-duchesse, née le 11 septembre (30 août) 1822, mariée le 13 (1er) juillet 1846 à Charles, prince royal de Wurtemberg.

La famille impériale comprend en outre: l'impératrice mère, *Alexandra*-Féodorowna, ci-devant Frédérique-Louise-*Charlotte*-Wilhelmine, fille de feu Frédéric-Guillaume III, roi de Prusse, née le 13 (2) juillet 1798, mariée le 13 (1er) juillet 1817 à l'empereur Nicolas Ier (voy. ce nom); Deux tantes de l'empereur régnant: *Marie*-Paulowna, née le 16 (4) février 1786, grande-duchesse douairière de Saxe-Weimar, et *Anne*-Paulowna, née le 18 janvier 1795, mariée le 21 février 1816, à Guillaume II, roi des Pays-Bas, veuve le 17 mars 1849; enfin sa cousine germaine, la grande-duchesse *Hélène*, ci-devant Frédérique-*Charlotte*-Marie, fille de feu Paul, prince de Wurtemberg, frère du roi, née le 9 janvier 1807 (28 décembre 1806), mariée le 19 (7) février 1824 au grand-duc *Michel*-Pawlowitch, grand maître de l'artillerie, veuve le 9 septembre 1849, et dont la fille *Catherine*-Michaïlowna, née le 28 (16) août 1827, s'est mariée le 16 (4) février 1851, à Georges, duc de Mecklembourg-Strélitz.

RUTLAND (Charles-Cecil-John MANNERS, 6e duc LE), pair d'Angleterre, né en 1815, à Londres, descend d'une ancienne famille élevée en 1525 à la pairie et en 1703 à la dignité ducale. Après avoir fait ses études universitaires à Cambridge, il entra en 1837 à la Chambre des Communes au nom du bourg de Stamford, s'associa à la politique du parti conservateur et fut réélu en 1852 par le comté de Leicester, qu'il représenta jusqu'en 1857. A cette époque, il prit les titres et la place de son père à la Chambre des Lords. De 1843 à 1846, il a été chambellan du prince Albert. Il n'est pas encore marié.

RYDQVIST (Jean-Erik), critique et littérateur suédois, né à Gothembourg, le 20 octobre 1800, et d'abord destiné au commerce, avait près de vingt ans lorsqu'il commença à étudier les langues anciennes. Après avoir passé l'examen de droit en 1826, il travailla dans divers ministères, puis il entra à la bibliothèque royale, où il est devenu premier bibliothécaire en 1843. L'Académie suédoise, qui lui a déjà décerné plusieurs prix, l'élut en 1843 pour succéder à Berzélius.

On a de M. Rydqvist: *les Hauts faits littéraires des jours passés* (Framfarna Dagars vitra Idroter; Stockholm, 1828); *Les plus anciennes pièces de théâtre du Nord* (Nordens ældsta Skadespel; Upsal, 1836); *les Employés civils en Suède* (de civila Embetsmænnen i Swerige; 1838); *J. Olof Wallin* (1839), esquisse biographique et littéraire; *Voyage en Allemagne, en France et en Italie* (Resa i Tyskland, Frankrike och Italien; 1838); *les Lois de la langue suédoise* (Svenska Sprakets Lagar; 1850-1852-1857, 2 vol. in-8), traité philologique fort détaillé, fruit de longues recherches; puis diverses traductions du grec et de l'anglais; enfin des articles dans *Heimdal*, revue critique qu'il a dirigée à Stockholm (1828-1832) et dans plusieurs autres recueils.

RYK (Jules-Constantin), marin hollandais, né à Amsterdam, le 14 janvier 1787, d'une riche famille bourgeoise, entra au service de la marine en 1799, commanda une canonnière en 1803, eut part à plusieurs engagements contre les Anglais, fut nommé en 1806 lieutenant et, en mars 1807, contribua à la prise d'un brick de guerre anglais, *the Ferretter*, enlevé à l'abordage près de l'embouchure de l'Ems. Après avoir été aide de camp de l'amiral de Winter, il passa sous les ordres de l'amiral Verhuell (1812), qui commandait l'escadre du Texel, resta fidèle au pavillon français et, vers la fin de 1813, après l'entrée des Russes en Hollande, il suivit son chef au fort Lasalle et au Helder. En février 1814, il s'aventura sur une barque de pêcheur pour venir chercher en France les ordres de Napoléon, déjoua heureusement la surveillance des croisières anglaises, arriva sain et sauf jusqu'à Paris, s'acquitta de sa mission auprès de l'Empereur et retourna par le même chemin au fort Lasalle où l'amiral l'attendait. Cette expédition audacieuse, qui lui mérita la croix de la Légion d'honneur, a été racontée par M. Alexandre Dumas dans les *Souvenirs de l'Empire*.

Après l'abdication de Fontainebleau, M. Ryk entra au service des Pays-Bas comme lieutenant de vaisseau (1816), fit une campagne de quatre années dans la Méditerranée, devint capitaine de frégate (1821) et s'occupa pendant quelque temps de travaux scientifiques, dressa des cartes hydrographiques et publia un ouvrage sur *les Constructions navales*. En 1825, le gouvernement lui confia le commandement d'une corvette d'instruction, ayant à bord un grand nombre d'officiers et d'aspirants. En 1828, il partit sur *la Nehallennia*, resta dans les parages de Java jusqu'à la fin de la guerre soutenue par les Hollandais dans leurs colonies et revint en Europe en 1830.

Pendant la révolution de Belgique, il servit

sur l'Escaut et fut élevé au commandement d'un vaisseau de 84 canons (1831). En 1834, il fit une campagne dans la Baltique avec le prince Henri des Pays-Bas qui servait alors comme aspirant. Il devint en 1835 directeur de l'Institut royal pour la marine. Trois ans après, il fut nommé contre-amiral et gouverneur général de Surinam et des autres possessions hollandaises en Amérique (1838). Il revint de la Guyane en 1841 pour prendre la direction du département de la marine, d'abord comme directeur général, et bientôt comme ministre (1842). Promu au grade de vice-amiral (1er janvier 1844), il a quitté le service en 1850.

Durant sa longue carrière, M. Ryk a obtenu un grand nombre de décorations; il est commandeur de l'ordre du Lion néerlandais, grand-croix de l'ordre russe de Sainte-Anne, commandeur de la Légion d'honneur, etc. Il est membre de l'Institut des Pays-Bas et de plusieurs sociétés savantes.

S

SAAVEDRA (Angel de), duc de Rivas, homme politique et poëte espagnol, né à Cordoue, le 1er mars 1791, fut élevé à l'École des nobles de Madrid et entra au service, en 1807, dans les gardes du corps du roi. En 1808, au commencement de la guerre de l'indépendance, il conserva au roi d'Espagne, par son éloquence, un escadron prêt à passer aux Français. Il reçut onze blessures à la bataille d'Ocana et fut fait prisonnier à Malaga. Il réussit à s'évader et s'enfuit à Gibraltar, puis à Cadix, où il obtint successivement les grades de capitaine d'état-major, de lieutenant-colonel, puis de chef d'état-major d'une des divisions de l'armée de réserve. La guerre terminée, il quitta le service avec le grade de colonel, et se fixa à Séville. Lors de la révolution de 1820, M. de Saavedra, connu à cette époque, et comme militaire et comme poëte, se déclara pour la constitution votée par les Cortès de Cadix en 1812. Élu, l'année suivante, député aux Cortes par la province de Cordoue, il devint l'un des secrétaires de cette assemblée révolutionnaire. La contre-révolution de 1823 le força d'abord de se retirer à Séville, puis de s'expatrier. Il chercha un asile en Angleterre, puis s'embarqua, en 1825, avec sa famille pour l'Italie; mais les gouvernements de Rome et de la Toscane lui interdirent l'accès de leurs territoires. Au commencement de 1830, le gouvernement de Charles X lui interdit également le séjour de Paris. Il fut alors obligé, pour vivre, d'exploiter ses connaissances en peinture et d'ouvrir une école de dessin à Orléans. De là il se transféra à Tours; l'amnistie de 1834 lui rouvrit enfin, après onze ans d'exil, les portes de son pays.

En 1835, M. de Saavedra hérita, par suite de la mort de son frère aîné, des biens et des titres de la maison ducale de Rivas et fut nommé pair du royaume et grand d'Espagne. Il prit place parmi les chefs du parti modéré et fut élu secrétaire de la première Chambre. En mai 1836, il reçut le portefeuille de l'intérieur, dans le cabinet Isturitz. Il s'enfuit, avec ses collègues, lors de la conspiration victorieuse de la Granja, qui amena le rétablissement de la constitution de 1812, pour laquelle il avait autrefois combattu, et ne reparut qu'après la pacification de l'émeute. Exilé de nouveau, pendant la régence d'Espartero, le duc de Rivas rentra en Espagne avec Marie-Christine, en 1843. Il fut cinq ans ambassadeur à Naples, de 1843 à 1848, et fut rappelé à l'occasion du mariage d'une princesse napolitaine avec le comte de Montémolin. Au mois de juillet 1854, il fut un des derniers membres du parti conservateur sur lesquels s'appuya la reine Isabelle. Il fit partie, le 17 juillet, du ministère dit des *Quarante heures*, que renversa la coalition des généraux O'Donnell et Espartero. Depuis, le duc de Rivas, quoique resté membre du Sénat, s'est trouvé éloigné des premiers rôles politiques. Il est devenu ambassadeur à Paris.

Sa réputation comme poëte, s'est mieux soutenue que son influence comme homme politique. La plupart de ses œuvres ont été composées en exil. En marquant un retour à l'originalité de la poésie espagnole, elles ont donné le signal d'un affranchissement complet de l'imitation française, M. Saavedra a été plus révolutionnaire en littérature qu'en politique. Nous citerons : *Essais poétiques* (Ensayos poeticos; Madrid, 1813, 2 vol.); *Florenda* (1824-1825), poëme épique dont le sujet est la conquête de l'Espagne par les Maures; *el Moro exposito*, autre épopée nationale (Paris, 1844, 2 vol.); des tragédies : *Lanuza* (1823); *Don Alvaro* (1835); des drames : les *Consolations du prisonnier* (Solaces de un prisoniero), et *la Moresque d'Alajuar* (1842); plusieurs comédies : des *Romances historiques* (Romances historicos; Paris, 1841, 2 vol.); une *Histoire du soulèvement de Naples* (Historia de la sublevacion de Napoles; Madrid, 1848, 2 vol.; traduit en français; Paris, 1849, 2 vol. in-8), etc.

SABINE (Edward), physicien anglais, né vers 1790, d'une famille originaire d'Italie, entra, comme officier d'artillerie, dans l'armée anglaise, et prit part, comme physicien de l'expédition, au voyage de Parry, de 1819 à 1820. De 1822 à 1823, il dirigea lui-même une expédition qui longea les côtes d'Afrique et d'Amérique, puis visita le Spitzberg et le Groenland, pour recueillir, sous les latitudes les plus diverses, des observations relatives au pendule et au magnétisme terrestre. Plus tard, le gouvernement anglais lui confia la rédaction générale des mémoires dressés par les observatoires magnético-météorologiques des colonies. Nommé major d'artillerie en 1837 et lieutenant-colonel en 1846, il est devenu, en 1852, vice-président et trésorier de la Société royale de Londres et président du comité de l'association britannique pour le développement des sciences.

On doit à M. Sabine : l'*Expédition du pendule* (Londres; 1825); *Variabilité de l'intensité magnétique sur plusieurs points du globe* (Ibid., 1838); *Observatoire magnétique et météorologique de Sainte-Hélène* (1847); de nombreux articles dans les *Philosophical transactions;* la traduction des *Voyages dans le nord-est de la Sibérie*, du savant russe Wrangel; celle du *Cosmos* et des *Vues de la nature*, de M. de Humboldt; etc.

SA DA BANDEIRA (Bernardo de), homme d'État portugais, né en 1796, se distingua comme volontaire dans la guerre de l'indépendance, et fit ensuite d'excellentes études scientifiques. Partisan zélé du mouvement révolutionnaire de 1820, il dut s'exiler, lors du triomphe de la réaction, en 1824. Après la promulgation de la charte de don Pédro, il rentra en Portugal, et prit du service dans les rangs de l'armée constitutionnelle. Il était gouverneur d'Oporto pendant le siége, et il perdit le bras droit dans un engagement en

rase campagne avec les miguelistes. En récompense de ses services, il fut appelé au ministère de la marine et créé baron de Bandeira (1832). Au mois de mai de l'année suivante, il quitta le ministère et défendit victorieusement, au mois de septembre, les lignes de Lisbonne, contre don Miguel. C'est alors qu'il fut nommé gouverneur de Peniche, gouverneur des Algaroes, pair du royaume et chargé de nouveau du portefeuille de la marine, de novembre 1835 à avril 1836.

Le premier résultat de la révolution de septembre, fut de le ramener encore au ministère. Il se mit courageusement à l'œuvre avec M. Passos pour constituer la nationalité du Portugal. Investi, avec de Bomfin, de pouvoirs extraordinaires pour comprimer les insurrections réactionnaires de 1836 et 1837, il sut ménager l'amour-propre de la reine qui les avait fomentées et préparer la paix entre les constitutionnels et les chartistes. La répression sanglante de la tentative démocratique du 13 mars fut un gage donné à une union, cimentée d'ailleurs par l'amnistie générale du mois d'avril. La révolution de 1842, qui porta M. Costa-Cabral au pouvoir, en fit tomber M. Sa da Bandeira. Ce dernier se mit à la tête de l'insurrection septembriste de 1846, dirigée contre le ministre dictateur et défendit énergiquement la ville d'Oporto. Déclaré déchu de tous ses titres et de ses dignités, il resta, au sein des Cortès, un des chefs de l'opposition (1846-1856). Après la chute du long ministère Saldanha (1856), il devint ministre de la marine, dans le cabinet présidé par le marquis de Loulé. Membre très-influent du ministère, il est le seul que le président ait conservé dans le nouveau remaniement qui a eu lieu au mois de mars 1857. Il y représente toujours l'union des chartistes et des constitutionnels modérés.

SACHAILLE. Voy. LACHAISE.

SACK (Charles-Henri), théologien allemand, né à Berlin, le 17 octobre 1790, étudia le droit à Gœttingue, puis suivit les cours de théologie à l'université de Berlin, où il eut pour maître Schleiermacher. En 1813, il s'engagea, comme volontaire, pour combattre les Français, bien qu'il fut entré déjà dans la carrière ecclésiastique. Il prit une part ardente à la campagne de 1815, comme aumônier de brigade du troisième corps d'armée. Après le rétablissement de la paix, il fit un voyage en Hollande, en Angleterre, en Suisse et en Allemagne (1816). Au retour, il publia ses *Aperçus et considérations sur la religion et l'Église anglicane* (Ansichten und Beobachtungen über Rel. und Kirche in England; Berlin, 1818). Reçu docteur à Berlin, il fut nommé, en 1818, professeur adjoint et, en 1823, professeur titulaire de théologie à l'université de Bonn. De 1819 à 1839, il remplit en outre, dans la même ville, les fonctions de pasteur de la communauté évangélique. En 1846, il fit partie du synode général de Berlin, comme député de la Faculté de Bonn, et l'année suivante, il entra au consistoire de la province de Saxe, à Magdebourg.

Dans son enseignement, dans ses sermons et dans ses livres, M. Sack se montra le disciple assez fidèle de Schleiermacher, tout en témoignant plus de respect pour l'autorité de l'Ancien Testament et plus de réserve dans l'interprétation des dogmes. Il faut citer de lui : *Apologétique chrétienne* (Christliche Apologetik; Hambourg, 1829; 2e édit., 1841); *Polémique chrétienne* (Christ. Polemik; Ibid., 1832) : ces deux ouvrages renferment tout l'exposé de sa doctrine; un poëme sur la *Divinité de la Bible* (die Gœttlichkeit der Bibel; 1832), inspiré des hardiesses d'une exégèse libre et philosophique; *Lettres sur l'union des deux Églises évangéliques* (Briefe über die Union der beid. evang. Kirchen; Essen, 1823), sans nom d'auteur, dictées par un esprit conciliant et libéral; des *Sermons* (Predigten; Bonn, 1835; Berlin, 1850), où l'on trouve plus d'onction que de vigueur, et moins de dogme que de morale; *l'Église d'Écosse* (die Kirche von Schottland; Heidelberg, 1844-1845, 2 parties), publié à la suite d'un voyage dans ce pays; etc.

SACY (Samuel-Ustazade SILVESTRE DE), journaliste, membre de l'Académie française, est né à Paris, le 17 octobre 1801. Il fit de brillantes études au lycée Louis-le-Grand, se fit recevoir avocat et plaida pendant quelques années. En 1836, il fut nommé conservateur à la bibliothèque Mazarine, dont il est devenu administrateur depuis 1848. Il a été décoré le 26 juin 1837.

Élu, en 1854, membre de l'Académie française en remplacement de M. Jay, M. de Sacy s'est fait un nom comme écrivain avant d'avoir publié aucun ouvrage. Son seul livre est, pour ainsi dire, *le Journal des Débats*, auquel il a constamment travaillé depuis 1828. Pendant plus de vingt ans, il a fourni à cette feuille plus des deux tiers de ses articles politiques. Depuis le 2 décembre, sans abandonner entièrement les questions politiques, il a donné de préférence des articles de critique littéraire. Il appartient, comme publiciste, à l'école constitutionnelle; comme philosophe, il se rattache aux traditions de Port-Royal, et comme écrivain, malgré son culte pour les auteurs du grand siècle, c'est plutôt un disciple de Voltaire. Sous la modération qui fait le caractère général de ses écrits, on sent une force contenue et, à travers sa réserve, perce la haine du faux en politique, en littérature et en morale.

Un recueil de ses meilleurs articles, choisis par lui-même, annoncé depuis quelque temps, vient de paraître sous le simple titre de : *Variétés littéraires, morales et historiques* (1858, 2 vol. in-8), et a été accueilli avec beaucoup de faveur. M. de Sacy a publié, en outre, une édition de la traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ*, par Michel de Marillac (1854); une édition de l'*Introduction à la vie dévote* de saint François de Sales (1855), et une édition des *Lettres spirituelles* de Fénelon (1856, 3 vol. in-16.)

SADYK-pacha. Voy. CZAYKOWSKI.

SAGRA (don Ramon DE LA), économiste espagnol, né à la Corogne (Espagne), en 1798, acheva ses études à Madrid et fut nommé, en 1820, directeur du Jardin botanique de la Havane et professeur de botanique agricole. Il dirigea, en même temps, une ferme-école. Douze années plus tard, il fit un voyage aux États-Unis, puis il revint en Europe en 1835, visita plusieurs capitales et s'arrêta surtout à Paris, où il fut nommé membre correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques.

Son premier livre a pour titre : *Histoire économique, politique et statistique de l'île de Cuba* (Historia economica, politica y estadistica de la isla de Cuba; la Havane, 1831, in-4); vint ensuite, comme appendice, la *Breve idea de la administracion del comercio y de las rentas y gastos de Cuba, durante los anos de* 1826 *à* 1834 (Paris, 1836, in-8). M. Ramon de la Sagra a refondu ces deux ouvrages dans son *Historia fisica, politica y natural de la isla de Cuba* (Paris, 1837-1842, 2 vol. in-fol. avec fig.), traduite par MM. A. d'Orbigny, A. Lefebvre, etc. (1838 et ann. suiv., 75 livraisons in-8, avec pl. in-4), et abrégée par M. Sabin Berthelot, sous le titre d'*Histoire phy-*

sique et politique de l'île de Cuba (Paris, 1844, 2 vol. in-8, avec 19 planches).

Outre ce grand ouvrage, M. de La Sagra publia, en 1836 : *Cinq mois aux États-Unis de l'Amérique du Nord, du 20 avril au 23 septembre* 1835 (Cinco meses en los Estados Unidos; Paris, in-8), journal de voyage traduit en français en 1837 et qui fut suivi d'un *Voyage en Hollande et en Belgique sous le rapport de l'instruction primaire, des établissements de bienfaisance et des prisons dans les deux pays* (Paris, 1839, 2 vol. in-8), traduit en hollandais (1839-1842) et en espagnol (1845).

Partisan modéré de la révolution, l'auteur de l'*Histoire de Cuba* ne restait point étranger aux affaires de son pays. En 1837, il se mêla aux discussions relatives à l'administration des provinces d'outre-mer et publia sur ce sujet d'utiles *Éclaircissements* (Apuntes destinatos a illustrar la discussion del articulo adicional al proyecto de constitucion que dice; 1837, in-8).

A partir de 1840, M. de La Sagra se consacra entièrement à l'économie politique, dont il n'avait jusque-là abordé qu'indirectement l'étude. Il fit un cours d'économie sociale à l'Athénée de Madrid, fonda, avec M. Rufino, une revue hebdomadaire, le *Guide du commerce*, et dirigea la *Revue des intérêts matériels et moraux* (Revista de intereses materiales y morales; Madrid, 1844, 2 vol. in-8). Il fit paraître, à cette époque, plusieurs écrits destinés à répandre en Espagne le goût et la connaissance de l'économie politique : *Leçons d'économie sociale* (Lecciones di economia social; Madrid, 1840, in-12); *de l'Industrie espagnole* (Reflexiones sobre la industria española; Ibid., 1842), en faveur d'une exposition publique des produits nationaux; *de l'Industrie belge* (Informe sobre la industria belga; Ibid., 1842); *de l'Industrie allemande* (Informe sobre la industria alemana; Ibid., 1843, in-8); *Matériaux pour une bibliothèque des économistes espagnols* (Apuntos para una biblioteca de escritores economicos españoles; Ibid., 1848).

Après la chute de Louis-Philippe, M. Ramon de La Sagra accourut à Paris et s'y mêla fort activement aux discussions engagées sur les questions sociales. Il adopta en partie les idées de M. Proudhon (voy. ce nom) et fut un des partisans déclarés de la *Banque du peuple*, qui promettait, par une révolution pacifique, de transformer complètement la propriété. Il inséra plusieurs articles dans le journal *le Peuple* et fit paraître des brochures socialistes : *Organisation du travail* (1848); *le Problème de l'organisation du travail devant le congrès central d'agriculture* (1848); *Science sociale, idées préliminaires* (1848); *Banque du peuple. Théorie et pratique de cette institution fondée sur la doctrine rationelle* (1849); *la Vérité à tous*, extrait du journal *l'Assemblée-Nationale* (8 janvier 1849); *Mon contingent à l'Académie. Sur les conditions de l'ordre et des réformes sociales* (1849); *les Partis en Espagne* (1849).

Mais bientôt M. de La Sagra, sans abandonner ses théories scientifiques, quitta le champ de bataille où elles l'avaient entraîné à la suite des plus hardis révolutionnaires. S'occupant de questions moins compromettantes, il publia, en 1850, une *Notice* sur la faculté spéciale que possèdent les aveugles de naissance pour faire les calculs de tête et sur l'application avantageuse qu'on en peut déduire au profit de leur bien-être et de la société (1850, in-8). En 1850, il représenta son pays dans le jury international de Londres et fit paraître des *Notes sur les produits espagnols envoyés à l'Exposition, suivies de quelques considérations sur l'industrie espagnole* (Londres, 1851, brochure in-8).

La révolution de 1854 le ramena dans l'arène politique. Il fut député aux Cortès constituantes et prit place parmi les partisans de *l'Union libérale*, plus près d'O'Donnell que d'Espartero (voy. ces noms). Dans les débats relatifs à l'organisation de la Chambre haute, il combattit le projet de M. Olozaga, qui demandait un Sénat électif, et plaida la cause de la prérogative royale. Mais, dans les questions économiques, il se rapprocha de l'extrême gauche et approuva la loi de désamortisation. Le coup d'État du général O'Donnell (juillet 1856) le rejeta dans la vie privée.

SAÏD-pacha, vice-roi d'Égypte, quatrième fils de Méhémet-Ali, *le grand pacha*, comme l'appellent les Égyptiens, est né en 1822, d'une mère circassienne qui n'eut pas d'autres enfants et se consacra tout entière à son éducation. Après avoir reçu toute l'instruction que comporte l'éducation turque, il fit un cours d'études à l'européenne, sous la direction de professeurs français, et notamment de Kœnig-bey, aujourd'hui secrétaire de ses commandements (voy. ce nom). Malgré son aptitude pour les travaux de l'intelligence, son tempérament vigoureux lui fit préférer des occupations actives. Destiné à la marine par la volonté expresse de son père, il était grand-amiral de la flotte et résidait, en cette qualité, au palais de Gabbari, près d'Alexandrie, lorsque la mort de son neveu Abbas-pacha l'appela au trône en vertu du firman de 1841 qui déclare le gouvernement de l'Égypte héréditaire dans la famille de Méhémet-Ali, par ordre de primogéniture (13 juillet 1854). Trois jours après, il prit possession du pouvoir, au Caire, malgré quelques velléités de résistance de la part de l'ancien kiaïa d'Abbas, Elfy-bey, chef du parti fanatique. Il alla ensuite recevoir à Constantinople, l'investiture du sultan.

Le nouveau vice-roi sut y gagner l'amitié et la confiance de tous les membres influents du divan, et manifesta à l'égard de son suzerain des sentiments de fidélité. A son retour, il arma un corps de 10000 hommes sous le commandement de Menikli-pacha, qu'il envoya au sultan, et qui prirent une part honorable à l'expédition de Crimée. A l'intérieur, le gouvernement de Saïd-pacha a été sagement progressif. A la suite de plusieurs voyages effectués par le vice-roi lui-même dans ses diverses provinces, notamment dans le Soudan, à la fin de 1856, des abus ont été réformés, des améliorations introduites dans l'administration et dans l'assiette de l'impôt, les charges des fellahs allégées, et plusieurs travaux d'utilité publique achevés ou entrepris. Les écoles et les établissements scientifiques, sur le modèle européen, abandonnés sous l'administration précédente, reçurent une nouvelle impulsion; le barrage du Nil, entrepris par Méhémet-Ali, fut continué, et la grande œuvre du percement de l'isthme de Suez encouragée par tous les moyens dont peut disposer un prince vassal devant la résistance de l'autorité suzeraine.

SAIGEY (Jacques-Frédéric), mathématicien français, né à Montbéliard le 17 janvier 1797, entra à l'École normale en 1821, une année avant le licenciement de cette école, à la suite duquel il traversa quelques années de rudes épreuves. Il se chargea de mettre en ordre les matériaux du tome V des *Œuvres de Descartes*, que publiait alors M. Cousin. En 1825, il fut introduit dans la rédaction du *Bulletin de Férussac*, auquel il rendit de grands services par la variété de ses connaissances scientifiques. Quatre années après, il fonda, avec M. Raspail (voy. ce nom), les *Annales des sciences d'observation*, dans lesquelles il a publié la plupart de ses principaux mémoires : *Explication des phénomènes physiques et chimi-*

ques par les mouvements vibratoires de l'éther; Lois des phénomènes attribués au magnétisme en mouvement; Détermination de la figure de la terre par les oscillations du pendule; etc. Il a présenté aussi à l'Académie des sciences divers travaux, entre autres : *Lettre sur la chaleur de la terre* (*Comptes rendus*, 1836); *Démonstration d'un théorème général sur les surfaces d'égale température moyenne* (Ibid., 1839); *Observations sur les étoiles filantes*, avec M. Coulvier-Gravier (Ibid., 1845 et 1846).

M. Saigey est auteur de plusieurs ouvrages élémentaires classiques destinés pour la plupart à l'enseignement primaire et très-goûtés pour leur clarté; ils traitent de l'arithmétique, du système métrique, de la météorologie, de la physique du globe. On lui doit encore : *Éléments des sciences physiques et naturelles*, rédigés pour le baccalauréat, avec M. Sonnet (in-12, nombreuses éditions).

SAILLET (Alexandre DE), littérateur français, né vers 1805, a tenu pendant longtemps une pension à Paris. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages d'éducation et de morale sous son nom et celui de Joseph Hérin, entre autres : *les Enfants peints par eux-mêmes* (1840, grand in-8; 2e édit., 1841); *Mémoires d'un centenaire* (1842, in-8); *Ciel et terre* (1843, in-8), poésies; *les Écoles royales de France* (1843, in-8); *les Jeunes Français* (1846, in-8); *les Confessions d'un écolier* (1848, in-8), etc. En 1855, il a commencé, sous le titre de *Misères et passions humaines*, une histoire des duels et des suicides, qui formera six à huit volumes.

SAINCTHORENT (de la Creuse), ancien député et représentant français, né en 1795, et fils d'un conventionnel, professa sous la Restauration et sous la monarchie de Juillet des opinions libérales, siégea à la Chambre des Députés de 1834 à 1842, et fit partie de l'opposition. Rentré dans la vie privée, il s'occupa surtout d'agriculture, et fut membre du conseil général de la Creuse, où il ne traita que les questions administratives. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du peuple, le sixième sur sept, par 16 500 voix. Membre du comité de l'administration départementale et communale, il vota avec le parti modéré. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée à l'intérieur et dans les affaires de Rome. Non réélu à la Législative, il retourna dans ses propriétés et reprit ses travaux agricoles. Il est vice-président de la chambre consultative d'agriculture de la Creuse pour l'arrondissement de Boussac.

SAINT-ALBANS (William-Amelius AUBREY DE VERE BEAUCLERK, 10e duc DE), pair d'Angleterre, né en 1840 à Londres, descend d'un fils naturel de Charles II, créé pair en 1676 et duc en 1684. Il a hérité, en 1849, des titres de son père et prendra en 1861 sa place à la Chambre des Lords.

SAINT-ALBIN (Hortensius ROUSSELIN-CORBEAU, dit DE), magistrat français, ancien député et représentant, né à Lyon, le 20 décembre 1805, est le fils du commissaire de la Convention, ami de Danton et de Camille Desmoulins, qui fut sous la Restauration un des premiers fondateurs du *Constitutionnel*. Avocat du barreau de Paris, il prononça l'éloge funèbre de Barras, son parent et fut décoré, en 1831, pour avoir sauvé de la fureur populaire le monument de Malesherbes, au Palais de justice. Nommé en 1830 juge-suppléant au tribunal civil de la Seine, il devint titulaire sous le ministère de M. Thiers, en 1837.

La même année, les électeurs de Beaumont (Sarthe) l'envoyèrent à la Chambre des Députés, où il siégea à l'extrême gauche jusqu'en 1848. Il parla sur la réforme électorale, le code d'instruction criminelle, les fonds secrets et les conditions d'admission et d'avancement dans les fonctions publiques. Élu à l'Assemblée constituante dans le même département, le quatrième sur douze, par 87 114 suffrages, il s'y montra l'adversaire de la révolution et vota presque toujours avec la droite. Non réélu à la Législative, il obtint la place de conseiller à la Cour d'appel de Paris qu'il a conservée depuis. Il est aussi membre du conseil général de la Sarthe.

M. Hortensius de Saint-Albin est auteur de *Poésies lyriques* dont plusieurs ont été mises en musique, de deux *Odes* sur La Fayette, d'une *Histoire de Sulkowski* et d'une *Logique judiciaire* (1841, in-18, 2e édit.); suivie d'une *Logique de la conscience* (1844).

SAINT-AMAND (Amand LACOSTE, connu sous le nom DE), auteur dramatique français, né à Paris le 1er novembre 1797, débuta en 1823 par le mélodrame fameux de *l'Auberge des Adrets*, dont le principal personnage, interprété par M. Frédéric-Lemaître, devint plus tard dans la pièce de *Robert-Macaire* (1835), un des types les plus audacieux du théâtre moderne. Il travailla ensuite à un grand nombre de drames et de vaudevilles, dont voici les plus connus : *la Chaise de poste* (1825); *Quatre heures* (1828); *Peblo* (1830); *l'Oraison de saint Julien* (1834); *Philippe II, roi d'Espagne* (1846), etc. Citons aussi une comédie en prose, *la Paix ou la guerre*, représentée en 1841 à l'Odéon. — Il est mort en 1856.

SAINT-AMOUR (Jules), ancien représentant du peuple français, né à Zutkerque (Pas-de-Calais), le 5 juin 1800, et fils d'un ancien membre des assemblées de la République et de l'Empire, fut élevé dans les principes de la Révolution. Après les journées de Juillet, il professa ce qu'on appelait les doctrines du centre gauche, inséra des articles politiques dans plusieurs journaux de Paris, et collabora au *Dictionnaire de la conversation*, au *Dictionnaire du notariat*, au *Dictionnaire des sciences usuelles*, etc. En 1835, le ministre de la guerre le chargea de rédiger un rapport sur l'érection d'une colonne commémorative au camp de Boulogne. En 1848, les électeurs du Pas-de-Calais l'élurent représentant à la Constituante, le douzième sur dix-sept, par 75 391 voix. Membre du comité de l'intérieur, il vota ordinairement avec la droite et ne fut pas réélu à la Législative.

SAINT-ARNAUD. Voy. LEROY DE SAINT-ARNAUD.

SAINT-CHAMANS (Vicomte Auguste DE), homme politique et publiciste français, né dans le Périgord, en 1777, d'une ancienne famille originaire du Limousin, se trouva de bonne heure dans les rangs des adversaires de la Révolution, et compromis dans divers complots royalistes, courut plus d'une fois de sérieux dangers. Le gouvernement impérial, que servaient le comte et le baron de Saint-Chamans, ses deux frères, celui-ci comme préfet, celui-là comme officier de cavalerie, le trouva encore dans l'opposition. La Restauration eut toutes ses sympathies que diverses brochures d'actualité exprimèrent. Il fut chargé de présider en 1816 et 1817 le collége électoral d'Épernay, puis nommé maître des requêtes en service ordinaire. Élu en 1824 député de la Marne, et appelé trois ans après aux fonctions de conseiller d'État, il devint, après quelques velléités semi-libérales, un des serviteurs

dévoués du système renversé par la révolution de 1830. Il a été décoré en avril 1821.

M. Aug. de Saint-Chamans a publié d'assez nombreux écrits, romans ou brochures, où ses opinions politiques trouvent place, et qui touchent à la fois à l'administration, à l'économie politique et à la littérature. Nous citerons : *Examen des fautes du dernier gouvernement* (1815. 29 avril, in-8); *Raoul de Valmire, ou Six mois de* 1816, roman politique (1816, in-12); *l'Anti-romantique, ou Examen de quelques ouvrages nouveaux* (1816, in-8); *de la Loi des élections* (1819); *du Système d'impôt fondé sur les principes de l'économie politique* (1820, in-8); *de la Popularité* (1821); *le Petit-fils de l'homme aux quarante écus* (1823); *Nouvel essai sur la richesse des nations* (1824); *du Croquemitaine de M. de Montlosier, de M. de Pradt et de bien d'autres* (1826); *Causes et résultats de la Révolution de* 1830 (1832); *Observations sur les bases de la Constitution* (juin 1848); *Traité d'économie politique avec un aperçu sur les finances de la France* (1852, 3 vol. in-8), etc.

SAINT-ERNEST (Louis-Nicolas Brette, dit), artiste et auteur dramatique français, né à Orléans, en 1806, fit ses classes au collége de cette ville, fut ensuite maître d'études à Paris, puis copiste, aide-maçon, débuta en 1829 sur une scène de province et parut, vers 1832, à la Porte-Saint-Martin. Après de nouvelles vicissitudes il se fit enfin place, à l'Ambigu, dans le genre sentimental, et compta de nombreux succès de 1837 à 1852. Il est maintenant attaché au théâtre du Cirque comme régisseur de la scène et y reparaît encore dans quelques-uns de ses anciens rôles. Il a collaboré à diverses pièces, notamment à *don Pèdre le Mendiant*, *Rose Ménard*, *Jeanne*, *Henri le lion*, drames en 3, 5 et 6 actes (1837-1846). M. J. Bouchardy a écrit sa biographie.

SAINT-ÈVE (Jean-Marie), graveur français, né à Lyon, le 9 juin 1810, étudia le dessin sous Victor Orsel, son compatriote, et entra en 1839 à l'École des beaux-arts, où il remporta l'année suivante le grand prix de gravure. Pendant son séjour en Italie, il fit au musée du Vatican, d'après les tableaux des maîtres, plusieurs dessins exposés à son retour (1847); *la Madone de Florence*, d'après Andrea del Sarto; *la Madone de Foligno*, à Rome; *Sainte Cécile* et *une Jeune fille*, au musée de Bologne, tous trois d'après Raphaël. Il exposa cette même année, dans la gravure, le *Portrait d'Andrea del Sarto*, peint par lui-même, et envoya aux salons suivants (1848-1852), outre plusieurs tableaux ou croquis gravés d'après MM. Ingres et Ary Scheffer, *la Poésie*, *la Justice* et *la Théologie*, de Raphaël, sujets admis de nouveau à l'Exposition universelle de 1855. — M. Saint-Ève est mort à Lyon, le 16 septembre 1856. Il avait obtenu une 1re médaille en 1848.

SAINT-FÉLIX (Félix d'Amoreux, connu sous le nom de Jules de), littérateur français, né en 1806 à Uzès (Gard), d'une bonne famille du Languedoc, vint jeune encore à Paris, se mêla au mouvement romantique et débuta par un recueil de vers qui fut remarqué : *Poésies romaines* (1830, in-8). Il collabora ensuite à la *Revue de Paris*, au *Livre des Conteurs*, aux *Cent et Un* et à diverses publications périodiques, et écrivit un certain nombre de romans qui se distinguent par un style élégant et une trame intéressante. Nous citerons les suivants : *Dalilah* (1833, in-8); *Autour du monde* (1834, in-8); *le Roman d'Arabelle* (1834, in-8); *Mlle de Marignan* (1836, in-8); *Cléopatre, reine d'Égypte* (1836, 2 vol. in-8), brillante mise en scène du monde ancien; *Mme la duchesse de Bourgogne* (1837, in-8); *le Colonel Richmond* (1838, in-8); *la Duchesse de Longueville* (1839, in-8); *Louise d'Avaray* (1844, 2 vol. in-8); *le Dernier colonel* (1846, in-4); *les Officiers du Roi* (1848, 2 vol. in-8), roman imprimé d'abord dans *la Semaine*, où il a aussi donné *les Soupers du Directoire*, de 1849 à 1850; *Régine* (1852, gr. in-8); *les Nuits de Rome* (1853, in-18); *la Chasse aux Cosaques* (1856, in-18); *Rosemonde et Rosalinde* (1857), qui a paru dans *la Patrie*; etc.

M. J. de Saint-Félix passe pour avoir travaillé à quelques-uns des ouvrages de M. Alexandre Dumas, notamment au drame de *l'Orestie*, représenté en 1856. On lui doit encore *le Rhône et la mer* (1845, 2 vol. in-8), souvenirs, légendes, études historiques et pittoresques; *les Tribuns* (1849, gr. in-8), série de portraits politiques des orateurs de l'Assemblée législative, publiés sous le pseudonyme de Trimalcion; *Histoire de Napoléon II, roi de Rome* (1853, in-18); *les Aventures de Cagliostro* (1854, in-16), etc.

SAINT-GAUDENS (J....), ancien représentant du peuple français, né dans le département des Basses-Pyrénées, vers 1795, fit ses études au lycée de Pau, embrassa la profession d'avocat, et s'établit à Saint-Palais. Attaché de tout temps à l'opposition radicale, il fut, après la révolution de Février, maire de cette ville, puis sous-commissaire à Orthez. Élu représentant du peuple le sixième sur onze, par 45 507 suffrages, il fit partie du comité de la justice, vota ordinairement avec l'extrême gauche et aborda quelquefois à la tribune avec succès. Après l'élection du 10 décembre, il fit une très-vive opposition à la politique de l'Élysée et appuya la demande de mise en accusation présentée contre Louis-Napoléon et ses ministres à l'occasion du siége de Rome. Non réélu à la Législative, il reprit sa place au barreau de Saint-Palais.

SAINT-GÉNOIS (Jules-Ludger-Dominique-Ghislain, baron de), historien belge, né à Lennick-Saint-Quentin (Brabant), le 22 mars 1813, devint, en 1836, archiviste provincial de la Flandre-orientale et, en 1848, professeur bibliothécaire à l'université de Gand. Il est, depuis 1846, membre de l'Académie royale de Belgique.

On a surtout de lui : *Histoire des avoueries en Belgique* (Bruxelles, 1837, in-8), couronnée par l'Académie royale au concours de 1834; *la Cour du duc Jean IV, chronique brabançonne*, 1418-1421 (Ibid., 1837, 2 vol. in-18); *un Premier amour de Charles-Quint* (Ibid., 1840, in-8); *Notice sur le dépôt des archives de la Flandre orientale* (Gand, 1841, in-8); *Inventaire analytique des chartes des comtes de Flandres*, etc. (Gand, 1843-1846, in-4); *les Voyageurs belges du* XIIIe *au* XVIIIe *siècle* (Bruxelles, 1847, 2 vol. in-18); *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de la ville et de l'université de Gand* (Gand, 1849-1852, in-8); de nombreux travaux dans les *Mémoires* et le *Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, et dans les divers recueils bibliographiques et archéologiques de son pays.

SAINT-GEORGES (Jules-Henri Vernoy de), auteur dramatique français, né à Paris en 1801, débuta à vingt ans, par le roman des *Nuits terribles* (1821, in-12), puis se tourna vers le théâtre, où il donna le vaudeville de *la Saint-Louis, ou les Deux diners*, avec Tardif (1822). Il a signé seul ou en collaboration la plupart des ballets, opéras et opéras-comiques qui ont le plus réussi depuis près de quarante ans sur nos scènes

lyriques. En 1829, il a été directeur de l'Opéra-Comique, transporté provisoirement à la salle Ventadour.

Dans la liste des pièces nombreuses de M. H. de Saint-Georges, nous indiquerons d'abord celles qui ne portent que son nom. Dans l'opéra-comique il a donné : *le Roi et le batelier*, *l'Artisan*, en un acte (1827); *Pierre et Catherine*, en un acte (1829) : *Jenny*, en trois actes (1829); *Ludovic*, drame lyrique en deux actes (1833); *la Sentinelle perdue*, en un acte (1835); *la Symphonie*, en un acte; *le Planteur*, en deux actes (1839); *l'Aïeule*, en un acte (1841); *l'Esclave du Camoëns*, en un acte (1843); *le Lazzarone*, opéra en deux actes (1844); *Wallace*, en trois actes (1845); *l'Ame en peine*, opéra fantastique en deux actes (1846); *les Mousquetaires de la Reine*, en trois actes (1846); *le Val d'Andorre*, en trois actes (1848); *le Fanal*, en deux actes (1848); *le Château de Barbe-Bleue*, en trois actes (1851); *le Carillonneur de Bruges*, en trois actes (1852); *les Amours du Diable*, opéra fantastique en quatre actes et neuf tableaux (Opéra-National, 1852); *Jaguarita l'Indienne*, en trois actes (Théâtre-Lyrique, 1854); *le Corsaire*, ballet en trois actes (Opéra, 1856); *Margot*, en trois actes (Théâtre-Lyrique, 1857). Il faudrait citer ensuite une cinquantaine d'opéras, opéras-comiques et ballets, en société avec M. Scribe, depuis *l'Ambassadrice* jusqu'au *Nabab* (1837-1853), ainsi qu'avec MM. de Leuven et Mazillier (voy. ces noms), ses trois collaborateurs habituels, et un nombre au moins égal de librettos ou même de comédies avec une trentaine d'autres auteurs.

Nous nous bornerons à rappeler parmi les romans de M. de Saint-Georges : *le Livre d'Heures*, *simple histoire du cœur* (1840, petit in-8); *un Mariage de prince* (1849, 2 vol.); *l'Espion du grand monde* (1851, 7 vol. in-8), d'où l'auteur a tiré un drame sous le même titre (Ambigu, 1856).

SAINT-GEORGES (Jean-Baptiste-Marie Vernoy de), administrateur français, frère du précédent, né à Paris, le 11 juillet 1810, a été, sous le régime de Juillet, chargé d'affaires aux États-Unis et préfet des Deux-Sèvres. Il est aujourd'hui directeur de l'Imprimerie impériale. Il a été créé commandeur de la Légion d'honneur en 1856.

SAINT-GERMANS (Édouard-Granville Éliot, 3e comte de), homme politique et pair d'Angleterre, né en 1798, à Plymouth, descend d'une famille ancienne, élevée en 1784 à la pairie héréditaire (2e titre, baron Éliot). Après avoir été attaché aux ambassades de la Haye et de Lisbonne, il épousa la fille du marquis de Cornwallis et devint, à la Chambre des Communes, député du bourg de Liskeard (1824), qui le réélut jusqu'en 1832. A cette époque, il quitta la Trésorerie, dans laquelle Canning l'avait fait entrer, et partit pour l'Espagne où venait de s'allumer la guerre civile. D'abord secrétaire de légation (1833), il fut accrédité à Madrid en qualité d'ambassadeur (1834-1835), et ne s'éloigna pas avant d'avoir mis fin par la convention qui porte son nom, aux affreuses représailles auxquelles étaient exposés les prisonniers de chaque parti.

Réélu en 1837 par le comté de Cornwall, lord Éliot succéda en 1845 aux honneurs de son père et garda à la Chambre haute ces opinions modérées qui le rapprochaient également des whigs et des tories. Ce fut ainsi que, malgré son penchant pour le libéralisme, il fit partie de l'administration de sir R. Peel, en dernier lieu comme directeur général des postes (1845), et qu'il accepta de lord Aberdeen la vice-royauté d'Irlande pendant une période des plus tranquilles (1853-1855). Il est depuis 1841 membre du Conseil privé. De ses cinq enfants, l'aîné, Edward-John-Cornwallis, baron Éliot, né en 1827, à Londres, a embrassé le métier des armes et a été en 1852 nommé capitaine des gardes. Le troisième, William-Gordon-Cornwallis Éliot, né en 1829, est depuis 1853 attaché d'ambassade à Berlin.

SAINT-HERMIDAD. Voy. Thisted.

SAINT-HILAIRE (Émile-Marc Hilaire, plus connu sous le nom de Marco de), littérateur français, né vers 1790, fut admis de bonne heure au nombre des pages de l'Empereur. Rejeté par la Restauration dans la vie civile, il se mit à écrire pour le compte des libraires une foule de petits livres anonymes ou pseudonymes, dont les sujets n'étaient rien moins que littéraires; c'étaient des recettes « pour faire fortune, fumer et priser, mettre sa cravate, dîner en ville, patiner avec grâce, payer ses dettes et réussir en amour, » formant toute une collection d'in-18 et d'in-32 (1821-1830). Il fit aussi de petites biographies quelque peu risquées sur les préfets, les prêtres, les nobles, les acteurs et même les nymphes du Palais-Royal. Il raconta, en termes assez mesurés la vie de la Dauphine, du duc d'Orléans et de la duchesse de Berri. A cette époque appartiennent encore les deux romans suivants : *le Donneur d'eau bénite* (1825, 2 vol. in-12) et *les Mémoires d'un forçat* (1828-1829, 4 vol. in-8), ce dernier avec M. Raban.

La révolution de 1830 permit à M. Saint-Hilaire d'exploiter une veine nouvelle de publications à peu près historiques, et dont les hommes et les événements du premier Empire lui offrirent l'inépuisable sujet. A part quelques nouvelles œuvres d'imagination qui ne réussirent pas, telles que : *Cazilda* (1832, 5 vol. in-12), histoire contemporaine attribuée à M. Alboize; *les Mémoires d'une célèbre courtisane* (1833, in-8); *Lieutenant et comédien* (1844, 2 vol. in-8), il n'écrivit plus rien qui ne se rapportât au règne de Napoléon, illustré par lui de toutes les manières. Voici, en abrégé, la liste de ces ouvrages souvent réimprimés : *Mémoires d'un page de la cour impériale* (1830, 2 vol. in-8); nouv. édit., 1847); *les Petits appartements des Tuileries, de Saint-Cloud et de la Malmaison* (1831, 2 vol. in-8); *Souvenirs de la vie privée de Napoléon* (1838, 2 vol. in-8); *Entretiens sur la vie privée de Napoléon* (1839, 2 vol. in-18), pour *la Bibliothèque populaire de maître Pierre*; *Souvenirs intimes du temps de l'Empire* (1838-1840, 6 vol. in-8); *les Aides de camp de l'Empereur* (1841, 2 vol. in-8); *l'Hôtel des Invalides* (1841, 2 vol. in-8); *l'École militaire, le bivouac et les Tuileries* (1842, 2 vol. in-8); *Histoire populaire de Napoléon et de la grande armée* (1842, grand in-8, fig.), *Napoléon au conseil d'État* (1843, 2 vol. in-8); *les Habitations napoléoniennes* (1844, 2 vol. in-8); *Napoléon en campagne* (1844, 2 vol. in-8); *la Veuve de la grande armée* (1845, 2 vol.), réimprimée en 1853; *Histoire de la garde impériale* (1845-1847, gr. in-8 fig.; 2e édit., 1849); *Deux Conspirations sous l'Empire* (1846, 2 vol. in-8); *Histoire de la campagne de Russie* (1846-1848, 4 vol. in-8 fig.); *Anecdotes du temps de Napoléon Ier* (1854, in-16), pour *la Bibliothèque des chemins de fer*.

Dans ces dernières années, M. Marco de Saint-Hilaire a publié une longue *Histoire des conspirations et des exécutions politiques* (1849, 4 vol. gr. in-8, fig.) dont la France, l'Angleterre, l'Espagne et la Russie ont été le théâtre; une continuation jusqu'en 1850 de l'*Histoire de France* d'Anquetil (1850); *les Deux Empereurs* (1853, in-18); *Histoire de Napoléon III* (1853, in-8);

et *la Caserne du quai d'Orsay* (1856). Il a fourni beaucoup d'articles aux recueils périodiques et il rédige l'*Almanach impérial* depuis 1847.

SAINT-JEAN (Simon), peintre de fleurs français, né à Lyon, en 1812, fit ses premières études à l'École de peinture et travailla sous la direction de François Lepage, professeur et peintre distingué de l'Académie lyonnaise. Il fit un premier envoi au salon de 1834, et se consacra exclusivement au genre désigné sous le nom de nature morte, qu'il traita quelquefois aussi à l'aquarelle. A part de fréquents voyages à Paris, surtout à l'époque des salons, il n'a pas cessé d'habiter Lyon, où il réside encore aujourd'hui.

Les nombreux tableaux exécutés et exposés par M. Simon Saint-Jean représentent, presque sans exception, des *Fleurs*, des *Fruits*, des *Bouquets*, des *Corbeilles*, mais avec une telle variété dans le choix, la disposition, les nuances des fleurs elles-mêmes, ou dans les détails accessoires, que toutes ces diverses reproductions d'un même sujet semblent former autant de sujets différents. Nous citerons parmi les plus estimés : *Bouquet sur une tombe*, inspiré d'une stance des *Harmonies poétiques* (1835); *une Compagnie de perdrix rouges*, *le Panier de fraises* (1841); *Guirlande de fleurs autour d'une niche gothique de la Vierge*, *Bouquet dans une grotte*, plusieurs *Jeunes filles portant des fleurs*, et tous ses envois à l'Exposition universelle de 1855 : *la Récolte*, *les raisins*, *Fleurs dans des ruines*, *Fleurs et fruits*, deux tableaux appartenant à l'État; *Panier de roses sur un bas-relief*, acquis par le marquis d'Herfort; *Fleurs des tombeaux*, à M. Jacobson; *Fleurs et fruits*, au comte de Morny; *Framboises et oranges*, à M. Corvisart; *Notre-Dame des Roses*, placé depuis au musée du Luxembourg. Il a fait don d'un de ses gracieux tableaux à l'Exposition de la Société des Amis des arts de Lyon, en 1841, et reparu au salon de 1857 avec quatre sujets de *Fruits*. Il a obtenu une 3ᵉ médaille en 1834, une 2ᵉ en 1841, une médaille de seconde classe en 1855, et la décoration de la Légion d'honneur en juin 1843.

SAINT-JOHN (Saint-André-Beauchamp SAINT-JOHN, 14ᵉ baron), pair d'Angleterre, né en 1811, à Londres, descend d'une ancienne famille élevée en 1558 à la pairie héréditaire. A sa majorité il prit à la Chambre des Lords la place de son père vacante depuis 1817; il appartient au parti conservateur. Marié à miss Hussey (1838), il a cinq enfants, dont l'aîné est né en 1840.

SAINT-JOHN (James-Auguste), littérateur anglais, né dans le comté de Carmarthen (pays de Galles), au commencement de ce siècle, reçut à l'école de son village une instruction élémentaire, qu'il s'efforça de compléter par de nombreuses lectures. Avec l'aide d'un ecclésiastique du voisinage, il posséda bientôt à fond la littérature classique ainsi que les langues française, italienne, espagnole, et même l'arabe et le persan. A dix-sept ans il se rendit à Londres, y fit un mariage d'inclination et, n'ayant pas de fortune, résolut de tirer de ses connaissances variées tout le parti possible. Il débuta par la rédaction d'un journal radical de Plymouth.

Un poëme qui promettait un bel avenir, *Abdallah* (1820), le mit en rapport avec J. S. Buckingham qui le chargea aussitôt de l'*Oriental Herald*, revue à laquelle il fournit un grand nombre de travaux anonymes, entre autres une *Histoire de l'origine et des accroissements de la puissance anglaise dans les Indes*. En 1825, il fonda avec D. Richardson la *Weekly Review*, qu'un long et malheureux procès réduisit au néant. En 1829, il passa en Normandie avec sa nombreuse famille et fournit à la *Bibliothèque* de Constable le résumé de ses études artistiques et morales sur cette province (1830).

Dès lors commença pour M. Saint-John une vie de courses continuelles. Après avoir écrit à Paris les *Vies des voyageurs célèbres* (Lives of the celebrated travellers; 1830) pour la *National Library* de Colburn, il écrivit à Dijon son *Histoire, mœurs et coutumes des Hindous* (History, manners and customs of the Hindoos; 1831, 2 vol.), destinée à la *Collection des connaissances utiles*. L'année suivante, il se rendit en Suisse, établit sa famille à Lausanne et partit pour l'Égypte, qu'il parcourut en grande partie à pied, depuis le Delta jusqu'à la seconde cataracte du Nil. Au retour il visita la Sicile et Malte, et revint en 1834 à Londres, où il publia *l'Égypte et Méhémet-Ali* (Egypt and Mohammed-Ali).

Retiré de nouveau en France près de la forêt de Chantilly, M. Saint-John prépara la publication d'ouvrages anciens et classiques, tels que les *OEuvres* de Locke, de Milton, de Th. Morus, de Brown et de Bunyan. Vers cette époque, il donna *le Ramadan* (Tales of the Ramadan; 3 vol.), contes arabes; *Marguerite Ravenscroft* (Margaret R.; 3 vol.); une *Histoire et coutumes de l'ancienne Grèce* (History of the manners and customs of ancient Greece; 1842, 3 vol. in-8), où la sagacité et l'érudition sont accompagnées de tous les agréments de l'imagination et du style.

Devenu presque entièrement aveugle à la suite d'excessifs travaux, ce fécond écrivain a encore publié dans ces dernières années : *Sir Côme Digby* (sir Cosmo Digby; 3 vol.); *Isis* (1852, 2 vol.), souvenirs de son voyage en Égypte; *A la Recherche de la beauté* (There and back again in search of beauty; 1853, 2 vol.), essai d'esthétique moderne; *la Némésis du pouvoir* (the Nemesis of power), étude philosophique sur les causes et les variations de l'esprit révolutionnaire; enfin *la Philosophie au pied de la croix* (Philosophy at the foot of the cross; 1855). Il a recueilli ses premiers essais sous le titre : *Anatomie de la société* (Anatomy of society; 1831).

Des six fils de M. Saint-John, les trois suivants ont embrassé comme lui la carrière des lettres.

SAINT-JOHN (Bayle), littérateur anglais, l'aîné des fils du précédent, né vers 1820, à Londres, a écrit de nombreux volumes de voyages. L'Orient, où il a passé plusieurs années, lui a inspiré : *les Villages d'Égypte* (Village life in Egypt); *Deux ans dans le Levant* (Two years in a levantine family); *les Turcs en Europe* (the Turks in Europe; 1853, in-8); *Maretimo* (1854), esquisses publiées d'abord dans le *Chambers's-Journal*; *l'Orient chrétien* (the Christian east; 1857, in-8). On a encore de lui : *les Teintes parisiennes* (Purple tints of Paris), tableaux de mœurs; *Excursions d'un marchand arabe dans le Soudan* (Travels of an arab merchant in the Soudan; 1854), traduction abrégée du français : *le Louvre* (the Louvre; 1855); *Montaigne* (Montaign the Essayist; 1857), etc.

SAINT-JOHN (Percy), littérateur anglais, frère du précédent, a collaboré à divers recueils périodiques et a écrit le roman de *Paul Peabody*, ainsi qu'une foule de nouvelles pour le *Family Paper* de Cassell.

SAINT-JOHN (Horace), littérateur anglais, frère des précédents, s'est fait connaître par deux ouvrages qui ne manquent pas de talent : *l'Archipel indien* (the Indian archipelago; 1853, 2 vol.) et *l'Histoire des conquêtes de l'Angleterre dans l'Inde* (History of the british conquests in India). En

1854, il a fondé avec ses deux frères une revue hebdomadaire intitulée *l'Utopie*, dont il n'a paru que quelques numéros. — Sa femme a fait imprimer en 1855 une étude raisonnée de la *Vie et des travaux d'Audubon*, naturaliste américain.

SAINT-JOSEPH. Voy. ANTHOINE DE ST-JOSEPH.

SAINT-LÉON (Charles-Victor-Arthur), danseur, chorégraphe et musicien français, né vers 1815, parut en 1846 à l'Opéra, où sa femme, Mme Fanny Cerrito, débutait peu après dans *la Fille de marbre*, ballet composé par lui-même. En 1853, il voyagea en Angleterre et en Allemagne, se fit applaudir, surtout comme violoniste, et reçut des décorations du roi de Prusse. En 1855 il reparut à notre Académie impériale, qu'il quitta presque aussitôt pour aller prendre, à Lisbonne, la direction de la danse, au Théâtre-Royal; mais il revint à Paris l'année suivante. Comme violoniste, M. Saint-Léon rivalise, par son jeu vigoureux, spirituel, excentrique, avec les plus étonnants virtuoses.

On a de lui, outre *la Fille de marbre* (1847), *la Vivandière*, en un acte (1848); *le Violon du Diable*, ballet fantastique, en deux actes et six tableaux (1849); *Stella ou les Contrebandiers*, en deux actes et quatre tableaux (1850 ; *Pâquerette*, en trois actes et cinq tableaux (1851), avec M. Th. Gautier; *le Lutin de la vallée*, légende en deux actes et trois tableaux (janvier 1853); *le Danseur du roi*, en deux actes et trois tableaux (octobre 1853), ces deux derniers, au Théâtre-Lyrique; *Météora, ou les Étoiles de Grandville* (Lisbonne, 1855), etc.

SAINT-LEONARDS (Edward-Burtenshaw SUGDEN, 1er baron), chancelier d'Angleterre, né dans un des comtés du nord, en 1781, reçu avocat depuis 1807, plaidait au barreau de Lincoln lorsqu'il fut appelé à faire partie du conseil royal, en 1822. Il justifia les honneurs dont il devint dès lors l'objet, par ses nombreuses publications sur le droit, les coutumes nationales et la procédure légale. Il a occupé quelque temps les fonctions d'avocat général (1829-1830) et a été à deux reprises chancelier d'Irlande (1835 et 1841). Le 27 février 1852, il fut nommé chancelier d'Angleterre et admis à la Chambre des Lords avec le titre de Saint-Leonards. Il avait siégé plusieurs fois à la Chambre des Communes.

SAINT-LUBIN (Léon DE), compositeur italien, d'origine française, est né à Turin, en 1801. Après s'être fait entendre dans plusieurs villes de l'Allemagne depuis l'âge de neuf ans, il entra, comme violoniste, au théâtre de Joseph-Stadt à Vienne (1827) et s'essaya dans la musique dramatique, où il mit à profit les leçons qu'il avait reçues de Spohr. De cette époque datent plusieurs ballets et un opéra-féerie de sa composition, ainsi qu'une grande symphonie, des trios pour pianos et des quatuors pour instruments à cordes. Il obtint aussi de brillants succès dans ses concerts et son exécution hardie et originale rappelle, sans trop de désavantage, celle de Paganini, qu'il avait pris pour modèle. Appelé à Berlin en 1830, M. de Saint-Lubin y a occupé, jusqu'en ces derniers temps, les fonctions de chef d'orchestre au théâtre de Kœnigstadt. Il y a fait représenter des ballets, des pantomimes, et un opéra qui a eu du succès : *le Cousin du docteur Faust.*

SAINT-MARC-GIRARDIN (Marc GIRARDIN, dit), professeur et écrivain français, ancien député, membre de l'Académie française, est né à Paris, en 1801, d'une famille de commerçants. Il fit ses études au collége Napoléon, plus tard Henri IV, comme élève de l'institution Hallays-Dabot. Il eut des succès dans ses classes et, au sortir du collége, quoiqu'il se destinât à l'instruction publique, il fit son droit et se fit recevoir avocat, en même temps qu'il était nommé agrégé des classes supérieures au concours de 1823; il avait eu le premier accessit du prix d'éloquence, à l'Académie française, en 1822, pour l'*Éloge de Lesage*. Jusqu'en 1826, il n'obtint de chaire dans aucun collége, à cause de ses opinions libérales. En 1827, il reçut de l'Académie française le prix pour l'*Éloge de Bossuet*, et fut chargé de la classe de seconde au collége Louis-le-Grand; la même année aussi, il débutait, comme journaliste, dans les *Débats*, par un article anonyme sur les troubles de la rue Saint-Denis, dont l'éclat le força de s'avouer l'auteur; à quelque temps de là, il prit part, dans ce journal, à la polémique politique. En 1828, il fut encore une fois couronné par l'Académie française pour son *Tableau de la littérature française au* XVIe *siècle;* il partagea le prix avec M. Philarète Chasles.

En 1830, M. Saint-Marc-Girardin, qui avait déjà, en 1822, visité l'Italie, fit un voyage en Allemagne et passa trois mois à Berlin, où il se lia avec Gans et vit souvent Hegel. Il revint en France peu de jours avant la révolution de Juillet.

Sous le nouveau gouvernement, il fut chargé de remplacer M. Guizot, comme professeur d'histoire, à la Faculté des lettres et nommé maître des requêtes au conseil d'État. Il fut appelé à la chaire de poésie française, en 1834, en remplacement de M. Laya, qui venait de mourir. En 1833, il parcourut l'Allemagne méridionale jusqu'à Vienne, pour étudier les établissements d'instruction intermédiaire; il a consigné, dans un de ses ouvrages, le résultat de ses observations. Élu député, en 1834, par le collége électoral de Saint-Yrieix (Haute-Vienne), il a continué de représenter ce collége jusqu'en 1848, sauf une interruption de dix-huit mois, après la coalition qu'il avait combattue. Rapporteur du projet de loi sur l'instruction secondaire, en 1837, il a été plusieurs années de suite rapporteur de l'adresse. Il a pris plusieurs fois la parole sur les questions étrangères, notamment sur celle d'Orient.

M. Saint-Marc-Girardin ne s'est pas livré toutefois à la vie politique, au point de cesser d'être professeur. Il n'a jamais interrompu ses cours en Sorbonne, malgré son titre de député et malgré les hautes fonctions qu'il eut bientôt à remplir dans l'administration supérieure de l'enseignement. A la fin de 1837, en effet, il fut nommé membre du conseil royal de l'instruction publique, et, comme tel, il fut particulièrement chargé des destinées de l'enseignement historique, qui prit alors une importance toute nouvelle. Il fut en même temps nommé conseiller d'État en service extraordinaire. Aux journées de Février 1848, il fut désigné comme ministre de l'instruction publique, dans la dernière combinaison ministérielle de la monarchie.

Resté à l'écart de la politique active sous la République, il garda son influence au *Journal des Débats* et ses fonctions dans l'Université. La loi du 15 mars 1850, qui porta un si grand coup à cette dernière, lui laissa, ainsi qu'à M. Cousin, sa position au conseil : il en est resté membre jusqu'à ce jour, au milieu des nouveaux remaniements dont l'instruction publique a été l'objet, mais, cette fois, à titre gratuit et comme membre de l'Institut. Il était entré à l'Académie française, en 1844, en remplacement de Campenon.

M. Saint-Marc-Girardin est un des hommes qui ont porté dans l'Université le progrès ou le mou-

vement de la vie contemporaine. Il ne craint pas de toucher, dans son cours comme dans ses livres, aux questions littéraires, morales, ou même politiques, qui ont le plus vif intérêt d'actualité. Il éclaire volontiers le passé, par des rapprochements ou des contrastes avec le présent. Libéral modéré, en littérature comme en politique, il admire Bossuet, goûte Voltaire et comprend Victor Hugo. Il aime particulièrement la clarté, le bon sens, la mesure. Par la sûreté de son goût, par la finesse de ses aperçus, par beaucoup d'esprit, piquant et facile, par de malignes allusions, et aussi par un appel fréquent aux idées morales, il retient, depuis vingt ans, un auditoire considérable et exerce sur la jeunesse des écoles une grande autorité. Plusieurs de ses livres proviennent de son enseignement, de nouveau médité et travaillé pour l'impression.

Marié en 1831, M. Saint-Marc-Girardin se vit enlever sa femme par une catastrophe qui fit du bruit; elle périt, avec une de ses sœurs, le 29 août 1835, dans une promenade sur l'eau à Morsang-sur-Seine, pendant l'absence de son mari; celui-ci épousa une autre de ses sœurs, en 1837, pour se rattacher à la même famille.

Il a publié : *Rapport sur l'instruction intermédiaire en Allemagne* (1835-1838, 2 parties in-8); *Notices politiques et littéraires sur l'Allemagne* (1834, in-8); *Cours de littérature dramatique, ou de l'Usage des passions dans le drame* (4 vol., 1843 et suiv.); *Essais de littérature et de morale* (1844, 2 vol.); *Souvenirs et Voyages* (2 vol.), qui contiennent les *Notices sur l'Allemagne*. En outre il n'a pas cessé, depuis 1827, de prendre part à la rédaction du *Journal des Débats* et a publié plusieurs travaux dans la *Revue des Deux-Mondes*, notamment sur *la Poésie chrétienne* et sur *la Vie et les ouvrages de J. J. Rousseau*.

SAINT-MAURICE (Charles R. E. de), littérateur français, né vers 1796, débuta par diverses pièces de vers, dont une, entre autres, sur *l'Institution du jury*, fut honorablement mentionnée, en 1820, par l'Académie française. Après avoir donné, en collaboration avec MM. Crosnier et Jouslin de Lasalle, quelques mélodrames aux théâtres du boulevard, il prit part à la rédaction des journaux littéraires, traduisit les *Mélanges littéraires et politiques* (1824, in-8) de C. M. Wieland, puis l'*Histoire de la découverte de l'Amérique* (1835, in-8) de J. H. Campe et composa ensuite lui même un certain nombre d'ouvrages historiques et de romans.

On cite de lui : *Histoire des croisades* (1824) et *Histoire des guerres de religion* (1825), pour la collection des *Résumés* historiques; *Histoire des campagnes d'Allemagne et de Prusse* (1826, in-18); *le Code de la conversation* (1829, in-18), dont la troisième édition a pour titre *l'Art de causer* (1834); *Rome, Londres et Paris* (1829, in-8), scènes contemporaines; *Histoire de Napoléon* (1830, 4 vol. in-12); *Histoire de la Légion d'honneur* (1833, in-8); des éloges de *Dumont d'Urville* (1843) et de *Sigalon* (1848), couronnés par les Académies de Caen et de Nîmes, etc.; et parmi ses romans : *Gilbert* (1832, 2 vol. in-8; nouv. édit., 1852); *le Comte d'Entraigues* (1841, 2 vol. in-8); *Pahlen* (1842, 2 vol. in-8); *l'Élève de Saint-Cyr* (1851, 2 vol. in-8). En 1849, M. Saint-Maurice a publié, dans *la Semaine*, la première partie des *Mémoires de Metternich*, sous le nom de cet homme d'État.

SAINT-POL (Jules, comte de), général français, né à Reims, le 14 décembre 1810, d'une des plus anciennes familles du Perche, sortit de l'École spéciale de Saint-Cyr en 1829, fit, en 1831, la campagne de Belgique et demeura, avec l'autorisation du gouvernement, attaché à l'armée belge jusqu'au 30 novembre 1839. Nommé capitaine en 1840, il prit rang, deux ans plus tard, dans un régiment de zouaves, se distingua par sa brillante valeur dans plusieurs combats livrés contre les Arabes, fut promu chef de bataillon en 1847 et rentra en France en 1848. Ayant rejoint, en 1851, la division qui occupait Rome, il fut nommé colonel à la fin de la même année, commanda une des légions étrangères d'Afrique et fit partie de la première expédition de la Kabylie, pendant laquelle il reçut un coup de feu à la tête. Ce fut sur sa demande qu'il passa, en 1855, en Crimée; après s'y être distingué à la tête du 3e de zouaves, il fut promu, le 3 mars, au grade de général de brigade et employé dans le deuxième corps d'armée. A l'assaut du 8 septembre, il eut mission d'attaquer le petit Redan, fut repoussé, rallia ses troupes et tomba criblé de blessures. Une statue en bronze, œuvre de M. Debay père, a été élevée au général Saint-Pol, le 18 octobre 1857, à Nogent-le-Rotrou.

SAINT-PRIEST (Emmanuel-Louis-Marie de Guignard, vicomte de), général et diplomate français, né à Paris, le 6 décembre 1789, est issu d'une ancienne famille du Dauphiné, originaire de l'Alsace. Troisième fils d'un des derniers ministres de Louis XVI, il fut tenu sur les fonts baptismaux par le roi et Marie-Antoinette, emmené en émigration et élevé à Saint-Pétersbourg. A l'âge de seize ans, il obtint un brevet de sous-lieutenant dans la garde impériale russe, se trouva à la bataille d'Austerlitz, reçut un coup de feu à Lutzen et venait d'être nommé colonel lorsque, en 1814, il tomba aux mains des Français et faillit être fusillé à Sedan. Attaché, en qualité de gentilhomme d'honneur, puis de menin, à la personne du duc d'Angoulême, il tenta, en 1815, de soulever le Dauphiné, rejoignit, au bout de quelques semaines de captivité à Tunis, le prince en Espagne, et fut promu maréchal de camp avant la fin de l'année.

A son retour il reçut de Louis XVIII de nombreuses marques de faveur, que lui valait son caractère modéré autant que son esprit libéral, entre autres les charges de premier écuyer tranchant et de porte-cornette blanche de la couronne. En 1817, il épousa la fille du marquis de Caraman, ambassadeur à Vienne. Mis, en 1823, à la tête d'une brigade de l'armée de Catalogne, il fut spécialement chargé de poursuivre Mina et l'atteignit dans la Cerdagne, où il lui fit un millier de prisonniers; ce fait d'armes fut récompensé par le grade de lieutenant général. Après avoir été témoin de la reddition de Cadix, il fut envoyé à Berlin comme ambassadeur (1823), y résida deux ans et alla, en 1827, remplir le même poste à Madrid; l'année suivante, il négocia le traité en vertu duquel l'Espagne s'engageait vis-à-vis de la France à une restitution annuelle de 4 000 000 francs jusqu'à l'entière extinction de sa dette, qui s'élevait à 80 millions. Lorsque, à la nouvelle des événements de 1830, il se vit forcé de donner sa démission, il reçut de Ferdinand VII le titre de grand d'Espagne et celui de duc d'Almazan pour son fils aîné.

Au mois de mars 1831, M. de Saint-Priest quitta l'Espagne, passa l'hiver à Massa, auprès de la duchesse de Berri et fréta, en 1832, *le Carlo-Alberto*, qui amena en Provence cette princesse et quelques-uns de ses compagnons; le bâtiment ayant été saisi peu après le débarquement, il fut arrêté, ainsi que l'équipage et acquitté, après dix mois de détention, par la Cour d'assises de Montbrison (15 mars 1833). Il se rendit alors en Italie, puis en Autriche, où il fit sa cour à Charles X,

revint en France avec sa famille et y vécut, depuis cette époque, dans une retraite absolue. Regardé néanmoins comme un des chefs du parti légitimiste, il profita de la chute de la dynastie d'Orléans pour mettre de nouveau ses talents et son influence au service de la branche aînée, entreprit une correspondance active avec le comte de Chambord et fut, en 1849, élu le second sur la liste des représentants de l'Hérault. Il a été encore une fois rendu à la vie privée par le coup d'État de décembre. M. de Saint-Priest, mis à la retraite comme général depuis 1830, est commandeur de la Légion d'honneur (3 mai 1825).

Son frère aîné, Armand-Emmanuel-Charles, comte DE SAINT-PRIEST, a siégé à la Chambre des Pairs de 1821 à 1848: il avait épousé une princesse de Galitzin et il est officier de la Légion d'honneur.

SAINT-PRIEST (Félix), ancien représentant du peuple français, né en 1801, au village de Bretenoux (Lot) et entièrement étranger à la famille des précédents, fut reçu avocat à Toulouse et entra, en 1840, au conseil général de son departement. Élu, en 1842, député de Martel, en remplacement de M. Deltheil, il prit place à la Chambre sur les bancs de l'opposition dynastique et présenta, en vertu de son initiative, plusieurs projets de loi dont l'utilité générale a été reconnue, entre autres l'embrigadement des gardes champêtres, la conversion des rentes et la réduction de la taxe des lettres, qu'il voulait ramener à l'unité du système anglais.

Écarté de la Chambre aux élections de 1846, par les efforts de l'administration, il fut ramené en 1848 sur la scène politique; nommé représentant, le sixième sur sept, par 38 500 suffrages, il se fit de nouveau remarquer dans les deux assemblées républicaines par son active participation aux travaux parlementaires. Appartenant au comité de la rue de Poitiers, il se conforma en général aux principes de la droite, proposa d'élever un monument à l'archevêque de Paris, M. Affre; de créer un ministère spécial de l'agriculture, ainsi que des chambres agricoles consultatives, et de réviser la loi de 1807 sur l'usure. Son nom s'est particulièrement attaché à la réforme postale, pour laquelle il a demandé le tarif le moins élevé. Rendu à la vie privée par le coup d'État de 1851, M. Saint-Priest, porté à tort sur certains nécrologes de cette même année, s'est consacré tout à fait à l'exploitation de ses propriétés du Lot. On a de lui plusieurs brochures sur *la Conversion des rentes* (1843); *la Taxe des lettres* (1844); *la Question des deux Chambres* (1848), etc.

SAINT-RENÉ-TAILLANDIER. Voy. TAILLANDIER.

SAINT-ROMME (de l'Isère), ancien représentant du peuple français, né à Roybon (Isère), en 1797, fit son droit à la Faculté de Grenoble, s'inscrivit au barreau de cette ville, et fut un des défenseurs habituels de la presse démocratique, à laquelle il appartenait lui-même comme rédacteur du *Dauphinois* et du *Patriote des Alpes*. Les radicaux le firent entrer au conseil général. Depuis quelques années il vivait retiré dans ses propriétés près de Saint-Marcellin, lorsque les banquets réformistes vinrent lui donner l'occasion de montrer la constance et la vivacité de ses sentiments démocratiques. Après la révolution de Février le gouvernement provisoire lui confia le poste de procureur général près la Cour d'appel de Grenoble, dont il se démit pour siéger à la Constituante. Nommé représentant du peuple par 127 422 suffrages, le premier sur la liste des quinze élus du département, il fit partie du comité de l'intérieur, fut un des membres les plus actifs de la gauche, et monta souvent à la tribune. Après l'élection du 10 décembre, il combattit le gouvernement de Louis-Napoléon et signa la demande de mise en accusation présentée contre le président et ses ministres à l'occasion du siége de Rome. Réélu, le deuxième, à l'Assemblée législative, il continua de défendre les institutions républicaines contre la coalition monarchique et contre la politique de l'Élysée. Le coup d'État du 2 décembre 1851 mit fin à sa carrière politique.

SAINT-SAENS (Camille), pianiste et compositeur français, né à Paris, en 1834, perdit son père à l'âge de quelques mois et fut élevé par sa mère, artiste peintre connue par divers envois aux salons, qui le laissa libre de suivre son penchant pour la musique. Il étudia le piano sous M. Stamaty, entra au Conservatoire, où il remporta à quinze ans le premier prix de fugue. Organiste de Saint-Merry dès 1852, il fit entendre l'année suivante à la salle Sainte-Cécile une première *Symphonie* qui fut favorablement accueillie. Il a fait un voyage d'Italie en 1856, et à la fin de 1857 il a succédé à M. Lefébure-Vély comme organiste de la Madeleine.

Ce jeune compositeur dont les débuts sont si brillants, a donné encore plusieurs *Ballades* de M. Victor Hugo mises en musique; *la Cloche*, romance; six nouvelles *Mélodies*; une *Messe* exécutée par la Société philharmonique de Bordeaux (décembre 1856), etc.

SAINT-SIMON (Henri-Jean-Victor DE ROUVROY, marquis DE), général français, sénateur, né le 11 février 1782, à Préreuil (Charente), appartient à une branche cadette de la célèbre famille de ce nom. A l'âge de dix-huit ans, il s'engagea dans un régiment de hussards volontaires qui fut licencié en 1801, passa dans la même année au 2e de carabiniers avec le grade de sous-lieutenant, devint aide de camp du maréchal Ney et l'accompagna en Espagne, où il fit à ses côtés deux campagnes en qualité de chef d'escadron. Autorisé en 1809 à prendre du service auprès du roi Joseph, il commanda un des régiments de sa garde, prit une part brillante à la guerre de Catalogne, et reçut une balle dans la poitrine au combat de Vic (1813). Aussitôt que la déchéance de l'Empereur fut prononcée, il se rallia avec empressement à la cause des Bourbons et obtint presque immédiatement la croix de Saint-Louis, le ruban d'officier de la Légion d'honneur et le grade de maréchal de camp (15 mai 1815): cette dernière faveur lui fut accordée à Gand, où il avait suivi le roi Louis XVIII.

Après la seconde Restauration, M. de Saint-Simon commanda successivement les départements de la Manche et du Loiret, hérita, à la mort de son grand-oncle (janvier 1819), de la grandesse d'Espagne et fut créé pair de France avec le titre de marquis au mois de mars suivant. Nommé bientôt après ministre plénipotentiaire à Copenhague (11 octobre 1820), il garda ce poste pendant plus de dix ans, malgré l'éclat de quelques excentricités. Il fut rappelé le 22 mars 1831, resta sans fonctions jusqu'au 6 septembre 1834, époque où, grâce à la bienveillance de Louis-Philippe pour sa famille, il partit pour Pondichéry comme gouverneur général des possessions françaises dans l'Inde. Après son retour en France (1840), il fut promu lieutenant général le 18 décembre 1841, siégea au Luxembourg parmi les soutiens de la politique ministérielle, inspecta en 1842 et 1843 le cinquième arrondissement de cavalerie,

et commanda, de 1844 à 1848, la 17e division militaire (Corse).

Porté sur les listes de retraite par le gouvernement provisoire et réintégré dans le service actif par le décret de 1852, M. de Saint-Simon fut compris, lors de la création du Sénat, dans la promotion du 25 janvier 1852. Mis en possession, par le roi Louis XVIII, du manuscrit authentique des *Mémoires* du duc de Saint-Simon, il a revendiqué sur cette grande œuvre des droits de propriété littéraire que la Cour impériale de la Seine a reconnus, et, par suite de la cession qu'il en a faite à MM. Hachette et Ce, ceux-ci ont publié, sous trois formats à la fois, la première édition correcte et complète de cet intéressant monument historique (1857). M. de Saint-Simon, grand officier de la Légion d'honneur depuis 1828, a été élevé à la dignité de grand-croix le 30 décembre 1855. Sa fille unique, Blanche de Saint-Simon, née en 1805, ne s'est pas mariée.

SAINT-VINCENT (Édouard-Jervis JERVIS, 2e vicomte), pair d'Angleterre, né en 1766, à Londres, est neveu du célèbre amiral Jervis, élevé en 1801 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous son nom patronymique de Ricketts, il le quitta en prenant le titre et la place de son oncle à la Chambre des Lords (1823); il appartient au parti conservateur. Marié deux fois, il a pour héritier son petit-fils, Carnegie-Robert-John JERVIS, né en 1825.

SAINTE-BEUVE (Charles-Augustin), poëte et critique français, né à Boulogne-sur-mer, le 23 décembre 1804, est le fils d'un contrôleur principal des droits réunis, qui mourut deux mois avant sa naissance. Sa mère, femme d'un esprit distingué, et d'une famille originaire d'Angleterre, l'instruisit de bonne heure dans la littérature de ce pays. Il fit d'abord de bonnes études dans une institution de Boulogne-sur-mer, et à quatorze ans il avait achevé sa rhétorique sous un professeur dont il a fait plus tard un des types de *Volupté*. Il vint ensuite à Paris, à l'institution Landry, et recommença avec succès ses études d'humanités au collége Charlemagne. On trouve de lui de bons morceaux français dans le recueil de *Discours, narrations*, etc., de Pierrot.

M. Sainte-Beuve, au sortir du collége, combattit d'abord par prudence l'instinct qui l'entraînait vers la poésie, et, pour se créer un état, étudia la médecine et spécialement l'anatomie. Il obtint une place d'externe à l'hôpital Saint-Louis. La contradiction de l'état positif qu'il avait embrassé avec ses tendances poétiques, lui causa plus d'une fois des souffrances morales qu'il a dépeintes dans la *Préface de Joseph Delorme*. Il s'adressa à M. Dubois, du *Globe*, son ancien professeur et ami, et à Daunou, son compatriote, qui dirigèrent ses premiers essais dans la littérature. Il écrivit dans *le Globe* des articles d'histoire, de philosophie et de critique, qui lui procurèrent la connaissance de Jouffroy.

L'apparition des *Odes et Ballades* de M. Victor Hugo exerça sur lui une influence extraordinaire. Il en fit une critique où l'on devinait l'enthousiasme à travers quelques restrictions relatives au goût. Se vouant désormais tout entier à la littérature, il donna sa démission d'externe à l'hôpital, fut présenté à M. Victor Hugo, s'attacha à la cause de la révolution romantique et s'enrôla dans *le Cénacle* avec de Musset, les deux Deschamps, etc. Bientôt il fit paraître un *Tableau historique et critique de la poésie française et du théâtre français au* XVIe *siècle* (1828; édit. augmentée, 1843, in-12), étude qui, destinée d'abord à un concours académique, puis rattachée par l'auteur aux questions littéraires du moment, fut considérée comme un des meilleurs morceaux de critique de l'époque. Vinrent ensuite les *Poésies de Joseph Delorme*, moins bien accueillies du public, et à l'occasion desquelles une dame mit en circulation le mot cruel de « Werther carabin, » pendant que ses confrères et Béranger lui-même en louaient l'originalité. *Les Consolations* (mars 1830) passent pour le meilleur de ses recueils : elles se distinguent par la peinture des détails de la vie intérieure, et par une certaine teinte de mysticisme chrétien.

La révolution de 1830 dispersa le cénacle, et chacun suivit sa route. *Le Globe*, devenu saint-simonien sous la direction de M. Pierre Leroux, recruta de nouveau M. Sainte-Beuve ainsi que M. Lerminier. C'est alors que le jeune critique invitait le romantisme à une nouvelle transformation, à sortir de *l'art pur*, « à rayonner le sentiment de l'humanité progressive, » etc. M. Sainte-Beuve se rapprocha un instant des saint-simonniens, dont il prit les idées, les sentiments, le langage, mais non l'habit. Peu satisfait de la nouvelle religion, il allait accepter une chaire en Belgique lorsque M. Buloz l'attacha à la *Revue des Deux-Mondes*, où il continua ses portraits dont il avait écrit quelques-uns, dès 1829, dans la *Revue de Paris*. En 1831, Carrel l'attira aussi au *National*, dont les doctrines littéraires n'étaient point les siennes; il y inséra un travail distingué *sur l'Irlande et Jefferson*, ainsi qu'un article sur *Diderot* où, par amour du XVIIIe siècle, il excuse le mot d'ordre : « Écrasons l'infâme » aux dépens des jansénistes que plus tard il exaltera, et dont il appelle alors la doctrine « le terrorisme de la grâce. »

Cherchant toujours « quelque grande âme à épouser, » M. Sainte-Beuve passa en 1832 de Diderot à Lamennais, qu'il loua avec ferveur. Il connut l'abbé Gerbet et ressentit la haute influence mystique de son entourage. Du mélange de ses impressions nouvelles et de ses réminiscences d'étudiant sortit une œuvre étrange, *Volupté* (1834, in-8; 3e édit., 1845); c'est le roman de *la chair* et de *l'esprit*, le tableau complaisant des faiblesses de l'un et des révoltes de l'autre, une sorte d'étude de pathologie morale qui excite plus de curiosité que d'intérêt.

Au mois d'octobre 1837, M. Sainte-Beuve entreprit un voyage en Suisse et conçut dès lors une *Histoire de Port-Royal*, dont un cours public, fait par lui à Lausanne, fut pour ainsi dire la préface. Un nouveau volume de poésies, *les Pensées d'août*, qu'il fit alors paraître, fut moins goûté que les précédents. En 1840, il accepta de M. Thiers une place de bibliothécaire à la bibliothèque Mazarine et publia la même année le premier volume de *Port-Royal*, qu'il mit huit ans à compléter (1840-1848, 4 vol. in-8), œuvre de longue haleine dont les nombreuses digressions attestent le talent et les préférences de l'auteur pour son genre habituel de la monographie. Le 27 février 1845, M. Sainte-Beuve recueillit à l'Académie française la succession de Casimir Delavigne; il y fut reçu par M. Victor Hugo.

En 1850, il entra au journal *le Constitutionnel;* sous le titre de *Causeries du lundi*, il y reprit, en élargissant un peu son cercle, ses *Portraits littéraires* contemporains. Ces *Causeries du lundi* ont formé à leur tour toute une série de volumes. Quelque temps après le coup d'État du 2 décembre 1851, M. Sainte-Beuve écrivit dans *le Moniteur*, et fut nommé professeur de poésie latine au Collége de France. Son cours, interrompu par les hostilités bruyantes de la jeunesse, n'a pas été repris; mais le professeur a publié l'*Étude sur Virgile* (1857) qui devait en faire le fonds. A la fin de 1857, il a été nommé maître de conférences

à l'École normale, récemment placée sous la direction de M. Nisard (voy. ce nom).

M. Sainte-Beuve qui a eu, comme poëte, un charme intime, gâté par les intempérances du romantisme, s'est fait dans la critique une place à part. Par éclectisme ou par inconstance, il a eu des sympathies et des admirations pour tous les écrivains et toutes les œuvres, jusqu'à *Madame Bovary* (1857) et *Fanny* (1858). Son originalité consiste principalement dans la manière éminemment habile et intéressante dont il a mêlé la biographie anecdotique à la critique, et surtout dans le procédé de dissection anatomique inventé et pratiqué par lui avec une merveilleuse délicatesse. Son style est en général piquant, imprévu, quelquefois bizarre et tourmenté. Les tours si originaux de la langue du XVIe siècle s'y rencontrent avec la phraséologie vague du nôtre. C'est ce que Balzac appelait une langue nouvelle « le Sainte-Beuve. »

Ajoutons, pour compléter les indications bibliographiques qui précèdent : *Poésies complètes* (1840, in-12, plus. édit.); *Critiques et portraits littéraires* (1832-1839, 5 vol. in-8); *Portraits littéraires* (1844, 2 vol. in-12) : *Portraits contemporains* (2 vol. in-12): *Causeries du lundi* (1851-1857, tomes I-XIII, in-12), dont le onzième volume contient une *Table générale;* etc., sans compter un assez grand nombre de *Préfaces*, *d'Introductions*, *d'Éloges*, et surtout de *Notices biographiques et littéraires* en tête des œuvres de divers auteurs.

SAINTE-BEUVE [de l'Oise], ancien représentant du peuple français, né à Piailly (Oise), en 1819, étudia le droit et entra dans la vie politique en 1848. Propriétaire de fermes et d'usines dans le département de l'Oise, il fut envoyé à la Constituante, l'avant-dernier des dix élus, par 48 332 suffrages sur 99 000 votants. Membre du comité des finances, il prit une part active aux travaux de l'Assemblée et vota ordinairement avec la droite. Après l'élection du 10 décembre, il soutint contre la gauche le gouvernement de Louis-Napoléon. Réélu, le deuxième, à l'Assemblée législative, il continua de se montrer très-hostile au socialisme, mais il témoigna un certain respect pour la Constitution républicaine. Partisan de la liberté commerciale, il se sépara quelquefois de la majorité protectionniste; dévoué au système parlementaire, il se déclara contre la politique particulière de l'Élysée, et attacha son nom à des amendements qui engagèrent la lutte entre le président et l'Assemblée. Après avoir protesté contre le coup d'État du 2 décembre, il se retira de la vie publique. — M. Sainte-Beuve est mort en 1855.

SAINTE-CLAIRE DEVILLE (Charles), géologue français, né à Saint-Thomas (Antilles), en 1814, de parents français, suivit, comme externe, les cours de l'École des mines de Paris et entreprit à ses frais, de 1839 à 1843, un voyage scientifique aux Antilles, à Ténériffe et aux îles du Cap-Vert. Il consacra plus d'une année à l'exploration de la Guadeloupe et fut témoin de l'épouvantable tremblement de terre qui ravagea cette île en 1843. Il assista, en 1855, à l'éruption du Vésuve, dont il suivit attentivement toutes les phases. Depuis plusieurs années, M. Ch. Deville supplée avec succès M. Élie de Beaumont dans sa chaire de géologie du Collége de France.

Il a publié : *Voyage géologique aux Antilles et aux îles Ténériffe et de Fogo* (Imprimerie impériale, avec une magnifique carte); une série de *Lettres à M. Élie de Beaumont*, sur l'éruption du Vésuve, imprimées dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences; un travail sur les *Modifications qu'éprouve le soufre sous l'influence de la chaleur et des dissolvants* (1852, *Annales de chimie et de physique*), etc.

SAINTE-CLAIRE DEVILLE (Henri), chimiste français, frère du précédent, né en 1818, à Saint-Thomas (Antilles), fit ses études littéraires en France. A la sortie du collége, il construisit à ses frais un laboratoire de chimie et s'y livra pendant neuf années entières, sans maître et sans élèves, à de patientes études d'abord, puis à de savantes recherches. En 1844, il fut chargé d'organiser la Faculté des sciences de Besançon, dont il fut nommé doyen et professeur l'année suivante; en 1851, il succéda à M. Balard dans la chaire de chimie de l'École normale. Il a suppléé M. Dumas à la Faculté des sciences de Paris, pendant les semestres d'été des années 1853, 1855 et 1856.

Les premiers travaux de M. Sainte-Claire Deville sont relatifs à diverses essences et résines, et les plus importants sont du domaine de la chimie minérale. En 1849, il fit connaître la préparation et les propriétés de l'acide nitrique anhydre composé, dont on avait jusqu'alors ignoré l'existence (*Comptes rendus de l'Académie des sciences*, t. XXVIII); en 1852, il publia, dans les *Annales de chimie et de physique*, un important *Mémoire sur les carbonates métalliques et leurs combinaisons;* et, en 1853, il fit connaître une nouvelle méthode d'analyse minérale, dite par la *voie moyenne*, proposant l'emploi exclusif des gaz et des réactifs volatils, contre les erreurs auxquelles donne lieu l'usage du filtre.

C'est à peu près à la même époque que remontent les premières recherches de M. Sainte-Claire Deville sur l'*Aluminium*, métal découvert, en 1827, par M. Wœhler, de Gœttingue, et encore très-imparfaitement connu. Il en mit en relief les propriétés spéciales. Chargé, par l'Empereur, de rechercher les moyens de produire l'aluminium à bon marché, il exécuta, avec M. Debray, de nombreux essais dans l'usine de Javel, et parvint à obtenir, dans l'espace de quelques mois, plusieurs lingots métalliques qui ont figuré à l'Exposition universelle de 1855. Les propriétés de l'aluminium et les résultats des expériences de l'usine de Javel ont été décrits par M. Sainte-Claire Deville dans les *Annales de chimie et de physique* (Tomes XLIII et XLVI). On cite encore de lui plusieurs notes présentées à l'Académie des sciences, entre autres : *sur les Trois états moléculaires du silicium;* un *Mémoire sur la production des températures élevées* (*Annales*, février 1856), etc.

SAINTE-CROIX (Louis-Marie-Philibert-Edgard DE RENOUARD DE), administrateur français, est né en mer, à bord d'un navire français, le 22 mai 1812. Élève de l'École militaire de Saint-Cyr, il entra, en 1832, au corps royal d'état-major et donna sa démission de lieutenant en 1838, pour prendre soin de ses propriétés situées aux colonies. A la suite de fréquents voyages aux Antilles, il publia le résultat de ses observations pour appeler l'attention publique sur l'industrie presque exclusive de ces îles, la fabrication du sucre. De là les brochures suivantes: *Manière d'estimer le rendement des cannes en sucre* (1841); *Question des sucres* (1842); *Fabrication du sucre aux colonies* (1843); *Principes fondamentaux d'agriculture* (1846); *Question des sucres en* 1847, résumé des travaux précédents.

En décembre 1848, M. de Sainte-Croix, appuyé par quelques représentants de la droite, fut nommé préfet de la Dordogne; il y donna, après le coup d'État, des preuves énergiques de son dévouement à la cause napoléonienne et fut mis

depuis à la tête du département de l'Eure. Il a été décoré le 10 janvier 1852.

SAINTE-FOI (Éloi JOURDAIN, dit Charles), théologien français, né en 1806, à Beaufort (Maine-et-Loire), est auteur d'un certain nombre d'articles imprimés dans les journaux religieux, *le Correspondant*, *l'Avenir*, *l'Univers*, etc. Il a aussi publié beaucoup d'ouvrages de piété, de morale et d'éducation, parmi lesquels nous rappellerons : *le Livre des peuples et des rois* (1839, in-8); *le Livre des âmes* (1840, in-18); *Théologie à l'usage des gens du monde* (1843, in-12; 2e édit. augmentée, 1851, 3 vol.), études sur la doctrine catholique; *le Chrétien dans le monde* (1848, 2 vol.); *les Heures sérieuses d'une jeune personne* (1852, in-8); *Vies des premières ursulines de France* (1856, in-18), etc. Le même auteur a traduit de l'allemand : *la Vie de Jésus-Christ* (1854, 2 vol. in-8), du docteur Sepp; *la Mystique divine, naturelle et diabolique* (1854-1855, 5 vol. in-8), de Gœrres; et *Sermons de Jean Tauler* (1855, 2 vol. in-8).

SAINTE-FOY (Charles-Louis PUBEREAUX, dit), acteur et chanteur français, né à Vitry-le-Français, le 13 février 1817, était fils d'un ancien soldat de l'Empire, auquel ses compagnons avaient donné le surnom de *Sainte-Foy*. Sorti du collége en 1836, il suivit les cours du Conservatoire et débuta à l'Opéra-Comique en mai 1840. Doué d'une physionomie favorable aux personnages grotesques, d'un excellent jeu comique, et d'une voix qui se prête avec autant de souplesse que de méthode à toutes les excentricités, il est un des pensionnaires les plus goûtés de ce théâtre, où il remplit, dans le répertoire classique et courant, l'emploi longtemps illustré par Trial et Féréol. Il faut citer, parmi ses rôles les plus heureux, ceux de l'Anglais, dans *Fra-Diavolo;* de l'Italien, dans *le Pré aux Clercs;* de l'Auvergnat, dans *Jeannot et Colin;* du grand cousin, dans *le Déserteur*, etc., etc. — M. Sainte-Foy a épousé Mlle Clarisse HENRI, née à Paris, en avril 1822, et qui, après un début à l'Opéra-Comique, en 1840, s'est bornée depuis à la musique de chambre et de salon.

SAINTE-HERMINE (Henri, marquis DE), député français, né vers 1809, est le neveu du pair de France de ce nom auquel il succéda, en 1855, dans son titre de marquis. Secrétaire général de la préfecture de la Vendée, de 1838 à 1852, il administra, par intérim, la préfecture du Finisterre et devint, aux élections de 1852 et de 1857, député de Napoléonville au Corps législatif. Il est chevalier de la Légion d'honneur depuis 1844.

On a de lui plusieurs brochures de circonstance, une continuation jusqu'en 1789 de l'*Histoire du Poitou* (1841, 3 vol.), de Thibaudeau; *Traité de l'organisation des élections municipales* (1842, in-8; 2e édit., 1855); *du Rétablissement des secrétaires généraux de préfecture* (1855, in-8), etc.

SAINTINE (Joseph-Xavier BONIFACE, plus connu sous le nom de), littérateur et auteur dramatique français, né à Paris, le 10 juillet 1797, frère de l'ancien chef d'institution, M. Boniface, se fit connaître, dès la fin de ses études, par plusieurs pièces de vers, dont une, ayant pour sujet *le Bonheur de l'étude*, partagea le prix de l'Académie française avec M. Pierre Lebrun: en 1820, il fut couronné de nouveau par le même corps pour son *Discours sur l'enseignement mutuel*. Le recueil de ses poésies, où l'auteur faisait d'heureuses concessions à la nouvelle école romantique, parut bientôt sous le titre : *Poëmes, odes et épîtres* (1823, in-18), et reçut un favorable accueil.

A cette époque, quelques succès obtenus au théâtre l'encouragèrent à s'y adonner avec suite; et en collaboration avec MM. Scribe, Duvert, Ancelot, Carmouche, Varin, Masson, etc., il devint l'un des plus féconds pourvoyeurs des scènes de genre. La liste de ses œuvres dramatiques s'élève à plus de deux cents, et il les a toutes fait représenter sous son prénom de *Xavier*. Nous en citerons quelques-unes : *le Beau Narcisse* (1821); *la Parisienne en Espagne* (1822), avec Désaugiers; *Julien ou 25 ans d'entr'acte* (1823); *la Curieuse* (1824); *la Sourde-Muette* (1826); *l'Ours et le Pacha* (1827), une des meilleures bouffonneries du théâtre moderne; *la Paysanne de Livonie* (1830); *le Bouffon du prince* (1831); *Anna* (1836); *le Duc d'Olonne* (1842), opéra-comique; *Babiole et Joblot* (1844); *Henriette et Charlot* (1847); *le Duel aux mauviettes* (1849); *A la Bastille* (1850); *la Fée Cocotte* (1851); *une Passion à la vanille* (1852); *les Erreurs du bel âge* (1854); *M. Beauminet* (1855); *Donnez-moi la paix* (1856), etc.

Malgré cette incessante collaboration dramatique, cet auteur est encore plus connu du public sous le pseudonyme de *Saintine*, plus spécialement affecté à ses œuvres du genre narratif. La réputation lui est surtout venue d'un premier petit livre, *Picciola* (1836, in-8), touchante histoire d'une fleur et d'un prisonnier, réimprimée plus de vingt fois, traduite dans toutes les langues et qui lui valut, en 1837, la croix d'honneur et un prix Montyon de 3000 fr. Nous rappellerons encore de lui : *Histoire des guerres d'Italie* (1826-1828, 2 vol. in-18), qui fait partie d'un résumé général de l'histoire militaire des Français, et une série de romans agréablement écrits : *Jonathan le visionnaire* (1825, 2 vol. in-12; dernière édit., 1837), contes philosophiques et moraux; *le Mutilé* (1834, in-8); *une Maîtresse de Louis XIII* (1834, 2 vol. in-8, réimprimé dans la *Bibliothèque des chemins de fer*, 1858); *Antoine* (1839, in-8); *les Récits dans la tourelle* (1844, 2 vol. in-8); *les Métamorphoses de la femme* (1846, 3 vol. in-8); *les Trois reines* (1853, 2 vol. in-8), chronique du XVe siècle, et *Seul!* (1857, in-16), histoire d'un marin abandonné dans une île déserte. M. Saintine a donné un grand nombre d'articles et de nouvelles au *Livre des conteurs*, au *Musée des Familles*, au *Siècle*, au *Constitutionnel*, au *Journal pour tous*, etc.

SAISSET (Émile-Edmond), philosophe français, né à Montpellier, le 16 septembre 1814, fut admis, en 1833, à l'École normale, en sortit avec le titre d'agrégé de philosophie et professa dans divers colléges, notamment à celui de Caen. Professeur suppléant d'histoire de la philosophie à l'École normale en 1844, puis, maître de conférences en 1847, il fit, pendant plusieurs années, les cours complémentaires de philosophie grecque et latine au Collége de France et devint, en 1856, professeur titulaire d'histoire de la philosophie à la Sorbonne, en remplacement de M. Damiron. M. Saisset a été décoré le 28 mars 1851.

On a de lui ses deux thèses: *Ænésidème* (1840, in-8), contenant une histoire assez complète du scepticisme, et *de Varia S. Anselmi in Proslogio argumenti fortuna* (1840, in-8); puis, avec MM. Jacques et Simon, le *Manuel de philosophie* (1841, in-8), dont il a rédigé la morale et la théodicée. En outre M. Saisset a traduit en français pour la première fois les *OEuvres de Spinosa* (1843, 2 vol. in-12), avec une remarquable préface, et a édité avec notes et introduction les *OEuvres philosophiques de Clarke* (1843, in-12) et les *Lettres à une princesse d'Allemagne d'Euler* (1843,

in-12). Il a aussi donné à plusieurs publications, notamment au *Dictionnaire des sciences philosophiques*, à la *Revue des Deux-Mondes* et même à *la Liberté de penser*, un grand nombre d'articles de philosophie spéculative et appliquée, qui se font remarquer par un grand soin du style et par la fidélité à ce qu'on appelle la saine philosophie; quelques-uns ont été imprimés à part: *Essai sur la philosophie et la religion au* XIXe *siècle* (1845, in-12); *Renaissance du voltairianisme* (1845, in-8), etc.

SALAVERRIA (N....), administrateur espagnol, né en Castille, vers 1810, entra de bonne heure dans l'administration où il n'occupa, jusqu'en 1844, qu'un modeste emploi. A cette époque, il fut nommé *oficial segundo* de comptabilité à Séville, où il arriva avec une réputation toute faite d'employé intelligent et plein de zèle. En 1845, il fut appelé à Madrid pour travailler à la direction du Trésor. Lorsque M. Collado prit le portefeuille des finances, M. Salaverria fut nommé par lui sous-secrétaire d'État à ce département et, lors de la retraite de ce ministre, il passa à la direction de la dette, qu'il quitta pour le secrétariat de la banque de San-Fernando. Après le coup d'État d'O'Donnell (juillet 1856), lors de la formation du nouveau cabinet, M. Salaverria, sur les instances de ses protecteurs, se chargea de la direction d'outre-mer, puis il prit, à la prière de ses amis, le portefeuille des finances. Les revirements politiques le lui enlevèrent promptement malgré les soins qu'il mit à s'occuper des finances, en dehors de l'action des partis. Ses tendances sont celles toutefois d'un progressiste modéré.

SALDANHA OLIVEIRA E DAUN (Joao-Carlos, duc DE), homme d'État et général portugais, né à Arinhaga, en 1780, est le petit-fils du célèbre marquis de Pombal. Il fit ses études au collége des nobles de Lisbonne et à l'université de Coïmbre, puis devint membre du conseil d'administration des colonies. Il resta en Portugal, lors de la fuite da la famille royale au Brésil, et accepta sans résistance la domination française. Fait prisonnier en 1810 par les soldats de Wellington, il fut transporté en Angleterre. De là on lui permit de passer au Brésil, où il servit avec distinction dans l'armée et fut chargé de plusieurs missions diplomatiques. Il revint en Portugal après le rétablissement du gouvernement constitutionnel. Le roi Jean VI le choisit en 1825 pour ministre des affaires étrangères. Après la mort du roi, et pendant la régence de l'infante Isabelle (1826), il devint gouverneur d'Oporto, et comprima énergiquement les premières tentatives miguelistes, dirigées par la reine mère. Il resta dans le ministère modifié du 9 juin 1827; mais ayant voulu imposer à la régente le renvoi de quelques fonctionnaires suspects, il dut lui-même donner sa démission et se retira en Angleterre. L'usurpation de don Miguel, quoiqu'encore déguisée sous le nom de régence, le ramena en Portugal. Il se mit à la tête du soulèvement libéral d'Oporto, et chercha l'occasion d'une bataille décisive. Mais, abandonné de ses troupes, il passa encore une fois en Angleterre, puis en France, où il devint l'ami du général La Fayette (1828). L'année suivante, un secours qu'il amenait aux insurgés de Terceira fut canonné en mer par les Anglais, et il dut rentrer en France. Il y eut, en 1832, quelques démêlés avec don Pedro, et l'expédition franco-portugaise qui partit de Belle-Isle, ne le compta point d'abord parmi ses chefs; mais en 1833, il pénétra dans Oporto, bloquée par don Miguel et devint, avec les titres de généralissime et de chef de l'état-major, l'un des conseillers intimes du roi don Pédro. Il conçut et exécuta avec le duc de Terceira cette brillante expédition des Algarves qui débuta par plusieurs victoires et se termina par l'assaut victorieux de Lisbonne. Il mit ensuite le siége devant Santarem et signa avec don Miguel la décisive capitulation d'Evora (1834).

Devenu seul chef de l'armée par la démission du duc de Terceira et nommé maréchal, le duc de Saldanha, dont l'inconsistance politique appartient depuis longtemps à l'histoire, crut ajouter à son importance en se mettant à la tête de l'opposition et reçut le portefeuille de ministre de la guerre, le 27 mai 1835, avec la présidence du conseil. Des démêlés avec ses collègues, et l'incertitude d'une majorité suffisante dans les Chambres le déterminèrent à donner sa démission. A la suite de la révolution de septembre 1836, il se mit à la tête d'un soulèvement réactionnaire, favorisé secrètement par la reine et comprimé, malgré elle, par son général das Antas. Odieux aux septembristes, il s'exila dix années en Angleterre ou en France et ne reparut qu'à l'appel de la reine, lors de la terrible émeute de 1846, qui faillit renverser en même temps et la dictature de Costa-Cabral et la royauté de dona Maria. Après l'intervention de la quadruple alliance, il recueillit les fruits de la victoire et composa à son gré le ministère de 1847 auquel succéda, en 1849, la seconde dictature de Costa-Cabral. Celui-ci, désireux d'exploiter la popularité du vieux maréchal, lui offrit le ministère. Mais le duc, que sa naissance indisposait contre le tout-puissant plébéien, n'accepta pas, et battit en brèche son pouvoir. Ses attaques déjouées par le ministre, et condamnées par la reine avec un certain mépris, aboutirent en fin de compte à une révolution. L'appui des troupes et le concours de l'Angleterre lui permirent de faire un coup d'État à son profit (1851). Costa-Cabral fut banni, le maréchal sut conserver le pouvoir pendant cinq ans, au milieu des difficultés d'une minorité et d'une régence. Le respect du nouveau roi don Pedro II pour les Cortès occasionna enfin sa chute (juin 1856). Depuis, le vieux maréchal a donné sa démission de chef de l'armée pour prendre de nouveau place à la tête de l'opposition.

SALICETI (Aurèle), jurisconsulte italien, né dans les Abruzzes, le 16 mai 1804, fit ses études sous la direction de son père, médecin et mathématicien distingué, auteur d'un ouvrage très-curieux: *le Calcul appliqué à la médecine*. A dix-huit ans il avait subi tous les examens des aspirants à la magistrature; mais, trop jeune pour y entrer, il se fit avocat. Il obtint, par la voie du concours, la chaire de droit civil au lycée de Téramo (1828), puis, à l'université de cette ville (1835), et l'occupa avec honneur jusqu'en 1848, époque où il fut destitué. Pendant son professorat, il avait rempli les fonctions de juge au tribunal civil et de conseiller de la Cour suprême de justice. Il avait été aussi chargé quelque temps de la préfecture de la province de Salerne.

En 1848 commença pour lui la vie politique. Dès qu'une constitution eut été promulguée à Naples, l'opinion publique imposa Saliceti au roi pour le ministère de la justice. Mais ayant voulu prendre son rôle constitutionnel au sérieux, il ne put y rester que dix jours. Appelé une seconde fois au ministère dans une crise nouvelle, il demanda pour la liberté de Naples et l'indépendance italienne des garanties que le roi refusa, et il refusa lui-même son concours. Dans la journée du 15 mai, il faillit être assassiné et ne trouva son salut que dans la fuite. Retiré à Rome, il fut

élu député au parlement de Naples par deux provinces, mais il ne crut pas pouvoir rentrer dans son pays. Lors de la proclamation de la république romaine il fut nommé membre du pouvoir exécutif, puis député à l'Assemblée constituante, dont il fut élu vice-président lorsque le pouvoir exécutif eut été remplacé par le triumvirat. Il eut la plus grande part à la rédaction de la constitution romaine, la moins imparfaite qu'ait vu éclore l'Italie pendant cette période de révolutions. En même temps il était chargé d'organiser et de présider la Cour de cassation. Quand M. Mazzini et ses deux collègues, MM. Saffi et Armellini se retirèrent du triumvirat, il fut élu triumvir avec MM. Calandrelli et Mariani. Huit jours après les Français entraient à Rome, et M. Saliceti prenait le chemin de l'exil. Il fit d'abord partie du comité italien organisé à Londres par M. Mazzini. Mais des dissentiments s'élevèrent entre lui et le chef de la jeune Italie; il se sépara tout à fait de sa politique et vint même s'établir à Paris.

M. Saliceti s'est fait connaître comme jurisconsulte par un grand nombre de *Mémoires*, et par un ouvrage latin, *Institutionum juris civilis prodromus*. Il jouit auprès de ses amis d'une grande réputation comme poëte, mais il n'a presque rien publié de ses poésies.

SALINIS (Louis-Antoine DE), prélat français, est né le 11 août 1798, à Morlaas (Basses-Pyrénées). Ordonné prêtre sous la Restauration, il fut attaché au collége de Juilly, d'où il passa comme professeur de dogme à la Faculté de théologie de Bordeaux. Il fut quelque temps un des vicaires généraux de M. Donnet, devint, en 1847, évêque d'Amiens et fut appelé, par décret du 12 février 1856, à remplacer M. de Jerphanion au siége archiépiscopal d'Auch. M. de Salinis est officier de la Légion d'honneur.

On a de lui un *Précis de l'histoire de la philosophie* (1834; 4e édit., 1847, in-18), avec M. de Scorbiac, l'un des meilleurs livres élémentaires à l'usage des institutions ecclésiastiques, et un volume de *Mandements, instructions pastorales et discours divers* (1856, in-8).

SALISBURY (James-Brownlow-William GASCOIGNE-CECIL, 2e marquis DE), pair d'Angleterre, né en 1791, à Londres, descend de lord Burghley, ministre d'Élisabeth. Après avoir fait ses études universitaires à Oxford, il prit, en 1825, la place de son père à la Chambre des Lords, où il vote avec le parti conservateur. Sous le premier ministère de lord Derby (1852), il accepta le poste de lord du sceau privé et dans le nouveau cabinet tory (25 février 1858), les fonctions honorifiques de président du conseil. Il fait partie du Conseil privé et a reçu, en 1842, les insignes de la Jarretière. Marié deux fois, il a neuf enfants, dont l'aîné, James-Émile-William-Evelyn, vicomte CRANBOURNE, est né en 1821.

SALIS-SOGLIO (Jean-Ulric DE), général allemand, né en 1790, à Chure (Suisse), d'une ancienne famille noble, entra comme officier dans la cavalerie bavaroise et prit part, sous les ordres du prince de Wrède, aux campagnes de 1813 et de 1814 contre la France; il se distingua par son intrépidité à la bataille de Hanau, où son régiment fut très-maltraité, et reçut une grave blessure à Brienne. En 1815, il passa avec le grade de capitaine dans un corps d'infanterie suisse au service de la Hollande et resta dans ce pays après la dissolution de ce corps, décrétée par Guillaume II, le nouveau roi (1840). Il venait de rentrer en Suisse lorsque le directoire fédéral le chargea de réprimer les troubles du Valais (1844). En 1846, l'extension du parti radical ayant déterminé les sept cantons catholiques de Lucerne, d'Uri, de Schwytz, d'Unterwalden, de Zug, de Fribourg et du Valais à former l'alliance séparée appelée le *Sunderbund*, la diète en vota la dissolution (1847) et mit 50000 hommes à la disposition du général Dufour. La ligue résista, nomma M. de Salis-Soglio, qui est protestant, pour commandant en chef, et, après une campagne qui dura dix-neuf jours (10-29 novembre), fut obligée de faire sa soumission. M. de Salis-Soglio, qui fut blessé à l'affaire de Gislikon, se montra, sous le rapport des talents militaires, inférieur à son adversaire. — Il est mort le 28 août 1855.

SALLANDROUZE DE LAMORNAIX (Charles), industriel français, ancien représentant, député, né à Paris, le 27 mars 1809, est fils d'un fabricant qui établit, sous le Consulat, à Aubusson (Creuse) une des importantes manufactures de tapis que possède la France. Il prit, après 1830, la direction de cette maison, et entra, vers 1840, au conseil général des manufactures, dont il a fait partie jusqu'à présent. Il est, depuis 1842, membre du conseil général de la Creuse. Après avoir obtenu une médaille d'or en 1844, M. Sallandrouze, mis hors de concours, siégea aux jurys de l'exposition nationale de 1849 et de l'Exposition universelle de 1855. Il a été aussi l'un des délégués du gouvernement français à l'Exposition universelle de Londres en 1851.

Ce fut en 1846 qu'il aborda la scène politique; il succéda à M. Cornudet, comme député d'Aubusson, et se rangea à la Chambre parmi les conservateurs progressistes. Élu, en 1848, représentant du département de la Creuse, le cinquième sur sept, il fit partie, à la Constituante, du comité du travail, vota constamment avec la droite et refusa d'accepter une candidature pour la Législative. Après être resté quelque temps à l'écart, il fut nommé, en 1852, comme candidat du gouvernement au Corps législatif, où il a été réélu en 1857. Il est officier de la Légion d'honneur depuis le 1er janvier 1847.

On a de M. Sallandrouze : *Considérations sur la législation des brevets d'invention* (1829, in-8); *Rapport sur l'organisation industrielle de l'Espagne* (1846), adressé au ministre à la suite d'une mission officielle; *Lettres industrielles* (1846, in-12), et des articles insérés dans le *Dictionnaire des arts et manufactures* de M. Laboullaye (1852).

SALLES (Charles-Marie, comte DE), général français, sénateur, né vers 1804, fut admis, en 1822, à l'École spéciale de Saint-Cyr, et, deux ans plus tard, dans le corps d'état-major. Lieutenant en 1827, il fit partie de l'expédition de Morée (1828) et de celle d'Alger (1830), qui lui valut les épaulettes de capitaine, assista au siége d'Anvers et retourna en Afrique vers la fin de 1837; aide de camp du maréchal Valée, il fut promu, en 1840, au grade de colonel, rentra en France l'année suivante, et, nommé général de brigade en 1848, il commanda successivement la subdivision d'Alger et la division de Constantine. Le 7 mars 1852, le grade de général de division fut la récompense de ses services dans notre colonie. Compris, dès 1854, parmi les chefs de corps attachés à l'armée d'Orient, il fut mis à la tête d'une division d'infanterie et dirigea avec énergie plusieurs des attaques qui marquèrent le long siége de Sébastopol, entre autres celles du 2 mai, du 22 mai et du 8 septembre 1855; à cette dernière, il commanda le premier corps d'armée et opéra sur l'extrême gauche. Le 24 juin 1856, il fut élevé à la dignité de sénateur. M. de Salles est grand officier de la Légion d'honneur.

SALLES (Eusèbe-François, comte DE), né en 1799, à Montpellier, où il étudia la médecine et se fit recevoir docteur, vint à Paris en 1817, et suivit les cours d'arabe, de persan, de turc et d'hindoustani du Collége de France et de l'École des langues orientales vivantes. Il fit partie de l'expédition d'Alger, en 1830, en qualité de premier interprète. En 1835, il fut nommé à la chaire d'arabe de Marseille, qu'il occupe encore. Il a été décoré en juin 1843.

M. de Salles a fait servir ses divers voyages en Égypte, en Syrie et en Turquie, dans les cours desquels il a pu voir des échantillons d'un certain nombre de races humaines, à ses études ethnographiques. C'est un des champions les plus résolus de la thèse de l'unité de l'origine de l'humanité. Ses principaux ouvrages sont: *Histoire générale de la médecine légale*, faisant partie de l'*Encyclopédie* de M. Bayle (1835); *Aly le Renard, ou la Conquête d'Alger* (1832, 2 vol. in-8, deux éditions); *Pérégrinations en Orient* (1840-1855, 2 vol. in-8, trois éditions); *Histoire générale des races humaines, ou Philosophie ethnographique* (3ᵉ édit., 1846). Citons encore: *Mazdac, réformateur socialiste et communiste de la Perse sassanide* (1840); *Nouvelles idées sur les pyramides, ou Réfutation des hypothèses de M. F. de Persigny*, qui y voyait de simples barrières contre les sables (1845); *Traduction et commentaire du traité de Rhazès sur la variole* (1828); *Mahomet considéré comme homme privé, artiste et politique*; etc.

SALM-KYRBOURG (Frédéric IV, prince médiatisé DE), né le 14 décembre 1789, à Paris, où son père, Frédéric III, mourut sur l'échafaud le 25 juillet 1794, obtint, en 1803, des domaines situés dans la Westphalie, en compensation de la principauté de son père qui avait été incorporée à la République française. Placé à l'École militaire de Fontainebleau en 1806, il s'en échappa pour aller faire la guerre en Pologne. Il fut nommé lieutenant des hussards et officier d'ordonnance de l'Empereur en 1807. Envoyé ensuite dans la Péninsule espagnole, il fut élevé au rang de grand d'Espagne de première classe. Les Espagnols, qui l'avaient fait prisonnier, le retinrent durant neuf mois dans une dure et périlleuse captivité à Tarragone. Mis en liberté, il fut envoyé à l'armée d'Allemagne, assista à la bataille de Wagram et devint colonel. Malgré les services qu'il avait reçus de ce prince, Napoléon ne laissa pas d'incorporer à l'Empire la petite principauté de Salm en 1811 et priva ainsi le titulaire de la qualité de membre de la Confédération du Rhin.

Après la chute de l'Empire, le prince de Salm-Kyrbourg quitta le service de la France. Il reconnaît, depuis 1815, la souveraineté du roi de Prusse, dans les armées duquel son fils unique, le prince Frédéric, né en 1823, a le titre de capitaine. Quoiqu'il ait cédé, en 1825, ses domaines de Bocholt et Aahaus à la maison de Salm-Salm, il lui reste plusieurs principautés et seigneuries en Allemagne, en Hollande et en Belgique. Il habite tantôt Aahaus (Westphalie), tantôt Ormesson, près Paris.

SALMON (Charles-Auguste), ancien représentant du peuple français, né à Riche (Meurthe), le 27 février 1805, suivit à Paris les cours de droit et se fit recevoir avocat. Après la révolution de 1830 il entra dans la magistrature, sans aliéner l'indépendance de ses opinions. Il s'occupa surtout de l'instruction primaire, organisa, dans le département de la Meuse, des conférences pour les instituteurs, et publia, sur les devoirs des maîtres chargés d'instruire les enfants du peuple, un livre remarquable qui fut couronné par l'Académie française. En 1848 il était procureur du roi près le tribunal de Saint-Mihiel. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant par 47 207 suffrages, le second sur la liste des huit élus de la Meuse. Il fit partie de plusieurs commissions et fut secrétaire du comité de l'instruction publique, vota ordinairement avec la droite, adopta l'ensemble de la Constitution républicaine, ne fit point d'opposition après l'élection du 10 décembre à la politique de l'Élysée, et fut réélu, le troisième, à l'Assemblée législative. Il prit place au centre et suivit la politique constitutionnelle de M. Dufaure. Il resta quelque temps dans la vie privée après le coup d'État du 2 décembre. Depuis il a été nommé successivement procureur impérial au tribunal de Charleville, avocat général à la Cour impériale de Metz et conseiller à cette même cour (1855).

SALMON (Louis-Adolphe), graveur français, né à Paris, en 1806, suivit, en 1827, les ateliers de MM. Ingres et Henriquel Dupont et, concourant en même temps à l'École des beaux-arts, remporta le second prix de gravure en 1830, et le grand prix en 1834. De retour de Rome, en 1838, il s'est consacré depuis à la reproduction des maîtres de la peinture italienne et a exposé aux différents salons, depuis celui de 1847, des copies de quelques œuvres capitales de Raphaël, Vinci, Del Sarto, etc., exécutées tour à tour au dessin, à l'aquarelle et au burin.

Nous citerons de cet artiste estimé: parmi ses aquarelles, *la princesse Victoria Colonna*, d'après Michel-Ange; *André Doria*, d'après Sébastien Piombo; une *Vierge*, d'après Léonard de Vinci; *Hérodiade*, d'après Pordenone; *la Fortune*, d'après le Guide; *Galathée*, *Bartholde Baldus*, *le Violino*, d'après Raphaël; parmi les gravures, outre plusieurs des sujets précédents, *la Madone de Foligno*, d'après Raphaël; *la Poésie*, *la Théologie*, *la Justice*, allégories du même, et le *Portrait d'Andrea del Sarto* par lui-même. La plupart de ces compositions ont figuré à l'Exposition universelle de 1855.

SALOMON (Dieudonné), théologien israélite allemand, né à Sandersleben (Anhalt-Dessau), le 1ᵉʳ novembre 1784, étudia la théologie au collége de Dessau, devint professeur en 1802, et resta quinze ans dans l'enseignement. En 1819 il vint à Hambourg comme prédicateur du nouveau temple israélite. Ses principaux ouvrages sont: *les Prophètes Haggée et Zacharias, traduits avec commentaire* (Dessau, 1805); *les Huit chapitres de Maimonide* (Ibid., 1819); *le Caractère du Judaïsme* (Ibid., 1817, deux éditions), *les Voix de l'Orient*, recueil de méditations et de discours (Hambourg, 1845).

SALOMONS (David), administrateur anglais, né à Londres, en 1801, d'une famille juive, connue depuis longtemps dans le commerce, fut nommé shériff de la capitale en 1835. Élu trois fois alderman et repoussé trois fois par ses collègues, à cause de sa religion, il vit la quatrième fois, en 1847, son élection validée. La majorité importante obtenue par lui était un grand triomphe pour le parti whig, qui essaya de le faire entrer à la Chambre des Communes, avec son coreligionnaire le baron Lionel de Rothschild. Il obtint, en 1851, la représentation de Greenwich; mais les entraves qu'on apporta à l'exercice de son mandat l'obligèrent à le résigner aux élections générales de l'année suivante. En 1855, il a été, malgré une vive opposition, élu lord-maire de Londres; c'est le premier israélite qui ait occupé cette haute charge. On a de M. Salomons

un ouvrage sur l'état des juifs en Syrie (1840), rédigé d'après les notes du révérend Pieritz.

SALUZZO (Philippe), duc de Corigliano, prince de San-Mauro, né le 7 mars 1800, est le chef de la maison napolitaine de ce nom, élevée par l'Autriche à la dignité princière. De son mariage avec la princesse Julie de Belvedere-Carafo il a plusieurs fils, dont l'aîné est *Alphonse*, né le 18 octobre 1838.

SALVADOR (Joseph), historien français, né en 1796, à Montpellier, descend d'une des familles juives, chassées d'Espagne à la fin du XVe siècle. Il s'adonna, de bonne heure, à l'étude des sciences et de la philosophie, fut reçu, à vingt ans, docteur en médecine, à la Faculté de Montpellier (1816), avec une thèse sur l'*Application de la physiologie à la pathologie*, et se rendit aussitôt à Paris, où il se consacra dès lors tout entier à des travaux d'histoire. Son premier ouvrage : *Loi de Moïse, ou Système religieux et politique des Hébreux* (1822, in-8), fut accueilli avec beaucoup de faveur par les hommes les plus éclairés. Regardé, par l'auteur, comme une ébauche, il fut développé dans l'*Histoire des institutions de Moïse et du peuple hébreu* (1828, 3 vol. in-8). Une question incidente, l'application au jugement de Jésus-Christ des formes de la jurisprudence hébraïque, suscita contre lui de vives attaques et, entre autres, une réfutation piquante de M. Dupin aîné, sous le titre de : *Jésus devant Caïphe et Pilate* (1829). Poursuivant le cours de ses recherches, M. Salvador écrivit ensuite : *Jésus-Christ et sa doctrine* (1838, 2 vol. in-8), où l'on trouve des renseignements neufs et intéressants sur les origines de l'Église; et *Histoire de la domination romaine en Judée et de la ruine de Jérusalem* (1846, 2 vol. in-8).

SALVANDY (Narcisse-Achille, comte DE), écrivain et homme d'État français, ancien ministre, membre de l'Institut, naquit à Condom (Gers), le 11 juin 1795. Son père, issu, dit-on, d'une famille irlandaise, vint à Paris pendant la Révolution, perdit sa fortune et tint une table d'hôte rue Cassette. Par la protection de de Fontanes, le jeune Salvandy obtint une bourse au lycée Napoléon. Un jour, chargé de la lecture au réfectoire, il récita un bulletin apocryphe, contenant tous les détails d'une victoire imaginaire. Cette plaisanterie parut de mauvais goût à M. de Wailly, proviseur du lycée. Condamné à quelques jours d'arrêts, le rhétoricien s'échappa, courut à l'hôtel de ville, où l'on enrôlait des volontaires, et s'engagea dans les gardes d'honneur. C'était en 1813 et l'Empereur redemandait alors à la France quatre cent mille hommes, pour remplacer la grande armée, détruite par la campagne de Russie. Le 15 mai, Salvandy de La Gravière, c'est le nom sous lequel il fut inscrit sur les registres de la guerre, fut incorporé au 1er régiment, et partit pour l'Allemagne. Nommé, le 16 juin, sous-lieutenant au 18e d'infanterie de ligne, il fut atteint, le 29 janvier 1814, d'un coup de feu à la bataille de Brienne. Des biographes le montrent assistant aux adieux de Fontainebleau et recevant la croix de la Légion d'honneur des mains de Napoléon; mais il ne fut décoré que plusieurs années plus tard.

Au retour des Bourbons, M. de Salvandy entra dans les mousquetaires noirs de la maison du roi, et témoigna au nouveau gouvernement, le plus profond dévouement. « Après avoir versé mon sang pour une cause illégitime, écrivait-il au duc d'Angoulême, je veux mourir pour les Bourbons. » Pendant les Cent-Jours, il accompagna Louis XVIII jusqu'à la frontière de Belgique, et revint à Paris publier coup sur coup trois brochures : *Mémoire à l'Empereur sur les griefs et les vœux du peuple français*; *Observations critiques sur le champ de Mai*, et *Nécessité de se rallier au roi pour sauver la France*, dont la dernière ne parut qu'après le désastre de Waterloo.

Tout en gardant son grade dans l'armée, M. de Salvandy s'était fait inscrire à l'École de droit; mais il s'occupait moins de ses cours que des événements qui changeaient la face de l'Europe. En 1816, il publia une brochure, intitulée : *La Coalition et la France*, qui fut saisie, à la demande des puissances alliées. Le duc d'Orléans, Louis-Philippe, lui envoya, dit-on, de l'argent et un passe-port. Le blessé de Brienne refusa de fuir, forma opposition à la saisie et en appela aux tribunaux. Il ne se désista que sur les instances de Louis XVIII, qui lui sut gré également de son patriotisme et de sa docilité et, du même coup, il gagna la faveur populaire et la bienveillance royale. Le 20 janvier 1819, il fut nommé maître des requêtes en service extraordinaire au conseil d'État. Servant la politique d'abord conciliante du ministère Decazes, il combattit les *ultras* du *Conservateur;* mais lorsque le cabinet inclina vers l'extrême droite, il donna sa démission, se prononça pour le maintien intégral de la Charte et défendit le système électoral, dans ses *Vues politiques des dangers de la situation présente* (1819).

En 1820, pendant le ministère transitoire du duc de Richelieu, M. de Salvandy fit un voyage en Espagne, où il étudia, avec une vive sympathie, le mouvement libéral. L'année suivante il accepta de nouveau une place au conseil d'État et épousa Mlle Feray, d'Essonne, petite-fille d'Oberkampf. En 1823, il fit paraître son fameux roman, si souvent poursuivi des railleries de la critique : *Don Alonzo ou l'Espagne, histoire contemporaine* (2e édit., 1852, 2 vol. in-12). On trouve, dans cet ouvrage, quelques belles pensées bien exprimées, mais comme perdues dans une phraséologie poétique qui s'applique à tout, même à ces insectes incommodes qui font, dans les auberges d'Espagne, le désespoir des voyageurs. On a défini le style de l'auteur « de l'emphase à l'état chronique. » Le fond vaut mieux que la forme, et la partie historique, qui présente le tableau des vicissitudes de l'Europe, depuis la mort de Charles III jusqu'à la révolution de 1820, met vivement en relief le patriotisme des libéraux espagnols. C'était protester contre l'intervention. M. de Salvandy fit plus; il quitta de nouveau le conseil d'État, et se démit de son grade de capitaine d'état-major.

Retiré quelque temps à la campagne, il y composa une nouvelle: *Islaor ou le Barde*, dont les allusions politiques étaient dirigées contre le ministère Villèle. Bientôt il revint à Paris, pour servir de lieutenant et de second à M. de Chateaubriand, qui soutenait, dans le *Journal des Débats*, une polémique ardente contre les ministres ennemis de la Charte. Il imita, dans un style d'emprunt, les procédés de l'illustre écrivain, de manière à faire dire à madame Récamier : « c'est l'ombre de Chateaubriand au clair de la lune. » Le *Moniteur* attribua cependant à l'auteur du *Génie du Christianisme*, le fameux article de l'auteur d'*Alonzo*, sur les funérailles de Louis XVIII, où l'on remarquait cette phrase : « La Charte, elle aussi, peut écrire *Montjoie Saint-Denis* sur sa bannière; si quelque téméraire tentait de rompre le faisceau de nos princes et de nos lois, nous en appellerions aux voûtes sous lesquelles Louis repose : *Quarante rois se lèveraient pour les défendre!* »

Quand la censure ne lui permit plus d'écrire librement dans les journaux, M. de Salvandy entreprit une guerre de brochures, qui contribua à la chute du cabinet (*La vérité sur les marchés Ouvrard*; *Insolence de la censure*, etc.) Vers le même temps, il acheva son *Histoire de Pologne, avant et sous le roi Jean Sobieski* (septembre 1827). La préface se terminait par ces paroles : « Peut-être nous dira-t-on que le moment est mal choisi pour publier un livre, dont la moralité, après tout, est le péril des excès de la liberté. Nous répondrons que nous sommes de l'avis d'un philosophe qui avait coutume de dire, quand il voyait sur la route une montagne : Nous allons descendre. »

Durant la trêve du ministère Martignac, M. de Salvandy fut rappelé au conseil d'État (12 novembre 1828) et, en qualité de commissaire du roi, défendit plusieurs projets de loi devant les Chambres. C'est alors qu'il reçut la croix d'honneur qu'il avait demandée à Louis XVIII, dès 1815, en ces termes : « Sans la croix d'honneur, il n'y a pas de bonheur pour moi. » Sa joie fut troublée par l'avénement de M. de Polignac; il donna encore une fois sa démission. On raconte que, dans une entrevue avec Charles X, le roi lui ayant dit : « Je ne reculerai pas d'une semelle, » il répondit : « Plaise à Dieu que Votre Majesté ne soit pas obligée de reculer d'une frontière. » Au bal donné par le duc d'Orléans en l'honneur du roi de Naples, il adressa à Louis-Philippe un mot plus fameux et qu'il a rapporté lui-même dans un article des Cent et Un : « Monseigneur, dit-il, c'est une vraie fête napolitaine, nous dansons sur un volcan. »

La révolution de Juillet, sans le surprendre, lui causa de sincères regrets, auxquels se borna sa fidélité envers les Bourbons qui avaient dédaigné ses conseils. Au bout de quelques semaines, il fut replacé au conseil d'État. Envoyé à la Chambre des Députés, par les électeurs de La Flèche, il vota avec le parti dynastique, tout en déclarant qu'il fallait « favoriser, sous tous les rapports, l'extension à donner à la liberté de la presse. » Il échoua aux élections de 1831, et lança contre le ministère libéral un écrit, intitulé : *Seize mois ou la révolution et les révolutionnaires* (1831, in-8), où il condamnait le gouvernement de Juillet à périr, « s'il ne s'appropriait les forces de la Restauration, » en s'appuyant sur l'aristocratie et sur le clergé. Il y appelait l'hôtel de La Fayette le *pavillon Marsan du parti révolutionnaire*, défendait l'hérédité de la pairie, déclarait la loi sur la garde nationale « monstrueuse d'un bout à l'autre, » et voyait dans la loi qui fixait à deux cents francs le cens électoral, « une pâture livrée à l'émeute par trois cents députés, condamnés la plupart de leur conscience. » La brochure intitulée : *Paris, Nantes et la session* (1832), quoique inspirée par le même esprit, dénonçait hautement les abus de la juridiction militaire et accusait le ministère du 11 octobre, « d'illégalité et de violence. »

En 1833 M. de Salvandy rentra à la Chambre, où, jusqu'en 1848 il représenta successivement les colléges de Lectoure, de Nogent-le-Rotrou et d'Évreux. Il se dévoua complétement à la politique de résistance, vota les lois de septembre, et rédigea le rapport de la loi de *disjonction* qui transformait les conseils de guerre en tribunaux politiques et qui fut rejetée le 7 mars 1837. Le vote de la Chambre détermina la chute de M. Guizot. M. de Salvandy lui succéda, comme ministre de l'instruction publique, dans le cabinet du 15 avril, présidé par M. Molé. Il conserva le portefeuille pendant deux ans, et s'occupa de fortifier et de généraliser l'enseignement supérieur. Il créa plusieurs chaires à la Faculté des sciences de Paris et au Collége de France, introduisit dans les Facultés de droit l'étude comparée des législations pénales et celle du droit administratif, présenta un projet de loi sur la propriété littéraire et publia deux ordonnances importantes, l'une sur les salles d'asile (22 décembre 1837), l'autre sur les colléges communaux (29 janvier 1839). Mais son activité, son désir de paraître, son zèle un peu indiscret embarrassaient quelquefois le président du conseil, qui, le 22 décembre 1837, écrivait au roi : « C'est un inconvénient grave dans un cabinet que d'avoir un de ses membres par lequel tout se divulgue et se répète. » M. de Salvandy ne succomba pourtant qu'avec M. Molé lui-même sous les coups de la coalition, le 8 mars 1839.

Tombé du pouvoir, il se retira quelque temps dans la vie littéraire. En 1836 l'Académie française avait appelé l'auteur d'*Alonzo* au fauteuil de Parseval-Grandmaison. En qualité de directeur, il prononça plusieurs discours remarquables, et se fit applaudir à la réception de Victor Hugo. Il assista, comme délégué des quarante, à l'inauguration de la statue de Gutenberg. Mais, «aimant trop la gloire» pour se contenter de ces triomphes académiques, il ne résista point aux avances de M. Guizot. Après avoir déclaré que le ministère du 29 octobre perdait et déshonorait la France, il accepta de l'ancien chef de la coalition l'ambassade de Madrid. « Que voulez-vous, dit-il à un de ses collègues, Sa Majesté m'a démontré que je me devais avant tout à mon pays. » Espartero était alors le véritable souverain de l'Espagne. M. de Salvandy, qui avait envoyé au *Moniteur* les bulletins pompeux de son voyage, ne fit pas un long séjour à Madrid. Il voulut remettre ses lettres de créance, non pas au régent qui les demandait, mais à la reine. Il reprit le chemin de Paris (1841), et resta quelque temps ambassadeur *in partibus*. Il obtint, comme une sorte de dédommagement, la vice-présidence de la Chambre et l'ambassade de Turin. Il se sépara de M. Guizot, dans la question du droit de visite et refusa de voter la *flétrissure* des pèlerins de Belgrave-Square (1844). Cet acte d'indépendance lui attira les mécontentements de la cour et l'ordre de repartir immédiatement pour son poste. A ce coup de force il répondit par un coup de théâtre et donna sa démission. Il ne tint toutefois pas rigueur à M. Guizot et, au moment où le cabinet du 29 octobre, était si gravement compromis par l'affaire Pritchard, il accepta la succession de M. Villemain (1er février 1845).

Comme ministre de l'instruction publique, M. de Salvandy eut à ménager en même temps les universitaires et le parti clérical dont les querelles troublèrent les dernières années du règne de Louis-Philippe. Il essaya de contenter tout le monde; il montra le plus vif désir d'améliorer la condition de ses administrés, particulièrement celle des maîtres d'études et des professeurs d'histoire; il créa la Faculté des sciences de Besançon, les Facultés des lettres d'Aix et de Grenoble, et l'École française d'Athènes. Mais il avait plus de bienveillance pour les personnes que de tolérance pour les idées dont la manifestation pouvait compromettre l'entente cordiale de l'Église et de l'État. Il détruisit l'oligarchie des membres inamovibles de l'ancien conseil royal, par l'adjonction d'une section nouvelle et, dans sa lutte avec MM. Cousin et Saint-Marc Girardin, il eut les sympathies d'une partie de l'Université, naturellement un peu grossies dans les adresses par lesquelles il se fit féliciter de cette petite révolution. Il s'exposait résolûment, d'autre part, à plus d'impopularité, en fermant les cours de MM. Quinet,

Mickiewitz et Michelet (voy. ces noms); il croyait, par ces rigueurs, servir la monarchie envers laquelle il exprimait ainsi son dévouement : « Le roi a fait toutes les choses impossibles aux gouvernements antérieurs: l'œuvre de la révolution, sans désordre et sans excès; l'œuvre de Napoléon, sans despotisme et sans conquête; l'œuvre de la Restauration, à bien des égards, sans soulèvement et sans impopularité; il recommence l'œuvre de Louis XIV, sans guerre de la succession. Je mets aux pieds du roi mon admiration, mon respect et ma fidélité. »

Ce langage emphatique excitait les railleries de toute l'opposition; mais la révolution de Février fournit à M. de Salvandy l'occasion de prouver, du moins, la bonne foi, la constance, le désintéressement de son zèle monarchique; malgré l'exemple de tant d'autres serviteurs ou courtisans de la royauté, il refusa toujours de se rallier à la République, et ne changeant ni de sentiments, ni de langage, continua de protester de son amour de la liberté en faisant la guerre à la démocratie. Comme en 1832, il disait en 1849, dans une nouvelle édition de *la Révolution et les Révolutionnaires* : « Il est des hommes qui aiment la liberté de passion, je suis de ces hommes; mais il en est qui commettent une perpétuelle méprise, qui parlent de la liberté, croient l'aimer, croient la vouloir, et c'est avec la démocratie qu'ils la confondent.... Je n'ai pas cette façon de voir.... La démocratie ne peut rien fonder. » Il prit donc parti, au nom de l'ordre, contre la République; puis, au nom de la liberté, contre l'Empire. Il vit dans la fusion le seul expédient qui pût sauver la France placée, suivant lui, entre deux écueils, et s'efforça de réconcilier les deux branches de la maison de Bourbon, pensant que, dans leur rivalité, il s'agissait plutôt d'une compétition de personnes que d'une opposition de principes. Il patrona le journal *l'Assemblée-Nationale*; mais ce fut surtout par ses votes, comme représentant, et par ses discours à l'Académie, qu'il témoigna son attachement à la cause de la royauté constitutionnelle, comprise dans un esprit aristocratique et libéral. Les tories n'ont guère de crédit en France, et M. de Salvandy trouva peu de prosélytes. Mais il désarma le plus souvent ses adversaires par sa loyauté. Il fut aussi protégé jusqu'en ces derniers temps par la reconnaissance des gens de lettres, auxquels il avait prodigué, durant son ministère, les encouragements et les récompenses; et, lorsqu'il mourut, administré par l'évêque d'Évreux, dans son château de Graveron, près la Commanderie (Eure), le 15 décembre 1856, un concert d'éloges célébra sa mémoire honorée de tous les partis.

Le nom de M. Salvandy survivra; mais il tiendra peu de place dans notre histoire littéraire et politique. Ses romans ne sont plus que des curiosités bibliographiques; ses écrits de circonstance et ses harangues académiques ont été plus vite oubliés; son *Histoire de Pologne*, quoique vivement critiquée, a été souvent réimprimée, mais elle perd déjà une réputation qui dépassait son mérite. En politique, il a recherché les premiers rôles: mais sa capacité n'égalait pas son ambition. Une vanité naïve, une confiance proverbiale dans les avantages de sa personne, un désintéressement, une loyauté rares dans les régions politiques, furent les qualités de ce ministre, que M. Thiers avait surnommé : « Un paon honnête homme, » et à qui la gloriole a peut-être fait manquer la gloire.

SALVAT (Jean-François-Xavier), ancien représentant du peuple français, né à Peyruis (Basses-Alpes), le 10 octobre 1791, et fils d'un chirurgien militaire, se destina d'abord au barreau; mais, après les désastres de la campagne de Russie, il s'enrôla dans les gardes d'honneur et fit les dernières campagnes de l'Empire. Après la chute de Napoléon, il quitta la France et alla s'établir comme avocat à l'Ile-Maurice. En 1824, il fit un voyage aux Indes orientales, visita au retour le cap de Bonne-Espérance et le rocher de Sainte-Hélène, et revint en France. En 1825 il se fixa dans le département de Loir-et-Cher et y devint un des chefs les plus actifs du parti libéral; sous Louis-Philippe il s'occupa surtout d'améliorations agricoles. Président de la Société d'agriculture de Loir-et-Cher, il fut décoré le 27 avril 1846. Après la révolution de Février il fut envoyé à la Constituante, l'avant-dernier sur une liste de dix élus. Membre du comité de l'agriculture, il vota ordinairement avec la gauche non-socialiste, et après l'élection du 10 décembre, combattit la politique de l'Élysée. Réélu à l'Assemblée législative, il s'associa à tous les votes importants de l'opposition et protesta surtout contre les restrictions apportées au suffrage universel par la loi du 31 mai. Après le coup d'État du 2 décembre, il reporta toute son activité vers les travaux agricoles.

SAM-SLICK. Voy. HALIBURTON.

SALVINI (Tommaso), acteur italien, né à Milan, en 1829, reçut une excellente éducation de son père, qui était professeur de littérature à Livourne, manifesta pour le théâtre de précoces dispositions et fut admis, à l'âge de quatorze ans, dans la troupe du célèbre acteur Modena (voy. ce nom), qui lui donna des leçons. Il fit partie, à Naples, de la compagnie royale, fut ensuite engagé par deux impresarios très-connus en Italie, Domeniconi et Capocomiro, et joua avec succès à côté de Mme Adelaïde Ristori. Après six années passées dans la troupe de Domeniconi il se retira pendant un an du théâtre pour se livrer à de sérieuses études qui lui préparèrent dans le répertoire classique de nouveaux triomphes. Ses principaux rôles jusqu'à ce jour sont : Egistha, dans la *Mérope* d'Alfieri; Paolo, dans *Françoise de Rimini;* Romeo, Oreste, divers personnages des tragédies de Crébillon et de Voltaire, notamment Orosmane, dans *Zaïre*. Il aborde aussi la comédie.

SAMHIRI (Antoine), patriarche des Syriens catholiques, né à Mossoul (Mésopotamie), en 1801, fut élevé dans les croyances jacobites, se voua à la vie ecclésiastique et devint secrétaire du patriarche des jacobites, qui, en 1826, le sacra évêque coadjuteur et vicaire général, avec expectative de sa succession. Plein de zèle pour la propagation de ses opinions religieuses, il fit jeter en prison quelques catholiques qui résistaient à ses prédications. La lecture de quelques écrits relatifs au catholicisme, qui lui tombèrent entre les mains, l'amena à abjurer le jacobisme en 1827. Son exemple fut suivi par quatre métropolitains et par un grand nombre de prêtres et de laïques. Le patriarche jacobite, pour comprimer ce mouvement de conversion, obtint du sultan l'autorisation d'exiler ou d'emprisonner les convertis et fit enfermer M. Samhiri pendant huit mois dans la prison de Mardin. L'intervention de l'agent consulaire de France fit commuer sa prison en une amende de 8000 francs; et il se remit à parcourir la Syrie, en y prêchant la doctrine de l'Église romaine. Persécuté de nouveau, il se rendit à Constantinople pour réclamer en faveur des catholiques. Sa requête, appuyée par notre ambassadeur, eut un plein succès, et, à son retour à Mardin, en 1841, M. Samhiri se mit en posses-

sion de deux des trois églises des jacobites, quoique ceux-ci fussent beaucoup plus nombreux dans la ville. Le patriarche dépouillé parvint à le faire emprisonner de nouveau pendant quelques jours et excita les musulmans contre lui. Mais les catholiques recouvrèrent une entière sécurité dès le commencement de la guerre d'Orient. En 1853, M. Samhiri, que le pape avait déjà nommé vicaire apostolique, fut élu patriarche d'Antioche; il continua de résider à Mardin. Il a fait, en 1855, un voyage à Rome et à Paris dans l'intérêt de son Église. Une notice sur lui a paru sous ce titre : *les Syriens catholiques et leur patriarche Mgr Samhiri*, par l'abbé Jean Mamarbaschi, secrétaire du patriarche (Paris, 1856, in-8).

SAMSON (Joseph-Isidore), artiste dramatique français, né le 2 juillet 1793, à Saint-Denis, où ses parents tenaient un café, se distingua d'abord par une piété fervente, qui fit bientôt place à des tendances voltairiennes. Il commença ses études dans un pensionnat de Belleville, où il se lia avec le baron Taylor, mais les mauvaises affaires de ses parents le forcèrent de s'arrêter à la sixième. Il entra chez un avoué à Corbeil. L'idée du théâtre le tourmentait déjà; il vint à Paris, fut employé comme copiste dans un bureau de loterie, et joua au théâtre Doyen.

Admis au Conservatoire, en 1812, il suivit les cours de Lafon, Michelot et Baptiste aîné; il obtint le prix de comédie, qui l'exempta de la conscription, et se vit recherché par les directeurs des théâtres de la banlieue. Il se maria, en 1814, à une jeune actrice, avec laquelle il alla jouer en province. Deux ans après il fut engagé à Rouen, puis, avant même l'expiration de son engagement, vint jouer à Paris au second Théâtre-Français, auquel il s'attacha, quand il put se fixer à Paris (1819). Les sociétaires du Théâtre-Français l'appelèrent à eux en 1827; mais en 1830 il se brouilla avec ce théâtre et alla jouer quelque temps au Palais-Royal. Il fallut un procès pour le ramener, en 1832, à la Comédie-Française, qu'il n'a plus quittée depuis.

Le répertoire de M. Samson ne compte pas moins de 250 rôles. Il a brillé dans presque toutes les comédies de Molière, de Beaumarchais et de Marivaux. Parmi les personnages qu'il a créés nous rappellerons ceux de Martigny, dans *Louis XI à Péronne;* de Joyeuse, dans *Henri III et sa cour;* d'Olivier Le Dain, dans *Louis XI;* de Bertrand de Rantzau, dans *Bertrand et Raton;* du pair de France, dans *la Camaraderie;* de Charles-Quint, dans *les Contes de la reine de Navarre;* de maître André, dans *le Chandelier;* de Tamponnet, dans *Gabrielle;* de Destigny, dans *Lady Tartufe*, etc. Il y porte de l'aplomb, de la sûreté, de l'esprit et, sauf des exagérations qui touchent à la charge, une mobilité de physionomie très-expressive.

M. Samson est aussi auteur dramatique. Il a écrit en vers et en prose, et traité le vaudeville et le drame, en alliant à la verve et à l'esprit la sobriété classique du style. *La Fête de Molière, la Belle-mère et le gendre, le Péché de jeunesse, le Veuvage, l'Alcade de Zalaméa* (1839-1845), *la Famille Poisson* (1849), enfin *la Dot de ma fille* (1854) ont obtenu de légitimes succès; un *Foscari*, reçu depuis longtemps, est resté dans les cartons du théâtre. On a encore de lui un *Discours*, en vers en l'honneur de Picard, et un *Plaidoyer en vers, pour la Comédie-Française*. Professeur suppléant au Conservatoire dès 1829, titulaire en 1836, il a su donner une célébrité à son cours, dans lequel il a formé de nombreux et brillants élèves, notamment Mlle Rachel et les deux Brohan. Après la révolution de Février, les artistes dramatiques voulurent nommer M. Samson, un des membres les plus actifs de leur association, président de leur comité à la place de M. Taylor, et le porter comme candidat à la représentation nationale. L'artiste déclina ce double honneur avec beaucoup de tact et de bon sens.

SAN-LUIS (comte DE) Voy. SARTORIUS.

SAN-MIGUEL (don Évariste), général espagnol, né en 1780, dans les Asturies, entra au service en 1808, et, pendant la guerre de l'indépendance espagnole, devint, en peu d'années, lieutenant-colonel. Officier de l'armée de Cadix lors du soulèvement de 1812, il fut également membre des Cortès de cette ville jusqu'au triomphe de l'indépendance espagnole. Après la restauration définitive de Ferdinand, le général San Miguel s'attacha à la rédaction d'un journal libéral, l'*Espectador*, où il déploya un remarquable talent de publiciste. Dévoué à la cause de la liberté, il seconda puissamment Riego, comme chef d'état-major, dans son expédition d'Andalousie, en 1820. C'est lui qui est l'auteur d'un des chants nationaux de l'Espagne, le célèbre *Hymne de Riego*. Il fut aussi l'une des premières victimes de la réaction renaissante, et dut s'exiler à Zamore en 1821. Lors des émeutes victorieuses qui signalèrent le commencement de l'année suivante, désigné au choix du roi par la faveur publique, il reçut le portefeuille des affaires étrangères, et déploya contre la pression des cabinets étrangers et le mauvais vouloir du roi une fermeté toute militaire. L'invasion française le détermina à se rendre à l'armée de Catalogne, où il consentit à servir comme chef d'état-major de Mina. Il s'y distingua dans la guerre de guérillas. Couvert de blessures dans un engagement avec la cavalerie française en 1826, il fut fait prisonnier et relâché quelque temps après, à la condition de se tenir éloigné de l'Espagne. Il demeura en Angleterre jusqu'à l'amnistie générale qui signala la régence de Marie-Christine (1834).

Nommé gouverneur militaire de l'Aragon, et élu membre des Cortès, il se distingua dès lors par son attachement aux principes libéraux et son dévouement chevaleresque aux deux reines. Honoré de tous les partis, il se fit au milieu d'eux une popularité exceptionnelle, qui survécut à toutes les révolutions. Ennemi de la régence d'Espartero, de 1840 à 1843, il fit également de l'opposition aux dictatures de Narvaez et San Luis. Quand éclata le mouvement vicalvariste de juillet 1854, il fut nommé président de la fameuse junte révolutionnaire de Madrid. La reine, abandonnée de tous, se confia à sa vieille loyauté et le nomma capitaine général de la ville et ministre de la guerre, ou plutôt ministre universel, en attendant l'arrivée d'Espartero. Celui-ci dut compter avec la junte San-Miguel, qui lui opposa O'Donnell et devint le noyau de l'*Union libérale*. Confirmé dans son grade de capitaine général, M. San-Miguel fut en outre nommé inspecteur de la milice nationale. Élu député aux Cortès, il en demeura quelque temps le président provisoire, et y vota solennellement pour le maintien de la monarchie. Ni le coup d'État du général O'Donnell (14 juillet 1856), ni le retour de Narvaez (septembre 1857) n'ont ôté au général San-Miguel la confiance de la reine, qui l'a conservé comme capitaine de ses hallebardiers. Non réélu à la Chambre des Députés de 1857, il est de droit membre du Sénat, où il a eu l'occasion de s'associer à O'Donnell pour défendre la révolution de 1854.

On doit au général San-Miguel : *Relation de l'expédition de Riego* (Paris, 1820, in-8); *Éléments de l'art de la guerre* (Londres, 1826, 2 vol. in-8);

de la Guerre civile d'Espagne (Madrid et Paris, 1836, in-8).

SAND (Amantine-Lucile-Aurore Dupin, dame Dudevant, connue sous le nom de George), illustre romancière française, née à Paris, en 1804, descend par sa famille paternelle de Maurice de Saxe, fils naturel d'Auguste II, roi de Pologne, et d'Aurore de Kœnigsmark. Sa grand'mère, fille naturelle de Maurice, veuve du comte de Horn, épousa en secondes noces M. Dupin de Francueil, receveur général. Son père. Maurice Dupin, dont elle a publié des lettres charmantes dans son *Histoire de ma vie*, après avoir servi avec distinction sous la République et l'Empire, mourut en 1808 d'une chute de cheval. Son grand-père maternel était maître oiselier. Elle fut d'abord élevée au château de Nohant, près de la Châtre dans le Berri, par sa grand'mère, Mme Dupin, qui avait les idées du XVIII[e] siècle. Ses premiers souvenirs indiquent une disposition singulière à sortir de la vie réelle par l'imagination. Tout enfant, elle inventait des histoires sans fin; sa jeunesse fut très-occupée par la composition d'un grand roman qu'elle n'écrivit jamais, mais dont le héros moitié chrétien, moitié païen, Corambé, était le confident et l'idéal de ses rêves; elle lui éleva un autel comme Gœthe à la lumière. Les contes de la veillée alimentaient cette disposition. Elle apprenait avec plaisir l'histoire comme un sujet de développements poétiques et de jugements enthousiastes. Vivant à la campagne, elle adorait la poésie des scènes champêtres; jouant avec les enfants des paysans, elle se faisait des idées d'égalité parfaite et de communauté absolue.

Les douleurs de son existence à cette époque furent les contestations de sa mère et de sa grand'mère qui se disputaient son cœur. Elle y échappa par le couvent; elle fut mise chez les Augustines anglaises de la rue des Fossés-Saint-Victor, chez qui elle passa trois années (1817-1820). Elle y porta ses habitudes de Nohant, le besoin d'activité et de rêverie, figura au premier rang parmi *les diables* ou pensionnaires indépendantes jusqu'au moment où, entrée par hasard dans la chapelle et agenouillée sur les dalles, toute aux souvenirs de la conversion de saint Augustin, elle entendit à son tour les mots fameux : *Tolle, lege.* Elle prit et lut l'Évangile qui la transporta. C'était la veille de l'Assomption, elle avait quinze ans. Elle entra dans une dévotion ardente et voulut se faire religieuse. Bientôt elle fut prise de la maladie des scrupules que guérit un vieux confesseur jésuite et homme de bon conseil. Revenue à la tranquillité, elle organisa un petit théâtre dans le couvent et divertit la communauté avec des souvenirs de Molière.

Retournée à Nohant en 1820, elle perdit sa grand'mère à la fin de l'année suivante; pendant ce temps elle continua sa vie de mouvement physique et de travail intérieur, courant la campagne à cheval, suivie d'un petit paysan et livrée à ses méditations. *Le Génie du Christianisme,* qui répondait aux instincts de sa jeunesse vivante et poétique, détruisit l'influence de *l'Imitation*; elle lut Mably, dont la modération lui déplut, goûta fort Leibnitz, qui lui donna une grande idée de la science; mais J. J. Rousseau décida d'elle. L'*Émile*, la *Profession de foi du vicaire savoyard*, les *Lettres de la montagne*, le *Contrat social* et les *Discours* la séduisirent; Jean-Jacques fut le point d'arrêt de ses travaux d'esprit, il fut pour elle le vrai politique et le vrai chrétien. Un dissentiment avec son confesseur rompit ses habitudes de pratique religieuse. Son âme changeait aussi; les moralistes lui avaient déjà ôté les illusions sur la vie, elle prit la mélancolie de *René*, Byron l'ébranla fortement et Shakspeare l'acheva; *le Misanthrope* était devenu son code, elle accusa la société de tout le mal qui accablait les hommes, et le dégoût lui inspira la pensée du suicide, qui lui fit pousser un jour son cheval dans un fossé profond.

Rendue à sa mère après la mort de Mme Dupin, elle éprouva les difficultés de ce caractère irritable et se maria en 1822 à M. Dudevant, fils d'un ancien officier baron de l'Empire; elle en eut deux enfants, un fils et une fille. En 1831, par un arrangement avec son mari, elle alla vivre à Paris, seule avec sa fille et dans l'intention d'écrire pour suffire à ses besoins. Elle essaya de faire des traductions, des portraits au crayon et à l'aquarelle, peignit des fleurs et des oiseaux d'ornement en compositions microscopiques sur des tabatières et des étuis à cigare en bois de Spa, et réussit dans ce dernier genre; mais elle voulait mieux; pour pouvoir aller librement dans Paris, surtout aux théâtres, elle reprit le costume d'homme qu'elle avait longtemps porté dans son enfance. M. Kératry, à qui elle fut présentée pour le consulter, lui déclara qu'une femme ne doit pas écrire; Balzac ne fit pas grande attention à ses projets littéraires; Delatouche, son compatriote, l'accueillit avec faveur et la prit pour collaborateur au *Figaro*. Peu faite pour cette espèce de travail, elle y perdait son temps sans rien gagner. Elle composa alors son premier roman, *Rose et Blanche* (5 vol. in-12), avec M. Jules Sandeau, à qui Delatouche fit prendre le nom de Jules Sand. *Indiana* (vol. in-8), qu'ils devaient aussi exécuter ensemble, fut écrit tout entier par elle et parut en 1832. Delatouche encore, pour conserver en partie le pseudonyme dans lequel le premier roman avait réussi, fabriqua à l'auteur le nom de George Sand qu'elle a depuis gardé. Vinrent ensuite *Valentine* (2 vol. in-8), dans la même année, et en 1833, *Lélia* (2 vol. in-8), écrit sous le coup d'un abattement profond après les massacres de Varsovie, l'émeute avortée de Paris et le choléra.

George Sand visita alors l'Italie avec Alfred de Musset et se prit de passion pour Venise; elle en revint en 1834. Elle a rendu ses impressions dans plusieurs romans, particulièrement dans *les Lettres d'un voyageur*, publiées à intervalles (2 vol. in-8); *Jacques* (2 vol. in-8) est de cette année (in-8), *André* et *Leone Leoni* (in-8) de l'année suivante, *Simon* (in-8) de 1836. En 1835, elle connut dans le Berri l'avocat Michel (de Bourges) qu'elle désigne sous le nom d'Éverard, et qui lui prêcha le républicanisme, l'unité de la vérité sociale et religieuse, mais la troubla par des exagérations d'idées. L'impression de Lamennais fut plus nette et plus profonde. M. Pierre Leroux qu'elle vit alors, ne devait agir sur son esprit que plus tard.

En 1836, sa situation avec son mari s'empira; un jugement du tribunal prononça la séparation et lui attribua l'éducation des deux enfants; M. Dudevant fit appel, puis se désista. Elle visita la Suisse et perdit sa mère au retour. Elle connut Frédéric Chopin, avec qui elle passa huit années, et fit avec lui en 1838 le voyage de Majorque qu'elle a raconté. De 1833 à 1838, elle donna à la *Revue des Deux-Mondes* : *le Secrétaire intime* (1834, 2 vol. in-8), *Lavinia*, *Métella*, *Mattéa*, *la Marquise*, *Mauprat* (2 vol. in-8), *la Dernière Aldini*, *les Maîtres mosaïstes* (in-8), *l'Uscoque* (in-8). Après *Pauline* (in-8) qui parut dans la même *Revue* en 1841, elle se brouilla avec le directeur, à propos d'*Horace* qui fut refusé.

Jusqu'ici ses romans ne trahissent aucune influence étrangère dominante; quelques-uns sont de pures œuvres d'art; d'autres posent des ques-

tions que son expérience personnelle lui avait suggérées. L'influence de Lamennais parut dans les *Lettres à Marie* (1837) publiées dans *le Monde*, que Lamennais avait fondé; elles respirent la résignation chrétienne. L'influence de M. Pierre Leroux est visible dans *Spiridion* (in-8) qui lui est dédié, et *les Sept cordes de la lyre* (in-8), œuvres mixtes d'imagination et de philosophie dont le fond est la croyance au progrès, la nécessité de rétablir dans l'âme l'harmonie de toutes les facultés, rompue par les systèmes et le retour des âmes sur terre dans des corps différents. Cette même inspiration persiste dans *Consuelo* (8 vol. in-8) dont le début n'annonçait qu'une belle œuvre d'esthétique musicale qui lui ramena bien des sympathies, et dans *la Comtesse de Rudolstadt* (4 vol. in-8) qui forme la suite du précédent. Ces deux romans, ou plutôt ces deux parties incohérentes d'un même roman, parurent avec *Horace* (3 vol. in-8), de 1842 à 1843, dans la *Revue indépendante*, créée par M. Pierre Leroux. Le vif sentiment de la musique qui éclate dans *Consuelo* trahit l'influence et le souvenir de Chopin. Les aspirations socialistes de Michel (de Bourges) mêlées, dans *la Comtesse de Rudolstadt*, à une fantasmagorie mystique qui répond à la nature particulière de l'auteur, se retrouvent toujours plus ou moins altérées dans *le Compagnon du tour de France* (1840, 2 vol. in-8)), *le Meunier d'Angibault* (1845, 3 vol. in-8) et *le Péché de M. Antoine* (2 vol. in-8).

Jeanne (8 vol. in-8), en 1844, annonçait un retour à l'art plus désintéressé. Le mouvement se continua de 1846 à 1850 à travers différentes publications, *Isidora* (3 vol. in-8), *Teverino* (2 vol in-8), *Lucrezia Floriani* (2 vol. in-8), *le Piccinino* (5 vol. in-8), *la Petite Fadette* (2 vol. in-8), *François le Champi* (2 vol. in-8), deux essais heureux dans le genre de simplicité rustique dont *la Mare au Diable* (2 vol. in-8) est le chef-d'œuvre. *La Filleule*, *la Fauvette du docteur*, *les Maîtres sonneurs*, en 1853, sont encore des œuvres purement littéraires.

Un grand événement politique, la révolution de Février et la proclamation de la République, était venu agiter la vie et la pensée de l'auteur. Elle se jeta avec ardeur dans le mouvement, écrivit l'*Introduction* aux *Bulletins de la République* et deux *Lettres au peuple* (broch. in-8), et fonda un journal hebdomadaire, *la Cause du peuple*; son nom fut un instant très-compromis par un bulletin du ministère de l'intérieur qu'on lui attribua, et dont les idées et le langage firent peur. Elle collabora, en outre, à *la Commune de Paris* avec MM. Barbès, Sobrier et Cahaigne (1849), fit une *préface* aux *Conteurs ouvriers* et traduisit et patronna le livre de M. Mazzini : *République et royauté en Italie* (1850).

George Sand n'avait pourtant pas renoncé à l'art; elle avait pris un goût nouveau, le goût de la composition dramatique. Sa première pièce, *Cosima ou la haine dans l'amour*, drame en cinq actes avec prologue, ne réussit pas et fut retiré (1848); *le Roi attend* n'eut pas grand succès, mais *François le Champi* joué à l'Odéon (1849), et *Claudie* (1851) furent plus heureux; *le Mariage de Victorine* fut jugé une imitation habile de Sedaine. On a eu depuis *les Vacances de Pandolphe*, *le Démon du foyer*, *Molière*, *le Pressoir*, *Flaminio*, *Maître Favilla*, *Mauprat*, et plusieurs comédies ou grands drames tirés de ses romans. Ses compositions pour le théâtre, malgré des mérites reconnus, n'ont pas été accueillies avec la même faveur que ses récits. On a pensé que la nature de son talent réfléchi était plus propre aux développements des livres qu'à la rapidité de la scène.

Suivant de nombreux exemples, George Sand a publié en 1854 dans *la Presse* ses mémoires intitulés : *Histoire de ma vie*. Le public y a trouvé, au lieu des révélations piquantes qu'il pouvait y chercher, l'histoire exubérante de son développement intime et philosophique, peu d'anecdotes, point de scandales, beaucoup de psychologie.

Le talent de George Sand est incontesté. Tous ses romans ne sont pas d'égale valeur, plusieurs renferment trop de théories philosophiques et de discussions sociales, les unes et les autres souvent aventureuses; la fin de quelques-uns et des meilleurs est brusquée, il y a des personnages trop abstraits; mais certaines parties des œuvres même les moins parfaites et des œuvres entières excellentes lui ont créé une renommée durable. On lui reconnaît un don particulier d'observation intérieure pour suivre les progrès de la passion, une imagination puissante qui crée en se jouant des fables, des scènes et des personnages, tout un monde divers et charmant; une inspiration spiritualiste, même mystique; un profond sentiment de la nature et de l'art, de la musique surtout dont elle parle en maître; enfin une langue pure, forte, éclatante et harmonieuse, libre dans ses allures, malgré le soin de la perfection; elle est pour le talent et pour l'influence un des premiers écrivains de notre temps.

Quant aux doctrines qui peuvent être considérées comme les siennes propres, au milieu de toutes celles dont elle s'est faite tour à tour l'éloquent interprète, elle les a plus ou moins fidèlement résumées elle-même dans ce passage de *l'Histoire de ma vie* (IIIe partie, chap. IV): « Ma religion n'a jamais varié quant au fond; les formes du passé se sont évanouies pour moi comme pour mon siècle à la lumière de la réflexion; mais la doctrine éternelle des croyants, le Dieu bon, l'âme immortelle et les espérances de l'autre vie, voilà ce qui a résisté à tout examen, à toute discussion et même à des intervalles de doute désespéré. »

Il faut citer encore : *le Château des Désertes*, *Adriani*, *Histoire du véritable Gribouille*, *le Diable aux champs*, *Evenor et Leucippe*, sorte d'excentricité cosmogonique; *la Daniella*, œuvre des plus risquées pour la morale et pour la politique; *les Beaux messieurs de Bois-Doré* (1856-1858) ; des *Préfaces* aux *Confessions de J. J. Rousseau*, à *Obermann*, à *Werther*, etc.; des *Notices* sur divers auteurs, des *Essais* et articles de critique dans divers recueils, surtout dans la *Revue des Deux-Mondes* de 1833 à 1840; une revue littéraire dans *la Presse* sous le titre d'*Autour de la table* (1857); un *Courrier du Village*, dans *le Courrier de Paris* (1857), etc.

SANDEAU (Jules), littérateur français, né à Niort, en 1810, vint à Paris pour étudier le droit. Ses relations avec la jeune Mme Dudevant le tournèrent vers la littérature. Ils y débutèrent en commun, vers 1831, par le roman de *Rose et Blanche*, signé d'abord *Jules Sand*, et classé plus tard dans les *OEuvres* de George Sand, qui lui prit dès lors la moitié de son nom. La vie de M. Jules Sandeau est restée depuis spécialement consacrée aux travaux littéraires qui lui ont ouvert récemment les portes de l'Académie française. En 1854, il est devenu, d'employé de la Bibliothèque impériale, un des conservateurs de la bibliothèque Mazarine. Il a été décoré en avril 1847.

On a de lui : *Madame de Sommerville* (1834, 2e édit., 3 vol. in-12); *les Revenants* (1836, 2 vol.); *Marianna* (1839, in-8; 2e édit., même année, 2 vol.); *le Docteur Herbeau* (1841, 2 vol.); *Vaillance et Richard* (1843); *Fernand* (1844); *Catherine* (1845); *Valcreuse* (1846, 2 vol.); *Mlle de*

La Seiglière (1848, 2 vol.); *Madeleine* (1848); *la Chasse au roman* (1849, 2 vol.); *un Héritage* (1849, 2 vol.); *Sacs et parchemins* (1851); *le Château de Montsabrey* (1853); *Olivier* (1854); etc. La plupart de ces romans ont paru dans *la Mode*, la *Revue des Deux-Mondes* et autres recueils, et ont été fréquemment réimprimés.

M. Sandeau a donné au théâtre, dans ces dernières années : *Mlle de La Seiglière*, comédie en cinq actes (Français, 1851) ; et depuis, avec M. Émile Augier, *le Gendre de M. Poirier*, en quatre actes (Gymnase, 1854); *la Pierre de touche*, en cinq actes (Français, 1854); *la Ceinture dorée* (Gymnase, 1855), etc.

SANDRAS (Claude-Marie-Stanislas), médecin français, né à Rocroy (Ardennes), le 18 mai 1802, fit ses classes au collége communal de Vitry-le-Français et vint étudier la médecine à Paris. Chaussier le remarqua et dirigea ses études. Il fut reçu docteur en 1827, avec une thèse sur *les Maladies chroniques en général*, fut reçu au concours d'agrégation en 1829 et arriva aussi par le concours au bureau central. En 1830, il fit un cours de thérapeutique et de médecine pratique qui fut très suivi. Il concourut ensuite deux fois pour une chaire à la Faculté et échoua, malgré les connaissances solides et étendues dont il fit preuve. Envoyé en Pologne, en 1831, par l'Académie de médecine, pour y étudier le choléra, M. Sandras publia, à son retour, une *Histoire du Choléra*, pleine d'excellents conseils qui ne furent pas assez suivis. Médecin de l'Hôtel-Dieu, chevalier de la Légion d'honneur, attaché à divers établissements publics, jouissant d'une belle clientèle et d'une grande considération, il est mort à Paris au mois de mai 1856.

M. Sandras a publié l'*Annuaire de thérapeutique et de matière médicale*, avec M. Bouchardat; *Traité pratique des maladies nerveuses*, son principal ouvrage et, dans plusieurs recueils scientifiques, un grand nombre de mémoires, notamment *sur la Dissolution chronique de l'estomac après la mort ; sur la Thérapeutique en général ; sur l'État de la médecine en Allemagne et en Pologne;* etc.

SANDWICH (John-William-Montagu, 7ᵉ comte de), pair d'Angleterre, né en 1811, à Londres, descend d'un amiral élevé en 1660 à la pairie et compte parmi ses ancêtres la célèbre lady Montagu. A l'époque de sa majorité, il a pris à la Chambre des Lords la place de son père, vacante depuis 1818 et vote avec le parti conservateur. Sous le ministère Derby, il a rempli la charge de capitaine des gens d'armes (1852), laquelle lui a donné accès au Conseil privé. De son mariage avec une fille du marquis d'Anglesey (1838) il a huit enfants dont l'aîné, Charles-George-Henry, vicomte Hinchinbroke, est né en 1839, à Londres.

SANDYS (Arthur-Moïse-William Hill, 1ᵉʳ baron), général et pair d'Angleterre, né en 1792, à Londres, est le second fils du 2ᵉ marquis de Devonshire. Entré dans l'armée en 1810, il fit plusieurs campagnes en Espagne et assista à la bataille de Waterloo. Depuis 1854, il a rang de lieutenant général et commande l'un des régiments de cavalerie de la garde. Il hérita en 1836 de la pairie de sa mère, dignité qui passera ensuite à son frère puîné, lord Marcus Hill (voy. ce nom); il appartient au parti conservateur.

SANFORD (Edward), littérateur américain, né à New-York, en 1805, étudia le droit, puis fit du journalisme et remplit, en même temps, divers postes officiels. En 1843, il fut élu au sénat de l'État de New-York où il prit une certaine importance dans le parti démocratique. De ses nombreuses productions qui embrassent des vers élégants et faciles, de piquantes satires, des esquisses humoristiques d'une fantaisie fort gaie, la plupart ont été publiées sans son nom dans le *Knickerbocker Magazine* et autres revues. Quelques-unes seulement ont été réunies en volumes.

SANGUSZKO-LUBARTOWITZ (Romain-Adam, prince), noble polonais, né le 6 mars 1800, est fils du prince Eustache Sanguszko et de la princesse Clémentine Czartoryska. Son père se distingua dans les guerres de l'indépendance en 1792 et 1794. Les persécutions du grand-duc Constantin le forcèrent de quitter la Volhynie et de se retirer à Tarnow en Galicie. Romain Sanguszko épousa en 1829 la comtesse Nathalie Potocka qui mourut le 17 novembre 1830, quelques jours avant la révolution. Ce malheur domestique ne l'empêcha point de répondre à l'appel de la Pologne. Il combattit avec son frère Ladislas, dans les rangs de l'armée nationale, mais il tomba aux mains des Russes et fut envoyé en Sibérie par ordre de Nicolas, qui ajouta de sa main au décret ces mots : « Au fond de la Sibérie, à pied, avec les menottes. » Le prince Sanguszko n'a été rendu qu'après de longues souffrances à la liberté.

Sanguszko (Ladislas-Jérôme), frère du précédent, né le 30 septembre 1803, prit part à la guerre de 1831 et, plus heureux que son frère, il échappa aux Russes. De son mariage avec la princesse Isabelle Lubomirska, qu'il a épousée le 6 juillet 1829, sont nés plusieurs enfants, héritiers du nom de Sanguszko.

SANTA-ANNA (Antonio-Lopez de), ou Santana, ancien président et dictateur de la République mexicaine, né à Mexico, à la fin du siècle dernier, se signala en 1821 dans la guerre de l'indépendance contre l'Espagne. En 1822 il expulsa les royalistes de la Vera-Cruz, fut nommé gouverneur de cette ville. Dépossédé quelque temps après par l'empereur Iturbide, il contribua à la chute de ce dernier, en 1823. Puis il se mit à la tête des fédéralistes et essuya une sanglante défaite, à la suite de laquelle il se retira dans son domaine de Jalapa. En 1828, il se déclara contre le prétendant Pedrazza pour Guerrero qui le nomma, l'année suivante, ministre de la guerre et commandant en chef de l'armée. Lors de la présidence de Bustamente, en 1830, il quitta les affaires, se déclara cette fois pour Pedrazza et vainquit l'armée du gouvernement dans un combat qui donna la présidence à ce dernier. Santa-Anna succéda à Pedrazza, en 1833. Mais il n'était vraiment populaire que dans l'armée; encore la plupart des généraux enviaient son pouvoir, et étaient prêts à profiter des révoltes provoquées par toutes les mesures ombrageuses et menaçantes du président.

Après avoir comprimé deux soulèvements partiels, Santa-Anna eut à combattre, en 1835, une révolte générale du Texas. Il fut vaincu et pris le 21 avril 1836. Relâché en 1837, il eut part à la défense de la Vera-Cruz contre les Français (déc. 1848) et y perdit une jambe. A la suite de nouvelles alternatives, il fut de nouveau porté à la présidence, en 1841, et de nouveau renversé en 1845. Banni, il se réfugia à la Havane. Dès l'année suivante la lutte entre le général Herrera et le président Paredes réveilla les espérances de son parti, qui renversa le président (4 août 1846), et rappela Santa-Anna. Après une profession de foi fédéraliste, il fut nommé généralissime des troupes mexicaines contre les États-Unis,

puis président de la République. Après des lenteurs qui le firent accuser de trahison, il déploya beaucoup d'activité, mais fut défait à Buenavista par le général Taylor (22 et 23 février 1847) et à Cerro-Gordo, par le général Scott (18 avril). Nommé dictateur il fut vaincu de nouveau par Scott à Contrera et à Churubasco et dut accepter une trêve, et une paix, encore honorable, par laquelle la République ne perdit que le Texas et le territoire de l'Orégon. Mais la revolte du corps des guérillas commandé par son ennemi personnel Paredes, le contraignit à fuir à la Jamaïque. Une anarchie qui dura quatre années, l'état déplorable des finances et l'impuissance du gouvernement du général Arista rendirent, en 1852, toutes les sympathies à l'énergique Santa-Anna. Il rentra en triomphateur et en sauveur, et fut immédiatement investi de la dictature. Il fit disperser le Congrès par ses troupes, puis réorganisa l'armée, les finances, les tribunaux et révisa lui-même la Constitution. Malgré l'énergie de l'opposition républicaine, les villes de Guadalaxara et de Guanaxuato, imitées bientôt, même par la Vera-Cruz, demandèrent la prolongation de ses pouvoirs qui furent changés en une dictature à vie (17 décembre 1853). Cependant, à la suite d'un nouveau traité avec les États-Unis pour la délimitation des frontières, de nouveaux mécontentements éclatèrent (1854). Le parti démocratique des puros se souleva de nouveau sous la conduite du général Juan Alvarez. Bientôt Santa-Anna dut se retirer à la Havane devant la triple insurrection des Indiens, du peuple et du clergé. Le général Carrera fut nommé président pour six mois, puis remplacé en octobre par Alvarez, qui céda la place en décembre à Comonfort. Celui-ci a déjà eu à combattre des révoltes qui semblent indiquer que le rôle politique de Santa-Anna n'est pas terminé.

SANTA-CROCE (*Antoine*-Publicola), prince romain, né le 12 octobre 1817, a succédé, le 6 mars 1847, à son père Louis Publicola, comme prince de Corchiano, duc de Santo-Gemini, comte de La Torre, etc. Il a épousé *Catherine* Scully de Dublin, dont il n'a point eu de fils.

SANTA-CRUZ (André), homme politique américain, né au Perou, vers 1800, parut, comme général, dans la guerre de l'indépendance, dès 1823. Après avoir pris la Paz et délivré un instant le Haut-Pérou, il fut mis en pleine déroute au Pont-des-Incas, par les généraux espagnols Valdès et Oliveta. Après la délivrance définitive du Pérou, par la victoire du général Sucre à Ayacucho, il fut nommé ambassadeur au Chili. Appelé à succéder au général Sucre, comme président de la Bolivie, il garda paisiblement cette dignité pendant cinq ans (1829-1834). Actif, entreprenant, homme de guerre et homme d'État, il conçut le projet d'une confédération péruvienne. Il intervint au milieu de la guerre civile du Pérou, battit Gamara et Salaberry, et fut proclamé, en 1836, protecteur de la confédération du Pérou et de la Bolivie. Dès lors, il travailla à concilier les partis et les nationalités, à étendre le commerce des deux États, à nouer des relations avec les gouvernements de l'Europe.

La guerre ayant éclaté avec le Chili, le général fut une première fois vainqueur, et conclut le traité avantageux de Paucarpata; mais il fut trahi et défait à la décisive bataille de Yungai (1839), qui lui enleva, du même coup, le pouvoir au Pérou et en Bolivie. Il se retira à Guayaquil, tout en conservant un certain nombre de partisans; mais le Perou et le Chili firent alliance, pour empêcher même son retour en Bolivie, tant on redoutait ses entreprises. Il tenta un débarquement sur les côtes du Pérou, à Chiloë, en 1843, fut fait prisonnier, puis relâché. Les différents États de l'Amérique du sud se réunirent, pour lui faire, en Europe, une position honorable qui le tînt éloigné de son pays. Il devint, en 1849, ministre plénipotentiaire de la Bolivie accrédité à Paris, à Londres, à Rome, à Madrid et à Bruxelles. C'est en cette qualité qu'il conclut avec le pape le concordat, très-habile et très-modéré, du 29 mai 1851. En 1854, rappelé par ses fidèles partisans, le général Santa-Cruz reparut en Bolivie, avec l'espérance de succéder au président Belzu; mais l'élection de Cordova fit paraître contre lui les sentiments hostiles du gouvernement et des populations.

SANTAREM (Manoël-Francisco DE BARROS Y SOUZA, vicomte DE), homme politique et érudit portugais, né à Lisbonne, le 18 novembre 1790, est le fils d'un valet de chambre de la garde-robe, anobli par Jean VI. Après avoir reçu une éducation distinguée, il embrassa la carrière diplomatique et fut nommé ministre plénipotentiaire à Copenhague; rappelé, par suite de la révolution de 1820, il fut mêlé aux intrigues du parti absolutiste, et, lorsque le pouvoir absolu fut rétabli, en 1823, devint chef des archives du royaume. En 1827, la régente Isabelle le nomma ministre d'État; dévoué aux desseins de l'infant don Miguel, il prépara son retour, fut mis à la tête du cabinet avec le portefeuille des affaires étrangères (1828), et ne l'abandonna qu'en 1832, époque de la chute définitive de son maître. Il vint alors se réfugier à Paris et se livra exclusivement aux recherches historiques, dont son pays était à peu près l'unique objet. Membre de l'Académie des sciences de Lisbonne et de la Société des antiquaires de France, il fut choisi, en 1837, pour correspondant de l'Institut (inscriptions et belles-lettres).—M. de Santarem est mort à Paris, le 17 janvier 1856.

Outre des articles spéciaux, insérés dans différents recueils périodiques, il est l'auteur des ouvrages suivants, écrits dans notre langue : *Introduction au tableau des relations politiques et diplomatiques du Portugal* (1836, in-8); *Institutions des colonies anglaises* (1840, in 8); *Recherches sur Améric Vespuce et ses voyages* (1842, in-8); *Recherches sur la découverte des pays situés sur la côte occidentale d'Afrique* (1842, in-8 et atlas), et sur les progrès de la science géographique après le XVIᵉ siècle; *Essai sur l'histoire de la cosmographie et de la cartographie pendant le moyen âge* (1849-1852, 3 vol. in-8), un des livres les plus complets qui aient été écrits sur cette matière; etc. Dans sa langue maternelle, il a publié : *des Découvertes des Portugais sur la côte occidentale d'Afrique* (Prioridade dos descobrimentos portuguezes; Paris, 1841, in-8); et *Tableau élémentaire des relations politiques et diplomatiques du Portugal, avec les différentes puissances du monde* (Quadro elementar das relaçaoes politicas e diplomaticas de Portugal; Ibid., 1842-1854, 15 vol. in-8), imprimé par ordre du gouvernement portugais, mais inachevé.

SANTINI (Giovanni), prêtre et savant astronome italien, né en Toscane, le 30 juin 1786, élève du séminaire et de l'université de Pise, s'occupa, de bonne heure, des sciences exactes, et remplaça, en 1814, Vincenzo Cheminello, comme professeur à l'observatoire de Padoue. Recteur de l'université, en 1825, il est encore aujourd'hui professeur d'astronomie et directeur des études mathématiques. Il a de nombreuses distinctions et titres honorifiques dans son pays

et à l'étranger. Il est correspondant de l'Institut de France (Académie des sciences).

On a de lui : *Arithmétique décimale* (Aritmetica decimale ; 1808) ; *Éléments d'astronomie* (Elementi d'astronomia, con applicazioni alla geografia, etc. ; 1820) ; *Logarithmes et trigonométrie* (Tavole logarithmiche è trigonometriche) ; *Problèmes d'optique* (Teorica degli strumenti, etc. ; 1821-23), et une foule de *Mémoires*, *Rapports*, et autres travaux, insérés dans les recueils de diverses académies italiennes.

SAPEY (Charles), homme politique français, sénateur, né à Grenoble, en 1775, fut élève de l'École militaire de Tournon et entra, en 1793, comme sous-lieutenant, dans l'infanterie légère. Il prit part aux campagnes des Alpes et d'Italie. Condisciple de Lucien Bonaparte, il fut nommé, en l'an x, membre du Corps législatif, dont il ne tarda pas à être écarté, à cause de ses sentiments libéraux. En 1815, il figura à la Chambre des Représentants. De 1817 à 1824, puis, de 1828 à 1848, il siégea à la Chambre des Députés, d'abord sur les bancs de l'opposition, avec laquelle il vota l'Adresse des 221, puis sur ceux du centre gauche, appuyant, le plus souvent, la politique conservatrice. En 1832, il fut nommé conseiller-maître à la Cour des comptes, et, en août 1834, commandeur de la Légion d'honneur. Non réélu aux assemblées républicaines, il a été compris dans la première promotion du Sénat, en janvier 1852. — M. Sapey est mort en 1856.

Un de ses parents, Étienne-Adrien SAPEY, né vers 1790, longtemps directeur de l'enregistrement à Valence, est entré, en 1852, au Corps législatif, sous le patronage du gouvernement, et a été réélu en 1857.

SAPHIR (Maurice), écrivain humoristique allemand, né, en 1794, à Pesth, de parents juifs, entra dans une maison de commerce, avant d'embrasser le carrière des lettres. Son esprit satirique et railleur lui attira des inimitiés qui le forcèrent de quitter Vienne où il avait passé quelques années. Il vécut alors successivement à Berlin et à Munich, et fonda dans ces deux villes les journaux humoristiques : *Diligence de Berlin* (Berlinez Schnellpost ; 1826-1829) ; *Courrier de Berlin* (Berliner Kurier ; 1827-1829) ; *Bazar de Munich et de la Bavière* (Bazar für München und Baiern ; 1830-1833), et l'*Horizon allemand* (der deutsche Horizont ; 1831-1833). En 1832, il embrassa le protestantisme et, ayant obtenu plus tard l'autorisation de rentrer en Autriche, il revint à Vienne, où il rédigea, depuis 1837, la revue intitulée *der Humorist*.

M. Saphir passe pour un écrivain très-spirituel et doué d'une aptitude peu commune pour la satire et pour la littérature amusante. Mais sa manie du jeu de mots, son habitude de se railler de toutes choses, sans exception, finissent par fatiguer le lecteur qui cherche, dans les œuvres d'esprit, des tendances ou des convictions sérieuses. Nous citerons, parmi les ouvrages qui ont le plus contribué à répandre son nom : *Recueil d'écrits divers* (Gesammelte Schriften ; Stuttgart, 1832, 4 vol.) ; *Nouveau Recueil d'écrits divers* (Neueste Schriften ; Munich, 1832, 3 vol.) ; *Bêtises, portraits et charges* (Dumme Briefe, Bilder und Chargen ; Ibid., 1837) ; *Bibliothèque humoristique des Dames* (Humoristiche Damenbibliothek ; Vienne, 1838-1841, 6 vol.) ; *Album de choses sérieuses et plaisantes*, etc. (Fliegendes Album für Ernst, Scherz, Humor und frohe Laune ; Leipsick, 1846, 2 vol. ; 2e édit., 1834) ; *Soirées humoristiques* (Humoristische Abende ; Ibid., 1854) ; *Dictionnaire de l'esprit, du bon mot et de la bonne humeur* (Conversationslexicon für Geist, Witz und Humor ; Dresde 1852).

SAPIEHA (Léon), prince polonais, chef actuel de la ligne Kodenska de la maison lithuanienne de Sapieha, né le 18 septembre 1802, a épousé, le 19 décembre 1825, la comtesse *Hedwige* Xamoïska, née le 9 juillet 1806. Son fils, le prince *Adam*, né le 24 décembre 1828, s'est marié, le 22 avril 1852, à la princesse Hedwige Sanguszko.

SAPIENZA (Antonio), compositeur russe, d'origine italienne, né le 18 juin 1794, à Saint-Pétersbourg, où son père était maître de chapelle de l'empereur, se rendit à Naples en 1822, pour perfectionner ses études musicales sous la direction de Zingarelli et de Generali. Il écrivit d'abord, pour l'église, deux *Messes* solennelles et des *Motets*. Il a donné à plusieurs théâtres d'Italie des opéras d'un style gracieux et facile. Nous citerons : *Rodrigo*, *l'Heureuse audace*, *Tamerlan*, à Naples ; *Gonzalve*, à Milan.

SARDAIGNE (maison royale de), dynastie de Savoie-Carignan qui a succédé en 1831 à la branche aînée de la maison de Savoie. — Roi : *Victor-Emmanuel II* (voy. ce nom). — Reine : Marie-*Adélaïde*-Françoise-Rénière-Élisabeth-Clotilde, née le 3 juin 1822, fille de Rénier, archiduc d'Autriche, mariée le 12 avril 1842, morte le 20 janvier 1855. — Enfants : le prince royal *Humbert*-Rénier-Charles-Emmanuel-Jean-Marie-Ferdinand-Eugène, prince de Piémont, né le 14 mars 1844 ; *Amédée*-Ferdinand-Marie, duc d'Aoste, né le 30 mai 1845 ; Othon-Eugène-Marie, duc de Montferrat, né le 11 juillet 1846 ; *Clotilde*-Marie-Thérèse-Louise, née le 2 mars 1843 ; *Marie*-Pie, née le 16 octobre 1847.

Frère du roi : Ferdinand-Marie-Albert-Amédée-Philibert-Vincent, duc de Gênes, commandant général de l'artillerie, né le 15 novembre 1822, marié le 22 avril 1850, mort le 10 février 1855 ; sa veuve : Marie-*Élisabeth*-Maximilienne, née le 4 février 1830, fille du roi régnant de Saxe, remariée morganatiquement en 1856 ; ses enfants : Marguerite-Marie-Thérèse-Jeanne, née le 20 novembre 1851 ; Thomas-Albert-Victor, duc de Gênes, né le 6 février 1854.

La famille royale de Savoie comprend en outre Marie-*Élisabeth* Françoise, tante du roi, née le 13 avril 1800, mariée le 28 mai 1820 à Rénier, archiduc d'Autriche, veuve le 16 janvier 1853 ; le fils de *Joseph*, cousin germain du feu roi Charles-Albert : *Eugène*-Emmanuel-Joseph-Marie-Paul-François-Antoine, né le 14 avril 1816, déclaré prince de Savoie-Carignan par décret royal du 28 avril 1834, amiral et général en chef des gardes civiques du royaume ; *Marie*, sœur du précédent, mariée à *Léopold*, comte de Syracuse (voy. DEUX-SICILES) ; et les deux filles jumelles du roi Victor-Emmanuel Ier : Marie-*Thérèse*, mariée à Charles II, duc de Parme (voy. CHARLES II) ; et Marie-*Anne*, mariée à Ferdinand Ier, ex-empereur d'Autriche (voy. FERDINAND Ier), lesquelles représentent la branche aînée de la maison de Savoie éteinte dans les mâles en 1831.

SARGENT (Epes), littérateur américain, né le 27 septembre 1816, à Gloucester (Massachussets), fut élevé à Boston, prit ses grades au collége de Harvard et publia ses premiers essais dans un journal littéraire fondé par les étudiants de l'université. Il y fit paraître quelques *Esquisses d'un voyage en Russie*, pays qu'il avait visité avec son père. Après avoir été rédacteur d'un journal de Boston, il coopéra avec Goodrich (voy. ce nom),

à la publication des *Contes de Peter Parley*. En 1836 son premier ouvrage dramatique, *la Fiancée de Gênes* (the Bride of Genoa), drame historique en cinq actes, fut représenté à Boston avec un grand succès. Il donna l'année suivante (20 novembre 1837) sa tragédie de *Velasco*, œuvre travaillée avec soin, et qui lui fit une vraie réputation d'auteur dramatique. Elle a été jouée avec succès à Londres en 1850 et 1851.

M. Epes Sargent rentra en 1837 dans le journalisme comme rédacteur en chef de l'*Atlas* de Boston, puis du *Mirror* de New-York. Il écrivit aussi un grand nombre d'ouvrages pour les enfants, dont deux entre autres, *Richesse et mérite* (Wealth and Worth) et *Que faut-il faire?* (Wat's to be done) eurent beaucoup de vogue. Une comédie, *Change makes change*, fut jouée à New-York quelque temps après. En 1845 une édition de ses poésies détachées parut à Boston sons ce titre : *Chants de la mer et autres poésies* (Songs of the Sea and other poems; in-12). Ces œuvres ont été louées surtout pour la fraîcheur du style et la richesse des descriptions. A partir de cette époque, M. Sargent abondonna le journalisme. En 1855, il a fait représenter à Boston une nouvelle tragédie en cinq actes, *la Prêtresse* (the Priestess), dont le sujet est tiré en partie de l'opéra italien de *Norma*. Le succès en fut décisif et fit de l'auteur un des premiers écrivains de ce pays.

M. Sargent a écrit beaucoup de morceaux en prose et en vers dans les journaux périodiques. Il a aussi publié, outre ses romans pour les enfants quelques ouvrages d'éducation. Son *Recueil de morceaux choisis d'éloquence* (Standars speaker; 1852), a eu environ quinze éditions. Enfin il a surveillé et revisé une *Collection de poëtes anglais* publiée à Boston, et a écrit pour être mises en tête des volumes qui comprennent leurs œuvres, les Vies de *Campbell*, *Collins*, *Goldsmith*, *Gray*, *Hood* et *Rogers* ainsi que la *Vie de Benjamin Franklin*, comme introduction aux écrits de ce dernier, et la *Vie de Henry Clay*, qui avait été son ami.

Son frère, John Osborne SARGENT, occupé principalement de politique, s'est acquis quelque réputation comme journaliste. Il a aussi écrit plusieurs brochures anonymes sur des questions de droit et de politique; celle intitulée : *Conférence sur les derniers perfectionnements de la navigation à vapeur et de l'art de la guerre navale* (Lecture on the late improvements in steam navigation) a été réimprimée plusieurs fois en Angleterre et traduite dans plusieurs des langues de l'Europe. Il a été chargé d'une mission en Chine par le président Fillmore.

SARRANS (Bernard), publiciste français, ancien représentant, né près de Toulouse, en 1795, passa vers la fin de 1820 en Angleterre et professa, de 1822 à 1826, la littérature générale à l'Athénée royal de Londres. De retour en France en 1827, il écrivit dans *le Commerce* et le *Journal des électeurs*, organes de l'opposition. Après la révolution de 1830, pendant laquelle il fut aide de camp de La Fayette, il fut rédacteur de *la Nouvelle Minerve*, et publia de nombreux écrits de circonstance qui lui attirèrent de fréquentes condamnations. En 1848, il fut élu représentant à la Constituante dans le département de l'Aude, le second sur sept élus, par 4 448 suffrages, et vota en général avec la gauche. Il ne fut pas réélu à la Législative.

On a de lui : *sur la Guerre d'Espagne et la tyrannie des Bourbons* (Upon the Spanish war and tyranny of Burbons; Londres, 1821) : *Tableau de l'Amérique* (the American Monitor; Ibid, 1824, 2 vol.); *La Fayette et la révolution de* 1830; *histoire des choses et des hommes de Juillet* (1832, 2 vol., deux éditions); *Louis-Philippe et la contre-révolution de* 1830 (1834, 2 vol. avec quatre facsimile); *de la Décadence de l'Angleterre et des intérêts de la France* (1829, in-8); *Histoire de Bernadotte, Charles XIV Jean, roi de Suède et de Norwége* (1845, 2 vol.); etc. On a annoncé depuis longtemps comme devant paraître : une *Histoire de l'Empire français*, une *Histoire politique et littéraire de La Fayette*, une *Histoire de la liberté de la presse en Angleterre*, etc.

SARRUS (P... F...), mathématicien français, né à Sainte-Affrique (Aveyron), vers la fin du siècle dernier, est professeur d'analyse mathématique à la Faculté des sciences de Strasbourg, dont il a été pendant quelques années le doyen. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 5 mai 1840.

On lui doit un théorème remarquable longtemps compris dans les programmes de l'enseignement classique sur la résolution des équations numériques à plusieurs inconnues. En 1835, il présenta à l'Académie des sciences, sous le titre de *Théorie des différentielles exactes*, une généralisation des résultats qu'il avait publiés, en 1824, dans *les Annales mathématiques* de Gergonne. Un travail non moins important sur *les Intégrales multiples* lui valut en 1842 le grand prix de mathématiques à l'Académie des sciences. Citons encore parmi les travaux insérés par M. Sarrus dans les *Comptes rendus* de l Académie : *Mémoire sur la détermination des orbites des comètes* (1843) ; *Méthode pour trouver les conditions d'intégrabilité d'une fonction différentielle* (1847).

SARRUT (Germain), publiciste français, né à Toulouse, le 20 avril 1800, étudia d'abord la médecine, et fut quelque temps prosecteur au Val-de Grâce et préparateur de M. Ségalas. En 1822 il devint professeur et, trois ans après, directeur au collège de Pont-Levoy, où il se signala par sa résistance aux envahissements des jésuites. Il se tourna ensuite vers les travaux littéraires et, après 1830, se jeta tout entier dans le mouvement de la révolution. Publiciste ardent et directeur de *la Tribune*, il fut impliqué dans les cent quatorze procès que cette feuille subit en quelques années, prit lui-même près de soixante-dix fois la parole pour se défendre, et céda enfin devant l'impossibilité de continuer la lutte, après avoir souvent payé de sa bourse et de sa liberté. Pendant toute cette période de lutte, cherchant des auxiliaires au parti républicain dans toutes les causes populaires, il exprimait les plus vives sympathies pour les hommes et les choses de l'Empire. Ses relations avec le parti du prince Louis-Bonaparte amenèrent même une perquisition à son domicile à l'occasion du procès de Strasbourg (1836). C'est aussi pour servir la cause démocratique que M. Germain Sarrut entreprit, avec M. Saint-Edme, son immense *Biographie des hommes du jour* (1835-1842, 12 parties, 6 vol. in-4) dont beaucoup de notices, malgré la devise générale : « Justice, vérité, impartialité, » tournent, selon l'opinion politique des personnages, ou selon leurs relations avec les auteurs, en panégyriques ou en pamphlets.

En 1848 M. Germain Sarrut fut nommé commissaire de la République dans le Loir-et-Cher, où il fut élu représentant à l'Assemblée constituante, le troisième sur sept élus, par 35 000 suffrages. Il y prit place à la gauche, dont il soutint par ses votes et par ses discours les propositions les plus radicales. Réélu, le second, à la Législative par le même département, il fut un instant écarté par la majorité, sous le prétexte d'une ancienne faillite dans laquelle il avait

été compromis; mais un jugement du tribunal de commerce lui permit de reprendre son mandat. M. Germain Sarrut combattit jusqu'au bout la coalition monarchique et la politique de l'Élysée, et après le coup d'État du 2 décembre 1851, il rentra dans la vie privée, refusant, malgré son état voisin de la misère, les faveurs du nouveau pouvoir, auxquelles l'ardeur aveclaquelle il avait servi autrefois la cause bonapartiste, pouvait lui donner droit de prétendre.

On a encore de lui : *Procès à l'histoire* (1832, in-8); *Second procès à l'histoire* (1833); *Quelques mots à M. le maréchal Clausel* (1837, in-8); *Études rétrospectives sur l'état de la scène tragique, de* 1815 *à* 1830 (1842, in-8); *Paris pittoresque* (1842, 2 vol., avec Saint-Edme); *sur les Chemins de fer en général et sur le système Jouffroy en particulier* (1844), système auquel M. Germain Sarrut a sacrifié toute sa fortune; *Histoire de France de* 1792 *à nos jours* (1848, in-4), etc.

SARTORIUS (Guillaume, baron de WALTERSHAUSEN), géologue allemand, fils du baron Georges Sartorius, mort en 1828 et connu comme historien et économiste, s'est fait remarquer par la publication de quelques bons ouvrages ayant trait à la constitution géologique de la Sicile et de l'Islande: *Atlas de l'Etna* (Berlin, 1845); *Esquisse physico-géographique de l'Islande* (Gœttingue, 1847); *Atlas géologique de l'Islande* (Ibid., 1853); *des Roches volcaniques en Sicile et en Islande*, etc. (über die vulkanischen Gesteine in Sicilien und Island; Ibid., 1853).

SARTORIUS (Ernest-Guillaume-Chrétien), théologien protestant allemand, né à Darmstadt, le 10 mai 1797, étudia à Gœttingue et devint professeur de théologie à l'université de Marbourg, en 1823, et à celle de Dorpat en Russie, l'année suivante. En 1835, il rentra en Allemagne et prit, à Kœnigsberg, la direction du consistoire. Il est, en outre, prédicateur de la cour et porte le titre d'intendant général.

M. Sartorius se signala de bonne heure par une sévère orthodoxie, ainsi que le prouvent ses premiers écrits, destinés à défendre le *statu quo* en religion comme en politique: *Trois dissertations sur des matières importantes de la théologie exégétique et systématique* (Drei Abhandlungen, etc.; Gœttingue, 1820); *la Doctrine protestante sur la dignité du pouvoir temporel* (die Lehre der Protestanten von der heiligen Würde der weltlichen Obrigkeit; Marbourg, 1822); *la religion en dehors des bornes de la raison pure et d'après les principes du véritable protestantisme en opposition avec ceux du faux rationalisme* (die Religion ausserhalb der Grenzen der blossen Vernunft, etc.; Ibid., 1821), où l'auteur prend à parti Kant et son *Traité de la religion dans les limites de la raison*. Fondant sur des titres plus sérieux sa réputation de théologien, il a donné une série d'ouvrages plus savants, sans cesser d'être sévèrement orthodoxes, et parmi lesquels il faut citer: *Études pour servir à la défense de la foi évangélique* (Beitraege zur Vertheidigung der evang. Rechtglaeubigkeit; Heidelberg, 1828-29); *du Culte de l'Ancien et du Nouveau Testament* (Stuttgart, 1852); *de la Révélation de la magnificence de Dieu dans son Église* (über die Offenbarung der Herrlichkeit Gottes in seiner Kirche; Ibid., 1855); *Méditations sur la présence réelle dans l'Eucharistie; Doctrine de la personne du Christ et de son œuvre* (die Lehre von Christi Person und Werk; Hambourg, 1831, 6ᵉ éd., 1853); *Doctrine du saint amour* (die Lehre von der heiligen Liebe; Stuttgart, 1840-1843, 3 parties; 4ᵉ édit., 1855), ouvrages dont les réimpressions en Allemagne et la traduction à l'étranger (Utrecht, 1842), attestent le succès, et où l'auteur établit que la charité constitue la base de la morale évangélique.

SARTORIUS (Luis-Jose), comte DE SAN-LUIS, homme politique espagnol, né vers 1810, fils d'un officier allemand, qui combattit au service de l'Espagne dans la guerre de l'indépendance, arriva à la vie politique par la presse. Il fonda, en 1841, sous la régence d'Espartero, un journal d'opposition, *l'Heraldo*, qui compta plus tard 5000 abonnés, nombre considérable pour l'Espagne. Sous les différents ministères qui se succédèrent, de 1843 à 1847, c'est-à-dire depuis le retour de Marie-Christine jusqu'à la première dictature de Narvaez, M. Sartorius, député aux Cortès, joua au milieu de toutes les fractions du parti modéré, le rôle de conservateur neutre. Il fit partie du cabinet Narvaez, comme ministre de l'intérieur, de 1847 à 1850. A l'occasion des élections de cette dernière année il fut vivement accusé d'avoir usé de toutes les influences dont il disposait, pour obtenir des Cortès dévouées à sa personne et dont les membres furent désignés sous le nom de *polacos* (polonais). L'avénement du ministère Bravo-Murillo le rejeta dans l'opposition; mais il reprit bientôt sa neutralité, attendant qu'on lui offrît le pouvoir qu'il ne voulut accepter que lors de la crise décisive de septembre 1853. Laborieux et actif, d'une souplesse égale à son ambition, le comte de San-Luis inaugura son ministère par quelques concessions. Mais il fallait accepter la lutte engagée avec l'opposition; à la suite d'un vote de défiance du Sénat, il quitta le terrain légal, en ajournant indéfiniment les Cortès (novembre 1853). A cette première rigueur, succédèrent une suite de mesures arbitraires, décrets sur la presse, exil ou internement des généraux de l'opposition, etc., qui aboutirent au mouvement révolutionnaire de juillet 1854. L'issue douteuse du combat de Vicalvaro, le succès de l'émeute dans les provinces, et enfin l'exaltation de la capitale forcèrent le comte de San-Luis à donner sa démission, quelques jours avant le triomphe définitif du mouvement (17 juillet 1854). Son hôtel fut pillé et il dut se tenir quelque temps à l'écart. Réélu aux Cortès de 1857, il y est à la tête d'une des nombreuses fractions du parti conservateur.

SAUCEROTTE (Constant), médecin français, né à Moscou, en 1805, fils d'un médecin-dentiste français, établi dans cette capitale, fut reçu docteur en 1828 et s'établit à Lunéville, où il est devenu successivement médecin en chef de l'hôpital civil et militaire, professeur de sciences au collége, membre correspondant de l'Académie de médecine, de la Société des sciences de Nancy et de plusieurs sociétés savantes. Couronné dans neuf concours, il est une des premières célébrités médicales de nos départements.

On a de lui: *de l'Influence de l'anatomie pathologique sur les progrès de la médecine, depuis Morgagni jusqu'à nos jours*, ouvrage couronné (Paris, 1837, in-4); *Petite physique des écoles primaires* (Lunéville, 1837); *Éléments d'histoire naturelle* (Nancy; 2ᵉ édit., 1839, in-8), suivis d'un *Supplément* (1841); *Guide auprès des malades* (Paris, 1843; 3ᵉ édit., 1853); *Aperçu de la réorganisation de la médecine en France* (Lunéville, 1845); *Histoire critique de la doctrine physiologique* (1847, in-8); *Étude sur Bichat* (Nancy, 1853), ainsi que des ouvrages destinés à la jeunesse, plusieurs mémoires, et des articles dans *la Revue et Gazette médicale*, l'*Encyclopédie des gens du monde*; etc.

SAULCY (Louis-Félicien-Joseph CAIGNART DE), antiquaire français, membre de l'Institut, né à Lille (Nord), le 19 mars 1807, d'une ancienne famille de la Flandre, fut admis, en 1826, à l'École polytechnique et en sortit dans l'artillerie. Il employa dès lors ses loisirs à étudier la numismatique et l'archéologie. Fixé bientôt par un premier mariage et par ses fonctions dans la ville de Metz, où il était attaché comme lieutenant, puis comme capitaine, à l'École d'application, il devint l'antiquaire le plus renommé de la province. Il publia divers *Mémoires*, qui furent bien accueillis et obtint, en 1836, à l'Institut, le prix de numismatique pour un *Essai de classification des suites monétaires byzantines*. L'Académie des inscriptions et belles-lettres l'élut comme correspondant le 8 mars 1839. Officier distingué d'artillerie, il fut nommé, en 1838, professeur de mécanique à l'École d'application; mais, se sentant plus fait pour l'érudition que pour les mathématiques, il cherchait à revenir à Paris, ce grand centre des études archéologiques. A la suite d'une visite du duc d'Orléans à Metz, il dut à la bienveillance du prince la place de conservateur du Musée d'artillerie de la capitale. En 1842, il fut élu à l'Académie des inscriptions et belles-lettres en remplacement du numismate Mionnet.

M. de Saulcy se tourna dès lors vers la numismatique et l'épigraphie orientales. Il aborda successivement les inscriptions celtibériennes, phéniciennes, démotiques-égyptiennes et cunéiformes. Doué d'une grande sagacité naturelle, mais apportant dans ses études de l'impétuosité et de l'inconstance, il ne fit que jeter çà et là des lueurs sur ces problèmes obscurs et compromit plus d'une fois sa légitime réputation par des témérités et des erreurs notables. Fatigué de ses recherches infructueuses sur l'antique Assyrie, il partit, en 1850, pour la Palestine, en compagnie de son fils et de M. Édouard Delessert. Il explora la mer Morte et le territoire des villes maudites. De retour en France, il annonça hautement qu'il avait retrouvé les ruines de Sodome et des autres villes que l'on croyait ensevelies dans le lac Asphaltite. Il prétendit aussi s'être assuré que les monuments connus sous le nom de *Tombeaux des Rois* étaient ceux des rois de Juda, et il fit don au musée du Louvre d'un sarcophage qu'il supposait être celui du roi David. Ces découvertes provoquèrent de grands débats dans le monde savant. M. de Saulcy se défendit avec esprit, comme toujours, mais avec une vivacité d'allures plus militaire que scientifique. En même temps il poursuivait la publication de son *Voyage autour de la mer Morte et dans les terres bibliques* (1852-1854, 2 vol. in-4, avec cartes et planches).

Il a repris depuis, avec le même succès que par le passé, ses travaux de numismatique. Outre ses estimables *Études sur la numismatique judaïque*, M. de Saulcy a encore consigné le fruit de ses recherches dans les *Mémoires* de l'Académie des inscriptions, le *Journal asiatique*, la *Revue archéologique*, et surtout la *Revue de numismatique*. En 1852, il a été un des fondateurs de *l'Athenæum français*. En 1857, il fournit une *Revue* scientifique hebdomadaire au *Courrier de Paris*, et son nom a servi souvent de patronage à des publications ou à des entreprises nouvelles. L'un des antiquaires les plus heureusement doués de notre pays, dessinateur habile, musicien, il joint les qualités de l'artiste aux connaissances de l'archéologue; il ne lui faudrait pour égaler ses plus savants confrères de l'Allemagne, qu'un plus grand sentiment des difficultés de la science qu'il cultive et dans laquelle toute la pénétration et toute la facilité d'esprit ne peuvent suppléer à la patience. Sa dernière publication est : *Histoire de l'art judaïque, tirée des textes sacrés et profanes* (1858, in-8). — M. de Saulcy est, depuis le 25 avril 1847, officier de la Légion d'honneur. Il a épousé, en secondes noces, Mlle de Billing, fille du diplomate de ce nom et actuellement dame du palais de l'impératrice.

SAUMAREZ (révérend James SAUMAREZ, 2e baron DE), pair d'Angleterre, né en 1789, à Guernesey, est fils d'un illustre amiral que ses services firent élever, en 1831, à la pairie héréditaire. Après avoir fait ses études à l'université d'Oxford, il reçut les ordres, épousa, en 1814, la fille du vice-amiral Lechmere et prit, en 1836, la place de son père à la Chambre des Lords, où il vote avec le parti conservateur. Il se mêle peu aux discussions politiques et est encore chargé du rectorat de Huggate. N'ayant pas d'enfants, il a pour héritier de sa pairie son frère John-Saint-Vincent SAUMAREZ, né en 1806, à Guernesey, et qui s'est retiré en 1855 du service militaire avec le grade de colonel.

SAUVAGE (Thomas-Marie-François), auteur dramatique français, né à Paris, le 5 novembre 1794, débuta en 1814 au théâtre par le vaudeville de *Mademoiselle Hamilton*, qu'il signa avec G. de Lurieu, et fut dès lors le collaborateur assidu de nos plus féconds dramaturges. A la mort de F. Dupetit-Méré (2 juin 1827), il obtint le privilége de l'Odéon, qu'il résigna le 12 juillet de l'année suivante, sans avoir pu relever la fortune de ce théâtre; il s'est dès lors borné aux travaux littéraires avec une infatigable activité.

Nous citerons parmi les pièces nombreuses de M. T. Sauvage: *le Portefeuille, ou le Lord impromptu*, en un acte (1820); *le Petit Ramoneur*, drame en trois actes (1826); *Marguerite d'Anjou*, opéra en trois actes (1826), traduit de l'italien; *la Folle de Glaris*, drame lyrique (1827); *l'Ivrogne*, drame grivois, en deux actes (1830); *le Cocher de Napoléon*, vaudeville (1831); *Père et citoyen, ou le Patriote de Modène*, drame en cinq actes (1832); *un Panorama, une Conspiration de province*, en un acte (1832); *le Serf et le boyard*, drame en trois actes (1834); *Pauvre Albert*, drame, *Miss Annette*, comédie (1836); *l'Eau merveilleuse*, opéra bouffon en deux actes, *Jaspin, ou le Père de l'enfant trouvé, un Cordon bleu*, vaudevilles (1839); *Premier début de Bazincourt* (1840), *le Début de Cartouche* (1842), vaudevilles; *Éloi l'innocent*, drame en deux actes, *Angélique et Médor*, opéra bouffon en un acte (1843); *l'Amazone* (1846), *Gilles ravisseur* (1848), opéras-comiques en un acte; *le Caïd, le Toreador, ou l'Accord parfait*, opéras bouffes en deux actes (1849); *les Porcherons, le Père Gaillard*, opéras-comiques en trois actes (1850 et 1852); *Madelon, la Tonelli*, opéras bouffes en deux actes (1852 et 1853); *le Carnaval de Venise*, opéra-comique en 3 actes (1858); enfin, un nombre considérable de pièces écrites en collaboration, et des articles de critique théâtrale fournis, de 1825 à 1846, au *Journal général de France* et au *Moniteur*.

Un second auteur dramatique de ce nom, M. Élie SAUVAGE, après avoir débuté dans la littérature, en 1835, par un recueil de vers intitulé *les Rayons du matin* (in-18), s'est tourné vers le théâtre, où son nom a été associé le plus souvent à celui de M. Fr. Duhomme. Il a signé seul : *Julien l'Évangéliste*, drame en cinq actes, en vers (1836) : puis, en collaboration avec divers auteurs: *la Vestale*, tragédie en cinq actes (1846); *le comte Julien, ou le Château maudit, le Roi Lear, la Tour de Ferrare, Jeanne d'Arc en prison* (1846-1849); *Boudjali, un Mari brûlé*, comédies en un acte (1851-1852); *la Servante du roi*, drame

en cinq actes, en vers (Odéon, avril 1854); *le Nord et le Midi*, comédie en un acte (Gymnase, 1857), etc.

SAUVAGE (Pierre-Louis-Frédéric), inventeur français, né à Boulogne-sur-mer, le 19 septembre 1785, fut d'abord attaché à l'administration du génie maritime dans sa ville natale, puis se fit, en 1811, constructeur de navires, et reprit, au milieu de ces travaux, les tentatives faites jusqu'alors sans succès, pour l'application de l'*hélice* à la navigation. Après de vains efforts pour faire adopter son système, il alla ouvrir, à Ellingen, de grands chantiers pour le sciage et le polissage des marbres, et y employa un moulin horizontal de son invention. A la même époque, il imaginait le *physionomètre*, dit depuis *Physionotype*, à l'aide duquel il prenait exactement les empreintes du visage et des rondes-bosses, puis, quelques années plus tard, le *réducteur*, ou nouveau pantographe, qui lui permit de réduire ou d'augmenter mathématiquement tout modèle donné (1824-1836). Dans l'intervalle, en 1832, le mauvais état de ses affaires l'avait fait écrouer à la maison pour dettes du Havre, d'où il vit, dit-on, des fenêtres de sa prison, un Anglais faire manœuvrer, dans le port, le premier navire à hélice. A la suite de toutes ces vicissitudes, M. Fr. Sauvage s'associa à M. Caffort, pour l'exploitation de ses réductions artistiques; il n'inventa plus que *le Soufflet hydraulique*, d'un usage très-restreint, et se retira, en 1854, dans une maison de santé. Une souscription nationale lui avait assuré une modeste pension de 2000 francs; trois ans après, le gouvernement le fit entrer dans la maison de Picpus, où il est mort, presque aussitôt, le 17 juillet 1857. — Son fils, M. Henri SAUVAGE, est resté l'associé de M. Caffort.

SAUVAGE (Étienne-Noël-Joseph, comte DE), magistrat belge, ancien ministre, né à Liége, le 24 décembre 1789, fit ses premières études dans un collége fondé près de Munster par des prêtres français émigrés, et son droit à Coblentz et à Bruxelles. Entré dans la magistrature sous l'Empire, il refusa de continuer à remplir les fonctions du ministère public à Emden, sous le gouvernement provisoire organisé par les généraux alliés, et fut alors retenu prisonnier. De retour à Liége en mars 1814, il exerça avec talent la profession d'avocat. Ce fut lui qui défendit devant la Cour d'assises M. Hennequin, bourgmestre de Maëstricht, qui avait refusé d'exécuter une loi sur la garde urbaine. Cette affaire, qui eut un grand retentissement, se termina, après des débats longs et passionnés, par l'acquittement du bourgmestre. Au milieu de l'opposition presque unanime excitée par le gouvernement des Pays-Bas dans les provinces méridionales, M. de Sauvage remplit avec énergie, mais sans passion, au conseil de régence, aux États provinciaux, et dans les assemblées de *l'Union*, le mandat qui lui fut confié. Aussi, en 1830, il fut appelé par Sandberg, gouverneur de la province de Liége, à présider la commission de sûreté, qui parvint à maintenir l'ordre dans ces circonstances difficiles. Nommé, en octobre 1830, gouverneur lui-même, il protégea les individus contre l'esprit de réaction.

Le régent Surlet de Chokier chargea M. de Sauvage de la formation de son deuxième ministère, qui fut installé le 28 mars et signala sa courte existence par l'avénement du roi Léopold et le traité des 18 articles. Il prit le portefeuille de l'intérieur, présenta des lois importantes, et, toujours fidèle à l'esprit qui l'avait engagé dans l'Union, il ne craignit pas de rappeler aux congrégations religieuses, qui alors se croyaient déjà complétement indépendantes du pouvoir civil, qu'elles devaient à l'État le compte de leurs biens, la loi ne leur donnant l'existence qu'à cette condition. Après l'avénement du roi, qu'il fut chargé d'aller recevoir à la frontière, M. de Sauvage conserva son portefeuille jusqu'au 3 août. Il avait été appelé au Congrès vers la fin de la session. Député à la représentation nationale, il conserva son mandat jusqu'en octobre 1832, époque où il devint président à la Cour de cassation. Nommé, en 1843, membre du conseil héraldique, il en a été élu président par ses collègues.

M. de Sauvage, dont l'aïeul, conseiller intime du prince-évêque de Liége et de l'électeur de Bavière, avait été créé chevalier, reçut, en 1855, le titre héréditaire de comte. Il est commandeur de l'ordre de Léopold et décoré de la croix de Fer.

SAUVAIRE-BARTHÉLEMY (Antoine-François-Xavier SAUVAIRE, marquis DE BARTHÉLEMY, dit), né à Marseille, le 16 novembre 1800, est arrière-neveu de l'auteur du *Jeune Anacharsis*, et petit-neveu du marquis de Barthélemy, membre du Directoire et, plus tard, vice-président du Sénat, puis de la Chambre des Pairs. Dans les derniers jours de la Restauration, il hérita du nom et des titres de son grand-oncle, qui avait institué un majorat en sa faveur, et prit place, le 27 septembre 1830, à la Chambre des Pairs. Il y siégea jusqu'en 1848, soutenant avec fidélité, en religion et en politique, les idées conservatrices; il fut, à plusieurs reprises, nommé rapporteur de lois importantes ou difficiles. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du peuple, dans le département des Bouches-du-Rhône, le cinquième sur dix, par 37 961 voix. A l'Assemblée constituante, il vota constamment avec la droite, et soutint, après l'élection du 10 décembre, la politique intérieure et extérieure du président. Réélu, le troisième, à la Législative, il fit partie de la majorité monarchique, et appuya les lois et les mesures demandées par le gouvernement, jusqu'au moment de la rupture entre l'Élysée et la Chambre. Le coup d'État le fit sortir de la vie publique. Il cessa, à la même époque, de faire partie du conseil général de son département. M. le marquis de Barthélemy a depuis longtemps, dans le monde légitimiste, une influence qui s'est encore augmentée, dans ces dernières années, par la défection de quelques-uns des chefs les plus accrédités de son parti.

SAUZET (Jean-Pierre), homme politique français, ancien ministre, né en 1800, à Lyon, est fils d'un médecin distingué de cette ville. Après de brillantes études, il suivit les cours de droit et débuta, comme avocat, au barreau de Lyon, où il ne tarda pas à se faire une position honorable; appartenant alors à l'opinion légitimiste, il accepta, dans le procès des ministres de Charles X, la défense de M. de Chantelauze. Élu député, en 1834, par le premier collége de sa ville natale, il composa d'abord, avec M. de Lamartine (voy. ce nom) et Janvier, le parti appelé alors parti social. Il fut chargé de rédiger les rapports sur les lois de septembre contre la presse (1835). Il se rattacha ensuite au centre gauche. Appelé, le 22 février 1836, à prendre, dans le cabinet Thiers, le portefeuille de la justice, il le conserva jusqu'au 15 avril 1837, époque où il entreprit, avec les deux cent treize, cette opposition de rancune, qui battit en brèche l'administration du comte Molé; il signala toutefois son passage au pouvoir, par le retrait du projet de loi de M. Persil sur l'organisation judiciaire, et par son adhésion empressée à l'amnistie de tous les délits politiques.

Orateur abondant et fleuri, dissertant avec plus de facilité que de rigueur sur toute sorte de sujets, il prononça des discours remarquables sur l'intervention en Espagne et la loi de disjonction. On lui doit, entre autres travaux parlementaires, les rapports relatifs à la responsabilité ministérielle, au budget du ministère de la justice, à l'adresse de 1836, à la conversion des rentes, à l'exploitation des mines, etc. Comme député, il vota, à peu près sans exception, pour toutes les mesures ministérielles. Élevé, par l'élection en 1839, à la présidence de la Chambre et réélu, jusqu'en 1848, il fit paraître dans ces hautes fonctions un entier dévouement au gouvernement. La manière dont il dirigea, aux derniers jours de février, les débats orageux de la Chambre, a montré dans son caractère politique une absence complète d'énergie. Retiré, depuis cette époque, dans la vie privée, il a refusé de se porter candidat à l'Assemblée législative, et le bruit a couru, il y a peu de temps, de son admission dans un ordre monastique. M. Sauzet a été créé grand officier de la Légion d'honneur, le 28 avril 1847.

SAVIGNY (Frédéric-Charles DE), un des premiers jurisconsultes de l'Allemagne, né à Francfort-sur-le-Mein, en 1779, fut reçu docteur à Marbourg, en 1800, et fit des cours dans cette ville comme professeur particulier, puis comme professeur adjoint, de 1801 à 1804. A la suite de voyages scientifiques, en France et en Allemagne, qui ne durèrent pas moins de quatre années, il devint, en 1808, professeur de droit à Landshut, et fut appelé, l'un des premiers, à la nouvelle université de Berlin, en 1810. Nommé, en 1811, membre de l'Académie des sciences de cette ville, il devint, en 1816, conseiller intime de justice, membre du conseil d'État, en 1817; membre du comité de révision des provinces du Rhin, en 1819; ministre d'État et ministre de la justice du royaume de Prusse, en 1842. Les opinions strictement conservatrices de M. de Savigny, l'éloignèrent pour jamais des affaires, à la suite des mouvements révolutionnaires de mars 1848.

On doit, à ce savant jurisconsulte, une série de travaux qui le placent, avec Schlosser et Hugo, à la tête de l'école historique, et peu d'hommes ont autant contribué à approfondir la connaissance du droit ancien et de ses rapports avec le droit moderne. Toutefois, convaincu que notre époque était plutôt destinée à réunir les matériaux d'un monument définitif qu'à l'élever, il a peu innové, et, aux sollicitations de ses élèves, qui le pressaient de préparer un Code européen, il répondit, par une modeste fin de non-recevoir, dans son ouvrage intitulé : *Mission de notre temps dans la jurisprudence et la législation* (Vom Beruf unserer Zeit für Gesetzgebung und Rechtwissenschaft; Berlin, 1814; 3e édit., 1840). Ses trois grands travaux sont : *le Droit de propriété* (das Recht des Besitzes; Marbourg, 1803; 6e édit., Giessen, 1837); *Histoire du droit romain au moyen âge* (Geschichte des röm. Rechts im Mittelalter; Heidelberg, 1815-1831, 6 vol., un 7e volume a paru en 1851), et *Système du droit romain actuel* (System des heutigen röm. Rechts; Berlin, 1840-1849, 5 vol.), complété par *le Droit des obligations* (das Obligationenrecht; Ibid., 1851-1853). Il a donné, en outre : *Histoire du droit de la noblesse dans l'Europe moderne* (Beitrag zur Rechtsgeschichte des Adels, etc.; Berlin, 1836); une série de dissertations sous le titre d'*Écrits divers* (Vermischte Schriften; Berlin, 1850, 5 vol.). Il a rédigé, depuis 1815, avec Eichhorn, Rüdorff, Gœschen et Klenze, le *Journal de jurisprudence* (Zeitschrift für geschichtliche Rechtswissenschaft.

SAVINIEN LAPOINTE. Voy. LAPOINTE.

SAVOYE (J....), ancien représentant français, né vers 1808, en Allemagne, se réfugia en France, à la suite des troubles qui éclatèrent après 1830, et s'y fit naturaliser. Il donna des leçons d'allemand et fut professeur au collége Louis-le-Grand, de 1841 à 1848. A cette époque se rattache la publication de plusieurs ouvrages : *Cours de langue allemande* (1834-1836, 2 vol. in-8), d'après la méthode Robertson; *Panorama de l'Allemagne* (1838, in-4); *Germania* (1839-1843, tomes I-II, in-8), recueils de morceaux choisis en prose et en vers, etc. Ses relations avec le parti démocratique, lui firent quitter l'enseignement en 1848; nommé chargé d'affaires à Francfort (12 avril), il occupa ce poste jusqu'au mois d'août suivant. Aux élections de la Législative (1849), il fut élu représentant du Haut-Rhin, vota constamment avec la Montagne, et fut, lors du coup d'État, expulsé du territoire français. Il réside en Belgique.

SAVOIE-CARIGNAN. Voy. SARDAIGNE.

SAVY [de la Dordogne], ancien représentant du peuple français, né à Périgueux, en 1792, étudia le droit avec succès, et s'établit, comme avocat, à Douzillac, près Neuvic. Sous la Restauration et sous la monarchie de Juillet, il professait des opinions libérales. Membre du conseil général de la Dordogne, il reçut la décoration de la Légion d'honneur, le 7 février 1845. Après la révolution de Février, il fut élu, comme candidat du parti modéré, par 46 861 voix, le septième sur treize. Attaché au comité de la guerre, il vota ordinairement avec la droite, et adopta toutefois l'ensemble de la Constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée, et admit la proposition Rateau, qui mit fin à sa carrière parlementaire. Non réélu à l'Assemblée législative, il est retourné au bourg de Douzillac et a conservé sa place au conseil général de la Dordogne.

SAX (Antoine-Joseph-Adolphe), industriel français d'origine belge, né à Dinant, le 6 novembre 1814, et fils de Charles-Joseph Sax, qui s'est fait lui-même une grande réputation dans l'industrie des instruments de musique, se livra d'abord à la facture des clarinettes et figura, en 1835, à l'exposition belge, avec une clarinette basse qui fut très-remarquée. Il se tourna peu après vers l'étude des instruments en cuivre, s'établit à Paris et donna, en 1838, son premier *Saxophone*. Il a complété depuis, souvent en adoptant des dimensions jusqu'ici inconnues, toute la famille des instruments de musique militaire, auxquels il a assigné une foule de noms nouveaux, la plupart dérivés du sien. En juin 1857, il a été créé, au Conservatoire, une chaire spéciale de saxophone, dont il a été nommé professeur.

Les inventions et les brevets de M. Ad. Sax ont amené, jusqu'à ce jour, entre lui et ses rivaux, des contestations résumées une première fois, en 1848, sous le titre d'*Affaires Sax* (in-4) et reprises depuis devant un grand nombre de tribunaux. Il a obtenu, entre autres distinctions et récompenses, une médaille d'argent en 1844, une médaille d'or en 1849, une *council-medal* à Londres, en 1851, une grande médaille d'honneur à Paris, en 1855. Il a été décoré en 1845.

SAXE (John-Godefroy), poëte américain, né à Highgate (Vermont), le 2 juin 1816, prit ses degrés au collége de Middeburg, en 1839, et étu-

dia le droit. Au milieu de la pratique de la profession d'homme de loi, qu'il n'a cessé d'exercer, il a publié, dans divers *Magazines* un grand nombre de pièces de vers, qui se distinguent, dit-on, par l'originalité de la verve satirique et dont il a réuni une partie dans un recueil, publié en 1849 et réimprimé en 1852. On cite surtout de lui : *le Progrès* (1846); *the New Rape of the Look* (1847); *the Proud miss M'Bride* (1848); *Carmen lætum* (1850); *New England* (1851), etc.

SAXE (maison de), famille souveraine d'Allemagne, divisée en deux lignes : l'aînée ou *Ernestine*, comprend les branches ducales de *Weimar*, de *Meiningen*, d'*Altenbourg* et de *Cobourg-Gotha*, et la cadette ou *Albertine*, dont la branche unique, de Saxe proprement dite, porte, depuis 1806, le titre royal.

SAXE (maison royale de). Chef actuel : le roi JEAN (voy. ce nom). Reine : *Amélie*-Auguste, née le 13 novembre 1801, fille de feu Maximilien-Joseph, roi de Bavière, mariée le 21 novembre 1822.

Enfants : Le prince royal Frédéric-Auguste-*Albert*, né le 23 avril 1828, lieutenant général, commandant de l'infanterie saxonne, propriétaire du 2ᵉ régiment de chasseurs russes et du 11ᵉ régiment d'infanterie autrichienne, marié le 18 juin 1853 à la princesse *Caroline*, fille du prince Gustave de Wasa, née le 5 août 1833; le prince Frédéric-Auguste-*Georges*, né le 8 août 1832, major au 3ᵉ bataillon de chasseurs; *Marie*-Auguste-Frédérique, née le 22 janvier 1827; Marie-*Élisabeth*-Maximilienne, née le 4 février 1830, mariée le 22 avril 1850 au duc de Gênes, veuve le 10 février 1855, remariée morganatiquement en 1856 à un officier piémontais; Marie-*Sidonie*, née le 16 août 1834; *Anne*-Marie, née le 4 janvier 1836, fiancée le 15 août 1856 au grand-duc héréditaire de Toscane; *Marguerite*-Caroline-Frédérique-Cécile-Auguste-Joséphine-Élisabeth, née le 24 mai 1840, fiancée le 20 juillet 1856 à l'archiduc *Charles-Louis*, frère de l'empereur d'Autriche; *Sophie*, née le 15 mars 1845.

Sœurs du roi : Marie-*Amélie*-Frédérique-Auguste (voy. AMÉLIE); Marie-Ferdinandine-Amélie, née le 27 avril 1796, grande-duchesse douairière de Toscane; *Marie*-Anne-Léopoldine, née le 27 janvier 1805, fille de feu Maximilien-Joseph, roi de Bavière, mariée le 24 avril 1833 au feu roi de Saxe Frédéric-Auguste, veuve le 9 avril 1854. — Belle-mère du roi : la princesse Marie-*Louise*-Charlotte, née le 1ᵉʳ octobre 1802, sœur de Charles II, duc de Parme, mariée le 7 novembre 1825 au duc Maximilien, père du roi Jean, veuve le 3 janvier 1838.

SAXE-ALTENBOURG, ci-devant HILDBURGHAUSEN (maison ducale de). Chef actuel : le duc *Ernest*-Frédéric-Paul-Georges-Nicolas, né le 16 septembre 1826, successeur de son père, le duc *Georges*-Charles-Frédéric, depuis le 3 août 1853; marié, le 28 avril 1853, à la duchesse Frédérique-Amélie-*Agnès*, fille de Léopold-Frédéric, duc d'Anhalt-Dessau, née le 29 juin 1824, dont il a une fille, *Marie*-Frédérique-Léopoldine-Hélène-Sophie, née le 2 août 1854.

Frère du duc régnant : *Maurice*-François-Frédéric, né le 24 octobre 1829, capitaine de hussards dans la garde prussienne. — Mère : la duchesse *Marie*-Louise-Frédérique-Alexandrine-Élisabeth-Charlotte-Catherine, née le 31 mars 1803, fille de feu le duc Frédéric-Louis, prince héréditaire de Mecklembourg-Schwérin, mariée le 7 octobre 1825 au duc *Georges*-Charles-Frédéric, veuve le 3 août 1853. — Oncles : le duc *Joseph* de Saxe (voy. ce nom); le duc *Frédéric*-Guillaume-Charles-Joseph-Louis-Georges, né le 4 octobre 1801. — Cousin germain : le prince *Albert*-Henri-Joseph-Charles-Victor-Georges-Frédéric, né le 14 avril 1843, fils de feu le duc *Édouard*, mort le 16 mai 1852, et de *Louise*-Caroline, née princesse de Reuss-Greiz.

SAXE-COBOURG-GOTHA (maison ducale de). Chef actuel : le duc *Ernest II* (voy. ce nom), marié le 3 mai 1842 à la duchesse *Alexandrine*-Louise-Amélie-Frédérique-Élisabeth-Sophie, née le 6 décembre 1820, fille de feu Léopold, grand-duc de Bade.

Frère : le prince *Albert* (voy. ce nom), mari de la reine Victoria. — Mère : la duchesse Antoinette-Frédérique-Auguste-*Marie*-Anne, née le 17 septembre 1799, fille de feu Alexandre, duc de Wurtemberg, mariée, le 23 décembre 1832, au duc *Ernest Iᵉʳ*, veuve le 29 janvier 1844. — Oncle : *Léopold*, roi des Belges (voy. ce nom). — Tante : la duchesse *Julienne*-Henriette-Ulrique, née le 23 septembre 1781, mariée le 26 février 1796, sous le nom d'*Anne*-Féodorowna, au grand-duc de Russie Constantin, frère de l'empereur Nicolas, divorcée le 1ᵉʳ avril 1820; la princesse Marie-Louise-*Victoire*, mère de la reine Victoria (voy. GRANDE-BRETAGNE).

La famille de Saxe-Cobourg-Gotha comprend encore : la duchesse Marie-*Antoinette*-Gabrielle, fille de feu François-Joseph, prince de Kohary, née le 2 juillet 1797, mariée, le 2 janvier 1816, au feu duc *Ferdinand*-George-Auguste, oncle du duc régnant Ernest II, veuve le 27 août 1851 : sa fille, la princesse *Victoire*, mariée à Louis d'Orléans (voy. NEMOURS), et ses trois fils, le roi *Ferdinand* (voy. ce nom), ancien régent de Portugal; le prince *Auguste*-Louis-Victor, né le 13 juin 1818, général-major au service du royaume de Saxe, marié à la princesse *Clémentine* d'Orléans (voy. ORLÉANS); et le prince *Léopold*-François-Jules, né le 31 janvier 1824, lieutenant-colonel au 37ᵉ régiment d'infanterie autrichienne.

SAXE-MEININGEN (maison ducale de). Chef actuel : le duc *Bernard*-Éric-Aimé, né le 17 décembre 1800, successeur de son père le duc Georges depuis le 24 décembre 1803 : placé d'abord sous la tutelle de sa mère la duchesse *Louise* née princesse de Hohenlohe-Langenbourg; déclaré majeur le 17 décembre 1821; héritier des principautés de Hildburghausen, Saalfeld, etc., en vertu de la convention du 12 novembre 1826; lieutenant général au service de Prusse; marié le 23 mars 1825, à la duchesse *Marie*-Frédérique-Wilhelmine-Chrétienne, fille de feu Guillaume II, électeur de Hesse, née le 6 septembre 1804, dont il a une fille, la duchesse *Auguste*-Louise-Adélaïde-Caroline-Ida, née le 6 août 1843, et le prince héréditaire *Georges*.

Celui-ci, né le 2 avril 1826, colonel dans la garde prussienne, a épousé, le 18 mai 1850, la princesse Frédérique-Louise-Wilhelmine-Marianne-*Charlotte*, fille d'*Albert*, prince de Prusse, née le 21 juin 1831 et morte le 30 mars 1855. De ce mariage il a deux enfants, le prince *Bernard*-Frédéric-Guillaume-Albert-Georges, né le 1ᵉʳ avril 1851, et la princesse *Marie-Élisabeth*, née le 23 septembre 1853.

SAXE-WEIMAR-EISENACH (maison grand-ducale de). Chef actuel : le grand-duc *Charles-Alexandre*-Auguste-Jean, né le 24 juin 1818, successeur, depuis le 8 juillet 1853, de son père le grand-duc *Charles-Frédéric*; recteur de l'université grand-ducale de Iéna, commandant du régiment russe des hussards de l'Ingrie et du 1ᵉʳ régiment de cuirassiers prussiens; marié, le 8 octobre 1842, à la grande-duchesse Wilhelmine-Marie-*Sophie*-Louise, fille de feu Guillaume II, roi des Pays-Bas, née le 8 avril 1824; il a un fils, le prince héréditaire *Charles*-Auguste-Guillaume, etc., né le 31 juillet 1844, et trois filles : *Marie*, née le 20 janvier 1849;

Marie-Anne, née le 29 mars 1851; et *Élisabeth*, née le 28 février 1854.

Sœurs du duc : la duchesse *Marie*-Louise-Alexandrine, mariée à Frédéric-*Charles*-Alexandre, prince de Prusse; la duchesse Marie-Louise-*Auguste*-Catherine, mariée au prince *Guillaume* de Prusse. — Mère : la grande-duchesse *Marie*-Paulowna, née le 16 février 1786, fille de l'empereur de Russie Paul Ier, mariée au grand-duc de Saxe-Weimar, Charles-Frédéric, le 3 août 1804, veuve le 8 juillet 1853. — Oncle : le duc Charles-*Bernard*, né le 30 mai 1792, général d'infanterie au service des Pays-Bas, marié, le 30 mai 1816, à *Ida*, née princesse de Saxe-Meiningen, veuf le 4 avril 1852.

Ce dernier a deux filles : *Anne*-Amélie-Marie, née le 9 septembre 1828; et *Amélie*, mariée à Guillaume-Frédéric-*Henri*, prince des Pays-Bas; et trois fils : le prince Guillaume-Auguste-*Édouard*, né le 11 octobre 1823, colonel au service de la Grande-Bretagne, aide de camp de la reine Victoria, lieutenant-colonel au 1er régiment de grenadiers de la garde, marié morganatiquement à lady *Augusta*-Gordon Lennox, comtesse de Dornbourg, fille du duc de Richmond; le prince Frédéric-*Gustave*-Charles, né le 28 juin 1827, major au 33e régiment d'infanterie autrichienne; et le prince *Hermann*-Bernard-Georges, né le 4 août 1825, colonel de la garde à cheval du roi de Wurtemberg, marié, le 17 juin 1851, à la princesse *Augusta*-Wilhelmine-Henriette, née le 4 octobre 1826, fille de Guillaume Ier, roi de Wurtemberg, dont il a trois enfants.

SAY (Horace-Émile), économiste français, né à Noisy, près Paris, le 11 mars 1794, et fils aîné du célèbre économiste Jean-Baptiste Say, fut élevé dans les doctrines libérales du XVIIIe siècle. Après avoir fait ses études à Genève, il entra dans la maison de commerce de son parent, M. Delaroche-Delessert. En 1813, il fit, comme subrécargue, un voyage aux États-Unis; en 1815, il se rendit au Brésil, où il resta quelques années et, pendant tout le reste de la Restauration, se consacra tout entier à de grandes entreprises commerciales. En 1831, il fut nommé juge au tribunal de commerce de la Seine, et depuis 1834 il a fait partie de la Chambre. Sa fortune politique a peu changé, sous nos divers régimes, depuis vingt ans. Élu membre du conseil municipal et du conseil général du département de la Seine, en 1837 et en 1846, il a conservé ces fonctions sous la République et sous l'Empire. Élu membre du conseil d'État par l'Assemblée nationale en 1849, il en est sorti le 2 décembre 1851.

Les principaux ouvrages de M. Horace Say sont : *Histoire des relations commerciales entre la France et le Brésil, et considérations sur les monnaies, les changes et le commerce extérieur* (1830, in-8, avec planches), et *Études sur l'administration de la ville de Paris et du département de la Seine* (1846, in-8). De 1848 à 1851, il a dirigé l'enquête entreprise par la chambre de commerce sur l'industrie parisienne. Son rapport a obtenu, en 1853, le prix de statistique décerné par l'Académie des sciences. Rédacteur du *Dictionnaire du commerce* et du *Journal des économistes*, il a fait tirer à part un certain nombre de ses articles. Nous citerons parmi ses brochures : *Avant-propos à la discussion d'un projet de loi sur les faillites*, *Paris et son octroi*. *Docks et warrants*, *Notice sur M. Michel Delaroche* (1854). En 1852, M. Horace Say a publié une troisième édition annotée du grand ouvrage de son père, *Cours complet d'économie politique pratique* (2 vol. gr. in-8). On lui devait déjà la publication, sous le titre modeste de *Petit volume*, d'un recueil intéressant de pensées morales, économiques et un peu politiques, léguées par la longue expérience paternelle.

Son fils, M. Jean-Baptiste-Léon SAY, né en 1826, suivant les traditions de sa famille, s'occupe aussi d'économie politique. Il a publié une petite *Histoire de la Caisse d'escompte* (1848), et divers articles dans l'*Annuaire de l'économie politique* et dans le *Journal des économistes*.

SAYE ET SELE (rév. Frédéric TWISLETON WYKEHAM FIENNES, 13e baron), pair d'Angleterre, né en 1799, à Gaydon (comté de Northampton), descend d'une ancienne famille élevée, en 1447, à la pairie. Connu d'abord sous le nom de Twisleton, il fit ses études à Winchester et à Oxford, devint trésorier de la cathédrale d'Hereford (1832), puis chanoine résidant (1840) En 1847, il hérita des titres de son cousin et prit sa place à la Chambre des Lords, où il soutient la politique libérale. De son mariage avec une fille du vicomte Powerscourt (1827) il a sept enfants, dont l'aîné, John FIENNES, est né en 1830, à Walton.

SAYOUS (Pierre-André), littérateur français, né à Genève, le 9 novembre 1808, d'une famille de réfugiés protestants, fit ses études à l'Académie de Genève et fut nommé principal du collége de cette ville. En 1846, il succéda à M. Topffer, son parent, dans la chaire de belles-lettres à la Faculté des lettres, qui fut supprimée en 1848. En 1852, il vint à Paris, et entra dans les bureaux du ministère de l'instruction publique.

On a de M. Sayous : *Voyage dans les Alpes. Partie pittoresque des voyages de de Saussure* (Genève, 1834, in-8); *Études littéraires sur Calvin* (Ibid., 1838, in-8), travail refondu dans les *Études littéraires sur les écrivains français de la réformation* (Paris, 1841, 2 vol. in-8); *Histoire de la littérature française à l'étranger* (Ibid., 1853, 2 vol. in-8), couronnée par l'Académie française. Il a recueilli et mis en ordre les *Mémoires et correspondance de Mallet du Pan, pour servir à l'histoire de la Révolution française* (1851, 2 vol. in-8), traduits en anglais l'année suivante, et a fourni des articles de critique et d'histoire littéraire à la *Bibliothèque universelle de Genève*, au *Semeur*, à la *Revue des Deux-Mondes* et à la *Revue contemporaine*.

SCARBOROUGH (John LUMLEY-SAVILE, 8e comte DE), pair d'Angleterre, né le 18 juillet 1788, descend d'un général élevé, en 1681, à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de lord Lumley, il représenta le comté de Nottingham au Parlement de 1826 à 1835. A cette dernière date, il prit à la Chambre haute la place de son père et continua d'y soutenir la politique du parti libéral. — Il est mort le 29 octobre 1856. Non marié, il avait pour héritier de sa pairie son cousin, Richard-George LUMLEY.

SCARLETT (sir James-York), général anglais, né en 1799, et second fils du jurisconsulte lord Abinger, fut élevé au collége d'Eton et à l'université de Cambridge. Entré, en 1818, au 18e de hussards, avec le brevet de sous-lieutenant, il profita du licenciement de ce corps pour suivre à l'Académie de Sandhurst un cours de fortifications. Il passa bientôt dans le 5e de dragons et, de grade en grade, s'éleva peu à peu jusqu'à celui de colonel en 1852. Tandis qu'il n'était que lieutenant-colonel, il reçut, après une inspection générale des troupes, une lettre très-flatteuse du duc de Wellington. Nommé brigadier général en 1854, lorsque éclata la guerre avec la Russie, il fut mis à la tête de la grosse cavalerie et envoyé

d'abord en Turquie, puis en Crimée. A la bataille de Balaklava, livrée le 25 octobre, il chargea, avec sa brigade, les troupes russes d'élite qui s'avançaient en force pour couper les communications des alliés. « Cette attaque, écrivit lord Raglan à ce sujet, est l'une des plus brillantes auxquelles j'aie assisté; elle n'a pas été un seul instant douteuse. » Le 12 décembre suivant, sir Scarlett fut promu au grade de général-major; il a remplacé lord Lucan dans le commandement de toute la cavalerie anglaise en Crimée.

SCARSDALE (Nathaniel CURZON, 3e baron), pair d'Angleterre, né le 3 janvier 1781, à Londres, descend d'une famille élevée, en 1761, à la pairie héréditaire. En 1837, il prit les titres et la place de son père à la Chambre des Lords, où il vote avec le parti conservateur. — Il est mort le 12 novembre 1856. Non marié, il avait pour héritier son neveu, Alfred-Nathaniel HOLDEN, né en 1831.

SCHACK (Adolphe-Frédéric DE), littérateur allemand, né à Brusewitz, près de Schwérin, dans le Mecklembourg, le 2 août 1815, fut élevé à Francfort, où son père était député à la Diète, puis étudia le droit aux universités de Bonn, d'Heidelberg et de Berlin. Un goût naturel le portait vers l'étude des langues et des littératures étrangères. En 1840, il entreprit un long voyage pour compléter son instruction. Après avoir parcouru l'Italie et la Sicile, il visita l'Égypte, la Syrie et la Turquie. Il séjourna quelque temps en Grèce. Enfin il apprit l'espagnol en Espagne. De retour à Schwérin, il entra au service du grand duc de Mecklembourg. Bientôt il recommença ses voyages à la suite de ce prince, qu'il accompagna comme chambellan et conseiller de légation en Italie et à Constantinople. Chargé de fonctions diplomatiques auprès de la Diète, il obtint un congé en 1849 et l'employa à visiter de nouveau l'Égypte et la Palestine. Il rapporta de ce voyage une connaissance profonde des langues orientales, qu'il continua de cultiver dans son poste de chargé d'affaires à Berlin. Après la mort de son père (1852), M. de Schack se retira du service diplomatique, avec le titre de conseiller privé de légation. Un peu plus tard il partit pour l'Espagne, où il poursuivit jusqu'en 1854 ses recherches sur l'histoire et la civilisation des Maures et fut nommé membre de plusieurs académies, entre autres de celles de Madrid et de Grenade.

Son principal ouvrage est *l'Histoire de la littérature et de l'art dramatique en Espagne* (Geschichte der dramat. Literat. und Kunst in Sp.; Berlin, 1845-1846, 3 vol.): livre très-remarquable, qui a pour appendice *le Théâtre espagnol* (Span. Theater; Francfort, 1845, 2 vol.).

SCHADOW (Frédéric-Guillaume), célèbre peintre allemand, directeur de l'Académie de Dusseldorf, né à Berlin, le 6 septembre 1789, et anobli, en 1843, par le roi de Prusse, sous le nom de SCHADOW-GODENHAUS, est le second fils de l'habile et fécond statuaire Jean-Godefroid Schadow, ancien directeur de l'Académie des arts de Berlin, mort en 1850, à l'âge de 86 ans. Un frère aîné de M. Schadow, Rodolphe, brillant élève de son père, de Thorwaldsen et de Canova, mourut à Rome, en 1822, au moment où déjà ses premières œuvres annonçaient à l'Allemagne un sculpteur de génie. Le jeune Frédéric-Guillaume ne donna pas d'abord d'aussi belles espérances. Le séjour de Rome et l'influence des Overbeck, des Veit, des Cornélius, des Führich et de tous les jeunes maîtres allemands qui s'y trouvaient réunis, éveillèrent son talent. Il y exécuta entre autres œuvres, et avec les deux premiers de ces artistes, une explication du *Songe de Joseph* et *la Douleur de Jacob apprenant la mort de son fils*, déjà remarquables par la profondeur de la pensée. Il fut aussi de ceux que l'amour de l'art religieux, au milieu des pompes de la ville papale, conduisit à la foi catholique.

A peine de retour à Berlin, M. Schadow fut nommé professeur à l'Académie, et il conquit aussitôt, par l'excellence de sa méthode, plus de réputation que ses meilleures œuvres ne lui en auraient pu jamais donner. Cependant, quelques-unes de ses bonnes toiles religieuses, entre autres une *Adoration des Mages*, pour l'église de la caserne de Potsdam, appartient à cette époque, où M. Schadow cultivait de préférence le portrait, genre dans lequel il a toujours excellé.

Les meilleurs artistes de l'école de Dusseldorf, MM. Hübner, Sohn, Hildebrand, étaient déjà venus se ranger à Berlin, autour du jeune professeur, lorsqu'en 1826, le départ de Cornélius pour Munich laissa la place de directeur de l'Académie de Dusseldorf vacante. M. Schadow y fut nommé, et ses élèves de Berlin l'y suivirent. Parmi les maîtres célèbres formés, depuis plus d'un tiers de siècle, par l'enseignement de M. Schadow, il faut citer avec ceux dont les noms précèdent: Lessing, Schirmer, Scheuren, Schraecter, Reinick, Kretschmar, Gœtting, Rethel, et bien d'autres encore. L'école de Dusseldorf s'identifia, pour ainsi dire, avec lui, et prit pour caractères essentiels les qualités et aussi les défauts du maître.

On cite de M. Schadow quatre œuvres qui le caractérisent tout entier: *Mignon*, qui date de 1828, et qui a été souvent gravé; *les Quatre évangélistes*, dans l'église de Werdet à Berlin, l'une des plus belles œuvres de la peinture allemande, et où se fondent les qualités du genre religieux et du portrait: *les Vierges sages* et *les Vierges folles*, à l'Institut de Staedel à Francfort, offrant, dans deux groupes, le contraste de la mysticité langoureuse et de la vigueur; *la Source de vie*, toile de dimensions extraordinaires, exécutée pour le roi de Prusse. Dans ces œuvres et dans toutes celles de la même époque, on ne peut assez louer l'habileté du dessin, la pureté du style, le choix et l'exécution des détails; mais on y voudrait une conception plus puissante, et un sentiment plus vif de la réalité. Parmi les œuvres qui suivirent on a remarqué *une Assomption*, pour l'église Saint-Paul à Aix-la-Chapelle, et trois grandes œuvres allégoriques, *le Paradis*, *le Purgatoire* et *l'Enfer*. Mais on a blâmé le choix d'un sujet qui, évoquant les souvenirs de Dante, fait naître des comparaisons que le génie de M. Schadow n'est pas de nature à soutenir.

L'artiste terminait à peine ce travail, quand il fut soumis à une cruelle épreuve. L'affaiblissement de sa vue l'amena peu à peu à une cécité complète. Mais l'opération de la cataracte lui rendit heureusement la faculté de reprendre ses pinceaux, pour prouver par des œuvres nouvelles que les années n'ont pas encore glacé sa main. La popularité de M. Schadow, dont une rue de Dusseldorf porte le nom, est très-grande dans toute l'Allemagne, bien qu'un grand nombre de critiques s'accordent à estimer plus en lui le professeur que le peintre et à lui reconnaître plus de goût que de génie, plus d'idées que de puissance. On a de ce maître un écrit en langue française *sur l'Influence du christianisme dans la peinture*, lu par lui au congrès scientifique de Strasbourg, en 1842. Pendant sa maladie il a aussi dicté un volume de *Mémoires* (Memorabilien).

Son fils, M. Félix SCHADOW, a cultivé la peinture historique et le portrait, sous la direction de

Bendemann. Il s'est allié, par un mariage, à la famille de Rauch.

SCHÆRTLICH (Jean-Christian), musicien allemand, né à Dresde, le 25 mars 1785, fit de bonnes études classiques au séminaire de Neustadt, où il devint professeur d'une classe élémentaire. Après avoir travaillé avec soin l'orgue et le violon, et dirigé le chant religieux à Annabourg depuis 1811, il obtint, en 1817, à l'École normale de Potsdam, une chaire qu'il a occupée jusqu'à ces derniers temps. En 1833, il a fondé dans cette ville une société des instituteurs du chant.

On a de cet estimable artiste des ouvrages d'enseignement : *Nouveau livre choral pour les écoles des villes et des campagnes* (Neues Choralbuch; Potsdam, 1827, in-8), plusieurs fois réimprimé; *Guide pour l'instruction primaire du chant* (Leitfaden bei dem ersten Unterrichte; 1830); *l'École du chant* (Gesangschule; 1832-1833, 2 vol.); *Recueil de 500 exercices pour l'étude du chant* (1832, gr. in-8); *le Chœur liturgique* (der liturgische Chor; 1839); *Méthode d'harmonie* (1839-1844, 2 vol.), etc.

SCHAFARIK (Paul-Joseph), écrivain slave, né à Kobeljarowo, dans la Hongrie septentrionale, étudia en dernier lieu à l'université d'Iéna. Professeur particulier à Presbourg en 1817, il obtint une chaire au collége d'une petite ville hongroise, en 1819, puis la direction du collége. Démissionnaire en 1833, il se rendit alors à Prague pour y commencer ses grands travaux sur la littérature slave et bohémienne auxquels il doit sa réputation. Après avoir rempli divers emplois à l'université de Prague, il en devint en 1848 bibliothécaire. En 1849 et 1851, M. Schafarik fut à Vienne et à Prague directeur des commissions chargées d'établir une terminologie fixe et classique pour la langue slave.

Ses principaux ouvrages sont, en slave : *Slowanské starozitnosti* (Prague, 1837), souvent traduit; *Slowansky narodopis* (1842; 3e édit., 1850); *Kozboz staroceski literatury* (1842-1845, 2 volumes); *Pocathowi staroceski mluwnice* (1845), etc.; puis en allemand : *Histoire de la langue et de la littérature slaves* (Geschichte der slaw. Sprache; Bude, 1826); *l'Origine des Slaves* (über die Abkunft der Slawen; 1828); *Terminologie judiciaire et politique de la langue slave* (Juridisch-politische Terminologie; Vienne, 1850); *Terminologie scientifique germanico-bohémienne* (Deutsch-bœhm.-wissenschaftliche Terminologie; Prague, 1853); *les Anciens monuments de la langue bohémienne* (die aeltesten Denkmaeler der bœhm. Sprache; Prague 1840); *Monuments de la vieille littérature des Slaves du sud* (Denkmaeler der aeltesten Literatur, etc.; Prague, 1851).

SCHAFF (Philippe), théologien allemand, né à Coire (Suisse) le 1er janvier 1819, étudia au gymnase de Stuttgart et aux universités de Tubingue, de Halle et de Berlin. Il fut reçu en 1841 docteur en philosophie à l'université de Berlin, qui, plus tard, en 1854, lui conféra le diplôme honoraire de docteur en théologie. Il voyagea quelque temps en Europe comme précepteur d'un jeune noble prussien, et en 1842, après avoir passé les examens nécessaires, il fut chargé de conférences de théologie à l'université de Berlin. L'année suivante, désigné par les premiers théologiens de l'Allemagne au choix du synode de l'Église allemande réformée des États-Unis, il fut appelé à la chaire d'exégèse et d'histoire sacrée du séminaire de Mercersburg; il a vécu depuis en Amérique.

Le docteur Schaff est auteur de nombreux ouvrages théologiques écrits en allemand. Ceux qu'il a publiés depuis son séjour aux États-Unis, traduits simultanément en anglais, paraissent à la fois dans les deux langues. Nous devons citer : *le Péché contre le Saint-Esprit* (die Sünde wider den heil. Geist; Halle, 1841); *Jacques, le frère du Seigneur et Jacques le Mineur* (Berlin, 1842), essai exégétique et historique; *le Principe du protestantisme dans ses rapports avec l'état actuel de l'Église* (Chambersburg; 1845; la traduction anglaise avec introduction est du docteur Nevin, l'un des collègues de l'auteur; *Qu'est-ce que l'histoire de l'Église ?* (What is Church History; Philadelphie, in-12, 1846); *Histoire de l'Église apostolique avec une introduction générale à l'histoire de l'Église* (Geschichte der apostol. Kirche; en anglais; Mercersburg, 1851; en allemand, Leipsick, 1854, gr. in-8); *Vie et actes de saint Augustin* (New-York et Berlin, 1854); *État politique, social et religieux des États-Unis de l'Amérique du Nord* (America. die politisch. social. und kirchlich religiœsen Zustaende der Vereinigten Staaten; Berlin, 1854; New-York, 1855), le premier livre allemand qui ait fourni sur l'état religieux de l'Amérique des notions sûres et précises.

Le docteur Schaff, dont les divers travaux sont très-estimés en Allemagne pour la double connaissance des faits et du dogme dont ils témoignent, a encore publié une grande quantité de brochures et de discours, ainsi que des articles dans les principales publications religieuses d'Allemagne et d'Amérique. Il a aussi dirigé et rédigé, de 1848 à 1853, un journal religieux écrit en allemand et paraissant à Philadelphie : *der Deutsche Kirchenfreund.*

SCHALDEMOSE (Frédéric-Julien), littérateur danois, né le 15 février 1782, à Wedelsborg, dans l'île de Fionie, s'enrôla dans la milice en 1807; fait prisonnier par les Anglais, il fut délivré par une tempête qui le jeta sur la côte de Hollande, s'engagea au service de ce pays, et, comme secrétaire d'un officier supérieur, parcourut l'Allemagne, la Suisse et l'Italie. Il prit part à la guerre d'Espagne et obtint son congé en 1812. Il a publié lui-même la relation de ses *Voyages et aventures dans les pays étrangers* (Reiser og Eventyr i fremmede Lande; Copenhague, 1826-1830, 4 vol. in-8). De retour dans sa patrie, il eut le grade de lieutenant en second dans le régiment norvégien de la garde. En 1816, il devint professeur à l'école de la cathédrale à Nykiœbing, prit sa retraite en 1825, rentra l'année suivante au service de l'État et y resta jusqu'en 1839. Il prit alors la profession d'homme de lettres avec laquelle il échangea ou cumula celles de marchand de grains, puis de cafetier à Copenhague.

Les publications de M. Schaldemose composent plus de deux cents volumes; mais la plupart ne sont que des traductions de poésies, de pièces de théâtre, de voyages et de romans anglais, allemands, français, latins, grecs, espagnols, italiens, suédois et anglo-saxons. Parmi ses écrits originaux on remarque, outre celui cité plus haut, plusieurs volumes de vers, des fables, des livres d'étrennes; *Manuel du fleuriste* (Haandbog for Blomsterelskere; Copenhague, 1835-1836; 2e édit., 1840, 2 vol. in-8); *Description d'Elseneur et du château de Kronborg* (Beskrivelse over Kjœbstad Helsingœer og Slottet Kronborg; 1840, in-8); *Description du Schleswig et du Holstein* (1848); *Chants héroïques danois, anciens et nouveaux* (Dantzke Kjœmpeviser; 1846).

M. Schaldemose a publié aussi plusieurs journaux qui tombèrent bientôt devant la censure ou l'indifférence du public; l'*Helsingœrspost* seul a subsisté pendant plusieurs années à Copenhague (1832-1834, in-4).

SCHALLER (Jules), écrivain philosophique allemand, né en 1810 à Magdebourg, en Prusse, passa en 1829 à un des grands colléges de cette ville, à l'université de Halle pour y étudier la théologie. Mais les leçons de Rosenkranz le tournèrent vers la philosophie, qu'il obtint d'enseigner à Halle même, en 1838, comme professeur adjoint. Philosophe théologien, M. Schaller débuta par des écrits destinés à repousser les attaques dont les doctrines de Hegel, après une domination presque absolue, commençaient alors à devenir l'objet. Tels furent ses nombreux articles dans *les Annuaires de critique scientifique* et *les Annuaires de Halle*, ainsi que ses deux ouvrages : *la Philosophie de notre époque* (die Philosophie unserer Zeit; Leipsick 1837), où il soutient la personnalité extramondaine de Dieu; et *le Christ historique et la philosophie* (der historische Christus und die Philosophie; Leipsick, 1838), adressé à l'auteur de *la Vie de Jésus*.

On a en outre de M. Schaller des *Leçons sur Schleiermacher* (Vorlesungen über Schleiermacher; Halle, 1844); *Exposition et critique de la philosophie de Louis Feuerbach* (Darstellung und Kritik der Phil. von L.; Leipsick, 1845); *Histoire de la philosophie naturelle depuis Bacon jusqu'à nos jours* (Geschichte der Naturphil. von B., etc.; Leipsick et Halle, 1841-1844, tomes I-II), annoncée par l'auteur comme l'introduction d'une *Philosophie naturelle;* etc.

Dans ces dernières années, en effet, M. Schaller s'est particulièrement occupé de sciences naturelles, et, en qualité d'ancien disciple d'une des grandes écoles spéculatives de l'Allemagne, il s'est jeté dans le camp opposé aux matérialistes. Après avoir combattu la phrénologie dans l'ouvrage : *Essence et valeur de la phrénologie* (die Phrenologie in ihren Grundzügen und, etc.; Leipsick, 1851), il écrivit contre MM. Charles Vogt et Jacob Moleschott (voy. ces noms), *le Corps et l'âme* (Leib und Seele; Weimar, 1855; 2ᵉ édition, 1856), l'un des livres les plus importants que la fameuse querelle du matérialisme scientifique allemand ait fait naître. M. Schaller rédige depuis 1854 avec M. Giebel, une revue scientifique populaire, *l'Univers* (Weltall). Il a écrit *les Lettres sur le* Cosmos *d'Alex. de Humboldt* (Briefe über A. v. H. Kosmos; Leipsick, 1850; 2ᵉ édit., 1855), formant le second volume de l'ouvrage publié sous ce titre par le géologue Bernard Cotta.

SCHAMYL (Imam), prophète guerrier et chef suprême des peuples caucasiens du versant de la mer Caspienne, Ingusches, Lesghes, Tchetchéens, etc., est né en 1797, d'une famille obscure de Tartares dans *l'aoul* ou village d'Himry, au nord du Daghestan. Il fonda sur la religion le pouvoir qu'il garde par la guerre et mit habilement à profit les doctrines populaires du *soufisme*, d'après lesquelles un homme paraît tous les cent ans, qui, passant par quatre degrés de perfection religieuse, devient, sous le titre de *mourchid*, l'élu de Dieu, et doit commander en son nom aux autres hommes. Initié à cette philosophie par l'Arabe Djelal-Eddin, Schamyl voulut être mourchid et sut le devenir.

Il commença sa carrière en 1824 et se jeta ardemment dans la guerre sainte que Kasi-Mollah, alors chef suprême, venait de proclamer contre les Russes, et que, jusqu'en 1831, les Circassiens soutinrent avec avantage. Mais alors le général de Rosen, s'avançant avec une armée nombreuse, les chassa de toutes leurs positions, vint les assiéger dans Himry, et, après avoir éprouvé des pertes immenses devant cette petite place, s'en empara (18 octobre). Kasi-Mollah et tous les Circassiens périrent; Schamyl passa pour mort. Quand il reparut, l'on crut à une résurrection. Un autre que lui, cependant, Hamfad-bey, fut choisi pour chef, et Schamyl se mit sous ses ordres sans murmurer. Mais peu de temps après Hamfad-bey est massacré avec ses *mourides*, sorte de garde sainte dont Schamyl faisait partie.

Celui-ci échappé, comme par un second miracle à une seconde mort, peut être dès lors considéré comme le prophète et le sultan du Caucase, malgré le schisme de Paschaw-Hadschi, qui lui disputa le titre de mourchid jusqu'en 1837. A partir de ce moment, les éclatants succès de Schamyl contre les généraux russes Ivelitsch et Hafi éteignirent toutes les divisions dans l'enthousiasme général. Il recommence contre les Russes, en 1839, cette longue guerre qui dure encore. Avec quelques poignées d'hommes, il tient en échec des armées nombreuses, défend pied à pied ses montagnes et, joignant l'habileté à l'audace, il attire l'ennemi dans ses piéges et le contraint à des retraites désastreuses. Cette lutte, toute pleine d'épisodes qui tiennent du prodige, use l'un après l'autre plus de dix généraux russes, Grabbe, Golowine, etc., et enfin Woronzow lui-même, qui, engagé avec ses 160 000 hommes dans la vallée d'Akfai, y était anéanti sans l'arrivée du général Freitag et de nouveaux renforts. En vain les Russes essayent d'une tactique nouvelle et incendient les forêts; Schamyl, dont les forces s'accroissent, sort de ses retraites, emporte des forteresses russes, envahit les provinces transcaucasiques et en ramène un riche butin. Menaçant sans cesse Stawropol et Tiflis, il aurait pu, en occupant une partie des forces de la Russie, être, dans la guerre d'Orient, et sans se concerter avec elles, l'auxiliaire des puissances occidentales. On a annoncé et démenti bien des fois en Europe la mort de l'imam qui, au commencement de 1858, soutenait encore la lutte, quoiqu'avec moins d'avantage, contre ses puissants ennemis.

Schamyl n'est pas seulement l'Abd-el-Kader du Caucase, il en est, à quelques égards, le Mahomet, et travaille à fondre dans une même unité des races diverses. Il soutient merveilleusement son rôle de prophète : la beauté de ses traits, son calme inaltérable, sa fierté, son éloquence inspirée, son extrême tempérance, ont contribué, avec les merveilles de sa légende, à le faire accepter comme l'envoyé du ciel. Dans la pratique du gouvernement, il signale son administration par la sagesse et l'économie. — En 1853, un drame de Paul Meurice, *Schamyl*, joué avec succès à la Porte-Saint-Martin, a contribué en France à la popularité du héros du Caucase.

SCHARLING (Charles-Émile), théologien danois, né à Copenhague, le 28 juillet 1803, passa l'examen de fonctionnaire ecclésiastique, en 1825, et fut reçu docteur en 1828; sa thèse, intitulée : *de Stedingis*, fut remarquée jusqu'en France et en Allemagne. L'université lui accorda une pension pour séjourner dans ces deux contrées, en 1829 et 1830. Nommé, à son retour, lecteur en théologie et morale, à l'Académie de Soroe, il a publié douze de ses leçons, sous le titre suivant : *Quel est le but? quelle est la portée et quels ont été les résultats des recherches scientifiques des théologiens sur les livres du Nouveau Testament* (Hvad er Hensigten, Betydningen og Resultaterne af Theologernes, etc.; Copenhague, 1833, in-8). Il devint, en 1834, professeur titulaire à l'université de Copenhague, dont il fut recteur en 1842-1843. Lorsqu'il eut pris le grade de docteur en théologie, il publia, avec Engelstoft, la *Revue théologique* (Theologisk Tidsskrift; 1837-1849; 1850-1855), qui jouit d'une grande

autorité, et à laquelle il a fourni des mémoires fort étendus. M. Scherling est chevalier du Danebrog, membre de l'Académie des sciences de Danemark (1845) et de la commission pour une nouvelle traduction danoise de l'Ancien Testament (1837).

Ses autres écrits sont un recueil de *Sermons et de discours de circonstance* (Prædikener og Leilighedstaler; 1846); des recherches sur les Ébionites (1843, in-4); *Doctrine et destinée de Michel de Molinos* (M. de Molino's Læreogskjæbne; 1852, in-4), et des commentaires sur diverses parties du Nouveau Testament

SCHARLING (Édouard-Auguste), frère du précédent, chimiste danois, né à Copenhague, le 1er mars 1807, étudia les sciences physiques à Copenhague, à Gœttingue, à Giessen, à Paris, à Londres et à Heidelberg. Nommé lecteur (1836), puis professeur de chimie à l'Académie de chirurgie (1840), il est, de plus, professeur à l'université de Copenhague et lecteur en chimie à l'Institut polytechnique. L'Académie des sciences de Copenhague, qui lui avait décerné deux prix, l'admit, en 1843, au nombre de ses membres pour la classe de physique. On a de lui : *De chimicis calculorum vesicariorum rationibus* (1839, in-4), thèse de doctorat, qui a été traduite en anglais, et des mémoires insérés dans les plus savants recueils du pays.

SCHAUMBOURG-LIPPE. Voy. LIPPE.

SCHAYES (Antoine-Guillaume-Bernard), érudit belge, né à Louvain, en 1808, fut d'abord attaché à la bibliothèque royale des Pays-Bas, à la Haye, et aux archives générales du royaume. Depuis 1830, il a été nommé conservateur du musée royal d'armures et d'antiquités. Il est membre de l'Académie royale de Belgique (1849), et de plusieurs sociétés savantes de divers pays.

Collaborateur d'un grand nombre de recueils bibliographiques et archéologiques. M. Schayes a publié, entre autres ouvrages : *Essais historiques sur les usages, les croyances*, etc., *des Belges anciens et modernes* (1834, in-8); *les Pays-Bas avant et pendant la domination romaine* (Bruxelles, 1836, 2 vol. in-8, avec cartes); *Histoire de l'architecture en Belgique* (Ibid., 1849-1850, 4 vol. in-12, et 2 vol. in-18, avec planches et vignettes); plusieurs mémoires couronnés par l'Académie royale, notamment *sur l'Apparition et le caractère spécial de l'architecture ogivale en Belgique* (1838), etc.

SCHEFER (Léopold), poëte allemand, né, le 30 juillet 1784, à Muskau (Prusse), se mit à la fin de ses études à voyager, visita l'Allemagne, l'Angleterre, l'Italie, la Sicile, la Grèce et l'Asie Mineure, rentra dans sa patrie en 1820 et se fit bâtir à Muskau une villa, qu'il a habitée depuis.

Mis au nombre des meilleurs poëtes lyriques de l'Allemagne contemporaine, M. Schefer appartient à cette école qui, associant dans la poésie le panthéisme indien et le mysticisme allemand moderne, absorbe toute vie individuelle dans la nature universelle déifiée. Cette tendance se montre surtout dans le *Bréviaire du laïque* (Laienbrevier; Berlin 1834; 9e édit., 1852); recueil de poésies, dont quelques-unes sont très-admirées et dont l'ensemble forme un système religieux complet de panthéisme poétique. Ses nouvelles révèlent un grand talent d'observation, particulièrement appliqué à l'étude du cœur de la femme. Sa prédilection pour certains états anormaux de l'âme, donne à plusieurs de ses contes un caractère fantastique et bizarre.

Parmi ses nombreuses productions, nous citerons d'abord, comme œuvres poétiques, deux recueils de *Poésies* (Berlin 1811 et 1813), publiés par le prince de Pückler-Muskau; puis : *Mélanges lyriques* (Kleine lyrische Werke; Francfort, 1828); *Lettres célestes de Mahommed* (Mahommeds türkische Himmelsbriefe; Berlin, 1840); *Vigiles* (Vigilien; Ibid., 1843); *Poésies* (Gedichte; Ibid., 3e édit., 1847); *le Prêtre séculier* (der Weltpriester; Nuremberg, 1846); *Hafis dans l'Hellade* (Hambourg, 1853); *Sermons domestiques* (Hausreden; Dessau, 1854, 2 vol); *le Coran de l'amour* (Koran der Liebe; Hambourg, 1854).

Viennent ensuite quelques œuvres dramatiques telles que : *Mohammed II*, *Euphrosine*, *Madonna Laura*, *les Mendiants*, et plusieurs contes, nouvelles et romans en prose : *Nouvelles* (Novellen; Leipsick, 1825-1829, 5 vol.); *Nouvelles Nouvelles* (Neue Novellen; Ibid., 1831-1835, 4 vol.); *Coupe de lave* (Lavabecher; Stuttgart, 1833, 2 vol.); *Petits romans* (Kleine Romane; Bunzlau, 1837-1839, 5 vol.); *la Divine Comédie à Rome* (Gœttliche Komœdie in Rom; Leipsick, 1846); *le Comte Promnitz* (Ibid., 1846); *Genevion de Toulouse* (Ibid., 1846); *la Sibylle de Mantoue* (die Sibylle von Mantua; Hambourg, 1853); *le Pâtre Nicolas, ou la Croisade des enfants allemands, dans l'année* 1212, *d'après les chroniques* (der Hirtenknabe Nikolas oder der deutsche Kinderkreuzzug, etc.; Leipsick, 1857). On publie actuellement une édition des *OEuvres choisies* de M. Schefer (Ausgewaehlte Werke; Berlin, 1857 : elle aura 12 volumes).

M. Schefer s'est distingué aussi comme musicien. Excellent organiste, il a composé un grand nombre de *Romances*, plusieurs *Symphonies* et quelques *Ouvertures* et *Caprices* pour piano.

SCHEFFER (Ary), peintre français, né à Dordrecht (Hollande), en 1794, débuta, à douze ans, par un tableau d'histoire, qui fut admiré à l'exposition d'Amsterdam. Venu à Paris, après la mort de son père, il acheva ses études artistiques sous Pierre Guérin, et fit son apparition, chez nous, au salon de 1812, avec *Abel et Thirza chantant les louanges du Seigneur*. Il exposa ensuite : *la Mort de saint Louis* (1817); *Dévouement patriotique des six bourgeois de Calais*, *Socrate défendant Alcibiade à Potidée* (1819). Après avoir négligé l'histoire pour traiter quelques sujets de genre populaires, tels que *la Veuve du soldat*, *les Jeunes orphelins*, *le Baptême*, *l'Incendie de la ferme*, *la Sœur de charité*, etc., il chercha bientôt, dans un ordre différent, un idéal et des idées morales, qui donnent à sa peinture un caractère philosophique. Il a donné, dès lors : *le comte Eberhard pleurant son fils mort*, *Femmes souliotes se jetant dans le précipice*; puis, une suite de tableaux empruntés aux créations des grands poëtes : *Faust tourmenté par le doute*, *Marguerite à son rouet*, *Marguerite à l'église*, *Médora attendant le retour de Conrad*, *le Giaour* (1831-34); *Françoise de Rimini*, une de ses œuvres les plus célèbres (1835); *le Christ consolateur*, *le Christ au jardin des Oliviers*, *Marguerite sortant de l'église*, *le Roi de Thulé*, *Mignon regrettant la patrie*, *Mignon aspirant au ciel* (1836); *les Bergers guidés par l'ange*, *les Rois mages*, *Mignon retrouvant son père*, *le Christ portant sa croix*, *le Christ enseveli* (1837-1845); *Marguerite au jardin*, *Marguerite au sabbat*, *Saint Augustin et sainte Monique*, qui furent son dernier envoi au salon (1846). Il a exécuté depuis : *Dante et Béatrix*, *les Saintes femmes revenant du tombeau*, *le Christ juge*, *les Quatre âges de la vie* (1847); *Madeleine au tombeau*, *le Christ pleurant sur Jérusalem*, *Mater dolorosa*, *les Plaintes de la jeune fille* (1848); *Saint Jean*

écrivant l'Apocalypse, *le comte Eberhard coupant la nappe devant son fils* (1850); *la Tentation du Christ;* et, plus récemment, *Madeleine en extase*, un *Christ*, *Ruth et Noémi*. M. Ary Scheffer, qui s'est abstenu de concourir à l'Exposition universelle de 1855, travaillait en dernier lieu à une grande toile : *les Gémissements de la terre qui en montant vers le ciel se transforment en espérance*. Quelques critiques voudraient dans ses œuvres plus de coloris, de mouvement et de vigueur; mais selon d'autres, comme dit M. Ernest Renan, « l'éclat matérialiste de la couleur donnerait trop de corps aux êtres charmants nés de son pinceau, et auxquels il prête juste autant de vie qu'il en faut pour exprimer les nuances les plus fines du sentiment. »

M. Ary Scheffer a fait quelques portraits, entre autres ceux de *La Fayette*, *Talleyrand*, *Béranger*, *Lamartine*, et récemment celui de *la reine Amélie*. Il a été professeur des enfants de Louis-Philippe, particulièrement de la princesse Marie, qui lui a légué ses œuvres d'art. Il a été promu officier de la Légion d'honneur en juin 1825.

SCHEFFER (Henry), peintre français, frère du précédent, né à la Haye, le 27 septembre 1798, vint en France lors de la réunion de la Hollande à l'Empire, et suivit l'atelier de Pierre Guérin. Il débuta avec succès au salon de 1824, comme peintre d'histoire; il a cultivé aussi les divers autres genres, et a surtout excellé dans le portrait. Nous citerons parmi ses nombreux envois aux salons : *le Christ sur les genoux de la Vierge*, *Jeune fille contemplant sa mère malade*, *le Lendemain de l'enterrement*, *les Parents pleurant la mort de leur enfant*, ces trois derniers acquis par la société des Amis des Arts (1824); *un Petit paysan faisant la lecture à sa famille*. *Don Juan endormi sur les genoux d'Haydée* (1825); *une Mère convalescente* (1827); *Charlotte Corday protégée par les membres de la section contre la fureur du peuple*, regardé comme un des chefs-d'œuvre de l'école moderne (1830); *Portrait d'Armand Carrel* (1831); *une Lecture de la Bible*, *Jeanne d'Arc marchant au supplice*, *François Arago* (1834-37); *Prêche protestant après la révocation de l'édit de Nantes*, *MM. de Belleyme*, *D. Henry*, *Masson* (1838); *Conseil tenu par le roi au château de Champlatreux* (1839); *MM. Collot*, *Paturle*, *Augustin Thierry* (1840); *Casimir Delavigne* (1841); *Jésus chez Marthe et Marie*, *Scène de fugitifs*, inspiré de Gœthe, *M. Blainville* (1842); *M. Jourdan* (1843); *Mme Rolland et M. de Lamarche allant au supplice*, *Étude du Roi*, *M. Daru* (1845); *Christ portant sa croix*, à Saint-Roch (1846); *Mme Scheffer et ses enfants* (1847); *la Mère et la fille*, inspiré des *Paroles d'un croyant*, *MM. Allier*, *Giraud*, *Pommayrac* (1848); *M. Louis Blanc* (1849); *le Christ enfant*, *MM. Jobert de Lamballe*, *Picard*, *baron de Champy*, *Jobard*, *Kriegelstein* (1850); *le Christ aux Oliviers*, *Scène d'intérieur*, *M. Billaut* (1852); *Mgr Sibour*, *MM. Orfila*, *Glandaz* (1853); *la Jeune captive*, inspiré d'André Chénier, *la Vision de Charles IX*, *Portrait de Lethière*, admis, avec plusieurs des envois précédents, à l'Exposition universelle de 1855. *M. Riaux* (1857), etc. On voit de lui, au musée de Versailles, la *Bataille de Cassel*, *Jeanne d'Arc faisant son entrée dans Orléans*, etc. — M. Henry Scheffer a obtenu une 2ᵉ médaille en 1824, une 1ʳᵉ en 1831, une médaille de première classe en 1855, et la décoration en août 1837.

SCHELE VON SCHELENBOURG (Louis-Ernest-Unice-Georges, baron DE) homme politique allemand, né à Schelenbourg le 4 juillet 1794, fils de l'homme d'État hanovrien, mort en 1844. Destiné d'abord à l'état militaire, il servit comme major dans l'armée hanovrienne, puis devint conselller provincial dans la principauté d'Osnabruck. A l'avènement de George V au trône de Hanovre (1851) il reçut la présidence du conseil des ministres avec le portefeuille des affaires étrangères et de la maison royale. Mais, en 1853, à la suite d'un mouvement de réforme, auquel il parut s'associer, il dut donner sa démission, ainsi que tous ses collègues, et céder la place au ministère de M. de Lutken.

SCHELER (Jean-Auguste-Notalric), littérateur belge, né, le 5 avril 1819, à Ebuat, village du canton de Saint-Gall en Suisse, où son père, originaire de Cobourg, était ministre de l'évangile, avant de devenir chapelain et bibliothécaire du roi des Belges, fit ses études en Allemagne et fréquenta les universités d'Erlangen, de Bonn et de Munich. Reçu docteur en philosophie à Erlangen, il devint, en 1839, bibliothécaire adjoint, puis, en 1854, bibliothécaire du roi Léopold, dont il dirigea aussi les enfants dans leurs études relatives à l'Allemagne. Il est agrégé à l'université de Liége depuis 1846.

Ses principaux ouvrages sont : *Essai linguistique sur les éléments germaniques du dictionnaire français* (Bruxelles, 1844, in-8); *Mémoire sur la conjugaison française, considérée sous le rapport étymologique* (1845, in-4); *Étude historique sur le séjour de l'apôtre saint Pierre à Rome* (1845, in-12), sous le pseudonyme d'Udalric de Saint-Gall; *Histoire de la maison de Saxe-Cobourg-Gotha* (1846, gr. in-8), avec tableaux généalogiques; *Annuaire statistique et historique belge* (1854, in-12); cette publication se continue. M. Scheler est, depuis 1854, directeur du *Bulletin du bibliophile belge*.

SCHERR (Thomas-Ignace), lexicographe allemand, né à Nohenrichberg, dans le Wurtemberg, le 15 décembre 1801, fut d'abord maître d'école dans un village, puis professeur en Suisse dans un institut de sourds-muets et dans un institut de jeunes aveugles. Né catholique, il embrassa à Zurich la religion réformée, et se voua à l'éducation des classes ouvrières du canton. C'est à lui que Zurich doit son institut de sourds-muets. Naturalisé citoyen, en 1830, il prit part aux affaires du pays, et devint l'un des membres les plus influents du parti radical. En 1831, il fut nommé conseiller d'instruction publique, et chargé d'élaborer un projet de loi pour une réforme de l'enseignement primaire. Il devint, en 1832, directeur du séminaire de professeurs de la petite ville de Kunnacht; mais, en 1837, la défaite du parti radical le força à donner sa démission. Les réformes qu'il a introduites dans l'éducation ont, du moins, été maintenues par ses adversaires. Après avoir vécu quelques années comme simple particulier à Zurich, il se retira dans un domaine qu'il possède vers la limite du canton de Thurgovie, et se livra tout entier à des travaux de lexicographie et de littérature.

M. Scherr a publié de nombreux ouvrages parmi lesquels nous nous bornerons à indiquer : *l'Ami de l'éducation*, *livre de lecture* (der Bildungsfreund, ein Lesebuch; Zurich, 1835; 3ᵉ édit., 1845); *Manuel de pédagogique* (Handbuch der Paedagogik; Zurich, 1839-1846, tomes I-III); *Mes observations*, *mes efforts*, *et mes malheurs pendant mon séjour dans le canton de Zurich de 1825 à 1839* (Meine Beobachtungen, Bestrebungen, und Schicksale waehrend, etc.; St-Gall, 1840), sorte d'autobiographie très-intéressante; et avec son frère (voy. ci-dessous) : *Résumé*

général de l'histoire des idées religieuses et philosophiques (Gemeinfassliche Geschichte der religiœsen und philosophischen Ideen; Schaffouse, 1840 et suivantes), et *Guide à travers la poésie allemande* (Freundlicher Wegweiser durch den deutschen Dichterwald, 1842).

SCHERR (Jean), frère du précédent, homme politique, a fait partie de la seconde Chambre des États de Wurtemberg, en 1848 et 1849. Après le triomphe de la contre-révolution il alla vivre en Suisse, auprès de son frère aîné. Il a donné, outre les ouvrages publiés avec ce dernier, des romans, des nouvelles humoristiques, une *Histoire générale de la littérature* (Allgemeine Geschichte der Literatur; Stuttgart, 1851, 2 vol.); une *Histoire de la civilisation et des mœurs allemandes* (Geschichte deutscher Cultur und Sitte; Leipzick, 1852-1853), etc.

SCHIFTER (André), marin et ingénieur danois, né à Copenhague, le 25 août 1779, et fils d'un capitaine de vaisseau, fut placé, en 1793, à l'Académie des cadets de marine, d'où il sortit en 1798 avec le grade de lieutenant en second. Après deux ans de croisière dans la Méditerranée (1801), il étudia la construction des vaisseaux, reçut du roi l'ordre de visiter les chantiers maritimes de Suède, de Hollande, de France et d'Italie et fut nommé, en 1814, capitaine, chef de chantier et membre de la commission des constructions navales. La marine danoise lui doit un très-grand nombre de bâtiments à voile ou à vapeur, construits d'après les procédés perfectionnés qu'il avait vu pratiquer à l'étranger et surtout en Angleterre (1840), ou qu'il avait lui-même inventés. M. Schifter est commandeur du Danebrog (1836). Il a le rang de contre-amiral depuis 1843.

SCHILDER (Charles-Andrejewich), général russe, né vers 1795, est issu d'une famille allemande. Il entra de bonne heure au service militaire et choisit l'arme du génie, dans laquelle il obtint dès 1825 le commandement d'une compagnie. Dans la campagne de 1828 contre les Turcs, il assista d'abord à la prise de Varna; promu major l'année suivante, il fut chargé de garnir de batteries l'embouchure du Bota, afin de protéger le passage du général Diebitch sur le Danube et de faciliter l'investissement de Silistrie. Il prit également part à la guerre de Pologne (1831); ce fut lui qui jeta les ponts sur la Vistule, anéantis à la suite de la défaite du général Rosen à Dembe-Wielki. Quoiqu'il fût à peine remis d'une grave blessure reçue à Ostrolenka, il se trouva au siége de Varsovie, gagna la confiance de Paskiewitch et devint en 1832 commandant supérieur du génie. Il occupa ce poste jusqu'en 1844 et fut nommé dans l'intervalle général-lieutenant et aide de camp de l'empereur Nicolas.

En 1849, M. Schilder fit la campagne de Hongrie où il eut peu à se montrer. Envoyé, en janvier 1854, à l'armée russe qui opérait dans les principautés, il dirigea le passage du Danube qui eut lieu le 23 et le 24 mars sous les ordres du prince Gortschakoff. On le représente comme un des généraux les plus instruits de l'armée. Il s'est en tout temps occupé de mécanique et a pris, pour ses inventions, un certain nombre de brevets.

SCHILLING (Gustave), musicographe allemand, né le 3 novembre 1805, dans le Hanovre, apprit la musique sous la direction de son père, pasteur protestant et bon organiste, et s'était déjà essayé dans la composition religieuse avant d'aller compléter son éducation aux universités de Gœttingue et de Halle. En 1830, il s'établit à Stuttgart et y prit la direction d'une école de musique, pour laquelle il écrivit la même année un *Lexique portatif de Musique* (Musikalisches Handwœrterbuch; in-12), destiné spécialement aux pianistes. Peu après il fit paraître, avec le concours d'écrivains distingués, *le Dictionnaire universel de la musique* (Universal Lexikon der Tonkunst; Stuttgart, 1835-1840, 7 vol. gr. in-8), regardé comme le plus complet des dictionnaires spéciaux publiés jusqu'alors. Il s'y réserva les articles d'esthétique, la musique des Hébreux et une grande partie de la biographie.

M. Schilling a publié encore: *Essai d'une philosophie du beau dans la musique* (Versuch einer Philosophie des Schœnen in der Musik; Mayence, 1838, gr. in-8); *Polyphonomos* (Stuttgart, 1839, gr. in-8), contenant l'art d'acquérir une connaissance complète de l'harmonie en peu de leçons.

Dans le même temps, il jetait les bases d'une vaste association pour les progrès de la musique, et encouragé par les adhésions de Chérubini, M. Meyerbeer, Spontini, Spohr, Schneider, etc., il commençait un recueil d'*Annales de l'Association nationale pour la musique*, qui a paru quelque temps. M. Schilling est membre de plusieurs académies et conseiller de cour à Stuttgart.

SCHIMPER (Guillaume-Philippe), naturaliste français, né le 8 janvier 1808 à Dosenheim (Alsace), et fils d'un pasteur luthérien, étudia d'abord la théologie à la Faculté de Strasbourg; puis, changeant de carrière, il obtint dans cette ville une place au Musée d'histoire naturelle, dont il est directeur depuis 1839.

On a de M. Schimper plusieurs ouvrages estimés: *Plantes fossiles des Vosges* (Leipsick, 1844); *Recherches anatomiques et morphologiques sur les mousses; Bryologia Europæa s. genera muscorum Europæorum monographice illustrata* (Stuttgart, 1836-1855 et suiv., 65 livrais. avec plus de 650 gravures), ouvrage capital fait en commun avec MM. Bruch et Th. Gumbel; *Stirpes normales bryologiæ Europeæ* (Strasbourg, 1844-1854); *Mémoire pour servir à l'histoire naturelle des sphagnum* (Paris, 1854 avec 12 planches coloriées); *Palæontologica Alsatica* (Strasbourg, 1854 et suiv.); *Corollarium bryologiæ Europeæ conspectum diagnosticum, familiarum, generum et specierum, adnotationes novas atque emendationes complectens* (Stuttgart, 1856, gr. in-4).

SCHIMPER (Guillaume), voyageur et naturaliste allemand, né le 19 août 1804, à Mannheim (grand-duché de Bade), apprit d'abord l'état de tourneur, qu'il abandonna, pour reprendre ses études au collége de Mannheim. A l'âge de 17 ans, il s'enrôla dans l'armée badoise, où il devint sous-officier et fut employé dans l'administration militaire. Ayant quitté le service, il se rendit à Munich, se lia avec MM. Braun et Agassiz, qui le décidèrent à se livrer aux sciences naturelles, et, après avoir achevé ses études, il entreprit une excursion dans le midi de la France et dans l'Algérie. La maladie le força de retourner en Europe, où il rapportait néanmoins de belles collections botaniques. Après être resté quelque temps auprès de M. Agassiz, à Neufchâtel, il passa en Alsace, où il écrivit son *Voyage en Algérie* (Reise nach Algier; Stuttg., 1834.

En 1834 il fut chargé par la direction de la Société des voyages scientifiques de Wurtemberg, d'aller faire des collections en Égypte et en Arabie. Son voyage fut assez pénible. Arrivé dans l'automne de 1834, à Alexandrie, il se dirigea immédiatement vers la haute Égypte. Ayant recueilli en six mois une grande quantité d'animaux et de plantes, il se tourna vers la péninsule de

Sinaï. Du couvent de Sainte-Catherine, où il trouva un accueil hospitalier, il parcourut une grande partie de l'Arabie Pétrée, envoya de nombreuses collections en Europe et partit enfin pour Suez et Djeddah. Il essaya vainement de pénétrer dans l'intérieur des Hedschas, revint vers l'Abyssinie, obtint la protection du prince Ubye qui résidait à Adoua, et explora pendant trois ans son pays. Le prince le combla ensuite d'honneurs et le nomma gouverneur d'un district sur la frontière du pays des Gallas et plus tard du district d'Antitcha, en Tigré, situé près de la capitale Adoua et composé de onze villages et de quelques hameaux. Dans cette position, M. Schimper dirigea des travaux et des constructions utiles, et se fixa entièrement dans sa nouvelle patrie, en épousant une indigène. Son autorité lui fournit les moyens d'appuyer la mission des Lazaristes, auxquels il témoignait d'autant plus de sympathie, qu'il s'était converti au catholicisme, avant de partir pour l'Afrique. Mais cette circonstance lui attira la malveillance des missionnaires du gouvernement anglais, qui, par leur influence auprès du prince Ubye, parvinrent à le faire destituer. Il se retira alors dans les hautes montagnes de Salem, d'où il poursuivit ses explorations d'histoire naturelle.

La dissolution de la Société des voyages scientifiques de Wurtemberg, qui l'avait soutenu jusqu'à cette époque, menaça de priver M. Schimper de toutes ses ressources; mais bientôt il trouva un nouvel appui dans l'administration du Jardin des plantes de Paris, qui le chargea d'une mission permanente pour l'Abyssinie. Il la remplit avec le plus grand zele et notre Musée d'histoire naturelle reçoit régulièrement de lui des envois d'une grande importance.

Les voyages incessants de cet infatigable naturaliste et son séjour dans les pays incivilisés, l'ont empêché d'entreprendre aucune publication depuis son *Voyage en Algérie*. Ses écrits se bornent aux rapports dont il accompagne ses envois de riches collections. Ces envois eux-mêmes sont des services rendus à la science. Il n'y a pas un musée considérable en Europe qui ne possède de précieux échantillons dus à ses recherches.

Son frère, M. Schimper (Charles-Frédéric), né le 15 février 1803, s'est fixé à Munich, où il a fondé avec MM. Braun et Agassiz une nouvelle école philosophique de botanique. En 1842, il fut chargé par le prince Maximilien de Bavière, aujourd'hui roi, d'une exploration géologique des Alpes et du Palatinat de Bavière. Les résultats de ce voyage n'ont pas encore été publiés. Quoique M. Ch. Schimper n'ait rien écrit sur la botanique, il est cité comme un des fondateurs de la morphologie des plantes. On a de lui deux recueils de *Poésies* (Gedichte; Erlangen, 1840 et Mannheim 1847).

SCHINAS (Constantin-Démétrius), littérateur et homme d'État grec, né à Constantinople, d'une famille originaire du Phanar, alla faire ses études de droit à l'université de Berlin, où il épousa, en premières noces, une fille du célèbre jurisconsulte de Savigny. Il passa, vers la fin de la guerre de l'indépendance en Grèce et fit partie de la commission chargée de rédiger un code de lois pour le nouvel État. Conseiller du ministère de l'instruction publique sous la régence bavaroise, et plus tard ministre de la justice (1834), il se montra un des serviteurs les plus dévoués de la cour et ne craignit pas de sortir de la légalité en faisant occuper par la force armée la salle du tribunal de Nauplie, auquel avait été déféré le jugement du vieux Colocotronis et de ses coaccusés. Nommé professeur d'histoire ancienne à l'université qu'il a dirigée à diverses reprises, en qualité de recteur, il fit de nouveau partie du ministère qui fut formé à la suite de la révolution des 3-15 septembre 1843, sous la présidence de Metaxas. En 1849, il fut envoyé à Munich en qualité de ministre plénipotentiaire et passa, en 1854, à Vienne avec le même titre. Plus connu comme érudit que comme diplomate ou homme d'État, M. Constantin Schinas est auteur d'une *Histoire des anciens peuples de la Grèce* Athènes, 1851, tome I), dans laquelle tous les grands travaux des modernes sont résumés et complétés par une foule de documents nouveaux tirés des sources orientales.

SCHINDLER (Antoine), musicien allemand, né en 1796, près de Neustadt (Autriche), se livra d'abord à l'étude du violon, dirigea quelque temps l'orchestre de l'Opéra allemand à Vienne, puis la musique de la cathédrale à Munster, et se fixa, en 1837, à Aix-la-Chapelle comme professeur particulier. Admis dans l'intimité de Beethoven, il passa dix années près de lui et l'assista dans sa dernière maladie. Il a publié dans le recueil périodique intitulé *Cæcilia* plusieurs lettres sur cet illustre maître; on lui doit aussi une intéressante *Biographie de Beethoven* (Munster, 1840, in-8).

SCHIRMER (Guillaume), peintre allemand, né à Berlin en 1804, reçut, dans cette ville, les leçons de M. Schadow, et passa en Italie, où il fit un assez long séjour marqué par une nombreuse série de paysages. Il devint, en 1839, membre ordinaire de l'Académie des arts de Berlin, professeur à cette académie en 1839, et sénateur en 1852. En 1852 il fut appelé à Dresde pour y décorer de paysages peints à fresque le château du prince Albert de Prusse. C'est encore lui qui a décoré le nouveau musée de Berlin de paysages à fresque, genre qu'il a adopté l'un des premiers. Il a aussi exécuté des *Vues d'Égypte* et *de Grèce* très-estimées.

SCHIRMER (Jean-Guillaume), paysagiste allemand, né à Jüllch, le 5 septembre 1807, fit ses études à Dusseldorf, sous la direction de Lessing. Nommé second professeur à l'Académie, en 1830, il devint titulaire en 1839. M. Schirmer compte parmi les meilleurs paysagistes classiques de l'Allemagne. Nous citerons de lui: *huit Paysages* (Dusseldorf, 1849): des *Études suisses*, *la Jungfrau*, *les Côtes de la Normandie*, *Tiroli*, *la Fontaine d'Égérie*, *Paysages campaniens*. Il a aussi produit un certain nombre d'aquarelles, entre autres *le Torrent*.

SCHLAGINWEIT (Hermann et Adolphe), voyageurs et naturalistes allemands, nés à Munich, le premier le 13 mai 1826, le second le 9 janvier 1829, sont fils de Joseph Schlaginweit, connu par l'invention et l'amélioration de plusieurs instruments, médecin ophthalmologiste distingué, fondateur d'un hospice de pauvres à Munich, et mort en 1854. Après avoir fini leurs études scientifiques, ils explorèrent ensemble les Alpes, visitèrent l'Écosse et l'Angleterre, et après que l'aîné eut fait, de 1852 à 1854, à l'université de Berlin des cours publics de météorologie et de géographie physique, repartirent avec un troisième frère, M. Robert, pour les Indes. Cette excursion scientifique, entreprise d'après les conseils de M. Al. de Humboldt, se fit aux frais de la Compagnie des Indes orientales et du roi de Prusse.

On a de ces deux jeunes savants quelques ouvrages géologiques et géographiques qui ont été très-favorablement accueillis en Allemagne et à l'étranger: *Recherches sur la géographie physique des Alpes* (Untersuchungen über die physikalische Geographie der Alpen; Leipsick, 1850), livre auquel

M. de Humboldt a collaboré; *Nouvelles recherches sur l'état géologique et géographique des Alpes* (Neue Untersuchungen über, etc.; Ibid., 1854, avec atlas), un des meilleurs ouvrages sur ce sujet.

M. Adolphe Schlaginweit a publié seul un livre *sur la Structure orographique et géologique du Monte Rosa* (über die orographische und geologische Structur der Gruppe des Monte Rosa; Leipsick, 1853). M. Robert s'est aussi fait remarquer par quelques bonnes études géologiques.

SCHLAYER (Jean DE), homme d'État allemand, né à Tubingue, le 11 mars 1792, fit ses études au lycée et à l'université de cette ville, se destina d'abord à la carrière littéraire, puis se tourna vers l'étude du droit. Après avoir rempli quelques emplois subalternes, il fut nommé, en 1820, directeur de la chancellerie au ministère de l'intérieur du royaume de Wurtemberg, et, quelques années après, haut conseiller du gouvernement. Élu, en 1826, par sa ville natale, à la seconde Chambre prussienne, il y prit rang parmi les orateurs les plus remarquables du parti libéral, et se montra surtout le défenseur dévoué de la liberté de la presse. Il s'aliéna ainsi toute la noblesse, qui lui reprochait de renier son origine, sans se concilier le peuple, qui ne pouvait la lui pardonner. Aussi ne fut-il point réélu à Tubingue, aux élections de 1831. Il trouva une compensation, à cet échec, dans sa nomination au grand bailliage de Gœppingen.

L'année suivante, le roi de Wurtemberg lui confia le portefeuille provisoire de l'intérieur, avec le titre de conseiller d'État. Il ne fut pourtant pas encore réélu à la Chambre, où il combattit à la fois, comme ministre, les tendances de l'opposition libérale, les préjugés aristocratiques de la noblesse et les prétentions du clergé. Esprit élevé, plus apte à comprendre les principes qu'à les appliquer, caractère opiniâtre, dialecticien habile, c'est un des hommes d'État allemands qui ont le plus ressemblé aux doctrinaires du règne de Louis-Philippe. Il multiplia les fonctionnaires et poussa le gouvernement vers la bureaucratie. Nommé conseiller intime, à la suite de la session de 1836, il devint ministre titulaire en 1839, et se signala par une lutte victorieuse avec l'évêque catholique Keller de Rottenbourg, qui excitait le parti ultramontain contre le conseil ecclésiastique de Wurtemberg. Les événements de 1848 le débordant, il donna sa démission au mois de mars, et porta vers l'étude toute son activité. Après la retraite du ministère de mars, le roi jeta de nouveau les yeux sur lui, et il rentra triomphant au pouvoir, le 30 octobre 1849. La lutte commença entre M. de Schlayer et la Diète provinciale qui avait remplacé la Chambre; mais les circonstances avaient enlevé au ministre ses appuis. Il fit dissoudre l'Assemblée, en convoqua une seconde, également congédiée, au bout de vingt-trois jours, à la suite d'un débat très-vif sur une question de réforme électorale, puis, une troisième (23 janvier 1850), qui finit par renverser le ministère, au mois de juillet de la même année. La personne du ministre, plutôt que son programme, déplaisait aux députés qui acceptèrent son successeur, bien qu'il appartînt comme lui au parti conservateur. Depuis sa retraite, M. de Schlayer est resté à Stuttgart, occupé d'études politiques. Malgré ses nombreux adversaires dans la noblesse, le peuple et le clergé, tous les partis reconnaissent en lui des connaissances étendues et un vrai talent d'administration.

SCHLEIDEN (Mathieu-Jacques), botaniste allemand, né à Hambourg, le 5 avril 1804, étudia dans sa ville natale et à l'université de Heidelberg, obtint, en 1827, le diplôme de docteur en droit et revint s'établir à Hambourg comme avocat. Ne trouvant pas, dans cette profession, un succès complet, il se décida, à l'âge de vingt-neuf ans, à changer de carrière, et alla, en 1833, suivre les cours de médecine à Gœttingue, où il s'adonna bientôt entièrement à l'étude des sciences naturelles, et plus spécialement à la botanique. Il vint continuer ses études à Berlin, et publia, dès lors, une série de dissertations physiologiques et phytotomiques, assez importantes pour lui valoir une place de professeur adjoint à l'université d'Iéna qui lui avait conféré, en 1839, le titre de docteur en philosophie et qui plus tard lui confia une chaire de botanique.

L'ouvrage le plus connu de M. Schleiden est son traité de physiologie végétale, intitulé : *Éléments de botanique scientifique* (Grundzüge der wissenschaftlichen Botanik; Leipsick, 1842-43, 2 vol.; 3ᵉ édit., 1850), où il a émis, notamment sur la fructification, des opinions en contradiction avec celles de MM. Liebig, Hertig et autres maîtres. Une discussion scientifique s'engagea, qui fut l'occasion, pour M. Schleiden, de plusieurs brochures, telles que : *M. Liebig et la physiologie des plantes* (Ibid., 1842); *Lettre à M. Liebig* (Offnes Sendschreiben an L.; Ibid., 1842), etc., où il combat les opinions de M. Liebig sur les lois de l'assimilation organique. Malgré la hardiesse de certaines assertions de ce savant, il a bien mérité de l'étude de la physiologie des plantes, en s'efforçant de substituer aux hypothèses et spéculations philosophiques la rigueur d'une méthode scientifique.

On a encore de M. Schleiden : *la Plante et sa vie* (Leipsick, 1850, 2ᵉ édit.); *Recherches de botanique* (Beitraege zur Botanik; Ibid., 1844, 1 vol.); un grand nombre de mémoires et de dissertations, disséminés dans les diverses revues scientifiques; etc. Il a collaboré à l'*Encyclopédie des sciences naturelles théoriques* (Enc. der theoretischen Naturwissenschaften; Brunswick, 1850), à laquelle il a fourni des articles sur la physiologie des plantes et des animaux, et sur la théorie de la culture. Il a publié aussi, avec M. Schmit, une *Description géognostique de la vallée de la Saale, près Iéna* (Geogn. Beschreibung des Saalthals, etc.; Leipsick, 1846), et rédigé, de 1844 à 1846, avec Naegeli, la *Revue de botanique scientifique* (Zurich, 4 vol.).

Son frère, Rodolphe SCHLEIDEN, né à Hambourg, a exercé, jusqu'en 1848, des fonctions assez importantes, dans une des administrations du gouvernement danois. Lors du soulèvement du Schleswig-Holstein, il se mit à la disposition du gouvernement provisoire de ces duchés et devint membre du premier parlement de Francfort. Plus tard, lorsque la cause des duchés eut été abandonnée par les grandes puissances allemandes, M. Schleiden se rendit à Brême, d'où il fut envoyé en mission à Washington.

SCHLESINGER (Guillaume-Henri), peintre français d'origine allemande, né à Francfort-sur-le-Mein, vers 1814, vint étudier la peinture à Paris, où il se fixa, et débuta au salon de 1840. Il a traité particulièrement le portrait et la peinture anecdotique. Nous citerons de lui : *les Séductions de la vie*, *Promenade à l'église*, *Guérillas espagnols*, *Marguerite et le tentateur* (1840-1842); *Si jeunesse savait...!*, *les Favorites du sérail*, *le Repos*, *une Journée de J. J. Rousseau*, *Colin-Maillard assis*, *le Pont d'amour*, *l'Indiscret* (1843-1846); *le Discret*, *Intérieur du harem*, *Petite marguerite*, *la Romance* (1847); *le Premier amour de Voltaire*, *les Sens*, *les Confidences de l'amour*,

Improvisation de Piron, *Ressemblance garantie* (1848-1853); les portraits du *comte d'Appony*, de *Mlle Heineffetter*, de *MM. G. Roger*, *Lambert*, *Paul Dussert*, *Mlle Lia Duport*, etc. (1842-46); *le Bonheur dans les montagnes*, *la Chasse aux papillons*, *les Préférences*, *la Pénitente*, *la Fiancée*, à l'Exposition universelle de 1855; *En l'absence des maîtres* (1857), etc. Cet artiste a obtenu une 3e médaille en 1840, et une 2e en 1847.

SCHLESWIG-HOLSTEIN-SONDERBOURG-AUGUSTENBOURG (*Christian*, duc DE), chef actuel du premier rameau de la branche collatérale de la ligne aînée de Holstein : voy. CHRISTIAN. Ce prince a épousé le 18 septembre 1820 la duchesse *Louise*-Sophie, de la maison de Daneskiold Samsoe, née le 22 septembre 1796. De ce mariage il a quatre filles et deux fils : le prince héréditaire *Frédéric*-Christian-Auguste, né le 6 juillet 1829, capitaine au service de Prusse; et Frédéric-*Christian*-Charles-Auguste, né le 22 janvier 1831, lieutenant dans l'armée prussienne. Sa sœur est la reine douairière *Caroline*-Amélie (voy. DANEMARK)

Son frère le prince *Frédéric*-Émile-Auguste, né le 23 août 1800, a épousé le 17 septembre 1829 la comtesse *Henriette* de Daneskiold-Samsoe, née le 9 mai 1806. Son cousin germain, Henri-Charles-*Woldemar*, né le 13 octobre 1810, est colonel au service de Prusse et commandant de Neisse.

SCHLESWIG-HOLSTEIN-SONDERBOURG-GLUCKSBOURG (*Charles*, duc DE), chef actuel du second rameau de la branche collatérale de la ligne aînée de Holstein (voy. CHARLES). Il s'est marié, le 19 mai 1838, à la duchesse *Wilhelmine*-Marie, fille de feu Frédéric VI, roi de Danemark, née le 18 janvier 1808, dont il n'a pas d'enfants. Il a trois sœurs, dont l'une, la princesse *Frédérique* est duchesse co-régente d'Anhalt-Bernbourg, et cinq frères : *Frédéric*, né le 23 octobre 1814, marié le 16 octobre 1841 à *Adélaïde*, fille du prince régnant de Schaumbourg-Lippe; *Guillaume*, né le 10 avril 1816, général-major et brigadier dans l'armée autrichienne; *Christian*, prince de Danemark (voy. DANEMARK): Jules, né le 14 octobre 1824, et Jean, né le 5 décembre 1825, ces deux derniers capitaines de cavalerie dans la garde du roi de Prusse.

La maison de Glucksbourg comprend encore la duchesse douairière *Louise*-Caroline, née le 28 septembre 1789, fille de Charles, landgrave de Hesse-Cassel, veuve du duc Guillaume le 17 février 1831; et sa belle-sœur, Élisabeth-Frédérique, née le 13 décembre 1780, veuve en 1808 du baron de Richthofen.

SCHLOSSER (Jean-Baptiste), ancien représentant du peuple français, né à Blinoschweiller (Bas-Rhin), en 1811, notaire à Dambach, et maire de cette commune, appartenait, sous le règne de Louis-Philippe, à l'opposition radicale. Après la révolution de Février, M. Liechtenberger le nomma sous-commissaire de la République à Schélestadt, et les électeurs du Bas-Rhin l'envoyèrent à la Constituante, le quatrième sur quinze, avec 98 230 voix sur environ 125 000 votants. Membre du comité de l'agriculture et du crédit foncier, il vota ordinairement avec la gauche. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative, et reprit à Dambach la direction de son étude de notaire. — M. Schlosser est mort en 1857.

SCHLOSSER (Ludwig), compositeur et violoniste allemand, né à Darmstadt, au commencement de ce siècle, s'est fait entendre, comme virtuose, à Vienne et à Paris. De retour dans sa ville natale, il fut attaché à la chapelle du grand-duc. Il compte de nombreuses productions parmi lesquelles on remarque : deux opéras en 3 actes, *Grenade* et *la Vie est un rêve* (das Leben ist ein Traum, 1839); des *Sonates*, des *Quatuors brillants*, pour deux violons et orchestre, alto et basse; des *Thèmes variés*, pour violon et orchestre; des *Variations*, pour piano; etc.

SCHLYTER (Charles-Jean), jurisconsulte suédois, né à Carlscrona, le 29 janvier 1795, n'avait que dix ans lorsqu'il perdit son père, comptable à l'Amirauté. Recueilli par son beau-frère W. Faxe, évêque de Lund, il fit ses études à l'université de cette ville (1807-1813). Après avoir passé son examen de droit et de philosophie, il se rendit à Rostock (1814), où il se fit recevoir maître en philosophie (1816). Revenu à Lund, il fut nommé *juris docens*. En 1822, le roi le chargea, avec Collin, de publier le texte des anciennes lois suédoises. M. Schlyter fut successivement, professeur adjoint à Upsal, puis à Lund, en 1837, professeur titulaire de droit civil et criminel. La même année, l'Académie des belles-lettres de Stockholm l'admit au nombre de ses membres et, en 1838, l'Académie suédoise lui décerna une médaille pour les services qu'il avait rendus à la langue et à la littérature nationales. Il est chevalier de l'Étoile polaire (1850).

La plus importante de ses publications est : *Corpus juris Sueo-Gothorum antiqui*, avec notes, variantes, glossaire et index des noms propres (Samling af Sweriges gamla Lagar : Stockholm, puis Lund, 1827-1853, 8 vol. in-4; les deux premiers en collaboration avec Collin). Il faut encore citer : *Tentamina ad illustrandam historiam juris Scandinavici* (Lund, 1819); *sur l'Étude de l'histoire du droit* (Om Laghistoriens studium).

SCHMALTZ (Chrétien DE) général allemand, ancien ministre du royaume de Grèce, né sur le Carlsbert, dans le duché des Deux-Ponts, le 29 septembre 1787, fut élevé à l'Académie militaire de Munich et entra, en 1804, au service de la Bavière qui était alors alliée à la France. A la bataille de la Moskowa, il fut blessé et reçut la décoration de la Légion d'honneur. Lorsque la Bavière eut abandonné la cause de Napoléon, il tourna ses armes contre la France et fit avec les Prussiens les campagnes de 1814 et de 1815. En 1832, il suivit en Grèce le roi Othon et servit, pendant deux ans, comme inspecteur général de l'armée. Le 13 juillet 1832, il battit près de Porto-Guaglio, sur le cap Matapan, les Maïnotes révoltés, les força à capituler et démolit leurs forteresses. Peu de temps après, il réprima une autre insurrection en Messénie. De retour à Athènes, il fut nommé ministre de la guerre et conserva ce poste pendant sept ans. Une fracture à la cuisse l'obligea de se retirer. Après sa guérison, il rentra au service de la Bavière avec le grade de général de brigade.

SCHMALTZ (Maurice-Ferdinand), théologien et prédicateur protestant allemand, né le 18 juin 1785, à Stalpen, près Dresde, étudia au collége de Meissen et aux universités de Leipsick et de Wittemberg, et devint en 1814 pasteur à Stadt-Ilm, près Pirna (Saxe). Son talent d'orateur le fit appeler, en 1816, à Vienne, où il fut référendaire au consistoire protestant et second pasteur de la commune évangélique. En 1819 il passa, comme pasteur et prédicateur à Dresde où, durant treize ans, sa parole lui donna une grande in-

fluence. L'université de Leipsick l'a nommé docteur en théologie, distinction honorifique qui se confère rarement aux théologiens protestants. On fonda sous son nom une école qui s'ouvre gratuitement à près de 300 enfants pauvres. En 1833 M. Schmaltz fut appelé à Hambourg pour y exercer les fonctions de pasteur en chef de la cathédrale, et d'inspecteur des écoles de la ville libre.

Parmi ses nombreux et volumineux écrits, nous citerons: *Sermons sur les évangiles ordinaires des dimanches et des jours de fête* (Predigten über die gewœhnlichen Sonn-und Festagsevangelien; Dresde, 1820-1822, 4 vol.); *Épîtres pour tous les dimanches et jours de fête de l'année* (Epistelpredigten für alle, etc.; Leipsick, 1825, 3 vol.; 2e édit, 1823-1829); *Sermons détachés* (Predigten über auserlesene Abschnitte der Heiligen-Schrift; Ibid., 1827); *la Foi et les agitations de la vie* (Blicke des Glaubens in das bewegte Leben des Menschen; Ibid., 1831; 2 vol.), autre recueil de sermons; *Heures de recueillement des jeunes gens et des jeunes filles* (Erbauungsstunden für Jünglinge und Jungfrauen; Ibid.; 1823; 10e édit., 1857); *Nouveaux sermons sur les textes bibliques*, etc. (Neue Predigten; Ibid., 1843-1853, 11 années, 11 vol.); enfin plusieurs *Recueils de Sermons* sous différents titres, publiés à Hambourg de 1834 à 1844, et qui forment plus de 50 volumes.

SCHMERLING (Antoine, chevalier DE) homme d'État autrichien, né à Vienne le 23 août 1805, y fit ses études de droit, et entra ensuite dans la magistrature, dont il franchit facilement les premiers degrés. Conseiller à la Cour d'appel, en 1846, il fut élu, à la même époque, député des États autrichiens. L'opposition qu'il avait faite à M. de Metternich lui donna, lors des événements de 1848, de la popularité. Il représenta l'Autriche à l'Assemblée préparatoire de Francfort et prit une grande part aux travaux du comité des dix-sept. Élu membre de l'Assemblée nationale, il y accepta l'idée de la fédération allemande, mais avec la suprématie de l'Autriche. L'archiduc Jean, vicaire de l'empire, le choisit, le 15 juillet, pour premier ministre, et lui donna les portefeuilles des affaires étrangères et de l'intérieur; il ne conserva que le dernier. Le vote de la Chambre contre la ratification de l'armistice de Malmoë détermina une première fois sa retraite; mais il revint au pouvoir au mois de septembre et comprima avec beaucoup d'énergie l'émeute du 18, dirigée contre l'Assemblée nationale. Décoré de nouveau du titre de ministre de l'empire, il se retira du ministère et de l'Assemblée au mois de décembre, devant les attaques de la gauche et l'influence toujours croissante du parti prussien. Rentré alors aux États autrichiens, il contribua par ses renseignements et ses conseils à modifier la politique autrichienne à l'égard de l'Allemagne. Le gouvernement le choisit pour son plénipotentiaire à Francfort. Le triomphe définitif de la prépondérance prussienne le ramena de nouveau à Vienne en avril 1849. Il y fut ministre de la justice, de 1849 à 1851; mais ses efforts pour modérer la réaction, après avoir résisté à l'émeute, amenèrent sa retraite. On lui donna, comme dedommagement, la place de président à la Cour de cassation.

SCHMID (Reinhold), jurisconsulte allemand, né le 29 novembre 1800, à Iéna, fut élevé dans un établissement pédagogique fondé par son père, connu autrefois comme écrivain philosophique de l'école de Kant. Il étudia ensuite aux universités d'Iéna et de Berlin et débuta par une série d'articles insérés dans la revue périodique *Hermes* sur la législation des Anglo Saxons. Ayant pris ses grades à l'université d'Iéna, il y fut nommé professeur adjoint de droit en 1832, puis fut appelé à Berne en 1836 à la chaire de droit romain.

M. Schmid s'est surtout occupé de la philosophie du droit et a publié un ouvrage estimé: *Théorie et méthodologie du droit civil* (Theorie und Methodik des bürgerlichen Rechts; Iéna, 1848), où sont exposés les rapports entre les principes du droit suggérés par l'expérience et ceux de la philosophie purement spéculative. On lui doit en outre: *Lois des Anglo-Saxons* (Gesetze der Angel-Sachsen; Leipsick, 1832), que l'auteur travaillait à refondre en 1857.

SCHMIDT (Gaspard), écrivain allemand, né le 25 octobre 1806 à Baireuth (Bavière), et connu sous le pseudonyme de *Max Stirner*, étudia la théologie et la philologie et se fit remarquer, en 1845, par la publication d'un ouvrage devenu célèbre: *le Moi individuel et ce qui lui appartient* (der Einzige und sein Eigenthum; Leipsick, 1845): ce livre est considéré comme le dernier mot du subjectivisme idéaliste dans la philosophie allemande.

On a encore du même auteur, outre un grand nombre d'articles insérés dans les journaux et les revues: *Histoire de la réaction* (Geschichte der Reaction; Berlin, 1852, 2 vol.), et des traductions en allemand du *Traité d'économie politique pratique* de J. B. Say (Leipsick, 1845-1846, 4 vol.) et de *la Richesse des nations* de Smith (Leipsick, 1846, 2 vol.). — M. Schmidt est mort à Berlin, le 26 juin 1856, dans un état voisin de l'indigence.

SCHMITT (Aloïs), compositeur allemand, né en 1789, à Erlenbach (Bavière), déjà regardé, à l'âge de 14 ans, comme un virtuose sur le piano, étudia la composition avec André et Offenbach, s'établit à Francfort, en 1816, comme professeur particulier, et se fit connaître par des productions légères. Appelé bientôt à la cour de Hanovre en qualité d'organiste, il se démit, en 1829, de ses fonctions pour vivre librement, tantôt à Paris, tantôt à Francfort. Artiste consciencieux, il a donné à ses ouvrages le style sérieux de l'ancienne école. On cite entre autres: deux *Ouvertures* à grand orchestre; *la Peinture des Sons*, symphonie; des *Quatuors* pour deux violons, alto et basse; des *Concertos* pour piano et orchestre; des *Trios*, de nombreuses *Sonates*, beaucoup de rondos, variations, études, marches, fantaisies, et plusieurs recueils de *Chansons* à une ou plusieurs voix.

SCHMITT (Jacques), compositeur allemand, frère du précédent, est né en 1796, à Obernbourg. Élève de son frère pour le piano, il a publié beaucoup de compositions instrumentales. On lui doit un opéra, *Alfred le Grand*, joué à Hambourg, où il s'est établi comme professeur.

SCHNAASE (Charles), écrivain allemand, né à Dantzick, le 7 septembre 1798, fut élève de Hegel à l'université de Heidelberg (1816), suivit son maître à Berlin, et, pendant quelque temps, se voua tout entier à la philosophie. Mais il l'abandonna pour la peinture et les beaux-arts, et, en 1825, il se rendit en Italie. Les circonstances l'obligèrent à revenir dans son pays, et il prit place dans la magistrature prussienne. Nommé assesseur à Kœnigsberg (1826), il devint successivement conseiller du tribunal de Marienweder, procureur à Dusseldorf, puis, en 1848, conseiller à Berlin. Malgré ses fonctions, il déploya une grande activité comme président de la Société

des Amis des arts en Prusse et de la Société de l'art religieux dans l'Église évangélique.

Outre des *Lettres hollandaises* (Niederlaend. Briefe; Stuttgart, 1834), et divers autres écrits, tels que sa belle introduction à l'ouvrage de Schwanthaler, *la Croisade de Barberousse* (1840), il a publié une *Histoire des beaux-arts* (Geschichte der bildenden Künste; Dusseldorf, 1843-1850, 1[re] partie, t. I-IV), œuvre considérable qui révèle une érudition étendue, un sentiment délicat de l'idéal et une grande sûreté de goût.

SCHNEIDER (Eugène), industriel français, député, ancien ministre, né à Nancy au mois d'avril 1805, de parents sans fortune, est cousin du général de ce nom qui fut député de la Moselle et ministre sous Louis-Philippe. Il embrassa la carrière commerciale, travailla chez le banquier Seillière et fut chargé, en 1830, de la direction des forges de Bazeilles. Quelques années après il devint, avec son frère aîné, gérant de l'établissement métallurgique du Creuzot, qui par ses soins atteignit à un haut degré de prospérité et lui valut trois médailles d'or aux expositions de 1839, 1844 et 1849; on sait que de cette immense usine, qui n'emploie pas moins de 10 000 ouvriers, sont sortis une grande partie des locomotives et des appareils à vapeur en usage sur les chemins de fer et les bâtiments français.

A la mort de son frère (1845), M. Schneider lui succéda à la Chambre des Députés et au conseil général de Saône-et-Loire, fut réélu en 1846 et fit partie de la majorité ministérielle. Resté à l'écart des assemblées issues du suffrage universel, il accepta dans le cabinet de transition « composé, disait le message, d'hommes spéciaux, » le portefeuille de l'agriculture et du commerce (20 janvier 1851), qu'il conserva jusqu'au 10 avril suivant, et fut élevé le lendemain au rang de commandeur de la Légion d'honneur. Après le coup d'État, il fut appelé à la Commission consultative, et, en 1852, au Corps législatif, dont il a été un des vice-présidents; en 1857, son mandat lui a été renouvelé par les électeurs de Saône-et-Loire. M Schneider siége, depuis 1845, au conseil général des manufactures, auquel il a adressé plusieurs rapports. Il est régent de la Banque de France et grand officier de la Légion d'honneur.

SCHNEIDER (Charles-Ernest-Christophe), philologue allemand, né, le 16 novembre 1786, à Wiehe, dans la Saxe prussienne, acheva ses études à l'université de Leipsick, et après avoir occupé, pendant plusieurs années, une place de précepteur, devint, en 1811, professeur à la Nicolaischule, l'un des grands colléges de la ville de Leipsick. En 1816, il fut appelé à Breslau, en qualité de professeur adjoint de littérature classique. Deux ans plus tard, il y devint professeur titulaire et co directeur du séminaire philologique, fonctions qu'il a exercées, presque sans interruption, pendant trente-huit ans. — M. Schneider est mort le 16 mai 1856.

Ses principaux travaux, ont pour objet, les œuvres de Platon et de César; nous citerons, parmi les plus estimés par les philologues : *De numero Platonis commentationes duæ* (1822); une grande et belle édition de la *République* (Leipsick 1830-1833, 3 vol.), suivie d'une édition de poche (Breslau 1841), et d'une traduction allemande (Ibid., 1839); le second volume de l'édition Didot des *OEuvres de Platon* (Paris, 1846-1853); une traduction allemande du *Timée* (Breslau 1847); une édition des *Commentaires du Timée*, par Proclus (Ibid., 1851); *Additamenta ad Platonis Civitatem* (Leipsick 1854); *Variæ codicis paris. in Civitatis Platonicæ libris quinque prioribus scripturæ supplementum* (1855); une édition critique de l'*Histoire de J. César* de Pétrarque (Leipsick, 1827); une savante édition des *Commentaires* de J. César (Halle, 1840-1855, 2 vol.), etc.

On doit, en outre, à M. Schneider un *Manuel élémentaire de lecture grecque* (Griechisches Lesebuch für Anfaenger, 1813; 3[e] édit., 1818); des *Leçons académiques de grammaire grecque* (Academische Vorlesungen über griechische Grammatik; Breslau, 1837), traitant d'une manière nouvelle, les questions les plus difficiles de la langue grecque; un volume de *Traductions allemandes de Thucydide, de Platon, de Cicéron et de Sénèque* (Halle, 1855), et, enfin, plusieurs travaux sur Plaute, Pindare, etc., tels que : *Plauti Truculentus e cod. Heidelberg. expressus* (1834); *Apparatus Pindarici supplementum ex codd. Vratislav.* (1844), etc.

SCHNEIDER (Jean-Gotlob), compositeur et organiste allemand, né à Vieux-Gersdorf, le 28 octobre 1789, frère du célèbre compositeur Jean-Christian-Frédéric Schneider, mort en 1840, apprit de bonne heure le piano, l'orgue, le violon et plusieurs instruments à vent, et, malgré son goût pour la musique, fit des études sérieuses à Zittau et à Leipsick. Il allait même faire son droit, quand une place d'organiste lui fut offerte à l'église de l'université de cette dernière ville, et fixa sa carrière. La même année (1811), il fut nommé professeur de chant à l'école libre du sénat, et, l'année suivante, organiste de la cathédrale de Gœrlitz. Bientôt il devint un des premiers organistes de son pays. Il a dirigé, à Gœrlitz, à Dresde et à Zittau, de grandes fêtes musicales qui ont eu beaucoup de retentissement, donné des concerts dans les principales villes de l'Allemagne et recueilli partout de grands succès.

En 1825, M. Schneider, qui avait fondé une académie de chant à Gœrlitz, fut appelé à diriger celle de Dresde, et nommé organiste de la cour et de l'église évangélique de cette ville. Il y exécuta ou fit exécuter sous sa direction les chefs-d'œuvre classiques pour lesquels il témoigne une grande préférence. Depuis, il est allé se faire entendre dans des concerts spirituels en Angleterre. Sa réputation, comme organiste, est européenne, et toutes les contrées lui envoient des élèves. Son jeu se distingue par une gravité pleine de grandeur et par une puissance de sons dont on dit qu'il a seul le secret. Il a perfectionné la construction de l'orgue et composé un grand nombre de morceaux, *Fantaisies*, *Chœurs*, *Préludes*, dont une grande partie n'a pas été publiée.

Son frère, Jean-Gottlieb SCHNEIDER né au même lieu, le 17 juillet 1797, est aussi connu comme organiste et comme compositeur. Il apprit la musique dans la maison paternelle et eut ensuite pour maîtres Schænfelder et Hunger. Comme son frère, il fit de très-bonnes études grecques et latines à Zittau et à Leipsick, et vécut ensuite à Bautzen, en donnant des leçons de musique et de piano. Il a été nommé organiste à Sorau, en 1817, puis à Hirschberg, en 1825, et s'est fait entendre avec succès dans les principales villes de l'Allemagne, où sa réputation s'associe à celle de son frère. Il a publié, à Breslau, des *Variations* pour le piano, des *Sonates*, des *Préludes* pour orgue, ainsi qu'un *Kyrie* et un *Gloria* qui sont restés depuis au répertoire ordinaire des chapitres de plusieurs cathédrales.

SCHNEIDER (Guillaume), musicien allemand, né à Neudorf, le 21 juillet 1783, longtemps organiste et directeur de musique à la cathédrale de Mersebourg, a aussi enseigné le chant au gymnase de cette ville. Musicien instruit, il a dé-

ployé, pour son art, beaucoup d'activité, et ses compositions sont estimées. Il a écrit une *Ouverture* des *Variations* pour quatuor, un grand nombre de *Préludes* pour l'orgue, etc. Parmi ses travaux, relatifs à la littérature musicale, on remarque : une *Méthode de chant* (Gesanglehre; Halle, 1825, in-4); *Connaissance du choral* (Choralkenntniss; Leipsick, 1833); *Grammaire musicale* (Musicalische Grammatik; Dresde, 1834); *Description historique et technique des instruments de musique* (Leipsick, 1834); *le Conducteur musical* (Musikalischer Führer; 1835, in-8), et plusieurs traités pratiques à l'usage des organistes.

SCHNEIDEWIN (Frédéric-Guillaume), célèbre philologue allemand, né le 6 juin 1810, à Helmstedt (Brunswick), acheva ses études à l'université de Gœttingue, sous les philologues Mitscherlich, Dissen et Ottfried Müller. Il obtint, en 1833, une place de professeur au collége de Brunswick. Mais, après l'avoir remplie quelque temps, il retourna à Gœttingue, s'y fit nommer agrégé en 1836, y devint, l'année suivante, professeur adjoint, et en 1842, professeur titulaire de littérature classique et codirecteur du séminaire philologique. En 1850, il fut nommé membre ordinaire de l'Académie des sciences de cette ville. —M. Schneidewin est mort, le 11 janvier 1856. De grands hommages ont été rendus à sa mémoire.

On a de lui plusieurs ouvrages de critique philologique, qui comptent parmi les meilleurs travaux de l'Allemagne contemporaine. *Diana Phacelitis et Orestes apud Rheginos et Siculos* (1832); *Exercitationes criticæ in poetas Græcos minores* (Brunswick, 1836); *Delectus poesis Græcorum elegiacæ, iambicæ, melicæ* (Gœttingue, 1838-39, 2 vol.); *Corpus parœmiographorum græcorum* (1839 et suiv, 2 vol.), avec M. de Leutsch; *Conjectanea critica* (1839); *Inc. auctoris de figuris v. schematibus versus heroici* (1841); *Observations critiques sur les poëtes lyriques de la Grèce* (Beitraege zur Kritik der poetae lyrici Graeci; Ibid., 1844); *Commentaires de Sophocle* (Sophocles erklaert. Berlin, 3ᵉ édit., 1854).

On lui doit, en outre, les éditions suivantes : *Ibyci Rhegini carmina* (1833), *M. T. Ciceronis orationes selectæ* (1834), *M. T. Ciceronis de oratore libri tres* (1834); *Simonidis Cei carminum reliquiæ* (1835); *Eustathii proœmium commentariorum Pindaricorum* (1837); *P. Ovidii Nas. Metamorphoseon libri* (1837), *Martialis epigrammatum libri* (Grimma, 1842, 2 vol.); *Pindari carmina Ed. Dissen. Ed. sec auct. et emendat.* (1843, 2 vol.); la deuxième édition, revue et corrigée de l'*Histoire des peuplades et des villes helléniques* de K. O. Müller (1844, 5 vol.); *deux Discours d'Hypéride*, nouvellement découverts (Gœttingue 1853).

De 1845 à 1855, M. Schneidewin a rédigé l'importante revue classique, intitulée : *Philologus* (10 vol.), à laquelle il a fourni un grand nombre de savants et consciencieux travaux. Il a aussi collaboré aux *Comptes rendus* de l'Académie des sciences de Gœttingue et à divers autres recueils, d'où l'on a extrait, pour les imprimer à part, plusieurs dissertations, telles que : *de Hypothesibus tragœdiarum græcarum Aristophani Byzantio vindicandis commentatio* (1835), etc.

SCHNETZ (Jean-Victor), peintre d'histoire français, membre de l'Institut, né à Versailles, le 14 avril 1787, étudia d'abord sous la direction de David, dont il subit profondément l'influence. Il se fit toutefois un genre à part au milieu de cette école et fréquenta quelque temps l'atelier du chevalier Regnault, ainsi que ceux des barons Gros et Gérard. C'est seulement à la suite de ses longues études qu'il débuta au salon de 1819. Il les compléta encore par un premier voyage en Italie, pendant lequel il observa avec soin les mœurs et les costumes. En 1840, M. Schnetz fut nommé, une première fois, directeur de l'Académie de France à Rome, et interrompit alors la régularité de ses envois aux salons. Il revint habiter Paris de 1847 à 1852, et repartit à cette dernière date pour l'Italie, où il prit de nouveau la direction de la villa Médicis, qu'il a conservée jusqu'à ce moment (1858).

Les travaux de M. Schnetz se composent d'une longue collection de tableaux, et embrassent tous les genres de peinture, à l'exception du portrait. Ses seuls envois aux expositions annuelles comprennent une centaine de tableaux, parmi lesquels nous citerons les suivants, soit à cause de leur importance, soit à cause de la place qu'ils occupent dans nos monuments et nos musées : *le Bon Samaritain*, *Jérémie pleurant sur les ruines de Jérusalem* (1819); *la Bohémienne prédisant l'avenir de Sixte-Quint*, un des sujets les plus populaires que l'artiste ait traités; *une Scène d'inondation*, faisant partie, avec le précédent, de la galerie du Luxembourg; *Pâtre dans la campagne de Rome*, *une Femme de brigand fuyant avec son enfant*, placés dans l'ancienne galerie d'Orléans; *une Femme de brigand endormie*, *l'Ermite confessant une jeune fille*, *une Femme assassinée*, acquis par la Société des Amis des arts (1824); *Guelfe blessé*, *les Costumes de Nettuno*, près de Rome; *le Capucin hospitalier*, *les Italiennes devant la madone* (1827); *un Jeune soldat français au Capitole, plumant une oie pour venger les Gaulois ses ancêtres*; *le Combat de la Trébia*, *les Pèlerins endormis*, *les Baigneuses du lac Némi* (1830); *une Famille de contadini*, *des Paysans napolitains*, un *Paysage* animé de condottieri, acquis par le marquis de Gourello; *des Moissonneuses écoutant les chants d'un pâtre*, au prince de Beauffremont (1831); *Bianca Capello*, acquis par M. Binant (1833); *Jeanne d'Arc revêtant les armes*, galerie du Luxembourg (1834); *le Sac de Rome par le connétable de Bourbon* (1835); *le connétable de Montmorency blessé mortellement à la bataille de Saint-Denis*, *la Douleur maternelle, ou le convoi d'un enfant*, au prince Laval-Montmorency (1836); *Esther et Mardochée*, figures d'études (1838); *Religieux lisant la prière à des bergers de Pise* (1840); *le Jeune Grec*, *le Bon Samaritain moderne* (1841); *une Messe de campagne*, près de Rome; *les Paysans écoutant un piferaro*, plusieurs tableaux de *Baigneuses* (1845-1846); *Halte en Égypte*, *le Bûcheron et la Mort* (1849).

En dehors des salons, M. Schnetz a exécuté, d'après des commandes du gouvernement et des différents ministères, pour les galeries de Versailles : *la Levée du siége de Paris, en 886*; *la Procession des croisés autour de Jérusalem*, *la Prise d'Ascalon*, *la Bataille de Cérisolles*, *le grand Condé à la bataille de Senef*, pour la seconde salle du conseil d'État; *Mazarin au lit de mort*, *ou Colbert présenté à Louis XIV*, *Boëtius prisonnier dans Pavie faisant ses adieux à sa famille*, et pour le ministère de l'intérieur, qui a distribué ces tableaux dans les églises de Paris ou les musées de province : *Saint Martin coupant son manteau* (cathédrale de Tours), *Sainte Geneviève distribuant des vivres pendant le siége de Paris* (Notre-Dame de Bonne-Nouvelle), *Malheureux implorant le secours de la Vierge* (Saint-Étienne du Mont), *un Épisode du sac d'Aquilée par Attila*, *les Funérailles d'une jeune martyre aux catacombes*, *Alcuin présenté à Charlemagne*, *le Combat du 29 juillet à l'hôtel de ville*,

placé dans une des salles de la préfecture de la Seine; *le Vœu à la madone*, *Mazaniello*, etc. M. Schnetz a enfin concouru à la décoration de diverses églises, particulièrement de la Madeleine et de Notre-Dame de Lorette.

En 1855, il a envoyé de Rome à l'Exposition universelle, un *Christ appelant à lui les petits enfants*, auquel on a joint les deux anciens tableaux de *Sainte Geneviève* et de la *Bohémienne prédisant l'avenir de Sixte-Quint*. Il lui a été décerné alors une médaille de première classe. Il avait déjà obtenu la grande médaille d'or (genre historique) ,au salon de 1819.

M. Schnetz a su rester original, au milieu des écoles modernes, sans devenir lui-même un chef d'école. Assez habile pour fondre les manières de ses différents maîtres de l'époque de l'Empire, il ne dédaigne pas la couleur et dessine avec fermeté. Chez lui, l'idée est toujours nette et l'effet puissant, mais il ignore cet art de fondre les nuances, qui empêche l'énergie de dégénérer en rudesse. Il est entré à l'Académie des beaux-arts en 1837, comme successeur du baron Gérard. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1825, il a été fait officier en septembre 1843.

SCHNITZLER (Jean-Henri), statisticien français, né à Strasbourg (Bas-Rhin), le 1er juin 1802, entra, ses études achevées, comme précepteur dans une riche famille de la Courlande et fit un long séjour en Russie. A son retour il vint habiter Paris. La maison Treuttel et Wurtz lui confia la direction de l'*Encyclopédie des gens du monde*. Cette entreprise n'obtint pas tout le succès qu'elle méritait; l'honnêteté un peu allemande de M. Schnitzler, en sacrifiant trop l'agréable à l'utile, effaroucha les gens du monde, sans satisfaire entièrement les savants. Outre les articles qu'il a insérés dans son *Encyclopédie*, M. Schnitzler a publié divers ouvrages importants. Nous citerons : *Essai d'une statistique générale de l'empire de Russie*, accompagné d'aperçus historiques (Strasbourg et Saint-Pétersbourg, 1829, 1 fort vol. gr. in-12) ; *la Russie*, *la Pologne et la Finlande* (Paris, 1835, in-8), tableau statistique, géographique et historique de toutes les parties de la monarchie russe, prises isolément ; *Statistique générale, méthodique et complète de la France*, comparée aux autres grandes puissances de l'Europe (1842-1846, 4 vol. in-8).

La guerre d'Orient a fourni à M. Schnitzler l'occasion de mettre à profit ses connaissances géographiques et historiques sur l'empire russe. Il a fait paraître en 1854 *la Russie et son agrandissement territorial depuis quatre siècles*, extrait de la *Revue d'Alsace*; *la Russie ancienne et moderne*, histoire, description, mœurs, etc. (gr. in-8); *le Danube, la mer Noire et la Baltique* (in-4); *l'Empire des Tzars* (1856), etc. Ces ouvrages de circonstance ne brillent point par l'éclat du style, mais ils renferment de nombreux et utiles documents. M. de Lamartine a fait à M. Schnitzler de larges et fréquents emprunts dans son *Histoire de Russie* qui serait presque un plagiat, si, par une lettre rendue publique, il n'avait indiqué lui-même la source où il a puisé.

M. Schnitzler vit depuis longtemps à Strasbourg dans une position modeste; inspecteur auxiliaire des écoles primaires du département du Bas-Rhin, il n'a pu, faute de grades universitaires, obtenir dans la carrière de l'instruction publique, le rang qui convenait à son talent.

SCHNORR VON KAROLSFELD (Jules), peintre allemand, né à Leipsick, le 26 mars 1794, d'une famille d'artistes, fit ses principales études à l'académie de Vienne, où il fonda, avec quelques amis, une société de peinture, destinée à soutenir les débutants. En 1817, il partit pour Rome, où il passa dix années. De retour en Allemagne, en 1827, il obtint une chaire à l'Académie des beaux-arts de Munich, et fut chargé, par le roi Louis, d'exécuter au rez-de-chaussée de la Nouvelle-Résidence cinq tableaux empruntés aux légendes des *Nibelungen*. En 1832, il peignit pour le ministre Stein la *Mort de Barberousse dans les flots du Cydnus*, et décora la salle des réceptions de cinq toiles colossales empruntées à l'histoire de Charlemagne, de Barberousse et de Rodolphe de Hapsbourg. En 1846, M. Jules Schnorr fut appelé à Dresde, où il est professeur à l'Académie des beaux-arts et directeur du Musée royal.

Ses autres œuvres principales sont : *les Trois cavaliers chrétiens et les trois cavaliers païens*, *Sainte-Famille*, *Saint Roch distribuant des aumônes*, des *Scènes* de l'Arioste exécutées à fresque à la villa Massini, *les Noces de Cana* pour lord Cathcart, *Jacob et Rachel*, *Madone avec l'enfant Jésus*, *Ruth et Booz*, *la Fuite en Égypte*, *Laissez venir à moi les petits enfants*, *l'Annonciation de la Vierge*, ainsi qu'une série de huit tableaux empruntés à la vie de Jésus, et pour lesquels il eut plusieurs collaborateurs; enfin, avec M. Neureuther, des illustrations remarquables aux *Niebelungen* de Cotta et des dessins gravés sur bois pour une édition de luxe de la *Bible en images* (Bibel in Bildern).

SCHOBERLECHNER (François), compositeur allemand, né à Vienne, le 21 juillet 1797, reçut dans son enfance des leçons de piano de Hummel, qui écrivit même un concerto pour son précoce talent d'exécution. Le prince Esterhazy lui donna les meilleurs maîtres de composition et d'harmonie. Choisi par la duchesse de Lucques pour maître de chapelle, il composa un *Requiem* et deux opéras : *i Virtuosi teatrali* et *gli Arabi nelle Gallie*, qui furent accueillis avec faveur. De retour en Allemagne en 1820, il se livra à l'enseignement du piano et publia diverses compositions instrumentales, un petit opéra : *le Jeune oncle*. Deux voyages en Russie (1823 et 1827) firent sa fortune; il y donna des concerts et des leçons et épousa une cantatrice italienne (voy. l'article suivant). En 1830, il fit représenter au théâtre impérial *le Baron de Dolzheim*, qui mit le sceau à sa réputation. Après plusieurs voyages dans diverses contrées de l'Europe, il s'est retiré à Florence. On cite de lui, outre les productions indiquées ci-dessus, un certain nombre de compositions pour le piano.

SCHOBERLECHNER (Sophie DALL'OCCA, dame), cantatrice italienne, femme du précédent, née à Saint-Pétersbourg, en 1807, et fille d'un professeur de chant italien, fut formée par lui pour le théâtre. Mariée en 1824, elle se fit d'abord entendre à côté de son mari, dans des concerts en Italie et en Allemagne. En 1827, elle fut engagée au Théâtre-Italien de Saint-Pétersbourg, comme prima-donna, aux appointements de 20000 roubles. Son talent dramatique et l'habileté de sa méthode, plus encore que la puissance de sa voix, firent son succès. A partir de 1831, elle chanta sur les principales scènes de l'Italie, et se fit applaudir à Bologne, puis à Rome, à Modène, à Parme, à Turin, à Crémone, à Padoue et surtout à Milan. Malheureusement la bruyante orchestration allemande que l'Italie commençait déjà à adopter, tua bientôt sa belle voix de soprano, et en 1841, elle fut contrainte de se retirer du théâtre. Elle y avait acquis une des plus belles fortunes dont fassent mention les annales de la scène.

SCHOELCHER (Victor), écrivain et homme

politique français; né à Paris le 21 juillet 1804, est fils d'un marchand de porcelaine qui fit faire de notables progrès à son industrie. Au sortir du collège Louis-le-Grand, où il acheva ses études, il se mêla aux mouvements du parti libéral contre la Restauration et appartint fort jeune à la loge des *Amis de la vérité* et à la Société *Aide-toi, le Ciel t'aidera!* Plus tard, il entra dans la Société des Droits de l'homme.

Comme écrivain, il s'occupa d'abord de littérature et de beaux-arts. Il rendit compte de l'exposition de peinture, en 1822, dans *l'Artiste*, en 1833, dans *la Revue de Paris*. Le ton dogmatique de ces articles les fit appeler par M. Roger de Beauvoir « des prédications pendant le saint temps de l'exposition. » M. Schœlcher montrait, dans les plus petites choses, moins de souplesse que de probité. Dévoué au parti républicain, il se jeta tout entier dans la polémique engagée contre la monarchie de Juillet et mit à la fois sa fortune et sa plume au service de la *Revue républicaine*, de la *Revue du Progrès*, de *la Revue Indépendante*, du *Journal du Peuple* et de *la Réforme*. Entre les questions agitées par les écrivains démocrates, il se préoccupa surtout de celle de l'abolition de l'esclavage des noirs et en fit, pour ainsi dire, sa spécialité.

En 1829, il avait fait un voyage au Mexique, à Cuba et aux États-Unis, et, révolté par le spectacle de la servitude, il demanda hautement l'émancipation immédiate. Après avoir publié sa brochure de *l'Esclavage des Noirs et de la législation coloniale* (1833), et *l'Abolition de l'esclavage, examen critique des préjugés contre la couleur des Africains et des sangmêlés* (1840), il fit, en 1840, un voyage aux Antilles françaises, danoises, espagnoles, anglaises et à l'île d'Haïti. Au retour, il publia *les Colonies françaises* (in-8, 1842), et *les Colonies étrangères et Haïti* (2 vol. in-8, 1843). Pour compléter ses études sur le même sujet, il se rendit en Égypte, en Grèce et en Turquie. *L'Égypte en* 1845 (in-8, 1846) est un tableau énergique de la misère des fellahs et de la servitude en Orient. Revenu à Paris, M. Schœlcher ne cessa point de plaider la cause des hommes de couleur. Il entretenait une correspondance active avec les mulâtres et quelques magistrats de la Martinique et de la Guadeloupe. Ses articles, publiés surtout par *la Réforme*, ont été recueillis dans l'*Histoire de l'esclavage pendant les deux dernières années* (1847, 2 vol. in-8).

Il partit, en 1847, pour la côte occidentale d'Afrique, remonta le Sénégal jusqu'à 30 lieues des cataractes et visita ensuite le petit établissement français sur la Gambie. Il revenait en France, pour rédiger ses observations sur les mœurs des noirs africains, lorsque la révolution de 1848 amena la proclamation de la République. Arrivé à Paris, le 3 mars 1848, il entra aussitôt au ministère de la marine comme sous-secrétaire d'État, et le 4, il faisait rendre le décret qui proclamait le principe de l'émancipation et instituait une commission pour préparer la loi de l'affranchissement immédiat des noirs. Cette commission, dont les travaux ont été imprimés en un volume in-4, rédigea, sous la présidence de M. Schœlcher, les décrets du 27 avril 1848 qui abolirent à jamais l'esclavage dans les colonies françaises. On attribue également à M. Schœlcher le décret du 12 mars qui efface de notre code maritime la peine du fouet.

La Guadeloupe et la Martinique choisirent pour représentant à la Constituante le libérateur des nègres. Il opta pour la Guadeloupe qui l'envoya de nouveau à l'Assemblée législative. Pendant les deux législatures, il continua de défendre l'émancipation, à la tribune et dans les presses, et soutint une lutte ardente contre les anciens possesseurs d'esclaves. Outre *la Vérité aux ouvriers et cultivateurs de la Martinique* (in-8, 1850), il publia une *Protestation des citoyens français nègres et mulâtres contre des accusations calomnieuses* (1851); *le Procès de Marie-Galante* (1851), et plusieurs articles dans la *Liberté de penser*, où il dénonça les crimes commis dans les États-Unis contre les hommes de couleur. Vice-président de la réunion de la Montagne, M. Schœlcher vota toujours avec l'extrême gauche. Lors de la discussion sur les chemins de fer, il fit passer un amendement qui oblige les compagnies à fournir aux voyageurs des wagons de 3ᵉ classe couverts et fermés. Avec le colonel Charras, il présenta une proposition pour l'élection des officiers dans l'armée. Une proposition de lui, tendant à l'abolition de la peine de mort était à l'ordre du jour lorsque le coup d'État supprima l'Assemblée. Le 2 décembre, M. Schœlcher parut, avec son écharpe de représentant, aux barricades du faubourg Saint-Antoine. Expulsé du territoire, il se retira en Angleterre où il publia, en 1852, un écrit très-véhément contre le gouvernement actuel. (Londres, 2 vol.), et plus récemment une brochure en anglais sur l'alliance anglo-française.

SCHOELL (Adolphe), écrivain allemand, né. en 1805, à Brünn, en Moravie (Autriche), étudia, successivement, à Stuttgart, Tubingue et Gœttingue, vint ensuite à Berlin, fut agrégé à l'université et obtint une place de professeur à l'Académie des beaux-arts. Il la quitta, en 1839, pour suivre son ancien professeur, Ottfried Müller, en Italie et en Grèce. De retour en Allemagne, après avoir occupé quelques mois, à l'université de Halle, une chaire d'archéologie, il fut nommé directeur des musées de Weimar (1823).

On doit à M. Schœll, outre de bons articles d'esthétique et d'archéologie, dans le *Muséum* de Kugler, le *Journal des arts* de Tubingue (Kunstblatt), et autres recueils semblables, les ouvrages suivants: *Recherches sur la poésie tragique des Grecs* (Beitraege zur Kenntniss der tragischen Poesie der Griechen; Berlin 1839); *la Vie et les œuvres de Sophocle* (Sophocles, sein Leben und Wirken; Francfort, 1842); *Recherches archéologiques en Grèce* (Archaeologische Mittheilungen aus Griechenland; Ibid., 1843); *Weimar* (Weimar, 1847), excellent guide des voyageurs, pour les musées qui se trouvent sous la direction de l'auteur, etc. M. Schœll a encore donné la traduction, en allemand. d'*Hérodote* (Stuttgart, 1832, 2 vol.), et celle de *l'Ajax* de Sophocle (Berlin, 1842). Il a publié des *Lettres et dissertations de Gœthe, durant les années* 1766-1786 (Briefe und Aufsaetze von Gœthe, etc.; Weimar, 1846), et *Lettres de Gœthe à Mme de Stein* (Gœthe's Briefe an Frau von Stein. Ibid., 1848-1851, 3 vol.).

SCHOEMANN (Georges-Frédéric), philosophe et archéologue allemand, né à Stralsund, le 28 juin 1793, suivit, à l'université d'Iéna, les cours de Luden. En 1813, il entra dans l'enseignement, devint professeur titulaire à l'université de Greiswald, bibliothécaire et conseiller privé du duché.

Dans ses travaux académiques, il s'est occupé surtout de la législation des Athéniens, et, par ses études spéciales, il a répandu sur différentes parties de ce sujet, une grande lumière. On remarque beaucoup d'érudition, de clarté et de concision dans ses divers écrits: *de Comitiis Atheniensium* (Greifswald, 1819); *la Procédure attique* (der attische Process; Halle, 1824), en collaboration avec H. E. Meyer; *Antiquitates juris publici Græcorum* (Greifswald, 1838).

Il a publié, en outre, une traduction allemande

de l'orateur *Isée* (Stuttgart, 1830), et une excellente édition du même auteur, avec un commentaire critique et historique (Greifswald, 1831); puis, des traductions des poëtes grecs, notamment du *Prométhée enchaîné* et des *Euménides* d'Eschyle; sans compter un grand nombre de dissertations en latin sur la mythologie grecque, et particulièrement sur la théogonie d'Hésiode (*Comparatio theogoniæ hesiodeæ cum homerica*, 1847; *de Typhœo hesiodeo*, 1851; *de Cupidine cosmogonico*, 1852; *de Pandora*, 1853; *de Compositione theogoniæ hesiodeæ*, 1854). Citons encore un essai sur *les Mœurs et la religion des Grecs, par rapport à leur tempérament* (über das sittlich-religiœse Verhalten der Gr.; Greifswald, 1848), et des *Considérations sur les génies* (Ansichten über die Genien. Greifswald, 1845).

SCHOENLEIN (Jean-Lucas), médecin allemand, né, le 30 novembre 1793, à Bamberg, en Bavière, acheva ses études aux universités de Landshut et de Wurtzbourg. Reçu docteur en médecine, en 1816, agrégé en 1819, il devint, l'année suivante, professeur adjoint, et, en 1824, titulaire de thérapeutique et de clinique à l'École de médecine de Wurtzbourg. Il fut chargé, en outre, de la direction de l'hôpital de cette ville, et se fit, en peu de temps, la double réputation d'un bon praticien et d'un savant professeur. En 1833, il passa à l'université de Zurich et, en 1839, il fut appelé à Berlin, où il a exercé depuis, comme titulaire, les fonctions de professeur de pathologie et de thérapeutique, de directeur de la clinique, de conseiller référendaire au ministère des affaires médicales et de médecin particulier du roi de Prusse. Il a aussi le titre de conseiller intime supérieur de médecine.

M. Schœnlein, dont les leçons faites à l'université de Berlin, sont devenues célèbres dans toute l'Allemagne, n'a pas écrit un seul ouvrage pour exposer ses opinions particulières sur l'exercice de la médecine. Mais plusieurs de ses élèves ont entrepris d'en rendre compte dans diverses publications, qui n'ont pas eu l'entière approbation du maître. En voici les titres : *Pathologie et thérapeutique générales et spéciales* (Allgemeine und specielle Pathologie und Therapie; Wurtzbourg 1832, 4 vol.; 4e édit., 1839); *Famille des maladies thyphoïdes* (Krankenfamilie der Typhen; Zurich, 1840); *Leçons de clinique, faites à l'hôpital la Charité de Berlin* (Klinische Vortraege im Charité Krankenhause zu Berlin; Berlin 1842, 2e livrais.; 3e édit., 1843-1844).

SCHOLZ (Jean-Martin-Augustin), théologien allemand, né à Capsdorf, près de Breslau, fut élevé au gymnase catholique de sa patrie et fit, à l'université, ses études de théologie et de philologie. Dès l'âge de dix-huit ans, il se montra l'un des défenseurs les plus zélés et les plus savants de la foi catholique. Sa dissertation sur les *Paraboles*, obtint, en 1814, un prix spécial de la Faculté de théologie de Breslau. A la suite de recherches dans les bibliothèques de Vienne, et de voyages scientifiques à Paris, à Londres, en Suisse et en Italie, il devint, en 1820, professeur adjoint de théologie à l'université de Bonn, et prit part, la même année, au voyage d'Égypte, entrepris par le général Minutoli, pour explorer cette contrée et les régions environnantes. La compagnie de savants qu'il emmenait s'étant divisée, M. Scholz, au lieu de visiter l'Égypte, préféra connaître la Syrie et la terre sacrée de la Palestine. Il était du reste, dès 1821, de retour à Breslau, où il publia une relation de ce voyage, sous ce titre : *Voyage dans le pays, entre Alexandrie et Paratonium, dans le désert de Libye, en Égypte, en Palestine, en Syrie, dans les années* 1820-1821 (Reise in die Gegend zwischen Alexandrien und P., etc.; Leipsick et Sorau, 1822).

Ordonné prêtre, en 1823, M. Scholz devint, la même année, professeur titulaire de théologie à l'université de Bonn, où il s'est occupé surtout d'un remaniement critique du texte du Nouveau Testament. On a de lui : *Novum Testamentum græce* (Leipsick, 1830-1835, 2 vol.); *Manuel d'archéologie biblique* (Handbuch der biblischen Archæologie; Bonn, 1834), et dans ces derniers temps, la continuation de quelques ouvrages de Brentano et de Dereser. — Il est mort en 1855.

Un autre théologien allemand du même nom, Hermann SCHOLZ, est auteur, entre autres ouvrages, d'un livre, intitulé : *Antithèse aux cent vingt thèses du docteur Stiers* (Antithesen zu des Dr Stiers 120 Thesen; 1855).

SCHOMBURGK (sir Robert Hermann), voyageur allemand, au service de l'Angleterre, né le 5 juin 1804, à Fribourg sur l'Unstrutt (Prusse), passa sa jeunesse à Voigtstædt (Thuringe), où son père était ministre protestant. Destiné à la carrière commerciale, il fit son apprentissage à Naumbourg et partit ensuite pour l'Amérique, où il s'associa, en Virginie, avec le propriétaire d'une fabrique de tabac. Forcé par les circonstances d'abandonner cette industrie, il passa, en 1830, dans l'Amérique centrale, où, dénué de toute ressource et atteint par la fièvre jaune, il dut la vie aux secours de quelques indigènes. Sa santé rétablie, il fit de nouveaux efforts pour se créer des moyens d'existence et resta quelque temps à Anegada.

Encouragé par le gouverneur de cette petite île, il se mit à l'explorer dans tous les sens, dans le but d'acquérir une connaissance plus exacte des bas-fonds qui l'entourent, et qui sont très-dangereux pour la navigation. Son travail, présenté à la Société géographique de Londres, fut dignement apprécié par elle. M. Schomburgk qui, sans avoir jamais fait d'études spéciales, était parvenu, dans les circonstances les plus difficiles, à fournir des notions entièrement nouvelles sur une île encore peu connue, fut chargé, en 1834, d'une mission scientifique dans la Guyane anglaise. Après quatre ans de continuelles excursions dans l'intérieur de ce pays, qui n'avait jamais été exploré, il retourna, en 1839, au port de Georgestown, où il s'embarqua pour l'Europe, rapportant avec lui un grand nombre d'animaux et de plantes inconnus jusqu'alors, entre autres la *Reine des Fleurs*, la *Victoria regia* et l'*Elisabetha regia*. Une de ses nouvelles orchidées reçut le nom de *Schomburgkia orchida*. Il détermina, en outre, les positions géographiques d'un grand nombre de points, situés sur la côte de la Guyane anglaise et compléta ainsi la géographie de ces régions, dont les bases avaient été posées par M. de Humboldt.

Le gouvernement anglais lui confia alors une nouvelle mission, ayant pour but de fixer les limites entre la Guyane et le Brésil, et de continuer les recherches astronomiques et ethnographiques, commencées déjà dans son premier voyage. Après avoir passé quelque temps dans sa patrie, M. Schomburgk s'embarqua, au mois de décembre 1840, pour l'Amérique du Sud, parcourut de nouveau toute la Guyane, des embouchures de l'Orénoque et de l'Essequibo jusqu'aux montagnes de l'intérieur, et fut de retour en Angleterre au mois de juin 1844. En récompense de ses travaux, il fut créé chevalier et appelé, au ministère des colonies, à des fonctions qui le conduisirent à s'occuper de recherches linguistiques. Il proposa, en 1848, à l'Association

britannique un nouveau système pour écrire en caractères romains des langues qui ne possèdent pas encore une écriture.

Nommé, à cette époque, consul anglais et chargé d'affaires auprès du gouvernement de la République de Saint-Domingue, il y conclut un traité de commerce très-avantageux pour l'Angleterre et contribua puissamment, en 1850, à la conclusion de la paix, entre l'empereur Soulouque et la République dominicaine. Depuis, M. Schomburgk envoie constamment des rapports sur la géographie de Saint-Domingue, à la Société géographique de Londres. Un de ses derniers travaux en ce genre traite de la presqu'île et de la baie de Samanà.

Les ouvrages de M. Schomburgk sont écrits en langue anglaise; les principaux sont : *Description géographique et statistique de la Guyane anglaise* (Description of British Guiana, geographical and statistical; Londres, 1840), traduite en allemand par le frère de l'auteur; *Vues de l'intérieur de la Guyane* (Wiews in the interior of Guiana; Ibid., 1840); *Histoire des Barbades* (Ibid., 1847). Il faut encore citer quelques monographies de plantes découvertes par ce voyageur : *Rapatea Friderici Augusti et Saxo-Fridericia regalis* (Brunswick, 1845, in-4); *Baubacenia Alexandrinæ et Alexandra imperatricis* (Ibid., 1845, gr. in-4).

Son frère, M. Otto Schomburgk, a publié en allemand, outre la traduction de la *Description de la Guyane*, citée plus haut, les *Rapports* adressés par sir Robert à la Société géographique de Londres; ils forment, sous le titre de : *Voyage dans la Guyane et sur les bords de l'Orénoque, pendant les années* 1835-1839 (Reisen in Guiana und am Orenoco; Leipsick, 1841), un ouvrage dont M. de Humboldt a écrit la *préface*.

SCHOOLCRAFT (Henry-Rowe), écrivain américain, né le 28 mars 1793, dans le comté d'Albany (État de New-York), reçut dans les écoles du pays une éducation très-imparfaite, qu'il compléta lui-même par l'étude de la poésie et des langues, puis par celle de la minéralogie. Son père étant alors directeur d'une verrerie, son premier ouvrage fut un traité scientifique sur l'art de faire le verre (*Vitreology;* Utica, 1817). L'année suivante (1818), il entreprit un voyage au Mississipi, fit un examen minéralogique des mines de plomb du Missouri, et consigna le résultat de ses travaux dans un rapport scientifique en 1819. La relation de ce voyage parut, un an après, dans un recueil littéraire de New-York, fut réimprimée à Londres et a été, dans ces dernières années, complétement refondue par l'auteur sous ce titre : *Scenes and adventures in the semi-alpine region of the Ozark mountains of Missouri and Arkansas* (Philadelphie, in-8, 1852).

En 1820, M. Schoolcraft accompagna le général Cass dans une exploration du cours inférieur du Mississipi et de la région des mines de cuivre, et écrivit le récit de ce second voyage : *Narrative journal of travels from Detroit to the source of Mississipi river*. En 1821, il traversa le pays jusqu'à Chicago (Illinois), étudia le bassin des rivières Wabash et Illinois et publia ses *Travels in the central portions of the Mississipi valley*. En 1822, il fut nommé agent du gouvernement américain auprès des tribus indiennes du nord-ouest et établit alors sa résidence pour près de vingt ans, sur la frontière à Michilimackinack. Ce poste lui fournit les moyens de se livrer à de nouvelles études sur les races indiennes.

Outre de nombreux travaux secondaires, il publia alors une *Grammaire de la langue algonquine*. De plus, M. du Ponceau a présenté à l'Institut la traduction de deux de ses conférences publiques ou *Lectures* sur la construction grammaticale de l'idiome indien : elles avaient été prononcées devant une société que M. Schoolcraft fonda en 1832, à Détroit (Michigan), sous le nom de *Algic Society*, pour l'étude de la langue et des institutions de ces anciennes races.

Chargé, en 1832, de conduire une seconde expédition dans la région du Haut-Mississipi, il se fit alors un nom dans la science géographique par sa découverte de la source réelle de ce fleuve dans le lac Itaska : *Narrative of an expedition to Itaska lake, the actual source of Mississipi river* (New-York, 1834, in-8). En 1839, il publia une collection de légendes et traditions indiennes, *Algic researches* (New-York, 2 vol. in-12). Il montre dans cet ouvrage que les Indiens possèdent une littérature remarquable, au double point de vue de la poésie élevée et de la poésie comique. En 1841, M. Schoolcraft vint vivre à New-York, et il visita l'Europe l'année suivante. En 1845, il fut chargé par la législature de l'État de New-York de faire le recensement des tribus indiennes connues sous la dénomination des Six Nations, et ce fut pour lui l'occasion d'un nouvel ouvrage : *Notes on the Iroquois, or contributions to American history, antiquity, and general ethnology* (Albany, 1846 et 1847, in-8). Il avait aussi commencé, en 1845, la publication par livraisons d'une nouvelle collection de traditions indiennes: *Oneota, or the Red Race in America* (New-York, in-8), dont la deuxième édition parut, en 1848, sous le titre de *l'Indien dans son wigwam*. En 1851, il publia : *Personal memoirs of a residence of thirty years with the India tribes on the American frontiers*, 1812 *to* 1842 (Philadelphie, in-8). Comme le titre l'indique, cet ouvrage est un journal plein d'intérêt pour les détails de la vie et des idées de l'auteur, et l'on y trouve en même temps une ample moisson de légendes et d'anecdotes, des récits d'aventures, des portraits, des tableaux.

Il faut citer à part, comme le plus important travail de M. Schoolcraft l'ouvrage intitulé : *Ethnological researches respecting red man in America; historical and statistical information respecting the history, condition, etc., of the Indian tribes of the United States* (Philadelphie, 1852, 5 vol. gr. in-4). Cette grande publication, enrichie de 500 illustrations du lieutenant Eastman, est une sorte d'histoire générale de la race indienne de l'Amérique du Nord. Traditions historiques et géographiques, antiquités, gouvernement, mœurs, coutumes, statistique, particularités physiologiques et ethnologiques, tout est là, rien n'a échappé à la patience et à l'érudition de l'auteur. Il a tout vu, tout cherché, tout contrôlé par lui-même et, à part quelques communications importantes, la plupart provenant de sources officielles, son œuvre lui appartient tout entière. Son long séjour au milieu des Indiens, son expérience de leurs mœurs et de leurs coutumes, sa connaissance profonde de leur idiome lui ont permis de lever tous les doutes et de corriger toutes les erreurs que les œuvres de fiction avaient accumulées à plaisir sur le compte de la race rouge. Et il l'a fait, on peut le dire, non-seulement avec conscience et courage, mais avec une sorte de passion qui, sans rien ôter à ses écrits de l'impartialité, y ajoute un grand caractère d'animation et d'intérêt.

Outre tous les ouvrages que nous avons cités, M. Schoolcraft a encore publié de nombreuses brochures, discours et ouvrages en prose et en vers, la plupart sur les Indiens. Il a été marié deux fois: sa première femme, morte en 1842,

était la petite-fille de Wabojeeg, le chef héréditaire des Indiens du Lac supérieur.

SCHOPENHAUER (Arthur), philosophe allemand, né le 22 février 1788, à Dantzick en Prusse, est fils d'un des notables commerçants de cette laborieuse cité, et d'une mère qui a laissé un nom honorable dans la littérature. Destiné d'abord à étudier les sciences naturelles et l'histoire, il manifesta de bonne heure un goût décidé pour la métaphysique. Après avoir passé deux ans à Gœttingue il vint, en 1811, à Berlin, pour suivre les cours de Fichte. N'y trouvant pas la véritable philosophie qu'il rêvait, il se rendit à Iéna où il obtint, en 1814, le grade de docteur. Après avoir passé ensuite un hiver à Weimar, où il se lia avec Gœthe et où l'orientaliste Fréd. Mayer lui inspira le goût de l'étude de l'antiquité indienne. M. Schopenhauer vécut alternativement en Italie et en Allemagne, séjournant tour à tour à Rome ou à Naples, et à Dresde ou à Berlin. Depuis 1831, il s'est fixé à Francfort-sur-le-Mein.

Quoique la philosophie de M. Schopenhauer n'ait été mise que récemment en lumière, le principal ouvrage où il l'expose date déjà de près de 40 ans; il est intitulé : *le Monde considéré comme volonté et comme phénomène* (die Welt als Wille und Vorstellung; Leipsick, 1819; 2 édit. remaniée et considérablement augmentée, 1844, 2 vol.). Ses autres écrits sont : *la Quadruple racine de la proposition de la raison suffisante* (über die vierfache Wurzel des Satzes vom zureichenden Grunde; Rudolstadt, 1813; 2e édit., Francfort, 1847); *la Vue et les couleurs* (über das Sehen und die Farben; Leipsick, 1816; 2e édit., 1854), dissertation traduite en latin dans les *Scriptores ophthalmologici minores* de Radius; *la Volonté dans la nature* (über den Willen in der Natur.; Francfort, 1836): *Parerga et Paralipomena* (Berlin, 1851, 2 vol.), recueil de mélanges philosophiques; deux dissertations réunies sous ce titre: *les Deux problèmes fondamentaux de l'éthique* (die beiden Grundprobleme der Ethik; Francfort, 1841), dont la première, *sur la Liberté de la volonté* (über die Freiheit des Willens) a été couronnée, en Norvége, par la Société royale des sciences de Drontheim, et dont la seconde, *sur le Fondement de la morale* (über das Fundament der Moral), avait été envoyée à un concours ouvert devant l'Académie de Copenhague.

Adversaire opiniâtre des théories de Fichte, Schelling et Hegel qui regardent la raison absolue, la conscience et la pensée comme principe de ce qui existe, M. Schopenhauer reprend pour point de départ la révolution accomplie par Kant, qui divisait d'une manière si profonde le domaine des phénomènes seuls accessibles à l'esprit, et celui des substances qui nous échappent. Cette substance que Kant appelle aussi *la chose en soi* (das Ding an sich) et dont il interdit la connaissance à l'intelligence humaine, M. Schopenhauer croit l'avoir atteinte : après avoir étudié son propre être, il trouve que la volonté est le fondement du *moi*. Transportant ensuite au *non-moi* ce principe intérieur, attesté par la conscience, il conclut que le principe des êtres, la substance et le fondement du Cosmos, c'est la volonté. Une volonté immense, éternelle, infinie, préside à l'ensemble des choses et tout le reste, la raison non exceptée, n'est que phénomène.

A cette métaphysique, qui n'est pas sans analogie avec les idées de Maine de Biran, M. Schopenhauer rattache une morale de résignation qui laisse bien loin les principes d'abnégation chrétienne, et fait consister la sagesse philosophique dans l'anéantissement absolu de la personne, uni à une charité sans bornes, qui embrasse, suivant l'esprit des religions de l'Inde, l'homme, l'animal, la plante, la pierre et tous les êtres de l'univers.

La manifestation et pour ainsi dire la révélation de cette philosophie si longtemps négligée ou ignorée est due au docteur Frauenstaedt, qui touché de la noblesse de caractère de M. Schopenhauer, et s'indignant de l'abandon où ses doctrines étaient restées, s'en fit, dans les journaux de Leipsick, l'interprète passionné. Un critique anglais en donna ensuite l'analyse et signala *le Sage de Francfort* (c'est le nom qu'il lui donne), comme l'une des plus puissantes intelligences du XIXe siècle. Encouragé par le succès, M. Frauenstaedt a publié un curieux volume intitulé: *Lettres sur la philosophie de M. Schopenhauer* (Briefe über die Schopenh. Philosophie; Leipsick, 1854), où il s'efforce d'expliquer l'œuvre du maître, d'y trouver un enchaînement rigoureux et de répondre aux objections sans nombre qu'elle soulève. Depuis cette époque, M. Schopenhauer, si longtemps dédaigné, passe, auprès de ceux mêmes qui le combattent, pour un écrivain des plus distingués, et ses ouvrages sont mis, sous le rapport de la forme, au premier rang de la littérature philosophique de l'Allemagne.

SCHOPIN (Henri-Frédéric CHOPIN, dit) peintre français, né de parents français à Lubeck (Allemagne), le 12 juin 1804, entra à l'École des beaux-arts au commencement de 1821, comme élève du baron Gros, et y remporta après divers succès aux concours précédents le grand prix de peinture au concours de 1831, sur ce sujet : *Achille poursuivi par le Xanthe*. De retour de Rome en 1835, il débuta au salon de cette même année par *les Derniers moments des Cenci*, *Charles IX signant l'acte de la Saint-Barthélemy*, *une Fontaine à Albano*, et *une Jeune fille et sa chèvre*. Il a exposé depuis : *les Martyrs de Cilicie* (1837); *Jésus et la Vierge apparaissant à saint François d'Assise*, *le Rapt*, *la Délivrance*, *les Adieux*, *une Reconnaissance* (1838); *Hamadryade réveillée par un faune*, *le Jeu de la morre*, *Charlemagne et Hildegarde* (1839); *la Petite dormeuse*, *Jean-Baptiste prêchant dans le désert*, *Jacob demandant Rachel à Laban* (1840); *Ruth et Booz* (1842); *Moïse sauvé des eaux*, *Moïse protégeant les filles de Madian*, *le Jugement de Salomon*, *Paul et Virginie* (1843); *Virginie au bain*, *deux Épisodes de Manon Lescaut*, *Fleur-de-Marie et Rodolphe*, *Fleur-de-Marie et le curé*, sujets empruntés aux *Mystères de Paris*; *Don Quichotte et les filles d'auberge* (1844); *la Chute des feuilles* (1846); *la Fuite de Louis XIV enfant*, *la Fondation des Invalides*, *le Divorce de Napoléon*, *la Cage* (1847); *Laban recevant Jacob dans sa famille*, *la Première entrevue de Jacob et de Rachel* (1848); *le Paradis de Mahomet*, *le Bûcher de Sardanapale* (1852); *Saül et David*, (1853). Il a envoyé à l'Exposition universelle de 1855 : *la Toilette de Judith*, *la Première sœur de charité*, *le Jugement de Salomon* de 1843, et au salon de 1857 : *Sœurs de charité en Crimée*, acquis par le grand-duc Constantin; *Enfance de Paul et Virginie*, *Maison juive*, *Fontaine à Boufarik*, des *Portraits*. M. Henri Schopin a de plus exécuté pour les galeries de Versailles *la Bataille d'Hohenlinden*, *la Prise d'Antioche*, le *Portrait de Berthier*, *prince de Wagram* et divers autres.

La plupart des œuvres de cet artiste ont été fréquemment reproduites par la gravure et la lithographie. Il a obtenu une 2e médaille en 1835, et la décoration en août 1854. Il est frère du littérateur J. M. Chopin (voy. ce nom).

SCHOPPE (Amalia-Emma), femme de lettres allemande, née dans l'île de Femern, sur la côte

du Holstein, le 9 octobre 1791, perdit de bonne heure son père, et, sa mère s'étant remariée, fut conduite à Hambourg, où elle reçut une excellente éducation, et étudia avec passion les œuvres des grands poëtes, l'histoire, les sciences naturelles et la physique. Son beau-père, la destinant à la profession de sage-femme, lui fit apprendre la médecine. Mariée au docteur Schoppe, elle fonda une maison d'éducation pour les jeunes filles. Ayant perdu son mari, elle se retira dans les environs de Hambourg, et se consacra à des travaux littéraires.

Mise en relations avec plusieurs poëtes, Chamisso, Justin Kerner, elle écrivit aussi des vers qu'elle fit paraître dans *l'Almanach poétique* et dans *la Feuille du Matin*. En prose, elle composa des romans sur des sujets historiques; ils ont été réunis sous le titre de *Récits et nouvelles* (Gesammelte Erzaehlungen und Novellen; Leipsick, 1828-1836, 3 volumes). De toutes ses œuvres les mieux accueillies du public furent ses livres à l'usage de la jeunesse. Le succès l'engagea même à s'occuper presque uniquement de ce genre de littérature. On a encore d'elle des mémoires intéressants intitulés : *Souvenirs de ma vie* (Altona, 1838, 2 volumes), et *le Ménage bourgeois* (Bürgerlicher Haushalt; Iéna, 1844).

SCHOTT (Guillaume), orientaliste allemand, né à Mayence, le 3 septembre 1807, étudia successivement au collége de cette ville, aux universités de Giessen et de Halle, puis à Berlin (1830). Il acquit une profonde connaissance des langues orientales, et prit particulièrement pour sujet de ses recherches les langues et l'histoire de l'est et du nord de l'Asie. Nommé professeur à l'université de Berlin, en 1838, il traita dans ses cours l'histoire littéraire des Turcs, des Finnois, des Magyars, des Mongols, des Mantchoux, des Thibétains, des Chinois et des Japonais.

Outre de nombreux articles dans les revues allemandes et dans *les Mémoires* de l'Académie de Berlin, dont il est membre depuis 1841, il a publié un *Essai sur les langues tartares* (Versuch über die tatarisch. Sprachen; Berlin, 1836); le *Catalogue des ouvrages chinois de la Bibliothèque royale* (Ibid., 1840); *de Lingua Tschuwaschorum* (Ibid., 1841); des études sur *les Dialectes altaïques* (über das altaïsche Sprachengeschlecht; Ibid., 1847), etc. On lui doit encore des travaux historiques et critiques, tels que : *le Bouddhisme dans la Haute-Asie et en Chine* (1844); *Documents très-anciens sur les Mongols et les Tartares* (1845); *l'Empire de Karachataï ou Si-Liao* (1849); et *le Conte finnois de Kullervo* (1851), etc.

SCHOW (Jean-Frédéric), savant danois, né vers 1790, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages écrits en danois ou en latin et traduits pour la plupart en anglais, en allemand et en français. Il est professeur de botanique à Copenhague et membre de l'Académie des sciences de Stockholm, ainsi que de plusieurs autres académies et sociétés étrangères.

Nous citerons de lui : *Fondements d'une géographie botanique générale* (en danois, Copenhague, 1822; en allemand, Berlin, 1823); sa dissertation *de Sedibus originariis plantarum* (Copenhague, 1816); *Specimen geographiæ physicæ comparativæ* (1828); *Mémoire sur l'état moyen du baromètre au niveau de la mer* (traduit dans *les Annales de chimie* 1833); *Mémoire sur les plantes de Pompéi avant la destruction de cette ville*; une note sur *les Rapports géographiques et historiques des conifères de l'Italie*; etc.

SCHRADER (Julius), peintre allemand, né à Berlin, le 16 juin 1815, fit ses études à l'Académie de Dusseldorf, et débuta par quelques toiles empruntées aux mœurs orientales : *une Sultane dans son kiosque*, *Égyptiens et Grecs sur le bord de la mer attendant l'embarquement*, *Trois odalisques faisant de la musique dans le harem*, etc. Il avait encore donné, sans beaucoup de succès, *une Mère et ses enfants sur le théâtre d'un incendie*, *une Femme sur le bord de la mer*, *une Jeune fille cherchant son père sur le champ de bataille*, etc., lorsqu'il se fit enfin connaître par une grande toile historique, *la Tentative d'empoisonnement du chancelier Pierre de Vignes sur son maître l'empereur Frédéric II*. Il exécuta ensuite *Cenci devant Grégoire VII*, qui lui valut de la cour de Berlin un subside pour un séjour de trois années à Rome. A peine arrivé en Italie, il ajouta à sa réputation par une nouvelle toile historique de grande dimension, *Édouard III, roi d'Angleterre, accordant aux prières de sa femme le pardon des Calaisiens* (1853). M. Schrader a envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, *la Mort de Léonard de Vinci*, *Milton dictant à sa fille le Paradis perdu*, et au salon de 1857 *la Tentation*. Il a obtenu une médaille de deuxième classe à la suite de l'Exposition universelle. Cet artiste, qui a importé en Allemagne, malgré une vive opposition, la méthode d'un chaud et brillant coloris, a déjà fait toute une jeune et ardente école d'élèves ou d'imitateurs.

SCHRAMM (Jean-Paul-Adam, baron, puis comte), général français, ancien ministre, sénateur, né à Arras (Pas-de-Calais) le 1er décembre 1789, est fils du général de ce nom créé baron sous l'Empire. Entré au service à quatorze ans (1803), il fut décoré et nommé lieutenant d'infanterie après Austerlitz; un acte de courage au siége de Dantzick lui valut en 1807 le grade de capitaine dans la garde impériale. A peine remis d'un coup de feu qui l'avait atteint à Heilsberg, il passa en Espagne (1808), assista l'année suivante aux batailles de Wagram et d'Essling, revint en Espagne et s'y comporta de telle sorte que l'Empereur le nomma chef de bataillon du 2e de voltigeurs. Il fit à la grande armée les campagnes de Russie et de Saxe; il venait d'être promu colonel, lorsqu'à Lutzen il parvint à enlever, au pas de charge et à la baïonnette, le camp retranché des Prussiens; pour ce hardi coup de main qui décida du gain de la bataille, il reçut le titre de baron. Blessé deux fois dans cette affaire, et de façon à faire craindre pour sa vie, le colonel Schramm rejoignit l'armée devant Dresde, se plaça à l'avant-garde, mit l'ennemi en pleine déroute et s'empara d'une partie de ses canons. Puis il conduisit son régiment à Pirna afin de couper les Autrichiens en retraite. Ce fut dans cette ville que Napoléon le nomma général de brigade (26 septembre 1813); il n'avait pas encore vingt-quatre ans. Employé dans le 14e corps pendant le blocus de Dresde, il dirigea en octobre et en novembre deux sorties qui firent perdre aux Russes beaucoup de monde, et fut conduit en Hongrie comme prisonnier de guerre par suite de la violation de la capitulation conclue avec Gouvion-Saint-Cyr. De retour en France (1814), il n'accepta pas d'emploi sous la première Restauration. Durant les Cent-Jours, il commanda le département de Maine-et-Loire et contribua activement à la défense de Paris. Fidèle comme son père aux souvenirs de l'Empire, il vécut dans la retraite jusqu'en 1830, occupant ses loisirs à des études approfondies sur l'art de la guerre et sur l'administration militaire.

En 1831, ce brave officier fit partie de l'expédition de Belgique pendant laquelle il fut élevé

au grade de lieutenant général (30 septembre 1832), et au siége d'Anvers il fut mis à la tête d'une division d'infanterie de réserve. Dévoué à la royauté de Juillet, il s'employa énergiquement à la répression des troubles civils à Lyon, à Chartres et à Paris. En 1839, il passa en Algérie, prit part en qualité de chef d'état-major à l'expédition de Milianah et fut blessé à l'assaut du col de Mouzaïa (juin 1840). Après le rappel du maréchal Valée, il commanda en chef l'armée d'Afrique; mais son administration fut de trop courte durée pour que l'on pût en apprécier les effets. A son retour, le roi le créa comte (1841).

M. Schramm a occupé dans l'État de hautes fonctions politiques : conseiller d'État depuis 1830, il a siégé pendant la législature de 1834 à la Chambre des Députés; et là, comme à la Chambre des pairs, où il a été appelé le 7 mars 1839, il s'est montré le soutien du système conservateur. Il se tenait à l'écart des affaires lorsque le président de la République lui confia le portefeuille de la guerre (22 octobre 1850); mais, ne voulant pas contre-signer la révocation du général Changarnier, il donna bientôt sa démission et fut remplacé par M. Regnaud de Saint-Jean-d'Angély (9 janvier 1851). Après le coup d'État, il a été élevé à la dignité de sénateur (janvier 1852). Depuis 1847, il préside le Comité consultatif de l'infanterie. C'est le plus ancien des généraux de division en activité. Depuis le 17 mars 1840, il est grand-croix de la Légion d'honneur.

SCHRAUDOLPH (Jean), peintre allemand, né à Obersdorf [Bavière] en 1808, fut d'abord menuisier comme son père, puis étudia, sous Schlothauer, à l'académie de Munich, où il est devenu à son tour professeur de peinture religieuse. Son principal travail est la décoration complète de la cathédrale de Spire, exécutée sur la commande du roi de Bavière, et se composant d'une série de *Scènes de l'ancien et du Nouveau Testament*, peintes sur fond d'or. Outre cette œuvre qui l'occupa neuf ans (1844-1853), et pour laquelle il dut voyager en Italie, M. Schraudolph a décoré avec M. H. Hess la cathédrale de Ratisbonne et plusieurs églises de Munich, de belles peintures sur verre, et a travaillé aussi à la Glyptothèque.

SCHREIBER (Henri), historien et théologien allemand, né à Fribourg en Belgique, le 14 juillet 1793, fit ses études dans cette ville, fut ordonné prêtre en 1815 et devint professeur, puis directeur (1822) au collége de sa ville natale. Chargé, en 1826, de la chaire de théologie morale à l'université, il professa, notamment contre le célibat des prêtres, des doctrines hétérodoxes, développées aussi dans son *Traité de théologie morale* (Lehrbuch der moraltheologie; Fribourg, 1831-1834, 2 vol.), et qui lui attirèrent à la fois des sympathies et des poursuites. Dépossédé de sa chaire en 1836, M. Schreiber a fait plus tard amende honorable, et a vécu depuis dans la retraite à Fribourg.

On a encore de lui : *Cours général de religion d'après la raison et la révélation* (Allgemeine Religionslehre, etc.; Fribourg, 1829), et le *Catholicisme allemand* (Deutschkatholisches; Ibid., 1846). Comme historien, il a aussi donné un assez grand nombre d'ouvrages, en général relatifs au pays qu'il habite, à ses origines et à ses monuments (1820-1846).

SCHROEDER (Louis), sculpteur français, né à Paris, vers 1822, étudia sous Rude et M. Dantan l'aîné, et se livra, comme ce dernier, à la sculpture d'histoire et à l'allégorie. Il a débuté par un *Buste* au salon de 1848, et a surtout exposé depuis: *Tristesse de l'Amour à la vue d'une rose brisée*, *Luther enseignant l'Évangile* (1849); *Anaxagore*, *la Déception*, à l'Exposition universelle de 1855: *la Chute des feuilles* (1857), etc. Il a obtenu une seconde médaille en 1852.

SCHROEDER-DEVRIENT (Guillelmine), cantatrice allemande, née à Hambourg, le 6 octobre 1805, et fille de la célèbre actrice Sophie Schrœder, débuta à cinq ans, comme danseuse, à Hambourg, dans le corps de ballet; à dix ans elle se faisait remarquer à Vienne, mais bientôt la nature ardente qu'elle tenait de sa mère la porta vers la tragédie. En 1820 elle débuta à Vienne dans le rôle d'Aricie de la *Phèdre* de Racine, traduite par Schiller, et se fit applaudir dans toutes les pièces originales du grand tragique allemand.

Mais bientôt elle quitta la tragédie pour la musique et débuta dans le rôle de Pamina, de *la Flûte enchantée*. La beauté de sa voix, sa science musicale et sa puissance dramatique la firent célébrer comme la première cantatrice de l'Allemagne. Les rôles d'Emmeline dans *la Famille suisse*, et de Léonore dans *Fidelio*, consolidèrent sa réputation. En 1823, elle parut à Berlin, et y connut l'acteur Devrient, qui l'épousa et l'emmena à Dresde, où tous deux trouvèrent un engagement. Mais ce mariage, qui ne fut pas heureux, fut dissous en 1828.

Cette année même, Mme Schrœder-Devrient reparut à Berlin, où, craignant de lutter avec le souvenir encore récent de Mlle Schechner, elle refusa de chanter *la Vestale* de Spontini, qui conçut contre elle un vif ressentiment. Elle chanta l'*Euryante* au théâtre de Kœnigstadt, et fit applaudir en même temps le nom de Weber et le sien. Engagée au Théâtre-Italien de Paris, en 1830, elle éprouva le premier et le seul échec de sa vie; sa voix ne put lutter avec celle des Pasta, des Sontag et des Malibran. Elle le sentit elle-même et, rompant en 1832 avec l'administration du Théâtre-Italien, elle regagna l'Allemagne, où elle fut dédommagée de la froideur parisienne par l'enthousiasme de ses compatriotes. L'année suivante elle fut chaleureusement accueillie au Théâtre-Allemand de Londres, puis à Saint-Pétersbourg, et alla reprendre sa place au théâtre de Dresde. En 1842 elle se rendit de nouveau à Berlin, aux sollicitations de M. Meyerbeer, et joua dans *les Huguenots* le rôle de Clémentine.

La voix de Mme Schrœder-Devrient est large et accentuée, mais elle manque de timbre, au jugement même des Allemands. C'est surtout une voix dramatique, à laquelle l'attitude, le geste, la physionomie de l'actrice donnent encore plus de puissance. Les meilleurs rôles de la célèbre cantatrice sont ceux de dona Anna, de la Vestale, de Desdemona, d'Emmeline, de la Somnambule, de Norma et de Valentine. Remariée, en 1850, avec un noble livonien, M. de Bock, elle n'a guère quitté depuis le pays de son nouvel époux.

SCHROETER (Jean-Hendrik), antiquaire danois né à Thorshavn (îles Færœer, le 25 février 1771, fit ses études en Danemark, fut nommé pasteur à Suderoe en 1804, obtint sa retraite avec une pension, en 1826, et retourna dans sa ville natale.

On a de lui la traduction, dans l'idiome des Færœer, de l'*Évangile de saint Mathieu* (Randers, 1823, in-12) et de la *Saga des Færœer* (Færeyinga saga), publiée par Rafn (1832): *Recueil des ordonnances royales et autres documents qui concernent les Færœer* (Copenhague, 1836, in-8); *Description de Thorshavn* (1836, in-8); chants des habitants des Færœr dans *Kjœbenhavns Skilderi* (1825, nos 38 et 39); enfin

divers articles sur la langue, les écoles, l'agriculture et le commerce de son pays natal.

SCHUBERT (Ferdinand), virtuose et compositeur allemand, frère aîné du célèbre François Schubert, né à Vienne, le 13 octobre 1794, reçut de son père et de quelques professeurs obscurs les premières notions de la musique, et devint d'abord un organiste très-distingué. En 1810, à l'âge de seize ans, il fut nommé professeur adjoint à l'École des orphelins de Vienne et, en 1824, professeur à l'École normale, et inspecteur de la plupart des écoles musicales. Actuellement il vit dans la retraite aux environs de Vienne. On a de lui un certain nombre d'œuvres estimables au succès desquelles a nui la réputation de celles de son frère. Nous citerons deux opéras: *le Petit Espiègle* et *la Glaneuse*, un *Requiem* à la mémoire de François Schubert, des *Sonates*, des *Chansons* et une belle *Marche militaire*.

SCHULTZ-SCHULTZENSTEIN (Charles-Henri), physiologiste allemand, né le 8 juillet 1798, à Altruppin (Prusse), étudia la médecine à Berlin et obtint, en 1821, le grade de docteur. Entré dans la carrière de l'enseignement, il devint, en 1825, professeur adjoint et en 1833, professeur titulaire de physiologie à l'université de Berlin.

La physiologie végétale doit à M. Schultz-Schultzenstein, qui s'est particulièrement occupé de recherches microscopiques, plusieurs découvertes importantes, sur le mouvement des sucs dans les genres supérieurs, sur l'organisation intérieure et sur la nutrition des plantes. Il publia à ce sujet plusieurs ouvrages, parmi lesquels on signale : *la Circulation du suc dans la chélidoine et dans plusieurs autres plantes* (über den Kreislauf des Saftes im Schœllkraut und, etc.: Berlin, 1822) : *la Nature de la plante vivante* (die Natur der lebendigen Pflanze : Ibid., 1823, 2 vol.; autre édit., Stuttgart, 1828); *de la Circulation du suc dans les plantes* (über den Kreislauf des Saftes in den Pflanzen ; Ibid., 1824) ; *Système naturel du règne végétal, d'après son organisation intérieure* (Natürliches System des Pflanzenreichs nach, etc.; Ibid., 1832); *sur la Circulation et sur les vaisseaux laticifères dans les plantes* (Ibid. 1839), ouvrage français, couronné par l'Académie des sciences de Paris; *la Cyclose du latex* (die Cyklose des Lebenssaftes in den Pflanzen : Bonn et Breslau, 1841); *de l'Anaphytose des plantes* (über Anaphytose der Pflanzen; Berlin, 1843); *Découverte de la véritable nutrition des plantes* (die Entdeckung der wahren Pflanzennahrung; Ibid., 1844); *Nouveau système de morphologie végétale* (Neues System der Morphologie der Pflanzen; Ibid., 1847); *le Rajeunissement des plantes* (die Verjüngung im Pflanzenreich; Ibid., 1857).

Les études de M. Schultz-Schultzenstein sur la physiologie animale, ont appelé sur lui la même attention. Dans l'ouvrage, intitulé : *le Système de la circulation, considéré dans son développement dans le règne animal et dans l'homme* (das System der Circulation in seiner Entwickelung, etc.; Stuttgart, 1836), il a fait connaître toute une série de faits nouveaux sur l'organisation et la formation des molécules de sang; dans celui qui a pour titre : *du Rajeunissement de la vie humaine et des moyens de l'obtenir* (über die Verjüngung des menschlichen Lebens und, etc.; Berlin, 1842; 2ᵉ édit., 1850), il a voulu montrer que la vie animale consiste dans une alternative intérieure continuelle de la naissance et de la mort et que la succession régulière de ces deux actes de *rajeunissement* constitue les conditions nécessaires de la santé physique. Une autre opinion originale de ce savant est : que le mouvement des muscles se fait indépendamment de l'action des nerfs, et que l'extension et la contraction des fibres musculaires sont des fonctions *actives*; il a publié, sur cette question : *le Rajeunissement dans le règne animal*, etc., *et compte rendu de la découverte d'un mouvement propre, visible des fibres musculaires* (die Verjüngung im Thierreiche, etc.; Berlin, 1854).

Les autres ouvrages de M. Schultz-Schultzenstein traitent, en grande partie, les mêmes points de physiologie animale. Nous citerons les titres suivants : *des Phénomènes de la vie dans le sang* (über den Lebensprocess im Blute; Berlin, 1822); *les Recherches de Hewson sur les vésicules du sang et sur la lymphe plastique du sang* (über die Hewson'schen Untersuchungen der Blutblaeschen, etc.; Leipsick, 1825); *Éléments de physiologie* (Grundriss der Physiologie; Berlin, 1834); *de Alimentorum concoctione experimenta nova* (Ibid., 1834); *Traité de nosologie générale* (Allgemeine Krankheitslehre; Ibid., 1844-1845, 2 vol.); *Système naturel de pharmacologie générale* (Natürliches System der allgemeinen Pharmakologie; Ibid., 1846); *des Effets des médicaments* (die Heilwirkungen der Arzneien; Ibid., 1846): *Classification des maladies en familles naturelles, et des traitements qui correspondent à ces familles* (die natürlichen Familien der Krankheiten und, etc.; Ibid., 1851); l'*Esprit organisateur de la création* (der organisirende Geist der Schöpfung; Ibid., 1851); *Nouveau système de psychologie* (Neues system der Psychologie; Ibid., 1855), adapté au système physiologique de l'auteur.

M. Schultz-Schultzenstein a porté aussi ses études sur l'histoire de la médecine, et a publié : *la Médecine homœobiotique de Théophraste Paracelse, considérée dans son contraste avec la médecine des anciens* (die homœobiotische Medizin des Theoph. Paracelsus, etc.; Berlin, 1831), qui a contribué beaucoup à faire juger la véritable valeur scientifique de l'homœopathie. Il a collaboré à plusieurs recueils et revues scientifiques, notamment aux *Comptes rendus* (Tagesberichte) de Froriep, où il a inséré les résultats de ses recherches sur l'électricité animale.

SCHULZ (Guillaume), écrivain politique allemand, né le 13 mars 1797, à Darmstadt, entra, en 1811, dans l'armée du grand-duc de Hesse, et assista, en qualité d'officier, aux campagnes de 1813, 1814 et 1815 contre la France. Plus tard, la publication d'une brochure politique libérale, lui fit interdire la carrière militaire, après une année de détention préventive à Giessen. Il étudia alors le droit, se fit journaliste, et vécut à Augsbourg, à Munich et à Stuttgart. En 1832, son écrit : *la Représentation nationale, considérée comme moyen pour arriver à l'unité allemande* (Deutschlands Einheit durch Nationalrepresentation; Stuttgart, 1832), le fit condamner par un conseil de guerre à cinq ans de prison. Après avoir passé quelque temps en France, il se fixa à Zürich. Lors de la révolution de 1848, il rentra en Allemagne, fut nommé député au parlement de Francfort, et, après la dissolution de cette assemblée, retourna en Suisse, où il a les droits de citoyen.

On a de M. Schulz, entre autres écrits : *la Mort du ministre docteur F. C. Weidig* (der Tod des Pfarrers Dʳ F. C. Weidig; Zürich et Wintersbur, 1843); *Mouvement de la production* (Bewegung der Production; Ibid., 1843); *l'Inquisition secrète* (Geheime Inquisition; Carlsruhe, 1845), avec M. Welcker; *Correspondance d'un prisonnier d'État avec sa libératrice* (Briefwechsel eines Staatsgefangenen und seiner Befreierin; Mannheim, 1846, etc. Il a collaboré, en outre, au

Dictionnaire d'État (Staatslexicon) de Rotteck et Welcker, et a publié un certain nombre de brochures politiques et statistiques.

SCHULZE (Johannes), administrateur et érudit allemand, né le 15 janvier 1786, fit ses études aux colléges de Schwérin et de Kloster-Bergen, et aux universités de Halle et de Leipsick; il devint, en 1808, professeur au collége de Weimar et passa en 1812, à Hanau où il fut, jusqu'en 1816, professeur, conseiller supérieur de l'instruction publique et directeur du collége et de l'Academie. Entre au service du gouvernement prussien, il fut, pendant deux ans conseiller du consistoire et de l'instruction publique à Coblentz, puis, fut appelé à Berlin, comme conseiller intime supérieur du gouvernement et conseiller référendaire au ministère des affaires ecclésiastiques. Dans cette position, il dirigea, jusqu'à la mort du ministre Altenstein (1840), toute l'administration des universités, des bibliothèques publiques et colléges prussiens, tant catholiques que protestants. Il eut la haute main sur toutes les grandes entreprises scientifiques: éditions d'ouvrages précieux, missions savantes, voyages d'explorations, etc. Il déploya une grande activité et un sage esprit de réforme. Il cessa, en 1840, d'avoir la surveillance des colleges catholiques, et se démit, en 1842, de la direction des colléges évangéliques, mais il conserva celle de toute l'instruction supérieure et de tous les intérêts scientifiques du pays. En 1849, il entra, comme directeur des affaires de l'instruction publique, au conseil ministériel.

Administrateur habile et tolérant, soit en religion, soit en politique, M. Schulze s'est fait la réputation d'un caractère ferme et d'un esprit supérieur. Les hautes écoles prussiennes lui doivent leur prospérité. Il a été l'élève et l'ami et est resté l'admirateur de Hegel. Il a publié, surtout dans la première partie de sa vie, plusieurs travaux, entre autres, des éditions des ouvrages de Winckelman: *Histoire de l'art de l'antiquité* (Geschichte der Kunst des Alterthums; Dresde 1809-1815), avec M. H. Meyer, *Traité sommaire de l'art du dessin chez les anciens* (Vorlaeufige Abhandlung von der Kunst der Zeichnung; etc.; Dresde, 1817); une édition de la *Phénoménologie de l'esprit* de Hegel (Phænomenologie des Geistes.; Berlin, 1833); puis, divers écrits: *Discours sur la religion chrétienne* (Reden über die christliche Religion; Halle, 1811); *Discours adressés aux écoles* (Schulreden; Ibid., 1813), etc. Il a fondé aussi les *Annales de critique scientifique* (Jahrbücher für wissenschaftliche Kritik), à la rédaction desquelles il a collaboré plusieurs années.

SCHULZE (Frédéric-Théophile), économiste allemand, né le 28 janvier 1795, à Obergraevernitz, près Meissen, termina ses études aux universités de Leipsick et de Iéna, et devint en 1817 administrateur des domaines Oberweimar, Tieffurth et Lutzendorf. Il entra ensuite dans la carrière de l'enseignement, prit ses grades à l'université de Iéna et fut nommé en 1821 professeur d'économie politique. Ayant fondé en 1826 un institut privé d'économie politique et d'économie rurale, il fut chargé en 1832 par le gouvernement prussien d'établir à Eldena, près Greifswald une école analogue qui est devenue la plus grande de ce genre en Prusse, et qui possède un beau jardin botanique, une ferme modèle, une brasserie, des ateliers divers, et de riches collections scientifiques. M. Schulze la dirigea jusqu'en 1839, et reprit alors à Iéna ses anciennes fonctions.

On lui doit entre autres travaux: *de l'Économie et des sciences qui s'y rattachent* (über Wesen und Studium der Wirthschaftswissenschaften; Iéna, 1826); *de l'Indépendance de l'esprit des universités allemandes* (über die Selbststaendigkeit des deutschen Universitaetsgeistes; Ibid., 1843); *Revue allemande d'économie rurale et d'économie politique* (deutsche Blaetter für Landswirthschaft, etc.; Iéna, 1844-1853, 2 vol.); *Économie nationale ou populaire* (Nationaloekonomie oder Volkswirthschaftslehre, etc.; Leipsick, 1856), contenant le *Tableau des prix du blé depuis* 1660 *jusqu'en* 1855.

Son fils, Hermann-Jean-Frédéric SCHULZE, né le 22 septembre 1824, élève des universités d'Iéna et de Leipsick, agrégé (1847) et professeur adjoint de droit à celle d'Iena, enseigne l'économie politique à l'institut de son père. Il a publié: *le Droit d'aînesse des maisons princières de l'Allemagne* (das Recht der Erstgeburt in den deutschen Furstenhaeusern; Leipsick, 1851); *Études d'économie nationale faites en Angleterre* (Nationaloekonomische Bilder aus Englands Volksleben; Iéna, 1853), etc.

SCHUMACHER (Christian-André), mathématicien et physicien danois, né le 6 septembre 1810, à Tjœrnelund (Selande), perdit son père en 1823 et fut recueilli par son oncle, le célèbre astronome d'Altona, qui encouragea son ardeur pour l'étude des sciences mathématiques. Nommé second lieutenant dans un régiment d'artillerie (1831), il assista son oncle, en 1833, dans des opérations géodésiques et fut ensuite employé au nivellement du chemin de fer de Kiel à Altona. Pour perfectionner ses connaissances théoriques, il se rendit aux universités de Halle, Leipsick et Iéna, et y étudia de nouveau les sciences naturelles. A son retour (1841), il enseigna l'astronomie à Horfens et ses cours ont été publiés (1844).

Il se rendit à Saint-Pétersbourg pour y travailler au chemin de fer de Moscou, mais la condition imposée de devenir sujet du tzar lui fit abandonner son projet. M. Struve, directeur de l'observatoire de Pulkowa le chargea de faire des recherches qui furent insérées dans les *Mémoires des Savants étrangers* de l'Académie de Saint-Pétersbourg. Rentré à Copenhague (1845), il adressa divers mémoires à l'Académie royale des sciences, qui lui avait déjà décerné un prix en 1836. M. Schumacher a traduit en danois le *Cosmos* de M. de Humboldt (1847) et fourni des articles au *Scandinarisk Folke-kalender* (1843-1844), et à plusieurs journaux danois ou étrangers. Il rédige, depuis 1848, *le Nordlyset* (Aurore boréale), journal de physique et d'industrie.

SCHUMANN (Robert), musicien allemand, compositeur et critique, né le 8 janvier 1810, à Zwickau, en Saxe, montra dans son enfance, pour la poésie et la musique, un égal penchant. Mais la musique l'emporta. Confié à un maître inhabile, il se forma lui-même. A douze ans il composait déjà, et s'était pénétré des grands maîtres classiques, Haydn et Mozart. Plus tard, pour obéir à sa mère, il alla faire son droit à Leipsick, où il se passionna pour les œuvres de Beethoven et de Schubert. C'est alors que parurent ses premières productions, des mélodies sur des poésies de Byron. Dans un voyage qu'il fit en Italie, il eut l'occasion d'y entendre Paganini, et revint en Allemagne avec la résolution de devenir aussi un virtuose. Il se livrait avec ardeur à l'étude du piano, quand un affaiblissement subit de la main droite le força d'y renoncer et de se renfermer dans la composition (1831).

Au milieu de ses études, il fonda en 1834 la *Nouvelle gazette musicale* avec Knorr et Wieck,

dont il épousa plus tard la fille. Il écrivit pour ce journal de nombreux articles de critique, empreints d'abord d'un esprit de modération et de justice qu'il ne sut pas toujours garder. Après douze ans de collaboration, M. Schumann fut forcé par l'état de sa santé de quitter la revue.

Il n'avait encore composé que des *Fantaisies*, des *Symphonies*, des *Concertos* et l'oratorio *le Paradis et la Péri* (1843); retiré alors à Dresde, il y composa l'opéra de *Geneviève*, qui, malgré de belles mélodies, ne fut représenté qu'à Leipsick (1847). Un instant maître de chapelle à Dusseldorf, en 1850, M. Schumann quitta cette place pour voyager avec sa femme. Sa santé, qui a toujours contrarié ses travaux, le força de renoncer à la musique. — Il est mort le 29 juillet 1856.

Comme compositeur, M. Schumann rappelle François Schubert et Beethoven, dont il a imité et exagéré la manière, en poussant quelquefois l'originalité et la fougue jusqu'à la bizarrerie. Comme critique, il occupe en Allemagne une place éminente. Ses articles ont été réunis sous ce titre : *Écrits divers sur la musique et les musiciens* (Leipsick, 1854, 4 vol.).

Sa femme, Mlle Clara Wieck, née le 13 septembre 1819, reçut les leçons de son père, pianiste distingué et, lorsque son talent se fut développé, elle parcourut l'Allemagne, partout fêtée et applaudie. Elle exécutait de préférence la musique de Beethoven, de Chopin et celle de son mari. C'est elle qui fit connaître le compositeur français en Allemagne.

SCHUSELKA (François), publiciste allemand, né le 18 août 1811, à Budweis, en Bohême, étudia le droit à Vienne et s'y établit ensuite comme avocat au tribunal criminel. Plus tard, il devint précepteur dans plusieurs familles nobles. A partir de 1839, il s'occupa exclusivement de travaux littéraires. Les embarras que lui suscita la censure le forcèrent de quitter Vienne en 1842; il se rendit à Weimar, publia un grand nombre d'articles politiques dans les journaux, et écrivit plusieurs brochures dont l'une, intitulée: *l'Autriche est-elle allemande* (Ist Œstreich deutsch; Leipsick, 1843), passa pour l'œuvre du baron Ignace-Henri Wessemberg. Revenu en Autriche, il fut traduit devant les tribunaux à l'occasion d'un écrit sur la *Question orientale*, *c'est-à-dire russe* (die orientalische Frage, das ist russische Frage; Hambourg, 1843), et après un long procès, fut acquitté. Retiré à Iéna, il écrivit, entre autres ouvrages: *la guerre des Jésuites contre l'Autriche et l'Allemagne* (der Jesuitenkrieg gegen Œstreich und Deutschland; Leipsick, 1845); *la nouvelle Église et l'ancienne politique* (die neue Kirche und die alte Politik; Ibid., 2 édit., 1846). Appelé de nouveau devant les tribunaux autrichiens, à raison de ces écrits, il se garda de comparaître, et fut en conséquence expulsé du duché de Saxe-Weimar. Il passa à Hambourg, où il fonda, avec M. Ronge, l'association des catholiques allemands; mais les deux chefs de la nouvelle secte ne tardèrent pas à se diviser, et M. Schuselka se convertit au protestantisme.

Lors du soulèvement de Vienne (mars 1848), il retourna dans cette ville et fut successivement élu membre du parlement de Francfort, du comité des cinquante, de l'Assemblée nationale allemande, où il siégea à l'extrême gauche, et de la diète autrichienne, où il fit partie de la gauche modérée. Il fut le rapporteur du comité de sûreté, lors de la révolution d'octobre à Vienne. Après la dissolution de la diète de Kremsier (4 mars 1849), M. Schuselka, retourna à Vienne, d'où il fut expulsé sans désignation de motif, et relégué dans son domaine de Gainfarm (1850). Au bout de deux ans, il recouvra sa liberté, et se retira à Dresde.

Outre les ouvrages déjà cités, on a de lui: *Karl Gutherz* (Vienne, 2e édit., 1846), roman qui eut du succès; *Progrès et réaction en Autriche* (Œstreichs. Vor-und Rückschritte; Hambourg, 1847), ouvrage que la police autrichienne prohiba avec tous ceux qui avaient été publiés par l'éditeur Hoffmann de Hambourg; *Allemand ou Russe* (Deutsch oder Russisch) brochure relative à la guerre de Hongrie; *le Sort de la Turquie et les Grandes puissances* (das türkische Verhaengniss und die Grossmaechte; Leipsick, 1853); *Politique de la Russie*, *tableaux historiques* (Russland's Politik in geschichtlichen Bildern; Dresde, 2 vol. in-8); *l'Autriche et la Russie* (Œsterreich und Russland; Leipsick, 2e édit., 1855, in-8); *la Prusse comme grande puissance* (Preussen als Grossmacht; Ibid., 1855, in-8); *Fragment de l'histoire de Russie* (Ein Stück Geschichte aus Russland; Dresde, 1857, in-8).

M. Schuselka a épousé en 1849, Mlle Ida Brunning, actrice distinguée, née à Kœnigsberg. Elle joua successivement sur les théâtres de Saint-Pétersbourg, Hambourg, Hanovre, enfin à Paris (1852), où elle eut du succès. Elle excelle dans les rôles de soubrette, et ses compatriotes la considèrent comme la Déjazet de l'Allemagne. On lui doit quelques pièces de théâtre.

SCHWARTZE (Gotthilf-Guillaume), médecin allemand, né à Weissenfels, en Saxe, le 13 février 1787, étudia d'abord les belles-lettres en même temps que la médecine et obtint, en 1811, le grade de docteur en philosophie, et en 1812 celui de docteur en médecine. Agrégé à la Faculté de médecine de Leipsick, il ne s'occupa plus que de cette dernière science, acquit bientôt une égale réputation comme professeur et comme praticien, et en 1827 fut nommé professeur adjoint. — M. Schwartze est mort le 11 octobre 1855.

Outre une dissertation philosophique: *Scholæ ionicæ, imprimis pythagoricæ, cum recentiorum de natura philosophantium placitis comparatio* (Leipsick, 1811, in-4), et plusieurs articles et mémoires insérés dans les *Annuaires de médecine* de Schmidt, on a de ce savant d'utiles *Tableaux pharmacologiques* (Ibid., 1819-25; 2e édit. augmentée et corrigée, 1833, gr. in-folio); puis, parmi ses écrits de moindre dimension: *de Sympathia inter cerebrum et hepar* (Ibid., 1811), et surtout *de Belladonna scarlatinæ præsidio* (Ibid., 1827), qui a provoqué, en France, d'intéressantes expériences.

SCHWARZ (Jean-Charles-Édouard), théologien protestant allemand, né le 20 juin 1802, à Halle, élève des écoles et de l'université de cette ville, devint, en 1825, professeur au collège de Notre-Dame de Magdebourg, puis pasteur d'un village voisin, et en 1829, il fut appelé à Iéna, comme prédicateur, intendant ecclésiastique supérieur et professeur ordinaire de théologie pratique. Il s'y fit remarquer comme un savant professeur et un orateur distingué. Depuis 1836, il dirige le séminaire homilétique et catéchistique d'Iéna. En 1849 il fut nommé premier membre du comité ecclésiastique de Weimar. Différentes villes, telles qu'Odenbourg (1833) et Heidelberg (1849), ont essayé en vain, par des offres avantageuses, d'enlever M. Schwarz à la commune à laquelle il préside depuis trente ans.

On cite de lui : *Recueil de sermons et de discours officiels* (Predigten, etc.; Iéna, 1839-1837, 6 livr.); des *Mémoires* (Denkschriften) dans lesquels il rend compte de sa direction du séminaire, etc. Il a fourni une collaboration très-remarquée aux

Études et critiques de la théologie, à *la Gazette littéraire universelle de Iéna* jusqu'en 1846, et, depuis 1849, à la revue officielle dite *la Gazette protestante*.

SCHWARZBOURG (maison de), famille princière allemande, comprend les deux lignes souveraines de Schwarzbourg-Sondershausen et de Schwarzbourg-Rudolstadt.

Schwarzbourg-Sondershausen (*Gunther*-Frédéric-Charles prince de), chef actuel de la ligne de ce nom, né le 24 septembre 1801, a succédé, en 1835, à son père le prince Gunther, qui abdiqua en sa faveur, deux années avant de mourir. Veuf de la princesse *Marie*, fille de feu Charles-Gunther, prince de Schwarzbourg-Rudolstadt, il s'est remarié, le 29 mai 1835, à *Mathilde*, fille d'Auguste, prince de Hohenlohe-Œhringen, dont il s'est séparé par un divorce le 5 mai 1852. De ces deux mariages il a deux filles et deux fils : Gunther-*Léopold*, né le 2 juillet 1832, prince héréditaire, officier des cuirassiers de la garde au service de Prusse; Gunther-Frédéric-Charles-Auguste-*Hugues*, né le 13 avril 1839, officier dans la marine prussienne.

Schwarzbourg-Rudolstadt (Frédéric-Gunther, prince de), chef actuel de la ligne de ce nom, né le 6 novembre 1793, a succédé, le 28 avril 1807, à son père le prince Louis-Frédéric. Veuf de la princesse Amélie-*Auguste*, fille de feu Frédéric, prince héréditaire d'Anhalt-Dessau, il s'est remarié, le 7 août 1855, à *Hélène*, fille adoptive de *Guillaume*-Woldemar, prince d'Anhalt, née le 1er mars 1835.

Son frère, le prince *Albert*, né le 30 avril 1798, général-major au service de Prusse, a épousé, le 26 juillet 1827, la princesse *Auguste* de Solms-Braunfels, dont il a un fils, *Georges*-Albert, né le 23 novembre 1838, et une fille, *Élisabeth*, née le 1er octobre 1833, mariée, le 17 avril 1852, au prince régnant de Lippe. — Son cousin germain, le prince François-Frédéric-*Adolphe*, fils du feu prince *Charles*-Gunther, né le 27 septembre 1801, est feld-maréchal lieutenant au service d'Autriche.

SCHWEGLER (Albert), écrivain allemand, né le 10 février 1819, à Michelbach (Wurtemberg), et fils d'un ministre protestant, se destina d'abord à l'étude de la théologie et suivit en 1836, à Tubingue, les leçons du professeur Baur. Quelques articles insérés dans les *Annales de théologie* de Zeller, et suivis de l'ouvrage *Montanismus* (Tubingue, 1841), lui firent encourir la disgrâce du haut clergé de Wurtemberg. Il abandonna la carrière ecclésiastique, fut agrégé en 1843, à la Faculté des lettres et devint, en 1848, professeur adjoint de philologie classique à l'université.

On a de lui : *l'Époque post-apostolique* (das nachapostolische Zeitalter; Tubingue, 1846, 2 vol.): *Histoire de la philosophie* (Geschichte der Philosophie; Stuttgart, 1848); *Histoire romaine* (Roemische Geschichte; Stuttgart, 1853-1854, 2 vol.). etc. Il a édité en outre la *Métaphysique* d'Aristote (Tubingue, 1847-1848, 4 vol.), avec traduction et commentaires: l'*Histoire de l'Église* d'Eusèbe (Stuttgart, 1852, 2 vol.), etc., et rédigé, de 1843 à 1848, les *Annales du présent* (Jahrbücher der Gegenwart).

SCHWEIGAARD (Antoine-Martin), publiciste et jurisconsulte norvégien, né le 11 avril 1808, à Krageroe, où son père était marchand, fut destiné à la profession de marin et embarqué à l'âge de treize ans. Voulant plus tard suivre la carrière du commerce, il fut placé, en 1822, chez un prêtre à Westerholt, dans la Frise orientale, pour y étudier les langues vivantes. Il acheva son éducation à l'université de Christiania, où il passa l'examen de philosophie (1829) et celui de droit (1832), et devint ensuite préparateur aux examens. De 1833 à 1835, le gouvernement lui accorda un subside pour voyager en Suède, en Allemagne, en Suisse, en France et en Danemark. Nommé lecteur en droit à l'université de Christiania (1835), M. Schweigaard y est devenu professeur d'économie politique et de statistique. Il a pris une grande part aux discussions qui s'élevèrent en 1836, à propos de l'organisation de l'enseignement public; membre du comité de l'instruction en 1839, il s'est joint aux réalistes qui veulent restreindre la part donnée à l'enseignement des langues anciennes. Depuis 1842, il a fait partie de toutes les Assemblées nationales, comme député de Christiania; il y jouit d'une grande influence et fait preuve d'une infatigable activité. L'Assemblée l'a nommé, en 1845, directeur de la banque.

Ses principaux ouvrages sont : *la Banque et les finances de la Norwége* (Om Norges Bank-og Pengevæsen; Christiania, 1836, in-fol.); *Statistique de la Norwége* (Norges statistik; 1840, part. I, in-8), excellent travail malheureusement inachevé; *le Droit commercial norwégien* (Den norske Handelsret; 1841, in-8); *Commentaire sur la loi criminelle norwégienne* (Commentar over den norske Criminallov; 1844-1846, 2 vol. in-8); *la Procédure norwégienne exposée* (Den norske Proces fremstillet; t. I, 1846-1849; 2e édit., 1854, t. II, 1853). Il a donné un mémoire sur la condition des femmes d'après la loi norvégienne, dans la *Revue étrangère de législation* (Paris, 1834), et des articles dans le *Constitutionnelle*, journal quotidien de Christiania (1836-1840).

SCHWEITZER (Chrétien-Guillaume), jurisconsulte et homme d'État allemand, frère de l'économiste Auguste-Godefroy-Schweitzer, mort en 1854, est né le 1er novembre 1781, à Naumbourg (Prusse). Il étudia le droit à Leipsick, fut agrégé, en 1803, à la Faculté de Wittemberg, et s'établit, en 1807, comme avocat à Ronnebourg. Appelé à Iéna en 1810, comme professeur et comme membre de la Cour d'appel, il devint, en 1818, conseiller d'État du grand-duché de Saxe-Weimar, et, après vingt-cinq ans d'utiles travaux, ministre de l'intérieur en 1843. Lors de la révolution de 1848, il rentra dans la vie privée. — M. Schweitzer est mort le 26 octobre 1856.

On lui doit quelques travaux de jurisprudence, entre autres : *Traité de la procédure civile en Saxe* (Lehrbuch des sachsisch. bürgerlichen Processes; Iéna, 1813, tom. I), et *le Droit public du grand-duché de Saxe-Weimar-Eisenach* (das œffentliche Recht des Grossherzogthums S. (Ib., E. Weimar, 1825 1er vol.).

SCHWEIZER (Alexandre), théologien protestant suisse, né le 14 mars 1808, à Morat (canton de Fribourg, fils d'un littérateur assez renommé, étudia au collége de Bâle et à l'université de Zurich, et alla, en 1832, suivre à Berlin les leçons du célèbre Schleiermacher. De retour à Zurich, en 1834, il devint agrégé à l'université et vicaire de la cathédrale. Mais dès l'année suivante il fut nommé professeur titulaire de théologie pratique et membre du conseil ecclésiastique, et en 1844 il obtint la place de ministre de la première paroisse de Zurich.

Le principal ouvrage de M. Schweizer, intitulé *Système dogmatique de l'Église réformée* (Glaubenslehre der reformirten Kirche; Zurich, 1844-1847, 2 vol.), a fait beaucoup de sensation en Allemagne et donné lieu à une polémique à laquelle plusieurs théologiens éminents se sont intéressés.

Parmi ses autres travaux on remarque : *Schleiermacher prédicateur* (Darstellung dez Wirksamkeit Schleiermachers als Prediger; Halle, 1834); *l'Évangile de saint Jean* (Leipsick, 1841); *Recueil de sermons* (Predigtsammlung; Ibid., 1834-1851, vol. 1-4); *de la Théologie pratique* (über Begriff und Eintheilung der praktischen Theologie; 1836); *de la Science homilétique* (Homiletik; Leipsick, 1848); *les Principaux dogmes protestants dans l'Église réformée* (die protestantischen Centraldogmen innerhalb der reformirten Kirche; Zurich, 1854-1856, tom. I-II), etc. M. Schweizer a collaboré en outre aux *Annales théologiques*, aux *Études et critiques de théologie*, etc. Il a publié l'*Éthique philosophique* de Schleiermacher (die philosoph. Ethik; Berlin, 1835).

SCHWÉRIN. Voy. Mecklembourg.

SCHWILGUÉ (Jean-Baptiste), ingénieur français, né à Strasbourg, le 18 décembre 1776, montra, très-jeune encore, un goût passionné pour les arts mécaniques et particulièrement pour l'horlogerie. En 1793, son père ayant été arrêté comme modéré, le fils conçut l'idée d'obtenir sa liberté en offrant, dès cette époque, de restaurer l'horloge astronomique de la cathédrale de Strasbourg. Ce projet d'enfant n'eut pas de suite. Cependant, sans le secours d'aucun maître, il acquit assez de connaissances pour qu'à la création du collége de Schelestadt il fût nommé à la chaire de mathématiques, sans être pourvu d'aucun diplôme. Pendant les années qui suivirent, malgré les soins que réclamaient ses fonctions et l'atelier d'horlogerie qu'il dirigeait, il poursuivit avec ardeur la solution des problèmes relatifs à la restauration de l'horloge astronomique de la cathédrale: en 1822, il soumit au roi Louis XVIII, dont il fut très-gracieusement accueilli, ses plans et ses calculs. En 1827, il quitta Schelestadt, et, associé à M. Rollé, il entreprit la fabrication des balances-bascules de Quintenz, auxquelles il apporta d'importants perfectionnements. On lui doit la disposition actuelle des bascules qui servent à peser les voitures, les wagons de chemins de fer, les marchandises diverses, etc., etc. Ses appareils lui valurent une médaille d'argent à l'exposition de 1827 et la décoration en 1835.

En 1837, M. Schwilgué se voua entièrement aux travaux de restauration de l'horloge de la cathédrale, et, le dimanche 2 octobre 1842, l'admirable mécanisme, tout entier reconstruit par M. Schwilgué, marcha pour la première fois devant le congrès scientifique de France assemblé à Strasbourg. Sans parler des nombreuses figures allégoriques qui se meuvent et marquent les heures, les jours, les mois, etc., nous devons rappeler qu'un poids d'un kilogramme seulement, remonté une seule fois dans l'année, met en mouvement les innombrables rouages de cette horloge, qui indique le jour vrai, le jour sidéral et le jour moyen, la marche des planètes et de leurs satellites, le comput ecclésiastique, les équations solaires et lunaires, etc., etc. La partie vraiment scientifique de l'horloge est l'œuvre de M. Schwilgué, qui, pour ce merveilleux travail, refusa toute rémunération pécuniaire. Il fut créé officier de la Légion d'honneur en 1853.

Après 1842, M. Schwilgué fonda à Strasbourg un immense atelier de construction d'instruments de précision et d'horloges publiques. Il est mort dans les premiers jours de décembre 1856. Il a laissé quelques ouvrages spéciaux, et notamment la *Description de l'horloge de Strasbourg* (1843). Son fils vient de publier une importante *Notice* sur la vie et les travaux de son père (1858, 1 vol. de 300 p.).

SCHWIND (Maurice de), peintre allemand, né à Vienne, en 1804, reçut des leçons de Louis Schnorr et alla étudier à Munich sous Cornélius, qui l'associa à ses travaux. Un certain nombre de fresques et un tableau représentant *la Fiancée de Kurt*, d'après Gœthe, commencèrent sa réputation. En 1839, il fut appelé à Carlsruhe, pour y décorer le bâtiment académique, puis la première chambre des États. En 1847, il obtint une chaire de professeur à l'Académie des beaux-arts de Munich. On lui doit de nombreuses fresques et tableaux à l'huile, entre autres, la décoration du château de la Wartbourg : *le Rhin avec ses affluents*, *la Légende du chevalier Cuno de Falkenstein*, *la Guerre des chanteurs à la Wartbourg*, *le Matin des noces*, *la Rose*, *les Scènes du conte de Cendrillon*, qui ont figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1855; etc.

SCHYTHE (Jœrgen-Christian), géologue danois, né à Copenhague, le 6 février 1814, élevé à l'Institut polytechnique, fit, dans plusieurs villes de commerce, des cours publics sur les sciences naturelles (1835-1842), et donna, en 1836, des leçons particulières au prince royal (Frédéric VII). On a de lui : de longs fragments du journal d'un voyage qu'il fit en Groenland (1838) dans *le Porte-feuille*, rédigé par Carstensen; une description du *Bailliage de Scanderborg* (1843), qui forme la dix-huitième partie de la *Description des provinces danoises*; un *Rapport sur la troisième réunion des paysans danois, tenue à Aarhuus* (1847), dont il fut secrétaire. Il a rédigé le *Ny Porte-feuille* (1843-1844, in-8) et écrit dans plusieurs journaux. Envoyé en Islande (1839-40), pour en étudier l'histoire naturelle et la géologie, il fut chargé, en 1846, d'observer l'éruption de l'Hécla, qu'il a décrite sous ce titre : *l'Hécla et sa dernière éruption* (Hecla og dens sidste Udbrud; 1847, avec planches et carte).

SCIALOJA (Antoine), économiste et homme politique italien, né à Goduccio, près de Naples, en 1817, donna quelques leçons dans cette ville, se fit ensuite inscrire, comme avocat, à la Cour d'appel et fut attaché, jusqu'en 1845, à la Cour de cassation. Appelé alors à Turin pour y professer l'économie politique, il revint à Naples en avril 1848, et fut successivement ministre de l'agriculture et du commerce, ministre, par *intérim*, des affaires ecclésiastiques, puis député, jusqu'à la dissolution de la Chambre, en avril 1849; il rentra au barreau et ouvrit un cours. Impliqué dans l'affaire du 15 mai, il fut suspendu, comme avocat et comme professeur, et, après trois ans de prison préventive, condamné à neuf années de réclusion, qui ont été commuées en un bannissement perpétuel. Il a repris l'enseignement de l'économie politique à Turin, où il reçut, dès son arrivée, des lettres de naturalisation, le titre de docteur de la Faculté de droit et une chaire de droit commercial près la chambre de commerce.

On a de lui : *Principes de l'économie sociale* (Principj dell' Economia sociale; Naples, 1840; Turin, 1846), traduits en français et annotés par M. H. Devillers en 1844; *sur la Propriété des produits de l'esprit et sur les moyens de la garantir* (Sulla proprietà de' prodotti d'ingegno; Naples, 1843); *Industrie et protection* (Industria e protezione; Livourne, 1843); *Traité élémentaire d'économie sociale* (Trattato elementare d'economia sociale; Turin, 1848); *Introduction à la première partie du cours d'économie et de droit* (Prolusione alla prima parte del corso di economia e di dritto; Turin, 1853), et un certain nombre de *Discours*, brochures et articles de revue.

SCORESBY (William), savant anglais, né, vers 1790, à Whitby (comté d'York), est fils d'un capitaine de la marine marchande. Tout jeune il accompagna son père à la mer et lui succéda dans la conduite de son bâtiment, à bord duquel il accomplit une douzaine de voyages aux parages du pôle arctique. En 1820, il publia *les Régions du Nord* (the Arctic regions; in-8), un des livres les plus intéressants, dont cette partie du globe ait été l'objet. Il entra ensuite dans les ordres et prit à Oxford le diplôme de docteur en théologie; ses *Discours de morale pratique aux gens de mer* (Discourses to seamen) ont eu de nombreuses éditions. Dans ces dernières années, il a fourni à la presse scientifique, notamment au *Journal philosophique d'Édimbourg*, de nombreux articles sur l'histoire naturelle, la physique et la météorologie. Membre de la Société royale de Londres, il a été élu correspondant de l'Académie des sciences de France. — M. Scoresby est mort le 21 mars 1857.

SCOTT (Winfield), général américain, né dans la Virginie, le 13 juillet 1786, fils d'un jacobite écossais, émigré en Amérique après la bataille de Culloden, étudia le droit et exerça la profession d'homme de loi, avant de céder à son goût pour la carrière des armes. Ayant obtenu, au mois de mai 1808, un brevet de capitaine d'artillerie, il fut suspendu, pour des paroles imprudentes contre son général. Réintégré, il prit part, en 1812, à la guerre contre les Anglais et fut fait prisonnier, après des prodiges de valeur, à la bataille de Queenstown, dans le Canada. Il fut échangé, et ses services dans la campagne suivante, où il s'empara du fort Georges, lui valurent, à vingt-huit ans, le grade de général de brigade. En 1814, après avoir battu le général Riall à Chippewa, il fut grièvement blessé à la bataille de Niagara et refusa la place de secrétaire du ministre de la guerre, pour venir rétablir sa santé en Europe. Il fit, à Paris, une sérieuse étude de la tactique des armées françaises.

En 1832, le général Scott rentra dans le service actif et se signala, pendant six années, contre les diverses insurrections indiennes qui éclatèrent à cette époque, et notamment celle des Siminoles. C'est lui qui fut chargé de sauvegarder la neutralité des États-Unis, lors de l'insurrection du Canada, et, quelque temps après, d'installer dans de nouveaux territoires des peuplades exilées par les nécessités de la politique. Le gouvernement le récompensa, en le nommant, après la mort du général Macomb (1841), général de division. Il tenait ses quartiers à Washington, lorsque éclata la guerre du Mexique. En une seule campagne (1847-1848), il prit Vera-Cruz et Zalapa, battit Santa-Anna à Cerro-Gordo, à Contreras, à Churubusco, s'empara de Mexico, le 15 septembre, et signa, au mois de février suivant, une paix brillante et avantageuse.

Malgré ses services, le général Scott s'est mis plusieurs fois, sans succès, sur les rangs pour la présidence. La dignité de son caractère et son dévouement bien connu aux idées démocratiques n'ont pu prévaloir contre une certaine impopularité, que sa roideur toute militaire attache à son nom. Après s'être vu préférer successivement le général Taylor (1848) et le général Pierce (1852), il n'a plus renouvelé sa candidature.

SCOTT (George-Gilbert), architecte anglais, né, en 1811, à Gawcott, près Buckingham, petit-fils du célèbre auteur des *Commentaires de la Bible*, fut placé de bonne heure chez un architecte et se passionna pour l'art gothique, avant qu'il fût devenu un objet de mode chez ses compatriotes. En 1842, il réussit à frapper l'attention publique par la construction de la Chapelle des Martyrs, à Oxford, qui fut suivie, en 1843, de celle d'une église nouvelle à Camberwell. Les œuvres qui vinrent ensuite, telles que les églises de Croydon, de Leeds et de Liverpool, portent le cachet d'un goût plus sûr et de connaissances plus étendues. Profitant alors de l'engouement public pour les formes du moyen âge, M. Scott leur sacrifia tous les autres genres; bientôt il fut considéré comme le chef de l'école nouvelle. Après l'incendie de Hambourg, en 1846, la reconstruction de Saint-Nicolas ayant été mise au concours, il remporta le premier prix, avec le plan d'une œuvre gothique, presque aussi élevée que la cathédrale de Strasbourg. Il a, dans la même ville, rebâti l'hôtel de ville et le palais du Sénat. Nous mentionnerons encore de lui: l'église Saint-Jean, à Terre-Neuve (1848); celle de Doncaster (1854); la restauration des cathédrales d'Ely et d'Hereford, de Westminster, etc.

M. Scott a envoyé six dessins à l'Exposition universelle de Paris, en 1855 : l'*Intérieur de Saint-Nicolas à Hambourg*, le *Retable de la cathédrale d'Ely* et la *Salle du chapitre de Westminster*, etc., et a obtenu une médaille de seconde classe. Au mois de novembre 1855, il a été élu associé de l'Académie royale des beaux-arts. Il est trésorier du musée d'architecture de Londres.

On cite de lui un *Plaidoyer en faveur de la restauration fidèle des anciennes églises* (Plea for the faithful restoration etc.; 1850).

SCOUTETTEN (Robert-Joseph-Henri), chirurgien français, né à Lille, le 24 juillet 1799, entra dans le service de santé, en octobre 1816, devint successivement aide-major de 2ᵉ classe (1822), major de 2ᵉ (1832), principal de 2ᵉ, puis de 1ʳᵉ classe (1840 et 1842), et fit, entre autres campagnes, celle d'Algérie en 1833. A la suite de la nouvelle organisation de mars 1852, il fut nommé inspecteur chargé du service de médecin en chef à l'hôpital militaire de Metz, auquel il était depuis longtemps attaché. Il a été décoré en février 1842, et créé officier de la Légion d'honneur en décembre 1854.

M. H. Scoutetten, membre de diverses sociétés savantes et correspondant de l'Académie impériale de médecine depuis 1840, a publié : *Mémoire sur l'anatomie pathologique du péritoine* (1824); *sur la Cure radicale des pieds bots* (1834); *sur l'Hydrothérapie* (1844), traduits en plusieurs langues; *la Méthode ovalaire, ou Nouvelle méthode pour amputer dans les articulations* (1827, in-4); *Histoire médicale et topographique du choléra-morbus* (1831, in-8); *Leçons de phrénologie* (1834, in-8); *Observations de chirurgie* (1839); *de l'Eau, sous le rapport hygiénique et médical, ou de l'Hydrothérapie* (1843); *des Devoirs et des droits des médecins*, etc., et un grand nombre de *Mémoires*, insérés dans le *Recueil* de la Société des siences médicales de la Moselle (1834-1854).

SCRIBE (Augustin-Eugène), célèbre auteur dramatique français, né le 25 décembre 1791, à Paris, dans la rue Saint-Denis, auprès du marché des Innocents. Son père, qu'il perdit de bonne heure, tenait un magasin de soieries à l'enseigne du *Chat noir* et y avait fait une assez honnête fortune. Destiné à une carrière plus élevée, il fut mis au collége Sainte-Barbe, qui suivait alors les classes du lycée Napoléon, et il y eut pour camarades Casimir et Germain Delavigne, qui restèrent ses amis. Il est devenu plus tard un des principaux actionnaires de l'institution et un de ses patrons les plus puissants. Ses

études terminées avec succès, il passa à l'École de droit, d'où sont sortis tant de rimeurs et de vaudevillistes. Bientôt la mort de sa mère lui donna pour tuteur un avocat célèbre, Bonnet, le défenseur de Moreau, et le laissa maître de son patrimoine. Tous les efforts de Bonnet pour le retenir dans la jurisprudence furent inutiles : grâce à la liberté de la vie d'étudiant, sa passion pour le théâtre, que la régularité et la discipline du collége avaient à peine pu comprimer, ne connut plus de frein. Spectateur assidu du Vaudeville et des Variétés, il lui tardait de briller à son tour sur la scène. Dès 1811, il y vint chercher avec sa première pièce, *les Dervis*, un premier échec, qui fut suivi de bien d'autres. *L'Ile de Barataria* (1812), *Thibault* (1813), *le Bachelier de Salamanque* et *la Pompe funèbre* (1815), et une foule de comédies et de vaudevilles, essayés en société avec Germain Delavigne et le vaudevilliste Henri Dupin, ne purent trouver grâce devant le public : une fatalité semblait poursuivre M. Scribe et ses collaborateurs. Jamais auteur dramatique n'eut en si peu de temps autant de pièces tuées sous lui; mais on ne vit jamais pareille opiniâtreté à rentrer dans la lice.

Enfin la collaboration de M. Delestre-Poirson lui porta bonheur. Ils avaient déjà donné ensemble avec quelque succès *l'Auberge ou les Brigands sans le savoir* (1812); ils réussirent complétement dans *une Nuit de la garde nationale*. C'était au commencement de la Restauration, dont les quinze années ne furent pour M. Scribe qu'un long triomphe. Chaque mois, chaque semaine était marquée par une œuvre nouvelle et par un succès nouveau. Alors paraissent *Flore et Zéphyr*, *le Comte Ory* (1816); *le Nouveau Pourceaugnac*, *le Solliciteur* (1817), ce type de la comédie-vaudeville, que le célèbre critique Schlegel préférait au *Misanthrope; la Fête du mari*, *une Visite à Bedlam* (1818); *les Deux précepteurs*, etc., etc. Les théâtres du Vaudeville et des Variétés suffisaient à peine à l'avidité du public et à l'écoulement de ces innombrables productions. La création du Gymnase, en 1820, leur ouvrit un nouveau débouché. M. Poirson, qui en avait obtenu le privilége, fit avec M. Scribe un long bail et s'assura son nom et sa plume. La protection donnée par la duchesse de Berri au nouveau théâtre, qui s'appela le Théâtre de Madame, ajouta encore à l'engouement général. M. Scribe donna au Gymnase environ cent cinquante pièces, entre autres : *le Théâtre Bonne-Nouvelle*, *le Mariage enfantin*, *le Colonel*, *l'Amour platonique*, *Frontin mari garçon*, *la Veuve de Malabar*, *la Loge du portier*, *le Baiser au porteur*, *le Plus beau jour de la vie*, *le Mariage d'inclination*, *le Mariage de raison*, *le Confident*, *une Faute* (1821-1830), etc., toutes pièces comprises dans la collection spéciale appelée *Répertoire du Théâtre de Madame*.

Pour fournir à une pareille consommation, M. Scribe avait été forcé d'établir un véritable atelier, où une foule de collaborateurs ordinaires et extraordinaires apportaient chacun sa part de travail, qui l'idée, qui le plan, qui un dialogue, qui des couplets. A leur tête figuraient l'ancien camarade, M. Germain Delavigne, et l'inséparable Mélesville; puis venaient MM. H. Dupin, Brazier, Varner, Carmouche, Bayard, Xavier, etc. (Voy. ces divers noms). M. Scribe, doué pour le travail d'une facilité et d'une persévérance incroyables, surveillait tout, dirigeait tout; tantôt il fournissait l'ébauche, tantôt il relisait, retouchait l'œuvre et la refondait au besoin; enfin il signait et mettait loyalement sur l'affiche le nom du principal collaborateur à côté du sien.

La révolution de 1830 vint troubler cette prospérité. Le public, au milieu de ce grand mouvement des idées et des choses, s'était refroidi pour ces petites intrigues qui sont le fond d'un vaudeville. M. Scribe, qui avait déjà débuté aux Français avec des pièces du Gymnase déguisées, *Valérie* (1822) et *le Mariage d'argent* (1827), essaya sur cette scène de la satire politique; il donna son coup d'épingle au système nouveau dans *Bertrand et Raton ou l'Art de conspirer* (1833). Vinrent ensuite au même théâtre : *la Passion secrète* (1834); *l'Ambitieux*, *la Camaraderie ou la Courte échelle* (1837), la plus applaudie de ses comédies politiques; *le Fils de Cromwell*, seul échec au milieu de tant de succès; *une Chaine* (1841); *le Verre d'eau* (1842); *Adrienne Lecouvreur* (1849); *les Contes de la reine de Navarre*, *Bataille de dames* (1851), ces trois pièces avec M. Legouvé; *Mon étoile* (1853); *la Czarine* (1855), dont Mlle Rachel n'a pu conjurer la chute. *Feu Lionel*, avec M. Potron (janvier 1858), et *les Doigts de Fée*, avec M. Legouvé (mai 1858).

La position que M. Scribe se faisait sur notre première scène dramatique l'avait désigné depuis longtemps au choix de l'Académie française; il fut élu en 1836, en remplacement du poëte Arnault, et fut reçu par M. Villemain. L'académicien revint encore de temps en temps au vaudeville : *la Loi salique* 1845), *Geneviève* (1846), *Maître Jean ou la Comédie à la cour* (1847), *l'Amitié* (1848), *les Filles du docteur* (1849), *Héloïse et Abeilard* (1850), et d'autres encore vinrent, jusqu'au milieu de nos révolutions, grossir la liste des œuvres légères de sa jeunesse.

Il est un autre genre où l'illustre vaudevilliste n'eut pas non plus de rival, c'est le drame lyrique ou le libretto d'opéra. M. Scribe, avec ses divers collaborateurs, a desservi, pendant plus de trente ans, toutes nos scènes lyriques à la fois et a eu sa part dans tous les grands succès de la musique moderne. C'est lui qui a écrit *la Neige* (1823), *la Dame blanche* (1825), *la Muette* (1828), *Fra Diavolo* (1830), *Robert le Diable* (1831), *la Juive* (1835), *le Cheval de bronze* (1835), transformé d'opéra-comique en ballet, en 1857; *les Huguenots* (1836), *l'Ambassadrice* (1837), *le Domino noir* (1841), *le Prophète* (1849), *la Tempesta*, pour l'Angleterre et Jenny Lind (1851), *l'Étoile du Nord* (1854), *Jenny Bell*, *les Vêpres siciliennes* (1855), et une cinquantaine d'autres opéras en trois ou en cinq actes, pour fournir de saison en saison à la verve intarissable des Adam, des Auber et des Halévy. M. Scribe est le plus souple des librettistes et le moins exigeant des poëtes, mutilant volontiers l'œuvre entière, selon les caprices du musicien et accommodant le vers à tous les besoins de la mélodie.

Du vaudeville et de la comédie d'intrigue au roman il n'y a qu'un pas : M. Scribe a donné plusieurs nouvelles; *Carlo Broschi*, *la Maîtresse anonyme*, *Judith*, *le Roi de carreau*, *Maurice*, histoire véritable, où l'auteur a lui-même un rôle, et *Piquillo Alliaga*, que *le Siècle* a payé 60000 francs.

M. Scribe a, en effet, trouvé dans les lettres la richesse avec la popularité. Plusieurs fois millionnaire, il se fait gloire de l'origine de sa fortune; il a pris pour armoiries sa plume avec cette devise : *Inde fortuna et libertas*. Son magnifique château de Séricourt, près de la Ferté-sous-Jouarre, porte cette inscription, plus claire pour le visiteur parisien que pour l'indigène :

> Le théâtre a payé cet asile champêtre;
> Vous qui passez, merci! je vous le dois peut-être.

Il faut dire aussi que ce seigneur du vaudeville use noblement de sa fortune princière. L'on cite de lui des traits d'une bienfaisance ingénieuse et

délicate. Il est un des patrons de la Société des auteurs dramatiques et des diverses associations destinées à soutenir les gens de lettres. M. Scribe s'est marié à cinquante-huit ans.

Le mérite des productions dramatiques de M. Scribe a donné lieu à de vives discussions; tandis que le public applaudissait avec un enthousiasme infatigable l'infatigable auteur, la critique française se montrait sévère ou dédaigneuse. On a blâmé surtout cette exploitation en grand, cette sorte de mise en coupes réglées du domaine dramatique; on a trouvé que les œuvres se ressentaient de la rapidité du travail; le style, vif et léger, manquait de force et de correction; l'observation des mœurs était superficielle; ni analyse des passions, ni développement des caractères, mais seulement une suite d'incidents enchaînés au gré de l'imagination de l'auteur. Au moins dut-on reconnaître, dans la disposition même de ces incidents, dans l'art de les mêler et de les démêler à propos, de nouer et de dénouer l'intrigue, une puissance naturelle, un savoir-faire sans exemple jusque-là, et qui suffirait à expliquer ces quarante années de succès. M. Villemain les explique par la nature même des sujets choisis et leur conformité avec l'esprit public. « Le secret de votre prospérité théâtrale, disait-il au nouvel académicien, c'est d'avoir heureusement saisi l'esprit de votre siècle et fait le genre de comédies dont il s'accommode le mieux et qui lui ressemble le plus. »

La liste générale des œuvres de M. Scribe, dès 1836, occupait trente-six colonnes de *la France littéraire*. On calcule aujourd'hui que ses pièces dépassent le chiffre de 350. L'auteur a eu, dit-on, l'attention de leur donner des titres dont les initiales répondent sans lacune à toutes les lettres de l'alphabet; de là *le Kiosque*, *Yelva* et *Xacarilla*. Elles ont été imprimées presque toutes séparément ou dans les divers recueils contemporains, tels que le *Répertoire du Théâtre de Madame*, *la France dramatique au* XIX*e siècle*, *le Magasin théatral*, *le Théâtre illustré*, puis réunies ensuite dans les différentes éditions successives des *OEuvres* ou du *Théâtre* de l'auteur.

Parmi ces éditions plus ou moins complètes, dont la première remonte à 1827 (1827 et suiv., 10 vol. in-8), nous citerons spécialement celle de 1833-1837 (20 vol. in-8), illustrée par les Johannot, Gavarni, etc.; celle de 1840-1842 (5 vol. gr. in-8 à 2 col.); celle de 1851-1856 (5 vol. in-8); celle de 1855 et suiv. (tom. I-XVII, in-18).

SCRIWANECK (Céleste), actrice française, née à Grenoble, en 1824, et fille d'un habile violoncelliste, joua, tout enfant, dans sa ville natale, sur le théâtre que dirigeait alors sa mère. Venue à Paris en 1843, elle débuta au théâtre Beaumarchais, et fut engagée deux ans après au Palais-Royal, où elle recueillit en partie la succession de Mlle Déjazet. En 1849, elle entra aux Variétés, où elle a compté entre autres créations heureuses, la pièce du *Diable* et *l'Amour qué que c'est-que ça ?*

SCROPE (George-Poulett Thomson), géologue anglais, né en 1797, prit, à l'époque de son mariage (1821), le nom de sa femme, sous lequel il est connu. Les ouvrages scientifiques, qui lui ont fait une place distinguée parmi les savants de son pays, sont : *Considérations sur la nature des volcans* (On the Volcanoes; 1825, in-8), où il expose une théorie particulière de la formation du globe; *Mémoire sur la géologie du centre de la France* (On the geology of central France; 1827, in-4, pl.). On a encore de lui une *Vie du chancelier lord Sydenham* (1845), ainsi que des traités ou brochures sur l'économie et les matières politiques, la banque, la loi des pauvres, etc. Ces divers travaux l'ont fait admettre à la Société royale de Londres et à la Société de géologie. M. Scrope siége, depuis 1833, à la Chambre des Communes pour le bourg de Stroud; il s'y est, en plusieurs occasions, montré favorable aux réformes modérées et à la politique libérale.

SCUDO (Pierre), compositeur et littérateur français, né vers 1805, acquit rapidement une grande notoriété par une simple et gracieuse romance, *le Fil de la Vierge*, sur des paroles de M. Maurice Saint-Aguet. S'occupant dès lors de littérature musicale, il collabora à la *Revue de Paris*, à la *Revue Indépendante*, au *Musée des familles*, à la *Revue des Deux-Mondes*, où il est encore chargé du bulletin musical (1858). Il a publié à part : *Critique et littérature musicales* (2e édit., 1852, in-18); *l'Art ancien et moderne*, *Nouveaux mélanges* (1854, in-18); *le Chevalier Sarti* (1857, in-18), roman d'esthétique musicale. On a de lui, dans un autre ordre d'idées : *les Partis politiques* (1838, in-8), avec *Réponse à M. l'abbé Lenormant* (Vendôme, même année), et *Philosophie du rire* (1839, in-12).

SCULLY (Vincent), député irlandais, né en 1810, fit ses études aux universités de Dublin et de Cambridge. Admis au barreau en 1833, il a, depuis 1849, le titre d'avocat de la reine. On a de lui divers écrits qui intéressent son pays, tels que *la Question de la terre* (the Irish land question); d'autres ayant trait aux doctrines du libre échange appliqué au domaine agricole et des rapports judiciaires à la chancellerie d'Irlande. Envoyé à la Chambre des Communes par le comté de Cork, en 1852, il vote avec le parti libéral.

Un de ses parents, Francis Scully, né en 1820, admis au barreau de Londres en 1841, représente au Parlement, depuis 1847, le comté de Tipperary, où il est né, et appuie le rappel de l'union.

SEAFIELD (John-Charles Ogilvie-Grant, 7e comte de), pair d'Angleterre, né en 1815, appartient à une bonne famille d'Écosse. Après avoir vainement essayé d'entrer à la Chambre des Communes, il fut élu membre représentatif de la Chambre des Lords, où il vote avec le parti conservateur. Il est député-lieutenant des comtés de Banff et d'Inverness.

SEATON (John Colborne, 1er baron), général et pair d'Angleterre, né en 1776, entra à l'âge de dix-huit ans au service militaire. Il prit part à la guerre d'Espagne et se distingua à la Corogne, à Ciudad-Rodrigo, à Orthez et à Toulouse. Il était général-major lorsqu'il fut envoyé au Canada avec les doubles fonctions de gouverneur et de commandant en chef; les services qu'il y rendit lui firent accorder à son retour la grand'croix de l'ordre du Bain (1838) et une pension de 50000 francs. L'année suivante, il fut élevé à la dignité de pair avec le titre de baron Seaton (1839). De 1843 à 1849, il résida aux îles Ioniennes en qualité de lord haut-commissaire. Nommé général en 1854 et colonel d'un des régiments de la garde, il a reçu de plus, en 1855, le commandement des forces militaires en Irlande. Il appartient au parti conservateur. De son mariage avec miss Yonge (1814), il a huit enfants, dont l'aîné, James Colborne, est major d'infanterie depuis 1850.

SÉBASTIANI (Jean-André-Tiburce, vicomte), général de division, frère du maréchal Sébastiani, né à la Porta (Corse), le 31 mars 1788, fit ses études au Prytanée de Paris et à l'École mi-

litaire de Fontainebleau, d'où il passa, en 1806, comme sous-lieutenant au 1er régiment de dragons. Il suivit Junot en Portugal, se signala à la journée de Vimeira, alla rejoindre en Espagne le général Sébastiani, son frère, et, pendant trois ans (1808-1811), prit une part glorieuse aux journées d'Almaraz, de Ciudad-Real, de Santa-Cruz, où il fut blessé, de Talaveyra, d'Almonacid et d'Ocaña. Il gagna la croix au passage de la Sierra-Morena et entra, un des premiers, à Malaga, enlevée d'assaut après un combat meurtrier. Chargé du commandement de plusieurs colonnes mobiles, il combattit avec une égale vigueur les guérillas et les Anglais, prit de vive force la ville de Motril, battit les Anglo-Espagnols jusque sous le canon de Gibraltar et repoussa une tentative de descente de l'escadre anglaise à Malaga.

En 1812, M. Sébastiani accompagna, comme aide de camp, le comte de Narbonne en Prusse et en Russie, puis fit partie de la grande armée, où il prit place dans le deuxième corps. Constamment à l'avant-garde avec le 11e régiment de chasseurs, il se distingua à la bataille de la Moskowa et pénétra un des premiers dans la grande redoute. En 1813, il s'empara de la ville de Reikenberg en Bohême, obtint à Dresde le grade de colonel et combattit à Leipsick et à Hanau. En 1814, à la tête du 28e léger, il parut au château de la Chapelle, à Nangis, à Mormant et à Montereau, où il fut dangereusement blessé. Pendant les Cent-Jours, il enleva avec son régiment, le 11e léger, le village de Saint-Amand, défendu par un corps considérable de Prussiens, assista à la bataille de Ligny, et, après Waterloo, chargé de soutenir la retraite de l'armée, il livra, à la Patte-d'Oie, un dernier combat, après lequel il alla rejoindre ses frères d'armes derrière la Loire.

Après 1815, M. Sébastiani se retira en Corse et n'en fut rappelé qu'en 1818, pour commander successivement la légion de Saône-et-Loire et la légion corse, depuis 10e léger. Il devint maréchal de camp en 1823, par droit d'ancienneté, mais fut bientôt après remis en non-activité à cause de ses opinions libérales. Cet arrêt injuste lui ouvrit les portes de la Chambre des Députés, où ses compatriotes l'envoyèrent ayant à peine l'âge voulu par la loi. En 1828, il fut chargé du commandement de la première brigade de l'armée expéditionnaire de Morée et s'empara de Coron, malgré les efforts d'Ibrahim-pacha. Après la révolution de Juillet, il fut nommé lieutenant général, prit part au siége d'Anvers (1832) et empêcha l'escadre hollandaise de franchir l'entrée de l'Escaut et de rompre les digues de Doël. Il fut élevé à la pairie en 1837 et chargé du commandement de la division militaire de Marseille, qu'il échangea contre celui de la division de Paris. Il conserva ce dernier commandement jusqu'à la nuit du 23 février 1848; remplacé alors par le maréchal Bugeaud, il continua de combattre jusqu'au moment où le départ du roi rendit toute défense inutile. Depuis ce moment, le général Sébastiani s'est retiré à Ajaccio, où il vit dans une profonde retraite. Il est, depuis le 5 janvier 1845, grand-croix de la Légion d'honneur.

SEBRON (Hippolyte), peintre français, né à Caudebec (Seine-Inférieure), en août 1801, étudia sous Daguerre et débuta, comme peintre de genre, à la galerie Lebrun, en 1824. Il travailla longtemps, avec son maître, aux tableaux du Diorama, visita à diverses époques la Hollande, la Suisse, l'Italie, l'Angleterre et l'Espagne et, en dernier lieu, les États-Unis (1852). Il a principalement exposé : *l'Intérieur de Saint-Wandrille*, *le Palais Farnèse*, *Saint-Paul d'Anvers*, *Vue de Florence*, *l'Entrée de Rotterdam*, *l'Intérieur de l'église Saint-Sébastien*, en Espagne (1840); *Souvenir des Alpes*, *la Chapelle de Windsor*, *la Chapelle de Neuilly*, acquis par le roi (1844); *les Tombeaux d'Eu*, *l'Alhambra*, *la Mosquée de Cordoue* (1848); *la Distribution des drapeaux en avril* 1848, commandé par le ministère de l'intérieur (1849); *Vue de Broadway*, *la Nouvelle-Orléans*, à l'Exposition universelle de 1855: *le Palais de Sydenham*, *le Niagara* (1857); des *Portraits*, *Pastels*, etc. M. H. Sebron a obtenu une 3e médaille en 1838, deux secondes en 1849 et 1848, et une 1re en 1844.

SÉCHAN (Charles), peintre décorateur français, né à Paris, vers 1812, s'est fait un nom par de nombreux travaux exécutés avec goût et avec plus de savoir artistique que n'en comportent souvent les décorations de monuments ou d'intérieurs. Après avoir contribué, avec plusieurs artistes de premier ordre, aux décors des grands théâtres et aux fêtes publiques, il a été chargé, en 1849, de la *Restauration* de la galerie d'Apollon, au Louvre, et, peu après, des peintures architecturales de l'église Saint-Eustache. Également estimé comme dessinateur, il a esquissé, en mai 1855, un *Ameublement* pour le sultan Abdul-Medjid, et travaillé, la même année, aux nouveaux salons de Baden-Baden. M. Séchan a été décoré en septembre 1849.

SECOND (Albéric), littérateur français, né vers 1812, débuta en 1826 par un vaudeville en un acte, *Trichemont fils*, et signa, seul ou en collaboration, un certain nombre de pièces. Quelques œuvres de littérature légère ont donné ensuite une assez grande notoriété à son nom.

Nous citerons de lui, au théâtre: *un Dragon de vertu*, folie en un acte (1839), avec M. Marc-Michel; *un Neveu, s'il vous plaît*, en un acte (1839), avec M. Bergeron; *le Droit d'aînesse*, en un acte (1842), avec M. Lurine; *English spoken*, en un acte (1855), avec M. Joltron; puis, en dehors du théâtre : *Lettres cochinchinoises sur les hommes et les choses du jour* (1841); *les Mémoires d'un Poisson rouge* (1842); *les Petits Mystères de l'Opéra* (1844): *la Jeunesse dorée par le procédé Ruolz* (1851); *A quoi tient l'amour!* (1856); *Contes sans prétentions* (1857, in-18); enfin, sous le titre heureux de *la Comédie parisienne*, une revue mensuelle dont les douze premières livraisons ont formé un volume (novembre 1857).

SEDGWICK (rév. Adam), géologue anglais, né vers 1785, à Dent (comté d'York), fit ses études au collége de la Trinité de Cambridge, reçut l'ordination sacerdotale et resta attaché au corps enseignant de cette université, d'abord comme agrégé (*fellow*) et, depuis 1818, comme professeur de géologie. Il jouit, comme savant, d'une autorité considérable, quoiqu'il la doive plus à son expérience propre qu'à des traités populaires ou à un système original. L'ouvrage le plus important et presque le seul que le rév. Ad. Sedgwick ait publié à part, est intitulé : *Classification des roches paléozoïques de l'Angleterre* (a Synopsis of the classification of the british palæozoic rocks; 2 vol. in-4); un professeur de Melbourne, M. M'Coy, y a collaboré.

Mais les articles qu'il a communiqués à divers recueils scientifiques sont fort nombreux; on cite entre autres un remarquable mémoire intitulé : *Vestiges of the natural history of creation*, et qui a paru sans nom d'auteur, dans la *Revue d'Édimbourg*. Comme théologien, il a écrit un discours sur l'enseignement universitaire à Cambridge (*Discourse on the studies of the university of Cambridge*, 5e édit., 1850), qui, à force d'augmentations, est devenu un volumineux ré-

quisitoire contre la morale utilitaire des disciples de Bentham.

SEDGWICK (miss Catherine-Maria), femme de lettres américaine, née en 1790, à Stockbridge, dans l'État de Massachussets, est fille de Théodore Sedgwick, qui a été président de la Chambre des Représentants et a rempli les fonctions de juge à la Cour suprême de sa province. Elle débuta assez tard dans les lettres. Son premier ouvrage, *le Roman de la Nouvelle-Angleterre* (the New England tale; New-York, 1822; nouv. édit., 1852), description des mœurs puritaines, était d'abord une espèce de manuel de dévotion qu'elle jugea trop mondain et dont elle fit un tableau de mœurs, qui réussit. Elle aborda ensuite le roman descriptif; *Redwood* (1824) et *Hope Leslie* (1827), furent rangés tout d'abord à côté des meilleures productions de F. Cooper; très-lus en Angleterre, ils furent traduits en France et en Italie.

Miss Sedgwick, dont les écrits se recommandent particulièrement par la moralité et l'élévation des sentiments, par la clarté, la vivacité et parfois l'énergie du style, a publié encore : *Clarence* (1830), peinture des mœurs contemporaines; *le Bossu* (the Hunchbach; 1832); *les Linwoods* (the Linwoods; 1835), et les *Lettres étrangères* (Letters from abroad to kindred at home; 1840, 2 vol.), récit d'un voyage entrepris, l'année précédente, en Angleterre, en Allemagne, en Suisse et en Italie. Elle a écrit pour les enfants : *le Pauvre riche et le Riche pauvre* (the Poor rich man and the rich poor man : 1836); *Vivez et laissez vivre* (Live and let live; 1837); *Moralité des habitudes; le Berger du mont Rhigi* (the Boy...; 1846); puis plusieurs nouvelles insérées dans les revues américaines, et enfin l'édition des *Poésies de Lucretia et Marguerite Davidson*, précédée de la biographie des deux sœurs.

SÉDILLOT (Louis-Pierre-Eugène-Amélie, et non Amédée), orientaliste français, né à Paris, le 23 juin 1808, est fils de J. J. Sédillot, orientaliste et astronome. Il prit simultanément les grades de licencié ès lettres et de licencié en droit, et se fit recevoir au concours, en 1831, agrégé d'histoire. Nommé successivement professeur d'histoire aux colléges Bourbon, Henri IV et Saint-Louis, il devint, en outre, à la mort de son père, dont il était l'élève pour les langues orientales, secrétaire du Collége de France et de l'École des langues orientales vivantes (1832).

M. Sédillot publia, en 1834, la traduction du *Traité des instruments astronomiques des Arabes* (tomes I-II, in-4), qui avait mérité à son père, en 1810, l'un des grands prix décennaux, et le compléta par un *Mémoire* sur le même sujet, inséré au *Recueil des savants étrangers* et tiré à part sous le titre de *Supplément* au traité d'Aboul-Hassan (tome III, in-4). Il donna ensuite un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels on remarque : *Lettres sur quelques points de l'astronomie orientale* (1834, in-8); *Manuel de chronologie universelle* (1835, in-8; 4e édit., 1850, 2 vol. in-18); *Recherches nouvelles pour servir à l'histoire des sciences mathématiques chez les Orientaux* (1837, in-4); *Mémoire sur un sceau du sultan Schah-Rokh, fils de Tamerlan* (1840, in-8); *Mémoire sur les systèmes géographiques des Grecs et des Arabes, et en particulier sur la coupole d'Arine*, etc. (1842, in-4); *Matériaux pour servir à l'histoire comparée des sciences mathématiques chez les Grecs et les Orientaux* (1845-1850, 2 vol. in-8); *Prolégomènes des tables astronomiques d'Oloug-Beg, texte, traduction, commentaires* (1846-1853, 2 vol. in-8); *Histoire des Arabes* (1854, in-12); puis des articles divers dans la *Revue encyclopédique*, la *Revue britannique*, *le Journal asiatique*, le *Bulletin de la Société de Géographie*, etc.; enfin de nombreuses communications à l'Institut tendant à réhabiliter l'école scientifique des Arabes, et dont on trouvera l'indication dans les *Comptes rendus* des séances de cette Société.

SÉDILLOT (Charles-Emmanuel), médecin militaire français, frère du précédent, né à Paris, le 14 septembre 1804, était élève interne des hôpitaux de Paris lorsqu'en 1824 il embrassa la carrière de la médecine militaire. Chirurgien sous-aide l'année suivante, il fit la campagne de Pologne en 1831 et fut décoré de la croix du Mérite militaire. Il devint, en 1832, chirurgien aide-major au 6e régiment de dragons, en 1835, agrégé de la Faculté de médecine de Paris, et, en 1836, chirurgien-major et professeur à l'hôpital militaire d'instruction du Val-de-Grâce. L'année suivante, il fit la campagne de Constantine. En 1841, il obtint, au concours, la chaire de clinique chirurgicale à la Faculté de médecine de Strasbourg et fut nommé professeur à l'hôpital militaire de la même ville. Il y est, depuis 1850, médecin principal de première classe, officier de la Légion d'honneur, correspondant de l'Académie des sciences et de l'Académie de médecine, et membre associé de l'Académie royale de médecine de Belgique.

M. Emmanuel Sédillot est auteur de plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Manuel de médecine légale* (1830, in-18; 2e édit., 1836, in-8); *Considérations sur l'emploi du chloroforme* (Strasbourg, 1850, in-8); *des Règles de l'application du chloroforme aux opérations chirurgicales* (1852, in-8); *Traité de médecine opératoire* (1846, in-8; 2e édit., 1854, 4 vol. in-18), sans compter un grand nombre de *Mémoires* et de *Notices*.

SÉGALAS (Pierre-Salomon), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Saint-Palais (Basses-Pyrénées), le 1er août 1792, ne commença ses études classiques qu'à 14 ans, au lycée de Pau, d'où il sortit pourtant avec le prix d'honneur. Un de ses professeurs conseilla à ses parents de le laisser se livrer aux études vers lesquelles il se sentait le plus porté et obtint de le conduire à Paris. Le jeune homme choisit la carrière médicale, s'appliqua avec soin à l'anatomie, à la physiologie et à la médecine opératoire, et, pressé de se créer des ressources, donna quelques leçons sur ces trois objets de ses études. Remarqué par Marjolin, qui le prit pour prosecteur, par Magendie et par Boyer, il fut reçu docteur à la fin de l'année 1817 et commença à l'École pratique un cours public de physiologie, qui fut très-suivi. Peu après, il en ouvrit un de pathologie médico-chirurgicale, qui ne contribua pas moins à sa réputation. En 1822, il lut à l'Institut de curieuses *Recherches expérimentales sur l'absorption intestinale*. En 1823, il publia une *Série d'expériences sur divers faits de physiologie et de pathologie*, ainsi qu'un *Mémoire sur les altérations du sang*, et fut nommé agrégé de Faculté et membre de l'Académie de médecine.

Bien que les recherches et les études de M. Ségalas aient un caractère de généralité et d'élévation, il se tourna pourtant d'assez bonne heure vers l'étude particulière des maladies des organes génito-urinaires. En 1824, il fonda un cours spécial sur ces maladies, et en 1828 il publia un important *Traité des rétentions d'urine et des maladies qu'elles produisent* (in-8, avec 10 planches in-fol.), qui fut suivi, en 1829, d'un *Mémoire sur la cautérisation des maladies organiques de l'urètre*, mode de traitement déjà plus

ou moins décrié et qu'il s'efforça de réhabiliter. La même année, il faisait connaître plusieurs procédés ou instruments qu'il avait inventés pour le traitement de ces maladies, entre autres un moyen d'éclairer l'intérieur des organes, un porte-caustique destiné à appliquer le nitrate d'argent à toute profondeur avec sûreté et précision, et un instrument scarificateur pour pratiquer sans danger des incisions intérieures.

Puis vint une suite d'ouvrages sur la pierre et la lithotritie, à l'invention de laquelle M. Ségalas n'a jamais prétendu avoir contribué, mais dont il a de bonne heure perfectionné les applications. Il faut surtout citer, sous son titre modeste, la *Note sur un lithotriteur courbe fort simple et sur la modification du brise-pierre de M. Jacobson*, et celle intitulée: *Opérations de lithotritie avec un brise-pierre à pression et à percussion*, et *un Mot sur la lithotritie considérée dans son application aux enfants* (1834). En même temps il avait présenté à l'Institut (juin, 1833) ce bel instrument lithotriteur qui lui valut, outre le titre de chevalier de la Légion d'honneur, un prix décerné par l'Académie des sciences, sur le rapport d'une commission composée de ses plus illustres membres (1833).

M. Ségalas a encore publié: *Lettre à M. Magendie sur les propriétés médicamenteuses de l'urée et sur le genre de mort que produit la noix vomique* (1832); un remarquable *Essai sur la gravelle et la pierre* (1835-36, in-8, avec pl.); *Lettre à M. Dieffenbach sur un cas d'urétroplastie*, etc. (1840, in-8, avec 3 pl.), et de nombreux articles dans divers recueils scientifiques.

A ses titres de praticien habile et d'écrivain savant, M. Ségalas joint celui de médecin dévoué. Son zèle généreux éclata surtout à l'époque du choléra. Choisi par tous ses confrères pour président du bureau de secours du quartier du Temple, il réunit plus tard tous les médecins de ce quartier en une société utile, *la Société médicale du Temple*. Il est aujourd'hui officier de la Légion d'honneur.

SÉGALAS (Anaïs MÉNARD, dame), femme poëte française, née à Paris le 24 septembre 1813, est fille de Charles Ménard, l'auteur excentrique de *l'Ami des bêtes, ou le Défenseur de ses presque semblables*. Elle suivit de bonne heure son penchant pour la littérature, débuta par quelques poésies anonymes et publia, à dix-sept ans, son premier volume de vers. Elle s'est mariée, en 1834, avec M. Ségalas, avocat, le plus jeune des frères du médecin de ce nom (voy. ci-dessus).

On a d'elle: *les Algériennes*, poésies (1831, in-18); *les Oiseaux de passage* (1836, in-8); *Poésies* (1844, in-8); *Enfantines, poésies à ma fille* (1844; 5e édit., 1855); *la Femme*, poésies (1847); *les Violettes et les abeilles* (1853). Elle a donné au théâtre: *le Trembleur*, comédie en deux actes (Odéon, 1849); *Deux Amoureux de la grand'mère*, vaudeville (Porte-Saint-Martin, 1850); *les Absents ont raison*, comédie en deux actes (Odéon, 1852); quelques opérettes de salon et un grand nombre d'articles de littérature légère dans plusieurs recueils, notamment des nouvelles qui ont été réunies en 1855, sous le titre de *Contes du nouveau Palais de Cristal* (in-8). De 1845 à 1852, elle a rédigé la revue littéraire et dramatique du *Corsaire*.

SÉGUIER (Pierre-Armand, baron), savant français, membre de l'Institut, né à Montpellier, le 3 juillet 1803, est fils du baron Mathieu Séguier, mort en 1848. Il entra fort jeune dans la magistrature, et fut nommé, après la révolution de 1830, conseiller à la Cour royale, que présidait son père. A la mort de celui-ci, il se démit de ses fonctions pour se livrer exclusivement à des travaux de mécanique. Doué d'une grande adresse et d'une rare aptitude, il passe pour un des hommes les plus versés dans la connaissance des machines et des procédés mécaniques de l'industrie. M. le baron Séguier a été élu membre libre de l'Académie des sciences, le 21 janvier 1833, en remplacement de Rosily-Mesros. Il est, depuis octobre 1851, officier de la Légion d'honneur.

On a de lui: *Mémoires sur les appareils producteurs de la vapeur* (1832, in-8): *Perfectionnements dans la navigation à vapeur* (1848, in-4), ou plan du nouveau système, en fer et en bois, réalisé à bord de la goëlette *la Persévérance*; enfin de nombreux *Rapports*, *Observations*, *Communications*, jugeant ou indiquant divers perfectionnements dans la photographie, la vapeur et les sciences physiques ou mécaniques.

SÉGUR (Philippe-Paul, comte DE), général et historien français, membre de l'Institut, né à Paris, le 4 novembre 1780, est fils du grand maître des cérémonies de l'ancienne cour impériale. Élevé sous les yeux de son oncle, littérateur distingué, il fut admis de bonne heure dans la réunion chantante des *Dîners du Vaudeville*, où il fit entendre quelques bluettes et s'engagea, comme simple hussard, dans la garde des Consuls. L'un des premiers nobles qui se rallièrent au nouveau pouvoir, il obtint d'emblée le brevet de sous-lieutenant. A Hohenlinden, il devint l'aide de camp de Macdonald, entra ensuite dans l'état-major de Bonaparte, remplit, à la suite de la paix de Lunéville, des missions diplomatiques près des rois de Danemark et d'Espagne, et fut chargé de l'inspection des côtes de la Manche (1804) et de celles de la Calabre (1806). Attaché, à cette époque, au service du roi Joseph, il assista au siége de Gaëte et rejoignit la grande armée avec le grade de chef d'escadron. Ce fut en qualité d'aide de camp de Napoléon qu'il prit une part brillante à la campagne de Pologne, où il fut blessé deux fois, fait prisonnier et envoyé au delà de Moscou; il fut compris dans les échanges qui suivirent la paix de Tilsitt.

En 1808, M. de Ségur passa en Espagne, enleva, au combat de Somo-Sierra, quinze pièces d'artillerie et reçut plusieurs blessures; ce fait d'armes, accompli sous les yeux de l'Empereur, lui valut le grade de colonel et l'honneur de porter au Corps législatif soixante-quatre drapeaux pris à l'ennemi. Après avoir rempli, en 1810, plusieurs missions, il devint général de brigade, le 22 février 1812 et fut témoin de l'expédition de Russie, à l'issue de laquelle il eut la direction des pages. En 1813, il organisa le 5e régiment des gardes d'honneur, corps qui contribua puissamment au salut de l'armée à Hanau, défendit la ligne du Rhin, de Landau à Strasbourg, et ne se fit pas moins remarquer pendant la guerre de 1814; à l'affaire de Reims, il attaqua l'ennemi avec tant d'à propos qu'il détruisit six cents chevaux et emporta un des faubourgs.

Mis en disponibilité, en 1815, pour avoir accepté un commandement pendant les Cent-Jours, M. de Ségur fut porté de nouveau à l'activité en 1818, mais sans être employé. Ce ne fut qu'à la révolution de Juillet, qu'il reparut sur la scène publique; dans la même année (1831), il fut nommé lieutenant général et pair de France. Depuis 1848, il s'est retiré dans la vie privée et n'a recherché, sous le nouvel Empire, aucune des faveurs auxquelles ses anciens services lui donnaient droit de prétendre. Chevalier de la Légion d'honneur dès la création de l'ordre (1804), il fut suc-

cessivement officier (1811), commandeur (1814), grand officier (1819), et grand-croix (28 avril 1847).

Fils d'un écrivain qui s'est fait une place honorable dans les lettres, M. de Ségur a écrit lui-même quelques ouvrages historiques qui lui ont ouvert, le 25 mars 1830, les portes de l'Académie française, en remplacement de M. de Lévis. En voici la liste : *Histoire de Napoléon et de la grande armée, pendant l'année* 1812 (1824, 2 vol. in-8; dern. édit., 1842), souvent réimprimée et traduite en plusieurs langues; on reproche à cet ouvrage, qui obtint, à son apparition, un succès immense, de viser trop à l'effet et de chercher à peindre plutôt qu'à raconter avec la véracité qu'exige le genre historique; il donna lieu à diverses réfutations, une entre autres du général Gourgaud, laquelle amena un duel entre ce dernier et l'auteur; *Histoire de Russie et de Pierre le Grand* (1829, in-8); *Histoire de Charles VIII, roi de France* (1834, 2 vol. in-8; 2ᵉ édit., 1842). Ajoutons un *Éloge historique du maréchal Lobau* (1839), et des discours politiques prononcés à la Chambre des Pairs. Il a en outre donné des articles de stratégie et d'histoire au *Journal des sciences militaires* et au *Dictionnaire de la conversation*.

SÉGUR (Anatole de), fils du comte Eugène de Ségur, ancien pair de France, né en 1831, appartient à la même famille que le précédent. Il a publié, en 1848, un recueil de *Fables*, et occupé, en 1851, la préfecture de la Haute-Marne. Il fait partie, depuis 1852, du conseil d'État, en qualité de maître des requêtes. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

SÉGUR DAGUESSEAU (Raymond-Paul, comte DE), sénateur français, né en 1802, est neveu du général Philippe de Ségur et petit-fils de l'auteur de l'*Histoire universelle*. Issu d'une des plus anciennes maisons de la Guienne, il a pris le nom de Daguesseau de sa mère, dont la famille s'est éteinte en 1826. Après avoir terminé ses études de droit, il se consacra au barreau et fut, sous la Restauration, substitut au parquet de la Cour royale de Paris. En 1835, il reçut la croix d'honneur, entra dans la carrière de l'administration et dirigea tour à tour les départements du Lot et des Hautes-Pyrénées; mais, en 1837, il refusa de continuer à servir le gouvernement de Juillet, fit retour au parti légitimiste et parut, sous cette nouvelle bannière, à l'Assemblée législative, en 1849, où l'envoyèrent les suffrages de ses anciens administrés des Pyrénées; il s'associa aux efforts de la majorité, seconda ensuite les projets de l'Élysée et fit partie de la Commission consultative qui suivit le coup d'État. Dès le 25 janvier 1852, il fut appelé à faire partie du nouveau Sénat. Il est aujourd'hui officier de la Légion d'honneur et membre du conseil général des Hautes-Pyrénées.

SEIDL (Jean-Gabriel), poëte et archéologue allemand, né à Vienne, le 21 juin 1804, étudia le droit; mais se trouvant, par la mort de son père, dans un état proche de l'indigence, il ne put suivre la carrière administrative et accepta, en 1829, une place de professeur au collége de Cilli, en Styrie. En 1840, il fut appelé à Vienne, où il devint conservateur du cabinet numismatique et des antiques, et, en 1847, membre de l'Académie des sciences.

La plupart des œuvres poétiques de M. Seidl, qui les a répandues dans presque tous les annuaires et recueils littéraires de l'Allemagne, ont plus de goût et de grâce que d'originalité. Elles sont réunies en divers volumes : *Poëmes* (Dichtungen; Vienne, 1826-28, 3 vol.); *Bifolien* (Ibid. 4ᵉ édit., 1849); *Chants de la nuit* (Lieder der Nacht; Ibid., 2ᵉ édit., 1851); *Nature et Cœur* (Natur und Herz; Stuttg., 1853).

M. Seidl a donné, avec moins de succès, des contes et des nouvelles, tels que : *Feuilles et Épines*, *Pentameron*, *le Combat pour la fiancée*, *le Joueur de vielle*, *Thomas Damascena*, *la Vengeance muette* (Vienne, 1839-43), etc., et aussi des drames : *la Première violette*, *les Inséparables*; etc. Mais ayant eu l'heureuse idée d'écrire en dialecte viennois, il obtint tout à coup une très-grande vogue. A ce genre appartiennent : *la Dernière fenêtre* (S'letzte Fensterln); *Trois ans après la dernière fenêtre* (Drei Jahr nach'm letzten Fensterln), et tout le recueil de *Chants autrichiens* (Gedichte in osterreicher Mundart; Vienne, 4ᵉ édit., 1844). On cite de lui un hymne, avec musique de Haydn, qui a été reconnu officiellement, en 1854, comme chant national de l'empire autrichien.

On a de M. Seidl quelques ouvrages plus sérieux : *Chronique des découvertes archéologiques en Autriche* (Chronik der archaeologischen Funde in der oesterr. Monarchie); *Documents pour servir à la chronique*, etc. (Beitraege zur Chronik, etc.; Vienne, 1854); *Documents pour dresser une liste des procurateurs romains de Noricum* (Vienne, 1854), etc. Il a fourni à *l'Allemagne pittoresque et romantique* (Malerisches und romantisches Deutschland), publiée à Leipsick, par la librairie Wigand, des *Excursions dans le Tyrol et en Stirie* (Wanderungen durch Tirol und Steiermark; 1842, 2 vol., avec 60 grav.). Il est, depuis 1850, un des rédacteurs du *Journal des gymnases d'Autriche*.

SÉJOUR (Victor), auteur dramatique français, né à Paris, vers la fin de 1816, débuta dans la littérature, en 1841, par une ode sur le *Retour de Napoléon* (in-8). Il a abordé le théâtre en 1844 et, dans ces dernières années, a tracé, avec beaucoup de bonheur, le drame à grand spectacle. Il a dû, plus d'une fois, à des confusions d'homonymie, des articles nécrologiques dans les journaux de l'étranger.

On cite de lui : *Diégarias*, drame en cinq actes, en vers (Théâtre-Français, 1844); *la Chute de Séjan*, drame en cinq actes, en vers (Français, 1849); *Richard III*, drame en cinq actes, en prose (Porte-Saint-Martin, 1852), pour l'acteur Ligier; *l'Argent du Diable*, pièce en trois actes (Variétés, 1854); *les Noces vénitiennes*, drame en cinq actes, (Porte-Saint-Martin, 1855), aussi pour M. Ligier; *le Fils de la nuit*, drame en cinq actes (Ibid., 1857); *André Gérard*, drame en cinq actes (Odéon, 1857), pour les dernières représentations de M. Frédéric Lemaître; *le Martyr du cœur*, en cinq actes (Ambigu, 1858), avec M. J. Brésil.

SELKIRK (Dunbar-James DOUGLAS, 6ᵉ comte DE), pair représentatif d'Angleterre, né en 1809, fit ses études universitaires à Oxford. En 1831, il fut élu membre de la Chambre des Lords, où il vote avec le parti conservateur. Sous le premier ministère de lord Derby (1852), il a rempli la charge de garde des sceaux d'Écosse.

SELYS-LONGCHAMPS (Michel-Edmond, baron DE), naturaliste belge, né à Paris, le 25 mai 1813, fit ses études à l'université de Liége, ville où il a, depuis sa jeunesse, fixé sa résidence. Il s'adonna par goût à la culture des sciences naturelles, siégea quelque temps à la Chambre des Représentants, et fut élu membre du Sénat le 13 février 1855. Il appartient à diverses compagnies savantes de son pays, entre autres, à l'Académie royale des siences et arts depuis le 16 décembre 1846.

Après avoir débuté par un *Catalogue des oiseaux du pays de Liége* (Liége, 1831), et des notices d'ornithologie et d'entomologie, il a publié : *Essai monographique sur les campagnes de Liége* (Ibid., 1836); *Tableau des lépidoptères de la Belgique* (Ibid., 1837, in-8); *Études de micromammologie* (Ibid., 1839, in-8); *Tableau des libellulidées d'Europe* (Bruxelles, 1840, in-8, fig.); *Faune belge* (Liége, 1842 et ann. suiv.), indication méthodique des mammifères, oiseaux, reptiles et poissons, observés jusqu'ici en Belgique. Ce savant a fourni, en outre, plusieurs tableaux d'histoire naturelle aux *Mémoires de l'Académie de Belgique*, à la *Revue zoologique*, etc.

SELMER (Hannibal-Pierre), écrivain danois, né le 9 septembre 1802, à Gaarden-Mein (Norvége), chef du secrétariat de la direction de l'université, a profité de cette position pour publier sous les titres : *Nouvelles académiques* (Academiske Tidender; 1833-45, tomes I-IV), et *Annales de l'université de Copenhague* pour 1837 à 1845 (Kjœbenhavns Universitets Aarbog; 1846 et suiv.), deux recueils contenant des documents pour l'histoire du progrès de l'instruction publique en Danemark. Il a visité de 1836 à 1837 l'Allemagne, l'Italie et la France. Nommé conseiller titulaire de chancellerie en 1840, M. Selmer a pris peu après sa retraite et entrepris la publication d'un *Recueil nécrologique* (Necrologiske Samlinger; 1848-52. 2 vol.).

SELWYN (William), jurisconsulte anglais, né en 1774, dans le comté de Surrey, fit de bonnes études à l'université de Cambridge, fut admis au barreau en 1807 et acquit une grande réputation par sa connaissance approfondie de l'histoire et des variations du droit anglais. Il devint avocat du roi en 1827 et fut quelque temps *recorder* (archiviste) de Portsmouth. Le plus connu de ses ouvrages, qui est un commentaire de la loi *Nisi prius* (*An abridgment of the law of* Nisi prius), a été l'objet de fréquentes réimpressions.

Son fils, George-Auguste Selwyn, né en 1809, a embrassé la carrière ecclésiastique. Élevé à Cambridge, il a été pasteur à Windsor, puis choisi en 1841 pour inaugurer le siége épiscopal de la Nouvelle-Zélande.

SEMPER (Godefroid), architecte allemand, né à Hambourg, en 1804, étudia dans sa ville natale et à Altona, puis suivit des cours de mathématiques à l'université de Gœttingue. Il se destinait à entrer dans l'artillerie; mais ne trouvant de place ni au service de la Prusse, ni au service des Pays-Bas, il résolut de se livrer à l'architecture, fit des études à Munich, et vint fréquenter à Paris pendant trois ans les ateliers les plus renommés. Après la révolution de Juillet, il quitta la France, et alla étudier l'antique en Italie, en Sicile et en Grèce. Il en revint avec des idées très-originales sur la polychromie des Grecs, ou usage des couleurs dans l'architecture. Depuis il n'a cessé de populariser cette méthode.

Appelé à Dresde, en 1834, comme professeur à l'Académie, M. Semper se concilia les bonnes grâces du roi, qui le chargea de décorer le cabinet des antiques du musée royal, suivant ses procédés de polychromie. De 1837 à 1838, il bâtit la nouvelle synagogue et l'hôpital des femmes de Dresde. Son principal ouvrage est la nouvelle salle de théâtre de cette ville. Il obtint ensuite au concours la construction de l'église Saint-Nicolas de Hambourg et y employa le style roman.

Pendant les événements de 1848, M. Semper, libéral déclaré, prit part à l'insurrection de Dresde et dut s'exiler après la défaite de son parti. Il se rendit en Angleterre et il jouit bientôt d'une grande influence à l'Académie royale de Marlboroughhouse. Il y a écrit deux livres estimés : *sur l'Industrie, la science et l'art* (über Industrie, Wissenschaft und Kunst; Brunswick, 1852), et *les Quatre éléments de l'architecture* (Die vier Elemente der Baukunst; 1851).

SÉNARMONT (Henri, Hurreau de), minéralogiste et physicien français, membre de l'Institut, né à Broué (Eure-et-Loir), le 6 septembre 1808, d'une famille qui compte parmi ses membres le général baron de Sénarmont, mort glorieusement au siége de Cadix, reçut une éducation très-soignée et fut admis en 1826 à l'École polytechnique, d'où il sortit dans le corps des mines. Rappelé bientôt à Paris en qualité d'ingénieur ordinaire des mines, il fut promu au grade d'ingénieur en chef le 22 mars 1848.

Ses travaux l'ont fait choisir comme examinateur de physique à l'École polytechnique, puis comme professeur de minéralogie à l'École des mines et lui ont ouvert, après la mort de Beudant (5 janvier 1852), les portes de l'Académie des sciences.

M. de Sénarmont a porté ses études sur la cristallographie, la physique et la zoologie, et il a soumit à l'Académie des sciences différents mémoires qui ont été fort remarqués et qui ont paru, soit dans les *Annales des mines*, soit dans les *Annales de physique et de chimie*. Il faut notamment citer : *sur les Modifications que la réflexion spéculaire sur un miroir métallique imprime aux rayons de lumière polarisée* (1840); *sur la Géologie des départements de Seine-et-Oise et Seine-et-Marne* (1843); *sur la Réflexion et la double réfraction de la lumière par les cristaux doués de l'opacité métallique* (1847); *sur la Conductibilité des substances cristallisées par la chaleur* (1847); *sur la Conductibilité superficielle des corps cristallisés pour l'électricité de tension* (1850).

SÉNART (Antoine-Marie-Jules), avocat français, président de l'Assemblée constituante en 1848, né à Rouen, le 9 avril 1800, est fils d'un architecte. Après de brillantes études classiques, il vint faire son droit à Paris et retourna en 1821 dans sa ville natale, où il prit bientôt au barreau une des premières places. En 1830, il se mit à la tête du mouvement insurrectionnel excité à Rouen par les ordonnances de Juillet, et contribua ainsi à l'établissement de la monarchie de Louis-Philippe. Mais il ne tarda pas à être rejeté dans l'opposition, devint le chef des libéraux de la Seine-Inférieure et anima de son esprit la presse de son département. Le 24 décembre 1847, il présida le banquet réformiste de Rouen. A l'avénement de la République, il fut nommé par le gouvernement provisoire procureur général à la Cour d'appel de cette ville. Élu représentant à la Constituante l'avant-dernier sur dix-sept, il crut devoir se démettre de sa charge et vint prendre place à l'Assemblée. Il n'était pas encore remplacé, comme procureur général, que le parti des républicains extrêmes, mécontent du résultat des élections, se souleva à Rouen. M. Sénart y retourna aussitôt, reprit les fonctions dont il était encore légalement chargé et les remplit avec une fermeté intelligente qui fut pour beaucoup dans la compression de l'émeute.

De retour à l'Assemblée, il fut accusé par M. Barbès d'avoir opposé la force aux volontés du peuple. L'Assemblée répondit à cette attaque en choisissant M. Sénart pour son président. Pendant les journées de juin, il seconda de tout son pouvoir le général Cavaignac et tous les deux combattirent de concert l'anarchie au nom de la

République. L'Assemblée, pensant exprimer le sentiment général, déclara que tous les deux avaient bien mérité de la patrie. Le général Cavaignac, devenu chef du pouvoir exécutif, s'empressa de prendre le président de l'Assemblée pour ministre de l'intérieur. M. Sénart se vit chargé de reconstituer l'administration centrale et celle des départements, puis la police et les municipalités. Il remplaça aussi quelque temps par *intérim* le ministre de la justice. Lorsque le général crut devoir se donner pour auxiliaires les chefs de l'ancienne opposition de gauche, M. Sénart approuva un changement de politique qui entraînait sa sortie du ministère et ne craignit pas de donner la publicité de la tribune à son approbation. Jusqu'à la séparation de la Constituante, il siégea dans les rangs du parti démocratique modéré. Les progrès de l'opinion réactionnaire dans la Seine-Inférieure empêchèrent sa réélection à la Législative. Rentré dans la vie privée, M. Sénart se fit inscrire au barreau de Paris, où il occupe un rang distingué parmi nos meilleurs avocats.

SENIOR (Nassau-William), économiste anglais, né à Uffington dans le Berkshire, le 26 septembre 1790, fut élevé au collége d'Eton, fit son droit sous le professeur Sugden, connu depuis sous le nom de Saint-Léonards, et entra dans le barreau en 1817. En 1826, il fut nommé professeur d'économie politique à l'université d'Oxford et, après avoir quitté quelque temps cette chaire, il l'a reprise en 1847. Également occupé des questions politiques et administratives, il a été aussi à plusieurs reprises désigné comme membre de diverses sociétés et commissions d'enquêtes, notamment de celles chargées d'étudier les lois sur les pauvres.

Les cours et les fonctions de M. Senior ont donné lieu de sa part à plusieurs publications : *Lectures on political Economy* (in-8, 1826; 8e édit., 1852), ouvrage capital de l'auteur, traduit en français par M. Arrivabène sous le titre de : *Principes fondamentaux de l'économie politique* (Paris, 1835); *On Outline of political economy* (1850, in-12), complétant l'ouvrage qui précède, et faisant partie de l'*Encyclopædia metropolitana*; *Rapport de la commission d'enquête sur les tisserands* (1834); *Exposé des lois sur le paupérisme*, avec un *Aperçu des législations anglaise et américaine* (1840), tous deux imprimés par ordre du Parlement. M. Senior a collaboré aux *Revues* de Londres et d'Édimbourg, à la *Quaterly Review* et publié, de 1850 à 1852, des brochures relatives à l'administration ou déconomie politique.

SEPP (Jean-Népomucène), théologien catholique allemand, né en 1816, à Tœlz en Bavière, étudia à Munich, puis entreprit un voyage scientifique à travers la Syrie, la Palestine et l'Égypte et obtint à son retour une chaire d'histoire à l'université de Munich. Mais il fut presque aussitôt destitué, ainsi que sept de ses collègues, pour avoir été représenté comme suspect à la favorite Lola-Montès. Après quelques mois d'exil, il rentra en Bavière et fut élu en 1848 membre de l'Assemblée nationale de Francfort, où il vota avec le parti conservateur. Il fit ensuite partie de la Chambre des Communes de Bavière. En 1850, enfin il fut réintégré dans ses anciennes fonctions.

Le premier ouvrage de M. Sepp, intitulé : *Vie de Jésus* (Leben Jesu; Ratisbonne, 1842-46, 7 vol.; nouvelle édition, 1855) et dirigé d'après les inspirations de Schelling et de Gœrres, contre le fameux livre de Strauss, attira sur lui l'attention publique. C'est dans les mêmes idées qu'il a publié depuis : *le Paganisme et ses rapports avec la religion chrétienne* (das Heidenthum und dessen Bedeutung, etc.; Ratisbonne, 1853, 3 vol.), regardé comme le complément de *Mythologie et révélation* de Schelling. On a encore de lui plusieurs opuscules, tels que : *Joseph de Gœrres* (Ratisbonne, 2e édit., 1848), étude biographique; *le Véritable emplacement du saint sépulcre à Jérusalem* (über die rechte Lage des heiligen Grabes zu Jerusalem), dissertation archéologique insérée dans la *Revue historique et politique*, et qui valut à M. Sepp, de la main du pape, le brevet de chevalier du Saint-Sépulcre; etc.

SÉRÉ (Ferdinand), archéologue français, né à Paris, en 1818, s'est fait un nom par d'importants travaux relatifs à l'histoire artistique; il dirigea de 1848 à 1855, année de sa mort, les publications les plus splendides de l'archéologie pittoresque : *le Livre d'or des métiers* (in-4); *Histoire de l'instruction publique en France* (in-4); *le Moyen âge et la renaissance*, son œuvre capitale, entreprise avec M. Lacroix, le Bibliophile Jacob (5 vol. in-4), et une *Histoire du costume et de l'ameublement*, inachevée.

SERRANO (Francisco), général et homme politique espagnol, gagna, comme la plupart de ses collègues, tous ses grades dans la guerre de l'indépendance. Dévoué d'abord aux intérêts de Marie-Christine, il fut un des premiers qui, en 1843, proclamèrent, à Barcelone, la déchéance d'Espartero. Après la restauration de la reine mère, le général Serrano se joignit à Narvaez pour combattre et détruire l'influence du ministre Olozaga. En 1846, quelque temps après le mariage de la reine, l'influence extraordinaire qu'elle accorda dans le gouvernement au général, détermina entre elle et le roi des discordes intérieures, trahies bientôt par des événements publics. Le ministère Sotomayor essaya d'éloigner M. Serrano et fut renversé par lui. Le ministère Pacheco-Salamanca, de triste mémoire, s'appuya sur son crédit et tomba devant le cri général de l'opinion. En présence de la faveur naissante de Narvaez, M. Serrano, devenu libéral, fit rappeler en même temps de l'exil Olozaga et Espartero. A l'avénement de Narvaez, il dut accepter la capitainerie générale de Grenade, dont le service l'éloignait de la cour. Depuis lors il fit, dans le Sénat, l'opposition la plus vive aux divers ministères qui se succédèrent jusqu'à la révolution de juillet 1854. Au mois de février de cette année, il fut impliqué dans un mouvement insurrectionnel qui éclata à Saragosse et exilé malgré d'énergiques protestations. Après le triomphe des vicalvaristes, il fit partie de l'*Union libérale*, qui défendit longtemps la combinaison Espartero-O'Donnell. Quand il fallut opter entre ces deux chefs, il se déclara pour le dernier. Nommé, en 1854, capitaine général de l'artillerie, il avait échangé depuis quelques mois cette place contre la capitainerie générale de la Nouvelle-Castille, qui remettait à peu près le sort de Madrid entre ses mains, quand O'Donnell fit le coup d'État de juillet 1856. Vainqueur de l'insurrection au Prado et au Retiro, il remplaça, quelque temps après, Olozaga à l'ambassade de Paris. La chute d'O'Donnell (septembre 1857) entraîna son rappel. Depuis il s'est joint, dans le Sénat, à tous les généraux vicalvaristes, pour faire à Narvaez l'opposition formidable qui amena si vite sa chute.

SERRES (Étienne-Renaud-Augustin), médecin français, membre de l'Institut et de l'Académie impériale de médecine, est né à Clairac (Lot-et-Garonne), le 22 décembre 1787. Fils d'un médecin, il vint, fort jeune, à Paris pour faire ses études médicales; il y eut de brillants succès. Nommé

interne au concours de 1808, il fut reçu docteur en 1810, devint médecin inspecteur de l'Hôtel-Dieu en 1812, et deux ans après chef des travaux anatomiques de l'amphithéâtre central des hôpitaux et agrégé de la Faculté. A l'époque de la bataille de Paris, M. Serres se distingua par son courage et son dévouement à soigner les blessés. Il reçut plusieurs missions pour aller porter des secours sur différents points du département de Seine-et-Marne. En 1815, il fut blessé dans l'exercice des mêmes fonctions. Nommé médecin en chef de l'hôpital de l'Hôtel-Dieu en 1822, il fut admis peu après à l'Académie royale de médecine et en 1828 il remplaça à l'Institut l'illustre Chaussier. Vers 1839, il fut nommé professeur d'anatomie et d'histoire naturelle de l'homme au Muséum du Jardin des plantes. En 1841, président de l'Académie des sciences, il reçut la croix d'officier de la Légion d'honneur. Cinq ans plus tard (6 mai 1846), il fut fait commandeur.

La première publication médicale de M. Serres date de 1811 : *sur la Fièvre entéro-mésentérique* (fièvre typhoïde). Mais c'est surtout à ses travaux d'anatomie et d'embryologie humaine et comparée qu'il doit sa réputation et le rang qu'il occupe. Après un *Essai sur l'anatomie et la physiologie des dents* (1817, in-8, 5 planches), il publia son bel ouvrage sur les *Lois de l'ostéologie* (in-fol. avec *Atlas* de 33 planches), qui lui fit obtenir en 1820, sur le rapport de Cuvier, le prix de physiologie expérimentale décerné par l'Académie des sciences. Dans son écrit intitulé : *Vues sur l'indépendance de la formation des organes*, M. Serres a exposé le premier cette théorie que les organes du fœtus, complétement différents de ceux de l'adulte, sont divisés et fractionnés et se forment indépendamment les uns des autres. Il a publié en outre, dans divers recueils et sur différents sujets d'anatomie et de médecine, une foule de *Mémoires* que nous ne pouvons énumérer.

SERRET (Joseph-Alfred), mathématicien français, né en 1819, sortit, en 1840, de l'École polytechnique comme sous-lieutenant d'artillerie, quitta le service militaire au bout d'un an et vint continuer à Paris l'étude des sciences. Il fut nommé, en 1848, examinateur d'admission pour l'École polytechnique. En 1849, il suppléa M. Francœur à la Sorbonne dans son cours d'algèbre supérieure et, en 1856, M. Le Verrier dans celui d'astronomie physique.

Les recherches de M. Serret se rapportent, pour la plupart, à l'analyse mathématique; il les a consignées dans plusieurs mémoires fournis au *Journal de mathématiques pures et appliquées* de M. Liouville et aux *Comptes rendus* des séances de l'Académie des sciences. Nous citerons : *sur les Fonctions elliptiques* (1843 à 1845); *sur les Propriétés de la lemniscate et des courbes elliptiques de première classe* (1844-1846); *sur le Nombre des valeurs que peut prendre une fonction quand on y permute les lettres qu'elle renferme* (1849-1850); *sur la Théorie des lignes à double courbure* (1851 et 1853); etc., Il a publié, en outre : *Traité de trigonométrie* (1850, in-8); *Traité d'arithmétique* (1852, in-8); *Éléments de trigonométrie à l'usage des arpenteurs* (1853, in-8): *Cours d'algèbre supérieure* (1854, in-8, 3e edit.), reproduisant les leçons qu'il a professées à la Faculté des sciences en 1849; etc.

SERVAIS (Adrien-François), célèbre violoncelliste belge, né à Hal, près de Bruxelles, le 7 juin 1807, apprit de son père les premiers principes du violon, et sut intéresser un riche amateur, qui lui donna les meilleurs maîtres. Enthousiaste du talent de Platel sur le violoncelle, il se consacra tout entier à l'étude de cet instrument, entra au Conservatoire de Bruxelles, où ce maître enseignait, remporta le premier prix la même année, et y devint bientôt répétiteur. Il obtint ensuite une place à l'orchestre du théâtre, et continua ses études avec persévérance. Après la révolution de 1830, il quitta la Belgique et vint en France, muni des recommandations de M. Fétis. Il se vit proclamé à Paris le premier violoncelliste de son époque. A partir de 1834 il se mit à voyager en Angleterre, en Hollande, en Allemagne, en Belgique, obtint à Saint-Pétersbourg un succès d'enthousiasme, et s'y maria en 1842. Depuis il a donné des concerts dans la plupart des grandes villes de l'Europe, étudiant toujours et perfectionnant toujours son talent. De retour en Belgique vers 1845, il s'est fixé à Bruxelles, où il se fait encore entendre quelquefois dans des concerts solennels. Le roi l'a nommé son premier violoncelliste et décoré de l'ordre de Léopold.

Comme la plupart des virtuoses hors ligne, M. Servais a composé pour son instrument un grand nombre de morceaux hérissés de difficultés même pour les plus forts violoncellistes, tels qne des *Concertos*, *Fantaisies* et *Airs variés*.

SERVICEN, médecin arménien, né à Constantinople, en 1815, d'une famille originaire de la haute Asie, appartient à cette première génération d'Orientaux que les réformes du sultan Mahmoud portèrent à quitter leur pays pour venir étudier en Europe, surtout en France, notre civilisation. Entraîné par ses goûts vers la médecine, qui était alors l'unique carrière ouverte aux chrétiens, et déjà familiarisé avec notre langue, il résolut de venir à Paris. L'amiral Roussin, ambassadeur à Constantinople, aplanit les difficultés que sa famille opposait à son départ, et, recommandé à M. Serres, le jeune Arménien fut admis aux cours de l'amphithéâtre de Clamart. Il reçut ensuite une pension de la Porte, poussa ses études jusqu'au bout et prit tous ses grades.

De retour à Constantinople en 1842, après avoir visité l'Angleterre et l'Italie, il fut nommé médecin ordinaire et, bientôt après, médecin en chef de l'hôpital du Séraskiérat. En 1846, il fut attaché, avec le même titre, à l'état-major de l'École militaire et fut appelé à la chaire nouvelle de médecine légale à l'École impériale de médecine de Galata-Seraï, où plus tard il fut encore chargé de l'enseignement de la physique, ainsi que d'un cours spécial de pathologie interne. En 1849, le docteur Servicen reçut de l'*hekimbachi* (médecin en chef de l'empire) Abdulhaq-effendi l'ordre de lui présenter le programme d'une gazette médicale en langue française, dont la publication commença aussitôt sous sa direction (1849-1852). Lors de la création de la Société médicale de Constantinople (août 1856), fondée par le docteur Pincoffs, médecin hollandais au service de l'Angleterre, avec le concours des médecins des armées alliées, M. Servicen en fut un des premiers membres.

Fonctionnaire civil de la première classe du deuxième rang, décoré du Nichan-Iftikhar et de l'ordre impérial du Medjidié, le docteur Servicen a publié plusieurs ouvrages en langue arménienne, dont le plus estimé est son *Traité de l'éducation physique et morale des enfants* (Mangadazoutune; 1844, 2 vol. in-8).

SERVIÈRE [de la Gironde], ancien représentant du peuple français, né à Bazas (Gironde), en 1808, revint, après avoir terminé ses études de droit, se faire inscrire au barreau de sa ville natale, et exerça avec succès la profession d'avocat. L'opposition libérale le fit entrer au conseil gé-

néral de la Gironde, et le choisit, mais inutilement, pour candidat à la députation, en concurrence avec M. Galos, député ministériel. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du peuple par 94474 suffrages, le quatrième sur quinze. Membre du comité du commerce et de l'industrie, il vota assez généralement avec la droite. Non réélu à l'Assemblée législative, il reprit sa place au barreau de Bazas.

SESMAISONS (Olivier DE), ancien représentant du peuple français, né près de Nantes, en 1801, d'une ancienne famille de Bretagne et neveu du pair de France Humbert Sesmaisons, entra, en 1824, à l'École militaire de Saint-Cyr. Il prit part au siége d'Alger, et, après la révolution de Juillet, donna sa démission pour ne pas prêter serment à Louis-Philippe. Il se consacra dès lors à l'agriculture, devint membre du conseil général de la Loire-Inférieure, et prit une place assez importante dans le parti légitimiste. En 1848 il fut envoyé à la Constituante par 85805 suffrages, le sixième sur treize. Membre de l'extrême droite, il vota quelquefois avec l'extrême gauche : contre le maintien de l'état de siége, pour l'incompatibilité de toutes fonctions publiques salariées avec le mandat législatif, pour la sanction par le peuple, de la Constitution, dont il rejeta l'ensemble. Après l'élection du 10 décembre il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon et appuya les lois contre la presse et les clubs. Réélu, le premier, à l'Assemblée législative, il continua de se montrer hostile à la démocratie, vota la loi sur l'enseignement et la loi du 31 mai, et ne se sépara point des chefs de la droite lorsqu'ils entrèrent en lutte contre la politique particulière de l'Élysée. Après le coup d'État du 2 décembre il resta en dehors des affaires publiques.

SETTIMO (Ruggiero), homme politique italien, né à Palerme en 1778, appartient par son père à la famille des princes de Fitalia, et par sa mère à celle des princes d'Aragon. Il entra de bonne heure dans la marine et y conquit successivement tous ses grades jusqu'à celui d'amiral, au milieu des guerres de la République et de l'Empire. En 1812, lorsque lord Bentinck imposa une constitution au roi François réfugié en Sicile, il acquit, comme ministre constitutionnel, une très grande popularité, et en 1820 il fut, avec le général Guillaume Pepe, un des principaux fauteurs de la révolution qui arracha tant de réformes à Ferdinand Ier. Pendant vingt-huit ans il avait vécu dans la retraite au milieu de ses immenses domaines, suspect au gouvernement et quelquefois persécuté, lorsqu'il redevint, en 1848, le chef de la révolution sicilienne. A l'âge de soixante-dix ans, il prit les armes et se mit spontanément à la tête des insurgés, qui le nommèrent président des quatre comités de défense déjà organisés.

Après avoir propagé l'insurrection dans toute l'île, il réclama du gouvernement le rétablissement de l'ancienne constitution du pays, et, au mépris du traité de Vienne, la séparation de la Sicile et du royaume de Naples. Bientôt il convoqua la Chambre des Pairs et celle des Communes: n'admettant sur les listes électorales que les citoyens sachant lire, il donnait toute l'action politique à un petit nombre de citoyens riches et puissants. Sur sa proposition, on créa un gouvernement provisoire pris, en partie, au sein des Chambres. Le roi Ferdinand II, pour le gagner ou le dépopulariser, le nomma ministre à Naples, chargé spécialement des affaires de l'île. En même temps, le Parlement le choisissait pour président, avec le pouvoir tout royal de nommer les ministres, de sanctionner les décrets, de dissoudre et de proroger les Chambres, de déclarer la guerre et de conclure la paix. Il vota avec toute l'Assemblée la déchéance des Bourbons et la nomination d'Albert-Amédée Ier, fils de Charles-Albert, comme roi de Sicile. Le Parlement, entre les mains duquel il remit ses pouvoirs, le nomma président honoraire et à vie de la Chambre des senateurs, lui donna la franchise postale, comme autrefois les États-Unis, à Washington, et lui laissa le soin de nommer les ministres en attendant l'arrivée d'Albert-Amédée.

M. Settimo fut pendant quelque temps le véritable roi constitutionnel de la Sicile, et le plus populaire qui fut jamais. Le premier ministère formé par lui ayant été contraint de donner sa démission, il appela au pouvoir les chefs de l'opposition. Lorsque la guerre recommença avec Naples, le peuple le salua du nom de Père de la patrie. Après avoir lutté de tous ses efforts contre la restauration de Ferdinand II, il fit partir les révolutionnaires les plus compromis, quitta la Sicile le dernier et se retira à Malte. Il jouit d'une réputation d'honnêteté et de loyauté chevaleresques, et il a souvent déployé beaucoup de courage et d'éloquence.

SEURRE (Bernard-Gabriel), dit SEURRE *aîné*, statuaire français, membre de l'Institut, né à Paris, le 11 juillet 1795, entra, en 1815, dans l'atelier de Cartellier et suivit, au commencement de 1816, les cours de l'École des beaux-arts; il y remporta successivement les divers prix de sculpture, et le grand prix de Rome au concours de 1818, sur le sujet : *l'Exil de Cléombrote*. De retour à Paris, en 1823, il exposa l'année suivante une *Baigneuse*, placée à Trianon, et ne figura depuis qu'aux deux salons de 1827 et 1836, il y envoya une statue de *Sainte Barbe*, commandée par la préfecture de la Seine pour l'église de la Sorbonne; *Sylvie pleurant la mort de son cerf*, demandé pour la maison du Roi; un *Buste* ou *Portrait*, et la *Victoire d'Aboukir*, modèle en plâtre du bas-relief exécuté par lui à l'Arc de triomphe de l'Étoile. Dès 1828 il avait été en effet chargé par le ministère de l'intérieur de plusieurs sculptures pour ce monument inachevé: l'*Histoire de l'Arc de triomphe*, publiée par Thierry en 1845, donne les dessins et détails du *Projet de couronnement* alors proposé par cet artiste, consistant dans un quadrige avec figures gigantesques.

En 1832, M. Gabriel Seurre fut chargé par le gouvernement de la nouvelle statue de *Napoléon*, destinée à la colonne Vendôme. Il termina en 1833 cette œuvre monumentale, coulée en bronze par le fondeur Crozatier, et s'occupa de la reproduire pour les galeries de Versailles. Dix ans plus tard il exécuta également en bronze la statue de *Molière*, pour la fontaine de la rue Richelieu. Admis à l'Institut en 1852, en remplacement de Ramey, M. Gabriel Seurre a été décoré dès le mois d'avril 1837.

SEURRE (Charles-Marie-Émile), dit SEURRE *jeune*, frère du précédent, né à Paris, le 10 octobre 1797, entra, comme lui, dans l'atelier de Cartellier, et suivit, de 1814 à 1824, les cours de l'École des beaux-arts; il y remporta le second prix de sculpture en 1822, et le grand prix en 1824, sur le sujet: *la Tunique de Joseph rapportée à Jacob*. Pendant son séjour à la villa Médicis, il envoya une *Léda*, exposée et remarquée au Palais des beaux-arts, en 1831. De retour à Paris cette même année, il s'occupa à la fois de bustes ou de sculptures de genre, ainsi que de caricatures; il s'abstint toutefois d'envoyer aux salons, et ses travaux sont restés dans

les collections et les galeries particulières. Dans l'hiver de 1853, une chute assez grave a failli lui coûter le bras, et a momentanément suspendu ses travaux. M. Émile Seurre a été décoré au mois de juin 1841.

SEVAISTRE (Paul), industriel français, ancien représentant du peuple, né en 1800, est un des plus riches manufacturiers d'Elbeuf, où il a fondé, avant 1830, une fabrique de draps. Il avait déjà siégé au tribunal de commerce de cette ville, lorsqu'il y remplit, de 1845 à 1848, les fonctions de président; il a commandé aussi la garde nationale. Élu en 1848, représentant à l'Assemblée constituante par le département de l'Eure, le cinquième sur dix, il se fit inscrire au comité du travail, s'éleva avec beaucoup de vivacité contre les actes du gouvernement provisoire et de la Commission exécutive, et, à l'exception de la question du bannissement de la famille d'Orléans, vota constamment avec la droite. A la Législative, où il fut envoyé, le second de son département, il montra encore plus d'hostilité contre les institutions républicaines et s'associa jusqu'au bout à la politique de la majorité. A la suite du coup d'État qui le rendit à la vie privée, il alla reprendre, à Elbeuf, la direction de sa manufacture. M. Sevaistre a été décoré en 1831.

SEVERINE (Dimitri-Petrowitch DE), diplomate russe, né à Saint-Pétersbourg le 25 juillet 1792, et fils d'un lieutenant général, fut attaché dès l'âge de vingt ans à la légation de Madrid, passa en 1815 à Paris et porta à Berlin les préliminaires de la paix. Associé ensuite aux travaux du ministère et jouissant de la confiance du comte de Nesselrode et de Capo d'Istria qui se partageaient alors la direction des affaires, il les suivit aux congrès d'Aix-la-Chapelle, de Troppau, de Laybach et de Vérone. En 1825, il remplit l'intérim de M. de Nesselrode aux affaires étrangères; peu de temps après, il obtint le poste de chargé d'affaires en Suisse, et sa conduite après les événements de 1830 lui valut le grand cordon de Sainte-Anne et le rang de conseiller intime. En 1837, il fut nommé ministre plénipotentiaire à Munich, où il réside encore.

SÈVES (Octave-Joseph-Anthelme), plus connu sous le nom de SOLIMAN-pacha, général égyptien, d'origine française, né à Lyon, le 1er avril 1787, est fils d'un meunier, ainsi qu'il se plaît lui-même à le rappeler, tirant une honorable vanité de son origine populaire. Doué d'instincts belliqueux, après avoir reçu l'éducation que lui permettait la demi-aisance de sa famille, il entra dans la marine, en qualité d'aspirant, puis passa, comme sous-officier dans le 2e régiment d'infanterie de marine. Après sept années de service à la mer, fatigué de languir dans un rang subalterne, il s'engagea, comme simple soldat, dans le 6e régiment de hussards et fit toutes les campagnes de la fin de l'Empire. Attaché au maréchal Ney pendant la retraite de Moscou, il fut nommé sous-lieutenant sur le champ de bataille, à Posen (1813), et lieutenant, l'année suivante, à Brienne. Aide de camp du maréchal Grouchy pendant les Cent-Jours et licencié après Waterloo, il vit que toute perspective de service lui était fermée en France et, après avoir essayé vainement de détourner sa vocation, en prenant à bail une exploitation agricole à Grenelle, il résolut de se rendre en Perse où le Schâh organisait des troupes à l'européenne, et il s'embarqua pour l'Égypte (1816).

C'était le moment où Méhémet-Ali commençait l'application de ses plans de réforme militaire. Il jugea le jeune officier de hussards propre à ses vues et se l'attacha. M. Sèves ne trompa point l'attente du vice-roi: en moins de douze ans, il lui créa une armée organisée et disciplinée à l'européenne, qui débuta avec honneur dans la campagne de Morée. Devenu colonel et musulman, sous le nom de Soliman-bey, il était chef de l'état-major d'Ibrahim-pacha. Nommé général de brigade, puis major général de l'armée égyptienne, durant la première campagne de Syrie (1831-1833), il prit une part active aux batailles de Homs, de Beylan et de Koniéh. Général de division en 1834, il remplit avec zèle les fonctions d'inspecteur général des écoles jusqu'au moment où les nécessités du service le rappelèrent en Syrie, à l'époque de la seconde guerre entre l'Égypte et la Porte ottomane (1839-1840), et contribua grandement au gain de la bataille de Nezib, dont il a donné une relation détaillée. Le duc de Raguse, dans ses *Souvenirs de voyages*, juge Soliman-pacha comme un homme supérieur dont les facultés se sont développées à mesure que s'étendait son autorité, et ajoute: « C'est enfin un général consommé et qui serait remarqué dans tous les états-majors. »

SEWARD (William-Henry), homme politique américain, né à Florida [État de New-York], le 16 mai 1801, étudia le droit, se fit bientôt connaître comme avocat, et devint homme de loi à Auburk (New-York). Il se mêla de bonne heure à la politique, et en 1830 fut élu au Sénat de l'État de New-York, où il resta quatre ans. Il visita alors l'Europe. Candidat du parti whig pour le poste de gouverneur de l'État, il fut élu en 1838; son administration souleva les oppositions les plus vives, par l'appui qu'il donna aux réclamations des catholiques, relatives au système des écoles. Réélu toutefois en 1840, il se retira en 1842 à Auburn, sans cesser de s'occuper de politique. En 1849, il entra, en qualité de sénateur, au Congrès des États-Unis et fut renommé en 1855; il se distingua par ses discours contre l'esclavage, notamment lors du rappel de la mesure connue sous le nom de *Compromis du Missouri*.

En 1853, on a donné une édition complète des écrits de M. Seward (*Speeches, State papers and miscellaneous Works*; New-York, 3 vol. in-8), qui comprend ses divers discours, ses lettres d'Europe publiées d'abord dans un journal et un choix de sa correspondance publique; on y trouve aussi, sous le titre de *Notes on New-York*, une étude intéressante sur les progrès des arts, des sciences et de la littérature dans l'État de New-York, destinée à servir d'introduction à un ouvrage sur l'histoire naturelle de New-York publié par la législature de l'État en 1842.

SEYDOUX (Jean-Jacques-Étienne-Charles), député français, né, vers 1795, dans le département du Nord, est manufacturier au Cateau, où il possède une belle fabrique de mérinos. Il était déjà colonel de la garde nationale et membre du conseil général, lorsqu'il fut nommé, sous les auspices du parti de l'ordre, représentant du Nord à la Législative (1849); il s'y associa à tous les actes de la majorité, se rallia, en 1850, à la politique de l'Élysée, et donna son appui au coup d'État de décembre, en acceptant une place dans la Commission consultative. En 1852, candidat du gouvernement, pour la circonscription de Cambrai, il a été élu député au Corps législatif, où il a été renvoyé par la même ville en 1857. M. Seydoux, qui est, en outre maire du Cateau et membre du conseil supérieur du commerce, a été élevé, le 13 juillet 1855, au rang d'officier de la Légion d'honneur.

SEYFFARTH (Gustave), égyptologue allemand, né à Uebigau (duché de Saxe), le 13 juillet 1796, étudia successivement la philologie et la théologie, fut agrégé, en 1823, à l'université de Leipsick et y obtint, deux années plus tard, la place de professeur d'archéologie, qu'il occupe encore. Il publia d'abord un ouvrage tout spécial : *de Sonis litterarum Græcarum tum genuinis, tum adoptivis*, etc. (Leipsick, 1824), développement d'une première dissertation; *de Pronunciatione vocalium Græcorum* (1823). Mais chargé, après la mort du philologue Spohn (1824), de recueillir ses manuscrits inédits, il commença à se livrer, avec ardeur, à l'étude si difficile de la langue et de la littérature égyptiennes, et écrivit, outre le *de Lingua et litteris veterum Ægyptiorum* (Leipsick, 1825 et 1831, 2 vol.), qui contenait, dans sa première partie, tous les écrits inédits laissés par Spohn, sur la langue égyptienne, un ouvrage personnel intitulé : *Rudimenta hieroglyphices* (1826).

En 1826, M. Seyffarth obtint du gouvernement saxon la mission d'explorer les musées égyptiens de l'Allemagne, de l'Italie, de la France, de l'Angleterre et de la Hollande. Il rapporta à Leipsick, après une absence de trois ans, plus de dix mille copies de monuments égyptiens et de manuscrits cophtes, riches matériaux des nombreux ouvrages qu'il n'a cessé de publier depuis sur la chronologie, les sciences, la langue et la religion égyptiennes. Nous citerons : *Systema astronomiæ Ægyptiorum quadripartitum* (Leipsick, 1833); *Notre Alphabet, image du Zodiaque* (Unser Alphabet ein Abbild des Thierkreises; Ibid., 1834); *Alphabeta genuina Ægyptiorum et Asianorum* (Ibid., 1840); *Principes de mythologie et d'ancienne histoire religieuse*, etc. (Grundsaetze der Mythologie und der alten Religionsgeschichte; Ibid., 1843); *Recherches sur l'année de naissance du Christ* (Untersuchungen über das Geburtsjahr Christi; Ibid., 1846); *Rectifications de l'histoire de la chronologie, de la mythologie, des Romains, des Persans, des Egyptiens*, etc., *d'après de nouveaux documents historiques et astronomiques* (Berichtigungen der rœm., griech., etc., Geschichte, Zeitrechnung, etc.; Ibid., 1855), ouvrage qui traite les points de chronologie les plus difficiles de l'histoire des Romains, des Grecs, des Perses, des Mèdes, des Assyriens, des Babyloniens, des Hébreux et des Égyptiens; *Grammatica ægyptiaca* (Gotha, 1855, gr. in-8, avec 92 lithogr.), contenant, avec quelques règles grammaticales de l'ancien égyptien, l'histoire de l'interprétation des hiéroglyphes; une première traduction d'un papyrus de Turin, sous le titre d'*Ecrits théologiques des anciens Égyptiens* (Theologische Schriften der alten Aegypter; Gotha, 1855, gr. in-8), etc. M. Seyffarth, qui a autant d'érudition que d'activité, s'est exposé plus d'une fois par la hardiesse de ses hypothèses, aux railleries de plusieurs de ses confrères. Il a défendu, contre Champollion, ses opinions et celles de Spohn, dans diverses brochures en langues anglaise, française, italienne et latine.

SEYMOUR (sir Michaël), marin anglais, né, en 1802, près Plymouth, est le troisième fils d'un contre-amiral distingué, à qui ses services militaires firent accorder, en 1809, le titre de baronnet. Après avoir fait les campagnes de 1813 et de 1814, à bord du vaisseau *l'Annibal*, commandé par son père, il passa trois ans au Collége royal de marine, reprit la mer en 1818 et devint lieutenant en 1822. Il fut alors employé dans les croisières de l'Angleterre ou de la Méditerranée. Capitaine en 1826, il servit dans les eaux de l'Amérique du Sud, où *le Challenger* qu'il montait se perdit en 1835, passa de nouveau dans la Méditerranée (1841), et rejoignit l'escadre de sir W. Austen à la station des États-Unis (1845). De 1850 à 1854, il fut chargé de l'inspection générale des docks et magasins de Sheerness et de Devonport, et, lorsque la guerre éclata avec la Russie, il fut choisi par sir Ch. Napier pour son capitaine de pavillon. En 1855, il a été promu au grade de contre-amiral et est revenu, sous les ordres de sir Dundas, dans la mer Baltique, avec le commandement en second de la flotte anglaise.

Chef de la station navale de la Chine en 1856, sir M. Seymour intervint inutilement auprès du gouvernement de Canton, afin d'obtenir réparation des insultes faites à un équipage anglais. Ayant pris position devant la ville avec dix bâtiments de guerre, il s'empara de tous les forts de la rivière et des environs (24 octobre), ouvrit ensuite, à coups de canon, une large brèche, qui fut franchie par les soldats de marine, et bombarda la ville les 3 et 4 novembre. De cet événement sortirent de premières complications entre la Chine et la Grande-Bretagne; la révolte des Indes en ajourna le dénoûment, aujourd'hui, grâce au concours de la France, si favorable (sept. 1858).

SEYMOUR (sir George Hamilton), diplomate anglais, né, en 1797, et petit-fils du 1er marquis d'Hertford, acheva ses études à l'université d'Oxford, embrassa la carrière diplomatique et débuta, en 1817, par le poste d'attaché d'ambassade à la Haye. Employé, de 1819 à 1821, à la rédaction des protocoles au *Foreign-Office*, il accompagna le duc de Wellington au Congrès de Vérone (1822) et résida tour à tour, comme secrétaire de légation, à Francfort, à Stuttgart, à Berlin et à Constantinople. En 1831, il représenta son pays à Florence, puis, en 1836, à Bruxelles, où, jusqu'en 1842, il prit part à toutes les discussions auxquelles donnait encore lieu l'arrangement de la question belge. Envoyé à Lisbonne (1846), il ne put, malgré l'intervention armée de l'Angleterre dans la répression du mouvement septembriste d'Oporto, faire adopter toutes ses exigences en faveur du commerce anglais; échec qui, dans la suite, aigrit ses rapports avec le ministère de Costa-Cabral et motiva son rappel en avril 1851. On alla même jusqu'à l'accuser d'avoir fomenté la révolution qui, à cette époque, força ce dernier à céder le pouvoir au maréchal Saldanha.

De Lisbonne, sir G. Seymour passa à Saint-Pétersbourg, en qualité de ministre plénipotentiaire (octobre 1851), et y eut, avec Nicolas, ces fameux entretiens secrets, communiqués à lord J. Russell et ensuite au Parlement, et dans lesquels le tzar offrait à l'Angleterre de partager les dépouilles de l'empire turc « qui n'était plus, répétait-il, qu'un moribond. » Quelques semaines avant la déclaration des hostilités, il fut forcé, par le gouvernement russe, de prendre ses passeports (février 1854). A la fin de 1855, il a succédé à lord Westmoreland, comme ambassadeur à Vienne, et a été nommé membre du Conseil privé. En récompense de ses services diplomatiques, il a reçu des lettres de noblesse viagère (*knight bachelor*) et la grand'croix de l'ordre du Bain.

Deux autres membres de la même famille sont connus sous les noms de marquis d'Hertford et de lord Seymour-Conway. Voy. Hertford.

SHAFTESBURY (Anthony Ashley Cooper, 7e comte de), homme politique et pair d'Angleterre, né le 28 avril 1801, à Londres, descend d'une ancienne famille, élevée à la pairie en 1661, en la personne d'un chancelier de Charles II. Sous le nom d'Ashley, il fit de bonnes études à l'université

d'Oxford (collége de Christchurch), qui lui conféra, en 1841, le diplôme honoraire de docteur en droit civil. Entré à la Chambre des Communes, en 1826, pour le bourg de Woodstock, il appuya l'administration de Liverpool et de Canning, bien que, par ses tendances générales, il inclinât vers le torysme. Sous lord Wellington, il consentit à prendre part aux travaux du bureau des Indes. Réélu, en 1831, par le comté de Dorset, après une lutte électorale qui dura quinze jours, il devint lord de l'Amirauté (1834) et refusa un nouvel emploi dans le second ministère de sir R. Peel, plutôt que de renoncer à un projet de loi souvent présenté par lui et restreignant à dix heures la journée de travail.

S'étant trouvé en dissentiment d'opinion avec ses commettants, au sujet de la question du libre échange qu'il avait soutenue, il donna sa démission (1846) et ne rentra au Parlement que l'année suivante, lorsque l'appui des sociétés religieuses le fit nommer député de Bath, en remplacement de M. Rœbuck. Au mois de juin 1851, il succéda aux titres et à la pairie de son père. Dans la vie publique, il a toujours montré la plus complète indépendance, n'acceptant de son parti que ce qu'il croyait juste et raisonnable. Philanthrope éclairé, il est peut-être, dans l'aristocratie anglaise, l'homme le plus dévoué aux intérêts ou aux besoins du peuple; à chaque session, il développe sa motion sur la journée réduite des ouvriers, le bill des dix heures, comme on le nomma. Protestant rigide, il jouit d'une influence illimitée, comme membre ou président de nombreuses sociétés religieuses, telles que la Société des Bibles, l'Alliance protestante, la Société des Missionnaires, dont les rentes annuelles s'élèvent à plusieurs millions. Comme écrivain, il s'est distingué par la publicité de quelques bons articles sur des questions sociales et industrielles, insérés dans la *Quarterly Review*.

De son mariage avec une fille du comte Cowper (1830), il a huit enfants dont l'aîné, Anthony, baron Ashley, né à Londres, en 1831, a été élevé à l'école de Rugby et est entré, en 1852, dans la marine royale.

SHAKESPEAR (John), orientaliste anglais, né, en 1774, à Lount (comté de Leicester), d'une famille de cultivateurs, perdit son père à l'âge de onze ans et reçut, par les soins de sa mère, toute l'instruction que des instituteurs et un pasteur de campagne pouvaient lui donner. Enfin, grâce à la protection de lord Rawdon, il put se rendre à Londres et y étudier la langue arabe, en suppléant, par ses efforts personnels, à l'insuffisance des maîtres de cette époque. Vers 1805, aspirant à la chaire d'hindoustani, qui allait devenir vacante au Collége royal militaire, il apprit cette langue sous le docteur Gilchrist et fut chargé de l'enseigner dans cet établissement, et, plus tard, dans l'Institution spéciale des ingénieurs et cadets d'artillerie, par laquelle la Compagnie le remplaça. Il conserva cette chaire jusqu'en 1830, époque où il obtint sa retraite. Pendant plus de vingt-cinq ans, il en a consacré les loisirs à ses travaux et à ses publications.

M. Shakespear fut le premier auteur des livres élémentaires sérieux, destinés à l'enseignement de l'hindoustani. Aux caractères anglais, figurant inexactement les sons des langues orientales, il substitua les caractères nagaris, arabes ou persans. Ses principaux ouvrages sont : *Grammaire hindoustani* (1813; 5e édit., 1846, augmentée d'une *Petite grammaire du dialecte dakhni*; 6e édit., 1855); deux volumes d'extraits en hindoustani, intitulés : *Monntakhabat i hindi* (1814-1816; 5e édit., 1846); *Dictionnaire hindoustani-anglais et anglais-hindoustani* du docteur Hunter, révisé et refondu (1820, 2e édit. augm.; 4e édit., 1849); *Introduction à l'étude de l'hindoustani* (1845), demandée par la Compagnie; etc.

Ce savant a publié, en outre, dans l'*Introduction aux antiquités arabes de l'Espagne* de J. C. Murphy (1816), un choix des morceaux les plus intéressants de l'*Histoire des arabes d'Espagne* d'El-Makkari, et fourni des articles au *Journal* de la Société asiatique de l'Angleterre, dont il est membre depuis sa fondation.

SHALLER (Louis), sculpteur allemand, né à Vienne, en 1804, et fils d'un peintre d'histoire mort en 1847, apprit le dessin dans l'atelier de son père, et suivit plus tard les cours de l'Académie, où il remporta le grand prix, sur une statue de *Persée tenant la tête de Méduse*. En 1828, il vint à Munich où le roi de Bavière lui fit des commandes importantes, les frises de deux salles de la Pinacothèque, quatre bas-reliefs pour le palais de l'Académie, à Carlsruhe; la frise représentant *les Jeux olympiques*, etc. Quelque temps après, il exécuta le *Fronton* du nouveau musée de la ville de Pesth. Le *Monument de l'empereur François Ier*, pour lequel il obtint le prix mis au concours, passe pour son œuvre capitale. Parmi les autres compositions, on cite : les statues de *Prométhée* et *de Phidias*, à l'extérieur de la Glyptothèque; un grand nombre de *Bustes*, de *Monuments funéraires*, une série de *Statuettes* très-originales, représentant les poëtes les plus connus, une *Statue de Herder*, en bronze, solennellement érigée à Weimar, en 1850; etc.

SHANNON (Richard Boyle, 4e comte de), pair d'Angleterre, né, en 1809, dans le comté de Cork, appartient à une branche cadette des comtes de Cork et Orrery, élevée, en 1786, à la pairie. Après avoir terminé ses études universitaires à Oxford, il prit possession à la Chambre des Lords de la place de son père, vacante depuis 1842. Il vote avec le parti conservateur. Marié en 1832, il a deux enfants dont l'aîné, Henry-Bentinck, vicomte Boyle, né en 1833, à Londres, a été attaché de légation à Vienne.

SHAW (Henry), architecte anglais, né vers 1795, étudia le dessin à l'Académie de Londres, travailla quelque temps sous la direction de Pugin et se fit connaître par la publication d'ouvrages artistiques : *l'Histoire et les antiquités de la chapelle de Luton-Park* (the History and antiquities of the chapel at Luton-Park; Londres, 1829, in-fol.); *Choix d'ornements* (Illuminated ornements; 1833, gr. in-4), ouvrage des plus curieux, composé avec sir Fr. Madden et d'après les manuscrits et les anciens livres; *l'Ameublement au moyen âge* (Specimens of ancient furniture; 1836, in-4), portefeuille de 74 planches; *l'Architecture du règne d'Élisabeth* (Details of Elisabethan architecture; 1839, in-4), etc. En 1855, à l'Exposition universelle de Paris, M. H. Shaw a envoyé deux dessins ayant pour sujets : *une Coupe allemande* et *un Poêle funèbre appartenant à la Compagnie des marchands de poissons de Londres*. Il a obtenu une mention.

SHEFFIELD (George-Auguste-Frédéric-Charles Holroyd, 2e comte de), pair d'Angleterre, né en 1802, à Londres, descend d'une famille irlandaise élevée en 1802 à la pairie héréditaire. En 1821, il prit la place de son père à la Chambre des Lords, où il vote avec le parti conservateur. De son mariage avec une fille du comte d'Harewood (1825) il a trois enfants, dont l'aîné, Henry-North, vi-

comte PREVENSEY, né en 1832 à Londres, est attaché d'ambassade à Constantinople.

SHELTON (Frederick-William), littérateur américain, né à Jamaïca (Long-Island), vers 1814, prit ses degrés au collége de New-Jersey en 1834, fut ordonné, en 1847, ministre de l'Église protestante épiscopale, et placé en 1854 à la tête d'une paroisse de l'État de Vermont. Il a écrit de bonne heure dans les revues et les *Magazines* des esquisses et des scènes de la vie de campagne ou des légendes fantastiques, qui ont aussi paru en volume, et dont le caractère doux et mélancolique a fait le succès. Nous citerons : *le Curé de Saint-Bardolphe* (the Rector of Saint-Bardolph's; 1852, in-12), roman de mœurs; et les esquisses : *En remontant la rivière* (Up the river, 1853); *du Haut d'un beffroi* (Peeps from a belfry, in-12, 1855).

SHERBORNE (John DUTTON, 2ᵉ baron), pair d'Angleterre, né en 1779, dans le comté de Gloucester, est fils d'un député qui, en 1784, fut élevé à la pairie. En 1820, il prit possession de son siége à la Chambre des Lords, où il vote avec le parti libéral. Marié en 1803, il a trois enfants, dont l'aîné, James-Henry-Legge DUTTON, est né en 1804 à Londres.

SHORT (rév. Thomas-Vowler), pair ecclésiastique d'Angleterre, est né en 1790, à Dawlish (comté de Devon). Après avoir terminé ses études à Oxford, il resta quelque temps attaché à l'enseignement de l'université et administra ensuite diverses paroisses (1823-1837). Nommé évêque de Sodor et Man en 1841, il fut, en 1846, transféré au siége de Saint-Asaph, qui donne droit à la pairie. Le revenu annuel de ce diocèse est de 4200 liv. (105000 fr.). On a de ce prélat, qui s'est fait remarquer par ses opinions libérales : un *Essai de l'histoire de l'Église*, *Parochialia*, *Qu'est-ce que le christianisme?* et plusieurs volumes de sermons.

SHREWSBURY (Bertram-Arthur TALBOT, 17ᵉ comte DE), pair d'Angleterre, né le 11 décembre 1832, à Tichborne-Park (Hants), descend de l'illustre famille des Talbot, élevée en 1442 à la pairie. Fils du colonel Talbot, il hérita, en 1852, des titres de son cousin et prit possession de son siége à la Chambre des Lords, où il vote avec le parti libéral. Il a parmi la noblesse d'Angleterre le rang de *premier comte*. Il n'est pas encore marié.

SIAO-TCHA-KOUÉI ou SI-WANG, le roi de l'ouest, un des chefs de l'armée insurrectionnelle en Chine, sous la suzeraineté de Tien-té, prétendant à l'empire. Il commande l'arrière-garde. Il paye bravement de sa personne et dirige ses troupes avec une précision d'après les relations des européens, qui annonce certaines connaissances spéciales. Il est d'une taille élégante, d'une physionomie vive et spirituelle. Son teint est très-jaune et son visage allongé n'a du type mongol que l'écartement des narines et l'obliquité des yeux. L'un des mieux doués parmi ses frères d'armes, il est présenté comme l'Achille de l'insurrection. On le dit marié à la plus jeune sœur du prétendant (voy. TIEN-TÉ).

SIBBERN (Frédéric-Christian), célèbre philosophe et publiciste danois, né le 18 juillet 1785, à Copenhague, où son père était médecin, fut élevé dans des sentiments religieux qui ont exercé une grande influence sur le développement de ses idées philosophiques. Ses parents, natifs du Holstein, lui apprirent de bonne heure la langue allemande et dirigèrent ses premières études, qu'il acheva à l'université avec le plus grand éclat. Il passa l'examen de droit latin en 1810, se fit recevoir docteur en philosophie en 1811, et partit pour l'Allemagne et la Suisse, où il se lia avec plusieurs célèbres poëtes et savants. Nommé à son retour (1813), professeur adjoint de philosophie à l'université de Copenhague, il est devenu professeur titulaire en 1829. Membre de l'Académie des sciences depuis 1816, il fut l'un des fondateurs de la Société pour la liberté de la presse.

Comme philosophe, M. Sibbern cherche son point d'appui dans la révélation et professe une sorte de schellingianisme, modifié par des croyances chrétiennes et la préoccupation de la morale pratique. Il a exercé une très-grande influence sur la génération actuelle du Danemark, où la philosophie n'était jusque-là qu'une importation étrangère ou un accessoire secondaire d'autres sciences; il est le premier Danois qui l'ait étudiée dans son ensemble, pour elle-même et avec originalité; mais la terminologie particulière qu'il a adoptée rend ses écrits inaccessibles, à moins d'une longue initiation. Familier avec les sciences naturelles, il applique la méthode d'analyse à l'esprit humain avec habileté et finesse et se plaît à décrire les opérations de l'âme jusque dans les plus minimes détails.

Ses principaux écrits philosophiques sont : *la Nature et l'essence spirituelle de l'homme* (Menneskets aandelige Natur og Væsen; Copenhague, 1819-1828, 2 vol. in-8), remanié sous le titre de *Psychologie* (1843; 3ᵉ édit., 1857), précédé d'un *Traité de biologie*, ouvrage plein d'observations personnelles, et offrant déjà le mélange de la philosophie et de la théologie; *Lettres posthumes de Gabrielis* (Exterladte Breve af Gabrielis; 1826; 2ᵉ édit., 1851); *de l'Amour* (Om Elskov; 1829); *sur la Connaissance et la recherche* (Om Erkjendelse og Granskning; 1822); *Éléments de la logique* (Logikens Elementer; 1822, 2ᵉ édit., 1835); *de Præexistentia, genesi et immortalitate animæ* (1823, in-4); *Archives et répertoire philosophiques* (Philosophisk Archiv og Repertorium; 1829-1830, 4 part.); *sur la Poésie et l'art en général* (Om Poesie og Konst i Almindelighed; 1834-1853, 2 parties; 2ᵉ édit., 1855); *sur l'Idée, la nature et l'essence de la philosophie* (Om philosophiens Begreb, Natur og Væsen; 1843); *Cosmologie spéculative et éléments d'une théologie spéculative* (Speculativ Kosmologie; 1846, in-8), etc.; *Rapports de l'âme et du corps* (Om Forholdet immellem Sjæl og Legeme; 1849); *la Morale des stoïciens et celle des épicuriens comparées* (Den Stoiske og Epicuræiske Moral; 1853, in-8); *de l'Humanité* (Om Humanitet og Alsind; 1857; etc.

Il a aussi soutenu, dans de nombreux écrits politiques, dont plusieurs lui ont attiré les attaques de la presse libérale, les principes de M. S. Œrsted (voy. ce nom), dont il est l'admirateur et l'ami. Nous citerons, sans parler des articles insérés dans une foule de recueils : *Remarques sur l'ordonnance royale concernant l'établissement d'États provinciaux en Danemark* (Bemærkninger vep den k. Anordning, etc.; 1832); *Feuilles d'avis patriotiques* (Patriotiske Intelligents blade; 1835, 2 part., in-8); *de l'Union des divers États provinciaux du Danemark* (Om de danske Stænder-forsamlingers Forening; 1838); *sur le Droit de consentement aux impôts et sur la Constitution* (Om Skattebevillingsret og Constitution; 1840, in-8); *Dikaiosyne*, discussions politiques (1843, part. I, in-8); *de la Lutte entre les deux plus hauts pouvoirs politiques en Danemark* (Om og i Anledning af Kampen i mellem de tvende hœieste Statsmyndigheder; 1854, in-8).

SIBERT-CORNILLON (Charles-Louis-Adolphe, baron DE), magistrat français, né à Avignon, en 1800, fut reçu avocat en 1822, et fut procureur à Apt (1825) et à Carpentras (1826). N'ayant pas voulu reconnaître la dynastie de Juillet, il donna sa démission, au mois d'août 1830, et se fit inscrire au barreau de Nîmes, qui le choisit deux fois pour bâtonnier. Toutefois il accepta, sous le ministère Guizot, de rentrer dans la magistrature, et exerça, près la Cour royale de Nîmes, les fonctions d'avocat général (août 1843). Destitué en mars 1848, il fut envoyé, en 1849, à Limoges en qualité de procureur général. Deux ans plus tard, il venait occuper, au département de la justice, la direction des affaires criminelles (février 1851), puis le secrétariat général (novembre, 1851), à la tête duquel il se trouve encore. Lors de la réorganisation du conseil d'État (26 janvier 1852), il y prit rang de conseiller ordinaire hors sections. M. de Sibert-Cornillon, officier de la Légion d'honneur en 1852, est commandeur depuis le 15 octobre 1854.

SIBOUR (Marie-Dominique-Auguste), prélat français, sénateur, né à Saint-Paul-Trois-Châteaux (Drôme), le 4 avril 1792, d'une famille de négociants riches et pieux, fit ses classes à Viviers, sa théologie à Avignon, et vint ensuite à Paris. D'abord professeur au petit séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet, il devint, en 1817, vicaire aux Missions étrangères et l'année suivante à Saint-Sulpice. Mais sa santé le força bientôt de retourner dans le Midi : il devint chanoine de l'église de Nîmes et plus tard (1838) vicaire général de ce diocèse. Dans l'intervalle il avait prêché le carême de 1829 aux Tuileries et entrepris, dans ses loisirs, une traduction de la *Somme* de saint Thomas. Le 25 février 1840, l'abbé Sibour fut sacré évêque de Digne.

En 1848, les habitants des Hautes-Alpes, qui avaient pu apprécier par les actes de son administration les idées libérales de leur prélat, voulurent l'envoyer à l'Assemblée constituante; mais il retira, huit jours avant les élections, la candidature qu'il avait d'abord acceptée. Le 10 juillet de la même année, le général Cavaignac l'appela à remplacer Mgr Affre, enlevé par une fin si déplorable au siége archiépiscopal de Paris. M. Sibour prit possession le 30 octobre suivant. Au milieu des circonstances difficiles qui suivirent son élévation, il chercha à s'interposer comme conciliateur entre les partis extrêmes, sans dissimuler ses sympathies pour les idées démocratiques. Il visitait les ouvriers dans leurs ateliers, leur conseillait le respect et la défense de la Constitution, et leur enseignait ce qu'il appelait « la rédemption du prolétariat » par le travail. Après le coup d'État du 2 décembre 1851, Mgr Sibour consacra, par les cérémonies religieuses qui lui furent demandées, le nouvel ordre de choses et donna personnellement l'exemple de l'obéissance. Au mois de mars 1852, il fut créé sénateur et promu officier de la Légion d'honneur en 1854. Le 3 janvier 1857, il ouvrait la neuvaine de sainte Geneviève à l'église Saint-Étienne du Mont, lorsqu'il fut frappé au cœur d'un coup de poignard par un abbé Verger, qu'il avait récemment interdit : on jugea que le meurtrier avait simplement obéi à un sentiment de vengeance, malgré ses efforts pour rejeter son crime sur le fanatisme, en prétendant qu'il avait voulu punir l'adhésion du prélat au dogme nouveau de l'Immaculée Conception.

En dehors de ses *Mandements* et de plusieurs *Discours* plus ou moins politiques, prononcés de 1848 à 1851 dans diverses circonstances, et publiés en brochures ou reproduits par les journaux, Mgr Sibour a écrit les *Institutions diocésaines*, ou *Recueil de règlements* (Digne, 1845, 2 vol.), ouvrage dans lequel il réclame à la fois plus d'autorité pour les chapitres, et plus de liberté pour le clergé inférieur. Il a laissé, dans les huit dernières années de sa vie, d'utiles institutions, créé un certain nombre de paroisses et d'écoles dans les quartiers populeux de Paris, développé sérieusement les études ecclésiastiques, contribué avec énergie à la réorganisation de la Faculté de théologie, et cherché à concilier, auprès de la jeunesse, l'esprit du siècle et la foi antique par l'institution de la fête annuelle des Écoles.

SIBOUR (Léon), ecclésiastique français, ancien représentant du peuple, cousin du précédent, né à Istres (Bouches-du-Rhône), le 9 février 1807, et destiné de bonne heure à l'état ecclésiastique, fit ses études à Aix, et entra au grand séminaire. Après avoir rempli pendant dix ans les fonctions de secrétaire de l'archevêché, il fut appelé à la chaire d'histoire ecclésiastique, vacante à la Faculté de théologie d'Aix, et reçut la croix de la Légion d'honneur le 27 avril 1845. Il professait alors des opinions politiques très-avancées, et se rattachait au parti radical. Après la révolution de Février, il se présenta aux suffrages des électeurs de l'Ardèche et fut nommé représentant du peuple par 33840 voix, le cinquième sur neuf élus. Membre du comité de l'instruction publique, il vota souvent avec le parti démocratique, notamment contre le maintien de l'état de siége et pour l'abolition de la peine de mort. Il s'abstint de se prononcer sur un certain nombre d'importantes questions, comme sur l'ensemble de la Constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre il se rapprocha de la droite, admit la proposition Rateau, qui mit fin à la Constituante, et ne fut point réélu à la Législative. Il resta auprès de l'archevêque, qui le nomma curé de Saint Thomas d'Aquin, puis le choisit pour auxiliaire. Sacré le 7 janvier 1855, évêque de Tripoli *in partibus infidelium*, il est aujourd'hui chanoine du premier ordre au chapitre impérial de Saint-Denis.

SICARD (François), écrivain militaire français, est né le 6 juillet 1787 à Thionville (Meurthe). Fils d'un colonel d'infanterie, il s'enrôla, à l'âge de quinze ans, dans le 62ᵉ de ligne, devint, en 1809, sous-lieutenant et prit part aux campagnes d'Italie, d'Allemagne, de Saxe, de France et de Belgique. Attaché, en 1818, à l'état-major de la place de Thionville, il porta dès lors son investigation dans toutes les parties de la science militaire, reçut pour ses travaux historiques la croix d'honneur en 1829 et fut nommé capitaine à la fin de 1830. Mis en demi-solde en 1834, il fut employé plusieurs années au dépôt de la guerre.

On a de ce savant officier, qui a contribué à la fondation de la Société de la statistique universelle (1829) et de l'Académie de l'industrie (1830), un grand nombre d'articles remarquables sur l'histoire militaire, répandus dans plusieurs recueils périodiques, notamment le *Journal des sciences militaires*, *le Spectateur militaire*, le *Mémorial encyclopédique*, *le Magasin universel*, le *Dictionnaire de la conversation* et *l'Armée*, dont il a pris en 1837 la rédaction en chef. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire des institutions militaires des Français* (1830-1831, 4 vol. in-8 et atlas), fruit d'immenses recherches et abondant en détails historiques du plus grand intérêt; *Annuaire historique, militaire et statistique* (1839-1840, 2 vol. in-8); *Tableaux chronologiques des combats, siéges et batailles* (1845-1849) pour l'*Histoire de l'armée* de M. Adrien Pascal. En 1856, il a fourni de nouveaux matériaux à une réimpression de ce dernier ouvrage.

SICHEL (Jules), médecin-oculiste français, né Francfort-sur-le-Mein, vers 1800, fut reçu docteur à Berlin en 1825 et à Paris en 1833. Il fonda, en 1836, dans cette dernière ville une clinique ophthalmologique aux consultations gratuites de laquelle il dut, dans sa spécialité, une grande renommée. Médecin officiel des établissements d'éducation de la Légion d'honneur, officier de cet ordre, depuis 1847, M. Sichel est sans doute l'oculiste le plus populaire de Paris; le public paraît faire plus de cas que ses confrères des traitements, d'ailleurs assez simples, qu'il emploie, et des cures nombreuses qu'il opère. La critique, en qui la compétence n'exclut pas toujours la prévention, s'est montrée sévère pour ses ouvrages, parmi lesquels nous mentionnerons : *Propositions générales sur l'ophthalmologie* (1833, in-8); *Traité de l'ophthalmie, la cataracte et l'amaurose* (1837, in-8), supplément de l'ouvrage de Weller sur le même sujet; *Mémoire et observations sur la choroïdite* (1836); *Iconographie ophthalmologique* (1852-1856, in-4, texte et planches); enfin de nombreux articles spéciaux dans la *Revue* fondée par lui comme organe de sa clinique.

SIDMOUTH (révérend William-Léonard ADDINGTON, 2e vicomte), pair d'Angleterre, né en 1794, à Londres, est fils d'un ministre d'État élevé en 1805 à la pairie héréditaire. Il fit ses études universitaires à Oxford, embrassa l'état ecclésiastique et prit possession en 1844 de son siége à la Chambre des Lords, où, selon les traditions de sa famille, il soutient la politique conservatrice. De son mariage avec miss Young (1820) il a neuf enfants, dont l'aîné, William-Wells ADDINGTON, né en 1824 à Scotsbridge, est lieutenant de vaisseau depuis 1846.

SIEBOLD (Philippe-François DE), voyageur et naturaliste allemand, né le 17 février 1796 à Wurtzbourg, et fils du physiologiste de ce nom, fit de fortes études à l'université de sa ville natale, obtint en 1820 le grade de docteur, et deux ans après, s'embarqua en Hollande, comme officier de santé, pour l'île de Java. Attaché comme médecin et naturaliste à la mission diplomatique et scientifique envoyée par le gouvernement des Pays-Bas dans l'empire du Japon, il dut d'abord, comme tous les Européens, borner ses excursions aux environs de Desima; mais peu à peu la réputation qu'il acquit par son savoir, lui fit obtenir certaines libertés rarement accordées aux étrangers. Des naturalistes japonais, des médecins de l'empereur se rendirent des points les plus éloignés auprès de lui pour recevoir ses leçons. En échange les indigènes entreprirent dans l'intérieur de grandes excursions dont ils rendaient fidèlement compte à leur maître, qui parvint ainsi à recueillir les documents les plus curieux sur l'état politique, ethnographique et géographique d'un pays jusqu'alors très-peu connu. En 1826 M. de Siebold parvint même à pénétrer avec l'ambassade hollandaise jusqu'à Yeddo, mais un manquement à l'étiquette de la cour de Niphon les força de retourner à Desima. Poursuivant cependant ses recherches scientifiques, il put faire explorer par ses élèves presque toutes les contrées de l'empire japonais; mais en 1828, au moment de repartir pour l'Europe, le zèle indiscret d'un de ses amis, l'astronome et le bibliothécaire de l'empereur, qui lui avait confié la copie d'une carte de l'empire dressée récemment par ordre du gouvernement, lui fut fatal. Il fut arrêté, et subit une détention avant de s'embarquer pour l'Europe, où il arriva le 7 juillet 1830. Quoique toujours attaché au service des Pays-Bas en qualité de colonel d'état-major, M. de Siebold demeure depuis 1854 à Bonn; mais ses riches collections d'histoire naturelle et d'ethnographie japonaise se trouvent au musée de Leyde.

Parmi ses ouvrages, les plus précieux que l'on ait encore sur l'empire japonais, nous citerons : *Epitome linguæ Japonicæ* (Batavia, 1826; 2e édit., 1853); *Atlas de cartes géographiques et de cartes marines de l'empire japonais* (Atlas von Land- und Seekarten vom japanischen Reiche); *Niphon, archives pour servir à la description de l'empire japonais* (Nippon, Archiv zur Beschreib., etc.; Leyde, 1832-1851, 20 livraisons), magnifique ouvrage encore inachevé, et qui est enrichi d'un grand nombre de cartes, de gravures, de portraits; *Fauna Japonica* (Ibid., 1833 et suiv. tomes I-V) en collaboration avec Temminck, Schlegel et Haan; *Bibliotheca Japonica* (Ibid., 1833-1841, 6 vol.), lithographiée par le chinois Ko-tsching-Dschang et publiée en commun avec M. J. Hoffmann; *Flora Japonica* (Ibid., 1835-1853, 1re et 2e centurie); *Isagoge in bibliothecam Japonicam* (Ibid., 1841); *Catalogus librorum Japonicorum* (Ibid, 1845); *Histoire authentique des tentatives des Pays-Bas et de la Russie pour entrer en rapport avec l'empire du Japon* (Urkundliche Darstellung der Bestrebungen Niederlands und Russlands zur Eröffnung Japans; Ibid., 1854), etc.

SIEBOLD (Charles-Théodore-Ernest DE), physiologiste et anatomiste allemand, né le 16 février 1804 à Wurtzbourg (Bavière), fils d'un médecin distingué, étudia dans sa ville natale sous la direction de son père, et exerça ensuite la médecine à Heilsberg et à Kœnigsberg en Prusse. Nommé en 1835 directeur de l'hôpital d'accouchement de Dantzick, il passa en 1840 à Erlangen, en qualité de professeur de zoologie, d'anatomie comparée et de médecine vétérinaire. Cinq ans après il accepta les mêmes fonctions à l'université de Fribourg, et les remplit avec distinction jusqu'en 1850. C'est pendant cet intervalle qu'il écrivit son excellent *Traité d'anatomie comparée des animaux invertébrés* (Lehrbuch der vergleichenden Anatomie der wirbellosen Thiere; Berlin, 1848), aussitôt traduit en français (Paris, 1849), et plus tard en anglais (Londres, 1854). En 1853, M. de Siebold qui, depuis 1850, enseignait la physiologie à l'université de Breslau, et dirigeait l'Institut physiologique de cette ville a été appelé à Munich, où il a fondé un Institut physiologique, et où il occupe encore aujourd'hui les chaires de physiologie, d'anatomie comparée et de zoologie. Il est en même temps directeur en chef du cabinet zoologico-zootomique.

On a encore de ce savant : un *Manuel de zootomie* (Handbuch, etc.; Berlin, 2e édit., 1854), fait en commun avec H. Stannius; et un grand nombre de mémoires insérés dans *le Journal de zoologie scientifique*, fondé par lui et par M. Kœlliker en 1849, et dans divers autres recueils spéciaux. M. de Siebold y a fait connaître quelques-uns des résultats tout à fait nouveaux de ses recherches sur les animaux inférieurs, leur anatomie, leur vie et leur reproduction. Plusieurs de ces mémoires ont été réimprimés à part, entre autres : *des Vers solitaires*, etc., *avec une introduction sur l'entozoogénèse* (Leipsick, 1854, 36 grav.).

SIEBOLD (Édouard-Gaspard-Jacques DE), médecin allemand, frère du précédent, né à Wurtzbourg le 19 mars 1801, fut dirigé comme son frère, dans ses premières études par son père. Il alla ensuite à Gœttingue et à Berlin, et obtint en 1827, après avoir reçu le grade de docteur, une place à l'hôpital d'accouchement de Berlin, dont son père avait été le fondateur. A la mort de ce

dernier (1848), il eut pendant un an la direction de cet établissement, puis alla occuper la chaire de chirurgie que lui offrait l'université de Marbourg. Quatre ans plus tard il fut appelé aux mêmes fonctions à Gœttingue.

On a de lui plusieurs ouvrages savants et spéciaux : *Histoire de la science obstétricale* (Geschichte der Geburtshülfe; Berlin, 1839-1845, 2 vol.); *Traité d'obstétrique* (Lehrbuch der Geburtshülfe; Ibid., 1841); *Études sur l'avortement artificiel* (zur Lehre der künstlichen Frühgeburt; Gœttingue, 1842); *Traité de médecine judiciaire* (Lehrbuch der gerichtlichen Medicin; Berlin, 1846, 1re partie,) etc. Il a rédigé en outre, depuis 1828, *le Journal d'obstétrique*, fondé par son père en 1813.

Siebold (Marianne-Théodore-Charlotte de), née le 10 décembre 1791, à Heiligenstadt, en Prusse, est la fille adoptive du médecin Damian de Siebold, oncle des deux précédents. Sa mère, habile sage-femme, mariée en secondes noces avec ce dernier, lui enseigna la pratique de son art. Elle continua ensuite ses études à l'université de Gœttingue sous la direction d'Osiander et de Langenbeck, et obtint en 1817, après avoir passé un examen selon toutes les règles, le diplôme de docteur d'obstétrique. Sa thèse de doctorat : *de la grossesse extra-utérine, plus particulièrement d'une grossesse péritoniale* (über die Schwangerschaft ausserhalb der Gebaermutter, etc.) a été imprimée à Darmstadt. En 1849 elle épousa le docteur Heidenreich de Darmstadt, et se fixa dans cette ville.

SIEGERT (Auguste), peintre allemand, né à Neuwied, le 5 mai 1820, a étudié à Dusseldorf et produit un certain nombre de toiles historiques et de tableaux de genre parmi lesquels nous mentionnerons : *le comte Eberhardt de Wurtemberg assis près du cadavre de son fils*, inspiré de la ballade d'Uhland; *l'Entrée de Luther à Worms*, *Zoachim Ier électeur de Brandebourg rendant justice à un marchand dépouillé par un des seigneurs de sa suite*; *Frédéric défendant son fils pressé par les soldats de l'Empereur*; *l'Empereur Maximilien tenant l'échelle d'Albert Durer*; *le Retour du trompette*; *Jeune fille lisant les prières à sa mère malade*; etc.

SIGNARD (Frédéric), ancien représentant du peuple français, né à Mornay-sur-Vingeanne (Côte-d'Or), en 1803, fit de bonnes études, et s'établit comme médecin à Autrey, près de Gray (Haute-Saône). Républicain déclaré, il fit une opposition constante à la Restauration et à la monarchie de Juillet. Après la révolution de Février, il fut nommé commissaire du gouvernement provisoire dans la Haute-Saône, et fut envoyé à l'Assemblée constituante par 20157 suffrages, le dernier sur les neuf représentants du département. Membre du comité de l'agriculture et du crédit foncier, il fit partie de la Montagne, et vota constamment avec l'extrême gauche. Après l'élection du 10 décembre, il fit une opposition très-vive au gouvernement de Louis-Napoléon, et fut un des signataires de la demande de mise en accusation présentée contre le président et ses ministres à l'occasion du siége de Rome. Réélu, le quatrième, à l'Assemblée législative, il suivit la même ligne de conduite, protesta contre la loi du 31 mai, et ne se réunit à la majorité que pour essayer de résister à la politique de l'Élysée. Écarté de la scène politique par le coup d'État du 2 décembre, M. F. Signard reprit à Gray l'exercice de la médecine.

SIGNOL (Émile), peintre français, né à Paris, le 11 mars 1804, fut élève de Blondel, puis du baron Gros, et entra en 1820 à l'École des beaux-arts, où il remporta le second prix de peinture en 1829, et le grand prix au concours de 1830, sur ce sujet : *Méléagre prenant les armes à la sollicitation de son épouse*. Il avait débuté au salon de 1824 par le tableau de *Joseph racontant son rêve à ses frères*. Pendant son séjour à Rome, il fit également aux salons, de 1834 à 1835 divers envois : un *Portrait*, *le Couvent de Santa-Scolastica*, possédé par M. Asse; *Noé maudissant son fils*, *Christ au tombeau*, acquis par la duchesse Potowska. De retour à Paris en 1836, il exposa depuis : *le Réveil du juste* et *le Réveil du méchant*, d'après l'*Apocalypse* (1836); *la Religion consolant les affligés* (1837); *la Vierge* (1839); *la Femme adultère*, qui fut acquise pour le musée du Luxembourg, et qui, reproduite par des copies, par la lithographie et la gravure, valut à l'artiste une très-grande popularité (1840); *Jésus-Christ et la femme adultère*, sujet formant le pendant du précédent, mais accueilli avec moins de faveur; *Sainte Madeleine pénitente*, *la Vierge mystique*, pour le ministère de l'intérieur (1842); *la Prise de Jérusalem*, commande de l'ancienne liste civile pour Versailles (1848); *la Folie de Lucie*, *les Fantômes*, *la Fée et la Péri*, *Sarah la baigneuse*, triple sujet inspiré des poésies de M. Victor Hugo (1850); *Descente de croix*, *les Législateurs sous l'inspiration évangélique*, pour la chambre du Sénat (1853), etc.; sans compter, dans le même intervalle, un choix de portraits très-estimés. Outre plusieurs des sujets précédents, notamment *la Femme adultère*, M. Signol a envoyé à l'Exposition universelle de 1855, *Pieta*, *Béatrix*, et *le Passage du Bosphore*.

Cet artiste a exécuté encore pour les galeries de Versailles (1838-1844), *la Deuxième croisade prêchée à Vezelay*, *le Sacre de Louis XV*, les portraits de *Louis VII*, de *Philippe-Auguste*, de *Louis IX* (équestre), de *Godefroy de Bouillon*. Chargé en 1840 de contribuer à la décoration de l'église de la Madeleine, il y a peint *la Mort de Saphira*, et a travaillé activement depuis cette époque à diverses chapelles des églises Saint-Roch, Saint-Séverin et Saint-Eustache; il a peint complétement pour cette dernière paroisse la chapelle dite des catéchismes. M. Émile Signol a obtenu une 2e médaille en 1834 et une 1re en 1835. Il a été décoré de la Légion d'honneur au mois de juin 1841.

Son frère, M. Louis-Eugène Signol, né à Lille le 17 février 1809, se destina comme lui à la peinture, et suivit quelque temps les cours de l'École des beaux-arts, en même temps que l'atelier de M. Picot (1829). Pendant le séjour de son frère à la villa Médicis, il fit lui-même un voyage en Italie, et parut ensuite à quelques-uns des salons; on y a remarqué de 1837 à 1848 des *Vues* prises dans les environs de Rome et de Capri, un sujet religieux, quelques portraits, *don Juan recueilli par Haydée*, etc. Depuis quelques années, cet artiste semble avoir renoncé à la peinture.

SIGOURNEY (Lydia Huntly, mistress), femme de lettres américaine, née en 1791 à Norwich (États-Unis), montra son goût pour la poésie presque dès l'enfance; on dit qu'à l'âge de huit ans, elle avait pris l'habitude de s'exprimer en vers. Elle étudia sous la direction d'un ami éclairé, M. Wadsworth, qui lui facilita l'accès de la carrière littéraire, et débuta par un volume de *Mélanges*, prose et vers (1815), qui fut assez bien accueilli. Mariée, en 1819, à un commerçant d'Hartford, M. Charles Sigourney, qui l'encouragea très-vivement à reprendre la plume, elle publia *les Aborigènes d'Amérique* (1822), poëme

descriptif en cinq chants, dont on a vanté à la fois l'énergie et la grâce.

De 1824 à 1838, Mme Sigourney, qui produit avec une facilité peut-être exubérante, a fait paraître : des esquisses, *le Connecticut depuis 50 ans* (1824); un recueil de *Contes en prose*, des *Essais poétiques*, de *Petits poëmes*, des *Vers pour les enfants*, le roman de *Zinzendorf* et des *Lettres*, tantôt adressées aux mères de famille, tantôt aux jeunes personnes. En 1840, elle a fait un voyage en Europe; ses impressions ont paru sous le titre : *Agréables souvenirs de pays agréables* (1841). Elle a donné depuis un poëme, *Pocahontas*, dont on loue la pensée et les détails.

SIGURDSSON (Jon), savant islandais, né à Rafnseyri (bailliage du Sud) le 17 juin 1811, passa en 1834 l'examen de philologie à l'université de Copenhague et obtint, l'année suivante, une des pensions léguées par Arnus Magnus, en faveur d'Islandais distingués par leur érudition. La commission Arna-Magnéenne, dont il devint secrétaire en 1848, et la Société des antiquaires du Nord le chargèrent, en 1841, d'aller étudier à Upsal et à Stockholm les anciens manuscrits islandais. Il fut élu en 1840 secrétaire de la Société islandaise et en 1847 membre du comité de la Société des antiquaires du Nord. Son île natale le députa à *l'Althing*, ou assemblée islandaise, en 1845 et 1847, puis à l'Assemblée législative de Copenhague, en 1848. Il a publié : *État politique de l'Islande* (om Islands Statsretlige; Forhold, 1856), et édité, avec O. Stephenson, un vaste *Recueil des Lois concernant l'Islande* (Lovsamling over Island; Copenhague, 1853-1857, 7 vol. in-8), puis, avec Svend Grundtvig, *les Anciens chants islandais* (Islenzk Fornkvædi; Ibid., 1854, in-8 et suiv.). Il a pris part à la publication des *Sagas islandaises* (Islindinga Sœgur; 1843-47, 2 vol.), et fourni des mémoires étendus aux divers recueils du Danemark et de l'Islande.

SILBERMANN (Henri-Rodolphe-Gustave), imprimeur français, né à Strasbourg, dirige la célèbre maison fondée dans cette ville à la fin du siècle dernier, et l'une des plus estimées pour ses productions chromolithographiques, ou plutôt chromotypiques. Possesseur d'un grand nombre de procédés qu'il a inventés ou perfectionnés, M. G. Silbermann a obtenu lui-même, dans l'impression en couleur, des résultats utiles et brillants, au moyen d'un nombre de planches de plus en plus restreint. Il a produit, depuis une trentaine d'années, et les ouvrages les plus riches et les illustrations les plus populaires. De son imprimerie sortent annuellement 120 000 feuilles de soldats coloriés, circulant dans le commerce, et il a édité : l'*Album typographique*, offrant, au moyen d'échantillons, depuis les caractères primitifs jusqu'aux types orientaux de l'Imprimerie royale, la marche et les progrès de la typographie (1840); le *Code historique de la ville de Strasbourg*, où pas un mot coupé ne se rencontre au bout des lignes (1840); *les Vitraux de la cathédrale*; *l'Ancienne bannière de Strasbourg* (1842-1854), etc. Honoré de diverses distinctions et décoré de la Légion d'honneur, en juillet 1845, cet éditeur, dont les produits ont figuré avec honneur aux diverses expositions industrielles, a obtenu une médaille d'argent en 1844, une d'or en 1849, une *price-medal* à Londres, en 1851, et une médaille de première classe à Paris, en 1855.

Un de ses frères, M. J. Silbermann, depuis plusieurs années déjà conservateur de machines au Conservatoire des arts et métiers, a envoyé quelques appareils et pièces de précision aux Expositions universelles de Londres et de Paris (1851 et 1855). Il est aussi chevalier de la Légion d'honneur.

SILLIG (Charles-Jules), philologue allemand, né le 12 mai 1801 à Dresde, acheva ses études aux universités de Leipsick et de Gœttingue, puis vint à Paris pour faire dans nos bibliothèques des recherches sur Pline l'Ancien. En 1825, il obtint une place à la Kreuzschule de Dresde, à laquelle il est resté attaché en qualité de co-recteur, jusqu'à sa mort (14 janvier 1855).

Le principal travail de M. Sillig est une excellente édition critique de *l'Histoire naturelle*, de Pline (Leipsick, 1831-1836, 5 vol.; nouv. édition entièrement refondue, Hambourg et Gotha, 1851-1855, 5 vol.). On a ensuite de lui : *De C. Val. Catulli carminibus epistol. critic.* (1842): *Catalogus artificum sive Architecti, Statuarii, Sculptores, pictores, et Græcorum et Romanorum, litterarum ordine dispositi* (Dresde, 1827), traduit en anglais par Williams (Londres, 1838); *Quæstionum Pliniarum Spec. I et II* (Leipsick, 1839 et 1849), etc. Il a aussi publié ou achevé plusieurs ouvrages du célèbre archéologue Ch. Aug. Bœttiger: *Opuscula et carmina latina* (Dresde, 1857); *Mélanges archéologiques* (Kleine Schriften archeolog., etc., Inhalts; Ibid., 1837-1838, 3 vol.); *Idées sur la mythologie de l'art* (Ideen zur Kunstmythologie; 1836). M. Sillig a enfin collaboré à diverses éditions savantes et à plusieurs journaux et recueils littéraires ou archéologiques, tels que *l'Artiste*, de Schorn, les *Annales de philologie*, de Jahn; etc.

SILLIMAN (Benjamin), naturaliste américain, né en 1780, a contribué surtout par ses travaux de géologie au progrès des sciences de son pays. Nommé, en 1805, professeur de chimie au collége d'Yale à New-Haven, il visita l'Europe afin de mieux organiser ensuite le cabinet et la bibliothèque de cet établissement. Il y retourna l'année suivante et y publia : *Deux Traversées de l'Atlantique* (Two passages over the Atlantic in the years 1805 and 1806; New-Haven, 1810, in-8). En 1818, il fonda l'*American Journal of science and arts*, auquel tous les savants de l'Union ont collaboré et qui jouit en Europe d'une bonne réputation. Ses propres articles y sont très-nombreux : ils embrassent la géologie, la chimie, la physique et la météorologie. Il a encore écrit: *Esquisses scientifiques sur un petit voyage d'Hartford à Quebec* (Remarks made on a short tour between H. and Q.; New-Haven, 1820), et *Éléments de chimie* (Elements of chemistry; Ibid., 1831, 2 vol.).

Quoique fort âgé, M. Silliman entreprit en 1851, avec son fils, un troisième voyage en Europe et parcourut l'Allemagne, la France et l'Angleterre; le compte rendu de ce voyage se trouve dans un dernier ouvrage de ce savant : *a Visit to Europe in* 1851 (New-Haven, 1853, 2 vol.). Le chimiste Bowen a découvert un minerai auquel il a donné le nom de *Sillimanite*.

SIMART (Pierre-Charles), statuaire français, membre de l'Institut, né à Troyes le 27 juin 1806, et fils d'un simple artisan, entra à l'École des beaux-arts, au mois de mai 1824, fréquenta d'abord les ateliers de MM. Antoine Desbœufs et Dupaty, puis suivit les leçons de Pradier et de M. Ingres. Il avait déjà fait admettre au salon de 1831 la statue de *Coronis mourante*, modèle en plâtre, et un *Buste* en marbre, lorsqu'il remporta le second prix de sculpture, en 1832, et le grand prix au concours de 1833, sur ce sujet: *le Vieillard et les Enfants*. De retour de la villa

Médicis, en 1837, il ne reparut qu'à l'Exposition de 1840, avec un sujet dont le style accusait une sévère étude de l'art antique: *Oreste aux pieds de l'autel de Pallas*. Il a exposé depuis, à d'assez longs intervalles, *la Philosophie* et *la Poésie épique*, statues commandées par le ministère de l'intérieur pour la bibliothèque de la Chambre des Pairs (1843 et 1845); *la Vierge*, pour la cathédrale de Troyes (1844); la *comtesse d'Argout*, buste (1847), etc.

A l'Exposition universelle de 1855, M. Simart s'est placé au premier rang par l'envoi de la *Minerve Chryséléphantine*, restitution de la Pallas du Parthénon, exécutée en or et en ivoire d'après Phidias et les textes ou médailles antiques; cette œuvre remarquable, commandée par M. le duc de Luynes, et dont M. Duponchel entreprit l'orfévrerie, était accompagnée de bas-reliefs originaux, représentant *la Naissance de Pandore*, *le Combat des Dieux et des Géants*, *la Querelle des Centaures et des Lapithes*, et *la Guerre des Amazones*.

En dehors des salons, M. Charles Simart a particulièrement exécuté les *cariatides* et les *médaillons historiques* du salon carré au musée du Louvre (1850); les *bas-reliefs* du tombeau de Napoléon Ier, aux Invalides (1853); les *figures allégoriques* du berceau du prince impérial, commandées par la ville de Paris (1856), et, dans l'ornementation du nouveau Louvre, le fronton d'un des pavillons du centre, représentant: « *Napoléon III entouré de la Paix et des Arts, conviant la France à l'exécution des vastes entreprises qui doivent illustrer son règne.* » Dans cette dernière œuvre, la plus monumentale qu'il ait exécutée jusque-là, l'artiste a réuni et fondu en quelque sorte les personnages antiques et les costumes modernes, et concilié, selon les tendances et la nature de son talent, les traditions de l'art grec avec les exigences actuelles. Il a peu survécu à cette dernière œuvre; il est mort à Paris d'une chute d'omnibus, le 27 mai 1857. Admis à l'Institut en 1852, M. Charles Simart avait obtenu une 1re médaille en 1840, une médaille de première classe en 1855, et la décoration en juillet 1846.— M. Charles Lévêque a publié une *Notice* sur ses œuvres (1857, in-8).

SIMÉON (Henri, comte), administrateur français, sénateur, ancien député, né à Paris en 1803, est fils et petit-fils de pairs de France. Apres avoir terminé son cours de droit, il entra au conseil d'État (1826), où son père avait longtemps siégé avec distinction. A la révolution de Juillet, il donna sa démission d'auditeur et administra tour à tour, en qualité de préfet, les départements des Vosges, du Loiret et de la Somme. En 1842, il fut appelé par M. Dumon à la direction générale des tabacs et vint représenter à la Chambre des Députés le collége de Remiremont (Vosges); il y siégea au centre parmi les plus fidèles partisans du parti conservateur. Destitué en 1848, M. Siméon échoua aux élections de la Constituante et ne put être nommé à la Législative qu'en 1850, comme représentant du Var. Il s'y rallia à la politique du parti napoléonien et fut désigné, après le coup d'État, pour entrer au nouveau Sénat (janvier 1852). Il est commandeur de la Légion d'honneur depuis le 27 avril 1845.

SIMÉON-CHAUMIER (Pierre-Siméon CHAUMIER, dit), littérateur français, né à Nantes, le 25 avril 1806, d'une famille d'armateurs, commença ses études au petit séminaire et les termina au collége royal. Venu à Paris, en 1829, il suivit quelque temps les cours de l'École de droit, puis se jeta dans la carrière littéraire; il y débuta, en 1835, par un roman, *la Tavernière de la cité*, suivi peu après de *l'Hôtel du Peteau-Diable* (1836, 2 vol. in-8) et de *l'Évêque d'Autun* (1838, 2 vol. in-8), étude des mœurs du moyen âge, au triple point de vue de la vie populaire, chevaleresque et cléricale. La coïncidence de la mort de Talleyrand avec la publication de cet ouvrage lui valut, à l'étranger surtout, une certaine vogue.

Adepte fervent de l'école romantique, il a publié des poésies : *les Dithyrambes* (1840); *les Auréoles* (1841); *Napoléon III* (1854), odyssée en douze chants, qu'il augmenta l'année suivante de six chants relatifs aux affaires de Crimée. De 1841 à 1852, il a préparé une trilogie épique, dont chaque partie comprend vingt-quatre chants et envisage successivement l'homme dans ses rapports avec les puissances *inférieures*, *morales* et *supérieures*. On a encore de M. Siméon Chaumier plusieurs *Discours* prononcés aux séances annuelles de l'Institut historique, dont il est membre, et plusieurs travaux lus au comité central des artistes, dont il est président, entre autres : *Coup d'œil sur l'art religieux* (1855).

SIMMS (William-Gilmore), poëte et romancier américain, né le 17 avril 1807, à Charleston (Caroline du Sud), montra de bonne heure des dispositions pour la poésie; il avait à peine quinze ans que les journaux de sa ville natale inséraient ses vers. En 1825 parut son premier recueil de poésies, *Lyrical and other poems*, suivi de trois autres, avant 1830. Avocat, puis propriétaire du journal politique, *the Charleston city Gazette*, il perdit toute sa fortune à soutenir cette feuille. Voulant s'éloigner de Charleston après la mort de sa femme, qu'il y perdit en 1832, il alla vivre à Hingham (Massachussets), où il écrivit son principal ouvrage de poésie, *l'Atlantide* (Atalantis, a Story of the sea).

Il abandonna ensuite la poésie pour le roman et fit paraître *Martin Faber* (1833), récit dramatique et sombre, dont le succès l'engagea à exploiter longtemps la même veine, et suivi de *Guy Rivers, a tale of Georgia*, qui eut autant de vogue. On peut diviser en quatre catégories les romans de cet auteur : ceux qui se rapportent au temps de la révolution américaine, *the Partisan*, *Mellichampe*, *Catharine Walton*, trilogie; *the Scout* (l'Éclaireur), etc.; ceux qui racontent la vie des frontières : *Guy Rivers; Richard Hurdis, a tale of Alabama; Border-Beagles, a tale of Mississipi; Beauchampe, a tale of Kentucky;* les romans historiques : *Yemassee, a romance of Carolina; the Damsel of Darien*, etc.; enfin, les romans de pure imagination : *Martin Faber; Carl Werner; Marie de Bernières*, etc. Chacun de ces ouvrages, publiés successivement depuis 1833, a été réimprimé en un volume in-12, à New-York, de 1854 à 1856. Un des chefs-d'œuvre de l'auteur est une collection de nouvelles réunies sous le titre de *the Wigwam and the Cabin* (New-York, 1845, in-12).

Les romans de M. Simms sont pleins d'action, et les aventures dramatiques au milieu des tribus sauvages des Peaux-Rouges, les bouleversements de la nature, les tempêtes, les ouragans, lui fournissent le fond d'une foule de scènes pittoresques et une source puissante d'émotion et d'intérêt. On a accusé l'auteur américo-allemand Sealsfield d'avoir mis largement l'auteur de *Guy Rivers* à contribution.

M. Simms a encore publié, à différentes époques, une douzaine de volumes de poésie, dont les meilleures pièces ont été réunies sous ce titre : *Poems, descriptive, dramatic, legendary and contemplative* (New-York, 1853, 2 vol. in-12).

Il a aussi écrit un assez grand nombre de biographies historiques : *Life of captain John Smith* (New-York); *Life of general Marion* (Boston); *Life of Bayard*, etc.; une *Histoire* et une *Géographie de la Caroline du Sud* (History of South Carolina; New-Haven, in-12; Geography of South C.; Ibid., in-12). Il a fourni beaucoup d'articles aux journaux littéraires. Aujourd'hui, M. Simms, remarié, habite sa plantation de Midway (Caroline du Sud); il écrit souvent dans une revue trimestrielle, publiée à Charleston, *the Southern quarterly Review*, dont il a la direction.

SIMON (Jules-Simon SUISSE, dit Jules), philosophe français, ancien représentant du peuple, né à Lorient (Morbihan), le 31 décembre 1814, fit ses études au collége de cette ville et à celui de Vannes, débuta dans l'enseignement comme maître suppléant au collége de Rennes, et entra à l'École normale en 1832. Agrégé de philosophie en 1835, il fut chargé de l'enseignement de cette science au lycée de Caen, et l'année suivante à celui de Versailles, où il ne resta aussi qu'une année. Rappelé à Paris par M. Cousin, dont il était un des plus brillants élèves, il fut chargé à l'École normale, en qualité de suppléant, de la conférence d'histoire de la philosophie, dont il devint l'année suivante titulaire. En 1839, il prit la suppléance de M. Cousin lui-même à la Sorbonne, et pendant douze ans il sut rendre à ce haut enseignement de l'histoire de la philosophie une partie de l'éclat que son maître lui avait autrefois donné. Le 16 décembre 1851, atteint comme homme politique plutôt que comme professeur, il vit son cours suspendu par un arrêté spécial. Quelques mois plus tard, son refus de serment à la constitution nouvelle le fit considérer comme démissionnaire. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 27 avril 1845.

M. Jules Simon n'est guère entré dans la vie politique qu'à la révolution de Février. En 1846, candidat de l'opposition modérée dans le département des Côtes-du-Nord, en concurrence avec MM. de Cormenin et Tassel, il avait été écarté par l'influence du clergé. En 1848, il fut élu dans ce département, le dixième sur seize, par 65 638 suffrages. Attaché au parti républicain modéré, il fit partie, dès la réunion de la Constituante, de la commission et du comité de l'organisation du travail, et y combattit l'influence, alors si redoutée, de M. Albert. Aux journées de juin, il fut un des représentants qui pénétrèrent avec le plus de résolution dans les quartiers insurgés, et fut choisi pour président de la commission chargée de visiter les blessés. L'ordre rétabli, il s'occupa plus spécialement des questions d'instruction publique, devint secrétaire de la commission de l'enseignement primaire, et fut nommé rapporteur de la loi organique de l'enseignement. Il élabora et présenta à l'Assemblée un projet complet et conforme à l'esprit comme à la lettre de la Constitution. L'Assemblée n'eut pas le temps de le voter. Dans les discussions accessoires où l'enseignement public était en jeu, M. Jules Simon était le défenseur naturel des droits de l'État, dans la mesure où ils se concilient avec la liberté, et repoussait particulièrement les attaques portées à la tribune contre l'université et la philosophie par M. de Montalembert.

Membre et secrétaire de la commission chargée provisoirement des fonctions de conseil d'État, M. Jules Simon fut élu au commencement de 1849, par ses collègues, membre du conseil d'État réorganisé, et donna, le 16 avril, sa démission de représentant. Il fit partie de la section de législation, et fut président de la commission permanente des recours en grâce. Sorti du conseil, lors de la réélection du premier tiers, il n'y fut pas réintégré par l'Assemblée législative. Éloigné de la vie politique et de l'enseignement public en France, il a été appelé à deux reprises (1855 et 1856) en Belgique pour y faire, dans les principales villes, à Gand, à Liége, à Anvers, des conférences de philosophie qui ont excité le plus vif enthousiasme.

Quelques-uns des divers écrits de M. Jules Simon attestent de sérieuses études spéciales, mais tous se sont fait remarquer par le talent du style, l'indépendance et l'élévation de la pensée. En voici la liste : *du Commentaire de Proclus sur le Timée de Platon* (1839, in-8), l'une de ses deux thèses pour le doctorat, signées toutes deux de son nom patronymique; *Étude sur la théodicée de Platon et d'Aristote* (1840, in-8); *Histoire de l'école d'Alexandrie* (1844-45, 2 vol. in-8): puis trois ouvrages d'enseignement écrit, formant une sorte de trilogie philosophique; *le Devoir* (1854, in-8; 5ᵉ édit., 1857, in-12); *la Religion naturelle* (1856, in-8; 4ᵉ édit., 1857, in-12), et *la Liberté de conscience* (1857, 2ᵉ édit. in-12), résumé des dernières conférences faites en Belgique par l'auteur; *la Religion naturelle* a été traduite deux fois en anglais. — M. Jules Simon a donné en outre dans *la Bibliothèque Charpentier* des éditions d'œuvres philosophiques avec d'importantes introductions : *Œuvres de Descartes* (1842, in-12); *Œuvres philosophiques de Bossuet* (1842, in-12); *Œuvres de Malebranche* (1842-47, 2 vol. in-12); *Œuvres philosophiques d'Antoine Arnaud* 1843, in-12). Il a collaboré au *Manuel de philosophie* (1847, in-8), avec MM. Jacques et Saisset, et au *Dictionnaire des sciences philosophiques* dirigé par M. Franck. Il a fourni aussi un certain nombre d'études de critique philosophique à *la Revue des Deux-Mondes* depuis 1840, et a été en 1847 un des principaux fondateurs de *la Liberté de penser*. Il a fourni à celle-ci de nombreux articles, notamment une chronique mensuelle, sous le titre de *l'Assemblée-Nationale*, pendant toute la durée de la Constituante.

SIMON (Victor), magistrat et archéologue français, est, depuis vingt-cinq ans, attaché au tribunal de Metz, où il a été successivement nommé juge (1832), vice-président (1839) et conseiller (1852). Chargé, lors de la création du comité des monuments historiques, de l'inspection de la Moselle, il est membre de l'Académie de Metz, de la Société géologique de France, etc. Il a été décoré en avril 1847.

On a de lui : *Mémoires sur le lias du département de la Moselle* (1837); *Rapport sur les anciens monuments existant dans la Moselle* (1838); *Notice sur Metz et ses environs* (1841); *Recherches sur l'emplacement du palais des rois d'Austrasie* (1843); *Notice sur le Sablon* (1849); *Itinéraire de Metz à Sarrelouis* (1850), etc., et un nombre assez grand de *Documents*, *Notices*, *Observations*, *Recherches*, fournis, comme la plupart des travaux précédents, aux *Mémoires de l'Académie de Metz*.

SIMON-LORIÈRE (Pierre), général français, né à Blois, le 18 octobre 1785, s'engagea d'abord comme mousse, puis comme soldat dans l'expédition de Saint-Domingue (1802), en revint lieutenant, fut attaché comme aide de camp aux généraux Bruyère et Sénécal, et fit avec eux toutes les campagnes de l'Empire en Allemagne, en Espagne, en Russie et en France. Napoléon le nomma colonel quelques jours avant sa première abdication (1814). Condamné sous Louis XVIII, pour avoir tenu des réunions politiques, et rayé des contrôles de l'armée, il adressa vainement pétition sur pétition aux Chambres. La dynastie de Juillet lui rendit son rang, l'éleva au grade de

maréchal de camp (11 novembre 1837) et le chargea du commandement militaire des Deux-Sèvres. Il est placé, depuis 1848, dans la deuxième section (réserve) de l'état-major général de l'armée. Il est commandeur de la Légion d'honneur depuis le 13 novembre 1857.

SIMONIN (Edmond), médecin français, né à Nancy, vers 1812, est fils d'un médecin distingué de cette ville, M. Jean-Baptiste SIMONIN, qui, sans avoir rien écrit que des mémoires dans les *Annales* de la Société des sciences et arts de Nancy, a été choisi, dès 1836, pour correspondant de première classe de l'Académie de médecine. S'étant fait recevoir lui-même docteur à Paris en 1839, il se fixa dans sa ville natale; il y occupe à l'École de médecine la chaire de clinique chirurgicale.

On a de lui différents travaux, notamment : *Décade chirurgicale ou Observations de chirurgie pratique* (1838, in-8); *du Strabisme* (1841, in-8, broch.); *sur le Virus vaccin* (1841); *de l'Emploi de l'éther sulfurique et du chloroforme à la clinique chirurgicale de Nancy* (Paris et Nancy, 1849-1855, 2 vol. in-8); des *Mémoires*, des *Opuscules*, etc.

SIMONIS (Eugène), sculpteur belge, né à Liége, vers 1818, étudia successivement à l'école belge de Bologne, puis à Rome, sous Finelli, et revint se fixer en Belgique, où il est devenu membre de l'Académie royale (1845), officier de l'ordre de Léopold, etc. Il a fait partie, en 1855, du jury de l'Exposition universelle de Paris. Nous citerons de lui : le *Mausolée du chapelain Triest*, à Sainte-Gudule; la statue équestre de *Godefroid de Bouillon*, sur la place Royale de Bruxelles; *l'Innocence*, au musée national; *Pepin d'Héristall*, au palais des Chambres (1837-1848); *une Levrette*, *le Bambin malheureux*, exposés à Paris en 1840 et 1843; etc.

SIMONIS-EMPIS. Voy. EMPIS.

SIMONNIN (Antoine-Jean-Baptiste), auteur dramatique français, né à Paris, le 11 janvier 1780, entra, sous le Directoire, dans l'administration des domaines, devint premier commis et exerça pendant plusieurs années l'emploi de receveur de l'enregistrement dans le Saône-et-Loire. Dès l'âge de treize ans il faisait des vers, insérés dans les recueils lyriques annuels; il mit plus tard la *Grammaire française en vaudevilles* (1806, in-16) et parodia *le Mérite des femmes* (1825). Il avait une grande facilité à tourner les couplets, et son dernier ouvrage est un recueil de chansons intitulé : *Sacrées et profanes* (1856, in-18). Le nombre des pièces qu'il a données à toutes les scènes de genre s'élève à plus de deux cents, depuis *Jeannot tout seul* (1801) jusqu'aux *Mémoires de ma tante* (1853); il a eu pour collaborateurs presque tous les hommes d'esprit qui ont fait des vaudevilles depuis cinquante ans : A. Gouffé, Désaugiers, Rougemont, Dumersan, Brazier, Merle, etc. — M. Simonnin est mort à Paris le 4 mai 1856.

SIMPSON (sir James), général anglais, né en 1792, à Édimbourg, fit ses études à l'université de cette ville, obtint, à l'âge de dix-neuf ans, un brevet d'enseigne dans les gardes, fit la campagne de 1812 en Espagne et prit part à la défense de Cadix ainsi qu'à l'attaque de Séville. Capitaine en 1813, il reçut une blessure grave au combat des Quatre-Bras en Belgique. Ensuite il servit quelque temps en Irlande, et passa comme chef des forces militaires à l'île Maurice, où il acquit la réputation d'un officier utile et plein de zèle. En 1842, il alla combattre aux Indes sous les ordres de sir Ch. Napier, assista à la bataille de Miani et à la prise d'Haïderabad, rentra en Angleterre en décembre 1846, et prit le commandement de Chatham.

Au mois de mars 1855, sir J. Simpson, qui était major général depuis plusieurs années, fut chargé de remplir en Crimée les importantes fonctions de chef d'état-major auprès de lord Raglan, auquel il succéda, en juin, dans l'exercice du commandement; il fut poussé là, dit-on, par la force des choses et contre sa volonté. Au reste il s'efforça de faire de son mieux; s'il échoua, lors de l'attaque du Redan le 8 septembre, les malheurs de cette journée furent communs aux deux généraux des armées alliées. Sir J. Simpson fut néanmoins promu au grade exceptionnel de général d'armée, créé chevalier et décoré de la grand'croix du Bain (octobre 1855). Peu de jours après, il résigna son commandement entre les mains de sir W. Codrington (voy. ce nom). Le 16 juin 1856, Napoléon III lui a conféré les insignes de grand-croix de la Légion d'honneur.

SIMPSON (James-Young), célèbre médecin écossais, né à Bathgate (comté de Linlithgow), en 1811, fut reçu docteur à l'université d'Édimbourg, en 1832, avec une thèse qui eut un grand succès auprès des examinateurs : l'un d'eux, le professeur J. Thompson, le choisit aussitôt pour l'assister dans la pratique de sa profession, ainsi que dans la préparation du cours de pathologie générale, dont il venait d'être chargé, et, en 1836, étant tombé malade, il se fit suppléer par son jeune élève, dont les leçons publiques eurent tout d'abord un grand succès. Bientôt M. Simpson pratiqua en son propre nom, ouvrit un cours d'accouchement et commença à écrire ses essais sur l'obstétrique, qui, complétés et coordonnés, ont paru sous le titre de *Mémoires d'obstétrique* (Simpson's Obstetric Memoirs; Édimbourg, 2 forts vol. in-8). Dès 1840, il fut élu professeur d'accouchement à l'université d'Édimbourg, en remplacement du docteur Hamilton. Parvenu, si jeune, à une position qui ouvrait un vaste champ à son activité, il redoubla d'ardeur, et, grâce à une merveilleuse intelligence, servie par une vigoureuse constitution, il put poursuivre des travaux multipliés, tout en faisant face aux exigences d'une innombrable clientèle.

La principale découverte attachée au nom de M. Simpson est celle des propriétés anesthésiques de l'éther et surtout du chloroforme. C'est en 1847 qu'il produisit pour la première fois l'insensibilité pendant l'accouchement, au moyen de l'éther sulfurique, appliqué déjà depuis quelques mois, en Amérique, par le chirurgien Morton (voy. ce nom), pour calmer la douleur de l'extraction des dents. Tandis que d'un bout à l'autre de l'Europe émerveillée, on répétait dans tous les hôpitaux les prodiges de l'éthérisation, l'auteur de cette première découverte trouvait dans le chloroforme, après plusieurs essais sur lui-même, un agent anesthésique plus maniable et plus puissant. L'Académie des sciences de Paris lui a accordé un prix de 2000 francs pour l'introduction de l'anesthésie par le chloroforme dans la pratique médicale. Cette victoire de l'homme sur la douleur physique, l'un des plus grands miracles de notre temps (et quel temps fut jamais plus fertile en miracles!) est le plus précieux des titres à la célébrité.

Il n'est pas le seul de M. Simpson. Les autres titres, trop spéciaux pour que nous les rappelions ici, ont été réunis par le docteur Storrer, l'éditeur américain de ses *Mémoires*, qui conclut ainsi : « M. Simpson perçoit avec une telle rapidité et conclut si sûrement, qu'il paraît doué d'un génie divinatoire. En effet, la plupart de ses découvertes, dont on s'est étonné d'abord, satisfont l'a-

nalyse philosophique et ont été confirmées par l'expérience ou ne tarderont pas à l'être. Chacune des opérations qu'il a proposées, dans les cas les plus difficiles que puissent rencontrer la science de l'obstétrique et la thérapeutique spéciale des maladies des femmes, honoreraient une vie entière de labeur (extraction préalable du placenta, version substituée à la craniotomie, emploi de la sonde et des pessaires intro-utérins). Elles soulevèrent d'abord les plus violentes attaques; mais leur efficacité, éprouvée depuis dix ans, est aujourd'hui reconnue avec respect par la majorité des médecins. »

Outre les nombreux travaux relatifs à ses découvertes, le docteur Simpson a publié les mémoires suivants, qui témoignent de la variété de ses connaissances : *Notices archéologiques sur la lèpre et les léproseries en Écosse et en Angleterre* (Antiquarian notices of Leprosy; Édimbourg); *Caractères contagieux du choléra* (On the contagiousness of cholera); *Anciennes empreintes romaines relatives à la médecine* (Ancient roman medicine stamps); *l'Armée romaine était-elle pourvue d'officiers médicaux?* (Was the Roman army provided with medical officers?); *Notes sur quelques anciens vases grecs destinés à contenir du lykion, et sur l'usage moderne de la même drogue dans les Indes orientales* (Notes on some ancient greek vases for containing Lykion, etc.); etc.

Aussi érudit qu'habile, M. Simpson est consulté chaque jour sur des questions d'archéologie et de bibliographie médicales, comme sur les difficultés de son art. Amis, savants étrangers, artistes, s'empressent autour de lui; mais ils ne peuvent le voir qu'au moment de son déjeuner, alors que le reste de sa maison est littéralement envahi par les clients. Rien de plus curieux que le spectacle que présente durant cette courte audience sa salle à manger : l'infatigable docteur, qui souvent, avant de commencer ses travaux du jour, a passé la nuit auprès du lit d'une duchesse ou du grabat d'une pauvre femme, adresse à chaque visiteur, tout en dictant une réponse à un billet pressé, soit un mot gracieux, soit une solution savante. C'est un homme de petite et large stature, à la tête énorme et chevelue, à la physionomie douce et énergique. Nature forte et généreuse, il prête son concours à toute idée grande et utile, avec autant de dévouement que de science.

En 1849, le docteur Simpson a été élu président du Collége royal des médecins, et, en 1852, président de la Société chirurgicale d'Édimbourg. Il est accoucheur de la reine Victoria pour l'Écosse. Associé étranger des Académies de médecine de Paris et de Belgique, il est membre des Sociétés de chirurgie et de biologie de Paris, et des Sociétés médicales de Norvége, de Stockholm, de Copenhague, de Gand, du Massachussets, et membre honoraire du King et Queen's college des médecins en Irlande; etc.

SIMROCK (Charles), poëte et érudit allemand, né à Bonn, le 28 août 1802, s'est spécialement consacré à l'interprétation et à la propagation des vieilles poésies germaniques. Après avoir été élevé au lycée français établi alors à Bonn, il étudia le droit à l'université de cette même ville, et alla, en 1822, à Berlin, où il resta, jusqu'en 1830, employé dans l'administration publique comme auditeur, puis comme référendaire. Une pièce de vers que lui inspira notre révolution de Juillet 1830, le fit destituer par le gouvernement prussien, et il se livra dès lors exclusivement à la poésie et à ses études de *germaniste* qu'il avait jusque-là menées de front avec ses fonctions. En 1850, il a repris des fonctions en rapport avec son talent et ses travaux, en acceptant à Bonn une chaire de langue et de littérature allemandes.

M. Ch. Simrock a de bonne heure attaché son nom, comme interprète des antiques poésies nationales, aux plus célèbres de toutes, les *Niebelungen*, dont sa traduction, publiée à Berlin en 1827, compte aujourd'hui dix éditions, et a été complétée par celle des *Vingt chants des Niebelungen*, restitués d'après les indicatons de Lachmann (Zwanzig lieder. d. Nieb. nach Lachmann's Andeutungen wieder hergestellt; Bonn, 1840). Depuis 1830, il n'a cessé de traduire ou d'éditer les chants les plus intéressants pour l'Allemagne, et de les éclaircir par des notes savantes. Nous citerons parmi ses publications : *Sources de Shakspeare, dans les nouvelles, contes et traditions* (Quellen des Shakspeare in Novellen, Maerchen und Sagen; Berlin, 1831, 3 vol.), avec Echtermeyer et Henschel; *Trésor des nouvelles italiennes* (Novellenschatz der Italianer; Ibid., 1832): *Poésies de Walther von der Vogelweide* (Gedichte Walther's, etc.; Ibid., 1833, 2 vol.), traduction et commentaires, avec M. Wackernagel; *Wieland le forgeron*, poëme épique (W. der Schmied, deutsche Heldensage; Bonn, 1835); *Traditions du Rhin, recueillies de la bouche du peuple et des poëtes* (Rheinsagen, aus dem Munde des Volkes, etc.; Bonn, 4e édit., 1850), livre de poésie classique du voyageur, et dont l'agréable composition explique le succès; près d'une quarantaine de recueils de proverbes, de chants nationaux, etc., publiés successivement sous le titre collectif de *Livres populaires de l'Allemagne* (Deutsche Volksbücher; Berlin et Francfort, 1839 et suiv.), et parmi lesquels les *Marionnettes du docteur Faust* (Puppenspiel von Doct. F., 1846), ont eu le plus grand succès; *le Livre des héros* (das Heldenbuch), développement poétique de toute la légende allemande, au moyen de légendes traduites ou poétiquement recomposées par M. Simrock (1843-1855); *Poésies* (Gedichte; Leipsick, 1844), recueil original de romances, ballades et autres poésies personnelles de l'auteur, qui ont été très-goûtées au milieu de toutes ces anciennes poésies que M. Simrock s'est particulièrement plu à ressusciter. On cite encore de ce savant connaisseur de l'antiquité poétique de la Germanie un *Manuel de mythologie allemande* (Handbuch d. deut. Myth.; Bonn, 1853), et un *Livre de lecture de vieil allemand en allemand nouveau* (Altdeutsches Lesebuch in, etc.; Stuttgart et Tubingue, 1854).

SIMSON (Martin-Édouard), homme politique et magistrat allemand, né le 10 novembre 1810, à Kœnigsberg, fit ses études dans cette ville et obtint, en 1829, le grade de docteur en droit. Professeur adjoint dès l'âge de vingt-trois ans, il devint, en 1836, professeur titulaire et fut nommé, en 1846, conseiller du tribunal supérieur. Estimé, comme jurisconsulte et comme professeur, M. Simson se fit surtout une réputation par le rôle qu'il prit durant le mouvement révolutionnaire de 1848. Représentant de la ville de Kœnigsberg au parlement de Francfort, il s'y distingua par la clarté et la précision de son esprit et y exerça successivement, dans le cours de l'année, les fonctions de secrétaire, de vice-président et de président. Il dirigea l'Assemblée avec une habileté et une impartialite qui lui valurent d'être réélu à la presque unanimité des voix. En 1849, il fut chargé de la direction de la fameuse députation qui se rendit à Berlin pour offrir la couronne impériale au roi de Prusse. Ayant échoué dans cette mission, il déclina l'honneur de présider plus longtemps l'Assemblée nationale, qu'il quitta bientôt avec MM. Gagern, Dahlmann et les autres chefs du parti libéral modéré.

M. Simson resta encore sur la scène politique jusqu'en 1852, présida le parlement d'Erfurt et se fit remarquer dans la seconde Chambre de la Prusse, aux premiers rangs de l'opposition. Fatigué enfin des luttes aussi pénibles que stériles de la vie politique, il alla reprendre à Kœnigsberg ses anciennes fonctions de juge et de professeur. On a de lui une petite *Histoire du tribunal de Kœnigsberg* et quelques écrits de jurisprudence.

SINA (baron DE), banquier grec, né à Sorrès, en Macédoine, vers la fin du dernier siècle, se livra au commerce, comme la plupart de ses compatriotes, réalisa, en peu d'années, des bénéfices considérables et transporta, dans la suite, le siége de ses opérations à Vienne. Mêlé, depuis cette époque, à toutes les grandes affaires financières et industrielles du gouvernement autrichien, il éleva sa fortune à un chiffre colossal et fut fait baron de l'empire en récompense de ses services. Consul général de la Grèce à Vienne, il y est mort, en 1856, laissant environ quatre-vingt-dix millions de florins, dont plus des deux tiers en maisons et en biens-fonds. Le baron de Sina était l'un des bienfaiteurs de la Grèce; il a fondé et doté l'Observatoire d'Athènes.

Après sa mort, son fils aîné et son héritier, le baron Siméon de SINA, qui prit la direction de la maison, a fait don au gouvernement grec d'une somme d'un million de drachmes (900 000 fr.), pour être, en grande partie, affectée à la construction et à l'entretien d'une Académie des beaux-arts à Athènes.

SINCLAIR (Charles SAINT-CLAIR, 12e baron), pair d'Angleterre, né en 1768, à Édimbourg, descend d'une des plus anciennes familles de l'Écosse. Il succéda, en 1776, aux titres de son père et entra, il y a plus de quarante ans, à la Chambre des Lords, comme pair représentatif de son pays. Selon l'usage, il a été réélu pour toutes les législatures. Il vote avec le parti conservateur.

SINCLAIR (miss Catherine), femme de lettres anglaise, née à Édimbourg, le 17 avril 1800, est la sixième fille d'un baronnet qui siégea trente ans au Parlement. A la mort de son père (1835) qui, depuis longtemps, l'avait associée à ses travaux, elle songea à tirer parti de l'éducation exceptionnelle qu'elle avait reçue. Avant cette époque, il n'était sorti de sa plume que deux petits livres, composés pour l'instruction d'un de ses neveux : *Charlot Seymour* et *les Vies des douze Césars*. Les deux premiers ouvrages qu'elle donna alors : *Connaissances modernes* (Modern accomplishments or the March of intellect; 1835, nouv. édit., 1856), et *la Société moderne* (Modern society; 1836), eurent pour but la réforme du système d'éducation mondaine et superficielle donnée aux femmes, et se répandirent à plus de 12 000 exemplaires.

Miss Sinclair publia ensuite d'intéressantes esquisses de voyages : *Montagnes et Vallées* (Hill and valley), récit d'une excursion dans le pays de Galles; *l'Écosse et les Écossais* (Scotland and the Scotchmen; 1838), entremêlé de légendes et d'anecdotes; et *Holiday house* (1839), histoire de sa propre jeunesse. La mort d'une de ses sœurs, qu'elle chérissait tendrement, la ramena au genre sérieux et elle écrivit *le Voyage de la vie* (the Journey of life), et *le But de la vie* (the Business of life), compositions pleines de résignation et de grandeur morale. A la suite de cette double publication, une de ses lectrices lui fit un legs considérable, à la condition d'accepter la surveillance d'un établissement charitable en faveur des veuves des officiers de l'armée. Miss Sinclair se dévoua sans hésiter à cette mission.

Parmi ses œuvres d'imagination qui, grâce à leur moralité, ont pénétré dans beaucoup de familles, on remarque : *sir Edward Graham* (1842), *Intrigues modernes* (Modern flirtations); *Lord et lady Harcourt*, *Béatrix*, romans du grand monde; un recueil de nouvelles : *les Intérieurs de Londres* (London homes, 1853); *les Propos interrompus* (the Cross purposes; 1855, 3 vol.), et un volume de mélanges : *Anecdotes et aphorismes* (the Kaleidoscope of anecdotes and aphorisms; 1855).

SINNER (R. G. Louis DE), helléniste français, d'origine suisse, né à Aarberg (canton de Berne), le 8 mars 1801, prit à l'université de Tubingue le grade de docteur en philosophie, et vint se fixer, en 1828, à Paris. Il s'est dès lors fait connaître en France par de nombreuses éditions de textes grecs, sacrés ou profanes, savamment annotés, et par sa collaboration à d'importantes publications sur la même langue. De 1842 à 1845, il a fait partie de la commission pour l'examen des livres classiques, et a rempli, en 1846, une mission en Suisse, à la suite de laquelle il a publié : *Rapport sur un voyage historique et littéraire dans quelques cantons de la Suisse* (1846, in-8). Il est retourné dans son pays natal.

Nous ne pouvons que rappeler, parmi les travaux de M. de Sinner, ses éditions et récensions d'*Aristophane*, de *Lucien*, de *Platon*, de *Pindare*, de *Sophocle*, d'*Euripide*, de *Xénophon*, des *Pères grecs* (1829-1847), la plupart devenues classiques et annuellement réimprimées. Il a contribué au premier volume du *Thesaurus linguæ græcæ*, édité par Didot, publié, avec M. Hamel, la *Chrestomatie grecque* de F. Jacobs (1832-1847), et fourni quelques articles à l'*Encyclopédie des gens du monde*.

SINTENIS (Charles-Frédéric-Ferdinand), jurisconsulte allemand, né à Zerbst, le 25 juin 1804, termina, au lycée de cette ville, des études commencées dans la maison paternelle, puis alla suivre les cours de droit aux universités de Leipsick et d'Iéna. Reçu docteur à Iéna, en 1825, après avoir songé à se vouer à l'enseignement, il se décida pour le barreau et se fit à Zerbst une clientèle à laquelle il renonça, en 1851, pour remplir à Dessau les fonctions de membre du conseil et du consistoire de la province. En 1847, lorsque le duc d'Anhalt-Dessau ajouta à ses États le duché d'Anhalt-Kœthen, M. Sintenis eut une place de confiance dans l'administration de ce pays, et fut mis, comme conseiller intime, à la tête du cabinet des affaires. A la suite des événements de 1848, il perdit ces fonctions et abandonna en outre la présidence du tribunal supérieur de Kœthen; mais le duc lui offrit la même position à Dessau. En 1849, M. Sintenis fut élu membre de la diète d'Anhalt et prit place à l'extrême droite. L'année suivante, il assista aux conférences d'Erfurt. En même temps il remplissait les fonctions de second président du tribunal des duchés d'Anhalt et de Kœthen, dont il est devenu, après leur réunion en 1853, le seul président.

Doué d'un esprit essentiellement pratique, M. Sintenis a produit, comme jurisconsulte, des travaux où la science toutefois ne fait pas défaut : une traduction du *Corpus juris civilis* (1829), en collaboration avec plusieurs jurisconsultes; une traduction du *Corpus juris canonici* (1834); un *Manuel de droit d'hypothèque* (Handbuch des gemeinen Pfandrechts; Halle, 1836); *le Droit civil, général et pratique* (das praktische gemeine Civilrecht; Leipsick, 1844-1851, 3 vol.). Dans son *Vœu à propos de la question des Codes civils* (Votum zur Frage von den Civilgesetzbüchern; Ibid.,

1853), il se prononce contre la promulgation d'un Code civil dans le royaume de Saxe.

SIRAUDIN (Paul), vaudevilliste français, né, vers 1815, a travaillé, dès 1835, pour le théâtre, auquel il a donné, seul ou en collaboration, le plus souvent avec M. Delacour, un grand nombre de pièces. Quelques-unes ont été jouées avec succès sur les scènes du Palais-Royal et des Variétés. Nous rappellerons : *une Faction de nuit* (1842); *un Voyage en Espagne* (1843) et *le Tricorne enchanté* (1845), avec M. Th. Gautier; *une Histoire de voleurs* (1846); *Lorettes et artistes* (1849); *la Société du doigt dans l'œil* (1850); *Claudine* (1851); *le Misanthrope et l'Auvergnat* (1852), où Sainville a crée l'un de ses derniers rôles; *le Bourreau des crânes* (1853); *le Télégraphe électrique* et *un Mari qui ronfle* (1854); *Sous un parapluie* et *le Gendre de M. Pommier*, parodie de la pièce de M. Ém. Augier (1855); *la Queue de la poêle* (1856); *la Gammina*, parodie en quatre actes de *la Fiammina* (1857), etc.

SIRET (Adolphe), littérateur belge, né à Beaumont, dans le Hainaut, vers 1805, attaché depuis longtemps aux bureaux du gouvernement à Namur, a publié, à la suite de voyages et de recherches dans les musées d'Europe, un ouvrage des plus importants pour l'histoire de la peinture : *Dictionnaire historique des peintres de toutes les écoles...., précédé d'un abrégé de l'histoire de la peinture, suivi de la nomenclature des peintres modernes*, etc. (1848, grand in-4). Il est devenu, en janvier 1855, membre de l'Académie de Belgique. On a encore de lui : *les Genêts* (1836); *le Dernier jour du Christ* (1838); *Gloires et misères* (1840); *Rêves de jeunesse* (1843); *Chants nationaux* (1855), poëmes et poésies; *le Fils d'un empereur* (1840), essai dramatique en vers; *Anne de Boleyn* (1841), tragédie; *la Florentine*, drame en trois actes (1842); *les Trois marquis*, comédie (1844); *Parallèle entre Raphaël et Rubens* (1847); *Revue du salon* (1848), etc.

SIVRY (Alphonse DE), sénateur français, ancien député, né à Milan, le 17 mars 1799, fils d'un payeur général de l'armée d'Italie, entra, après la révolution de Juillet, dans la carrière politique. Élu député, en 1831, par l'arrondissement de Ploërmel, il fit sans interruption partie de la Chambre jusqu'en 1842 et y représenta les opinions du centre gauche. Remplacé par M. de La Rochejaquelein, dont la candidature fut secrètement appuyée par le préfet du Morbihan, il se retira dans la vie privée jusqu'au 24 février. Il travailla de toutes ses forces à l'élection présidentielle du 10 décembre et revint bientôt aux affaires : le prince Louis-Napoléon le nomma préfet d'Indre-et-Loire (31 décembre 1848), puis de la Meurthe (11 mai 1850). Le zèle de M. de Sivry pour la politique inaugurée par le président a été récompensé par son admission dans le Sénat, le 19 juillet 1854; il avait été promu, le 1er janvier 1853, officier de la Légion d'honneur. Il est membre, depuis longtemps, du conseil général du Morbihan.

SJOEGREN (André-Jean), linguiste russe, né, le 25 avril 1794, dans le gouvernement de Nyland, membre de l'Académie des sciences de Pétersbourg depuis 1829, s'est livré à l'étude des dialectes finnois et de l'ancien russe. La plupart de ses ouvrages sont écrits en allemand; nous citerons : *de la Langue et de la littérature de la Finlande* (über die finnische Sprache und ihre Literatur, 1831); *de la Population finnoise du gouvernement de Saint-Pétersbourg* (über die finnische Bevölkerung des Saint-Petersburg Gouvernements, 1833); *de l'Ouvrage du conseiller danois Magnussen, intitulé :* Runamo og Runerne (über das Werk des Magnussen, etc.; 1842); *Grammaire ossète* (Ossetische Sprachlehre), suivie d'un vocabulaire en ossète et en allemand. Il a inséré aussi beaucoup de dissertations philologiques dans les *Mémoires* de l'Académie impériale russe. — M. Sjœgren est mort à Saint-Pétersbourg, le 18 janvier 1855.

SKAU (Laurids-Bedersen), riche paysan du Schleswig, qui s'est fait un nom, comme orateur populaire, dans l'agitation du Schleswig-Holstein (1842-1843), né, en 1817, à Sommersted (bailliage de Haderslev), ne fréquenta pas d'autre école que celle de sa ville natale, où son père était pasteur. Issu d'une famille originaire de Danemark, il s'est prononcé en faveur de ce royaume, contre les prétentions des Allemands des duchés qui voulaient annexer le Schleswig à la Confédération germanique, et, après l'extinction prévue de la famille royale, former du Schleswig-Holstein un État indépendant. Doué d'un rare talent oratoire, il le fit tourner au triomphe de la cause nationale danoise. Les discours qu'il prononça dans les banquets, dans les fêtes populaires, et notamment dans la réunion qui eut lieu, en 1843, sur l'éminence de Skamling, n'ont pas peu contribué à entretenir le zèle des partisans du Danemark. Il parcourait les campagnes pour haranguer les paysans et leur expliquer des passages du *Danevirke* et de l'*Ugeblad*, journaux auxquels il fournissait lui-même des articles. Son éloquence se ressentait un peu du goût du public auquel elle s'adressait : il n'épargnait pas l'injure à ses adversaires, qui l'appelaient *orateur de cabaret*, tandis que les Danois le surnommaient la *colonne de leur parti*, le *sauveur de la nationalité*. Ses discours ont été publiés à Copenhague, en 1844 (*L. G. Skau og hans taler*).

Secrétaire de la Société du Schleswig, il fit partie, en 1843, d'une députation chargée de demander au roi que la langue danoise fût employée, conjointement avec l'allemand, aux séances des États provinciaux des duchés. Il retourna, en plusieurs occasions à Copenhague avec des missions analogues et, à chaque fois, il reçut du roi et des hommes politiques, l'accueil le plus distingué. Il est chevalier du Danebrog. L'histoire ne mentionne pas son nom dans l'affaire des duchés en 1848; sans doute, à cette époque, le fracas des armes couvrit la voix de l'orateur.

SKELMERSDALE (Édouard BOOTLE-WILBRAHAM, 2e baron), pair d'Angleterre, né, en 1837, dans le Lancashire, est fils d'un membre du Parlement. Il fit son éducation au collége d'Eton et prit, en 1853, à la Chambre des Lords, la place de son grand-père qui, en 1828, y avait obtenu un siége héréditaire. Il appartient au parti conservateur.

SKODA (Joseph), médecin allemand, né le 10 décembre 1805, à Pilson, en Bohême, suivit, à partir de 1825, les cours de médecine à l'université de Vienne. Docteur depuis 1831, il exerça la médecine en Bohême pendant que le choléra y sévissait, et fut nommé, en 1833, second médecin de l'hôpital général de Vienne. Initié par Joseph Heine et Gutbrod à l'usage du stéthoscope de Laennec, il résolut, sous l'influence de ses liaisons avec Kolletschka et Rokitansky, à se livrer particulièrement à l'étude de l'anatomie pathologique et des nouvelles méthodes d'auscultation et de percussion. Ses cours pratiques, commencés en 1835, eurent un grand succès et

sa renommée grandit par suite de cures heureuses opérées d'après sa méthode; il devint successivement médecin de la division des poitrinaires de l'hôpital de Vienne (1840), médecin en chef de l'hôpital (1841), professeur de clinique (1846), et enfin en 1848 membre de l'Académie des sciences de Vienne.

M. Skoda, dont la réputation repose surtout sur le nombre et le talent des élèves qu'il a formés et qui sont aujourd'hui répandus dans toute l'Allemagne, ne compte personnellement que peu de travaux scientifiques. A la tête d'une nouvelle école de diagnostic, il prétend ne pas s'arrêter aux symptômes physiques pour en conclure immédiatement la nature des maladies, mais n'y voir que les signes extérieurs de l'état physique de l'organisme et pénétrer, à l'aide de l'anatomie pathologique et de l'expérience, jusqu'au principe même de toute affection morbide. Cette méthode, en vertu de laquelle ses disciples prétendent rejeter une foule d'anciennes traditions, pour élever la médecine à la hauteur des sciences exactes, a été exposée par M. Skoda sous ce titre: *Traité sur l'auscultation et la percussion* (Abhandlung uber Auscult. und Percuss; Vienne, 1839; 5e édit., 1854).

SLADE (Adolphe), marin anglais au service de la Turquie sous le nom de *Muschaver-pacha*, est né en 1802. Fils d'un général de ce nom, il fut élevé à Portsmouth, entra en 1817 dans la marine royale et navigua trois ans dans les mers de l'Amérique du Sud. Il fut, à son retour en Angleterre, nommé midshipman à bord de la frégate *Revenge*. Après avoir pris part à l'expédition contre le dey d'Alger qui se termina sans lutte, il commanda un cutter à la bataille de Navarin (1828), se rendit ensuite à Constantinople et fit, sous le capitan-pacha Achmet-Papoudschi, la campagne de 1829 dans la mer Noire.

A la fin de cette guerre, le jeune officier rentra à l'École navale de Portsmouth pour s'y livrer jusqu'en 1834 à une étude approfondie de sa profession. Plus tard il consacra encore trois années à des recherches théoriques et pratiques (1837-1841), dont la connaissance a fait de lui un des marins les plus distingués de son pays. En 1834 il servit, comme lieutenant hors cadre, à bord du vaisseau *Caledonian*, eut deux fois l'occasion de visiter Sébastopol et adressa à l'Amirauté un rapport substantiel sur les moyens de défense de cette place. Promu au grade de capitaine, il utilisa ses loisirs en étudiant à Woolwich la navigation à vapeur et fut chargé, en 1846, de faire sur un bâtiment à voiles l'expérience d'un nouveau modèle de construction maritime.

Lorsque la question des refugiés hongrois rendit la guerre imminente entre l'Autriche et la Turquie, le capitaine Slade fut choisi par le gouvernement anglais pour introduire dans la marine ottomane des améliorations indispensables. Il partit à bord de *la Queen*, y remplissant en apparence ses devoirs d'officier, débarqua à Malte et partit pour Constantinople, muni d'un congé illimité. Depuis 1849, il y poursuit la tâche difficile de réorganiser la marine du sultan, qui lui confia tout d'abord le commandement du navire modèle, *le Nauzerelich*.

On a du capitaine Slade, à qui tous les idiomes en usage dans le Levant sont devenus familiers, deux ouvrages sur l'Orient: *Souvenirs d'un voyage en Turquie* (Records of travels in Turkey), et *la Turquie, la Grèce et l'île de Malte* (Turkey, Greece and Malta), ce dernier traduit en français par Mlle Adrienne Sobry (1838, 3 vol. in-8).

SLIGO (George-John Browne, 3e marquis de), pair d'Angleterre, né en 1820, à Westport (comté de Mayo), appartient à une famille irlandaise élevée en 1806 à la pairie héréditaire. En 1845 il prit la place de son père à la Chambre des Lords, où il s'est associé aux votes du parti libéral. En 1847, il a épousé une fille du vicomte Strangford.

SLINGENEYER (Ernest), peintre d'histoire belge, né à Loochristi, près de Gand, le 29 mai 1823, fit ses études de peinture sous M. Wappers, remporta plusieurs prix à l'Académie des beaux-arts et débuta en 1842 à l'exposition de Bruxelles par *le Vengeur*, exposé ensuite à Paris, puis à la Haye, et enfin acheté à Cologne. Vinrent ensuite *la Mort de Claessins* (au roi de Hollande); *la Mort de Jacobsen* (au roi des Belges), qui obtint la médaille d'or à l'exposition de 1845; *la Bataille de Lépante* (1848); *la Mort de Nelson à Trafalgar* (1850), qui valut à l'artiste la croix de l'ordre de Léopold; *la Bataille de Brouwershaven* (1852); *le Camoëns*, acheté par le roi de Portugal; *Arrestation du comte Louis de Crécy; un Épisode de la Saint-Barthélemy; les Martyrs du feu.*

SMET (l'abbé Joseph-Jean de), littérateur belge, né à Gand, le 11 décembre 1794, d'abord professeur au grand séminaire de Gand et régent de rhétorique au collége d'Alost, fut envoyé par sa ville natale au Congrès national de 1830, et s'y fit remarquer par l'énergie avec laquelle il défendit l'indépendance du clergé. Après l'élection du roi Léopold, il retourna à Gand, reprit l'exercice des fonctions ecclésiastiques, entra ensuite dans la Compagnie de Jésus et devint chanoine de la cathédrale de Gand. Il est membre de l'Académie royale de Belgique depuis 1835 et officier de l'ordre de Léopold.

On a de lui: *Histoire de Belgique* (1822, 2 vol.); *Oraison funèbre du pape Pie VII* (1823); *Géographie nouvelle* (1824, 2 vol.); *Coup d'œil sur l'histoire ecclésiastique pendant les premières années du* XIXe *siècle* (1836); *Recueil des chroniques de Flandre* (1841, 2 vol); *Examen critique de plusieurs monuments historiques* (1842); *Mémoire sur la guerre de Zélande* (1845); *Mission de l'Orégon et voyage aux montagnes Rocheuses, aux sources de la Colombie*, etc. (1848, in-18); *Institutiones oratoriæ* (1849), etc.; quelques livres de dévotion (1850-1855), et une foule d'articles dans les *Mémoires* et les *Bulletins de l'Académie de Belgique* et autres recueils.

Son frère, M. Eugène de Smet, né aussi en 1794, a fait également partie du Congrès de 1830, où il a soutenu les mêmes idées. Il a été à diverses reprises, membre de la Chambre des Représentants, jusqu'en 1857. Il est chevalier de l'ordre de Léopold.

SMIDT (Jean), homme d'État allemand, né à Brême le 5 novembre 1773, d'une des meilleures familles de son pays, et fils d'un ministre, étudia la théologie à Iéna, où il se lia avec Fichte. De retour à Brême, il fut nommé professeur d'histoire au *Gymnasium illustre* de cette ville. Malgré sa jeunesse, la Société des *Anciens* l'élut aussi pour syndic. En 1800 il devint conseiller municipal et travailla activement à la prospérité commerciale des villes hanséatiques. Il réclama et obtint, dans le conseil général des villes libres d'Allemagne, l'agrandissement du territoire de Brême, et l'exemption de plusieurs droits de douane. Après la bataille de Leipsick, il détermina les grandes puissances, assez mal disposées, à déclarer l'indépendance des villes de la hanse, avec le droit pour elles de prendre part aux délibérations de la diète. C'est encore lui qui représentait Brême, en 1820, aux négociations qui

avaient pour objet la liberté de la navigation du Weser. Il fit conclure des conventions de commerce dans l'intérêt de Francfort et de Brême avec plusieurs États étrangers, l'Angleterre, les États-Unis et le Brésil, qui envoyèrent des consuls dans ces deux villes. Nommé bourgmestre de Brême en 1821, il n'a cessé de remplir ces fonctions que pendant la période révolutionnaire de 1849 à 1852. M. Smidt a reçu le titre de docteur en droit de l'université d'Iéna en 1831, seule distinction que lui permette d'accepter la loi républicaine de son pays.

SMIRKE (sir Robert), architecte anglais, né vers la fin du dernier siècle, fut élevé par son père, peintre distingué, et s'est fait lui-même une certaine réputation par ses solides connaissances. Nous citerons, entre autres monuments construits d'après ses dessins : le *British museum*, commencé en 1823, et *l'Hôtel des postes* (New-Post-Office), qui date de 1829. Cet architecte, anobli en 1831, est membre de l'Académie des beaux-arts.

Son fils, M. Sidney Smirke, a étudié aussi l'architecture et adopté le genre gothique qui est celui de l'école moderne. Il a été chargé d'élever les nouveaux bâtiments du Temple et le club Carlton à Londres. En 1855, il a envoyé à l'Exposition universelle de Paris le *Modèle d'un salon de lecture pour le Musée britannique*. Depuis 1847, il est membre associé de l'Académie royale.

SMITH (Robert-Vernon), homme politique anglais, né en 1804, à Londres, fut élevé à l'université d'Oxford et entra, en 1829, à la Chambre des Communes, où il a été constamment réélu, soit par le bourg de Tralee, soit par celui de Northampton. L'un des membres les plus distingués du parti libéral, il prend une part active aux travaux politiques. A diverses reprises, il a rempli des charges importantes dans les ministères whigs : lord de la Trésorerie sous lord Grey (1830-1834), il fut nommé par lord Melbourne secrétaire du bureau des Indes (1835-1839) et ensuite sous-secrétaire d'État aux colonies (1839-1841). Quoique adversaire de sir R. Peel, il n'en appuya pas moins ses réformes économiques. Après avoir occupé quelques semaines le secrétariat de la guerre (février 1852) dans l'administration chancelante de lord J. Russell, il fut appelé par lord Palmerston à présider le bureau des Indes (1855), charge qui lui donne voix de délibération et place au cabinet. Depuis 1841, M. Vernon Smith fait partie du Conseil privé.

SMITH (sir Henri-George Wakelyn), général anglais, né en 1788, à Whittlesea (comté de Cambridge), où son père exerçait la profession de médecin, entra en 1805 au service militaire, avec le grade de lieutenant en second, fit les campagnes de la Péninsule et se trouva à Waterloo. Après vingt ans de paix, il fut envoyé aux Indes, où il rendit des services signalés, qui, à deux reprises, lui valurent les remercîments publics du Parlement. Adjudant général à la bataille de Maharadjpour, il commanda la première division d'infanterie dans le corps d'armée du Sutledje et prit part aux sanglants combats de Ferozecha et de Moudki, livrés en 1845 contre les Sikhs. Le succès de la journée d'Aliwâl (1846), où il fut placé à la tête des troupes de la Compagnie, le fit élever au rang de grand-croix de l'ordre du Bain avec le titre de baronnet. En 1847 il revint en Europe, après avoir contribué au gain de la bataille décisive de Sobraon. Dans l'automne de la même année, sir Smith fut nommé gouverneur du cap de Bonne-Espérance; mais la guerre désastreuse qu'il eut à soutenir contre les Cafres et dans laquelle il perdit beaucoup de monde, donna occasion au ministère de le rappeler en 1851. Il réside aujourd'hui à Devonport avec les fonctions de général des comtés de l'Ouest.

SMITH (Albert), littérateur anglais, né le 24 mai 1816, à Chertsey, où son père exerçait la médecine, étudia lui-même cette science à l'hôpital de Middlesex, et après avoir été admis au Collége des chirurgiens (1838), vint suivre à Paris la clinique de l'Hôtel-Dieu. De retour dans sa ville natale, il écrivit pour le *Medical Times* une série d'esquisses littéraires intitulée : *Jasper Bruddle, ou Confessions d'un garçon d'amphithéâtre*. En 1841 il s'établit à Londres et, en même temps qu'il collaborait à différents *Magazines*, il publia les romans qui suivent : *le Bol de punch* (the wassail bowl), recueil de nouvelles et d'essais; *Aventures de M. Ledbury* (Adventures of M. L.); *la Famille Scattergood* (the S. family); *la Marquise de Brinvilliers* (the Marchioness of B.); *Christophe Tadpole; l'Ambassade Pottleton* (the Pottleton legacy), et une quantité innombrable de contes, nouvelles, esquisses, boutades, pièces de théâtre, farces et parodies.

Après avoir publié un volume d'impressions sur l'Orient (a *Month in Constantinople;* 1849; 3e édit., 1854), il fit, le 12 août 1851, l'ascension du mont Blanc et entreprit de l'expliquer au public de Londres à l'aide de dioramas et de plans en en relief. Cette *lecture* illustrée, répétée tous les jours à Egyptian-Hall depuis le 15 mars 1852, a rapporté plus de 200 000 francs à M. Smith, qui abandonna la littérature. Son *Histoire du mont Blanc* (the Story of mount Blanc: 1853, in-8; 2e édit., 1854), n'est qu'une sorte de catalogue à l'usage des visiteurs d'Egyptian-Hall.

SMITH (Alexandre), poëte anglais, né à Glasgow, le 31 décembre 1830, était parvenu dans une des fabriques de Glasgow à une position analogue à celle de contre-maître lorsqu'il fit paraître son premier recueil : *Poems* (Londres, 1853, in-8), qui obtint tout d'abord une vogue extraordinaire; il contient un poëme, *le Drame de la vie*, des pièces fugitives et quelques sonnets. Tiré tout d'un coup de l'obscurité, l'auteur ouvrier fut nommé, en 1854, secrétaire de l'université d'Édimbourg.

SMITH (William), érudit anglais, est né en 1814 à Londres, où il a fait d'excellentes études. Voulant d'abord suivre la carrière du barreau, il reçut les degrés ordinaires de la Société de Gray's-Inn; puis, ayant acquis une connaissance plus approfondie des langues anciennes, il obtint, aux colléges de Highbury et de Homerton, une chaire d'humanités qu'il remplit plusieurs années avec la plus grande distinction. En 1850, son influence détermina la réunion de ces deux colléges avec celui de Coward sous le nom de *Nouveau collége de Londres*.

Au milieu de ses travaux d'enseignement, il entreprit des ouvrages qui lui ont fait honneur dans le monde savant : *les Antiquités grecque et latine* (Dictionary of greek and roman antiquities; Londres, 1842, in-8), et le *Dictionnaire biographique et mythologique de l'antiquité* (Dictionary of greek and roman biography and mythology; 1841-1849, 3 gros vol. in-8), deux publications intelligentes mises au niveau de l'érudition moderne.

En 1850, le professeur W. Smith commença une série d'ouvrages à l'usage des colléges, dont les éditions se sont multipliées rapidement : des *Lexiques* (School dictionaries, 1850-1852), abrégés

bien faits de travaux importants; une *Histoire grecque* (History of Greece; 1853), avec des chapitres spéciaux pour la littérature et les arts; un *Dictionnaire de géographie grecque et romaine* (1854-1856, 2 vol.); enfin un *Dictionnaire latin-anglais* (1855), d'après les bases de Forcellini et de Freund. Il a commencé, en 1854, une édition, regardée comme la meilleure, du grand ouvrage de Gibbon, *Décadence et chute de l'Empire romain*. En 1853, il a été nommé au concours examinateur (*classical examiner*) de l'université de Londres, fonctions qu'il a réunies à celles de professeur de rhétorique au Nouveau-Collège.

SMITH (Thomas-Southwood), médecin anglais, né vers 1790, venait d'être reçu docteur lorsqu'il publia un traité sur *le Gouvernement de Dieu* (the Divine government; 1814), où il concluait de la diminution progressive du mal au salut de l'humanité. Après avoir passé plusieurs années dans un des comtés de l'ouest, il vint exercer sa profession à Londres (1820), suivit assidûment la clinique des hôpitaux et fut nommé médecin de l'hospice des Fiévreux. Peu de temps après parut son *Traité de la fièvre* (Treatise on fever), qui est devenu classique dans l'enseignement.

L'un des plus anciens collaborateurs de la *Revue de Westminster*, il y inséra une série d'articles sur le trafic auquel les anatomistes étaient encore obligés de se livrer pour disséquer, et les réimprima en grande partie sous le titre : *A quoi les morts servent aux vivants* (the Use of the dead to the living). Ses travaux scientifiques sur la physiologie l'amenèrent à écrire pour la Société des connaissances utiles l'excellent manuel de *Physiologie animale* (Animal physiology), auquel il donna de plus larges développements dans sa *Philosophie de la santé* (Philosophy of health; 1834). Deux ans auparavant il avait soigné dans sa dernière maladie le célèbre Jérémie Bentham, qui lui légua son corps pour être disséqué publiquement, à la condition de conserver le squelette.

Le docteur Smith a fait partie de nombreuses commissions officielles, entre autres de la commission d'enquête des manufactures (1832), de celle de la loi des pauvres, qui le chargea des rapports très-détaillés sur les causes physiques de la mortalité et de la maladie chez les classes pauvres (*On the physical causes of sickness and mortality*; 1839), de celle de l'hygiène des grandes villes (1842), qui, en 1848, se transforma en bureau général d'hygiène. A la dissolution de cette utile institution, le docteur Smith reçut pour ses services une pension annuelle de 300 livres (7500 fr.).

SMITH (Francis-Pettit), inventeur anglais, né le 9 février 1808, à Hythe (comté de Kent), où son père était maître de poste, reçut une éducation incomplète dans une pension d'Ashford et se mit à faire valoir ses propriétés sans pour cela négliger la mécanique, pour laquelle il avait un goût dominant. Il avait déjà construit plusieurs bateaux se mouvant par des forces différentes, lorsqu'en 1834 il proposa le propulseur à hélice, dont on a rapporté aussi l'invention au Français Sauvage, et fit valoir la supériorité de ce système de locomotion déjà indiqué, en 1768, par le mathématicien français Paucton, sur celui des roues à aubes dont la marine à vapeur était exclusivement pourvue. Ce ne fut toutefois qu'après bien des années et après bien des essais de la part de M. Smith, que la nouvelle découverte put être appliquée aux navires. Le succès de ses expériences sur des bâtiments appartenant à des particuliers détermina enfin le gouvernement à l'introduire dans la marine royale; quant à la marine marchande, elle ne tarda pas à l'adopter, du moins en Angleterre, et la navigation à vapeur n'admet plus guère d'autre mode de propulsion.

M. Smith a eu plusieurs procès à soutenir et a retiré de son invention moins de profit que de tracas et de mécomptes. A la sollicitation de ses amis, il a eu de la reine une pension viagère de 5000 francs; d'autre part le corps des ingénieurs lui a spontanément offert par souscription une rente d'un chiffre beaucoup plus considérable.

SNAGOVEANO (Jean, dit Josaphat), archimandrite de l'Église roumaine, né en 1797, au village de Vale-Caselor, dans le district de Bimbovitza en Valachie, est fils d'un pauvre prêtre nommé Paraskevi, simple cultivateur comme la plupart de ses confrères. Tour à tour laboureur avec son père et soldat sous domnu Tudor [Vladimiresco], en 1821, Jean, après avoir perdu ses parents, se maria, reçut les ordres et parvint en peu de temps à la dignité de protopope du district de Sacueni (1829). Aumônier du palais sous l'administration d'Alexandre Ghica, il se décida, pour s'ouvrir le chemin de l'épiscopat, à se faire moine, sous le nom de Josaphat, et fut nommé par l'hospodar Bibesco, supérieur du couvent de Snagov (1844), d'où son surnom actuel.

En 1848, il prit une part fort active au mouvement de la Valachie, présida, sous le gouvernement provisoire et la lieutenance princière (25 juin-25 septembre), plusieurs commissions importantes, notamment celles pour les réformes ecclésiastiques, pour l'émancipation des esclaves, le comité des élections, etc. Proscrit après la chute du gouvernement national, dépouillé de tous ses biens, il se réfugia en Transylvanie, d'où il fut chassé l'année suivante (1849) par l'arrivée des Russes. Il mena alors une vie errante, remplie de péripéties et d'épreuves, tour à tour pâtre avec les *mokans* (bergers nomades de la Transylvanie), prêtre de village dans la Dobrutcha, enfin coadjuteur de l'évêque de Tulcea, qui le consacra archimandrite en lui offrant sa survivance. Mais Snagoveano préféra, en 1853, se rendre à Constantinople et de là à Paris, pour y fonder, en faveur de la colonie roumaine, si nombreuse dans cette capitale, une chapelle du rite national. Le 22 novembre de la même année, l'archimandrite fit la dédicace de la nouvelle chapelle, en exposant dans son discours, qui fut reproduit par la presse française, les dissidences qui le séparent de l'Église russe, réputée schismatique par l'Église roumaine orthodoxe.

SNELLAERT (Ferdinand-Augustin), écrivain belge, ou plutôt flamand, né à Kortryk, le 21 juillet 1809, entra à l'École militaire d'Utrecht et servit quelque temps dans l'armée hollandaise. A la suite de la révolution de 1830, il quitta le service et fit à Gand des études de médecine. Il établit tout à coup sa réputation par une *Histoire de la poésie néerlandaise en Belgique* (Over de Nederlandsche dichtkunst in Belgie; Bruxelles, 1838), qui obtint le prix de l'Académie de Bruxelles. Lié avec l'écrivain flamand Willems, il l'aida dans la rédaction de son *Musée belge* (Belgisch museum), et donna après sa mort une seconde édition de son *Reinaert de Vos* (Gand, 1850). De 1840 à 1843 il dirigea une revue exclusivement flamande intitulée : *Journal d'art et de littérature* (Kunsten letterblad). Depuis 1846, il prend une part très-active à la rédaction du *de Eendracht*.

Les autres principaux ouvrages de M. Snellaert sont : *Vieux chants flamands* (Oude vlaemsche liederen; Ibid., 1848); *Vieux et nouveaux chants* (Oude en niewve liedjes; Gand, 1853); *Petits morceaux choisis de la littérature néerlandaise*

(Kort begrip eener geschiedenis, etc.; Anvers, 1849), réimprimés à Gand en 1850, avec un titre légèrement modifié et devenus classiques dans les colléges; ainsi qu'une biographie anecdotique de Willems (Gand, 1847) et quelques travaux secondaires sur la littérature des Pays-Bas.

SOHN (Charles-Ferdinand), célèbre peintre allemand, né à Berlin, le 10 décembre 1805, fit ses premières études dans sa ville natale sous la direction de M. Schadow, qu'il ne tarda pas à suivre à Dusseldorf. Il y forma avec MM. Hildebrandt, Lessing, Hübner et quelques autres, ce premier noyau d'élèves remarquables qui sont aujourd'hui devenus célèbres comme artistes et comme professeurs. Lui-même est actuellement un des maîtres les plus populaires de l'école.

M. Sohn, qui peut être rangé parmi les peintres de genre historique, a d'abord pris ses sujets à l'antiquité grecque; plus tard il les emprunta de préférence aux poëtes de la Renaissance. Parmi ses premieres toiles on cite : *l'Enlèvement d'Hylas*, *Diane au bain*, *le Jugement de Pâris*, et quelques autres tableaux grecs, où eclatent, aux dépens de la composition, l'amour des belles formes et la science du nu comme si le sujet ne servait que de prétexte à l'artiste pour exhiber de beaux torses et de riches académies.

Parmi les tableaux de M. Sohn empruntés à Shakspeare, au Tasse et à Gœthe, où le sujet est plus étudié et la pensée en général plus approfondie, il faut mentionner : *Renaud et Armide*, *Roméo et Juliette*, *les Deux Léonore*, *le Tasse composant ses vers*, ces deux derniers d'après le *Torquato Tasso* de Gœthe; puis des tableaux de moindre importance : *Joueur de luth*, *Madone*, etc.

Mais c'est comme peintre de portraits que M. Sohn s'est acquis le plus de réputation. Il en a exécuté un grand nombre, qui sont souvent des tableaux de genre. Grâce, finesse, distinction, caractère, style et ressemblance, tels sont les mérites qu'ils réunissent presque toujours. Les femmes surtout sont réussies par son pinceau délicat; ses portraits d'hommes n'ont été egalés en Allemagne que par ceux de son ami, M. Hildebrandt. Il apporte dans ce genre de peinture les qualités fondamentales qui distinguent ses autres tableaux: un dessin correct sans sécheresse, une élégance soutenue, une couleur remarquable de vigueur, de fraîcheur et de coquetterie; une richesse de carnations qui rappelle celle de Rubens; un sentiment de la beauté qui sauve du commun ce peintre amoureux de la vie et de la santé. M. Sohn a formé de nombreux élèves.

SOIRON (Alexandre DE), homme politique allemand, né à Manheim, en 1805, d'une famille flamande émigrée dans le Palatinat, fit ses études de droit à Bonn et à Heidelberg, et exerça comme avocat à Heidelberg, puis à Manheim. Élu, dans cette dernière ville, député à la seconde Chambre badoise, il prit place parmi les membres les plus ardents de l'opposition. L'un de ceux qui contribuèrent le plus aux mouvements de l'année 1848, il exerça une certaine influence sur le parlement de Francfort. Son but était de réconcilier l'Assemblée nationale avec les diverses puissances, et il agit dans ce sens avec beaucoup de fermeté comme président du comité des Cinquante. Il refusa une place dans le ministère badois, et renferma son action au sein de l'Assemblée nationale, où il prit une grande part à la rédaction de la constitution. Dévoué à l'unité allemande, il voulait rétablir la dignité d'empereur d'Allemagne, et n'était pas éloigné de voter pour le roi de Prusse. Il prononça aussi plusieurs discours dans cet esprit à l'assemblée partielle d'Erfurt. Lorsque toutes les espérances d'union allemande eurent été trompées, M. Soiron resta encore une année à l'Assemblée des États de Baden, puis il retourna à Manheim, où il occupe une place d'avoué auprès du tribunal. Il a laissé, comme homme politique, la réputation d'un esprit élevé et d'un caractere conciliant.

SOITOUX (Jean-François), sculpteur français, né à Besançon, vers 1824, vint étudier à Paris, sous Feuchère et David d'Angers, et débuta par une *République* au salon de 1850. Depuis cette première commande officielle il a exécuté différents travaux au nouveau Louvre: *le Génie des combats*, *Montaigne*, *Denis Papin*, statues, etc. Il a obtenu une 2ᵉ médaille en 1850.

SOLEIL (N....), constructeur français d'instruments de physique, né à Paris, en 1798, eut pour maîtres deux habiles ingénieurs, MM. Hareing et Palmer. En 1823, Fresnel, occupé de l'établissement des phares à lentilles annulaires, le chargea de la construction des mécanismes destinés à les faire mouvoir. Depuis cette époque, et jusqu'en 1830, M. Soleil fut associé aux travaux de l'illustre physicien, fut le témoin de toutes ses découvertes et exécuta la plupart des appareils qui servirent à ses recherches.

Durant ces sept années, il se trouva aussi sans cesse en contact avec tous les savants qui s'étaient engagés, à la suite de Fresnel, dans le vaste champ de l'optique moderne, et il prit dès lors la résolution de consacrer tous ses efforts à l'avancement de cette branche de la physique. Aidé des conseils d'Arago, Babinet, Delezenne, Rudberg, Nœrremberg, M. Soleil construisit une série d'instruments à l'aide desquels il répéta, dans les cours publics, toutes les expériences de Fresnel. Son *banc de diffraction*, appareil classique, permet de projeter avec la plus grande facilité tous les phénomènes d'interférences et de diffraction produits par la lumière solaire, et d'étudier à la loupe ces mêmes phénomènes obtenus à l'aide de la lumière d'une lampe.

Il serait trop long d'énumérer ici tous les instruments dont le dispositif est dû à M. Soleil; mais nous devons signaler deux appareils imaginés et construits par lui; l'appareil destiné à mesurer l'angle des axes dans les cristaux bi-axes et le *saccharimètre optique*, fondé sur certaines propriétés de la lumière, découvertes par M. Biot, et que l'introduction de la *plaque à deux rotations*, due à M. Soleil, a rendu d'un usage facile et sûr.

Ce savant et modeste praticien, après avoir fourni une longue et utile carrière, s'est retiré, en 1849, en laissant la succession de ses affaires et de ses travaux à M. Dubosq, son gendre et son élève. Il a reçu en 1848, une médaille d'or de la Société d'encouragement, des récompenses aux diverses expositions de l'industrie, notamment la médaille d'or à celle de 1849, et, le 7 novembre de la même année, la décoration de la Légion d'honneur.

SOLIMAN-pacha. Voy. SÈVES.

SOLLOHUB (Vladimir-Alexandrowitch, comte), littérateur russe, né en 1815, à Saint-Pétersbourg, d'une ancienne famille de Lithuanie, et fils d'un conseiller intime, reçut une brillante éducation dans une des principales institutions de la capitale, fut admis dans le service diplomatique, et envoyé à Vienne en qualité d'attaché d'ambassade. Il y a quelques années, il est entré avec le titre de conseiller dans l'administration des provinces transcaucasiennes. En 1841, il fit paraître deux volumes de nouvelles intitulés *Na son*, et

qui furent accueillis avec beaucoup de sympathie. Ensuite il se signala successivement par sa collaboration à quelques-unes des revues importantes de Pétersbourg et de Moscou, entre autres *la Rouskaïa becieda*, par deux pièces de théâtre fort applaudies, et par la publication de plusieurs volumes de nouvelles qui ont popularisé son nom en Russie et à l'étranger. Il a été traduit en français par MM. de Lonlay, Marmier et Moreau. En ces derniers temps il s'est activement associé aux travaux de la Société géographique de Tiflis. Ses petits romans, qui peignent particulièrement la vie du grand monde, se distinguent par des scènes d'une grâce charmante, des portraits habilement dessinés, et un certain mélange de vivacité et de mélancolie.

SOLOMOS (Denys, comte), poëte grec, né en 1798, d'une famille noble de l'île de Zante, originaire de Venise, fit ses études à Venise et à Pavie, où il obtint le diplôme de docteur en droit, en même temps qu'il publiait son premier recueil de poésies italiennes (Pavie, 1823). De retour dans son île natale, vers l'époque de la déclaration de l'indépendance, il composa au milieu de l'enthousiasme et de l'effervescence des esprits, son fameux *Hymne à la Liberté* qui fit le tour de la Grèce, et ensuite de l'Europe. Ce petit poëme de cent cinquante-huit strophes, de quatre vers chacune, comparable aux plus belles inspirations de l'antiquité, a été traduit dans *les Chants populaires* de Fauriel (tome II). Placé dès son début au premier rang des poëtes de la Grèce moderne, le comte Solomos a beaucoup produit depuis, mais n'a guère publié que des *chansons* promptement devenues populaires, et des fragments d'un poëme intitulé *Lambros*, inséré en 1834 dans *l'Anthologie ionienne*, et qui n'est pas sans analogie avec les poëmes de lord Byron, sur la mort duquel il a composé un hymne célèbre (Zante, 1850). Ses manuscrits très-volumineux, dit-on, et renfermant des poëmes de toute sorte, épopées, odes, élégies, drames, doivent être publiés dans une édition complète de ses œuvres. Fidèle jusqu'à la fin à ses principes politiques, il demeura dans sa patrie en simple citoyen. Lord Nugent lui offrant un poste dans le gouvernement, il refusa, disant que, s'il acceptait, son premier acte serait de demander la réforme de la constitution ionienne. — Le comte Solomos est mort le 21 février 1857.

SOMERS (Charles SOMERS, 3e comte), pair d'Angleterre, né en 1819 dans le comté de Sussex, appartient à une famille élevée, en 1784, à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de lord Eastnor, il fit ses études universitaires à Oxford et entra à la Chambre des Communes pour le bourg de Reigate (1841); il ne put être réélu aux élections de 1847. En 1852, il prit la place de son père à la Chambre des Lords, où il vote avec le parti conservateur. De 1853 à 1856, il a rempli auprès de la reine la charge de chambellan. Il a pour héritier de sa pairie, son oncle, le révérend James Somers, né en 1790.

SOMERSET (Edward-Adolphe SAINT-MAUR, 11e duc DE), pair d'Angleterre, né le 24 février 1775, descend d'une ancienne famille dont le chef fut créé duc en 1546 par Édouard VI. Dès l'âge de dix-sept ans, il succéda aux honneurs et titres de son père et se distingua à la Chambre des Lords par des sentiments élevés, généreux et des opinions libérales. Protecteur éclairé des lettres et des sciences, il appartint à un grand nombre de compagnies savantes, entre autres à la Société royale de Londres depuis 1797, à la Société asiatique, à celle des Antiquaires, et il est lui-même auteur de plusieurs traités pour la propagation des connaissances utiles. Il s'est marié deux fois : en 1800 avec la fille du duc d'Hamilton, et en 1836 avec celle d'un baronnet. Mort à Londres le 15 août 1855, il a laissé sept enfants.

SOMERSET (Edward-Adolphe SAINT-MAUR, 12e duc DE), homme politique et pair d'Angleterre, né en 1804 à Londres, est fils aîné du précédent. Connu d'abord sous le nom de baron Seymour, qui est le second titre nobiliaire de la famille, il entra en 1834 à la Chambre des Communes pour le bourg de Totness, qui lui a renouvelé son mandat pendant plus de vingt ans, et jusqu'à ce qu'il vînt siéger à la Chambre des Lords (1855). Attaché par tradition au parti libéral, il a rempli à diverses reprises des fonctions ministérielles; il a été successivement lord de la Trésorerie (1835-1839), secrétaire du bureau des Indes (1839-1841), commissaire en chef des domaines (1849), et enfin président du comité des travaux publics (1851-1852). La part qu'il a prise à l'Exposition universelle de Londres lui a ouvert l'entrée du Conseil privé. De son mariage avec une petite-fille de l'orateur Sheridan (1830), il a cinq enfants, dont l'aîné, Edward-Adolphe Ferdinand, baron SEYMOUR, est né en 1835 à Londres.

SOMERVILLE (sir William MEREDYTH), homme politique anglais, né vers 1807, en Irlande, fit ses études à l'université de Dublin, debuta dans la diplomatie comme attaché d'ambassade à Berlin (1829), et revint à la fin de 1832 épouser une fille du marquis de Conyngham. En 1837, il entra à la Chambre des Communes pour le bourg irlandais de Drogheda, s'associa à la conduite des whigs contre sir R. Peel et ne fut pas réélu en 1852; depuis le mois d'août 1854, il représente Canterbury, qui l'a réélu en 1857. Lord J. Russell le nomma sous-secrétaire d'État à l'intérieur (1846), poste qu'il résigna après un an d'exercice, pour prendre celui de secrétaire en chef de l'Irlande; il l'a gardé jusqu'à l'arrivée des tories au pouvoir en 1852. Il fait partie, depuis 1847, du Conseil privé de la couronne.

SOMERVILLE (Marie FAIRFAX, dame), célèbre mathématicienne et astronome anglaise, née vers la fin du dernier siècle, dans le voisinage d'Édimbourg, fille d'un officier de la marine royale et d'une mère écossaise, fut instruite dans les lettres grecques et latines, cultiva la musique et la peinture, et ne commença à étudier les sciences exactes qu'après son premier mariage. Son mari se plut à développer l'aptitude extraordinaire qu'il découvrit en elle; mais l'élève eut bientôt surpassé le maître. Devenue veuve, elle quitta Londres pour aller se fixer à Édimbourg, où elle épousa le docteur Somerville et s'illustra sous son nouveau nom. Lord Brougham, qui avait compris un des premiers qu'elle possédait le génie des mathématiques, la chargea d'exécuter pour la *Bibliothèque des connaissances usuelles* (the Library of useful Knowledge), un abrégé de *la Mécanique céleste* de Laplace. Trouvé trop volumineux pour être inséré dans cette collection, son beau travail parut séparément sous le titre de *Mécanisme des cieux* (Mechanism of the heavens; Londres, 1831). Trois ans après, elle publiait : *la Connexion des sciences physiques* (the Connexion of the Physical sciences; Ibid., 1834; 8e édit., 1855), tableau raisonné de tous les phénomènes physiques de l'univers, conçu avec originalité et dont l'exécution a été très-admirée. Elle a encore donné *la Géographie*

physique (Physical geographie; 1848, 2 vol.), où l'on trouve, au lieu d'une aride nomenclature, une intéressante histoire scientifique du globe terrestre.

Une science étendue et profonde, une grande force de raisonnement, les vues morales les plus élevées et un style élégant caractérisent les ouvrages de Mme Somerville. Membre honoraire de la Société royale d'astronomie de Londres depuis 1835, elle reçoit de la liste civile une pension de 300 livres sterl. (7500 fr.). Elle réside aujourd'hui, avec son mari et ses deux filles, à Florence, où son esprit aimable n'est pas moins apprécié que son savoir.

SOMMER (Jean-Édouard-Albert), humaniste français, né à Nancy, le 6 avril 1822, fit ses classes à Charlemagne, entra, en 1841, à l'École normale, où il ne resta qu'une année, et fut reçu agrégé des classes supérieures en 1846. De 1844 à 1845, il avait rempli au collége de Pau les fonctions de professeur de troisième; il s'est renfermé depuis dans des travaux d'humaniste et de grammairien. Nous citerons : *Manuel de style, ou Exercices gradués sur l'art d'écrire*, etc. (1848, 2 vol. in-18); *Manuel de l'art épistolaire* (1848-1849, 2 vol. in-18); *Petit dictionnaire des synonymes français* (1849, in-18); *Petit dictionnaire des rimes françaises* (1850, in-18); *Lexique français-latin*, *Lexique latin-français* (1851-1858, 2 vol. in-8), extraits des *Dictionnaires* de M. Quicherat; la traduction des *Fables de Babrius* (1845, in-12), et des sommaires, notes, arguments, fournis à des éditions de *César*, *Cicéron*, *Ésope*, *Horace*, *Tite Live*, *Virgile*, *saint Basile*, *Démosthènes*, *Eschine*, *Homère*, *Socrate*, *Pindare*, *Platon*, *Thucydide*, etc.

SOMMIER (Antoine), ancien représentant du peuple français, né vers 1825 à Lons-le-Saulnier, professa de bonne heure des opinions républicaines, et combattit vivement le gouvernement de Louis-Philippe. Son premier ouvrage a pour titre : *Pamphlet jurassien*, *Salmigondis* (Lons-le-Saulnier, 1841, in-18); cet écrit de circonstance, oublié aujourd'hui, fut suivi d'une intéressante *Histoire de la révolution dans le Jura* (Paris, 1846, in-8). En 1848, M. Sommier se rangea parmi les partisans de M. Ledru-Rollin, et soutint avec talent, dans le journal *la Démocratie jurassienne*, le programme des radicaux. Un article véhément sur la peine de mort et le bourreau lui attira des poursuites judiciaires. Nommé représentant du peuple à la Législative, en 1849, il vota constamment avec la Montagne et signa la demande de mise en accusation présentee contre Louis-Napoléon et ses ministres à l'occasion du siége de Rome. Il se prononça également contre les actes de la politique personnelle de l'Élysée, et contre la majorité royaliste. Apres le coup d'État du 2 décembre, il fut au nombre des représentants éloignés de France par mesure de sûreté générale. Depuis, il est rentré dans son pays, où il vit en dehors de la politique.

SONDERLAND (Jean-Baptiste), peintre et graveur allemand, né à Dusseldorf en 1804, étudia sous M. Schadow, et se tourna vers la peinture de genre. On cite, parmi les plus estimés de ses tableaux : *le Rendez-vous troublé; l'Hôtelier faisant le compte; le Marché au poisson; le Bateau du Rhin; le Départ et le Retour du guerrier; les Passagers; le Petit cordonnier; le Chasseur sauvage*, d'après Burger. Il a en outre illustré un grand nombre de publications, parmi lesquelles nous mentionnerons: *Jeannot et Margot; les Galants; le Calme du soir; les Trois petites roses; la Dot; Pauvre Pierre; la Laitière; la petite Cabaretière*, d'Uhland; *le Gant*, d'après Schiller; *Lénore*, d'après Burger; *l'Apprenti magicien*, d'après Gœthe; *le Chasseur de rats; la Chanson du tailleur*, et autres sujets d'après Reinick.

SONDES (George-John MILLES, 4ᵉ baron), pair d'Angleterre, né en 1794, descend d'une branche cadette des barons Monson, élevée en 1760 à la pairie héréditaire. En 1836, il prit possession de la place de son frère à la Chambre des Lords, où il s'est associé à la politique des conservateurs. Il a été autorisé à substituer le nom de Milles à celui de sa famille, Watson. Marié en 1823, il a six enfants, dont l'aîné, George-Watson MILLES, né en 1824, est officier aux gardes à cheval.

SONNET (Hippolyte), mathématicien français, né vers 1800, entra en 1819 à l'École normale, et fut agrégé en 1822. Compris dans le licenciement dont elle fut alors l'objet, il eut à lutter contre les difficultés d'une existence précaire et voyagea à l'étranger. Rentré en France et reçu docteur ès sciences, il devint, après avoir professé dans divers colléges, répétiteur à l'École centrale des arts et manufactures, puis inspecteur de l'Académie de Paris. Il est chevalier de la Légion d'honneur depuis le 11 avril 1847.

On a de lui: *Polymnie* (1839, in-4), avec M. Quicherat; *Nouvelle géométrie* (1839, in-18); *Recherches sur le mouvement uniforme des eaux dans les tuyaux de conduite*, etc. (1845, in-8); *Notions de physique et de chimie* (1846, in-8); *Algèbre élémentaire* (1848, in-8), et autres livres pour les classes, qui ont eu plusieurs éditions. Il vient de publier sous le titre modeste de *Problèmes et exercices d'arithmétique et d'algèbre* (1858, 2 vol. in-8), un livre important et complet sur les principales questions relatives au commerce, à la banque, aux fonds publics, aux établissements de prévoyance, à l'industrie, aux sciences appliquées.

SOUBEIRAN (Eugène), pharmacien français, membre de l'Académie de médecine, est né à Paris, le 24 mai 1797. Connu très-jeune par des ouvrages remarquables et agrégé de la Faculté de Paris, sans être reçu docteur, il devint successivement pharmacien en chef de l'hôpital de la Pitié, directeur de la pharmacie centrale des hôpitaux et hospices civils de Paris, enfin professeur à l'École de pharmacie. Admis à l'Académie de médecine en 1835, décoré en 1838, il est membre ou correspondant de plusieurs académies de la France ou de l'étranger.

On a de M. Soubeiran : *Manuel de pharmacie théorique et pratique* (1826, in-18); *Nouveau traité de pharmacie théorique et pratique* (4ᵉ édit., 1853, 2 vol. in-8); *Précis élémentaire de physique* (1841, in-8); *Applications de la botanique à la pharmacie* (1854, in-4); *de la Vipère, de son venin et de sa morsure* (1855, in-18); ainsi que des *Mémoires* remarquables sur les eaux gazeuses, les eaux minérales, les camphènes, les sangsues, ou sur des substances chimiques, et des articles dans le *Journal de pharmacie*, le *Dictionnaire de médecine* et *le Codex*, *pharmacopée française*, dont il est un des fondateurs.

SOUCHON (François), peintre français, né à Alais (Gard), en 1786, suivit d'abord, avec Sigalon et quelques autres artistes, l'École de dessin de Montpellier, vint ensuite à l'atelier de David, pendant la deuxième période de l'enseignement du maître, et se lia avec Géricault. Il fit alors de nombreuses et belles copies, la plupart placées au

musée de Lille, et devenues plus précieuses par l'éloignement des originaux en 1815. Peu avant la Restauration, David le fit nommer maître de dessin des pages de l'Empereur, et lui obtint un atelier dans les combles du Palais Bourbon.

La chute de l'Empire lui fit perdre ces avantages. Il dut alors donner des leçons et faire des portraits ou des toiles de commande. A cette époque pourtant se rapportent deux de ses œuvres les plus remarquables : *la Résurrection de Lazare*, à Saint-Nicolas des Champs, et une *Étude de tête de mourant* (1829), qu'on prit pour un portrait de Géricault expirant. Il donnait en même temps, avec des portraits, une suite de dessins et d'études orientales : *Odalisques*, *Haydées*, etc. M. Souchon aida son compatriote et ami Sigalon, dans la grande copie du *Jugement dernier*. Lié avec les meilleurs artistes de son âge, il a eu, sur de plus jeunes, une assez grande influence. En 1839, ses amis et ces collègues ont obtenu pour lui la direction de l'École de Lille, qu'il a conservée jusque dans ces derniers temps. M. Jeanron dit de lui, dans son Rapport sur la ville de Lille (1849) : « Dessinateur et coloriste à la fois, il serait arrivé, sans sa rare modestie et ses mœurs retirées, à une réputation brillante. » — M. Souchon est mort dans cette ville, en mai 1856.

SOULANGE-TEISSIER (Louis-Emmanuel-Soulange, dit), lithographe français, né le 8 juillet 1815, à Amiens, et fils d'un avocat de cette ville, entra, à treize ans, chez un imprimeur de Paris, où il composait, en 1830, les affiches et les proclamations des trois jours; il passa de là, comme metteur en page, à l'imprimerie Panckouke, fit ensuite sans succès, de 1839 à 1841, plusieurs essais de peinture, et se livra plus heureusement au dessin de la figure et de l'ornementation, en même temps qu'à l'étude et à la pratique de la lithographie. Il entreprit divers voyages pour étudier les tableaux des maîtres, et visita principalement la Flandre, la Suisse et l'Espagne. Il travailla fréquemment pour la cour de Madrid.

M. Soulange-Teissier s'est toutefois borné aux sujets de l'école moderne, dont les effets conviennent mieux à sa manière; il est avec M. Mouilleron l'un des chefs de la lithographie française, et se distingue surtout par son habileté à reproduire la lumière éblouissante de nos coloristes. Il a lithographié, de 1841 à 1855, entre autres planches très-répandues dans le commerce : *Lesueur chez les Chartreux*, de Mlle Élisa Journet; *l'Entrée au couvent*, de M. Ferd. Houzé; *le Dévouement*, de M. S. Duval-Le-Camus; *la Charité*, de M. Oscar Gué; *le Sacré-Cœur* et *le Denier de César*, de M. Ch. Bazin; *le Collin-Maillard*, de M. Schlesinger; *la Retraite au désert*, de M. Em. de Lansac; *l'In pace*, de M. Jacquand; *la Mort de saint Pierre de Vérone* et *le Sauveur*, de M. Lafon; *la Forge*, de M. Cicéri; *la Basse-cour*, de M. Philippe Rousseau; *le Singe d'artiste*, *l'Intérieur d'atelier*, *les Chevaux de trait*, de M. Decamps; *le Labourage nivernais*, *le Sombrage*, *les Chèvres et Moutons*, de Mlle Rosa Bonheur. Il a envoyé à l'Exposition universelle de 1855, réunis aux deux derniers sujets de M. Decamps, de nouveaux paysages de Mlle Rosa Bonheur; *le Petit labour* et *la Fenaison*, *Saint François d'Assise*, de M. L. Bénouville; *le Figuier maudit*, de M. Lecointe; et au salon de 1857, *la Mal'aria*, de M. Hébert, *Taureaux et Vaches*, de Mlle R. Bonheur, et deux sujets de Vélasquez. Les seuls travaux qu'il ait faits, en dehors de la nouvelle école, sont : *le Jeune marchand de vins dessinateur*, d'après Chardin (1850), lithographie commandée par la direction des musées, et *Hélène et Paris*, d'après Prud'hon (1855). Il vient d'être chargé de reproduire dans de larges dimensions, *la Prise de la tour de Malakoff*, d'après M. Yvon. M. Soulange-Teissier a obtenu une 3ᵉ médaille en 1841, une mention en 1855, et une 2ᵉ médaille en 1857.

SOULÉ (Pierre), avocat et homme politique américain, né en France, vers 1800, débuta d'abord comme avocat, au barreau de Paris, et comme journaliste, dans une petite feuille satyrique, *le Nain*, rédigée par MM. Barthélemy et Méry. Condamné, en 1824, à dix mille francs d'amende pour une boutade contre le pouvoir, il s'embarqua secrètement pour Port-au-Prince et passa de là à la Nouvelle-Orléans. Le dénûment de toutes choses le força à se faire quelque temps jardinier dans un couvent. Bientôt familier avec la langue anglaise, il devint le premier avocat de la Louisiane, qui l'élut sénateur au Congrès américain, en 1847 et 1849. Lors du différend avec l'Espagne, à propos de Cuba (1853), la résolution de son caractère le fit nommer à l'ambassade de Madrid. Il y débuta par un duel avec l'ambassadeur de France, M. Turgot, qu'il blessa grièvement. Puis, il se mêla activement à la révolution espagnole, et favorisa, par tous les moyens, l'émeute démocratique du 28 août 1854. Rempli d'intentions belliqueuses au sujet de Cuba, il outre-passa les instructions de son gouvernement qui, au lieu d'un *ultimatum* à l'adresse de l'Espagne, lui envoya à lui-même un formel désaveu. Le gouvernement français lui refusa un passe-port pour se rendre à la conférence qui eut lieu à Ostende, entre les ambassadeurs américains en Europe. Amené par les résultats de cette conférence à donner sa démission, il fut remplacé par M. Dodge (juin 1855).

SOULLIÉ [de la Marne], ancien représentant et député français, né à Cumières (arrondissement de Reims), le 17 mars 1795, s'engagea, en 1813, et fit les dernières campagnes de l'Empire. Après Waterloo, il quitta l'armée et s'appliqua à l'étude du droit. Reçu avocat, il se fit inscrire au barreau de Reims, où il exerça sa profession jusqu'en 1830. Sous le règne de Louis-Philippe, il siégea, pendant dix ans, au conseil municipal. En 1840, il donna sa démission, et, depuis lors, il prit une part active aux luttes de l'opposition contre le ministère Guizot. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du peuple, le dernier sur neuf, par 46 286 voix. Membre du comité de législation, il vota ordinairement avec la droite. Il adopta toutefois l'ensemble de la Constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon. Non réélu à l'Assemblée législative, il resta fidèle à la politique de l'Élysée, devint, après le coup d'État, candidat de l'administration et fut envoyé, en 1852, par les électeurs de la circonscription de Reims, au Corps législatif, où il n'a pas été réélu en 1857.

SOULLIER (Charles-Simon-Pascal SOULLIER DE ROBLAIN, dit Charles), littérateur français, né à Avignon, le 16 avril 1797, fit ses classes dans sa ville natale, entra dans le commerce, s'essaya à la composition musicale, publia quelques romances, et vint à Paris, où il se tourna vers la littérature. En 1840 il alla fonder *l'Indicateur d'Avignon*, qui devint, lors de sa retraite, la *Gazette de Vaucluse* (1845). On a de M. Ch. Soullier, qui a fondé, en outre, *le Troubadour provençal*, la *Gazette des salons*, *Psyché* (1825-1835), des écrits nombreux et variés : *la Castromanie, ou le Nouvel Abeilard* (1834, in-12); *les Oiseaux politiques* (1836), poëmes héroï-comiques; *Histoire de la*

révolution d'Avignon et du comtat venaissin (1844, 2 vol. in-8); *une Vie de garçon* (1844); *Nouveau Dictionnaire de musique illustré* (1855); *Annuaire musical de* 1855 (2 vol. gr. in-8); des brochures, des poésies de circonstance, etc.

SOULOUQUE (Faustin Ier, plus connu sous le nom de), empereur nègre d'Haïti, né en 1789, au sud de l'île Saint-Domingue, était, en venant au monde, l'esclave d'une famille mulâtre. Affranchi par le décret de 1790, il prit part, en 1803, au soulèvement des nègres contre les Français, alla ensuite guerroyer au môle Nicolas et servit d'aide de camp à plusieurs généraux; nommé capitaine à l'avénement de Boyer au pouvoir (1820), il fut, dit-on, un des officiers favoris du président, qui l'investit du commandement de Plaisance en qualité de chef d'escadron. Élevé au grade de colonel sous le gouvernement d'Hérard (1844), il devint en peu de temps général de brigade sous celui de Guerrier; il venait d'être promu général de division (1846) lorsqu'une maladie subite emporta le président Riché.

L'opinion s'étant partagée entre deux candidats noirs, les généraux Souffran et Paul, le Sénat résolut, pour sortir d'embarras, d'élire un troisième général, auquel personne n'avait songé, et ce fut ainsi que, le 1er mars 1847, Soulouque se vit, avec effroi, porté à la première place de la République. Par ses antécédents il appartenait au parti mulâtre; mais, par son affiliation au *vaudoux*, sorte de franc-maçonnerie africaine, il ralliait au pouvoir la plus dangereuse espèce de population. Timide à l'excès, ayant un sentiment exagéré de son incapacité et de son ignorance (car il lisait la lettre moulée et savait signer son nom), il commença par justifier les espérances des gens éclairés et se montra d'abord assez docile aux idées de civilisation; mais ses superstitions africaines ne tardèrent pas à tout perdre, et, devenu un objet de risée pour la bourgeoisie des villes, il en conçut contre elle une haine sourde qui le poussa à n'écouter que les rancunes et les préjugés de la multitude. Cette tendance ayant été dénoncée dans la *Feuille du commerce* du 29 août 1847, l'auteur de l'article, Courtois, fut condamné à mort, malgré son titre de sénateur. Le 16 avril 1848, Soulouque, qui ne voyait que conspiration, fit battre la générale dans Port-au-Prince et assembla sa garde, qui, obéissant aux suggestions les plus absurdes, procéda pendant plusieurs heures au pillage et à l'extermination des mulâtres; ce coup d'État avorta en partie à cause de l'énergique intervention de notre consul, M. Reybaud, secondé par l'équipage de *la Danaïde*. Puis le président, toujours suivi de sa garde, partit pour les districts du sud, fit fusiller les généraux Pyrrham et Lelièvre, sema la terreur et la proscription aux Cayes et prolongea pendant plus d'un mois sa terrible expédition contre les bourgeois.

Il était à peine rentré triomphalement dans sa capitale, qu'une *humble supplique* fut présentée aux Chambres comme la libre manifestation du peuple, demandant la restauration de l'empire de Jacques Ier. Élu empereur par un vote presque unanime (26 août 1849), Soulouque prit le nom de Faustin Ier, institua une famille impériale, un ordre militaire de Saint-Faustin et un ordre civil de la Légion d'honneur, créa de grandes charges de la couronne et quatre cents nobles, dont quatre princes, cinquante-neuf ducs et deux marquis; il s'adjugea, à titre de liste civile, près de 800 000 francs, c'est-à-dire le septième des revenus publics, sans compter un supplément annuel de deux à trois millions prélevés sur la récolte du café. Enfin il promulgua une constitution, sorte d'amalgame de toutes les chartes passées, et à laquelle il se réserva de substituer, en toute occasion, son bon plaisir. L'année suivante, il se débarrassa par une fusillade des instruments de son élévation, les vaudoux les plus fanatiques, entre autres du commandant de sa garde, le féroce Similien (avril 1849).

Libre désormais, le souverain se livra sans contrôle à tous les écarts de son imagination, qui prêtèrent longtemps à rire aux journaux d'Europe. Après avoir tenté inutilement la conquête de la République dominicaine, située à l'est de l'île, il eut de nombreux démêlés avec ses grands dignitaires, destitua le prince Bobo, ex-forçat, et célébra avec une pompe extraordinaire la cérémonie de son sacre (18 avril 1852), pour laquelle celui de Napoléon Ier servit de modèle. Sa principale préoccupation était la réunion des deux parties de l'île sous une même domination; malgré les remontrances réitérées de l'Angleterre et de la France, il regrettait de ne pouvoir ajouter au prestige d'une autorité sans bornes la gloire d'un chef d'armée victorieux. A la suite de longs préparatifs il réunit toute son armée, composée d'une dizaine de mille hommes, mal armés et à peine disciplinés, entra en campagne au mois de décembre 1855 et se fit battre honteusement par une poignée de Dominicains commandés par Santa-Anna. La déroute fut si complète que les armes, les munitions, les bagages, le trésor de l'État et la couronne impériale tombèrent aux mains de l'ennemi. Quant à Soulouque, il ne put s'échapper qu'en se jetant dans un chemin de traverse où furent ralliés les fuyards. Battu une seconde fois, il revint dans sa capitale en février 1856, non sans avoir au préalable fait fusiller plusieurs officiers supérieurs, notamment le général Voltaire Castor, un des chefs des massacres de 1848. Puis, afin de distraire l'opinion publique, il donna des armoiries aux villes de l'empire et fonda les deux ordres de Sainte-Marie-Madeleine et de Sainte-Anne. Cependant, grâce à l'intervention française, il s'engagea, le 17 février 1857, à ne pas attaquer ses voisins pendant deux années.

Au rebours de ses prédécesseurs, Christophe, Boyer, Pétion, Riché, l'empereur nègre n'a jusqu'ici fait aucun effort pour civiliser ou moraliser la race dont il est issu; il n'a pas même su conserver les éléments de prospérité légués aux habitants actuels par les anciens colons. Point de développement matériel, point d'améliorations d'aucune espèce: il semble favoriser cette décadence, ce retour vers la barbarie. Toutes les relations le présentent comme un tyran imbécile ou sanguinaire, uniquement occupé d'enrégimenter des soldats, qui exploitent gratuitement ses propriétés, et de parader aux yeux de ses sujets émerveillés. Marié à une négresse, Adelina, qui a le titre et remplit assez pompeusement le rôle d'impératrice, Soulouque n'en a eu que deux filles.

SOUMET (Gabrielle). Voy. Altenheim (d').

SOUTH (sir James), astronome anglais, né à Londres, vers la fin du siècle dernier, et fils d'un droguiste, étudia la médecine, fut admis au Collége des chirurgiens et pratiqua quelques années dans la capitale. Il se livra à de nombreuses observations astronomiques qui le firent connaître; il en publia le résultat dans les *Mémoires philosophiques* (1825) et l'accompagna d'une description minutieuse des petits télescopes, dont il rendit l'usage familier. Ce savant a voué une grande partie de sa fortune aux progrès de l'astronomie; mais il a peu écrit; son principal titre scientifique est le catalogue des étoiles doubles, qu'il releva, de 1822 à 1823, avec sir John Herschel; il en a observé 380. Il prêta aussi à lord Rosse (voy. ce nom) son concours pour la construction du fa-

nieux télescope d'Oxmantown. Il est un des fondateurs de la Société royale d'astronomie (1820), et l'a présidée plusieurs fois. Créé chevalier en 1830, il jouit d'une pension annuelle de 300 livres (7 500 fr.), en récompense des services qu'il a rendus. On a de sir J. South un ouvrage instructif intitulé : *les Curiosités de la science* (the Curiosities of science; in-8).

SOUTHAMPTON (Charles Fitz-Roy, 3e baron), pair d'Angleterre, né en 1804, à Londres, appartient à une branche cadette des ducs de Grafton, élevée, en 1780, à la pairie héréditaire. Il prit, en 1810, possession de la place de son père à la Chambre des Lords, où il vote avec le parti conservateur. Marié en 1826, il a pour héritier de sa pairie son frère Henry Fitz-Roy (voy. ce nom).

SOUTHWORTH (Emma Nevitte, mistress), femme de lettres américaine, née à Washington, le 26 décembre 1818, perdit son père en 1822, et sa mère se remaria quelque temps après à Boston, où miss Nevitte reçut son éducation. Mariée en 1841 et restée veuve, en 1843, avec deux enfants, elle tomba dans la misère, d'où sa plume la fit sortir. En 1846 elle envoya au *National Era* de Washington un article anonyme qui fut remarqué; le directeur en rechercha l'auteur et l'engagea à écrire. Sur ses conseils, mistress Soutworth publia, en 1849, son premier roman, *Retribution*, dont le succès commença sa fortune. Cet ouvrage fut rapidement suivi de plusieurs autres qui se recommandent par la puissance dramatique et la fidélité des peintures de la vie et des pays du Sud : *la Femme abandonnée* (the Deserted Wife; 1850); *Shannon dale; la Belle-mère* (the Mother law; 1851); *les Enfants de l'île* (the Children of the Isle); *les Sœurs de lait* (the Foster Sisters; 1852); *la Malédiction de Clifton* (the Curse of Clifton); *Vieux voisinages et nouvelles colonies* (Old neighborhoods and new Settlements); *Mark Sutherland* (1853); *l'Héritière perdue* (1854); *Hickory Hall* (1855), etc.

SOUTZO, famille grecque du Phanar, originaire de la Bulgarie, qui joue un certain rôle dans les relations diplomatiques de la Porte à partir du milieu du XVIIIe siècle, et qui a fourni plusieurs hospodars à la Valachie et à la Moldavie. Elle est divisée en deux branches, l'une qui a conservé la nationalité roumaine, l'autre qui est devenue hellène. Ses principaux représentants sont, en Moldavie, Nicolas Soutzo, et en Grèce, Michel Soutzo (voy. ci-après).

SOUTZO (Nicolas), grand-logothète de la principauté de Moldavie, né à Constantinople, en 1799, émigra en Transylvanie lors de l'invasion des principautés par Hypsilantis (1821). A son retour il épousa une fille de Constantin Cantacuzène et devint peu après secrétaire d'État, pendant l'administration du général Kisseleff. Depuis, il a occupé successivement la plupart des ministères et a fait preuve d'une rare aptitude pour les affaires. Non moins remarquable comme publiciste, il a composé plusieurs opuscules d'économie et de statistique, qui sont très-appréciés : le plus important est une *Statistique de la Moldavie* (Jassy, 1850), qui a paru simultanément en français, en roumain et en grec, et qui renferme des notions extrêmement précieuses sur l'état économique de cette province. M. Nicolas Soutzo est commandeur des ordres de Saint-Stanislas et de Saint-Vladimir de Russie, du Sauveur de Grèce, du Nichan-Iftikhar de Turquie, etc.

SOUTZO (Michel), ancien hospodar de Moldavie, né vers 1792, à Constantinople, cousin du précédent, occupait, depuis deux années environ, le poste de grand interprète du divan lorsqu'il fut appelé à succéder au prince Charles Callimachi, en qualité d'hospodar de la Moldavie (1819). Peu d'incidents, à part la fondation d'une école d'enseignement secondaire (en grec) à Jassy, dont il confia la direction au savant Cléobule de Philippopoli, signalèrent son règne brusquement interrompu par l'invasion d'Hypsilantis (1821), auquel Michel Soutzo, initié à l'hétairie, avait lui-même préparé les voies. Mais l'attitude hostile des boyards moldaves contraignit l'hospodar à quitter brusquement sa capitale et à se réfugier en Bessarabie. De là il voulut se rendre en Italie, reçut du comte de Nesselrode ses passe-ports, obtint de l'Autriche l'autorisation de traverser ses États et n'en fut pas moins arrêté à Brünn et conduit à Goritz, où il subit une détention de quatre années. Devenu plus tard citoyen de la Grèce, il remplit à plusieurs reprises les fonctions de ministre plénipotentiaire à Paris et à Saint-Pétersbourg. En 1854, répudiant les traditions de sa famille, attachée de longue main à la politique française en Orient, il a figuré au premier rang des adversaires des puissances occidentales, en formant et en présidant à Athènes le fameux comité de salut public, qui fomenta le mouvement insurrectionnel de la Thessalie et de l'Épire.

Le prince Michel Soutzo a trois fils, dont l'un, Constantin, capitaine de frégate dans la marine royale de Grèce, est sorti de l'École navale de Brest et a fait l'expédition de Saint-Jean d'Ulloa, avec le grade d'enseigne au service français.

SOUTZO (Alexandre), poëte et historiographe grec, de la même famille que les précédents, mais d'une autre branche, né au commencement du siècle, à Constantinople, fit ses premieres études au collége de Chio, et les compléta dans les universités de France et d'Italie. Arrivé en Grèce, au commencement de la révolution, il débuta, en 1824, dans la carrière poétique par la publication d'un recueil de satires contre les hommes et les choses du jour, et suscita de telles animosités qu'il dut quitter le pays. Il se rendit à Paris, où il publia son *Histoire de la révolution grecque* (1829, in-8). De retour en Grèce sous le gouvernement du comte Capo d'Istria, il composa contre lui une série de satires, *le Compte rendu*, *la Circulaire*, *Discours au conseil des ministres*, *Pétition d'un citoyen au président*, étincelantes de verve et d'originalité, et qui furent accusées d'exciter jusqu'au crime les passions déjà soulevées contre le président. Après l'arrivée du roi il entreprit la publication d'une gazette satirique en vers, *la Balance grecque*, sur le modèle de la *Némésis* de M. Barthélemy. Elle n'alla pas au delà du sixième numéro. A chaque changement politique M. Soutzo fit entendre son cri de guerre, s'attaquant tour à tour à tous les partis : ainsi parurent successivement *la Ménippée*, *le Portefeuille poétique*, *la Révolution du 3 septembre*, *le Miroir de* 1845, *le Panorama de l'Assemblée nationale*, *la Véritable phase de la question d'Orient*, etc. Retiré, pendant les derniers événements à Odessa, il y composa un poëme, *la Guerre d'Orient*, dans lequel il poursuit avec une extrême passion les puissances alliées de la Turquie et exalte les hauts faits des armées russes. Ce poëme eut un succès prodigieux en Russie et dans les provinces grecques de la Turquie, où il en fut répandu près de dix mille exemplaires.

On a encore de M. Alexandre Soutzo, qui est considéré comme le plus grand poëte de la Grèce moderne, mais dont le caractère est loin d'être loué à l'égal de son talent, un roman en prose,

publié en 1831, *l'Exilé*, plusieurs pièces de théâtre assez médiocres, *le Prodigue*, *le Premier ministre*, *le Poëte indompté*, etc., et deux essais d'épopée, *l'Errant* (ὁ Περιπλανώμενος; 1839-1852), et *la Grèce combattant les Turcs* (ἡ Τουρκομάχος Ἑλλάς; 1850), arrêtés au quatrième chant.

SOUTZO (Panayote), poëte grec, frère puîné du précédent, et élevé avec lui, se rendit aussi, dès le début de la révolution, en Grèce, où il a occupé, à diverses époques, des fonctions administratives et politiques importantes, telles que celles de préfet et conseiller d'Etat. Comme écrivain, il a publié des odes, des drames et des romans; mais quel qu'en soit le cadre, sa poésie est toujours essentiellement lyrique. Au nombre de ses meilleures compositions il faut compter *le Voyageur*, drame qui rappelle celui de *Manfred;* le poëme du *Messie*, qui renferme d'incontestables beautés de style; l'*Ode sur la mort de l'amiral Miaoulis;* etc. On a également de lui un recueil de poésies publiées en français sous le titre d'*Odes d'un jeune Grec* (Paris, 1828).

SPACH (Édouard), naturaliste français, né à Strasbourg, en 1801, fut attaché, dès 1826, au Jardin du roi, avec les fonctions d'aide-naturaliste, qu'il remplit encore aujourd'hui. Il a été, de 1848 à 1853, archiviste du département du Bas-Rhin, et a reçu la décoration en avril 1847.

On a de lui : *les Plantes phanérogames*, dans les *Suites à Buffon* (1835-1837, 2 vol. in-8); *Henri Farel* (1834, 2 vol. in-8), roman alsacien; *le Nouveau Candide* (2 vol. in-8), sous le nom de L. Lavater (1835); *Histoire naturelle des végétaux* (1834 et suiv., 14 vol. in-8, et 15 livr. de fig.); *Illustrationes plantarum Orientalium*, ou *Choix de plantes nouvelles et peu connues de l'Asie occidentale* (1842-1851, 5 vol. in-4), avec M. Jaubert; la partie botanique dans le *Dictionnaire* de M. d'Orbigny, et des articles dans divers recueils.

SPARKS (Jared), littérateur américain, né vers 1794, à Willington (État du Connecticut), de parents pauvres, fut, dans sa jeunesse, garçon de ferme, ouvrier charpentier, maître d'école. Par la protection d'un ecclésiastique, que sa précoce intelligence avait frappé, il obtint une bourse à l'académie d'Exeter, puis à l'université d'Harvard, où, en suivant le cours de théologie, il fut chargé d'une classe de philosophie naturelle. Consacré ministre, en 1819, et attaché à la secte des unitaires de Baltimore, il connut, dans cette ville, le célèbre réformateur Channing, embrassa chaudement ses théories et se mêla à la polémique religieuse engagée, à cette époque, avec les protestants épiscopaux et autres. La théologie, qu'il abandonna ensuite, lui est redevable des travaux suivants : *Doctrines des protestants épiscopaux* (Letters on the doctrines of the protestant episcopal church; Baltimore, 1820, in-8); *Mélanges unitaires* (the Unitarian miscellany; 1820-1822), revue mensuelle; *Tendances morales des doctrines unitaires et trinitaires* (Comparative moral tendency of trinitarian and unitarian doctrines; Boston, 1823, in-8); *Recueil d'essais et de dissertations théologiques* (Collection of essays and tracts in theology; Ibid., 1822-1826, 6 vol. in-12), tirés de divers auteurs, avec notes biographiques et critiques.

Sorti du ministère, M. Sparks consacra plus spécialement ses loisirs à des travaux littéraires et historiques. Après s'être rendu, en 1828, acquéreur de la *North American Review*, à laquelle il collaborait, depuis 1817, il se rendit, la même année, en Europe pour compléter, dans les archives de Paris et de Londres, les nombreux documents qu'il s'occupait de réunir sur Washington. L'excellent ouvrage, qu'il consacra à ce grand homme, lui coûta plusieurs années de recherches et parut, par volumes détachés, sous le titre : *Vie et écrits de Washington* (the Life and writings of G. Washington; Boston, 1833-40, 12 vol.); il a été traduit en partie par MM. de Raumer et Guizot. Nommé, en 1839, professeur d'histoire ancienne et moderne à Harvard, M. Sparks occupa, dix ans plus tard, les fonctions de président de cette université et fut obligé de les résigner, en 1852, à cause de l'affaiblissement de sa santé; il réside, depuis cette époque, à Cambridge (États-Unis).

Outre les ouvrages déjà cités, on a encore de lui : *Correspondance diplomatique de la Révolution américaine* (Diplomatic correspondence of the american revolution; Boston, 1829-1831, 12 vol. in-8), vaste et précieuse collection entreprise avec l'aide du gouvernement : *Annuaire des États-Unis* (the American almanac : 1830, in-12), dont il céda la propriété au bout d'une année; *Vie du gouverneur Morris* (the Life of Governor Morris; Boston, 1832, 3 vol.), traduits en français par M. Gandais (1842, 2 vol. in-8); *OEuvres complètes de B. Franklin* (Works of B. Franklin: 1840, 10 vol.); *Correspondance officielle de la Révolution américaine* (the Correspondence of american revolution: 1854), renfermant toutes les lettres d'un intérêt public, adressées à Washington; *Bibliothèque de biographie américaine* (Library of american biography), l'une de ses publications les plus populaires, et qui a paru en deux séries, la première : de 1834 à 1838 (10 vol. in-12); la seconde, de 1844 à 1848 (15 vol.) : elle contient soixante biographies détaillées, dont huit ont été rédigées par M. Sparks lui-même. Il met aujourd'hui la dernière main à une volumineuse histoire de la Révolution américaine.

SPARRE (Gehr-George), romancier suédois, né, le 4 mai 1790, à la fabrique de Lessebo (près Kronoberg), fut destiné à la carrière militaire qu'avaient suivie avec distinction plusieurs de ses ancêtres. Entré à l'armée, en 1807, avec le grade d'enseigne, il reçut une grave blessure, durant la campagne de Finlande, et mérita la médaille de la valeur militaire. Nommé capitaine, en 1814, après la prise de Gluckstadt, il resta longtemps au quartier des troupes suédoises, en Belgique, fut ensuite envoyé en Norvége, devint colonel en 1832, et obtint, en 1844, le commandement de la place de Carlscrona, avec le titre de chevalier de l'Épée.

M. Sparre a consacré ses loisirs à la culture des lettres et obtenu quelques succès au théâtre. On cite de lui : *le Dernier des corsaires* (Den siste Friseglaren; Stockholm, 1832, 3 part.), le meilleur de ses romans; *Thora* (Nykœping; 1829); *Adolphe Findling*, ou *Trois années sous le règne de Christine* (1835, 3 part.); *l'Étendard* (Standaret; 1847, 2 vol.); *le Cadet de marine* (Sjœ-Kadetten; 1850); quelques nouvelles dans *l'Étoile polaire* (Nordstjernan; 1846), et dans *la Bibliothèque originale* (1847). Le mérite de l'invention et l'exactitude historique sont des qualités distinctives de ces écrits.

SPENCER (Frédéric SPENCER, 4ᵉ comte DE), pair d'Angleterre, né, en 1798, à Londres, descend d'une ancienne famille élevée, en 1761, à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de Spencer, il entra fort jeune dans la marine royale, devint capitaine en 1822 et commandait *le Talbot* à la bataille de Navarin; il contribua aussi à la prise du château de Morée (1828). Trois ans après, il fut envoyé à la Chambre des Com-

munes, s'y associa à la politique du parti libéral et garda son mandat jusqu'aux élections de 1841. Son frère étant mort sans postérité en 1845, il fut appelé à prendre ses titres et son siége à la Chambre des Lords. Après avoir rempli à la cour la charge de chambellan, il succéda au duc de Norfolk en qualité de grand-maître des cérémonies (1854). Il est contre amiral en réserve et fait partie du Conseil privé. Marié deux fois, en 1830 et en 1854, il a un fils, John-Poyntz, vicomte ALTHORP, né en 1835 à Londres.

SPIEKER (Chrétien-Guillaume), théologien protestant allemand, né à Brandenbourg (Prusse), le 7 avril 1780, acheva ses études à l'université de Halle, et obtint, en 1804, une place de professeur au *Paedagogium* de cette ville. Il devint ensuite aumônier dans l'armée prussienne. Retiré à Dessau, après la bataille d'Iéna, il y écrivit quelques ouvrages pour la jeunesse, qui furent bien accueillis : *les Enfants heureux* (Die glücklichen Kinder; Leipsick, 1808, 4 vol.); *Père Hellwig parmi ses enfants* (Vater Hellwig unter seinen Kindern; Nüremberg, 1808-10, 2 vol.). En 1809, il fut appelé à Francfort-sur-l'Oder en qualité de professeur de théologie; mais, en 1813, il reprit son ministère d'aumônier de l'armée. Ses *Sermons et discours prononcés pendant la guerre* (Predigten und Reden im Felde gehalten; Berlin, 1815), respirent tout le patriotisme qui transportait alors contre nous l'Allemagne. Après la paix, M. Spieker revint à Francfort, et, en 1818, il y fut nommé pasteur supérieur et intendant ecclésiastique supérieur.

Depuis cette époque, il a publié à la fois des ouvrages d'érudition et des livres de piété. Ces derniers lui ont fait une grande réputation dans les familles protestantes; ils sont très-répandus et ont été tous réimprimés plusieurs fois. Nous citerons, outre deux autres *Recueils de sermons* (Gesammelte Predigten; Leipsick, 1817, 2e édit., et Predigten und Reden bei besondern Gelegenheiten gehalten; Ibid., 1841-44, 2 vol.); *Prières du matin* (Morgenandachten; Berlin, 6e édit., 1849); *Prières du soir* (Abendandachten; Ibid, 2e édit., 1846); *la Cène du Seigneur* (das Abendmahl des Herrn; Ibid., 1848, 7e édit.); *les Heures de piété d'Émilie*, etc. (Emiliens Stunden der Andacht, etc.; Ibid., 1849, 6e édit.); *la Foi chrétienne*, etc. (der christliche Glaube, etc.; Berlin, 2e édit., 1849.).

Parmi les ouvrages d'érudition se rapportant presque tous à l'histoire de la réformation, on remarque : *Histoire de Luther et de ses réformes ecclésiastiques en Allemagne* (Geschichte Luthers und der durch ihn, etc.; Berlin, 1818); *Histoire de l'Église et de la réformation dans la province Brandenbourg* (Kirchen-und Reformations-Geschichte der Mark Brandenbourg; Berlin, 1839, 3 vol.); *la Confession d'Augsbourg et son apologie* (das Augsburgische Glaubensbekenntniss und die Apologie desselben; Ibid., 1830); *Histoire de la réformation en Allemagne, jusqu'à la paix religieuse d'Augsbourg* (Geschichte der Reformation in Deutschland bis zum, etc.; Leipsick, 1847, 1er vol.); *Histoire de la paix religieuse d'Augsbourg, de l'année* 1555 (Geschichte des Augsburger Religionsfriedens, etc.; Schleiz, 1853); *Histoire de la ville de Francfort-sur-l'Oder* (Geschichte der Stadt Frankfurt; Berlin, 1853), etc.

SPINDLER (Karl), romancier allemand, né à Breslau, vers 1795, fils d'un musicien, débuta, en 1824, par un roman remarquable : *Eugène de Cronstein, ou Esquisses de la vie et de l'amour*. Depuis, il donna : *le Bâtard* (der Bastard; Zurich, 1826, 3 vol.); *le Juif* (der Jude; Stuttgart, 1827, 4 vol.); *le Jésuite* (1829, 4 vol.); *l'Invalide* (1831, 5 vol.); *le Boa constrictor* (1836, 2 vol.); puis *Fridolin Schwertberger*, *les Oiseliers*, *les Histoires populaires*, etc., etc.; ainsi que des pièces de théâtre, représentées avec succès. M. Spindler, auteur très-populaire, a traité, avec un égal succès, le roman historique et le roman de mœurs. Ses œuvres, en 1854, ne formaient pas moins de cent volumes. C'est lui qui publiait *la Littérature étrangère* (das belletristiche Ausland), recueil de traductions de romans étrangers, qui se continue et qui comprend déjà plus de 300 volumes in-12. Il a en outre rédigé, depuis 1830 jusqu'à sa mort, arrivée aux eaux de Bade, le 12 juillet 1855, un recueil très-connu, *le Vergissmeinnicht*.

SPITTA (Charles-Jean-Philippe), poëte religieux allemand, né, le 1er août 1801, à Hanovre, étudia la théologie à Gœttingue, et, après avoir reçu l'ordination, devint successivement vicaire à Südwalde (1828), aumônier militaire à Hameln (1830), pasteur de la commune de Wechhold (1837) et pasteur de Wittingen (1847). Dans ces derniers temps, il a reçu les titres honorifiques d'intendant supérieur et de ministre supérieur. Depuis 1853, il réside à Peine, dans la principauté de Hildesheim. On a de lui un recueil de chants religieux intitulé : *Psaltérion et Harpe* (Psalter und Harfe), dont la dix-huitième édition a été imprimée à Leipsick, en 1854. Ces cantiques, d'un caractère lyrique, supérieur aux autres compositions de ce genre, sont très-répandus dans les familles allemandes, et il faudrait peut-être remonter à Paul Gérhard, le célèbre poëte du XVIIe siècle, pour trouver un exemple du même succès. Un grand nombre ont été mis en musique par Becker, Alb. Heintz, Anacker, C. E. Hering, etc.

SPOHR (Louis), compositeur et virtuose allemand, né le 5 avril 1784, à Brunswick, eut pour premiers professeurs les violonistes Maucourt et François Eck, et obtint, de bonne heure, une place dans la chapelle du duc de Brunswick. Il accompagna Fr. Eck en Russie et visita lui-même, en 1804, la France, l'Allemagne et l'Italie, obtenant partout un succès d'enthousiasme. Le duc de Gotha le nomma alors maître de concerts, de chapelle à Vienne, de 1814 à 1817, il dirigea ensuite, pendant deux ans, la musique du théâtre de Francfort-sur-le-Mein, et se fixa enfin, en 1822, en qualité de maître de chapelle à Cassel, après avoir séjourné pendant quelque temps à Londres, où il trouva, chaque fois qu'il y retourna, auprès de la haute société anglaise, le plus chaleureux accueil.

M. Spohr s'est fait, comme violoniste et comme compositeur, une célébrité au dessus des faveurs passagères de la mode. Sa manière large et vigoureuse a été adoptée par un grand nombre d'excellents élèves, pour lesquels il a écrit ses *Principes d'une école de violon* (Principe einer Violinschule; Vienne, 1831, en 3 part.), appréciés de tous les violonistes de l'Europe. Parmi ses nombreuses compositions, on cite, comme des chefs-d'œuvre, des opéras : *Alruna*; *le Duel des amants* (der Zweikampf der Geliebten); *Faust*, *Zémire et Azor* (1818); *Jessonda* (1828); *l'Esprit des montagnes* (der Berggeist; 1825); *Pietro von Albano*, *l'Alchimiste*, *les Croisés* (die Kreuzfahrer), etc.; des Oratorios : *le Dernier Jugement* (das jüngste Gericht); *les Dernières choses* (die letzten Dinge); *la Dernière heure du Sauveur* (des Heilands letzte Stunde); *la Chute de Babylone* (der Fall Babylons), particulièrement goûtée en Angleterre; la cantate, *l'Alle-*

magne délivrée (das befreite Deutschland); plusieurs *Grandes symphonies*, dont une pour deux orchestres; un *Ottetto* et un *Nonetto* célèbres; des *Doubles quatuors*, pour quatre violons, deux altos et deux violoncelles; deux *Symphonies concertantes pour deux violons*; un grand nombre de *Concertos pour violon*, des *Quintetti*, des *Quatuors*, des *Duos*, des *Pots-Pourris pour violon*, avec accompagnement d'orchestre ou de quatuors; des *Sonates* pour harpe et violon; des *Rondeaux*, des *Fantaisies pour la harpe*, etc., etc.

SPONNECK (Wilhelm-Carl-Eppingen, comte DE), homme d'État et économiste danois, né, le 16 février 1815, à Rinkiœbing, d'une famille originaire de Silésie, entreprit, à la fin de ses études de droit (1837), un voyage à l'étranger et fit un séjour de près d'une année à Paris, où il étudia l'économie politique et surtout la question des douanes. Nommé, à son retour, auditeur à la chambre générale des douanes et au collége du commerce, élevé, en 1842, au rang de chef de section, il a pris part à toutes les lois relatives aux douanes qui ont été promulguées jusqu'en 1848. On cite son ouvrage *sur les Douanes en général, et en particulier sur les douanes en Danemark* (Om Toldvæseni Almindelighed; Copenhague, 1840, 2 vol. in-8; traduit en suédois en 1843), comme le premier traité systématique qui ait paru en Europe sur cette matière. Il lui valut une médaille d'or du gouvernement suédois. Membre de la commission du *Tableau statistique*, il en a publié huit volumes (Statistisk Tabelværk, tom. VIII-XV). Le roi le nomma, en 1848, commissaire aux états provinciaux des Iles et à ceux du Jutland, puis membre de l'Assemblée constituante. Le 16 novembre, il l'appela au ministère des finances, dont les attributions furent très-étendues.

M. de Sponneck se maintint dans ce poste, malgré la chute des divers ministères Moltke, Bluhme, Œrsted. Les opinions dont il était d'abord à peu près le seul représentant, prenaient de jour en jour plus de force dans les conseils du roi, et à chaque nouvelle combinaison, les hommes du parti du Danemark jusqu'à l'Eider, cédaient la place à ceux du parti de l'intégrité. M. de Sponneck, l'un des chefs de ce dernier, faisait preuve d'ailleurs de beaucoup d'habileté, et rendait de véritables services aux finances de son pays. Mais la majorité de la nation ne voyait en lui que le soutien des idées réactionnaires. Aussi, lorsque le ministre Œrsted fut traduit devant la haute Cour, l'accusateur public requit une aggravation de peine contre le ministre des finances, comme coupable d'avoir ordonnancé, à l'insu de l'Assemblée nationale, des sommes non allouées par les lois. M. de Sponneck fut acquitté purement et simplement, aussi bien que ses collègues (27 février 1856).

SPRAGUE (Charles), poëte américain, né à Boston, le 26 octobre 1791, entra, en 1816, dans le commerce, et devint, en 1825, caissier d'une maison de banque de Boston. Après avoir débuté dans la littérature, par un prologue en vers pour l'ouverture d'un théâtre, il donna un poëme didactique, *Curiosity*, rempli de passages satiriques; mais il se fit connaître avec plus d'avantage dans les peintures intimes des joies et des chagrins de la vie domestique, et dut surtout, au ton pur et élevé de sa poésie, à l'harmonie de son style, la popularité dont il jouit en Amérique. Une nouvelle édition de ses œuvres, à laquelle on a joint quelques discours de circonstance, a paru en 1850 à Boston, sous ce titre : *Poetical and prose writings* (in-12). Il a entrepris récemment la publication importante des *Annales de la chaire américaine* (the Annals of the amer. pulpit; New-York, 1856, gr. in-8, t. Ier), contenant un grand nombre de notices biographiques et critiques sur les plus célèbres *clergymen* des États-Unis.

SPRENGEL (Charles), agronome allemand, né en 1787, à Schillerslage, près Hanovre, administra d'abord pendant dix ans de grandes propriétés en Saxe et en Silésie. En 1817 il visita l'Allemagne, les Pays-Bas, la France et la Suisse, puis se fixa à Gœttingue, où il étudia, de 1821 à 1824, les sciences naturelles et où il ouvrit plus tard, en qualité d'agrégé, un cours d'économie rurale et de chimie. En 1831, il fut nommé professeur d'agronomie à Brunswick. Devenu, en 1839, secrétaire général de la Société d'agriculture de la Poméranie, il s'établit à Regenwalde, où il a fondé plusieurs écoles pratiques des sciences agronomiques. Il a reçu du roi de Prusse le titre de conseiller des sciences économiques.

M. Sprengel, qui est dans cette spécialité un des savants les plus distingués de l'Allemagne, s'est un des premiers occupé de l'application de la chimie à l'agriculture. Il a inventé plusieurs instruments et écrit une série d'ouvrages pratiques ou théoriques, parmi lesquels il faut citer: *Chimie des agriculteurs* (Chemie für Landwirthe; Brunswick, 1831-1832); *la Science du terrain* (die Lehre vom Boden; Leipsick, 2e édit., 1844); *la Science des engrais* (die Lehre vom Dünger; Ibid., 2e édit., 1845); *la Science du défrichement* (die Lehre von der Urbarmachung; Ibid., 2e édit., 1845); *Expériences de la culture générale et spéciale* (Erfahrungen im Gebiete der allgemeinen und speciellen Pflanzencultur; Ibid., 1847-1852, 3 vol.), etc. Il rédige aussi, depuis 1840, le *Journal universel d'agriculture* (Allgemeine landwirthschaftliche Monatschrift; Cœslin, 1840-1844, et Berlin, 1844 et années suiv.), revue mensuelle très-répandue parmi les propriétaires et agriculteurs allemands.

SPRENGER (Aloys), orientaliste allemand, né à Nassereıt, dans le Tyrol, le 3 septembre 1818, passa du collége d'Inspruck à l'université de Vienne, où il s'occupa de médecine, de sciences naturelles et surtout de connaissances orientales. En 1836, il se rendit à Londres, où il collabora au grand ouvrage du comte de Munster sur les *Sciences militaires chez les musulmans*. Il s'embarqua pour Calcutta en 1843, fut nommé, dès l'année suivante, directeur du collége de Delhi, s'efforça d'y introduire les méthodes européennes, et acquit bientôt une grande influence dans le pays. Il traduisit plusieurs ouvrages de l'anglais dans la langue hindoue, établit une presse lithographique et fonda un journal. En 1848, il fut envoyé à Lucknow, pour faire un *Catalogue de la bibliothèque* de cette ville. Le premier volume de cet ouvrage parut en 1854. Depuis 1850, M. Sprenger est devenu examinateur au collége de Fort-William, interprète du gouvernement et secrétaire de la Société asiatique du Bengale.

M. Sprenger a écrit ou traduit en anglais, entre autres ouvrages : *Termes techniques des soufis* (Abd-ur- Razzak's tchnical termes of the Sufees, in arabic; Calcutta, 1844); *Choix des auteurs arabes* (Selections from Arabic authors; Delhi, 1845, tome I, lithographié); *Grammaire anglaise élémentaire traduite en ourdou* (An elementary grammar of the english language explained in Urdu; Delhi, 1845); *Histoire de Mahmoud de Ghaznah* d'Otby (Otby's history of Mahmud of Ghaznah, in arabic; Delhi, 1847); *Vie de Mahomet* (Life of Mohammed; Allahabad, 1851); *les Prés*

d'or, de Mazudi (Masudi's meadow's of gold. translated from the arabic; Londres, 1849); *le Ghulistan de Sadi* (Calcutta, 1851). Il a aussi donné des éditions annotées de plusieurs ouvrages de l'Orient pour la *Bibliothèque indienne* de Roër.

SPRING (Gardner), théologien américain, né le 24 février 1785 à Newburyport (Massachussets), élevé au collège d'Yale, étudia le droit et passa quinze mois aux Bermudes, où il fonda une école. A son retour, il fut admis au barreau (1818), qu'il abandonna bientôt pour la théologie. Après avoir passé une année au séminaire d'Andova, il fut autorisé à prêcher vers la fin de 1809 et, quelques mois après, à se charger d'une église de New-York, qu'il a toujours dirigée depuis, malgré les offres qu'on lui a souvent faites d'emplois ecclésiastiques plus considérables. La parole de M. Spring est pleine de vigueur et d'énergie, qualités qui se trouvent également dans ses écrits.

Il a publié toute une série d'ouvrages, dont l'édition complète et uniforme renferme 18 vol. in-8 : ce sont en général des traités, des discours et des conférences sur des sujets de théologie, de morale chrétienne et de devotion. Nous citerons : *Attractions of the cross* (1 vol.); *the Mercy seat; Thoughts suggested by the Lord's prayer* (1 vol.); *the Glory of Christ* (2 vol., 1852); *the Power of the pulpit* (1 vol.); *Short Sermons for the people* (1 vol.), etc. Ces ouvrages ont eu tous de nombreuses éditions et ont été traduits en plusieurs langues étrangeres : une version française de quelques-uns a paru dans les librairies protestantes. Le docteur Spring est encore auteur des *Memoirs of the late Hannah Murray*, étude biographique sur cette femme distinguée de New-York, enlevée par une mort prématurée.

SPRING-RICE. Voy. Monteagle (lord).

SPRINGER (Corneille), peintre hollandais, né à Amsterdam, en 1817, étudia chez Gaspard Karssen et choisit le même genre que son maître, les vues de villes. Il a fait quelques tableaux estimés, entre autres plusieurs *Vues d'Amsterdam*, *l'Hôtel de ville* de *Nimègue* et *la Maison de Rembrandt*. Ces deux dernirs sujets ont paru à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, et ont valu à cet artiste une mention.

SPRUNER (Charles, de), historien et géographe allemand, né en 1803, à Stuttgart, fit ses études à l'École militaire de Munich, entra ensuite dans l'armée de la Bavière, où il devint en 1855 lieutenant-colonel d'état-major. Il est, depuis 1856, aide de camp du roi Maximilien. Plusieurs travaux géographiques et historiques lui valurent, en 1843, le grade de docteur en philosophie, et le firent nommer correspondant, puis membre ordinaire (1853) de l'Academie des sciences de Munich. Il est professeur de géographie à l'École militaire. En ce moment, le roi l'a chargé d'exécuter en grand la *Carte historique de la Bavière*, une grande *Carte historique de l'Europe* et une *Histoire militaire de la Bavière*.

Parmi les travaux précedents de M. de Spruner, il faut citer en première ligne son bel *Atlas d'histoire et de géographie* en 118 feuilles (Historisch-geographischer Handatlas; Gotha, 1837-1852; 2e édit., 1853-1855), fruit de recherches consciencieuses et qui a été très-favorablement accueilli en Allemagne et à l'étranger. Viennent ensuite: *la Bavière* (Baierns Gaue; Bamberg, 1831); *Carte de la Franconie orientale* (Gaukarte des Herzogthums Ostfranken : Ibid., 1835) : *Atlas historique de la Bavière* (Historischer Atlas von Baiern; Gotha, 1838); *Guide historique de la Bavière* (Leitfaden zur Geschichte, etc.; Bamberg, 2e édit., 1853): *Atlas d'histoire et de géographie à l'usage des écoles* (Historisch-geographischer Schulatlas; Gotha, 1854-1855): *Comte Ruppert le cavalier* (Pfalzgraf Ruppert der Cavalier; Munich, 1854), étude historique; etc.

SQUIER (Ephraïm-George), voyageur et antiquaire américain, né à Albany (État de New-York) en 1823, fit des études de génie civil et entra de bonne heure dans la presse américaine, et s'attacha au parti whig. Son goût pour les recherches historiques le conduisit, dès 1842, à explorer les antiquités indiennes de la vallée du Mississipi; il prit part à l'expédition archéologique de Davy et à l'ouvrage qui en fut le résultat : *Anciens monuments de la vallée du Mississipi* (Washington, 1848). Peu de temps après, il fut envoyé comme chargé d'affaires dans le Nicaragua. Passant alors au parti radical, il combattit avec énergie l'influence anglaise et travailla à ouvrir à son pays les ports de l'Amérique centrale. Cependant il explorait le pays en savant, et il donna à son retour: *Esquisses d'un voyage dans le Nicaragua* (New-York, 1851), et surtout: *le Nicaragua, son peuple, ses vues et ses monuments* (New-York et Londres, 1852, 2 vol.). Dans ce dernier ouvrage, il décrit les débris des antiquités américaines et en tire une vive lumière pour l'histoire des temps primitifs. Il avait donné dans l'intervalle *les Antiquités de l'État de New-York* (Buffalo, 1851).

M. Squier vint ensuite en Europe pour compléter, dans nos bibliothèques, ses recherches sur les anciennes langues de l'Amérique centrale. De retour à New-York il fut envoyé dans l'État de Honduras pour préparer le tracé du chemin de fer projeté entre les deux mers. Il y écrivit en trois semaines, sous le pseudonyme de *Samuel A. Bard*, un livre intitulé : *Waikna or Adventures on the Mosquito shore* (New-York, 1854), qui, grâce à un rare talent d'observation et de critique, obtint un immense succès.

Il faut encore citer de lui son traité *sur le Serpent, symbole religieux des anciens peuples*, etc. (Serpent symbol; New-York, 1851), où l'on trouve des faits curieux et des conclusions hardies; *Notes on Central America*, et un ouvrage sur le Honduras (*the States of Honduras and San Salvador;* 1855), qui forme le pendant de son principal ouvrage sur le Nicaragua.

STAEMPFLI (Jacques), homme politique suisse, et l'un des chefs du parti radical, né en 1820, à Schüpfen (canton de Berne), d'une famille de paysans, reçut une instruction élémentaire, entra comme petit clerc dans une étude de notaire, puis vint en France, où, pour apprendre la langue du pays, il se résigna aux fonctions de domestique. De retour à Berne, il se livra à l'étude du droit, sous Guillaume Snell, et fut reçu avocat en 1843. Dès lors il se fit connaître comme un des membres les plus ardents du parti radical, entra, en 1845, à la rédaction de la *Gazette de Berne*, qui en était le principal organe, et demanda énergiquement la révision du pacte fédéral par une commission spéciale de constitution. Son parti ayant triomphé en 1846, il fut choisi, avec M. Ochsenbein, pour faire partie de cette commission Ces deux hommes, alors très-unis, ne tardèrent pas à se séparer sur des questions de détail et devinrent d'irréconciliables adversaires.

Appelé, en juillet 1846, à faire partie du conseil d'État, M. Staempfli prit la direction des finances, et s'occupa avec activité d'organiser une force militaire centrale. L'année suivante il représentait le canton de Berne à la diète qui vota

l'anéantissement du Sunderbund et déclara la guerre aux sept cantons séparatistes. M. Staempfli y exposa hautement les vœux du parti radical pour une constitution militaire et une organisation centrale plus puissante qu'une simple fédération, et l'expulsion des jésuites. Nommé trésorier de guerre pendant cette campagne rapide, qui se termina par la ruine du Sunderbund, il fit preuve de beaucoup d'activité et d'économie.

M. Staempfli se prononça, en 1848, contre la nouvelle constitution, soit qu'il désirât plus de liberté qu'elle n'en offrait, soit qu'il voulût des avantages commerciaux pour le canton de Berne. Cette opposition faillit l'empêcher d'être élu membre du conseil national et attira sur lui les attaques de M. Ochsenbein, qui lui reprocha surtout de vouloir introduire le libre échange dans le pays. Cette tactique réussit en partie et M. Staempfli fut repoussé du conseil. Mais il se releva promptement de cette atteinte d'impopularité et fut nommé l'année suivante, à vingt-neuf ans, président du canton de Berne. Après la chute du gouvernement radical, en 1850, il reprit la profession d'avocat, sans cesser d'écrire dans la *Gazette de Berne* et de se mêler activement à la politique. Dès l'année suivante, les élections donnèrent de nouveau la majorité à son parti, et lui-même fut nommé par la diète président du conseil national. Orateur vif et pressant, homme d'État plein de ressources, M. Staempfli semble appelé, par sa jeunesse et son talent, à jouer un rôle important dans son pays. Il vient d'être nommé président fédéral à la suite d'une élection très-disputée (31 juillet 1858).

STAFFORD (Henry-Valentin STAFFORD JERNINGHAM, 3e baron), pair d'Angleterre, né en 1802, descend d'une famille élevée en 1640 à la pairie héréditaire. En 1851, il prit possession de la place de son père à la Chambre des Lords, où il fait partie des conservateurs modérés. Il est député-lieutenant du Norfolk. Marié en 1829, il a pour héritier de ses titres son neveu, Auguste-Frédéric FITZ-HERBERT, né en 1830.

STAHL (P. J.). Voy. **HETZEL**.

STAHR (Adolphe-Guillaume-Théodore), écrivain allemand, né le 22 octobre 1805, à Prenzlau (Prusse), prit ses grades à Halle, et professa dix ans à l'Institut pédagogique de cette ville. En 1836 il passa au lycée d'Oldenbourg dont il fut un des administrateurs. Forcé par sa santé de se retirer du professorat, il se fixa, en 1854, à Berlin, où il poursuit ses travaux de philosophie, d'archéologie et d'esthétique. Il a épousé dernièrement Mme Fanny Lewald (voy. ce nom).

M. Stahr a abordé des genres très-différents, et son principal ouvrage paraît être celui qu'il a publié assez récemment sous ce titre : *Torso, ou l'art, les artistes et les monuments d'art des anciens* (Torso, oder Kunst, Künstler und Kunstwerke der Alten; Brunswick, 1854-1855, 2 vol.) et qui traite de l'art antique au double point de vue de l'esthétique et de l'archéologie. Parmi ses autres livres, plusieurs fois réimprimés, on cite : *Aristotelia* (Halle, 1830-1832, 2 vol.); *Aristote chez les Romains* (Leipsick, 1834); une édition avec traduction allemande et notice critique de la *Politique* d'Aristote (Ibid., 1836-1838, 3 livraisons); *Caractéristique d'Immermann* (Hambourg, 1842), étude littéraire et biographique; *Revue du théâtre d'Oldenbourg* (Oldenbourg, 1845, 3 vol.); *Une année en Italie* (Ein Jahr in Italien; Ibid., 1847-1850, 3 vol.; 2e édit., 1853); *les Républicains à Naples* (die Republikaner in Neapel; Berlin, 1849, 3 vol.), roman historique; *la Révolution en Prusse* (Oldenbourg, 1850; 2e édit., 1852); *Deux mois à Paris* (Zwei Monate in Paris; Ibid., 1851, 2 vol.); *Weimar et Iéna* (Ibid., 1852, 2 vol.; nouvelle édit., 1855), etc., sans compter un nombre considérable d'articles de critique littéraire dans divers journaux et revues périodiques de l'Allemagne.

STAIR (North HAMILTON-DALRYMPLE, 9e comte DE), pair d'Angleterre, né vers 1795, à Édimbourg, descend d'une famille écossaise élevée en 1841 à la pairie héréditaire en la personne du célèbre général Stair. Connu d'abord sous le nom de Dalrymple, il fit ses études universitaires à Édimbourg; son frère étant mort sans postérité en 1853, il prit possession de sa place à la Chambre des Lords. Marié deux fois, il a six enfants dont l'aîné, John, vicomte DALRYMPLE, né en 1819, a siégé au Parlement de 1841 à 1856, comme député libéral; il a épousé une fille du duc de Coigny.

STALLBAUM (Godefroi), philologue allemand, né à Zaach, près de Delitsch, le 25 septembre 1793, fit toutes ses études à Leipsick, et eut pour professeurs à l'université de cette ville les célèbres philologues Beek, Hermann et Spohn. En 1817 il obtint une place de professeur à Halle, mais il ne tarda pas à revenir à Leipsick, où, après plusieurs années d'une position subalterne, il fut nommé, en 1835, recteur d'une des principales écoles du gouvernement. Il s'y concilia l'estime publique en associant aux études littéraires des études scientifiques et même des études musicales, qui renouvelèrent l'établissement confié à ses soins et en firent une institution tout à fait à part en Allemagne. Il a exposé ses principes d'éducation dans plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *de l'Alliance de l'instruction musicale avec les études littéraires* (über den innern Zusammenhang musikalischer Bildung der Jugend mit dem Gesammtzwecke des Gymnasiums; Leipsick, 1842); *le Latin et le grec dans nos gymnases, et leur importance à l'époque actuelle* (das Griechische und Lateinische in unsern Gymnasien, etc.; Ibid., 1846); *l'École Thomas à Leipsick, son progrès et son développement* (die Thomasschule, etc.; Ibid., 1839). Quelque temps après la publication de ce dernier ouvrage, l'auteur fut nommé professeur à l'université.

Comme érudit, M. Stallbaum a publié un certain nombre d'ouvrages qui figurent au premier rang des travaux philologiques de l'Allemagne, entre autres : des commentaires critiques sur chacun des traités philosophiques de Platon, et des éditions du *Philèbe* (Leipsick, 1820; 2e édit, 1826), de l'*Eutyphron* (1823), du *Ménon* (1827); une révision de l'édition du *Banquet* de Wolf (1828); une édition générale des *OEuvres de Platon* (1821-1825, 12 volumes); et tous les éclaircissements du texte de ce philosophe dans la *Bibliothèque grecque* de Gotha (Gotha et Erfurt, 1827 et suiv., 9 vol); une édition de *Parménide* (1839), avec une longue introduction, pleine d'aperçus ingénieux et de savantes recherches sur l'histoire assez obscure de l'ancienne philosophie grecque; enfin une révision du *Commentaire d'Eustathe sur Homère* (Leipsick, 1825-1830, 5 vol.).

On doit encore à M. Stallbaum une révision du bel ouvrage de Ruddiman, *Institutiones grammaticæ latinæ* (Leipsick, 1823, 2 vol.) et de l'édition de *Térence* de Westerhov (Ibid., 1830-1831, 6 vol.). Il s'est d'ailleurs montré latiniste tout à fait cicéronien dans les programmes qu'il a eu l'occasion de publier ou les discours qu'il a prononcés dans les cérémonies publiques des universités allemandes.

STAMATY (Camille), pianiste et compositeur français, né à Rome, le 23 mars 1811, et fils d'un consul de Civita-Vecchia, fut formé par sa mère, excellente musicienne, et par M. F. Benoist, alors à la villa Médicis. Il vint à Paris en 1824, fut attaché trois ans à la préfecture de la Seine, et ne put se livrer exclusivement à l'étude du piano qu'en 1830. Il prit alors les leçons de Kalkbrenner et Fessy. Depuis 1835, il donne deux concerts annuels, particulièrement consacrés à ses propres œuvres. On cite parmi ces dernières : 12 *Études pittoresques;* 12 *Études musicales;* 25 *Études*, adoptées par le Conservatoire; *la Sicilienne; la Gigue écossaise; la Sérénade espagnole; la Savoyarde; la Marche hongroise; la Chasse au cerf; Rondo-caprice;* des *Romances*, *Souvenirs* et *Fantaisies* sur nos principaux opéras (1839-1856).

STAMFORD (George-Harry GREY, comte DE), pair d'Angleterre, né en 1827, descend d'une ancienne famille élevée en 1603 à la pairie héréditaire. A l'époque de sa majorité, il prit possession à la Chambre des Lords de la place de son père, vacante depuis 1832, et hérita en 1845 des titres de son grand-père. Il appartient au parti conservateur modéré. Il s'est marié deux fois, en 1848 et en 1855.

STANFIELD (Clarkson), célèbre peintre anglais, est né vers 1798, à Sunderland (comté de Durham). Dans sa jeunesse, il fut matelot, et les nombreux voyages qu'il fit sur mer, contribuèrent à ses succès comme peintre de marine. Vers 1824, il se joignit à la Société des artistes anglais, consacra trois années à l'étude de la peinture et cultiva d'abord le paysage. Il débuta, en 1827, à l'une des expositions de la *British institution*, par une toile de grande dimension représentant un *Naufrage à la hauteur du fort Ronge*. La même année il envoya à l'Académie royale la belle scène du *Calme en mer*. On vit ensuite de lui : *les Environs de Châlons-sur-Saône* (1829), *le Mont Saint-Michel* (1830), une série de *Vues de Venise* (1830), pour le marquis de Lansdowne, et d'autres *Vues* de la même ville (1834), pour la duchesse de Sutherland; *la Bataille de Trafalgar* (1836). Ces sujets sont rendus avec une facilité large, une sûreté de perspective et une exactitude brillante qui rappellent un peu le faire expéditif du décorateur. Du reste cet artiste a occupé assez longtemps cet emploi au théâtre de Drury-Lane. L'Académie royale, qui, dès 1832, l'avait choisi pour associé, le nomma membre titulaire en 1835.

M. Stanfield a visité à plusieurs reprises diverses contrées du continent; la France, l'Italie, la Hollande, la Suisse ont fourni à ses innombrables paysages des sujets d'étude, variés à ce point qu'il est parfois difficile de reconnaître la main du peintre. On distingue parmi ses dernières productions : *le Château d'Ischia vu du môle* (1841); *le Lendemain d'un naufrage* (1844); *une Vue du Texel*, *les Troupes françaises passant à gué la Macta* (1847), épisode de la première campagne d'Italie; *Vent contre marée* (1847), gravé par J. Willmore; la Victoire *remorquée à Gibraltar après la bataille de Trafalgar* (1853), et *le Siége de Saint-Sébastien* (1855), qui lui fait pendant, exécutés, l'un et l'autre, pour la galerie de sir Samuel Peto. Il a envoyé à l'Exposition universelle de Paris en 1855 : *le Château d'Ischia* et *e Passage de la Macta*, *la Bataille de Roveredo*, *le Fort de Tilbury* et *le Dogre hollandais*. Il a obtenu une médaille de première classe. En 1856 il a exposé à Londres *l'Abandonné*, scène tirée du *Sketch-book* de W. Irving, et *les Bruyères d'Hampstead*.

Son fils, M. George STANFIELD, né vers 1822, a étudié la peinture sous sa direction et cultivé jusqu'à présent le paysage. Il a débuté à l'Académie, en 1856, par une *Vue du Valais*.

STANHOPE (Philippe-Henry STANHOPE, 4e comte), pair d'Angleterre, né le 7 décembre 1781, d'une famille élevée à la pairie par la reine Anne, en 1718, pour services militaires, est fils du noble inventeur de la presse mécanique connue dans l'imprimerie sous le nom de *presse Stanhope*. Élevé à l'université d'Oxford, il siégeait, sous le titre de lord Mahon, à la Chambre des Communes, lorsqu'en 1816 il hérita de la pairie. Il y vota avec le parti tory et protectionniste et se rendit célèbre par ses excentricités politiques. Il a été vice-président de la Société des arts et président de la Société médicale botanique de Londres. Il a épousé, en 1803, la fille du 1er baron Carrington. — Mort, le 2 mars 1855, à sa résidence de Chevening-Park (comté de Kent), il a laissé son titre et son siége à la Chambre haute à son fils Philippe-Henry, déjà si connu sous le nom de lord Mahon (voy. l'art. suiv.).

STANHOPE (Philippe-Henry STANHOPE, 5e comte), historien et pair d'Angleterre, né le 30 janvier 1805, à Walmer-Castle, est fils du précédent. Sous le nom de lord Mahon, second titre nobiliaire de la famille, il fit ses études à l'université d'Oxford, qui, en 1834, lui conféra le diplôme de docteur en droit civil. Entré à la Chambre des Communes pour Wootton-Basset (1830), il vota avec le parti conservateur, et, après l'adoption du bill de la réforme parlementaire, qu'il avait combattu, il fut obligé de résigner son mandat pour cause de corruption électorale (1832). Réélu en 1835, il représenta le bourg d'Hertford jusqu'en 1852; trois ans plus tard, son père étant mort, il quittait le nom de lord Mahon pour prendre son siége à la Chambre haute.

Deux fois lord Mahon est arrivé aux emplois publics, l'une comme sous-secrétaire d'État aux affaires étrangères (1834-1835), l'autre comme secrétaire du bureau des Indes (1845-1846). Faisant partie du cabinet Peel, il fut favorable au rappel des lois sur les céréales, et, dès qu'il fut rentré dans l'opposition, il s'opposa à ce que lord J. Russell abolît l'acte de navigation, qui en était une des conséquences et perdit son mandat aux élections générales qui suivirent. La mort de son père le fit entrer à la Chambre des Lords en 1855. Il est recteur de l'université d'Aberdeen.

Comme historien, lord Stanhope a publié des travaux remarquables, et qui manifestent l'étendue et la solidité de ses connaissances; on trouve peu d'écrivains de ce mérite parmi les pairs héréditaires. Son premier ouvrage est une *Histoire de la guerre de succession en Espagne* (History of the war of the succession in Spain; 1834, in-8), pour laquelle il mit à contribution les mémoires manuscrits laissés sur cette époque par son aïeul Alexandre Stanhope, qui concourut aux négociations diplomatiques. Il écrivit ensuite une *Histoire d'Angleterre depuis la paix d'Utrecht* (History of England from the peace of Utrecht; 1836, 2 vol.), conduite jusqu'à la paix d'Aix-la-Chapelle, et que plus tard il continua jusqu'à la paix de Versailles (3e édit., 1853-1854, 7 vol.), traduite en allemand par Fr. Steger. Sans valoir précisément par le style, cette histoire est du petit nombre des bons travaux modernes à cause de l'étude consciencieuse des sources et de la clarté de l'exposition. Il est curieux de voir comment l'auteur se dépouille peu à peu, dans le courant du récit, des préjugés politiques et du torysme qui caractérisent ses écrits précédents. Un épisode des plus dramatiques, l'insurrection jacobite de

1745 en Écosse, parut isolément en 1851, sous le titre *the Forty five* (En 45).

Outre les ouvrages déjà cités, on a encore du noble écrivain : *la Vie de Bélisaire* (a Life of Belisarius; 1848, nouv. édit); *la Vie du grand Condé* (a Life of the great Condé; 1840, in-8), dont il a pris lui-même le soin de donner une traduction française : l'édition de la *Correspondance du grand comte de Chesterfield* (Letters of the great earl of Chesterfield; 1845, 4 vol.), qu'il compte au nombre de ses aieux; enfin un choix des articles qu'il a insérés dans la *Quarterly Review* sous le titre : *Essais historiques* (Historical essays; 1848). C'est à lui que par testament sir R. Peel et le duc de Wellington ont délégué l'importante tâche de mettre leurs papiers en ordre et de les rendre publics quand il le jugera convenable. Déjà la première partie des *Mémoires de sir R. Peel* (Memoirs of sir R. Peel; 1856, t. I, in-8), a paru et traite de l'émancipation des catholiques en 1828; l'éditeur s'est adjoint M. Edw. Cardwell, un des membres les plus distingués du Parlement.

Lord Stanhope est depuis 1846 président de la Société des antiquaires d'Angleterre. De son mariage avec la fille de sir Edw. Kerrison (1834), il a cinq enfants, dont l'aîné, Arthur-Philippe-Henry, vicomte MAHON, est né en 1838 à Londres.

STANLEY (Edward-Henry, baron), homme politique anglais, né en 1826 à Knowsley-Park (comté de Lancastre), est le fils aîné du comte de Derby (voy. ce nom). En sortant de la grande École de Rugby, il compléta ses études de la manière la plus brillante à l'université de Cambridge (collége de la Trinité), et fit ensuite un long voyage en Amérique et aux Indes. Durant son absence il fut nommé député de Lynn-Regis (decembre 1848), bourg qui l'a réélu en 1852. Il fit en 1850 son premier discours sur la question des sucres et repartit bientôt pour l'Orient, où il se trouvait encore lorsque lui arriva la nouvelle de sa nomination au sous-secrétariat des affaires étrangères dans le ministère présidé par son père (février à décembre 1852).

Lord Stanley est cité comme un des hommes les plus remarquables du jeune parti conservateur; on attend de lui un homme d'État. Loin de se rattacher obstinément aux traditions anti-progressives de l'ancien torysme, il a étudié son temps et il cède à la puissance de l'opinion, de même qu'il sympathise avec les souffrances du peuple. A la Chambre basse, on le regarde en quelque sorte comme un novateur (*a social reformer*); il a présenté en 1853 un projet de réforme radicale de l'administration des Indes, il souscrit à l'admission des juifs au Parlement, il encourage l'établissement des écoles professionnelles (*mechanics' institutes*) et des bibliothèques populaires, il voudrait affranchir les sectes indépendantes de la dîme prélevée par l'Église officielle. Ses brochures et ses articles sur les questions du jour ont également contribué à le rendre populaire : *Droits et ressources du Canada* (Claims and resources of the west India colonies; 1850); *des Dîmes de l'Église* (the Church-rate question), etc. En 1855, après la mort de sir W. Molesworth, il a refusé de le remplacer au département des colonies, malgré l'invitation expresse de lord Palmerston; mais il a été ramené aux affaires depuis le retour de son père lui-même, dans le cabinet duquel il a pris, en remplacement de lord Ellenborough, l'importante direction des affaires des Indes (mai 1858). Trois mois après, il était mis à la tête de l'administration substituée à la Compagnie.

STANLEY D'ALDERLEY (Edward-John STANLEY, 2e baron), homme politique et pair d'Angleterre, né en 1802 à Alderley (comté de Chester), est issu d'une branche cadette des comtes de Derby, élevée en 1839 à la pairie héréditaire. Après avoir pris ses grades universitaires à Oxford, il entra en 1831 à la Chambre des Communes, où, de 1832 à 1841, il représenta le comté de Chester. Attaché au parti whig, il en a subi les vicissitudes dans les divers emplois publics qu'il a occupés : c'est ainsi qu'il a été tour à tour secrétaire d'État aux colonies et à l'intérieur avec lord Grey (1833-1834), secrétaire de la Trésorerie avec lord Melbourne (1835-1841) et sous-secrétaire aux affaires étrangères avec lord J. Russell (1846-1852).

Il dut à l'amitié de ce dernier son élévation à la pairie sous le titre de baron Eddisbury (1848); deux ans plus tard, il héritait du siége et des dignités de son père. En 1853, il accepta, dans le ministere de la coalition, les doubles fonctions de vice-président du bureau de commerce et de payeur général, qu'il a continué d'exercer jusqu'à l'arrivée de lord Palmerston (mars 1855). Depuis cette époque il tient le portefeuille du commerce et fait partie du Conseil privé. De son mariage avec la fille du vicomte Dillon (1826), il a huit enfants, dont l'aîné, Henri-Edwards-John STANLEY, né en 1827, a été envoyé en 1854 à Athènes, en qualité de secrétaire de légation.

STANLEY (William-Owen), homme politique anglais, né en 1802, à Alderley (comté de Chester), est frère jumeau du précédent. Il fit son éducation au collége d'Eton et dans les universités d'Allemagne, entra en 1822 aux grenadiers de la garde et donna sa démission en 1836 du grade de capitaine. L'année suivante, il devint membre de la Chambre des Communes pour le bourg d'Anglesey qu'il représenta jusqu'en 1847 et fut réélu en 1850 par la ville de Chester. Il est libéral et s'est prononcé ouvertement pour une extension du suffrage, l'impôt direct, la réforme ecclésiastique et le scrutin secret.

STAPLEAUX (Michel-Ghislain), peintre belge, né à Bruxelles, en 1798, et fils de l'imprimeur-libraire du roi Guillaume de Nassau, apprit le dessin contre la volonté de son père, qui eût préféré lui laisser sa maison. David, alors réfugié à Bruxelles, put seul triompher de ces répugnances en offrant ses célèbres leçons. En 1822 et 1823, son élève remportait le grand prix de peinture historique à Anvers et à Bruxelles, en 1824 le grand prix de portrait à Gand Il travailla avec David à son dernier tableau, *Mars et Vénus*, et après la mort du maître, vint l'exposer en France, au salon de 1827. David l'avait aussi chargé, en expirant, de dessiner et d'éditer les belles gravures du *Couronnement*, du *Jeu de Paume*, etc.

De France, M. Stapleaux passa en Italie, où il fit les portraits des principaux membres de la famille Bonaparte, *la comtesse de Survilliers*, *la princesse Charlotte*, femme du prince Napoléon-Louis, *la princesse Camerata*, *les Enfants du prince Jérôme*, etc. Il fut ensuite appelé à la cour de Wurtemberg (1834) et passa deux années à Stuttgart. Il fit les portraits des princesses *Marie* et *Sophie*, filles du roi, exécuta divers travaux pour les palais de la ville, et fut en récompense nommé chevalier de l'ordre du Mérite. De retour à Bruxelles, en 1836, il n'a plus guère quitté cette ville, où il a obtenu la fortune avec la réputation. Il a été longtemps professeur à l'Académie royale des beaux-arts.

On cite parmi ses grands tableaux : *la Mort de Cléopatre*, *Saint Vincent de Paul prenant les fers d'un galérien*, *le Retour de l'Enfant prodigue*, *Napoléon à Sainte-Hélène*; mais il est surtout connu comme peintre de portraits Il en a envoyé deux à l'Exposition de Paris, en 1855.

STAUNTON (sir George-Thomas), sinologue anglais, est né à Salisbury le 26 mai 1781. Il reçut son instruction première de son père, sir Léonard Staunton, célèbre médecin, qu'il suivit encore enfant dans le voyage en Chine entrepris par lui en 1792. De retour en Angleterre, il entra à l'université de Cambridge, où il resta peu de temps, et en 1799 fut envoyé à Canton comme secrétaire de la factorerie de la Compagnie des Indes; plus tard il en devint président. En 1816, il fut très-utile à lord Amherst, qui l'attacha au personnel de son ambassade avec le titre de commissaire royal. Sa connaissance de la langue et du caractère chinois le mit à même de rendre, en des occasions critiques, de signalés services au gouvernement anglais; ainsi ce fut lui qui, par une intervention habile, apaisa une querelle grave entre les Européens et les indigènes. En 1817, il quitta l'Orient pour n'y plus revenir.

Sir Staunton a fait de louables efforts pour attirer l'attention sur la littérature chinoise, que ses traductions et ses travaux particuliers ont contribué à faire connaître aux érudits. Parmi les premières il faut ranger : *le Code pénal de l'empire chinois* (Londres, 1810, 2 vol. in-8), d'après lequel une version française a été donnée en 1812 par Renouard de Sainte-Croix; *Relation de l'ambassade chinoise faite au khan des Tartars Tourgouth durant les années* 1712 *à* 1715 (Narrative of the chinese embassy; Londres, 1821).

Il a encore écrit sous le titre : *Miscellaneous notices relating to China and the british commercial intercourse with that country* (Londres, 1822), un recueil de renseignements précieux sur le pays qu'il a si longtemps étudié; le *Journal de l'ambassade de lord Amherst*, rédigé pour ses amis; une *Biographie* de son père (Memoirs of the life and family of the late sir G. L. Staunton; Londres, 1823). Enfin il a prouvé sa connaissance intime de la langue chinoise en écrivant, dans cette langue même, un traité *sur la Vaccination*, qui a eu pour conséquence l'introduction de ce préservatif médical sur quelques points de la Chine. Son dernier travail est une édition pour la *Hakluyt Society*, d'une ancienne relation historique traduite en 1588 de l'espagnol de Mendoza par l'Anglais Parke (*History of the great and mihty kingdom of China*; Londres, 1853).

Depuis 1818 sir Staunton a fait, à part de courtes interruptions, partie de la Chambre des Communes; il est rentré en 1852 dans la vie privée.

STEELL (John), sculpteur écossais, né en 1804, à Édimbourg, où il suivit les cours de l'Académie, fit, avant 1830, un voyage à Rome, débuta par un groupe, *Alexandre et son cheval Bucéphale*, et donna, quelque temps après, la statue de *Walter Scott*, en marbre de Carrare. Cet artiste a décoré la plupart des monuments de son pays; à Édimbourg, on voit de lui une colossale figure de *la reine Victoria*, une statue équestre du *duc de Wellington*, élevée en 1852, et dont ce dernier demanda à l'artiste deux copies. M. Steell a encore exécuté, pour l'hôpital de Greenwich, une statue de l'amiral *de Saumarez*.

STEENSTRUP (Jean-Japhet-Smith), naturaliste danois, né le 8 mars 1813, à Vang, où son père était pasteur, étudia la médecine et les sciences naturelles, et alla explorer l'île de Bornholm (1836), les marais du Jutland septentrional (1838), l'Islande (1839-1840), la Haute-Écosse, les Færœer et quelques parties de la Norvége (1844). L'Académie des sciences de Danemark lui décerna un prix pour son *Mémoire sur les marais en Danemark*, inséré dans son recueil (1842, t. IX.) L'année suivante, il remporta le prix d'histoire naturelle proposé par l'université de Copenhague. Nommé lecteur pour la minéralogie et la botanique à l'Académie de Soroe (1841), il devint, en 1845, professeur adjoint de zoologie à l'université de Copenhague. M. Steenstrup est chevalier du Danebrog (1850), membre de l'Académie des sciences de Danemark (1842) et codirecteur du Musée royal d'histoire naturelle (1848).

On a de lui un traité *sur la Propagation et le développement des animaux à travers une série de générations successives* (Om Forplantning og Udvikling giennem; Copenhague, 1842, in-4), et *Recherches sur l'existence des hermaphrodites dans la nature* (Undersœgelser over Hermaphroditismens Tilværelse i Naturen; 1846, in-4), ouvrages traduits en anglais et en allemand; etc.

STEIFENSAND (François-Xavier), graveur allemand, né à Caster, vers 1820, fit ses études à l'Académie de Dusseldorf, reçut plus tard les leçons de Felsing, et produisit, de bonne heure, un grand nombre de gravures, parmi lesquelles nous citerons : *l'Orage*, d'après Jacques Beckker; *Frédéric*, d'après Schrader, et *Mirjam*, d'après Köhler. Cette dernière planche a paru à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, avec un *Enfant Jésus*, d'après Deger. Cet artiste, autour duquel se groupent, à Dusseldorf, un certain nombre d'imitateurs et d'élèves, a obtenu une médaille d'or du roi des Belges.

STEIN (Louis), jurisconsulte et économiste allemand, né à Eckernfœrde (duché de Schleswig), le 15 novembre 1813, de parents pauvres, fut élevé au régiment, avec des enfants de troupe, puis, grâce à sa vive intelligence, recommandé à la bienveillance du roi de Danemark, Frédéric VI qui se chargea des frais de son éducation. De l'université de Flensbourg il alla compléter ses études de philosophie et de droit à Iéna, puis à Kiel, où il se fit recevoir agrégé en 1840.

Son premier ouvrage : *Histoire de la procédure civile en Danemark* (Geschichte des daenischen Civilprocesses und das heutige Verfahren; Kiel, 1841), lui valut un subside pour voyager en Allemagne et en France. Déjà familier avec les doctrines de Saint-Simon, il étudia celles de Fourier et écrivit son livre, si connu en Allemagne, *le Socialisme et le communisme de la France actuelle* (der Soc. und der Comm. des heutigen Frankreichs; Leipsick, 1844), grâce auquel, pour la première fois, on put se rendre compte, au delà du Rhin, du mouvement des idées socialistes en France. Ce livre, qui a précédé les *Études sur les réformateurs contemporains* de M. Reybaud, se recommandait par d'excellentes qualités d'exposition, mais il a encouru le reproche de partialité. L'auteur en a donné une édition complétement refondue et augmentée de matériaux, recueillis pendant un second séjour à Paris, sous un nouveau titre : *Histoire du mouvement socialiste en France, depuis* 1789 *jusqu'à nos jours* (Geschichte der socialen Bewegung in Fr., etc.; Leipsick, 1849-1851, 3 vol.). C'est également en France qu'il a commencé un ouvrage important, auquel M. Warnkœnig a collaboré : *Histoire de France et histoire du droit français* (Franzœs. Staats-und Reohts-Geschichte. Bâle, 1846-1848).

Après son retour en Danemark, M. Stein, qui n'était que professeur adjoint à l'université de Kiel, fut chargé, comme titulaire, d'une chaire de droit (1846). Ses sympathies pour l'Allemagne l'entraînèrent, cette même année, à un acte d'indépendance qu'il dut expier plus tard. Le roi Christian VIII, ayant rendu sa fameuse lettre patente du 8 juillet 1846, sur l'indivisibilité des duchés et de la monarchie danoise, M. Stein si-

gna, avec huit de ses collègues, une protestation revendiquant les droits antérieurs des duchés à une nationalité séparée. Il était, en cela, l'organe d'une opinion puissante, et, durant les troubles qui suivirent, il se montra tout dévoué au parti allemand. Ayant contribué au mouvement séparatiste de Flensbourg (24 mars 1848), il fut chargé, par le gouvernement provisoire des duchés, d'une mission politique auprès de la République française, et, pour soutenir la légalité de la révolution des duchés, publia, en français, sa brochure : *Question du Sleswig-Holstein* (Paris, 1848). Après le triomphe des armes danoises, il fut une des premières victimes de la réaction. Suspendu de ses fonctions (1852), il fut obligé de s'éloigner et se rendit à Vienne, où il obtint une chaire d'économie politique à l'université.

M. Stein s'est depuis lors exclusivement consacré à ses travaux d'économie politique. Il est, en Allemagne, un des propagateurs les plus considérés de cette science, dans l'enseignement de laquelle il a pris partie pour les théories avancées du libre échange. Il a commencé, depuis plusieurs années, la publication d'un *Système d'économie politique* (System der Staatswissenschaften; Leipsick, 1854), où il essaye de ramener les principales idées, émises jusqu'à ce jour, à un corps homogène de doctrines.

STEINBRÜCK (Édouard), peintre allemand, né à Magdebourg, le 3 mai 1802, fut d'abord destiné au commerce, puis se rendit à Berlin, où il entreprit de sérieuses études, sous la direction de Wach. Il donna, dès lors, quelques essais de peinture religieuse : *la Faute du premier homme*, *Ange ouvrant la porte du paradis*. En 1829, il se rendit à Dusseldorf, où il peignit une *Agar dans le désert*, qui eut un grand succès, fit ensuite le voyage d'Italie, et, à son retour, se fixa à Berlin; mais il revint encore passer à Dusseldorf treize années (1833-46), consacrées au travail. Il dut, dès lors, ses succès au genre romantique, et a successivement donné : *Geneviève de Brabant dans la forêt*, sujet tiré de Tieck; *le Petit chaperon rouge*, *les Elfes*, *la Nymphe*, *les Elfes grimpant à un arbre*, *la Femme du pêcheur sur le rivage*, *l'Ondine en bateau*, d'après le comte Fr. de la Motte-Fouqué.

En 1846, M. Steinbrück revint à Berlin et s'y fixa définitivement. Il y exécuta une grande toile mythologique, *Pyrame et Thisbé*, puis divers sujets de peinture religieuse : *Marie agenouillée aux pieds de son fils*, pour l'église Saint-Jacques de Magdebourg; *la Parabole du bon grain*, et celle du *Festin nuptial*, *la Jeune fille en prière*, et plusieurs scènes naïves de la vie de l'enfance. A l'exposition de Berlin, en 1852, il envoya un *Épisode du sac de Magdebourg*. On cite aussi de lui des *Paysages*, etc.

STEINHEIL (Louis-Charles-Auguste), artiste français, né à Strasbourg, le 26 juin 1814, étudia sous Decaisne et débuta au salon de 1836. Il a cultivé, avec succès, les divers genres de peinture et a traité, dans ces derniers temps, l'aquarelle architecturale ou décorative. Nous citerons de lui : *Consolations* (1836); *Léonore* (1837); *Jeune vierge présentée au Christ* (1840); *Sainte Philoxène* (1841); *Mon petit doigt me l'a dit*, *la Mère de famille* (1845); *Fruits et liqueurs*, *Intérieur* (1846); *une Mère*, *les Bulles de savon* (1847); *le Matin*, *une Jeune mère* (1848); *Femme et son enfant*, *Giroflées* (1849); *Fleurs* (1850); *le Matin* (1855); *des Portraits* (1848-1852); *État des peintures de la Sainte-Chapelle* (1855); *Christ du XIIe siècle, au musée de Cluny* (1855); etc. M. de Steinheil, a obtenu, dans la peinture, une 3e médaille en 1847, une 2e en 1848, et, dans l'architecture, une 3e médaille en 1850. Cet artiste est beau-frère de M. Meissonnier.

STEINLA (Maurice MULLER, dit), graveur allemand, né à Steinla, dans le Hanovre, en 1791, fit ses premières études à l'Académie de Dresde et exécuta plusieurs gravures au trait, déjà fort remarquables. Il voyagea ensuite en Italie, reçut à Florence les leçons de Morghen et Longhi, et débuta par la réproduction du *Christ* du Titien. De retour à Dresde, il y exécuta *le Massacre des Innocents*, d'après Raphaël, qui lui valut la place de professeur à l'Académie. Il a encore gravé : *la Vierge* d'Holbein, de la galerie de Dresde, exposée au salon de Paris, en 1842; *la Vierge de Saint-Sixte*, d'après Raphaël. En 1852, M. Steinla entreprit le voyage d'Espagne, pour graver *la Vierge au poisson*, du même maître. Cette œuvre a figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1855. Cet artiste est chevalier de l'ordre de l'Aigle-Rouge de Prusse. Il a obtenu, à Paris, une 3e médaille en 1842, et une de seconde classe, en 1855.

STEINLE (Jean-Édouard), peintre allemand, né à Vienne, en 1810, fit ses études à l'Académie de cette ville, s'attacha de bonne heure à l'école d'Overbeck et aux peintres italiens de l'école primitive. Les leçons de Cornélius, qu'il reçut à Rome, vers 1838, ne purent modifier ce goût trop exclusif, qui a inspiré : *la Lutte de Jacob avec l'ange* (1839); une *Madone*, *Jeanne d'Arc à cheval*; les fresques du château Reineck, exécutées sur la commande de Bethmann Hollveg; celle de la cathédrale de Cologne (1843); *le Jugement de Salomon*, dans la salle impériale de Francfort (1844). En 1850, M. Steinle a été nommé professeur de peinture historique à l'Institut Staedel de cette ville, et depuis il a exécuté un certain nombre de *portraits* et des dessins reproduits par la gravure ou la lithographie.

STÉPHANIE (grande-duchesse). Voy. BADE.

STEPHEN (sir James), historien anglais, né, vers 1790, étudia le droit, fut admis, en 1811, au barreau, sous les auspices de Lincoln's-Inn, et partagea son temps entre la pratique judiciaire et les recherches historiques; il collabora à la *Revue d'Édimbourg*, et prit un rang distingué parmi les *essayists;* ses articles sur l'*Histoire ecclésiastique*, ont été recueillis en deux volumes. Sous l'administration Melbourne (1839), il fut nommé sous-secrétaire d'État aux colonies, fonctions que la situation extérieure rendait alors très-pénibles à remplir. Il y déploya beaucoup d'expérience et mérita, quand il donna sa démission, en 1848, d'être anobli et adjoint au conseil du commerce. Depuis 1849, il occupe à l'université de Cambridge, où il a été élevé, la chaire d'histoire moderne. De son cours, fait dans un esprit libéral, il a publié séparément les parties qui concernent la France (*History of France*, 2 vol.).

STEPHEN DE LA MADELAINE (Jean-Baptiste-Nicolas), littérateur et musicien français, né à Dijon, le 16 avril 1801, fit ses études à Metz et vint à Paris, en 1825, pour passer les examens du doctorat ès sciences. La voix de basse-taille peu commune dont il était doué décida autrement de sa destinée. Les ducs de Duras et de Blacas, gentilshommes de la chambre du roi, l'ayant entendu, le firent recevoir d'emblée récitant dans la musique particulière et de cha-

pelle de Charles X; mais, dépourvu des premières notions de l'art du chant, il dut entrer en même temps au Conservatoire, dont il suivit sérieusement les cours pendant deux ans.

Malgré ses premiers succès dans la carrière musicale, M. Stephen l'abandonna, vers 1833, pour l'administration et la littérature. Nommé chef de la statistique au ministère de l'intérieur, il occupa ses loisirs à écrire des feuilletons et des articles de revues, et publia des petits romans d'éducation, plusieurs fois réimprimés, entre autres : *Scènes de la vie adolescente* (1836, in-12); *Après le travail* (1837, in-12); *le Curé de campagne* (Tours, 1842, in-12). Il a aussi donné quelques romans de mœurs, et sous le titre de *l'Arc de Triomphe* (2 vol. gr. in-8, illustré), l'histoire des principaux personnages inscrits sur ce monument.

Deux ouvrages spéciaux sur le chant lui ont surtout acquis, comme professeur et comme théoricien, un rang distingué dans l'enseignement de la musique vocale. Le premier, *Physiologie du chant* (1840, in-18), a été traduit en anglais, en italien et en allemand; le second, *Théorie complète du chant* (in-8), a été approuvé par l'Institut et la plupart des conservatoires étrangers.

STEPHENS (Anne), romancière américaine, née dans le Connecticut, se maria de bonne heure et alla habiter Portland (Maine), où elle fonda et dirigea, pendant quelque temps, un journal littéraire. Vers 1837, elle se fixa à New-York, où elle a résidé depuis. Une nouvelle, *Mary Derwent*, commença sa réputation, à laquelle elle a beaucoup ajouté depuis en écrivant, dans les diverses revues de son pays, un grand nombre d'esquisses, de poésies et de romans. Un de ces derniers ouvrages, le plus soigné de tous : *Opulence et misère* (Fashion and famine; New-York, 1854, in-12), se distingue par des caractères énergiquement tracés et des scènes dramatiques d'un grand effet; il en existe trois traductions françaises, dont l'une, publiée par *le Journal pour tous*, fait partie de la *Bibliothèque des Chemins de fer* (1855, in-18). Nous citerons encore : *le Vieux foyer de la famille* (the Old homestead; New-York, 1856, in-12), dont la critique américaine s'est accordée aussi à faire l'éloge.

STEPHENS (Henry), agronome écossais, né à Keerpoy, au Bengale, le 25 juillet 1795, et fils d'un chirurgien de la Compagnie des Indes, étudia l'agriculture à l'université d'Édimbourg, et entra en 1815 dans une ferme, où il fit trois années de pratique. Il vint ensuite observer les meilleures méthodes de culture en usage sur le continent. Devenu, en 1820, acquéreur d'une terre assez considérable, il en doubla la valeur en dix ans, par une habile et coûteuse exploitation; mais le contre-coup d'une faillite le força de la vendre. Il se fit, en 1832, l'éditeur du *Journal trimestriel d'agriculture* et des *Transactions de la Société montagnarde et agricole de l'Écosse*, qu'il dirigea jusqu'en 1854.

M. Stephens a composé pour les élèves en agriculture un ouvrage pratique, expliquant clairement les opérations propres à chaque saison, et qui forme, sous le titre de *Livre de la Ferme* (the Book of the farm; Édimbourg, 1844, 3 vol. in-8, avec planches et dessins), un manuel complet d'agriculture; une seconde édition plus compacte (1852, 2 vol. in-8), contient les nouveaux développements de la science et un résumé des travaux de Liebig, sur l'application de la chimie à l'agriculture. L'auteur reçut pour cet ouvrage une médaille d'or de l'empereur de Russie.

On a encore de lui : *le Drainage des terres* (the Drainage of the land; 1846; 3e édit., 1848); *Catéchisme d'agriculture pratique* (the catechism of practical agriculture; 1856, in-12), favorablement accueilli, et la *Culture profonde d'Yester* (the Yester deep land culture; 1855, in-12), où l'auteur rend compte des opérations par lesquelles le marquis de Tweeddale, inventeur de la charrue sous-sol, a transformé récemment les landes stériles de son domaine d'Yester, au point de décupler la valeur de l'acre. — M. Stephens a obtenu une médaille d'or, en 1855, à l'Exposition universelle de Paris.

STEPHENSON (Robert), célèbre ingénieur anglais, né en 1803, dans le nord de l'Angleterre, suivit pendant un an les cours de l'université d'Édimbourg et commença, en 1823, à étudier la théorie et la pratique de la mécanique sous les yeux de son père, constructeur de machines à vapeur à Newcastle. Au bout de deux ans il fut en état de concevoir et d'exécuter les travaux les plus difficiles du génie civil; il quitta alors l'usine paternelle et alla explorer les mines d'or et d'argent de la Colombie et de Vénézuéla. De retour en Angleterre en 1828, il s'occupa de la question, alors nouvelle, des chemins de fer, et en pressentit toute l'importance. Un prix de 500 livres sterl. (12 500 fr.) venait d'être offert à l'inventeur d'une locomotive consumant sa fumée, ne pesant pas plus de six tonnes, y compris sa provision d'eau, et capable de traîner, à la vitesse de dix milles à l'heure, un poids de vingt tonnes. M. Stephenson, s'étant mis à l'œuvre, produisit une machine qui remplissait toutes ces conditions, et remporta le prix.

De ce moment date sa réputation et le prodigieux développement de l'établissement de son père. La construction du chemin de fer de Londres à Birmingham, commencée en 1833 sous sa seule direction, mit ses talents d'ingénieur tellement en évidence, qu'il fut dès lors chargé de tracer les plans et de surveiller l'exécution des principales lignes ferrées de l'Angleterre. Mais son œuvre capitale, l'une des plus grandes merveilles que le génie industriel ait conçues et réalisées jusqu'alors en Angleterre et dans le monde, c'est la construction des deux ponts-tubes en fer, contenant une double voie ferrée, jetés, l'un sur la rivière Conway, l'autre sur le détroit de Menai, à 40 mètres au-dessus du niveau de la mer, et de 450 mètres de longueur : ce double pont, exécuté en trois ans (1847-1850), a reçu le nom de *Britannia*. M. Stephenson a en outre éclairé de ses conseils le gouvernement belge sur le système et l'établissement de ses railways, et a été décoré à cette occasion par le roi Léopold. En 1846, il a été également chargé, dans le même but, de la mission d'examiner le territoire de la Norvége. Membre du Parlement depuis 1847, il vote avec les conservateurs et les protectionnistes.

STERBINI (Pierre), homme politique et littérateur italien, né à Tosinone (États romains), en 1795, étudia la médecine tout en cultivant la poésie. Sa tragédie, *la Vestale*, représentée à Rome, en 1827, dut en partie son grand succès à des allusions contre les abus du gouvernement clérical, et fut bientôt prohibée. Une ode sur la bataille de Navarin acheva de rendre Sterbini suspect et le fit expulser de Rome. Lors de l'insurrection de l'Italie centrale (1831), il poussa vainement les libéraux romains à s'emparer par un coup de main du gouvernement de la métropole et à proclamer la déchéance du pape. La révolution vaincue, il dut s'éloigner de Rome,

où le ramena bientôt l'amnistie accordée sur les instances du gouvernement français. Il fut dès lors un des agents les plus actifs de la *Jeune Italie*. Découvert à la fin, il put s'enfuir, habita la Corse quelque temps, puis vint à Marseille, où il exerça la médecine jusqu'à l'avénement de Pie IX (1846). Il retourna alors dans son pays, pour prendre part au nouveau mouvement de réforme. Principal rédacteur, pendant près de trois ans, du journal *il Contemporaneo*, il fut président du cercle populaire, député à la Chambre, et enfin imposé, comme ministre, à Pie IX, par l'opinion, lors des événements de novembre (1848). Chargé du portefeuille du commerce et des travaux publics, il le garda après la fuite du pontife et sous la République, à la proclamation de laquelle il contribua puissamment comme membre de l'Assemblée constituante. Au mois de mars 1849, après la démission du ministère, M. Sterbini fut nommé conservateur des musées, bibliothèques et archives publiques. Il prit bientôt une part active à l'organisation de la défense de Rome et par ses discours à l'Assemblée et par ses harangues auprès du peuple. Ce fut lui qui entraîna la garde nationale à partager les périls de la garnison. Après la chute de la République romaine, il émigra en Sicile, d'où il passa plus tard en France.

Enveloppé, depuis, dans le procès intenté aux meurtriers de Rossi, M. Sterbini qui prétend, au contraire, avoir tout fait pour empêcher les excès, publia, dans les journaux de Paris, une protestation commençant ainsi : « Une cause qui a recours à l'assassinat est une cause perdue, » et il offrit de se constituer prisonnier, à la condition d'être jugé dans les formes usitées chez les peuples policés. M. Sterbini s'est occupé depuis, à Paris, de littérature. Il a publié un poëme sur la prise de Sébastopol (1855), et on annonce de lui un important ouvrage de philosophie. Ses *Poésies complètes* avaient déjà été imprimées en France en 1835.

STERN (Marie DE FLAVIGNY, comtesse D'AGOULT, dite Daniel), femme de lettres française, née à Francfort-sur-le-Mein, en 1805, de parents français, fut élevée au couvent du Sacré-Cœur de Paris et épousa, en 1827, le comte d'Agoult. Après un long séjour en Suisse, en Italie et en Allemagne, elle consentit, sur les sollicitations de ses amis, à publier dans le journal *la Presse* deux charmantes nouvelles, *Hervé* (1841) et *Valentia* (1842), puis une critique des *Salons* de 1842 et 1843. Ce début littéraire fit quelque sensation, quoiqu'on l'ait opposé avec trop d'empressement à celui de George Sand. La *Revue des Deux-Mondes* inséra de *Daniel Stern* (pseudonyme que Mme d'Agoult n'a pas quitté) plusieurs études sur l'état politique et intellectuel de l'Allemagne, qui furent achevées dans la *Revue indépendante* (1847). Le roman passionné de *Nélida* (1845) est resté jusqu'à présent le meilleur ouvrage de cet auteur, qui, après la révolution de Février, n'a pas hésité à faire une incursion dans le domaine de la politique. Elle publia à cette époque des *Lettres républicaines*, dans *le Courrier-Français;* puis, *Esquisses morales et politiques* (1849; nouv. édit., 1856); *Histoire de la révolution de* 1848 (1851, 2 vol.), et plus récemment *Trois journées de la vie de Marie-Stuart* (1856).

STERNBERG (Alexandre), baron D'UNGERN, écrivain allemand, né le 22 avril 1806, au château de Noistfer, près Revel (Esthonie), fit ses études à Dorpat en Russie, où il resta jusqu'à l'âge de vingt-quatre ans. En 1830 il entreprit de visiter toute l'Allemagne, en partie avec le comte Otto de Stackelberg. A Dresde il se lia avec Tieck. Après avoir résidé à Manheim, à Weimar, etc., il s'est fixé, en 1841, à Berlin.

M. de Sternberg, l'un des conteurs les plus féconds de l'Allemagne, écrit avec élégance et pureté; il esquisse d'une main légère la physionomie de ses personnages et raconte d'une manière piquante; mais il recule devant l'étude psychologique d'un caractère, comme devant le développement sérieux d'une idée morale. Le plus grand nombre de ses nouvelles et de ses contes, ont été disséminés dans les recueils périodiques et les annuaires littéraires de l'Allemagne et réunis en partie dans les publications suivantes : *Nouvelles* (Novellen; Stuttgart, 1832-1834, 5 vol.); *Contes et Nouvelles* (Erzaehlungen und Novellen; Dessau, 1844, 4 vol.), et *le Livre des Trois Sœurs* (das Buch der drei Schwestern; Leipsick, 1847, 2 vol.).

Parmi ses romans de plus longue haleine nous citerons : *les Blasés* (die Zerrissenen; Stuttgart, 1832); *Lessing* (Ibid., 1834); *Molière* (Ibid., 1834); *Saint-Sylvain* (Francfort, 1839, 2 vol.): *Georgette* (Stuttgart, 1840); *Alfred* (Dessau, 1841), satire contre les littérateurs et les libraires; *le Missionnaire* (2 vol., 1842); *Diane* (Berlin, 1842, 3 vol.), qui passe pour le meilleur ouvrage de l'auteur; *Iéna et Leipsick* (Berlin, 1844, 2 vol.); *Paul* (Leipsick, 1845, 3 vol.), où dominent les tendances aristocratiques; *la Comtesse jaune* (die gelbe Graefin; Berlin, 1848), etc.

En 1848, M. de Sternberg se lia avec les rédacteurs de *la Gazette de la Croix*, organe de la réaction extrême en Prusse. On lui confia la partie littéraire de ce journal, où il publia diverses nouvelles : *les Royalistes* (Brême, 1848); *les Deux chasseurs* (1849); *l'Élection de l'Empereur* (1850), œuvres de fantaisie et de politique, dont les doctrines étaient fort peu sympathiques à une grande partie de l'Allemagne. Il abandonna ensuite cette littérature de parti pour retourner au genre léger qui convenait mieux à sa nature et écrivit depuis 1850 : *les Contes bruns* (Braune Maehrchen; Brême, 1850); *le Gil Blas allemand* (Berlin, 1852, 2 vol.); *un Carnaval à Vienne* (Vienne, 1851); *un Carnaval à Berlin* (Leipsick, 1852); *Macargan* (1853); *le Chevalier de Marienbourg* (1853); *la Maison silencieuse* (das Stille Haus; Berlin, 1854), roman fantastique.

Il faut encore citer un ouvrage à prétentions philosophiques, *la Physiologie de la Société*, où l'auteur, adoptant les principes des *Maximes* de Larochefoucauld, et des *Lettres* de lord Chesterfield, développe tous les paradoxes d'un épicuréisme aristocratique. Un historien très-accrédité de la littérature allemande, M. Julien Schmidt, qui lui reproche d'avoir traité avec une frivolité blâmable les plus sérieuses questions morales, ajoute qu'il a écrit des récits dont l'immoralité a beaucoup nui à sa réputation.

STEUBEN (Charles), peintre d'histoire et portraitiste français, est né à Manheim (Allemagne), en 1791. Son père, officier au service du Wurtemberg, ayant dû s'exiler peu après son mariage, sa femme le rejoignit à Smolensk, et de là le suivit à Saint-Pétersbourg, où M. Steuben reçut tout enfant les conseils et les leçons du Français Lagrenée, alors directeur de l'Académie impériale de peinture. Envoyé en 1802 à Weimar, pour entrer dans les pages, il dut à l'intervention de Schiller de venir l'année suivante à Paris, où il se présenta chez le baron Gérard muni de lettres du poëte allemand et de Mme de Staël. Il ne suivit toutefois ces ateliers qu'en 1808, c'est-à-dire après trois ans d'études sous la direction du portraitiste Robert Lefèvre et sous celle de Prud'hon;

c'est alors qu'il connut le prince de Prusse et Alexandre de Humboldt, dont il fit plus tard de si beaux portraits. Marié, en 1820, avec une artiste également élève de Robert Lefèvre, il se fit naturaliser en 1823. Dix ans après il fut nommé professeur de dessin à l'École polytechnique. Dans les dernières années il a dû cesser ce cours, à la suite d'un voyage en Russie (1848-1849), d'où il est revenu souffrant et presque épuisé. — Il est mort à Paris, en novembre 1856.

Les débuts de M. Steuben eurent lieu au salon de 1812. Il y exposa : *Pierre le Grand sur le lac Ladoga*, sa première œuvre, et continua régulièrement ses envois jusqu'en 1843. Il a successivement exécuté dans cet intervalle : *Saint Germain recevant les aumônes de Chilpéric*, commandé par la préfecture de la Seine (1819); *Mercure endormant Argus* (Galerie du Luxembourg) ; *Guillaume Tell repoussant la barque de Gessler*, *le Serment des trois Suisses* (1822); *Traits de la jeunesse de Pierre le Grand, ou Pierre, enfant, sauvé par sa mère d'une révolte des strélitz* (Galerie du Luxembourg); *Voltaire chez Ninon*, *la Première entrevue de Rousseau et de Mme de Warrens*, *Cendrillon* (1827); *la Mort de Napoléon*, tableau pour lequel posèrent les compagnons d'exil qui figurent dans cette composition (1829); *le Retour de l'île d'Elbe*, *le Parlement obtenant la liberté de Roussel et de Blanc-Mesnil* (Galerie d'Orléans, 1831); *une Jeune Espagnole effeuillant des marguerites* (1834); *Jésus-Christ dépouillé sur le calvaire*, *Judith sortant de Béthulie*, conçu dans un sentiment si différent de la *Judith* de M. H. Vernet, et non moins populaire; *Napoléon et le roi de Rome*, dont la gravure, avec celle de *la Mort de Napoléon*, est des plus répandues; deux sujets d'Esméralda, (1839 et 1841), formant pendants, *Esméralda et sa chèvre* (1839); *la Danse d'Esméralda* (1841), dont le premier est resté un des plus gracieux types modernes; le *Portrait de Napoléon*, une des plus belles têtes que le souvenir de l'Empereur ait inspirées, appartenant au colonel Chambure, et exposée à Munich en 1828; les portraits du *prince de Prusse*, *d'Alexandre de Humboldt*, *d'Arago*, de *Mmes de Béthisy*, *Ferté*, *Raimbaut*, *Empis*, *Bloqueville*, *Cambacérès*, de *Mlle Molé*, etc.; une remarquable esquisse de *Mirabeau à la Constituante*; un certain nombre de têtes d'étude et des sujets de genre.

M. Steuben a exécuté en outre, pour les galeries de Versailles, les *Batailles de Tours*, *de Poitiers*, *de Waterloo*, les portraits des rois de France *Charles II, Louis II, Eudes*, *Charles IV*, *Lothaire*, *Louis V*, *Hugues Capet* et autres portraits de rois, ducs et régents; pour le musée Charles X (Louvre) la *Bataille d'Ivry*; pour la quatrième salle du conseil d'État, l'*Innocence se réfugiant dans les bras de la Justice*, *la Force*, et plusieurs fresques allégoriques; *Jeanne la folle attendant la résurrection de son mari*, commandé par le ministère de l'intérieur (1835), etc. M. Steuben s'est abstenu de tout envoi à l'Exposition universelle de 1855, et sa dernière œuvre, *Portrait de l'auteur*, a figuré, après sa mort, au salon de 1857. Cet artiste avait obtenu une des grandes médailles d'or à l'exposition de 1819, et la décoration en avril 1828.

STEUBEN (Alexandre), fils du précédent, né à Paris, cultiva aussi la peinture, qu'il a étudiée principalement sous la direction de son père. Il a visité avec lui l'Italie, l'Allemagne et la Russie. Il a peu exposé, et l'on ne cite de lui, depuis ses débuts au salon de 1840, que : *Rubens*, un *Portrait anonyme* (1840-41); *le Bain à la fontaine*, *Femme des environs de Rome* (1845), qui a obtenu une 3e médaille en 1840.

STEVENS (Joseph), peintre belge, né à Bruxelles, vers 1819, paraît n'avoir eu d'autre maître que la nature; il s'est fait, en Belgique et en France, le renom d'un peintre original, et a produit jusqu'ici un certain nombre de toiles où les animaux, les chiens surtout, sont représentés avec esprit et avec un vif sentiment de la réalité. Nous rappellerons, entre autres sujets exposés à Bruxelles et à Paris, où cet artiste réside tour à tour : *la Lice et sa compagne*, *les Mendiants ou Bruxelles le matin*, *Plus fidèle qu'heureux*, *un Temps de chien*, *le Protecteur* (1844-1846); *le Chien qui porte à son cou le dîner de son maître* (1847); *le Supplice de Tantale* (1849); *un Métier de chien*, *Souvenir des rues de Bruxelles* (1852); *la Surprise*, *Taureau flamand poursuivi par un chien* (1853); *un Épisode du marché aux chiens à Paris*, *l'Intrus*, *la Bonne mère*, *le Philosophe sans le savoir*, admis, avec plusieurs des sujets précédents, à l'Exposition universelle de 1855; *l'Intérieur du saltimbanque*, *le Chien et la mouche*, *le Chien de la douairière*, *Distrait de son travail*, *le Repos* (1857), etc. M. J. Stevens, qui est chevalier de l'ordre de Léopold depuis 1851, a obtenu à Paris une 2e médaille en 1852, une médaille de deuxième classe en 1855, avec rappel en 1857.

STEVENS (Alfred), frère du précédent, né à Bruxelles, vers 1822, s'est également distingué dans la peinture, et a traité spécialement des sujets plus ou moins philosophiques. Il a également exposé, soit à Paris, soit à Bruxelles, depuis 1849 : *le Matin du mercredi des cendres*, *Bourgeois et manants trouvant, à la pointe du jour le cadavre d'un seigneur*, *Découragement* (1850-1853); *Ce qu'on appelle le vagabondage*, *le Premier jour de dévouement*, *la Lecture*, *Méditation*, *la Sieste*, *Souvenir de la patrie*, à l'Exposition universelle de 1855; *Petite industrie*, *Consolation*, *Chez soi*, *l'Été* (1857), etc. M. A. Stevens a obtenu à Bruxelles une 1re médaille en 1851, et à Paris une 3e médaille en 1853, et une de deuxième classe en 1855.

STEVENSON (James), amiral anglais, né vers 1770, fait partie de la marine royale depuis 1783 où il fut admis comme volontaire de première classe. Il servit d'abord sur les côtes d'Amérique jusqu'en 1789, puis aux Antilles, et fut nommé lieutenant en premier du *Victorious*, de 74, à bord duquel il assista au blocus de Mangalore. Plus tard il s'empara de deux corsaires français et prit part aux expéditions de Copenhague et de Walcheren. Capitaine en 1812, il fut constamment employé aux stations navales de la Baltique, de la Méditerranée, de l'Océan, etc. En 1846, il fut nommé contre-amiral sur la liste de réserve.

STIEGLITZ (Alexandre DE), banquier russe, chef actuel d'une célèbre maison de banque de Saint-Pétersbourg, est fils du baron Louis de Stieglitz, mort en 1843, qui, sans autre ressource que son génie commercial et son activité extraordinaire, parvint à se créer une position assez considérable pour exercer une grande influence sur le développement industriel de la Russie. La maison de banque, fondée par lui, a conservé toute son importance entre les mains de son fils, qui, étendant même son action dans ces derniers temps, s'est trouvé mêlé aux opérations du crédit mobilier français et a été mis à la tête de l'organisation des chemins de fer russes.

STIER (Guillaume), architecte allemand, né le 8 mai 1799, à Blonie, près Varsovie, fit ses études au collége et à l'Académie de Berlin, puis visita, de 1821 à 1827, la France et l'Italie et, à son retour à Berlin, devint professeur à l'Académie

d'architecture, où l'influence de ses leçons fut telle qu'on le considère comme le fondateur d'une nouvelle école d'architecture, dite l'école moderne de Berlin. Parmi ses travaux on cite les *Plans* du palais d'hiver de Saint-Pétersbourg (1837), de la cathédrale de Berlin (1842-1843), de la Chambre de Pesth et enfin le *Projet* de l'Athenæum de Munich (1851-1852), couronné dans le concours provoqué par le roi Maximilien.—M. Stier est mort à Berlin le 19 septembre 1856.

STIÉVENART (J... F...), helléniste français, né vers 1800, fut, de 1818 à 1821, élève de l'École normale. Il a professé depuis la littérature grecque à Nancy, Strasbourg et Dijon, où il est encore aujourd'hui professeur titulaire et doyen à la Faculté des lettres. Il a été décoré de la Légion d'honneur en décembre 1842.

On a de lui de nombreuses traductions, notamment des *Odes* d'Horace (1827), des *OEuvres complètes* de Démosthènes et d'Eschine (1842), du VI[e] chant de l'*Iliade* (1845), de l'*Histoire* de Thucydide (1850); puis des études de critique, *Considérations sur les dieux d'Homère*, thèse (Strasbourg, 1827); *Examen de cinq comédies d'Aristophane* (1848); *Étude sur le comique Eupolis* (1850); *Idée du théâtre de Ménandre et de la Société athénienne* (1856), etc.

STIFTER (Adalbert), littérateur allemand, né le 23 octobre 1806 à Oderplan, en Bohême, est fils d'un tisserand; élevé par les soins du curé de la paroisse qu'il habitait, il fut envoyé à l'âge de douze ans au couvent des bénédictins de Kremsmünster, et de là, en 1826, à Vienne, pour suivre les cours de droit. Il ne tarda pas à les négliger pour étudier l'économie politique, puis il se consacra à la philosophie et à l'histoire, et enfin aux mathématiques et aux sciences naturelles. Ayant quitté l'université, il fut placé auprès du prince Richard Metternich en qualité de professeur de mathématiques et de sciences naturelles. Mais il devait se faire connaître plutôt comme écrivain que comme savant. Nommé, en 1849, conseiller de l'instruction publique de l'Autriche supérieure, M. Stifter habite Linz depuis cette époque.

Il a beaucoup écrit, mais des ouvrages de peu d'étendue, et dont la plupart ont été insérés dans des revues et les annuaires littéraires. Il en a publié lui-même un grand recueil sous le titre d'*Études* (Studien; Pesth, 1844-1851, 2 vol.), qui fut suivi des *Pierres variées* (Bunte Steine; Ibid., 1852, 2 vol.). M. Stifter est actuellement un des meilleurs prosateurs de son pays, et comme poëte, il est presque regardé comme un chef d'école. Il unit, dans tous ses ouvrages, à un enthousiasme presque religieux pour la nature, un soin extrême des détails et une manière simple d'écrire qui a paru une salutaire réaction contre le romantisme emphatique moderne; mais la beauté extérieure, les arbres, les fleurs lui font oublier l'homme, qui ne devient pour ainsi dire qu'un accessoire de ses paysages, et il perd de vue le véritable idéal de la poésie.

STILKE (Hermann), peintre allemand, né à Berlin, en 1803, étudia dans cette ville, puis à Dusseldorf, sous la direction de Cornélius, travailla d'abord à la grande toile inachevée du *Jugement dernier*, dans la salle des assises de Coblentz; puis il suivit son maître à Munich, où il exécuta à fresque le *Couronnement du roi Louis* et le *Sac de Godesberg par Ernest de Bavière*. Au retour d'un voyage en Italie, il se fixa définitivement à Dusseldorf et devint membre de l'Académie du Rhin. C'est alors qu'il exécuta une série de tableaux religieux, dont les sujets sont empruntés pour la plupart au moyen âge, entre autres: *les Pèlerins dans le désert*, *les Derniers chrétiens de Syrie chassés par les Turcs*, *les Chrétiennes prisonnières au harem*, *la Faction du matin*, *le Chevalier blessé*, et *le Chevalier parmi les moines*.

On cite encore de cet artiste deux grands tableaux sur un sujet français : *Jeanne d'Arc en prière devant une madone*, et *Jeanne d'Arc victorieuse à la bataille de Patay*; puis, *Saint Georges portant l'étendard de la victoire*, *Renaud prenant congé d'Armide*, *le vieux Jean de Bohême, aveugle, se faisant conduire à la bataille par deux chevaliers*; etc. Depuis plusieurs années M. Stilke a quitté Dusseldorf pour exécuter, au chateau de Stolzenfels, pour le roi de Prusse, la décoration à fresque de la salle des chevaliers. Il y a peint les allégories de *la Fidélité*, de *la Bravoure*, de *l'Amour*, du *Chant*, de *la Reconnaissance* et de *l'Équité*. Dans le paysage et le portrait, il s'est fait également une place honorable.

STIRBEY (Barbo-Démètre BIBESCO, prince), ex-hospodar de Valachie, né à Craïova, au mois d'août 1801, est le frère aîné du prince Bibesco (voy. ce nom), son prédécesseur dans l'hospodorat. Son grand-oncle maternel, le vornik Barbo Stirbey, qui appartenait à la première classe des boyards, l'institua son héritier, à la condition qu'il prendrait son nom. Élevé avec son frère au lycée de Bucharest, il vint en 1817 à Paris, et y consacra quatre ans à l'étude du droit et des sciences morales et politiques. Il retournait en Valachie (1821) au moment où éclata dans ce pays la tentative d'Hypsylantis; il alla rejoindre en Transylvanie les grandes familles valaques qui s'y étaient réfugiées, et épousa, la même année, à Hermanstadt, la princesse Élisabeth, issue des Cantacuzène et des Brancovano. La Valachie pacifiée, le prince Stirbey y rentra et remplit, sous l'hospodar Alex. Ghika, diverses fonctions, notamment celles de directeur de la Vestiari, ou de receveur général des contributions. Il fut en même temps secrétaire du comité moldo-valaque, chargé, en vertu du traité d'Andrinople, de réorganiser les principautés (1829), et il prit une grande part à la rédaction dn *Statut organique*, qui était à la fois une constitution et un code. Sous l'administration provisoire russe, il fut l'un des trois membres du divan exécutif, et chargé du département de l'intérieur. Nommé, en mai 1831, secrétaire d'État, il échangea ses fonctions, en 1835, contre le portefeuille de l'instruction publique. Mais sa santé le força bientôt de s'éloigner des affaires; il vint à Paris, d'où le prince Ghica le rappela, en 1837, en lui offrant le mi istère de la justice. On lui dut alors, entre autres améliorations judiciaires, l'établissement d'un Code de commerce, sur le modèle du Code français. Ramené encore à Paris par sa santé, en 1841, il retourna en Valachie à l'approche des élections qui suivirent la déchéance d'Alex. Ghika. Sa candidature, opposée à celle de son frère, réunit 90 voix contre les 131 qui assurèrent l'élection de ce dernier (janvier 1843).

Sous l'hospodorat du prince Bibesco, le prince Stirbey reçut, en 1845, le portefeuille de l'intérieur et attacha son nom à quelques grands travaux, tels que les quais du port de Braïla, le pont monumental de la Slatina, etc. En 1847, il se retira encore une fois des affaires et revint de nouveau à Paris. Peu après, la révolution de 1848 amenait, par son contre-coup dans les principautés, déjà si tourmentées, de plus graves agitations qui forcèrent son frère à quitter le pouvoir.

Au mois de juin de l'année suivante le prince Stirbey fut appelé à son tour par le sultan à l'hos-

podorat pour sept années. La faiblesse de la Porte, suzeraine de nom, la protection trop puissante de la Russie, souveraine de fait, les mécontentements du parti national, tout contribuait à rendre la position du nouvel hospodar des plus difficiles. Accusé, par le parti national, de servir, en instrument aveugle, les intérêts russes; par la Russie d'avoir des faiblesses vis-à-vis des chefs de la révolution ou trop de docilité envers la Porte, le prince fut forcé de se prononcer, lors du passage du Pruth par les troupes russes (3 juillet 1853). Ayant en vain demandé d'avance des instructions à la Porte qui déclarait s'en remettre à sa sagesse, l'hospodar crut devoir rester à son poste. Un mois après, en présence des mesures attentatoires à l'autorité du sultan prises par le général russe, il reçut de la Porte l'ordre de quitter provisoirement le pays. Il se préparait à partir quand, sur la demande de l'assemblée des divans, il fut de nouveau autorisé à ajourner sa retraite. La déclaration de guerre qui suivit, le força de quitter Bucharest en remettant au conseil administratif la direction des affaires publiques. Le prince Stirbey se retira à Vienne, où il reçut de Réchid-pacha une lettre de félicitations pour sa conduite. Il rentra en Valachie aussitôt après l'évacuation des principautés, et, malgré la violente opposition du parti national, reprit le pouvoir, qu'il garda jusqu'au 7 juillet 1856. Il se trouva dès lors, comme son frère, un des candidats naturels à la nouvelle souveraineté que les puissances signataires du traité de Paris doivent constituer en Moldo-Valachie, et trop de passions et d'intérêts s'agitent encore autour de son nom pour qu'il soit possible de se prononcer entre les panégyriques et les accusations dont il a été l'objet.

Le prince Stirbey a trois fils, qui ont reçu à Paris une éducation toute française, et dont les deux aînés, après avoir appartenu à l'École militaire de Saint-Cyr, ont quelque temps servi dans notre armée.

STIRLING (William), historien anglais, député, né à Kenmure, près Glasgow, en 1818, prit ses grades au collége de la Trinité à Cambridge. Il est membre de la Société des bibliophiles de Londres. Livré à de patientes recherches sur l'histoire espagnole, il publia d'abord les *Annales des artistes d'Espagne* (Annals of the artists of Spain; Londres, 1848, 3 vol. in-8); et son ouvrage le plus important est la *Vie de Charles-Quint après son abdication* (Cloister life of Charles V; 1852), qui parut d'abord dans le *Fraser's Magazine*. Comme MM. Mignet et A. Pichot, qui ont écrit sur le même sujet, M. Stirling a puisé de précieux documents dans le manuscrit de Thomas Gonzalez du monastère de Saint-Juste, après avoir exploré les bibliothèques de Paris et les archives historiques de Simancas, coordonnées par Gonzalez sur l'ordre de Ferdinand VII. En 1855, M. Stirling a publié la *Vie de Velasquez* (Velasquez and his works; in-8). Le comté de Perth l'envoie, depuis 1852, à la Chambre des Communes.

STIRLING (Patrick-James), économiste anglais, né à Dunblane, en Écosse (comté de Perth), en 1809, et d'abord destiné au barreau, étudia l'économie politique sous la direction du docteur Chalmers, auteur de l'*Économie civile et chrétienne des grandes villes*, etc. Il a publié un petit nombre d'ouvrages qui se distinguent par un jugement droit et la sûreté des déductions économiques. Dans sa *Philosophie du commerce* (Philosophy of trade; Edimbourg, 1846, in-8), il fait l'esquisse d'une théorie des prix et des profits, et examine les lois qui déterminent la valeur relative du blé, du travail et des monnaies. Son principal ouvrage, intitulé : *de la Découverte des mines d'or en Australie et en Californie*, et de leurs conséquences probables (the Australian and Californian gold discoveries; Edimbourg, 1852, in-12), définit scientifiquement l'emploi et l'usage de la monnaie et expose l'influence des mines américaines, depuis 1492 jusqu'à nos jours, sur le prix des marchandises en Europe. Il a été traduit en français par M. Augustin Planche (1853, gr. in-18).

STIRNER (Max.). Voy. SCHMIDT (Gaspard).

STOCKFLETH (Niels-Joachim-Christian-Vibe), théologien norvégien, né à Christiania, le 11 janvier 1787, était fils d'un pasteur protestant. Il reçut une forte instruction première, puis alla étudier le droit à Copenhague. Pauvre et sans position, il dut se résigner à la carrière des armes et, grâce à ses connaissances, entra comme lieutenant dans un régiment d'infanterie. Il prit son congé avec le grade de capitaine, en 1813; mais il rentra au service la même année, comme simple soldat, dans le corps des mousquetaires de Norvége. Esprit inquiet et irrésolu, il trouva enfin l'emploi de son activité dans une étude sérieuse de la théologie. En 1825 il fut nommé pasteur à Vadsoë, sur les frontières orientales de la Finlande, dans la proximité du cap Nord. Il y apprit la langue des Lapons et put, de son côté, se faire comprendre d'eux. Dès lors, il n'eut plus que deux projets : introduire la religion protestante en Laponie et aider à la création d'une littérature lapone. Il revint, en 1831, à Christiania, en compagnie des trois naturels les plus lettrés du pays, et, avec eux, aida Rask à achever sa grande grammaire raisonnée. En 1833 il regagna la Laponie, et, mettant son érudition au service de sa ferveur apostolique, il traduisit, pour les peuples du pays, le *Petit catéchisme* de Luther, et successivement les *Quatre évangiles*. En 1840 il publia une *Grammaire lapone*, et la diète nationale, s'intéressant à ses travaux, lui vota, en 1839, un subside qui lui permit de les continuer. Il a donné depuis : *Norsk lappisk ordbog* (Christiania, 1850) et *Om de finske sprogforholde; Finmerkens og Nordlandenes amter* (Ibid., 1851).

STOEBER (Auguste), littérateur allemand, né à Strasbourg, le 9 juillet 1808, et le fils aîné du poëte Daniel Stœber fit de brillantes études au lycée et à la Faculté de sa ville natale, et obtint le grade de docteur en 1833. Après avoir professé dans plusieurs petites villes, soit la théologie, soit la langue et la littérature allemandes, il obtint, en 1841, une chaire au collége de Mulhouse. Il est surtout connu par ses travaux sur les antiquités alsaciennes.

On a de lui : *Légendes de l'Alsace* (die Sagen des Elsass; Saint-Gall, 1852), son ouvrage le plus important; des *Esquisses alsaciennes* (Alsabilder; Strasbourg, 1836); un *Dictionnaire des légendes de l'Alsace* (Elsassisches Sagenbuch; Ibid., 1842); un *Petit livre populaire alsacien* (Elsassisches Volksbüchlein; Ibid., 1842). Il prépare aussi un dictionnaire alsacien, et il a été le rédacteur assidu ou le directeur de plusieurs journaux scientifiques, tels que *Erwinia*, publié à Strasbourg de 1838 à 1839 et les *Nouvelles Annales alsaciennes*, de 1843 à 1848. On cite encore de lui quelques petits traités d'éducation, de grammaire ou de littérature, et des *Poésies* (Gedichte; Ibid., 1842), où il a su être simple et naïf, sans trivialité.

Son frère Adolphe, né aussi à Strasbourg, le 7 juillet 1810, fit de sérieuses études de théologie à l'université de cette ville, et, après avoir oc-

cupé plusieurs chaires subalternes dans de petites villes, fut nommé, en 1839, professeur au collége et à l'école municipale de Mulhouse et y fit, comme pasteur, des sermons qui eurent du succès. Préoccupé, comme son frère aîné, des vieilles légendes alsaciennes, il a publié des *Poésies* (Gedichte; Hanovre, 1846), où il a imité avec talent le patois primitif de l'Alsace. On a aussi de lui des *Esquisses de voyages en Suisse* (Reisebilder aus der Schweiz; Saint-Gall, 1830).

STOEKHARDT (Jules-Adolphe), chimiste allemand, né le 4 janvier 1809, à Rœhrsdorf, près Meissen (Saxe), commença ses études sous la direction de son père, ministre protestant, fit ensuite de la pharmacie et fréquenta, pendant plusieurs années, l'université de Berlin. A la suite d'un voyage en Angleterre et en France il travailla dans le laboratoire de Struve à Dresde, et en 1838, il entra dans la carrière de l'enseignement, professa la chimie et les sciences naturelles à l'institut de Blochmann de Dresde, et à l'École des arts et métiers de Chemnitz (1839-1847), et devint enfin professeur de chimie à l'Académie d'économie rurale de Tharand. Ses travaux relatifs à la chimie agricole le font placer en Allemagne à côté de M. Liebig. Il a surtout contribué à vulgariser les résultats pratiques des découvertes de la science par ses voyages, ses cours et ses écrits.

Les plus importants de ces derniers sont : *de la Composition, de l'usage et des caractères distinctifs des couleurs, surtout des couleurs vénéneuses* (über die Zusammensetzung, Erkennung und Benutzung der Farben, etc.; Leipsick, 2e édit., 1844); *Chimie organique* (Organische Chemie; Brunswick, 1846); *École de chimie* (Schule der Chemie; Brunswick, 1846; 7e édit., Leipsick, 1854); *Discours de chimie à l'usage des agriculteurs allemands* (Chemische Feldpredigten für deutsche Landwirthe; Ibid., 5e édit., 1852-1853, 2 vol.), traduits deux fois en anglais (Londres, 1853 et 1855); *du Guano* (Guanobüchlein; Leipsick, 3e édit., 1854), etc. M. Stœkhardt publie depuis 1840, avec M. Schober, le *Journal des agriculteurs allemands* (Zeitschrift für deutsche Landwirthe).

STOLLE (Louis-Ferdinand), littérateur allemand, né le 29 septembre 1806, à Dresde, étudia le droit à Leipsick, puis, se jetant dans la carrière littéraire, se retira à Grimma, petite ville du royame de Saxe. Il a donné d'assez nombreux romans historiques et comiques, qui ont eu du succès, entre autres : *Elbe et Waterloo*, *le Nouveau César* (der neue Cæsar); *Napoléon en Égypte*, *le Cosmopolite* (der Weltbürger); *les Pickwicks allemands* (die deutschen Pickwickier); *l'Héritage de Caboul* (die Erbschaft in Kabul), etc., réunis dans ses *Œuvres* (Stolle's Werke; Leipsick, 1847, 25 vol.), et réimprimés sous le titre d'*Écrits choisis du Barbier du village* (des Dorfbarbiers ausgewaehlte Schriften; Ibid., 1853-1857 et suiv.). Il a publié en outre deux recueils de poésies lyriques : *Poésies* (Gedichte; Grimma, 1847, 3e édit.); *Palmes de la paix* (Palmen des Friedens; Leipsick, 1857). Depuis 1844, M. Stolle rédige un journal, *le Barbier du village* (der Dorfbarbier), petite gazette traitant avec esprit et bon sens les questions politiques du jour, et très-répandue en Allemagne. Un choix de ses articles de son *Barbier* est intitulé : *Bibliothèque populaire humoristique* (Humoristische Volksbibliothek; Plauen, 1851, 2e édit.).

STOLTZ (N...., dite Rosina), cantatrice française, née en Espagne, le 13 février 1813, vint de bonne heure en France, et dut à la coïncidence du jour de sa naissance avec celui de la mort du duc de Berri, la protection de sa veuve. Entrée au couvent des Bénédictines de la rue du Regard, elle suivit en même temps, d'après le désir de la duchesse, les cours du Conservatoire et la classe de Choron, et prit part, de 1829 à 1832, aux concerts de la rue de Vaugirard. Son succès dans le rôle de Rosine lui valut le prénom qu'elle a depuis adopté. En 1833 elle fit un voyage en Belgique et en Hollande, et, après d'heureux débuts dans *Robert le Diable*, elle contracta son premier engagement dramatique au théâtre de la Monnaie à Bruxelles; elle y obtint, de 1835 à 1837, une série de succès qui la firent appeler à l'Opéra de Paris, où elle débuta le 25 août 1838. Avant de quitter Bruxelles, elle avait épousé M. A. Lécuyer, de Rouen, mais à la condition de garder son nom et la liberté de son talent.

Mme Stoltz choisit pour ses débuts le rôle de Rachel dans *la Juive* et les continua dans Valentine des *Huguenots*, et la dona Anna de *Don Juan*. Depuis elle a créé ou repris : Ascanio dans *Benvenuto Cellini*, Marguerite dans *le Lac des fées*, Léonor dans *la Favorite*, Odette dans *Charles VI*, Zaïda dans *Dom Sébastien de Portugal*, Estrella dans *l'Étoile de Séville*, Desdémone dans *Othello*, Marie Stuart, etc. (1838-1847). Mais après avoir joui pendant neuf années auprès de l'administration de notre première scène, dirigée alors par M. Pillet, d'une autorité sans exemple comme sans partage, elle reçut du public, dans le rôle de Lazzarone, de *Robert Bruce*, le 1er mai 1847, le plus violent et le plus injurieux accueil; elle fit ses adieux au public dans le rôle de *Léonor*, et sa retraite amena celle de la direction.

Mme Stoltz ne s'est attachée depuis à aucun théâtre. Engagée seulement pour quelques représentations, sur la plupart des scènes de la province ou de l'étranger, elle y a presque exclusivement chanté ce rôle de Léonor, qui est devenu un de ses triomphes et qu'elle a été appelée à reprendre encore une fois à l'Opéra en 1856.

STOLZE (Heinrich-August-Wilhelm), sténographe allemand, né à Berlin, le 20 mai 1794, fut laissé par la mort de son père dans une position très-précaire et forcé de travailler nuit et jour pour soutenir sa mère et continuer ses études. Conduit ainsi à s'occuper de sténographie, pour gagner du temps, il étudia le système de Mosengeil, suivit avec attention tout ce qui fut publié sur cet art et élabora, de 1838 à 1840, une nouvelle méthode. Il publia le résultat de ses travaux dans son *Manuel théorique et pratique de la sténographie allemande*, etc. (Theoretisch-practisches Lehrbuch der deutschen Stenographie, etc.; Berlin, 1841, 2 vol.), qui a fait époque dans cet art, en Allemagne, et qui fut suivi du *Cours complet de sténographie* (Ausführlicher Lehrgang, etc.; Berlin, 1852, avec 80 pl.).

De 1844 à 1846, M. Stolze fut chargé, par la Société polytechnique de Berlin et par la municipalité de cette ville, de faire un cours public sur sa méthode, qui a pour base la formation des sons et des mots de M. R. F. Becker. Il est président du bureau sténographique de la seconde Chambre de Prusse.

STONE (Frank), peintre anglais, né vers 1812, peignit d'abord à l'aquarelle et contribua, jusqu'en 1846, en sa qualité de sociétaire, aux exhibitions annuelles de l'ancienne Compagnie des aquarellistes, par des scènes tirées de Shakspeare et des toiles de genre : *l'Esquisse volée*, *la Promenade du soir*, etc. En même temps il envoyait quelques tableaux à l'huile aux expositions de l'Académie royale : des *Portraits* (1837); *la Légende de Montrose* (1840); *l'Entrevue du prince*

Charles et de l'infante d'Espagne (1841), acquise par l'Alliance des arts. La gravure a popularisé les compositions suivantes de M. Stone : *le Dernier appel* (1843); *le Véritable amour* (1844); *l'Échec imminent* et *l'Échec et mat* (1847); *Vieille histoire* (1854); ainsi que des scènes domestiques, telles que *le Duo* (1849); *A l'Opéra* (1852); *la Remontrance* (1855). Citons encore de lui : *le Marchand de Venise* (1851): *Cymbeline* (1852); *les Sœurs de Béthanie* (1848); *le Maître est venu* (1853). etc. Il a envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855 : *le Dernier appel*, *la Remontrance* et *Vieille histoire*, qui lui ont valu une mention. M. Stone est associé de l'Académie de Londres depuis 1851.

STORCH (Louis), écrivain polygraphe allemand, né à Ruhla, dans la forêt de Thuringe, le 14 avril 1803, puisa le sentiment poétique dans les malheurs qui frappèrent sa jeunesse et dans les nombreuses traditions de son pays natal. Destiné d'abord au commerce, il ne put rester dans aucune maison. Il avait seize ans, quand il entra dans la dernière classe du collège de Gotha, où il fit de rapides progrès, puis il alla étudier la théologie et la philologie aux universités de Leipsick et de Nordhausen. Après avoir travaillé quelque temps, comme ouvrier typographe, il s'abandonna à sa vocation littéraire et débuta, en 1827, par un roman en trois volumes : *Kuntz von Kaufungen* (Leipsick. 1827), et ne cessa dès lors de produire. Toutefois, comme la littérature ne suffisait pas à le faire vivre, il essaya de fonder à Gotha, en 1840, une librairie et une imprimerie. Mais son double établissement dut disparaître à la suite d'un procès de concurrence. Il essaya, avec aussi peu de bonheur, de fonder une maison d'éducation élémentaire qui fut fermée presque aussitôt par ordre du gouvernement prussien. Malade et privé de l'ouïe, il revint tout entier à la littérature.

Sans compter parmi les premiers écrivains de son pays, M. Storch s'est signalé par de sérieuses qualités de conteur et d'historien. Nous citerons parmi ses œuvres : *Fœrberts-Henns* (Leipsick, 1830, 3 volumes); *le Libre valet* (der Freiknecht; Ibid., 1830, 3 volumes); *le Tisserand allemand* (Ein deutscher Leinweber; Ibid., 1849-1850. 9 volumes); *les Gens d'hier* (Leute von gestern; Ibid., 1843, tomes I-III); *Histoire de l'empereur Charles-Quint* (Geschichte Kaiser Karls des Fünften; Ibid., 1854); ainsi qu'un certain nombre d'ouvrages relatifs à son pays natal : *Chronique de Thuringe* (Thüringchronick; Gotha, 1841-1843, 4 livraisons); *Guide à travers la forêt de Thuringe* (Wanderbuch durch den Thüringerwald; Ibid., 1851, 2e édition). Mais il n'a rien produit de meilleur, sous le rapport du style et du sentiment, que ses *Poésies* (Gedichte; Leipsick, 1854).

STOURDZA (Michel), ex-hospodar de Moldavie, né en 1795, et fils unique du grand logothète Grégoire Stourdza, remplit diverses fonctions sous l'hospodarat de Ch. Callimachi et de Michel Soutzo, et devint sous l'administration du comte de Kisseleff, ministre des finances. Appelé à faire partie de la commission chargée de la confection du règlement organique (1829), il fut désigné, l'année suivante, conjointement avec M. Villara, au nom de la Valachie, pour aller à Saint-Pétersbourg présenter la nouvelle constitution à la sanction de la cour protectrice. M. Stourdza fut bien accueilli du czar, et, quatre ans plus tard, lors du renouvellement des hospodars de Moldo-Valachie, conformément à la convention de Saint-Pétersbourg, la volonté toute-puissante de la Russie le plaça à la tête de la Moldavie. Pendant les quatorze années de son gouvernement (1834-1849), Mich. Stourdza fit preuve de capacité administrative. Il améliora l'état matériel du pays, perça des routes, construisit des ponts et des chaussées, donna une vive impulsion à l'agriculture et au commerce, sans perdre de vue ses intérêts particuliers et tout en amassant une immense fortune. Attentif à maintenir une sorte de balance entre les prétentions des deux cours et les exigences du parti national, il réussit à se mettre à l'abri des secousses qui précipitèrent ses deux collègues, Alexandre Ghika (1841) et Georges Bibesco (1848). La tranquillité de la principauté ne fut troublée que par le complot de Galatz, en 1839, ourdi à l'instigation de la Russie et par le mouvement libéral de Jassy, au mois de mars 1848, prélude de la révolution qui éclata deux mois après à Bucharest.

Cette révolution, à laquelle la Moldavie demeura complétement étrangère, n'en eut pas moins des suites funestes pour l'hospodar. Un an plus tard (16 juin 1849), à la suite de la convention de Balta-Liman, intervenue entre les deux cours de Russie et de Turquie, le gouvernement de la Moldavie passa de ses mains dans celles de son neveu Grégoire Ghika.

Le prince Michel Stourdza, qui compte parmi les plus riches propriétaires de l'Europe, vit actuellement à Paris. Il a épousé, en premières noces, Melle Élise Rosetti, dont il a eu deux fils, les beyzadés Démétrius et Grégoire Stourdza; le dernier, entré au service ottoman, sous le nom de Muklis-pacha, a été nommé dernièrement commissaire de la Porte pour la délimitation de la nouvelle frontière de la Bessarabie. De son second mariage avec la fille du prince Étienne Vogoridis (1834), le prince Stourdza a eu plusieurs enfants encore dans l'adolescence.

STOURM (Auguste), administrateur français, ancien député et représentant du peuple, né le 22 juillet 1797 à Metz (Moselle), où son père était premier président de la Cour d'appel, fit de bonnes études de droit, fut reçu avocat en 1819, et suivit pendant quelque temps la carrière du barreau. Le gouvernement de la Restauration le nomma substitut, et bientôt après, procureur du roi près le tribunal de Troyes. De là, il vint à Paris comme substitut près le tribunal civil de la Seine. Après la révolution de Juillet, dont il embrassa la cause avec ardeur, son adhésion à une manifestation politique le força de sortir de la magistrature et il se fit alors inscrire au tableau des avocats de Paris. En 1837, il obtint des électeurs de Troyes le mandat législatif et prit place dans les rangs de la gauche. Il fit également partie du conseil général de l'Aube. Il traita, à la Chambre, la question des sucres et celle des chemins de fer.

Élu, en 1848, représentant du peuple, le quatrième sur sept, par 42 294 suffrages, M. Stourm présida le comité des travaux publics, et vota avec le parti démocratique modéré. Après l'élection du 10 décembre, il ne soutint pas le gouvernement de Louis-Napoléon, repoussa la proposition Rateau et vota contre l'interdiction des clubs. Nommé conseiller d'État par l'Assemblée, il donna sa démission de représentant le 20 avril 1849. Après le 2 décembre 1851, il fut rappelé au conseil d'État réorganisé et nommé chevalier, puis officier de la Légion d'honneur. Appelé, en 1853, à la direction générale des postes en remplacement de M. E. Thayer, il a opéré dans ce service d'utiles réformes et fait modifier les conventions postales de la France avec la Grande-Bretagne (12 décembre 1854), avec le Danemark (24 février 1854), avec la Suède

et la Norvége (1er septembre 1854), avec la Belgique (9 septembre 1854), etc.

STOURTON (Charles STOURTON, 18e baron), pair d'Angleterre, né en 1802, descend d'une ancienne famille élevée en 1447 à la pairie héréditaire. En 1846 il prit la place de son père à la Chambre des Lords, où il suit la politique du parti libéral. De son mariage avec une fille de lord Clifford (1825), il a trois enfants, dont l'aîne, Alfred STOURTON, est né en 1828.

STOWE (Harriet BEECHER, mistress), célèbre romancière américaine, née le 15 juin 1814 à Litchfield (Connecticut), est la fille du docteur Lyman Beecher (voy. ce nom), aujourd'hui pasteur presbytérien à Boston. Son père la destinait à l'enseignement et lui fit donner une éducation solide. Dès l'âge de quinze ans, elle alla seconder sa sœur Catherine dans la direction d'une grande école pour l'éducation des femmes à Hartford (Connecticut), puis à Cincinnati, jusqu'en 1825, époque à laquelle elle se maria avec le docteur Calvin Stowe. Celui-ci, un des théologiens les plus distingués des États-Unis, après avoir pris ses degrés au collége de Bowdoin et ses grades théologiques à Andover, avait été nommé professeur de littérature biblique à Dartmouth. En 1832, le professeur Stowe fut appelé par son beau-père au séminaire de Cincinnati. Mistress Stowe y accompagna son mari et vécut à Cincinnati jusqu'en 1850. MM. Beecher et Stowe, persécutés comme abolitionnistes, furent alors obligés de quitter le séminaire, où ils ne pouvaient plus vivre, et de chercher un refuge dans les États de l'Est. Après un court séjour dans le Maine, M. Stowe accepta la chaire de littérature biblique à Andower, et il l'occupe encore aujourd'hui.

Jusque-là mistress Stowe n'avait écrit que des contes ou nouvelles, réunies en 1849, sous ce titre : *Fleur de Mai* (Mayflower, nouvelle édition augmentée, en 1855) : il en a paru plusieurs traductions françaises. Mais ces dix-huit années de séjour à Cincinnati avaient développé son talent et agrandi sa pensée. Elle prit dans sa vie même, et dans les scènes dont elle avait été témoin, le sujet d'une suite d'esquisses, qui parurent d'abord dans un journal abolitionniste de Washington, *the National Era*, et furent bientôt réunis en deux volumes sous ce titre : *la Case de l'Oncle Tom* (Uncle Tom's cabin; Boston, 1852, 2 vol. in-12). Jamais livre ne fut aussi populaire dans les deux parties du monde : il a été traduit dans toutes les langues, et plusieurs fois dans chaque pays; en Amérique seulement, il a été tiré, la première année, à 305 000 exemplaires.

L'impression universelle que produisit l'ouvrage s'explique par l'intérêt du sujet, et la vivacité avec laquelle l'auteur peignit et flétrit un système honteux qu'admet encore une partie de l'Amérique. La critique littéraire lui reprocha bien des défauts d'ordre et de composition ; mais le public les pardonna à un livre écrit avec le cœur pour le service d'une noble cause. Cependant un procès fut intenté à mistress Stowe au nom des lois établies, qui ne s'accommodent pas toujours des protestations de la philosophie et de l'humanité. Quelque temps après l'auteur publia sous ce titre : *Clef de la cabine de l'Oncle Tom* (a Key to Uncle Tom's cabin; Boston, in-8), un commentaire qui prouve que son ouvrage était emprunté tout entier à la réalité.

Dans l'été de 1853, mistress Stowe visita l'Europe avec son mari et son frère Charles Beecher. Elle fut accueillie avec enthousiasme, surtout en Angleterre. A son retour, elle rendit compte de son voyage dans un agréable récit intitulé : *Souvenirs heureux des terres étrangères* (Sunny Memories of foreign lands; Boston et Londres, 1854, 2 vol. in-12). Ce volume a été traduit en français par M. Eugène Forcade, sous ce simple titre : *Souvenirs heureux* (2 vol. in-12). Un livre plus récent de mistress Stowe, *Dred* (Boston et Londres, 1856, in-12), également traduit en français, est aussi une satire contre l'esclavage, qui a le tort de venir après *l'Oncle Tom*, mais où se révèle encore ce christianisme philanthropique et cette sensibilité pénétrante qui a donné tant de vogue à son premier roman.

On a enfin de mistress Stowe quelques écrits religieux, un entre autres *sur l'Observation du dimanche* (Four ways of observing, etc.; 2e édition, Liverpool, 1853); des *Cantiques*, etc. — Pour ses frères et sœurs, voy. BEECHER.

STRACK (Jean-Henri), architecte allemand, né à Bückebourg (Prusse), en 1806, apprit de son père, artiste distingué, les premiers éléments de dessin, et se voua de bonne heure à l'architecture. De fortes études sur l'antiquité classique lui fournirent le sujet d'un ouvrage fort vanté : *de la Construction des théâtres dans l'ancienne Grèce* (über das Theatergebaeude der alten Griechen; Potsdam, 1843). Il a aussi collaboré activement avec le peintre Meyerheim aux *Monuments d'architecture de l'ancienne marche de Brandebourg* (Architektonische Denkmaeler der Altmark Brandenburg; Berlin, 1834 et suivants), dont le texte est de Kugler, et, avec M. Stuler, son émule et son ami, aux *Modèles d'ébénisterie* (Vorlegeblaetter für Mœbeltischler, 1835 et suivants).

On doit à M. Strack un certain nombre de constructions, palais, églises, habitations particulières qui appartiennent à l'architecture éclectique; on cite particulièrement, le château de Frédériksbourg, pour le roi de Danemarck, la décoration intérieure du château de Babertsberg et de la résidence grand-ducale de Schwérin la nouvelle église de Saint-Pierre à Berlin, dans le style gothique, l'église de Saint-Nicolas, à Hambourg, l'atelier de Cornélius à Berlin. La plupart de ses plans sont consignés dans *l'Album de la Société prussienne d'architecture* (Album des preuss. Architektenvereins; 1830 et suiv.).

STRADBROKE (John-Edward-Cornwallis Rous, 2e comte de), pair d'Angleterre, né en 1794, à Darham-Hall (comté de Suffolk), est fils d'un baronnet élevé en 1796 à la pairie. En 1827 il prit la place de son père à la Chambre des Lords, où il vote avec le parti conservateur. Il est lord-lieutenant du Suffolk. N'étant pas marié, il a pour héritier de sa pairie son frère, Henry-John Rous, né en 1795, député de Westminster de 1841 à 1846 et contre-amiral depuis 1854.

STRAFFORD (John BYNG, 1er comte), général et pair d'Angleterre, né vers 1775, à Londres, descend par alliance du célèbre comte de ce nom, décapité en 1641. Entré comme enseigne dans un régiment d'infanterie (1793), il fit ses premières armes en Flandre et en Irlande sous le nom de Byng; puis il prit part aux expéditions du Hanovre et de Copenhague. Mais ce fut dans la Péninsule que se passa la plus brillante période de sa vie militaire : il commanda en qualité de major général à Vittoria, Nivelle, Orthez, reçut deux fois les remercîments du Parlement et assista à la bataille de Waterloo. Nommé en 1822 gouverneur de Londonderry, il fut appelé en 1826 au Conseil privé. De 1831 à 1835, il représenta à la Chambre des Communes le bourg de Poole et soutint la politique du parti libéral. A cette dernière date, il fut

élevé à la pairie comme baron Strafford; en 1847, on lui donna le titre de comte. Il est feld-maréchal et colonel d'un régiment de grenadiers de la garde. Marié deux fois, en 1804 et en 1808, il a quatre enfants, entre autres le suivant.

STRAFFORD (George-Stevens BYNG, baron), pair d'Angleterre, né en 1809 à Londres, est le fils aîné du précédent; par courtoisie il est souvent appelé vicomte Enfield. Dès 1831, il entra à la Chambre des Communes, où il prit une place remarquable parmi les membres du parti libéral, et, à l'exception d'un intervalle de quatre années, y siégea jusqu'en 1852. Sous le ministère Melbourne il fut un des lords de la Trésorerie (1834), et, sous celui de lord J. Russell, il fit partie du bureau des Indes (1846). Il a aussi rempli les charges de trésorier et de contrôleur dans la maison de la reine. Au mois d'avril 1853, il fut élevé à la pairie. Marié deux fois, en 1829 et en 1848, il a neuf enfants, dont l'aîné, George-Henry-Charles BYNG, né à Londres en 1830, est député au Parlement depuis 1852 pour le bourg de Tavistock.

STRANGFORD (Percy-Clinton-Sydney SMYTHE, 6ᵉ vicomte), diplomate et pair d'Angleterre, est né le 31 août 1780, d'une ancienne famille de l'Irlande. Il fit ses études au collége de la Trinité à Dublin, succéda en 1801 au titre de son père et embrassa en 1803 la carrière diplomatique, dans laquelle il déploya beaucoup d'habileté et de zèle pour la politique des tories. Après avoir été trois ans secrétaire de légation, il fut envoyé comme ministre plénipotentiaire à Lisbonne (1806), suivit la famille de Bragance au Brésil et s'acquitta de plusieurs missions relatives à l'occupation du Portugal par les troupes anglaises. En 1817, il passa à la cour de Stockholm, qu'il fit adhérer à la Sainte-Alliance, et assista au couronnement de Charles-Jean XIV (Bernadotte).

A Constantinople, où il représenta son pays avec le titre d'ambassadeur (1820), lord Strangford proposa en vain divers arrangements pour éteindre l'insurrection grecque. Il échangea ce poste contre celui de Saint-Pétersbourg en 1825 et entraîna sans peine l'empereur Nicolas dans la guerre contre les Turcs. En 1828, il reçut mission de préparer la paix entre le Brésil et Buenos-Ayres et concourut au traité d'après lequel la Banda-Orientale et Montevideo devaient être libres et former la république cisplatine sous la protection de l'Angleterre. Ce diplomate a été élevé à la pairie sous le titre anglais de baron Penshurst en 1825. Il avait déjà reçu, pour lui et sa postérité, la grandesse du roi de Portugal, Jean VI. Marié en 1817 à la fille de sir Th. Burke, il a deux fils et deux filles. — Lord Strangford est mort à Londres le 29 mai 1855.

On a de lui une traduction estimée du poëme des *Lusiades* de Camoëns (Londres, 1803), accompagnée de recherches bibliographiques sur ce poëte, et quelques écrits littéraires. Il était membre de la Société des antiquaires de Londres.

STRANGFORD (George-Augustus-Frederick-Percy-Sydney SMYTHE, 7ᵉ vicomte), pair d'Angleterre, né en 1818 à Stockholm, est le fils aîné du précédent. Élevé au collége d'Eton et à Cambridge, il siégea à la Chambre des Communes de 1840 à 1852, sous le nom de Smythe; il représentait la ville de Canterbury. Partisan du libre échange, il fit partie du ministère de sir R. Peel comme sous-secrétaire d'État aux affaires étrangères (janvier à juillet 1846). Il siége à la Chambre des Lords depuis la mort de son père.

On a de lui quelques œuvres d'imagination, entre autres : *Bizarreries historiques* (Historic fancies; 1 vol.), et de nombreux articles dans les annuaires littéraires.

STRANGWAYS (William-Thomas-Horner Fox), diplomate anglais, né en 1795, est frère et héritier présomptif du présent comte d'Ilchester (voy. ce nom). Élevé à l'université d'Oxford, il embrassa la carrière diplomatique et fut tour à tour attaché d'ambassade à Saint-Pétersbourg (1816), à Constantinople (1820), à Naples (1822) et à la Haye (1824). De là il passa à Florence (1825) en qualité de secrétaire de légation, puis à Naples (1828), et fut nommé secrétaire d'ambassade à Vienne (1832). Sous le ministère de lord Melbourne, il fut chargé du sous-secrétariat des affaires étrangères (1835), et le quitta en 1840 pour se rendre à Francfort comme envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire. De retour en 1849, il s'est retiré dans la vie privée.

STRATFORD DE REDCLIFFE (Stratford CANNING, vicomte), diplomate et pair d'Angleterre, né vers 1788, est le quatrième fils d'un négociant de Londres, qui eut pour neveu le célèbre ministre Canning. Après avoir fait ses études au collége d'Eton, il fut attaché, en 1807, au département des affaires étrangères, accompagna M. Adair à Constantinople et y reçut, en 1809, le rang de secrétaire d'ambassade. Peu de temps après, il revint en Angleterre et s'occupa sérieusement de compléter son éducation à l'université de Cambridge qui lui conféra, en 1813, le diplôme de maître ès arts. Envoyé l'année suivante en Suisse comme ministre plénipotentiaire (1814), il contribua au changement de la constitution fédérale, assista, en 1815, au Congrès de Vienne et fut chargé, en 1820, d'aplanir certains différends avec le gouvernement des États-Unis; les conclusions qu'il présentait à ce sujet n'ayant pas été ratifiées, il fut rappelé en 1823 et se rendit, en 1824, à Saint-Pétersbourg avec mission d'ouvrir des négociations relatives à la Grèce.

Nommé en 1825 ambassadeur en Turquie, sir Stratford Canning déploya, dans l'exercice de ces fonctions, toutes les ressources d'un diplomate consommé pour faire prévaloir par-dessus tout les intérêts de son pays. Après avoir, d'une façon assez tiède, soutenu la cause des Grecs auprès du sultan Mahmoud, il prit la plus grande activité pour résoudre les difficultés existantes entre la Porte et la Russie, présenta, au nom des grandes puissances, une proposition aux termes de laquelle toute la terre ferme devait rentrer de nouveau sous l'autorité musulmane et se retira seulement après la bataille de Navarin, quand tout espoir d'arrangement fut perdu. Les insignes civils de la grand'croix du Bain furent la récompense de ses services (1829). Très-attaché au parti whig, il ne put rentrer en fonctions que sous le ministère Grey (1831) : chargé des négociations à suivre pour la délimitation des frontières de la Grèce, il ne négligea rien pour concilier les partis, fit valoir la nécessité d'un pouvoir central fortement constitué, et ce fut d'après ces idées que fut rédigé plus tard le protocole des puissances médiatrices. Après avoir refusé l'ambassade de Saint-Pétersbourg en 1833, il resta longtemps sans nouvelle mission et prit part, de 1835 à 1842, aux travaux de la Chambre des Communes, où il avait déjà représenté deux bourgs avant la réforme parlementaire.

Au mois d'octobre 1841, sir Stratford Canning, qui porta ce nom jusqu'en 1852, fut de nouveau accrédité auprès de la Porte, où il remplaça lord Ponsonby; il a été maintenu à ce poste jusqu'à la fin de 1857 par les diverses administrations qui se sont succédé. Ami de Rèchid-pacha, il favorisa

de tout son pouvoir le développement intellectuel et commercial de la Turquie; ayant une connaissance approfondie des hommes et des choses de ce pays, il jouissait à la cour du sultan d'une influence qui s'étendit même à la direction des affaires intérieures. L'usage qu'il en faisait, dans l'intérêt de la politique exclusive de son pays, fut plus d'une fois de nature à porter ombrage aux autres puissances européennes. En 1852 il a été créé vicomte de Redcliffe et il siége maintenant en cette qualité à la Chambre haute.

STRATHALLAN (William-Henry DRUMMOND, 7e vicomte), pair représentatif d'Écosse, né en 1810, à Londres, appartient à une famille anoblie par Charles Ier. Après avoir hérité des titres de son père, il fut porté, par élection, à la Chambre des Lords en 1853, et réélu, selon l'usage, pour la législature de 1857. Il professe les opinions conservatrices.

STRATHMORE (George-Thomas LYON-BOWES 12e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1822 dans le comté de Herts, descend d'une famille écossaise qui date du XVe siècle. Après avoir servi dans les gardes, il fut élu en 1852 pair représentatif d'Écosse et, selon l'usage, réélu en 1857. Il appartient au parti conservateur modéré.

STRAUSS (Abraham), musicien français, né à Strasbourg, en 1809, d'une famille d'israélites, vint à Paris, vers 1827. Plein d'ardeur pour la musique et déjà violoniste habile, il organisa des quatuors avec plusieurs de ses compatriotes, et exécuta les œuvres de Haydn, de Beethoven et de Mozart, auxquelles il joignait de la musique de danse de sa composition. Bientôt il se vit recherché dans les salons du faubourg Saint-Germain, où il jouait tour à tour, avec son modeste orchestre de chambre, les symphonies des maîtres ou des valses et des contredanses : c'étaient celles-ci surtout qui, alors, le faisaient vivre.

M. Strauss voulut cependant concourir pour entrer dans une classe de violon au Conservatoire, et fut admis. Quelques semaines plus tard, une place de premier violon se trouva vacante à l'orchestre du Théâtre-Italien; il l'emporta d'emblée sur ses concurrents. Il occupa pendant quinze ans, cette position qui ne l'empêchait pas de diriger les orchestres de la plupart des grandes fêtes de cette époque. Pendant l'été, il organisa et dirigea les concerts et les bals des salons d'Aix en Savoie. En 1844, il fut nommé par le ministre du commerce, directeur des bals et concerts de Vichy, et depuis cette époque il contribue chaque année à la vogue de cet établissement thermal.

Les compositions de M. Strauss ne sont pas à la hauteur de sa réputation comme chef d'orchestre de bal. A part toute collaboration anonyme, on lui reproche des emprunts à l'Allemagne, dont quelques-uns ont été signalés avec éclat par une lettre publique de nos premiers pianistes et de plusieurs membres de l'Institut (mars 1855). Homonyme du célèbre compositeur de valses, Strauss de Vienne, il a été redevable à cette identité de nom, d'une partie de ses succès dans les salons du monde parisien. Aujourd'hui chef d'orchestre des bals de la cour, il dirige aussi, depuis 1852, les bals masqués de l'Opéra.

STRAUSS (David-Frédéric), célèbre théologien protestant allemand, né à Ludwigsbourg, dans le Wurtemberg, le 27 juin 1808, acheva à Tubingue ses études théologiques, commencées dans un établissement de la petite ville de Blaubeuren. Admis dans le ministère ecclésiastique, en 1830, il devint, l'année suivante, professeur au séminaire de Maulbronn, qu'il quitta pour aller reprendre ses cours à Berlin. Après y avoir étudié, pendant six mois, la philosophie de Hegel et entendu le célèbre Schleiermacher, il revint à Tubingue et fut employé, comme répétiteur, au séminaire théologique, tout en suivant les cours de philosophie à l'université. Le jeune docteur était profondément inconnu, en 1835, lorsque, tout à coup, il produisit le livre de théologie qui peut-être a fait le plus de bruit dans ce siècle, *la Vie de Jésus, examen critique de son histoire* (das Leben Jesu, kritisch bearbeitet; Tubingue, 1835, 2 vol.). Cet ouvrage qui faisait jouer un rôle si important à l'explication mythique dans la vie du Christ et la fondation de sa doctrine, aboutissait, sinon a la négation absolue de sa personne, du moins à la substitution de symboles et d'allégories aux principaux faits de son histoire. Réimprimé d'année en année, en Allemagne, il fut traduit dans la plupart des langues de l'Europe. La version française qui en a été donnée par M. Littré (Paris, 1839-1840, 4 vol. in-8; 2e édit. 1856), a fait retrouver sous la synthèse savante de la critique allemande, une foule d'aperçus qui n'avaient pas échappé à la sagacité des philosophes français du XVIIIe siècle.

Au milieu des discussions orageuses que souleva la *Vie de Jésus*, l'auteur se vit destitué de ses fonctions de répétiteur. Il fut appelé comme professeur au lycée de Ludwigsbourg, d'où il revint bientôt à Tubingue, pour y vivre dans la retraite et l'étude. Dans les années qui suivirent, il publia ses *Écrits polémiques* (Streitschriften; Ibid., 1837), et ses *deux Feuilles pacifiques* (Zwei friedliche Blaetter; Altona, 1838), publications qui apportaient des adoucissements à sa doctrine. En 1839, le conseil de l'instruction à Zurich l'appela à l'université, comme professeur de dogmatique et d'histoire de l'Église. Cette nomination parut un scandale et provoqua un soulèvement que la prompte retraite de M. Strauss ne suffit pas à calmer (6 septembre). Il donna bientôt après un autre grand ouvrage : *la Dogmatique chrétienne dans son développement historique et dans sa lutte avec la société moderne* (die christliche Glaubenslehre, in ihrer, etc.; Tubingue, 1840-1841, 2 vol.), où l'exégèse, la critique et l'histoire étaient présentées sous des points de vue nouveaux; sa dissertation *sur Schleiermacher et Daub* (über Schl., etc.; Leipsick, 1839), en forme la préface.

Pendant l'année révolutionnaire 1848, M. Strauss fut candidat à l'Assemblée nationale allemande; mais les animosités qu'on excita contre lui, dans les campagnes, le firent échouer. A cette occasion, il fit paraître *six Discours au peuple* sur la théologie et la politique (Sechs theologisch-politische Volksreden; Stuttgart et Tubingue, 1848). La même année, sa ville natale le nomma à la diète wurtembergeoise, où il prit rang, au grand étonnement des divers partis, parmi les conservateurs; les manifestations malveillantes de ses électeurs lui firent donner presque aussitôt sa démission (décembre 1848).

M. Strauss n'a publié depuis que des études biographiques: *Vie de Schubart, d'après ses lettres* (Schubart's Leben, in seinen Briefen; Berlin, 1849, 2 vol.), accompagnant une édition de la correspondance du poëte; *Christian Maerklin, ou un type moderne* (Christ. Maerklin, ein Lebens-und Charakterbild aus der Gegenwart; Manheim, 1851), où l'auteur a inséré des détails autobiographiques; *Vie et écrits de Nicodème Frischlin* (Leben und Schriften des Dichters und Philologen N. Fr.; Francfort 1856), étude sur l'Allemagne savante du XVIe siècle.

Parmi les travaux critiques dont l'auteur de *la Vie de Jésus* a été l'objet, nous nous bornerons à citer l'article de M. Edg. Quinet dans *la Revue des Deux-Mondes* du 1er décembre 1838; *la Réponse au livre du docteur Strauss*, etc. (1842, in-8) de M. Ath. Coquerel; *la Vie de Jésus au point de vue de la science* (1842-43, in-8), de M. J. Kuhn, traduit de l'allemand par M. Nettement (Paris, 1842, in-12).

STRAUSS (Gerhard-Frédéric-Abraham), théologien protestant allemand, né à Iserlohn, le 24 septembre 1786, fit ses études à Halle et à Heidelberg. En 1809, il fut nommé pasteur à Ronsdorf, dans le duché de Berg, prédicateur à Elberfeld en 1814, et appelé à Berlin en 1822 comme professeur et comme pasteur de la cour et de la cathédrale. Plein d'une ardente conviction, il travailla de tous ses efforts à la propagation ou au raffermissement de la foi protestante en Allemagne. Ses sermons et ses ouvrages respirent le même zèle. Nous mentionnerons : *Sons de cloche, ou Souvenirs de la vie d'un jeune prédicateur* (Glockentœne, oder Erinnerungen, etc.; Elberfeld, 1812-1820, 3 vol.; 7e édit., 1840), ouvrage qui n'eut pas moins de succès en Suède, en Hollande et en Angleterre qu'en Allemagne; *le Baptême dans le Jourdain* (die Taufe im Jordan; Ibid., 1822); *Pèlerinage de Helon à Jérusalem*, 109 *ans avant la naissance du Christ* (Helon's Wallfahrt nach, etc.; Ibid., 1828-1823, 4 vol.); *Sermons sur la justification par la foi* (Predigt über die Rechtfertigung durch den Glauben; Berlin, 1844); *Sermons sur l'enseignement de la parole du Seigneur* (Predigten über die Lehre von dem Worte Gottes; Ibid., 1846); *Recueil de sermons imprimés de* 1822 *à* 1845 (Sammlung gedruckter Predigten, etc.; Ibid., 1846); *l'Année de l'Église évangélique expliquée* (das evang. Kirchenjahr in seinem Zusammenhange; Ibid., 1858), etc.

STRAUSS (Frédéric-Adolphe), théologien protestant allemand, fils du précédent, né à Elberfeld, le 1er juin 1817, fit toutes ses études à Berlin. Consacré ministre, il obtint, sous son père, une place de prédicateur à l'église de la cour et de la cathédrale. En 1835, il fit un grand voyage en Orient, et à son retour, il visita Rome, où il fut bien accueilli, malgré le culte auquel il appartient. Plus tard il raconta son voyage dans un livre intitulé : *Sinaï et Golgotha, voyage en Orient* (Sinaï und Golgotha, Reise in das Morgenland; Berlin, 1847; 5e édition, 1853), ouvrage traduit chez la plupart des peuples protestants. Nommé aumônier en 1846, il suivit les troupes prussiennes dans la campagne du Schleswig, dont il a raconté certains épisodes sous ce titre : *Foi du Guerrier* (Kriegertreue; Berlin, 1851). M. Strauss fils a aussi publié un certain nombre d'ouvrages de théologie, de liturgie et de piété.

STREET (Alfred B.), poëte américain, né à Poughkeepsie (État de New-York), étudia le droit à Montecello, où résidait son père, et se fit homme de loi à Albany, où depuis plusieurs années il occupe le poste de bibliothécaire de la législature de l'État. On a de lui plusieurs ouvrages en vers « agréables et diffus, » dit sévèrement M. Philarète Chasles, mais où l'on trouve une incontestable puissance de description, un vif sentiment de la nature et une manière de penser tout américaine : *l'Incendie de Schenectady et autres poëmes* (the Barning of Schenectady and other poems; 1849); *Dessin et coloris* (Drawings and tintings; 1844); *Frontenac ou l'Atotarho des Iroquois* (Frontenac or the Atotarho of the Iroquois; New-York, 1848), en sept mille vers, épisode de l'expédition du comte de Frontenac, gouverneur général du Canada, contre les Iroquois; sous le titre de : *Poems*, un recueil de poésies détachées et de nouvelles en prose, publiées d'abord dans les *Magazines*; etc.

STRICKLAND (miss Agnès), femme de lettres anglaise, née vers 1806, à Reydon-Hall (comté de Suffolk), et la plus connue de quatre sœurs qui ont embrassé la carrière littéraire, reçut sous les yeux de son père une éducation solide, où l'histoire et les sciences s'alliaient à l'étude des langues anciennes. A la suite d'un revers de fortune, elle se résigna sans peine à se créer des ressources par sa plume, et, à quinze ans, elle écrivait le poëme du *Champ de bataille de Worcester* (Worcester field), suivi de l'épisode de *Démétrius*, dont la Grèce moderne lui avait fourni le sujet. Ses premiers essais imprimés, auxquels collaborèrent ses sœurs, parurent dans les *Annuaires* et les *Albums* de l'époque. Elle publia ensuite une série de petits livres à l'usage de la jeunesse : *les Historiettes de l'histoire* (Stories from the history); *les Enfants célèbres de l'Angleterre* (Illustrious british children); *Alda*, *les petits Robinsons Crusoé* (the Rival Crusoes), qui obtinrent un débit considérable.

La première œuvre importante de miss Agnès Strickland est un roman ou plutôt un recueil de tableaux historiques, intitulé : *les Pèlerins de Walsingham* (the Pilgrims of Walsingham; 1835, 3 vol.). Elle entreprit ensuite *la Biographie des reines d'Angleterre depuis la conquête jusqu'à Victoria* (the Lives of the queens of England; 1840-1851, 8 vol. in-8; nouv. édit., 1854), ouvrage auquel a collaboré une de ses sœurs, miss Élisabeth, et qui témoigne de recherches consciencieuses; il fut immédiatement suivi de *la Biographie des reines d'Écosse* (the Lives of the queens of Scotland; 1852-1856, t. I à IV, in-8), dont une réimpression a été commencée en 1855. On a encore de cette dame un choix de ses poésies extrait des recueils périodiques, sous le titre : *Scènes historiques* (Historical scenes; in-8).

STRICKLAND (miss Jane-Marguerite), sœur de la précédente, née vers 1805, à Reydon-Hall, inséra ses premiers écrits dans les Annuaires, entre autres le *Juvenile forget me not*, et se consacra pendant plusieurs années à la littérature de la jeunesse et à des publications morales et religieuses destinées à l'amélioration des classes ouvrières. En 1854, elle a fait paraître la première partie d'une *Histoire familière des Romains* (History of Rome, t. I, in-8), où elle traite de l'ancienne Rome aux divers points de vue de la conquête, de la civilisation, des lettres et des arts.

STRICKLAND (Catherine-Parr), aujourd'hui mistress *Trail*, sœur des précédentes, est l'auteur de quelques volumes d'esquisses sur le Canada, où elle accompagna son mari, lieutenant au 21e régiment : *les Forêts d'Amérique* (the Woods of America); *les Robinsons Canadiens* (the Canadian Crusoes), etc. En 1855, elle a fait paraître un *Guide des émigrantes* (a Guide to female emigrants; in-12), écrit spécialement pour les femmes qui s'expatrient dans le Nord-Amérique.

STRICKLAND (Susannah), sœur cadette des précédentes, a épousé aussi un officier du 21e régiment, nommé John Moodie. Elle est surtout connue aux États-Unis, où ses romans ont obtenu du succès; nous citerons notamment : *Marc Hurdlestone* et *Flora Lindsay*, qui ont été réimprimés à Londres. Elle a donné dans un journal le récit de ses aventures personnelles durant son séjour au Canada, où son mari s'est définitivement établi.

STRICKLAND (major), frère des précédentes, a

embrassé la carrière militaire et publié sous le titre de *Vingt-sept ans dans l'ouest du Canada* (Twenty seven years in Canada west; 2 vol.), un ouvrage qui n'est pas dépourvu d'intérêt.

STRINHOLM (Anders-Magnus), historien suédois, né le 25 novembre 1786 à Umea (Westerbothnie), prit en 1810 la direction d'une imprimerie à Stockholm et se livra dès cette époque avec ardeur à l'étude de l'histoire de sa patrie. Son *Histoire du peuple suédois sous les rois de la maison de Wasa* (Svenska Folkets historia; Stockholm, 1819-1824, t. I-III, in-8), exécutée sur un plan trop vaste peut-être, fut si froidement accueillie qu'il en interrompit la publication. Il accepta en 1825 la place de secrétaire aux archives statistiques, dont il se démit pour reprendre ses études. Il entreprit alors une *Histoire du peuple suédois depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours* (Svenska Folkets historia fran ældsta till, etc.: Stockholm, 1834-1854, tom. I-V; abrégé en 2 vol. 1858), les deux premiers volumes ont été traduits en allemand par Frisch (Hambourg, 1839-1841). Cet ouvrage, un peu trop chargé de détails et écrit dans un style agréable et facile, quoique un peu prolixe, est le fruit de recherches considérables et tient une place honorable dans la littérature de son pays. L'Académie suédoise a décerné à l'auteur, en 1834, une pension de 300 rixdalers-banco, et le roi lui en a accordé une de 1000 (2130 fr.), qui, en 1854, a été portée à 1500.

M. Strinholm a encore publié une *Vie du feld-maréchal Stenbock* et des descriptions de plusieurs châteaux historiques. Il est chevalier de l'Étoile polaire (1843), membre de l'Académie des belles-lettres, histoire et antiquités (1834), de l'Académie suédoise, de l'Académie des sciences (1845), et docteur en philosophie (1842).

STROGANOW ou STROGONOFF (Grégoire-Alexandrowitsch, comte), homme politique russe, né à Moskou en 1770, fut d'abord ambassadeur à Madrid, puis à Stockholm. En 1822, il fut envoyé à Constantinople, où il défendit les intérêts religieux et politiques des Grecs avec une fermeté qui appela sur lui l'attention de toute l'Europe. Plus tard, pour ne pas servir le système d'influence employé avec les Grecs, il donna sa démission et alla voyager à l'étranger. Après avoir parcouru la France et la Hollande, il revint en 1825 à Saint-Pétersbourg et fut nommé comte par l'empereur Nicolas. Il rentra dans le service actif, en 1827, devint conseiller d'État, et grand envoyé de l'empereur. Ce fut lui qui, en 1838, assista comme ambassadeur de la Russie au sacre de la reine Victoria. Depuis 1846 il remplissait les fonctions de grand chambellan. — Privé de la vue depuis plusieurs années, il est mort, à Saint-Pétersbourg le 7/19 janvier 1857.

STROGANOW (Serge, comte), fils aîné du précédent, né à Saint-Pétersbourg vers 1803, reçut, grâce à son mariage avec une héritière de la branche aînée de sa famille, le titre de comte, même avant son père. Nommé en 1831 gouverneur de Riga, il s'acquit une popularité véritable par sa bienfaisance et son courage pendant le choléra. De 1835 à 1847, il fut curateur de l'université de Moscou, lieutenant général, général adjudant de l'empereur et sénateur. Il fut promu en 1852 au grade de général de cavalerie. Président de la Société des antiquaires russes, il a fait éditer un certain nombre d'importants travaux archéologiques. Il a en outre beaucoup contribué au développement du commerce et de l'industrie russe, soit comme armateur, soit comme possesseur de mines et de forges nombreuses et considérables en Sibérie.

STROGANOW (Alexandre, comte), second fils du comte Grégoire Stroganow, né à Saint-Pétersbourg, vers 1805, prit part, comme colonel, aux guerres contre la Pologne et contre la Turquie, et devint membre du conseil d'administration du royaume de Pologne et gouverneur de la Petite-Russie. De 1839 à 1841, il exerça les fonctions de ministre de l'intérieur. Il est adjudant général de l'empereur, lieutenant général de l'artillerie, et membre du conseil d'État. Nommé, en 1855, gouverneur général de la Nouvelle-Russie et de la Bessarabie, il est chargé de la réorganisation de la Crimée et de la reconstruction de Sébastopol.

Il a un fils, Grégoire STROGANOW, ancien colonel de la garde, écuyer impérial depuis 1856, et marié morganatiquement à la princesse-Marie Nicolajewna, veuve du duc de Leuchtenberg.

Un troisième fils du comte Grégoire, Alexis STROGANOW, né à Saint-Pétersbourg en 1808, remplit les fonctions de chargé d'affaires à Turin, puis celles d'ambassadeur à Lisbonne, de 1841 à 1848. Il est chambellan particulier de l'empereur de Russie, et membre du conseil d'Empire siégeant à Saint-Pétersbourg.

STROMEYER (Georges-Frédéric-Louis), chirurgien allemand, né le 6 mars 1804 à Hanovre, fils de l'introducteur de la vaccination en Allemagne, commença ses études médicales à l'Institut de sa ville natale, fréquenta ensuite les universités de Gœttingue et de Berlin (1823-1826), et, après avoir obtenu le grade de docteur en médecine, visita les principales capitales de l'Europe. Appelé, en 1828, à Hanovre, il exerça durant dix ans les fonctions de chirurgien de la Cour royale et de professeur de l'École chirurgicale. De 1838 à 1848, il occupa tour à tour des chaires aux universités d'Erlangen, de Munich et de Fribourg. En 1848 il fut appelé, comme professeur de chirurgie, à Kiel, et après avoir assisté aux campagnes de 1849 et 1850 en qualité de médecin en chef de l'armée des duchés, il devint directeur des affaires médicales du duché de Holstein. En 1854, il fut rappelé dans sa patrie avec le titre de médecin en chef de l'armée.

On doit à M. Stromeyer plusieurs ouvrages estimés, entre autres : *Compte rendu d'un voyage officiel à Danzick en* 1831, *à l'occasion du choléra* (Skizzen und Bemerkungen von einer Reise nach Danzig, etc.; Hanovre, 1832); *de la Paralysie des muscles de respiration* (über Paralysie der Inspirationsmuskeln; Ibid., 1839); *Études d'orthopédique chirurgicale, ou expériences d'opérations sous-cutanées de muscles raccourcis* (Beitraege zur operativen Orthopaedik. etc.; Ibid., 1838), où l'auteur donne le premier l'idée de l'opération du strabisme; *de Combinatione rationis nervorum et motoriorum et sensoriorum, sive de sensuum impressionibus musculorum actione effectis, commentatio.* (Erlangen, 1839); *le Korektom, nouvel instrument servant à la formation artificielle de pupilles et à l'extraction de la cataracte* (das Korektom, ein neues, etc.; Augsbourg, 1842); *Manuel de chirurgie* (Handbuch der Chirurgie; Fribourg, 1844-50, 2 vol.): *des Lésions des os causées par des coups de feu* (über die bei Schusswunden vorkommenden Knochenverletzungen: Fribourg, 1850); *du Typhus sous l'influence d'une ventilation méthodique* (über den Verlauf des Typhus unter dem Einfluss einer methodischen Ventilation; Hanovre, 1855), etc.

STROOBANT (François), peintre belge, né à Bruxelles, en 1819, est élève de M. Lauters. Re-

nommé comme paysagiste, il a donné des aquarelles et des pastels estimés, ainsi que de nombreuses illustrations lithographiques. Nous citerons : *Monuments de Belgique* (planches in-4); *la Terre sainte* (Id.), tous deux commandés par la Société des beaux-arts; *l'Orage*, grand pastel, des *Vues* et *Sites pittoresques* (1843-1853); *le Pont Saint-Jean à Bruges*, *Maison de charité à Malines*, à l'Exposition universelle de Paris en 1855. M. Stroobant a obtenu une médaille d'or en 1854 à Bruxelles, et une mention à Paris en 1855.

STRUVE (Gustave), publiciste et homme politique allemand, né en Livonie, vers 1805, étudia le droit, entra dans le corps diplomatique du grand-duché d'Oldenbourg, et prit part, comme secrétaire d'ambassade, à plusieurs sessions de la diète de Francfort. Vers 1840 il se fixa comme avocat à Manheim, où il épousa, en 1845, une femme qui a depuis partagé toutes ses opinions et tous ses périls. Il s'occupait aussi de science, particulièrement de phrénologie, et il publia plusieurs écrits sur ce sujet. A partir de 1843, il fit au gouvernement de Bade, comme rédacteur en chef du *Journal de Manheim*, une opposition qui lui attira plusieurs fois des amendes et de la prison; ce journal ayant été supprimé en 1846, il le remplaça par *le Spectateur allemand*. Affilié à toutes les sociétés secrètes avant 1848, puis membre de tous les clubs que la révolution fit ouvrir, il précipita en avril, avec M. Hecker, une première tentative de république qui n'aboutit point et se vit contraint à se réfugier en France, puis en Suisse. Un second mouvement insurrectionnel, tenté le 21 septembre avec Blind, n'eut pas plus de succès. Mis en déroute à Staufen par les troupes du gouvernement, ses compagnons furent dispersés et lui-même arrêté. Il fut condamné par le tribunal de Fribourg à cinq ans de prison dans la citadelle de Bruchsal; mais l'insurrection du 24 mai 1849 lui rendit la liberté. Bientôt le chef du nouveau mouvement, M. Brentano, le fit arrêter, en l'accusant d'exagérer les tendances socialistes de la révolution badoise. Quand les troupes de la confédération envahirent le grand-duché, il se rendit auprès du général des insurgés, Mieroslawski. Après la défaite du corps révolutionnaire, et l'occupation de Carlsruhe, il se réfugia en Suisse, d'où on l'expulsa deux mois après. Il habita successivement la France et l'Angleterre, puis alla reprendre dans l'Amérique du Nord la profession de journaliste.

On doit à M. Gustave Struve plusieurs ouvrages scientifiques ou politiques : *Histoire de la phrénologie* (Geschichte der Phrenologie; Heidelberg, 1843); *Manuel de phrénologie* (Handbuch der Phrenologie; Leipsick, 1845); *la Phrénologie en Allemagne et hors de l'Allemagne* (Heidelberg, 1843); *Correspondance entre un diplomate d'autrefois et un diplomate d'aujourd'hui* (Briefwechsel, etc.; Manheim, 1845); *Lettres politiques* (Politische Briefe, 1846); *Système des sciences politiques* (System der Staatswissenschaften; Francfort, 1847 1848, 4 vol.); *le Droit public de la confédération allemande* (das œffentliche Recht des deutschen Bundes; Manheim, 1846, 2 vol.); *Temps nouveau : calendrier populaire pour l'an Ier* (Neue Zeit, etc.; Berne, 1850); *Histoire des trois soulèvements populaires de Bade* (Geschichte der drei Volkserhebungen in Baden; Berne, 1849), etc.

Madame Struve a aussi publié quelques écrits, entre autres : *Souvenirs de la guerre de l'indépendance badoise* (Erinnerungen, etc.; Hambourg, 1850), et *Portraits historiques contemporains* (Historische Zeitbilder; Brême, 1850, 3 vol.).

STRUVE (Frédéric-Georges-Guillaume de), célèbre astronome russe, né le 15 avril 1793, à Altona, étudia la philologie et plus tard l'astronomie à l'université de Dorpat, fut attaché, en 1813, à l'observatoire de cette ville et en devint, en 1817, directeur. En 1839 il fut appelé à Poulkova, où il dirige encore aujourd'hui le magnifique observatoire que le gouvernement russe a établi dans cette ville. Il est membre de l'Académie des sciences de Pétersbourg et conseiller d'État ordinaire.

Les travaux de cet éminent astronome ont eu pour principal objet l'observation des étoiles fixes et des étoiles doubles. Parmi ses écrits sur ce sujet on remarque : *Observationes dorpatenses* (Dorpat, 1817-1839, 8 vol.); *Catalogus novus stellarum duplicium* (Ibid., 1827); *Stellarum duplicium mensuræ micrometricæ* (Saint-Pétersbourg, 1827); *Stellarum fixarum imprimis duplicium et multiplicium positiones mediæ pro epocha* 1830. *O, deductæ ex observationibus meridianis a* 1822 *ad* 1843 *in specula Dorpat. institut.* (Ibid., 1852, in-fol.); *Études d'astronomie stellaire sur la voie lactée et la distance des étoiles fixes* (Ibid., 1847).

Il faut citer parmi ses autres publications astronomiques : *Description de l'observatoire astronomique central de Poulkova* (Saint-Pétersbourg, 1845, texte et atlas avec 36 planches); *Catalogue de la bibliothèque astronomique de Poulkova* (1845); *Mémoire sur la dilatation de la glace d'après des expériences faites en* 1845 *et en* 1846 *à l'observatoire de Poulkova* (Ibid., 1848); *Recueil de mémoires présentés à l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg par les astronomes de Poulkova*, etc. (Ibid., 1853, gr. in-4); *la Fondation de l'observatoire central de Russie par l'empereur Nicolas Ier* (Ibid., 1855).

M. de Struve a été chargé, à diverses reprises, de grands travaux et expéditions scientifiques qui ont donné lieu à plusieurs autres écrits. De 1816 à 1819 il a exécuté la triangulation de la Livonie et publié, à la suite de ce travail, une belle *Carte de la Livonie* (1839). De 1822 à 1827 il mesura une partie du méridien dans les provinces baltiques et rendit compte de ses opérations sous ce titre : *Mesures des degrés de latitude des provinces baltiques* (Breitengradmessungen in den Ostseeprovinzen; Dorpat, 1831, 2 vol.). Enfin, en 1828 il réunit ses opérations géodésiques à celles du général Tenner et parvint à déterminer l'arc du méridien scandinavico-russe de 25° 20′, le plus grand qu'on eût encore pu mesurer. Le compte rendu de ce vaste travail se trouve dans plusieurs *Mémoires* et dans l'*Exposé historique des travaux exécutés jusqu'à la fin de l'année* 1851 *pour la mesure de l'arc du méridien entre Fugleuaes 70° 40′, et Ismael 45° 20′, suivi de deux rapports de G. Lindhagen*, etc. (1852).

Nous rappellerons encore parmi les autres expéditions scientifiques dirigées par M. de Struve : le nivellement des pays situés entre la mer Noire et la mer Caspienne; la détermination de la position géographique de plusieurs points de la Sibérie, des provinces transcaucasiennes et de la Turquie asiatique; l'observation des éclipses de 1842 et de 1851, etc. Les résultats de ces différents travaux, qui sont d'un grand intérêt scientifique, ont été exposés dans les *Mémoires* de l'Académie de Saint-Pétersbourg.

STRUVE (Othon-Guillaume de), astronome russe, fils du précédent, né à Dorpat, le 7 mai 1819, fit ses études sous la principale direction de son père, obtint, dès l'âge de vingt ans, une place à l'observatoire de Poulkova et devint, quelques années plus tard, second astronome de ce grand établissement scientifique. Membre de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg et conseiller d'État, il dirige en outre depuis plu-

sieurs années les grands travaux astronomico-géographiques entrepris par l'état-major de l'empereur de Russie.

On cite de ce savant, à côté des travaux de son père, plusieurs belles observations astronomiques. Il a calculé le premier la quantité du mouvement de translation de notre système solaire dans l'espace, découvert plus de 500 nouvelles étoiles doubles et un satellite d'Uranus, et publié sur Saturne et son anneau, sur l'orbite de certaines comètes et sur plusieurs étoiles doubles, des écrits estimés pour la rigoureuse exactitude des observations. Il a dirigé aussi plusieurs explorations scientifiques, notamment les grandes expéditions chronométriques qui eurent pour résultats la détermination de la longitude de l'observatoire central de Russie et de quelques positions géographiques importantes de l'empire russe. Les comptes rendus de ces travaux se trouvent insérés dans les *Mémoires* de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg et dans quelques écrits publiés à part et dont les titres rappellent l'objet : *Expédition chronométrique exécutée par ordre de l'empereur Nicolas Ier entre Altona et Greenwich pour la détermination de la longitude géographique de l'observatoire central de Russie* (Saint-Pétersbourg, 1846); *Expéditions chronométriques de* 1845 *et* 1846 (1853, gr. in-4); *Observations de la comète de Biela dans l'année* 1852 (Ibid., 1853), etc.

STUART DE DECIES (Henry VILLIERS-STUART, 1er baron), pair d'Angleterre, né en 1803, à Londres, appartient à la famille des marquis de Bute. De 1826 à 1830, il siégea à la Chambre des Communes dans les rangs du parti libéral, devint membre du Conseil privé en 1836 et fut élevé en 1839 à la pairie, avec le titre de baron. Il est lord-lieutenant du comté de Waterford. De son mariage avec Mme de Olt il a deux enfants, dont l'aîné, Henry STUART, né en 1827, a embrassé l'état ecclésiastique.

STUDER (Bernard), géologue suisse, né en 1794, à Buren sur l'Aar, et fils d'un ministre protestant, fut destiné à l'état ecclésiastique, d'où le détourna son goût pour les sciences exactes. Il se livra avec ardeur à l'étude des mathématiques et les enseigna dès 1815 au collége de Berne. Mais, l'année suivante, il voulut aller compléter ses études à Gœttingue, auprès des Gauss, des Stromeyer et des Hausmann. De nouveaux voyages lui permirent de se lier avec quelques naturalistes distingués, tels que Férussac, Brongniart, le comte Bourmont, de Boué et Léopold de Buch, qu'il accompagna dans plusieurs excursions dans les Alpes, et qui le détermina à s'occuper particulièrement de la constitution géologique des montagnes de sa patrie. A la suite de la publication de sa *Monographie du terrain de Molasse* (Berne, 1825), qui donnait une idée de ses travaux, le gouvernement suisse créa pour lui, à l'Académie de Berne, une chaire de géologie, la première consacrée à cette science spéciale en Suisse. Depuis cette époque, M. Studer a entrepris annuellement, dans les diverses parties de l'Europe, des voyages scientifiques, dont il a rendu compte dans les *Bulletins de la Société géologique* de France, les *Annuaires* de Leonhard et Bronn, et autres recueils.

Son œuvre principale est la *Carte géologique de la Suisse* (Winterthur, 1853), qu'il publia en commun avec M. Arnold Escher von der Linth. Dressée sur la *Carte géographique de la Suisse* de Ziegler, elle est accompagnée d'un *Index* complet des noms et de notices historiques et statistiques. On cite encore de ce savant deux ouvrages de géologie : *les Alpes occidentales de la Suisse* (die westlichen Schweizeralpen; Bern, 1834); *Géologie de la Suisse* (Berne, 1851-1853, 4 vol.); deux ouvrages géographiques : *Traité de géographie mathématique* (Berne, 1836; 2e édit., 1842); et *Traité de géographie physique* (Ibid., 1844-1847, 2 vol.), etc.

STÜLER (Auguste), architecte allemand, né à Berlin, en 1800, suivit de bonne heure l'atelier de Schinkel, d'où il ne sortit qu'à l'âge de trente ans. Il publia alors avec M. Strack les *Modèles pour l'ébéniste* (Vorlegeblætter für Mœbeltischler; 1835), qui eurent le mérite de ressusciter en Allemagne un art presque perdu, et donna ensuite dans l'*Album* de la Société d'architecture de Berlin une suite de plans et de projets, palais, fontaines, musées, constructions d'utilité publique, qui, presque tous, ont été adoptés et exécutés depuis. Soutenu par la protection spéciale du roi de Prusse, passionné pour l'architecture, il entreprit, de 1840 à 1850, une série de constructions aussi importantes que nombreuses. Outre une foule d'habitations particulières, on lui doit le plan de la salle du conseil de Perleberg, dans le style italien du moyen âge; le nouveau palais d'hiver de Saint-Pétersbourg, la Bourse de Berlin, la Bourse de Francfort, l'église catholique de Rheda, divers châteaux, le nouveau musée de Berlin, son œuvre principale, où il a su approprier chaque genre d'architecture à la destination de chacune des salles; les portiques et les parcs qui relient ce musée à tant d'autres monuments; la construction et une partie de la décoration de la chapelle royale (1854); l'église de Saint-Mathieu à la ménagerie de Berlin, dans le style italien; la nouvelle église Saint-Georges, l'église Saint-Jacques, plusieurs salles nouvelles au château de Potsdam; le remaniement des jardins de Sans-Souci; le château du grand-duc de Mecklembourg-Schwérin à Berlin, imité de Chambord, etc., sans compter une foule de dessins pour l'orfèvrerie et pour la porcelaine. M. Stüler appartient à l'école dite éclectique, et réussit mieux encore dans l'ornementation que dans la construction de ses édifices.

STURM (N....), mathématicien français, membre de l'Institut, ancien professeur d'analyse et de mécanique à la Faculté des sciences de Paris et à l'École polytechnique, a été pendant plusieurs années rédacteur de la partie mathématique du *Bulletin de Férussac*. Il a été élu membre de l'Académie des sciences en 1836. — Il est mort à Paris le 18 décembre 1855.

Les plus importants travaux de M. Sturm se rapportent aux mathématiques pures et à la physique mathématique. En algèbre élémentaire, on lui doit un des plus beaux théorèmes dont se compose la théorie de la résolution des équations numériques, et qui a été introduit dans l'enseignement classique sous le nom de son auteur. La démonstration simple et élégante qu'en donna M. Sturm lui fit décerner la médaille Copley par la Société royale de Londres.

Le *Journal de mathématiques* de M. Liouville contient la plupart des mémoires d'analyse mathématique publiés par M. Sturm; les autres sont insérés dans les *Comptes rendus* de l'Académie. On cite particulièrement : *Mémoire sur une classe d'équations à différences partielles*, qui, ouvrant dans l'analyse une route nouvelle, a conduit à d'importantes découvertes en physique mathématique (1836); *sur le Développement des fonctions en séries* (1837); *sur Quelques propositions de mécanique rationnelle* (1841); *sur l'Intégration des équations générales de la dynamique* (1848).

Parmi les travaux de physique mathématique de M. Sturm, nous rappellerons : *Mémoire sur la détermination des surfaces caustiques, formées*

par les intersections successives des rayons émanés d'un même point, etc. (1838); *Théorie de la vision* (1845). Il faut signaler aussi les expériences faites par M. Sturm avec Colladou *sur la Vitesse du son dans l'eau du lac de Genève*, et leurs *Recherches sur la compressibilité des liquides*.

STURTZENBECHER (Oscar-Patrick), journaliste suédois, né à Stockholm le 28 novembre 1811, étudia à Upsal l'islandais et les principales langues et littératures modernes de l'Europe. Lorsqu'il eut passé l'examen de philosophie, ses idées rationalistes lui firent refuser d'entrer dans les ordres; il obtint une place de secrétaire à la chancellerie royale: mais la part qu'il prit à la rédaction de *l'Aftonbladet*, journal libéral, la lui fit perdre. Cette destitution ne fit qu'exalter son libéralisme. Il visita alors (1838-1839) l'Allemagne et surtout la France, qui a exercé la plus notable influence sur son esprit. Il est Français pour les neuf dixièmes, comme il le dit lui-même.

Partisan de la réunion des trois États scandinaves sous un gouvernement démocratique, il se rendit en 1844 à Copenhague pour travailler à la réalisation de cette idée. Il y fit des leçons sur l'histoire de la littérature suédoise moderne, publiées en 1845 (*Sex literærhistoriska Forelæsningar*) et rédigea la partie suédoise du *Nordisk Literatur-Tidende* (Journal de littérature septentrionale; 1846, in-4). En 1847, il alla établir à Elseneur une imprimerie, où il publie des pamphlets et *la Poste du Sund* (*OEresunds-posten*), journal destiné à préparer la fusion des trois peuples scandinaves en un seul.

M. Sturtzenbecher est auteur d'un assez grand nombre de nouvelles et de brochures littéraires ou politiques, dont plusieurs ont paru sous le pseudonyme de *Orvar Odd*. Il a écrit le texte de la *Galerie de portraits scandinaves* (Scandinaviskt Portrætgalleri; 1847).

STÜVE (Jean-Charles-Bertram), homme politique allemand, né à Osnabrück le 4 mai 1798, et fils du bourgmestre de cette ville, alla achever ses études aux universités de Berlin et de Gœttingue. Inscrit avocat au barreau d'Osnabrück en 1820, il se livra à des recherches sur l'histoire de sa ville natale et donna, entre autres travaux spéciaux, un supplément à l'*Histoire d'Osnabrück* de Justus Mœser (Berlin, 1824), et la continuation de l'*Histoire de la ville d'Osnabrück d'après des documents originaux* (Geschichte der Stadt Osnabrück aus Urkunden; Osnabrük, 1826, 3 vol.), commencée par un de ses frères, avec le secrétaire d'État Frédérici. Il écrivait, en même temps, dans divers journaux.

En 1830 il commença à prendre part aux affaires politiques en publiant une brochure *sur la Réduction de l'impôt foncier dans le royaume de Hanovre* (über die Lasten des Grundeigenthums und Verminderung derselben, etc). Nommé, en 1831, membre des États de Hanovre, il ne cessa d'y réclamer une constitution nouvelle, fut le rapporteur du projet de rachat et le président de la commission chargée d'examiner l'ordonnance de rachat (Ablœsungsordnung). Il développa, dès cette époque sur le commerce et les finances, la plupart de ses idées économiques, fut membre d'une commission spéciale chargée d'élaborer une constitution et marqua ses tendances libérales dans une brochure intitulée : *État actuel du royaume de Hanovre* (über die gegenwaertige Lage des Kœnigreichs Hanover; Iéna, 1832). Député de la ville d'Osnabrück à la seconde Chambre de Hanovre, lors de l'avénement du roi Ernest-Auguste, en 1838, il réclama énergiquement l'adhésion du nouveau roi à la Constitution de 1833, et publia, sa *Défense de la Constitution de l'État* (Vertheidigung des Staatsgrundgesetzes); il protestait en même temps, avec la magistrature d'Osnabrück, pour le maintien des anciennes franchises des États, et le retrait des ordonnances nouvelles. Il fut réélu aux États de 1838, malgré les efforts combinés du gouvernement et d'une fraction du parti libéral. Partisan déclaré de la liberté individuelle et de la liberté communale, il défendit en toute occasion, contre le pouvoir central, les magistrats, les maires, les bourgmestres et tous les officiers publics, et employa tout, discours, brochures, pétitions et menaces, pour obtenir du roi la réunion des deux chambres des États. Poursuivi plusieurs fois devant la justice, il fut constamment acquitté par le jury.

La révolution de 1848 le porta aux affaires. Chargé, au mois de mars, de constituer un nouveau cabinet, il choisit pour collègues MM. Bennigsen, Düring et Braun (voy. ces noms), et commença la destruction de toutes les œuvres d'une réaction de onze années. Une foule de priviléges furent supprimés, l'administration réformée, l'indépendance des communes reconnue, la liberté de la presse consacrée, le serment aboli. Mais sur beaucoup de points de la politique générale, il se séparait du parti libéral. Fédéraliste, il n'approuvait point la Constituante allemande, encore moins l'idée de la suprématie de la Prusse, et il ne signa qu'à contre-cœur l'alliance du 26 mai 1849 avec cette dernière puissance. Il s'appuyait du consentement de l'Autriche pour demander l'indépendance réciproque des divers États allemands. Il fut renversé par la réaction de 1850, mais après avoir mis le pays dans une voie de politique libérale, où ses successeurs devaient eux-mêmes se maintenir, M. Stüve, réélu à l'assemblée des États, a depuis consacré tous ses efforts à défendre son œuvre, et a conservé toute sa popularité.

SUBERVIE (Jacques-Gervais, baron), général et ancien ministre français, né le 1er septembre 1776, à Lectoure (Gers), s'enrôla, comme volontaire, à l'âge de quinze ans, au 2e bataillon du Gers (1792) et fut nommé lieutenant un mois après. Capitaine l'année suivante, il fit avec distinction les campagnes des Pyrénées-Orientales, passa en Italie où il devint aide de camp du général Lannes et prit part à l'expédition d'Égypte; mais il resta à Malte jusqu'à la reddition de cette place aux Anglais. Il se signala à la prise d'Ulm et à Austerlitz, où sa bravoure lui valut le grade de colonel de chasseurs (1805).

Il partit pour l'Espagne en 1808, après avoir été blessé à Eylau; il contribua à la dispersion du corps anglais du général Blake dans la province de Murcie (1810-1811), fut promu général de brigade avec le titre de baron (6 août 1811), prit une part brillante à la bataille de Sagonte et ne rentra en France qu'à la malheureuse issue de la campagne de Portugal. Passé à la grande armée, il fut atteint à la Moskowa de deux éclats d'obus qui le forcèrent à prendre du repos; néanmoins il fit les campagnes de Saxe et de France, combattit bravement à Brienne et jusque sous les murs de Paris, où il fut percé de trois coups de lance. Le 3 avril 1814, il fut nommé général de division. A Ligny et à Waterloo, il commanda une division de cavalerie de réserve.

Compris dans le licenciement général de l'armée en 1815, M. Subervie fut du petit nombre des officiers qui ne voulurent rien accepter de la Restauration. Après la révolution de Juillet, il occupa pendant quelques jours le commandement de la 1re division militaire; mais ses opinions avancées le firent écarter des emplois publics. Élu en 1831

député de l'arrondissement de Lectoure, il siégea à la Chambre pendant dix-sept années consécutives et s'associa à la politique de l'opposition. En 1848, il fut chargé, du 25 février au 19 mars, du ministère de la guerre. Dans les deux assemblées où il a représenté son département, il a secondé toutes les mesures propres à assurer l'établissement de la République. Depuis le coup d'État, il s'est retiré à son château de Parenchères (Gironde), où il est mort le 10 mars 1856.

SUC (Nicolas), sculpteur français, né à Lorient, en 1802, s'occupa d'abord, dans sa ville natale, de travaux d'ornementation, vint à Nantes en 1825, s'y maria et ne quitta cette ville que pour faire à Paris deux ans d'études, de 1827 à 1829, sous la direction de M. Lemaire. Il est mort à Nantes le 17 mars 1855. Ses œuvres, dont quelques-unes ont figuré aux salons, recueillies avec soin, doivent former dans cette ville un musée spécial. Citons : *Pêcheur breton jouant avec un crabe*, *le Docteur Guépin*, *M. Dumoustier* (1834); *le Général Belliard* (1835); *l'Enfant prodigue*, *l'Aveugle breton* (1839); *l'Innocence*, *la Mélancolie* (1840-42); *la Vierge* (1845); *Chien pleurant son maître* (1848); la statue de *La Chalotais*, pour la ville de Rennes (1849); les bustes et médaillons de *MM. Billaud*, *Ligier*, *Enfantin*, *Bouffé*, *Cœur*, *Litz*, de *Mmes Dorval*, *Rachel*, etc. (1836-1852); *Ève*, statue inachevée, et *la Germanie se levant pour la conquête de l'ancien monde*, *ou le Guerrier germain*, sa dernière œuvre. M. Nic. Suc avait obtenu une 3e médaille en 1838.

SUCHET. Voy. ALBUFERA.

SUCKAU (W. DE), grammairien et traducteur français, né en Allemagne, professeur de l'Académie de Paris, aujourd'hui en retraite, est particulièrement connu par ses travaux sur la langue allemande, parmi lesquels nous citerons : *Tableaux synoptiques de la langue allemande* (1827, in-8); *Exercices gradués pour apprendre l'allemand par la méthode naturelle* (1833, in-8) : *Dictionnaire étymologique des racines allemandes avec leur signification française* (1840, in-12), avec M. Eichoff; *Dictionnaire allemand français et français-allemand* (1846, 2 vol. in-12).

M. de Suckau a encore traduit : de Schlosser, l'*Histoire des révolutions politiques et littéraires de l'Europe au* XVIIIe *siècle* (1825, 2 vol. in-8); de Heeren, *la Politique et le commerce des peuples de l'antiquité* (1829-1844, 7 vol. in-8); de Mme Pfeiffer, les deux *Voyages d'une femme autour du monde* (1857 et 1858, in-12); de Mügge, *Afraja* (1857, in-12); enfin divers ouvrages ou fragments de Zschokke, Gœthe, Schoppenhauer, Aug. Lafontaine, etc.

SUDELEY (Charles HANBURY-TRACY, 1er baron), pair d'Angleterre, né en 1777 dans le comté de Monmouth, appartient à la même famille que les barons Bateman. Il fit ses études au collège de Rugby et siégea, sous le nom de Hanbury, de 1831 à 1837, à la Chambre des Communes; l'année suivante, il fut élevé à la pairie avec le titre de baron Sudeley. Il est d'opinions libérales. De son mariage avec la fille du vicomte Tracy (1798), il a sept enfants, dont l'aîné, Thomas-Charles TRACY, est né en 1801 à Londres.

SUDRE (Théodore-Rose-Léon-Alfred), publiciste français, né à Paris, le 5 février 1820, a débuté avec éclat dans la carrière littéraire par une *Histoire du communisme*, *ou Réfutation historique des utopies socialistes* (1848, in-12), ouvrage auquel l'Académie a décerné, en 1849, le grand prix Montyon. Publiée, quelques semaines après les événements de Février, cette histoire fut regardée comme une courageuse défense des principes de la propriété, de la famille et de l'hérédité, au moment où ils paraissaient le plus menacés. M. Sudre a donné, en 1854, la première partie d'une *Histoire de la souveraineté* (in-8).

SUDRE (Jean-Pierre), lithographe français, né à Alby, le 19 septembre 1783, reçut, à l'École centrale de cette ville, les leçons de Vigan, puis celles de Suau, à l'Académie de Toulouse, et vint à Paris, en 1802, pour entrer chez David. M. Ingres père, qu'il avait connu dans le Midi, le mit en relation avec son fils, qui sortait du même atelier, et dont lui-même devait plus tard reproduire à peu près toutes les œuvres. Aussitôt que la la lithographie eut été introduite chez nous par Ferdinand de Lasteyrie (1818), M. Sudre se voua à cet art nouveau. De 1820 à 1823, il fit, pour la collection du *Panthéon français*, 120 portraits, et publia, d'après Rouillard, ceux de *Lanjuinais* et de *Chauveau-Lagarde*. Il envoya au salon de 1827, avec ces deux portraits, ceux de *Michel-Ange*, de *Raphaël*, de *Poussin*, pour les *Peintres* de la librairie Renouard, et deux *Odalisques*, d'après M. Ingres. Puis vinrent : *Alain Chartier*, d'après M. Beaume; *les Baigneuses*, de Rioult (1831); *la Chapelle Sixtine*, d'après M. Ingres, la plus grande planche obtenue jusqu'ici; en 1837 et 1838, divers *Portraits*, d'après le même; *Roger et Angélique* (1839); *le Christ*, *la Vierge* (1842); *Chérubini et la Muse* (1844); *le comte de Rambuteau*, d'après M. H. Scheffer (1845); *OEdipe*, *la Muse de la musique*, *Chérubini*, d'après M. Ingres, et *la Vierge à la chaise*, d'après Raphaël (1850); *OEdipe et le Sphynx*, *Angélique*, dessins d'après M. Ingres (1853). La seule œuvre de M. Sudre à l'exposition universelle de 1855 fut *la Vierge au silence*, d'après A. Carrache, réunie aux envois des salons précédents. Plusieurs anciens dessins de lui ont figuré, en outre, dans la section de peinture, et 27 aquarelles ont été comprises dans celle d'architecture. Il a obtenu, aux salons de Paris, une médaille de deuxième classe en 1828, et une de première en 1834. Hors de concours depuis ce moment, il a été, de la part du jury de 1853, l'objet d'une mention spéciale et d'un rapport officiel particulier inséré au *Moniteur*. Il lui a été décerné, en outre, une médaille d'or à Toulouse, en 1840, et la grande médaille de Prusse, en 1848.

SUE (Eugène), célèbre romancier français, né à Paris le 10 décembre 1804, appartient à une famille originaire de la Provence et dans laquelle la profession médicale semble avoir été héréditaire. Fils d'un chirurgien en chef de la garde impériale, il fut tenu sur les fonts baptismaux par l'impératrice Joséphine et le prince Eugène, suivit les classes du lycée Bonaparte, et, selon les vœux de son père, étudia la médecine à Paris; attaché, avant même d'être reçu docteur, à l'une des compagnies des gardes du corps avec le grade d'aide-major, il prit part, sur sa demande, à la campagne de 1823 en Espagne, et assista au siége de Cadix et à la prise du Trocadero. A peu de temps de là, il passa dans le service de santé de la marine, navigua quelques années et se trouva, en 1828, à la bataille de Navarin. Son père étant mort en 1829, il hérita d'un revenu de 40000 livres, renonça à l'exercice de sa profession et revint à Paris, où il s'adonna en même temps à la peinture et aux lettres.

Après avoir collaboré à quelques vaudevilles bientôt oubliés, M. Eug. Sue trouva sa véritable voie dans les romans maritimes, genre à peu près

inconnu en France, et écrivit coup sur coup : *Kernock le pirate* (1830, in-8), *Plick et Plock* (1831, in-8), *Atar-Gull* (1831, in-8), *la Salamandre* (1832, 2 vol. in-8), *la Coucaratcha* (1832-1834, 4 vol. in-8), et *la Vigie de Koat-Ven* (1833, 4 vol. in-8), ouvrages imprimés en partie à ses frais, mais qui sont devenus promptement populaires, grâce à des tableaux très-colorés de la vie maritime; mais l'*Histoire de la marine française au* XVIIe *siècle* (1835-1837, 5 vol. in-8), remplie d'erreurs et de détails inutiles, prouva son insuffisance comme historien. Il prit la revanche de cet échec dans *Cécile* (1835, in-12) et *le Marquis de Létorières* (1839, in-8), deux des meilleures nouvelles contemporaines, et dans le grand roman de *Jean Cavalier* (1840, 4 vol. in-8), tiré des traditions de la secte des Camisards.

Jusque-là, M. Eug. Sue avait affiché dans la plupart de ses ouvrages un scepticisme outré, un dédain profond des classes populaires, un culte exclusif pour les formes de l'ancien régime; exagérant les tendances byroniennes d'un certain monde littéraire, il se plaisait à glorifier le vice élégant et à persifler toute idée généreuse. Changeant subitement d'opinions, il se jeta avec une ardeur de néophyte dans les utopies sociales et politiques, sans s'interdire les récits et les tableaux les plus risqués. Ses romans de mœurs, *Mathilde ou Mémoires d'une jeune femme* (1841, 6 vol. in 8), *les Mystères de Paris* (1842, 10 vol. in-8), et même *le Juif errant* (1844-1845, 10 vol. in-8), achetés par *la Presse*, *les Débats* et *le Constitutionnel* à des prix fabuleux, accueillis par une vogue immense, le placèrent au premier rang des écrivains d'imagination; s'il péchait sous le rapport du style, il y déployait à un haut degré l'art de raconter, de développer les caractères, de préparer les effets, ainsi que le don de l'observation et la puissance dramatique. Dans la multitude d'œuvres qui vinrent ensuite et que les journaux se disputèrent à l'envi, nous signalerons : *le Morne au Diable* (1842, 2 vol. in-8), *Martin l'enfant trouvé* (1847, 12 vol. in-8), *les Sept péchés capitaux* (1847-1849, 16 vol. in-8), mise en pratique des singuliers axiomes de la théorie sociale de Fourier; *les Mystères du peuple* (1849-1856), histoire invraisemblable d'une famille de prolétaires à travers les âges, condamnée et supprimée en 1857, comme immorale et séditieuse, par la Cour d'assises de Paris: *les Enfants de l'amour* (1850, 4 vol. in-8), *la Bonne aventure* (1851, 6 vol. in-8), *Fernand Duplessis* (1852, 6 vol. in-8), mémoires d'un mari.

En 1848, M. Eugène Sue, républicain fraîchement converti et socialiste de sentiment, voulut s'adresser plus directement au peuple et publia, sous formes d'entretiens familiers, une espèce de catéchisme démocratique, intitulé *le Berger de Kravan*, qui n'obtint qu'une médiocre attention. Écarté de l'Assemblée constituante, il réussit, grâce au concours des comités révolutionnaires, à représenter le département de la Seine à la Législative, lors de l'élection unique du 28 avril 1850. Il prit place au banc le plus élevé de la Montagne, s'associa à tous ses actes et fut expulsé du territoire français à la suite du coup d'État du 2 décembre. Il se retira alors en Savoie, à Annecy, où il est mort de la rupture d'un anévrisme, le 3 juillet 1857.

Dans ces dernières années, il a fait paraître dans *le Siècle*, qui s'était assuré sa collaboration exclusive : *la Marquise d'Amalfi* (1853, 2 vol. in-8), *Gilbert et Gilberte* (1853, 7 vol. in-8), *la Famille Jouffroy* (1854, 7 vol. in-8), *le Fils de famille* (1856), *les Secrets de l'oreiller* (1857), roman posthume; etc. Cet auteur a transporté, sans grand succès, quelques-uns de ses plus dramatiques sujets à la scène, entre autres : *Latréaumont* (1840) et *les Mystères de Paris* (1843), avec son ami M. Goubaux; *Mathilde* (1842), avec M. Pyat; et seul, *Martin et Bamboche* (1847), *le Morne au Diable* (1848) et *le Juif errant* (1849). Presque tous ses romans ont eu des réimpressions multipliées et ont été traduits à l'étranger.

SUÈDE ET NORVÉGE (maison royale de), dynastie de Bernadotte. — Roi : OSCAR Ier (voy. ce nom). — Reine : *Joséphine*-Maximilienne-Eugénie, née le 14 mars 1807, fille d'Eugène, duc de Leuchtenberg; mariée le 22 mai 1823. — Enfants : le prince royal *Charles*-Louis-Eugène, duc de Scanie, né le 3 mai 1826, vice-roi de Norvége, lieutenant général, chef de la brigade de la garde, grand maître de l'artillerie et colonel d'un régiment de hussards; marié le 19 juin 1850 à la princesse Wilhelmine-Frédérique-Alexandrine-Anne-Louise, princesse d'Orange, fille de Guillaume-*Frédéric*-Charles, oncle du roi des Pays-Bas, née le 5 août 1828, dont il a une fille, Louise-Joséphine-Eugénie, née le 31 octobre 1851; *Oscar*-Frédéric, duc d'Ostrogothie, né le 21 janvier 1829, major général et contre-amiral; *Nicolas*-Auguste, duc de Dalécarlie, né le 24 août 1831, major dans la garde à cheval et au régiment de Dalécarlie, ainsi que dans le corps des chasseurs norvégiens de la 2e brigade d'infanterie; *Charlotte-Eugénie*-Auguste-Amélie-Albertine, née le 24 avril 1830. — Mère du roi : la reine *Eugénie*, veuve de Bernadotte (voy. EUGÉNIE).

SUFFIELD (Charles HARBORD, 5e baron), pair d'Angleterre, né en 1830, dans le comté de Norfolk, descend d'un député élevé en 1786 à la pairie héréditaire. En 1853, il prit la place de son frère à la Chambre des Lords, où il vote avec le parti libéral. Il a servi quelque temps dans la cavalerie. Marié en 1854, il a un fils né l'année suivante.

SUFFOLK (Charles-John HOWARD, 17e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1804, à Charlton-House, appartient à une branche cadette des ducs de Norfolk, élevée en 1603 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de lord Andover, il entra en 1832 à la Chambre des Communes, y vota avec le parti libéral et ne fut pas réélu lors du renouvellement de 1841. Dix ans plus tard, il prit possession du siége de son père à la Chambre des Lords (1851). De son mariage avec une fille de lord H. Howard (1829), il a sept enfants, dont l'aîné, Henry-Charles, vicomte ANDOVER, est né en 1833.

SUIN (Marie-Alfred DE), marin français, né le 15 avril 1796, entra, à l'âge de seize ans, au service maritime et passa successivement par les grades d'enseigne (1817), de lieutenant de vaisseau (1822) et de capitaine (1837). Chargé, en 1848, de la préfecture de Lorient, il devint contre-amiral le 1er mai 1849, commanda en chef, de 1851 à 1854, la division navale du Brésil et de la Plata, contribua à l'organisation de ce dernier pays après la retraite de Rosas et fut, le 7 juin 1855, élevé au rang de vice-amiral. Il est commandeur de la Légion d'honneur depuis le 11 août 1850.

SULEAU (Louis-Ange-Antoine-Élysée, vicomte DE), administrateur français, sénateur, né à Saint-Cloud (Seine-et-Oise), le 11 mars 1793, fut élève de l'École militaire de Saint-Cyr, et entra, en 1812, dans un régiment de cavalerie avec le grade de sous-lieutenant. Il prit part à l'expédition de Russie, et, malgré ses blessures, aux campagnes de Saxe et de France. Retiré du ser-

vice à la première Restauration, il embrassa la carrière administrative, où la fermeté de ses principes monarchiques lui procura un avancement soutenu : sous-préfet à Gannat (1816), il passa en la même qualité à Forcalquier et à Compiègne, puis il administra, comme préfet, la Corse (1822), la Vendée (1823) et la Moselle (1828). Sous le ministère Polignac, il fut nommé conseiller d'État et directeur de l'enregistrement et des domaines (avril 1830). La révolution de Juillet brisa la carrière politique de M. de Suleau, qui, par dévouement à la dynastie déchue, crut devoir se tenir à l'écart des affaires pendant dix-huit ans. Après la révolution de Février il se rapprocha du parti napoléonien, et reçut du président, en 1849, la préfecture d'Eure-et-Loir, puis celle des Bouches-du-Rhône (1852). Un décret impérial du 4 mars 1853 lui conféra, en récompense de ses services administratifs, la dignité de sénateur. Il est, depuis le 10 décembre 1847, commandeur de la Légion d'honneur.

SUMNER (Charles), orateur et homme politique américain, né à Boston le 6 janvier 1811, prit ses degrés au collége de Harvard en 1830 et entra à l'École de droit de la même université. Dès cette époque, il écrivit dans un recueil judiciaire, *the American Jurist*, dont il devint bientôt le rédacteur en chef. Admis au barreau de Boston en 1834, il fut chargé des comptes rendus judiciaires par la Cour de circuit des États-Unis, l'une des neuf cours supérieures de justice; ce qu'il en a rédigé forme trois volumes. Il fit aussi paraître, trois années de suite, à la requête de la Faculté, des conférences sur le droit, qu'il avait faites à l'École de Cambridge. En 1836, il donna une édition du *Traité sur la pratique des cours d'amirauté dans les causes civiles de juridiction maritime*, par Andrew Dunlap, avec un *appendice*. L'année suivante, il vint en Europe, où il resta trois ans, et, pendant son séjour à Paris, il écrivit, sur la demande du général Cass, alors ambassadeur des États-Unis en France, une défense des droits des États-Unis sur la frontière du nord-est, avec une netteté et une force de logique qui furent fort remarquées. Ce rapport sur un sujet tout national contribua beaucoup à sa réputation. En 1843, il reprit ses leçons à l'université de Cambridge et annota l'importante compilation judiciaire intitulée : *Vesey's Reports* (1844-1846, 20 vol.).

Dans les affaires publiques, M. Charles Sumner se fit connaître par son opposition à l'annexation du Texas et par l'appui qu'il prêta, en 1848, à la candidature de Van Buren. En 1851, il fut admis, pour six ans, au Congrès des États-Unis, en remplacement de Daniel Webster. Ses *Discours* ont paru, en 1850 (*Orations and Speeches*; Boston, 2 vol. in-12). Il a aussi publié un ouvrage contre l'esclavage, sous ce titre : *l'Esclavage blanc dans les États barbaresques* (White slavery in the Barbary states; Boston, in-12); car M. Sumner, un des hommes politiques les plus radicaux des États-Unis, représentant ardent et dévoué des doctrines sociales du Congrès de la paix, qui lui ont inspiré quelques-uns de ses plus beaux morceaux oratoires, est également connu pour l'énergie de son zèle abolitionniste.

SUMNER (John-Bird), primat d'Angleterre, archevêque de Canterbury, est né en 1780. Fils d'un ministre protestant, il fit ses études à King's College de l'université de Cambridge et devint maître ès arts en 1807 et docteur en théologie en 1828. Il était chanoine de Durham lorsqu'il se maria (1823). Nommé évêque de Chester en 1828, il fut élevé, en 1848, à l'archevêché de Canterbury, qui, avec le titre de primat, le mit à la tête de l'Église anglicane. Libéral en politique, il soutient, comme prélat, la cause du bas clergé ou parti évangélique; c'est l'adversaire déclaré du docteur Philpotts, l'évêque d'Exeter, qui partage les principes aristocratiques de la haute Église. Ces dissidences religieuses ont occasionné de graves débats et divisent encore aujourd'hui les membres du clergé. On évalue les revenus annuels du primat à 62 000 liv. st. environ (1 550 000 fr.)

Le docteur Sumner a publié divers ouvrages de piété, parmi lesquels nous remarquons: *la Prédication des apôtres* (Apostolical preaching considered); *Démonstration de la vérité du Christianisme* (Evidences of Christianity); *Exposition des Évangélistes*, qui comprend saint Jean, saint Luc, saint Mathieu, saint Marc, saint Jacques, les Apôtres, etc.; *de la Certitude d'une création*, des *Sermons* sur la Foi, la Charité, les ministres de Dieu, etc.

SUMNER (rév. Charles-Richard), évêque de Winchester et pair d'Angleterre, né en 1790 à Kenilworth, est frère du précédent. Il fit ses études au collége de la Trinité, à Cambridge, où il reçut les grades universitaires, ainsi que le diplôme de docteur en théologie (1825); ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut quelque temps chanoine de Canterbury et recteur d'Abingdon. Nommé évêque de Llandaff en 1826, il passa l'année suivante au siége de Winchester, qui donne droit à la pairie. A la Chambre des Lords, son vote, comme celui de son frère, est acquis au parti conservateur. Le revenu de son diocèse est estimé par an à 10 500 liv. st. (262 500 fr.). On a de lui quelques livres religieux.

SUNDEVALL (Charles-Jacques), naturaliste suédois, né le 22 octobre 1801 à Hœgestad, termina ses études à l'université de Lund et s'y fit recevoir docteur en philosophie, avec une thèse intitulée: *Genera araneidum Sueciæ* (Lund, 1823). Il visita, de 1821 à 1826, diverses provinces de la Suède et le Danemark, et passa aux Indes-Orientales en 1827. A son retour, il prit le grade de docteur en médecine. Chargé du cours d'histoire naturelle à Lund, en 1829 et 1831, il fut, en 1835, nommé directeur du musée d'histoire naturelle. Il est membre de la Société de physiographie de Lund, de l'Académie des sciences de Suède, de celle de Moscou, chevalier de l'ordre suédois de l'Étoile polaire, et de l'ordre français de la Légion d'honneur.

On remarque parmi ses écrits scientifiques, une *Description des araignées suédoises* dans les mémoires de l'Académie des sciences (1829-31-32, et séparément; Stockholm, 1830-1831); *sur Quelques espèces de la famille des oiseaux appelés Euphones*, dans le même recueil (1833, et séparément; Stockholm, 1834): *Conspectus arachnidum* (Lund, 1833); des traités élémentaires; etc.

SURVILLE (Laure DE BALZAC, dame), femme de lettres française, née en 1800, et la sœur d'Honoré de Balzac, mort en 1850, est mariée à M. Allain dit Surville, ingénieur en retraite des ponts et chaussées. Elle a donné, après la mort de son frère, une *Notice sur Balzac*, insérée d'abord dans la *Revue de Paris*, puis publiée à part (in-12), et où se trouvent de précieux fragments de la correspondance du célèbre romancier. Elle a publié en outre : *le Compagnon du foyer*, *Contes des familles* (1854); *la Fée des nuages ou la reine Mab*, récit plus étendu, composé, ainsi que les contes précédents, pour l'éducation des filles de l'auteur. Ces contes de Mme Surville, insérés d'abord sous divers pseudonymes dans le

Journal des enfants, offrent, avec une touche plus douce et plus délicate, quelque chose des qualités d'observation et d'imagination de son frère. L'un d'eux, *le Voyage en coucou*, a été le germe d'une des œuvres de Balzac, *un Début dans la vie* (1842).

SUTHERLAND (George GRANVILLE SUTHERLAND LEVESON GOWER, 2e duc DE), pair d'Angleterre, né en 1786 à Londres, descend d'une des plus anciennes familles d'Écosse, élevée en 1703 à la pairie héréditaire, sous le titre de baron Gower. Connu d'abord sous le nom de lord Gower Stafford, il fit ses études à l'université d'Oxford, dont il reçut en 1841 le diplôme honoraire de docteur en droit; siégea, de 1815 à 1820, à la Chambre des Communes et fut ensuite, du vivant de son père, élevé à la pairie (1826). A la mort de ce dernier (1836), il prit le titre de duc de Sutherland, que Guillaume IV lui avait conféré trois ans auparavant, et fut créé en 1841 chevalier de la Jarretière. Il appartient au parti libéral. En 1856, il a envoyé au concours agricole universel de Paris quelques échantillons de ses magnifiques troupeaux de bœufs du West-Highland, qui ont obtenu des prix.

De son mariage avec la fille du comte de Carlisle (1823), il a trois enfants, dont l'aîné, George-Granville-William, marquis de STAFFORD, né en 1828 à Londres, a été envoyé à la Chambre basse, en juillet 1852, par le comté de Sutherland, où sa famille a de grands biens.

SUTHERLAND (Henriette-Élisabeth-Georgina CARLISLE, duchesse DE), femme du précédent, née en 1806, a succédé à la duchesse de Buccleuch, comme grande maîtresse de la garde-robe de la reine, une des plus hautes charges de la cour (1846). En 1853, après le retentissement causé par le roman de l'*Oncle Tom*, elle présida dans son hôtel une réunion de grandes dames, où fut écrite une adresse aux dames américaines en faveur de l'émancipation des nègres esclaves.

SUTTON (John-Henry-Thomas MANNERS), homme politique anglais, né en 1814 à Londres, est frère et héritier présomptif du présent vicomte de Canterbury (voy. ce nom). Après avoir pris ses grades universitaires au collége de la Trinité, de Cambridge, il brigua la députation de ce bourg, en 1839, et parvint à le représenter durant la législature de 1841-1847. Partisan de sir R. Peel, il fit partie de son cabinet en qualité de sous-secrétaire d'État pour l'intérieur (1841-1846). Au mois de juin 1854, il fut nommé lieutenant gouverneur de la colonie américaine du Nouveau-Brunswick.

Son cousin, John-Henry Manners SUTTON, né en 1822, fils d'un ministre protestant, a siégé de 1854 à 1857 à la Chambre des Communes comme député du bourg de Newark; il y votait avec le parti conservateur.

SUYS (Tilman-François), architecte belge, né à Ostende en 1783, vint à Paris en 1807, concourut, comme Français, à l'École des beaux-arts, sous la direction de Percier et Fontaine, et remporta le grand prix en 1812, sur un projet de *Maison hospitalière*. A son retour d'Italie, il se fixa à Amsterdam, et fut architecte de Guillaume Ier, qui lui confia l'organisation de l'Académie d'architecture de cette ville. Il occupa le même titre auprès du roi Léopold, et fut nommé premier professeur d'architecture à l'Académie royale. Il est membre effectif de cette compagnie, et officier de l'ordre de Léopold. On lui doit un certain nombre d'églises catholiques exécutées en Hollande (1818-1829); l'église Saint-Joseph, le pavillon Casaux, l'hôtel d'Aremberg, la porte d'Anvers à Bruxelles (1832-1846), etc. Il a publié: *le Palais Massini à Rome*, et *le Panthéon de Rome* (2 vol. in-fol.).

SWAIN (Charles), poëte anglais, né en 1803 à Manchester, reçut, sous la direction de sa mère, une éducation soignée, puis entra chez un de ses oncles, pour y étudier les divers procédés de teinture. Ce dernier, Français de naissance et homme instruit, favorisa ses goûts littéraires, au lieu de combattre sa répugnance pour l'industrie. En 1833, M. Swain entra dans un établissement de gravure, qui plus tard lui fut cédé en partie. C'est au milieu de travaux étrangers à ses goûts qu'il composa ces ouvrages d'imagination, qui ont fait dire à R. Southey: « S'il y a jamais eu un poëte, c'est bien celui-là. »

M. Swain débuta par des pièces de vers dans la *Literary Gazette* et dans plusieurs annuaires et recueils périodiques, et se fit remarquer par la grâce et la facilité de sa poésie. Il donna ensuite: *Essais poétiques* (Metrical essays; 1827), et *l'Intelligence* (the Mind; 1831). Ce dernier poëme, son meilleur, peut-être, eut trois éditions successives et mit l'auteur en rapport avec diverses notabilités littéraires. M. Swain resta néanmoins plus de quinze ans sans rien produire qu'une élégie sur la mort de W. Scott (*Dryburgh abbey*; 1832), sacrifiant la poésie aux affaires. En 1847, quand sa fortune fut à peu près faite, il se remit à écrire et donna successivement une série de recueils ou de poëmes qui se recommandent par l'harmonie, l'élégance et l'émotion plutôt que par l'originalité et la force. Nous citerons: *Episodes dramatiques* (Dramatic chapters; 1847), recueil d'esquisses; *Mélodies anglaises* (English melodies; 1849), autre recueil de pièces fugitives; *les Épîtres de Laura d'Auverne* (the Letters of Laura d'Auverne and other poems; 1853), poëme de mœurs intimes; etc.

SYDNEY (John-Robert TOWNSHEND, 3e vicomte), pair d'Angleterre, né en 1805 à Londres, descend d'une branche cadette des marquis de Townshend, élevée en 1783 à la pairie héréditaire. Après avoir fait ses études universitaires à Cambridge, il prit en 1831 la place de son père à la Chambre des Lords, où il vote avec le parti conservateur. Chambellan de la reine sous le ministère Peel, il a été nommé, à la fin de 1852, capitaine des gardes du corps; il commande en outre la cavalerie et l'artillerie des milices du Kent. En 1832, il a épousé une fille du marquis d'Anglesey et n'a pas encore d'enfants.

SYME (Jacques), célèbre chirurgien écossais, né en 1799, dans le comté de Fife, fit ses études à Édimbourg, et montra de bonne heure une passion pour les expériences chimiques. A dix-sept ans, il était parvenu, après de longs essais, à assouplir le caoutchouc aux divers usages récemment adoptés par l'industrie. Il commença en 1817 l'étude de l'anatomie, comme élève du célèbre chirurgien Liston, son parent, dont il devint le protecteur. Reçu chirurgien à Londres en 1821, il revint à Édimbourg, où il partagea de nouveau, pendant sept ans, les travaux de Liston, qui vit bientôt en lui son rival pour l'enseignement anatomique et les opérations de chirurgie. De 1825 à 1832, M. Syme fit, avec le plus grand éclat, des cours particuliers à côté des cours publics de Liston et des éminents professeurs du Collége des chirurgiens; mais, pour ne pas blesser les susceptibilités de son maître, il s'abstint de se faire agréger au nombre des chirurgiens de l'hospice royal (*Royal Infirmary*). Dans son zèle pour

la science, il fonda et entretint, à ses frais et à à l'aide de souscriptions, un hôpital particulier, où il fit un cours de clinique pendant quatre ans.

Cependant deux de ses plus importants ouvrages qui datent de cette époque : *Traité de l'excision des articulations malades* (o Treatise on the excision of diseased joints; 1831), et *Principes de chirurgie* (Principles of surgery; 1832), ainsi que des *Mémoires* sur des opérations difficiles et exécutées avec succès, le plaçaient déjà au premier rang. En 1833, à la recommandation de lord Jeffrey, fondateur de la *Revue d'Édimbourg*, il fut élu professeur de clinique chirurgicale à l'université de cette ville, et bientôt après chirurgien à l'hospice royal. C'est alors que Liston, dont l'humeur difficile s'était déjà aliéné la plupart de ses collègues, mécontent de la faveur accordée à son élève, quitta Édimbourg en 1834, et alla remplir à l'université de Londres la chaire de clinique chirurgicale. Il s'était toutefois réconcilié avec M. Syme, depuis six ans, quand il mourut en 1847.

M. Syme, appelé à lui succéder à Londres, accepta cet honneur, malgré la supériorité du traitement qu'il abandonnait et l'incertitude d'une position nouvelle en échange de la sécurité d'une position toute faite. Entré en fonctions en février 1848, il fut très-goûté des élèves, mais mal accueilli par ses collègues. Le président du Collége des chirurgiens alla jusqu'à se démettre de sa chaire de chirurgie, en dépit de son diplôme anglais. En dépit ou à cause de son incontestable supériorité, le professeur écossais fut traité d'intrus. Surchargé de cours accessoires qui auraient fini par étouffer le savant et l'homme sous le professeur, M. Syme donna sa démission au bout de six semaines, et retourna à l'université d'Édimbourg, où sa place était restée vacante. Il l'a toujours occupée depuis et il est, en outre, membre de la Société royale d'Édimbourg.

Opérateur habile et souvent heureux, M. Syme a surpassé Liston, surtout comme écrivain. Aux deux grands ouvrages que nous avons déjà cités de lui, il faut en ajouter trois non moins importants : *Traité sur les maladies du rectum* (a Treatise on the diseases of the rectum; 1838-1846); *Études de pathologie et de pratique chirurgicale* (Contributions to the pathology and practise of Surgery; 1847) : *Traité sur le rétrécissement de l'urètre et sur la fistule au périnée* (Treatise on the structure of the uretra and fistula in perineo; 1849). On cite encore de lui un certain nombre de mémoires, entre autres celui *sur les Blessures par incision* (Incised Wounds), et deux lettres *sur la Réforme médicale* (the Lancet 1851, et *l'Athenæum anglais* de 1848).

Dans la pratique, la Grande-Bretagne lui doit l'introduction de la méthode Chopart d'amputer partiellement le pied, l'excision appliquée à l'os maxillaire supérieur, le traitement par un régime doux de la gangrène sénile, un mode perfectionné d'amputation du cou-de-pied et surtout, dans une foule de cas, la substitution de l'excision à l'amputation, c'est-à-dire la simplification ou la suppression même des opérations les plus douloureuses.

SZALAY (Ladislas DE), publiciste et homme d'État hongrois, né à Ofen le 18 avril 1813, fils d'un secrétaire du tribunal de cette ville, étudia le droit et la philosophie à l'université de Pesth de 1826 à 1831, se lia avec MM. Razinczy et Szemere, rivalisa avec eux d'activité littéraire, et se jetant comme eux dans la politique, devint un des représentants les plus considérables du parti national. Reçu avocat en 1833, il poursuivit ses études de droit, d'histoire et d'économie sociale et chercha à populariser dans *la Thémis*, journal judiciaire, les nouveaux principes ou aperçus des jurisconsultes européens. Il fut appelé à faire partie de l'Académie hongroise.

En 1840, à la suite d'un voyage de deux années dans les différents pays de l'Europe, M. de Szalay publia un ouvrage très-sérieux intitulé : *la Procédure criminelle, avec des considérations particulières sur les tribunaux criminels* (A bünteto eljaratrol, Külonos tehintilkel az esküttszekekre : Pesth, 1840), qui le fit nommer membre et secrétaire de la commission chargée par la diète hongroise du remaniement du code pénal. Il eut avec M. Deak, la plus grande part à la rédaction de ce code, que M. Mittermeier a déclaré le meilleur de l'Europe. A la même époque, M. de Szalay fonda *la Revue de Pest et de Bude* (Budapesti szemle), où il developpa ses théories politiques et sociales, puis, en 1844, il prit, après la retraite volontaire de M. Kossuth, la rédaction en chef du *Pesti-Hirlap* qu'il ne garda qu'une année; mais il y resta attaché comme collaborateur jusqu'au milieu de l'année 1848. Ses articles dans ce journal où il réclamait la centralisation de l'administration et la suppression des comitats, ont paru avec plusieurs discours qu'il prononça comme député à la diète pendant la session 1843-1844, sous ce titre : *Travaux d'un publiciste* (Publicistai dolgezatoh; Perth, 1847, 2 vol.). Il faut encore citer parmi ses ouvrages : *le Livre des hommes d'État* (Statusferfiek Konyve), qui contient des biographies des principaux hommes d'État de l'Europe, avec des appréciations inspirées par une philosophie élevée, cosmopolite, impartiale.

Dans l'été de 1848, les opinions larges autant que modérées de ce publiciste le firent choisir par le gouvernement hongrois pour ambassadeur auprès du gouvernement de Francfort, et plus tard auprès du gouvernement anglais, qui refusa toutefois de le reconnaître. Après la défaite et la ruine complète de la révolution, il se retira en Suisse, où il publia les pièces de son ambassade à Francfort (Zurich, 1849). Depuis il s'occupe tout entier des recherches que réclame son importante *Histoire de Hongrie* (Magyarorszag tortenete; Leipsick, 1850-1853, tom. I-III), sorte de monument élevé à la gloire de son pays.

SZATMARY. Voy. SZIGLIGETI.

SZÉCHÉNYI (Étienne, comte DE), homme politique hongrois, né à Vienne, le 21 septembre 1792, appartient à une vieille famille magyare, qui se signala dans les guerres contre les Turcs. Son père, François de Széchényi, mort en 1820, était le fondateur du musée national de Pesth. Pour lui, il servit d'abord comme volontaire dans les bandes hongroises, pendant la campagne de Wagram, puis entra dans l'armée autrichienne régulière et assista aux désastres qui marquèrent la fin de l'Empire. De 1815 à 1825, il compléta son éducation politique par des voyages dans les diverses contrées de l'Europe. Depuis cette époque, il fit partie de toutes les diètes hongroises qui se succédèrent jusqu'en 1848. D'abord libéral avancé, il modifia peu à peu ses opinions dans le sens constitutionnel, et compta sur la noblesse plus que sur le peuple, pour opérer la résurrection de la nationalité hongroise. A la diète de 1830, qui fut dissoute, il demanda que les débats eussent lieu, non plus en latin, mais en langue magyare. En 1834, un emprisonnement commun le mit pour la première fois en rapport avec M. Kossuth, dont les principes démocratiques l'effrayaient déjà. Pendant que le célèbre agitateur révolutionnait la Hongrie avec son *Pesti-Hirlap*, le comte Széchényi se contentait de

demander, dans un autre journal fondé par lui sous ce titre : *la Lumière* (Vilag), ainsi que dans les séances de la diète, des réformes politiques et religieuses. D'ailleurs la popularité que le premier devait à son éloquence et à sa plume, l'autre, décoré antérieurement du titre de « Père de la Réforme, » la contre-balançait par ses richesses et la manière dont il savait en user. Mécène de l'industrie, de la littérature et de l'art, il fonda successivement l'Académie hongroise, la Société des haras, le grand théâtre et le Conservatoire de musique de Pesth (1826-1832). Connu comme économiste par une brochure très-remarquable sur *le Crédit* (Hitel), il contribua activement à établir la navigation du Danube, et présida la commission hydraulique qui dégagea l'embouchure du fleuve en 1834. Il peupla aussi les bords de la Theiss de moulins, de fabriques et de toutes sortes de constructions (1834-1838).

En 1840, le comte de Széchényi rompit définitivement avec M. Kossuth, à propos de la réclamation adressée par ce dernier à la diète pour la publicité des débats judiciaires. Vaincu sur ce point, il dirigea ouvertement contre lui des attaques dans les journaux et dans deux brochures, *le Peuple de l'Orient* (Kelet népe; Pesth, 1841), et *Fragments d'un programme politique* (Politike programm-toredekek; 1847). Lorsque M. Kossuth eut été élu membre de la diète de 1847-1848, par le comitat de Pesth, il refusa la place que lui assurait à la Chambre haute son titre de magnat, et, comme pour surveiller de plus près son rival, se fit élire à la Chambre basse par la ville de Wieselbourg. Il vit avec une véritable douleur la proclamation d'indépendance de mars 1848, et retarda de tout son pouvoir la guerre avec l'Autriche. Nommé ministre des travaux publics dans le cabinet Batthyanyi, ce patriote honnête et convaincu redoutait si fort pour la Hongrie une rupture avec Vienne, que l'accomplissement de cet événement inévitable lui fit perdre la raison.

Le comte de Széchényi a publié, entre autres ouvrages : *les Chevaux, l'éducation des chevaux et les courses* (über Pferde, etc.; Pesth, 1830); *Projets d'amélioration* (Vorschlaege zur Verbessérung; Leipsick, 1833); *la Navigation du Danube* (über die Donauschifffarth; Ofen, 1836); *un Mot sur la Hongrie* (Einiges über Ungarn; Pesth, 1839); *l'Académie hongroise* (über die ungarische Academie; Leipsick, 1843).

SZEMERE (Barthélemy), publiciste et homme politique hongrois, né à Vatta, dans le comitat de Bosod, le 24 août 1812, étudia le droit et la philosophie aux écoles protestantes de Miskolcz, Kasmark, Patak, et, en dernier lieu à l'université de Presbourg. Reçu avocat en 1834, il revint dans sa ville natale, où il acquit une certaine influence comme notaire du comitat. En 1836, il entreprit un grand voyage à travers les diverses contrées de l'Europe, pour en étudier les mœurs, la politique et l'administration. Séduit par les idées de quelques publicistes français, il revint en Hongrie en 1838, pour y publier *le Plan d'une maison de correction d'après le système cellulaire* (Terve egy javitofoghaznak a, etc.; Cassovie, 1839); *Voyage en Europe* (Utazas külfodon: Pesth, 1840, 2 vol.). Dans un autre écrit *sur la Peine de mort* (A halalbünetesrol; Pesth, 1842), publié à la suite d'un voyage en Hongrie, en Croatie, en Esclavonie, M. Szemere se prononça vivement contre cette peine, et réclama encore une réforme du système pénitentiaire.

Pendant qu'il se livrait à de nouveaux travaux sur cette question, il fut nommé, en 1842, juge à la haute Cour de justice. Député à la diète à la session de 1843-1844, il y fut réélu pour celle de 1847-1848. Dans l'intervalle il remplit les fonctions importantes de sous-directeur du comitat de sa ville natale. Orateur de talent, administrateur éclairé, savant légiste, il était regardé comme un des chefs du parti libéral, quand la révolution de 1848 vint lui offrir un rôle plus périlleux. Nommé ministre de l'intérieur dans le cabinet Batthyanyi, il s'en montra l'un des membres les plus fermes et s'unit à M. Kossuth pour s'opposer aux efforts de la réaction. En même temps, il fondait, sous le nom de *Journal de Szemere*, un journal républicain qui eut une prompte extension.

Après la retraite du ministère Batthyanyi, M. Szemere partagea avec M. Kossuth la direction provisoire des affaires de l'intérieur et contribua à organiser le comité de défense nationale (septembre 1848). En décembre il fut envoyé, en qualité de commissaire d'État, dans la haute Hongrie, y forma un corps de volontaires, et s'opposa de tout son pouvoir aux progrès du général autrichien Schlik. Après la déclaration d'indépendance du 14 avril 1849, il prit la présidence du nouveau cabinet, qu'il inaugura par un manifeste démocratique et révolutionnaire. Mais les incertitudes de M. Kossuth altérèrent la bonne intelligence entre les deux chefs. Avec un instinct secret de l'avenir, M. Szemere se prononça contre l'autorité du général Gœrgey et invita Bem à pousser la guerre. Après la ruine définitive des espérances nationales, il se retira à Constantinople, puis à Paris, où il publia, entre autres écrits, une brochure intitulée : *Batthyanyi, Gœrgey, Kossuth*, et dirigée contre ce dernier.

M. Szemere est généralement regardé en Hongrie comme un des chefs les mieux doués et un des esprits les plus logiques qu'ait produits la révolution de 1848. Comme littérateur, il s'est fait connaître par d'ingénieux articles de critique insérés dans *l'Athenæum* hongrois et dans *l'Arviz Kangœ*.

Deux membres de sa famille se sont aussi fait une réputation en Hongrie, MM. Paul Szemere, né en 1785, et Nicolas Szemere, né en 1804. Ce dernier donna des articles remarqués à plusieurs journaux littéraires, une traduction de Kœrner (Pesth, 1818); des *Epîtres*, (Ofen, 1810); des *Sonnets* (Pesth, 1811); des *Chansons* (Pesth, 1812). Ils n'ont pas été éloignés par la politique de leur pays, où ils sont les seuls représentants de la famille Szemere, une des plus anciennes de la Hongrie.

SZIGLIGETI (Joseph Szatmary, dit), poëte dramatique hongrois, né à Grosswardein, dans le comitat de Bihar, en 1814, fit ses premières études dans sa ville natale et fut envoyé à Pesth pour suivre des cours de mathématiques. Destiné par son père à être ingénieur, il se sentit entraîné vers le théâtre par un goût irrésistible, se brouilla avec sa famille et changea de nom. Les drames qu'il a donnés sous celui de Szigligeti, sont très-nombreux et plusieurs ont obtenu des prix fondés par des particuliers et décernés par l'Académie de Pesth. On cite comme les plus remarquables : *Rose* (Rozsa); *les Dramaturges en voyage*; *Vazul*; *la Couronne et l'Épée* (Korona es Kard); *le Faux André* (Al Endre); *Étienne IV* (IV Istvan); *Bola III*; *le Fils de Mathias* (Mathias fia); *le Déserteur* (Szœkœtt Katona); *Deux pistoles* (Ket pisztoly); *le Juif* (Zsido), etc. Les œuvres de ce poëte, l'un des plus féconds et des plus populaires de la Hongrie, se distinguent moins par le style qui accuse l'absence d'études suivies, que par une grande vivacité d'action et de langage, de la force dans les caractères et dans l'intrigue. Le peuple aime à y retrouver la peinture de sa vie

et de ses mœurs, et elles sont à peu près l'unique répertoire de la scène hongroise et défrayent les troupes de province comme celles de la capitale. Depuis quelques années, M. Szigligeti occupe la place de secrétaire et d'administrateur du théâtre national.

T

TADOLINI (Adam), sculpteur italien, né à Bologne, en 1789, fut d'abord destiné au commerce. La protection du prince Ercolani lui fournit les moyens d'étudier, sous Demaria, à l'Académie de Bologne, où il remporta plusieurs prix. *L'Ajax mourant*, qu'il exécuta en 1812, à Rome, obtint au concours le grand prix institué par Canova. Devenu élève de ce maître, il exécuta, sous sa direction, de 1813 à 1820 : *Vénus et Mars;* une statue colossale de *la Religion;* le modèle de la statue équestre de *Charles III* à Naples : les statues de *Washington* et de *Pie VI;* le *Tombeau des derniers Stuarts*, etc. Il ouvrit ensuite à Rome un atelier pour son propre compte et exécuta successivement : *Vénus et l'Amour*, pour le prince Ercolani ; *l'Enlèvement de Ganymède*, pour le prince Esterhazy ; le *Tombeau du cardinal Lante*, pour la ville de Bologne ; et une admirable statue de *Saint François de Sales*, pour l'église Saint-Pierre de Rome (1841). Ses derniers ouvrages sont : *Hébé* (1849) ; un *Pêcheur* (1853) ; un groupe d'*Enfants romains* (1856). M. Tadolini est professeur à l'Académie des beaux-arts de Bologne. — Sa femme s'est fait connaître avantageusement par ses gravures sur camées.

TADOLINI (Jean), compositeur italien, né à Bologne, en 1793, reçut des leçons de Mattei et Babini, vint à Paris, à l'âge de seize ans, et fut accompagnateur au Théâtre-Italien, sous la direction de Spontini, de 1811 à 1814. Il écrivit ensuite pour Rubini, Zamboni et la Marcolini *la Fata Alcina*, qui fut accueillie avec enthousiasme. Plus tard il donna à Venise, à Bologne, à Rome, à Milan et à Trieste un certain nombre d'opéras, dont la plupart obtinrent un très-grand succès : *la Principessa di Navarra*, *il Credulo deluso*, *il Tamerlano*, *Moctar*, *il Mithridate*, *Almanzor*, etc. De 1830 à 1845, M. Tadolini, à qui son talent n'avait pas apporté la fortune, reprit son ancien emploi au Théâtre-Italien de Paris, tout en continuant de se livrer à la composition. Il a produit, jusque dans ces derniers temps, des romances, des cantates et des rondos.

Tadolini (Eugénie), cantatrice italienne, femme du précédent, née à Florence, vers 1810, se fit d'abord entendre dans cette ville, puis à Venise, et enfin au Théâtre-Italien de Paris. Séparée de son mari en 1834, elle retourna en Italie, où elle a joui d'une grande vogue sur les principales scènes jusqu'en 1850, surtout dans les rôles écrits pour elle par M. Mercadante et Donizetti. A une grande facilité de vocalisation, qui lui était naturelle, elle réussit à joindre le sentiment et le goût.

TAGLIONI (Marie), célèbre danseuse suédoise, souvent appelée la grande Taglioni, est née à Stockholm, en 1804, d'une famille où l'illustration chorégraphique semble héréditaire. Son père, Philippe Taglioni, né à Milan, en 1777, fut premier danseur et maître de ballets au théâtre de Stockholm, au temps de Gustave III, puis maître de ballets à Cassel, sous le roi Jérôme, enfin maître de ballets à Varsovie, où il resta jusqu'en 1853. Marié avec Mlle Karsten, fille du premier tragédien de la Suède, il alla, en 1853, célébrer avec elle en Italie le second mariage de la cinquantaine. Sa fille reçut ses leçons et dansa à Vienne, à Stuttgart et à Munich de 1822 à 1826. Son succès à l'Opéra de Paris fut immense de 1827 à 1832. En 1832 elle alla danser à Berlin, dans *la Bayadère*, et ne put ensuite suffire aux engagements qui lui venaient d'Allemagne, de France, d'Italie, d'Angleterre et de Russie. Mariée, en 1832, avec le comte Gilbert de Voisins, elle resta à la scène jusqu'en 1847, et se retira ensuite en Italie, où elle a de magnifiques résidences à Venise et sur le lac de Côme. Les principaux ballets illustrés par le talent de Marie Taglioni sont : *Cendrillon*, *Flore et Zéphire*, *Guillaume Tell*, *Nathalie*, *la Révolte au sérail*, mais surtout *la Sylphide* et *la Fille du Danube*.

TAGLIONI (Paul), frère de la précédente, est né à Vienne, en 1808. Après avoir étudié à Paris au collége Bourbon, il reçut au Conservatoire des leçons de danse de Coulon, débuta avec éclat à Paris, à Vienne et à Stuttgart, puis obtint un brillant engagement à Berlin, où il se maria avec la première danseuse du théâtre, Mlle Amélie Golster. Après avoir été pendant nombre d'années maître de ballets à Londres, il a accepté la même place au théâtre Saint-Charles de Naples en 1853. M. Paul Taglioni jouit d'une triple réputation comme danseur, comme organisateur et comme compositeur de ballets. Les principales œuvres où le talent de sa femme et le sien ont brillé dans les diverses capitales des deux hémisphères, sont : *l'Ondine*, *don Quichotte*, *les Flibustiers*, *les Patineurs*, *Théa ou la fée aux fleurs*, *Coralie*, *le Lac des amazones*, *Électre*, *Satanella*, etc. M. Paul Taglioni a formé d'excellents élèves, tels que Karl Müller et Ebel du théâtre de Vienne.

Sa fille, Marie Taglioni, débuta à Londres, en 1847, avec un brillant succès, et dansa ensuite à Berlin. Elle a obtenu depuis un engagement au théâtre Saint-Charles de Naples.

TAÏ-PING-WANG. Voy. Tien-té.

TAILLANDIER (Alphonse-Honoré), magistrat et jurisconsulte français, né le 10 mars 1797, à Paris, y fit ses classes et son droit. A peine reçu avocat, il devint collaborateur de *la Thémis*, donna des articles littéraires au *Lycée*, et s'était déjà fait un nom lorsqu'il s'attacha au barreau de la Cour de cassation (1823).

En 1830, ses opinions libérales connues le firent nommer par M. Dupont (de l'Eure) conseiller à la Cour royale de Paris. L'année suivante, les électeurs d'Avesnes (Nord) l'envoyèrent à la Chambre des Députés : il siégea dans les rangs de la gauche constitutionnelle et prit une part active, souvent comme rapporteur, aux travaux législatifs. Aux élections suivantes (1834), le ministère parvint à faire échouer sa candidature, mais il rentra à la Chambre en 1837, élu par deux colléges. Député de Cambrai en 1839, il le devint, en 1843 et 1846, d'un arrondissement de Paris. Il renonça, en mars 1848, à toute candidature. Au mois de juillet suivant, il accepta les fonctions de secrétaire général au ministère de la justice dirigé par M. Marie, qui, avant de se retirer (novembre 1848), le nomma conseiller à la Cour de cassation. M. Taillandier a été décoré le 30 mai 1849.

On lui doit : *Réflexions sur les lois pénales de France et d'Angleterre* (1823), étude de législation

comparée; la publication du *Rapport de Livingston sur le Code pénal de la Louisiane; Mémoire sur l'état de la législation française sous la première race; Notice sur les registres des parlements de Paris; Histoire du château de Blandy en Brie* (1854), et des articles insérés dans les *Mémoires* de la Société des antiquaires et dans *l'Athenæum* français; des *Documents biographiques* sur Daunou, dont il fut l'ami et l'exécuteur testamentaire, ainsi que la publication de son *Cours d'études historiques* (1842, 2 vol. in-8).

TAILLANDIER (René-Gaspard-Ernest TAILLANDIER, dit SAINT-RENÉ), littérateur français, né à Paris, en 1817, est fils d'un ancien avoué près du tribunal de Paris, auteur de diverses poésies, d'un poëme sur *la Guerre d'Espagne* (1824, in-8), de quelques épîtres et pièces de circonstance. Il alla compléter ses études par un séjour de deux ans en Allemagne et prit divers grades à la Faculté d'Heidelberg. Nommé, dès 1841, professeur suppléant de littérature à la Faculté de Strasbourg, il est devenu ensuite titulaire à celle de Montpellier. Il a été décoré en décembre 1850.

On a de cet écrivain, qui a adopté dès ses débuts le nom qu'il a conservé depuis: *Béatrix*, poëme (1840): *des Écrivains sacrés au* XIXe *siècle* (1842, broch.); *Scott Érigène et la philosophie scolastique* (1843); *Histoire de la jeune Allemagne, études littéraires* (1849); *Études sur la révolution en Allemagne* (1853, 2 vol.); *la Promenade du Peyrou et la cathédrale de Montpellier* (1854); *Allemagne et Russie, études historiques et littéraires* (in-8); *le Poëte du Caucase, ou la Vie et les œuvres de Michel Lermontoff* (1856), etc. M. Saint-René Taillandier est depuis 1843 un des plus assidus collaborateurs de la *Revue des Deux-Mondes*, à laquelle il a fourni diverses séries d'études d'histoire et de bibliographie, surtout sur l'Allemagne et les pays du Nord.

Un de ses frères, M. Édouard TAILLANDIER, né vers 1822, attaché à la magistrature avant 1848, sous-préfet de la République à Mortagne, a écrit quelques brochures politiques ou économiques, notamment: *des Vices de la base actuelle de l'impôt de la prestation en nature* (1849, in-8).

TAILLIAR (Eugène-François-Joseph), magistrat et jurisconsulte français, né à Douai, le 7 avril 1803, fit avec succès ses études au collége royal de sa ville natale et son droit à Paris. Inscrit au barreau de Douai, il entra dans la magistrature, en 1827, comme juge auditeur au tribunal de Valenciennes, puis devint conseiller auditeur à la Cour de Douai en 1829, substitut du procureur général en 1831 et conseiller en 1834. A la même époque, il fut nommé correspondant du ministère de l'instruction publique pour les travaux relatifs à l'histoire de France. Il a fait partie du conseil académique et a présidé la Société d'agriculture, sciences et arts de Douai.

On a de lui: *Recueil d'actes des* XIe *et* XIIIe *siècles, en langue romane-wallone du nord de la France, avec une introduction et des notes* (Douai, 1849, in-8); *Essai sur l'histoire des institutions du nord de la France: ère celtique* (Ibid., 1852, in-8); *le Livre des usaiges et anciennes coustumes de la conté de Guysnes, avec une introduction et des notes*, etc. (Saint-Omer et Paris, 1856, in-8), etc.; puis un certain nombre de notices historiques ou juridiques, extraites des *Mémoires* de la Société scientifique de Douai et de divers recueils.

TAINE (Hippolyte-Adolphe), littérateur français, né le 21 avril 1828, à Vouziers (Ardennes), fit de brillantes études au collége Bourbon, remporta le prix d'honneur de rhétorique au concours général de 1848 et fut admis, l'année suivante, un des premiers à l'École normale (section des lettres). Après avoir obtenu, en 1853, le diplôme de docteur ès lettres avec une double thèse: *de Personis platonicis* (in-8) et *Essai sur les fables de La Fontaine* (in-8), il renonça à la carrière de l'enseignement et fit paraître les ouvrages suivants, dont la forme brillante et les appréciations si contraires aux doctrines traditionnelles de l'Université ont causé une assez grande sensation: *Essai sur Tite Live* (1854, in-18), couronné par l'Académie française, et présenté par l'auteur comme une application et une démonstration du système de Spinosa; *Voyage aux eaux des Pyrénées* (1855, in-18); *les Philosophes français du* XIXe *siècle* (1856, in-18), critique très-vive des principaux maîtres de l'enseignement officiel; *Essai de critique et d'histoire* (1857, in-18). En ces derniers temps M. Taine a fourni quelques études au *Journal des Débats*.

TALANDIER (Marie-Claude-Félix), général français, né le 26 juin 1790, à Limoges, fut élevé au collége de cette ville et admis, en 1809, à l'École militaire de Saint-Cyr. L'année suivante il passa en qualité de sous-lieutenant au 4e léger et fit les campagnes de 1810 à 1813 en Portugal et en Espagne. Nommé capitaine après la bataille de Vittoria (1813), il fut blessé en 1815 à Fleurus, ainsi qu'à Waterloo, incorporé dans la légion de la Haute-Vienne, et n'obtint que douze ans plus tard le grade de chef de bataillon (1827). Lors de la tentative du prince Louis Bonaparte à Strasbourg (30 octobre 1836), il commandait provisoirement cette place comme lieutenant-colonel du 46e. A la nouvelle du mouvement, il courut à la caserne de la Finkmatt, rallia ses soldats indécis en leur disant qu'on les trompait et arrêta de sa main le colonel Vaudrey et le commandant Parquin, auquel il arracha les épaulettes de lieutenant général. Cet acte de vigueur, qui mit fin à la sédition, fut récompensé, le 5 novembre suivant, par le grade de colonel du 18e de ligne, et, peu d'années après, par celui de maréchal de camp. Le 7 décembre 1848, il devint général de division et fut envoyé en Corse, où il commanda jusqu'en 1852, époque où il passa dans le cadre de réserve par limite d'âge. M. Talandier est grand officier de la Légion d'honneur depuis le 9 août 1854.

TALBOT (Eugène), littérateur français, né à Chartres, le 17 août 1814, fit de solides études dans cette ville, puis à Paris, aux colléges Bourbon et Charlemagne, et entra dans l'enseignement comme répétiteur. Reçu agrégé des lettres en 1845, il fut nommé professeur à Nantes. Le titre de docteur, qu'il obtint avec distinction en 1850, le fit appeler à Paris, où, après avoir occupé différentes chaires, il est devenu professeur adjoint de rhétorique à Louis-le-Grand.

On a de lui, outre plusieurs ouvrages à l'usage des classes: *sur la Légende d'Alexandre dans les romans du* XIIe *siècle* (1850, in-8), thèse pour le doctorat; deux traductions estimées: *OEuvres complètes de Lucien* (1857, 2 vol. in-12) et *OEuvres complètes de Xénophon* (1858, 2 vol in-12); puis un certain nombre d'articles dans des recueils spéciaux, notamment dans la *Revue de l'instruction publique*.

TALBOT (Henry-John Chetwynd TALBOT, 3e comte), pair d'Angleterre, né en 1803, à Ingestre-Hall (comté de Stafford), descend d'un chancelier élevé en 1736 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de lord Ingestre, il entra dans la marine royale et commanda *le Philomèle* à la bataille de Navarin; en 1854, il a été porté dans la

réserve avec le grade de contre-amiral. A la Chambre des Communes, où il a vivement combattu la politique libérale et le libre échange, il a siégé de 1830 à 1833 et de 1837 à 1849. A cette dernière date, il prit la place de son père à la Chambre haute. En 1852, il a été au nombre des chambellans de la reine. De son mariage avec une fille du marquis de Waterford (1828) il a huit enfants, dont l'aîné, Charles-John, vicomte INGESTRE, né en 1830, a fondé, en 1853, une revue intitulée *Meliora* (4 vol.).

TALFOURD (Thomas HOON-), avocat et auteur dramatique anglais, né en 1795, publia au sortir du collége son premier essai poétique, *Poems on various subjects* (1811, in-8), puis se tourna vers la jurisprudence et prépara les matériaux du grand *Répertoire de droit criminel* de Chetty. Il écrivait de temps à autre des vers ou des notices pour le *New Monthly Magazine* et l'*Edinburg Review*. Reçu avocat en 1821, il se fit, par son intelligence des affaires et ses talents oratoires, un certain renom au barreau de Londres. Sa ville natale, Reading, l'envoya deux fois au Parlement (1835 et 1839), où il présenta, en faveur de la propriété littéraire, différentes propositions qui n'eurent aucun résultat. En 1841, il refusa le mandat de ses électeurs.

On a encore de l'avocat Talfourd trois pièces : *Ion*, *le Captif athénien* et *le Massacre de Glencoe;* deux volumes de récits de voyage (*Vacation rambles and thoughts ;* Londres, 1845) ; enfin des articles de revues et quelques poésies. La tragédie d'*Ion*, imitée d'Euripide et jouée en 1836, grâce à l'auteur Macready, obtint un succès d'enthousiasme, quoiqu'elle n'ait, avec un style élégant et des situations pathétiques, qu'une vie apparente et qu'elle ne soit, comme le dit l'auteur lui-même, qu'un fantôme de tragédie.

TALHOUET (Auguste BONAMOUR, marquis DE), député français, né vers 1810, est issu d'une ancienne famille de Bretagne. Nommé, en 1842, auditeur de seconde classe au conseil d'État, il passa dans la première en 1846 et fit plusieurs fois partie du conseil général du département de la Sarthe, où il possède des propriétés considérables. En 1849, il y fut élu le troisième des représentants de ce département à l'Assemblée législative et s'associa par ses votes aux principaux actes de la majorité, qu'il ne suivit pas toutefois dans ses dernières luttes contre la politique de l'Élysée. Après le coup d'État du 2 décembre, il fut porté, comme candidat du gouvernement, aux élections pour le Corps législatif, où il n'a pas cessé de représenter la circonscription de La Flèche.

TALLEYRAND (Augustin-Marie-Élie-Charles DE), duc DE PÉRIGORD, général français, grand d'Espagne, ancien pair de France, né à Paris, le 10 janvier 1788, est le neveu à la mode de Bretagne du feu prince de Talleyrand. Il fit ses premières études en Allemagne et les termina à Paris. Nommé sous-lieutenant au 7e de hussards (1809), il se trouva à la bataille de Wagram et fit auprès du général Nansouty, dont il devint l'aide de camp, les campagnes de Russie et de France. Il était chef d'escadron à la Restauration, qui lui donna, en 1815, le 1er régiment de cuirassiers de la garde et le promut, en 1824, au grade de maréchal de camp. Entré à la Chambre des Pairs par droit de succession (1829), il a fait partie de plusieurs commissions. Mais le rôle politique de M. de Talleyrand a été terminé en quelque sorte à la révolution de Juillet. Gentilhomme de la chambre sous la branche aînée, il s'est abstenu de paraître à la cour de Louis-Philippe; comme général de brigade, il a, depuis longues années, été admis à la retraite. Il est commandeur de la Légion d'honneur (1820).

M. de Talleyrand a épousé, en 1807, Mlle de Choiseul-Praslin, dont il a eu deux fils : Roger, prince de CHALAIS, né le 22 novembre 1809, et Paul de TALLEYRAND, comte de PÉRIGORD, né le 28 novembre 1811.

TALON (Jules), ancien représentant du peuple français, né le 8 juillet 1800, à Valenciennes (Nord), fut admis, en 1829, à l'École polytechnique. Après avoir servi quelque temps dans l'arme de l'artillerie, il donna sa démission, en 1836, pour se livrer exclusivement à des travaux d'agriculture et jusqu'en 1848 se tint à l'écart des luttes politiques. Élu le premier des huit représentants des Ardennes à l'Assemblée constituante, il fit partie du comité d'agriculture et vota en général avec la droite sous l'inspiration du comité de la rue de Poitiers. A la Législative, où il siégea pour le même département, il suivit la même ligne de conduite, appuya toutes les mesures contre-révolutionnaires, tout en refusant son concours à la politique particulière de l'Élysée. Le coup d'État l'a rendu à la vie privée.

TALVI. Voy. ROBINSON (mistress).

TAMBURINI (Antonio), chanteur italien, né à Faenza, le 28 mars 1800, et fils d'un habile instrumentiste, directeur de musique militaire, apprit d'abord le cor, et à neuf ans faisait sa partie à l'orchestre. A la suite d'une maladie grave, il abandonna son instrument et se tourna tout entier vers le chant. Il y fit de rapides progrès et à l'âge de douze ans fut engagé dans les chœurs de l'Opéra de sa ville natale. Au théâtre il eut occasion d'entendre d'habiles chanteurs, et, sans prendre de leçons, s'inspira par instinct de leur méthode. Il eut bientôt de la réputation, et toutes les églises se disputèrent sa belle voix.

Mais les goûts de M. A. Tamburini l'appelaient au théâtre. A dix-huit ans il quitta furtivement la maison paternelle, et débuta à Bologne avec éclat dans un opéra de Generali. Dès lors il parcourut toute l'Italie, trouvant partout les mêmes succès, à Mirandola, à Corregio, à Plaisance (1819), à Naples, où il triompha des préventions du public et resta jusqu'aux troubles de 1820. Une indisposition grave lui enleva à Florence son talent et ses succès habituels. Il prit sa revanche à Livourne, à Turin et à Milan. La ville de Trieste l'avait engagé pour le carnaval de 1823; mais comme il passait à Venise, où se trouvaient les empereurs d'Autriche et de Russie, il fut arrêté par ordre supérieur, avec tous les égards dus à son talent, et contraint de se faire applaudir par Leurs Majestés. De Trieste il passa à Rome et à Palerme. En 1825 le célèbre impresario Barbaja l'attacha pour six ans à ses théâtres de Naples, de Milan et de Vienne. Enfin en 1832, après avoir visité l'Angleterre, il vint à Paris, et débuta au Théâtre-Italien dans le rôle de Dandini de *la Cenerentola*. Pendant plus de vingt ans, il a fait les délices du dilettantisme parisien, et dans ces dernières années (1854), il chantait encore le *Don Juan* de Mozart avec cette voix sonore, cette facilité de vocalisation, ce talent dramatique qui lui ont valu le surnom de « Rubini des basses-tailles. » Malheureusement l'homme, sinon l'artiste, avait vieilli et ne portait plus aussi bien la jeunesse du rôle. Dans l'intervalle des saisons qu'il donnait à la France, il a revu l'Italie et a reçu plusieurs fois en Russie un brillant accueil. Comme plusieurs artistes dramatiques italiens, M. Tamburini s'est fait estimer dans le monde et a acquis une fortune honorable. Il vit retiré à Sèvres, au milieu

de sa famille. — Il a un fils qui, doué d'une voix agréable, mais plus faite pour les concerts que pour la scène, a débuté sans succès sur un de nos théâtres lyriques et s'est tourné vers les affaires financières.

TAMPUCCI (Hippolyte), poëte ouvrier français, né en 1807, a été tour à tour, d'après les titres dont il aime à accompagner son nom, ouvrier cordonnier, garçon de classes au collége Charlemagne et chef de bureau à la préfecture de la Marne, où il était spécialement chargé du service des enfants trouvés. Écarté de ce dernier poste en 1853, par suite de ses opinions, il est revenu à Paris, où il a été contrôleur au théâtre Beaumarchais en 1855 et employé dans diverses administrations.

On a de lui : *Poésies*, avec *Notice sur l'auteur* (1832); *le Réveil du poëte* (1838); *Quelques fleurs pour une couronne* (1841); *les Crèches* (Châlons-sur-Marne, 1846); *Lettres champenoises* (Ibid., 1847); *de l'Organisation de la charité sociale* (1853), suite de lettres à M. Marbeau; *les Chercheurs d'or*, poëme (1857), etc.

TANKERVILLE (Charles-Auguste BENNET, 5e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1776, descend d'une ancienne famille, élevée en 1682 à la pairie. Connu d'abord sous le nom de lord Ossulston, il fit ses études à l'université de Cambridge et entra à la Chambre des Communes en 1806, sous les auspices du parti tory; il y siégea jusqu'en 1822. A cette époque il prit la place de son père à la Chambre des Lords. Sous George III, il a été trésorier de la liste civile et fait partie du Conseil privé. De son mariage avec une fille du duc de Grammont (1806) il a un fils unique, Charles, lord OSSULSTON, né à Londres, en 1810, élevé à l'université d'Oxford et député au Parlement depuis 1832.

TAPIA (don Eugenio DE), jurisconsulte et littérateur espagnol, né à Avila, vers 1785, fit ses études à Tolède et à Valladolid et se fit recevoir avocat à Madrid. Très-connu pendant la guerre de l'indépendance par la rédaction de plusieurs feuilles très-avancées, il fut poursuivi comme libéral au retour de Ferdinand VII, et enfermé pendant plusieurs mois dans la prison de l'inquisition. Il en sortit pour rédiger *la Gazette*, et, sous le gouvernement constitutionnel de 1820, il fut nommé directeur de l'imprimerie royale et député aux Cortès. Proscrit, après la restauration de 1823, il se réfugia en France et n'obtint qu'en 1830 la permission de revenir à Madrid. Rallié au gouvernement, il devint membre de la commission de constitution, membre de l'Académie royale et directeur général des études.

On a de M. de Tapia un savant ouvrage historique, écrit avec vivacité et plein d'aperçus neufs et ingénieux, l'*Histoire de la civilisation espagnole* (Historia de la civilisacion española; Madrid, 1840, 4 vol.); puis un ouvrage de droit considérable : *Éléments de jurisprudence commerciale*, etc., *et autres traités* (Elementos de jurisprudencia mercantil; 15 vol.); quelques écrits de circonstance, *Voyage d'un curieux dans Madrid* (Viage de un curioso por Madrid); *le Guide de l'enfance*, ou *Lectures amusantes et instructives* (Guia de la infancia, etc., 4 vol.), etc. Comme poëte, il appartient à l'école classique; on ne trouve pas beaucoup d'originalité dans ses *Essais satiriques en prose et en vers* (Ensayos satiricos en prosa y verso), qui parurent sous le nom du licencié *Machuca*, ni dans ses *Poésies lyriques, satires et drames* (Poesias liricas, satiricas y dramaticas; Madrid, 1821; 2e édit., 1832, 2 vol.).

TAPPAN (Henry P.), philosophe américain, né vers 1810, d'une famille protestante d'origine française, a professé la philosophie à l'université de la ville de New-York et est devenu, en décembre 1852, président de l'université de Michigan. Séduit d'abord par les doctrines fatalistes, il en reconnut l'erreur et les dangers et tourna tous ses efforts contre elles. De là ses nombreux écrits sur ce sujet, tous très-estimés aux États-Unis : *la Doctrine de la volonté dans ses rapports avec la conduite et la responsabilité morale* (the Doctrine of the Will applied to moral agency; New-York, in-12); *Revue critique de l'ouvrage de Jonathan Edwards sur le libre arbitre* (Review of Edward's Inquiry, etc.; Ibid., in-12); *Appel au sens intime pour fixer la doctrine de la volonté* (Appeal to consciousness to determine, etc.; Ibid., in-12). M. Tappan a écrit en outre un *Traité de logique* (Elements of logic; Ibid., in-12), que M. V. Cousin regarde comme égal à tout ce qui existe en ce genre en Europe.

Il est aussi auteur d'un certain nombre d'écrits relatifs à l'organisation de l'enseignement : *l'Éducation universitaire* (University education; New-York, 1851, in-12); *un Pas du nouveau monde dans l'ancien, avec des considérations sur les avantages et les défauts des deux sociétés* (a Step from the new world; 1852, 3 vol. in-12), relation d'un voyage qu'il fit en Prusse et en Angleterre, pour y étudier les systèmes d'éducation.

Un autre écrivain américain du même nom, William-Bingham TAPPAN, né en 1794, à Beverley (Massachussets), a écrit plusieurs volumes de poésies sur des sujets religieux ou contre l'esclavage.

TARBÉ (Prosper), archéologue français, né vers 1814, étudia le droit à Paris, fut nommé substitut au tribunal civil de Reims et donna sa démission, en 1843, pour se livrer exclusivement aux travaux d'érudition et d'archéologie. Ses ouvrages originaux sont : *Travail et salaire* (Reims; 1841, in-8); *les Sépultures de l'église de Saint-Rémi* (Ibid., 1842, in-12); *Trésors des églises de Reims* (Ibid., 1843, in-4 pl.); *Reims, ses rues et ses monuments* (Ibid., 1844, in-4 fig.); *Notre-Dame de Reims* (1845, gr. in-8; 2e édit., 1852), etc.

Membre de la Société des bibliophiles de Reims, M. Tarbé a réimprimé, aux frais de cette compagnie, de 1842 à 1850, un certain nombre d'opuscules de toute sorte ayant trait à d'anciens usages ou événements locaux. De 1850 à 1852, il s'est fait l'éditeur d'une *Collection de poëtes de la Champagne antérieure au XVIe siècle* (Reims, 15 vol. in-8), tirée à petit nombre, comprenant Guillaume Coquillart, Guillaume de Machault, Eustache Deschamps, Chrestien de Troyes, Thibault de Champagne, etc., et complétée par des *Recherches sur l'histoire du langage et des patois de la Champagne* (1852, 2 vol. in-8).

TARDIEU (Auguste-Ambroise), médecin français, né à Paris, le 10 mars 1818, et fils du graveur-géographe de ce nom, fit de brillantes études au collége Charlemagne, fut interne des hôpitaux, prit le grade de docteur en janvier 1843, et plus tard celui d'agrégé de la Faculté. Il est médecin en chef de l'hospice Lariboisière, depuis son inauguration (1850), membre du comité de consultation et d'hygiène publique, expert près la Cour impériale, etc. Il a été décoré en juillet 1849.

On a de lui : *Observations et recherches nouvelles sur la morve chronique*, etc. (1841); *de la Morve et du farcin chroniques chez l'homme et chez les solipèdes* (1843); *Manuel de pathologie et de clinique médicales* (1848), fréquemment réédité; *du Choléra épidémique* (1849), leçons pro-

fessées l'année précédente: *Selecta praxis medico-chirurgica, quam mosquæ exercet A. Aubert* (1848-1850, in-8); *Supplément au Dictionnaire des dictionnaires de médecine français et étrangers* (1851, gr. in-8); *des Voiries et cimetières de Paris* (1852); *Dictionnaire d'hygiène publique et de salubrité, ou Répertoire de toutes les questions relatives...*, avec les lois, arrêtés, etc. (1852-1854, 3 vol.); *Étude hygiénique sur la profession de monteur en cuivre* (1855); *Mémoire sur l'empoisonnement par la strychnine* (1857); *Étude médico-légale sur l'attentat aux mœurs* (1858, in-8), etc.

Son frère, M. Eugène-Amédée TARDIEU, né à Paris, le 18 août 1822, licencié ès lettres, élève de l'École des chartes de 1839 à 1842, ensuite attaché, comme son père, au ministère des affaires étrangères, en qualité de géographe, et, depuis 1857, sous-bibliothécaire à l'Institut, a contribué, jusqu'en 1851, à diverses publications officielles, ainsi qu'à l'*Atlas universel* d'Ambroise Tardieu, dont il rédigea le texte (1842, in-fol.). Il a collaboré à l'*Univers pittoresque*, à l'*Encyclopédie moderne*, etc.

TARDIEU DE SAINT-AUBANET (Jean-Gabriel-Alexandre), général français, né aux Pilles (Drôme), le 22 mars 1784, entra au service comme vélite dans les grenadiers de la garde (1804). Décoré pour sa belle conduite à la journée de Heilsberg, il assista aux batailles de Friedland, de Rio-Seco et d'Essling, où il fut grièvement blessé; il venait de gagner l'épaulette d'officier; il fit ensuite la campagne de Russie, fut honorablement mentionné à Lutzen et à Leipsick, devint chef de bataillon après l'affaire de Bar-sur-Aube (1814) et combattit avec une glorieuse opiniâtreté jusque sous les murs de Paris.

Mis d'abord en non-activité, M. Tardieu entra en 1815 dans la légion de la Côte-d'Or, prit part à l'expédition du duc d'Angoulême en Espagne, et fut nommé colonel en 1828. Lors de l'entrée des troupes françaises en Belgique (1831), il ouvrit la tranchée au siége d'Anvers, sous les ordres immédiats du duc d'Orléans. Il fut promu à cette occasion au grade de maréchal de camp (1832), et envoyé dans la subdivision militaire d'Ille-et-Vilaine. Depuis quelques années il a pris sa retraite. Il est, depuis le 14 septembre 1831, commandeur de la Légion d'honneur.

TARDIF (Alexandre), littérateur français, né en 1801, fit ses classes au collége Bourbon. Après avoir collaboré, de 1823 à 1828, à quelques pièces de théâtre, il cultiva la poésie et publia plusieurs recueils: *Essais dramatiques* (1835, in-8); *Derniers essais dramatiques* (1837, in-18); *Distiques et quatrains* (1837) sur les tableaux du musée de Versailles; *les Pas de clerc* (1838, in-18), chansons rééditées et augmentées sous le titre de *Momus l'ancien* (1847); *les Voyages d'un parisien* (1838), itinéraire poétique; *Variétés poétiques* (1841, in-12); *Nouvelles variétés poétiques* (1844, in-12); *les Lauriers et les Myrtes* (1847, in-12), poëmes. Il a traduit en vers *l'Art d'aimer* (1839) et *le Remède d'amour* (1846) d'Ovide, et sous le titre: *l'Allemagne poétique* (1840, in-8), diverses pièces de Klopstock, Schiller, Gœthe, etc. Depuis 1846, il est inscrit au tableau des avocats de la Cour d'appel de Paris.

TARENTE (Alexandre-Charles MACDONALD, duc DE), député français, né à Paris, le 11 novembre 1824, est fils du maréchal Macdonald, qui mourut en 1840 et de sa troisième femme, Mlle Ernestine de Bourgoing. Il fut tenu sur les fonts baptismaux par Charles X et la Dauphine, et épousa, en 1849, sa cousine Sidonie Weltner. Lors de la création de la maison de l'Empereur, à la fin de 1852, il fut nommé chambellan et décoré de la Légion d'honneur. Il a été fait officier de cet ordre en 1855. Envoyé au Corps législatif, en 1852, comme candidat du gouvernement par la circonscription de Gien, dont il est un des plus riches propriétaires, il a été réélu en 1857. Il siége également depuis la même époque au conseil général du Loiret.

TARGET (Léon), ancien représentant du peuple français, né à Rochefort (Charente-Inférieure), le 30 mars 1805, entra, en 1819, dans les chantiers du port, comme apprenti charpentier, fut admis en 1824 à l'École de maistrance, et y obtint le premier prix. Nommé contre-maître dans les ateliers de l'État, il se fit remarquer de ses chefs par d'utiles inventions. Connu de ses camarades par la vivacité de ses convictions démocratiques, il fut, après la révolution de Février, choisi pour candidat à l'Assemblée nationale par les nombreux ouvriers de Rochefort, fut nommé représentant, le sixième sur douze, par 81 553 voix, fit partie du comité de la marine, et vota ordinairement avec le parti démocratique modéré. Après l'élection du 10 décembre, il s'unit à la gauche pour combattre la politique de l'Élysée, et appuya la demande de mise en accusation présentée contre Louis-Napoléon par la Montagne. Non réélu à la Législative, il est rentré dans l'industrie.

TARNOW (Fanny), femme de lettres allemande, née le 17 décembre 1783, à Gustrow (Mecklembourg-Schwérin), eut une jeunesse triste et maladive, puis devint institutrice dans une famille noble, résidant à Rugen. Froissée dans ses sentiments, elle quitta cette place et se fixa, en 1804, à Mecklembourg, où elle publia son premier roman: *Natalie*. Après la mort de sa mère (1816), elle habita successivement Saint-Pétersbourg et Dresde, et, en 1828, s'établit définitivement à Weissenfels près Mersebourg (Prusse).

Les nombreux ouvrages de Mme Tarnow sont ceux d'une femme désabusée de bonne heure de ses illusions de jeune fille et qui, ayant beaucoup réfléchi, veut transmettre aux autres le fruit de son expérience. Les meilleurs ont été réunis dans deux collections, formant 19 volumes: *Choix des écrits de Fanny Tarnow* (Ausvahl, etc.; Leipsick, 1830, 15 volumes), et *Recueil de Contes* (Gesammelte Erzaehlungen; Ibid., 1840-1842, 4 vol.). On lui attribue le roman anonyme intitulé: *Deux ans à Saint-Pétersbourg* (Zwei Jahre in Petersb; Ibid., 1833), qui contient un tableau intéressant de l'état de la Russie vers la fin du règne d'Alexandre I[er]. Depuis plusieurs années Mme Tarnow traduit des romans français et anglais, sans publier d'ouvrages personnels.

TARTAS (Émile), général français, ancien représentant du peuple, né en 1796 à Mezin (Lot-et-Garonne), entra, à dix-huit ans, dans les gardes du corps de Louis XVIII (1814) et, six mois après, dans un régiment de cavalerie avec le grade de sous-lieutenant. Après avoir rempli plusieurs années les fonctions de capitaine instructeur à l'École de Saumur, il fut nommé lieutenant-colonel (1840) et passa en Algérie, où, pendant cinq campagnes, il prit une part active à d'importantes expéditions, notamment à la dernière campagne contre Abd-el-Kader et à la répression de la révolte des Kabyles sous Bou-Maza. Colonel d'un régiment de chasseurs d'Afrique depuis 1844, il fut promu en 1846 maréchal de camp, en récompense de ses brillants services, et revint en France, où il fut employé au commandement du Lot-et-

Garonne. Après 1848, le général Tartas fit partie de la Constituante et de la Législative; dans ces deux Assemblées, il vota avec la droite toutes les lois et mesures contre-révolutionnaires. Rallié à la politique de l'Élysée, il réprima, à la tête de sa brigade de cavalerie, l'insurrection qui suivit le coup d'État à Paris; l'année suivante, il reçut le grade de général de division (12 septembre 1852) et le commandement de la 14ᵉ division militaire (Bordeaux). Promu commandeur de la Légion d'honneur, le 20 décembre 1843, le général Tartas est aujourd'hui grand officier.

TASCHER (Jean-Samuel-Ferdinand, comte DE), ancien pair de France, né à Orléans, le 22 décembre 1779, est fils du comte Imbert de Tascher, qui dut à sa parenté avec l'impératrice Joséphine une haute position sous le premier Empire. Ancien élève de l'École polytechnique (1799), il fut nommé, à vingt-six ans, auditeur au conseil d'État et envoyé, en 1812, en Wesphalie pour y remplir les fonctions de commissaire spécial de police. Il hérita de la pairie en 1822, à la mort de son père, se rallia franchement à la dynastie de Juillet, qu'il appuya de son vote en toute occasion; mais il voulut s'abstenir dans le procès de son parent, le prince Louis-Napoléon, en 1840. Depuis 1848, il s'est retiré des affaires publiques.

TASCHER DE LA PAGERIE (Pierre-Claude-Louis-Robert, comte DE), sénateur français, né le 1ᵉʳ avril 1787, est le chef de la branche aînée de la famille Tascher, branche qui passa il y a plus d'un siècle à la Martinique et y produisit plusieurs rameaux, dont l'un s'éteignit en la personne de l'impératrice Joséphine. Il prit une part honorable aux campagnes de l'Empire, obtint le grade de lieutenant-colonel et servit en Italie comme aide de camp du prince Eugène; il l'accompagna plus tard en Bavière, où il vécut avec lui dans l'intimité. Il ne reparut pas sur la scène politique avant le rétablissement du régime impérial; à cette époque, il fut appelé à siéger au Sénat (31 décembre 1852) et chargé dans la maison de l'impératrice des fonctions de grand maître des cérémonies (1853). Il est grand-croix de la Légion d'honneur et reçoit quelquefois le titre de général.

De ses trois fils, l'un, Robert-Charles-Émile, baron de TASCHER, capitaine d'infanterie depuis 1851, est officier d'ordonnance de Napoléon III et maréchal des logis du Palais; un autre a été consul à Trieste et à Porto-Rico.

TASCHEREAU (Jules-Antoine), littérateur français, ancien député et représentant, né à Tours, le 19 décembre 1801, vint de bonne heure à Paris, et, grâce à son savoir et à la protection d'influents personnages, prit une assez bonne position dans les lettres et la presse : il donna des articles au *Courrier-Français*, à la *Revue de Paris*, à la *Revue française*, etc., et publia les *Œuvres complètes de Molière* (1823-1824, 8 vol. in-8), avec un commentaire nouveau; les *Œuvres de Boufflers* (1827, 2 vol. in-8); la *Correspondance littéraire de Grimm et de Diderot* (1829-1830, 15 volumes in-8), etc. Il se fit surtout connaître par deux ouvrages intéressants : *Histoire de la vie et des écrits de Molière* (1825, in-8), réimprimée plusieurs fois et traduite à l'étranger, et *Histoire de la vie et des ouvrages de Corneille* (1829, in-8; nouv. édit., 1857).

Ami d'Armand Carrel et l'un des rédacteurs du *National* depuis sa fondation, M. Taschereau obtint, à la suite de la révolution de 1830, le titre de secrétaire général de la préfecture de la Seine, puis celui de maître des requêtes. Il quitta ses fonctions administratives, le 4 janvier 1831, avant les événements qui amenèrent la retraite de M. Odilon Barrot (voy. ce nom), rentra dans l'opposition militante, collabora encore à diverses feuilles libérales, édita avec M. Monmerqué les *Historiettes de Tallemant des Réaux* (1833-1834, 6 vol. in-8) et fonda, sous le titre de *Revue rétrospective* (1833-1837, 20 vol. in-8), un intéressant recueil historique, contenant des mémoires et documents authentiques, inédits et originaux, pour servir à l'histoire de la littérature et à la biographie. Élu, en 1838, député de l'arrondissement de Loches, il votait habituellement avec l'opposition; mais il fut obligé de renoncer, en 1842, à son mandat, parce qu'entraîné dans des spéculations malheureuses, il ne pouvait plus payer le cens d'éligibilité. Redevenu journaliste, il écrivit assidûment dans *le Siècle* et *l'Illustration*, et ce fut lui qui souleva l'opinion contre M. de Girardin à propos des mines de Saint-Bérain et des scandales électoraux de la Creuse.

Un mois après la révolution de Février, M. Taschereau, « reprenant une publication interrompue, » fit paraître sa nouvelle *Revue rétrospective* (31 mars 1848), exclusivement politique cette fois, et qui débutait par l'impression des *Déclarations faites par *** devant le ministre de l'intérieur* au sujet de l'émeute de 1839. La nature des réponses de M. Blanqui, suffisamment désigné comme auteur de ce rapport, motiva, de la part de M. Taschereau, une plainte en diffamation, et il résulta de l'instruction que la pièce publiée était une copie qui remontait à 1839, et à laquelle, dans l'absence de l'original, des témoignages importants donnaient beaucoup d'autorité. Ce fut, avec une série de listes des parties prenantes aux anciens fonds secrets, le document le plus compromettant publié par la *Revue*, qui cessa de paraître à la fin de la même année (1848, in-4).

Cependant M. Taschereau était élu, comme candidat du parti démocratique modéré, représentant d'Indre-et-Loire à la Constituante, le quatrième sur huit, par 47 310 voix. A part la question du bannissement à perpétuité de la famille d'Orléans, pour lequel il se prononça avec la gauche, il vota constamment avec la droite, notamment pour les deux Chambres, la proposition Rateau, l'expédition d'Italie, les lois contre la presse, etc. Il adopta toutefois l'ensemble de la Constitution et recommanda aux électeurs de son département la candidature du général Cavaignac. A l'Assemblée législative, il se fit remarquer par la vivacité de ses attaques contre le parti républicain. Lorsque la lutte arriva à sa fin, entre la majorité parlementaire et l'Élysée, il se rallia au président, fut appelé, peu de temps après le coup d'État, aux fonctions d'administrateur adjoint à la Bibliothèque impériale et spécialement chargé des catalogues. Il publia d'abord l'important *Catalogue des imprimés* (1855-1857, in-8, t. I-IV). C'est par erreur que divers annuaires, dans ces dernières années, désignent M. Taschereau comme décoré de l'ordre de la Légion d'honneur.

TASSAERT (Nicolas-François-Octave), peintre français, né à Paris, le 26 juillet 1800, suivit, à partir de 1817, les ateliers de Pierre Girard et de Guillon Le Thière, ainsi que les cours de l'École des beaux-arts, où il resta jusqu'en 1825. Il débuta comme portraitiste au salon de 1831, puis se livra à la peinture historique et travailla pour le musée de Versailles, pour lequel il a notamment exécuté *les Funérailles de Dagobert à Saint-Denis*. Il a traité aussi la peinture de genre. Il a exposé : *la Mort du Corrège*, *Diane au bain*, *la Mort d'Héloïse*, *les Voleurs volés*, *Érigone*, *l'Ange déchu*, *le Marchand d'esclaves*, *les Enfants heureux*, *les Deux mères*, *la Famille malheureuse*, *Intérieur d'atelier*, *les Jardins d'Armide*, *le Re-*

tour au village, le Vieux musicien, la Rentrée du bal, Madeleine au désert, le Christ aux Oliviers, le Doute et la Foi, la Vierge allaitant Jésus, la Tentation de saint Antoine, le Ciel et l'Enfer, plusieurs *Portraits* d'artistes, d'enfants, etc. (1831-1853), et à l'Exposition universelle de 1855, outre plusieurs des sujets précédents, *le Sommeil de l'enfant Jésus, le Fils de Louis XVI dans la tour du Temple, la Triste nouvelle* et *Sarah la baigneuse*.

Plusieurs de ces sujets ont été popularisés par la gravure ou la lithographie, quelques-uns ont été reproduits dans l'*Artiste*. M. Tassaert a obtenu, pour le genre historique, une 2e médaille en 1838, et une 1re en 1849.

TASSEL (Hippolyte), ancien représentant du peuple français, né à Lannion (Côtes-du-Nord), en 1802, d'une famille libérale, étudia le droit et se fit recevoir avocat sous la Restauration; il professait des opinions avancées. En 1830, le gouvernement de Juillet le nomma secrétaire général de la préfecture du Finisterre. Ses sentiments démocratiques le portèrent bientôt à donner sa démission, à l'exemple du préfet, M. Billiard. Il se fit inscrire au barreau de Lannion (Côtes-du-Nord), et y plaida avec succès jusqu'en 1848. Après la révolution de Février, il fut élu, le huitième sur quinze, représentant du département du Finisterre, tandis que son parent, M. Yves Tassel, que plusieurs biographies ont confondu avec lui, était nommé dans celui des Côtes-du-Nord. Membre du comité de l'agriculture et du crédit foncier, il vota avec le parti démocratique non socialiste, fit partie de l'opposition après l'élection du 10 décembre, et repoussa la proposition Rateau. Non réélu à l'Assemblée législative, il reprit sa place au barreau de Lannion.

TASSEL (Yves), ancien député français et représentant du peuple, né dans le département des Côtes-du-Nord, en 1803, était notaire à Perros-Guirec, près de Lannion, et professait, sous la monarchie de Juillet, des opinions radicales. Les électeurs de son arrondissement l'envoyèrent au conseil général, puis, en 1846, à la Chambre des Députés, en remplacement du général Thiard, qui, élu en même temps à Chalons-sur-Saône et à Lannion, avait opté pour le premier collége. Le succès de sa candidature était dû surtout à l'appui que lui avaient prêté les légitimistes et le clergé, par opposition à son concurrent, M. Jules Simon (voy. ce nom). Malgré cette alliance momentanée avec la droite, le député de Lannion s'associa aux efforts de l'extrême gauche contre le ministère Guizot. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du peuple dans le même département, le huitième sur seize, par 95 551 voix. Membre du comité de la justice, il vota ordinairement avec la fraction modérée du parti démocratique; après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée et repoussa la proposition Rateau, qui hâtait l'avénement de la Législative, à laquelle il ne fut pas réélu.

TASTU (Sabine-Casimir-Amable Voïart, dame), femme de lettres française, née à Metz (Moselle), le 31 août 1795, est fille de l'artiste J. Ph. Voïart et d'Élisabeth Petitpain, connue sous le nom de Wouters. Après une première jeunesse ignorée, elle vivait modestement, s'occupant d'éducation, lorsqu'en 1816 elle épousa M. Joseph Tastu, imprimeur. Quatre ans après, elle débuta par *la Chevalerie française*, petit volume composé de pièces en vers et en prose. De 1821 à 1823, elle remporta trois couronnes aux Jeux floraux et fixa enfin l'attention publique par *les Oiseaux du Sacre* (1824), poëme de circonstance. La révolution de Juillet et la crise commerciale qui la suivit, en compromettant la position de son mari, détournèrent Mme Tastu des travaux littéraires; elle les reprit en 1840, année où elle remporta le prix à l'Académie française, pour son *Éloge de Mme de Sévigné*. Elle s'est principalement tournée depuis vers les livres d'éducation.

On a d'elle: *la Liberté*, ou *le Serment des trois Suisses*, inspiré du tableau de Steuben (1825); *Poésies* (1826); *Poésies nouvelles* (1834); *Œuvres poétiques* (1837); *Chroniques de France* (1829); *Soirées littéraires de Paris* (1832); *Éducation maternelle* (1835, in-4), simples leçons d'une mère à ses enfants; *le Livre des enfants* (1836-1837, 2 vol.), contes choisis; *Cours d'histoire de France* (1836-1837, 2 vol.), lectures tirées des chroniques et des mémoires; *les Enfants de la vallée d'Andlau*, ou *Notions familières sur la religion*, etc. (1836, 2 vol.); *Prose* (1836, 2 vol.); *Lectures pour les jeunes filles*, ou *Leçons et modèles de littérature*, en prose et en vers (1840-1841, 2 vol.); *le Bon petit garçon*, ou *les Récits du maître d'école* (1841); *l'Honnête homme* (1841); *des Andelys au Havre, illustrations de Normandie* (1842); *Tableau de la littérature italienne* (1843); *Tableau de la littérature allemande* (1844); *Voyage en France* (1845); plusieurs traductions d'ouvrages anglais, des *Voyages, Excursions, Contes moraux* (1833-1849), et dans ces dernières années, des rééditions ou remaniements de ses premiers ouvrages sous de nouveaux titres (1848-1856).

Son fils, M. Eugène Tastu, a été nommé, en 1848, vice-consul à Malte, où sa mère l'a accompagné et a séjourné quelque temps. Depuis il est passé à Larnaca (Chypre). Il a été décoré en 1844.

TAUCHNITZ (Charles-Chrétien-Philippe), libraire allemand, dirige la maison établie à Leipsick, vers la fin du dernier siècle, par son père Charles-Christophe-Traugotz Tauchnitz, mort en 1836, et qui doit surtout sa réputation à ses éditions d'auteurs classiques, signalées, malgré leur prix modéré, par la correction du texte, la beauté typographique. Outre la continuation de cette collection, M. Tauchnitz a aussi donné quelques publications de haute science philologique.

Une seconde librairie du même nom a été fondée par M. Chrétien-Bernard Tauchnitz, cousin du précédent. C'est cette maison qui édite cette collection d'ouvrages anglais (*Collection of british authors*), aujourd'hui très-répandue en Allemagne et à l'étranger, et dont 300 volumes environ ont paru dans l'espace de douze ans.

TAULIER (Marc-Joseph-Frédéric), jurisconsulte français, né à Grenoble, le 15 décembre 1806, fit ses études de droit dans cette ville, y fut reçu avocat et devint tour à tour suppléant à la Faculté (1832), professeur de Code civil (1839) et doyen (1856). En 1843 il reçut la croix d'honneur. On a de lui un ouvrage estimé: *Théorie raisonnée du Code civil* (1840-1844, 6 vol. in-8).

Son frère, M. Henri-Joseph-Jules Taulier, né à Grenoble, le 6 novembre 1808, se destinait également au barreau, lorsqu'il renonça à cette carrière pour entrer dans l'enseignement; après avoir enseigné la rhétorique dans divers colléges, de 1830 à 1837, il acquit à cette date une institution de plein exercice dans l'Isère. Il est auteur de quelques ouvrages d'éducation et d'une *Histoire du Dauphiné* (1854, in-8).

TAYLER (John-William), minéralogiste anglais, né vers 1822, et fils de l'amiral J. N. Tayler, s'était déjà fait connaître par quelques travaux sur la chimie inorganique lorsque, au prin-

temps de 1850, il fut chargé d'une pénible expédition d'exploration dans le Groënland, par une compagnie industrielle qui venait d'obtenir le monopole des mines de ce pays. Il y fit deux voyages, qui eurent des résultats assez précieux pour la science; s'étant avancé une première fois jusqu'à Arksuk, il corrigea plusieurs erreurs des cartes géographiques. En 1854 il s'établit à Arksuk, y commença l'exploitation d'une mine de plomb argenté et profita d'un hivernage forcé pour étudier en détail la nature du sol. Le jeune savant a entrepris, en 1856, une troisième expédition, dont on attendait d'importants résultats pour l'industrie minéralogique.

TAYLER (Frederick), peintre anglais, né le 30 avril 1804, à Barham-Wood (comté d'Hertford), était, il y a vingt ans, un des exposants les plus assidus de l'ancienne Société des peintres d'aquarelle, et l'un des peintres estimés des mœurs du sport, des chevaux, des chiens et des parties de chasse. On cite de lui : *les Promeneurs*, *la Moisson*, la série des *Pastorales anglaises* exécutées en collaboration avec feu George Barrett; *la Chasse au faucon ;* des tableaux de genre dont les sujets sont empruntés à W. Scott; enfin plusieurs dessins pour les livres à la mode, entre autres l'édition illustrée de *sir Roger de Coverley;* etc.

A l'Exposition universelle de Paris, en 1855, M. Tayler a envoyé *les Chevaux au vert*, *la Chasse au cerf*, *la Chasse au faucon*, *le Tir au papegai*, et *le Tir au lièvre de montagne*, remarquables aquarelles qui lui ont valu une médaille de deuxième classe.

TAYLOR (Isidore-Séverin-Justin, baron), voyageur et littérateur français, membre de l'Institut, né à Bruxelles, le 15 août 1789, appartient par son père à une famille d'origine anglaise, naturalisée en France, et par sa mère à celle des Walvein, qui ont joué un rôle dans l'histoire de la Flandre. Il fit ses études à Paris et se prépara d'abord à l'École polytechnique; mais ses goûts le portaient plutôt vers les arts et la littérature, et il étudia le dessin sous le peintre Suvé. A dix-huit ans il vivait modestement de son crayon et de sa plume. Ses articles de critique étaient bien accueillis dans les journaux du temps. Échappé une première fois à la conscription en 1810, à cause de la délicatesse de sa santé, il fut repris l'année suivante. Il put se racheter et entreprit son premier voyage d'exploration artistique à travers la Flandre, une partie de l'Allemagne et l'Italie. De retour en France, au milieu des derniers désastres de l'Empire, il s'enrôla dans les gardes mobiles, où son titre de neveu d'un général lui valut d'abord le grade de sous-lieutenant.

Dès la première rentrée des Bourbons, M. le baron Taylor embrassa franchement leur cause et leur resta fidèle pendant les Cent-Jours. Admis dans la garde royale, il obtint au concours une place de lieutenant dans la compagnie d'artillerie dite de Wagram. C'est à cette époque que, mêlant la passion de la littérature dramatique à celle des arts, il composa les cinq pièces de théâtre dont nous donnons plus loin les titres. Consacrant tous ses congés à des voyages, il parcourut successivement, suivant un plan arrêté, l'Allemagne (1816), la Hollande (1817), l'Angleterre (1818). Il fit la campagne d'Espagne à la fois en soldat et en artiste. Chargé, comme officier d'état-major et aide de camp du général Dorsay, de plusieurs missions importantes ou difficiles, mis fréquemment à l'ordre du jour et nommé capitaine à la fin des hostilités, il avait, au milieu de ces occupations et de ces dangers, recueilli de nouveaux matériaux destinés à prendre leur place à côté de ceux qu'il avait amassés jusque-là et dont il avait même commencé la publication. Pour avoir désormais plus de loisirs, il quitta l'armée avec le grade de chef d'escadron et put se livrer tout entier à ses travaux artistiques et littéraires.

D'honorables préoccupations ou des fonctions utiles vinrent plus d'une fois l'en distraire. Jaloux d'arrêter les dévastations de la bande noire de 1818 à 1830, il obtint des Chambres, par une suite de pétitions, la restauration de nos principaux monuments du moyen âge. Nommé, en 1824, commissaire royal de la Comédie-Française, il y introduisit le soin, jusque-là inconnu, de la mise en scène et de la perspective théâtrale, et osa tenter un rapprochement entre deux écoles rivales arrivées au plus haut point de lutte et d'animosité. C'est à lui seul que le public dut la reprise, si longtemps refusée, du *Mariage de Figaro*, et M. Victor Hugo sa première représentation d'*Hernani*. Trois ans plus tard le gouvernement de Charles X l'envoyait en Égypte pour traiter de l'acquisition des obélisques de Loucqsor et des plus rares curiosités de notre musée égyptien. La négociation ne fut terminée que dans un second voyage, après l'avénement de la dynastie de Juillet. Au retour du premier, pendant lequel il n'avait dépensé que 17000 francs sur 100000 qui lui étaient alloués, il remit scrupuleusement 83000 francs au gouvernement nouveau. Le roi Louis-Philippe confia aussi au baron Taylor d'importantes missions, telles que celle de retrouver en Espagne les chefs-d'œuvre que les alliés nous avaient enlevés ou de recueillir en Angleterre le musée Standish. Cependant il reprenait de temps en temps, dans l'intérêt de ses travaux, les excursions en Italie, en Grèce, en Turquie, en Asie Mineure, en Syrie, en Égypte et sur les côtes d'Afrique, et en rapportait chaque fois de nouvelles richesses archéologiques ou des objets de curiosité, qui ont pris place dans les galeries de Versailles, du Louvre et de nos divers musées.

Au milieu d'une existence si répandue au dehors, M. Taylor a trouvé encore le moyen d'attacher son nom, en France, à la création de ces sociétés de secours mutuels destinées à soutenir et à sauver au besoin les gens de lettres et les artistes, et dont la bienfaisante organisation lui a fait, souvent en dépit de lui-même, un juste renom de philanthropie. Dans l'espace de quatorze ans il a, par l'activité de son initiative et de ses démarches, à défaut des ressources d'une fortune toujours restée des plus modestes, doté les associations des peintres, des musiciens, des artistes dramatiques, des inventeurs industriels. Il en est le président perpétuel et en dirige chaque année les séances solennelles.

Les ouvrages de M. Taylor, dont certaines parties touchent d'assez près à l'art pour avoir pu figurer aux salons de 1824 et 1827, résument cette immense quantité de faits et de renseignements artistiques recueillis dans tant de lieux. Il faut citer d'abord : les *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France* (1820-1854, in-folio), vaste collection, encore inachevée, entreprise avec la collaboration littéraire de M. de Cailleux et Nodier, et le concours artistique d'Isabey, de Géricault, de MM. Ingres, Viollet-Le-Duc, Dauzats, etc., la première publication qui ait adopté la gravure lithographique et qui doit offrir, dans l'ensemble de ses vastes séries, la topographie, l'histoire et les souvenirs artistiques de tous les départements français rattachés à la circonscription de nos anciennes provinces. Viennent ensuite : *Voyage pittoresque en Espagne, en Portugal, et sur la côte d'Afrique de Tanger à Tétouan* (1826 et suiv., in-4); *la Syrie*, *l'Égypte*, *la Palestine et la Judée* (1837 et suiv., in-4),

considérées sous leur aspect historique, archéologique, descriptif et pittoresque; *Pèlerinage à Jérusalem* (1841); *Voyage en Suisse, en Italie, en Sicile, en Angleterre, en Écosse, en Allemagne, en Grèce*, etc. (1843); les cinq pièces de théâtre dont nous avons parlé plus haut, drames et comédies : *Bertram, ou le Château de Saint-Aldobrand, le Délateur, Ismaïl et Marie, le Chevalier d'Assas, Amour et étourderie* (1815-1822); les *Annuaires* des cinq associations qu'il a fondées, publiés régulièrement sous sa direction; etc.

M. Taylor a été nommé membre libre de l'Académie des beaux-arts en 1847. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1822, il a été promu officier en 1833 et commandeur en 1837. Il a obtenu, comme dessinateur, une médaille d'or au salon de 1827.

TAYLOR (Bayard), voyageur et littérateur américain, né en avril 1825, dans l'État de Pensylvanie, où il a passé sa jeunesse, manifesta de bonne heure ses penchants littéraires et débuta à dix-huit ans par un long poëme tiré de l'histoire chevaleresque de l'Espagne. En 1844, il visita l'Angleterre, la Suisse, l'Allemagne, l'Italie et la France, et publia le récit de ses voyages sous le titre de : *Views a-foot* (1846). A la même époque il s'établit à New-York et devint un des rédacteurs habituels de *la Tribune*, feuille démocratique, à laquelle il adressa, en 1848 et 1849, une correspondance sur les mœurs et l'état politique de la Californie.

Touriste infatigable, M. Taylor, à peine âgé de trente ans, avait exploré presque tous les points du globe : en 1851, il a fait le tour de la Méditerranée; en 1853, il a visité l'Inde, la Malaisie, la Chine et le Japon avec l'escadre d'expédition du commodore Perry; l'année suivante, il était de retour dans l'ancien monde et allait explorer la Syrie, l'Arabie, la haute Égypte. Il remonta le cours du Nil bien au-dessus des rapides, et pénétra dans l'Afrique centrale jusqu'à la petite mer verte connue sous le nom de lac des Gazelles. *La Tribune* de New-York a reçu la primeur des relations exactes, mais un peu sèches de ces voyages; l'auteur les a réimprimées à bas prix sous les titres suivants : *l'Eldorado* (1850), qui n'est autre que la Californie; *Vie et paysages de l'Égypte, Tableaux de Palestine, Voyage au centre de l'Afrique* (1854), *l'Inde, la Chine et le Japon* (1855), etc. M. Taylor, qui n'a pas perdu le goût de la poésie, a encore écrit un volume d'*Orientales* (Eastern poems).

TAYLOR (Isaac), écrivain religieux anglais, né dans le comté d'Essex, vers la fin du XVIIIe siècle et fils d'un ministre de l'Église dissidente, fut élevé sous sa direction, et commença l'étude de la théologie afin d'entrer dans les ordres. Il l'abandonna pour celle du droit et finit par se retirer à la campagne, où il se livra à des travaux littéraires. Vers 1825, il fit paraître l'*Histoire naturelle de l'enthousiasme* (the Natural History of enthusiasm), ouvrage anonyme qui causa une vive sensation sur les esprits religieux des diverses communions indépendantes et qui fut suivi du *Christianisme primitif* (Ancient Christianity), exposant de nombreuses dissidences qui semblent faire des premiers Pères de l'Église autant d'écrivains hétérodoxes; des *Éléments de psychologie* (Elements of thought), espèce de catéchisme philosophique à l'usage des étudiants en théologie; et de la *Démonstration physique d'une autre vie* (the Physical Theory of another life), où l'auteur passe en revue les transformations matérielles de l'homme et des êtres créés, postérieures à la mort terrestre.

Nous citerons encore de lui : *Fanatisme* (Fanaticism); *du Despotisme religieux* (Spiritual despotism); *Loyola et les jésuites; Wesley et le Méthodisme*, études conçues au point de vue du libre penseur; une série de méditations religieuses sous ce double titre : *les Soirées du samedi* (Saturday evening) et *l'Éducation domestique* (Home education). M. Taylor n'appartient, comme écrivain, à aucune des sectes de la religion anglicane; remontant aux sources mêmes du christianisme, il s'efforce de démontrer l'inanité de toutes les communions exclusives. Il mène une vie retirée et ascétique, et, quoique laïque, il monte quelquefois en chaire pour traiter des questions de morale et de charité.

TAYLOR (Tom), littérateur anglais, né en 1817, à Sunderland (comté de Durham), fut élevé à l'université de Glasgow, où il remporta trois médailles d'or, et à celle de Cambridge (1837), qui lui conféra le grade de maître ès arts. Il entra quelque temps après dans l'enseignement, occupa deux ans la chaire de langue et de littérature anglaise au Collége de l'université à Londres, puis étudia le droit et fut admis au barreau sous les auspices de la société d'Inner Temple (1845). Il était secrétaire adjoint au comité de santé lorsque, à la réorganisation de cette institution en 1854, il obtint les fonctions de secrétaire.

M. Taylor a fait représenter plusieurs ouvrages dramatiques, qu'il a écrits seul ou en collaboration avec M. Charles Read, drames, comédies et pièces diverses , dont quelques-unes n'ont pas manqué de succès. Il a fourni au *Punch* des articles remarquables par leur entrain. En 1853, il a édité la curieuse *Autobiographie du peintre B. R. Haydon* (Autobiography, 3 vol. in-8), soigneusement extraite du volumineux journal que cet artiste tint pendant toute sa vie.

TCHAMOURDGIAN ou TCHAMOURJI-OGHLOU (Jean), dit *Badvéli* (honorable), érudit et publiciste arménien, né à Brousse (Turquie), vers 1797, exerça pendant longtemps les fonctions de professeur au village arménien d'Adapazar. Appelé en 1830 à Constantinople par le patriarche, et chargé de l'enseignement de l'arménien à l'école de Scutari, il entra peu après dans les bureaux du séraskiérat en qualité de traducteur. En 1837 il redevint professeur à Scutari, où venait d'être établie une haute école arménienne, qui, fermée en 1842 par suite de dissensions, fut rouverte, après 1848, sous la direction même de M. Tchamourdgian. Mais ses tendances catholiques provoquèrent de nouveaux troubles, qui amenèrent la suppression de l'école. Il vit aujourd'hui à Scutari dans une modeste retraite.

Profondément versé dans les langues et les littératures grecque, latine, turque, arménienne, italienne, française, M. Tchamourdgian jouit à Constantinople, comme savant et comme écrivain, d'une réputation à laquelle les reproches, adressés par ses coreligionnaires à la versatilité de ses opinions politiques et religieuses, n'ont pas porté atteinte. On cite de lui un grand nombre d'ouvrages pour l'enseignement, entre autres : une *Grammaire arménienne* (1840, tom. I); puis des écrits de polémique ou d'histoire religieuse, la plupart en arménien : *Abrégé d'histoire ancienne; Histoire de l'Église* (inédit); *le Chemin du bonheur, Réfutation du protestantisme*, en turc, etc.; plusieurs traductions d'ouvrages italiens et français, comme les *Principes de la politesse* de Gioja (4 vol.): la *Logique* de Condillac, les *Pensées* de Pascal, l'*Essai sur l'indifférence* de Lamennais (inédit); enfin la première revue arménienne spéciale qui se soit publiée à Constantinople, le *Haïasdan* (l'Arménie), qui, fondée en

1846 par M. Tchamourdgian et rédigée par lui, de concert avec M. Agathon, succomba, en 1852, aux dissentiments que nous avons rappelés. Il la remplaça, en 1854, par une nouvelle revue bimensuelle, *Zohal*, traitant presque uniquement de controverses religieuses et écrite en langue turque avec des caractères arméniens.

TCHE-TA-KAI, est second ministre dans le corps d'armée de l'insurrection chinoise. D'une grande maigreur et le teint fortement basané, il a une réputation de laideur physique incontestée; mais on lui attribue une grande supériorité d'intelligence. C'est un lettré, et on affirme qu'il est l'auteur de la plupart des proclamations qui ont été publiées dans ces derniers temps. Cette circonstance ferait supposer que c'est un Chinois rallié aux mêmes doctrines de protestantisme chrétien que le prétendant (voy. TIEN-TÉ).

TCHIHATCHEF (Pierre DE), géologue et naturaliste russe, né en 1812, à Gatchina, près de Saint-Pétersbourg, d'une famille noble de la Bohême, qui émigra au XIVe siècle en Pologne, et destiné à la carrière diplomatique, éprouva, de bonne heure, la passion des voyages d'exploration et de découvertes. Entré fort jeune au ministère des affaires étrangères, il fut attaché à l'ambassade de Russie à Constantinople, où il demeura trois ans (1841-1844), et songea dès lors à faire de l'Orient le théâtre de ses futures explorations scientifiques. En 1844, il quitta la diplomatie pour se livrer à l'étude des sciences naturelles et, après deux années passées à l'Académie des mines de Freiberg, il retourna à Saint-Pétersbourg, où il fut chargé par le gouvernement d'une mission scientifique dans l'Altaï. Il en a publié la relation sous ce titre : *Voyage scientifique dans l'Altaï et dans les contrées adjacentes* (Paris, 1846, in-4, avec *Atlas*).

Au retour, M. de Tchihatchef s'occupa de réaliser le projet d'explorer en grand l'Asie Mineure, et, pour être plus libre, il renonça à toute position officielle, se démit de sa charge de gentilhomme ordinaire de la chambre de l'empereur et vendit toutes les propriétés dont il avait hérité du chef maternel; une partie de sa fortune fut employée dans les préparatifs de cette expédition. Il partit ensuite sans nulle protection officielle, sans interprète, sans guide même, accompagné seulement d'un Tatar et d'un domestique français, qui succomba bientôt aux fatigues du voyage. Il parcourut toute cette contrée qui n'était connue que sous le rapport archéologique, et, après six années de labeurs et de dangers, il put entreprendre d'en publier le tableau physique le plus complet. Son bel ouvrage intitulé : *l'Asie Mineure, description physique, statistique et archéologique de cette contrée*, se divise en quatre parties, qui doivent embrasser successivement : 1° la géographie physique, 2° la climatologie et la botanique; 3° la géologie; 4° la statistique et l'archéologie. Les deux premières seules ont paru (Paris, 1853-1856, 2 vol. gr. in-8, avec *Atlas* et planches), et ont suffi pour faire apprécier l'immensité des matériaux recueillis par l'auteur ainsi que l'habileté avec laquelle ils ont été mis en œuvre.

Une foule d'autres travaux ont été publiés également à Paris, par M. de Tchihatchef, sous forme de mémoires dans les *Comptes rendus* et *Bulletins* des diverses sociétés savantes dont il est membre, notamment ceux de l'Académie des sciences, *l'Annuaire météorologique*, *le Journal asiatique*, etc. Nous mentionnerons seulement : *Lettres à M. Mohl sur les antiquités de l'Asie Mineure; Considérations historiques sur les phénomènes de congélation dans le Pont-Euxin et dans la mer d'Azof; sur la Chèvre d'Angora et sa naturalisation en Europe* (1853-1856).

M. de Tchihatchef réside habituellement à Paris pendant les intervalles de ses longs voyages. Parmi les sociétés savantes dont il est membre, citons encore celle de géographie de Londres, où il remplaça Léopold de Buch; la Société minéralogique et des naturalistes de Moscou, l'Institut de Philadelphie, l'Académie des sciences de Berlin. Il est commandeur des ordres de Sainte-Anne, de Saint-Stanislas et de Saint-Wladimir de Russie, grand officier de l'Aigle-Rouge de Prusse, grand cordon du Lion et du Soleil de Perse, chevalier de la Légion d'honneur, etc.

TECHENER (Jacques-Joseph), libraire français, né à Orges (Haute-Marne), en 1802, et fils d'un chirurgien militaire, commença ses études au collége de Langres, et entra dans le commerce. Venu jeune à Paris, il fut attaché au Cercle encyclopédique, fondé par Martainville-Delaage, et en eut la direction pendant le long procès qui suivit la mort du propriétaire. En 1827, il ouvrit à son compte une librairie, qui, grâce à ses connaissances et à ses goûts bibliographiques, est devenue la première de France, soit pour les pièces rares et curieuses, livres ou autographes, soit pour les *Catalogues* et les ouvrages dits paléographiques.

M. Techener a fondé, en 1834, le *Bulletin du bibliophile*, recueil mensuel (24 vol. gr. in-8), auquel il a fourni de fréquents articles. Il a en outre publié : *Considérations sérieuses à propos de la Bibliothèque royale, suivies d'un plan possible pour faire le catalogue en trois ans* (1847); *de l'Amélioration des bibliothèques, au point de vue du perfectionnement moral du peuple* (1848), etc.

TEDESCO (Ignace-Amédée), pianiste allemand, né en 1817, à Prague (Bohême), dut son éducation musicale à Triebensee et à Tomaschek, et commença à se produire dans les concerts publics, où il parut avec avantage à côté du violonniste Lafont. En 1835 il joua à Vienne et fit ensuite une tournée artistique dans le midi de la Russie. De retour à Pesth en 1847, il visita le nord de l'Allemagne, puis, après avoir donné quelques soirées à Londres en 1856, il vint l'année suivante se faire entendre à Paris. Parmi ses compositions originales on remarque : *Adieu à Vienne*, *l'Étoile du soir*, *le Chant de la fileuse*, *Podolia*; etc.

TEGOBORSKI (Louis DE), économiste russe, né à Varsovie (Pologne) en 1793, entra de bonne heure dans l'administration du royaume de Pologne et fut employé à la haute Cour des comptes. De là il passa à la Chambre des domaines de l'État. Il devint, en 1818, auditeur au conseil d'État, en 1822 maître des requêtes, en 1828 consul général de Russie à Dantzick. En 1834, il passa quelques mois à Paris en qualité de ministre plénipotentiaire de l'empereur. Il résida ensuite douze ans à Vienne et mena à bonne fin diverses négociations. En 1848, il fut rappelé en Russie et prit place au conseil de l'Empire; plus tard il a été admis au Conseil privé et siégea au département de l'économie politique. — M. de Tegoborski est mort en avril 1857.

Outre un certain nombre de brochures sur des matières politiques et financières, il a publié, pendant son séjour à Vienne, trois ouvrages intéressants : *de l'Instruction publique en Autriche*, par un diplomate étranger (Paris, 1841, in-8); *des Finances et du crédit public de l'Autriche*, Ibid., 1843, 2 vol. in-8); *Coup d'œil sur le com-*

merce de l'Autriche (Uebersicht des Œsterreich Handels; Vienne, 1844, in-8). Son œuvre la plus importante a pour titre : *Études sur les forces productives de la Russie* (Paris, 1852-1854, 4 vol. in-8). Citons encore : *Essai sur les conséquences éventuelles de la découverte des gîtes aurifères en Californie et en Australie* (Paris, 1853, in-8).

TEICHMANN (Jean-François-Théodore), homme politique belge, né à Venloo, en 1788, fit ses études en France, fut, de 1806 à 1808, élève de l'École polytechnique, et alla se fixer en Belgique, où il devint rapidement inspecteur général des ponts et chaussées. Après la révolution belge, il occupa quelques semaines le ministère de l'intérieur (août à sept. 1831), siégea, de 1832 à 1835, à la Chambre des Représentants et fut nommé, le 10 décembre 1845, gouverneur de la province d'Anvers, qu'il a administrée jusqu'à présent. M. T. Teichmann est commandeur de l'ordre de Léopold, officier de la Légion d'honneur et commandeur de divers autres ordres étrangers.

TEISSERENC (Pierre-Edmond), dit TEISSERENC DE BORT, administrateur et publiciste français, né à Châteauroux en 1814, entra à l'École polytechnique en 1833, en sortit en 1835, pour entrer dans les contributions indirectes et fit d'abord partie de l'administration des tabacs. Appelé, dès l'origine, à concourir à l'organisation des chemins de fer, il fut secrétaire général de la commission établie pour leur surveillance en 1842, quelques années après commissaire général du gouvernement auprès des compagnies autorisées, et enfin spécialement attaché comme administrateur au chemin de fer de Lyon à la Méditerranée (1852). Au milieu de cette carrière administrative, M. Teisserenc fut élu député, en 1846, par le département de l'Hérault. Il a été chargé, en outre, de diverses missions relatives à l'étude des voies ferrées en Angleterre, en Belgique et en Allemagne. Il a été décoré en avril 1846.

On a de lui : *les Travaux publics en Belgique et les chemins de fer en France* (1839) ; *Lettre adressée au ministre des travaux publics sur sa mission en Angleterre* (1839, in-8) ; *de la Politique des chemins de fer et de ses applications diverses* (1842) ; *Études d'un chemin de fer de Paris à Toulouse et à Bordeaux* (1842) ; *des Principes économiques qui doivent présider au choix des tracés de chemins de fer* (1843) ; *Statistique des voies de communication en France* (1845) ; *Études sur les voies de communication perfectionnées et sur les lois économiques de la production du transport*, suivies de *Tableaux*, *Statistiques*, etc. (1847, 2 parties ou vol. in-8) ; *de la Perception des tarifs sur les chemins de fer* (1856), etc.

TELL (Christian), général révolutionnaire roumain, né en 1808 à Cronstadt, en Transylvanie, servit dans le corps des *dorobantz* (troupes irrégulières), avec le rang de capitaine, entra dans l'armée régulière lors de sa formation (mars 1830), et parcourut lentement les grades inférieurs. La révolution de 1848 trouva M. Tell chef de bataillon. Confiants dans ses talents et son dévouement à la cause nationale, les chefs de l'opposition, décidés à agir, n'hésitèrent pas à s'ouvrir à lui. Il mit aussitôt son bataillon à la disposition de l'insurrection, et signa avec MM. Héliade et Stephan Golesco la proclamation du camp d'Islaz, signal de la révolution (9/21 juin 1848). Membre du gouvernement provisoire, qui lui conféra le grade de général, et ensuite de la lieutenance princière, il mit inutilement au service de la révolution, une grande fermeté de caractère. Après l'entrée des Russes et la chute du gouvernement national, il s'était retiré à Smyrne, où il reçut de la Porte la solde d'inactivité de son grade. Rentré en Valachie, en 1857, le général Tell a été député au Divan *ad hoc*, et a été choisi pour questeur du bureau.

TEMME (Jodocus), jurisconsulte allemand, né à Lette (Westphalie), le 22 octobre 1799, étudia successivement dans cinq grandes universités : Munster, Gœttingue, Heidelberg, Bonn et Marbourg. Après avoir passé par plusieurs emplois subalternes, il fut appelé, en 1839, à Berlin, comme second président du tribunal criminel, place qu'il perdit en 1844, pour s'être prononcé trop ouvertement contre le nouveau projet de loi sur le mariage. Connu par ses opinions libérales, il devint, en 1848, premier président de la Cour supérieure de Munster et fut élu député à l'Assemblée nationale prussienne, où il vota avec l'extrême gauche. Le gouvernement lui enleva sa charge, mais il fut alors nommé par plusieurs districts membre du parlement de Francfort, et réélu à l'Assemblée de Prusse. Il resta à son poste jusqu'à la dernière séance de Stuttgart, puis revint à Munster, où il fut arrêté et mis en accusation. Après une prévention qui dura neuf mois, le tribunal l'acquitta, en le déclarant désormais incapable de fonctions publiques. De 1851 à 1852, M. Temme dirigea la *Nouvelle gazette de l'Oder*. Puis il donna des consultations de droit; enfin, dans ces derniers temps, il a obtenu une place de professeur à l'École de droit de Zurich.

Jurisconsulte et littérateur éminent, M. Temme a publié : *Traité du droit civil prussien* (Lehrbuch des preuss. Civilrechts; Berlin, 2ᵉ édit., 1846) ; *Archives de droit pénal* (Archiv für die strafrechtlichen Entscheidungen, etc. ; 1853-1854) ; *Traité du droit pénal prussien* (Lehrbuch des preuss. Strafrechts; Berlin, 1853) ; *Traité du droit pénal suisse, d'après la nouvelle législation fédérale* (Lehrbuch des schweiz. Strafrechts, etc. ; Aarau, 1854) ; *Introduction à la procédure civile* (Anleitung zur Civilprocess-praxis; Schaffouse, 1855) ; *les Malfaiteurs* (die Verbrecher ; Leipsick, 1855) ; la relation de son procès (Brunswick, 1851), etc.

TEMPLE (sir William), diplomate anglais, né le 19 janvier 1788, à Londres, est frère puîné du présent vicomte Palmerston (voy. ce nom). Il fit ses études à l'université de Cambridge (collége de Saint-Jean) et y reçut en 1808 le diplôme de maître ès arts. Destiné à la carrière diplomatique, il fut d'abord attaché à l'ambassade de la Haye (1814), s'acquitta la même année d'une mission particulière au Congrès de Vienne et rejoignit la légation de Suède en qualité de secrétaire. Après avoir rempli le même emploi à Francfort (1817) et à Berlin (1823), il passa en 1828 à Saint-Pétersbourg comme secrétaire d'ambassade. Nommé en 1832 ministre plénipotentiaire à la cour de Saxe, sir W. Temple n'y fit qu'un séjour de peu de durée et se rendit la même année à Naples, où il a constamment résidé depuis. On a remarqué la coopération active qu'il a donnée à sir W. Gladstone, lorsque ce dernier, en 1848, essaya de rappeler le roi Ferdinand à des sentiments plus doux envers ses sujets. — Sir W. Temple est mort à Londres le 24 août 1856.

TEMPLEMORE (Henry-Spencer CHICHESTER, 2ᵉ baron), pair d'Angleterre, né en 1821, appartient à une branche cadette des marquis de Donegall, élevée à la pairie en 1831. Il servit quelque temps aux gardes et prit à sa majorité la place de son père, vacante depuis 1837, à la Chambre des Lords. Marié en 1842 avec une fille de sir A. Paget, il a un fils né en 1854 à Londres.

TENERANI (Pierre), sculpteur italien, membre étranger de l'Institut de France, né à Torano, près de Carrare, vers 1800, étudia d'abord sous Canova, puis s'attacha à Thorwaldsen, se passionna, comme lui, pour les chefs-d'œuvre de l'art antique et s'inspira à la fois du christianisme et de la mythologie. De 1819 à 1822, il sculpta une *Psyché avec la boîte de Pandore*, aujourd'hui au palais Lenzoni de Florence; un groupe de *Psyché et de Vénus; Vénus couchée, à qui l'Amour ôte une épine du pied; Faune jouant de la flûte; Christ sur la croix*, qu'il exécuta en argent pour l'église Saint-Étienne de Pise (1823). Il travailla, avec Thorwaldsen, au monument du duc de Leuchtenberg, dans l'église Saint-Michel de Munich. C'est lui qui fut chargé d'exécuter le monument que les Siennois élevèrent en 1830 à leur gouverneur Jules Bianchi. Les églises de l'Italie possèdent de lui plusieurs statues de *saints*, et il a fait pour la Colombie une statue de *Bolivar*.

En 1841, il fit le modèle d'une statue de *Ferdinand II*, roi des Deux-Siciles; en 1842, un bas-relief représentant une *Descente de croix* dans la chapelle Torlonia à l'église Saint-Jean de Latran. On lui doit encore un tombeau, où il a sculpté *l'Ange du Jugement dernier*, à Sainte-Marie de Rome, et des bustes et portraits nombreux, entre autres ceux de *Thorwaldsen* et de *Pie IX*. Professeur à l'Académie de Saint-Luc, il est, depuis 1844, associé de notre Académie des beaux-arts.

TENNENT (sir James Emerson), homme politique anglais, est né en 1804, à Belfast (Irlande), où son père était négociant. Il fit ses études à l'université de Dublin et fut admis, en 1831, au barreau de Londres. Élu député, l'année suivante, par sa ville natale, il a siégé, avec quelques interruptions, jusqu'en 1852, et a soutenu la politique des conservateurs. Sir Robert Peel le fit arriver aux affaires en 1841 en l'attachant au bureau des Indes (*board of control*), le créa chevalier à vie en 1845 et l'envoya en même temps à Ceylan en qualité de secrétaire du gouvernement colonial (1845-1850). Depuis 1852, il fait partie du comité des pauvres. Sir J. Tennent a publié divers ouvrages sur la Grèce, qu'il a beaucoup étudiée : *Voyages en Grèce* (Travels in Greece); *Histoire de la Grèce moderne* (History of modern Greece), qui renferme des détails curieux sur l'établissement de la monarchie; *Lettres datées de la mer Égée* (Letters from the Ægean), etc.

TENNYSON d'Eyncourt (Charles), député anglais, né en 1784, fit ses études au collége de Saint-Jean, à Cambridge, et fut admis en 1806 au barreau, où il acquit une certaine notoriété. Libéral ardent, il prit une part active aux débats de la Chambre des Communes, où il a siégé pendant trente-cinq ans pour différents bourgs (1818-1852); à diverses reprises il fit des motions pour abréger la durée des législatures, réformer le système électoral et demander le vote au scrutin secret. Sous le ministère de lord Grey, il a rempli, de 1830 à 1832, les fonctions de directeur civil de l'artillerie. Il fait, depuis cette époque, partie du Conseil privé.

TENNYSON (Alfred), poëte anglais, neveu du précédent, né en 1810, dans une paroisse du comté de Lincoln, où son père était pasteur, fit d'excellentes études à l'université de Cambridge et y remporta un des prix de poésie. De bonne heure indépendant par la fortune, il put se livrer à loisir aux travaux d'esprit et ne donner au public que des œuvres consciencieuses et longuement méditées. Après s'être marié, il a presque constamment vécu loin du monde, dans une maison de campagne aux environs de Londres ou dans l'île de Wight.

M. Alfred Tennyson débuta en publiant, avec son frère Charles, un recueil de pièces fugitives; puis il donna seul deux volumes de *Poésies lyriques* (Poems chiefly lyrical: 1830-1832, 2 vol.), essais de jeune homme, qu'il n'a reproduits qu'en partie dans la réimpression de 1842. En 1847 il publia *la Princesse* (the Princess), sorte de poëme dramatique dans le goût moderne, et en 1850, *In Memoriam*, recueil d'élégies inspirées par la mort de son plus cher ami d'enfance, Arthur Hallam, fils du célèbre historien. Vers cette époque il succéda à Wordsworth comme poëte lauréat, et c'est en cette qualité qu'il composa, en 1852, l'*Ode sur les funérailles de Wellington*. Il a donné depuis : le poëme de *Maud* (Maud and other poems; 1855). M. Tennyson excelle dans la peinture des sentiments tendres et délicats; sa sensibilité naturelle se traduit en beaux vers élégiaques, pleins, harmonieux; le caractère religieux et moral de sa poésie a beaucoup contribué à sa popularité. Avec plus d'imagination et de souci de la forme, il continue modestement l'école méditative des *lakistes*. On l'a surnommé « le plus classique des romantiques anglais. »

TENORE (Michel), botaniste italien, né à Naples, en 1781, fils d'un médecin distingué, se livra avec ardeur à l'étude de l'histoire naturelle; à peine reçu docteur ès sciences, il ouvrit un cours de botanique et explora avec ses élèves les environs de Naples. C'est lui qui fut chargé, après avoir organisé le jardin du prince de Bisignano (1803), de créer, pour le gouvernement, le Jardin des plantes de Naples, qui devint, grâce aux soins de toute sa vie, un des premiers de l'Europe.

On a de lui : un *Traité de phytognosie* (1803-1808, 3 vol.), qui renferme des idées neuves sur la reproduction organique et la classification des végétaux; des recherches *sur les Propriétés médicales des végétaux du royaume de Naples*, plusieurs fois réimprimées et traduites en plusieurs langues; une *Flore napolitaine* (5 vol. avec 250 planches), son principal ouvrage; *Flore médicale universelle et Flore particulière de la province de Naples* (1824); *Voyage en Italie, en Suisse, en France, en Angleterre et en Allemagne* (1830), etc.

M. Tenore a en outre publié pendant quinze ans le *Journal encyclopédique* et lu un grand nombre de mémoires à l'Académie des sciences de Naples, dont il est membre et dont il a été président. Professeur de botanique à l'université de Naples, malgré son grand âge il n'a pas plus interrompu ses leçons que ses travaux.

TENTERDEN (John-Henry Abbott, 2e baron), pair d'Angleterre, né en 1796, à Londres, est fils d'un président de la Cour du banc du roi. Connu d'abord sous le nom d'Abbott, il fit ses études à l'université d'Oxford et prit, en 1832, la place de son père à la Chambre des Lords, où il vote avec le parti conservateur. N'étant pas marié, il a pour héritier de sa pairie son neveu, Charles-Stuart-Aubrey Abbott, né en 1834, à Londres.

TERCEIRA (comte de Villaflor, duc de), général et homme d'État portugais, né en 1790, entra jeune au service, et fit, comme officier d'état-major, les campagnes de la guerre de l'indépendance. En 1826, il accepta la charte de don Pedro, et se déclara pour sa fille dona Maria-da-Gloria. Nommé général-major, il battit et repoussa jusqu'aux frontières de Castille, le mar-

quis de Chaves, partisan de don Miguel, et fut récompensé par le grade de maréchal. Don Miguel, devenu régent, le lui ôta, et, devant les persécutions dont il fut l'objet, le général Villaflor dut s'enfuir du Portugal sur un vaisseau anglais. Au mois de juin 1828, il essaya vainement de ravitailler la ville d'Oporto, pressée par les troupes royales. Mais l'année suivante il rejoignit les patriotes de l'île de Terceira, et fut nommé général en chef de l'armée constitutionnelle. Il s'empara successivement de toutes les Açores (1831), puis commanda l'expédition dirigée contre Oporto. Nommé alors duc de Terceira, il s'embarqua sur les vaisseaux de l'amiral Napier pour cette aventureuse expédition des Algarves, qui décida la chute de don Miguel. Maître de toutes les provinces du Midi, et vainqueur des Miguelistes à Cacilhas, il entra à Lisbonne sans coup férir et signala son pouvoir par une amnistie et une diminution d'impôts qui rallièrent un grand nombre de partisans à la royauté constitutionnelle. L'année suivante, aidé de Saldanha, il prit Santarem et força l'usurpateur à accepter la décisive capitulation d'Evora, en 1834.

Ce fut la fin de sa carrière militaire. Le chef de l'armée passa chef de parti. Appelé à la présidence du conseil, au mois d'avril 1836, il fut renversé par la révolution de septembre, contre laquelle il prit les armes avec l'assentiment secret de la reine. Vaincu avec les autres généraux chartistes par les troupes du nouveau ministère, il s'effaça pendant le règne constitutionnel des septembristes (1836-1842). Il aida Costa-Cabral, en 1842, à s'emparer du pouvoir, et fut lui-même ministre de la guerre pendant quelque temps. Sa chute, suivie de celle du comte de Thomar et de la terrible insurrection de 1846, le rattacha plus étroitement à la reine. Envoyé contre Oporto avec un corps d'armée, il fut fait prisonnier par les insurgés, mais rendu à la liberté par le triomphe définitif du parti chartiste, il devint encore une fois, avec Saldanha, le maître de la situation, et rentra au ministère. S'apercevant qu'il était dominé par l'influence de M. Costa-Cabral, il donna sa démission, et ne consentit pas, malgré des offres successives, à reprendre son portefeuille. En 1851 la reine, menacée par la révolte du duc de Saldanha, l'appela trop tard à son secours. Ennemi personnel de Saldanha, adversaire politique des constitutionnels, il est, depuis ce temps, demeuré dans l'opposition.

TERNAUX (Mortimer), ancien représentant du peuple français, né en 1808, et neveu du célèbre manufacturier de ce nom, fit ses études au collége Bourbon, fit partie, en juillet 1830, de la commission des récompenses nationales, entra ensuite au conseil d'État et prit part à ses travaux, en qualité de maître des requêtes, de 1837 à 1848. Il était déjà membre du conseil général de la Seine, lorsqu'au mois de mai 1842 il recueillit à Rethel la succession parlementaire du maréchal Clausel. Il vota d'abord avec le ministère, passa, en 1845, dans les rangs de l'opposition, et fit, en plusieurs occasions, preuve de connaissances étendues en matière d'administration, de commerce et d'industrie. En 1848, il accepta la République et représenta le département des Ardennes à la Constituante, ainsi qu'à la Législative; il y prit une part active aux discussions et aux travaux préparatoires des comités; membre de la majorité, il soutint, avec la droite, les deux Chambres, l'expédition de Rome, la loi électorale du 31 mai et la révision de la Constitution; mais il refusa de s'associer jusqu'à la fin à la politique de l'Élysée, protesta contre le coup d'État et rentra dans la vie privée. Il est chevalier de la Légion d'honneur. — On cite de M. Mortimer Ternaux quelques rapports et des brochures.

TERQUEM (Olry), mathématicien français, né en 1783, ancien élève de l'École polytechnique, docteur ès sciences, professeur aux Écoles impériales d'artillerie, bibliothécaire au dépôt central d'agriculture, s'est consacré pendant toute sa vie à répandre dans la jeunesse le goût des études mathématiques. Il publia, avec M. Gérono, un recueil périodique ayant pour titre : *Nouvelles annales de mathématiques*, journal des candidats aux Écoles polytechnique et normale, et il a fait paraître, en 1842, des *Exercices de mathématiques élémentaires* à l'usage des candidats aux écoles du gouvernement. Depuis le 26 décembre 1852, il est officier de la Légion d'honneur.

On a encore de lui de nombreuses notes sur diverses questions de mathématiques élémentaires, insérées dans les *Nouvelles annales de mathématiques*, dans le *Journal de mathématiques* de M. Liouville, etc., ainsi qu'une *Notice sur un manuscrit hébreu du Traité d'arithmétique d'Ibn-Esra* (*Journal* de M. Liouville, 1840).

TERREBASSE (Louis-Alfred Jacquier de), littérateur français, né à Lyon, le 16 décembre 1801, fit ses études au collége Louis-le-Grand à Paris. De 1834 à 1842, il siégea dans les rangs de l'opposition à la Chambre comme député de l'arrondissement de Vienne et fut remplacé par M. Bert. Il s'est spécialement occupé de recherches historiques et biographiques, et a publié notamment : *Histoire de Pierre Bayart, seigneur du Terrail* (1828, in-8; dern. édit., 1855), excellent travail qui a fait oublier la relation incomplète et inexacte qu'avait laissée Guiart de Berville; *Bayard à Lyon* (1829); *le Tombeau de Narcissa* (1851), belle-fille d'Young. Il a aussi donné à ses frais quelques éditions d'anciens manuscrits latins et français : *Histoire de Palanus, comte de Lyon* (1833, in-8); *Histoire du chevalier Paris et de la belle Vienne* (1835, in-8); *Aymarii Rivallii delphinatis de Allobrogibus libri novem* (1845, in-8), etc.

TESSIÉ-DELAMOTTE (Eugène), ancien représentant du peuple français, né en 1798, entra à l'âge de dix-huit ans dans les gardes du corps, qu'il fut obligé de quitter à cause de ses opinions libérales. Il prit part à la conspiration militaire du général Berton (1820), fut condamné à mort par contumace et résida plusieurs années à l'étranger. Combattant de juillet en 1830, il reçut, en 1831, la croix d'honneur, devint maire d'une commune aux environs de Saumur, et fut au nombre des volontaires qui s'opposèrent au soulèvement royaliste de la Vendée. Élu, en 1837, député de Doué, il siégea à la Chambre jusqu'à la révolution de Février et vota constamment avec l'opposition de gauche. Aux élections générales de 1848, il fut nommé le second sur les treize représentants de Maine-et-Loire. A la Constituante il vota constamment avec la droite, et il ne fut pas réélu à la Législative en 1849.

TESTE (François-Antoine, baron), général français, né le 19 novembre 1775, à Bagnols (Gard), est le frère aîné de l'ancien ministre de Louis-Philippe. Engagé volontaire à dix-sept ans, il fut bientôt forcé de s'éloigner du service et y rentra, en 1796, avec le grade de chef de bataillon; après Marengo il fut nommé colonel (1800). Il se distingua par son intrépidité dans la campagne de 1805, lors de l'attaque des redoutes de Caldiero, et fut proclamé général de brigade par Masséna sur le champ de bataille; il prit ensuite part à

l'occupation de la Dalmatie, fut grièvement blessé en Italie et se trouva à la journée de Raab. Employé dans le Tyrol, il commanda tour à tour Brescia, Vérone, Trévise et Custrin, et fit la campagne de Russie avec la division Compans; il eut le bras droit fracassé à la Moskowa. Promu général de division et créé baron au mois de février 1813, il débloqua Magdebourg, dont il eut le gouvernement, combattit à Dresde et fut retenu six mois prisonnier en Hongrie. Dans la campagne de 1815, il eut plusieurs engagements avec les Prussiens et commanda l'arrière-garde dans la direction de Namur, place ouverte où il tint vingt-six heures pour protéger la retraite de l'armée. Mis en disponibilité par les Bourbons, il ne reprit le service actif qu'en 1830, fit partie du comité supérieur d'infanterie et fut chargé à diverses reprises d'inspections générales de l'armée; il a été mis, en 1852, dans le cadre de réserve. M. Teste est grand-croix de la Légion d'honneur depuis le 14 décembre 1849.

TESTE (Alphonse), médecin français, né vers 1808, reçu docteur à Paris en juillet 1837, s'est livré depuis à de nombreuses expériences sur le magnétisme et le traitement homœopathique, pour lesquels il témoigne le plus exclusif empressement. Nous citerons parmi ses nombreux écrits relatifs à ces doctrines : *de la Goutte*, *de ses causes*, *de son traitement le plus rationnel* (1840, in-8); *Manuel pratique de magnétisme animal* (1840, in-12; 5e édit., 1853, in-8); *Transactions du magnétisme animal* (1841, in-8); *Exposé sommaire de la médecine magnétique* (1842, in-8); *Lettre à un médecin de province sur la médecine empirique* (1843, in-8); *le Magnétisme animal expliqué* (1845, in-8); *les Confessions d'un magnétiseur, suivies d'une consultation médico-magnétique sur les cheveux de Mme Lafarge* (1849, 2 vol. in-8); *Traité homœopathique des maladies aiguës et chroniques des enfants* (1850, in-12); *Systématisation pratique de la matière médicale homœopathique* (1853, fort in-8); divers *Mémoires* et opuscules, dont quelques-uns étrangers à la science : *Ou la République, ou la guerre civile* (1848, in-32), etc.

TESTOT-FERY (Claude, baron TESTOT, dit), général français, né le 20 mai 1773, à Arnay-le-Duc (Côte-d'Or), était fils d'un avocat au parlement. Enrôlé volontaire au 10e de chasseurs à cheval (1789), il fit les campagnes de la République, devint sous-lieutenant en 1796, et, sous les ordres du général Marmont, dont il était aide de camp, prit part aux guerres d'Allemagne et de Prusse. Il venait d'être nommé chef d'escadron (1808), lorsqu'il passa en Espagne, où il eut occasion de se signaler d'une manière brillante dans un engagement livré près de Saragosse (18 juin 1809). Admis aux dragons de la garde en 1811, il fit à la grande armée les campagnes de Russie, de Saxe et de France, et fut promu colonel après la bataille de Hanau. Sous la Restauration, M. Testot fut attaché au maréchal duc de Raguse en qualité de premier aide de camp (1814), compris, en 1818, dans l'organisation du corps royal d'état-major et admis à la retraite en 1826. Une ordonnance du 17 décembre de cette année l'éleva au grade honorifique de maréchal de camp. Il était commandeur de la Légion d'honneur depuis le 22 décembre 1814. — Il est mort en 1856.

TÉTAZ (Jacques-Martin), architecte dessinateur français, né à Paris, le 6 mars 1818, entra à l'École des beaux-arts en 1836, comme élève d'Huyot, puis de M. Hippolyte Le Bas; il y remporta le second prix d'architecture en 1841, le prix départemental en 1842, et le grand prix au concours de 1843, dont le sujet était : *un Palais de l'Institut*. Il fit le double voyage de Rome et d'Athènes; son envoi très-remarqué de 1848, *le Temple de l'Érechtée*, a reparu à l'Exposition universelle de 1855. De retour en France, il a fourni des dessins d'architecture à la *Revue* de M. César Daly. Nommé, en 1855, inspecteur du château de Pau, il y a continué les travaux de restauration. M. Tétaz a obtenu une médaille de troisième classe à la suite de l'Exposition de 1855.

TEULET (A.... F....), jurisconsulte français, né vers 1801, étudia le droit à Paris et fut inscrit, dès 1823, au tableau des avocats de la Cour royale. Il est auteur de plusieurs ouvrages de droit pratique souvent réimprimés, tels que : *Dictionnaire des Codes français* (1836, gr. in-8); *les Codes annotés* (1843, 2 vol. gr. in-8); *Formulaire des actes* (1844); *Tarif des des actes de procédure* (1847, in-8); *Manuel du citoyen français* (1848, in-8), recueil des constitutions qui ont régi la France depuis 1791; *Journal des tribunaux de commerce* (1852, in-8), avec M. Camberlin; etc. Il a aussi collaboré à des journaux de jurisprudence et au *Dictionnaire de la conversation*.

TEULET (Jean-Baptiste-Alexandre-Théodore), archiviste français, né à Mézières, le 29 janvier 1807, suivit, de 1828 à 1831, les cours de l'École des chartes et fut attaché au département des Archives nationales, puis aux travaux historiques de l'Académie des inscriptions. Il a remporté une médaille au concours des antiquités de 1843, et est devenu peu après membre de la Société des antiquaires. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1847.

On lui doit : les éditions de la *Correspondance de Bertrand de Salignac de Lamothe-Fénelon* (1838-1841, 7 vol. in-8); des *OEuvres complètes d'Eginhard* (1840-1843, 2 vol. gr. in-8); des *Papiers d'État, pièces et documents de l'histoire d'Écosse* (1849, 2 vol. in-4); pour le club Bannatyne d'Édimbourg; des *Mémoires* extraits de la *Bibliothèque de l'École des chartes*; etc.

TEXIER (Charles-Félix-Marie), archéologue et voyageur français, membre de l'Institut, né à Versailles, le 29 août 1802, d'une famille d'artistes, s'occupa d'abord d'architecture. Porté par ses goûts vers l'archéologie, il obtint du gouvernement, en 1833, mission d'explorer les antiquités de l'Asie Mineure et fit, dans l'espace de dix ans, quatre voyages, pendant lesquels il releva, mesura et dessina les ruines de cette civilisation à peu près perdue. Il s'est consacré depuis à la publication de ses voyages et à de nouvelles études artistiques ou archéologiques. Décoré de la Légion d'honneur en juin 1837, il a été admis à l'Académie des inscriptions et belles-lettres comme académicien libre, en remplacement de Barchou de Penhoën (1855).

On a de lui deux splendides ouvrages publiés sous les auspices du ministère de l'instruction publique : *Description de l'Arménie, de la Perse et de la Mésopotamie : Géographie, géologie, monuments anciens et modernes, mœurs et coutumes* (1842-1845, 2 vol. in-fol.); *Description de l'Asie Mineure : beaux-arts, monuments historiques, plans et topographie des cités antiques* (1839 et suiv., in-fol.); puis divers *Mémoires*, entre autres ceux *sur l'Architecture et la lithologie anciennes*, et *sur les Ports des anciens*, qui ont été couronnés par l'Académie des inscriptions en 1831.

TEXIER (Edmond), littérateur français, né à Rambouillet (Seine-et-Oise), en 1816, fit ses étu-

des à Paris, aux colléges Stanislas et Bourbon. A dix-neuf ans, il publia, avec Félix Ménard, un volume de poésies, intitulé : *En avant!* (1835, in-8), puis il se tourna vers le journalisme et se jeta avec ardeur dans la petite presse libérale. Le *Figaro*, le *Charivari*, la *Revue parisienne*, *le Corsaire* le comptèrent au nombre de leurs rédacteurs habituels (1839-1843). Il donnait en même temps, sous différents noms, des feuilletons au *Temps*, au *Commerce*, au *Globe* et publiait la *Physiologie du poëte*, par Sylvius (1841, in-32) et *l'Ane d'or*, par Pérégrinus (1842, in-32).

Après la révolution de 1848, M. Texier, qui appartenait à l'opinion républicaine modérée, fut attaché au *Crédit*, dirigé par M. Enfantin. A la chute de ce journal, il entra au *Siècle;* il y écrivit d'abord des articles sur des questions politiques du jour et des critiques littéraires, puis il y entreprit une chronique hebdomadaire qui a été très-remarquée. Quoique M. Texier soit bien connu aujourd'hui comme un écrivain plein de verve et d'esprit, sa réputation comme journaliste ne date guère que de 1850 : avant l'obligation de la signature, il avait toujours gardé l'anonyme dans la presse et s'était caché sous des pseudonymes dans la littérature.

Nous devons citer encore de lui : *les Journées illustrées de la Révolution* (1849, in-8), sans nom d'auteur; *Biographie des journalistes* (1850, in-18), revue aussi piquante que juste de tous ses confrères; *Lettres sur l'Angleterre* (1851, in-18); *Critiques et récits littéraires* (1852, in-18); *Contes et voyages* (1853, in-18); *Tableau de Paris* (1853, 2 vol. in-4); une traduction de la *Cabane de l'oncle Tom* (1854, in-8); *la Grèce et ses insurrections* (1854, in-18); *les Hommes de la guerre d'Orient* (1854, 3 vol. in-18); *une Histoire d'hier* (1855, in-32); *une Duchesse* (Bruxelles (1855, in-32); *les Argonautes* (1856, in-18); *Guide sur les bords du Rhin* (1856, in-18); *Appel au Congrès* (1856); *Amour et finances* (1857). M. Texier est un des auteurs anonymes des *Mémoires de Bilboquet* (1854, 3 vol. in-18), parodie des *Mémoires d'un bourgeois de Paris;* des *Petits-Paris* (1855, 25 vol. in-32), etc.

TEYNHAM (George-Henry ROPER CURZON, 16ᵉ baron), pair d'Angleterre, né vers 1800, descend d'un magistrat, John Roper, élevé en 1616 à la pairie héréditaire. En 1842, il prit la place de son frère à la Chambre des Lords, où il s'associe aux votes du parti libéral. De son mariage avec miss Joynes (1822), il a un fils, Henry-George CURZON, né en 1822.

THACKERAY (William-Makepeace), célèbre romancier anglais, né en 1811 à Calcutta, est fils d'un employé au service civil de la Compagnie des Indes. Envoyé fort jeune en Angleterre, il fit son éducation à l'École de Charterhouse, passa un semestre à Cambridge, où il ne concourut pour aucun grade universitaire, et alla étudier la peinture à Rome; à cette époque, il menait la vie d'un homme à la mode. Son père ayant, après 1830, essayé de créer à Londres un journal quotidien, *the Constitutional*, d'opinions très-libérales, il y débuta comme écrivain; mais l'entreprise ruina son fondateur, qui se retira à Boulogne-sur-mer. Jeté par un concours de circonstances malheureuses dans la carrière des lettres, il dut demander à sa plume et à son crayon des moyens d'existence. Dessinateur habile et écrivain plein de verve, il faisait à la fois des articles satiriques pour les feuilles radicales et des caricatures pour les éditeurs d'estampes.

Parmi les recueils du temps, ce fut principalement dans le *Fraser's Magazine* qu'il réussit à conquérir une certaine notoriété par la variété autant que par l'abondance de sa collaboration : essais critiques, nouvelles, esquisses de mœurs, il y écrivit à peu près de tout pendant plusieurs années. Son pseudonyme habituel était *Michel-Ange Titmarh*, sous lequel il a donné : *Our wives, Yellow plush papers, Paris sketch-book* (1840) *Rebecca and Rowena*, *Journey from Cornhill to Grand Cairo, Irish sketch-book* (1842); *the Second funeral of Napoleon*, *Chronicle of the Drum;* etc. La plupart de ces productions légères, accompagnées de dessins, ont été recueillies plus tard sous le titre de *Mélanges* (Miscellanies; 1855-1856, 2 vol. in-8), et l'on y trouve en germe l'observation sagace, l'esprit vif, le trait brillant, la gaieté satirique et l'humeur raisonneuse. C'est *le Punch*, dont il a été longtemps le principal rédacteur, qui a fait à ses articles et à ses charges un commencement de popularité; il y a publié la série de caricatures et d'esquisses, intitulée : *le Livre des Snobs* (Snob papers; traduction française, 1856), spirituelle satire des préjugés du monde, surtout de ce trait du caractère anglais, l'idolâtrie hiérarchique. Dès ce moment, il prit place dans la critique avec la même autorité que l'avaient fait avant lui Addison et Steele, en se servant des mêmes procédés. Rapportons encore à cette manière amusante et philosophique tout à la fois : *le Diamant des Hoggarty* (the Great Hoggarty diamond), récit plein de sympathie et de bonhomie enjouée, *Mrs Perkins'ball*, *Our street;* etc.

En 1847, M. Thackeray fit enfin paraître, sous son véritable nom, *la Foire aux vanités* (Vanity fair; 3 vol. in-8; trad. française, 1854, in-18), ouvrage rempli de tableaux et de caractères variés, et qui plaça d'emblée l'auteur au premier rang des romanciers de l'Angleterre. Il a brillamment soutenu sa réputation dans les œuvres suivantes : *Pendennis* (1850, 3 vol. in-8), que l'on prétend être le roman de sa vie; *Henry Esmond* (the History of H. Esmond; 1852, 3 vol. in-8); *les Newcomes* (the Newcomes; 1853-1854, 3 vol. in-8), et les *Souvenirs de Barry Lindon* (Memoirs of Barry Lindon, esq.; 1856, in-12), sorte d'autobiographie d'un parvenu irlandais. En 1851, il fit une heureuse excursion dans la critique littéraire et donna un cours de lectures, repris par lui en 1852 avec succès, dans quelques grandes villes des États-Unis; ce cours parut sous le titre : *les Humoristes anglais du* XVIIIᵉ *siècle* (1851, in-8; 2ᵉ édit., 1853). En 1855, il en avait commencé un autre sur le temps et les hommes de George IV.

Cet écrivain, qui, avec M. Charles Dickens, a acquis dans le roman une celébrité européenne, a des qualités de premier ordre dont quelques critiques lui ont reproché de ne pas tirer assez complétement parti : une heureuse facilité, la grande veine satirique des maîtres du genre, la verve britannique si incisive dans son calme étudié, l'observation minutieuse et impitoyable du trait, et parfois une touche délicate. Quant au style, peu de romanciers peuvent lui être comparés : il a le tour leste et vif, sa phrase est nette et limpide, et son élégance est le plus souvent sans recherche.

THALBERG (Sigismond), célèbre pianiste, né à Genève, le 7 janvier 1812, fils naturel du comte Dietrichstein, eut pour mère une femme spirituelle et distinguée, qui dirigea son éducation. Il fut conduit de bonne heure à Vienne, où il reçut, dit-on, des leçons de Hummel, et se fit remarquer par une précision de doigté étonnante chez un enfant. A quinze ans commencèrent ses succès dans les salons et dans les concerts, et à

seize. il publiait ses premières compositions. En 1830, s'ouvrit pour lui cette série de voyages et de triomphes qui compose toute l'histoire des grands virtuoses. Il parcourut d'abord l'Allemagne. Attaché, en 1834, à la cour d'Autriche, comme pianiste de la chambre impériale, il accompagna l'empereur Ferdinand à Tœplitz, où il charma les souverains qui y étaient réunis, et fut comblé d'éloges et de cadeaux. Ses succès à Paris, en 1835, lui firent un nom européen. Les années suivantes nous le montrent passant et repassant sans cesse de France en Angleterre, d'Angleterre en Allemagne, donnant des concerts de ville en ville, et recueillant partout des applaudissements. Paris, Londres et Vienne sont pour lui comme une triple patrie. M. Thalberg a épousé, en 1845, une fille de Lablache.

L'exécution de M. Thalberg se distingue par la netteté, l'élégance et la noblesse. En le comparant avec M. Listz, on trouve en lui moins d'originalité et d'éclat, mais plus de goût et de perfection. Il a cherché à réunir et à fondre ensemble les styles si différents de Clémenti, de Mozart et de Beethoven, et a exercé, tant pour l'expression que pour la science du mécanisme, une grande influence sur l'école moderne du piano.

M. Thalberg s'est essayé dans plusieurs genres de composition : il a écrit des fantaisies et des variations sur des thèmes d'opéras, sur *Robert*, *les Huguenots*, *don Juan*, *la Dame du lac*, etc. *La Prière de Moïse* est le type de ces brillants morceaux de salon et de concert, dont les difficultés rehaussent encore l'éclat. Ses *Études* pour le piano sont très-estimées de tous les maîtres, et ont formé d'habiles élèves. Il a fait aussi, sur un libretto de M. Scribe, la musique d'un opéra, *Florinde*, représenté à Londres, en 1851, et dont le succès n'a pas répondu à la réputation du virtuose. On a annoncé de lui, depuis bien des années, un grand ouvrage didactique. M. Thalberg a consacré ces dernières années à parcourir les États-Unis d'Amérique.

THAYER (Amédée-Édouard-William-Gourcy), [se prononce *Ter*] sénateur français, né en 1799, est le fils aîné de l'Américain James Thayer, devenu citoyen français sous la Révolution, et qui sut, par d'habiles spéculations, acquérir une fortune considérable. Lorsqu'il eut terminé ses études de droit, il se fit inscrire, en 1822, au tableau des avocats de la Cour royale de Paris et épousa peu de temps après la fille du général Bertrand. Sous le dernier règne, il s'occupa d'affaires industrielles et administra une société qui avait de grands intérêts en Algérie. Sa vie politique date de 1848 : il commanda un bataillon de garde nationale, fit partie de la commission municipale et départementale de la Seine, et fut appelé au Sénat dès la création (26 janvier 1852). M. Amédée Thayer est officier de la Légion d'honneur depuis le 12 août 1853.

THAYER (Édouard-James), sénateur français, né en 1802, est frère cadet du précédent. Admis, en 1821, à l'École polytechnique, il n'y entra qu'en 1822, après un nouvel examen, mais, ses études terminées, il refusa de servir dans l'administration et se tint pendant longtemps à l'écart des affaires politiques. Lors de la révolution de 1848, il se mit vainement sur les rangs pour obtenir le mandat de représentant du peuple, puis remplaça, le 21 décembre de la même année, M. Étienne Arago à la direction générale des postes. En 1852, il reçut le titre de conseiller d'État extraordinaire et fut élevé, par décret du 18 décembre 1853, à la dignité de sénateur. Il est officier de la Légion d'honneur depuis le 23 août 1848.

THEINER (Jean-Antoine), théologien allemand, né à Breslau le 15 décembre 1799, fit ses études à l'université et à l'école de la cathédrale de cette ville, se rattacha aux idées de Dereser, et écrivit, comme lui, dans le sens de l'émancipation du clergé. Chapelain à Zobten (1823), puis à Liegnitz, il fut nommé, en 1824, professeur d'exégèse et de droit canonique à Breslau, et dans cette position, défendit, tant de sa parole que de ses écrits, les libertés joséphistes et gallicanes. Il prit une part active aux mouvements réformistes de la Silésie en 1826. La même année il fut reçu docteur en droit canonique, mais l'appui prêté par le gouvernement prussien au prince-évêque de Breslau, lui fit abandonner sa chaire. De 1830 à 1845, il se tint en repos dans différentes cures qui lui furent confiées. Mais en 1845, étant curé de Hundsfeld, près de Breslau, il donna sa démission pour se jeter dans le mouvement des catholiques allemands, et prépara une liturgie pour l'église de Berlin. A la suite de différends avec les autres chefs du nouveau parti sur les limites de la réforme, il rentra de nouveau dans l'obscurité. Excommunié par le prince-évêque de Breslau, il a vécu depuis comme professeur particulier.

On doit à M. Jean Theiner plusieurs ouvrages, entre autres : *les Tentatives réformistes dans l'Église catholique* (die Reformatorischen Bestrebungen in der Kathol. Kirche; Altenbourg, 1845, 3 vol.); *Descriptio codicis manuscripti, qui versionem Pentateuchi Arabici continet* (Breslau, 1822); *les Douze petits Prophètes* (die Zwœlf kleinen Propheten; Leipsick, 1830); *le Dogme de la béatitude dans l'Église catholique romaine* (das Seligkeitsdogma der rœm. Kath. Kirche; Breslau, 1847.)

THEINER (Augustin), théologien allemand, frère du précédent, né à Breslau, le 11 avril 1804, étudia aussi dans cette ville la théologie, la philosophie et la jurisprudence. Embrassant d'abord avec chaleur les idées de son frère, il publia avec lui un ouvrage intitulé : *du Célibat des prêtres et de ses conséquences* (die Einführung der erzwungenen Ehelosigkeit bei den christlichen Geistlichen, etc.; Altenbourg, 1828, 2 vol.; 2ᵉ édition, 1845). L'année suivante, sa thèse de docteur (*Commentatio de Romanorum pontificum epistolarum decretalium collectionibus antiquis*), lui valut un subside du gouvernement prussien, pour voyager en Autriche, en Angleterre et en France. Des doutes sur la valeur de ses premières idées, le conduisirent à Rome au mois de mars 1831. Reçu au séminaire des jésuites de Saint-Eusèbe, il rentra dans le giron de l'Église orthodoxe. Il devint ensuite prêtre de l'Oratoire de Rome, membre de plusieurs congrégations et conservateur adjoint des archives secrètes du saint-siége.

Les ouvrages assez nombreux de théologie, de polémique religieuse ou de droit, que M. Augustin Theiner a publiés depuis 1830, témoignent en général de sa ferveur ultramontaine. Nous citerons : *Recherches sur plusieurs publications inédites de décrétales du moyen âge* (Paris, 1832); *Histoire du pontificat de Clément XIV* (Geschichte des Pontificats Clement XIV; Leipsick et Paris, 1833, 2 vol.); *Histoire des établissements d'éducation ecclésiastique* (Geschichte der geistlichen Bildungsanstalten; Mayence, 1835); *Histoire du retour des maisons régnantes de Brunswick et de Saxe dans le sein de l'Église catholique* (Geschichte der Zurückkehr der regierenden Haeuser zu Braunschweig und Sachsen, etc.; 1843) : *Disquisitiones in præcipuas canonum et decretalium collectiones*; Rome, 1836; *État de l'Église catholique en Silésie de 1740 à 1758* (Zustaende der kath. Kirche in Schlesien, etc.; Ratisbonne, 1852,

2 vol.); *Clementis XIV epistolæ et brevia* (Paris, 1852).

THÉNARD (Louis-Jacques), célèbre chimiste français, membre de l'Institut, né à la Louptière (Aube), le 4 mai 1777, et fils d'un pauvre cultivateur, vint à Paris, où il fut élève, puis préparateur de Fourcroy. Bientôt connu par d'utiles et importantes découvertes en chimie, il fut nommé professeur à l'École polytechnique, chargé d'un cours au Collége de France et membre ou rapporteur de la plupart des jurys des expositions quinquennales de l'industrie. Appelé, dès 1810, à l'Académie des sciences (section de chimie), en remplacement de son maître Fourcroy, il fut, sous la Restauration, créé baron par Louis XVIII et élu député de l'Aube. Sous le régime de Juillet, il a été créé pair en 1832, nommé vice-président du conseil de l'instruction publique, chancelier de l'Université et grand officier de la Légion d'honneur (1842). Président, depuis de longues années, de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale, M. Thénard terminait à peine l'organisation de la Société des secours des Amis des sciences, fondée en vue des inventeurs ruinés par d'utiles recherches, et à laquelle il avait concouru le premier pour une somme de 20000 fr., lorsqu'il mourut à Paris le 21 juin 1857.

Les travaux du baron Thénard sont généralement relatifs aux sciences et aux manipulations chimiques; l'un des premiers, il a complétement analysé et défini ce qu'on appelle la *force catalytique*, et rencontré, au milieu de ses incessantes recherches, une foule d'applications de la science à l'industrie, aux arts et aux choses de la vie usuelle. Nous rappellerons de lui, entre autres ouvrages qui ont fait jusqu'à ce jour autorité: *Traité de chimie élémentaire théorique et pratique*, avec un *Essai sur la philosophie chimique* et un *Précis sur l'analyse* (1813-1816, 4 vol.), fréquemment réédité et traduit dans diverses langues; *de l'Emploi des corps gras* (1828); *Recherches physico-chimiques* (1811, 2 vol.), recueil de ses premiers mémoires, et une suite non interrompue de *Recherches*, *Observations*, *Analyses*, *Rapports*, fournis aux *Annales de chimie*, aux *Annales de physique et de chimie* et aux recueils des commissions de chaque jury central (1815-1853).

THÉNOT (Jean-Pierre), peintre et écrivain théoricien français, né à Paris, le 21 avril 1803, fut élevé en Lorraine et vint, à l'âge de seize ans, suivre les cours de l'École des beaux-arts. En 1825, il ouvrit un cours de perspective qu'il résuma depuis dans ses divers *Traités*, avec le cours qu'il fit, en 1836, à l'École de médecine, sur l'anatomie appliquée à la peinture. Il envoyait en même temps aux salons, des tableaux et des cadres de pastels, aquarelles et lithographies.

Ses principales toiles sont: *Chasse au sanglier* (1838); *Rixe aux frontières espagnoles*, *Souvenirs du Rhône* (1839); *le Retour du bûcheron* (1840); *un Conte de Perrault*, *le Repos des contrebandiers* (1842); *la Suisse au temps de G. Tell* (1845); *un Village de Lorraine en* 1720 (1849), commandé par le ministère de l'intérieur. Ses aquarelles et sépias représentent la plupart des sujets de chasse, des sites pittoresques, des forêts et des paysages; les lithographies font partie des innombrables planches qui accompagnent ses propres ouvrages. M. Thenot a obtenu, en 1833, une 3ᵉ médaille au salon, et en 1844, pour une série d'animaux lithographiés au lavis, une médaille d'argent à l'exposition de l'industrie.

Comme théoricien, il est auteur de nombreuses publications: *Cours de perspective* (1849, in-4, avec 60 pl.); *Cours complet de paysage* (1833, in-4); *Traité de perspective pratique pour le dessin d'après nature* (1834, in-4); *Principes de perspective pratique* (1835, in-8 et pl.); *Principes de paysage* (1835); *Cours complet de lithographie* (1836, in-4 et pl.); *Règles de perspective* (1836, in-8 et pl.): *Essai sur l'aquarelle* (in-16, pl.); *Morphographie* (1838, in-8, pl.); *Cours complet de dessin industriel* (1839, cahiers de 60 pl.); *Traité de peinture à l'huile* (1845, in-16 et pl.); *le Pastel* (1856, in-16); *la Miniature* (1856). Il a aussi donné de fréquents articles dans *le Moniteur*, *l'Écho français*, *l'Artiste*, *le Peuple*, *la Nation*, *la Gazette de France* (depuis 1839), *la Revue de Saint-Pétersbourg*, etc. Il est membre de la Société de l'histoire de France. — M. Thénot est mort à Paris, en octobre 1857.

THEORELL (Sven-Lorens), magistrat et publiciste suédois, né le 5 novembre 1784, à Halljunga, où son père était pasteur, étudia à l'université d'Upsal, fut quelque temps précepteur particulier et passa en 1814 à Stockholm, où il devint copiste à la Chambre des comptes (1815), puis notaire. Il prit sa retraite en 1839, fit partie, en 1841, de la commission législative, et fut nommé en 1845 conseiller à la Cour des comptes. En 1848, les États du royaume lui conférèrent, avec le titre de procureur de justice, le soin de veiller à l'exécution des lois ainsi que la présidence du comité établi pour le maintien de la liberté de la presse.

M. Theorell a publié une traduction suédoise de *l'Esprit du gouvernement* d'Ancillon (1827); *sur la Politique d'Anckarswærd et sur la diète de* 1840 (Anckarswærdska Politiken; Stockholm, 1841); *Influence des fabriques sur le salaire des ouvriers et sur l'éducation de leurs enfants* (Fabrikvæsendet Inflytande, etc.; 1845), ouvrage couronné par la Société des sciences et des belles-lettres de Gothembourg; *sur la Représentation nationale de Suède* (1844), etc.

THEORELL (Jean-Pierre), journaliste suédois, frère du précédent, né le 15 août 1791, à Halljunga, d'abord employé dans la chancellerie, fonda *le Courrier de Stockholm*, qui parut de 1820 à 1822. Devenu imprimeur, il édita et traduisit un assez grand nombre d'ouvrages, continua la publication de *l'Omnibus quotidien* (Dagligt Allchanda), simple feuille d'annonces, dont il fut amené à faire un journal politique; il le vendit en 1833 avec *la Feuille d'hiver* (Vinterbladet), qu'il publiait séparément depuis deux ans; mais il continua d'y écrire jusqu'en 1848, époque où il passa à *la Poste du soir* (Aftonposten), journal démocratique plus avancé. On cite de M. Theorell, outre diverses brochures politiques, deux essais historiques, l'un *sur la Guerre des deux Roses*, l'autre *sur la Chute du royaume de Lombardie*, couronnés par l'Académie royale des sciences de Suède et insérés dans ses *Mémoires* (1816 et 1818).

THÉRASSE (Victor), sculpteur français, né à Paris, vers 1808, étudia sous Lemot et P. C. Bridan, et débuta au salon de 1831. Il a principalement exposé, depuis cette époque: *la Mort d'Ajax* (1831); *Cydippe* (1837); *la régente Bathilde*, pour le jardin du Luxembourg (1848); *Napoléon Iᵉʳ* (1857). Il a exécuté pour les galeries de Versailles, les bustes de *C. Perrault*, *Duquesne*, *Latouche-Tréville*, du *général Steugel*, et pour le nouveau Louvre, la statue d'*H. Rigaud* (1834-1856). Il a obtenu une 2ᵉ médaille en 1834.

THÉRY (Augustin-François), littérateur et

administrateur français, né à Paris, le 15 octobre 1796, fut admis, le premier, à l'École normale en 1816, prit les grades de docteur ès lettres et de licencié en droit, et entra dans l'enseignement en 1819. Professeur de seconde, puis de rhétorique au collége de Versailles, il y devint, en 1826, censeur des études, et en 1831, proviseur. Après vingt-deux ans de service dans cet établissement, il passa dans la haute administration académique et fut successivement, depuis 1844, recteur de Montpellier, Rennes, Caen et Clermont. Membre de plusieurs sociétés savantes, il a été promu, en avril 1845, officier de la Légion d'honneur.

M. Théry débuta, comme littérateur, par deux morceaux qui obtinrent, l'un, le prix d'éloquence, l'autre, l'unique accessit de poésie, aux concours de l'Académie française de 1821 et de 1822 : *le Génie poétique*, en prose, et *la Renaissance*, en vers. Il a donné depuis : *Histoire des opinions littéraires* (1844, 2 vol. in-8; 2e édit., 1849); *Conseils aux mères*, faisant partie du *Cours d'éducation des jeunes filles*, édité par la maison Hachette, et couronnés du prix Montyon en 1839; *Lettres sur la profession d'instituteur*, récompensées de la médaille de la Société d'instruction élémentaire (1854). On a encore de lui : *Satires de Perse*, traduction en vers; *les Origines du collége de Versailles* (broch.); *Précis d'histoire d'Angleterre*; *Choix d'oraisons funèbres*; des modèles de discours (1845-1856), et sous le titre modeste d'*Exercices de mémoire et de lecture* (1844) et de *Conciones français* (1846), d'excellents recueils littéraires avec notices sur les principaux écrivains de notre langue.

THESIGER (sir Frédéric), homme politique anglais, né à Londres en 1794, et destiné à la marine, assista, dès l'âge de treize ans, en qualité de *midshipman* d'une frégate de guerre, au bombardement de Copenhague (1807). A la paix générale, il quitta le service, étudia le droit, se fit admettre au barreau de Londres en 1818, eut peu à peu une nombreuse clientèle, et acquit, dans les affaires d'élection, une certaine notoriété. En 1834, il devint avocat des conseils de la couronne. Après avoir vainement essayé d'entrer à la Chambre des Communes, il réussit, en 1840, à y représenter le bourg de Woodstock et se signala, pour son début, par son opposition à la guerre avec la Chine.

Nommé avocat général (*solicitor general*), en 1844, sir F. Thesiger, de 1845 à 1846, fit partie de l'administration de sir R. Peel, dont il défend encore les principes politiques dans les rangs des conservateurs. En 1852, lord Derby, appelé au pouvoir, l'éleva au rang d'*attorney general* (procureur général), fonctions qu'il occupa toute cette année. De 1844 à 1852, il a siégé au Parlement pour Abingdon, et, à cette dernière date, il représenta le bourg de Stamford, qui l'a réélu en 1857. Il est rentré, comme lord chancelier, dans le nouveau ministère de lord Derby (25 février 1858).

THEUX DE MEYLANDT (Barthélemy-Théodore, comte DE), homme d'État belge, né au château de Schabroek, le 25 février 1794, d'une ancienne famille du Limbourg, étudia le droit à Liége. Député suppléant au Congrès national qui s'assembla après la révolution de 1830, il eut une part active à ses travaux, prit souvent la parole dans la discussion de la constitution belge, vota l'exclusion de la maison de Nassau, appuya les candidatures à la royauté du duc de Leuchtenberg et du prince Léopold, vota les dix-huit articles et combattit, en toute occasion, l'intervention et l'influence françaises. Membre de la Chambre des Représentants depuis l'origine (1831), il y devint l'un des chefs du grand parti catholique. M. de Theux a été trois fois ministre : de l'intérieur (1831-1832); de l'intérieur, puis des affaires étrangères (1834-1840); de l'intérieur (1846-1848), et ses trois ministères marquent les alternatives de puissance de son parti. Le second, qui comprend une période très-importante de l'histoire de la Belgique, fut signalé par une activité prodigieuse appliquée au développement matériel de la prospérité du pays et par la fameuse loi sur l'éducation.

En sortant du pouvoir, M. de Theux de Meylandt n'a pas perdu son influence. Le roi même l'a gardé parmi ses ministres d'État, et il a toujours été réélu à la Chambre des Députés. Il est grand officier de l'ordre de Léopold, officier de la Légion d'honneur, et décoré de plusieurs ordres étrangers.

THIBAULT (Charles-Thomas), prélat français, né à Beynes (Seine-et-Oise), le 24 février 1796, fit ses classes au collége Stanislas et sa théologie au séminaire de Saint-Sulpice, et reçut les ordres en 1820. M. d'Astros l'emmena la même année à Bayonne, en qualité de secrétaire. Quelque temps après, il prêcha avec un tel succès à Paris que M. de Quelen voulut l'attacher à son diocèse, en lui donnant un canonicat à Notre-Dame. Le 1er mai 1835, il fut nommé à l'évêché de Montpellier, en remplacement de M. Fournier de la Condamine. M. Thibault joint à un talent distingué de parole, des connaissances approfondies en théologie. En 1853, ce prélat a été désigné pour prononcer l'oraison funèbre de Napoléon Ier, lors du projet de translation de ses restes à Saint-Denis, projet qui n'a pas reçu son exécution.

M. Thibault s'occupe activement de la restauration ou de l'agrandissement de ses établissements diocésains. Une loterie largement organisée, la loterie de Saint-Roch, lui a permis d'entreprendre la construction d'une église nouvelle, et la cathédrale de Montpellier est en train de devenir par ses soins un des plus beaux monuments du Midi. Il est officier de la Légion d'honneur.

THIBOUST (Lambert), auteur dramatique français, né vers 1826, embrassa d'abord la carrière dramatique, remporta au Conservatoire, en 1848, un prix de tragédie, et joua quelque temps à l'Odéon. Il se tourna peu après vers la littérature et débuta par *l'Homme au petit manteau bleu*, pièce en trois actes (Délassements, 1850). Il s'associa à la même époque avec M. Delacour, pour le vaudeville des *Trois Dondon*, et a signé depuis, soit avec lui, soit avec MM. Barrière, Clairville, Decourcelle, H. de Kock, etc., une trentaine de pièces dont la plupart ont eu, sur diverses scènes, le succès le plus soutenu. Nous rappellerons : *les Rubans d'Ivonne* (1850); *le Diable* (1851); *Paris qui dort* et *la Corde sensible* (1852); *les Filles de marbre*, *les Enfers de Paris*, *les Mystères de l'été*, *l'Amour qué qu'c'est qu'ça ?* (1853); *les Oiseaux de la rue*, *le Cabaret du Pot cassé* (1854); *Diane de lys et de camélias* et *le Quart de monde* (1855), parodies; *un Bal d'Auvergnats* (1855); *le Tueur de Lions*, *Je dîne chez ma mère* (1856); *les Princesses de la rampe*, comédie en deux actes (Variétés, 1857; etc.

THIÉBAULT (Jean-Gabriel), général français, est né le 22 mars 1783 à Montmédy (Meuse). Après avoir passé quatre ans à l'École polytechnique et à l'École de Metz, il fut, en 1806, envoyé comme lieutenant à Luxembourg, et en 1809 en Espagne, où il devint prisonnier de guerre à Baylen. Quelques mois après il était capitaine et aide de camp du général Rogniat, conduisait successivement

les siéges de Sagonte, Tortose, Tarragone et Valence, rejoignait la grande armée en 1813 et gagnait à la bataille de Bautzen le grade de lieutenant-colonel. Il prit à cette époque la direction des travaux de défense de l'Elbe à Dresde et fut, à la prise de cette ville, emmené par les Russes en Hongrie. Rentré en France en 1814, il fit la campagne de Waterloo en qualité de chef d'état-major du génie au 3ᵉ corps. Ingénieur en chef de Verdun (1816), il présenta pour cette place des projets de fortifications qui reçurent un favorable accueil et lui méritèrent en 1825 le grade de colonel. Après avoir commandé à Verdun et à Metz, il accepta en 1837 la direction du génie en Afrique, prit part à l'expédition de Constantine, fut mis en 1838 à la tête des fortifications de Lyon, qu'il a fait construire en grande partie. Maréchal de camp depuis 1843, il est passé depuis dans la section de réserve. Il est, depuis le 21 mai 1832, commandeur de la Légion d'honneur.

THIELE (Just-Matthias), écrivain danois, né le 13 décembre 1795 à Copenhague, où son père, natif de Westphalie, était venu établir une imprimerie, entra comme copiste à la bibliothèque royale (1820) et y devint l'un des secrétaires. Nommé, en 1835, inspecteur de la collection d'estampes, puis secrétaire et bibliothécaire de l'Académie des beaux-arts et bibliothécaire aux manuscrits, il est conseiller réel de justice (1840), conseiller d'État (1851), chevalier du Danebrog (1835), et de l'ordre de Wasa (1847).

M. Thiele a publié, sur Thorwaldsen, une série d'écrits très-estimés: *Histoire de la jeunesse de Thorwaldsen* 1770-1804, d'après sa correspondance et ses papiers (Thorwaldsens Ungdoms-historie; Copenhague, 1851, in-8); *Thorwaldsen et ses œuvres* (Den danske Billedhugger Bertel Thorwaldsen og hans værker; Ibid., 1831-1850, 4 vol. in-4, avec 363 estampes), traduit en allemand (1832-1856, in-4); *Om den danske*, etc. (1837, in-4; 2ᵉ édit., 1849), traduit aussi en allemand (1837). On cite ensuite: *la Vallée du mineur* (Bjergmands'dalen; 1817); *Traditions populaires danoises* (Danske Folkesagn; Copenhague, 1818-1823, 2 vol. in-8); *Histoire de la collection royale des estampes de Copenhague* (Geschichte der K. Kupferstichsammlung zu Copenhagen; Leipsick, 1835, gr. in-8), avec C. F. Rumohr; puis des poésies détachées, *Pillegrimen*, tragédie (1820); *Kynast*, drame (1821); des *Lettres datées d'Angleterre et d'Écosse* (Breve fra England og Skotland; 1837), etc.

THIENEMANN (Frédéric-Auguste-Louis), naturaliste allemand, né le 25 décembre 1793, à Gleina, près Fribourg-sur-l'Unstrutt (Prusse), acheva ses études à Leipsick, obtint en 1819 le grade de docteur en médecine, et entreprit un voyage d'exploration scientifique dont il fit connaître les résultats sous ce titre: *Voyages au nord de l'Europe* (Reise im Norden Europas; Leipsick, 1821-1827, 2 vol.) Il se fixa ensuite à Leipsick, y ouvrit un cours de zoologie, et écrivit un *Manuel de zoologie* (Lehrbuch der Zoologie; Berlin, 1825). En 1825, il fut nommé inspecteur du cabinet d'histoire naturelle de Dresde, exerça ces fonctions quatorze ans, et fut, en outre, conservateur de la bibliothèque royale.

M. Thienemann, qui a collaboré pendant plusieurs années avec son frère Guillaume et M. Brehm, à la publication d'une *Description systématique de la reproduction des oiseaux de l'Europe* (Systematische Darstellung der Fortpflanzungsgeschichte der Vœgel Europas; Leipsick, 1825-1833, 5 parties), a donné pour son compte: *Traité général de la reproduction des oiseaux* (Fortpflanzungsgeschichte der gesammten Vœgel; Ibid., 1845-1857, avec 100 planches coloriées), ouvrage important pour lequel il a réuni de magnifiques collections de nids et d'œufs; *Rhea* (Ibid., 1846-1848), autre ouvrage d'ornithologie; une traduction latine des *Tableaux explicatifs d'anatomie comparée* de Carus (Ibid., 1840-1850), etc.

THIERRIAT (Augustin-Alexandre), peintre français, né à Lyon, en 1789, fut élève de Révoil, et débuta au salon de 1817. Cultivant la peinture d'histoire et le genre, il fit d'abord de nombreux envois, et fut, en 1823, nommé professeur à l'École des beaux-arts de sa ville natale, où il est devenu, en outre, directeur et conservateur du Musée de tableaux et d'antiquités. Il faut rappeler de cet artiste, que l'âge et les occupations ont écarté depuis longtemps des salons: *Intérieur du vieux cloître de Saint-André le Bas* (ancienne galerie d'Orléans); *Gerbe de fleurs*, au comte Forbin (1817-1822); *la Récréation*, *Voltigeurs battant en retraite*, *Fête religieuse*, *Enterrement d'un chartreux*, etc. (1824-1835). On lui doit encore un *Recueil lithographié de fleurs*, *fruits et ornements d'après nature* (1825), et la *Notice des tableaux exposés dans le Musée de Lyon* (1848).

THIERRY (Jacques-Nicolas-Augustin), célèbre historien français, membre de l'Institut, né à Blois le 10 mai 1795, d'une famille pauvre, fit de brillantes études au collége communal de cette ville et puisa, dès cette époque, dans la lecture des *Martyrs* de Chateaubriand, le sentiment de la vérité historique et de la couleur locale. Il entra, en 1811, à l'École normale et obtint, en 1813, une chaire en province. Mais il revint à Paris l'année suivante. Son âme s'était ouverte aux aspirations ardentes mais vagues de l'époque: il quitta l'Université pour s'attacher à Saint-Simon, comme disciple et comme secrétaire; il resta auprès de lui trois ans (1814-1817), et ils publièrent ensemble diverses brochures politiques: *de la Réorganisation de la société européenne* (1814, in-8) ou de la nécessité et des moyens de rassembler les peuples de l'Europe en un seul corps politique, en conservant à chacun sa nationalité; *sur les Mesures à prendre contre la coalition de* 1815. Il publia, en 1816, pour son compte, mais dans le même esprit: *des Nations et de leurs rapports mutuels*.

Lorsque des divergences d'opinions l'eurent séparé du réformateur, M. Aug. Thierry s'attacha à la rédaction du *Censeur européen*, publié par MM. Comte et Dunoyer, et y inséra des articles de littérature, de politique et d'histoire. A cette époque, tout entier aux doctrines philosophiques de M. Comte, il publia avec lui le volumineux recueil intitulé: *l'Industrie, ou Discussions politiques, morales et philosophiques* (1817, 4 vol. in-8). Il joignait à son nom la qualification de « fils adoptif de Saint-Simon.» En 1820, il passa au *Courrier-Français*. Une polémique libérale soutenue contre les vieilles prétentions de la noblesse le conduisit à faire de plus sérieuses études historiques et à fouiller les origines de la France. Bientôt il se passionna pour ce genre de recherches, abandonna la rédaction du *Courrier-Français*, où il avait publié *Dix lettres sur l'histoire de France*, qui annonçaient déjà, pour notre histoire nationale, toute une révolution, et prépara, pendant cinq ans, l'*Histoire de la conquête d'Angleterre par les Normands;* la première édition parut en 1825 (3 vol. in-8), et fut suivie, deux ans ans après, des *Lettres sur l'histoire de France, ou Introduction à l'étude de cette histoire* (1827, in-8).

Ces remarquables travaux eurent un succès

immense, mais ils coûtèrent la vue à leur auteur. Il n'en continua pas moins ses études avec l'aide de jeunes secrétaires, dont le premier se trouva être Armand Carrel. Mais, en 1828, une grave affection nerveuse s'étant jointe à la cécité, M. Augustin Thierry dut quitter Paris et interrompre ses travaux. Il était aux îles d'Hyères lorsqu'il fut nommé, en 1830, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. L'année suivante il rencontra aux eaux de Luxeuil Mlle de Querangal, déjà connue par quelques écrits, qui devint sa femme et se consacra à soulager une triste et glorieuse existence. Il la perdit en 1844.

Lorsqu'il put reprendre ses travaux, il s'occupa de la révision définitive de son *Histoire de la Conquête de l'Angleterre*, dont les éditions ulterieures eurent dès lors 4 vol. (in-8 et in-18, avec *Atlas*). Il réunit, en même temps, toutes les recherches de sa jeunesse sous ce titre : *Dix ans d'études historiques* (1834, in-8), avec une *Introduction* qui est une des pages les plus éloquentes de notre époque. Il donna aussi de nouveaux articles d'histoire à la *Revue des Deux-Mondes*. Déjà il avait commencé, à Vesoul, auprès de son frère, préfet de la Haute-Saône, les *Récits des temps mérovingiens*, lorsque M. Guizot, ministre de l'instruction publique le rappela à Paris en 1835 et le chargea, avec MM. Louandre et Bourquelot, de composer un *Recueil des monuments inédits de l'histoire du tiers état*, qui parut seulement de 1849 à 1856 (t. I-IV); il fait partie de la collection des *Documents inédits sur l'histoire de France*. En 1840, M. Aug. Thierry publia enfin son livre des *Récits des temps mérovingiens, précédés des considérations sur l'histoire de France* (2 vol. in-8), qui maintinrent l'auteur pendant quinze ans en possession du grand prix Gobert. Son dernier ouvrage original est un *Essai sur l'histoire de la formation et des progrès du tiers état* (1853, in-8), accompagné de deux fragments du grand *Recueil des monuments inédits* de cette histoire.

M. Aug. Thierry, qui est mort à Paris, le 28 mai 1856, a joui pleinement pendant sa vie, en compensation de ses souffrances, de la popularité qui était due à tant de science, de courage et de talent. Ses recherches persévérantes ont jeté un grand jour sur les premiers siècles de la monarchie mal connus avant lui. Il a fait cesser des erreurs longtemps accréditées comme celles relatives à l'affranchissement des communes par Louis le Gros. Fondateur de l'école pittoresque, il a prêté, par son style saisissant et son imagination poétique, un charme singulier aux récits minutieusement exacts du vieux temps. La distinction des races victorieuses et des races vaincues qui domine toute l'histoire moderne a été sa préoccupation constante; il l'a établie définitivement et peut-être exagérée. Aussi, à part même la sympathie toute particulière vouée par les hommes de toutes les opinions à ce martyr des recherches savantes, à « cet Homère de l'histoire, » il occupe, à côté de MM. Thiers, Guizot et Michelet, une des premières places parmi les historiens français de l'époque, et il a contribué à la révolution historique qui sera une des gloires du XIXe siècle. M. Augustin Thierry était depuis le 24 avril 1845 commandeur de la Légion d'honneur.

THIERRY (Amédée-Simon-Dominique), historien et administrateur français, membre de l'Institut, frère du précédent, est né à Blois le 2 août 1797. Après y avoir fait de bonnes études, il se destina, comme son frère, à la carrière de l'enseignement, qu'il abandonna aussi pour s'occuper plus particulièrement de littérature. Il donna des articles à la *Revue encyclopédique* et se lia avec les rédacteurs du *Globe*. En 1825 parut son *Résumé de l'histoire de Guyenne*, et, en 1828, l'*Histoire des Gaulois* (3 vol. in-8), son principal ouvrage, et qui lui valut, sous le ministère Martignac, la chaire d'histoire à la Faculté de Besançon; mais la popularité du professeur libéral déplut au ministère suivant, qui suspendit son cours. Aussitôt après la révolution de Juillet, M. Amédée Thierry fut nommé préfet de la Haute-Saône et signala son administration par un grand nombre d'importantes réformes dont la Franche-Comté a gardé le souvenir. Appelé au conseil d'État, comme maître des requêtes en 1838, il a conservé ces fonctions après le 2 décembre, et est passé depuis conseiller en service ordinaire. Créé officier de la Légion d'honneur le 6 mai 1846, il est aujourd'hui commandeur.

De 1840 à 1842, M. Amédée Thierry publia son *Histoire de la Gaule sous l'administration romaine*, qui traite des origines celtiques et romaines de notre pays et est à la fois une suite et un commentaire de l'*Histoire des Gaulois*. Ces deux ouvrages se distinguent par la science et par l'esprit philosophique qui caractérisent les grands travaux historiques de notre époque. M. Amédée Thierry a été élu, en 1841, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, en remplacement du baron Bignon.

THIERRY (Édouard), littérateur français, né à Paris le 14 septembre 1813, suivit avec succès les cours du collège Charlemagne et publia, à vingt ans, ses premiers essais poétiques, sous ce titre : *les Enfants des anges* (1833, in-16). Il donna ensuite, avec M. Henri Trianon, un petit volume de contes : *Sous les rideaux* (1834, in-8). En 1836 il fut chargé, dans la *Revue du théâtre*, de la critique dramatique, à laquelle il s'est depuis particulièrement consacré; *la Charte de 1830*, *le Messager des Chambres*, *le Moniteur du soir*, *la Chronique*, *le Conservateur*, *le Monde musical*, et, après 1848, *l'Assemblée Nationale*, *la Vérité*, enfin *le Moniteur universel*, où il écrit aujourd'hui la revue littéraire, sont les principaux journaux où il a fait successivement, depuis plus de vingt-cinq ans, les comptes rendus dramatiques. La réputation qu'il s'est acquise dans ce genre, l'a fait nommer, en 1855 et 1856, membre de la commission des primes à décerner aux meilleures pièces de théâtre. L'un des bibliothécaires de l'Arsenal, il est chevalier de la Légion d'honneur depuis le 15 avril 1857.

Outre une foule d'articles dans la presse quotidienne, M. Thierry a encore publié : *Notice sur M. Le Chanteur*, commissaire principal de la marine (Cherbourg, 1849, in-16); *Histoire de Djouder le pêcheur*, conte traduit de l'arabe, avec M. Cherbonneau (1853, *Bibl. des chemins de fer*). Il a aussi fait représenter *le Naufrage de la Méduse* (1839), folie-vaudeville, avec M. Jouhaud.

THIERRY (Alexandre), médecin-chirurgien français, né le 13 février 1803, est fils et petit-fils de chirurgiens renommés. Distingué à la fin de ses études par M. de La Romiguière, il était désigné pour entrer à l'École normale; mais le vœu de ses parents et des traditions de famille lui firent embrasser la carrière médicale. Élève des hôpitaux de Paris et de l'École pratique, aide d'anatomie de la Faculté, il fit des cours particuliers d'anatomie et de chirurgie. Reçu docteur en 1828, il concourut en 1829 pour le bureau central, avec une thèse sur *le tétanos*, et la même année, écrivit une thèse en latin pour l'agrégation de chirurgie. De 1830 à 1840, il publia, dans le journal *l'Expérience* et dans d'autres feuilles,

de nombreux articles et mémoires sur d'importantes questions de chirurgie pratique, et présenta deux thèses remarquables pour le concours de la Faculté, l'une sur *la cure radicale des hernies*, l'autre sur *la lithotomie et la lithotritie*. Mais c'est moins comme écrivain que comme médecin et surtout comme opérateur qu'il occupe à Paris une place distinguée.

Ami particulier d'Armand Carrel, M. Thierry écrivit au *National* et devint, en 1832, chef d'escadron de la garde nationale, avec MM. Guinard et Bastide. En 1846, il fut élu membre du conseil municipal, par tous les partis, dans le IXe arrondissement. Le 24 février 1848, nommé président du conseil par les membres présents à l'hôtel de ville, il prit en cette qualité une part active et courageuse à l'organisation de la révolution victorieuse et à la pacification de Paris. Délégué du gouvernement provisoire et chargé de l'administration des hôpitaux civils et secours publics, il mit, pendant les journés de juin 1848, à la disposition du général Cavaignac, les approvisionnements des hôpitaux et resta trois jours et trois nuits à l'Hôtel-Dieu, dirigeant, en personne les distributions aux malades, aux blessés et aux soldats. Réélu membre du conseil municipal, il en fut plusieurs fois le premier vice-président et le présida souvent dans l'absence d'Arago. Au milieu des changements politiques qui suivirent, M. Thierry est resté un des membres influents de l'édilité parisienne.

THIERS (Louis-Adolphe), célèbre homme d'État et historien français, membre de l'Institut, est né à Marseille, le 16 avril 1797. Fils d'un pauvre ouvrier du port de cette ville, et parent d'André et de Marie-Joseph Chénier par sa mère, il dut à la famille de celle-ci d'entrer, avec une bourse, au lycée de Marseille. Après des études solides et brillantes, quoique compromises un instant par sa nature d'écolier turbulent, il alla à l'âge de dix-huit ans faire son droit à Aix. Il s'y lia avec M. Mignet d'une amitié inaltérable. Reçu avocat en 1820, M. Thiers s'aperçut bientôt qu'il était moins fait pour la carrière du barreau que pour celle des lettres, et se voua exclusivement à l'étude de l'histoire et de la philosophie. Protégé et encouragé par M. d'Arlatan de Lauris, magistrat libéral et membre de l'Académie d'Aix, il concourut la même année pour le prix proposé par cette Académie et dont le sujet était l'*Éloge de Vauvenargues*. Son discours fut trouvé le meilleur, mais les royalistes étant en majorité parmi les juges, auprès desquels M. Thiers passait pour un jacobin, le concours fut ajourné à l'année suivante. Il se vengea spirituellement de cette injustice : il renvoya son manuscrit sans y rien changer, mais, en même temps, il composait un second discours qu'il datait et faisait expédier de Paris par la poste. Il eut le prix avec ce mémoire nouveau et l'accessit avec l'ancien. Cette mystification fit rire toute la ville aux dépens de l'Académie.

M. Thiers vint alors chercher fortune à Paris, à peu près dans le même temps que son fidèle compagnon d'études, M. Mignet (septembre 1821). Pauvres et sans protecteurs, relégués au fond du passage Montesquieu, dans une petite chambre au quatrième étage, les deux amis travaillèrent nuit et jour à se frayer une voie. M. Thiers, le plus hardi des deux, alla frapper à la porte de Manuel, son compatriote. Le grand orateur libéral le recommanda à Laffitte, qui le recommanda à Étienne, et, le 30 novembre 1821, *le Constitutionnel*, ouvrant ses colonnes au jeune lauréat, publia plusieurs fragments de son *Éloge de Vauvenargues*. A part le talent qu'elles mettaient en lumière, ces quelques pages, patronnées par la feuille libérale, commencèrent la fortune politique et littéraire de M. Thiers. Attaché définitivement à la rédaction du *Constitutionnel*, il ne tarda pas à se faire remarquer par son aptitude à écrire sur tous les sujets, et par la nouveauté de ses aperçus. Prompt à l'attaque et à la défense, vif, résolu, entreprenant, il avait déja un style ferme et sûr, et ses articles faisaient autorité, même parmi ses collaborateurs. Celui qu'il publia, en mars 1822, sur le livre de Montlosier : *de la Monarchie française*, parut une révélation complète de l'homme d'État et de l'écrivain.

Après la critique politique et littéraire, M. Thiers aborda la critique d'art. Il fit dans le journal le compte rendu du salon. Ses articles, réunis et précédés d'un aperçu historique sur les révolutions de la peinture et de considérations générales sur le goût et sur la critique des arts, parurent en un volume intitulé : *Salon de* 1822 (Paris, 1822, in-8, orné de 5 fig. lithog.). M. Thiers publiait en même temps sur la vie de mistress Bellamy, actrice du théâtre de Covent-Garden, une *Notice* qui figure en tête des *Mémoires* de cette actrice, dans la collection des *Mémoires sur l'art dramatique*. Vers la fin de l'automne, à la suite d'un voyage dans le Midi et dans les Pyrénées, il en publia, dans *le Constitutionnel*, une relation animée et pittoresque, qui parut aussi à part sous le titre : *les Pyrénées ou le midi de la France pendant les mois de novembre et de décembre* 1822 (1823; 3e édit., 1833).

A cette époque M. Thiers était déjà sorti de la pauvreté. Outre ses honoraires au *Constitutionnel*, il jouissait, non de la propriété d'une action de ce journal, comme on le disait, mais d'une partie du revenu de cette action. Ce n'était pas non plus à Laffitte, comme on le croyait encore, mais à deux riches libraires allemands, Schubart et Cotta, épris pour lui d'enthousiasme, qu'il devait cette libéralité. Déjà *le Constitutionnel* ne suffisait plus à son activité. En 1823, lors de la guerre d'Espagne et de la lutte entre de Villèle et Chateaubriand, il prit part à la rédaction des *Tablettes historiques*, recueil politique et littéraire, avec Jouffroy, MM. Dubois, de Rémusat et Mignet.

Dans les salons de l'opposition, la fortune de M. Thiers n'avait pas été moins rapide que dans la presse. « Admis d'abord chez Laffitte, il s'y fit remarquer, dit M. Loménie (voy. ce nom), par son esprit causeur, et la vivacité de son imagination méridionale. La petitesse de sa taille, l'expression commune des traits de son visage, à demi caché sous une vaste paire de lunettes, la cadence singulière de son accent, le sautillement continuel auquel il se livrait, le balancement si étrange de ses épaules, un manque absolu d'usage, tout contribuait à en faire un être à part. » Rien ne lui semblait étranger, ni les finances, ni la guerre, ni l'administration. Il devint le commensal de Laffitte, se vit recherché de tout ce que l'opposition comptait d'esprits éminents, et reçu dans le salon vert du vieux Talleyrand.

M. Thiers travaillait dès lors à son *Histoire de la Révolution française*, qu'il n'avait été conduit à entreprendre que par occasion. C'était Félix Bodin, l'un de ses collaborateurs au *Constitutionnel*, qui en avait eu la première idée, et avait invité son jeune confrère à l'exécuter avec lui. Mais à peine l'œuvre était-elle entreprise en commun que Félix Bodin vit qu'il avait affaire à un maître et se retira. Cependant, comme il jouissait d'un certain renom littéraire, il signa et patronna les deux premiers volumes. Au troisième son nom disparut. Ces deux premiers volumes, comprenant l'histoire de la Constituante et de la Législative, parurent dans l'automne de 1823. Bien que remarquables par la clarté du style et l'intérêt dra

matique du récit, ils trahissaient l'inexpérience de l'auteur. M. Thiers le sentit et il se mit résolûment à toutes les études spéciales que supposait son plan. Il apprit du baron Louis, les finances; du général Foy, et surtout de Jomini, l'art de la guerre. Il avait des amis artilleurs à Vincennes qui l'initièrent à l'attaque et à la défense des places. Cartes géographiques et stratégiques, journaux du temps, mémoires publiés ou inédits, procès-verbaux, rapports officiels, il consulta tout ce qui pouvait l'éclairer sur les hommes et les choses de cette grande époque, dont les survivants, qu'il rencontrait dans les rangs du parti libéral, lui fournirent, en outre, les renseignements les plus précieux. C'est ainsi préparé que M. Thiers écrivit son troisième volume, et alors seulement il entra pleinement dans son sujet.

L'Histoire de la révolution française depuis 1789 *jusqu'au* 18 *brumaire* (1823-1827, 10 vol. in-8), achetée, dit-on, pour un prix modique par les éditeurs Lecointe et Durey, fut publiée par livraisons. Elle excita les sympathies de tout ce qui était jeune et libéral, mais elle fut accueillie diversement par les acteurs, les témoins ou les victimes des événements. Elle n'eut, en somme, qu'un succès assez lent jusqu'en 1830; mais, consacrée en quelque sorte par la révolution nouvelle, elle se propagea rapidement et devint populaire. Depuis M. Thiers l'a retouchée et modifiée sous l'inspiration de ses diverses fortunes politiques. Répandue sous deux formats à plus de 150000 exemplaires, elle compte près de quinze éditions. Peu de livres ont exercé plus d'influence sur les contemporains. On en comprit de bonne heure les qualités et les défauts. La critique reprocha à l'auteur une sorte de fatalisme historique qui fait de lui tour à tour l'homme du parti le plus fort, et l'apologiste de quiconque triomphe : Mirabeau, Danton, la Gironde, Robespierre; une indulgence excessive pour les vices, la corruption et même les crimes; un certain laisser-aller dans le langage peu d'accord parfois avec la dignité de l'histoire. Mais tout le monde fut frappé de la marche rapide, soutenue, dramatique du récit, de la connaissance approfondie de chaque question; de la clarté admirable qui semblait naître de la simplicité même du style. L'ouvrage se recommandait en outre au parti libéral comme une réhabilitation des principes et des actes révolutionnaires, réhabilitation assez nouvelle, et qui n'était pas sans courage, en face d'une royauté que la Révolution avait décapitée, d'une noblesse qu'elle avait nivelée, d'un clergé qu'elle avait dépouillé, trois pouvoirs relevés alors et menaçants.

Après son *Histoire de la révolution*, M. Thiers eut le projet d'écrire une *Histoire générale*, et résolut de s'y préparer par des voyages. Une expédition de circumnavigation se préparait sous les ordres du capitaine Laplace; il obtint de Hyde de Neuville d'en faire partie. Il allait s'embarquer quand, le 5 août 1829, le ministère Polignac fut constitué. M. Thiers resta pour combattre : les libertés publiques étaient chaque jour plus menacées; les royalistes poussaient ouvertement le roi à un coup d'État, tandis que de son côté la jeunesse se jetait avec ardeur dans les luttes du libéralisme. M. Thiers comprit que la vieille arme du *Constitutionnel* ne suffisait plus pour cette lutte décisive, et il fonda, avec M. Mignet et Armand Carrel, *le National*. Chacun de ces trois écrivains devait être à son tour, pendant un an, rédacteur en chef : M. Thiers commença. Si le ministère Polignac avait été créé pour renverser la Charte, *le National* le fut pour renverser les Bourbons. Tout y fut dirigé vers ce but, dès les premiers numéros (1er janvier 1830). M. Thiers y mit la Restauration en état de siége, et fit de son journal une machine de guerre. L'article qu'il publia sur cette maxime constitutionnelle devenue si célèbre, *le roi règne et ne gouverne pas*, fut un événement et prépara les esprits à la résistance. *Le National*, ne portant pas alors au delà d'un changement de dynastie ses vues révolutionnaires, posa nettement dans son numéro du 9 février, la candidature du duc d'Orléans. Cette déclaration lui valut un procès et une condamnation; mais les sympathies lui vinrent en foule, et l'amende fut à l'instant couverte par des souscriptions.

A dater du mois de juillet, ses attaques prirent le caractère d'un défi. Chaque jour, il sommait le pouvoir de faire son coup d'État. Aussi, quand parurent les ordonnances, le 26 juillet, on se réunit, dans la journée même, au *National*. Journalistes et députés de l'opposition chargèrent M. Thiers de rédiger une protestation. Dès qu'elle fut faite, comme on parlait de la mettre dans les journaux : « Non pas, il faut des noms au bas, » répondit M. Thiers, « il faut des têtes au bas! » On signa. Dans la soirée, un commissaire de police se présenta au *National* pour lui interdire de paraître le lendemain. « Nous ne céderons qu'à la violence! » s'écria M. Thiers. Après avoir assisté, le 27 juillet, à une réunion où il s'efforça, mais en vain, de faire prévaloir le système de la résistance légale, M. Thiers se retira à Montmorency. Il reparut le 29 et se trouva à la réunion Laffitte, où il rédigea la proclamation qui appela l'attention du peuple sur le duc d'Orléans. Dans la nuit du vendredi au samedi, 31 juillet, il se rendit, de la part de Laffitte, à Neuilly, pour vaincre les scrupules manifestés par le prince, qui fut proclamé, le 1er août, lieutenant général du royaume. M. Thiers travailla à lui rallier des partisans. Il fut l'un des fondateurs de la royauté du 9 août, qui, à peine installée, le nomma conseiller d'État et secrétaire général au ministère des finances, sous le baron Louis. Après quatre mois d'administration, celui-ci céda la place à Laffitte (2 novembre 1830). M. Thiers voulut également se retirer, malgré les instances du nouveau ministre, et il ne fallut rien moins qu'un *commandement exprès du roi* pour le décider à garder son poste. Il fut nommé sous-secrétaire d'État au département des finances (4 novembre 1830).

Déjà M. Thiers avait été élu membre de la Chambre des Députés par le collége d'Aix. Homme du mouvement, il parlait alors de passer le Rhin et les Alpes, de sauver la Pologne, de délivrer la Belgique et l'Italie. Il était l'âme et le conseil de Laffitte, qui, chef du cabinet en même temps que ministre des finances, se reposait du soin de son administration sur l'habileté et l'activité de son jeune collaborateur. Quinze jours après l'installation du nouveau ministère, M. Thiers avait déjà fait face à la crise financière, en opérant de grands changements dans le mode de perception des impôts et dans l'administration des domaines. Cet heureux début fut attristé par des accusations qu'on fit remonter jusqu'à lui. On avait trafiqué de quelques places en son nom, « et l'homme qui se livrait à ce honteux métier, dit M. Loève-Veymars (*Revue des Deux-Mondes*, 15 décembre 1835), portait un titre qui touchait de trop près à M. Thiers pour que sa juste colère pût l'atteindre. »

Réélu député en janvier 1831, M. Thiers, à la chute du ministère Laffitte (13 mars), se retira avec son protecteur, et partit pour le Midi. A son retour, on s'attendait à le voir figurer dans l'opposition, dont Laffitte était redevenu le chef. Il prit la parole, le 5 avril, mais pour combattre ses anciens amis. Après avoir poussé à la guerre sous Laffitte, il prêcha la paix et la résignation aux traités de 1815 sous Casimir Périer. Il s'opposa à la réunion de la Belgique à la France, dans la

crainte de nous exposer à une guerre générale. A l'intérieur il soutint aussi diverses mesures illibérales et impopulaires. Il fut, dans la Chambre, le défenseur de l'hérédité de la pairie (1831). C'est à cette occasion qu'il adopta le genre d'éloquence qui convenait à sa personne et à son talent. Jusque-là il avait usé sans succès d'une parole pompeuse et déclamatoire, dont l'exiguïté de sa taille et sa voix perçante augmentaient le ridicule. Il essaya alors d'une sorte de conversation qui révéla son vrai talent. Il parla quatre heures, sans notes, persuada peu, l'amusa beaucoup, et apprit à se faire écouter, même de ses ennemis.

Aux 5 et 6 juin 1832, jours difficiles pour la royauté de Juillet, M. Thiers fut l'un des premiers à conseiller au gouvernement l'emploi des mesures de vigueur contre les républicains et les légitimistes. Aussi, après la mort de Casimir Périer, désigné par la majorité au choix du roi, il prit place, comme ministre de l'intérieur, dans le cabinet du 11 octobre. La situation était des plus alarmantes : la Vendée en feu, la Belgique menacée, les partis remuants. Disposant des fonds secrets, M. Thiers paya la trahison de Deutz, et, par l'arrestation de la duchesse de Berri (7 novembre 1832), mit fin à la guerre civile. Après cet acte, mémorable dans l'histoire de la police, il contribua à envoyer une armée à Anvers (29 novembre). La prise de cette citadelle (23 décembre), en sauvant la Belgique, vint rendre quelque dignité à la France et à la politique du ministère. Passant, le 25 septembre 1832, du ministère de l'intérieur au ministère du commerce et des travaux publics, M. Thiers avait commencé par demander aux Chambres un crédit de 100 millions qui fut voté et eut pour effet la reprise des grands travaux d'utilité publique. La statue de Napoléon est replacée sur sa colonne; l'Arc de l'Étoile, l'église de la Madeleine, le palais du quai d'Orsay s'achèvent; le monument expiatoire, érigé en mémoire du duc de Berri sur la place Louvois, fait place à une fontaine; des routes, des canaux sont construits, l'industrie commence à renaître, et avec elle la prospérité publique. C'est la plus belle époque de la vie politique de M. Thiers (1833).

Au commencement de 1834, les clubs et les sociétés populaires menaçant le pouvoir, M. Thiers soutint la loi sur les associations. Bientôt, le danger pressant, il repasse au ministère de l'intérieur. L'insurrection lyonnaise a son contre-coup à Paris. M. Thiers paye de sa personne en marchant aux barricades, dans les journées du 12 et du 13 avril 1834. Cependant, quand il fut question de juger les insurgés, il repoussa, dans le conseil, l'intervention de la Cour des Pairs.

N'ayant pu s'entendre, pour la présidence du conseil, ni avec le maréchal Soult, ni avec le maréchal Gérard, ni avec Molé, M. Thiers donna sa démission (11 novembre 1834). Après une crise ministérielle et un ministère qui dura trois jours, sous la présidence du duc de Bassano, il reprit ses fonctions dans le cabinet présidé par le maréchal Mortier (18 novembre 1834), qui ne tarda pas à se retirer, ne voulant pas, disait-il, d'une présidence purement nominale. De là, nouvelle crise ministérielle, où les rivalités de M. Thiers et de M. Guizot commencèrent à éclater. Depuis quinze jours ces tristes débats fatiguaient le roi et la Chambre. Plusieurs députés intervinrent, et M. Thiers se résigna à accepter la présidence de M. de Broglie, proposé par M. Guizot. A quelques jours de là, le 13 décembre 1834, il fut reçu membre de l'Académie française.

Aux fêtes de juillet 1835, M. Thiers se trouvait à côté du maréchal Mortier quand celui-ci fut tué par l'explosion de la machine Fieschi (28 juillet). On se hâta de réunir les Chambres et le ministère présenta les lois sur la presse et sur le jury, dites *lois de septembre*, que M. Thiers défendit sans réserve, comme un moyen de prévenir le retour de tels attentats (voy. BROGLIE).

Opposés de doctrine et d'esprit, M. Thiers et M. Guizot avaient pu se réconcilier, mais non abdiquer des tendances dont la rivalité couvrait une rivalité d'ambition et de talent. Chacun d'eux personnifiait, dans le conseil, l'une des deux divisions de la majorité: M. Thiers le centre gauche, et M. Guizot le centre droit. Tout en donnant des gages aux doctrinaires, qui semblaient dominer dans la Chambre, M. Thiers les jouait sous main, avec l'aide de Talleyrand. Quand surgit la crise de la conversion des rentes (février 1836), il donna sa démission, comme ses collègues; mais il était l'agent d'une négociation qui aboutit à la formation d'un cabinet centre gauche, où il eut la présidence du conseil avec le portefeuille des affaires étrangères (22 février 1836). Il adopta alors une politique plus libérale à l'intérieur, et à l'extérieur plus ferme. Il tomba du moins dignement. Appuyé sur le traité de la quadruple alliance, il voulut intervenir en Espagne; mais le roi s'y opposant, M. Thiers se retira (25 août 1836) et fut remplacé par M. Molé.

Dans l'été de 1837, M. Thiers alla faire un voyage artistique en Italie. A son retour, vers le milieu de 1838, il prit part aux travaux de la session. L'un des chefs de la coalition parlementaire, il dirigea contre le cabinet Molé toute l'habileté de ses manœuvres, et contribua à le renverser: maître du champ de bataille une seconde fois, il ne lui restait qu'à vaincre les répugnances du roi, qui, ne pouvant l'éviter, essaya du moins de l'amoindrir, en le subordonnant à Molé. M. Thiers refusa. Devenu enfin président du conseil et ministre des affaires étrangères dans le cabinet du 1er mars 1840, il ne put, à l'intérieur, que louvoyer entre les deux opinions qui se disputaient la majorité dans la Chambre. Il maintint les lois de septembre et fit ajourner la réforme électorale et parlementaire. Au dehors, seul partisan, en Europe, de Méhémet-Ali qu'il soutenait dans ses projets contre la Turquie, il se laissa surprendre par les événements dans la question d'Orient. Le traité du 15 juillet, qui excluait audacieusement la France du concert européen, se conclut à son insu, sous les yeux de M. Guizot, son rival et son ambassadeur à Londres, le premier trompé sans doute dans toute cette affaire. En présence de la coalition qui menaçait la France, M. Thiers sentit se réveiller ses instincts révolutionnaires : il se rapprocha de l'opposition, et se prépara sérieusement à la guerre. De là les ordonnances relatives à l'appel des classes de 1836 et 1839, à la mobilisation des gardes nationales et à la construction des fortifications de Paris, qui semblaient à beaucoup plutôt destinées à contenir la capitale qu'à la défendre (29 juillet-10 septembre 1840). M. Thiers comptait entrer en campagne au printemps suivant; on parlait d'une descente en Italie, pour effrayer l'Autriche. Mais ni le roi, ni la Chambre, ni la majorité du conseil ne partageaient ces vues belliqueuses. Après six mois d'agitations et de menaces stériles, après des *casus belli* hautement posés et restés sans effet, après le bombardement de Beyrout par les Anglais et l'*ultimatum* du 8 octobre, suivi du rappel de la flotte le 25, M. Thiers, dont la démission avait été deux fois donnée et deux fois reprise, se retira définitivement le 29 octobre, aimant mieux laisser le champ libre à M. Guizot que de subir plus longtemps une situation humiliante. Dans la discussion de l'adresse, au risque de découvrir la couronne, il s'excusa assez clairement de son impuissance sur le mauvais vouloir royal. « Si le 29 octobre a remplacé le 1er mars, dit-il, dans la séance du

25 novembre, c'est parce que le 1er mars n'a pu obtenir les mesures qu'il jugeait nécessaires. »

Tombé du pouvoir, M. Thiers se réfugia dans les lettres et reprit ses grands travaux d'historien. Après avoir raconté comment le pays avait conquis ses libertés pendant la Révolution, il voulut montrer ce qu'il en avait fait sous le Consulat et l'Empire. Il se prépara à cette seconde tâche comme à la première : il fit plusieurs voyages en Allemagne, en Italie, en Espagne et en Angleterre, soit pour explorer les champs de bataille, soit pour puiser, dans les chancelleries, des notes et des renseignements (1841-1845). A son retour, il publia deux premiers volumes (mars 1845), dont l'apparition était attendue, en France et à l'étranger, comme un événement. Jamais écrivain n'a eu à sa disposition un plus riche trésor de documents authentiques, de papiers originaux et n'a puisé de plus près l'histoire à ses sources. Divisé en livres dont chacun porte un nom, le nom du fait dominant, le nouvel ouvrage encore inachevé (1857, tome XVII, in-8), formera environ vingt volumes.

Si le premier monument historique de M. Thiers est l'œuvre d'une jeunesse déjà puissante, l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* (1845-1857, tom. I-XVII) est l'œuvre d'une maturité vigoureuse. Pensée et écrite avec une haute modération, une impartialité calme et une noble liberté d'esprit, elle est moins dramatique mais plus majestueuse. La grande figure de Napoléon domine tout, mais sans tout absorber. On s'aperçoit trop, toutefois, à l'infinité des détails, de la multitude de matériaux que l'auteur a rassemblés, et, malgré la rapidité de l'exposition, le désir d'être complet a entraîné à des longueurs. Le style, de plus en plus simple (M. Thiers est amoureux de la simplicité), toujours aussi clair et aussi net, a encore de ces négligences qui sentent l'improvisation.

Pendant trois ans, M. Thiers n'avait reparu à la tribune que pour soutenir, en 1842, la loi de régence qui excluait la duchesse d'Orléans. Il rentra dans la lutte à propos de la discussion de l'adresse, en janvier 1844 : il fit une critique amère du ministère Guizot et lui reprocha son impuissance. Chef du centre gauche, il essaya de rallier l'opposition dynastique. Traitant toutes les thèses populaires, il parla contre l'accroissement du pouvoir des Jésuites (2 mai 1845); sur les droits de l'université, violés par une ordonnance (21 février 1846), sur les incompatibilités des fonctions publiques avec le mandat législatif (16 mars 1846). Dans ce dernier débat surtout, il s'éleva à une grande hauteur. « Serions-nous donc réduits, s'écria-t-il, à n'avoir que la fiction du gouvernement représentatif! Ah! il fallait nous le dire en juillet 1830! » Comme autrefois Laffitte, M. Thiers en était aux regrets.

Sans paraître aux banquets réformistes de 1847, il n'en prit pas moins part à l'agitation. Il y excitait par l'organe du *Constitutionnel;* il y contribua surtout par ses discours dans la session mémorable de 1848, la dernière de la monarchie de Juillet. Jamais il ne fut plus éloquent ni plus agressif. Il parla sur les finances, sur la politique extérieure; il protesta, au nom de l'humanité, contre les massacres de la Galicie, le bombardement de Palerme, etc.; il reprocha au gouvernement une coupable condescendance à l'égard de l'Autriche et son indifférence à l'égard de l'Italie : il critiqua sa politique dans l'affaire du Sonderbund et le mit au défi de demander à la France un seul homme et un seul écu pour marcher sur Berne; il déclara enfin « qu'il était du parti de la Révolution, en Europe, et qu'il ne trahirait jamais sa cause » (janvier-février 1848).

M. Thiers avait reconquis sa popularité. Dans les cercles, dans les cafés, on lisait à haute voix ses discours, comme en 1830 ses articles du *National*. Néanmoins, quand le ministère interdit le banquet du XIIe arrondissement, il fut d'avis qu'il fallait y renoncer. Il voulait que l'opposition donnât sa démission collective. Appelé aux Tuileries, dans la nuit du 23 au 24 février, il fut chargé par le roi de former, avec M. Odilon Barrot, un nouveau ministère. Après avoir donné l'ordre de suspendre le feu, il adressa aux citoyens de Paris une proclamation où il prenait pour devise : « Liberté! ordre! union! réforme! » Il était neuf heures. La veille, cette proclamation eût peut-être tout calmé. A ce moment, Paris se couvrait de barricades, et *la République!* était le mot d'ordre des insurgés. En butte aux violences et aux injures de la foule, et voyant qu'il ne suffisait plus à la situation, M. Thiers donna sa démission. Il ne parut à la Chambre que pour déclarer qu'il n'y avait plus rien à faire.

Après la proclamation de la République, croyant « la royauté bien finie, » il envoya son adhésion au gouvernement provisoire, et se présenta aux élections pour la Constituante, « ne voulant pas, disait-il, rester étranger aux destinées nouvelles de son pays. » Il échoua aux élections générales; mais le 4 juin suivant, il fut élu par quatre départements, la Seine, la Seine-Inférieure, l'Orne et la Mayenne. Il opta pour la Seine-Inférieure, qui l'avait nommé, en remplacement de M. de Lamartine, avec plus de 60 000 voix. Son élection fut regardée comme un danger pour la République. Cependant il mit au service du gouvernement sa haute raison, son bon sens pratique, et sa grande science des affaires. Il siégeait à droite. Aux journées de juin 1848, il vota pour la dictature du général Cavaignac. L'un des chefs du parti de l'ordre, qu'il sut rallier et discipliner, membre de la commission de constitution, rapporteur de la proposition Proudhon « pour la liquidation de la vieille société, » adversaire déclaré de toute idée dangereuse ou trop nouvelle, il combattit également la proposition Turk pour la création d'un papier monnaie, et le projet Lamoricière sur le remplacement militaire. Il paraissait chercher en toute rencontre auprès de la bourgeoisie une popularité en sens inverse de celle que l'agitation réformiste lui avait rendue quelques mois auparavant. Membre de l'Académie des sciences morales et politiques, il fut un des plus empressés à répondre à l'appel que le général Cavaignac, chef du pouvoir exécutif, fit à ce corps savant pour combattre le socialisme, et il publia sous ce titre : *du Droit de propriété* (1848, in-18), une œuvre d'à propos, écrite au courant de la plume, moins remarquable par l'originalité ou la force des doctrines que par la facilité et la lucidité du style.

Au 10 décembre, M. Thiers vota pour la présidence du prince Louis-Napoléon, dont il avait combattu d'abord la candidature. Les journaux lui imputèrent même longtemps d'avoir déclaré « qu'une telle élection serait une honte pour la France. » L'honorable M. Bixio ayant répété et affirmé ce propos devant l'Assemblée, M. Thiers lui répondit par une provocation, et le duel eut lieu avant la fin même de la séance. Réélu par la Seine-Inférieure à l'Assemblée législative, il y prit part à tous les débats importants; il vota pour l'expédition de Rome; pour la loi sur l'instruction publique du 15 mars 1850, comme pour la suppression des clubs et pour la loi électorale du 31 mai. Du sein de la coalition de tous les anciens partis, dont le centre était la fameuse réunion de la rue de Poitiers, il poursuivit la République de ce que M. de Lamartine appelait « des épigrammes sans péril, » et appuya contre elle.

au dedans et au dehors, toutes les mesures de réaction ou de rigueur.

Ses calculs ou du moins ceux de la majorité monarchique furent trompés. Car, pour lui, il y avait déjà plusieurs mois qu'il avait dit son fameux mot « l'Empire est fait, » lorsque après de longs conflits entre le parti parlementaire et l'Élysée, eut lieu le coup d'État. M. Thiers fut arrêté, chez lui, le matin du 2 décembre 1851, mais sans témoigner l'effroi et les faiblesses qu'on s'est plu à lui prêter. Conduit à la prison Mazas, il fut ensuite éloigné du territoire et accompagné jusqu'à Francfort. Il ne tarda pas à recevoir l'autorisation de rentrer à Paris, où, depuis cette époque, à part quelques voyages à l'étranger, il a vécu dans la retraite, livré au culte des arts, et achevant ses travaux historiques.

Caractère mobile, esprit souple, fin, délié, vif, actif, sans cesse en éveil, plein de ressources et d'expédients, M. Thiers a joué un rôle, ou plutôt plusieurs rôles importants dans les événements contemporains. Il a été et devait être l'objet de flatteries exagérées et de bien des injures. Celles-ci, comme il arrive, sont restées les plus populaires. Mais si son collègue, le maréchal Soult, l'a gratifié, dans un moment d'humeur, d'un sobriquet de caserne qui fit fortune, si l'opposition, quand il n'en était pas, le traitait de « Mirabeau-mouche, » de « Petit Poucet politique, » ses amis le surnommaient, avec quelque emphase, « le Napoléon du système représentatif. » Publiciste habile, historien populaire, orateur écouté et admiré malgré les désavantages de la taille et de la voix, ministre nécessaire dans les situations les plus difficiles, il ne lui a manqué, pour égaler les grands hommes d'État que le gouvernement représentatif a produits, qu'une plus grande fixité de principes. M. Thiers ne représentait pas une doctrine, un système, comme Benjamin Constant, Royer-Collard, ou M. Guizot lui-même. Esprit pratique avant tout, et toujours occupé de ce qui est et est possible, il était l'homme des expédients et des transactions; ce qui le rendit si précieux dans les temps de crise. Fils de ses œuvres, et l'un des types les plus brillants de cette classe bourgeoise émancipée par deux révolutions, et pour laquelle le régime de Juillet semblait fait, il s'est montré, par le goût des arts et l'intelligence des jouissances de la vie, au niveau des plus hautes classes. Mais on lui a reproché l'orgueilleuse insensibilité des parvenus, et sans recourir aux indiscrétions de la biographie anecdotique, on a pu dire qu'en flétrissant à la tribune les classes populaires du nom de «vile multitude» (s'il est vrai qu'il ait pris ce mot dans le sens qu'on s'est plu à lui donner), il avait trop oublié, que, grâce aux circonstances aussi bien qu'à ses talents, il en était lui-même sorti.

Outre les deux grands ouvrages historiques de M. Thiers, et les autres livres que nous avons déjà cités, on a encore de lui : *Law et son système de finances* (Paris, broch., 1826; nouv. édit., 1858); *la Monarchie de* 1830 (broch. in-8, Paris, 1831), apologie de la révolution de Juillet; un grand nombre d'articles politiques ou littéraires dans *le Globe* (1824), l'*Encyclopédie progressive* (1826); la *Revue française* (1829), la *Revue des Deux-Mondes* (1840), etc., sans compter ses nombreux discours, consignés au *Moniteur*, et dont plusieurs ont été publiés à part. Il s'occupe, dit-on, et depuis longtemps, d'une *Histoire de Florence*. — M. Alex. Laya a publié tout un ouvrage sous le titre d'*Études historiques sur la vie privée, politique et littéraire de M. A. Thiers* (1846, 2 vol. in-8).

THIERSCH (Frédéric-Guillaume), érudit allemand, né à Kirchscheidungen, près de Fribourg sur l'Unstrutt, le 17 juin 1784, et élevé à Fribourg, suivit les cours de droit et de théologie aux universités de Leipsick et de Gœttingue. Il prit ses grades dans cette dernière ville, et y obtint une place de professeur au lycée en 1808. Il fut appelé, dès l'année suivante, à Munich pour faire un cours au collége qui venait d'y être fondé. C'est lui qui a donné l'impulsion aux études philologiques en Bavière. Il s'y fit des ennemis, en prenant la cause des étrangers en place, contre une coterie nationale. Le livre qu'il publia à cette occasion : *Dissentiments entre le Nord et le Sud de l'Allemagne* (Unterschied zwischen N. und S.; Munich, 1810), souleva des tempêtes, et M. Thiersch faillit même être assassiné. Malgré toutes les attaques, il fonda, en 1812, l'Institut philologique de Munich, qui ne tarda pas à se fondre avec la nouvelle université. Il commençait en même temps la publication des *Acta philologorum Monacensium* (Munich, 1811-1826, 3 vol.). En 1813, il prit part à la guerre de l'indépendance.

Passionné pour toutes les causes qui avaient une apparence généreuse, il devint philhellène, et ne songea plus qu'à une résurrection de la Grèce. Dès 1814, il vit, à Vienne, Capo d'Istria, et travailla à fonder, en Grèce, la Société toute littéraire des Amis des muses, sur le plan de laquelle a été fondée depuis la Société ou hétairie politique. Après le triomphe de la cause hellénique, il fit un voyage en Grèce, où sa science et son caractère donnèrent une heureuse idée de l'Allemagne, de la Bavière en particulier, et disposèrent les esprits à accepter un roi de ce pays. En 1833, M. Thiersch publia son livre *de l'État actuel de la Grèce et des moyens d'arriver à sa restauration* (Leipsick, 2 vol.), où il vantait les Grecs modernes autant qu'on les a rabaissés depuis.

D'autres préoccupations le dominèrent bientôt. Il s'était jeté dans les discussions relatives à l'enseignement en Bavière, avec une entière connaissance des colléges de ce pays et de toute l'Europe, et tout rempli de cette idée, vulgarisée depuis par Stallbaum, que l'éducation moderne devait être un mélange d'études classiques et professionnelles; il essaya d'introduire en Allemagne le système de bifurcation qui prévalut depuis en France, et se montra le partisan déclaré du professeur Klumpp dans un ouvrage : *sur les Écoles savantes, particulièrement en Bavière* (über gelehrte Schulen, mit, etc.; Stuttgart et Tubingue, 1826-1837, 3 vol.). A cette époque se rattachent plusieurs autres ouvrages importants : *les Nouvelles attaques contre les Universités* (über die neuesten Angriffe auf die Universitaeten; Ibid., 1837); *État actuel de l'instruction publique dans les États de l'ouest de l'Allemagne, en Hollande, en France et en Belgique* (über den gegenwaertigen Zustand des œffentlich. Unterrichts, in, etc.; Ibid., 1838, 3 vol.), etc. Le plan d'études de M. Thiersch, vainement combattu par MM. Linde, Diesterweg, Schmithenner et d'autres esprits éminents, subsista, à quelques reformes près, de 1830 à 1853. Il avait du reste créé, pour le défendre, des réunions régulières de professeurs, dont il était l'âme, à Gœttingue, à Manheim, à Gotha, à Cassel, à Dresde et dans plusieurs autres villes de l'Allemagne où son érudition lui avait fait une sorte d'autorité.

Comme philologue, M. Thiersch a publié, outre un grand nombre de dissertations dans les recueils de l'Académie des sciences de Munich : *Grammaire grecque, surtout pour le dialecte d'Homère* (Griech. Grammatik, vorzüglich, etc.; 3ᵉ édit., Leipsick, 1826); *Grammaire pour les classes* (Schulgrammatik; 4ᵉ édit, Ibid., 1854); une édition de *Pindare* (Ibid., 1820, 2 vol.), etc.;

puis deux ouvrages plus originaux : *des Périodes de la sculpture chez les Grecs* (über die Epochen der bildenden Kunst unter den Griechen; Leipsick, 1820, 2 vol.), où l'on trouve des aperçus nouveaux, tirés d'importants documents historiques, et des *Voyages en Italie* (Reisen in Italien; Ibid., 1826, tom. I), où les idées sérieuses n'excluent pas la vivacité du style. Historien, critique, philologue, littérateur, réformateur de l'éducation, M. Fr. G. Thiersch jouit d'une grande renommée en Allemagne et ne la doit pas moins à son talent qu'à son incessante activité. Il est conseiller intime de Bavière.

Un de ses frères, M. Ernest THIERSCH, administrateur forestier à Eibenstock, s'est fait connaître par des travaux spéciaux d'une certaine valeur.

Un autre frère, Bernard THIERSCH, d'abord professeur à Halberstadt, puis directeur du collége de Dortmund, est auteur de plusieurs ouvrages de philologie, entre autres : *le Siècle et la patrie d'Homère* (über das Zeitalter und Vaterland des Homer; 2e édit., Halberstadt, 1832). Il a collaboré à la savante édition d'Aristophane entreprise par Ranke, et dont *le Plutus* et *les Grenouilles* forment deux volumes (Leipsick, 1830). — Il est mort le 1er septembre 1855.

Le fils de ce dernier, Henri-Guillaume-Josias THIERSCH, neveu de Frédéric-Guillaume, actuellement professeur à Marbourg, est un orientaliste distingué. On a de lui : *Grammaire élémentaire de la langue hébraïque* (Erlangen, 1842); *du Point de vue historique dans la critique du Nouveau Testament* (Versuch zur Herstellung des historischen Standpunkts für, etc.; Ibid., 1845); *Leçons sur le protestantisme et le catholicisme* (Vorlesungen über, etc.; Ibid., 1846, 2 vol., 2e édit., 1848).

THIESSÉ (Léon), littérateur français, né à Rouen, le 9 décembre 1793, fit ses études au lycée de cette ville et partagea, à dix-huit ans, avec Casimir Delavigne, le prix proposé par M. Tissot pour la meilleure élégie sur la mort de Delille. Reçu avocat, il se mêla activement à la lutte du parti libéral contre la Restauration, fournit un assez grand nombre d'articles à la *Revue encyclopédique*, au *Diable boiteux*, au *Constitutionnel*, au *Mercure*, écrivit des brochures politiques qui furent remarquées, et fonda, en 1820, l'ouvrage périodique intitulé : *Lettres normandes*, qui eut pendant quelque temps beaucoup de faveur. A cette époque se rattachent aussi les écrits suivants dont quelques-uns sont anonymes : *les Catacombes de Paris* (1815), poëme; *Zuleika et Selim* (1816), la première traduction en vers français qui ait été faite de Byron; *Manuel des braves* (1817 et suiv., 7 vol. in-12), ou victoires des armées françaises sous la République et l'Empire, en collaboration avec M. Eug. Ballent; *Derniers moments des plus illustres personnages français condamnés à mort* (1818, in-8); *le Tribunal secret* (1823), tragédie jouée à l'Odéon; *Résumé de l'histoire de Pologne* (1824, in-18); *Nouvel almanach des gourmands* (1825, in-12), avec Horace Raisson; *Histoire de la Révolution française* (1826, in-18), etc. Comme éditeur, il publia à la même époque : *les Constitutions françaises* (1821, 2 vol.); *la Collection des meilleurs ouvrages de la langue française* des frères Baudouin; les *Œuvres complètes de Voltaire* (1829); *Débats de la Convention nationale* (1828, 5 vol. in-8), etc.

La révolution de Juillet 1830 fit entrer M. Thiessé dans la carrière politique : il administra tour à tour les départements des Deux-Sèvres et des Basses-Alpes, et se retira en 1841; il avait reçu, dans l'exercice de ses fonctions, la croix d'officier de la Légion d'honneur (9 août 1833). On a encore de lui l'édition revue et complétée des *Œuvres d'Étienne* (1851-1853, 5 vol. in-8), qu'il a fait précéder d'un *Essai biographique et littéraire*, tiré à part en 1853.

THIOLLET (François), architecte français, né à Poitiers, le 23 septembre 1782, construisit divers édifices, tels que le gymnase Amoros, le monument funéraire de Reicha, etc. Il est, depuis longtemps, professeur de dessin au dépôt d'artillerie. Il a été décoré en avril 1842.

Membre de plusieurs sociétés artistiques, M. Thiollet a édité beaucoup d'ouvrages et de publications illustrées, notamment : *Traité d'ornements* (1819, in-folio); *Antiquités, monuments et vues pittoresques du haut Poitou* (1823-1824, in-fol.); *l'Art de lever les plans* (1825, in-12; 4e édit., 1834); *Choix de maisons, édifices et monuments de Paris* (1830, in-4); *Recueil de décoration intérieure* (1832-1833, in-fol.) comprenant spécialement la serrurerie fondue; *Modèles de dessins pour la décoration* (1836-1837, in-fol.); *Recueil de machines employées dans les constructions* (1838, in-fol.); *Principes et études d'architecture* (1839, in-fol.); *Leçons d'architecture* (1842, in-4). Il a encore publié la *Collection des portes monumentales* (1837), de L. Donaldson, et la troisième édition du *Traité de l'art de la charpente* (1844, 2 vol. in-fol.), de Krafft.

THIRLWALL (rév. Connop), historien et pair ecclésiastique d'Angleterre, né en 1797, à Stepney (comté de Middlesex), fils d'un recteur du comté d'Essex, étudia au collége de la Trinité à Cambridge, y resta quelque temps comme répétiteur, puis embrassa la carrière du barreau et fut reçu avocat, en 1825, par la Société de Lincoln's-Inn. Après trois années d'exercice, il renonça à cette profession, étudia la théologie (1828) et devint ministre. Son premier rectorat fut celui de Kirby Underdale dans le Yorkshire. Il reprit ensuite goût à l'enseignement et fut nommé examinateur aux universités de Cambridge et de Londres. En 1840, le rév. Thirlwall fut élevé au siége épiscopal de Saint-Davids, qui donne droit à la pairie et dont le revenu annuel est de 4500 liv. (112 000 fr.). La même année il acheva de publier sa grande *Histoire de la Grèce* (History of Greece; 1840, nouv. édit., 1856, 8 vol. in-8), pour laquelle il a mis largement à contribution les travaux épars de l'Allemagne et qui lui a fait beaucoup de réputation dans son pays. A la Chambre des Lords, il vote ordinairement avec le parti libéral.

THISTED (Waldemar-Adolphe), poëte et romancier danois, connu sous le pseudonyme d'*Emmanuel de Saint-Hermidad*, né à Aarhuus, le 28 février 1815, est fils aîné d'un pasteur, auteur de nouvelles et de plusieurs ouvrages de religion. Après avoir passé l'examen théologique en 1840, il fonda à Skanderborg un établissement d'éducation qu'il dirigea jusqu'en 1844. Il fit ensuite un voyage en Allemagne et en Suisse, et à son retour il obtint une place de maître à l'École des arts et métiers de sa ville natale (1846). Grâce à un subside que lui accorda le roi en 1849, il visita de nouveau l'Allemagne et parcourut l'Italie, qu'il a décrite dans plusieurs de ses romans. Ses ouvrages, dont le premier parut en 1834, sous le titre d'*Étrennes* (Nytaarsgave), sont cités comme moraux et religieux.

Il a publié depuis deux poëmes : *le Cœur du désert*, en douze chants (Œrkenens Hjerte; Copenhague, 1850), et *la Fiancée*, en neuf chants (Bruden, 1851); des scènes dramatiques, sous le

titre : *le Danemark subsiste* (Danmark bestaaer; 1849); enfin des romans et des esquisses de voyages : *une Excursion dans le Sud* (En vandring i Syden ; 1843); *la Femme de mer*, *épisode de la vie de mon grand-oncle* (Havfruen: 1846); *Perdu et Gagné* (Tabt og vunden ; 1849, 2 vol.); *Contes, esquisses et traditions* (Eventyr, Skizzer og Sagen; 1850), dont une partie avait déjà paru dans *Kjoebenharnsposten*, et dans *Gæa*, en 1847; *Épisodes d'une vie de voyage* (Episoder fra et Reiseliv; 1850, par lettres); *Mosaïques romaines*, lettres (Romerske mosaiker, 1851) ; *Aquarelles napolitaines* (Neapolitsniske Aquareller; 1853, 2 vol.); *Chez soi et en voyage* (Hjemme og paa Vandring; 1854), récits; *l'Ile des Sirènes* (Sirenernes Œ; 1853, 2 vol.); *le Trésor de famille* (1854). La plupart de ces écrits ont été traduits en allemand. M. Thisted a lui-même traduit en danois plusieurs des romans de M. Alexandre Dumas et rédigé *le Nord*, *revue de la littérature française* (Copenhague, 1845).

THOMANDER (Jean-Henri), théologien suédois, né le 16 juin 1798, dans la province de Schonen, fut, à dix-sept ans, professeur à l'École de Karlshamm et prédicateur en 1821. Il s'occupa d'abord de travaux littéraires, traduisit plusieurs pièces de Shakspeare, ainsi que le *Manfred* de Byron (Upsal, 1826), et se livra à une fougue de caractère et d'imagination qui l'entraîna dans quelques écarts. Appelé, en 1826, à faire des cours de théologie au collége de Lund, il se distingua par une éloquence vive et impétueuse, qu'il a conservée toute sa vie; mais il dit adieu à la littérature profane pour s'occuper exclusivement des saintes Écritures. En 1833, il devint professeur titulaire de théologie au collége de Lund et, en 1836, docteur en théologie à l'université de Copenhague. En 1838, il fut élu membre de la commission chargée de la révision du droit canon de l'Église danoise. Depuis 1850, il est pasteur de la cathédrale de Gothenbourg.

Les principaux ouvrages de M. Thomander sont des traités d'instruction religieuse et des recueils de sermons (1828-1855). Il a de plus rédigé, avec M. Reuterdahl *le Journal de théologie* de 1828 à 1832, puis, de 1836 jusqu'à nos jours. Il s'est fait aussi, en Suède, une certaine réputation comme homme politique et a mis son éloquence au service des idées libérales, mais sans être attaché à un parti déterminé.

THOMAS (Jean-Simon-Joseph), administrateur français, né le 19 mars 1789, à Lunéville (Meurthe), où son père était receveur des aides, fut nommé à vingt ans élève inspecteur du Trésor par la protection du baron Louis, et mérita par ses services un avancement rapide. Inspecteur de seconde classe en 1812 et de premiere en 1816, il était depuis deux ans inspecteur général (1828) lorsque la révolution de Juillet ayant ramené aux affaires son premier protecteur, il fut chargé par lui de porter à Charles X les 600 000 fr. que lui envoyait le nouveau pouvoir, puis d'aller revendiquer à Nice le chargement de deux bâtiments français qui avaient été signalés comme transportant une partie des trésors du dey d'Alger; mais le mauvais vouloir du gouvernement sarde le fit échouer dans cette délicate mission. Appelé en 1831 à la direction du personnel des finances, il devint, sous le ministère Guizot, caissier-payeur central au Trésor public, place qu'il occupe encore. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1824, il a été en 1844 élevé au rang de commandeur.

THOMAS (Clément), ancien représentant du peuple français, né à Libourne, en 1812, fit ses études à Paris et entra au service comme volontaire; maréchal des logis dans le 9e cuirassiers, il trempa dans le complot de Lunéville, figura au procès d'avril (1835) et fut condamné à la détention. Il s'échappa de Sainte-Pélagie, avec M. Guinard et quelques autres et se réfugia en Angleterre. Ramené en France par l'amnistie Molé, il fut attaché à la rédaction du *National*. Après la révolution de Février, il fut envoyé, en qualité de commissaire, dans le département de la Gironde, où il fut nommé représentant, le treizième sur quinze, et par 56 000 voix seulement sur environ 140 000 votants. Revenu à Paris dans l'intervalle, il avait été élu colonel de la 2e légion de la garde nationale. Son attitude, lors de l'attentat du 15 mai, lui valut le grade de général en chef de la garde nationale de Paris, en remplacement de M. de Courtais. Mais bientôt après, son langage à la tribune, au sujet de la croix de la Légion d'honneur, qu'il traita de « hochet de la vanité, » eut pour lui le retentissement le plus fâcheux, et aux journées de juin, il dut céder son commandement au général Changarnier. A l'Assemblée constituante, il vota jusqu'à l'élection du 10 décembre, avec le parti démocratique modéré. Plus tard, il ne se sépara plus de la gauche et ne fut pas réélu à l'Assemblée législative.

THOMAS (Pierre-Émile), publiciste français, né à Paris, en 1822, fut élève de l'École centrale des arts et manufactures, reçut, à sa sortie, le diplôme d'ingénieur civil, et professa, en 1846, l'économie rurale à l'Athénée de Paris. Après les journées de Février 1848, il fut appelé par M. Marie à la périlleuse direction des ateliers nationaux. Le 27 mai, peu de jours après l'avénement de M. Trélat (voy. ce nom) au ministère des travaux publics, il se vit enlevé et conduit à Bordeaux sous le prétexte d'une « mission » qui n'exista que dans le *Moniteur* du lendemain. Vers la fin de 1848, M. Émile Thomas fut chargé d'aller étudier la question du travail libre aux colonies; il rédigea ensuite le journal *le Dix-Décembre*, et revint, en 1851, à ses travaux d'ingénieur.

On a de lui un volume important, sous le titre d'*Histoire des ateliers nationaux* (1848, in-8); un *Rapport sur la réorganisation du travail libre et l'immigration européenne aux Antilles* (1849); *des Conditions vraies de la science économique, de la théorie de la rente et du principe de population* (1850); la traduction de l'ouvrage de M. Banfield sur l'*Organisation de l'industrie* (1852), et divers articles en faveur de la liberté commerciale.

THOMAS (Frédéric), avocat et littérateur français, né à Toulouse, le 5 janvier 1814, étudia le droit dans cette ville, et embrassa de bonne heure la carrière des lettres. Lauréat de l'Académie des Jeux floraux, il collabora à divers recueils, tels que *la Revue du Midi* et *la France méridionale*, et fonda un journal littéraire, *le Gascon*, puis un journal politique, *la Patrie*, qui lui attira un procès en Cour d'assises : il se défendit lui-même par un plaidoyer en vers et fut acquitté. L'avocat général prit le journaliste en affection et l'envoya à Carrel, avec une lettre de recommandation. M. Fr. Thomas vint à Paris en 1835, se fit inscrire au tableau de la Cour royale et écrivit successivement dans *la Minerve*, *le Figaro*, *la Presse*, et dans les journaux de droit. Il fit aussi en collaboration une douzaine de pièces de théâtre, et composa plusieurs romans parmi lesquels nous citerons : *un Coquin d'oncle* (1840, 2 vol. in-8), et *la Chanson des trois capitaines*, insérée dans *la Bibliothèque des Feuilletons*. En 1848, il alla s'établir à Castres où il fonda *l'Électeur du*

Tarn. Il revint, en 1854, reprendre à Paris ses travaux littéraires et la profession d'avocat.

De 1855 à la fin de 1857, M. Fr. Thomas a rédigé un recueil mensuel intéressant, *les Petites causes célèbres* (36 livr. in-32). Chargé aussi à la même époque, dans *l'Estafette*, de la chronique judiciaire, il fait aujourd'hui *le Courrier du palais*, dans *la Presse*. Longtemps membre et rapporteur du comité de la Société des gens de lettres. il a été décoré de la Légion d'honneur le 25 avril 1847.

THOMAS (Alexandre-Gérard), littérateur français, né à Paris, le 21 février 1818, fit de brillantes études au collége Charlemagne, obtint des prix aux grands concours, professa, comme suppléant, l'histoire au collége Bourbon et la rhétorique au collége Charlemagne, et se fit recevoir agrégé d'histoire en 1841. Nommé professeur à Dijon, il fut reçu docteur ès lettres en 1844, et sa thèse en français, *une Province sous Louis XIV*, obtint, en 1845, une médaille extraordinaire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. A cette époque commença sa longue collaboration à la *Revue des Deux-Mondes* et au *Journal des Débats*; à la suite d'articles remarqués en Allemagne, il fut envoyé à Berlin, en 1847, pour assister à l'ouverture du premier parlement prussien. A la fin de l'année, eut lieu ce procès singulier, où M. Thomas gagna sa cause contre M. de Salvandy, ministre de l'instruction publique, qui l'avait privé de sa chaire sans aucun jugement. Déclaré apte aux emplois universitaires par le conseil de l'instruction publique, il professa successivement l'histoire au collége Henri IV et à Clermont-Ferrand, où il voulut jouir d'une vie retirée, revint à Versailles, en 1850, et reprit *la Chronique politique* de la *Revue des Deux-Mondes*, qu'il avait interrompue. Après le coup d'État, M. Thomas quitta volontairement la France, rédigea en Belgique *le Bulletin français*, dont la suppression fut demandée au gouvernement belge par le président et, après avoir été acquitté par le jury belge, se fixa en Angleterre (1852), où il fit paraître des articles en langue anglaise pour la *Revue d'Édimbourg*. Il avait presque terminé, dans la même langue, un grand travail sur le huguenot Duplessis-Mornay, quand sa santé le força de revenir à Bruxelles, où il mourut le 5 mai 1857.

M. Thomas, qui n'a laissé d'autre ouvrage que sa thèse, a pris un rang important dans la littérature par son active collaboration à la *Revue des Deux-Mondes*, où il a écrit *la Chronique de la quinzaine* (1848-1849, 1850-1851), et inséré un nombre considérable d'articles sur l'histoire politique, la littérature religieuse contemporaine, les affaires de Pologne, et surtout sur le mouvement des idées en Allemagne.

THOMAS (Charles-Louis-Ambroise), compositeur français, membre de l'Institut, né à Metz, le 5 août 1811, et fils d'un professeur de musique de cette ville, avait déjà fait d'assez fortes études de violon et de piano, lorsqu'il fut admis au Conservatoire en 1828. Élève de Zimmermann pour le piano, de Dourlen pour l'harmonie et l'accompagnement, de Lesueur pour la composition, il reçut aussi les conseils de Kalkbrenner. En 1829 il obtint le premier prix de piano, en 1880 le premier prix d'harmonie, et en 1832 le premier grand prix de composition musicale. Après trois ans d'études en Italie, il revint en France et fit représenter successivement, à l'Opéra-Comique : *la Double échelle* (1837); *le Perruquier de la Régence* (1838); *le Panier fleuri* (1839); *Carline* (1840); *le Comte de Carmagnola* (1841); *le Guerrillero* (1842); *Angélique et Médor* (1843); *le Caïd* (1849); *le Songe d'une nuit d'été* (1850); *Psyché* (1856); *le Carnaval de Venise* (1857); ainsi qu'un ballet avec M. Benoist, *la Gipsy*, représenté à l'Opéra en 1839.

Parmi toutes ces productions, dont quelques-unes ont paru accuser un peu de négligence, *le Caïd* se distingue surtout par la grâce des mélodies et la nouveauté des motifs. On doit encore à M. Ambroise Thomas plusieurs œuvres de musique instrumentale, des *Fantaisies*, des *Nocturnes*, des *Rondos*, un *Requiem* écrit à Rome, etc. Il a remplacé Spontini comme membre de l'Académie des beaux-arts en 1851. Il est chevalier de la Légion d'honneur depuis le 27 avril 1845.

THOMAS (Félix), architecte et voyageur français, né à Nantes, le 29 septembre 1815, entra à l'École des beaux-arts en 1837, comme élève de M. Hippol. Le Bas. Il remporta diverses médailles et le grand prix d'architecture au concours de 1845, sur un *Projet de cathédrale*. Son séjour à la villa Médicis fut signalé par l'envoi du *Temple de Neptune*, étude faite à Pœstum en 1849, et admise à l'Exposition universelle de 1855. De retour à Paris en 1851, il fut chargé, avec M. V. Place, d'une mission scientifique et artistique en Babylonie. Il a rapporté de nombreux dessins et de précieux documents sur ces contrées inconnues, dont il prépare en ce moment la *Description pittoresque*. Vers la fin de 1854, il a été attaché, comme sous-inspecteur, à la manufacture impériale des Gobelins.

THOMAS (Gabriel-Jules), sculpteur français, né à Paris en 1821, suivit l'atelier de M. Dumont et l'École des beaux-arts, où il remporta le grand prix au concours de 1848, sur ce sujet : *Philoctète partant pour Troie*. De retour de Rome en 1855, il a débuté au salon de 1857, avec *Orphée*, statue; *Soldat spartiate rapporté à sa mère*, bas-relief; *Attila*, tête d'étude; un *Buste*. Il vient d'exécuter *Saint Pierre* et *Saint Paul*, pour la façade de Saint-Sulpice. M. G. Thomas a obtenu une 3e médaille en 1857.

THOMAS (Frederick-William), romancier américain, né à Baltimore vers 1810, alla habiter en 1830 Cincinnati, et y débuta dans la carrière littéraire par un poëme intitulé : *l'Émigrant, ou Réflexions en descendant l'Ohio* (the Emigrant; 1833. Il fit paraître ensuite plusieurs romans, où sont décrites avec vérité et intérêt la vie et les mœurs de l'Ouest des États-Unis; les principaux sont : *Clinton Bradshaw* (1835); *Est et Ouest* (East and West; 1836); *Howard Pinckney* (1840), etc. Il a écrit encore un conte en vers : *le Hêtre* (the Beechen tree), et d'autres poésies estimées.

THOMAS (Alexandre), peintre belge d'origine allemande, né à Malmedy (Prusse), vers 1820, s'est fixé depuis quelques années à Bruxelles. Il y a exécuté, entre autre tableaux, commandés ou acquis par le gouvernement belge, *Judas errant pendant la nuit de la condamnation du Christ*, toile d'un grand caractère qui a été très-remarquée à l'Exposition universelle de Paris en 1855, et a valu à son auteur une médaille de troisième classe.

THOMASSY (Marie-Joseph-Raymond), littérateur français, né à Montpellier, le 10 mai 1810, est ancien élève de l'École des chartes. Il a successivement collaboré à *l'Encyclopédie catholique*, à la *Revue Maritime*, au *Correspondant*, aux *Nouvelles Annales des voyages* et à la *Revue Contemporaine*, et a été associé aux travaux que préparait Augustin Thierry pour la collection des

monuments inédits du tiers état. Il est auteur des ouvrages suivants : *l'Abbaye de Saint-Guilhem du désert* (1837), qui a reçu une mention honorable de l'Institut; *Essai sur les écrits politiques de Christine de Pisan* (1838, in-8); *de la Politique maritime de la France sous Louis XIV* (1841, in-8); *Jean Gerson* (1844, in-12); *le Maroc et ses caravanes* (1845, in-8), dont la première édition avait paru sous le titre : *Relations politiques et commerciales de la France avec le Maroc en* 1842; *Missions et Pêcheries* (1853, gr. in-8), politique religieuse et maritime de la France; etc.

Son frère, M. Édouard Thomassy, a publié des poésies, parmi lesquelles nous mentionnerons : *le Jardin des plantes de Montpellier* (1839), poëme; *Fillion, ou l'Héroïne de la Régence* (1840), drame en cinq actes; etc.

THOMPSON (Daniel-Pierce), romancier américain né le 1er octobre 1795, à Charlestown (Massachussets), était encore dans la première enfance, lorsque son père se retira sur une ferme dans une partie sauvage et déserte du Vermont, près de la ville de Berlin. Il y fut élevé dans les travaux des champs, sans avoir ni le temps ni les moyens de se faire instruire. Mais il arriva par lui-même, grâce à une incroyable ténacité, qui ne reculait devant aucun sacrifice, à amasser assez d'argent et à acquérir assez de connaissances élémentaires pour pouvoir enfin entrer au collége de Middlebury (Vermont), où il prit ses degrés en 1820. Il fut ensuite précepteur en Virginie, trouva l'occasion d'y étudier le droit et revint exercer la profession d'homme de loi à Montpellier (Vermont). Il y a exercé différentes fonctions civiles et judiciaires, et a été nommé, en 1853, secrétaire d'État.

M. Thompson, qu'on appelle le romancier historique du Vermont, commença à publier, en 1835, sur l'histoire et les mœurs de ce pays, une série de romans devenus très-populaires et dignes, par l'intérêt des récits et l'originalité du style, de la grande vogue qu'ils ont obtenue en Amérique et en Angleterre : *May Martin, ou les Chercheurs d'or* (May Martin, or the Money diggers; 1835); *les Fils du Vermont* (the Green mountains Boys; 1840); *Locke Amsden, ou le Maître d'école* (Locke Amsden, or the School Master; 1847); *les Rangers du Vermont, ou la Fille du tory* (The Rangers, or the Tory's Daughter; 1850). M. D. P. Thompson a aussi écrit des nouvelles et différents articles dans les journaux littéraires.

On a confondu quelquefois avec lui un autre écrivain américain, M. John R. Thompson, poëte et publiciste, né à Richmond (Virginie), en 1823, et depuis 1847 rédacteur en chef du *Southern literary Magazine.*

THOMPSON (Thomas-Peyronnet), général anglais, économiste et homme politique, né à Hull, le 15 mars 1783, prit ses degrés à l'université de Cambridge, s'embarqua, en 1803, comme *midshipman* à bord de *l'Isis*, fit quelques campagnes, et quitta la marine militaire en 1806 pour entrer dans un régiment d'infanterie, avec le grade de lieutenant. Nommé gouverneur de Sierra-Leone, à la recommandation de Wilberforce (1808), il s'efforça par tous les moyens en son pouvoir de combattre la traite des nègres; mais ce zèle, jugé intempestif, déplut au gouvernement de la métropole qui s'empressa de lui désigner un successeur. Ayant repris du service dans l'armée active (1812), il eut part aux dernières luttes de la Péninsule et devint capitaine à la paix de 1814.

En 1815, M. Thompson partit pour les Indes, où sa connaissance de la langue arabe le fit attacher en qualité d'interprète à l'expédition contre les tribus rebelles du golfe Persique. Major en 1825 et bientôt lieutenant-colonel, il se lia avec les hommes les plus distingués du parti radical et surtout avec Jérémie Bentham. Un de ses articles, imprimé en 1824, dans la *Westminster Review* dont il devint un des propriétaires, causa une grande sensation : c'était un essai *sur l'Instrument des échanges*. Sa *Vraie théorie de la rente* (Theory of rent; 1826), où il soutient, contre Ricardo, les idées d'Adam Smith, obtint coup sur coup neuf éditions. Avant MM. Cobden et Bright, M. Thompson avait battu en brèche les lois des céréales, dont le résultat final était l'augmentation artificielle du prix du pain; son fameux *Catéchisme sur le monopole des lois céréales* (Corn-law catechism; 1827), plein d'arguments et de faits, fut dix fois réimprimé en quelques années. Il avait en outre provoqué la formation de plusieurs associations à Londres, à Liverpool, à Manchester, etc.; ces tentatives n'avaient pas été suivies de succès.

Lorsqu'en 1839, sous l'influence de M. Cobden, s'organisa la ligue anglaise (*anti-corn-law league*), M. Thompson s'empressa de prêter au conseil l'appui de sa parole et de son nom déjà populaire. Pendant huit ans que dura la campagne du libre échange, il se montra dans les *meetings* et banquets, où il savait revêtir d'une forme originale des pensées justes et profondes. On le peint comme un orateur plein de variété, d'à-propos et de grandeur, et on lui attribue une bonne part du triomphe que remporta la ligue en 1846, lors de l'abolition du système protecteur. Il a siégé deux fois au Parlement : en 1835, pour Hull et une autre fois pour le Yorkshire.

On a encore de lui : *Théorie de l'harmonie musicale* (Enharmonic theory of music; 1829), qui avait déjà paru dans la *Westminster Review*; une *Géométrie sans axiomes* (Geometry without axioms; 1830); *Contre-enquête* (1834; 2e édit., 1847), où il réfute les principes mis en avant par l'enquête commerciale de 1834 en France; *Catéchisme sur la circulation monétaire* (1848).

THOMPSON (révérend Robert-Anchor), auteur religieux anglais, né en 1821, à Durham, reçut une première éducation scientifique dans sa ville natale et vint la compléter en 1844 à Cambridge. Il entra dans les ordres, fut quelque temps attaché à l'observatoire de Durham, obtint ensuite le vicariat de Louth et celui de Binbrooke (1854) dans le voisinage de Lincoln. On a de ce ministre un volume d'*Observations astronomiques* (1849), publié aux frais de l'université de Durham; un *Recueil de sermons* (1853) et un *Essai philosophique* qui a mérité le premier des trois prix Burnett, de la valeur de 1800 liv. (45 000 fr.).

THOMPSON (William), industriel anglais, né en 1793 dans le Westmoreland, vint de bonne heure à Londres, et, après avoir complété ses études à l'institution de Charterhouse, entra dans les bureaux de son oncle, un des plus riches marchands de fer de la capitale. En 1821, il fut élu *alderman*, et en 1828 lord-maire. Il siége au Parlement depuis 1820 et y a représenté la politique libérale au nom des électeurs de Callington, de Londres et de Sunderland. M. Thompson a rempli de hautes fonctions administratives; directeur de la Banque d'Angleterre, il a présidé plusieurs grandes compagnies de chemins de fer, de mines, d'assurances et de docks, ainsi que le comité des Lloyds et la Société de colonisation des îles de la mer du Sud. C'est un des plus grands propriétaires d'usines et de hauts fourneaux de l'Angleterre. Il est en outre consul du gouvernement brésilien à Londres.

THOMS (William-John), antiquaire anglais, né à Westminster le 16 novembre 1803, fut employé au secrétariat de l'hospice de Chelsea, et dans ses loisirs traita divers points d'histoire dans la *Quarterly Review* et autres recueils littéraires. Outre plusieurs notices insérées dans les *Mémoires* de la Société des antiquaires de Londres ou d'Édimbourg, il a publié une *Collection des anciens romans en prose* (a Collection of early prose romances; 1828, 3 vol.); *Légendes de divers peuples* (Lays and Legends; 1834); *le Livre de la Cour* (Book of the court; 1838); une édition des *Anecdotes et traditions* (1839) et des réimpressions de manuscrits ou d'ouvrages anciens. Il a, dans ces derniers temps, fondé à Londres une revue fort curieuse sous le titre de : *Notes et questions* (Notes and queries). Nommé en 1838 membre de la Société des antiquaires anglais, il est en outre secrétaire de la Société de Camden et a été associé à titre d'étranger aux Sociétés d'antiquaires d'Édimbourg et de Copenhague.

THOMSEN (Christian-Jürgensen), archéologue danois, né à Copenhague, le 29 décembre 1788, fut élevé pour le commerce, mais céda à son goût pour l'étude de l'histoire de la numismatique, des antiquités et des beaux-arts, et devint successivement membre de la commission pour la conservation des antiquités (1827), directeur du musée fondée par elle (1816), inspecteur, puis directeur du cabinet royal des monnaies et médailles (1842), inspecteur au musée des beaux-arts (1839) et au nouveau musée ethnographique (1847). Il est membre de la Société royale d'histoire et langue danoises (1816), conseiller de justice en exercice (1839), commandeur du Danebrog (1851), chevalier de l'Étoile polaire (1844) et de l'ordre prussien de l'Aigle-Rouge (1845).

On cite avec beaucoup d'éloges, parmi ses ouvrages, son traité *sur les Antiquités septentrionales* (Copenhague, 1831, in-8), deux fois réimprimé dans le *Guide pour la connaissance des antiquités du nord* (Ledetraad til Nordisk Oldkyndighed; 1836 et 1850), et traduit en allemand et en anglais; le catalogue du *Museum Münterianum* (1835-1839, 3 part.). Il a publié des articles très-estimés dans les *Antiqvariske Aunaler* (t. III-IV) et dans divers recueils danois, allemands, russes et anglais.

THONISSEN (Georges-François), économiste belge, né à Hasselt, en 1817, étudia le droit et fut reçu avocat; après avoir été chargé de fonctions administratives ou judiciaires, il est attaché depuis 1847 comme professeur de droit criminel à l'université catholique de Louvain.

On a de lui : *le Socialisme et ses promesses* (1850, 2 vol.); *le Socialisme dans le passé* (1851, 4 vol.); *le Socialisme depuis l'antiquité jusqu'à la Constitution française du 14 janvier 1852* (1852, 2 vol.); *Principes d'économie politique* (1854); *Histoire de Léopold et de la Belgique sous son règne* (1857 et suiv.)

THORBECKE (John-Rudolph), homme d'État et publiciste néerlandais, né en 1796, à Zwolle, fut reçu docteur à Leyde en 1820, et obtint un subside pour aller étudier aux universités d'Allemagne. D'abord professeur particulier à Giessen, puis à Gœttingue, il fut appelé en 1825 à la chaire de politique de l'université de Gand. Obligé de la quitter en 1830, il devint professeur de droit à l'université de Leyde. Il fut chargé en 1844, avec sept délégués, de proposer un projet de constitution que le roi rejeta comme trop libéral. Membre de la première Chambre depuis 1840, il ne fut pas réélu en 1845. Mais, le 18 mars 1848 il fut placé à la tête d'une commission de révision de la constitution, et réussit cette fois à faire voter un projet analogue à celui de 1844. Élu dans plusieurs districts membre des états généraux, il fut, le 30 octobre 1849, appelé à former un ministère, le composa des membres appartenant au parti constitutionnel progressiste, et introduisit successivement, avec le concours des Chambres, des réformes importantes. Mais l'opposition que rencontrèrent les projets relatifs à l'enseignement public et aux établissements de charité, les dissensions qui s'élevèrent entre les catholiques et les protestants occasionnèrent la dissolution du ministère (19 avril 1853) et la démission de M. Thorbecke, qui reprit ses fonctions à l'université de Leyde.

On cite de lui : *Opinions sur le droit politique* (Bedenkingen 'angaande het Regt an den staat; Amsterdam, 1826); *Remarques sur la loi fondamentale* (Aanteckenin op de Groonwet); *de la Révision de la constitution* (Proeve van herziene Grondwet).

THORBURN (Robert), peintre écossais, né à Dumfries, en 1818, fut à quinze ans envoyé à Édimbourg, où il étudia dans l'atelier de sir W. Allan; il remporta un des premiers prix de l'Académie écossaise et vint se faire inscrire en 1836 aux cours de l'Académie de Londres. En 1837, il débuta par deux *portraits* anonymes; en 1838, il envoya à l'exposition de l'Academie huit *miniatures*, toutes de personnages titrés. A peine âgé de vingt ans, il devenait le rival de Ross et de Newton, les peintres favoris du grand monde. Dès 1845, M. Thorburn obtiut la commande d'un portrait du *prince Albert*; il peignit ensuite *la duchesse de Mecklembourg-Strélitz*, les *Enfants du roi des Belges* (1847), *la reine Victoria* (1848), ladies *Vane*, *Grosvenor*, etc. C'est dans les groupes qu'il déploie de préférence ses belles qualités d'agencement et de coloris; nous citerons : *la Famille de mistress Norton* (1844), *la marquise de Waterford et la vicomtesse Canning* (1845), *la duchesse de Buccleugh*, ladies *Scott*, *Balfour*, et on a vu de lui à Paris, en 1855, les admirables miniatures de *lady Lindsay et sa sœur*, et de *mistress Sydney Herbert et ses enfants*, qui ont valu une médaille de première classe à cet artiste si renommé dans son pays, par la grâce, la légèreté, le dessin correct et le sentiment profond de ses compositions.

THORÉ (Théophile), publiciste français, né vers 1810, s'attacha de bonne heure au parti démocratique, auquel il donna plus d'une fois des gages de l'énergie de ses convictions. Depuis 1830, il collabora successivement aux journaux les plus avancés : *la Revue républicaine*, *le Journal du peuple*, l'*Encyclopédie populaire*, *la Revue du progrès*, *la Revue indépendante*, *la Réforme*, *la Revue sociale*, et eut à subir, sous le dernier règne, deux condamnations politiques, l'une pour le prospectus de *la Démocratie*, feuille qu'il voulait fonder, l'autre pour la brochure intitulée : *la Vérité sur le parti démocratique* (1840). Après la révolution de Février, il créa *la Vraie République* (26 mars 1848), où il eut pour collaborateurs George Sand, Pierre Leroux et Barbès, et *le Journal de la vraie République* (9 mars 1849), qui en est la continuation, avec cette épigraphe : « Sans la révolution sociale, il n'y a point de vraie République. » Depuis le coup d'État de 1851, il vit à l'étranger.

Critique distingué, M. Thoré a donné sur les beaux-arts de nombreux articles à *l'Artiste*, au *Siècle*, au *Constitutionnel*. Il a dirigé la publication de *l'Art moderne* et a signé le compte rendu

des *Salons* de 1844 à 1847 (4 broch. in-8). On a aussi de lui un *Dictionnaire de phrénologie et de physionomie à l'usage des artistes* (1836, in-8).

THORIGNY (Tiburce LEULLION DE), magistrat français, sénateur, ancien ministre, est né en 1801. Ayant terminé ses études de droit à Paris, il se fit recevoir avocat en 1824; mais il s'abstint de plaider et ce ne fut qu'après la révolution de Juillet qu'il entra dans la magistrature. Attaché au parquet de la Cour de Lyon, il instruisit, en 1834, le procès des insurgés d'avril. Dix ans après, M. Hébert le désigna pour remplir à Paris les fonctions de substitut près la Cour royale; il les occupa un an et fut nommé avocat général, en 1845, près la même cour.

Destitué par le gouvernement provisoire, en 1848, M. de Thorigny reprit la robe d'avocat et défendit dans plusieurs procès politiques *la Gazette de France*. Il se rallia ensuite à la politique de l'Élysée et fit partie du dernier ministère qui précéda le coup d'État. Il ne connut les desseins du pouvoir exécutif qu'au moment de leur exécution même, en laissant à M. de Morny son portefeuille de l'intérieur. Il entra néanmoins dans la Commission consultative; puis, à la réorganisation des pouvoirs, il fut nommé conseiller d'État (25 janvier 1852). Le décret du 4 mars 1853 le fit entrer au Sénat. Il est depuis le 8 décembre 1852, commandeur de la Légion d'honneur.

THORNEYCROFT (Mary FRANCIS, mistress), femme sculpteur anglaise, née, en 1814, à Thornham (comté de Norfolk), fille d'un sculpteur, prit de bonne heure le goût des arts et présenta, dès l'âge de vingt ans, aux expositions de l'Académie royale, des *bustes*, une *Pénélope* et un groupe, *Ulysse reconnu par son chien;* la première œuvre qui attira l'attention sur elle fut la *Jeune fille à la fleur*, statue de grandeur naturelle. En 1840, elle épousa un sculpteur, T. Thorneycroft, ancien élève de son père, et l'accompagna bientôt en Italie (1849). A Rome, elle exécuta les modèles de *Sapho* et de l'*Enfant endormi;* ce dernier plut tant à M. Gibson qu'il obtint pour l'auteur la commande des statues de la princesse *Alice* (1843), de la *Princesse royale*, du prince *de Galles* et du prince *Alfred*, que l'artiste a représentés sous l'allégorie des quatre saisons. On a encore d'elle des *Études d'enfants*, une *Jeune fille sautant* (1854), un buste en bronze de *la reine*, qui a paru à l'Exposition universelle de 1855, deux statues en marbre, figurant, sous les traits de deux jeunes princesses de la famille royale, *l'Abondance* et *la Paix* (1856).

THORNTON (William), économiste anglais, né, en 1813, à Burnham (comté de Buckingham), employé depuis 1836 dans les bureaux de la Compagnie des Indes orientales, a écrit quelques ouvrages d'économie politique, plus estimés pour les documents qu'ils renferment que pour l'exposition: *Excès de population et moyen d'y remédier* (over Population and its remedy: Londres, 1846, in 8); ouvrage spécialement relatif à l'Angleterre; *Plaidoyer pour les cultivateurs propriétaires* (A plea for peasant proprietors; 1848, in-8), etc.

THORPE (Thomas B.), littérateur américain, né à Westfield (Massachussets), le 1er mars 1815, entra en 1833 à l'université méthodiste wesleyenne de Middletown (Connecticut), fut forcé par sa santé de passer dans la Louisiane, qu'il a habitée jusqu'en 1853. Adonné à la peinture, il exposa son premier tableau à l'âge de dix-sept ans; mais s'étant tourné vers les lettres, il se fit connaître par une série de contes et d'esquisses, où il décrit d'une manière pittoresque la nature sauvage et la vie aventureuse du sud-ouest. Il les publia dans différents journaux sous le nom de *Tom Owen le chasseur d'abeilles*. On cite particulièrement: *le Grand ours de l'Arkansas* (Big bear of Arkansas; New-York, 1835, in-12); *les Mystères du fond des bois* (the Mysteries of the Backwoods; 1846).

M. Thorpe a été longtemps le rédacteur en chef d'un journal whig de la Nouvelle-Orléans. Lors de la guerre du Mexique, chargé de porter des dépêches au général Taylor, il resta, pendant toute la campagne, le correspondant d'un journal de la Nouvelle-Orléans, et après la prise de Matamoras il fit paraître *Notre armée sur le Rio-Grande* (Our army on the Rio-Grande; Philadelphie, 1847, in-12), et *Notre armée à Monterey* (Our army at Monterey; in-12). En 1853 il alla s'établir à New-York et y publia une collection de ses esquisses, sous ce titre: *la Ruche du chasseur d'abeilles* (the Hive of the Bee-hunter; 1854, in-12). Il a fourni de nombreux articles au *Harper's Magazine* sur la Louisiane et sur le sud et le sud-ouest en général. A part une certaine trivialité de détails, qui tient même à la couleur locale, on loue sans réserve dans la manière de M. Thorpe beaucoup de verve unie à un grand caractère de vérité.

THORPE (Benjamin), philosophe anglais, né vers 1808, s'est surtout occupé de l'étude de l'anglo-saxon. Il traduisit d'abord en anglais la *Grammaire anglo-saxonne* de Rask, pour l'opposer à celle de Kemble, et donna ensuite des éditions nombreuses d'ouvrages anglo-saxons, entre autres une paraphrase en vers de la bible de Ceadmon, avec traduction et commentaires: *Analecta anglo-saxonica* (1844, 2 vol.); *Version anglo-saxonne de l'histoire d'Apollonius* (the Anglo-saxon version, etc.; 1834); *Libri Psalmorum versio antiqua latina, cum paraphrasi anglo-saxonica* (1835); la grande collection des *Anciennes lois et institutions de l'Angleterre avec gloses et commentaires* (Ancient law and institutes of England; 1848 et ann. suiv., tom. I-XI, in-8); *Codex Oxoniensis* (1842); *Mythologie du Nord* (Northern mythology (1852, 3 vol.), où il a réuni la plupart des légendes du Nord; etc. M. Thorpe reçoit du gouvernement, pour ses travaux, un subside annuel de 150 livres st. (3900 fr.).

THORSTENSEN (Jon), savant islandais, né le 7 juin 1794, dans le district de Hunavatu, fit ses études à l'université de Copenhague et retourna, en 1819, dans sa patrie, où il exerce la médecine. Docteur en philosophie de l'université de Marbourg (1847), il est membre de la Société littéraire islandaise, de l'Académie de médecine de Copenhague, etc. On lui doit des observations météorologiques faites en Islande de 1823 à 1837, qui forment la seconde partie des *Collectanea meteorologica* (1839, in-4), et dont M. Lottin a donné un extrait dans le *Voyage en Islande et au Groënland* (1835-1836). Il a publié quelques écrits médicaux en islandais et fourni des mémoires au Recueil de l'Académie de médecine de Paris.

THORTSEN (Charles-Adolphe), littérateur danois, né à Copenhague, le 22 décembre 1798, prit les grades de maître ès arts (1827), de docteur en philosophie (1836), et, après avoir enseigné les langues anciennes dans différentes écoles, devint recteur de l'École latine de Randers (1844), sur laquelle il publie annuellement des *Avertissements* (Efterretninger). L'université de Copenhague lui décerna, en 1821, le prix d'esthétique pour ses travaux, parmi lesquels on remarque: *Essai*

de métrique danoise (Forsœg til en dansk Metrik: Copenhague, 1833-1834, 2 vol. in-8); *Coup d'œil historique sur la littérature danoise jusqu'en* 1814 (Historisk Udsigt over den danske Litteratur indtil Aar 1814; 3e édit., Ibid., 1851). M. Thortsen a publié aussi quelques poésies et fourni des articles de critique à divers recueils.

THOUAR (Pierre), écrivain italien, né à Florence, en 1809, d'une famille pauvre, entra dans la carrière de l'enseignement. En 1848, sous l'administration de M. Guerrazzi, il fut nommé directeur de la maison de travail; mais le 9 mai, après le rétablissement du pouvoir régulier, il fut destitué, le professorat lui fut interdit et ses livres bannis des écoles.

Ses écrits se composent, en grande partie, de *Contes* et *Nouveaux contes* pour la jeunesse et pour l'enfance, où se réunissent la moralité et l'intérêt dans une élégante simplicité. Il a fourni en outre au journal de l'abbé Lambruschini, le *Guide de l'instructeur*, et une suite d'articles qui ont formé plus tard un excellent petit livre, les *Lectures pour les enfants* (Milan, 1840). Il rédige à Turin le journal populaire *les Lectures de famille.*

THOURET (Antony), publiciste français, ancien représentant du peuple, né à Tarragone, le 15 juillet 1807, de parents français, depuis longtemps domiciliés en Espagne, rentra en France après l'évacuation de la Péninsule, fit ses classes au collége de Douai, se maria à l'âge de dix-huit ans et vint suivre à Paris les cours de l'École de droit. Dès cette époque il signa de ses initiales un grand nombre d'articles politiques et littéraires dans les organes du libéralisme. Reçu avocat quelques jours avant la révolution de Juillet, il combattit sur les barricades, puis, se jetant dans l'opposition la plus avancée, contribua, dès le 30 juillet, à la fondation de la Société des amis du peuple et du journal de cette société, ainsi qu'à la création de *la Révolution de* 1830, qui plus tard s'appela *la Tribune;* les amendes ou les sacrifices personnels que lui coûtèrent ces publications, s'élevèrent à plus de 100000 francs; il eut à subir plus de trente procès en Cour d'assises.

Dans les prisons de la Force, de Sainte-Pélagie, de la Conciergerie et de Saint-Waast, où il passa près de cinq années, M. Thouret se livra à des travaux d'imagination et composa successivement: *Toussaint le mulâtre* (1834, 2 vol. in-8); *Blanche de Saint-Simon* (1825, 2 vol.), et *l'Enfant de Dieu* (1836, 2 vol.), romans historiques empreints de ses idées démocratiques. Rendu à la liberté en 1835, il prit une part plus prudente, quoique aussi active, aux actes de l'opposition républicaine, collabora à *la Réforme* et fit ensuite paraître le *Roi des Frenelles* (1841, 2 vol. in-8), roman, et *l'Antiquaire* (1847), comédie en quatre actes et en vers représentée à l'Odéon.

Après le 24 février 1848, M. Thouret qui s'était jeté tout entier dans la lutte, fut nommé commissaire général dans le Nord. Il sut, par une modération inattendue, se concilier l'estime de tous les partis; M. Ledru-Rollin, trompé sur son compte, le révoqua. Au 4 juin, il fut élu représentant de ce département, en remplacement de M. de Lamartine, qui avait opté pour celui de la Seine. Déjà l'Assemblée nationale, témoin de son attitude courageuse durant l'envahissement du 15 mai, l'avait nommé son délégué à l'hôtel de ville. Ce fut là qu'il rédigea la proclamation qui appelait la garde nationale au secours de l'ordre menacé. Dans la Constituante, il appuya d'abord toutes les mesures gouvernementales, les décrets sur les clubs, l'institution de la présidence, même le maintien *nécessaire* de l'état de siége, « faisant fléchir un principe devant un fait. » Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de l'extrême gauche, tout en faisant appel en mainte occasion aux sentiments de concorde et de fraternité politique. Réélu à la Législative par 92000 voix, il protesta contre la substitution dans les comptes rendus du *Moniteur* de l'expression *monsieur* à celle de *citoyen*, et se signala par la vivacité de son opposition à la politique de l'Élysée. A la suite du coup d'État il fut compris au nombre des représentants éloignés momentanément du territoire français par le décret du 9 janvier 1852. — M. Thouret est mort à la fin de 1857.

THUILLIER (Pierre), peintre paysagiste français, né à Amiens, le 17 juin 1799, appartient par sa mère à la famille de l'académicien Delambre. Destiné d'abord à la magistrature, il fit dans cette vue des études complètes. Ce ne fut qu'en 1823, que, libre de se livrer à ses goûts, il suivit l'atelier de M. Watelet, puis celui de M. Gudin. Il se mit ensuite à voyager. La plupart de ses tableaux ont été en quelque sorte pris et calqués sur la nature. Outre plusieurs excursions dans tout le midi de la France, il a visité, de 1839 à 1843, l'Italie et la Sicile, et exploré trois fois l'Algérie pendant trois années successives (1845-1847).

M. Thuillier a exposé pour la première fois en 1831, et ne s'est abstenu qu'en 1840. Nous citerons entre autres paysages estimés: *un Moulin près de Beauvais* (1831); *Vue de Garches*, *le Lac des Quatre-Cantons*, *la Vallée de Bade*, au musée d'Amiens (1835); *le Château de Waltzin* (1837): les vues du *Monte San-Liberatore*, de *Vietri*, d'*Amalfi*, de la *Voie Tibertine*, de la *Voie des Tombeaux*, etc. (1839-1843); le *Retour du marché*, la *Vallée de Gapeau*, le *Ravin de Thiers*, *la Route de la Kasbah*, *Vue de Constantine*, *le Pont el-Cantara*, *la Bruyère*, commandé par le ministère de l'intérieur; *la Rosée*, *les Bords de l'Orne et du Loir*, *Vues de Harlem*, *d'Amsterdam*, etc. A l'Exposition universelle de 1855, cet artiste a donné, avec divers sujets précédemment exposés, *la Brèche de Constantine*, *le Lac d'Annecy*, déjà couronné à Genève (1854) et appartenant au musée de cette ville, et *le Coup de vent*, grand tableau de dix pieds; et au salon de 1857: *le Mont Blanc*, *le Pâturage*, etc. Les paysages les plus appréciés de M. Thuillier appartiennent aux musées d'Amiens, de Saint-Quentin, de Boulogne, de Genève. Un assez grand nombre ont été réunis dans celui de la petite ville du Puy-en-Velay, où ils sont l'objet d'une admiration toute populaire. Cet artiste a obtenu aux salons de Paris une 3e médaille en 1835, une 2e en 1837, une 1re en 1839, et un prix spécial du jury de 1848; puis une médaille d'or de la Société du Puy en 1836, et le premier prix de paysage à l'Exposition de Genève en 1854. Il a reçu la décoration en juin 1843.

THUILLIER (Mlle Louise), fille du précédent, née à Amiens, en 1829, fit avec sa famille, à l'âge de dix ans, un séjour de quatre ans en Italie, et plus tard accompagna son père dans les trois voyages qu'il entreprit en Algérie. Elle a exposé, de 1847 à 1850, *Lisière de bois*, divers sites algériens, tels que *le Pont el-Cantara*, *le Chemin maure*, *l'Entrée du désert;* une collection de dessins ou *Portraits des sheiks arabes*, maintenant à Versailles, *Jeune Provençale à la fontaine*, *Rêverie*, des *Vues* de Normandie, et plusieurs portraits, notamment celui de *M. Bastion de Fontenay*, son grand-père. Elle a obtenu une 3e médaille en 1847.

THURLOW (Édouard-Thomas HOVELL THURLOW, 3e baron), pair d'Angleterre, né en 1814, descend d'un chancelier élevé en 1792 à la pairie

héréditaire. A sa majorité il prit à la Chambre des Lords la place de son père, vacante depuis 1829. Il appartient au parti conservateur. Marié à miss Hodson (1836), il a deux enfants, dont l'aîné, Édouard-Thomas THURLOW, est né en 1837.

THURMANN (Jules), géologue et botaniste suisse, né à Neufbrisach, le 8 novembre 1804, étudia à Porentruy et à Strasbourg et fut admis à l'École royale des mines de Paris. De retour en Suisse en 1828, il s'y fit naturaliser, entra dans le génie fédéral, puis dans l'enseignement, qu'il quitta en 1843 pour se livrer exclusivement à ses travaux scientifiques. On a de lui de nombreux traités et mémoires : *Essai sur les soulèvements jurassiques* (1832-1836), qui valut à l'auteur le nom de fondateur de la géologie des monts Jura; *Essai de phytostatique, ou Étude de la dispersion des plantes vasculaires* (1848); *Esquisses orographiques du Jura* (1852). — M. Thurmann, le principal fondateur de la Société jurassique d'émulation, qui compte aujourd'hui plus de cent cinquante membres, est mort le 25 juillet 1855.

TICKNOR (George), historien américain, né à Boston, le 1er août 1791, fut élevé au collége de Dartmouth, consacra trois années à l'étude des classiques anciens, puis embrassa la carrière du droit et se fit admettre, en 1813, au barreau. Ses goûts littéraires prévalurent cependant sur la pratique de sa profession, et, en 1815, il s'embarqua pour l'Europe avec le dessein de fortifier son éducation dans une université allemande. Il choisit Gœttingue, et, après deux ans de retraite, il parcourut différentes contrées et séjourna tour à tour à Paris, à Madrid, à Rome et à Édimbourg. Il porta particulièrement son attention sur les dialectes romans et la langue castillane. A son retour aux États-Unis, il prit possession de la chaire de littérature moderne qui venait d'être créée à Harvard et qu'on s'était empressé de lui offrir pendant son absence. Son cours fut un des plus fréquentés, et la manière neuve et originale dont il traita les écrivains français et espagnols, Dante, Gœthe, les poëtes anglais, exerça, au dire de M. Prescott, une influence notable sur la direction littéraire des études dans son pays.

Après quinze ans de professorat, M. Ticknor résigna ses fonctions en 1835, et se rendit en Espagne avec sa famille; il y utilisa son séjour en réunissant, avec le concours de l'orientaliste, don P. de Gayangos, de nombreux matériaux sur la littérature de la Péninsule. Le fruit de ses recherches fut l'*Histoire de la littérature espagnole* (History of spanish litterature; New-York, 1849, 3 vol. in-8; 2e édit., 1854), un des ouvrages les plus complets et les plus consciencieux qui aient paru sur ce sujet; elle se divise en trois parties : 1° du XIIe siècle au règne de Charles-Quint; 2° jusqu'à la fin du XVIIIe siècle; 3° le dernier siècle et les premières années du nôtre jusqu'à l'invasion française. Il en existe des traductions en espagnol et en allemand. On a encore de M. Ticknor : *Vie de La Fayette* (a Life of La Fayette; 1825); *Souvenir de N. A. Haven* (the Remains of N. H. Haven; 1837), et de nombreux articles d'histoire et de critique.

TICKNOR ET FIELDS. Voy. FIELDS.

TIDEMAND (Adolphe), peintre norvégien, né en 1816, à Mandal, ville de l'Amt (département) de ce nom, suivit d'abord les cours de l'Académie de Copenhague, étudia quelque temps à Dusseldorf, et retourna s'établir en Norvége, où il cultive le paysage et le genre historique. Nommé peintre de la couronne, il a décoré le château d'Oscarshall, situé près de Christiania. Il a figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, avec un paysage historique, ayant pour titre : *Funérailles dans les campagnes de la Norvége, costumes du siècle passé*, et qui lui a valu une médaille de première classe. Il est chevalier de l'ordre norvégien de Saint Olaf, et membre des Académies des beaux-arts de Berlin, de Copenhague, de Stockholm et d'Amsterdam.

TIEDEMANN (Frédéric), anatomiste et physiologiste allemand, né à Cassel le 23 août 1781, étudia les sciences naturelles à l'université de Marbourg, où son père, littérateur estimé, occupait la chaire de philosophie; il prit, en 1804, ses grades universitaires, fut nommé professeur d'anatomie et de zoologie à l'université de Landshut, passa onze ans après (1816) à l'université de Heidelberg où il fit pendant trente-quatre ans des cours très-suivis d'anatomie, de physiologie et de zoologie. Retiré depuis 1849 à Francfort-sur-le-Mein, il y a célébré en 1854 le cinquantième anniversaire de sa promotion au grade de docteur. M. Tiedemann est membre correspondant de l'Institut de France et de plusieurs autres grandes sociétés savantes de l'Europe.

On a de lui de nombreux et importants ouvrages : *Zoologie* (Landshut, 1808-1810, 3 vol.); *Anatomie du cœur du poisson* (Anatomie des Fischherzens; Ibid., 1809; *Anatomie et histoire naturelle du lézard volant* (Anatomie und Naturgeschichte der fliegenden Eidechse; Nüremberg, 1811); *Anatomie des monstres sans tête* (Anat. der kopflosen Missgeburten; Landshut, 1813; *Anatomie et histoire de la formation du cerveau dans le fœtus humain* (Anat. und Bildungsgeschichte des Gehirns im F., etc.; Nüremberg, 1816); *Anatomie de la holothurie tubiforme, de l'étoile de mer couleur d'orange et de l'hérisson de mer* (Anat. der Bohrenbolothurie, etc.; Heidelberg, 1820), savant mémoire auquel l'Institut decerna le prix de 3000 fr. proposé depuis 1811 pour le meilleur travail sur la construction des animaux rayonnés. *Tabulæ nervorum uteri* (Ibid., 1822); *Tabulæ arteriarum corporis humani* (1822), suivi d'un *Supplément* (Ergaenzungen; 1836); *Icones cerebri simiarum* (1822); *Expériences sur la digestion* (die Verdauung nach Versuchen; Heidelberg, 1826-1827, 2 vol.; 2e édit., 1831, avec M. L. Gmelin; *Physiologie de l'homme* (Physiologie des Menschen; Darmstadt, 1830-1836, t. I et III); *du Resserrement et de l'occlusion des artères dans certaines maladies* (über Verengung und Schliessung der Pulsadern in Krankheiten; Heidelberg, 1843); *Vers et insectes vivants dans les organes olfactifs de l'homme* (Von lebenden Würmern und Insecten in den Geruchsorganen; Manheim, 1844). *Histoire du tabac*, etc. (Geschichte des Tabacks, etc.; Francfort, 1854), etc., etc. M. Tiedemann est en outre, avec MM. Reinhold et Treviranus, un des rédacteurs du *Journal de phrénologie*.

TIELEMANS (Jean-François), jurisconsulte et homme politique belge, né à Bruxelles, le 15 novembre 1799, fit de brillantes études à l'université de Liége, fut reçu docteur en droit en 1823, se mit avec ardeur au service de la cause libérale, devint l'ami de M. de Potter, et rédigea pendant quelques années *le Journal de Gand*. En 1827, il reçut du gouvernement hollandais la mission de visiter les universités d'Allemagne et d'étudier l'esprit et les méthodes de l'enseignement, particulièrement celui du droit ecclésiastique. A son retour il obtint une place lucrative au ministère des affaires étrangères (1828); il n'en resta pas moins fidèle au parti libéral, et, lors

de l'alliance entre les libéraux et les catholiques contre le gouvernement hollandais, il prêta l'appui de son talent aux journaux de l'opposition, *le Belge*, *le Catholique*, *le Courrier des Pays-Bas*. Le 30 avril 1830, traduit, avec Bartels et de Potter en Cour d'assises, il fut condamné à sept ans de bannissement pour excitation à la révolte contre le gouvernement. Il se retira en France.

La révolution de Juillet ayant eu pour contre-coup, en Belgique, les journées de septembre et l'expulsion des Hollandais, M. Tielemans rentra dans son pays, fut nommé administrateur général de l'intérieur, et fit partie de la commission de constitution. Dans une lettre au gouvernement provisoire (7 novembre 1830), il hasarda une proposition qu'il soutint ensuite inutilement devant le congrès, et qui tendait à soumettre, au bout de trois ans, à un nouveau congrès la question de la monarchie ou de la république, selon que le premier congrès aurait adopté l'une ou l'autre (art. 1 et 2). Pendant cet intervalle les choses de première nécessité seraient exemptes de tout impôt. Le 26 février 1831, M. Tielemans reçut le portefeuille de l'intérieur, qu'il ne garda qu'un mois. Après avoir été successivement gouverneur des provinces d'Anvers et de Liége, il devint conseiller à la Cour d'appel du Brabant (9 octobre 1834). A l'avénement du ministère libéral, en 1847, il rentra dans la carrière politique, comme député de Bruxelles; il montrait la même énergie, lorsque la loi des incompatibilités le força de renoncer à son mandat.

M. Tielemans s'est associé très-activement à la fondation de l'université libre de Bruxelles, et y fait un cours très-suivi de droit administratif. Déjà il avait commencé, avec M. Ch. de Brouckère, la publication d'un recueil intitulé : *Répertoire du droit administratif de la Belgique*, qu'il a continué seul et qui fait autorité dans la science et dans la pratique.

TIEN-TÉ (c'est-à-dire *Vertu céleste*), prétendant à l'empire en Chine et chef de la grande insurrection, a pour nom dynastique TAÏ-PING-WANG (littéralement, *roi de la paix universelle*). On sait que l'insurrection a pris naissance en 1850, dans le Kouang-si, vaste province administrée par un gouverneur général et faisant partie de la vice-royauté des deux Kouangs; située au sud-ouest de l'Empire, elle confine, à l'ouest, avec le Kouang-toung, à l'est avec le Yun-nan, au sud avec le Tonkin et au nord avec le Hou-nan. C'est un pays de montagnes, où, après des siècles d'occupation, les Tartares n'ont pas soumis encore les districts les plus reculés. La misère des habitants devait être un puissant auxiliaire pour l'insurrection, et une armée d'aventuriers a pu se recruter facilement parmi ces populations sobres, intrépides, endurcies à la fatigue et animées de l'esprit d'indépendance.

Tien-té est né dans ce pays; il avait reçu de la nature de grandes dispositions que ses parents voulurent cultiver. La loi écrite en Chine offre au talent et au travail la plus brillante perspective : les écoles libres, les grades dus au mérite, les plus hautes dignités accessibles au plus pauvre, assurées au plus habile. Mais à la loi l'usage a substitué une monstrueuse vénalité. Le jeune Tien-té, qui avait plus de talent que de fortune, se présenta aux examens de Canton et échoua dans les études exigées pour le plus modeste des grades. Énergique et persévérant, il revint à la charge, mais toujours sans succès. Un vieillard converti, qui distribuait dans la cour du palais des examens, des livres chrétiens publiés par les missionnaires protestants, lui donna une traduction de la Bible. Cette lecture le jeta dans un état prolongé de fièvre et d'extase, d'où il sortit avec tout un système religieux et politique, fondé sur la Bible et mêlé d'idées chinoises et de quelques étranges conceptions personnelles.

Indigné de ses échecs et plein du dessein de venger les lois outragées de son pays, il alla se mêler aux Européens répandus dans l'extrême Orient; on dit qu'il passa les mers et descendit jusqu'à Batavia, où, pendant trois ou quatre ans, il aurait, par un petit commerce habilement conduit, amassé assez d'argent pour suffire, pendant plusieurs années encore, à une vie en apparence inactive. Quoi qu'il en soit de son séjour présumé à Batavia, le R. P. Feliciani, préfet apostolique à Hong-kong, où il a résidé pendant dix-huit ans, assure qu'à l'époque de la guerre faite par l'Angleterre contre la Chine, Tien-té vécut plus de deux ans au milieu de la colonie naissante des Anglais. Silencieux et comme muet, il observait tout; on le regardait comme un être bizarre. Il disparut et personne ne songea plus à lui. Il avait regagné ses montagnes, emportant avec lui ses observations sur les arts, les mœurs, la politique et les religions des Européens. Ses actes postérieurs prouvent incontestablement le fait de relations personnelles et durables, non-seulement avec des individus européens, mais encore avec des sociétés européennes.

Depuis des siècles que les Tartares ont envahi la Chine et qu'ils ont placé leur race sur le trône, ainsi que dans les hautes positions de ce vaste empire, il existe des sociétés secrètes de patriotes chinois, voués à la destruction de la domination mantchoue et nourrissant l'espoir d'arriver par le renversement de la dynastie à un gouvernement national. Ces sociétés se sont multipliées avec le temps. A Singapore, à Pinang, à Manille elles ont de nombreux adeptes; Tien-té s'introduisit dans plusieurs d'entre elles, notamment dans celle des *Trois-Unis*, et réussit en quelques années à les réunir en un seul faisceau.

Alors il commença la révolution à main armée; mais, après trois mois de lutte sans résultats, il prit le parti de rentrer encore pour un temps dans l'ombre. Ses premiers actes publics ayant attiré sur lui les regards de tous ceux des Chinois qui partageaient ses aspirations, il se vit, après une nouvelle période de conspiration secrète, en état de reparaître à la tête des mécontents de l'Empire et d'obtenir de grands succès. Les insurgés firent une manifestation qui équivalait à une déclaration de guerre à mort; ils renoncèrent à la coutume de se raser la tête, et de laisser croître seulement sur le sinciput un prolongement caudal, coutume tartare que les vainqueurs avaient imposée, comme pour les marquer, à leurs nouveaux sujets. C'était rompre sans retour avec la domination étrangère que de couper cette queue et laisser croître leur chevelure. Tous les adhérents quittèrent en outre la tunique tartare pour prendre la robe ouverte sur le devant, que leurs aïeux portaient du temps de la dynastie des Mings. Ce simple coup de ciseau dans la chevelure, qui constitue en Chine un acte de haute trahison, et ce changement de costume, symbole d'une résolution énergique, émurent vivement la cour de Pékin.

Ce fut au mois d'août 1850 que les journaux de cette ville parlèrent pour la première fois de l'insurrection chinoise. Selon la gazette officielle, cette troupe ne se composait que de pirates échappés à la mitraille des Anglais, sur les côtes du Fo-kiên. Les insurgés, au lieu de démentir ces bruits, continuèrent à recruter leur armée et attendirent patiemment que l'on envoyât contre eux les *tigres* du Céleste-Empire (c'est ainsi qu'on appelle les soldats impériaux). Après s'être tenu

quelques mois dans le sud-ouest du Kouang-si, ils se rapprochèrent, en exécutant des mouvements stratégiques insignifiants, des frontières du Kouang-toung. Les premières villes qui tombèrent en leur pouvoir furent la ville de Ho, l'une des plus commerçantes de la province, et le chef-lieu de Kiang-men, où trois mandarins de haut grade périrent en les combattant. Marchant toujours droit devant lui et s'emparant chaque jour d'un nouveau point qu'il abandonnait le lendemain, Tien-té traversa en vainqueur les provinces du Kouang-si, du Hou-nan, du Hou-pé jusqu'à ce qu'en 1853, Nankin tombât entre ses mains et devînt la capitale de la nouvelle dynastie. De là il se remit en marche avec son armée dans l'intention de faire une trouée jusqu'à la ville de Pékin. Dans un pays aussi fortement centralisé que la Chine, tant que Pékin est aux mains des Mantchoux, ils règnent toujours dans l'empire; mais le jour où le prétendant entrera dans la ville impériale, les provinces qu'il aura traversées et non conquises, reconnaîtront son droit et se soumettront à son autorité. Depuis la prise de Nankin, on démêle mal, au milieu des nouvelles contraires, les résultats positifs de la marche de l'insurrection, tour à tour vaincue et victorieuse.

Un des aspects les plus remarquables de cette révolution, c'est le caractère religieux que ses chefs ont voulu lui imprimer presque dès l'origine. On a été surtout frappé des doctrines nouvelles qui inspirent les proclamations et les manifestes du prétendant et de ses généraux. Elles contiennent un mélange bizarre des dogmes du christianisme avec la mission divine que s'est attribuée Tien-té. L'unité de Dieu y est formulée nettement, et, autour de ce dogme fondamental, se groupent une foule de notions empruntées à l'Ancien et au Nouveau Testament. L'insurrection a déclaré la guerre en même temps à l'idolâtrie et à la dynastie tartare, et, après avoir battu les troupes impériales et renversé l'autorité des mandarins, on s'empresse de détruire les pagodes et de massacrer les bonzes. Le gouvernement des insurgés est une théocratie. Ils regardent le chef suprême, qui les dirige comme investi par Dieu même des fonctions d'exécuteur de sa volonté sur la terre. D'après leurs idées, tantôt ce chef est appelé au ciel, et tantôt le Tout-Puissant descend lui-même auprès de lui. L'idée politique qui domine dans leurs proclamations, à côté de l'idée religieuse, est celle du fractionnement de l'Empire qui doit suivre aussitôt la prise de Pékin. Ils déclarent que ces contrées, aussi éloignées les unes des autres par les mœurs que par la distance, ne peuvent former un même corps et rester soumises aux mêmes lois. Leur gouvernement est administré avec une énergie et une discipline remarquables. Sous leur régime, le tabac, le vin et l'opium ont été prohibés.

Les divers corps de troupes sont commandés par cinq chefs indépendants qui prennent, sous la suzeraineté du prétendant, le titre de rois, et se partagent d'avance les provinces du Céleste-Empire. Ils passent tous pour des hommes éclairés, à la fois disciples de Confucius et protestants ou déistes. Nous avons réuni, sous le nom de chacun d'eux, ce que les relations les plus récentes ont pu nous fournir de détails. (voy. HOUNG-SIEOU-TSIUÈN, HIANG-TSIOU-TSING, SIAO-TCHA-KOUÉI, FOUNG-HIÈN-SAN, WEI-TCHING). L'organisation militaire des insurgés rappelle les centuries et décuries romaines; des commandements y sont donnés à des femmes qui prennent le titre de *Nin-tsiang* (capitaines-femmes). Dans cette armée il y a un corps administratif et un corps d'officiers d'élite: on les distingue à la couleur de leur écharpe et de leur coiffure. La masse des troupes ne porte pas d'uniforme; on ne reconnaît les insurgés qu'à leur longue chevelure et à leur tunique simplement croisée sur le devant. Soldats, officiers, grands dignitaires, ministres et rois reconnaissent également au-dessus d'eux le chef suprême, Tien-té.

Celui-ci s'annonce comme le descendant de la dynastie des Mings, comme le restaurateur de l'ancienne bonne foi, de l'antique probité administrative et comme le juge inexorable des mandarins corrupteurs et corrompus. Avec toute l'habileté d'un prétendant, il a organisé son système politique de manière à s'assurer, par la communauté des intérêts, des agents dévoués. Affable pour tous, il n'a qu'un conseiller intime. Est-ce son père, un ancien maître ou seulement un ami? Nul ne le sait, mais ce conseiller mystérieux l'accompagne partout. Entouré d'officiers solidaires de sa fortune, il est mieux servi que l'empereur lui-même, et il a su discipliner promptement l'état-major de son gouvernement. Pendant que ses généraux vont en avant, conquérant des villes et gagnant du terrain, il se tient à l'écart, surveillant l'attitude des populations, pour proportionner sa politique à leur état. Il se tient assez près du théâtre de la guerre pour que ses ennemis ne puissent soupçonner son courage, et assez loin pour que ses amis n'aient point à blâmer sa témérité. Après le combat, les rois, ses futurs vassaux, lui envoient leurs grands officiers pour lui rendre compte des événements.

Voici quelques traits du portrait le plus authentique du prétendant. L'étude et les veilles l'ont prématurément vieilli. Il est grave et triste, et sa physionomie exprime la douceur, mais cette douceur propre à certains ascétiques, qui n'exclut pas la fermeté poussée jusqu'à l'obstination. Son teint est safrané comme celui des Chinois des provinces méridionales. Sa taille est plus haute que celle de l'empereur Hien-foung, mais il paraît moins robuste. Il a le regard impassible et pénétrant; réservé et silencieux, il laisse deviner ses volontés plus qu'il ne les exprime. Il vit fort retiré et ne se communique qu'à ceux qui doivent prendre directement ses ordres. Ces habitudes de retraite ont fait penser à quelques-uns que ce chef suprême pourrait bien ne pas exister et qu'après la conquête de la Chine par les cinq rois qui se servent de son nom, on verrait peut-être s'évanouir sa suzeraineté imaginaire; mais des lettres récentes de missionnaires parlent de prisonnières échappées de son camp qui ont vu de près cet auguste personnage.

Fidèle à la haine qu'il a vouée aux Tartares, Tien-té, pour écarter de ses partisans jusqu'à l'influence de leurs institutions, a proscrit sévèrement la plupart des ouvrages dont se servent actuellement les lettrés et il a établi un nouveau mode d'examen littéraire, d'après lequel les candidats devront être interrogés sur les sujets qu'il a traités dans ses écrits. Voici le titre des publications qu'on lui attribue : *Livre des préceptes religieux de la dynastie de Taï-ping; le Classique trimétrique; l'Ode pour la jeunesse; le Livre des Décrets célestes* et *des Déclarations de la volonté impériale; le Livre des déclarations de la volonté divine faites à l'occasion de la descente du père céleste sur la terre;* la *Déclaration impériale de Taï-ping*; les *Proclamations* publiées sur l'ordre de l'empereur par Hiang et Siao, et l'*Ode de la dynastie Taï-ping sur la rédemption du monde.*

Dans ses écrits, Tien-té prohibe sévèrement les cérémonies superstitieuses des prêtres de Bouddha et y substitue une pratique uniforme. Il déclare que le grand Dieu est venu avec Jésus-Christ, pour lui apprendre à porter le poids du gouvernement, pour accorder aux uns les joies

du ciel, envoyer les autres aux peines de l'enfer. Il veut que les prières soient accompagnées d'une offrande de vin, de thé, de riz ou d'animaux. Ses préceptes embrassent les devoirs envers Dieu, envers le prince et les devoirs domestiques.

La Bibliothèque impériale de Paris a reçu, depuis 1854, diverses brochures imprimées à Nankin par les ordres de Tien-té. Une liste insérée dans l'une d'elles comprend l'Ancien et le Nouveau Testament en les appelant des livres saints; un autre contient textuellement les dix commandements du Décalogue de Moïse. Dans une troisième il est question de la création du ciel et de la terre, du déluge, de la venue du Sauveur du monde *Ye-sou* (Jésus). La morale religieuse et la discipline militaire sont étroitement associées dans ses règlements sur la police des camps.

Pour le moment on ne peut voir dans Tien-té qu'une sorte de Mahomet chinois cherchant à fonder sa puissance par le fer et le feu. S'il est loin d'être véritablement chrétien, il est encore plus éloigné du bouddhisme et de l'idolâtrie, et malgré les cruautés auxquelles le fanatisme religieux l'entraîne, il paraît aussi supérieur par les idées que par le caractère au tartare Hien-foung.

TILLANCOURT (Édouard DE), homme politique français, né en 1809 à Montfaucon (Aisne), et fils d'un cultivateur, fit ses classes au collége Charlemagne, étudia le droit, fut inscrit en 1831 au barreau de la Cour de Paris, plaida avec talent plusieurs causes politiques, et se distingua surtout par la part qu'il prit, avec M. Marie, à l'affaire des coalitions d'ouvriers. A la fin de 1834, il abandonna le palais et se retira aux environs de Château-Thierry pour se livrer à l'exploitation de ses propriétés. Après s'être en vain porté, en 1846, candidat de l'opposition dans cet arrondissement, il fut envoyé, en 1848, à l'Assemblée constituante, le huitième sur quatorze, par 80420 suffrages. Il s'y fit surtout remarquer par un sens droit et pratique dans les discussions économiques; ce fut lui aussi qui prit l'initiative d'une proposition sur l'incompatibilité des fonctions publiques avec le mandat législatif. Républicain modéré, il vota souvent avec la droite, mais repoussa les deux Chambres, la proposition Rateau et l'expédition de Rome. Depuis quelques années il s'est mis à la tête d'une filature centrale de soie grége qu'il exploite à Chaillot.

TILLETTE DE CLERMONT-TONNERRE (Prosper-Abbeville de MAUTORT, baron), homme politique français, né à Abbeville (Somme), le 4 décembre 1789, s'engagea en 1809 au service militaire, prit part aux dernières campagnes de l'Empire, et donna, en 1818, sa démission de capitaine d'infanterie. M. Tillette fut adopté en 1816 par son oncle maternel, le général comte de Clermont-Tonnerre, dont il a le droit, par arrêt de la Cour d'appel de Paris, de porter les noms et titres. Il a siégé plusieurs fois dans nos assemblées politiques: à la Chambre des Députés (1842-1848), il a constamment voté avec l'opposition de gauche, et, à la Constituante (1848), il s'est montré favorable au développement des institutions républicaines. En 1852, il est entré au Corps législatif comme candidat du gouvernement pour la circonscription d'Abbeville, qui l'a réélu en 1857. M. Tillette est un défenseur des intérêts agricoles : plusieurs sociétés d'agriculture, entre autres la Société linnéenne du Nord, l'ont eu longtemps pour président.

TIMBAL (Charles), peintre français, né à Paris, vers 1822, étudia sous Drolling et débuta par un *Portrait* au salon de 1847. Il a souvent traité les sujets chrétiens et bibliques, et a exposé : le *Christ mis au tombeau*, *la Vierge et Madeleine au Calvaire* (1848); *l'Agonie du Christ aux Oliviers*, *la Vieillesse de saint Jean*, *Résurrection de la fille de Jaïre*, *les Juifs à Babylone*, *la Vierge au prétoire pendant la flagellation* (1849-1853); *Jésus montant au Calvaire*, *Mgr Donnet*, à l'Exposition universelle de 1855; *la Vierge à la croix*, *Saint Jean à Ephèse*, *Savonarole* (1857), etc. Il a obtenu une 2ᵉ médaille en 1848.

TIMBS (John), littérateur anglais, né à Londres, le 17 août 1801, fut l'éditeur d'un recueil hebdomadaire à bas prix, *the Mirror* (le Miroir), l'un des premiers essais dans un genre qui s'est rapidement propagé. Cette tentative de presse populaire (*two pence paper*) lui valut les éloges de lord Brougham, qui ne craignit pas de la ranger parmi les découvertes utiles au progrès de l'humanité. M. Timbs est surtout connu par des compilations historiques dont quelques-unes ont eu du succès : *les Arcanes de la science; les Curiosités de Londres* (Curiosities of London; 1855, in-8), résumé de tous les travaux descriptifs et statistiques qui ont été faits depuis un demi-siècle dans cette capitale; un *Annuaire* exact de tous les événements qui peuvent intéresser la science, les lettres ou les arts, sous le titre : *Year-Book of Facts in science and art*, avec un nécrologe (Londres, 1839-1856, t. I à XVII, in-8), etc. M. Timbs est aujourd'hui l'un des rédacteurs-propriétaires du *London illustrated News*.

TIMMERHAUS (Charles-Frédéric-Théodore), écrivain militaire belge, né à Corbach en 1800, fut nommé, après la révolution de 1830, officier supérieur d'artillerie et inspecteur de la manufacture des armes de guerre à Liége. Parmi les ouvrages qu'il a publiés, on cite un *Manuel pour la confection des artifices de guerre*, traduit du hollandais (Bruxelles, 1833, in-8); un *Traité sur les poudres* (1836, in-8), et un *Traité d'artillerie* (Liége, 1838, 2 vol. in-8).

TINGUY (Charles, marquis DE), ancien représentant du peuple aux assemblées républicaines, né en 1814 à Nantes, appartient à une ancienne famille de la Bretagne. Gendre de M. de Grandville, il faisait partie, sous Louis-Philippe, de cette fraction du parti royaliste qui prétendait allier le progrès et la liberté au principe de la légitimité, et il fonda à Bourbon-Vendée un journal, *le Publicateur*, pour en soutenir les opinions. Envoyé, en 1848, à l'Assemblée constituante par la Vendée, le septième sur neuf, il entra au comité des cultes et vota constamment avec l'extrême droite. Absent, lors du vote sur l'ensemble de la Constitution, il écrivit pour réclamer contre cette « œuvre illogique et illibérale. » En 1849, il vint siéger, le troisième du même département, à la Législative et s'y fit remarquer par le même esprit d'opposition au maintien des institutions républicaines. D'accord avec M. de Laboulie, il proposa, dans la discussion de la loi sur la presse, un amendement, plus important que la loi même, par lequel la signature des auteurs était exigée pour les articles de discussions politiques, philosophiques ou religieuses, insérés dans un journal. Cette disposition, inconnue jusqu'alors et qui fut étendue indistinctement à tous les articles publiés par la même voie, fut adoptée, après d'insignifiants débats, par 513 voix contre 281 (9 juillet 1850). Depuis le coup d'État M. de Tinguy est rentré dans la vie privée.

TISCHENDORF (Lobegott-Frédéric-Constantin), érudit allemand, né le 18 janvier 1815, à Len-

genfeld (Voigtland), étudia au collége de Plauen et à l'université de Leipsick, où il prit en 1838 ses licences, et donna une édition du *Nouveau Testament*, qui lui valut un subside du gouvernement pour se rendre à Paris, avec la mission d'explorer nos bibliothèques. Il visita ensuite l'Angleterre, la Hollande, la Suisse, l'Italie, Malte, l'Égypte, la Palestine, la Syrie, Constantinople, etc., etc., et rapporta en Allemagne des trésors de documents pour une nouvelle édition de la Bible. Ces excursions eurent pour résultat une foule de savantes publications, et en particulier le livre intitulé : *Voyage en Orient* (Reise in den Orient; Leipsick, 2 vol., 1845-1848), qui contient des notices bibliographiques très-intéressantes, notamment sur la bibliothèque du couvent du mont-Sinaï. L'université de Breslau envoya à M. Tischendorf, en 1843, le diplôme de docteur en théologie. En 1845, il obtint une chaire à l'université de Leipsick, où il devint, en 1850, professeur ordinaire de théologie. Depuis cette époque il a entrepris encore divers voyages, pour recueillir de plus amples secours pour une édition de la Bible, à laquelle il paraît avoir consacré sa vie.

Parmi ses travaux, tous édités à Leipsick, on remarque : *Codex Ephræmi syri rescriptus, sive fragmenta Vet. Testamenti* (1845), manuscrit déchiffré par l'éditeur à la Bibliothèque royale de Paris; *Codex Friderico-Augustanus* (1846), le plus ancien de toute l'Europe; ensuite les *Monumenta sacra inedita* (1846); *Evangelium Palatinum ineditum* (1847); *Codex Amiatianus* (1850 et 1854); *Codex Claromontanus* (1852); *Fragmenta sacra palimpsesta* (1854); *de Evangeliorum apocryphorum origine* (1850), ouvrage couronné par l'Académie de la Hollande; *Acta apostolorum apocrypha* (1851); *Evangelia apocrypha* (1853); *Apocalypses apocryphæ* (1854); enfin la précieuse édition, *Novum testamentum triglottum Graece, Latine, Germanice*, etc. (1854, gr. in-8), qui joint à l'exactitude de son triple texte d'excellentes notes critiques.

Chacun des trois textes a été publié à part, par le savant éditeur; l'édition allemande, *das Neue Testament. Deutsch von Dr. Martin Luther* (1844), contient plusieurs dissertations bibliographiques nouvelles. On cite encore une édition de la version des *Septante* (1840), accompagnée de notes critiques, et un certain nombre d'autres éditions du *Nouveau Testament*, avec deux textes en regard. Deux de ces éditions ont paru à Paris. A ces travaux spéciaux sur les textes sacrés, M. Tischendorf joint des études de paléographie et de patristique.

TISSERANT (Hippolyte), acteur français, né à Meudon, vers 1802, et fils d'un jardinier, apprit le métier de peintre sur porcelaine et vint à Paris, où il se lia avec M. Mélingue, alors sculpteur. Entraînés tous deux vers le théâtre par un penchant irrésistible, ils finirent par abandonner chacun leur art, pour s'engager dans une troupe ambulante qui exploita la Flandre, et menèrent quelques années une vie errante et malheureuse. Rentré à Paris, en 1837, M. Tisserant obtint un engagement au Gymnase, y débuta dans une de ses pièces favorites, *Michel et Christine*, et devint un des acteurs les plus utiles de ce théâtre.

Après une courte apparition à la Porte-Saint-Martin, dans *Pied-de-fer* (1844), il vint débuter à l'Odéon, dans *les Contes d'Hoffmann*. Là, entre autres créations, il a rempli avec le plus de succès les rôles de Rodolphe dans *l'Honneur et l'Argent*, de Reynold dans *la Bourse*, de Benvenuto dans *France de Simiers*, de Miller dans *Louise Miller*, etc. M. Tisserant a, dans le jeu et le débit, de la rondeur et de la verve; sa voix est incisive, excelle à lancer le trait, et sa franche accentuation sauve l'ennui qui accompagne souvent les tirades de morale au théâtre. Il a signé, avec M. E. Nus, *le Vicaire de Wakefield*, pièce en cinq actes, jouée en 1856 à l'Odéon.

TISSIER (Jean-Baptiste-Ange), peintre français, né à Paris, le 6 mars 1814, suivit, de 1835 à 1837, les ateliers de MM. Ary Scheffer et Paul Delaroche et les cours de l'École des beaux-arts. Il adopta l'histoire et le portrait et débuta au salon de 1838. Il a principalement exposé : *Nymphe endormie surprise par deux faunes*, *la Bacchante*, *la Jeune fille à l'oiseau*, *Tête de Vierge*, *Mater Dolorosa* (1844); *le Christ portant sa croix*; de nombreux portraits, entre autres ceux de *Mlle Noblet*, d'*Abd-el-Kader* et du *comte de Goyon* (1838-1843); dix *Portraits* anonymes, à l'Exposition universelle de 1855 : *le général Mayran*, *le colonel Martenot*, (1857). M. Ange Tissier a obtenu, pour l'histoire, une 3e médaille en 1845, et, pour le portrait, deux secondes médailles en 1847 et 1848, et une médaille de troisième classe en 1855.

TISSOT (Claude-Joseph), littérateur français, né vers 1800, fut reçu avocat à Paris, où il suivit le barreau jusqu'en 1830. A cette époque il passa ses examens de docteur ès lettres et embrassa la carrière de l'enseignement. Après avoir professé, de 1834 à 1837, la classe de philosophie au collége royal de Dijon, il fut appelé à remplir la chaire correspondante à la Faculté des lettres de cette ville, où son enseignement et ses travaux lui ont valu une grande considération. M. Tissot a été fait chevalier de la Légion d'honneur en 1855.

On a de lui : *Influence comparée des dogmes du paganisme et du christianisme sur la morale* (1828, in-18); *Parallèle du christianisme et du rationalisme* (1828, in-8), sous le rapport dogmatique; *Cours élémentaire de philosophie* (1837, in-8; 2e édit. refondue, 1840); *sur l'Observation du dimanche* (1839), mémoire qui a partagé le prix proposé par l'Académie de Besançon; *Éthique, ou Science des mœurs* (1840, in-8); *Histoire abrégée de la philosophie* (1840, in-8); *de la Manie du suicide* (1841, in-8); *du Morcellement du sol* (1842), etc. Il a aussi traduit de l'allemand un certain nombre d'ouvrages philosophiques, entre autres, les plus importantes œuvres de Kant (1830-1843, 5 vol. in-8); l'*Histoire de la philosophie* (1835) de H. Ritter; *la Morale élémentaire* (1838) de W. Snell, et l'*Éducation du genre humain* (1856) de Lessing.

TITTMANN (Frédéric-Guillaume), historien allemand, né à Wittemberg, le 28 avril 1784, acheva ses études à Leipsick, où il prit le grade de docteur en droit. Appelé, en 1804, aux archives de Dresde, il se livra tout entier à son goût pour les études et les travaux historiques. En 1811 il obtint le prix à l'Académie de Berlin pour une dissertation très-savante *sur le Conseil des Amphictyons*, imprimée l'année suivante. Conseiller du haut consistoire, en 1823, et conseiller secret des archives à Dresde, en 1832, une maladie des yeux le força, en 1839, d'abandonner ses fonctions et de vivre dans la retraite.

Les ouvrages historiques de M. Tittmann se distinguent par la largeur des vues et des aperçus philosophiques; on cite particulièrement : *Idées sur la politique et l'histoire de la société européenne* (Ideen zur Politik und Geschichte der Europ. Staatsgesellschaft; Dresde, 1816); *Constitution de la Confédération allemande* (Darstellung der Verfassung des deutschen Bundes; Leipsick, 1818); *Constitutions politiques de la Grèce* (Darstell. der griech. Staatsverfassungen; Berlin

et Leipsick, 1822), *les Papiers de Guillaume* (Gesammelte Blaetter aus Wilhelm's Papieren; Dresde, 1825); *Vocation du savant, son éducation* (über die Bestimmung des Gelehrten und seine Bildung durch Schule und Universitaet; Berlin, 1833); *de l'Éducation de notre temps, et de la science et de l'art de l'éducation* (Blicke auf die Bildung unserer Zeit und, etc.; Leipsick, 1835; *sur la Beauté et sur l'art* (über die Schœnheit und die Kunst; Berlin, 1841); *Histoire de Henri l'Oiseleur* (Geschichte Heinrich's des Erlauchten; Leipsick et Dresde, 1845-1846), 2 vol.), un de ses ouvrages les plus remarquables; *l'Esprit et son rôle dans la nature* (über den Geist und sein Verhaeltniss in der Natur; Berlin, 1852); etc.

TITMARCH (Michel-Ange). Voy. THACKERAY.

TIXIER (Michel-Félix), avocat français, ancien député, né en février 1796, aux Salles-la-Vauguyon (Haute-Vienne), étudia le droit à la Faculté de Poitiers et y fut reçu avocat en 1815. Il alla s'établir au barreau de Limoges, et il était bâtonnier, lorsqu'aux élections de 1839, il fut porté par l'opposition candidat de Saint-Junyen. Pendant cette législature, il remplaça à la Chambre M. Édouard Blanc, qui reconquit son mandat aux élections de 1842. Écarté de l'Assemblée constituante, M. Tixier fut élu à la Législative (1849), en remplacement de M. Michel (de Bourges), nommé par le Cher et la Haute-Vienne. Il y fit partie de la majorité monarchique, se rallia ensuite à l'Élysée, et après le coup d'État, prit place dans la Commission consultative (1851). L'année suivante, il entra, comme candidat du gouvernement, au Corps législatif pour la circonscription de Rochechouart; mais il retira sa candidature aux élections de 1857. M. Tixier, inscrit de nouveau au barrreau de Limoges, est membre du conseil général de la Haute-Vienne et chevalier de la Légion d'honneur.

TOCQUEVILLE (Alexis-Charles-Henri CLÉREL DE), publiciste et homme politique français, membre de l'Institut, né à Verneuil (Seine-et-Oise), le 29 juillet 1805, est, par sa mère, arrière-petit-fils de Malesherbes. Après avoir fait son droit à Paris, il fut nommé, en 1826, juge d'instruction à Versailles, et, en 1830, juge-suppléant. L'année suivante, il fut chargé par le gouvernement, avec M. G. de Beaumont, son ancien collègue au tribunal de Versailles, d'aller étudier le système pénitentiaire des États-Unis. Il en rapporta son œuvre capitale : *la Démocratie en Amérique*, qu'il publia en 1835 (2 vol. in-8), après avoir quitté volontairement la carrière judiciaire. Dans cet ouvrage, que Royer-Collard appelait une « continuation de Montesquieu, » M. de Tocqueville, érigeant en lois et déduisant de principes nécessaires les faits qu'il avait observés aux États-Unis, rappelait par sa méthode et par la coupe de son style, les qualités et les défauts de *l'Esprit des lois*. Ce livre eut de nombreuses éditions, fut traduit dans la plupart des langues, et obtint, en 1836, le prix Montyon; l'année suivante, M. de Tocqueville remplaça Laromiguière à l'Académie des sciences morales et politiques, et en 1841, il succéda au comte de Cessac à l'Académie française.

Dès 1839 il avait pris place à la Chambre des Députés, où il a constamment représenté, jusqu'en 1848, l'arrondissement de Valogne (Manche); il y siégea dans les rangs de cette opposition modérée qui attaquait pour avertir et non pour renverser. Membre et rapporteur des commissions relatives à l'esclavage (1840), à l'adoption du système pénitentiaire des États-Unis, aux intérêts maritimes de l'Algérie (1847), etc., il prêta au gouvernement un utile concours par ses travaux et ses lumières; mais, en dehors de ces questions spéciales, il se montra l'adversaire de la politique ministérielle et du système de corruption électorale. « Une grande revolution est prochaine, » s'écriait-il en janvier 1848. Ses prophéties furent bientôt justifiées. Élu membre de l'Assemblée constituante, par le département de la Manche, le troisième sur une liste de quinze représentants, à une majorité de 110 714 voix, il combattit les doctrines socialistes, surtout celles qui se rapportaient à l'organisation du travail, et, sauf la question du bannissement de la famille d'Orléans, il vota constamment avec la droite. Le général Cavaignac, chef du pouvoir exécutif, le chargea de représenter la France aux conférences qui s'ouvrirent à Bruxelles, pour le règlement des affaires d'Italie. Réélu à la Législative, M. de Tocqueville reçut, le 3 juin 1849, le portefeuille des affaires étrangères, prit une part importante aux débats de l'expédition de Rome, et la défendit contre toutes les attaques. Il sortit du ministère, lors du système inauguré par le message du 31 octobre. Redevenu simple représentant, il fit opposition à la politique de l'Élysée, et resta un des derniers défenseurs du régime parlementaire. Au 2 décembre 1851, il fit partie des députés qui se réunirent à la mairie du Xe arrondissement pour protester contre le coup d'État. Incarcéré, avec les principaux de ses collègues, il fut bientôt remis en liberté, et rentra dans la vie privée. Il a publié, dans ces derniers temps, *l'Ancien régime et la révolution* (1856, in-8). M. de Tocqueville est chevalier de la Légion d'honneur depuis le 17 novembre 1823.

On a encore de lui : *du Système pénitentiaire aux États-Unis*, etc. (1832, in-8, avec planches, plusieurs édit.), en collaboration avec E. Gustave de Beaumont; *Histoire critique du règne de Louis XV* (1847, 2 vol. in-8); des *Rapports* sur le *Système pénitentiaire*, sur la *Question d'Orient* (1839), sur la *Question des incompatibilités* (1840), etc., et un certain nombre de discours académiques et de brochures.

TOELKEN (Ernest-Henri), archéologue allemand, né à Brême, le 1er novembre 1785, étudia successivement à Gœttingue, à Berlin, à Dresde et à Rome. En 1811, il fut désigné pour faire partie du conseil d'État français et de la commission d'organisation des villes hanséatiques. Il prit néanmoins ses grades pour l'enseignement à Gœttingue, puis à Berlin, où il fit partie, en 1814, de la commission royale relative aux ouvrages d'art que les alliés reprenaient à la France. Professeur adjoint à l'Université, en 1816, il fut nommé titulaire en 1823, et devint secrétaire de l'Académie des arts (1827), directeur du cabinet des antiques (1832), et conseiller intime du gouvernement (1840).

M. Tœlken a publie d'importants travaux d'archéologie et d'esthétique: *sur le Bas-relief et sur la différence de la composition en sculpture et en peinture* (über das Basrelief und den Unterschied, etc.; Berlin, 1815); *sur le Rapport de la peinture antique et de la peinture moderne avec la poésie* (über das Verhaeltniss der antiken und modernen Malerei zur Poesie; 1832); *Description des pierres gravées au musée royal* (Verzeichniss der geschnittenen Steine des Kœnigl. Museums; 1835); *Lettres relatives aux attaques de T. de Kœhler contre plusieurs monuments antiques du musée royal* (Sendschreiben über die Angriffe von Kœhler, etc.; 1852), etc.

TOEPFER (Charles), écrivain allemand, né en

1792 à Berlin, y fit ses classes, puis embrassa la carrière dramatique et joua pendant plusieurs années aux théâtres de Strélitz, de Breslau, de Brünn et de Vienne; mais en 1832, il quitta la scène, pour se faire auteur, et se fixa à Hambourg. Il a donné un grand nombre de comédies, favorablement accueillies du public, entre autres : *le Meilleur ton* (der beste Ton); *une Cour selon les règles* (Freien nach Vorschrift); *Rosenmüller et Fincke; l'Ordonnance du Roi* (der Kœnigsbefehl); *la Lettre de recommandation* (der Empfehlungsbrief); *l'Homme riche* (der reiche Mann); *Simplicité champêtre* (die Einfalt vom Lande); *Charles XII*, *le Gamin de Paris* (der Pariser Taugenichts), etc., etc. Elles ont toutes paru dans les *Annales du théâtre allemand* (Jahrbuch deutscher Bühnenspiele), dans *l'Almanach* de Kotzebuë et dans la collection intitulée : *Comédies* (Lustspiele; Berlin, 1830-1852, 7 vol.)

M. Tœpfer a écrit, en outre, *Esquisses de ma vie ambulante* (Zeichnungen aus meinen Wanderjahren; Hanovre, 1823), et *Contes et nouvelles* (Erzaehlungen und Novellen; Hambourg, 1842-1844, 3 vol.), et collaboré activement à plusieurs recueils littéraires.

TOLBECQUE (Jean-Baptiste), violoniste français, né à Paris, en 1797, entra de bonne heure au Conservatoire, où il étudia sous Rodolphe Kreutzer. Il obtint des succès, puis entra à l'orchestre des Italiens. Vers la fin de la Restauration, connu déjà comme excellent virtuose et comme habile arrangeur de contredanses, il fut chef d'orchestre à Tivoli et dans plusieurs autres bals et jardins publics, et jouit, avant M. Musard, de la vogue la plus absolue. Il dirigea, de 1835 à 1846, avec le concours de son frère, M. Julien Tolbecque, les bals de la cour. M. Tolbecque a publié, chez les principaux éditeurs, un nombre presque incalculable de *Quadrilles*, *Rondos*, *Valses à grand orchestre*, et *Variations* sur les opéras nouveaux.

TOLDY (Franz Schedel, dit), critique hongrois, né le 10 août 1805, à Ofen, où son père était employé du gouvernement, entra à l'université de Pesth en 1819, et fut reçu en 1829 docteur en médecine. Lié avec les meilleurs auteurs nationaux de la Hongrie et déjà connu comme écrivain, il fit en 1829 des cours sur la littérature hongroise à Berlin, où il était allé entendre Hegel. En 1830 il parcourut la Belgique, visita Londres, Paris, Ferney, traversa l'Italie supérieure, et, à son retour dans sa patrie, fut nommé membre de l'Académie hongroise, dont il est devenu premier secrétaire (1831). Il fonda avec Bugat, et rédigea jusqu'en 1833, l'*Orrosi Tar*, le premier journal médical qui ait été publié en hongrois, et remplit, comme professeur adjoint la chaire d'hygiène à l'université de Pesth (1838). Il composa alors quelques ouvrages de médecine, entre autres : les *Éléments de l'hygiène* (die Elemente der Diætetik; Pesth, 1839). Mais voulant concentrer ses études sur l'histoire de la littérature hongroise, qu'il fut plus tard chargé d'enseigner à l'université de Pesth, il donna sa démission de professeur de médecine en 1844 et fut nommé directeur de la bibliothèque de l'université. En 1848, M. Toldy ne prit aucune part au mouvement insurrectionnel, et reçut alors le titre de membre correspondant de l'Académie des sciences de Vienne. Il est depuis 1841 directeur de la Société Kisfaludy, dont il fut l'un des fondateurs.

Ses principaux ouvrages sont : *Lettres esthétiques sur les œuvres épiques de M. Vœrœsmarty* (Pesth, 1827); *Manuel de poésie hongroise* (Handbuch der ungarischen Poesie; Pesth et Vienne, 1828. 2 vol.), remanié sous le titre de *Geschichte der ungarischen Poesie* (Pesth, 1855, t. I-II); *la Poésie historique hongroise avant Zrinyi* (die ungarische historische Dichtung vor Zrinyi; Vienne, 1850); une histoire de la langue et de la littérature hongroises, en hongrois, à l'usage des gymnases, sous le titre de *A Magyar nemzeti irodalom tœrtenete* (Pesth, 1851-1855, tom. I-III), et en allemand sous celui de *Handbuch der ungarischen Sprache und Literatur* (Pesth, 1855, t. II). Il a rédigé, de 1837 à 1844, avec MM. Vœrœsmarty et Bajza, l'*Athenæum* et son appendice (Figyelmezœ), revues qui ont exercé une très-grande influence sur la littérature hongroise, et publié une *Anthologie hongroise* (Blumenlese aus ungarischen Dichtern; Pesth et Vienne, 1828), et une *Chrestomathie magyare* (Magyar Chrestomathia; Pesth, 1853, 2 vol.). Il rédige les *Annales* de l'Académie hongroise et de la Société Kisfaludy, et depuis 1850 le *Museum hongrois* (Uj Magyar Muzeum).

On doit encore à M. Toldy un très-grand nombre d'éditions : celles des poëtes modernes Dayka (Pesth, 1833), Czuczor (1836), Kazinczy (1836-1845, 5 vol.); les *OEuvres complètes de Charles Kisfaludy* (Saemmtliche Werke des K.; Ofen, 1831, 10 vol.; 5e édit., 1855); *Restes des poëtes hongrois* (Reliquien ungarischer Dichter; Pesth, 1828); *Légende rimée de saint Catalin d'Alexandrie* (Gereimte Legende des alexandrinischen Heiligen Catalin; Pesth, 1854), etc. En 1841 il a commencé, sous le titre de *Nemzeti kœnyvtar*, un grand recueil de classiques hongrois, dans lequel ont déjà paru les œuvres du comte Esterhazy, avec biographie (1854, 2 vol.); celles de Karman, Fanni, Czokonai, Vœrœsmarty, Jean Kis, Alexandre Kisfaludy, etc.

TOMMASEO (Nicolo), écrivain italien, un des chefs de la révolution de Venise, en 1848, est né en 1803, à Sebenico en Dalmatie. Il fit ses études en Italie, et passa plusieurs années à Florence, où il collabora à l'*Anthologie*. Suspect au gouvernement autrichien, il dut se retirer en France, en 1833, et habita Paris quelque temps. Il était en Corse lorsque l'amnistie de 1838 lui permit de rentrer à Venise. Pendant près de dix années, il se renferma dans ses études historiques ou littéraires; mais à la fin de 1847, cédant au mouvement général de l'Italie, il s'unit à M. Manin pour réclamer par une pétition à l'empereur d'Autriche l'adoucissement de la censure. Il fut regardé alors comme un des chefs du parti national. En janvier 1848, la popularité de MM. Tommaseo et Manin amena leur arrestation; mais à la nouvelle du soulèvement de Milan, le peuple de Venise obtint par ses menaces leur mise en liberté (17 mars). Cinq jours après, l'armée autrichienne était forcée de quitter la ville, la république de Saint-Marc proclamée et M. Tommaseo nommé membre du gouvernement provisoire. Il se retira avec lui, lorsque le peuple exigea l'alliance avec le Piémont et la guerre offensive contre l'Autriche (8 juin).

L'issue malheureuse de la première campagne, et les besoins de la résistance ramenèrent MM. Manin et Tommaseo au pouvoir (11 août 1848). Ce dernier devint ministre du culte et de l'instruction publique, fit deux voyages à Paris pour demander le secours de la République française; il revint, en janvier 1849, sans avoir rien obtenu, et dut, dès lors, s'effacer devant Manin, le représentant de la résistance plus active. Il n'en fut pas moins exilé avec lui et trente-huit patriotes, après la capitulation de la ville. Il se retira à Corfou pour y reprendre ses anciens travaux.

M. Tommaseo appartient, comme homme d'État et comme philosophe, à cette fraction de la jeune Italie qui prétend concilier avec les ten-

dances libérales les traditions du catholicisme. Comme écrivain, il a de la vigueur et de l'originalité. Il a beaucoup écrit, notamment : *de l'Éducation* (Lugano, 1834 ; 3ᵉ édit., 1836) ; un *Commentaire du Dante* (Venise, 1837) ; *Nouveaux écrits* (Ibid., 1839-1840, 4 vol.) ; *Études critiques* (Ibid., 1843, 2 vol.) ; *Nouveau dictionnaire des synonymes de la langue italienne* (Florence, 1832 ; nouvelle édit., 1839-1840), livre d'une critique judicieuse et savante. Ses principaux travaux historiques sont la *Collection des papiers d'ambassade vénitiens qui ont rapport à l'histoire de France du* XVIᵉ *siècle*, avec un commentaire français (Paris, 1838, 2 vol.), et les *Lettres de Pascal Paoli* (Florence, 1846). Son *Duc d'Athènes* (Paris, 1836) tient autant du roman que de l'histoire. Ses *Poésies* ont eu peu de succès ; mais sa *Collection des chants populaires, toscans, corses, dalmates et grecs*, avec des notices historiques (Venise, 1389, 4 vol.) est très-estimée.

TOMMASI (Ferdinando, chevalier), compositeur italien, né à Naples en 1824, et second fils de l'ancien président du conseil des ministres, eut pour parrain le roi Ferdinand Iᵉʳ. Il s'essaya à la poésie, se livra ensuite à la peinture, et obtint quelques succès aux expositions des beaux-arts de Naples. Mais l'étude de la musique l'absorba bientôt tout entier. Après avoir reçu des leçons d'harmonie et de contre-point du professeur Gaëtano Cercia (1842), il se mit à écrire un grand nombre de morceaux de musique sacrée et profane, entre autres l'oratorio de *Judith*. Sa première œuvre théâtrale, *Camma*, ne put être représentée ; il fut plus heureux avec *Guido e Ginevra*, drame lyrique dont il a écrit aussi les paroles et qui fut joué avec un grand succès à Naples (8 décembre 1855), et à Vienne en juin 1856. M. Tommasi est membre de l'Académie des beaux-arts de Naples.

TONDU-DU-METZ (Jean-Isaac), ancien représentant du peuple français, né à Noyon (Oise), le 20 mars 1789, petit-fils d'un haut fonctionnaire de la première République, fit partie de l'opposition libérale pendant la Restauration. Nommé maire d'Attichy, en 1814, destitué en 1815, il reprit ses fonctions en 1830, et fut membre du conseil d'arrondissement de Compiègne. Après la révolution de Février, il se présenta, comme républicain modéré, aux suffrages des électeurs du département de l'Oise, et fut nommé, le dernier sur dix, par 43 332 voix. Membre du comité de législation, il vota ordinairement avec la majorité et adopta l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de Louis-Napoléon, et approuva l'expédition de Rome. Non réélu à la Législative, il retourna dans ses propriétés d'Attichy.

TOOKE (Thomas), économiste anglais, né à Saint-Pétersbourg, en 1774, pendant le séjour de son père en Russie, vint, jeune encore, s'établir à Londres, et prit une part active aux grandes entreprises industrielles de l'Angleterre. Directeur ou président de compagnies de docks, de chemins de fer, etc., il contribua à la réduction des tarifs, agrandit les relations entre la Grande-Bretagne et la Russie, et fit partie d'importantes commissions désignées par le Parlement. Retiré des affaires depuis plus de vingt ans et revêtu successivement de nombreuses fonctions honorifiques, il n'a gardé que sa place au conseil d'administration de la Compagnie royale d'assurances, qui le compte parmi ses membres depuis 1804. M. T. Tooke, membre de la Société royale de Londres depuis 1820, est correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques depuis 1852 et officier de la Légion d'honneur.

On a de lui : *Pensées et détails sur les hauts et les bas prix des trente années* 1793-1822 (Thoughts and details of the high and low prices ; Londres, 1823) ; *Considérations sur l'état de la circulation* (On the state of the currency ; 1826) ; *Histoire des prix et des mouvements de la circulation de* 1798 *à* 1837 (the History of prices and of the state of the paper circulation ; 1838, 2 vol.), ouvrage continué jusqu'en 1839 (1840, 1 vol.), puis jusqu'en 1847 (1848, 1 vol.) ; *Recherches sur les principes de la circulation, ses rapports avec les prix*, etc. (An inquiry into the currency principles ; 1844) ; *la Monarchie en France, son origine, ses progrès et sa chute* (the Monarchy of France, its rise, progress and fall ; 1855, gr. in-8) ; des *Lettres*, *Mémoires*, etc.

TORNBERG (Charles-Jean), orientaliste suédois, né en 1807, à Linkœping, acheva ses études à l'université d'Upsal, où il obtint le grade de docteur en philosophie en 1833. Nommé agrégé pour la littérature arabe en 1835, il habita Paris de 1836 à 1838 et y suivit les leçons de S. de Sacy, Ét. Quatremère et Am. Jaubert. Nommé successivement professeur adjoint, puis titulaire de langues orientales à l'université de Lund (1844-1850), il est membre de l'Académie de Stockholm depuis 1840 et de plusieurs sociétés savantes étrangères. Il a donné un assez grand nombre de publications très-spéciales, éditions, traductions, dissertations, relatives à la littérature et aux antiquités arabes, et fourni de savants mémoires aux recueils d'érudition de son pays.

TORRINGTON (Georges BYNG, 7ᵉ vicomte), pair d'Angleterre, né en 1812, à Chatham, descend du célèbre amiral George Byng, élevé en 1721 à la pairie. Après avoir fait ses études à l'université d'Oxford, qui lui a conféré le diplôme de docteur en droit, il prit la place de son père à la Chambre des Lords (1831). Sous le ministère de lord Melbourne, il remplit les fonctions de chambellan auprès de la reine. De 1847 à 1850, il a gouverné l'île de Ceylan avec le titre de commandant en chef. Depuis 1853, il est chambellan du prince Albert. Il appartient à l'opinion libérale. N'ayant pas d'enfants de son mariage avec lady Astley (1833), il a pour héritier de sa pairie son frère Robert-Barlow-Palmer BYNG, né en 1816, et capitaine dans l'armée des Indes.

TOSCANE (maison grand-ducale de), branche cadette de la maison de Lorraine-Autriche. Chef actuel : le grand-duc LÉOPOLD II (voy. ce nom), veuf de *Marie*-Anne-Caroline, sœur du roi régnant de Saxe, remarié le 7 juin 1833 à la grande-duchesse Marie-*Antoinette*-Anne, née le 19 décembre 1814, fille de François Iᵉʳ, roi des Deux-Siciles.

Il a six enfants, dont cinq de son second mariage : le grand-duc héréditaire *Ferdinand*-Salvator-Marie-Joseph-Jean-Baptiste-François-Louis-Gonzague-Raphaël-Rénier-Janvier, archiduc d'Autriche, né le 10 juin 1835, colonel propriétaire du 8ᵉ régiment de dragons autrichiens et colonel du bataillon toscan des vélites, fiancé, le 15 août 1856, à la princesse *Anne*-Marie, fille du roi régnant de Saxe ; les archiducs *Charles*-Salvator-Marie-Joseph, né le 30 avril 1839, lieutenant-colonel au bataillon toscan des vélites, capitaine au 6ᵉ régiment des lanciers autrichiens ; *Louis*-Salvator-Antonin, né le 4 août 1849 ; *Jean*-Népomucène-Marie-Annonciade, né le 25 novembre 1852. — Filles : les archiduchesses *Auguste*-Ferdinande-Louise-Marie-Jeanne-Joséphine, née le 1ᵉʳ avril 1825, seul enfant du premier lit, mariée,

le 15 avril 1844, à *Luitpold*, prince de Bavière; Marie-*Isabelle*-Annonciade-Jeanne, née le 21 mai 1834, mariée, le 10 avril 1850, à *François* de Paule Louis-Emmanuel, prince des Deux-Siciles, comte de Trapani; et Marie-*Louise*, née le 31 octobre 1845.

Sœur du grand-duc : l'archiduchesse Marie-Louise-*Joséphine*, née le 30 août 1798. — Pour les oncles, tantes, etc. (voy. AUTRICHE).

TOTAIN (Nicolas), ancien représentant du peuple français, né à Ingerville (Manche), le 10 septembre 1790, fils d'un marin de la République, qui mourut des suites de ses blessures, entra lui-même au service à l'âge de quatorze ans et fit toutes les campagnes de l'Empire. D'Austerlitz à Waterloo, il avait assisté à plus de vingt combats et dix grandes batailles, reçu six blessures, et subi plusieurs mois de captivité en Espagne. En 1815, le licenciement de la garde impériale le laissa absolument sans ressources. Il se fit maçon. Établi à Metz, ville toute militaire, il y acquit, comme ancien soldat de la garde, une certaine popularité parmi les ouvriers, et en 1848, les clubs démocratiques le proposèrent pour candidat à l'Assemblée constituante. Élu par 91 470 voix, le septième sur onze, il vota ordinairement avec le parti démocratique modéré. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée, tout en témoignant ses sympathies pour la personne du président et sa famille. Non réélu à la Législative, il retourna à ses travaux.

TOTLEBEN (François-Édouard), général russe, né à Mittau (Courlande), le 20 mai 1818, d'une famille de négociants, fut élevé à Riga et reçu à l'Institut des ingénieurs de Saint-Pétersbourg, où brille aujourd'hui son nom gravé en lettres d'or, avec l'inscription : *Sébastopol*, 1854-1855. Lorsque la guerre d'Orient éclata, il était capitaine en second dans le corps des ingénieurs de campagne. S'étant distingué, sous le général Schilder, dans la campagne du Danube, il fut envoyé en Crimée, en 1855, et en moins d'une année, parcourut successivement les grades de capitaine, lieutenant-colonel adjudant, général-major et adjudant général. C'est lui qui par un admirable système de défense, fit d'une ville ouverte, sous le feu de l'ennemi, une forteresse redoutable, et l'énergique résistance de Sébastopol fut due en grande partie à ses travaux. Aussi, quoique simple général de brigade, il reçut la haute décoration de l'ordre de Saint-Georges, qui n'est conférée que pour des actions d'éclat, et sur la proposition du chapitre des chevaliers de l'ordre. Il n'a partagé cette distinction qu'avec le prince Wassilitchikof. Vers la fin du siége M. Totleben fut gravement blessé au pied. En 1856, il a parcouru l'Allemagne et une partie de l'Europe, pour étudier la construction des principales forteresses.

TOUGARD (Jérôme-François), administrateur et horticulteur français, né au Havre, le 30 septembre 1781, placé d'abord dans les bureaux de la marine, alla suivre à Caen les cours de droit et fut reçu avocat en 1809. Nommé juge d'instruction au Havre (1800), il donna sa démission, en 1815, s'établit à Rouen, en qualité d'avocat, plaida plusieurs fois avec succès devant la Cour d'assises, se déclara l'adversaire de la peine de mort et présenta aux Chambres, le 16 août 1830, une *Pétition* (in-8), qui fut prise en considération, lors de la réforme de la procédure criminelle, dès l'année suivante. En 1836, M. Tougard eut la plus grande part à la fondation de la Société centrale d'horticulture de la Seine-Inférieure, dont il n'a cessé d'être président, et qui, après des accroissements considérables, a été déclarée, par décret impérial, du 23 août 1853, établissement d'utilité publique. Conseiller de préfecture depuis 1845 et chargé d'une partie importante de l'administration départementale en 1848, M. Tougard, destitué par M. Sénard, quelques mois après, rentra dans la vie privée; membre de plusieurs sociétés savantes, il est chevalier de la Légion d'honneur depuis 1846.

On cite de lui : *des Vices et des abus de l'instruction criminelle en France et des moyens d'y remédier* (1820, in-8); *le Guide des jurés* (1827); *Soirées littéraires, ou Cours de littérature à l'usage des gens du monde, professé à Rouen, par M. Ch. Durand, recueilli et annoté par M. Tougard* (1828, 2 vol. in-12); de nombreux articles dans le recueil franco-belge, *l'Horticulteur praticien*, et les *Bulletins* de la Société d'horticulture; enfin, une *Monographie des fruits*.

TOULMIN (Mistress Camilla CROSLAND, plus connue sous le nom de Miss), femme de lettres, anglaise, née à Londres, vers 1817, perdit de bonne heure son père, avocat, et livrée à ses propres ressources, se tourna vers la carrière des lettres, à laquelle une forte éducation l'avait préparée. Elle débuta par un petit poëme inséré au *Book of Beauty* de 1838. Depuis cette époque, elle collabora assidûment à divers recueils, entre autres, au *Chambers'-Journal*; elle dirigea même, pendant quelques années, une revue mensuelle, *Ladies' Companion and Magazine*. Elle a épousé, en 1848, un négociant de Londres, M. Crosland.

Miss Toulmin a publié séparément : *Légende de la vie anglaise* (Lays and Legends illustrative of english Life); *les Associés, Peines et épreuves, Lydia, Heldreth*, romans de mœurs modernes; des contes de Noël, un volume de *Poésies* et un *Dictionnaire biographique des femmes illustres* (Memorable Women). Ces divers écrits ont pour thème principal les misères de la classe pauvre et l'instruction politique et sociale du peuple.

TOUPET-DESVIGNES [des Ardennes], ancien représentant du peuple français aux assemblées républicaines, né, vers 1810, à Givet, commandait la garde nationale de cette ville, où il était regardé comme un des chefs de l'opposition, lorsqu'en avril 1848, il fut élu représentant à l'Assemblée constituante, le cinquième sur huit. Membre du comité de l'Algérie, qui le choisit pour secrétaire, il vota avec le parti républicain modéré contre les deux Chambres, la proposition Rateau et l'expédition d'Italie. A l'Assemblée législative, où il représenta aussi les Ardennes, il se maintint dans cette ligne et s'opposa aux actes contre-révolutionnaires de la majorité comme à la politique du pouvoir exécutif. Au 2 décembre, il rentra dans la vie privée. De 1848 à 1852, il a fait partie du conseil général de son département.

TOUPOT DE BEVEAUX (Henri-Camille), ancien représentant du peuple français, né, le 1er avril 1800, à Chaumont (Haute-Marne), est fils d'un magistrat qui siégea longtemps à la Chambre des Députés dans les rangs de l'opposition. Nommé, en 1831, sous-préfet de Vassy, il exerça successivement les mêmes fonctions à Castel-Sarrasin, à Béthune, à Baume, et fut de nouveau transféré, en 1844, à Vassy. Il reçut, en 1837, la croix d'honneur. En 1848, il donna sa démission et se présenta aux électeurs de la Haute-Marne, qui l'élurent représentant à la Constituante, le troisième sur sept, et le renvoyèrent à l'Assemblée législative. Appartenant au comité de la rue de Poitiers, il s'associa constamment

à la politique de la majorité monarchique, se rallia ensuite au parti de l'Élysée, et appuya le coup d'État, en acceptant une place dans la Commission consultative. Depuis 1853, il fait partie du conseil supérieur d'agriculture et du conseil général de son département.

TOURANGIN (Denis-Victor), sénateur français, ancien conseiller d'État, né à Issoudun (Indre), le 25 octobre 1788, élevé au collége de Pont-le-Voy, alla suivre les cours de droit à Paris et s'établit, en 1814, à Bourges, où il exerça la profession d'avocat. Il participa à la fondation ainsi qu'à la rédaction du *Journal du Cher*, une des feuilles de l'opposition libérale, protesta, en 1830, contre les ordonnances de Juillet et fut, le 5 août suivant, nommé préfet de la Sarthe, où il sut, par des moyens efficaces, arrêter l'insurrection carliste de 1832. Il administra, de 1833 à 1848, le département du Doubs et y laissa des regrets pour l'esprit conciliant et la modération dont il avait fait preuve. La majorité de l'Assemblée législative mit M. Tourangin au nombre des nouveaux conseillers d'État, où il entra dans la section de législation. Un décret du 4 décembre 1854 l'éleva à la dignité de sénateur. M. Tourangin est, depuis le 25 juin 1849, grand officier de la Légion d'honneur.

TOURNACHON. Voy. NADAR.

TOURNEMINE (Bernard VACHER, baron DE), général français, est né à Aurillac, le 10 octobre 1788. Dès l'âge de seize ans, il entra comme simple canonnier au 4e régiment d'artillerie de marine (1804). Il se distingua à la prise des vaisseaux anglais capturés dans les mers du Nord, passa, en 1809, dans l'artillerie de terre, et gagna successivement ses grades sur tous les champs de bataille de l'Empire. Il fut mis à la tête d'une batterie de la jeune garde après le combat de Montereau, où il avait été atteint d'une balle à la cuisse. Au retour des Bourbons, il entra dans la garde royale, devint colonel de son arme en 1826 et fit partie, en 1830, de l'escorte d'élite qui accompagna Charles X jusqu'à Cherbourg.

Après être resté quelque temps en non-activité, M. de Tournemine fut chargé, en 1831, d'organiser le 11e régiment d'artillerie. Envoyé, en 1836, en Afrique, il prit part aux diverses expéditions qui eurent lieu sous le commandement des maréchaux Clausel et Valée, fut placé trois fois à l'ordre du jour de l'armée et promu maréchal de camp après la prise de Constantine (1837). Il a dirigé, depuis cette époque, l'École d'artillerie de Douai. Sa nomination au grade de général de division date du 7 décembre 1848. En 1852, il a été mis dans la 2e section de l'état-major général (réserve). Il est commandeur de la Légion d'honneur.

TOURNEMINE (Charles DE), peintre français, né à Toulon, en 1825, étudia à Paris, dans l'atelier de M. Eugène Isabey et débuta au salon de 1846, après avoir exploré les côtes de Bretagne et de Normandie, dont il reproduisit les divers types dans la plupart de ses tableaux. Il a aussi visité, au commencement de la guerre d'Orient, la Turquie et les bords du Danube. On cite parmi ses envois aux salons : *Souvenir de Concarneau*, *les Environs de Vannes*, *Cavaliers bretons*, *une Plage de Bretagne*, *une Vue près de Croisic*, *des Pâtres bretons ramenant un troupeau*, *Plage à la marée basse*, acquis tous deux par la maison de l'Empereur (1853); *Berger de Smyrne*, *Jeune bergère bretonne*, *un Berger turc* et *le Cours du Danube*, à l'Exposition universelle de 1855; *un Café oriental*, *Cavaliers turcs* (1857), etc. Cet artiste a été décoré le 1er janvier 1853.

TOURNEUX (Félix), ingénieur français, né en 1811, à Strasbourg, et fils aîné d'un ingénieur en chef des ponts et chaussées, mort en 1834, fut admis, en 1828, à l'École polytechnique, d'où il sortit, en 1830, avec le grade de sous-lieutenant dans l'artillerie de terre. Démissionnaire en 1832, il est attaché, depuis 1843, comme ingénieur en chef, à la ligne de Dôle à Salins. Il a dirigé et exécuté lui-même en partie l'*Encyclopédie des chemins de fer*, publiée par la maison Renouard, en 1841.

TOURNEUX (Prosper), frère du précédent, né à Lauterbourg (Bas-Rhin), le 18 avril 1812, et aussi élève de l'École polytechnique, en sortit, en 1835, avec le même grade, dans l'artillerie de terre. Il obtint, deux ans après, celui de lieutenant en second. Il donna sa démission en 1838 et entra au ministère des travaux publics au moment de l'organisation du service des chemins de fer (1842). Nommé peu après chef de bureau, il est devenu, en 1847, chef de division du même département. Il a été décoré le 22 février 1848.

M. Pr. Tourneux a traduit la *Législation des chemins de fer en Allemagne*, du baron de Reden, avec *Introduction et note* (1845, in-8), et fourni des articles spéciaux à l'*Encyclopédie moderne*, au *Dictionnaire de l'administration française* et à *la Revue nouvelle;* en 1846, une longue *Note* sur les chemins de fer de Belgique et d'Allemagne. Il a pris part au congrès de statistique tenu à Paris en 1851.

TOURNEUX (Prosper Jules), frère des précédents, né en 1820, fut aussi admis à l'École polytechnique, d'où il passa, en 1841, dans l'artillerie de marine. Il est aujourd'hui associé aux travaux de M. Félix Tourneux et chef de la comptabilité au chemin de fer de Dôle à Salins.

Un autre membre de la même famille, Édouard TOURNEUX, né en 1822, admis à l'École polytechnique en 1844, était aussi entré dans le service des chemins de fer en 1847. — Il est mort à Paris, en décembre 1852.

TOURRET (Charles-Gilbert), homme politique français, ancien ministre, né le 22 décembre 1795, à Montmarault (Allier), fut admis en 1814 à l'École polytechnique. Après avoir passé quelque temps dans le service des ponts et chaussées, il donna sa démission d'ingénieur pour s'occuper de la culture de ses propriétés. De 1837 à 1842, il représenta à la Chambre des Députés l'arrondissement de Montluçon, siégea à l'extrême gauche et, fatigué des luttes politiques, renonça à son mandat au profit de la candidature de M. de Courtais. Remarqué dès lors par ses connaissances en économie rurale, il fut appelé au conseil général d'agriculture (1842), dont il fut, jusqu'en 1851, un des membres les plus utiles. Lorsque éclata la révolution de Février, il accepta les fonctions provisoires de commissaire de l'Allier, mais il les résigna pour protester contre les circulaires de M. Ledru-Rollin. Il fut néanmoins maintenu par son successeur, M. Mathé, sur la liste des candidats recommandés par l'administration du département et élu, le second sur huit, par 70 351 suffrages. A l'Assemblée constituante, il appartint à la fraction modérée du parti républicain et vota avec la gauche contre les deux Chambres, la proposition Rateau et l'expédition de Rome.

Aussitôt que le général Cavaignac eut été investi du pouvoir exécutif, M. Tourret reçut dans son premier cabinet le portefeuille de l'agriculture (28 juin 1848) et engagea son ministère dans une voie de progrès et de réforme. C'est à lui

qu'on doit le projet sur l'enseignement professionnel agricole comprenant trois degrés : les fermes-écoles où tout était gratuit, les écoles régionales et l'Institut national agronomique. Ce projet, dont l'application partielle a amené les meilleurs résultats, fut adopté le 17 octobre. Par arrêté du 13 décembre suivant, fut établie une commission pour la révision annuelle des valeurs de douanes, laquelle fonctionne encore. M. Tourret suivit ses collègues dans leur retraite, le 20 décembre, et, refusant d'accepter un nouveau mandat pour la Législative, se consacra tout entier à ses travaux d'agriculture.

TOUSSAINT (François-Christophe-Armand), statuaire français, né à Paris, le 7 avril 1806, entra à l'École des beaux-arts en 1827, comme élève de David, y remporta toutes les diverses médailles des concours jusqu'en 1835, et le second prix de sculpture, en 1832, sur ce sujet : *Capanée renversé des murs de Thèbes*. Il débuta au salon de 1836 avec le *Jeune laboureur trouvant une épée*, et le modèle d'un *Bas-relief funéraire*. Il a exposé depuis : *Sujets tirés de l'histoire de France*, série de bas-reliefs en plâtre (1837 et 1838); les mêmes, en bronze (1845); *Jésus-Christ appelant à soi les petits enfants*, bas-relief (1839); *l'Immaculée conception*, statue en marbre (1840); *un Indien* et *une Indienne*, commandés en bronze par le ministère de l'intérieur (1847); *la Loi* et *la Justice*, pour la restauration de l'horloge du Palais de justice (1850).

En dehors des expositions, M. Armand Toussaint a exécuté un grand nombre de travaux particuliers ou de commandes officielles, entre autres : deux *Cariatides* monumentales pour la facade d'un hôtel du boulevart des Capucines (1843); quelques-uns des *Bas-reliefs* du tombeau de Napoléon Ier aux Invalides, avec M. Charles Simart; *la Mise au tombeau*, morceau gothique sculpté dans le tympan de la porte principale du portail de Notre-Dame de Paris (1856), etc. Cet artiste a obtenu une 2e médaille en 1847 et la décoration en juillet 1852.

TOUSSAINT (Anna-Louise-Gertrude), romancière hollandaise, née à Alkmaar le 16 septembre 1812, débuta dans la carrière des lettres en 1827, avec un roman historique : *Almagro*, qui eut du succès, et qui fut suivi du *Comte de Devonshire* (De Graaf van Devonshire; 1838), et des *Anglais à Rome* (De Zugelsche in Rom; 1840). Elle publia ensuite : *Het Huis Lauernesse* (1841, 2 vol.; 3e édit., 1851), roman emprunté à l'histoire et aux mœurs de la réforme, qui eut en Hollande un succès prodigieux et fut traduit dans presque toutes les langues de l'Europe, ainsi qu'une sorte de trilogie sur la vie et les aventures du comte de Leicester : *Leycester in Nederland*, *de Vrouwen van het Leyscester'sche*, *Tijdperk* et *Gideon Florensz* (1851-1854, 9 vol.). Les compatriotes de Mme Toussaint la comparent à Walter Scott pour ses qualités dramatiques. En 1845 sa ville natale lui conféra, par décision spéciale, les droits civiques. Depuis 1849 elle rédige l'*Almanach du beau et du bien* (Almanach für das Schœne und Gute), recueil très-remarquable. En 1851, elle a épousé à Aix-la-Chapelle, le peintre Bosboom, dont les tableaux de genre sont très-recherchés en Allemagne et aux Pays-Bas.

TOUSSENEL (Alphonse), publiciste français, né à Montreuil-Bellay (Maine-et-Loire), en 1803, s'occupa jusqu'à trente ans de travaux agricoles et devint en 1833 un des fervents disciples de Fourier. Mêlé dès la même époque à la presse doctrinaire, il soutint vivement la loi sur l'instruction primaire de 1833, fut rédacteur en chef de *la Paix* en 1837, décoré de la Légion d'honneur en mai 1839, et nommé, deux ans après, commissaire civil à Bouffarick; des discussions avec l'autorité militaire lui firent donner sa démission en 1842. De retour en France, il fut un des fondateurs et des soutiens de *la Démocratie pacifique*, fit partie, après la révolution de Février, de la Commission du Luxembourg et rédigea ensuite *le Travail affranchi*, en société avec M. F. Vidal. Dans ces dernières années, il s'est tenu à l'écart du mouvement politique et s'est renfermé dans ses études d'histoire naturelle, où il porte, de l'avis des juges les plus compétents, une rare aptitude.

On a de lui : *les Juifs, rois de l'époque; histoire de la féodalité financière* (1845, in-8; 2e édit., 1847, 2 vol.); *l'Esprit des bêtes, Vénerie française et zoologie passionnelle* (1847, in-8); *Travail et fainéantise; Programme démocratique* (1849), brochure; *le Monde des oiseaux; Ornithologie passionnelle* (1852, in-8; 2e édit., 1855); et un certain nombre d'articles et fragments insérés dans la *Bibliothèque des feuilletons, le Globe* et autres recueils ou journaux.

TOUSSENEL (Théodore), frère aîné du précédent, né au même lieu, le 30 avril 1806, a été pendant plus de vingt ans professeur titulaire d'histoire au lycée Charlemagne, avant de passer en qualité de censeur au lycée Bonaparte, en 1857. Il a été décoré le 27 avril 1845.

M. Toussenel a traduit : *Wilhelm Meister*, de Gœthe (1829); les *Contes d'Hoffmann* (1838, 2 vol.); les *Traditions allemandes* des frères Grimm, etc., et publié un *Précis chronologique de l'histoire de France* (1838, in-4), ou texte explicatif des gravures obtenues par le procédé Collas. Il a collaboré, surtout de 1830 à 1842, au *Temps* et à la *Revue de Paris*.

TOWIANSKI (N....), philosophe et réformateur polonais, né vers 1800, en Lithuanie, fit toutes ses études à l'université de Wilna. Aveugle de naissance, mais doué d'une intelligence extraordinaire, il puisa dans le sentiment de sa situation une sorte d'exaltation mystique, qu'il communiqua à la plupart de ses camarades de l'université. Ayant recouvré la vue d'une manière prodigieuse, il se maria, et bientôt commencèrent ses visions et ses entretiens avec les esprits, avec les saints et la Vierge. Il se donna pour saint Pierre et sa femme pour sainte Philomèle, expliquant son étrange conviction par une sorte de métempsycose. Cette doctrine, renouvelée des Grecs, le fit renfermer dans un hôpital par le gouvernement russe. Bientôt relâché, parce que son exaltation paraissait inoffensive, il se retira dans un domaine de sa famille et prit peu de part à la révolution de 1830, dont il prévoyait la déplorable issue. Quelque temps après, il se rendit à Posen, annonça qu'il était prophète, envoyé de Dieu, et eut même des conférences avec l'archevêque Dunin. Après de vaines tentatives de prosélytisme en Pologne, en Saxe et en Belgique, il vint à Paris, où il séduisit Mickiewicz, en se disant chargé par Dieu de lui confier une mission auprès de l'émigration polonaise, et en guérissant comme par miracle sa femme, atteinte de folie. Mickiewicz, alors professeur au Collége de France, essaya, du haut de sa chaire, de populariser, sous le nom de *messianisme*, la nouvelle doctrine philosophique et sociale de Towianski et publia même un ouvrage intitulé : *l'Église officielle et le Messianisme* (1842-1843). Un dimanche, après la messe, M. Towianski entra à Notre-Dame et s'écria qu'il était le Messie de l'humanité et de la Pologne. Plusieurs autres excentricités

de la même espèce le firent éloigner de la France en août 1842. On prétendit qu'il avait prophétisé, huit jours à l'avance, la mort du duc d'Orléans. Cependant le cours de Mickiewicz au Collége de France était suspendu et les théories du mystique Polonais, dépourvues de tribune, tombèrent peu à peu dans l'oubli. Depuis, M. Towianski se retira successivement à Bruxelles, en Suisse et à Rome. Il prétendit, dans cette dernière ville, vouloir s'entendre avec le pape sur ses doctrines, fut expulsé et se retira de nouveau en Suisse, où il semble avoir abdiqué son rôle de prophète.

TOWNSHEND (John Townshend, 4e marquis), pair d'Angleterre, né en 1798 à Ball's-Park (comté de Herts), descend d'une ancienne famille élevée à la pairie en 1299, et au marquisat en 1786. Après avoir fait ses études à Eton et au collége naval de Portsmouth, il entra dans la marine royale et devint capitaine en 1834. Il a rempli, en 1854, les fonctions d'aide de camp auprès de la reine. Élu en 1847 député de Tamworth à la Chambre des Communes, il a hérité, à la mort de son cousin (31 décembre 1855), de ses titres et de son siége à la Chambre haute; il y vote avec le parti libéral. Il a épousé, en 1825, une fille de lord George Stuart.

TRACY (Antoine-César-Victor-Charles Destutt, comte de), homme politique français, ancien ministre, né en 1781, et fils aîné du célèbre philosophe de ce nom, qui siégea au Sénat et à la Chambre des Pairs, et mourut en 1836 dans un âge très-avancé. Admis, en 1797, à l'École polytechnique, où il fut quelques années plus tard rappelé comme chef des études, il entra ensuite à l'école d'application de Metz, fut employé successivement au camp de Boulogne, en Italie, dans le huitième corps d'armée à Austerlitz et en Dalmatie, et passa de là, en 1807, à Constantinople; il y fut aide de camp du général Sébastiani, fit avec lui les campagnes de 1808 et de 1809, en Espagne, et se distingua à Almonacid et à Ocaña où il fut blessé. Devenu chef de bataillon et décoré (1810), il guerroya en Andalousie jusqu'au moment où une nouvelle blessure, reçue à Albuera l'obligea, en 1811, de rentrer en France. A peine guéri, il eut, en 1812, mission de conduire à la grande armée une demi-brigade de recrues, rejoignit le corps du maréchal Augereau et, après plusieurs actions d'éclat, tomba par capitulation aux mains des Russes, qui le retinrent prisonnier jusqu'à la conclusion de la paix. A cette époque, il obtint le grade de colonel; mais, en 1818, il quitta le service pour se consacrer aux études scientifiques dont son père lui avait inspiré le goût.

En 1822, M. de Tracy fut choisi par les électeurs de l'Allier (1822) pour les représenter à la Chambre des Députés; il y prit place à l'extrême gauche à côté de La Fayette, son parent, et de Dupont (de l'Eure), son ami, et s'opposa à l'expulsion de Manuel. Écarté de la Chambre par les manœuvres du ministère (1824), il n'y rentra qu'en 1827 et ne cessa d'en faire partie jusqu'en 1848 au nom de différents colléges. Pendant cette longue période de sa vie parlementaire, il lutta avec persévérance pour toutes nos libertés, fut un des 221, signa le compte rendu de 1832, repoussa, quoique fils de pair, l'hérédité de la pairie, et monta souvent à la tribune pour parler en faveur des associations, des réfugiés politiques, de l'émancipation des esclaves, de la liberté d'enseignement, de l'évacuation de l'Algérie, des améliorations agricoles, etc. Plus d'une fois aussi, il proposa, mais sans succès, d'effacer de nos codes la peine de mort.

Après la révolution de 1848, M. de Tracy fut élu colonel de la première légion de la garde nationale de Paris, et le département de l'Orne l'envoya presque à l'unanimité, le premier sur onze représentants, à l'Assemblée constituante, où, à l'exception du bannissement de la famille d'Orléans et de l'abolition de la peine de mort, il vota constamment avec la droite. Appelé, dès le 20 décembre 1848, au ministère de la marine, dans le cabinet Odilon Barrot, il résigna son portefeuille lors du message du 31 octobre 1849, et se déclara contre la politique particulière du président. Toutefois, à la Législative, où il avait encore été réélu le premier des représentants de l'Orne, il appuya les actes contre-révolutionnaires de la majorité. Il protesta contre le coup d'État du 2 décembre 1851, et rentra ensuite dans la vie privée. Il est, depuis 1831, officier de la Légion d'honneur.

Agronome éclairé, M. de Tracy a fait, à diverses reprises, partie du conseil général d'agriculture, et a écrit, en 1857, une série de *Lettres sur l'agriculture* (in-8), où il signale les moyens d'améliorer la condition des paysans et de développer leur instruction pratique.

TRANCHART (Jean-Baptiste), ancien représentant du peuple français, né à Vouziers (Ardennes), vers 1795, entra de bonne heure dans la magistrature, et resta, sous la Restauration et la monarchie de Juillet, presque entièrement étranger à la politique. En 1848, il était président du tribunal de première instance de Vouziers, lorsqu'il fut nommé représentant du peuple dans le département des Ardennes, le septième sur huit, par 25 365 voix. Membre du comié de législation, il vota, en général, avec la droite, et, après l'élection du 10 décembre 1848, soutint la politique intérieure et extérieure de Louis-Napoléon. Non réélu à l'Assemblée législative, il continue de présider le tribunal civil de Vouziers. Il a été décoré le 21 octobre 1851.

TRANS (Marquis de). Voy. Villeneuve.

TRANSON (Abel-Étienne), ingénieur français, né en 1805, fut admis en 1823 à l'École polytechnique. Placé dans le service des mines, il était ingénieur de deuxième classe lorsqu'en 1830 il devint un des principaux adeptes de la secte de Saint-Simon; il collabora au *Globe*, propagea par des prédications publiques les nouvelles idées en province, adressa cinq *Discours aux élèves de l'École polytechnique* et partagea, en 1832, la retraite du père Enfantin à Ménilmontant. Dans la même année, il passa dans les rangs de l'école sociétaire fondée par Ch. Fourier, dont il exposa la *Théorie* (1832, in-8). Depuis 1841, il exerce à l'École polytechnique les fonctions de répétiteur d'analyse. Mathématicien distingué, il a donné des notes et des mémoires au *Journal* de M. Liouville.

TRAVAUX (Pierre), sculpteur français, né à Corsaint (Côte-d'Or), vers 1824, commença ses études artistiques à l'école de Dijon, vint les compléter à Paris sous M. Jouffroy et débuta au salon de 1853. Il a cultivé la sculpture allégorique et le portrait, et a exposé *Thétis et Achille*, groupe, la *Rêverie*, statue (1853); ce dernier sujet a reparu à l'Exposition universelle de 1855: *l'Éducation*, groupe (1857); *Turgot*, au nouveau Louvre, etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1853, et une de troisième classe en 1855.

TRAVERS (Gilles-Julien), érudit français, est né le 31 janvier 1802, à Valognes (Manche). D'abord principal du collége de Falaise, il entra,

vers 1838, à la Faculté des lettres de Caen, en qualité de suppléant et y fut chargé successivement du cours de littérature française (1842) et du cours de littérature latine (1844); il quitta cette dernière chaire, en 1856, pour prendre sa retraite. De 1847 à 1853, il y tint également l'emploi de secrétaire de l'administration. Il est membre de plusieurs compagnies savantes des départements, notamment de la Société des antiquaires de Normandie et de l'Académie de Caen.

Parmi ses travaux originaux, nous citerons : *Guilbert* (1823, in-8), poëme; *les Algériennes* (1827, in-8), poésies; *Sonnets* (1834, in-8); *les Distiques de Muret* (1834, in-8), imités en quatrains français; *de l'Instruction primaire* (1835, in-8); *de l'Avenir de la littérature française* (1837, in-8); *Deuil* (1837), poésies; *de l'Enseignement secondaire* (1841, in-8), mémoire qui a obtenu une médaille d'or de l'Académie de Falaise; *Rapports sur les travaux de l'Académie de Caen*, depuis 1834 jusqu'en 1845; *Guillaume le Conquérant* (1854, in-8). Il est aussi l'auteur de traductions d'Arnobe et de Végèce pour la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke, et l'éditeur des *Vaux de Vire d'Olivier Basselin* (1833, in-18) et des *OEuvres poétiques* de Boileau (dern. édit., 1853). Enfin il a dirigé la publication de *l'Écho de la Manche* (1829-1830), du *Bulletin de l'instruction publique* (1840-1843, 6 vol. in-8), des *Annuaires* de la Manche et du Calvados, et il a travaillé à l'*Encyclopédie des gens du monde*, à *la Normandie illustrée* (1852), etc.

TRAVIÈS DE VILLERS (Charles-Joseph), peintre français d'origine suisse, né en 1804, à Wulflingen (canton de Zurich), d'une famille d'émigrés, fit ses classes à Strasbourg, suivit quelque temps l'École des beaux-arts de Paris, sous la direction de M. Heim, et débuta, comme peintre de genre, au salon de 1823. Des fantaisies intitulées *Galerie des Épicuriens*, *les Contrastes*, *Tableaux de Paris*, obtinrent un succès de vogue; c'est alors qu'il inventa le type de *Mayeux*, devenu si populaire. Il fut, en 1831, l'un des fondateurs du *Charivari*, puis, en 1838, de *la Caricature* et prêta dès lors une active collaboration, comme dessinateur, à ces deux journaux et à divers autres. Il a multiplié les types et les scènes grotesques, dont les uns ont été réunis sous les titres de *la Vie littéraire*, *Comme on dîne à Paris*, etc.; les autres font partie des illustrations de *Balzac*, des *Français peints par eux-mêmes*, et d'une foule de publications.

M. Jos. Traviès a figuré aux derniers salons, depuis 1848, avec quelques *Portraits* (1848 et 1855) et avec un tableau religieux, *Jésus et la Samaritaine*, acquis par l'État (1853).

Son frère, M. Édouard TRAVIÈS, s'est fait un renom d'originalité, comme peintre et comme aquarelliste, dans le genre des animaux et la nature morte. Il a envoyé aux salons, depuis 1831, une foule de petits sujets variés qui sont très-recherchés des amateurs.

TRAYER (Jean-Baptiste-Jules), peintre français, né à Paris, vers 1806, a cultivé le genre et le paysage et exposé un assez grand nombre de toiles, depuis 1831. Nous rappellerons : *Environs de Grenoble*, *Entrée du village*, *la Moisson*, *Épisode de Rob-Roy*, *la Cathédrale d'Évreux*, *le Retour des champs*, *les Joyeux chasseurs* (1831-39); *Scènes d'intérieur*, *la Dernière grappe*, *le Panier vide*, *le Dernier regard* (1846-48); *Shakspeare s'écoutant juger au cabaret*, *Léonard de Vinci et ses élèves*, *Jeune fille cousant* (1850-53); *Atelier de couture*, *le Bain de pieds*, *Excès de travail*, à l'Exposition universelle de 1855; *les Deux parts*, *la Retenue*, *le Marché aux grains* (1857), etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1853, et une de deuxième classe en 1855.

TRÉBUCHET (Adolphe), administrateur français, né à Nantes, le 11 décembre 1801, et fils d'un ancien préfet de l'Empire, se fit recevoir avocat et entra, après 1830, dans les bureaux de la préfecture de police, où il a été chargé depuis de la section des établissements sanitaires. Il fait aussi partie du comité supérieur d'hygiène publique. On a de lui des ouvrages spéciaux estimés : *Code administratif des établissements dangereux, insalubres ou incommodes* (1832, in-8); *Jurisprudence de la médecine, de la chirurgie et de la pharmacie en France* (1834, in-8); *Nouveau dictionnaire de police* (1834-1835, 2 vol. in-8), recueil analytique et raisonné des lois, ordonnances et règlements concernant la police judiciaire, rédigé en société de MM. Élouin et Labat; *Dictionnaire d'administration usuelle* (1836, 2 vol. in-8). Il a aussi fourni des articles au *Dictionnaire de l'industrie*, aux *Annales d'hygiène publique*, au *Dictionnaire de médecine usuelle*, aux *Cent traités* et au *Dictionnaire de l'administration* de M. Block. M. Trébuchet est officier de la Légion d'honneur.

TRÉBUTIEN (Guillaume-Stanislas), antiquaire français, est né le 9 octobre 1800, à Fresney-le-Puceux (Calvados). Passionné pour les langues orientales, il se livra, sans le secours d'aucun maître, à l'étude de l'arabe, de l'hébreu, du turc et surtout du persan, et publia *les Contes extraits du Thouthi-Nameh* (1826, gr. in-8) et un recueil de *Contes inédits des Mille et une Nuits* (1828, 3 vol. in-8), d'après le manuscrit le plus complet. Nommé conservateur adjoint de la bibliothèque de Caen, il quitta la traduction d'un poëme de Djami pour donner ses soins à la publication d'anciens ouvrages français, tels que : *les Recherches et antiquités de la Neustrie* (1833) de Bourgueville; des pièces en vers du XIIIe siècle, *le Dit du ménage* (1835), *le Pas de Saladin* (1836), etc.; *le Roman de Robert le Diable* (1837), *les Chansons de Maurice et de Pierre de Craon* (1843), poëtes anglo-normands. Il a aussi écrit, sous le titre de *Caen* (1847, in-8; 2e édit., 1855), un précis de l'histoire, des monuments et du commerce de cette ville.

TRÉHOUART (François-Thomas), marin français, né le 27 avril 1798, entra comme mousse dans la marine et assista aux derniers combats de l'Empire. Nommé lieutenant de vaisseau après la bataille de Navarin (1829), il devint capitaine en 1843 et contre-amiral en 1846; de 1848 à 1850, il remplit à Brest les fonctions de major général, fut élevé le 2 avril 1851 au rang de vice-amiral, et chargé en même temps de la préfecture maritime du 2e arrondissement. En 1856, il a été mis à la tête de l'escadre d'évolutions de la Méditerranée. M. Tréhouart est depuis le 18 juillet 1849 grand officier de la Légion d'honneur.

TREITSCHKE (Charles-Georges), jurisconsulte allemand, né à Dresde, le 27 décembre 1783, occupa divers emplois dans l'administration, et devint, en 1829, assesseur à la Faculté de droit de Leipsick, et, en 1845, conseiller à la Cour d'appel de Dresde.

On cite parmi ses ouvrages de jurisprudence : *Manuel du droit de change* (Handbuch des Wechselrechts; Leipsick, 1824); *Précis de la constitution juridique en Saxe* (Umriss der Justizverfassung in Sachsen: Ibid., 1829), avec Schubert; *Encyclopédie des droits et des lois du change* (Al-

phabet. Encyclop. der Wechselrechte und Wechselgesetze; Ibid., 1831, 2 vol.); *le Contrat commercial par rapport au commerce* (der Kaufcontract in, etc.; Ibid., 1838); *Principes légaux du commerce de commission* (Rechtsgrundsaetze vom Commissionshandel; 1839), etc.

M. Treitschke a publié, en outre, deux comédies politiques : *l'Allemagne endormie* (Deutschland im Schlaf; 1809) et *le Rêve et le réveil d'Allemagne* (Deutschland's Traum und Erwachen; 1814); puis quelques écrits historiques : *Histoire de 15 ans de liberté à Pise* (Geschichte der 15 Jahr. Freiheit von Pisa; 1814); *Henri Ier roi des Allemands et sa femme Mathildis* (1814), etc.

TRÉLAT (Ulysse), médecin français, ancien représentant, ancien ministre, né à Montargis, en 1795, fit ses classes à Mâcon, où son père s'était établit comme notaire, et étudia la médecine à Paris. Il fut d'abord chirurgien militaire et fit en cette qualité, à dix-huit ans, la campagne de 1813. De retour à Paris, il reprit ses études médicales, fut plusieurs années interne à Charenton et fut reçu docteur en 1821. Partisan du libéralisme le plus avancé, il se jeta bientôt dans les sociétés secrètes les plus actives de la Restauration. Il resta un des chefs de l'opposition démocratique après la révolution de 1830 et rédigea à Clermont *le Patriote du Puy-de-Dôme* (1832-1834). En 1835 il vint défendre à Paris les accusés d'avril, et la vivacité avec laquelle il s'attaqua, dans le cours du procès, à plusieurs des juges d'alors, autrefois ses compagnons dans le carbonarisme, lui valut à lui-même 11 000 francs d'amende et trois ans d'emprisonnement à Clairvaux. En 1838, il rentra dans la carrière médicale et devint, par concours, médecin de la Salpêtrière.

La révolution de 1848 ramena M. Trélat dans la vie politique. Le gouvernement provisoire le nomma commissaire de la République à Clermont, puis, au moment des élections, délégué extraordinaire pour apaiser les troubles de Limoges (27 avril). Il fut ensuite maire du douzième arrondissement de Paris, colonel de la cavalerie de la garde nationale, lieutenant-colonel de la 12e légion, sous M. Barbès. L'Assemblée nationale, où le département du Puy l'envoya, le cinquième sur une liste de quinze, avec 70 460 suffrages, le choisit pour vice-président. Le 12 mai 1848, M. Trélat fut appelé au ministère des travaux publics. Il eut à contenir, pendant les jours les plus difficiles, l'organisation toujours menaçante des ateliers nationaux; il fit enlever le directeur, M. Émile Thomas, et le fit conduire à Bordeaux (27 mai), mesure qu'il nomma le lendemain, dans le *Moniteur*, « une mission extraordinaire, » et à l'Assemblée, une « détermination de médecin. » Il sortit du ministère le 18 juin, peu de jours avant la dissolution des ateliers. Il borna dès lors son rôle politique à ses votes à l'Assemblée, où il se prononça en général avec la fraction avancée du parti démocratique. Non réélu à l'Assemblée législative, il est redevenu médecin adjoint des aliénés à la Salpêtrière. M. Trélat a été décoré en juillet 1849.

On a de lui, en dehors de ses articles et discours politiques : *Précis élémentaire d'hygiène*, avec M. Buchez (1825), reproduit sous le titre d'*Éléments d'hygiène* (1826); *de la Constitution du corps des médecins et de l'enseignement médical* (1828, broch.); *Recherches historiques sur la folie* (1839); *des Causes de la folie* (1856); et un grand nombre d'articles dans le *Progrès des sciences médicales*, le *Journal du progrès*, etc. — Son fils, M. Ulysse TRÉLAT, reçu docteur en 1854, s'est fait recevoir agrégé libre de la Faculté en 1857, avec une thèse *sur la Nécrose par le phosphore*. Il est médecin du bureau de bienfaisance.

TRENCH (rév. Richard CHENEVIX), théologien anglais, né le 9 septembre 1807, d'une famille d'origine irlandaise, fut élevé à l'université de Cambridge, reçut l'ordination sacerdotale et fut tour à tour attaché aux paroisses de Curdridge et d'Alverstoke; lord Ashburton lui donna ensuite un des bénéfices dont il dispose. Après avoir passé deux ans comme prédicateur (1845-1846), il fut nommé, en 1847, à la chaire de théologie du collége du Roi à Londres. Au mois d'octobre 1856, il a succédé au docteur Buckland dans les fonctions de doyen de Westminster, une des places les plus honorées du clergé anglican.

On a de lui un grand nombre d'ouvrages qui traitent surtout de questions de morale ou de théologie : *Observations sur les paraboles* (Notes on the parables); *Saint Augustin considéré comme interprète des Écritures* (S. Augustinus as an interpreter of Scripture; 1841); *l'Étoile des hommes sages* (the Star of the wise men); *des Leçons en proverbes* (On lessons in proverbs); *Synonymes du Nouveau Testament* (Synonyms of the new Testament; 1854, in-8); *des Miracles de Jésus-Christ* (Notes on the miracles of our Lord; 1856, 5e édit.), etc. Le rév. R. Trench a également publié quelques volumes de vers : *le Martyre de saint Justin* (Justin martyr), poëme sacré; *Poésies orientales* (Poems from eastern sources); *Chants élégiaques* (Elegiac poems), etc.

TRENDELENBURG (Frédéric-Adolphe), philosophe allemand, né le 30 novembre 1802 à Eutin en Oldenbourg, étudia à Kiel, à Leipsick et à Berlin, obtint en 1826 le grade de docteur en philosophie, se fit agréger bientôt après à l'université de Berlin et y fut nommé professeur de philosophie en 1833. Membre de l'Académie des sciences depuis 1846, il devint, l'année suivante, secrétaire de la section d'histoire et de philosophie.

Élu, en 1849, représentant de la ville de Berlin, à la seconde Chambre, M. Trendelenburg y vota avec le parti conservateur; mais il quitta l'Assemblée, en janvier 1851, lorsque la cause de l'union allemande fut abandonnée par elle. A cette époque se rapporte son seul écrit étranger à la philosophie, *sur la Méthode des votes* (über die Methode bei Abstimmungen; Berlin, 1851).

Dans ses leçons et dans ses ouvrages philosophiques, M. Trendelenburg s'est surtout occupé de la philosophie ancienne, et plus particulièrement de celle d'Aristote. Il a publié le *de Anima* (Berlin, 1833) et écrit lui-même *Elementa logices Aristotelicæ* (Berlin, 1837; 4e édit., 1852) et l'*Histoire de la doctrine des catégories* (Geschichte der Kategorienlehre; Ibid., 1846). Il a posé dans ses *Recherches logiques* (Logische Untersuchungen; Berlin, 1840), les principes d'un système philosophique personnel dont il a poursuivi le développement dans ses écrits postérieurs : *Niobe* (1846); *Idée morale du droit* (Sittliche Idee des Rechts; 1849), et *la Cathédrale de Cologne* (1853). Combattant à la fois la logique formelle de Kant, la dialectique de Hegel et la métaphysique de Herbart, il a provoqué des critiques et des attaques opposées auxquelles répondent *la Question logique dans le système de Hegel* (die logische Frage in Hegel's System; 1843), et *de la Métaphysique de Herbart et d'une nouvelle manière de l'envisager* (über Herbart's Metaph. und eine neue Auffassung derselben; 1853).

On a encore de M. Trendelenburg une série de dissertations, d'études, etc., pour servir à l'histoire et à la critique de la philosophie. La plupart se trouvent insérées dans les *Mémoires* de l'Acadé-

mie des sciences de Berlin; et les plus importants ont été imprimés à part.

TRENTOWSKI (Ferdinand-Bronislas), philosophe polonais, né à Varsovie, en 1808, étudia d'abord dans un séminaire, puis à l'université de sa ville natale. Il était depuis une année professeur de langue latine, de littérature et de langue polonaises au collége de Szczuczyn quand éclata la révolution de 1830 : il prit les armes et dut s'exiler après la ruine des espérances nationales. Il résida successivement à Kœnigsberg, à Heidelberg et à Fribourg en Brisgau, où il fut reçu agrégé avec une thèse *de Vita hominis æterna* (1838). En 1843, il retourna en Pologne et écrivit une série d'ouvrages philosophiques. Lors du mouvement insurrectionnel de 1848, il alla faire des cours publics à Cracovie; mais il dut bientôt redemander un asile à l'Allemagne. Naturalisé Allemand et marié avec une Allemande, il vit aujourd'hui dans la retraite à Bade.

M. Trentowski est peut-être le premier Polonais qui ait proposé un système philosophique personnel. Le sien semble être l'éclectisme, et se rapproche beaucoup de la philosophie classique de nos colléges. On a de lui : *Principes de la philosophie* (Grundlage der universellen Philosophie; Carlsruhe, 1837); *Etudes préparatoires à la science de la nature* (Vorstudien zur Wissenschaft der Natur; Leipsick, 1840, 2 vol.); *Système d'éducation* (Chowanna czyli system Pedagogiki : Posen, 1842, 2 vol.; 2e édit., 1846); *Traité de logique* (Myslini czyli Logika; Ibid., 1844, 2 vol.); *Rapports de la philosophie et de la politique* (Stosunek filosofii do cybernetyki; Ibid., 1843) : et plusieurs dissertations, une, entre autres, intitulée *Demonomania*, dans le journal de Posen.

TRESCA (Henri-Édouard), technologiste français, né en 1814, fut, de 1833 à 1835, élève de l'École polytechnique et entra dans les ponts et chaussées, qu'il quitta peu après pour se livrer à l'étude des sciences. Choisi, en 1850, comme inspecteur principal de l'Exposition française à Londres, il a été chargé, quatre ans après, en qualité de commissaire général, du classement de l'Exposition universelle de 1855. Il est aujourd'hui sous-directeur du Conservatoire des arts et métiers, professeur suppléant, au même établissement, de mécanique industrielle, et chevalier de la Légion d'honneur depuis la fin de 1855.

On a de lui : un *Traité élémentaire de géométrie descriptive* (1851), d'après celui de Th. Olivier; *Visite à l'Exposition universelle de* 1855 (1855, fort in-12, *Bibliothèque des chemins de fer*), ouvrage rédigé en quelques semaines, avec la collaboration de plusieurs hommes spéciaux, et qui a dû au soin avec lequel sont pourtant expliqués tous les objets exposés, un légitime succès.

TRÉVENEUC (Henri-Louis-Marie DE), ancien représentant du peuple français, né à Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord), le 13 septembre 1815, d'une famille légitimiste, ne suivit point d'abord les mêmes traditions politiques, mais s'affilia au parti radical et fut renvoyé de l'École militaire de Saint-Cyr, à cause de ses relations avec la Société des Droits de l'homme. Il servit quelque temps comme simple soldat, mais bientôt il quitta l'armée pour suivre les cours d'architecture à l'École des beaux-arts (1836-1837). Il fit ensuite son droit et se fit recevoir licencié. Après la révolution de Février, il se présenta aux suffrages des électeurs des Côtes-du-Nord et fut nommé représentant, le quatrième sur seize, par 94132 voix. Il fit partie du comité des affaires étrangères, et vota en général avec le tiers-parti républicain qui soutenait la politique du général Cavaignac. Le 30 novembre 1848 il proposa sur l'expédition de Civita-Vecchia l'ordre du jour adopté par la Constituante, ainsi conçu : « L'Assemblée approuve les mesures de précaution prises par le gouvernement pour assurer la liberté du saint-père et se réserve de prendre une décision sur des faits ultérieurs et encore imprévus. » Après l'élection du 10 décembre il se sépara complétement du parti démocratique pour appuyer le gouvernement de Louis-Napoléon. Réélu, le premier, à l'Assemblée législative, il se montra de plus en plus hostile aux institutions républicaines; mais, aux approches du coup d'État, il se prononça contre la politique de l'Élysée, dont le triomphe l'écarta de la scène politique.

TREVIRANUS (Ludolf-Chrétien), botaniste allemand, né à Brême, le 10 septembre 1779, frère puîné du naturaliste G. R. Treviranus, qui mourut en 1837, s'adonna de bonne heure à l'étude des sciences naturelles et les professa successivement à Brême (1807), à Rostock (1812), à Breslau (1816), et enfin à Bonn, où il devint directeur du Jardin des plantes et professeur de botanique.

Son principal ouvrage est la *Physiologie des plantes* (Phys. der Gewaechse; Bonn, 1835-1839, 2 vol.), utile répertoire des travaux physiologiques antérieurs à ceux de l'auteur, dont les opinions personnelles ont suscité beaucoup d'opposition; *de la Structure intérieure des plantes* (Gœttingue, 1806); et *de l'Application de la gravure sur bois à la représentation des plantes* (von der Anwendung des Holzschnittes zur, etc.; Leipsick, 1855), histoire intéressante du sujet, etc. M. Treviranus a collaboré avec son frère aux *Mélanges anatomiques et physiologiques* (Vermischte Schriften anatom. und physiolog. Inhalts; Gœttingue et Brême, 1816-1821, 4 vol.), au *Journal de physiologie*, et à divers autres recueils.

TRÉVISE (Napoléon MORTIER, duc DE), sénateur français, né à Paris, le 7 août 1804, est fils du maréchal Mortier, tué, en 1835, par la machine infernale de Fieschi. Sous le dernier règne, il se montra très-dévoué à la monarchie constitutionnelle, remplit auprès de la duchesse d'Orléans les fonctions de chevalier d'honneur et fut appelé à la pairie le 13 avril 1845. Écarté de la vie politique par la révolution de Février, il a été nommé par décret du 4 mars 1853, membre du Sénat impérial. Il est officier de la Légion d'honneur depuis le 26 avril 1846.

TRÉZEL (Camille-Alphonse), général français, ancien ministre et pair, né vers 1785, s'engagea, en 1801, au service militaire et obtint, en 1805, le grade de sous-lieutenant dans le corps des ingénieurs-géographes. Après avoir fait partie, en qualité d'aide de camp du général Gardanne, de l'ambassade de France en Perse (1807-1808), il fut appelé à la grande armée, et montra une si grande bravoure à Waterloo, où un coup de feu lui enleva l'œil gauche, qu'il fut promu général de brigade par décret du 5 juillet 1815. Cette nomination ayant été annulée le mois suivant par les Bourbons, il reprit sa place dans l'état-major en 1818 comme colonel, se distingua de nouveau dans la guerre d'intervention en Espagne et l'expédition de Morée, et devint en 1829 maréchal de camp. Après 1830, il passa en Afrique, remplaça le général Desmichels dans la province d'Oran et entreprit contre Abd-el-Kader une démonstration militaire qui aboutit aux désastres de Muley-Ismaël et de la Macta. Rappelé à la fin de 1835, il dirigea quelque temps l'administration du personnel au département de la guerre, siégea aux comités supérieurs de l'état-major et de l'infanterie, et reçut en 1837 le grade

de lieutenant général. Il venait d'être nommé pair de France (4 juillet 1846), lorsque, l'année suivante, il succéda à M. Moline Saint-Yon comme ministre de la guerre (9 mai 1847); à peu de temps de là, la révolution de Février le forçait de déposer son portefeuille et de rentrer dans la vie privée. Admis à la retraite le 12 avril 1848, il fut appelé, vers la fin de 1853, à remplir auprès du comte de Paris les fonctions de gouverneur, qu'il a résignées en 1856, à l'époque de la majorité de ce prince. M. Trézel est grand officier de la Légion d'honneur depuis le 13 janvier 1837.

TRÉZEL (Pierre-Félix), peintre français, né à Paris, en 1782, fut élève de Lemire le jeune, et débuta au salon de 1806. Il a surtout traité l'histoire et les allégories. De 1829 à 1833, il fit partie de l'expédition de Morée. Nous citerons de lui: *la Mort de Marc Aurèle* (1806); *le Premier né, la Mort de Zopire, Phèdre jugée aux enfers*, au musée d'Angers (1808-1810); *Fuite de Caïn après son crime* (1812); *les Adieux d'Hector et d'Andromaque, Fin tragique de la mère et de la sœur de Gustave Wasa* (1814-1822); *les Ames du purgatoire* (pour la cathédrale de Toulouse), *Saint Jean écrivant l'Apocalypse, Circé sur le rocher* (à Versailles), *la Déposition de Christiern II* (1824-1830); *l'Arrivée d'Armide au camp des chrétiens* (1831); *Blonde et brune* (1840); un certain nombre de *portraits* (1835-1850); son *Caïn* de 1812 a seul figuré à l'Exposition universelle de 1855. M. Trézel, qui mourut cette même année, avait obtenu une 2ᵉ médaille en 1810, et la décoration en mai 1839.

TRIANON (Henri), littérateur français, né vers 1810, débuta dans la presse parisienne par des articles de critique artistique et littéraire; son premier essai en ce genre fut un *Examen du salon de* 1833 (1833, in-8). Puis il publia, avec M. Ed. Thierry, un recueil de nouvelles, *Sous les rideaux* (1833, in-8), et abandonna quelque temps la carrière des lettres pour suivre celle de l'enseignement. Il donna alors des éditions revues et corrigées des poëmes d'Homère (1841) et des œuvres de Xénophon (1846). Nommé sous-bibliothécaire à Sainte-Geneviève en 1843, il y remplit, depuis 1848, les fonctions de bibliothécaire. En 1857, il a été associé par M. Nestor Roqueplan à l'administration de l'Opéra-Comique.

Outre des articles d'imagination et de critique insérés dans le *Musée des familles*, *l'Artiste* et autres recueils périodiques, on a encore de lui : *le Combat des rats et des grenouilles* (1841), traduit d'Homère; une nouvelle édition de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* (1852); le ballet d'*Orfa* (1853), et deux livrets d'opéra : *le Maître chanteur* (1853) et *Pantagruel* (1855), l'un et l'autre en un acte.

TRICOUPIS (Spiridion), homme d'État et littérateur grec, fils d'un primat de Missolonghi, est né dans cette ville en 1791. Après avoir complété ses études en France et en Angleterre, il passa dans les Iles Ioniennes, où il seconda activement lord Guilford dans la création de l'Université de Corfou (1820). Rappelé, l'année suivante, dans sa patrie par l'insurrection, il joua un rôle actif dans toute cette lutte mémorable dont il devait être un jour historien. Depuis 1821 jusqu'à ce jour, sauf pendant la présidence de Capo d'Istria, dont les principes politiques, trop différents des siens, ne lui permirent pas de conserver la place de secrétaire général du gouvernement, il ne cessa d'occuper les postes les plus importants dans l'administration et dans la diplomatie. Il fut successivement président du conseil avec son beau-frère Maurocordato et Colletti; à l'avénement du roi Othon, envoyé extraordinaire à Londres à deux reprises différentes (1835-38 et 1841-43); ministre des affaires étrangères et de l'instruction publique après la révolution du 3/15 septembre 1843, dont il avait été un des principaux moteurs; vice-président du sénat, de 1844 à 1849, envoyé extraordinaire à Paris lors du blocus des ports de la Grèce par les forces navales de l'Angleterre (1850), et accrédité, la même année, pour la troisième fois, près la cour de Londres, poste qu'il a refusé d'échanger, lors de la démission du ministère Maurocordato (1855), contre la présidence du conseil et le ministère des affaires étrangères.

M. Tricoupis, à qui la constance et le désintéressement de ses opinions, ses talents politiques, son dédain pour les intrigues des partis ont mérité l'estime universelle, jouit encore d'une grande réputation comme écrivain et comme orateur. Son oraison funèbre de lord Byron, dont il avait été l'ami et le compagnon assidu, prononcée dans la cathédrale de Missolonghi quelques jours après la mort du grand poëte, et traduite dans toutes les langues, passe pour un modèle de dignité et de pathétique. Un grand nombre d'autres discours, d'un caractère à la fois religieux et politique, improvisés par M. Tricoupis, dans le cours de la révolution, ont été conservés et publiés en volume (Paris, 1836). On a encore de lui un poëme guerrier (ποίημα κλέφτικον), emprunté au caractère et aux mœurs des Klephtes (Paris, 1820); mais son principal titre littéraire est son *Histoire de la révolution grecque* (Ἱστορία τῆς Ἑλληνικῆς ἐπαναστάσεως; Londres, 1853-54, tom. I-II), remarquée pour l'exactitude et l'abondance des faits, l'impartialité des jugements et la simplicité du style.

TRINCHANT [de l'Aude], ancien représentant français, né en 1802 à Limoux, étudia le droit à Toulouse et fut reçu avocat. Ardent patriote, il fut aussitôt après la révolution de Février, nommé commissaire de l'Aude avec M. Sarrans, et en reconnaissance d'une administration ferme et conciliante, se vit porté le premier sur la liste des représentants de ce département à la Constituante. Membre du comité des affaires étrangères, il prit plusieurs fois la parole et se fit remarquer par l'indépendance de ses votes, en général favorables au maintien des institutions républicaines. L'affaiblissement de sa santé, qui le força, en 1849, de s'éloigner de Paris, l'empêcha de se représenter à la Législative. Peu de temps après, il se fit inscrire au barreau de Carcassonne, auquel il n'a pas cessé d'appartenir.

TRIP (Henri-Rudolphe), général hollandais, est né le 2 avril 1779 à Bois-le-Duc. Dès l'âge de douze ans, il entra comme cadet dans le corps d'artillerie de la république des Provinces-Unies, et eut un avancement rapide. Il fit les guerres de l'Empire sous les drapeaux français, servit en Allemagne, en Espagne et en Saxe, et se distingua particulièrement aux batailles de Talavera, d'Almonacid et de Bautzen. Fait prisonnier à Leipsick, il lui fut permis, en février 1814, de retourner dans son pays. L'année précédente, il avait été promu officier de la légion d'honneur. Chef de bataillon en 1810, et colonel en 1820, il commanda l'artillerie sous les ordres du prince d'Orange, devint général-major en 1826, et assista à l'expédition de Belgique. Nommé en 1834 directeur général de la guerre, il quitta le service actif et échangea, en 1839, ces fonctions contre celles d'aide de camp général du roi et de membre de la première Chambre des États généraux. Il fut, en 1840, promu au grade de lieutenant général et envoyé, la même année, à

Berlin avec une mission particulière. Quelques temps après, il prit sa retraite.

TRIQUETI (Henri, baron DE), sculpteur français, né à Conflans (Loiret), en 1802, s'occupa d'abord de peinture et débuta au salon de 1831 par quatre tableaux de genre et d'histoire : *le Jugement de Galilée par l'inquisition*, *l'Assassinat du duc d'Orléans*, etc.; il exposait en même temps *la Mort de Charles le Téméraire*, groupe en fonte, dont le succès le décida à se consacrer uniquement à la sculpture. Il travailla activement, vers cette époque, à la décoration intérieure de la Madeleine, et fit presque sans interruption des envois aux salons. Il faut citer de cet artiste, qui n'est plus connu que comme statuaire : *la Ville de Paris, sous les traits de la Charité, accueillant les cholériques* (1833); *la Vierge et l'Enfant* (1838); *Pétrarque lisant ses vers à Laure*, *Thomas Morus se préparant à la mort* (1839); *le Crucifiement*, *Jésus nourrissant des oiseaux*, *Bacchus enfant*, *le Dante aux Champs-Élysées* (1840-49); *la Sainte-Famille*, groupe; *Miles F. et S. Wellesley*, à l'Exposition universelle de 1850; *Moïse exposé*, *Suzanne au bain*, bas-relief pour fontaine, plusieurs *Portraits* (1857); un grand nombre de bustes, médaillons, groupes et bas-reliefs, servant de motifs pour des vases et des décorations (1836-54). M. H. de Triqueti a obtenu une 2e médaille en 1831, une 1re en 1839, et la décoration en juin 1842.

TROBRIAND (Jacques-Pierre-Romain-Marie-Denis KERDERN DE), général français, né à Pleubian (Côtes-du-Nord), le 29 février 1780, d'une famille très-ancienne, illustrée dans la marine, s'engagea à bord des vaisseaux de l'État, puis dans les hussards de Chamborand. Aide de camp du maréchal Davoust, il fut décoré à Austerlitz, nommé capitaine à Eylau, envoyé en 1811 en Espagne pour commander un corps de cavalerie légère, et après s'être vaillamment conduit en Russie et en France, promu au grade de colonel du 7e hussards (1814). En 1827, il se rendit en Colombie, auprès de Bolivar, et eut l'occasion d'être utile au commerce français, dans les troubles qui éclatèrent à Carthagène. Le gouvernement de Louis-Philippe le releva de la retraite à laquelle l'avait réduit M. de Bourmont, et lui donna le brevet de maréchal de camp (septembre 1830). M. de Trobriand, qui est aujourd'hui dans la section de réserve, a servi quatre années en Algérie et a longtemps commandé la subdivision militaire de la Haute-Vienne. Il est grand officier de la Légion d'honneur depuis le 27 avril 1817.

TROLLOP (Francis). Voy. FÉVAL.

TROLLOPE (Frances MILTON, mistress), femme de lettres anglaise, née en 1791 à Heckfield, village du Hampshire, où son père exerçait des fonctions ecclésiastiques, reçut une excellente éducation et épousa, à dix-huit ans, sir Th. A. Trollope, avocat, qui, en 1835, la laissa veuve. Après avoir longtemps habité la ville d'Harrow, elle passa, en 1829, aux États-Unis, où trois années de résidence lui permirent de publier : *Mœurs domestiques des Américains* (Domestic manners of the Americans; Londres, 1831, 3 vol. in-8), traduit l'année suivante en français par Defauconpret. Elle y traça, avec une partialité trop visible, un tableau satirique des défauts et des ridicules de la société américaine, qui, vivement applaudi en Angleterre, excita de l'autre côté de l'Océan, un véritable soulèvement de l'opinion publique.

Ce début éclatant encouragea l'auteur à exploiter la vogue qui s'attachait aux impressions de voyages; elle se mit à écrire avec le même esprit de dénigrement et la même verve, une suite de compositions qu'on se plut à prendre pour des peintures fidèles, parce qu'elles flattaient l'esprit d'exclusion de la nation anglaise. Telles furent les publications suivantes : *Paris et les Parisiens* (Paris and the Parisians; 1836, 3 vol.) *la Belgique et l'Allemagne occidentale* (Belgium and the western Germany; 1834, 2 vol.), *Vienne et les Autrichiens* (Vienna and the Austrians; 1838, 2 vol.); *un Tour en Italie* (a Visit to Italy; 1842, 2 vol.), et *Voyages et Voyageurs* (Travels and Travellers; 1846, 2 vol.), etc.

Dans le domaine du roman, qu'elle aborda dans un âge déjà assez avancé, mistress Trollope a fait preuve d'une fécondité plus grande encore, mais peut-être d'une originalité moins piquante. Elle se maintint toutefois, par un talent réel d'observation et de style, au premier rang des *authoresses* de son pays. Elle essaya ses forces en ce genre dans *le Réfugié* (the Refugee in America; 1823), et les *Aventures de Jonathan Jefferson Whitlaw* (Adventures of J. J. Whitlaw; 1836), tableau en action des mœurs américaines. Elle donna ensuite, avec le même succès, *le Vicaire de Wrexhill* (the Vicar of Wrexhill; 1837, 3 vol.; nouv. édit., 1856), peinture d'un Tartufe protestant, présentée avec une vivacité de couleurs qui fit presque scandale; *le Roman de Vienne* (the Romance of Vienna; 1838), dirigé contre les préjugés de caste; *Michel Armstrong* (1838), contre l'égoïsme et les vues étroites des marchands; *une Faute* (One Fault), contre l'exagération romantique; *Veuve Barnabé* (the Widow Barnaby; 1839, 3 vol.; nouv. édit., 1856), très-amusant récit des tribulations d'une petite bourgeoise à la recherche d'un second mari; *la Veuve mariée* (the Widow married; 1840), qui en est la suite, et qui, inséré d'abord dans les colonnes du *New Monthly Magazine*, n'eut pas la même vogue.

Après *la veuve Barnabé*, mistress Trollope n'avait rien à ajouter à sa réputation; nous citerons pous mémoire quelques-uns des nombreux romans qu'elle a donnés depuis : *les Bas-Bleus d'Angleterre* (the Blue belles of England) et *Charles Chesterfield* (1841), excursion malheureuse dans le champ des études historiques; *Thorpe Combe* (1842), offrant de piquants portraits d'héritiers; *Hargreave* (1843), histoire des petites misères d'un homme à la mode; *les Laurrington*, satire des prétendues supériorités de salon; *l'Amour à vingt ans* (the Young love; 1844).

A cette époque miss Trollope parut renoncer à ses travaux littéraires et quitta le monde où son esprit railleur lui avait fait beaucoup d'ennemis, pour s'établir à Florence dans une retraite presque absolue. Elle a cependant repris la plume dans ces derniers temps et ajouté de nouveaux ouvrages à cette liste déjà longue, tels que : *le Père Eustache* (the Father Eustace; 1851); *l'Oncle Walter* (the Uncle Walter; 1852); *la Femme supérieure* (the Clever woman; 1854); *Gertrude* (1855); *les Gens comme il faut* (the Fashionable life; 1856), tableau récent des mœurs de la haute société de Londres et de Paris; etc.

TROLLOPE (Adolphe), fils de la précédente, s'est fait connaître par la publication de quelques œuvres d'imagination et d'esquisses de voyage en Irlande et en France: en 1856 il a fait paraître *la Jeunesse de Catherine de Médicis* (the Girlhood of Catherine de Medeci; in-8).

TROPLONG (Raymond-Théodore), jurisconsulte et magistrat français, membre de l'Institut, sénateur, né le 8 octobre 1795 à Saint-Gaudens (Haute-Garonne), fut reçu avocat peu après la seconde Restauration. En 1819, il débuta dans

la magistrature par l'emploi de substitut au tribunal civil d'Alençon, fut envoyé en qualité de procureur à Sartène, d'où il passa comme avocat général à Bastia et vint, en 1830, remplir les mêmes fonctions à Nancy. C'est dans cette ville qu'il jeta les bases de sa réputation par son savant réquisitoire dans la question domaniale de la souveraineté des ducs de Lorraine sur le Barrois mouvant. Nommé président de chambre à la même cour (1833), il reçut, en 1835, la croix d'honneur et fut en même temps appelé à occuper un siége de conseiller à la Cour de cassation. Le 4 juillet 1846, il était élevé à la dignité de pair de France. La mort du baron Séguier ayant laissé vacante la charge de premier président à la Cour de Paris, il y fut appelé par décret du 22 décembre 1848. Récompensé de son dévouement et de ses travaux par les divers gouvernements qui se sont succédé depuis trente ans, M. Troplong a été, sous le nouvel Empire, l'objet des plus hautes faveurs : compris dans la première promotion du Sénat (25 janvier 1852), il en est devenu vice-président, puis président (1854), et a reçu, le 30 décembre 1854, le rang de grand-croix de la Légion d'honneur. Depuis 1852, il a été placé, comme premier président, à la tête de la Cour de cassation en remplacement de M. Portalis, et plus récemment appelé a faire partie du Conseil privé (1858). Il avait été élu, en 1840, membre de l'Académie des sciences morales et politiques en remplacement de M. Daunou.

Le principal ouvrage de M. Troplong est *le Droit civil expliqué* (1834-1856, 27 vol. in-8), continuation du *Répertoire* commenté par Toullier et qui comprend, entre autres commentaires, les suivants, plusieurs fois réimprimés: *des Priviléges et hypothèques* (1853, 4 vol. in-8; 5ᵉ édit., 1850); *de la Vente* (1834, 2 vol.; 4ᵉ édit, 1841); *de la Prescription* (1835, 2 vol.; 3ᵉ édit., 1841); *du Contrat de mariage* (1850, 4 vol.); *des Donations* (1855, 4 vol). On a encore de lui, en dehors de ce véritable monument de jurisprudence : *de l'Influence du Christianisme sur le droit civil des Romains* (1843, in-8; 2ᵉ édit., 1855): *du Pouvoir de l'État sur l'enseignement* (1844, in-8), d'après l'ancien droit public français; *de la Propriété* (1848, in-8), qui fait partie des *Petits Traités* publiés alors par l'Académie des sciences morales et politiques; etc. M. Troplong a aussi fourni des articles à *la Gazette des Tribunaux* et à la *Revue de Législation.*

TROUBRIDGE (sir Thomas-Saint-Vincent Cochrane), officier anglais, né en 1817, fils de l'amiral Edward Troubridge, et petit-fils d'un marin du même nom, qui prit une part glorieuse à la bataille d'Aboukir, commença en Crimée sa réputation militaire. Entré au service, en 1834, avec un brevet d'officier, il était major au 7ᵉ fusiliers, lorsque son régiment fut incorporé à la division d'infanterie légère de sir George Brown, à la fin de 1854. Il se trouva au passage de l'Alma, où il fit preuve d'autant de sang-froid que d'intrépidité. A Inkermann, il commandait les avant-postes et une batterie de cinq pièces de canon; quoique privé, dès le commencement de l'action, de la jambe droite et du pied gauche, il soutint le choc des Russes, de la manière la plus héroïque, jusqu'au moment où l'on vint le dégager. Lord Raglan rendit une éclatante justice à sa conduite. Forcé, par la gravité de ses blessures, de revenir en Angleterre, sir Th. Troubridge fut, à son arrivée, promu au grade de lieutenant-colonel (12 décembre 1854), et reçut une pension annuelle de 584 liv. (4600 fr). Depuis cette époque, il est devenu colonel et aide de camp de la reine.

On doit à cet officier la traduction d'un ouvrage français, de Lallemand, sur les opérations d'une armée en campagne (*Principles of the minor operations of the war*).

TROUSSEAU (Armand), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Tours, en 1801, fut élève du docteur Bretonneau, et s'habitua, sous sa direction, à l'observation scrupuleuse des faits. Reçu docteur à Paris, en 1825, il concourut, dès l'année suivante, pour l'agrégation, et fut nommé. En 1828, le gouvernement lui confia la mission d'aller étudier les maladies endémiques et épidémiques, qui sévissaient dans quelques départements du centre de la France. La même année, il fit partie de la commission médicale envoyée à Gibraltar pour étudier la fièvre jaune, et, à son retour, il fut décoré. Il prit part, avec MM. Chervin, Louis et Barry à la rédaction *des documents recueillis par la commission française envoyée à Gibraltar pour observer la fièvre jaune qui a régné dans cette place* (Paris, 1830, 2 vol. in-8, avec cartes). En 1831, il fut nommé, au concours, médecin des hôpitaux, et en 1837, il remporta le grand prix à l'Académie de médecine sur *la Phthisie laryngée*. Enfin, en 1839, il obtint, par un concours brillant, la chaire de thérapeutique et de matière médicale. M. Trousseau se distingue, comme professeur, par la facilité de sa parole, et soutient par ses leçons sa réputation de praticien sage et expérimenté.

De tous ses travaux, les plus importants sont: *Traité élémentaire de thérapeutique et de matière médicale*, publié avec M. Pidoux (Paris 1836; 2ᵉ édit., 1841 et fort vol. in-8), et qui, aussi bien accueilli à l'étranger qu'en France, fut presque aussitôt traduit en anglais, en espagnol et en italien, et *Nouvelles recherches sur la trachéotomie pratiquée dans la période extrême du croup* (1851), extrait de l'*Union médicale*; c'est le résumé des études et des observations de l'auteur sur cette belle et hardie opération qu'il a pratiquée le premier à Paris et qu'il y a popularisée par la meilleure des démonstrations, l'exemple du succès.

On trouve, en outre, dans *les Archives de médecine*, de 1826 à 1832, un grand nombre de mémoires de M. Trousseau, parmi lesquels le plus remarquable est celui qu'il a inséré dans le numéro de janvier 1856, sur *la Fièvre typhoïde*, et dans lequel il prouve que c'est à M. Bretonneau que la science doit la désignation précise des éléments anato-pathologiques de cette maladie, dont il rapporte le siége directement aux glandes de Brunner et qu'il reconnaît déjà pouvoir être suivie de la perforation de l'intestin. En 1834, M. Trousseau a fondé, avec MM. Henri Gouraud et Jacques Lebaudy, *le Journal des Connaissances médico-chirurgicales.*

M. Trousseau a été mêlé, en 1848, à la vie politique. Élu représentant à la Constituante, dans l'Eure-et-Loir, le sixième sur sept, par 25004 suffrages, il vota, avec indépendance, sans s'attacher exclusivement à aucun parti, et sans se montrer hostile aux nouvelles institutions républicaines. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative. Le docteur Trousseau est, depuis le 30 avril 1827, officier de la Légion d'honneur.

TROUVÉ (Claude-Joseph baron), administrateur et littérateur français, né à Châlonnes-sur-Loire, en Anjou, le 24 septembre 1768, de parents pauvres et obscurs, était clerc de notaire à Paris lors de la révolution; il travailla, en 1791, *au Moniteur universel*, dont il devint, en 1794, rédacteur en chef. La protection de Larevellière-Lépeaux, ami d'André Thouin, dont M. Trouvé avait

épousé une parente, le fit envoyer à Naples, en 1797, comme premier secrétaire de légation et chargé d'affaires. L'année suivante, il fut nommé ambassadeur à Milan, puis à Stuttgart. Membre du Tribunat, il obtint, en 1803, la préfecture de l'Aude, qu'il conserva après la seconde rentrée des Bourbons. Remplacé, à la fin de 1816, il passa dans les rangs de l'opposition royaliste, devint rédacteur, puis éditeur responsable *du Conservateur*, organe passionné de ce parti, et exerça, pendant plusieurs années, la profession d'imprimeur à Paris. Le ministère Polignac le nomma maître des requêtes en service extraordinaire (1829), et, en février 1830, chef de division au ministère de l'intérieur. Baron de l'Empire, la révolution de Juillet le fit rentrer dans la vie privée.

Ses principaux écrits sont : *Essai historique sur les États généraux de la province du Languedoc, et description générale et statistique du département de l'Aude* (Paris, 1818, 2 vol, in-4), dédié au duc d'Angoulême; *Jacques Cœur, commerçant, maître des monnaies, argentier du roi Charles VIII, et négociateur*, (Paris, 1840, in-8). M. Trouvé a inséré des poésies dans l'*Almanach des Muses*, et des articles dans divers recueils.

TROUVÉ-CHAUVEL (Ariste), ancien représentant du peuple français et ancien ministre, né à la Suze (Sarthe), en 1805, entra, après avoir achevé ses études, dans une maison de commerce du Havre, et fit ensuite un voyage de trois ans en Angleterre et en Écosse. En 1833, il revint au Mans et s'y livra au commerce des draperies. A ce premier établissement, il ajouta bientôt un comptoir d'escompte; puis il fonda la banque de la Sarthe, dont il fut nommé directeur avec des pouvoirs absolus. Cette banque donna une vive impulsion à l'industrie, et, sans rapporter de grands profits aux actionnaires, contribua, par la circulation de l'argent, au succès de plusieurs entreprises utiles. M. Trouvé-Chauvel fut nommé par élection maire de la ville du Mans. En 1843, une harangue officielle qu'il prononça devant le duc de Nemours, et qui, au lieu des félicitations accoutumées, prétendait offrir au prince l'expression des sentiments et des besoins du pays, le fit destituer, ainsi que tous ses collègues du conseil municipal et même les employés dépendant de la mairie. Malgré tous les efforts de l'administration, il fut réélu, quinze jours après, membre du conseil. En 1847, son intervention, comme adjoint au maire, arrêta les troubles causés dans la ville par la cherté des grains.

Après la révolution de Février, M. Trouvé-Chauvel se mit à la tête de l'administration municipale et fut confirmé dans ce poste par le gouvernement provisoire. Il fut nommé, en outre, commissaire général des départements de la Mayenne et de Maine-et-Loire. Aux élections pour la Constituante, le département le nomma le premier de ses douze représentants, avec 115 106 suffrages. Il se montra l'un des hommes d'ordre et d'organisation du parti républicain. Au lendemain de l'attentat du 15 mai, il fut appelé par la Commission exécutive à remplacer M. Caussidière à la préfecture de police (18 mai), et eut à traverser, dans ce poste, les cruelles journées de juin. Comme son prédécesseur et son successeur, il s'efforça de recourir le moins possible au crédit spécial des fonds secrets. Le 19 juillet, il laissa son poste à M. Ducoux, pour recevoir du général Cavaignac, le titre et les attributions, récemment rétablis, de préfet de la Seine, et l'Assemblée nationale applaudit à ce choix. Trois mois plus tard, lorsque le général voulut marquer ses tendances modératrices par le remaniement ministériel, qui donna MM. Dufaure et Vivien pour successeurs à MM. Senart et Recurt, M. Trouvé-Chauvel accepta de remplacer M. Goudchaux au ministère des finances (25 octobre). Il le garda jusqu'à l'expiration du pouvoir du général. A l'Assemblée, il avait constamment appuyé, par ses votes, l'administration et la politique de Cavaignac. A partir de l'élection présidentielle, il ne prit plus aucune part aux travaux de la Constituante et ne fut pas réélu à la Législative.

TROWER (Rév. Walter-John), évêque de Glasgow, né en 1804 à Londres, fit ses études au collége d'Eton et à l'université d'Oxford, embrassa l'état ecclésiastique et fut consacré en 1829. Il a exercé son ministère dans le comté de Sussex, et il était attaché à l'église de Chichester en qualité de doyen rural, lorsqu'il a été nommé, en 1848, évêque de Glasgow et de Galloway. On a de lui un certain nombre d'écrits religieux, tels que des *Sermons sur l'Exode* (on the Exodus), une exposition raisonnée des Épîtres et Évangiles, et plusieurs livres d'éducation pour la Société des connaissances utiles.

TROYA (Charles), historien italien, né à Naples, le 7 juin 1785, fils d'un médecin de la cour, suivit, en 1798, les Bourbons en Sicile, et acheva ses études de mathématiques, à Palerme, sous l'astronome Piazzi. En 1802, des intérêts de famille le rappelèrent à Naples, où il exerça pendant quelques années la profession d'avocat. Au retour des Bourbons, en 1815, il revint habiter, avec son père, le palais du roi; mais il n'adopta point les idées de la cour, et lorsque, en 1820, le régime constitutionnel s'établit à Naples, il s'associa très-activement aux efforts des libéraux, comme rédacteur de *la Minerve*, revue politique supprimée en 1821. Exilé en 1823, il parcourut une grande partie de la Péninsule; à Rome, à Florence, à Bologne, il vécut dans un commerce intime avec les savants et les écrivains les plus distingués de l'Italie. Pendant ce voyage, il composa *le Levrier allégorique de Dante* (Il Veltro allegorico di Dante Alighieri), commentaire historique sur l'époque où parut la *Divine Comédie*. Cet ouvrage, publié à Pise, en 1826, eut un grand succès. Rentré à Naples, pour assister aux derniers moments de son père, M. Troya, reprit, en 1828, le chemin de l'exil. Il employa plusieurs années à préparer son introduction à l'histoire du moyen âge (Apparato preliminale alla storia dal medio avo, 1839 et suiv.), l'une des études ethnographiques les plus importantes dont le monde barbare ait été l'objet. Il donna ensuite le *Code diplomatique des Lombards*, dont les cinq premiers volumes embrassent la période du roi Alboin à Charlemagne.

En 1848, M. Troya fut ministre constitutionnel et député au parlement napolitain. Président du conseil pendant quarante-deux jours, il fit de vains efforts pour sauver les libertés de son pays et la cause de l'indépendance italienne.

Après la dissolution de la Chambre et la victoire de l'absolutisme, il rentra dans la vie privée, et se consacra tout entier à ses travaux historiques. Ses compatriotes vantent son érudition, et, malgré une abondance trop diffuse, l'élégance de son style.

TROYON (Constant), peintre français, né à Sèvres, en 1813, passa une partie de sa jeunesse à la manufacture royale de cette ville. Il se destinait même spécialement à la peinture sur porcelaine. Quelques années d'étude dans l'atelier de Riocreux et plusieurs voyages dans les contrées de la France les plus pittoresques en firent un de

nos premiers paysagistes et peintres d'animaux. Plus tard il fit en Hollande un voyage qui eut moins d'influence sur ses travaux que ses excursions dans son propre pays. Dès 1833, M. Troyon envoya au salon ses premiers tableaux : *la Maison Colas*, à Sèvres : *la Fête de Sèvres ; un Coin du parc de Saint-Cloud*. Il continua dès cette époque à explorer divers sites des environs de Paris, et les reproduisit dans une suite de paysages, jusqu'ici non interrompue. Parmi les principaux, possédés aujourd'hui par MM. Van Praët, Golsmith, Moreau, la comtesse Lehon, etc., on a remarqué les *Vues* de Sèvres, de Saint-Cloud, d'Argenton, de la Ferté-Saint-Aubin ; *la Vallée de Chevreuse, une Fontaine à Caudebec, Site des environs de Vannes* (1835-1846) : *les Environs de la Haye et d'Amsterdam* (1848).

Comme études variées de personnages et d'animaux, la gravure a fréquemment reproduit : *la Foire limousine* (1838) ; *le Marché d'animaux* (1850) ; *l'Abreuvoir* (1839) ; *le Braconnier* (1846) ; *les Baigneuses* (1842), et notamment les *Bœufs au labour* (à l'État) et *la Vallée de la Touque en Normandie* (1853), tous deux exposés en 1855, avec les *Chiens courants au repos*, les *Chiens courants lancés*, les *Chiens d'arrêt* et deux études, *la Vache blanche* et *la Vache rouge*. Ces divers tableaux lui ont valu une 3e médaille en 1838, une 2e en 1840, deux 1res en 1846 et 1848, le titre de membre de l'Académie d'Amsterdam en 1847, la croix de chevalier de la Légion d'honneur en septembre 1849, et une médaille de première classe en 1855.

Le bonheur avec lequel M. Troyon représente les animaux, l'a fait surnommer plus ou moins justement le « La Fontaine de la peinture. » Mais s'il mérite ce surnom pour la vérité avec laquelle il fixe la vie sur la toile, ce n'est pas toutefois par la naïveté ou la bonhomie qu'il se distingue. La richesse des tons, la variété des effets, une touche virile, forte, éclatante, font de lui un des fantaisistes les plus originaux et un des plus brillants coloristes.

TRURO (Thomas Wilde, 1er baron), jurisconsulte et pair d'Angleterre, né le 17 juillet 1782, à Londres, et fils d'un avoué, exerça d'abord la profession de son père ; il l'abandonna pour le barreau, auquel il fut admis en 1817 par la Société d'Inner-Temple. Il se fit bientôt une nombreuse clientèle par son éloquence vigoureuse et sa connaissance approfondie du droit civil. Son nom se rattache à la plupart des grands procès de ce temps, entre autres à celui de la succession du duc de Sussex. Son avancement fut rapide : avocat du roi en 1827, il devint avocat général en 1839, procureur général en 1841, et président de la Cour des affaires civiles (*common pleas*) en 1846.

Sous l'administration de lord J. Russell, il fut investi des fonctions de lord chancelier et en même temps élevé à la pairie héréditaire avec le titre de baron Truro (1850). Il a quitté les sceaux en février 1852, et n'est plus revenu au pouvoir. A la Chambre des Communes, il a représenté les bourgs de Newark et de Worcester, et a déployé dans la discussion des affaires les qualités solides qui ont fait de lui un des jurisconsultes anglais les plus distingués. — Lord Truro est mort à Londres le 11 novembre 1855.

Truro (Charles-Robert-Claude Wilde, 2e baron), pair d'Angleterre, né à Londres, en 1816, et fils aîné du précédent, est entré en 1855 à la Chambre haute, où il défend les opinions libérales.

TRYDE (Eggert-Christophe), pasteur et prédicateur danois, né le 8 décembre 1771 à Fensmark, en Sélunde, passa l'examen de fonctionnaire ecclésiastique en 1804, et fut professeur à l'Institut Christianis, pasteur en différentes localités, et en dernier lieu à l'église de Notre-Dame à Copenhague (1838). Ses sermons, qui se distinguent moins par la science ou l'originalité que par l'esprit de charité, ont rendu son nom populaire, et lui ont concilié une affection et une confiance universelles. M. Tryde est codirecteur de la Société biblique de Danemark, membre de la commission du nouveau rituel (1839), professeur de théologie pratique au séminaire (1841) et a un grade supérieur dans l'ordre du Danebrog (1836-1840). Il a été imprimé une quarantaine de *Sermons* et environ douze *Discours* de circonstance de M. Tryde. Ses autres écrits, dont le plus ancien remonte à 1812, consistent en brochures et articles de théologie, philosophie, politique, philologie ou même de critique littéraire.

Tryde (Eggert-Christophe), neveu du précédent, né en 1797, près Randers, est imprimeur à Bœnne, dans l'île de Bornholm. Il publie depuis 1828, le *Bornsholm-avertissements-Tidende*, l'un des plus anciens journaux qui paraissent en Danemark.

T'SCHAGGENY (Charles-Philogène), peintre belge, né à Bruxelles, en 1815, étudia sous M. Eugène Verbœckhoven et adopta comme son maître la peinture d'animaux et de paysages. Nous citerons de lui : *le Laboureur au repos, un Convoi de chevaux en Hollande*, des *Vues du Brabant*, et les *Chevaux flamands* exposés en 1855 à Paris, où ils ont obtenu une mention.

Son frère, M. Edmond T'schaggeny, né à Bruxelles, en 1818, a étudié sous le même maître, choisi le même genre et obtenu une médaille d'or en 1848, et la croix de Léopold en 1854. On a de lui : *l'Empirique, la Contrition forcée*, épisode des troubles du XVIe siècle, *Giotto* (1852), et *Troupeau de moutons* (1855).

TSCHERNING (Antoine-Frédéric), homme d'État danois, né à Frederikswærk, en 1795, fit ses études à l'École des cadets d'artillerie et entra comme officier dans ce corps, en 1813. Plus tard il fut envoyé à Paris et à Metz, pour y acquérir une instruction plus forte, et retourna, en 1820, à Frederikswærk, où il resta plusieurs années inspecteur des fabriques du gouvernement. En 1828 il entra, comme volontaire, avec plusieurs autres officiers danois, dans le corps d'occupation français en Morée. Rentré de nouveau dans son pays, en 1830, il fut nommé professeur à l'École pratique royale d'artillerie. En 1833, il fut chargé de visiter les différents pays de l'Europe pour étudier les nouveaux systèmes d'artillerie et les meilleurs procédés de fabrication. Il employa cinq années à ce voyage, dont les résultats ont beaucoup contribué aux progrès de l'artillerie en Danemark.

En 1839, M. Tscherning repartit pour la France et fut mis par un particulier à la tête de l'exploitation d'une mine de charbon en Auvergne. La même année il fut chargé de diriger les travaux du chemin de fer de Cette à Montpellier. L'amour du sol natal le ramena encore une fois dans sa patrie en 1840 ; et il entra, en 1841, comme chef de batterie dans l'artillerie ; mais il ne tarda pas à donner sa démission et passa sept années à Copenhague dans la vie privée, s'occupant d'industrie, écrivant des brochures, s'occupant aussi de politique. Partisan du gouvernement représentatif, il fonda une société qui avait pour but de préparer une constitution pour le Danemark. Aussi la révolution de 1848 le porta aux affaires. Nommé ministre de la guerre dès le

24 mars, il déploya une extrême activité pour mettre l'armée sur un bon pied. Bientôt il put envoyer 40 000 hommes contre les grands-duchés. Il quitta le ministère en novembre, mais il conserva une influence prépondérante dans le comité de constitution, et fut nommé membre de la diète. Conservateur libéral, il soutint le ministère, tout en rappelant dans ses discours les intérêts et les droits du peuple, et se vit renié par un certain nombre de ses anciens amis politiques. Le gouvernement l'a nommé conseiller d'État en 1854.

TSCHERNYSCHEW (prince Alexandre-Iwanowitsch), général et homme politique russe, né en 1779, d'une des plus anciennes familles de son pays, entra de bonne heure au service et fit la plupart des campagnes contre Napoléon. Ambassadeur à Paris en 1811, dans les circonstances les plus difficiles, il corrompit plusieurs attachés au ministère de la guerre et parvint à connaître le plan de l'expédition de Napoléon. Lorsqu'on l'apprit, il était déjà à Strasbourg; bientôt il fut tout à fait hors de l'atteinte de la police française. Dans la retraite de Russie, il commandait cette troupe audacieuse qui délivra le général Winzingerode, prisonnier des Français. En mars 1813, il força Augereau à quitter Berlin, battit le général westphalien Ochs à Halberstadt et prit Cassel par un hardi coup de main. L'année suivante, il s'empara de Soissons. Nommé alors lieutenant général, il accompagna l'empereur Alexandre au Congrès de Vienne, plus tard à Aix-la-Chapelle et à Péronne, et fut employé à diverses missions délicates.

En 1825, il comprima par son énergie et sa modération l'insurrection du deuxième corps de l'armée, et en fut récompensé après l'avénement de l'empereur Nicolas, par le titre de comte. En 1828, il devint ministre de la guerre et chef de l'état-major de l'empire. Sous sa direction, l'armée russe fut réorganisée, l'effectif augmenté; un grand nombre d'abus disparurent. Aussi, Nicolas reconnaissant, éleva le comte Tschernyschew à la dignité de prince. En 1842 il le chargea de visiter les provinces du Caucase, pour surveiller l'administration de ces contrées lointaines, dresser un plan du pays, et chercher les moyens de faire une guerre plus efficace aux tribus indépendantes qui l'habitent. Enfin, en 1848, il fut nommé président du conseil d'État et du conseil des ministres, et garda quatre années cette haute position. En 1852, il a allégué son grand âge pour prendre sa retraite.

TSCHUDI (Jean-Jacques DE), voyageur et naturaliste suisse, né à Glaris, le 25 juillet 1818, descend d une ancienne et illustre famille suisse qui compte parmi ses ancêtres plusieurs généraux et hommes politiques remarquables. Après avoir étudié les sciences naturelles et la médecine à Neufchâtel, à Leyde et à Paris, il s'embarqua, en 1838, sur un vaisseau français, dans l'intention d'accomplir un voyage autour du monde. Pendant la route le capitaine ayant vendu son bâtiment au gouvernement péruvien, M. de Tschudi resta cinq ans au Pérou, employa son temps à explorer ce pays en tous sens et revint en 1843 en Europe. Retiré depuis quelques années dans une propriété qu'il possède en Autriche, il y a écrit plusieurs de ses ouvrages.

Nous citerons de lui : *Recherches sur la Faune péruvienne* (Untersuchungen etc.; Saint-Gall, 1844-47, 76 planches); *le Pérou, esquisses de voyages durant les années* 1838-1842 (Peru, Reiseskizzen, etc.; Ibid., 1846, 2 vol.); *Antiguedades Peruanas* (Vienne, 1851, avec *Atlas*), publié en commun avec don Mariano Eduardo de Rivera; *La langue kechua* (die Kechuasprache; Vienne 1853, 2 vol.), etc.

Un de ses parents, M. Frédéric DE TSCHUDI, né en 1840, est auteur d'un remarquable ouvrage intitulé : *la Vie animale des Alpes*, en vers (das Thierleben der Alpenwelt; Leipsick, 1852: 2ᵉ vol., 1854 à 1855), traduit en français (Strasbourg, 1858).

TUCKERMAN (Henry-Théodore), écrivain américain, né le 20 avril 1813, à Boston, fut élevé dans cette ville, vint en 1833 en Europe et résida successivement en France et en Italie. Il y revint en 1837, visita l'Angleterre, Gibraltar, Malte, la Sicile, Naples, etc. En 1845, il s'établit à New-York, d'où il n'est plus guère sorti.

M. Tuckerman avait débuté dans la littérature, dès 1835, par un recueil de nouvelles : *The italian Sketch Book* (in-12, plusieurs éditions). Au retour de son second voyage, il fit paraître : *Isabel, or Sicily, a Pilgrimage* (1839, in-12, New-York, 2ᵉ edition), étude sur les arts, la nature et les hommes en Sicile, dans le cadre d'un roman; puis à un assez grand intervalle un autre livre de touriste sur l'Angleterre : *A Month in England* (New-York, 1853, in-12).

Mais c'est surtout par ses ouvrages de critique littéraire, artistique, historique, que M. Tuckerman s est fait connaître comme un des plus habiles *essayists* de son pays. Nous citerons dans ce genre : *Thoughts on the poets* (1846), suite d'essais sur divers poëtes anglais, italiens et américains: *Artist life, or sketches of American. Painters* (1847); *Characteristics of literature, illustrated by the Genius of distinguished men* (1849 1851, deux séries), œuvre originale dont le plan général consiste à prendre un type idéal littéraire ou artistique, et à suivre tout le développement dans la vie et les productions d'un homme célèbre; *Mental portraits, or studies of character*, où la même idée est appliquée à des hommes célèbres qui n'appartiennent pas à la littérature; *the Optimist, a collection of essays* (1850, New-York, in-12); *the Leaves from the diary of a dreamer* (in-16, 1853, Londres); *a Memorial of Horatio Greenough* (New-York, 1853, in-12); *la Vie du commodore Talbot* (New-York, 1850, in-12); un essai didactique en vers : *The sprit of poetry* (in-12, Boston, 1851), etc.

TUCH (Jean-Christian-Frédéric), théologien et orientaliste allemand, né à Quedlinbourg, le 17 décembre 1806, fit à Nordhausen, où son père avait été nommé inspecteur des contributions, ses premières études de philologie, sous la direction de Kraft; puis il se livra plus spécialement à Halle, sous Gesenius, à son goût pour les langues orientales et la théologie. Docteur en philosophie en 1830, il professa des cours de langue hébraïque et d'exégèse qui lui firent, comme orientaliste, une précoce réputation. Agrégé à l'université de Zurich en 1839, il fut, la même année, professeur adjoint de philosophie à Halle, et deux ans plus tard, de théologie à Leipsick. En 1843, il y devint professeur titulaire de théologie et reçut le diplôme de docteur en théologie de l'université de Tubingue. En 1853, il passa avec le titre de professeur et une place de chanoine à Zeitz. Il a représenté l'université de Leipsick à la diète de Saxe pendant la session de 1850-1851.

En dehors de ses cours, M. Tuch a publié des ouvrages où l'érudition et la connaissance profonde des textes s'unissent à une critique très-indépendante. Le principal est son *Commentaire sur la Genèse* (Commentar über die Genesis;

Halle, 1838), cité comme le modèle des travaux de ce genre. On a encore de lui un certain nombre de dissertations savantes, entre autres *de Nino urbe* (Leipsick, 1845); une explication avec commentaire, des inscriptions du Sinaï dans le *Journal de la Société orientale allemande ;* etc.

TUERLINCKX (Joseph), statuaire belge, né à Malines, en 1820, suivit, à l'Académie d'Anvers, les cours de Van Brée et entra ensuite dans l'atelier de Guillaume Grefs. Il avait déjà donné plusieurs œuvres d'une certaine valeur, lorsqu'il vint à Paris et reçut des leçons de Paul Delaroche. De Paris, il se rendit à Rome, où il fit, d'après l'antique, de sérieuses études. Il paraît toutefois avoir une prédilection pour la manière moelleuse de Canova. On a de lui un grand nombre de bustes, des groupes et des statues : *Daphnis et Chloé*, *le Berger Giotto s'essayant à dessiner*, une statue colossale de *Marguerite d'Autriche*, érigée récemment sur la grande place de Malines. Ces deux dernières œuvres figurèrent à l'exposition de Londres en 1851, où elles valurent à M. Tuerlinckx une médaille d'or; à l'exposition universelle de Paris, en 1855, elles ont obtenu une mention.

TULASNE (Louis-René), naturaliste français, membre de l'Institut, né vers 1815, fut reçu docteur à Paris en août 1843, et se consacra particulièrement à l'histoire naturelle. Ses connaissances spéciales dans cette science l'ont fait admettre, malgré le petit nombre de ses écrits, à l'Académie des sciences en 1854, comme successeur de Jussieu. Il a été décoré en 1856. On ne cite de lui, à part quelques *Extraits* de recueils spéciaux, qu'une *Histoire et monographie des champignons hypogées*, en société avec M. Ch. Tulasne, son frère 1851, in-fol. et planches).

TULLOCH (révérend John), théologien écossais, né en 1822, à Tibbermair (comté de Perth), paroisse que son père a longtemps administrée comme pasteur de l'Église indépendante, fit ses études à l'université de Saint-André, fut consacré ministre en 1844 et attaché au clergé de la petite ville de Dundee. En 1849, il fut appelé dans la comté de Fife et y exerça son ministère jusqu'en 1854, où il succéda au révérend Haldam dans les fonctions de principal du collége de Sainte-Marie à l'université de Saint-André. Il y reçut aussi le diplôme de docteur en théologie.

On a de cet ecclésiastique des articles de critique littéraire insérés dans la *Quaterly Review* et le *North british Review*, parmi lesquels on remarque ceux sur Carlyle, Bunsen et Vinet; des *Sermons*, et surtout un traité sur l'*existence et les attributs de Dieu* (Being and attributes of God), qui lui valut, en 1855, un des prix Burnett de la valeur de 600 livres (15 000 fr.)

TULOU (Jean-Louis), célèbre flûtiste français, né à Paris, le 12 septembre 1786, et fils d'un choriste de l'Opéra, entra à dix ans au Conservatoire, où il étudia la flûte sous Wunderlich, obtint le second prix en 1799 et le premier en 1801. Dès lors, regardé comme le meilleur flûtiste connu, il devint première flûte aux Italiens en 1804, et remplaça en 1813 Wunderlich à l'Opéra. Depuis sa sortie du Conservatoire, la passion de la peinture avait arrêté ses progrès comme artiste; il se releva par l'exécution du *Rossignol* de Lebrun (1816), qui fut pour lui une victoire éclatante sur son rival belge, M. Drouet. Sous la Restauration, dans son enthousiasme pour le libéralisme, il se démit de son titre à l'Opéra (1822). Quatre ans plus tard il y fut rappelé et fut en outre nommé professeur au Conservatoire, où il est encore aujourd'hui (1857).

M. Tulou a composé, surtout pour son instrument, des *Symphonies*, *Concertos*, *Fantaisies* et *variations*, notamment celles sur *la Muette* et *Tancrède*. Aujourd'hui il paraît tenir surtout à attacher son nom à une fabrique de flûtes qu'il a fondée, et il met la supériorité de ses produits sous le patronage de sa célébrité musicale.

TUPPER (Martin-Farquhar), littérateur anglais, né à Londres, en 1811, fut élevé au collége de Christ-Church, où il prit ses degrés de bachelier et de maître ès arts, puis étudia le droit dans la Société de Lincoln's-Inn, qui l'admit ensuite au barreau. Mais, au lieu de plaider, il s'est tourné tout entier vers la littérature. Il a réussi à captiver l'attention du public, et toutes ses productions excitent au même point l'empressement des lecteurs et les attaques de la critique.

M. Tupper a publié en prose : *Philosophie des proverbes* (Proverbial philosophy; plusieurs éditions; *Pyramide moderne en l'honneur de 70 héros*, *l'Esprit d'un auteur*, *le Pot d'or*, *le Cœur*, *les Deux jumeaux*, nouvelles, etc. En poésie, il a fait paraître un recueil intitulé : *un Millier de vers* (A thousand lines), et un grand nombre de pièces éparses dans les revues et *Magazines*.

TURCK (Louis), médecin français, ancien représentant du peuple, né à Nancy (Meurthe), en 1798, fit au collége de cette ville de bonnes études, puis suivit à Paris les cours de la Faculté de médecine, et se fit recevoir docteur. Ami de M. Buchez, il le seconda activement dans ses travaux de propagande libérale et contribua à fonder en Lorraine la Charbonnerie. En 1822, il entreprit la publication d'un *Almanach du peuple*, spécialement destiné à réclamer l'égalité devant la loi. Cet almanach continua de paraître jusqu'en 1835. Des articles dirigés contre la monarchie de Juillet firent traduire l'auteur devant la Cour d'assises. Établi comme médecin aux eaux de Plombières, il ne cessa point de combattre la politique du ministère Guizot et de professer ouvertement ses opinions républicaines. Aussi, après la révolution de Février, fut-il nommé commissaire du gouvernement provisoire dans le département des Vosges. Il donna sa démission pour protester contre les circulaires de M. Ledru-Rollin. Élu représentant des Vosges, le septième sur onze, par 59 021 voix, il fit partie du conseil de l'Algérie et des colonies, et vota ordinairement avec la gauche. A l'occasion de la loi sur les attroupements (7 juin), il demanda que les maires fussent nommés par le peuple. Il appuya l'amendement Grévy (voy. ce nom), et se prononça pour quelques-unes des propositions émanant du socialisme. Après l'élection du 10 décembre, il combattit vivement le gouvernement de Louis-Napoléon et vota même pour la mise en accusation du président et de ses ministres à l'occasion de l'expédition de Rome. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative et reprit ses fonctions de médecin à Plombières.

TURGOT (Louis-Félix-Étienne marquis DE), diplomate français, sénateur, ancien ministre, né le 26 septembre 1796, est issu d'une famille noble de Normandie dont le nom a été illustré par le ministre de Louis XVI. Élève de l'École militaire de Saint-Cyr, il donna sa démission d'officier de cavalerie le 26 juillet 1830. Le crédit de son beau-père le maréchal Lobau, le fit entrer à la Chambre des Pairs (1832), où il prêta un concours dévoué à la politique conservatrice. La révolution de Février le rejeta dans la vie pri-

vée. Bien qu'il eût pris peu de part aux affaires depuis cette époque, M. de Turgot, qui s'était rallié à la politique napoléonienne, fit partie du ministère du 2 décembre 1851 et s'associa tout entier au coup d'État. En juillet 1852, il céda le portefeuille des affaires étrangères à M. Drouyn de Lhuys et reçut la dignité de sénateur. Le 26 avril 1853, il fut accrédité auprès de la cour d'Espagne en qualité d'ambassadeur. En 1854, les provocations dont il fut l'objet de la part de M. Soulé, ambassadeur des États-Unis, aboutirent à un duel dans lequel il reçut une assez grave blessure. Il vient de passer en Suisse, avec le même titre. Créé le 7 février 1852 commandeur de la Légion d'honneur, il est aujourd'hui grand officier de cet ordre.

TURNER (Samuel H.), théologien américain, né à Philadelphie, le 23 janvier 1790, prit ses degrés à l'université de Pensylvanie, en 1807, étudia la théologie, et fut mis, en 1812, à la tête d'une église épiscopalienne de Chestertown (Maryland). Il retourna à Philadelphie en 1817, et l'année suivante fut nommé professeur de théologie historique au séminaire général de New-York. En 1831 il fut en outre choisi comme professeur d'hébreu à Columbia-Collége.

M. Turner a introduit l'un des premiers, aux États-Unis, par des traductions, les grands travaux critiques des théologiens de l'Allemagne. Il a donné, en 1827, avec M. Will. Whittingham, la traduction avec notes de l'*Introduction au Nouveau Testament*, de John, et, en 1834, celle de l'*Introduction à la critique et à l'interprétation des textes sacrés* de Planck. Parmi ses principaux ouvrages personnels qui attestent une grande érudition, et surtout une connaissance particulière de la littérature rabbinique, on cite les suivants : *Biographical notices of Jewish Rabbies, with translations and notes* (New-York, in-12); *Spiritual things compared with spiritual or parallel References* (1848, in-12); *Essay on our Lord's Discourse at Capernaüm, in John VI* (1851, in-12); *Thoughts on scriptural prophecy* (New-York, 1852, in-12); une série de *Commentaires critiques sur les Épîtres du Nouveau Testament* (New-York, 1852 et suiv., in-8), etc.

TURPIN (Étienne-Louis-Mathieu-Numa), ancien représentant du peuple français, né à Saint-Julien (Landes), le 29 mai 1804, fils d'un officier de la République, étudia le droit et se fit recevoir licencié. Sous la Restauration, il fit partie de la Société des *Carbonari*, et après la Révolution de 1808, continua de combattre la royauté, et représenta l'opposition radicale dans le conseil général du département des Landes. En 1848, il fut envoyé à l'Assemblée constituante par environ 36 000 suffrages, le dernier sur sept représentants. Il vota presque constamment avec la droite, et, après l'élection du 10 décembre, soutint le gouvernement de Louis-Napoléon. Réélu, le cinquième, à l'Assemblée législative, il fit partie de la majorité hostile à la République, sans être personnellement attaché à la politique de l'Élysée. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il n'a point reparu dans les assemblées politiques, mais il est maire de Lit-et-Mie et siége au conseil général des Landes.

TURPIN DE CRISSÉ (Lancelot-Théodore, comte), artiste français, membre de l'Institut, né à Paris, en 1782, et fils du marquis de Crissé, qui commandait, sous Louis XVI, les hussards de Berchini, perdit tous ses biens par suite de l'émigration de son père, chercha des ressources dans l'étude de la peinture, et put, avec l'aide de Choiseul-Gouffier, visiter la Suisse et l'Italie. Au salon de 1806, il reçut une médaille d'or comme peintre de paysage et d'architecture. Attaché en 1809 à la maison de l'impératrice Joséphine avec le titre de chambellan, il resta à la Malmaison jusqu'en 1814, époque où il reprit la peinture en amateur. Sous la Restauration, il publia son *Voyage à Naples*, fut nommé membre libre de l'Académie des beaux-arts en 1816, et remplit, de 1825 à 1830, les fonctions d'inspecteur général des musées et de gentilhomme ordinaire de la chambre. Depuis lors, M. Turpin de Crissé est rentré dans la vie privée. Il a été décoré le 17 mai 1825. Il est auteur des *Souvenirs du vieux Paris* (1835, in-4, avec planches).

TURQUETY (Édouard), poëte français, né en 1801 à Rennes, où son père était notaire, vint à Paris faire son droit. Reçu avocat, au lieu de suivre le barreau il s'adonna aux lettres et se mit, en peu de temps, au rang des poëtes distingués de l'école romantique. Après des *Esquisses poétiques* (1829, in-8), il publia *Amour et Foi* (1833, in-8), qui obtint un succès mérité; *Poésie catholique* (1836, in-8); *Hymnes sacrées* (1838, in-8); *Primavera* (1840, in-8); *Fleurs à Marie* (1845, in-12). Ces divers recueils, réunis, en 1845, sous le titre de *Poésies* (5e édit., 1856, in-18), marquent la tendance de l'auteur à consacrer ses vers à l'expression des sentiments religieux; le premier, moins exclusif pourtant, est toujours cité comme ce qu'il a fait de plus élevé et de plus correct. Mentionnons encore un poëme politique en l'honneur du coup d'État de décembre : *les Représentants en déroute* (1852), et *Poésies religieuses à l'usage de la jeunesse* (1857, in-18). M. Turquety a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1847.

TURQUIE (maison impériale de), dynastie d'Osman depuis 1299. — Sultan : ABDUL-MEDJID (voy. ce nom). — Enfants: sultan Mehommed-*Mourad*, né le 21 septembre 1840; *Abdul-Hamid*, né le 22 septembre 1842; *Mehemmed-Rechad*, né le 3 novembre 1844; *Ahmed-Kémaleddi*, né le 3 décembre 1847; *Mehemmed-Buhram-Uddin*, né le 23 mai 1849; *Nour-Eddin*, né le 14 avril 1851; sultane *Fatimé*, née le 1er novembre 1840, mariée le 11 août 1854 à Ali-Ghalib-pacha, troisième fils de Réchid; sultane *Réfigé*, née le 6 février 1842, fiancée le 22 février 1854 à Ethem-pacha, fils de Mehemmet-Ali-pacha; sultane *Djémilé*, née le 11 août 1843, fiancée le 22 février 1854 à Mahmoud-Gelal-Eddin-pacha, fils d'Ahmet-Féti-pacha; sultane *Muniré*, née le 9 décembre 1844, fiancée le 22 février 1854 à Ilhami-pacha, fils de feu Abbas-pacha, vice-roi d'Égypte; sultane *Behigé*, née le 16 juillet 1848; sultane *Senihé*, née le 21 novembre 1851; sultane *Féhimé*, née le 26 janvier 1855; sultane *Chéhimé*, née le 1er mars 1855. — Frère et sœur du sultan : *Abdul-Aziz*-effendi, né le 9 février 1830, héritier présomptif; sultane *Adilé*, née le 23 mai 1826, mariée le 12 juin 1845 à Méhemmed-Ali-pacha.

TURTON (rév. Thomas), évêque d'Ely et pair ecclésiastique d'Angleterre, né vers 1788, reçut son éducation à Cambridge. Après avoir pris ses grades universitaires, il y resta plus de vingt ans attaché à l'enseignement des divers colléges; il y professa d'abord les humanités, puis les mathématiques (1822) et en dernier lieu la théologie (1827). Nommé doyen de Péterboroug (1830), il passa en la même qualité au chapitre de Westminster (1842); trois ans plus tard il était choisi pour occuper le siége épiscopal d'Ely (1845), qui donne droit à la pairie; ses revenus annuels sont

estimés à 5500 liv. (137 500 fr.). On a de ce prélat, qui appartient au parti conservateur, divers ouvrages de piété ou de théologie, des notices critiques, des réimpressions d'auteurs classiques et des sermons.

TUTHILL (Louisa C. Higgins, mistress), femme de lettres américaine, née à New-Haven (Connecticut), vers 1800, d'une vieille famille de la Nouvelle-Angleterre, épousa, en 1817, un littérateur de cette ville, M. Cornelius Tuthill, qui mourut en 1825. Elle écrivit, peu après, dans les *Magazines*, et commença bientôt la publication d'un grand nombre de volumes, destinés aux enfants, et généralement consacrés à décrire un état ou une profession. Elle y a porté une élégance littéraire et un bon sens pratique très-goûtés de ses compatriotes. Elle réside aujourd'hui à Princeton (New-Jersey).

Mistress Tuthill est aussi l'auteur d'un roman : *ma Femme* (my Wife, in-12, 1846), et d'une *Histoire de l'architecture depuis les temps les plus reculés* (History of architecture from, etc. Philadelphie, 1848, in-8 avec planches).

TWEEDDALE (George Hay, 8e marquis de), général et pair représentatif d'Écosse, né en 1787, descend d'une ancienne famille qui fait remonter son origine au XVe siècle. Il entra fort jeune au service militaire et fit une partie des guerres d'Espagne en qualité d'aide de camp du duc de Wellington; il reçut un coup de feu à la journée de Busaco et remplit à Vittoria les fonctions d'aide-quartier-maître général. De 1842 à 1848, il commanda la province de Madras, devint lieutenant général en 1846 et fut, en 1854, élevé au grade de général d'armée. A la Chambre des Lords, où il a été porté comme pair représentatif d'Écosse, il vote avec le parti conservateur. Son fils aîné est lord Gifford (voy. ce nom).

TYLER (John), homme d'État américain, ancien président de la République des États-Unis (1841-45), est né en Virginie en 1790. Fils d'un riche planteur, il reçut une instruction plus complète que ne le comporte d'ordinaire l'éducation américaine, et se livra à l'étude du droit et de l'éloquence. Dès 1816, il fit partie de la Chambre des Représentants où il prit, comme orateur, un rang distingué. Nommé ensuite gouverneur de Virginie, il s'attira, par ses qualités personnelles, une popularité à laquelle la politique avait peu de part, et fut envoyé au Sénat deux fois de suite (1827-1836).

Lorsqu'aux élections présidentielles de 1840, la réaction contre l'administration démocratique de Jackson et de Van Buren fit triompher le général Harrison, candidat des wighs, M. Tyler fut proposé comme candidat à la vice-présidence, et, quoiqu'il fût encore peu connu hors de l'État de Virginie, son nom, associé à celui du général, sortit de l'urne électorale avec une très-imposante majorité. Un événement inattendu lui donna bientôt le premier rôle. Un mois après son inauguration, le président Harrison mourut (1841), et M. Tyler devint président de fait et de droit. Le cas était prévu par la constitution, mais c'était la première fois que l'application s'en présentait. Les divergences d'opinions qui éclatèrent tout à coup entre le nouveau président et les whigs qui avaient fait l'élection, amenèrent des complications et des crises dont devait triompher la puissance de vie et d'ordre inhérente à la constitution de l'Union.

Reprenant la politique condamnée dans la personne de Van Buren, M. Tyler se montra l'adversaire de deux mesures réclamées par les whigs, la restauration de la banque nationale et la répartition du produit de la vente des terres de l'Union aux États particuliers. Cette dernière mesure devait amener, dans les revenus, un déficit que l'on ne pourrait couvrir que par une augmentation des droits de douanes, particulièrement nuisible aux intérêts de la Virginie et des États agricoles du Sud. Le Congrès, par un premier acte d'initiative (1841), vota l'établissement d'une nouvelle banque. M. Tyler répondit à ce *bill* par un premier *veto*, et provoqua un soulèvement universel. Son ministère donna en masse sa démission; l'agitation se manifesta jusque sur les places publiques où l'on brûla le président en effigie. Mais celui-ci, dont l'attachement à une résolution une fois prise était inébranlable, tint bon; il se servit à plusieurs reprises, notamment dans la question des tarifs, de son droit de veto, et fit constamment échec à la majorité whig de l'Assemblée.

Sa politique extérieure trouva, du moins, un assentiment plus général. Jaloux de rétablir l'harmonie entre les États-Unis et l'Angleterre, il termina la longue et malheureuse affaire de l'incendie de la *Caroline*, en favorisant l'acquittement de l'Anglais Mac-Leood, et conclut, le 9 août 1842, un traité avec la Grande-Bretagne, pour la régularisation des frontières, l'abolition de la traite des esclaves et l'extradition des malfaiteurs. En 1844, il voulut conclure, avec le Zollverein, un traité de commerce que le Congrès refusa de ratifier parce qu'il entraînait une augmentation générale des tarifs de l'Union; mais en 1845 il fut assez heureux pour ajouter aux États-Unis de belles et importantes provinces, par l'incorporation du Texas et l'annexion à la République des États indépendants de Jowa et de Floride. Il n'en dut pas moins quitter la présidence au mois de mars de la même année, après avoir vainement tenté de se faire réélire. Il avait pour concurrents son prédécesseur Van Buren, devenu le candidat des whigs et d'une partie des démocrates réunis sous le nom de *Freesoilers*, et le président Polk, candidat du reste de la démocratie et qu'il eut pour successeur. M. Tyler se retira dès lors dans ses domaines de Virginie, et ne reparut plus sur la scène politique.

TYLER (sir George), marin anglais, né en 1792, dans le comté de Pembroke, et fils d'un amiral, fut élevé au collége royal de la marine, s'embarqua comme midshipman en 1806, et prit part aux sanglantes luttes de l'Empire: en 1811, il perdit un bras, en attaquant des bâtiments français jusque sous les batteries de Quiberon. De 1833 à 1840, il a gouverné l'île de Saint-Vincent aux Antilles et a été créé chevalier pour la modération qu'il a montrée lors de l'émancipation des esclaves. Envoyé à la Chambre des Communes, en fevrier 1851, par le comté de Glamorgan, il y soutint la politique du parti conservateur. Sir G. Tyler a obtenu, en 1852, le grade de contre-amiral.

TYNTE (Charles-John Kemeys), littérateur et député anglais, né en 1800, dans le comté de Somerset, et fils d'un ancien membre du Parlement, fut élevé au collége d'Eton, et siégea à la Chambre des Communes, de 1832 à 1837, dans les rangs du parti libéral. Il a été réélu depuis 1847 par la ville de Bridgewater. Il est député-lieutenant des comtés de Somerset et de Glamorgan. Depuis plusieurs années il fait partie de la Société royale de Londres, et a publié divers mémoires sur des questions scientifiques. On a de lui, entre autres écrits : *Relation de la révolution de Juillet* (A sketch of the french revolution; 1831).

U

UBICINI (Jean-Henri-Abdolonyme), publiciste français, né à Issoudun, le 20 octobre 1818, d'une famille originaire de Lombardie, alla achever, de 1836 à 1838, ses études au lycée de Versailles, entra dans l'enseignement et professa, pendant plusieurs années, la rhétorique au collége de Joigny. En 1846, il se rendit en Italie; il passa de là en Orient, et visita la Grèce, la Turquie, les principautés danubiennes; il se trouvait à Bucharest, lors de l'insurrection de 1848. Lié avec la plupart des hommes que ce mouvement amena aux affaires, il y prit lui-même une part active, comme secrétaire du gouvernement provisoire et de la lieutenance princière. Il quitta la Valachie après l'entrée des troupes turco-russes, se rendit à Constantinople, et revint à Paris, où il s'est rapidement fait connaître par une série d'ouvrages historiques et politiques. Il est décoré de la Légion d'honneur.

On a de lui : *Lettres sur la Turquie* (1849-1851, 2 vol.; 2e édit., 1853), tableau statistique, religieux, politique, administratif et militaire de l'empire ottoman, depuis le hatti-chérif de Gulkané : cet ouvrage, publié en partie dans le *Moniteur*, a été traduit en italien (Milan 1853), et en anglais (Londres, 1856); *la Question d'Orient devant l'Europe* (1854); la *Turquie actuelle* (1855, in-12, *Bibliohèque des Chemins de fer*); *Provinces roumaines* (1856, in-8), faisant partie de l'*Univers pittoresque*; *la Question des principautés danubiennes devant l'Europe* (1858); une *Introduction* aux *Ballades et chants populaires de la Roumanie* (1855), et des articles dans *la Presse*, *le Siècle*, le *Courrier de Paris*, la *Revue de l'Orient*, qu'il a dirigée deux ans, etc. Citons encore la traduction des *Saturnales* de Macrobe, liv. I-IV (1845), dans la *Bibliothèque latine-française* de Panckouke, une édition des *OEuvres de Voiture* 56, 2 vol. in-12), etc.

UCHARD (Toussaint-François-Joseph), architecte français, né à Paris, le 30 octobre 1809, étudia l'architecture sous Delannoy et Guenépin, et remporta le grand prix au concours de 1838, sur ce sujet : *une Cathédrale*. Pendant son séjour à la villa Médicis, il envoya à Paris le *Temple de Mars vengeur* et le *Forum d'Auguste*, étude faite en 1844, et admise ensuite à l'Exposition universelle de 1855. Il est devenu depuis son retour (1844), auditeur au conseil des bâtiments civils, architecte de la ville de Paris, et l'un des trois spécialement chargés de la première section (préfecture, églises et maisons communales.)

UCHARD (Mario). Voy. BROHAN.

UGONI (Camillo), littérateur italien, né à Brescia, le 8 août 1784, d'une ancienne famille qui a compté parmi ses membres des diplomates et des jurisconsultes distingués, se mêla de bonne heure au mouvement littéraire dont sa ville natale était alors le centre et s'y lia avec Foscolo. Il débuta par les essais les plus divers : des poésies latines et italiennes, une traduction d'Horace, des dissertations littéraires et des mémoires d'agriculture et d'industrie. Sociétaire de l'Académie nationale de Brescia, il fut délégué par cette ville, en 1811, avec Carlo Monti et Giovanni Calini, pour féliciter l'Empereur de la naissance du roi de Rome. Il portait à Paris une traduction des *Commentaires de César*, dont Napoléon accepta la dédicace, et il revint avec le titre de baron. M. Ugoni voyagea ensuite en Italie, en Suisse, en Angleterre et en Allemagne, se lia à Genève, avec Mme de Staël, et, à son retour, fut nommé président de l'Académie de Mantoue et directeur du lycée royal. Il rendit dès lors aux lettres italiennes d'importants services, rédigea un grand nombre de mémoires académiques, fit distribuer des pensions aux poëtes, encouragea la continuation du grand ouvrage biographique de Giammaria Mazzuchelli : *Scrittori d'Italia*, et commença lui-même la publication de celui qui a fait sa célébrité : *Histoire de la littérature italienne dans la seconde moitié du* XVIIIe *siècle* (Della litteratura italiana nella secunda meta del secolo XVIII* (1820-1822, t. I-III).

Cependant, dès 1821, M. Ugoni, compromis dans le mouvement carbonariste, avait dû fuir la persécution en se condamnant à l'exil. Il parcourut une seconde fois toute l'Europe, connut à Genève Sismondi et Rossi, Moore à Dublin, Walter Scott à Édimbourg, à Londres lady Morgan; après avoir fait publier en Italie, sans nom d'auteur, une traduction française de l'*Essai sur Pétrarque* de Foscolo (Lugano, 1834), il vint se fixer à Paris, où il eut pour amis tous les hommes distingués qui se rattachaient alors à la rédaction du *Globe*. Il donna lui-même quelques articles à ce journal et à la *Biographie universelle* de Michaud, publia une *Vie de Peschio*, l'économiste (Paris, 1806), et donna, sur les ouvrages de Manzoni, outre la traduction d'un article de Gœthe, une brochure qui fut très-remarquée. Ce furent ses seules productions littéraires pendant son séjour à Paris.

L'amnistie de 1838 lui permit de rentrer en Italie. Pendant les dernières révolutions, il se tint à l'écart des affaires et de la vie politique. Il avait été nommé une seconde fois président de l'Académie de Brescia et membre de l'Institut lombard. — M. Ugoni est mort au commencement de 1856. Son éloge funèbre a été prononcé et publié par Giuseppe Nicolini. Il avait achevé son grand ouvrage sur la littérature italienne, dont son frère, M. Philippe UGONI, a entrepris de continuer la publication. Les tomes IV, V et VI ont paru en 1856. Un septième volume doit comprendre l'autobiographie de l'auteur.

UECHTRITZ (Frédéric de) poëte dramatique et écrivain allemand, né en 1800, à Gœrlitz, près Liegnitz, en Prusse, fit ses études de droit à l'université de Leipsick, et se destinant à la magistrature, vint à Berlin, d'où il fut envoyé, en 1829, comme assesseur, à Dusseldorf. Encore étudiant, M. Uechtritz avait débuté dans la littérature dramatique par différents essais qui passèrent inaperçus : *Chrysostomus* (Brandebourg, 1822), drame; *Rome et Spartacus* (Berlin, 1833), tragédie; *Rome et Othon III* (Ibid., 1823). Sa tragédie d'*Alexandre et Darius* (Ibid., 1827), publiée sous le patronage de Tieck et précédée d'une dissertation de ce poëte, attira l'attention du public en excitant l'enthousiasme des disciples de Tieck et les violentes critiques de ceux de Hegel.

M. Uechtritz donna ensuite deux autres tragédies : *le Sabre d'honneur* (das Ehrenschwert; Berlin, 1817) et *Rosamonde* (Dusseldorf, 1833); un beau poëme dramatique intitulé : *les Babyloniens à Jérusalem* (Dusseldorf, 1836) et un recueil de *Poésies* (Vermischte Gedichte; Dusseldorf, 1842). On a de lui, en prose : *Esquisses de la Vie ar-*

tistique à Dusseldorf (Blicke in das Dusseldœrfer Kunst-und Künstlerleben; Dusseldorf 1839-1841, 2 vol.), et *Albrecht Holm* (Berlin, 1851-53, 7 vol.) roman historique du temps de la Réforme, qui passe pour une œuvre remarquable.

UGALDE (Delphine BAUCÉ, dame), cantatrice française, née à Paris, le 3 décembre 1829, reçut de sa mère, excellente musicienne, ses premières leçons de musique, débuta à la salle Chantereine, sous les auspices du prince de la Moskowa, se maria à un jeune musicien, M. Ugalde, et se fit entendre dans plusieurs concerts. Plus tard, elle chanta au Château des Fleurs, avec lequel elle était sur le point de contracter un engagement, lorsque sur la recommandation de M. Limnander, elle fut agréée à l'Opéra-National, par MM. Adolphe Adam et Mirecour, pour chanter le principal rôle des *Monténégrins*. Mais la révolution de Février ayant compromis la fortune du nouveau théâtre, M. Limnander porta sa pièce à l'Opéra-Comique, et y fit engager la jeune cantatrice. Elle parut d'abord dans *le Domino noir* (1848) et obtint un succès complet qu'elle soutint dans *l'Ambassadrice*, *le Caïd* (1849), *les Monténégrins*, *le Toreador*, *la Fée aux roses*, *le Songe d'une nuit d'été*, *la Dame de Pique*, *le Tableau parlant*, *la Tonelli*, et enfin *Galathée*, celle de toutes ses créations qui va le mieux à la nature de son talent.

Deux subites extinctions de voix éloignèrent, à deux reprises Mme Ugalde de la scène. Dans le cours d'une de ces retraites forcées, elle eut la fantaisie de chanter pendant quelques semaines, au théâtre des Variétés, la comédie à ariettes des *Trois sultanes*, de Favart. Après avoir fait un voyage dans le Midi, pour rétablir sa santé, elle rentra à l'Opéra-Comique (23 décembre 1854), et y retrouva tout son ancien succès. Elle fut immédiatement rengagée pour quatre ans. Sa dernière création est celle de l'Amour, dans *Psyché* (1857). En 1858, elle a été attachée au Théâtre-Lyrique, pour la reprise des *Noces de Figaro*. Musicienne plutôt qu'actrice, Mme Ugalde possède un soprano d'une belle vibration : elle vocalise avec justesse et agilité et brille surtout par la verve de son chant et la hardiesse des traits.

UHLAND (Jean-Louis), célèbre poëte allemand, un des chefs de l'école romantique, est né à Tubingue, le 26 avril 1787. Il fit ses études à l'université de sa ville natale, et fut reçu avocat, puis docteur en droit, en 1810. Ses premières poésies connues datent de l'année 1804. De 1806 à 1813, il attira sur lui l'attention publique par une série de pièces, chansons, ballades ou romances, imprimées dans l'*Almanach des Muses*, l'*Almanach poétique* et la *Forêt des poëtes allemands* (Deutscher Dichterwald). En 1810, à la suite d'un voyage littéraire à Paris, il se fixa, comme avocat, à Stuttgart, et y occupait un petit emploi au ministère de la justice. La guerre de l'indépendance allemande, de 1813 à 1815, hâta l'essor de son talent et lui imprima ce caractère national qui domine toutes ses œuvres. En 1815, à propos de la nouvelle constitution que le roi de Wurtemberg donnait à ses États, il publia un recueil de *Poésies* (Gedichte; 11e édit., 1850), qui, insérées dans les journaux et vendues dans les rues, furent une force pour le parti libéral. Ce livre est resté son principal titre à la popularité. Ses ballades sont une résurrection complète du moyen âge; ses chansons ont pour sujet les joies de la jeunesse et les espérances politiques de son pays; le style y est vif, brillant, plein de chaleur et de couleur, et, par surcroît, d'une rare clarté.

Sans rival dans le genre de la ballade, M. Uhland a été moins heureux dans ses essais dramatiques, parmi lesquels nous citerons seulement : *le duc Ernest de Souabe* (Heidelberg, 1817) et *Louis de Bavière* (Berlin 1819), réimprimés ensemble (Heidelberg, 1846). Vinrent ensuite des travaux de philologie, de critique ou d'histoire : *sur Walther von der Vogelweide* (Stuttgart, 1822); *sur le Mythe de la légende de Thor* (über den Mythus der nord. Sagenlehre von Thor (Stuttgart, 1836), et un *Recueil des vieux chants populaires en haut et bas allemand* (Alter hoch-und niederdeutscher Volkslieter; Stuttgart, 1844-45, 1 vol. en deux séries), fruit d'études profondes sur le moyen âge germanique.

La portée des poésies de M. Uhland, exagérée par ses compatriotes, lui ouvrit la carrière politique. Nommé en 1819, député du grand bailliage de Tubingue, à l'assemblée des États de Wurtemberg, il fut réélu quelque temps après par la ville de Stuttgart, et nommé par la Chambre rapporteur dans plusieurs commissions. En 1830, il devint professeur adjoint de langue et de littérature allemande à Tubingue; mais il donna sa démission, en 1833, pour siéger comme député du Wurtemberg, à la diète allemande, où il comptait parmi les membres les plus avancés de l'opposition constitutionnelle. En 1839, ne voulant pas se plier aux exigences du parti démocratique, il se retira de la vie politique; mais, en 1848, il sentit se réveiller son ancien enthousiasme, fit une profession de foi très-libérale, et fut élu député à l'Assemblée nationale de Francfort par le cercle de Tubingue. Il y prit place parmi les membres modérés de la gauche et vota dans le sens de la fédération allemande, non sans être très-effrayé des théories nouvelles émises par la jeune démocratie. Il vit aujourd'hui dans la retraite à Tubingue, où il vient d'être encore, dans un festival, l'objet d'une ovation (1857).

UHLICH (Leberecht), philosophe et théologien allemand, né à Kœthen, le 27 février 1799, étudia la théologie à l'université de Halle, fut professeur particulier à Kœthen (1820), puis pasteur à Diebzig, pres d'Aix-la-chapelle (1824). Une biographie du prince d'Anhalt qu'il publia, lui attira l'inimitié du duc, nouvellement converti à la religion catholique. Destitué successivement de plusieurs emplois, il passa en Prusse, où il se fit dans une petite paroisse une certaine popularité. Les progrès des ultramontains en Allemagne le déterminèrent, en 1841, à établir, avec quelques penseurs rationalistes, des conférences théologiques d'où se forma bientôt la Société des *Amis du protestantisme*, qui compta tant de membres qu'il fallut créer des succursales : M. Uhlich en fut nommé président. Le gouvernement prussien fit dissiper les réunions, en 1845, et interdit à M. Uhlich de sortir de sa paroisse. Appelé, peu après, à Magdebourg, comme prédicateur, il déploya dans ces nouvelles fonctions un grand zèle; mais ses opinions sur le baptême lui attirèrent des démêlés avec le consistoire. Gêné dans son action par la police et suspendu enfin de ses fonctions par le consistoire, il se jeta dans l'Église libre de Magdebourg; depuis, il a eu souvent à se défendre devant les tribunaux qui, chargés de réprimer les manifestations illégales de son zèle, ont toujours rendu justice à son caractère, à ses mœurs et à son talent.

Nous citerons, parmi ses principaux ouvrages : *Confessions* (Bekenntnisse; Leipsick, 1845); *le Petit livre du royaume de Dieu* (das Büchlein vom Reiche Gottes, Magdebourg, 1845); *Sermons* (Predigten; 1846-1847); *le Nouveau livre des Cantiques de la cathédrale* (das neue Domgesangbuch; Ibid. 1852); *Essai sur la religion de la raison* (Aus der Vernunftreligion; 1855); *Dix ans à*

Magdebourg de 1845 *à* 1855 (Zehn Jahre in Magdeburg 1845-1855; Ibid., 1855); *le Procès de l'Église libre de Magdebourg* (der Process der freien Gemeinde in Magdeburg; 1856).

ULBACH (Louis), littérateur français, né à Troyes (Aube), le 7 mars 1822, vint terminer ses études à Paris, où il remporta, en 1840, le premier prix de discours français au concours général. Reçu de bonne heure dans la maison de M. V. Hugo, il débuta par un volume de poésies, *Gloriana* (1844). Il appartint, de 1844 à 1848, à la rédaction de l'*Artiste et du Musée des Familles*. En mars 1848, il devint rédacteur en chef *du Propagateur de l'Aube*, et prit une part active et remarquée à la polémique du moment. Il eut l'idée de s'écrire à lui-même, sous le pseudonyme de *Jacques Souffrant*, ouvrier, une suite de lettres sur la politique générale, qui produisirent une vive sensation, et qui, réunies en un volume, eurent le même succès. Après la loi Tinguy-Laboulie, il dut renoncer à ce pseudonyme, et, prenant le rôle inverse, il publia des réponses à *Jacques Souffrant*. Une de ces lettres fut déférée au jury : M. L. Ulbach fut acquitté après une plaidoirie de M. Jules Favre. Ces nouvelles lettres furent aussi réunies en un volume (1851). Au 2 décembre, *le Propagateur de l'Aube* disparut, et le rédacteur, quelque temps inquiété, dut aussi interrompre une série de nouvelles, *les Contes tristes*, dont il avait commencé la publication. Il revint à Paris, entra à la rédaction de *la Revue de Paris*, dont il prit la direction au 1er juin 1853; il se chargea spécialement de la critique littéraire, où sa verve mordante fut vite remarquée. Sa polémique, avec l'*Univers* et M. de Montalembert, a montré tout ce qu'on peut attendre de son esprit plein de verve et de causticité.

M. L. Ulbach a encore donné : *Philosophie maçonnique* (1853); *Argine Piquet* (1852), nouvelle; l'*Homme aux louis d'or*, publié dans *la Presse* (1854), et réimprimé depuis dans la collection Hetzel; *Suzanne Duchemin*, roman par lettres, publié dans *la Revue de Paris* (1855), ouvrage d'un sentiment vrai, et traité avec délicatesse; *les Roués sans le savoir* (1856, in-18); *Écrivains et hommes de lettres* (1857, in-18); l'*Amour et la Mort*, recueil de nouvelles, publiées en Belgique; etc.

ULLIAC-TRÉMADEURE (Mlle Sophie), femme de lettres française, est née le 19 avril 1794, à Lorient (Morbihan). Fille d'un colonel du génie, elle commença, dès 1815, à traduire, sous le voile de l'anonyme, quelques-uns des romans d'Auguste Lafontaine, de Campe et de J. G. Muller. En même temps, elle coopéra activement à la rédaction *du Lycée armoricain*. Encouragée par l'accueil du public, elle écrivit des romans originaux, signés *S. U. Dudrezène : la Forêt de Woronetz* (1821, 4 vol.); *Henri* (1824, 4 vol.); l'*Oiseleur* (1825, 3 vol.); *Éliska* (1832, 5 vol.); *les Armoricains* (1833, 2 vol. in-8), recueil de nouvelles. Ne cultivant d'abord la littérature que par goût, elle donna peu à peu à ses études un but plus utile et s'occupa exclusivement de l'instruction de la jeunesse. On lui doit un assez grand nombre d'ouvrages de morale et de pédagogie, qui ont obtenu de fréquentes reimpressions et dont plusieurs, adoptés par le comité central des écoles de Paris, ont été l'objet de récompenses publiques. Mlle Ulliac-Trémadeure est directrice *du Journal des Jeunes personnes*.

Nous citerons encore parmi ses nombreux écrits: *Contes aux jeunes Agronomes* (1818, in-12; 6e édit., 1839); *Laideur et Beauté* (1833, in-12; nouv. édit., 1845); *Histoire de Jean-Marie* (1833, in-12, nouv. édit., 1840); *le Petit bossu* (1833), qui a eu plus de cinquante éditions et auquel l'Académie a décerné un des prix Montyon; *la Pierre de touche* (1835, in-8), couronnée par la Société pour l'instruction élémentaire; *Émilie ou la jeune fille auteur* (1836, in-12; nouv. édit., 1852); *Contes aux jeunes artistes* (1836; 4e édit., 1838); *Étienne et Valentin* (1838); *Claude Bernard* (1840), couronné par l'Académie française; *les Contes de la mère l'Oie* (1842, in-8), etc.; sans compter de nombreux articles dans *le Voleur* (1830), *le Journal des Femmes* (1832-1835), *le Journal de Paris* (1834), *le Journal des jeunes personnes*, depuis 1835, etc.

ULLMANN (Charles), prélat évangélique allemand, né le 15 mars 1796, à Epfenbach, dans le Palatinat, fit ses études à Heidelberg et à Tubingue, fut nommé vicaire à Kirchheim et prit, en 1819, ses grades à l'université d'Heidelberg, où il suivit les cours de Hegel, Daub et Creuzer. En 1821, déjà connu par ses écrits, il obtint le titre de professeur adjoint de théologie à Halle, en 1829. En 1836, il retourna à Heidelberg où, pendant dix-sept ans, il déploya une grande activité comme professeur et écrivain. En 1853, il fut nommé prélat évangélique et membre du conseil supérieur des affaires ecclésiastiques. Dans cette position importante M. Ullmann est le défenseur de l'union religieuse, qui existe légalement dans le grand-duché de Bade. Il a beaucoup contribué à l'exécution des réformes ecclésiastiques qui y ont été introduites.

Nous citerons de lui : *de Hypsistariis* (Heidelberg, 1823); la monographie de *Grégoire de Nazianze le théologien* (Darmstadt, 1825); *Scrupules théologiques à l'occasion de l'attaque du Journal évangélique contre le Rationalisme de Halle* (Theolog. Bedenken, etc.; Halle, 1830), où l'auteur défend la liberté de l'enseignement théologique; *Jean Wessel précurseur de Luther* (Joh. Wessel, ein Vorgænger Luthers; Hambourg, 1834); livre estimé qui servit de base à l'ouvrage: *les Réformateurs avant la Réforme, particulièrement en Allemagne et dans les Pays-Bas* (Reformatoren vor der Reformation, etc.: Hambourg, 1841-42, 2 vol.); *l'Histoire ou le mythe* (Ibid., 1838), ouvrage dirigé contre le livre célèbre de Strauss; *l'Avenir de l'Église évangelique en Allemagne* (für die Zukunft der evang. Kirche, etc.; Stuttgart, 1846); *des Droits égaux des confessions religieuses* (über die Gleichberechtigung der Confessionen; Ibid., 1848); *sur la Valeur des Majorités*, etc. (über die Geltung der Majoritaeten in der Kirche; Hambourg, 1850); *sur l'Essence du Christianisme* (über das Wesen des Christenthums; Ibid., 4e édit., 1855).

M. Ullmann a publié aussi plusieurs travaux avec d'autres écrivains connus en Allemagne, avec G. Schwab: *le Culte du génie* (Hamb., 1840); avec Huber, à propos du curé Ronge (voy. ce nom) : *du Christianisme allemand* (über den Deutschcatholicismus); avec T. Lucke : *sur le Refus de Rupp* (Hambourg, 1847), etc. Il rédige, depuis 1828, avec M. Umbreit : *les Études critiques théologiques*, revue fort estimée en Allemagne et dans laquelle on retrouve l'esprit modéré et conciliant de M. Ullmann. Parmi les nombreux articles qu'il a insérés dans ce recueil, celui *sur la Sainteté du Christ* (über die Sündlosigkeit Christi), imprimé à part, a eu de nombreuses éditions. Presque tous les ouvrages de M. Ullmann ont été traduits en hollandais. Plusieurs l'ont été en français, en anglais et en danois.

ULLOA (Jérôme), général italien, né à Naples,

en 1810, d'une des familles les plus honorables de cette ville, avait à peine vingt ans quand il fut reçu, le premier, au collége de la *Nunziatella*, l'École polytechnique du royaume des Deux-Siciles; il en sortit, le premier aussi, en 1831, avec le grade d'enseigne d'artillerie. Arrêté, en 1833, pour n'avoir pas révélé ce qu'il savait d'une conspiration, il fut détenu arbitrairement pendant six mois. Lieutenant en 1837, capitaine, en 1845, il fut souvent chargé de diriger les exercices des écoles pratiques d'artillerie.

Lorsque le régime constitutionnel s'établit à Naples, en 1848, M. Ulloa fit prendre aux officiers de son régiment l'engagement public de ne jamais commander le feu contre le peuple, sinon pour maintenir, d'accord avec la garde nationale, les libertés que la Constitution consacrait. Les hostilités ayant commencé entre le Piémont et l'Autriche, il demanda un congé de six mois, afin d'aller combattre dans la haute Italie pour l'indépendance nationale. Il allait partir à la tête d'un bataillon de volontaires qu'il avait lui-même organisé, quand il fut décidé qu'un corps d'armée napolitain irait opérer contre l'Autriche, sous les ordres du général Guillaume Pepe. Ce dernier s'empressa d'attacher M. Ulloa à son état-major, en qualité d'aide de camp, et, étant tombé malade, se reposa sur lui des préparatifs de l'expédition. Mais le corps commandé par Pépé arrivé à peine à Bologne, fut rappelé par le roi Ferdinand, et la plus grande partie des troupes revint à Naples, tandis que le général en chef, avec quinze cents hommes environ, marcha au secours de Venise. M. Ulloa le suivit et entra avec lui dans la ville, le 13 juin, décidé à n'en sortir qu'après avoir fait tout ce qui était humainement possible pour la défendre. Il se distingua, en effet, dans les plus brillantes rencontres et, nommé successivement lieutenant-colonel, colonel, général de brigade, il dut chacun de ses grades à une action d'éclat : il eut particulièrement une grande part au succès obtenu, le 27 octobre, par les assiégés. Le 27 avril 1849, Venise étant déjà serrée de près par l'ennemi, on lui confia le commandement du fort Malghera. Sous sa direction, la garnison qui n'était que de deux mille quatre cents hommes, tint un mois entier contre dix-huit mille Autrichiens. Le 28 mai, il sut évacuer la forteresse presque entièrement démantelée, sans laisser un seul canon ni un seul homme dans les mains des assiégeants. Il fut, peu après, nommé membre de la haute commission militaire, investie dans la ville de pouvoirs illimités. Quand les ravages du choléra, la faim et le manque de munitions forcèrent l'héroïque Venise à se rendre, M. Ulloa partit pour l'exil avec un grand nombre de ses intrépides défenseurs. Au mois de mai 1848, il avait été, malgré son absence, nommé député au parlement de Naples, et, en janvier 1849, il fut élu membre de l'Assemblée nationale de Venise. Depuis 1849, il a résidé à Paris.

M. Ulloa compte aussi parmi les écrivains militaires. On cite de lui, outre une série d'écrits publiés dans l'*Anthologie militaire* de Naples, de 1832 à 1848, les ouvrages suivants : *Tactique des trois armes* (Naples, 1838); *Naples considérée politiquement et militairement* (Ibid., 1848); *sur l'Organisation de l'armée napolitaine* (Ibid., 1848); *Instruction sur le tir pour les sous-officiers d'artillerie* (Ibid., 1847); *de l'Art de la guerre* (Turin, 1851), etc.

ULRICH (Titus), poëte allemand, né le 22 août 1813, à Habelschwertd, dans le comté de Glatz (Prusse), fut élevé par son père, d'après les principes des encyclopédistes français. Il termina ses études aux universités de Breslau et de Berlin, prit, en 1836, le grade de docteur en philosophie, et voulut embrasser la carrière de l'enseignement académique; mais la mort de son père, le laissant sans ressources, le réduisit à donner, pour vivre, des leçons particulières. C'est au milieu des privations, qu'il composa sa première épopée lyrique, *le Cantique des cantiques* (das Hohe Lied; Berlin, 1845), dans laquelle le poëte, suivant la destinée humaine, de l'enfance à l'âge mûr, soulève les questions philosophiques les plus hautes, et unit la beauté du langage à la profondeur de la pensée. Trois ans après, à la veille des événements révolutionnaires de 1848, M. Ulrich publia un autre grand poëme, *Victor* (Berlin, 1848); mais la hardiesse avec laquelle le poëte se prononçait contre les institutions politiques de son pays et en appelait le renversement, le fit d'abord interdire par la police. La révolution qui suivit, valut à cette œuvre, autant que les belles pages qu'elle contenait, un grand succès de popularité, qui laissa d'autre part, de fâcheuses impressions contre l'auteur dans la haute société allemande.

M. Ulrich est un des collaborateurs ordinaires du *National-Zeitung*, le principal organe de l'opposition en Prusse. Il y a publié notamment une série d'articles intéressants sur un voyage d'Italie, qu'il exécuta en 1854. On annonce de lui un recueil de poésies lyriques.

ULRICI (Hermann), philosophe allemand, né à Pfœrten, le 23 mars 1806, étudia à Leipsick, où son père avait un haut emploi dans les postes à Halle et à Berlin, et entra dans la magistrature pour obéir à la volonté paternelle. D'abord auditeur à Berlin, puis référendaire à Francfort-sur-l'Oder, il abandonna cette dernière place à la mort de son père pour se consacrer tout entier à la culture des belles-lettres, de l'histoire et de la poésie. Reçu professeur à Berlin, en 1833, il obtint, l'année suivante, une chaire à l'université de Halle, qu'il n'a plus quittée.

Parmi ses ouvrages auxquels on reconnaît plus de valeur littéraire que d'originalité philosophique, on cite: *Caractères principaux de l'historiographie des anciens* (Charakteristik der antiken Historiographie; Berlin, 1833); *Histoire de la poésie grecque* (Geschichte der hellenischen Dichtkunst; Ibid., 1835, 2 vol.); *Études sur l'art dramatique de Shakspeare* (über Shakspeare's dramatische Kunst; Halle, 1839; 2ᵉ édit., 1847), et une édition de *Roméo et Juliette*, avec des commentaires (Leipsick, 1853); *sur le Principe et la Méthode de la philosophie de Hegel* (über Princip und Methode der Hegel'schen Philosophie, Halle, 1841), où l'auteur renouvelle contre ce philosophe les arguments de Bachmann; *le Principe fondamental de la philosophie* (das Grundprincip der Philosophie; Leipsick, 1845-1846, 2 vol.); *Système de logique* (System der Logik; Ibid., 1852), etc.

UMBREIT (Frédéric-Guillaume-Charles), théologien protestant allemand, né le 11 avril 1795, à Sonneborne, en Saxe-Gotha, étudia à Gœttingue, où il fut reçu agrégé en 1818. Nommé, peu après, professeur adjoint de théologie et de philosophie à Heidelberg, il devint, en 1823 et en 1829, titulaire de cette double chaire.

Les études de M. Umbreit ont surtout pour objet l'exégèse biblique, qu'il envisage à la fois au point de vue critique et esthétique. Dans son grand ouvrage : *Commentaire pratique des prophètes* (Praktischer Commentar über die Propheten des alten Testamentes; Hambourg, 1841-1846, 4 vol.; 2ᵉ édit., 1846), il a essayé de concilier l'interprétation orientale philologique de l'Ancien Testa-

ment, avec l'interprétation théologique. Les autres écrits relatifs à l'Ancien Testament, et presque tous réimprimés, sont : *le Cantique de l'Amour, le plus ancien et le plus beau de l'Orient* (Lied der Liebe, das aelteste, etc.; Gœttingue, 1820); *Traduction et explication du livre de Job* (Uebersetzung und Auslegung des Buches Hiob; Heidelberg, 1824); *Commentaire philologique, critique et philosophique des proverbes de Salomon* (Phil. crit. und philosoph. Commentar über die Sprüche Salomons; Ibid., 1826); *Édification chrétienne; traduction et explication des plus beaux psaumes* (Christliche Erbauung, etc.; Hambourg, 1835); *les Points fondamentaux de l'Ancien Testament* (Grundtœne des alt. Test.; Heidelberg, 1843); *le Péché, étude pour servir à la théologie de l'Ancien Testament* (die Sünde, Beitrag zur, etc.; Hambourg et Gotha, 1853); *l'Épître aux Romains expliquée par l'Ancien Testament* (der Brief an die Rœmer auf dem Grunde des alt. Test., etc.; Gotha, 1856).

M. Umbreit a publié en outre, avec succès, dans des genres différents : *Commentatio, historiam Emirorum-al-Omrah ex Abulfeda exhibens* (Gœttingue, 1816); *le Serviteur de Dieu* (der Knecht Gottes; Hambourg, 1840), et un recueil de *Poésies nouvelles tirées de l'Ancien Testament* (Neue Poesien aus dem alt. Test.; Ibid., 1847); Depuis 1828, il rédige, avec M. Ullmann, *les Études et Critiques théologiques*, revue périodique, l'une des plus importantes de cette nature.

UNSGAARD (Ives Jean), homme d'État danois, né à Copenhague, le 4 septembre 1797, passa, en 1821, l'examen de fonctionnaire judiciaire, et entra, l'année suivante, comme copiste à la chambre des rentes, où il devint chef de la première section (1841). Il reçut le titre de commandeur du Danebrog en 1848, et la même année, fut nommé grand bailly d'Odensée. Élu membre de la seconde Chambre de l'Assemblée nationale (1850-51), il se fit connaître comme homme politique, et reçut le portefeuille de l'intérieur pour le Danemark proprement dit, dans le cabinet présidé par M. Bang (12 déc. 1854). Le 18 octobre 1856, il a remplacé ce dernier comme ministre de l'intérieur pour toute la monarchie.

UPHAM (Thomas C.), théologien et philosophe américain, est, depuis 1824, professeur de psychologie et de morale au collége Baudoin (Maine), et fait en même temps un cours de langue hébraïque. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages de philosophie où le sens psychologique s'unit à l'esprit religieux : *Éléments de philosophie intellectuelle* (Elements of mental philosophy; New-York, 2 vol. in-12), dont un *Abrégé* sert de manuel classique dans les colléges; *Traité philosophique et pratique de la volonté* (Philosophical and practical treatise on the Will; Ibid., in-12), réfutation des doctrines empiriques sur le libre arbitre; *Aperçu sur les désordres et les imperfections de l'action mentale* (Outlines of imperfect and disordered mental action; Ibid., 1843, in-18); puis, de plusieurs ouvrages sur le mysticisme chrétien : *Principes de la vie intérieure ou la vie cachée* (Principles of the interior, or, etc.; Ibid., in-12); *Vie de foi* (Life of faith; Ibid., in-12); *Traité de l'union divine* (Treatise of divine union; Boston, in-12); *Vie et opinions religieuses de Mme Guyon* (Life and religious opinions of Mme Guyon; New-York, 1855, 2 vol. in-12), étude approfondie sur les doctrines de cette femme célèbre, avec un appendice sur la vie et les écrits de Fénelon; etc.

UPPSTROEM (Anders), savant suédois, né le 29 juin 1806, à la forge de Hammarby, en Gestrikland, et fils d'un journalier, dut à la générosité du patron de la forge sa première éducation. Il est professeur à l'École cathédrale d'Upsal et maître de langue gothique à l'Académie de cette ville. Ses travaux sur la langue gothique l'ont fait connaître et estimer en Allemagne. On cite surtout : *Aivaggeljo thairh Matthaiu*, fragments de l'évangile de saint Matthieu, texte gothique, accompagné d'explications (Upsal, 1850); et le célèbre *Codex Argenteus sive sacrorum evangeliorum versionis Gothicæ fragmenta* (1854), avec des caractères latins. La première de ces éditions a valu à l'auteur une médaille d'or décernée par l'Académie de Suède, la seconde, une pension de 600 rixdalers banco (1278 fr.), accordée pour trois ans par les États du royaume, et un prix de 300 rixdalers banco donné par le roi. M. Uppstrœm a fourni des mémoires et des articles de critique aux recueils intitulés *Eos* et *Frey*.

URE (Andrew), chimiste anglais, né le 18 mai 1778), à Glasgow, fit ses études à l'université de sa ville natale, puis à celle d'Édimbourg, obtint, en 1800, le diplôme de docteur en médecine et vint s'établir à Glasgow. En 1805 il fut nommé professeur d'histoire naturelle et de chimie à l'Andersonian Institution, et contribua beaucoup à la fondation de l'observatoire qui y fut annexé en 1808. Il abandonna cette place en 1830, vint à Londres et consacra tout son temps à ses nombreuses recherches scientifiques.

En 1818 M. Ure envoya à la Société royale de Londres ses *Nouvelles expériences* sur quelques-unes des principales théories du calorique (New experimental researches), suivies, en 1822, d'une *Analyse rigoureuse de substances végétales et animales* (On the ultimate analysis of vegetable and animal substances). L'un et l'autre mémoire furent insérés aux *Transactions* de cette société. Mais ce fut par son *Dictionnaire de chimie* (Dictionnary of chimistry; Londres, 1820, in-8; 3ᵉ édit., 1827) qu'il établit sa réputation dans le monde savant; cet ouvrage, où les arts industriels puisèrent des notions fort utiles, a été traduit en plusieurs langues, et notamment en français par Riffault (Paris, 1822-1824, 4 vol. in-8).

Ce savant chimiste a donné ensuite : *les Éléments de teinture* de Berthollet (Londres, 1824), traduction annotée; la *Philosophie de l'industrie* (Philosophy of manufactures; 1835), exposition impartiale du système industriel anglais sous le rapport de la science, de la morale et du commerce; un traité *sur l'Industrie du coton* (On the coton manufacture of Great Britain; 1836, 2 vol. in-8), qui a été traduit en allemand. Son ouvrage le plus considérable est le *Dictionnary of arts, manufactures and mines* (1839, in-8), qui passe pour classique en Angleterre et qui a servi de base au *Dictionnaire des arts et manufactures*, publié à Paris en 1845. Un *Supplément* y a été ajouté en 1846; mais l'édition la plus complète est celle de 1853, que l'auteur a entièrement refondue (Londres, 2 vol., et environ 1600 gravures sur bois).

On a encore de M. Ure de nombreux Mémoires insérés dans les recueils de la Société royale, de la Société pharmaceutique, etc., et qui se rapportent soit à ses recherches sur l'élasticité et la chaleur latente des vapeurs de divers liquides, recherches par lesquelles il a continué celles de Dalton, soit à l'application des procédés et des agents chimiques à toutes les branches de l'industrie, sa constante préoccupation. — M. Ure est mort le 2 janvier 1857.

URQUHART (David), homme politique anglais, fameux adversaire de la politique russe, né en

1805 à Braclanwell (comté de Cromarty), étudia principalement l'économie politique et les langues orientales à l'université d'Oxford, accompagna lord Cochrane en Grèce en 1827, et travailla aux améliorations intérieures de ce pays avec une ardeur qui lui acquit alors beaucoup de considération. Après la paix d'Andrinople, il visita Constantinople et la Turquie, et, à son retour en Angleterre (1841), publia un ouvrage remarquable : ***Observations sur la Turquie d'Europe*** (Observations on European Turkey), où il s'efforce de prouver, dès cette époque, que la politique russe tend à la destruction de la Turquie, et à l'affaiblissement des autres puissances, surtout de l'Angleterre, mais que l'empire ottoman a dans son sein des éléments de résistance et de progrès. Bientôt après, M. Urquhart entreprit un long voyage en Allemagne, en Turquie, en Perse, en Asie, surtout dans le but d'étudier l'influence politique et commerciale de la Russie. Pendant son séjour à Constantinople, il publia ***La Turquie et ses ressources*** (Turkey and his ressources), et plusieurs brochures. ***l'Angleterre et la Russie*** (England and Russia); ***le Sultan Mahmoud et Méhémed-Ali-pacha*** (the sultan, etc.). Ces écrits attirèrent l'attention par la hardiesse et la chaleur de conviction avec lesquelles l'auteur exposait les projets de la Russie.

Bien que le Parlement anglais se montrât peu disposé à modifier sa politique, M. Urquhart fut nommé par lord Palmerston, en 1835, secrétaire d'ambassade à Constantinople, quelque temps après la publication du ***Portefeuille mystérieux*** (Portfolio), où il mettait à découvert les plus secrètes vues de la Russie. Mais n'ayant pu s'accorder avec l'ambassadeur Ponsonby, il revint en Angleterre et se montra l'ardent adversaire de lord Palmerston, qu'il accusa de tendances russes. En 1840, lorsque la question d'Orient fit craindre une rupture avec la France, il se rendit à Paris, où il soutint une politique qui parut peu nationale et lui aliéna un grand nombre de ses concitoyens. C'est à cette époque qu'il publia son remarquable écrit : ***la Crise, ou la France devant les quatre puissances*** (Paris, 1840). De retour en Angleterre, et après beaucoup d'efforts infructueux pour arriver au Parlement, il fut élu, en 1847, par la ville de Stafford. Bientôt la révolution française et les agitations politiques de l'Europe diminuèrent l'intérêt qu'avait excité la question d'Orient, et M. Urquhart ne fut pas réélu en 1852. L'année suivante, la rupure avec la Russie pouvait lui rendre un rôle important; mais son opiniâtreté à soutenir, malgré les faits contraires, que le cabinet anglais, de concert avec les Russes, ne travaillait qu'à la ruine de la Turquie, diminua de plus en plus le nombre de ses partisans, et, malgré le retentissement de quelques publications récentes, il ne put rentrer au Parlement.

Outre les ouvrages déjà cités, on a de M. Urquhart : ***Esprit de l'Est*** (Spirit of E., Londres, 1838); ***Exposition des affaires de l'Asie centrale*** (Exposition of the affairs, etc., 1840); ***les Colonnes d'Hercule***, récit d'un voyage en Espagne et dans le Maroc (The pillars of Hercules, a narrative, etc., 1850); ***Progrès de la Russie dans l'ouest, le nord et le sud*** (Progress of R., etc., 1843); ***les derniers événements dans l'Est*** (Recent events, etc., 1854), etc.

URQUHART (William Pollard), économiste anglais, né en 1814, au château de Pollard (comté de Westmeath), fut élevé au collége de la Trinité, de l'université de Cambridge, et y prit ses grades. D'abord magistrat à Westmeath, puis à Aberdeen, il fut porté, en 1852, à la Chambre des Communes par le comté de Westmeath, se montra partisan des réformes politiques et administratives, et vota, en 1853, pour le scrutin secret. Il n'a pas été réélu en 1857.

Il a publié plusieurs ouvrages d'histoire et d'économie politique, tels que : ***François Sforza et son époque*** (Lif and Times of Francesco Sforza); ***Essais sur l'économie politique*** (Essays on political economy); différents pamphlets sur la taxation et les impôts; etc.

URQUIZA (don Juste-Jose de), général péruvien, né en 1800, dans la province d'Entre-Rios, d'une famille de *gauchos* (paysans), commença à se faire connaître, sous Rosas, dans la lutte des campagnes contre les villes, des fédéraux contre les unitaires. Nommé, en 1842, gouverneur de la province d'Entre-Rios, il envahit l'Uruguay, sous les ordres du général Oribe, et vaincu, une première fois, par le général unitaire Ribera, le mit définitivement en pleine déroute en 1845, à la bataille d'Indiamuerta. Six années encore, il resta dévoué à Rosas, mais, en 1851, lorsque celui-ci renouvela une fois de plus la comédie de son abdication, il le menaça de de le prendre au mot, et bientôt publia, dans sa province, un manifeste contre la mauvaise foi du dictateur. Les gouvernements du Brésil et de l'Uruguay signèrent avec lui, contre Rosas et Oribe, un traité d'alliance qui porta son armée à 4000 hommes. Oribe fut réduit à capituler dès le 8 octobre, et le général Urquiza se trouva à la tête d'un corps de 28000 hommes, qui prit le nom d'armée de l'Indépendance. Il passa le Parana et atteignit l'ennemi le 3 février 1852 à Santos-Lugares. La supériorité de son artillerie lui donna une victoire facile, mais décisive, qui mit fin à la sanglante dictature de Rosas.

Il lui fallut, à son tour, gouverner au milieu des plus terribles embarras. Après avoir nommé don Vincent de Lopez, président provisoire de la république de Buénos-Ayres, il convoqua un congrès de tous les gouverneurs de province, pour donner une constitution définitive à la République argentine. Il resta cependant général en chef et ministre des affaires étrangères; et bientôt le congrès de Saint-Nicolas le reconnut, à son tour, pour gouverneur provisoire de la République. D'un autre côté, ses opinions fédéralistes et son dévouement aux provinces, lui avaient aliéné tout un parti qui se révolta à Buénos-Ayres, déclara la ville émancipée, et nomma Valentin Alsina, capitaine général (30 octobre 1852). Aidé du colonel Lagos, le général Urquiza mit le siége devant la ville pendant l'hiver de 1852-1853. Elle fut défendue avec vigueur par le parti unitaire et quelques réfugiés français. Elle allait toutefois céder à un blocus prolongé, lorsqu'une trahison du chef de sa petite escadre força le général de se retirer; il venait d'être nommé pour six années, directeur des treize autres États de l'Union par le congrès définitif de Santa-Fé (20 novembre 1853). Il employa sa puissance à rétablir les relations de navigation et de commerce détruits par le gouvernement de Rosas. Dès le 15 juillet 1852, la navigation avait été déclarée libre pour tous les États de la confédération sur le Parana, sur le Paraguay et sur la Plata. Un décret ultérieur l'ouvrit aussi aux nations étrangères. A la fin de l'année 1857, le général Urquiza exerçait encore un pouvoir constitutionnel et libéral sur la confédération argentine.

USSING (Tage-Algreen), homme d'État et jurisconsulte danois, né à Frédériksberg, en Seelande, le 11 octobre 1797, fils d'un pasteur protestant, alla suivre les cours de droit de l'université

de Copenhague. Fort jeune encore, il obtint une place dans les bureaux de l'administration; en 1836, il devint assesseur auprès de la Cour de justice royale et municipale de Copenhague; en 1841, assesseur extraordinaire auprès de la Cour suprême et bourgmestre de Copenhague; en 1846, conseiller d'État et député de la chancellerie danoise; en 1841, il obtint la place de procureur général du royaume de Danemark. En même temps il se faisait un nom comme professeur de droit, et une popularité comme homme politique. Il obtint une chaire à l'université de Copenhague en 1840. Dès 1830, il avait publié un certain nombre de brochures politiques qui eurent toutes du retentissement.

A la suite d'un voyage en France, en Allemagne et en Italie, dont il revint pénétré des idées les plus libérales, il fut élu aux états provinciaux de Roeskilde en 1834. Bientôt l'assemblée le désigna avec M. Bang, directeur de la Banque, pour rédiger sa gazette quotidienne. Ce travail n'empêcha pas M. Ussing d'être l'âme des comités et de présenter aux états plusieurs projets importants. Il réclama une meilleure organisation des finances, la réunion en une seule des deux Assemblées danoises, la publicité des séances, la complète liberté de la presse, etc. Cet ardent libéralisme ne l'empêcha pas de rester dans les meilleurs termes avec le gouvernement et d'être comblé de ses faveurs. Ses discours, très-applaudis pour les idées de progrès et de réformes qu'ils contenaient, n'allaient pas jusqu'à réclamer les garanties d'une constitution, ni à protester contre la fameuse *loi du roi* qui consacrait encore le régime du bon plaisir en Danemark. Cette prudente réserve, gardée également aux nouveaux états de Roeskilde en 1838, finit par inspirer de la défiance à ses amis politiques, qui se séparèrent enfin de M. Ussing, le jour où il se prononça, malgré la majorité de la Chambre, contre la nécessité d'une constitution.

Envoyé à la diète, en 1840, M. Ussing y vit décroître chaque jour son influence. Alors, comme pour donner le change à l'attention et la détourner des discussions passionnées de droit municipal et constitutionnel, il contribua à réveiller dans la nation de vieilles rivalités, et porta devant l'Assemblée la question des grands-duchés. Selon lui, la dignité nationale ne souffrait pas que le Schleswig-Holstein cessât de faire partie de la monarchie danoise, à l'extinction de la branche directe de la maison d'Oldenbourg; il combattit toutes les objections tirées de l'origine allemande des duchés, de leurs lois, de leur langage et de leurs mœurs, de la lettre des traités. Les discussions et les querelles diplomatiques auxquelles M. Ussing fut mêlé, durèrent quatre ans (1844-1848), puis la guerre éclata, et grâce à l'appui de l'Angleterre et de la Russie et à la neutralité de la France, le Danemark se maintint en possession des duchés, après deux ans d'une lutte acharnée (1848-1850).

M. Ussing, nommé député à la diète de 1848, s'était vu forcé par l'opinion publique de présenter un projet de constitution. Il le fit avec une mesure qui ne satisfit pas les exigences des libéraux, et bientôt le désaccord où il se trouva avec la majorité de son parti sur la loi d'élection, le força de se retirer. Pendant six années il vécut en dehors des affaires politiques. En 1854, le roi l'appela dans son conseil privé.

On a de M. Ussing deux ouvrages très-importants: *Manuel du droit pénal danois* (Haandbog il den danske criminaret; Copenhague, 2ᵉ édit. 1841, 2 vol.), et *Traité des servitudes* (Lœren om servituter; Ibid., 1846). Il est en outre éditeur depuis 1841 de la *Collection des résolutions et des rescrits royaux*, et, depuis 1850, de la *Collection des lois danoises*.

USSING (Jean-Louis), philologue danois, né à Copenhague en 1820, fit ses études à l'université de cette ville et voyagea, de 1844 à 1846, en Italie, en Grèce et surtout en Thessalie. En 1849 il fut nommé professeur de philologie et d'archéologie à Copenhague. Il est auteur de quelques ouvrages estimés : *Esquisses de voyages dans le Sud* (Reisebilleder fra syden; Copenhague, 1847), *de Nominibus vasorum græcorum* (Ibid., 1841) : *Inscriptiones græcæ ineditæ* (Ibid., 1847).

UVAROW (Sergeï Lemenowitsch, comte), homme d'État et savant russe, né en 1785 d'une des plus anciennes familles du pays, vint jeune en Allemagne et fit ses études en grande partie à Gœttingue. De retour en Russie, il ne tarda pas, grâce à son nom, à jouir de la faveur de l'empereur Alexandre, qui le fit, en 1811, curateur de l'Académie de Saint-Pétersbourg, et en 1818, à l'âge de trente-trois ans, président de l'Académie des sciences. En 1821, il abandonna sa place de curateur et devint, l'année suivante, directeur au département des manufactures et du commerce de l'intérieur. Conseiller intime en 1824, ministre de l'instruction du peuple en 1832, il fut en 1856, élevé à la dignité de comte.

Cette haute et rapide fortune était justifiée par ses services. Dès 1810, par son livre intitulé : *Projet d'une académie asiatique*, le comte Uvarow avait donné l'impulsion aux études orientales à Saint-Pétersbourg. Une section spéciale pour ces études fut créée à l'Académie, un musée oriental fut fondé, et deux chaires nouvelles établies à l'université. En 1824, une école spéciale fut instituée, dépendant du ministère des affaires étrangères, à l'effet de former des ambassadeurs auprès des cours orientales qui sussent la langue du pays. Les résultats de cette création furent inappréciables pour la Russie. M. Uvarow créa aussi des chaires nouvelles pour toutes les branches d'études, augmenta le personnel des professeurs, fonda des musées de toutes sortes, des cabinets de physique, des jardins botaniques, des bibliothèques et des sociétés savantes dont il devint l'âme et le Mécène, combattant par tous les moyens l'ignorance invétérée de son pays. En 1848 il quitta le ministère, mais il garda sa place à l'Académie des sciences et au conseil d'État. — Le comte Uvarow est mort le 16 septembre 1855.

On a de lui : *Essai sur les mystères d'Éleusis*, un livre sur l'*Époque anté-homérique*, une édition de *Nonnus de Panopolis* (Saint-Pétersbourg, 1817); un *Examen critique de la fable d'Hercule*, dirigé contre l'*Origine des cultes* de Dupuis et une *Notice sur Gœthe*. Ces différents ouvrages parurent réunis sous ce titre : *Études de philosophie et de critique* (Ibid., 1845), et *Esquisses politiques et littéraires* (Paris, 1849).

Son fils, Alexis Uvarow, archéologue, s'est fait connaître par ses voyages au nord de la mer Noire. Il en a consigné les principaux résultats dans un ouvrage intitulé : *Is Sledowanija a drewnostach Jushnoi Rossii i beregow Tschernago Morja* (Pétersbourg, 1852).

UWINS (Thomas), peintre anglais, né à Londres en 1788, fut d'abord placé, sous la direction de Smith, graveur de ce temps, suivit, vers 1805, les cours de l'Académie royale et, depuis 1811, fit partie de l'ancienne Société des peintres à l'aquarelle, dont il fut longtemps le secrétaire. C'est à son adroit burin qu'on doit la reproduction des tableaux de maîtres dans les collection de Tomkins, de Tresham et d'Ottley:

il a été également chargé de tous les portraits destinés à la grande bibliothèque des *Classiques anglais* de Walker; après avoir passé deux ans en Écosse, il partit en 1826 pour l'Italie, où il composa plusieurs sujets de genre qui furent achetés par le roi des Belges, le musée de Naples sir Th. Lawrence, lord Breadalbane et autres amateurs distingués. Nous signalerons parmi les bons tableaux composés sous l'influence italienne: une série de dessins sur Urbino, la patrie de Raphaël; *l'Enfant et les brigands*, *la Mandoline*, *Enfants endormis dans une vigne*, *le Sommeil d'une jeune paysanne*, *Préparatifs de fête*, etc. De retour en Angleterre en 1831 il exposa *l'Intérieur d'une fabrique d'images saintes à Naples*, rendu bientôt populaire par la gravure et qui lui valut en 1833 le titre d'associé de l'Académie. Devenu titulaire trois ans plus tard, il fut nommé en 1842 conservateur des tableaux de la reine et, en 1847, conservateur de la *National gallery*. Ses dernières productions représentent surtout des sujets italiens: *Paysans revenant d'une fête*, *Chanson d'un pêcheur napolitain*, *les Enfants en prière*, *la Fête de la madone de l'Arc*. On a vu de lui à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, *les Vendanges dans le Médoc*, à la galerie nationale: *le Sculpteur d'images*, *la Veuve napolitaine pleurant son enfant mort*.

UZÈS (Armand-Géraud-Victurnien-Jacques-Emmanuel DE CRUSSOL, duc D'), député français, né en 1808, appartient à une ancienne famille du Vivarais, élevée dès le XVIe siècle à la duché-pairie. Fils d'un pair de France, mort en 1838, il servit quelque temps dans un régiment de cavalerie, épousa en 1837 Mlle de Talhouet et siégea, de 1844 à 1848, à la Chambre des Députés, pour l'arrondissement de Bourbonne. Il s'y montra un des plus dévoués partisans de la politique conservatrice, et à propos de l'indemnité Pritchard, il soutint son opinion et son vote l'épée à la main contre le marquis de Calvière. Écarté de la politique par la révolution de 1848, il devint en 1852, un des candidats du gouvernement et représenta au Corps législatif la circonscription d'Uzès, où il possède de grands domaines. Il a retiré sa candidature aux élections de 1857. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1846. M. le duc d'Uzès a donné quelques articles aux *Annales de la charité*.

V

VACHEROT (Étienne), philosophe français, né à Langres, vers 1808, entra à l'École normale en 1827, professa la philosophie pendant plusieurs années en province, se fit recevoir docteur en 1836, et fut choisi l'année suivante par M. Cousin, comme directeur des études à l'École normale. Outre ces fonctions, il remplit celles de maître des conférences de philosophie, et suppléa, pendant l'année 1839, M. Cousin dans sa chaire de la Sorbonne. Vers la fin du règne de Louis-Philippe, et plus tard, dans les dernières années de la République, l'indépendance et la franchise des doctrines philosophiques exposées dans son *Histoire critique de l'École d'Alexandrie* (1846-1851, 3 vol. in-8), ouvrage couronné par l'Institut, donnèrent lieu à des attaques très-vives de la part du clergé et particulièrement de celle de l'abbé Gratry, l'aumônier de l'École. Cette querelle finit, en 1851, par la mise en disponibilité du directeur, déclaré démissionnaire l'année suivante. M. Vacherot a été décoré le 28 avril 1844.

On a de lui, outre le bel ouvrage cité plus haut, ses deux thèses: *Théorie des premiers principes suivant Aristote*, et *de Rationis auctoritate, tum in re, tum secundum Anselman consideratum* (1836, in-8); la rédaction de deux volumes du *Cours d'histoire de la philosophie au XVIIIe siècle*, professé par M. Cousin en 1819 et 1820; *École sensualiste* (1839, in-8); *École écossaise* (1840, in-8), ce dernier volume en collaboration avec son beau-frère, M. Danton; une *Introduction au cours d'histoire de la philosophie morale au XIXe siècle*, du même professeur (1841, in-8): une *Lettre à M. l'abbé Gratry*, en réponse à l'*Étude sur la sophistique contemporaine*, de ce dernier (1851), etc. M. Vacherot a collaboré au *Dictionnaire des sciences philosophiques* de M. Franck, et fourni, en 1855, au journal *l'Avenir*, une série d'articles très-remarqués sur l'esprit du XIXe siècle. Ces divers écrits se distinguent par l'élévation du style, la conscience des recherches et la fermeté de la pensée.

VACQUERIE (Auguste), littérateur français, né à Paris, vers 1818, est le frère de Charles Vacquerie, mort si malheureusement près du Havre, en 1843, peu après son mariage avec Léopoldine Hugo. Il fut lui-même, au sortir du collége, un des disciples les plus enthousiastes de l'école romantique, débuta, vers 1840, par des articles de critique dans *le Globe* et dans *l'Époque*, et fut, après la fondation de *l'Événement*, en 1848, un des actifs collaborateurs de cette feuille complétement faite en famille. Depuis la disparition du journal et la dispersion de ses rédacteurs, M. A. Vacquerie a tour à tour habité la France et Jersey, et accompagné les fils Hugo dans leurs tournées photographiques.

On a de lui, dans un genre grandiose qui touche au burlesque: *l'Enfer de l'esprit*, poésie (1840); *Demi-teintes*, poésies (1845); *Tragaldabas*, mélodrame incompris, qui eut à la Porte-Saint-Martin une chute complète, *Drames de la Grève*, en vers (1855, broch.); *Profils et grimaces* (1856), recueils d'articles, etc. Il a traduit, avec M. P. Meurice: *Antigone*, d'après Sophocle (1844), et *Paroles*, d'après Shakspeare (1845).

VAERST (Frédéric-Chrétien-Eugène, baron DE), littérateur allemand, né le 10 avril 1792 à Wesel, fils d'un officier prussien, fut élevé à l'École militaire de Berlin, entra, en 1810, dans l'armée et assista, en 1812, à la campagne contre la Russie et plus tard aux campagnes contre la France. En 1818 il quitta le service militaire et après avoir visité les principaux pays de l'Europe il s'établit à Breslau, où il prit la direction de la *Gazette de Breslau*, qui acquit alors une grande importance. Il devint en 1840 directeur du théâtre de la ville. Mais sa santé l'obligea de renoncer à ces fonctions. — Aveugle depuis 1853, il est mort le 6 septembre 1855.

On a de lui un certain nombre d'ouvrages, auxquels une spirituelle élégance a valu, lors de leur apparition, le meilleur accueil. Nous rappellerons les suivants: *Cent sonnets* (Hundert Sonette; 1825); *Étrennes politiques pour l'année 1831* (Politisches Neujahrsgeschenk; 1831); *Perspectives de cavalier* (Cavalierperspective; Leipsick, 1836), sous le pseudonyme de chevalier de Lelly; *les Pyrénées* (die Pyrenaeen; Breslau,

1847, 4 vol.); *Gastrosophie, ou Traité des joies de la table* (Gastrosophie, oder die Lehre von den Freuden der Tafel; Leipsick, 1852, 2 vol.).

VAEZ (Jean-Nicolas-Gustave Van Nieuwenhuysen, dit), littérateur français, né à Bruxelles le 6 décembre 1812, est surtout connu par sa constante collaboration avec M. Alph. Royer. D'abord destiné au barreau, il se tourna vers le théâtre, et fit jouer, de 1829 à 1834, plusieurs pièces à Bruxelles. Il vint ensuite à Paris, s'y lia avec M. A. Royer (voy. ce nom), et signa avec lui toute une série de comédies et d'opéras. En 1853, il lui fut associé comme directeur adjoint, dans l'administration de l'Odéon, et passa de là avec lui, en juin 1856, à l'Académie impériale de musique, où il a le titre de directeur de la scène. Il a entrepris en cette qualité un double voyage en Allemagne et en Italie, à la recherche toujours difficile des ténors. M. G. Vaez a été décoré de la Légion d'honneur en 1856.

Il faut citer de lui, en dehors de sa collaboration ordinaire: *le Cheval de Grammont*, *les Scènes de la vie privée* (Bruxelles, 1834-35); *il signor Bazili*, *les Brodequins de Lise*, *le Coffre-fort*, *mon Parrain de Pontoise*, *Nouvelles d'Espagne*, comédies et vaudevilles en un acte (1836-1847); *le Bourgeois des métiers, ou le Martyr de la patrie*, drame en cinq actes et six tableaux (1849, in-8); puis, avec M. Alph. Royer: *Lucie de Lammermoor*, *la Favorite*, *don Pasquale*, *Othello*, *Robert Bruce*, *Jérusalem*, grands opéras (1842-49); *le Voyage à Pontoise*, *le Bourgeois grand seigneur*, *Mlle Rose*, comédies; etc.

VAILLANT (Jean-Baptiste-Philibert, comte), maréchal de France et sénateur, ministre de la guerre, est né à Dijon, le 6 décembre 1790. Admis à dix-sept ans à l'École polytechnique, il passa quelque temps à l'École d'artillerie de Metz, eut rang de sous-lieutenant le 1er octobre 1809, et prit dès ce moment une part active aux dernières campagnes de l'Empire. D'abord lieutenant en premier dans le bataillon des sapeurs envoyés à Dantzick, puis capitaine en second dans les cadres de la grande armée, il fit preuve, pendant la campagne de Russie, d'une énergie et d'un sang-froid tels qu'il fut cité à l'ordre général de l'armée, et, le 8 août 1813, il reçut la croix d'honneur; mais à la fin du même mois (30 août), entouré d'ennemis dans un combat inégal, il fut fait prisonnier et sa captivité ne cessa qu'au rétablissement de la paix. Rentré aussitôt dans les rangs de l'armée, il se signala, durant la campagne de 1815, dans les travaux de défense de la capitale et par sa courageuse conduite à Ligny et à Waterloo.

Après la seconde Restauration, M. Vaillant continua, comme officier d'état-major, les sérieux travaux de son art. Nommé capitaine de première classe en 1816, il utilisa ses loisirs en traduisant de l'anglais un *Essai sur les principes et la construction des ponts militaires* (1823, in-8), et devint chef de bataillon en 1826. L'expédition d'Alger lui fournit l'occasion de mettre ses talents en lumière; ce fut lui qui dirigea les opérations du siége du fort l'Empereur, dont l'explosion détermina la capitulation du dey; renversé par un coup de biscaïen, il eut la jambe cassée, dut revenir en France, et fut nommé lieutenant-colonel pour ce brillant fait d'armes (1830). Deux ans plus tard, il assista au siége d'Anvers qui mit le comble à sa réputation et lui valut le rang de colonel (7 janvier 1833), ainsi que la croix d'officier de l'ordre de Léopold. Envoyé en Algérie, pour diriger les fortifications et commander les troupes du génie (1834), il couvrit en peu de temps ce pays de blockaus et de remparts fortifiés qui facilitaient les opérations militaires, et prit part aux combats multipliés de cette époque. De retour en France et promu au grade de maréchal de camp (21 octobre 1838), il fut chargé, en 1839, du commandement de l'École polytechnique et appelé, en 1840, à diriger une partie des fortifications de Paris (rive droite).

Devenu lieutenant général (20 octobre 1845), M. Vaillant présida le comité supérieur des fortifications et participa à toutes les grandes discussions qui intéressaient la défense du territoire français, jusqu'au moment où il se joignit à l'armée expéditionnaire d'Italie en qualité de commandant en second (11 mai 1849). Lors du siége de Rome, il sut, en peu de temps, réparer les premières fautes commises, et, par une bonne ligne d'opérations, assura la prise de la ville; le décret qui lui conféra le 11 décembre 1851 la dignité de maréchal de France, déclare que, quoique placé dans un rang secondaire, il fut dans cette campagne le véritable triomphateur. Sénateur de droit, il reçut, entre autres faveurs du nouveau régime, le titre de comte, ainsi que la charge de grand maréchal du palais. Lorsque le maréchal Saint-Arnaud fut mis à la tête de l'armée d'Orient, il lui succéda au ministère de la guerre (11 mars 1854) qu'il n'a plus quitté, et il s'associa avec autant de zèle que de science à la conduite des mouvements militaires. Le général Vaillant a rang de grand-croix dans la Légion d'honneur depuis le 12 juillet 1849.

Il a été élu membre libre de l'Académie des sciences en 1853. On a encore de lui un *Rapport sur la situation de l'Algérie* (1855, in-4).

VAILLANT (Auguste-Nicolas), marin français, né le 2 juillet 1793, prit part, comme élève de marine à bord des vaisseaux de l'État, aux dernières luttes de l'Empire contre les Anglais. Nommé successivement enseigne (1818), lieutenant de vaisseau (1824), capitaine de corvette (1831) et capitaine de vaisseau (1838), il se distingua durant l'expédition d'Alger, le blocus du Tage et les croisières de l'Océanie. De 1846 à 1848, il fit partie du Conseil des travaux de la marine et de la commission de perfectionnement de l'École navale. Nommé contre-amiral le 1er mai 1849, il succéda à M. La Place dans le commandement de la station des Antilles, en même temps qu'il exerçait les fonctions de gouverneur général à la Martinique. Rappelé à la fin de 1853, il devint membre titulaire du Conseil d'amirauté, dans lequel il siége encore. M. Vaillant est vice-amiral depuis le 12 août 1854. Il a été créé grand officier de la Légion d'honneur le 12 juin 1856.

VAÏSSE (N.....), administrateur français, ancien ministre, né vers 1805, dans le Midi, entra dans l'administration dès les premières années du règne de Louis-Philippe. D'abord sous-préfet de Saint-Quentin, il fut nommé, en 1842, préfet des Pyrénées-Orientales et resta à la tête de ce département jusqu'au mois de février 1848. Destitué par le gouvernement provisoire, il se rallia, en 1849, au parti de l'Élysée et obtint la préfecture du Nord, poste que rendait difficile l'esprit hostile d'une partie des populations. Il fut appelé, le 24 janvier 1851, à prendre le portefeuille de l'intérieur dans ce cabinet éphémère, pris en dehors de l'Assemblée et de ses fractions politiques, pour l'expédition des affaires. Il se retira le 10 avril suivant et reçut le lendemain la croix de commandeur de la Légion d'honneur. Après le coup d'État, M. Vaïsse fit partie de la Commission consultative, et, lors de la réorgani-

sation du conseil d'État (janvier 1852), il y fut admis dans la section des travaux publics. Depuis l'Empire, il fut nommé d'abord inspecteur des préfectures (1853), puis sénateur, par décret du 4 décembre 1854. Il est chargé de l'administration du département du Rhône.

VAÏSSE (Marc-Antoine-Henri-Marius), magistrat français, frère du précédent, né à Marseille, vers 1805, étudia le droit à la Faculté d'Aix et exerça quelque temps la profession d'avocat dans sa ville natale. Entré dans la magistrature après la révolution de Juillet, il fut successivement substitut à Tarascon (13 août 1830), procureur à Toulon (1833), avocat général à Aix (1839), vice-président au tribunal civil de Marseille (1849) et procureur général à Nancy (1852). A la fin de cette année, il entrait au parquet de la Cour de cassation, où il est devenu conseiller en 1855 et président le 23 novembre 1857, à la mort de M. Laplagne-Barris. Il fait partie du conseil municipal de la Seine. M. Vaïsse est commandeur de la Légion d'honneur depuis le 12 août 1853.

VAISSE (Léon), écrivain français, né vers 1802, s'occupa d'abord de travaux historiques, et s'occupa, à partir de 1835, de recherches relatives aux sourds-muets. Il devint alors professeur à l'Institution royale des sourds-muets, dont il est aujourd'hui sous-directeur. On a de lui : *le Mécanisme de la parole mis à la portée des sourds-muets de naissance* (1838); *Essai de grammaire symbolique, ou Démonstration de l'analyse grammaticale au moyen d'un système de caractères ....* (1839); *des Conditions et des moyens de l'instruction des sourds-muets* (1848); *de la Pantomime comme langage naturel et moyen d'instruction....* (1854), etc.

VALENCE (duc DE). Voy. NARVAEZ.

VALENCIENNES (Achille), naturaliste français, membre de l'Institut, né à Paris en 1794, se fit connaître, dès 1818, par des *Mémoires* insérés dans les *Annales du Muséum*, et peu après par une traduction des *Observations de zoologie* de M. de Humboldt. En 1830, il fut nommé professeur d'anatomie à l'École normale, puis titulaire au Muséum d'histoire naturelle, où il professe encore le cours des animaux inarticulés. Admis à l'Académie des sciences, dans la section d'anatomie et de zoologie, en 1844, comme successeur d'Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, M. Valenciennes avait été décoré en avril 1833.

On a de lui : *Histoire naturelle des poissons*, qu'il a eu l'honneur de commencer avec Cuvier (1829-1849, 11 vol. in-8), publiée aussi dans le format in-4); *Histoire naturelle des mollusques, des annélides et des zoophytes* (1833, in-8); de nombreux *Mémoires*, *Recherches et observations* d'histoire naturelle, fournis à divers recueils, et tout ce qui touche à cette science dans le *Voyage autour du monde* de M. Dupetit-Thouars, le *Dictionnaire classique d'histoire naturelle* de M. d'Orbigny, etc.

VALENTIN (Gabriel-Gustave), physiologiste allemand, né le 8 juillet 1808, à Breslau (Prusse), où il fit toutes ses études, obtint, en 1832, le grade de docteur en médecine. Élève favori de M. Purkinje, il publia avec son concours son premier écrit : *de phænomeno generali fondamentali motus vibratoris continui* (Breslau, 1835). Après avoir exercé la médecine dans sa ville natale, jusqu'en 1845, il fut nommé professeur à l'université de Berne.

On remarque parmi les ouvrages de M. Valentin : *Manuel de l'histoire des phases du développement de l'homme* (Handbuch der Entwickelungsgeschichte, etc.; Berlin, 1835); *de Functionibus nervorum cerebralium et nervi sympathici libri quatuor* (Berne, 1839); *Traité de physiologie de l'homme* (Lehrbuch der Physiologie des Menschen; Brunswick, 1845, 2 vol.; 2e édit., 1847 et suiv.); *Précis de physiologie de l'homme* (Grundriss der, etc.; Brunswick, 1846, avec 619 grav. et 6 planches; 4e édit. augmentée, 1855), ouvrage très-répandu en Allemagne.

M. Valentin rédige depuis 1836 un *Répertoire d'anatomie et de physiologie* dans lequel il a inséré pendant dix ans ses excellents *Rapports annuels de phsyiologie*, qui, depuis 1846, paraissent dans les *Rapports de Canstatt-Eisenmann* (Wurtzbourg, jusqu'en 1855, 7 vol. gr. in-4), dont il est un des principaux collaborateurs.

VALENTIN-SMITH (Joannes-Erhard), magistrat français, né à Trévoux (Ain), le 16 septembre 1796, reçu avocat en 1819, plaida au barreau de Saint-Étienne jusqu'en 1830. Après les journées de Juillet, ses opinions libérales le firent appeler dans la magistrature. D'abord procureur du roi au tribunal de Saint-Étienne (1830), il fut nommé conseiller à la Cour royale de Riom (1837), puis à celle de Lyon (20 mars 1850). Il a fait partie du conseil général de la Loire. Son *Rapport sur le Chemin de fer de Saint-Étienne à Lyon* (1835), qui eut trois éditions, le désigna, en 1839, au choix de M. Dufaure, alors ministre des travaux publics, pour remplir les fonctions de secrétaire dans la commission supérieure des chemins de fer. Les procès-verbaux, imprimés en 1840 et auxquels il eut une grande part, constituent la première étude sérieuse et approfondie qui ait été faite de la question en France. Dix ans plus tard, M. Valentin-Smith fut rappelé par M. Dufaure au sein de la commission des enfants trouvés formée au ministère de l'intérieur (1849).

Il a publié : *Aperçu sur l'état de la civilisation en France* (1828); *Rapport sur les enfants trouvés de la Seine* (1838), suivi de documents officiels; un *Mémoire sur la Mendicité* (1848); *de l'Origine de la possession annale* (1854, in-8), avec des Études historiques et critiques sur les actions possessoires; *de la Statistique* (Lyon, 1854, in-8), extrait des *Mémoires* de l'Académie des belles-lettres de Lyon, dont l'auteur fait partie; etc.

VALÉRIE (Wilhelmine-Joséphine SIMONIN, dite), actrice française, née en 1834, a suivi, comme élève de M. Samson, les cours du Conservatoire, dont elle sortit, en 1852, avec le premier prix de comédie. Après d'heureux débuts à l'Odéon dans *l'Honneur et l'Argent*, elle parut, en juillet 1853, à la Comédie-Française, aborda le rôle de Lisette dans *les Jeux de l'amour et du hasard*, et fut, dès lors, pensionnaire de ce théâtre, où elle a surtout réussi dans les personnages comiques et les soubrettes. En 1857, Mlle Valérie, qui avait reçu des leçons de sculpture de M. Mathieu Meusnier, a envoyé au salon une *Tête de bacchante*, médaillon en marbre, première manifestation d'un talent plus gracieux qu'expérimenté.

VALÉRIO (Théodore), peintre et graveur français, né en 1819, aux forges d'Herserange, près de Longwy (Moselle), d'une famille dont le renom industriel remonte à deux générations, vint, jeune encore, faire ses études à Paris, se livra dès lors à divers essais de peinture et de lithographie, et entra, vers 1834, dans l'atelier de Charlet, dont il fut à la fois l'élève et l'ami.

En 1836, M. Valério fit ses premiers voyages, visita l'Allemagne, la Suisse, l'Italie, la Sicile,

et rapporta de ces excursions un grand nombre de sujets qu'il lithographia à son retour. Il débuta au salon, en 1838, par un *Corps de garde flamand*, et exposa successivement des sujets de genre, des portraits et des dessins à la mine de plomb. On remarqua principalement de lui, en 1842, les portraits au crayon de *Charlet* et de *sa Fille*; en 1848, *la Position critique*, *la Pêche aux écrevisses*; plusieurs aquarelles : *les Apprentis forgerons*, *un Chenil*, *jeune Fille de Calabre*, *les Marais Pontins*, *une Rue de Rome*, *Souvenir de Naples*; etc.

Dès le début de la guerre d'Orient (1852), M. Valério suivit l'armée turque au milieu des principautés danubiennes, et parcourut avec elle la Hongrie, la Bosnie, les frontières militaires. Il commença ainsi la curieuse collection ethnographique dont les études à l'aquarelle ont figuré à l'Exposition universelle de 1855 et au salon de 1857, et qui présente les types les plus saisissants de populations asiatiques encore mal connues. A la première exposition M. Valério avait aussi envoyé six gravures à l'eau-forte, dont les sujets étaient également empruntés à l'Orient. Presque exclusivement livré depuis à ce genre de gravure, il a complété cette dernière collection par une nouvelle série de planches exécutées à l'eau-forte.

Les œuvres de M. Valério sont destinées à rendre des services à la science en facilitant et en assurant les recherches si souvent incertaines de l'ethnographie. Il a fréquemment travaillé pour les cabinets du roi de Prusse et de l'empereur d'Autriche, où sont plusieurs de ses travaux; M. Th. Gautier a donné, dans ses comptes rendus de l'Exposition universelle, des détails sur cet artiste et sur ses voyages, aussi féconds en péripéties dramatiques qu'en utiles observations.

VALETTE (Auguste), jurisconsulte français, né à Salins (Jura), le 15 août 1804, est fils d'un volontaire de la République, qui, officier à seize ans, combattit à Jemmapes, puis passa dans le corps de Hoche avec lequel il fut lié. Doué d'aptitudes très-diverses, M. Valette fut, à neuf ans, un brillant élève du Conservatoire, et il est encore un musicien distingué. Mais voulant lui ouvrir une autre carrière, sa famille le plaça l'année suivante au lycée de Versailles. Il fit son droit à Paris, fut reçu licencié (1827), puis docteur (1830), avec un grand éclat. En 1831 il publia une brochure assez vive contre la pairie héréditaire considérée commae corps politique et judiciaire, et il y indiquait un mode nouveau de nomination d'une seconde Chambre. Revenant promptement à la science, il fut nommé au concours, en 1833, professeur suppléant; puis, en 1837, titulaire de la chaire de droit civil qu'il occupe encore à l'École de droit de Paris. Depuis vingt années, malgré les limites d'un enseignement forcément élémentaire, M. Valette a uni à l'exposition de nos lois civiles toutes les notions historiques et philosophiques propres à les éclairer et à en montrer les origines tour à tour dans la tradition et dans la science. Aussi est-il, hors de l'École et jusqu'en Allemagne, un des plus brillants représentants du droit français. La connaissance des langues et surtout des législations de toute l'Europe lui permet de signaler les *desiderata* de notre code sans jamais en abandonner les principes. En 1840, il devint, avec M. Duvergier, un des directeurs de la *Revue de droit français et étranger*, fondée par M. Fœlix. En 1845, le savant professeur fut nommé par le ministre membre de la *Commission de réforme hypothécaire*, auprès de laquelle la Faculté de Paris le délégua comme son rapporteur.

Après la révolution de Février, M. Valette, dont les principes avancés s'unissaient à une grande modération de caractère, fit partie des deux Assemblées nationales, où il fut envoyé par les électeurs du Jura. Le quatrième des huit représentants de ce département à la Constituante, il fut membre de la commission de Constitution, vice-président du comité de législation, rapporteur de commissions importantes, et prit une part sérieuse et toujours indépendante aux discussions législatives. Il votait, en général, avec le parti républicain modéré. Comme rapporteur, il fut chargé de repousser l'abolition immédiate de tous les majorats, réclamée par M. de Parieu, de demander la publicité des contrats de mariage, de s'opposer à la suppression de la quotité disponible, de demander la suppression légale du travail les dimanches, etc. Il prit aussi la parole dans quelques occasions graves : le 23 juin il rendit compte à l'Assemblée de l'état de l'insurrection qu'il avait visitée sous le feu des barricades. Il avait reçu le général Damesme mourant dans ses bras. Il n'en réclama pas moins l'application régulière des lois aux insurgés, et aux journaux, et celle du jury aux délits de presse. Il demanda aussi l'égalité dans la poursuite des coalitions, soit des maîtres, soit des ouvriers, le maintien de la contrainte par corps selon le Code, la révision des procès criminels et la réhabilitation des condamnés reconnus innocents, etc., etc.; il s'opposa à la suppression des chaires de droit constitutionnel et d'histoire du droit, et à l'abolition des frais d'examen et de diplôme. M. Valette prit surtout une part sérieuse à la loi hypothécaire qui, presque achevée, fut interrompue au 2 décembre 1851. Il perdit à la même époque son mandat législatif.

Ses publications les plus considérables, à part les divers articles insérés dans sa revue et dans celle de M. Wolowski, sont les notes qu'il a fournies au *Traité de l'état des personnes* de Proud'hon (Paris, 3ᵉ édit., 1843, 2 vol. in-8), notes qui, en doublant l'étendue de l'ouvrage, l'ont transformé et mis au courant de la doctrine, de la jurisprudence nouvelle et même des vues législatives de ces dernières années; *Traité des Hypothèques* (1846, in-8, tom. Iᵉʳ, 1ʳᵉ livraison), où l'auteur se propose de mettre à profit les institutions hypothécaires de l'Europe; une curieuse brochure *sur l'Effet ordinaire de l'inscription en matière de privilége sur les immeubles* (1843, 2ᵉ édit., br. in-8), modèle de logique et de clarté, dans une matière regardée jusque-là comme inextricable; *de la Jurisprudence actuelle en matière d'enregistrement* (1843), sorte de satire très-vive et très-piquante contre un vieil abus judiciaire.

VALLADIER (aîné) [de l'Ardèche], ancien représentant du peuple français, né à Vallon, arrondissement de l'Argentière, le 20 novembre 1798, fils d'un membre du Conseil des cinq-cents, et sorti d'une famille de magistrats, étudia le droit et se fit recevoir avocat; mais il s'abstint de plaider et se consacra tout entier à l'agriculture, particulièrement à la culture du mûrier et à l'éducation des vers à soie. Partisan des idées libérales, il fut nommé, après 1830, maire de Vallon et conseiller général du département de l'Ardèche. En 1845, il soumit au conseil la question de la réforme électorale. Après la révolution de Février, il proclama la République, comme maire de Vallon, puis il donna sa démission; mais il fut aussitôt replacé à la tête de sa municipalité. Candidat à l'Assemblée nationale, il obtint les suffrages de tous les partis, et son nom sortit le premier de l'urne. A la Constituante, il fit partie du comité de l'administration départementale et communale, vota d'abord avec le parti démocratique mo-

déré, puis se rapprocha de la droite et soutint successivement la politique du général Cavaignac, et celle de Louis-Napoléon. Non réélu à la Législative, il retourna à ses travaux agricoles. Il est encore aujourd'hui maire de Vallon.

VALLAURI (Thomas), philologue italien, né à Chiusa di Cuneo, dans le Piémont, le 23 janvier 1805, fit ses premières études à Mondovi, et fréquenta ensuite l'université de Turin, où il eut pour maître de littérature grecque et latine Boucheron et Biamonti. Nommé très-jeune encore professeur de rhétorique, il fut agrégé au collége des sciences et lettres en 1833. Cinq ans plus tard, il devint professeur suppléant d'éloquence grecque et latine à l'université de Turin, et professeur titulaire en 1843.

Il avait commencé deux années auparavant une série de publications qui ont rapport pour la plupart à la littérature nationale ou à la littérature latine. Nous citerons : *Histoire de la poésie en Piémont* (Turin, 1841, 2 volumes); *de la Société littéraire du Piémont* (Ibid., 1844; *l'Histoire des universités du Piémont* (Ibid., 1846, 3 volumes); une édition refondue du *Dictionnaire latin-italien* de Bazzoni (Ibid., 1850-1854, inachevé); un *Dictionnaire latin-italien à l'usage des classes* (Turin, 1852-1854); une édition de l'ouvrage d'Ausonius Pompa : *de Differentiis verborum* (1852); de l'*Aulularia*, et du *Miles gloriosus* de Plaute (1853-1854); des *Discours* (Orationes), etc. Mais ses deux travaux les plus importants dans la philologie latine sont: une *Historia critica litterarum latinarum* (Turin 1849; 3e édit., 1852), et une *Collection à bon marché des historiens classiques latins* (Ibid., 1850-1854, vol. I-XXVIII).

M. Vallauri, renommé surtout comme latiniste, s'est fait aussi connaître comme historien national en publiant : *Fasti rerum gestarum à rege Carolo-Alberto* (Turin 1843); *Fastes de la Maison royale et de la monarchie de Savoie* (Ibid., 1845-1846), et le *Cavalier marin en Piémont* (1847), ouvrages dont on vante autant le style que la valeur historique.

VALLÉE (Louis-Léger), ingénieur français, né en 1794, entra en 1800 à l'École polytechnique et fut attaché, en 1803, au service des ponts et chaussées. Employé d'abord aux travaux de l'avant-port de Cherbourg, il devint ingénieur ordinaire en 1808, exécuta, dans le Nord, le desséchement de la vallée de la Scarpe et le canal de la Gensée, passa six années dans le département de Seine-et-Oise (1812-1818), fut promu, en 1821, au grade d'ingénieur en chef, rédigea les projets généraux de la navigation de la Meuse et de l'Aisne (1822-1824) et dirigea, de 1825 à 1832, le canal du Centre. De 1833 à 1839, il étudia les tracés des chemins de fer du Nord. Nommé ensuite inspecteur divisionnaire, il fut, à la fin de 1840, chargé d'une mission en Suisse et présenta aux autorités de Genève un projet de réservoir à exécuter au moyen du Léman pour l'alimentation du Rhône. Après la révolution de Février, M. Vallée reçut le titre d'inspecteur général (1er avril 1848), et fut admis à la retraite, le 1er mai 1851; il a longtemps fait partie du conseil général des ponts et chaussées. Il est, depuis 1840, officier de la Légion d'honneur.

Parmi ses nombreux travaux, on distingue : *Traité de géométrie descriptive* (1819, in-4, avec atlas), augmenté, en 1825, d'un second volume; *Traité de la science du dessin* (1821, in-4, pl.; 2e édit., 1838); *Traité de la coupe des pierres* (1828, in-4, pl.); *Exposé général des études faites pour le tracé du chemin de fer du Nord* (1837, in-4); *du Rhône et du lac de Genève* (1843, in-8); *Changements d'organisation des ponts et chaussées et de l'École polytechnique* (1848-1851, in-8), etc. Il est aussi l'auteur d'une théorie de l'œil et de la vision, qui a donné lieu à un rapport favorable de MM. Pouillet et Babinet devant l'Académie des sciences et qu'il a développée dans son *Cours complet sur la vision de l'homme et des animaux* (1854, in-8).

VALLEIX (François-Louis), médecin français, né à Paris, vers 1800, fut reçu docteur en 1835. Ancien interne de l'hôpital des enfants trouvés, il publia, en 1838, une *Clinique des maladies des nouveau-nés* (Paris, in-8), qui le fit avantageusement connaître. Son ouvrage le plus original et le plus important est un *Traité des névralgies ou des affections douloureuses des nerfs* (1841, in-8). On lui doit encore : *Guide du médecin praticien, ou Résumé général de pathologie interne et de thérapeutique appliquées* (1844-1848, 10 vol., in-8; 3e édit., 1853); une *Analyse* étendue du *Traité de la prostitution dans la ville de Paris* de Parent-Duchâtel, et des articles de médecine dans plusieurs recueils. — M. Valleix, médecin de l'hôpital de la Pitié et président de la Société médicale d'observation, est mort le 12 juillet 1855.

VALLET de VIRIVILLE (Auguste), archéologue français, né à Paris, le 23 avril 1815, remplit, pendant plusieurs années, les fonctions d'archiviste à Troyes, et fut appelé, en 1847, à l'École des chartes dont il avait été élève, pour y professer en qualité de répétiteur.

On a de lui : *les Archives historiques du département de l'Aube et de l'ancien diocèse de Troyes* (1841, in-8), ouvrage qui a obtenu une médaille d'or de l'Académie des inscriptions, au concours des antiquités nationales; *Mémoire sur la conquête de l'Égypte* (1842, in-8), traduit du latin de Leibnitz; *Histoire de l'instruction publique en Europe et principalement en France* (1849-1852, gr. in-4, grav.), depuis le christianisme jusqu'à nos jours; *Iconographie historique de la France* (1853, in-8), *Recherches sur Jeanne Darc* (1855) dont il a restitué le véritable nom, et sur *Agnès Sorel* (1855 et 1856, in-8). Il a fourni en outre de nombreux articles d'histoire, de philosophie, d'art et de littérature à la presse périodique, notamment à la *Bibliothèque de l'École des chartes*, *à l'Encyclopédie nouvelle*, *au Magasin pittoresque*, *à l'Artiste*, *à l'Athenæum français*, *à la Revue de Paris*, etc.

VALLON (Paul-Louis-Marie-Athanase-Léonard), administrateur français, né le 18 mars 1805, à Saint-Dié-sur-Loire (Loire-et-Cher), fit ses études aux colléges de Blois, de Clermont et d'Orléans, suivit les cours de droit et fut reçu licencié, en 1827, à la Faculté de Caen. Entré dans l'administration, en 1825, en qualité de secrétaire particulier du préfet du Calvados, il fut appelé, le 14 novembre 1835, à la sous-préfecture de Rochechouart, et administra successivement les arrondissements de Provins (1839), Bar-sur-Seine (1840), Louviers (1842) et Saint-Omer (1847). Maintenu à ce dernier poste, en 1848, il fut nommé, la même année, préfet des Pyrénées-Orientales, passa quelques mois après (1849) dans l'Eure, et, en 1851, dans le Maine-et-Loire, où il déploya beaucoup de sang-froid dans la répression des troubles d'Angers. Au mois d'octobre 1857, il a remplacé M. Collet-Meygret, comme préfet du Nord. M. Vallon est, depuis 1837, chevalier de la Légion d'honneur.

VALMY (François-Christophe-Édouard DE KEL-

LERMANN duc **DE**), homme politique français, né à Paris, le 16 avril 1802, est le petit-fils du célèbre général de la République, Kellermann, créé duc et maréchal par Napoléon. Après avoir fait ses études au collège Sainte-Barbe, et son cours de droit à l'université d'Heidelberg, il fut attaché, dès 1824, à l'ambassade de Constantinople. En 1828, il accompagna en Morée l'armée expéditionnaire, et fut chargé des affaires de Grèce jusqu'à la révolution de Juillet. En 1831, il partit pour Lucerne et conclut, à des conditions avantageuses, le traité qui réglait le licenciement des troupes suisses. Mais son dévouement à la légitimité le fit renoncer à la carrière diplomatique (5 février 1833). Cependant, à la mort du duc de Fitz-James, il se présenta aux électeurs de Toulouse qui lui confièrent leur mandat pour les législatures de 1842 et de 1846. M. de Valmy vota avec l'opposition de droite. Depuis 1848, il est rentré dans la vie privée, et son nom n'a plus reparu qu'à l'occasion d'un procès compliqué auquel a donné lieu la riche succession de la duchesse de Plaisance (1856), dont il est un des héritiers.

On doit à M. de Valmy plusieurs brochures politiques : *Pie IX* (1848), *Réponse à des questions que chacun se fait* (1851), etc., et deux ouvrages importants : *de la Force du droit et du Droit de la force* (1850, in-8), qui traite de la restauration du droit divin dans l'ordre politique, et *Histoire de la campagne de* 1800 (1854, in-8), écrite d'après des documents inédits laissés par le grand-père de l'auteur.

VAN CLÉEMPUTTE (Lucien-Tyrtée), architecte français, né à Paris, le 15 mai 1795, étudia d'abord sous son père, membre de l'ancienne École des beaux-arts et inspecteur des prisons, suivit l'atelier de Perrier, dès 1813, et remporta le grand prix d'architecture au concours de 1816, sur ce sujet : *Palais pour un Institut royal*. Pendant son séjour à la villa Médicis, il dessina et envoya : les *Temples de Vesta et d'Hercule*, le *Théâtre de Taormine*, en Sicile, exposés, en 1820, au Palais des beaux-arts, et les restaurations du *Forum de Trajan*, des *Temples de Vénus et de la Concorde*, destinées à la collection du duc de Blacas. Avant de rentrer en France, M. Lucien Van-Cléemputte avait fait, avec MM. Hackerblac et Forbin, de 1820 à 1822, le voyage de Sicile, dont ils ont publié depuis les détails. A peine de retour, il exécuta le *Tombeau du duc de Plaisance*, au cimetière de l'Est, et dessina plusieurs projets commandés par la préfecture de la Seine. De 1835 à 1837, il éleva la *Halle aux grains* de Dourdan, et, dix ans plus tard, les *Archives* de la Cour des comptes, dans la rue de Lille. Il a dirigé, à la même époque, les travaux de l'église Sainte-Élisabeth.

M. Lucien Van Cléemputte a plusieurs fois esquissé et exposé au salon des projets importants, notamment, en 1831, un *Plan général d'embellissement pour la place de la Concorde*, un *Palais pour l'Exposition des produits de l'industrie*, une *Salle de concerts*, dans l'ancien Tivoli, un *Projet* de chaire pour Saint-Gervais, etc. Il a été décoré en avril 1846.

VANDERBURCH (Louis-Émile), littérateur français, né à Paris, en 1794, et fils d'un peintre distingué, fut d'abord professeur d'histoire, puis se tourna vers la littérature, en 1816, et débuta, au théâtre, par la comédie en vers intitulée : *un Brelan de Gascons*, *ou C'est un des trois*. Il a signé, depuis près de quarante ans, seul ou en collaboration, une centaine de pièces, dont beaucoup sont restées au répertoire.

Nous citerons de lui, au théâtre, sous son seul nom : *le Procès*, *ou Racine conciliateur*, comédie en un acte (1822); *la Chaumière béarnaise*, *ou la Fête du roi*, en un acte (1823); l'*Arc de triomphe*, tableau vaudeville (1824); *Jean de Calais*, comédie en deux actes (1827); *Henri IV en famille*, tableau-vaudeville (1828) : *Cotillon III*, *ou Louis XV chez Mme Dubarry*, en un acte (1851); *la Pendule*, *la Reine de dix ans*, en un acte (1832); *le Procès du Cancan*, *ou la Chasse aux Pierrots*, en un acte (1834); *Jacques II*, drame en cinq actes (Français, 1835); *Amaglia*, *ou la Fille du Danube*, drame fantastique en cinq actes (1836); *Quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Champenois*, *le Rossignol*, en un acte (1838); l'*Élève de Saumur*, en un acte, *les Camarades du ministre*, comédie en un acte, en vers (1839); *une Nuit au Louvre*, drame en trois actes (1846); *le Sanglier des Ardennes*, *ou le Spectre du château*, drame en cinq actes (Gaieté, 1854); *le Sergent Frédéric*, comédie-vaudeville en cinq actes (Ibid. 1855), etc.

En société avec MM. Alboize, Brunswick, Brazier, Dartois, Dupeuty, Clairville, Carmouche, Bayard, de Kock, Leuven, Simonnin, etc., M. Vanderburch a donné : *la Salle de police*, l'*Ennemi intime*, *le Barbier de Paris*, *la Dame de la halle*, *la Maison du faubourg*, *la Grisette mariée*, *le Petit souper*, *l'Enfant de la nature*, *un Premier amour*, *la Nappe et le Torchon*, *le Tailleur et la Fée*, *ou les Chansons de Béranger* (1826-1834); *le Gamin de Paris* (1836); *la Mère Taupin*, *les Trois portiers*, *la Veuve Pinchon*, *un Oiseau de passage* (1845-49); *la Vie de café* (1850); *une Maîtresse femme* (1851), etc., etc.

En dehors du théâtre et dans des genres assez différents, il a publié : *Louis XI et Louis XVIII*, en vers (1824); *le Petit neveu de Berquin*, théâtre d'éducation (1825, 2 vol.); *Épître à W. Scott* (1826); *l'Épingle noire*, épisode de 1816 (1829, 4 vol.); *le Vieil Écossais*, souvenirs de France, d'Écosse, etc. (1832); *les Plébéiennes*, chansons populaires et autres (1832); *le Curé de Salbris*, *ou le Fénelon de village*, histoire contemporaine (1838); *l'Armoire de fer* (2 vol.); *Zizi*, *Zozo et Zaza* (2 vol.); *le Panier à salade* (2 vol.); *la Maison maudite* (2 vol.); *le Gamin de Paris à Alger* (2 vol.), publiés, de 1841 à 1843, sous le titre général : *les Enfants de Paris; le Brevet d'invention* (2 vol.); *l'Homme de paille* (2 vol.); *le Général Polichinelle* (2 vol.); *Enclume et Marteau* (2 vol.); *Lettre d'un Solognot à son voisin de campagne*, *Louis-Napoléon Bonaparte* (Orléans, 1853, broch.); *le Mémorial français*, *histoire de l'année*, avec M. Brainne (1854-1855); *l'Océan*, oratorio (1857), etc., etc.

VANDERBURCH (Jacques-Hippolyte), peintre français, frère du précédent, né à Paris, en 1786, étudia d'abord sous son père, et débuta, comme paysagiste, au salon de 1824. Dans ces derniers temps, il s'occupait de littérature et de poésie. — Il est mort à Paris, en 1856.

Nous rappellerons de cet artiste : *Vue de la Cava* (1824); *Sites de Normandie*, *Eudore et Cymodocée*, *la Jetée de Honfleur*, *le Pont d'Avignon* (1825 1832); *Vue prise aux Chénois*, *Souvenir de la Sicile* (1840); un certain nombre de dessins et de lithographies, etc. (1828-1845). Il avait obtenu une 2e médaille en 1840. Ses écrits sont : *Méthode nouvelle de peinture à l'aquarelle* (1835); *Essai sur le paysage à l'huile*, *suivi d'une revue des différentes écoles* (1839), etc.

VAN DER MAELEN (Philippe-Marie-Guillaume), géographe belge, né à Bruxelles, le 25 décembre 1795, fonda, il y a trente ans, dans cette ville, un établissement géographique pour lequel celui

de Perthes à Gotha servit de modèle, et où les études spéciales, facilitées par de précieuses collections de livres, cartes et journaux, ont reçu de notables développements. Il a reçu plusieurs distinctions honorifiques, des prix, la croix de Léopold, une médaille d'or en 1841, etc. Il fait partie d'un grand nombre de corps savants, entre autres, de l'Académie royale de Belgique et de l'Institut historique de France.

Parmi ses travaux, on remarque : ***Atlas universel*** (Bruxelles, 1825-1827, 6 vol.), qui renferme en quatre cents feuilles la géographie physique, politique, statistique et minéralogique de toutes les parties du monde; ***Atlas de l'Europe*** (1829-1830), en cent soixante-cinq feuilles; des ***Dictionnaires*** géographiques spéciaux des provinces de la Flandre, du Hainaut, du Luxembourg, du Limbourg, etc. (1831-1838), rédigés en société avec M. Meisser; ***une Carte de la Belgique*** (1846), en quatre feuilles; ***Dictionnaires des hommes de lettres, savants et artistes de la Belgique*** (1847, in-8), etc.

VANE (George-Henry-Robert-Charles Vane-Tempest, 2e comte), pair d'Angleterre, né en 1821, à Vienne (Autriche), est frère consanguin du marquis de Londonderry (voy. ce nom), dont il est, à défaut de postérité, l'héritier présomptif. Son deuxième titre sous lequel il a été le plus longtemps connu, est vicomte Seaham. Après avoir fait ses études à Oxford, il servit, de 1845 à 1848, dans les gardes, en qualité de lieutenant et fut nommé, en 1853, lieutenant-colonel de la milice de Durham. Il représenta ce comté à la Chambre des Communes, de 1847 à 1854, époque où la mort de son père le fit arriver à la Chambre haute; il y vote avec les conservateurs modérés. De son mariage avec la fille de sir J. Edwards (1846), il a un fils ***Charles Stewart***, vicomte Seaham, né en 1852 à Londres.

VANGEROW (Charles-Adolphe de), jurisconsulte allemand, né à Schiffelbach, près Marbourg (Hesse-Électorale), le 5 juin 1808, étudia à l'université de Marbourg, devint, en 1830, docteur et agrégé à la Faculté de droit, et fut nommé, en 1837, professeur titulaire, après avoir enseigné, quatre ans, en qualité de professeur adjoint. Depuis 1840, M. de Vangerow occupe la chaire de droit romain à l'université d'Heidelberg, où il a remplacé A. F. J. Thibaut. Il a été nommé successivement conseiller et conseiller de la cour (1842-46) et enfin conseiller intime (1849).

Le principal ouvrage de M. de Vangerow est son excellent : ***Traité des Pandectes*** (Lehrbuch der Pandecten; Marbourg, 1851-52, 3 vol.), dont la 6e édition, augmentée et corrigée, a paru en 1855, et qui avait été précédé d'un ***Manuel pour servir au cours des Pandectes*** (Leitfaden für Pandectenvorlesungen; Ibid., 1837, 3 vol.). On a en outre de lui divers commentaires : ***Ad. leg. 22, § 1er C. De jure deliberandi*** (Ibid., 1830); ***Latini Juniani*** (Ibid., 1833); ***De furto concepto ex lege XII tabularum*** (Heidelberg, 1845), et plusieurs articles dans les ***Archives de procédure civile*** (Archiv für civilitische Praxis) qu'il rédige avec les jurisconsultes Francke, de Linde et Mittermaier, et dans les ***Annuaires***, de Richter.

VAN-HALEN. Voy. Halen (Van).

VANHOVE (Victor), sculpteur belge, né à Renaix, vers 1825, s'est fait remarquer, à nos derniers salons, par quelques envois estimables : ***Enfant jouant avec un chat*** (1853); ***Esclave nègre après la bastonnade***, groupe, à l'Exposition universelle de 1855; ***Mlle Amélie Gallait***, buste (1857), etc. Il a obtenu une médaille de troisième classe en 1855.

VAN HUEVEL (Jean-Baptiste), médecin belge, né à Bruxelles, le 24 septembre 1802, a fait ses études médicales à l'université de Liége, où il a obtenu le grade de docteur. Il est aujourd'hui professeur à l'université libre de Bruxelles, et chirurgien en chef de l'hospice de la Maternité de cette ville. On lui doit l'invention de deux instruments, propres à rendre des services dans les cas difficiles que présente la pratique des accouchements : le ***Pelvimètre***, qui, au lieu des anciennes approximations, donne, avec une certitude mathématique, les dimensions du bassin, et ***le Forceps-scie***, dont l'emploi se substitue heureusement, dans divers cas, à l'opération césarienne.

M. Van Huevel a écrit ***un Mémoire sur la pelvimétrie et sur un nouveau mode de mensuration pelvienne*** (Bruxelles, 1840, in-8), et dans ***le Journal*** de la Société des sciences médicales et naturelles de Bruxelles (année 1855), un article intitulé : ***Pelvimètre universel : Nouvelle modification du pelvimètre géométrique***. Il a publié, comme éditeur, ***le Traité théorique et pratique des accouchements***, de P. Cluzeaux (Bruxelles, 1846, in-8), augmenté de notes et d'un grand nombre de figures réunies en ***Atlas***.

VAN MOER (Jean-Baptiste), peintre belge, né à Bruxelles, vers 1815, a traité surtout le paysage et les intérieurs. Il s'est fixé dans sa ville natale, et a exposé à Paris, à la suite de voyages en Italie et en France: ***Intérieur de cour à Bruxelles***, ***un Corridor à Bruxelles***, ***un Atelier à Bruxelles*** (1853); les deux derniers ont reparu à l'Exposition universelle de 1855, avec ***la Cour d'un cocher*** et ***l'Église Sainte-Gudule***, ***le Canal Saint-Jean-Saint-Paul***, ***à Venise***, ***la Porte du palais ducal***, et ***Saint-Marc***. M. Van Moer a obtenu une 3e médaille en 1853, et une de seconde classe en 1855.

VAN MUYDEN (Alfred), peintre suisse, né à Lausanne, en 1818, étudia sous différents maîtres, et notamment à Munich, sous M. Kaulbach. Il s'est fixé depuis quelques années à Rome, après un court séjour en France. Il a envoyé à nos salons : ***Chiaruccia***, ***Gardeuse de moutons des Abruzzes*** (1850); ***Paysans romains à la moisson*** (1853); ***Réfectoire de capucins à Albano***, ***une Mère et son enfant***, à l'Exposition universelle de 1855. Il a obtenu à cette dernière une médaille de seconde classe.

VAN SCHENDEL (Petrus), peintre belge, né à Breda, en 1806, étudia à l'Académie d'Anvers, comme élève de M. Ph. Van Brée, et traita l'histoire, le genre et le portrait. Il s'est fixé à Bruxelles, et a surtout exposé, tant dans cette ville qu'à Paris : ***un Marché au clair de lune et aux lumières*** (1844); ***un Tonnelier***, effet de lune et de feu; ***Intérieur de chaumière***, ***Marchand sur un pont*** (1845-47); plusieurs ***Marchés hollandais***, toujours avec des effets de clartés combinées; ***Marché à la Haye***, ***Vue de Rotterdam***, ***Paysage***, etc., admis à l'Exposition universelle de Paris, en 1855; ***Clair de lune avec incendie***, ***Steven Van den Bergh et sa fille lisant une lettre*** (1857). M. P. Van Schendel a obtenu une médaille d'or à Bruxelles en 1845, et à Paris une 3e en 1844 et une 2e en 1847.

VAPEREAU (Louis-Gustave), littérateur français, né à Orléans, le 4 avril 1819, commença ses études assez tard, sous la direction d'un digne ecclésiastique, son oncle, qui lui fit faire trois clas-

ses en un an, et le plaça au séminaire d'Orléans. Il les acheva au collége et remporta, en 1838, le prix d'honneur de philosophie au concours extraordinaire établi par M. de Salvandy entre tous les colléges de France. Ce succès lui ouvrit l'École normale, où il se livra à des études très-variées, en se préparant plus spécialement à l'enseignement philosophique. A sa sortie de l'École, il resta une année encore à Paris, et fut, en 1842, secrétaire particulier de M. V. Cousin, qu'il aida dans ses travaux sur les *Pensées de Pascal*. Reçu agrégé de philosophie en 1843, M Vapereau, qui professait depuis un an cette classe au collége de Tours, protesta, pour sa part, contre l'espèce de croisade dirigée alors contre la philosophie universitaire, et publia un discours intitulé : *du Caractère libéral, moral et religieux de la philosophie moderne* (Tours, 1844, in-8). Son cours devint dès ce moment l'objet de diverses attaques, malgré lesquelles il fut maintenu pendant dix ans dans sa chaire. Il avait professé, en outre, pendant cinq ans, au même collége, les cours d'allemand, et commencé des études de droit. Lors de la réorganisation des études, en 1852, M. Vapereau se mit à l'écart des fonctions universitaires, et vint à Paris, où, tout en se consacrant à l'enseignement libre, il acheva son droit, se fit recevoir avocat, et s'inscrivit au barreau en 1854.

Tandis qu'il débutait dans cette nouvelle carrière, MM. Hachette lui proposèrent la direction d'une publication à laquelle ils attachaient une grande importance, le *Dictionnaire universel des Contemporains*. Pendant quatre ans, M. Vapereau s'y est voué tout entier, exécutant ou dirigeant les dépouillements de livres et de journaux nécessaires pour vérifier, rectifier, compléter les renseignements déjà recueillis, entretenant, en France et à l'étranger, les relations et les correspondances exigées par l'universalité de l'ouvrage, rédigeant lui-même un grand nombre des notices les plus étendues, qu'il s'est abstenu de signer pour ne pas paraître décliner la responsabilité morale de l'ensemble, soumettant à plusieurs reprises les divers articles à une révision sévère, et souvent même les refondant en entier, pour donner à tous l'unité et la mesure; en un mot, s'efforçant de placer et de maintenir toute l'œuvre dans une ligne invariable de désintéressement, d'indépendance et de modération que la biographie des vivants a rarement suivie.

M. Vapereau a fourni, en outre, à *la Liberté de penser* des études sur la *Colonie de Mettray*, *le Divorce*, *la Réforme pénitentiaire* (1847-49), et au *Dictionnaire des sciences philosophiques*, divers articles sur des questions qui touchent à la fois au droit et à la philosophie. En avril 1857, il a organisé sur un plan nouveau le *Bulletin international*, répertoire de bibliographie universelle, publié par M. Lahure, et dont ses autres travaux l'ont forcé de laisser, au bout de quelques mois, la direction.

VARENNES (Burignot, baron de), sénateur français, né vers 1800, entra, sous la Restauration, dans le corps diplomatique et devint ministre plénipotentiaire en Portugal, après 1830, mais il ne resida guère en ce pays et siégea, de 1842 à 1846, à la Chambre des Députés, où l'avaient envoyé les électeurs de Châlons-sur-Saône. Il y prit place dans les rangs de la majorité conservatrice. Destitué de ses fonctions diplomatiques, en 1848, il fut nommé, en 1852, ambassadeur à Berlin, rappelé l'année suivante et élevé à la dignité de sénateur (4 mars 1853). Il est commandeur de la Légion d'honneur depuis le mois d'octobre 1841.

VARENNES (Auguste-Adrien-Edmond de Goddes marquis de), littérateur français, né le 24 mars 1801, à Coulommiers (Seine-et-Marne), d'une ancienne famille noble, fut d'abord élevé au collége des Écossais, et suivit les cours des colléges Henri IV et Charlemagne. A vingt ans, il fut attaché au cabinet particulier du vicomte de Sénonnes, secrétaire général de la maison du roi. Au bout de quelques années (1828), il se retira à Coulommiers, où il exerça diverses fonctions municipales. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1837. Il est membre correspondant de l'Académie d'Anvers et fait partie du comité de la Société des gens de lettres.

On a de lui un recueil de vers, sous le titre de *Simples fables* (1846, in-8, 2e édit., 1853, in-8); *Contes d'automne* (1853, in-8); *Pris au piége*, roman (1854, in-16); puis des *Nouvelles* dans les journaux et les revues. Un article sur les *Cérémonies ecclésiastiques*, dans *le Moyen âge et la Renaissance*, lui a valu les félicitations de Pie IX.

M. de Varennes a aussi cultivé la peinture et la gravure à l'eau-forte. Il a exposé aux salons de 1834 et de 1837 des tableaux de chevalet, entre autres *la Synagogue des Israélites à Paris, un jour solennel*.

VARNHAGEN VON ENSE (Charles-Auguste), écrivain allemand, né le 21 février 1785, à Dusseldorf (Prusse), et destiné à la médecine, étudia simultanément les sciences naturelles, la philosophie et la littérature jusqu'au jour où les cours des célèbres professeurs W. de Schlegel et Fichte décidèrent de sa vocation. Mais les guerres de l'Allemagne contre Napoléon interrompirent presque aussitôt ses travaux littéraires. Il entra, en 1809, dans l'armée autrichienne, assista à plusieurs batailles, fut blessé, nommé officier et devint aide de camp du prince Bentheim qu'il suivit, en 1810, à Paris. La paix de Vienne, et l'alliance de l'Autriche avec la France contre la Russie, lui firent quitter le service; mais en 1813 il reprit les armes dans les rangs de l'armée russe, et prit part, avec le grade de capitaine, aux campagnes de Saxe et de France. A la conclusion de la paix, il quitta une seconde fois la carrière militaire, entra dans la diplomatie, et accompagna Hardenberg au Congrès de Vienne et plus tard à Paris. Après un séjour de quelque temps à Bade, il se fixa, en 1819, à Berlin. Le roi de Prusse le nomma conseiller intime de légation; mais il n'accepta aucun emploi permanent, et consentit seulement à se charger de missions diplomatiques extraordinaires dont il s'acquitta toujours avec talent.

M. Varnhagen von Ense, qui a débuté à dix-neuf ans dans la carrière des lettres, a beaucoup écrit, particulièrement sur les faits et les hommes de l'époque qu'il a traversée, si intéressante pour l'histoire de l'Allemagne. Mêlé aux grands événements de son temps, il a été en relation avec les plus illustres personnages, et ce commerce a encore developpé en lui l'esprit d'observation et de réflexion dont il était naturellement doué. Ses ouvrages attestent, en effet, une remarquable justesse de vues, surtout par la perfection des portraits. Son style, modelé sur celui de Gœthe, est savant, élevé, extrêmement travaillé. On cite de lui, en première ligne, deux grandes publications, qui forment comme les deux suites d'un même ouvrage: *Monuments biographiques* (Biographische Denkmale; Berlin, 1824-1830, 5 vol.; 2e édit., 1845-1846), et *Souvenirs et Mélanges* (Denkwürdigkeiten und vermischte Schriften; Leipsick, 1842-1846, 7 vol.). Toutes deux contiennent des études biographiques, la première, sur *le comte de Lippe, Schulenburg,*

T. Théodore, *Dorflinger*, *Léopold d'Anhalt-Dessau*, *Blücher*, *Flemming*, *Canitz*, *Besser*, *Zinzendorf*, etc., etc.; la seconde, sur *La Fayette*, *Bollmann*, *Fleury*, *Condorcet*, *Schleiermacher*, *F. Schlegel*, *Guillaume de Humboldt*, *Louise duchesse d'Orléans*, *A. de Chamisso*, *Charles de Nostitz*, etc. On trouve, en outre, dans les *Souvenirs et Mélanges*, des études politiques, telles que : *Berlin en* 1807, *Tubingue en* 1808-1809, *Prague en* 1811-1812, *Campagnes de* 1813 *et* 1814, *Séjour à Paris en* 1810, *Paris en* 1814, *Berlin et Vienne après le Congrès de Vienne*, *le Retour des Bourbons à Schlaberndorf*, *le Royaume des Pays-Bas en* 1817, *le Congrès de Vienne*, etc.; des articles de critique sur *Dahlmann*, *Rosenkranz*, *Boeckh*, *Rodolphe Wagner*, *Alex. von Humboldt*, *Fréd. von Raumer*, *H. Laube*, *E. M. Arndt*, *Chateaubriand*, etc., etc.; enfin plusieurs contes et nouvelles : *Aventures de guerre* (Kriegsabenteuer); *les Peines d'une vie agitée* (Drangsale eines unstaeten Lebens); *la Sylphide*, *la Soirée d'hiver* (der Winterabend), etc. Dans l'un et l'autre de ces recueils, importants au double point de vue de l'histoire et de la littérature, il y a des études qui sont regardées comme de véritables modèles.

On a ensuite de M. de Vernhagen : un recueil de *Poésies* (Gedichte, 1816), *Nouvelles allemandes* (Deutsche Erzaehlungen; Francfort, même date), *Histoire des événements de Hambourg* (Geschichte der hamburger Ereignisse; Londres, 1813); *Histoire de la campagne de Tettenborn* (Geschichte des Kriegszug's Tettenborns; Vienne, 1814), général russe dont il a été l'aide de camp; une anthologie de *Sentences spirituelles* (Geistliche Sprüche des Angel. Silesius; Berlin, 1822); une nouvelle série de biographies publiées séparément : *le Général Seydlitz* (Berlin, 1835); *le Général Winterfeld* (Ibid., 1836); *Sophie-Charlotte, reine de Prusse* (1887); *le Feld-maréchal comte Schwérin* (Ibid., 1841); *le Feld-maréchal de Keith* (Ibid., 1844); *Hans de Held* (Leipsick, 1845); *Charles Muller* (Ibid., 1847); *le Général comte Bülow de Dennewitz* (Ibid., 1853); une brochure en faveur de l'autorité royale, en 1848 : *Simple discours adressé aux Allemands* (Schlichter Vortrag an die Deutschen); enfin une foule d'articles critiques, littéraires ou biographiques dans tous les grands journaux d'Allemagne, dont un certain nombre ont été réunis sous le titre : *Études historiques et littéraires* (Zur Geschichtschreibung und Literatur; Hambourg, 1833).

M. de Varnhagen a aussi publié diverses œuvres posthumes de sa femme, Mme Rachel-Antoinette-Frédérique Varnhagen, célèbre, à Berlin, par son esprit et son caractère, qui eut sur la carrière littéraire de son mari une grande influence, et mourut en 1833. Ces œuvres sont : *Rachel, souvenir pour ses amis* (Rahel, ein Buch des Andenkens für, etc.; Berlin, 1833; 2e édit., 1884, 3 vol.): *la Société de Rachel*, *galerie de portraits* (Galerie von Bildnissen, aus R.'s Umgang.; Leipsick, 1836, 2 vol.); *Angelus Silesius et saint Martin* (1834).

VASCONCELLOS (Francisco-Diego-Bernardo Pereira de) homme d'État brésilien, né dans la province de Minas-Geraes en 1794, fit ses études en Portugal, à l'université de Coïmbre, où il fut reçu avocat. De retour en Amérique, il obtint une place de président au tribunal de Fernambouc. Nommé député au congrès brésilien en 1830, il devint l'un des chefs de cette opposition, qui, avec l'aide du favori Barbacena, contraignit l'empereur don Pedro à abdiquer en faveur de son fils Appelé par la régence à faire partie comme ministre des finances du cabinet Fejo, il fut au Brésil l'un des créateurs du système dit de résistance, et s'aliéna tout le parti radical, à l'aide duquel le sien avait triomphé. Le désarmement de la troupe de ligne et la formation d'une garde nationale semblaient toutefois répondre de ses intentions constitutionnelles, lorsqu'un dissentiment avec son collègue le père Tejo, sur l'opportunité d'une révision de la constitution le contraignit à sortir du ministère (1833). L'ardente opposition qu'il fit à son adversaire au sein de la Chambre, n'empêcha pas celui-ci de modifier la constitution en 1835, d'établir dans chaque province une assemblée législative investie de pouvoirs presque égaux à ceux de l'assemblée générale, enfin de se faire nommer régent (19 septembre 1837). M. de Vasconcellos revint au ministère à la chute de Tejo, et en sortit encore une fois en 1841, lorsque le nouvel empereur, don Pedro II, déclaré majeur avant l'âge, s'appuya d'abord sur le parti progressiste. Son gouvernement s'était signalé par une excessive rigueur. Nommé sénateur en 1838 et membre du conseil d'État en 1842, il déploya au sein de ce dernier corps beaucoup d'habileté et d'éloquence pendant dix années. Éloigné pendant quelque temps des affaires par une attaque de paralysie, il est rentré au ministère de la justice, en 1857, dans le cabinet conservateur présidé par M. d'Olinda.

VAST-VIMEUX (Charles-Louis, baron), général français, ancien représentant, député, né à la Rochelle le 26 octobre 1787, s'engagea volontairement dans un régiment de hussards en 1805 et gagna ses premiers grades dans les campagnes d'Allemagne. Trois ans après il était sous-lieutenant d'infanterie et passait en Espagne, où il fut blessé d'un coup de feu. Après avoir été attaché à l'état-major des généraux Roger et Dornès, il fit la campagne de Russie en qualité de capitaine au 5e de cuirassiers. Il devint chef d'escadron en 1823, durant l'expédition d'Espagne.

Après la révolution de Juillet, si favorable aux anciens serviteurs de l'Empire, M. Vast-Vimeux fut nommé successivement lieutenant-colonel au 12e de chasseurs (1833), colonel du 12e de dragons (1838) et maréchal de camp (novembre 1846). Ce fut en cette dernière qualité qu'il commanda la subdivision des Côtes-du-Nord. Mis à la retraite par le gouvernement provisoire, il fut rétabli sur les cadres en 1849 jusqu'à 1852, époque de son admission définitive dans la réserve.

En 1849, M. Vast-Vimeux a représenté la Charente-Inférieure à l'Assemblée législative, où il a constamment appuyé la politique napoléonienne. Depuis 1852, il siége au Corps législatif, qui l'a choisi pour un de ses deux questeurs. Il est, depuis 1841, grand officier de la Légion d'honneur.

VATKE (Jean-Charles-Guillaume), théologien protestant allemand, né le 14 mars 1806, à Behndorf, près Magdebourg (Prusse), fit ses études aux colléges de Helmstedt et de Halle et aux universités de Halle, de Berlin et de Gœttingue, et devint en 1830 agrégé, et en 1837 professeur de théologie à l'université de Berlin.

On cite de lui deux ouvrages importants : *la Religion de l'Ancien Testament* (die Religion des Alten Testaments; Berlin, 1835, tome I), et *la Liberté humaine considérée dans ses rapports avec le peché et avec la grâce divine* (die menschliche Freiheit in ihrem Verhaeltniss zur Sünde und zur gœttlichen Gnade; Berlin, 1841).

VATIMESNIL (H. Lefebvre de), homme politique français, ancien ministre, né en 1789, fit avec distinction ses études de droit à Paris, et, à peine reçu avocat (1810), fut choisi par ses confrères, avec MM. Ducaurroy, Demante et Duranton, comme l'un des secrétaires de la conférence de

l'ordre. Conseiller auditeur à la Cour impériale en 1812, il vit, au second retour des Bourbons, s'ouvrir devant lui la carrière du ministère public, où sa parole claire et méthodique, son sens droit et son intelligente activité lui acquirent promptement de la réputation. Substitut au tribunal civil de la Seine (1815), puis à la Cour royale (1817), il fut surtout remarqué dans plusieurs procès politiques et requit de sévères condamnations contre les poëtes Barthélemy et Béranger. M. de Peyronnet, à son arrivée au ministère de la justice (1822), l'appela auprès de lui en qualité de secrétaire général, et lui fit donner bientôt les titres de maître des requêtes, puis de conseiller d'État.

Nommé, en 1824, avocat général près la Cour de cassation, M. de Vatimesnil, qui s'était dans l'exercice des fonctions précédentes concilié l'estime générale, se trouva en quelque sorte désigné par l'opinion à faire partie du cabinet conciliateur de M. de Martignac; il y prit le portefeuille de l'instruction publique (10 février 1828). En peu de temps il opéra dans ce département d'importantes modifications, dont quelques unes déplurent beaucoup au clergé; on lui dut surtout l'introduction de l'enseignement des langues vivantes, l'amélioration du sort des professeurs, en faveur desquels il établit un *boni*, maintenu jusqu'en 1850, et qui portait son nom, une amélioration en faveur des instituteurs primaires; ces derniers, lors de sa retraite, au mois d'août 1829, lui envoyèrent une médaille d'honneur en reconnaissance de la sollicitude qu'il leur avait témoignée. Élu député en juin 1830 par Saint-Flour et Valenciennes, il opta pour ce dernier collége, signa l'Adresse des 221, resta dans la Chambre après la révolution de Juillet, prit part aux travaux des commissions et quitta la vie politique lorsque la Chambre fut dissoute (mai 1834). Rentré au barreau, il y occupa une place honorable et lucrative, siégea constamment au conseil de l'ordre et fut mis par la chambre des avoués de Paris au nombre de ses conseils.

Après avoir échoué dans plusieurs élections parlementaires, M. de Vatimesnil fut, en 1849, élu représentant de l'Eure à l'Assemblée législative et s'associa à tous les votes de la majorité monarchique. Aux actes qui marquèrent son initiative ou son influence, il faut rapporter le projet de décret relatif à la naturalisation et au séjour des étrangers en France (20 décembre 1849), la loi électorale du 31 mai 1850, dont il prépara et défendit les bases, la loi sur la transportation, pour laquelle il réclamait la rétroactivité, la loi organique du 15 mars 1850 sur l'enseignement, etc. Rejeté dans la vie privée à la suite du coup d'État, il s'est fait de nouveau inscrire au tableau des avocats de Paris. M. de Vatimesnil est, depuis le 29 octobre 1826, officier de la Légion d'honneur.

Outre de nombreux mémoires judiciaires et des notices insérées dans *le Recueil général des lois et arrêts*, on a de lui des brochures politiques et une traduction française du traité de *la Clémence* (1822) de Sénèque.

VATRY (Alphée de) ancien député français, est né dans la Meurthe, le 27 décembre 1793. Capitaine de hussards à vingt ans, il fut aide de camp du prince Jérôme durant les Cent-Jours et fut chargé d'apporter à Paris les détails de la bataille de Waterloo. Écarté du service militaire sous la Restauration, il devint agent de change et gagna dans les opérations financières une grande fortune. En 1835, il fut envoyé à la Chambre des Députés par l'arrondissement de Château-Salins, qu'il continua de représenter jusqu'à la révolution de Février. Il y votait en général avec le parti conservateur. En 1849, il arriva à la Législative en tête des représentants de la Meurthe; et, jusqu'au moment de la dissolution de l'Assemblée, il fit partie de la majorité monarchique. M. de Vatry a publié en 1844 une brochure *sur les Chemins de fer*.

VAUCHELET (Auguste Théophile), peintre français, né à Passy, près Paris, le 7 mars 1802, entra, vers la fin de 1822, à l'École des beaux-arts, et fut en même temps élève de MM. Abel de Pujol et Hersent. Il remporta le second prix de peinture en 1827, et l'un des deux grands prix de Rome au concours de 1829, sur ce sujet : *Jacob refusant de laisser partir Benjamin*. Privé de la pension de l'Académie par suite de l'ordre interverti des concours, il débuta par un *Portrait* au salon de l'année suivante. Il a exposé depuis : *la Première Naissance* (1831); *la Pauvre jeune fille* (1833); *l'Assomption* (1834); *la Mort de la Vierge* (1837); *la Mort des saints Donatien et Rogatien*, commandé par le ministère de l'intérieur (1839); *la Charité chrétienne* (1846); de nombreux *Portraits* (1831-1849). La *Mort de la Vierge* a reparu à l'exposition universelle de 1855, avec le portrait de *Louis Visconti*.

En dehors des tableaux de genre et des sujets religieux, M. Th. Vauchelet a exécuté, au musée de Versailles, la *Capitulation de Magdebourg* et le *Combat d'Ocaña*, dans les campagnes de l'Empire, et, pour la galerie des maréchaux ou lieutenants généraux français, les portraits en pied du *prince Poniatowski*, de *Jacques Choiseul*, de *Joseph Lecourbe*, et divers autres. Il a obtenu une 2e médaille en 1831, et une 1re en 1846.

VAUCHELLE (André-Jean, baron), administrateur français, intendant militaire, né à Versailles (Seine-et-Oise), le 28 janvier 1779, travailla dans les bureaux militaires attachés aux armées du Rhin, de Hollande et d'Helvétie, fut nommé en 1799 élève commissaire des guerres, et devint en 1801 l'un des trente-cinq adjoints titulaires créés par l'arrêté de l'an VIII. Depuis cette époque jusqu'à la campagne d'Austerlitz, il servit en Allemagne et fut envoyé ensuite à l'armée de Naples (1806) comme sous-intendant de première classe. Successivement commissaire ordonnateur (1809), ordonnateur en chef (1813) et inspecteur aux revues (1814) dans les troupes du roi Murat, il revint en France après la seconde Restauration; mais il ne fut employé qu'en 1817 et avec le rang de sous-inspecteur de troisième classe. De 1824 à 1830, il occupa la chaire d'administration militaire à l'École d'état-major.

Sous le gouvernement de Juillet, M. Vauchelle fut appelé aux plus hautes fonctions; de l'intendance de la 5e division (Strasbourg), il passa, en 1841, au comité d'infanterie et au conseil d'État, fut chargé, en 1842, d'une mission extraordinaire en Algérie, et dirigea l'année suivante les affaires de cette colonie au ministère de la guerre. Admis à la retraite en 1844, il a été maire de Versailles sous la République, et il fait encore partie du conseil général de Seine-et-Oise. On a de M. Vauchelle un *Cours d'administration militaire* (1831 et 1853; 3e édit., 3 vol. in-8).

VAUDOYER (Léon), architecte français, né à Paris, le 7 juin 1803, étudia sous son père et sous M. Hippolyte Le Bas. Entré à l'École des beaux-arts en 1819, il y remporta la mention d'architecture en 1822, le second prix en 1824, et le grand prix en 1826, sur ce programme : *un Palais pour l'Académie de France à Rome*. Pendant son séjour à la villa Médicis, il fit et envoya

les *Arcs de Trajan* à Ancône et à Bénévent, *la Porte la Majeure*, la *Porte d'Auguste*, à Fano, les *Aqueducs de Claude* et les *Temples de Vénus et de Rome* (1830) : ces deux dernières études ont figuré à l'Exposition universelle de 1855.

De retour à Paris en 1832, il éleva, avec David d'Angers, le monument national du général Foy et, depuis, de nombreux tombeaux particuliers. Il fit ensuite, avec son père, les travaux du Conservatoire des arts et métiers, qu'il continua seul en 1849, et qu'il dirige encore aujourd'hui. En 1854, à la suite d'un concours où son *Projet* fut adopté, il entreprit la construction de la nouvelle cathédrale de Marseille.

Cet architecte a exposé, en 1855, outre les envois choisis par la commission de l'Institut dans ses archives, une série d'*Études architecturales sur la Renaissance*, faites à Orléans pour le comité des monuments historiques; quinze dessins représentant divers points existants ou détruits de cette ville au xve siècle, étaient rapprochés de manière à former une vue pittoresque : ils ont valu à l'auteur une médaille de première classe.

M. Léon Vaudoyer est attaché aux monuments historiques ainsi qu'à la commission des bâtiments civils, et chargé de l'achèvement du Conservatoire des arts et métiers, en même temps que du service des portes Saint-Denis et Saint-Martin. Il a été décoré en décembre 1849.

VAUDREY (Claude-Nicolas), général français, sénateur, né le 25 novembre 1784, à Dijon, fut admis, en 1802, à l'École polytechnique, et, en 1804, à l'École d'application. Nommé lieutenant d'artillerie en 1806, il fit ses premières armes en Calabre, fut quelque temps prisonnier de guerre en Autriche (1809) et se distingua, durant la campagne de Saxe, aux affaires de Dresde, de Pirna et de Grossen-Hagen, où il passa chef-d'escadron (1813), ainsi que durant la campagne de France qu'il fit tout entière, quoique souffrant et le bras en écharpe. A Waterloo, il commanda l'artillerie de deux divisions du troisième corps. Licencié en 1815, il reprit du service deux ans plus tard, mais il ne fut promu au grade de colonel qu'après la révolution de Juillet. En 1836, il se trouvait à Strasbourg, à la tête du 4e d'artillerie à pied; il entra en relation avec le prince Louis-Napoléon Bonaparte, se dévoua à sa personne et à sa cause, favorisa ses projets et les fit, en partie, réussir (voy. NAPOLÉON III). Traduit devant la Cour d'assises de Strasbourg, il fut acquitté par le jury avec tous les accusés, mais il fut mis d'office à la retraite et rentra dans la vie privée. M. Vaudrey reparut, en 1848, à côté du prince Louis-Napoléon qui, élu président de la République, l'attacha à sa personne en qualité d'aide de camp, et le nomma successivement gouverneur des Tuileries et du Louvre, avec les titres de général de brigade (31 janvier 1852), membre du Sénat (31 décembre 1852), et grand officier de la Légion d'honneur (7 septembre 1854). — M. le général Vaudrey est mort le 11 mars 1857 au château de Cessey (Côte-d'Or). Il laisse deux fils, l'un ingénieur des ponts et chaussées, l'autre capitaine d'artillerie dans la garde impériale.

VAUGHAN (le révérend Robert), publiciste et littérateur anglais, né dans les premières années de ce siècle, docteur en théologie, d'abord desservant d'une chapelle à Kensington, puis professeur d'histoire ancienne et moderne au collége de l'université de Londres, dirige depuis une vingtaine d'années la *British Quarterly Review* qu'il a fondée et qui se maintient à un rang honorable dans la presse littéraire. Aujourd'hui il exerce à Manchester les fonctions de principal du collége indépendant du Lancashire.

M. Vaughan, outre les nombreux articles qu'il a fournis à sa revue, a écrit un grand nombre d'ouvrages d'histoire et d'éducation. Nous citerons parmi les premiers : *le Siècle et le Christianisme* (the Age and Christianity); *John de Wycliffe*, étude biographique; une *Histoire de l'Angleterre sous les Stuarts*, publiée aux frais de la Société des connaissances utiles; et *l'Age des grandes villes* (the Age of great cities; 1843, in-8), examen de la société moderne au point de vue de l'intelligence, de la morale et de la religion.

VAULABELLE (Achille TENAILLE DE) historien français, ancien représentant du peuple, ancien ministre, né à Châtel-Censoir (Yonne) en 1799, fut quelque temps employé, sous la Restauration, à la préfecture de son département; mais bientôt il quitta la bureaucratie pour le journalisme. Il vint à Paris, où il essaya, en 1824, de ressusciter *le Nain jaune*, et fut un des fondateurs du journal *le Pour et le Contre*, qui devint la *Révolution de* 1830. Après la chute de Charles X, il continua son opposition au système monarchique, sans se mêler activement à la démocratie militante. En 1838, il entra au *National*, dont il soutint les doctrines avec talent et avec mesure. Mais les travaux du journaliste n'étaient pas alors sa principale préoccupation. Après avoir fait paraître l'*Histoire de l'Égypte moderne de* 1801 *à* 1833 (1835, 2 vol in-8), il entreprit d'écrire l'*Histoire des deux Restaurations*. Il a consacré à cette œuvre plusieurs années de recherches consciencieuses et de travail rendu pénible par des difficultés de toute nature. L'abondance et la sûreté des renseignements, la bonne foi des appréciations, la chaleur communiquée au style par un vif amour du pays et de la liberté, et l'appui de toute la presse libérale, assurèrent à ce beau livre un légitime succès (1844 et suiv., 6 vol. in-8, 3e édition, 1857 et suiv.).

En 1848, M. de Vaulabelle se présenta, sous les auspices du gouvernement provisoire, comme candidat à la Constituante, dans le département de l'Yonne. Nommé représentant du peuple, le cinquième sur neuf, par 60 590 voix, il fit partie de la commission de Constitution, et fut élu président du comité de l'instruction publique. Il vota ordinairement avec la fraction la plus modérée du parti démocratique : pour le bannissement de la famille d'Orléans, contre les deux Chambres, contre l'amendement Grévy, contre le droit au travail, contre le crédit foncier, contre la réduction de l'impôt du sel, etc. Le général Cavaignac, dont il soutint constamment la politique, lui confia le portefeuille de l'instruction publique après la retraite de M. Carnot (voy. ce nom), et ne le remplaça par M. Freslon que pour satisfaire, par un changement de personnes, aux vœux de la majorité. Durant son passage au pouvoir, M. de Vaulabelle mit un esprit tout à fait gouvernemental au service du système de ménagement adopté par le général Cavaignac à l'égard des anciens conservateurs. Après l'élection du 10 décembre, il fit à la politique napoléonienne une opposition modérée, repoussa la proposition Rateau, vota contre l'interdiction des clubs et pour l'abolition de l'impôt des boissons, et désapprouva la direction donnée à l'expédition de Rome. Non réélu à l'Assemblée législative, il a depuis lors cessé de paraître sur la scène politique, et a consacré ses loisirs à publier une édition nouvelle de son *Histoire des deux Restaurations*.

VAULABELLE (Mathieu TENAILLE, dit Éléonore DE), vaudevilliste français, frère du précédent,

né à Châtel-Censoire, en octobre 1802, débuta, en 1825, par une *Épître à Sidi-Mahmoud*, signée de lui et de M. Méry, dont ce poëme était aussi le début. Il s'occupa ensuite, pendant près de dix ans, de journalisme, rédigea un *Courrier de la Jeunesse*, fut un des fondateurs du *Journal des Enfants*; il s'est depuis exclusivement consacré à la littérature dramatique.

Il a donné au théâtre, et tour à tour sous son nom et sous les pseudonymes d'*Ernest Desprez*, *Jules Cordier*: *la Tireuse de Cartes*, mélodrame en trois actes (1833), avec Alboize; *un Enfant*, drame en quatre actes (1835), avec Ch. Desnoyers; *Clémentine*, en un acte (1836), avec Ancelot; *Contre fortune, bon cœur*, en un acte (1838); *les Trois Dimanches*, vaudeville en trois actes (1838), avec MM. Coignard; *le Mari de ma fille*, en un acte (1840), avec Ancelot; *le Mari à l'essai*, en un acte (1842), avec Bayard; *la Polka en province*, en un acte (1844), avec A. de Comberousse; *la Propriété c'est le vol*, folie socialiste en trois actes et sept tableaux (1848), avec M. Clairville, etc. Il a encore écrit, en dehors du théâtre, un *Enfant* (1833, 3 vol.); les *Femmes vengées* (1834, 2 vol.); les *Jours heureux*, contes et morales (1836), et des articles et fragments dans divers recueils.

VAUTHIER (Louis-Léger), ingénieur français, ancien représentant, né en 1815, à Bergerac (Dordogne), où son père était ingénieur des ponts et chaussées, fut admis, en 1834, dans les premiers rangs à l'École polytechnique et en sortit dans le corps auquel appartenait son père. En 1839, il se rendit au Brésil, où il dirigea les travaux de route et de construction de la province de Fernambouc. De retour en France en 1846, il fut employé successivement dans les départements du Morbihan et du Cher. Partageant les opinions de l'école phalanstérienne, il accueillit la révolution de 1848 avec enthousiasme et fut envoyé, en 1849, par le département du Cher, comme député à l'Assemblée législative. Compromis presque aussitôt dans le mouvement du 13 juin 1849, et pris au Conservatoire des arts et métiers, il comparut, en octobre, devant la haute Cour de Versailles, fut du petit nombre des accusés qui consentirent à répondre, et se vit condamner à la déportation. Détenu successivement à Doullens et à Belle-Ile, il obtint, en 1852, d'être transféré à Sainte-Pélagie; il s'occupa dans le cours de cette détention de diverses publications scientifiques et littéraires dont quelques-unes parurent dans le *Magasin Pittoresque*. En 1855, M. Vauthier obtint son élargissement et passa en Espagne, où il fut employé comme ingénieur.

VAUTHIER-GALLE (André), sculpteur français et graveur de médailles, né à Paris, en janvier 1818, étudia, jeune encore, sous Galle, Blondel et Petitot. A 21 ans, il remporta le premier prix de gravure à l'École des beaux-arts, et passa les cinq années d'usage à la villa Médicis (1839-45). A son retour, il épousa, ainsi que M. Oudiné, une des petites-filles de Galle, son premier maître, dont il joignit le nom au sien.

Pendant son séjour en Italie, M. Vauthier avait fait quelques envois de médaillons et de médailles, copiés dans les cabinets de Rome et le musée Capitolin. Plus tard il exposa divers sujets commandés et des compositions originales, entre autres: le *Portrait de Gaspard Monge*, pour le comité des monnaies (1845); *la Bienfaisance secourant les victimes de l'inondation du Midi en* 1840, en bronze, et le *Portrait de Mathieu de Dombasle* (1848); les modèles, en bronze et en plâtre, d'une *Tête de la République*, au concours des monnaies de la même année; puis, de 1850 à 1855, *les Victoires d'Afrique*, commandé par le ministère de l'intérieur; plusieurs *Portraits* ou *Médaillons* en bronze, l'*Épreuve* des médailles de récompense du jury des Beaux-Arts; enfin les modèles et médailles de *Bernard de Palissy*, de *Dombasle*, de *Mgr Sibour*, de *MM. Dufresnoy*, *J. B. Jenn*, *Dufresne de La Chauvinière*, *Duvernay*, *de Nieuwerkerke* et *Simon Saint-Jean*, admis à l'Exposition universelle.

La seule statue remarquée de cet artiste est celle du *Printemps*, envoyée à l'exposition du Palais-Royal en 1850. Au salon suivant, il a obtenu pour la gravure une 2e médaille.

VAUX (George MOSTYN, 6e baron), pair d'Angleterre, né en 1804 à Bath, descend par sa mère des anciens barons de ce nom. Il entra en 1838 à la Chambre des Lords et s'y montra favorable aux mesures du parti libéral. De son mariage avec la fille du colonel Vansittart (1828) il a quatre enfants, dont l'aîné, George-Charles MOSTYN, est né en 1830 à Keddington.

VAUZELLES (Jean-Baptiste DE), magistrat français, né à Brioude (Haute-Loire), le 26 novembre 1792, était procureur du roi à Tours, sous la Restauration, lorsque, mettant le sentiment de ses devoirs au-dessus de la politique, il s'attira une disgrâce par son refus d'abandonner, sur l'invitation du ministre, la poursuite d'une instruction criminelle contre une des autorités militaires du département. Il consacra alors ses loisirs à des études philosophiques, et rentra dans la magistrature, comme conseiller à la Cour de Caen, en 1829. Il passa, en 1830, avec le même titre, à celle d'Orléans, dont il est devenu, après 1848, premier président. Décoré de la Légion d'honneur le 31 mai 1837, M. de Vauzelles a été promu officier le 18 janvier 1853.

On a de lui: *Essai d'un traité sur la justice universelle, ou les Sources du droit*, traduit de Bacon, avec quelques opuscules de jurisprudence (1824, in-8); *des Jésuites et de la cour de Rome* (1826, in-8), traduit du même, et destiné à prouver, contre M. Berryer, que Bacon n'avait pas été partisan de cet ordre; *Procès de François Bacon* (1825, in-8), extrait anticipé de *l'Histoire de la vie et des ouvrages de Fr. Bacon*, etc., suivi de la traduction de quelques écrits (1833, 2 vol. in-8).

VAVIN (E....), homme politique français, né en 1792, étudia le droit à Paris et acheta, sous la Restauration, une charge de notaire qu'il abandonna en 1838. L'année suivante, lors du renouvellement de la Chambre des Députés, il réussit, avec le concours de l'opposition, à obtenir le mandat des électeurs du XIe arrondissement de Paris, et vint prendre place sur les bancs de la gauche. Réélu jusqu'en 1848, il fut chargé, le 9 mars, par le gouvernement provisoire, de la liquidation de l'ancienne liste civile, fonctions qu'il n'accepta qu'à la condition qu'elles fussent gratuites. Estimé de tous pour l'honnêteté de ses sentiments politiques, il fut compris en 1848 et en 1849, au nombre des représentants de la Seine aux deux assemblées républicaines. Ce fut sur ses vives instances que la question de la Pologne fut mise à l'ordre du jour du 15 mai. Démocrate très-modéré, il vota le plus souvent avec la droite, approuva la proposition Rateau, l'expédition d'Italie, la limitation du suffrage universel par la loi du 31 mai (1850) et la révision de la Constitution. Opposé, toutefois, aux projets de l'Élysée, il fit partie, le 2 décembre 1851, de la réunion du Xe arrondissement et protesta avec énergie contre le coup d'État. Depuis cette époque, il n'est pas sorti de la vie privée.

VECHTE ou **WECHTE** (Antoine), sculpteur et orfèvre français, né à Vire-sous-Bil (Côte-d'Or), s'est fait, aux salons des beaux-arts ainsi qu'aux expositions de l'industrie, le renom d'un artiste éminent, et a donné, depuis dix ans, des œuvres qui tiennent le premier rang parmi les objets d'art. On a surtout vu de lui : un *Vase allégorique*, en argent repoussé, figurant *les Passions vaincues, les Vices de l'homme*, etc. (1847); *l'Harmonie dans l'Olympe*, intérieur de coupe (1848); *le Frappement du rocher*, intérieur d'un plat (1850); *Modèle de vase* (1855), etc. M. Vechte a obtenu une mention à cette dernière exposition. Il a été décoré en 1848.

VEHSE (Charles-Édouard), historien allemand, né le 18 décembre 1802, à Freiberg (Saxe), où son père occupait un rang important dans l'industrie et l'administration, fut élevé à l'École des mines, puis alla ensuite étudier le droit à Leipsick et à Gœttingue. Placé aux archives d'État de Dresde en 1825, il y devint secrétaire, lorsqu'il eut obtenu le grade de docteur en droit en 1826, et fut enfin nommé archiviste en 1833. Mais la passion des voyages lui fit quitter sa position en 1838. Il partit alors avec un de ses amis pour l'Amérique, où il ne resta guère plus d'une année. Depuis, il a visité différentes contrées de l'Europe. Longtemps retiré à Dresde et fixé depuis 1843 à Berlin, M. Vehse s'est tenu à l'écart des fonctions publiques et a consacré ses loisirs à d'assez nombreuses publications.

Nous citerons de lui : *Histoire de l'empereur Othon le Grand* (Geschichte Kaiser Otto's der Grossen; Zittau, 1828); *Tables de l'histoire universelle et de l'histoire de la civilisation* (Tafeln der Welt und Culturgeschichte; Dresde, 1834); *Cours d'histoire universelle* (Vorlesungen über Weltgeshichte: Dresde, 1842, 2 vol.); *Shakspeare politique, philosophe et poëte* (Shakspeare als Politiker, Psycholog ung Dichter; Hambourg, 1841, 2 vol.); enfin, le grand ouvrage auquel il doit surtout sa réputation: *Histoire des cours allemandes depuis la réformation* (Geschichte der deutschen Hœfe seit der Reformation; Hambourg, 1851 et suiv., plus de 40 volumes); la première partie (Prusse) comprend 6 volumes; la seconde (Autriche), 11 volumes; la troisième (maison de Brunswick), 5 volumes; la quatrième (Bavière, Wurtemberg, Bade et Hesse) 5 volumes; la cinquième (maison de Saxe), 7 volumes. La dernière contiendra l'histoire des petites cours ainsi qu'un appendice formé par l'*Histoire et statistique de la noblesse allemande* (Deutsche Adelsgeschichte und Adelsstatistik).

VEIT (Philippe), peintre allemand, né à Berlin, le 13 février 1793, et beau-fils du célèbre Frédéric Schlegel, fut initié par lui aux théories de la philosophie allemande, et garda de cette première éducation un penchant à l'idéalisme. Lors de la guerre de l'indépendance, il quitta l'Académie de Dresde pour s'engager dans un corps de volontaires et fit les campagnes de 1813 à 1816. De retour dans sa patrie, il ne tarda pas à partir pour Rome, où l'école romantique allemande venait d'être fondée par Overbech et Cornélius, et travailla aux grandes fresques de l'*Histoire de Joseph* dans la villa Bartholdy. Plusieurs des grands tableaux qui ont fait sa réputation se rapportent à ce séjour de Rome; ce sont *les Sept années d'abondance*, *le Triomphe de la religion* (galerie du Vatican), plusieurs scènes du *Paradis* du Dante (villa Massimi), et la décoration du maître autel de l'église de la Trinite-du-Mont.

Rentré en Allemagne, vers 1826, il fut nommé directeur de l'École des beaux-arts de Staedel à Francfort, et donna dès lors un grand nombre de travaux dont plusieurs sont comptés parmi les chefs-d'œuvre de la peinture allemande. Il faut citer : *Saint Georges*, *les Deux Maries au tombeau;* des *Portraits* et des fresques. Il ne négligea rien pour encourager ses élèves à se livrer à ce dernier genre, et peignit lui-même, dans la grande salle de l'école, *le Christianisme apportant à l'Allemagne l'art et la civilisation;* les figures allégoriques de l'*Allemagne* et de l'*Italie*, et *le Bouclier d'Achille*. En 1843, à la suite de dissentiments avec M. Lessing, M. Veit quitta l'école de Staedel, et ouvrit un atelier particulier à Francfort. Il termina en 1846 pour la cathédrale de cette ville une *Assomption*, et exécuta pour le roi de Prusse *la Parabole du bon Samaritain* et *les Ténèbres d'Égypte;* enfin, le dessin de la grande fresque de la nouvelle cathédrale de Berlin : *La glorification de la foi chrétienne dans son alliance avec la maison régnante de Prusse.*

VELA (Vincent), sculpteur italien d'origine suisse, né en 1822, à Ligurnetto (canton du Tessin), et fils de pauvres paysans, apprit, dès l'âge de douze ans, à tailler la pierre dans les carrières de Viggiu, et manifesta une grande disposition pour la sculpture. A quatorze ans il se rendit à Milan et fut employé aux travaux de restauration de la cathédrale. Il se mit à étudier le dessin avec ardeur, et son frère aîné qui, lui aussi, de simple tailleur de pierre s'était fait artiste à force de talent naturel, le plaça dans l'atelier du sculpteur Cacciatori. Pressé par la misère, il fut obligé de travailler, souvent la nuit, à faire des modèles pour les orfévres. Il prit part, en 1848, au concours de sculpture ouvert à Venise, et obtint le prix. Le sujet était un bas-relief représentant *le Christ ressuscitant la fille de Jaïre*. Des bustes importants lui étaient déjà confiés, quand sa statue de *la Prière* vint achever sa réputation. Il se rendit à Rome, en 1847, et y fit le modèle de son *Spartacus;* mais il fut appelé tout à coup dans le Tessin, comme milicien suisse, par la guerre du Sunderbund. En 1848, il assista, comme volontaire, à la guerre de l'indépendance italienne, et il se distingua même au siége de Peschiera. La campagne finie, il reprit son ciseau et exécuta en marbre son *Spartacus*, grande statue qui diffère également par l'idée et la forme du *Spartacus* de M. Foyatier. Cette œuvre, acquise par le duc Antonio Litta, a figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, et a obtenu une mention.

Nommé membre de l'Académie des beaux-arts de Milan, M. Vela refusa ce titre et passa à Turin, où il exécuta plusieurs statues, entre autres *l'Espérance* et *la Résignation*, destinées aussi à être placées sur des tombeaux. En 1855, il a achevé, à Bergame, une *Harmonie en pleurs*, pour le monument de Donizetti.

VELPEAU (Alfred-Armand-Louis-Marie), chirurgien français, membre de l'Institut et de l'Académie impériale de médecine, est né à Briche, petit village situé près de Tours, le 18 mai 1795. Fils d'un honnête maréchal ferrant, qui devait, au besoin, comme tous ses confrères de la campagne, exécuter les pratiques les plus simples de l'art vétérinaire, le jeune Velpeau passa sa première jeunesse à aider son père dans son métier. Néanmoins, quoique privé de maître, il apprit presque seul à lire et à écrire. Il éprouvait, dans son humble condition, un irrésistible besoin de s'instruire. Pour tout sujet d'étude il avait trouvé chez son père un ancien *Traité d'hippiatrique* et *le Médecin des pauvres;* mais, comme il était doué d'un esprit réfléchi et observateur, il parvint

à acquérir quelques notions de médecine pratique, et se fit peu à peu une sorte de réputation par plusieurs cures heureuses opérées dans le village. Un jour vint pourtant où le futur docteur provoqua, chez un de ses malades, un accident assez grave par l'administration d'un médicament dangereux, l'ellébore noire. Un médecin du voisinage fut appelé, qui adressa à son malencontreux confrère une remontrance assez vive. Mais bientôt il découvrit dans le jeune homme une telle passion pour l'étude qu'il s'intéressa à lui et lui procura les moyens de la satisfaire. Les progrès de M. Velpeau furent rapides, et ses parents s'étant décidés, non sans beaucoup de peine, à se séparer de lui, il fut envoyé à Tours. Attaché à l'hôpital de cette ville, il dut prendre toutes ses études par la base et se mit à étudier à la fois le latin, le français, la géographie, l'histoire, l'anatomie, la physiologie et toutes les branches de la médecine, et cela au milieu des incroyables privations que lui imposait la modicité de ses ressources. A force de travail et d'application au service de l'hôpital, il se fit admettre comme élève interne, et, au bout de quinze mois, il fut reçu officier de santé.

Nommé premier élève, en 1818, avec 200 francs d'appointements, il y joignit le revenu d'une petite clientèle, qui lui permit de faire les économies nécessaires pour accomplir une grande résolution, celle d'aller à Paris. Il part avec 400 francs, s'installe le plus modestement qu'il peut, et vit avec une sobriété inouïe. Fréquentant sans cesse les hôpitaux, il se livre de plus en plus au travail. Cependant son léger trésor s'épuisait. Des amis vinrent à son secours. Mais l'épreuve touchait à son terme. Il est couronné au concours de l'École pratique, puis nommé aide d'anatomie, et fait plusieurs cours dont le succès augmente de jour en jour. Enfin, grâce à son infatigable activité, à sa volonté puissante, il passa sa thèse, en mai 1822, et eut le titre de docteur. Loin de s'arrêter dans cette voie laborieuse, il aborda successivement tous les concours. En 1830, il fut nommé chirurgien de l'hôpital de la Pitié; en 1835 il remporta, sur M. Lisfranc, la chaire de clinique chirurgicale. Enfin, en 1842, l'Institut l'appela à occuper le fauteuil laissé vacant par la mort du célèbre Larrey (1842). Il est, depuis le 26 septembre 1848, officier de la Légion d'honneur.

La clinique faite à la Charité par M. Velpeau est peut-être son principal titre comme médecin, et elle a contribué, autant que ses livres, à son influence. C'est, en effet, une des plus remarquables et des plus suivies. M. Velpeau, l'un des premiers de nos chirurgiens, diagnostique promptement et opère avec une grande habileté, malgré l'accident qui l'a privé de l'usage de l'index de la main droite. MM. Jeanselme et Pavillon, ses élèves, ont recueilli et publié trois volumes de ses *Leçons orales*, qui renferment des faits et dissertations de la plus haute importance.

M. Velpeau a publié lui-même un grand nombre de travaux : *Traité d'anatomie chirurgicale* (1825, 2 vol. avec atlas; 3ᵉ édit., 1833); *Exposition d'un cas remarquable de maladies cancéreuses, avec oblitération de l'aorte* (1825); *Anatomie des régions* (1825-1826), ouvrage refondu, en 1833, sous ce titre : *Anatomie chirurgicale, générale et topographique*, avec atlas; *Traité de l'art des accouchements* (1829, avec figures); *Mémoire sur les positions vicieuses du fœtus* (1830); *Recherches sur la cessation spontanée des hémorragies traumatiques primitives et la torsion des artères* (1830); *Nouveaux éléments de médecine opératoire*, avec atlas de 20 planches in-4, représentant les principaux procédés opératoires et les instruments (1822), l'un des ouvrages les plus complets et qui jouit de la plus grande autorité; *Embryologie ou ovologie humaine, contenant l'histoire descriptive et iconographique de l'œuf humain* (1833), avec quinze planches magnifiques, livre considéré comme l'œuvre la plus remarquable du maître; *Traité de l'opération du trépan dans les plaies de la tête* (1834); *Mémoire sur les convulsions qui surviennent avant, pendant et après l'accouchement* (1834); *Traité des maladies du sein et des régions mammaires* (Paris, 1853), etc.; sans parler d'un grand nombre de *Mémoires* sur les altérations du sang, le cancer, les hémorragies, la résorption purulente, etc., qui attestent la sûreté et la variété des connaissances de M. Velpeau dans tout le vaste domaine de l'art chirurgical.

VENEDEY (Jacob), écrivain et homme politique allemand, né à Cologne, le 24 mai 1805, fit ses études à Bonn et à Heidelberg, puis s'occupa quelque temps de droit et d'affaires. Une brochure *sur le jury* (über das Geschworenengericht: Cologne, 1832), et des rapports avec les sociétés secrètes déterminèrent son arrestation à Manheim en 1832. Mais il parvint à s'échapper et se réfugia en France, à Strasbourg d'abord, puis à Paris. Il y fut inquiété par la police, qui l'interna au Havre à plusieurs reprises. Mais, protégé par des membres de l'Institut, entre autres MM. Arago et Mignet, qui faisaient grand cas de son talent, il résida presque constamment à Paris jusqu'à la révolution de 1848, qui le ramena en Allemagne. Il se mêla de nouveau à la politique; mais avec un esprit de modération qu'on n'attendait pas d'un banni. Membre du parlement préparatoire de Francfort, de la commission des dix-sept, et finalement de l'Assemblée nationale allemande, il siégea parmi les partisans modérés de la démocratie, se prononça ouvertement contre les tentatives insurrectionnelles de Hecker et fut même envoyé comme commissaire dans le Palatinat, avec mission de les réprimer. Il assista aux dernières séances tenues par l'Assemblée nationale à Stuttgart et alla ensuite offrir ses services au Schleswig-Holstein, qui les refusa. Banni de Berlin, puis de Breslau, il vécut deux années à Bonn, et passa en Suisse (1853), où il est devenu professeur d'histoire à l'université de Zurich.

On doit à M. Venedey un certain nombre d'ouvrages importants : *Voyage et séjour en Normandie* (Reise und Rastage in der Normandie; Leipsick, 1838, 2 vol.); *l'Idée romaine, chrétienne et germanique* (Rœmerthum, Christenthum, Germanenthum; Francfort, 1840); *la France, l'Allemagne et les provinces rhénanes* (Paris, 1840); *la France, l'Allemagne et la Sainte-Alliance* (Paris, 1842); *la Langue et les proverbes de la France et de l'Allemagne* (die Deutschen und Franzosen in Sprache und Sprichwort; Francfort, 1843); *John Hampden* (Bellevue, 1843); *l'Angleterre* (England; Leipsick, 1845, 3 vol.); *l'Irlande* (Ibid., 1844, 2 volumes); *le Sud de la France* (das südliche Frankreich; Francfort, 1846, 2 vol.); *le Schleswig-Holstein en 1850* (Leipsick, 1850); *Histoire du peuple allemand* (Geschichte des deutschen Volkes; Berlin, 1854-1858, t. I-IV), etc.

VENTIGNANO César DELLA VALLE, duc DE), célèbre auteur dramatique italien et écrivain polygraphe, né à Naples, le 9 février 1777, composa, presque encore enfant, un poëme en cinq chants et en stances, *le Vésuve*, qui ne fut imprimé qu'en 1810. Son poëme de *Lalagé dans l'atelier de Canova*, publié en 1812, lui valut l'amitié du grand sculpteur. Il se tourna alors vers le théâtre et écrivit, jusqu'en 1830, une longue suite de tragédies : *Médée*, son chef-d'œuvre; *Hippolyte*,

deux *Iphigénies*, *Jeanne Grey*, *Roméo et Juliette*, etc., etc., toutes pièces composées sur un plan régulier et très-simple et écrites avec une grande élégance de style. En 1820, le duc de Ventignano écrivit pour Rossini *Maometto*, devenu notre *Siége de Corinthe*.

Il s'occupa ensuite d'économie politique et publia, de 1830 à 1833, diverses brochures : *sur la Dépréciation des principales denrées; sur le Paupérisme dans le royaume de Naples*, etc., et des *Éléments de statistique*. Il donna aussi, sous le titre d'*Essai*, deux premiers volumes de philosophie de l'histoire, commentaire inachevé de la *Science nouvelle* de Vico.

En 1843, le duc de Ventignano revint à la poésie. Il publia un petit poëme en vers blancs, intitulé : *Souvenirs*, puis, en 1848, une satire politique, *Quatre siècles en quarante ans*. Il écrivit cette même année deux *Essais sur l'éducation de la haute classe et des classes laborieuses*, ainsi que de nombreux articles de journaux et des brochures de circonstance.

Pour venir en aide, par des représentations à bénéfice, à l'institution des salles d'asile, il s'essaya dans la comédie, et donna 18 pièces, entre autres : *Vingt-sept ans après*, *les Deux siècles*, *l'Opinion publique*, *la Province et la capitale*, *le Poëte et l'économiste*, etc. Ces comédies ont cela de particulier qu'elles s'attaquent surtout aux vices et aux ridicules de la classe patricienne, à laquelle l'auteur appartient. Le duc de Ventignano a aussi écrit quelques drames. En 1851 parurent ses poésies lyriques, réunies en un seul volume, dans lequel on remarque le poëme des *Pleurs d'Israël*, et, en 1853, son *Tableau philosophique de l'histoire du genre humain*.

Le duc de Ventignano a constamment occupé, depuis 1814, des charges publiques importantes, entre autres celles de surintendant général des théâtres et de conseiller à la Cour des comptes.

VENTURA (le R. Père. G. D. Joachim, orateur et théologien italien, né à Palerme, le 8 décembre 1792, est le fils de D. Gaud Ventura, baron de Raulica, et de D. Catherine Gatinelli. Il termina ses études à quinze ans, et, par déférence pour le désir de sa mère, il entra chez les jésuites de Palerme, qui lui confièrent aussitôt leur chaire de rhétorique. Quand cette maison eut cessé d'exister, l'abbé Ventura se fit théatin, reçut la prêtrise et débuta avec succès dans la carrière de la prédication. Devenu secrétaire général de l'ordre, il contribua beaucoup à sa restauration, et publia un premier écrit, *la Causa dei Regolari al tribunali del bon senso*, qui révéla chez lui une rare aptitude pour la polémique. Il se fit ensuite connaître comme un des plus actifs collaborateurs de l'*Encyclopédie ecclésiastique* et fut nommé censeur de la presse et membre du conseil royal de l'instruction publique du royaume de Naples, malgré la loi qui défendait aux Siciliens d'exercer de telles fonctions hors de la Sicile.

Le P. Ventura profita de son influence pour importer en Italie la nouvelle philosophie catholique éclose en France; il encouragea la traduction de l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion*, et traduisit lui-même *la Législation primitive* de M. de Bonald, et *le Pape* de Joseph de Maistre. Cependant il continuait de se livrer à la prédication, et excellait particulièrement dans l'oraison funèbre. Son *Éloge mortuaire de Pie VII*, qui eut au moins vingt éditions, lui valut le surnom de Bossuet italien, au moment où son livre *sur l'Influence du* XVI*e siècle* était présenté comme le pendant de l'*Histoire des variations*.

Nommé, en 1824, gouverneur général de l'ordre des Théatins, le P. Ventura s'établit à Rome. Le pape voulut lui confier la direction du *Journal ecclésiastique*, où il consentit seulement à donner quelques articles sur l'action civilisatrice de la France. Membre d'une commission de censure avec Mgrs Orioli et Michara, qui devinrent cardinaux, et avec le R. P. Capellari, plus tard Grégoire XVI, il fut promu, la même année, à une chaire de droit public ecclésiastique, puis aux fonctions d'aumônier de l'université. Le P. Ventura marchait dans la voie des honneurs de la prélature, quand d'odieuses accusations le déterminèrent à se démettre du professorat. Il n'en resta pas moins cher au Souverain Pontife, qui lui confia dès lors les affaires politiques les plus difficiles et les plus délicates. Le concordat du saint-siége avec le duc de Modène; la réconciliation du pape avec Chateaubriand, ambassadeur de France à Rome, que Sa Sainteté ne voulait point recevoir; la reconnaissance de Louis-Philippe par la cour de Rome, comme roi de fait sinon de droit, furent dus à son influence. Il fut question de le nommer évêque, à la prière du duc de Modène; mais Léon XII voulut le garder près de lui.

Un livre d'érudition et de logique, *de Methodo philosophandi* (Rome, 1828, in-8, 800 p.), ayant pour objet la restauration de la philosophie chrétienne, dite scolastique, souleva contre le P. Ventura le protestantisme et les gallicans. Lamennais, son ancien ami, l'attaqua, dans *l'Avenir*, avec aigreur. Ce qui n'empêcha pas le P. Ventura de conseiller au pape l'emploi des ménagements et de la douceur vis-à-vis du chef de l'ultramontanisme français « Toute autre conduite, disait-il, pourrait changer l'apologiste de Rome en fléau de Rome. » D'autres conseils ayant été suivis, il sut calmer encore les premières colères de Lamennais, et lui suggéra l'idée d'un livre sur *les Maux de l'Église et leurs remèdes*, dont trois chapitres, derniers chants du cygne catholique, « composés sous l'inspiration du ciel et presque dans le ciel même, » écrivait le P. Ventura, se conservent au dépôt des affaires de Rome.

Fatigué d'une lutte constante contre d'infatigables ennemis qui calomniaient ses rapports avec Lamennais, le P. Ventura quitta la cour pontificale pour vivre dans la retraite. Pendant dix années, il se livra à l'étude de l'Écriture sainte, et des Pères de l'Église, de saint Thomas surtout, et publia en 1839 son ouvrage des *Beautés de la foi* (3 vol. in-8). C'est aussi l'époque de ses prédications solennelles dans l'église de Saint-André della Valle et à Saint-Pierre de Rome. Il prêcha onze ans de suite à Saint-André l'octave de l'épiphanie. On compte de lui 150 *Homélies*, dont 75 éditées dans les principales villes d'Italie, forment 5 vol. in-8. C'est aussi dans le même temps que, pour christianiser l'éducation et empêcher les idées païennes de s'infiltrer dans le monde avec les chefs-d'œuvre de l'antiquité, le P. Ventura entreprit à Rome une publication imitée en France par l'abbé Gaume, celle d'un choix d'extraits des Pères de l'Église et des poëtes sacrés, sous le titre de *Bibliotheca parva, seu graciosa et elegantiora opera veterum SS. Ecclesiæ patrum, ad usum juventutis christianarum litterarum studiosæ* (1839).

Une phase nouvelle s'ouvre dans l'existence du P. Ventura à l'avénement de Pie IX. Le cardinal Matei, élu pape, trouve l'émeute aux portes de Rome et se voit contraint de transiger avec elle. Croyant l'alliance possible entre la religion et la liberté, le P. Ventura prononce alors son *Oraison funèbre d'O'Connel*, dont l'effet fut si grand, que la quête qui suivit produisit 100 000 francs. Les idées avancées de l'orateur lui donnèrent sur la multitude une influence prodigieuse, dont il se servit, au mois de juillet 1847, pour sauver l'é-

glise Saint-André du pillage. Quelque temps après, dans un service funèbre en l'honneur des victimes du siége de Vienne, le P. Ventura, à la prière des révolutionnaires modérés, sut encore émouvoir la foule en lui parlant du pape. La révolution marchait. Nul moyen de l'arrêter que d'octroyer une constitution au peuple romain. Le P. Ventura y poussait le pape, mais le pape se décida trop tard. En 1848 il fut nommé par le gouvernement populaire sicilien ministre plénipotentiaire et commissaire extraordinaire à la cour de Rome, et n'accepta ces fonctions des mains d'un gouvernement insurrectionnel qu'avec le bon plaisir du saint-père. S'occupant, d'un point de vue élevé, des intérêts respectifs de la Sicile et de Rome, il publia un mémoire *sur l'Indépendance de la Sicile*, un autre *sur la Légitimité des actes du parlement sicilien*, puis un gros volume in-8, intitulé : *Mensonges diplomatiques*. D'accord avec le célèbre abbé Rosmini et avec d'illustres représentants des divers États italiens, le P. Ventura préparait, vers le mois de mai 1848, une confédération italienne, à laquelle eût présidé le pape, mais que l'aveuglement de Gioberti et l'ambition de Charles-Albert firent échouer. Peu après, Pie IX prenait le chemin de l'exil. Le P. Ventura demeura à Rome, où il refusa, malgré l'autorisation du pape, la candidature à l'Assemblée constituante. La république romaine ne lui paraissait pas viable, et consulté par le général Oudinot sur l'opportunité d'une attaque contre Rome, il répondra : « Vous créerez à la république une force qu'elle n'a pas et vous rendrez le pouvoir papal à peu près impossible. »

Le P. Ventura sortit de Rome le 4 mai et se retira à Civita-Vecchia, sous la protection des armes françaises. Après avoir essayé vainement d'éclairer l'opinion publique sur l'état des esprits en Italie, ne pouvant plus rien, ni pour le pape, ni pour la nation, il partit pour la France, et vint habiter Montpellier, où l'amitié de quelques hommes d'élite le consola des attaques et des calomnies dont il devint l'objet. Sa plus grande douleur fut de lire, le 8 septembre, dans un journal, le décret de la congrégation de l'*Index*, qui condamnait son *Discours sur les morts de Vienne*. Il s'inclina devant ce coup de foudre, et, comme Fénelon, se rétracta. Il écrivit, à Montpellier, ses *Lettres à un ministre protestant* (1849, in-12), pour répondre à cette ancienne assertion, reprise alors par un ministre de Genève, que saint Pierre n'a jamais mis le pied dans Rome. Cet ouvrage ouvre toute une série d'ouvrages du P. Ventura écrits en français. Il s'exerça aussi, à Montpellier, à prêcher dans notre langue, et après deux ans de séjour et de prédication dans cette ville, il vint à Paris, où l'avait devancé depuis si longtemps sa réputation.

Le nom du P. Ventura y eut bientôt un grand retentissement, grâce aux curieuses conférences du R. P. théatin avec les savants de l'Observatoire et de l'Institut, grâce surtout à ses sermons et à ses livres. Pendant plusieurs années il sut attirer et retenir dans les églises de la Madeleine et de Saint-Louis-d'Antin un nombreux auditoire. L'originalité un peu étrangère de sa parole, les témérités parfois heureuses d'un style énergique et pittoresque, des mouvements vrais d'éloquence, une science théologique peu commune chez nous, tout contribuait au succès de sa prédication.

Le P. Ventura a publié à Paris des livres tour à tour sérieux et agréables : une intéressante *Histoire de Virginie Bruni* (1850, in-12); *les Femmes de l'Évangile* (1853, in-12); *la Raison philosophique et la raison catholique* (1852, in-8); *la Femme catholique* (1854, 3 vol. in-8); l'*Essai sur l'origine des idées* (1853, in-8); l'*École des miracles ou les OEuvres de la puissance et de la grandeur de J. C.* (1854-1855, 2 vol. in-18); *le Pouvoir chrétien* (1857, in-8); *recueil* de sermons prononcés aux Tuileries, avec une introduction de M. Louis Veuillot, etc., etc. Les travaux actuels du P. Ventura, tous écrits en français, sont comme un hommage à l'universalité de notre langue : « Par vos ouvrages italiens, lui écrivait Mme Isabella Rossi, vous appartenez à nous, par vos ouvrages français vous appartenez à tous. »

VERBOECKHOVEN (Eugène), peintre belge, né à Warneton (Flandre occidentale), en 1799, apprit seul le dessin et s'adonna spécialement à la peinture des animaux. On a de lui : *Moutons surpris par l'orage*, *Convoi de chevaux attaqué par des loups*, *Animaux à la prairie*, *Empsaël*, *étalon arabe*, qui obtinrent deux secondes médailles à Bruxelles, en 1824, et à Paris, en 1841. A l'Exposition universelle de 1855, il envoya *une Bergerie campinoise*, *Brebis et agneaux ou la Bonne mère*, qui furent récompensés d'une médaille de troisième classe, et au salon de 1857, deux *Souvenirs d'Écosse*. Il a fait aussi quelques paysages, dont les plus remarquables sont une *Campagne de Rome* et une *Vue du Mont-Dore;* des portraits, notamment ceux d'*Horace Vernet* et *de Soliman-pacha* (peint en grisaille). Enfin, il s'est essayé dans la sculpture et a donné une statue en plâtre, *la Méditation*, qui atteste un certain mérite. M. Eug. Verbœckhoven est chevalier de l'ordre de Léopold. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1845.

VERBŒCKHOVEN (Charles-Louis), peintre belge, frère du précédent, né au même lieu, en 1802, fut élève de son frère; il fit d'abord des animaux; mais bientôt il se consacra plus spécialement à peindre des marines. Il séjourna longtemps en Hollande, et y prit le sujet de ses principales toiles. On a de lui : *Bâtiments pêcheurs séchant leurs voiles au mouillage; Marée montante; Navires pêcheurs en vue du fort de Lillo, près d'Amsterdam*, qui a paru à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, avec une *Vue du port de Flessingue*. Il a obtenu, à Bruxelles, deux médailles de vermeil (1833 et 1836).

VERDÉ-DELISLE (Henri), médecin français, né vers la fin du dernier siècle, fit ses études à Paris, où il exerce sa profession depuis 1818, date de son admission au doctorat. En 1838, il publia un livre sur *la Petite vérole* (in-8) considérée comme agent thérapeutique des affections scrofuleuses et tuberculeuses, et où il indiquait les résultats funestes de la vaccine. Il développa cette théorie dans l'ouvrage suivant : *de la Dégénérescence physique de l'espèce humaine déterminée par le vaccin* (1855, in-8). D'après l'auteur, la petite vérole est une nécessité chez l'homme, qui, ainsi que plusieurs espèces animales, doit subir une crise inévitable, un travail dépuratoire au moment du passage de l'enfance à l'état adulte. Le vaccin, sans action thérapeutique sur cette affection, se borne à la répercuter et détermine la matière variolique à réagir de la manière la plus funeste; de là, le plus souvent, la fièvre typhoïde, l'angine gangréneuse, les scrofules, le cancer, la phthisie pulmonaire, l'idiotisme, etc., etc. On doit donc renoncer au vaccin, selon M. Verdé-Delisle, qui demande qu'il soit du moins permis d'entrer dans l'armée, les écoles publiques, les salles d'asile, etc., sans certificat de vaccine, « contrainte, dit-il, digne des temps barbares. » Il propose enfin de revenir à l'inoculation, dans de bonnes conditions. Ces idées, plus ou moins paradoxales, ont produit une plus grande sensation dans le public que parmi ses

confrères. Il est attaché au service médical de la maison de la princesse Mathilde. On cite encore de M. Verdé-Delisle, *un Traité pratique et théorique du choléra* (1848, in-8).

Sa femme, (Marie-Ève-Alexandrine PÉRIGNON), née à Paris, en 1805, cultive la peinture. Élève de Gros et de son père, elle s'est fait remarquer aux salons par quelques toiles de genre bien dessinées : *la Lecture de la Bible*. *Charles VII et Agnès Sorel*, *Rubens enfant*, *Rendez-vous de chasse; Pensée* et *Souvenir* (1844-1848), et un grand nombre de *Portraits*.

VERDI (Giuseppe), compositeur italien, né le 9 octobre 1814, à Roncole (duché de Parme) et fils d'un aubergiste de ce village, reçut d'un organiste obscur ses premières leçons, et grâce à de rares dispositions, eut bientôt dépassé son maître. Par la protection d'Antonio Barezzi, il put se rendre à Milan, où, de 1833 à 1836, il étudia avec ardeur sous la direction de Lavigna, qui se trouvait à la tête du théâtre de la Scala. En 1839, il donna son premier ouvrage à Milan, c'était un drame musical intitulé : *Oberto di San Bonifazio*. Après ce début, qui fut heureux, il fit représenter *un Giorno di regno*, partition écrite à la hâte, sur un libretto bouffe, et qui eut une chute complète. Découragé, M. Verdi resta dix mois sans travailler; mais, l'année suivante, il se remit à l'œuvre, et écrivit son *Nabucco*, représenté à la Scala, dans le carnaval de 1842, avec un succès éclatant. Compté dès lors parmi les maîtres, du moins en Italie, il produisit successivement, en 1843 : *i Lombardi alla prima crociata;* de 1844 à 1845, *Ernani*, *i Due Foscari*, et *Jeanne d'Arc;* en 1845, à Naples, *Alzire*, qui n'eut point de succès; en 1846, au même théâtre, *Attila*, qui réussit complètement; en 1847, *Macbeth* : cette partition, par laquelle le musicien osait s'attaquer à Shakspeare, fut écrite pour le théâtre de Florence. Le public rappela M. Verdi plus de trente fois à chacune des trois premières représentations; une foule exaltée l'escortait à la sortie du théâtre; on lui offrit une couronne de lauriers en or. La même année, M. Verdi faisait représenter à Londres : *i Masnadieri*, interprété par Jenny Lind, Gardoni, Lablache, etc. Ce fut à cette époque que la musique du nouveau maestro fut introduite en France. MM. A. Royer et G. Vaëz, traduisirent le libretto d'*i Lombardi*, qui, sous le titre de *Jérusalem*, fut représenté à l'Opéra, le 26 novembre 1847.

Dans l'automne de 1848, le *Corsaro* eut un échec complet à Trieste, et la *Battaglia di Legnano*, représentée à Rome, fut interdite pour la couleur politique du poëme. Vinrent ensuite, à des intervalles très-rapprochés : *Luisa Miller*, à Naples (1849); *Stiffelio*, à Trieste (1850); puis, d'après *le Roi s'amuse* de M. V. Hugo, *il Rigoletto*, à Venise (1851), opéra que M. Verdi regarde comme son chef-d'œuvre, et sur lequel la critique est très-partagée; *il Trovatore* (*le Trouvère*), joué à Rome, pendant le carnaval de 1853, et *la Traviata*, dont le sujet n'est autre que celui de *la Dame aux Camélias*, et représentée à Venise, la même année. En juin 1855, pendant l'Exposition universelle, l'Opéra de Paris a représenté *les Vêpres siciliennes*, écrites pour la scène française, où a été encore transporté *le Trouvère*, en 1857, avec addition de musique nouvelle et ballet.

M. Verdi n'a donc pas écrit moins de vingt opéras en dix-sept ans, sans compter : *Aroldo*, *Simon Boccanegra*, *una Vendetta in domino*, joués en Italie, et *le Roi Lear*, que le compositeur vient de terminer. Malgré tous ses succès sur les scènes italiennes, il a été difficilement accepté par le dilettantisme parisien, et ses partitions rencontrèrent en France des préventions et des antipathies profondes. Ses adversaires lui reprochèrent et lui reprochent encore de nombreux emprunts, de fréquentes réminiscences, surtout l'abus des effets, l'emploi de certains rhythmes extravagants pour suppléer à la mélodie absente; ils l'accusent de matérialiser tout, jusqu'à la fantaisie, d'assourdir le chant par le bruit de l'orchestre, d'attirer l'attention sur des parties secondaires, au détriment des parties principales; enfin, de n'être au fond qu'un anarchiste violent, qui pousse une révolution musicale, commencée avant lui, jusqu'à l'excès des moyens extrêmes. Ses partisans et ses admirateurs lui savent gré de prendre son bien où il le trouve, de viser à l'effet, et de l'atteindre toujours, d'avoir la verve féconde, de trouver des mélodies neuves dans les palpitations du rhythme, de rester humain, même dans ses divagations fantastiques; d'étouffer au besoin, par le débordement d'une orchestration savante, l'expression souvent insuffisante de la parole et de la voix; de trouver encore des réformes à accomplir après la révolution consommée. Quoi qu'il en soit, la grande vogue dont jouit M. Verdi a sa raison d'être : Rossini s'est endormi, au milieu de sa gloire; Meyerbeer met des années à ciseler un chef-d'œuvre; on a donc dû accueillir un maestro fécond, un talent plein de richesse, sinon un génie créateur, qui vient répondre aux besoins, sans cesse renaissants, d'émotions nouvelles. Que M. Verdi égale ou non les grands maîtres, il fait autrement, et c'est ce qui importe à notre mobile dilettantisme.

VERDIER (Marcel), peintre français, né à Paris, le 20 mai 1817, suivit, à quatorze ans, l'atelier de M. Ingres et les cours de l'École des beaux-arts, débuta par des *Portraits* au salon de 1831, et se livra ensuite à la peinture d'histoire et aux sujets religieux. Ses œuvres se ressentent de la précipitation de ces études, et accusent une certaine tendance à exploiter de tristes actualités. Il a principalement exposé : *la Première pensée du crime* (1837); *Sainte Madeleine répentante*, *Saint Philippe baptisant l'eunuque*, *Saint Laurent montrant les trésors de l'Église*, *la Mort d'Archimède*, *les Jeunes Savoyardes*, *le Jardinier Mazet*, inspiré de Boccace; *la Devineresse* (1848); *l'Homme entre deux âges et ses deux maîtresses*, *la Laitière et le pot au lait*, *les Femmes et le secret*, tirés de La Fontaine; *le Découragement de l'artiste*, *une Mère après les événements de juin 1848*, *le Départ des conscrits*, *Scène de Jacquerie moderne*, épisode des événements de décembre 1851, à Clamecy (1852), toile qui ne frappe que par son exagération; de nombreux *Portraits*, dont les plus connus sont ceux de la famille *Gozlan*, *de MM. Ém. de Labédollière*, *Flocon*, *Bressant*, de *Mme de Lucenay*, de *Mlles Henchon*, *Garrique*, etc. : plusieurs sujets de genre au pastel, et à l'Exposition universelle de 1855 de nouveaux *Portraits*, ainsi que *la Pensée du crime*, de 1837. M. Marcel Verdier a obtenu une 3e médaille en 1837, et une 2e en 1848. — Il est mort à la fin de 1856.

VERDIER (Aymar), architecte français, né à Tours, vers 1818, s'est consacré, sous la direction de M. H. Labrouste, à l'étude et au dessin de l'archéologie monumentale. Il a figuré honorablement à plusieurs salons, depuis 1846, avec des envois, parmi lesquels nous citerons : *Détails et restauration de l'abbaye de Saint-Leu d'Esserant* (1846); *Château de Pierrefonds*, *Cathédrale de Rouen* (1847); *Ferme de Meslay*, *Hôpital d'An-*

gers, *Maison de Provins*, *Maison de Cluny*, *Grande salle du château de Ribeauvillé*, et autres morceaux choisis dans le style gothique (1848); *Salle capitulaire de l'ancienne cathédrale de Noyon*, admis, avec plusieurs des précédents, à l'Exposition universelle de 1855. M. Aymar Verdier a obtenu une 1re médaille en 1848, et une mention en 1855.

VERGNES (Paul), ancien représentant du peuple français, né à Tonneins, en 1798, et fils d'un préfet de l'Empire, étudia le droit et se fit inscrire au barreau de Marmande. Il a été quelque temps maire de cette ville. Après la révolution de Février, il fut envoyé, le premier des représentants de Lot-et-Garonne, à la Constituante, par 43 631 voix. Il vota ordinairement avec la fraction non-socialiste de la gauche. Après l'élection du 10 décembre, il combattit le gouvernement de Louis-Napoléon, et ne fut pas réélu à l'Assemblée législative. Il reprit sa place au barreau de Marmande.

VERHAEGEN (Pierre-Théodore), homme politique belge, né à Bruxelles, vers 1800, était connu, en 1830, comme un avocat libéral. Il fut nommé député suppléant au Congrès national, par le district de Bruxelles. En 1837, il entra à la Chambre des Représentants. Adversaire déclaré des ministères mixtes et catholiques, il prit souvent la parole pour combattre les prétentions du clergé et pour défendre les droits de l'autorité civile. Il attaqua l'arrêté du 28 août 1838, qui donnait à l'archevêque de Malines un traitement supérieur à celui des ministres du roi. Fondateur et administrateur de l'université libre de Bruxelles, il s'opposa très-vivement à la personnification civile de l'université catholique de Louvain. Mais, en même temps, il demanda une augmentation de traitement pour le clergé subalterne. En 1839, il approuva l'abandon du Luxembourg imposé à la Belgique par la diplomatie européenne. Dans la discussion relative au jury, il demanda que tout citoyen, ne sachant ni lire ni écrire, fût rayé de la liste. Il demanda également que le vote secret n'eût pas lieu pour les crimes politiques et pour les délits de presse; mais ses deux propositions furent rejetées par la Chambre. Il réclama encore, avec insistance, l'augmentation du traitement des magistrats, surtout des juges de paix, et défendit vivement les libertés communales contre le ministère Nothomb.

En 1847, il prit part au Congrès libéral, et la victoire de son parti le porta à la vice-présidence de la Chambre. Il se sépara des radicaux et se montra très-attaché à la Constitution, quand le contre-coup de la révolution de Février parut un moment menacer le trône de Léopold. Il repoussa les idées républicaines, se prononça hautement contre le socialisme, et défendit le droit de propriété, avec autant de chaleur que M. F. de Mérode. Mais, dans les débats relatifs aux institutions de charité, il soutint les droits de l'État contre le parti catholique. Après la retraite de MM. Rogier et Frère-Orban, M. Verhaegen rentra dans l'opposition, et continua de combattre avec une véhémence que l'âge n'a point affaiblie, l'influence cléricale, redevenue un instant prédominante en Belgique.

VERLAT (Charles), peintre belge, né à Anvers, en 1824, entra, à dix-sept ans, chez M. Nicaise de Keyser, dans l'atelier duquel il étudia le genre historique. Il s'appliquait en même temps à la peinture des animaux et des groupes, qui lui firent plus tard un renom de fantaisiste. Il était déjà connu en Belgique par un double sujet de genre et d'histoire, *les Deux amis* et *le Tintoret instruisant sa fille*, lorsqu'après quelques voyages, il vint se fixer à Paris en 1847. L'année suivante, il envoya au salon : une *Étude arabe* et *deux Loups se disputant une proie*; en 1852, *Buffle surpris par un tigre;* en 1853, *Gérard Dow dans l'atelier de Rembrandt;* à l'Exposition universelle de 1855, *Godefroy de Bouillon à l'assaut de Jérusalem*, grande toile historique, commandée par le gouvernement belge, et divers sujets de genre; *Buffles attaqués par un tigre*, *Chien et chat*, *Renard guettant des perdreaux*, *le Canard échappé*, ces deux derniers mis en pendant, sous le titre d'*Espoir* et *Déception*; et au salon de 1857 : *un Coup de collier*, *le Chant du matin*, *le Passage dangereux*, etc. Il a obtenu, outre un prix de première classe à Bruxelles, une 3e médaille à notre salon de 1853, et une de deuxième classe en 1855.

VERMOND (Paul). Voy. GUINOT (Eug.).

VERNET (Émile-Jean-Horace), célèbre peintre français, membre de l'Institut, est né à Paris, le 30 juin 1789, d'une famille déjà illustre dans les arts. Son arrière-grand-père, Antoine Vernet, avait une réputation à Avignon; son aïeul, Joseph, est devenu le plus grand peintre de marine de son temps; enfin, son père, Carle Vernet, mort en 1836, se rendit célèbre comme peintre de chevaux et de batailles. Malgré son goût précoce pour l'art paternel, le jeune Horace Vernet dut faire toutes les études que comportait l'éducation d'alors, et fut mis au collége des Quatre-Nations. Il fréquenta ensuite les ateliers du dessinateur Moreau, de son oncle l'architecte Chalgrin, et du peintre Vincent. Mais son principal maître fut son père. Pour lui obéir, il présenta au concours une gravure mythologique qui n'eut aucun succès; en même temps il peignit *la Prise d'une redoute*, qui montra l'artiste de vingt ans déjà infidèle aux traditions contemporaines de David et de Girodet. L'école classique avait déjà reçu le contre-coup des grands événements de l'époque, et s'était résignée à habiller au moins de costumes modernes des torses grecs; M. Horace Vernet, sans esprit de résistance ni de système, mais par la seule tournure de son talent, précipita la révolution. Racheté deux fois du service militaire, en 1809 et 1815, il semblait avoir pour vocation de peindre les batailles auxquelles il ne prenait point part. Déjà en faveur à la cour impériale, il donna aux diverses expositions plusieurs tableaux commandés par Marie-Louise et le roi de Westphalie, *le Chien du régiment*, *le Cheval du trompette*, rendirent dès l'abord son nom populaire, et il fut décoré en 1814. En 1817, il peignit la *Bataille de Tolosa*, et en 1819 *le Massacre des mamelouks* (au Luxembourg). Ce dernier tableau, dont la composition contrariait la vérité historique, souleva de vives critiques. Les *Batailles de Jemmapes*, *de Valmy*, *de Hanau*, *de Montmirail*, *la Barrière de Clichy*, *le Soldat laboureur*, *le Soldat de Waterloo*, *la Dernière cartouche*, *la Mort de Poniatowski*, *la Défense de Saragosse*, *Joseph Vernet attaché à son mât*, furent exécutés de 1820 à 1823. Toutes les batailles de l'Empire furent refusées par le jury de la Restauration; mais l'artiste fut dédommagé par les applaudissements des journaux, du *Constitutionnel* entre autres, qui en appelèrent au public de l'injustice des juges. Bientôt M. H. Vernet fit son exposition particulière dans son atelier, qui fut encombré tous les jours par les adversaires du gouvernement. Il exposa en 1825 et 1826 ses deux tableaux de *Mazeppa*, et alla donner l'un à la ville de Vaucluse, la patrie originaire des Vernet, qui

accueillit sa visite par un triomphe. Cependant le gouvernement, jaloux de la protection ostensible accordée à M. Vernet par le duc d'Orléans, voulut ramener l'artiste; on lui commanda les portraits du *duc de Berri*, du *duc d'Augoulême*, un tableau représentant *une Revue de Charles X au champ de Mars*, la décoration d'un plafond du nouveau musée fondé par le roi. Enfin on lui permit, en 1827, d'exposer *le Pont d'Arcole*. Au même salon parurent : *l'Évasion de M. de Lavalette*, *la Dernière chasse de Louis XVI*, le *Portrait du général Foy*, *Édith cherchant le corps d'Harold*. Ce dernier tableau était un essai de la peinture romantique qui, grâce à Géricault et à M. Eug. Delacroix, prenait déjà le pas sur la peinture grecque de David modifiée, mais non transformée par ses élèves. Il n'eut pas de succès.

M. Horace Vernet, qui venait d'être nommé directeur de l'École de Rome, à la place de Guérin, partit pour l'Italie. Il y étudia les maîtres du XVIe siècle et s'en inspira pour de nouvelles compositions : *le Combat des brigands contre les carabiniers du pape*, *la Confession du brigand* (détruit à Neuilly en 1848); *le Départ pour la chasse dans les Marais-Pontins*, *l'Arrestation des princes au Palais-Royal par ordre d'Anne d'Autriche*, (détruit à Neuilly), *Judith et Holopherne*, *le pape Pie VIII porté dans la basilique de Saint-Pierre*, *Rencontre de Raphaël et de Michel-Ange au Vatican*, le *Portrait de Vittoria d'Albano*, etc. Ces divers tableaux, et *le duc d'Orléans se rendant à l'hôtel de ville le* 31 *juillet* 1830, envoyés aux expositions de 1829 à 1833, eurent des fortunes différentes et furent les uns très-admirés, les autres très-maltraités par la critique. M. Horace Vernet, de retour en France, exposa au salon de 1836 quatre épisodes tirés des batailles d'*Iéna*, de *Friedland*, de *Wagram* et de *Fontenoy*. Peintre favori de la monarchie de Juillet, il fut chargé par le roi de décorer de ses toiles toute la galerie de Constantine au musée de Versailles. Après avoir fait plusieurs voyages en Afrique et étudié des sujets sur les lieux mêmes, il commença son œuvre et l'acheva en six ans. Trois épisodes du siége de Constantine, *l'Attaque de la citadelle d'Anvers*, *l'Occupation du col du Teniah de Mouzaïa*, *le Bombardement de Saint-Jean-d'Ulloa*, *la Prise de Bougie*, *l'Occupation d'Ancône*, *l'Entrée en Belgique*, *la Flotte forçant l'entrée du Tage*, etc., etc., sont les principales scènes de cette véritable épopée. Cependant M. Vernet produisait en même temps des tableaux de genre, la plupart empruntés aux mœurs ou à l'histoire de l'Orient, *Abraham renvoyant Agar*, *Rébecca donnant à boire à Éliézer*, *la Chasse aux lions*. Louis-Philippe, pour le récompenser, lui offrit la pairie, mais l'artiste déclina cet honneur, et déjà la familiarité du roi et du peintre s'était refroidie, lorsque M. Vernet refusa de faire mentir l'histoire et de peindre Louis XIV montant à l'assaut de Valenciennes. Il en résulta une brouille, à la suite de laquelle M. Vernet partit pour la Russie. Il fut accueilli avec enthousiasme par l'empereur Nicolas qui, dit-on, alla jusqu'à lui demander des leçons de peinture. De retour en France, après la mort du duc d'Orléans, il se réconcilia avec le roi et peignit en huit mois *la Prise de la Smala* (1845), puis la *Bataille d'Isly* (1846), qui ont eu un succès populaire. En 1856, il envoya au salon un épisode du siége de Rome, *le Bastion n° 9*, qui fut reçu avec une certaine froideur. Outre cette foule de toiles historiques, M. H. Vernet a peint de nombreux portraits, entre autres ceux de *Napoléon Ier*, du *duc d'Orléans*, des maréchaux *Gouvion Saint-Cyr* et *Girard*, des *ducs de Tarente*, *de Reggio*, *Fitz-James*, de *Louis-Philippe* et de ses fils, et plus récemment celui de *Napoléon III*. Le portrait du *frère Philippe*, exposé en 1844, est resté un des meilleurs du peintre. A l'exposition universelle de 1855 il a pu réunir quelques-unes de ses plus grandes toiles, en y ajoutant *le Choléra à bord de la Melpomène*, le *Portrait du maréchal Vaillant*, *Intérieur d'atelier*, qui est un souvenir de la Restauration, *la Messe au camp*, et quelques autres tableaux de moindre importance. Le jury international lui a décerné une des grandes médailles d'honneur.

M. Horace Vernet est de tous les peintres français le plus actif et le plus fécond; voyageant sans cesse, travaillant jour et nuit, il a visité l'Europe et l'Afrique, et dispersé partout la multitude de ses ouvrages. Il possède deux qualités éminemment françaises, le mouvement et la clarté. Il excelle à grouper autour d'une action principale les différents épisodes d'une bataille, à rendre les diverses attitudes des combattants, à ranger les corps de troupes et à les faire manœuvrer. L'exactitude minutieuse de ses costumes plaît surtout à nos instincts militaires et ses toiles sont de véritables bulletins. Sans avoir le style de M. Ingres ou la couleur de M. Delacroix, il s'est fait, comme P. Delaroche, une route à part entre les deux écoles rivales et l'a suivie pendant quarante ans, sans avoir encore rien perdu de sa facilité et de sa verve. On l'a appelé le Scribe et l'Alexandre Dumas de la peinture. Ses œuvres ont été reproduites par le burin des meilleurs graveurs, Jazet, Reynold, Charles Borjer, etc., ainsi que par la lithographie.

Commandeur de la Légion d'honneur depuis le mois d'août 1842, membre de l'Académie des beaux-arts depuis la mort de Le Barbier (1846), M. Vernet est décoré de tous les ordres du monde, et son pinceau lui a donné amplement la fortune. Avant de venir loger à l'Institut, il habitait à Versailles une somptueuse villa, où se réunissait souvent l'élite de la société parisienne. On vante sa bonté, son obligeance, et on cite de lui un grand nombre de généreuses actions. Malheureusement la dynastie des Vernet doit s'éteindre avec lui. Il avait marié sa fille unique à Paul Delaroche et le fils qui naîtrait de cette union devait s'appeler Vernet-Delaroche; mais la jeune femme est morte en 1845 sans laisser d'enfants.

VERNEUIL (Philippe-Édouard POULLETIER DE), naturaliste français, membre de l'Institut, né à Paris, le 13 février 1805, fit d'abord son droit, et fut ensuite attaché, jusqu'en 1833, au ministère de la justice. Il entreprit alors des voyages scientifiques, parcourut la Turquie et la Crimée (1836), la Russie (1840), et se fit rapidement une réputation de géologue et de paléontologiste des plus distingués. En 1854, M. de Verneuil est entré, comme membre libre, à l'Académie des sciences, en remplacement du vicomte Héricart de Thury. Décoré de la Légion d'honneur depuis mai 1846, il est président de la Société de géologie, membre de la Société philomatique et correspondant de la Société géologique de Londres.

On lui doit : *Mémoire sur les fossiles des bords du Rhin* (1842), avec M. d'Archiac; *Mémoire géologique sur la Crimée* (1837); le tome II de la *Géologie de la Russie d'Europe* (1845, 2 vol. in-4), avec Sir R. T. Murchison et le comte Al. de Keyserling; et un certain nombre de *Mémoires* et *Communications* insérés dans le *Recueil* et le *Bulletin de la Société de géologie*.

VERNHETTE (Maurice), ancien représentant du peuple français, né à Montjau, près de Milhau (Aveyron), le 7 octobre 1804, entra, sous la Res-

tauration, dans la magistrature; mais au début de sa carrière il fut arrêté par la révolution de Juillet, contre laquelle il protesta en donnant sa démission. Avocat à Milhau, il professa, sous le règne de Louis-Philippe, des opinions légitimistes. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple, le neuvième sur dix, par 31 000 suffrages, et fit partie du comité de la justice. Il vota presque constamment avec la droite. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon, fut réélu à l'Assemblée législative, et continua de se montrer hostile à la démocratie. Mais il se prononça contre la politique de l'Élysée et désapprouva le retrait de la loi du 31 mai. Après le coup d'État du 2 décembre, il reprit sa place au barreau de Milhau.

VERNINAC SAINT-MAUR (Raymond-Jean-Baptiste), marin français, ancien ministre, né le 11 juin 1794, est le fils d'un avocat qui fit partie du corps diplomatique sous la République. Entré, en 1812, au service maritime, il passa successivement par les grades d'enseigne (1819), de lieutenant (1824) et de capitaine de vaisseau (22 mars 1842). Étant capitaine de corvette, il fut chargé du commandement de l'expédition entreprise pour transporter de Thèbes à Paris un des obélisques de Sésostris, lequel fut déposé, le 11 août 1825, sur la place de la Concorde. Il publia à ce sujet: *Voyage du Luxor en Égypte* (1835, in-8, pl.). Après la révolution de Février, il remplit au ministère de la marine, le poste de sous-secrétaire d'État, du 6 juin au 17 juillet 1848, prit, à cette dernière date, la direction de ce département qu'il résigna, le 20 décembre suivant, et fit adopter par l'Assemblée l'indemnité de 90 millions accordée aux colons lésés par l'abolition de l'esclavage. Quatre jours avant de quitter le pouvoir, le général Cavaignac l'éleva au rang de contre-amiral (16 décembre 1848). Après avoir été gouverneur de la Réunion (1849), il fut envoyé en la même qualité dans les établissements français de l'Inde, rappelé quatre ans plus tard (1856) et admis dans la section de réserve. Il est commandeur de la Légion d'honneur depuis le 30 décembre 1854.

VERNOIS (Maxime), médecin français, né à Lagny (Seine-et-Oise), en 1809, fut reçu docteur à Paris en 1837. Interne et lauréat des hôpitaux de Paris, il fit à l'hôpital des *Enfants malades* et aux *Enfants trouvés* une étude spéciale des maladies du jeune âge. Il est actuellement médecin du bureau central, des salles d'asile et des salles communales du IIe arrondissement. M. Vernois est chevalier de la Légion d'honneur depuis 1845.

On a de lui: *Études physiologiques et critiques pour servir à l'histoire des bruits des artères* (1837, in-4); *Analyse complète et raisonnée de la matière médicale de Samuel Hahnemann* (1837); *de l'État fébrile chronique* (1838); *du diagnostic anatomique des maladies du foie* (1844); *du Lait chez la femme* (1853), et plusieurs mémoires dans divers journaux, des articles dans *la Revue des spécialités* du docteur Vincent Duval. Enfin M. Vernois a rédigé, en 1844, le bulletin scientifique du journal radical *la Réforme*.

VERNON (George-John WARREN, 5e baron), pair d'Angleterre, né en 1803, à Stapleford-Hall, appartient à une famille élevée en 1762 à la pairie. Il a siégé quelque temps au Parlement sous le nom de Vernon et a pris en 1835 la place de son père à la Chambre des Lords, où il continue de s'associer aux votes du parti libéral. De son mariage avec miss Ellison (1834) il a trois enfants dont l'aîné, Auguste-Henry VENABLES-VERNON, né en 1829 à Rome, a servi aux gardes.

VÉRON (Louis-Désiré), publiciste français, docteur en médecine, ancien directeur de l'Opéra, député au Corps législatif, est né à Paris, le 5 avril 1798. Fils d'un marchand papetier, il commença ses études dans une institution dirigée par un ex-prêtre, puis suivit comme élève externe le lycée impérial, où il termina ses classes en 1816. Il embrassa aussitôt l'étude de la médecine, eut pour professeurs les docteurs Boyer, Roux, Dupuytren, Chomel et Richerand, et pour condisciples MM. Bouillaud, Andral, Velpeau, etc. En 1821, il fut nommé premier interne des hôpitaux, et fut attaché successivement à la Charité, à l'hôpital Saint-Louis et à celui des Enfants malades. Dans ce dernier surtout il se livra tout entier, sous la direction de M. Guersant, aux devoirs de son service, et, dans ses *Mémoires*, il fait ressortir avec complaisance tout le contraste de ses fonctions d'alors, dans les salles des hôpitaux et dans les amphithéâtres, avec celles qu'il devait remplir plus tard dans les coulisses de l'Opéra.

M. Véron fut reçu docteur en médecine en 1823. L'année suivante il voulut recueillir et publier sous la forme de *cahiers* le résultat de ses observations médicales. Le premier de ces cahiers a seul paru et traitait des maladies des enfants nouveau-nés. Plus tard le docteur Blache, que le duc d'Orléans, très-préoccupé de la santé du comte de Paris, questionnait un jour au sujet des ouvrages publiés sur le muguet, répondit au prince que le meilleur traité sur cette maladie des enfants était du docteur Véron, directeur de l'Opéra. En 1824, le docteur Véron fut nommé médecin des musées royaux par M. Sosthène de La Rochefoucauld, et subit à ce sujet les premières attaques des petits journaux, qui devaient plus tard s'acharner sur sa célébrité. C'est dans cette place où il ne devait avoir, disait-on, qu'à réduire les fractures des statues, qu'il eut le plus d'occasions de pratiquer la médecine. Vers la même époque il fit connaissance du pharmacien Regnauld, l'inventeur de la pâte pectorale qui porte ce nom. Celui-ci étant mort sans laisser aucune fortune, ses amis, dans le but de créer quelques ressources à sa veuve et à ses enfants, eurent l'idée de faire de la *pâte Regnauld* un objet de spéculation. M. Véron s'associa à cette entreprise, y appliqua 40 000 fr., qui composaient tout son patrimoine, et devint commanditaire de la maison de commerce dont M. Frère, pharmacien, fut le gérant. Ses relations avec les journaux lui permirent de donner tout à coup une grande notoriété à ce médicament, dont la vogue fut extrême et dure encore. Tous les associés y trouvèrent leur compte, et le docteur Véron eut le double bonheur de concourir à une bonne action et à une excellente affaire qui fut l'origine de sa fortune.

En 1828, à la suite d'une saignée manquée, le docteur Véron renonça complétement à la médecine pour se jeter dans le journalisme. Il se fit admettre dans la rédaction de *la Quotidienne*, où il écrivait, tous les lundis, une revue politique. A l'avénement du ministère Martignac il s'attacha au *Messager des Chambres*, dont il rédigea les feuilletons de théâtres. En 1829, il fonda la *Revue de Paris*. Ce recueil littéraire, dont le but était de donner une grande publicité aux jeunes talents encore obscurs comme à tous les écrivains déjà célèbres, obtint un rapide succès. M. Véron en quitta cependant deux ans après la direction pour prendre, en 1831, celle de l'Opéra. Avant la révolution de Juillet, ce théâtre était, comme

il l'est redevenu depuis, une sorte d'apanage de la maison du roi, et la liste civile faisait chaque année l'excédant des dépenses sur les recettes. La nouvelle monarchie voulut avoir un directeur responsable dont l'exploitation fut à ses risques, périls et fortune. Plusieurs candidatures se produisirent, mais grâce aux appuis que la *Revue de Paris* lui avait créés, celle de M. Véron triompha : il obtint son privilége le 1er mars 1831.

Pendant son administration M. Véron eut le bonheur ou l'habileté d'ouvrir l'Opéra à plusieurs chefs-d'œuvre, entre autres à *Robert le Diable* (novembre 1831) ; *le Philtre*, *le Serment*, de M. Auber, avaient heureusement inauguré la nouvelle période. Le ballet de la *Sylphide*, un des triomphes de Mlle Taglioni, fut monté en 1832. Le libretto de *Gustave ou le Bal masqué*, en 5 actes, fut accepté par Rossini ; mais M. Auber dut en écrire la partition, qui fut exécutée en 1834. Un dernier grand ouvrage, *la Juive*, de M. Halévy, qui fut montée à la fin de 1835, un peu avant la retraite de M. Véron, fut comme l'adieu au public du fortuné directeur.

M. Véron chercha dans la politique un nouvel aliment à l'activité de son esprit. Il rêva la députation et, en 1838, il se présenta à Landernau comme candidat de l'opposition. Il obtint 65 voix contre 104 données à M. de Las Cases. Dans ce pays religieux, le titre d'ex-directeur de l'Opéra faisait ombrage, et certaines histoires indiscrètes que la malignité des petits journaux avait accréditées sur son compte, ne contribuèrent pas médiocrement à faire échouer sa candidature. Cette même année M. Véron fut fait chevalier de la Légion d'honneur. Un *veto* formel du duc d'Orléans l'avait toujours empêché d'être proposé pour cette distinction comme directeur de l'Opéra, sorte de service dont la rémunération par la croix eut pu produire un mauvais effet dans l'armée. M. Véron, qui connaissait cette consigne, s'adressa, recommandé par Orfila, alors doyen de la Faculté de médecine de Paris, à M. Guizot, ministre de l'instruction publique, qui le décora « en qualité de médecin ».

Battu sur le terrain électoral, M. Véron retourna au journalisme et, sur les instances de M. Thiers, il se rendit acquéreur de deux actions du *Constitutionnel*, dont il devint administrateur et gérant signataire. Il prit, avec ce journal, une part très-active à la coalition contre le cabinet du 13 mai. Quand M. Thiers arriva au pouvoir, comme président du ministère du 1er mars 1840, il voulut récompenser les services rendus à son parti par M. Véron, et diverses positions lui furent offertes. Mais ici commença pour l'ex-directeur de l'Opéra une série de mésaventures et de déceptions qui réfrénèrent pour un temps ses pensées ambitieuses. Il fut sur le point d'accepter la sous-préfecture de Sceaux, mais il y renonça et resta au *Constitutionnel*, dont il se rendit unique propriétaire en 1844. Maître absolu de la direction de ce journal, M. Véron lui donna une vie et une prospérité nouvelles. Fidèle à la pensée de M. Thiers, le journal resta l'organe presque officiel de cet homme d'État, pendant et après sa présence aux affaires. Il soutint sous ses inspirations la politique des banquets jusqu'à la chute de la royauté.

Après la révolution de 1848, *le Constitutionnel*, qui se hâta de souscrire en faveur des blessés de Février pour une somme de 12 000 francs, lutta contre les idées socialistes et les circulaires de M. Ledru-Rollin. Il patronna plus tard de toute son influence la candidature à la présidence de Louis-Napoléon Bonaparte, à laquelle s'était rallié M. Thiers. Mais en 1849, au sujet du message du président, il rompit ouvertement avec l'ex-ministre, dont l'opposition au pouvoir nouveau commençait à se dessiner dans l'Assemblée législative. A partir de cette époque, M. Véron donna au *Constitutionnel*, empreint chaque jour davantage de sa personnalité, une allure politique qui le rapprocha de plus en plus du président. Au mois de mai 1851, dans une série d'articles tous signés de lui, il attaqua la loi du 31 mai 1850, qui restreignait le suffrage universel. Déjà se manifestaient les préoccupations les plus graves au sujet des réélections de 1852. M. Véron, dans cette conjoncture, fit ressortir avec beaucoup de netteté tout ce que cette loi avait d'illogique et de dangereux. Quelques mois après, *le Constitutionnel* publia contre les diverses nuances de l'opposition des articles agressifs qui firent sensation et semblaient préparer les esprits à de grands changements.

Le coup d'État du 2 décembre 1851, qui renversa l'Assemblée législative et la Constitution de 1848, fut vivement applaudi par M. Véron, qui, aux élections qui suivirent fut présenté comme candidat du gouvernement et fut nommé membre du Corps législatif par l'arrondissement de Sceaux, où il a été réélu en 1857. Il continuait cependant à diriger *le Constitutionnel*, lorsque quelques dissidences survenues entre cette feuille et le gouvernement attirèrent au gérant deux *avertissements* successifs. Cette grave situation décida M. Véron à accepter les offres brillantes qui lui furent faites pour la cession de son journal. Quelques actionnaires qui n'avaient point pris part au traité intervenu à cet effet, suscitèrent à M. Véron un long procès dont, après diverses péripéties, il sortit enfin victorieux (1856).

Tranquille possesseur de la fortune considérable acquise dans ses diverses entreprises, et officier de la Légion d'honneur depuis le mois de décembre 1852, M. Véron aspira à des triomphes littéraires : il écrivit ses souvenirs sous le titre de *Mémoires d'un bourgeois de Paris* (Paris, 1854, 6 vol. in-8). Cet ouvrage, dans lequel l'auteur raconte d'une manière souvent piquante les événements si divers qu'il a vus et dans lesquels il a joué un rôle, eut un grand succès de curiosité. M. Véron sollicita alors et obtint le titre de membre de la Société des gens de lettres. Il voulut donner à son admission dans cette Société un éclat inaccoutumé, et, sous le voile d'un anonyme qui ne pouvait être un secret pour personne, il fit don d'une somme importante pour être consacrée à la fondation de divers prix de poésie et de littérature, distribués chaque année par le comité de l'association. Une commission nommée à cet effet dans son sein, procède au choix des sujets à proposer et décide parmi les concurrents. La première distribution de ces prix a été faite en 1855 avec la plus grande solennité.

M. Véron a écrit encore un roman de mœurs intitulé : *Cinq cent mille francs de rente* (1855, 2 vol. in-8) et plus récemment un volume de politique intitulé : *Quatre ans de règne ; où allons-nous ?* (1857).

VERPLANCK (Gulian-Crommalin), littérateur américain, né à New-York, vers 1785, fit ses études à Columbia-College, entra dans le barreau, et après avoir passé quelques années en Europe, fut élu membre de la législature de l'État de New-York. En 1818, il fit des conférences publiques d'histoire et de belles-lettres, auxquelles il doit une grande partie de sa réputation, et commença à écrire des pamphlets politiques, en prose et en vers, sur les questions du jour. Il était professeur au séminaire épiscopalien quand il fut

élu membre du Congrès par la ville de New-York (1825). Il en fit partie pendant huit ans.

On a de M. Werplanck un assez grand nombre d'ouvrages qui font reconnaître en lui de la conscience, du savoir et du goût : ***Essays on the Nature and Uses of the Various Evidence of Revealed Religion*** (New-York, 1824, in-8); ***an Essay on the Doctrine of Contracts*** (Ibid., 1825, in-8); ***the Talisman*** (Ibid., 1827-1829), annuaire littéraire en collaboration avec Sands et le poëte Bryant, réimprimé avec les noms des trois auteurs, sous le titre de ***Miscellanes, first published under the name of the Talisman*** (Ibid., 1833, 3 vol. in-8); ***Discourses and Adresses on Subjects of American History, Arts and Literature*** (Ibid., 1833, in-12), reproduction, avec additions diverses, de ses conférences. M. Verplanck, a, en outre, attaché son nom à une belle édition des ***OEuvres de Shakspeare*** (1844-1847, 3 vol. gr. in-8, illustrés), enrichie de notes et de commentaires curieux, dont plusieurs tendent à justifier, comme étant de pure origine anglaise, certaines expressions de conversation que l'on appelle aujourd'hui en Angleterre des ***américanismes***.

VERULAM (James-Waltter GRIMSTON, 2e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1809, à Londres, descend, par les femmes, d'une ancienne famille anoblie en 1628. Connu d'abord sous le nom de lord Grimston, il fit ses études à l'université d'Oxford et siéga pendant quinze ans à la Chambre des Communes (1830-1845). A cette dernière date, il prit la place de son père à la Chambre des Lords, où il continua de s'associer aux votes du parti conservateur. Il fut, en 1852, chambellan de la reine. De son mariage avec miss Weyland (1844) il a quatre enfants, dont l'aîné, vicomte GRIMSTON, est né en 1852 à Londres.

VERVEER (Samuel-Léonidas), peintre hollandais, né à la Haye, en 1813, étudia sous la direction de Barthélémy-Jean Van Hove, et se livra spécialement aux vues de ville et aux marines. Il s'est fixé dans sa ville natale, d'où il a fait quelques envois aux salons de Paris, et a principalement exécuté : ***Vue prise à Dordrecht***, effet du matin (1844); ***Vue d'Amsterdam***, ***Départ pour le marché*** (1846-1849); ***Vue de Rotterdam***, ***Pêche du saumon***, ***Scènes de déménagement***; ces trois derniers tableaux ont figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1855. M. Verveer est décoré de l'ordre de Léopold. Il a obtenu une mention en 1855. Il a reparu au salon de 1857 avec plusieurs sujets de genre.

VESIN (Émile), ancien représentant du peuple français, né à Monrepos, près de Milhau (Aveyron), au mois d'août 1803, fils d'un membre des anciennes assemblées législatives, étudia le droit et entra dans la magistrature sous le règne de Louis-Philippe. D'abord substitut du procureur du roi à Rodez, il était, en 1848, à la tête du parquet. Après la révolution de Février, il donna sa démission, qui fut refusée; mais la véhémence avec laquelle il attaqua, dans un club, les mesures du gouvernement provisoire, le fit révoquer de ses fonctions, ce qui favorisa sa candidature à la Constituante. Nommé représentant du peuple par 60 407 suffrages, le second sur dix élus, il fit partie des comités du travail et de l'agriculture, et se fit remarquer par la vivacité de son opposition contre les hommes et les institutions de Février. Il vota pourtant avec la gauche, pour l'amendement Grévy (voy. ce nom) et pour le crédit foncier, et adopta l'ensemble de la Constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon, fut réélu à l'Assemblée législative et fit partie de la majorité hostile à la République. Mais il se prononça, au dernier moment contre la politique de l'Élysée, et le coup d'État du 2 décembre l'éloigna de la vie politique. Il a repris sa place au barreau de Rodez.

VETTER (Hégésippe-Jean), peintre français, né à Paris, vers 1816, fut élève de Steuben, peignit d'abord le portrait, puis l'histoire. Nous citerons de lui : ***Bayard enfant*** (1844); ***Molière chez le barbier de Pézenas*** (1847); ***les Alchimistes*** (1848); ***Étude à la lampe*** (1850); ***le Quart d'heure de Rabelais***, ***le Maître d'armes*** à l'Exposition universelle de 1855; ***le Fumeur***, ***la Liseuse***, ***le Récit*** (1857), etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1843, deux secondes en 1847 et 1848, une médaille de seconde classe et la décoration en novembre 1855.

VEUILLOT (Louis), littérateur et journaliste français, né en 1813, à Boynes en Gatinais (Loiret), est fils d'un pauvre ouvrier tonnelier qui, manquant de travail dans son village, vint ouvrir, en 1818, à Paris, sur le port de Bercy, un petit débit de vin. L'aîné de quatre enfants, il fut envoyé à l'école mutuelle, et à l'âge de treize ans, placé dans une étude d'avoué. Il y passa son temps à lire de mauvais romans et à fréquenter les petits théâtres. Bientôt il sentit ses instincts littéraires s'éveiller; mais toute son éducation était à faire. Plein de courage et sans autre précepteur que lui-même, il se mit à l'œuvre : le jour à son étude, la nuit à ses livres. A dix-neuf ans il avait acquis assez de littérature pour vivre de sa plume; il entra dans les bureaux de l'Esprit public et s'engagea dans ***la presse pour tout faire***. On l'envoya débuter, comme journaliste ministériel, dans l'***Écho de la Seine-Inférieure*** (1832). Il s'y fit remarquer par son ardeur et son talent pour la polémique, et eut deux duels, l'un avec un acteur, pour un article de critique théâtrale, et l'autre avec l'un des rédacteurs du ***Journal de Rouen***, feuille républicaine. Vers la fin de 1832, il passa à Périgueux comme rédacteur en chef du ***Mémorial de la Dordogne***. Là encore il eut à soutenir par des duels le langage agressif et acerbe de son journal. Rappelé en 1837 à Paris pour collaborer à ***la Charte de*** 1830, journal fondé par le gouvernement, et qui cessa bientôt de paraître, il prit ensuite la rédaction en chef de ***la Paix***, journal doctrinaire.

Étranger jusque-là, si nous en croyons ses propres confessions, à toute idée sérieuse, M. Veuillot n'avait encore révélé d'autre mérite comme écrivain que la vivacité du style. Sceptique et railleur, il s'était fait le joyeux disciple d'un homme d'esprit, alors préfet de Périgueux. Il réussissait à merveille dans la littérature plus que légère, et ne reculait pas devant les hardiesses ou les bouffonneries de la chanson. N'ayant pas plus de foi politique que de foi religieuse, il était sur le point de devenir « un de ces *condottieri* de la presse, » comme il le dit lui-même, quand un de ses amis, M. Olivier Fulgence, lui proposa un voyage en Italie (1838). M. Veuillot arriva à Rome pendant la semaine sainte. Le spectacle des pompes religieuses de la Ville éternelle l'impressionna vivement. Il se fit présenter au pape. Quand il revint à Paris, il avait dépouillé le vieil homme. Voué à la défense des intérêts catholiques, il ne croyait pas seulement, il pratiquait. Il écrivit des livres pieux; il publia ***les Pèlerinages de Suisse***, légendes, récits et descriptions (1838; 8e édition, 1856); ***Pierre Saintive***, roman religieux sous forme épistolaire (1840); ***le Saint Rosaire médité***, petit livre de piété (1840). Il composa même des cantiques, mais sa conversion ne l'a-

vait pas rendu poëte; il s'en aperçut bien vite et revint à la prose. Il donna alors *Rome et Lorette*, souvenir de son voyage en Italie, avec une *Introduction* autobiographique (1841; 6ᵉ édit., 1855), et *Agnès de Laurens* ou *Mémoires de sœur de Saint-Louis*, tableau d'un pensionnat de jeunes filles (1842).

Pendant son séjour à Périgueux, M. Veuillot s'était lié avec le général Bugeaud, dont la rudesse militaire s'accommodait de la nature âpre et belliqueuse du jeune écrivain. Le général en fit son secrétaire et l'emmena avec lui en Afrique (1842). C'est sans doute à ces relations et à ce voyage que M. Veuillot doit, outre son livre des *Français en Algérie* (1844), ses idées développées depuis dans *l'Univers* sur le rôle du soldat, dont il fait un des deux pivots, avec le moine, de son ordre social catholique.

A son retour d'Afrique, il fut nommé chef de bureau au ministère de l'intérieur; M. Veuillot quitta cette place au bout de dix-huit mois, pour entrer à *l'Univers religieux* (1843). D'abord simple rédacteur, il devint bientôt l'âme et la tête du journal qui, sous sa direction, ne devint pas seulement l'organe des mauvaises passions de l'Église, mais une puissance avec laquelle il fallut compter. A propos du procès Combalot et de la question sur la liberté d'enseignement, M. Veuillot déclara une guerre à mort à l'Université, et traita cette institution de l'État de manière à s'attirer quelques mois de prison (1844). Dans la campagne du Sonderbund, en 1847, il encouragea vivement la résistance des catholiques.

Quand éclata la révolution de Février, M. Veuillot la salua comme un événement providentiel. Puis il la répudia et en poursuivit les actes et les hommes avec une ardeur qui lui valut, dans les journaux de ses adversaires, la réimpression de ses premières apologies. En 1848, il était devenu, par la retraite de M. de Coux, rédacteur en chef de *l'Univers;* il marcha d'accord avec MM. de Montalembert et de Falloux, jusqu'au 10 décembre. Bientôt il s'en sépara. Déjà il avait fait scission avec *l'Ami de la Religion* et *l'Ère nouvelle*. Outre ses luttes de tous les jours dans la feuille ultramontaine, il attaqua, dans diverses publications, les universitaires, les philosophes, les révolutionnaires et les socialistes. Ainsi parurent successivement, en 1848, *les Libres penseurs;* en 1849, *l'Esclave Vindex*, pamphlet plein de verve, et *le Lendemain de la Victoire*, scènes socialistes; en 1850, *Petite Philosophie*, comprenant cinq nouvelles sur la charité chrétienne, avec préface et épilogue; en 1852, *la Légalité*, dialogues philosophiques; etc.

Un grand débat s'étant élevé entre les évêques au sujet des classiques. M. Veuillot ne craignit pas de censurer les prélats qui ne se rangeaient pas à l'avis de *l'Univers*, adversaire implacable de l'antiquité grecque et latine. Censuré à son tour par l'archevêque de Paris, plus pour le ton de sa polémique que pour ses doctrines mêmes, M. Veuillot crut devoir en appeler au pape. Il fit plus, il alla plaider lui-même sa cause à Rome, plaçant ainsi le souverain juge de l'Église en demeure de prononcer entre lui et ceux qui n'approuvaient ni le langage ni les tendances de son journal. M. Veuillot fut absous et *l'Univers* continua sa guerre à outrance contre la liberté, la raison, la science et le progrès. Son journal n'en fut pas moins interdit dans plusieurs diocèses. En 1853, l'évêque d'Orléans, M. Dupanloup (voy. ce nom), en défendit expressément la lecture à son clergé.

A quelque temps de là, M. Dupin s'étant avisé de parler de certains droits du seigneur dans les temps féodaux, M. Veuillot prit à partie le célèbre avocat et lui répondit par un gros livre (*le Droit du Seigneur*, 1854), qui, sans justifier le moyen âge de ce que l'auteur appelle une calomnie, fit reconnaître en celui-ci une assez grande science du droit coutumier.

On a encore de M. Veuillot: *l'Honnête Femme*, roman moins édifiant que ne le fait croire le titre, publié dans *le Correspondant* en 1843, et en volumes en 1844 (2 vol. in-12); *les Nattes*, recueil de petites nouvelles (1844, in-12); *Corbin et d'Aubecourt*, essai de roman chrétien (1850); une *Histoire de la bienheureuse Germaine Cousin* (1854), etc.; puis un grand recueil d'articles sous le titre de *Mélanges religieux*, *historiques et littéraires* (1857, tom. I-VI, in-8).

M. Louis Veuillot occupe, il faut en convenir, une grande place dans le journalisme contemporain, et il la doit également à ses qualités et à ses défauts. Il manie la langue avec habileté et force. La précision, la netteté égalent chez lui la vigueur du trait. Mais cette dernière qualité n'a pas de bornes. Dans ses emportements chroniques de polémiste, il ne recule devant aucune injure ni devant aucune trivialité de langage: sans l'esprit de courtoisie inspiré aux gens du monde par leur éducation et la moderne tolérance, nos luttes littéraires couraient risque de prendre les allures de grossièreté dont cet éminent champion du passé donnait l'exemple. Quelque loin que soit allé dans ses violences contre lui l'auteur des *Orientales* et des *Contemplations*, M. Veuillot l'avait dépassé, en le provoquant. Il est peu de nos grands écrivains, depuis Molière jusqu'à Lamartine et Béranger qui n'aient subi ses injurieuses apostrophes. La religion au service de laquelle le nouvel apôtre met un tel langage, est assez voisine du système de Joseph de Maistre; elle a pour idéal politique la théocratie, pour idéal social le moyen âge. En un mot, M. Veuillot s'est fait, dans l'Église, le chef militant de ce parti intolérant, dont un homme dévoué aux idées catholiques, Ozanam, disait qu'il « perdrait Dieu, si Dieu pouvait être perdu. »

VEUILLOT (Eugène), écrivain français, frère du précédent, né en 1818, à Boynes (Loiret), eut le bonheur d'entrer au collège vers treize ans, et de faire ses études. Après avoir rédigé, comme son frère, des journaux en province, il l'avait suivi au ministère de l'intérieur; il en sortit comme lui, pour entrer, en 1844, à *l'Univers religieux*. Pendant la guerre du Sonderbund (1847), ce journal ayant ouvert, au profit des catholiques, une souscription qui s'éleva à plus de 100 000 francs, M. E. Veuillot fut chargé de la leur porter. A son retour il publia une *Histoire des guerres de la Vendée et de la Bretagne* (1790-1832). Cette œuvre, écrite au point de vue ultramontain, avait pour but d'encourager le Sonderbund, en lui proposant un illustre exemple. Chargé, en 1850, de porter à l'archevêque de Turin la croix offerte à ce prélat par une autre souscription, il sut tromper la surveillance de la police sarde et s'acquitter de sa mission. Il se rendit ensuite à Rome, où il fut présenté au pape, qui le nomma chevalier de Saint-Sylvestre.

M. Eugène Veuillot prit part à toutes les campagnes du journal de son frère contre l'Université, les philosophes, les classiques et les socialistes. Il porte sinon autant de talent, du moins autant d'intrépidité à l'attaque de ce qu'il appelle « les Sébastopols de l'impiété. »

VIALE-PRELA (Michele), diplomate et cardinal italien, est né le 29 septembre 1799, à Bastia (île de Corse), où sa famille jouissait d'une considération marquée. Venu fort jeune à Rome, il

fit ses études avec distinction au séminaire apostolique et les compléta en prenant part aux travaux de diverses congrégations. Après avoir reçu la prêtrise (1826), il débuta dans la carrière politique en suivant, en qualité d'auditeur, M. d'Angelis, nonce en Suisse; à son retour à Rome, il fut nommé rédacteur à la secrétairerie d'État. Sa capacité et ses travaux attirèrent l'attention du cardinal Lambruschini, qui lui fit donner les fonctions d'internonce, puis de nonce en Bavière.

En 1845, M. Viale-Prela, qui avait reçu le titre d'archevêque de Carthage, *in partibus*, fut envoyé à Vienne, et depuis cette époque il a été fort en évidence. On sait l'habileté qu'il lui a fallu déployer, en 1847 et 1848, alors que les circonstances créaient entre les deux cours une situation des plus délicates. Après les troubles de Vienne, il accompagna à Inspruck la famille impériale. Dès que l'ordre fut rétabli, il s'occupa du projet de concordat qu'il est parvenu à signer en 1853. Le pape l'avait créé cardinal dans le consistoire du 15 mars 1852; mais, voulant le maintenir dans sa nonciature jusqu'à la consommation de l'œuvre importante à laquelle il travaillait, il ne rendit sa nomination publique que le 7 mars de l'année suivante. M. Viale-Prela resta néanmoins à Vienne en qualité de pro-nonce, présida et dirigea les conférences qui eurent lieu pour la mise à exécution du concordat, et vint recevoir en 1856 le chapeau des mains de Pie IX. Depuis le 18 septembre 1855, il est archevêque titulaire de Bologne.

VIARD (Louis-René, baron), député français, né à Pont-à-Mousson (Meurthe), en décembre 1795, est fils d'un ancien député aux états généraux, anobli sous l'Empire. Il entra d'abord dans les contributions indirectes, puis étudia le droit et fut reçu avocat en 1820; dès lors il ne consentit plus à remplir que des fonctions gratuites, fut suppléant au juge de paix, commandant de la garde nationale, conseiller municipal de Pont-à-Mousson. Élu représentant de la Meurthe à l'Assemblée législative (1849), il a d'abord voté avec les républicains; mais des souvenirs de famille l'ont rallié aux idées napoléoniennes, et après le coup d'État du 2 décembre, il est entré, comme candidat du gouvernement, au Corps législatif, où il a été réélu en 1857. Il a été nommé, depuis 1852, chevalier de la Légion d'honneur.

VIARDOT (Louis), littérateur français, né à Dijon, le 31 juillet 1800, et fils d'un procureur général près la Cour d'appel de cette ville, perdit son père en 1817, vint à Paris achever ses études de droit et s'inscrivit au tableau des avocats. Un voyage qu'il fit en Espagne, en 1823, décida de sa vocation, et il laissa le barreau pour la littérature. Tout en écrivant ses premiers ouvrages, il collabora aux journaux d'opinion avancée, au *Globe*, au *National* et, à partir de 1836, au *Siècle*. En 1841, il fonda la *Revue indépendante*, avec M. Pierre Leroux et George Sand. En 1838, il avait été nommé, avec Robert, directeur du Théâtre-Italien, reconstruit après l'incendie de 1837, et était devenu seul directeur en octobre 1839. C'est lui qui attacha à ce théâtre le chanteur Mario. Il quitta la direction en 1840, à l'époque de son mariage avec Mlle Pauline Garcia, qu'il avait engagée dès le début de son administration. Dès lors, M. Viardot, accompagnant sa femme dans ses tournées musicales, visita toutes les contrées de l'Europe, et trouva dans ses voyages de riches sujets d'études. Il est membre de l'Académie espagnole et commandeur de l'ordre de Charles III.

On a de lui : *Essai sur l'histoire des Arabes et des Maures d'Espagne* (1832, 2 vol. in-8); *Scènes de mœurs arabes*, etc. (1833, in-8); *Études sur l'histoire des institutions et de la littérature en Espagne* (1835, in-8); *Notices sur les principaux peintres d'Espagne* (1839, in-8), ouvrage servant de texte aux gravures de la galerie Aguado; *des Origines traditionnelles de la peinture moderne en Italie* (1840, in-8); *les Musées d'Italie*, (1842, in-12); *les Musées d'Espagne, d'Angleterre et de Belgique* (1843, in-12); *les Musées d'Allemagne et de Russie* (1844, in-12); *Souvenirs de chasse* (1849, in-12; 6ᵉ édit., 1854, *Bibliothèque des chemins de fer*); *Histoire des Arabes et des Maures d'Espagne* (1851, 2 vol. in-8); *les Jésuites jugés par les rois, les évêques et les papes* (1857, in-18), etc.

M. Viardot a donné en outre un grand nombre de traductions : celles de *Don Quichotte* (1836), des *Nouvelles de Cervantès* (1838; 2ᵉ édit., 1857, in-12), de *l'Histoire du soulèvement d'Espagne* (par le comte de Toreno (1838, 5 vol. in-8), des *Nouvelles choisies* de Nicolas Gogol et d'Alex. Pouchkine (2ᵉ édit., 1853, *Bibliothèque des chemins de fer*), etc. Il a aussi collaboré à la *Revue des Deux-Mondes*, à la *Revue de Paris*, à la *Liberté de penser*, au *Musée des familles*, et à un grand nombre de recueils périodiques.

VIARDOT (Michelle-Pauline Garcia, dame), cantatrice française, née à Paris, le 18 juillet 1821, fille du célèbre Emmanuel Garcia et de Joaquina Sitchès, et sœur de M. Manuel Garcia (voy. ce nom), eut pour parrain le maestro Paër, suivit ses parents en Angleterre, aux États-Unis, au Mexique, et revint en France en 1828. Elle avait, au milieu de sa famille, appris la musique sans s'en apercevoir. Après avoir eu pour maître de piano Meysenberg, et plus tard le célèbre Listz, elle fit l'essai de son talent aux concerts de Mme Malibran, sa sœur. Après la mort de son père, en 1832, elle vécut quelque temps à Bruxelles avec sa mère, et débuta, en mai 1839, à Londres, dans *Otello* et *la Cenerentola*. L'année suivante elle parut aux Italiens dans les mêmes opéras, ainsi que dans *Tancrède* et dans *le Barbier*, où elle remplit le rôle de Rosine. Mariée à M. Louis Viardot (voy. ci-dessus), elle parcourut avec lui l'Italie, l'Espagne, l'Allemagne, la Russie, et joua avec le même succès à Vienne, à Berlin, à Saint-Pétersbourg, à Moscou et à Londres. Dans cette dernière ville, *les Huguenots* furent un de ses plus beaux triomphes. Mme Viardot revint ensuite à Paris, en mai 1848, pour créer dans *le Prophète* le rôle de Fidès, où elle a eu un si grand succès. Elle a été spécialement appelée à jouer ce rôle aux théâtres de Berlin, de Saint-Pétersbourg et, en 1851, à celui de Londres, au moment de l'Exposition universelle (1851).

Outre les opéras que nous avons indiqués, Mme Viardot joue encore tout le répertoire classique et courant, et, sans s'être engagée, dans ces derniers temps, à aucun théâtre, elle a donné, sur diverses scènes, d'assez fréquentes représentations. Son nom paraît souvent sur les programmes des concerts de charité.

Mme Viardot possède une des plus belles voix de contralto, étendue et remarquablement souple. Elle vocalise avec goût et sûreté, et joint au sentiment de l'expression musicale une méthode parfaite. Elle parle avec facilité le français, l'italien, l'espagnol, l'allemand et l'anglais, et dessine avec goût. Ses essais en ce genre ont figuré plusieurs fois au salon. Dévouée aux intérêts de son art, elle a facilité souvent aux artistes dramatiques et aux compositeurs, comme à Mme Cabel et à M. Gounod, l'accès de leur carrière.

VIARDOT (Léon), peintre français, né à Dijon,

en mars 1804, et frère de M. Louis Viardot, a étudié sous M. Picot, et s'est fait une réputation de portraitiste estimé. Il a surtout exposé, depuis ses débuts au salon de 1831 : *Mme de Souza, MM. Ch. Ledru, D. Nisard, Leroy d'Étiolles, Donizetti, M. et Mme Louis Viardot* (1831-1848); quelques sujets de genre ou de chasse : *une Dame corse, le Roi Cléphis, le Chien Sultan, l'Épée de Damoclès, Jésus guérissant la parente de Simon Pierre* (1836-1850); des pastels, etc.; *le lieutenant-colonel Vaissier*, peint de souvenir, *M. Alph. Karr* (1857). Il a obtenu une 2e médaille en 1835.

VICARI (Hermann DE), prélat catholique allemand, né le 13 mai 1773, à Aulendorf (Souabe), fit ses études à l'université d'Ingolstadt, et, après son ordination comme prêtre, devint chanoine de l'église Saint-Jean à Constance, et plus tard membre du chapitre de cette ville. En 1827 il fut nommé chanoine de Fribourg en Brisgau et reçut, en 1832, le titre d'évêque, en même temps que le pape lui donnait l'évêché *in partibus* de Macra. Proposé par le haut clergé pour administrer le diocèse archiépiscopal du Rhin supérieur (*Ober-Rhein*), il fut écarté par le gouvernement badois, qui connaissait l'exagération de ses théories ultramontaines. En 1842 on le porta de nouveau et son élection fut confirmée. La conduite du nouvel archevêque de Fribourg fut d'abord assez modérée, et, quoiqu'il se montrât très-attaché à ses prétentions hiérarchiques, il se maintint dans la voie calme et régulière de ses prédécesseurs. Mais lorsque, en 1848, les prélats allemands eurent arrêté de concert le programme de leurs griefs contre un prétendu envahissement des pouvoirs politiques, il fut, malgré son grand âge, le premier à commencer les hostilités. Voici les conditions qu'il posait au gouvernement du grand-duc : nomination exclusive aux charges et bénéfices ecclésiastiques, éducation et surveillance du clergé, instruction religieuse dans les écoles, droit de juger les prêtres ainsi que les laïques qui se rendraient coupables vis-à-vis de l'Église, inspection des écoles et colléges, administration et maniement des fonds ecclésiastiques, fondation de nouveaux couvents, etc. Toutes ces réclamations furent appuyées par les évêques suffragants du Rhin supérieur et formulées dans une lettre adressée, en décembre 1851, au chef de l'État. Une partie s'était déjà produite, et sans succès, vingt-cinq ans auparavant.

Cette affaire, déjà si grave, était en suspens lorsqu'un nouveau fait la compliqua encore et l'envenima. En 1852, M. de Vicari se refusa formellement à dire des messes pour le duc Léopold, qui était mort dans la religion protestante. La réponse du ministère à ses exigences fut, comme il était facile de le prévoir, négative presque sur tous les points; ce qu'on lui accorda parut insignifiant à l'archevêque, qui s'empressa de protester (mars 1853). Loin de s'en tenir là, il rédigea un nouveau mémoire aussi impératif que le premier, s'assura de l'approbation de la cour de Rome, et essuya un nouveau refus. Irrité de cet échec, il somma les membres du conseil supérieur des affaires ecclésiastiques de donner leur démission, les déclarant indignes d'administrer les deniers de l'Église. Les conseillers gardèrent leurs places, et le prélat les excommunia.

Cependant l'opinion publique s'émut de tout ce bruit; des querelles passionnées s'engagèrent dans les journaux, et le clergé, qui s'y associait allait sur certains points jusqu'à refuser son ministère aux populations. Le gouvernement dut se montrer ferme et arrêter cette agitation toujours croissante. Un décret fut rendu (novembre 1853) par lequel tous les actes de l'archevêque de Fribourg furent déclarés nuls, et un coadjuteur laïque lui fut adjoint pour administrer le diocèse; en outre on punissait de l'amende et de la prison les prêtres qui persisteraient dans leur état d'hostilité contre l'État. Les deux parties en appelèrent à la décision de la cour romaine, qui crut devoir donner raison au prélat rebelle sans refuser pourtant d'entrer en pourparlers avec le gouvernement badois. M. de Vicari ainsi encouragé ne fit que persister dans ce qu'il appelait la voie du martyre. Au printemps de 1854 il mit le comble à ses prétentions par un acte audacieux, s'il n'eût été puéril : il décréta à son tour la déchéance du conseil des affaires ecclésiastiques et le remplaça par une commission de prêtres et d'évêques, qu'il désigna de sa propre autorité. L'ancien ordre de choses n'en subsista pas moins. Mais comme il s'était placé dans un état ouvert de désobéissance aux lois du pays, on commença contre lui une information judiciaire; elle n'eut pas de suite, et à la fin de 1854, en traitant avec Rome, on obtint le complet apaisement de l'affaire.

VICAT (Louis-Joseph), ingénieur français, né à Grenoble, en 1786, entra, en 1804, à l'École polytechnique et en sortit dans le corps des ponts et chaussées, où il parvint rapidement au grade d'ingénieur de première classe. L'étude, encore dans l'enfance, des chaux de construction et des mortiers, attira surtout son attention et il fit connaître les premiers résultats de ses recherches persévérantes, sous le titre de : *Recherches expérimentales sur les chaux de construction, les bétons et les mortiers* (1818, in-4). Le succès l'encouragea, il se mit à étudier chimiquement la composition des mortiers que l'expérience lui signalait comme les meilleurs, et il découvrit qu'ils étaient formés de chaux hydraulique. Tous ses efforts tendirent dès lors à fabriquer de toute pièce et en grand cette espèce de chaux. Il y parvint, en même temps qu'il démontra que les propriétés des chaux hydrauliques naturelles dépendent de l'argile disséminée dans leur tissu. Ces découvertes furent exposées dans son *Résumé des connaissances actuelles sur les mortiers et les ciments calcaires* (Paris, 1828, in-4) et dans une série de mémoires communiqués la plupart à l'Académie des sciences et insérés en grande partie dans les *Annales de physique et de chimie* de 1820 à 1837. Elles eurent pour effet toute une révolution dans le mode de fondation adopté jusqu'alors pour les ponts en faisant prévaloir le procédé du bétonnement. M. Vicat le mit lui-même en pratique pour la première fois au pont de Souillac (Lot), achevé en 1822. Ce beau travail, et l'importance de l'innovation qu'il consacrait, firent à l'ingénieur une grande réputation. Chargé officiellement par l'administration des ponts et chaussées de poursuivre ses travaux au lieu même où il les avait si heureusement commencés, il eut pour mission spéciale de s'occuper à Souillac de la statistique des matériaux propres à la confection des mortiers. Mais, bientôt guidé par les indications de la géologie, il alla explorer la France dans tous les sens pour rechercher les gisements de chaux hydraulique naturelle et pour éclairer les jeunes ingénieurs dans la confection des chaux hydrauliques artificielles. Ses recherches sur la composition des substances propres à fournir des chaux hydrauliques et des ciments romains qui se trouvent dans les vingt-huit départements composant les bassins du Rhône et de la Garonne, lui firent décerner en 1837 le prix de statistique par l'Académie des sciences, qui, dès 1833, l'avait élu membre correspondant. Ce travail parut deux ans après (Paris, 1839, in-8).

La reconnaissance publique ne manqua point

à M. Vicat, elle ne fit que croître à mesure que l'expérience des ingénieurs de tous les pays confirmait davantage la réalité de ses découvertes. En 1841, le conseil municipal de la ville de Paris lui décernait un vase d'argent du prix de 2400 fr., portant cette inscription : *La ville de Paris à M. Vicat, en commémoration des services rendus par ses découvertes.* Cet ingénieur avait en effet livré généreusement au public des découvertes dont il eût pu se réserver les avantages. L'État voulut honorer tant de science et de désintéressement, et, sur le rapport d'Arago, la Chambre des Députés, dans sa séance du 26 mai 1843, décerna à M. Vicat, à titre de récompense nationale, une pension de 6000 francs, reversible sur la tête de ses enfants. En même temps les témoignages d'estime et de reconnaissance des États étrangers lui arrivaient de toutes parts. La Prusse, la Russie, le Piémont lui envoyaient des décorations, et il était bientôt élevé en France au grade de commandeur de la Légion d'honneur (1846). Dédaignant d'aspirer aux plus hauts grades du corps des ponts et chaussées, pour se livrer à ses travaux, il a pris sa retraite, en 1851, après avoir exercé pendant plus de vingt ans les fonctions d'ingénieur en chef et il s'est retiré dans sa ville natale.

En dehors de ses travaux sur les chaux, M. Vicat a fait une étude toute particulière des ponts suspendus, et inséré, en 1831, dans les *Annales des ponts et chaussées* un rapport lumineux sur les ponts en fil de fer du Rhône. Il a fourni au même recueil un mémoire *sur l'influence du mode d'attache des chaînes, sur la résistance des piliers des ponts suspendus* (1832), et aux *Annales de physique et de chimie* des considérations sur l'allongement progressif des fils de fer soumis à diverses tensions ainsi qu'un grand nombre de *Notes* et de *Rapports* sur différentes branches de la science de l'ingénieur.

VICENCE (Adrien-Armand-Alexandre de CAULAINCOURT, duc DE), sénateur français, né à Paris, en 1815, est le fils aîné du général de Caulaincourt qui fut ministre et pair de France pendant les Cent-Jours. Il n'a pris avant 1852 aucune part aux affaires publiques. Héritier d'une grande fortune et d'un nom illustre dans les fastes de l'Empire, il avait en quelque sorte sa place marquée dans le nouveau Sénat, où il est entré dès la fondation (27 janvier 1852). Il a reçu depuis cette époque la décoration. M. le duc de Vicence a épousé en 1849 Mlle de Cypierre, veuve du vicomte d'Auteuil. Son frère M. de Caulaincourt (voy. ce nom) est député au Corps législatif.

VICTOIRE (duc DE LA). Voy. ESPARTERO.

VICTOR-EMMANUEL II (Marie-Albert-Eugène-Ferdinand-Thomas), roi de Sardaigne, né le 14 mars 1820, est fils du roi Charles-Albert et de la reine Thérèse, fille du feu grand-duc Ferdinand de Toscane. Il reçut une éducation savante en même temps que guerrière, et n'étant encore que duc de Savoie, épousa, en 1842, l'archiduchesse Adélaïde d'Autriche. Nommé commandant de la brigade de Savoie quand éclata la révolution de 1848, il accompagna son père dans les campagnes contre l'Autriche, prit une grande part à la bataille de Goïto, où il reçut une balle à la cuisse, et se distingua par sa bravoure à la désastreuse journée de Novare (23 mars 1849). Charles-Albert, qui avait en vain cherché la mort dans la mêlée, abdiqua, le soir même de la défaite, en faveur de son fils, auquel Radetzky paraissait devoir faire des conditions moins dures. Victor-Emmanuel eut un triste avénement : il avait une guerre à soutenir, des factions ardentes à comprimer; le peuple voyait en lui l'époux d'une Autrichienne et l'élève des jésuites. Cependant le nouveau roi s'est montré constamment fidèle au serment qu'il avait prêté à la constitution, au *statuto fondamentale* qu'avait juré son père. Après avoir choisi d'intelligents ministres (voy. CAVOUR, d'AZEGLIO, etc.), il entreprit une réorganisation générale des finances, de l'armée, de l'instruction publique, conclut avec l'Angleterre plusieurs traités de commerce, signa avec l'Autriche la paix du 6 août 1849, et parut renoncer à l'idée de l'unité italienne, sans abdiquer les espérances d'une prépondérance légitime. Malgré les difficultés extérieures et les propositions de l'Autriche, qui lui promettait Parme en échange de la violation de son serment; malgré Rome, qui le menaçait de son excommunication, il maintint le gouvernement représentatif, avec toute la liberté qu'il comporte, et l'indépendance de la couronne vis-à-vis de la papauté. Les droits de l'État, opposés aux priviléges du clergé, la vente des biens de la nation, proposée et exécutée par M. de Cavour, le monopole de l'enseignement enlevé aux corporations religieuses, enfin l'accueil fait aux réfugiés, attirèrent sur le roi les foudres du Vatican. Mais, sans se laisser effrayer, il protesta par un courageux *memorandum*, et arbora le drapeau national aux trois couleurs, sur lequel il mit, comme son père, la croix de Savoie. Quand survint la guerre d'Orient, en 1855, Victor-Emmanuel entra, par le traité du 10 avril, dans l'alliance contre la Russie, et envoya en Crimée, sous le commandement du général de La Marmora, déjà connu par la vigueur avec laquelle il avait réprimé l'insurrection de Gênes, 17 000 hommes, qui se distinguèrent par leur intrépidité à la Tchernaïa.

Cependant le roi était rudement éprouvé dans sa vie domestique. Sa mère, sa femme, son frère, son plus jeune enfant, moururent coup sur coup, et lui-même tomba dangereusement malade. Le parti ultramontain et ses principaux organes en Italie et en France, voyaient dans ces malheurs une punition du ciel. Victor-Emmanuel n'en montra pas moins une noble fermeté, et sanctionna la loi de réforme, déjà frappée des anathèmes de Rome. Après le rétablissement de sa santé, il visita, en 1855, les cours de Paris et de Londres, et fut accueilli avec enthousiasme par les deux nations. Les élections générales, à la fin de 1857, malgré l'extrême abus d'influence auquel eut recours le parti clérical, ont sanctionné la politique du roi et raffermi le pays dans sa liberté constitutionnelle que ne paraissent pas compromettre les concessions récentes faites par la loi Da Foresta (mai 1858) à la sécurité des souverains alliés.

Victor-Emmanuel est roi titulaire de Chypre et de Jérusalem. La reine d'Angleterre lui a conféré l'ordre de la Jarretière en 1855. — Pour la famille royale, voy. SARDAIGNE.

VICTORIA I (Alexandrine), reine d'Angleterre, née à Londres, le 24 mai 1819, est la fille unique d'Édouard, duc de Kent, quatrième fils de Georges III, et de Louise-Victoria, princesse de Saxe-Cobourg et veuve en premières noces du prince héréditaire de Leiningen. Devenue, par la mort de son père, héritière de ses droits à la couronne, elle fut élevée avec le plus grand soin, sous la direction de la duchesse de Northumberland, et acquit des notions solides en histoire, en musique et dans les sciences naturelles. Plus tard, et sur la volonté expresse du roi son oncle, lord Melbourne familiarisa son esprit avec la connaissance des principes politiques et le mécanisme du gou-

vernement constitutionnel. Aussi, lorsque, le 20 janvier 1837, elle succéda à Guillaume IV, elle conserva à ce ministre, au grand désappointement des tories, la direction des affaires. Son couronnement eut lieu le 20 juin 1838 et donna lieu à de magnifiques fêtes; deux ans après elle épousa le prince Albert, de la maison de Cobourg (10 février 1840).

Grâce à la constitution anglaise et au sentiment de réserve qui a présidé à la conduite de la reine Victoria, il est inutile d'analyser les événements d'un règne qui se sont en quelque sorte accomplis en dehors de son influence personnelle. Quant aux faits de sa vie propre, ils sont peu nombreux; ce sont deux ou trois attentats sur sa personne, qu'on a jugés comme des actes de folie, la naissance de ses nombreux enfants et quelques visites de cérémonie faites aux souverains du continent, entre autres celle de 1843 au château d'Eu, celle de 1855 à Paris et celle de 1858 à Cherbourg. Elle a pour titres officiels ceux de reine du Royaume-Uni de la Grande Bretagne et de l'Irlande, de défenseur de la foi, de protectrice des îles Ioniennes et de souveraine des ordres de la Jarretière, du Chardon, de Saint-Patrick, du Bain, de Saint-Michel et de Saint-Georges. — Pour les enfants et toute la famille de la reine, voyez GRANDE-BRETAGNE (maison royale de).

VIDAL (François), économiste français, ancien représentant, né à Coutras, près Libourne (Gironde), en 1814, s'appliqua de bonne heure à l'étude de l'économie politique et approfondit les doctrines de Saint-Simon et de Fourier. En 1835, il fit paraître à la librairie sociétaire : *des Caisses d'épargne : I. les Caisses d'épargne transformées en institutions de crédit* II; *Création d'ateliers de travail au moyen d'avances fournies par la caisse d'épargne*. Rédacteur de la *Démocratie pacifique* il se sépara sur beaucoup de points de l'école phalanstérienne et se rapprocha du communisme en préconisant l'intervention de l'État dans les rapports du travail et du capital. Les articles qu'il publia dans *la Presse* et dans *la Revue indépendante*, se distinguent par la clarté du style et par une modération de bon goût. Fr. Bastiat, en réfutant ses opinions, rendit plus d'une fois hommage à son talent. En 1846, parut son ouvrage principal : *de la Répartition des richesses, ou de la justice distributive en économie sociale;* il contient l'examen critique des diverses théories exposées par les économistes proprement dits ou par les socialistes.

Pendant quelque temps, M. Fr. Vidal avait été employé, dans les bureaux de la préfecture de la Seine, aux travaux d'expropriation occasionnés par la construction des fortifications de Paris (1841). En 1848, M. Louis Blanc, dont il partageait les théories sur le rôle de l'État, le nomma secrétaire de la commission du Luxembourg. Il fit paraître, au mois de juillet, un écrit intitulé: *Vivre en travaillant, projets, vues et moyens de réformes sociales* (1848, gr. in-8). En janvier 1849, il entreprit, avec M. Toussenel, la publication du journal hebdomadaire, *le Travail affranchi*. Aux élections partielles du 10 mars 1850, il fut nommé représentant du peuple, avec MM. de Flotte et Carnot, par le département de la Seine. Élu en même temps par les électeurs du Bas-Rhin, il opta pour Paris. Jusqu'à la dissolution de l'Assemblée il siégea sur les bancs de l'extrême gauche. En 1851, parut son *Organisation du crédit personnel et réel, mobilier et immobilier* (in-8), ouvrage où, malgré son attachement à la liberté politique, il sacrifie encore le droit individuel à l'action de l'État. Depuis le 2 décembre M. Vidal a vécu loin de Paris, dans la retraite.

VIDAL (Auguste-Théodore), dit VIDAL DE CASSIS, médecin français, né à Cassis, en 1803, fut reçu docteur à Paris en 1828, agrégé de chirurgie en 1830, et de médecine en 1832. Il débuta dans la carrière médicale par la publication de différents mémoires dans des recueils spéciaux, entre autres un remarquable *Essai historique sur Dupuytren* (1835, in-8), et plusieurs lettres chirurgicales à M. Mayor de Lausanne. En 1838, il se plaça tout à coup au premier rang par son *Traité de pathologie externe et de médecine opératoire* (1838-1844, 5 vol. in-8), qui compte de nombreuses éditions. En 1844, il perdit avec M. Malgaigne, contre le docteur Guérin, à propos de la *Téotomie orthopédique*, un procès qui accrut, du moins, sa réputation scientifique. — Décoré en 1835, M. Vidal de Cassis, chirurgien de l'hôpital du Midi, est mort le 7 août 1856.

On a encore de lui : *des Indications et des contre-indications en médecine opératoire* (1844, in-4); *du Cancer du rectum et des opérations qu'il peut réclamer* (1842), et de 1828 à 1846 une série de mémoires sur la *Taille quadrilatérale; Quæ siint viabilitatis conditiones, de Morbis maxillaris inferioris, du Diagnostic différentiel des diverses espèces d'angines; de la Cure radicale du varicocèle; des Hernies ombilicales et épigastriques;* etc., etc. Doué d'une activité prodigieuse, il a encore rédigé une partie considérable de la *Bibliothèque du médecin praticien*, de Fabre, et collaboré à la *Clinique*, à la *Gazette médicale de Paris*, à la *Presse médicale*, à la *Gazette des hôpitaux*, au *Bulletin thérapeutique*, surtout aux *Annales de la chirurgie française et étrangère* (1841-1845).

VIDAL (Vincent), dessinateur français, né à Carcassonne, vers 1818, a été élève de Paul Delaroche, et s'est fait, malgré l'afféterie inhérente au genre, un renom distingué par ses dessins et ses pastels. Nous citerons de lui, depuis ses débuts au salon de 1843 : *Saint Vincent de Paul*, *Portrait de l'auteur* (1843-1846); *le Parc de Pouancé* (1847); *l'Ange déchu*, *une Larme de repentir* (1849); *Polymmie* (4850); *le Fil rompu*, *Saison des épis* (1852); *Fantaisie* (1853); *les Amours des anges* (la Chute, le Récit), admis avec trois *Portraits*, également au pastel, à l'Exposition universelle de 1855; *le Braconnier breton*, *la Pluie en Bretagne*, etc. (1857). M. V. Vidal a obtenu, comme dessinateur, une 3e médaille en 1844, une 2e en 1849, et la décoration en juillet 1852.

VIDAURRI (Santiago), homme politique mexicain, né vers le commencement du siècle, est un des chefs de la révolution qui a renversé la tyrannie de Santa-Anna. Bien qu'il porte dans les veines du sang indien, malgré tous les obstacles qui entravaient son ambition, il obtint, par son énergie, unie à beaucoup de souplesse, le poste de secrétaire de l'État de Nuevo-Léon, qu'il sut conserver à travers toutes les révolutions. Dénoncé à Santa-Anna, il fut tout près d'être arrêté; mais il échappa aux émissaires du dictateur. Poussé, par le péril à prendre un parti décisif, il organisa un pronunciamento au nord du Mexique, tandis qu'Alvarez soulevait ses Indiens dans le sud. Bientôt il reparut à Monterey en triomphateur. Son programme était emprunté aux États-Unis; il proclamait le *Self-governement*, dépossédait l'Église et licenciait l'armée, dont les chefs devaient comparaître devant les autorités pour se soumettre, sous peine d'être traités comme rebelles. Il ne rompait pas entièrement avec les autres chefs de la révolution; mais il agissait avec une entière indépendance, et voulait,

dit-on, former au nord du Mexique une république séparée sous la protection des États-Unis. Quand la junte de Cuernacava eut rejeté sa candidature à la présidence, il ne se prononca point contre l'élu du pays. Mais après la retraite d'Alvarez, il ne reconnut pas Comonfort (voy. ce nom), refusa toute obéissance au gouvernement central, au lieu de lui porter secours contre les insurgés de Puebla. C'était peut être sacrifier à une ambition personnelle l'intérêt commun des démocrates du Mexique. Au mois de février 1856, il décreta de sa propre autorité la réunion des États de Coahuila et de Nuevo-Léon, et se proclama gouverneur et commandant général des deux États réunis. Le congrès de Mexico, évoquant l'affaire après la reddition de Puebla, annula le décret illégal, et M. Comonfort transmit au gouvernement de Nuevo-Léon les ordres formels de l'Assemblée. M. Vidaurri envoya au congrès des explications évasives et se prépara à se maintenir dans cette voie de politique séparatiste.

VIEILLARD (Narcisse), sénateur, né en 1791, sortit de l'Ecole polytechnique officier d'artillerie, en 1810, fit les campagnes de Russie et de France, et rentra dans la vie privée en 1815. Bientôt la reine Hortense le chargea de l'éducation de son fils aîné, le prince Napoléon Bonaparte, frère de l'empereur actuel, qui fut tué sous les murs d'Ancône dans l'insurrection italienne de 1831. Élu en 1842 député de Carentan (Manche), en remplacement d'un député ministériel. M. Vieillard siégea sur les bancs de l'opposition, votant avec MM. Odilon Barrot et Dupont de l'Eure et modifiant dans le sens républicain ses opinions bonapartistes. Aussi, quand éclata la révolution de 1848 il fut nommé commissaire du gouvernement provisoire dans le département qui l'avait envoyé à la Chambre des Députés et qui l'envoya successivement, le second sur quinze, à la Constituante, et le troisième à la Législative. Après la rentrée des membres de la famille Napoléon, M. Vieillard, tout en continuant d'appartenir, par ses votes, à la république modérée, contribua beaucoup par ses conseils à l'élévation du frère de son ancien élève. On lui attribuait, du moins, dans les hautes régions de la politique, une influence que sa timidité à la tribune l'empêchait de prendre dans les assemblées. Après le 2 décembre, M. Vieillard eut naturellement sa place au Sénat. — Il est mort le 19 mai 1857.

VIEILLE (Jules), mathématicien francais, élève de l'Ecole normale, de 1833 à 1836, agrégé près la Faculté des sciences de Paris, maître de conférence à l'École normale, professeur de mathématiques au lycée Louis-le-Grand, décoré de la Légion d'honneur, a publié, dans le *Journal de mathématiques pures et appliquées* de M. Liouville, plusieurs mémoires d'analyse et de mécanique estimés (1845-1855), et, dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences (1841), une *Note sur la précession des équinoxes et sur le mouvement des nœuds de l'équateur lunaire.*

On doit aussi à M. Vieille, qui joint, comme professeur, un rare talent d'exposition à son profond savoir, deux ouvrages classiques: *Théorie générale des approximations numériques*, à l'usage des candidats aux écoles du gouvernement (2ᵉ édit., 1854, in-8), et *Cours complémentaire d'analyse et de médecine rationnelle*, professé à l'École normale (Paris, 1851, in-8 avec pl.).

VIEL (Jean-Marie-Victor), architecte français, né à Paris, le 31 décembre 1796, et fils d'architecte, s'occupa d'abord de travaux particuliers, dans lesquels il montra beaucoup d'activité et de goût pour l'emploi des procédés modernes. En 1853, la compagnie chargée de l'exploitation des bâtiments de l'Exposition universelle (1855), lui confia l'étude et l'exécution du Palais de l'Industrie; c'est lui, qui, malgré deux retraites successives, pendant lesquelles il fut remplacé par M. Cendrier (voy. ce nom), acheva, en deux ans, cette construction gigantesque, dont il est resté l'architecte. Lors de l'inauguration de l'édifice, M. V. Viel a reçu la décoration.

VIEL-CASTEL (Horace, comte DE), littérateur francais, né vers 1797, appartient à une famille d'ancienne noblesse. Son premier ouvrage fut une *Collection de costumes, armes et meubles* (1826, 3 vol. in-4; 2ᵉ édit., 1834), pour servir à l'histoire de France, depuis le commencement de la monarchie jusqu'à la Restauration. Après la révolution de 1830, il collabora à plusieurs recueils littéraires, *le Salmigondis*, *les Français peints par eux-mêmes*, *l'Encyclopédie des gens du monde*, *la Revue des Deux-Mondes*, et fut nommé, en 1852, conservateur du musée des Souverains au Louvre. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

On a de lui plusieurs ouvrages destinés à peindre les mœurs de la haute société contemporaine: *Madame la Duchesse* (1836, 2 vol. in-8); *Gérard de Stolberg* (1837, 2 vol. in-8); *Mlle de Verdun* (1838, 2 vol. in-8); *Cécile de Vareil* (1839, in-8); *Archambaud de Comborn* (1845, in-8); *Albert de Saint-Pouange* (2 vol. in-8), etc. Plus récemment il a publié un volume de *Poésies* (1854, in-12): *les Statuts du Saint-Esprit* (1855, in-fol.), etc. Il a fondé, en 1855, une revue hebdomadaire de l'Exposition universelle.

Un de ses parents, le baron Louis de VIEL-CASTEL, a été chargé, sous Louis-Philippe, de la sous-direction, et de 1849 à 1851, de la direction des affaires politiques, au ministère des affaires étrangères. Il est commandeur de la Légion d'honneur (1849).

VIENNET (Jean-Pons-Guillaume), littérateur et homme politique français, membre de l'Académie française, ancien membre de la Chambre des Pairs et de celle des Députés, est né à Béziers (Hérault), le 18 novembre 1777. Sa carrière, traversée par dix révolutions, est pleine d'incidents et de péripéties qu'il attribue lui-même, dans ses confidences autobiographiques, moins à la fortune qu'à son caractère. D'abord soldat, puis poëte, homme de lettres et homme politique, dévoué à divers pouvoirs, sans qu'aucun pût jusqu'au bout compter sur lui, il a eu le privilége de s'élever à toutes les dignités littéraires et politiques en atteignant, de son propre aveu, aux dernières limites de l'impopularité.

Après avoir fait de bonnes études au collége de sa ville natale, établissement alors renommé, et présidé, pendant les premiers temps de la Révolution, le club des enfants de son âge, il entra, en 1796, comme lieutenant, dans l'artillerie de marine. Il fut pris, l'année suivante, par les Anglais sur *l'Hercule*, et resta, pendant huit mois, prisonnier sur les pontons de Plymouth. Rendu à la liberté, il rentra dans le même corps; mais la franchise de ses votes contre le consulat à vie et l'Empire nuisit à son avancement. Il fit, dans l'artillerie de marine, la campagne de Saxe, en 1813, et assista aux batailles de Lutzen, où il fut décoré de la main de l'Empereur; de Bautzen, de Dresde et de Leipsick, où il fut fait prisonnier. M. Viennet ne revint en France qu'avec la Restauration, à laquelle il s'attacha avec assez d'empressement. Les Cent-Jours ne le ramenèrent pas au bonapartisme, et son refus de voter pour l'acte additionnel aux constitutions de l'Empire,

faillit lui coûter cher. Le ministre Decrès avait déjà signé l'ordre de l'envoyer à Cayenne, qui ne fut révoqué que sur les instances de Cambacérès, ami de son père. Naturellement en faveur, après le second retour des Bourbons, il fut admis par Gouvion-Saint-Cyr dans le corps royal d'état-major. L'indépendance de ses vers et de sa conduite, lui aliéna bientôt ses anciens protecteurs.

C'est à cette époque que se rapportent en effet ses nombreuses *Épîtres*, qui sont restées les plus connues de ses œuvres littéraires, et dont la plupart étaient de nature à lui faire des ennemis dans les rangs les plus opposés. Parmi les premières, empreintes d'un esprit monarchique, on remarqua celle *A l'empereur Alexandre* (1815), et celle *au comte de Gouvion-Saint-Cyr, sur l'armée;* dans cette dernière, il traite, avec quelques égards, ceux qu'on appelait alors « Les brigands de la Loire. »

Il en est cependant qui peu faits à l'injure,
N'ont pas de la vengeance étouffé le murmure.
Mais tu sauras les vaincre et ramener leur foi
De l'amour de la France à l'amour de leur roi.

Plus tard vinrent *les Épîtres aux Grecs*, et celles sur les Grecs, *A l'empereur Nicolas* et aux rois de la chrétienté (1821-1826), entre lesquelles se plaçait le poëme de *Parga*, imprimé au bénéfice des Parganiotes (1820, 3ᵉ édit.); puis l'*Épître aux Muses sur les Romantiques* (1824), véritable déclaration de guerre contre les novateurs en littérature, et enfin, pour entrer dans la politique, l'*Épître aux chiffonniers sur les crimes de la presse* (1827), protestation, aussi hardie que spirituelle, contre une législation ridicule et odieuse. Cette épître fit rayer l'auteur, des cadres de l'état-major, mais lui valut, en compensation, une popularité que raviva encore, en 1829, son épître *aux Mules de don Miguel*.

Non content de poursuivre, de ses vers satiriques, le despotisme et les Jésuites, M. Viennet voulut avoir une part plus directe à la lutte du libéralisme contre la Restauration, et prit rang parmi les écrivains du *Constitutionnel*. Avec l'appui du journal libéral et voltairien, et grâce à l'influence que lui donnaient, dans son arrondissement, les intérêts qu'il avait alors dans une exploitation de mines et de forges, il fut élu député de l'Hérault (1827). Il alla siéger dans les rangs de la gauche, soutenant de son vote et quelquefois de ses discours, cette puissante opposition parlementaire qui devait aboutir à une révolution. Fidèle à la cause libérale pendant la lutte des trois journées de Juillet, il fut un des premiers à proclamer Louis-Philippe à l'hôtel de ville. Sans recevoir du nouveau roi d'autre récompense personnelle que la restitution de son grade de chef de bataillon, M. Viennet se dévoua tout entier au système de contre-révolution adopté bientôt par le gouvernement. Mais avec la vivacité méridionale de son esprit, il était comme l'enfant terrible de son parti, et en disait tout haut les projets, les espérances ou les mots d'ordre. Dans ces temps de débats orageux, il poursuivait de ses sorties véhémentes les révolutionnaires, qu'il appelait les stipendiés de l'émeute, et ajoutait: « Je veux le repos de l'État, parce que le mien en dépend. » En 1833, accusé par *la Tribune*, de toucher sa part des fonds secrets, il appela sur ce journal l'indignation de la Chambre et les rigueurs de la justice. Dans la même session, à propos de la loi sur la presse, il fit, contre la liberté de cette institution et contre les institutions plus ou moins républicaines dont on voyait la promesse écrite dans la Charte, des attaques qui parurent au moins étranges de la part de l'auteur de l'*Épître aux chiffonniers*. En 1834, après les journées d'avril, il demanda la mise en état de siége. C'est alors le moment de la plus grande impopularité de M. Viennet. « On a compté, dit-il lui-même, jusqu'à cinq cents épigrammes par année contre ma personne, ma figure, mes poésies, mes discours de tribune, mon épi de cheveux rebelles et ma redingote verte. Tout échappé de collége qui entrait dans un feuilleton, essayait sa plume sur ma friperie et croyait me devoir son premier coup de pied. » En 1840, M. Viennet reçut de Louis-Philippe la dignité de pair de France, et cette élévation, qui pouvait le consoler des attaques et des injures dirigées, de tous les rangs de l'opposition, contre lui, eut pour résultat d'en redoubler la violence.

Aux griefs des partis politiques, se joignaient, de longue date, contre M. Viennet, ceux de toute la nouvelle école littéraire. Depuis, l'auteur de l'*Épître aux Muses*, était en effet, avec Baour-Lormian, un des chefs de la résistance absolue aux tentatives du romantisme, et son adversaire d'autant plus dangereux qu'il employait contre lui l'arme du persiflage. Il avait aussi essayé sa verve contre cette exploitation audacieuse de la littérature, par des écrivains qui, indifférents à la moralité et à la gloire :

Aiment mieux, se moquant de la postérité
Escompter en lingots leur immortalité.

La position que M. Viennet avait prise dans ces luttes mémorables, l'importance que lui donnaient les attaques même dont il était l'objet, décidèrent l'Académie française à lui ouvrir ses portes. Il y fut admis à la fin de 1831, en remplacement du comte de Ségur; il s'était présenté en concurrence avec Benjamin Constant. On a remarqué que c'est le quatrième immortel que la petite ville de Béziers ait produit.

A cette époque, outre ses *Épîtres*, M. Viennet avait d'ailleurs donné au public d'assez nombreux ouvrages, entre autres: *Essais de poésie et d'éloquence*, contenant l'*Éloge de Boileau*, une tragédie et une comédie en vers, etc. (1803-1805, in-8); *l'Austerlide* (1808), sous le pseudonyme anagrammatique de *Pons de Ventine;* un poëme de *Marengo* (sans date); *Trois dialogues des morts* (1824); sa *Promenade philosophique au cimetière du Père-Lachaise* (1824, in-8, avec planche), revue biographique et satirique, en prose mêlée de vers; *le Siége de Damas*, poëme en cinq chants (1825, in-8); *Sédim ou les Nègres*, poëme en trois chants (1826, in-18): un grand poëme en vingt-quatre chants: *la Philippide*, dont le héros est Philippe Auguste (1828, vol. in-18, formant les tomes III et IV des *Œuvres* de l'auteur, 1827 et suiv.). M. Viennet avait en outre écrit pour le théâtre *Aspasie et Périclès*, opéra en un acte (1820); *Clovis*, tragédie en cinq actes (même année, 2 édit.); *Alexandre*, *Achille*, *Sigismond de Bourgogne*, *Arbogaste*, *les Péruviens*, cinq tragédies en cinq actes (1813-1825); sans compter deux autres opéras non-représentés, *le Tournoi* (1820), et *Sardanapale* (1823), dont la musique était confiée à Rossini et dont le tableau final, à grand effet, a été transporté dans *le Prophète*. Mais l'insuccès de M. Viennet, comme auteur dramatique, fut des plus complets. Deux de ses tragédies, *Clovis* et *Arbogaste*, furent seules jouées, et cette dernière, qui n'eut qu'une représentation (1842), a défrayé, pendant des années, la critique railleuse de la petite presse.

M. Viennet a publié depuis : *les Serments*, comédie en trois actes et en vers, représentée au Théâtre-Français en 1839; les romans: *la Tour de Montlhéry*, histoire du XIIᵉ siècle (1833, 2 vol. in-8); *le Château Saint-Ange* (1834, 2 vol. in-8); divers *Discours* académiques ou politi-

ques; une nouvelle édition de sa *Promenade philosophique au cimetière du Père-Lachaise* (1855, in-18), où l'on trouve, au lieu des 99 notices de la première édition, des notices ou des jugements sur 280 personnages, appartenant aux arts, aux sciences ou à la politique; enfin, pour clore cette liste, un recueil de *Fables* (2e édit., 1855; *Bibliothèque des chemins de fer*), avec une préface autobiographique : ces dernières, dont la plupart ont des intentions politiques, communiquées à diverses reprises, au public et à l'Académie, semblaient former, dans la pensée de l'auteur, comme le pendant de ses anciennes *Épîtres*.

Il faudrait encore citer un certain nombre d'articles dans *les Annales des faits et des sciences militaires* (1817), *la Minerve littéraire*, *l'Abeille*, *le Dictionnaire de la conversation*, où M. Viennet s'est rédigé lui-même, et à la première personne, sa propre notice, etc., enfin l'*Histoire des guerres de la Révolution*, *Campagne du Nord*, *de* 1792 *et* 1793 (1827, in-18 et in-8), dans l'*Histoire militaire des Français par campagne*.

Les révolutions qui, chez nous, ont emporté tant d'hommes et tant de choses, ont émoussé aujourd'hui les haines politiques et littéraires, que M. Viennet avait provoquées. Depuis les événements de 1848, qui lui ont enlevé la pairie, il n'a plus fait de politique que par allusions et dans des fables. Il croit lui-même que sa vie publique a nui à sa carrière littéraire, et que son plus grand tort a été « de dire sa pensée à tout le monde, sans acception de parti ni de coterie. » Il appartient à ses lecteurs de juger si cette appréciation personnelle est exacte, et si, depuis près de trente ans, il a tourné contre tous les partis également ce qu'il possède de verve satirique. M. Viennet est, depuis le 4 janvier 1836, commandeur de la Légion d'honneur.

VIEUSSEUX (Jean-Paul), homme de lettres italien, est né le 29 septembre 1779, à Oneglia (États sardes), où son père, originaire de Genève, avait une maison de commerce. Sa jeunesse se passa au milieu des troubles et des ravages que la guerre porta alors dans la Suisse et dans l'Italie. De 1803 à 1819, il fit, dans l'intérêt du commerce de son père, de fréquents voyages qui tournèrent à son instruction et étendirent ses propres relations. Il s'établit à Florence en 1819, et l'année suivante il fonda ce cabinet scientifique et littéraire qu'il a constamment dirigé depuis, et qui est une des premières institutions de ce genre en Europe. En 1821, M. Vieusseux y ajouta *l'Anthologie italienne*, revue célèbre rédigée par l'élite des savants et des littérateurs de l'époque, et que fit supprimer, en 1832, une réclamation du gouvernement russe. La collection forme 48 volumes, dans lesquels se trouvent d'excellents articles de Giordani, Capponi, Leopardi, Libri, Tommasso, Montani, etc., M. Vieusseux fonda aussi, en 1827, avec l'abbé Lambruschini, Ricci et le marquis Ridolfi, le *Journal Toscan d'agriculture*, qui dure encore, et, en 1836, avec Lambruschini, *le Guide de l'instructeur*, qui parut huit ans. Enfin, en 1844, il entreprit la publication des *Archives historiques italiennes* (1re série 1844-1854, 10 vol., 2e série 1855 et suiv.), un des plus importants recueils de documents historiques inédits, et d'articles de critique, de biographie ou de bibliographie. Malgré son grand âge, M. Vieusseux déploie toujours une activité infatigable, ne cessant d'éditer des livres utiles, surtout des ouvrages populaires. Sa maison est toujours le rendez-vous des hommes les plus distingués de l'Italie et de l'étranger, et un des centres de réunion, en littérature et dans la science, d'une nation si divisée. Il n'a rien produit lui-même, bornant volontairement son rôle à provoquer, de la part des autres, les meilleures productions.

VIEUXTEMPS (Henri), célèbre violoniste belge, né à Verviers, le 20 février 1820, est fils d'un ancien militaire, luthier et accordeur d'instruments. Ses dispositions précoces pour la musique intéressèrent un amateur, qui se chargea de lui et le confia au professeur de violon Leclou. A huit ans il jouait en public dans plusieurs villes de Belgique, et Bériot, frappé de son talent, lui donna des leçons pendant quelques mois. Il fut aussi, pour la composition, l'élève de Reicha. La vie de M. Vieuxtemps ne fut bientôt plus qu'un voyage à travers l'Europe. Il se fit applaudir à Paris en 1830 et à Vienne l'année suivante. A Londres son talent fut moins goûté. Mais de nouveaux succès à Paris, en Hollande, à Vienne, à Bruxelles, le dédommagèrent de cet échec. En même temps il apprenait la composition et faisait paraître ses premières œuvres. A Saint-Pétersbourg et à Moskou il excita un vif enthousiasme. Il composa en Russie un concerto supérieur à toutes ses autres productions et que, par son mérite même, on refusa quelque temps de lui attribuer. De 1840 à 1843 il revit Bruxelles, Anvers et Paris, visita encore la Hollande et l'Allemagne, et parcourut la Pologne. Il partit ensuite pour l'Amérique, où il est retourné, ainsi qu'en Russie, jusqu'en ces derniers temps. Comme virtuose, M. Vieuxtemps se distingue par la gravité, l'énergie, l'ampleur, en même temps que par l'élégance et la sûreté de l'exécution. Ses compositions répondent à son jeu; elles concilient le caractère classique avec les qualités modernes.

VIGNE (Félix DE), peintre belge, né à Gand, en 1806, est le fils du peintre Ignace de Vigne, mort dans cette ville en 1840, connu surtout par la décoration des principaux théâtres de Londres. Il étudia à la fois sous son père et sous Jos. Paelink, compléta ses études par un séjour de plusieurs années en Italie, et se fixa dans sa ville natale, où il s'est fait un nom comme peintre et dessinateur. Il faut citer de lui: *les Amours d'Abrocome et de la belle Anthia*, au musée de Bruxelles; *Espièglerie d'enfants*, au musée de Harlem, etc.; un recueil intitulé: *Costumes du moyen âge* (1832-1847); *l'Armurier*, au salon de Paris, en 1857.

VIGNE (Édouard DE), peintre, frère du précédent, né à Gand, en 1808, étudia comme lui sous son père et sous M. Paul Surmont, leur compatriote, et fit aussi le voyage de Rome. Il réside à Gand et traite le paysage. On a surtout de lui : *Vue prise dans les Abruzzes*, *Environs de Naples*, de nombreux *Sites d'Italie*, *Effet du matin dans les environs de Radicofani*, *Vue de Nico-Varo*, près de Rome, etc.; les deux derniers ont figuré à l'Exposition universelle de Paris en 1855.

VIGNE (Pierre DE), sculpteur, frère des précédents, né aussi à Gand, en 1812, entra très-jeune dans l'atelier de Caloigne et remporta, en 1832, à l'âge de vingt ans, le grand prix de sculpture à Gand, sur ce sujet de bas-relief: *la Réunion de la Lys et de l'Escaut*. En 1836, il alla concourir à Anvers sur ces autre sujet : *Job sur son fumier visité par ses amis*. La composition de M. de Vigne parut si remarquable à côté de celle de M. Geefs, qui obtint le premier prix, que le gouvernement lui donna une gratification extraordinaire pour faire le voyage de Rome. Il y resta quatre années, de 1837 à 1841, et y étudia à loisir les chefs-d'œuvre de l'antique. On a de lui des bustes nombreux, parmi lesquels il faut citer ceux du *docteur Kluyskens* et du *général Van Mons*; mais l'œuvre capitale de sa vie artistique est la

collection des statues qui décorent la salle des Pas-Perdus au Palais de justice de Gand. M. Pierre de Vigne est membre de la Société royale des beaux-arts de cette ville.

VIGNES (Théodore), avocat français, ancien représentant, né en 1812, à Pamiers (Ariége), où son père était président du tribunal civil, étudia le droit à Toulouse. Il exerçait dans cette ville la profession d'avocat, lorsqu'en février 1848, recommandé par les traditions de sa famille et par son propre dévouement à la cause libérale, il fut nommé sous-commissaire du gouvernement dans son pays natal. Élu représentant de l'Ariége par 21 000 suffrages, malgré une assez violente opposition, il fit partie, à l'Assemblée constituante, du comité d'agriculture et vota en général avec l'extrême gauche républicaine. A la Législative, où il siégea pour le même département, il ne se départit pas de cette ligne de conduite, fut arrêté lors du coup d'État, et put, après quelques jours d'emprisonnement, se retirer à Pamiers, où il a repris sa place au barreau.

VIGNY (Alfred-Victor, comte DE), poëte français, membre de l'Institut, est né à Loches, le 27 mars 1799, d'une famille de militaires originaire de la Beauce. Son père s'était distingué dans la guerre de sept ans, sa mère était petite-fille de l'amiral Baraudin et cousine de Bougainville. Il vint tout jeune encore à Paris et entra vers la fin de l'Empire dans l'institution de M. Hix, où il prit parmi ses camarades la passion de la guerre, qui enflammait alors tous les collégiens. Pour le soustraire à cette influence, sa mère lui donna chez elle un précepteur; mais, tout en faisant d'excellentes études, le jeune de Vigny rêvait toujours combats et conquêtes. A peine âgé de seize ans, lorsque arriva la Restauration, il fut placé dans les mousquetaires rouges de la maison du roi et accompagna Louis XVIII à Gand pendant les Cent-Jours. Il passa en 1816 dans l'infanterie de la garde. En 1823, il obtint d'entrer dans la ligne pour faire partie de l'expédition d'Espagne. Mais son régiment dut rester dans les Pyrénées, et il consacra ses loisirs forcés à l'étude et à la poésie. Désenchanté de la vie de soldat, il se décida, en 1828, à donner sa démission et à rester exclusivement poëte.

Dès 1815, M. Alf. de Vigny avait écrit deux pièces de vers, imitées de Théocrite : *la Dryade* et *Symeta*. En 1822, il publia sous le titre de *Poëmes : Héléna*, *la Somnambule*, *la Fille de Jephté*, *la Femme adultère*, *le Bal*, *la Prison*. Ses *Poëmes antiques et modernes : le Déluge*, *Moïse*, *Dolorida*, *le Trappiste*, *la Neige*, *le Cor*, *Eloa*, parurent de 1824 à 1826. L'inspiration biblique, que le poëte devait à une lecture constante de l'Écriture, anime la plupart de ces poëmes. *Eloa* eut un grand succ s et fit à l'auteur une des premières places dans la nouvelle école de poésie.

C'est aussi en 1826 que M. Alfred de Vigny publia son premier roman historique, *Cinq-Mars* qui eut quatre éditions en trois ans et qui est resté un des modèles du genre. On admira beaucoup le syle et l'action dramatique, mais on reprocha à l'auteur d'avoir faussé l'histoire et trop exalté Cinq-Mars aux dépens de Richelieu. En 1832, parut *Stello ou les Diables bleus*, et, en 1835, *Servitude et Grandeur militaires*. Ces deux ouvrages ne réussirent pas moins que *Cinq-Mars*, tout en provoquant les mêmes critiques : les grands événements et les principaux personnages de la République ou de l'Empire semblaient vus et représentés plutôt par un poëte que par un historien.

M. Alfred de Vigny s'est fait aussi un nom au théâtre. On joua de lui, aux Français, en 1829, un *Othello*, traduit de Shakspeare. C'était le premier drame romantique qui abordât la scène; il excita des attaques et des éloges également exagérés, et le succès en fut douteux. *La Maréchale d'Ancre*, représentée en 1830, ne réussit point non plus complétement. Mais, en 1835, le poëte détacha de son *Stello* l'épisode de *Chatterton* qui, remanié pour la scène, obtint une véritable vogue, et fit beaucoup de bruit : on contesta la verité du caractère principal, et la moralité générale d'une pièce qui finit par un suicide; des députés protestèrent en pleine chambre contre la mise à la scène d'un pareil dénoûment; mais l'intérêt du drame, des rapprochements faciles avec la société actuelle, l'élégance du style, et le talent de Mme Dorval triomphèrent de toutes les critiques. *Chatterton* a été repris, mais avec plus de calme, en 1857.

Dans les nombreuses années qui suivirent, M. A. de Vigny n'a presque plus rien produit. En 1841, il adressa aux Chambres un opuscule sur *la Propriété littéraire*, où il demandait pour les héritiers d'un auteur un droit sur chaque nouvelle édition de ses œuvres. En 1843 il parut vouloir revenir à la poésie lyrique, en publiant dans *la Revue des Deux-Mondes* ses *Poëmes philosophiques : le Sauvage*, *la Mort du Loup*, *la Flûte*, qui ne renouvelèrent pas le succès de ses premières œuvres. Reçu à l'Académie en 1845, en remplacement d'Étienne, il n'a rien publié depuis que le recueil des *Consultations du Docteur noir* (1856). On dit pourtant qu'il se livre à un travail continu pour laisser des œuvres posthumes.

On accorde généralement à M. Alfred de Vigny l'élégance, la délicatesse du style, une sobriété chaste, qui n'est peut-être pas exempte d'un peu de recherche. On sent qu'il polit longtemps ses œuvres, et sa négligence même est laborieuse. Il charme par un certain vague et remue doucement l'âme, au lieu de la bouleverser. Passionné pour l'art, ami de la solitude et du recueillement, il a fait de la poésie le but unique de son existence, et n'a jamais cédé à aucune ambition politique. Décoré le 1er mai 1833, il est aujourd'hui officier de la Légion d'honneur.

VIGUIER (Adrien), littérateur français, ancien professeur, né à Paris en 1793, fut admis, en 1811, à l'École normale. Reçu docteur ès lettres en 1814, il professa d'abord la rhétorique en province et, pendant près de vingt ans, les classes de cinquième et de quatrième au collége Charlemagne à Paris. Décoré en 1847, il a pris sa retraite en 1855. M. Adr. Viguier a donné quelques pièces aux théâtres de genre, entre autres *Chérubin* (1835), et surtout écrit, sous le pseudonyme d'*Adrien Delaville*, un certain nombre de romans: *Roger* (1842, in-8), *Lore* (1843, in-8), *le Dernier des touristes* (1844, in-8), *Régine* (1845, in-8), etc. On a aussi de lui un volume de vers. Il a collaboré au livre des *Cent et Un*.

Le meilleur de nos recueils bibliographiques, *la France littéraire*, lui attribue la traduction du *Manuel de l'histoire de la philosophie* de Tennemann, publiée en 1829 par M. Cousin. Mais cette traduction, ou tout au moins la collaboration à cette traduction et à quelques autres travaux du célèbre philosophe, appartient au savant et modeste M. VIGUIER, ancien directeur des études à l'École normale, inspecteur général des études, aujourdhui en retraite.

VILAIN (Victor), sculpteur français, né à Paris, en 1813, suivit l'École des beaux-arts, et remporta le grand prix au concours de 1838, sur ce sujet : *David apaisant Saül*. De retour de Rome

en 1844, il a repris ses envois aux salons, où il avait débuté dès 1838. Nous citerons de lui : la *Statuette de d'Arcet* (1838); *Saint Jean*, *l'Automne*, *la Bienfaisance*, bas-relief (1845); *Hébé et l'Aigle de Jupiter*, le buste d'*Étienne*, pour l'Institut (1846); le même, pour les Français (1847); les bustes de *M. Victor Hugo*, de *Mlle Vilain*, du *général Jamin* (1849): le *Fronton* du Palais de l'industrie, aux Champs-Élysées (1854); quelques décorations de portes et tympans, au nouveau Louvre (1856). etc. M. V. Vilain a été décoré en novembre 1849.

VILAIN XIV (Charles-Ghislain-Guillaume, vicomte), homme politique belge, est né à Bruxelles, le 15 mai 1803, d'une ancienne famille bourgeoise, les Vilain, anoblis, dit-on, par Louis XIV, lors de son entrée à Gand. Son grand-père s'était fait en Belgique, après 1789, le promoteur des idées révolutionnaires. Son père, hautement protégé par Napoléon, servit ensuite Guillaume d'Orange, puis embrassa la cause de la nationalité belge en 1830, et devint vice-président du sénat. Il est mort en 1856. Le vicomte Charles Vilain XIV, étudia successivement au collége Charlemagne, puis aux Jésuites de Saint-Acheul, enfin à l'université de Liége avec MM. Nothomb, Tielemans, Dechamps, Ducpétiaux, etc. Vers 1828, il embrassa les doctrines de Lamennais, et devint un des collaborateurs de *l'Avenir*. Après la révolution de 1830, nommé membre du Congrès national par le district de Maëstricht, il en fut un des secrétaires. Ce fut lui qui, en cette qualité, lut, un an après, au roi Léopold, sur la place royale de Bruxelles, la constitution qu'il devait jurer. Il vota l'exclusion de la maison de Nassau, se prononça contre toute idée de république, et combattit le traité des dix-huit articles. Membre de la Chambre des Représentants, il reçut des missions qui l'empêchèrent, pendant plusieurs années, de prendre une part active aux travaux législatifs. En 1832, il fut nommé envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire près le saint-siége, le roi des Deux-Siciles et le grand-duc de Toscane; mais la fierté de son caractère ne plut pas au pape et il dut être rappelé en 1834. Il fut cependant accrédité près des diverses cours d'Italie de 1835 à 1839. Dans l'intervalle il avait été gouverneur de la Flandre orientale.

Membre influent du parti catholique, le vicomte Vilain XIV fut élu vice-président de la Chambre en 1833, et se montra l'un des plus fermes soutiens des deux cabinets de Theux. Après la chute des ministères libéraux Rogier et de Brouckère, il eut à son tour le portefeuille des affaires étrangères dans le cabinet mixte formé par M. de Decker le 30 mars 1855. Il en fut l'homme le plus populaire. Le catholique qui avait aimé Lamennais, protégé les saint-simoniens, donné l'hospitalité à Raspail (1854), fut respecté au milieu des plus violentes querelles des partis. Une fois même, il excita l'enthousiasme général de la Chambre et du pays, quand, interpellé sur les projets de réforme de la constitution qu'on attribuait au cabinet, sous la pression étrangère, il répondit son fameux : « Jamais ! » Le vicomte Vilain XIV est tombé avec ses collègues, à l'occasion de la loi sur la charité en 1857; mais il est du petit nombre des membres du parti catholique qui ont été réélus aux élections générales suivantes. Il est décoré de la croix de Fer et officier de l'ordre de Léopold.

VILLAFLOR (duc DE). Voy. TERCEIRA.

VILLAIN DE SAINT-HILAIRE (Amable), auteur dramatique français, né vers 1795, écrivit de bonne heure pour les théâtres du boulevard et eut pour collaborateurs MM. Crosnier, Dupeuty et Paul Dupont. En 1827, il devint un des directeurs du Cirque, puis céda sa place à M. Dejean, en conservant les fonctions de régisseur de la scène qu'il occupe encore.

Dans le grand nombre des pièces dont la plupart ne portent que son nom, nous citerons les drames suivants: *le Solitaire du Mont-Sauvage* (1821), un des plus grands succès du temps; *le Meurtrier* (1822); *Louise ou le père juge* (1823); *Irène* (1827); *Deux jeunes femmes* (1839); *Henri IV* (1846). Aux scènes de vaudeville il a fourni : *la Chasse au renard* (1823); *le Château perdu* (1824); *les deux Cousins* (1825); *l'Habit ne fait pas le Moine* (1835); *Revue et corrigée* (1839); *Nelly* (1844); *Blanche et Blanchette* (1850); *la Vieille de Béranger* (1852), etc. On lui doit aussi quelques pièces de vers et une *Petite biographie dramatique* (1821, in-12).

VILLECOURT (Clément), prélat français, cardinal, né à Lyon, le 9 octobre 1787, fit ses humanités et sa théologie au séminaire de Saint-Irénée et reçut la prêtrise en 1811. Tour à tour vicaire à Roanne, curé de Bagnols, aumônier en chef de l'hôpital général de Lyon, il fut, en 1823, appelé à Meaux par M. de Cosnac et y devint bientôt chanoine et grand vicaire. En 1832, il suivit ce prélat à Sens pour remplir auprès de lui les mêmes fonctions, et fut investi en outre de la direction de toutes les maisons religieuses du diocèse. Il se fit remarquer par ses prédications et ses retraites pastorales, et plusieurs fois il vint à Paris rivaliser avec les prédicateurs les plus distingués. Nommé à l'évêché de la Rochelle, en octobre 1835, M. Villecourt prit possession l'année suivante. Il a été créé cardinal par Pie IX, le 17 décembre 1855.

On lui doit un grand nombre d'ouvrages de religion ou de controverse, entre autres les *Lettres inédites du Q. Roy* (1822); *l'Histoire des Carmélites de Compiègne conduites à l'échafaud sous la Terreur* (1835); *l'Oraison funèbre du cardinal de Cheverus* (1836), et les *Lettres spirituelles de saint Liguori*, traduites de l'italien.

VILLEGARDELLE (François), publiciste français, né le 2 octobre 1810, à Miremont (Lot-et-Garonne), se rallia, après 1830, à l'école sociétaire fondée par Ch. Fourier et fut un des collaborateurs de *la Phalange*. Des divisions sur la question de la distribution de la propriété le firent abandonner des phalanstériens pour défendre les doctrines communistes. On a de lui : *Besoins de communes* (1835, in-8); *Accord des intérêts dans l'association* (1844, 1 vol.), où il expose une méthode analogue à celle que M. Louis Blanc voulut appliquer plus tard aux ateliers nationaux; *Histoire des idées sociales avant la révolution* (1846, 1 vol.), ou les socialistes modernes devancés et dépassés par les anciens philosophes; *Pourquoi nous n'avons pas la République* (1851); etc. Il a aussi édité *le Code de la nature* (1840) de Morelli, et traduit du latin *la Cité du Soleil* (1840) de Campanella.

VILLEMAIN (Abel-François), célèbre professeur et écrivain français, secrétaire perpétuel de l'Académie française, ancien pair de France et ancien ministre, est né à Paris, le 11 juin 1790. Il suivit les cours du lycée impérial (aujourd'hui lycée Louis-le-Grand), comme élève de la pension tenue par l'helléniste Planche. A peine âgé de douze ans, il prenait part aux représentations de tragédies grecques organisées par ses camarades, et l'on raconte que, plus de trente ans plus tard,

il récitait encore en grec tout son ancien rôle d'Ulysse dans le *Philoctète* de Sophocle. Il eut pour professeur de rhétorique Luce de Lancival, qui laissa, dit-on, plus d'une fois son jeune élève le remplacer dans sa chaire auprès de ses condisciples. Malgré son étonnante supériorité, M. Villemain n'eut que d'insignifiants succès au concours général.

Ses classes terminées, il commença l'étude du droit; mais bientôt de Fontanes, qui le rencontra dans le monde, fut charmé de son esprit et voulut lui ouvrir la carrière littéraire, en l'appelant dans l'enseignement. Il le nomma, pour ses débuts, professeur suppléant de rhétorique au lycée Charlemagne (1810), et, peu de temps après, maître de conférences de littérature française et de versification latine à l'École normale. Lorsqu'en 1811, l'usage du discours latin fut rétabli dans la solennité du concours général, ce fut M. Villemain qui fut chargé de le prononcer, et il sut se faire applaudir.

L'année suivante s'ouvre la série de ses succès académiques. Son *Éloge de Montaigne*, couronné par l'Académie française, le 23 mars 1812, obtint le plus brillant accueil. Le jeune lauréat avait eu pour concurrents des lauréats émérites, tels que Victorin Fabre, Droz, Jay, etc. Mais il avait déployé dans ce premier essai, avec un sentiment exquis des détails, une puissance déjà grande de généralisation et surtout ce don naturel d'une langue harmonieuse et forte qui promettait un grand écrivain. Il se vit reçu et fêté dans tous les salons littéraires : Suard, le comte de Narbonne, la princesse de Vaudémont, Benjamin Constant, se disputèrent le jeune lauréat, qui eut, dès cette époque, comme causeur, un prodigieux succès. On dit que le comte de Narbonne le recommanda à l'Empereur.

Le second triomphe littéraire de M. Villemain eut un bien autre éclat. Le sujet du nouveau discours couronné par l'Académie française était : *Avantages et inconvénients de la critique*. Par une dérogation extraordinaire, l'auteur fut admis à lire lui-même son mémoire dans la séance solennelle de l'Institut. C'était le 21 avril 1814, au début de la première Restauration : toute l'élite de la société royaliste et de l'armée des alliés assistait à cette séance; le roi de Prusse et l'empereur Alexandre étaient aux premiers rangs. M. Villemain préluda à sa lecture en adressant à ses augustes auditeurs de brillants éloges que plusieurs de ses biographes lui ont amèrement reprochés comme un crime de lèse-nationalité, sans tenir assez de compte des dates et des différences qui distinguent, dans leurs caractères et dans leurs conséquences, la première et la seconde Restauration. Quoi qu'il en soit, les journaux de l'époque présentent cette solennité comme l'une des plus belles fêtes dont la France ait pu offrir aux étrangers le spectacle.

Deux ans après, M. Villemain reçut encore de l'Académie française une couronne pour *l'Éloge de Montesquieu* (25 août 1816). Il occupait, dès lors, une chaire à la Sorbonne, la chaire d'histoire moderne, comme suppléant de M. Guizot. Royer-Collard le fit passer à la chaire d'éloquence française, qui lui convenait mieux et que, sauf quelques interruptions, il occupa pendant une première période de dix années (1816-1826). Il traita amplement de la littérature française aux xve, xvie et xviie siècles.

En 1819, le jeune professeur fit paraître son *Histoire de Cromwell, d'après les mémoires du temps et les recueils parlementaires* (2 vol. in-8), œuvre sérieuse et accueillie et discutée comme telle; car, malgré le dédain avec lequel il est devenu plus tard de mode d'en parler, ce livre était impatiemment attendu du public et il fut aussitôt traduit dans diverses langues : il y régnait, avec le style simple et ferme que réclame l'histoire, une modération libérale qui valut à l'auteur à la fois de grands éloges et de vives critiques. M. Villemain, favorablement accueilli par le roi Louis XVIII, entra, à cette époque, dans la vie politique : appelé aux fonctions délicates de chef de la division de l'imprimerie et de la librairie, il devint en outre, sous le ministère de M. Decazes, maître des requêtes au conseil d'État. Il concourut, sous l'influence du parti doctrinaire auquel il s'était attaché, à l'élaboration des lois sur la presse. Il fut décoré de la Légion d'honneur en 1820.

Ses talents et ses travaux littéraires lui valurent bientôt une plus flatteuse récompense. En 1821, il se vit ouvrir les portes de l'Académie française : il y remplaça son ancien protecteur, de Fontanes. Reçu par l'académicien Roger, il fut chargé, l'année suivante, lui qui était de beaucoup le plus jeune de ses confrères, de recevoir le vénérable Dacier, qui en devenait le doyen. Cette même année, M. Villemain donna sa traduction de la *République* de Cicéron, d'après le manuscrit récemment découvert par Angelo Maï, avec un discours préliminaire et de savantes annotations (1822). Un peu plus tard, les événements de la Grèce et les sympathies que le peuple de ce pays excitaient en Europe, tournèrent ses études vers l'histoire récente des Hellènes, et il publia successivement l'etude dramatique intitulée : *Lascaris, ou les Grecs du* xve *siècle* (1825, in-8), qu'on a appelée un bon ouvrage et une bonne action, et un *Essai sur l'État des Grecs depuis la conquête musulmane* (même année).

Vers la fin du ministère de Villèle, M. Villemain, qui s'efforçait d'unir, dans ses livres et surtout dans ses cours, avec son dévouement au roi ses instincts de libéralisme, passa peu à peu dans l'opposition. En 1827, il fut chargé, avec Lacretelle et Chateaubriand, de rédiger la supplique adressée à Charles X par l'Academie française contre le rétablissement de la censure (loi du 24 juin). Il se vit dépouillé de ses fonctions de maître des requêtes; mais sa popularité en augmenta, et ses cours qu'il avait repris à la Sorbonne, à côté de MM. Cousin et Guizot (voy. ces noms), donnaient lieu à de véritables ovations. *La Globe* appelait ses leçons « un des événements intellectuels les plus importants de l'époque. » Au commencement de 1830, il fut envoyé à la Chambre des Députés par le collége électoral d'Évreux (Eure).

M. Villemain prit place dans les rangs du parti libéral et signa l'Adresse des 221. Il eut une part assez importante aux travaux et aux discussions parlementaires qui signalèrent la transformation de la monarchie constitutionnelle. Membre du comité de révision de la Charte, il combattit l'article relatif au catholicisme déclaré religion de la majorité. Mais il siégea un an à peine à la Chambre, et n'obtint pas aux élections générales qui suivirent le renouvellement de son mandat. Nommé par Louis-Philippe, en 1831, membre du conseil royal de l'instruction publique, dont il devint vice-président en 1832, il fut, le 5 mai de cette même année, élevé à la dignité de pair de France. Il devenait presque en même temps secrétaire perpétuel de l'Académie française.

Au Luxembourg, M. Villemain, faisant acte d'indépendance, combattit vivement les lois de septembre (1835), et, au nom de ce principe que les délits de presse sont des délits d'opinion, se refusa à les soumettre à une juridiction extraordinaire. Mais il soutint le ministère Molé (voy. ce nom) contre la coalition. Au milieu des combinaisons ministérielles qui suivirent la chute de

celui-ci, il fut lui-même appelé à prendre le portefeuille de l'instruction publique dans le cabinet improvisé, le 13 mai 1839, sous la présidence de Soult, pendant la dernière émeute républicaine. Ce cabinet fut remplacé, le 1er mars 1840, par le ministère Thiers, qui donna à M. Villemain M. Cousin pour successeur. M. Guizot le ramena au pouvoir et pour plus longtemps, le 29 octobre de la même année.

Une tâche des plus difficiles l'y attendait. Jeté au milieu des premières querelles qui éclatèrent alors entre l'Université et le clergé et des agitations propagées dans l'opinion publique au nom de la liberté de l'enseignement promise par la Charte, il se vit chargé de préparer la loi organique de l'enseignement secondaire, et de rapprocher, sur ce terrain étroit et brûlant, en conciliant tous les droits et tous les devoirs, les partisans de l'État et ceux de l'Église, les amis du gouvernement et ses adversaires de toute nature. Son fameux projet de loi, bien des fois remanié, ne pouvait, en dépit ou à cause même des concessions faites à la fois aux exigences les plus diverses, contenter personne, ni l'Université, ni le clergé, ni la droite, ni la gauche, ni le roi lui-même et le cabinet associé à ses vues. Au bout de quatre années de lutte, la santé de M. Villemain rendit sa retraite nécessaire, et, le 30 décembre 1844, le *Moniteur* inséra d'office sa démission. Peu de temps après, le maréchal Soult proposait aux Chambres un projet de loi pour accorder à l'ancien ministre, à l'écrivain national, une pension que M. Villemain refusa d'accepter. Rendu à la santé, l'illustre secrétaire de l'Académie française put reprendre ses études. Il n'est plus remonté dans sa chaire, où il avait eu pour suppléant M. Saint-Marc Girardin, qu'on a appelé « son plus brillant ouvrage; » mais il a témoigné de sa féconde activité par de nombreuses publications et par une incessante participation aux travaux de l'Académie. Il est, depuis le 29 octobre 1843, grand officier de la Légion d'honneur.

Tout le monde s'accorde à reconnaître dans M. Villemain un des écrivains les plus heureusement doués de notre temps. Il réunit, dans un style inimitable, avec la science des mots et des tours, la variété et l'étendue du savoir, les spirituelles saillies, l'intelligence des plus hautes idées et le sentiment des grandes choses. Il a l'éclat et la mesure. Indépendant et modéré, également éloigné des témérités de l'esprit d'innovation et des vulgarités de l'esprit de routine, il a su garder, par un sage équilibre entre l'imagination et la raison, la plus complète harmonie des facultés littéraires.

Parmi les écrits qu'il nous reste à citer de M. Villemain, il faut placer en première ligne le résumé de ses leçons des années 1828-1829, sous le titre de *Cours de littérature française, tableau du* XVIIe *siècle* (5 vol. in-8, plusieurs édit.). Rappelons ensuite : *Discours et mélanges littéraires* (1823, in-8); *Nouveaux mélanges historiques et littéraires* (1827, in-8); *Études de littérature ancienne et étrangère* (1846, in-8); *Tableau de l'éloquence chrétienne au* IVe *siècle* (2e édit., 1849); *Études d'histoire moderne* (1846, in-8); *Choix d'études sur la littérature contemporaine* (1857, in-8); ainsi qu'un grand nombre d'*Essais*, *Études*, *Discours*, *Notices*, *Rapports* adressés à l'Académie française, *Préfaces*, et tant d'autres morceaux, marqués tous de la grande manière de l'auteur, et publiés à part ou insérés dans divers recueils, et ensuite réunis en volumes. Il y a près de vingt ans qu'on annonce que M. Villemain prépare et doit faire prochainement paraître une grande *Histoire de Grégoire VII*, qui doit être, ajoute-t-on, son principal ouvrage. En général, ses livres, imprimés d'abord dans le format in-8, ont reparu dans le format in-18.

VILLEMESSANT (Jean-Hippolyte CARTIER, dit DE), journaliste français, né à Rouen, le 22 avril 1812, porta jusqu'à quatorze ans le nom de son père, le colonel Cartier. Baptisé seulement à cet âge, il prit celui de sa mère, Augustine de Villemessant, se maria à dix-huit ans à peine, et tint quelques années un commerce de rubans dans sa ville natale. Il passa ensuite trois ans à Tours et à Nantes, vint à Paris, en 1839, et entra, peu après, dans le journalisme. En 1840, il fonda, à grands frais, *la Sylphide*, et afferma, sous le nom de Louise de Saint-Loup, celui de sa grand'mère et marraine, le feuilleton de modes de *la Presse*. Il se lia en même temps avec le parti légitimiste. Après la révolution de Février 1848, il fonda, dès le mois de mars avec, MM. A. de Calonne et L. Boyer, la feuille hautement réactionnaire *le Lampion*, qui fut supprimée deux mois après et valut au gérant dix jours de prison. Il la remplaça par *la Bouche de fer*, dont le premier numéro fut saisi dans les bureaux, et enfin par la *Chronique de Paris* (1er janvier 1850), qui fut supprimée en juin 1852. M. de Villemessant déploya lui-même une grande verve satirique dans ces trois feuilles.

Au commencement d'avril 1854, secondé par M. B. Jouvin, son gendre, il ressuscita une troisième fois le *Figaro*, tant de fois poursuivi et condamné sous les divers régimes. L'histoire des procès qu'il a subis depuis cette réapparition ferait encore un volume. La plupart, étrangers à la politique, avaient pour cause les écarts d'une littérature trop légère ou des plaintes en diffamation. Dans cette feuille, aujourd'hui bi-hebdomadaire, le rédacteur en chef a su attirer, pour exploiter leurs accès de malignité, toute une succession d'écrivains et de chroniqueurs. A la suite de tout le bruit que vient de faire le malheureux duel de M. de Pêne, l'un de ses principaux rédacteurs, M. Villemessant à cédé le *Figaro*. Les nombreuses entreprises auxquelles il s'est mêlé, témoignent d'un esprit actif, entreprenant, habile à flairer les goûts capricieux du public.

On ne cite de M. de Villemessant, en dehors du grand nombre d'articles fournis à ses divers journaux, et souvent signés, depuis quelques années, *Villemessant* et *Jouvin*, que *les Cancans*, petit album de la *Chronique de Paris*, et *M. le comte de Chambord et la France à Viesbaden, ou Petit vocabulaire de la fidélité* (1850-52).

VILLEMIN (Eugène-Henri), littérateur et médecin français, né vers 1812, étudia la médecine à la Faculté de Paris, où il reçut, en 1839, le diplôme de docteur. Spécialement occupé de travaux littéraires, il a collaboré à divers recueils périodiques et a remporté, en 1856, le second des prix de poésie proposés par la Société des gens de lettres. Nous citerons de lui: *Dies iræ* (1836), traduit en vers; *l'Herbier poétique* (1842, in-48), publié sous le pseudonyme d'Aug. de Saint-Hilaire; *le Cherrier des Cévennes* (1849), drame en trois actes; *le Siècle d'Auguste* (1853), poëme tragique; *Gymnase dramatique des salons* (1856, in-8), intermèdes et comédies.

VILLENAVE (Théodore), littérateur français, né à Nantes, le 26 juillet 1798, est le fils d'un savant distingué, mort en 1846, et le frère de Mme Mélanie Waldor. Membre de plusieurs sociétés littéraires, il collabora de bonne heure à la presse parisienne et fit insérer un grand nombre de pièces de vers dans *le Mercure*, *l'Album*, *le Courrier des Théâtres*, *l'Almanach des Muses*, etc. Parmi celles qui ont été imprimées

à part, nous citerons : *Aux Grecs* (1826); *Jeanne d'Arc* (829), poëme; *Constantine* (1837), poëme; *les Cendres de Napoléon* (1840). Il est aussi l'auteur de deux drames en cinq actes, *Walstein* (1828) et *Schneider* (1832), ainsi que d'une *Histoire du Saint-Simonisme* (1847, in-8), avec Michaud, et il a édité un poëme en dix chants, *Napoléon* (1840, in-8), publié sous l'anonyme, à Philadelphie, en 1823, par le roi Joseph.

VILLENEUVE (Louis-François DE), marquis DE TRANS, historien, né le 8 août 1784, au château de Saint-Alban (Var), s'appliqua, dès l'enfance, à l'étude de l'histoire et de la littérature, et débuta par la publication anonyme d'un roman historique, *Lyonnet, ou la Provence au* XIIIe *siècle* (1824, 5 vol. in-12). Il fit paraître ensuite, sous le nom de vicomte François de Villeneuve-Bargemont, en 1825, l'*Histoire de René d'Anjou*, comte de Provence, duc de Lorraine, roi de Sicile, etc. (1815, 3 vol. in-8, avec portraits, vue, fac-simile, etc.); *Chapelle ducale de Nancy* (1816, in-8) : *Monuments des grands maîtres de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem* (1829, 2 vol. in-8), avec dessins, vues et inscriptions.

Cette dernière publication, remarquée du pouvoir, fit nommer M. de Villeneuve gentilhomme honoraire de la chambre de Charles X. Mais l'année suivante, la révolution du Juillet ferma la carrière où il entrait, et parut même paralyser son activité littéraire. Il se borna pendant longtemps à réunir des matériaux, sans rien publier. En 1837, il présida le congrès scientifique de France tenu à Metz et l'Académie de Stanislas de Nancy Il devint dès lors le collaborateur, mais anonyme, d'un grand nombre de journaux politiques et littéraires. Enfin, en 1847, il a fait paraître une *Histoire de saint Louis* (3 vol. in-8), qui, comme la plupart des ouvrages de l'auteur, se recommande surtout par sa valeur historique et archéologique. M. de Villeneuve a acquis, en 1832, par acte authentique, du dernier titulaire, le titre de marquis de Trans. Il est membre de plusieurs sociétés savantes et chevalier de la Légion d'honneur depuis 1828.

VILLENEUVE (Théodore-Ferdinand VALLON DE), auteur dramatique français, né le 5 juin 1801, à Boissy-Saint-Léger (Oise), débuta, à l'âge de vingt ans, par un vaudeville écrit avec M. Dupeuty, et, malgré un premier échec, continua à travailler pour le théâtre, où il rencontra dans la suite de beaux succès. En 1825, il fonda avec ses amis *la Nouveauté* et fournit ensuite des morceaux de littérature légère à divers journaux ainsi que des poésies fugitives et des chansons. Depuis trente ans il a pris part à plus de 140 pièces et n'en a fait aucune seul; il a pour collaborateurs habituels MM. Dupeuty, Xavier, Masson, Ch. de Livry, Étienne Arago. Nous citerons parmi les ouvrages qui portent son nom : *Fille et Garçon* (1822); *l'Actrice* (1823); *Léonide* (1824); *Nicaise* (1825); *Yelva* (1828), en société de M. Scribe; *le Hussard de Felsheim*, *M. Botte* (1827); *les Poletais* (1828); *Bonaparte à Brienne* (1830); *le Secret d'État* (1831), avec M. Eugène Sue; *la Ferme de Bondy* (1832); *la Fille de Dominique* (1833); *la Révolte des femmes* et *le Triolet bleu* (1834); *Voltaire en vacances* (1836); *Mlle Dangeville* (1838); *les Pages de Louis XII* (1840); *l'Almanach des 25 000 adresses* (1846) : *Tout pour les filles, rien pour les garçons* (1847); *un Bas-Bleu* (1848); *Lorettes et Aristos* (1849); *la Femme à trois maris* (1854), etc. etc.

VILLENEUVE DE CHENONCEAUX (René VALLET comte DE), sénateur français, né le 7 juin 1777, épousa, sous l'Empire, une demoiselle Guibert, qui lui apporta en dot le château de Chenonceaux. Il prit part à quelques-unes des campagnes de la grande armée, reçut le titre de comte, sous le nom de Villeneuve, et fut attaché, en qualité de chambellan, à la reine Hortense. A la suite de la guerre d'Espagne il obtint la croix d'officier de la Légion d'honneur (16 octobre 1823). Peu de temps après la restauration de l'Empire, il fut appelé à siéger au Sénat (31 décembre 1852). — Son fils, Septime, comte DE VILLENEUVE, a aussi servi. Il a épousé Mlle Sain de Bois-le-Comte.

VILLERMÉ (Louis-René), médecin et statisticien français, membre de l'Institut, né à Paris le 10 mai 1782, étudia d'abord la médecine, servit en qualité de chirurgien militaire pendant les guerres de l'Empire. Rentré dans la vie civile en 1814, il prit le grade de docteur. Il quitta en 1830 la carrière médicale, qu'il reprit momentanément en 1832, pendant l'épidémie du choléra. Il se livra dès lors tout entier aux travaux de médecine scientifique, de statistique et d'économie, qui l'avaient fait admettre à la Société de médecine et à l'Académie des sciences morales et politiques. En 1837, chargé par cette dernière de la mission d'étudier les classes ouvrières, il parcourut pendant un an les grandes villes et les principales localités industrielles, « en examinant, comme il l'écrivit à son retour, les effets de l'industrie sur ceux qu'elle emploie, interrogeant la misère sans l'humilier, observant l'inconduite sans l'irriter. » Confident ou témoin des vices et des vertus du peuple, il en a tracé le tableau dans divers ouvrages qui offrent autant d'exactitude que d'intérêt, et qui, empreints du sentiment optimiste, appartiennent à l'école de la protection.

Parmi les écrits de M. Villermé relatifs à la morale, à l'hygiène, à l'économie politique, il faut surtout mentionner : *des Prisons telles qu'elles sont et telles qu'elles devraient être* (1820, in-8), son premier ouvrage complété plus tard par le *Mémoire sur la mortalité dans les prisons* (1829, in-8); ses divers *Rapports*, imprimés dans la collection des *Mémoires* de l'Académie des sciences morales et politiques : *sur la Distribution par mois des conceptions et des naissances* (1829); *sur la Distribution de la population française par sexe et par état civil* (1834); *de l'Influence de la température sur la mortalité des enfants nouveau-nés;* le *Rapport sur la mortalité en France*, qui a paru dans le *Recueil* de l'Académie de médecine; *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers dans les fabriques de coton, de laine et de soie* (1840, 2 vol. in-8), résultat le plus important de ses observations et de ses voyages : *Notes sur quelques monopoles usurpés par les ouvriers de certaines industries*, avec des *Considérations sur le personnel des bassins houillers*, extraites du *Journal des économistes* (1847, in-8); *des Associations ouvrières*, faisant partie des *Petits traités* publiés par l'Académie à la prière du général Cavaignac (1848); *des Accidents produits dans les ateliers par les appareils mécaniques* (1850); *Considérations sur les tables de mortalité* (1853), à propos du travail que M. Quetelet (voy. ce nom) venait de publier; divers *Discours prononcés* aux séances annuelles de l'Académie des sciences morales. Statisticien avant tout, M. Villermé s'est particulièrement attaché aux questions d'économie politique et sociale qui se ramènent à des chiffres. Ses observations exactes, ses minutieuses recherches l'ont conduit lui-même à des conclusions nouvelles et ingénieuses. C'est lui qui a mis en lumière la loi de l'accroissement

moderne de la population, malgré la diminution des naissances, par la diminution plus grande encore des décès, c'est-à-dire par une augmentation réelle de la moyenne de la vie. Pour cet esprit précis, les faits bien observés sont la seule voie des solutions positives.

M. René Villermé est attaché au comité d'hygiène dont les *Annales* contiennent aussi plusieurs *Rapports* de lui, et est membre du comité des documents historiques inédits. Il a été décoré de la Légion d'honneur en avril 1833.

VILLERMÉ (Louis), publiciste et agronome français, fils du précédent, né à Paris en mai 1819, s'occupa un instant de médecine, fit ensuite aux frontières de France, particulièrement du côté de la Suisse et du Piémont, un voyage pendant lequel il approfondit la question des douanes, et se livra enfin aux études agricoles. Aujourd'hui à la tête d'une ferme importante aux environs d'Alençon, il est membre du conseil général de l'Orne.

On a de lui des articles insérés dans *le Journal des économistes* et publiés séparément : *le Droit au travail et le droit à l'assistance*, *Coup d'œil historique sur le papier monnaie*, etc. (1848-1850); puis sous ce titre *les Douanes et la contrebande* (1851, in-8), un ouvrage présenté avec éloges par Blanqui à l'Institut, et qui est une monographie de la contrebande observée surtout près de Genève: l'auteur, qui l'attribue au système protecteur, l'envisage dans ses divers modes et ses nombreuses conséquences. Il prépare des travaux relatifs aux progrès et aux besoins de l'agriculture.

VILLIERS (Victor DE). Voy. DEVILLIERS.

VILLIERS (Georges-Auguste-Frédéric, vicomte), homme politique anglais, né en 1808 à Londres, est le fils aîné du présent comte de Jersey (voy. ce nom). Élevé à Oxford, où il prit ses grades universitaires, il entra en 1834 à la Chambre des Communes et siégea pour différents bourgs jusqu'en 1852, année où il ne fut pas réélu. Conservateur modéré, il s'est montré favorable à la liberté commerciale. En 1841 il a épousé une fille de sir R. Peel.

VILLIERS (Frédéric-William-Child), frère du précédent, né en 1845, s'est retiré du service avec le grade de capitaine (1847). A cette date il a représenté Weymouth au Parlement et n'a pas été réélu en 1852.

VILLIERS (Francis-John-Robert), frère des précédents, né en 1819 à Londres, fut élevé à Eton et entra en 1837 dans l'armée; il devint successivement aide de camp au Canada, secrétaire militaire à Madras et capitaine (1843). Retiré du service depuis 1847, il a obtenu en 1852 le mandat électoral de Rochester et a pris un rang parmi les conservateurs.

VILLIERS (Charles-Belham), magistrat anglais, né à Londres en 1802, est frère de lord Clarendon (voy. ce nom). Il fut élevé au collége de Saint-Jean à Cambridge et admis au barreau en 1827 par la Société de Lincoln's-Inn. Après avoir pendant vingt ans rempli auprès de la cour de la chancellerie l'office de juge d'instruction (*examiner of nitnesses*), il a été élevé au rang de juge-avocat général (décembre 1852), qu'il occupe encore. Il a aussi fait partie de la commission d'enquête à laquelle a dernièrement donné lieu le remaniement de l'impôt des pauvres. Envoyé en 1835 à la Chambre des Communes par le bourg de Wolverhampton, il s'est associé à la politique du parti libéral, et s'est fait jadis une sorte de popularité en proposant chaque année l'abaissement des droits sur l'importation des blés étrangers. Il est entré en 1853 au Conseil privé de la couronne.

VILLIERS (Henry-Montagu), évêque de Carlisle, pair ecclésiastique d'Angleterre, né en 1813, est frère du précédent et du comte de Clarendon. Après avoir terminé ses études théologiques à l'université d'Oxford, il embrassa les ordres et fut nommé recteur de la paroisse de Saint-Georges à Bloomsbury. En 1847, il est devenu chanoine résidant de Saint-Paul, et en 1856 il a été élevé au siége épiscopal de Carlisle, qui donne droit à une place à la Chambre des Lords; ses opinions sont libérales. On a de lui quelques ouvrages de piété et deux volumes de sermons.

VILLIERS DU TERRAGE (Paul-Étienne, vicomte DE), ancien pair de France, né à Versailles, le 24 janvier 1774, servit d'abord aux armées de la République. Entré en 1795 au ministère de la police, il remplit les fonctions de commissaire général près de la grande armée, puis à Amsterdam, administra ensuite les préfectures des Pyrénées-Orientales (1815), du Doubs (1818) et du Gard (1819), devint conseiller d'État sous M. de Martignac et fut élevé le 3 octobre 1837 à la dignité de pair; le 26 mai de la même année, il était créé commandeur de la Légion d'honneur. Depuis 1848 il s'est retiré dans la vie privée. On a de lui : *Loisirs d'un magistrat* (1834); *Poésies morales et historiques* (1836, 2 vol. in-8); *Résumé chronologique de l'histoire universelle* (1845, in-18), etc.

Son frère, René-Édouard DE VILLIERS DU TERRAGE, né à Versailles, le 27 août 1780, fut admis en 1796 à l'École polytechnique et fit partie de l'expédition d'Égypte; classé à son retour dans les ponts et chaussées, il s'éleva jusqu'au grade d'inspecteur général et prit sa retraite en 1850. Il a publié divers mémoires scientifiques, soit à part, soit dans les *Annales des ponts et chaussées* et a collaboré à l'ouvrage sur l'expédition d'Égypte. — Il est mort à Paris le 21 avril 1855.

VILMART (Auguste-Frédéric-Christian), homme politique allemand, conseiller du consistoire et du ministère de l'intérieur à Cassel, né à Solz, dans la Hesse, le 20 novembre 1800, et fils d'un pasteur protestant qui jouit d'une haute position politique, commença ses études dans la maison paternelle et les acheva à l'université de Marbourg. Il enseigna quelque temps la théologie, comme professeur particulier, fut nommé recteur à l'école municipale de Rothenbourg et, en 1827, professeur au collége de Hersfeld.

Député en 1831, à l'assemblée des États hessois, il fut nommé, peu après, membre de la haute commission ecclésiastique et de la commission supérieure d'instruction publique. Rapporteur de cette dernière, il exerça comme tel, une certaine influence sur les études dans la Hesse. Il devint professeur à Hanau en 1832, et prit, l'année suivante, la direction du collége de Marbourg, qu'il garda jusqu'à 1850, avec les titres de conseiller du consistoire et conseiller intime au ministère de l'intérieur. En 1851, il fut nommé intendant général des affaires de l'Église à Cassel, et prit place, à ce titre, en 1852, à la première chambre des États, où il soutint en matière religieuse et d'éducation, le parti conservateur.

M. Vilmar a publié : *Chronique universelle de Rodolphe d'Ems* (die Weltchronik Rudolfs von Ems; Marbourg 1839); *Cours sur l'histoire de la littérature nationale allemande* (Vorlesungen über die Geschichte der Nationallitteratur; Ibid., 1845; 6e édit., 1853, 2 vol.); *Discours scolaires sur les questions du jour* (Schulreden

über Fragen der Zeit; 1846), etc. Il a aussi dirigé, de 1848 à 1851, une feuille très-réactionnaire, *l'Ami du peuple hessois*, qui eut à soutenir les plus violentes polémiques.

VIMONT (Joseph), médecin français, né à Caen, le 27 mars 1795, fit ses études spéciales à la Faculté de Paris, y fut reçu docteur en 1818 et se consacra d'abord à des recherches sur l'anatomie et la physiologie du système nerveux. Au concours de 1827, il obtint une mention honorable pour un mémoire sur le système des vertèbres. S'attachant aux doctrines de Gall, il se proposa d'en étendre et d'en assurer les applications, et, après avoir fait un cours qui eut le plus grand succès, il fit paraître son *Traité de phrénologie humaine et comparée* (1833-1836, 2 vol. in-4); cette magnifique publication éditée en même temps à Londres et à Paris et accompagnée d'un *Atlas* contenant plus de 600 sujets, est consacré d'une part à l'histoire de l'organisation du crâne et du cerveau de l'homme et de ses principales vertèbres, et d'autre part aux fonctions du système nerveux, avec les applications phrénologiques aux sciences naturelles et aux institutions civiles et politiques.

VINÇARD (Pierre), publiciste français, né vers 1808, embrassa, après 1830, les idées saint-simoniennes, fit partie de la retraite à Ménilmontant en 1832 et publia des chansons sur divers sujets socialistes. Puis il exploita à Paris un commerce de librairie, fournit des articles aux journaux populaires et devint, de 1853 à 1856, secrétaire de la rédaction de *la Presse*. Il est auteur d'une *Histoire du travail et des travailleurs* (1845, 3 vol. in-8), statistique consciencieusement faite des corps de métiers de Paris et du *Banquet des sept gourmands* (1853, in-18), relation gastronomique.

VINCENDON-DUMOULIN (Clément-Adrien), ingénieur français, né le 4 mars 1811, fut admis 1831 à l'École polytechnique, et fit partie dès 1833 du corps des ingénieurs hydrographes, où il devint successivement sous-ingénieur (1835) et ingénieur de troisième classe (1837). A cette époque il fit la campagne de *l'Astrolabe* et de *la Zélée* aux mers du pôle austral, revint en France après une exploration qui dura trois années (1840), et fut chargé de continuer la relation scientifique de cette importante expédition interrompue par la mort de l'amiral Dumont-d'Urville. Il écrivit lui-même sur les pays qu'il avait visités : *les Iles Marquises* (1843, in-8), et *l'Ile Taïti* (1844, 2 vol. in-8), en société de M. Desgraz. Promu le 16 février 1853, au rang d'ingénieur de première classe, il est officier de la Légion d'honneur.

VINCENT (Louis-Charles-Marie, baron DE), officier et administrateur français, né le 8 septembre 1793, au cap Français, à Saint-Domingue, fut admis à seize ans à l'École militaire de Saint-Germain, rejoignit la grande armée en Russie en qualité de sous-lieutenant de chevau-légers, et prit part aux campagnes de Saxe, de France et de Waterloo. Capitaine en 1816, il fit la guerre d'Espagne et se retira en 1825 du service. Après la révolution de 1830, il fut attaché à l'état-major de la 1re division militaire, passa dans l'administration et devint sous-préfet de Toul en 1835. Révoqué en février 1848, il ne tarda pas à être réintégré dans une carrière où son esprit de conciliation lui avait gagné la sympathie publique : d'abord sous-préfet du Havre (1848), il a dirigé depuis les préfectures du Lot, du Jura (1849), du Rhône (1851). L'année suivante, il fut remplacé par M. Vaïsse et fut appelé au conseil d'État. M. de Vincent est commandeur de la Légion d'honneur (1850).

VINCENT (Alexandre-Joseph-Hidulphe), mathématicien et érudit français, membre de l'Institut, né en 1797, à Hesdin (Pas-de-Calais), fit ses études au collége de Douai et au collége d'Amiens, où il entra ensuite comme boursier de sa ville natale. Admis à l'École normale en 1816, il en sortit en 1820 avec le titre d'agrégé, et fut chargé des classes de physique, de chimie et d'histoire naturelle au collége royal de Reims. M. Vincent consacra à l'étude de ces sciences les loisirs que lui laissait encore l'enseignement, et publia, en 1824, dans les *Annales de mathématiques* de M. Gergonne des *Considérations nouvelles sur la nature des courbes exponentielles et logarithmiques*, qui le firent remarquer. L'année suivante un *Dialogue sur la loterie* lui valut de la Société de la morale chrétienne une mention honorable. Il devint alors professeur de mathématiques spéciales au collége de Reims, tout en restant chargé des cours de sciences physiques. A cette époque, son *Cours de géométrie élémentaire* (1826, in-8; 5e édit., 1844; édit. refondue, 1855), livre remarqué pour la généralité des vues et la diversité des détails, fut adopté par l'Université et traduit en plusieurs langues.

M. Vincent, appelé à Paris, professa successivement aux colléges Rollin (1826), Bourbon (1830), et Saint-Louis (1831) et devint enfin, dans ce dernier collége, professeur titulaire d'une division de mathématiques spéciales. Poursuivant ses travaux scientifiques, il aborda les questions les plus difficiles ou restées jusqu'à lui sans solution. Mathématiques, physique, musique, archéologie, philologie, prosodie, histoire, géographie, philosophie, critique littéraire et scientifique, rien ne paraissait étranger à son esprit, et partout où ses recherches se sont portées, il a simplifié ou complété, rectifié ou découvert.

Des travaux si nombreux et si divers de M. Vincent nous citerons : *Recherches sur les fonctions exponentielles et logarithmiques* (1832); *Mémoire sur la résolution des équations numériques* (*Journal* de M. Liouville, 1834 et 1835); *Théorie du parallélogramme de Watt et de la courbe à longue inflexion* (*Mémoires* de la Société de Lille, 1837); *Origine de nos chiffres* (1839), que l'auteur nie venir des Arabes; *sur le Nombre de Platon* (dans le journal *l'Institut*, 1839), éclaircissement d'un passage si controversé de la *République; Dissertation sur la position géographique du Vicus Helena* (1840); *sur un procédé de modulation, au moyen de trois accords*, *sur la Théorie mathématique de la gamme* et *sur la Musique des Grecs*, etc., mémoires insérés dans divers recueils scientifiques du temps (1832-1838) et formant une première série de travaux de M. Vincent sur la musique, sa théorie et son histoire, sur lesquelles il a depuis tant cherché et tant écrit. Une autre série, comprenant 600 pages du recueil des *Notices et extraits des manuscrits* publiés par l'Académie des inscriptions et belles lettres, se compose de traductions, entre autres de celle du *Traité du canon harmonique* de Bacchus l'ancien, de *Notes* et *Commentaires* sur les textes traduits, formant comme autant de monographies complètes sur les points les plus difficiles du texte grec, de divers *Fragments* cités et traduits comme pièces justificatives, tels que celui du *Traité d'harmonique* de Georges Pachymère, avec une *Introduction* pleine d'érudition. Ces recherches archéologiques sur la musique ont été accompagnées d'essais de construction d'instru-

ments propres à exécuter les mélopées antiques, et qui ont eu l'honneur d'une audition solennelle à l'Institut, dont M. Vincent fut, peu après, élu membre (mai 1850).

Nous rappellerons encore de ce savant auteur les écrits suivants : *sur les Signaux par les feux*, d'après un passage de Jules l'Africain (*l'Institut*, 1840); *Interprétation de deux passages d'Euclide* (*Nouvelles annales de mathématiques*, 1844); *sur la Musique dans la tragédie grecque*, à propos de la représentation d'*Antigone; sur l'Harmonie chez les Grecs; sur la Poésie lyrique grecque et le vers dochmiaque* (*Revue archéologique*, 1845); *sur le Système des notations scientifiques à l'École d'Alexandrie* (Ibid., 1846); *sur des Fragments inédits de Proclus* (Ibid., 1847); *Essai d'explication de quelques pierres gnostiques* (*Mémoires* de la Société des antiquaires de France, 1849-1851); *Discours sur la musique des anciens Grecs*, lu au congrès scientifique d'Arras (1853); *Éloge de l'abbé Prévost*, son compatriote, lors de l'inauguration de son buste à Hesdin (même année); *sur l'Emploi du quart de ton au moyen âge*, d'après l'*Antiphonaire* de Montpellier (*Revue archéologique*, 1854); *Nouvelles considérations sur la musique et la versification au moyen âge* (*Correspondant* de juin, 1855); *Lettre sur un problème d'Archimède* (*Nouv. annales de mathématiques*, même année); *sur la Théorie de la gamme et des accords* (*Comptes rendus de l'Académie des sciences*, même année), etc., etc.

Outre les recueils que nous venons de mentionner, lesquels contiennent de M. Vincent un bien plus grand nombre de mémoires et de notices que nous n'en avons pu citer, cet infatigable écrivain a fourni des articles à presque toutes les autres revues et journaux scientifiques de l'époque. Nommé, au ministère de l'instruction publique, conservateur de la collection des *Mémoires des sociétés savantes*, il a donné à ce vaste répertoire d'histoire et d'archéologie une nouvelle extension. M. Vincent, décoré de divers ordres étrangers, est chevalier de la Légion d'honneur depuis le 27 avril 1845.

VINCENT (Hubert-Charles), dit Charles-Vincent, chansonnier français, né à Fontainebleau, le 15 avril 1826, sortit, à treize ans, de l'École supérieure de cette ville, et fut quelque temps clerc de notaire et d'avoué. Il vint à Paris en 1840 comme ouvrier tapissier, fut plus tard commis-voyageur, et, successivement chargé de représenter environ quinze maisons commerciales, il exécuta, de 1844 à 1849, de fréquents voyages. Après un séjour en Espagne, il rentra, en 1850, à Paris, où il s'était déjà fait un nom par quelques refrains populaires, s'occupa presque exclusivement de littérature, et devint un des rédacteurs du *Siècle*. Deux ans après il fonda l'*Innovateur ou Moniteur de la cordonnerie*, journal spécial, souvent signé des noms célèbres de la littérature, et qui a l'originalité de payer en chaussures ses collaborateurs. Outre de nombreux articles, moitié prose et moitié couplets, donnés au *Siècle* et presque tous reproduits dans plusieurs journaux français ou étrangers, M. Charles-Vincent a publié, dès 1848, un premier volume de *Chansons*, qui augmenta sa popularité et dont plusieurs intercalées dans quelques drames, notamment dans *la Marchande du Temple* et autres pièces de M. A. Luchet, ont été applaudies sur le théâtre. Il s'est mis lui-même récemment à travailler pour la scène, et a donné, comme auteur dramatique, *l'Enfant du tour de France*, drame en cinq actes, avec M. Lermite (théâtre Beaumarchais, avril 1857) et *la Crème des domestiques*, vaudeville en un acte (1858). Il a publié, en collaboration avec M. Édouard Plouvier, un second volume de poésies et de chansons, les *Refrains du dimanche* (Paris, 1856, in-8).

VINCHON (Auguste-Jean-Baptiste), peintre français, né à Paris, le 5 août 1789, fut élève de Serangeli, suivit les cours de l'École des beaux-arts, remporta le second prix de peinture en 1813, et le premier grand prix en 1814, sur ce sujet : *la Mort de Diagoras*. Les événements politiques retardèrent son départ pour l'Italie jusqu'en 1816. Dans l'intervalle, il se fit connaître par quelques tableaux et par un *Portrait du maréchal Brune*, donné à la ville de Brives par la famille de l'illustre victime. Pendant son séjour à Rome, il exécuta : *Cyparisse, Ajax défiant les dieux, un Berger endormi sur les ruines d'un tombeau d'empereur*. Mais il s'occupa surtout de peinture à fresque et fut même chargé par le gouvernement de faire des recherches sur cet art alors presque abandonné. On voit de lui dans l'église de la Trinité-du-Mont à Rome, une grande fresque, *le Christ en croix*.

De retour en France, en 1818, M. Vinchon put mettre à profit ses études dans la décoration de la chapelle de Saint-Maurice, à l'église Saint-Sulpice de Paris. Il exposa, en 1822, un *Épisode de la peste de Barcelone*, au Lazaret de Marseille; en 1824, *la Mort de Coriolan*, *Jeanne d'Arc sous les murs d'Orléans*, au musée de Versailles. A la même époque, il exécuta en grisaille, au tribunal de commerce, *la Vigilance*, *le Travail*, *l'Agriculture*, *la Ville de Paris*, *les Tissus*, *la Monnaie*, et sur les plafonds, *l'Abondance récompensant l'industrie*, *la Vérité dévoilant la fraude*. En 1827, outre un *Vieillard grec sur les ruines de sa patrie* et un *Christ* destiné au tribunal de première instance de Paris, il exposa trente-cinq bas-reliefs en grisaille, exécutés par lui ou sous sa direction, dans quatre des salles du musée Charles X; puis *Properce et Cynthrie à Tivoli*. En 1835, son esquisse de *Boissy d'Anglas* pour la Chambre des Pairs fut préférée à celle de Delacroix, et il exécuta ce grand tableau, qui lui a fait tant d'honneur. Il fit, en 1836, la *Présentation de la Vierge au temple*, pour l'église Notre-Dame de Lorette. En 1838 et 1839 parurent deux grandes toiles nouvelles, *le Sacre de Charles VII à Reims* et *l'Entrée des Français à Bordeaux*, qui ont été placées depuis au musée de Versailles.

Il faut encore citer dans la foule de ses œuvres : *la Mort d'Henriette d'Angleterre* (1840); *Épisode de l'histoire de Venise* (1847); *les Enrôlements volontaires*, (1850; *les Martyrs sous l'empereur Dioclétien* (1853). Il envoya à l'Exposition universelle de 1855, avec ses toiles les plus importantes, un tableau nouveau, *Achille de Harley et le duc de Guise*, mais il mourut aux eaux d'Ems avant la clôture. M. Vinchon était chevalier de la Légion d'honneur depuis avril 1828.

VINCKE (Ernest-Frédéric-Georges, baron de), homme politique prussien, né le 15 mai 1811, à Bucch, près de Hagen (dans le comté de Mark), est fils aîné du fonctionnaire et publiciste Frédéric-Louis-Guillaume-Philippe, mort le 2 décembre 1844. Il étudia le droit à Gœttingue (1832) et à Berlin, fut nommé auditeur au tribunal municipal de cette ville, en 1832, occupa deux autres postes judiciaires, à Minden et à Münster, et fut élu prévôt, en 1837, par les États du cercle de Hagen, charge dont il se démit en mai 1848. Député de la noblesse du comté de Mark, il se fit remarquer, en 1843 et en 1845, aux états provinciaux de Westphalie, et, en 1847, membre de la diète prussienne, il combattit pour les idées constitutionnelles anglaises contre la réaction féodale. Le cercle électoral de Hagen l'envoya, en

1849, à l'Assemblée nationale allemande. M. de Vincke y fut l'un des principaux chefs du parti qui voulait une constitution avec un empereur héréditaire. Il fit aussi partie de la Chambre du peuple, dans le parlement qui siégea à Erfurt de mars à mai 1850. La seconde Chambre prussienne le compta également parmi ses membres en 1849, 1850-1852, 1852-1854. M. de Vincke, qui, au commencement essaya d'y tenir un milieu entre les opinions démocratiques et les tendances contraires, n'eut bientôt plus qu'à combattre la réaction. Ses discours éloquents, spirituels, incisifs, lui ont mérité la réputation de l'un des premiers orateurs parlementaires de l'Allemagne. Il a hérité en 1846 du domaine d'Ostenwalde dans le Hanovre, où il fait sa résidence habituelle.

VINGTRINIER (Artus-Barthélemy), médecin et économiste français, né en 1796, fit de bonnes études littéraires et scientifiques, fut reçu docteur en médecine à Paris, en 1818, et alla s'établir à Rouen, où il fut nommé médecin adjoint puis médecin en chef des prisons. Il s'occupa dès lors d'études sur le système pénitentiaire et sur la réforme des lois pénales. Membre de la Société d'émulation (1826), de l'Académie des sciences, lettres et arts de Rouen (1828). Il a reçu de l'Académie de médecine de Paris, de la Société de la morale chrétienne, etc., diverses médailles.

On a remarqué parmi plus de trente brochures médicales du docteur Vingtrinier : *sur l'Opération de la pupille artificielle* (1818); *sur l'Action des saignées locales et générales* (1826); *sur la Théorie de la vision* (1828); *de la Vaccine considérée comme une véritable variole* (1838); *des Aliénés dans les prisons et devant la justice* (1852); un traité *du Goître endémique dans le département de la Seine-Inférieure* (Rouen, 1854), etc.: puis, dans l'ordre philanthropique : *des Prisons et des prisonniers* (1840, fort in-8), ouvrage d'un statisticien, d'un moraliste et même d'un jurisconsulte distingué; *Notice sur les Prisons de Rouen* (1826, in-8); *sur la Réforme des lois pénales* (1828); *des Pénitenciers des enfants* (1839); *Réflexions sur les Sociétés de secours mutuels* (1852); *Nouvelles Observations sur la criminalité en France* (1854), tendant à prouver qu'elle n'augmente pas, et *des Enfants dans les Prisons et devant la justice* (1855), etc.

VINIT (Charles-Léon), peintre français, né à Paris, le 9 septembre 1806, et fils d'un ancien secrétaire du Conservatoire de musique, plus tard agent de l'École des beaux-arts, étudia l'architecture sous Percier, la peinture sous Remond, et fit ensuite un assez long voyage en Italie et en Orient. En 1832, il succéda à son père à l'École des beaux-arts, dont il est devenu secrétaire perpétuel en 1853.

On a vu de lui aux salons, depuis ses débuts : *Vues de la Cathédrale de Palerme* (1838); *la Chapelle royale de Palerme; le Sphinx et les deux Pyramides; la Parocchia, à Palerme; la Pyramide de Sakarah; le Chœur de Notre-Dame des Victoires; le Bazar turc, au Caire; Cimetière arabe* (1839-1843); *un Intérieur de Damiette; l'Entrée d'une mosquée*; deux *Vues de Venise* (1845); *Vue de la seconde cour de l'École des beaux-arts* (1850); *le Temple de la Concorde à Agrigente* (1852). M. Vinit a obtenu une 3e médaille en 1838.

VIOLLET-LEDUC (Eugène-Emmanuel), architecte français, né à Paris, le 27 janvier 1814, fut élève d'Ach. Leclère, s'occupa spécialement de l'architecture gothique, et commença de sérieuses études sur les travaux du moyen âge, sous le triple aspect des constructions civiles, religieuses et militaires. De 1836 à 1837 il étudia en Italie et en Sicile les vestiges de l'art grec et romain, notamment à Rome et à Taormine. Ses excursions les plus importantes eurent lieu ensuite dans le midi de la France, à Carcassonne, à Sens, à Toulouse, dont il dessina les principaux monuments. Nommé, dès 1840, inspecteur des travaux de la Sainte-Chapelle avec M. Lassus, sous la direction de M. Duban, il fut, la même année, chargé de la restauration de l'ancienne église abbatiale de Vezelay par la commission des Monuments historiques, dépendant alors du ministère de l'intérieur; puis, de 1840 à 1848, de celle des églises de Saint-Père, de Montréale (Yonne), de la construction de l'hôtel de ville de Saint-Trétonin (Tarn-et-Garonne), de la construction de l'hôtel de ville de Narbonne, de la réparation des églises de Poissy (Seine-et-Oise), de Saint-Nazare de Carcassonne, de l'église de Semur dans la Côte-d'Or. A la suite d'un concours ouvert en 1845, il fut chargé, de concert avec M. Lassus, de la restauration de Notre-Dame de Paris et de la construction de la nouvelle sacristie. Il a obtenu de compléter la restauration de cette basilique, en 1856, par des peintures intérieures. En 1846, il fut choisi comme architecte de l'abbaye de Saint-Denis; en 1849, il entreprit la restauration des fortifications de Carcassonne, les travaux de la cathédrale d'Amiens et ceux de la salle synodale de Sens. Enfin, nommé en 1853, un des trois inspecteurs généraux chargés par l'administration des cultes du service diocésain en France, il a conduit et dirigé, entre autres nouvelles restaurations, celles de Notre-Dame de Châlons-sur-Marne et de la cathédrale de Laon.

Dans le cours de ces nombreux travaux, M. Viollet-Leduc a complété ses premières recherches sur l'art du moyen âge, et recueilli d'immenses matériaux qu'il a classés dans divers ouvrages. Le plus important est le *Dictionnaire raisonné de l'Architecture française du* XIe *au* XVIe *siècle*, en publication depuis 1853. L'*Essai sur l'Architecture militaire au moyen âge* (1854, in-8), et un *Dictionnaire du Mobilier français, de l'époque Carlovingienne à la Renaissance* (1855, in-8), ne sont qu'une suite et un développement donnés au premier dictionnaire.

Outre les nombreux dessins composés pour ces derniers volumes, la plupart en simple perspective, ou au point de vue de la technologie, M. Viollet-Leduc a exposé des aquarelles et des dessins artistiques : les *Arcades des Tuileries*, du côté du jardin; une *Façade du* XVe *siècle*; une *Cheminée du* XVIe *siècle*; *Façade de la Chambre des comptes*, en 1572; *Vue de la Cathédrale de Palerme*, avant l'addition de la coupole; *Vue de Saint-Marc* et le *Forum de Trajan, Ancien théâtre de Taormine, la Ville* et *le Théâtre* pendant une représentation scénique, et la coupe d'une travée des *Loges*; 44 dessins appartenant aux archives des monuments historiques, et résumant ses principaux travaux (1833-1845). Quelques notices et sujets de M. Viollet-Leduc figurent dans les *Monuments anciens et modernes* de M. Gailhabaud. Artiste ou écrivain, il montre partout une sympathie exclusive pour le moyen âge. Il a obtenu une 3e médaille en 1834, une 2e en 1838, la décoration en 1849, et une médaille de première classe à l'Exposition universelle de 1855.

VIOLLET-LEDUC (N.), père du précédent, né à Paris en mai 1781, s'est fait connaître comme philologue et littérateur. Il a publié principalement des *Commentaires* sur Regnier et sur Boileau, de nombreux articles dans le *Dictionnaire de la conversation*, ainsi que dans divers *Recueils*, et, vers ces derniers temps, une édition de l'*Ancien*

Théâtre françois, publié dans la Collection elzévirienne de Jannet, 3 vol. in-12. Paris, 1855.

Viollet-Leduc (Alexandre), frère et fils des précédents, né à Paris, en octobre 1817, est connu comme peintre paysagiste, et s'est fréquemment distingué aux salons depuis 1837. — Un autre membre de cette famille, B. Viollet-Leduc, longtemps conservateur du mobilier de la couronne, a traité à l'aquarelle des fantaisies d'un certain mérite, dont plusieurs sont à Versailles.

VIRGIN (Christian-Adolphe) navigateur suédois, né à Gothembourg, le 5 septembre 1797, fils d'un contre-amiral, fut admis, en 1812, à l'École royale des cadets, devint lieutenant à l'amirauté en 1814, capitaine de vaisseau en 1834, et capitaine-commandant ou commodore en 1843. Il avait déjà exécuté plusieurs voyages de long cours sur des corvettes, frégates ou vaisseaux de ligne, lorsqu'il reçut l'ordre de faire le tour de la terre sur la frégate *Eugénie*. Il visita la Terre de Feu, la Californie, les îles Sandwich, la Nouvelle-Hollande, la Chine, l'Hindoustan, l'Ile de France, le cap de Bonne-Espérance et l'île de Madère. Ce voyage dura trois ans (1851 à 1853), il en a paru deux relations : l'une du docteur N. J. Anderson, naturaliste attaché à l'expédition (*En Verldsomsegling;* Stockholm, 1853-1854, 2 part. in-8); l'autre publié par C. Skogman (*Fregatten Eugenia Resa omkring Jorden;* Ibid., 1854-1855, 2 vol. in-8 avec cartes et gravures; toutes deux ont été traduites en allemand (Leipsick, 1854, in-8, et Berlin, 1855-1856, 2 vol. in-8). M. Virgin a lui-même publié dans la *Gazette suédoise* (Svenska Tidning) un rapport sur l'état du commerce suédois dans les différents ports qu'il a visités.

A son retour il fut promu contre-amiral. Accrédité comme ministre de Suède auprès de la cour de Londres en 1854, il fut rappelé la même année. Il est membre de l'Académie des sciences de Suède, de l'Académie des sciences militaires (1846), et décoré de divers ordres.

VISINET (Auguste-Théodore), publiciste et économiste français, né à Paris, en avril 1797, élève de l'École de droit en 1815, s'enrôla parmi les fédérés parisiens. En 1822, il prit part à la défense des accusés de la Rochelle, d'Asnès et de Butron, qui furent acquittés. Membre actif des sociétés secrètes, il fut, en 1827, avec MM. Duvergier de Hauranne, de Rémusat, Vitet, Duchâtel, Renouard, un des fondateurs de la Société *Aide-toi, le ciel t'aidera!* Ce fut lui qui rédigea, sous le titre de *Manuel de l'électeur dans l'exercice de ses fonctions*, la profession de foi de la société. A la fin de 1828, il fut chargé de la rédaction du *Journal de Rouen*, devenu, sous le ministère Martignac, l'organe du parti libéral. Quand parurent les ordonnances de juillet 1830, M. Visinet, le Code pénal à la main, se plaça à la porte de ses bureaux, et en interdit l'entrée à un commissaire de police qui venait arrêter l'impression du journal. Pendant tout le règne de Louis-Philippe, il demeura l'un des principaux rédacteurs de la même feuille, tout en dirigeant avec succès une grande entreprise industrielle. Nommé en 1848, lieutenant-colonel de la garde nationale de Rouen, il contribua énergiquement à étouffer l'insurrection du 27 avril. Lors des événements de juin, il accourut au secours de Paris. Le général Cavaignac le nomma préfet de l'Orne, le 7 juillet, et il resta dans ce poste, sous la présidence de Louis-Napoléon jusqu'à la chute du ministère Odilon Barrot et Dufaure (novembre 1849). Rentré dans la vie privée, M. Visinet reprit ses travaux de journaliste (février 1850). Aveugle et paralytique, il les continua malgré les infirmités d'une vieillesse prématurée. Il a réuni, sous le titre d'*Aperçus économiques* (Paris, 1849, in-8), ses principaux articles sur la liberté commerciale et industrielle, qu'il a soutenue toute sa vie, malgré les préventions du public rouennais en faveur du système prohibitif.

VISSHERS (Auguste), administrateur belge, né à Maëstricht, le 31 août 1804, a bien mérité des classes laborieuses, en Belgique, par l'initiative et l'activité qu'il a déployées dans l'étude de questions spéciales de législation et d'administration. D'abord conseiller des mines, puis directeur de la section des mines au ministère des travaux publics, il s'est fait, à Bruxelles, le promoteur de six associations, comprenant 70 000 individus, et a été rapporteur de la loi sur les pensions civiles et ecclésiastiques, et rédacteur des statuts de la caisse de retraite et de secours pour les employés des chemins de fer de l'État. Président ou vice-président de presque toutes les commissions administratives de Belgique, membre ou correspondant de nombreuses sociétés, il a présidé le Congrès des amis de la Paix, à Bruxelles, en 1849, et pris part, comme vice-président, aux Congrès de Paris, Francfort et Londres (1850-51).

On a de lui : *de l'Établissement d'une caisse de prévoyance en faveur des ouvriers mineurs* (Liége, 1838, in-8), et différents *Mémoires* insérés dans le *Compte rendu du Congrès international de statistique* (1856).

VITET (Ludovic ou Louis), littérateur et homme politique français, membre de l'Institut, né à Paris, le 18 octobre 1802, est le petit-fils d'un conventionnel de Lyon. Destiné à la carrière de l'enseignement, il fut admis, en 1819, à l'École normale, professa quelque temps, et fit ses débuts littéraires à la rédaction du *Globe*. Deux ans plus tard, il publia, sous le voile de l'anonyme, *les Barricades* (1826, in-8; 4ᵉ édit., 1850), scènes dramatiques empruntées aux troubles de la Ligue. Cette introduction originale du drame moderne dans l'histoire, eut un grand succès, et sembla ouvrir une voie nouvelle à la littérature. L'auteur s'empressa de faire paraître dans le même cadre, *les États de Blois* (1827, in-8) et *la Mort de Henri III* (1829, in-8; 3ᵉ édit., 1849). En 1844, il forma de ces différentes scènes d'une même époque l'ouvrage intitulé *la Ligue* (2 vol. in-18).

Quand la révolution de Juillet 1830 porta aux affaires les rédacteurs du *Globe* et les doctrinaires, M. Vitet, qui avait appartenu à la société libérale *Aide-toi, le ciel t'aidera!* obtint de M. Guizot une place d'inspecteur des monuments historiques qui fut créée exprès pour lui, en 1831. En 1834, il passa au secrétariat général du commerce, sous le ministère de M. Duchâtel, entra, en 1836, au conseil d'État, et, de 1846 à 1848, figura dans ce dernier corps au nombre des vice-présidents (section des finances). Dès 1834, il brigua le mandat de député. Élu à Bolbec (Seine-Inférieure), il fut un des plus constants partisans du système conservateur, appuya de son vote la politique extérieure de M. Guizot et repoussa toutes les réformes. Il fut rapporteur de la loi sur les patentes.

Continuant ses travaux littéraires au milieu de ces positions si diverses, M. Vitet publiait : *Histoire de la ville de Dieppe* (1838, 2 vol. in-8), essai malheureux d'une entreprise de librairie qui embrassait les annales de toutes les villes de France; *Eustache Lesueur* (1843), très-intéressante étude sur l'art, qui parut d'abord dans la *Revue des Deux-Mondes; Monographie de l'église Notre-Dame de Noyon* (1845, in-4); *Fragments et Mélanges* (1846, 2 vol. in-18), qui comprennent

des articles de critique littéraire et d'archéologie. Déjà membre libre de l'Académie des inscriptions (1839), il entra en 1845 à l'Académie française en remplacement de Soumet.

La révolution de 1848 dépouilla M. Vitet de ses fonctions et le rejeta dans les rangs de l'opposition réactionnaire. Écarté des élections de la Constituante, il réussit à représenter la Seine-Inférieure à la Législative, où il vota, avec la majorité, toutes les mesures hostiles aux institutions républicaines. Mais, attaché au gouvernement parlementaire, il fit partie, lors du coup d'État du 2 décembre, de la réunion de la mairie du Xe arrondissement, qui le choisit même pour vice-président. Le nouveau régime l'a fait rentrer dans la vie privée. M. Vitet est officier de la Légion d'Honneur depuis le 30 avril 1843.

On a encore de M. Vitet : *les États d'Orléans* (1849, in-18), scènes historiques et dramatiques analogues, mais inférieures à ses premières; *le Louvre* (1852, in-8), et des articles insérés dans le *Journal des savants*, la *Revue des Deux-Mondes* et la *Revue Contemporaine.*

VITU (Auguste-Napoléon), publiciste français, né le 7 octobre 1823, à Meudon près Paris, débuta dans *le Corsaire* et fut un des principaux rédacteurs du *Portefeuille.* De 1844 à 1848, il écrivit plusieurs volumes de littérature légère: *Paris l'été* (1847), *les Bals d'hiver* (1848), quelques pièces de théâtre, avec M. Faulquemont, des articles sous divers pseudonymes, et rédigea, sous le nom de *Vidocq*, le roman des *Chauffeurs du nord* (1845-1846, 5 vol. in-8). En 1848 il alla diriger un journal politique en province, revint l'année suivante à Paris et travailla successivement au *Pouvoir* et au *Pays;* il est resté un des collaborateurs de cette dernière feuille. On a aussi de lui : *Révision de la Constitution* (1851) et *Histoire de Napoléon III* (1854, in-8).

VIVIAN (Charles-Crespigny Vivian, 2e baron), pair d'Angleterre, né en 1808, à Truro, est fils d'un général distingué créé pair en 1828. Il entra au service militaire et devint major en 1834: puis il siégea à la Chambre des Communes de 1837 à 1842. A cette date il prit la place de son père à la Chambre des Lords, où il continua de soutenir les principes du parti libéral. Marié deux fois, il a neuf enfants, dont l'aîné, Hussey-Crespigny Vivian, né en 1834, est attaché au ministère des affaires étrangères.

VIVIEN de Saint-Martin (Louis), géographe français, né vers 1800, se fit connaître par la publication d'une *Carte électorale et administrative* (1823) et d'un *Atlas universel* (1825), un des plus complets de cette époque. Il fonda ensuite avec M. Bailleul *le Bibliomappe*, feuille spéciale qui parut de 1827 à 1830 et concourut à développer le goût des études géographiques, et publia des *Tables chronologiques* (1827, in-4) et une *Géographie de la France* (1832, in-8). Peu de temps après il fut chargé par les éditeurs Pourrat frères de diriger un *Cours complet d'agriculture* (1834, 4 vol. in-8), de refondre le *Dictionnaire français* de Verger, et de donner une nouvelle traduction des *Œuvres de Walter Scott* (1837 et ann. suiv.). Il écrivit pour la même maison une *Histoire générale de la Révolution française* (1841, 4 vol. gr. in-8), conçue dans un esprit libéral et qui s'étend jusqu'à l'année 1840.

Revenant à ses études premières, il prit en main la rédaction des *Nouvelles Annales des voyages*, qu'il n'a pas quittée, puis celle de l'*Athenæum français*, et fit paraître les ouvrages suivants : *Histoire des découvertes géographiques des nations européennes dans les diverses parties du monde* (1845-1846, in-8), malheureusement interrompue au troisième volume; *Recherches sur les populations primitives du Caucase* (1847, in-8); *Études de géographie ancienne et d'ethnographie asiatique* (1850-1854, 2 vol. in-8), ensemble de mémoires lus à l'Académie des inscriptions ou dans les Sociétés asiatiques, de géographie et d'ethnologie, auxquelles l'auteur appartient.

VIVIER (Auguste), musicien instrumentiste français, né en Corse, en 1821, d'une famille originaire de Normandie, fit quelques classes au collége de Brioude (Haute-Loire), et entra dans l'administration des finances, selon la volonté de son père, qui fut successivement receveur dans plusieurs départements. Il étudia en outre le droit à Poitiers et à Lyon. Mais la musique et l'étude du cor le préoccupaient plus que tout le reste. Venu à Paris, où il fut accueilli dans plusieurs cercles pour ses qualités sérieuses de corniste, il se fit tout d'un coup, vers 1843, une réputation des plus brillantes par la production sur le cor d'un phénomène d'acoustique jusque-là inusité, et qui consistait à tirer d'un même instrument plusieurs sons à la fois. La nouveauté du fait, plutôt que l'agrément ou l'utilité qui en résultait, excita un véritable enthousiasme. M. Vivier figura dès lors dans tous les grands concerts, notamment dans ceux qui furent donnés au château d'Eu à la reine d'Angleterre. Il a été attaché aux orchestres du Théâtre-Italien et de l'Opéra. Il a voyagé en Allemagne et en Angleterre et a recueilli partout des succès. M. A. Vivier a des amis indiscrets qui se sont plu à le présenter au public, dans les journaux, comme un esprit supérieur et universel, dont la riche organisation peut faire revivre à volonté Rabelais, Shakspeare ou Mozart.

VLEMINCKX (Jean-François), médecin belge, né à Bruxelles, en 1800, jouit, comme praticien, d'une grande réputation, et, comme savant, d'une grande autorité dans toute la Belgique. Il a publié sur diverses questions médicales un grand nombre de dissertations et de mémoires. Il est membre de plusieurs sociétés savantes, inspecteur général du service de santé de l'armée et président de l'Académie royale de médecine.

VŒROESMARTY (Michel), célèbre poëte hongrois, chef de la nouvelle école nationale, né à Nyeck (comitat de Weisseimbourg), en 1800, fit des études serieuses au chef-lieu du comitat, et alla, en 1819, faire son droit à Pesth. Mais entraîné déjà vers la poésie, il publia, dès 1821, une tragédie, *le Roi Salomon*, et, en 1822, un drame, *le Roi Sigismond*, en même temps qu'un roman en vers, *la Victoire de la fidélité.* Ces trosi œuvres obtinrent le plus grand succès et le posèrent comme le rénovateur de la poésie hongroise. Reçu avocat en 1824, il quitta presque aussitôt le barreau pour se donner tout entier à la littérature. Trois épopées, *la Fuite de Zalau* (1824), *Cserhalom* (1826), *Eger* (1828), un drame, *Kout* (1825), un nouveau roman en vers, *le Vallon enchanté* (1827), furent accueillis avec enthousiasme et réveillèrent le goût de la littérature chez les Hongrois. La critique sembla naître de ce mouvement, et un grand nombre d'ouvrages parurent à propos des poésies de M. Vœrœsmarty, pour les défendre ou les combattre. On cite surtout : *Lettres esthétiques sur les épopées de Vœrœsmarty*, par Toldy (Pesth, 1827).

Nommé membre de l'Académie hongroise, en 1830, le poëte ne publia guère depuis cette époque que des *lieder* ou chansons, qui reçurent le même accueil, et qui sont compris dans ses *Œu-*

vres complètes (Pesth, 1845-1847, 10 vol.). En 1848, M. Vœrœsmarty fut nommé membre de l'Assemblée nationale, où il ne prit aucun rôle marqué. Poursuivi toutefois pour ses opinions libérales par les Autrichiens victorieux, il fut condamné par un tribunal, mais remis en liberté après quelques jours d'emprisonnement. Malade et découragé, il vécut plusieurs années dans la retraite, aussi éloigné de la littérature que de la politique. Les instances de ses amis parvinrent, en 1854, à le tirer de son découragement. Il commença une traduction de Shakspeare, mais la mort vint l'interrompre à la fin de l'année suivante (19 novembre 1855).

M. Wœrœsmarty a laissé un grand vide dans la littérature hongroise, qu'il a ressuscitée et presque créée. Quoiqu'il ait traité des sujets nationaux ou patriotiques, la pureté classique de ses œuvres, appréciée des hautes classes, l'a empêché de devenir tout à fait populaire. Un de ses *lieder* pourtant, *l'Appel*, a été chanté par toute la Hongrie. Il lui a été payé par l'Académie de Pesth à raison d'un ducat pour chaque vers. Autour de Wœrœsmarty s'était groupée une pléiade de poëtes remarquables, qui ont continué sa tradition, tout en faisant dans leurs œuvres une plus large part à l'idiome populaire, si différent en Hongrie de la langue aristocratique.

VOGEL (Adolphe), compositeur français, né en 1806, à Lille (Nord), est le petit-fils de Vogel, l'auteur de *Démophon*. Son père, habile professeur de violon, lui donna les premières leçons, et l'envoya à l'âge de seize ans à Paris, où il se perfectionna sur le violon et entra dans la classe d'harmonie et de composition de Reicha. Il étudia en même temps la musique libre sous la direction de Paër. La révolution de Juillet lui inspira son premier essai, le chant national *les Trois couleurs*, qui eut beaucoup de retentissement et fut traduit dans toutes les langues.

En 1832, M. Vogel fit représenter à l'Opéra-Comique *le Podesta*, en un acte. L'opéra en trois actes de *Marie Stuart*, qu'il écrivit l'année suivante, fut laissé par l'administration dans les cartons du théâtre. Le jeune compositeur, découragé, se mit à écrire de la musique de salon, des mélodies, des romances, dont quelques-unes furent fort goûtées, entre autres, de 1836 à 1838, *l'Ange déchu*, *l'Excommunié*, pour voix de basse, adopté par tous les chanteurs en vogue; *Manfred*, *Caïn*, *le Kabyle;* à la même époque son opéra biblique, *le Jugement dernier*, représenté au théâtre de la Renaissance, puis sur tous les théâtres de France.

M. Vogel partit ensuite pour la Hollande, dont le roi lui témoigna la plus grande faveur et le chargea d'écrire la musique du *Siége de Leyde*, sur un libretto de M. Hippolyte Lucas. Ce grand ouvrage, en quatre actes, fut représenté à la Haye, le 4 mars 1847, et fut accueilli avec enthousiasme. Le roi, en lui remettant de ses mains la croix du Lion néerlandais, lui dit: « Vous pouvez être fier de votre succès, monsieur Vogel, car vous avez su remuer le Hollandais, et ce n'est pas chose facile. » La partition du *Siége de Leyde* est restée au répertoire en Hollande.

A son retour à Paris, M. Adolphe Vogel espérait aborder une de nos premières scènes lyriques, mais, malgré les plus puissantes recommandations, il rencontra partout une invincible inertie. La scène du Grand-Opéra lui resta fermée, et la direction de l'Opéra-Comique possède depuis six ans deux ouvrages de lui qui, probablement, ne verront jamais le jour. Une scène lyrique secondaire fit cesser enfin cette sorte d'interdit. Le Théâtre-Lyrique représenta, le 3 septembre 1853, un opéra de M. Vogel, *la Moissonneuse*, en quatre actes. Cet ouvrage, qui renfermait de beaux morceaux et des chœurs d'une excellente facture, attesta, une fois de plus, les qualités du compositeur: une grande abondance mélodique, un style noble mais un peu solennel, de l'habileté à manier les masses musicales. On lui doit aussi quelques *Quintettes* estimés.

VOGEL (Jean-Charles-Christophe), écrivain pédagogique allemand, né le 19 juillet 1795, à Stadt-Ilm (Schwarzbourg-Rudolstadt), acheva ses études à l'université de Iéna, exerça, de 1816 à 1832, les fonctions de professeur dans différentes écoles, et devint, en 1832, directeur de l'École urbaine de Leipsick. On lui doit la réorganisation des écoles urbaines de Saxe, et la fondation de l'École urbaine polytechnique de Leipsick.

On cite de lui un certain nombre de publications destinées aux classes ou à l'enfance, et dont quelques-unes ont de très-nombreuses éditions: un *Cours de lectures* (Lesebuch für Schule und Haus; Leipsick); *Lectures anglaises* (Englisches Lesebuch; Ibid.); *Atlas de la géographie moderne* (Schulatlas der neuern Erdkunde; Ibid.); *Tableau de géographie historique* (Geschichtstabellen auf geographischem Grunde; Ibid.); *Manuel de science géographique* (Handbuch zur Belebung geographischer Wissenschaft; Ibid.), comprenant l'*Histoire naturelle*, l'*Histoire* et des *Paysages*; *Germania*, *cours de lectures allemandes pour les classes supérieures* (Ibid.), etc. Depuis 1852, M. Vogel rédige, avec M. Kœrner, une revue pédagogique intitulée: *l'École urbaine supérieure*.

Mlle Élise Vogel, sa fille, née en 1823, a publié quelques recueils de nouvelles, tels que: *Contes du musicien* (Musikalische Maerchen; Leipsick, 1852; 2e édit., 1855), qui lui ont valu une certaine réputation comme femme de lettres. — Son fils, M. Édouard Vogel, né le 7 mars 1825, à Crefeld, était, depuis 1851, aide-astronome de Hind, à l'observatoire Bishop à Londres, lorsque, en 1853, il fut chargé par le gouvernement anglais de diriger une expédition dans l'Afrique centrale, dans le but de joindre celle de MM. Richardson, Barth et Overweg.

VOGEL (Édouard), voyageur allemand, né le 7 mars 1829, à Leipsick, est fils du directeur d'une des grandes institutions de cette ville. Après avoir fait son éducation sous les yeux de son père, il étudia l'astronomie à Berlin, où il reçut des conseils du professeur Encke. Il venait d'être admis au doctorat, lorsqu'il fut attaché à l'observatoire de M. Bishop, à Londres, en qualité d'élève; il y passa deux ans et concourut activement aux nombreuses découvertes astronomiques de M. Hind (voy. ce nom). Un de ses compatriotes, Auguste Petermann, géographe distingué, l'ayant engagé à entreprendre un voyage d'exploration en Afrique, il s'offrit au ministère des affaires étrangères, qui accepta sa proposition, pour aller rejoindre le docteur Barth (voy. ce nom), alors en route pour Tombouctou, et que la mort avait privé de ses deux compagnons, Richardson et Overweg. Chargé des instructions les plus détaillées par MM. Hind, Sabine, W. Hooker et Robert Brown, il quitta Londres le 20 février 1853, visita Tripoli, Mandara, Musgo, Zinder et Yakouba, grande ville des Fellatahs, où nul Européen n'avait pénétré avant lui, et, après avoir recueilli d'importantes observations astronomiques, magnétiques et trigonométriques, arriva, en janvier 1854, sur les bords du lac Tchad. Ce ne fut pourtant qu'au mois de décembre qu'il parvint à rejoindre le docteur Barth, qui s'en retournait en Europe; ayant

reçu de lui des instructions nouvelles et des lettres de recommandation pour le sultan des Fellatahs, il poussa encore plus au midi ses explorations si heureusement commencées.

Ce voyage allait se terminer lorsqu'on apprit que les précieuses collections d'histoire naturelle du docteur Vogel avaient été détruites dans un incendie en Égypte. Ce jeune savant, de retour en Angleterre, en 1856, a communiqué divers mémoires sur ses découvertes aux recueils allemands l'*Ausland* et *Mittheilungen*. Il repartit bientôt pour le centre de l'Afrique, où il a trouvé une mort tragique en 1857.

VOGEL DE VOGELSTEIN (Charles-Christian), peintre allemand, né à Wildenfels, le 26 juin 1788, et fils d'un peintre d'histoire, reçut de lui les premières leçons de dessin, et suivit ensuite les cours de l'Académie de Dresde. A l'âge de vingt ans il alla à Saint-Pétersbourg, où il vécut en faisant des portraits. En 1813, il partit pour l'Italie, passa sept années à Rome avec les maîtres célèbres de l'école romantique et embrassa la religion catholique, mais dans les arts il ne subit pas leur influence, et continua quelque temps à faire des portraits, parmi lesquels il faut citer celui du pape *Pie VII*, pour le roi de Saxe Frédéric-Auguste.

En 1820, il fut appelé à Dresde comme professeur à l'Académie des arts, et ne retourna à Rome qu'en 1842, pour exécuter plusieurs commandes des souverains de l'Italie. On a de lui des fresques représentant les divers épisodes de la vie de la Vierge, dans la nouvelle chapelle de Pillnitz de nombreuses toiles religieuses, parmi lesquelles les plus remarquables sont : un *Christ en croix* et une *Apparition du Christ à ses disciples après la résurrection*, à l'église catholique de Leipsick; deux grandes compositions qui tiennent de l'histoire et de l'allégorie, *la Divine Comédie* et *Faust*, achetées toutes les deux par le grand-duc de Toscane; des peintures architecturales, entre autres celles du nouveau château de Pillnitz, dont il avait lui-même dressé le plan. Mais M. Vogel est surtout resté célèbre comme peintre de portraits. Il a fait ceux de *Thorwaldsen*, du *roi Louis de Hollande*, du roi de Saxe *Frédéric-Auguste*, et plus de trois cents personnages célèbres. Sa collection tout entière lui a été achetée par le gouvernement pour le musée de Dresde. Cet artiste, outre toutes les distinctions accordées aux artistes, a reçu des lettres de noblesse.

VOGIN (Pierre-Auguste), ingénieur français, ancien représentant du peuple, né à Dreuze (Meurthe), le 2 février 1809, entra à l'École polytechnique en 1828, et passa, en 1830, à l'École des ponts et chaussées comme ingénieur; il a fait, en Corse, des travaux assez importants qui lui valurent la décoration de la Légion d'honneur le 29 avril 1847. En 1848, il se présenta, comme candidat démocrate, à ses compatriotes de la Meurthe et fut élu par 63 401 voix, le huitième sur onze. Membre du comité des travaux publics, il vota ordinairement avec la gauche; après l'élection du 10 décembre, il fit une opposition énergique à la politique de l'Élysée et appuya la proposition de l'extrême gauche tendant à mettre en accusation Louis-Napoléon et ses ministres à l'occasion du siége de Rome. M. Vogin ne fut point réélu à la Législative, et rentra dans les ponts et chaussées comme ingénieur ordinaire de première classe.

VOGL (Jean-Népomucène), poëte allemand, né à Vienne, le 2 novembre 1802, entra, à l'âge de 17 ans, dans la carrière administrative, sans cesser de s'occuper de travaux littéraires. Il a obtenu, en 1845, de l'université de Iéna le titre de docteur en philosophie.

Ses principaux ouvrages, fréquemment réédités, sont : *Ballades et Romances* (Vienne); *Poésies lyriques* (Lyrische Dichtungen ; Ibid.); *Souvenirs de Hongrie*, *Mélodies et tableaux* (Klaenge und Bilder aus Ungarn; Ibid); *Contes de la cathédrale* (Domsagen; Ibid.); *Chansons de soldats* (Soldatenlieder; Ibid.); *Schnadahüpfla* (Ibid.), etc., etc. Il a travaillé à divers recueils littéraires : *l'Éloge des femmes*, *le Journal du matin*, *l'Almanach populaire de l'Autriche*, *l'Aurore*, etc. Ces diverses œuvres de M. Vogl, en particulier ses *Ballades* et quelques-unes de ses *Poésies lyriques* se distinguent par des sentiments calmes exprimés dans une forme très-gracieuse. Plusieurs pièces de lui ont été mises en musique.

VOGORIDIS (Stefanaki), ex-prince de Samos, prince titulaire de Valachie, est né vers 1775, d'une famille phanariste, originaire de Bulgarie, vint en Moldavie avec le prince Charles Callimachi, sous le gouvernement duquel il fut préfet du district de Galatz (1812-19). Nommé caïmacam de cette principauté après la déposition de Michel Soutzo, en 1821, il quitta la Moldavie l'année suivante, après la nomination des deux nouveaux hospodars Grégoire Ghika et Jean Stourdza (juillet 1822) et, de retour à Constantinople, passa au service de la Porte, malgré la défaveur qui pesait à cette époque sur les familles phanaristes. En 1834, l'hospodar de Moldavie, Michel Stourdza, son gendre, le choisit pour son fondé de pouvoirs à Constantinople, et, peu après, il reçut le gouvernement de l'île de Samos, érigée deux ans auparavant en principauté semi-indépendante. Il en confia l'administration à un caïmacam ou délégué. Quinze caïmacams successifs gérèrent tour à tour les affaires en son nom; mais le mécontentement des habitants alla toujours croissant avec les abus et les vexations de ses représentants, et, en 1849, des troubles éclatèrent à Samos, à la suite desquels le caïmacam et les agents du prince furent contraints de s'enfuir. La Porte remplaça M. Vogoridis par le prince Callimachi, et lui conféra le titre honorifique de prince de Valachie. Le prince jouit d'une grande renommée d'habileté, et passe pour être dévoué à la politique anglaise.

VOGORIDIS KONAKI (Nicolas), fils du précédent, caïmacam de la principauté de Moldavie en 1857, est né à Jassy, en 1821, pendant la caïmacamie de son père. Marié en 1846 à la fille du grand logothète Conaki, privé d'héritiers mâles, il joignit à son nom celui de son beau-père, et obtint le droit d'indigénat. Néanmoins il continua de demeurer étranger au pays, dont il ne parle pas même la langue. Jusqu'au moment où M. Theodorizza Balche, investi par la Porte des fonctions de caïmacam de Moldavie, pendant les négociations relatives à la réorganisation des principautés danubiennes, le choisit pour ministre des finances (18 décembre 1856). A la mort de M. Balche, il succéda à ses fonctions (7 mars 1857) et se signala par la partialité de son administration et l'ardeur de son zèle anti-unioniste. Des mesures violentes et arbitraires excitèrent des plaintes graves que la commission européenne pour la réorganisation des principautés reçut plus d'une fois et qui furent transmises à la Porte par l'ambassadeur de France. Mais l'influence combinée de l'Autriche et de l'Angleterre, dont M. Vogoridis sert la politique, réussit à le maintenir à son poste. Il reçut, dans le même temps, de l'empereur François-Joseph la grand'croix de la Couronne de Fer. Il est fonctionnaire turc du premier rang, et a le titre d'Excellence.

VOGT (Charles), célèbre naturaliste allemand, né à Griessen, le 5 juillet 1817, est fils d'un naturaliste distingué, auteur d'écrits estimés sur la médecine, notamment d'un *Traité de pharmacodynamique*, souvent réédité. Élevé au gymnase et à l'université de sa ville natale, il y commença des études de médecine, puis suivit à Berne son père, nommé professeur de clinique dans cette ville. Il s'y livra, sous la direction de M. Valentin, à des travaux d'anatomie et de physiologie. Ayant pris ses grades, en 1839, il passa à Neufchâtel, où il se lia avec MM. Desor et Agassiz (voy. ce nom), et devint l'actif collaborateur de ce dernier. Il est particulièrement l'auteur de tout le premier volume de l'*Histoire naturelle des poissons d'eau douce*. Il publiait, pour son compte de nombreux mémoires dans divers recueils scientifiques et faisait paraître ses premiers ouvrages, tels que : *Montagnes et glaciers* (Im Gebirg und auf den Gletchern; Soleure, 1843); *Traité de géologie et des pétrifications* (Lehrbuch der geologie und Petrefactenkunde; Brunswick, 1846, 2 vol.); *Lettres physiologiques* (Physiologische Briefe; Stuttgart, 1845-46). Ces premiers écrits qui, par leur valeur scientifique, dénotaient un observateur éminent, annonçaient en outre, dans M. Charles Vogt un esprit singulièrement original, en qui la rapidité de conception et la sûreté d'observation s'unissaient à une verve satirique impitoyable.

De 1844 à 1846, M. Charles Vogt vécut à Paris, où il poursuivit ses travaux et fonda, avec quelques compatriotes, la société scientifique des médecins allemands de Paris, qui, à part une très-courte interruption, a subsisté jusqu'ici. Il visita l'Italie, s'arrêta à Rome et à Nice, et revint en Allemagne au milieu de 1847, pour prendre possession d'une chaire à l'université de Giessen. Sa carrière fut brisée par la révolution 1848. Il se jeta avec ardeur dans le mouvement démocratique, fut élu par la ville de Giessen colonel de la garde civique et député au parlement préparatoire, ainsi qu'à l'Assemblée nationale allemande. Il y prit place à l'extrême gauche, s'y distingua par la vivacité de son esprit, sa parole mordante et aussi, dit-on, par une rare aptitude à traiter les questions politiques. Il suivit le parlement à Stuttgart, et fut un des derniers soutiens du parti national. Destitué de sa chaire et forcé de quitter l'Allemagne, il se retira à Berne. En 1851, il alla reprendre à Nice ses recherches zoologiques, et fut appelé, l'année suivante, comme professeur, à Genève. En 1856, il fut invité à faire partie de l'expédition du prince Napoléon dans le Nord.

On cite encore de M. Charles Vogt : *Océan et Méditerranée* (Océan und Mittelmeer; Francfort, 1848, 2 vol.), relation de son premier voyage en Italie; *Recherches sur les sociétés d'animaux* (Untersuch. über Thierstaaten; Ibid, 1851), critique piquante des travers et des vices des sociétés humaines: *Scènes de la vie des bêtes* (Bilder aus dem Thierleben; Ibid., 1852), etc. Il faut mentionner à part l'écrit intitulé: *Science et superstition* (Kœhlerglaube und Wissenschaft, Giessen, 1855; 4e édition, 1856), véritable déclaration de guerre contre les partisans de l'intervention de la religion dans la science. L'auteur combat surtout les tendances de M. Rodolphe Wagner (voy. ce nom), et de son école; chef du matérialisme scientifique allemand, il soutient que la rigueur scientifique n'exclut pas moins le spiritualisme de la métaphysique que celui de la foi. Ces doctrines ont fait grand bruit en Allemagne, et ce petit livre a été l'objet de maintes réfutations.

VOGUÉ (Léonce, marquis DE), ancien représentant du peuple français, né à Paris, le 4 mai 1805, entra au service en 1823, comme sous-lieutenant de cavalerie, prit part à l'expédition d'Espagne et assista en 1830 au siége d'Alger. Après la révolution de Juillet, il donna sa démission pour ne pas prêter serment à Louis-Philippe, et se livra dès lors tout entier à l'agriculture et à l'industrie. Il établit dans le département du Cher une fonderie importante. En 1839, il fut élu conseiller général, et quelque temps après il fit partie du congrès central d'agriculture. En 1848, il accueillit la République, prit le titre de forgeron dans ses circulaires électorales, et forma, avec M. Félix Pyat (voy. ce nom), une sorte d'alliance qui assura le succès de sa candidature à la Constituante. Nommé représentant du peuple par 14 321 voix, il fit partie du comité du travail; il vota avec le parti démocratique contre les deux Chambres et pour l'abolition de la peine de mort, mais se prononça avec la droite dans toutes les autres questions. Il adopta l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, il soutint, au dedans et au dehors, le gouvernement de Louis-Napoléon, et admit la proposition Rateau. Réélu à l'Assemblée législative, il fit partie de la majorité monarchique et vota la loi du 31 mai. Mais il se sépara de la politique de l'Élysée, et après le coup d'État du 2 décembre, se retira dans ses propriétés. Il ne resta pas toutefois entièrement étranger à la politique, et par la distribution d'exemplaires d'une lettre du comte de Chambord à ses partisans, il s'attira un procès dans lequel il fut défendu par M. Berryer.

VOIART (Anne-Élisabeth-Élise PETIT-PAIN, dame), femme de lettres française, née à Nancy, en 1786, perdit de bonne heure son père qui était organiste. Sa mère, restée sans ressources avec trois enfants, épousa en secondes noces M. Wouters, grand manufacturier de Nancy, dont Mme Voïart a plusieurs fois pris le nom. Celle-ci, au milieu d'un grand nombre de frères et de sœurs, fut formée surtout au rôle de mère de famille; sa culture intellectuelle pourtant ne fut pas négligée. L'évêque de Nancy lui fit obtenir de l'impératrice Joséphine une pension de 500 fr. Plus tard, elle épousa un homme de lettres, M. Voïart, veuf et père de deux enfants, dont l'un est Mme Amable Tastu (voy. ce nom). Après avoir complété, auprès de son mari, son éducation littéraire, elle débuta par des traductions anonymes du romancier allemand Aug. Lafontaine. Bientôt elle fut recherchée par les femmes les plus distinguées de la Restauration, et parut dans les salons les plus célèbres. Elle collabora aux principaux recueils de l'époque et publia un très-grand nombre de romans.

Les deux les plus estimés sont: *la Vierge d'Arduenne* (1820, in-8), où l'érudition se joint à l'éclat du style, et *la Femme ou les six amours* (1827-1828, 6 vol. in-12), dont la moralité fit décerner à l'auteur le prix Montyon, en 1828. Citons en outre parmi ses divers ouvrages: *l'Algérien* (1816); *Notice sur Prud'hon* (1824); *Fridolin* (1829, in-8): *le Mariage et l'amour* 1834, in-8); *le Livre des Enfants* (1836, 8 vol. in-16, avec Mme Tastu); *Or, devinez!* (1838, 2 vol. in-8): *Jacques Callot* (1841, 2 vol. in-8); *la Petite chapelle* (1845, in-18), etc.

Mme Élise Voïart a donné, comme traduits de Aug. Lafontaine, un grand nombre de romans, entre autres: *les Aveux du tombeau* (1817, 4 vol. in-12); *Coralie* (1820, in-8), *les Voies du sort* (1821, 4 vol. in-12); *la Croix du meurtre* (1831, 4 vol. in-12), etc. Elle a traduit, de Glatz: *les Petits livres roses;* de Wys: *le Robinson suisse* (1837, in-12); de miss Edgeworth: *les Nouveaux*

contes populaires (1835, 4 vol. in-12), etc. Elle a collaboré au *Livre des Cent et Un*, à l'*Encyclopédie des dames*, aux *Heures du soir*, aux *Femmes de Shakspeare*, au *Dictionnaire de la conversation*, etc.

VOIGT (Jean), historien allemand, né à Bettenham, en Saxe, le 27 août 1786, fut destiné à la carrière médicale que suivait son père; mais, envoyé à l'université d'Iéna, il étudia la philosophie et la théologie, et suivant en même temps son goût pour l'histoire, explora les vieux documents des bibliothèques allemandes. Appelé, en 1809 comme professeur dans un établissement de Halle, il se fit recevoir agrégé en 1812 et ne tarda pas à publier un premier ouvrage important: *le pape Grégoire VII et son époque* (Hildebrand als Papst Gregor VII und sein Zeitalter; Weimar, 1815; 2e édit., 1846). Il y montre Grégoire VII comme une des plus puissantes individualités du XIe siècle, et comme un des meilleurs réformateurs de l'Église. Il eut ensuite l'intention d'écrire une histoire des Hohenstaufen; mais il y renonça pour publier à Kœnigsberg, où il avait été nommé l'année précédente professeur de sciences historiques, une *Histoire de la ligue lombarde* (Geschichte des Lombardenbundes: Kœnigsberg, 1818). Il traça ensuite le plan d'une histoire de l'ordre teutonique, et obtint, à cette occasion, un subside du gouvernement pour faire un voyage scientifique en Allemagne (1828). Dès l'année suivante, il publia une première notice sur la *Société des lézards* (De lacertorum societate), ordre de chevaliers qui enleva la Prusse occidentale aux chevaliers teutons de Pologne. Nommé, en 1822, professeur d'histoire du moyen âge et moderne à l'université de Kœnigsberg, il publia avec Schubert *les Annales ou la chronique de Jean Lindenblatt* (Jahrbücher oder die Chronik Joh. Lindenblatt's; Kœnigsberg, 1824). Vinrent ensuite *l'Histoire de Marienbourg* (die Geschichte von Marienburg; Ibid., 1824), et son plus important ouvrage, *l'Histoire de la Prusse depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin de la domination de l'ordre teutonique* (Geschichte Preussens von der aeltesten Zeiten bis zum Untergange der Herrschaft des deutschen Ordens; Ibid., 1827-1829, 9 vol.). M. Voigt, pour ce beau travail, a consulté les sources les plus authentiques et découvert de nombreux documents inconnus avant lui.

Depuis, le savant historien a encore donné: *les Tribunaux de Westphalie dans leurs rapports avec la Prusse* (die Westf. Femgerichte in Beziehung auf Preussen; Kœnigsberg, 1836); *Codes diplomatiques prussiens* (Ibid., 1836-1853, 4 vol.); *la Correspondance des savants les plus distingués de l'époque de la réformation avec Albert de Prusse* (Briefwechsel der berühmtesten gelehten des Zeitalten der Reformation mit Herzog Albrecht von Preusseen; Ibid., 1849); *Manuel de l'histoire de Prusse jusqu'à la réformation* (Handbuch der Geschichte Preussens bis zur Reformation; Ibid., etc., 1842-1843, 3 vol.); *Table nominale des fonctionnaires de l'ordre teutonique, grands maîtres*, etc. (Namenscodex der deutschen Ordensbeamten, Hochmeister, etc.; Ibid., 1843); *le Margrave Albert Alcibiade de Brandebourg Kulmbach* (Berlin, 1852, 2 vol.), etc. On annonce comme résumé de tous ces travaux, une *Histoire générale de l'ordre teutonique dans tous les pays de l'Allemagne.*

VOILLEMIER (Léon), médecin français, né à Chaumont (Haute-Marne), fut reçu docteur à Paris en 1842. Il s'était déjà fait connaître auparavant par un excellent mémoire sur *la Fièvre puerpérale* couronné par l'Académie en 1839, et par de nombreux articles dans le *Journal des connaissances médico-chirurgicales*. Agrégé de la Faculté de médecine en 1844, il est devenu depuis chirurgien à l'hôpital de La Riboisière. M. Voillemier est chevalier de la Légion d'honneur depuis 1848.

On a de lui des mémoires *sur les Luxations du poignet* (1839); *sur les Fractures des extrémités inférieures des radius* (1841); *sur l'Étranglement dans quelques hernies* (1844); *sur les Grosses extra-utérines, sur la claudication* (1844); *sur les Kystes du cou* (1851), etc.

VOÏNESCO (Jean), écrivain et homme politique roumain, né à Bucharest, vers 1810, fit ses études à Odessa, dans un pensionnat dirigé par un Français, entra dans la milice en 1830, et, grâce à son activité et à son savoir, fit rapidement son chemin. Il était, en 1840, major, aide de camp du prince Alexandre Ghika. Cédant à des goûts littéraires, il avait, jeune encore, publié dans les journaux roumains des essais de critique qui l'avaient fait remarquer. De 1836 à 1838 il traduisit avec succès pour le théâtre de Bucharest quelques pièces de Molière. Sous l'administration d'Alexandre Ghika, M. Voïnesco fut chargé de plusieurs travaux importants, entre autres du *Rapport* de la commission chargée d'examiner les empiétements de l'Autriche sur le territoire valaque. Sur le désir même du prince, et à ses frais, il publia la traduction d'un grand ouvrage allemand, *Tableau historique* (1842, in-folio), qui est restée la plus importante de ses œuvres. Après la chute de Ghika, M. Voïnesco quitta la milice pour entrer dans la magistrature. Il fut successivement, sous le prince Bibesco, procureur du divan civil (1843), procureur de la cour de révision (1846), et présenta au prince un projet de réforme judiciaire.

Appartenant, par ses principes politiques, au parti national, il devint ministre des affaires étrangères en 1848 sous le gouvernement provisoire et sous la lieutenance princière. Proscrit par la contre-révolution, il se réfugia à Paris, où il reprit ses études et publia, en 1852, *les Arabesques* (Arabescuri), recueil de petites nouvelles et de pensées politiques et morales; en 1855, *Doïnas*, poésies, traduites du poëte moldave Alessandri. — M. Voïnesco est mort encore exilé, à la fin de 1855.

VOISIN (Félix), médecin français, né en 1794, au Mans, fit ses études spéciales à la Faculté de Paris, où il fut reçu docteur en 1819. Élève d'Esquirol, dont il suivait assidûment les cours à la Salpêtrière, il s'associa, en 1821, avec M. Jean Pierre Falret pour fonder aux environs de Paris une maison de santé pour les aliénés; en 1831, il fut attaché au service de l'hospice de Bicêtre et reçut la croix d'honneur le 29 avril 1841. Adoptant pour méthode l'induction philosophique, le docteur Voisin appliqua à l'étude des maladies mentales le système phrénologique de Gall, et s'efforça de rattacher chaque genre de folie aux diverses conditions physiques et morales du cerveau au milieu desquelles elle se déclare.

Ses principaux ouvrages sont: *du Bégaiement* (1821, in-8), mémoire où il a l'un des premiers posé ce principe, dont il a fait sur lui-même une heureuse application, que le bégayement résulte moins d'un vice de conformation que d'un manque d'accord entre les organes vocaux et le cerveau; *des Causes morales et physiques des maladies mentales* (1826, in-8), notamment l'hystérie, la nymphomanie et le satyriasis; *de l'Homme animal* (1839, in-8); *de l'Idiotie chez les enfants*

(1843, in-8); *du Traitement intelligent de la folie* (1847, in-8); *Analyse de l'entendement humain* (1851-1857, 2 vol. in-8), qui traite du développement des facultés dans leurs rapports avec Dieu, la société et l'individu.

VOLGER (Guillaume-Frédéric), pédagogue allemand, né à Neetze, près Lunebourg, le 31 mars 1794, étudia à Lunebourg et à Gœttingue et obtint, en 1815, une place au Johanneum, collége de Lunebourg, dont il devint recteur en 1830, après avoir été pendant onze ans sous-recteur. Depuis 1839, il est, en outre, conservateur de la bibliothèque de la ville et directeur de l'École polytechnique.

Il a écrit à l'usage des écoles plusieurs ouvrages, dont les nombreuses éditions indiquent la popularité : *Connaissances des pays et des peuples* (Laender und Vœlkerkunde; Hanovre, 1820), dont un *Abrégé* (Leitfaden) compte plus de 15 éditions; *Manuel d'histoire* (Handbuch der Geschichte, 2 vol.; Ibid., 1835); *Manuel de géographie* (Handbuch der Geographie; Ibid., 5e édit., 1846-1847, 2 vol.). Ces deux *Manuels* se dédoublent chacun en *Cours élémentaire* et *Cours supérieur; la Guerre de trente ans dans la principauté de Lunebourg* (der dreissigjaerige Krieg im Furstenthum Luneb.; Lunebourg, 1847-54, 3 parties); *Tableau chronologique* (Geschichtstafeln, etc.; Hambourg et Leipsick, 1849-1855) comprenant l'histoire ancienne, celle du moyen âge et l'histoire moderne; etc.

VOLK (Guillaume), écrivain mystique prussien, né en 1804 à Berlin, fit ses études à l'université de Gœttingue. Devenu conseiller de régence à Erfurt en 1838, il a conservé jusqu'à ce jour ces fonctions. De bonne heure il s'occupa sérieusement de l'étude de la religion catholique et mit à profit dans ce but ses nombreux voyages en Italie et en Autriche, ainsi que ses relations intimes avec le docteur Philipps, qui avait abjuré la foi protestante. Lors des affaires de Cologne, il prit parti pour l'archevêque (1838); puis il publia *les Vierges extatiques du Tyrol*, où il essaye d'expliquer les phénomènes mystiques par des analogies tirées de la nature de l'âme humaine. Sous le nom de *Clarus*, dont il s'est servi depuis 1845, M. Volk a écrit : une *Histoire de la littérature espagnole pendant le moyen âge*, *la Suède ancienne et moderne*, un *Manuel de la littérature italienne* et deux brochures qui excitèrent de nombreuses répliques. *Aveux d'un protestant* et *l'Apprentissage de la foi*.

M. Volk s'est surtout efforcé, dans ces dernières années, de propager en Allemagne les auteurs mystiques du catholicisme; il a déjà traduit *les Œuvres complètes de sainte Thérèse*, *la Cité mystique* de Marie d'Agreda, deux volumes des Méditations de sainte Hildegonde, et il prépare la traduction des *Révélations spirituelles de sainte Brigitte*. Entraîné depuis longtemps vers le catholicisme, il a enfin abjuré la foi protestante dans l'église d'Aign, près Salzbourg (18 octobre 1855), en même temps que sa femme, fille d'un pasteur luthérien.

VOLKHARDT (Guillaume), peintre d'histoire allemand de l'école de Dusseldorf, né à Herdecke, sur la Roer, le 23 juin 1815, s'est essayé à la fois dans la peinture religieuse et historique et dans les tableaux de genre. Son premier ouvrage, *le Bon pasteur*, fut suivi de *Frithiof et Ingeborg*, *Herminie pansant Tancrède blessé*, *la Vierge de la roche au Dragon*, *la Promenade de Faust et de Wagener*, etc. Nous citerons entre autres tableaux d'histoire : *le Meurtre du chanteur Rizzio*, *l'Abdication de la reine au château de Lochleven*, *la Mort de Marie Stuart*, inspirée du drame de Schiller, et *la Mort de l'amiral de Coligny*.

Pendant un séjour qu'il fit en Italie, M. Volkhardt exécuta une *Scène des Machabées*, *Charles IX et Catherine de Médicis s'enquérant de Coligny*, *Marie Stuart et Jean Knox*, *le duc d'Albes et la comtesse de Rudolstadt*, *Wallenstein*, *la comtesse de Helfenstein demandant la grâce de son mari*. Il rapporta de ce voyage un grand nombre de têtes d'étude prises dans les Alpes. Aujourd'hui il s'est fixé à Dusseldorf, où il s'occupe presque spécialement du portrait.

VOLKMANN (Alfred-Guillaume), physiologiste allemand, né en 1801, à Leipsick, est le petit-fils de l'écrivain Jean-Jacques Volkmann; fils d'un administrateur distingué, il fut élevé à l'École des Princes de Meissen, et à l'université de Leipsick. Il se consacra, dès le principe, aux sciences naturelles et à la médecine. Docteur en 1826, il alla compléter ses études dans les hôpitaux de Paris et de Londres. En 1828, il fut agrégé à la Faculté de médecine de Leipsick où il obtint, six ans plus tard, une place de professeur extraordinaire. Il se fit avantageusement connaître par sa collaboration aux *Archives de Physiologie* de Müller et aux *Annales* de Poggendorf, et par la publication d'une *Anatomia annimalium tabulis illustrata* (Leipsick, 1831-1833) et d'un autre ouvrage intitulé : *Recherches pour servir à l'étude de la physiologie de l'organe de la vue* (Neue Beitraege zur Physiologie des Gesichtssinnes; Leipsick, 1836). En 1837, il obtint la chaire de physiologie à l'université de Dorpat, en Russie, qu'il occupa jusqu'en 1843. Il y continua ses travaux sur le système nerveux de l'organe de la vue et commença ensuite de sérieuses recherches sur le mouvement du sang. Après avoir publié de nouveaux ouvrages tels que : *la Science de la vie corporelle* (die Lehre vom leiblichen Leben; Leipsick, 1837) et *l'Indépendance du système nerveux sympathique* (Ibid., 1842), il fut rappelé en Allemagne en qualité de professeur ordinaire de physiologie à Halle, où il eut aussi plus tard la chaire d'anatomie, et fut mis à la tête du musée anatomique de Meckel, qui, depuis la mort de ce savant, appartient à l'université.

Depuis cette époque M. Volkmann, occupé principalement de travaux sur l'irritabilité des muscles, a continué de collaborer aux divers recueils et revues scientifiques de l'Allemagne, entre autres au *Dictionnaire physiologique* de Wagner. Il a fait paraître, en dernier lieu, une *Hémodynamique* (Leipsick, 1850), résultat de ses recherches sur le mouvement du sang.

VOLKMANN (Jules), frère du précédent, jurisconsulte, né à Leipsick en 1804, étudia à la Faculté de droit de cette ville, obtint, en 1830, le grade de docteur, et se fixa plus tard, comme jurisconsulte et avocat, à Chemnitz, en Saxe. Il a écrit plusieurs ouvrages estimés, entre autres : *Traité du droit criminel du royaume de Saxe* (Lehrbuch des im Kœnigr. Sachsen geltenden Criminalrechts; Leipsick, 1831, 2 vol.), et *Système de la procédure civile et administrative en Saxe* (System des saechsischen Civil-und administrativprocesses; Ibid., 1841-1845, 2 vol.).

VOLKMANN (Adalbert-Guillaume), frère des deux précédents, né à Leipsick en 1815, étudia aussi le droit à Leipsick, puis à Berlin, et se fixa, en 1845, dans sa ville natale. Il y exerça la profession d'avocat et il est chargé spécialement des procès de la Société des libraires. Il a publié quelques écrits sur les droits d'auteur et d'éditeur et collaboré à plusieurs des meilleurs recueils de jurisprudence.

VOLNYS (Léontine Fay, dame), actrice française, né en 1811, débuta, tout enfant, au théâtre de Francfort, en 1816, dans la pièce d'*Adolphe et Clara*. Cinq ans après elle jouait au Gymnase *la Petite merveille*, *la Petite sœur*, *le Mariage enfantin*, au milieu d'un engouement général. Après de nouveaux succès en province, où elle se maria, vers 1829, à l'acteur Charles Joly dit *Volnys*, elle revint à Paris, parut quelque mois à la salle Bonne-Nouvelle, et fut appelée, en 1835, aux Français, en même temps que son mari. Elle y obtint, dans *la Camaraderie* et *la Marquise de Senneterre*, qu'elle créa dès l'origine, de nombreux applaudissements, mais devant les jalousies qu'elle y excita, elle se retira et revint au Gymnase. En 1834, Mme Volnys quitta cette dernière scène et se rendit en Russie; elle est encore aujourd'hui première lectrice de l'impératrice douairière, qu'elle accompagne, par préférence, dans ses fréquents voyages. Elle a laissé au théâtre le renom d'une comédienne pleine de goût, de finesse et de vérité.

VRÉTOS (André-Papadopoulos) ou Vréto, littérateur grec, né à Théaki (Ithaque), en 1800, alla compléter ses études en Italie, et, à son retour dans sa patrie, occupa pendant plusieurs années la charge de bibliothécaire de l'université ionienne à Corfou. Il passa ensuite au service de la Russie, puis à celui de la Grèce, et remplit les fonctions de consul hellénique à Varna (1849-1851) et à Venise (1854-1855). Durant son séjour dans la première de ces villes, il découvrit auprès de Kustendjè, une inscription déposée aujourd'hui au musée du Louvre, qui fixe d'une manière positive le lieu de l'exil et de la mort d'Ovide.

M. Papadopoulos Vrétos a publié en grec, en italien et en français, un grand nombre d'écrits relatifs à l'histoire, l'archéologie et la bibliographie. Voici les principaux : *Ricerche storico-critiche su le tre città anticamente conosciute sotto il nome di Leucade* (Venise, 1830, in-8); *Mémoires biographiques-historiques sur le président Jean Capo d'Istria* (Paris, 1837-1838, 2 vol. in-8); *Abrégé de la vie de Scanderberg* (Ἐπιτομὴ τῆς Ἱστορίας Γεωργίου τοῦ Καστριότου, κ. τ. λ., traduit de l'italien; Athènes, 1842, 2 vol. in-16); *Memoria su la scoperta di Tomi, e sulla bilingue iscrizione rinvenuta in Varna* (Ibid., 1853, in-8): *Littérature de la Grèce moderne, ou Catalogue raisonné* des ouvrages publiés par des Grecs, en grec ancien ou moderne, depuis la chute de Constantinople jusqu'à la fondation du royaume de Grèce en 1832 (Νεοελληνικὴ Φιλολογία, ἤτοι Κατάλογος, κ. τ. λ. Ibid., 1854-1857, 2 vol. in-8); *la Bulgarie ancienne et moderne* (Saint-Pétersbourg, 1856, in-8).

Vrétos (Marino), fils du précédent, littérateur et publiciste, né à Corfou, le 13 septembre 1828, alla aussi compléter ses études en Italie, et se fit recevoir docteur de l'université de Pise. Il vint en France à plusieurs reprises. En dernier lieu (1852-1855), il y collabora activement à plusieurs journaux et revues, tels que le *Moniteur universel*, *le Pays*, *l'Athenæum français*, la *Revue de Paris*, *l'Artiste*, *le Correspondant*, etc. Vers la fin de 1855, il retourna à Athènes pour y prendre la direction du nouveau *Moniteur grec*. M. Marino Vrétos a publié depuis deux ouvrages qui ont continué à appeler sur lui l'attention : *Contes et poëmes de la Grèce moderne*, avec une introduction, par M. P. Mérimée (Paris, 1855), et *Mélanges néohelléniques*, (Athènes, 1856).

VUATRIN (Édouard-Auguste), jurisconsulte français, professeur de droit administratif à la Faculté de Paris, né le 23 mars 1811, à Besançon (Doubs), et fils d'un officier, fit des études brillantes au lycée Louis-le-Grand et eut des succès au concours général. Reçu licencié en droit en 1833 et docteur l'année suivante, il fut nommé professeur suppléant à la suite d'un brillant concours, en 1844. Après avoir suppléé M. Rossi dans la chaire de droit constitutionnel, il obtint, au concours de 1851, celle de droit administratif, autrefois occupée par MM. de Gérando et Macarel. Il a relevé, par son zèle et son savoir cette partie de l'enseignement du droit avant lui très-négligée dans nos écoles.

VUILLAUME (Jean-Baptiste), industriel français d'origine étrangère, né vers 1798, en Belgique, vint s'établir en France sous la Restauration, et forma une fabrique de violons qui acquit rapidement une grande supériorité. Tous ses instruments, remarquables par la régularité des formes, le fini du travail, répondirent enfin aux lois longtemps négligées de l'acoustique, et durent leur qualité de son, non plus à des tâtonnements, mais à des procédés rigoureux. Il inventa lui-même une machine à façonner les tables et les fonds des instruments qui permet la reproduction exacte d'un bon modèle donné. M. Vuillaume a obtenu, à nos expositions, deux médailles d'argent (1827 et 1834), deux médailles d'or (1839 et 1844), une *council-medal* à l'Exposition universelle de Londres, en 1851, et une grande médaille d'honneur à celle de Paris, en 1855. Il a été décoré le 22 novembre 1851.

VUILLEFROY (Charles-Amédée), administrateur français, né à Soissons (Aisne), le 23 avril 1810, étudia le droit à Paris, et devint successivement auditeur de seconde classe au conseil d'État en 1832, auditeur de première classe en 1834, maître des requêtes en service extraordinaire en 1837, et en service ordinaire l'année suivante. Il fut élu conseiller d'État par l'Assemblée constituante, réélu aux mêmes fonctions par l'Assemblée législative, et rappelé dans le conseil réorganisé au commencement de 1852. Il est aujourd'hui président de la section des travaux publics, de l'agriculture et du commerce. Il fait, en outre, partie du comité consultatif des chemins de fer et du conseil supérieur du commerce, de l'agriculture et de l'industrie. Il a été décoré le 6 mai 1835.

Fonctionnaire instruit et laborieux, M. Vuillefroy a publié : *Principes d'administration extraits des avis du conseil d'État et du comité du ministère de l'intérieur* (Paris, 1837, in-8), en société avec M. Monnier; *Traité de l'administration du culte catholique* (Paris, 1842, in-8), etc.

VUITRY (Adolphe), conseiller d'État français, né en 1812, est fils de l'ancien député de l'arrondissement de Sens. Après avoir été reçu avocat à Paris, il fut nommé par M. Martin (du Nord) chef de la première section de l'administration des cultes (1841), emploi qu'il résigna en 1846 pour entrer au conseil d'État en qualité de maître des requêtes. Élu conseiller en 1849 par l'Assemblée nationale, il fut maintenu en fonctions par le décret du 25 janvier 1852; l'année précédente il avait accepté, sous le ministère de M. Fould, le sous-secrétariat des finances. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

W

WAAGEN (Gustave-Frédéric), esthéticien allemand, est né à Hambourg, le 11 février 1794. Son père, qui était peintre, et son oncle, le célèbre Louis Tieck, l'encouragèrent à étudier les arts et à les cultiver. Il s'essaya lui-même à dessiner d'après Raphaël avant d'avoir reçu des leçons régulières de dessin. Entraîné par le mouvement de la nationalité allemande, il fit les campagnes de 1813 et 1814. De retour dans son pays, il étudia pendant trois ans, à Breslau, la philosophie et l'histoire, et se lia, soit dans cette ville, soit à Dresde et à Heidelberg, avec les professeurs, les esthéticiens et les artistes les plus distingués. Pour achever de se préparer à ses travaux sur l'esthétique, il entreprit, vers 1819, un voyage dans les Pays-Bas, et revint se fixer à Munich. C'est dans cette ville qu'il publia son premier ouvrage : *sur Quelques momies de la collection royale de Munich* (über einige in der Kœnigl. Sammlung zu München, befindliche œgypt. Mumien; Munich, 1820), suivi bientôt d'un autre plus important : *sur les Peintres Hubert et Jean Van Eyck* (Breslau, 1822). Nommé, en 1823, conservateur au musée royal de Berlin, il s'y lia avec Guillaume de Humboldt. En 1832, il devint conservateur de la galerie de portraits du nouveau musée, et en cette qualité, travailla très-activement au catalogue. Il fit ensuite à Londres et à Paris un voyage artistique, dont il consigna les résultats dans un grand ouvrage : *OEuvres et artistes en Angleterre et à Paris* (Kunstwerke und Künstler in England und Paris; Berlin, 1837, 3 vol.). Chargé, en 1844, d'enseigner l'histoire de l'art à l'université de Berlin, M. Waagen y fit un cours très-savant et qui fut très-suivi. Il a fait partie du jury international des récompenses à l'Exposition universelle de Paris en 1855.

On a encore de lui : *OEuvres et artistes en Allemagne* (Leipzick, 1843-1845, 2 vol.), ouvrage inspiré peut-être par un patriotisme trop exclusif : *les Trésors de l'art dans la Grande-Bretagne* (Treasures of art in Great-Britain ; Londres, 1854, 3 vol.), complétant les travaux critiques de l'auteur sur ce pays, où ses jugements comme ses recherches ont excité le plus vif intérêt; deux dissertations remarquables, l'une insérée dans *l'Almanach historique* de Raumer, sur *Rubens* (1833) ; l'autre sur les peintres *André Mautegna et Lucas Signorelli*, etc.

WACHSMUTH (Ferdinand), peintre français, né à Mulhouse (Haut-Rhin), en 1802, vint étudier à Paris dans l'atelier de Gros et, après un voyage en Algérie, débuta au salon de 1830. Il a exposé depuis un grand nombre de tableaux, la plupart commandés ou acquis par la liste civile : *Épisode de la prise d'Alger*, *Vue prise à Staoueli* (1833); *Louis XI et François de Paule*, *les Politiques de la barrière*, *Bonaparte à Valence*, *le Modèle et le rapin*, *le Suicide*, *une Régalade*, *une Inondation* (1834-1839); *Saint Thomas de Villaneva*, commandé par le ministère; *Baigneuse*, *la Siesta*, *Vivandière en Afrique*, *Saint Xavier prêchant dans les Indes*, *le Chien de l'ermite*, *un Caravansérail*, *Saint Louis de Gonzague* (1840-47); *la Jeunesse de Zurbaran*, *le Giorgione*, *Prise des Tuileries* (1848-49); *Salvator Rosa* (1850); *Michel-Ange dans le jardin des Médicis* (1857), etc. On voit de lui au musée de Versailles : *Siége et prise du fort Saint-Philippe en* 1756; *Prise du fort l'Empereur à Alger*, etc. M. Wachsmuth a obtenu une 2ᵉ médaille en 1833.

WACHSMUTH (Ernest-Guillaume-Gottlieb), historien allemand, né à Hildesheim, le 28 décembre 1784, fit ses premières études au collége de sa ville natale, puis suivit les cours de théologie et de philologie de l'université de Halle. Passionné pour l'histoire, surtout pour l'histoire moderne, il apprit, pour mieux l'étudier, la plupart des langues européennes. Après avoir professé quelque temps à Magdebourg et à Zerbst, il obtint une chaire à l'École supérieure des gymnases réunis de Halle, puis enseigna l'anglais et l'italien à l'université de cette ville. Dès cette époque parurent ses premiers ouvrages, une *Grammaire anglaise* (Grammatick des engl. sprache; Halle, 1816), et de nombreuses dissertations historiques dans son journal, la *Gazette des belles-lettres* (Humanistische Zeitschrift; Halle, 1816-1818, 3 vol.). En 1818 il fut chargé de faire des cours sur l'histoire universelle, l'histoire romaine et l'histoire moderne, et publia bientôt *Histoire ancienne de l'empire romain* (Aeltere Geschichte des rœmisch. Reichs; Ibid., 1818), ouvrage plein d'érudition et où l'auteur a su mettre, même après Niebuhr, des aperçus d'une critique originale. Vint ensuite un des livres les plus philosophiques de ce temps, l'*Essai d'une théorie de l'histoire* (Entwurf einer Theorie der Geschichte; Ibid., 1820). Ces deux travaux valurent à leur auteur la première chaire d'histoire à l'université de Kiel. Cinq ans après (1825), il alla prendre la même position à Leipsick. Il y fit des cours sur l'histoire et les antiquités grecques et romaines, sur l'histoire de l'Allemagne, sur l'histoire moderne, sur l'histoire de la littérature et de la législation européenne, sur l'histoire du moyen âge, l'histoire particulière de la Saxe, l'histoire de la littérature nationale.

Parmi ses ouvrages imprimés il faut encore citer son grand travail sur les *Antiquités helléniques* (Hellenische Alterthumskunde; Halle, 1826-1830; 2ᵉ edit., 1843-1846, 4 vol.); *Traits principaux de l'histoire générale des peuples et des États* (Grundriss der allgemeinen Geschichte der Vœlker und Staaten; Leipsick, 1826; 3ᵉ édit., 1848); *Exposés historiques modernes* (Historische Darstellungen aus der Geschichte der neuern Zeit; Ibid., 1831-1833, 3 vol.); l'*Histoire des mœurs européennes* (die europ. Sittengeschichte; Ibid., 1831-1839, 5 vol.); *Histoire de la France à l'époque de la révolution* (die Geschichte Frankreichs im Revolutionszeitalter; Hambourg, 1840-1844, 4 vol); un ouvrage littéraire et biographique intitulé : *la Cour des muses à Weimar de* 1772 à 1807 (Weimars Musenhof in den Jahren 1772-1807; Berlin, 1844); *Histoire de l'époque de la révolution* (Geschichte des Zeitalters der Revolution; Leipsick, 1846-1848, 4 vol.); *Histoire générale de la civilisation* (Algemeine Culturgeschichte; Leipsick, 1850-1852, 3 vol.); *Histoire des partis politiques* (Geschichte der politischen Parteiungen; Brunswick, 1853-1855, 3 vol).

WACHTER (Ferdinand), érudit et poëte allemand, né à Renthendorf (Prusse), étudiait le droit à Iéna lorsque, cédant à son goût pour les recherches d'érudition, il résolut d'embrasser la carrière du professorat. La thèse qu'il soutint à l'université d'Iéna (1820), sur l'importance de la tradition de Siegfried, héros des *Niebelungen*, le

mit aux prises avec les sources des traditions sur les dieux et les héros du Nord. Plus tard il entreprit la traduction en vers des *Helgi-Lieder* (Altenbourg, 1827-1830). Il faisait paraître en même temps son *Histoire de la Thuringe et de la Haute-Saxe d'après les sources* (Thüring. und obersaechs. Geschichte, mit, etc.; Leipsick, 1826-1830, 3 vol.).

M. Wachter a aussi abordé la poésie et écrit des drames : *Brunehild* (1821), *Rosemonde* (1823) : des comédies : *les Amoureux*, *le Fratricide* (1821), et divers poëmes. Parmi ces derniers on cite un poëme héroï-comique, publié sous le pseudonyme d'Eywind Skadaspillir, et intitulé *les Six rivaux de village* (die Sechs Nebenbuhler auf der Dorfkirmse; Leipsick, 1854). Depuis 1854 il a quitté sa chaire d'Iéna et vit dans la retraite, tout entier aux travaux qui lui ont valu l'estime de l'Allemagne savante.

WADDINGTON-KASTUS (Charles), philosophe français, né vers 1819, d'une famille protestante, acheva ses études au lycée de Versailles, entra, en 1838, à l'École normale, fut agrégé de philosophie en 1842, et professa cette classe dans divers colléges, notamment à Henri IV et à Louis-le-Grand, comme suppléant. Après avoir été maître surveillant à l'École, il se fit recevoir, en 1848, docteur ès lettres et agrégé des Facultés, puis ouvrit des cours complémentaires à la Sorbonne sur la logique, science dont il s'est particulièrement préoccupé. Sa carrière étant entravée par son culte, il a quitté l'enseignement philosophique en 1856, pour entrer, comme professeur, à la Faculté théologique de Strasbourg.

On a de lui d'abord ses deux thèses : *de la Psychologie d'Aristote*, et *de Petri Rami vita, scriptis, philosophia* (1848, in-8); de ce dernier travail, il a tiré en le développant, un ouvrage intitulé *Ramus, sa vie*, etc. (1855, in-8), couronné par l'Institut. Il a publié encore des *Essais de logique* qui viennent d'obtenir un prix Montyon (1858); plusieurs discours prononcés à la Sorbonne : *Utilité des études logiques* (1851), *de la Méthode déductive* (1852), etc.; une traduction littérale du *Criton* de Platon (1850, in-12), etc.

WAECHTER (Charles-Georges DE), célèbre jurisconsulte allemand, né le 24 décembre 1797, à Marbach sur le Neckar, étudia successivement aux lycées d'Esslingen et de Stuttgart, aux universités de Tubingue et de Heidelberg, et fut nommé, en 1819, assesseur à la Cour d'appel d'Esslingen. Un an après il résolut de se livrer à l'enseignement académique, et fut nommé professeur suppléant à la Faculté de droit de Tubingue. En 1822 il y devenait professeur titulaire, et, en 1825, à l'âge de vingt-huit ans, recteur de l'université de cette ville. Il occupa cette place à laquelle il joignit, de 1829 à 1830, celle de vice-chancelier, pendant plusieurs années, passa, en 1833, à Leipsick comme professeur de droit, mais retourna à Tubingue, en 1836, avec le double titre de professeur et de chancelier.

En cette dernière qualité, M. Waechter, membre des états de Wurtemberg, se rendit à Stuttgart, où il eut l'honneur d'être élu à deux reprises et chaque fois pour six ans, président de la Chambre des Députés (1819-1851). Lors des événements révolutionnaires il se démit de ces fonctions. Il fut envoyé au parlement préparatoire de Francfort et fit partie de la commission des Cinquante. De retour à Stuttgart, il fut nommé par le gouvernement de Wurtemberg président de la commission d'organisation et après avoir dirigé encore en septembre 1848 l'assemblée qui se tint à Iéna et dans laquelle les professeurs académiques discutèrent les affaires des universités allemandes, il alla reprendre à Tubingue ses anciennes fonctions universitaires. En 1851 il renonça à sa place de chancelier et passa après à Lubeck en qualité de président de la Cour suprême d'appel des quatre villes libres. Mais il donna sa démission au bout d'un an, pour se livrer librement à ses travaux. Il obtint, en 1852, le titre de conseiller intime de la cour de Saxe et accepta en même temps la chaire de droit romain à l'université de Leipsick.

Parmi les ouvrages de M. de Waechter, qui joint à la connaissance exacte du droit wurtembergeois une science profonde du droit germanique en général, et de ses origines, il faut particulièrement citer : *Manuel du droit pénal romain-germanique* (Lehrbuch des rœmisch-deutschen Strafrechts; Stuttgart, 1825-1826, 2 vol.); *les Peines et les prisons du Wurtemberg* (die Strafarten und Strafanstalten des Koenigsreichs W.; Tubingue, 1832); *Dissertations de droit pénal* (Abhandlungen aus dem Strafrechte; Leipsick, 1835); *le Droit commun de l'Allemagne, plus particulièrement le droit pénal commun de l'Allemagne* (Gemeines Recht Deutschlands, etc.; Ibid., 1844); *Mémoires sur l'histoire de l'Allemagne, plus particulièrement sur l'histoire du droit pénal de l'Allemagne* (Beitraege zur deutschen Geschichte insbesondere zur Geschichte des deutschen Strafrechts; Tubingue, 1845); *Manuel du droit particulier du royaume de Wurtemberg* (Handbuch des im Kœnigr. Würtemb. geltenden Privatrechts; Stuttgart, 1845-1846); *Commentaires pour le droit particulier romain, germanique et wurtembergeois* (Erœrterungen aus dem rœmischen, deutschen und würtemb. Privatrecht; Ibid., 1845-1846, cahiers 1-3); *Critique du plan d'un Code civil pour le royaume de Saxe* (Beurtheilung des Entwurfs eines Civilgesetzbuchs fur das Kœnigr. Sachsen; Leipsick, 1853).

M. de Waechter a écrit en outre des articles fort estimés pour les *Archives de procédure civile* qu'il a rédigées depuis le 14[e] volume avec MM. Linde, de Lœhr, Mittermaier, Muhlenbruch et Thibault, et pour les *Nouvelles archives du droit pénal*, dont il est un des principaux collaborateurs. Il fonda aussi, en 1826, avec MM. Mohl, Rogge, et autres jurisconsultes, le *Journal critique de jurisprudence*.

WACKERNAGEL (Charles-Henri-Guillaume), érudit allemand, né à Berlin, en 1806, se livra de bonne heure à l'étude de la vieille langue allemande, et eut Lachmann pour maître. Il passa quelques années à Breslau et à Berlin, où il publia ses premiers ouvrages; mais en 1833, il fut appelé à Bâle, avec le titre de professeur de langue et de littérature allemandes. Le gouvernement prussien l'ayant privé de ses droits de citoyen, il reçut, en 1837, le titre de citoyen de Bâle et prit même place au grand Conseil.

Les études et les travaux de M. Wackernagel embrassent la littérature et la langue allemandes, l'histoire des mœurs et celle des arts, l'esthétique, la théologie, le droit et même la poésie. Il a fourni aux revues et aux journaux scientifiques de l'Allemagne et de la Suisse des articles innombrables, et a publié une série d'ouvrages importants, parmi lesquels on remarque : *Spiritalia theotisca*, son premier ouvrage (Breslau, 1827); *Histoire de l'hexamètre et du pentamètre allemands jusqu'à Klopstock* (Geschichte des deutschen Hexameters, etc.; Berlin, 1831); *les Services rendus par la Suisse à la littérature allemande* (die Verdienste der Schweizer um die deutsche Literatur; Bâle, 1833); *Histoire de la littérature allemande* (Gesch. des deutschen Lit., Ibid., 1848); *Pompéi* (Ibid., 1851) et *Sévilla* (Ibid., 1854), deux ouvrages qui sont le

fruit d'un voyage en France, en Italie et en Espagne, etc.

Comme œuvres poétiques, nous citerons de M. Wackernagel : *Poésies d'un écolier en voyage* (Gedichte eines fahrenden Schülers; Berlin, 1828); *Poésies nouvelles* (Neuere Gedichte; Zurich, 1842); *Roses des Alpes* (Alpenrosen; Aarau, 1837-1839), et *Poésies du jour* (Zeitgedichte; Bâle, 1843). L'auteur a montré dans ces divers travaux un véritable talent littéraire, et ses ouvrages d'érudition se recommandent par une heureuse alliance du savoir et de la clarté.

Son frère aîné, Philippe Wackernagel, s'est fait connaître par ses fonctions dans divers établissements d'éducation publique et par un *Choix de poésies allemandes pour les écoles supérieures*, plusieurs fois réimprimé. Mais on estime surtout son recueil des chants religieux de l'Allemagne, publié sous ce titre : *das Deutsche Kirschenlied* (Stuttgart, 1841) et la *Bibliographie* de ces chants (Francfort, 1854).

WAGNER (Jean), horloger-mécanicien français, né à Pfalzel, près de Trèves, le 7 mars 1800, est le neveu de Bernard Wagner, le plus célèbre des membres de cette famille illustrée par les arts mécaniques. A l'âge de 13 ans il entra comme apprenti chez son oncle, étudia, presque seul et dans ses rares moments de liberté, la théorie des sciences appliquées à l'industrie, et fut plus de quinze ans, après la mort de Bernard, l'associé de son cousin. En 1836, diverses circonstances ayant rompu cette union, il fonda, pour l'horlogerie et les instruments de précision, un établissement qui s'accrut rapidement, et d'où sortirent, outre ses horloges et ses pendules estimées, des chronomètres, des marégraphes, des métronomes, des dynamomètres, des phares et autres appareils, qui supposent des connaissances d'un ordre plus élevé. Les jurys des diverses expositions ont décerné à M. Jean Wagner deux médailles d'argent, trois médailles d'or, une *council-medal* à l'Exposition universelle de Londres en 1851, et une médaille d'honneur à celle de Paris, en 1855. Décoré de la Légion d'honneur en novembre 1851, il est, depuis 1847, président du conseil des prud'hommes de Paris.

WAGNER (Rodolphe), physiologiste et anatomiste allemand, né en 1805 à Bayreuth, en Bavière, fit ses premières études au collége protestant d'Augsbourg, où son père était recteur, et alla suivre les cours de médecine aux universités d'Erlangen et de Wurtzbourg. Reçu docteur en 1826, il se rendit à Paris, assista aux leçons de Cuvier et, sous l'influence de ce grand naturaliste, commença à se livrer à l'étude de l'anatomie comparée, dont il a fait l'occupation principale de sa vie. Après un premier voyage d'exploration scientifique sur les côtes de la Normandie et dans le midi de la France, il partit, en 1826, pour la Sardaigne, où il découvrit un gisement très-curieux d'ossements fossiles. De retour en Allemagne, il chercha vainement à obtenir à Munich une chaire académique; il quitta bientôt cette ville et alla s'établir comme médecin à Augsbourg. En 1829, il fut attaché comme prosecteur à l'université d'Erlangen, où il fut nommé en 1832, professeur extraordinaire et, l'année suivante, professeur ordinaire de zoologie. Ses travaux et sa réputation le firent appeler à remplacer, en 1840, Blumenbach dans la chaire de professeur de physiologie de l'université de Gœttingue. Il est membre de l'Académie des sciences de cette ville. Forcé par sa santé d'aller passer les hivers de 1845 et 1846 en Italie, M. Wagner profita de ce séjour pour faire sur la raie électrique des études qui furent le point de départ de ses recherches plus spéciales sur la physiologie des nerfs et ses rapports avec la psychologie.

Parmi les nombreux traités et mémoires de M. Wagner on doit citer : *Étude d'anatomie comparée du sang* (Beitraege zur vergleichenden Anatomie des Blutes; Leipsick, 1833); *Partium elementarium organorum, quæ sunt in homine atque animalibus mensiones micrometricæ* (Ibid. 1834); *Traité d'anatomie comparée* (Lehrbuch der vergleichenden Anatomie (Ibid., 1834-1835, 2 parties), réédité sous le titre de *Traité de Zootomie* (Lehrbuch der Zootomie; Ibid., 1843-1847, 2 vol.); *Prodromus historiæ generationis hominis atque animalium*, etc. (Ibid., 1836); *Études de physiologie comparée* (Beitraege zur vergleichenden Physiologie; Ibid., 1838); *Icones physiologicæ, tabulæ physiologiam et geneseos historiam illustrantes* (Ibid., 1839-1840, 3 cahiers, nouvelle édition par Ecker; Ibid., 1852); *Essai sur l'encyclopédie et la méthodologie des sciences médicales au point de vue historique* (Grundriss der Encyclopaedie und Methodologie der medicinischen Wissenschaften nach geschichtlicher Ansicht; Erlangen, 1838); *Traité de physiologie* (Lehrbuch der Physiologie; Leipsick, 1839; 4ᵉ édit., 1854-1855); *Atlas d'anatomie comparée* (Icones zootomicae; Ibid., 1841, in-fol.); *de la Construction de la pelagia noctiluca et de l'organisation des méduses* (über den Bau der Pelagia noctiluca und, etc. Ibid., 1841, in-fol.); *des Rapports entre la physiologie, les sciences physiques et la médecine pratique* (über das Verhaeltniss der Physiologie zu den phys. Wissenschaften, etc.; Gœttingue, 1842); *Dictionnaire de physiologie* (Handswœrterbuch der Physiologie; Brunswick, 1843 et suiv.), auquel les savants les plus distingués ont collaboré et dont plusieurs articles sont considérés comme l'expression la plus exacte de l'état actuel de la science; *de la Construction de l'organe électrique de la raie électrique* (über den feinern Bau des elektrischen Organs im Zitterrochen; Gœttingue, 1847); *Nouvelles recherches sur la construction et la terminaison des nerfs* (Neue Untersuchungen über den Bau und die Endigung der Nerven; Ibid., 1848); *Recherches névrologiques* (Neurologische Untersuchungen; Ibid., 1854).

M. Rodolphe Wagner est aujourd'hui un des représentants éminents et comme le chef du spiritualisme scientifique, en Allemagne. Il soutient hautement que le dualisme vivant, dans l'homme, de l'âme et du corps, l'unité de la race humaine et tous les dogmes de la foi philosophique et théologique ne sont pas démentis par les progrès des sciences naturelles. C'est lui qui, en 1854, dans la 31ᵉ réunion des naturalistes allemands, a été l'occasion de cette grande discussion entre les savants spiritualistes et les savants matérialistes, dans laquelle tant d'esprits distingués se sont jetés avec ardeur (voy. surtout Ch. Vogt, Moleschott, Fichte). Une foule d'ouvrages ont été publiés dans les deux sens. Toute cette polémique a été résumée sous ce titre : *Zum Streit uber Leib und Seele* (Hambourg, 1856, in.8).

WAGNER (Maurice), voyageur et écrivain allemand, frère du précédent, né en 7813 à Bayreuth (Bavière), fut destiné d'abord au commerce et entra dans une maison de Marseille. Un voyage qu'il fit à Alger, éveilla en lui le goût des expéditions lointaines, et dès lors sa vie ne fut plus qu'une suite de voyages et de publications destinées à les raconter. Après avoir étudié à Paris les sciences naturelles et surtout la zoologie, il retourna, en 1836, à Alger, parcourut deux ans toute la province et entra avec nos soldats dans

Constantine. A son retour, il voulut se fixer à Augsbourg, mais il se lança bientôt dans un plus grand voyage et parcourut, de 1843 à 1846, les pays du Caucase et l'Arménie. Il visita ensuite l'Italie pendant plusieurs années; mais, en 1850, il retourna en Asie, explora la Perse et le pays des Kurdes. En 1852 il passa en Amérique, où il étudia à loisir les pays du nord et du centre.

Voici les ouvrages qui sont jusqu'à présent le fruit de toutes ces courses et qui se recommandent par l'exactitude des descriptions autant que par la simplicité et l'intérêt du récit : *Voyages dans la régence d'Alger de* 1836 *à* 1838 (Reisen in der Regentschaft Algier in, etc.; Leipsick, 1841, 3 vol.); *le Caucase et le pays des Cosaques* (der Kaukasus und, etc.; Ibid., 1843, 2 vol.): *Voyage en Colchide et dans les colonies allemandes du Caucase* (Reise nach Kolchis, und, etc.; Ibid., 1850); *Voyage en Perse et au pays des Kurdes* (Reise nach Persien und, etc.; Ibid., 1852-1853, 2 vol.); *Voyages dans l'Amérique du Nord* (Reisen in Nordamerica; Ibid., 1854, 2 vol.). Cette dernière publication, faite en commun avec M. Scherzer, était annoncée comme le commencement d'un plus grand ouvrage.

WAGNER (Georges-Philippe-Éverard), philologue allemand, né le 19 mai 1794, à Schoenbrunn, en Saxe, fit ses études à l'École de Schulpforta et à l'université de Lipsick, dirigea ensuite pendant quelque temps le collége de Guben et fut nommé, en 1817, professeur à la *Kreuzschule* de Dresde, dont il devint co-recteur en 1833. Remplacé par M. Stillig en 1854, il rentra dans la vie privée.

On doit à M. Wagner, entre autres éditions utiles ou savantes, la réimpression du *Virgile* de C. G. Heyne (Leipsick, 1838-1841, 5 vol.), enrichie d'un grand nombre d'intéressantes notices linguistiques; et une édition de l'*Elegia ad Marcum Valerianum Corvinum Messalam* (Ibid., 1816); puis un certain nombre de mémoires d'histoire littéraire ou de critique philologique, notamment : *la Tragédie grecque et le Théâtre d'Athènes* (die griechische Tragœdie und das Theater zu Athen. Dresde et Leipsick, 1844).

WAGNER (Richard), compositeur allemand, né à Leipsick, le 22 mai 1813, d'une très-honorable famille, reçut à Dresde et à l'université de sa ville natale une éducation académique complète. Cependant les premières leçons de musique qu'il avait suivies, avaient fait paraître de bonne heure son goût et ses dispositions merveilleuses pour cet art auquel il se consacra tout entier, dès qu'il eut fini ses études classiques. En 1836, il devint maître de chapelle au théâtre de Magdebourg. Pendant quatre ans, il séjourna dans diverses villes, Kœnigsberg, Dresde, Riga, s'attachant aux orchestres de théâtre et poursuivant ses études de composition. En 1841, il vint à Paris, en passant par Londres, et éprouva, dans la traversée, une tempête qui lui fournit quelques inspirations musicales. A Paris, au milieu d'embarras et de privations de toute sorte, il acheva son premier opéra, *Rienzi*, qu'il avait commencé à Riga, et en écrivit un second, *le Hollandais volant*. Il retourna à Dresde, l'année suivante, et y fit représenter, en 1843, son *Rienzi*, qui lui valut la place de maître de chapelle.

M. Wagner écrivit alors une ouverture pour le *Faust* de Gœthe, puis un *Hommage à Frédéric le bien-aimé*, et *le Banquet des Apôtres* (1844-45). Il faisait jouer en même temps deux nouveaux opéras, *Tanhaeuser* et *le Tournoi poétique de Wartbourg* (Saengerkrieg auf Wartburg; 1845), dont le premier est resté l'expression la plus complète de la révolution musicale tentée par M. Wagner. Il lui donna pour pendant l'opéra de *Lohengrin*, qu'il écrivit et fit représenter en Suisse, en 1852. Il avait été obligé de se réfugier dans ce pays, à la suite des événements qui éclatèrent à Dresde, au mois de mai 1849, et auxquels il avait été activement mêlé. Accueilli avec empressement à Zurich, il y prit la double direction du cercle musical et de l'orchestre du théâtre. Il a écrit, dans cette ville, un dernier grand opéra: *les Niebelungen*.

La musique de M. Richard Wagner est présentée par lui-même et par tous les critiques allemands comme essentiellement révolutionnaire. D'après les prétentions, plus pompeuses que claires, de ses partisans, il a exercé sur l'art musical une influence décisive et lui a ouvert une ère nouvelle; il a fait cesser le scandale d'une esthétique qui condamnait l'opéra à être vide de pensées et à s'épuiser en tentatives infructueuses; il a secoué de sa molle apathie la médiocrité à la mode; il a créé la seule manière de traiter le drame lyrique qui aille à son essence, identifiant la musique au poëme, ou plutôt tirant lui-même l'une et l'autre d'une même pensée, il a réduit l'opéra à une déclamation notée, sacrifié la beauté classique à l'expression et confondu la musique et la poésie; il est « le musicien de l'avenir. » D'autres, moins enthousiastes, même en Allemagne, ne voient dans cette prétendue révolution qu'une tentative rétrograde; ils ne consentent pas à sacrifier, outre les grandes œuvres des maîtres contemporains, tout Gluck, tout Mozart, Beethoven lui-même, à part quelques productions excentriques de sa vieillesse, pour recommencer Lulli et, tout en constatant dans les drames lyriques de M. Wagner, la simplicité de la forme et la profondeur de la pensée, ils ne reconnaissent en lui qu'un musicien du passé. La France est restée jusqu'à ce jour assez étrangère à ces grands débats de l'esthétique allemande. Ce n'est guère qu'à la suite de l'entrevue des deux empereurs à Stuttgart, où *Tanhaeuser* s'est joué devant eux (septembre 1857), que les journalistes français, historiographes du voyage impérial, ont entretenu le public, avec quelque détail, de la nouvelle réformation musicale. Aujourd'hui certains fragments de M. Wagner circulent dans les concerts de Paris.

Poëte et critique, M. Wagner n'a pas seulement écrit lui-même ses librettos; il a aussi posé et défendu, dans quelques écrits ses théories personnelles. On cite particulièrement : *Opéras et Drames* (Oper und Drama; Leipsick, 1852), et *Trois librettos* (Drei Operdichtungen, etc.; Ibid.). Le célèbre Listz a publié, sous le titre : *Lohengrin et Tanhaeuser de M. Richard Wagner* (Leipsick, 1851, en français; Cologne, 1852, en allemand), une étude sur les principales œuvres et la méthode de ce compositeur.

Wagner (Jeanne), cantatrice, nièce du précédent, a pris un des premiers rangs sur les scènes lyriques de l'Allemagne; elle excelle surtout dans les rôles héroïques. Elle avait déjà été engagée au théâtre de la cour de Dresde, lorsqu'elle vint à Paris suivre les leçons de Garcia. Elle revint à Dresde, puis passa à Hambourg et à Berlin. Dans cette dernière ville, elle fut nommée, en 1853, cantatrice de la chambre royale. Elle entra, par un mariage, dans la famille d'un riche banquier, et l'on craignit qu'elle ne fût perdue pour le théâtre; mais la crise financière de 1857, en ruinant son beau-père, aura peut-être pour effet de la rendre à l'art.

WAGRAM (Napoléon-Louis-Joseph-Alexandre-Charles Berthier, duc et prince de), sénateur français, né à Paris, le 11 septembre 1810, est le

fils unique du maréchal-prince de Neufchâtel. Ayant hérité de la pairie à la mort de son père (1815) il ne put, à cause de son âge, siéger au Luxembourg qu'en 1836, et fut du petit nombre de ceux qui refusèrent, après l'affaire de Boulogne, de juger le prince Louis, aujourd'hui Napoléon III. Il a fait partie du conseil général de Seine-et-Marne, département dans lequel il possède la magnifique propriété de Grosbois, et, depuis que la révolution de Février l'a éloigné des fonctions publiques, il s'est occupé d'agriculture. Il a été appelé au sénat, dès la fondation (26 janvier 1852). M. de Wagram a épousé, en 1832, la fille du feu comte Clary, cousine germaine de la reine douairière de Suède. Il a été décoré de la Légion d'honneur, le 5 mai 1846.

WAHL (Christian-Albrecht) théologien protestant allemand, né à Dresde, le 1er novembre 1773, étudia dans sa ville natale et à l'université de Leipsick, et devint, en 1801, pasteur des communes de Friessdorf et de Rammelbourg. En 1808, il passa à Schneeberg. Il y resta pendant quinze ans, exerçant une influence salutaire sur les écoles, et obtint, en 1823, une place supérieure dans la ville d'Oschatz. Nommé docteur de la Faculté théologique de Leipsick, il fut appelé, en 1835, à Dresde pour faire partie du Conseil du consistoire et du comité des affaires ecclésiastiques et d'instruction publique.

Outre un ouvrage sur l'éducation : *Propositions et prières adressées aux parents, professeurs et précepteurs, touchant l'éducation de la jeunesse* (Vorschlaege und Bitten an Ældtern, etc.; Leipsick, 1808), M. Wahl a publié divers ouvrages théologiques, philologiques et exégétiques : *Introduction historique à l'étude de la Bible*, etc. (Historische Einleitung in die saemmtlichen Bücher der Bibel, etc.; Ibid., 1802); *Quæstiones theologico-dogmaticæ candidatis theologiæ examini sese subjecturis propositæ* (Ibid., 1805); *Introduction historique-pratique à l'étude des Écritures bibliques* (Historisch practische Einleitung in die biblischen Schriften; Ibid, 1820, 2 vol.); *Clavis Novi Testamenti philologica* (Ibid, 1822, 2 vol.; 3e édit., 1843); *Clavis librorum Veteris Testamenti apocryphorum* (Ibid., 1853) : ces deux derniers ouvrages comptent parmi les meilleurs travaux destinés à servir à l'étude de la partie grecque des livres saints.

WAHLBERG (Pierre-Frédéric), naturaliste suédois, né à Gothenbourg, le 19 juin 1800, reçut des leçons d'un ancien disciple de Linné, prit le grade de docteur en médecine (1827), fut nommé professeur adjoint d'histoire naturelle à l'Institut Carolin et devint titulaire en 1828. Il a parcouru le Danemark, l'Allemagne, l'Italie, la Suisse, la France (1828-1829), et exploré, en botaniste, la partie septentrionale de la Suède (1843-1847). Il est chevalier de l'Étoile polaire (1842), et membre de diverses sociétés suédoises et étrangères. Il tient surtout à honneur d'avoir été appelé à remplacer Berzélius (1848), comme secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, dont il faisait partie depuis 1830. Plusieurs familles de plantes ou d'insectes portent son nom.

Ses principaux écrits sont : *Flora gothenburgensis* (1847); *Rapports annuels* (Arsberættelser), adressés à l'Union suédoise des jardins botaniques (1832 à 1839); des mémoires *sur les Fourrages de Suède, sur la Maladie des pommes de terre en Suède* (1845-1846), etc., dans les recueils de l'Académie des sciences de Suède, de l'Académie des sciences militaires, *la Revue des médecins et des pharmaciens*, etc., etc.

Son frère, le géomètre J. A. Wahlberg, chargé, par le gouvernement suédois, d'une mission scientifique dans l'Afrique méridionale, y fit un séjour de huit ans (1838-1845), et l'on annonça que les Cafres l'avaient massacré. Mais il est rentré dans sa patrie, avec une très-belle collection zoologique. M. Ch. H. Boheman a publié la description des insectes qu'il a rapportés, sous ce titre : *Insecta Caffraria* (Stockholm, 1848).

WAHLBOM (Jean-Guillaume-Charles), peintre suédois, né à Calmar, le 16 octobre 1810, fut admis, en 1824, à l'Académie militaire de Carlberg, suivit ensuite l'Académie des beaux-arts de Stockholm, sous MM. Ling et Bystrœm, et, grâce à une pension qu'il obtint de l'Académie, visita les musées d'Allemagne, de France et d'Italie. De retour à Stockholm en 1849, il fut nommé professeur de dessin à l'Académie; à la suite d'une longue maladie, il s'est rendu à Aix en Savoie, et a résidé depuis à Rome et à Paris.

On cite surtout de lui : *Portraits nationaux* de 1520 à 1632 (Fosterlændska Silder), avec explications historiques de K. A. Nicander (1830); *Dessins relatifs aux Ases* (Teckningar till Asarne 1832); *Album lithographique* (1836), etc. Il est l'un des collaborateurs du *Musée scientifique et historique*, publié par M. G. H. Mellin.

WAILLY (Barthélemy-Alfred de), lexicographe français, né à Paris le 10 décembre 1800, est le petit-fils du savant grammairien et lexicographe du siècle dernier, Noël-François de Wailly. D'abord professeur de rhétorique au collége Henri IV (aujourd'hui lycée Napoléon), puis, comme son père, proviseur du même établissement, il est connu, dans l'enseignement, par les nombreuses réimpressions qu'il a données du *Nouveau Dictionnaire latin-français* (1829, in-8), du *Nouveau Dictionnaire français-latin* (1832, in-8), et du *Nouveau Dictionnaire de versification et de poésie latines* (1839, in-8). On cite aussi de lui : une comédie, *l'Adjoint et l'Avoué*, en deux actes (1824); une *Épître à J. J. Rousseau*, couronnée par l'Académie française (25 août 1826); des éditions d'auteurs latins, des traductions, etc.

WAILLY (Gabriel-Gustave de), frère du précédent, né à Paris le 13 juin 1804, ancien maître des requêtes au conseil d'État, successivement chef de la division centrale et du secrétariat général, puis inspecteur général de l'ancienne liste civile, s'est fait connaître en littérature, comme auteur dramatique. Il a donné : *le Mort dans l'embarras*, comédie en trois actes (1825); *Amour et intrigue*, drame imité de Schiller, en cinq actes et en vers (1826); *la Folle, ou le Testament d'une Anglaise*, comédie en trois actes (1827); *l'Attente*, drame en un acte et en vers (1838), sous le pseudonyme de *Mme Marie Sénan;* etc.

WAILLY (Armand-François-Léon de), littérateur français, né à Paris, le 28 juillet 1804, est cousin germain des précédents. Il s'est fait remarquer par sa collaboration à nos meilleurs recueils littéraires et par des traductions de l'anglais. Nous citerons de lui, parmi ses œuvres originales : *Angélica Kauffmann* (1838, 2 vol. in-8); *les Curiosités philologiques*, dans la *Bibliothèque de poche;* puis parmi ses traductions : *Tom Jones*, de Fielding (1841, 2 vol.); *Evelina*, de miss Burney (1843); *Vie et opinions de Tristram Shandy*, de Sterne (1848); *l'Histoire d'Angleterre* de John Lingard (1843-44, 6 vol.); cinq volumes des *OEuvres* de Walter Scott (1848-49, t. I-V); les *Poésies complètes* de Robert Burns (1841); *Henry Esmond* et les *Mémoires de Barry Lyndon*

de Thackeray; etc. Depuis le milieu de 1857, M. Léon de Wailly rédige dans l'*Illustration* la *Chronique littéraire*.

WAILLY (Joseph-Noël, dit Natalis DE), érudit français, membre de l'Institut, né à Mézières, le 10 mai 1805, est aussi petit-fils du célèbre grammairien de ce nom. Après s'être fait recevoir avocat, il entra aux Archives et y fut, après 1830, nommé chef de la section administrative. Se consacrant alors tout entier à l'étude des chartes et des anciens diplômes, il fit paraître, en 1838, ses *Éléments de paléographie* (2 vol. gr. in-4), où est exposée toute la science de l'archiviste paléographe. Élu le 14 mai 1841, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, il a composé, pour *les Mémoires* de cette compagnie, pour *la Bibliothèque de l'École des chartes* et *le Journal des savants*, un certain nombre de dissertations sur des points de paléographie et d'histoire de France, entre autres : *sur des Fragments de papyrus écrits en latin et déposés à la Bibliothèque royale et au musée de Leyde* (1842); *Examen de quelques questions relatives à l'origine des chroniques de Saint-Denis* (1847): *sur les Tablettes de cire, conservées au Trésor des chartes; sur Geoffroy de Paris; sur un Opuscule anonyme, intitulé :* Summaria Brevis, etc. (1849), *Examen critique de la vie de saint Louis*, par Geoffroy de Beaulieu (1844); *Notice sur Guillaume Guiart* (1846). Il a fourni aussi des articles à *la Gazette littéraire* et à *l'Annuaire de la Société d'histoire de France*. M. N. de Wailly, a enfin publié le tome XXIII de la grande collection des Historiens de France.

A la mort de M. Guérard, dont il avait été l'ami, il fut appelé à le remplacer au département des manuscrits de la Bibliothèque impériale. Il en a été nommé conservateur, par décret du 11 mars 1854. Il avait été décoré le 10 mars 1839.

WAITZ (Georges), historien allemand, né, le 9 octobre 1813, à Flensborg (Schleswig), passa, du lycée de sa ville natale, aux universités de Kiel et de Berlin, où il étudia le droit et l'histoire (1832-36). Collaborateur actif des *Annales* de M. Ranke et des *Monumenta Germaniæ historica*, édités par M. Pertz, il explora, pendant plusieurs années, les bibliothèques de Copenhague, de Lyon, de Montpellier, de Paris, de Luxembourg, de Trèves, etc., rentra dans son pays et fut nommé, en 1842, professeur à Kiel.

En 1848, M. Waitz prit part aux mouvements politiques. Membre du gouvernement provisoire de Rendsbourg, il fut envoyé à Berlin pour défendre les intérêts des duchés de Schleswig et Holstein, et, plus tard, il fut nommé député à l'Assemblée nationale de Francfort. Il s'y distingua parmi les membres de ce parti qui tenta d'établir l'unité germanique par la voie des réformes, et il quitta l'Assemblée avec MM. Gagern et Dahlmann. Il accepta alors une chaire académique à l'université de Gœttingue.

M. Waitz, considéré comme un des historiens allemands les plus distingués de l'époque, appartient à l'école de M. Ranke. Le but de ses efforts est de mettre les faits dans tout leur jour, sans proposer jamais son jugement au lecteur. Aussi sobre d'ornement littéraire que d'appréciation, la crainte de l'emphase le conduit à manquer parfois de chaleur et de vivacité dans le récit. Il faut citer, parmi ses principaux ouvrages : *l'Histoire de la Constitution allemande* (Deutsche Verfassungsgeschichte; Kiel, 1843-1847, 2 vol.), qui repose sur une étude sérieuse des sources, et dont la disposition et l'exposition excellentes donnent toute la mesure des progrès accomplis par les historiens allemands, depuis Eichhorn, et *l'Histoire du Schleswig et du Holstein* (Schleswig-Holsteinsche Geschichte; Gœttingue, 1851-1854), un des chefs-d'œuvre de ce genre d'étude historique. En recherchant les matériaux de ce travail, M. Waitz trouva tant de documents nouveaux sur le rôle de la ville de Lubeck pendant la Réforme, qu'il fut amené à publier un ouvrage, plus complet et plus spécial encore : *la Monographie de Wullenwever*, homme d'État des villes hanséatiques au XVI[e] siècle (3 vol.), cet ouvrage est d'un grand intérêt pour l'histoire de la bourgeoisie au XVI[e] siècle.

On a encore de M. Waitz, les deux ouvrages *sur la Vie et la doctrine d'Ulfilas* (über das Leben und die Lehre des Ulfilas; Hanovre, 1840), et *l'Ancien droit des Francs saliques* (das alte Recht der Salischen Franken; Kiel, 1846); puis divers travaux pour *les Monumenta Germaniæ historica*, entre autres, les éditions suivantes : *Widukind;* une série de *Biographies du temps des Saxons; Marianus Scotus, Ekkehardus Urangiensis, Annalista Saxo; Gesta Trevirorum, les Histoires épiscopales de Metz, Toul et Verdun*, les auteurs français *Ademar, Hugo de Fleury*, et enfin, l'édition *des Nordalbingischen Studien*, qu'il fit en commun avec Ratjen. Il a pris part à l'écrit de circonstance, *les Droits du duché de Schleswig* (das Staats- und Erbrecht des Herzogthums Schleswig; Kiel, 1849), qui fut publié à l'occasion de la guerre du Danemark et du duché de Schleswig-Holstein.

WAITZ (Théodore) philosophe allemand, né à Gotha, le 17 mars 1821, étudia à Iéna la philologie et les mathématiques qui n'étouffèrent pas son penchant pour la philosophie. De 1842 à 1843 il parcourut l'Italie et la France, recueillant les matériaux d'une nouvelle édition de la *Logique d'Aristote* (Organon; Leipsick 1844-1846, 2 vol.), et fut nommé, à son retour, professeur adjoint de philosophie à Marbourg.

Dans ses ouvrages M. Waitz, condamnant les théories idéalistes de Fichte, Schelling et Hegel, remonte à Kant et subordonne la philosophie tout entière à la science de l'âme. Il traite de préférence la psychologie et la pédagogie. On cite de lui : *Fondements de la psychologie* (Grundlegung der Ps.: Hambourg et Gotha 1846); *la Psychologie traitée comme science naturelle* (Lehrbuch der Psych. als Naturwissenschaft; Brunswick 1849); *Pédagogie générale* (Allgemeine Paedagogik; Ibid., 1852), etc.

WALDAU (Max). Voy. HAUENSCHIED.

WALDECK (Famille DE), maison souveraine d'Allemagne, élevée à la dignité comtale en 1193, et admise parmi les princes du saint Empire en 1712. Elle comprend deux lignes : celle des princes de Waldeck et Pyrmont, dont les États contiennent 58 000 habitants dans les quatre cercles de Twiste, Eisenberg, Eder et Pyrmont, et celle des comtes de Waldeck, Pyrmont et Limpourg.

WALDECK (Maison princière et souveraine DE), Prince régnant : *George-Victor*, né le 14 janvier 1831, successeur (15 mai 1845) de son père le prince George-Frédéric-Henri, sous la tutelle de sa mère (*voy.* ci-après); majeur le 14 janvier 1853; marié le 26 septembre 1853 à la princesse *Hélène*, née le 12 août 1831, fille de feu Guillaume, duc de Nassau, dont il a deux filles : *Sophie*-Nicoline, née le 27 juillet 1854, et Pauline-Emma-Auguste-Herminie, née le 19 octobre 1855. Son frère le prince *Wolrad*-Melandre, né le 24 janvier 1832, est lieutenant au 4[e] régiment de cuirassiers dans l'armée prussienne. Il a deux sœurs : la princesse

Auguste-Amélie-Ida, mariée au comte régnant de Stolberg-Stolberg, et la princesse *Herminie*, mariée au prince héréditaire de Schaumbourg-Lippe. Sa mère, la princesse douairière *Emma*, née le 20 mai 1802, fille de feu Victor-Charles-Frédéric, prince d'Anhalt-Bernbourg-Schaumbourg, mariée au prince George-Frédéric Henri, le 26 juin 1823, veuve le 15 mai 1845, a été nommée, par le testament de son époux, tutrice de ses enfants et régente de la principauté jusqu'à la majorité de George-Victor. Ses pouvoirs, prorogés de quelques mois, ne cessèrent que le 17 août 1852, époque où fut inaugurée une nouvelle constitution donnée du consentement des États.

La famille princière de Waldeck comprend en outre la tante du prince régnant, *Ida*, princesse-régnante de Schaumbourg-Lippe (voy. Lippe); son oncle, le prince *Hermann*-Léon-Chrétien, né le 12 octobre 1809, colonel-commandant les troupes de Waldeck, marié le 2 septembre 1833 à la princesse Agnès, née le 2 octobre 1814, fille de François comte Teleki-Szék; et ses cousins Albert-Georges-Bernard-Charles, né le 11 décembre 1841, Erich-George-Hermann-Constantin, né le 20 décembre 1842, Henri-Charles-Auguste-Hermann; né le 20 mai 1844, tous trois fils de feu *Charles*-Chrétien, oncle de George-Victor, et de la princesse *Amélie*-Henriette-Julie, née le 4 avril 1814, fille de *Charles* comte de Lippe-Biesterfield, mariée le 13 mars 1841, veuve le 19 juillet 1846.

Waldeck (Branche cadette des comtes de). Comte régnant : *Adalbert*-Guillaume-Charles, né le 19 février 1833, comte de Waldeck, Pyrmont et Limpourg, comme successeur de son père le comte *Charles*, mort le 21 janvier 1849, lieutenant aux gardes du corps de l'électeur de Hesse. Son frère *Richard*-Casimir-Alexandre-Charles-Louis-Henri, né le 26 décembre 1835, lieutenant au 1er régiment de hussards de la Hesse-Électorale, a hérité d'une partie du comté de Limpourg-Gaildorf en Wurtemberg. Sa sœur *Mechtilde* a épousé le comte de Bentinck (voy. ce nom. Une autre sœur, *Agnès*-Ferdinande-Frédérique-Louise-Caroline, née le 23 juillet 1827, s'est mariée le 29 janvier 1853 à Curt-Charles-Louis-Frédéric-Ernest comte Puckler de Limpourg. La comtesse douairière *Caroline*, née comtesse Schilling de Constadt, née le 2 février 1798, mariée le 25 avril 1819 à *Charles* comte de Waldeck, veuve le 21 janvier 1849, et tutrice du comte régnant.

WALDECK-ROUSSEAU, ancien représentant du peuple français, est né à Rennes (Ille-et-Vilaine) en 1812. Après avoir achevé ses études de droit, il se fit inscrire au barreau de Nantes. Sous le règne de Louis-Philippe, il professait des opinions libérales et il fit même partie de la Société des Droits de l'homme. Après la révolution de Février, il se présenta aux suffrages des électeurs de la Loire-Inférieure et fut nommé représentant du peuple par 86,329 voix, le cinquième sur une liste de treize élus. Membre de la gauche modérée, il soutint la politique du général Cavaignac. Après l'election du 10 décembre, il combattit le gouvernement de Louis-Napoléon, réclama la liberté de la presse et des clubs, et se prononça contre l'expédition de Rome. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative et reprit sa place au barreau de Nantes.

WALDEGRAVE (William Waldegrave, huitième comte de), pair d'Angleterre, né en 1788, à Navestock (comté d'Essex), appartient à une famille élevée en 1685 à la pairie héréditaire. Dans sa jeunesse il entra dans la marine royale, prit part aux guerres de l'Empire et commanda le vaisseau *la Revenge* au bombardement de Saint-Jean-d'Acre (1840). Nommé contre-amiral en 1847, il fut admis peu de temps après à la retraite. En 1846, il hérita des titres de son neveu et de son siége à la Chambre des Lords, où il s'associa aux votes du parti libéral. De deux mariages il a eu sept enfants; l'héritier de sa pairie est son petit-fils, William-Frédéric, vicomte Chewton, né en 1851.

WALDOR (Mélanie Villenave, Mme), femme de lettres française, née à Nantes, vers la fin de 1796, fut élevée sous les yeux de son père, fécond littérateur, mort en 1846. Mariée sous la Restauration, elle ne commença à écrire qu'après 1830; son premier essai fut un roman historique, *l'Écuyer Daubernon* (1831, in-8). Bien qu'elle eût donné, en 1835, un recueil de vers, *Poésies du cœur* (in-8), qui attestait le sentiment poétique et du goût, elle se remit à faire des romans, et s'attacha à peindre de préférence les mœurs contemporaines. Elle publia successivement : *Pages de la vie intime* (1836, in-8); *la Rue aux Ours* (1837), in-8); *l'Abbaye de Fontenelle* (1839, 2 vol. in-8); *la Coupe de corail* (1842, 2 vol. in-8); *André le Vendéen* (1843, 2 vol. in-8); *le Château de Ramsberg* (1844, 2 vol. in-8); *Charles Mandel* (1846, 2 vol. in-8); *les Moulins en deuil* (1849, 4 vol. in-8), etc. Elle a aussi écrit pour les enfants des *Heures de récréation* (1836), et, pour le théâtre, *l'École des jeunes filles* (1841), drame en cinq actes et en prose qui n'a pas été représenté. En ces derniers temps, elle a collaboré à *la Patrie* sous le nom d'*un Bas-Bleu* et a adressé plusieurs pièces de vers à Louis-Napoléon (1851), à l'impératrice Eugénie (1853), à Napoléon III (1853), etc.

WALDORP (Antoine), peintre hollandais, né à T'Bosch, près de la Haye, en 1803, se fixa dans cette dernière ville, et se consacra aux vues des villes et aux marines. Il a fait quelques envois aux salons de Paris, et a principalement exécuté : *Marine*, *Mer agitée* (1845); *Dunes de Hollande*, *Ville en hiver*, au musée de Harlem; *Mer houleuse dans le Zuiderzée* (1846-1850); *Port hollandais*, *Eau calme*, admis à l'Exposition universelle de Paris, où il a obtenu une mention (1855). M. Ant. Waldorp est chevalier du Lion néerlandais, de la Couronne de Chêne, de l'ordre de Léopold, etc.

WALEWSKI (Florian-Alexandre-Joseph Colonna, comte), homme politique français, sénateur, ministre, est né le 4 mai 1810. Fils d'une Polonaise, après avoir montré, dans toute son éducation, une précoce activité d'esprit, il alla, dès l'âge de dix-neuf ans, à Londres, entamer des négociations en faveur de la Pologne, avec les hommes d'État les plus éminents de l'Angleterre, qui restèrent depuis en relation avec lui. Après la révolution de Juillet, honoré de l'amitié du duc d'Orléans, il pouvait espérer, dans l'armée, où il devint capitaine du 4e régiment de hussards, un rapide avancement, lorsque, fatigué de la vie oisive des garnisons, il donna sa démission. Il devait arriver à la vie politique par les journaux et la littérature, et il se fit connaître à la fois dans la société parisienne de cette époque, comme homme du monde, comme publiciste et comme auteur dramatique. On cite de lui, entre autres brochures : *un Mot sur la question d'Afrique* (1837, in-32), et *l'Alliance anglaise* (1838, in-32). Il était un des fondateurs et des rédacteurs du *Messager*. Au théâtre, il passe pour avoir collaboré à *Mademoiselle de Belle-Isle*, de M. Alex. Dumas (1839); il a donné ensuite, sous son nom, *l'École du monde, ou la Coquette sans le savoir*, comédie en 5 actes, à laquelle l'actrice Anaïs Aubert, selon la *France littéraire* qui, à ce pro-

pos donne à celle-ci une qualification singulière, aurait apporté une très-importante collaboration; cette pièce, représentée au Théâtre-Français, le 8 janvier 1840, avec un luxe d'ameublement peu ordinaire sur cette scène, n'eut qu'un demi-succès.

La même année, M. Walewski entra dans la carrière diplomatique. M. Thiers, devenu président du cabinet du 1er mars, acquit *le Messager* et donna à son rédacteur une mission en Égypte. Sous le ministère de M. Guizot, M. Walewski reçut aussi diverses missions; il était attaché à la légation de Buénos-Ayres, lorsqu'éclata la révolution de 1848.

Après l'élection du 10 décembre, d'anciennes relations avec quelques-uns des hommes les plus dévoués au président, servirent sa fortune. Dès 1849, il se rendit, avec le titre de plénipotentiaire et d'envoyé extraordinaire, à Florence, d'où il passa à Naples. En 1854, il devint ambassadeur près la Grande-Bretagne. Au 7 mai 1855, il fut appelé à remplacer M. Drouyn de l'Huys, démissionnaire, au ministère des affaires étrangères, et ce fut lui qui eut la mission délicate de régler toutes nos relations avec les différentes puissances de l'Europe, pendant la dernière période de la guerre d'Orient, ainsi que l'honneur de présider, comme plénipotentiaire de la France, les conférences du Congrès de Paris, et de signer le traité du 30 avril 1856. Il présida aussi les nombreuses conférences qui ont eu lieu de nouveau à Paris pour régler les détails de l'application du traité (juillet 1858). M. le comte Walewski est entré au Sénat le 26 avril 1855. Il est, depuis le 3 décembre 1852, grand officier de la Légion d'honneur.

WALFERDIN (Henri), physicien français, né à Langres (Haute-Marne), le 8 mai 1795, entra jeune encore dans l'administration des douanes, et devint directeur du matériel des finances. Il se distingua par d'utiles applications de la science au contrôle des produits soumis aux agents du Trésor. Il devait être toute sa vie un savant pratique. Ami d'Arago, qui l'associa à plusieurs de ses travaux, il s'appliqua surtout à l'étude de la physique et de la géologie. Il contribua au succès du forage de ce fameux puits de Grenelle à l'occasion duquel la municipalité parisienne montra une si généreuse persévérance. Ce fut dans cette circonstance que M. Walferdin, se livrant à des recherches opiniâtres, inventa son thermomètre *à maximâ* à déversement, et qu'il établit, avec Arago et Dulong, la loi de variation de la température croissante avec la profondeur à l'intérieur du globe. Le même principe du déversement, heureusement modifié, le conduisit au thermomètre *à minimâ*, qui permet de constater avec précision les variations de la température aux diverses hauteurs de l'atmosphère.

Parmi les instruments inventés par M. Walferdin, il faut citer l'*hypsothermomètre* ou thermomètre donnant les hauteurs des stations accessibles et remplaçant avantageusement le baromètre; l'*hydrobaromètre* ou sonde marine, qui indique les profondeurs verticales de la ligne de sonde; le thermomètre *à maximâ* à bulle d'air; le thermomètre *à minimâ* modifié de Rutherford; divers thermomètres différentiels à alcool et mercure, et des thermomètres métastatiques d'une extrême délicatesse.

En 1848 M. Walferdin fut nommé commissaire du gouvernement provisoire dans la Haute-Marne. Ses fonctions administratives l'empêchèrent de remplir ce mandat politique. Élu représentant du peuple dans ce département, le quatrième sur sept, par 31 715 voix, il donna sa démission de sa place de chef aux douanes, et vint siéger à la Constituante, dans les rangs du parti démocratique modéré. Après l'élection du 10 décembre il se rapprocha de la gauche par ses votes et son opposition à la politique de l'Élysée. Il ne fut pas réélu à la Législative.

M. Walferdin ne s'enferme pas dans le domaine exclusif de la science; c'est un disciple fidèle du XVIIIe siècle, dont il aime autant les artistes que les écrivains. Sous la Restauration, il a publié une édition complète des *OEuvres* de Diderot, son compatriote. Il s'est formé une collection des meilleurs tableaux du peintre Fragonard.

WALKER (N....), aventurier américain, est né vers 1820, dans le Ténessee, d'une honorable famille d'origine écossaise. Destiné au barreau, il fut envoyé en Allemagne, où il apprit avec facilité l'allemand, le français, l'italien, l'espagnol. Il commença, à Heidelberg, l'étude de la médecine, puis vint à Paris suivre les cours de la Faculté et des hôpitaux. Il retourna aux États-Unis, sans être médecin ni avocat. En 1849, il s'établit à la Nouvelle-Orléans, et acheta une part de propriété dans le journal *the Crescent*, le principal organe des flibustiers. Il en devint bientôt rédacteur en chef, poussa vivement à l'envahissement de Cuba, et quitta le journal et la ville après l'échec de l'expédition et la misérable fin de Lopez.

En 1850, M. Walker passa en Californie et fut d'abord, à San-Francisco, rédacteur du *Herald*. Il se fixa ensuite, comme avocat, à Marysville et y eut un grand succès. Mais, en 1853, la révolte de la province de Sonora, contre Santa-Anna, réveilla ses instincts d'aventurier : il se jette dans le Mexique avec quelques hommes; mais il en est rudement repoussé par les forces du dictateur. Il revient en Californie, est arrêté et mis en jugement pour violation des lois de la neutralité; il se défend avec force et est acquitté. Peu après, il était délégué à la Convention démocratique de la Californie, et prenait en main la rédaction du *States-Journal* de Sacramento.

Toutes ses pensées le portèrent bientôt vers un plus grand dessein. On dit que ce fut la lecture du livre de M. Squier (voy. ce nom) sur le Nicaragua qui lui inspira de tenter dans cette province une entreprise audacieuse dont le succès devait tourner à la fois à sa fortune personnelle et à l'agrandissement des États-Unis. Après s'être assuré des intelligences dans le pays, il s'y rend avec soixante-cinq hommes déterminés, sur un brick, *la Vesta*, se donne, en débarquant, le titre de général, se joint au parti démocratique qu'il aide à reprendre le pouvoir sur le parti sacerdotal, et se trouve bientôt maître de tout le pays. Le parti démocratique se soulevant aussitôt contre son usurpation, Walker se retire dans le Honduras, s'y forme un parti grossi de gens qui viennent de la Californie, reprend l'avantage, le perd pour le reprendre encore, au milieu de luttes sanglantes. Rien de plus obscur et de plus contradictoire que les récits qui arrivent en Europe sur l'aventurier et son histoire. Tantôt il a formé un État nouveau; il a reconstitué l'ancienne république de l'Amérique du centre, pour l'annexer aux États-Unis; son pouvoir est reconnu, régulier, légitime; son administration puissante, prospère. Tantôt on annonce qu'il est renversé, poursuivi, chassé, qu'il a trouvé la fin misérable dont il est digne. Puis l'on parle des préparatifs d'une expédition nouvelle; la lutte recommence, plus incertaine et plus cruelle. A la fin de 1857, Walker, dénoncé publiquement, comme un audacieux perturbateur, à la surveillance et aux rigueurs du gouvernement, préparait, d'une façon plus au moins clandestine, une dernière tentative

d'envahissement, sur laquelle les journaux d'Europe accusaient l'ambition américaine de fermer volontairement les yeux.

Le général Walker est un des types les plus complets de ce qu'on a appelé le flibustérisme américain; il a de la résolution, du sang-froid, de l'énergie, de l'inhumanité. Mais il a gardé, assure-t-on, au milieu de sa vie sanglante d'aventurier, les allures et toute la distinction d'un gentleman.

WALLACE (sir John-Alexander DUNLOP AGNEW), général anglais, né le 10 avril 1775, appartient à une bonne famille d'Écosse. Entré à douze ans au service militaire (1787), il compta, ce qui est à peu près sans précédent, soixante-dix ans de présence sous les drapeaux. Il rejoignit d'abord le 74e régiment d'infanterie aux Indes et fut aide de camp de son oncle le colonel H. Maxwell, puis de lord Cornwallis; il fit ses premières armes dans la campagne contre Tippoo-Saïb et assista à la prise de son camp, ainsi qu'à trois batailles rangées. Après avoir fait partie de l'expédition de Minorque, en 1796, il fut attaché au corps d'armée de sir Ralph Abercromby, destiné à envahir l'Égypte, se distingua aux batailles d'Alexandrie, de Rosette et du Caire, et passa ensuite, en qualité de colonel, dans la Péninsule. A Busaco, ce fut à l'attaque vigoureuse qu'il sut faire à propos que les Anglais durent l'avantage, et lord Wellesley parla de sa conduite avec les plus grands éloges. Son intrépidité ne fut pas moins remarquable à Fuentes d'Oñor et à Salamanque. En 1815, il commanda une des brigades de l'armée d'occupation de Paris. Major général en 1817, sir A. Wallace fut nommé chevalier commandeur du Bain en 1833, et général d'armée en 1851. — Il est mort dans le comté de Wigton le 10 février 1857.

WALLON (Henri-Alexandre), historien français, membre de l'Institut, né à Valenciennes, le 23 décembre 1812, fut, de 1831 à 1834, élève de l'École normale, fut reçu agrégé d'histoire et suivit avec éclat la carrière de l'enseignement. Maître de conférences à l'École normale, en 1840, il devint, à la même époque, suppléant de M. Guizot à la Sorbonne. Après la révolution de Février, ses travaux sur l'esclavage et ses relations avec M. Schœlcher, devenu président de la commission pour l'abolition de l'esclavage, le firent choisir pour secrétaire de cette commission, et ces fonctions lui valurent, dans les élections de la Guadeloupe, le mandat de second suppléant à l'Assemblée constituante, où il ne fut pas appelé à siéger. Aux élections de 1849 pour la Législative, il fut porté sur la liste du parti modéré, dans le département du Nord, et élu le neuvième sur vingt-quatre, par 92290 suffrages. Il y fit partie de la majorité dévouée à la politique contre-révolutionnaire. Néanmoins, à l'occasion de la loi du 31 mai 1850, qui restreignait le suffrage universel, pensant que l'Assemblée, par cette loi, outre-passait les pouvoirs qu'elle avait reçus, il donna sa démission. M. H. Wallon, professeur titulaire d'histoire et de géographie moderne à la Sorbonne, a été élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, comme successeur de Quatremère de Quincy en 1850. Il a été décoré au mois d'avril 1847.

On a de lui : *Géographie politique des temps modernes* (1839); *de l'Esclavage dans les colonies* (1847), servant d'introduction à l'*Histoire de l'esclavage dans l'antiquité* (1848, Imprim. royale, 3 vol.), couronnée par l'Institut, savant travail, l'auteur attribue la plus grande part à l'influence du christianisme sur l'abolition de l'esclavage; *la Sainte Bible résumée dans son histoire et dans ses enseignements* [*Ancien Testament*] (1854, in-8), *de la Croyance due à l'Évangile* (1850), etc.

WALPOLE (Spencer-Horace), jurisconsulte et homme politique anglais, né en 1806, fit ses études à l'université de Cambridge, où il obtint un prix d'éloquence et un prix pour le meilleur mémoire sur le caractère et la politique de Guillaume III. Admis au barreau en 1831 par la Société de Lincoln's-Inn, dont il est devenu bâtonnier (*bencher*), il plaida bientôt avec un grand succès dans les cours de la Chancellerie. En 1846 il entra au Conseil de la reine et fut envoyé à la Chambre des Communes par le bourg de Midhurst. Ses connaissances spéciales lui acquirent une grande autorité auprès de ses collègues; il se distingua surtout dans les débats auxquels donnèrent lieu, en 1849, les lois relatives à la navigation et, en 1851, le bill des titres ecclésiastiques.

Lors de l'arrivée du parti conservateur au pouvoir, M. Walpole sacrifia sa riche clientèle du barreau de la Chancellerie pour accepter de lord Derby les fonctions de secrétaire d'État de l'intérieur, qu'il garda jusqu'aux élections générales (1852-1853); on lui doit le bill d'organisation de la milice des comtés. Il est rentré au département de l'intérieur dans le nouveau ministère Derby (25 février 1858). Quoique placé dans les rangs de l'opposition, c'est un homme doux, écouté et respecté de tous les partis, mais dont le caractère bienveillant répugne aux intrigues et aux passions politiques. Il est président du Great Western Railway, une des plus considérables lignes de fer de l'Angleterre.

WALPOLE (John), diplomate anglais, né en 1787, est frère du présent comte d'Orford (voy. ce nom). Ayant embrassé la carrière militaire, il fit les campagnes de la Péninsule et fut grièvement blessé au siége de Burgos; il se retira en 1826 avec le grade honoraire de lieutenant-colonel. De 1827 à 1831 il siégea parmi les libéraux à la Chambre de Communes, où il appuya la réforme parlementaire, devint secrétaire de lord Palmerston et fut envoyé au Chili en qualité de consul général (1833), puis de chargé d'affaires (1841). Il est rentré en 1849 dans la vie privée.

WALPOLE (Frédéric), marin anglais, né en 1822, est fils du présent comte d'Orford et neveu du précédent. Il est lieutenant de vaisseau, et a publié un ouvrage intitulé : *Cinq ans de navigation dans le Pacifique* (Five years in the Pacific; in-8).

WALSH (Joseph-Alexis, vicomte), littérateur français, né le 25 avril 1782, au château de Sézant en Anjou, appartient à une ancienne famille catholique originaire d'Irlande et qui vint s'établir en France à la suite des Stuarts. Emmené tout jeune en émigration, il fit ses études au collége des jésuites de Liége, rentra à Paris sous le Consulat, et obtint peu de temps après la place d'inspecteur de la librairie dans les provinces de l'ouest. Lorsque cette branche d'administration fut supprimée il fut nommé commissaire du roi près la monnaie de Nantes, puis directeur des postes de la même ville. Démissionnaire en 1830, il est resté fidèle à ses convictions politiques et a pris une part active aux travaux de la presse légitimiste; après avoir rédigé en chef la *Gazette de Normandie* et l'*Écho de la jeune France*, et dirigé l'*Encyclopédie catholique*, il écrivit dans *la Mode*, *la Gazette de France*, *l'Union monarchique*, etc.

Royaliste et catholique, M. Walsh a publié, au service de cette double cause, beaucoup d'ou-

vrages, dont la plupart ont eu un grand succès de vogue. Nous rappellerons : *Adam* et *la Fille de Moab*, essais malheureux de poëmes en prose; *Lettres vendéennes* (1825, 2 vol. in-8), dont les premières éditions furent aussitôt enlevées; *Lettres sur l'Angleterre* (1830, in-8); *Exploration de la Normandie* (1835, in-8): *Tableau poétique des fêtes chrétiennes* (1836, in-8; 8e édit. augmentée, 1857), un des meilleurs écrits de l'auteur, et pour lequel le *Génie du christianisme* lui a servi de modèle; *Journées mémorables de la révolution française* (1839-1840, 5 vol. in-8); *Vie de Mme de Sévigné* (1841, in-18); *Souvenirs de cinquante ans* (1845, in-8); *Versailles et le Palais-Royal* (1847, in-4); *les Paysans catholiques* (1848, in-8); *Album du château de Blois* (1851, in-4). Comme littérateur, il a encore donné quelques romans historiques; des *Mélanges* (1832, in-8); *Histoires, contes et nouvelles* (1838, in-8); *Légendes* (1841, in-18); *Souvenirs et impressions de voyages* (1856, in-8); *Histoires, contes et nouvelles* (1847, in-8), etc.

Le vicomte Walsh a deux neveux, le comte Théobald WALSH, né à Liége, en 1792, et auteur d'articles de journaux et de *Notes sur la Suisse et l'Italie* (1823, in-8), réimprimées en 1834 sous le titre de *Voyage en Suisse, en Lombardie et en Piémont* (2 vol. in-8), et le comte Olivier DE WALSH, devenu, depuis 1853, chambellan de Napoléon III.

WALSH (Robert), publiciste américain, né à Baltimore (Maryland), en 1784, fut élevé au collége catholique de cette ville, puis au collége des jésuites de Georges-Town (Colombie). Après un premier voyage en Europe, il commença à vingt-cinq ans la pratique du droit, qu'il abandonna pour se jeter entièrement dans la carrière littéraire. Il avait débuté déjà depuis assez longtemps dans un recueil périodique de New-York, *the Portfolio* par des articles qui attirèrent l'attention, et en 1809 il fit paraître une brochure contre la politique et le gouvernement de Napoléon, qui obtint quatre éditions successives en Angleterre. En 1811, il essaya de fonder la première revue trimestrielle des États-Unis, *the American Review of history and politics*, qui ne vécut alors que deux ans, et à laquelle il rendit plus tard une nouvelle existence de dix années (1827). Il a encore fondé, en 1821, le journal *the National gazette*, qu'il rédigea quinze ans, et dirigé l'*American Magazine of foreign literature*.

M. Walsh a publié dans le même temps diverses brochures : *An appeal from the jugements of Great Britain, respected the united states of America* (1819); *Essay on the future state of Europe* (1821), etc., et un choix de ses principaux articles de journaux, sous le titre de *Didactics* (1837). Établi à Paris, depuis 1837 jusqu'à ces dernières années, en qualité de consul des États-Unis, M. Walsh est resté le correspondant en titre du *National intelligencer* et du *Journal of commerce* de New-York.

WALSIN-ESTERHAZY (Louis-Joseph-Ferdinand), général français, né à Nîmes, le 18 mai 1807, descend du comte Esterhazy qui commanda sous Louis XV un régiment de hussards hongrois. Admis, en 1826, à l'École polytechnique, il entra, en 1831, au 5e d'artillerie, comme lieutenant en second, et passa l'année suivante en Afrique. Le 3 décembre 1833, il fut cité au rapport du général Desmichels pour son intrépidité dans l'affaire de Tamzouat et nommé, quelques semaines plus tard, capitaine. Après dix ans de brillants services il fut promu chef d'escadron au 2e des spahis (1842), dirigea les affaires arabes de la province d'Oran (1844), se signala dans la répression de la révolte des Djaffras (1845) et fut mis à la tête du 2e de chasseurs d'Afrique (1847). Il ne rentra en France qu'en 1850. Général de brigade, le 10 mai 1852, il commanda les départements du Gard et de l'Eure. En 1855, il rejoignit l'armée d'Orient, battit l'ennemi aux environs d'Eupatoria (2 octobre), et reçut le commandement provisoire de la division de cavalerie du deuxième corps. Le 18 mars 1856 il fut élevé au rang de général de division et bientôt après appelé aux fonctions d'inspecteur général de cavalerie. Chevalier de la Légion d'honneur en 1836, il a été nommé commandeur le 28 décembre 1855. — Le général Walsin-Esterhazy est mort à Marseille le 1er septembre 1857.

WALSINGHAM (Thomas DE GREY, 5e baron), pair d'Angleterre, né en 1804, à Chelsea, descend d'un magistrat élevé, en 1780, à la pairie héréditaire. Après avoir fait ses études à l'université de Cambridge, qui lui conféra, en 1842, le diplôme de docteur ès lettres, il fut admis en 1827 au barreau. En 1839 il prit la place de son père à la Chambre des Lords, où il s'associe aux votes du parti conservateur. Marié deux fois, en 1842 et 1847, il a trois enfants, dont l'aîné, Thomas DE GREY, est né en 1843 à Londres.

WALTER (Ferdinand), jurisconsulte allemand, né à Wesslar, en Bavière, le 30 novembre 1794, fit ses études au gymnase de Cologne, où il s'occupa surtout des mathématiques et des sciences naturelles. Après avoir pris part à la guerre de l'indépendance allemande, il revint, en 1814, étudier le droit à Heidelberg. Docteur en 1818, il donna d'abord des conférences particulières, puis fut appelé comme titulaire à l'université de Bonn, nouvellement fondée. Il s'y acquit une grande réputation, tant par son enseignement que par une série d'ouvrages dans lesquels on trouve, avec une science toute allemande, une élégance et une clarté toutes françaises.

Nous citerons : *Leçons de droit canon* (Lehrbuch des Kirchenrechts; Bonn, 1822; 11e édit., 1854), ouvrage excellent, où il a établi avec plus d'exactitude qu'aucun auteur moderne les fondements du droit canonique et qui a été traduit en français (1840), en italien (1846), en espagnol (Madrid, 1852); *Corpus juris germanici antiqui* (Berlin, 1824, 3 vol.); *Histoire du droit romain jusqu'à Justinien* (Geschichte des rœm. Rechts bis auf Justinian (Bonn, 1840, 2 vol.; 2e édit., 1845-1846); *Histoire du droit allemand* (Deutsche Rechtsgeschichte: Ibid., 1853); *Système général du droit privé allemand* (System des gemeinen deutschen Privatrechts; Ibid., 1854).

Nommé député à la Chambre prussienne en 1848, réélu en 1849 et 1850, M. Walter fut le rapporteur de différentes commissions, et monta souvent à la tribune, où il émit des opinions modérées et conservatrices. Les idées de l'homme politique passent pour avoir aliéné au professeur l'affection des étudiants prussiens.

WALTER (John), publiciste anglais, né à Londres, en 1818, est le principal propriétaire du plus influent journal politique de l'Angleterre, le *Times*, dont le premier numéro fut édité le 1er janvier 1788 par un écrivain du nom de Walter. Le père du propriétaire actuel porta ce journal à un degré de prospérité inouï jusqu'alors dans les annales de la presse. Il joua un certain rôle au Parlement et laissa après sa mort (1857) la direction du *Times* à son fils John, élevé au collége d'Eton, et gradué à l'université d'Oxford. M. J. Walter étudia le droit dans la Société de Lincoln's-

Inn et fut admis au barreau en 1847. A la même époque il fut envoyé à la Chambre des Communes par les électeurs de Nottingham, et continua de défendre en leur nom cette politique libérale et conservatrice tout ensemble qui rallie sur les questions difficiles les hommes modérés du parti whig et tory.

Les paroles suivantes de sir Bulwer-Lytton (discours du 27 mars 1855) donneront une idée de l'importance d'un homme qui dispose d'un organe de publicité aussi puissant que le *Times* : « Si j'avais, dit l'orateur, à transmettre aux âges futurs une preuve de civilisation anglaise au XIXe siècle, je ne choisirais ni nos docks, ni nos chemins de fer, ni nos édifices publics, ni même le magnifique palais où nous sommes; non, il me suffirait, pour donner cette preuve, d'un simple numéro du *Times*. » La prééminence de ce journal date surtout de ces dernières années. En 1838, son tirage quotidien n'était encore que de 38000 exemplaires; dans le second semestre de 1854 il avait atteint le chiffre de 51000, et dépassé celui de 60000 en 1855. Les cinq autres grands journaux du matin, le *Morning Advertiser*, le *Daily News*, le *Morning Herald*, le *Morning Chronicle* et le *Morning Post* atteignent à peine ensemble un tirage de 25000 numéros.

WAPPERS (Gustave, baron), peintre belge, né à Anvers en 1803, reçut d'abord à l'Académie les leçons de Herreyns et de Mathieu Van Brée, puis vint à Paris, où il se passionna pour la manière nouvelle des romantiques. De retour en Belgique, il exposa, en 1830, *le Dévouement des Bourgmestres de Leyde*, qui rallia autour de lui toute une école. Après la révolution de 1830, à laquelle il prit part avec ardeur, il exposa successivement : *le Christ au tombeau*, *une Scène des journées de Septembre*, *l'Adieu de Charles Ier à ses enfants*, *Charles IX pendant la Saint-Barthélemy*, *la Tentation de saint Antoine*, *le Camoens*, *Geneviève de Brabant*, *Christophe Colomb*, *Pierre le Grand parmi les charpentiers de Saardam*, *le Supplice d'Anne de Boleyn*, *Guillaume le Beau sur son lit de mort*, *Jeune fille romaine faisant l'aumone à un mendiant*, *Boccace chez Jeanne de Naples*. A la prière du roi Louis-Philippe, il peignit *la Défense de l'île de Rhodes par les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem*, pour le musée de Versailles, puis *la Grande pêche d'Anvers*, pour la reine Victoria. On a encore de lui de nombreux *Portraits*.

- M. G. Wappers, s'inspirant à la fois des traditions nationales de Rubens et des tentatives romantiques françaises, réunit les qualités opposées de nos écoles rivales dans un éclectisme assez puissant. Il a été nommé, en 1846, directeur de l'Académie des beaux-arts d'Anvers.

Premier peintre du roi des Belges, il a reçu de lui en 1847 le titre de baron; il a pris pour devise : *Rege et Arte*. En 1853, il a résigné ses fonctions de directeur de l'Académie et a été remplacé par M. N. de Keyser.

WARD (William WARD, 11e baron), pair d'Angleterre, né en 1817, appartient à une famille élevée en 1644 à la pairie héréditaire. Il fit ses études à l'université d'Oxford et prit, à sa majorité, la place de son père, vacante à la Chambre des Lords; depuis 1835, il y vote avec le parti conservateur. En 1851 il a épousé miss de Burgh, morte la même année.

WARD (sir Henry-George), homme politique anglais, né vers 1796, est fils d'un littérateur distingué. Il débuta dans la carrière diplomatique et eut en 1825 la mission d'aller reconnaître la République mexicaine qui venait de secouer le joug de l'Espagne. Membre du Parlement en 1832, il siégea jusqu'en 1837 pour Saint-Albans, puis pour Sheffield. En 1834, il présenta un projet de loi pour affecter une partie des revenus de l'Église protestante en Irlande à l'éducation nationale, projet qui servit de base à la loi qui régla plus tard cette délicate question. Durant le ministère de lord J. Russell, il exerça les fonctions de secrétaire de l'Amirauté (1846-1849); mais, lorsqu'il les résigna, il refusa de se représenter aux élections. Il passa ensuite cinq ans aux îles Ioniennes, en qualité de commissaire général (1849-1855), et fut ensuite nommé par lord Palmerston gouverneur de l'île de Ceylan. Sir H. Ward appartient au parti libéral avancé : dès 1835, il se déclarait partisan du vote secret, des législatures triennales, de l'extension du suffrage. Il a fondé un recueil hebdomadaire, *the Weckley Chronicle*, dont la circulation est fort étendue et qu'il céda en 1849. Il a pris aussi une part très-active aux entreprises des chemins de fer. Il est chevalier grand-croix de l'ordre de Saint-Michel et Saint-Georges.

WARD (Mathieu-Édouard), peintre anglais, né à Pimlico, en 1816, fut admis aux leçons de l'Académie royale de Londres sous les auspices du peintre Wilkie. Après avoir exposé un portrait assez original, il se rendit à Rome en 1836, parcourut les galeries d'Italie, reçut à Munich les conseils de Cornélius et ne rentra qu'en 1839 dans son pays. A l'exception de *Cimabuë et Giotto* (1839), et de *Bonaparte en prison à Nice* (1840), acheté par le duc de Wellington, il ne fit rien qui mérite d'être signalé avant 1845. Il a peint depuis des tableaux d'histoire ou plutôt d'un genre à demi-historique: *le docteur Johnson dans l'antichambre de lord Chesterfield* (1845); *la Chute de Clarendon* (1846), tous deux à la Galerie nationale de Londres; *Entrevue de Charles II et de Netty Grynne* (1848); *Daniel de Foë écrivant Robinson Crusoé* (1849) : *Jacques II apprenant le débarquement du prince d'Orange* (1850), *la Famille royale de France au Temple* (1851); *Charlotte Corday conduite à la mort* (1852). A l'Exposition universelle de 1855, il a notamment envoyé : *les Déceptions des actionnaires de la mer du Sud*, acquis en 1847 par la Galerie nationale; *l'Exécution de Montrose* et *le Dernier sommeil d'Argyle*, deux des huit compositions qu'il doit donner au nouveau Parlement. Il a obtenu une médaille de seconde classe. M. Ward a été nommé membre de l'Académie la même année.

Sa femme, mistress WARD, fille de James Ward, le doyen des membres de l'Académie des beaux-arts, a cultivé avec succès la peinture. On a remarqué à l'exhibition anglaise de 1854, une scène fort animée, *le Camp de Chobham*.

WARNER (Susan), romancière américaine, fille de M. Henry Warner, avocat distingué de New-York, réside depuis quelques années dans une île de l'Hudson, dans le voisinage de West-Point. Elle a acquis tout d'un coup, en 1849, une grande réputation en Amérique et en Angleterre, par la publication, sous le pseudonyme de *Miss Wetherelle*, d'un roman : *le Monde, le vaste Monde* (The widwide World; 2 vol. in-12; New-York, plusieurs éditions, dont une illustrée, in-8) : c'est un tableau de la vie domestique américaine, remarquable par une grande élévation de pensée religieuse et morale, et écrit dans un style facile jusqu'à la diffusion; le roman de *Queechy* (New-York, 2 vol. in-12), présente les mêmes caractères. Ils ont été traduits tous les deux en français. Un de ses derniers ouvrage : *les Collines de*

Shatemue (The Hills of Shatemue; New-York, 1856), est présenté, par un critique français comme « une longue homélie. »

On a encore de miss Susan Warner un traité théologique assez important: *la Loi et le Témoignage* (The Law and the Testimony; New-York, 1853, in-8), et un *Essai sur les devoirs critiques de la femme américaine* (American Female Patriotism; in-32).

WARNER (Anna B.), sœur de la précédente, s'est fait connaître assez honorablement sous le nom d'*Amy Lothrop*, par un roman sur la vie politique américaine: *Dollars et Cents* (Dollars and Cents; New-York, 1853, 2 vol. in-12), et par une série de nouvelles pour l'enfance publiée sous ce titre général: *un Rayon de la bibliothèque d'Anne Montgommery* (Anna Montgemery's Book Shelf); plusieurs volumes, entre autres: *les Enfants de M. Rutherford* (M. Rutherford's Children; New-York, 2 vol. in-18). *Carl Krinken* (1 vol.), ont été traduits en français.

WARNKOENIG (Léopold-Auguste), professeur de droit canon catholique à l'université de Tubingue et conseiller privé du Wurtemberg, est né en 1794, à Bruchsal, dans le grand-duché de Bade. Après avoir terminé ses études à Heidelberg, il vint à Gœttingue, s'y fit recevoir docteur en droit en 1816, chercha à s'y faire une place dans l'enseignement et les fonctions judiciaires, mais passa bientôt en Belgique, où il occupa successivement des chaires de droit à Liége, à Louvain et à Gand. Les événements de 1830 l'atteignirent comme tous les professeurs étrangers, mais le gouvernement nouveau s'empressa de le rendre, après quelques mois de retraite, à son enseignement, et le nomma de plus membre de la commission chargée de publier les sources inédites de l'histoire de la Belgique. Son séjour dans les Pays-Bas marque une époque à part dans sa vie et dans ses travaux. Il se livra particulièrement à l'étude de l'histoire politique de la Flandre et du droit flamand. Rentré en Allemagne en 1836, pour occuper d'abord une chaire de droit à Fribourg, il fut appelé à Tubingue en 1844, et n'interrompit nulle part ses travaux et ses publications.

Les principales sont: *Institutiones sive elementorum juris romani privati libri VI* (Liége, 1818; 3ᵉ édition, Bonn, 1844); *le Droit fondé sur un principe rationnel* (Versuch eiker Begründung des Rechts durch eine Vernunftiden; Bonn, 1819); *Commentarii juris romani privati* (Liége, 1825-1829, 3 vol.); *Recherches sur la législation belge au moyen âge* (Gand, 1834); *Histoire de la Flandre et du droit flamand* (Flandrische Staats-und Rechtsgeschichte; Tubingue, 1834-1839, 3 vol.); *Histoire externe du droit romain* (Bruxelles, 1836); *Histoire du droit belge pendant la période franke* (Bruxelles, 1837); *Philosophie du droit* (Fribourg, 1837); *Encyclopédie du droit* (Jüristische Encyclopaedie; Erlaugen, 1853), etc., etc. Il a publié aussi en collaboration avec Stein une *Histoire de la France et du droit français* (Bâle, 1845-1848, 3 vol., allem.), et concouru à la publication de *la Thémis*, avec des professeurs de Paris.

M. Warnkœnig, par son enseignement en Belgique, par ses ouvrages écrits tour à tour en français et en allemand, par ses voyages et ses relations, a rapproché, dans la jurisprudence, l'esprit français et la science allemande et rendu à son pays et au nôtre de véritables services.

WARREN (Samuel), célèbre romancier et légiste anglais, est né le 23 mai 1807, à Racre (comté de Denbigh), où son père exerçait les fonctions ecclésiastiques. Il abandonna l'étude de la médecine qu'il avait commencée à Édimbourg pour celle de jurisprudence, vint à Londres en 1828, et fit des progrès si rapides qu'en 1831 il avait déjà une clientèle assurée comme *Special pleader*. Cette carrière ne fut pas un obstacle à son activité littéraire; après avoir écrit à dix-sept ans pour le *Blackwood's Magazine* l'historiette de *Blucher on les aventures d'un chien de Terre-Neuve* (Blucher, or the adventures of a New foundland dog; 1824), il donna au même journal les premiers chapitres des *Mémoires d'un médecin* (Passages from a diary of a late physician; 1830), qui parurent complets en 1832 et furent traduits en français par M. Philarète Chasles; puis *Dix mille guinées de rente* (Ten thousand a year; 1839-1841, 3 vol.; trad. fr. par Guiffrey, 1855). Ces deux ouvrages si remarquables au point de vue de l'observation piquante et de la peinture des caractères, suffirent à sa réputation de romancier.

Jusque-là M. Warren avait cru prudent de dérober son nom au public dans la crainte d'éloigner de lui sa nombreuse clientèle qui avait recours à sa science et à son habileté de jurisconsulte; mais la connaissance même du droit et de la chicane, dont il savait tirer dans ses livres un amusant parti, finit par le dévoiler. Aussi laissa-t-il enfin de côté une inutile précaution, et signa de son nom le roman *Jadis et aujourd'hui* (Now and then; 1847, 3 vol.; 4ᵉ édit., 1853), qui, malgré une intrigue bien nouée, obtint moins de succès que ses œuvres anonymes. L'espèce d'allégorie, intitulée *le Lys et l'Abeille* (The Lilie and the Bee; 1851), écrite à l'occasion de l'inauguration du Palais de Cristal, a été à la fois traitée de composition rude et sans goût et d'une lecture maussade, et portée aux nues comme le chef-d'œuvre de la littérature moderne. Les *Mélanges critiques et littéraires* (Miscellanies critical and imaginative, in-8), qu'il a publiés en 1854, sont un recueil d'articles insérés antérieurement dans le *Blackwood's Magazine*.

Cependant M. Warren n'avait pas cessé de tenir son cabinet d'affaires, un des plus fréquentés de Londres. Admis au barreau en 1837, il devint avocat de la reine en 1851 et président de la corporation de jurisprudence d'Inner-Temple, où il avait fait ses études. Lord Derby, durant son court passage aux affaires, en 1852, lui donna l'importante charge d'archiviste (*recorder*) à Hull, et en 1853 l'université d'Oxford lui conféra le diplôme de docteur en droit civil. Parmi ses ouvrages de droit on remarque: *des Devoirs des procureurs et des avoués* (On the duties of the attorneys and solicitors), qu'il examine au triple point de vue de la société, de la morale et de la profession; *Observations sur la loi électorale de l'Angleterre* (On the parliamentary election law of the united kingdom, 2 vol.), véritable code sur la matière; *Introduction pratique à l'étude du droit* (Popular and practical introduction to law studies), etc. On a encore de lui une brochure intitulée *le Pape et la Reine* (The queen and the Pope; 1850), véhémente diatribe contre les prétentions de l'Église romaine; et deux discours, l'un sur le *Progrès moral et intellectuel du siècle* (1853), l'autre sur les *Avantages du travail* (1855). Une édition populaire des *OEuvres littéraires de Samuel Warren* a été faite en ces derniers temps (*Works*, 1853-1855, 18 vol.)

WARWICK (George-Guy GREVILLE, 4ᵉ comte DE), pair d'Angleterre, né en 1818 à Londres, descend d'un magistrat élevé à la pairie par la reine Élisabeth. Connu d'abord sous le nom de lord Brooke, il fit ses études à l'université d'Ox-

ford, et vint siéger à la Chambre des Communes de 1845 à 1853; à cette dernière date il prit à la Chambre haute la place de son père et continua d'y défendre les principes du parti conservateur et protectionniste. De son mariage avec une fille du comte de Wernyss (1852) il a deux enfants, dont l'aîné, lord Brooke, est né en 1853.

WASA (*Gustave* prince de), chef actuel du premier rameau de la branche cadette de Holstein-Gottorp (voy. ce nom), fils du roi de Suède Gustave IV, est né en Suède, le 9 novembre 1799. Destiné au trône par sa naissance, il a perdu ses droits de prince royal, par l'abdication de son père en 1809. Il s'est soumis à la volonté de la nation suédoise et n'a jamais protesté contre la révolution, qui a fait passer aux mains de Bernadotte et de sa famille, l'héritage de Gustave Wasa. Du vivant de son père, qui est mort en 1837, il a pris le titre de prince de Wasa (5 mai 1829). Il est aujourd'hui feld-maréchal lieutenant dans l'armée autrichienne et propriétaire du 60e régiment d'infanterie. Marié, le 9 novembre 1830, à la princesse *Louise*-Amélie-Stéphanie de Bade, dont il s'est séparé, le 14 août 1844, et qui est morte, le 19 juillet 1854, il a une fille, la princesse *Caroline*, mariée au prince royal de Saxe (voy. Saxe). Sa sœur, *Sophie*-Wilhelmine, est la grande-duchesse douairière de Bade (voy. Bade).

WASSIF-pacha, général ottoman, originaire du Guriel (Circassie), fut, dans son enfance, esclave du vieux Khosrew-pacha, qui se plut à faire sa fortune. Porté rapidement aux premiers grades militaires, à peine, dit-on, s'il sait lire et écrire, et il a plutôt la bravoure du soldat que les qualités du général. Nommé, en 1835, muchir de l'armée d'Anatolie, en remplacement de Zarif-Moustafa-pacha, il s'illustra par l'héroïque défense de Kars, dont il partagea la gloire avec le général anglais Williams (voy. ce nom). Après la capitulation de cette ville (27 novembre), il fut conduit, comme prisonnier de guerre à Tiflis, où le général Mourawief, qui l'avait connu en 1833, pendant le séjour d'un corps d'armée russe à Constantinople, le traita avec une grande courtoisie; après la conclusion de la paix, il revint en Turquie (1856) et fut nommé grand maître de l'artillerie, l'année suivante (sept. 1857).

WATELET (Louis-Étienne), paysagiste français, né à Paris, en 1780, cultiva de bonne heure la peinture et débuta au salon de 1799. Il parcourut ensuite les contrées du Midi, l'Italie, la Belgique, le Tyrol, dont il reproduisit les sites les plus variés. Il est un des peintres qui ont le plus produit et le plus exposé; nous rappellerons dans cette série d'œuvres, non interrompue pendant plus d'un demi-siecle: *le Moulin d'Essonne* (1802); *l'Offrande au dieu Pan*, *Arrivée de Napoléon à Louisbourg*, *Danse de bergers*, *Vue de la place Louis XV*, *Henri IV et le capitaine Michaud*, paysage historique, à Fontainebleau; *Cascade*, *Sites des Vosges* (1810-1820); *Saint Jérôme dans le désert*, *la Terrasse de Saint-Germain*, *le Lac Némi*, *Cours du Var*, *Cascatelles de Tivoli*, *Usine dans l'Isère* (1821-1830); *Vue de Rouen*, *le Cours de la Bléone*, *le Lac Albano*, *Village normand*, *Côtes de Calabre*, *Vue d'Abbeville*, *la Chute des feuilles*, *Vallée de Gisors* (1831-1840); *une Sapinière*, *la Fuite en Égypte*, *Canal près de Bruges*, *Vue de Civita Castellana*, *Terrasse à Richemond*, *Vue d'Inspruck*, *l'Inne dans la vallée du Tyrol* (1841-1850); *Vue du Tyrol*, ces deux derniers commandés par le ministère d'État (1853); *Effet d'orage* (1857), etc. M. Watelet a obtenu une 2e médaille, en 1810, une 1re en 1819, et la décoration en 1825.

WATERFORD (Henri De la Poer Beresford, 3e marquis de), pair d'Angleterre, né, en 1811, à Londres, descend d'une famille irlandaise, élevée, en 1786, à la pairie héréditaire. Il fit ses études à l'université d'Oxford, et prit, à sa majorité, la place de son père vacante à la Chambre des Lords depuis 1826. Il appartient au parti conservateur. N'ayant pas d'enfants de son mariage avec une fille de lord Stuart de Rothesay (1842), il a pour héritier de ses titres, son frère, le révérend John, lord Beresford, né en 1814.

WATHIEZ (François-Isidore, vicomte), général français, né à Versailles, le 1er septembre 1777, n'avait pas encore atteint l'âge de seize ans lorsqu'il débuta dans la carrière des armes (juillet 1793), comme ordonnance auprès des représentants du peuple à l'armée des Alpes. Nommé par ceux-ci sous-lieutenant au 25e de chasseurs à cheval, il fit les campagnes, de 1793 à l'an III, aux armées des Alpes et d'Italie, fut blessé au combat de Cairo, combattit vaillamment à Marengo et passa sous les ordres de Murat, alors général, à l'état-major de cavalerie de la grande armée, en qualité de capitaine (1805). Il fut cité pour son courage aux affaires d'Ulm, de Nordlingen, de Vischau, d'Austerlitz, d'Iéna, etc. Chef d'escadron, en 1807, il reçut plusieurs coups de lance à Heilsberg, en couvrant de son corps le général Lasalle, son beau-frère, avec la division duquel il passa, en 1808, en Espagne. Il s'y distingua de nouveau à Médina del Rio Seco, à Burgos où il enfonça, au péril de sa vie, un carré de gardes wallonnes, et à Medelin. Employé, en 1809, au 9e corps de l'armée d'Allemagne, M. Wathiez se trouva à Wagram, remplit plusieurs fois les fonctions de chef d'état-major, et, après avoir, en Russie, fait partie de l'avant-garde jusqu'à la Moskowa, il soutint la retraite avec les escadrons sacrés qui servirent d'escorte à l'Empereur. Général de brigade, le 4 juin 1813, il tint la campagne en Lusace, s'empara d'une redoute à Leipsick, se signala à Hanau, et, à la tête de sa brigade, réduite à cinq cents hommes, occupa Francfort, jusqu'à l'évacuation définitive des pays conquis. Mis en non-activité en 1814, il reçut, en 1815, l'ordre de rallier l'armée du Nord et combattit avec beaucoup d'intrépidité aux Quatre-Bras et à Waterloo.

M. Wathiez fut laissé en disponibilité jusqu'en 1822, époque où il se rallia à la Restauration, qui lui conféra le commandement du département de la Meuse et, en 1824, le titre de vicomte. Remis en disponibilité, après 1830, il fut, à partir de 1832, employé de nouveau à l'intérieur, promu au grade de lieutenant général, le 11 novembre 1837, et fut placé dans la section de réserve, en 1845. — M. Wathiez, grand officier de la Légion d'honneur, depuis le 29 avril 1843, est mort à Versailles, vers la fin de 1855. Son nom est inscrit sur l'arc de triomphe de l'Étoile.

WATT (James-Henry), graveur anglais, né à Londres, en 1799, entra, à seize ans, dans l'atelier de Ch. Heath, dont il rappelle l'éclat et la facilité. Son œuvre, très-nombreuse jusqu'à présent, comprend presque exclusivement des reproductions de l'école anglaise moderne, telles que: d'après sir Landseer, *le Départ du marchand de bestiaux*, *une Basse-cour dans le vieux temps*, envoyés à Paris, en 1855, d'après Stothard; *la Procession de la flèche de lard*, d'après Leslie; *le Premier mai au temps d'Élisabeth*, et,

d'après sir Eastlake : *le Christ aux enfants* (1856); et des *Portraits* pour les publications à vignettes.

WATTEVILLE (Adolphe DU GRABE, baron DE), administrateur et économiste français, né à Paris, le 25 avril 1799, s'est particulièrement occupé des questions de charité et d'assistance publique. Membre de divers établissements de bienfaisance, il a été nommé inspecteur de ces établissements, en 1833, et inspecteur général en 1838. Il est un des deux inspecteurs généraux de première classe, et, depuis le 7 août 1852, officier de la Légion d'honneur. M. de Watteville est membre des Académies de Bordeaux et de Lyon, et de l'Institut national de Washington.

On a de lui : *du Sort des enfants trouvés en France* (1846, in-8); *Situation administrative des monts-de-piété* (1846, in-8); *Code de l'administration charitable* (1847, in-8); *Législation charitable* (1847, broch. in-8); *Essai statistique sur les établissements de bienfaisance* (même année); *du Patrimoine des pauvres* (1849, in-12); *Rapport au ministre de l'intérieur sur le service des enfants trouvés* (1849, in-4), couronné par l'Institut; *du Travail dans les prisons et les établissements de bienfaisance* (1850, broch. in-12); *Rapport au ministre de l'intérieur sur l'administration des monts-de-piété* (1850, in-4), et sur *les Hôpitaux et hospices* (1re partie, 1851, in-4). M. de Watteville a collaboré à *l'Annuaire de l'économie politique*, aux *Annales de l'éducation des sourds-muets et des aveugles*, au *Journal des économistes*, etc.

WATTIER (Charles-Émile), peintre français, né à Paris, le 8 novembre 1800, entra à l'École des beaux-arts en 1823, suivit l'atelier de Nicolas Lafond, puis celui de Gros, et débuta au salon de 1830. Il a successivement exposé, depuis cette époque, des dessins et des tableaux de genre, la plupart reproduits et popularisés par la gravure, entre autres : *la Prière à l'église*, *la Sortie de l'église*, *Ninon de Lenclos et La Châtre*, *l'Hymne des morts de Juillet*, *la Rêverie*, *un Soir d'été*, *l'Entrée au bain*, *l'Embuscade*, *la Dernière famille*, ou *l'anéantissement de l'ordre social* (1849); *le Dîner sur l'herbe* (1853); puis, de grandes aquarelles, *Béatrix de Cinci devant les inquisiteurs*, acquis par la duchesse d'Abrantès (1836), *l'Adieu*, *le Premier jour de printemps;* enfin, d'importants dessins; *le Couronnement de la Vierge*. *Projets de décoration* pour des salons, *Titres* illustrés, et *un Petit souper sous la Régence* (1847), gravé dans *l'Artiste*. Il a encore exécuté pour le boudoir de la princesse B. Galitzin, à Saint-Pétersbourg : *le Midi*, *le Triomphe* et *les Quatre heures du jour*, *le Brevet des récompenses du Salon*, commencé pour le ministère de l'intérieur (1850), des lithographies, etc.

WATTS (Alaric-Alexandre), poëte et journaliste anglais, né à Londres le 16 mars 1789, d'une ancienne famille de bourgeoisie, fut obligé, pour vivre, de donner des leçons dans une institution privée et dans les familles, et passa plusieurs années comme précepteur, aux environs de Manchester. En 1822, il publia un volume d'*Essais poétiques* (Poetic sketches; in-8), dont cinq éditions furent vendues en très-peu de temps, recueil gracieux dont plusieurs pièces, illustrées par Stothard, devinrent très-populaires. Encouragé par les éloges des meilleurs auteurs, il se résolut à vivre de sa plume et embrassa la carrière alors très-lucrative du journalisme. Après avoir écrit dans les feuilles provinciales, *Leeds intelligencer* (1832), et *Manchester-Courier* (1824), il revint à Londres et dirigea le *Literary Souvenir*, de 1824 à 1834, avec le plus grand succès. Cette publication destinée à reproduire les œuvres remarquables des peintres et des écrivains contemporains et qui coûta, en dix ans, plus de 50000 liv. (1 250 000 fr.), fut continuée en 1835 par le *Cabinet of modern Art*. En 1827, M Watts coopéra à la fondation du *Standard*, auquel il fournit plus tard de nombreux articles politiques et littéraires. Enfin en 1833, il établit *The United service Gazette*, journal qui s'adresse spécialement à la marine et à l'armée, et le dirigea aussi dix ans. Les services politiques que ce vétéran de la presse anglaise a rendus au parti conservateur, lui ont fait accorder par le gouvernement une pension annuelle de 100 liv. (2 500 fr.). Dans ces derniers temps il a donné, un second recueil de vers: *Chants du cœur* (Lyrics of the heart; 1850, in-8), mais dans lequel on n'a pas retrouvé la fraîcheur et la grâce de ses premiers essais.

WATTS (George-Frederick), peintre anglais, né en 1818, à Londres, fut élève de l'Académie royale des beaux-arts, et admis dès 1837 à ses expositions, où il envoya d'abord des portraits, puis des scènes de genre tirées de Boccace et de Shakspeare, et son carton de *Caractacus* (1843). En 1844 il partit pour l'Italie, et, durant un séjour de trois années, s'attacha surtout à l'école vénitienne qu'on l'a accusé de reproduire avec trop de servilité. A son retour il se présenta à Westminster-Hall avec deux grandes compositions, *Écho* et *Alfred excitant les Saxons à une expédition maritime*, achetées pour les salles du nouveau Parlement (1847). En 1853, il acheva pour le même palais la fresque de *Saint Georges terrassant le dragon*, qui a été placée dans la galerie des poëtes. Nous citerons encore de cet artiste: *Paolo et Francesca*, *la Fée Morgane* (1849); un portrait de *lady Holland*, *les Illusions de la vie* (1849) *le Bon Samaritain* (1850), offert par l'auteur à la maison de ville de Manchester, etc. Tout récemment il a peint à fresque, dans une salle de l'École de droit de Lincoln's-Inn à Londres, une vaste scène allégorique représentant les principaux législateurs du monde.

WAUTERS (Charles-Augustin), peintre belge, né à Boom (province d'Anvers), en 1811, fit ses études à l'Académie de Malines, puis à celle d'Anvers, où il eut pour maître Matthieu Van Brée. On a de lui des tableaux de religion et d'histoire : *Pierre l'Ermite prêchant la croisade*, *le Passage de la mer Rouge*, *le Martyre de saint Laurent*, *le Giotto*, *l'Albane et sa famille*, *le Casino de Raphaël*, *Charles le Téméraire établissant à Malines le grand conseil ou parlement*, *Mort de Marie de Bourgogne*.

Il s'est adonné aussi avec succès au portrait, et a fait quelques tableaux de genre dont les plus remarquables sont *la Prière et la Famille malheureuse*. Il avait envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855 : *Lecture de l'arrêt de mort du baron de Montigny*, *Instruction religieuse donnée aux pâtres des environs de Rome*, *le Lendemain du bal*. M. Wauters est chevalier de l'ordre de Léopold et a obtenu à Bruxelles deux grandes médailles. Il a été quelque temps directeur de l'Académie des beaux arts de Malines. Il habite aujourd'hui Bruxelles, où il a ouvert un atelier.

WAUTERS (Alphonse-Ghislain), frère du précédent, né à Bruxelles, en 1821, archiviste communal, membre de la société de littérature de Gand, s'est fait connaître par différents ouvrages, dont la plupart concernent sa ville natale ou la Belgique tout entière : *Atlas pittoresque des che-*

mins de fer de Belgique (Bruxelles, 1840); *Guide du voyageur à la grotte de Han Lesse* (1847); *Histoire de la ville de Bruxelles*, en collaboration avec M. A Henne (1843, 3 vol. in-8); *Bruxelles et ses environs. Guide de l'étranger dans cette capitale* (1848). M. Wauters a écrit dans la plupart des journaux de la Belgique: la *Revue de Bruxelles*, le *Messager des sciences historiques*, *le Trésor national*, *la Belgique communale*. *l'Athénée historique*, *l'Émancipation*. Les articles sur les antiquités bruxelloises qu'il a insérés dans ce dernier journal, offrent des détails et des aperçus vraiment curieux.

WAYLAND (Francis), économiste américain, né à New-York en 1796, fit ses études à Union-College, à Schenectady (État de New-York), suivit les cours de médecine pendant trois ans et fut reçu médecin. Mais ses goûts le poussant vers la théologie, il entra, en 1816, au séminaire théologique d'Andover. Le manque de ressources le contraignit alors d'entrer, en qualité de répétiteur à Union-College, ou il resta jusqu'en 1821, et où, cinq ans plus tard, après avoir été chargé d'une église baptiste de Boston, il revint professer la physique et les mathématiques (1826). Il le quitta, en 1827, pour recevoir la présidence de Browne University, à Providence (Rhode-Island), qu'il n'a plus quittée. Il organisa dans le collége une bibliothèque et un cabinet d'appareils scientifiques, et s'y distingua, en plus d'une occasion, par son zèle et son habileté.

En 1842, M. Wayland publia un *Projet de réforme dans l'enseignement et l'organisation des colléges des États-Unis* (Thoughts upon the Collegiat system of United Staty; Boston, 1842, in-12), qui fut l'occasion de grandes discussions. Ses idées, exprimées dans une nouvelle brochure en 1850, ont en grande partie prévalu depuis sur l'organisation officielle de l'enseignement. Il a publié plusieurs ouvrages qui ont été souvent réimprimés en Amérique et en Angleterre: *Éléments de science morale* (Elements of moral science; Boston, 1 vol. in-12), traduits en plusieurs langues; *Principes d'économie politique* (Principles of political Economy; Boston, in-12); *Éléments d'économie politique* (the Elements of political Economy; Londres, 1838, 1 vol. in-32); *Philosophie de l'intelligence* (Intellectuel philosophy; Boston, in-12); *Limites de la responsabilité humaine* (the Limitations of human responsability; New-York, in-12). Citons encore ses *Lettres sur l'Esclavage* (Letters on Slavery: Boston, in-12); son étude sur le premier missionnaire américain dans l'empire Birman (*Memoirs of. rev. Adoniram Judson;* Boston, 1854, 2 vol. in-12.), et enfin un volume de *Sermons* (Boston, in-12).

Les ouvrages économiques du docteur Wayland sont d'excellents manuels, clairs, exacts, judicieux, et qui ont de l'autorité en Angleterre comme en Amérique. Il jouit, comme philosophe et comme orateur, d'une grande réputation et l'on vante la dignité de son caractère.

WEBBER (Charles-Wilkins), écrivain américain, né le 29 mai 1818, à Russellville (Kentucky), faisait, à 19 ans, partie de la fameuse compagnie organisée pour la défense des frontières et connue sous le nom de *Texan-Rangers.* Il y resta plusieurs années, engagé dans une foule d'aventures étranges et hasardeuses, d'où il a tiré le sujet de plusieurs de ses romans. Ce fut là qu'il rencontra, au milieu d'une de ses courses dans les prairies, le célèbre naturaliste Audubon, qui devint son ami, grâce à la similitude de leur goût pour l'histoire naturelle et de leur manière de la comprendre, et qui eut une grande influence sur sa vie. M. Webber vint ensuite habiter New-York, et l'un des plus actifs collaborateurs de différentes revues et magazines, il y publia ses premiers ouvrages, dont quelques-uns ont été dans la suite réunis en volumes: *Hicks, le vieux Guide* (Old Hicks the Guide; New-York, in-12); *Blessé à l'œil* (Shot in the Eye); *la Vie aux frontières* (Adventures upon the frontiers of Texas and Mexico), etc. Il écrivait en même temps de nombreux articles sur ses observations personnelles en histoire naturelle.

En 1849, M. Webber fit paraître un roman, *Gold-Mines of the Gila*, où il racontait une expédition tentée autrefois dans le but de découvrir certaines mines d'or que les traditions indiennes plaçaient à la source du Rio-Gila, sur le versant occidental des montagnes Rocheuses, et lui-même, après l'apparition de son livre, il se mit à la tête d'une compagnie pour renouveler cette expédition. Les indiens Comanches, en volant les chevaux des nouveaux aventuriers, à Corpus-Christi (Texas), firent échouer le projet. Il publia ensuite: *le Chasseur naturaliste* (the Hunter naturalist; Philadelphie, 1855, gr. in-8), dont les illustrations sont dues à la main de sa femme; *Spiritual Vampirism* (1852), satire mordante dirigée contre les théories sociales et religieuses du jour; *Contes de la frontière du Sud* (Tales of the Southern bordes; 1853): *Scènes sauvages et oiseaux chanteurs* (Wild scenes and Song Boids; New-York, 1854, gr. in-8), faisant suite au *Chasseur naturaliste* et également illustré par la femme de l'auteur.

M. Webber n'est ni un savant, ni un professeur, mais un chasseur qui a vu et observé, qui sait raconter et s'y complaît. Dans ces derniers temps il s'était joint à une expédition de Walker dans le Nicaragua. Après s'être vaillamment battu à Massaya (11 octobre 1856), il reprit le chemin des États-Unis. On n'a plus entendu parler de lui, et l'on a supposé que le trop aventureux romancier avait été assassiné.

WEBER (Frédéric), graveur français d'origine suisse, né à Bâle, en août 1813, vint de bonne heure en France, reçut les premières leçons de gravure et de dessin de M. Oberthür à Strasbourg, et compléta ses études quelques années plus tard, par son séjour et ses travaux dans l'atelier de M. Forster. Il se fixa définitivement à Paris en même temps que les frères Girardet et plusieurs de ses compatriotes, et débuta comme eux par des planches destinées aux *Galeries historiques de Versailles* (1843 et suiv.). Il a gravé et exposé entre autres sujets donnés à cet ouvrage, les portraits de *Marie-Adélaïde de Bourgogne*, d'après Santerre; de *Louise-Adélaïde d'Orléans*, de *la princesse de Lamballe*, celui de *l'Impératrice Joséphine*, d'après David (1844-45), et parmi d'autres sujets de son choix, en 1847, *Napoléon, et le Roi de Rome*, d'après Steuben, et les portraits d'*Hobbein* et de *Jules Romain*, tirés de la galerie du Louvre (1845 et 1848). Il a envoyé à l'Exposition universelle de 1855, avec plusieurs des gravures précédentes, *les Gitanos* et *l'Italienne à la Fontaine;* et au salon de 1857, *une jeune Suissesse*, d'après M. Winterhalter. Il a obtenu une 2e médaille en 1847, et en 1855, une mention rapportée par erreur au genre aquarelle.

WEBER (Beda), historien, publiciste et poëte allemand, né le 26 octobre 1798, à Lieuz, village du Tyrol, apprit d'abord l'état de cordonnier. A l'âge de seize ans il put entrer au gymnase de Botzen, où il resta quatre années. Il alla ensuite faire deux ans de philosophie à l'université d'Inspruck. Esprit inquiet et tourmenté, caractère

essentiellement mobile, il crut trouver le calme chez les bénédictins de Marienberg, mais bientôt il rompit ses vœux, revint à Inspruck chercher dans l'étude de la théologie de nouvelles solutions aux grands problèmes philosophiques, et, après être resté quelque temps dans la société littéraire et poétique de la jeunesse tyrolienne, il résolut définitivement de se faire prêtre, et entra au séminaire. Ordonné en 1824, il obtint dans le diocèse de Marienberg une petite cure qu'on lui enleva dès l'année suivante pour le nommer professeur au gymnase de Méran. C'était une disgrâce motivée par les tendances humanitaires et démocratiques des sermons de M. Weber. Malgré de nombreux avertissements, il ne dissimula pas davantage ses sentiments et se fit de puissants ennemis; mais il eut pour lui toute la foule, et une grande partie des prêtres de l'Allemagne du Sud, qui le soutinrent contre les tracasseries du parti aristocratique, et l'envoyèrent en 1848, à l'Assemblée nationale de Francfort. Il vota presque constamment avec les députés libéraux de la droite, comme la plupart de ses collègues du Tyrol; mais il s'opposa au rétablissement de l'empire d'Allemagne au profit du roi de Prusse, s'accordant, en cela, avec le parti autrichien. Après la dissolution de l'Assemblée nationale, il fut nommé membre du chapitre de Limbourg et pasteur de la paroisse catholique de Francfort, avancement officiel qui l'éloignait du théâtre de sa popularité.

M. Beda Weber a beaucoup écrit, et on cite de lui des livres d'histoire et de géographie: *le Tyrol* (Inspruck, 1838, 3 vol.), abrégé sous ce titre: *Manuel des voyageurs dans le Tyrol* (Handbuch für reisende in Tyrol; Ibid., 1842; 2e édit., 1853); *le Tyrol et la réformation* (Ibid., 1841); des descriptions d'Inspruck, de Méran, de Botzen; *Oswald de Wolkenstein et Frédéric à la poche vide* (Ibid., 1850); *André Hofer et l'année* 1809 (Ibid., 1852); puis des ouvrages de religion: *Fleurs de recueillement religieux* (Blüten heiliger Andacht; Ibid., 1845); *Giovanna Maria dalla Croce et son temps* (Botzen, 1850); *Sermons au peuple tyrolien* (Predigten an das Tyroler Volk; Francfort, 1851); *les Caractères* (Characterbilder; Ibid., 1853), etc. M. B. Weber s'est aussi acquis une certaine réputation dans la poésie. Il a publié de nombreux volumes de vers dans lesquels la richesse de son imagination se traduit par une grande abondance de lyrisme. Le plus remarquable et le plus important est intitulé: *Chants du Tyrol* (Lieder aus Tyrol; Inspruck, 1842).

WEBER (Guillaume-Édouard), célèbre physicien allemand, né le 24 octobre 1804, à Wittenberg en Saxe, entra, en 1815, à l'institut des Orphelins de Halle. Il commença ses recherches scientifiques de bonne heure, et à vingt et un ans, il publia avec son frère son ouvrage classique sur la *Théorie des ondes* (Leipsick, 1825). Convaincus que l'expérience doit précéder la théorie, ils s'attachèrent à observer et à décrire tous les phénomènes qui accompagnent les mouvements des ondes dans les liquides et dans l'air, et leur ouvrage, ne contenant que des faits bien constatés, est encore aujourd'hui la base de toute théorie possible sur cette matière. En récompense de cet heureux début, M. Weber fut nommé, dès 1827, professeur adjoint à l'université de Hallle, et appelé bientôt après comme professeur titulaire à Gœttingue. Au mois de décembre 1837 le gouvernement le révoqua de ses fonctions avec plusieurs de ses collègues pour avoir protesté contre la violation de la constitution. Il resta à Gœttingue et continua d'enrichir l'acoustique par d'importantes découvertes, exposées dans les journaux scientifiques de l'Allemagne, tels que les *Annales de chimie, de physique* de Schweiger, les *Annales* de Poggendorf, la *Cæcilia*, etc., etc.). Il commença en même temps à s'occuper de l'électricité et du magnétisme et fit de cette double branche des sciences physiques l'objet de ses plus utiles travaux. En 1845 il fut nommé professeur de physique à Leipsick, où il resta jusqu'en 1849; il fut alors réintégré, avec plusieurs de ses anciens collègues, à Gœttingue, dans son ancienne chaire.

Pendant son premier séjour dans cette ville, M. Weber avait déjà cherché avec l'illustre Gauss (voy. ce nom) à fonder une nouvelle théorie du magnétisme terrestre, qui renversait les théories admises et les méthodes de détermination de cette force. Tandis que le grand géomètre trouvait par ses recherches mathématiques la mesure absolue de l'intensité du magnétisme et une méthode exacte pour la déterminer, M. Weber s'occupait principalement de la partie pratique et purement physique. A l'instigation de ces deux savants, des observatoires magnétiques furent établis sur les principaux points du globe, pour marquer jour par jour la déclinaison de l'aiguille aimantée et pour fixer l'intensité du magnétisme terrestre. Les résultats de leurs recherches sont contenus dans l'ouvrage qu'ils publièrent ensemble sous le titre: « *Résultats des observations de la Société magnétique avec un Atlas de magnétisme terrestre* (Leipsick, 1840). M. Weber donna ensuite seul un ouvrage fort important: *Recherches sur la détermination des forces électro-dynamiques* (Electrodynamische Massbestimmungen; Leipsick, 1846-1852): l'auteur y traite de quelques lois fondamentales de l'action des courants électriques, puis des méthodes servant à déterminer la résistance que les conducteurs opposent au courant électrique, enfin du diamagnétisme.

La physique doit à M. Weber la démonstration expérimentale de deux lois fondamentales qui avaient été supposées par Ampère, savoir: que la force électro-dynamique, avec laquelle deux fils, parcourus par des courants de même intensité, agissent l'un sur l'autre, est proportionnelle au carré de cette intensité, et que les influences électro-dynamiques de deux rouleaux de fil l'un sur l'autre, à une certaine distance, suivent les mêmes lois que les actions mutuelles de deux aimants. Pour les démontrer, M. Weber se servit d'un instrument fort ingénieux que M. Gauss et lui ont introduit dans la physique, le magnétomètre bifilaire. Dans ses recherches sur le diamagnétisme, M. Weber établit principalement l'influence que les corps dans lesquels le diamagnétisme est développé par l'action d'un aimant, exercent à leur tour sur des aimants, et il fonda sur ces observations une théorie qui lui est propre, celle des courants moléculaires circulant dans les corps diamagnétiques.

Parmi les autres travaux de M. Weber nous citerons encore le *Mécanisme de la marche* (Mecanismus der menschlichen Gehwerkzeuge; Gœttingue, 1836), auquel son frère a collaboré.

WEBER (Ernest-Henri), frère du précédent, physiologiste et anatomiste, né à Wissemberg, le 24 juin 1795, étudia la médecine, obtint en 1815 le grade de docteur, et se fit agréger à la Faculté de médecine de Leipsick, où il ouvrit un cours particulier d'anotomie. La publication de son *Anatomia comparata nervi sympathici* (Leipsick, 1817), lui valut, l'année suivante, la chaire d'anatomie comparée, avec le titre de professeur adjoint. Devenu, quelques années plus tard, professeur titulaire d'anatomie, il est, en outre, depuis 1840, professeur de physiologie.

On a de M. Ern. Weber un travail fort remar-

quable, *De aure et auditu hominis et animalium* (Leipsick 1820); *Nouvelles recherches sur la constitution et les fonctions des organes sexuels* (Zusaetze zur Lehre vom Bau und von der Verrichtung der Geschlechtsorgane; Ibid., 1846); un grand nombre de dissertations et de mémoires d'anatomie et de physiologie, réunis en partie dans le recueil intitulé: *Annotationes anatomicæ et physiologicæ* (Ibid. 1851). Il a collaboré aux recherches de son frère sur la *Théorie des ondes* (Wellenlehre; Ibid., 1825), et dirigé la nouvelle édition du *Traité d'anatomie* de Rosenmüller (Ibid., 1834, 5ᵉ édit.) et du *Manuel d'anatomie* de Hildebrandt (Brunswick, 1830-32; 4ᵉ édit., 4 vol.).

WEBER (Édouard-Frédéric), frère des deux précédents et savant distingué comme eux, né à Wittemberg, le 10 mars 1806, exerça pendant quelques années la médecine à Halle, à Naumbourg et enfin à Gœttingue, où son frère Guillaume-Édouard, dont il fut le collaborateur, occupait alors la chaire de physique. Il obtint vers la même époque (1835), la place de prosecteur à la Faculté de médecine de Leipsick.

On a aussi de lui plusieurs études physiologiques insérées dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences du royaume de Saxe, et une dissertation très-importante sur le *Mouvement des muscles* (Muskelbewegung), dans le *Dictionnaire de physiologie* de M. Rod. Wagner.

WEBER (Philippe-Chrétien-Maximilien-Marie, baron DE), fils du grand compositeur Charles-Marie de Weber, né en 1822, s'est fait connaître dans ces derniers temps par des publications de genres bien différents, un recueil de poésies: *Roland à la recherche du Saint-Gréal* (Rolands Graalfahrt; Dresde 1854), une brochure sur *l'Algérie et l'émigration* (Algerien und die Auswanderung dahin; Leipsick 1854). M. de Weber exerce à Dresde les fonctions de directeur de chemin de fer.

WEBSTER (Thomas), peintre anglais, né à Londres, en 1800, passa la première partie de sa vie à Windsor, où son père était attaché à l'établissement de George III. Ses envois aux expositions de l'Académie datent de 1823, et furent assez rares jusqu'en 1835. Ses premiers essais: *le Retour du soldat*, *les Dégustateurs*, *les Dénicheurs d'oiseaux*, furent peu remarqués. Il fut plus heureux avec *l'École de village* (1835), *l'Entrée à l'école* et *la Sortie de l'école* (1836), *le Jeu du ballon* (1839), *les petits Amis* (1841), qui réunissent une foule de types enfantins rendus avec beaucoup de grâce et de naturel. En 1840 sa jolie toile de *Punch* le fit élire associé de l'Académie. Aux expositions suivantes il a donné: *le Sourire* et *la Moue* (1841), que la gravure a rendus populaires; *l'École buissonnière* (1842), *le Colporteur* (1844), *l'École des dames* (1845). Nous signalerons comme œuvres plus récentes: *Bonsoir!* (1846), *un Chœur d'église de village* (1847), *la Glissade* (1849), *une Salle de récréation* (1852), *la Course* (1855), et, sous forme de simples esquisses, des études sur les paysans et les scènes d'intérieur.

M. Webster est un des peintres qui, à l'Exposition universelle de Paris (1855), ont le mieux représenté l'école anglaise. Il y a donné quatre tableaux, vrais modèles du genre expressif et fini: *le Jeu du ballon* et *le Chœur d'église* cités plus haut; *les Vents contraires*, représentant, sous ce titre qui est déjà un trait d'esprit, de jolis marmots qui font une tempête dans un baquet, et *la Marchande de cerises*, qui exprime avec bonheur toute la vivacité de sentiment que l'enfance porte dans les plus petites choses. Ces compositions, qui ont eu le privilége de captiver l'attention de la foule et la bienveillance de toute la critique, ont fait obtenir à l'artiste une médaille de seconde classe. Depuis 1846, il est titulaire de l'Académie des beaux-arts de Londres.

WECKHERLIN (Auguste DE), agronome allemand, né à Stuttgart en 1794, fit des études d'agriculture sous la direction de Schübler, professeur à l'Académie agricole de Hofwyl, et les compléta par divers voyages. A son retour en Allemagne (1817), le roi de Wurtemberg lui confia d'abord l'administration de ses domaines privés, puis le chargea d'aller étudier d'une manière plus approfondie l'agriculture des principaux pays de l'Europe, de la Saxe, de la Prusse, de la Belgique, de la Hollande, de l'Italie, de la Suisse, de la France et de l'Angleterre. L'habile agronome fit partout des recherches consciencieuses, dont il publia le résultat dans des ouvrages pratiques qui ont amené plusieurs réformes. En 1837, M. Weckherlin fut nommé directeur de l'Académie agricole et forestière de Hohenheim et obtint le titre de conseiller intime des domaines de la cour de Wurtemberg. Depuis 1844, il est devenu chef de la direction des domaines du prince de Hohenzollern, qui lui a donné en même temps le titre de conseiller intime ordinaire.

On cite de lui: *Description agronomique des domaines du roi de Wurtemberg* (Landwirthschaftliche Beschreibung der Besitzungen des Kœn. von Würt.; Stuttgart, 1825); *les Animaux domestiques des domaines privés du roi de Wurtemberg* (Abbildung der Hausthierracen auf den Privatgütern, etc.; Ibid., 1827-1834); *l'Éducation de la race bovine en Wurtemberg* (die Rindviehzucht Würtembergs; Ibid., 1839); *de l'Économie rurale en Angleterre* (über englische Landwirthschaft: Ibid., 3ᵉ édit., 1852); *de la Production des animaux domestiques* (die landwirthschaftliche Thierproduction; Ibid., 2ᵉ édit., 3 vol., 1851), etc.

WEDEKIND (Georges-Wilhelm, vicomte DE), économiste allemand, fils d'un médecin distingué, né à Strasbourg, le 28 juillet 1796, acheva ses études scientifiques à la Faculté de Gœttingue. En 1813, il venait d'obtenir, à Darmstadt, une place dans l'administration des eaux et des forêts, lorsqu'il la quitta, pour s'enrôler, comme volontaire, dans l'armée hessoise. Il reprit, après la paix, ses fonctions pour quelque temps, puis il retourna à Gœttingue pour compléter ses études. En 1816, il entreprit un grand voyage pendant lequel il visita les principales forêts de l'Allemagne. A son retour il fut appelé successivement aux fonctions les plus importantes dans le service actif ou dans l'administration supérieure des eaux et forêts. Nommé conseiller intime, en 1848, il ne put faire accepter qu'au bout de quatre ans sa démission, qu'il avait donnée à diverses reprises. — Il est mort le 21 janvier 1856.

M. de Wedekind appartenait par ses opinions politiques au parti libéral. Il fut nommé plusieurs fois député aux États de Hesse; mais le gouvernement refusa constamment de lui accorder le congé nécessaire pour en remplir les fonctions. En 1848 pourtant, il assista aux séances du *Vorparlement*. L'intégrité de son caractère lui acquit, en tout temps, une grande considération. Il a été pendant plusieurs années, directeur de la Société d'horticulture, secrétaire général de la Société des chemins de fer de Darmstadt, vice-président de la Société pour l'amélioration de l'état social des juifs; etc.

M. de Wedekind a écrit, sur l'art forestier, un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on remarque: *Essai d'un système de statistique fores-*

tière (Grundriss zu einem System der Forststatistik; Leipsick, 1818); *Documents pour la connaissance de l'état forestier en Allemagne* (Beitraege zur Kenntniss des Forstwesens in Deutschland; Ibid., 1819-1821, 4 cahiers); *Essai d'un système forestier conforme à l'esprit de l'époque actuelle* (Versuch einer Forstverfassung im Geiste der Zeit; Ibid., 1821); *Instruction pour l'administration forestière* (Anleitung zur Forstverwaltung und, etc.; Darmstadt, 1831); *Instruction pour régulariser le commerce de bois et pour estimer les revenus des forêts* (Anleitung zur Betriebsregulirung und Holzertragsschaetzung der Forsten; Ibid., 1834); *Précis de la Science forestière à l'usage des économistes politiques et des gens du monde* (Umriss der Forstwissenschaft für, etc.; Altona, 1839); *Encyclopédie des Sciences forestières* (Encyclopaedie der Forstwissenschaft; Stutig., 1847); *Nouveaux annuaires des Sciences forestières* (Neue Jahrbücher der Forstkunde; 1re série, Leipsick et Darmstadt de 1828 à 1850; 2e série, Francfort, 1851 et suiv.), etc. Il écrivit en outre un grand nombre d'articles et de mémoires pour la *Gazette universelle des Forêts et des Chasses* (Allgemeine Forst und Jagdzeitung), et devint, en 1847, rédacteur en chef de cette feuille.

WEEKES (Henry), sculpteur anglais, né en 1807, à Canterbury, entra, en 1832, dans l'atelier de Behnes et, cinq ans après, dans celui de Chantrey, qui l'associa fréquemment à ses travaux. Sa première œuvre importante fut une statue du duc de *Wellington*, placée à l'East-India-House. On cite ensuite celles du *docteur Goedal* au collége d'Eton, de *Bacon* à l'université de Cambridge, et le *Monument* élevé au poëte Shelley dans le Hampshire. A l'Exposition universelle de Paris, en 1855, il a envoyé un *Berger*, qui a obtenu une mention. Il est, depuis 1852, membre associé de l'Académie des beaux-arts.

WEGENER (Gaspard-Frédéric), savant historien et publiciste danois, né le 13 décembre 1802, à Gudbjerg en Fionie, passa, en 1828, l'examen de fonctionnaire ecclésiastique, et, en 1836, prit le grade de docteur en philosophie. Il s'acquit une grande réputation de savoir par ses premiers écrits : *De aula attalica*, *artium fautrice* (Copenhague, t. I, 1836); *sur Charles le Danois comte de Flandre* (1839, in-4.), etc.; il exposa ensuite avec talent les événements contemporains dans le *Programme* (Indbydelse) *des Solennités célébrées à Soroë pour les funérailles de Frédéric VI* (Ibid., 1840, in-4), qui résume l'histoire du développement de l'esprit public en Danemark, et dans la *petite Chronique du roi Frédéric VI et du paysan danois* (Liden Krœnike om kong Fr., etc., 1843), qui contient l'histoire de l'émancipation des paysans danois. Il obtint, en 1847, la charge d'historiographe royal et en 1851, celle d'historiographe des ordres royaux.

Lors de l'insurrection du Schleswig-Holstein, M. Wegener, pour contribuer à sa manière à la défense de la nationalité menacée, se mit à la suite des armées danoises et pénétra avec elles dans les villes conquises. Il fouillait les archives et en tirait des documents à l'appui des prétentions danoises. Il publia ainsi : *Souveraineté sur le vieux Rendsborg dans l'île de l'Eider* (Om Landshœiden over det gamle Rendsborg, etc., 1849); *sur l'Union politique inséparable du Slesvig et du Danemark* (Om den evige Forbin delse mellem, etc., 1848); *le duc d'Augustenbourg et la révolte du Holstein, exposé authentique*, etc. (om Hertugen af August., etc., 1849) : *Documents authentiques relatifs à l'histoire du Danemark au* XIXe *siècle* (Actmæssige Bidrag til Danmark Historic, etc., 1851). Tous ces écrits, qui se distinguent par beaucoup de vivacité et de clarté, ont eu plusieurs traductions allemandes; deux ont même été traduits en français, et ils ont eu une grande influence sur l'opinion publique dans ces questions compliquées. M. Wegener fit partie, en 1848-1849, de l'Assemblée nationale, comme député du roi.

Revenu aux archives nationales, dont il était devenu directeur depuis 1848, il conclut avec le gouvernement norvegien une convention relative aux documents concernant la Norvége. Il a commencé à publier, sous le titre de *Rapports annuels* (Aarsberetninger fra det K. Geheim Archiv; Copenhague 1855, in-4), un recueil de pièces historiques inédites. En 1852, il combattit, dans une remarquable brochure intitulée *un Manuscrit*, le message royal du 4 octobre, qui introduit dans la Constitution danoise le principe de la loi salique. Traduit devant les tribunaux par ordre du ministère Œrsted, il fut acquitté à tous les degrés de juridiction. A la suite de cet échec éprouvé par ses ministres, le roi adressa des réprimandes à M. Wegener, dans un acte public, qui donna lieu à des manifestations populaires en faveur du savant archiviste. Commandeur du Danebrog (1850) et de l'ordre norvégien de Saint-Olaf (1851), il est vice-président de la Société des antiquaires du Nord (1848), directeur de la Société pour l'histoire et la langue nationales (1851) et membre de l'Académie des sciences (1843), où il fait partie de la commission chargée de publier les *Regesta* et le *Diplomatarium*. Contrairement à l'usage des savants danois. M. Wegener n'a pas voyagé à l'étranger.

WEHLÉ (Charles), compositeur et pianiste allemand, né à Prague, en Bohême, le 17 mars 1825, fut destiné au commerce et travailla dans divers bureaux à Leipsick, puis à Marseille et à Paris. Muni de lettres de recommandation de Thalberg, qui le décida à suivre son goût pour la musique, il retourna à Leipsick, étudia, pendant trois ans, sous Moschelès et Richter; il se rendit ensuite à Berlin, où les leçons de M. Kullack l'initièrent à la manière de l'école moderne. Depuis 1853, il est à Paris, où il a pris une place distinguée parmi nos pianistes. Entre ses compositions, d'un rhythme très-original, on remarque : *les Bohémiennes*, *Marche cosaque*, *Fête bohémienne*, et une *Grande Sonate* en quatre parties, pour piano.

WEIDMANN (maison). Voy. Reimer.

WÉI-TCHING ou Pé-wang, le roi du Nord, un des chefs de l'armée insurrectionnelle en Chine, sous la suzeraineté de Tien-té, prétendant à l'Empire. Il est de très-haute taille, et a le teint foncé d'un Malais. Sa force physique, son intrépidité lui ont donné une très-grande autorité dans l'insurrection. On assure qu'il est natif du Konang-si, berceau de la rébellion (voy. Tien-té).

WEIL (Gustave), orientaliste et historien allemand, né le 24 avril 1808, à Sultzbourg, dans le grand-duché de Bade, avait pour grand-père le rabbin de Metz, qui l'appela auprès de lui et lui fit commencer des études sérieuses sur le Talmud, dans la pensée de faire de lui un théologien; il préféra devenir historien, philologue et orientaliste. En 1830, M. Weil vint à Paris, où les études vers lesquelles il se sentait porté, avaient pris une grande extension, sous la direction de Silvestre de Sacy. Il passa ensuite en Orient et, pendant cinq années de séjour au Caire, il reçut des leçons de persan, de turc et d'arabe de plusieurs personnages importants. Il occupait en même temps différents emplois dans les écoles publiques de

la ville, et rendait d'utiles services soit comme interprète, soit comme professeur de français.

De retour en Allemagne, vers 1836, il fut d'abord employé comme collaborateur à la bibliothèque de l'université d'Heidelberg, et, après avoir rempli quelques autres fonctions provisoires, fut définitivement nommé professeur de langues orientales en 1845. Il avait déjà publié des travaux très-importants; une traduction *des Colliers d'or* de Samachschari (Stuttgart, 1836); *la Littérature poétique des Arabes* (die poetische Literatur der Araber; Ibid., 1837), et une traduction des *Mille et une Nuits* (Ibid., 1837-1841, 4 vol.), ainsi que deux ouvrages historiques : *le Prophète Mohammed* (Ibid., 1843), et *Introduction historique et critique au Koran* (Historich-Kristische Einleitung in den Koran; 1844). Il donna depuis : *Légendes bibliques des musulmans* (Biblische Legenden der Muselmaenner; Francfort, 1845), et une très-remarquable *Histoire des kalifes* (Geschichte der Kalifen; Manheim, 1846-1851, 3 vol.). Tous ces ouvrages se distinguent par une connaissance exacte des sources orientales, jointe à des aperçus critiques ingénieux, et quelquefois d'une haute portée.

WEILL (Alexandre), littérateur français, né en 1819, en Alsace, d'une famille israélite, fit ses études universitaires en Allemagne, écrivit dans les journaux de Berlin, de Leipsick, de Cologne, de Stuttgart et publia, vers 1842, en allemand : *les Histoires de village*, qui obtinrent un certain succès au delà du Rhin. Après avoir consacré quelque temps à se fortifier dans la connaissance de la langue française, il entra à la rédaction de *la Démocratie pacifique*, où il donna *la Guerre des paysans* (1847, in-18), roman socialiste, traduit, dit-on, de Zimmermann. Puis il fournit des articles littéraires au *Corsaire-Satan*, fut chargé, à *la Presse*, de la politique étrangère, et passa, en 1848, à *la Gazette de France;* il se faisait légitimiste, pour n'être pas, disait-il, de l'avis de tout le monde. Il écrivit contre la République une douzaine de brochures, dont l'esprit de parti exagéra la portée, telles que : *Feu et flamme* (1845); *République et monarchie* (1848), qui eut six éditions; *Debout la province!* (1849), *Roi et président* (1851).

On a encore de M. Weill : *le Génie de la monarchie* (1849, in-8); *le Livre des rois* (1852, in-8); *Histoires de village* (1852, in-18); *une Madeleine* (1853), drame en vers qui n'a pas été représenté; *les Mystères de la création* (1854, in-18), traduits de l'hébreu; *Schiller* (1854, in-8), étude historique; *l'Idéal* (1854, in-18), essai d'esthétique; *Gumper* (1855, in-18), nouvelles; *Contes d'amour* (1856, in-18), etc.

WEINLIG (Christian-Albert), naturaliste et économiste allemand, né à Dresde, en 1812, fils du musicien de ce nom, étudia, à Leipsick, les sciences naturelles et la médecine, se fit recevoir docteur et devint professeur particulier pour les siences naturelles qu'il enseigna, à l'école du commerce. Nommé professeur à Erlangen, en 1845, il passa l'année suivante au ministère de l'intérieur, comme conseiller, dans la section de l'industrie, du commerce et de l'agriculture. En février 1849, il reçut le portefeuille de l'intérieur, dans le ministère de transition, formé sous la présidence de Held; mais il le résigna, au mois de mai suivant, pour reprendre, comme conseiller privé, la direction des affaires industrielles et commerciales.

On a de lui plusieurs traductions avec commentaires, celles de *l'Introduction à l'étude des sciences naturelles*, d'Herschell (Leipsick, 1836, in-8), de *la Chimie végétale*, de Thompson (1838, in-8), etc.; puis divers ouvrages scientifiques : *Leçons de chimie théorique* (Lehrbuch der theoretischen Chemie; Leipsick, 1840-41); *Esquisse de la mécanique naturelle* (Grundriss der mechanischen Naturlehre; Ibid, 1843), etc. Il a redigé, de 1835 à 1845, *la Feuille centrale pharmaceutique* et *la Feuille centrale polytechnique*.

WEIR (William), journaliste écossais, né vers 1802, à Édimbourg, où il reçut son éducation, étudia le droit et fut admis au barreau en 1826. Dégoûté bientôt de la pratique judiciaire, il se tourna vers le journalisme. Chargé, pendant quelque temps, du *Journal littéraire d'Édimbourg,* il y déploya, dans les questions politiques, beaucoup de talent, et passa à la direction de *l'Argus de Glasgow*, feuille libérale; il l'a conservée plusieurs années. Étant ensuite venu à Londres, il entra au *Daily News*, où il remplit, depuis la mort de M. Hunt, les fonctions d'éditeur.

WEISBACH (Jules), mathématicien et ingénieur allemand, né le 10 août 1806, à Mittelschmiedeberg, près Annaberg, en Saxe, et fils d'un conducteur des mines, suivit les universités de Gœttingue et de Vienne, et obtint, en 1833, la place de professeur de mathématiques appliquées à l'Académie de Freiberg. Spécialement occupé d'hydraulique et de géodésie pratique, il est parvenu à des résultats fort importants, tels que la découverte de la contraction imparfaite de l'eau. C'est lui qui a introduit dans les formules de calcul hydraulique, le coefficient, appelé coefficient de résistance, et singulièrement simplifié par là le travail théorique de l'ingénieur hydraulicien. Ses écrits sur ce sujet, intitulés : *Recherches de mécanique et d'hydraulique* (Untersuchungen in dem Gebiete der Mechanik und Hydraulik), se subdivisent en *Expériences sur l'écoulement de l'eau par des vannes, robinets, soupapes*, etc. (Versuch über den Ausfluss des Wassers durch Schieber, etc.; Leipsick, 1842), et *Expériences sur la contraction imparfaite de l'eau à la sortie d'un réservoir ou d'un tuyau* (Versuch über die unvollkommene Contraction des, etc.; Ibid, 1843).

On doit encore à M. Weisbach : *Manuel de l'ingénieur mécanicien des mines* (Handbuch der Bergmaschinenmechanik; Leipsick, 1835-1836); *Éléments de mathématiques* (Leitfaden zum Unterricht in der niedern Mathematik; Ibid, 1835), *Tables des sinus et cosinus multiples* (Tafel der vielfachen Sinus und Cosinus; Brunswick, 1842); *Traité de mécanique pratique* (Lehrbuch der Ingenieur- und Maschinenmechanik; Ibid, 1845-1854, 3 vol.; 3e édit., 1856-1857); *l'Ingénieur, recueil de tables, formules et règles d'arithmétique, de géométrie et de mécanique* (der Ingenieur, Sammlung von Tafeln, Formeln, etc.; Leipsick, 1848); *Manuel de l'ingénieur géomètre des mines* (die neue Markscheidekunst; Brunswick, 1850, tom. I); *Expériences sur la force exercée par la pression, le choc et la réaction de l'eau*, ou *Expériences sur le travail effectif d'une roue de réaction simple* (Versuche über die Kraft des Wassers durch Druck, Stoss und, etc.; Freiberg, 1851); *Traité d'hydraulique expérimentale* (Experimentalhydraulik; Brunswick, 1855), etc.

WEISS (Charles), littérateur et bibliographe français, né le 15 janvier 1779, à Besançon, se livra de bonne heure à la littérature, cultiva la poésie, prit aux *Essais littéraires*, publiés par une société de jeunes gens, une part active qui lui valut d'être admis à l'Académie de Besançon, en 1807. En 1812, il fut nommé conservateur administrateur de la bibliothèque de cette ville, et devint un

des bibliothécaires de France les plus savants. Les frères Michaud demandèrent son concours pour leur *Biographie universelle*, à laquelle il fournit un nombre d'articles presque incalculable; M Victor Leclerc, dans un article sur la dernière livraison de ce grand ouvrage (*Débats*, 23 déc. 1828), appelait l'actif collaborateur « l'Atlas de ce monde biographique. » En 1832, M. Ch. Weiss fut élu correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Décoré, dès cette époque, de la Légion d'honneur, il a été promu officier de cet ordre, le 29 août 1850.

Outre des mémoires et des fragments communiqués à des sociétés savantes et insérés dans leurs recueils, M. Ch. Weiss, dont les recherches infatigables ont fait espérer, depuis plus de vingt ans, d'importantes publications, compte peu d'ouvrages. Son œuvre principale est une édition des *Papiers d'État du cardinal de Granvelle* (Imp. royale, 1841-1851, tom. I-VIII, in-4), avec une *Notice*. *La Biographie universelle*, publiée sous sa direction, par une société de gens de lettres (6 vol. in-8), et réimprimée plusieurs fois, n'est qu'une réédition de l'ancien *Dictionnaire historique* (1825 et suiv., 10 vol.), à la rédaction et à l'esprit duquel M. Weiss paraît être resté également étranger. On lui attribue par erreur, dans *la Littérature française contemporaine*, les thèses et autres publications de son homonyme (voy. l'article suivant).

WEISS (Charles), historien français, né à Strasbourg, le 10 décembre 1812, termina, à Paris, ses études, commencées dans sa ville natale, entra, en 1833, à l'École normale, et devint successivement professeur d'histoire aux colléges royaux de Toulouse et de Strasbourg. Attaché, depuis 1839, au lycée Bonaparte, il y est aujourd'hui premier professeur d'histoire. M. Weiss a le grade de docteur ès lettres. Il est, depuis le 27 avril 1845, chevalier de la Légion d'honneur. Il a été aussi décoré de l'ordre espagnol de Charles II.

Un de ses premiers ouvrages est : *l'Espagne, depuis le règne de Philippe II jusqu'à l'avénement des Bourbons* (Paris, 1844, 2 vol. in-8); cet ouvrage, qui est le développement de sa thèse pour le doctorat, a, selon M. Mignet, un but précis, une méthode excellente, une utilité incontestable; il a été traduit en espagnol. Depuis, M. Weiss a fait paraître *l'Histoire des réfugiés protestants de France, depuis la révocation de l'édit de Nantes jusqu'à nos jours* (Paris, 1853, 2 vol. gr. in-18), un curieux et savant tableau de toutes les funestes conséquences, au dedans et au dehors du royaume, d'une mesure aussi insensée que cruelle : ce livre a été traduit, l'année même de sa publication, en Angleterre et aux États-Unis, et a obtenu de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en 1854, le grand prix Gobert, conservé à l'auteur l'année suivante. Des documents nouveaux, reçus d'Angleterre, de Hollande, d'Allemagne et d'Amérique trouveront place dans la seconde édition.

M. Weiss a édité *les Sermons choisis*, de J. Saurin, avec une *Notice biographique* et des notes (Paris, 1854, in-18). Il a inséré des articles de critique littéraire dans *le Journal général de France*, *l'Athenæum français*, *le Lien*, etc.

WEISSE (Chrétien-Hermann), philosophe allemand, né à Leipsick, le 10 août 1801, fils d'un jurisconsulte distingué, étudia à l'université de sa ville natale et devint, en 1823, agrégé et, en 1828, professeur adjoint de philosophie. En 1837, il donna sa démission pour se consacrer, dans la retraite, à l'étude de la philosophie et des belles-lettres. Rentré plus tard dans l'enseignement, il fut nommé, en 1845, professeur titulaire de philosophie. L'université de Iéna lui conféra, en 1840, le titre honorifique de docteur en théologie. D'abord disciple de Hegel, M. Weisse s'est ensuite séparé de lui. Il fait partie de l'école philosophique allemande, qui a pour principal organe *la Revue philosophique et de théologie spéculative* de Fichte (voy. ce nom).

On a de lui de nombreux travaux : *de l'Étude d'Homère et de son importance à notre époque* (über das Studium des Homer und seine Bedeutung, etc.; Leipsick, 1826); *de la Mythologie*, etc. (über den Begriff, die Behandlung und die Quellen der Mythologie; Ibid., 1827); *de Platonis et Aristotelis in constituendis summis philosophiæ principiis differentia*; Ibid., 1828); *de l'État actuel de la philosophie* (über den gegenwaertigen Standpunkt der philosophischen Wissenschaft; Ibid., 1829); *Système scientifique d'esthétique* (System der Aesthetik als Wissenschaft von der Idee der Schœnheit; Ibid, 1830, 2 vol.); *l'Idée de Dieu* (die Idee Gottes; Dresde, 1833): *Doctrine secrète des philosophes sur l'immortalité de l'individu humain* (die philosophische Geheimlehre über die Unsterblichkeit des menschlichen Individuums; Dresde, 1834): *Éléments de métaphysique* (Grundzüge der Metaphysik; Leipsick, 1835); *Critique et commentaire du Faust de Gœthe* (Kritik und Erlaeuterung des Gœthe'schen Faust; Ibid, 1837); *Études critiques et philosophiques sur l'histoire évangélique* (die evangelische Geschichte kritisch und philosophisch bearbeitet; Ibid., 1838, 2 vol.); *le Problème philosophique de notre époque* (das philosophische Problem der Gegenwart; Ibid., 1842); *la Christologie de Luther* (die Christologie Luther's; Ibid., 1852; 2ᵉ édit., 1854); *Dogmatique philosophique ou la philosophie du christianisme* (Philosophische Dogmatik oder die Philosophie des Christenthums; Ibid., 1855, 2 vol.), etc.

M. Weisse a, en outre, traduit en allemand : *la Physique* et le traité *de l'Ame* d'Aristote (Leipsick, 1829, 2 vol.), et inséré divers articles dans plusieurs journaux philosophiques et littéraires. On cite aussi de lui une brochure politique : *de la Légitimité de la dynastie française de* 1830 (über die Legitimitaet der gegenwaertigen franzœsischen Dynastie; Ibid., 1832).

WEITLING (Guillaume), écrivain socialiste allemand, né à Magdebourg, en 1808, reçut une éducation très-bornée et apprit le métier de tailleur. Voyageant comme ouvrier, il vint à Paris, où il s'affilia à des sociétés communistes dont il adopta les principes. Il passa en Suisse, fonda des associations parmi les ouvriers et publia divers ouvrages qui firent du bruit : *Garanties d'harmonie et de liberté* (Garantien der H. und Freiheit; Vivis, 1842); *l'Humanité telle qu'elle est et telle qu'elle devrait être* (die Menschheit, wie sie ist, etc.; Berne, 2ᵉ édit., 1845), et *l'Évangile du pauvre pécheur* (das Evangelium des armen Sünders; Zurich, 1845). A propos de ce dernier ouvrage, M. Weitling, dont l'influence et les écrits peuvent faire juger quel travail s'opérait dans les masses populaires avant l'explosion de 1848, fut arrêté, poursuivi et expulsé de la Suisse. Ses idées, qui sont celles du communisme, n'ont rien de remarquable que la chaleur et la vivacité avec lesquelles elles sont exposées. Repoussé de la Suisse, il s'est réfugié dans l'Amérique du Nord.

WEKERLIN (Jean-Baptiste), compositeur français, né à Guebviller (Haut-Rhin), en 1821, et fils d'un manufacturier, amateur de musique, qui lui communiqua de bonne heure ses goûts, partagea quelque temps les travaux industriels de

son père, puis vint à Paris et se fit admettre au Conservatoire. Bientôt, abandonné à lui-même, il dut chanter au cachet, et trouva, grâce à Mme Damoreau, un éditeur pour ses premières romances. En novembre 1847, il fit jouer au Conservatoire *Roland*, grande scène héroïque, et, six ans après, donna au Théâtre-Lyrique *l'Organiste*, opéra qui eut un certain succès (mai 1853). Le directeur, Jules Séveste, que la mort enleva peu après, lui confia alors la partition d'un libretto en trois actes, restée jusqu'ici dans les cartons du théâtre. En 1855, M. Wekerlin a épousé la fille de Mme Damoreau (voy. ce nom).

Vers la fin de 1853, il avait formé, avec M. Seghers, la Société sainte-Cécile, qui donna, pendant plusieurs années, des concerts de musique classique. M. Wekerlin, qui s'était réservé la direction de la partie chorale, a fait exécuter, entre autres œuvres personnelles : *le Jugement dernier*, pièce de Gilbert; *Eloa*, scène de bohémiens; *l'Aurore*, des *Ouvertures*, des *Symphonies*, etc. Il a encore composé : *les Revenants bretons*, *Tout est bien qui finit bien*, opéras de salon; *Échos du temps passé*, série d'anciens airs du XIIe au XVIIIe siècle (1854-56).

WELHAVEN (Jean-Sébastien), poëte et littérateur norvégien, né à Bergen, le 22 décembre 1807, acheva ses études à l'université de Christiania, où le poëte Wergeland, avec ses vers patriotiques, était alors en grande faveur auprès des étudiants. Ne trouvant pas cette popularité entièrement méritée, il publia, contre le poëte en vogue, une brochure intitulée : *Art poétique de Henri Wergeland*, où il lui reprochait de circonscrire le domaine de la poésie, et de pousser jusqu'au fanatisme le sentiment de la nationalité. Cet écrit souleva des tempêtes, et l'auteur devint l'objet d'attaques violentes. Bientôt pourtant il se rangea autour de lui une pléiade de jeunes littérateurs, avec lesquels il fonda, pour la propagation de ses idées, un journal hebdomadaire, *le Widar*. Puis il publia un poëme polémico-didactique, *le Crépuscule* (Norges damring; Christiania, 1834), qui émut singulièrement les cercles poétiques et littéraires, et eut, dès l'année suivante, une seconde édition.

Le Widar ayant disparu en 1835, M. Welhaven le remplaça par *le Constitutionnelle*, qui soutint, pendant dix années, la lutte la plus vive contre les débris de la vieille école classique. Il y publia pour son compte, de nombreux articles de polémique, d'une grande finesse et d'une grande verve. On cite, parmi ses écrits de cette époque : *sur la Révision de nos psaumes* (Christiania, 1840); *Opposition de l'école poétique norwégienne avec l'ancienne poésie d'Ewald* (1849); *Anthologie des poésies de Frimann*, avec commentaires (1851); *Biographie de Louis Holberg* (1854), etc.

Non content de plaider la cause d'une poésie nouvelle, qui agrandit le domaine de l'art, en accomplissant dans son pays la révolution romantique, il prêcha d'exemple et donna plusieurs recueils de vers pleins d'éclat et de mouvement, mais avec des exagérations systématiques et la subordination constante du goût et du sentiment à l'imagination. Ces recueils sont intitulés : *Digte* (Christiania, 1839); *Nie Digte* (Ibid., 1844) : *Hal vhondret Dygte* (Copenhague, 1848); *Reisebilleder og Digte* (Christiania 1851).

Le triomphe des idées de M. Welhaven lui a valu tous les honneurs et toutes les distinctions. Il est, depuis 1846, professeur de philosophie à Christiania. Directeur de la Société artistique de cette ville, il exerce sur l'art et la littérature une double influence, contre laquelle il ne s'est encore manifesté aucun symptôme de réaction. Quoiqu'il se soit peu occupé de politique, il a exprimé pour l'union des trois peuples scandinaves, des sympathies qui ont encore augmenté sa popularité.

WELCKER (Frédéric-Gottlieb), un des plus savants archéologues de l'Allemagne, né le 4 novembre 1794, à Grünberg, dans le grand-duché de Hesse, a consacré sa vie à l'étude de l'antiquité. Il ne savait encore où tourner l'activité de son esprit, lorsque le célèbre archéologue danois Zoega, qu'il connut dans un voyage à Rome, en 1806, décida de sa vocation. Après avoir occupé différentes chaires, il fut définitivement attaché, en 1819, à l'université de Bonn, comme professeur de philologie, et nommé bibliothécaire général. Ce fut une fortune pour la ville de Bonn, où, grâce à lui, se ranima le goût des études approfondies. Il y fonda un musée des arts que ses voyages en Italie le mirent à même d'enrichir.

Malgré quelques tracasseries ministérielles que lui attira son caractère aussi indépendant que son esprit, M. Welcker ne donna jamais de relâche à sa prodigieuse fécondité. Outre ses nombreux ouvrages, il a publié dans les revues les plus savantes de l'Allemagne une foule de mémoires et de dissertations, et il est, depuis plus de vingt ans, un des rédacteurs les plus actifs du *Musée philologique du Rhin*. Il vient d'être nommé associé etranger de l'Institut (1858).

C'est dans *les Études heidelbergeoises* de Daub et de Creuzer (vol. IV, 1808), que parut le premier travail de M. Welcker : *les Hermaphrodites de l'art antique* (über die Hermaphroditen der alt. Kunst). Quelque temps après, il consacra à Zoega, qui paraît avoir exercé sur sa vie une grande influence, un ouvrage tout entier : *Vie de Zoega*, *Collection de ses lettres*, *et appréciation de ses ouvrages* (Zoega's Leben, etc.; Stuttgart, 1810, 2 vol.). Mais c'est surtout comme interprète et traducteur de l'antiquité qu'il s'est fait un nom. Parmi ses ouvrages, si estimés des érudits et des philologues, on remarque : *ses Comédies d'Aristophane* (1810-1811, 2 vol.), travail précieux par la fidélité de la traduction et la richesse des commentaires, mais qui malheureusement ne comprend que deux pièces : *les Nuées* et *les Grenouilles*; *Fragmenta Alcmanis lyrici* (Giessen, 1815); *Hipponactis et Ananii iambographorum fragmenta* (Gœttingue, 1817); *sur une Colonie crétoise à Thèbes*, *la déesse Europe et Cadmus* (über eine Kretische Col. in Th., etc.; Bonn, 1824); *la Trilogie d'Eschyle* (die Æschyleische Tril.; Bonn, même année), que suivit, pour répondre aux critiques d'Hermann, un *Appendice avec une dissertation sur le drame satirique* (Francfort, 1826): *Theognidis reliquiæ* (Francfort, 1826); *le Cycle épique ou les poëtes homériques* (der epische Cyklus, oder, etc.; Bonn, 1835-49; 2 vol.); *les Tragédies grecques avec un retour sur le cycle épique* (die griech. Trag., etc.; Bonn, 1839, 3 vol.); *Anciens monuments* (Alte Denkmaeler. Gœttingue; 1849-51, 3 vol.). M. Welcker a publié, en outre, divers ouvrages en commun avec les hommes les plus érudits de son temps, F. Jacobs (*Philostratorum imagines et Callistrati statuæ*), Thiersch, Otfr. Müller, etc., etc. On a encore de lui deux ouvrages destinés à faire connaître le musée de Bonn et les richesses qu'il y a amassées (Bonn, 1841-1845). — Il est inutile de dire tout ce qu'on trouve de savoir solide et profond chez cet infatigable explorateur de l'antiquité. Mais il a les défauts de ses qualités : un luxe parfois excessif d'érudition, de longues digressions, et les Allemands mêmes lui voudraient plus de clarté.

WELLESLEY (lord Charles), homme politique anglais, né en 1808, à Dublin, est frère puîné

et héritier présomptif du présent duc de Wellington (voy. ce nom). Il embrassa, en 1824, la carrière des armes, et devint, en 1851, colonel et aide de camp du général Hardine. En 1842, il entra à la Chambre des Communes pour le comté de Hants, vota avec le parti conservateur, et, aux élections générales de 1852, obtint le mandat de Windsor. Au mois de février 1855, étant en dissidence d'opinion avec ses commettants, il s'est représenté devant eux et n'a pas été réélu.

WELLINGTON (Arthur-Richard-Wellesley, 2e duc de), général et pair d'Angleterre, né le 3 février 1807, à Londres, est le fils aîné du célèbre général élevé, en 1809, à la pairie, et créé duc en 1814 (deuxième titre, marquis de Douro). Il fit ses études à l'université de Cambridge, dont il tient le diplôme honoraire de docteur en droit, et embrassa la carrière des armes; bien qu'il n'eût fait aucune campagne, il arriva rapidement aux grades supérieurs, devint, en 1842, aide de camp de son père et fut nommé, en 1854, major général et lieutenant-colonel des carabiniers du Middlesex. Dès qu'il eut atteint l'âge requis, il entra à la Chambre des Communes pour Aldborough (1829), puis représenta la ville de Norwich (1837).

A la mort de son père (1852), il prit siége à la Chambre haute. Il n'a jamais, dans le Parlement, joué qu'un rôle fort secondaire, prenant rarement la parole et ne se départant de ses rigoureux principes de torysme qu'en faveur des mesures économiques proposées par sir Robert Peel. Depuis 1853, il remplit à la cour la charge de grand écuyer; sa femme, la fille du marquis de Tweeddale, qu'il a épousée en 1839, est dame d'honneur de la reine. Outre les titres anglais, il porte encore ceux de prince de Waterloo, duc de Ciudad-Rodrigo et grand d'Espagne de première classe, marquis de Torres-Vedras, etc. Il fait partie du Conseil privé depuis 1853. N'ayant pas d'enfants, il a pour héritier présomptif son frère puîné, lord Charles Wellesley (voy. ci-dessus).

WELSCHOW (Jean-Matthias), historien danois, né à Copenhague, le 22 novembre 1796, s'occupa de bonne heure de recherches historiques. Couronné, pour ses premiers travaux, par l'université de Copenhague (1818), et l'Académie des sciences (1824), il passa, en 1822, l'examen de fonctionnaire ecclésiastique et obtint, en 1831, le grade de docteur, avec une thèse intitulée: *de Institutis militaribus Danorum, regnante Valdemaro secundo*. Au retour d'un voyage, fait à l'étranger aux frais de l'État (1831-33), il fut nommé professeur adjoint d'histoire et d'archéologie septentrionale à l'université de Copenhague, et professeur titulaire en 1850. M. Welschow est chevalier du Danebrog, membre de l'Académie des sciences de Danemark, etc. La connaissance approfondie qu'il possède de l'histoire de ces duchés, l'a fait choisir pour membre de la commission chargée de déterminer les limites entre le Schleswig et le Holstein (1851). Il a fait sur les rapports de ces pays entre eux et avec le Danemark, et sur l'histoire des traités qui les régissent depuis 1459, les études les plus sérieuses, et publié des mémoires qui font autorité. Le principal est inséré dans *les Anti-Sleswig-Holstenke Fragmenter* (1849), et a été traduit en allemand.

WEMYSS (Francis Wemyss Charteris Douglas, 3e comte de), pair d'Angleterre, né en 1796, descend d'une ancienne famille écossaise, élevée en 1821 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de lord Elcho, il devint député-lieutenant d'Édimbourg et prit, en 1853, la place de son père à la Chambre des Lords, où il vote avec le parti libéral modéré. De son mariage avec une fille du comte de Lucan, il a trois enfants, dont l'aîné est lord Elcho (voy. ce nom).

WENLOCK (Beilby-Richard Lawley, 2e baron), pair d'Angleterre, né en 1818, à Londres, siégea d'abord à la Chambre des Communes, sous le nom de Lawley. En 1852, il prit à la Chambre haute la place de son père, qui avait obtenu une pairie en 1839. Il appartient au parti libéral. De son mariage avec une fille du marquis de Westminster (1846), il a cinq enfants, dont l'aîné, Beilby Lawley, est né à Londres en 1849.

WERDER (Charles), philosophe allemand, né à Berlin, le 13 décembre 1806, acheva ses études dans l'université de cette ville, y enseigna la philosophie, d'abord comme maître répétiteur (1834), et, depuis 1838, comme professeur adjoint. Disciple indépendant de Hegel, il a eu, par la vivacité de sa parole et la valeur de ses idées, une influence considérable dans les Facultés de philosophie et de droit. Ses écrits philosophiques sont, du reste, peu nombreux: une dissertation latine sur *le Parménide de Platon* (Berlin, 1851), *une Logique* (1841), et un Discours prononcé, en 1849, à l'Institut de Frédéric-Guillaume, *sur les Notions positives que peut fournir la philosophie*.

M. Werder a aussi cultivé la poésie. Outre plusieurs pièces de vers dans *l'Almanach des Muses* de Berlin, il a donné une trilogie dramatique, *Colomb*, dont la première partie a été représentée devant la cour de Frédéric-Guillaume IV, au palais de Charlottenbourg; la pièce entière a été jouée avec succès sur plusieurs théâtres.

WERLAUFF (Éric-Christian), savant danois, né à Copenhague, en 1781, entra, à vingt ans, à la bibliothèque du roi, dont il est aujourd'hui directeur. Il s'adonna tout entier à l'étude des langues scandinaves et des antiquités de l'Islande. Après avoir publié, en 1812, un recueil d'anciens chants nationaux sous ce titre: *Vatnsdaela saga ok saga af finnboga hinum rama*, il fit paraître, trois ans plus tard, des documents pour l'histoire du roi Sverre, et, de 1813 à 1826, en collaboration avec B. Thorlacius, les tomes IV, V et VI de *l'Histoire des rois de Norwége*, qui se termine à Snorre Sturleson. En 1834, il publia avec, Engelstoft, le huitième volume des *Scriptores rerum Danicarum*. Il a éclairci l'histoire et la géographie du moyen âge, par un grand nombre de monographies très-estimées en Danemark et en Allemagne. Historien, géographe, philologue, archéologue et bibliophile, M. Werlauff est un des savants les plus laborieux et les plus distingués de son pays.

Outre ses articles remarquables, dans *le Scandinavisk Litteratur-Selskabs Skrifter*, dans *les Annales de l'Antiquaire*, dans *le Nordisk Tidsskrift for Oldkyndighed*, etc., il faut citer son *Essai sur l'histoire de la langue danoise dans le duché de Slesvig* (Copenhague, 1819): *les Symbolæ ad geographiam medii ævi ex monumentis islandicis* (1821); *Det danske Selskab for Faerderlandets Historie i dets Forste Aar-hundrede* (1847); *l'Université de Copenhague, depuis sa fondation jusqu'à la Réforme* (1850); *la Constitution de Waldemar* (1848): *De hellige 3 Kongers Kapel i Roskilde-Domkirke* (1849); *Historiske, Efferretninger om det store Kongelige Bibliothek* (1847), etc.

WÉRY (Nicolas-Lambert), musicien belge, né en 1789, à Huy (province de Liége), fut atteint, au milieu de ses études musicales, par la conscription militaire (1807); il rejoignit son régiment à Metz et s'établit, l'année suivante, à Sedan, où on lui fit des offres avantageuses. Chaque

année il venait à Paris perfectionner son talent sur le violon en prenant des leçons de Baillot. En 1823, il obtint la place de premier violon du roi des Pays-Bas, qu'il a continué d'occuper, auprès du roi des Belges; il fut, en même temps, nommé professeur au Conservatoire de Bruxelles, et forma quelques bons élèves. M. Wéry a écrit une *Ouverture*, des *Concertos*, pour violon, des airs variés et des romances, et un grand nombre d'études progressives, adoptées en partie par le Conservatoire de Paris.

WEST (Charles-Richard, baron), officier anglais, né en 1815, à Londres, est le fils aîné du présent comte De la Warr (voy. ce nom). Entré, vers 1831, au service militaire, il servit aux Indes et y devint secrétaire du commandant en chef en 1845; en outre, il commanda le 21e régiment de ligne. En Crimée, où il prit part à la campagne de 1855, ses services lui valurent le brevet de colonel et la décoration du Bain. — Le baron West est mort le 15 septembre 1856.

West (Mortimer-Sackville), frère du précédent, né, en 1820, fit partie des grenadiers de la garde et se retira, en 1853, avec le grade de capitaine. Il a rempli plusieurs charges à la cour de la reine. Un de ses frères, *Lionel*, né en 1827, est entré dans la diplomatie; il est attaché, depuis 1853, à l'ambassade de Berlin.

WESTERCAMP [du Bas-Rhin], ancien représentant du peuple français, né à Wissembourg (Bas-Rhin), le 17 décembre 1799, suivit, à Strasbourg, les cours de la Faculté de droit et acheta, en 1825, une charge de notaire. Sous la Restauration et sous la monarchie de Juillet, il fit toujours partie de l'opposition radicale. Après la révolution de Février, il se présenta, comme candidat démocrate, aux électeurs du Bas-Rhin et fut nommé représentant du peuple, l'avant dernier sur quinze, par 50 415 voix. Membre du comité de la guerre, il vota ordinairement avec l'extrême gauche. Après l'élection du 10 décembre, il combattit très-vivement le gouvernement de Louis-Napoléon, et appuya la proposition tendant à décréter d'accusation le président et ses ministres, à l'occasion du siége de Rome. Réélu à l'Assemblée législative, il s'associa aux principaux votes de la Montagne, protesta contre la loi du 31 mai, et s'opposa à la révision de la Constitution. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il est rentré dans la vie privée et a repris son étude.

WESTERGAARD (Niels-Louis), orientaliste danois, né le 27 octobre 1815, à Copenhague, fit ses études à l'université de cette ville. En 1838, il se rendit à Bonn pour apprendre le sanscrit. L'année suivante, il visita Paris, Londres et Oxford, puis, il partit pour l'Inde (1841). Le roi et l'université payèrent les frais de son voyage. Au retour (1844), il passa par Tiflis, Moscou et Saint-Pétersbourg. En 1845, il fut nommé professeur de langues orientales à Copenhague. La science n'a pas complétement éloigné M. Westergaard de la politique. Député à l'Assemblée constituante, au mois d'octobre 1848, il y remplit les fonctions de secrétaire.

Outre ses deux principaux ouvrages, *les Radices sanscritæ* (Bonn, 1841), et une édition critique du *Zendavesta* (Copenhague, 1852-1853), contenant, avec le texte et la traduction en anglais, une grammaire et un dictionnaire, on cite encore de lui : *le Formulaire sanscrit*, *la Lecture du sanscrit* (Copenhague, 1846), et *le Catalogue des manuscrits en langue sanscrite de la bibliothèque royale de Copenhague* (1846). Enfin, il a essayé de déchiffrer les inscriptions cunéiformes de Persépolis, dont il avait rapporté, en 1844, des copies exactes.

WESTERMANN (Antoine), philologue allemand, né à Leipsick, le 18 juin 1806, acheva ses études à l'université de Leipsick, y fut nommé, de 1830 à 1834, répétiteur, professeur adjoint, puis titulaire d'histoire et de littérature anciennes (1834). Il a été un des fondateurs de la Société des sciences, en 1846.

Ses écrits sont très-nombreux. Outre son œuvre capitale, *l'Histoire de l'éloquence en Grèce et à Rome* (Leipsick, 1833-35, 2 vol.), nous citerons : *De publicis Atheniensium honoribus ac præmiis* (1830); *Quæstiones Demosthenicæ* (1830-37); *de Callisthene olynthio* (1838-42); *Commentationes criticæ in scriptores græcos* (1846-52); *de Epistolarum scriptoribus græcis* (1851-54). On lui doit de bonnes éditions critiques d'un grand nombre d'ouvrages grecs, tels que : *les Vies des dix orateurs* (1833); le traité d'Étienne de Byzance *de Urbibus* (1839); *les Mythographes* (1843); *les Discours de Lysias* (1853); *les Œuvres complètes de Philostrate* (1848), etc. Il a donné une édition considérablement augmentée de l'ouvrage de G. J. Voss, *de Historicis græcis* (1838), et une traduction allemande du livre de Leake sur *les Dèmes de l'Attique* (1840).

WESTMACOTT (sir Richard), sculpteur anglais, né à Londres, en 1775, fut élève de Canova, et succéda à Flaxmann, comme professeur de sculpture à l'Académie royale (1827), fonctions dont il s'acquitte encore aujourd'hui malgré son grand âge. Il serait trop long d'énumérer toutes les œuvres de sa longue carrière; nous citerons : *la Douleur d'une mère* (1822), plusieurs fois répétée; *Euphrosine* (1837), au duc de Newcastle; *Cupidon* et *Psyché*, au duc de Bedford; *la Mort d'Horace*. A l'Exposition universelle de Paris, en 1855, il a envoyé une *Nymphe* fort gracieuse, qui appartient au comte de Carlisle; *un Enfant endormi*, et *une Mère et son enfant*. — M. Wesmacott est mort le 1er septembre 1856.

Westmacott (Richard), sculpteur anglais, fils du précédent, né à Londres, en 1799, et élève de son père, fit en Italie un séjour de plusieurs années. Associé de l'Académie royale, en 1838, il en devint titulaire en 1849. On cite surtout de lui : *le Joueur de cymbales* (1832-1855), au duc de Devonshire; *l'Ange gardien* (1842), pour la sépulture de la famille Ashburton, et plusieurs bas-reliefs: *Vénus et Ascagne* (1831), *Vénus et Cupidon*, *la Jacinthe des bois*, dans la galerie de lord Ellesmere: *Paolo et Francesca* (1838), *Allez et ne péchez plus* (1850).

WESTMEATH (George-Thomas-John Nugent, 1er marquis de), pair d'Angleterre, né en 1785, à Clonyn (comté de Westmeath), appartient à une des plus anciennes familles d'Irlande. Élevé au collége de Rugby, il fut élu, en 1831, membre à vie de la Chambre des Lords, où il vote avec le parti conservateur. En 1822, il fut crée marquis.

WESTMINSTER (Richard Grosvenor, 2e marquis de), pair d'Angleterre, ne en 1795, à Londres, descend d'une ancienne famille normande, élevée, en 1761, à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de vicomte Belgrave, il fit ses études au collége de Christchurch, à Oxford, et entra, en 1818, à la Chambre des Communes, où il siégea, comme député du comté de Chester, jusqu'en 1835: il appuya de son vote la politique des whigs. En 1845, il prit à la Chambre haute la place de son père, qui, en 1831, avait été créé marquis de Westminster. Sous le ministère de lord John Russell, il a rempli les fonctions de grand maître

(lord-stewart), de la maison de la reine (1850-1852). Il fait à ce titre partie du Conseil privé. Il a epousé, en 1809. une fille du duc de Sutherland, qui est auteur d'un *Récit de voyage dans la Méditerranée* (Narrative of a yacht voyage in Mediterranean; 1843). De ses six enfants, l'aîné est Hugues-Loup, comte GROSVENOR (voy. ce nom).

WETHERELL (miss). Voy. WARNER.

WEY (Francis-Alphonse), littérateur français, né à Besançon, le 12 août 1812, d'une famille de riches commerçants, originaires d'Allemagne, reçut une éducation incomplète au collège de Poligny, et fut envoyé à Paris, en novembre 1830, afin de concourir pour l'École centrale des manufactures. Entraîné vers la carrière des lettres, il collabora successivement à *l'Artiste*, à *la Phalange*, à *l'Europe littéraire*, et travailla sans relâche, pendant deux ans, sous la direction de Ch. Nodier, à connaître les anciens et les modernes. En 1834, il prit ses premiers grades et devint élève pensionnaire de l'École des chartes. Sa première œuvre remarquée fut le roman *des Enfants du marquis de Ganges* (1838, in-8), inséré dans *la Presse*, et qui, malgré les défauts du style, obtint un succès de vogue; plus tard, il se chargea, dans la même feuille, de la critique des livres. Dans les années suivantes il ne donna qu'une série de nouvelles : *la Balle de plomb*, *le Diamant noir*, *Mme de Fresnes*, *Ottavio Rinuccini* et *un Amour d'enfance*, à *la Revue de Paris; le chevalier de Marsan*, au *Siècle; le Sphinx* et *les Deux masques de fer*, à *la Presse*. Laissant ensuite de côté les sujets d'invention, il rédigea le feuilleton des beaux-arts *au Globe* et *au Courrier-Français*, et parcourut, de 1837 à 1842, le plus souvent à pied, la Belgique, la Hollande, la Provence, une partie de l'Italie et de la Suisse. On trouve le récit pittoresque de ses voyages dans le livre intitulé : *Scilla e Cariddi* (1843, 2 vol. in-8).

Deux ouvrages recommandent surtout M. Francis Wey, comme écrivain et comme philologue : *les Remarques sur la langue française au* XIXe *siècle* (1844, 2 vol. in-8), et *l'Histoire des révolutions du langage en France* (1848, in-8), qui lui coûta plusieurs années de travail. Ce furent ses titres principaux à la croix d'honneur et à l'emploi d'inspecteur général des archives nationales qu'il obtint, en 1852, sous le ministère de M. de Persigny. Vers la même époque, il a été élu président de la Société des gens de lettres.

On cite encore de lui : *Vie de Charles Nodier* (1844, in-8), *Manuel du citoyen* (1848, in-8); *le Bouquet de Cerises* (1852, in-8), recueil de nouvelles; *Stella* (1852), comédie en quatre actes, qui a obtenu un succès d'estime au Théâtre-Français; *les Anglais chez eux* (1853, in-18), etc.

WEYER (Sylvain VAN DE), homme d'État belge, né à Louvain en 1802, étudia le droit dans cette ville et s'établit à Bruxelles, comme avocat. Mais il cessa de plaider lorsqu'il eut été nommé bibliothécaire de la ville, conservateur de la Collection manuscrite des ducs de Bourgogne et professeur au Muséum. Membre du parti national et l'un des rédacteurs du *Courrier des Pays-Bas*, il fut privé de ses fonctions par le gouvernement hollandais. M. de Potter (voy. ce nom) le choisit pour l'un de ses défenseurs. Lors de la révolution de 1830, à laquelle il prit une part active, M. Van de Weyer s'efforça de prévenir l'anarchie, et fut nommé membre du comité de sûreté, puis du gouvernement provisoire. Plusieurs missions diplomatiques lui furent confiées. En novembre 1830, il se rendit en Angleterre pour s'informer des intentions du gouvernement et fut de nouveau envoyé comme commissaire à la conférence de Londres. De retour dans sa patrie, il fut nommé ministre des affaires étrangères, et contribua beaucoup à l'élection du roi Léopold, qui, après son couronnement, lui confia les fonctions d'ambassadeur à Londres. Après la retraite du ministère Nothomb, en 1845, M. Van de Weyer fut mis à la tête du nouveau cabinet avec le titre de ministre de l'intérieur. Il donna sa démission en 1846, à l'occasion des discussions entre les libéraux et les catholiques, sur l'enseignement public. Depuis 1851 il a repris son ancien poste à Londres, où il a épousé une riche Anglaise (1839). M. Van de Weyer passe pour un amateur intelligent des sciences et des arts.

WHARNCLIFFE (Edward-Montagu-Granville STUART WORTLEY, 3e baron), pair d'Angleterre, né en 1827 à Sandon (comté de Stafford), descend de l'ancienne famille écossaise des marquis de Bute. Après avoir servi quelques années aux gardes, il prit, en 1855, à la Chambre des Lords la place de son père, qui y avait été élevé en 1826. Il appartient au parti conservateur. En 1855 il a épousé une fille du comte d'Harewood.

WHATELY (Richard), théologien et économiste anglais, archevêque de Dublin, né en 1787, à Londres, d'une famille originaire du comté de Surrey, est le neuvième enfant d'un pauvre ministre de campagne. Après avoir terminé ses études à Oxford, au collège d'Oriel, il y obtint, en 1811, un modeste emploi de professeur. Marié en 1821, il eut pendant quatre ans la direction d'une petite paroisse. En 1825, lord Grandville, chancelier de l'université d'Oxford, le nomma principal de *Saint-Alban's-Hall*. En 1830, il fut élu par l'université professeur d'économie politique, et, l'année suivante, promu à l'archiépiscopat. A la Chambre des Pairs, où cette dignité lui donnait un siége, le docteur Whately se tint avec prudence et réserve à l'écart des partis et prit pour devise : « les mesures et non les hommes. » Il soutint avec beaucoup de vigueur le bill ministériel qui admettait les israélites au Parlement, non comme israélites, mais comme Anglais, et provoqua, malgré le ministère, des mesures en faveur des malheureux Irlandais.

Les publications du savant archevêque, relatives à la religion, sont consacrées à la défense du protestantisme libéral, et le placent à égale distance des évangéliques et des *puséistes*. Tels sont: *Essais sur quelques-uns des caractères spéciaux du christianisme* (Londres, 1846; 5e édit., in-8); *Essais sur les difficultés qui se rencontrent dans les écrits de saint Paul et d'autres parties du Nouveau Testament* (Ibid., 1847, 4e édit., in 8); *Essais sur les erreurs du romanisme qui prennent leur source dans la nature humaine* (Ibid., 1845, 3e edit., in-8); *le Royaume du Christ; Leçons faciles sur l'évidence du Christianisme; Introduction à l'histoire du culte religieux :* trois ouvrages qui ont été traduits en français (Paris, 1843, Dieppe, 1849), et l'avant dernier en allemand, en italien et en turc.

Voici maintenant les titres du docteur Whately comme économiste : Professeur et écrivain, joignant « à des habitudes philosophiques, selon M. J. Réville, son traducteur, une qualité bien précieuse, la clarté dans la concision et l'art de relever la pensée par d'ingénieuses comparaisons, » il a surtout le mérite d'avoir popularisé l'enseignement de la science dans plus de 4000 écoles de l'Angleterre. On cite de lui : *Introduction à l'histoire de l'Économie politique* (Introductory lectures onpolitical economy; Londres, 1856,

4e édit.); *Leçons faciles sur la monnaie* (Easy Lessons on Monney millers; Ibid., 1856, 14e édit.), petit traité d'économie politique à l'usage de la jeunesse, tendant à démontrer que la religion n'est point contraire à la science économique; *Éléments de Logique; Éléments de Rhétorique; Leçons familières sur le Raisonnement; Synonymes anglais*, etc., etc. Nous citerons encore son remarquable *Discours sur l'utilité de l'enseignement de l'Économie politique*, prononcé dans la première séance annuelle de la Société de statistique de Dublin, et traduit dans le *Journal des économistes* (décembre 1848). M. Whately est correspondant de l'Institut (Académie des sciences morales et politiques).

WHEWELL (Guillaume), mathématicien et philosophe anglais, né à Lancastre, le 24 mai 1794, fut élevé à l'université de Cambridge; il s'appliqua d'abord aux mathématiques et opéra, par ses leçons et par ses écrits, une réforme radicale dans l'enseignement des sciences en Angleterre. Ses *Manuels de statique et de dynamique* et son *Mechanical Euclid*, ont eu plusieurs éditions et ont été traduits en allemand. Nommé, en 1828, professeur de minéralogie, pour compléter ses connaissances dans cette partie des sciences naturelles, il visita l'Allemagne et fréquenta assidûment les écoles de Freyberg et de Vienne. Croyant ensuite que les investigations minéralogiques réclament une étude approfondie de la chimie, il donna sa démission en 1833. Depuis 1841, il remplit les fonctions de maître au collége de la Trinité.

M. Whewel entreprit alors de vulgariser la science par des écrits populaires et débuta, dans cette voie, par un livre qui obtint un grand succès en Angleterre et en Allemagne: *Astronomie et physique générale considérées dans leurs rapports avec la théologie naturelle* (Londres, 1834, Stuttgart, 1837). La même année, il publia sa grande *Histoire des Sciences inductives* (Londres, 1837, 3 vol.), traduite en allemand par Littrow; Stuttgart, 1839-1842, 3 vol.). Dans ces deux ouvrages, M. Whewell rompt nettement avec les traditions de l'école expérimentale, et abandonne Bacon et Locke pour se ranger du côté de Kant.

En 1838, il devint professeur de philosophie morale a l'université et ne s'occupa plus guère que de questions morales. Dans cet ordre d'idées, il a publié: *Elements of Morality, including polity* (1845 et suiv., plusieurs édit.); *Lectures on Systematic morality* (1846), et *Lectures on the History of moral philosophy in England* (1852). Il a donné aussi une édition du traité de Grotius, *de Jure belli et pacis*, avec une traduction et des notes en anglais (Cambridge, 1854, 3 vol.). A propos des discussions relatives à la réforme de l'enseignement universitaire, soutenant les opinions conservatrices, sans repousser les améliorations nécessaires, il a publié: *On the principles of English university education* (1838), et *On a liberal education in general, and with particular reference to the leading studies of the university of Cambridge* (1830).

M. Whewell n'a pas seulement rapporté de ses voyages en Allemagne un goût passionné pour la philosophie de Kant; il a entrepris de faire connaître à ses compatriotes la littérature et l'art allemand. Mais ses traductions d'*Hermann et Dorothée* de Gœthe, et de la *Femme professeur* d'Auerbach, n'ont pas eu le même accueil en Angleterre que ses *Notes architecturales sur les églises d'Allemagne* (1835).

WHITE (Charles), officier et publiciste anglais, né le 16 janvier 1793, dans le Schropshire, fit ses études à Eton, entra très-jeune dans un régiment de la garde et fit, depuis 1809 les campagnes d'Espagne et de Portugal. A la prise de Ciudad-Rodrigo, il fut nommé capitaine; le duc de Wellington l'attacha, pendant le siége de Badajoz, à l'état-major général. Il revint en Angleterre vers la fin de 1812. Aide de camp du général Williams et plus tard du duc de Cambridge, qu'il accompagna en Hanovre, il se trouva, pendant le siége de Hambourg, dans le quartier général russe. Parvenu au grade de colonel, il fut mis en disponibilité en 1827; c'est alors qu'il commença ses travaux littéraires. Il publia d'abord un roman intitulé *Almacks revisited*, traduit en allemand sous le titre d'*Herbert Milton* (1828, 3 vol.), et, bientôt après *le Page du roi* et *les Mariés non mariés*, qui ont eu aussi les honneurs de la traduction à l'étranger. *Le Châle de Cachemire* contient d'intéressantes descriptions de l'Inde, où son père fut longtemps gouverneur de Madras. En 1830, M. White prit une part active à la révolution de Belgique, et contribua, par ses démarches, à l'élection du prince Léopold, candidat de l'Angleterre. Il a écrit sur ces événements, dont il avait été acteur et témoin, *the Belgic revolution in* 1830 (Londres, 1835, 2 vol). M. White est un des voyageurs anglais qui ont étudié la Turquie avec le plus de soin. Ses *Trois années à Constantinople* (3 vol.), ont eu à Londres deux éditions et une traduction allemande (Berlin, 1844-1845). Il a aussi publié, en 1853, dans le *Naval and Military journal*, des résumés très-complets, en forme de tableaux, sur l'organisation des armées prussienne et russe.

WHITTIER (John-Greenleaf), poëte américain, né en 1808, près de Haverhill (Massachussets), resta, jusqu'à l'âge de dix-huit ans, dans la ferme de son père. En 1829, après deux ans d'études dans un collége, il alla à Boston, puis à Hartford (Connecticut), et devint rédacteur de diverses feuilles économiques et commerciales. En 1831, il débuta dans la littérature par un petit volume intitulé: *Legends of New-England* (Hartford, petit in-8,), dont il donna comme la suite, seize ans plus tard, sous le titre: *the Supernaturalism in New-England* (New-York, 1847, in-12). Dans l'intervalle, exploitant toujours la riche matière que le surnaturel présente au conteur dans l'histoire des États de la Nouvelle-Angleterre, il publia un bon nombre de légendes poétiques du même genre, auquel se rattache encore son ouvrage intitulé: *Leaves from Margaret Smith's journal*, où il se plaît à reproduire les mœurs, les coutumes, et jusqu'au langage des premiers colons du XVIIe siècle.

M. Whittier ne s'enfermait pas exclusivement dans ce sujet d'études. Secrétaire d'une grande société abolitionniste, en 1836, il dirigeait à Philadelphie un journal destiné à répandre ses principes d'émancipation. A cette même époque il publia ses *Voix de la Liberté* (Voices of Freedom; Philadelphie, in-12). En 1840, il alla résider à Amesbury (Massachussets), d'où il envoya de nombreux articles au *National Era* de Washington. En 1850, parurent ses études sur différents écrivains anglais et américains: *Old Portraits an modern Sketches*, et ses *Chants du Travail* (Songs of Labor; Boston, in-12), où il célèbre les grandes conquêtes de la science et de l'industrie modernes. Un autre volume de poésies *the Chapel of the Hermits and other poems*, parut en 1853, et, l'année suivante, ses premières poésies furent réunies en un volume (*Poems*; Boston, 1854, gr. in-8 illustré). Il a encore donné *the Panorama and other poems* (Ibid., 1856, in-12), qui a été accueilli comme le meilleur de ses écrits.

M. Whittier, quaker de croyance, et abolitionniste par religion et par principe politique, porte dans sa lutte contre l'esclavage, une ardeur qui nuit même à son talent. Sa poésie, alors pleine d'élan et de vigueur, laisse beaucoup à désirer pour la forme et la netteté de l'expression. « Ses vers sont une épée, dit un critique, peu lui importe qu'elle brille, pourvu qu'elle enfonce. » Mais, en dehors de la polémique, son style ne fait pas défaut à la noblesse de ses sentiments.

WICHERN (Jean-Henri), philanthrope allemand, né à Hambourg, le 21 avril 1808, étudia la théologie à Gœttingue et à Berlin (1830), puis se consacra tout entier au soulagement des misères sociales. Il commença par diriger, à Hambourg, une école libre du dimanche dans laquelle il donna l'instruction gratuite à quatre ou cinq cents élèves. Bientôt après, il prit part à l'établissement d'une maison de correction et de refuge, qui a servi, en partie, de modèle à notre colonie de Mettray (voy. DEMETZ), et aux institutions analogues fondées en Angleterre et en Hollande. Il organisa une *mission intérieure* dont le comité central se réunit au mois de septembre 1848. Cette société charitable, composée de protestants laïques, rivalisa de zèle et de dévouement avec les communautés religieuses de l'Église catholique. Elle obtint l'appui des Chambres prussiennes et le patronage du roi. Mais c'est surtout à M. Wichern que revient l'honneur des bonnes œuvres accomplies à son instigation et sous sa direction intelligente. Infatigable apôtre de la charité, il visita toutes les parties de l'Allemagne; à sa voix, s'élevèrent de toutes parts des sociétés et des asiles pour le soulagement et la moralisation des pauvres, des malades et des prisonniers. En 1849, il exposa ses principes sur l'exercice libre et actif de la charité chrétienne dans une brochure intitulée : *la Mission intérieure de l'Église évangélique allemande*. Les *Feuilles volantes de la maison Rauh* (Rauhes Haus), qu'il publie depuis 1844, sont un incessant appel aux sentiments les plus généreux de la religion et de la philanthropie. M. Wichern a reçu de l'université de Halle le titre de docteur en philosophie.

WICHMANN (Louis-Guillaume), sculpteur allemand, né à Potsdam, vers 1785, suivit les ateliers des sculpteurs Boye et Unger et celui du peintre Schadow. Il vint à Paris, vers 1818, et l'année suivante, partit pour l'Italie, avec son frère, Charles-Frédéric Wichmann, également sculpteur, mort dans ces dernières années. De retour à Berlin en 1821, il s'y est fait une grande réputation avec ses bustes, dont le nombre est très-considérable. Il est aujourd'hui professeur et membre du sénat de l'Académie de Berlin. Ses principaux ouvrages sont : les bustes de *Schleiermacher*, *Théodore Kœrner*, du *prince de Hesse* (pour le Walhalla), de *Hegel*, d'*Henriette Sontag*, du *roi de Prusse*, de *la comtesse de Liegnitz*, de *Guillaume de Kaulbach*, etc.; plusieurs *groupes* pour l'Opéra de Berlin; un *Saint Michel* pour l'église de Werder, des *bas-reliefs* pour l'hôpital Saint-Nicolas, enfin plusieurs *groupes* en marbre placés sur le pont du château.

WICKLOW (William HOWARD, 4e comte DE), pair représentatif d'Irlande, né en 1788, à Dublin, descend de l'ancienne famille des ducs d'Howard. Il hérita en 1818 des titres de son père et fut élu, en 1820, membre à vie de la Chambre des Lords; il y vote avec le parti conservateur. Il est lord-lieutenant du comté de Wicklow.

WIED (Guillaume-Hermann-Charles DE), prince allemand reconnu comme altesse sérénissime par l'Autriche, la Prusse et le duché de Nassau, est né le 22 mai 1814. Le 24 avril 1836, il a succédé à son père Jean-Auguste-Charles, comme prince de Wied. Il est colonel au service de Prusse et chef du 29e régiment de la landwehr. Marié le 20 juin 1842 à Marie-Wilhelmine, née princesse de Nassau, il a eu d'elle Guillaume, prince héréditaire, et deux autres enfants. Sa résidence ordinaire est à Neuwied.

WIENBARG (Ludolf), publiciste allemand, né en 1803, et fils d'un forgeron hollandais, étudia à Kiel et à Bonn. Après avoir débuté dans la carrière de l'enseignement par un cours d'esthétique et de littérature allemande, il se rendit à Francfort-sur-le-Mein pour y publier, avec M. Gustzkow, la *Revue allemande*. Cet organe des idées libérales fut supprimé par la police, et M. Wienbarg dut se tenir quelque temps à l'écart. Appelé à Hambourg pour rédiger l'*Écho de la Bourse*, il fut, jusqu'en 1847, un des collaborateurs les plus actifs du *Nouveau journal de Hambourg*, du *Mercure d'Altona* et des *Feuilles littéraires et critiques*. Il se préparait à partir pour l'Amérique lorsque les duchés de Schleswig-Holstein se soulevèrent contre le Danemark. Il s'enrôla dans le corps franc et fit, comme adjudant-major, la campagne de 1848. Depuis la défaite du parti allemand il a vécu à Hambourg et à Altona.

A la vivacité du journaliste, M. Wienbarg joint la science de l'érudit. Il s'est particulièrement occupé de critique. Ses *Campagnes esthétiques*, publiées à Hambourg en 1834, et dédiées à la jeune Allemagne, furent suivies, en 1835, d'*Études sur la littérature moderne*, et, en 1838, de *Considérations historiques sur l'ancienne langue et l'ancienne littérature allemandes*. En 1840, il fit paraître à Altona un volume de *Mélanges*. Il se montre, dans tous ces ouvrages, l'admirateur passionné et exclusif de Gœthe. Il a publié des observations très-intéressantes sur *la Hollande en 1831 et 1832* (Hambourg, 1833, 2 vol.); le *Journal d'Helgeland* (Hambourg, 1838); *le Défi au Danemark* (Hambourg, 1846); les *Campagnes de Schleswig-Holstein* (Kiel, 1850-1851, 2 vol.; *le Secret de la parole* (Kiel, 1852), etc.

WIERTZ (Antoine), célèbre peintre belge, né à Dinant, le 22 février 1806, termina ses études à l'Académie d'Anvers, sous Mathieu Van Brée, remporta le grand prix de peinture, fit le voyage de Rome, et, pendant son séjour dans cette ville, envoya à Anvers *un Patrocle*, toile homérique, dont les proportions effrayèrent, dit-on, les magistrats municipaux. M. Antoine Wiertz entra un des premiers dans la voie des artistes qui revenaient à Rubens, le maître national, et se posa tout d'abord comme un novateur. Convaincu que le commerce était mortel pour l'art, il prit l'héroïque résolution de ne vendre aucun de ses tableaux, faisant des portraits pour le pain quotidien et cherchant un atelier pour ses vastes toiles. Il ne put exécuter sa *Révolte des anges* qu'en déroulant peu à peu son canevas. Trois sujets de dimension moins grande lui firent alors plus d'honneur : *la Esmeralda*, *Quasimodo*, *l'Éducation de la Vierge*.

Cependant, les prétentions trop ouvertement avouées de M. Wiertz lui avaient attiré des ennemis et des envieux. Il leur répondit dans de petites feuilles volantes où la caricature commentait le texte, et peignait une charge hardie du plus ardent de ses adversaires, *don Quiblague*. En même temps, il exposait une *Carotte peinte au patientiotype*, offrait son *Patrocle* à celui qui démontrerait l'influence pernicieuse du journalisme

sur les arts, envoyait au salon de Paris un tableau original de Rubens, et triomphait de le voir refusé par la commission; enfin, il courait Liége, Anvers, Bruxelles, se multipliant pour le service de sa cause. C'est la première période de la vie de M. Wiertz. Elle dura jusqu'en 1847.

Alors le peintre s'établit dans une grande usine abandonnée, et il y exécuta son *Triomphe du Christ*, auquel applaudirent même ses adversaires. Puis il reprit la *Révolte des anges*, qui devint une de ses meilleures œuvres. Il eut part, dès lors, aux libéralités du gouvernement, et M. Rogier, le ministre de l'intérieur, fit construire, exprès pour lui et sur ses plans, un vaste atelier toujours ouvert au public. Il parvint, en outre, par un procédé dont il a jusqu'ici gardé le secret, à réunir les avantages de la fresque et de la peinture sur toile. S'abandonnant dès lors à sa fécondité, il exécuta, soit de petits drames: *l'Inhumation précipitée*, *l'Enfant brûlé*, *le Suicide*, *les Trois visions d'une tête coupée*, *Faim, folie et crime;* soit des toiles satiriques: *la Liseuse de romans*, *Lilliput;* soit enfin des sujets plus hardis: *la Puissance humaine atteignant les astres*, et *le Dernier canon*.

Il faut encore citer: un second *Patrocle*, plus grand que nature; trois panneaux: *le Christ au tombeau*, *Satan* et *Ève*, figures de grandeur naturelle: *le Martyre de saint Denis* (dans une église de Hollande); *Nymphes et satyres au bain*, *une Femme nue à sa toilette*, *la Jeune fille au rideau*, *la Belle Rosine*, *Vénus et Vulcain*, *la Fuite en Égypte*, *une Seconde après la mort*, *le Miroir du diable*, *un Brigand faisant feu*, *l'Apothéose de la reine*, esquisse d'un grand tableau officiel; *Lutte homérique*, *les Choses du présent devant les hommes de l'avenir*, *l'Orgueil inspirant les grandes entreprises*, figure de seize pieds sur le mur extérieur de l'atelier de l'artiste; *le Sommeil de la Vierge*, au crayon noir, et *une Jeune fille au bain*, grisaille; etc.

M. Wiertz, qui est aujourd'hui dans toute la maturité de son talent, se propose de publier un jour ses idées dans une *Grammaire de peinture*. Comme écrivain, il s'est déjà fait connaître par deux *Discours* dont on a beaucoup remarqué le style nerveux, ardent, original comme sa peinture, et dont l'un, *l'Éloge de Rubens*, lui valut le prix, proposé en 1840, par l'Académie des beaux arts d'Anvers. L'autre, est une *Étude sur Mathieu Van Brée*, son maître. M. Antoine Wiertz est chevalier de l'ordre de Léopold, depuis le 30 août 1840.

WIESELGREN (Pierre), critique et prédicateur suédois, né près de Wexiœ, le 1er octobre 1800, fit ses études à Lund, où il fut reçu docteur, en 1823, et où il devint répétiteur d'histoire littéraire, professeur adjoint d'esthétique (1824), puis bibliothécaire de l'université (1830). Mais il embrassa bientôt la carrière ecclésiastique, et fut nommé, en 1834, pasteur et doyen à Vesterstad (Scanie), d'où il passa, avec les mêmes titres, à Helsingborg, en 1847. Adversaire zélé de l'ivrognerie, il parcourut la Suède, prêchant contre l'abus des liqueurs fortes, et fondant des sociétés de tempérance. Il a publié: *Histoire de la législation suédoise sur le brandevin* (Historik œfver svenska Brænvins-Lagstiftningen; Lund, 1840), et plusieurs de ses sermons ont été traduits en allemand. Il a été un des fondateurs de l'Institut des missions, dont le siége est à Lund.

L'ouvrage principal de M. Wieselgren est une *Histoire des belles-lettres en Suède* (Sveriges skœna Litteratur; Lund, 1833-35, 3 vol. in-8; 2e édit., Upsal, 1846-49, 5 vol.). On cite ensuite: *Description du nouveau Smaland* (Ny Smalands Beskrifning; Wexiœ, 1845-1847, 3 vol.); *le Droit d'aînesse chez les Scandinaves du Sud* (Syd skandi Fœrst-fœdslorætt; Upsal 1846), etc. Il est un des rédacteurs, et, depuis 1852, le directeur du grand *Dictionnaire biographique suédois* (Biographiskt Lexicon œfver namnkunnige Svenskmæn; 1835-1857, 23 vol. in-8, commencé par Palmblad. Il a édité *De la Gardiska archivet* (Lund, 1831-1843, 20 vol. in-8), recueil de documents, tirés de la bibliothèque des comtes de La Gardie, à Lœberœd.

WIETERSHEIM (Édouard DE), homme politique et publiciste allemand, né, en 1789, dans la forteresse de Luxembourg, fit son droit à Leipsick, entra au service du gouvernement saxon, et fit, comme officier, la campagne de 1813. Quoique les biens de sa famille fussent passés, en 1815, sous la domination prussienne, il resta en Saxe et y remplit d'importantes fonctions administratives. Au mois de juin 1840, il fut nommé ministre des cultes et de l'instruction publique. Il déploya, dans cette charge, une grande activité, fonda la caisse des pensions pour les veuves et les orphelins des instituteurs protestants, institua l'Académie royale des sciences, et réorganisa l'université de Leipsick. Il sortit du ministère, en 1848, et conserva quelque temps encore la direction des établissements artistiques. Mais, en 1853, il se retira complétement dans la vie privée.

Les deux principaux écrits de M. Wietersheim sont: *la Démocratie* (die Demokratie; Leipsick, et 1848), et *Études sur l'histoire primitive de la nation allemande* (zur Vorgeschichte deutscher Nation; Ibid., 1852).

WIGAND (Paul), historien allemand, né à Cassel, le 10 août 1786, étudia l'histoire et le droit à Marbourg, et rédigea quelque temps le journal politique de Cassel, dont son père avait le privilége. Nommé juge de paix, à Hœxter, par le gouvernement de Westphalie, il publia un *Manuel du juge de paix* (Handbuch für Friedensrichter; Gottembourg, 1813. Après la chute de l'Empire français, il se consacra tout entier aux études historiques. En 1819, parut son *Histoire de l'abbaye princière de Corbie* (Geschichte der gefürsteten Reichsabtei Korvei). L'année suivante, il fut appelé à Pyrmont, puis à Berlin, par le chancelier d'État Hardenberg, qui le chargea de mettre en ordre les archives prussiennes. En 1824, il fonda la Société des antiquaires de Westphalie, avec le recueil de *ses Archives historiques et archéologiques* (Hamm, 1826-27; Lemgo, 1828-38). En 1833, il fut nommé, directeur de la Justice à Wetzlar, et fit partie, en 1839, de la commission chargée par la diète germanique de rechercher et de mettre en ordre les archives de l'ancienne chambre impériale. Depuis 1848, il vit dans la retraite.

M. Paul Wigand a encore fait paraître divers traités de droit historique: *le Droit féodal de Westphalie* (das Femgericht W.; Hamm, 1825); *les Services* (die Dienste; Ibid., 1828); *la Possession des biens de Corbie* (der Korveische Güterbesitz; Lemgo, 1831); *le Droit provincial des principautés de Paderborn et de Corbie* (die Provinzialrechte der F., etc.; Leipsick, 1832, 3 vol.); *le Droit provincial de la principauté de Minden, des comtés de Ravensberg et de Rietberg, de la souveraineté de Rheda et du bailliage de Reckenberg* (die Prov... des Fürst.; Ibid., 1834, 2 vol.); *Faits remarquables* (Denkwürdigkeiten; Ibid, 1854), contenant des documents intéressants sur l'histoire politique et judiciaire de l'Allemagne.

WIKSTROEM (Jean-Emmanuel), botaniste suédois, né à Wenersborg, le 1er novembre 1789, étudia la médecine, puis s'occupa exclusivement

de botanique, et fut nommé par l'Académie des sciences de Suède, intendant du jardin botanique (1818). Il le mit en ordre et le dota d'un riche herbier. Il fit plusieurs voyages d'exploration dans toute la Suède et se lia, à Copenhague et à Lund, avec les savants les plus distingués. Il est, depuis 1822, professeur au gymnase de Stockholm. L'Académie des sciences, dont il était membre depuis 1821, l'a députe, en 1830, au congrès des naturalistes et médecins tenu à Hambourg, et, en 1847, à celui des naturalistes du Nord, tenu à Copenhague. M. Wikstrœm est chevalier de l'Étoile polaire (1851), membre de diverses sociétés savantes nationales et étrangères. Quelques naturalistes ont donné le nom de *Wikstromia* à quatre familles de plantes.

On cite spécialement ses *Rapports annuels sur les travaux et les ouvrages relatifs à la botanique*, de 1820 à 1850 (Arsberættelser om botaniska Arbeten och Upptäkter; Stockholm, 1821-1854, 24 vol. in-8), traduits en allemand dans *les Jahresberichte des K. Schwedischen Akademie der Wissenschaften* (Bonn, 1826-47, tome I-XV). Parmi ses autres écrits on doit citer : *Dissertatio de Daphne* (Upsal, 1817); *Conspectus litteraturæ botanicæ in Suecia ab antiquissimis temporibus*, etc. (Stockholm, 1831); *État des environs de Stockholm* (Œfversigt af Stockholmstraktens Naturbeskaffenhet), formant l'introduction de *Stockholms Flora* (1839, 1re partie), etc.

WILBERFORCE (Samuel), prélat anglais, né en 1805, est le troisième fils du célèbre philanthrope de ce nom, qui plaida avec tant d'éloquence l'émancipation des nègres esclaves. Élevé au collége d'Oriel à Oxford, il entra dans les ordres, et, après avoir été recteur à Brightstone et à Alverstoke, il devint chapelain du prince Albert. Il venait de recevoir le diplôme de docteur en théologie de l'université d'Oxford, lorsqu'il fut élevé à l'épiscopat de cette ville (1845), dignité qui lui conféra, de plein droit, le titre de chancelier de l'ordre de la Jarretière. Ce prélat a écrit divers ouvrages religieux, tels que : *Agathos*, *Eucharistica*, *Tablettes d'un pasteur de campagne*, *l'Ile des Roches*, etc., et plusieurs volumes de *Sermons* prononcés à Oxford ou devant la reine. Il a la réputation d'un homme bon et d'un esprit élevé. Il s'est abstenu dans les dernières querelles de l'Église anglicane.

WILBERFORCE (Robert-Isaac), théologien anglais, frère du précédent, né en 1800, fit ses études à Oxford et occupa longtemps une haute position dans le corps enseignant de cette université. Il y renonça cependant pour se livrer tout entier aux modestes devoirs de desservant de campagne, et administra tour à tour les paroisses de Farleigh et de Burton (1840); peu de temps après, il était nommé archidiacre rural du comté d'York. A cette époque, il se mêla activement aux débats qui amenèrent, au sein de l'Église anglicane, des schismes regrettables, et publia des livres qui lui attirèrent, à diverses reprises, le blâme de ses supérieurs, entre autres : *de la Discipline et des tribunaux ecclésiastiques* (the Church discipline and ecclesiastical courts, 1843), et *l'Incarnation du fils de Dieu* (the Incarnation of the son of God). Il publia ensuite des *Sermons*, deux traités *sur le Baptême* (On Baptisus), et *sur l'Eucharistie* (On the Holy Eucharist, 1853); une dissertation sur *les Principes de l'autorité religieuse* (the Principles of church authority, 1855), où il inclinait visiblement vers le catholicisme, etc. L'année suivante, il abjura la foi protestante, vint à Rome, où le pape l'invita à entrer dans les ordres. Au moment où il allait le faire, il succomba à une fièvre bilieuse, le 3 février 1857, à Albano (États romains).

WILD (François), chanteur allemand, né en 1792, à Hollabrunn (Autriche), et remarqué de bonne heure pour la beauté de sa voix, chanta, pendant plusieurs années, dans la chapelle de la cour de Vienne et dans celle du prince Esterhazy, débuta, en 1811, sur un des théâtres de la capitale, et obtint, dès 1813, la place de premier ténor du grand Opéra impérial. En 1817, il passa au théâtre de Darmstadt, où sa réputation devint telle, que le gouvernement autrichien demanda formellement son extradition pour le rendre au public de Vienne. La cour de Darmstadt en fit presque une affaire d'État, refusa très-énergiquement, et garda encore pendant plusieurs années son chanteur. En 1826, M. Wild vint à Paris, où il eut de grands succès à l'Opéra-Italien. Après avoir passé quelque temps à Cassel, il revint, en 1830, à Vienne, où le public lui fit un accueil, que l'on a qualifié de véritablement fanatique. Il se soutint, pendant de longues années encore, à la hauteur de sa réputation et ne rentra dans la vie privée qu'en 1848. Il passe pour un des chanteurs les mieux doués que l'Allemagne ait possédés. Sa méthode était excellente, et sa voix, d'un timbre admirable, avait une force et une étendue extraordinaires; mais son jeu n'était pas toujours à la hauteur des qualités de son chant.

WILDA (Guillaume-Édouard), jurisconsulte allemand, né à Altona, le 17 août 1800, fut destiné au commerce; mais en 1816, il quitta le comptoir pour reprendre ses études, qu'il acheva à l'université de Gœttingue. Après y avoir suivi les cours de droit d'Eichhorn, il alla entendre, pendant deux ans, les leçons de Thibaut, de Mittermaier et de Schlosser à l'université d'Heidelberg et se fit recevoir docteur en droit. Enfin, il se rendit à Kiel et à Copenhague pour compléter son instruction par l'étude approfondie des législations scandinaves. En 1826, il visita l'Allemagne, la Suisse et la France. Il s'établit ensuite à Hambourg, comme avocat, mais il abandonna bientôt le barreau pour entrer dans la carrière de l'enseignement. Il a été successivement professeur à Halle (1831), à Breslau (1842) et à Kiel (1854). — Il est mort, le 9 août 1856.

M. Wilda, l'un des jurisconsultes les plus estimés en Allemagne, a publié : *Corporations au moyen âge* (das Gildenwesen im Mittelalter; Halle, 1831); *le Droit pénal allemand* (Strafrecht der Germanen; Ibid., 1842), première partie d'une grande *Histoire du droit allemand*. En 1839, il avait fondé, avec M. Reyscher : *la Revue de droit allemand*, où il a traité particulièrement du droit hypothécaire et de la liberté de conscience. Il a fourni plusieurs articles importants *au Lexique du droit* de M. Weiske.

WILIBALD-ALEXIS. Voy. HAERING.

WILKES (Charles), voyageur américain, né vers 1805, déjà connu dans la marine par sa science et son esprit d'investigation, reçut, en 1838, du gouvernement des États-Unis, le commandement d'une expédition destinée à explorer le littoral des océans Pacifique et Austral. Il avait alors le grade de capitaine. On lui donna deux sloops de guerre, un brick et deux tenders. Parti, le 18 août 1838, il doubla le cap Horn, parcourut la Polynésie, Van Diémen et l'Australie, s'avança jusqu'au 61e degré de latitude sud, où il resta plusieurs jours enfermé dans les glaces, visita ensuite les îles Fidji, Sandwich, Bornéo, et rentra, le 10 juin 1842, à New-York, après

avoir mouillé à Singapore et au cap de Bonne-Espérance. Il a raconté lui-même cette expédition mémorable, si fertile en observations utiles, dans un ouvrage sobrement écrit : *Relation du voyage d'exploration parti des États-Unis durant les années* 1838-1842 (Narrative of the United-States' exploring expedition; New-York, 1845, 5 vol. in-8). En 1848, la Société géographique de Londres lui décerna la médaille d'or. On a aussi de cet officier : *l'Amérique occidentale* (Western America; Philadelphie, 1849), renfermant de nombreux détails de statistique et de géographie sur la Californie et l'Orégon, et accompagné de cartes soigneusement dressées.

WILLARD (Emma HART mistress), femme de lettres américaine, née à New-Berlin (Connecticut), en février 1787, est la fille de Samuel Hart, auteur de plusieurs ouvrages pour les enfants. Elle a travaillé elle-même toute sa vie, avec persévérance, à développer et à répandre l'éducation aux États-Unis, surtout parmi les femmes. Dès l'âge de seize ans, elle dirigeait l'école de district de sa ville natale, et, après avoir successivement présidé plusieurs académies enseignantes, elle se mit à la tête d'un institut à Middlebury (Vermont), où elle épousa, en 1809, le docteur John Willard. En 1821, elle fonda à Troy (État de New-York), un établissement longtemps célèbre sous le nom de *Troy Female Seminary*, et destiné à former des institutrices et des maîtresses d'école. En 1838, elle s'est retirée à Hartford (Connecticut).

A part un récit de voyage en Europe (1830), dont elle consacra le produit à la fondation d'une école d'institutrices en Grèce, les écrits de mistress Willard sont des manuels élémentaires, simples, précis, instructifs et qui ont été généralement adoptés dans les écoles des États-Unis : *Manual of American history; A Treatise on Ancient Geography*, etc; *Traité sur les puissances motrices qui produisent la circulation du sang* (A Treatise on the motive Powers which, etc., 1846); *Derniers feuillets de l'histoire d'Amérique*, comprenant l'histoire de la guerre du Mexique et de la Californie (Last Leaves of American History, etc.; New-York, 1849). On a aussi d'elle un petit volume de *Poésies* (1830), et des brochures sur l'éducation des femmes.

WILLEMS (Florent), peintre belge, né à Liége, vers 1812, étudia d'abord à l'Académie de Malines, et s'inspira, dans ses premiers tableaux, du genre des anciens maîtres hollandais. Venu en France, en 1339, il s'est dès lors fixé à Paris, et a fréquemment exposé des sujets qui se rapprochent du style moderne et familier. Nous citerons de cet artiste, soit avant, soit depuis son séjour en France : *les Arbalétriers*, *Huguenots après la Saint-Barthélemy*, *l'Après-dîner sous Louis XV*, *une Conversation*, *une Partie de musique* (1837-1844); *la Visite à la Nourrice* (1845); *une Vente de tableaux à Anvers en* 1660 (1853); *une Boutique d'autrefois*, *Coquetterie*, *l'Heure du duel*, à l'Exposition universelle de 1855; *la Visite*, *J'y étais..!*, *le Choix de la nuance*, *les Adieux* (1857), etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1844, une 2e en 1846, une de première classe en 1855, et la décoration en 1853.

WILLENT (Joseph), musicien français, né à Douai (Nord), le 6 décembre 1809, remporta les premiers prix à l'École de musique de Douai, fut admis au Conservatoire de Paris, et obtint, au concours de 1826, la première place dans le cours de basson. Sous la direction de Reicha et de M. Fétis, il acquit aussi de solides connaissances dans la science de la composition. En 1827, il fut engagé, comme premier basson, au théâtre du roi à Londres et, en 1831, à l'Opéra-Italien de Paris. Puis il se mit à voyager, épousa, à New-York, une fille de Marco Bordogni, et donna avec elle des concerts dans les grandes villes de l'Europe. Après sept ans de cette vie nomade, il alla remplacer Borini au Conservatoire de Bruxelles (1841). Cet artiste a publié des œuvres remarquées pour la mélodie et les effets d'instrumentation : une *Symphonie concertante*, des *Fantaisies*, une *Méthode complète pour le basson*. Il a fait représenter à Bruxelles, *le Moine*, opéra-comique en un acte (1844).

WILLIAMS (William FENWICK), général anglais, né vers 1807, se destina de bonne heure à la carrière militaire. Entré, en 1825, dans l'artillerie, il atteignit, en 1840, le grade de capitaine, et passa, à cette époque, au service de la Turquie. Ayant été envoyé à Erzeroum, il prit part, avec les plénipotentiaires turcs et persans, aux conférences qui préparèrent le traité de paix conclu, en 1847, dans cette ville, et fut promu lieutenant-colonel. En 1848, il concourut, en sa qualité de commissaire anglais, à la délimitation exacte des frontières de la Turquie et de la Perse, et reçut, pour prix de ses services, la décoration du Bain. Dès 1854, il fut attaché à l'état-major de lord Raglan, à qui sa connaissance de l'Orient fut extrêmement utile, suivit les premières opérations de l'armée et fut, en l'espace de quelques mois, nommé colonel et général-major.

En 1855, le général Williams rallia l'armée turque qui guerroyait, avec des chances diverses, sur les frontières de l'Anatolie, et s'enferma dans Kars, dont le commandement lui fut donné. La glorieuse victoire, gagnée le 8 septembre sur Mourawief, qui avait investi cette place depuis quatre mois, mit pour la première fois en relief ses qualités stratégiques; elle lui valut, de la part du sultan, le titre de *Mouchir*, qui équivaut en Turquie à celui de général en chef. Mais les Russes, un moment découragés, revinrent avec des renforts, et le blocus de Kars fut repris avec plus de vigueur. La garnison, réduite de jour en jour, fut bientôt en proie aux horreurs de la famine; beaucoup de soldats périrent d'inanition, la viande de cheval fut réservée pour les blessés, un chat ou un chien était acheté cent piastres. Le 14 novembre, Mourawief somma le général anglais de se rendre, et celui-ci, après avoir acquis la conviction qu'il n'avait aucun secours à attendre de Sélim-pacha, qui campait sous les murs d'Erzeroum, capitula sans conditions le 24. Neuf pachas et ce qui restait de la garnison tombèrent au pouvoir du vainqueur. Quant au général Williams, il fut conduit à Saint-Pétersbourg, et, à l'issue de la guerre, put regagner son pays, où il fut accueilli avec de grandes démonstrations d'enthousiasme. Il reçut le commandement de l'arsenal de Woolwich et fut élu membre de la Chambre des Communes (juillet 1856). A son passage à Paris, au mois de juin, il eut une entrevue particulière avec l'empereur des Français, qui lui remit la croix de grand officier de la Légion d'honneur.

WILLIS (Nathaniel-Parker), célèbre et fécond écrivain américain, né à Portland (État du Maine), le 20 janvier 1807, fit ses classes à Boston, écrivit au collége plusieurs pièces de vers, réunies, en 1823, sous le titre de *Scripture sketches*, et prit ses grades universitaires à Yale, en 1827. Aussitôt après, il reçut de M. Goodrich, la direction de deux recueils périodiques fondés par lui : *the Legendary* et *the Token*. En 1828, il

créa *l'American Monthly Magazine*, en céda, deux années plus tard, la propriété au *Mirror* de New-Yorck et se rendit à Paris, où M. Rives, ministre des États-Unis, l'attacha au personnel de sa légation. Puis il se mit à parcourir la France, l'Italie, la Grèce et l'Orient, séjourna deux ans en Angleterre et épousa, en 1835, la fille d'un commissaire général de Woolwich. Il a écrit, avec beaucoup de vivacité, le récit de ses aventures de voyages, sous le titre de *Coups de pinceau* (Pencillings by thy way, 1835, inséré d'abord dans *le Mirror*), et sous celui de *Désirs d'aventure* (Inklings of adventure, 1836, imprimé par un magazine de Londres).

Revenu dans son pays natal en 1837, M. Willis, cherchant le repos de l'esprit, acheta des terres dans la vallée de la Susquehanna et mena la vie d'un fermier. Le seul livre sorti de sa plume, à cette époque, est une collection de *Lettres écrites sous un pont* (Letters from under a bridge). Forcé par la faillite de son éditeur d'abandonner sa retraite, il vint, en 1839, à New-York et y fonda, avec le docteur Porter, *le Corsaire*, journal hebdomadaire. Il passa une seconde fois en Angleterre, où il fit paraître *Flâneries de voyage* (Loiterings of travel; Londres, 1839, 2 vol.), mélange de vers, de critiques, d'essais et de nouvelles; et *Deux manières de mourir pour un mari* (Two ways of dying for a husband: Ibid., 1840), titre bizarre qui comprend les deux drames de *Bianca Visconti* et de *Tortesa l'usurier*. A son retour, il s'associa avec M. Morris (voy. ce nom), pour fonder *l'Evening Mirror* (1843), feuille quotidienne, qui s'appela plus tard *the Home Journal*. Il visita, l'année suivante, une dernière fois le continent, devint attaché de la légation de Berlin et se remaria, en 1846. Il n'a plus depuis interrompu le cours de ses travaux littéraires.

M. Willis est peut-être le plus infatigable et le plus varié des écrivains de l'Amérique: il appartient à ce que ses compatriotes appellent l'école vénitienne, c'est-à-dire que, se préoccupant moins de la pensée que de la forme, il cherche surtout l'effet, l'original, l'imprévu, le pittoresque, les contrastes ou les images du style. Comme M. Alexandre Dumas, avec lequel il a certains points de ressemblance, il dépense beaucoup d'esprit et de verve dans une multitude d'œuvres qui n'ont qu'un succès éphémère. Poëte, philosophe, voyageur, critique, journaliste, romancier, auteur dramatique, il a traité sans peine tous les genres, mais sans obtenir une grande supériorité dans aucun; ses impressions de voyage restent jusqu'ici son meilleur titre à la célébrité.

Nous citerons encore de lui : *Lettres de la campagne* (Rural letters); *les Gens que j'ai vus* (People I have met); *la Vie en zigzags* (Life here and there); *Poésies* (Poems; 1840, in-8), *Coups de plume sincères* (Dashes at life with a free pencil; 1844, 3 vol.); *Hurrygraphs* (1851), portraits, descriptions et scènes de mœurs contemporaines; *une Croisière d'été dans la Méditerranée* (a Summer cruise in the Mediterranean), et *Excursion de santé au tropique* (Health trip to the Tropics; 1853); *Personnages et lieux célèbres* (Famous persons and famous places; 1854), etc. Une édition de ses œuvres complètes a été commencée, en 1855, à New-York. On a traduit en français de M. Willis : *l'Amérique pittoresque* (2 vol.) et *le Canada pittoresque* (2 vol.), ouvrages à gravures.

WILLISEN (Guillaume DE), général prussien, né à Strasfurth, dans le duché de Magdebourg, en 1790, entra, à quinze ans, au service de la Prusse et fit, contre la France, la campagne de 1806. Après la paix de Tilsitt, il quitta l'armée, et se rendit à Halle pour y compléter ses études. En 1809, il fut compris dans le contingent militaire du nouveau royaume de Westphalie; mais il refusa de servir un prince étranger, et, par patriotisme, se fit réfractaire. Arrêté par la police du roi Jérôme, il parvint à s'échapper et se réfugia en Autriche. Là, il s'engagea dans un corps franc, et combattit contre les Français en Tyrol et en Italie. Au mois de juin 1811, il rentra dans l'armée prussienne. Pendant les campagnes de 1813, de 1814 et de 1815, il fut attaché, comme officier, à l'état-major de Blücher.

La guerre terminée, il fut chargé d'enseigner aux élèves de l'École militaire l'histoire et la stratégie. En 1831, il fit paraître, dans *la Feuille militaire hebdomadaire*, quelques articles sur la guerre de Pologne. Ses sympathies, peu déguisées pour la cause de l'indépendance, lui attirèrent une disgrâce de la part du gouvernement prussien, qui était loin de désavouer l'ambition moscovite. Mais il rentra bientôt en faveur. En 1840, il obtint le grade de colonel et fut nommé chef de l'état-major général du cinquième corps d'armée; en 1835, il devint général-major, et prit le commandement d'une brigade à Breslau.

Les événements de 1848 semblèrent ouvrir une vaste carrière à son activité. Lorsqu'après la révolution de Berlin, un grand mouvement national, dirigé par Miéroslawski, éclata dans la province de Posen, le roi Frédéric-Guillaume IV, afin de prévenir une insurrection redoutable, prit le parti de promettre à ses sujets polonais une constitution particulière, et le général Willisen, qui connaissait à fond la situation de la Pologne, fut envoyé à Posen avec de pleins pouvoirs pour réorganiser le grand-duché. C'était une mission délicate et difficile; M. Willisen y apporta trop de modération et d'impartialité pour ne pas soulever contre lui les colères des officiers allemands placés sous ses ordres; il fut accusé de connivence avec les révolutionnaires polonais, dénoncé au gouvernement et révoqué de ses fonctions. Il partit avec un congé pour la France, passa quelque temps à Paris, et, de là, se rendit en Italie. Il assista, comme simple spectateur, à la fin de la guerre entre l'Autriche et le Piémont, et vit la prise de Malghera. En 1849, ne prévoyant pas de terme à sa disgrâce, il demanda sa retraite. Sur ces entrefaites, le gouvernement des duchés de Schleswig-Holstein, révoltés contre le Danemark, lui offrit le commandement d'une armée, laissée sans chef par le rappel du général prussien de Bonin. Willisen accepta la proposition qui lui était faite au nom de la nationalité allemande; mais ses opérations furent malheureuses. Elles se terminèrent par la reddition d'Idstedt et par un échec à Friederichstadt. En butte à de vifs reproches, il donna sa démission et rentra définitivement dans la vie privée.

Le général Willisen a écrit plusieurs ouvrages: le plus important est sa *Théorie de la grande guerre, appliquée à la campagne de* 1831, *et à la campagne d'Italie de* 1848 (Theorie des grossen Kriegs, etc., 3 vol.: Berlin, 1840-1850). Il faut citer aussi ses *Actes et remarques sur ma mission dans le grand-duché de Posen, au printemps de* 1848 (Acten und Bemerkungen über meine Sendung nach, etc.; Kiel, 1850).

WILLMAR (Jean-Pierre-Christine, baron), général belge, ancien ministre, est né à Luxembourg, le 29 novembre 1790. Il fit ses études au prytanée de Saint-Cyr et au lycée de Mayence, puis fut admis à l'École polytechnique (1809), d'où il sortit avec le grade de sous-lieutenant dans l'arme du génie. Après avoir pris part à diverses affaires, il fut fait prisonnier à la bataille de Leipsick, devint capitaine sous la première Restauration

(1814), et ne tarda pas à quitter le service militaire pour revenir dans sa patrie.

A la révolution de septembre 1830, M. Willmar était ingénieur en chef des ponts et chaussées dans la province de Liége. Rentré dans l'armée, il concourut à l'organisation du corps du génie qui existait à peine en Belgique, et remplit les fonctions de directeur général des fortifications. Nommé colonel en 1831, et général-major en 1836, il fut appelé, à cette dernière date, au ministère de la guerre, qu'il conserva jusqu'en 1840; l'opposition parlementaire le força alors, ainsi que ses collègues, à donner sa démission. Dans la même année, le roi Léopold le choisit pour aide de camp et l'envoya en ambassade à Berlin, puis à la Haye (1845), où il se trouve encore. M. Willmar a, dans sa jeunesse, cultivé la poésie avec quelque succès : plusieurs pièces de lui sont insérées dans les recueils des Sociétés d'émulation de Liége et de Cambrai, ainsi que dans l'*Annuaire poétique* de Bruxelles. Il a aussi fait une traduction en vers français du *Don Carlos*, de Schiller, que ses travaux diplomatiques ne lui ont pas encore permis de publier.

WILLMORE (James Tibbits), graveur anglais, né à Handsworth (comté de Stafford), le 15 septembre 1805, s'est surtout attaché à reproduire William Turner, le peintre dont il a le plus étudié la manière. Nous citerons quelques-unes de ses plus belles planches : *Mercure et Argus*, *l'Ancienne Italie*, *le Temple de Minerve*, *le Vieux téméraire*, toutes quatre d'après Turner; *le Passage du pont*, d'après Landseer; *Vent contre marée*, d'après Stanfield. Ses plus récentes productions sont : *la Moisson dans les montagnes d'Écosse*, d'après Landseer, et *la Branche d'or*, d'après Turner. La plupart de ces gravures ont été exposées à Paris en 1855. M. Willmore est, depuis 1843, associé de l'Académie des beaux-arts de Londres.

WILLOUGHBY DE BROKE (Robert-John Verney, 9e baron), pair d'Angleterre, né en 1809, à Lighthorne (comté de Warwich), appartient à une branche cadette des Willoughby d'Eresby, élevée, en 1492, à la pairie. Fils d'un ecclésiastique nommé Barnard, il changea de nom en prenant, en 1852, la place de son oncle maternel à la Chambre des Lords. En 1842, il a épousé une fille du général Taylor; il a sept enfants, dont l'aîné, Henri Verney, est né en 1844 à Kineton.

WILLOUGHBY D'ERESBY (Pierre-Robert Drummond Willoughby, 19e baron), pair d'Angleterre, né en 1782, à Londres, descend, par les femmes, d'une famille élevée, en 1313, à la pairie héréditaire. Nommé conseiller privé, en 1821, il entra, à la mort de sa mère (1828), à la Chambre des Lords, où il s'associa aux actes du parti conservateur. Il est lord-lieutenant du comté de Carnarvon. De son mariage avec la fille de lord Perth (1807), il a deux enfants, dont l'aîné, Albéric Willoughby, est né en 1821 à Londres.

WILLS (William-Henry), journaliste anglais, né à Plymouth, le 13 janvier 1810, entra de bonne heure dans la carrière du journalisme politique et littéraire, et se distingua parmi ses confrères par la variété des connaissances et par l'élévation d'esprit. Il est beau-frère de MM. Chambers, les célèbres éditeurs d'Édimbourg, qui lui ont souvent confié la direction de leurs publications, livres ou journaux. Après avoir fait partie de la première rédaction du *Punch*, il fut appelé, en 1847, au *Daily News*, puis il rejoignit en 1850 Charles Dickens au recueil périodique des *Entretiens familiers* (Household words), dont il est à la fois directeur et collaborateur.

WILSON (sir Robert-Thomas), général anglais, né à Londres en 1777, et fils d'un peintre distingué qui lui fit donner une excellente éducation, entra au service militaire à seize ans et fit ses premières armes en Hollande sous les ordres du duc d'York, en qualité de lieutenant de dragons (1793). Il passa capitaine l'année suivante pour avoir sauvé l'empereur d'Allemagne qu'un partie de hussards français serrait de près. Après avoir servi en Irlande contre les rebelles, il passa en Égypte avec le grade de lieutenant-colonel, suivit en 1801 le général Baird au cap de Bonne-Espérance, et contribua à la conquête de cette colonie. Dès lors il est difficile de suivre ses traces à travers les missions secrètes et les commandements dont il est chargé. En 1806, il sert dans l'armée russe comme volontaire; en 1808, il organise l'armée portugaise, afin d'opérer une diversion favorable aux légitimistes espagnols; enfin, en 1812, il offre son épée à l'empereur Alexandre, qui l'attache au corps d'armée de Kutusoff, où les services qu'il rendit, lui valurent bientôt le grade de général-major.

Sir Robert Wilson se trouvait à Paris en 1816, à l'époque où le comte de La Valette était frappé, pour sa fidélité au régime déchu, d'une condamnation à mort. D'accord avec les capitaines Bruce et Hutchinson, il concerta son évasion de la Conciergerie et lui facilita les moyens de sortir de France. Arrêtés par l'ordre de Wellington, les trois officiers anglais furent condamnés à trois mois de prison; à leur retour en Angleterre, le peuple les accueillit avec enthousiasme.

Nommé membre du Parlement en 1821, le général Wilson prit place dans l'opposition; quelques actes politiques, entre autres la manière dont il flétrit le scandaleux procès fait à la reine Caroline, lui enlevèrent les bonnes grâces du roi Georges IV. Privé de son traitement de demi-solde, il embrassa, en 1823, la cause des constitutionnels d'Espagne, qui le nommèrent lieutenant général; mais à peine eut-il le temps de réunir les troupes nécessaires pour défendre la Corogne, où il soutint un siége contre une division française. Sa conduite, vivement applaudie par les whigs, le fit dépouiller de toutes les décorations qu'il avait reçues des souverains étrangers au service desquels il avait mis sa bravoure et ses talents militaires.

Ce général a publié divers ouvrages estimés, dont les événements auxquels il a été mêlé font le sujet : *Histoire de l'Expédition des Anglais en Égypte* (1802, in-8), qui a eu cinq éditions successives: *Recherches sur l'état présent des forces militaires de l'empire britanique* (1804, in-8); *Puissance politique et militaire de la Russie* (1807, in-8); *Histoire des Campagnes de Pologne en 1806 et 1807* (1831, in-4), avec des remarques intéressantes sur les troupes russes. — Sir Robert Wilson, qui s'était depuis longues années retiré de la scène politique, est mort au mois d'avril 1856, dans son château du comté de Denbigh.

WILSON (sir John), général anglais, né en 1782, entra de bonne heure au service militaire avec le grade d'enseigne (26 mars 1794). Lieutenant l'année suivante, il fut envoyé dans les Indes (1796), assista à la prise de Sainte-Lucie et de Saint-Vincent et subit quelques mois de captivité à la Guadeloupe. Il débarqua ensuite à Minorque, et sa conduite durant la conquête de cette île le fit nommer capitaine (1799). Après avoir fait partie de l'expédition d'Éggyte (1801), il passa dans la Péninsule au moment où il venait d'être promu lieutenant-colonel; il y fit six campagnes, tantôt avec l'ar-

mée portugaise, tantôt avec les généraux Beresford et Wellington. Blessé grièvement à Vimeira, il fut chargé, en 1809, de défendre Ciudad-Rodrigo et Almeida, et de s'opposer en 1810 à l'invasion du Portugal par Masséna. En 1813, à la tête d'une brigade d'infanterie auxiliaire, il contribua au siége de Saint-Sébastien et à la bataille de Nivelle: mais une blessure dangereuse, au mois de novembre, le força de prendre du repos.

Promu colonel après la paix (4 juin 1814), sir J. Wilson exerça quelque temps le commandement militaire à Ceylan et fut placé par le duc de Wellington à la tête du 11ᵉ régiment d'infanterie. Ses grades supérieurs se rapportent aux dates suivantes : major général : 27 mai 1825 ; lieutenant général : 28 juin 1838 : général : 20 juin 1854. — Il est mort le 21 juin 1856. Il était commandeur de l'ordre du Bain depuis 1837.

WILSON (Horace Hayman), orientaliste anglais, né vers 1789, étudia la médecine et la chimie, entra, en 1808, au service de la Compagnie des Indes, et profita de son séjour à Calcutta pour apprendre le sanscrit. En 1813, il publia une traduction libre en vers anglais du poëme de Kalidasa, *Megha-dûta*. L'ouvrage qui fonda sa réputation comme orientaliste, fut son *Dictionnaire sanscrit* (Sanskrit Dictionary; Calcutta, 1819; 2ᵉ édition, 1832). En 1820, la Compagnie des Indes le chargea de réorganiser les anciennes écoles de Bénarès. C'est dans cette ville qu'il publia, sous le titre de *Théâtre indou*, la traduction de six drames complets et l'analyse de vingt-trois autres pièces (Calcutta, 1826-27, 3 vol.; Londres, 1835, 2 vol.). Après avoir recueilli, comme secrétaire de la Société asiatique de Calcutta, un grand nombre de documents intéressants, particulièrement sur l'histoire de Cachemire et sur les différentes sectes religieuses de l'Inde, il revint en Europe en 1832, et fut nommé professeur de sanscrit à l'université d'Oxford. Il est associé étranger de l'Institut de France.

M. Wilson se distingue entre les orientalistes par l'influence pratique qu'il a exercée dans l'Hindoustan en faveur des indigènes. Il a réveillé chez eux le goût de leur propre langue et de leur propre littérature. Adversaire intelligent du parti qui veut l'assimilation complète des Indiens avec leurs dominateurs, il s'est opposé à la prédominance exclusive de la langue, des mœurs et des habitudes anglaises. Mais, tout en soutenant les droits de la race conquise, il s'est efforcé de lui faire accepter les bienfaits de la civilisation européenne. Son rôle a été celui d'un conciliateur.

Depuis son retour en Angleterre, il a publié la traduction du *Sankya-Kârika* (Londres, 1838), la traduction du *Wishnu-Purâna* (1840), un recueil de nouvelles, *Daça-Kumâra-Carita* (1845), une *Grammaire sanscrite* (Sanskrit Grammar; Londres, 1847), et la traduction d'une partie du *Rigveda* (Londres, 1850, livre I). En même temps, il insérait dans l'*Ariana antiqua* (1842) et dans le *Journal de la Société asiatique* des recherches curieuses sur l'histoire de l'Orient. Son *Histoire de l'Inde anglaise de* 1805 *à* 1835 (History of British India, etc.; Londres, 1846, 2 vol.), est un ouvrage très-important. Il a encore donné un vocabulaire de termes de droit, d'administration, etc., en usage dans l'Inde.

WILSON (James), économiste anglais, né en 1805, à Harwick en Écosse, fut destiné dès sa jeunesse au commerce par son frère, fabricant lui-même et membre de la Société des Amis (quakers), et fonda d'abord une manufacture de chapeaux ; mais le succès n'ayant pas couronné ses efforts, il quitta sa ville natale pour venir à Newcastle tenter une meilleure fortune. Là non plus il ne réussit pas et, dégoûté des affaires, se fixa à Londres pour s'y livrer à l'étude de l'économie politique. Attiré par les doctrines hardies de l'école de Manchester, il prit une part importante à l'agitation organisée contre les vieilles lois céréales et fit dans les districts manufacturiers plusieurs campagnes en faveur de la ligue. Il a écrit d'après les principes de Cobden : *Influence des lois sur les céréales* (Influence of the cornlaws, 1839); *Variations de la circulation monétaire, du commerce et des manufactures* (Fluctuation of currency, commerce and manufactures, 1840): *le Revenu* (the Revenue, 1841), critique très-vive de l'exposé financier du chancelier de l'Échiquier. En 1843, il fit paraître l'*Economist*, revue qu'il dirige encore avec distinction. La plupart des articles qu'il y inséra, de 1845 à 1847, ont été réimprimés sous ce titre : *le Capital, la circulation monétaire et le système des banques* (Capital, currency and banking, 1847, in-8).

Aux élections générales de 1847, M. Wilson devint, grâce au concours du parti libéral, député du bourg de Westbury; ses premiers discours sur la crise commerciale et la motion de Georges Bentinck, relative au sucre des colonies, lui assurèrent à la Chambre une grande autorité et furent cause de sa nomination au poste de secrétaire du bureau des Indes (mai 1848), qu'il garda jusqu'à la chute des whigs en 1852. Réélu à cette époque, il fut rappelé dans l'administration par lord Aberdeen, qui lui donna les fonctions importantes et toutes pratiques de secrétaire de la Trésorerie; il les a conservées sous le ministère de lord Palmerston. M. Wilson est l'un des associés étrangers de l'Institut de France (Académie des sciences morales et politiques).

WILTON (Thomas EGERTON, 2ᵉ comte DE), pair d'Angleterre, né en 1799, à Londres, est le frère puîné du présent marquis de Westminster. Élevé à l'université d'Oxford, il hérita, en 1814, de la pairie de son grand-père maternel et prit place à la Chambre haute parmi les conservateurs. Sous le ministère de sir Robert Peel (1835), il remplit la charge de grand maître à la cour du roi, et fit partie du Conseil privé. En 1842, il fut chargé de porter au roi de Saxe les insignes de la Jarretière. De son mariage avec une fille de lord Derby (1821), il a cinq enfants, dont l'aîné, Arthur-Édward-Holland-Grey-Grosvenor, vicomte GREY DE WILTON, né en 1833, est officier aux gardes.

WIMPFFEN (François-Emile-Laurent-Hermann DE), général autrichien, né à Prague, le 2 avril 1797, entra au service comme sous-lieutenant en 1813, fit les campagnes de 1813 et 1814, dans la grande armée des alliés, et celle de 1815 en Italie, sous Frimont. Capitaine en 1822, major l'année suivante, il devint, en 1833, colonel commandant le régiment grand-duc de Bade. Major général et brigadier en garnison à Trieste en 1838, il fut chargé, en 1846, avec le grade de lieutenant feld-maréchal, d'une division du 2ᵉ corps de l'armée d'Italie. Il fit avec elle la campagne de 1848, se distingua à Vicence et fut décoré de l'ordre de Marie-Thérèse à la bataille de Custozza. Après l'armistice conclu avec le Piémont, il fut chargé du commandement du corps autrichien envoyé dans les États de l'Église : c'est lui qui prit Ancône et bombarda Bologne. En octobre 1849, il devint gouverneur civil et militaire de Trieste et des côtes de l'Adriatique. La marine autrichienne lui est en partie redevable de sa prospérité actuelle. Promu au grade de feld-maréchal, il a reçu, en 1854, le commandement du premier corps de l'armée autrichienne.

WINCHESTER (John PAULET), 14e marquis DE), pair d'Angleterre, né en 1801, à Amport-House, descend d'une ancienne et illustre famille élevée en 1539 à la pairie héréditaire. En 1843, il a pris la place de son père à la Chambre des Lords et siége dans les rangs du parti libéral. Il a rang de *premier marquis* d'Angleterre. En 1855, il a épousé une fille de lord Rokeby.

WINCHILSEA (George-William FINCH HATTON, 10e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1791, à Kirby (comté de Northampton), descend d'une ancienne famille élevée en 1623 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de Hatton, il fit ses études à l'université de Cambridge et prit, en 1826, la place de son cousin à la Chambre des Lords. Il appartient à l'opinion conservatrice. Marié trois fois, en 1814, 1837 et 1849, il a six enfants, dont l'aîné, George-James, vicomte MAIDSTONE, né en 1815, à Londres, a représenté de 1837 à 1847 Northampton à la Chambre des Communes.

WINDHAM (Charles ASH), général anglais, né à Norfolk, en 1810, est le quatrième fils du vice-amiral de ce nom. Entré en 1826 aux *coldstream-guards* en qualité d'enseigne, il y acquit la plupart de ses grades supérieurs et n'eut aucune occasion de se distinguer avant la dernière guerre d'Orient. Sans jamais quitter la garnison de Londres, qui est affectée spécialement aux gardes, il devint tour à tour capitaine (1833), major et lieutenant-colonel (1846), et colonel (juin 1854). Lors de l'expédition de Crimée, il eut les fonctions d'aide-quartier-maître général de la 4e division anglaise, et en même temps de commandant provisoire d'une brigade d'infanterie. Sa conduite, quoique très-digne à Inkermann et à Balaclava, ne fut pas remarquée. Le 8 septembre 1855, quand l'assaut définitif fut donné à Sébastopol, il fut chargé de s'emparer d'une portion du Redan, opération malheureuse exécutée par lui avec une héroïque intrépidité et dont il ne put venir à bout, malgré trois attaques désespérées qui lui coûtèrent beaucoup de monde.

Ce courageux fait d'armes lui valut, après l'action, le grade de major général et de gouverneur de la Karabelnaïa, faubourg de Sébastopol où s'était établi le quartier général de l'armée anglaise. Au mois de novembre 1855, il succéda au général Barnard dans le poste de chef d'état-major du général Simpson. Napoléon III lui a conféré, en 1856, la croix de commandeur de la Légion d'honneur.

WINDISCH-GRAETZ (maison de), famille princière autrichienne, dont les membres ont droit de porter le titre d'Altesse Sérénissime, et dont le chef actuel est le prince feld-maréchal *Alfred* (voy. ci-dessous).

De son mariage avec Marie-*Éléonore*, née princesse de Schwarzenberg, le prince Alfred de Windisch-Graetz a une fille, *Mathilde*-Éléonore-Aglaé-Léopoldine-Pauline-Judith, née le 5 décembre 1835, et cinq fils : le prince héréditaire *Alfred*-Nicolas-Gontran, né le 28 mars 1819, colonel au 1er régiment des cuirassiers autrichiens, marié le 19 octobre 1850 à Marie-*Hedwige*, née princesse de Lobkowitz, veuf le 19 octobre 1852; Léopold-*Victorin*-Vériand-Charles, né le 24 juillet 1824, lieutenant-colonel au 11e régiment de lanciers; *Auguste*-Nicolas-Joseph-Jacques, né le 24 juillet 1828, major au 54e régiment d'infanterie et aide de camp de son père, marié le 2 juin 1853 à Wilhelmine de Nostitz; *Louis*-Joseph-Nicolas-Chrétien, né le 13 mai 1830, capitaine au 13e régiment de lanciers; enfin *Joseph*-Aloïs-Nicolas-Paul-Jean, né le 23 juin 1831, capitaine au 8e régiment de hussards.

Une seconde branche de la maison de WINDISCH-GRAETZ possède un grand nombre de seigneuries en Bohême, en Styrie et en Carinthie. Elle a pour chef le prince *Vériand*, né le 31 mai 1790, frère du prince Alfred, marié le 15 octobre 1812 à Marie-Éléonore de Lobkowitz. De ce mariage sont nés le prince *Charles*-Vincent-Vériand, né le 19 octobre 1821, major au 9e régiment d'infanterie, *Hugues*-Alfred-Adolphe-Philippe, né le 26 mai 1823, lieutenant-colonel au 4e régiment de dragons, marié le 20 octobre 1849 à *Louise*-Marie-Hélène, fille de feu Paul-Frédéric grand-duc de Mecklembourg-Schwérin; *Ernest*-Ferdinand-Vériand, né le 27 septembre 1827, capitaine au 5e régiment de lanciers; *Robert*-Jean, né le 24 mai 1831, lieutenant au 7e régiment de dragons; et *Gabrielle*-Marianne-Caroline-Aglaë, née le 23 juillet 1824, mariée le 3 novembre 1852, à Frédéric-Guillaume-Edmond, comte héréditaire de Schœnbourg-Glauchau et Waldenbourg, officier dans l'armée prussienne.

WINDISCH-GRAETZ (Alfred, prince DE), général autrichien, né à Bruxelles, le 22 mai 1787, entra, en 1804, comme lieutenant en premier, dans le régiment des lanciers de Schwarzenberg, et prit part à la grande lutte de l'Allemagne contre Napoléon. Sa brillante conduite à la bataille de Leipsick lui valut le grade de colonel et le commandement des cuirassiers du grand-duc Constantin (1813). Il fit, en 1814, la campagne de France, couvrit, à la bataille de Troyes, la retraite de l'infanterie, et se distingua à La Fère-champenoise. Après la chute de l'Empire français, ses services furent récompensés par de nombreuses décorations. En 1826, il fut nommé général-major, et prit le commandement d'une brigade à Prague. En 1833, il devint général de division. Après les événements du mois de mars 1848, il resta quelque temps à Vienne, comme gouverneur militaire, puis retourna en Bohême.

Prague était alors le foyer des agitations les plus ardentes. A la voix de Schafarik, les Tchèques avaient entrepris de reconstituer une Bohême indépendante et d'organiser, en corps de nation, tous les Slaves de l'empire autrichien. Les patriotes de *la Slavia* et de *la Swornost*, favorisés par les insurrections qui menaçaient de toutes parts le trône des Habsbourg, obtinrent du pouvoir impérial la convocation des États de Bohême. La diète slave s'ouvrit, le 2 juin 1848, au cri de « Vive l'empereur! Vive Ferdinand le Bon, qui a reconnu les droits nationaux de ses peuples! » Mais un conflit inévitable éclata le 12 juin. Les habitants de Prague réclamèrent des fusils pour armer la garde nationale. Sur le refus du gouverneur, des barricades s'élevèrent. La princesse Windisch-Graetz, née princesse Schwarzenberg, fut tuée à une fenêtre; bientôt après, un de ses fils tomba mortellement blessé. Le prince lui-même faillit être pendu. Après une lutte assez longue, la victoire resta aux soldats; le 14 juin, le congrès des Slaves fut dissous. Au mois d'octobre, Windisch-Graetz, nommé feld-maréchal et généralissime de toutes les troupes de l'empire hors l'Italie, marcha contre Vienne, qui était alors au pouvoir des révolutionnaires les plus ardents. Le 20 octobre, il déclara la ville et les faubourgs en état de siége. Le 22, le 24, le 26, il accorda successivement aux insurgés plusieurs délais pour réfléchir; mais il trouva une résistance obstinée. L'attaque générale commença le 28 au matin. Soutenues par les Croates du ban Jellachich, les troupes de Windisch-Graetz forcèrent l'entrée des faubourgs; mais elles ne s'emparèrent de la ville

qu'après quatre jours de bataille. Les conseils de guerre, après la victoire des impériaux, firent mettre à mort le général Messenhauser et Robert Blum, membre du parlement de Francfort.

Après l'avénement de François Joseph Ier, le prince Windisch-Graetz commença, vers le milieu de décembre, avec une armée de cent-cinquante mille hommes, les opérations contre la Hongrie. La campagne fut d'abord favorable aux troupes impériales qui occupèrent rapidement Presbourg, Raab, Pesth, abandonnés par les Magyares. Mais, une fois à Pesth, Windisch-Graetz resta dans une inaction inexpliquable, et ses lenteurs paralysèrent l'énergie de Jellachich. Tandis qu'il perdait un temps précieux à appliquer la loi martiale, Dembinski organisa, derrière la Theiss, une puissante armée qui prit bientôt l'offensive. Ce furent les hésitations continuelles de Windisch-Graetz qui créèrent, pour ainsi dire, les succès de l'insurrection hongroise. Sans avoir été une seule fois vaincu en bataille rangée, il recula devant des forces toujours grossissantes. Enfin, le 12 avril 1849, il fut appelé par l'empereur à Olmutz et remplacé par le général Welden. Il se retira dans ses terres de Bohême. En 1851, a paru à Vienne, sous son nom, *la Campagne de l'hiver 1848-1849, en Hongrie* (der Winterfeldzug, etc.).

WINDISCHMANN (Frédéric), théologien catholique allemand, fils du philosophe Karl-Jos.-H. Windischmann, est actuellement chanoine à Munich. Élève de Schlégel et de Lassen, il s'est acquis une réputation honorable, comme théologien et par ses travaux sur les langues et la littérature orientales. On cite parmi ses ouvrages : *Commentaire de l'épître aux Galates* (Mayence, 1843); *Sancara seu de theologumenis Vedanticorum* (Bonn, 1833); *sur l'Origine arienne des langues arméniennes* (über den arischen Ursprung der armenischen Sprachen; Munich, 1844); *sur le Culte de Soma* (über den Somacultus; Munich, 1847); *Mythes primitifs des peuplades ariennes* (Ursageu der arischen Valkœr; Munich, 1853), etc.

WINER (Georges-Benoît), philologue et théologien protestant allemand, né le 13 avril 1789, à Leipsick, fit ses études dans cette ville, entra dans la carrière de l'enseignement et devint, en 1829, professeur adjoint de théologie. En 1843, il passa à l'université d'Erlangen: mais, en 1832, il revint à Leipsick, comme professeur titulaire. Son enseignement et ses écrits lui ont valu le titre honorifique de docteur en thélogie des universités de Halle et de Rostock.

On cite de lui : *Grammaire du chaldaïsme biblique et targumique* (Grammatik des biblischen und targumischen Chaldaeismus; Leipsick, 1824; 2e édit., 1842); *Lectures chaldaïques* (Chaldaeisches Lesebuch; Ibid., 1825); *Lexicon manuale Hebraicum* (Ibid., 1828); *Grammaire de l'idiome du Nouveau Testament* (Grammatik des neutestamentlichen Sprachidioms; Ibid., 1822; 6e édit., 1852); *Commentaires de l'épître aux Galates* (Ibid., 3e édit., 1829); *Dictionnaire biblique* (Biblisches Realwœrterbuch; 3e édit. augmentée, 1845-1847); *Exposition comparative des dogmes des diverses sectes de l'Église chrétienne* (Comparative Darstellung des Lehrbegriffs der verschiedenen christlichen Kirchenparteien; Ibid., 2e édit., 1837); *Manuel de littérature théologique* (Handbuch der theologischen Literatur; Ibid., 3e édit., 1837-1840), etc., etc.

WINTER (Louis DE), peintre belge, né à Anvers, en 1819, étudia dans cette ville sous M. Jacobs-Jacobs et s'y fixa, après quelques excursions en France et en Allemagne. Il traite le paysage, et il a donné, entre autres sujets estimés : *le Passage du gué*, *Site des Ardennes*, *Coucher de soleil*, *Clair de lune* (1843-1854); ces deux derniers sujets ont figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, et valu à leur auteur une mention.

WINTERFELD (Charles-Georges-Auguste VIRIGENS DE), musicographe prussien, né dans les premières années de ce siècle, descend du général de ce nom, qui s'illustra sous Frédéric II. D'abord attaché au tribunal supérieur de Breslau, il fut nommé à celui de Berlin, comme conseiller privé. Il a écrit, sur l'histoire de la musique, des ouvrages qui dénotent beaucoup d'érudition : *Palestrina; ses œuvres et leur importance* (J. P. von Palestrina, seine Werke und deren Bedeutung; Breslau, 1832, in-8); *J. Gabrieli et son époque* (J. Gabrieli und sein Zeitalter; Berlin, 1834, 2 vol. in-4), avec atlas de musique; *le Chant de l'Église évangélique et sa relation avec l'art de la composition* (der evangelische Kirchengesang; Leipsick, 1843, 2 parties).

WINTERHALTER (François-Xavier), peintre de genre et portraitiste français, est né à Bade, en 1806. Avant de se fixer à Paris, d'où il n'a fait, depuis 1834, que des absences momentanées, il avait principalement étudié la peinture dans divers voyages, à Munich et surtout à Rome, où il resta plusieurs années. Depuis, à part ses fréquentes excursions en Allemagne, à Bruxelles, à Londres, en Espagne, pendant lesquelles il a laissé une foule de portraits dans les résidences ou les galeries royales ou princières, M. Winterhalter a presque annuellement exposé, pendant vingt ans (1835-1855), des personnages officiels ou célèbres à divers titres : *Louis-Philippe* (1839-et 1846), *la reine Amélie* (1842), et tous les membres de la famille d'Orléans, *le prince de Wagram*, *la comtesse Duchâtel*, *Napoléon III*, et trois différents portraits de *l'Impératrice* (1855); *l'Impératrice et le Prince impérial*, *Mme Ducos* (1857), etc. Ses tableaux de genre sont moins nombreux et naturellement empreints d'une plus grande variété; les plus connus ont pour titre : *l'Amour maternel* (1836), *le Décaméron*, *une Jeune fille de l'Ariccia* (1838), *Florinde* (1853), et lui ont valu concurremment avec ses autres œuvres, diverses distinctions et récompenses : une 2e médaille en 1836; une 1re en 1837, et une médaille de première classe à l'Exposition universelle de 1855, la croix d'honneur, en 1839, et, plus tard, l'ordre du Lion de Thuringe. M. Winterhalter appartient à cette école de peintres modernes, qui aiment à prodiguer le rose dans leur coloris et exagèrent la grâce jusqu'à la fadeur; mais il s'est fait plus d'une fois remarquer par un grand bonheur d'arrangement et de composition. Il a fait aussi quelques essais de gravure et de lithographie.

WINTHER (Rasmus-Villads-Christian-Ferdinand), célèbre poëte danois, né le 29 juillet 1796, à Fensmark, en Sélande, et fils d'un pasteur, perdit son père à l'âge de douze ans, et fut élevé avec une bienveillance toute paternelle par le second mari de sa mère, l'évêque Rasmus Mœller. Il passa, en 1824, l'examen de fonctionnaire ecclésiastique et devint professeur particulier. Un héritage lui permit de compléter son éducation par les voyages. Il visita particulièrement l'Italie. Après son retour, il mena une vie assez retirée jusqu'à ce qu'en 1841 il fut chargé d'enseigner le danois à la princesse Caroline de Mecklembourg, fiancée du prince héréditaire.

M. Winther est universellement regardé comme

l'un des plus grands poëtes que le Danemark ait produits. Un de ses premiers écrits fut un chant pour les étudiants (1822), qui fut aussitôt accueilli par eux avec le plus grand enthousiasme. Pendant longtemps, les revues et les recueils suffirent à sa verve poétique. Mais, en 1828, il réunit en un volume ses premiers *Poëmes* (Digte, 4ᵉ édit., 1846). Divers autres recueils, publiés sous les titres suivants : *Nogle digte* (Quelques poëmes; Copenhague, 1835; 2ᵉ édit., 1852), *Sang og sayn* (Chant et tradition, 1840), *Haandtegninger* (Esquisses, 1840), *Digtninger* (Poésies, 1843), *Lyriske digter* (1849), *Nye digte* (1851), *Nye digtninger* (1853), témoignèrent de la fécondité du poëte et de la faveur croissante du public. Dans le genre du roman, M. Winther a donné avec succès : *Deux récits* (To fortællinger, 1839), réédités sous le titre de : *Trois récits* (Tre fort... 1851); et *Quatre nouvelles* (Fire noveller), qui, réunies avec l'ouvrage précédent, ont été plusieurs fois traduites en allemand. Il n'a pas dédaigné non plus de consacrer, à l'instruction et à l'amusement de l'enfance, quelques simples productions, moins propres à accroître sa réputation d'écrivain, qu'à être utiles.

M. Winther manie en maître la langue et la versification danoises. Par l'étude approfondie qu'il a faite de la littérature italienne, il a acquis plus de richesse d'expression, sans que son style ait rien perdu du caractère national. Il a traité toutes les variétés du genre lyrique : l'ode, l'idylle, l'élégie, la romance et la ballade. Un grand nombre de ses poésies ont été mises en musique par les meilleurs compositeurs.

A la poésie, il a joint les travaux d'érudition. Il a composé un *Dictionnaire* de l'idiome des îles Laaland, de Falster, etc., inséré dans le *Dialect-lexicon*, de Molbech (1841), et donné plusieurs éditions, dont les plus remarquables sont : les *Cent romances de poëtes danois* (Hundrede romanzer af danske digter; Copenhague, 1836; 3ᵉ édit., 1851), et les *Chants héroïques* (Kæmpeviser, 1840). L'allemand lui est assez familier pour qu'il ait écrit dans cette langue *Judith*, fragment de poëme (1837), et quelques traductions d'ouvrages danois. Il a traduit en danois, de l'allemand et du français, des romans, des fables et des ouvrages de théologie. Jusque dans ce genre d'écrits, il a obtenu un rare succès, et plusieurs de ces traductions ont été réimprimées.

Le grand nombre de notices étendues publiées sur M. Winther en danois, en allemand, en suédois (*Aftonbladet*, mars 1846), l'importance des articles de critique et d'analyse consacrés à ses ouvrages, la reproduction fréquente de son portrait par la peinture, la gravure et la lithographie, attestent également la popularité de ce poëte. En 1851, la diète danoise voulut lui donner un témoignage éclatant de l'admiration publique, en décrétant qu'il recevrait de la nation une pension annuelle de mille rixdalers (5660 fr.).

WINTHROP (Robert-Charles), homme politique et orateur américain, est né à Boston, en 1809. A sa sortie du collége de Harvard, en 1828, il étudia le droit sous la direction de Daniel Webster. En 1834, il fut nommé à la Législature de l'État de Massachussets, et fut le président de la Chambre des Représentants de cet État, depuis 1838, jusqu'à son élection au congrès (1840), dont il devint aussi président, pour les sessions de 1848 et de 1849. En 1850, lorsque Webster se retira du Sénat des État-Unis, pour prendre le ministère de l'intérieur, sous le président Fillmore, M. Winthrop fut choisi pour son successeur. En 1851, il se porta candidat pour le poste de gouverneur du Massachussets, et obtint, sur deux autres concurrents, une forte majorité. Mais la loi requérant la majorité absolue, il ne fut pas élu. Il est président de la Société historique du Massachussets, membre de la Société des antiquités américaines, et de plusieurs autres sociétés savantes. A part les postes politiques qu'il a remplis et où il s'est montré un des chefs éminents du parti whig, M. Winthrop a pris un rang distingué dans la littérature par ses *Discours* et ses *Adresses*, qui se distinguent à la fois par la méthode et le trait, malgré un certain excès d'ampleur. On en a formé un volume sous ce titre : *Adresses and speeches on various occasions* (Boston, 1852, fort in-8). Depuis cette époque, divers autres discours de lui ont été publiés en brochures séparées.

WIPPLE (Edwin-Percy), critique américain, né à Glocester (Massachussets), le 8 mars 1819, fut élevé à Salem, où il publia, à quatorze ans, quelques articles de journaux. Après avoir passé plusieurs années dans diverses maisons de commerce et publié de temps à autre quelques poésies, il attira l'attention, en 1843, par une critique de l'historien anglais Macaulay, publiée dans une feuille littéraire de Boston. A la fin de la même année une conférence sur la vie des hommes de lettres considérée comme moyen d'arriver à l'intelligence de leurs œuvres, lui ouvrit, comme *lecturer*, une nouvelle carrière de succès.

Les essais de critique littéraire de M. Wipple, qui éclairent par la biographie et l'histoire, la littérature proprement dite, ont surtout pour objet les écrivains classiques de l'Angleterre et de l'Amérique; ils se recommandent par la finesse des aperçus, l'indépendance des jugements et la préoccupation constante des vrais intérêts de l'intelligence. Ils ont paru dans les meilleures revues d'Amérique, et surtout dans la *North American Review*. Ils ont été réunis sous le titre de : *Essays and Reviews* (Boston, 2 vol. in-12). On a encore de lui : *Lectures on subjects connected with literature and life* (Boston, in-12) et un petit volume intitulé : *Washington and Revolution* (Ibid., in-12).

WIRTH (Jean-Ulrich), philosophe allemand, né à Dizingen (Wurtemberg), le 17 avril 1810, étudia, comme élève de l'Église évangélique, à l'université de Tubingue, la philosophie et la théologie. Revenu à Weinsberg, il publia contre les magnétiseurs et les charlatans sa *Théorie du Somnambulisme* (Theorie des Somnambulismus; Leipsick et Stuttgart, 1836). Bientôt après il devint, par élection, pasteur de la ville de Kleingartach. Dans l'exercice de ses fonctions ecclésiastiques, il n'oublia point la philosophie. Son *Système de l'Étique spéculative* (System der spec. Ethik; Heilbronn, 1841-1842, 2 vol.), fut suivi, en 1845, de l'*Idée spéculative de Dieu* (die spec. Idee Gottes; Stuttgart et Tubingue) et d'articles importants dans diverses revues allemandes. Depuis 1852, M. Wirth publie avec MM. Fichte et Ulrici la *Revue de la philosophie et de la critique philosophique*, organe de la doctrine hégélienne.

WISE (Henry-Augustus), écrivain américain, né à Brooklyn (État de New-York), en mai 1819, fils d'un officier de la marine des États-Unis, entra, à quatorze ans, dans la même carrière, comme *midshipman*, et, quelques années après, servit avec distinction, en qualité de lieutenant, dans la guerre du Mexique. A son retour, il épousa la fille du célèbre orateur Edward Everett. Il n'a publié que deux ouvrages, mais qui ont suffi à lui faire une réputation, grâce à la verve originale et pittoresque de son style : *los*

Gringos, ou Vue intérieure du Mexique en passant par le Pérou, le Chili et la Polynésie (Los Gringos, or an inside view, etc.; New-York, 1849, in-12), spécialement consacré au récit de ses aventures personnelles, et *Contes pour les marins* (Tales for the marines; New-York, 1855, in-12), recueil d'histoires navales, tantôt plaisantes, tantôt dramatiques, qui ont été mises sur la même ligne que les récits du capitaine Marryat.

WISEMAN (Nicolas), prélat anglais, cardinal, né à Séville, le 2 août 1802, appartient à une famille irlandaise. Emmené de très-bonne heure en Angleterre, il fut élevé au collége catholique de Saint-Cuthbert, à Ushaw, près Durham, et fit ses études théologiques à Rome, où, après avoir été ordonné prêtre, il resta plusieurs années attaché à l'enseignement de l'université. En 1835, il vint prendre la direction du collége d'Ushaw et intercéda de tout son pouvoir auprès du pape Grégoire XVI, pour faire augmenter le nombre des dignitaires du haut clergé catholique en Angleterre: ce nombre fut doublé, et il reçut lui-même les fonctions de coadjuteur du docteur Walsh et de principal du collége de Sainte-Marie à Oscott. Jouissant d'un grand crédit à Rome, il fit, en 1847, de nouveaux efforts afin de décider Pie IX à une restauration complète de la hiérarchie religieuse en Angleterre, mesure qui, retardée par les événements de 1848, s'accomplit en 1850, et causa dans son pays une irritation extrême. Nommé par le pape pro-vicaire apostolique de Londres (1848) et vicaire apostolique, en remplacement de M. Walsh (1849), il fut élevé, dans le consistoire du 30 septembre 1850, à la dignité de cardinal et en même temps promu archevêque de Westminster. Cette dernière fonction lui donna la haute direction des affaires catholiques du royaume.

On a du cardinal Wiseman un certain nombre de livres de dévotion et d'instruction religieuse; entre autres : *Discours sur les rapports entre les sciences et la religion révélée* (Twelve lectures on the connection between science and revealed religion; Londres, 1836, 2 vol. in-8; 3e édit., 1849): traduits en français (1841); *Conférences sur le protestantisme* (Conferences on protestantismus; 1839, 2 vol. in-8), dont une version française a été donnée par M. A. Nettement; *Doctrines et pratiques de l'Église catholique* (1850, 2 vol. in-8); *Essais sur divers sujets* (Essays on various subjects; 1853, 3 vol. in-8), etc. Un de ses derniers ouvrages est un roman sur les premiers siècles chrétiens, intitulé *Fabiola* (1854, in-12).

WISLICENUS (Gustave-Adolf), théologien réformateur allemand, est né le 20 novembre 1803, à Battaune, près Eilenbourg (Prusse). Fils d'un ministre protestant, il fut destiné à la carrière ecclésiastique, et étudia la théologie à l'université de Halle. Compromis dans les affaires des sociétés secrètes appelées *Burschenschaften*, qui enrôlaient alors presque toute la jeunesse académique, il fut condamné à douze ans de prison. Après avoir été détenu pendant quatre ans, il obtint, en 1828, de rentrer dans la carrière ecclésiastique. En 1834 il fut nommé pasteur au village de Kleineichstaedt, et en 1841, à Halle.

A peine arrivé dans cette ville, M. Wislicenus se déclara ouvertement pour la secte rationaliste des Amis de la lumière (*Lichtfreunde*), qui s'était formée, au sein de l'Église protestante, pour combattre la constitution d'un dogmatisme orthodoxe, au profit de l'autorité des membres du haut clergé prussien. M. Wislicenus, que son talent et sa hardiesse signalèrent plus particulièrement, fut accusé par le théologien H. E. F. Guericke (voy. ce nom) de travailler à renverser les bases mêmes de la religion protestante; il répliqua par une brochure : *la Lettre ou l'Esprit* (ob Schrift ob Geist? Leipsick, 1845, 4e édit.), profession de foi explicite qui peut être regardée comme le complément des *Confessions* d'Uhlich (voy. ce nom). C'était la substitution du déisme pur et simple au christianisme. Soumise à l'examen d'un conseil ecclésiastique, composé de Twesten, Snethlage, Heubner et Müller, sa doctrine fut condamnée, et lui-même fut destitué de ses fonctions de ministre. Alors la commune libre de Halle, qui avait succédé à la Société des *Lichtfreunde*, le nomma son président, et la séparation de M. Wislicenus avec l'Église officielle fut consommée.

Il rendit compte dans une brochure intitulée : *la Destitution du pasteur Wislicenus de Halle* (die Amtsentsetzung des Pfarrers W. in H.; Leipsick, 1846), de la procédure suivie contre lui. D'autres écrits irritèrent de plus en plus le haut clergé. En 1853, l'apparition de son opuscule, *la Bible du point de vue de notre époque* (die Bibel im Lichte der Bildung unserer Zeit; Leipsick), fut l'occasion de nouvelles poursuites, dont il jugea prudent de ne pas attendre l'issue. Il avait franchi les frontières de la Prusse, lorsqu'une condamnation à deux ans de prison fut portée contre lui. Il se retira dans l'Amérique du Nord, d'où il a adressé à ses compatriotes une brochure (*Aus Amerika*; Leipsick, 1854), exposant les raisons de son émigration.

WISZNIEWESKI (Michel), écrivain polonais, né à Firlejow, en Galicie, vers 1794, reçut dans son pays une instruction élémentaire, et alla suivre les cours de l'université d'Édimbourg. De 1818 à 1822, il voyagea en Italie et en France. De 1823 à 1824, il professa la philologie à Krzemienice, en Wolhynie. L'affaiblissement de sa santé le força, en 1825, de revoir l'Italie et le sud de la France. De retour dans son pays, en 1830, il fit des cours d'histoire littéraire à l'université de Cracovie. Plus tard il repassa encore une fois en Italie, et fonda une maison de banque à Gênes.

On a de lui plusieurs ouvrages de philosophie et d'histoire, qui ont beaucoup contribué à populariser en Pologne l'étude de ces deux sciences : *Bakoua metoda tlumazzenia natury* (Cracovie, 1834); *Pomniki do history, literatury polskiej*, en collaboration avec Czaeki (Cracovie, 1834, 4 vol.); *Charaktery rozumon ludzkich* (Cracovie, 1837). Mais son principal ouvrage est une *Histoire de la littérature polonaise* (History a literatury polskiej; Cracovie, 1840-1845, 7 volumes), qui reste, quoique inachevée, comme le seul monument de ce genre en langue nationale.

WITT (Ferdinand-Jean), homme politique allemand, connu sous le nom de Dœrring, né à Altona en 1800, suivit les cours des universités de Kiel et d'Iéna. Nature fougueuse et indépendante, il se lia avec les membres les plus influents des sociétés secrètes, et se fit exiler en 1819. Il se retira en Angleterre, où il donna au *Morning Chronicle* des articles fort remarqués sur la situation politique de l'Allemagne. Il eut ensuite l'occasion de connaître le garde des sceaux, M. de Serre, par l'entremise de son oncle maternel, le baron d'Eckstein, et se lia avec les hommes politiques français de la Restauration. Dans leur commerce, il modifia ses idées politiques dans le sens conservateur et purement constitutionnel. Elles parurent encore dangereuses aux gouvernements du Piémont, de la Prusse, de l'Autriche, de la Bavière et du Danemark, car M. Witt ne put voyager dans ces différents pays sans faire plusieurs mois ou plusieurs années de prison. En 1828, il se maria avec une dame de

qualité fort riche. Retiré dans ses domaines, il devint, par une transformation complète, un des organes de la politique ultramontaine.

On a de M. Witt trois livres pleins de détails curieux : *Élucubrations d'un prisonnier d'État* (Lucubrationen eines Staatsgefangenen; Brunswick. 1827); *Fragments sur ma vie et mon époque* (Fragmente aus meinem Leben und meiner Zeit; Brunswick, 1827-1830, 4 vol.); *Ma Jeunesse et mes Voyages* (mein Jugendleben und meine Reisen; Leipsick, 1832).

WITTE (Charles), jurisconsulte et publiciste allemand, né à Lochnau, près de Halle, le 1er juillet 1800, reçut une éducation dont son père a raconté l'histoire (Leipsick, 1819, 2 vol.). Sa précocité vraiment surprenante excita l'étonnement de toute l'Allemagne. A l'âge de dix ans, il finit ses études de collége, et fut admis, après examen, à l'université de Leipsick. Jérôme, roi de Westphalie, pourvut aux frais de son instruction. Après avoir achevé à Gœttingue son cours de philosophie, il publia, en 1813, une thèse latine et se fit recevoir docteur à Giessen le 10 avril 1814. Pendant deux ans (1814-1816), il étudia le droit à Heidelberg; de là il se rendit à Berlin pour ouvrir un cours public; mais son extrême jeunesse ne lui permit pas d'y continuer ses leçons, troublées par les railleries des professeurs et des élèves. Le roi de Prusse le tira de cette situation en lui donnant une sorte de mission scientifique. M. Witte visita pendant deux ans en Italie les bibliothèques et les musées. A son retour, il avait vingt et un ans, il demanda et obtint une chaire de droit à Breslau. Répétiteur depuis 1821, il fut nommé professeur ordinaire en 1829. Cinq ans après, il obtint la même place à l'université de Halle. Il est membre de l'Académie della Crusca.

M. Witte a publié plusieurs ouvrages de jurisprudence dont le plus important est *la Loi prussienne sur les héritiers ab intestat, tirée du droit commun en Allemagne sur les successions* (das Preuss. Intestaterbrecht, etc.; Leipsick, 1838). On cite ensuite, comme travaux littéraires, outre une dissertation sur le *Décaméron* de Boccace, une traduction et commentaire des *Poésies lyriques* de Dante (Leipsick, 1842-1843, 2 vol. en italien), avec M. Kannegiesser.

WOCQUIER (Léon), littérateur belge, né vers 1815, a fait ses études universitaires à Louvain. Agrégé, depuis le 4 octobre 1850, à la Faculté philosophique de Gand, dont il est secrétaire, il professe la logique et l'anthropologie. Il publia d'abord les *Chroniques historiques et traditions populaires du Luxembourg* (Bruxelles, 1842, 2 vol. in-8), et *Souvenirs de la vie universitaire, ou Aimer sans savoir qui* (Liége, 1847, in-8), recueil de poésies. En 1854, il entreprit la traduction des œuvres d'Henri Conscience (voy. ce nom), et donna successivement : *Scènes de la vie flamande* (1854, 2 vol.); *Veillées flamandes* (1855); *la Guerre des paysans* (1855), etc. En 1856, il a fait paraître une version française des *Scènes de la vie hollandaise*, d'Hildebrand. Aujourd'hui, il traduit, sur le manuscrit même, les *Mémoires* d'Henri Conscience, qui paraissent simultanément en flamand et en français (1858).

WODEHOUSE (John Wodehouse, 3e baron), pair d'Angleterre, est né à Londres, en 1826. Après avoir fait ses études au collége d'Eton et à l'université d'Oxford, il épousa la fille aînée du comte de Clare, et prit à la Chambre des Lords le siége de son père, mort en 1834, dès qu'il eut atteint l'âge requis (1847). Ses opinions sont celles des whigs modérés et conciliateurs. Il était sous-secrétaire au ministère des affaires étrangères, depuis décembre 1852, lorsque lord Palmerston le désigna, en juillet 1856, pour aller, en qualité de ministre plénipotentiaire, assister au couronnement du czar Alexandre II à Moscou.

WOEHLER (Frédéric), chimiste allemand, né le 31 juillet 1809, à Eschersheim près Francfort (Hesse-Électorale), et destiné à la médecine, étudia de bonne heure les sciences naturelles aux universités de Marbourg et de Heidelberg. Promu au grade de docteur, il se décida à se consacrer exclusivement à la science, et se rendit, en 1824, en Suède, où il reçut les leçons de Berzélius. De retour en Allemagne, il fut, pendant plusieurs années, professeur à l'École des arts et métiers de Berlin, et passa en 1832 à Cassel, où il obtint une chaire de chimie et de technologie à la nouvelle École des arts et métiers qu'il avait concouru à organiser. Durant son séjour dans cette ville, M. Wœhler fit plusieurs découvertes chimiques, entre autres, celle d'une nouvelle méthode pour obtenir le nickel à l'état de pureté. Il fonda, avec deux de ses amis, une fabrique de ce métal. Néanmoins, il quitta Cassel, en 1836, pour occuper, à Gœttingue, une chaire de médecine et y prendre la direction de l'Institut chimique. Il est le premier qui ait isolé, dès 1827, le corps métallique, dit *aluminium*, obtenu en masse compacte par M. Deville (1854). Nommé, en récompense de cette découverte, chevalier de la Légion d'honneur, M. Wœhler est décoré de plusieurs autres ordres, inspecteur général des pharmacies du royaume de Hanovre, membre correspondant de l'Académie des sciences de Gœttingue, de l'Académie de Vienne, etc.

M. Wœhler a rendu compte des découvertes dont il a enrichi la chimie, dans de nombreux *Mémoires*, insérés dans *les Annales de chimie et de pharmacie de Liebig*, *les Annales de physique et de chimie*, de Poggendorf; *les Dissertations* de l'Académie des sciences de Gœttingue et autres recueils scientifiques de l'Allemagne.

On lui doit aussi un excellent *Traité de chimie*, très-répandu en Allemagne et à l'étranger, et composé de deux parties : *Traité de chimie inorganique* (Grundriss der unorganischen Chemie; Berlin, 1831; 10e édit., 1854), et *Traité de chimie organique* (Grundriss der organischen Chemie; Berlin, 1840; 5e édit., 1854).

Parmi ses autres travaux, nous signalerons encore : *Sources sulfureuses de Nenndorf* (die Schwefelwasserquellen zu Nenndorf; Cassel, 1836); *Exercices pratiques d'analyse chimique* (Practische Uebungen der chemischen Analyse; Berlin, 1854), et les traductions allemandes du *Traité de chimie*, de Berzélius (Lehrbuch der Chemie; Dresde, 1825, 4 vol.; Dresde et Leipsick, 1835-1841, 10 vol.), et du *Rapport annuel des progrès des sciences physiques* (Jahresbericht über die Fortschritte der physikal. Wissenschaften), du même auteur.

WOILLEZ (N..., dame), femme de lettres française, née vers 1785, débuta par des romans écrits dans le genre anglais : *l'Enfant du boulevard* (1819, 2 vol.); *Édouard et Mathilde* (1822, 2 vol.). Depuis 1830, elle a consacré sa plume à l'instruction ou à l'amusement de la jeunesse; parmi ses nombreuses productions, nous citerons : *Souvenirs d'une mère de famille* (1833, in-12; 3e édit., 1843); *l'Orpheline de Moscou* (1856, nouv. édit.), etc.

Woillez (Eugène), fils de la précédente, étudia la médecine à Paris, y fut reçu docteur en 1835, et fut d'abord médecin de l'asile des aliénés

de Clermont (Oise). Il fait maintenant partie du bureau central d'admission aux hôpitaux de Paris, et est chevalier de la Légion d'honneur. On a de lui : *Recherches sur l'inspection et la mensuration de la poitrine* (1838, in 8); *Archéologie des monuments religieux de l'ancien Beauvoisis*, depuis le ve jusqu'au xiie siècle (Clermont, 1839-1849, in-folio); *de l'Amélioration du sort de l'homme aliéné* (1849, in-8). — Son frère, M. Emmanuel Woillez, membre de la Société des antiquaires de Picardie, a publié des *Études archéologiques* (1843, in-8, atlas) sur les monuments religieux de cette province.

WOIRHAYE (Charles-Louis), magistrat français, ancien représentant du peuple, né à Metz, en 1798, étudia le droit et se fit recevoir avocat en 1818. Inscrit au barreau de sa ville natale, il y prit bientôt une place importante. Défenseur habituel des accusés politiques et du *Courrier de la Moselle*, il obtint déjà de brillants succès, devant les tribunaux de la Restauration. Après la Révolution de 1830, Dupont (de l'Eure) le nomma procureur général de la Cour de Metz. Mais il ne conserva pas longtemps cette position et fut révoqué, en 1831, pour avoir inscrit son nom sur les listes de l'association nationale contre le retour des Bourbons. L'opposition le choisit pour chef, dans le département de la Moselle, et le fit élire colonel de la garde nationale de Metz, membre du conseil municipal et du conseil général, etc. De son côté, le barreau de Metz le nomma bâtonnier de l'ordre. En 1831, il prononça, en présence du roi Louis-Philippe, un discours chaleureux en faveur de la Pologne. En 1835, il fut au nombre des défenseurs des accusés d'avril. Après la révolution de Février, le gouvernement provisoire lui rendit son ancien poste de procureur général. Élu représentant du peuple de la Moselle, le premier de la liste, par 94 582 voix, c'est-à-dire à la presque unanimité des suffrages, il prit place au comité de l'intérieur. Il vota d'abord avec le parti du général Cavaignac, et adopta l'ensemble de la Constitution républicaine. Mais, après l'élection du 10 décembre, il soutint le ministère présidé par M. Odilon Barrot et la politique intérieure et extérieure de l'Élysée. Comme orateur parlementaire, il se fit remarquer à l'Assemblée, par une grande facilité de parole. Homme nouveau, il sut attirer sur lui l'attention et la bienveillance de la droite, et fut membre de la commission de constitution, et vice-président de la commission d'enquête sur les journées de juin. Non réélu à l'Assemblée législative, il rentra dans la magistrature. M. Woirhaye est aujourd'hui président de chambre à la Cour impériale de Metz.

WOLF (Ferdinand), philologue allemand, né à Vienne, le 8 décembre 1796, fit de bonnes études de droit à l'université de Graetz, et revint à Vienne, en 1819, pour se livrer au barreau, suivant le désir de ses parents. Mais son goût pour l'étude de l'histoire littéraire le porta à rechercher une place de bibliothécaire. Il entra, d'abord comme secrétaire, puis comme conservateur à la bibliothèque impériale, où il put se consacrer à de savantes recherches.

M. Wolf a particulièrement étudié la langue romane et les divers idiomes qui s'y rattachent. On cite au premier rang de ses travaux, ceux qui ont trait à la langue et à la littérature espagnoles : *Recherches sur l'histoire littéraire du Castillan* (Beitraege zur Geschichte der castilianischen Nationalliteratur; Vienne, 1832); *Floresta de rimas modernas castellanas* (Paris, 1837, 2 vol.); *Rosa de romances* (Leipsick, 1846), formant le troisième volume du *Romancero* de Depping; *des Romances espagnoles* (über die Romanzenpoësie der Spanier; Vienne, 1847); *Recherches sur la bibliographie des Cancioneros et sur l'histoire de la poésie lyrique espagnole à la cour de Charles-Quint* (Beitraege zur Bibliographie der Cancioneros, etc.; Vienne, 1853); *de la Comedia famosa de la reina Maria de Lope de Vega* (Ibid., 1845), etc.

On a du même auteur quelques écrits sur la langue provençale et sur l'ancien français : *les Derniers travaux des Français pour l'édition des poëmes épiques nationaux* (über die neuesten Leistungen der Franzosen für, etc.; Vienne, 1833), *les Romances et la poésie de cour en ancien français* (über altfranzoesische Romanzen und Hofpoesie; Ibid., 1834), etc. Citons encore : *les Lais et Séquences* (über die Lais, Sequenzen und Leiche; Heidelberg, 1841). Il a collaboré à la traduction allemande de *l'Histoire de la littérature espagnole*, de Ticknor (Leipsick, 1852), et publié, avec M. Endlicher, une édition de *l'Histoire de frère Rausch* (Sage des Bruder Rausch; Vienne, 1835), destinée aux bibliophiles, et tirée seulement à cinquante exemplaires. Il a enfin fait paraître plusieurs dissertations dans *les Annuaires de littérature*, et dans les recueils de l'Académie de Vienne, dont il est secrétaire.

WOLF (Auguste). Voy. Pleyel.

WOLFF (Émile), sculpteur allemand, né à Berlin, en 1802, fit ses études à l'Académie de cette ville, alla à Rome, en 1823, comme pensionnaire de l'Académie, et n'a plus guère quitté cette ville. Ses œuvres principales, qui se recommandent moins par l'énergie que par la grâce et le naturel, sont : *le Chasseur*, *la Bergère*, *le Petit berger*, *le Petit pêcheur*, *Thétis et les armes d'Achille*, *l'Amour vainqueur*, *la Néréide juge du combat des Amazones*, les bustes de *Niebuhr* et du *Prince Albert*, un des *Groupes*, en marbre, du pont du château de Berlin, une *Victoire racontant à un enfant les exploits des héros*. Il a envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, une *Canéphore*, statuette, et une *Statue de femme*. M. Émile Wolff, membre de l'Académie de Berlin, est chevalier de l'ordre de l'Aigle-Rouge.

WOLFF (Édouard), pianiste polonais, né le 15 septembre 1816, à Varsovie, et fils d'un médecin, alla passer quatre années à Vienne, où il devint élève de Würfel pour le piano, revint en 1832 à Varsovie, et prit des leçons d'harmonie de Elsner. Le désir de perfectionner son talent l'amena à Paris en 1835; depuis cette époque, il ne l'a quitté que pour donner des concerts et y a publié un grand nombre de compositions. Le chiffre de ces dernières est considérable, et elles se font remarquer, dit M. Fétis, « par l'élégance du style qui a de l'analogie avec celui de Chopin. » On cite de grands *Concertos*, *des Études* de piano, plusieurs *Duos* originaux ou sur des thèmes d'opéra, pour piano et violon, quelques-uns en collaboration avec M. Bériot et Vieuxtemps, des *Fantaisies*, *Valses*, *Mazurkas*, etc., etc.

WOLKOFF (Mathieu), économiste russe, né à Porchoff, en 1802, servit d'abord dans le corps impérial des ingénieurs de la Russie, et prit une part active à l'exécution des grandes voies de communication que fit entreprendre Nicolas Ier. Parvenu au grade de colonel, il prit sa retraite en 1853, et fit plus tard un assez long voyage, pendant lequel il se lia avec les principaux économistes de la France et des autres pays étrangers. Connu déjà par quelques ouvrages écono-

miques, il a continué depuis ses travaux et ses publications.

On a de M. Wolkoff : *des Reconnaissances statistiques dans les travaux relatifs à la rédaction des projets d'utilité publique* (Saint-Pétersbourg, 1839, en français et en russe); une *Table* des questions contenues dans les *Lettres sur la physiologie du cerveau humain* (1849, en russe); *Prémisses philosophiques de l'économie nouvelle des sociétés* (Paris, in-8, même année); *Opuscules sur la rente foncière* (Paris, 1854, in-8), études sérieuses sur la question des finances publiques: *le Salaire naturel et son rapport au taux de l'intérêt* (1857), traduit de Thunen; etc.

WOLOWSKI (Louis-François-Michel-Raymond), économiste français, d'origine étrangère, membre de l'Institut, né à Varsovie, le 31 août 1810, et fils de l'ancien président de la diète polonaise, vint terminer, de 1823 à 1827, ses études en France, et retourna ensuite à Varsovie, où ses manifestations patriotiques lui attirèrent les rigueurs de la police russe. Il prit une part active à la Révolution de 1830, fut capitaine d'état-major pendant la première lutte, puis vice-maître des requêtes au conseil d'État, et vint à Paris, en qualité de secrétaire de légation. Les désastres de la Pologne le retinrent en France. Il a reçu, en 1834, des lettres de naturalisation.

M. Wolowski se mêla aussitôt au mouvement intellectuel et économique de notre pays. Il fonda, en 1833, la *Revue de législation et de jurisprudence*, s'occupa spécialement des questions industrielles et financières, souvent avec Léon Faucher, dont il épousa la sœur, et devint, en 1839, professeur de législation au Conservatoire des arts et métiers, puis, en 1848, membre du conseil de cet établissement. A cette dernière époque, ses opinions libérales le firent élire représentant à l'Assemblée constituante, dans le département de la Seine, le seizième sur trente-six, par 132 353 suffrages. Il y vota, en général, avec le parti démocratique modéré, prit une part active à plusieurs discussions parlementaires, et fut réélu, le dix-neuvième, à la Législative, par 116 636 voix. Sa carrière politique se termina en 1851. L'année suivante, il fonda la première compagnie du Crédit foncier de Paris, qui, plus tard, a constitué le Crédit foncier de France, et reprit, au Conservatoire, ses cours qu'il n'a plus interrompus. M. Wolowski a été appelé à l'Académie des sciences morales et politiques en 1855, en remplacement de Blanqui. Il est officier de la Légion d'honneur depuis le 7 octobre 1851.

On a de lui : *des Sociétés par actions* (1838); *Mobilisation du Crédit foncier* (1839); *des Fraudes commerciales* (1843): *de l'Organisation du travail* (1844); *Études d'économie politique et de statistique* (1848); *de l'Organisation du Crédit foncier* (1849); *Henri IV économiste. Introduction de l'industrie de la soie en France* (1855), et un certain nombre de *Mémoires*, *Traités*, traductions, notamment celle des *Principes d'économie politique*, de M. Roscher (1856).

WOOD (George), romancier américain, né à Newburyport (Massachussets), fut élevé par un littérateur distingué, Samuel Knapp. Ses parents étant allés habiter le district de Colombie, il entra, en 1819, dans l'administration publique. En 1845, il alla vivre à New-York, d'où il est passé, en 1848, à Washington. Il est auteur de deux romans satiriques, où, sous un léger voile romanesque, il tourne en ridicule différents traits des mœurs américaines actuelles, et passe en revue les doctrines philosophiques, sociales et religieuses de notre temps. Ce sont : *Pierre Schlemihl en Amérique* (Peter Schlemihl in America ; 1848, Philadelphie, in-12) : *les Pèlerins modernes* (the Modern pilgrims; Boston, 1855, in-12); *Marié trop tard* (Marrying too late; New-York, 1856, in-12), etc.

WOODS (Léonard), écrivain américain, fils du fameux théologien de ce nom, mort en 1854, a été nommé, en 1839, président du collége Bowdoin (Massachussets). Il a acquis sa réputation d'écrivain philosophique et de théologien, en dirigeant les premiers volumes de la *Literary and theological Review*, fondée par lui, à New-York, en 1834. Il a en outre traduit une partie des écrits politiques de Joseph de Maistre, sous ce titre : *Essai sur le principe génératif des Constitutions politiques.*

WOOLSEY (Theodore-Dwight), érudit Américain, né à New-York, en 1801, reçut son éducation au college d'Yale (Connecticut) et au séminaire de Princeton, passa plusieurs années en Europe, et se perfectionna dans l'étude du grec et de l'allemand. Il fut nommé, à son retour, professeur de langue grecque au collége d'Yale et garda ce poste vingt ans (1831-1851). Depuis 1846, il a joint à son titre de professeur celui de président. M. Woolsey passe pour un des premiers hellénistes des États-Unis, et pour un élégant écrivain. Mais ses écrits se bornent à d'excellentes éditions du *Prométhée* d'Eschyle, de l'*Antigone* et de l'*Électre* de Sophocle, de l'*Alceste* d'Euripide, et du *Gorgias* de Platon, et à des *Adresses* officielles très-vantées pour le style.

WORDSWORTH (rév. Charles), théologien anglais, né en 1806, à Borking (comté d'Essex), est neveu du célèbre poëte de ce nom, qui fut le chef de l'école des *Lakistes*. Après avoir reçu une brillante éducation au collége de Christ-church, à Oxford, il fit, pendant deux ans, partie du personnel enseignant de cette université, entra dans les ordres et fut appelé, en 1835, à la direction du collége de Winchester. Au bout de dix ans, il se démit de ses fonctions pour s'associer au conseil d'administration de l'école de Glenalmond, qui s'ouvrit, en 1847, sous les auspices du haut clergé de l'Écosse. En 1852, il remplaça le révérend Torry comme évêque de Saint-André, et fut consacré l'année suivante.

On a de lui des livres d'enseignement, tels que : une *Grammaire grecque* (Græcæ grammaticæ rudimenta; 1839), *l'Enfance chrétienne dans les colléges* (the Christian boyhood at a public school); des ouvrages de piété : *Instruction préparatoire*, *les Synodes*, deux volumes de *Sermons*, et diverses brochures sur les questions du moment.

WORONZOFF (Michel), général russe, né à Moscou, en 1782, et fils du diplomate de ce nom, fut élevé auprès de son père en Angleterre, puis entra dans l'armée russe, fit ses premières armes au Caucase, sous Zizianoff, et en Turquie, sous le général Kutusoff. Il prit part aux campagnes de 1812 à 1815 contre la France, et commanda le contingent russe d'occupation, de 1815 à 1818. Après avoir assisté au Congrès d'Aix-la-Chapelle, il devint gouverneur de la Bessarabie et de la Nouvelle-Russie, où il fit faire de grands progrès à l'agriculture. Favori de l'empereur Nicolas, il conduisit, de concert avec Ribeaupierre, lors des démêlés avec la Porte, les négociations d'Ackerman. En 1828, il succéda à Mentschikoff, blessé dans le commandement du siége de Varna, et eut le dessus dans une série de combats importants. L'empereur, confiant dans la fortune de ce général, le donna pour succes-

seur, en 1844, à tous les commandants malheureux de l'armée du Caucase. Le 18 juillet 1845, il prit d'assaut Dargo, la forteresse de Schamyl, exploit qui lui valut la dignité de prince, s'empara de Palti, en 1847 de Salti, en 1848, et essaya, par une politique de clémence, d'attirer à la Russie les peuplades de la montagne. Il ne put toutefois triompher de la résistance de Schamyl, et, en 1853, la rupture avec la Turquie augmenta encore les difficultés de sa position. Malade à Tiflis, il laissa le commandement à ses lieutenants, qui battirent l'ennemi en plusieurs rencontres. Forcé par sa santé de demander un congé, il reprit quelque temps encore son commandement, et obtint enfin sa retraite l'année suivante (1855). — Il est mort le 18 novembre 1856, quelques semaines après avoir reçu de l'empereur Alexandre II, à l'occasion de son couronnement, la dignité de feld-maréchal.

Son fils unique, Szemen Woronzoff, marié à la comtesse Bronicka, fut d'abord chambellan à la cour, puis entra, en 1847, dans l'état-major de la garde et servit à l'armée du Caucase. Capitaine, en 1849, colonel commandant du régiment Woronzoff, en 1850, il devint major général en 1852. Chargé d'une mission diplomatique auprès du cabinet de Saint-James, en 1853, il a obtenu, en 1854, le commandement de la brigade de réserve des gardes du corps.

WORSAAE (Jean-Jacques-Asmussen), archéologue danois, né à Veile (Jutland), le 14 mars 1821, commença ses études au collége de Horsen, et les acheva, de 1836 à 1838, à l'École de civisme de Copenhague. Il abandonna la théologie et la jurisprudence, pour se consacrer tout entier à l'histoire de son pays. De 1838 à 1842, il étudia, au musée royal, les antiquités scandinaves, et fit plusieurs explorations archéologiques en Danemark, en Suède et en Norvége. En 1845, il visita l'Allemagne, avec la curiosité d'un antiquaire, et rendit compte de ses recherches dans un écrit intitulé : *les Antiquités nationales en Allemagne* (Copenhague, 1846). Suivant partout les traces de l'ancienne civilisation scandinave, il fit, de 1846 à 1847, un voyage en Angleterre, en Écosse et en Irlande, contrées longtemps gouvernées, au moyen âge, par des princes danois et norvégiens. Il visita également la Bretagne et la Normandie, pour y retrouver quelques vestiges de ses aïeux, les anciens Northmans. Inspecteur et conservateur des antiquités du Danemark, il a été nommé, en 1854, professeur titulaire. La même année, il partit pour l'Italie, fit quelque séjour à Rome à Naples, et rentra dans son pays, après avoir traversé le Piémont, la Savoie et la France.

M. Worsaae est un des premiers savants du Danemark. Ses écrits, estimés de tous les archéologues, lui ont acquis une réputation européenne; ils ont été presque tous traduits en allemand et en anglais. Outre un grand nombre d'articles, insérés dans les revues historiques et archéologiques du Nord, il a publié des dissertations et des ouvrages considérables. Nous ne citerons que les suivants : *Danemarks oldrid* (Copenhague, 1843; en anglais, Londres, 1849); *Blekingske mindesmärker fra Hedeneld* (Copenhague, 1846; züm Alterthumskunde des Norden; Leipsick, 1846); *Minder om de Danske og Nordmändene i England, Scotland og Irland* (Copenhague et Londres, 1852); *Aftbildninger fra det Kongelige museum for nordiske oldsager* (Copenhague, 1854).

WORTLEY (James-Archibald Stuart-), homme politique anglais, né en 1805, à Londres, est le troisième fils du baron Wharncliffe. Après avoir été élevé à l'université d'Oxford où il a pris, en 1831, le grade de maître ès arts, il étudia la jurisprudence à l'école d'Inner-Temple, fut admis au barreau en 1831, et attaché au ressort judiciaire des comtés du Nord. De janvier à juillet 1846, il remplit, dans l'administration de sir Robert Peel, les fonctions de juge-avocat général. En 1850, il a été élu *recorder* (greffier) de la ville de Londres. Envoyé à la Chambre des Communes, par le bourg d'Halifax (1835-1837), il a siégé ensuite pour le comté de Bute (1842), qui l'a réélu jusqu'à présent; ses opinions sont conservatrices. Ce magistrat, qui jouit d'une grande réputation d'intégrité et de savoir, a été chargé des affaires contentieuses de la reine douairière, de 1845 à 1849. Depuis 1846, il fait partie du Conseil privé.

WRANGELL (Ferdinand, baron de), navigateur russe, né en Esthonie, vers 1795, fut élevé à l'École des cadets à Saint-Pétersbourg. Destiné de bonne heure à la marine, il fit quelques voyages dans la Baltique et dans les mers du Nord. En 1817, il partit, sous les ordres de Golowin, à bord du *Kamtschatka*, pour explorer la mer de Behring. Le rapport qu'il publia à son retour (1819), lui valut le commandement d'une nouvelle expédition. Il fut chargé de déterminer exactement la position du cap Schelagin, de lever les plans de la côte qui s'étend à l'est de ce cap jusqu'au détroit de Behring, de visiter les îles des Ours et les embouchures de la Kolyma, enfin, de vérifier s'il existait quelque terre au nord de la mer glaciale. Arrivé, le 2 novembre 1820, à Nischne-Kolymsk, il s'avança, en traîneau, jusqu'au cap Schelagin, explora les îles des Ours, et, pendant l'été de 1821, remonta le fleuve Kolyma. Après quelques mois passés dans le pays des Jakutes, il se remit en route avec le lieutenant Majuschkin et le pilote Kosmin. Il marcha pendant quarante-six jours sur les glaces, et parvint jusqu'au 72° 2' N. En 1823, il contiuua ses recherches. Contraint de s'arrêter à l'extrême bord des glaces solides, il rebroussa chemin, sans avoir découvert aucune trace de terre. Enfin, le 1er novembre 1823, il quitta Nischne-Kolymsk, et, le 15 août 1824, il rentra à Saint-Pétersbourg. Les *Observations physiques* qu'il avait recueillies pendant ce voyage, parurent d'abord en allemand (Berlin, 1827). La description détaillée de l'expédition ne fut publiée que beaucoup plus tard. Engelhard la rédigea d'abord en allemand, d'après le journal manuscrit de M. de Wrangell (*Reise laengs der Nordküste von Sibirien und auf dem Eismeere in den J.*, 1820-1824; Berlin, 1839, 2 vol.). Le texte russe a pour titre : *Puteschestwie po Sjewernym beregam Sibiri i po Ledowitomm Morju* (Saint-Pétersbourg, 1841, 2 vol.).

En 1825, M. de Wrangell fit, à bord du *Krotkoi*, un voyage autour du monde. De retour à Kronstadt (1827), il fut nommé gouverneur des colonies russes d'Amérique; il se rendit à son poste par la Sibérie et le Kamtschatka (1829), et conserva ces fonctions pendant cinq ans. Son administration fut signalée par des améliorations importantes; il propagea, dans l'Amérique russe, la culture de la pomme de terre, et fit, sur ces régions peu connues, un grand nombre d'observations géographiques et ethnographiques, qui ont été insérées en partie dans les *Nachrichten über die russischen Besitzungen an der Nordwestküste Amerikas* (Saint-Pétersbourg, 1839). Rappelé en Russie, il revint par l'isthme de Panama et par les États-Unis. La relation de son voyage parut en 1836 (*Otscherk puti is Sitchi w'S-Petersburg*).

En récompense de ses services, M. de Wrangell obtint le grade de contre-amiral et la direction

du département des forêts de la marine au ministère de la guerre. Il fut promu vice-amiral en 1847, et quitta le service, deux ans après, pour prendre la direction de la compagnie de commerce russo-américaine.

WREDE (Fabian-Jacob-Fabianson, baron), physicien suédois, fils du feld-maréchal Fabian Wrede, est né le 9 octobre 1802. Contrarié dans ses goûts pour l'étude de la physique et de la mécanique, il ne s'y livra qu'à l'insu de ceux à qui était confiée son éducation, et apprit seul les sciences, qu'il fut plus tard chargé d'enseigner, en qualité de directeur de l'École d'artillerie de Marienbourg (1836). Sous-lieutenant d'artillerie, en 1817, il fut nommé colonel, en 1848, et général-major, en 1854. Il est chevalier de la Légion d'honneur (1845), de l'ordre prussien de Saint-Jean (1843), commandeur du Danebrog (1848), et membre des Académies suédoises de musique (1847), des sciences (1836), et des sciences militaires (1829).

Le recueil (*Handlingar*), publié par ces deux dernières académies, renferme d'importants mémoires du baron de Wrede; quelques-uns ont été insérés dans les *Annales* de Poggendorf, ou traduits dans des recueils étrangers, et mis à profit par des savants français. Il a publié, en 1840 et 1841, des *Rapports annuels sur la physique* (Ærsberættelser i fysik).

WRIGHT (Thomas), antiquaire anglais, né vers 1810, sur les frontières du pays de Galles, fit son éducation au collége d'Édouard VI à Ludlow, puis à l'université de Cambridge, où il prit les degrés de bachelier et de maître ès arts. Il s'adonna, dès sa jeunesse, à l'étude des origines et des antiquités nationales, et fournit de nombreux articles sur ces matières au *Fraser's Magazine*, à la *Foreign quarterly Review*, ainsi qu'aux *Mémoires* de diverses compagnies savantes. Il fut l'un des fondateurs de la Société de Camden et de la *British archæological institution*. En 1842, il fut élu correspondant étranger de l'Institut de France (section des inscriptions et belles-lettres).

M. Wright a édité un grand nombre d'auteurs anciens, tels que : *les Contes de Chaucer*, *les Visites du laboureur Piers* (Visions of Piers, a ploughman); un *Poëme anglo normand sur la conquête de l'Irlande par Henry II* (1837): *la Vie de Merlin* (1838), écrite en latin par Geoffroy de Monmouth. Mais c'est surtout par les recueils de pièces rares ou inédites qu'il s'est placé au premier rang des archéologues de son pays; nous mentionnerons : *l'Ancienne poésie anglaise* (Early english poetry; 1836, 4 vol.); *les Anciens mystères* (Early mysteries; 1838, in-8); *la Reine Élisabeth et ses contemporains* (Queen Elizabeth and her times; 2 vol.), recueil de lettres originales; *Reliquiæ antiquæ* (1839-1843, 2 vol.), choix de poésies saxonnes et normandes; *Anciens traités populaires* (Treatises of science; in-8), composés au moyen âge; *Chants politiques* (Political songs; in-4), depuis le règne de Jean jusqu'à celui d'Édouard II; etc.

On ne cite ensuite de M. Wright qu'un seul ouvrage original: il est écrit en français et intitulé : *Coup d'œil sur les progrès de la littérature anglo-saxonne en Angleterre* (Paris, 1836, in-8); il formait une sorte de préface à un livre de M. Fr. Michel sur le même sujet. En 1856, il a découvert, au *Hunterian museum* de Glasgow, un manuscrit inconnu des *Cent nouvelles Nouvelles* de la reine de Navarre, dont il prépare une édition pour la *Bibliothèque elzévirienne*.

WROTTESLEY (John, baron), savant anglais, né en 1798, succéda en 1841 à son père en qualité de membre de la Chambre des Lords. Il s'est distingué par ses profondes connaissances en astronomie ainsi que dans les sciences exactes. En 1839, son *Catalogue des ascensions en droite ligne de 1318 étoiles*, a obtenu la médaille d'or de la Société royale d'astronomie. Plusieurs fois il a attiré l'attention de ses collègues sur les faits ou les travaux qui intéressent la science. Lord Wrottesley a été élu président de la Société royale de Londres, en remplacement du comte de Rosse (30 novembre 1855).

WUNDER (Édouard), philologue allemand, né à Wittenberg, le 4 mai 1800, commença ses études au collége de sa ville natale (1812) et les continua à l'École de Meissen. Élève d'Hermann à Leipsick (1818), il s'appliqua spécialement à la philologie. Il entra dans la carrière de l'enseignement, comme professeur adjoint au collége de Grimma, dont il fut nommé directeur en 1842. Lorsque le gouvernement saxon réorganisa les études, il fut chargé d'inspecter les établissements d'instruction publique, et fit un rapport détaillé sur l'état de l'enseignement dans le royaume de Saxe.

Professeur savant et laborieux, M. Wunder est surtout connu comme éditeur de Sophocle. Il a publié un grand nombre de dissertations en allemand et en latin, qui ont trait pour la plupart au grand tragique grec : *Adversaria in Sophoclis Philoctetam* (1823); *sur la Nouvelle édition de l'Ajax par Lobeck* (1837); *de Scholiorum in Sophoclis tragœdias auctoritate* (1838); *Miscellanea Sophoclea* (1843), etc. Son excellente édition de Sophocle, en sept volumes (Gotha et Erfurt, 1831), compte déjà plusieurs réimpressions. En 1854, il a fait paraître une *Étude sur les Euménides d'Eschyle*. Il a publié également une édition critique du discours de Cicéron *Pro Plancio* (Leipsick, 1830) et *les Difficultés de la syntaxe grecque* (die schwierigsten Lehren der griechischen Syntax; Grimma, 1848), ouvrage destiné à l'enseignement des colléges.

WUNDERLICH (Charles-Auguste), médecin allemand, né en 1815, à Sulz, sur le Necker, étudia à Stuttgart et à Tubingue, et, après avoir obtenu le grade de docteur, fréquenta plusieurs autres universités de l'Allemagne et visita la Belgique et la France. De retour en Wurtemberg il fut nommé (1838) aide-médecin à l'hôpital de Sainte-Catherine de Stuttgart; mais, l'année suivante, il alla s'établir à Tubingue comme professeur particulier. Nommé bientôt (1841) médecin à la Clinique et directeur provisoire de l'établissement, il devint, en 1843, professeur adjoint et, en 1846, directeur de la Clinique et professeur titulaire de médecine. Depuis 1850, il occupe une chaire à l'université de Leipsick. Il a été nommé conseiller intime en 1857.

On a de M. Wunderlich un certain nombre d'ouvrages : *sur la Médecine française et allemande* (über die franz. und deutsche Medicin; Stuttg., 1841); *Essai d'une physiologie pathologique du sang* (Versuch einer path. Phys. des Blutes; Ibid., 1844) etc.; et surtout un *Manuel de pathologie et de thérapeutique* (Handbuch der Pathol. und Therapie; Stuttg., 1846-1854), dont la seconde édition commença à paraître avant que la première ne fût complétement publiée. M. Wunderlich a fondé, en 1841, avec M. W. Rosen, les *Archives de Médecine physiologique*, organe très-important des nouvelles tendances de la science médicale en Allemagne.

WURM (Chrétien-Frédéric), écrivain allemand, né en 1806, à Blaubeuren (Wurtemberg), est fils de l'astronome, et frère du mathématicien de ce

nom. Pour lui, il étudia la théologie, mais, au lieu de suivre la carrière ecclésiastique, il se rendit, en 1825, en Angleterre, où il resta deux ans, et de là à Hambourg, où il rédigea, de 1828 à 1830, le journal anglais le *Glaneur* (Gleaner) et, de 1830 à 1834, *la Revue critique de la Bourse* (Kritische Blaetter der Börsenhalle). En 1833, M. Wurm a été nommé professeur au collége académique de Hambourg, et il n'a quitté cette place, en 1848, que pour représenter, au parlement de Francfort, un district du royaume de Wurtemberg.

Outre de nombreux articles littéraires, politiques, industriels et économiques, insérés dans les revues et journaux de l'Allemagne, on a de cet écrivain plusieurs ouvrages : *Essais critiques sur la juridiction publique en Allemagne depuis* 1832 (Kritische Versuche über die œffent. Rechtsverhaeltnisse in, etc.; Leipsick, 1835); *le Droit du Sund* (der Sundzoll. Hambourg 1838); *du Rôle des villes hanséatiques* (die Aufgabe der Hansestaedte; Ibid., 1847), avec Müller; *la Diplomatie, le Parlement et la Confédération germanique* (die Diplomatie, das Parlement, etc.; Brunswick, 1849); *A letter to Viscount Palmerston concerning the question of Schleswig-Holstein* (Londres et Hambourg, 1850), opuscule qui a été attribué au chevalier Bunsen; *Quatre Lettres sur la navigation libre du Danube* (Vier Briefe über die freie Donauschifffahrt; Leipsick, 1855), etc. On annonce de lui une *Histoire des villes hanséatiques*, fondée sur un grand nombre de documents.

WURTEMBERG (maison royale de). Chef actuel : le roi *Guillaume Ier* (voy. ce nom). Reine : *Pauline*-Thérèse-Louise, née le 4 septembre 1800, fille de feu Louis-Frédéric-Alexandre duc de Wurtemberg, oncle du roi, mariée le 15 avril 1820. Prince royal : *Charles*-Frédéric-Alexandre, fils de la reine régnante, né le 6 mars 1823, lieutenant général au service de Wurtemberg, commandant d'un régiment de dragons russes, marié le 13 juillet 1846 à la grande duchesse *Olga*-Nicolaewna, née le 11 septembre 1822, fille de l'empereur de Russie Nicolas Ier. Filles du roi : 1° de son premier mariage avec *Catherine*-Paulowna, fille de l'empereur Paul, morte le 9 janvier 1819 : les princesses *Marie*, mariée au comte Alfred de Neipperg (voy. ce nom), et *Sophie*, mariée au roi des Pays-Bas; 2° de son second mariage : les princesses *Catherine*-Fréderique-Charlotte, née le 24 août 1821, mariée le 20 novembre 1845, à son cousin le prince *Frédéric*-Charles-Auguste (voy. ci-dessous), et *Auguste*-Wilhelmine-Henriette, mariée au prince *Hermann* de Saxe-Weimar (voy. Saxe-Weimar).

Neveux et nièces du roi : *Frédéric*-Charles-Auguste, né le 21 février 1808, lieutenant général au service de Wurtemberg, commandant d'un régiment de lanciers russes; marié à une fille du roi, la princesse *Catherine* (voy. ci-dessus), dont il a un fils : *Guillaume*-Charles-Paul-Henri-Frédéric, né le 25 février 1848; Frédéric-*Auguste*-Everard, né le 24 janvier 1813, lieutenant général au service de Prusse, commandant de la cavalerie de la garde; Frédérique-*Charlotte*-Marie, veuve du grand-duc Michel.

La famille royale comprend encore :

1° la duchesse *Henriette*, née le 22 avril 1780, fille du prince *Charles* de Nassau-Weilbourg, mariée le 21 janvier 1797, au duc *Louis*-Frédéric-Alexandre, oncle du roi régnant; veuve le 20 septembre 1817 et mère de la reine actuelle *Pauline* (voy. ci-dessus); sa seconde fille *Elisabeth*, mariée à *Guillaume*, margrave de Bade, oncle du grand-duc régnant, et son fils le duc *Alexandre*-Paul-Louis-Constantin, né le 9 septembre 1804, général de cavalerie au service d'Autriche, propriétaire du 11e régiment de hussards autrichiens; marié morganatiquement, le 2 mai 1835, à la comtesse Claudine de Hohenstein, dont il a deux filles et un fils, François, comte de Hohenstein, né le 12 novembre 1838;

2° le duc Frédéric-*Eugène*-Charles-Paul-Louis, né le 8 janvier 1788, fils du duc Eugène-Frédéric-Henri, et cousin germain du roi; général d'infanterie au service de Russie, marié en secondes noces, le 11 septembre 1827, à la princesse *Hélène* de Hohenlohe-Langenbourg, et ayant, de deux lits, six enfants;

3° le duc Frédéric-*Paul*-Guillaume, né le 25 juin 1797, second fils du feu duc *Eugène*-Frédéric-Henri, général-major de cavalerie au service de Wurtemberg, marié le 17 avril 1827 à la duchesse Marie-*Sophie*-Dorothée-Caroline, de la maison de La Tour et Taxis, née le 4 mars 1800, dont il a un fils, Guillaume-Ferdinand-*Maximilien*-Charles, né le 3 septembre 1828;

4° la comtesse Joséphine-Antoinette-*Hélène*, de la maison de Festetics-Tolna, née le 1er juin 1812, mariée le 3 juillet 1832 à Chrétien-Frédéric-*Alexandre*, fils de *Guillaume*-Frédéric-Philippe, et cousin germain du roi régnant; veuve, avec quatre enfants, le 7 juillet 1844; remariée au baron du Bouget;

5° le comte Frédéric-*Guillaume*-Alexandre-Ferdinand, second fils du duc *Guillaume*-Frédéric-Philippe et cousin germain du roi, né le 6 juillet 1810, lieutenant général au service de Wurtemberg, commandant de la 1re brigade de la 1re division d'infanterie; marié le 8 février 1841 à la comtesse *Théodolinde*-Louise-Eugénie-Napoléone, fille de feu Eugène, duc de Leuchtenberg, née le 13 avril 1814, dont il a quatre filles; et sa sœur la comtesse Frédérique-*Marie*-Alexandrine-Charlotte-Catherine, née le 29 mai 1815, mariée le 17 septembre 1842 au baron de Taubenheim, grand écuyer du royaume;

6° *Marie*, duchesse douairière de Saxe-Cobourg-Gotha (voy. Saxe-Cobourg-Gotha), fille du duc *Alexandre*-Frédéric-Charles, oncle du roi, et ses deux frères : le duc Frédéric-Guillaume-*Alexandre*, né le 20 décembre 1808, ancien général-major au service de Russie, veuf de la princesse *Marie* d'Orléans, fille du feu roi Louis-Philippe, dont il a un fils, le duc *Philippe*-Alexandre-Marie-Ernest, né le 30 juillet 1838; et le duc *Ernest*-Alexandre-Constantin-Frédéric, né le 11 août 1807, ancien général-major au service de Russie.

WURZBACH (Constant), poëte allemand, né à Laybach, en Illyrie, le 11 avril 1818, et fils d'un jurisconsulte, étudia de bonne heure le droit, s'engagea comme volontaire, en 1836, dans l'infanterie autrichienne, fit partie du corps d'occupation de Cracovie, puis, se trouvant caserné à Lemberg, obtint presque en même temps le grade de lieutenant et le diplôme de docteur en philosophie. En 1844, il quitta le service, et prit un emploi à la bibliothèque de la même ville. En 1848, il fut appelé simultanément à la bibliothèque de Vienne et aux archives du ministère de l'intérieur, et créa une bibliothèque administrative dont il est demeuré le directeur.

Très-versé dans la langue polonaise et dans les langues slaves, M. Wurzbach s'est fait une double réputation de savant et de poëte. Ses premiers poëmes, insérés dans les plus importants recueils de l'Autriche sous son prénom de Constant, ont été rassemblés sous le titre général de *Mosaïque* (Cracovie, 1841). Il donna ensuite : *une Ville morte* (von Einer verschollenen Kœnigstadt, 1850; 2e édit., Hambourg, 1857); *Napoléon* (1851); *le Page de l'Empereur* (der Page des Kaisers; Dusseldorf, 1854); *Perles* (Gemmen;

Hambourg, 1855); *Camées* (Cameen; Dusseldorf, 1856), etc.; puis un ouvrage humoristique qui fit grand bruit : *Parallèles* (Parallelen: Leipsick, 1849; 3e édit., 1852). Parmi ses travaux de critique, d'archéologie, d'histoire et de science, nous citerons : *Éléments de géométrie* (Lemberg, 1843); *Proverbes de la Pologne* (Sprüchwœrter der Polen; Lemberg, 1867; 2e édit., Vienne, 1852); *Chants populaires de la Pologne* (Volkslieder der Polen; Lemberg, 1846); *les Églises de Cracovie* (die Kirchen der Stadt Krakau; Vienne, 1853) et deux ouvrages très-répandus à l'étranger : *Coup d'œil bibliographique et statistique sur la littérature de l'empire d'Autriche* (Bibliographisch-statistische Uebersicht der Literatur, etc.; Vienne, 1854; 2e édit., 1856), et *Dictionnaire biographique de l'empire d'Autriche* (Vienne, 1857, t. Ier). Depuis 1853, M. Wurzbach rédige la *Bibliographie autrichienne* dans les *Annales autrichiennes d'art et de littérature*.

WYATT (Matthew DIGBY), architecte anglais, né en 1820, à Rowde près Devizes, où il a été élevé, entra à seize ans dans l'atelier de son frère aîné, Th. H. Wyatt, et remporta un prix de dessin à la Société d'architecture. En 1844 il visita le continent, où pendant deux ans il étudia les antiquités et les monuments religieux de la France, de l'Allemagne et de l'Italie. En 1848 il fut chagé de la restauration complète du théâtre d'Adelphi à Londres. L'année suivante il lut à la Société des Arts un *Compte rendu* très-impartial de l'exposition de l'industrie, qu'il venait de visiter à Paris, et appelé, en 1851, à participer aux travaux de la commission royale de l'Exposition universelle de 1851, il y rendit de véritables services. En 1855 il fit partie du jury international à l'Exposition universelle de Paris.

M. Wyatt est principalement connu par les beaux ouvrages artistiques qu'il a publiés, tels que : *les Arts industriels au* XIXe *siècle* (the Industrial arts of the nineteenth century; 1852, 160 planches, imprimé en or et en couleurs); *la Mosaïque géométrique du moyen âge* (the Geometrical mosaics of the middle ages; 1853, 120 planches), d'après des dessins rapportés de Sicile et d'Italie; *les Métaux et leurs dessins* (Metal work and its artistic design; 50 pl. col.); un portefeuille de *Vues du palais de Sydenham* (Views of the crystal palace and park at Sydenham; 1854, 1re série), palais qu'il a décoré en grande partie. Il a envoyé à Paris, en 1855 : *l'Arc de Titus à Rome;* trois *Vues du palais de Sydenham*, etc., qui lui ont valu une mention. Il a reçu en outre la croix de la Légion d'honneur.

WYNDHAM (Henry), général anglais, né en 1790, à Petworth (comté de Sussex), appartient à l'ancienne famille des comtes d'Egremont. Entré dans l'armée à seize ans comme cornette, il passa en 1808 en Espagne et fit quatre campagnes; il se distingua surtout à Vimiera et à Morales de Toro. A Waterloo il fut grièvement blessé. Nommé colonel de hussards en 1847, il est parvenu en 1854 au grade de général-major. Après avoir plusieurs fois brigué sans succès l'élection, il a été envoyé à la Chambre des Communes par le bourg de Cockermouth, en 1852; ses opinions sont conservatrices et favorables au système protectionniste.

Son neveu, Henry WYNDHAM, né en 1830, à Brighton, représente les mêmes principes politiques au Parlement, où il a été élu en février 1854 par le comté de Sussex, et réélu en 1857.

WYNFORD (William-Samuel BEST, 2e baron), pair d'Angleterre, né en 1798, est fils d'un magistrat élevé en 1829 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de Best, il fit ses études à l'université d'Oxford, fut admis en 1823 au barreau, et, après avoir échoué aux élections parlementaires, prit, en 1845, la place de son père à la Chambre des Lords, où il vote avec le parti conservateur. Marié en 1821, il a cinq enfants, dont l'aîné, William-Draper-Mortimer BEST, né en 1826, a été nommé capitaine en 1854.

WYSOCKI (Joseph), général polonais, né en 1809, dans le gouvernement de Podolie, fit ses études au lycée de Krzemieniec, entra, en 1828, dans l'armée du royaume de Pologne, fut attaché au corps de l'artillerie et se distingua pendant la campagne de 1831. Chassé de son pays, il vint en France, où il consacra plusieurs années de son exil à l'étude approfondie de l'art militaire. Après avoir été employé à la fonderie de canons de Toulouse, il passa à l'École d'application de Metz. Il en sortit avec tous les talents d'un excellent officier. Pour répandre parmi ses compatriotes les connaissances qu'il avait acquises sur les champs de bataille et dans les écoles françaises, il publia, en polonais, un *Précis de l'art militaire* (Paris, 1842, 2 vol.), puis les *Ordonnances d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie* (1845). Complétant son enseignement par la parole, il faisait en même temps pour les émigrés un cours très-estimé des juges compétents. M. Wysocki s'était affilié, dès l'origine, à la Société démocratique polonaise. En 1846, le commandement lui fut destiné par les patriotes de Galicie, dans le projet d'insurrection que des circonstances imprévues firent avorter. Pendant les agitations de 1848, il fixa son séjour à Cracovie. Au mois de novembre, il se rendit en Hongrie auprès de Kossuth et demanda l'autorisation de former une légion polonaise. Il ne l'obtint qu'au mois de mai 1849, mais il ne l'attendit pas. Le 4 décembre 1848, avec un bataillon polonais, il repoussa l'assaut tenté par le colonel Mariachi contre la forteresse d'Arad. Le 5 mars 1849 il décida le succès de la bataille livrée par Damianicz près de Solnok. A Nagy-Sarlo (18 avril 1849), il commanda l'aile droite et le centre. De tels services et la part qu'il prit à la bataille de Comorn (26 avril), lui méritèrent le grade de général. C'est alors que la légion polonaise s'organisa définitivement. Elle fut pour lui l'objet de soins assidus qui ne se ralentirent pas, même lorsqu'il eut reçu le commandement en chef du 9e et du 10e corps, formant l'armée de la Hongrie supérieure. Son esprit loyal et conciliant resta étranger aux dissentiments qui perdirent la cause hongroise. Une grave maladie l'empêcha de paraître à la bataille de Temeswar, si glorieuse pour sa légion. Mais, à peine rétabli, il couvrit, avec cette troupe d'élite, la retraite du gouvernement insurrectionnel. Le 18 août 1849, il franchit à Orsova la frontière de Turquie. La Porte l'interna à Kutaïa avec Kossuth, Dembinski, etc. En 1852 il partit pour l'Angleterre : de là il revint à Paris, au commencement de 1853. Au début de la guerre d'Orient, un grand nombre de ses compatriotes l'ont envoyé à Constantinople avec de pleins pouvoirs pour représenter auprès du Divan les intérêts et les droits de la Pologne. Mais si les raisons de la politique ne lui ont pas permis d'atteindre le but de sa mission, qui était la formation d'une légion polonaise, il a, autant qu'il était en lui, sauvegardé la dignité de sa nation.

X

XAVIER. Voy. Saintine (J. X. Boniface).

XIVREY (Berger de). Voy. Berger de Xivrey.

Y

YARBOROUGH (Charles Anderson Worsley Pelham, 2e comte d'), pair d'Angleterre, né en 1809, à Londres, descend d'une ancienne famille élevée en 1794 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de lord Worsley, il entra en 1830 à la Chambre des Communes, y siégea pendant seize ans dans les rangs du parti libéral et prit en 1846 la place de son père à la Chambre des Lords, où il défend les mêmes principes. De son mariage avec une fille de lord Hawarden (1831), il a trois enfants, dont l'aîné, Charles, lord Worsley, est né en 1835, dans le comté de Lincoln.

YARREL (William), naturaliste anglais, né à Londres, en 1780, s'est livré de bonne heure à l'étude des sciences naturelles, et a écrit quelques ouvrages intéressants. Nous citerons surtout les *Oiseaux d'Angleterre* (British birds) et les *Poissons d'Angleterre* (British fishes), regardés à la fois comme des modèles de composition, de typographie et d'illustration. Ce savant est trésorier de la Société Linnéenne de Londres, dont il fait partie depuis 1825; il appartient en outre à la Société de zoologie, aux travaux de laquelle il a participé activement dès son origine. En 1856, il a ajouté au *Sea-side book* de W. H. Harvey, un chapitre sur les poissons et l'ichthyophagie. — Il est mort le 6 septembre de la même année.

YATES (James) antiquaire et économiste anglais, né à Highgate, près de Londres, le 30 avril 1789, était fils d'un pasteur estimé de la congrégation dissidente de Liverpool. Pasteur lui-même à Glascow, à Birmingham, où il succédait au docteur Riestley, et à Londres, il publia d'abord quelques livres d'éthique et de théologie. Passant ensuite aux études les plus diverses, auxquelles l'avaient préparé les cours qu'il avait suivis à Glascow, à Édimbourg et à Berlin, il écrivit un certain nombre de *Traités* et de *Mémoires*, qui touchent indifféremment aux antiquités, à la langue, à la botanique et à la géologie. Son principal ouvrage est intitulé : *Textrinum opus, ou Recherches sur l'art du tissage chez les anciens* (Inquiry in to the art of weaving among the ancients; Londres, 1845, 8 vol.). Il a collaboré activement au *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, du docteur William Smiths (Dictionnary of Greck and Roman antiquities; Ibid., 1842).

Vers la fin de 1855, M. James Yates a pris une part utile au congrès de statistique tenu à Paris; il y a vivement soutenu les idées d'internationalité, et c'est sur son initiative que l'Association internationale s'est formée, dans le dessein de faire adopter partout le système décimal pour les mesures, les poids et les monnaies. Il en est le vice-président. Il est correspondant des Sociétés Royale, Linnéenne et Géologique, membre de la Société littéraire de Leyde, de la Société des antiquaires d'Augsbourg, etc.

YENDIS (Sidney). Voy. Dobell.

YOUNG (sir Henry-Edward), administrateur anglais, est né en 1810, à Bradbourne (comté de Kent). Fils d'un officier supérieur d'infanterie, il fut élevé au collége de Bromley, étudia la jurisprudence à l'École d'Inner-Temple, à Londres, et avant d'être admis au barreau, entra dans l'administration civile des colonies (1834), où il n'a cessé d'être employé jusqu'à présent. Après avoir passé quelque temps à Sainte-Lucie, il passa à la Guyane anglaise en qualité de secrétaire du gouvernement (1835), reçut à son retour des lettres de noblesse en récompense des services rendus au commerce de cette colonie (1847), et fut, dans la même année, chargé d'administrer une partie du cap de Bonne-Espérance, puis l'Australie méridionale. En septembre 1854, il a été nommé gouverneur général de la Tasmanie (terre de Van Diémen), avec un traitement de 4000 liv. sterl. (100 000 francs). Il a la réputation d'un excellent administrateur, et son passage a été signalé au Cap et en Australie par de notables améliorations.

YOUNG. Voy. Brigham (Young).

YSABEAU (Victor-Frédéric-Alexandre), médecin et agronome français, né à Rouen, le 14 mars 1793, de la famille des membres du Parlement de ce nom, est le fils de Claude-Alexandre Ysabeau le conventionnel, mort en 1831. A douze ans, il suivit son père en Belgique, fit ses études à Liége, prit ensuite le grade de docteur en médecine et revint quelques années après à Paris. En 1813, il s'enrôla comme volontaire et fut blessé à Montereau. Il s'occupa ensuite à la fois d'études agricoles et littéraires. Esprit vif et facile, il écrivit des *Contes* et des *Chansons*, dont il publia un petit volume sous le titre de *l'Aiguillon* (1831). Pendant l'épidémie de 1832, il fut désigné comme docteur en chef du quartier Popincourt, et porté le second sur la liste des médecins récompensés.

A part cet exercice momentané de ses connaissances médicales, M. Ysabeau s'est exclusivement appliqué, en théorie comme en pratique, à l'économie rurale. Il a donné sur toutes les questions agricoles des articles dans les feuilles spéciales, et les divers ouvrages suivants : *Entretiens sur la minéralogie* (Strasbourg et Paris, 1837, in-18) dans la collection intitulée *Maître Pierre; Guide manuel de l'épicier droguiste, ou Traité des substances simples et composées, de leur valeur et de leur préparation* (Paris, 1827, in-12; dans la *Bibliothèque industrielle*); le Tome V de *la Maison rustique* (1838, in-8); *le Jardinage, ou l'Art de créer et bien diriger un jardin* (1854, in-12, dans la *Bibliothèque des chemins de fer*); *Leçons élémentaires d'agriculture* (1857, in-18), à l'usage de l'enseignement primaire. Il a dirigé près de douze ans, en Belgique, *la Sentinelle des campagnes*, et une feuille en langue populaire intitulée : *le Packeter, ou le Fermier*. Il a été un des principaux rédacteurs de la *Revue villageoise*. De 1848 à 1850, il a fourni une dizaine de petits volumes à la Bibliothèque agricole qui fait partie de l'*Encyclopédie populaire*, publiée sous le patronage du roi des Belges.

YVAN (baron Melchior), médecin, littérateur et homme politique français, ancien député, né dans les Basses-Alpes, en 1803, et fils de l'ancien chirurgien en chef des Invalides créé baron sous l'Empire, fit sa médecine à Paris, où il fut reçu docteur en juillet 1828. D'abord chirurgien militaire, et attaché, sous son père, aux Invalides, en même temps qu'à l'hospice du Gros-Caillou, il se tourna en 1840 vers la pratique civile. En 1843, il fut nommé médecin de la mission conduite en Chine par M. de Lagrenée et reçut la décoration à son retour (juillet 1846). La révolution de 1848, jeta M. Yvan dans la politique. Candidat du parti démocratique aux élections de 1849 pour la Législative, il fut élu, dans son département natal, le deuxième, par 13 418 suffrages. Le coup d'État du 2 décembre le fit rentrer dans la vie privée. Il est médecin de l'administration des Postes, de l'Association des Artistes, et de plusieurs sociétés philanthropiques.

On a de M. Yvan : *la Chine et la presqu'île Malaise*, relation du voyage exécuté de 1843 à 1846 (1850, in-8), inséré d'abord dans *les Mille et un romans; l'Insurrection de Chine* (1853), avec M. Callery; *de France en Chine* (1855, *Bibliothèque des chemins de fer*), etc. Il a fait partie de la nouvelle rédaction de *la Presse*, pour laquelle il écrivait, alternativement avec M. Ad. Guéroult, le *Bulletin* du jour depuis le commencement de 1858, lorsqu'il a été attaché à la personne du prince Napoléon.

YVES [du Haut-Rhin], ancien représentant du peuple français, né à Sigolsheim, en 1803, et fils d'un magistrat de la République, acheva ses études à Strasbourg, se fit recevoir avocat et fut inscrit au barreau de Colmar. En 1830, Dupont de l'Eure le nomma substitut du procureur du roi. Son libéralisme avancé le fit destituer en 1832, et il reprit sa place au barreau. Après la révolution de Février, il fut commissaire de la République dans le Haut-Rhin, puis procureur général. Il donna sa démission avant d'entrer à la Constituante, où l'envoyèrent, le second sur onze, plus de 50 000 suffrages. Il fit partie du comité de l'intérieur et vota ordinairement avec la gauche. Après l'élection du 10 décembre, il fit une vive opposition à la politique de l'Élysée, et fut un des signataires de la demande de mise en accusation présentée par M. Ledru-Rollin contre Louis-Napoléon et ses ministres, à l'occasion du siége de Rome. Il ne fut point réélu, en 1849, à l'Assemblée législative et reprit son ancienne place au barreau de Colmar.

YVON (Adolphe), peintre français, né à Eschwiller (Moselle), en 1817, vint à Paris à la fin de ses classes, et étudia la peinture chez Paul Delaroche, contrairement au vœu de ses parents, qui le destinaient à l'administration. En 1843, il fit un voyage en Russie, y reçut un fort bon accueil et en rapporta une série de dessins exposés aux salons de 1847 et de 1848. Après avoir débuté au salon de 1842, avec un portrait de *Mme Ancelot*, il a donné successivement : le portrait du *général Neumayer* (1844); *le Remords de Judas* (1846); *la Bataille de Koulikowo* (1850); *un Ange déchu* (1852); *le Premier Consul descendant les Alpes* (1853), au palais de Compiègne.

En 1855, M. Yvon a envoyé à l'Exposition universelle : *le maréchal Ney soutenant l'arrière-garde en Russie*, grande page d'un bel effet, avec *les Sept péchés capitaux*, suite de dessins interprétés d'après le Dante. A la suite d'une mission en Crimée, où il fut le seul artiste envoyé officiellement, M. Yvon a occupé la première place au salon de 1857, avec *la Prise de la tour de Malakoff*, tableau commandé pour les galeries de Versailles, et qui fut accueilli comme une des belles pages de l'histoire des batailles modernes. Il avait joint à cet envoi les portraits de *M. et Mme Melingue*. Cet artiste, qui a de la science, du mouvement, une touche puissante, a obtenu une 1re médaille en 1848, une médaille de seconde classe en 1855, la décoration le 20 décembre de la même année, et la médaille d'honneur en 1857.

Z

ZACCONE (Pierre), littérateur français, né à Douai, le 2 avril 1817, et fils d'un officier d'infanterie, fut élevé comme enfant de troupe à la suite du régiment, et n'en reçut pas moins l'éducation universitaire. Il eut pour professeur, à Brest, M. Émile Souvestre, et débuta sous son inspiration dans la carrière littéraire, en 1837, en insérant des vers et des nouvelles dans *la Vigie du Morbihan*, *l'Auxiliaire breton*, *l'Hermine*, la *Revue bretonne*, etc. Il fit jouer en même temps une petite pièce au théâtre de Brest, *Aurélie ou l'amant sous clef*, et publia ensuite, dans cette ville, un volume intitulé : *Époques historiques de la Bretagne* (1845). Entré à dix-huit ans dans l'administration des postes, il vint en 1843 à Paris, où il est resté attaché à la direction générale.

M. P. Zaccone s'est fait connaître par des romans feuilletons et par une active collaboration aux recueils populaires de littérature, si répandus dans ces derniers temps. On cite de lui en volumes : *Histoire des sociétés secrètes, politiques et religieuses* (1847); *les Ouvriers de Paris et les ouvriers de Londres* (1850, 2 vol.), avec M. P. Féval; *les Mémoires d'un roi* (1851, 4 vol.), avec M. de Foudras; *Marguerite et Béatrix* (2 vol.) avec M. P. Féval; *le Dernier rendez-vous* (1852, 2 vol.); *le Roi de la bazoche* (1853, 2 vol.); *Éric le mendiant* (id.); *les Mystères du vieux Paris* (1854); *le Vieux Paris* (1855); *les Plaisirs du roi*, *le Nouveau langage des fleurs* (même année); *le Nouveau Paris* (1856); *le Fils du ciel* (1857), roman chinois, etc. — Il a donné au théâtre : *le Vingt-quatre février*, scène dramatique, en vers (1848), avec M. P. Féval, et *le Cousin Verdure*, vaudeville en un acte (1855), avec MM. Pommereux et Saint-Yves.

ZAHN (Jean-Charles-Guillaume), architecte et dessinateur allemand, né à Rodenburg (Hesse), le 21 août 1800, et fils d'un peintre, entra à l'Académie de Cassel. En 1822 il vint à Paris et de là il se rendit en Italie, à Naples et en Sicile, il étudia les débris des anciens monuments et rechercha toutes les traces de l'art antique. A son retour, il publia les *Peintures à fresque nouvellement découvertes à Pompeï* (Neuentdeckte Wandgemälde in Pompeji); et les *Ornements et tableaux les plus remarquables de Pompeï, d'Herculanum et de Stabie* (die schœnsten Ornamente und, etc.; Berlin, 1828-1830, 10 livraisons), imprimés par les procédés lithographiques alors peu connus.

Nommé professeur à l'Académie des arts de Berlin (1850), il obtint un congé et retourna en Italie. De 1830 à 1840, il vécut à Naples, à Pompeï, en Calabre et en Sicile, occupé à découvrir et à dessiner des tableaux, des terres cuites, des

bronzes, des monnaies, des antiquités de toute sorte. A la recommandation de M. de Metternich, il fut autorisé à mouler les plus beaux bronzes, vases d'argent, etc., du musée *Borbonico*, et de quelques musées particuliers, par exemple de celui du prince Biscari à Cantiana. Il fit d'heureuses fouilles à Cumes, à Teglana (1838), à Torre dell' annunziata, etc. En même temps, il dressait pour de riches voyageurs anglais et américains des plans de maisons de campagne dans le style de Pompeï. Depuis son retour à Berlin (1840), il a publié : *Ornements choisis* (Auserlesene Verzierungen); *Ornements de tous les temps classiques* (Ornamente aller classischer Zeiten; Berlin, 1852, 11 cahiers), etc.

ZAMBELIOS (Jean), poëte et littérateur grec, né à Sainte-Maure (Iles Ioniennes), en 1787, étudia successivement en Italie et en France, et à son retour en Grèce entra dans l'Hétairie, dont il fut un des propagateurs les plus actifs. Après plusieurs essais lyriques, il publia vers la même époque (1818) sa tragédie de *Timoléon*, représentée avec un grand succès à Bucharest, et que suivirent bientôt d'autres pièces nationales. *Georges Castriotis* (Scanderbeg), *Rhigos*, *Constantin Paleologue*, *Karaïskakis*, *Botzaris*, *Capodistrias*, et, plus tard, *Codrus*, *Christine*, *Médée*, etc., qui l'ont fait considérer comme le créateur du drame néohellénique. Les pièces de Zambelios écrites en vers blancs, abondent en tirades à effet, et se font remarquer par l'élévation de la pensée et du style; mais elles rappellent de trop près la manière italienne et l'imitation d'Alfieri. On a également de lui quelques ouvrages sur la grammaire et la poétique, et des *Mémoires*, encore inédits, dont *la Pandore* a publié des extraits intéressants. — M. Zambelios est mort le 27 mai 1856.

Zambelios (Spiridion), fils du précédent, né au même lieu, en 1828, acheva ses études de droit en France, et, de retour dans sa patrie, collabora activement à plusieurs feuilles périodiques libérales qui parurent dans les Iles Ioniennes, à la suite des événements de 1848. En 1852, il publia à Corfou ses *Chants nationaux de la Grèce*, précédés d'une étude historique *sur l'Hellénisme au moyen âge*. On cite encore de lui une étude *sur la Poésie populaire en Grèce*, insérée dans *le Spectateur d'Orient*, en 1856.

ZAMBELLI (André), historien italien, né à Lonato (Lombardie), en 1794, fut nommé en 1820 professeur d'histoire universelle et autrichienne, au lycée de Sainte-Catherine à Venise. Il obtint la même chaire, en 1825, à l'université de Pavie, où trois ans après il fut chargé d'enseigner les sciences politiques. En 1842, il fut nommé membre de l'Institut de Milan, et en devint président en 1845. Ces distinctions n'étaient encore justifiées que par son enseignement. Mais alors il s'occupa d'écrire et particulièrement de rédiger ses cours. L'idée qui a présidé à tous ses travaux est de démontrer les différences profondes qui séparent les peuples anciens et les peuples modernes; *la Guerre* (2 vol.), *la Religion* (1 vol.), furent les premiers fruits de cette idée.

On doit encore à M. Zambelli des *Considérations sur le Prince de Machiavel* qui ont eu beaucoup de succès, et de nombreuses dissertations publiées par l'Institut de Milan. Nous citerons : *Quelques utopies modernes*, *la Prostitution*, *les Causes des altérations de l'histoire*. Ces divers travaux sont estimés pour les qualités du style et la profondeur des vues qu'ils renferment.

ZAN (Tomalz), patriote polonais, né en 1791, dans la province de Nowogrodek, fit ses études à l'école de Molodeczno et à l'université de Wilna. En 1820, avec l'approbation du recteur et de l'évêque, il fonda la Société littéraire et patriotique des *Promienisci* ou Rayonnants, bientôt dissoute par le gouverneur général Korsakow. Il la reconstitua secrètement sous un autre nom. Cette nouvelle société des Amis de la vertu ou Philarètes, dirigée par un comité de vingt Philomates, se composait des partisans les plus énergiques et les plus éclairés de l'indépendance polonaise. Elle ne put échapper entièrement à la surveillance de la police, et le prince Czartoriski, alors curateur de l'université, fit une enquête pour découvrir les étudiants et les professeurs qui en faisaient partie. Ses recherches n'ayant point eu de résultat, le gouvernement russe en ordonna de nouvelles, et en 1823, presque tous les étudiants de Wilna furent arrêtés. M. Zan crut les sauver, en se dénonçant lui-même comme fondateur et président de la société dissoute; mais son dévouement n'empêcha point la police de frapper de peines rigoureuses un grand nombre de jeunes gens signalés pour leur attachement à la liberté de leur patrie. Pour M. Zan, il fut envoyé en Sibérie. Après un long exil à Orenbourg, il obtint la permission de revenir en Pologne, où son nom n'a cessé d'être cité avec celui de Mickiewicz, son ancien compagnon d'études et son ami.

ZANTH (Charles-Louis), architecte allemand, né à Breslau, le 6 août 1796, vint étudier à Paris, où il séjourna fréquemment, et entreprit divers voyages en Italie et en Allemagne. Vers 1835, à la suite de travaux et de dessins fort remarqués, il fut appelé par le roi de Wurtemberg, pour lequel il exécuta d'importantes constructions, entre autres, le château de la Wilhelma à Cannstadt, près Stuttgart. M. Zanth est mort à Stuttgart, à la fin d'octobre 1857, au moment où l'entrevue des deux empereurs venait d'attirer sur son œuvre principale l'attention de toute l'Europe. Cet artiste avait figuré à plusieurs de nos salons, notamment en 1831 et 1845, avec l'*Intérieur de la basilique de Monreale*, en Sicile, les *Détails du château de la Wilhelma* et *le Parc de Rosenstein*, également dessiné par lui pour le roi de Wurtemberg. *Quatre Vues de la villa mauresque de la Wilhelma* ont figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1855. M. L. Zanth avait obtenu une 2e médaille en 1831, une mention et la décoration en 1855.

ZEDLITZ (Joseph-Christian, baron DE), poëte allemand, né à Zohannesberg (Silésie autrichience), vers 1789, fit ses classes au collége de Breslau, entra, en 1806, dans un régiment de hussards et fit la campagne de 1809 comme officier d'ordonnance du prince de Hohenzollern. Il quitta de bonne heure le service militaire, et vécut retiré dans ses domaines de Hongrie jusqu'en 1837, époque où il fut appelé en service extraordinaire au ministère des affaires étrangères.

Au milieu des fonctions diplomatiques, il a publié plusieurs volumes de vers : *Couronnes des morts* (Todtenkraenze); la *Vierge des bois* (Waldfraulein), etc. Parmi ses poésies lyriques, on cite surtout la *Revue nocturne* (die naethtliche Heerschau), si populaire en Allemagne et imitée en France par M. Victor Hugo: c'est l'apothéose de Napoléon, passant à minuit la revue de ses guerriers morts que le tambour a réveillés dans leurs tombes. M. Zedlitz dont les vers respirent l'amour de la liberté, est un des poëtes autrichiens qui ont le mieux interprété les idées françaises. *La Vierge des bois*, poëme romantique divisé en dix-huit chants, est une œuvre gracieuse, pleine de détails fins et délicats, mais parfois élégants jusqu'à l'afféterie.

M. Zedlitz a encore publié *le Livret du soldat* (Soldatenbüchlein) : *Tableaux de l'ancien nord* (Altnordische Bilder); la traduction du *Child-Harold* de Byron; une tragédie intitulée l'*Étoile de Séville* (der Stern von Sevilla), et *Cachot et couronne*, drame en 5 actes, qui est resté au répertoire des théâtres allemands.

ZELL (Charles), philologne allemand, né le 8 avril 1793, à Manheim (Bade), étudia dans sa ville natale, à Heidelberg, à Gœttingue et à Breslau, et obtint, dès 1814, une chaire au lycée de Rastadt, où il se fit aussitôt remarquer par une excellente méthode d'enseignement. La publication de quelques travaux, entre autres, son édition avec commentaire de l'*Ethica Nicomachea* d'Aristote (Heidelberg, 1820, 2 vol.), étendit sa réputation, et, en 1821, l'université de Fribourg l'appela comme professeur titulaire de philologie. M. Zell contribua beaucoup à y fortifier les études, par la fondation d'un séminaire philologique. Il publia une série de savantes dissertations sur l'antiquité : *Ferienschriften* (Fribourg, 1826-1833, 3 vol.), et une collection des *Auteurs classiques latins* (Stuttgart, 1827-1831, 17 vol.).

Durant le mouvement révolutionnaire de 1831, M. Zell se fit remarquer par ses opinions modérées, et fut envoyé par l'université de Fribourg à la première Chambre. Mais la vie politique lui convenait peu; il quitta la Suisse, en 1834, et alla prendre part aux débats du congrès de savants réunis à Carlsruhe pour s'occuper de reconstituer sur des bases rationnelles l'enseignement supérieur. Il fut remarqué du grand-duc qui lui offrit une place dans le conseil de l'instruction publique; il l'accepta et l'occupa douze ans avec distinction. En 1847, il voulut rentrer dans le professorat et alla occuper une chaire à l'université de Heidelberg. Il a plusieurs fois interrompu ses cours pour siéger, de 1848 à 1853, à la seconde Chambre des états badois, et pour présider, en 1852 et en 1853, les assemblées générales des catholiques allemands à Münster et à Vienne.

On cite encore de M. Zell un excellent *Manuel d'épigraphie romaine* (Handbuch der rœmischen Epigraphik, Heidelberg, 1850-51), et une traduction allemande de l'*Organon* d'Aristote (Stuttgart, 1836-40, 5 vol.).

ZESCHAU (Henri-Antoine DE), homme d'État allemand, né le 4 février 1789, à Jessen, dans le Lausitz inférieur, entra dans la magistrature de Saxe, puis dans l'administration, et fut chargé, en 1813, d'organiser la landwehr dans le cercle de Wittemberg. Devenu par les traités de 1815, sujet de la Prusse, il la servit quelques années comme conseiller du gouvernement, à Merseburg et à Potsdam, puis se remit à la disposition de l'administration saxonne. Conseiller intime de finances, en 1822, membre de la chambre du commerce, en 1823, député à la diète de Francfort, en 1829, il fut nommé, en 1830, conseiller intime en exercice, et en 1831, ministre des finances. En 1835, il se chargea, en outre, des affaires étrangères. Instruit, actif et intègre, M. de Zeschau a inauguré l'ère nouvelle de la Saxe, réformé et simplifié le système financier, introduit un système décimal des monnaies, réduit les impôts et la dette publique, agrégé le pays au Zollverein, et décidé la construction du réseau des chemins de fer bavarois. Écarté du pouvoir, en 1848, il fut dès l'année suivante le plénipotentiaire saxon aux conférences de Berlin, et membre du conseil d'administration des gouvernements alliés. Depuis 1851, il occupe le ministère de la maison du roi. On doit à M. de Zeschau une brochure intitulée : *Influence du gouvernement et du royaume de Saxe à la diète constitutionnelle* (das Wirken der Staatsregierung, etc.; Leipsick, 1834).

ZETLAND (Thomas DUNDAS, 2ᵉ comte DE), pair d'Angleterre, né en 1795, à Londres, appartient à une famille écossaise élevée en 1794 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de lord Dundas, il fit ses études à la grande École d'Harrow et entra en 1818 à la Chambre des Communes, où il représenta York et Richemond jusqu'en 1839; à cette époque il prit à la Chambre haute la place de son père, qui avait été créé comte l'année précédente. Il fait partie de la majorité libérale. Il a succédé à lord Sussex dans la dignité de grand maître des francs-maçons d'Angleterre. De son mariage avec une fille de sir H. Williamson (1823), il n'a pas eu d'enfants; l'héritier de ses titres est son frère puîné, John-Charles DUNDAS (voy. ce nom).

ZEUSS (Jean-Gaspard), historien et philologue allemand, né à Vogtendorf (Bavière), le 22 juillet 1806, fit ses études à Bamberg et à Munich, s'attacha à la nouvelle école d'histoire philosophique de cette ville, et se livra sur l'origine des peuples européens à des travaux sérieux. Professeur d'histoire au lycée de Spire, en 1839, il fut appelé à l'université de Munich, en 1847 : mais il préféra passer au lycée de Bamberg, où il est encore.

Les principaux travaux de M. Zeuss composés pour la plupart d'après des manuscrits inédits des bibliothèques de Munich de Carlsruhe, Saint-Gall, Wurtzbourg, Milan, Turin, Paris, Londres et Oxford, sont : *les Allemands et les peuples voisins* (die Deutschen und die Nachbarstaemme; Munich, 1837); *les Bavarois descendants des Marcomans* (die Herkunft der Baiern von den Markomannen : Munich, 1839); *Traditiones possessionesque Wizenburgenses* (Spire, 1842); *la cité de Spire avant sa destruction* (die freie Reichsstadt Speier, etc. : Spire, 1843); *Grammatica celtica* (Leipsick, 1853, 2 vol.), etc.

ZETTERSTEDT (Jean-Guillaume), naturaliste suédois, né le 20 mai 1785, à Miœlby, où son père était arpenteur, prit, en 1808, le grade de docteur en philosophie à l'université de Lund, et fut successivement répétiteur de botanique (1810), professeur adjoint d'histoire naturelle (1812), puis en 1839 professeur titulaire de botanique et d'économie à l'université de Lund, dont il a été recteur de 1846-1847. Il a exploré les îles d'Œland et de Gothland, et publié la relation de deux voyages qu'il fit en Laponie, le premier avec B. F. Fries (*Naturhistorisk resa*, etc., Lund, 1822, 2 part. avec pl.), le second avec M. A.-G. Dahlbom (*Resa genom Umeæ Lappmarker*. Œrebro 1833). L'université de Lund a reçu de lui une partie de ses collections d'histoire naturelle et doit hériter de sa correspondance avec les plus célèbres naturalistes de l'Europe. Quelques plantes portent le nom de M. Zetterstedt, qui est chevalier des ordres de Wasa (1832), du Danebrog (1850), de l'Étoile polaire (1851), membre de la Société physiographique de Lund (1818), de l'Académie des sciences de Stockholm (1831), de la Société entomologique de France (1833), de la Société Cuviérienne, etc., etc.

On cite encore de lui : *de Fecundatione plantarum* (Lund, 1810-1812, 3 part.); *Orthoptera Sueciæ* (Ibid., 1821); *Fauna insectorum laponica* (1828); *Monographia scatophagarum Scandinaviæ*; Paris, 1835, avec fig.); *Remarques sur les mœurs des hirondelles* (Anmærkningar rœrande svalornas Lefnadsætt; Christianstadt, 1835); *Conspectus plantarum horti botanici Lundensis* (1838);

Diptera Scandinaviæ disposita et descripta (Lund, 1842-1852, in-8, t. I-XL), ouvrage d'une haute importance, à l'impression duquel le trésor public a contribué, et auquel l'Académie de Stockholm a décerné un grand prix d'histoire naturelle; etc.

ZEVORT (Charles-Marie), littérateur français, né à Bourges, le 23 avril 1816, fut admis en 1836 à l'École normale (section des lettres). Nommé professeur de philosophie à Rennes, en 1839, il y fut l'objet, de la part des adversaires de l'enseignement laïque, des plus vives hostilités, et passa, avec le même titre, au collége de Metz (1846). Il devint, en 1850, inspecteur de l'Académie de Montpellier, d'où l'attitude qu'il prit, dans un de ces conflits qui intéressaient la dignité du corps universitaire, le fit bientôt sortir. Après avoir consacré quelques années à l'éducation des enfants du duc d'Uzès, il est rentré dans l'université, en 1856, en acceptant les fonctions d'inspecteur d'académie à Aix.

Auteur d'une *Dissertation sur la vie et la doctrine d'Anaxagore* (1843), M. Zevort avait donné d'abord, avec M. Pierron, la traduction de la *Métaphysique* d'Aristote (1840-1841, 2 vol. in-8), la première qui ait été essayée dans notre langue: elle a obtenu de l'Académie un prix de 2000 fr. Il a encore traduit: les *Vies des philosophes de l'antiquité* de Diogène Laërce (1848, 2 vol. in-18) et l'*Histoire de la guerre du Péloponèse*, de Thucydide (1853, 2 vol. in-18).

ZIEBLAND (Georges-Frédéric), célèbre architecte allemand, né à Rastibonne, le 7 février 1800, étudia à Munich, où il eut pour maîtres Marie Quaglio et Fischer. Au sortir de l'Académie de cette ville, en 1824, il attira sur lui, par divers *Projets*, l'attention du roi Louis, aux frais duquel il fit un voyage en Italie, pour y étudier spécialement la construction des basiliques et préparer de longue main les plans de celle que le roi voulait dès lors élever à Munich. M. Ziebland étudia en outre, en Italie, les décorations murales de Pompeï et en fit exécuter, dans le même goût, à la villa Malta du roi de Bavière, à Rome.

De retour à Munich, en 1829, il fut nommé presque aussitôt membre du comité d'architecture, et chargé de toute une suite de travaux des plus importants, parmi lesquels nous citerons: l'hôtel du conseil des taxes (1831); le monument du roi Othon, à Aibling, en vieux style germanique, le riche baldaquin, en bronze, du caveau des princes à l'église des Théatins de Saint-Cajetan (Munich, 1842-43); l'achèvement de l'église de Notre-Dame de Secours dans le faubourg d'Au, commencée par Ohlmüller; les agrandissements considérables du château Hohenschwangau, appartenant au prince royal Maximilien, aujourd'hui roi, qui avait chargé M. Ziebland de la direction générale de tous les travaux d'art à exécuter dans ce monument.

Mais l'œuvre capitale de cet architecte est la basilique de Saint-Boniface, dont la première pierre fut posée le 12 octobre 1835 et qui fut achevée en 1848. Cette église, avec son extérieur presque tout en briques, et dont la simplicité fait ressortir la grandeur et la beauté des proportions, avec toute sa magnificence intérieure, les colonnes de marbres qui séparent ses cinq nefs, ses peintures murales, dont les principales sont dues au pinceau de M. H. Hess, les ornements et les dorures de toute sa charpente, est un des monuments qui font l'orgueil de la Bavière. Elle se relie au cloître de Saint-Boniface, et forme un même ensemble avec la Glyptothèque et le Palais de l'exposition des arts, dont la riche originalité et l'heureuse appropriation ne font pas moins d'honneur à l'imagination de M. Ziebland.

ZIÉGLER (Claude-Louis), peintre français, né à Langres, en 1804, l'un des élèves les plus brillants de M. Ingres, dirigea, comme lui, ses études vers la grande peinture, et débuta au salon de 1831. Quatre ans plus tard, à la suite du *Portrait du maréchal de Saucerre*, qui avait fixé l'attention du roi dans une de ses visites au Louvre, il fut chargé, en remplacement de Paul Delaroche, de la décoration de la coupole de la Madeleine; il y exécuta, de 1835 à 1838, une grande composition historique et allégorique qui figure, sur toute l'étendue de l'hémicycle, une sorte d'*Épopée du Christianisme*, œuvre grandiose restée l'un des beaux morceaux de la peinture moderne. A la suite de ce travail, qui l'avait familiarisé avec les procédés les plus variés de la peinture, M. Ziégler peignit et modela, pour le commerce, un grand nombre de vases, en terre et en grès, fort estimés. En 1852, il fut nommé directeur du musée de Dijon, où il est mort le 29 décembre 1856.

Nous citerons de lui parmi ses envois au salon: *Venise vue de nuit* (1831); *Giotto chez Cimabuë*, *la Mort de Foscari* (1833); *la Fin du combat* (1834); le *Portrait de Kellermann*, pour Versailles (1835); *le Prophète Daniel* (1838); *la Vision de saint Luc* (1839); *Notre-Dame des Neiges*, *la Rosée sur les fleurs* (1844); *le Songe de Jacob*, *Judith aux portes de Béthulie* (1847); *Charles-Quint dirigeant ses funérailles* (1848); *Pluie d'été*, *le Frappement du rocher*, *les Pasteurs* (1850); *la Paix d'Amiens*, pour la salle du congrès de cette ville (1853); *Notre-Dame de Bourgogne*, envoi posthume de cet artiste, acquis par le ministère d'État (1857).

M. Ziégler a écrit: *Recherches des principes du beau dans l'art céramique, l'architecture et la forme en général* (1850, in-8, avec atlas). Il a obtenu deux secondes médailles, en 1833 et 1848, une 1re en 1848, et la décoration en octobre 1838.

ZIEM (Félix), peintre français, né à Beaune, vers 1822, vint à Paris étudier la peinture et fit, de 1845 à 1848, un voyage en Orient et en Italie. Il a débuté comme paysagiste au salon de 1849, et principalement exposé: *Vue du Bosphore*, *le Grand canal de Venise*, *le Bois sacré* (1849); *Vue de Meudon* (1850); *Chaumière à la Haye*, à la suite d'un voyage en Hollande (1852); *le Port de Marseille*, *le Soir à Venise*, acquis par M. de Morny (1853); *Fête à Venise*, *Vue d'Anvers*, acquis par l'État, à l'Exposition universelle de 1855; *Place de Saint-Marc pendant une inondation*, *Constantinople* (1857); des aquarelles, dessins, tableaux de fruits, etc. (1850-1856). Cet artiste a obtenu une 3e médaille en 1850, une 1re en 1852, une médaille de troisième classe à l'Exposition universelle, et la décoration en 1857.

ZIMMERMANN (Charles), prédicateur protestant allemand, né en 1803, à Darmstadt, et frère puîné du théologien Ernest Zimmermann, mort en 1832, étudia dans sa ville natale et y professa les humanités pendant plusieurs années. En 1829 il fut nommé prédicateur adjoint à la cathédrale de Darmstadt. Il parcourut rapidement toute la hiérarchie ecclésiastique et reçut, en 1847, la distinction honorifique de la prélature. Il a prêché souvent à la cour, et le grand-duc de Hesse lui a confié, pendant quelque temps, l'éducation de ses enfants. Aujourd'hui il fait partie du conseil supérieur du Consistoire, où il jouit de beaucoup d'influence.

Mais ce qui attira notamment sur ce théologien l'attention publique, ce furent ses efforts, en

1841, pour relever l'association religieuse dite de Gustave-Adolphe, fondée, en 1832, par le théologien Grossmann. A la suite d'un *Appel aux protestants de l'Allemagne*, publié par la *Gazette universelle ecclésiastique* (31 octobre 1841), il convoqua les membres de cette société dans une assemblée générale à Wittenberg (1841), à Leipsick (1842) et à Francfort (1843). Cette agitation eut pour résultat la formation d'une foule de comités locaux reliés entre eux par un conseil central de vingt-quatre membres, puis l'établissement d'une revue spéciale : *le Messager de la Société évangélique de Gustave-Adolphe* (Bote des Gustav-Adolf Vereins; 1843), dont M. Zimmermann fut nommé directeur.

Orateur distingué, M. Zimmermann a publié plusieurs volumineux recueils de sermons, tels que : *le Sermon de la montagne* (die Bergpredigt: Neustadt, 1836-1837, 2 vol.); *la Prière du chrétien* (das Gebet des Christen; Ibid., 1837); *la Vie de Jésus* (das Leben Jesu: 1837-1839, 6 vol.); *les Paraboles et images de la sainte Écriture* (die Gleichnisse und Bilder der heiligen Schrift; Darmstadt, 1840-1851, 7 vol.); *Sermons pour les fêtes*, etc. (Festpredigten, etc.; Sondershausen, 1851, 2 vol.), etc.

On a encore de lui : *Relation historique de la Société de Gustave-Adolphe* (Geschichte des Gustav-Adolf Vereins); *la Vie d'Ernest Zimmermann*, son frère (Darmstadt, 1833); une édition de luxe des *Écrits sur la Réformation* (Reformatorische Schriften) de Luther, ainsi que les *Lettres de Luther adressées à des femmes* (Luthers Briefe an Frauen), etc. Il a fourni de nombreux articles théologiques à la *Gazette universelle ecclésiastique*, à la *Gazette des écoles*, à la *Fête du dimanche* et au *Journal de littérature théologique*. Il dirige encore ces deux derniers recueils.

ZINKEISEN (Jean-Guillaume), historien allemand, né à Altenbourg, le 11 avril 1803, et fils d'un conseiller prussien, étudia la théologie et l'histoire aux universités d'Iéna, de Gœttingue et de Dresde, prit ses licences en 1826, puis parcourut l'Europe. En 1831, il se fixa à Munich et publia quelque temps après son premier ouvrage, l'*Histoire de la Grèce* (Geschichte Griechenlands; Leipsick, 1832, t. Ier). De 1832 à 1834, il habita Paris, où il recueillit les matériaux d'un important travail sur la révolution française. En 1840, il devint à Berlin rédacteur de la *Gazette officielle de Prusse* (Preussische Staatszeitung). A la suite des événements de mars 1848, il voulut se retirer; mais on lui confia la tâche ingrate de contenir l'opinion publique, en y cédant. Il changea le titre du journal qui devint le *Moniteur prussien* (Preussischez Staatszeiger), et y développa les doctrines constitutionnelles. Le gouvernement lui demanda sa démission en 1851. Depuis, M. Zinkeisen s'est consacré tout entier, dans la retraite, à ses travaux historiques. On a de lui : *Histoire de l'empire des Osmanlis en Europe* (Geschichte des osmanl. Reichs in Europa; Hambourg et Gotha, 1840-1854, tom. I-II); *Histoire de la révolution grecque* (Geschichte der griech. Revolution; Leipsick, 1840, 2 vol.); *Histoire des partis et des mœurs politiques en temps de révolution* (Geschichte der Parteien und politischen Sitten im Revolutionszeitalter; Berlin, 1852-1853, 2 vol.), etc.

ZIVER-effendi, poëte turc et fonctionnaire du premier rang, né l'an 1208 de l'hégire (1793), reçut une éducation distinguée, entra dans les fonctions publiques peu après l'avénement de Mahmoud, et occupa successivement, dans la capitale ou dans les provinces, divers postes importants, tels que ceux de président de l'hôtel des monnaies, de directeur au ministère de la marine, de membre du conseil de l'instruction publique, de président du conseil des vakoufs, etc. Il est devenu membre du conseil d'État et de justice. Il a composé un grand nombre de vers, qui sont extrêmement goûtés de ses compatriotes, et qui lui ont valu le titre de poëte impérial Le recueil ou *Divan* en a été publié à Constantinople, il y a quelques années.

ZOEPFL (Henri-Matthieu), jurisconsulte allemand, né à Bamberg, le 6 avril 1807, et fils d'un conseiller à la Cour d'appel de cette ville, étudia le droit à l'université de Wurtzbourg, prit ses grades à Heidelberg, où il devint, en 1839, professeur adjoint et, en 1842, professeur titulaire de droit politique. Nommé pro-recteur de l'université, au milieu des agitations de 1848, il déploya dans ces fonctions beaucoup de prudence et de fermeté. L'université le nomma député à la première Chambre badoise, en 1850.

On a de M. Zœpfl : *Principes du droit politique allemand et international* (Grundsaetze des allgemeinen und deutschen Staatsrechts; Heidelberg, 1839; 5e édit., 1856); *Histoire judiciaire et politique de l'Allemagne* (Deutsche Rechts-und Staatsgeschichte; Ibid., 1834-1836, 2 vol., 2e édit.; 1844-1847); *l'Ancien droit de Bamberg* (das alte bamberger Recht; 1839); *Organisation des tribunaux de commerce par Charles-Quint* (die seinliche Handelsgerichtsordnung, etc.; ainsi que des brochures politiques : la *Question de la succession espagnole* (die Span. Successionsfrage; 1839); *la Haute noblesse et l'égalité de naissance au point de vue du droit politique allemand* (über hohen Adel und Ebenbürtigkeit, etc.; 1853); *la Démocratie en Allemagne* (die Democratie in Deutschland (1853, deux éditions).

ZOGRAPHOS (Constantin), homme d'État grec, né en 1797, à Calavryta (Morée), étudia la médecine en Italie et, à son retour en Grèce, se jeta dans le mouvement insurrectionnel. Orateur véhément, il eut une grande influence dans les premières assemblées, et fit partie de l'opposition dès l'ouverture du *Panhellénion* (1821). Exilé de Nauplie par le président Capo d'Istria, il fut fait secrétaire du gouvernement, sous la commission administrative des Sept (avril 1832), et prit part au coup d'État qui mit fin à la cinquième assemblée nationale. Appelé à diverses reprises au ministère par le roi Othon, il négocia, en 1840, avec la Turquie, un traité de commerce qui ne fut point ratifié et qui souleva contre lui les plus violentes accusations. Dans les débats qui eurent lieu au sein de l'Assemblée nationale, en 1843, il déploya un talent de discussion reconnu de ses adversaires. Il a publié à Athènes une *Réponse à l'écrit publié par M. Duvergier de Hauranne, sous ce titre : « de la Situation actuelle de la Grèce et de son avenir. »* Nommé, en février 1850, ministre plénipotentiaire de Grèce à Saint-Pétersbourg, il était encore investi de ces fonctions au moment de sa mort, arrivée en février 1856.

ZORRILLA Y MORAL (don José), poëte espagnol, né à Valladolid, le 21 février 1817, fit ses études au séminaire des nobles de Madrid, puis voyagea à l'étranger. De retour dans son pays, il alla étudier quelque temps le droit à l'université de Tolède, pour obéir à la volonté paternelle; mais il n'y fit guère que des vers. Il obtint toutefois un petit emploi dans la magistrature de Valladolid, et il s'occupa plus que jamais de poésie. Ses débuts dans le journalisme espagnol datent de cette époque (1836). Mal traité dans la

maison paternelle, il s'enfuit, et, dépourvu de toutes ressources, arriva à Madrid, où la mort tragique et les funérailles de l'infortuné poëte Larra lui inspirèrent une élégie qui commença sa réputation et sa fortune littéraire. D'autres essais poétiques qu'il fit alors paraître, trahissent une imitation trop complète de la nouvelle école romantique française, surtout de Chateaubriand, ainsi que de la vieille poésie espagnole, particulièrement du grand poëte national Calderon.

M. Zorilla y Moral se montra vraiment original dans ses *Chants du troubadour* (Cantos del trovador, Coleccion de leyendas y tradiciones historicas; Madrid, 1840-41, 3 vol.); ce bel ouvrage fut suivi de : *Fleurs perdues* (Floras perdidas; Madrid, 1843); *OEuvres complètes précédées d'une biographie par Ildefonso Oveias* (Obras completes, precedidas de su biografia, etc; Paris, 1847, 2 vol.; 2e édit., 1853, 3 vol.). Dans ces dernières années, le poëte a habité alternativement Paris et Bruxelles. Le plus important, parmi ses récents ouvrages, est un grand poëme romantique intitulé: *Grenade, poëme oriental, avec la légende de Al-Hamar* Granada poema oriental, etc.; Paris, 1853-1854, 2 vol.), et qui passe pour son chef-d'œuvre.

M. Zorilla a également réussi dans la comédie. On cite surtout de lui : *le Cordonnier et le roi* (el Zapatero y el rey); *A bon juge meilleur témoin* (A buen juez mejor testigo), deux pièces écrites dans le vieux style espagnol, et *Don Juan Tenario*. Ses essais de drame passent pour avoir moins de valeur.

ZUMPT (Auguste-Guillaume), épigraphiste allemand, né à Kœnisberg, le 4 décembre 1815, neveu du célèbre philosophe du même nom, qui mourut en 1849, fit, à Francfort-sur-l'Oder et à Berlin, de fortes études, à la suite desquelles il entra, comme professeur, dans un collége de cette ville (1837). Depuis 1851, il occupe une chaire au collége Frédéric-Guillaume. Parmi ses travaux, on cite : une édition de *Rutilius numatianus* (Berlin, 1840); *De Caji Cæsaris coloniis* (1840); *De Lavinio et Laurentibus Lavinatibus* (1845); *De Augustalibus et Seviris Augustalibus* (1846); *De fastorum Campanorum fragmento defensio* (1853); *De fastorum Campanorum fragmento ad C. B. de Rossium epistola cristica* (Berlin, 1854), et surtout : *Commentationes epigraphicæ ad antiquitates romanas pertinentes* (Berlin, 1850-1854, 2 vol.). M. Zumpt prépare, comme résumé de tous ses travaux, un *Corpus inscriptionum latinarum*.

ZUNZ (Léopold), écrivain israélite allemand, né le 10 août 1794, à Detmold, étudia, de 1815 à 1819, la philologie à l'université de Berlin, et fut sucessivement prédicateur de la synagogue de cette ville (1820-1822), rédacteur de *la Gazette de Spener* (1824-1832), un des grands journaux de Berlin, directeur de l'École communale juive (1825-1829), et directeur de l'École normale (1839-1850). Il est cité comme le premier, en Allemagne, qui ait traité la littérature hébraïque d'une manière scientifique, et la commune israëlite de Berlin, en reconnaissance de ses travaux, lui a voté une pension viagère.

On cite de lui : *de la Littérature rabbinique juive* (über die rabbinische Literatur; Berlin, 1818); *Discours religieux des Juifs* (die gottesdienstlichen Vortraege der Juden; Berlin, 1832); *les Noms des Juifs* (die Namen der Juden; Ibid., 1836); *Études historiques et littéraires* (zur Geschichte und Literatur; Ibid., 1845); *la Poésie synagogale du moyen âge* (die synagogale Poesie des Mittelalters; Ibid., 1855: etc.

ZWIRNER (Ernest-Frédéric), architecte allemand, né le 28 février 1802, à Jacobswald, en Silésie, a surtout attaché son nom à la continuation de la cathédrale de Cologne. Fils d'un inspecteur de forges, il fut destiné à la métallurgie, pour laquelle il ne manquait pas d'aptitude; mais son goût pour l'architecture l'emporta, et, après ses études classiques, il passa à l'école d'architecture de Breslau, d'où il sortit à dix-neuf ans. Ses premiers travaux lui procurèrent les ressources nécessaires pour reprendre, trois ans plus tard, des études plus sérieuses à l'Académie royale d'architecture et à l'université de Berlin. Il les continua pendant quatre ans, et fut enrôlé parmi les membres auxiliaires de l'administration supérieure de l'architecture (1828). L'habileté avec laquelle il exécuta la reconstruction de l'hôtel de ville gothique de Colberg, d'après les plans de Schinkel, le fit charger, par ses chefs, de missions importantes. Il concourut particulièrement à l'exécution des principaux plans de ce dernier, l'un des plus grands architectes des temps modernes (mort en 1841). Nommé, en 1833, architecte de la cathédrale de Cologne, il osa en concevoir et en entreprendre l'achèvement et la complète restauration. Il en dressa les plans et devis; il sut faire partager la foi qu'il avait lui-même dans l'accomplissement d'une œuvre déclarée impossible. L'élan fut général, des souscriptions furent ouvertes, au riche produit desquelles le roi de Prusse, Guillaume IV, ajouta un subside annuel de cinquante mille thalers (187 500 fr.). Donnant sans cesse des marques de son intérêt pour ce grand travail, l'un des plus mémorables de son règne, il posait lui-même solennellement, en 1854, la clef de voûte du portail du nord. De tant de restaurations entreprises à notre époque, celle de la cathédrale de Cologne restera l'une des plus remarquables, soit par l'importance historique du monument, soit par la science et l'habileté dont l'architecte y a fait preuve. Considérée, dans son ensemble ou dans les détails, depuis les grandes lignes des voûtes jusqu'aux ornements capricieux de l'imagination gothique, la nouvelle basilique de Cologne sera, au milieu du positivisme moderne, une véritable résurrection du moyen âge. Les dessins et les modèles en ont figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1855.

On doit encore à M. Zwirner, les plans ou l'exécution de divers autres monuments, tels que : l'église de Saint-Apollinaire à Remagen, le chœur de la chapelle du château de Schwérin, le château du comte de Furstenberg à Herdringen, et autres châteaux seigneuriaux des bords du Rhin. M. Zwirner, président du conseil d'architecture de la province de Cologne, a le titre de conseiller intime du gouvernement.

FIN DU DICTIONNAIRE DES CONTEMPORAINS.

ADDITIONS ET RECTIFICATIONS

RECUEILLIES PENDANT L'IMPRESSION.

Les noms marqués ici d'un astérisque [*] sont déjà contenus dans le corps de l'ouvrage.

A

AFFRE SAINT-ROMME * (L. H.). — Mort à Rodez, en janvier 1858.

AHMET-FETHI *, pacha. Mort à Constantinople, en février 1858.

ANSELME * (J. B. E. *Bert*, dit). — Mort à Auteuil, le 18 juillet 1858.

ARGOUT * (Antoine-Maurice-Apollinaire, comte D'). — Mort le 15 janvier 1858.

AUBRY-LECOMTE * (Hyacinthe-Louis-Victor-Jean-Baptiste). — Mort à Paris, à la fin d'avril 1858.

B

BALZAC (Laure DE). Voy. SURVILLE * (Mme.)

BARTHOLD * (Frédéric-Guillaume). — Mort le 12 janvier 1858.

BASSET (André-Alexandre), littérateur français, né à Nice (Alpes maritimes), en 1796, et fils d'un officier général de la République, fit ses classes au lycée de Marseille, entra au service, à la fin de l'Empire, comme lieutenant des gardes nationales mobiles du Var, et devint, en 1816, lieutenant dans les gardes du corps. Après avoir écrit, de 1820 à 1835, pour le théâtre, en gardant l'anonyme, il fut attaché à la commission d'examen des ouvrages dramatiques. Dix ans après il fut nommé directeur de l'Opéra-Comique, et garda ces fonctions jusqu'en 1848. En 1850, il entra à la rédaction de *la Patrie*, qu'il quitta, en 1856, pour devenir rédacteur en chef du *Pays*. M. Alex. Basset a été décoré en mai 1839.

On cite de lui : *Richard en Palestine*, *Simon Terre-Neure*, *Duchesse*, *Heur et Malheur*, *le Cousin Frédéric*, *Reine de France*, *les Envies de ma femme*, *Veuve et Garçon*, *un Amour de Molière* (1821-1835), comédies et vaudevilles.

BASSET (Adrien-Charles-Alexandre), littérateur français, fils du précédent, né à Paris, le 12 juillet 1822, a commencé à se faire connaître en 1845, sous le pseudonyme d'*Adrien Robert*, qu'il a généralement adopté. Il a reçu, en 1854, la décoration de l'ordre de Charles III d'Espagne. Nous citerons de cet écrivain, qui a dû son succès à une forme hardie et originale de style : *le Veuf du Malabar* (1846), vaudeville en un acte ; *le Mauvais monde*, *Jean qui pleure et Jean qui rit*, *le Lord de l'Amirauté*, *les Amours mortels*, *Léandre et Isabelle*, *les Diables roses*, *la Vierge aux Pervenches* (1848-1853) : *les Contes excentriques* (1854, dans la *Bibliothèque des chemins de fer*), sous le nom de *Charles Newil*, et suivis, en 1858, d'un second volume (*Nouveaux Contes excentriques*) ; *la Tribu d'Ephraim*, *Guillaume le Taciturne*, etc.

BAUDENS * (Jean-Baptiste-Louis).—Mort à Paris, dans la nuit du 31 décembre 1857.

BAYLE * (Antoine-Laurent-Fessé). — Mort à Paris, en mars 1858.

BEAUFFORT * (Louis-Léopold-Amédée, comte DE). — Mort à Bruxelles, le 29 juillet 1858.

BEBUTOFF * (V. O., prince).—Mort à Tiflis, le 22 mars 1858.

BERTIN * (Édouard-François), peintre français. Après la mort de son frère cadet, Louis-Marie-Armand Bertin, qui avait, depuis la mort de leur père (1841), gouverné d'une manière si active et si ferme la rédaction politique et littéraire du *Journal des Débats*, M. Édouard Bertin prit à son tour la direction de cet important organe de publicité qui est ainsi resté, depuis sa fondation, sous le même nom et dans la même famille. Armand Bertin est mort en 1854, en dehors des limites dans les quelles s'est renfermée la rédaction de ce *Dictionnaire*.

BERNARD [DE RENNES] * (Louis-Rose-Désiré). — Mort à Paris, le 10 janvier 1858.

BISSETTE * (Cyrille-Charles-Auguste). — Mort à Paris, le 22 janvier 1858.

BOIS (François-Victor), ingénieur français, né à Paris, en 1813, fut élève de l'École centrale. Reçu ingénieur civil, il s'occupa des grands travaux auxquels donna lieu la construction de nos premiers chemins de fer, et exécuta notamment le pont d'Oissel, sur la ligne de Rouen. C'est lui qui perfectionna en France l'industrie de la fonte malléable, dont il a établi et dirigé longtemps, à Paris, la première fabrique. Ingénieur de la manutention des vivres de la guerre, il a été pendant huit ans, secrétaire de la Société des ingénieurs civils.

M. Victor Bois a publié : *la Télégraphie électrique* (in-16) et *les Chemins de fer français* (in-16), ces deux ouvrages dans la *Bibliothèque des chemins de fer*. Il a rédigé quelque temps la partie scientifique du journal *la Patrie* et a écrit dans *l'Estafette* une série d'articles très-importants *sur les brevets d'invention*.

BOUCHEPORN (René-Charles-Félix BERTRAND DE), ingénieur français, né à Paris, en novembre 1811, fit de brillantes études littéraires au lycée Henri IV, et se prépara en six mois à l'École po-

lytechnique, où il fut admis avec éclat en 1831. Classé, à sa sortie, dans le service des mines, il fut successivement ingénieur à Villefranche et à Bordeaux. Il a été décoré en 1844. — M. Boucheporn est mort au commencement de 1858.

Ses principaux écrits sont : *Études sur l'histoire de la terre et sur les causes des révolutions de sa surface* (1844, in-8), contenant une explication originale sur le soulèvement des grandes chaînes de montagnes ; *du Principe général de la philosophie naturelle* (1853), très-loué par Arago ; des brochures et *Rapports*. Vers la fin de sa vie, il était arrivé à formuler, à la suite d'expériences qui se continuent, cette loi de physique très-inattendue : « que la pesanteur varie, pour un même point du globe, selon la marche des saisons de l'année, et que cette variation est comme le carré de la vitesse de la terre. »

BONPLAND (Aimé) *. — Mort à Santa-Anna (province de Corientes), vers le milieu de l'année 1858. Sa mort avait été déjà plus d'une fois annoncée en Europe et démentie ensuite ; cette fois, elle est confirmée par une lettre de son illustre ami, M. Alex. de Humboldt, qui donne des détails sur les travaux scientifiques auxquels M. Aimé Bonpland s'est appliqué jusqu'au dernier jour.

BOYER * (Pierre-Paul-François-Xavier, baron). — Mort à Auxerre, le 19 mars 1858.

BOYER * (Philippe, baron). — Mort à Paris, le 8 avril 1858.

BRIZEUX * (Auguste). — Mort à Montpellier, en mai 1858.

BROWN * (Robert). — Mort à Londres, au commencement de 1858.

C

CARDINAUX *. — Est mort : Adrien *Fieschi*, à Rome, le 6 février 1858.

CARLIER * (Pierre). — Mort le 28 mars 1858.

CAUVAIN * (Henri-Alexis). — Mort le 13 octobre 1858.

CAYX * (Ch.). — Mort subitement aux environs de Paris, le 5 septembre 1858.

CERFBERR * (A. E.), publiciste et administrateur français. — Mort à Précy (Oise), en septembre 1858.

CHAUDESAIGUES * (Charles-Barthélémy). — Mort dans les derniers jours de 1857.

CHINE (empereur de) : voyez TIEN-FOUNG *, chef de la grande insurrection ; voyez TIEN-TÉ *.

CHOMEL * (Auguste-François). — Mort à Paris, le 10 avril 1858.

COCHELET * (Adrien-Louis). — Mort à Paris, le 8 mars 1858.

COGHEN * (Jacques-André, comte). — Mort à Bruxelles, le 16 mai 1858.

COMBE * (George). — Mort au commencement d'août 1858.

COUVREUX-DAGUIN * (Auguste-Alfred). — Mort à Langres, en avril 1858.

CREUZER * (George-Frédéric DE). — Mort à Heidelberg, le 15 février 1858.

D

DARLING * (sir Ralph). — Mort en avril 1858.

DASSANCE * (l'abbé). — Mort à Bayonne, à la fin de janvier 1858.

DEBROTONNE * (Albert) [de l'Aisne]. — Mort à Marle (Aisne), au milieu de septembre 1858.

DELESSERT * (Gabriel). — Mort à Passy, le 29 janvier 1858.

DELFOSSE * (Noël-Joseph-Auguste). — Mort à Bruxelles, le 19 février 1858.

DEMIDOFF DE SAN-DONATO * (Anatole). — Mort à Bade, le 13 juillet 1858.

DESNOYER * (Louis-François-Charles). — Mort à Paris, le 5 février 1858.

DESRUELLES * (Henri-Marie-Joseph). — Mort à Paris, à la fin de mai 1858.

DEVIENNE (N....), magistrat français, né en 1800, était, en 1858, procureur général à Lyon, lorsqu'il fut nommé, par décret du 24 juin 1858, premier président de la Cour impériale de Paris, en remplacement de M. Delangle (voy. ce nom), appelé au ministère de l'intérieur. Voici le relevé des services de M. Devienne, comme magistrat : juge auditeur à Lyon (15 juin 1825), puis à Saint-Étienne (3 mai 1827) ; substitut à Trévoux (27 septembre 1827), puis à Montbrison (20 février 1828) ; conseiller auditeur (6 septembre 1829), puis conseiller à Lyon (8 octobre 1830) ; président du tribunal de la même ville (18 juillet 1837), démissionnaire en mai 1848 ; procureur général à Bordeaux (11 février 1850), puis à Lyon (30 décembre 1852). Pendant les six dernières années, M. Devienne était président de la commission municipale de la ville. De 1844 à 1848, il représenta, à la Chambre des Députés, le quatrième collége électoral du Rhône ; il y soutint par ses votes et quelquefois par ses discours la politique conservatrice, et se distingua surtout par sa participation active aux travaux de diverses commissions. Créé officier de la Légion d'honneur le 13 février 1852, il est commandeur de cet ordre.

DEVONSHIRE * (duc DE). — Mort à Hardwick-Hall, le 18 janvier 1858.

DU BREUIL * (Alphonse). — Mort à Rouen, le 18 septembre 1858.

DUCHANT * (Claude-Théophile). — Mort à Bourges, en avril 1858.

DUMESNIL * (Louis-Alexis). — Mort à Paris, le 23 septembre 1858.

DU PAYS (Joseph-Augustin), critique français, est né à Paris, le 14 janvier 1804. Attaché, depuis 1845, à *l'Illustration*, il y a rédigé les comptes rendus des salons et des articles sur les beaux-arts qui lui ont acquis de l'autorité dans cette critique spéciale. Il a fourni, en 1850, aux *Cent Traités*, la partie intitulée : *Peinture-Sculpture-Gravure*, et, en 1855, à la *Bibliothèque des chemins de fer*, l'*Itinéraire descriptif, historique et artistique de l'Italie et de la Sicile* (2[e] édit., 1858, avec 25 cartes et plans), un des bons guides de la collection Joanne. Il a revu et publié, en 1857, le texte des *Édifices de Rome moderne*, laissé inachevé par Paul Létarouilly (voy. ce nom).

DUVAL * (Vincent). Plusieurs erreurs de typographie et de rédaction se sont glissées dans l'article qui lui est consacré. Reçu docteur en 1820, médecin du Bureau central en 1831, il fut lui-même, en 1822, avec M. Jalade-Lafond, l'un des fondateurs de l'établissement qu'il dirige seul depuis 1830. Le prix Montyon que nous avons mentionné lui a été décerné en 1839. Son premier ouvrage (*Aperçu*, etc., 1833) est signé de lui seul. Sa *Revue des Spécialités*, interrompue quelque temps, paraît encore.

E

ESTANCELIN * (Louis). — Mort à Eu, le 3 mars 1858.

F

FEUGÈRE * (Léon-Jacques). — Mort à Paris, le 14 janvier 1858.

FORBES * (sir John). — Mort à Londres, le 2 janvier 1858.

FOULD * (Benoît). — Mort à Paris, le 30 juillet 1858. — Le 20 avril précédent était mort son frère puîné Louis FOULD, banquier.

G

GARELLA * (François-Napoléon). — Mort le 26 mai 1858.

GAUTIER * (Jean-Élie). — Mort à Paris, le 28 janvier 1858.

GAYRARD * (Raymond). — Mort à Paris, le 5 mai 1858.

GHIKA * (Grégoire). Ce prince, qu'il ne faut pas confondre avec l'ex-hospodar Grégoire Ghika (voy. ce nom), et l'un des cinq neveux d'Alexandre Ghika (voy. ce nom), caïmacan de Valachie, est mort tragiquement à Paris, dans les Champs-Élysées, le 22 septembre 1858, d'une chute de voiture.

GIROT-POUZOL * [du Puy]. — Mort au commencement de janvier 1858.

GORDON * (William).— Mort à Exmouth, dans les premiers jours de février 1858.

H

HAEBERLIN * (Charles-Louis). — Mort le 1er janvier 1858.

HALLEZ-CLAPARÈDE * (Théophile, comte), administrateur français. — Mort à la fin d'août 1858.

HARE * (Robert). — Mort à Philadelphie, le 15 mai 1858.

HAVAS * (Charles). — Mort à Bougival, le 21 mai 1858.

HERBERT * (William-Henri). — Mort à New-York, en avril 1858.

HOGAN * (John). — Mort à Dublin, en mars 1858.

HONORÉ * (Charles). — Mort à Paris, en mars 1858.

K

KI-ING *, ancien ministre de l'empire de Chine. Le *Friend of China*, annonce que ce vieillard a été condamné à mort et exécuté à Pékin, le 25 juin 1858, pour avoir abandonné les négociations de Tien-tsin et être retourné dans la capitale sans l'aveu de l'empereur.

KOEPPEN * (Frédéric).—Mort à Erlangen au commencement de septembre 1858.

KUGLER * (François-Théodore). — Mort à Berlin, le 16 mars 1858.

L

LABLACHE * (Louis). — Mort à Naples, le 23 janvier 1858.

LABROUSTE (Pierre-Victor-Alexandre), directeur du collége Sainte-Barbe à Paris, né dans cette ville, le 4 mars 1796, est le frère aîné des deux architectes Théodore et Henri Labrouste (voy. ces noms). Après avoir fait au collége Sainte-Barbe de brillantes études, il suivit le cours de l'École de droit et se fit recevoir avocat. A cette époque, il était l'élève et l'ami d'Andrieux, dont il devint plus tard le gendre. Dès l'âge de vingt-cinq ans, il prit un office d'avoué à la Cour royale de Paris et l'occupa jusqu'en 1837. Membre de la Chambre de l'ordre en 1832, il en fut président l'année suivante, et il en est resté membre honoraire. En 1838, le conseil d'administration du collége Sainte-Barbe lui offrit la direction de cet établissement, que depuis la mort du fondateur, le respectable de Lanneau (mai 1830), les événements semblaient condamner à la décadence. M. Labrouste lui rendit promptement une entière prospérité; le nombre des élèves s'éleva de 140 à 1200, et l'association dite des Barbistes prit la plus grande extension; on compta les plus brillants succès au concours général et jusqu'aux trois premiers prix d'honneur en une même année; les bâtiments furent reconstruits; l'école préparatoire pour les écoles du gouvernement, bientôt si florissante, fut fondée; une succursale fut ouverte à Fontenay-aux-Roses sous le nom de Sainte-Barbe des Champs, premier exemple d'un collége d'enfants à la campagne, suivi deux ans après par l'État au profit du lycée Louis-le-Grand. Dans ces dernières années, le directeur de Sainte-Barbe sut maintenir les études littéraires en présence de l'envahissement de l'éducation professionnelle et à un moment où il y avait danger à défendre des traditions auxquelles l'État est revenu; et son exemple fut pour l'Université elle-même, dans des jours difficiles, une espérance ou un appui.

M. Labrouste, qui n'eut qu'en 1846, après avoir pris le grade de bachelier ès sciences, le titre officiel de chef d'institution, a été appelé en 1853, comme représentant de l'enseignement libre, au conseil impérial de l'instruction publique. Il est président de la Société des chefs d'institution de Paris. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1849. Il n'a rien écrit que des *Discours* marqués d'une grande élévation d'esprit et d'une grande fermeté de caractère, et qui sont insérés dans le recueil des distributions de prix de Sainte-Barbe.

LAFONTAINE * (Joseph-Pierre). — Mort à Neuilly, en avril 1858.

LAISSAC * (Gustave). — Mort le 25 janvier 1858.

LAJARD * (Jean-Baptiste-Félix). — Mort à Saint-Symphorien (près Tours), le 19 septembre 1858.

LANGSDORFF (Émile, baron DE), diplomate français, né en 1804 à Fumel (Lot-et-Garonne), d'une famille originaire de la Hesse, et à laquelle appartient le voyageur de ce nom, fit de brillantes études au collége Henri IV, suivit les cours de droit, entra, en 1827, au ministère des affaires étrangères, et débuta, l'année suivante, dans la carrière diplomatique, comme attaché à la légation de Florence. A l'époque de l'expédition d'Alger, il fut envoyé en mission, en Égypte, auprès de Méhémet-Ali. Pendant les journées de Juillet 1830, il accompagna à Saint-Cloud MM. de Vitrolles, d'Argout et de Sémonville, et en rapporta avec eux, mais trop tard, la révocation des ordonnances. Sous Louis-Philippe, il fut successivement secrétaire d'ambassade à Rome, à Turin, à Munich, à Constantinople (1833), à Berlin et à Vienne, où il se maria à la fille de l'ambassadeur, le comte de Sainte-Aulaire. Premier secrétaire, puis chargé d'affaires dans cette ville, le baron de Langsdorff eut les meilleures relations avec M. de Metternich. En 1841, il fut envoyé comme ministre plénipotentiaire au Brésil : c'est lui qui négocia le mariage du prince de Joinville avec la sœur cadette de l'empereur; il obtint pour le prince diverses concessions territoriales, et revint en France avec lui. Nommé ensuite ministre à Bade, il venait d'être chargé de l'ambassade de la Haye, lorsque la révolution de Février le fit rentrer dans la vie privée, dont il a plusieurs fois refusé de sortir. Il a été pendant de longues an-

nées membre du conseil général de son département. M. de Langsdorff, grand-croix de la Légion d'honneur depuis le 20 novembre 1844, a le même rang dans divers ordres étrangers. Il a inséré dans la *Revue des Deux-Mondes* plusieurs articles sur la Hongrie et quelques autres pays, et écrit un ingénieux pamphlet de circonstance, sous ce titre : *des Lettres de Cicéron à propos de la révolution de Février*.

LANTHONNET * (Frédéric). — Mort à Compiègne, au commencement d'octobre 1858.

LAREVELLIÈRE-LÉPEAUX (Ossian), littérateur français, né à Paris, le 1er avril 1797, eut pour instituteur son père, qui, ayant renoncé à ses fonctions de membre du Directoire exécutif, rentra dans la vie privée et se consacra à l'éducation de son fils. Il étudia le droit à Paris, et se présenta, en 1820, devant la Cour royale de cette ville pour prêter le serment d'avocat, mais le premier président Séguier et le procureur général Bellart s'opposèrent à son admission, sous le prétexte que son prénom ne pouvait se porter légalement. Il se tourna alors vers l'étude des langues vivantes et de l'histoire naturelle, notamment de la botanique et de la géologie, fit de nombreux voyages en Europe et visita l'Inde anglaise. Il a collaboré au *Miroir*, à *la Pandore*, à *l'Impartial*, donné d'importants articles à l'*Encyclopédie des gens du monde*, écrit la *Préface* de *la Belgique et la révolution de Juillet*, de M. Lefebvre de Bécourt (1835, in-8), et publié la traduction anonyme de deux ouvrages anglais de son ami le général O'Connor, gendre de Condorcet : *Lettre au général La Fayette, sur les causes qui ont privé la France des avantages de la révolution de* 1830 (1831, in-8), et *le Monopole, cause de tous les maux* (1849-1850, 3 vol. in-8). Il prépare la publication des *Mémoires* de son père, qui manquent encore à l'histoire du gouvernement directorial.

LECOINTE * (Jean-François-Joseph). — Mort à Versailles, en avril 1858.

LEFÈVRE * (Jacques). — Mort à Paris, le 5 janvier 1858.

LOISET * (Alexandre-Benoît). — Mort dans les derniers jours de septembre 1858.

M

MARCHES * (le chevalier Pompée). — Mort à Milan, le 6 février 1858.

MASSIMINO * (Frédéric). — Mort à Paris, le 15 mai 1858.

MAURICE-DESCOMBES (Jean-Charles-François), auteur dramatique et critique français, né à Paris, le 26 mars 1782, était employé au ministère des cultes lorsqu'il fit jouer, en 1805, sous le patronage de Picard, deux comédies en un acte et en vers, *les Consolateurs*, et *le Parleur éternel*, dont la seconde dut à sa versification spirituelle un succès prolongé. Il avait déjà fait représenter un essai dramatique en cinq actes, intitulé *Gibraltar*, et qui réunissait à la fois la comédie, la tragédie, l'opéra, le vaudeville et le drame. Il a encore écrit pour le théâtre : *la Cigale et la Fourmi*, en un acte et en prose; *la Servante maîtresse*, en un acte et en vers; *Mascarille ou la Sœur supposée*, comédie en cinq actes en vers, imitée de *la Sœur* de Rotrou, et très-défavorablement accueillie au Théâtre-Français (24 avril 1812); *la Fille mal gardée*, comédie en trois actes et en vers libres (Odéon 1814); *les Comédiens d'Angoulême*, en un acte et en vers; *le Misanthrope en opéra comique*, comédie en un acte et en vers; *la Lettre anonyme*, en un acte et en prose (1823); *M. Benoît ou l'Adoption*, drame historique en trois actes (1822), représenté déjà en 1814 à l'Odéon, sous le titre de *la Partie de chasse*, etc.

M. Charles Maurice s'est aussi fait un nom dans la critique littéraire par un esprit vif, mordant, parfois acerbe, qui lui fit beaucoup d'ennemis. Il fonda en 1818 le journal *le Camp volant*, qui a pris successivement les titres de *Journal des Théâtres*, *Courrier des Théâtres*, *Nouvelles des Théâtres*. Il a aussi collaboré à plusieurs autres journaux et signé de divers pseudonymes, notamment de celui de *F. C. Tricotel*, des brochures et des feuilletons. Il vit depuis près de dix ans retiré à la campagne et y rédige ses *Mémoires*, dont il a paru une partie sous le titre d'*Histoire anecdotique du théâtre, de la littérature et de diverses impressions contemporaines*, etc. (1856, 2 vol. in-8).

MAURICE-DESCOMBES (Louis), frère aîné du précédent, né le 4 décembre 1780, a suivi aussi quelque temps la carrière littéraire. En 1820, il fut attaché au *Journal de Bruxelles* qui devint ensuite *la Gazette des Pays-Bas*, et, en 1830, *le Lynx*. Il y fit spécialement, de 1820 à 1836, la critique littéraire et les comptes rendus dramatiques avec toute l'indulgence et la mesure qui manquaient au talent de son frère. Il exerce depuis plus de vingt ans l'emploi de correcteur d'imprimerie.

MERCIER * (le baron Jacques). — Mort dans les premiers jours de mars 1858.

MICHAUD * (Gabriel-Louis). — Mort aux Ternes, (près Paris) en mars 1858.

MIGNARD (Thomas-Joachim-Alexandre-Prosper), littérateur français, né à Châtillon-sur-Seine, le 15 décembre 1802, appartient à la famille du célèbre peintre de ce nom. Après avoir exercé deux ans la profession d'avocat, il se consacra aux travaux d'érudition. Correspondant du ministère de l'instruction publique, et membre de l'Académie de Dijon, il a reçu de Pie IX la croix de chevalier de l'ordre de Saint-Grégoire le Grand.

Ses principaux écrits, dont la plupart ont obtenu de l'Académie des inscriptions et belles-lettres une mention honorable, ont pour titres : *Histoire de différents cultes, superstitions et pratiques mystérieuses d'une contrée bourguignonne* (Dijon, 1851, in-4) : *Éclaircissements sur les pratiques occultes des Templiers* (Ibid., 1851, in-4); *Preuves du manichéisme de l'ordre du Temple* (Paris, 1853, in-4) ; *Découverte d'une ville gallo-romaine, dite* Landunum (Ibid., 1854, in-4); *Histoire de l'idiome bourguignon et de sa littérature propre, ou Philologie comparée de cet idiome; suivie de quelques poésies inédites de Bernard de La Monnoye* (Dijon, 1856, in-8) : *le Roman en vers de très-excellent, puissant et noble homme Girart de Rossillon, jadis duc de Bourgoigne*, etc. (Paris et Dijon, 1858, gr. in-8), avec de nombreuses notes philologiques, et des recherches sur le personnage réel de Girart et sur son rôle dans la politique du IXe siècle, etc.

MÜLLER * (Jean), physiologiste allemand. — Mort à Berlin, au commencement de mai 1858.

O

O'CONNELL * (John). — Mort à la fin de mai 1858.

P

PANOFKA * (Théodore). — Mort à Berlin, le 20 juin 1858.

PEEL * (William-Yates). — M. à la fin de mai 1858.

PELLISSIER * (Henri-Jean-François-Edmond). — Mort à Paris, le 16 mai 1858.

PETIET * (baron Auguste-Louis). — Mort dans les derniers jours de juillet 1858.

PÉTIGNY * (François-Jules DE). — Mort à Blois, en avril 1858.

POLIGNAC (Al. L. Ch., comte DE). — Mort à Bagnères de Bigorre, à la fin d'août 1858.

PORION * (L. René-Désiré). — Mort à Amiens, le 10 janvier 1858.

PORTALIS * (comte Joseph-Marie). — Mort à Paris, le 5 août 1858.

R

RAFFENEL * (Anne-Jean-Baptiste). — Mort à Madagascar, en juillet 1858.

RAVIGNAN * (J. A. DELACROIX DE). — Mort à Paris, le 26 février 1858.

RÉCHID * pacha. — Mort à Constantinople, le 5 janvier 1858.

RÉPELLIN * [de l'Isère]. — Mort à Moircens, en mars 1858.

RIZA-HASSAN * pacha. — Mort en avril 1858.

S

SALLES (Bertrand-Isidore), littérateur et administrateur français, né à Sainte-Marie (Landes), en 1821, fit de bonnes études au collége d'Aire, et vint à Paris en 1840. Il entra dans le journalisme et fournit pendant huit ans, à diverses feuilles, sous le pseudonyme d'*Isidore S. de Gosse*, des travaux scientifiques et littéraires. Un opuscule ingénieux et piquant, intitulé *Histoire naturelle, drôlatique et philosophique des professeurs du Jardin des Plantes*, etc. (1846, un vol. in-12), attira l'attention sur ce grand établissement scientifique et ne fut pas étranger aux réformes qui y furent depuis introduites. De 1846 à 1848, M. Salles fut secrétaire de M. Ach. Fould (voy. ce nom), alors député.

Au mois d'août 1848, il fut nommé sous-préfet de Dax, dans son département, d'où il passa, en juin 1849, à la sous-préfecture de Villefranche (Haute-Garonne), et en juin 1842, à celle de Bar-sur-Aube (Aube). Il est aujourd'hui chef de la division de la presse et de la librairie au ministère de l'intérieur. Membre de la Société des gens de lettres depuis 1845, M. Salles a été décoré de la Légion d'honneur le 15 août 1852.

SAPHIR * (Maurice). — Mort à Baden, près de Vienne, au commencement de septembre 1858.

SEURRE * (Charles-Marie-Émile). — Mort à Paris, le 23 janvier 1858.

T

THIENEMANN * (Frédéric-Auguste-Louis). — Mort à Trachenberg (près Dresde), le 21 juillet 1858.

V

VARNHAGEN VON ENSE (Charles-Auguste). — Mort à Berlin, au commencement d'octobre 1858.

VINCENDON-DUMOULIN * (C. A.). — Mort à la fin de mai 1858.

VILLENEUVE * (Ferdinand DE), auteur dramatique. — Mort à la fin d'août 1858.

W

WELLESLEY * (lord). — Mort à Londres dans les premiers jours d'octobre 1858.

WILLMAR * (baron Jean-Pierre-Christine). — Mort à la Haye, le 28 janvier 1858.

WINCHILSEA * (le comte DE). — Mort dans les premiers jours de janvier 1858.

TABLE DES MATIÈRES.

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE ET Cie
Imprimeurs du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9

